ITINÉRAIRE
DE L'ORIENT

ITINÉRAIRE

DE L'ORIENT

[L]A MÊME LIBRAIRIE

I. — GUIDES-DIAMANT

FORMAT IN-32

Allemagne méridionale (Vienne, Stuttgart, Munich, Salzburg, Innsbruck, Trieste, Budapesth, Prague), par P. JOANNE (6 cartes, 11 plans) . . . . 2 fr.

Italie et Sicile, par A. J. DU PAYS (2 cartes, 8 plans) . . . . 4 fr.

Marseille et ses environs, [par] ALFRED SAUREL (27 grav., 1 car[te,] 2 plans) . . . . 2 [fr.]

Stations d'hiver de la Méditerr[a]née, par P. JOANNE (59 gravur[es,] 3 cartes, 1 plan) . . . . 3 fr.

II. — GUIDES

FORMAT IN-16

Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient, par le Dr E. ISAMBERT :

Grèce et Turquie d'Europe (11 cartes, 23 plans) . . . . . 25 fr.

Malte, Égypte, Nubie, Abyssinie, Sinaï (6 cartes, 19 plans et 4 gravures). . . . . . 30 fr.

De Paris à Lyon et à la Méditerranée, par AD. JOANNE et J. FERRAND (262 gravures, 4 cartes, 6 plans) . . . . 9 fr.

Provence, Alpes Maritimes, Corse, par AD. JOANNE (15 cartes, 6 plans) . . . . 11 fr.

Itinéraire descriptif, historiqu[e] et artistique de l'Italie et de l[a] Sicile, par A. J. DU PAYS. 3 vol.

Italie du Nord (4 cartes et 3[?] plans), prix. . . . . . 12 fr.

Italie du Centre (3 cartes, 19 plans) . . . . 9 fr.

Italie du Sud et Sicile (5 cartes, 30 plans) . . . 15 fr.

Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie, Tunis et Tanger, par L. PIESSE (7 cartes et 3 plans) . . . . 15 fr.

22267. — Paris, imprimerie A. Lahure, 9, rue de Fleurus.

COLLECTION DES GUI.

ITINÉRAIR
DESCRIPTIF, HISTORI
ET ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ORIENT

PAR LE Dr É. ISAMBERT

TOME TROISIÈME

SYRIE, PALESTINE

COMPRENANT LE SINAÏ, L'ARABIE PÉTRÉE ET LA CILICIE

PAR

AD. CHAUVET ET É. ISAMBERT

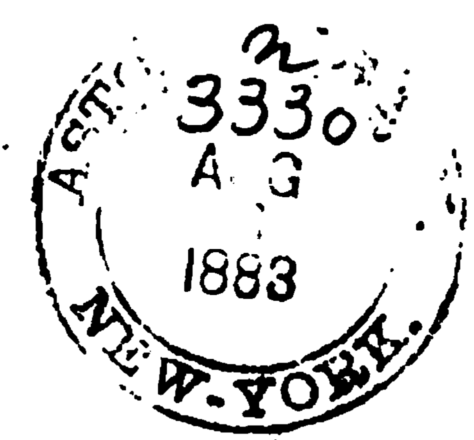
4 CARTES, 62 PLANS ET COUPES ET 5 VUES

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1882



Toutes les mentions et recommandations contenues dans le texte des Guides-Joanne sont entièrement gratuites.

TABLE MÉTHODIQUE.

TABLE MÉTHODIQUE I
CARTES ET PLANS .... X-XI
ERRATA ET ADDENDA XII
PRÉFACE XIII
INTRODUCTION GÉNÉRALE. — *A*, CONSEILS AUX VOYAGEURS XXII
§ 1. Plan général du voyage : durée, époque, dépense XXII
2. Préparation au voyage. (Moulage, estampage.) XXVII
3. Hygiène, maladies, pharmacie XXX
4. Équipement. — Vêtements, instruments, etc XXXV
5. Passe-port, argent, lettres de crédit et de recommandation XXXIX
6. Moyens de transport, poste, manière de voyager, guides, hôtels XXXIX
B, ROUTES PRÉLIMINAIRES XL
Route *A*. De Paris à Marseille XL
Route *B*. De Paris à Brindisi XLII
BIBLIOGRAPHIE LI
TOPOGRAPHIE de la Palestine et de la Syrie LVI
ABRÉVIATIONS LVII
AVIS AUX TOURISTES LVIII

Cinquième partie. — ARABIE. SINAI.

CHAPITRE Ier. — **La presqu'île sinaïtique** 1
SECTION Ire. — *Aperçu géographique* 1
SECTION II. — *Aperçu historique* 6
SECTION III. — *Conditions matérielles du voyage* 8
§ 1. Préparatifs du voyage 8
2. Durée et saison du voyage 10
SECTION IV. — *Route suivie par les Israélites*, d'Égypte au Sinaï 10
ROUTE 1. Du Caire au Sinaï 12
§ 1. Excursion au ouady Maghârah 15
2. Excursion au Sarbat el-Khadîm 18
ROUTE 2. Les Lieux Saints 25
§ 1. Couvent de Sainte-Catherine 25
2. Les Montagnes Saintes 29
ROUTE 3. Du Caire au Sinaï, par Tôr 34
I. Par le ouady Hébrân 36
II. Par le ouady es-Islèh 37
CHAPITRE II. — **Arabie Pétrée** 38
SECTION I. — *Aspect général. — Géographie* 38

Section II. — *Histoire* ....
Section III. — *Population* ....
Section IV. — *Routes principales. Escorte,* etc. ....
Route 4. Du Sinaï à Akabah ....
Route 5. D'Akabah à Pétra :
I. Par le ouady el-Arabah ....
II. Par le ouady el-Ithm ....
Pétra ....
I. Renseignements 4
II. Histoire 4
III. Approches de Pétra. — Le Sik. 4
IV. La ville ....
V. Ed-Deïr. — Le mont Hor 5
Route 6. De Pétra à Hébron, par le ouady el-Arabah 5
— 7. De Pétra à Hébron, par le plateau occidental 5
— 8. Du Sinaï à Hébron, par Akabah et le désert de Tîh. 6
— 9. Du Sinaï à Hébron, par le désert de Tîh 6
— 10. De Pétra à Hébron, par Kérak et la mer Morte 6
— 11. Du Caire à Gaza, par le Petit-Désert 7

Sixième partie. — SYRIE. PALESTINE.

CHAPITRE Ier. — **Généralités** 80
Section Ire. — *Géographie* 80
§ 1. Situation, limites, étendue et divisions 80
2. Configuration du sol, montagnes, lacs, rivières 81
3. Géologie. Minéralogie 84
4. Agriculture. Botanique 88
5. Zoologie 92
6. Climat, vents 96
Section II. — *Histoire* 97
I. — Populations de la Syrie à différentes périodes 97
§ 1. Populations aborigènes 97
2. Les Cananéens 98
3. Les Sémites 98
4. Les Araméens 99
5. Les Philistins 99
II. — Résumé historique 99
§ 1. Période cananéenne 99
2. Période hébraïque et syrienne 101
3. Période juive 110
4. Période romaine et byzantine 116
5. Période arabe 116
6. Période des Croisades 118
7. Période ottomane 120
Table chronologique 123

SECTION III. — *Architecture*.............................. 128

§ 1. Architecture juive.............................. 128
2. Architecture grecque et romaine.............................. 129
3. Architecture byzantine.............................. 130
4. Architecture arabe.............................. 132
5. Édifices arabes. — Mosquées, turbés, bains, bazars, khâns, fontaines, etc.............................. 133

SECTION IV. — *Syrie moderne*.............................. 136

§ 1. Gouvernement.............................. 136
2. Divisions administratives.............................. 136
3. Religion, législation, le Koran, 137; les Druses, 138; les Métoualis, 139; Église grecque, 140; Église arménienne, 141; Eglise latine, les Maronites, 141; les Juifs....... 143
4. Justice.............................. 144
5. Finances, impôts.............................. 144
6. État de la propriété. Agriculture.............................. 145
7. Industrie.............................. 145
8. Commerce.............................. 146
9. Poids et mesures, monnaies, calendriers, division du temps. 146
10. Populations, races, 148; Turcs, 148; Arabes, 149; Druses, 151; Juifs, Arméniens.............................. 153
11. La société musulmane. Polygamie, famille, esclavage, domesticité.............................. 153
12. Habitations, costumes, nourriture, mœurs, habitations, 155; costumes, 156; nourriture, 157; mœurs.... 159
13. Usages divers, 159; bains, 159; cafés, 160; tabac, 161; bazars, 161; promenades, 162; spectacles, 162; jeux, 162; chiens, chevaux, ânes, chameaux, 163; conteurs, chanteurs, 164; danseuses.............................. 165
14. Mariages, circoncision, enterrements, fêtes religieuses : mariages, 165; circoncision, 166; enterrements, 167; fêtes religieuses, 168; derviches.............................. 170

SECTION V. — *Langue arabe*.............................. 172

§ 1. Origine de la langue arabe, influence du Koran, coup d'œil sur la littérature orientale.............................. 172
2. Distinction entre l'arabe littéral et l'arabe vulgaire....... 174
3. Coup d'œil sur la grammaire arabe.............................. 176
4. Règles de prononciation.............................. 179
5. Vocabulaire arabe.............................. 179

SECTION VI. — *Manière de voyager, saison, itinéraires*.............................. 186

§ 1. Communications maritimes et postales, douanes, passeports, monnaies, papier de crédit.............................. 186
2. Drogmans, équipages pour voyages, 187; cheïkhs, rançons, escortes.............................. 189
3. Hôtels, khâns, couvents.............................. 198
4. Équipement, chevaux, moukres, campements, chameaux dromadaires.............................. 190

5. Saison favorable, hygiène..........................

6. Modèles d'itinéraires..........................

CHAPITRE II. — **Palestine proprement dite**..........................

(JUDÉE, SAMARIE, GALILÉE)..........................

SECTION I. — *Généralités*..........................

SECTION II. — *La Judée*..........................

§ 1. Géographie.......................... 2

2. Histoire.......................... 2

ROUTE 12. De Gaza à Jérusalem, par Beït Djibrin (Eleuthéropolis). 2

Environs de Beït Djibrin.......................... 2

a. De Beït Djibrin à Hébron, par Idhna.......... 2

b. De Beït Djibrin à Hébron, par Terkoûmiyèh ... 2

c. De Beït Djibrin à Dhikrin.......................... 2

ROUTE 12*bis*. De Gaza à Jérusalem, par Dhikrin.......................... 2

Excursion à Tell es-Safiyèh.......................... 2

ROUTE 13. De Gaza à Jérusalem, par Ascalon et Ramlèh....... 2

— 14. De Hébron à Jérusalem.......................... 2

Hébron.......................... 22

— 15. Du Caire à Jaffa.......................... 22

Jaffa.......................... 22

— 16. De Jaffa à Jérusalem, par Ramlèh et Lydda.......... 23

a. Par Lydda.......................... 23

b. Route directe.......................... 23

— 17. De Jaffa à Jérusalem, par Bethoron.......................... 24

— 18. JÉRUSALEM :

I. Renseignements généraux.......................... 24

II. Histoire.......................... 24

III. Topographie moderne, aspect général, climat. 24

IV. Populations et communions religieuses....... 252

V. Topographie ancienne.......................... 254

VI. Description de la ville.......................... 259

§ 1. Monuments religieux chrétiens, 259; église du Saint-Sépulcre, 259; hôpital des Chevaliers de Saint-Jean, 267; couvent grec, 269; couvent du Saint-Sauveur, 269; couvents arménien, syrien, 269; églises de Sainte-Anne, de la Madeleine, de Saint-Pierre. 270-271

2. Voie douloureuse.......................... 271

3. Le Temple.......................... 273

Haram-ech-Chérîf, 273; mosquée d'Omar, 278; El-Aksa, 283; souterrain, 285; Porte Dorée, 288; forteresse Antonia, 289; extérieur de l'enceinte... 289

4. Édifices divers, 304; Tour de David.... 304

5. Citernes, aqueducs, réservoirs.......... 308

VII. Excursions autour de la ville................. 310
§ 1. Côté de l'Est et du Sud; vallées de Josaphat et de Hinnom. mont des Oliviers, etc........... 310
2. Côté du Nord et de l'Ouest, tombeaux des rois, des juges.................. 324
VIII. Enceintes de l'ancienne ville, 336; population de l'ancienne Jérusalem, 340; tours, portes. 341
IX. Établissements divers et œuvres de bienfaisance. 341
Route 19. Environs de Jérusalem..................... 343
§ 1. Béthanie.......... 344
2. Saint-Jean dans le désert et la fontaine de Saint-Philippe.......................... 344
3. Saint-Jean dans le désert, Bethléhem......... 347
4. Bethléhem, 348; réservoirs de Salomon, 357; Aïn Khoreïtoûn, 360; mont des Franks..... 361
De Aïn Khoreïtoûn à Téqoua................ 360
— 20. De Jérusalem à la mer Morte, par Bethléhem et Mâr Saba, retour par Jéricho et Béthanie......... 362
Excursion à la montagne de la Quarantaine.. ... 376
— 21. De Hébron à Engaddi et à Masada...... 380
D'Engaddi à Jéricho.......... 382
Section II. — *La Samarie*....... 386
§ 1. Noms, divisions géographiques................ 386
2. Histoire.................................. 386
Route 22. De Jérusalem à Naplouse, par El-Bîrèh.............. 387
De El-Bîrèh à Aïn el-Haramiyèh, par Djifnèh... 389
§ 1. Excursion au mont Garizim.................. 397
2. Excursion au tombeau de Joseph............ 400
3. Excursion au mont Ébal................... 400
4. Excursion à Talloûzah, Ænon, Toûbas et au gué de Sqoût.......... 401
— 23. De Jaffa à Naplouse........ 401
— 24. De Naplouse à Djénîn,................... ... 403
Excursion à Dothân........................ 407
Section III. — *La Galilée* 408
§ 1. Noms, limites........... 408
2. Histoire................................. 409
Route 25. De Djénîn à Khaïfa, au Carmel et à Saint-Jean-d'Acre. 409
— 26. De Naplouse à Khaïfa et au Carmel, par Anebta, Bâqah et Césarée............. 419
— 27. De Jaffa au Carmel et à Khaïfa, par Césarée 428
— 28. De Saint-Jean-d'Acre à Nazareth,
1° Par Chéfa' Amer 429
2° Par Tell Kiçoûn.. 430

ROUTE 29. Du Carmel et de Khaïfa à Nazareth...........
— 30. De Djénîn à Nazareth, par la route directe ....
— 31. De Djénîn à Nazareth, par Jezraël et Endor....
— 32. De Jérusalem à Nazareth et à Tibériade, par la va du Jourdain ....
Ascension du Djébel Sartabèh.......
De Tell Keraoua à Beïcân.....
— 33. De Nazareth à Tibériade, par le mont Tabor........
— 34. De Nazareth à Tibériade, par Kefr Kenna.........
— 35. Tour du lac de Tibériade..........................
— 36. De Tibériade à Banias, par Safed, Kédès et Hounîn .
— 37. De Tibériade à Banias, par l'Ard el-Hoûlèh et Dan...
— 38. De Saint-Jean-d'Acre à Tyr, par Ez-Zîb et par Qala'at Roureïn (Krein)..........................
A. De Saint-Jean-d'Acre à Ras el-Moucheïrifèh :
1° Par Ez-Zib.........
2° Par Qala'at Roureïn......
B. De Ras el-Moucheïrifèh à Tyr............
— 39. De Safed à Tyr, par Bint Djébaïl et Tibnîn........
A. De Safed à Tibnîn..........
B. De Tibnîn à Tyr :
1° Par Harîs et Qâna 4
2° Par Teïrzibnèh.......... 4
— 40. De Banias à Racheya.......... 4
— 41. Ascension du Grand Hermon (Djébel ech-Cheïkh).... 4
— 42. De Banias à Damas, directement.......... 4
— 43. De Racheya à Damas :
1° Par Qatana.......... 49
2° Par Rakhlèh et Dimâs.......... 49

CHAPITRE III. — **Palestine transjordanienne.**
SECTION I. — *Aperçu géographique*.......... 494
SECTION II. — *Aperçu historique*.......... 496
SECTION III. — *Populations actuelles*.......... 497
SECTION IV. — *Haourân*.......... 498
ROUTE 44. De Jérusalem à Bozra, par Kérak 501
Ascension du Tell Chihân 502
De Dhibân à Oumm er-Reçâs, à Khân ez-Zébîb et à Machittâ 505
Excursion au Djébel Attaroûs, à Machærus, à Callirhoë. 507
De Hesbân à Jérusalem, par le ouady Hesbân et Jéricho. 510
De Ammân à Es-Salt.......... 515
— 45. De Jérusalem à Bozra, par Es-Salt et Djérach....... 516
A. De Jérusalem à Jéricho.... 516
B. De Jéricho à Djérach :
1° Par Es Salt.......... 516
2° Par Arâq el-Émir et Ammân.......... 520

C. De Djérach à Bozra..........
ROUTE 46. De Jérusalem à Tibériade, par Djérach et Oumm Qeïs :
A. De Jérusalem à Djérach..........
B. De Djérach à Oumm Qeïs, par Fâbil..........
— 47. De Oumm Qeïs à Bozra..........
— 48. De Bozra à Damas, par l'ouest du Ledjah et la route des pèlerins..........
A. De Bozra à Es-Sanameïn :
1° Par Soueïdèh..........
2° Par Dér'ât et Mzeïrib..........
B. De Es-Sanameïn à Damas..........
— 49. De Damas à Bozra, par l'Est du Ledjah..........
Excursion dans le Safâ..........

CHAPITRE IV.— *Syrie proprement dite ou Syrie moyenne et Phé*

ROUTE 50. De Tibériade à Damas, par Djisr Bénât Yaqoûb..........
— 51. De Tyr à Damas..........
De Djisr el-Khardela à Banias..........
— 52. De *Qala'at ech-Chouqif* à Beyrout..........
— 53. De Tyr à Beyrout..........
Tyr..........
§ 1. Histoire de Tyr..........
2. État actuel..........
3. Les ports..........
4. Environs de Tyr, Tell Ma'achouq, Qabr Haïrân
A. De Tyr à Saïda (Sidon)..........
Saïda..........
Environs de Saïda..........
B. De Saïda à Beyrout..........
— 54. Beyrout et ses environs..........
§ 1. Histoire..........
2. État actuel..........
3. Excursions aux environs de Beyrout, au Ras Beyrout, aux Pins, Deïr el-Qala'ah, Deir el-Qamar.
ROUTE 55. De Beyrout aux Cèdres, par Batroûn, Hasroûn et Bcharrèh.......... 5
A. De Beyrout à El-Batroûn.......... 59
B. De El-Batroûn à Bcharrèh.......... 591
C. De Bcharrèh aux Cèdres.......... 600
56. *De Beyrout aux Cèdres, par Djébaïl et Tannourin*.......... 603
A. De Beyrout à Djébaïl.......... 604
B. De Djébaïl à Tannourin :.......... 604
a. Par Toûla et Doûma..........
b. Par Bhadidât et Djedj.......... 60
C. De Tannourin aux Cèdres.......... 60
6

ROUTE 57. Des Cèdres à Beyrout, par Afqa....................
— 58. De Beyrout aux Cèdres, par la vallée du Nahr Ibrahim.
— 59. Des Cèdres à Ba'albek, par le col du Liban..........
Ba'albek...................................
— 60. De Ba'albek à Beyrout, par Zahlèh et Bekfaya......
Excursion à El-Ferzol, Qala'at el-Hosn...........
— 61. De Ba'albek à Beyrout, par Yamoûnèh et Aqoûra...
— 62. De Ba'albek à Damas.......................
— 63. De Beyrout à Damas.......................
Damas :
§ 1. Histoire.............................. 6
2. Situation, statistique.....................
3. Aspect général. Description............... 6
I. Partie sud de Damas................ 6
II. Partie nord de Damas............... 6
III. Murailles et faubourgs............. 64
4. Excursions autour de Damas.............. 6
ROUTE 64. De Ba'albek à Tyr, par la vallée du Léontès......... 64
— 65. De Damas à Palmyre........................ 64
Palmyre :
§ 1. Histoire................................ 65
2. État actuel............................. 65
— 66. De Beyrout à Tripoli........................ 66
A. De Beyrout à El-Batroûn.................. 660
B. El-Batroûn à Tripoli...................... 660
— 67. De Tripoli aux Cèdres....................... 66
— 68. De Damas à Homs, par Saïdnaya, Yabroûd et Qâra... 667
A. De Damas à Saïdnaya...................... 667
B. De Saïdnaya à Yabroûd.................... 667
— 69 De Damas à Homs, par Ba'albek................ 668
A. De Damas à Ba'albek...................... 668
B. De Ba'albek à Homs....................... 668
CHAPITRE V. — **Syrie septentrionale.**
ROUTE 70. De Tripoli à Homs et à Hamah, par Qala'at el-Hosn.. 671
— 71. De Homs à Palmyre.......................... 678
— 72. De Tripoli à Hamah, par Safita et Rafaniyèh........ 680
Hamah.. 687
— 73. De Tripoli à Lataqiyèh, par Tortose, Markab et Djiblèh. 688
— 74. De Lataqiyèh à Hamah, par Massiad............... 705
— 75. De Hamah à Alep, par Qala'at Seïdjar, Qala'at em-Moudîq, El-Barah.......................... 707
— 76. De Hamah à Alep, par Khân Cheïkhoûn, Ma'arrat en-No'amân, Sermeîn........................ 712
— 77. De Hamah à Alep, par Rîha, Edlib, Qalb Loûzèh, Echreq. 713
Alep.. 717
— 78. De Lataqiyèh à Antioche, par Ourdèh et Béled ech-Cheïkh 719

De Ourdèh à Soueïdiyèh, à travers le Djébel el-Aqra... 717
Route 79. De Lataqiyèh à Alep, par Qala'at Sahioun et Djisr ech-Choughr... 720
A. De Lataqiyèh à Djisr ech-Choughr... 720
a. Par la vallée du Nahr el-Kébir... 720
b. Par Qala'at Sahioun... 720
B. De Djisr ech-Choughr à Alep... 722
— 80. D'Alep à Antioche, par Dâna et Djisr el-Hadîd... 723
Antioche :
§ 1. Histoire et topographie ancienne... 724
2. État actuel... 729
Environs d'Antioche :
§ 1. Beït el-Mâ (Daphné)... 731
2. Ruines d'Antigonie... 731
3. Ruines de Séleucie... 731
Route 81. D'Antioche à Alexandrette, par Arsous... 734
— 82. D'Antioche à Alexandrette, par Baïlân... 736
— 83. D'Alep à Alexandrette, par Qala'at Sém'ân... 737
A. D'Alep à Qala'at Sém'ân... 737
B. De Qala'at Sém'ân à Alexandrette... 741
— 84. D'Alep à Balis... 743
— 85. D'Alep à Orfa, par Bîr Edjik... 744
A. D'Alep à Bîr Edjik... 744
a. Par Membedj... 744
b. Par Tell Zambour et Nezîb... 745
B. De Bîr Edjik à Orfa... 746
— 86. D'Orfa à Aïntâb... 749
— 87. De Bîr Edjik à Aïntâb... 750
— 88. D'Antioche à Killis... 751
— 89. D'Alep à Marach... 751
De Marach à Alexandrette... 753
Chapitre VI. — Cilicie.
Coup d'œil général sur la Cilicie... 754
§ 1. Géographie... 754
2. Histoire... 755
3. Populations... 757
Route 90. D'Alexandrette à Adana, par Missis... 760
— 91. D'Alexandrette à Sis, par Topra Kalessi... 761
— 92. D'Alexandrette à Sis, par Missis... 764
— 93. De Sis à Adana, par Butsch el-Kandel... 767
— 94. D'Adana au Kulek Boghaz... 769
— 95. Du Kulek Boghaz à Tarsous, par Nimroûn et la rive dr. du Tarsous Tchaï (Cydnus)... 771
— 96. D'Adana à Tarsous et à Mersine... 773
— 97. De Tarsous à Aïas et à Missis... 774
— 98. De Mersine à Hacmoûn, Gorighos et Séleſkèh... 776
— 99. De Beyrout à Mersina, par mer... 778

CARTES.

1. Communications de la Méditerranée, en tête du volume.
2. Palestine et Liban (3 feuilles)
3. Arabie Pétrée
4. Environs de Jérusalem
(2–4) dans une enveloppe séparée.

PLANS ET COUPES.

1. Plan de Pétra 5
2. Plan de Kérak 7
3. Plan d'Ascalon 21
4. Plan d'Hébron 22
5. Plan de Jaffa 230
6. Plan de Jérusalem, dans une enveloppe séparée.
7. Plan de l'église du Saint-Sépulcre 261
8. Plan du Haram ech-Chérîf 275
9. Coupe transversale de la mosquée El-Aksa 277
10. Coupe longitudinale de la mosquée El-Aksa 277
11. Plan de la Qoubbet es-Sakhrah 280
12. Plan de la mosquée El-Aksa 284
13. Élévation de la face sud du Haram ech-Chérîf 293
14. Élévation du mur Est du Haram ech-Chérîf 293
15. Plan général du Tombeau des Rois (Qoubour el-Molouk) 328
16. Plan et coupes du Qoubour el-Molouk 331
17. Plan du Tombeau des Juges .... 33[illegible]
18. Plan de l'église de la Nativité et du couvent latin à Bethléhem. 353
19. Plan de la Grotte de la Nativité à Bethléhem 355
20. Plan de Qasr Sebbèh (Masada) 383
21. Plan de Naplouse (Naplouse) 395
22. Plan de la partie septentrionale du Carmel et de Khaïfa 413
23. Plan de Saint-Jean d'Acre 417
24. Plan cavalier des ruines de Césarée 423
25. Plan d'Athlit (Château Pelerin) 425
26. Plan de Nazareth (En-Naçira) 439
27. Plan de Krein (Montfort des Teutoniques) 479
28. Plan de Hesbân (Hesbon) 511
29. Plan de Ammân (Rabbath Ammon) 513
30. Plan de Djérach 519
31. Plan de Araq el-Emîr 521
32. Plan de la cathédrale de Bozra 527
33. Plan de Bozra 529
34. Coupes de la basilique de Chaqqa 537
35. Plan de Qennaouât 541
36. Plan de Es-Séraï à Qennaouât 543

Plan d'ensemble du temple de Siah.... 545
Plan de Qala'at ech-Chouqif (Beaufort).... 555
Plan de Sour (Tyr) et des environs de Tyr.... 565
Plan de Saïda (Sidon).... 575
Plan de la nécropole de Saïda.... 577
Plan des environs de Saïda.... 579
Plan de Beyrout.... 584
Plan de Djébaïl (Giblet).... 595
45. Plan de l'acropole de Ba'albek.... 613
46. Plan de Damas.... 636
47. Plan de Palmyre.... 653
48. Plan de Tripoli.... 663
49. Plan de Qala'at el-Hosn (le Krak des chevaliers).... 675
50. Coupe du Qala'at el-Hosn.... 675
51. Plan du château de Safita.... 683
52. Coupe du donjon de Safita.... 683
53. Plan de Hosn Souleïmân.... 685
54. Plan de Tortose.... 695
55. Coupe des murailles du château de Tortose.... 697
56. Plan du château de Markab (Margat).... 699
57. Coupe de la porte du château de Markab.... 701
58. Plan de Lataqiyèh.... 703
59. Plan du château de Sahioun.... 721
60. Plan d'Antioche.... 727
61. Plan du Qala'at Sém'ân.... 739
62. Plan d'Orfa (Édesse).... 747

VUES.

1 Vue de la Qoubbet es-Sakhrah.... 277
2. Vue d'une travée du cloître de Bethléhem et coupe sur la galerie. 351
3. Vue de la façade de la basilique de Chaqqa.... 539
4. Vue intérieure de la basilique de Chaqqa.... 539
5. Vue du fossé de Sahioun.... 723

ERRATA ET ADDENDA.

Page 108, ligne 25, Rargon, lisez : Sargon.
p. 372, l. 6, Maqâdah, lisez : Maqhâdah.
p. 451, l. 27, 14 juillet, lisez : 4 juillet.
p. 496, l. 9, de Saulcy (1861-63), lisez : de Saulcy *(1863)*.
p. 563, l. 37, 1192, lisez : 1292.
p. 372, l. 32, Nahr Sen k, lisez : Nahr es-S n'k.
p. 573, l. 40, 1200, lisez : 1260.
p 574, l. 13, Guillaume de Tyr, lisez : le continuateur de Guillaume de Tyr.
p. 583, l. 37, 1840, lisez : 1832.
p. 686, l. 17, Nébi Matta, lisez : Nébi Metta.

PRÉFACE

En 1861, le docteur Émile Isambert publiait, avec la collaboration de M. Adolphe Joanne, l'*Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, un volume in-18 de XLIV-1104 pages, contenant : Malte, la Grèce, la Turquie d'Europe et d'Asie, l'Égypte, la Syrie et la Palestine.

Cette première édition ayant été promptement épuisée et M. Joanne étant retenu par d'autres travaux, M. Isambert entreprit seul le travail de révision devenu nécessaire. Une fois à l'œuvre, en présence de la masse de documents dont de nombreuses découvertes et de nouveaux travaux historiques avaient enrichi en peu d'années nos connaissances archéologiques sur l'Orient, l'auteur reconnut la nécessité de dédoubler le volume unique de la première édition. En 1873 parut le premier volume de la seconde édition, intitulé : *Grèce* et *Turquie d'Europe*. Encouragé par l'accueil fait à cet ouvrage, tant en France qu'à l'étranger, M. Isambert commença aussitôt le second volume, l'*Égypte*, qu'il ne devait pas avoir la satisfaction de terminer. Le 26 octobre 1876, il succombait à une congestion cérébrale. Une mort si inattendue, arrachant cet infatigable travailleur à ses chères études, dans la pleine maturité de son talent, inspira les plus vifs regrets à tous ceux qui l'avaient connu. M. Joanne, dans la préface du Guide d'Égypte, se fit l'interprète de ces sentiments en rendant à son collaborateur et ami un hommage mérité auquel il nous sera permis de nous associer aujourd'hui, ayant pu apprécier dans un travail commun de plus de douze mois, les qualités de cet homme de bien prématurément enlevé à sa famille et à ses travaux. Chargé de continuer son œuvre, après l'avoir préparée avec lui, j'achevai

la rédaction du volume, qui parut en 1878. Ce fut pour nous u grande satisfaction que de pouvoir fournir à M. Joanne les no qui lui permirent de remercier nos divers collaborateurs en in quant les remaniements profonds dont l'ancienne édition avait l'objet et auxquels plusieurs d'entre eux avaient pris une lar part.

La rédaction du troisième volume de la seconde édition, cons cré à la Syrie-Palestine et que nous offrons aujourd'hui au publi a été pour nous une bien lourde tâche. Elle eût été au-dessus d nos forces si des collaborateurs dévoués n'avaient pris à cœur d nous la rendre plus légère, en nous aidant de leurs conseils, d leurs encouragements et de leur concours amical. Sans eux, san leur aide obligeante et désintéressée, il nous eût été impossibl de tracer un réseau de routes tant soit peu complet et d'accompa-gner partout notre texte d'informations précises à travers des ré-gions trop vastes pour qu'un seul homme puisse se flatter de le parcourir et surtout de les explorer avec fruit.

Avant de remercier nos collaborateurs et d'indiquer la part qui revient à chacun dans notre œuvre commune, nous tenons à rendre hommage à la mémoire d'un homme qui fut notre conseiller et se montra notre ami en nous appelant à collaborer à l'Itinéraire de l'Orient. M. Adolphe Joanne suivait avec le plus vif intérêt la rédaction de cet ouvrage, commencé sous ses auspices, lorsque la mort est venu le surprendre à son tour au milieu des travaux considérables auxquels son nom demeure attaché. Sa pensée vit encore dans ce volume, comme dans les précédents, par la méthode d'exposition qui est la sienne, par l'exactitude scrupuleuse des détails, par la préoccupation constante d'être utile au voyageur. Ces saines traditions seront du reste religieusement conservées par son fils, M. Paul Joanne, appelé à continuer son œuvre et qui nous a signalé plusieurs erreurs ou omissions dans l'arrangement du texte.

A d'autres titres, M. de Saulcy conserve également une grande place dans notre reconnaissant souvenir. Ce savant, l'éminent promoteur des études archéologiques sur l'Orient dans notre pays, avait bien voulu nous aider de ses conseils et de ses encouragements au début de cette œuvre, qui lui doit beaucoup.

M. E. G. Rey a relu la plus grande partie de nos épreuves de la Palestine et de la Syrie, en enrichissant notre texte de précieuses notes géographiques et historiques. Il a mis à notre dispo-

mis avec une obligeance parfaite un grand nombre de plans levés par lui-même et qui nous ont permis de décrire avec exactitude les châteaux importants que le moyen âge a élevés ou réédifiés en Syrie. Sa généreuse confiance nous a ouvert les trésors d'une riche bibliothèque, dans laquelle nous avons puisé largement, en même temps que son amitié nous a valu la collaboration précieuse de MM. de Vogüé, pour la Syrie centrale; le capitaine Marmier et le commandant de Torcy, pour la Syrie du Nord; Favre et de Mandrot, pour la Cilicie. Notre reconnaissance est également acquise à M. le Dr Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon. Ce savant ami a bien voulu aussi relire nos épreuves et nous laisser butiner dans la belle collection d'ouvrages sur l'Orient, qu'il a réunis pour ses propres études. Nous lui devons des notes nombreuses, notamment sur la flore et la faune de la Syrie, et plusieurs routes nouvelles, explorées et décrites par lui. Le bienveillant intérêt qu'il portait à notre œuvre nous a valu à la dernière heure la collaboration de M. Chantre, sous-directeur au Muséum de Lyon, et de M. le capitaine Barry, qui ont parcouru récemment ensemble certaines parties de la Syrie du Nord et de la Mésopotamie. M. Maspero, directeur du musée de Boulaq au Caire, à qui nous devions tant pour le Guide d'Égypte, nous a conservé pour la Syrie sa collaboration dévouée; il a revu, avec le soin qu'il apporte à tout ce qu'il fait, les épreuves de la première partie de l'ouvrage, qui lui doit d'intéressantes notes historiques. M. Mauss nous a prêté son aide amicale pour la région de l'Arabie Pétrée comprise entre Pétra et Kérak, et nous lui devons plusieurs plans inédits, qui seront énumérés plus loin. Que ces savants collaborateurs reçoivent ici l'expression de notre vive reconnaissance! N'aurions-nous retiré de ce long travail entrepris avec eux que le bienfait de leur amitié, nous nous estimerions grandement récompensé. Nous devons aussi des remerciements tout particuliers à M. Devic, professeur de littérature arabe à Montpellier, qui a bien voulu revoir toutes nos épreuves et s'est appliqué avec le plus grand zèle à assurer à notre livre la correction et l'unité d'orthographe, tâche ardue, hérissée de difficultés et dont notre collaborateur s'est acquitté avec tout le succès désirable.

A ces collaborateurs de la première et de la dernière heure, nous devons associer dans nos remerciements, outre ceux qu'ils nous ont fait connaître et que nous venons de nommer, d'autres auxiliaires

dont le concours nous a été fort utile. Grâce à MM. Alric, drogm du consulat de France à Constantinople, alors en résidence à rusalem, Blanche, vice-consul de France à Tripoli, Docteur Suqu médecin sanitaire de France à Beyrout, nous avons pu complé notre description de ces grandes villes et de leurs environs, notant les changements survenus depuis notre dernier voyag Nous devons à notre ami, M. Ph. Berger, sous-directeur de la B bliothèque de l'Institut, quelques communications intéressantes à M. Bourgoin, architecte, des détails inédits sur l'architectu arabe à Damas. Enfin, nous remercions aussi les vice-consuls agents consulaires de la France en Syrie, qui nous ont fourni l renseignements pratiques que le voyageur trouvera à la fin d volume et dont il pourra, nous l'espérons, reconnaître l'exactitud

Voici maintenant les principaux points sur lesquels a porté l remaniement de l'ancienne édition. L'introduction générale (con seils aux voyageurs), contenant des notions de médecine et de phar macie usuelles, dues au docteur Isambert, des conseils pour l'équi pement, des notes utiles sur l'art de prendre en voyage de estampages d'inscriptions, des moulages de bas-reliefs ou des pho tographies, n'a pas été retouchée, et les routes préliminaires n'on subi que des modifications de détail. Nous avons cru bon de place en tête de chaque route un tableau des principaux points de re père, avec les distances respectives évaluées en heures. De cett manière, le voyageur pourra d'un coup d'œil embrasser les diverses parties de son itinéraire et établir aisément ses haltes d'après le temps dont il dispose.

Les deux premiers chapitres de l'ouvrage, consacrés à la Péninsule sinaïtique, au désert de Tîh et à l'Arabie Pétrée, ont reçu de notables développements par la description plus détaillée des routes anciennes et l'addition des routes nouvelles de Tôr au Sinaï et d'Akabah à Pétra, par le ouady el-Ithm. La description des montagnes saintes et celle du couvent de Sainte-Catherine, ainsi que la section relative à la géographie de l'Arabie Pétrée n'ont subi que de légers changements ; il en est de même de Pétra et des environs de cette ville. Nous devons à M. Maspero pour cette région une étude des stèles du ouady Maghârah et de Sarbat el-Khadîm, avec de nombreuses notes historiques, et à M. Mauss, le plan de Kérak. Les routes de Pétra et du Sinaï à Hébron par le désert de Tîh et le ouady el-Arabah ont été complétées au moyen des relations de

Palmer, du doyen Stanley et de M. Guérin. Par ces différentes éditions, *le contenu* de ces deux chapitres a été à peu près doublé. De nouveaux paragraphes sur la géologie de la Palestine, d'après M. Lartet, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse; sur la botanique et la zoologie, d'après M. le Dr Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon; une esquisse historique de la Syrie, exposée aussi clairement et aussi brièvement que possible; l'analyse des divers styles d'architecture, d'après les ouvrages de MM. Bâtissier, Ch. Blanc, de Vogüé, complètent le chapitre des généralités, dont les sections relatives à la Syrie moderne (administration, justice, finances, etc.), à la langue, aux mœurs et coutumes, au mode de voyage, n'ont reçu, du reste, que des modifications peu importantes. Par suite de ces additions, ce chapitre est devenu un véritable petit traité sur la Syrie, pouvant servir d'introduction sommaire au voyage.

Le chapitre second de la sixième partie, consacré à la Palestine proprement dite, a été augmenté d'aperçus géographiques sur la Judée, la Galilée et la Samarie, pour lesquels nous avons fait de nombreux emprunts à M. Rey, notamment en ce qui concerne les divisions politiques et ecclésiastiques du royaume latin. Nous avons été heureux de conserver en grande partie l'ancienne rédaction pour la description des localités qui se sont peu modifiées dans ces dernières années, telles que Bethléhem, Samarie, Djénîn, Acre, Iotapata, Séfoûriyèh, Nazareth, Tibériade, Safed, Banias, etc., et de sanctuaires, tels que le couvent de Sainte-Croix, le couvent du Carmel, Mâr Saba, etc. Pour d'autres villes, telles que Gaza, Ascalon, Beït Djibrin, Esdoud (Asçdod), Jabnèh (Iamnia), Hébron, Jaffa, Jérusalem, Naplouse, Césarée, Khaïfa, Alhlit, ainsi que pour l'ensemble des itinéraires de cette région, la description a été rendue plus précise et plus complète, soit au moyen de nos propres notes de voyage, soit par la collaboration de MM. Maspero, Rey, Mauss, Lortet, A. Alric, les voyages de M. de Saulcy et les consciencieuses études de MM. V. Guérin et Clermont Ganneau. Le Guide-Indicateur du frère Liévin nous a été également fort utile. Aux anciennes routes ainsi remaniées, nous avons ajouté les routes nouvelles de Gaza à Jérusalem, par Dhikrin, de Jérusalem à Nazareth et à Tibériade, par la vallée du Jourdain, de Jaffa à Naplouse, de Saint-Jean-d'Acre à Tyr par Qala'at Qoureïn (Krein), et de nombreuses routes latérales, telles que celles de Beït Djibrin à Hébron

par Idhna et par Terkoûmiyèh; de Dhikrin à Tell es-Safi (Blanche-Garde); de Naplous à Sqoût par Talloûzah, de Zér'i Beicân, avec des excursions à Tell Djézer (Gezer), à El-Medi (Modin), à Teqoua (Tékoa), au Nébi Mouça, au Qala'at Ma'ân, etc.

La topographie ancienne de Jérusalem ayant été bien expos dans la première édition, nous nous sommes surtout attaché à poursuivre l'étude en faisant connaître les fouilles remarquabl de MM. Wilson et Warren sous les murs du Haram ech-Chérîf, da la vallée du Tyropœon, sous le couvent de Notre-Dame de Sion, et Une élévation des faces S. et E. du Haram ech-Chérîf, emprunté à ces savants explorateurs, permet de saisir d'un coup d'œil l résultat de ces travaux, qui ont jeté des lumières nouvelles su cette question si controversée. L'histoire de la ville a été enrichie de notes empruntées à MM. Maspero, de Saulcy et Rey. La description de l'église du Saint-Sépulcre n'a subi que peu de changements, tandis qu'une étude nouvelle a été faite de l'Hôpital des Chevaliers de Saint-Jean et de quelques anciennes églises (*V.* p. 271). Plusieurs des monuments situés aux environs de la ville, tels que les tombeaux d'Absalon, de Josaphat, de Saint-Jacques, de Zacharie, des Juges, etc., et ceux de la vallée de Hinnon, n'ont pas été retouchés, ou l'ont été fort peu. Cependant les découvertes récentes de M. Mauss nous ont permis de donner une description plus complète de la Tombe des Rois (*V.* ci-dessous). — La Jérusalem moderne a subi dans ces dernières années de profondes modifications dont M. Alriç a bien voulu introduire le relevé exact dans notre texte, en revoyant sur place tous nos placards. Que notre obligeant collaborateur veuille bien recevoir l'expression de nos vifs remerciements.

Grâce à tous ces remaniements, l'ensemble de nos itinéraires en Palestine, y compris Jérusalem et ses environs, occupe 289 pages de la nouvelle édition contre 162 dans l'ancienne et forme à travers cette importante région un réseau assez serré offrant au voyageur des points de repère suffisants pour le guider dans toutes les excursions qu'il voudrait entreprendre.

Les travaux de MM. Rey, de Vogüé, Waddington et V. Guérin, ceux de MM. Tristram et Wetzstein ont amené le remaniement complet de la Palestine transjordanienne, traitée d'une manière sommaire dans l'ancienne édition. Nous avons pu augmenter ce chapitre

étude géographique et historique, d'une section sur le Haou-[...] aujourd'hui bien exploré, des routes nouvelles de Dhibân à [...] el-Reçâs et à Machittâ, avec excursions au Djébel Attarous, [...] Machærus et à Callirhoë, d'après Tristram; de Jérusalem à Tibé-[...] par Djérach et Oumm Qeïs, dont les ruines ont été bien dé-[...] par MM. Rey et V. Guérin. De nombreux plans, dus à MM. de [...], Rey et de Vogüé, faciliteront au voyageur l'étude de cette [...]. Une description sommaire du Safâ et du Diret et-Touloûl, [...] encore assez peu connu, termine ce chapitre qui ne comptait [...] 9 pages dans l'ancien Guide et qui occupe maintenant 57 pages [...] texte.

La Syrie centrale a été l'objet d'un remaniement analogue. Pour la Phénicie, nous avons pris pour base de notre travail l'ouvrage classique de M. Renan (Mission de Phénicie), en nous aidant de la collaboration de M. Rey. C'est ainsi que nous avons pu exposer à nouveau tout ce qui concerne Tyr, Saïda, Djébaïl et les nécropoles de ces deux dernières villes. En conservant le fond des anciens itinéraires, nous avons ajouté à cette partie du Guide les routes de Tyr à Damas par Qala'at ech-Chouqîf, avec une description détaillée de ce château, d'après M. Rey; de Djisr el-Khardela à Panias; de Qœla'at ech-Chouqîf à Beyrout par Djezzin et Deïr el-Qamar; celles de Djébaïl aux Cèdres, par Doûma et par Bhadidât, de Ba'albek à Beyrout par Zahlèh et Bekfaya, d'après M. Renan; celles de Beyrout aux Cèdres par la vallée du Nahr Ibrahîm, de Ba'albek à Beyrout par Yamoûnèh et Aqoûra, dues à M. Lortet. Ba'albek a été peu retouché. Sur Damas, nous devons à M. Rey des détails historiques et un plan entièrement nouveau; à M. Bourgoin, des notes sur l'architecture de la Grande Mosquée. L'ancienne édition ne donnait que la route de Damas à Palmyre, nous y avons ajouté celle de Hôms à Palmyre, d'après Bernoville. M. de Vogüé a bien voulu revoir et compléter notre description et notre plan de Palmyre (*V.* ci-dessous). Que ce savant veuille bien agréer l'expression de notre reconnaissance. Nous devons aussi des remerciements tout particuliers à M. Blanche, pour Tripoli et la partie du Liban voisine de cette ville; à M. le Dr Suquet, pour Beyrout et ses environs; à M. Ph. Berger, qui nous a fourni des notes historiques sur Tyr, sur Djébaïl et sur la Phénicie en général.

La Syrie septentrionale, encore imparfaitement connue en certaines de ses parties, a été néanmoins, depuis quelques années,

l'objet d'explorations importantes, parmi lesquelles nous citero celles de MM. Rey, pour la montagne des Ansariyèhs, de Vogü pour la région comprise entre Hamah et Alep, et, plus récemmen celle du capitaine Marmier. MM. Barry et Chantre ont aussi pa couru quelques routes de cette région. Devant la collaboration d ces savants voyageurs, nous n'avons eu qu'à nous effacer et not rôle s'est borné à maintenir l'unité de rédaction et le plan de l'ou vrage. La plus grande part de cette œuvre revient à M. Rey, qu nous a fourni tous les éléments de la description et le plan d nombreux châteaux, tels que Qala'at el-Hosn (le Krak des Cheva liers), Safita, Markab, Tortose, Sahioun, Djiblèh, Antioche, etc Nous lui devons aussi le plan de Hosn Souleïmân (Baétocécé). Avec sa collaboration, nous avons établi les routes de Tripoli à Homs et à Hamah, par Safita et Rafaniyèh, de Hamah à Alep par Khân Cheïkhoûn, Ma'arrat en-No'amân et Sermeïn et aussi par Qala'at Seïdjar, Qala'at em-Moudîq et El-Barah; celles de Tripoli à Lataqiyèh par Tortose, Markab et Djiblèh; de Lataqiyèh à Hamah par Massiad; de Lataqiyèh à Antioche par Qala'at Sahioun; d'Antioche à Alexandrette, par Arsous; d'Alep à Balis, etc. Toute la région du Djébel er-Rîha et du Djébel Sém'ân a été décrite, d'après le bel ouvrage de M. de Vogüé (Syrie centrale). Pour la route d'Alep à Orfa, par Bîr Edjik, nous nous sommes aidé des itinéraires du capitaine Marmier et du capitaine Barry. Les routes d'Orfa à Aïntâb, de Bîr Edjik à Aïntâb, d'Antioche à Killis, de Aïntâb à Marach, sont l'œuvre du capitaine Marmier. Nous devons aussi à M. de Torcy la route de Qala'at em-Moudîq à Alep par Seraïkim. Enfin, le chapitre sixième, consacré à la Cilicie, est entièrement dû à MM. Favre et de Mandrot.

Les cartes géographiques et les plans sont certainement un des éléments les plus importants dans un ouvrage destiné aux voyages. Nos éditeurs n'ont reculé à cet égard devant aucun sacrifice; ils ne se sont laissé ni décourager ni arrêter par les lenteurs presque inévitables et par les grandes dépenses qui accompagnent l'impression d'un ouvrage de ce genre. Grâce au talent de notre habile dessinateur-géographe, M. Thuillier, nous pouvons offrir à nos lecteurs d'excellentes cartes et plus de 60 plans ou vues, dessinés avec un grand soin et une grande précision, d'après des documents originaux choisis avec la plus rigoureuse méthode. En mentionnant ici les sources auxquelles nous avons puisé, nous justifierons

le degré de confiance que ces documents méritent, en même temps que nous indiquerons au voyageur les cartes qu'il fera bien d'emporter, s'il veut se livrer à une étude fructueuse du pays. Notre carte de la Palestine et du Liban, établie par M. Thuillier avec notre concours et celui de M. Rey, à l'échelle de $\frac{1}{800000}$, comprend les régions situées à l'E. de l'Anti-Liban, du Jourdain et de la mer Morte entre les 31° et 35° degrés de latitude. Pour la Palestine proprement dite, nous avons pris pour base la grande et excellente carte de l'Exploration Fund, modifiée pour les bords de la mer Morte, avec celle du commandant Vignes. La carte de la Palestine transjordanienne a été dressée à l'aide des cartes de Gélis pour l'Ammonitide; de Tristram, pour le pays de Moab; de Wetzstein, pour le Haourân et celle de Kiepert pour une partie de la Pérée. Pour le Liban et la Syrie moyenne, nous avons suivi la grande carte de l'État-major français (Mission de Phénicie), dressée par Gélis et de Champlouis. La partie septentrionale, avec une partie de la route de Damas et de Homs à Palmyre, a été traitée d'après M. Rey (*Carte de la montagne des Ansariyèhs et du pachalik d'Alep*).

Le plan de Pétra a été réduit d'après celui de L. de Laborde; le grand plan de Jérusalem, d'après ceux du commandant Gelis et de l'Ordnance Survey, et complété en quelques parties par celui de M. de Vogüé; le plan de Beyrout, d'après M. Loÿtved et le plan de Damas, sur des documents inédits que M. Rey a mis à notre disposition. Parmi les autres plans, nous citerons ceux de Hébron, de Naplous, de Hesbân, de Ammân, de Araq el-Émîr, un plan partiel et des coupes du Qoubour el-Molouk, d'après de Saulcy; ceux de Bozra et sa cathédrale, de Djérach, de Qennaouât, avec le groupe de l'Es-Séraï, d'après M. Rey; de la basilique de Chaqqa, du temple de Sîah, de Qala'at Sém'ân, d'après M. de Vogüé. Nous devons encore à M. Rey un grand nombre d'autres plans : ceux d'Ascalon, de Qasr Sebbèh (Masada), de Saint-Jean-d'Acre, de Nazareth, des ruines de Césarée, d'Athlit, de Hosn Souleïmân, d'Antioche et tout un groupe de châteaux : Qala'at ech-Chouqîf (Beaufort), Djébaïl (Giblet), Qala'at el-Hosn (le Krak des Chevaliers), Safita, Tortose, Sahioun, Markab, Qala'at Qoureïn (Krein, Montfort des Teutoniques), etc., avec de nombreuses coupes et vues. M. Mauss nous a fourni le plan de Kérak, celui de l'église de la Nativité à Bethléhem, conjointement avec M. de Vogüé, et un plan général inédit

du Qoubour el-Molouk. Notre étude de Jérusalem a été illustrée de nombreux plans, tels que ceux de la mosquée d'Omar, de la mosquée El-Aksa, de l'église du Saint-Sépulcre, etc., d'après M. de Vogüé. Nous avons emprunté à MM. Wilson et Warren quelques parties du Haram ech-Chérif, destinées à marquer les parties souterraines du Haram. Le plan de Tyr, ceux de Saïda, des environs de cette ville et de sa nécropole, ont été empruntés à M. Gaillardot (Mission de Phénicie); le plan de Palmyre, dont le fond appartient à Cassas, a été revu et complété par M. de Vogüé; celui de Ba'albek est dû à notre éminent architecte Joyau. Nous devons à M. Rey des documents pour le plan de Tripoli et celui de Lataqiyèh a été dressé d'après les cartes de la Marine française.

Enfin nous avons voulu, suivant en cela l'exemple du Dr Isambert, que la table alphabétique elle-même fût comme un vocabulaire où l'on pût retrouver les noms de la géographie ancienne que la science archéologique a essayé d'identifier avec les noms modernes. Les essais douteux d'identification, encore en bien grand nombre, ont été signalés au moyen d'un point d'interrogation. A ce titre, notre livre peut intéresser non seulement les voyageurs, mais toutes les personnes qui s'occupent de l'histoire de la Syrie ancienne.

La rédaction consciencieuse de ce volume n'a pas été l'œuvre d'un jour. Malgré tous les soins qui y ont été apportés, des erreurs ont dû s'y glisser, des lacunes y seront signalées. Un livre de voyage, comme celui-ci, composé en grande partie d'après des sources françaises, doit devenir l'œuvre de tous nos compatriotes qui ont le privilège de parcourir les belles régions de l'Orient. Nous faisons donc appel à tous les voyageurs, nous recevrons avec reconnaissance, à l'avenir comme par le passé, toutes les observations qu'ils pourront nous adresser et nous nous estimerons heureux si, par cette collaboration générale, nous pouvons réparer les fautes et combler les lacunes qui nous seront signalées.

AD. CHAUVET.

Évreux, juin 1882.

INTRODUCTION GÉNÉRALE

A. CONSEILS AUX VOYAGEURS.

§ 1. — **Plan général du voyage, durée, époque, dépense.** — Avant d'entreprendre un voyage, il faut d'abord en tracer le plan général, suivant le but qu'on se propose, suivant le temps et l'argent dont on dispose.

Les vastes contrées comprises sous la dénomination générale d'Orient se composent de pays si disparates, que, tous n'offrant pas le même intérêt ou les mêmes facilités pour celui qui se propose de les parcourir, on devra d'abord faire son choix, et décider si l'on veut faire un voyage partiel, ou un voyage d'ensemble, si l'on se propose de résider plus ou moins longtemps dans les régions principales, ou d'en prendre seulement un aperçu général plus ou moins rapide. Le voyageur entièrement maître de son temps et de sa fortune, celui que n'arrêtent aucunes considérations de famille ou d'intérêts, pourra facilement consacrer plusieurs années à l'Orient, et y trouver incessamment de nouveaux sujets d'observations, d'études ou de simples distractions. Ces voyageurs, en fort petit nombre dans notre pays, ont à peine besoin de nos conseils préliminaires, ils peuvent prendre leur temps et partir quand ils voudront.

Ceux qui, sans avoir devant eux un temps illimité, auront cependant assez de loisir pour embrasser dans une tournée générale toutes les contrées que nous décrivons, en se bornant bien entendu aux localités les plus intéressantes, devront y consacrer une année entière, ou même quatorze mois. La manière de diriger cette tournée générale est entièrement subordonnée au voyage d'Égypte, qui ne peut être fait que dans une saison spéciale, celle où les vents sont favorables pour remonter le Nil et la température, supportable pour les Européens. Quittant l'Europe à la fin de septembre ou dans les premiers jours d'octobre, on arrivera en Égypte en octobre, on remontera le Nil en novembre et décembre, de manière à être revenu au Caire pour la fin de janvier ou le milieu de février, on consacrera au Sinaï et à l'Arabie Pétrée la fin de février ou le mois de mars, de manière à être à Jérusalem pour les fêtes de Pâques. On parcourra la Palestine et la Syrie pendant les mois d'avril et de mai, pour arriver en juin dans l'Asie Mi-

neure, remontant vers le nord à mesure que la saison s'avancera, d nière à se trouver à Constantinople, sur les bords de la mer Noire et les principautés danubiennes en juillet, août et septembre; on reviend Grèce à la fin de septembre et on consacrera à ce pays tout le *mois d'oc* et une partie de novembre, pour revenir en Europe au commencemer décembre.

Les voyageurs qui voudront partir au commencement du *printemps* vront se diriger en sens inverse: ils se rendront en Grèce au commer ment d'avril; au mois de juin, ils parcourront soit l'Albanie et *la M* doine, soit le nord de l'Asie Mineure, de manière à être à *Constant*inopl la fin de juillet, et à visiter les principautés danubiennes, ou l'Arménie, mois d'août; au mois de septembre, ils reviendront vers la *partie S.* l'Archipel grec et de l'Asie Mineure; en octobre et *novembre, ils* parco ront la Syrie; en décembre, le Sinaï, pour arriver en Égypte et remonter Nil au plus tard au commencement de janvier, et revenir en *Europe* avril ou mai.

Ceux qui n'ont devant eux que quelques mois devront se borner à u voyage partiel, tel que la Grèce seule, l'Égypte seule, la *Syrie seule*, o mieux, en un premier voyage, la Grèce et la Turquie d'Europe, et en un se cond voyage, l'Égypte, l'Arabie, la Syrie et l'Asie Mineure. Le *premie* voyage est aujourd'hui tout tracé : on se rend de Paris à *Constantinople* pa les chemins de fer allemands et le Danube (*V.* vol. *Grèce* et *Turquie d'Europe*, R. 58) et directement par Vienne, *via* Orsova-Bucharest, *via* Lemberg-Bucharest et *via* Lemberg-Odessa (*V.* Renseignements *généraux* à la fin du volume, *B*). De Constantinople on revient à Athènes, soit directement par mer, soit par Salonique et la Thessalie, si l'on a plus de loisir, *et, après* avoir fait en Grèce une excursion proportionnée au temps dont on dispose, on revient par le golfe de Corinthe, Corfou, Brindisi ou Trieste. On peut aussi faire la même tournée en sens inverse.— Le second voyage, *celui de* l'Égypte, Syrie et Asie Mineure, sera fait dans l'ordre que nous indiquons, c'est-à-dire de Marseille ou Brindisi à Alexandrie, Jaffa, Beyrout et Smyrne, si l'on part à la fin de l'automne, et en sens inverse, c'est-*à-dire* par Smyrne, Beyrout, Jaffa et Alexandrie, si l'on part au printemps ou en été. Les personnes qui prendraient ce dernier parti trouveront au commencement de chacune des grandes divisions géographiques de notre ouvrage, les avis nécessaires sur la manière d'y voyager, les itinéraires à choisir, la durée et la dépense du voyage. Nous renverrons donc immédiatement *le* lecteur à ces chapitres spéciaux (t. I, Grèce, p. 48-253 ; Turquie d'Europe, p. 495-498; t. II, Égypte, p. 235-245; t. III, Syrie-Palestine, p. 186-196). Nous pouvons leur dire seulement d'une manière générale qu'en un espace *de* six semaines au minimum, et de trois mois en moyenne, ils pourront faire dans l'une ou l'autre de ces contrées un voyage intéressant et fructueux, à la condition de choisir la saison favorable.

D'autres voyageurs, pouvant disposer de trois ou quatre mois, par une occasion unique et qui ne se représentera probablement plus pour eux (nous en avons connu plusieurs dans ce cas), désireront faire une tournée *générale*, comprenant les quatre villes principales de notre itinéraire: Athènes, Constantinople, Jérusalem et le Caire, et quelques-unes des localités les plus rapprochées des côtes. Cette excursion est facile à faire, en part

geant son temps ainsi qu'il suit, si l'on part au commencement de l'automne :

De Marseille à Athènes (directement par Naples et Messine, ou par Brindisi, Corfou et Corinthe)	5 j.
Séjour en Grèce, Athènes, et tournée aux localités les plus voisines (V. t. I, itinéraire 1, 2 ou 3, au choix, p. 52)	8
Se rembarquer par le paquebot suivant pour Constantinople (trajet, 36 h.)	1
Séjour à Constantinople (V. t. I, p. 524)	7
Excursion à Nicée, Nicomédie et Brousse	3
De Constantinople à Smyrne, Rhodes et Beyrout (par les Messageries maritimes françaises ou par le *Lloyd*)	7 j.
De Beyrout à Jérusalem, par Sidon, Tyr, Nazareth et Naplouse, retour à Jaffa	17
De Jaffa à Alexandrie (36 h.)	1
Séjour en Égypte (Alexandrie, le Caire, Pyramides, Memphis et Suez)	15
Alexandrie à Marseille	7
Marseille à Paris (18 h.)	1
Total	72 j.

La seule précaution à prendre, pour ne pas perdre de temps, est de s'informer d'avance de la quinzaine où se fait le départ de Constantinople pour Beyrout, et de calculer son départ de Paris en conséquence.

Au printemps, il faudrait commencer par l'Égypte et finir par la Grèce pour ne pas être exposé aux fortes chaleurs en Égypte. — Les voyageurs qui pourraient allonger leur tournée seulement de cinq à six semaines, en passant en Grèce trentre-quatre jours et en Syrie trente à quarante jours, accompliraient un voyage déjà assez complet. L'excursion de la haute Égypte, faite au moyen des bateaux à vapeur, allongerait encore le voyage d'au moins 25 jours (jusqu'à la première cataracte seulement) et de six semaines pour visiter la deuxième cataracte (V. t. II, p. 239).

Telles sont les indications très générales que nous pouvons donner ici, et qui devront être soigneusement contrôlés avant le départ en consultant les prospectus des paquebots des Messageries maritimes françaises (à Paris, rue Vignon 1, boulevard de la Madeleine), et aussi ceux du Lloyd (au consulat d'Autriche, rue Laffitte, 21), les services de ces deux compagnies étant sujets à varier. Quant au choix des contrées que l'on se décidera à visiter, nous renverrons à nos chapitres généraux, Grèce, Turquie, Syrie, Arabie, Égypte, etc. : en parcourant nos paragraphes spéciaux : *manière de voyager*, *impression générale du voyage*, chacun pourra se décider suivant ses goûts, ses forces, sa santé. La simple tournée des côtes de la Méditerranée, celle de l'Égypte tout entière, peuvent être faites sans difficultés, sans fatigues par tout le monde, par les femmes, par les malades même ; on n'a guère à craindre que le mal de mer, et par Brindisi, la navigation se réduit encore de trois jours. Il n'en est pas de même des pérégrinations dans l'intérieur de la Grèce, de l'Asie, de la Syrie, où l'on ne peut voyager qu'à cheval et loger sous la tente ou dans des gîtes dénués du confortable le plus élémentaire (V. tome I et III), et, à plus forte raison de l'Arabie, que l'on ne peut parcourir qu'à dos de dromadaire : chacun devra consulter ses forces, son courage à supporter certaines privations, avant de se mettre en route.

La dépense d'un voyage en Orient ne peut être indiquée que d'une manière approximative. Pour les personnes qui aimeraient à faire des voyages

d'exploration dans les régions les moins accessibles, dans l'Arabie, le Haourân, dans les profondeurs de l'Asie Mineure, ou vers les sourc Nil, les frais de voyage n'ont pour ainsi dire pas de limites, tant sont sidérables les rançons à payer aux cheïkhs des tribus dont on doit tra ser le territoire. Un tel voyage pourra s'élever facilement à 20 ou 30 francs. Mais, sauf ces entreprises exceptionnelles, si l'on veut rester su routes habituellement parcourues, on peut évaluer sa dépense à moyenne de 40 à 50 fr. par jour, si l'on est seul, que l'on pourra rédui 35 ou 40 fr. si l'on se réunit à plusieurs voyageurs ; il est à peu près possible de descendre au-dessous de ce dernier chiffre, mais en revanc on a peu d'occasions de dépasser le premier. En résumé, une moyenne 1200 à 1500 fr. par mois exprime assez exactement la dépense d'un voya en Orient (*V.* pour les détails, les paragraphes spéciaux à chaque pays). Qua aux voyageurs qui se borneraient aux tournées restreintes que nous avo indiquées, ils peuvent facilement faire leur budget en consultant d'u part le tarif des paquebots que nous donnons à la fin du volume (*V. Re seignements généraux*), et en calculant d'autre part leur séjour à Constan tinople ou au Caire sur le pied de 25 à 30 fr. par jour ; à Athènes ou Jérusalem, sur le pied de 15 à 20 fr.

La tournée complète de la Méditerranée, par les Messageries française (c'est-à-dire de Marseille à Constantinople, de Constantinople à Alexandri et d'Alexandrie à Marseille), revient à 1285 fr. en première classe, 881 e seconde classe, nourriture comprise, à 477 fr. en troisième classe et 280 fr en quatrième (sans nourriture), prix qui s'abaissent à environ 1149, 816 430 et 254 fr. avec la remise de 10 % accordée pour les billets aller et re tour ; le prix pourrait être un peu moindre avec la remise de 15 % accor dée pour les billets *de famille et retour*. Le voyage de Paris à Marseille en trains express coûte 106 fr. La Compagnie des Messageries délivre à Paris des billets directs pour Constantinople ou Alexandrie, comprenant le trajet en chemin de fer de Paris à Marseille, avec une réduction assez im portante sur les deux prix réunis. Seulement le voyageur ne peut plus alors réclamer les 10 % de réduction sur le billet aller et retour. Mais ainsi le voyageur conserve une plus grande liberté d'allures, puisqu'il n'est pas lié par un billet de retour, de sorte que cette combinaison et peut-être la plus avantageuse. On voit donc que la tournée ci-dessus indiquée de soixante et douze jours peut-être accomplie par un voyageur seul pour 3000 à 3500 francs environ, en prenant les secondes classes des paquebots, et comptant la tournée de Grèce à 400 fr., celle de Syrie de 800 à 900 fr.; le séjour à Constantinople 300 fr. et en Égypte, 500 fr. Le voyage de trois mois et demi (trente-quatre jours en Grèce, trente-deux jours en Syrie) dans les mêmes conditions monterait de 4000 à 4500 fr. — Le voyage simple d'Athènes et de Constantinople avec huit jours de séjour en Grèce et huit jours de séjour à Constantinople coûte 1300 fr. en première classe, 1140 fr. en seconde classe et 900 fr. en troisième classe. Enfin les jeunes gens qui ne s'effrayeraient pas de passer dans la saison chaude quelques nuits en mer à la belle étoile drapés dans une couverture de laine, et de vivre quelques jours de provisions emportées avec eux, n'ont qu'à jeter les yeux sur le tarif des 4es classes de nos paquebots, pour voir que l'Orient est aujourd'hui ouvert à toutes les bourses.

Le voyage par le Danube, à l'aller (de Paris à Constantinople, 449 fr. 15 c., première classe, 379 fr. 75 c., combinaison mixte; *V. Renseignements généraux*), avec retour par Corfou et Brindisi, ce voyage, disons-nous, est un peu plus cher, parce qu'on n'a pas le bénéfice de l'aller et retour, et que la nourriture et le logement pendant la route sont en dehors des tarifs des chemins de fer, mais on n'a pas l'ennui de faire deux fois le même chemin, et l'on reste plus libre.

§ 2. **Préparation au voyage.** — Tout voyage, pour être fructueux, demande qu'on s'y prépare à l'avance par quelques études préalables. Pour le voyage en Orient, plus que pour tout autre, cette préparation est nécessaire, sans quoi le temps et les sommes considérables qu'on y aura consacrés risquent d'être dépensés en pure perte. L'Orient, par ses grands souvenirs, par les grandes scènes de la nature, par la nouveauté et la diversité de ses populations, doit inspirer autre chose qu'un attrait de simple curiosité et de pure distraction : le touriste frivole y devient un voyageur sérieux; les longues journées passées sur le Nil, les longues haltes sous la tente lui donnent le loisir d'étudier, et son juste désir doit être de revenir d'un pareil voyage avec des connaissances plus étendues, plus approfondies qu'il n'en possédait au départ. Enfin l'Orient est encore si peu connu, que toute observation conciencieusement recueillie y prend une valeur réelle. Nous ne saurions trop engager le voyageur à prendre constamment des notes sur les distances, la nature du sol ou de la végétation, les mesures des monuments, les détails de mœurs qui le frapperaient. Que le simple touriste ait l'ambition de se faire écouter à son retour, de répandre les connaissances qu'il aura acquises, il sera utile non seulement à lui-même, mais ses observations pourront devenir le point de départ des travaux les plus sérieux, des découvertes les plus utiles.

La première étude préparatoire que l'on doit recommander au futur voyageur est l'étude des langues. Une teinture, si faible qu'elle fût, des langues orientales serait d'un prix inestimable, mais c'est là une tâche difficile, et peu de personnes sont aptes à y réussir. La langue italienne est d'un grand secours dans tout l'Orient, c'est la langue courante des Levantins, des ordres religieux, et quoique le français tende de plus en plus à se répandre, l'italien est encore plus généralement entendu. L'anglais est fort utile, non qu'on ait occasion de le parler, mais parce qu'un grand nombre des meilleurs livres de voyage que nous possédons sont écrits en cette langue. Enfin, celui qui n'aura pas oublié ses études classiques, pourra, au moyen du grec ancien, arriver à se familiariser avec le grec moderne.

A côté des langues, un retour sur ses souvenirs classiques, sur l'histoire des pays que l'on va parcourir, sur les ouvrages des cosmographes de l'antiquité, des Strabon, des Pausanias, sur les historiens grecs et romains, peut être vivement recommandé. C'est la meilleure préparation aux études archéologiques que l'on va rencontrer à chaque pas.

A côté de ces œuvres sérieuses, la lecture préalable de quelques *voyages pittoresques* et humoristiques est un enseignement qui n'est pas à dédaigner, c'est un stimulant qui vous décide à partir, et leurs images vivement colorées vous apprendront à peindre vous-même.

Quelques notions d'architecture seront très profitables au voyageur.

L'Histoire de l'art monumental, de M. Bâtissier, que nous avons qu
fois citée, fournit à cet égard des renseignements suffisants pour
part des touristes.

Les observations d'*histoire naturelle*, utiles dans tous les pays, l
surtout dans les régions encore peu explorées de l'Orient.

Le *dessin* est un talent précieux que tout le monde ne possède pas
ce que tout le monde peut apprendre, c'est la *photographie*. Le s
touriste peut, grâce à cet art, rapporter les renseignements les plus
cieux pour la science, parce que leur authenticité est incontestable
procédés de *moulage* de M. Lottin de Laval, décrits dans les *Archive
missions scientifiques et littéraires*, t. VII, p. 834, permettant de rapp
les sculptures, les bas-reliefs, les inscriptions que l'on aura rencon
sont un des talents les plus fructueux que l'on puisse acquérir[1]. A défa

1. *Procédé de moulage de M. Lottin de Laval.* — Les objets nécessaires s
1° plusieurs rames de papier épais, connu dans le commerce sous le nom de
bulle, couronne-bulle ou *carré-bulle*; 2° une terrine; 3° un gros pinceau de b
geonneur et une large brosse de sanglier; 4° de la pâte de papier (qu'on tr
dans tous les bazars d'Afrique ou d'Asie); 5° de la colle de farine (composée
farine, 1 litre; alun de roche, 50 grammes); 6° de la gélatine (de pieds de mou
de gazelle, ou colle de givet commune; on peut en fabriquer même dans le de
avec les restes des animaux qui servent à l'alimentation); 7° de la cire jau
8° de l'huile grasse; 9° de la térébenthine. Toutes ces substances se trou
facilement dans les bazars d'Orient. Le plus important à emporter est le bon
pier *bulle*. — Pour faire le moulage d'un grand bas-relief, avec saillie considéra
on le mouille à grande eau, puis on fait détremper le papier dans l'eau pend
30 secondes environ, et on le macule fortement (chose très essentielle). On
superpose 8 à 10 feuilles dans une large terrine ou un plat de fer-blanc; ap
30 secondes, on retire la feuille de dessous pour l'appliquer sur le bas-relief, à
partie la plus saillante; on l'étend dans toute sa longueur, avec le moins de p
possible, et l'on tamponne légèrement avec le gros pinceau. Cette opération d
être continuée sur toute la surface du bas-relief, en ayant soin de superposer l
feuilles l'une sur l'autre, de façon que la feuille dernière ne couvre que les deu
tiers de la première. Quand le bas-relief est recouvert dans toute son étendue, o
tamponne de nouveau avec le gros pinceau ou une brosse molle. Des déchirures on
lieu, surtout si ce sont des objets de haut relief; mais ce n'est d'aucune impor
tance: on doit alors couvrir chaque déchirure avec du même papier collé, plié e
double ou en triple, puis on prend de la pâte de papier, qu'on déchire par carrés
de 20 centimètres, et qu'on plonge en double dans la terrine. Cette pâte absorbe
beaucoup d'eau, et on l'applique rapidement sur toute la superficie du bas-relief,
puis avec la large brosse de sanglier, en frappant vigoureusement. Si quelque
partie saillante du relief se découvre, on ajoute encore du papier et de la pâte, et
l'on tamponne avec précaution. S'il se trouve des creux ou des dessous dans le
bas-relief, appliquez-y hardiment de la pâte, et, avec des ébauchoirs à *modeler*,
poussez-la dans tous les creux, puis, avec les doigts, pétrissez fortement vos contours. Ce travail préparatoire fini, faites sur toute la surface de votre bas-relief une vigoureuse aspersion d'eau, *évitant toutefois d'en introduire par le haut entre le marbre et la pâte*, ce qui la ferait se détacher; puis prenez de la colle de farine très cuite, délayée avec de l'eau saturée d'alun et mêlée, au besoin, d'un peu de blanc d'Espagne; enduisez tout votre bas-relief de ce mastic, et appliquez ensuite une couche générale d'une feuille de papier bulle, en tamponnant fortement. — Cette seconde opération terminée, on le recouvre d'un enduit de gélatine, et on applique une nouvelle couche de papier en tamponnant, et collant bien avec de la

procédé, le simple estampage des bas-reliefs et les inscriptions qui ne demande que quelques mains de papier gris et un pinceau de peintre en bâtiments pour tamponner le papier humide, constitue un moyen aussi simple que facile de rapporter des documents précieux[1]. Enfin, apprendre à lever un plan, à observer la hauteur des montagnes au moyen du baromètre, déterminer une latitude et surtout une longitude sera le moyen de donner à ses notes de voyage une véritable portée scientifique.

Nous avons l'air d'exiger de notre voyageur un travail encyclopédique : c'est un privilège bien rare que de réunir des connaissances si variées,

… de pâte les côtés de votre enduit sur la pierre, pour que le vent ne détache pas le moulage si une partie séchait avant l'autre.

Lorsque le moule est bien sec, on le détache avec précaution ; s'il y a encore de l'humidité dans les épaisseurs, on les met sécher à l'ombre, puis on enduit le tout soit de suif fondu, soit d'huile additionnée de cire jaune (3 onces ou 90 grammes) et d'essence de térébenthine (2 onces ou 60 grammes par litre d'huile). On expose alors le bas-relief à un soleil ardent, qui fait pénétrer les corps gras dans les bons creux, et les met ensuite à l'abri de la pluie, de la neige et de l'humidité. Il faut enduire ensuite le *dessous du moule* de la même mixtion, et sécher de nouveau. On a alors des *bons creux*, qui peuvent séjourner 24 heures dans l'eau sans s'altérer. — Pour le transport de ces moules, on les enferme dans une caisse en bois, en les scindant, au besoin, avec de forts ciseaux, en plusieurs pièces bien numérotées qu'il sera facile de rapporter au retour. — Une caisse de 5 pieds de long sur 66 centimètres de large et autant d'épaisseur, a suffi à M. Lottin de Laval pour rapporter toute sa collection des bas-reliefs de Persépolis. — Au retour, mais au retour seulement, on devra faire subir aux moules une dernière cuisson devant un grand feu, puis, quand ils sont tout brûlants, les enduire à l'intérieur d'une mixtion composée d'huile de lin cuite avec de la litharge, de la cire jaune et de l'essence de térébenthine, et chauffer ensuite, dans un four, à 80° ou 100°, pendant une demi-heure. — Les bons creux peuvent alors servir à tirer autant d'épreuves en relief qu'on voudra. — En résumé, substituer la pâte de papier au plâtre pour le moulage, consolider avec la colle de farine aluminée et la gélatine, puis sécher au soleil avec la mixture grasse : tel est le procédé de M. Lottin de Laval.

Pour une inscription ou une sculpture de peu de relief, on peut naturellement mettre beaucoup moins de pâte et prendre moins de précautions.

Dans le plus grand nombre des cas, l'*estampage* pur et simple suffit.

1. *Estampe simple.* — On n'a plus besoin des divers ingrédients de M. Lottin de Laval. Du papier, de l'eau et un gros pinceau suffisent.

On mouille avec le pinceau la surface du bas-relief ou de l'inscription, puis on applique sur sa surface une feuille, ou deux feuilles superposées, de papier mouillé, rapidement, en tamponnant doucement avec le pinceau, pour faire pénétrer le papier dans les creux. On laisse sécher sur la pierre jusqu'à ce que le papier soit *presque sec*, mais encore un peu moite. On achève la dessiccation complète au soleil. Le papier conserve bien la trace de ses reliefs. On peut, au besoin, fixer les contours avec quelques hachures faites avec un crayon à dessin ou une estompe. Ces documents se réduisant à l'épaisseur d'une feuille de papier, peuvent être rapportés en nombre considérable dans une petite caisse ou dans un carton à dessin.

Enfin, un estampage qui ne demande plus que du papier a été appliqué, par l'un de nos attachés à la mission de Perse, à la reproduction des arabesques les plus fines, à la condition qu'il n'y ait pas de creux trop profonds ni des reliefs trop saillants : on applique le papier sur la surface à estamper, et on tamponne tout simplement avec la brosse qui sert à cirer les chaussures. Les reliefs viennent en noir, et les creux restent blancs.

mais que l'on s'assigne sa tâche, que dans une caravane de plusieurs geurs chacun ait son rôle et son but, et l'on n'aura pas à regretter l crifices que l'on se sera imposés.

Parmi les notions utiles à un voyageur, les *connaissances médicales* nent incontestablement le premier rang. L'adjonction d'un médecin *ou* élève en médecine à une caravane de voyageurs est la plus désirabl toutes, non seulement pour assurer la sécurité personnelle des mem de l'expédition, mais aussi parce que le médecin est le personnage que Orientaux recherchent et respectent le plus. Dans l'impossibilité de s joindre un médecin, nous engagerions le futur voyageur en Orient à s vre pendant quelques mois un service chirurgical dans un *de nos hô* taux pour apprendre ce qu'on appelle la *petite chirurgie*, c'est-à-dire l' de faire les pansements simples et de pratiquer les opérations élém taires; quelques leçons pratiques prises avec un interne *de nos hôpita* et quelques notions sur la manipulation des médicaments simples, seraie d'une utilité inappréciable. A défaut de ces études, nous engageons le le teur à se bien pénétrer des considérations qui font l'objet du paragraph suivant, que nos études spéciales et notre expérience des voyages en Orier nous autorisent à lui présenter.

§ 3. **Hygiène. Maladies. Pharmacie.** — L'Orient, dans lequel on v vivre pendant plusieurs mois, comprend des climats déjà si différents dı nôtre, qu'il est nécessaire de tracer d'avance quelques règles *de conduite* dont le voyageur fera bien de se pénétrer s'il ne veut pas compromettre sa santé.

Adopter autant que possible la manière de vivre des *peuples* chez lesquels on se trouve, est un précepte dont on comprendra immédiatement la vérité. L'expérience des siècles leur a appris les pratiques qui *pouvaient* leur être nuisibles, et abstraction faite des passions et des vices de la nature humaine, les mœurs d'un pays trouvent en général leur raison d'être dans les conditions climatologiques qui leur sont propres. En *Orient surtout*, les règles de l'hygiène ont été formulées dès les temps les plus anciens par les législateurs religieux, Moïse et Mahomet. La purification personnelle, la fréquence des ablutions, l'abstinence du vin et de *certaines viandes*, érigées en préceptes religieux, sont des règles hygiéniques dont la valeur est incontestable. Toutefois, nous devons ici tenir compte du régime habituel des Européens et ne pas leur conseiller sans transition *la* manière de vivre des Arabes.

La *chaleur* est le premier ennemi que l'Européen ait à redouter en *Orient*. Éviter une insolation prolongée, garder le repos pendant les heures de la journée où les rayons solaires sont le plus voisins de la verticale, c'est-à-dire de 11 à 3 h., sera une précaution facile à prendre dans les *villes. Dans* le cours du voyage, il faudra partir de bon matin, faire sa halte principale de 11 h. à 2 h. et marcher de nouveau jusqu'à 6 ou 7 h. du soir.

S'il doit craindre l'extrême chaleur, le voyageur doit également redouter la fraîcheur subite des soirées, et s'abriter soigneusement contre le rayonnement nocturne, qui produit un abaissement notable de température : une bonne tente, de bonnes couvertures de laine, de la flanelle portée sur le corps et changée dès qu'elle est baignée de sueur, une ceinture autour du ventre, sont de toute nécessité.

l'alimentation ne demande pas des précautions moins grandes. C'est pour n'avoir rien voulu changer à leurs habitudes européennes, pour n'avoir pas voulu renoncer à l'usage des viandes fortes et des graisses, à l'usage des boissons fermentées, que tant d'Européens succombent en Afrique et dans les Indes. Boire du vin pur, manger des viandes fortes *avant que les chaleurs de la journée soient passées*, c'est s'exposer à rester tout le jour dans un état d'apathie, de torpeur, de dyspepsie et de congestion qui amène tous les accidents les plus graves, s'il se prolonge; bientôt les digestions s'altèrent, les diarrhées, les entérites et les maladies du foie surviendront. Manger très légèrement le matin, des œufs, des viandes blanches, ne boire que de l'eau, ou du vin coupé en petite quantité, sont des règles dont il ne faudra pas se départir, quand on voyagera dans la saison chaude. Quelques gouttes, mais quelques gouttes seulement, de *raki* ou de *mastic* (*V.* t. II, p. 197) pour apaiser la soif, et humecter la bouche en route, seront sans inconvénient, parce que ces spiritueux sont immédiatement exhalés par la respiration. Mais la boisson par excellence, c'est le *café*, tel que le prennent les Arabes, le café peu torréfié, réduit en poudre impalpable, et préparé au moyen d'une décoction rapide. On s'habituera vivement à avaler la poudre avec le liquide, et l'on aura alors une boisson (presque un aliment), à la fois rafraîchissant, tonique, qui diminue la transpiration cutanée et relève les forces. L'alimentation en voyage est fort monotone, les œufs, le poulet, le riz, les légumes et les fruits secs la constituent presque exclusivement quand on est en route. Cette nourriture est saine, mais elle n'est pas suffisamment réparatrice pour les Européens. Plus éprouvés que les indigènes par la chaleur, ils ont besoin de se sustenter davantage. Aussi, si nous leur avons interdit les viandes fortes et le vin pur le matin, avant la chaleur, *nous les leur conseillerons le soir*, pour relever les forces affaiblies par les déperditions de la journée. Quant aux aliments gras, quant à la viande de porc, quant aux alcooliques proprement dits, nous croyons qu'il faut positivement y renoncer dans les pays chauds.

Grâce à ces précautions fidèlement observées, le voyageur peut se flatter de n'éprouver aucune altération dans sa santé. Celui qui se trouverait malade en Orient trouvera dans les grands centres des médecins européens éclairés, ou ayant étudié en Europe; nous en indiquons plusieurs par la suite de cet ouvrage (*V. Renseignements généraux* à la fin du volume). Les médecins sanitaires que le gouvernement français a établis dans les résidences principales (Constantinople, Beyrout, Damas, Alexandrie, le Caire), tiennent incontestablement le premier rang, et méritent toute confiance. Mais dans l'intérieur des pays ottomans, le voyageur se trouvera à peu près complètement dénué de secours, car les médicastres turcs ou même grecs, ne présentent aucune garantie; d'ailleurs plusieurs de nos routes traversent des régions complètement désertes, aussi croyons-nous utile de donner quelques indications sur les maladies auxquelles le voyageur est spécialement exposé en Orient. Nous lui indiquerons plus loin une pharmacie sommaire dont il fera bien de se munir en Europe.

Le *coup de soleil* peut avoir une extrême gravité en Syrie, en Arabie et en Egypte : il amène un véritable érysipèle phlegmoneux de la face et du chevelu, et par la propagation de l'inflammation aux enveloppes du cerveau, il peut amener la mort en quelques heures; la saignée, de larges

affusions d'eau froide sur la tête sont à peu près le seul remède da
cas graves: aussi faudra-t-il se mettre en garde contre cet accident e
tant de sortir en plein soleil, en se couvrant soigneusement la tête,
seulement d'un épais tarbouch (ou fez) en drap, mais en s'abritant
le cou et les épaules sous les plis d'une épaisse kouffièh (écharpe d
et laine) ou sous le capuchon d'un burnous.

L'*ophthalmie aiguë* est une maladie fréquente dans les régions du soit à cause de la réverbération de la lumière, soit à cause du *sabl* qui voltige dans l'air, soit enfin par suite du refroidissement du soir. flammation de la conjonctivite atteint promptement la cornée, avec grande tendance à passer à l'ophthalmie purulente et à l'état *granu* chronique. La rougeur, la cuisson, la tuméfaction, la sensation douloure produite par la lumière en sont les premiers symptômes. Dans les cas s ples, il suffit d'appliquer sur l'œil des compresses trempées *dans l'* fraîche additionnée de quelques gouttes de laudanum ou d'alcool, e prendre un purgatif léger. Mais quand l'ophthalmie est plus aiguë, très d loureuse et accompagnée d'un peu de fièvre, un traitement *antiphlogisti* énergique doit lui être opposé, quelques sangsues appliquées à l'angle terne de l'œil, quelques scarifications pratiquées avec une lancette sur conjonctive même, amènent un prompt soulagement; mais faute d'u main exercée pour les pratiquer, le voyageur devra faire usage des de collyres dont nous lui donnons plus bas la formule. L'apparition d'un écc lement purulent entre les paupières indiquerait l'usage immédiat du n trate d'argent concentré. Enfin, s'il y avait de l'*iritis* (inflammation l'iris, reconnaissable à ce que l'ouverture de la pupille, au lieu d'être ronc devient irrégulièrement ovale ou triangulaire), instiller plusieurs fois p jour le collyre d'atropine. Protéger les yeux avec des conserves bleues, év ter la fraîcheur des nuits, et baigner fréquemment les yeux avec de l'ea fraîche sont les meilleurs moyens de se garantir de cette maladie.

L'*embarras gastrique* est fréquent dans les chaleurs; les symptômes e sont : la perte de l'appétit, la pesanteur de la tête, la bouche amère, l langue couverte d'un enduit blanc jaunâtre. Un vomissement provoqué pa 2 grammes d'ipécacuanha coupe court à cette indisposition légère.

La *diarrhée* est une des indispositions auxquelles on est le plus suje dans les pays chauds; le refroidissement en est la cause la plus habituelle porter une ceinture de flanelle sur le ventre est le meilleur moyen de s'en préserver. Quand elle existe, le meilleur moyen de la couper est de prendre un purgatif salin, 15 à 30 grammes de sulfate de magnésie et de garder le repos et la diète un jour ou deux : l'opium ou les astringents échouent généralement contre la diarrhée des pays chauds, ou du moins ils ne sont utiles que lorsqu'on a d'abord débarrassé les voies digestives des résidus d'aliments mal digérés qui s'y accumulent, et dégorgé le foie de la bile qu'il secrète en quantité trop abondante sous l'influence d'une haute température. En un mot, la médication évacuante doit précéder la médication narcotique ou astringente (opium, diascordium, tannin, bismuth).

La *dysenterie* est un ennemi bien autrement redoutable. La fièvre, le *ténesme*, c'est-à-dire un besoin incessant d'aller à la garde-robe, avec sentiment de cuisson douloureux au fondement, enfin selles liquides, peu copieuses, gélatineuses ou semblables à de la lavure de chair, et surtout

[illegible]lentes, tels en sont les premiers symptômes. Le calomel à doses répétées, la décoction d'ipécacuanha sont les moyens à employer contre cette affection cruelle qui exige les plus prompts secours de l'art. Les évacuations bilieuses produites par ces deux médicaments amènent un grand soulagement. On ajoutera un peu d'opium comme calmant. Pour boissons: eau albumineuse (un blanc d'œuf battu dans un litre d'eau). A la période chronique, le sous-nitrate de bismuth à haute dose (3 à 4 cuillerées) devra être employé avec une grande persévérance.

La fièvre bilieuse n'est qu'un degré de plus de l'embarras gastrique, accompagné d'un état fébrile et d'ictère (jaunisse). Elle cédera facilement, dans les cas simples, à l'usage d'un vomitif, le premier jour, suivi de purgatifs légers les jours suivants. Quelques bains frais, un régime très doux, achèveront ordinairement la guérison. Mais, dans les cas plus graves, il faut faire intervenir la quinine.

La fièvre intermittente, avec toutes ses variétés, est le grand ennemi contre lequel il faudra se mettre en garde. Éviter avec soin les campements dans les lieux bas, humides, marécageux; placer autant que possible sa tente sur un endroit élevé, à l'abri des rideaux d'arbres, s'il y a des eaux stagnantes dans le voisinage; éviter, surtout le soir, les promenades au bord des rivières encaissées; se garder de l'humidité et du froid de la nuit dans les régions où la végétation n'est pas renouvelée par la culture, sont les précautions à prendre pour s'en préserver. L'accès de fièvre intermittente débute par un *frisson violent*, avec claquement de dents; c'est ce qu'on appelle le *stade de froid*, dont la durée est variable. Il est suivi d'une période de chaleur qui se termine par une transpiration abondante, puis la fièvre cesse, et l'on entre dans ce qu'on appelle la période d'*apyrexie*, c'est-à-dire un état de santé apparent. L'accès revient ordinairement à jour fixe et à la même heure, surtout le matin, tantôt tous les jours (fièvre quotidienne), tantôt tous les deux jours (fièvre tierce), tantôt tous les quatre jours (fièvre quarte).

La fièvre intermittente doit être combattue par le sulfate de quinine dès le début. Une dose de 50 centigrammes sera prise *immédiatement après l'accès*, puis on attendra l'accès suivant, pour recommencer encore après l'accès, jusqu'à ce que la fièvre soit coupée, c'est-à-dire jusqu'à ce que les accès aient disparu entièrement. Le premier effet de la quinine est de déplacer l'accès, de changer l'époque de son arrivée et de diminuer son intensité, quand elle ne le supprime pas entièrement; souvent l'accès se révèle encore par un frisson imperceptible se reproduisant à jour fixe: alors la maladie n'est pas terminée, et il faut continuer le médicament jusqu'à ce que ce dernier symptôme ait disparu. Il est inutile de prendre du sulfate de quinine tous les jours entre les accès; le médicament ne doit être employé qu'à haute dose et par intervalles, c'est-à-dire immédiatement après chaque accès. Pris pendant les accès, il ne serait pas toléré. Cependant, si ceux-ci se rapprochaient, s'ils se répétaient deux fois dans une même journée, presque sans intervalle d'apyrexie, alors il faudrait craindre la *fièvre pernicieuse* et donner le remède le plus vite possible, n'importe à quel instant, en élevant rapidement la dose à 1 gramme, 1 gramme 50 et 2 grammes par jour, dose qui ne devra jamais être dépassée sans avis d'un médecin.

La *pharmacie* que nous conseillerions au voyageur d'emporter pou voyage de trois mois, et qui pourrait tenir tout entière dans une très p boîte, serait ainsi composée :

Sulfate de quinine, 20 doses de 50 centigrammes chacune (se prend dans un pain à chanter, *à jeun;* boire par dessus un verre de limonade bien acide).

Calomel à la vapeur, 40 doses de 5 cent.
— — 20 doses de 50 centigrammes. (Se prend délayé dans un peu d'eau.)

Les faibles doses sont destinées à être prises suivant la *méthode fractionnée*, c'est-à-dire une dose toutes les heures, en tout 10 doses par jour, contre les états bilieux, la dysenterie.

La forte dose de 50 centigrammes doit être prise en une fois; excellent purgatif pour les engorgements du foie.

Extrait d'opium (20 pilules de 5 centigrammes chaque); chaque pilule est la dose d'un jour; c'est le calmant par excellence, employé pour combattre le symptôme *douleur* à peu près dans toutes les maladies.

Laudanum de Sydenham (50 grammes), même usage ; dose à l'intérieur : 8 gouttes en lavement ou dans un verre d'eau. Usage externe pour cataplasmes, pansement des plaies.

20 paquets vomitifs, composés chacun de : poudre d'ipéca, 2 grammes, tartre stibié, 5 centigrammes; à prendre en trois fois, à 10 minutes d'intervalle, délayé dans un quart de verre d'eau.

Ipécacuanha, en racines concassées (20 grammes en 4 paquets), en décoction contre la dysenterie : on emploie un paquet de 5 grammes pour 200 grammes d'eau (un grand verre d'eau). Faites bouillir pour réduire l'eau de moitié; administrez en quatre fois, de trois heures en trois heures.

Sulfate de magnésie (sel de Sedlitz), (20 paquets de 15 grammes); un paquet délayé dans un verre de limonade, comme purgatif léger.

Sous-nitrate de bismuth ; 50 à 100 grammes, — à prendre à l'intérieur, contre la diarrhée chronique, contre les mauvaises digestions, en l'associant dans ce cas à la magnésie : dose, une petite cuillerée à café ; — à l'extérieur, sert à saupoudrer les petites plaies superficielles, les érosions, les fissures, dont il facilite la cicatrisation.

Magnésie calcinée (une boîte de 100 rammes), contre les mauvaises digestions : dose, une cuillerée à café dél dans de l'eau, au commencement du pas.

Pilules aloétiques, de 10 centigram contre la constipation opiniâtre : pilule ou deux au commencement diner.

Bicarbonate de soude ; 100 à 200 grammes : deux cuillerées à café dans carafe d'eau, pour corriger la crudité certaines eaux.

Sulfate de zinc (10 grammes en 10 paquets); dissoudre un paquet dans verre d'eau, pour *collyre faible*, con l'ophthalmie peu intense.

Collyre moyen : nitrate d'argent, 30 centigrammes, eau distillée, 30 gramme contre l'ophthalmie plus grave.

Collyre fort : nitrate d'argent, 5 grammes ; eau distillée, 30 grammes cont l'ophthalmie purulente.

Ces deux derniers collyres, conserv avec soin dans des flacon de *verre bl* bouchés à l'émeri, ne devront être em ployés que par gouttes : on les introduir entre les paupières au moyen d'un peti pinceau à aquarelle.

Collyre d'atropine : sulfate d'atropin 30 grammes, eau distillée, 30 grammes à instiller par gouttes dans l'œil en cas d'iritis (poison violent qu'il ne faut jamais prendre à l'intérieur).

Nitrate d'argent fondu en crayon, pour toucher les plaies atoniques.

Perchlorure de fer (neutre d'*Adrian* deux usages :

1° A l'extérieur, en liquide pur ou concentré, soit en lavage, soit au moyen de fragments d'éponge, d'amadou ou de charpie.

a. Pour éviter les pertes de sang, en général (le moyen le plus énergique *qui* soit connu en dehors des moyens chirurgicaux, *compression*, *ligature des artères*, qui devront toujours être préférés pour les hémorrhagies graves, mais nécessitent un homme de l'art).

b. Contre les morsures d'insectes ou d'animaux venimeux ;

c. Pansements des ulcères sanguinolents, des plaies de mauvaise nature.

2° A l'intérieur, à la dose d'environ 10 à 20 gouttes par jour, delayé dans 2 verres d'eau :

1° Contre les hémorrhagies internes

crachements de sang ; hémorrhagies (sous-cutanées, purpura) ;

2° Contre l'érysipèle de la face et les angines de mauvaise nature ;

3° En lotions dans la bouche, contre l'ulcération des gencives.

Permanganate de potasse cristallisé ; 6 grammes dissous dans 100 gr. d'eau : 2 à 3 gouttes dans un demi-verre d'eau, comme désinfectant, contre la fétidité de la bouche, pour désinfecter le linge sale, etc.

Solution contre la vermine : deutoiodure de mercure, 1 gramme ; iodure de potassium, 2 grammes ; eau, 100 grammes. Une à deux cuillerées à café dans un verre d'eau : lavage pour tuer les insectes de toute nature, très utile dans toute la Syrie.

Une boîte de pains azymes, pour prendre les médicaments ci-dessus.

Pommade calmante contre les éruptions cutanées et les démangeaisons (eczéma, intertrigo, etc.), composée de : axonge, 30 grammes ; camphre, calomel et oxyde de zinc, de chaque, 25 centigrammes.

Taffetas d'Angleterre, sparadrap de diachylum, papier-sinapisme, papier-cataplasme, une feuille d'agaric (contre les hémorrhagies), quelques bandes de toile roulées, quelques compresses, un peu de charpie, pour faire au besoin de petits pansements. Les pansements à l'eau et à l'alcool doivent être substitués aux corps gras, qui ranciraient rapidement. On trouve d'ailleurs partout, en Orient, de bonne huile d'olive. Enfin quelques instruments dans une trousse légère, ciseaux droits et courbes, lancettes, bistouri droit et boutonné, spatule à sonde cannelée, stylet mousse, pince à la ligature, porte-crayon pour le nitrate d'argent, seringue de Pravaz pour injections sous-cutanées, devront être ajoutés, si les excursionnistes comptent parmi eux quelqu'un qui ait appris à se servir de ces instruments. Un petit clysopompe de voyage (à Paris, chez Thiers, passage Choiseul), est très utile, et très difficile à trouver en Orient.

Ce bagage pharmaceutique (qui peut tenir tout entier dans une boîte en bois, sauf un petit étui en gainerie tenant 4 à 6 petits flacons, pour les médicaments liquides) suffit pour une caravane de 3 ou 4 voyageurs pendant trois mois ; il est infiniment préférable aux *pharmacies de voyage* que l'on trouve dans le commerce et qui ne contiennent que des substances insignifiantes et sans usage. Celles que nous indiquons sont, au contraire, des substances actives, avec lesquelles on peut faire presque toute la thérapeutique : aussi sera-t-il nécessaire, pour les obtenir, d'en faire demander la délivrance par son médecin. Si l'expédition devait être accompagnée d'un médecin, il y aurait à y ajouter quelques substances actives, la digitale, la belladone, l'arsenic, le soufre ; mais nous n'en conseillerons pas l'usage sans l'intermédiaire d'un adepte de la science médicale. En général, nous conseillerons aux médecins, qui auront souvent à exercer leur art et à distribuer des médicaments, d'emporter des quantités un peu plus importantes de chaque substance, et, autant que possible, sous forme solide. Les alcaloïdes (morphine, atropine, digitaline, etc.) sont très utiles à emporter, parce que, sous un très petit volume, ils exercent une action très puissante. On les trouve, dans le commerce, à l'état de granules ou de petites dragées, tout dosés d'avance : mais le médecin fera bien d'emporter une petite balance, un petit mortier, quelques tubes bouchés et une lampe à alcool, pour manipuler lui-même sa petite pharmacie. Il n'aura pas besoin d'emporter alors de médicaments liquides : un flacon d'alcool, et un peu d'eau distillée lui suffiront pour toutes les préparations, et ces liquides pourront être joints au bagage du photographe, s'il y en a un dans l'expédition.

(*Docteur* Isambert.)

§ 4. **Équipement.** — *Restreindre son bagage autant que possible* est le moyen d'éviter les plus grands ennuis du voyage et de s'épargner des dépenses considérables. Dans un pays comme l'Orient, où l'on doit toujours voyager à cheval, cette règle devient encore plus nécessaire, si l'on ne veut multiplier outre mesure le nombre des bêtes de charge dont il faudra grossir sa caravane. Rappelons-nous qu'il vaut infiniment mieux acheter en route un vêtement qui nous manquerait que se charger au départ d'objets qui ne serviront peut-être jamais.

Voici à quoi le bagage personnel d'un homme peut être réduit p(voyage de six mois :

Chapeau de feutre à larges bords.

Un habillement à l'européenne, pour les visites aux consuls, aux banquiers, etc.

Un habillement de voyage, en molleton de laine blanche, pour le voyage par la chaleur. Le gilet n'est pas nécessaire si l'on porte la chemise de flanelle. Deux vestons et deux pantalons de molleton blanc seraient utiles si le voyage doit durer longtemps, pour pouvoir laver l'un pendant que l'on porte l'autre.

Un habillement de voyage, en drap de couleur foncée, pour les mauvais temps.

Quatre chemises de flanelle (excellent au point de vue de l'hygiène comme à celui de la propreté).

Mouchoirs, cravates, bas ou chaussettes (une demi-douzaine) ; quelques chemises blanches, pour les visites de cérémonie. Chemises de nuit en toile.

Chaussures, trois paires ; une paire de pantoufles.

Nécessaire de toilette, en forme de trousse en cuir ou en taffetas gommé, bien préférable aux coffres, qui sont pesants et incommodes.

Aiguilles, ciseaux, dé, fil, boutons de rechange, cordons, pour les menus raccommodages ; pelote de ficelle.

Nécessaire pour écrire : papier, encre, plumes, etc.

Pharmacie portative, livres et cartes.

Couverture de voyage, en laine, avec sa courroie. On fait faire une fente au milieu, pour passer la tête, et alors la couverture devient un vaste manteau. Au campement ou à bord, elle sert de matelas pour s'étendre. A cheval on peut en envelopper les reins, les jambes, pour les protéger contre la pluie, tandis qu'un manteau de caoutchouc protégera la tête, les épaules et le dos.

L'équipement d'une femme devra être analogue. Celle qui se sentira le courage d'entreprendre le voyage de Syrie, ou de Grèce, comprendra facilement qu'elle doit renoncer à la toilette ; deux costumes d'amazone, de grands plaids pour manteaux, chapeaux à larges bords, voile bleu, etc.

La coiffure des hommes, dans les pays tout à fait chauds (Égypte, Arabie, Syrie méridionale), mérite une attention spéciale. La meilleure et la plus commode serait, sans contredit, le fez ou tar entouré d'un long voile blanc, ou kouffièh de soie que l'on achète Orient, de manière à s'en faire un t(L'ennemi, c'est-à-dire la chaleur s(est au dehors, et ce n'est que pa(terposition d'un tissu épais, un f quelquefois deux fez superposés (d(Nubie ou le Soudan), que l'on s'en serve. Le voile roulé tout autou manière de turban, protège mieu yeux et la face que tous les chapea(larges bords et les voiles bleus s'entourent les Européens. Quant casques de moelle de jonc, usités les Anglais dans les Indes, ou aux ges chapeaux en parasol des Cochin(nois, ils sont très frais à la tête au but ; mais le courant d'air qu'ils (pour but de maintenir autour de la t(n'est pas sans danger, surtout qua(vient le soir. Que le voyageur se pénèt(bien de cette vérité : les vêtements donnent pas de chaleur par eux-même ils ne font que conserver la chaleur (corps et l'isoler du milieu ambiant quand ce milieu est plus froid que corps humain, les vêtements de lain tiennent chaud ; quand le milieu exté rieur est, au contraire, plus chaud qu(le corps humain, ces mêmes vêtement(deviennent le meilleur préservatif contr(la chaleur, à la seule condition d'avoi(l'ampleur nécessaire : on n'a qu'à voir, sous ce rapport, les vêtements traditionnels des Orientaux. Quant à la transpiration cutanée, le voyageur cessera d'y être sujet s'il observe les préceptes d'hygiène énoncés ci-dessus, spécialement ceux qui sont relatifs à l'alimentation modérée du matin, à l'abstinence de vin et à l'usage régulier du café, ainsi qu'au repos journalier, entre 11 h. et 3 h.

Les femmes sauront se faire aussi des turbans et des vêtements légers, au moyen d'écharpes de gaze et de burnous, qu'elles trouveront, au besoin, dans les bazars de l'Orient. Il faut leur recommander de bonnes chaussures de chasse. Les chaussures légères de nos villes seraient vite hors de service, et, en Orient, il serait absolument impossible de les remplacer. Les Levantines sont obligées de tout faire venir d'Europe.

Ne pas emporter de caisses ni de malles à moins que l'on ne doive borner

un voyage aux grandes villes du littoral, mais une cantine et une double sacoche à cheval en cuir ou en toile imperméable. On en trouve de fort bien faites, à Paris, au *Bazar du voyage*, rue de la Paix, 25, mais elles ne sont ordinairement pas assez grandes : il faut donner à chaque poche au moins 50 centimètres de long sur 40 de large et 30 d'épaisseur, veiller à ce que l'entrée ne soit pas trop étroite. Une pareille sacoche double tient autant qu'une malle et contiendra parfaitement l'équipement que nous venons d'énumérer. On en trouve au besoin aux bazars de Constantinople, de Beyrout ou du Caire, faites de poils de chameau, très commodes et à bon marché. Une *selle à l'européenne* est fort utile à emporter, car les selles grecques, turques ou arabes sont détestables ; on a beaucoup de peine à s'y habituer. Pour une femme, la selle est indispensable, et il serait fort difficile de s'en procurer, même au Caire ou à Constantinople, où la carrosserie européenne a pourtant fait de notables progrès.

Nous croyons inutile d'acheter une *tente* en Europe : ce qu'on pourrait emporter serait nécessairement petit, et tous les drogmans en ont à louer d'infiniment plus vastes et plus commodes. Nous en dirons autant des matelas, des lits de camp, de la *cantine* (vaisselle, couverts de table, etc.). Les drogmans se chargent de fournir tous ces accessoires. Pour les dames, cependant, ils peuvent avoir leur utilité. Une moustiquaire légère, formée d'une espèce de grand sac de gaze légère, dans lequel on s'introduit par une fente ménagée à la partie moyenne, n'est pas une précaution inutile, si l'on doit voyager en été.

Des *armes apparentes* sont à peu près indispensables, comme maintien, dans un pays où tout le monde est armé. Le *revolver* est l'arme qui étonne le plus les Orientaux et leur inspire le plus de crainte ; malheureusement il ne se voit pas de loin ; un fusil à deux coups est un porte-respect qui prévient l'attaque. Il est d'ailleurs utile et agréable, si l'on veut chasser en route, et ajouter quelquefois une pièce de gibier à l'ordinaire très fade des poulets étiques de l'Orient. On fera donc bien d'en emporter un d'Europe, mais il est inutile de prendre des armes de luxe.

Nous avons recommandé aux voyageurs de se livrer à l'étude ; évidemment ce n'est pas sous ce rapport qu'il devront se restreindre, car ils ne trouveraient absolument rien en Orient. Que les livres solidement reliés, les cartes collées sur toile, soient aussi nombreux que possible, les albums, crayons, boîtes de couleurs, bien fournis. Un mètre pour prendre des mesures, une bonne lunette de spectacle, telle que nos bons opticiens en construisent maintenant pour voir à grande distance, une paire de conserves bleues ou un voile de soie bleue sont des objets utiles. Les instruments scientifiques : baromètre, thermomètre, sextant, boussole, etc., les appareils de photographie [1] nécessiteront un équipement particulier ; mais les

1. Pour la photographie, chacun naturellement s'outillera suivant le procédé qui lui est habituel. Nous pouvons seulement recommander, d'une manière générale, au voyageur qui ne fait de photographie que pour son usage personnel, les procédés *à sec* (collodion sec, albumine sèche), comme les plus commodes en voyage : ils dispensent le voyageur d'emporter une tente. Le soir, à l'hôtel ou au campement, on sensibilise les plaques qui devront servir le lendemain ; au bout d'une heure elles sont sèches, et peuvent être placées dans les châssis fermés, que l'on peut conserver ainsi 2 ou 3 jours. Le soir aussi, on *développe* les clichés que l'on

voyageurs, malheureusement peu nombreux, qui se livrent à ce gé
travaux, savent d'avance s'organiser chacun suivant sa spécialité.
inutile d'ajouter qu'on ne doit se charger d'instruments de précisi
quand on sait parfaitement les manier.

Un grand nombre de livres sur l'Orient conseillent d'emporter une g
quantité de caisses de provisions; sucre, riz, vin, légumes conserv
Sauf ce dernier article, le voyageur trouvera à acheter à peu près t

aura pris sur le terrain dans la journée. Nous disons le soir, parce qu'un
difficultés principales, en Orient, est de trouver un local suffisamment o
pour servir de laboratoire photographique. Les chambres d'hôtel n'ont p
volets fermant hermétiquement. Les cabines des bateaux à vapeur et des dah
sont souvent trop mal protégées contre l'invasion de la lumière, pour qu'on p
y travailler avant la nuit tombée. En attendant ce moment favorable, on p
travailler dans tous ses campements; mais cela demande une patience à t
épreuve et une grande persévérance. Dans ces conditions, le bagage photograph
se réduit à deux caisses et au pied de l'instrument. Une des caisses, matela
à l'intérieur, contiendra les produits chimiques, les *bains*, la verrerie, etc.
seconde caisse contiendra la chambre noire, la boîte aux objectifs, *les gl*
préparées, les ustensiles divers, le voile noir pour mettre au *point*. On fera b
pour l'Égypte, de faire recouvrir celui-ci de laine blanche sur sa face extérieu
on ne risquera pas ainsi d'étouffer de chaleur pendant que l'on sera sous *le vo*
occupé à mettre au point. Enfin le pied, ou plutôt le trépied à *coulisses* qui s
de pied à la chambre noire, devra être enveloppé d'une forte gaine de cuir, pc
ne pas être exposé à être brisé, ou à perdre les écrous qui servent à en fixer
pièces. Les caisses doivent être laissées au campement. Le voyageur, pendant
jour, ne prendra avec lui, sur son cheval ou sur son âne, que le trépied-suppc
et la caisse contenant la chambre noire, les objectifs, le voile et 8 à 10 châss
contenant les plaques sensibles (on n'en peut guère faire davantage dans ui
journée). Quel que soit le volume donné par les châssis (un châssis par épreuve,
ils sont préférables à la *boîte à escamoter*, qui en Orient n'est pas un préservat
assez sûr contre la lumière. Le soir, on développe et on fixe les *épreuves prise*
dans la journée. Il va sans dire qu'en voyage on ne doit prendre que les clichés
négatifs; les épreuves positives se font au retour. Il faut enfermer ses clichés, à
mesure, dans des boites à rainures bien fermées, qu'on entourera de *papier noir*
dès qu'elles seront pleines, et résister énergiquement aux sollicitations des compagnons de voyage qui voudraient les regarder, même le soir à la lampe : sans cette précaution, on risque fort de perdre tout le fruit de son travail, et de ne *rapporter* que des clichés détériorés. Les *procédés secs* suffisent pour les monuments et les paysages; le temps de pose, par les procédés les plus sensibles, est d'environ 2 sec. 1/2 à 3 sec. Quelque éclatant que soit le ciel de l'Orient, la lumière a *souvent* une teinte jaunâtre qui lui ôte ses qualités photographiques. Il faut travailler le matin. Après 3 h. du soir, on obtient difficilement de bonnes épreuves.

Les procédés *humides* seront toujours supérieurs quand on voudra faire des épreuves véritablement artistiques. Ils ont l'avantage de pouvoir donner *des* épreuves instantanées et des portraits, mais ils nécessitent une tente noire et un matériel plus considérable.

La qualité de l'eau est un point capital en photographie; en *Égypte, il n'y a* nulle difficulté : l'eau du Nil est d'une pureté admirable, dès qu'on l'a filtrée pour la débarrasser de son limon. Dans les grandes villes, on pourra trouver de l'eau distillée. Dans beaucoup d'endroits, l'eau de pluie est recueillie dans des *citernes*. Mais, pour les voyages en Asie, ou au centre de la Grèce et de la Turquie d'Europe, on peut se trouver très embarrassé, et il est prudent de se munir d'un petit alambic de cuivre pour distiller soi-même son eau.

..., et nous lui conseillons de ne pas se charger de tant de bagages. ... qui se rendrait directement en Égypte pour remonter le Nil, ou faire le voyage d'Arabie, aurait seul avantage à faire quelques achats à Marseille ou à Malte.

Enfin, on a conseillé de se munir d'avance d'objets qui pussent être offerts en présents aux cheïkhs arabes. Des armes à feu, de la poudre, quelques objets de coutellerie, de bijouterie, de petites boussoles de poche pour indiquer la direction de la Mecque, sont ce qu'on peut donner de plus agréable. Mais il est complètement inutile de se munir de pareils objets si l'on n'a pas l'intention de faire des voyages d'exploration proprement dits. Les bazars du Caire et de Constantinople fourniraient d'ailleurs un certain nombre d'objets à ceux qui en auraient besoin.

§ 5. **Passe-ports, argent, lettres de crédit et de recommandation.** — Le passe-port est presque inconnu en Orient, heureusement! à peine est-il nécessaire de le montrer aux autorités locales à Athènes, à Constantinople, à Alexandrie, mais il est exigé pour sortir de France et pour y rentrer: il est demandé dans les légations et les consulats, où il sert d'introduction: il faut donc avoir un passe-port pour l'Orient. On doit le demander à Paris, non pas à la préfecture de police, mais au ministère des affaires étrangères, qui le délivre *sans frais* en échange d'un ancien passe-port. Il doit être revêtu du visa des légations de tous les pays qu'on se propose de traverser. Important si l'on veut passer par l'Allemagne, la Russie et la Pologne russe.

L'or français et *l'or anglais* ont cours partout en Orient. C'est la monnaie qu'il faut emporter. Une ceinture en *toile écrue*, à plusieurs compartiments, (les ceintures de cuir sont trop chaudes et trop lourdes) comme on en trouve au Bazar du voyage, est le mode le plus sûr de porter son argent. Il ne faut pas se charger de plus de 2 ou 3000 francs. On emportera le surplus sous forme de *lettre de crédit*. Tous les banquiers ne sont pas à même de vous ouvrir un crédit sur les villes éloignées de l'Orient. Nous indiquerons à cet égard M. Flury Hérard (rue Saint-Honoré, nº 372, à Paris), banquier de tous les consulats, comme étant en état de délivrer une lettre de crédit circulaire sur toutes les villes où nous avons des consuls.

Enfin les *lettres de recommandation* pour les membres des légations, des consulats, les médecins sanitaires de France, les agents des Messageries françaises, seront souvent utiles; mais le voyageur muni d'un passeport régulier peut se présenter avec confiance chez les consuls de France, partout où il s'en trouve: son seul titre de Français et d'homme du monde lui assure une bonne réception. C'est même en quelque sorte manquer aux convenances que de négliger cette visite dans les localités peu fréquentées par nos compatriotes. Dans les grands centres, au Caire, à Constantinople, on peut plus facilement s'en dispenser, mais il vaut mieux le faire, car on aura toujours besoin de recourir à leur obligeance pour obtenir des permissions, des renseignements, pour conclure les arrangements avec les drogmans, etc.

§ 6. **Moyens de transport, poste, manière de voyager, guides, hôtels.** — C'est, maintenant, tantôt par mer qu'on se rend en Orient, tantôt par l'Allemagne et en descendant le Danube. Nos lecteurs trouveront, aux *Renseignements généraux*, à la fin du volume, les règlements généraux des

grandes compagnies des paquebots, *Messageries maritimes fran* *Lloyd autrichien* et *Compagnies imp. et royale du Danube, paq* *grecs et russes*, etc. Il va sans dire que les itinéraires, les jours de dép ces paquebots, pouvant être incessamment modifiés, il faudra se rense au moment du départ, à l'administration des *Messageries maritimes*, à rue Vignon, 1. boulevard de la Madeleine; à Marseille, rue Cannebièı quai de la Joliette, 2; à Lyon, place des Terreaux, 7, etc. Les renseignei sur le Lloyd pourront être demandés à Paris au consulat d'Autriche Laffitte, 21. Ceux des chemins de fer se trouvent dans le livret Cha aux gares des principales compagnies. La poste, en Orient, est pre entièrement aux mains des Européens et desservie par les paquebot pour chaque pays sa notice spéciale). Le *Télégraphe électrique* at maintenant Naples, Corfou, Avlona, Constantinople et les principaux p de la Turquie d'Europe, il traverse la Turquie et la Syrie jusqu'à la li des Indes; en Égypte, il remonte jusqu'en Nubie.

Quant à la manière de voyager dans chaque pays, aux chevaux, voitu barques, guides, drogmans, etc., *V.* les articles spéciaux.

On trouve maintenant des hôtels à l'européenne dans toutes les vil principales. Dans le centre du pays, on a recours à l'hospitalité des par culiers, des couvents, ou bien on loge sous sa propre tente, et sur le N sur le bateau à vapeur ou dans sa cange (*V.* t. II, p. 238).

Prendre un *courrier* ou *guide général* pour le voyage nous semble u dépense inutile, puisque ce guide aura toujours besoin d'en prendre d'autr dans les pays si divers où l'on arrivera. Les guides grecs qu'on pe trouver à Malte, à Corfou et à Athènes sont, sinon les plus probes, d moins les plus intelligents.

B. ROUTES PRÉLIMINAIRES.

Il nous reste maintenant à conduire le voyageur aux grandes villes oi l'on s'embarque ordinairement pour l'Orient, Marseille, Brindisi, Trieste Nous ne pouvons ici indiquer ces routes que d'une manière sommaire. Le voyageur désireux de se rendre en Orient par l'Italie ou par l'Allemagne trouvera des renseignements plus détaillés dans les itinéraires spéciaux de MM. Du Pays et A. Joanne, ou dans les *Guides-diamants* qui les résument, et que l'on pourra emporter sans grossir son bagage.

ROUTE A.

DE PARIS A MARSEILLE.

863 kil. — Chemin de fer. — Trajet en 14 h. 42 min., 15 h. 20 min et 19 h. 15 min. par les trains rapide et express; en 23 h. par les trains directs. — 1re cl., 106 fr. 30 c.; 2e cl., 79 fr. 75 c.; 3e cl., 58 fr. 45.

N. B. — Toutes les stations indiquées ci-dessous ont des buffets.

79 kil. Montereau. — 155 kil. Laroche. — 197 kil. Tonnerre.

315 kil. Dijon. — 352 kil. Beaune. — 367 kil. Chagny. — 383 kil. Châlon-sur-Saône. — 409 kil. Tournus.

441 kil. Mâcon, où on laisse à g. la ligne de Culoz-Genève, Chambéry-Mont Cenis, Turin (*V.* Route B).

Vallée pittoresque de la Saône.

507 kil. Lyon (Vaise). — Tunnel de Saint-Irénée ou de la Quarantaine (2175 mèt.) — Pont tubulaire de la Quarantaine sur la Saône (belle vue). — Gare de Perrache (buffet), à 174 mèt. d'altitude.

[illegible], ch.-l. du départ. du Rhône, [illegible] 325 803 hab., située au con-[illegible] du Rhône et de la Saône. — [illegible] une colline de la rive de la [illegible] (magnifique panorama), *église de [illegible]-Dame de Fourvière* (style [illegible]), lieu de pèlerinage très fré-[illegible].

[illegible] de Lyon en franchissant le [illegible] sur un pont de 244 mètres. — [illegible] la Guillotière. — A g. lignes de Lyon à Genève et de Lyon à Gre-[illegible] par Bourgoin.

La vallée du Rhône se rétrécit. — A dr. le Mont-Pilat.

5?3 kil. *Vienne*, V. industrielle de 24 8?7 hab., sur la rive g. du Rhône. — Antiquités romaines.

5?3 kil. *Saint-Rambert d'Alban*, où vient aboutir un embranchement de la ligne de Grenoble.

Viaduc sur l'Isère.

61? kil. **Valence**, ch.-l. du départ. de la Drôme, V. de 20 142 hab., près du confluent de l'Isère et du Rhône. — Le pays prend un aspect plus méridional.

A dr. embranchement de Privas. — Pont sur la Drôme.

662 kil. *Montélimar*, V. de 11 100 hab., près du confluent du Roubion et du Jabron.

714 kil. *Orange*, V. de 10 622 hab. sur la Meyne. — Antiquités romaines.

742 kil. **Avignon**, ch.-l. du dép. de Vaucluse, V. de 36 427 hab., sur la rive g. du Rhône. — *Remparts* (XIVe s.). — *Pont* ruiné sur le Rhône et *chapelle* (1177-1188). — *Notre-Dame des Doms* (XIe s.). — Château des papes (1336 à 1370).

Pont-viaduc sur la Durance.

764 kil. **Tarascon**, V. de 12 464 hab., sur la rive g. du Rhône en face de Beaucaire. — A dr., ligne de Nîmes, Montpellier, Cette.

771 kil. **Arles**, V. de 26 367 hab., sur le Rhône en face du delta qu'il forme en se bifurquant 1500 mèt. plus haut. — *Amphithéâtre* et *théâtre* romains. — Église et cloître de *Saint-Trophime* (XIIIe s.).

Grand viaduc d'Arles (31 arches) long de 769 mèt. — On entre dans la *Crau*, vaste plaine de 200 kil. carrés, couverte de pierres.

A dr., *étang de Berre* (22 kil. de longueur et 60 kil. de circonférence).

836 kil. **Rognac**. — A g. embranchement d'Aix. — *Tunnel de la Nerthe*, long de 4638 mèt., traversant la chaîne de l'Estaque. — Au sortir d'une gorge sauvage on découvre une très belle vue sur Marseille et la mer. — On traverse la banlieue de Marseille.

863 kil. **Marseille** (*V. renseignements généraux* à la fin du volume), Bouches-du-Rhône, V. de 300 137 hab., située sur la Méditerranée, au fond d'une baie formée à l'E par le golfe de Provence. Si l'on veut jouir du magnifique panorama de Marseille et de ses environs, il faut gravir la colline de Notre-Dame ou se rendre au jardin zoologique.

La *Cannebière*, la plus belle rue de Marseille, va du vieux port aux *allées de Meilhan*, sous le nom de *rue de Noailles*, à partir du Grand-Cours.

Vieux port, défendu, à g., par le fort Saint-Nicolas, à dr. par le fort Saint-Jean. — *Port de la Joliette*, *bassin des Docks*, *d'Arenc*, *National* et de la *gare maritime*.

Nouvelle *cathédrale* (inachevée) près du quai de la Joliette. — *Chapelle de Notre-Dame de la Garde* (1864) sur la colline du même nom, élevée dans le style romano-byzantin sur les plans d'Espérandieu. — *Préfecture* (1861-1867). — *Palais de Justice*. — *Bourse* (1854-1860).

Palais des arts de Longchamp, sur la colline du même nom, le chef-d'œuvre d'Espérandieu, renfermant le Musée de peinture (on y voit une belle toile du Pérugin) et le Muséum d'histoire naturelle, reliés entre eux par une colonnade à jour au milieu de laquelle se détache un château d'eau (cascade de 20 mèt.) dont les sculptures du groupe prin-

cipal sont dues à M. Cavelier. — *Jardin zoologique*, s'étendant derrière le palais des arts sur le plateau de Longchamp.

Promenade du Prado, longue de 5 kil., partant de la place Paradis et aboutissant au bord de la mer près de l'embouchure de l'Huveaune. A son extrémité du côté de la mer, *château Borély* (à l'intérieur; galerie des antiques).

La Corniche, route de voitures au bord de la mer (7 kil. de longueur, 12 à 25 mèt. de largeur depuis le château du Pharo, au N., jusqu'à la plage du Prado, au S.; villa Talabot, restaurant Roubion, très fréquenté). — Visite au **Château d'If** (en mer).

L'aspect grandiose de Marseille ouvre dignement le voyage d'Orient; dans la foule affairée qui se presse sur ses quais, les costumes bigarrés des peuples du Midi et du Levant commencent déjà à se mêler aux habits sombres et étriqués de l'Europe. Tout annonce ces pays aimés du soleil vers lesquels on va se diriger.

ROUTE B.

DE PARIS A BRINDISI.

PAR LE MONT-CENIS.

(V., pour plus de détails, *Guide-Diamant de l'Italie*).

1° DE PARIS A TURIN PAR MACON ET CHAMBÉRY.

801 kil. — Chemin de fer. — Trajet en 21 h. 15 min. — 1re cl., 100 fr. 20 c. ; 2e cl., 74 fr. 65 c.; 3e cl., 54 fr. 25 c.

441 kil. de Paris à Mâcon (*V* Route A).

479 kil. Bourg. — 510 kil. Ambérieu (buffet), où aboutit la ligne de Lyon. — 559 kil. Culoz, où on laisse à g. la ligne de Genève.

On côtoie le lac du Bourget (à dr.). — Charmants points de vue.

582 kil. Aix-les-**Bains**. — Chambéry. — 609 **kil.** Mon (à dr. embranchement de la l Grenoble). — 620 **kil. Saint** d'Albigny (à g. embranchemen bertville. — 632 **kil. Aigueb** l'on entre dans la vallée de la rienne, qui s'étend jusqu'au Cenis et qui est arrosée par la de l'Arc.

665 kil. Saint-Jean-de-Mauri — 677 kil. Saint-Michel (buffe La ligne de raccord, construite Saint-Michel et l'entrée septe nale du tunnel, dans une long de 21 kil., traverse 11 souter de la longueur totale de 3186 Saint-Michel étant à 710 mèt. dessus du niveau de la mer, la s'élève de 448 mèt. pour attei l'entrée du tunnel.

693 kil. **Modane** (buffet), situ 1072 mèt. d'altitude. — Douanes lienne et française (visite des gages).

Le chemin de fer, décrivant courbe, passe devant Modane, monte sur le flanc de la montag pour atteindre, à environ 100 m au-dessus du fond de la vallée, l'e trée du **tunnel des Alpes** ou **Fréjus**.

Cette magnifique percée des Alpe dont la dépense totale a été d 75 millions, a été faite aux frais d l'Italie et de la France. Celle-ci a e pour sa part 38 millions à payer. C tunnel, improprement appelé *tunn du Mont-Cenis*, car il en est éloign de 27 kil. à l'O., est désigné aussi sous le nom de *tunnel du col de Fréjus*, parce qu'il passe sous le col de nom, formant une dépression dans la chaîne de montagnes qui s'étend de l'E. à l'O., entre le mont Aubin et le mont Tabor (13 kil. à l'E.). — Les travaux du percement ont été inaugurés le 31 août 1857. On estimait d'abord qu'il faudrait 36 ans pour percer ce souterrain de 12 kil. de longueur. Grâce aux perfectionnements apportés successivement par

les ingénieurs aux machines perforantes, le tunnel a été livré à la circulation le 17 septembre 1871. La rencontre des deux percements de galeries eut lieu le 26 décembre 1870. La longueur du souterrain parcourue par la locomotive est de 12 848 mèt. 92 cent. — L'entrée du côté de Modane (France) est à 1158 mèt. d'altit.; celle du côté de Bardonnèche (Italie), à 1291 mèt. Le point culminant est à 1294 mèt. 50 c. — Il s'établit un courant d'air, parfois très vif, d'une extrémité à l'autre du souterrain; toutefois l'air chaud et les gaz de la combustion des lampes montent au sommet de la rampe, qui s'arrête vers le milieu du tunnel; la la température est assez élevée (on y a trouvé 24°, le thermomètre ne marquant que 13° aux extrémités). Le tunnel fait fonction de cheminée: on voit s'échapper de la bouche des nuages blancs de vapeur et de fumée. — La traversée du tunnel dure 25 min. environ dans les deux sens et n'a rien de pénible. Les wagons italiens sont éclairés d'une façon toute spéciale pour cette traversée.

714 kil. Bardonnèche (heure de Rome). — 731 kil. Salbertrand. — 755 kil. Suse-Bussoleno.

801 kil. **Turin** (porta Nuova), V. de 212 644 hab., située dans une plaine fertile, au confluent du Pô et de la Doire Ripuaire. Les rues, qui se coupent à angle droit, donnent à la ville un aspect monotone. — *Galerie des tableaux* (*Regia Pinacoteca*), visible de 9 h. à 4 h., *musée égyptien et d'antiquités gréco-romaines* dans le palais de l'Académie des sciences, près de la place Carignan. — *Musée royal des armures*, dans le palais du roi, sur la place du Château. — Dans la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, derrière le maître autel, *chapelle du Saint-Suaire*. — *Église de la Consolata*. — *Statue* équestre d'Emmanuel-Philibert. — *Points de vue*: depuis le pont du Pô; du couvent des Capucins; du haut de la Superga.

2° DE TURIN A BOLOGNE.

335 kil. — Chemin de fer. — Trajet en 6 h. 45 min. — 1re cl., 50 fr. 60 c.; 2e cl., 37 fr. 25 c.; 3e cl., 27 fr. 15 c.

Se placer à gauche du train, pour jouir, au commencement du trajet, du panorama de la chaîne des Alpes, que domine le massif imposant du Mont-Rose.

8 kil. Moncalieri. — 13 kil. Troffarello. — 17 kil. Cambiano. — 22 kil. Pessione. — 30 kil. Villanuova. — 41 kil. Villafranca. — 50 kil. San Damiano.

57 kil. **Asti** (l'antique **Hasta Pompeia**), V. de 31 000 hab. — Vins mousseux estimés.

67 kil. Annone. — 77 kil. Felizzano. — 83 kil. Solero.

91 kil. **Alexandrie**, V. de 57 000 hab., située entre le confluent de la Bormida et du Tanaro, et une des plus fortes places de guerre de l'Italie.

99 kil. La Spinetta. — 105 kil. San Giuliano. — 113 kil. Tertona. — 122 kil. Pontecurone.

130 kil. *Voghera*, sur la rive g. de la Staffora. — On ne tarde pas à se rapprocher du pied des Apennins à dr. — A dr., v. de *Montebello*, célèbre par les batailles du 9 juin 1800 et du 18 mai 1859.

139 kil. Casteggio. — 144 kil. Santa Giuletta. — 151 kil. Broni. — 155 kil. Stradella. — 159 kil. Arena-Pô. — 166 kil. Castel San Giovanni. — 170 kil. Sarmato. — 174 kil. Rottofreno. — 179 kil. — San Nicolo. — On franchit la Trebbia.

188 kil. **Plaisance** (Piacenza), V. de 34 985 hab., située sur la rive dr. du Pô.

197 kil. Pontenure. — 204 kil. Cadeo. — 210 kil. Fiorenzuola. — 217 kil. Alseno. — 224 kil. Borgo San Donnino. — 233 kil. Castel.

246 kil. **Parme**, V. de 45 511 hab., située dans une plaine bien cultivée et divisée en deux parties inégales

par la Parma, rivière qui se jette dans le Pô.

256 kil. Sant'Ilario.

274 kil. **Reggio**, V de 16 222 hab., défendue au N. par une citadelle. — *Cathédrale* (XVe s.).

286 kil. Rubiera.

298 kil. **Modène**, V. de 56 690 hab., située au milieu d'une plaine humide et fertile, entre la Secchia et le Panaro.

310 kil. Castelfranco. — 318 kil. Samoggia. — 323 kil. Anzola. — 326 kil. Lavino.

335 kil. **Bologne** (*V. Renseignements généraux*), V. de 115 957 hab., dans une plaine fertile, au pied de collines peu élevées. Le voyageur qui voudra scinder le long trajet des Alpes à Brindisi fera bien de s'arrêter à Bologne, une des villes les plus curieuses de l'Italie, et la station la plus favorable pour faire l'excursion très recommandée de Ravenne (*V.* ci-après). Nous ne donnerons pas ici l'histoire de cette ville, qui est exclusivement italienne et n'a pas de relations avec les pays de l'Orient. Le voyageur trouvera amplement à y employer quelques heures, entre deux trains; il devra visiter avant tout: l'*Accademia delle belle arti*, renfermant la *galerie de* tableaux (ouverte de 9 h. à 3 h.: *Sainte Cécile* de Raphaël, plusieurs chefs-d'œuvre du grand Francia (Raibolini); un beau Pérugin, œuvres capitales des Carrache, du Guerchin, de Guido Reni, du Dominiquin, de l'Albane et de différents maîtres de l'école Bolonaise.

Églises. — *Le Dôme,* sur la place Maggiore, où s'élève la fontaine de Neptune par Jean Bologne. — *San Petronio,* basilique inachevée, la plus grande de Bologne (belles sculptures et peintures bolonaises). — *San Domenico,* avec le tombeau de Saint-Dominique, peintures, et une quantité d'autres églises, parmi lesquelles San Stefano, très curieuse par la bizarrerie de son plan. — Palais *del Governo*, palais *del Potestà*. — Portique *dei Banchi*. — Célèbres tours inclinées appelées *Tour Asinelli* (97 mèt.), 449 marches (1 mèt. 16 hors de la perpendiculaire) et *Tour Garisenda* (49 mèt.) inclin. de 2 mèt. 59 c. à l'E. et de 95 centim. au S.

Place *Maggiore* ou Victor-Emmanuel, le forum de Bologne au moyen âge. — Rues en arcades trop étroites pour laisser admirer l'architecture souvent très remarquable des grands palais qui les bordent. — *Passeggio Regina Margherita*, jardin public en dehors de la porte San Stefano.

En dehors de la ville, couvent di *San Michele in Bosco; Madonna di San Luca*, où l'on monte par un long portique de 640 arcades. — La *Certosa* ou *Campo Santo* (cimetière très remarquable de la ville).

Excursion à Ravenne.

Extrêmement recommandée. Ravenne se trouvant en dehors des grandes routes, est négligée par la plupart des touristes de l'Italie. Sa visite est pour nous un des compléments les plus nécessaires du voyage d'Orient, à cause des souvenirs de Justinien, et de la similitude de plusieurs de ses monuments avec ceux de Constantinople et de Salonique (architecture byzantine). Ravenne est éloignée de Bologne de 84 kil., distance que l'on parcourt en 2 h. 45 min.; l'embranchement de Ravenne se détache de la grande ligne à *Castel-Bolognese* (42 kil. de Bologne). — On pourra éviter de faire deux fois cette partie du trajet, en consultant avec soin l'affiche ou l'*orario* du chemin de fer. Il y a beaucoup à voir à Ravenne; un jour suffit à peine; de plus, il y a beaucoup de monuments *extra-muros*. Il faudra, en y arrivant, prendre une voiture à l'heure et un bon cicérone. Malgré tout, on ne pourra guère se dispenser de coucher une nuit à Ravenne, à moins que l'on ne revienne la passer à Bologne. Castel-Bolognese n'est qu'une station sans ressources.

Ravenna (*V. Renseignements généraux*), ville de la Gaule Cispadane, fondée, selon Strabon, par une colonie de Thessaliens, reçut plus

[illegible] une population ombrienne et [illegible] entre les mains de Rome. Elle paraît avoir eu dès l'origine une certaine importance militaire, à cause de sa position presque inaccessible, étant bâtie sur pilotis au milieu de lagunes analogues à celles de Venise, que des alluvions ont fini par combler. Elle était aussi voisine de la mer Adriatique et formait une station navale. Toutefois l'histoire ne la mentionne guère avant l'époque des guerres civiles de Marius et de Sylla. César y avait son quartier général avant de franchir le Rubicon. Auguste établit dans son voisinage, à 3 milles de distance, le *Portus Classis*, ou Classis seulement, la station principale de la flotte romaine dans l'Adriatique, et joignit le nouveau port à la ville par un canal (fossa Augustea). Ravenne conserva ce rôle jusqu'à la chute de l'empire d'Occident : le timide empereur Honorius s'y réfugia et y vécut ainsi que ses successeurs. En 476, Odoacre, roi des Hérules, s'empara de Ravenne, où il fut lui-même assiégé et vaincu par Théodoric. Le grand roi des Ostrogoths y fixa sa résidence, et l'embellit de quelques édifices qui existent encore. Un de ses successeurs, Vitigès, ne put cependant la défendre contre Bélisaire, qui la reprit en 540 au nom de l'empereur d'Orient. Narsès ayant détruit l'empire des Ostrogoths, Ravenne devint la capitale des possessions byzantines en Italie, et la résidence de l'exarque, qui la gouvernait. L'exarchat de Ravenne dura 185 ans, et s'embellit pendant cette période des monuments byzantins qu'elle possède encore. Révoltée contre l'empereur, elle tomba en 752 aux mains du roi lombard Astolphe. Son port de Classis avait été déjà détruit de fond en comble par Luitprand. En 773, Pépin l'enleva aux Lombards pour la donner au Saint-Siége. Au XIII[e] s., les Podesta s'y rendirent indépendants. Venise la posséda de 1441 à 1509. En 1512 les Français y remportèrent sur les Espagnols une sanglante victoire où périt Gaston de Foix. Depuis longtemps la décadence de la ville était complète. Dante en parle déjà comme d'une cité déserte. L'éloignement progressif de la mer lui ôta toute importance.

État actuel. — Ravenne est aujourd'hui une V. de 25 000 hab., qui garde avec ses rues à moitié désertes et ses grands édifices un aspect profondément mélancolique. La *Piazza Maggiore* (ou Victor-Emmanuel) est située au centre de la ville. On y voit : 1° *deux hautes colonnes* de granit érigées en 1484 par les Vénitiens et portant les statues de saint Apollinaire et de saint Vital, les patrons de la ville ; 2° une *statue de Clément XII ;* 3° le *Palazzo governativo*, destiné à l'administration provinciale. Le portique, soutenu par 8 colonnes de granit, conduisait à la basilique d'Hercule.

De là, on passe par une voûte à la place Alighieri, où l'on voit le *tombeau de Dante*, reconstruit en 1780. Le poète florentin était mort à Ravenne en 1321. Son squelette fut retrouvé en 1865, pendant des travaux de réparation.

Églises. — *Cathédrale*, reconstruite au XIII[e] s. avec les débris d'une ancienne basilique du IV[e] s. par saint Ours, archevêque de Ravenne. Le clocher est du VIII[e] ou IX[e] s. L'intérieur est à 3 nefs, séparées par 23 colonnes. Peintures du Guide, de Camuccini, etc. Dans la sacristie, siége pastoral du IV[e] s.

Le Baptistère, à côté de la cathédrale, édifice octogone soutenu à l'intérieur par deux rangées d'arcades superposées. La voûte de la coupole et les murs sont couverts de mosaïques du VI[e] s., récemment restaurées. L'urne des fonts baptismaux provient d'un temple de Jupiter à Césarée.

Sant' Apollinare in Città, ou *Sant' Apollinare nuovo*, bâtie au commencement du VI[e] s. par Théodo-

ric pour les évêques ariens, sous l'invocation de san Martino in cœlo aureo. Justinien la rendit aux catholiques. Ce ne fut qu'au XIe s. qu'elle fut dédiée à saint Apollinaire. Elle forme un long parallélogramme sans transsept divisé en 3 nefs et soutenu par 24 colonnes de marbre grec veiné. C'est la seule église de l'Europe occidentale qui ait conservé sa décoration de mosaïques à la nef, lesquelles représentent à g. une longue procession de saintes venant s'incliner avec les rois mages devant la Vierge et l'Enfant, avec la ville de Classis et le port; à dr. une vue de Ravenne avec l'église de Saint-Vital, et le palais de Théodoric (indiqué par l'inscription *Palatium*) et une procession de saints s'avançant vers le Christ. Au-dessus de ces frises règnent d'autres mosaïques présentant différents sujets. Ces mosaïques à fond d'or furent commandées, dit-on, par l'archevêque Agnello, de 556 à 559. Elles sont très curieuses à étudier au point de vue du symbolisme arien, qui différait notablement du symbolisme catholique.

Santa Maria in Cosmedin, édifice octogone également orné de mosaïques, qui servit de baptistère aux Ariens. Comparer au baptistère catholique du Dôme.

San Vitale, fondée sous Justinien (541-547), rappelle par un grand nombre de détails *Sainte-Sophie de Constantinople*. Les façades extérieures sont défigurées par la construction d'un vestibule moderne. A l'intérieur, le pavé a dû être exhaussé pour la préserver des eaux. L'église est octogone et couronnée d'une coupole portée sur huit gros piliers disposés circulairement, et entre lesquels se développent sept exèdres, soutenus par un double étage de colonnettes légères avec arceaux cintrés, comme à Sainte-Sophie. L'étage supérieur formait le *Gynécée*. Le huitième intervalle est resté ouvert pour donner accès au sanctuaire, q
pris sur le collatéral ou la g
circulaire, et se termine par u
side fortement surhaussée. Le
cipal ornement de cette églis
sont les mosaïques du chœur
présentant, l'une, *Justinien en*
de ses principaux officiers, l'a
l'impératrice Théodora, coiffée d
riche parure de perles, et *ento*
de ses dames d'honneur. Les
têtes sont nimbées et paraissent
des portraits authentiques, *donn*
du reste une idée peu favorable
la beauté des deux souverains. Be
coup d'autres mosaïques curieu
sont conservées. D'autres, en p
grand nombre, ont péri, notamm
celles de la voûte de la coupol
qui est actuellement revêtue de pe
tures grossières. Les pilastres so
aussi peints d'une manière ridicul
L'ancienne entrée était à g. vis-
vis de la chapelle où sont figur
Justinien et Théodora. — On remai
quera aussi, auprès du maître-aute
un bas-relief précieux en marbre d
Paros, provenant d'un temple d
Neptune.

Santi Nazario e Celso, ou *mausolée de Placidie*, élevée en 440 par cette impératrice, fille de Théodose et mère de Valentinien III, pour recevoir son tombeau et celui de ses parents (Pour visiter ce curieux monument, s'adresser au gardien de San Vitale.) Au fond d'une église en croix grecque à bras très-courts, est une salle voûtée avec un surhaussement, qui lui donne l'apparence d'une coupole. Derrière l'autel est le sarcophage colossal, en marbre, de l'impératrice. Deux autres sarcophages contiennent, à dr. les restes d'Honorius, à g. ceux de Constance, second mari de Placidie, ou ceux de Valentinien III.

Académie des Beaux-Arts, *chapelle de l'Archevêché*, formant une sorte de musée.

Tombeau de Théodoric (*Santa Maria della Rotonda*), en dehors de

[illegible], au N. E., près des fossés : [illegible] bizarre, en pierre grossière, [illegible] d'une énorme coupole mo[illegible] de 11 mèt. de diamètre exté[illegible] on y entre par un double es[illegible]r.

[illegible] de Ravenne, il faudra [illegible] 25 min. en voiture, route [illegible] :

[illegible] Apollinare in Classe, magni[illegible] basilique, bâtie de 524 à 549, [illegible] marque l'emplacement de l'an[illegible] Classis. L'église s'élève au [illegible] d'un désert. Le portique a [illegible] souffert. A l'intérieur elle est longue de 50 mèt. et large de 30, [illegible] en 3 nefs par 24 belles co[illegible] de marbre cipolin, à chapi[illegible] corinthiens. L'abside est cou[illegible] mosaïques du VIe ou de VIIe s. — [illegible] de portraits peints des évê[illegible] de Ravenne. — Tombeaux d'é[illegible] du VIe au IXe s. — Du haut du [illegible], tour ronde située à g. de la [illegible], la vue s'étend au loin sur la campagne et sur la *Pineta*, vaste [illegible] de pins, qui s'étend, au bord de l'Adriatique, sur une longueur de 40 kil. et une largeur de 1 à 4 kil.

Santa Maria in Porto Fuori, dans une autre direction, à 3 kil. 1/2 de la Porta Alberoni, élevée en 1096. — Fresques de l'école de Giotto. La tour carrée qui sert de base au campanile est un reste du phare antique du port, qui était situé là.

Colonna dei Francesi (à 3 milles de Ravenne), érigée, en 1557, sur la rive du Montone, à l'endroit où les Français passèrent cette rivière en 1512, le jour de la victoire de Ravenne, remportée sur les troupes de Jules II et du roi d'Espagne par Gaston de Foix, qui y fut tué. Elle est de forme carrée et décorée d'arabesques.

3° DE BOLOGNE A ANCÔNE.

204 kil. — Chemin de fer. — Trajet direct en 5 h. 20 min. ; train omnibus en 8 h. — (Prix par train direct) : 22 fr. 45 c.; 18 fr.; 13 fr. 50 c. — Pour la vue sur la mer, on devra se placer à g. du train.

11 kil. Mirandola. — 17 kil. Quaderna. — 23 kil. Castel San Pietro. — 34 kil. Imola (à dr.). — 42 kil. *Castel Bolognese*, où on laisse à g. l'embranchement de Ravenne. Sur la colline Serra, un petit volcan laisse échapper des vapeurs et des jets de flamme visibles la nuit.

50 kil. *Faenza*.

64 kil. **Forli**, V. de 38 480 hab., située au pied des Apennins.

72 kil. *Forlimpopoli*. — 83 kil. *Cesena*.

111 kil. **Rimini**, V. de 33 886 hab., située dans une plaine fertile, à quelque distance de la mer. — *Arc de triomphe* romain. — *Pont d'Auguste* (5 arches) long de 66 mèt. — *Église San Francesco*, considérée comme le chef-d'œuvre de *Léon Battista Alberti* (portiques autour de l'église, sarcophages).

121 kil. *Riccione*. — 130 kil. *La Cattolica*.

144 kil. **Pesaro**, V. de 19 691 hab., patrie de Rossini (statue élevée en 1864, que l'on aperçoit de la station).

La voie ferrée suit le bord de la mer.

157 kil. *Fano*. — Au S. O. de Fano s'ouvre la route de Foligno, par le passage du Furlo. Elle remonte la vallée du Metaurus, où Asdrubal périt en cherchant à amener des secours à Annibal.

169 kil. *Marotta*.

179 kil. *Sinigaglia*.

191 kil. *Case Bruciate*.

196 kil. *Falconara*, d'où se détache, à dr., la ligne de Rome.

204 kil. **Ancône** (*V. Renseignements généraux*), l'antique Ancône (Ἀγκών), nom qui lui venait de sa forme coudée, ancienne colonie grecque fondée, en 380 av. J. C., par des exilés de Syracuse. Elle devint, entre les mains des Romains, une station utile dans les guerres d'Illyrie et de Macédoine. Elle joua un rôle dans

les guerres civiles de César et Pompée, fut agrandie et embellie par Trajan, et figura encore dans les guerres de Bélisaire et de Narsès contre les Goths. Dans les temps modernes, elle appartenait aux États de l'Église depuis 1532, et fut occupée temporairement par les Français (1832-1838), bombardée et prise par les Autrichiens en 1849; elle appartient au royaume d'Italie depuis la campagne de Castel-Fidardo. Ancône compte aujourd'hui 45741 hab. C'est un port franc. La ville s'élève en étages sur un promontoire avancé dans la mer, et s'étend le long de la rade en décrivant une courbe.— *Arc de Trajan*, sur le soubassement du môle, un des monuments de ce genre les plus gracieux et les mieux conservés. — *Arc de Clément XII*, moderne.—*Statue colossale du comte de Cavour* (place Cavour). — Cathédrale, *Duomo*, située sur le sommet du cap (*monte Guasco*), occupant l'emplacement du temple de Vénus : façade avec porche profond du XIIIe s.; belle coupole. A dr. derrière l'église, belle vue de l'Adriatique. — Église *San Domenico*.

4° D'ANCÔNE A BRINDISI.

559 kil. — Chemin de fer. — Trajet en 10 h. 45 min., par le train express. — 61 fr. 50 c.; 43 fr. 05 c.; 30 fr. 75 c. — Se placer à dr.

15 kil. *Osimo*. — 24 kil. *Loreto* ou *Lorette*, célèbre par son sanctuaire, la *Casa Santa* ou maisonnette de la Vierge, qui y fut transportée miraculeusement par les anges. Belle église de Bramante; peintures nombreuses. Loreto, située à une certaine distance de la voie ferrée, présente un aspect très pittoresque. — 28 kil. *Porto di Recanati*. — Pont sur la Potenza.

43 kil. *Porto Civilà Nova*. — Pont sur le Chienti.

49 kil. *Sant' Epidio al Mare*. — Pont sur la Tenna.

58 kil. *Porto San Giorgio* o di *Fermo*. — Pont sur l'As dr., sur une hauteur, *ville de*

69 kil. *Pedaso*. — Une dig gue de 600 mèt., soutenue p enrochements, protége la voie la mer.

77 kil. *Cupra Marittima*.— *Grottamare* (belles maisons de pagne aux environs).

85 kil. *San Benedetto* — On une ligne de côte plate et mono En revanche, les Apennins prése des aspects superbes. *C'est la p* la plus élevée de la chaîne. Le met principal se nomme le G *Sasso d'Italia* (2823 mèt.); son s met, toujours couvert de neige, perçoit de la Pouille, de la Dalm et de l'Istrie.

108 kil. *Giulia*. — 126 kil. *Mignano*. — 138 kil. *Montesilvano*.

145 kil *Pescara*, petite ville fortifiée, à l'embouchure de la rivière de ce nom.

155 kil. *Francavilla a Mare*. 167 kil. *Ortona*. — 174 kil. *San Vi Lanciano*.— 182 kil. *Fossacesia*. Pont sur le Sangro.

194 kil. *Casalbordino*. — 209 kil. *Il Vasto d'Ammone*. — On aperçoit à 38 kil. en mer, les *îles Tremiti*.

237 kil. *Termoli*. — Pont sur le Biferno. — 244 kil. *Campomarino*. — Pont sur le Fortore. — 265 kil. *Ripalta*.

Le chemin de fer s'éloigne de l'Adriatique et rentre dans les terres en se dirigeant sur Foggia, où il est séparé de la mer d'env. 70 kil., par le vaste promontoire du *monte Gargano* (1155 mèt.), qui forme l'éperon de la botte figurée par la côte italienne.

279 kil. *Poggio Imperiale* (une partie de la population est albanaise) — Au N. E., le *lac de Lésina* communique avec la mer, dont il est séparé par une langue de terre étroite.

284 kil. *Apricena*. — 295 kil. San Severo.

[illegible] kil. **Foggia**, V. de 38 153 hab., [illegible] de la Capitanate. C'est là [illegible] aboutir la ligne de Naples [illegible], ligne que le voyageur [illegible] à son retour d'Orient, [illegible] par Naples et Rome [illegible] de Foggia à Naples; trajet [illegible] 5 h.).

[illegible] la grande plaine de [illegible] qui s'étend d'une manière [illegible] jusqu'à l'Ofanto. — Ponts [illegible] le Cervaro, le Carapella et l'O[illegible] (*Aufidus*).

[illegible] kil. *Ortanova*. — 359 kil. *Cerignola*, sur une hauteur. — La voie [illegible], se dirigeant vers l'E., regagne [illegible] bords de l'Adriatique au delà du [illegible] de *Salpi*.

[illegible] kil. *Trinitapoli*.

[illegible] kil. *Barletta*, V. de 23 000 hab., [illegible] une situation agréable au bord [illegible] la mer. Le port est un des meil[illegible] de la côte. — Le pays que l'on [illegible] présente de riches cultures.

[illegible] kil. *Trani* (cathédrale remar[quable]; commerce important).

413 kil. *Bisceglie*, sur un rocher ([illegible] et raisins secs).

[illegible] kil. *Molfetta*, V. de 21 800 hab., commerçante et industrielle.

[illegible] kil. *Giovinazzo*.

[illegible] kil. *San Spirito Bitonto*. — Le sol est riche et couvert de vignes, d'oliviers et d'amandiers.

[illegible] kil. **Bari**, V. de 50 524 hab., située sur une langue de terre au bord de la mer Adriatique. Elle donne son nom à la province dite *terre de Bari* (l'ancienne Peucetia), une des provinces les moins cultivées du royaume. — *Cathédrale* (*San Sabino*), avec une tour que l'on a comparée au fameux campanile de Séville. *Prieuré de Saint-Nicolas*, bel édifice du XIe s. (Tombeau du saint.)

458 kil. *Noicatarro*. — 466 kil. *Mola di Bari*. — 480 kil. *Polignano a Mare*, sur un rocher. — 487 kil. *Monopoli*. — 501 kil. *Fasano*. — 521 kil *Ostuni*. — 530 kil. *Carovigno*. — 546 kil. *San Vito d'Oranto*.

559 kil. **Brindisi** (*V. Renseignements généraux*), l'antique **Brundusium** (Brindes), *Brention* ou *Brentésion* de Strabon et d'Étienne de Byzance, était à l'origine une des principales villes des Sallentins, et devait comme les autres son origine à une colonie crétoise qui était venue s'établir dans l'antique Messapie; selon une autre tradition rapportée par Justin, elle aurait été, au contraire, fondée par des Étoliens amenés par Diomède, le héros de la guerre de Troie. Quoi qu'il en soit, Brentésion eut d'abord une existence indépendante, il donna même asile à Phalante, chassé de Tarente, et ne fut pas absorbé par les colonies grecques ses voisines; mais son importance ne commença que sous la domination romaine; la puissante république s'était emparée de Brundusium en 244 av. J. C.; elle y établit une colonie, et fit de son excellent port le centre de ses opérations militaires contre les Illyriens (229), puis contre Philippe de Macédoine; Annibal fit une vaine tentative pour s'en emparer, mais Brundusium resta fidèle aux Romains, et son nom est cité souvent dans l'histoire des guerres de Macédoine, de Grèce et d'Asie. Après la pacification qui suivit la conquête des provinces de l'Adriatique, Brundusium resta le point le plus fréquenté pour passer d'Italie en Grèce. Sylla vainqueur de Mithridate y aborda en 83 pour marcher sur Rome. En 57, Cicéron y descendit à son retour d'exil. Pompée y embarqua son armée malgré les efforts que fit César pour l'y enfermer; c'est là qu'en 44 le jeune Octave prit le nom de César et reçut l'hommage des vétérans. En l'an 40, il y fut assiégé par Antoine et Domitius Ahenobarbus, mais les adversaires s'y réconcilièrent. C'est à cette occasion qu'Horace y vint avec Mécène (Satires, 1,5). Virgile y mourut en 19 av. J. C. Agrippine y rapporta les cendres de Germanicus (Tacite, ann. III, 1). Puis Brundusium perdit son importance historique, qui

passa en partie à sa rivale **Hydruntum** (Otrante); à la chute de l'empire, elle resta longtemps en la possession des Byzantins, auxquels elle fut enlevée enfin par les Normands; puis, jusqu'à nos jours elle appartint à la couronne de Naples. Bien qu'italienne, cette ville est trop liée avec l'Orient par son passé et par son avenir, pour que nous ayons pu nous dispenser de lui consacrer cette notice.

Le port de Brindes commença à se combler vers le xve s.; mais le nouveau gouvernement de l'Italie a décidé que six millions seraient dépensés pour améliorer son port. La rade de Brindisi est d'ailleurs le seul mouillage de la côte occidentale d'Italie qui puisse servir aux grands bâtiments. D'autre part, reliée par une ligne directe de chemin de fer avec le N. de l'Italie, et de là, par les passages du Brenner et du Mont-Cenis avec l'Allemagne et avec la France, cette ville devient la route la plus directe de la Grèce, de l'Égypte, du Levant et des Indes par le canal de Suez. Par elle, le voyageur gagne trois jours de traversée sur Marseille ou Trieste, avantage bien apprécié de ceux qui souffrent du mal de mer.

La *ville actuelle*, qui compte 13 755 hab., répond encore bien peu à l'avenir magnifique que sa situation géographique lui assure. Son port seul, qu'elle doit à la nature plus qu'à la main des hommes, donne une idée de ce qu'elle pourra devenir. On y pénètre du côté de la mer par deux passes, situées aux deux côtés d'un groupe d'îlots (*Isole di Sant' Andrea*), dont le plus avancé, à l'E., porte un *phare*, et le plus considérable, une vieille forteresse. La passe du N. est la plus étroite et la moins profonde, celle de l'E. est celle des grands navires. Vient ensuite un long chenal, qui se rétrécit p[our] déboucher dans le port intérieur [en] face du quai nouveau sur lequel [on] a bâti l'*Hôtel des Indes Orientales* où se trouvent les agences des paq[ue]bots-poste. Le port intérieur se div[ise] en deux branches; celle du N. [est] celle qui a le plus de fond (5 bras[ses] d'eau à quai, 8 ou 10 au mili[eu] avant les travaux de dragage no[u]vellement entrepris). La branche [...] contourne toute la partie S. de [la] ville, qui s'élève en étage au-dess[us] du port.

Les édifices publics ne sont p[as] nombreux. — La *préfecture* est inst[al]lée dans un ancien couvent : c'est [là] qu'est le bureau télégraphique. L['é]*glise* principale ou *Duomo* est [de] cette architecture classique, froi[de] et guindée, qui a pour modèle g[é]néral l'église del Gesù à Rom[e]. Parmi les autres, on citera surto[ut] *Santa Teresa* et *San Giovanni al[le] mura*, qui présente un portail roma[n] assez élégant dans son état de dél[a]brement : on notera encore quelqu[es] *palazzi* délabrés, avec des balcon[s] sculptés assez pittoresques. — En fa[it] d'antiquités : la colonne isolée dit[e] la *Colonna Ercolea* qui se dresse su[r] une petite plate-forme au-dessus d[e] la partie centrale du port; elle pass[e] pour avoir servi de phare ancienne[]ment, et sert encore à l'orientatio[n] des navires qui franchissent la pass[e].

Les vieilles fortifications à moiti[é] ruinées sont assez pittoresques d[u] côté de la campagne, notammen[t] près de la gare. La forteresse ou *Cas[]tello* située à l'angle N. O. de l'en[]ceinte domine le port du Nord.

La campagne environnante n'es[t] pas infertile et produit en abondanc[e] de l'huile et du vin comparé à celu[i] de Chypre. Cependant son aspect es[t] nu et monotone, faute de grands ar[]bres et de montagnes.

les ingénieurs aux machines perforantes, le tunnel a été livré à la circulation le 17 septembre 1871. La rencontre des deux percements de galeries eut lieu le 26 décembre 1870. La longueur du souterrain parcourue par la locomotive est de 12 848 mèt. 92 cent. — L'entrée du côté de Modane (France) est à 1158 mèt. d'altit.; celle du côté de Bardonnèche (Italie), à 1291 mèt. Le point culminant est à 1294 mèt. 50 c. — Il s'établit un courant d'air, parfois très vif, d'une extrémité à l'autre du souterrain; toutefois l'air chaud et les gaz de la combustion des lampes montent au sommet de la rampe, qui s'arrête vers le milieu du tunnel; la la température est assez élevée (on y a trouvé 24°, le thermomètre ne marquant que 13° aux extrémités). Le tunnel fait fonction de cheminée: on voit s'échapper de la bouche des nuages blancs de vapeur et de fumée. — La traversée du tunnel dure 25 min. environ dans les deux sens et n'a rien de pénible. Les wagons italiens sont éclairés d'une façon toute spéciale pour cette traversée.

714 kil. Bardonnèche (heure de Rome). — 731 kil. Salbertrand. — 755 kil. Suse-Bussoleno.

801 kil. **Turin** (porta Nuova), V. de 212 644 hab., située dans une plaine fertile, au confluent du Pô et de la Doire Ripuaire. Les rues, qui se coupent à angle droit, donnent à la ville un aspect monotone. — *Galerie des tableaux* (*Regia Pinacoteca*), visible de 9 h. à 4 h., *musée égyptien et d'antiquités gréco-romaines* dans le palais de l'Académie des sciences, près de la place Carignan. — *Musée royal des armures*, dans le palais du roi, sur la place du Château. — Dans la cathédrale Saint-Jean-Baptiste, derrière le maître autel, *chapelle du Saint-Suaire*. — *Église de la Consolata*. — *Statue* équestre d'Emmanuel-Philibert. — *Points de vue:* depuis le pont du Pô; du couvent des Capucins; du haut de la Superga.

2° DE TURIN A BOLOGNE.

335 kil. — Chemin de fer. — Trajet en 6 h. 45 min. — 1re cl., 50 fr. 60 c.; 2e cl., 37 fr. 25 c.; 3e cl., 27 fr. 15 c.

Se placer à gauche du train, pour jouir, au commencement du trajet, du panorama de la chaîne des Alpes, que domine le massif imposant du Mont-Rose.

8 kil. Moncalieri. — 13 kil. Troffarello. — 17 kil. Cambiano. — 22 kil. Pessione. — 30 kil. Villanuova. — 41 kil. Villafranca. — 50 kil. San Damiano.

57 kil. **Asti** (l'antique **Hasta Pompeia**), V. de 31 000 hab. — Vins mousseux estimés.

67 kil. Annone. — 77 kil. Felizzano. — 83 kil. Solero.

91 kil. **Alexandrie**, V. de 57 000 hab., située entre le confluent de la Bormida et du Tanaro, et une des plus fortes places de guerre de l'Italie.

99 kil. La Spinetta. — 105 kil. San Giuliano. — 113 kil. Tertona. — 122 kil. Pontecurone.

130 kil. *Voghera*, sur la rive g. de la Staffora. — On ne tarde pas à se rapprocher du pied des Apennins à dr. — A dr., v. de *Montebello*, célèbre par les batailles du 9 juin 1800 et du 18 mai 1859.

139 kil. Casteggio. — 144 kil. Santa Giuletta. — 151 kil. Broni. — 155 kil. Stradella. — 159 kil. Arena-Pô. — 166 kil. Castel San Giovanni. — 170 kil. Sarmato. — 174 kil. Rottofreno. — 179 kil. — San Nicolo. — On franchit la Trebbia.

188 kil. **Plaisance** (Piacenza), V. de 34 985 hab., située sur la rive dr. du Pô.

197 kil. Pontenure. — 204 kil. Cadeo. — 210 kil. Fiorenzuola. — 217 kil. Alseno. — 224 kil. Borgo San Donnino. — 233 kil. Castel.

246 kil. **Parme**, V. de 45 511 hab., située dans une plaine bien cultivée et divisée en deux parties inégales

par la Parma, rivière qui se jette dans le Pô.

256 kil. Sant'Ilario.

274 kil. **Reggio**, V de 16 222 hab., défendue au N. par une citadelle. — *Cathédrale* (xve s.).

286 kil. Rubiera.

298 kil. **Modène**, V. de 56 690 hab., située au milieu d'une plaine humide et fertile, entre la Secchia et le Panaro.

310 kil. Castelfranco. — 318 kil. Samoggia. — 323 kil. Anzola. — 326 kil. Lavino.

335 kil. **Bologne** (*V. Renseignements généraux*), V. de 115 957 hab., dans une plaine fertile, au pied de collines peu élevées. Le voyageur qui voudra scinder le long trajet des Alpes à Brindisi fera bien de s'arrêter à Bologne, une des villes les plus curieuses de l'Italie, et la station la plus favorable pour faire l'excursion très recommandée de Ravenne (*V.* ci-après). Nous ne donnerons pas ici l'histoire de cette ville, qui est exclusivement italienne et n'a pas de relations avec les pays de l'Orient. Le voyageur trouvera amplement à y employer quelques heures, entre deux trains; il devra visiter avant tout: l'*Accademia delle belle arti*, renfermant la *galerie de* tableaux (ouverte de 9 h. à 3 h. : *Sainte Cécile* de Raphaël, plusieurs chefs-d'œuvre du grand Francia (Raibolini); un beau Pérugin, œuvres capitales des Carrache, du Guerchin, de Guido Reni, du Dominiquin, de l'Albane et de différents maîtres de l'école Bolonaise.

Églises. — *Le Dôme*, sur la place Maggiore, où s'élève la fontaine de Neptune par Jean Bologne. — *San Petronio*, basilique inachevée, la plus grande de Bologne (belles sculptures et peintures bolonaises). — *San Domenico*, avec le tombeau de Saint-Dominique, peintures, et une quantité d'autres églises, parmi lesquelles San Stefano, très curieuse par la bizarrerie de son plan. — Palais *del Governo*, palais *del Potestà*. — P[ortique] *dei Banchi*. — Célèbres tours [in]clinées appelées *Tour Asinelli* [...] mèt.), 449 marches (1 mèt. 16 h[...] de la perpendiculaire) et *Tour Garisenda* (49 mèt.) inclin. de 2 m[...] 59 c. à l'E. et de 95 centim. au S.

Place *Maggiore* ou Victor-Emmanuel, le forum de Bologne au moyen âge — Rues en arcades trop étroites pour laisser admirer l'architecture souvent très remarquable des grands palais qui les bordent. — *Passeggio Regina Margherita*, jardin public [en] dehors de la porte San Stefano.

En dehors de la ville, couvent d[e] *San Michele in Bosco*; *Madonna di San Luca*, où l'on monte par un long portique de 640 arcades. — La *Certosa* ou *Campo Santo* (cimetière très remarquable de la ville).

Excursion à Ravenne.

Extrêmement recommandée. Ravenne se trouvant en dehors des grandes routes, est négligée par la plupart des touristes de l'Italie. Sa visite est pour nous un des compléments les plus nécessaires du voyage d'Orient, à cause des souvenirs de Justinien, et de la similitude de plusieurs de ses monuments avec ceux de Constantinople et de Salonique (architecture byzantine). Ravenne est éloignée de Bologne de 84 kil., distance que l'on parcourt en 2 h. 45 min.; l'embranchement de Ravenne se détache de la grande ligne à *Castel-Bolognese* (42 kil. de Bologne). — On pourra éviter de faire deux fois cette partie du trajet, en consultant avec soin l'affiche ou l'*orario* du chemin de fer. Il y a beaucoup à voir à Ravenne; un jour suffit à peine; de plus, il y a beaucoup de monuments *extra-muros*. Il faudra, en y arrivant, prendre une voiture à l'heure et un bon cicérone. Malgré tout, on ne pourra guère se dispenser de coucher une nuit à Ravenne, à moins que l'on ne revienne la passer à Bologne. Castel-Bolognese n'est qu'une station sans ressources.

Ravenna (*V. Renseignements généraux*), ville de la Gaule Cispadane, fondée, selon Strabon, par une colonie de Thessaliens, reçut plus

tard une population ombrienne et tomba entre les mains de Rome. Elle paraît avoir eu dès l'origine une certaine importance militaire, à cause de sa position presque inaccessible, étant bâtie sur pilotis au milieu de lagunes analogues à celles de Venise, que les alluvions ont fini par combler. Elle était aussi voisine de la mer Adriatique et formait une station navale. Toutefois l'histoire ne la mentionne guère avant l'époque des guerres civiles de Marius et de Sylla. César y avait son quartier général avant de franchir le Rubicon. Auguste établit dans son voisinage, à 3 milles de distance, le *Portus Classis*, ou *Classis* seulement, la station principale de la flotte romaine dans l'Adriatique, et joignit le nouveau port à la ville par un canal (fossa Augustea). Ravenne conserva ce rôle jusqu'à la chute de l'empire d'Occident : le timide empereur Honorius s'y réfugia et y vécut ainsi que ses successeurs. En 474, Odoacre, roi des Hérules, s'empara de Ravenne, où il fut lui-même assiégé et vaincu par Théodoric. Le grand roi des Ostrogoths y fixa sa résidence, et l'embellit de quelques édifices qui existent encore. Un de ses successeurs, Vitigès, ne put cependant la défendre contre Bélisaire, qui la reprit en 540 au nom de l'empereur d'Orient. Narsès ayant détruit l'empire des Ostrogoths, Ravenne devint la capitale des possessions byzantines en Italie, et la résidence de l'exarque, qui la gouvernait. L'exarchat de Ravenne dura 185 ans, et s'embellit pendant cette période des monuments byzantins qu'elle possède encore. Révoltée contre l'empereur, elle tomba en 752 aux mains du roi lombard Astolphe. Son port de Classis avait été déjà détruit de fond en comble par Luitprand. En 773, Pépin l'enleva aux Lombards pour la donner au Saint-Siége. Au XIII° s., les Podesta s'y rendirent indépendants. Venise la posséda de 1441 à 1509. En 1512 les Français y remportèrent sur les Esgnols une sanglante victoire où périt Gaston de Foix. Depuis longtemps la décadence de la ville était complète. Dante en parle déjà comme d'une cité déserte. L'éloignement progressif de la mer lui ôta toute importance.

État actuel. — Ravenne est aujourd'hui une V. de 25 000 hab., qui garde avec ses rues à moitié désertes et ses grands édifices un aspect profondément mélancolique. La *Piazza Maggiore* (ou Victor-Emmanuel) est située au centre de la ville. On y voit : 1° *deux hautes colonnes* de granit érigées en 1484 par les Vénitiens et portant les statues de saint Apollinaire et de saint Vital, les patrons de la ville ; 2° une *statue de Clément XII ;* 3° le *Palazzo governativo*, destiné à l'administration provinciale. Le portique, soutenu par 8 colonnes de granit, conduisait à la basilique d'Hercule.

De là, on passe par une voûte à la place Alighieri, où l'on voit le *tombeau de Dante*, reconstruit en 1780. Le poète florentin était mort à Ravenne en 1321. Son squelette fut retrouvé en 1865, pendant des travaux de réparation.

Églises. — *Cathédrale*, reconstruite au XIII° s. avec les débris d'une ancienne basilique du IV° s. par saint Ours, archevêque de Ravenne. Le clocher est du VIII° ou IX° s. L'intérieur est à 3 nefs, séparées par 23 colonnes. Peintures du Guide, de Camuccini, etc. Dans la sacristie, siége pastoral du IV° s.

Le Baptistère, à côté de la cathédrale, édifice octogone soutenu à l'intérieur par deux rangées d'arcades superposées. La voûte de la coupole et les murs sont couverts de mosaïques du VI° s., récemment restaurées. L'urne des fonts baptismaux provient d'un temple de Jupiter à Césarée.

Sant' Apollinare in Città, ou *Sant' Apollinare nuovo*, bâtie au commencement du VI° s. par Théodo-

ric pour les évêques ariens, sous l'invocation de san Martino in cœlo aureo. Justinien la rendit aux catholiques. Ce ne fut qu'au XIe s. qu'elle fut dédiée à saint Apollinaire. Elle forme un long parallélogramme sans transsept divisé en 3 nefs et soutenu par 24 colonnes de marbre grec veiné. C'est la seule église de l'Europe occidentale qui ait conservé sa décoration de mosaïques à la nef, lesquelles représentent à g. une longue procession de saintes venant s'incliner avec les rois mages devant la Vierge et l'Enfant, avec la ville de Classis et le port; à dr. une vue de Ravenne avec l'église de Saint-Vital, et le palais de Théodoric (indiqué par l'inscription *Palatium*) et une procession de saints s'avançant vers le Christ. Au-dessus de ces frises règnent d'autres mosaïques présentant différents sujets. Ces mosaïques à fond d'or furent commandées, dit-on, par l'archevêque Agnello, de 556 à 559. Elles sont très curieuses à étudier au point de vue du symbolisme arien, qui différait notablement du symbolisme catholique.

Santa Maria in Cosmedin, édifice octogone également orné de mosaïques, qui servit de baptistère aux Ariens. Comparer au baptistère catholique du Dôme.

San Vitale, fondée sous Justinien (541-547), rappelle par un grand nombre de détails *Sainte-Sophie de Constantinople.* Les façades extérieures sont défigurées par la construction d'un vestibule moderne. A l'intérieur, le pavé a dû être exhaussé pour la préserver des eaux. L'église est octogone et couronnée d'une coupole portée sur huit gros piliers disposés circulairement, et entre lesquels se développent sept exèdres, soutenus par un double étage de colonnettes légères avec arceaux cintrés, comme à Sainte-Sophie. L'étage supérieur formait le *Gynécée.* Le huitième intervalle est resté ouvert pour donner accès au sanctuaire, qui [...] pris sur le collatéral ou la gale[rie] circulaire, et se termine par une a[b]side fortement surhaussée. Le pri[n]cipal ornement de cette église, [ce] sont les mosaïques du chœur, r[e]présentant, l'une, *Justinien entou[ré] de ses principaux officiers,* l'aut[re] *l'impératrice Théodora,* coiffée d'u[ne] riche parure de perles, et entour[ée] de ses dames d'honneur. Les de[ux] têtes sont nimbées et paraissent êt[re] des portraits authentiques, donna[nt] du reste une idée peu favorable d[e] la beauté des deux souverains. Bea[u]coup d'autres mosaïques curieuse[s] sont conservées. D'autres, en plu[s] grand nombre, ont péri, notammen[t] celles de la voûte de la coupole [...] qui est actuellement revêtue de pein[tures] grossières. Les pilastres son[t] aussi peints d'une manière ridicule. L'ancienne entrée était à g. vis-à-vis de la chapelle où sont figurés Justinien et Théodora. — On remarquera aussi, auprès du maître-autel, un bas-relief précieux en marbre de Paros, provenant d'un temple de Neptune.

Santi Nazario e Celso, ou *mausolée de Placidie,* élevée en 440 par cette impératrice, fille de Théodose et mère de Valentinien III, pour recevoir son tombeau et celui de ses parents (Pour visiter ce curieux monument, s'adresser au gardien de San Vitale.) Au fond d'une église en croix grecque à bras très-courts, est une salle voûtée avec un surhaussement, qui lui donne l'apparence d'une coupole. Derrière l'autel est le sarcophage colossal, en marbre, de l'impératrice. Deux autres sarcophages contiennent, à dr. les restes d'Honorius, à g. ceux de Constance, second mari de Placidie, ou ceux de Valentinien III.

Académie des Beaux-Arts, chapelle de l'Archevêché, formant une sorte de musée.

Tombeau de Théodoric (*Santa Maria della Rotonda*), en dehors de

la ville, au N. E., près des fossés: édifice bizarre, en pierre grossière, surmonté d'une énorme coupole monolithe de 11 mèt. de diamètre extérieur; on y entre par un double escalier extérieur.

Aux environs de Ravenne, il faudra visiter (à 25 min. en voiture, route de [illegible]):

Sant' Apollinare in Classe, magnifique basilique, bâtie de 524 à 549, qui marque l'emplacement de l'ancienne *Classis*. L'église s'élève au milieu d'un désert. Le portique a beaucoup souffert. A l'intérieur elle est longue de 50 mèt. et large de 30, divisée en 3 nefs par 24 belles colonnes de marbre cipolin, à chapiteaux corinthiens. L'abside est couverte de mosaïques du VIe ou de VIIe s. — *Frise* de portraits peints des évêques de Ravenne. — Tombeaux d'évêques du VIe au IXe s. — Du haut du clocher, tour ronde située à g. de la basilique, la vue s'étend au loin sur la campagne et sur la *Pineta*, vaste forêt de pins, qui s'étend, au bord de l'Adriatique, sur une longueur de 40 kil. et une largeur de 1 à 4 kil.

Santa Maria in Porto Fuori, dans une autre direction, à 3 kil. 1/2 de la Porta Alberoni, élevée en 1096. — Fresques de l'école de Giotto. La tour carrée qui sert de base au campanile est un reste du phare antique du port, qui était situé là.

Colonna dei Francesi (à 3 milles de Ravenne), érigée, en 1557, sur la rive du Montone, à l'endroit où les Français passèrent cette rivière en 1512, le jour de la victoire de Ravenne, remportée sur les troupes de Jules II et du roi d'Espagne par Gaston de Foix, qui y fut tué. Elle est de forme carrée et décorée d'arabesques.

3° DE BOLOGNE A ANCÔNE.

204 kil. — Chemin de fer. — Trajet direct en 5 h. 20 min.; train omnibus en 8 h. — (Prix par train direct) : 22 fr. 45 c.; 18 fr.; 13 fr. 50 c. — Pour la vue sur la mer, on devra se placer à g. du train.

11 kil. Mirandola. — 17 kil. Quaderna. — 23 kil. Castel San Pietro. — 34 kil. Imola (à dr.). — 42 kil. *Castel Bolognese*, où on laisse à g. l'embranchement de Ravenne. Sur la colline Serra, un petit volcan laisse échapper des vapeurs et des jets de flamme visibles la nuit.

50 kil. *Faenza*.

64 kil. **Forli**, V. de 38 480 hab., située au pied des Apennins.

72 kil. *Forlimpopoli*. — 83 kil. *Cesena*.

111 kil. **Rimini**, V. de 33 886 hab., située dans une plaine fertile, à quelque distance de la mer. — *Arc de triomphe* romain. — *Pont d'Auguste* (5 arches) long de 66 mèt. — *Église San Francesco*, considérée comme le chef-d'œuvre de *Léon Battista Alberti* (portiques autour de l'église, sarcophages).

121 kil. *Riccione*. — 130 kil. *La Cattolica*.

144 kil. **Pesaro**, V. de 19 691 hab., patrie de Rossini (statue élevée en 1864, que l'on aperçoit de la station).

La voie ferrée suit le bord de la mer.

157 kil. *Fano*. — Au S. O. de Fano s'ouvre la route de Foligno, par le passage du Furlo. Elle remonte la vallée du Metaurus, où Asdrubal périt en cherchant à amener des secours à Annibal.

169 kil. *Marotta*.

179 kil. *Sinigaglia*.

191 kil. *Case Bruciate*.

196 kil. *Falconara*, d'où se détache, à dr., la ligne de Rome.

204 kil. **Ancône** (*V. Renseignements généraux*), l'antique Ancône (Ἀγκών), nom qui lui venait de sa forme coudée, ancienne colonie grecque fondée, en 380 av. J. C., par des exilés de Syracuse. Elle devint, entre les mains des Romains, une station utile dans les guerres d'Illyrie et de Macédoine. Elle joua un rôle dans

passa en partie à sa rivale **Hydruntum** (Otrante); à la chute de l'empire, elle resta longtemps en la possession des Byzantins, auxquels elle fut enlevée enfin par les Normands; puis, jusqu'à nos jours elle appartint à la couronne de Naples. Bien qu'italienne, cette ville est trop liée avec l'Orient par son passé et par son avenir, pour que nous ayons pu nous dispenser de lui consacrer cette notice.

Le port de Brindes commença à se combler vers le XVe s.; mais le nouveau gouvernement de l'Italie a décidé que six millions seraient dépensés pour améliorer son port. La rade de Brindisi est d'ailleurs le seul mouillage de la côte occidentale d'Italie qui puisse servir aux grands bâtiments. D'autre part, reliée par une ligne directe de chemin de fer avec le N. de l'Italie, et de là, par les passages du Brenner et du Mont-Cenis avec l'Allemagne et avec la France, cette ville devient la route la plus directe de la Grèce, de l'Égypte, du Levant et des Indes par le canal de Suez. Par elle, le voyageur gagne trois jours de traversée sur Marseille ou Trieste, avantage bien apprécié de ceux qui souffrent du mal de mer.

La *ville actuelle*, qui compte 13 755 hab., répond encore bien peu à l'avenir magnifique quo sa situation géographique lui assure. Son port seul, qu'elle doit à la nature plus qu'à la main des hommes, donne une idée de ce qu'elle pourra devenir. On y pénètre du côté de la mer par deux passes, situées aux deux côtés d'un groupe d'îlots (*Isole di Sant' Andrea*), dont le plus avancé, à l'E., porte un *phare*, et le plus considérable, une vieille forteresse. La passe du N. est la plus étroite et la moins profonde, celle de l'E. est celle des grands navires. Vient ensuite un long chenal, qui se rétrécit po déboucher dans le port intérieur face du quai nouveau sur lequel a bâti l'*Hôtel des Indes Orientales*, où se trouvent les agences des paqu bots-poste. Le port intérieur se divi en deux branches; celle du N. e celle qui a le plus de fond (5 brass d'eau à quai, 8 ou 10 au milie avant les travaux de dragage no vellement entrepris). La branche contourne toute la partie S. de ville, qui s'élève en étage au-dess du port.

Les édifices publics ne sont p nombreux. — La *préfecture* est insta lée dans un ancien couvent : c'est l qu'est le bureau télégraphique. L'*église* principale ou *Duomo* est d cette architecture classique, froid et guindée, qui a pour modèle général l'église del Gesù à Rome Parmi les autres, on citera surtou *Santa Teresa* et *San Giovanni alle mura*, qui présente un portail roma assez élégant dans son état de délabrement : on notera encore quelque *palazzi* délabrés, avec des balcons sculptés assez pittoresques. — En fait d'antiquités : la colonne isolée dite la *Colonna Ercolea* qui se dresse sur une petite plate-forme au-dessus de la partie centrale du port; elle passe pour avoir servi de phare anciennement, et sert encore à l'orientation des navires qui franchissent la passe.

Les vieilles fortifications à moitié ruinées sont assez pittoresques du côté de la campagne, notamment près de la gare. La forteresse ou *Castello* située à l'angle N. O. de l'enceinte domine le port du Nord.

La campagne environnante n'est pas infertile et produit en abondance de l'huile et du vin comparé à celui de Chypre. Cependant son aspect est nu et monotone, faute de grands arbres et de montagnes.

BIBLIOGRAPHIE

Nous n'avons pas la prétention de faire une bibliographie complète du sujet; nous donnons seulement une liste sommaire des principaux ouvrages que nous conseillons aux voyageurs de lire ou de consulter avant leur départ pour l'Orient.

Ouvrages généraux.

Archives des missions scientifiques et littéraires. Paris, 1re série, 1850-1859, 8 vol.; 2e série, 1864-1882, se continue, contenant un grand nombre de mémoires sur l'Orient, notamment les principaux travaux de l'École d'Athènes. (Un grand nombre de ces mémoires ont paru séparément chez Durand, rue des Grès, 7.)

Revue archéologique, grande collection en cours de publication, 1844-1882, 42 vol.

Bulletin archéologique de l'Athenæum français.

Journal asiatique. — Recueil de mémoires publié par la Société asiatique, Paris, Leroux.

Bulletin de la Société de Géographie de Paris.

Bulletin de l'Institut Égyptien, Alexandrie.

Bulletin de l'Œuvre des Écoles d'Orient.

Zeitschrift für Ægyptische Sprache und Alterthumskunde, Leipzig.

Zeitschrift d. deutsche morgenländische Gesellschaft, Leipzig.

La *Bibliotheca sacra*, de New-York.

VIVIEN ST-MARTIN. — *Année géographique*, 13 vol. Paris, Hachette; continuée par Ch. Maunoir et H. Duveyrier, Hachette.

SMITH. — *Dictionnary of Greek and Roman Geography*, Londres, 1854, 2 gros vol. grand in-8°, ornés d'un grand nombre de dessins et de plans; ouvrage précieux où l'on trouve résumées toutes les questions historiques et archéologiques.

Gazette archéologique, recueil de monuments pour servir à la connaissance et à l'histoire de l'art antique, par de Witte et Fr. Lenormant, Paris, Lévy.

Archives de l'Orient latin, collection de mémoires, Leroux, 1882 et suiv.

Dictionnaire de biogr. myth. et géogr. ant., trad. abrégée d'après Smith, par Theil. 1 vol. in-8°, Paris, 1855, Didot.

Itinerarium Antonini et Hierosolymitanum (Itinéraire d'Antonin et Itinéraire de Jérusalem), éd. G. Parthey et M. Pinder, Berlin, 1848.

Table de Peutinger, édit. Ern. Dujardin. In-fol. Hachette et Cie.

QUARESMIUS. — *Historica, theologica et moralis Terræ Sanctæ Elucidatio*, Anvers, 1639, 2 vol. in-fol.

H. RELAND. — *Hadriani Relandi Palestina, ex monumentis veteribus illustrata*, 1714, 2 vol. in 4°.

D'ANGLURE (baron). — *Le saint voyage de Jérusalem*, en 1395, 1 vol. in-12, Paris, 1858. Pouget et Coulon.

GEORGES LANGHERAND, Mayeur de Mons en Hainaut; — Voyage à Jérusalem, Mont Sinaï et le Caire en 1485-1486. 1 vol. in-8° réimp. Mons, 1861.

NIEBUHR. — *Reisebeschreibung nach Arabien und andern umliegenden Ländern*, Copenhague, 1774.

H. MAUNDRELL. — *Voyage d'Alep à Jérusalem*, en l'an 1697. Utrecht, 1705.

L. BURCKHARDT. — *Travels in Syria and the holy Land*, 1 vol. in-4°, Londres, 1822, Murray.

J. SEETZEN. — *Reisen durch Syrien, Palestina*, etc. 1805-1810. 3 vol. in-8°. Berlin, 1[illegible]

par la Parma, rivière qui se jette dans le Pô.

256 kil. Sant'Ilario.

274 kil. **Reggio**, V de 16 222 hab., défendue au N. par une citadelle. — *Cathédrale* (XVe s.).

286 kil. Rubiera.

298 kil. **Modène**, V. de 56 690 hab., située au milieu d'une plaine humide et fertile, entre la Secchia et le Panaro.

310 kil. Castelfranco. — 318 kil. Samoggia. — 323 kil. Anzola. — 326 kil. Lavino.

335 kil. **Bologne** (*V. Renseignements généraux*), V. de 115 957 hab., dans une plaine fertile, au pied de collines peu élevées. Le voyageur qui voudra scinder le long trajet des Alpes à Brindisi fera bien de s'arrêter à Bologne, une des villes les plus curieuses de l'Italie, et la station la plus favorable pour faire l'excursion très recommandée de Ravenne (*V.* ci-après). Nous ne donnerons pas ici l'histoire de cette ville, qui est exclusivement italienne et n'a pas de relations avec les pays de l'Orient. Le voyageur trouvera amplement à y employer quelques heures, entre deux trains; il devra visiter avant tout: l'*Accademia delle belle arti*, renfermant la *galerie de* tableaux (ouverte de 9 h. à 3 h.: *Sainte Cécile* de Raphaël, plusieurs chefs-d'œuvre du grand Francia (Raibolini); un beau Pérugin, œuvres capitales des Carrache, du Guerchin, de Guido Reni, du Dominiquin, de l'Albane et de différents maîtres de l'école Bolonaise.

Églises. — *Le Dôme*, sur la place Maggiore, où s'élève la fontaine de Neptune par Jean Bologne. — *San Petronio*, basilique inachevée, la plus grande de Bologne (belles sculptures et peintures bolonaises). — *San Domenico*, avec le tombeau de Saint-Dominique, peintures, et une quantité d'autres églises, parmi lesquelles San Stefano, très curieuse par la bizarrerie de son plan. — Palais *del Governo*, palais *del Potestà*. — Portique *dei Banchi*. — Célèbres tours inclinées appelées *Tour Asinelli* (80 mèt.), 449 marches (1 mèt. 16 hors de la perpendiculaire) et *Tour Garisenda* (49 mèt.) inclin. de 2 mèt 59 c. à l'E. et de 95 centim. au S.

Place *Maggiore* ou Victor-Emmanuel, le forum de Bologne au moyen âge. — Rues en arcades trop étroites pour laisser admirer l'architecture souvent très remarquable des grands palais qui les bordent. — *Passeggio Regina Margherita*, jardin public en dehors de la porte San Stefano.

En dehors de la ville, couvent de *San Michele in Bosco*; *Madonna di San Luca*, où l'on monte par un long portique de 640 arcades. — La *Certosa* ou *Campo Santo* (cimetière très remarquable de la ville).

Excursion à Ravenne.

Extrêmement recommandée. Ravenne se trouvant en dehors des grandes routes, est négligée par la plupart des touristes de l'Italie. Sa visite est pour nous un des compléments les plus nécessaires du voyage d'Orient, à cause des souvenirs de Justinien, et de la similitude de plusieurs de ses monuments avec ceux de Constantinople et de Salonique (architecture byzantine). Ravenne est éloignée de Bologne de 84 kil., distance que l'on parcourt en 2 h. 45 min.; l'embranchement de Ravenne se détache de la grande ligne à *Castel-Bolognese* (42 kil. de Bologne). — On pourra éviter de faire deux fois cette partie du trajet, en consultant avec soin l'affiche ou l'*orario* du chemin de fer. Il y a beaucoup à voir à Ravenne; un jour suffit à peine; de plus, il y a beaucoup de monuments *extra-muros*. Il faudra, en y arrivant, prendre une voiture à l'heure et un bon cicérone. Malgré tout, on ne pourra guère se dispenser de coucher une nuit à Ravenne, à moins que l'on ne revienne la passer à Bologne. Castel-Bolognese n'est qu'une station sans ressources.

Ravenna (*V. Renseignements généraux*), ville de la Gaule Cispadane, fondée, selon Strabon, par une colonie de Thessaliens, reçut plus

tard une population ombrienne et tomba entre les mains de Rome. Elle paraît avoir eu dès l'origine une certaine importance militaire, à cause de sa position presque inaccessible, étant bâtie sur pilotis au milieu de lagunes analogues à celles de Venise, que les alluvions ont fini par combler. Elle était aussi voisine de la mer Adriatique et formait une station navale. Toutefois l'histoire ne la mentionne guère avant l'époque des guerres civiles de Marius et de Sylla. César y avait son quartier général avant de franchir le Rubicon. Auguste établit dans son voisinage, à 3 milles de distance, le *Portus Classis*, ou *Classis* seulement, la station principale de la flotte romaine dans l'Adriatique, et joignit le nouveau port à la ville par un canal (fossa Augustea). Ravenne conserva ce rôle jusqu'à la chute de l'empire d'Occident : le timide empereur Honorius s'y réfugia et y vécut ainsi que ses successeurs. En 474, Odoacre, roi des Hérules, s'empara de Ravenne, où il fut lui-même assiégé et vaincu par Théodoric. Le grand roi des Ostrogoths y fixa sa résidence, et l'embellit de quelques édifices qui existent encore. Un de ses successeurs, Vitigès, ne put cependant la défendre contre Bélisaire, qui la reprit en 540 au nom de l'empereur d'Orient. Narsès ayant détruit l'empire des Ostrogoths, Ravenne devint la capitale des possessions byzantines en Italie, et la résidence de l'exarque, qui la gouvernait. L'exarchat de Ravenne dura 185 ans, et s'embellit pendant cette période des monuments byzantins qu'elle possède encore. Révoltée contre l'empereur, elle tomba en 752 aux mains du roi lombard Astolphe. Son port de Classis avait été déjà détruit de fond en comble par Luitprand. En 773, Pépin l'enleva aux Lombards pour la donner au Saint-Siége. Au XIIIe s., les Podesta s'y rendirent indépendants. Venise la posséda de 1441 à 1509. En 1512 les Français y remportèrent sur les Espagnols une sanglante victoire où périt Gaston de Foix. Depuis longtemps la décadence de la ville était complète. Dante en parle déjà comme d'une cité déserte. L'éloignement progressif de la mer lui ôta toute importance.

État actuel. — Ravenne est aujourd'hui une V. de 25 000 hab., qui garde avec ses rues à moitié désertes et ses grands édifices un aspect profondément mélancolique. La *Piazza Maggiore* (ou Victor-Emmanuel) est située au centre de la ville. On y voit : 1° *deux hautes colonnes* de granit érigées en 1484 par les Vénitiens et portant les statues de saint Apollinaire et de saint Vital, les patrons de la ville ; 2° une *statue de Clément XII* ; 3° le *Palazzo governativo*, destiné à l'administration provinciale. Le portique, soutenu par 8 colonnes de granit, conduisait à la basilique d'Hercule.

De là, on passe par une voûte à la place Alighieri, où l'on voit le *tombeau de Dante*, reconstruit en 1780. Le poète florentin était mort à Ravenne en 1321. Son squelette fut retrouvé en 1865, pendant des travaux de réparation.

Églises. — *Cathédrale*, reconstruite au XIIIe s. avec les débris d'une ancienne basilique du IVe s. par saint Ours, archevêque de Ravenne. Le clocher est du VIIIe ou IXe s. L'intérieur est à 3 nefs, séparées par 23 colonnes. Peintures du Guide, de Camuccini, etc. Dans la sacristie, siége pastoral du IVe s.

Le Baptistère, à côté de la cathédrale, édifice octogone soutenu à l'intérieur par deux rangées d'arcades superposées. La voûte de la coupole et les murs sont couverts de mosaïques du VIe s., récemment restaurées. L'urne des fonts baptismaux provient d'un temple de Jupiter à Césarée.

Sant' Apollinare in Città, ou *Sant' Apollinare nuovo*, bâtie au commencement du VIe s. par Théodo-

BIBLIOGRAPHIE

Nous n'avons pas la prétention de faire une bibliographie complète du sujet; nous donnons seulement une liste sommaire des principaux ouvrages que nous conseillons aux voyageurs de lire ou de consulter avant leur départ pour l'Orient.

Ouvrages généraux.

Archives des *missions scientifiques et littéraires*. Paris, 1re série, 1850-1859, 8 vol.; 2e série, 1864-1882, se continue, contenant un grand nombre de mémoires sur l'Orient, notamment les principaux travaux de l'École d'Athènes. (Un grand nombre de ces mémoires ont paru séparément chez Durand, rue des Grès, 7.)

Revue archéologique, grande collection en cours de publication, 1844-1882, 42 vol.

Bulletin archéologique de l'Athenæum français.

Journal asiatique. — Recueil de mémoires publié par la Société asiatique, Paris, Leroux.

Bulletin de la *Société de Géographie* de Paris.

Bulletin *de l'Institut Égyptien*, Alexandrie.

Bulletin *de l'Œuvre des Écoles d'Orient*.

Zeitschrift für Ægyptische Sprache und Alterthumskunde, Leipzig.

Zeitschrift d. deutsche morgenländische Gesellschaft, Leipzig.

La *Bibliotheca sacra*, de New-York.

Vivien St-Martin. — *Année géographique*, 13 vol. Paris, Hachette; continuée par Ch. Maunoir et H. Duveyrier, Hachette.

Smith. — *Dictionnary of Greek and Roman Geography*, Londres, 1854, 2 gros vol. grand in-8°, ornés d'un grand nombre de dessins et de plans; ouvrage précieux où l'on trouve résumées toutes les questions historiques et archéologiques.

Gazette archéologique, recueil de monuments pour servir à la connaissance et à l'histoire de l'art antique, par de Witte et Fr. Lenormant, Paris, Lévy.

Archives de l'Orient latin, collection de mémoires, Leroux, 1882 et suiv.

Dictionnaire de biogr. myth. et géogr. ant., trad. abrégée d'après Smith, par Theil. 1 vol. in-8°, Paris, 1855, Didot.

Itinerarium Antonini et Hierosolymitanum (Itinéraire d'Antonin et Itinéraire de Jerusalem), éd. G. Parthey et M. Pinder, Berlin, 1848.

Table de Peutinger, édit. Ern. Dujardin. In-fol. Hachette et Cie.

Quaresmius. — *Historica, theologica et moralis Terræ Sanctæ Elucidatio*, Anvers, 1639, 2 vol. in-fol.

H. Reland. — *Hadriani Relandi Palestina, ex monumentis veteribus illustrata*, 1714, 2 vol. in 4°.

D'Anglure (baron). — *Le saint voyage de Jérusalem*, en 1395, 1 vol. in-12, Paris, 1858. Pouget et Coulon.

Georges Langherand, Mayeur de Mons en Hainaut; — Voyage à Jérusalem, Mont Sinaï et le Caire en 1485-1486. 1 vol. in-8° réimp. Mons, 1861.

Niebuhr. — *Reisebeschreibung nach Arabien und andern umliegenden Ländern*, Copenhague, 1774.

H. Maundrell. — *Voyage d'Alep à Jérusalem*, en l'an 1697. Utrecht, 1705.

L. Burckhardt. — *Travels in Syria and the holy Land*, 1 vol. in-4°, Londres, 1822, Murray.

J. Seetzen. — *Reisen durch Syrien, Palestina*, etc. 1805-1810. 3 vol. in-8°. Berlin, 1854.

CHATEAUBRIAND. — *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, 1811.

LAMARTINE. — *Voyage en Orient*, 2 vol. in-8°. Hachette et Comp.

BATISSIER. — *Histoire de l'art monumental dans l'antiquité et au moyen âge*, 1 vol. grand in-8°, 2° édit. 1860, Paris, chez Furne.

CHIPIER. — *Histoire de la formation des ordres Grecs*. 1 vol. in-4°, Paris, 1875.

MAXIME DU CAMP. — *Égypte, Nubie, Palestine, Syrie*, 125 planches photographiées, accompagnées d'une introduction archéologique, 25 livr. in-fol., Paris, 1854. Librairie Nouvelle.

G. MASPERO. — *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*. Ouvrage contenant 9 cartes et quelques spécimens des écritures hiéroglyphique et cunéiforme, 1 vol. in-18 jesus. Paris, 1875. Hachette et Comp.

F. LENORMANT. — *Histoire ancienne de l'Orient*, Paris, 3 vol. et suite, Lévy 1882.

VIGOUROUX. — *La Bible et les découvertes modernes*, 4 vol. in 8°. Berge et Tralin. Paris, 1881.

Ouvrages spéciaux.

F. DE SAULCY. — *Voyage autour de la mer Morte et des terres bibliques*, 2 vol. in-8°. Paris, 1853. Gide.

— *Voyage en Terre Sainte*, 2 vol. in-8°, 2° édit. Paris, 1872. Didier.

— *Les derniers jours de Jérusalem*, 1 vol. in-8°. Paris. Hachette et Comp.

— *Histoire d'Hérode, roi des Juifs*, 1 vol. in-8°. Paris, Hachette et Cie.

— *Recherches sur l'emplacement véritable du tombeau d'Hélène*, reine d'Abiadène, Paris, 1869. Claye.

— *Le site de Gomorrhe*, Revue archéologique, nov. 1876.

— *Notes sur la Pentapole ma dite*, Revue archéologique, nov. 1875.

— *Dict. topogr.. abrégé de la Terre Sainte*, 1 vol. in-8°. Paris, Vieweg.

— *Numismatique de la Terre Sainte*, 1 vol. in-4°. Paris, 1874. Rothschild.

DE VOGÜÉ (Le Mis). — *Les Églises de Terre Sainte*, 1 vol in-4°, Paris, 1860.

— *Le Temple de Jérusalem*, 1 beau vol. in-fol., avec nombreuses planches, Baudry.

— *Inscriptions sémitiques*, plaquette in-fol., Baudry, Paris.

— *Syrie centrale. Architecture civile et religieuse. du Ier au VIIe siècle*, magnifique ouvrage, 2 vol. grand in-4°, texte et planches, Paris, Baudry.

LUYNES (Duc de).— *Voyage d'exploration à la mer Morte, à Palmyre, à Pétra et sur la rive gauche du Jourdain*, 3 vol. in 4° et 1 vol. planches, Paris. Arth. Bertrand. Le 3° vol. de cette relation, dû à M. Lartet, est consacré à la géologie de la Palestine.

REY E.-G. — *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie et à Chypre* (collection des monuments inédits de l'histoire de France), vol. grand in-4°, Paris, 1871. Imprim. nationale.

— *Familles d'Outre-Mer de Du Cange* (collection des monuments inédits de l'histoire de France), 1 vol. grand in-4°. Paris, 1859. Imprimerie nationale.

— *Sommaire du Supplément aux Familles d'Outre-Mer*, 1 vol. in-8°. Chartres, 1881. Durand frères.

Les colonies latines de la Syrie aux XIIe *et* XIIIe *siècles*. 1 vol. in-8°. Paris, 1882. Picard.

— *Voyage dans le Haourân et aux bords de la mer Morte*, avec atlas, in-fol. Paris, 1860.

— *Essai géographique sur le Nord de la Syrie* avec carte au $\frac{1}{500000}$ (Bulletin de la Société de géographie, 1873).

— *Étude sur la topographie de la ville d'Acre, au XIIIe siècle* (Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France, tome XXXIX. Paris, 1879).

— *Rapport sur une mission scientifique accomplie en 1864-1865 dans le nord de la Syrie*. Extrait des Archives des Missions scientifiques et littéraires, 1 vol. in-8°. Paris, Imprimerie nationale.

— *Essai sur la domination française en Syrie durant le moyen âge*, 1 vol. in-4°. Paris, 1866. Thunot et Comp.

— *Étude historique et topographique de la tribu de Juda*, 1 vol. in-4°. Paris, Arth. Bertrand, 1863.

RENAN. — *Mission de Phénicie*, bel

[illegible], avec planches. 1 vol. in-4°. Paris.

W. Waddington. — *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, 1 vol. in-4°. Paris, [illegible]

V. Guérin. — *Description géographique, historique et archéologique de la Palestine*, accompagnée de cartes; 1re partie, Judée, 3 vol.; Samarie, 2 vol.; Galilée, 2 vol.; en tout 7 vol. grand in-8°. Paris, [illegible]. Imprimerie nationale.

— *Jérusalem*, 1 vol. grand in-4°. Paris 18[illegible].

Clermont-Ganneau. — *Horus et Saint-Georges*, in-8° avec planches.

— *Itinéraire de Jérusalem à Bir el-*[illegible] Bulletin de la Société de géographie, mai 1877.

— *Une stèle du temple de Jérusalem*, in-8° avec pl.

— *La stèle de Dhiban ou stèle de Mésa*, lettre à M. le comte de Vogüé, in-4°, avec 2 pl. Paris, 1870. Baudry.

— *La Palestine inconnue*, Paris, 1876, Leroux.

— *La pierre de Bethphagé*, in-8° avec vignettes et planches.

— *L'authenticité du Saint-Sépulcre et le tombeau de Joseph d'Arimathie*, in-8°. Paris, Leroux.

L. Lartet. — *Exploration géologique de la mer Morte, en Palestine et en Idumée* avec figures, cartes, coupes, etc. 1 vol. grand in-4°. Paris.

— *Essai sur la géologie de la Palestine et des contrées avoisinantes*, etc., 1re partie, 1 vol. in-4°. Paris, 1869. E. Martinet.

Dr Lortet. — *La Syrie d'aujourd'hui*, dans le Tour du monde, 20e et 21e année, t. XXXIX et XLI.

Bertou (Le Cte de). — *Essai sur la topographie de Tyr*. Paris, 1843, Didot.

— *Journey from Jerusalem to Akabah and on the Tyre*, in-8°, avec carte (Extr. du *London geogr. Journal*).

— *Le mont Hor. Le tombeau d'Aaron, Cadès*. Étude sur l'itinéraire des Israélites dans le désert. 1 vol. grand in-8°. Paris, 1860. Duprat.

Cassas. — *Voyage pittoresque de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de la Basse-Égypte*. Paris, Germinal an IV.

L. de Laborde. — *Voyage dans l'Arabie Pétrée*, 1 vol. in-fol. orné de planches, cartes, etc. Paris, Didot.

— *Voyage de la Syrie*, 1 vol. in-fol. avec planches. Paris, Didot.

— *Commentaire géographique sur l'Exode et les Nombres*, 1 vol. in-fol. Paris, 1840. J. Renouard.

H. Sauvaire. — *Histoire de Jérusalem et d'Hébron*, 1 vol. in-8°. Paris, 1876. Leroux.

Arvieux (Le Chev. d') — *Mémoires sur l'Orient*, 4 petits vol. in-12, du XVIIIe siècle.

Alph. Couret. — *La Palestine sous les empereurs grecs* (326-636), thèse, 1 vol. in-8°. Grenoble, 1869.

S. Munck. — *Palestine. Description géographique, historique et archéologique*, 1 vol. in-8°. Paris, 1845. Didot.

Sacy (Le Bon Sylvestre de). — *Exposé de la religion des Druses*, 2 vol. in-8°. Paris, 1837.

C. Defrémery. — *Nouvelles recherches sur les Ismaïliens ou Bathéniens de Syrie*, 1 vol. in-8°. Paris, 1855. Imprimerie nationale.

A. Bourquenoud. — *Mémoires sur les ruines de Séleucie de Piérie*, Paris, 1860. Lecoffre et Comp.

— *Voyage dans le Liban et l'Anti-Liban* (études archéologiques de Ghazir).

R. Bernoville. — *Dix jours en Palmyrène*, 1 vol. in-8°. Paris, 1868. J. Havard.

G. Schlumberger. — *Les principautés franques du Levant*, d'après les plus récentes decouvertes de la numismatique, 1 vol. in-8°. Paris, 1877. Leroux.

Numismatique de l'Orient latin, 1 vol. in-4°. Paris, 1878. Leroux.

Lockroy. — Route entre Tripoli et Hourmoul, dans le Tour du Monde, 1862.

H. de Villefosse. — *Notice des monuments provenant de la Palestine et conservés au Musée du Louvre*, Ch. de Mourgues. Paris, 1876.

Michaud et Poujoulat. — *Correspondance d'Orient*, 7 vol. in-8°. Paris, 1881.

E. DE SALLE. — *Pérégrinations en Orient*, 2 vol. in-8°. Paris, 1840.

POUJOULAT. — *Voyage dans l'Asie Mineure*, Paris, 1841.

MAJOR FAVRE ET B. DE MANDROT. — *Voyage en Cilicie*, 1874, dans le Bulletin de la Société de géographie de Paris. Janvier et février 1878, avec carte.

J. OPPERT. — *Expédition scientifique en Mésopotamie*, 2 vol. gr. in-8°, Paris, 1863. — *Salomon et ses successeurs*, in-8° Paris. Maisonneuve.

G. DE RIALLE. — *L'Anti-Liban*, Bulletin de la Soc. de géogr., 1868.

G. PIEROTTI. — *La Palestine actuelle* dans ses rapports avec la Palestine ancienne, 1 vol. in-8°, Paris, 1865. J. Rotschild.

CADALVENE. — *Campagne d'Ibrahim-Pacha en Syrie*, Paris, 1841. Bertrand.

F. BOVET. — *Voyage en Terre Sainte*, 1 vol. in-8°, 4° édit., Paris, 1864. Michel Lévy.

DE GASPARIN (Mme). — *Journal d'un voyage dans le Levant*. 2 vol. in-8°.

E. DE PRESSENSÉ. — *Le Pays de l'Évangile* (notes d'un voyage en Orient), 1 vol. in-8°. Ch. Meyrueis.

FRÈRE LIEVIN DE HAMME. — *Guide-Indicateur de la Terre Sainte*, 2° édit. 1 vol. in-8°, 1876. Louvain, Lefever. Excellent guide pratique.

V. LANGLOIS. — *Voyage dans la Cilicie et dans les montagnes du Taurus*, 1 vol. in-8°, Paris, 1861. B. Duprat.

ED. ROBINSON. — *Biblical researches in Palestine and the adjacent regions*, relation d'un voyage accompli dans le cours des années 1838 et 1852, 3 vol. in-8°, Londres, 1867. John Murray. Ouvrage capital.

— *Biblical researches in the Holy Land* (Boston et Londres), 2° édit. 1858.

— *Later biblical researches*, Londres, 1856.

— *Physical geography of the Holy Land*, Londres, 1865.

F. W. LYNCH. — *Narrative of the United States expedition to the river Jordan and the Dead Sea*, 1 vol. grand in-8°, 1852. Londres, R. Bentley.

R. WOOD ET DAWKINS. — *Les ruines de Palmyre ou Tedmor au désert*, 2 vol. in-4° texte et planches, Paris, 1829, Lugan.

B. TRISTRAM. — *The Land of Moab*, travels and discoveries on the east side of the Dead Sea and the Jordan, 2° édit. 1 vol. in-8°, Londres, 1874. Murray.

— *The Land of Israël*, journal of travels in Palestine, 3° édit. avec cartes et illustrations, 1 vol. in-8°, Londres, 1876.

— *Natural history of the Bible*, 3° édit. Londres, 1873.

A. STANLEY, doyen de Westminster. — *Sinaï and Palestine*, in connexion with their history, nouvelle édit. avec cartes et plans, 1 vol. gr. in-8°, Londres, 1877. Murray.

WILSON ET WARREN. — *The Recovery of Jerusalem*, a narrative of exploration and discovery in the City and the Holy Land, 1 vol. in-8°, Londres, 1871. R. Bentley.

CH. WARREN. — *Underground Jerusalem*, with a narrative of an expedition through the Jordan Valley and a visit to the Samaritans, 1 vol. in-8°, 1876. Londres, R. Bentley.

C. CONDER. — *Tent Work in Palestine*, 2 vol. in-8°, Londres, 1879. R. Bentley et fils.

G. ROBINSON. — *Voyage en Palestine et en Syrie*, avec vues et plans, 2 vol. in-8°, Paris, 1838. Arth. Bertrand.

H. PALMER. — *The desert of the Exodus*, 2 vol. in-8°, avec cartes. Journeys in the wilderniss of the forty years wanderings. Undertaken in connexion with the ordnance survey of Sinaï and the Palestine Exploration Fund. Cambridge, 1871. Deighton.

J.-L. PORTER. — *Five years in Damascus*, with travels and researches in Palmyra, Lebanon, etc., 2° édit., avec cartes et illustrat., Londres, 1870. Murray.

— *The Giant Cities of Bashan and Syria's holy places*, 1 vol. in-8°, Londres, 1870. T. Nelson.

W. BESANT ET H. PALMER. — *Jerusalem, the City of Herod and Saladin*, 1 vol. in-8°, Londres, 1871. R. Bentley.

— *The history of Jerusalem*, from Herod to present day, Londres. R. Bentley.

[illegible] — *The Land and the* [illegible] 1 vol. in-8°, Londres, 1865. T. Nel-

[illegible] — *The Holy City*, historical, [illegible]phical and antiquarian no[illegible] Jerusalem, 2e édit., avec addi[illegible] Willis, 2 vol. in-8°, Londres, [illegible]

[illegible] and Drake. — *Unexplored Sy*[illegible] to the Libanus, the Touloûl [illegible] the Anti-Libanus, etc., 2 vol. in-8°, Londres, 1872. Tindley.

[illegible]clay. — *The City of the Great* [illegible] 1 vol. in-8°, Londres, 1857.

[illegible] Gregor. — *The Rob Roy on the Jordan*, avec cartes, 1 vol. in 8°, Londres 1874. Murray.

[illegible] Smith. — *Travels in Cilicia*, Londres, 1879.

[illegible] — *Recent excavations at Jerusalem*. Baarath.

[illegible]. — *Ancient Jerusalem*, Cambridge, 1855.

[illegible]sson. — *An essay on the ancient topography of Jerusalem*, Londres, 1847.

— *The Holy Sepulcre and the Temple of Jerusalem*, Londres, 1865.

Col. Chesney. — *The expedition for the survey of the rivers Euphrates and Tigris*, 2 vol. in-8°.

Karl Ritter. — *Die Erdkunde*, etc. Berlin, 1849-1855.

T. Tobler. — *Topographie von Jerusalem und seinen Umgebungen*, Berlin, 2 vol. in-8°, 1853-1856. Reimer.

Dr Fraas. — *Drei monate am Libanon*, Stuttgart, 1876.

— *Geologische Beobachtungen am Nil, auf den Sinaï-Halbinsel und in Syrien*, Stuttgard, 1867.

G. Wetzstein. — *Reisebericht über Haourân and die Trachonen*, 1 vol. in-8°, Berlin, 1860.

Dr Kotschy. — *Reise in den Cilischen Taurus über Tarsus*, Gotha, 1858.

Van de Velde. — *Reise durch Syrien und Palæstina, in den Jahren 1851 und 1852*, avec cartes et gravures, 2 vol. in-8°, Leipzig, 1855. Weigel.

Georg. Ebers. — *Durch Gosen zum Sinaï*, 1 vol. in-8°, Leipzig, 1872.

Brugsch. — *Wanderung nach den Türkis-Minen und der Sinaï Halbinsel*, 1 vol. in-8°. Leipzig, 1868.

Mentionnons en terminant les travaux des sociétés pour l'exploration de la Palestine. En première ligne se place la Société anglaise du *Palestine Exploration Fund* (The Society's Office, 9, Pall Mall East'London). Créée en 1865, dans le but de faire des « recherches exactes et systématiques sur l'archéologie, la topographie, la géologie, l'histoire naturelle et l'ethnographie de la Terre Sainte, surtout en ce qui concerne l'étude de la Bible », elle a obtenu déjà de forts beaux résultats, notamment à Jérusalem (V. p. 290-304.). Cette société publie des « Quarterly statements », dont les études ont été en grande partie résumées dans les ouvrages mentionnés dans notre bibliographie, ceux de Warren et Wilson, de Conder, etc. Récemment cette société a rendu un très grand service à l'étude de la Terre Sainte par la publication en 26 feuilles d'une magnifique carte de la Palestine cisjordanienne (V. ci-dessous). Récemment le comité de l'Exploration Fund a entrepris l'exploration de la Palestine transjordanienne. — Une société américaine d'exploration a choisi pour son champ de travail les contrées transjordaniennes de la Palestine. Mais elle n'a, croyons-nous, encore rien fait paraître de ses travaux. — Enfin une société allemande d'exploration s'est formée en 1878.

TOPOGRAPHIE DE LA PALESTINE ET DE LA SYRIE.

Ce n'est guère qu'au commencement de ce siècle que des études topographiques sérieuses ont permis de se faire une idée exacte de quelques points de la Palestine. La campagne de Syrie en 1798 eut, comme résultat géographique, le levé des environs d'Acre et d'une partie de la Galilée, par le colonel Jacotin et ses officiers, à l'échelle de $\frac{1}{100000}$. Les observations consciencieuses de Ed. Robinson et de Éli Smith dans la péninsule sinaïtique, la Palestine et la Galilée, fournirent à H. Kiepert les éléments principaux de deux cartes, l'une de la basse Égypte et de la péninsule du Sinaï ; l'autre de la Palestine, comprenant aussi la Phénicie et la Cœlésyrie. On doit au général Caillé une série d'itinéraires à travers la Syrie (1833-1839); à MM. Rochfort Scott, Symond et Wilbraham, un levé régulier du terrain compris entre Jérusalem et Jaffa, d'une grande partie de la Galilée et un itinéraire allant de Jérusalem à Alep par Ba'albek, Homs et Hamah, à l'échelle de $\frac{1}{300000}$ (1840); à M. de Saulcy, le pourtour de la mer Morte levé à l'échelle de $\frac{1}{100000}$ et plusieurs itinéraires (1850). M. Van de Velde fit paraître en 1852 sa carte générale de la Terre-Sainte, à l'échelle de $\frac{1}{320000}$. M. Porter a publié une carte du Haourân, des environs de Damas et d'une partie du Liban (*Map of Damascus*, *Hauran and the Lebanon Mountains*).

On doit à M. E. G. Rey une reconnaissance du Haourân et d'une partie du bassin de la mer Morte, à l'échelle de $\frac{1}{250000}$ (1857-1858); des itinéraires en Judée, à l'échelle de $\frac{1}{100000}$ (1859); une reconnaissance de la montagne des Ansariyèhs et du pachalik d'Alep, à l'échelle de $\frac{1}{100000}$ (1864-1865). La brigade topographique du corps expéditionnaire de Syrie, sous les ordres du commandant Gélis (1860-1861), fit le levé topographique du Liban et d'une partie du Liban, et la belle carte de ce pays fut dressée par le commandant Gélis à l'échelle de $\frac{1}{200000}$. M. Gélis exécuta aussi, en 1863, une reconnaissance de l'Ammonitide (Voyage d'exploration de M. de Saulcy) et dressa, outre son grand plan de Jérusalem, plusieurs plans et itinéraires en Ammonitide, en Judée, en Samarie et en Galilée. Le voyage d'exploration de la mer Morte par le duc de Luynes a enrichi la géographie d'un levé topographique de la mer Morte au golfe d'Akabah, à l'échelle de $\frac{1}{400000}$, de divers itinéraires entre Tripoli et Palmyre par M. le commandant Vignes. La science géographique doit à Mansell une carte hydrographique des côtes de la Syrie (1859-63); à MM. Mieulet et Derrien, une carte de la Galilée, à l'échelle de $\frac{1}{100000}$; à M. Rey, une carte génér le du Nord de la Syrie au $\frac{1}{500000}$. MM. de Vogüé et Waddington ont dressé divers itinéraires, à l'échelle de $\frac{1}{500000}$; M. Wetzstein a fait la carte du Haourân, M. Tristram, la carte de la Moabitide. Mentionnons surtout la grande carte de l'Exploration Fund, publiée en 26 feuilles, par la Société anglaise du « Palestine Exploration Fund, » sous le titre de : « *Palestine Exploration Fund Map of Western Palestine* ». Londres 1880. Ce beau travail a été suivi de la publication de mémoires, d'études archéologiques, topographiques, d'histoire naturelle, etc.

ABRÉVIATIONS

alt., alt.	altitude.	larg	largeur.
c., cent	centimes, centimètres.	long	longueur.
dr	droite.	mèt	mètre.
E	est.	min	minute.
env	environ.	N	nord.
fr	franc.	O	ouest.
g	gauche.	R	route.
ham	hameau.	S	sud.
haut	hauteur.	s	siècle.
hab	habitants.	V	ville.
h	heure.	v	village.
kil	kilomètres.	*V*	voir.
kilog	kilogrammes.	vol	volumes.

N. B. A défaut d'indication contraire, les hauteurs sont évaluées au-dessus du niveau de la mer.

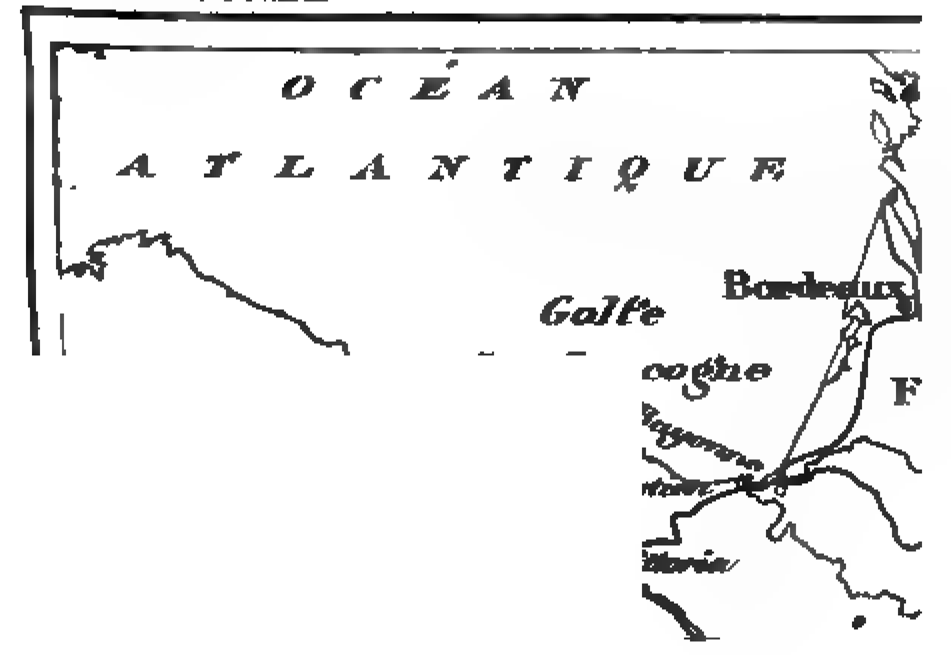
AVIS AUX TOURISTES.

Les renseignements pratiques disséminés précédemment dans les Guides Joanne, en tête de l'article consacré à chaque localité, se trouvent réunis à la fin de chaque volume. Ces renseignements, qui varient quelquefois pendant une saison, seront réimprimés dès que la correction en sera devenue nécessaire. MM. les touristes devront donc les chercher, quand ils en auront besoin, non dans le texte même du Guide, mais à la fin du volume, dans la table spéciale des Renseignements généraux qui se divise elle-même en deux parties : *A*. Index des villes (hôtels, cafés, postes, moyens de transports, etc.); *B*. Service des paquebots, chemins de fer, etc.

ITINÉRAIRE DE L'ORIENT

TOME TROISIÈME

Guides Joanne.



ORIENT III.



ITINERAIRE

DE L'ORIENT

CINQUIÈME PARTIE

ARABIE. SINAI

CHAPITRE PREMIER.

LA PRESQU'ILE SINAITIQUE.

SECTION I. — APERÇU GÉOGRAPHIQUE.

Entre les deux golfes étroits que la mer Rouge, en se bifurquant, forme à son extrémité septentrionale, s'étend une grande péninsule appelée la presqu'île de Sinaï, du nom de la montagne consacrée par les souvenirs de la mission de Moïse. Cette presqu'île, dans sa forme triangulaire, a une étendue considérable. En voici les grandes dimensions. Depuis sa pointe australe (le Ras Mohammed) par 27°43'24", jusqu'à la partie centrale du Djébel et-Tîh, qui couvre la péninsule au N. et la sépare du désert, on ne mesure en droite ligne qu'un degré et demi ou moins de 40 lieues; mais les côtes, baignées par les deux golfes, présentent un plus long développement. La longueur du golfe d'Akabah, à le prendre du Ras Mohammed, est de 2 degrés ou 50 lieues; celle du golfe de Suez est de 3 degrés. Enfin, la distance de la tête des deux golfes, mesurée sur la route des Pèlerins, de Suez à Qala'at el-Akabah, est de 60 lieues environ. Ainsi que l'a justement remarqué un savant explorateur des terres bibliques, M. A. P. Stanley, doyen de Westminster, (*Sinai and Palestine in connection*

with their history., Lond., 1856, in-8°), les deux golfes qui enveloppent la presqu'île sinaïtique, en devenant alternativement la route du commerce de l'Inde, et, par le commerce, le lien des diverses contrées de l'Asie, ont donné à cette région aride de la haute Arabie, non moins que les traditions sacrées du peuple hébreu, une place éminente dans l'histoire du monde. Et combien plus grand encore sera le rôle qu'assure au golfe de Suez et à la mer Rouge le canal de communication des deux mers!

Un massif montagneux, qui surgit du centre même de la Péninsule, et qui en couvre toute l'étendue, sauf une étroite bande littorale sur le golfe de Suez, et une zone également étroite au N. vers la ceinture du Djébel et-Tîh : tel est, dans son aspect le plus général, le caractère de la presqu'île du Sinaï. Dans le détail plus particulier où nous allons entrer sur la conformation intérieure et le relief de cette région, nous suivrons les excellentes notions qu'en a données M. Stanley, les relations de M. Lepsius et de M. Edward Robinson, et celles plus récentes de MM. Palmer et Tyrwhitt Drake (V. *The Desert of Exodus*, Cambridge, 1871).

La chaîne du *Djébel et-Tîh*, qui n'est, à bien dire, que l'escarpement méridional du large plateau compris entre le ouady el-Arabah et l'isthme de Suez, forme, nous l'avons dit, la limite naturelle de la presqu'île, du côté du N. Elle a de 12 à 1300 mèt. de hauteur. Au pied de cette chaîne, ou de cet escarpement, s'étend cette zone de sable que nous venons de mentionner, et que les Arabes nomment *Debbet er-Ramlèh.* D'après une observation barométrique de M. Russegger, elle est élevée de 500 mèt. environ au-dessus du niveau de la mer. C'est à peu près le seul terrain véritablement sablonneux que renferme la presqu'île, le seul aussi de cette nature que retrouve le voyageur venant d'Égypte, depuis qu'il a quitté la rive gauche du Nil.

Le Debbet er-Ramlèh sépare le Djébel et-Tîh du groupe des montagnes sinaïtiques, groupe que dans son ensemble les Arabes appellent le *Tôr*, appellation primitive qui signifie seulement la Montagne. Le massif le plus élevé du groupe, celui qui renferme le Sinaï et l'Horeb de Moïse, est non pas au centre, mais vers le côté septentrional; c'est de là que cendent à l'E. et à l'O. les ouadys ou rivières temporaires qui sillonnen la presqu'île et vont aboutir à ses deux côtés. La zone littorale, particulièrement à l'O., sur le golfe de Suez, où elle a le plus de largeur, est frappée d'une stérilité absolue, et redoutée de tout être vivant. « Les indigènes, dit M. Lepsius, la traversent à la hâte pour gagner ses vallées intérieures, qui renferment souvent quelques maigres pâturages, des dattes et le fruit du *nébeq*, puis çà et là de rares filets d'eau, et au moins l'ombre des rochers. Les animaux de toute espèce y sont rares, à l'exception des poules du désert, ces *cailles* de la Bible, qui, en prenant la volée à la vue du voyageur, troublent seules le silence de ces solitudes. »

Des zones inférieures, on pénètre dans le triangle montagneux dont elles forment les trois côtés. On y arrive, en général, par des passes rudes et malaisées. La montée, d'abord graduelle, aboutit ordinairement à des pentes d'une roideur excessive, de véritables escaliers, moins les degrés, que le doyen Stanley compare aux *puertas* du plateau de l'Andalousie. Ces défilés escarpés et singulièrement pénibles sont désignés par les ermes arabes de *naqb* et d'*akabah*.

Le massif se compose de deux formations principales, le calcaire et le granit. La première constitue le noyau même et la partie de beaucoup la plus considérable du massif; la seconde est la bordure extérieure, au N. et à l'E. L'une et l'autre, ici comme dans la chaine des montagnes de l'Idumée, se montrent sous une couleur rouge-foncé que l'on a cru ne pas être sans rapport avec l'origine du nom d'Édom, et qui donne aux paysages de l'Arabie Pétrée une chaleur de tons, une richesse de nuances, inconnues aux montagnes ternes et grises des climats du nord. La partie granitique, noyau de tout le massif, se partage en deux groupes, peut-être trois, chaque groupe avec son pic central. C'est d'abord le groupe N. O., dont la montagne la plus remarquable, qui est même, à certains égards, la plus remarquable de toute la presqu'île, est le *mont Serbâl* (2047 mèt.); c'est, en second lieu, le groupe de l'E. et du centre, dont le point culminant est la montagne *Sainte-Catherine* (2667 mèt.); c'est enfin le groupe S. E., dont le pic principal est *Oumm Chomer* (2575 mèt.). La montagne Sainte-Catherine a été gravie par beaucoup de voyageurs, ainsi que la plupart des sommets adjacents, le mont Serbâl par un très-petit nombre, et l'Oumm Chomer par deux ou trois seulement, Burckhardt qui n'a pas atteint tout à fait le sommet et, récemment, MM. Wilson et Palmer.

Un des traits communs à tout cet ensemble, après la particularité des nuances pourprées que nous avons signalées déjà et qui frappe à première vue, c'est la complication infinie des pics dentelés et des pentes accidentées qui les supportent et les relient. C'est cette complication qui, à mesure qu'on approche, ne permet plus que très-difficilement de rien saisir d'une manière nette et distincte. C'est à cela sans doute qu'il faut imputer les nombreuses méprises des voyageurs sur les points particuliers d'où l'on peut le mieux apercevoir les différents pics. Cet aspect général a été heureusement rendu par M. Frédérick Henniker, bien qu'avec un peu d'exagération peut-être dans l'expression, lorsqu'il a dit que du Djébel Mouça (d'où l'on embrasse l'ensemble mieux que d'aucun autre point), il semble que l'Arabie Pétrée soit un océan de laves qui auraient été saisies et pétrifiées tout à coup au moment où elles se précipitaient en vagues bouillonnantes, hautes comme des montagnes. Le même voyageur s'est exprimé d'une manière également frappante, et plus juste encore, quand il a dit de ces montagnes que ce sont les Alpes nues. Ce sont les Alpes de l'Arabie, en effet, mais les Alpes transportées dans le désert et en harmonie avec lui. Le Sinaï manque de verdure, parce qu'il manque d'eau, parce qu'on n'y trouve pas un seul courant, pas une seule rivière permanente.

Une autre particularité caractéristique du Sinaï, mentionnée par plusieurs voyageurs, c'est le calme profond, le silence de mort qui enveloppe ses vallées, et, par suite, la portée prodigieuse qu'y acquiert la voix humaine. C'est probablement à la même cause qu'il faut attribuer ce que l'on rapporte des bruits mystérieux qui, de temps à autre, se font entendre dans le Djébel Mouça et en d'autres parties de la montagne, bruits qui sont devenus l'origine de plus d'une légende.

Les Bédouins désignent en général les montagnes, non par une dénomination propre, mais par le nom des ouadys qui les entourent. Nous employons à dessein le mot arabe, qui est passé dans notre langue, depuis la conquête de l'Algérie. On sait qu'un *ouady* est un ravin, une dépression,

une vallée plus ou moins creuse, plus ou moins large, que les eaux envahissent au temps des pluies et changent en torrent pendant quelques semaines, quelquefois pendant plusieurs mois, mais qui restent à sec pendant la plus grande partie de l'année. L'aspect ordinaire des ouadys est d'une nudité absolue ; dans quelques-uns seulement, l'inondation passagère laisse un principe d'humidité qui développe une faible végétation. Ce n'en est pas moins à ces rivières sans eau que le désert doit ses limites, sa forme et ses moyens de communication, comme en Europe les rivières et les fleuves séparent les chaînes de hauteurs, déterminent l'aspect des bassins, et servent de limite aux États en même temps que de lien entre les nations. De même que dans nos contrées, au milieu d'un réseau de petites rivières, un courant principal, qui les absorbe toutes, forme une grande ligne de communication pour toute une contrée, dans le désert, une infinité de ouadys inférieurs se rattachent à un ouady principal. Le ouady el-'Arich, le ouady Djeïb, le ouady Djérafèh, ces grandes artères du plateau de Tîh, présentent ce caractère dominant; on le retrouve également dans quelques-unes des vallées sèches de la presqu'île du Sinaï. Oumm Chomer, Sainte-Catherine et Serbâl, ne sont pas d'une manière plus apparente et plus tranchée les sommets culminants des montagnes sinaïtiques, que le ouady Sayâl n'est la reine des vallées du Sinaï. La vaste courbe par laquelle il embrasse toute la partie orientale de la péninsule est aussi claire en réalité que sur la carte. La remarque est de M. Stanley, mais elle est frappante pour tous.

Si le caractère général des ouadys et des montagnes du Sinaï est l'aridité, il y a néanmoins des exceptions dans les deux cas. Le sol est fréquemment couvert d'une apparence, on pourrait dire, d'une couche transparente de végétation. On rencontre çà et là des coins de verdure qui échappent aisément à la vue, mais que, par cette raison même, on remarque davantage, quand on les a découverts. Chaque groupe d'arbres laisse dans la mémoire un souvenir aussi distinct que les villes et les monuments du monde civilisé. Aussi les vallées reçoivent-elles ordinairement leurs noms de la légère végétation qui les distingue l'une de l'autre; et il en est de même pour les montagnes quand leur nom ne dérive pas directement de celui des vallées. Un des pics les plus élevés de tout le massif n'est connu que par l'appellation triviale d'Oumm Chomer, la *Mère du fenouil*, sans doute d'après cette plante, que Burckhardt représente comme caractéristique de la péninsule. Le Ras Safsâfèh, dans lequel M. Robinson voit le Sinaï de Moïse, est la *Tête du saule*, d'après un groupe de deux ou trois saules qui a pris pied dans un enfoncement de la montagne. Il est possible que le Serbâl soit ainsi nommé d'après le *ser* (la myrrhe), qui croît le long de ses flancs jusqu'au sommet. Cependant M. Georg Ebers a donné pour ce nom une étymologie différente : *Serb-Baâl*, forêt de Baal. Si l'on en juge par ces diverses analogies, l'origine la plus probable même de l'antique appellation de Sinaï pourrait bien être le *sénèh* ou acacia, que l'on sait y avoir été alors très-abondant. Le ouady Abou Hamad, le *Père des figuiers*, doit son nom au vieux figuier que l'on y rencontre. Le ouady Sidri tire le sien de ses buissons d'épine sauvage; le ouady Sayâl, de l'acacia; le ouady Tayyibèh, de sa *bonne* eau et de sa *belle* végétation.

Le doyen Stanley, à qui nous empruntons ce qui précède, ajoute que les

parties du pays où la végétation se développe de la manière la plus marquée ne sont peut-être pas encore tant le lit des torrents d'hiver que le petit nombre de sources vives et pérenniales, qui, précisément à cause de leur rareté, prennent une importance dont nous nous faisons difficilement l'idée dans nos climats humides. Elles fournissent parfois aux ouadys des filets d'eau courante, qui, bien que trop minces pour mériter même le nom de ruisseaux, n'en deviennent pas moins immédiatement le noyau de ce que le désert produit de végétation. Souvent on en peut suivre le cours, non par l'eau coulant à la surface, mais par une ligne de mousse, par une bordure de roseaux, plus loin par un palmier solitaire ou un groupe d'acacias, qui tout d'abord indiquent qu'il y a là, quoique invisible, un principe de vie. Partout où l'on trouve de ces sources, on peut être certain que dans tous les temps, le lieu a été une station pour les tribus errantes du désert, et on les rencontre à des intervalles assez rapprochés pour qu'en partant de Suez il y en ait une au moins par chaque journée de marche. Dans deux des ouadys qui aboutissent au golfe de Suez, le ouady Gharandel et le ouady Ouçeït, dont le ouady Tayyibèh est la prolongation, cette végétation accidentelle a une véritable richesse. Elle en a plus encore dans les différents ouadys qui descendent du Sinaï au golfe d'Akabah, dans le ouady el-Aïn, le ouady Samghi, le ouady Kid, et d'autres; sur tous ces points, le rapprochement, dans un même cadre, d'une végétation active et d'un entourage de montagnes arides, découpées en formes fantastiques, produit une combinaison d'un effet extraordinaire, et qui a sa beauté. Dans trois lieux du désert néanmoins, et dans trois seulement autant qu'on sache, cette végétation est portée à un plus haut développement encore par la disposition topographique du pays. L'agroupement de sources le plus remarquable est, sans comparaison, celui qui fait du Djébel Mouça et des vallées environnantes le point de réunion principal des Bédouins de cette région durant les chaleurs de l'été. Quatre sources abondantes qui existent au-dessus du couvent de Sainte-Catherine doivent en avoir fait dans tous les temps un des points les plus fréquentés du désert. Deux autres endroits sont encore à cet égard d'une grande importance : les palmiers d'el-Ouady, près de Tòr, sur le golfe de Suez, et le ouady Feïrân, au N. du mont Serbâl. Les eaux qui descendent des vallées environnantes convergent et se réunissent vers ces deux points, et cette concentration d'humidité a créé une végétation exceptionnelle. Ce sont véritablement les oasis de la presqu'île.

Telles sont, dans leurs traits les plus généraux, la conformation et la nature de la presqu'île sinaïtique. Il convient de dire aussi quelques mots des tribus qui l'habitent. Robinson, qui a réuni à ce sujet les informations les plus étendues, ramène la population sinaïtique à cinq tribus principales, dont il ne croit pas que le chiffre total dépasse 4000 âmes, selon l'estimation qu'en avait déjà donnée Burckhardt. M. Stanley évalue la population à 6000 âmes. Ces cinq tribus, connues sous le nom générique de Touârah (peuple de Tôr), sont les suivantes :

Les *Saouâlihah*, la plus nombreuse et la plus importante. Ils se partagent en *Dhouheïri* dont les *Aoulâd-Saïd* ou *Saidiyèh* forment une section, *Aouârimèh, Karrâchî* et *Rahamî*. Les Dhouheïri et les Aouârimèh sont les seuls reconnus comme *Ghafîrs* « protecteurs » du couvent, et, par suite,

ils ont seuls le droit de conduire les voyageurs. Le plus grand nombre des Saouâlihah campent à l'O. et au N. O. du couvent;

Les *Aleïkât*, vers la côte O., entre le ouady Nasb et le ouady Gharandel. Ils forment, comme les Saouâlihah, une des plus anciennes tribus. Mais ils sont aujourd'hui réduits à un très-petit nombre. Ils s'allient avec les Saouâlihah;

Les *Mézeïni*, sur le golfe d'Akabah et le long du rivage du golfe de Suez. Les Saouâlihah les considèrent comme des intrus, mais ils s'allient avec les Aleïkat;

Les *Aoulâd Souleïmân*, seulement quelques familles, aux environs de Tôr;

Les *Béni-Ouâcil*, également peu nombreux, sur la côte orientale, vers la pointe S. de la péninsule, près du petit village ruiné de Cherm.

Il faut ajouter à cette nomenclature les *Djébéliyèh* (les montagnards), comme on nomme les vassaux du couvent. Rien ne les distingue des autres Arabes, bien qu'ils forment une classe à part en dehors des cinq tribus. Les Bédouins les qualifient de fellâh et d'esclaves. Ce sont eux qui cultivent les jardins que possède le couvent, et qui, dans le couvent même, remplissent les fonctions serviles; ce sont eux aussi que le supérieur donne pour guides aux étrangers qui désirent visiter les lieux environnants.

SECTION II. — APERÇU HISTORIQUE.

Moïse a donné au Sinaï une grande place dans les souvenirs de l'humanité. Le passage du peuple hébreu à travers la péninsule, dans sa marche vers la Terre Promise, nous fait remonter à un peu plus de 1300 ans avant l'ère chrétienne, selon les données chronologiques les mieux établies.

Alors, comme aujourd'hui, ces arides solitudes étaient le domaine de quelques tribus pastorales de sang arabe : la côte et la partie occidentale du massif montagneux appartenant aux Égyptiens. Les stèles et les inscriptions égyptiennes de ouady Maghârah (*V.* p. 15-16) et de Sarbat el-Khadim (*V.* p. 18), découvertes par Niebuhr, mais qui n'ont été lues et expliquées que de nos jours, constatent que depuis les temps de la troisième dynastie, jusqu'à la vingtième dynastie, c'est-à-dire, à partir de 3700 ans (un peu plus ou moins) avant notre ère jusque vers 1200 (précisément au temps où les Hébreux venaient de franchir le Jourdain après la mort de Moïse), les Pharaons étendirent leur domination, au moins par intervalles, sur les vallées du N. O. de la presqu'île, et qu'ils y firent exploiter des mines de cuivre (*V.* R. 1, p. 15-20). L'exploitation, interrompue à partir de l'invasion de l'Égypte par les Hycsos, fut reprise sous la régente Hatasou, dont les célèbres bas-reliefs de Deïr el-Bâharî ont fait connaître une expédition au sud de l'Arabie, dans le pays de Pount (*V.* t. II, p. 11) et se continua au Sarbat el-Khadim du moins, jusque sous les rois de la XX[e] dynastie.

Les Égyptiens désignaient les tribus nomades de la Péninsule sous le nom de *Mnat* ou « Bergers » dont une branche est appelée *Mnat-nu-Sat* ou Bergers de Sat. Ces tribus vivaient, comme les Bédouins d'aujourd'hui, dans un état d'hostilité plus ou moins ouverte avec les Égyptiens, dont elles convoitaient le territoire. Elles étaient maintenues en respect par des

garnisons établies dans le district minier. Les monuments égyptiens les représentent comme portant de longs cheveux et une barbe pointue. Les grandes montagnes de l'intérieur, dont les pics inaccessibles et les effrayants précipices durent frapper de tout temps l'imagination des enfants du désert, étaient d'ailleurs regardées comme des lieux saints, même avant Moïse, comme on le voit dans un passage de l'Exode (III, 5).

Quoique le nom de Moïse, toujours vivant dans les traditions légendaires des Arabes, soit resté attaché à une foule de localités de la presqu'île sinaïtique, c'est une chose remarquable, qu'à une seule exception près (encore est-elle contestée), les noms mentionnés dans le récit biblique de la marche des Hébreux, depuis le passage de la mer Rouge jusqu'aux montagnes d'Édom, ont tous disparu de la tradition locale. Les appellations mêmes de Sinaï et d'Horeb ne sont plus connues des Arabes, et l'application qu'en fait la tradition chrétienne est assez douteuse. Cette incertitude, néanmoins, ne s'attache qu'au détail, non au fond même de la tradition. Les lieux où Moïse avait reçu la Loi furent sacrés pour les premiers chrétiens de l'Égypte et de la Syrie, comme ils l'avaient toujours été pour les Juifs. Il ne paraît pas que les Juifs aient jamais fait du mont Sinaï un but de pèlerinage. Nous devons mentionner toutefois le voyage d'Élie à Horeb, *la montagne de Dieu* (I Rois, XIX, 11 et sq). Dès les premiers siècles de l'Église, ces lieux saints devinrent, comme les déserts de la Thébaïde, sur l'autre rive de la mer Rouge, l'asile d'une multitude d'anachorètes. Une lettre de l'empereur Marcien, au milieu du v[e] siècle, parle des moines du mont Sinaï, « où sont situés des monastères aimés de Dieu et dignes de tout honneur. » Il se forma même, dans le large et beau ouady de Pharan (le ouady Feïrân actuel), qui conduit de la plage occidentale au groupe central des grandes montagnes, une ville qui prit le nom de la vallée, et dont les restes existent encore. Le couvent de Pharan est mentionné comme siége épiscopal dès le commencement du v[e] siècle. Et non-seulement ces parties de la presqu'île reçurent alors une nombreuse population chrétienne ; mais la multitude des pèlerins qui, de bonne heure, y afflua chaque année, contribua puissamment à donner à ces vallées solitaires une vie qu'elles n'avaient pas connue depuis le temps des Pharaons. Les pèlerinages du mont Sinaï se sont perpétués à travers tout le moyen âge, et, maintenant encore, on peut dire que, jusqu'à un certain point, ils n'ont pas discontinué. C'est à ces pèlerinages des premiers siècles et à d'autres, plus anciens, que se rattachent les inscriptions en nombre immense qui, dans certaines vallées, couvrent littéralement le flanc des rochers, et que l'on a désignées sous le nom d'*inscriptions sinaïtiques* Ces inscriptions ne sont que de courtes formules, souvent même de simples noms. (*V.* p. 20). Elles se trouvent, sinon exclusivement, du moins pour la plus grande partie, sur toutes les routes qui conduisent de l'O. vers les grandes montagnes de l'intérieur, en descendant au S. jusqu'à Tôr. Elles s'étendent jusqu'à la base même du Sinaï, dans le ouady Ledja, au-dessus du couvent d'Arba'în, mais on n'en trouve ni sur le Djébel Mouça, ni au sommet du Safsâfeh, ni sur la montagne Sainte-Catherine, ni dans la vallée du Couvent. Elles ne sont nulle part aussi nombreuses que dans le ouady Mokatteb, « la vallée écrite », qui précède à l'O. le ouady Feïrân et dans tout le mont Serbâl ; on en trouve jusque dans les parties les plus élevées de cette remarquable montagne, qui dominait

au S. la ville de Pharan. Cette distribution des inscriptions sinaïtiques indique clairement quels étaient les lieux visités par les pèlerins. Le Serbâl était leur but principal. A l'époque du voyage de M. Robinson (1838), on ne connaissait pas d'inscription à l'orient du Sinaï; mais depuis, le doyen Stanley en a rencontré de nombreuses sur le plateau appelé *Hérimet-Hadjadj*, entre le ouady Sayâl et le ouady el-Aïn. M. Wilkinson en a vu aussi au Djébel Abou-Derradj, entre le Nil et le golfe Arabique : d'autres ont été trouvées, mais en petit nombre, aux environs de Pétra.

Cependant les religieux du Sinaï avaient souvent à souffrir des attaques des Bédouins. Pour les garantir de leurs déprédations, l'empereur Justinien, dans l'année 527, fit construire le grand couvent actuel de Sainte-Catherine, entouré de hautes murailles semblables à celles d'une forteresse. Sur cet emplacement existait déjà une tour qu'avait fait élever l'impératrice Hélène, mère de Constantin, et qui fut conservée : on la montre encore aujourd'hui. Cette vaste et riche fondation de Justinien, avec l'église qui en fait l'ornement intérieur, amena l'abandon plus ou moins prompt des autres monastères qui s'étaient élevés dans les vallées adjacentes; ils disparurent successivement, et l'on n'en trouve plus actuellement aucun vestige.

SECTION III. — CONDITIONS MATÉRIELLES DU VOYAGE.

§ 1. — **Préparatifs du voyage.** — Ils se font ordinairement au Caire où il faut avant tout se procurer un bon drogman. Le drogman mettra le voyageur en rapport avec les cheïkhs des Arabes Touârah, qui servent de guides et louent les chameaux, et devra se pourvoir de chameaux, tentes, lits, provisions de bouche, etc... Il importe de surveiller soi-même ces préparatifs, et d'essayer sa monture. Après s'être assuré que toutes choses sont en bon état, on signera avec le drogman, devant le consul, un contrat dans lequel seront clairement spécifiées les conditions matérielles du voyage (*V.* ci-dessous).

La traversée du Caire à Suez n'offrant aucun intérêt à celui qui doit parcourir les solitudes de la péninsule sinaïtique, il vaut mieux aller directement en chemin de fer à Suez, où se rendront les chameliers. Le voyageur pourra alors spécifier dans le contrat que le prix des chameaux ne sera dû qu'à partir de Suez. Si l'on a l'intention de continuer son excursion par Akabah et Pétra, il faudra s'informer si les Arabes Mézeiny sont en paix avec les Touârah et si aucune difficulté ne s'est élevée lors des plus récents voyages entrepris dans ces régions.

Voici du reste, un modèle de contrat, d'après M. Georg Ébers, *Durch Gosen zum Sinaï*, p. 464.

Nous soussignés N... et N..., sommes convenus aujourd'hui avec le drogman N... de faire avec lui un voyage dans l'Arabie Pétrée et nous avons arrêté les conditions suivantes :

I. Le drogman N... s'engage à conduire MM. N... et N... dans l'Arabie Pétrée, jusqu'au couvent du Sinaï et retour ou plus loin (indiquer la route que l'on désire suivre), pour le prix de..., par jour. Pour les 3 jours que les chameaux mettent à aller du Caire à Suez, le drogman N... compte un tiers du prix de la journée.

Le jour du départ de Suez est considéré comme le premier jour du voyage. Pour chaque jour au delà des 20 premiers jours, le prix reste le même, y compris les jours de repos.

II. Le drogman N... s'engage à se pourvoir de tentes (un parti de 4 personnes exige deux grandes tentes, l'une pour le jour et l'autre pour la nuit et une troisième tente, plus petite, pour le cuisinier et les domestiques ; une grande tente suffit pour 2 et, à la rigueur, pour 3 personnes), d'un lit en fer pour chaque voyageur, avec matelas, couvertures, draps, oreiller. Chaque personne recevra tous les 3 ou 4 jours des serviettes et essuie-mains, et aura tous les matins à sa disposition de l'eau pour se laver. Une provision suffisante d'eau potable lui sera également assurée pour chaque étape.

(Les Bédouins du Sinaï conservent l'eau dans des barils bien fermés ou dans de larges outres (Djerbèh). Le touriste aura la précaution d'avoir sur sa monture un petit tonnelet d'eau et quelques gourdes ou flacons recouverts d'osier, préférables aux *zemzemiyèh* ou sacoches de cuir).

III. Le drogman N... s'engage à fournir toutes les provisions de bouche, les boissons, le café, le thé, etc., les bougies et les lampes nécessaires pour le voyage, le service de table, etc.

(Le voyageur aura à se fournir lui-même des spiritueux nécessaires pour couper l'eau saumâtre ou amère des sources. Le jus de citron, le thé, le café, sont également recommandés, le café surtout, qui, préparé à la mode arabe, est la boisson à la fois la plus rafraîchissante et la plus tonique.)

IV. Le drogman N... s'engage à se fournir d'un cuisinier, d'un domestique et d'un ou plusieurs aides, pour le service, l'entretien du linge, etc., et à les payer pendant toute la durée du voyage. Il est, de plus, responsable de la conduite de ces gens.

V. Le premier dejeuner se composera ordinairement d'œufs, viande, etc., avec café, thé ou chocolat ; le second, durant la route, de viandes froides, poulets, œufs, fruits, confitures, etc.; le dîner sera un repas complet avec potage, plusieurs plats de viande, vin, dessert, thé ou café. (A partir de Suez, on ne trouve plus rien jusqu'à Sinaï, où l'on peut se procurer des moutons, du lait, du pain, des dattes et d'excellente eau-de-vie de dattes. On veillera donc à ce que le drogman se fournisse avant le départ de provisions de bouche suffisantes, poules, pigeons, dindes, conserves, lait concentré, oranges, dattes, vin de Bordeaux, bière, thé, etc. Pendant la chaleur, éviter les liqueurs. La meilleure boisson est peut-être le thé froid. Le pain arabe, en forme de galettes minces et rondes, a assez de saveur quand il est frais).

VI. Sont à la charge du drogman *tous* les frais de voyage : bateaux, chameaux, séjour dans les villes aussi bien que sous la tente, dans les hôtels choisis par les voyageurs, nourriture, éclairage, domestiques, et tous les *baghchichs*, y compris les sommes payées aux Bédouins dont on traverse le territoire.

(Le voyageur fera bien d'emporter une provision de tabac autant pour lui-même que pour les gens de service et les Bédouins, il pourra ainsi les récompenser et stimuler leur zèle, s'il est content d'eux).

VII. Les chameaux doivent être en nombre suffisant, bons et solides. Les chameaux de course qui serviront de monture à MM. N... et N... seront choisis par eux avant le départ et échangés avec d'autres, s'ils ne conviennent plus. Il en est de même pour la selle du dromadaire.

(Pour le choix à faire d'une selle, la manière de monter, etc., *V.* 6e Partie).

VIII. Le dommage résultant de la maladie ou de la mort d'un chameau est à la charge du drogman seul.

IX. Le drogman N... s'engage à accompagner MM. N... et N... dans tel ou tel endroit de l'Arabie Pétrée où le voyageur désirera se rendre, en dehors de la route ordinaire. Il s'arrêtera aussi longtemps que cela sera nécessaire et fournira des guides pour chaque excursion. Toutefois, il ne s'engage alors qu'à fournir un repas au milieu du jour et un abri pour la nuit, pour deux ou trois voyageurs.

X. En cas de retard survenu soit par le fait de MM. N. et N..., soit par force m jeure, le drogman N... n'est pas responsable. Ne sont pas compris au nombre ces empêchements majeurs, la maladie ou la perte d'un chameau, ou les difficult amenées par la faute des Arabes. Pour chaque jour de retard, le drogman com tera à MM. N... et N... une somme de.... francs.

XI. Pour remplir les obligations déterminées par les paragraphes précédents, drogman N... reçoit de MM. N... et N..., 50 francs par jour et par voyageu soit ..... francs en or pour un voyage de ..... jours, dont moitié payée maintenar et le surplus quand on sera arrivé à destination.

(Cette somme peut être évaluée sur le pied de 40 à 50 fr. par jour et par per sonne, le prix étant naturellement moins élevé pour 4 et 3 voyageurs que pour 2.

§ 2. — **Durée et saison du voyage.** — La *durée* du voyage de Suez au Sinaï et retour est de quinze jours à trois semaines. Du Sinaï à Hébron, il faut compter douze à quinze jours. Le moment le plus favorable est de février à avril et du commencement d'octobre au mois de novembre. En hiver les nuits sont trop froides, et en été la chaleur est insupportable au fond de ces vallées dont les parois rocheuses et nues produisent une réverbération puissante. Le mois de mai est déjà trop chaud, et même, en avril, on a souvent à souffrir du khamsîn.

Pour la pharmacie de voyage, les vêtements, la coiffure (*V.* notre Introduction générale). Nous ferons observer seulement ici que l'on doit se munir de forts souliers, si l'on veut explorer les montagnes, parce que les rochers du Serbâl et du Djébel Mouça sont à arètes aiguës.

Le voyageur devra se munir au Caire d'une lettre d'introduction pour le supérieur du Sinaï. Il l'obtiendra facilement du couvent des Sinaïtes, par l'intermédiaire de son consulat. Cette précaution suffit à vous assurer une bonne réception au couvent Sainte-Catherine. Pour le voyage à Akabah, une lettre de recommandation auprès du commandant de la forteresse d'Akabah ne peut manquer d'être utile, surtout si l'on veut poursuivre sa route jusqu'à Pétra.

SECTION IV. — ROUTE SUIVIE PAR LES ISRAÉLITES D'ÉGYPTE, AU MONT SINAI.

L'intérêt que peut offrir la route du Sinaï provient presque uniquement des souvenirs bibliques qui se rattachent à la sortie des Hébreux et à leur marche dans le désert. La route suivie par les émigrants a été l'objet de longues recherches et de discussions qui n'ont amené aucun résultat certain.

Dans le cours de notre description, nous signalerons les endroits qu'on a essayé d'identifier avec les lieux de campement mentionnés dans l'*Exode* et dans le livre des *Nombres*. Nous croyons utile de rappeler ici brièvement les diverses hypothèses émises, en indiquant celle qui nous paraît être la plus probable.

Le point de départ de l'emigration est appelé dans la Bible *Ramsès* (Exode, XII, 37 ; Nombres, XXXIII, 3, 5). Quelques auteurs placent cette ville à Babylone (aujourd'hui le Vieux Caire); d'autres à Héliopolis (Mataryèh) ; d'autres, dans le ouady Toumilât, au lieu appelé Tell el-Machouta, où l'on a trouvé, parmi d'immenses quantités de poteries brisées, de fragments de granit, un monolithe de granit portant le cartouche de Ramsès II. Enfin, tout récemment. M. Brugsch a proposé Tanis (Ssân). Dans la première hypothèse, la route suit le ouady et-Tih, passe au pied méridional du Djebel Atakah et rejoint la mer Rouge au S. de Suez. Elle suit, dans

la seconde hypothèse, le Derb el-Hadjis (route des pèlerins), passe au Deir el-Hamrâ, longe le Djébel Aouebid, et, par le Qalaat Adjroud, au N. du Djébel Atakah, rejoint la mer Rouge près de la ville actuelle de Suez. La troisième hypothèse, qui nous paraît le mieux répondre aux données du récit biblique, ainsi que nous l'établirons ci-dessous, assigne comme route aux Hébreux, le ouady Toumilàt (V. t. II, p. 423), et les fait arriver en un point situé près des modernes Lacs Amers ou du lac Timsah, qui faisaient autrefois partie du golfe Héroopolite. Là, le golfe était suffisamment étroit pour être traversé par toute la tribu dans une seule nuit (Ex., XIV).

La dernière hypothèse a été récemment proposée par M. Brugsch et appuyée sur des textes égyptiens inédits. Une inscription hiéroglyphique, trouvée sur deux statues à Ssân, a permis à M. Brugsch de conjecturer que Ramsès II avait donné son nom à la ville de Tanis (Ssân). A l'E. de cette ville était un district, nommé dans quelques listes géographiques *Thoukou*, et dont la principale ville était Pithom. D'un autre côté, un papyrus du Musée britannique mentionne un château fort (*Khatom*) sur la route de Tanis à Midgol. Dès lors n'a-t-on pas le droit de voir dans Thoukou et dans Khatom le *Soukkoth* et le *Étham* de la Bible, les deux premiers lieux de campement des Hébreux (Exode, XII, 37; XIII, 20). Les Israélites, partant de Ssân, auraient suivi l'une des routes qui traversaient le district marécageux de Soukkoth et seraient parvenus à Étham, *au bout du désert*. En suivant cette direction, ils auraient dû passer à *Migdol* (La Tour), place forte établie à l'E. d'Étham sur la lisière du désert arabique, et placée là comme un poste avancé, destiné à protéger l'Égypte contre les incursions des Asiatiques. On peut voir l'emplacement de ce Migdol dans les tertres de *Tell es-Samoût* (Samoût, les Tours, correspondrait en égyptien au nom sémitique Migdol), situés un peu à l'E. de Qantara. Les places fortes d'Étham et de Migdol étaient certainement gardées par une garnison égyptienne, et Moïse ne pouvait songer à forcer le passage avec des hommes non exercés, ayant depuis longtemps désappris le maniement des armes et gênés d'ailleurs dans leurs mouvements par tous les *impedimenta* qu'ils avaient avec eux. « Dieu ne conduisit point le peuple par le chemin du pays des Philistins, bien qu'il fût le plus proche; car Dieu disait : Il est à craindre que le peuple ne se repente, quand il verra la guerre et qu'il ne retourne en Égypte. Mais Dieu fit faire un circuit au peuple par le chemin du désert, vers la mer Rouge (Ex., XIII, 17, 18). » Se détournant du chemin direct qu'ils avaient suivi jusqu'alors, les Hebreux vinrent camper devant *Pi-haghiroth*, entre Migdol et la mer, vis-à-vis de *Baal-Tsiphon* (Ex., XIV, 2). Pi-haghiroth désignerait, d'après M. Brugsch, un pays bas, marécageux, et devrait être cherché à la pointe O. du lac Serbonis, à l'entrée de la terre d'Égypte. Baal-Tsiphon (Baal du Nord), serait le nom du sanctuaire phénicien de Baal, élevé sur le mont Casius et répondant au nom de Zeus Casios. Le troisième campement aurait été établi entre le fort de Migdol et le mont Casius, à l'extrémité O. du lac Serbonis. C'est à travers ce lac, communiquant avec la Méditerranée par un canal naturel ou boghaz, que le passage aurait eu lieu. C'est dans ses bas-fonds couverts de roseaux, dans ses fondrières où une partie de l'armée du roi Artaxerxès fut engloutie, que les troupes de Pharaon auraient trouvé la mort. Les Hébreux, après le passage de la mer des roseaux, tirèrent vers le S., à travers le désert de Schûr[1], et s'arrêtèrent, après trois jours de marche, à Marah, où les eaux furent trouvées amères (V. p. 13). M. Brugsch identifie Marah avec les modernes Lacs Amers, et Elim, le campement suivant, avec Aïn Mouça.

1. Schûr veut dire les murs et serait le même que les *Anbou*, forteresse mentionnée dès les temps de la XII[e] dynastie et dont le nom égyptien aurait la même signification que le nom sémitique Schûr. Cette ville aurait donné son nom au désert de Schûr, mentionné dans les livres saints comme regardant l'Égypte (Gen., XVI, 7; XXV, 18; Ex., XV, 22; Nombres, XXXIII, 8; I. Sam., XV, 7 XXVII, 8.)

On ne saurait admettre l'identification de Soukkoth et de Étham avec le Thoukou et le Khatom des textes hiéroglyphiques. Khatom est un radical commun à l'hébreu et à l'égyptien et on ne voit pas pourquoi les Hébreux l'auraient altéré, de manière à en faire un nom tel que Etham, qui ne signifie rien dans leur langue. Quant à l'identification du Ramsès des Hébreux avec la ville de Tanis, sur laquelle repose tout le système de M. Brugsch, elle est loin d'être certaine. En premier lieu, les inscriptions auxquelles fait allusion M. Brugsch ne disent nullement que Ramsès II donna son nom à Tanis ; elles constatent seulement que ce prince avait construit à Tanis, comme en bien d'autres villes, un Pa-Ramsès, un temple consacré à sa propre personne et à différents autres dieux. En second lieu, quand bien même Tanis aurait reçu le nom de Ramsès, il n'en est pas moins certain que d'autres villes portaient le même nom, témoin le Ramsès construit par les Hébreux (Ex., I, 11), que l'on retrouve dans le ouady Toumilât. Cette dernière ville offrait, comme point de départ de l'émigration, des avantages évidents. Située au cœur de la vallée occupée par les Hébreux, au centre de la terre de Gosen, presque à égale distance d'Héliopolis et de Péluse, loin de la cour du Pharaon et à proximité de la frontière, elle permettait aux Hébreux de se rassembler, d'organiser le départ, toujours si tumultueux, d'une grande tribu, emmenant avec elle tous ses troupeaux et de gagner la frontière sans être inquiétés.

Le premier campement de la tribu fugitive, Soukkoth, doit être cherché un peu à l'E. de Ramsès, et le second, Étham, au N. E. du lac Timsah, sur la ligne frontière, défendue par des murs et des forteresses. Laissant là le chemin des Philistins, les émigrants se tournent du côté du S., à l'O. des Lacs Amers, longent le Djébel Ahmed Taher et viennent camper à Pi-haghiroth, dont le nom peut se reconnaître dans le Qalaat Adjroud d'aujourd'hui. La forteresse de Migdol peut être placée dans le voisinage de l'ancien Kambysou où les Romains avaient établi une quarantaine pour les soldats malades. Quant à Baal Tsiphon, ce serait le Djébel Atakah, haute montagne rocheuse dont les pentes abruptes s'avancent jusque sur les bords de la mer Rouge. Les navigateurs phéniciens, selon leur coutume, y avaient établi un autel à leur dieu, Baal Tsiphon, le Baal du Nord, dont le souffle puissant devait enfler les voiles de leurs navires, dans leur courses aventureuses vers la mer des Indes. La situation de Pi-haghiroth, en plein désert, entre la forteresse de Migdol et la mer Rouge, justifie d'une manière satisfaisante les espérances exprimées par Pharaon, « Ils sont égarés, dit le roi, dans le pays, le désert les a enfermés » (Ex. XIV, 3), et l'épouvante du peuple. « Ils dirent aussi à Moïse : « Est-ce qu'il n'y avait point de sépultures en Égypte, que tu nous aies emmenés pour mourir au désert ? Qu'est-ce que tu nous as fait, de nous avoir fait sortir d'Égypte. » (Ex., XIV, 11). Les Hébreux traversent la mer mise à sec, à l'extrémité septentrionale du golfe, aux environs de la position actuelle de Suez. L'armée égyptienne, avec ses six cents chars, s'engage après les Hébreux *au milieu de la mer ; et les eaux retournèrent avec impétuosité, comme le matin venait, et les Égyptiens fuyant, la rencontrèrent* (Ex., XIV. 27).

ROUTE 1.

DU CAIRE AU SINAI.

(71 heures environ).

Du Caire à Suez par chemin de fer	10h.30m
Ouïoun Mouça	2 .30
Ouady Ouardan	9 .40
Ouady Gharandel	7 .35
Total..	30h.15m
Ras Abou Zénimèh	8h.30m
Ouady Mokatteb	10 .20
Feirân	9 .30
Naqb Hawa	9 .00
Couvent du Sinaï	4 .00
Total..	41h.20m

a. **Du Caire à Suez**, par voie de terre, (10 heures) (*V*. t. II, R. 14).

b. **De Suez au Sinaï** (61 heures).

On s'embarque le soir ou, le matin, de très-bonne heure, sur un bateau à

voile ou sur l'un des petits bateaux à vapeur qui font le service entre la ville et le port. En trois quarts d'heure, on aborde sur la côte sinaïtique, à l'entrée même du canal, où la caravane a dû être envoyée à l'avance. A partir de ce point, la direction est au S. E., le long de la plage sablonneuse, jusqu'à (2 h. 30 min.).

Ouïoûn Mouça (les Fontaines de Moïse ou, comme on dit communément, la Fontaine de Moïse, *Aïn Mouça*, un des lieux les plus renommés et les plus connus de toute cette plage). C'est là que, d'après la tradition, après le passage de la mer Rouge, Moïse et Marie auraient entonné leur chant de triomphe (Ex., xv, 1). Cette petite oasis, de 1 kil. de tour environ, formée d'un mélange de sable et d'argile, renferme une vingtaine de sources, ombragées de palmiers rabougris, à 30 min. de la côte. La plupart de ces sources sont de simples trous. Une seule est formée par un bassin dont la maçonnerie paraît très-ancienne. L'eau en est saumâtre. Quelques vestiges peu remarquables, au voisinage des sources, indiquent l'emplacement d'un village abandonné. L'oasis est aujourd'hui le lieu d'excursion favori des habitants de Suez. Des Arabes et même quelques Européens qui s'y sont établis, s'y livrent à la culture maraîchère.

A partir de Ouïoûn Mouça, le chemin suit, à une distance plus ou moins grande de la côte, la direction S. S. E., et toute cette partie de la route peut recevoir à juste titre la qualification de désert. Plage sablonneuse et nue, hauteurs arides, ouadys qui, de distance en distance, descendent vers la côte, eau détestable, absence à peu près complète de végétation, parfois les illusions du mirage, parfois aussi les tempêtes de sable que soulève le simoun, tels en sont les traits généraux. Sur sa g., c'est-à-dire vers l'E., à une distance médiocre, on voit se dresser une chaîne de hauteurs blanchâtre, surmontée çà et là de quelques pics plus élevés, et que les Arabes désignent sous la dénomination générale de Djébel er-Râhah. Cette chaîne n'est, à vrai dire, qu'une des faces, un des escarpements du plateau qui se termine au S. par le Djébel et-Tîh.

Au delà de (15 min.), le *ouady Reiyanèh* et (1 h. 30 min.), le *ouady Khardiyèh*, deux routes se présentent. L'une, au S., rejoint la mer à dr. du Djébel Hammâm Fir'oûn, en passant par le *Bîr Abou Soueïrah*, maigre source dont l'eau a le goût amer et salé de l'Ouïoun Mouça. L'autre, plus suivie, passe par le Aïn Haouârah et le ouady Gharandel. C'est celle-ci que nous décrirons.

Après avoir croisé (1 h. 45 min.) le *ouady el-Atha*, (2 h. 10 min.) le *ouady Sadr* ou *Soudr*, où croissent çà et là quelques tamarisques et d'autres arbustes, et qui est d'ordinaire le lieu choisi pour le premier campement, la route, toujours sablonneuse et d'une monotonie fatigante, atteint (4 h.) le *ouady Ouardan*, large dépression parsemée de cailloux, (1 h. 15 m.) le plateau *Makouân el-Hamâda* (de la bataille des Bédouins Hamâda), (50 min.) le *Araq el-Kilâb*, rocher assez bas donnant tout juste de l'ombre pour un homme seul, et (30 min.) le *ouady Amârah*.

A partir de ce point, le paysage change d'aspect; au plateau sablonneux succèdent des collines qui, de toutes parts, bornent la vue à de courtes distances. On trouve (2. h.) une source d'eau saumâtre et amère, appelée *Aîn Haoudrah*, ombragée par une touffe de palmiers; c'est la plus mauvaise de toute la plage, disent les Arabes. Ce point est communément identifié avec le **Marah** de l'itinéraire des Israélites (Ex., xv, 23 et suiv.; Nomb., xxxiii, 8), ce qui est contesté par M. Lepsius.

Au delà de *Engi el-Foul* (le champ de fèves), bassin étroit qui reçoit des collines voisines assez d'eau pour en-

tretenir un peu de culture, on rencontre (2 h. 1/2), le *ouady Gharandel*, vallée de 600 mètres de largeur en ce point, bordée de collines crayeuses de 18 à 25 mètres de hauteur. Le ouady Gharandel, plus digne d'attention que les précédents, possède des sources, un ruisseau d'eau courante, et, par suite, quelques palmiers, des acacias seyâls (*acacia tortilis*), des buissons et des tamarisques. Bien que l'eau soit un peu saumâtre, on en fait une bonne provision. Les anciens navigateurs avaient assez distingué ce ouady pour que le haut du golfe de Suez où il débouche en reçut quelquefois le nom de *Sinus Gharandra*, comme on le voit dans Pline.

Le ouady Gharandel est considéré comme l'emplacement probable du campement d'*Elim*, où il y avait 12 sources et 70 palmiers (Ex., xv, 27; Nombres, xxxiii, 9).

La route se continue au S. S. E., à travers une région montueuse, ayant à g. le Djébel Ouçeit. A dr. les contours du Djébel Hammâm Fir'oûn (*V.* ci-dessous) deviennent visibles. Parvenu sur un plateau assez élevé, on commence à apercevoir au S. S. E. les pics élevés du Djébel Serbâl. Un monceau de pierres nommé *Hiçân Abou Zennèh* (le cheval d'Abou Zennèh), sur lequel les Bédouins ont coutume de jeter une pierre ou du sable, marque l'endroit où aurait expiré de fatigue le cheval d'un certain Abou Zennèh. Le *ouady Ouçeit* (2 h. 15 min.), semblable au ouady Gharandel, mais moins large, a un peu d'eau saumâtre et quelques palmiers. On a voulu l'identifier, à tort, croyons-nous, avec le Elim de la Bible (*V.* ci-dessus). Il court de l'E. S. E. à l'O. N. O. et, passe à l'extrémité N. du Djébel Hammâm Fir'oûn.

Le *ouady Qouweisèh* longe les rochers calcaires du **Djébel Hammâm Fir'oûn** (la montagne des Bains de Pharaon), magnifique rocher de calcaire cristallin, haut de 478 mèt. environ, s'étendant le long de la côte comme un énorme mur, noir, désolé, infranchissable. Il présente la forme d'une pyramide tronquée, aux pentes déchirées. Sur son flanc septentrional, vers la mer, existent des *sources* d'eau chaude (55° Réaumur, d'après Rüssegger). On peut s'y baigner à l'endroit où elles s'écoulent dans la mer en se gardant toutefois des requins. L'eau, analysée par Rüssegger, contient du natron, de la chaux, de la magnésie. Les Arabes la préconisent pour la cure des affections rhumatismales; mais ils ne l'emploient qu'après avoir apaisé par une offrande l'âme du Pharaon qui erre, d'après eux, dans ces eaux bouillantes, depuis le jour où son armée fut engloutie, en face de cette montagne.

La route, traversant un plateau pierreux, entre (2 h.) dans le *ouady eth-Thal*, qui descend au S. O. vers la mer par une gorge étroite. Remontant un peu ce ouady, on pénètre, à dr., dans le *ouady Chébeïkèh*. Des sentiers tortueux, à travers des collines crayeuses, mènent (2 h. 15 min.) à l'endroit où le *ouady Homr*, venant de l'E. S. E., débouche dans le ouady Chébeikèh. Les deux ouadys réunis forment le *ouady et-Tayyibèh* (la vallée agréable), qui court au S. O., à travers les montagnes, jusqu'au rivage, éloigné de 2 h. environ.

Ici se présentent deux routes : l'une, plus courte, remonte à g., le ouady Homr et se rapproche du Djébel et-Tîh; l'autre, plus longue, mais plus aisée, par le ouady Tayyibèh, rejoint le rivage de la mer Rouge. C'est cette dernière, *le plus* ordinairement suivie, que nous décrirons.

En descendant le *ouady Tayyibèh*, on rencontre (1 h.) de l'eau courante, malheureusement d'un goût saumâtre, et une touffe de palmiers. Après avoir contourné une belle montagne, formée de laves et de conglomérats rangés par couches rouges et noires, le ouady débouche (1 h.) sur la petite plaine sablonneuse *el-*

Mourcheiyèh, près du cap *Ras Abou Zénimèh*, qui forme un des points remarquables de la côte. Quoiqu'il n'y ait plus là aucune trace d'habitation, M. Lepsius ne doute pas qu'au temps des Pharaons, quand les mines de la presqu'île étaient en pleine exploitation, ce site n'ait été un lieu de grande importance pour les communications entre la presqu'île et l'Égypte. Il fait remarquer, en premier lieu, que les routes qui conduisent aux trois vallées principales où étaient les travaux, le ouady Maghârah, la vallée de Sarbat et le ouady Baba, convergent sur ce point de la côte, à leur débouché dans la plaine, et, en second lieu, qu'au dire de ses hôtes, il n'y a pas de meilleur havre sur toute la côte, sans même en excepter celui de Tôr.

C'est au Ras Abou Zénimèh que l'on place ordinairement le campement des Israélites, après celui d'Élim, *près de la côte* (Nombres, XXXIII, 10).

En suivant la plage, on rencontre à dr., près de la mer, le tombeau d'Abou Zénimèh, simple tertre. La route, doublant le cap, passe au pied du *Djébel Mourkhâh* (180 mèt. de hauteur), promontoire de roches calcaires, battu par la mer à marée haute. A certains endroits, le passage entre la montagne et la mer n'a que 4 à 10 mèt. de largeur. Après avoir doublé le Djébel Mourkhâh, on entre (2 h. 30) dans la plaine d'*El-Mourkhâh*, étendue désolée de sable et de cailloux, sans aucune végétation, ayant à dr. la mer, immobile comme un vaste miroir, et l'on se hâte de traverser cette plaine brûlante, heureux si les souffrances d'une chaleur torride ne sont pas aggravées par le Khamsîn. Cette plaine est sans doute le *désert de Sin* (Ex., XVI, 3).

On s'engage (3 h.) dans le *Seïh Baba*, prolongement du long *ouady Baba*, qui vient du N. E., et bientôt (45 m.) à dr., dans le *ouady Chellal*. La route s'élève dans une région montagneuse, de formation volcanique, aux aspects pittoresques. De petits bassins, s'étageant les uns au-dessus des autres, forment comme les degrés d'un immense escalier jusqu'à (1 h. 30 min.) un mur de rochers qui semble barrer le passage. C'est l'étroit défilé nommé *Naqb* ou *Nouqb el-Boudrah* (385 mèt. de hauteur). Il est aujourd'hui entièrement praticable aux chameaux de charge, grâce aux soins du major Macdonald. De tous côtés, on est environné de hardis sommets de grès et de granit, rouges et noirs, aux arêtes déchiquetées, formant un paysage étrange et de l'effet le plus grandiose. Un sentier tortueux descend le long du *ouady Naqb Boudrah*, — où l'œil se repose sur quelques bouquets d'acacia, — pour remonter à g. (1 h. 15 min.) le *ouady Sidrèh*.

Du ouady Sidrèh, on peut faire deux excursions intéressantes : celle du ouady Maghârah et celle de Sarbat el-Khadim.

1° Excursion du ouady Maghârah.

A 600 mèt. env. de son débouché dans le ouady Sidrèh, le ouady Maghârah se bifurque. La branche principale, le *ouady Djennèh*, est dirigée vers le S. E. La petite branche, le *ouady Igne*, vient du N. E. Elle se rétrécit bientôt en un ravin encaissé entre des rochers de grès. C'est dans ces rochers, à une hauteur de 40 à 80 mèt. au-dessus du niveau de la vallée, et distribuées sur une étendue de 200 à 300 mèt., que sont creusées les anciennes

Mines de turquoise de Maghârah. — *Histoire*. Maghârah (mine, souterrain), est un nom qui s'applique non-seulement à cet endroit particulier, mais à tout le district minier. Ces mines présentent un grand intérêt historique. Les stèles qui s'y trouvent nous ont donné les noms de divers Pharaons, avec la mention

de leurs expéditions et de leurs travaux en Arabie. M. Holland n'a pas compté sur les rochers avoisinant le ouady Maghârah moins de 32 inscriptions. Le premier roi égyptien, dont on ait des monuments dans la Péninsule, est Snéfrou, le dernier roi de la III[e] dynastie (*V.* vol. II, p. 70). Une stèle consacrée par ce prince, le montre écrasant les nomades du désert. Khéops ou Khoufou, le fondateur de la grande pyramide, a aussi sa stèle commémorative, près de l'entrée de la mine. D'autres stèles portent les noms de Sahoura, Kaka, Ranouser, Menkehor, Tatkera (Assa) (de la V[e] dynastie), Papi Merira et et Noferkara (VI[e] dynastie), Ousortésèn II et Aménemhât III (XII[e] dynastie). Les travaux, interrompus sous les Hycsos, furent repris au temps de la régente Hatshopou. Une stèle est consacrée au souvenir de Ramsès II. Après ce prince, il n'y a presque plus aucune trace de l'action des Pharaons. On ne peut pas cependant en conclure qu'à l'époque de l'Exode, l'exploitation des mines était abandonnée. Il y avait certainement encore dans ce district quelques postes fortifiés.

La divinité du lieu était Hathor, à qui l'on associe Hor-Soupti et Thoth.

La pierre extraite de la mine est nommée dans les inscriptions *mafkat.* On n'est pas d'accord sur la signification de ce mot. Selon Lepsius, il désignerait un minerai de cuivre plus ou moins pur, le malachite en particulier, ou le cuivre lui-même. Plusieurs inscriptions hiéroglyphiques du ouady Maghârah, dont le plus grand nombre est du temps d'Aménemhât III, nous montrent ce minerai transporté des mines en Égypte, sous la garde de soldats. Le métal était extrait et utilisé pour la confection de briques plates (Dümichen, *Histor. Inschr.*, t. XXXIV), de vases cités à côté de vases d'or et d'argent (Leps., *Denkm. Abt. III*, *p.* 115). Le minerai concassé fournissait pour la peinture les meilleures couleurs vertes. On l'employait aussi pour la coloration des verres. Il est donc permis de penser que le minerai de cuivre du ouady Maghârah et de quelques ouadys voisins était exploité sur une grande échelle et, dès les temps anciens, sous le nom de mafkah. Cette opinion du savant allemand, acceptée et soutenue par un grand nombre d'auteurs et, en particulier, par M. Georg Ebers (ouv. cité p. 539-542) a été généralement admise. Elle est cependant repoussée par M. Brugsch. D'après ce savant, dans les listes officielles des tributs, la pierre nommée mafkat serait toujours placée dans la série des pierres précieuses et non dans la série des métaux, et du temps des Grecs et des Romains, le mafek (altération du mot mafkat) est toujours cité comme une pierre précieuse. Pour lui le mot mafkat désigne non le cuivre ou un minerai de cuivre, mais la turquoise. (Brugsch, *Wanderung nach den Turkis-Minen*, etc., p. 79-82). M. Brugsch est à peu près seul de son opinion.

État actuel. — Nous empruntons à un savant naturaliste anglais, M. John Keast Lord, membre d'une expédition envoyée dans ce pays par le Khédive, la description des mines.

« A peine entrés dans la mine, dit-il, nous fûmes obligés de ramper sur nos mains et sur nos genoux, le toit se trouvant trop peu élevé pour nous permettre une autre position.... Tout en rampant, j'examinai le toit et m'aperçus qu'il était partout couvert de petites marques irrégulières, qui avaient évidemment été pratiquées avec la pointe de quelque instrument analogue à la pointerolle d'un mineur.... Nous dépassâmes plusieurs piliers qui avaient été ménagés dans la masse du rocher pour supporter le toit au-dessus des galeries de la mine.... De la galerie basse, mais large, dans laquelle nous avions été obligés de ramper, nous entrâmes dans un couloir étroit, qui n'admettait plus qu'une personne à la fois; nous nous trouvâmes enveloppés dans les plus noires ténèbres qu'il soit

possible d'imaginer. Je me traînai jusqu'à l'endroit où le couloir paraissait se terminer. En cherchant bien, je découvris sur le sol un trou juste assez grand pour que je pusse m'y introduire, en me tenant à plat ventre. Je réussis à y passer, et tombai lourdement dans une vaste salle. Je constatai que la salle avait été taillée dans la masse du rocher. D'après mon estimation approximative, elle avait 20 pieds de long, 14 de large et 5 de hauteur à partir de la surface des déblais qui couvraient le sol.... Cette chambre formait la limite extrême des travaux des mineurs. En examinant le mur et le toit, on découvrait aisément dans les joints à portée de la vue un scintillement de turquoises. » (*V.* John Keast Lord, *The peninsula of Sinaï*, p. 483 et suiv.).

En fouillant avec soin la couche de sable et de déblais qui couvrait le sol et en faisant tamiser avec soin les déblais des fouilles, M. John Keast Lord recueillit des éclats ou ciseaux de silex, des marteaux de pierre, des fragments de bois appartenant à des outils brisés, des morceaux de bâton arrondis de bois d'acacia. La découverte de ces outils, et la comparaison des marques d'outil visibles sur le mur et le toit avec les pointes émoussées des ciseaux de silex, suffisent à établir que les mines ont été taillées dans le roc avec des ciseaux de silex exclusivement.

On a trouvé également sur le sol de la mine une grande abondance de débris d'un coquillage bivalve, la moule d'eau douce, *spatha chaziana*, qui vit aujourd'hui dans le Nil. Comme ce coquillage ne peut avoir été apporté ici des bords du Nil, il faut admettre qu'il existait autrefois au ouady Djennèh, des bassins permanents d'eau douce, que des changements géologiques survenus depuis lors ont entièrement drainés.

Près du terrain des mines s'élève une haute colline circulaire, presque entièrement isolée des hauteurs qui l'environnent. Ses pentes abruptes se terminent en une pointe conique, qui, vue d'en bas, semble être tout à fait aiguë. On peut y arriver aujourd'hui par un sentier circulaire, construit par le major Macdonald. Là, sur une sorte de plateau en contre-bas du pic terminal, à environ 244 mèt. au-dessus du niveau de la vallée, se voient encore les restes de l'antique village des mineurs : masures basses, construites avec de grandes pierres non travaillées, simplement empilées les unes sur les autres, sans mortier et même sans argile pour les cimenter. On y a trouvé un grand nombre d'outils en silex, des morceaux de verre, quelques-uns d'une riche teinte bleue, des grains de collier de la même matière et d'autres, fabriqués avec des coquilles marines, frottées et percées. Sur le plateau sont épars un nombre immense de fragments de poterie. Deux chaussées partent du plateau et traversent la vallée dans la direction des mines. Elles formaient probablement un passage direct pour les mineurs.

A 25 min. env. de la maison ruinée du major Macdonald se trouve une source.

Les ouvriers employés aux pénibles travaux des mines du Sinaï devaient être principalement des condamnés ou des prisonniers de guerre. Un grand nombre appartenaient sans doute aux habitants de la péninsule elle-même, que les inscriptions désignent sous le nom de *Men* ou *Ment*. Mais toutes les nations vaincues par les Pharaons ont dû fournir leur contingent de mineurs. Une stèle, découverte par M. J. Keast Lord, représente des mineurs avec de longues barbes en pointe et de hauts bonnets pointus, de forme conique, et cette description convient assez à quelques-uns des anciens peuples de la Méditerranée et notamment aux Turshas (Étrusques). (*V.* Chabas, *Etudes sur l'antiquité historique*, p. 373.)

Tout près des mines, M. Palmer a trouvé un petit amas de scories et deux entailles dans la surface verticale d'un rocher, ayant évidemment

servi à donner au minerai fondu la forme de lingots.

Dans le petit ouady *Oumm Themaïm* qui débouche dans le ouady Sidr, M. Palmer et son compagnon de voyage, M. Wilson, ont découvert une caverne remarquable. C'est un vrai labyrinthe de passages étroits long d'environ 120 à 130 mètres, dans lesquels débouchent d'autres passages.

2° Excursion au Sarbat el-Khadîm.

Les hauteurs abruptes qui couvrent la tête du ouady Maghârah (7 à 8 heures) empêchent qu'on s'y rende de là directement. Il faut suivre, comme l'a fait M. Lepsius, le Seîh Sidrèh et le remonter pour gagner (2 heures) le débouché du ouady Sidrèh qui conduit à l'E, en contournant le *Djébel-Féra*, (1 h. 15 min.) dans le *ouady Oumm Adjraf*, (3 h.) dans le *ouady Khamîlèh*, (3 h.) dans le *ouady Souïg*, dans lequel débouche, (1 h. 15 min.) le *ouady Sarbat el-Khadîm*. Une ascension assez longue et assez difficile mène à la dernière terrasse sur laquelle s'élèvent les ruines.

Histoire. — Niebuhr, qui était venu étudier les inscriptions du ouady Mokatteb, fut conduit ici par son guide arabe, et, le premier des Européens, le 3 septembre 1762, il vit ces monuments remarquables. Ruppell, en 1817, les a décrits. Après lui, des voyageurs anglais, français et allemands qui les ont vus, les ont regardés à tort comme faisant partie d'une nécropole. Robinson et Lepsius en ont donné une bonne description, modifiée depuis et complétée par le capitaine Wilson et par M. Palmer.

Les inscriptions hiéroglyphiques sont analogues à celles de la route de Koçeïr et des autres carrières de l'Égypte et à celles du ouady Maghârah (*V.* ci-dessus). Elles établissent qu'il y avait au Sarbat el-Khadîm des mines exploitées, au moins à partir d'Aménemhât II. La plupart sont de la XIIe dynastie et, en particulier, du règne d'Aménemhât III (2600 av. J. C.). Elles renferment des détails intéressants, soit au point de vue historique, soit au point de vue du travail des mines. Quelques-unes donnent la date de l'ouverture de plusieurs carrières, rapportée au règne du Pharaon, les noms de gouverneurs du district, de surveillants des travaux, de surintendants de la chambre du trésor, de capitaines, de scribes, etc. L'une d'elles nous apprend que le produit des mines dépassait alors tout ce qu'elles avaient produit « depuis le temps de Snéfrou ». Une autre énumère les vivres, blé, bestiaux, oiseaux réunis par les soins d'un nommé Ousortésèn, gardien du temple. D'après une des plus intéressantes, d'une date inconnue, un surintendant des mines, nommé Harourou, après de grands efforts et avec l'aide de la déesse Hathor, découvrit un trésor. Ce fonctionnaire était accompagné de soldats. Après la XIIe dynastie, pendant la domination des Hycsos et les troubles qui l'accompagnèrent, l'exploitation des mines fut abandonnée. Elle fut reprise par la reine Hatshopou (Hatasou) et son frère Thoutmès III, en même temps que celle des mines du ouady Maghârah. La forme des stèles diffère de celles de la XIIe dynastie et elles sont moins riches en informations historiques. Sur l'une d'elles, le grand officier Tari est représenté adorant Hathor derrière le Pharaon Thoutmès III. Ce personnage avait accompagné le roi dans ses campagnes en Asie, et il avait remporté des mines une quantité considérable de turquoises et de cuivre. Une autre stèle, de la 26e année du règne de Thoutmès III, mentionne une campagne dans le pays et les offrandes faites à la déesse Hathor. Des stèles analogues appartiennent aux règnes de Thoutmès IV et d'Amenhotep III. La première stèle de la XIXe dynastie est de Séti Ier. Son fils et successeur Ramsès II, le Sésostris des Grecs (*V.* tome II, p. 72),

continua les travaux des mines, mentionnés dans deux stèles.

Des inscriptions trouvées par le major Macdonald, sur des fragments de poterie, des débris de vases employés à l'usage du temple, portent les noms d'Amenhotep III, de Ramsès II, de Ménephtah, de Ramsès III et de Ramsès IX. Les travaux des mines ont donc été poursuivis à Sarbat el-Khadim beaucoup plus longtemps qu'au ouady Maghârah.

État actuel. — La colline sur laquelle s'élèvent les monuments, haute d'environ 260 mètres, est formée d'un grès rouge découpé en falaises abruptes. Une ascension fatigante de trois quarts d'heure conduit à un plateau de roche sablonneuse, escarpé de toutes parts, excepté du côté de l'O. où la colline s'adosse au massif granitique, et coupé, dans toutes les directions, de profondes crevasses entre lesquelles se dressent des pics de grès, aux formes bizarres et fantastiques. C'est sur la crête O. que sont situées les ruines. Elles se composent des restes d'un temple, en partie excavé dans le rocher, et d'un grand nombre de stèles ou petites pyramides couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques, le tout entouré d'une étroite enceinte, mesurant 52 mètres de long sur 21 mètres de large.

Le **Temple** aurait été construit sous la XIIe dynastie, au moment où l'exploitation des mines du ouady Maghârah fut abandonnée. Il se compose, du reste, de deux parties différentes d'âge ou même, selon le capitaine Wilson, de deux temples différents. La partie la plus ancienne du monument est une petite chapelle creusée dans le roc, et dont le plafond est supporté par un seul pilier central, qui fait corps avec le rocher. Les parois étaient autrefois couvertes de hiéroglyphes et de peintures coloriées, dont quelques restes permettent d'apprécier le mérite. Une seconde chambre, sans aucune trace de hiéroglyphes et de peinture, s'ouvre à côté de la première, et, en avant de ces deux chambres, s'étend un *portique* ou pronaos, dont les murs étaient couverts de peintures. C'est dans ce portique que se trouvent les stèles mentionnées ci-dessous, quelques-unes debout, la plupart renversées et brisées. Elles sont couvertes d'inscriptions sur leurs quatre faces, comme les obélisques. Les colonnes du portique étaient à chapiteaux à tête d'Hathor, comme au temple de Dendérah (*V.* tome II, p. 501). Mais toute la construction n'est plus qu'une masse de ruines : chapiteaux, portes, linteaux, stèles brisées et dans un tel état de confusion qu'il est difficile de reconnaître le plan originel. Le spéos est du temps d'Aménemhât III. Le portique a été élevé par Thoutmès III. Une longue construction, divisée en chambres étroites, a été ajoutée au monument, soit par Thoutmès III, soit par les successeurs de ce prince. La déesse du temple était Hathor, dame de Mafkat, c'est-à-dire du pays du cuivre (*V.* ci-dessus).

D'autres stèles en grand nombre entourent le temple ou se dressent sur les monticules environnants. D'énormes monceaux de scories qui recouvrent le sol indiquent assez qu'en cet endroit étaient établis des *fourneaux* pour la fonte du minerai. La dernière expédition anglaise a retrouvé « de nombreuses traces d'immenses travaux de fonte de minerai exécutés par les Égyptiens ». Plusieurs *mines* ont été explorées dans le voisinage du temple. Elles étaient à moitié comblées par des dépôts de sable. Des traces de constructions s'y rencontrent. On y a recueilli des stèles hiéroglyphiques bien exécutées, quelques scarabées, des colliers brisés et des fragments de poterie. Il serait très-intéressant d'opérer des fouilles plus complètes dans ces immenses débris et, en général, de faire de nouvelles recherches dans le district minier.

Le minerai était apporté des vallées

voisines, et en particulier du ouady Nasb. Quelques morceaux de scories rapportés du Sarbat el-Khadîm par un voyageur anglais et soumis à l'analyse, ont donné 28 pour 100 de fer et de bioxyde de manganèse.

Nous devons ajouter que l'on trouve dans ce terrain des turquoises, comme au ouady Maghârah. Elles se décolorent rapidement à l'air.

Les anciennes mines du ouady Nasb, signalées par Ruppell, ont été explorées et décrites par M. Holland, attaché à la dernière expédition anglaise. Cette vallée était peut-être la principale station de mineurs.

Ouady Mokatteb. — Revenant au Seîh Sidrèh (*V.* ci-dessus), on traverse un assez grand plateau, pour entrer au S. (1 h.) dans le ouady Mokatteb (la Vallée écrite). C'est un large lit de torrent, peu profond, long de 9 à à 10 kil. et montant, par une pente douce, dans la direction S. E. Les collines qui le bordent sont formées de gneiss et de granit à l'E. et de calcaire à l'O. Leur base est couverte de blocs écroulés.

Le nom de ce ouady lui vient des *inscriptions* dites *sinaïtiques* qui tapissent ses rochers. On leur attribuait autrefois, à tort, une très-haute antiquité. Le moine Cosmas, le premier voyageur qui les ait décrites (environ 535 ans ap. J. C.), les regardait comme un témoignage du passage des Hébreux dans la péninsule. Pococke et Niebuhr essayèrent de les copier, mais sans grand succès. Aujourd'hui, un grand nombre d'entre elles ont été reproduites, notamment par Seetzen et Burckhardt, par de Laborde, par Brugsch (*Wanderung nach den Türkis-Minen und der Sinaï-Halbinsel*), par les savants de l'Exploration Found, etc.

Elles se trouvent du côté O. et abondent surtout à la partie inférieure de la vallée, sur les blocs de rocher qui ont roulé du Djébel Mokatteb. Elles ont été superficiellement et grossièrement taillées avec des couteaux ou même des outils de silex, dans la surface lisse du roche calcaire, parfois isolées, plus souvent réunies par groupes à côté les unes des autres ou les unes au-dessus des autres, particulièrement aux endroits où les parois de rocher pouvaient protéger le voyageur contre les ardeurs du soleil aux heures les plus chaudes de la journée. Elles sont en caractères nabatéens, grecs, coptes et arabes. Mais les plus nombreuses et les plus anciennes appartiennent au nabatéen, langue qui se rattache à l'arabe, bien qu'on y sente une certaine influence araméenne.

Elles sont souvent accompagnées de figures aussi imparfaites et aussi primitives que possible, représentant des hommes armés ou non armés, des chameaux, des chevaux avec ou sans cavalier, des vaisseaux, des bouquetins aux longues cornes, des antilopes poursuivies par des lévriers, des arbres, des croix et des étoiles à quatre rayons. On y remarque un prêtre tenant les bras levés dans la posture de l'adoration, des scènes de chasse, etc.

Elles se composent surtout de noms de particuliers auxquels sont mêlés quelques noms de divinités sabéennes, telles que Kharat, Al-Sohari, Yareâkh, Allat, qui désignent seulement le soleil et la lune. (*V.* un article de M. Philippe Berger dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*, tome Ier, 4e livraison, p. 497.) On y remarque des formules telles que celles-ci : « serviteur », « adorateur », « prêtre » du soleil, de la lune, de Baal.

Diverses circonstances, telles que le peu de soin avec lequel elles ont été gravées, leur agroupement sur les rochers le mieux abrités contre les rayons du soleil et à une petite hauteur, la nature des représentations, qui conviennent surtout à des gens en marche, ayant pour monture le chameau ou le cheval, ont amené M. Brugsch et d'autres explorateurs, tels que M. Georg Ebers, à y voir

l'œuvre de voyageurs qui, pendant la halte, s'amusaient à graver leurs noms sur les rochers. Leur accumulation inusitée dans le ouady Mokatteb prouve qu'il y avait dans le voisinage un lieu très-fréquenté par les populations nabatéennes, sans doute un lieu de pèlerinage, que l'on est fondé à placer sur le mont Serbâl. Après l'introduction du christianisme dans ces contrées où avait erré le peuple juif, le souvenir des grands faits accomplis par Moïse continua à y attirer un grand nombre de pèlerins coptes et grecs, qui, à l'imitation de leurs devanciers, inscrivirent leurs noms sur les rochers du ouady Mokatteb. La date de ces inscriptions paraît ainsi devoir être placée entre le II[e] siècle av. J. C. et le IV[e] siècle ap. J. C.

La route monte (3 h.) du ouady Mokatteb sur un petit plateau pierreux formé par le Djébel Mokatteb, pour redescendre (1 h. 30 min.) dans une vallée sauvage, assez large, formée par le **ouady Feïrân**, le plus grand des ouadys sinaïtiques, ayant sa direction génerale au S. E. Il s'infléchit en trois courbes générales autour des monts Nédiyèh, Djanzèh et Serbâl, sur une longueur de 18 à 20 kil. environ. Le sol sablonneux, inégal, couvert d'une grande quantité de petites pierres aux couleurs variées, se relève en collines basses, à l'aspect monotone et triste. Il n'offre qu'une maigre végétation, le plus souvent desséchée. Les premières collines de chaque versant sont de grès; mais bientôt apparaissent les roches primitives, gneiss, granit, avec des veines de porphyre.

A 1500 mèt. environ, en remontant la vallée, à g., à l'embouchure du ouady *Nisrin*, on a trouvé des tombeaux d'une date probablement fort reculée. Ils sont formés de grands cercles de pierres placés les uns à côté des autres. Au centre de chacun d'eux est le sarcophage consistant en quatre larges pierres, recouvertes d'une dalle. On y a trouvé des bracelets de cuivre, des perles de verre et des coquilles percées. Un peu plus loin, à quelque distance du lit du ouady, se trouve une source d'eau trouble, où M. Ébers pense qu'on pourrait placer l'*Alus* des Israélites (Nombres, XXXIII, 13).

A dr. s'ouvrent des gorges qui descendent du *Djébel Nédiyèh* et d'autres montagnes dont les cimes dominent au S. les rochers de la vallée. Le Serbâl lui-même, avec ses pics aigus, est visible par endroits. A mesure que l'on avance, le lit du ouady se resserre et le passage prend un aspect plus imposant. Les rochers se rapprochent sur certains points, formant d'étroits défilés. A 17 ou 18 kil. environ du ouady Mokatteb, les Arabes montrent un rocher de granit qui serait, d'après M. Palmer, le rocher d'où Moïse fit jaillir les eaux (Ex. XVII, 6). On le nomme *Hesy el-Khattatim*. Un peu plus loin, un autre rocher porte des inscriptions sinaïtiques. Au delà de ces gorges arides (4 h. 30), les yeux se reposent avec plaisir sur la petite oasis d'*El-Hosseiyèh*, contenant quelques palmiers et des jardins arrosés avec l'eau de puits profonds. Sur la dr. (2 kil.), débouche l'étroit *ouady Adjélèh* qui s'élève sur la base du Serbâl et renferme des inscriptions sinaïtiques. Bientôt (30 min.) on entre dans

L'Oasis de Feïrân. Le chemin serpente à travers les frais ombrages de véritables fourrés de tamarisques (*tamarix mannifera*, en arabe *tourfa*), et bientôt après, au milieu d'un grand bois de palmiers. D'énormes dépôts d'une terre jaunâtre, argileuse, qui s'appuient des deux côtés contre les parois gigantesques de la vallée, à une hauteur de 20 à 30 mèt., ont fait penser à M. Lepsius que ce bassin formait jadis un lac, dont les eaux, avant de s'être ouvert un passage, avaient formé ces immenses alluvions. Un ruisseau limpide coule à travers les buissons. On voit de

petites maisons, des champs cultivés et des troupeaux de moutons et de chèvres. On est au milieu d'une véritable oasis, la seule qui, dans toute la presqu'île, mérite véritablement ce nom.

Histoire. — Là s'élevait la ville de **Pharan** ou **Paran**, la seule qu'ait jamais possédée l'intérieur de la Péninsule. Paran était probablement une ville amalékite. Non loin de ce point, sans doute dans la partie stérile du ouady Feirân, fut livré le combat dans lequel Israël vainquit Amalek (Ex., XVII). Eusèbe de Césarée dit expressément que Réphidim est un lieu du désert où Josué combattit l'Amalékite, *dans le voisinage de Faran*. Makrisi, longtemps après, nomme encore cette place une ville amalékite. Le géographe Ptolémée (IIe s. ap. J. C.) cite le bourg de Pharan (Χώμη Φαράν). Le ouady devint, dès le IVe s. de l'ère chrétienne, le rendez-vous d'un grand nombre de moines qui se creusèrent des grottes dans les rochers. Ils formaient un véritable peuple d'ermites, soumis à un conseil d'anciens, qui jugeait les délits commis par les moines et prononçait contre eux la sentence d'excommunication. Ils se construisirent des églises et des cloîtres qui leur offraient un refuge contre les attaques des nomadess. L'importance de cette vallée cénobitique y fit établir, dès 324, un évêché, transformé en archevêché vers l'an 400. En 454, Macaire fut nommé évêque de Pharan. Au Ve s., les moines de Pharan s'adonnèrent à l'hérésie monophysite et monothélite et attirèrent sur eux le blâme et les menaces de plusieurs conciles. Après l'érection de la forteresse de Justinien dans le ouady Choa'ïb, ils abandonnèrent peu à peu le ouady Feïrân pour se retirer au pied du Djébel Mouça. La conquête de la Péninsule par les Arabes musulmans hâta ce mouvement d'émigration. Au XIe s., la dignité épiscopale ayant été attribuée au couvent du Sinaï, la ville de Feïrân déchut pour ne plus se relever.

État actuel. — Les ruines se trouvent surtout sur un rocher isolé, de plus de 30 mèt. de haut, nommé *El-Moharrad*, situé à la jonction du ouady Aleyat et du ouady Feïrân. Elles étaient entourées d'un mur et le *monastère*, placé au sommet, devait servir de citadelle. L'église était du côté N. du couvent, au pied du mamelon. A en juger par le grand nombre des chapiteaux, des fûts brisés et des autres débris, c'était un grand et bel édifice.

La ville s'étageait sur la pente opposée, au côté dr. de la vallée. Quelques habitations en pierre, qui existent encore aujourd'hui, faisaient sans doute partie de l'ancienne ville. Elles ont été habitées par les Arabes; mais elles sont à peu près abandonnées aujourd'hui et ne servent plus que de hangars et de resserres pour les récoltes. Des blocs taillés, des tronçons de colonnes, etc., que l'on peut reconnaître dans la maçonnerie des murailles, prouvent que cette ville, qui est celle des pèlerins des XIIe, XIIIe et XIVe s., s'était elle-même formée des débris d'une plus ancienne.

Au N. de la colline de el-Moharrad, s'élève, à 230 mèt. environ au-dessus du sol, le *Djébel Tâhoûnèh* (la montagne du moulin), que couronnent les ruines d'une église assez bien conservée. On y trouve aussi des ruines moins importantes, des tombes, et des grottes creusées dans les rochers environnants.

Les cultivateurs sédentaires sont de *Djébeliyèhs*, sur lesquels les Arabes nomades prélèvent un tribut en dattes.

Excursion au mont Serbâl (2047 mètres). — Cette excursion demande un jour entier. On ne doit pas l'entreprendre si l'on n'est très-bon marcheur et accoutumé aux courses de montagne. Le chemin, bien que ne présentant aucun danger sérieux, est, dans la partié supérieure de l'ascension, extrêmement abrupt. L'as-

cension, à partir du Feïrân, demande 5 h. On n'aura pas besoin de se charger d'eau au départ. On en trouvera en route.

L'aspect que présente le mont Serbâl est des plus frappants. C'est une longue base surmontée de cinq pics séparés par de profonds ravins, remplis de blocs de rochers éboulés. Burckhardt gravit le pic oriental, qu'il crut être le plus élevé. Dans l'opinion du docteur Rüppell, cette distinction appartient au pic occidental, dont il a déterminé la hauteur, par ses observations barométriques, à 2060 mèt. au-dessus du golfe de Suez.

L'ascension peut se faire par le *ouady er-Rimm*, qui débouche à l'E. du Serbâl. C'est la voie suivie par Burckhardt. On passe près des ruines d'un ancien cloître, près duquel (si le Serbâl est le Sinaï) aurait eu lieu le drame du massacre raconté par Nilos et dont les moines furent les victimes. On atteint, après une ascension pénible, et qu'on ne peut tenter sans un guide, le sommet oriental. Burckhardt y a trouvé un monceau de petites pierres d'environ deux pieds de haut, affectant la forme d'une croix, et un bloc de rocher avec quelques inscriptions, dont trois seulement ont été copiées par lui. Il y a aussi de petites cavernes juste assez grandes pour recevoir deux personnes.

La voie la plus courte et la plus suivie est celle du ouady Aleyat. On remonte à pied le ouady Aleyat, qui débouche dans le côté S. du ouady Feïrân et dont la tête est au pied même du Serbâl. Il est trop encombré de pierres et de rochers pour qu'on y conduise les chameaux. Les rochers de ce ouady sont couverts d'une quantité innombrable d'inscriptions sinaïtiques. On atteint (2 h. 1/2) la base même des pics du Serbâl (côté E.) au point où débouche le ravin Abou Hamâtah (la route du figuier sauvage), et l'on voit se dresser les parois de ce ravin étroit et élevé par lequel il faut monter. On trouve là une bonne source et l'on fait provision d'eau. C'est à partir de ce point que commence l'ascension proprement dite. « Il faut se hisser, souvent avec peine, de rochers en rochers. » (G. Bertrand.)

Le pic le plus élevé est un grand piton de granit. De là le regard embrasse toute la péninsule : à l'O., le golfe de Suez et les montagnes d'Égypte, au S. O., la plaine El-Qâ'a, le port de Tór, à l'E., le massif général du Sinaï, où l'on distingue surtout le Djébel Katharin et l'Oumm Chomer ; vers l'E. N. E., le vaste circuit du ouady ech-Cheïkh, et tous les ouadys, dans la direction du Djébel et-Tîh. Le sommet du N., qui est le plus bas, porte les restes d'un bâtiment d'une époque inconnue, construit en blocs de granit et portant trois inscriptions sinaïtiques.

Sur l'opinion qui veut voir dans le Serbâl le Sinaï de l'Écriture, *V.* p. 31.

A partir de El-Moharrad, on continue à suivre le ouady Feïrân, toujours encaissé entre de hautes montagnes de granit, et ombragé sur une longueur de 4 kil. au moins par de beaux massifs de palmiers. L'eau et les palmiers cessent alors et la seule verdure est celle des bosquets de tamarisques (*V.* ci-dessus). Cet arbuste se rencontre dans plusieurs des vallées de la péninsule, mais il abonde surtout dans les ouadys Feïrân et ech-Cheïkh. La piqûre d'un insecte (*coccus manniparus*), observé par Ehrenberg, détermine dans les branches du tarfah un suintement de gouttes brillantes qui tombent sur le sable où elles durcissent. Elles ressemblent à la gomme, ont un goût douceâtre et fondent au soleil. Les Arabes recueillent cette substance et la conservent en grandes quantités. Les moines en font aussi des provisions autant pour leur usage personnel que pour le service des pèlerins. Les Russes surtout en sont friands et l'achètent à un prix assez élevé. Recueillie au mois de juin et gardée dans des sacs en peau, elle peut se conserver un an et plus. Les Arabes la nomment *man*. Plusieurs voyageurs l'ont considérée comme la *manne* de l'Écriture.

Cette maigre végétation disparaît à son tour ; le paysage devient aride et désolé. Sur la gauche, débouche le *ouady el-Akhbar*, continuation du *ouady el-Akhdar*, dans lesquels on pourrait peut-être voir le *Khobar* et le *Khodar* du récit d'Ammonius, où furent égorgés les ermites fuyant devant le glaive des Sarrasins.

En face s'ouvre le *ouady Rattamèh*, à l'O. duquel se dresse une colline nommée par les Arabes *Djébel el-Mounâdjâh* (montagne de l'entretien sacré). Sur son sommet est un petit cercle de pierres, dans lequel les Arabes ont l'habitude de déposer de pauvres offrandes votives, en chantant en chœur : « O lieu du colloque de Moïse! Nous cherchons tes faveurs! Protége ton bon peuple et chaque année nous viendrons te visiter. » Ne pourrait-on pas identifier Rattamèh avec le *Gethramba* d'Ammonius, comme le Akhbar et le Akhdar avec le *Khobar* et le *Khodar* de son récit, et nous aurions alors sûrement dans le Djébel el-Mounâdjâh, si vénéré par les Arabes, le lieu traditionnel des entretiens de Moïse avec Dieu et dans le Djébel Serbâl, le Sinaï de Moïse.

Plus à l'E. (2 h.) les rochers se rapprochent au point de former un passage de dix pas de largeur seulement, le *El-Boueib* (la petite porte). Là finit le ouady Feirân, au point de jonction de deux ouadys, le ouady ech-Cheïkh et le ouady Solaf.

La route du ouady Solaf est la continuation directe de celle que nous avons indiquée jusqu'à présent. Celle qui suit le ouady ech-Cheïkh se dirige d'abord à l'E. N. E., pour s'infléchir plus loin à l'E., et redescendre droit au S. Elle rejoint la première au pied du Sinaï. Les Bédouins aiment mieux suivre la seconde, plus facile et plus aisée aux chameaux; mais il vaut mieux passer par la première, qui est beaucoup plus pittoresque.

Cette route du ouady ech-Cheïkh serait, d'après Robinson, celle par laquelle les Israélites sont arrivés au Sinaï. Si l'on cherchait dans cette direction **Réphidim** (*V.* ci-dessus), il conviendrait peut-être de le placer auprès du défilé étroit décrit par Burckhardt, à 5 heures du couvent, par lequel le ouady ech-Cheïkh pénètre dans le massif des montagnes sinaïtiques. Une objection à faire à cette hypothèse est que le ouady n'est nulle part privé d'eau. Quant au combat livré aux Israélites par les Amalékites (Exode, XVIII, 8-13), il n'est pas nécessaire de le placer dans une plaine.

Laissant à g. le ouady ech-Cheïkh on se dirige au S. E., puis au S., dans le **ouady Solaf**. Mme de Gasparin remarque qu'on pourrait placer Rephidim dans le ouady Solaf, la distance et le manque d'eau concordant assez bien avec le texte de l'*Exode*. A dr. débouche le ouady er-Rimm, qui rejoint plus loin le ouady Sidjiliyèh. Ces ouadys contournent le Djébel Serbâl qu'ils séparent du *Djébel Oumm Takhah* et du *Djébel Sidjiliyèh*. A l'embouchure du *ouady Oumm Takhah* (2 h.), on trouve une quantité de maisons antiques en pierres, nommées *nawâmîs*, pluriel de *nâmoûs* (moustique). Les Bédouins croient, en effet, que les Hébreux les ont construites pour se préserver de la piqûre des moustiques. Elles ont la forme d'une ellipse ou cercle irrégulier de 12 à 15 mèt. de circonférence, avec des murs de 40 à 50 cent. d'épaisseur. Aucun outil ne paraît avoir été employé dans la construction de ces maisons. En face de ces nawâmis, un peu au S. O., débouche le *ouady Adjaouèh*, continuation du *ouady Hebrân* (*V*. R. 3).

Le ouady Solaf court à l'E. pour revenir au S. E. et se diriger alors presque en droite ligne à l'E. N. E. et atteindre (4 h.) le *ouady Gharbèh*. Ici la route semble barrée par l'énorme mur de rochers de granit qui forme l'escarpement N. O. du massif central de la péninsule. On campe généralement au pied de ces montagnes, avant de s'engager (1 h.) dans le

Naqb el-Hawâ (le passage du Vent). C'est un ravin formé par des falaises verticales de granit rouge, hautes de 200 à 300 mèt. Les eaux de l'hiver y ont creusé un lit profond, en partie comblé par les rocs éboulés. La route, quoique difficile, est praticable pour les chameaux. Du sommet du col (2 h. 30 min.) (1502 mèt.), on aperçoit pour la première

fois la cime du Djébel Katharîn.

Après une courte descente dans l'étroit ouady Abou-Seïlèh, qui s'ouvre dans les montagnes de l'O., on remonte un peu dans la direction S. S. E., et l'on passe près d'une petite source de bonne eau. La vallée se découvre par degrés et bientôt (1 h.) l'on jouit d'un coup d'œil splendide sur plusieurs ouadys, entourés de tous côtés de belles montagnes de granit rouge. On a devant soi toute la plaine d'Er-Râhah, où Robinson, d'accord avec la tradition commune, place le grand campement des Israélites. Elle mesure en effet une largeur moyenne de 900 mèt. et 2300 mèt., de la base du Safsâfèh au point de partage des eaux, ce qui équivaut à un carré de plus de 1500 mèt. de côté, auquel on peut ajouter toute l'entrée du ouady ech-Cheïkh et l'élargissement qui se trouve au S. O., au débouché du ouady el-Ledja. De là, le Safsâfèh est visible; il s'élève de 4 à 500 mèt. au-dessus de la plaine. C'est surtout du point où l'on est arrivé qu'on peut juger de son aspect majestueux et étudier toute la topographie du massif. A l'E. on voit le Djébel ed-Deïr, au delà de l'entrée du ouady Cho'aïb, et, à la dr. du Sinaï, au fond du ouady el-Ledja, le Djébel Katharîn. Vers l'O. se dressent successivement le Djébel Homr, au-dessus du ouady el-Ledja, puis, en revenant vers le N., le Djébel el-Ghabchèh, le Djébel Soulsoul Zeït, et le Djébel es-Serou. Tout à fait au N. du Sinaï est le vaste plateau du Djébel el-Foureia, qui sépare la plaine d'Er-Râhah du ouady ech-Cheïkh.

L'aspect du paysage grandiose et solennel que l'on a sous les yeux, non moins que les souvenirs bibliques qui s'attachent à ces lieux, ont laissé chez tous les voyageurs qui ont décrit cette région l'impression la plus profonde.

Après avoir donné quelques instants à la contemplation de ce magnifique amphithéâtre, on descend dans la plaine de Râhah, et l'ayant traversée, on arrive (3/4 h.) à la base du Safsâfèh. Laissant à g. le ouady ech-Cheïkh, on entre dans le ouady ed-Deïr, ou *ouady Cho'aïb*, prolongement de la plaine de Râhah, et l'on parvient (15 min.) sous les murs du *couvent de Sainte-Catherine*.

En récapitulant les heures de marche directe, depuis le point de jonction du ouady Tayyibèh, du ouady Homr et du ouady Chébeïkèh (sans y comprendre la double excursion du ouady Maghârah et du Sarbat el-Khadîm), on trouve un total de 31 à 32 heures. La route d'*en haut* que nous avons indiquée ci-dessus, celle qu'ont suivie Smith et Robinson, est plus longue de 5 à 6 h. Voici le relevé de cette dernière route, d'après une note que nous devons à l'obligeance de M. Georges Hachette :

Du point de jonction du ouady Homr et du ouady Chébeïkèh à la tête du ouady Homr, 7 h. 25 min.; — ouady Bédah, 1 h.; — Seïh en-Nabs, 1 h. 45 min.; — Sârabit (Sarbat) el-Khadîm, 3 h. 30 min.; — ouady es-Seïh, 3 h. 20 min.; — ouady Bark (ou Bârak), 10 min., — ouady el-Lebouèh, 3 h. 40 min., — ouady Bérâh, 2 h. 35 min., — débouché dans le ouady el-Akhdar, 2 h. 20 min.; — ouady ech-Cheïkh, 1 h. 10 min.; — ouady Solaf, 4 h.; — commencement de la passe du Naqb Hawâ, 1 h.; — fin de la passe, 2 h. 15 min.; — couvent, 2 h. — Total, 36 h. 10 minutes.

ROUTE 2.

LES LIEUX SAINTS.

1° Couvent de Sainte-Catherine.

Le voyageur aura dû se munir, au Caire ou à Jérusalem, d'une lettre d'introduction pour le supérieur du Sinaï. Pour se mieux assurer contre toute intrusion hostile, les moines ont fait murer depuis longtemps la grande porte du couvent. Les étrangers n'y avaient autrefois accès que par une ouverture élevée d'une dizaine de mètres au-dessus du sol, où l'on était hissé au moyen d'une corde et de poulies. Mais aujourd'hui la lettre seule est hissée par une corde jusqu'à la fenêtre du couvent, et, 10 min. après, la porte s'ouvre. La réception est

d'ailleurs des plus hospitalières, d'autant plus hospitalière que les visites des Européens sont une branche assez importante des revenus du couvent.

L'entrée actuelle s'ouvre par une porte basse pratiquée dans un des arcs-boutants de la face N. du couvent; l'ancienne entrée était un peu plus à dr., au centre de la face N.

Le couvent est situé dans une vallée étroite comprise entre les monts Safsâfeh et Djébel Mouça à l'O., et le Djébel ed-Deïr à l'E L'édifice repose sur la pente même de la montagne, et on y voit flotter la double bannière de l'Agneau et de la Croix. L'ensemble des bâtiments forme un carré irrégulier, de 235 pieds de long sur 209 de large, le tout enclos d'une haute muraille en blocs de granit, fortifiée de petites tours sur plusieurs points. Une portion de la muraille fut rebâtie par ordre du général Kléber lors de l'expédition française en Egypte, et les moines en gardent un bon souvenir, qui se reporte sur la nation française tout entière.

L'espace renfermé dans l'intérieur des murs est partagé par diverses constructions en un grand nombre de petites cours, véritable labyrinthe de passages étroits et tortueux qui montent et descendent dans toutes les directions. Quelques-unes de ces cours sont ornées de cyprès ou de quelque autre arbre, avec des fleurs et divers arbustes. Beaucoup de murs sont en outre couverts de vignes grimpantes. Rien n'est régulier, mais tout est propre; tout aussi porte le cachet d'une grande antiquité. Les chambres où sont reçus les hôtes sont petites, mais assez propres. Le plancher est couvert de tapis qui portent les marques du temps; un divan qui règne sur trois côtés de la pièce principale sert de siége pendant le jour et de lit pendant la nuit. Dans la cour, près de la chambre des étrangers, il y a un grand puits; mais l'eau que l'on boit est puisée à la fontaine de Moïse, près de l'église. L'eau de cette source est pure et bonne.

Le **jardin** prolonge le couvent du côté du N. et descend à quelque distance vers la vallée. Il est, comme les bâtiments, enclos de hautes murailles. Le jardin, comme le couvent, occupe la pente de la montagne, et a été disposé en terrasses plantées d'arbres à fruits, en très-grand nombre et de toute espèce. On voit là de magnifiques amandiers, des abricotiers, des pommiers, des poiriers, des grenadiers, des figuiers, des cognassiers, des mûriers, des oliviers, des vignes, et toutes sortes d'arbustes, le tout donnant des fruits excellents. Sous ce beau climat, la végétation n'a besoin, pour prendre de magnifiques proportions, que de ne pas manquer d'eau. On voit néanmoins peu de légumes.

La **grande église** ou **église de la Transfiguration**[1], orgueil du couvent, construction massive et solide, qui, depuis le temps de Justinien, a reçu beaucoup d'additions, est une basilique à trois nefs séparées par deux rangées de colonnes de granit, précédée d'un narthex (vestibule) et terminée par une abside en forme de demi-cercle. Des murs solides, percés de fenêtres, reposent, au moyen d'arcades, sur les six fortes colonnes de la nef et supportent la charpente plate du toit. Les colonnes, recouvertes de stuc, ont été peintes en vert et ornées de nombreuses figures multicolores sur fond doré, et sans valeur artistique. Une chaire en marbre, des stalles en bois médiocrement sculptées, le siége de l'évêque, offrent peu d'intérêt. Signalons un tableau assez curieux, près du siége de l'évêque : Moïse et sainte Catherine tiennent une toile sur laquelle est représenté le couvent, tel qu'il était au siècle dernier. Une inscription mentionne la fondation du couvent par Justinien, en 527. Une

1. Une description, aussi exacte que complète, en a été publiée par M. Georg. Ebers (*Durch Gosen zum Sinai*, p. 268-285).

tribune occupe la largeur de la nef. Le parvis est formé de compartiments de marbres de diverses couleurs, et d'un bon effet, quoique de date relativement moderne. De riches tapis complètent la décoration de la nef. — Les nefs latérales, beaucoup plus basses que la nef centrale, reçoivent la lumière par cinq fenêtres byzantines. L'*iconostase* en bois, richement sculpté et chargé d'ornements dorés sur fond rouge clair, est couvert d'images grandes et petites, d'origine moscovite. Une petite porte, à dr., s'ouvre de la nef dans l'abside demi-circulaire, qui forme la partie la plus belle de l'édifice. Les peintures en mosaïques sur fond doré sont un des meilleurs échantillons de ce genre d'ornementation dont les modèles achevés se voient à Sainte-Sophie de Constantinople, et à Saint-Marc de Venise. Le tableau principal est celui de la *Transfiguration*, représentant le Christ avec Moïse à g., Élie à dr., et les trois apôtres au-dessous. Tout autour, dans des médaillons ovales ou circulaires, sont représentés trente saints personnages, apôtres et prophètes, parmi lesquels on remarque le *ὁ ἅγιος ἡγουμενος*, le *saint chef* (du couvent), placé entre la série des apôtres et celle des prophètes. Les noms sont écrits en grec, près du portrait de chacun d'eux. Sous le tableau, se lit l'inscription suivante :

Ἐν ὀνόματι Πατρὸς καὶ Υἱοῦ καὶ Ἁγίου Πνεύματος γέγονεν τὸ πάνεργον τοῦτο ὑπὲρ σωτηρίας τῶν καρποφορησάντων ἐπὶ Λογγινου τοῦ ὁσιωτατου πρεσβυτέρου και ἡγουμένου, ce qui montre que le tableau a été fait sous le prêtre et supérieur *Longin*, pour le salut de ceux qui, par leurs dons, ont contribué à l'achèvement de l'ouvrage. Au-dessus de l'abside, à dr., Moïse est représenté à genoux devant le buisson ardent. A g., le même personnage se tient debout, avec les tables de la loi dans la main. Entre ces portraits et l'arc de l'abside, sont deux portraits-médaillons, qui représenteraient, selon les moines, l'empereur Justinien et sa femme Théodora.

Une sorte de petit sarcophage, en marbre, recouvert de tapis brodés, renferme les os de sainte Catherine[1], patronne du monastère. Au-dessous de ce petit mausolée, les moines montrent avec une grande satisfaction un sarcophage d'argent, don de l'empereur de Russie. On y voit le portrait de sainte Catherine, visage et mains, orné de pierres précieuses, dans le style russe.

Un autre monument, beaucoup plus précieux, dédié à la sainte, se trouve derrière et dessous le chœur, dans une petite chapelle en partie recouverte de faïence. C'est la *chapelle du buisson ardent*, où Dieu se manifesta à Moïse (Ex., III, 5). Ce lieu est regardé comme le plus saint de toute la péninsule. Tous ceux qui en approchent, doivent, à l'exemple de Moïse, ôter leur chaussure. Il est recouvert en argent, et toute la chapelle est décorée de riches tapis.

Au-dessous de ce sanctuaire, dans l'axe de l'abside, une petite niche ornée d'images forme la partie la plus orientale du temple et rappelle les naos des temples égyptiens. Une fois par an, elle est éclairée par les rayons du soleil se glissant à travers une fissure du rocher.

Tout près de là, les moines montrent le puits où Moïse puisait de l'eau pour abreuver les troupeaux de Jéthro.

1. Sainte Catherine paraît avoir été une Alexandrine qui, pour se soustraire aux poursuites de Maximin, se réfugia avec ses compagnes dans le désert du Sinaï. (*V.* Georg. Ébers, ouv. cité, p. 279-281). Revenue à Alexandrie où elle soutint victorieusement les doctrines chrétiennes contre les philosophes de cette ville, elle y souffrit enfin le martyre. Après l'exécution, les anges prirent le corps de la sainte et le portèrent sur le mont Sinaï, où les moines l'auraient retrouvé 500 ans après.

Les *chapelles* qui entourent la basilique, ne contiennent rien de remarquable. Chacune d'elles est consacrée à un évangéliste, à un saint ou à un martyr : sainte Anne, les saints martys du Sinaï, Jacob, Constantia et Helena, Demetrius et Sergius. Au côté dr. sont les chapelles de Simon Stylite, de Cosmas et de Damien ; à g., celles de sainte Anne, etc. D'autres chapelles se trouvent dans diverses parties du couvent. Quelques-unes appartenaient anciennement aux Latins, d'autres aux Syriens, aux Arméniens et aux Coptes. Toutes sont actuellement entre les mains des Grecs.

Il y a aussi, à proximité de l'église, une ancienne mosquée mahométane assez grande pour contenir 200 personnes. C'est un curieux témoignage de la tolérance ou de la politique des anciens moines. Aujourd'hui très-peu de pèlerins musulmans visitent le couvent.

Les différentes parties de l'édifice communiquent entre elles par une multitude de corridors obscurs et sinueux. Les cellules des moines sont disséminées dans ces corridors. Elles sont petites et très-simples ; l'ameublement, si on peut le nommer ainsi, est réduit au plus strict nécessaire. Une natte étendue sur un côté du plancher un peu élevé, en guise de divan, une couverture, peut-être une chaise : c'est tout. Pas de table. On voit çà et là des espèces d'ateliers en plein air, avec des outils grossiers plus vieux que ceux qui s'en servent.

La **bibliothèque** est dans une autre partie des bâtiments, au voisinage d'une chapelle dédiée à saint Jean. C'est une pièce garnie d'armoires, qui ne s'ouvrent pas souvent. La plupart des livres imprimés sont en grec et de très-vieille date. Un bibliophile trouverait là bon nombre d'*incunabula*, mais très-peu de livres modernes. Le tout peut s'élever à 1500 volumes. Les manuscrits étaient au nombre d'environ 500, mais les plus importants d'entre eux ont été transportés en Russie par les soins de M. Tischendorff. La plupart sont en caractères grecs, quelques-uns en caractères arabes, syriens et éthiopiens. Ni M. Brugsch ni M. Georg. Ébers n'y ont trouvé de manuscrits coptes. Peut-être les ouvrages écrits en cette langue ont-ils été transportés au couvent du Caire. Peut-être aussi, à cause de leurs tendances monophysites, ont-ils été détruits. Burckhardt, qui examina la bibliothèque, n'y trouva rien de grande valeur. Mais, plus heureux que Burckhardt, Tischendorff y a découvert le fameux manuscrit de la Bible qui porte le nom de *Codex Sinaïticus*, dont l'importance est au moins égale à celle du Codex Vaticanus. Écrit au IVe siècle, il contient le N. T. en entier, les principaux livres de l'A. T., une partie du « Pasteur d'Hermas » et la « Lettre de Barnabas ». Les moines, d'ailleurs fort étrangers aux richesses de leur propre littérature, montrent, entre autres manuscrits remarquables : un manuscrit des évangélistes, écrit en lettres d'or, sur parchemin blanc, enrichi de miniatures représentant Jésus, Marie, les quatre Évangélistes et Pierre et remontant à Théodose III ; une copie des Psaumes, écrite par une femme, peut-être sainte Thecla. Les caractères en sont si petits qu'ils ne peuvent être déchiffrés qu'à l'aide d'un microscope.

Une des parties les plus singulières de cette retraite cénobitique, c'est la *chambre des morts*. L'endroit est au milieu du jardin. Nous laissons parler M. Robinson : « C'est un pavillon à demi souterrain, composé de deux pièces, ou plutôt de deux cryptes ; l'une contient les ossements des prêtres, l'autre ceux des frères lais. Le corps des morts est d'abord déposé pendant deux ou trois ans sur une grille en fer, dans un autre caveau. Puis le squelette est désarticulé et transporté dans l'une des deux

premières cryptes. Les ossements y sont entassés en piles régulières, les tibias, les bras, les côtes, les crânes, etc., chacun dans une pile distincte. Les squelettes des archevêques sont les seuls que l'on garde à part et entiers, recouverts de leurs vêtements pontificaux, dans des espèces de coffres de momies. »

L'archevêque du Sinaï est élu par les moines réunis en conclave. Sa résidence nominale est le couvent, mais sa résidence effective est presque toujours le Caire. C'est un des quatre archevêques indépendants de l'Église grecque. Les trois autres sont ceux de Chypre, de Moscou et d'Okhrida. Son autorité, dans le couvent, est représentée par le supérieur.

Les revenus de la communauté proviennent principalement des fermes (μετοίκια) que le couvent possède en différents lieux, dans les îles de Chypre et de Crète, et ailleurs. Les approvisionnements du couvent arrivent par le Caire et par le fort de Tôr. Le nombre actuel des moines est réduit à une vingtaine, tous Grecs.

Terminons par une indication purement géographique. Le couvent, d'après les observations du docteur Rüppell (1826) est par 28° 32′ 55″ de lat. N., et 31° 37′ 54″ de long. E. du méridien de Paris. Son altitude au-dessus du niveau de la mer est de 4725 pieds (1535 mèt.), d'après les observations barométriques de Schubert et de 5115, d'après celles de Russegger (1661 mèt.). On voit par cette divergence combien les observations d'altitude, même les plus attentives, comportent encore d'incertitude quand elles ne sont pas faites dans des conditions rigoureusement favorables.

2° Les Montagnes Saintes[1].

(Excursion de 6 à 7 h.).

Djébel Mouça (la montagne de Moïse) (2243 mèt.).— Cette montagne, que les moines regardent comme le *Sinaï* des Livres saints (*V.* p. 31), est au S. du couvent. On sort ordinairement du couvent par une porte basse, qui s'ouvre dans le mur ouest. Le chemin suit la paroi O. de l'étroit ouady Cho'aïb. Il est garni par places de grosses pierres en formes de degrés qui rendent l'ascension aisée. On atteint d'abord (25 min.) une source fraîche, nommée Ma'yan el-Djébel ou Ma'yan Mouça, entourée d'une bordure de fougères. Moïse aurait abreuvé là les troupeaux de Jéthro, son beau-père, que les Arabes nomment Cho'aïb (Ex., II, 16). Plus loin (15 min.) est une *chapelle* grossière de la Vierge, à laquelle se rattache une légende assez singulière. Les moines, chassés du couvent par les insectes qui les dévoraient, se rendaient en procession aux Saints Lieux, qu'ils se disposaient à quitter pour toujours. En cet endroit, la Vierge leur apparut et leur promit de les délivrer de la terrible engeance. Le couvent, complétement purifié, verrait affluer dans ses murs les pèlerins. Effectivement, les moines trouvèrent à leur retour leurs cellules débarrassées des insectes, qui, disent-ils, n'y sont plus revenus. Mais sur ce dernier point

1. Le nom de Sinaï est ordinairement employé pour désigner l'ensemble du massif, et celui d'Horeb pour désigner le pic où la Loi fut donnée. Robinson (t. Ier, p. 177) pense que le nom d'Horeb devrait être plutôt le nom générique, car il est le seul employé dans l'Exode, quand les Hébreux sont encore loin de la montagne; tandis que le nom de Sinaï apparaît à partir de Réphidim et pendant tout le temps qu'ils sont campés au pied de la montagne.

Les moines du couvent ont le monopole de fournir des guides aux voyageurs suivant un tarif *ad hoc* (7 piastres par guide). Robinson a consacré deux jours à ces ascensions. Le premier jour on gravit le Djébel Mouça et l'Horeb, et l'on couche au couvent d'El-Arbaïn, où il faut envoyer d'avance des provisions et des matelas; le second jour, on monte le Djébel Katharîn.

l'incrédulité des voyageurs reste entière.

Le sentier incline alors à l'O. et conduit, par une pente assez roide, à (10 min.) un portail, bientôt suivi (8 min.) d'un autre, qui conduit sur une petite plate-forme d'où l'on voit le sommet du Djébel Mouça ; on trouve là (10 min.) une source avec un cyprès, près de laquelle on fait halte. C'est à ce point que se séparent les sentiers qui mènent au N. N. O. sur l'Horeb, à l'O. au couvent d'El-Arbaïn, et au S. au Djébel Mouça. C'est dans cette dernière direction que l'on trouve la *chapelle* double consacrée à *Élie* et à *Élisée*. Un trou, près de l'*autel* d'Élie, est montré comme la caverne où se réfugia ce prophète (I Rois, XIX, 8, 9). Ce point est déjà à 467 mèt. au-dessus du couvent. A partir de cet endroit, la montée devient plus rude, sans être encore difficile. Dans les endroits les plus roides on a disposé des espèces de degrés au moyen de pierres rapportées. Depuis la chapelle d'Élie, la montée demande 35 à 40 min. jusqu'au sommet. C'est un petit plateau de 25 à 30 mèt. de diamètre. A l'une des extrémités sont les ruines d'une ancienne chapelle, et du côté opposé, celles d'une petite mosquée. On voit tracées sur les rochers nombre d'inscriptions, en arabe, en grec et en arménien : c'est l'Album des pèlerins. Il n'y a pas trace, nous l'avons déjà dit, d'inscriptions sinaïtiques, et celles que l'on trouve sur les rochers voisins sont fort clair-semées. Là n'était pas le Sinaï des pèlerins des premiers siècles (*V.* sur ce sujet, ci-dessous).

Le sommet du Djébel Mouça serait élevé de 2248 mèt. au-dessus du niveau de la mer (plus de 692 mèt. au-dessus du couvent), d'après les observations du docteur Rüppell, de 2243 mèt. d'après les dernières mesures anglaises. Cependant la vue que l'on embrasse de ce point est plus bornée et beaucoup moins imposante que de plusieurs autres sommités du groupe, particulièrement du Djébel Katharîn, ou pic Sainte-Catherine, qui se dresse à peu de distance vers l'O. S. O., et qu'il faut se garder de confondre avec la montagne à laquelle s'adosse le couvent. Le Djébel Katharîn et le Djébel Tiniah arrêtent le regard à l'O. On ne voit ni le golfe de Suez, ni le Serbâl, ni l'Oumm Chomer au S.O., mais la vue s'étend assez loin au S. E. sur le golfe d'Akabah jusqu'à l'île de Tirân. Au N. on voit à peine un dixième de la plaine d'er-Râhah et du ouady ech-Cheïkh.

Une autre sommité qui appartient au massif même du Djébel Mouça et qui s'étend au N. N. O. un peu au delà du couvent, est désignée par les religieux sous le nom d'**Horeb** (en arabe *Djébe les-Safsâfèh*). Pour s'y rendre, on redescend d'abord (1 h.) à la chapelle d'Élie, et à la fontaine du cyprès, puis on se dirige au N. N. O. par un sentier raboteux, qui conduit (15 min.) à la *chapelle de Saint-Jean-Baptiste*, près de laquelle on remarque une citerne et quelques ermitages abandonnés, puis à (30 min.) un bassin circulaire avec une chapelle dédiée à la *Vierge de la ceinture*, et que le pic du Safsâfèh domine de près de 200 mèt.

L'ascension complète de celui-ci est assez difficile. Il faut faire un long circuit vers le N., mais on y découvre parfaitement la plaine d'er-Râhah et le ouady ech-Cheïkh. Selon Robinson (*Bib., Res.*, t. Ier, p. 158), cette montagne est celle qui répond le mieux au Sinaï de l'Exode (XIX, 9-25). La plaine de Râhah, dans laquelle auraient campé les Israélites, a, d'après les mesures du capitaine Palmer, une étendue de 2 300 000 de mètres carrés environ. Un tel espace est bien suffisant pour le campement d'une nombreuse tribu. On peut, du Safsâfèh, descendre directement sur la plaine d'er-Râhah : « Il n'y a pas l'apparence du danger, il n'y a que

de la fatigue, » dit une femme, Madame de Gasparin (t. III, p. 79).

Identification du Sinaï. — La tradition commune, qui place au groupe Djébel Mouça la montagne célèbre où la Loi fut donnée au peuple, a été adoptée par des savants de premier ordre qui ont visité les Lieux saints. Elle compte parmi ses défenseurs des hommes tels que Robinson, Tischendorff, Palmer et nombre d'auteurs à leur suite. L'opinion contraire, qui place le Sinaï de Moïse au Serbâl, a été défendue par Lepsius et, plus récemment, par Georg. Ébers (*Durch Gosen zum Sinaï*, p. 380-426), à l'aide de sérieux arguments que nous croyons utile de placer brièvement sous les yeux du lecteur.

La Bible mentionne en plusieurs passages soit Horeb, soit Sinaï, comme étant la montagne où Dieu fit alliance avec le peuple juif, par l'intermédiaire de Moïse. C'est sur un rocher de Horeb que l'Éternel se tenait devant Moïse, près de Réphidim (Ex., XVII, 6). C'est à Horeb que Moïse plaça dans l'arche les deux tables de pierre (Rois, VIII, 9). Horeb est appelé la *montagne de Dieu* (Rois, XIX, 8). C'est à Horeb que les Israélites firent le Veau d'or (Psaume CVI, 19). Dans un grand nombre d'autres passages, cette même montagne de l'Alliance étant désignée sous le nom de montagne de Sinaï, il est impossible de ne pas reconnaître en Horeb et en Sinaï deux noms différents de la même montagne. On peut conjecturer que le nom de Sinaï désigne d'une manière générale le groupe des montagnes sinaïtiques, tandis que celui de Horeb s'applique particulièrement à la montagne de la Loi, et cette conjecture est fortifiée par cette assertion de Ludolf de Suthem, que le Sinaï perd du côté du N., vers l'Égypte, son nom de Sinaï, pour prendre celui de Horeb.

Une faible distance séparait le mont Horeb de Réphidim, où se livra la bataille entre les Israélites et les Amalékites (Ex., XVII), puisque le rocher de Horeb, d'où Moïse fit jaillir les eaux, se trouvait à Réphidim (Ex., XVII, 6). Eusèbe de Césaree (270 ap. J. C.) dit expressément que Réphidim est un lieu du désert, près du mont Horeb. C'est là, ajoute-t-il, que Josué combattit l'Amalékite, dans le voisinage de Pharan. Or, Pharan étant généralement regardé comme la ville dont les ruines se voient encore aujourd'hui dans le ouady Feirân, au pied du Serbâl, le mont Horeb ne peut être que le Serbâl.

Le premier campement des Israélites après Réphidim se trouve dans le désert du Sinaï. Comment admettre que le peuple ait pu d'une seule traite franchir la distance qui sépare le ouady Feïrân du Sinaï actuel, lorsque ce chemin demande à une caravane ordinaire deux jours de marche? Sans doute, l'étape est courte entre Réphidim et le désert du Sinaï (supposé être au pied du Serbâl); mais c'était moins une étape que la dernière marche à faire pour entrer dans la vallée fertile des Amalékites, après la victoire. Nous savons de plus, que la durée du campement des Israélites dans le désert du Sinaï fut de presque un an, du troisième mois de la première année au premier mois de la seconde année. Pendant ce laps de temps assez long, les Israélites ne se plaignent ni du manque de vivre, ni du manque d'eau. Comment l'unique source du ouady Cho'aïb aurait-elle suffi pour une tribu aussi nombreuse, emmenant avec elle ses troupeaux? (Ex., XXXIV, 3.) Une telle hypothèse est bien invraisemblable. Le ouady Feïrân, au contraire, avec le ruisseau qui l'arrose, est le seul de la Péninsule sinaïtique qui réponde aux nécessités d'un campement aussi prolongé.

L'aspect des lieux plaide à son tour en faveur du Serbâl. Bien qu'inférieur en hauteur au Djébel Mouça ou au Djébel Katharin, le Serbâl, avec ses cinq pics aigus, s'élève beaucoup plus haut que celui-ci au-dessus du niveau de la vallée. Il apparaît au milieu des montagnes voisines comme un massif isolé, dominant de haut tout ce qui l'entoure et revêtu d'un caractère particulier de majesté, dont l'effet a été vivement ressenti par la plupart des voyageurs. Une fois qu'on l'a vu, il est impossible de le confondre avec une autre montagne. Il répond merveilleusement à l'idée d'une *montagne de Dieu*, d'un *trône de Dieu*.

Pendant toute la période juive, une profonde obscurité enveloppe l'histoire de la Péninsule. Mais les inscriptions du ouady Mokatteb, du ouady Aleyat et d'autres ouadys qui creusent les flancs du Serbâl, celles que l'on a trouvées jusque sur ses pics, prouvent que cette montagne a été un but de pèlerinage, aussi bien pour les chrétiens que pour les païens. Dès le IIIe s. de l'ère chrétienne, les moines affluèrent dans le ouady Feïrân et dans les gorges du Serbâl, ainsi

que le démontrent les débris de maisons et les nombreuses cavernes creusées dans les rochers. Toute cette vallée devint un des ermitages les plus peuplés du christianisme primitif. Un évêché, créé dès l'an 324 à Pharan, fut transformé en archevêché dès l'an 400. Les moines, désireux de se retirer à l'ombre des sanctuaires vénérés, auraient-ils établi là leur demeure, si le souvenir de Moïse eût été attaché, non à cette montagne, mais au Djébel Mouça d'aujourd'hui ? Dès le ve s., des cloîtres s'élevèrent sur le mont Sinaï, et ce sont sans doute ceux dont on retrouve les restes, soit sur la colline d'El-Moharrad, soit dans le ouady Rimm. Et cependant, d'après Procope, au moment où l'empereur Justinien construisit sa citadelle au pied du Djébel Mouça (considéré comme le Sinaï), aucun cloître n'existait sur cette dernière montagne, ce qui prouve qu'on se trompait à Constantinople, peut-être intentionnellement, comme nous le verrons tout à l'heure, sur la véritable position du Sinaï. Enfin, le moine Cosmas, qui voyageait vers l'an 570, dit positivement que le mont Horeb, *qui est le Sinaï*, n'est éloigné de Pharan que de 6000 pas. Cette identification est admise par Eusèbe et par S. Jérôme.

Cependant, après l'érection du château fort construit par Justinien, la tradition change et le Djébel Mouça devient le Sinaï de la Bible. Ce déplacement de la tradition peut s'expliquer par deux raisons principales. Les moines de Pharan s'étant livrés à l'hérésie monophysite, perdirent peu à peu la réputation dont ils jouissaient. De plus, mal vus et souvent pillés par les Bédouins gagnés à l'islamisme, ils cherchèrent un refuge dans la forteresse de l'ouady Cho'aïb. Les cellules et les cloîtres du ouady Feïrân furent abandonnés et les traditions relatives au Sinaï passèrent avec les moines du mont Serbâl au Djébel Mouça actuel.

On pourrait objecter à cette hypothèse que les Arabes ont eux-mêmes adopté les vues des moines du Sinaï. Mais deux points essentiels de l'ancienne tradition paraissent avoir survécu, comme un témoignage en faveur du Serbâl. Les Arabes montrent, en effet, dans la partie stérile du ouady Feirân, le rocher d'où Moïse fit jaillir les eaux (*V.* p. 21) et à l'O. du ouady, au pied du Serbâl, la montagne où Moïse s'entretenait avec Dieu, restée aujourd'hui encore, de leur part, l'objet d'une vénération particulière.

Citons, pour mémoire, l'hypothèse du Dr Beke, d'après laquelle le Sinaï serait le Djébel en-Nour (*V.* p. 43).

Au revers O. du Djébel Mouça et du mont Horeb, au milieu d'une vallée qu'on nomme le *ouady el-Ledja*, on voit l'ancien **Deïr el-Arbaïn** ou le couvent des Quarante (Martyrs), dédié à quarante moines, mis à mort en ce lieu par les Bédouins, au IVe s. après J. C. Le récit de ce massacre nous a été transmis par Ammonius et par Nilos. Les ermites qui demeuraient autour du buisson ardent, furent assaillis, traînés hors de l'église et massacrés. Quelques-uns seulement purent échapper à la mort par la fuite. Une flamme soudaine, apparue au sommet de la sainte montagne, aurait effrayé les pillards. On s'y rend en 1 h. 30 min., par un sentier qui descend de la chapelle Saint-Élie dans la direction du S. O. En redescendant du Safsâfèh, on peut prendre à dr. un sentier qui passe près de la *chapelle Saint-Pantaleimon*, et rejoint le précédent un peu plus bas. Le docteur Rüppell a trouvé pour ce point 1743 mèt. au-dessus de la mer, 150 mèt. environ de plus que l'altitude du grand couvent.

Le couvent d'El-Arbaïn est depuis longtemps abandonné, mais on peut y trouver un gîte pour la nuit. Il y a encore un jardin cultivé par les Djébeliyèh.

Djébel Katharîn (2677 mèt.), pas plus que l'Oumm Chomer, n'a d'intérêt historique : mais on y découvre un magnifique panorama. Il faut partir de grand matin d'el-Arbaïn pour éviter la grande chaleur pendant la matinée, et parce qu'à ce moment l'atmosphère est plus limpide et plus transparente.

En quittant le jardin d'el-Arbaïn, on remonte vers le S. S. O. un ravin appelé Chaqq Mouça (la fente de Moïse). Deux rochers portent encore des inscriptions sinaïtiques ; ce sont

les dernières que l'on rencontre dans cette direction. On s'élève entre des rochers rudes et raboteux qui ne présentent aucune trace de sentier ni de travail humain, jusqu'à (1 h. 15 min.) *Ma'yan ech-chomer* (la fontaine du fenouil), source limpide et fraîche, qui forme un joli bassin sur la pente d'un précipice à main gauche, et donne la vie à quelques bouquets d'aubépine. Au-dessus commence le passage escarpé appelé proprement Chaqq Mouça, qui conduit (1 h.) à la crête de la montagne principale d'où le regard commence à plonger dans les vallées de l'O., le ouady Zoueïtin et le ouady Qaraf, qui vont au N. former le ouady Talâh. On remonte dans la direction du S. S. O. la crête du Djébel Katharîn, dont les pentes sont couvertes de verdure et de buissons, jusqu'au pied du dernier pic, dont, à travers de gros blocs de granit amoncelés, on atteint (45 min.) le sommet qui porte une chapelle, nommée la *chapelle de Sainte-Catherine*, construction basse formée de pierres grossières. On y voit, dit-on, l'empreinte du corps de la sainte. Cette masure ne paraît pas avoir été élevée avant le XIVe s. Le sommet est à 900 mèt. au-dessus du couvent d'El-Arbaîn, à 2619 mèt. au-dessus du niveau de la mer suivant le docteur Rüppell, ou 2653 mèt. selon M. Russegger, et d'après les dernières mesures anglaises, à 2692 mèt. C'est le pic le plus élevé de la Péninsule.

On voit de là le Djébel Mouça au N. E., avec l'apparence d'un pic inférieur (300 mèt. plus bas). Au S. E. on aperçoit une large échappée du golfe d'Akabah vers lequel se dirige le ouady Nasb comme une route ouverte entre les rochers. Au S. S. E. court une montagne que les guides de Robinson appelaient Ras Mohammed, comme le cap qui termine la presqu'île. Au S. tirant à l'O., l'Oumm Chomer arrête le regard; mais à droite de cette montagne, on voit presque tout le golfe de Suez, « un filet d'argent se détachant sur un désert nu, » et, par delà, les montagnes d'Afrique, parmi lesquelles on distingue deux sommets principaux, nommés *ez-Zeït* et *Djébel Ghârib*. Vers l'O. et le S. O., la vue plonge sur la plaine littorale *el-Qâ'a*, comme disent les Arabes, et plus haut, vers l'O. N. O., les sommets du mont Serbâl se distinguent parmi beaucoup d'autres pics moins remarquables. Tout à fait au N., bien au delà des montagnes qui entourent ou avoisinent le couvent, on distingue la longue plaine sablonneuse d'er-Ramlèh, jusqu'au Djébel et-Tîh, qu'on voit se diviser en deux chaînes parallèles, courant vers le N. Enfin dans la région de l'E., vers le golfe d'Akabah, l'on ne voit qu'une mer de montagnes, une confusion de pics noirs, abrupts, nus, déchirés, l'image complète de l'aridité et de la désolation. On peut dire que de ce point le regard embrasse la presqu'île tout entière, et l'on pourrait en saisir tous les détails à l'aide de la carte de Robinson. Mais il ne faut compter sur aucun renseignement de la part des guides, qui sont à cet égard d'une ignorance complète.

Au S. du Djébel Katharîn et faisant partie du même massif sont deux sommets élevés, le *Djébel Zébîr* et le *Djébel Abou Roumaïl*.

On revient de Deïr el-Arbaîn au couvent de Sainte-Catherine, sans remonter vers la chapelle d'Élie, en descendant le ouady el-Ledja, et contournant le pied du Safsâfèh. Les moines ont groupé sur cette route tous les objets dont il est fait mention dans les légendes relatives au Sinaï. D'après les Arabes, Ledja serait une fille de Jéthro, sœur de Séphora (Zafouriya). A 20 min. de Deïr el-Arbaîn, les moines montrent le rocher que Moïse frappa de sa verge pour en faire jaillir l'eau. C'est un gros bloc cubique de granit, qui a roulé des montagnes voisines, et

sur lequel on remarque une veine de fine texture de 30 à 40 cent. de large, avec une dizaine de fentes horizontales, qui paraissent naturelles. Au-dessous de cet endroit, on commence à trouver des inscriptions sinaïtiques. Bientôt (20 min.) on débouche du ouady el-Ledja dans la plaine d'Er-Râhah. On trouve en ce point deux jardins, restes de deux anciens couvents qui portaient les noms de Saint-Pierre et Saint-Paul, et de Sainte-Marie-de-David. Plus loin, on montre l'endroit où la terre s'entr'ouvrit pour engloutir Korah, Dathan et Abiram (événement qui eut lieu à Kadech, à la frontière S. de la Palestine) (Nombres, XVI). Plus loin, au pied du Safsâfèh, on montre un trou dans le rocher, rempli de sable : c'est le moule qui servit à fondre le Veau d'or. Au point de jonction du ouady ech-Cheïkh et du ouady Cho'aïb (25 min.), est une petite élévation sur laquelle se plaça Aaron pendant que le peuple dansait autour du Veau d'or. Plus loin est le rocher où Moïse brisa les tables de la loi. On atteint (25 min.) le couvent de Sainte-Catherine.

Le Djébel ed-Deïr, appelé aussi *montagne de la Croix*, qui s'élève à l'E. du couvent en face du Djébel Mouça, peut aussi être le but d'une promenade. Il est surmonté d'une croix. C'est à travers une fente de cette montagne que passent à une certaine époque les rayons du soleil, pour tomber directement dans le couvent, sur la chapelle du Buisson-Ardent.

Derrière le Djébel ed-Deïr, à l'E., débouche le *ouady es-Sébaiyèh*, qui limite à l'E., en remontant vers le S., le Djébel Katharîn. C'est dans ce ouady que de Laborde, Strauss, Tischendorff, placent le campement des Hébreux. Il se continue au N. par le *ouady es-Saad* qui rejoint le ouady ech-Cheïkh.

L'Oumm Chomer (2568 mèt.) forme une excursion beaucoup plus lointaine, qui demande environ cinq jours. On s'y rend en remontant le ouady Cho'aïb et, suivant ensuite (1 h. 1/2) le chemin de Cherm, puis tournant à droite vers l'O., à travers une quantité de gorges désertes jusqu'au (9 h.) couvent de *Mar Antous*, où commence l'ascension véritable. Burckhardt, qui l'a tentée, n'a pu atteindre le sommet, qu'il considérait comme inaccessible, car on ne trouve plus que rochers glissants et perpendiculaires. MM. Wilson et Palmer y sont parvenus sans trop de peine. La vue est très-étendue du côté de la plaine el-Qâ'a et jusqu'au petit port de Tôr. Toute la partie S. de la péninsule est inexplorée.

ROUTE 3.

DU CAIRE AU SINAI.

PAR TÔR.

1° Par le ouady Hébrân.

Du Caire à Suez	10 h.		
De Suez à Tôr	16		à 20 h.
O. Hébrân	9		
O. Solâf	5	45	
Couvent de Sinaï	9	20	
Total	50 h. 05 à 54 h.		

2° Par le ouady es-Islèh.

Du Caire à Suez	10 h.		
De Suez à Tôr	16		à 20 h.
O. es-Islèh	6		
O. Tourfah	5	40	
O. Rahabèh	2	30	
Couvent du Sinaï	7		
Total	47 h. 10 à 51 h.		

a. Du Caire à Suez (*V.* t. II, R. 14).

b. De Suez à Tôr (16 à 17 h.). — Si l'on excepte les violentes tempêtes de Khamsin qui se produisent surtout en avril et en mai, la navigation sur la mer Rouge, avec un bon bateau, ne présente pas plus de dangers que sur une autre mer. Du reste, au moindre danger, les barques arabes, qui ne perdent jamais la

côte de vue, s'abritent dans les nombreux *cherms* ou criques, ouvertes dans les récifs de corail qui bordent le rivage. Pour une barque de 20 tonnes, montée par 4 hommes, le prix de ce voyage est de 100 à 150 francs.

Il sera bon de s'assurer, soit auprès des négociants français établis à Suez, soit auprès du vice-consul, de l'honorabilité du patron de la barque. Des lettres de recommandation pour les Français établis à Tôr pourront être également fort utiles.

On s'embarque généralement le soir, sur le quai de l'hôtel de Suez. On traverse l'étroite baie qui termine le golfe de Suez, jusqu'au débouché du canal et, tournant le nouveau port, on entre dans la rade, pour s'engager bientôt dans le golfe. A dr. se dresse la masse noire du Djébel Atakah qui projette ses rochers abrupts jusque sur le bord de la mer, autour de la baie d'Adabiyèh, que termine le Ras Atakah. A g. est la petite oasis d'Ouïoûn Mouça avec sa touffe de palmiers. Le golfe, dont la largeur entre le Ras Atakah et le Ras Mesallât est de 8 à 10 kil. environ, s'élargit alors. Une large plaine sablonneuse s'ouvre derrière le Djébel Atakah, à l'entrée de plusieurs ouadys qui vont rejoindre le Nil au-dessous du Caire. De petits ouadys, le ouady Khourdiyèh, le ouady el-Atha, le ouady Soudr (*V.* p. 13), débouchent sur la plage, des hauteurs du Djébel er-Râhah. Le *Djébel Abou-Derâdj*, à dr., est séparé par un petit ouady du *Djébel ez-Zaférânèh*, dont la pointe est éclairée par un phare. En face, se dresse le promontoire du Djébel Hammâm Fir'oûn. A partir de ce point, les montagnes sinaïtiques laissent entre elles et la mer une large bande sablonneuse, tandis qu'une longue chaîne basse borde le rivage de la côte égyptienne, dominée par la puissante masse du *Djébel Ghârib* (1800 mèt.), au pied duquel est un second phare. La petite chaîne du *Djébel Arabah*, dont on se rapproche, à g., est séparée par une petite plaine sablonneuse du Djébel Nâqoûs (*V.* ci-dessous). Derrière le Djébel Hammâm Mouça, se montrent les palmiers et bientôt les maisons de Tôr, assise à l'entrée de la plaine déserte el-Qâ'a, que dominent les masses grandioses du Djébel Serbâl à g., et celles de l'Oumm Chomer et du Djébel et-Tourfah, à dr.

Tôr est un pauvre village habité par quelques Arabes. Son port, formé par des récifs de corail, offre, après Suez, le seul mouillage sûr du golfe, bien que le peu de profondeur de l'eau empêche les grands navires d'y jeter l'ancre. Ils doivent mouiller en rade. Les canots eux-mêmes ne peuvent point aborder sur le rivage et l'on est obligé de s'y faire porter par les robustes Arabes. Le village se compose de mauvaises maisons et de quelques cafés, lieu de rendez-vous des habitants.

Au N. du village, au pied des falaises du *Djébel Hammâm Sidna-Mouça* (la Montagne des Bains du seigneur Moïse), se trouvent des *sources chaudes*, au milieu d'une plantation de palmiers. Abbas-Pacha y avait construit une maison de bains, aujourd'hui détruite. L'eau, dont la température est de 34 à 36° centigr., est transparente comme le cristal et a un goût salé très-prononcé. Elle convient surtout aux affections rhumatismales et les malades y viennent même d'Alexandrie. Le château *Qala'at et-Tôr*, construit par le sultan Selim Mourad, de l'autre côté de la ville, sur la mer, est tout à fait ruiné. Ce désert n'est égayé que par les plantations de palmiers, qui appartiennent pour la plupart aux moines du Sinaï. L'un d'eux réside à Tôr, surveille les plantations et organise les nombreux convois de vivres destinés au Sinaï.

On pourra visiter, dans les rochers calcaires du Djébel Hammâm Mouça, de nombreuses grottes d'ermites, avec des croix chrétiennes et quelques inscriptions grecques et armé-

niennes du VII[e] s. après J. C. Plus au N. (3 h.) le *Djébel Mokatteb* présente quelques inscriptions sinaïtiques (*V.* p. 20). Le *Djébel Nâqoûs* (la montagne des Cloches), au N. du précédent, doit son nom à un singulier phénomène signalé pour la première fois par Seetzen et décrit par Palmer. En cheminant sur le sable qui couvre la montagne, on entend parfois un bruit qui, d'abord léger comme un son lointain de cloche, devient de plus en plus fort et finit par une sorte de mugissement. Les Bédouins attribuent ce son étrange aux cloches d'un cloître chrétien qui aurait été englouti. D'après Palmer, il serait étroitement lié à la température même du sable. Le son, d'abord léger, à la température de 62 degrés Fahrenheit, atteint son maximum d'intensité à 103 degrés.

c. De Tôr au Sinaï. — Les Bédouins de Tôr se chargent de fournir les chameaux et les subsistances nécessaires pour le voyage. Il faut attendre au moins deux ou trois jours, à Tôr, que les Djébéliyèh, prévenus par un Bédouin, soient rendus au village. On ne trouve à Tôr que des poissons, des courges, de la salade et des dattes.

Deux chemins mènent de Tôr au Sinaï. L'un, par le ouady Hébrân, aboutit au ouady Solaf, à l'entrée du Naqb el-Hawâ (*V.* p. 24). L'autre, plus court et plus pittoresque, passe par le ouady es-Islèh.

I. Par le ouady Hébrân

(24 heures).

Sortant de Tôr, on coupe au N. E. la plaine sablonneuse et monotone, el-Qâ'a, en suivant les restes d'une route, construite par Abbas-Pacha, et en partie détruite aujourd'hui. Les sources du *Ouady Tôr el-Bahr* (1 h.) fournissent une eau douce dont on fait bonne provision. Elles permettent de cultiver quelques palmiers et entretiennent en ce lieu triste et sauvage deux ou trois familles de pauvres Bédouins, vivant dans des huttes de terre. M. Brugsch y vit un groupe de palmiers-doums chargés de fruits. On sait que ces arbres ne se rencontrent en Égypte que dans le voisinage de Thèbes.

Le **Ouady Hébrân** (7 h.) est salué comme une véritable oasis après les arides solitudes de la plaine. C'est une longue gorge tortueuse au fond de laquelle un ruisseau court à travers les blocs de rocher et les cailloux roulés. Des groupes de palmiers au feuillage épais s'avancent çà et là jusqu'au ruisseau. Des tamarisques (tarfah, *v.* p. 23), des roseaux, des herbes de toute sorte, fournissent aux chameaux une nourriture abondante. Le paysage est d'un aspect saisissant. Les rochers de granit ou de grès, nus, entaillés de profondes crevasses, forment des deux côtés de la vallée de véritables murailles, sur lesquelles se trouvent quelques inscriptions sinaïtiques. Du reste, la solitude du ouady n'est animée que par quelques troupeaux de chèvres que gardent de pauvres enfants Bédouins. Le campement est ordinairement établi sous un beau groupe de palmiers. La vallée se bifurque (1 h. 45). — La route commencée par Abbas-Pacha se dirige au N. — Deuxième bifurcation de la vallée (45 min.). — Belle source cristalline, malheureusement tiède (30 min.). — Bientôt (10 min.), la végétation s'appauvrit et finit par disparaître en même temps que l'on perd la trace de l'eau. Un passage de montagnes très-rocailleux (*Naqb el-Edjawèh*), (1002 mèt.), conduit (1 h. 10 min.) dans le Ouady Solaf, où l'on établit le deuxième campement.

Du Ouady Solaf au Sinaï (*V.* R. 1).

Plusieurs personnes ont émis l'opinion que le ouady Hébrân serait la route suivie par les Israélites pour se rendre au Sinaï. Cette hypothèse n'est peut-être pas à dédaigner, surtout si l'on place le

Sinaï au mont Serbâl. Le ruisseau du ouady, la végétation relativement abondante qui s'y trouve et qui peut permettre de nourrir un grand nombre de chameaux, conviendraient mieux à un campement considérable que les ouadys à peine munis de mauvaises sources dans lesquels on les fait passer d'ordinaire.

II. Par le ouady es-Islèh.

(21 à 22 h.)

Il convient de partir de très-bonne heure pour traverser la plaine el-Qâ'a avant la grosse chaleur. La direction est à l'E , en face de l'Oumm Chomer. Parvenu (6 h.) au pied de la montagne, on s'élève par un chemin escarpé jusqu'à un bassin dans lequel débouche l'étroit défilé du *ouady es-Islèh*, gorge pittoresque au fond de laquelle coule, comme dans le ouady Hébrân, un ruisseau plus ou moins abondant, suivant la saison. La végétation est luxuriante dans certaines parties du ouady. A partir de l'entrée de la gorge, on atteint (30 min.) une petite place où l'on peut faire halte. A une bifurcation de la gorge (1 h. 30 min.) on laisse à gauche le petit *ouady Oumm Ouadjid*. La route se resserre jusqu'à un passage fort étroit, pour s'élargir ensuite et se rétrécir de nouveau. Des palmiers, des tamarisques en grand nombre se présentent çà et là. Nouvelle bifurcation (1 h. 10 min.). On laisse, à dr., la gorge abrupte du *ouady el-Thebt*. La vallée devient plus sauvage et dépourvue de végétation. La montée continue (1 h. 30 min.) jusqu'au *ouady Tourfah*. On entre alors (2 h. 30 min.) dans le large *ouady Rahabèh* et l'on s'avance (1 h. 30 min.) à travers un terrain assez ouvert, d'abord au N. E., puis au N. O., dans le *ouady Routig* (1 h. 15 min.) dans le *ouady Ghoureirat* (45 min.) dans le *ouady Sébaiyèh*, qui contourne le Djébel Ménedjèh. On laisse ce ouady à g. pour gravir (2 h. 15 min.) l'extrémité méridionale du Djébel ed-Deïr et l'on arrive (1 h. 15 min.) au couvent (*V.* R. 1).

CHAPITRE II

ARABIE PÉTRÉE

SECTION I. — ASPECT GÉNÉRAL. — GÉOGRAPHIE.

Les contrées de l'Arabie Pétrée et les régions situées au S. et à l'E. de la Palestine, où l'on pénétre en se rendant du Sinaï à Hébron, par diverses routes, offrent au voyageur presque la même solitude que la presqu'île sinaïtique proprement dite. A peine y rencontre-t-on de rares villages dans les cantons où des sources permanentes, à défaut de rivières, permettent un peu de culture. C'est le désert dans sa pauvreté, souvent dans toute sa désolation; le désert, domaine d'un petit nombre de tribus pastorales, là où ne règne pas une complète nudité. Cependant quelques-uns de ces lieux, aujourd'hui si complétement en dehors du monde civilisé, gardent, dans les ruines dont ils sont couverts, les vestiges d'une période bien différente de leurs destinées historiques. Il y eut un temps où le commerce entretenait le mouvement et la vie au milieu de ces solitudes. Rome, alors maîtresse de l'Idumée, porta dans ces contrées son génie à la fois grandiose et pratique. Elle y ouvrit de grandes routes, dont on retrouve encore les vestiges. Elle y construisit des villes, ou embellit celles que les indigènes avaient fondées de toute antiquité dans les lieux favorables : et dans quelques-unes de ces villes, elle éleva des monuments qui excitent encore l'étonnement et l'admiration des voyageurs. Ces témoignages de l'ancienne civilisation iduméo-romaine, et, au premier rang, les ruines de *Pétra,* la merveille du désert, justifieraient seuls la curiosité qui porte le voyageur européen vers ces solitudes, alors même qu'elles ne se trouveraient pas sur le chemin qui, du Sinaï, mène en Palestine.

Quand on considère sur une bonne carte la vaste contrée qui sépare la presqu'île sinaïtique du S. de la Palestine, on est frappé de la configuration que cette contrée présente. Entre le bassin profondément enfoncé de la mer Morte, et la bifurcation orientale de la mer Rouge (cet intervalle est de 150 kil.), s'étend un large sillon appelé le *ouady el-Arabah* qu deux rangées de hauteurs d'élévation inégale encaissent à dr. et à g. la rangée de l'E. étant beaucoup plus élevée et plus abrupte que l'encaissement de l'O. C'est le trait marquant et caractéristique de toute la région De chaque côté de l'Arabah, à l'O. vers l'isthme de Suez et la Méditerranée, à l'E. vers les solitudes sans fin de l'Arabie déserte, le pays s'étend en plaines élevées, en plateaux coupés de ravins, accidentés çà et là d

groupes de rochers et de chaînes de hauteurs, et présentant dans leur ensemble le caractère d'aridité sablonneuse qui est propre à ces déserts. Dans la partie qui domine immédiatement le ouady el-Arabah, et qui en forme l'escarpement oriental, le plateau de l'E. est couronné d'une chaîne de montagnes granitiques, où l'action des feux volcaniques a laissé des traces nombreuses, et que sillonnent d'innombrables ravins descendant vers l'Arabah, gorges sinueuses que la saison des pluies change en fougueux torrents. Outre ces courants temporaires, cette chaîne a des sources nombreuses, qui entretiennent dans beaucoup de ces vallées une fraîcheur permanente, et y permettent un peu de culture.

Cette région fut dans les temps antiques la demeure d'*Edom* et, plus tard, dans la transcription grecque et latine, elle devint l'*Idumée;* le nom de *Palæstina salutaris*, qui lui fut appliqué au temps du Bas-Empire, exprime bien sa nature par rapport aux déserts environnants. C'est là que s'élevaient autrefois nombre de villes dont il ne reste plus depuis longtemps que des ruines; c'est au fond d'une des gorges les plus sauvages de la montagne que se trouve Pétra, dans une position défendue par la difficulté de ses abords.

L'escarpement occidental du ouady el-Arabah, et le plateau que termine cet escarpement, ont un caractère tout autre. Ici les formations sont calcaires. Ce plateau de l'O., qui va se terminer en pentes adoucies vers les plages de la Méditerranée (entre Gaza et Péluse), et aux bas-fonds de l'isthme de Suez (entre Péluse et la tête de la mer Rouge), forme le prolongement méridional des terrasses de la Judée. Il a pour limite au S. le Djébel et-Tîh, qui couvre l'entrée de la presqu'île sinaïtique. Dans ces limites générales, son étendue est considérable. Du N. au S., depuis Hébron jusqu'au Djébel et-Tîh, l'intervalle est de 2 degrés 1/2 ou plus de 60 lieues. De l'E. à l'O., sous le 30e parallèle, on mesure en droite ligne une distance à peu près égale entre le ouady el-Arabah et Suez. Enfin, l'isthme compris entre Gaza et la pointe S. de la mer Morte est d'un degré (25 lieues) à vol d'oiseau, ce qui est aussi la largeur de l'isthme de Suez entre la pointe de la mer Rouge et Péluse. Dans la partie méridionale et centrale, on ne découvre, jusqu'aux dernières limites de l'horizon, que des plaines ondulées, absolument nues, plutôt pierreuses que sablonneuses. Ces tristes solitudes ont reçu des Arabes le nom de *et-Tîh*, ou désert de l'Égarement, en souvenir des longues pérégrinations du peuple de Moïse. Plus au N., en se rapprochant de la Palestine, les parties arides deviennent moins étendues, et les sources, les terres arrosées et productives, les oasis, plus nombreuses. Graduellement, le plateau se modifie et se transforme, et près d'Hébron, il revêt le même aspect et prend la même nature que dans les hautes terres de Judée : c'est une succession de vallées fertiles, de cantons verdoyants et de plaines stériles.

Deux versants y existent, quoique peu sensibles. L'un présente un système de ouadys très-étendu, qui tous, dans leur inclinaison générale à l'O. et au N. O., viennent aboutir au ouady el-Arich, et, par le ouady el-Arich, à la Méditerranée. L'autre, incliné au N. E., aboutit à la partie septentrionale du ouady el-Arabah par deux issues principales, le ouady el-Djérafèh et le ouady el-Fikrèh. Toutes ces vallées sont absolument à sec dans la plus grande partie de l'année. Mais la saison des pluies, durant les m-

d'hiver, les change en torrents, et dans les années où les pluies sont abondantes, ces torrents roulent un volume d'eau parfois très-considérable. Il arrive aussi, quand les pluies sont fortes et prolongées, que le désert lui-même se couvre d'herbe pendant un certain temps; et alors, selon l'expression des Arabes, « les pasteurs sont rois. »

SECTION II. — HISTOIRE.

1° **L'Idumée.** — (*V.* p. 45).

2° **Le désert de Tîh.** — La Bible nous parle de peuples nomades habitant au S. et au S. E. du pays de Kanaan. Un des plus anciens noms est celui d'Ismaël, fils d'Agar. Les Ismaélites, auxquels se rattachent peut-être les Madianites (Gen. XXXVII, 28), paraissent avoir habité primitivement le désert de Tîh, du côté de l'Égypte (*V.* ci-dessus), et s'être étendus ensuite plus à l'E., et au S. E. jusqu'en Arabie, où nous voyons les Kédarites, associés aux Dédanites, vers Taïma (Esaïe, XXI, 13). Le nom d'Ismaël paraît pour la dernière fois au temps de David (1 Chron. II, 17). Kédar, un des fils d'Ismaël (Gen. XXV, 15), est plusieurs fois cité au temps des prophètes et après l'exil, comme une tribu nomade, habitant dans des tentes noires, riche en bestiaux (Ézéchiel, XXVII, 21; Esaïe, LX, 7; Jérémie, XLIX, 28). Une des plus puissantes tribus issues d'Ismaël, celle des *Nabajoth* (Gen. V, 15; 1 Chron. I, 29) est associée par Esaie (LX, 7) à celle de Kédar et citée comme riche en troupeaux. Elle a été probablement la souche du peuple célèbre des *Nabatéens*, qui prirent la prépondérance en Idumée, et donnèrent des rois à Pétra (*V.* ci-dessous).

Mais la population principale du désert de Tîh, ce sont les Amalékites. Dans presque tous les passages de la Bible qui la concernent, nous trouvons cette tribu établie vers les limites S. de Juda et de Benjamin, là où sont aujourd'hui les *Tiyâhah* et d'autres tribus bédouines. Ils s'étendaient du reste jusque dans la péninsule sinaïtique, où, à peine arrivés, les Israélites eurent à les combattre (Exod. VIII, 8-16) (*V.* p. 22).

Dans leur marche vers le N. de la péninsule, c'est de la part de ce même peuple que les Hébreux rencontrèrent le plus de résistance. Aussi la guerre contre les Amalékites leur est-elle présentée comme une guerre sainte (Exod. VIII, 16). Pour mieux résister aux Hébreux, les Amalékites s'allièrent aux Kananéens (Héthiens, Jébusiens, Amorrhéens), et repoussèrent une dernière attaque de leurs ennemis sur une montagne dont la position n'est point déterminée, mais qui se trouvait vraisemblablement au S. O. de la mer Morte. C'est à la suite de cette défaite, que les Hébreux se portèrent au S., pour tourner la montagne de Seïr et pénétrer dans Kanaan par l'E. La politique des rois d'Israël à l'égard des Amalékites fut toujours inspirée par les mêmes vues. Saül entreprit contre eux une guerre d'extermination, s'empara de leur capitale, les poursuivit depuis Havila jusqu'à Chour, en face de l'Égypte, et fit passer tout le peuple au fil de l'épée. Les Amalékites cependant étaient loin d'être abattus. Nous les voyons, sous David, faisant des incursions au S. de la Palestine, à Tsiklag, emmenant les femmes et les enfants. Mais David, qui s'empara d'Édom et

étendit sa domination sur les bords du golfe Élanitique, dut soumettre définitivement le pays des Amalékites. Plus tard, les Siméonites cherchant à l'Orient de *la vallée* des pâturages pour leurs troupeaux et trouvant là un pays *spacieux, paisible et fertile,* abattirent les tentes et les demeures des gens du pays, qu'ils détruisirent à la façon de l'interdit (1 Chron. IV, 41) et s'y établirent en leur place. Les Amalékites battus cherchèrent un refuge dans les montagnes de Séïr (Edom), où 500 Siméonites les poursuivirent. Depuis cette extermination, les Amalékites ne paraissent plus comme peuple, sur la scène de l'histoire. Selon toute probabilité, leurs tribus affaiblies se vouèrent définitivement à la vie nomade, que mènent encore aujourd'hui leurs descendants. Josèphe mentionne pour la dernière fois le pays des Amalékites, 'Αμαληκῖται, comme une partie de l'Idumée, et le place près de Pétra.

SECTION III. — POPULATION.

1°. — **L'Idumée.** — Le pays d'Édom est divisé en deux parties principales: le *Djébal*, au N., le *Djébal Chéra*, au S., séparées par le *El-Ghoueir* (le petit Ghôr). Cette contrée est habitée, surtout au N., par des Arabes nomades (Fellahîn) et par les tribus bédouines des *Hejayah*, des *Haoueitât* et des *Ammarîn*. Ces tribus sont représentées par MM. Palmer et Drake comme si misérables et si dégradées qu'elles sont dépourvues même de la vertu arabe par excellence, la fidélité à la parole donnée. Dans les environs immédiats du ouady Mouça vit une tribu de Fellahîn, nommée les *Liyathenèh*, chez laquelle le type juif s'est si bien conservé que plusieurs voyageurs y ont vu les restes des Siméonites qui s'étaient établis dans la terre d'Edom. M. Palmer les considère comme une branche des juifs Kheibari, venus de la Mecque pour se fixer dans cette contrée, à la suite de la conquête arabe. Les Kheibari ont été identifiés par le docteur Wolff avec les Rekhabites mentionnés dans Jérémie (xxxv, 6, 7). Les Liyathenèh professent le mahométisme, mais leur morale est beaucoup plus relâchée que celle des Bédouins.

2°. — **Le désert de Tih.** — Les Arabes qui occupent le désert de Tih comptent au nombre des plus sauvages et des plus intraitables parmi les Bédouins. Ils sont méfiants à l'excès. S'ils aperçoivent un instrument scientifique entre vos mains, ils vous regardent comme un sorcier prêt à arrêter la pluie; si vous leur adressez la moindre question, vous passez auprès d'eux pour un espion. Aussi est-on tenu à une grande réserve quand on traverse leur territoire.

Ils mènent une existence exclusivement nomade, dédaignent les travaux de l'agriculture et ne vivent guère que du produit de leurs troupeaux. Quelques-unes de leurs tribus, les Tiyâhah en particulier, se procurent un revenu assez important en escortant les caravanes qui traversent le désert pour se rendre à la Mecque. Du reste, ils sont tous pillards et leurs razzias, qui rappellent celles des Amalékites, s'étendent jusqu'au désert syrien, dans le voisinage de Palmyre.

Plusieurs tribus sont répandues dans l'étendue du désert de Tih, depuis

le ouady el-Arabah jusqu'à l'isthme de Suez et depuis la ceinture du Djébel et-Tîh jusqu'aux premiers échelons de la terrasse d'Hébron. Ce sont :

1° Les *Hayouât*, dont le territoire commence au Djébel et-Tîh oriental vers le golfe d'Akabah, et se prolonge au N., l'espace de 25 lieues environ, en longeant l'escarpement occidental du ouady el-Arabah, jusqu'à une chaîne de hauteurs considérables appelée Djébel Araïf, à la hauteur du ouady el-Loussân. Cette tribu occupe ainsi toute la partie supérieure du ouady Djérafèh.

2° Les *Tiyâhah* (les gens du Tîh) occupent à l'O. des Hayouât, toute la partie centrale du désert, c'est-à-dire tout le bassin supérieur du ouady el-Arich avec ses affluents, et ils s'avancent au N. beaucoup plus loin que les Hayouât, jusqu'aux environs de Bîr es-Sébâ. Les Tiyâhah sont divisés en Beneïyât et en Soukeïrât.

3° Les *Térabîn* campent à l'O. des Tiyâhah, jusqu'à Gaza et à l'isthme de Suez.

4° Les *Azâzimèh* demeurent au N. du Djébel Araïf et des Hayouât, entre les Tiyâhah et le Ghôr.

Il y a encore au-dessus des Azazimèh un certain nombre de tribus moins considérables, notamment les *Saïdiyèh*, les *Dhallâm*, au N. O., les *Djélalîn*, au N. E.

SECTION IV. — ROUTES PRINCIPALES. — ESCORTE, ETC.

Les voyageurs qui sont allés du Sinaï à Hébron, ou réciproquement, ont suivi cinq lignes principales. Ce sont :

1° Celle qui, du Sinaï, descend à la pointe N. du golfe d'Akabah, va du château d'Akabah à Pétra, et, pénétrant par une des gorges de la chaîne orientale, dans le ouady el-Arabah, suit directement le ouady jusqu'au Djébel Ousdoum et, de là, gagne Hébron.

2° Celle qui, de Pétra, coupe à Aîn el-Ouaïbèh la partie moyenne du ouady el-Arabah et va directement à Hébron en passant par Kournoub.

3° Celle qui, d'Akabah, se dirige à l'O. par la montée d'Akabah, coupe au N. O. le désert de Tîh et passe par Abdèh et Bîr es-Sebâ.

4° Celle qui va du Sinaï à Hébron en se portant directement au N. à travers le désert de Tîh, par Khân Nakhl.

5° Enfin, la ligne qui, de Pétra, longe le pied oriental des montagnes d'Edom, passe à Chôbek, El-Bouseirah et, de Kérak, descend par le ouady ed-Dera'ah vers la Liçan, pour contourner la pointe méridionale de la mer Morte.

Une *escorte* est absolument nécessaire pour ce voyage. Il faudra se soumettre de bonne grâce au droit de passage ou de conduite réclamé pour tous les voyageurs étrangers et en régler seulement, autant que cela est possible, les conditions, que ces tribus rapaces veulent toujours rendre plus dures. Les cheïkhs des tribus, souverains presque indépendants sur leur territoire, regardent comme un droit d'en interdire l'accès à tout étranger à moins d'en exiger une rançon et refusent à tout Arabe qui n'est pas de leur tribu ou d'une tribu amie le droit d'escorter le voyageur, de lui four-

nir les moyens de transport, la nourriture, etc. Il est difficile de les mettre à la raison, parce qu'on est privé ici de la protection des consuls et qu'ils ne reconnaissent presque pas la suprématie turque. M. Tristram ayant été retenu à Kérak et gardé à vue dans sa tente, invoquait l'autorité du pacha; on lui répondit que les Bédouins se souciaient peu du pacha et n'avaient point de maîtres qu'eux-mêmes. On ne lui demandait pas moins de six cents livres sterling pour lui permettre de continuer sa route. Une attitude très-réservée et très-ferme est donc recommandée dans ces parages. Il n'y a pas, à proprement parler, de danger, si l'on ne tente point de forcer le passage et si, en même temps, on résiste fermement à des prétentions exorbitantes. Il importe avant tout de traiter avec un cheïkh connu pour sa prudence et qui ait déjà servi de guide.

Pour le voyage à Akabah et Pétra, on traite avec les *Alaouîn*. Leur cheïkh, Mohammed Jah, petit-fils du cheïkh Houssaïn, est particulièrement recommandé.

Si l'on se dirige directement au N., on peut faire des arrangements relativement plus satisfaisants avec les Tiyâhah, qui ont la spécialité des escortes.

Le cheïkh se dirige habituellement par le pays où son autorité est reconnue; il traite avec les cheïkhs des tribus voisines, s'il est obligé de passer sur leur territoire. Souvent, il survient en route des contestations entre le cheïkh qui vous conduit et d'autres cheïkhs qui prétendent l'empêcher de passer ou fournir de force leurs chameaux ou leurs hommes d'escorte (*V.* Tristram, *The Land of Moab*, p. 42-45). Si quelque querelle sanglante existe, soit entre des tribus voisines soit entre la tribu à laquelle appartient votre escorte et la tribu sur le territoire de laquelle vous pénétrez, le mieux est de ne point s'obstiner et de prendre une autre direction. Dans tous les cas, l'Européen doit rester étranger à ces querelles et tout mettre sous la responsabilité de celui avec qui il a traité. Lorsqu'il ne s'agit que de contestations dont l'intérêt est l'unique mobile, on en vient toujours à bout, avec de la patience. Après beaucoup de cris et de menaces sans effet, ces querelles finissent par une transaction entre les Arabes et par une demande de baghchich, que l'Européen pourra réduire en persistant avec fermeté dans son refus, jusqu'à ce qu'elle soit devenue raisonnable. Un léger présent termine alors toute difficulté et le cheïkh irritable et rapace vous invite à prendre le café et à fumer le narghilèh dans sa maison ou sous sa tente. Une fois l'arrangement fait, on n'a plus rien à craindre.

La *durée* du voyage du Sinaï à Hébron par Akabah, Pétra, Kérak et l'extrémité méridionale de la mer Morte est de vingt jours au moins, en consacrant deux ou trois jours à Petra. On l'abrége de deux ou trois jours en suivant les routes 7 et 8. La route directe par Khân Nakhl ne demande que douze à quinze jours.

Les *conditions* matérielles du voyage (tentes, nourritures, chameaux, etc.), sont les mêmes que pour la route de Suez au Sinaï (*V.* p. 8). Seulement, on ne peut donner aucun règlement certain pour les prix. En 1873, quatre voyageurs anglais payèrent la somme exorbitante de cent francs chacun par jour (*V.* pour le voyage seul d'Akabah à Pétra, un aperçu de quelques prix, p. 46).

Quant à la meilleure saison pour ce voyage, aux vêtements, à la pharmacie, etc. (*V.* notre Introduction générale et p. 10).

ROUTE 4

DU SINAI A AKABAH

(50 h.)

Aïn-Houderah	18h.15m
Noueïbi'a des Térabin	10 .03
Ras el-Bourqâ	7 .00
O. Qoureiyèh	9 .00
Château d'Akabah	5 .55
Total	50h.13m

Au sortir du couvent, on descend le ouady ed-Deïr pour s'engager à dr. dans le *ouady ech-Gheïkh* que l'on remonte jusqu'au (2 h. 30 min.) *ouély du Cheïkh Salèh*, petite construction surmontée d'un toit blanc de forme conique. Ce saint, auquel le ouady doit son nom, est particulièrement vénéré des Arabes Touârah, qui se réunissent de toutes parts autour de sa tombe, et y campent pendant trois jours. Eux seuls ont le privilége d'être inhumés dans cette terre sainte. Les Saouâlihah regardent le Cheïkh Salèh comme leur ancêtre et prétendent lui devoir leur nom.

Un peu au delà, la route tourne à dr. dans le ravin *Abou Soueirîyèh*, et après avoir dépassé (30 m.) le puits de Soueirîyèh, entre dans une région de collines basses, rocheuses, coupées de ravins étroits, qui forme la ligne de partage des eaux entre les golfes d'Akabah et de Suez. Le *ouady Saal* (2 h. 45 min.) est une longue vallée sauvage, bordée de collines de granit rouge désagrégé, et ne présentant que quelques touffes d'herbes. Les pluies de l'hiver la transforment en un lit de rivière dont les eaux s'écoulent au S. E. vers la mer. Sur la gauche, débouchent plusieurs ouadys dont l'un, le *ouady er-Reiyanèh*, contient une source, à une petite distance du débouché. Les montagnes qui fermaient la vallée à g. s'abaissent (6 h.) à l'entrée d'un grand plateau sablonneux, *Ridhan Bekkah* où quelques rochers isolés portent des inscriptions sinaïtiques.

A l'entrée du plateau, à dr. MM. Palmer et Drake ont trouvé, à l'endroit nommé *Erouéis el-Ebeirig* une sorte de construction pyramidale, élevée au sommet d'une colline et entourée d'une enceinte de petites pierres. Ils y ont découvert des ossements en grand nombre. Les Arabes y voient les restes d'une grande caravane de pèlerins, qui, dans un âge reculé, plantèrent leurs tentes en cet endroit et y périrent. Les explorateurs anglais n'hésitent pas à identifier ce lieu avec le *Kibroth-Hattaavah* des Livres Saints (Nombres XI, 43-45).

La route, que les Bédouins eux-mêmes ont quelque peine à orienter, se rapproche de l'escarpement du Djébel et-Tîh, à l'O. Au pied de cette montagne, à une petite distance de la route est (6 h. 30 min.) la source *Aïn el-Houderah*, où Burkhardt place le **Hazeroth** de l'Écriture, 3e station des Israélites après leur départ du Sinaï (Nombres XI, 35; XXXIII, 17). Dean Stanley place Houderah dans le ouady el-Aïn (*V.* ci-dessous). On descend en pente douce le long de collines de granit et de grès jusqu'à la petite plaine d'*el-Ghôr*, que bordent les falaises du Djébel et-Tîh, déchirées de profondes crevasses sablonneuses. On gravit ensuite, par des chemins tortueux, plusieurs collines et on croise plusieurs ouadys avant d'atteindre, au N. E. (4 h.) le *ouady Soumghy*, large vallée dirigée du S. O. au N. E., où croissent des acacias *seyâl*, arbre qui produit un bois dur, couleur de chêne, et une gomme blanche. Les spécimens que l'on en trouve ici sont plus grands que ceux de la partie O. de la Pénin-

sale. Le feuillage plus vert des arbustes indique une plus grande abondance de pluies. Laissant (1 h. 40 min.) le ouady Soumghy, on tourne à dr., vers la tête du *ouady es-Sa'deh*, que l'on suit ensuite dans l'E. N. E., entre des collines abruptes, alternativement de granit et de grès, de 90 à 150 mèt. de hauteur. De temps à autre, par une échappée de vue à travers la montagne, on peut apercevoir la mer. Bientôt (2 h.), la vallée, resserrée par d'énormes masses rocheuses, forme un passage pittoresque, large de 3 à 4 mèt.; c'est l'*el-Boueib* (la petite porte). Enfin (40 min.), le ouady es-Sa'deh débouche par un large lit de gravier sur la plage, large de 15 à 1600 mètres. La vue du golfe est saisissante. Plus étroit que le golfe de Suez, le golfe d'Akabah présente, comme celui-ci, une longue ligne bleue, courant à travers une région désolée. Les montagnes sont plus hautes et plus pittoresques que sur le bord occidental, les vallées moins larges, et la plage n'offre pas la désolante monotonie de plaines sablonneuses sans fin.

Tournant à g., le long de la côte, on descend graduellement sur la plaine graveleuse que l'on suit à mi-chemin entre la montagne et la mer. A g., est la large embouchure du *ouady Ouetîr*, grande artère qui draine toute la région comprise entre les deux Djébel et-Tîh. Plusieurs voyageurs en ont remonté ou coupé la partie supérieure, où il porte le nom de *ouady el-Aïn*. C'est une des plus longues et des plus remarquables vallées de cette région. Elle réunit, au temps des pluies, les eaux d'un territoire considérable, et arrive à la mer avec l'abondance d'un grand fleuve et l'impétuosité furieuse d'un torrent.

En face de *el-Ouâsit*, est une petite fontaine, près du rivage, avec nombre de palmiers. Suivant dans la direction N., la plage, fermée à l'O. par des montagnes formées en grande partie de granit noir surmonté çà et là d'une crête de grès, on atteint (1 h. 43 min.) le puits de *Noueïbi'a* des Terâbîn, où les Arabes remplissent leurs outres d'une eau saumâtre.

Pendant deux jours, après avoir quitté *Aïn en-Noueibi'a*, on longe la côte du golfe élanitique, ayant à dr. la mer, silencieuse comme le désert, et à g., de hautes montagnes. Une fois par an, des barques remontent le golfe, portant à Akabah des provisions pour les pèlerins de la Mekke. Le reste de l'année, pas un bateau ne sillonne ces eaux jadis si vivantes. Mais si l'homme manque à la scène, celle-ci, telle que l'a faite la nature, est d'une grandeur saisissante.

Après une longue marche, on aperçoit, à dr., (7 h.) le cap *Ras el-Bourqa* ou *Abou Bourqa* « le cap voilé », ainsi nommé de sa couleur blanche. On dépasse (1 h. 30 min.) le puits d'*Abou Soueïrah*, marqué par quelques palmiers, (3 h. 30 min.) le *ouady Moukkoubbélèh*. Au delà, se présentent une suite de promontoires, qui dominent le littoral sur une étendue de 4 heures. Ce sont les derniers contre-forts du Djébel et-Tîh. C'est d'abord le *Djébel Chérafèh*, avec un défilé étroit et difficile. D'affreux chemins rocailleux mènent (2 h.) dans le *ouady Mourakh*. C'est ici que finit le territoire des Taouârah, et que commence celui des Haoueitât, avec lesquels on devra traiter pour la continuation du voyage. En face du *ouady Koureiyèh* (2 h.) est la petite île *el-Koureiyèh*, sur laquelle se voient les ruines d'un fort sarrasin. Laissant à g. (1 h. 5 min.) le *ouady Mesârik*, (15 min.) le *ouady Taba*, avec un puits d'eau saumâtre et des palmiers, la route tourne à l'E., le long du cap *El-Moury*, à partir duquel des chemins difficiles rejoignent (3 h. 15 min.) la grande route des Hadjis (pèlerins), à l'angle N. O. du golfe. La côte court au S. E. presque en ligne droite jusqu'au château d'A-

kabah où l'on entre (1 h. 20 min.) par une porte étroite et massive.

Akabah (*Qala'at el-Akabah*) n'est qu'un pauvre village abrité sous des plantations de palmiers, et qui entoure un château quadrangulaire, de forme oblongue, flanqué d'une tour à chacun des quatre angles. Ce château, où le vice-roi d'Égypte entretient une petite garnison, n'a d'autre objet que de protéger le pèlerinage de la Mekke, et de servir de dépôt aux provisions pour les pèlerins. Il est situé sur le bord oriental de la bifurcation de la mer Rouge, qui en prend le nom de golfe d'Akabah (*Ælanites Sinus*), à 40 min. de la pointe extrême du golfe, où des monceaux de décombres marquent le site de l'ancienne

Ælana, l'Elath des livres hébreux. L'existence d'Élath est très-ancienne, puisqu'elle est mentionnée dans les livres mosaïques (Deut. II, 18). Elle appartenait alors aux descendants d'Ésaü, qui « demeuraient à Séïr, depuis le chemin de la campagne, depuis Élath et depuis Ezion-gaber. » Elle est mentionnée plus tard dans le livre des Rois (I Rois, IX, 26), comme voisine d'Ezion-gaber, au pays d'Édom, où la flotte de Salomon fut construite. La ville fut rebâtie par Azariah, roi de Juda, environ l'an 800 avant J. C. (II Rois, XIV, 22). Bientôt après, elle tomba au pouvoir des rois de Syrie (II Rois, XVI, 6). Elle paraît avoir été occupée pendant un certain nombre d'années par les Syriens. Un mouvement commercial s'y développa sous les dominations grecque et romaine. Après l'avénement du christianisme, Élath devint une cité épiscopale. Conquise par les Musulmans, elle fut reprise par Baudouin Ier de Jérusalem (1116), et reconquise cinquante ans plus tard par Saladin. Depuis lors, elle n'a cessé de décroître.

Tout près de là (peut-être sur l'emplacement actuel d'Akabah, où la côte forme un petit havre) était, dès la même époque, le port d'Eziongaber, qui devint si fameux au temps de Salomon comme point de départ des flottes qui allaient à Ophir. Aujourd'hui Akabah n'a plus même un seul bateau.

On peut aller visiter à 4 ou 5 h. d'Akabah, le *Djébel Barghir*, que les Arabes appellent aussi *Djébel en-Noûr* (montagne de la lumière). Le Dr Beke a récemment proposé d'identifier cette montagne avec le Sinaï, en se fondant sur ce que les Arabes la regardent comme sacrée. Moïse, d'après eux, s'y entretenait avec Dieu et aurait offert des sacrifices sur son sommet. On y a trouvé aussi des inscriptions sinaïtiques.

ROUTE 5.

D'AKABAH A PÉTRA.

(28 h., soit 3 jours de marche.)

Pour ce voyage, il faut traiter avec les Alaouîn qui ont une assez mauvaise réputation. Ils demandent des sommes exorbitantes pour conduire le voyageur à Pétra et à Hébron. Voici, d'après M. Porter (*Handbook for Syria*) quelques-unes des sommes qui leur ont été payées. — Kinnear et Roberts, pour 3 personnes (chameaux, escorte, etc.), 4500 piastres. Dr Olin pour chaque chameau, 280 piastres, et pour chaque Arabe formant escorte, 260 piastres. Miss Martineau, chaque personne, 1000 piastres pour l'escorte et 250 piastres pour chaque chameau. M. Bartlett, d'Akabah à Pétra et retour au Caire, 3000 piastres. Si l'on veut éviter Akabah (qui offre peu d'intérêt), et si l'on se dirige au N. par la forteresse de Nakhl, où les Touârah peuvent conduire le voyageur en toute sécurité, on peut alors faire des arrangements plus satisfaisants avec les Tiyâhah, pour une escorte jusqu'à Pétra.

En tout cas, on ne s'engagera sur cette route que si l'on a obtenu au départ du Caire ou de Suez et au Sinaï, auprès des Taouârah, des renseignements favorables sur la sécurité des routes et les rapports pacifiques entre les tribus bédouines (*V.* p. 43).

Deux routes mènent d'Akabah à Pétra. L'une, suivant le ouady Arabah, s'engage dans le massif montagneux à la hauteur de Pétra ; l'autre,

plus intéressante et présentant quelques ruines, pénètre dans le ouady el-Ithm, à une petite distance d'Akabah et contourne à l'E. le massif Iduméen.

I. Par le ouady el-Arabah.

Aïn el-Ghoudiyân	7h.30m
Aïn Gharoundel	7 .20
Ouady Mouça	13 .10
Total	28h.00m

Au sortir du Qala'at el-Akabah, on se dirige au N., dans le ouady el-Arabah. On laisse sur la droite (1 h. 1/2) l'embouchure du ouady el-Ithm (*V.* ci-dessous). A g. s'élève une chaîne de collines calcaires. A dr. et plus près de la route se dressent les parois granitiques du Djébel el-Ithm et du Djébel ech-Chafèh. De nombreux ouadys débouchent des deux côtés dans la vallée. A l'embouchure du *Ouady Ghoudiyân*, à g., sont (6 h.) les sources d'*Aïn el-Ghoudiyân*, dont l'eau est fortement imprégnée de soufre. Quelques-uns placent en ce point le site d'Eziongaber, que d'autres mettent beaucoup plus au S. dans le voisinage d'Akabah (V. ci-dessus). Le *Aïn Gharoundel* (7 h. 20 min.), avec quelques palmiers et de la verdure, est un agréable lieu de campement. La route monte légèrement jusqu'à (4 h.) la ligne de partage des eaux entre la mer Morte et le golfe Élanitique. M. Vignes, dans son excellente carte du ouady el-Arabah, place cette ligne, à peu près en face du ouady Daléghèh, sur un dos de terrain, haut de 240 à 250 mèt., qui coupe obliquement la vallée.

La route s'engage à dr. (2 h. 40 m.) dans le *ouady Dalèghèh*, passe (40 min.) au Qasr el-Qâ'a (Le Château de la Plaine), coupe (40 min.) le *ouady Ma'afrak*, avant d'atteindre (35 min.) le *ouady Kouchaïbèh*, gorge longue, sinueuse et difficile, qui contourne au S. le pied du Djébel Hor. La montée totale ne demande pas moins de 8 heures. La descente se fait le long d'une gorge étroite, où l'on remarque les façades sculptées d'un grand nombre de tombes creusées dans les rochers, et qui débouche (1 h.) dans le ouady Mouça.

II. Route de l'Est, par le ouady el-Ithm.

Ouady el-Ithm	1h.30m
El-Khouldèh	4 .30
El-Kouerrah	6 .30
O. Mouça	21 .00
Total	33h.30m

L'entrée du ouady el-Ithm (1 h. 30 min. d'Akabah) est défendue par une muraille massive. La vallée monte rapidement entre des collines basses de granit et devient une véritable gorge, absolument déserte qui aboutit (4 h. 30) à un plateau élevé, entouré de montagnes, à 1000 mèt. environ au-dessus de la mer. Il y a là, sur une hauteur, un fort ruiné que les Arabes nomment *el-Khouldèh*. La route traversant le plateau débouche (3 h.), par un ouady, dans une plaine où croissent quelques acacias. Le granit fait place au grès. Le sol devient sablonneux. A une petite distance des ruines de *el-Kouerrah* sont (3 h. 30 min.) des excavations dont l'une offre des inscriptions sinaïtiques. Les ruines d'*el-Houmeiyimèh*, qui couvrent une grande étendue de terrain, présentent des citernes en grand nombre. Comme tout l'indique, là passait l'ancienne route d'Akabah à Pétra. La route suit pendant quelque temps les restes d'un aqueduc qui amenait l'eau des montagnes voisines. A la plaine succède le défilé d'*es-Sebléyèh* qui pénètre dans les montagnes d'Édom. L'*ouady Oumm Hamoûd*, où l'on trouve une source de bonne eau, monte jusqu'à la crête des montagnes, d'où l'on jouit d'une belle vue sur l'Arabah à l'O. et la plaine d'Arabie à l'E. On atteint ensuite le v. d'*Eldji* et la gorge d'es-Sik (*V.* p. 47), par laquelle on pénètre

(21 h.) dans la vallée de *ouady Mouça*, siége de l'antique

PÉTRA

I. Renseignements.

— « Pour le voyageur, dit M. Porter (*Handbook*, p. 46), le temps est ici un grand trésor. Il ignore s'il ne sera pas forcé, comme beaucoup de ceux qui y sont venus avant lui, de décamper à l'improviste. Il ne sait jamais non plus s'il ne va pas rencontrer au premier coin une troupe de vagabonds armés qui lui barrent le passage et qui lui demandent le baghchich du bout de leurs fusils. Règle générale : plus longue est sa visite, plus ceux qui l'entourent, amis et ennemis, deviennent gênants. La nouvelle de son arrivée se répand parmi les tribus voisines. Beaucoup accourent dans l'espoir de quelque butin, ou seulement par bravade, et dès lors votre escorte a hâte d'échapper à des difficultés que chaque heure augmente. On fera bien de payer l'imposition de 100 piastres que le représentant du vieux Abou Zeïtoûn se croit en droit d'exiger, ne serait-ce que pour se débarrasser, même un seul jour, d'un ramassis de sauvages affamés et demi-nus qui,sans cela, s'attachent à vos pas et qu'on retrouve à chaque détour. »

La principale difficulté est l'ascension du mont Hor. « Quelques voyageurs ont réussi à dérober une marche aux rusés gardiens de Pétra, en faisant une visite à la montagne avant d'entrer dans la ville. Cela n'est pas bien difficile, surtout quand on arrive par le ouady el-Arabah (V. ci-dessus). Mais au total, bien qu'il puisse en coûter quelques piastres d'extra, il vaut mieux se soumettre de bonne grâce et faire l'ascension dans les formes, que d'emporter de ces lieux, qu'on va quitter pour jamais, un désappointement et un regret. »

Il y aurait, encore aujourd'hui, des recherches bien importantes à faire au milieu des ruines de Pétra. Un explorateur bien préparé qui pourrait y consacrer non pas quelques jours, ni même quelques semaines, mais deux ou trois mois au moins, en rapporterait indubitablement des résultats d'un haut intérêt pour l'archéologie et pour l'histoire. Nous croyons qu'avec quelque sacrifice d'argent une pareille expédition n'est nullement impossible, et, dans tous les cas, c'est une des plus belles et des plus fructueuses qu'on puisse entreprendre maintenant dans les terres bibliques.

II. Histoire.

D'après le Pentateuque, les plus anciens habitants des montagnes de Seïr étaient les *Horim* (Gen. XIV, 6. — XXXVI, 20 suiv.), nom qui signifie seulement *habitants des grottes*, et qui répond exactement au grec *Troglodytes*. Les Horim ou Horites furent expulsés par le peuple d'Édom (Deutéron., II, 12, 22), qui prit aussi pour demeure les grottes naturelles ou artificielles dont ces montagnes sont remplies (Jérém. XLIX, 16, etc.) La ville de *Sélah* des Édomites est mentionnée dans la Bible. Le roi Amasias « frappa dix mille hommes d'Édom dans la vallée du Sel, et prit Selah par la guerre » (II Rois, XIV, 7). Sélah en hébreu signifie *rocher*, et ce nom répond très-probablement à celui de *Pétra*, employé plus tard par les Grecs et par les Romains (V. Josèphe, *Ant. Jud.*, IX, 9, 1). Pétra, cependant, n'était pas la capitale des Édomites; ce rang appartenait à *Bosra* (*V.* R. 44). Ce n'est qu'à une époque plus rapprochée, vers l'an 300 avant J. C., que nous trouvons Pétra citée comme la place principale des Nabatéens (Diod. XIX, 95), tribu puissante du nord de l'Arabie, que la Genèse (XV, 13) fait descendre de Nabajoth, fils d'Ismaël, et qui se fit de bonne heure l'intermédiaire du commerce entre les ports arabes de la mer Rouge, la Damascène et le sud de la Syrie. Les Nabatéens s'emparèrent de l'Idumée sur les Édomites, comme ceux-ci s'en étaient emparés autrefois sur les Horites. Déterminés sans doute par la force naturelle du site de Pétra, ils en firent le centre de leurs possessions et le dépôt de leurs trésors. On ignore l'époque précise de cet événement; ce dut être dans le cours du IVe ou du Ve siècle avant notre ère.

A partir de l'an 300, la ville et le peuple entrent de plus en plus dans les notions des écrivains et dans les événements de l'histoire. Erathosthène, au milieu du IIIe siècle avant J. C., nomme Pétra comme la principale station de commerce entre l'Égypte et Babylone (dans Strab., lib. XVI, p. 767). Artémidore, 100 ans avant l'ère chrétienne, décrit le pays nabatéen (il faut entendre ici le plateau d'Édom et ses vallées), comme une contrée bien arrosée et abondante en pâturages (*ibid.*, lib. XVI, p. 777). Trente ans plus tard, on voit le roi des Nabatéens, Arétas, prendre une part active aux affaires de la Judée (Josèphe, *Antiquit. Jud.*, lib. XIV, c. 1 à 5), et attirer sur lui les armes d'un lieutenant de Pompée, qu'il conjure par une forte contribution. On manque de données sur la date et les circonstances de la soumission des Nabatéens à la souveraineté romaine. Elle se place, dans tous les cas, peu après l'expédition d'Aelius Gallus en Arabie (24 avant J. C.), et pourrait bien se rattacher à cette expédition où le cheïkh nabatéen avait joué un rôle fort équivoque. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'à l'époque où écrivait Strabon, dans le premier quart du siècle qui commence avec l'ère chrétienne, le pays nabatéen et Pétra sa capitale étaient regardés comme des possessions romaines. La description que Strabon donne du site de la ville montre qu'on en avait alors une connaissance très-précise (Strab., lib. XVI, p. 779). Le géographe nous apprend qu'au rapport du philosophe Athénodore, il s'y trouvait beaucoup de Romains et d'autres étrangers. L'objet d'un semblable établissement dans cette ville du désert ne pouvait être que le commerce. On aperçoit là le germe de la transformation qui dut commencer dès lors à en faire une cité quasi romaine, par les travaux et les constructions dont elle s'embellit. Pline (vers l'année 72), n'en donne pas une idée moins exacte (lib. VI, § 32).

En l'an 105 de notre ère, sous le règne de Trajan, le royaume nabatéen fut définitivement incorporé à l'Empire (Dion Cassius, LXVIII, 14)

Nous ne savons rien absolument des destinées ultérieures de Pétra, ni des causes de sa décadence, ni des circonstances de sa ruine et de l'époque de son abandon. Sauf quelques vagues mentions dans les chroniqueurs des Croisades (chez lesquels le nom de la localité est toujours *Vallis Moysi*, traduction exacte de l'appellation arabe ouady Mouça, qui, dès lors, avait remplacé le nom oublié de Pétra), et un curieux passage de l'historien arabe Nowaïri, dans sa vie du sultan d'Égypte Bibars (milieu du XIIIe siècle, *V.* Quatremère, Mémoire sur les Nabatéens, *nouv. journ. Asiat.*, 1835), un oubli profond enveloppe le nom de Pétra. On ignorait complétement où cette ville avait été située, lorsque Burckhardt, en 1812, ayant pu visiter le ouady Mouça, sous son déguisement de pèlerin arabe, signala ces remarquables ruines comme pouvant bien occuper l'emplacement de la métropole nabatéenne. Depuis longtemps toute espèce de doute a cessé à cet égard, mais il resterait encore beaucoup à découvrir, même après les descriptions d'Alexandre de Laborde et des voyageurs qui l'ont suivi : Robinson, Bartlett, Arthur Stanley, Palmer, etc.

III. Approches de Pétra. — Le Sik.

Pétra, aujourd'hui *Ouady Mouça*, (la vallée de Moïse), occupe, au milieu de la montagne, une espèce d'amphithéâtre, enveloppé en partie de hautes murailles de rochers qui lui offrent un rempart naturel. Elle n'est facilement accessible que de deux côtés : à l'E. par une gorge étroite, longue et sinueuse, nommée es-Sik, et au S. O. par un chemin de mon-

tagne rude et escarpé, qui monte du ouady el-Arabah, en contournant le flanc S. du mont Hor.

Une fontaine, appelée *Aïn Mouça* (la source de Moïse), située à peu de distance, en dehors de la gorge orientale, donne naissance à un ruisseau qui pénètre dans le défilé, traverse l'emplacement de la ville antique, et en sort par le ravin opposé, où il va se perdre, disent les Arabes, dans une caverne profonde. Sur ce ruisseau, non loin de l'entrée extérieure de la passe orientale, où nous conduit la route de l'Est (*V.* p. 44, *b*), s'offre d'abord le v. de

Eldji, aujourd'hui le principal lieu habité du canton. Ce village occupe une position pittoresque sur la pente d'une montagne calcaire, à la jonction de deux ouadys. Il est entouré d'un mur percé de trois portes, et renferme environ 250 maisons. On y remarque une quantité de grandes pierres taillées qui semblent indiquer que ce village occupe l'emplacement d'une ville antique ou d'un des faubourgs de Pétra. Le *Aïn Mouça* reçoit au-dessous du village les eaux d'un petit ruisseau, et descend la vallée qui s'enfonce au S. O. pour arriver à Pétra. Dans la même direction, on aperçoit le sommet du *mont Hor*, sur lequel s'élève le Qabr Nébi Haroun (tombeau d'Aaron). Les environs de Eldji sont fertiles et riants. D'immenses terrasses, de construction antique, s'étagent sur les flancs des montagnes et soutiennent de frais jardins arrosés par des sources nombreuses.

En quittant le village, on suit le cours du Aïn Mouça, à travers des champs bien cultivés. A dr. s'étendent de vertes prairies où paissent les vaches et des mulets; à g. de beaux vergers entremêlés de chétifs peupliers.

On rencontre bientôt à droite (5 min. un *tombeau* précédé d'une cour carrée avec deux petits portiques ornés de colonnes doriques. A l'entrée se trouve la statue très-détério rée d'un lion.

A mesure que l'on avance, la vallé se resserre entre des falaises pe élevées de grès gris, percées de nom breuses *grottes sépulcrales*. On voi à droite (5 min.) sur un rocher d grès rouge, *trois grands tomb... monolithes* de forme cubique, entièrement isolés du rocher dans lequel ils ont été taillés, comme ceu de Jérusalem (*V.* R. 18). Leurs face latérales, ornées de frises et de pilastres, convergent au sommet comm dans les monuments égyptiens. U peu plus loin et sur la rive g., on remarque un autre *tombeau orné d six colonnes ioniques*. Directemen au-dessus de celui-ci, et dans un position des plus pittoresques, s trouve un second *tombeau surmont de quatre pyramides*, comme l'étai celui d'Hélène (*V.* R. 18). On remarquera tout de suite la ressem blance frappante de ces monument avec ceux de Jérusalem que l'on voulu donner comme des exemple d'un art national juif.

La vallée se resserre entre des fa laises de grès rouges, percées d nombreuses *grottes sépulcrales*, e semble, au premier abord (15 min.), s terminer par un amphithéâtre. Mai bientôt on remarque à dr. une vallé montant au N., et au S. O. un gorge sombre et étroite. A l'entré de la vallée s'élève un grand *tom beau* monolithe semblable à ceu que nous avons déjà décrits. Il 3 mèt. 18 de largeur et 5 mèt. 50 d hauteur. Les sculptures qui le cou vrent sont effacées. On distingue en core sur la frise des ornements e forme d'escaliers.

La gorge du S. O., dans laquell nous allons pénétrer, porte en arab le nom de

Es-Sik. Il est impossible de con cevoir quelque chose de plus imp sant et de plus sublime que ce d filé. Sa largeur suffit tout juste a passage de deux cavaliers de fron

Les deux côtés se dressent à pic, et ont en quelques endroits une hauteur de 80 à 100 mèt. A cette élévation ils semblent parfois se rapprocher au point d'intercepter la vue du ciel, et ils ne laissent arriver au fond du ravin qu'une demi-clarté, semblable à l'obscurité d'une caverne. A l'entrée du Sik, on aperçoit, à une trentaine de mètres au-dessus du torrent, une arche hardiment jetée d'un côté à l'autre. C'était peut-être un pont ou plutôt un arc de triomphe; il était orné de pilastres et de niches pour dix statues. On trouve à g., du côté du sud, un peu avant l'entrée du Sik et près d'un tombeau, un passage avec quelques marches qui permettent de s'élever sur la hauteur et d'arriver sur le pont même. Des deux côtés du pont, les rochers de grès rouge, coupés et minés par les eaux de la façon la plus pittoresque, sont creusés de nombreuses tombes qu'il serait très-intéressant d'explorer en détail. On y remarque également de nombreuses rigoles destinées à recueillir les eaux de pluie. Le ravin, sans changer de direction générale, présente tant de coudes et de détours que le regard peut à peine se porter à quelques mètres en avant, et que souvent on ne distingue plus dans quelle direction le passage va s'ouvrir. Le chemin a été autrefois pavé de larges dalles, dont il reste encore des débris. On peut y distinguer les ornières creusées par les roues des chars. A g., un aqueduc avait été taillé dans le roc pour contenir les eaux du Aïn Mouça. On avance ainsi pendant trois quarts d'heure au moins, jusqu'à un point où une raie lumineuse apparaît tout à coup entre l'étroite fissure du défilé. C'est une expansion formée par la rencontre de plusieurs gorges étroites. En face se montre tout d'un coup, comme par un effet de diorama, un monument éclairé d'une vive lumière, appelé

Khaznèh Fir'oûn (le Trésor de Pharaon, car tout ce qui est grand ici est rapporté aux anciens rois d'Égypte). C'est un temple tout entier d'ordre corinthien, entièrement taillé dans la paroi rosée du rocher. La façade, qui a deux étages d'élévation, est richement ornée de colonnes, de sculptures et de statues. Le portique est composé de 6 colonnes d'ordre corinthien, dont l'une est renversée. A dr. et à g., deux bas-reliefs, d'un bon travail grec et de dimensions colossales, représentent un homme, demi-nu, à pied et conduisant par le frein un cheval de petite taille. La frise de l'étage inférieur est ornée de petits vases (cratères), devant lesquels se dressent, de chaque côté, en paraissant y poser une patte, des animaux ailés, qui s'engagent jusqu'au milieu du corps dans la tige d'un rinceau. Le centre du fronton surmontant cette architrave est occupé par une figure mutilée, dans laquelle M. le duc de Luynes a reconnu une tête de femme penchée, aux cheveux épars. La forme générale de ce fronton et les palmettes qui ornent ses extrémités, rappellent celle du tombeau dit « des Juges » à Jérusalem. Des animaux mutilés, probablement des panthères, occupent les deux angles de l'attique qui surmonte la frise. Immédiatement au-dessus du fronton, on remarque un groupe de style égyptien dégénéré, nommé symbole d'Isis, formé d'un disque reposant sur deux cornes de vache, unies par leur base et flanquées de deux épis.

La salle principale de l'intérieur est grande et fort élevée, mais d'un style très-simple. Trois portes, l'une au fond et les deux autres sur les côtés, ouvrent sur autant de petites cellules sans ornements. Il y a en outre deux chambres, à dr. et à g. de la nef centrale, qui ont leur entrée directe sur le portique.

Le centre de l'étage supérieur est une élévation circulaire entourée de

colonnes, avec un dôme extérieurement surmonté d'une urne, à plus de 30 mèt. du sol. Les Arabes croient que de grandes richesses y sont déposées, et les traces de balles, dont est martelée cette urne inaccessible, montrent qu'elle a été bien souvent prise pour but par ces barbares, qui, ne pouvant y atteindre, cherchent à la briser ou à la renverser. Sur la face antérieure de cet édicule, un bas-relief représente une femme, vêtue d'une robe, debout, tournée à gauche, et portant de la main gauche une corne d'abondance. Les figures en bas-relief sur les faces latérales sont des Amazones en tunique courte et en écharpes flottantes, brandissant la hache d'armes au-dessus de leur tête. Les deux niches de cette façade, ou entre-colonnement, contiennent chacune une Victoire ailée, debout, de face, tenant une patère de la main droite. La frise qui couronne tout cet étage se compose de branches de feuillage, de fleurs et de fruits.

En face du Khaznèh, un escalier, taillé dans le roc, conduit sur les hauteurs où l'on pourra visiter de nombreux tombeaux jusqu'à présent inexplorés.

A partir du Trésor de Pharaon, le Sik tourne assez brusquement vers le N. O. et s'élargit peu à peu. Les hautes murailles de grès rouge qui le resserrent sont remplies d'un nombre infini de niches, de grottes sépulcrales et de tombeaux de toutes les formes et de toutes les dimensions, qui s'étagent les uns au-dessus des autres à une grande hauteur. Quelques-uns des tombeaux sont fort grands et remarquables par la beauté de leurs façades, dont la forme habituelle est une pyramide tronquée flanquée de deux pilastres. Plusieurs de ces monuments sont surmontés d'un fronton en forme d'escalier double. Ce genre d'ornement, qui se reproduit quelquefois dans les frises, semble être particulier à Pétra. L'inscription grecque signalée par Laborde sur une de ces tombes, n'existe plus.

La gorge fait un nouveau détour et se dirige vers le N. Sur la gauche, on aperçoit le

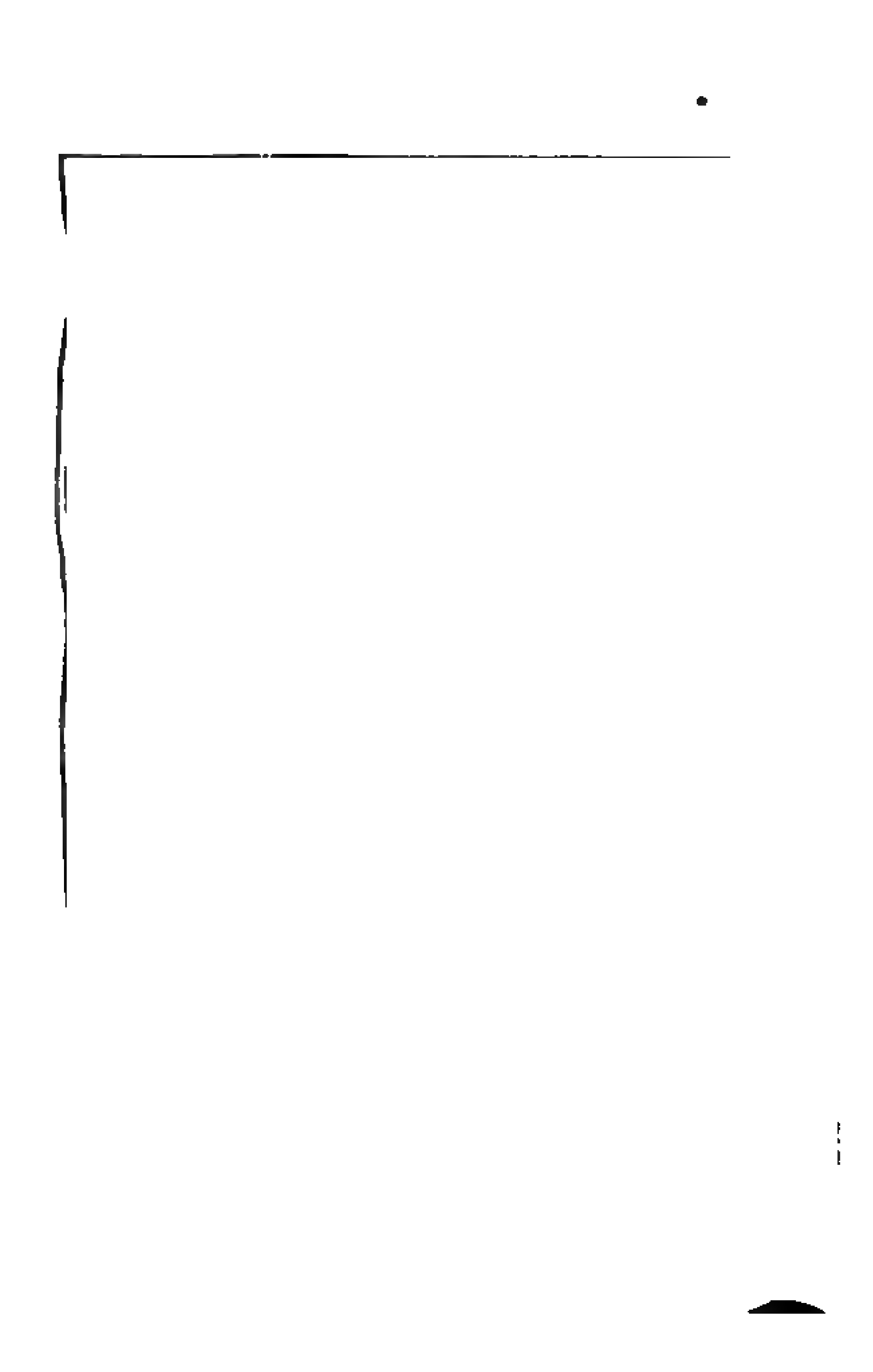
Théâtre, creusé dans le grès rouge et encore bien conservé. On compte 33 rangs de gradins. L'orchestre avait 35 mèt. de diamètre. La scène était formée par une bâtisse extérieure, dont il reste encore quelques substructions et des fûts de colonnes. On remarque dans le rocher, au-dessus du théâtre, de nombreuses excavations que l'on a regardées comme des loges pour les spectateurs. Ce sont plus probablement d'antiques sépultures. Un escalier taillé dans le roc gravit la hauteur à partir du théâtre et conduit à une *tombe en forme de pyramide* (V. p. 51). Un peu plus haut, on jouit d'une vue magnifique sur Pétra.

En quittant le théâtre, on suit le Aïn Mouça, qui se dirige au N. Le Sik s'élargit considérablement. A g., les hauteurs disparaissent. A dr., se dresse la *falaise orientale* avec ses magnifiques tombeaux. Au N., le regard se perd dans un grand ouady qui monte vers d'immenses rochers calcaires jaunes. Au delà d'un bouquet de figuiers sauvages, le chemin tourne rapidement à g. avec la rivière. On quitte (5 min.) le Aïn Mouça pour grimper à g. sur une plate-forme où les voyageurs ont l'habitude de camper. On a alors devant soi l'emplacement de la ville proprement dite.

IV. La ville.

Le bassin occupé par la ville est de médiocre étendue. De chaque côté de l'Aïn Mouça, qui traverse de l'E. à l'O. toute la longueur de la vallée, se trouve une bande étroite de terrain plan. Plus loin, le terrain monte irrégulièrement au S. et au N. vers les hauteurs.

A l'E. et à l'O., cet amphithéâtre



est fermé par d'immenses falaises à pic. Du côté N. les montagnes, coupées de gorges innombrables, s'éloignent à l'horizon, où l'on voit se dresser de grands pics de calcaire jaunâtre. Au S., l'enceinte est bornée par des plans de rochers peu élevés. Les parois, formées de grès bigarrés qui reflètent toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et percées d'une variété infinie d'excavations tumulaires, présentent le spectacle le plus singulier. Tandis que leur partie supérieure affecte les formes les plus sauvages et les plus bizarres, leur base, couverte de façades ornées de colonnes et de frontons, est travaillée avec toute la recherche et toute la symétrie de l'art.

Pour décrire la ville avec méthode, nous diviserons l'enceinte en deux parties S. et N., entre lesquelles la rivière sera la ligne de démarcation.

1° PARTIE SUD

Forum. La plate-forme, où nous sommes arrivés, est le plus grand espace plan que l'on trouve dans cette localité. C'était peut-être le forum, à en juger par les nombreuses ruines de monuments qui l'entourent. Un piédestal et des débris de colonnes semblent indiquer qu'il y avait autrefois une colonnade sur la plate-forme. A l'O. et au S., elle est fermée par des rochers d'environ 5 mèt. de hauteur qui ont été aplanis. A l'E., elle est soutenue par un mur de grosse maçonnerie encore bien conservé. Au N., on remarque un mur de soutènement et des débris de marches, par lesquelles on descend sur le quai qui régnait le long de la rivière, et l'on arrive aux ruines d'un large pont jeté sur le Aïn Mouça, au point où il reçoit les eaux d'un petit ruisseau venant de la vallée du N. En suivant vers l'O. la rive gauche de la rivière, on rencontre bientôt une douzaine de piédestaux et plusieurs fûts de colonnes qui marquent l'emplacement d'un *temple*. Des monceaux de pierres taillées, dans toutes les directions, surtout du côté S., indiquent l'existence de nombreux édifices. Des fouilles amèneraient certainement des découvertes intéressantes.

En continuant à suivre vers l'O. le cours de la rivière, on observe bientôt des débris considérables de voûtes. Il est facile de constater en cet endroit que la rivière était pavée, encaissée par des murs de grosse maçonnerie, et de plus, voûtée sur la plus grande partie de son parcours dans l'enceinte de la ville.

Continuant à suivre le quai, dont on voit de temps en temps les larges dalles, on atteint en quelques minutes

L'Arc de Triomphe. Ce monument, complétement ruiné, n'offre rien de remarquable comme architecture et date de la décadence. Il était percé de trois portes. Il se reliait par une colonnade, dont on voit encore les traces, au

Qasr Fir'oûn (château de Pharaon). Ce monument, comme le précédent, est malheureusement plus remarquable par sa grandeur que par la beauté de son style. C'est un vaste édifice carré, dont les murs très-élevés et encore assez bien conservés, ont 2 mèt. 50 d'épaisseur. Du côté de la rivière, il était orné d'un portique dont il reste encore quatre colonnes. Du côté E., on remarque une grande entrée, flanquée de pilastres, avec des chapiteaux à arabesques. La corniche est assez belle, la frise est ornée de triglyphes et de rosaces. Tous ces ornements, d'un dessin assez délicat, sont en stuc. L'intérieur n'offre que quatre murailles nues. Des traces de poutres montrent que ce palais était partagé en plusieurs étages.

En suivant toujours la rivière, on atteint en quelques minutes la base d'un immense rocher, attenant à la falaise abrupte qui forme l'enceinte du côté O. et derrière lequel le Aïn

Mouça disparaît. Ce rocher est isolé, et entouré au N. et à l'O. par la rivière. Au S. une profonde fissure le sépare de la falaise. Il est percé de nombreuses grottes sépulcrales et paraît difficilement accessible. Laborde a supposé que c'était le rocher de l'**Acropole**. C'est peut-être le site du château d'Asvit mentionné par Nowaïri dans la vie du sultan Bibars. Il paraît que l'on a distingué quelques ruines sur le sommet. Ce serait un point à éclaircir.

Au pied de ce rocher, on remarque un *tombeau inachevé*. Les chapiteaux seuls sont encore dégagés. On voit que les architectes de Pétra commençaient par le haut le dégagement des façades.

Il serait intéressant de savoir au juste quelle est l'issue de l'Aïn Mouça. Descend-il jusqu'à l'Arabah, ou se perd-il dans un trou immense comme le prétendent les Arabes ? Le plus souvent, les eaux du Aïn Mouça ne forment plus que quelques filets au-dessous du château de Pharaon. Derrière l'acropole, il est difficile de savoir au juste la direction du torrent, car, dans toutes les directions, s'ouvrent de nombreuses gorges obstruées par de véritables forêts de lauriers-roses, qui atteignent 4 à 5 mèt. de hauteur. Ces gorges, encore peu ou pas explorées, renferment aussi un grand nombre de tombeaux.

Il faut maintenant monter au S. vers la colonne solitaire, la seule qui soit debout à Pétra, qui porte le nom de **Zoubb Fir'oûn** (Hasta virilis Pharaonis). Privée de son chapiteau, elle est composée de tambours superposés, d'inégales longueurs. Elle a encore environ 4 à 5 mèt. de hauteur. Elle marque l'emplacement d'un temple dont les débris jonchent le sol.

En se dirigeant au S. E. à partir du Zoubb Fir'oûn, on pénètre, au bout de quelques minutes, dans une des nombreuses gorges de la falaise peu élevée qui borne l'enceinte de Pétra du côté S. On remarque, à gauche, un *tombeau*, orné de quatre pilastres surmontés d'un fronton, avec des fenêtres et trois niches pour des statues dans l'entre-colonnement. En face de ce monument, se trouvent plusieurs excavations sans décoration extérieure. L'une d'elles contient une salle fort remarquable, ornée de 14 pilastres doriques cannelés.

En continuant l'ascension de la gorge, on rencontre bientôt une *tombe Dorique*, et l'on arrive au sommet de la hauteur d'où l'on jouit d'un magnifique panorama de Pétra. Au S., s'étend jusqu'à la base du mont Hor, un grand plateau appelé **Soutoûh Haroûn** (les terrasses d'Aaron). On remarque en ce lieu, outre de nombreuses grottes sépulcrales, d'immenses réservoirs taillés dans le roc et destinés à recueillir l'eau de pluie. Du côté de l'E., on aperçoit les débris d'une *forteresse*, et, un peu plus bas, un *tombeau en forme de pyramide*. De ce monument on peut redescendre au théâtre par l'escalier déjà décrit (*V.* p.49), ou regagner le forum en quelques instants par une descente rapide.

2° PARTIE NORD

En quittant le forum, il faut remonter quelques minutes le Aïn Mouça, puis le traverser, pour aller visiter les tombeaux de la **Falaise Orientale**. Cette partie de la montagne renferme les plus magnifiques monuments funéraires de Pétra. Nous indiquerons seulement quelques-uns des principaux.

Tombeau avec terrasse. Il est situé à l'extrémité S. de la falaise orientale, au débouché du Sik. Pour y arriver, il faut grimper au milieu de monceaux de ruines de toute espèce. On remarque encore cinq arcades à double étage, de 2 mèt. 40 de diamètre, en pierre de taille et d'un travail massif. Elles servaient à soutenir une plate-forme ou ter-

rasse artificielle devant l'entrée du tombeau, qui est creusé dans le roc vertical de la falaise. La porte de celui-ci est placée dans une baie de 3 mèt de profondeur, de chaque côté de laquelle règnent des galeries formées de douze colonnes doriques. La porte, qui a 2 mèt. 50 de largeur, est ornée de quatre magnifiques colonnes du même ordre, parfaitement conservées, grâce à leur position qui les met à l'abri de la pluie. Le linteau de la porte est décoré d'une corniche ornée de triglyphes et de patères, et surmonté d'un fronton, puis d'une fenêtre, particularité rare dans les tombeaux de Pétra. Les quatre colonnes engagées supportent un grand entablement, une corniche et un grand fronton, au-dessus desquels est un vase taillé dans le grès. La salle intérieure a 10 mèt. de hauteur et 15 mèt. de largeur. Au fond et en face de la porte, on remarque trois baies demi-circulaires. Ce tombeau avait été transformé en église chrétienne. Une inscription peinte, qui existait encore du temps de Burckhardt, indiquait la date de sa consécration. — Continuant à suivre la falaise vers le N., et dépassant plusieurs beaux monuments, on trouve à la distance de 5 min., une **Tombe corinthienne.** La façade est une répétition de celle du Khaznèh Fir'oûn, seulement elle est moins richement sculptée, et le pinacle, ainsi que les tours latérales, ne sont pas ornés de bas-reliefs.

A côté de ce monument se trouve un magnifique

Tombeau à trois étages de colonnes. Il a quatre portes entre lesquelles se trouvent des pilastres ioniques surmontés de frontons. Les trois rangées de colonnes supérieures sont également ioniques. Le second étage n'a pas moins de dix-sept colonnes. Quelques-uns des chapiteaux sont inachevés, d'autres sont en stuc. L'étage supérieur a été achevé par de la construction, le rocher n'ayant pas suffi. L'intérieur est loin de répondre à la magnificence de la façade. On pénètre dans quatre chambres souterraines sans ornements, dont la plus grande n'a que 12 mèt. 72 de largeur.

Tombeau avec inscription latine. Il est situé à peu de distance au N. La porte, précédée d'une terrasse, à laquelle on arrive par des escaliers, est ornée de pilastres. Au-dessous de la corniche on lit les mots : *Prætextus Florentinus*.

Dans les nombreuses gorges, qui débouchent dans l'enceinte du côté Nord, on trouve beaucoup de grottes sépulcrales que l'on fera bien de visiter, mais qu'il serait trop long de décrire. En quittant le tombeau avec l'inscription latine, on suivra le petit torrent dont nous avons déjà parlé (*V*. p. 50), et qui descend de la grande vallée du N. On remarquera en route plusieurs ponts ruinés. Le terrain est jonché, dans toutes les directions, de débris de toute espèce, parmi lesquels on ne trouve que quelques fragments de colonnes. Il est probable que cette partie de la ville ne renfermait que peu de monuments publics. A mesure que l'on avance, les ruines se multiplient. On peut, en certains endroits, tracer encore les fondations des maisons particulières. On rejoint enfin le pont ruiné, en face du Forum. La rive droite, au-dessus du pont, offre le même aspect que celle que nous venons de parcourir et n'exige pas de description.

V. Ed-Deïr. — Le mont Hor.

Pour terminer notre exploration, de Pétra, il nous reste à conduire le voyageur à deux localités plus éloignées, à Ed-Deïr et sur le mont Hor.

1° **Ed-Deïr.** Cette construction, une des plus remarquables de Pétra, se trouvant hors de vue de la ville, n'a pas été connue des premiers voyageurs. Une passe étroite, qui

s'ouvre à l'angle N. O. de l'enceinte, y conduit en 45 min., par des sentiers qui n'ont été rendus accessibles qu'au moyen d'une longue suite de marches taillées dans le rocher. Chemin faisant, on remarquera un grand nombre de cavernes qui ont évidemment servi d'habitations, à en juger par les fenêtres dont les parois ont été percées. Ed-Deïr (le Couvent) est un édifice monolithe taillé dans le flanc de la montagne, qui a de l'analogie avec le Khaznèh Fir'oûn, si ce n'est que les proportions en sont beaucoup plus grandes et l'effet encore plus imposant. Ce remarquable édifice a pu être originairement un temple païen. Il a été approprié plus tard au culte chrétien. Nombre d'inscriptions, semblables à celles que l'on connaît sous le nom de *sinaïtiques* (*V*. p. 20), se rencontrent aux environs.

En face du Deïr, se dresse une haute falaise, creusée à sa partie inférieure de plusieurs chambres. Une plate-forme, à laquelle on arrive par des degrés taillés dans le roc, supporte plusieurs soubassements de colonnes, et une chambre avec une niche richement sculptée, qui paraît avoir été le sanctuaire d'un ancien temple. On voit aussi quelques fragments de mosaïques. Le sommet de la falaise, au-dessus de cette plateforme, présente encore quelques débris de constructions. De ce point, on voit se dresser, à quelque distance au S. O., le mont Hor, et la vue s'étend au loin sur une chaîne de pics grisâtres dans la direction du ouady el-Arabah, et de la Palestine.

2° Le **mont Hor**, qu'une tradition ininterrompue, d'accord avec la Bible (Nombres, xx, 22-29) a signalé de toute antiquité comme le lieu où fut enseveli Aaron, le frère de Moïse, est nommé par les Arabes *Djébel Nébi Haroûn* (montagne du prophète Aaron). Le lieu n'est pas moins sacré aujourd'hui pour les musulmans qu'il ne le fut pour les anciens Hébreux, et, après eux, pour les premiers chrétiens. On s'y rend en 2 h. de Pétra par un chemin qui part de la ville près du Zoubb Fir'oûn et se dirige au S. O. On gagne (30 min.) le pied de la montagne dont les flancs rouges sont profondément ravinés par les pluies. Les pentes présentent un grand nombre de terrasses, qui ont dû porter autrefois des jardins. Le sanctuaire qui en occupe le sommet (1 h. 30) n'a de remarquable que les souvenirs qui s'y rattachent et les impressions que ces souvenirs éveillent. Le bâtiment nommé *Sidna Haroûn*, qui abrite le cénotaphe, est de construction certainement musulmane. Mais les matériaux appartiennent, au moins en partie, à une construction antérieure. Au moyen âge, il y avait là un petit monastère chrétien, décrit par le pèlerin Thietmar. Le ouély consiste en une chambre voûtée, éclairée seulement par la porte, et dont le grand axe est dirigé à peu près du N. au S., parallèlement à celui de l'Arabah, et vers la Mecque. Le sarcophage, en forme de cercueil, à toit incliné, est placé transversalement au grand axe de l'édifice, et présente, en face de la porte, son petit côté orné d'une inscription coufique. Voici la traduction qu'en a donnée M. le duc de Luynes : « Au nom de Dieu clément, miséricordieux. Il n'y a de Dieu que Dieu, Mohammed (est) l'apôtre de Dieu. Cette station bénie a été construite par l'ordre de notre maître le sultan, le roi protecteur, champion de la foi, conquérant, défenseur des frontières, etc.... » Le monument a été restauré par le sultan Qalaoun.

Une crypte, dans laquelle on pénètre par un escalier à deux directions successives, renferme le tombeau, masse demi-cylindrique de maçonnerie, couverte d'une draperie noire et entourée d'une grille de fer. On y remarque aussi de vastes souterrains soutenus par des constructions voûtées. La vue que l'on

embrasse du haut du Djébel Hor est d'une étendue et d'une magnificence incomparables. Le regard plane sur presque tout le développement des montagnes de Seïr et sur les campagnes contiguës, sur la large vallée du ouady Arabah, qui se perd aux deux extrémités de l'horizon, dans la double direction de la mer Rouge et de la mer Morte, et, au-delà de cette grande vallée, sur le désert sans bornes qui se déploie vers le couchant.

Remarques générales sur Pétra et ses monuments.— L'aspect général des ruines, partout où elles sont accompagnées d'un travail d'ornementation, démontre suffisamment qu'elles sont toutes de l'époque romaine. Les tombeaux, par suite du grain peu compacte de la roche, ne conservent aucune inscription lisible qui puisse en fixer la date; mais tout annonce, dans le style de leur construction et de leurs ornements, qu'aucun d'eux n'est antérieur au temps d'Adrien, et, selon toute apparence, la plupart sont plus modernes. « Le siècle des Antonins, » a dit a ce sujet M. Letronne, dont le sentiment sur ces sortes de questions était en général si fin et si sûr, « semble être celui qui a vu s'élever la plupart de ces tombeaux, comme presque tous ceux de la décapole de Syrie, et l'on ne se tromperait peut-être pas beaucoup en renfermant l'époque de leur construction dans le même intervalle de temps qui a vu s'élever les temples de Ba'lbek et de Palmyre. » (*Journal des Savants*, 1836, p. 535). Ajoutons, quant à la destination même des excavations, que, bien que la très-grande majorité ait eu certainement une destination sépulcrale, toutes n'ont pas ce caractère. On en a signalé un certain nombre qui, par leur disposition exterieure et intérieure, ont dû servir d'habitation. Nous voulons parler de celles qui présentent un aspect relativement moderne. Plus anciennement, dans les temps que l'on peut qualifier de primitifs, et même en descendant jusqu'à l'âge des prophètes, toute cette region des montagnes d'Édom était habitée par des populations troglodytiques.

Environs de Pétra. — On trouve aux environs de Pétra quelques points dignes d'intérêt. Nous citerons *el-Barîd* (3 h. N. de Pétra) où Palmer a trouvé un *Sik* et de grandes grottes sépulcrales, semblables à celles de Pétra.

Au S. de la ville, dans le ouady Sabrah, Laborde a découvert des ruines qui paraissent avoir appartenu à une ville assez considérable. On y remarque les restes d'un théâtre. Plus loin, au S. E., *Mâân*, doit à sa position sur la route des pèlerins une certaine importance.

ROUTE 6.

DE PÉTRA A HÉBRON.

Par le ouady el-Arabah.

(45 h).

Aïn el-Ouaïbch	15h.30m
Pointe N. du Djébel Ousdoum..	13 .55
Hébron	16 .00
Total......	45h.25m

Sortant de l'enceinte du ouady Mouça par son extrémité S. O., on gravit le plateau Soutoûh Haroûn (*V.* p. 54), jusqu'à (30 min.) la base du mont Hor. On le contourne dans la direction S. O., par une gorge étroite et sinueuse (*V.* p. 47) qui conduit au sommet de la passe (2 h.). Laissant à g. la route de l'Akabah (*V.* p. 44), on tourne au N. O. à travers une plaine élevée coupée d'affreux ravins, parmi lesquels on remarque le *ouady Roubaï* qui débouche dans l'Arabah. On suit le *ouady el-Abyad*, — source abondante nommée *Aïn et-Taiyibèh*, — et on le descend jusqu'à son débouché dans le ouady el-Arabah (6 h.). Du pied des montagnes d'Édom, la route coupe obliquement la large plaine d'el-Arabah, en se portant droit au N. O. jusqu'à (6 h.) l'entrée du large *ouady el-Djeïb.* En suivant ce ouady au N., on atteint

(1 h.), une bonne source, *Aïn el-Ouaïbèh*, une des stations les plus connues de ce désert.

C'est à Aïn el-Ouaïbèh que Robinson place le site de *Kadech* (Gen. XIV). Plusieurs princes de la vallée de Siddim (la mer salée) ayant refusé de payer le tribut au roi de la Mésopotamie, celui-ci soumit la contrée à l'E. du Jourdain, battit les Horites dans la montagne de Séïr *jusqu'aux campagnes de Paran, au-dessus du désert*. Au retour il vint à Hen de Mispat, qui est *Kadech* et battit « tout le pays des Amalékites et des Amorrhéens qui habitaient Hatsatson-Tamar ». Les troupes des rois de la plaine périrent en partie dans les puits de *bitume*, ou s'enfuirent sur la montagne.

Il est encore question de Kadech dans l'histoire de la marche des Israélites au désert. Ceux-ci, après avoir quitté le Sinaï, campèrent à Hazeroth, et, de là, marchèrent jusqu'à Kadech « au bout des frontières d'Édom » (Nombres, XX, 1 et 16). On pourrait objecter, il est vrai, d'après ce passage, à l'identification proposée par Robinson, que le peuple campé à Kadech murmura à cause du manque d'eau. Mais une petite source comme le Aïn Ouaïbèh pouvait être suffisante pour l'alimentation d'une petite ville et insuffisante pour les besoins d'un grand campement. Rien n'empêche d'admettre que des sources voisines, comme celles d'*Aïn Bueridèh*, *Aïn Ghamr*, aient été utilisées.

Enfin, c'est de Kadech que des messagers furent envoyés au roi d'Édom, pour lui demander le passage. Sur le refus du roi, Israël vint près de la montagne de Hor, peut-être à l'entrée du ouady el-Abyad « sur les frontières d'Édom », et, de là, il rebroussa chemin vers la mer Rouge pour faire le tour du pays d'Édom.

En définitive, cet emplacement nous paraît s'accorder assez bien avec les données historiques et géographiques de la Bible. D'autres identifications ont été proposées, par exemple : Pétra, par Stanley ; Aïn Qadis, dans le désert de Tîh, à 89 kil. au S. de Bir es-Sébâ et a 60 kil. à l'O. de Aïn Ouaïbèh, par M. Palmer (*V.* R. 9).

On remonte, dans la direction du N., le lit du Djeïb dont les berges sont ici fort peu élevées au-dessus du niveau de l'Arabah. La vue embrasse un large horizon. A dr. les montagnes se dessinent comme un massif élevé, presque vertical, en quelque sorte d'un seul bloc, surmonté çà et là de sommets arrondis, et que domine au loin, dans la direction du S., le pic sourcilleux du Djébel Hor. Les montagnes de la gauche, ou de l'O., sont moins élevées, d'un aspect plus aride, et beaucoup plus déchirées par les nombreux ravins qui s'y sont frayé un passage. On est frappé de la différence d'aspect que présentent ces deux chaînes. Celle de l'O., de nature calcaire, garde une teinte blanchâtre qui n'éveille que des idées d'aridité; tandis qu'à l'E., les montagnes granitiques d'Édom réflètent, sous les rayons qui les colorent, toutes les nuances du rose et du pourpre. On ne saurait s'empêcher de rapprocher dans sa pensée cet aspect de la chaîne édomite du nom même d'Édom, qui en hébreu signifie rouge[1].

A mesure que l'on descend le lit du Djeïb, les berges, surtout celles de l'O., deviennent plus hautes, et ne tardent pas à former un encaissement profond. Ce ouady, réceptacle de toutes les eaux qui, au temps des pluies, affluent des hautes terres de l'O. et dont le long ouady Djéraféh est un embranchement supérieur, présente, même desséché, l'apparence d'un grand fleuve. A son entrée dans le Ghôr, ses berges, coupées à pic, n'ont pas moins de 50 mèt. d'élévation. On laisse à dr. (5 h.) le *ouady Feddân*, à g. (3 h.) le débouché du *ouady Hasb* et quelques autres ravins qui affluent presque tous du côté de l'O. et l'on entre (2 h.) dans

Le Ghôr. — Le Ghôr est fermé de ce côté par une chaîne de collines calcaires, de couleur blanchâtre, hautes de 20 à 25 mètres en moyenne, mais

1. M. Schubert définit très-bien la nature et l'aspect de ces lieux, « le bassin desséché d'une petite mer intérieure, où se serait formé le large lit d'un fleuve. »

par endroits de 40 à 50 mèt., et dont la direction est à l'E. L'existence de ces collines et la direction des ouadys, qui tous convergent vers la mer Morte, montrent la fausseté de l'hypothèse suivant laquelle le Jourdain se serait autrefois rendu à la mer Rouge. On longe le pied de cette ceinture de collines entre le S. et le S. E. jusqu'à (2 h. 10 min.) la large embouchure du *ouady el-Fikrèh*, qui desend du plateau de l'O., et dont le lit apporte au Ghôr, durant la saison des pluies, une masse d'eau considérable. Aux collines succède le Ghôr proprement dit. Cette plaine basse, périodiquement noyée, et, par suite, marécageuse, qui borde l'extrémité S. de la mer Morte, porte le même nom que la longue vallée où serpente le Jourdain, entre la mer Morte et le lac de Tibériade.

A partir du ouady el-Fikrèh, on se dirige au N. jusqu'à (55 min.) l'extrémité méridionale du Djébel Ousdoûm (la montagne de Sodome) (*V*. R. 10). On longe à dr. (55 min.) cette montagne de sel, toute tailladée par les torrents qui la traversent en hiver, et qui viennent inonder le Ghôr. La route passe à l'angle S. O. de la mer Morte et tourne à l'O.

De Djébel Ousdoûm à Hébron, 16 heures (*V*. R. 10).

ROUTE 7.

DE PÉTRA A HÉBRON.

Par le plateau occidental.

(44 h.).

Aïn el-Ouaïbèh	15h.30m
Es-Safah	9 .20
Arârah	9 .05
Hébron	10 .20
Total	44h.15m

Du ouady Mouça au ouady Ouaïbèh (*V*. R. 6).

A partir d'Aïn Ouaïbèh, la route, monotone et fatigante, traverse successivement plusieurs ouadys, dont chacun marque un gradin de la descente, qui, du plateau d'et-Tîh, va bientôt aboutir à l'Arabah. Ce sont : (35 min.) le *ouady el-Mirzaba*, (40 min.) le *ouady el-Mouhallèh*, (2 h. 55 m.) le *ouady Abou Djerradèh*, (45 min.) le *ouady Kousâfiyèh*, (40 min.) le *ouady el-Khourâr*, (1 h. 40 m.) le *ouady es-Sik*, (2 h. 5 min.) le *ouady el-Fikrèh* (*V*. R. 6).

Dans ce dernier ouady, le baromètre de MM. Erdl et Schubert leur accusa 5 pieds *au-dessous* de la mer Rouge, conséquemment 1439 pieds (467 mèt.) plus bas que le sommet de la longue et rapide montée d'es-Safah (*V*. ci-dessous) et 1225 pieds (396 mèt.) au-dessus de la mer Morte.

La route, continuant à se diriger à l'O., atteint (25 min.) l'entrée de la passe d'*es-Safah*, en avant de laquelle se voient les restes d'un fortin, destiné autrefois à en garder l'approche.

La montée peut se faire par trois passes, distantes d'une heure environ l'une de l'autre. La plus orientale est appelée par les Arabes *es-Soufeï*, celle de l'O. *el-Yémen*, et celle du centre *es-Safah*. La passe de el-Yémen ou « de la droite » est la plus fréquentée, parce qu'il y a de l'eau à la partie supérieure. Celle de es-Safah est la plus directe et la moins difficile. La montée prend environ 2 heures. L'altitude de ce point a été trouvée par M. Schubert de 466 mèt.

La route, se rapprochant du ouady el-Yémen, à g., traverse un plateau rocailleux avant d'atteindre (3 h. 10 min.) le pied d'une autre côte appelée *Naqb el-Mouzeïkah*. La montée, peu difficile, prend environ 1 heure. A peu de distance (10 min.) se trouve le site ruiné de *Kournoub* (Thamara). M. Schubert a trouvé, par une observation barométrique, 495 mèt. pour la hauteur de la plaine de Kournoub au-dessus du niveau de l'Océan.

La montée devient alors moins rapide que dans les étapes précédentes; elle continue jusqu'à Hébron.

Au delà de Kournoub, on croise (35 min.) le *ouady Abou Toraïfèh*, et l'on atteint (40 min.) une petite chaîne de hauteurs appelée *Qoubbet el-Baoul*, remarquable en ce qu'elle forme le point de partage entre les versants opposés de la mer Morte et de la Méditerranée. Le *ouady el-Faïyèh*, qui y a son origine, du côté de l'E., va se réunir au *ouady ez-Zo'âra* (R. 10), tandis qu'à l'O. le ouady Arârah va rejoindre le *ouady es-Sebâ*, dont les eaux, en hiver, se perdent dans la Méditerranée, au sud de Gaza.

Arârah (2 h. 5 min.) possède plusieurs puits et des restes d'anciennes habitations. Ce peut être l'**Aroër** du livre de Samuël (1 Sam. xxx, 26-28). On traverse, dans la direction du N., des solitudes formées de collines crayeuses et de vallées sablonneuses présentant çà et là quelques champs cultivés et formant les limites entre la Judée et le désert. L'aspect du paysage devient moins triste à mesure que l'on avance vers le N. **El-Milh** (2 h. 5 min. d'Arârah) a aussi plusieurs puits et des ruines. M. Schubert avait déjà pensé, et M. Robinson a démontré, que el-Milh doit être le site de la station de **Malatha** des documents romains et de la **Moladah** de l'Écriture, ville de la tribu de Siméon, située à la frontière S., « près la contrée d'Edom » (Jos. XV, 26). La vallée voisine porte encore le nom de *ouady Malath*. Les ruines d'El-Milh consistent en amas de pierres brutes, avec quelques colonnes. Le doyen Stanley y a découvert quelques inscriptions sinaïtiques.

De El-Milh deux routes peuvent conduire à Hébron. L'une, plus orientale, touche au site ruiné de *Tell' Ar'aad*, à mi-chemin à peu près entre El-Milh et Ehdèb, et d'Ehdèb, tourne au N. par Qaryéteïn et Qourmoul (*V*. R. 10). Nous décrirons la route occidentale.

On rencontre successivement (1 h. 50 m.) *Makhoûl*, (1 h. 55 m.) *el-Ghouaïn*. (50 min.) *Rafât*, et (25 m.) **Sémou'a**, village dans une belle situation, sur une haute colline de forme oblongue, dont il occupe le sommet et les pentes. C'est, on peut le dire, le premier lieu habité que l'on rencontre sur cette route.

Sémou'a est indubitablement l'**Echtemoa** de Josué (Jos. XV, 50), l'une des villes désignées par Josué pour être habitée par les Lévites, autour d'Hébron (Jos. XXI, 14). Saint Jérôme la cite comme un village important, habité par des Juifs.

Les ruines se composent des restes d'une forteresse, bâtie sur le point culminant de la colline, et d'un amas de pierres et de maisons éboulées parmi lesquelles on trouve de nombreux fragments de sculptures et d'ornements, d'un travail qui semble juif : patères, candélabres, raisins, rosaces. On distingue aussi les arasements et même les assises inférieures de plusieurs édifices, construits avec des blocs gigantesques, dont quelques-uns sont comparables à ceux du Haram ech-Chérif de Jérusalem. Indépendamment des citernes, qui sont nombreuses, on ne compte pas moins de sept sources dans les environs. D'après une observation barométrique de M. Schubert, la plaine est à 722 mètres au-dessus du niveau de la mer, près de 200 mèt. plus bas qu'Hébron. La population de Sémou'a est de 200 habitants sédentaires environ. Un plus grand nombre d'habitants vivent sous la tente, ou sont disséminés dans les cavernes, à une distance plus ou moins grande du village, pour échapper plus facilement à l'impôt et au recrutement.

En face du versant occidental de la montagne de Sémou'a est un édifice ruiné nommé *el-Benièh* (la Construction), d'environ 5 à 6 mètres de hauteur, bâti de belles pierres assemblées et taillées avec soin. M. Guérin

(*Description de la Judée*, p. 176), regarde cet édifice comme un ancien mausolée.

Traversant la plaine située au N. de Sémou'a, dans la direction N. E., on s'engage dans une vallée tortueuse, peu profonde et assez bien cultivée, qui aboutit à un petit plateau rocheux sur lequel est bâti (45 min.) le village de *Youttha*. C'est très-probablement le **Youttah** de Josué (Jos. XV, 55), assigné aux Lévites, et cité par Eusèbe, dans l'*Onomasticon*, comme une ville sacerdotale, à dix-huit milles au S. d'Eleuthéropolis.

Les maisons de Youttha, à l'exception de quelques-unes qui paraissent anciennes et sont un peu mieux construites, ne sont que des bâtisses informes, ne présentant aucun intérêt. On remarque quelques citernes antiques, encore en usage, et des grottes creusées dans le rocher.

La populatien de Youttha serait, d'après M. Guérin, de 2000 habitants environ. En été, la moitié d'entre d'eux, au moins, vit sous la tente, à la manière des Bédouins.

La route, se dirigeant droit au N., à travers un plateau rocailleux, atteint (1 h.) le *ouady el-Khalîl* (vallée d'Hébron), qui prend son origine un peu au N. E. d'Hébron, descend au S. O. entre des collines rapprochées, passe à Bir es-Sébâ, où il reçoit le nom de ouady Sébâ (V. R. 8). Au delà du ouady Khalîl, (45 min.) les ruines de *Kilkis* ou *Kirkis*, situées sur un plateau élevé, offrent des pressoirs antiques, des citernes, des caveaux creusés dans le roc et des amas de menus matériaux. On laisse sur la dr. (23 min.) une colline avec quelques ruines, puis on descend par un sentier étroit dans une vallée fertile, plantée de vignes, de figuiers et d'oliviers. Un chemin, montueux et très-glissant, mène (25 min.) aux jardins d'Hébron, plantés d'oliviers, près du cimetière musulman (*V*. R. 14).

ROUTE 8.

DU SINAI A HÉBRON.

Par Akabah et le désert de Tîh.

(125 heures).

Qala'at el-Akabah	50h.13m
Naqb el-Akabah (haut de la passe)	. .30
O. el-Djérafèh	13 .30
O. el-Loussân	15 .00
El-Aoudjèh	14 .10
Khalasah	7 .30
Bîr es-Sebâ	6 .00
Dhoueriyèh	7 .00
Hébron	5 .00
Total	124h.53m

C'est la route que MM. Smith et Robinson ont suivie en 1838. M. Robinson, qui hésitait entre cette route et celle du ouady el-Arabah, dit expressément qu'il a choisi la première « parce qu'elle est la plus aisée ». Par le fait, on ne voit pas que ni lui ni les autres voyageurs qui ont pénétré dans ces solitudes y aient rencontré des difficultés ou des dangers, avec leur escorte arabe, bien entendu. On voit même, par le document romain connu sous le nom de Table de Peutinger, que la ligne qui va de la Palestine méridionale à Ælana (à la tête du golfe d'Akabah) était alors la route habituelle des caravanes, et cette circonstance donne à cette ligne un certain intérêt archéologique. M. Robinson y a retrouvé en effet plusieurs des stations notées sur la Table.

De Sinaï à Akabah (*V*. R. 4). — A partir du château d'el-Akabah, on suit d'abord la route des Pèlerins. La direction est au N. O., sur les bords du golfe Élanitique que l'on contourne pour s'engager à l'O. (1 h. 25 min.) dans des hauteurs escarpées, prolongement de la chaîne qui encaisse à l'O. le ouady el-Arabah. Cette gorge longue et difficile n'est communément désignée que sous le nom même d'*el-Aqabah*, terme qui désigne en arabe une montée, une passe de montagne. Le château qui a remplacé

la ville ancienne d'Élath (*V.* p. 46) en a pris son nom moderne. La montée, parfois très-rude, demande 4 à 5 heures pour aboutir aux vastes plaines du désert de Tîh (*V.* p. 2).

Le chemin, laissant à g. la route des Pèlerins, se dirige au N. O., par une ligne qui s'infléchit légèrement vers le N., à mesure qu'elle se rapproche du ouady el-Djérafèh qu'elle atteint en 13 h. 30 min. Ce dernier ouady est le grand affluent du ouady el-Arabah (*V* p. 38). On en traverse la partie supérieure, et, conservant toujours la direction N. N. O., on passe (3 h. 30 min.) le *ouady el-Gahdhâgydh*, affluent du ouady el-Djérafèh. Les hauteurs qui se présentent sur ce point, bien que peu remarquables, offrent cependant cet intérêt particulier, qu'elles forment la ligne de partage entre le versant E., incliné vers le bassin enfoncé de la mer Morte, et le versant O. qui aboutit au fond de la Méditerranée. Immédiatement au N. de cette ligne de faîte, coule le *ouady el-Haïkibèh*, affluent du grand *ouady el-Koureiyèh* qui descend du *Djébel el-Makhrah*, petite chaîne qui se dresse comme une muraille à travers le désert, de l'E. à l'O. et forme l'escarpement d'un plateau moyen. Une marche pénible, au N. O., à travers de nombreuses vallées, séparées par des mouvements de terrain plus ou moins prononcés, conduit (11 h. 1/2) au *ouady el-Loussân*, dont le nom correspond bien évidemment à la dénomination ancienne (*V.* R. 9).

La station qui suit, dans les documents de l'époque romaine, **Éboda** de Ptolémée, **Oboda** de la Table, se retrouve à **Abdèh** [1], site ruiné retrouvé par M. Palmer, à 14 h. au N. E. de el-Loussân, à la tête du ouady Marrah, non loin de Sebaïta (*V.* R. 9). On y voit les restes d'un fort situé sur une hauteur qui domine au loin la plaine. La forteresse, construite en pierres taillées, de grosseur moyenne, et percée d'une porte légèrement ogivale avait des citernes et des puits profonds, revêtus de murs d'un bon travail. Elle communique, par une porte située au sud-est, avec une enceinte ruinée, dans laquelle se trouvent des débris de constructions. Au pied de cette hauteur, du côté du S., on reconnaît encore des restes d'habitations nombreuses, et les champs environnants gardent des traces de culture.

Dans le *ouady Rohaïbèh* (19 h.), se trouvent des ruines assez considérables, avec les restes d'une église. C'est sans doute le **Rehoboth**, où les serviteurs d'Isaac creusèrent un puits (Gen., XXVI, 22). Dans le voisinage, M. Palmer signale un ouady Soutnah er-Rouheibeh, dont le nom rappellerait à la fois le Rehoboth et le Sitnah de la Genèse. Le lieu n'est qu'à 335 mèt. d'alt. au-dessus de la mer. Cette partie du plateau, dont le sol est formé d'alluvions, présente une dépression très-prononcée, qui s'étend jusqu'à Gaza.

A 2 h. 30 de là, vers le N. N. E., des ruines considérables, connues des Arabes sous le nom de *Khalasah*, marquent l'emplacement de la station romaine d'**Élusa**, mentionnée dans Ptolémée et sur la Table théodosienne ou Carte de Peutinger. Elles sont situées dans le ouady Aslidj et disparaissent de jour en jour, emportées par les habitants de Gaza.

La route, franchissant au N. N. E. le *ouady Martabah*, atteint (6 h.) le *ouady es-Sébâ*, qui prend, dans sa partie supérieure, le nom de ouady el-Khalîl. Son cours se porte au S. O. pour aller se perdre dans la Méditerranée un peu au S. de Gaza sous le nom de ouady Ghazzèh. Son lit, qui mesure en cet endroit plus de trois cents pas de large, est rempli de gros cailloux et même de blocs considérables, entraînés par les pluies de l'hiver. C'est sur la rive septen-

1. Parmi les Arabes de M. Robinson quelques-uns nommaient el-Aoudjeh, Abdèh. D'après le journal de Seetzen, Aoudjeh serait un site distinct d'Abdeh. L'exploration de M. Palmer a mis ce fait en pleine lumière (*V.* R. 9).

tionale que se trouvent deux puits profonds avec des ruines, dont le nom de **Bîr es-Sébâ** a été reconnu depuis longtemps comme représentant le **Bersçéba** (Puits du serment) de l'Écriture. C'est un des sites les plus anciennement illustrés par l'histoire des patriarches Abraham, Isaac et Jacob (Gen., XXI, XXII et XXVI). Abimélech et Abraham y *conclurent une alliance par serment*. Jacob partit de là pour se rendre en Mésopotamie (Gen., XXVIII, 10) ; il s'y arrêta aussi avec sa famille avant de descendre en Égypte (Gen., XLVI). Ce lieu est mentionné aussi dans l'histoire de Samuel (I. Sam., VIII) et dans celle d'Élie (I. Rois, XIX). Il marquait la limite de la terre promise, qui descendait « de Dan à Bersçéba. » Au temps de saint Jérôme, les Romains y avaient une garnison. Plus tard, il est cité dans les Notices comme ville épiscopale.

Les puits de Bîr es-Sébâ, situés au côté N. du ouady, ont un air de grande antiquité, et contiennent toujours de l'eau vive. Le plus grand mesure 3 mèt. 66 de diamètre et 13 mèt. de profondeur. Les ruines (pierres taillées, fondations, débris de poteries) couvrent un espace de près de 3 à 4 kilomètres.

Au N. s'étend une plaine ondulée, fertile en excellents pâturages. C'est là que les patriarches plantaient leurs tentes, à la manière des Arabes de nos jours. Des amas de décombres, quelques colonnes, restes d'anciennes églises chrétiennes, marquent seuls l'emplacement de grands villages, autrefois prospères. Après avoir traversé la plaine de Bîr es-Sébâ, on s'engage au N. E. dans une région montueuse, coupée de nombreux ouadys. On laisse à g. le village de *Anab el-Kébîr*, où l'on a cru reconnaître le **Anab** de la Bible (Jos., XV, 50), et où M. Guérin a retrouvé les débris de constructions importantes (église, mosquée, édifice militaire), édifiés avec des blocs antiques, des citernes et des meules en grand nombre. On franchit le petit *ouady ed-Deïr*, au delà duquel s'élèvent à dr. les ruines du *Khirbet ed-Deïr*. On peut y voir les assises inférieures d'une construction rectangulaire en belles pierres de taille et les restes d'une église. On arrive (7 h.) à *Dhoueriyèh*, village situé sur le sommet d'une colline.

A partir de ce point, on se dirige au N. N. E., à travers un pays montueux, coupé de nombreux ravins qui descendent d'une chaîne élevée, dirigée du N. E. au S. O., et se jettent dans le ouady el-Khalîl. Sur les hauteurs se trouvent plusieurs sites ruinés, visités par M. Guérin (III, 209-213). Parvenu au *Khirbet el-Djouf*, dont les ruines s'élèvent sur une haute colline qui environne une vallée fertile, on franchit le *ouady Delbèh*, belle vallée au milieu de laquelle un *birket* antique recueille les eaux d'une source nommée *Aïn Delbèh*. Se dirigeant au N. E., on traverse le petit *ouady Abou Qamrâ*. Au bas d'une colline hérissée de rocs et plantée de chênes verts, dont les pentes orientales portent les ruines du *Khirbet el-Hadjirèh*, qui semblent attester une très-haute antiquité, un réservoir recueille les eaux du *Aïn el-Hadjirèh*. Franchissant le *ouady el-Harayèh*, étroite vallée couverte de touffes de chênes verts nains, on atteint, après une ascension assez pénible, le plateau d'une montagne sur lequel s'élèvent les ruines du *Khirbet Kilkis*, où l'on rejoint la route précédente pour gagner (5 h. 10 min.) Hébron.

ROUTE 9.

DU SINAI A HÉBRON.

Par le désert de Tîh.

(107 h.)

Naqb el-Moureïkhi..........	17h.30m
Khân Nakhl..............	29 .00

O. Qoureiyèh................	14h.00m
Er-Rohaïbèh................	5 .00
O. Djerour..................	9 .00
El-Aoudjèh.................	12 .30
Hébron......................	21 .00
Total......	107h.00m

L'apparence d'uniformité qui, à distance, plane sur l'espace tout entier compris entre le ouady el-Arabah et l'isthme de Suez, fait place à une tout autre impression lorsqu'on pénètre dans l'intérieur de ces vastes solitudes. De même que le Sahara africain et les plaines intérieures de l'Arabie, le désert de Tîh n'a qu'un trait qui soit commun à toute son étendue et qui le caractérise, c'est le manque d'eau, au moins le manque d'eaux permanentes. Quant à la configuration même de sa surface, elle est aussi variée, aussi accidentée que celle de tout autre pays de plaines. Les nombreux ouadys qui le sillonnent, les groupes de hauteurs qui surgissent entre ces vallées, et même les chaînes assez considérables qui couvrent plusieurs parties du désert, en diversifient le relief.

La relation de M. Russegger avait déjà jeté une vive clarté sur la configuration générale du désert de Tîh. Les observations barométriques faites sur plusieurs points avaient déjà fixé les idées sur les grands traits de la configuration du désert, aussi bien que sur ses pentes générales et les inflexions de quelques-unes de ses parties. Les récentes explorations de M. Palmer ont depuis lors notablement enrichi nos connaissances géographiques sur cette intéressante contrée.

La ligne de route de M. Russegger part du mont Sinaï. Elle se porte de là droit au N., et le voyageur arrive en 15 h. et demie, après avoir franchi plusieurs échelons avancés, au pied même de la chaîne appelée *Djébel et-Tîh*, qui couvre au N. toute la largeur de la presqu'île. La passe par laquelle on gravit l'escarpement est nommée *Naqb oumm-Rakhî* (ou, selon la carte de M. Robinson, *Naqb el-Moureikhi*). C'est une montée de deux heures; le sommet de la passe est à 1415 mèt. au-dessus du niveau de la mer. La pente, beaucoup moins longue et moins rapide que la montée du S., conduit au plateau. La première impression, quand on embrasse du regard les plaines immenses où l'on va s'engager, est celle d'une mer de sable semée de rochers isolés, pareils à des îles, et où l'horizon est limité à droite (c'est-à-dire à l'E.) par une chaîne crayeuse d'aspect blanchâtre et d'une assez grande élévation qui se dirige vers le N. et qu'on nomme le mont *Edjmèh*. Cependant le sol n'est pas précisément sablonneux et mobile, comme on se le figure communément; c'est plutôt un terrain graveleux ou pierreux, dur et résonnant sous les pieds des chameaux. C'est le même fond que celui qui constitue le désert de l'isthme de Suez.

A 3 h. 30 min. du sommet de la passe, se trouve, à une altitude de 919 mèt., la tête du *ouady el-Arich*, le grand réceptacle de toutes les eaux hivernales du désert. De ce point jusqu'à son débouché près du château d'*el-Arich*, dont il prend le nom, le lit du ouady peut avoir un développement de 60 à 70 lieues. En hiver, c'est une véritable rivière, qui justifie bien la dénomination de *Nahal Mitzraïm*, ou torrent d'Égypte, que lui applique l'Écriture. M. Russegger suivit pendant 18 heures le lit desséché du ouady el-Arich, en se portant constamment au N. ou au N. N. O. Une observation barométrique faite à 5 h. de la tête du ouady (à la source de Redjîm), lui accusa une altitude de 809 mèt. A 10 heures de là, toujours dans le ouady el-Arich, il trouva pour altitude 651 mèt En quittant le lit du ouady, il inclina un peu sur la droite pour gravir la pente du Djébel Edjmèh, qui est moins une chaîne

ne proprement dite que l'escarpement, le ressaut d'un des mouvements de terrain, pareils à de larges paliers, qui accidentent la surface du plateau. De l'autre côté de la montée du Djébel Edjmèh, le voyageur trouva pour altitude 612 mèt. A 11 h. de là, toujours dans la direction N., en inclinant légèrement à l'E., il coupa la route des pèlerins de la Mekke à une station bien connue, appelée

Khân Nakhl ou **Qala'at en-Nakhl** (le khân ou le château des Palmiers). C'est une enceinte en pierre, de forme carrée, dans l'intérieur de laquelle se trouvent une petite mosquée, deux sources, quelques palmiers et des abris pour les pèlerins. Un petit village contigu renferme quelques soldats avec leurs familles, formant la garnison de ce poste. L'altitude de ce point est de 454 mètres.

De cette station, la direction de la ligne de route reste assez régulièrement au N. N. E. On laisse à g. (6 h. 30 min.) le ouady el-Arîch et un peu plus loin, à dr., le *ouady el-Aggab*, près duquel se trouve un nombre considérable de pierres sépulcrales. La route, laissant à g. le *Djébel Ikhrimm*, atteint (8 h.) le *ouady Qhéréir*, l'embranchement le plus considérable du ouady el-Arîch. M. Robinson, qui, plus à l'E., a aussi coupé la même vallée (*V.* p. 58), écrit Qoureïyèh.

La route directe descend le ouady Qoureiyèh, laisse à dr. le ouady Mayeïn, passe le *Djébel Chéraïf* au delà duquel s'ouvre le *ouady Chéraïf*, que l'on suit jusqu'au (8 h.) débouché du ouady Djéroûr. La route de M. Palmer, plus longue et plus intéressante, incline un peu à l'E., se rapprochant de celle de Robinson.

M. Palmer a remonté le ouady Qoureiyèh jusqu'aux (6 h.) ruines *Contellet Qoureiyèh*, tertre composé de débris qui recouvrent les fondations d'un ancien mur de briques cuites. Des restes d'amphores, rangées par couches régulières, entraient dans la bâtisse de ce mur, en même temps que des poutres, employées en assez grande abondance. Si le bois de cette construction a été tiré du pays environnant, le caractère de ce pays a dû bien changer depuis; car on ne cite que deux arbres dans toute la contrée, l'un au Nakhl, et l'autre au ouady Fahdi. Au pied du *Djébel Araïf* (6 h.), les explorateurs anglais retrouvèrent trois cercles de tombes. La route, traversant le *ouady Mayeïn*, qui débouche à l'O. dans le ouady Qoureiyèh, atteint (1 h. 45 min.) le *ouady el-Loussân*, où M. Palmer a cru reconnaître les ruines de **Loussân**, la *Lysa* des Tables de Peutinger. L'existence de ces ruines avait été pressentie par Robinson, qui avait traversé le ouady el-Loussân un peu plus haut (*V.* R. 8). Elles consistent surtout en vestiges de digues construites à travers la vallée, sans doute pour retenir et distribuer les eaux, en restes de murs longs et bas, destinés à soutenir les terrasses cultivées de la colline.

Descendant le ouady Loussân jusqu'au ouady Djéroûr (9 h.), on se dirige au N. E., à dr. du *Djébel Moueïlèh*, dans le large *ouady ech-Chéraïf*, une des branches principales du *ouady el-Arîch*. C'est dans une plaine formée par la rencontre de petits ouadys en face du Djébel Moueïlèh, que débouche le *ouady Qaisèh*, nom sous lequel on désigne la partie inférieure du *ouady Qadis*. Dans ce ouady, à une distance de 16 kil. environ de son embouchure, sur le versant occidental du *Djébel Makhrah*, se trouve la source d'*Aïn Qadis* que M. Palmer a voulu identifier avec Kadech (*V* R. 6). Cette identification, si elle est définitivement acquise à la science, serait de la plus grande importance pour l'éclaircissement de la géographie de l'Exode. Elle avait été déjà, du reste, proposée par M. Rowlands, qui pla-

çait le site antique un peu plus au N., à *Aïn Qhoudrah*, à la naissance du ouady el-Aïn. Aïn Qadis se compose de trois sources fournissant une eau abondante et pure. L'une d'elles, dans la saison des pluies, produit un véritable ruisseau.

Dans le ouady Moueïlèh on trouve (1 h. 45 min.) une source, *Aïn Moueïlèh*, où l'on a voulu voir le puits d'Agar. Les trois collines qui entourent ce ouady portent sur leur crête des monceaux de pierres régulièrement alignés et faisant face à l'E. Trop petits pour des tombeaux, trop espacés pour un mur, ces singuliers monuments étaient-ils des autels élevés à Baal? Tout atteste ici l'existence d'un peuple nombreux. Monuments de pierre, restes de murs courant sur les flancs des collines, digues jetées à travers les ouadys, tous ces vestiges d'une ancienne civilisation augmentent à mesure que l'on remonte vers le N. On s'approche en effet du pays désigné sous le nom de *Nedjeb* (contrée du sud), région mieux arrosée et de tout temps habitée. Le *ouady Bireïn* (7 à 8 h.) est une large et verte vallée où paissent les troupeaux des Terabîn et des Azazimèh. Près des cercles de pierres s'étendent les ruines considérables de maisons, parmi lesquelles on remarque les fondations d'une construction carrée et d'une tour, et deux puits profonds dont l'un est entouré d'abreuvoirs. On traverse une large vallée offrant de nombreuses traces de terrasses et que les Arabes nomment *ouady Hafir*. Le nom véritable, *ouady Haneïn*, est tenu secret par les Arabes, parce que, disent-ils, s'il était connu des chrétiens, un déluge viendrait mettre fin à la prospérité de la contrée.

Les ruines d'*el-Aoudjèh* (3 h. 25 m.) situées sur le sommet d'une colline basse, qu'entoure le ouady Haneïn, se composent d'un fort et d'une église. Celle-ci, longue de 31 mèt. environ et large de 11 mèt. 50, est construite de pierres taillées, liées par un léger ciment, et n'offre aucune trace d'ornementation. Le mur a dans quelques parties 6 mèt. de hauteur, et dans d'autres endroits, 4 mèt. 50 seulement. Il ne reste presqu'aucune trace d'ornementation. L'identification de ce site est incertaine.

De el-Aoudjèh, la route directe croise au N. E. le *ouady el-Abyad*, laisse à dr. (3 h. 15 min.) le *ouély du Cheïkh el-Amri* et descendant le *ouady Rohaibèh*, atteint (2 h. 30 min.) Rohaïbèh (*V.* R. 8).

La route de M. Palmer, dont la direction est un peu plus à l'E. lui a permis de visiter plusieurs sites intéressants. *El-Mechrifèh* (3 h. 15 m.) est une ancienne forteresse élevée sur le sommet d'une colline qui commande l'unique entrée de la plaine de Sébaïta. Elle consiste en une enceinte défendue par trois grandes tours sur la face S., une sur les faces E. et O., avec une série d'escarpes et de bastions sur le côté S. Vers le premier tiers de l'escarpement, le roc a été creusé de manière à former des chambres dans lesquelles les sentinelles pouvaient être postées. Les murs de la forteresse sont très-solidement construits de grandes pierres brutes. Au centre est une construction de 12 mèt. de côté, avec trois chambres à l'extrémité O. et une large cour à l'E., en face de laquelle s'arrondissent trois cercles de pierres communiquant l'un avec l'autre par des ouvertures souterraines et mesurant respectivement 15 mèt., 7 mèt. 50 et 3 mèt. 75 de diamètre. Ce sont peut-être les restes du fort antique. La forteresse actuelle doit remonter à l'époque romaine, bien qu'elle n'ait pas, selon toute probabilité, été élevée par les Romains. L'église, qui ressemble à celle d'Aoudjèh, mesure 12 mèt. sur 9 mèt., avec une abside semi-circulaire à l'extrémité E.

Les ruines de *Sébaita* (1 h. 25 m. de El-Mechrifèh) sont les plus considérables du Nedjeb. « Rien, disent les Arabes, n'est plus grand que el-Aoudjeh et el-Abdèh, si ce n'est Sébaïta. » Elles occupent un espace de 500 mèt. de longueur environ, sur 200 à 300 mèt. de largeur, et renferment trois églises, une tour et deux bassins (*birkèh*). La plus grande des trois églises, avec trois absides et une chapelle latérale, mesure 15 mèt. de longueur environ sur 6 mèt. 50 de largeur. Un monastère, dont les restes sont reconnaissables sur tout un côté de l'édifice, y était attenant. Les murs extérieurs ont été consolidés par une forte maçonnerie, de manière à transformer l'édifice en une forteresse. Aucune inscription n'y a été retrouvée. Presque chaque maison possédait une citerne de 0 mèt. 60 de diamètre et était fortifiée d'une maçonnerie extérieure. Tout autour de cette ville, qui paraît avoir été une place forte, s'étendent les jardins autrefois couverts de plantations de grenadiers et les terrasses qui supportaient les vignes. Si l'on admet l'identification, proposée par M. Palmer, de Aïn Qadis avec Kadech, nul doute qu'on ne doive retrouver ici, avec le savant Anglais, le site de Zephath ou Hormah où les Hébreux furent complétement battus par les Amalékites et les Kananéens (Nombres, XIV). Les noms de *Daïqat el-Amerin* (le ravin des Amorites), *Ras Amir* (une chaîne de montagnes basses à quelques milles au S. O. de el-Mechrifèh) et de *Cheikh el-Amir* (une place située dans les environs immédiats de el-Mechrifèh), la signification des noms Zephath et el-Mechrifèh, qui signifient tous deux *tours de garde*, tout concourt à l'identification de cette région avec la contrée montagneuse des Amorites. D'après M. Palmer, le fort de Zephath doit être cherché à el-Mechrifèh, tandis qu'à Sébaïta était la ville de Zephath. Un peu plus au N., d'autres ruines non identifiées n'offrent plus qu'un amas de pierres, situées en face d'un ancien puits de grandes proportions et probablement très-ancien. A une petite distance de ces ruines (25 min. environ) à Rohaïbèh, la ligne de route de M. Russegger et de M. Palmer rejoint celle de Robinson et reste la même jusqu'à Hébron (21 h.) (*V.* R. 8).

ROUTE 10.

DE PÉTRA A HÉBRON.

Par Kérak et la mer Morte.

(58 à 60 h. environ).

Cette route, peu suivie, au moins dans la première partie, ne doit pas être entreprise sans une forte escorte.

Chôbek		6h.30m
Gharandel		6 .00
Tofilèh		5 .15
Khanzirèh		5 .00
Kérak		4 .55
Zo'ar		4 .30
Djébel Ousdoum	7 à	9h.42m
Zo'arat el-fôka	8 à	9 .00
Kourmoul		7 .15
Hébron		3 .10
Total	58 à	60h35m

En sortant de Pétra, la route remonte la gorge d'es-Sîk, à l'E. (*V.* R. 5), passe à dr. d'Eldji et atteint les *Sources de Moïse*. Elle tourne alors au N. N. E. et n'offre rien d'intéressant jusqu'à (6 h. 30).

Chôbek ou Kérak ech-Chôbek, site ruiné, assis au sommet d'une colline percée de grottes nombreuses. C'est probablement le *Mons Regalis* des Croisades où Baudouin Ier avait établi une garnison pour la protection des chrétiens. Cette forteresse fut prise par Saladin en 1181.

Chôbek est aujourd'hui le principal village du *Djébal ech-Chérâ*. Le château, assez bien conservé, porte quelques inscriptions parmi lesquelles on a lu le nom de Melek ed-

Dâhir (Bibars). Les ruines d'une église, répandues çà et là, n'ont offert qu'une inscription latine du temps des Croisés.

Au delà de Chôbek, une plaine assez large s'ouvre entre les montagnes. C'est le *el-Ghoueïr* (le petit Ghôr), qui sépare le *Djébal*, correspondant à la *Gobolitis* de Josèphe et à la *Gebalênê* d'Eusèbe, du district plus méridional du *Djébal ech-Chérâ*. L'itinéraire de Burckhardt se rapproche ici des montagnes occidentales, longe le pied du *Djébel Dhanèh*, passe à *Dhanèh*, la **Thoana** de Ptolémée, et atteint Bosra par ed-Dhouhl. L'itinéraire de Irby et Mangles, plus intéressant, permet de suivre l'ancienne voie romaine allant de Damas au port d'Ælana, à la pointe de la bifurcation orientale de la mer Rouge (*V*. p. 43). Sur le penchant d'une colline, se voient (6 h.) les ruines de *Gharandel*, l'**Arindela** des Notices ecclésiastiques, siége d'un évêché.

El-Bouseïrah (3 h. au N. N. O. de Gharandel), Ipseïra ou Bsaïda d'Irby, est l'antique **Bosra** citée comme la capitale d'Edom (Gen., XXXVI, 33; Ésaïe, LXIII, 1) et qui figure dans les listes de Ptolémée, sous le nom de **Bostra**. C'est aujourd'hui une pauvre bourgade de cinquante maisons, avec un ancien château qui couronne une éminence. La route, traversant une série de collines basses, atteint (2 h. 15 min.) **Tofilèh**, ville assez importante, résidence du cheïkh du Djébal. Les environs renferment un grand nombre de sources qui s'écoulent à travers le *ouady Tofilèh*, dans le Ghôr, non loin de el-Feïfèh.

Tofilèh est la **Tophel** de Moïse (Deut., I). « Voici les paroles que Moïse dit à tout Israël, en deçà du Jourdain, au désert, dans une campagne (plaine) entre Paran et Tophel et Laban et Hazeroth et Dizabah. » Les Israélites étaient donc dans la plaine de l'Arabah, entre Paran (le désert de Tîh) à l'O. et Tophel à l'E. Tofilèh est aussi le **Taphol** de saint-Jérôme.

La route incline au N. N. O. à travers un plateau montueux coupé de nombreux ouadys qui descendent vers la mer Morte. Le premier et le plus important est (2 h.) le *ouady el-Ahsa*, ravin escarpé qui, dans sa partie inférieure, prend le nom de *ouady el-Korâhi*. Il marquait autrefois, selon toute probabilité, la limite entre la terre de Moab et la terre d'Edom, comme il sépare aujourd'hui le district de Kérak du territoire du Djébal. *El-Kerr*, site ruiné entre El-Ahsa et Tofilèh, rappelle le nom de *Kara*, ancienne ville de ces cantons.

La route s'élève sur la rive dr. du ravin et atteint successivement (4 h. 1/2) le v. de *Khanzirèh*, bien pourvu d'eau, (1 h. 25) *Orâk*, dans une belle situation, (1 h.) *Kethe-rabba*, avec 80 maisons environ, sur un large ravin. On traverse au N. E. un plateau montueux d'où l'on jouit d'une belle vue sur l'extrémité S. de la mer Morte, et qui s'abaisse au N. pour former le *ouady el-Frandji*, au delà duquel s'élève (2 h. 1/2) la ville de Kérak.

Kérak. Cette place est aujourd'hui, et depuis longtemps, la plus importante de la région élevée qui domine à l'Orient le ouady el-Arabah. Dès le temps des rois d'Israël, c'était, sous le nom de *Qir Harèseth* (*ville de la Colline*, d'après Palmer), la plus forte place de la terre de Moab (II Rois III, 25). Dans la version chaldaïque d'Isaïe (XV, 1 ; XVI, 7), le nom est rendu par *Krakâ-Moab*, le château de Moab. Le nom fut également connu des Grecs et des Romains sous la même forme (Χαράκμωβα dans Ptolémée et dans Étienne de Byzance). Le livre des Maccabées a seulement *Khâraka*, appellation que l'usage a perpétuée. Au moyen âge, Kérak fut prise par les Croisés, qui y construisirent une église et en firent le siége d'un évêché dont le titre s'est maintenu dans l'église

grecque. Seulement ce titre est celui d'évêque de Pétra (*Petra deserti*), parce que l'ignorance de l'époque confondit Kérak avec la fameuse Pétra de l'Idumée. Les Croisés essayèrent de se maintenir à Kérak, dont la forte position commande la route des Pèlerins. Mais ils échouèrent contre les efforts des Sarrasins. En 1183 et dans les années suivantes, Saladin dirigea des attaques furieuses contre la forteresse, défendue par Raynaud de Châtillon, et il s'en rendit maître en 1188. Les Eyoubites complétèrent les fortifications de la ville dont ils firent quelquefois leur résidence.

Aujourd'hui, la population est de 500 à 600 familles, dont un tiers au moins se compose de chrétiens du rite grec. Les habitants sont justement renommés pour leur fanatisme brutal et leur rapacité. Burckhardt fut indignement maltraité par eux. M. de Saulcy et ses compagnons achetèrent cher leur rançon et le lieutenant Lynch eut à soutenir contre eux une véritable bataille dont il sortit avec les honneurs de la guerre. Plus récemment, Tristram et ses compagnons furent gardés à vue dans leurs tentes et on leur aurait peut-être fait un mauvais parti, sans l'heureuse intervention du cheïkh Zadam des Beni Sakkhr, qui exerce une sorte de protectorat sur Kérak. On ne leur demandait pas moins de 600 livres pour leur permettre de visiter le grand château. Après l'aventure de Tristram, le gouvernement turc plaça une garnison dans cette ville turbulente, mais il l'en a malheureusement retirée presque aussitôt, par raison d'économie.

La ville est bâtie sur une colline, longue de 7 à 800 mètres, dirigée de l'E. à l'O. et dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer est de 933 mètres. Elle est dominée de tous côtés par d'autres sommets, dont elle est séparée par des ravins aux flancs escarpés, de 300 à 450 mètres de profondeur, ce sont : au N., le *ouady Kérak;* au S., le *ouady Esseth;* à l'E., le *ouady Kobeïchèh.* Les deux premiers se réunissent à 1500 mètres environ à l'O. de la ville. Le ouady Kobeïchèh se relève rapidement à l'angle S. E., vers la citadelle. C'est le seul endroit faible de la ville.

Kérak (*V.* le plan) était entouré d'une enceinte solide, bien construite, dont il reste encore, sur presque tout le pourtour, des portions considérables. La partie inférieure, par la force de son appareil, paraît appartenir au temps d'Hérode, tandis que la partie supérieure est probablement l'œuvre des Croisés, bien que les Musulmans en revendiquent la construction. Elle était flanquée de sept tours, dont les deux principales sont au N. O. et au S. E.

Autrefois, on n'avait accès dans la citadelle que par deux tunnels, dont l'un est au N. O., l'autre au S. E. Dans ces derniers temps, on a ouvert deux entrées à travers les parties ruinées de la muraille, mais elles ne sont praticables que pour les piétons. En suivant le chemin qui vient de l'est, sur le flanc gauche du ouady Kérak, on traverse une coupure du rocher pratiquée sous le château du N. O., et tournant à gauche, on s'élève le long d'un sentier pierreux, où l'on ne peut s'avancer que sur une seule ligne, jusqu'à l'entrée du *tunnel* (5), la véritable porte de Kérak. On s'engage sous une arcade légèrement ogivale, surmontée d'une pierre encastrée dans le rocher, qui porte une inscription arabe. Mais l'arcade est certainement plus ancienne que l'occupation sarrasine ; elle rappelle par sa belle construction l'arche de Wilson à Jérusalem (V. R. 18). Elle est probablement romaine, peut-être de l'époque d'Hérode. Le tunnel, sinueux, de 80 pas de long, s'élève rapidement et débouche sur la plate-forme ouverte de la ville, très-près du

Château de Bibars, ainsi nommé d'après une inscription arabe, gravée dans le mur, attribuant l'érection du château au sultan Bibars. C'est une construction massive (2), affectant la forme d'un trapèze, le mur le plus long ayant 75 mètres environ ; chacun des murs latéraux, de 13 mètres de longueur, est flanqué d'une tour carrée, beaucoup plus élevée que les murs, dans laquelle on monte par un escalier. La partie inférieure du mur, massive, de 8 à 9 mètres d'épaisseur, supporte un premier étage, un peu moins large, percé de larges meurtrières, qui ont été converties en magasins. En avant est ménagé un couloir ouvert, qui permettait aux défenseurs du château de se porter d'une extrémité à l'autre. Au-dessus de ce premier étage, le mur se rétrécit encore et se termine par une plate-forme, sans créneaux, de 2 mètres de largeur environ. Les pierres qui sont entrées dans cette énorme construction ont été évidemment tirées du grand fossé qui a été creusé dans le rocher, au-dessous du château.

L'inscription, qui court le long de la façade intérieure, attribuant l'érection de l'édifice à Bibars, est flanquée de part et d'autre de deux lions rampant. Ce genre d'ornementation se rencontre fréquemment en Arabie sur les monuments de l'époque des Croisades.

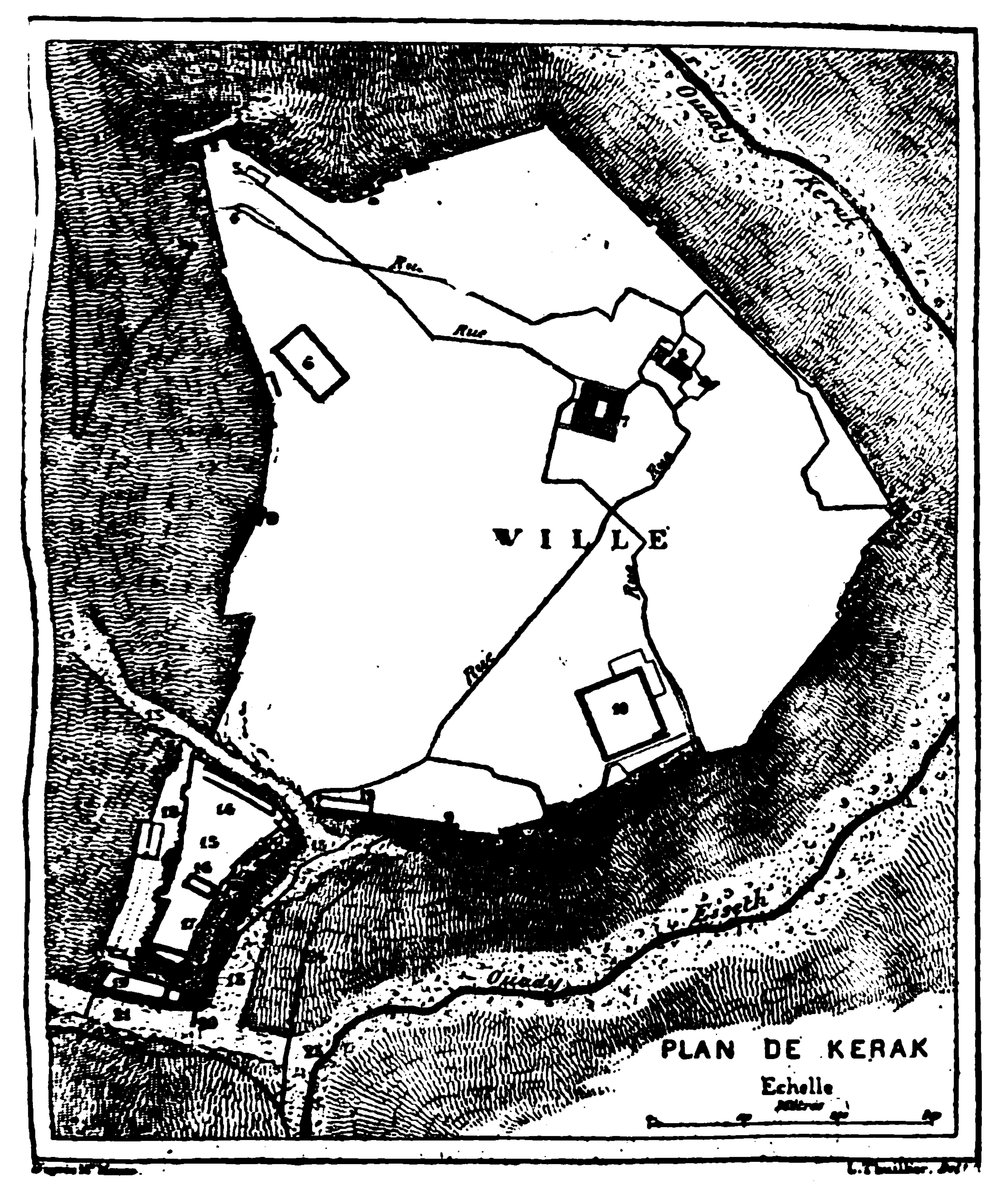
Le fort situé au N. E. de la plate-forme est beaucoup moins important, parce que, de ce côté, l'escarpement du rocher rendait la citadelle imprenable.

L'édifice le plus remarquable de Kérak est la **Citadelle** ou **Château des Croisés** (14), située à l'angle S. O., à l'endroit le plus exposé. C'était là, à proprement parler, la forteresse de la ville. Elle est isolée de la montagne voisine par un immense fossé à pic, creusé dans le rocher et fermé à chacune de ses extrémités, de manière à former en réalité une gigantesque citerne. Les murs construits d'après les mêmes principes que ceux de la tour N. O., sont beaucoup plus forts et plus élevés. La forteresse, séparée de la ville au N. par un fossé large et profond (13), en partie comblé aujourd'hui, forme un grand quadrilatère dont la face nord est à peu près deux fois plus longue que la face tournée vers le sud. L'intérieur se compose d'une masse de voûtes, d'arcades et de galeries, avec deux cours. La partie la plus intéressante de cet édifice est une chapelle souterraine (16), à laquelle on arrive par un escalier. On y trouve quelques fragments de colonnes, des restes d'inscriptions et des traces de fresques, malheureusement bien détériorées. Sous ces cryptes sont de nombreuses citernes, voûtées et cimentées, capables de contenir une grande quantité d'eau, pour un long siége.

Cette forteresse, avec ses murs solides et élevés, ses galeries, ses colonnades, ses citernes, est peut-être le monument le plus considérable de l'époque des Croisades. Elle fut construite sous le roi Foulques, vers 1131, par l'un des prédécesseurs de Raynaud de Châtillon et reprise par Saladin, en 1183.

Une communication souterraine existe entre les deux grandes fortifications de Kérak. Des puits et des citernes en grand nombre, plus que suffisants pour l'alimentation des habitants actuels de la ville, sont creusés, soit dans la citadelle, soit dans la ville elle-même. Une très-grande piscine, dont la construction puissante accuse une origine romaine, se trouve tout près de l'entrée du S. E. (11). Outre ces puits, il existe dans les vallées latérales, des sources permanentes, dont quelques-unes sont tout près de la ville. L'une d'elles, Aïn Sara, est utilisée pour faire tourner un moulin.

On pourra visiter encore une *mosquée* ruinée (7), qui a dû succéder à une basilique. Elle sert aujourd'hui de



1 Tranchée
2 Château de Bi bars.
3 Birkèh ou pis cine.
4 Entrée souter raine (à l'intérieur.)
5 Entrée souterraine (à l'extérieu r).
6 Birkèh.
7 Mosquée en ruines.
8 Église grecque. — Cour. — Enclos.
9 Burdjs.
10 Grand Birkèh.
11 Entrée souterraine.
12 Grands magasins.
13 Tranchée.
14 Citadelle.
15 Pate-forme supérieure.
16 Chapelle.
17 Donjon.
18 Plate-forme inférieure.
19 Birket Nassar.
20 Ruines d'un aqueduc.
21 Grande tranchée.
22 Grand talus en maçonnerie.
23 Ouady Esseth.
24 Route de Djafar et de Chóbek

cimetière musulman, mais quelques piliers et quelques arcades sont encore debout. La porte ogivale est surmontée d'une maçonnerie en pierres blanches, où l'on retrouve des restes de symboles chrétiens, en particulier deux coupes sculptées. Le quartier chrétien, au N. de la ville, renferme une *église* grecque (8), dédiée à saint Georges. Elle n'offre, du reste, que quelques portraits de saints, dans le style byzantin. Tout près de cette église, se trouvent le presbytère et l'école. Dans la maison du maître d'école, M. Tristram a trouvé un beau pavé de marbre en mosaïque, avec des bases de colonnes également en marbre, qui faisaient sans doute partie d'anciens bains romains. D'autres débris, de belles lampes romaines, quelques monnaies d'or et d'argent, un assez grand nombre de monnaies de cuivre, témoignent en faveur d'une longue occupation romaine dans cette ville.

Sortant de Kérak par le tunnel déjà décrit, on suit un sentier en zigzag, encombré de cailloux et si abrupt, que par endroits, il est prudent de descendre de cheval. On descend ainsi (25 min.) dans le profond *ouady Kérak* dont on suit la rive méridionale. Au delà de (1 h. 05 min.) le débouché du *ouady R'seir*, où se trouve à g., une agréable petite source, la vallée s'élargit et présente quelques endroits cultivés, près desquels sont établis des campements de Bédouins, venus là de Kérak pour garder leurs troupeaux pendant la belle saison. La vallée se resserre de nouveau et le sentier serpente au milieu des rochers le long des flancs abrupts de la montagne. On peut observer des affleurements de basalte, à 2050 pieds environ au-dessus du niveau de la mer Morte, les couches de grès formant les assises inférieures. La gorge devient un véritable défilé à (2 h. 25 min.) *el-Koubboh*, fort ruiné qui commande l'unique route de Kérak vers le sud, la route par le ouady Tofilèh étant impraticable aux bêtes de somme. La tradition locale, corroborée par les caractères généraux de l'architecture et par la présence d'une arcade en ogive, attribue cette petite forteresse à un ancien cheïkh chrétien, du temps des Croisades.

On descend (35 min.) à *Dra'ah*, ruines informes situées sur une colline près du ouady Kérak, à 198 mèt. au-dessus du niveau de la Méditerranée, et que l'on a voulu identifier avec Zo'ar. Les écrivains du moyen âge citent, en effet, Zo'ar sur la route qui va de l'extrémité S. de la mer Morte à Kérak et à une petite distance du lac, dans un lieu abondant en palmiers. Cette identification, admise par Robinson, est rejetée par la plupart des savants qui placent Zo'ar à Zo'ara, de l'autre côté de la mer Morte (V. ci-dessous). Peut-être la Zo'ar des écrivains du moyen-âge était-elle distincte de la Zo'ar de la Bible.

De ce point, on jouit d'une vue admirable. On a devant soi la péninsule aride de la Liçan, s'avançant en forme de langue, dans la mer Morte; à g., au sud du golfe, la vallée du Sel (Sebkhah), fermée à l'O. par le Djébel Ousdoum ; en face, sur une longueur de près de 60 kil., le plateau de Juda, dominé à l'arrière-plan par les monts de la Judée; à ses pieds, la plage, que borde une ceinture de fourrés d'arbres et de roseaux. A l'O., au milieu des monts de Moab, dont la coloration rouge et blanche est adoucie par de larges bandes vertes, une profonde déchirure marque le cours du ouady Kérak, qui prend ici le nom de ouady Dra'ah. Il coupe la plage, de l'E. à l'O., pour se jeter au fond du golfe formé par la Liçan au N. Son cours est dessiné par une bordure de dattiers et de lauriers-roses.

Si l'on ne craint pas d'allonger sa route de 2 à 3 heures, on peut, en descendant le ouady Dra'ah, visiter *Mezra'ah*,

lieu de campement de tribus bédouines, les Ghaouârinèh, les Atiyèh, etc. Un sentier qui longe la Liçan, passe à Tell Arîl et rejoint près de el-Mezari, la route précédente.

A partir de Dra'ah, on descend à l'O., au milieu de formations de grès rouge, dont les roches, usées par le temps, prennent des aspects fantastiques. On y trouve aussi des coulées de basalte et, en quelques endroits, des filons de porphyre. Arrivé en face de la Liçan, on tourne (40 min.) à g., et, continuant à descendre, on croise (1 h. 10 min.), la partie supérieure du *ouady Oueïdèh*, qui se dirige vers le sud de la péninsule et dans lequel croissent des dattiers en grand nombre. Parvenu sur le sol de la Liçan, on chemine le long d'une gorge raboteuse, creusée par les eaux à travers une masse de marnes et de débris, déposée par les eaux de la mer Morte. D'après M. Palmer, cette longue bande aride, presque entièrement plane, relevée seulement çà et là par quelques petits plateaux, s'abaisse un peu vers le rivage, pour se relever dans la péninsule. Il est probable que cet isthme était autrefois sous les eaux, et que la péninsule elle-même formait une île, à une époque où le niveau de la mer Morte était plus élevé qu'aujourd'hui. On trouve, en effet, sur les falaises qui bordent la rive orientale de cette mer, d'anciennes lignes d'eau, parfaitement reconnaissables, à une certaine hauteur au-dessus du niveau actuel. On croise (1 h. 40 min.) le *ouady A'sal* (la vallée du Miel), (1 h.) le petit *ouady Nomeïrah* (la vallée du Léopard), dont le nom rappelle le **Nimrim** du sud ou **Nimrim** de Moab, mentionné dans l'Ecriture sainte (Esaïe XV, 6; Jérémie, XLVIII, 34). Les ruines, peu importantes, sont situées près d'un fort qui commandait la route et que l'on nomme *Khirbet ech-Cheïkh*.

Il est douteux que « *les eaux de Nimrim* » d'Esaïe aient existé dans cette plaine aride, près de la mer. Les Arabes ont signalé à M. Klein, compagnon de M. Warren, les ruines d'une ancienne cité, semblable aux autres villes moabites, situées dans la montagne, près de la source du ouady N'meirah. Elles portent le nom de « Ouïoun N'meirah » (eaux de N'meirah), et arrosent plusieurs jardins bien cultivés. Ce serait un point à éclaircir.

Immédiatement après la mention des eaux de Nimrim, il est question dans Esaïe de la *vallée des saules* ou *vallée des Arabes*. M. Klein a signalé, au S. de Kérak, un ouady qui porte encore aujourd'hui le nom de vallée des Saules.

Franchissant (22 min.) le *Seïl Hanezir*, (25 min.) le *Nahr Mourouhachah* (Rivière puante), ainsi nommée de la boue fétide qui en obstrue le lit et (30 min.) le *ouady el-Korâhi*, que l'on a supposé être le *Korcha* de la pierre moabite et qui est aussi nommé *ouady Safiyèh*, *ouady Ahsa* et *ouady Siddiyèh*, on atteint le *Ghôr es-Safiyèh*, longue plaine étendue sur une longueur de 10 kil. environ entre la chaîne de Moab, à l'E., et la vallée du Sel, à l'O. D'abord resserrée par la courbe orientale de la mer Morte, elle s'élargit graduellement vers le S., où elle atteint jusqu'à 6 et 7 kil. de largeur. Elle n'est d'abord qu'un marais salant, sans aucune végétation, séparé des montagnes par une bande de terre graveleuse, où croissent çà et là quelques acacias. Bientôt se présentent des touffes de roseaux et de joncs. On atteint la partie fertile du Ghôr, arrosée par de petits ruisseaux. Une ligne très-nette la sépare à l'O. de la plaine de sable, à partir du point où le ouady Gharandel débouche dans cette plaine.

Le même phénomène peut être observé dans le *es-Seïseban*, à l'extrémité N. E. de la mer Morte.

Le Ghôr présente des zones de végétations distinctes. Le terrain en

pente, au pied des collines de Moab, ne porte que des broussailles. La zone cultivée, de beaucoup la plus étendue, produit de l'orge, du blé, du millet, du tabac et surtout de l'indigo. La canne à sucre en a depuis longtemps disparu. Vient ensuite une bande étroite ne donnant qu'une maigre pâture aux bestiaux. Plus loin se présentent des touffes de joncs et, enfin, d'impénétrables fourrés de roseaux qui servent de refuge à une foule de sangliers.

Les habitants du Ghôr es-Safiyèh sont les *Ghaouarhinèh*, tribu paisible, mais assez dégradée. Ils sont cependant industrieux et savent utiliser l'eau de leurs ouadys pour l'irrigation, au moyen d'une foule de petits canaux dirigés vers l'O. Chacun des riverains exerce son droit d'irrigation à tour de rôle et pendant un temps fixé. Avec la chaleur tropicale du Ghôr, un arrosage de trois jours suffit pour assurer une belle récolte.

L'eau est fournie en abondance par le ouady es-Safiyèh, assez grand ruisseau, dont le lit de gravier se dirige vers l'O. puis vers le N. (V. ci-dessus). De l'autre côté du ouady, à l'E., l'aspect du pays change. La végétation est plus pauvre. Le *ocher* (*Calotropis procera*), qu'on ne rencontre guère qu'en Nubie, au S. de l'Arabie et dans d'autres régions tropicales, en forme le trait caractéristique. Cet arbuste produit un fruit jaune, en forme d'ampoule, rempli de longs filaments soyeux qui s'attachent aux graines. On l'a pris pour la pomme de Sodome (V. p. 92).

En remontant ce ouady, on arrive (1 h. 20 min.) aux ruines de *es-Safiyèh*, nommées aussi *Cheïkh'Aisa*. Elles couvrent une colline peu étendue et consistent en une masse de pierres brisées, avec quelques portions de murs et quelques fragments de colonnes. Le grès tendre dont on s'était servi pour la construction de cette ville se désagrège rapidement à l'air. Ces ruines datent probablement de l'occupation romaine. A quelques centaines de mètres, en remontant le ouady, un fort mieux conservé, nommé *Qasr el-Bouchariyèh*, paraît être un ouvrage des Croisés. Les restes de deux conduits couverts et bien conservés qui aboutissaient à des moulins, montrent que ce lieu était autrefois habité. Il sert aujourd'hui de cimetière aux tribus voisines. Une troisième ruine, située un peu plus haut, et d'origine musulmane, n'offre rien de remarquable.

A partir de es-Safiyèh, on se dirige au S. O., laissant à g., le *ouady Feifèh*, qui se jette dans le ouady Safiyèh. On atteint (35 min.) le *ouady Tofilèh*, simple fossé aux rives boueuses, sans aucune trace de végétation. Au-delà commence la plaine *es-Sebkhah* (vallée *du Sel*), marais sablonneux, fortement imprégné de sel. Plus près de la mer, c'est une lagune, recouverte de sables mouvants, au milieu desquels il est dangereux de s'aventurer, surtout après les inondations. C'est ici probablement que David (II Sam. VIII, 13; I Chron. XVIII, 12; I Rois XI, 15; Ps. 60) et Amaziah (II Rois XIV, 7). défirent les Édomites.

On croise successivement le *ouady Gharandel*, le *ouady Djeïb*, le *ouady Kouseib* et l'on atteint (2 h.) l'extrémité méridionale du *Djébel Ousdoum* (montagne de Sodome), masse de sel minéral pur, haute de 100 mètres environ et longue de plus de 12 kilomètres. Plusieurs blocs de sel, en forme de colonnes, se dressent çà et là le long du talus. Le sommet est surmonté d'un couronnement de craie et de natron [1], produit, d'après M. Warren, par l'action de l'eau de

1. Berthollet a expliqué depuis longtemps la formation du natron par la réaction naturelle du sel gemme et du carbonate calcaire réduit en poudre, sous l'influence d'une température élevée et de l'humidité.

pluie sur les sels solubles contenus dans la masse de la montagne. Le même phénomène peut être constaté sur les blocs détachés.

On pourra visiter, au N. E. du Djébel Ousdoum, une belle grotte, dans laquelle M. Lartet a recueilli de très-beaux échantillons de sulfate de chaux.

Un peu au N. du Djébel Ousdoum, sur la plage, M. de Saulcy a cru avoir retrouvé les ruines de Sodome (Gen. XIX. 24) au *Qala'at Oumm Baghek*. M. de Saulcy y voit les restes d'un château, poste avancé de la ville antique, tandis que M. le duc de Luynes n'y voit qu'un *embarcadère* du chaland, établi au moyen âge par le seigneur de Kérak, pour recevoir de Jérusalem ou y expédier des vivres.

La route, laissant (2 h. 50 min.) le Djébel Ousdoum, traverse (35 min.) une plaine boisée sur les bords de la mer Morte, à l'embouchure du large *ouady Maharioual*, où M. Lartet n'a trouvé ni sources salées ni soufre, mais des bancs ou escarpements d'alluvion, imprégnés d'un bitume qui, par places, découle en stalactites. Tournant à g., on remonte le *ouady Zo'ara* sur lequel on ne tarde pas à rencontrer (1 h. 10 min.) la petite forteresse de *Qala'at Zo'ara*. Cet ancien fort, de construction arabe, qui commandait le passage principal conduisant du plateau au Ghôr, était situé sur un rocher isolé, au bord du ravin où roulent en hiver les eaux du torrent. Un mur, aujourd'hui en partie démoli, forme autour du rocher une enceinte, dans laquelle on pénètre par une porte en ogive d'un bon appareil. Il y a là aussi, indépendamment d'une source, des citernes creusées dans le rocher.

Ce nom de Zo'ara, qui remplit en quelque sorte tout ce long escarpement, puisqu'on le trouve appliqué, dans la tradition arabe, aux deux extrémités de la montée et au ouady qui en parcourt toute l'étendue présente, avec la dénomination biblique de *Zo'ar*, connue par l'histoire des filles de Loth, une ressemblance bien faite pour fixer l'attention. Dans une dissertation, lue en 1850 au sein de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il a été établi par le rapprochement des textes de toutes les époques qui se rapportent à cette localité antique, que l'emplacement du *Zo'ar* de la Genèse ne peut en effet se chercher que vers l'extrémité inférieure du ouady Zo'ara, quoique des savants, et l'éminent auteur des *Biblical Researches* lui-même, M. Edouard Robinson, aient cru retrouver ce site fameux sur la plage opposée de la mer Morte. Du reste, des doutes peuvent subsister sur ce point. Plusieurs passages de la Bible (Ésaïe, XV, 5; Jérémie, XLVIII, 34) placent Zo'ar dans le pays de Moab. Zo'ar était une ville épiscopale dépendant de l'archevêché de Pétra. Ses évêques siégèrent au concile de Chalcédoine (451 ap. J.-C.) et au synode de Constantinople, en 536. Elle faisait partie de la *Palestine troisième* qui comprenait Kérak et Aréopolis.

Une montée, parfois très-rude, à dr. du ouady Zo'ara, mène (4 h. 30 min.) aux ruines d'un ancien village que les Arabes désignent sous le nom de *Zo'arat el-fôqa*, ou Zo'ara d'en haut. On n'y voit plus que quelques restes de fondations assez grossières. A partir de Zo'arat el-fôqa, la route traverse au N. O. un long plateau qui domine le pays au N. et à l'E., et dont le sol aride est couvert de cailloux de silex noircis et fragmentés. On y rencontre (1 h. 40 min.) *Soudeïd* et (10 min.) *Roudjeïm Selameh*, situées au sommet de cette longue éminence, amas de pierres informes dont plusieurs portent des caractères qui paraissent avoir de l'analogie avec ceux des inscriptions sinaïtiques (Duc de Luynes). D'ici la vue plonge sur la partie inférieure de la mer Morte et l'entrée du Ghôr,

fermée à dr. par le Djébel Ousdoum.

On passe successivement par (45 m.) *el-Mouseik*, (1 h.) *Ehdeïb*, (1 h.) *el-Tayib*, laissant sur la g., à une petite distance de Ehdeïb, la colline de *Tell 'Arad*, où M. Robinson a reconnu le site de l'antique cité chananéenne d'**Arad**, dont les habitants repoussèrent les Israélites, lorsque ceux-ci voulurent pénétrer en Palestine par Kadech-Barnéa (Nombres XIV.) Un roi d'Arad est cité parmi les chefs cananéens vaincus par Josué (Jos., XII, 13-14).

Laissant à g., sur le petit ouady Djembèh, *Beïoudh* où sont des cavernes jadis habitées, on atteint (20 min.) *el-Keritcïn* (peut-être le *Kérioth* du livre de Josué) (Jos., XV, 25). Les ruines de el-Kériteïn couvrent un espace d'au moins dix-huit cents mètres de tour. Elles se composent de débris de maisons, parmi lesquels on peut suivre encore la direction de plusieurs rues. M. Guérin y a reconnu, à l'extrémité occidentale, les restes d'une église chrétienne. Laissant à g. les sites ruinés de *Djembèh*, sur le ouady Djembèh, de *Oumm el-Arais*, on arrive (2 h.) à Maïn, la **Maon** de Josué et de Samuël (Jos. XV, 25; 1 Sam. XXV, 2). Un certain nombre de citernes et beaucoup d'habitations souterraines sont pratiquées dans le roc, sur les pentes occidentales de la montagne. Des débris de constructions en beaux blocs à bossage, et les arasements d'une tour, se voient sur le point culminant de la hauteur.

De là, on jouit d'une vue fort remarquable. A l'E., s'élèvent les hauteurs rocheuses qui bordent la plage occidentale de la mer Morte, hauteurs que les Arabes désignent sous les noms de Djébel Zo'ara et de Djébel Ousdoum. C'est le désert de Juda ou de Enguédi, où David et ses gens fuyaient la colère de Saül (I Sam. XXIII, 26). Tout près, au N., sont les hauteurs de Karmel (V. ci-dessous), où paissaient les troupeaux de Nabal, mari de la belle Abigaïl, qui devint ensuite femme de David (I Sam. XXV). Plus loin, au N. O. est le Tell Zif, une des villes de Juda (Jos., XV, 55), derrière lequel on peut apercevoir au loin les minarets d'Hébron. A l'O. et au S. O., s'étend une plaine à herbages, occupée par les Bédouins Djéhalin, où des collines marquent l'emplacement de Iouttah (*V*. p. 61), d'Anab (Anâb), Echtemoâ (Semou'á), Attîr (Yattîr), dont les noms se retrouvent presque les mêmes dans le livre de Josué (XV, 48-55).

Descendant des hauteurs de Maïn, on atteint (25 min.) **Kourmoul**, l'ancienne Karmel, citée par Josué (XV, 55). Les ruines de cette ville s'étendent en amphithéâtre sur une colline qui décrit une sorte de fer à cheval autour d'une vallée. Outre les débris d'un grand nombre de maisons, M. Guérin y a reconnu les arasements de plusieurs constructions importantes en pierres de taille, entr'autres ceux de deux tours rondes et de trois petites églises affectant extérieurement la forme de rectangles. La ruine la plus apparente est celle d'un petit fort, de forme rectangulaire, composé de deux salles voûtées superposées. Les murs, très-épais, sont construits avec des pierres de dimension moyenne. La ville était alimentée d'eau par des citernes creusées dans le roc et par un birket assez large, situé dans le vallon et à moitié comblé aujourd'hui. La source jaillit dans une grotte voisine.

La route, coupant dans la direction du N. une belle plaine cultivée, atteint (1 h. 15 m.) la ville de *Zif*, déjà mentionnée par Josué, en même temps que Maon, Karmel et Iouttah (XV, 55). David fuyant la colère de Saül, s'était retiré dans les solitudes de **Ziph**, sur une montagne (I Sam., XXIII, 14 et 19), avant de se cacher dans le désert de Maon (*V*. ci-dessus). Les ruines de cette ville s'étendent entre deux ravins, l'un au N., et

l'autre au S. Des citernes sont éparses au milieu de nombreux débris. Un petit fort, voûté à l'intérieur et couronné par une terrasse plate, est encore assez bien conservé. A l'O. de ces ruines, s'élève la colline Tell Zif, couverte de vestiges d'habitations. Des citernes et des magasins souterrains sont pratiqués dans le roc.

La route, coupant au N. O. un pays montueux, traverse le ouady el-Khalil, et, tournant à l'O. dans une assez large vallée, à l'entrée de laquelle s'élève le village de Hallet ed-Dar, gravit, sur la dr., un passage rocheux, qui conduit (1 h. 55 m.) dans la vallée où s'élève la ville d'Hébron (*V*. R. 14).

ROUTE 11.

DU CAIRE A GAZA.

Par le Petit-Désert.

(82 h., 10 à 11 jours.)

Birket el-Hadjis.....	4 h.	30 m.
Oumm Goumal	8 »	—
Salahiyèh	12 »	—
El-Qantara.........	7 »	—
Péluse.............	7 »	—
Katiyèh	6 »	—
Straki..............	12 »	—
El-Arich............	10 »	—
	66 h.	30 m.
Khân Jounès........	10 h.	15 m.
Gaza...............	5 h.	15 m.
	15 h.	30 m.

Cette route est aujourd'hui presque abandonnée, depuis que la navigation à vapeur et le chemin de fer permettent de se rendre du Caire à Jaffa en 41 h. Nous l'indiquerons cependant brièvement, parce que quelques voyageurs pourraient désirer voir, en se rendant en Palestine, les ruines d'el-Arich. On ne peut la parcourir qu'à dos de chameau.

Il est préférable de se rendre par chemin de fer à Ismaïlia, et de là, par le canal, à Qantara (*V*. notre tome II, p. 424-425), tandis que les chameaux se rendent du Caire à Qantara par la route des caravanes.

La route des caravanes passe un peu au S. d'Héliopolis, laisse à dr. (4 h. 30) le *Birket el-Hadjis* (lac des Pèlerins), atteint (4 h.) la route des Arabes Maazi et gravit (4 h.) les hauteurs de *Oumm Goumal*, d'où l'on voit à l'O. les Pyramides et le Djébel Attaka à l'E. Franchissant le ouady Toumilat et le plateau de Salahiyèh, à l'extrémité duquel s'élève (12 h.) la ville de *Salahiyèh*, sur la branche pélusiaque du Nil, la route tourne à l'E., laissant sur la g. les buttes de *Tell Defnèh*, qui marquent le site de *Daphnèh*, le **Tehaphnehes** ou **Tahpanhès** de la Bible. Elle atteint (7 h.) Qantara (*V*. tome II, R. 15), où elle franchit le canal de Suez. De là, la direction est au N. E. vers **Tell el-Her**, bien remarquable par une grande quantité de poteries brisées, de briques et de monceaux de décombres, tous indices d'un ancien site. On y place le **Magdolum** de l'Itinéraire d'Antonin et le **Magdol** de la Bible. Du haut de l'éminence occupée par ces ruines, l'œil embrasse un horizon étendu.

Les ruines de **Péluse** (7 h.) sont situées, non loin de la mer, à 2 h. 1/2 au N. d'el-Her. La ville de Péluse fut autrefois importante. Le prophète Ézéchiel la qualifie de « force de l'Égypte », et les auteurs de l'époque romaine en parlent dans le même sens. Son nom égyptien, conservé par les Coptes, était *Phérômi*. Il dérivait des terrains marécageux dont la place était entourée. Le nom de **Sin** qu'elle porte dans l'Écriture n'en est que la traduction hébraïque, comme *Pélousion*, la traduction grecque (de Πηλὸς, boue). C'est près de Péluse, où il venait de débarquer, que Pompée, vaincu à Pharsale, fut lâchement assassiné (48 ans av. J. C.), par ordre des ministres du roi d'Égypte.

La ville est entièrement ruinée. Quelques débris, quelques colonnes brisées, les fondations d'un fort sur un monticule, en marquent seuls

l'emplacement, à 3000 mèt. de la côte où débouchait la branche pélusiaque, aujourd'hui comblée par les alluvions. Le nom d'un lieu contigu, que les Arabes nomment *Farama*, vient évidemment du Phérômi des Égyptiens, de même que le château de Tinèh, qui touche aussi aux ruines de Péluse, rappelle le Sin des Juifs. La plage, qui s'étend à l'O. jusqu'au lac Menzalèh, est presque uniquement formée de limon. Le Nil la couvre pendant l'inondation et la mer l'envahit dans les grandes tempêtes. C'est ce qu'on nomme la plaine de Péluse. La mer y est basse et la côte s'y enfonce en pente très-douce; il faut s'avancer à 20 kil. au large pour trouver un fond de 16 mèt.

On se dirige au N. E. jusqu'à (6 h.) *Katiyèh* qui est peut-être l'antique **Pentaschœnon**. La route laisse à g. sur le rivage (12 h. environ de Katiyèh), *Straki*, qui paraît être l'**Ostracina** de Pline.

On s'avance à travers une région triste et sablonneuse jusqu'à (10 h.) *el-Arîch*, l'antique **Rhinocoloura**, qui servait sous les Pharaons de lieu de déportation. Selon Diodore, elle aurait été fondée par Actisanès, roi d'Éthiopie. Ce prince faisait couper le nez aux criminels avant de les exiler; de là serait venu le nom de la ville. C'est une de ces fantaisies d'étymologie, comme en avaient les historiens grecs. A l'avénement du christianisme, Rhinocoloura eut un siége épiscopal, qui dépendait de l'archevêché de Péluse. A l'époque des croisades, détruite et inhabitée, elle était connue sous le nom de Laris, corruption de el-Arich. Baudouin Ier, roi de Jérusalem, y mourut en 1118, au retour d'une expédition en Égypte, et ses entrailles furent enterrées près de la ville. Un tas de pierres, amoncelées sur un tertre, porte encore le nom de Hadjeret Berdaouîl (la Pierre de Baudouin). Plus tard, el-Arich reprit une certaine importance. A la fin du dernier siècle, Kléber s'empara du village et défit l'armée d'Ibrahim-Bey sur les bords du ouady el-Arîch. Le fort ne tarda pas à se rendre, et reçut une garnison française qui, bientôt après, fut presque entièrement massacrée par les Turcs. Le 24 janvier 1800, fut signée la triste convention d'el-Arîch, par laquelle les Français s'engageaient à évacuer l'Égypte.

El-Arîch est bâtie sur une éminence, à 800 mèt. environ de la mer. Le fort est une vieille fortification massive, de forme rectangulaire, avec des bastions et des tours, défendue par quelques canons en mauvais état. M. Guérin a trouvé au pied du fort, près du puits, un petit naos égyptien en granit, placé là pour servir d'auge, et portant des hiéroglyphes sur deux de ses faces. Plusieurs colonnes antiques sont encastrées dans des constructions modernes, ou gisent renversées et brisées sur le sol.

Le village est un amas informe d'habitations grossières, où vit une pauvre population, d'environ 400 habitants. Il est divisé en deux quartiers, l'un égyptien, l'autre syrien, vivant en assez mauvaise intelligence. Il y a à el-Arich une quarantaine, dont les bâtiments sont dans l'enceinte du fort.

A quelques mètres au N. du village, passe le *ouady el-Arîch*, qui est très-probablement l'ancien **Chihor** de la Bible ou **Nahal Mitsraïm**, *torrent d'Égypte* (Josué, XIII, 3; XV, 4; Esaïe, XXVII, 12). Ce ouady, qui formait la frontière naturelle entre la Palestine et l'Égypte, recueille les eaux des nombreux ouadys qui sillonnent le versant O. du plateau et-Tîh (*V.* R. 9). Son lit, très-large et à sec pendant l'été, se remplit en hiver d'une eau jaunâtre, qui se précipite avec l'impétuosité d'un torrent.

A partir d'el-Arich, on chemine le long d'une chaîne de dunes, parallèle au rivage, dont elle est éloignée de 3 à 4 kilomètres environ. Passant (3 h. 15 min.) le fort ruiné de *Khirbet el-Bordj* et (2 h. 45 min.) le petit

ouady *Cheikh Zouïeïd*, entouré de quelques palmiers et de tombes, on atteint (3 h.) le puits appelé *Bîr Refah*, l'antique **Raphia** mentionnée dans les guerres des Assyriens, des Ptolémées et des Séleucides, ainsi que dans la marche de Titus sur Jérusalem. Elle eut une église chrétienne et un évêché. Aujourd'hui, elle ne présente plus que quelques ruines perdues dans les sables près de la mer. Plus loin (1 h. 15 min.) est *Khân Younès*, entouré de jardins, qui répond peut-être au **Iénissos** d'Hérodote (Hérodote III, 5). Le bourg renferme environ un millier d'habitants. Le château ou khân, dont le village aurait tiré son nom, est très-dégradé : il n'en reste que la façade et quelques parties du mur d'enceinte. Des débris de chapiteaux, des tronçons de colonnes sont répandus çà et là dans la ville.

La contrée au N. de Khân Younès, inculte, sablonneuse, et traversée (1 h. 15 min.) par le petit *ouady Selga*, n'offre rien d'intéressant jusqu'à (1 h. 30 min.) *Deïr el-Bélah* (Couvent de la datte), village entouré de jardins et bien fourni d'eau, qui paraît répondre à la forteresse **Daron** des croisés, peut-être aussi au **Darom** d'Eusèbe. La forteresse aurait été construite, selon Guillaume de Tyr, par le roi Amaury, qui profita de vieux édifices dont il subsistait quelques vestiges. Il y aurait eu là autrefois un monastère appartenant à des Grecs, Deïr Roum (couvent des Grecs), dont on aurait fait Darom; mais cette étymologie est contestée par M. Quatremère (*Histoire des sultans Mamelouks*, tome I, p. 238). La forteresse, tombée entre les mains de Saladin, fut reprise et démolie par Richard Cœur-de-Lion, en 1192. Le village, à moitié ruiné et situé sur une petite éminence, compte 300 habitants environ.

Les jardins de Deïr el-Bélah bordent la route au N. E. pour faire bientôt place au désert que traverse (1 h. 05 min.) le large lit du ouady Ghazzèh (*V.* p. 61), au delà duquel on suit la côte jusqu'à (1 h. 10 min.) Gaza (*V.* R. 12).

SIXIÈME PARTIE

SYRIE. PALESTINE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉNÉRALITÉS.

SECTION I. — GÉOGRAPHIE.

§ 1. — **Situation, limites, étendue et divisions.** — La Syrie est appelée par les Arabes *ech-Châm*, le pays de la gauche, par opposition à l'*Yémen*, le pays de la droite (en prenant pour centre de l'Asie la sainte Kaaba). Elle est située entre les 31° et 37° de latitude N. et entre les 32° et 37° de longitude E. Elle a pour limites, au N., l'Asie-Mineure (Karamanie, ancienne Cilicie deuxième), à l'O., la mer Méditerranée, au S., l'Égypte, à l'E., l'Al-Djézirèh (ancienne Mésopotamie) et le désert de Damas. Elle renferme les sept contrées anciennement connues sous le nom de Syrie première, Syrie deuxième, Syrie Euphratésienne, Palmyrène, Phénicie maritime et libanique, Palestine. La superficie de la Syrie est évaluée, avec celle de l'Yrak-Arabi, à 385 088 kil. carrés. Administrativement, la Syrie se divise aujourd'hui en 3 éyalets, subdivisés en 14 livas.

La côte de Syrie, bien que très-accidentée, ne présente qu'un véritable golfe, celui d'Alexandrette, qui s'ouvre entre la Syrie et l'Asie-Mineure, et une foule de baies, séparées entre elles par des pointes qui ne méritent guère le nom de caps. Les promontoires et golfes principaux sont, en allant du N. au S. : la pointe de Ras el-Khinzir, qui s'étend entre le golfe d'Alexandrette et la baie de Souédiè, ancienne Séleucie ; les caps de Possidi (*Ras el-Bouseil*), Ziaret, Hesn, Ouedy, les Ras Ibn el-Hany, Ras el-Mina, Ras el-Poudjé, le Ras Beyrout, le cap Blanc ou Ras el-Abyad, le Ras el-Moucheirifèh, le cap Carmel ; les baies de Tripoli, de Beyrout, de Saint-Jean-d'Acre.

§ 2. — **Configuration du sol, montagnes, lacs, rivières.** — L'ossature de la Syrie, beaucoup plus simple que celle de la Turquie d'Asie, se compose de quatre chaînes principales. 1° Un rameau du Taurus, scindé en deux branches, le Giaour Dagh et le Kulek Dagh, qui s'ajoutent presque bout à bout de l'E. à l'O., couvre la frontière septentrionale. 2° La chaîne de l'*Amanus* (*Guzel Dagh* et *Akma Dagh*), se détachant du Giaour Dagh, s'allonge vers le S. O., court d'abord tout près de la mer, et atteint sa plus grande élévation en face du golfe d'Alexandrette, où elle pousse directement vers l'O. une de ses branches, le *Pierius* ou *Tholos* (*Djébel Késérik*), dont les sommets dominent immédiatement la mer. Cette chaîne se prolonge par le *Djébel Mousa*, le *Casius* (*Djébel el-Akra*), haut de 1500 mèt. et par la chaîne du *Djébel Ansarièh*, l'ancien *Bargylus*, qui court directement au S. pour se terminer en face d'une grande coupure, située entre Tortose et Tripoli, et par laquelle la grande vallée de Hama communique avec la mer. 3° De l'autre côté de cette coupure, commence la chaîne du *Liban* (*Djébel Loubnan*), qui se dirige vers le S. E. en se rapprochant de la mer et, sur plusieurs points, notamment entre Tripoli et Beyrout, pousse ses derniers contre-forts jusque dans les flots. Ses sommets principaux sont, en allant du N. au S.: le *Djébel Moukhmal*, au N. des Cèdres, (3055 mèt.) et, un peu à l'O. du précédent, le *Djébel Foumm el-Mizab* (3055 mèt.), le *Djébel Sounnîn* (2559 mèt.), le *Djébel Keneïsèh* (2024 mèt.), le *Djébel er-Râhân*, le *Djébel el-Gharb*, le *Djébel ech-Chouqif*. 4° Parallèlement au Liban court une chaîne moins élevée : c'est l'*Anti-Liban* (*Djébel ech-Charqi*), qui se termine au S. par le massif du grand Hermon (*Djébel ech-Cheïkh*), et pousse du côté de l'E. ses derniers rameaux au delà de Damas, dans la direction de Palmyre. Entre le Liban et l'Anti-Liban s'étend, sur une longueur de 112 kil., la vallée de la *Cœlésyrie*, élevée d'environ 670 mèt. au-dessus du niveau de la mer. La chaîne du Liban proprement dit s'abaisse en descendant vers Sour (l'ancienne Tyr), et le Léontès (Nahr el-Léytani). De l'autre côté de ce fleuve, deux branches parties, l'une du cap Blanc, l'autre du cap Carmel, se dirigent cette fois de l'O. à l'E., des bords de la mer dans l'intérieur des terres, laissant entre elles la vaste plaine d'Esdrelon. Les sommets les plus remarquables de la chaîne la plus septentrionale sont, en allant du N. O. au S. E. : le *Djébel Belât*, le *Djébel Adâthir* (1023 mèt.), le *Djébel Safed* et, plus au S., le *Tabor* (*Djébel et-Toûr*), le *petit Hermon* (*Djébel ed-Dahy*, 552 mèt.) les *monts Gelboë* (*Djébel Fokoudh*), (521 mèt.). Cette chaîne se relève ensuite en se rapprochant de la première vers le S. O. et forme le *Djébel Araba* (695 mèt.), pour s'abaisser de nouveau en une sorte de pointe, le *Ras el-Akhra*, qui vient s'appuyer au mont Ébal.

La chaîne méridionale commence au *mont Carmel* (*Djébel Mâr-Elias*) et se dirige au S. E , s'éloignant de la mer. Elle forme d'abord une crête assez étroite, de 4 à 600 mèt. de hauteur et dont les pentes s'abaissent brusquement, à l'O., vers la mer, à l'E., vers la plaine d'Esdrelon. Elle se relève ensuite et ses sommets principaux sont : les *monts Ebal* (915 mèt.) et *Garizim* dans la Samarie, les monts d'Éphraïm et de Juda, le mont des Oliviers. Les plus hauts sommets de cette chaîne ne dépassent pas 8 à 900 mèt. A l'O. de ces montagnes s'étend jusqu'à la mer, de Qaisarièh à Jafa, la plaine de Saron, et, près de Gaza et d'Ascalon, la plaine

Falastine (Séphélah), l'ancien pays des Philistins, qui a donné son nom à la Palestine.

La Syrie n'a que deux fleuves, qui sont peu considérables, une vingtaine de petites rivières et un grand nombre de torrents, à sec la plus grande partie de l'année. Le *Nahr el-Assy* (ancien Oronte), le seul fleuve qui appartienne à la Syrie proprement dite, prend sa source dans l'Anti-Liban, non loin de Ba'albek, et, se dirigeant vers le N., arrive d'abord dans un bas-fond où il étale ses eaux et forme le lac Kadès. Il en sort pour aller arroser Homs, Hama et Apaméa, parcourant une longue et étroite vallée séparée du littoral par le Djébel Ansarièh, et de la plaine d'Alep, par le Djébel el-Ala et d'autres montagnes. Il reçoit par un canal étroit les eaux du lac d'Antioche ou Ak-Deniz, puis, tournant à l'O., il va baigner les murs d'Antioche et la base du mont Casius, avant de se jeter dans la mer, où il arrive après avoir fourni un cours de 60 lieues environ. Les deux lacs dont nous venons de parler occupent le fond d'une plaine marécageuse, entourée et presque fermée par les monts de Baylan, l'Amanus et les derniers contre-forts du Taurus. Le lac d'Antioche reçoit plusieurs rivières, l'*Afrîn* qui vient du Nord, le *Kara Sou* et diverses autres sources qui sortent du mont Amanus. À l'E., la plaine d'Alep, séparée de celle-ci par une chaîne de montagnes d'une importance secondaire, s'élève au N. dans la direction de l'Euphrate et s'abaisse vers le pied des montagnes, en sorte que le *Nahr Kouaïk* (ancien *Chalus*), qui passe à Alep, venant du N. E., ne peut avoir d'issue et se perd dans la terre, en formant un vaste marais nommé *el-Mach*. La côte à l'O. est arrosée par une petite rivière, le *Nahr el-Kébir*, qui traverse Lattakièh, et est coupée par une multitude de torrents, qui n'ont d'eau que dans la saison des pluies. Au bout de la vallée de l'Assy, s'ouvre une autre vallée qui semble la continuer, mais dont la pente est dirigée en sens inverse vers le S. Celle-ci est arrosée par le *Léontès* (*Nahr el-Léytani*) qui s'échappe par une gorge étroite entre le grand Hermon et le Djébel ech-Chouqif, et tombe dans la mer près de Sour, où il prend le nom de Nahr el-Kasimiyèh. De l'autre côté de l'Anti-Liban s'étend la plaine, ou plutôt, le plateau de Damas. Les environs de cette ville sont traversés par de nombreux cours d'eau dont le plus important est le *Barada*, le *Chrysorrhoæs* des Grecs, et l'*Abana* de la Bible. Il descend de l'Anti-Liban et se répand, près de Damas, en un grand nombre de canaux qui, après avoir arrosé une admirable oasis, se réunissent dans un bas-fond et forment le lac de *Bahr el-Merdj*.

Entre les chaînes du Djébel ech-Cheïkh, qui termine au S. l'Anti-Liban, et du Djébel Kédès, dernier sommet du Liban, s'ouvre la vallée du *Jourdain*. Ce fleuve célèbre prend sa source au-dessus de Hasbeiya au pied du Djébel ech-Cheïkh, et porte d'abord le nom de *Nahr Hasbâni*. Après avoir reçu les eaux qui sortent à Tell el-Qâdi et à Banias du pied méridional du Djébel ech-Cheïkh, il prend le nom de *Nahr el-Cheriat*. Il traverse une plaine basse, marécageuse, connue sous le nom de *Ard el-Houlèh*, et tombe dans le *Bahr el-Houlèh* (*lac Mérom*). Il se fraie ensuite un passage le long des coulées basaltiques du Djaoulân et entre dans le *lac de Tibériade* ou *mer de Galilée* (*Bahr Tabariyèh*). Ce lac, la plus belle nappe d'eau de la Syrie, de forme oblongue, un peu évasé à l'O. au-dessus de Tibériade, a 19 kil. de long sur 10 kil. de largeur, vers le milieu. Il est à 189 mèt.

au-dessous du niveau de la Méditerranée. Le Jourdain en sort vers le S., continue sa route à travers une large vallée, aujourd'hui déserte, nommée *el-Ghôr*, et se perd dans la mer Morte ou lac Asphaltite, après un cours de 97 kil. à vol d'oiseau, mais en réalité de plus de 300 kil., à cause des méandres sans nombre qu'il trace dans la vallée. Ce fleuve n'a guère que 20 mèt. de largeur en moyenne, mais la profondeur de ses eaux est relativement considérable, surtout au moment de la fonte des neiges. Il offre un gué en face de Riha (Jéricho), et un autre un peu au N. de l'embouchure du ouady Nimrin.

Les principaux affluents du Jourdain sont, en allant du N. au S. : sur la rive dr., le *Nahr Djaloud*, qui vient du massif de Gelboë, passe près de Beicheau (l'ancienne Scythopolis), et le *ouady Farta*, qui sort du massif de Naplouse et coule du N. O. au S. E. dans une profonde vallée, au pied du massif d'Éphraïm; sur la rive g., le *Cheriat el-Mandour* ou *Nahr Yarmouk* (*Hieromax*), qui contourne au N. le Djébel Adjloûn, et le *Zerka* (le *Jabbok*), qui coule au pied du massif du Belkâa.

Le fait le plus remarquable au point de vue géologique que présente toute la Syrie, est la *dépression* de la vallée du Jourdain, à un niveau considérable au-dessous de la mer. Ce vaste sillon déprimé ou *ghôr* commence en réalité dans la Cœlésyrie (Syrie creuse) et se continue au S. S. O. au delà de la mer Morte par le ouady Arabah jusqu'au golfe d'Akabah, qui lui fait suite (*V*. p. 46). Les opérations entreprises par divers voyageurs pour calculer cette dépression ont produit des chiffres un peu différents. Suivant M. Bertou, le point culminant de la vallée du Jourdain serait élevé de 183 mèt. au-dessus du niveau de la Méditerranée, et la mer Morte, où ce fleuve vient se perdre, serait à 419 mèt. au-dessous. De la source au lac Bahr el-Houlèh, la vallée aurait une pente de 189 mèt., de 224 entre ce lac et celui de Tibériade, enfin de 195 entre le lac de Tibériade et la mer Morte. Suivant M. Delcros, la dépression totale serait de 426 mèt.; elle serait, suivant M. Symonds, de 427, et de 436, d'après les calculs du lieutenant Lynch.

La *mer Morte* est un lac sans écoulement, qui perd par l'évaporation une quantité d'eau égale à celle qu'il reçoit de ses affluents. A l'époque des pluies, elle s'étend dans la vallée et occupe un espace plus considérable. La mer Morte serait un vaste cratère d'effondrement formé par un grand cataclysme, et il était admis jusqu'à ces derniers temps que le Jourdain, avant ce bouleversement, allait se jeter dans le golfe d'Akabah (*V*. R. 4). La grande vallée (ouady Arabah) qui s'étend dans cette direction au S. de la mer Morte est bien la continuation évidente de la vallée du Jourdain, [illegible]s, vers les deux tiers de sa longueur, le fond de cette vallée se relève [illegible]s alluvions qui la remplissaient font place aux calcaires du plateau [illegible]Tih, qui relient le massif du Sinaï à l'Arabie par une crête ou seuil de [illegible] à 250 mèt. d'altitude, divisant ainsi le ouady Arabah en deux versants [illegible]clinaux (*V*. p. 47). De plus, on ne retrouve nulle part dans l'Akabah les traces des érosions qu'y aurait laissées le fleuve. Aussi M. Lartet et d'autres géologues repoussent l'hypothèse d'une continuation ancienne du cours du Jourdain vers le golfe d'Akabah.

A l'E. du Jourdain, s'étend une région récemment explorée (Haourân, Trachonitide, Ledjah), vaste plateau qui, à cause de son élévation au-dessus

de la vallée du Jourdain, présente l'apparence d'une chaîne de montagnes, connue sous le nom de monts de Gilead, d'Abarim, de Moab et d'Édom. C'est d'abord, au N., le *plateau du Djaoulân*, qui s'étend du pied de l'Hermon jusqu'au-dessous du lac de Tibériade, sur les bords du Nahr Yarmouk. Il est bordé à l'E. d'une ceinture de mamelons élevés, nommés *tells*, dont quelques-uns ont de 1000 à 1200 mèt. de hauteur. Il se continue au S. par le *Djébel Adjloûn* et par une série de plateaux que dominent quelques sommets de 6 à 900 mèt. d'élévation, jusqu'au massif imposant du *Belkâa* et au *Djébel Oscha* ou *Djébel es-Salt* (1056 mèt.), au delà de la profonde coupure du *ouady Zerka Jabbok*. Vient alors le pays montagneux d'Ammon et de Moab, où l'on remarque le *Djébel Chihan* (838 mèt.). Cette chaîne se relève vers le S. et atteint une assez grande hauteur (1200 à 1300 mèt.) près de Chôbek et de Pétra.

A l'O., à la hauteur du lac de Tibériade, s'étendent les plaines et les vallées de l'ancienne Galilée, où l'on reconnaît facilement encore la région fertile décrite par Flavius Josèphe ; au S., l'ancienne Samarie, et la Judée proprement dite, plus aride et plus désolée que la Samarie. Le littoral étroit qui correspond à ces trois provinces est en partie l'ancienne Phénicie, en partie l'ancien pays des Philistins. Quelques ruisseaux peu importants l'arrosent et se jettent dans la mer.

§ 3.— **Géologie. Minéralogie.**— La géologie de la Syrie a été l'objet de travaux remarquables, parmi lesquels nous signalerons les recherches de MM. Louis Lartet, à l'E. de la mer Morte et du Jourdain, Guillaume Rey, de Vogüé et Waddington dans le Haourân. Voici un rapide aperçu de ces travaux d'après la remarquable étude de M. Louis Lartet (*Essai sur la géologie de la Palestine*, t. II).

Les roches *granitiques* qui constituent les massifs cristallins de la presqu'île du Sinaï (*V.* p. 1-4), s'étendent plus au N., et forment la bordure orientale du ouady Akabah. M. Lartet a observé un granit blanchâtre au milieu des massifs porphyriques de l'Idumée, non loin de Pétra. Mais ces roches ne pénètrent pas en Syrie.

Les roches *porphyriques* sont représentées par un petit gisement de porphyrite, découvert par M. Lartet près du littoral méridional de la mer Morte, au milieu des alluvions anciennes qui bordent la rive droite du ouady Safiyèh. Ce porphyre, d'un rouge brun, offre la même composition que les porphyres rouges des environs de Pétra et du Sinaï.

Les roches *volcaniques* sont très-répandues à l'E. du Ghôr, de la mer Morte au lac de Tibériade. On les trouve à l'état de débris sur les plateaux calcaires où s'élèvent les ruines de Rabbath Moab. Le basalte, dont on retrouve de nombreux blocs taillés employés dans les murs et les voûtes des anciens édifices de cette ville (*V.* R. 40), est une lave très-peu celluleuse, d'un noir brunâtre. Les cavités, visibles seulement à la loupe, sont en partie remplies de carbonate de chaux. La teinte brunâtre de la pierre est due à la présence de grains très-nombreux de péridot, fondus dans la pâte. On y voit également une multitude de petites facettes cristallines dues au feldspath et au pyroxène qui constituent la masse de cette roche. Le Djébel Chihan, au N. de Rabbath Moab, et les plateaux que découpe le ouady Modjib, sont couronnés d'une nappe de basalte noir compacte. On en retrouve encore dans la partie supérieure du ouady

Haïdân, sur les flancs du Djébel Attarûs, dans le ouady Zerka Maîn et jusque sur les falaises orientales de la mer Morte.

Les roches ignées se retrouvent plus au N. dans les environs du lac de Tibériade. Une coulée qui semble partir de Kern Hatteïn, vient atteindre les bords de ce lac, près de Tibériade. Le massif volcanique de Safed est regardé par Russegger comme le centre des éruptions volcaniques de cette région. Les plateaux noirâtres du Djaoulân sont formés de vastes nappes de basalte, interrompues çà et là par de petites éminences coniques. A Banias, une coulée descend dans la vallée, contourne le pied du Djébel ech-Cheïkh et s'étale dans la plaine de Ard el-Houlèh, en laissant échapper des masses d'eau souterraines. Le basalte de ces contrées, d'une teinte gris de fer très-foncée, est compacte et parsemé de cristaux de péridot jaune clair.

Mais c'est dans le Haourân que les phénomènes volcaniques se sont produits avec la plus grande intensité. Les laves couvrent une contrée qui n'a pas moins d'un degré de long sur un degré de large, et forment, au S. E. de Damas, des montagnes élevées, que Josèphe désigne sous le nom de « Σιδηροῦν ὄρος » la *montagne de fer*. On ne voit dans cette contrée que cônes et cratères et d'immenses coulées volcaniques recouvertes, en partie, d'un terreau gras que perce à chaque instant le basalte. Le plateau du Ledjah, au N. E. du Haourân, est une vaste nappe de basalte, qui paraît avoir été vomie par quatre cônes volcaniques, alignés du S. O. au N. E. « Rien ne peut mieux donner une idée des formes fantastiques qu'ont prises les torrents de laves en se solidifiant que l'aspect des vagues soulevées par une violente tempête ou bien encore de gigantesques écailles de tortues à demi brisées » (Guillaume Rey, *Voyage dans le Haourân*, 1857-58). Le Dr Delbet compare la physionomie du Ledjah à « celle d'un vase d'eau de savon dans lequel on se serait amusé à souffler des bulles; ici, les bulles sont en laves. Quelques-unes sont bien véritablement creuses. Nulle part il n'y a de cône de basalte parfaitement fermé ». La partie haute et centrale du Haourân est munie d'un certain nombre de cônes et de cratères dont les plus importants sont le Kléib, l'Abou Toumès et le Djouêlil. Au N. E. du Haourân, la carte de M. Wettstein indique un nouveau massif volcanique presque aussi considérable. Enfin le Diret el-Touloul et le Safa sont couverts de cônes et de coulées dont quelques-unes, d'une étendue immense, se prolongent, d'après M. de Vogüé, fort loin à l'E., dans le désert de Syrie. Il y a dans le Safa un grand cratère, dont le plan et la vue ont été pris par M. de Vogüé, et qui contient à son intérieur trois petits cônes plus récents. Les échantillons de roches rapportées par le savant archéologue sont des basaltes compactes d'un noir bleuâtre, avec grains jaunes de péridot et des laves doléritiques grises. Ces roches, sans influence sur l'aiguille aimantée, se rapprochent plus des basaltes du Djaoulân que de ceux du Haourân.

Des *grès* très-ferrugineux, qui renferment à leur partie supérieure et à leur base des lignites, existent dans le Liban et au pied du versant occidental de l'Anti-Liban. Ces roches se rencontrent sur le versant oriental de la vallée du Jourdain, à l'entrée du ouady Zerka, au ouady Nimrin, au ouady Sir, au ouady Hesbân, au pied des montagnes de l'Ammonitide. Elles constituent la plus grande partie des falaises orientales de la mer Morte et se présentent, près du ouady Zerka Maïn, en couches épaisses de grès blanc

grès et psammites bigarrés, grès rouge et grès blanc. Le ouady Modjib coule au milieu des grès depuis le Djébel Chihan. Du ouady Modjib à la Liçân, les grès inclinent légèrement vers le S. et disparaissent même aux approches de cette presqu'île pour se relever ensuite insensiblement et constituer le pied des escarpements qui bordent le ghôr méridional. Les beaux monuments de Pétra ont été taillés dans cette roche (*V.* R. 5).

Les *calcaires* crétacés forment la plus grande partie de la charpente de la Syrie, surtout à l'ouest du Jourdain. La partie centrale du Liban est, selon M. Lartet, constituée par des calcaires gris, compactes, caverneux ou oolithiques, avec polypiers, térébratules, grandes natices, nérinées et baguettes de *Cidaris glandifera.* Au-dessus de ces calcaires que presque tous les géologues s'accordent à ranger dans le terrain jurassique, viennent des grès rougeâtres, auxquels succèdent des assises de calcaires jaunâtres très-durs et des marnes. Voici, d'après M. Blanche, quelle en serait la succession :

1° A la base, calcaire jaunâtre, terreux, dolomitique, avec des grains de quartz ;
2° Calcaire blanc très-dur et compacte, presque cristallin;
3° Calcaire jaunâtre, terreux et cristallin, riche en ammonites, spatangues, huîtres et encrines ;
4° Argile rougeâtre, mince, supportant des marnes vertes avec de grandes huîtres, des gastéropodes et des bivalves;
5° Calcaire oolithique ;
6° Calcaire compacte sans fossiles;
7° Calcaire compacte avec nérinées ;
8° Calcaire blanc friable avec silex pâles.

Signalons, parmi les nombreux fossiles de ces couches, les poissons célèbres du Liban, dont les débris ont été recueillis dans les marnes calcaires du Sahel Alma et de Hakel, entre Beyrout et Tripoli, et où l'on n'a pas reconnu, grâce aux travaux de M. Pictet, moins de cinquante et une espèces. On y trouve des genres encore vivants et des groupes caractéristiques de l'époque crétacée.

Les couches crétacées du Liban inclinent, sur le versant occidental de cette chaîne, vers la mer, ainsi que les grès et les calcaires inférieurs qui les supportent. Sur l'autre versant, ces mêmes couches plongent en sens inverse. Il est probable que telle est aussi la constitution géologique de l'Anti-Liban, car ces deux chaînes sont formées par deux plis parallèles.

Près du Djébel ech-Cheïkh et à la base occidentale de l'Anti-Liban, le long du Nahr Hasbany, court une rangée de collines crayeuses qui sépare ce ruisseau du Nahr Kasimiyèh et porte, entre Hasbeiya et el-Qalâat, le nom de Djébel ed-Daher. Les marnes crayeuses qui constituent ces collines fournissent un intermédiaire naturel pour passer de la craie du Liban à celle de la Palestine. Ces marnes, en général blanchâtres, sont fréquemment imprégnées de bitume. Quelques-unes renferment de nombreuses empreintes de fossiles, telles que des *Inoceramus, Baculites, Pecten, Acteon, Turritella, Ammonites.*

Ces collines crétacées se prolongent fort loin au S. O., et rejoignent celles de la Galilée qui, peu à peu, vont se transformer en chaîne montagneuse pour se continuer, par les monts de Judée, jusqu'au désert de Tîh. Des couches de marnes et de calcaires crayeux blanchâtres dominent dans toute

la Galilée. Nazareth est adossée à des collines de craie blanche très-tendre et sans silex. On rencontre également ces collines crayeuses au mont Carmel, où elles renferment des silex à certains niveaux, et dans les collines de Samarie. Aux environs de Naplouse, les marnes blanches sont recouvertes par des calcaires gris contenant des nummulites. Les silex se développent de plus en plus vers le Sud. Dans la chaîne de Juda, les marnes blanches à silex ne forment plus que des lambeaux épars sur les hauteurs et sont rejetées sur les deux flancs de la chaîne, où elles forment des bandes stériles.

Au S. E., les mêmes roches se montrent dès que cessent les coulées basaltiques du Djaoulân qui les recouvrent. Les montagnes d'Adjloûn, du Belkâa, de l'Ammonitide, de la Moabitide et d'une grande partie de l'Idumée en sont formées, et cette ceinture de calcaires entoure le bassin de la mer Morte.

Les *terrains tertiaires* sont représentés par quelques gisements nummulitiques, près de Saïda, à Sébastièh et à Naplouse.

Signalons enfin les *dépôts* marneux et arénacés des bords de la mer Morte, que M. Lartet désigne sous le nom de *dépôts de la Liçân*. Ils se présentent en général sous la forme d'innombrables feuillets de marnes d'un gris clair, alternant avec des couches extrêmement minces, de couleur et quelquefois de nature toutes différentes, telles que du gypse lenticulaire ou des argiles salifères. Au nord de la mer Morte, ces sédiments s'étendent dans la vallée, de chaque côté du Jourdain.

Des *lignites* existent dans les grès du Liban. Ces couches charbonneuses ont une puissance qui varie de quelques pouces à 4 ou 5 pieds, et se trouvent dans une marne colorée en gris bleuâtre. Elles se réduisent en certains points à des lits minces, feuilletés, d'une matière noire et légère, brûlant facilement. Lorsqu'elles sont plus épaisses, on y distingue des troncs à demi carbonisés, ainsi que des veines et des nids de pyrite. Ces lignites sont la plupart du temps pyriteux et se couvrent d'efflorescences d'alun, ce qui nuit beaucoup à leur utilisation. Elles sont actuellement exploitées pour les usines et filatures des environs de Beyrout. Des mines de charbon ont été exploitées par Ibrahim Pacha, entre Meyrouba et Feloukha, mais sans grand succès, croyons-nous. Les habitants n'ont, du reste, jamais employé ce charbon comme combustible; ils lui avaient découvert une vertu médicinale, celle de guérir, dans les vingt-quatre heures, les plus graves blessures.

Le pays est pauvre en *minéraux* proprement dits. Le fer seul abonde dans les montagnes du Qesraouan et dans celle des Druses. Quelques-unes de ces mines sont exploitées, par exemple, celle de Masra. La grande malléabilité de ce fer le fait préférer au fer étranger pour la clouterie et les autres ouvrages du pays. On trouve aussi du fer dans quelques cantons de la Judée. Il y a à Antabès, au N. d'Alep, une mine de cuivre, mais elle n'est point exploitée.

Cavernes. On a signalé en Syrie l'existence de plusieurs cavernes à ossements. Le docteur Hedenborg en avait observé une à la source de la rivière de Ent-Elias. Botta en a vu d'autres sur la route de Tripoli, ainsi qu'aux sources du Nahr el-Kelb (Lycus). Près de ces grottes, MM. de Luynes et Lartet ont eu la bonne fortune de découvrir une plate-forme couverte

d'éclats de silex, parmi lesquels ils purent recueillir des couteaux et des grattoirs. A ces silex taillés étaient mêlés de nombreux ossements de ruminants, brisés et souvent même calcinés, se rapportant à des espèces vivantes dans la contrée ou les pays voisins. Tels sont : le daim (*Cervus dama*); le *beden* (*Ibex Sinaïtica*), bouquetin très-répandu en Arabie Pétrée et en Nubie; une chèvre, voisine de la chèvre sauvage (*capra aegagrus*), et une petite antilope.

Il existe, près de Damas, d'immenses cavernes dont l'une peut contenir 400 hommes. Les montagnes de la Palestine sont également creusées de cavernes nombreuses, parmi lesquelles il en est de très-considérables, notamment près du lac de Tibériade et dans la Judée, aux environs de Beït Djibrin, au Djébel Foureïdis et, en général, dans tout le pays occupé autrefois par les Horim (habitants des cavernes). Ces grottes, dont la destination est encore inconnue, n'offrent rien d'intéressant, du reste, au point de vue géologique. Signalons enfin la curieuse grotte du Djébel Ousdoum, visitée par M. Lartet (V. R. 10).

Tremblements de terre. Le bassin du Jourdain présente des traces d'anciens volcans. Le lac Asphaltite laisse parfois échapper des tourbillons de fumée et montre sur ses rivages des crevasses de formation récente (V. ci-dessus). Ces phénomènes prouvent que cette vallée a été le siége d'un feu qui est à peine éteint. Strabon, se conformant à la tradition des habitants du pays, dit que la vallée du lac était peuplée de treize villes florissantes, et qu'elles furent englouties par un tremblement de terre. Ératosthène attribuait cette catastrophe à un simple affaissement du terrain. Les éruptions ont cessé depuis longtemps. Mais les tremblements de terre qui se sont succédé à des intervalles divers, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, menacent encore les populations de ces pays et en particulier celles de la côte. En 1759, il en est arrivé un qui tua, dit-on, plus de 20000 personnes dans la vallée de Ba'albek: un autre, en 1778, ruina Alep; d'autres, en 1783, 1819, 1822, ont étendu leurs ravages sur des surfaces de pays plus ou moins considérables. On a observé qu'ils n'arrivent jamais que dans l'hiver, après les pluies de l'automne.

§ 4. — **Agriculture. Botanique.** — Les principaux produits agricoles de la Syrie sont : le blé, l'orge, les fèves, les lentilles, les pois chiches l'huile, le coton, le sésame, la soie, la laine, le tabac.

Le sol du pachalik d'Alep, généralement gras et argileux, est presque inculte. Aux environs des villages, on trouve quelques champs où croissent le froment, l'orge et le coton, produits spéciaux des pays plats. Les côteaux voisins de la mer sont consacrés à la culture du tabac; les montagnes de l'intérieur, à celle du tabac, de la vigne, des mûriers, des oliviers et des figuiers. Les environs d'Alep sont couverts de pistachiers (foustouq) dont les fruits sont livrés en grande partie à la consommation. On récolte aussi, dans le territoire de cette ville, sur le *Quercus infectoria*, des galles en quantité assez considérable. Quant aux pâturages, ils sont abandonnés aux hordes des Turkomans et des Kourdes qui y font paître leurs troupeaux pendant l'hiver. Le beurre y est abondant et la laine est renommée pour sa belle qualité.

Le livat de Tripoli présente les mêmes cultures que le pachalik d'Alep. Le tabac qu'on récolte sur le territoire de Lattakièh (Djébeli), connu dans

le monde entier, est l'objet d'un commerce considérable avec l'Égypte. Les montagnes de Lattakièh fournissent du bois pour les constructions navales. Les habitants du littoral s'adonnent surtout à l'éducation des vers à soie. La soie de ces régions est assez rude et s'emploie de préférence pour les ceintures et la passementerie. La culture des orangers et des citronniers donne lieu à un commerce assez étendu.

Le pachalik de Damas offre un sol et des produits très-variés. Le bétail abonde dans l'arrondissement de Hama et donne quelque importance au commerce du beurre et de la laine. Cette région produit aussi beaucoup de froment et d'huile. La soie y est de qualité inférieure. Homs offre à peu près les mêmes cultures. La soude (*salsola soda*) croît en abondance dans les immenses plaines qui entourent cette ville. Le pays de Damas, terrain graveleux et maigre, est plus propre à la culture des fruits et du tabac qu'à celle des grains. Aussi Damas est-il entouré de beaux jardins où l'on trouve tous les arbres fruitiers de l'Europe, qui donnent des produits d'une excellente qualité. Les abricots (michmich) séchés au soleil, et les raisins sont exportés sur une grande échelle. Les plaines de l'Oronte, grasses et fertiles, donnent du froment, de l'orge, du dourah, du sésame et du coton: celles du Haourân, couvertes de céréales, peuvent être considérées comme le grenier de la Syrie. Dans le désert, près de Damas, sur le Djébel Adjloûn et dans le Belkâa, à l'E. du Jourdain, la soude croît en abondance.

Le Liban et le territoire de Qesrouan portent des bois de sapins, des plantations de mûriers blancs, de grands chênes au-dessus de Djebeil et d'immenses genevriers près d'Aphca (*Juniperus excelsa*). Le mûrier est l'arbre par excellence du Liban et il prospère surtout dans les parties basses de la montagne. Ses feuilles de la seconde portée, jointes aux débris de la nourriture des vers, sont données aux bestiaux. Les branches émondées servent de combustible, et leur écorce remplace celle de l'osier pour les ligatures dans l'économie rurale. Son bois est recherché pour les ouvrages de menuiserie. Tous les autres arbres lui sont sacrifiés impitoyablement. Le sol qui le porte, soigneusement engraissé et labouré deux fois par an, est retenu à grand'peine, sur les flancs de la montagne, au moyen de terrasses artificielles, soutenues par des murs. La récolte de la soie commence dans la plaine au mois de mai et, sur les hauteurs, à la fin de juillet. La soie de Qesrouan est la plus estimée; celle des environs de Beyrout est assez belle; celle de Damour est recherchée par les manufactures de Damas et de Tripoli.

Les pins fournissent des bois pour les constructions navales. La vigne réussit fort bien dans le Liban. Les vins sont généralement blancs ou jaunes. Celui du Qesrouan est connu sous le nom de *vin d'or*, à cause de sa belle couleur. Le Solima est rose et d'un goût exquis. Le vin rouge est devenu plus commun depuis que des Européens se sont livrés à la culture de ce produit.

Quant aux cèdres du Liban, ils tendent malheureusement à disparaître. Douze de ces arbres, vraiment beaux, sont les seuls restes des antiques et célèbres forêts qui couvraient autrefois la montagne. Ils s'élèvent dans une admirable position, sur un haut plateau, non loin du village d'Ebcharrèh. Le tronc de l'un d'eux, que nous avons mesuré, n'a pas moins de 11 mèt. de circonférence. Les autres cèdres qu'on rencontre, loin d'être

extraordinaires, n'égalent pas les dimensions ordinaires des platanes qui croissent partout dans ces montagnes.

Sur les côteaux où s'étage la ville de Beyrout, croissent, au milieu des jardins, des mûriers, des amandiers, des chênes verts (*sindian*), des caroubiers, des figuiers, des oliviers, des lilas de Perse, des abricotiers, des orangers, des cyprès et quelques palmiers. Les figues de Beyrout ne le cèdent en rien aux bonnes qualités de la Provence et de la Calabre. Le figuier de Barbarie forme au S. de Beyrout de longues et solides barrières qu'on essaie d'opposer à l'envahissement des sables. Ses fruits nourrissent en partie la population pendant plusieurs mois. De nombreux et beaux sycomores, qui ombrageaient autrefois la campagne, furent abattus par Méhémet-Ali et leur bois servit à construire des machines à battre le riz. Mentionnons enfin les beaux groupes de pins, rendez-vous des promeneurs de la ville, et un magnifique bois d'oliviers, l'un des plus grands de la Syrie, dans la plaine de Choueïfat, au S. de Beyrout.

Le district de Saïda (Sidon) renferme les plaines d'Acre, d'Esdrelon, de Sour, de Haoulé, dont on vante avec raison la fertilité. Le blé, l'orge, le maïs, le coton, le sésame y rendent, malgré l'imperfection de la culture, vingt et vingt-cinq pour un. Les frais jardins de Saïda, qu'embaume le parfum des orangers, des citronniers, des lilas, fournissent de délicieuses oranges, des pommes, des pêches, et beaucoup d'autres fruits. Le pays de Qaïsarièh possède une des rares forêts de chênes de la Syrie. Le tabac de Sour (le sourié) est aussi savoureux et aussi parfumé que celui de Lattakièh. Les cotons de Safed sont aussi blancs que ceux de Chypre. L'huile est un produit important de ces régions, ainsi que de la Galilée et de la Samarie, où le blé, l'orge, le maïs, les pois chiches, les fèves, les lentilles sont cultivés sur une grande échelle. Le grain du froment d'Esdrelon est long et mince, tandis que celui du Haourân, plus estimé, est court et gros. Les vallées de Naplouse et de Samarie sont remarquablement fertiles et les arbres y prospèrent admirablement. La vallée du Jourdain est, en général, fertile en pâturages, surtout dans la partie supérieure. Le territoire de Riha (ancienne Jéricho) produit deux espèces de baume : l'une, l'*amyris opobalsamum*, baume de la Mecque ou de Judée, était déjà célèbre dans l'antiquité; l'autre, appelée dans le pays *Zaqqoûm* (*Elæagnus angustifolius*), fournit une amande dont l'huile, employée comme vulnéraire, est l'objet du seul commerce qui se fasse à Riha. Parmi les arbres épineux de Jéricho, de la vallée du Jourdain et du Tabor, mentionnons le *Nabq* (*Zizyphus Spina-Christi*). Le Zizyphus produit un petit fruit jaune de la grosseur d'une cerise et très-agréable à manger, appelé *Nabqah*. Les branches ont formé, dit-on, la couronne du Christ. Mentionnons aussi la *rose de Jéricho* (*Anastatica hierochuntica*), plante presque ligneuse, à tige très-basse, dont les fleurs, closes quand elles sont desséchées, se rouvrent et reprennent leur couleur, même après de longues années, quand on les imbibe de quelques gouttes d'eau. Les pèlerins la rapportaient comme une fleur miraculeuse.

La Judée proprement dite, très-montueuse et généralement stérile, a cependant des cantons qui donnent de bonnes récoltes, surtout en vins; celui de Bethléem, par exemple, produit d'excellent vin blanc. Le nopal à cochenilles, l'indigo croissent naturellement sur quelques points de la

vallée du Jourdain. La plaine de Séphélah présente un sol noir et gras, mais absolument privé d'eaux courantes, et rend, à proportion de l'abondance des pluies hivernales, de l'orge, du sésame, des pastèques et des fèves. Le palmier, qu'on trouve déjà sous une latitude beaucoup plus élevée vers le N., commence seulement à Jaffa à porter de bons fruits. Les oliviers acquièrent, dans la même région, un développement considérable. Gaza offre des paysages qui annoncent déjà l'Égypte, avec ses plaines roses, ombragées de quelques rares dattiers. Pour terminer la revue des productions végétales de la Syrie, ajoutons que, depuis la fin du siècle dernier, on a acclimaté la canne à sucre à Beyrout et le café à Latakièh. Le maïs est cultivé à el-Houlèh, dans le Haourân et dans la plaine d'Esdrelon. Le riz se récolte dans la plaine de el-Houlèh.

Parmi les arbres fruitiers et forestiers, mentionnons : le *caroubier*, dont les gousses servent à faire une sorte de mélasse et dont le feuilles persistantes répandent une ombre agréable. Il était autrefois plus abondant que de nos jours, puisqu'on donnait le caroube aux bestiaux; le *sycomore* (*Ficus Sycomorus*, L.) au tronc robuste, aux longues branches horizontales. Ses feuilles persistantes ressemblent à celles du mûrier. Comme le figuier, il donne plusieurs récoltes par année. Ses fruits, semblables à de petites figues de couleur verte et insipides, sont apportés en quantités considérables aux marchés de Gaza et d'Ascalon. Son bois, très-dur quoique léger, était employé par les Hébreux pour leurs constructions (Esaïe IX, 9), et, par les Égyptiens, pour les cercueils de momies. Le *térébinthe*, qui est de l'espèce du pistachier et qui lui ressemble beaucoup, est devenu rare en Palestine. A Mamré, près d'Hébron, il y avait un bois de térébinthes (V. R. 14). Une variété de *pins* (*Pinus aleppensis* et *Pinus maritima*), croît dans les sables, sur le littoral et dans quelques régions sablonneuses du Liban et de l'Hermon.

Parmi les herbes et arbustes sauvages, une plante aromatique de la famille des labiées et analogue à notre hysope, l'*origan* (*origanum libanoticum*, Boissier), joue un grand rôle dans la loi de Moïse. Cette plante aime un sol sec et pierreux et se rencontre au milieu des ruines. La *saponaire* croît dans les endroits humides. L'*indigo*, qui vit à l'état sauvage sur les bords du Jourdain, est susceptible d'acquérir par la culture des qualités qui le font rechercher. Le *Styrax officinalis* à belles panicules blanches se trouve dans la plaine d'Esdrelon. Des touffes de *genêt* (*Ratam*) servent dans les déserts de l'Orient à entretenir les feux des Bédouins. Le célèbre *kikajon* du prophète Jonas est très-commun en Palestine, dans les endroits sablonneux, en particulier à Aïn Soultan. C'est le *ricin* (*Ricinus communis*) dont les graines servent à faire de l'huile. N'oublions pas, outre le roseau ordinaire, une variété de jonc, le *papyrus* (*Cyperus syriacus*), trouvé par le docteur Lortet au lac el-Houlèh en immense quantité, et à Khân Minièh, sur le lac de Tibériade. Sa tige triangulaire, haute de 10 pieds environ, se termine par une touffe arrondie. Les Arabes en font de grosses nattes pour les murs et le toit de leurs huttes. On le trouve aussi sur les bords des ruisseaux, dans la plaine de Saron.

En fait de plantes nuisibles, la Bible mentionne les *pakknôth* (II Rois, IV, 39) espèce de concombres sauvages (*cucumis prophetarum*); l'*absinthe*; le *rôsch* (Deut. XXIX, 18), que quelques commentateurs ont pris pour la co-

loquinte, dont les gourdes renferment un poison violent (II Rois IV, 39), d'autres y ont vu la *ciguë*; d'autres encore, la *zizanie* (ζιζάνιον, *lolium temulentum*, l'*ivraie annuelle* des botanistes). Volney dit, en parlant des paysans de la Syrie : « Pour ne rien perdre du grain, ils y laissent toutes les graines étrangères, même l'ivraie (en arabe, *Ziouân*), qui donne des vertiges et des éblouissements pendant plusieurs heures, ainsi qu'il m'est arrivé de l'éprouver. » Citons enfin le *Solanum coagulans*, de Forskal, que l'on trouve dans le voisinage de la mer Morte et de Jéricho, et qui est quelquefois rempli de poussière, lorsqu'il est attaqué par un insecte. Hasselquist l'avait pris pour l'*arbre de Sodome* ou *vigne de Sodome* (Deut. XXXII, 32).

Lar arbustes d'agrément sont représentés par la plante que les Arabes appellent *el-hennèh*. Le *hennèh* (*Lawsonia inermis*, Linné), le *kopher* du Cantique des Cantiques, est un arbuste de hauteur d'homme, à feuilles persistantes, ressemblant à celles du myrte. Cet arbrisseau est originaire de l'Inde. Les anciens le connaissaient sous le nom de *cyprus*, et les Égyptiens l'employaient à la teinture des enveloppes de momies. Ses feuilles, cuites dans l'eau, séchées et pulvérisées, donnent une poudre de couleur rouge orangé dont les femmes se teignent les ongles. Quoique la culture et le commerce du hennèh aient été supprimés, on ne sait trop pourquoi, par décision du gouvernement, on retrouve encore assez fréquemment cette plante qui embaume l'atmosphère de l'odeur pénétrante de ses fleurs. La *mandragore, qui répand son parfum* (*Mandragora officinarum*), croît sans culture en Palestine. Les Orientaux voyaient dans le fruit de cette plante un remède contre la stérilité, et cette superstition est encore répandue en Orient. Le *laurier-rose* (*Nerium Oleander*), orne de ses bouquets odorants les bords du lac de Génézareth et les rives des ruisseaux au bas des vallées.

La Palestine offre une grande variété de fleurs : la jacinthe, la jonquille, le lys, les cyclamen à fleurs roses (*Cyclamen aleppicum*), la tulipe (*tulipa oculus solis*), qui émaille les terres incultes à St-Jean d'Acre; la mauve (*Khoubbaïzeh*), dans laquelle plusieurs commentateurs ont voulu voir la rose du Cantique des cantiques, le narcisse, une petite iris bleue (*Iris sisyrinchium*), qui se plaît au bord des chemins; la giroflée, l'anémone, la renoncule à fleurs rouges (*Ranunculus asiaticus*), qui se rencontre en abondance dans les endroits sans culture, l'œillet, le géranium, la clématite, le chèvre-feuille, etc.

§ 5. — **Zoologie.** — Les animaux domestiques sont : le cheval, l'âne, le chameau, le bœuf et le buffle.

Le *cheval* est surtout réservé à la selle par les Arabes qui préfèrent, dit-on, les juments aux chevaux, parce qu'elles ne hennissent pas. Les plus beaux chevaux arabes sont ceux des Bédouins Anazièh. Les *mulets* sont très-robustes.

L'*âne* sauvage (*Asinus hemippus*) se rencontre encore dans le Haourân (Bashan). L'âne domestique appartient à deux variétés distinctes : le grand âne du désert syrien, généralement de robe blanche, et qui se rapproche de l'âne du Caire, et l'âne vulgaire, supérieur à nos espèces d'Europe, mais que nous avons trouvé moins beau, moins vif et moins patient que celui d'Égypte. Les *bœufs* sont nombreux, d'une espèce petite et laide. C'est le

Bos brachyceros de M. Rütimeyer. On s'en sert presque exclusivement pour le labourage. Le *buffle* habite plus particulièrement les marais de Famié, l'ancienne Apamée, sur l'Oronte. On en trouve aussi dans la vallée du Jourdain. Il est employé aux travaux agricoles, surtout là où un sol dur ou gazonné offrirait trop de résistance aux petits bœufs du pays. Il est parfois indomptable et dangereux.

Le *chameau* est l'animal dont la vue frappe le plus l'étranger à son arrivée. Mais souvent le Français s'étonne de ne voir que des chameaux à une bosse, qu'il appelle *dromadaires*, et cherche en vain le chameau à deux bosses, qu'il croit être le véritable chameau. C'est là une vieille erreur de Buffon que l'on a peine à déraciner, même chez les hommes instruits. Le chameau à deux bosses (*Camelus bactrianensis*) ne vit que dans les régions plus froides de la haute Asie. Le chameau de la Syrie et de l'Afrique n'a qu'une bosse. « Ce qui distingue le chameau du dromadaire, dit spirituellement Mme de Gasparin, ce n'est ni l'espèce, ni la bosse, c'est l'allure. Il n'y a qu'une espèce et il n'y a qu'une bosse. Le chameau est le cheval de trait, le dromadaire est le cheval de selle ; le chameau porte les lourds fardeaux et marche au pas, le dromadaire porte l'homme et trotte ». En un mot, le chameau vulgaire (*Djemel*) est le type, le dromadaire (*Hedjini* ou *mahari*) est une race plus fine, une sorte de *pur sang*. Nous reviendrons plus loin (*V.* p.192) sur le chameau considéré comme moyen de transport, et sur l'art de le monter. Comme bête de charge, il porte en moyenne de 200 à 300 kilos et peut même aller, dit-on, jusqu'à 7 ou 8 quintaux. Tout ce qu'on raconte de sa sobriété n'a rien d'exagéré. Cet animal est éminemment utile sous ce climat ; il est à la fois bête de somme incomparable, bête de labour et même bête de boucherie. Les paysans possèdent généralement quelques chameaux, mais souvent ils en empruntent aux Bédouins, surtout à l'époque du labourage.

Les *moutons* sont de grande taille, et bien fournis de laine, mais leur chair, dès qu'ils sont parvenus à un certain âge, a un goût de suif très-prononcé ; aussi ne mange-t-on guère que celle des agneaux. Chez beaucoup de variétés, la queue, prodigieusement grosse par la masse de chair qui s'amasse autour des vertèbres caudales, prend un accroissement énorme avec l'âge. Le lait de brebis est hautement estimé et à juste titre. Le désert et les parties montagneuses de la contrée offrent à ce précieux animal une nourriture suffisante. On rencontre, du reste, des troupeaux de brebis dans toute la Palestine ; mais ils abondent surtout, de nos jours comme autrefois, dans la plantureuse région du Belkâa, à l'E. du Jourdain.

Les *chèvres* noires, à longues oreilles, donnent beaucoup de lait ; leur chair est surtout consommée par les classes pauvres. C'est la chèvre mambrine (*Hircus mambricus*).

Les *chiens*, ordinairement de couleur fauve, vivent à l'état de nature, sans avoir de maître particulier, et souvent ils s'accouplent avec les chacals. Comme dans tout l'Orient, ils se rassemblent par troupes dans les villes ainsi que dans les campagnes, et ne souffrent aucun intrus parmi eux. Ils pullulent dans les rues et les places en toute liberté. Ce serait une erreur de croire, comme on l'a dit, qu'ils sont exempts de la rage. Toutefois cette maladie est assez rare, et ce fait vient à l'appui de ce qu'ont démontré depuis longtemps nos vétérinaires, que la chaleur du climat n'est

pour rien dans le développement de cette maladie : la statistique a démontré en Europe, que, contrairement aux préjugés populaires, son maximum de fréquence est dans les mois froids et humides.

Parmi les mammifères sauvages, il faut citer : le *chacal* (*canis aureus*), rôdeur de nuit fort incommode, quoique craintif, qui fatigue le voyageur retiré sous la tente de ses glapissements incessants; le renard (*Vulpes vulgaris, V. niloticus* et *V. flavescens*); le loup (*dhîb*) qui n'est pas rare dans le Liban; la hyène, qui s'aventure quelquefois jusqu'aux portes de Jérusalem. Les rives du Jourdain, couvertes d'une épaisse végétation de roseaux, de saules et d'autres arbres, servent de repaire à une foule de sangliers (*Sus scrofa*) et de chacals. On trouve, dans quelques cantons montagneux de la Palestine, la panthère (*Felis leopardus*) ou once (*nimr*). Une autre panthère (*Felis Jubata*), appelée *Chetah* par les Arabes, existe à Gilead et même en Galilée, au pied du Tabor. Un grand chat (*Felis chaus*) et le *Felis caracal*, vivent encore dans le Liban. Mentionnons aussi le blaireau et l'*Hyrax syriacus* ou *Chaphan* de la Bible, dans le Liban et sur les montagnes voisines de Mar Saba. Le lion ne se rencontre plus que dans la vallée de l'Euphrate. L'ours (*Ursus syriacus*) se rencontre encore dans le Liban et sur le mont Hermon.

Le lièvre (*Lepus syriacus*) est très-commun. Le *Lepus Judeæ* vit dans la vallée du bas Jourdain; le lapin est infiniment rare.

Le *rat-taupe* (*Spalax typhlus*), aveugle, étudié déjà par Aristote, se trouve dans la plaine de la Bekâa et dans les parties chaudes du Liban.

Le genre cerf est représenté par le *Cervus barbarus* et par la *gazelle*. Ce gracieux animal se délecte des lys qui croissent sur la base N. du Tabor. Il se rencontre particulièrement aux environs de Damas et dans les endroits humides du désert syrien. C'est la *Gazella dorcas*.

Oiseaux. — On voit dans tous les villages des *poules* picorer devant la porte des maisons et partager la nourriture de la famille. Leur chair et leurs œufs sont une ressource précieuse pour le voyageur.

Parmi les oiseaux sauvages, mentionnons le pigeon, la tourterelle, la perdrix, la caille, la poule d'eau, le canard et l'oie. Le pigeon (*Columba livia*) niche ordinairement dans les trous des rochers. Il abonde dans les montagnes de Syrie, où on lui construit parfois de vastes colombiers en forme de tours carrées. La tourterelle (*Turtur auritus, T. senegalensis*) ne peut être apprivoisée. Il en existe, aux environs de Damas, une variété signalée par Thomson, qui se distingue par l'éclat doré de ses ailes. Hasselquist mentionne une tourterelle (*Columba Palestinæ*), dont le plumage est d'une blancheur éblouissante. Le francolin (*Francolianus vulgaris*) habite les forêts du Liban et du Carmel. Une grosse et belle variété de *perdrix* (*Caccabis schukar*) est commune sur toutes les collines. Une perdrix jaunâtre et plus petite (la *poule du désert, Ammoperdix Heyi*) habite près de la mer Morte et dans la vallée du Jourdain. Les *cailles* abondent dans tous les champs de blé des plaines. L'extrémité méridionale du lac d'el-Houlèh est le séjour favori des *poules d'eau*, en hiver et au printemps.

Parmi les passereaux mentionnons les moineaux, qui bâtissent d'énormes nids sur les *nabqs* du mont Tabor, les alouettes, qui se posent familièrement dans tous les chemins à quelques pas du voyageur, les grives,

les rossignols, les corbeaux qui infestent les plaines et font la désolation des cultivateurs. Les rolliers (*Coracias garrula*), beaux oiseaux, bleu et vert, sont très-communs, ainsi que le guépier (*Merops apiaster*)

Les échassiers et les palmipèdes sont assez communs dans les plaines, où ils sont respectés par les paysans. Citons surtout la grue, la cigogne et le vanneau huppé dont la huppe est recourbée en arrière comme une corne. Les cigognes ne nichent pas en Syrie. Elles ne font que la traverser pour passer en Asie-Mineure et dans le N. O. de l'Europe. Les Musulmans les considèrent comme un oiseau sacré. Le *pélican* se voit, quoique rarement, sur les bords d'el-Houlèh.

Parmi les oiseaux de proie, il faut citer l'aigle, l'épervier, le vautour (*Neophron percnopterus*). L'aigle est commun dans le Liban, où il niche dans les rochers des vallées sauvages et, particulièrement, dans le Litani. Le faucon est employé à la chasse de l'outarde, de la perdrix et de la gazelle, dans les environs d'Alep. La petite chouette (*Athene persica*) se voit partout, sur les murs et les rochers.

Reptiles. — Les serpents venimeux abondent en Syrie, mais leur morsure est rarement mortelle. Parmi les sauriens, on compte quelques lézards. L'un d'eux, le *gecko*, est commun dans les murailles et dans les ruines, et, quoique inoffensif, il cause une terreur extrême aux paysans persuadés que, malgré sa petite taille, c'est un animal dangereux. Le *caméléon* appartient aussi à la Syrie. Il se rencontre surtout dans les districts maritimes et dans la plaine d'Esdrelon.

Le *crocodile* se rencontre dans deux cours d'eau de la Syrie : le Nahr Zerka, qui se jette dans la mer, près de Césarée (c'est l'ancien fleuve Crocodilus) et le Kison (*V.* R. 25). D'après les observations du docteur Lortet, ce crocodile diffère de celui d'Egypte.

La tortue commune (*Testudo mauritanica*) est assez abondante, la petite tortue d'eau (*Emys caspica*) est plus rare. Dans le lac de Tibériade, il y a de grandes tortues (*Cistudo Europæa*). On pêche fréquemment dans la Méditerranée, sur les côtes de Syrie, la grande tortue (*Chelonia chouanna*) qui mesure plusieurs pieds de diamètre et qui est expédiée vivante en Europe pour les usages culinaires.

Poissons. — Les poissons sont extrêmement communs et variés dans les lacs et cours d'eau de la Syrie. Même les petites sources en renferment souvent plusieurs espèces. Elles appartiennent presque toutes aux genres *Chromis*, *Capoeta*, *Mugil*, *Barbus*, *Alburnus*, *Cyprinodon*. Dans tous les cours d'eau rapides, le *Capoeta damascena* est pêché sous le nom de truite. Le lac de Tibériade extrêmement poissonneux nourrit les belles espèces suivantes : *Capoeta damascena* ; un siluridé très-singulier, le *Clarias macracanthus*, le *Barbus beddomii*, plusieurs *Chromis*, entre autres, les *Chromis Andræ*, *Chromis Simonis* et le curieux *Chromis pater familias*, découvert par M. le docteur Lortet, qui nourrit et porte pendant plusieurs semaines plus de 200 petits dans sa cavité buccale. Le *Clarias macracanthus* a été déjà décrit par Josèphe sous le nom de *Coracinus* du Nil. Les chromis servent surtout à l'alimentation des habitants de la ville de Tibériade. Les poissons de mer sont les mêmes que ceux qui se trouvent sur toutes les côtes de la Méditerranée.

Insectes. — Les mouches sont moins nombreuses et moins importunes

en Syrie qu'en Égypte. Les moustiques s'attachent de préférence à tourmenter les étrangers : chaque piqûre donne lieu à une papule rouge, qui est le siége d'une vive démangeaison, et parfois d'une cuisson douloureuse. Quand elles sont très-rapprochées, comme sur le visage et autour des petites articulations des mains et des pieds, il en résulte une tuméfaction assez semblable à un érysipèle phlegmoneux. Il est à peu près impossible de dormir sans une moustiquaire, gaze légère qui s'attache au-dessus du lit à des tringles de fer, et dont on doit avoir soin de vérifier l'état avant de s'endormir. La moindre ouverture sera l'issue par laquelle pénétreront en foule ces diptères, ennemis du repos des humains : moyennant cette précaution, on en est à peu près exempt. Il semble d'ailleurs qu'on devienne à la longue insensible à la piqûre de ces insectes. L'Européen qui a séjourné plus d'un an dans les pays du Midi et de l'Orient reste intact, à côté de ses compagnons non acclimatés. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette immunité peut persister encore lorsqu'on revient en Orient, après plusieurs années passées en Europe, comme si elle était le résultat d'une sorte d'inoculation. Pourtant il faut en cela tenir grand compte des prédispositions individuelles et peut-être de l'espèce zoologique de l'insecte.

Les *cimex* ou punaises et les puces sont le fléau de la Syrie. Le voyageur ne doit jamais oublier d'emporter avec lui un paquet de poudre insecticide : c'est le vrai remède, le seul efficace.

Parmi les coléoptères, il faut citer divers *scarabées*, surtout le scarabée sacré des Égyptiens (*Ateuchus sacer*).

Les papillons sont nombreux. Les abeilles sont cultivées, particulièrement dans la plaine de el-Houlèh, où l'on voit des centaines de ruches cylindriques en clayonnage, mastiquées à l'intérieur et à l'extérieur avec un mélange de boue et de bouse de vache et recouvertes avec des nattes. Le miel est très-employé en Orient en guise de sucre.

Parmi les arachnides, n'oublions pas le *scorpion* qui se trouve communément en Syrie. On fera bien d'examiner attentivement les pierres avant de planter sa tente, pour s'assurer qu'elles ne cachent pas quelqu'un de ces dangereux insectes. La blessure produite par leur piqûre est très-douloureuse, mais non mortelle, comme l'est celle de certains scorpions d'Afrique.

L'insecte que les Syriens ont le plus à redouter est la *sauterelle*. Quand l'hiver a été relativement chaud, on les voit venir du désert de l'E., par épaisses nuées ; l'air en est obscurci et la terre, entièrement couverte. En peu d'heures, elles dévorent les moissons des plus vastes plaines et rongent jusqu'à l'écorce des arbres. Rien ne peut préserver le pays de leurs ravages. L'oiseau *samarmar* (*Pastor roseus*) qui, par la taille, ressemble quelque peu à notre loriot, mais qui a la gorge et les ailes d'un rose tendre, détruit rapidement une grande quantité de ces insectes ; mais c'est encore une trop faible ressource. Il n'y a qu'une seule chance sérieuse de salut : c'est que le vent d'E. s'élève avec violence avant que l'essaim destructeur ne s'abaisse, et qu'il le pousse dans la mer.

§ 6. — **Climat. Vents.** — A raison de la division naturelle du terrain, en pays plat et pays de montagnes, on peut dire que la Syrie a deux climats ; l'un, très chaud, celui de la côte et des plaines intérieures, telles que celles de Ba'albek, Antioche, Tripoli, Acre, Gaza, Haourân, etc. ; l'autre, tempéré et presque semblable au nôtre, lequel règne dans les montagnes.

Sous ce climat, l'ordre des saisons est presque le même qu'au milieu de la France : l'hiver, qui dure de novembre à mars, est vif et rigoureux, et ne se passe point sans neige, et souvent celle-ci couvre la terre de plus d'un mètre. Le printemps et l'automne y sont très doux et l'été n'y a que des chaleurs très-supportables. Dans le pays plat, l'hiver est si tempéré, que les orangers, les dattiers, les bananiers croissent en pleine terre. Mais, dès le milieu d'avril, on passe subitement à des chaleurs accablantes, qui ne finissent qu'avec le mois d'octobre. Les régions du N. et celles qui sont à l'E. du Liban, les plaines d'Antioche, d'Alep, de Damas, ont des hivers un peu plus rigoureux, pendant lesquels il gèle et il tombe de la neige, sans que toutefois les étés y soient moins chauds. Sur les montagnes et dans toute la plaine élevée qui s'étend à l'E., l'air est léger, pur et sec, salubre pour les poitrines bien constituées, mais dangereux pour les personnes prédisposées à la phthisie pulmonaire, qui n'est pas rare dans la région de Damas. L'air de la côte est, au contraire, favorable sous ce rapport; mais, en revanche, il engendre des maladies d'un autre genre, des fièvres intermittentes et putrides et des ophthalmies. Sur quelques points, à Tripoli, à Acre, mais surtout à Alexandrette, le voisinage de marais considérables rend le séjour de mai à septembre assez dangereux; il y règne endémiquement des fièvres intermittentes passant facilement au type pernicieux, qui s'accompagnent d'engorgements de la rate et se terminent par des hydropisies.

Les eaux des montagnes sont légères et de bonne qualité, mais dans les plaines, soit à l'E. soit à l'O., les sources sont rares et la plupart sont saumâtres.

Pendant la moitié de l'année, le ciel, surtout dans le désert et sur la côte, est presque constamment pur et découvert. Les pluies commencent à la fin d'octobre, mais elles ne deviennent longues et abondantes qu'au mois de décembre et continuent à l'être pendant le mois de janvier. Il pleut encore quelque peu en mars et en avril. Ce terme passé, on voit peu de nuages et encore moins de pluie : à partir de l'équinoxe de septembre, le vent dominant est le vent de N. O., qui dure jusqu'en novembre et souffle le plus souvent pendant trois jours consécutifs, au bout desquels il est un moment remplacé par le vent d'E. A partir de novembre, les vents du S. O. et du N. O. règnent alternativement jusqu'en février, pendant toute la saison des fortes pluies. En mars, les vents du S. commencent à souffler, par intervalles de un à trois jours. Les vents d'E. les remplacent en juin, époque où le vent du N. devient dominant. De juin à septembre, il arrive souvent que le vent fait en un jour le tour de l'horizon, passant avec le soleil de l'E. au S. et du S. à l'O. pour revenir enfin au N.

SECTION II. — HISTOIRE.

I. — POPULATIONS DE LA SYRIE A DIFFÉRENTES PÉRIODES.

§ 1. — **Populations aborigènes.** — Les plus anciens habitants du pays de Canaan dont la Bible fasse mention sont: les *Anakim* (Jos. XI, 21, 22), établis dans les massifs montagneux situés à l'O. de la mer Morte, où l'un

de leurs chefs, Arba, avait fondé, « sept ans avant Tanis d'Égypte », la ville de Kiriath Arba (Hébron) (Juges, I, 10); les *Zomzommim*, à l'E. du Jourdain; les *Rephaïm*, aux environs de la mer Morte (Deut. III, 18); les *Horim*, dans les parages du mont Seïr, sur les confins du désert de Paran; les *Avvim*, dans la plaine, au S. E. de Gaza (Deut. II, 12-22). Des descendants de ces races se retrouvent encore au temps des rois (II Sam. XXI, 16-21).

§ 2. — **Les Cananéens.** — Les peuplades aborigènes furent subjuguées par une grande invasion de Cananéens que la Genèse fait descendre de Cham (X, 15-19). Les Cananéens appartenaient aux races Kouchites dont la tradition biblique place le berceau en Bactriane, au pays de Kouch qu'arrose le Gihon (Gen. III, 13). Ils s'étendirent peu à peu du Gange au Nil et de la mer des Indes à la mer de Grèce. Quelques-unes de leurs tribus, traversant la Perse et l'Arabie, poussèrent jusqu'au détroit de Bâb el-Mandeb, le franchirent et se fixèrent sur les bords du Nil Bleu où leur postérité, « Kouch la vile, » fut, pendant des siècles, l'ennemie acharnée des Égyptiens. D'autres s'échelonnèrent le long du Tigre et de l'Euphrate, où ils formèrent plus tard l'élément prépondérant de la population chaldéenne. Quelques-unes vinrent habiter les rives méridionales du golfe Persique, et s'établirent dans les petites îles de la côte, en particulier à Tsour et à Arad. Ce sont ces tribus qui, abandonnant le golfe Persique, envahirent la Syrie et s'en emparèrent. Les Cananéens qui s'établirent le long de la côte reçurent le nom de *Phéniciens*. Ceux de l'intérieur, agriculteurs ou pasteurs selon les localités, se subdivisèrent en un grand nombre de tribus sans cesse en guerre les unes avec les autres. La plus importante, celle des *Hittites* ou *Héthiens*, eut deux établissements principaux; l'un au N., dans les gorges de l'Amanos dont elle occupait les deux versants, l'autre, sur le cours moyen du Jourdain. Les Héthiens du N., connus par les Égyptiens sous le nom de Khétas, prirent une importance croissante, tandis que les Hétiens du S. s'affaiblissaient graduellement et finissaient par se concentrer autour d'Hébron. Après les Héthiens venaient, par rang d'importance, les Amorrhéens ou Amorites, les Hivites et les Guirgaséens.

Les *Amorrhéens*, campés sur le plateau à l'E. du Jourdain, y avaient deux royaumes principaux : celui du N., capitale Édréï, entre l'Hermon et le Jabbok, confinait à la Syrie de Damas; celui du S., entre le Jabbok et l'Arnon, touchait vers le midi aux États des Térachites et avait Hesbon pour capitale. Une de leurs tribus avait poussé jusque dans la vallée de l'Oronte, où elle possédait la célèbre Kadech. Une autre vivait au bord de la mer entre Ékron et Joppé (Juges, I, 34). D'autres occupaient, au moins en partie, le pays montagneux situé à l'O. de la mer Morte et qui avait reçu le nom de Montagne des Amorrhéens.

Les *Hivites* vivaient, à l'E. de Sidon, dans les vallées du Haut-Jourdain et du Léontès. Leurs colonies allaient au N. jusqu'à Hamath où ils rejoignaient les Hamathites. Quand aux *Guirgaséens*, la moins connue des races cananéennes, une partie d'entre eux paraît avoir habité à l'E. du Jourdain; le reste, dans la Syrie du nord, non loin des Hittites septentrionaux.

§ 3. — **Les Sémites.** — Les Sémites, apparentés aux Kouchites, sont venus de l'Orient, de ce plateau central d'où sont sorties toutes les races nobles de l'ancien monde. Les plus anciennes traditions de ces uples

nous les montrent établis sur les confins de la Chaldée. D'abord cantonnés en Arménie, au pied de l'Ararat, entre le cours supérieur du Tigre, de l'Euphrate et du Kyros, ils se répandirent vers le sud, au pays d'Arphaxad (Arph-Kasdim « frontières des Chaldéens ») en Mésopotamie, et, de là, plus tard, en Syrie. Les *Hébreux*, après avoir traversé seulement la Syrie et la Palestine, s'étaient fixés en Egypte. Les *Édomites* occupaient la région de l'Arabah jusqu'à la baie d'Akabah (*V.* R. 4), et les montagnes de Seïr, des deux côtés de l'Arabah. Les *Moabites* vivaient au S. de l'Arnon, et se maintenaient avec peine sur les bords de la mer *Rouge*. Les *Ammonites* disputaient aux Amorrhéens la possession du pays situé au N. de l'Arnon. Mentionnons parmi les descendants d'Ésaü, les *Amalékites*, tribu nomade qui vivait dans le désert de Tîh, au S. de la Palestine (*V.* R. 9), les *Madianites*, autre tribu arabe qui errait au S. E., dans la direction de l'Arabie. Ces tribus, désignées par les Égyptiens sous le nom générique de Shasou *pillards*), occupaient le vaste désert syrien, à la lisière des terres cultivées, et ne cessaient de harceler les peuples de Syrie, comme le font les Bédouins d'aujourd'hui.

§ 4. — **Les Araméens.** — Les Araméens vivaient sur les plateaux rocheux de la Syrie du nord et sur le versant oriental de l'Anti-Liban, entre la montagne et le désert. Ils formèrent bientôt deux grands centres de population : l'Aramée du nord, entre l'Euphrate et l'Amanos, et l'Aram Dammesek ou Syrie Damascène, autour de Damas.

§ 5. — **Les Philistins.** — Les Philistins occupaient la côte, de Gaza, au S. jusqu'au Carmel, au N. Venus de *Caphtor* (probablement l'île de Crète), ils avaient refoulé les Avvim, et pris possession des cinq villes importantes du district, Gaza, Ascalon, Achdod, Ékron et Gath. (Deut. II. 23, Amos, IX, 7).

II. — Résumé historique.

§ 1. — **Période cananéenne.** — L'histoire des tribus cananéennes jusqu'au moment où les Pharaons de la XVIII[e] dynastie envahirent la Syrie, est presque inconnue. L esShasou (Arabes nomades), répandus à la lisière des terres cultivées, de l'isthme de Suez aux bords de l'Euphrate, ne cessaient de harceler les peuples de Syrie, sans mettre en péril leur indépendance. Un prince élamite, Khodor Laomer (Koudour-Lagamer), assujettit les princes cananéens du sud, et leur imposa un tribut pendant douze années consécutives (Gen. xiv). Comme ils avaient essayé de se soustraire à ce joug, ils furent battus dans la vallée de Siddim et leurs villes furent pillées. C'est au retour de cette expédition que Khodor Lahomer fut poursuivi et mis en déroute par Abraham.

Sauf ces incidents, les tribus cananéennes paraissent avoir joui de longues années de paix, pendant lesquelles leur prospérité atteignit son apogée. Politiquement, elles étaient divisées en un grand nombre de petites principautés dont chacune avait son roi (mélek). Plusieurs de ces principautés formaient des confédérations, sur chacune desquelles l'un des princes fédérés exerçait une certaine suprématie. D'autre constituées en république, avec des formes plus ou moins aristocratiques; avaient à

leur tête des suffètes ou juges. Ces peuples parvenus à un degré assez avancé de civilisation, occupaient un pays riche, couvert de villes et de bourgades. Ils s'adonnaient à l'élève des bestiaux et à l'agriculture, spécialement à la culture de l'olivier et de la vigne. Plusieurs branches d'industrie et de commerce étaient florissantes parmi eux. Les tributs qu'ils payaient aux Pharaons ne consistaient pas seulement en blé, huile, vin, bois de cèdre, chevaux, bestiaux, mais aussi en or, en argent, en armures de prix, en chars de guerre, en ouvrages d'art.

Leurs villes principales étaient : Khazor, Rehoboth, Merom, Kinneroth, Rabba, Beth-Chean, Jibleam, Gerar, Mageddo, Taânak, Kadech, Nû, Tounep, Khalep, Karkémich, Arad, Libna.

Ils avaient des villes fortes, entourées de hautes murailles, munies de portes fortifiées et de tours formidables. Leur place forte par excellence était Kadech, sur l'Oronte, près de l'emplacement de Homs.

Ils ne purent cependant résister aux Pharaons de la XVIII[e] dynastie (*V.* t. II, p. 72). Thoutmès I (1640-1620 av. J.-C.) poussa jusqu'au N. de la Syrie et éleva ses stèles de victoire sur les bords de l'Euphrate. La suzeraineté de l'Égypte sur les tribus de la Syrie du N., (que les *monuments* égyptiens désignent sous le nom générique de *Routen*), se maintint sous Thoutmès II et sous la régente Hatasou. A l'avénement de Thoumès III, le Routen refusa l'impôt, et toute la Syrie, à l'exception de Gaza, se révolta contre l'Égypte. Cette coalition fut brisée à la bataille de Mageddo. La Syrie du N. refusant de se soumettre, Thoutmès III s'empara successivement de Tounep, Khalep, Arad et Kadech, put se diriger sans crainte vers l'Euphrate et envahir la Mésopotamie. De fréquents soulèvements, sans cesse réprimés, témoignent de la vitalité des races syriennes du N. Mais les Routen finirent par se soumettre et firent place aux Héthiens. « Ceux-ci, d'abord cantonnés sur les croupes de l'Amanos, avaient longtemps subi l'ascendant des Routen et fait partie de la grande confédération commandée par ces peuples. Vaincus en même temps qu'eux, ils avaient, comme eux, payé tribut à Thoutmès III et à ses successeurs. Vers l'époque des rois hérétiques (*V.* t. II, p. 73), ils s'affranchirent de la sujétion sous laquelle ils avaient vécu jusqu'alors. Leur suprématie s'étendit sur tout le Naharaîn, de Kadech à Karkémich, et le premier de leurs rois qu'on connaisse, *Sapalel*, attaqué par Ramsès I[er], força ce prince à le traiter d'égal à égal. Dès la seconde année de son règne, Séti I[er] le rencontra à la tête de ses ennemis. La lutte se concentra dans le pays des Amorrhéens (vallée de l'Oronte), autour de Kadech, et tourna encore à l'avantage des Égyptiens. Après plusieurs combats heureux, la ville tomba entre les mains des Pharaons et ses dépouilles allèrent enrichir le sanctuaire d'Ammon Thébain. La lutte se prolongea plusieurs années, pendant lesquelles la ténacité des Khétas (Héthiens), toujours vaincus, mais toujours prêts à recommencer, lassa la patience de leurs adversaires. De guerre lasse, Séti traita avec le roi *Motour* (Motener) et conclut une alliance offensive et défensive qui dura jusqu'à sa mort. » (Maspero, *ouv. cité*, p. 214-215.)

Désormais, toute la Syrie du S. jusqu'à l'Hermon fut soumise aux Pharaons. Au lieu d'exiger simplement le tribut, Séti imposa aux peuples vaincus des gouverneurs de race égyptienne et mit des garnisons permanentes dans les places fortes, Gaza, Ascalon, Mageddo. Sous Ramsès II, les

peuples de la Syrie du N., les Héthiens, le Kati, Karkémich, Kadech, Arad formèrent une coalition dans laquelle ils entraînèrent plusieurs peuples de l'Asie-Mineure. Ramsès II écrasa les alliés près de Kadech. Les peuples de l'Asie-Mineure abandonnèrent la partie. Les tribus de la Syrie du N., retirées dans leurs places fortes, tinrent bon pendant quinze ans. Merom et Tabor, en Galilée, Ascalon, furent assiégées et prises. Les deux peuples, épuisés par ces longues guerres, se décidèrent à poser les armes, et un traité de paix (le premier peut-être que l'histoire ait enregistré) fut signé entre le prince des Khétas, *Khitasar*, et le souverain de l'Égypte. Quelques-uns des traits de cette alliance offensive et défensive méritent d'être retenus : « Tout criminel qui essayera de se soustraire aux lois en se réfugiant dans le pays voisin, sera remis aux mains des officiers de sa nation; tout fugitif non criminel, tout sujet enlevé de force, tout ouvrier qui se transportera d'un territoire à l'autre pour s'y fixer à demeure, sera renvoyé chez son peuple, mais sans que son expatriation puisse lui être imputée à crime. Celui qui sera ainsi renvoyé, que sa faute ne soit pas élevée contre lui, qu'on ne détruise ni sa maison, ni sa femme, ni ses enfants; qu'on ne tue pas sa mère; qu'on ne le frappe ni dans ses yeux, ni dans sa bouche, ni dans ses pieds; qu'enfin aucune accusation criminelle ne s'élève contre lui. » (Maspero, *ouv. cité*, p. 223.)

A la fin de la XVIII[e] dynastie, au milieu des troubles intérieurs et des compétitions dynastiques qui épuisaient l'Égypte (*V.* t. II. p. 73), la Syrie recouvra son indépendance. Même, les tribus d'origine sémitique ou chaldéenne, transportées par Séti I[er] et Ramsès II en Égypte, se révoltèrent et cherchèrent à s'échapper. C'est à cette période troublée, vers l'an 1300, qu'il convient de placer, selon M. Maspero, l'exode des Hébreux.

Les Syriens du N., alliés aux nations de l'Asie-Mineure, se jetèrent sur l'Égypte, au moment où les Hébreux, sous la conduite de Moïse, campaient dans le désert de Tîh. Mais l'armée et la flotte alliées furent battus par Ramsès III, entre Raphia et Péluse, et les provinces syriennes se soumirent de nouveau aux Pharaons. C'est alors que l'un des peuples confédérés, les Philisti, s'établit en Syrie, entre le torrent d'Égypte et Joppé (V. p. 99). Sous les Ramessides, la Syrie continua à payer tribut aux Égyptiens, mais elle ne tarda pas à s'en affranchir pour toujours.

2°.— **Période hébraïque et syrienne.** — *a.* — *Conquête de Canaan.* — Les Hébreux (Eber, Ibr, *de l'autre côté*), venus d'un district du Haut-Tigre, passant par la Mésopotamie, s'étaient établis au midi de Canaan, sous la conduite d'Abraham. A la famille de ce patriarche la Bible rattache les Nabatéens (Nabajoth) et les Madianites, tribus nomades qui erraient sur les frontières de Canaan, les Moabites et les Ammonites, au S. et à l'E. de la mer Morte et les Édomites ou Iduméens, dans la montagne de Seïr (*V.* ci-dessus). L'établissement des Hébreux en Égypte, au pays de Gosen, l'oppression qu'ils eurent à subir de la part des Pharaons « qui n'avaient pas connu Joseph », la sortie d'Égypte, le séjour au désert de Sinaï et au désert de Tîh, sont des événements trop connus pour être exposés ici. Au moment où les Hébreux se disposèrent à entrer en Canaan, les fortes tribus de la Syrie du N. se trouvaient épuisées par leurs longues guerres avec l'Égypte et par la dernière invasion des peuples de l'Asie-Mineure.

Celles du midi, beaucoup moins fortes et unies par un lien politique plus lâche, ne pouvaient offrir qu'une résistance relativement faible.

Les Hébreux évitèrent toute querelle avec les Édomites, tournèrent la montagne de Séïr, passèrent par le chemin du désert de Moab, conservèrent la paix avec les Moabites et les Ammonites. Au delà du torrent d'Arnon, ils rencontrèrent les Amorrhéens (Amorites). Sihon, roi de Hesbon, Amorrhéen, et Hog, roi de Basçan, furent battus l'un après l'autre, et tout le pays de Gilead resta aux mains du peuple d'Israël, des rives de l'Arnon au pied de l'Hermon. Trois tribus ou fractions de tribus s'y établirent : Ruben, au sud, entre l'Arnon et le torrent d'Arbôth; Gad, le long du Jourdain jusqu'à la mer de Galilée, et la moitié de Manassé, dans le royaume de Basçan. Après la mort de Moïse, Josué poursuivit la conquête en deçà du Jourdain. La prise de Jéricho entraîna celle des villes voisines, Aï, Béthel, Sichem. Sichem, au cœur même du pays, devint aussitôt le centre de ralliement du peuple. Josué y fixa sa résidence et fit élever sur le mont Ébal un grand autel de pierre où étaient gravés les principaux titres de la loi.

Une première coalition, formée par les Cananéens du Sud, aux ordres d'Adonisédek, roi de Jébus, fut battue sous les murs de Gibéon. Une seconde coalition des Cananéens du Nord, sous les ordres de Jabin, roi de Hazor, ne réussit pas mieux : Jabin fut défait près des eaux de Mérom, sa capitale prise et brûlée. Israël se trouvait dès lors maître de tout le pays à droite et à gauche du Jourdain, depuis Kadès-Barnéa jusqu'aux sources du fleuve (Josué, XI et XII).

b. — Les Juges. — Josué n'eut pas de successeur. Le culte national fut maintenu tant bien que mal après sa mort « tout le temps des anciens qui lui survécurent » (Juges, I), et la conquête continua mollement avec des vicissitudes diverses. Juda et Siméon dépossédèrent en partie les montagnards Amorrhéens, à l'exception des Jébusites. Mais ils ne purent rien contre les Philistins qui avaient « des chariots de fer ». Les autres tribus, moins heureuses ou moins actives, subirent le voisinage des Cananéens et furent même par moments soumises au tribut. Les Hébreux, délaissèrent peu à peu le temple de Sçilo et s'adonnèrent au culte des divinités cananéennes. Dès lors, leur existence politique devint précaire. Ils vivaient « dans de grandes angoisses »; mais « l'Éternel leur suscitait des juges (Chophèt, Suffètes), qui les délivraient de la main de ceux qui les pillaient » (Juges, I, 16). Cette période troublée dura plus de deux siècles. Aucun lien politique ne paraît, du reste, avoir existé entre les tribus, et l'on voit même se dessiner, dès le lendemain de la conquête, cette division du pays en deux parties nationales distinctes qui devait être si fatale aux Hébreux : Éphraïm, au centre, étendant son action sur les tribus du N., et Juda, au S.

Heureusement pour les Hébreux, le même défaut d'entente existait chez leurs ennemis. Ceux-ci dirigeaient contre les Hébreux des attaques partielles, entreprises selon les convenances particulières de chaque nation et qui ruinaient le pays, sans le soumettre.

Une des plus redoutables fut celle de Jabin, roi d'Hazor. Elle s'exerça pendant vingt ans « avec une grande violence ». « Les grands chemins n'étaient plus fréquentés, et les voyageurs allaient par les routes détour-

nées. Les bourgs n'étaient plus habités » (Juges, V, 6). Les tribus du Nord, soulevées à la voix de Déborah, et conduites par Barak, culbutèrent les chariots de Jabin, près du torrent de Kison. Depuis cette grande victoire, le danger fut pour longtemps écarté du Nord, et les tribus de Naphtali et de Zabulon purent se livrer en paix aux travaux de l'agriculture; mais l'existence des tribus de l'Est et du Sud continuait à être menacée. Les Madianites, alliés aux Amalékites et aux Orientaux, pillaient le pays « jusqu'à Gaza et ne laissaient rien de reste en Israël, ni vivres, ni menu bétail, ni bœufs, ni ânes ». Ces nomades, ancêtres des Bédouins, « étendus dans la vallée comme des sauterelles », furent mis en pleine déroute par Gédéon, et les fugitifs furent achevés au passage du Jourdain par les gens d'Éphraïm. Jephté, Galaadite, délivra ses frères d'au delà du Jourdain de la domination des Ammonites. Mais ces succès partiels n'apportaient qu'une délivrance précaire. L'instabilité des tribus ne faisait que devenir plus sensible, et l'anarchie toujours plus grande livrait Israël sans défense aux entreprises de son voisin le plus redoutable, les Philistins.

c. — Royaume uni, de Saül à Salomon. — Las de leurs divisions et de leur impuissance, les Hébreux voulurent se donner un roi. Samuël oignit Saül, Benjaminite, et le proclama roi à Guilgal. Aidé de son fils Jonathan, le nouveau roi parvint à battre les Philistins. Les Moabites, les Ammonites, les Édomites, les rois syriens de Tsobah furent vaincus tour à tour. Amalek fut frappé le dernier. Ces victoires auraient certainement affermi le nouveau trône, si Saül s'était montré plus docile aux ordres de Samuël. Mais celui-ci, ayant vu ses instructions méconnues dans plusieurs circonstances importantes, annonça au roi sa déchéance et oignit David à Hébron. Appelé à la cour pour distraire le roi de la mélancolie dans laquelle il était tombé, David devint bientôt le favori de Saül et l'ami de Jonathan. Ses exploits dans une guerre contre les Philistins, en le désignant à l'attention du peuple, éveillèrent la jalousie de Saül. Il n'échappa que par la protection de Dieu aux embûches qui lui étaient dressées, et, à la fin, forcé de fuir pour se soustraire à la mort, il mena une existence aventureuse chez les Philistins, dans le pays de Moab, au désert de Judée où, sur le point d'être pris, il épargna généreusement la vie de son ennemi, ne voulant point mettre la main « sur l'oint du Seigneur ». Enfin, il trouva un refuge chez les Philistins. La défaite des Hébreux à Guilboë et la mort tragique de Saül mirent seules fin à cette persécution acharnée. David, d'abord reconnu comme prince de Juda, fut proclamé roi d'Israël, après l'assassinat d'Isboseth, fils de Saül.

Le règne de *David* fut marqué par un développement de puissance tout nouveau pour Israël. David commença par conquérir une capitale moins éloignée qu'Hébron et mieux placée pour servir de centre aux tribus du N. et à celles de l'E. du Jourdain. Il s'empara de la forteresse de Jébus qui s'appela « la cité de David ». Après avoir fait transporter l'arche dans sa nouvelle capitale, il reprit la conquête interrompue depuis la mort de Josué. Moab succomba le premier. Au N. un ennemi plus redoutable se présentait. « La Syrie était divisée, comme au temps des Égyptiens, en royaumes rivaux, tels que ceux de Damas, de Maacha, de Rohob, de Tsobah, d'Hamath. Le prince qui régnait alors sur Tsobah, *Hadarézer*, les réduisit les uns après les autres et finit par établir un semblant d'unité. La fondation

d'un grand état dans la vallée de l'Oronte ne pouvait être bien vu de David. Celui-ci attaqua l'Aram Tsobah, au moment où Hadarézer « allait pour recouvrer ses frontières sur le fleuve d'Euphrate », et remporta une victoire signalée. Les gens de Damas, arrivés trop tard pour prendre part à la bataille, l'attendaient au retour; il les battit, prit leur ville et y laissa une garnison. La nouvelle de ces succès remplit de joie, non-seulement les Hébreux, mais plusieurs princes syriens que gênait l'humeur inquiète d'Hadarézer. Thoï, roi d'Hamath, envoya son fils Joram à David pour le féliciter de sa victoire. Cette conquête en entraîna d'autres. Afin d'occuper Damas, il avait fallu dégarnir les territoires du sud et laisser Juda sans défense. Les Iduméens en profitèrent pour recommencer leurs razzias sur la frontière : David détacha en toute hâte une partie des forces qui faisaient la guerre en Syrie. Joab et Abisaï battirent les Iduméens dans la vallée du Sel, au sud de la mer Morte.... Le pays fut occupé militairement, et des garnisons juives s'installèrent à Élath et à Éziongaber, à la pointe orientale de la mer Rouge » (Maspero, *ouv. cité*, p. 316-317). David consacra à l'Éternel le butin de ces guerres, et l'Éternel gardait David « partout où il allait » (II Sam., VIII). Plus tard, une coalition entre les Syriens et les Ammonites fut brisée par le roi victorieux.

Salomon, fils et successeur de David, contracta des alliances avec ses puissants voisins de l'Ouest et du Midi, et épousa la fille du Pharaon de Tanis (Psinakhès ou Psounénnès II), qui lui apporta en dot la ville de Guézer. L'alliance déjà conclue entre David et Hiram, roi de Tyr, lui permit de construire le Temple et de somptueux palais. Jérusalem devint une belle et riche capitale (*V.* R. 18). Pour subvenir au luxe d'une cour nombreuse et brillante, le roi frappa d'impôt les restes des tribus cananéennes, qui jusqu'alors avaient vécu au milieu d'Israël sans rien payer (II Chron., VII, 7-8), et astreignit les Juifs eux-mêmes à la prestation en nature. Le territoire fut partagé, sans distinction de tribus, en douze arrondissements placés sous les ordres de commissaires « qui faisaient les provisions du roi et de sa maison ». Les routes suivies d'ordinaire par les caravanes qui faisaient les échanges entre l'Égypte, la Phénicie et les régions de l'Euphrate, furent fortement occupées par des postes établis le long du Liban, jusqu'à Hamath (Hamah) qui devint le principal entrepôt de la frontière juive. De Hamath ou de Damas, les caravanes s'enfonçaient dans le désert et allaient rejoindre l'Euphrate à Thapsaque. Les marchands araméens et cananéens, les gens de Tyr et d'Arad fréquentaient cette route, malgré les attaques des Arabes et le manque d'eau. Salomon y construisit à peu près à mi-chemin entre Damas et Thapsaque, la célèbre ville de Tadmor (Palmyre) (*V.* R. 53). De Damas ou de Hamath à Tadmor, de Tadmor à Thapsaque, les caravanes passèrent désormais sans avoir à redouter les Arabes ou les Araméens.

De nouveaux débouchés furent ouverts au commerce. Des ouvriers et des matelots phéniciens, mis à la disposition du roi par Hiram, construisirent une flotte à Éziongaber, l'équipèrent et partirent à la recherche des pays d'Ophir. Ils revinrent, au bout de trois ans, avec de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des pierreries, des bois précieux et des animaux curieux, tels que des singes et des paons. Enfin Salomon s'attribua le monopole de la vente des chevaux égyptiens (I Rois, X, 29-39).

d. — Royaume divisé, de Roboam à l'exil assyrien. — Le règne de

Salomon marque l'apogée de la puissance des Hébreux. Immédiatement après la mort du roi, la révolte éclata de toutes parts contre son fils *Roboam* (Rehabeam). Les tribus du N. et de l'E., les Philistins, Moab, Ammon reconnurent la prééminence d'Éphraïm et proclamèrent *Jéroboam* roi d'Israël. Il ne resta plus au fils de Salomon que Juda, le territoire de Siméon, quelques villes de Dan et de Benjamin et la suzeraineté sur Édom. Ce qui demeurait encore des conquêtes de David vers le nord fut perdu à jamais et passa des rois d'Israël aux rois de Damas (I Rois, XII, 1-19).

Un des généraux de Hadarézer, roi de Tsobah, nommé *Rézon*, s'était emparé de Damas et avait chassé des pays environnants les garnisons hébraïques. Il ne tarda pas à s'étendre vers le S., grâce à la rivalité d'Israël et de Juda. Attaqué par *Baescha*, roi d'Israël, *Asa*, roi de Juda, appela à son secours le roi de Syrie. « Depuis la révolte de Rezon, Damas n'avait cessé de croître en importance et en vigueur militaire.... Elle avait conquis Hamath, la Cœlésyrie et toutes les parties du désert qui confinent à l'Euphrate. Le roi de Damas, *Benhadad*, saisit l'occasion qui s'offrait d'étendre sa domination vers le sud : il envahit la Galilée et en prit les villes. » (Maspero, *ouv. cité*, p. 341). Les luttes intestines en Israël n'en devinrent que plus terribles. *Omri*, fondateur de la troisième dynastie d'Israël, dite des *Omrides*, donna quelque stabilité à son pouvoir en se créant une résidence bien fortifiée dans la ville de Somerôn (Samarie) qui resta la capitale du royaume et lui donna son nom. Menacé par Benhadad, roi de Syrie, qui avait pris à Israël plusieurs villes et avait obtenu pour les Syriens la possession d'un quartier spécial de Samarie (I Rois, XX, 34), Omri se tourna vers la Phénicie et obtint pour son fils Achab la main de Jésabel (Izébel), fille d'Ithobaal, roi de Tyr.

Jésabel prit bientôt un empire absolu sur son mari. Par ses soins, Baal et Astarté eurent leurs temples dans Samarie et leurs bois sacrés sur toutes les collines ; leurs prêtres et leurs prophètes s'assirent à la table royale et se répandirent sur le pays, tandis que les prêtres et les prophètes de Jéhovah étaient réduits à se cacher. Le prophète Élie lutta courageusement, mais sans succès, pour ramener le roi et le peuple « qui boîtaient des deux côtés ».

Les victoires signalées remportés par *Achab* sur *Benhadad II*, sous les murs de Samarie et dans la plaine de Jizréel, la défaite des Syriens à Kharkar par l'armée assyrienne de *Salmanasar III*, l'alliance conclue entre Achab et *Josaphat*, roi de Juda, ne purent consolider le royaume d'Israël. Achab et Josaphat furent battus par Benhadad II sous les murs de Ramoth Gilead. Achab tomba, blessé mortellement d'une flèche, et Josaphat s'enfuit jusqu'à Jérusalem. L'intervention des Assyriens sauva les Israélites d'une ruine imminente. Le roi de Damas, rappelé vers le nord, trouva Salmanasar III maître de tout le pays entre l'Euphrate et l'Oronte et fut battu complètement dans deux campagnes successives, malgré les secours d'Hamath et de la Phénicie. Mais il ne tarda pas à se retourner contre Israël.

Achazia, fils d'Achab, n'avait fait que passer sur le trône de Samarie. Son frère *Joram* essaya de soumettre *Mescha*, roi des Moabites, qui avait refusé le tribut, payé depuis quarante ans par son peuple aux rois d'Israël (II Rois III, 4-5). Joram et Josaphat passèrent au S. de la mer

Morte et vinrent assiéger Mescha dans sa ville royale (*V.* R. 40). Une nouvelle invasion de Benhadad II ne fut sans doute pas étrangère à la retraite des deux rois alliés. Les armées syriennes se répandirent sur Ephraïm et montèrent jusqu'à Samarie : la ville tint bon et Benhadad, désespérant de la prendre, leva le siége au moment où la famine l'avait réduite à la dernière extrémité. Le vieux roi de Syrie, malade et presque mourant, fut achevé par un de ses officiers, nommé *Khazaël*, qui se fit roi en sa place (II Rois VI, 8). Pendant son règne long et laborieux, « Benhadad II avait noué d'étroites relations avec Hamath et la Phénicie, dominé trente-deux rois vassaux et résisté vaillamment aux Assyriens. Il avait essayé de conquérir la Palestine, et, s'il n'avait pas réussi dans cette entreprise, au moins avait-il soumis presque tout le pays de Galaad, entre le Haourân et la frontière de Moab. Damas était devenue entre ses mains la capitale réelle et le boulevard de la Syrie. » (Maspero, *ouv. cité*, p. 356.) « Khazaël soumit les deux versants de l'Anti-Liban et la majeure partie de l'Aram. *Joram* (Jehoram) d'Israël et *Achazia* (Akhaziah) de Juda renouvelèrent contre Ramoth de Gilead la tentative qui avait été si funeste à leurs prédécesseurs quelques années auparavant : ils échouèrent comme eux. Mais un ennemi aussi redoutable aux Syriens qu'aux Hébreux, *Salmanasar*, s'avançait. Khazaël soutint le choc et fut vaincu, après une bataille sanglante. « Il perdit seize mille hommes de pied, quatre cent dix cavaliers, onze cent vingt et un chars : Damas fut prise ainsi que plusieurs places fortes; les Assyriens pénétrèrent jusque dans les montagnes du Haourân, pillant et brûlant tout sur leur passage. Les rois de Sidon et de Tyr, craignant pour leurs États, s'empressèrent de reconnaître la suzeraineté du vainqueur. Celui d'Israël envoya en tribut des barres d'or et d'argent, des plats, des coupes et des ustensiles d'or, des sceptres et des armes : ce fut le commencement des relations entre les Hébreux et les Assyriens. » (Maspero, *ouv. cité*, p. 357.)

Pendant ce temps, les deux royaumes de Juda et d'Israël étaient bouleversés par des révolutions sanglantes. Déjà, du vivant de Joram, Élisée avait fait oindre *Jéhu* capitaine de l'armée, pour « être roi sur Israël », avec la mission de frapper la maison d'Achab, à cause de son idolâtrie, et de venger ainsi le sang des prophètes, « le sang de tous les serviteurs de l'Éternel, en le redemandant de la main de Jézabel » (II Rois IX, 7). Jéhu, acclamé par les troupes, marcha contre Jizréel, où Joram s'était retiré pour se guérir des blessures reçues dans la guerre contre Khazaël. Il l'y trouva, avec le roi de Juda, Achazia, qui était venu rendre visite à son oncle et à sa grand'mère Jésabel. Joram périt, percé d'une flèche, et Achazia, frappé aussi, alla expirer à Mageddo. Jésabel, précipitée du haut d'une fenêtre, fut foulée aux pieds. « Les chiens mangèrent sa chair », selon la prédiction d'Élie (II Rois X, 36). Les princes de la maison d'Achab, au nombre de soixante-dix, et ceux de la maison de Juda, qui venaient rejoindre Achazia, furent égorgés; les prêtres de Baal furent tous passés au fil de l'épée, dans le temple de Baal, à Samarie. Mais ces terribles exécutions ne disposèrent point Jéhu « à marcher dans la loi de l'Éternel ». Khazaël, en paix avec l'Assyrie, dont il avait reconnu la suzeraineté, se tourna contre les Israélites, qu'il battit dans toutes leurs contrées (II Rois XI, 34).

La décadence de l'Assyrie permit au roi de Syrie de renouveler ses attaques. Khazaël, traversant le royaume de Samarie, pénétra jusqu'à Gath, sur la frontière philistine, la prit et « monta contre Jérusalem ». Le jeune roi de Juda, *Joas*, dont l'élévation au trône eut lieu dans des circonstances dramatiques bien connues, acheta la paix en donnant au vainqueur tous les trésors amassés par ses pères et « tout l'or qui se trouva dans la maison de l'Éternel et dans la maison du roi ». Quant à Israël, il fut tellement réduit qu'il ne resta à son roi Joachaz que « cinquante cavaliers, dix chariots et dix mille fantassins ».

L'avènement de *Joas*, fils de Joachaz, au trône d'Israël, et celui d'*Amatsia* au trône de Juda, semblèrent rendre quelque vigueur au peuple hébreu. Joas battit Benhadad III, roi de Syrie, en plusieurs rencontres et notamment à *Aphek* (II Rois XIII, 17). Amatsia vainquit les Édomites dans la vallée du Sel et leur reprit Sélah (Petra) leur capitale. Ces succès, loin de rapprocher les deux royaumes, les divisèrent davantage. Amatsia, ayant défié Joas, fut vaincu à *Beth-Chemech* et fait prisonnier. Joas entra sans opposition dans Jérusalem, la démantela, sur une longueur de quatre cents coudées, pilla le temple, emmena des ôtages et retourna à Samarie, où il mourut bientôt après. *Jéroboam II*, fils de Joas, poursuivit l'œuvre de son père. Damas, ruinée par ses guerres contre Salmanasar III et par les défaites de son roi *Mariah*, ne put résister à l'attaque des Hébreux. Jéroboam reconquit au N. et à l'E. tous les territoires que David et Salomon avaient possédés. Après les longues années de misère durant lesquelles « les Syriens avaient déchiré Gilead avec des herses de fer », le règne de Jéroboam II apparut comme une époque de paix et de sécurité : le commerce avec la Phénicie et avec l'Égypte reprit, et les « enfants d'Israël habitèrent de nouveau sous des tentes comme aux jours du passé ». Ce fut quarante années de paix et de gloire, les dernières du royaume d'Israël.

Six mois après la mort de Jéroboam, son fils *Zachariah* fut assassiné en présence du peuple, par *Challum*, et la maison de Jéhu cessa de régner. Challum lui-même ne demeura qu'un mois au pouvoir : il fut tué dans Samarie et remplacé par *Menakhem*. La fin du royaume d'Israël et du royaume de Syrie approchait : *Touglath Phalasar* (*Touklat habal-asar II*) s'était avancé jusqu'à Hamath, qu'il avait prise. Menakhem de Samarie et *Retzin* de Damas avaient fait leur soumission. Le fils de Menakhem, *Pékakhia*, qui lui succéda, fut assassiné l'année d'après par un de ses généraux, *Pekakh*, fils de Remaljah. Pékakh reconnut la suzeraineté de *Retzin*, roi de Syrie et tous deux tournèrent leurs armes contre Juda. Le royaume de Juda s'était relevé sous Amatsia et *Azariah* (Ozziah). Celui-ci avait achevé la conquête d'Édom et recouvré sur la mer Rouge le port d'Élath, perdu depuis Josaphat. L'attaque combinée des rois de Syrie et d'Israël fit perdre à Juda tout le fruit de ses précédentes victoires. *Achaz*, fils de Jotham, roi de Juda, fut battu en deux rencontres, et les Juifs faits prisonniers encombrèrent les marchés d'esclaves de la Syrie. Aussitôt les Édomites se relevèrent, les Philistins se jetèrent sur les villes du Midi et de l'Ouest, Retzin poussa jusqu'à la mer Rouge et reprit Élath. Les deux princes vainqueurs songèrent alors à détruire le royaume de Juda et à créer à sa place un état tributaire. Dans cette extrémité, Achaz envoya une ambassade porter tribut au roi d'Assyrie.

« Touglath-Phalasar accourut : voyant combien la force de Retsin avait augmenté pendant son absence, il n'attaqua point Damas de front, mais se jeta sur Israël. Pékakh n'était pas de taille à lutter et s'enferma dans Samarie, laissant le reste du royaume à la discrétion du conquérant. Les tribus du N. et de l'E., déjà plus d'à moitié ruinées pendant les guerres contre Damas, reçurent le dernier coup. Touglath-Phalasar « vint et prit Ijon, Abel, Beth-Maacha, Janoha, Kedes, Hatzor, Gilead et la Galilée, même tout le pays de Naphtali et en transporta le peuple en Assyrie ». Le royaume d'Israël ne s'étendit plus que sur Éphraïm et sur quelques cantons voisins. Cette exécution sommaire remplit d'effroi la Palestine et précipita les soumissions. *Hannon*, roi de Gaza, qui, en sa qualité d'ennemi d'Achaz, se croyait plus directement menacé, s'enfuit en Égypte ; le pays des Philistins se reconnut tributaire. Soit crainte, soit faiblesse réelle, Retzin avait laissé écraser son allié, sans tenter aucune diversion. Touglath-Phalasar se retourna aussitôt contre lui. Isolé qu'il était, il résista deux années entières ; mais à la fin, ses forces s'épuisèrent, sa capitale fut prise et lui-même tué... La contrée fut réduite en province assyrienne, et rien ne subsista plus de l'empire qu'elle avait exercé sur la Syrie. » (Maspero, *ouv. cité*, p. 374.)

Israël se tourna alors vers le roi d'Égypte, Chabak, et lui demanda son alliance contre le roi d'Assyrie, Salmanasar. Celui-ci, instruit de ce qui se passait, manda *Hosée*, roi d'Israël, près de lui, et le fit jeter en prison. Une de ses armées assiégea Samarie, pendant que lui-même dirigeait une expédition contre Tyr.

Rargon (*Saryoukin*) général et successeur de Salmanasar, mena vivement le siége de Samarie. La ville succomba, et toute la population fut emmenée en captivité « à Kalakh et sur le Khabour, sur le fleuve de Gozan et dans les villes des Mèdes ». Elle fut remplacée par des prisonniers Chaldéens, et, plus tard, par des colons venus d'Hamath.

Telle fut la fin malheureuse du royaume d'Israël « parce qu'ils avaient méprisé les statuts et l'alliance que Dieu avait traitée avec leurs pères, et ses témoignages...., ils marchèrent après la vanité ; ils imitèrent les nations qui étaient autour d'eux, bien que l'Éternel eût défendu de faire comme elles ». (II Rois XVII, 15.)

e. — Royaume de Juda jusqu'à l'exil de Babylone. — Au moment de la chute de Samarie, *Ezéchias* occupait le trône de Juda. Sur les conseils du prophète Ésaïe, il sut d'abord, en observant la neutralité entre l'Égypte et l'Assyrie, assurer à son royaume quelques années de tranquillité, tandis que le roi de Hamath, les chefs d'Arpad et de Damas, les quelques Juifs restés à Samarie, les rois de Moab et d'Ammon s'appuyaient sur l'alliance égyptienne. Les chefs alliés furent battus à Karkar et l'armée égyptienne écrasée à Ropeh (Raphia), au S. de Gaza (*V.* R. 11). Les Tyriens seuls résistèrent vaillamment.

Plus tard, une nouvelle coalition des princes syriens s'étant reformée, avec l'appui de l'Égypte, Ézéchias crut devoir en faire partie. *Sennachérib* (Sin-akhè-irib), fils et successeur de Saryoukin, fondit sur la Syrie, soumit la Phénicie et put faire graver sa stèle de victoire sur les roch... tour... el-Kelb, à côté des stèles de Ramsès II. Les rois d'Arad, d... contrées (II Rois ... d'Ammon, de Moab se soumirent, et le roi d'As...

sista dans la révolte, fut pris et transporté en Assyrie avec toute sa famille.

Ézéchias envoya en vain une ambassade au vainqueur pour lui demander la paix. Sennachérib fit marcher une partie de son armée contre Jérusalem, pendant que lui-même assiégeait Lakhis. Le prophète Ésaïe rassura le roi Ézéchias en lui annonçant que l'ennemi s'en retournerait par le chemin par lequel il était venu, sans entrer dans Jérusalem. « Je garantirai cette ville, dit Jahvèh, pour l'amour de moi et pour l'amour de David, mon serviteur. » En effet, l'armée assyrienne fut, contre toute attente, réduite à la plus complète impuissance et Sennachérib reprit le chemin de Ninive. Le désastre de l'armée assyrienne répandit au loin la réputation d'Ézéchias. Les petits princes voisins lui payèrent tribut. « Il eut beaucoup de richesses et d'honneurs, et il s'amassa des trésors d'argent, d'or, de pierres précieuses, de choses aromatiques, de boucliers et de toutes sortes de meubles précieux. — Ainsi Ézéchias prospéra dans tout ce qu'il fit. » (II Chron. XXXII, 27-30).

Le roi de Babylone, Mérodach-Baladan (Mardouk-Bal-Idinna), qui voulait s'affranchir de la suzeraineté de l'Assyrie, envoya une ambassade au prince juif, sous prétexte de le féliciter au sujet de l'heureuse issue d'une maladie dont Ézéchias avait failli mourir, mais en réalité pour obtenir son alliance. Ézéchias, ayant accueilli trop complaisamment ces ouvertures en montrant toutes ses richesses aux envoyés de Mérodach, le prophète Ésaïe le reprit sévèrement et lui annonça la destruction de son royaume par les Babyloniens. L'événement confirma ces prédictions.

Manassé, fils d'Ézéchias, réunit en lui l'impiété d'Achab et la cruauté de Jézabel. Il rétablit le culte de Baal et d'Astarté sur la montagne de Sion « bâtit des autels à toute l'armée des cieux dans les deux parvis de la maison de l'Éternel ». (II Rois XXI, 1-6.) Plusieurs prophètes élevèrent la voix contre ces égarements et prédirent à Jérusalem le sort de Samarie et de la maison d'Achab ; ils ne furent pas écoutés et la mort, sans doute, fut le prix de leur patriotique dévouement ; car Manassé versa beaucoup de sang innocent « jusqu'à en remplir Jérusalem d'une extrémité à l'autre » (Munck, *Palestine*, 339). Ésaïe passe pour avoir péri dans ces persécutions.

Ammon, fils de Manassé, continua les traditions de son père et périt assassiné. Il fut remplacé par *Josias* (Joshiah), un enfant de huit ans, élevé par les prophètes dans les saines traditions mosaïques. C'est sous le règne de ce prince que fut retrouvé dans le Temple le *Livre de la Loi*, probablement quelque précieux exemplaire des lois de Moïse. Le roi fit convoquer les anciens et se rendit avec eux au parvis du Temple. Au milieu d'une foule immense, il lut à haute voix dans le *Livre de l'Alliance* et fit renouveler au peuple l'alliance avec Jéhovah. Le roi ne voulut plus dès lors tolérer d'autre autel que celui du sanctuaire central. Tous les monuments du culte païen furent détruits, les idoles brûlées et leurs cendres jetées dans le torrent du Cédron. Les hauts lieux au midi de la montagne des Oliviers, furent rendus impurs par des ossements humains qu'on y répandit. Les réformes de Josias s'étendirent même sur l'ancien royaume d'Israël que le roi avait recouvré en partie. Le temple du veau d'or tributaire fut renversé.

au roi d'Assyrie. Ces réformes ne pouvaient sauver l'existence politique du

peuple hébreu. Le Pharaon *Nékao* s'étant mis en marche pour combattre *Nabopolassar* (Nabou-Pal-Oussour), roi de Babylone, s'avançait vers la vallée du Jourdain, lorsqu'il se vit attaqué près de Mageddo, par les troupes juives. Josias fut tué. *Joachaz* (Jehoakhaz), fils de Josias, mandé à Riblah, fut déposé et remplacé par son frère Éliakim, auquel Nékao imposa le nom de *Joachim* (Jehoïakim). Nabouchodonosor (Nabou-koudour-oussour, Nebou-cadretsar), vainqueur de Nékao, reçut à son tour la soumission de Joachim et des petits rois indigènes. Plus tard, Joachim se souleva à l'instigation de Nékao. Nabouchodonosor qui se préparait à envahir la Judée fit harceler Joachim par un corps de reserve qui se trouvait en Syrie et qui fut renforcé par des troupes syriennes, moabites et ammonites (II Rois XXIV, 2). Joachim étant mort sur ces entrefaites, son fils Joachim II (Jéchonia) ne tarda pas à être assiégé dans Jérusalem et se rendit à discrétion. Les Chaldéens s'emparèrent de tous les trésors du Temple, pillèrent le palais du roi et emmenèrent en captivité, avec le roi et la cour, dix mille des principaux habitants. Ézéchiel se trouvait parmi les captifs. Mattaniah (dont le nom fut changé en celui de Sédékiah), fils de Josias, dernier roi de Juda, ne fut qu'un satrape du roi de Babylone. Les peuples conquis, Tyr et la Phénicie, Jérusalem et les pays situés au delà du Jourdain, essayèrent encore une fois de se soulever, en s'appuyant sur l'Égypte. Nabouchodonosor, accouru au premier bruit de la révolte, se jeta sur la Judée avec le gros de ses troupes, pendant qu'une de ses armées ravageait la Phénicie et commençait le blocus de Tyr. Le roi de Babylone, après avoir ravagé tout le pays, mit le siége devant Jérusalem, bien résolu à en finir avec cette ville. Après un an et demi de souffrances héroïquement supportées, la ville fut prise. Sédékiah, surpris dans sa fuite, fut conduit à Riblah. Le vainqueur lui fit crever les yeux et le fit partir chargé de chaînes pour Babylone. Jérusalem fut démolie et brûlée. Les soldats, les prêtres, les scribes, tous les gens de la haute classe furent transportés en Chaldée. Il ne resta plus dans le pays que le peuple des campagnes.

Guédaliah, laissé par les Chaldéens à la tête de la nouvelle province, fut massacré à Mitspah, avec les troupes qui le soutenaient, par Ismaël. Celui-ci, attaqué à son tour, fut contraint de se retirer chez les Ammonites. Les Juifs, craignant la colère de Nabouchodonosor, s'enfuirent en Égypte, entraînant avec eux le prophète Jérémie et une partie du peuple (Jérémie, XII, 17-18). Plus tard, les débris de la population s'allièrent aux Moabites et tentèrent encore la fortune des armes ; mais ces tentatives ne pouvaient qu'achever leur ruine, et Jérémie pouvait dire : « Les chemins vers Sion mènent deuil, parce que personne ne vient plus aux fêtes; ses portes sont béantes, ses sacrificateurs sanglotent, ses vierges sont accablées de tristesse. » (Lamentations, I, 3-5). Après les Juifs, Ammon, Moab, les Nabatéens eurent leur tour. Tout l'ancien pays de Canaan était définitivement subjugué, à l'exception de Tyr qui bravait tous les siéges, derrière les murailles de son île.

§ 3. — **Période juive.** — *De l'exil de Babylone jusqu'à la destruction de Jérusalem par Titus.* Nous ne connaissons rien de particulier sur les destinées de la Judée depuis la dernière déportation jusqu'à la première année de la monarchie de Cyrus; il est probable que, pendant la rapide décadence de l'empire chaldéen, les populations de la campagne vécurent

paisiblement sous l'administration des satrapes. Quant aux Juifs, déportés dans diverses contrées de l'empire babylonien (Ézéch. III, 15, Esdras, II, 59), ils conservèrent leur religion, leurs mœurs, régis par leurs *Anciens* (Ézéch. VIII, 1). La Bible nous montre les Anciens et le peuple se rendant auprès d'Ézéchiel pour le consulter et pour *interroger Jéhovah* (Ézéch. XX, 1; XXXIII, 30). Parmi ces captifs, Daniel se distingua entre tous par sa piété et sa sagesse. Les exilés saluèrent de leurs vœux l'avénement de Kyros (Cyrus) comme roi de Babylone. Par un édit célèbre, Cyrus permit aux Juifs de retourner en Palestine et de reconstruire le temple de Jérusalem. Quarante-deux mille personnes des tribus de Juda et de Benjamin partirent aussitôt pour la terre promise, ayant à leur tête Zérobabel, descendant du roi Joachim, et le grand prêtre Josué. Dès leur arrivée, ces deux chefs s'occupèrent à organiser la communauté, conformément aux lois mosaïques. La reconstruction du temple fut commencée malgré les obstacles de toute nature suscités par l'inimitié des gens de Samarie, qui réussirent à faire suspendre les travaux jusqu'au règne de Darius. Sous ce prince, les travaux reprirent avec une telle activité, que six ans après, on procéda solennellement à l'inauguration du Temple.

Sous la domination persane, les ports de la Syrie et de la Palestine acquirent une grande importance, puisqu'une partie de la flotte de Xerxès en sortit (Hérodote, VII, 80). Sous Artaxerxès Longuemain, Esdras (Ezra), descendant du grand prêtre Séraïa, quitta la Babylonie pour se rendre, à la tête d'une nouvelle colonie, à Jérusalem, et y commença quelques réformes. Il fut puissamment secondé par *Néhémie*, échanson du roi, qui, se trouvant à Suse, et apprenant par quelques Juifs, le triste état où était réduite la communauté de la Judée, obtint du roi de Perse un congé et les pouvoirs nécessaires pour procéder à une reconstitution de la colonie juive. Néhémie, avec une prudence et un sang-froid admirables, parvint à relever les murs de la ville. Cet homme remarquable exerça la plus heureuse influence sur ses malheureux compatriotes. Secondé par Esdras, il parvint à ranimer le sentiment religieux et à jeter les bases d'une nouvelle société israélite. On peut même dire que c'est de cette époque que date l'existence réelle des institutions de Moïse. (Pour plus de développement, *V.* les livres d'Esdras et de Néhémie, et Munck, *ouv. cité*, p. 475-480.)

Après la prise de Tyr et de Gaza, la Judée passa sans secousse violente sous la domination d'Alexandre. Les Samaritains, dociles envers le vainqueur, auquel ils avaient amené un corps de huit mille hommes pour l'aider à s'emparer de Tyr, obtinrent la permission de bâtir un temple sur le mont Garizim, et dès lors, ils formèrent une véritable secte mosaïque, rivale des Juifs. Alexandre traita du reste les Juifs avec générosité, les exempta du payement des impôts pendant l'année sabbatique, et leur accorda la permission de vivre partout conformément à leurs lois et coutumes. A la mort du héros macédonien, Laomédon de Mitylène reçut la Syrie et la Palestine. Ces pays furent bientôt conquis par Ptolémée Soter, et un grand nombre de Juifs furent transportés en Égypte, où ils peuplèrent la nouvelle ville d'Alexandrie. Après avoir changé plusieurs fois de maître, la Palestine resta pendant un siècle environ sous la domination des rois d'Égypte, tandis que la Syrie était gouvernée par la dynastie des Séleucides. Mais la guerre entre Antiochus surnommé le Grand et les gé-

néraux de Ptolémée Épiphane s'étant terminée par la défaite de l'armée égyptienne près de Panéas, les Juifs se tournèrent vers le roi de Syrie et l'aidèrent même à chasser la garnison égyptienne du fort de Sion.

La domination syrienne, d'abord assez douce pour les Juifs, finit par leur être funeste. Séleucus, voulant s'emparer des trésors du Temple, trouva des complices parmi les Juifs eux-mêmes. Les intrigues de Jason et d'Onias, partisans des Grecs, aboutirent à une guerre civile sanglante et à l'intervention d'Antiochus Épiphane qui pénétra dans le Temple et fit enlever tous les vases d'or et d'argent. Une seconde et terrible razzia fut opérée par son général Apollonius. Des flots de sang coulèrent dans les rues de Jérusalem, la ville fut livrée au feu et au pillage. Une citadelle destinée à dominer le temple s'éleva dans la *basse ville* qui reçut le nom d'Acra, et Jérusalem devint tout à fait déserte. « Le roi donna l'ordre d'introduire dans toutes les provinces la religion des Grecs ; la circoncision fut défendue aux Juifs sous peine de mort, les livres de la loi furent déchirés, et les réunions religieuses interdites. Les Samaritains consacrèrent leur temple du mont Garizim au Jupiter grec. Un prêtre grec fut envoyé à Jérusalem pour profaner le temple de Jéhovah, et pour y introduire le culte de Jupiter Olympien. On contraignit les Juifs d'assister aux sacrifices païens et d'aller à la procession de Bacchus, couronnés de lierre. Mais la persécution insensée d'Antiochus changea la lutte civile en une guerre pour l'indépendance nationale (Munck, *ouv. cité*).

Un prêtre de Jérusalem, nommé Matthathias, descendant d'Asmon, habitant le bourg de Modeïn (*V.* R. 17), fut l'instrument dont Dieu se servit pour relever la nation abattue et persécutée. Matthathias avait cinq fils, nommés : Johanan, Siméon, Judas, Éléazar et Jonathan. Judas fut appelé *Makkabi* ou *Maccabée*, nom qui paraît être analogue à Martel, et comme il se distinguait entre ses frères par son héroïsme, il communiqua son surnom à tous les Asmonéens, qui, plus tard, furent appelés Maccabées.

Matthathias, à la tête d'une troupe d'élite, prit l'offensive, pénétra dans plusieurs villes, renversa les autels païens et fit circoncire les enfants Avant de mourir, l'héroïque vieillard confia le commandement de ses troupes à Judas Maccabée, en lui adjoignant, comme conseiller, son second fils Siméon. Judas parvint à surprendre le camp syrien, près d'Emmaüs, et à mettre en déroute les armées syriennes de Gorgias et de Nicanor. L'année suivante, il remporta une grande victoire sur Lysias, gouverneur général de la Syrie, près de Bethsour. Il put alors reconquérir Jérusalem, à l'exclusion de la citadelle, qui avait une garnison syrienne. Le Temple fut purifié, un nouvel autel inauguré, et l'on construisit, du côté de la basse ville, une haute muraille, garnie de tours, pour mettre en sûreté les visiteurs du Temple contre les attaques de la garnison de la citadelle. Judas, accourant alors au secours des Juifs répandus dans les pays voisins, défit les Iduméens, les Ammonites et les habitants du pays de Gilead, pendant que son frère Siméon marchait au secours des Juifs de Galilée. Les troubles qui suivirent la mort d'Antiochus Épiphane (164-163 av. J.C.) permirent aux patriotes juifs de continuer quelque temps la lutte. Mais Judas, écrasé par le nombre trouva une mort glorieuse près de Beth-Zétho (160 av. J.C.). Jonathan et Siméon devinrent les chefs du peuple, et les divers princes qui se disputaient le trône de Syrie recherchèrent leur alliance. Mais Jona-

than ayant succombé aux embûches de Tryphon, Siméon, le chef incontesté de la nation juive, devint, de fait, prince indépendant.

En l'an 170 des Séleucides (142 av. J.-C.), le peuple juif commença une ère nouvelle, et l'on écrivit dans les actes publics : « *La première année de Siméon, grand prêtre et prince des Juifs* » (I Maccab, XIII, 42). En l'an 171 des Séleucides, la garnison syrienne de la citadelle de Jérusalem capitula. Siméon fit raser la citadelle et aplanir la hauteur sur laquelle elle avait été élevée; il établit lui-même sa résidence sur la colline du Temple. *Jean Hyrcan*, son fils, fut nommé général en chef, et une ambassade fut envoyée à Rome, pour confirmer l'alliance déjà conclue avec la république romaine.

Jean Hyrcan, devenu tout à fait indépendant, fit la conquête de Sichem, détruisit le temple des Samaritains, élevé sur le mont Garizim, et s'empara de Samarie. Il mourut, après un règne glorieux de vingt-neuf ou trente ans, laissant cinq fils : Aristobule et Antigonus, Alexandre Jannée, un quatrième dont le nom est inconnu, et Absalom. Aristobule ne fit que passer sur le trône, qu'il ensanglanta par l'assassinat de son frère Antigonus. Le règne d'*Alexandre Jannée* fut troublé par des guerres continuelles, souillé par le massacre inutile et cruel des habitants de Gaza, que trompa la feinte clémence du vainqueur, et empoisonné par une lutte implacable contre les Pharisiens, ennemis personnels du roi. Ceux-ci, profitant d'une défaite essuyée par Alexandre, près de Gadara, où le roi était tombé dans une embuscade préparée par l'émir Obedas, excitèrent des troubles. La Judée fut désolée pendant six ans par une affreuse guerre civile, dans laquelle plus de 50 000 Juifs perdirent la vie. A la mort de ce roi, qui mérita le surnom de *doker* (assassin), une réaction se fit en faveur des Pharisiens. La reine Alexandra, veuve d'Alexandre Jannée, persécuta cruellement les Sadducéens. Elle mourut sans avoir pu réduire son fils Aristobule, qui s'était fait le protecteur du parti opprimé. Les Pharisiens placèrent sur le trône le grand prêtre Hyrcan, fils aîné d'Alexandra, et la guerre civile continua de désoler le pays. *Hyrcan II*, ayant été vaincu par Aristobule, accueillit les ouvertures de l'Iduméen Antipas, connu sous le nom d'Antipater et se réfugia auprès de Hareth (Arétas), roi de l'Arabie Pétrée. Hareth, à la tête d'une armée, envahit la Judée, défit les troupes d'Aristobule, entra dans la capitale, força le roi à se retrancher dans l'enceinte du Temple, où il fut assiégé par les Arabes et les Juifs du parti d'Hyrcan. Les deux partis s'adressèrent, pour vider leurs querelles, à Scaurus, général de Pompée, qui, après avoir pris Damas, s'était rendu en Judée, attiré par le bruit de ces luttes intestines. L'appel fait à Pompée par les deux compétiteurs se termina par la défaite d'Aristobule et le siége de Jérusalem. Les partisans d'Hyrcan ouvrirent les portes aux Romains, tandis que ceux d'Aristobule se retiraient sur la montagne du Temple. La muraille fut renversée au bout de trois mois de siége, et environ 12 000 Juifs périrent dans la mêlée, en partie sous les coups de leurs propres frères. La Judée perdit de nouveau son indépendance, et le royaume des Asmonéens fut changé en une *tétrarchie*, tributaire des Romains. Le grand prêtre Hyrcan s'engagea à payer le tribut, à faire démolir les murailles de Jérusalem, et à rendre aux Romains toutes les villes qui avaient appartenu à la Syrie. Scaurus, nommé gouverneur de Syrie, fut chargé de veiller sur la Judée.

L'Asmonéen *Hyrcan II* régna sous la suzeraineté de Rome. *Antipater*, qui gouvernait en son nom, fortifia son propre pouvoir en gagnant les bonnes grâces des Romains. Il vint au secours de l'armée de Scaurus, qui, dans une nouvelle expédition contre Hareth, faillit succomber près de Pella, par le manque de vivres, et il sut se maintenir en bonne intelligence avec les successeurs de Scaurus, au milieu des troubles de la guerre civile. Alexandre, fils d'Aristobule, conduit à Rome avec son père, avait pu s'échapper en chemin et, ayant réuni une armée, s'était emparé d'Alexandrion et de Macherous, au delà du Jourdain, d'où il menaçait Jérusalem. Hyrcan et Antipater appelèrent à leur secours Gabinius, alors proconsul de Syrie, qui entra en Judée, accompagné de Marc-Antoine. Le combat s'engagea près de Jérusalem. Alexandre, vaincu, se réfugia dans la forteresse d'Alexandrion, où il fut assiégé et où il ne tarda pas à capituler. Alexandrion et les autres forteresses dont il s'était emparé furent rasées. Gabinius, tout en maintenant Hyrcan dans sa principauté, divisa le pays en cinq districts, dont chacun devait être gouverné par un grand conseil; les siéges des cinq gouvernements furent établis dans les villes de Jérusalem, Jéricho, Gadara, Amathous et Séphoris. Aristobule, qui s'était échappé de Rome, et ses fils, Alexandre et Antigonus, excitèrent de nouveaux troubles, sans plus de succès. Aristobule fut défait par Sisenna et fait prisonnier dans Macherous, et Alexandre fut battu par Gabinius près du mont Tabor. Une nouvelle victoire de Cassius Longinus à Tarichée força Alexandre à une soumission momentanée. Pendant la lutte entre les partisans de César et ceux de Pompée, Aristobule fut emprisonné, et Alexandre décapité à Antioche par le gouverneur de Syrie, Métellus Scipion, beau-père de Pompée. Après Pharsale, Antipater se montra l'auxiliaire de César, qui lui donna la charge de *procurateur* de la Judée.

Dès lors, Antipater, devenu de fait le maître de la Judée, nomma Phasaël, son fils aîné, gouverneur de la Judée, et confia à *Hérode*, son second fils, l'administration de la Galilée. La famille d'Antipater sut, par ses intrigues et par ses riches présents, se maintenir en faveur auprès des divers compétiteurs qui se disputèrent le pouvoir, ainsi qu'auprès de leurs lieutenants. L'invasion des Parthes, favorisée par les Syriens, ébranla sa fortune, sans l'anéantir. Antigonus, soutenu par les envahisseurs, s'empara de Jérusalem, avant que Phasaël et Hérode eussent pu mettre la ville en état de défense. Hérode, obligé de quitter le château de Baris où il s'était retranché, s'enfuit pendant la nuit, en laissant sa famille dans la forteresse de Masada, sous la garde de huit cents hommes résolus, et se rendit à Rome pour aller trouver Antoine, pendant que les Parthes livraient Phasaël et Hyrcan à Antigonus. Octave et Antoine le firent nommer par le Sénat et couronner roi de Judée. En l'an 37, Hérode, aidé de troupes romaines, assiégea Jérusalem et s'en empara après un siége de cinq mois. Les partisans d'Antigonus se retirèrent sur la montagne du Temple pour y continuer leur résistance. Mais le Temple fut pris d'assaut, au même jour de jeûne où, vingt-six ans auparavant, Pompée était entré vainqueur dans ce sanctuaire. Le massacre fut aussi effroyable que la première fois. Antigonus périt décapité par les ordres d'Antoine, et Hérode put prendre possession de sa royauté.

Il se maintint sur le trône par la protection des Romains qui l'y avaient élevé; mais il débuta par le massacre de tous les membres du Sanhédrin

qui, pendant le siége de Jérusalem, avaient encouragé le peuple à la résistance. Le jeune Aristobule, petit-fils d'Hyrcan, et Hyrcan lui-même furent mis à mort. Hérode sut se faire absoudre de ces crimes par Octave, vainqueur d'Antoine, qui lui rendit les districts de la Palestine autrefois tributaires de Cléopâtre, et lui donna Jéricho, Gadara, Hippos et Samarie, avec quatre places fortes sur la côte, Gaza, Anthédon, Joppé et la tour de Straton (Césarée), Mariamne, femme d'Hérode, et Alexandra furent livrées au bourreau et les collatéraux de la famille des Asmonéens subirent le même sort. Les années de calme qui succédèrent à ces exécutions furent employées à élever des constructions magnifiques : forteresses, palais, temples, théâtres, non-seulement à Jérusalem, mais encore dans un grand nombre de villes. C'est de cette époque que datent le château et la ville d'Hérodion, la ville d'Antipatris, la tour de Phasaël, à Jérusalem. L'empereur Auguste ajouta aux États d'Hérode la Trachonitide (Djaoulân), l'Auranitide (Haourân) et la Batanée. Il le nomma en même temps l'un des procurateurs de Syrie. Phéroras, frère d'Hérode, reçut un district du midi de la Pérée, avec le titre de tétrarque. La plus grande œuvre d'Hérode fut la reconstruction du Temple (*V*. R. 18). Une telle entreprise, menée à bonne fin, valut à ce prince quelques années de tranquillité. Mais son bonheur fut de courte durée. Les intrigues de sa sœur Salomé et de son frère Phéroras, jaloux d'Alexandre et d'Aristobule, fils de Mariamne, entraînèrent le roi dans une série de crimes que couronna la mort des deux princes. Ce règne sanglant finit par des actes d'horrible démence, comme le massacre des petits enfants de Bethléem. C'est à ce moment que naquit le Christ.

Avant de mourir, Hérode avait partagé sa succession entre ses enfants. Archélaüs, son successeur au trône, eut la Judée, l'Idumée et la Samarie. Hérode Antipas fut nommé tétrarque de Pérée et de Galilée et Philippe, tétrarque des pays de Batanée, de Gaulanitide, de Trachonitide et de Panéas. En l'an 6, le territoire d'Archélaüs fut incorporé à la province romaine de Syrie et administré par un gouverneur romain. Hérode Antipas et Philippe marquèrent leur règne par la construction ou l'embellissement de plusieurs villes (Panéas, Tibériade, Julias, etc.).

Ce fut le gouverneur Ponce-Pilate qui eut la lâcheté de livrer Jésus aux Juifs, en essayant de rejeter la responsabilité de ce crime sur les Pharisiens et les docteurs de la loi (Matth., XXVII, 24). Après la mort du tétrarque Philippe, ses provinces furent réunies à la Syrie. Caligula donna cette tétrarchie à Hérode Agrippa, fils d'Aristobule, avec le titre de roi. Claude agrandit ce royaume de la Samarie, de la Judée, d'Abila de Lysanias et d'un district du Liban. Hérode Agrippa I se montra le protecteur zélé des Juifs et il obtint même de l'empereur un décret qui leur assurait dans tout l'empire romain le libre exercice de leur culte. Il agrandit considérablement la ville de Jérusalem (*V*. R. 18).

A sa mort, la Judée fut de nouveau administrée par des gouverneurs romains. Sous l'administration de Cumanus, la haine des Juifs pour les Romains et les rivalités entre les Juifs et les Grecs amenèrent des troubles qui aboutirent à la destruction de la Judée. Des bandes de brigands infestaient le pays. Des fourbes, des magiciens, de faux prophètes et de faux Messies, dont quelques-uns étaient sans nul doute d'ardents patriotes, pré-

chaient la *guerre sainte*. Le gouverneur Félix qui retint l'apôtre Paul prisonnier (Actes des Apôtres, xxiv, 27) et ses successeurs sévirent rigoureusement contre les Juifs. La tyrannie de Gessius Florus fit éclater la plus violente insurrection. Des garnisons romaines furent surprises et massacrées, tandis que les Grecs et les Syriens égorgeaient les Juifs. Kédès, Ptolémaïde, Samarie, Ascalon et les principales villes de la Galilée furent saccagées, Anthédon et Gaza, détruites de fond en comble. Le gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, marcha sur la Judée en suivant la côte, prit et ravagea Joppé et, réunissant ses forces à celles du roi Agrippa, il vint mettre le siége devant Jérusalem. L'armée romaine fut mise en déroute. Mais une seconde armée, commandée par Vespasien, prit Jotapata, où le gouverneur Flavius Josèphe s'était vaillamment défendu (*V*. R. 28), Tibériade, Gamala, sur les bords du lac de Génézareth (*V*. R. 35), la forteresse de Giscala, et soumit toute la Galilée et la Pérée. Vespasien, proclamé empereur, laissa à son fils Titus la conduite de la guerre. Jérusalem, en proie à la plus horrible anarchie, succomba au bout de quelques mois, malgré une héroïque résistance et, six siècles et demi après la destruction du Temple de Salomon, le Temple d'Hérode fut réduit en cendres. Les forteresse de Hérodion, de Macherous et de Masada ayant été prises, les Romains restèrent entièrement maîtres du pays et une garnison romaine occupa le mont Sion.

§ 4. — **Période romaine et byzantine.** — Cependant les Juifs n'avaient pas renoncé à leurs rêves messianiques. Une formidable insurrection éclata sous Adrien. *Bar-Cocheba* (fils de l'Étoile), reconnu par le célèbre rabbin Akiba comme le Messie, s'empara de Jérusalem et d'un grand nombre de villes. Il fit même battre monnaie. Mais, assiégé dans Béther par Jules Sévère, il périt, après des prodiges de bravoure. Dès lors, les Juifs ne s'appliquèrent plus qu'à consolider leur unité religieuse. Des écoles florissantes s'ouvrirent dans plusieurs villes de la Galilée, notamment à Séphoris et à Tibériade.

Le christianisme n'avait cessé de se répandre en Syrie, malgré les persécutions. Constantin et sa mère Hélène couvrirent le pays d'édifices magnifiques consacrés au culte chrétien; le plus célèbre est l'église du Saint-Sépulcre (*V*. R. 16). Sous Marcien, successeur de Théodose, le concile général de Chalcédoine éleva l'église de Jérusalem à la dignité patriarcale. Les métropolitains des trois parties de la Palestine résidaient à Césarée, à Scythopolis et à Pétra. Plusieurs révoltes des Samaritains, sous Zénon, sous Justinien, accompagnées de violences exercées contre les chrétiens, de destructions d'églises, de massacres, furent durement réprimées et les Samaritains disparurent presque entièrement de l'histoire (*V*. R. 23). Les Juifs cependant poursuivaient avec ardeur les études sacrées. L'académie de Tibériade fixa, d'après les manuscrits les plus authentiques, le texte hébreu de la Bible, connu sous le nom de *Masora* (tradition).

Les chrétiens vivaient côte à côte avec les Juifs dans la plupart des villes de la Syrie. Des églises chrétiennes s'élevèrent sur toute la surface du pays. Les pèlerinages se multiplièrent. Le christianisme semblait être appelé à prendre possession de la Syrie et de la Palestine, lorsque des événements tout à fait inattendus changèrent la face des choses.

§ 5. — **Période arabe.** — Les Musulmans, sous les généraux du khalife

Omar, envahirent ces contrées. Les Grecs ayant été battus sur les bords du Yarmouk, en Pérée, la Syrie fut ouverte, et Damas prise au commencement de l'année suivante. Les Musulmans mirent le siége devant Jérusalem, qui se rendit après une résistance de quatre mois (*V.* R. 18). Antioche et Alep succombèrent à leur tour, et la conquête de tout le pays fut achevée par la prise de Césarée.

La Palestine et la Syrie partagèrent depuis lors le sort du vaste empire arabe. Omar s'était montré généreux envers les vaincus. Beaucoup des habitants de la Syrie passèrent sous les drapeaux de l'Islam. Ceux qui demeurèrent fidèles à leur religion purent, en payant un tribut annuel, conserver la liberté de leur culte.

Des colonies militaires arabes s'établirent en Syrie sous Omar et ses successeurs, *Othman*, *Ali*. Mais l'époque brillante de l'histoire de la Syrie ne s'ouvre qu'après la mort violente d'Ali, lorsque l'empire fut tombé aux mains de Moawiah, qui en transféra le siège à Damas et fonda la dynastie des Ommeyyades, (Ommiades).

Les *Ommeyyades* embellirent leur capitale de constructions magnifiques et s'entourèrent d'une cour brillante. Ils affectaient d'être les stricts observateurs des doctrines de Mahomet, mais leur zèle religieux servait leur ambition. Ils étaient surtout soutenus par les Syriens, les Persans et les Égyptiens, tandis que les Arabes avaient peu de sympathie pour eux. Après la mort d'*Omar II*, les sectateurs d'Abbas, oncle du prophète, ayant porté leurs vues sur ses descendants, une lutte terrible s'engagea entre les drapeaux noirs des Abbassides et les blancs étendards des Ommiades. *Merwan II*, le dernier des Ommiades, fut assassiné dans une mosquée à Alexandrie et tous ses parents furent mis à mort dans un festin, à Damas, par les ordres de *Abou'l-Abbas*, qui reçut dès lors le surnom de sanguinaire.

Le siége de l'empire arabe fut alors transporté sur les bords de l'Euphrate, à Bagdad, ville fondée par *Al-Mansour*, frère de Abou'l-Abbas. A la mort de *Haroun ar-Raschid* (le Juste), la guerre civile éclata entre ses enfants. Les rivalités politiques furent aggravées par les dissensions des sectes religieuses dont quelques-unes manifestaient des tendances communistes. L'histoire politique des Arabes, pendant cette période, se résume en une série interminable de guerres civiles, accompagnées d'intrigues et de meurtres.

C'est cependant à ce moment, et particulièrement pendant les règnes de Haroun ar-Raschid et de Al-Mamoun, que les Arabes manifestèrent un goût singulier pour les études scientifiques. Plusieurs écoles de philosophie furent fondées en Syrie, notamment à Damas. Les savants arabes se formèrent à l'école des philosophes grecs de la Syrie, dont la littérature fleurit pendant une longue période, après l'avénement du christianisme, et jusque sous la domination musulmane. « C'est par ordre de Al-Mansour qu'on traduisit pour la première fois en arabe des ouvrages de littérature étrangère, comme le livre de Kalilah et Dinmah, le Sindbad; différents traités d'Aristote sur la logique, etc...; l'Almageste de Ptolémée, le livre d'Euclide, le Traité d'arithmétique et plusieurs autres ouvrages anciens, grecs, byzantins, pehlevis, parsis et syriaques. Une fois en possession de ces livres, le public les lut et les étudia avec ardeur.... » (Maçoudi, les

Prairies d'or, trad. B. de Meynard, t. VIII, p. 291). La science arabe fut, du reste, qu'une reproduction de la science grecque, une heureuse compilation plutôt qu'une œuvre originale. C'est surtout dans l'étude de leur langue que les Arabes manifestèrent un génie remarquable, bien qu'ils aient été surpassés dans ce genre de culture par leurs voisins, les Persans.

Les chrétiens étaient tolérés sous la domination des khalifes. A Jérusalem, ils habitaient un quartier particulier et payaient un tribut pour la protection qui leur était accordée. Les pèlerins affluaient en Palestine. On sait que Haroun ar-Raschid fit présenter à Charlemagne les clefs du Saint-Sépulcre et de la ville sainte.

Au milieu des révolutions dans lesquelles s'abîmait l'empire des Abbassides, la Syrie et la Palestine furent plusieurs fois désolées par la guerre. *Ahmed Ibn-Touloun*, prince d'Égypte (*V.* t. II, p. 76), s'empara de ce pays et ses successeurs en disputèrent la possession aux khalifes jusqu'à la mort de Cheïban, fils d'Ahmed, défait et mis à mort par un des généraux du khalife Al-Moqtafi. Un Turc, *Akhchid* ou *El-Ikhchid Mohammed Ibn-Takadj*, gouverneur d'Égypte, fonda la dynastie des Ikhchides et s'empara de la Syrie et de la Palestine. Ce pays passa ensuite sous la domination de *Moëzz ed-Dîn illah*, khalife de la dynastie des Fatimites en Afrique. Moëzz et son successeur *Aziz* traitèrent avec indulgence les chrétiens. Mais le troisième khalife d'Égypte, *El-Hakem bi Amr-illah*, qui monta sur le trône en 996, à l'âge de onze ans, signala son règne par tous les excès de la cruauté et de la démence. Il se prétendait investi d'une mission divine et fit beaucoup de prosélytes qui le regardèrent comme une incarnation de la divinité. C'est lui qui devint le chef religieux des Druses (*V.* p. 151).

Les Turks Seldjoukides qui combattaient pour le compte des khalifes de Bagdad dirigèrent leurs armes contre les Fatimites. En 1074, Aziz reprit Jérusalem sur le khalife fatimite Al-Mostanser Billah. Plus tard, il s'empara de Damas, ainsi que de Banias (Panéas) et de Joppé. A la mort de Malek-Schah, la Syrie fut divisée en plusieurs petits états. Un des khalifes d'Égypte, Al-Mostaali Billah, reprit Jérusalem qu'il occupait au moment de l'arrivée des croisés.

§ 6. — **Période des Croisades.** — Les querelles entre les khalifes d'Égypte et ceux de Bagdad facilitèrent les premières conquêtes des croisés. Baudouin réussit à s'emparer de la Syrie du Nord et Bohémond prit Antioche, mais Damas résista avec succès à toutes les attaques. La prise de Jérusalem eut lieu en 1099 (*V.* R. 18). Godefroy de Bouillon fut élu roi du nouveau royaume, composé de Jérusalem, de Joppé et d'une vingtaine de petits bourgs. Une armée envoyée par le khalife d'Égypte contre Godefroy fut écrasée dans les plaines d'Ascalon. Tancrède s'empara d'une partie de la Galilee. Baudouin I, qui avait succédé à son frère Godefroy, soumit quelques villes de la côte et fit des expéditions au delà du Jourdain. Raymond V, comte de Toulouse, prit Tripoli, qu'il érigea en principauté. Dès les premières années du règne de Baudouin II, les conquêtes des croisés étaient arrivées à leur apogée. C'est à cette période que remonte la création des ordres des *chevaliers de Saint-Jean* et des *Templiers*, destinés à devenir les grands champions de la chrétienté en Orient (*V.* pour l'histoire des Chevaliers de Saint-Jean, R. 18).

En 1122, Baudouin II fut fait prisonnier par un émir des Turcomans et, rendu à la liberté, il mourut en 1131, après une expédition malheureuse contre Damas. Foulques d'Anjou, son gendre, qui lui succéda, mourut en 1142, laissant deux jeunes enfants, Baudouin III et Amaury, à la tête d'un royaume chancelant. *Zenghi*, fondateur de la dynastie des Atabeks d'Irâk, s'empara de la ville d'Édesse et y fit un grand carnage des chrétiens. Il se rendit maître de Mossoul, de la Mésopotamie et d'une grande partie de la Syrie et légua la principauté d'Alep à son fils *Nour ed-dîn*. Cette prise d'Édesse qui eut lieu en 1144, détermina la seconde croisade. Mais l'expédition des Franks contre Damas échoua par la discorde et la trahison qui s'étaient glissés parmi les chefs chrétiens. Plus tard, Noureddîn, maître de Damas, fit essuyer à Baudouin une sanglante défaite près du Jourdain. Il envoya en 1163 une expédition en Egypte sous son général Chirkouh auquel il adjoignit le Kourde *Salah ed-dîn* (*Saladin*). Ce dernier, homme d'une énergie singulière, se rendit indépendant et s'empara, après la mort de Noureddîn, de Damas et de la plus grande partie de l'empire des Atabeks. Amaury, frère de Baudouin III, laissa le royaume exposé aux plus grands dangers à son fils Baudouin IV, âgé de treize ans. Guy de Lusignan, ayant succédé à Baudouin IV et à Baudouin V, grâce aux intrigues de sa femme Sibylle, sœur de Baudouin IV, ne sut point maintenir une trêve conclue précédemment avec Saladin et perdit la grande bataille de Hatteïn, où le roi et le grand maître des Templiers furent faits prisonniers. Les principales villes de la Palestine se soumirent au sultan et la prise de Jérusalem, qui eut lieu en 1187, causa une telle émotion en Occident qu'une troisième croisade fut décidée.

Cette nouvelle croisade n'eut d'autre résultat que la prise d'Akka (Saint-Jean-d'Acre) et la démolition des fortifications d'Ascalon.

Après la mort de Saladin, surnommé le *vainqueur de l'Orient* et l'adversaire le plus redoutable des Franks, ce fut *Mélek-Adel*, son frère, qui continua la dynastie des Eyoubites dans une grande partie de la Syrie.

La quatrième croisade ne produisit pas plus de résultats que la troisième. Les Allemands remportèrent plusieurs victoires signalées sur Mélek-Adel, d'abord entre Tyr et Sidon et, plus tard, près de Joppé. Mais la bravoure des Musulmans leur faisait payer cher ces succès. Après la mort de Henri VI, la garnison allemande de Joppé, surprise au milieu de tous les excès de l'ivresse et de la débauche, fut massacrée par les Musulmans, et la plupart des croisés reprirent le chemin de l'Occident. La cinquième croisade fut également sans résultat. L'empereur Frédéric II, forcé par le pape à entreprendre cette expédition, réussit à obtenir de Mélek-Kamel, sultan d'Égypte, la possession de Jérusalem pour une période de dix ans. Les discordes qui éclatèrent entre les sultans de Damas et ceux du Caire valurent aux chrétiens quelques années de repos et même la restitution des villes de Panéas, de Kérak et d'Édesse, ainsi que celle de la principauté de Galilée. Mais le sultan d'Égypte, pour châtier les chrétiens et leurs nouveaux alliés, appela à son secours les hordes des Kharezmiens, chassés de leur pays par l'invasion des Tartares. Les armées alliées des chrétiens et des musulmans furent taillées en pièces dans les plaines de Gaza. Les Égyptiens prirent possession de Jérusalem et de toutes les villes cédées aux chrétiens par le prince de Damas. Damas tomba bientôt au

pouvoir des Kharezmiens. Le sultan d'Égypte, s'étant débarrassé de ses alliés barbares par la force, resta le maître de la Syrie et de la Palestine.

Le dernier des princes eyoubites fut assassiné par le chef de leur garde, composée d'enfants tcherkesses appelés mamelouks (ce mot signifie esclave et s'appliquait spécialement aux esclaves militaires). Le premier des sultans mamelouks, Aïbek, fut étouffé dans un bain. L'émir Kotouz qui lui succéda combattit en Syrie les Mongols, commandés par Houlagou, petit fils de Djinguiz-Khan. Il fut assassiné à son tour par *Bibars Bondokdar*. Celui-ci envahit la Palestine, dévasta les églises de la Galilée et soumit à sa domination toute la Syrie, à l'exception d'Acre et de quelques autres places. Il mourut en 1277. Ses fils furent détrônés par *Qalaoun*. Celui-ci reprit sur les chrétiens la forteresse de Markab qui appartenait aux hospitaliers, et la ville de Tripoli; il soumit de plus à un tribut le seigneur de Giblé ou Gebaïl. Son fils Khalîl, surnommé *Mélek-Achraf*, assiégea la ville d'Acre à la tête d'une armée formidable et la prit, après plusieurs assauts furieux. Les villes de Tyr, de Beyrout, de Sidon ouvrirent alors leurs portes sans résistance. Ainsi disparurent les dernières traces de la domination des croisés.

La Syrie et la Palestine paraissent avoir joui d'une assez grande tranquillité sous la domination des sultans bahrites.

Sous le Mamelouk Bordjite *Faradj*, fils de Barqouq, eut lieu la terrible, mais courte invasion de Tamerlan, qui ravagea la Syrie, sans atteindre la Palestine. Ce dernier pays resta sous la domination des mamelouks circassiens. Les chrétiens latins y étaient traités avec la plus grande rigueur. On enfermait chaque soir les marchands dans leurs bazars, que les musulmans ouvraient le matin à l'heure qui leur convenait. Mais les chrétiens d'Orient, les Jacobites, les Arméniens jouissaient d'une plus grande tolérance. Une liberté presque entière y était laissée aux Juifs, au moment même où ils subissaient le plus de mauvais traitements en Europe.

§ 7. — **Période ottomane.** — En 1517, le sultan ottoman *Sélim Ier* conquit la Syrie et la Palestine sur l'avant-dernier sultan mamelouk, el-Ghouri, qui fut défait et tué près d'Alep. Toute la Syrie fut divisée en cinq gouvernements ou pachaliks (*V.* p. 136); ceux d'Alep, de Tripoli, de Saïda (transféré plus tard à Acre) de Damas et de Falestîn, au midi de la Palestine.

Pendant plus de deux siècles et demi, l'histoire de la Syrie et de la Palestine se résume en une série monotone d'événements sans importance, de troubles, de séditions, causés par l'ambition et l'avidité des pachas, et les exactions des aghas et des beys. Mentionnons les *Capitulations de François Ier*, renouvelées par la plupart de ses successeurs, qui accordent aux Francs résidant en Turquie le privilége de n'être jugés que par leurs consuls et par leurs propres lois et qui renferment plusieurs dispositions tendant à assurer la paix des chrétiens et le libre exercice de la religion chrétienne en Orient.... « La sécurité qui régnait dans la ville de Jérusalem fit qu'on songea moins à sa délivrance.... Il y avait alors un esprit de résignation qui remplaçait l'enthousiasme des croisades » (Michaud, *Hist. des croisades*, t. V). La possession des lieux saints devint un sujet de luttes continuelles entre les différentes communions chrétiennes, Latins, Grecs, Arméniens. Après leur expulsion de l'Espagne et du Portugal, au seizième

siècle, les Juifs se rendirent en très-grand nombre en Orient, où de nouvelles écoles juives furent fondées.

En 1749, *Dhaher*, arabe d'origine, issu d'une famille puissante des Bédouins des environs du Jourdain, s'empara d'Acre, qu'il fortifia et y établit sa résidence. Il encouragea l'agriculture, réprima les courses et les pillages des tribus arabes voisines et parvint à rétablir la sécurité dans les campagnes, où chrétiens et musulmans accouraient de toutes les parties de la Syrie pour y jouir de la tranquillité et de la tolérance religieuse. Pour fortifier son pouvoir, il fit alliance avec les grandes tribus du désert et s'attacha les Métoualis, sectaires musulmans des environs de Tyr. Il se déclara pour le mamelouk Ali-Bey qui avait chassé le pacha d'Égypte et s'était rendu indépendant de la Porte. Les troupes réunies d'Ali et de Dhaher battirent complétement le pacha de Damas. Mais, après la mort d'Ali, le vieux cheïkh tomba entre les mains des Turcs, et le pachalik d'Acre fut réuni à celui de Beyrout et de Saïda, entre les mains du cruel *Djezzar* (boucher). Ce pacha exerçait depuis plus de vingt ans les plus horribles vexations sur les habitants d'une grande partie de la Syrie et de la Palestine, lorsque le général *Bonaparte*, alors maître de l'Égypte, apprenant qu'une armée turque réunie à Damas se préparait à marcher contre lui, jugea la possession de la Syrie indispensable à la conservation de l'Égypte et se mit en marche vers el-Arîch. Après s'être emparé de Gaza et de Jaffa où eut lieu l'horrible massacre des prisonniers Arnautes et Albanais (*V. Mémoires de de Bourrienne*, t. II, p. 226), il s'avança sur Saint-Jean-d'Acre. La place, vigoureusement défendue par Djezzar et l'amiral anglais Sidney Smith, résista à quatorze assauts et Bonaparte, malgré une victoire remportée dans la plaine d'Esdrelon, fut forcé de battre en retraite sur le Caire (1799).

A la mort de Djezzar, Ismaïl-Pacha se saisit de l'autorité en Palestine, et fut bientôt remplacé par Souleïman-Pacha. Sous Mohammed Ali, la guerre éclata entre les Égyptiens et la Porte. Elle eut pour prétexte une demande d'extradition adressée par *Mohammed Ali* à la Porte, au sujet de paysans égyptiens réfugiés auprès d'Abdallah, pacha d'Acre. Ibrahim Pacha occupa sans obstacle plusieurs villes de la côte, et prit Acre et Damas. La victoire de Homs livra au vainqueur les défilés du Taurus et la ville d'Alep, et l'armée turque, commandée par le grand vizir Rechid Pacha, fut mise en déroute à Konièh (Iconium). L'intervention des puissances européennes amena la paix et, le 14 mai 1833, le sultan Mahmoud signa le traité de Koutaiyèh, par lequel Mohammed Ali, moyennant tribut, gardait la Syrie avec le district d'Adana.

En 1834, un soulèvement dû au régime oppresseur de Mohammed Ali, au sujet du recrutement militaire et des impôts (*V.* Rhoné, ouv. cité, p. 86), amena une nouvelle campagne de Syrie. Mohammed Ali, enhardi par ses succès, songea à se rendre indépendant de la Porte. Il réclama de la Turquie le droit d'hérédité pour sa famille en Égypte et en Syrie, moyennant un tribut plus considérable. Sur le refus du sultan, une rupture éclata. A l'instigation de l'Angleterre, le sultan *Mahmoud* reprit les hostilités et fut vaincu par Ibrahîm à Nezib (24 juin 1839). Mais le vainqueur se vit forcé d'évacuer la Syrie devant les troupes anglaises aidées par les Turcs, qui lui reprirent Beyrout, Sidon, Saint-Jean-d'Acre. Le sultan *Abdul-*

Medjid assura à Mohammed Ali l'hérédité de la vice-royauté d'Égypte, mais reprit la Syrie, ainsi que Candie et l'Hedjaz. Ce traité fut ratifié par les grandes puissances.

Depuis lors les Turcs ont fait de louables efforts pour assurer à toutes les communions religieuses de leur empire une protection efficace. Par le hatti-chérif de 1856, le sultan a garanti à tous ses sujets la jouissance de leurs droits politiques et religieux. Mais les conflits sont bien difficiles à éviter au sein de populations fanatiques, et l'administration ne possède pas les moyens de les réprimer promptement. En 1860, les Druses massacrerent un grand nombre de chrétiens dans le Liban et à Damas où Abd el-Kader s'interposa noblement entre les Musulmans et leurs victimes. A cette occasion, la France envoya un corps d'armée pour protéger les chrétiens de Syrie, et les districts révoltés furent occupés pendant un certain temps. A la suite de ces événements, le Liban dut être gouverné par un pacha professant la religion chrétienne et recevant directement ses instructions de la Porte.

Sans vouloir affaiblir les reproches qu'on est en droit d'adresser à l'administration turque, il faut reconnaître que, depuis la promulgation du hatti-chérif de 1856, la Turquie a fait de louables efforts pour affermir sa puissance et développer la civilisation dans son sein. Ellle s'est donné une flotte redoutable, une artillerie très-forte et une armée qui a fait ses preuves de solidité et de bravoure. Elle a établi sur diverses parties de son territoire des chemins de fer dont elle pourra peut-être tirer plus de parti que par le passé, à mesure que les progrès de l'administration permettront à l'agriculture et à l'industrie de se relever. Comme preuve de ses bonnes dispositions envers des conseillers désireux d'affermir sa puissance, le sultan a promulgué une constitution libérale. Malheureusement ces efforts n'ont pas sauvé la Turquie de l'agression russe, depuis longtemps aux aguets. La guerre terrible de 1877-1878, tout en démontrant la vitalité et l'héroïsme des Turcs, ne pouvait se terminer autrement que par la défaite de la Turquie. Les termes de l'entente intervenue entre la Russie et la Porte, le 3 mars 1878, et qui est connue sous le nom de *Traité de San Stefano*, ont été soumis, en tant qu'ils touchaient aux traités existants, à l'examen du *Congrès de Berlin* (juin 1878). Le traité de Berlin, tout en modifiant sensiblement la carte de l'Europe orientale et des frontières de la Turquie d'Asie, a laissé intacte l'autorité du sultan en Syrie, en Arabie et en Mésopotamie.

Bien qu'elle soit sortie fort affaiblie d'une lutte inégale, la Turquie nous paraît être aujourd'hui dans une situation moins précaire qu'avant la guerre. Sa résistance héroïque lui a conquis l'estime générale, qui s'éloignait d'elle chaque jour, et l'isolement où elle se trouvait a fait place à une alliance précieuse avec l'Angleterre. Par la convention du 4 juin 1878, cette dernière puissance s'est engagée formellement à protéger les possessions ottomanes de la Turquie d'Asie contre toute agression. Le but qu'elle poursuit est, d'après les déclarations mêmes de lord Beaconsfield (nov. 1878), de mettre la Turquie dans la position d'un allié appuyé par des sujets dont la prospérité croissante rendra d'année en année son autorité plus ferme. Pour être mieux à portée de secourir sa nouvelle alliée, l'Angleterre a obtenu l'île de Chypre, dont elle veut faire une immense place d'armes.

Bien que consentie sous certaines réserves, cette occupation peut être considérée comme définitive. Elle permet à l'Angleterre de garder la route de l'Inde, soit par l'isthme de Suez, soit par la vallée de l'Euphrate. Ainsi, par la convention du 4 juin, l'Angleterre protège les routes occidentales de l'Inde contre les entreprises des Russes, et la Turquie trouve enfin un allié puissant dont la fidélité est en quelque sorte garantie par la communauté des plus puissants intérêts.

En reconnaissance des bons offices de l'Angleterre, le sultan a promis d'adopter et d'exécuter les mesures reconnues nécessaires pour assurer une bonne administration à ses provinces asiatiques. Si les réformes promises ne sont point empêchées par la corruption et les abus séculaires de l'administration turque, on peut espérer que la Turquie se relèvera. Comme l'a fort bien dit M. le marquis de Salisbury, dans un discours prononcé à Londres, en juillet 1879, le peuple turc a les vertus qui font les nations grandes, prospères.

Ajoutons enfin que, par les soins de M. Waddington, ministre plénipotentiaire représentant la France au Congrès de Berlin, les droits et les privilèges traditionnels de la France à Jérusalem et dans les Lieux Saints ont été formellement reconnus par le traité de Berlin.

TABLE CHRONOLOGIQUE [1].

Ire PÉRIODE.

De l'invasion cananéenne à l'an 1226 environ av. J. C.

3000-2000. — Établissement des Cananéens en Syrie.

2000-1900. — Abraham vient habiter la terre de Canaan et se fixe à Sichem.

1900-1897. — Abraham s'établit à Mamré, — Invasion de la Syrie méridionale par Kedor-Lahomer (Koudour-Lagamer).

1896. — Naissance d'Isaac. Ismaël est chassé de la tente d'Abraham.

1836. — Naissance d'Ésaü et de Jacob, fils d'Isaac.

1760. — Jacob obtient par surprise le droit d'aînesse. — Il quitte la maison paternelle pour éviter la colère de son frère Ésaü.

1739. — Jacob revient dans la terre de Canaan et s'établit à Sichem.

1728. — Joseph, fils de Jacob, est vendu par ses frères.

1706. — Jacob et sa famille s'établissent en Égypte, auprès de Joseph.

1640-1620. — Invasion de Thoutmès I en Syrie.

1620-1572. — Expéditions diverses et conquêtes en Syrie par Thoutmès III.

1460-1410. — Traité de paix et alliance entre Séti I et Motour, roi des Khétas.

1406. — Victoire de Ramsès II à Kadech.

1400-1380. — Naissance de Moïse.

1310-1300. — Les Hébreux quittent l'Égypte, vers la fin de la XIXe dynastie ou au commencement de la XXe dynastie égyptienne (*V.* t. II, p. 72).

1266-1260. — Mort de Moïse.

IIe PÉRIODE.

(1260-588).

1260. — Les Hébreux sous la conduite de Josué traversent le Jourdain. — Conquête de la partie méridionale de la Palestine.

1260-1254. — Conquête du nord de la Palestine. — Partage des terres. — Le tabernacle est établi à Silo.

1254-1070. — Les Juges. — Othoniel, le premier juge, gouverne Israël. — Gédéon, le cinquième juge, défait les Madianites. — Jephté, le huitième

1. La chronologie hébraïque manquant de données precises, nous nous sommes contentés, pour former cette table chronologique, d'adopter parmi plusieurs hypothèses, celle qui s'accordait le mieux avec la chronologie égyptienne, telle que nous l'avons adoptée dans notre tome II, avec les réserves nécessaires en cette matière. (*V.* t. II, p. 70-74).

juge, triomphe des Ammonites. — Samson, le douzième juge, périt à Gaza. — Samuël établit la royauté.

1095. — Saül est élu roi par le peuple.

1048. — David commence à régner.

1045. — Il prend Jérusalem sur les Jébuséens et en fait sa capitale.

1015. — David meurt et Salomon lui succède.

1011. — Construction du temple.

975. — Salomon meurt. — Le royaume se divise. — Royaume de Juda.

957. — Mort de Roboam, premier roi de Juda.

914-901. — Règne de Josaphat.

884-878. — Règne d'Athalie.

878. — Meurtre d'Athalie. — Couronnement de Joas. — Royaume d'Israël.

958. — Mort de Jéroboam, premier roi d'Israël.

920. — Omri, cinquième roi d'Israël, fonde la ville de Samarie et en fait la capitale de son royaume.

918-897. — Règne d'Achab, sixième roi d'Israël. — Achab et sa femme Jésabel persécutent le prophète Élie. — Vocation d'Élisée. — Prophéties de Michée.

884. — Révolte de Jéhu. — Meurtre du roi Joram. — Jéhu règne à sa place.

825-773. — Règne de Jéroboam II. — Prophéties d'Amos. — Prédications de Jonas. — Prophéties d'Osée.

726-698. — Règne d'Ézéchias. — Invasion de Sennachérib, roi d'Assyrie.— Destruction de son armée.

772. — Le roi des Assyriens, Phul, ravage le nord de la Palestine.

759. — Invasion de Touglat-Phalasar II. — Prophéties d'Isaïe.

731. — Invasion de Salmanazar, roi d'Assyrie, et destruction du royaume d'Israël. — Les Juifs sont emmenés captifs en Assyrie.

696-643. — Règne de Manassé.

643-641. — Amon, fils de Manassé, marche sur les traces de son père.

640-610. — Josias, guidé par les conseils de Jérémie et de Sophonie, relève le culte de Jéhovah. — Invasion des Scythes. — Josias périt à la bataille de de Mageddo, perdue contre les Égyptiens.

609. — Joachaz, fils de Josias, détrôné par le Pharaon Nékao.

609-599. — Éliakim, frère de Joachaz, proclamé roi par Nekao, sous le nom de Jocahim. — La Syrie tributaire de l'Égypte. — Après la défaite de Nékao à Karkémich, Joachim reconnaît la suzeraineté de Nabouchodonosor et se soulève trois ans après.

599. — Joachim est déposé par Nabouchodonosor. — Joachim II, fils de Joachim. — Nabouchodonosor, roi de Babylone, s'empare de Jérusalem. — Un grand nombre d'Hébreux sont emmenés en captivité. — Lamentations de Jérémie. — Prédictions d'Habacuc.

599-588. — Sédékiah, fils de Josias, se révolte contre Nabouchodonosor.

588. — Nabouchodonosor envahit de nouveau la Judée. — Incendie de Jérusalem et du temple.

586. — Les Babyloniens assiègent Tyr (13 années).

IIIe PÉRIODE.

588-70).

588-536. — Captivité — Ministère d'Ézéchiel. — Daniel. — Épisode de Suzanne.

536. — Cyrus permet aux Juifs de rentrer dans leur patrie.

534. — On commence à bâtir le second temple.

515. — Achèvement du temple.

458. — Sous le règne d'Artaxerxès Longue-Main, Esdras ramène en Judée 6000 Juifs.

445. — Néhémie, vice-roi des Juifs, relève les murailles de Jérusalem.

408. — Les Samaritains bâtissent un temple sur le mont Garizim. — Le prophète Malachie.

351. — Sidon est détruite par le roi de Perse, Ochus.

333. — Bataille d'Issus. — La Syrie est conquise par Alexandre le Grand.

332. — Prise et destruction de Tyr. Alexandre entre à Jérusalem.

323. — Il meurt à Babylone.

320. — Ptolémée prend possession de la Syrie et de la Palestine.

312. — Commencement de la dynastie des Séleucides.

300-203. — La Syrie et la Palestine sont divisées entre les Séleucides et les Ptolémées.

PALESTINE.

300-231. — Règnes des Ptolémées Lagus, Philadelphe et Évergètes (V. t. II, p. 74).

218. — Antiochus prend possession de la Palestine.

217. — Bataille de Raphia. — La Palestine est reconquise par l'Égypte.

202. — Durant la minorité de Ptolémée Epiphane, Antiochus s'empare de nouveau de la Palestine.

198. — Bataille de Paneas. — Antiochus reste définitivement maître de la Palestine.

176. — Le grand prêtre Simon invite Séleucus IV Philopator à s'emparer des trésors du Temple.

169-168. — Pillage du Temple et sac de la ville de Jérusalem par Antiochus Epiphane. — Ce roi donne l'ordre d'introduire en Judée la religion grecque.

167. — Révolte des Juifs contre le roi de Syrie. — Matthathias, chef des patriotes.

166. — Judas Maccabée défait les généraux syriens Apollonius et Gorgias.

164. — Nouvelle victoire de Judas sur les Syriens commandés par le gouverneur Lysias. — Conquête de Jérusalem par les Maccabées.

161. — Judas défait par Bacchides.

143. — Commencement de l'ère de l'indépendance.

143-135. — Simon est reconnu comme prince héréditaire, en 140.

135-107. — Jean Hyrcan conquiert la Pérée et la Samarie.

108-107. — Aristobule I conquiert l'Iturée.

107-79. — Alexandre Jannée.

79-70. — Alexandra, femme d'Alexandre Jannée.

70. — Hyrcan II, fils d'Alexandre.

69-63. — Aristobule II, dépossédé par les Romains. — Hyrcan II règne sous la suzeraineté de Rome. — La Palestine divisée en cinq provinces. — Antipater associé au pouvoir.

40. — Les Parthes ravagent la Syrie et la Palestine. — Ils détrônent Hircan et couronnent Antigone.

37. — Hérode s'empare de Jérusalem et règne sur la Judée, sous la protection des Romains.

SYRIE.

301-288. — Séleucus I, Nicator, fonde Antioche sur l'Oronte.

288-261. — Antiochus I, Soter, perd la Cappadoce, le Pont, la Bithynie et Pergame. — Guerre malheureuse avec l'Égypte.

261-246. — Antiochus II, Theos, perd plusieurs villes en Asie Mineure. — Divisions intestines.

246-227. — Séleucus II, Callinicus, est fait prisonnier par les Parthes et périt dans une bataille contre Attale I, roi de Pergame.

227-224. — Séleucus III, Ceraunus.

224-187. — Antiochus III, le Grand, réussit, après les plus grands efforts, à s'emparer de la Palestine. — Il fait la guerre aux Romains, perd deux batailles et est rejeté en deçà du Taurus.

184-175. — Séleucus IV, Philopator, pille le temple de Jérusalem.

175-164. — Antiochus IV, Epiphanes.

164-162. — Antiochus V, Eupator, sous la tutelle de Lysias, conclut la paix avec les Juifs.

162-151. — Démétrius I, Soter.

151-145. — Alexandre Balas.

145-140. — Démétrius II Nicator et Tryphon.

140-132. — Antiochus VII, Sidetes.

132-128. — Démétrius II, Nicator.

128-127. — Séleucus V.

127-114. — Antiochus VIII, Gryphus. — Démembrement du royaume.

114-96. — Antiochus IX, Cyzicenus. — Antiochus de Cyzique fonde le royaume de Damas.

96. — Séleucus VI.

95. — Antiochus X, Eusèbes, roi de Damas.

95-84. — Philippe, fils de Gryphus.

88-86. — Antiochus XII, Dionysus.

86. — Hareth, roi d'Arabie, à Damas.

83-69. — Tigrane, roi d'Arménie, maître de la Syrie.

69-64. — Antiochus XIII, Asiaticus, le dernier des Séleucides.

64. — La Syrie est déclarée province romaine par Pompée.

54. — Crassus, proconsul de Syrie.

37-4. — Hérode le Grand.
30. — Mort de Cléopâtre, dernier souverain de la race des Ptolémées.

Après J. C.

6. — La Judée est gouvernée par un procurateur romain. — Révolte de Juda le Gaulonite.
8-36. — Caïphe, grand prêtre.
26. — Ponce-Pilate, gouverneur de Judée.
28-31. — Ministère du Christ.
64. — Gessius Florus, procurateur de Judée. — Insurrection des Juifs.
67. — Vespasien soumet la Galilée.
70. — Prise de Jérusalem par Titus et destruction du Temple.

IV[e] PÉRIODE.

(70-634).

130. — Insurrection de Bar Cocheba.
132. — Prise de Jérusalem par Bar Cocheba. — Jules Sévère, général d'Adrien, reprend la ville.
135. — Mort de Bar Cocheba. — Jérusalem convertie en une colonie païenne, sous le nom d'Ælia Capitolina.
218-222. — Héliogabale d'Émèse, empereur.
244-249. — Philippe l'Arabe, empereur.
266. — Zénobie règne à Palmyre.
272. — Aurélien détruit le royaume de Palmyre.
323-336. — Constantin le Grand. — Reconnaissance officielle du christianisme.
326. — Pèlerinage de sainte Hélène à Jérusalem.
527-565. — Justinien I.
611-614. — Khosroës II, roi des Perses, envahit la Syrie et la Palestine.
622. — Héraclius, empereur de Byzance, reconquiert ces provinces.

V[e] PÉRIODE.

(634-1096).

634. — Les Arabes envahissent la Syrie. — Le général Khâlid conquiert Bosra.
634-644. — Omar, khalife.
636-638. — Défaite des Byzantins sur le Yarmouk. — Les Arabes prennent Damas, Jérusalem, Antioche et Césarée.
644-656. — Othman, khalife.
656-661. — Ali, khalife.

Les Ommeyyades.

661-679. — Moawiyah est le premier khalife de la famille des Ommeyyades, ainsi nommée d'après Ommeyyah, bisaïeul du fondateur. — Il établit sa résidence à Damas.
680-683. — Yezid I.
683-685. — Merwân I.
685-705. — Abd el-Malik.
705-715. — Wélid I. — Les Arabes étendent leur suprématie en Espagne.
715-717. — Souleïman défait les Byzantins.
717-720. — Omar II.
720-744. — Guerres intestines.
750. — Merwan II est assassiné par les Abbassides.

Les Abbassides.

750-786. — Règne de Al-Mansour.
762. — Fondation de Bagdad.
786-809. — Règne de Haroun al-Raschid. — Ce règne heureux est surnommé « les jours de noces. » (Rhoné, *ouv., cité*, p. 62).
809-840. — Al-Mamoun, khalife de Bagdad.
878. — Ahmed Ibn-Touloun, gouverneur d'Égypte, conquiert la Syrie.
934. — El-Ikhchid s'empare de la Syrie et de la Palestine.
969. — La Syrie et la Palestine passent sous la domination de Moëzz, khalife fatimite d'Égypte.
996. — El-Hakem Bi-Amr-Illah.
1010. — Destruction de l'église du Saint-Sépulcre, par les ordres de El-Hakem.
1070. — Progrès des Turcs Seldjoucides qui prennent Jérusalem en 1074, Damas en 1075 environ, et Antioche en 1085.

VI[e] PÉRIODE.

(1096-1291).

1096. — Commencement de la 1[re] croisade.
1098. — Prise d'Antioche par les Croisés.
1099. — Prise de Jérusalem par les Croisés. — Godefroy de Bouillon est élu roi. — Les Franks occupent Laodicée. — Siége d'Archas. — L'émir de Tripoli se reconnaît tributaire des Franks. — Création de l'évêché de Lydda. — Occupation de Bethléhem par Tancrède. — Création de la principauté de Galilée. — Les Croisés remportent la victoire d'Ascalon.

1100. — Mort de Godefroy.

1102. — Baudouin, successeur de Godefroy, perd la bataille de Ramlèh.

1109. — Bertrand, comte de Toulouse, s'empare de Tripoli, qu'il érige en principauté.

1111. — Prise de Barut et de Sidon.

1104-1118. — Création des ordres militaires du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem.

1118-1131. — Baudouin II. — Apogée des conquêtes franques.

1124. — Prise de Tyr.

1131-1142. — Foulques d'Anjou.

1143-1162. — Baudouin III.

1146. — Prise de Damas et d'Édesse par Noureddin, atabek de Syrie, fils de Zéngui.

1147-1149. — Seconde croisade, sous Louis VII de France et Conrad III d'Allemagne. — Louis VII débarque à Antioche. — Expédition malheureuse contre Damas.

1152. — Youssouf Salah el-Din (Saladin), est élevé à la dignité de vizir suprême.

1162-1173. — Amaury, roi de Jérusalem, entreprend une campagne contre l'Égypte.

1174. — Saladin, après la mort de Noureddin, prend possession de la Syrie et règne à Damas.

1173-1185. — Baudouin IV, le lépreux.

1180. — Victoire des Franks à Ramlèh.

1185-1186. — Baudouin V.

1186-1187. — Guy de Lusignan.

1187. — Saladin profite des dissensions qui s'élèvent entre le roi de Jérusalem Guy de Lusignan et le comte de Tripoli, pour recommencer la guerre contre les Chrétiens. — Ceux-ci sont battus et presque exterminés à Hatteïn, non loin de Tabariyèh. — Guy de Lusignan est fait prisonnier, Jérusalem tombe au pouvoir de Saladin.

1189-1192. — 3e Croisade.

1191. — Siége et prise d'Acre, par Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste.

1193. — Mort de Saladin à Damas.

1228-1229. — 6e Croisade.

1225. — Jérusalem est rendue aux chrétiens par un traité conclu entre Melek-Kamel et Frédéric II.

1241. — Les Tartares prennent et ruinent cette ville.

1259-1260. — Les Mongols sous Houlagou conquièrent une partie de la Syrie.

1260-1277. — Reprise de Damas par le mamelouk Bibars et défaite des Franks (1264-1268).

1279-1290. — Qalaoun, sultan d'Égypte.

1291. — Les Croisés perdent Acre, leur dernière possession en Orient.

1400. — Timour (Tamerlan) fait la conquête de la Syrie. — Destruction de Damas.

VIIe PÉRIODE.

(1517-1880).

1517. — La Syrie et la Palestine tombent au pouvoir de Sélim Ier, sultan de Constantinople. — La Syrie dévastée de plus en plus par les exactions des pachas.

1766-1773. — Le cheïkh Ali-Bey, dit le Grand, conquiert la Syrie.

1799. — Expédition de Bonaparte en Syrie. — Prise de Jaffa. Siége de Saint-Jean-d'Acre.—Victoire du mont Tabor. Retraite sur le Caire.

1832. — Conquête de la Syrie et de la Palestine par Ibrahim-Pacha. — Influence civilisatrice de son gouvernement.

1833. — Paix de Koutaiyèh.

1841. — La Syrie et la Palestine sont rendues au sultan.

1847. — Une querelle dans l'église de Jérusalem aboutit, après de longs pourparlers, à une guerre avec la Russie (1852-56).

1856. — Promulgation du hatti-chérif, par lequel le sultan garantit à tous ses sujets la jouissance de leurs droits religieux.

1860-1861. — Massacres des chrétiens par les Druses. — Expédition française en Syrie.

1877. — Guerre entre la Turquie et la Russie.

3 mars 1878. — Traité préliminaire de San-Stefano.

4 juin 1878. — Convention secrète par laquelle la Turquie obtient l'alliance formelle de l'Angleterre, moyennant la cession conditionnelle de l'île de Chypre.

13 juillet 1878. — Traité de Berlin. — Les droits et priviléges traditionnels de la France en Syrie et dans les Lieux Saints sont formellement reconnus.

SECTION III. — ARCHITECTURE.

§ I. — **Architecture juive.** — Il est difficile d'affirmer d'une manière précise si les Juifs ont eu une architecture originale et assez nettement caractérisée pour constituer un art national comme l'art égyptien et l'art grec. La Judée n'offre, en effet, qu'un petit nombre de ruines peu considérables, quelques tombeaux monolithes, des sépulcres taillés dans le roc, des souterrains et des réservoirs, sur l'âge desquels les savants ne sont nullement d'accord, ou qui n'ont rien d'assez saillant dans leur construction pour motiver une théorie sur l'architecture juive. Une discussion approfondie de cette intéressante question nous entraînerait trop loin ; nous nous contenterons d'indiquer sommairement les résultats scientifiques le plus généralement admis, renvoyant, pour plus de détails, à la description particulière des ruines, donnée dans les routes spéciales.

Les ruines qui semblent dater de Salomon ou de ses plus proches successeurs sont peu considérables et se bornent, en général, à des pans de murailles. Nous signalons, avec Robinson et d'autres savants, l'enceinte du temple d'Hébron, la tour dite de David, certaines parties du mur d'enceinte du temple de Jérusalem, les souterrains dits de Salomon, les vestiges du pont du Tyropæon et les débris épars sur le mont Garizim. Toutes ces constructions sont remarquables par la grande dimension des matériaux ; ainsi, l'on remarque dans le mur d'enceinte du temple d'Hébron et dans celui du temple de Jérusalem des pierres qui ont 7, 8 et même 9 mèt. de long sur une hauteur de 0^m60 à 0^m80. Ces blocs énormes sont *taillés en bossage* et joints sans ciment. La taille en *bossage* consiste en ceci, que les joints sur les quatre faces de chacun des blocs sont accompagnés d'une bande lisse, large d'environ 10 centimètres, en contre-bas de la surface extérieure du bloc de quatre à cinq centimètres à peu près, et qui constitue, pour ces blocs, une espèce d'encadrement en creux (de Saulcy, *Histoire de l'art judaïque*, p. 147). Ce genre d'appareil est connu sous le nom d'appareil salomonien.

M. de Saulcy a donné les traits distinctifs de l'architecture juive, mais en faisant remonter aux rois de Juda des constructions qui, selon d'autres savants, ne seraient que des produits de l'art grec en décadence.

Résumons en quelques mots les opinions de ce savant. Il existe, sur le mont Garizim, ainsi que sur les collines qui bordent au N. la plaine d'Ard el-Houlèh, non loin de l'Aîn el-Belathat, et en divers autres lieux, des ruines qui remontent à une époque très-reculée. Ces ruines sont formées d'énormes blocs bruts, reliés entre eux par de petits blocs également bruts, s'encastrant dans les vides irréguliers que les aspérités des grosses masses laissent entre elles. Elles offrent l'aspect des murailles cyclopéennes qu'on rencontre en Grèce et dans l'Asie Mineure. Ce seraient là les produits de l'architecture hébraïque à son premier âge. Nous reviendrons plus loin sur cette question. (*V.* Hazor et Naplouse.)

Comme produits des périodes postérieures du même art, M. de Saulcy signale les ruines que nous avons énumérées. Il y ajoute encore le monument appelé *Tombeau d'Absalon*, lequel mériterait parfaitement cette

appellation; le *Tombeau des Rois*, qui serait précisément, comme son nom l'indique, le tombeau de David et des rois ses successeurs (V. R. 28); les tombeaux dits de Zacharie, de saint Jacques, des Juges, des Prophètes, situés tous non loin de Jérusalem, et qui, sans être aussi justement dénommés que les précédents, appartiendraient néanmoins à l'art hébraïque et à un temps où régnaient les rois de Juda.

De l'examen de ces monuments résulterait l'indication d'un certain nombre de procédés ou de pratiques constantes qui déterminent les caractères constitutifs de l'architecture juive : — 1° l'emploi de matériaux de très-grande dimension et le bossage, caractère essentiel d'apparat de l'époque juive primitive (Epoque de David). — 2° L'usage de la voûte. Les Hébreux l'ont peut-être reçue des Assyriens ou des Égyptiens, qui la connaissaient comme le témoignent plusieurs monuments de Khorsabad; ou bien ils en ont trouvé eux-mêmes la formule. Quoi qu'il en soit, deux monuments attestent qu'ils la pratiquaient : un balcon à encorbellement qui se voit aux murs du Haram ech-Chérif, et les trois rangs de voussoirs, restes du pont du Tyropæon. — 3° La pratique du style dorique et du style ionique. Le premier leur aurait été enseigné par les Égyptiens (V. tome II, p. 410); le second, par les Phéniciens qui l'auraient emprunté aux Assyriens. Ces deux styles sont le plus souvent mêlés dans les constructions de l'art hébraïque et de ces deux éléments combinés est né un art hybride, qui conserve les traces de sa double origine. — 4° Le rejet systématique de la symétrie et l'emploi exclusif des ornements végétaux alliés aux combinaisons de la ligne droite et des lignes courbes : tels seraient les caractères propres de la décoration dans l'art hébraïque. Nous aurons occasion d'y revenir.

§ 2. — **Architecture grecque et romaine.** — L'art grec et l'art romain ont laissé en Judée et en Syrie des monuments moins nombreux et moins remarquables qu'en Grèce ou en Asie, si l'on fait abstraction des ruines de Ba'albek et de celles de Palmyre, qui se présentent, au contraire, avec des proportions gigantesques qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Les grands temples de Palmyre et de Ba'albek appartiennent à l'art romain, de même que les monuments de Djérach. Les ruines de Ba'albek présentent en outre des restes d'une époque beaucoup plus reculée : ce sont des soubassements de murs d'enceinte, formés de matériaux gigantesques qui paraissent devoir être attribués aux anciens Phéniciens.

Les premiers architectes chrétiens se contentèrent d'adapter les anciennes formes païennes aux nécessités du nouveau culte. Des modèles de ce style se voient encore aujourd'hui dans le Haourân et dans la Syrie du Nord (V. comte de Voguë, *Syrie centrale*, Architecture civile et religieuse).

Vers la fin du IIIe siècle, la voûte commença à être habituellement employée dans les divers édifices. Aux anciennes constructions monolithes, aux grands blocs réguliers des belles murailles helléniques, les Romains substituèrent peu à peu des matériaux plus petits et plus légers, liés par des ciments susceptibles d'acquérir beaucoup de dureté. Les constructions en briques prirent un développement de plus en plus grand, et les faces des murailles furent revêtues d'enduits, de stucs ou de plaques de marbre. L'emploi de la voûte et des arcades devait, à mesure qu'il se généralisait, engendrer un style nouveau. Avec l'arc, on pouvait, en effet, unir des pi-

liers très-éloignés, qui auraient exigé, pour être rattachés les uns au autres, des pierres énormes. On vit se multiplier les arcs en série, tantô pour former des portiques, tantôt pour porter des coupoles. Dès lors, l style grec fut profondément modifié. « On conçoit, dit M. Bâtissier (*Histoir de l'art monumental dans l'antiquité et au moyen âge*, p. 209), que l roideur inflexible de l'architrave et la courbure de l'arcade, l'angle aigu du toit en pente et la convexité de la coupole ne pouvaient exister ensemble. Dès lors, toute l'ornementation particulière aux divers ordres grec fut altérée... La recherche dans les sujets de la décoration, la profusion des ornements, la fausse application des meilleurs principes, dont l'invention de l'ordre composite avait été le résumé, hâtèrent la décadence de l'art. Les profils perdirent chaque jour quelque chose de leur pureté; les proportions furent altérées et les règles les plus sages, méconnues. C'est ainsi que l'architecture, après avoir brillé d'un vif éclat sous la domination d'Auguste, des Flaviens et des Antonins, alla en dégénérant de plus en plus jusqu'au règne de Constantin... Un des caractères qui distinguent les constructions de ces temps de décadence, c'est qu'elles offrent des matériaux enlevés à des bâtiments plus anciens, et ajustés sans goût et sans art... »

§ 3. — **Architecture byzantine.** — Les grands édifices religieux du style byzantin ou néo-grec procèdent plus particulièrement de deux espèces de constructions romaines: 1° les basiliques, vastes bâtiments quadrangulaires, où originairement on rendait la justice, où s'assemblèrent ensuite les négociants, jusqu'au moment où le christianisme, mettant à l'intérieur du temple les fidèles que le paganisme laissait en dehors, en fit le type primitif de ses églises; 2° les rotondes, originairement réservées pour des temples très-petits ou des monuments funéraires et qui devinrent, au temps de Constantin, des baptistères et même des églises (Ste-Constance à Rome, St-Sépulcre à Jérusalem). Dans certains cas. la basilique et la rotonde furent associées (église du St-Sépulcre). « Les constructions de forme circulaire, dit M. Bâtissier (*ibidem*, p. 382), couronnées par une couverture hémisphérique rappelant cette voûte de l'univers au sommet de laquelle est placé le trône de Dieu, furent surtout imitées par les chrétiens d'Orient; mais elles ne présentaient pas une disposition hiératique qui les distinguât des rotondes païennes; en conséquence les architectes byzantins, en adoptant la coupole, l'inscrivirent au centre d'un carré divisé en deux nefs principales se coupant à angles droits par le milieu, de manière à ce que l'intérieur du monument ressemblât à une croix grecque, c'est-à-dire, une croix dont les quatre branches sont égales. » Ils perfectionnèrent encore la construction de ces dômes; au lieu de les faire reposer, comme la coupole du Panthéon à Rome, ou celle du St-Sépulcre à Jérusalem, sur un vaste cylindre placé entre elles et le sol, ils les élevèrent au-dessus de quatre grands arcs soutenus par quatre piliers disposés sur un plan carré. On comprend qu'en adaptant un périmètre circulaire à un périmètre quadrangulaire, on avait en surplus quatre angles. Chacun de ces angles fut alors racheté par une petite voûte en encorbellement, dont la surface est égale à un quart de sphère et qu'on ne peut mieux comparer qu'à une niche. Les dômes ainsi disposés sont dits *en pendentifs*. « Pour que la coupole, dit M. Hope, *Hist. de l'architecture*, Paris, 1839), réunit autant que pos-

sible la légèreté et la solidité, avec le plus grand développement, elle était construite avec des tubes cylindriques de terre agencés l'un dans l'autre. Des demi-coupoles fermaient les arcs sur lesquels s'appuyait le dôme central et couronnaient les quatre nefs ou bras de la croix; l'une de ces nefs, terminée par l'entrée principale, était précédée d'un portique ou *narthex*, la nef opposée formait le sanctuaire, tandis que les deux branches latérales étaient coupées dans leur hauteur par une galerie destinée aux femmes; souvent encore, il s'en échappait de petites absides couronnées de demi-dômes, ou des chapelles surmontées de petites coupoles; enfin l'on perça des fenêtres à la base des coupoles et des demi-coupoles qui couronnent toutes les parties des églises grecques. » L'église était précédée d'un *atrium* ou cour carrée, entourée d'un portique quadrilatéral.

En même temps, les ornements subirent eux-mêmes des modifications sensibles et les ordres antiques furent presque entièrement abandonnés. Le chapiteau des colonnes, de circulaire qu'il était, devint cubique, ou plutôt, prit la forme d'un tronc de pyramide renversé, souvent surmonté d'un énorme tailloir de même forme qui semble un second chapiteau. L'ancienne feuille d'acanthe fut remplacée par d'autres feuillages, peu saillants, minces, aigus et souvent enlacés. La base des colonnes reste souvent semblable à la base attique. « Les faces des moulures sont rehaussées aussi de feuillages sculptés dans le même goût, de méandres et de losanges, d'entre-lacs et de diverses combinaisons de lignes qui semblent empruntées, les unes aux plus anciens monuments helléniques, les autres aux tapis persans. » (Bâtissier). Les plaques de marbre et de métal, les peintures sur fond d'or et les mosaïques formaient le caractère de la décoration intérieure des édifices byzantins. « C'est en Grèce et chez les Arabes que l'on trouve les plus anciens exemples de colonnes engagées dans les pieds-droits qui supportent le cintre des arcades. L'arc outre-passé ou en fer à cheval paraît appartenir aux Byzantins, auxquels les Arabes l'auraient emprunté. Il en est de même de l'appareil en matériaux de diverses couleurs. Plusieurs anciens édifices néo-grecs présentent des archivoltes et des corniches en pierre alternativement blanche et noire, ou blanche et rouge... Enfin, l'invention des escaliers à vis remonte aux Grecs du Bas-Empire. » (Bâtissier, *ouv. cité*.)

Les églises byzantines de la première période (du VIe au VIIIe s.) ne présentaient qu'un seul dôme de forme écrasée, élevé sur un plan carré. « La façade offrait une masse carrée, terminée à son sommet par une corniche horizontale, sans fronton qui indiquât la forme du comble, car la charpente, alors comme plus tard, ne fut jamais employée par les Grecs pour couvrir les édifices; on se servait seulement de terrasses et de dômes. Une ou plusieurs portes rectangulaires donnaient accès dans les églises. Les absides, souvent au nombre de trois, étaient plus généralement demi-circulaires que polygonales. A l'intérieur, les nefs étaient toujours précédées d'un vestibule; les femmes avaient leur place réservée dans des tribunes régnant au-dessus des bas côtés et s'arrêtant près du sanctuaire... Plus tard, les absides deviennent polygonales, les coupoles se multiplient autour de la coupole principale, au-dessus des bas-côtés. Le fond de la nef principale forme un sanctuaire séparé du reste de l'édifice par une clôture ordinairement surchargée de peintures et de dorures, que l'on nomme

iconostase. Après les conquêtes vénitiennes, le dessin de la croix grecque se perd et le plan de l'édifice se rapproche de celui des basiliques latines à forme allongée. »

Actuellement, les églises grecques de Syrie sont toujours divisées intérieurement en trois parties : vestibule, église proprement dite et sanctuaire. Elles ont généralement trois nefs, avec une coupole sur le transsept. L'ornementation se distingue par une grande richesse et une profusion de mauvais goût.

§ 4.— **Architecture arabe.**— « Les Arabes ne paraissent pas avoir eu d'architecture propre avant Mahomet. A l'époque du Prophète, la Kaaba de la Mecque fut réédifiée par deux architectes étrangers. Sous les premiers Khalifes, après la conquête de la Syrie, de l'Égypte et d'une partie de l'Asie-Mineure, les Arabes convertirent en mosquées un grand nombre d'églises byzantines. C'est, du reste, à l'école byzantine que les Arabes ont emprunté les principaux éléments de leur architecture, en s'inspirant toutefois des magnificences et des délicatesses de l'art persan, tel qu'il florissait sous les Arsacides et les Sassanides.:. Aucune nation ne multiplia d'une manière plus variée et plus ingénieuse les combinaisons de figures géométriques, associées à des fleurs et à des fleurons, pour engendrer des formes applicables à la décoration des édifices. Les Arabes suppléèrent par ces différents enlacements de lignes et de plantes à la représentation des êtres animés, qui leur était interdite par la loi mahométane. Tous ces ornements sont rehaussés de couleurs éclatantes. Les mosaïques byzantines, en verre émaillé, occupent aussi une place importante dans le système décoratif de l'ancienne architecture arabe. Plus tard, elles furent remplacées par des revêtements de briques émaillées de diverses couleurs, que l'on fabriquait en Perse depuis la plus haute antiquité. On taillait ces pièces en polygones variés de manière à en former toutes sortes de dessins. Un autre élément architectonique qui se retrouve dans presque tous les monuments arabes, consiste en une série de petites coupoles en pendentifs, de petites niches superposées que l'on a comparées avec raison à des *stalactites*, et remplissant non-seulement le vide des angles rentrants que présentent les constructions, mais encore formant quelquefois l'entablement supérieur des édifices. » (Bâtissier, *ouv. cité.*)

Il faut y joindre la fréquence de l'*encorbellement*. « On entend par ce mot (Charles Blanc, *ouv. cité*, p. 82) la saillie de pierres qui, superposées de manière à dépasser progressivement le nu du mur, s'avancent sur le vide pour former des corniches, des consoles, des balcons, des galeries et servent à élargir en haut ce qu'on ne peut élargir en bas. » Le goût des encorbellements se conçoit à merveille chez tous les peuples qui habitent les pays chauds. Il s'explique par le besoin de respirer en dehors de l'habitation, sans être obligé d'en sortir, par la nécessité de se créer des ombres au moyen de fortes saillies et de changer en parasol la toiture d'un abreuvoir où les cavaliers feront halte, la corniche et la couverture d'une fontaine publique où les femmes se réuniront. Mais l'encorbellement devait se développer dans les constructions musulmanes plus qu'ailleurs. Pour que chacun pût faire, aux heures canoniques, les dévotions prescrites par le Coran, il fallait de hautes galeries d'où le muezzin pût crier l'appel à la prière. Pour mettre l'architecture en rapport avec les mœurs d'un peuple

qui veut que la vie privée soit murée, et que les femmes soient enfermées dans un harem impénétrable au regard, il fallait des fenêtres en saillie, des *moucharabis*, dont le grillage fin et serré permit de voir, de la maison, sans être vu. Il fallait enfin à la portée des *okels* où arrivent les négociants étrangers, les voyageurs, de larges auvents sous lesquels ils pussent attendre à l'ombre le déballage de leurs marchandises, le déchargement de leur bagage.

Un autre élément architectural, qui attire également l'attention à l'aspect des édifices arabes, est l'*arc en ogive* ou *arc brisé*. Ce genre de voûte dont l'origine n'est pas bien connue, mais dont on remarque déjà des traces dans les couloirs intérieurs de la pyramide de Khéops (V. t. II, p. 98), dans les constructions d'Œniadæ et de Tyrinthe, en Grèce (V. t. I, *Grèce et Turquie*, p. 228 *b* et 254 *b*), et que l'on trouve complétement réalisé dans certains sarcophages antiques de la Lycie, ainsi que dans certains édifices byzantins (Ste-Irène à Constantinople, la mosquée El-Aksa à Jérusalem), devint d'un usage général dans les constructions élevées par les Turcs Ottomans... L'arc en ogive a donc existé depuis très-longtemps en Orient. Il est du reste plus facile à concevoir et à construire que le plein cintre. Il a pu naître partout, sans que les peuples se le soient emprunté les uns aux autres. « Ceux qui veulent (Charles Blanc, *ibidem*, p. 67) que l'architecture gothique nous soit venue d'Orient à la suite des croisades, ne réfléchissent pas que l'arc brisé, l'arc aigu, n'est en lui-même qu'une forme aussi élémentaire que le cercle et le triangle, et qu'il ne prend de l'importance que lorsqu'il joue un rôle *constructif* en architecture, lorsqu'il entre dans un système de voûtes d'arêtes formant l'armature de l'édifice, » comme cela a eu lieu dans les églises ogivales (dites gothiques) de l'Occident. Un caractère particulier à ces arcades orientales, c'est l'arc *outre-passé* ou en *fer à cheval* qui, appliqué au galbe des coupoles, donnera plus tard les dômes légèrement étranglés à la base dont on admire l'élégance aux tombeaux des Khalifes au Caire (V. tome II, p. 142) et à la mosquée d'Omar à Jérusalem, et dont la courbe svelte et harmonieuse est bien supérieure à la fois aux calottes sphériques surbaissées de l'art byzantin et aux coupoles tout à fait bulbeuses de l'art persan. Le renflement intérieur des coupoles a été adopté par les Persans à partir du XVIe siècle (V. Pascal Coste, *Monuments modernes de la Perse*, p. 58 et planche LXXI). Les coupoles bulbeuses ont aussi passé dans l'architecture russe, mais toutes ces formes peuvent être considérées comme une exagération et une décadence, dans lesquelles l'art délicat des Arabes n'est jamais tombé.

§ 5. —**Édifices arabes. — Mosquées, turbés, bains, bazars, khâns, fontaines**, etc. — Les *mosquées* de la Syrie, comme celles de l'Égypte, offrent, pour la plupart, le type primitif avec vaste cour à ciel ouvert, comme la mosquée de la Mecque. La cour quadrangulaire (harem) est entourée d'une muraille, et, dans l'intérieur, des rangées de colonnes surmontées d'un plafond forment des galeries couvertes où les assistants trouvaient un abri contre le soleil, et d'où ils pouvaient entendre la voix de leurs chefs ou celle des docteurs. Au centre de la cour se voit la fontaine aux ablutions, surmontée d'un dôme.

La mosquée proprement dite (V. tome II, p. 313) est une salle divisée en

plusieurs nefs parallèles par des rangées de colonnes. C'est la partie du bâtiment qui est tournée vers la Mekke et qui forme un des petits côtés du harem; une niche ou *mihrab* surmontée d'une voûte et indiquant la direction de la Kaaba se trouve au centre du mur qui regarde la Mekke; le *mihrab*, qui est à la mosquée ce que le maître-autel est à l'église catholique, est une simple baie ou niche pratiquée dans la muraille, et ornée ordinairement de colonnettes et de marbres précieux, mais ne contenant ni images, ni rien de semblable à un autel. A côté du mihrab est le *menbèr* ou chaire à prêcher, surmonté d'un clocheton pyramidal ou conique qui sert d'abat-voix; on y monte par un escalier en pente rapide, à balustrade élégamment ornementée. En avant du mihrab, il y a souvent une autre tribune *khoutbah*, où l'imam prononce la prière, et une plate-forme carrée et élevée, *mastabah*, sur laquelle les crieurs répètent l'appel à la prière. Enfin, sur plusieurs points de la muraille qui entoure le harem, se dressent des tours élevées, appelées *minarets*, qui sont aux mosquées ce que les clochers sont aux églises chrétiennes. Les *muezzins* montent cinq fois par jour sur leurs galeries extérieures pour appeler au loin les fidèles à la prière.

Aux mosquées sont ordinairement annexés des établissements divers, des *khâns* ou *okels* pour les voyageurs, des *médressés* ou colléges, des *imarets* ou asiles pour les pauvres, des bains, des fontaines et parfois le *turbè* ou tombeau du fondateur. Ces établissements sont entretenus au moyen de dotations pieuses. La mosquée primitive est bien, comme le remarque M. Charles Blanc (*Ibid.*, p. 64), le temple d'une race nomade. Loin d'être, comme l'ancien temple égyptien (ou phénicien), un sanctuaire mystérieux, ouvert seulement à quelques initiés, et dont le peuple ne pouvait voir que l'extérieur, la mosquée musulmane est ouverte à tous les fidèles. Elle est une maison hospitalière, en même temps qu'un lieu d'oraison... Tout y est exposé au grand air, à la lumière, tout y rappelle la vie errante.

Les mosquées du second type consistent en une cour entourée de chambres dont l'une forme le sanctuaire. Enfin, celles du troisième type sont construites sur le modèle de l'église chrétienne byzantine (V. ci-dessus). La cour ou harem n'est elle-même que la reproduction de l'*atrium* des anciennes basiliques; on peut comprendre dans cette catégorie la mosquée d'el-Aksa et la mosquée d'Omar (*V.* R. 18).

Ces temples sont non-seulement des lieux de prière et d'asile, de secours ou d'étude, mais on y dépose aussi des trésors appartenant soit aux voyageurs, soit à des orphelins mineurs, et souvent on y remarque des quantités de malles, de ballots, laissés là sans autre garde que la sainteté du lieu.

Outre les grandes mosquées appelées *djami*, mot qui veut dire lieu de réunion, où l'on prononce le sermon (khoutbah), on en compte un grand nombre de petites, nommées *mesdjid* (lieu de prière). C'est ce mot de *mesdjid* qui, changé par les Espagnols en *mesquita*, est devenu l'origine du mot français *mosquée*.

Turbès. — On trouve dans toute la Syrie une foule de tombeaux (*turbès* ou *ouélis*), élevés en l'honneur des cheïkhs ou des saints. Ces petits édifices sont ronds, carrés ou octogones et couronnés par une coupole. Ils sont un objet de vénération et un but de pèlerinage.

Bains. — Les Orientaux ont construit partout des bains, qui ont conservé à peu près la disposition des thermes antiques. Ils se composent de plusieurs salles avec des fontaines ou bassins entretenus à des températures différentes au moyen d'un hypocauste et de tuyaux de chaleur disposés dans l'épaisseur des murailles. Ces salles sont recouvertes de coupoles élégantes, éclairées par le haut au moyen de nombreux verres ronds enclavés dans la coupole. Nous décrirons plus loin (p. 159-160), les diverses opérations du bain turc.

Khâns, Caravansérails. — Ces établissements, espèces d'hôtelleries situées dans les villes et sur les routes, sont de vastes édifices, quelquefois fortifiés à l'extérieur, et présentant à l'intérieur une cour à portiques entourée de salles, de magasins, où les voyageurs et les marchands trouvent un abri. Ils sont presque tous en ruine. Ces établissements n'offrent en général de remarquable, sous le rapport architectural, que leurs grandes dimensions. Cependant Damas possède de magnifiques khâns, dont l'un est un chef-d'œuvre d'architecture.

Les *bazars* (en turc *tchartché*, le nom de bazar est persan) ne sont que de longues galeries voûtées, des rues en arcades, ou quelquefois même seulement garnies de petites échoppes dont nous aurons à décrire l'aspect pittoresque (V. p. 161 et Damas), mais sans vrai mérite architectural. Il en est tout autrement des *fontaines* (sébîl) et *abreuvoirs publics* (havouz) placés aux angles des rues ou isolés sur quelques grandes places; ce sont des constructions semi-circulaires ou polygonales, couvertes d'un toit à la chinoise, et souvent décorées de marbres finement sculptés, d'arabesques, d'inscriptions peintes ou dorées et d'ornements en bronze.

Maisons, palais. — Les maisons particulières dans les villes de la Syrie sont en général d'une grande simplicité. Revêtues d'un léger badigeon ou peintes à l'extérieur en couleurs claires, variées, elles ont toutes à peu près la même hauteur, pour qu'on ne puisse pas voir de l'une dans l'autre. Elles sont divisées à l'intérieur en deux parties, l'une pour le maître du logis, l'autre pour les femmes et la famille. Les fenêtres du harem sont garnies de grillages en bois nommés *moucharabis* (en arabe *mechrebiyèh*). Quelques-uns de ces grillages sont de véritables merveilles de sculpture. Les palais des pachas renferment dans leur enceinte des cours, des jardins avec des kiosques, des eaux jaillissantes, mais l'aspect extérieur est toujours très-simple. Damas l'emporte sur toutes les autres villes par la beauté de l'architecture arabe. Dans la ville, bouges et palais ont la même apparence extérieure. Mais derrière ces murs misérables se cachent des habitations élégantes, où l'imagination arabe a déployé ses plus gracieuses fantaisies. La partie la plus originale de ces maisons est la cour intérieure qui communique avec la rue par un corridor étroit et voûté. Au milieu s'élève un bassin orné de plaques de marbre disposées en mosaïques capricieuses et gracieusement ombragé, soit par un saule pleureur, soit par des orangers ou des citronniers entremêlés de massifs de roses et de myrtes touffus. Sur une des faces de la cour s'ouvre une grande baie ogivale (*lîwân*), qui forme une espèce de portique entouré d'un divan. Les appartements intérieurs ne sont pas indignes de cette gracieuse entrée (V. Damas).

La Syrie offre aussi quelques monuments attribués par les uns à l'archi-

tecture égyptienne, par d'autres à l'architecture assyrienne, comme ceux du Nahr el-Kelb, près de Beyrout. Ces monuments sont trop peu nombreux et trop peu importants pour mériter une description générale; nous renvoyons à la description particulière qui en sera faite ci-après.

SECTION IV. — SYRIE MODERNE.

§ 1. — **Gouvernement.** — La Syrie fait partie de l'empire ottoman. « Le gouvernement de la Turquie est une monarchie, absolue dans la forme, mais tempérée dans la réalité, d'abord par les institutions et les conditions mêmes de la souveraineté, ensuite par les mœurs qui, là plus que partout ailleurs, modifient ou limitent même, dans une certaine mesure, l'action du pouvoir. Jusque dans ces derniers temps, le sultan ou *padichah* était considéré comme le dépositaire de la loi qu'il faisait exécuter et qu'il modifiait par l'intermédiaire du *vézir*, chef suprême de l'administration, et par celui du *mufti* ou *cheïkh ul-islam* (l'ancien de l'islam), dont l'interprétation de la loi constitue la principale attribution. L'insurrection de l'Herzégovine et du Monténégro en 1875-1876, suivie de la guerre de Serbie, et la situation précaire dans laquelle était tombée la Turquie, quand les armées russes passèrent le Danube, décidèrent le sultan à partager le pouvoir législatif avec une Chambre des députés. Mais cette tentative paraît devoir rester un fait exceptionnel et passager dans l'histoire turque.

Chef du corps judiciaire et religieux des ulémas, le mufti sanctionne et rend exécutoire par son *fetva* toute ordonnance émanée de l'autorité souveraine (V. pour plus de développement sur ce sujet, tome Ier, p. 451-452).

§ 2. — **Divisions administratives.** — Le territoire de l'Empire ottoman est divisé, depuis 1868, en provinces (*vilayets*), administrés par un gouverneur général (*vali*), nommé par le sultan et assisté d'un conseil d'administration, dont les éléments sont empruntés aux diverses populations (musulmanes et non musulmanes) de la province.

Les vilayets se subdivisent en *sandjaks* ou *livas* (arrondissements), les livas en *kazas* (cantons ou districts), les kazas en *nahiés* (communes).

Le liva est administré par un *moutessarif* ou *kaïmakan* (préfet), nommé également par le sultan et assisté d'un conseil d'administration (*medjlis*), qui veille à l'assiette de l'impôt ; le kaza, par un *moudir* (sous-préfet) qui relève du moutessarif, et est assisté d'un conseil cantonal. Les nahiés ont à leur tête des *hodja-bachis* ou *moukhtars* (maires), élus par les habitants ; ils sont assistés d'un conseil dit *des Anciens*, qui veille à la répartition des impôts et remplit l'office d'un tribunal de paix.

La Syrie est divisée en trois vilayets : d'Alep, de Damas et de Jérusalem. Le vilayet d'Alep comprend Alep, Antioche, Raka et Aïntab. Celui de Damas comprend Damas, Hamah, Homs et Tadmor. Celui de Jérusalem embrasse les livas de Saïda, Lattakièh, Tarabolous (Tripoli), le pays des Druses. Nazareth, Saint-Jean d'Acre, Naplouse et Jérusalem. Le siége en a été transféré de Saïda à Jérusalem pour mettre le gouverneur en mesure de mieux contenir les Arabes nomades. Ce gouvernement dépend, du reste, administrativement du gouvernement d'Alep : il en est détaché seulement sous le rapport financier. Le Liban a son gouverneur particulier, dépen-

dant directement de la Porte. Il professe la religion chrétienne et réside à Beyrout.

§ 3. — **Religion.** — La religion musulmane est la religion d'État; mais, quoi qu'on en ait dit, toutes les autres religions jouissent en Turquie, depuis de longues années, de la plus grande tolérance et s'exercent en toute liberté.

1. — *Religion musulmane.* — Le sultan ou padichah a été jusqu'ici considéré comme chef du pouvoir spirituel. Les sultans de Constantinople devinrent héritiers de la qualité khalifale seulement en 1517 (lors de la conquête de l'Egypte sur Mohammed XII, dernier des Abbassides, par Sélim Ier). Mais cette dignité était déjà dépouillée de l'autorité religieuse exercée par les successeurs immédiats du Prophète. Elle est aujourd'hui plutôt nominale que réelle. La puissance religieuse est exercée en fait par le corps des *oulémas* qui, pour faire face aux exigences diverses indiquées par son double caractère, se divise en *imams* (prêtres) et *cadis* (juges).

L'ensemble de la législation civile et religieuse, désigné sous le nom de *Cheriat*, se compose de quatre parties : 1° le Koran; 2° la Sunna; 3° l'Idjmâ i-Ummet (accord de la nation); 4° le Qiyas.

Le *Koran* (livre), recueilli et publié en langue arabe, en 635, deux ans après la mort du Prophète, est un mélange des doctrines juive et chrétienne avec les traditions orientales. La partie dogmatique y tient fort peu de place. Condensée en cinquante-huit articles dans l'abrégé d'*Omer-Neffesi*, lequel est employé en Turquie comme catéchisme, elle peut se résumer dans les deux dogmes suivants : « Dieu est un et éternel. Il n'a point d'égal, il n'a point enfanté et n'a point été enfanté. » En outre, les Musulmans croient à la mission du Prophète. De là, la formule employée par les *muezzins* (crieurs) : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est le prophète de Dieu (*la ilah illa Allah, we Mohammed reçoul Allah*). »

Les Musulmans repoussent tout symbole et, d'une manière à peu près absolue, les mystères; du moins, la croyance en certaines dispositions mystiques de la loi n'est pas d'une obligation rigoureuse. La loi religieuse est, dans son ensemble, le produit de l'inspiration; mais elle s'adresse à la raison et diffère par là des religions dont le dogme s'impose par l'autorité de la foi. De ces notions sommaires, il est aisé de conclure que la doctrine de l'islamisme aboutit, en fait, au déisme. Cependant la croyance aux anges, aux démons et aux saints est venue compliquer la conception primitive.

La *Sunna* (tradition) contient les conseils, les lois et les décisions orales du Prophète, ainsi qu'un historique minutieux de sa vie.

La *Idjmâ i-Ummet* contient les décisions rendues sur certains points de droit ou de religion par les premiers khalifes.

Le *Qiyas*, enfin, est un immense recueil de décisions de jurisprudence.

Les *Imams*, nom générique des fonctionnaires qui s'occupent ou de l'instruction religieuse ou des pratiques matérielles du culte, acquièrent, par un long séjour dans les *médressés* (colléges), l'instruction religieuse, scientifique et littéraire qui leur est nécessaire, mais qui les laisse presque complétement étrangers aux connaissances de l'Occident. Le caractère sacerdotal ne leur est conféré par aucune ordination. Ils se divisent en cinq classes : les *cheïkhs* (docteurs), qui ont pour unique devoir la prédication;

les *khatibs*, chargés de faire le vendredi la prière officielle; les *imans*, préposés au service de la mosquée, et qui accomplissent les cérémonies relatives aux mariages et aux enterrements; les *muezzins*, chargés d'annoncer cinq fois par jour la prière; les *qaïms*, auxquels sont dévolus les soins d'ordre intérieur et de propreté de la mosquée. Les dernières catégories ne font pas partie du corps des oulémas.

A cette sorte de clergé régulier se joignent les diverses espèces de *derviches*, qui sont à la religion musulmane ce que les ordres monastiques sont au catholicisme. On en distingue plusieurs variétés, soit par le nom de leur fondateur, soit par l'exercice de dévotion auquel ils sont plus particulièrement adonnés. Les plus connus sont les derviches *hurleurs* et les derviches *tourneurs*, réunis dans les tekkés (V. p. 170-172). Mentionnons encore les *santons*, sortes d'ermites populaires qui vivent dans un état de passive contemplation et que les musulmans révèrent comme des saints.

Aux Musulmans se rattachent plus ou moins directement les Druses, les Métoualis et les Ansarièhs. Les *Druses* habitent le Haourân et la région qui s'étend depuis le Nahr el-Kelb jusque près de Sour, entre la vallée de Bekâ'a et la mer. Pour le genre de vie, la forme du gouvernement, la langue et les usages, ils ressemblent beaucoup aux Maronites; mais leur religion est bien différente. Longtemps elle a été pour les Occidentaux ou un mystère ou un thème aux conjectures les plus diverses. L'opinion est aujourd'hui fixée au moins sur les dogmes principaux. La religion des Druses aurait été apportée en Syrie par un missionnaire, nommé Mohammed ibn Ismaïl ed-Darazi, entré au service de Hakem. Hamza fut le théologien de la nouvelle doctrine.

Les Druses ne reconnaissent qu'un seul Dieu; mais ce Dieu, comme Bouddha, a souvent revêtu la forme humaine; il s'est incarné dix fois, en divers temps, en divers pays. Dans sa dernière incarnation ou *station*, le dieu avait nom parmi les hommes, Hakem-Biamr-Illah; il régna en Égypte vers l'an 1000 après J.-C., comme troisième khalife de la dynastie des Fatimites. Hakem, de son nom céleste, s'appelle Albar. Il a sous ses ordres huit ministres, émanation directe de sa divinité, dont chacun représente une vertu spéciale. Ces ministres ont eu, comme le Dieu suprême, des incarnations plus ou moins nombreuses; comme lui, avec leur appellation de puissances célestes, ils portent une foule de noms qui correspondent à des personnages historiques. Le principal ministre, Hamza ou Gabriel, dans ses deux dernières stations, a produit les révolutions que les hommes appellent le christianisme et l'islamisme. C'est lui qui, sous le nom d'Éléazar, et sous les modestes dehors d'un disciple, inspira Jésus-Christ; c'est lui qui, sous le nom de Selman el-Faresi, produisit dans le monde la doctrine dont on a fait honneur à Mahomet. A ces ministres qu'on pourrait appeler les bons génies, la volonté insondable de Dieu oppose de mauvais génies qui revêtent aussi des formes humaines. Ces éternels ennemis se cherchent sous le masque humain, et leur combat, où ils entraînent le reste des créatures, fait le fond de l'histoire du monde. Chaque fois que les hommes tombent trop profondément dans l'oubli de leurs devoirs, tous les bons génies et Dieu lui-même s'incarnent et prennent parti, pour ainsi dire, contre cet avilissement. Ces époques sont ce que les Druses appellent des révolutions; ils en comptent généralement

sept, qui sont comme autant d'actes d'un même drame grandiose. Il n'y a pour les hommes ni enfer, ni paradis, ni péché originel, ni rédemption, ou plutôt, dans la religion druse, les idées que ces mots représentent se réalisent sur la terre même et dans les conditions de la vie humaine. Chaque homme ne meurt que pour revivre aussitôt, ne dépouille une personnalité que pour en revêtir immédiatement une autre. L'humanité d'aujourd'hui est celle d'hier et de tous les temps; chacun de ses membres se fait à lui-même sa destinée. Outre les avantages sociaux que la pratique de la vertu lui mérite, à chaque renaissance, il est doué d'un pouvoir sans bornes pour agir sur lui-même et perfectionner son être. Il peut arriver à un tel point de puissance spirituelle, qu'il ait conscience de ses migrations passées, et perçoive nettement le secret des destinées particulières. C'est le bonheur réservé aux *'aqqals* ou spirituels; bien entendu que la nation druse est seule appelée à produire des aqqals. Les âmes parvenues au comble des connaissances spirituelles, et ayant acquis une figure parfaite par leur union avec les vérités émanées de l'intelligence, sont séparées de leur corps par la mort, mais ne passent pas dans de nouveaux corps. Elles vont se réunir à l'Imam, qui est le séjour des lumières; elles se confondent avec lui en attendant l'instant où il reparaîtra (V. Silvestre de Sacy, *Exposé de la religion des Druses*, tome II, p. 445). Leur Messie doit reparaître sur la terre encore une fois; ce sera la dernière révolution qui mettra les fidèles du vrai Dieu en possession de toutes les royautés, de tous les gouvernements et de toutes les richesses de la terre. Les autres peuples, réduits à l'état de valets, d'ouvriers, ou relégués dans les conditions subalternes, pourront encore, en tant qu'individualités, s'élever jusqu'aux degrés secondaires de la clairvoyance et du progrès spirituel.

Au point de vue religieux, la population druse est divisée en deux classes: celle des 'aqqals et celle des *djahels*, c'est-à-dire ignorants. De la seconde on peut entrer dans la première, en subissant une série d'épreuves qui constituent une initiation à plusieurs degrés. C'est comme une espèce de franc-maçonnerie, ouverte à tous, et dans le sein de laquelle les riches, les cheikhs eux-mêmes traitent sur un pied d'égalité avec tous les initiés du même degré, quelle que soit d'ailleurs leur condition sociale.

Les Druses célèbrent leur culte dans des chapelles solitaires, nommées Khalouëh.

Les *Métoualis* ou *Moutéoualis* habitent, à l'orient du pays des Druses, la vallée profonde qui sépare le Liban des montagnes de Damas. Ils appartiennent, comme les Persans, à la secte des *Chiites* (de *chia*, secte), qui assignent à Ali un rang égal ou même supérieur à celui du Prophète lui-même. Ils n'ont de remarquable que leur intolérance et leur mépris pour les chrétiens. Contre l'usage général du Levant, ils ne boivent ni ne mangent dans le vase qui a servi à une personne étrangère à leur secte, ils refusent de s'asseoir à la même table, et se considèrent comme souillés par le moindre contact avec elle. Les *Ansarièhs* ou *Noçaïris* occupent un canton montagneux, qui s'étend depuis Antakièh jusqu'au ruisseau de Nahr el-Kébir (la grande rivière). Ils sont nombreux à Adana et à Antioche. On les considère comme une secte musulmane fondée au IXᵉ siècle par un certain Nasr, dont les innovations religieuses ne sont pas bien connues. Aujourd'hui les Ansarièhs sont loin d'avoir une croyance uniforme.

Les uns professent la métempsycose; les autres rejettent l'immortalité de l'âme; la plupart adorent un dieu en cinq personnes. D'après M. Guillaume Rey (*Reconnaissance de la Montagne des Ansarièhs*), les Ansarièhs seraient divisés religieusement en quatre rites, adorant le soleil et la lune, donnant à chacun de ces astres le nom d'*Emir en-Nahl* (Prince des abeilles), c'est-à-dire des étoiles. Chaque étoile est pour eux l'âme d'un élu.

On passe d'un rite dans un autre après avoir subi une initiation et accompli une cérémonie qui s'appelle *Tesnir*. Le culte extérieur consiste uniquement en prières récitées trois fois par jour, en se tournant vers l'Orient. Les Ansarièhs conservent les ablutions et la circoncision musulmanes. La plupart feignent de jeûner pendant le Ramadhân.

Les femmes sont exclues de toute instruction religieuse. C'est à tort que l'on a supposé chez eux des réunions nocturnes d'hommes et de femmes, accompagnées d'orgies. La polygamie est licite, ainsi que le divorce. En résumé, il est difficile de ne pas voir dans ces croyances complexes un mélange des pratiques musulmanes avec les anciennes croyances syriennes.

Une secte analogue est celle des *Ismaïliens*, qui tirent leur nom d'Ismaïl, le sixième des imams. Ils vivent dans les environs de Homs. Ce sont probablement les descendants des Assassins, *Hachichim* (fumeurs de hachich). Ils sont soupçonnés, à tort peut-être, de pratiquer un culte obscène. Les hallucinations provoquées par le hachich peuvent avoir donné naissance à ce soupçon.

2° *Église grecque*. — Le schisme qui la sépare de l'Église latine date de 857; toutefois il ne fut consommé que deux siècles plus tard, sous le patriarche Michel Cérulaire. L'Église grecque nie que le Saint-Esprit procède du Fils, rejette l'autorité du pape, admet la communion sous les deux espèces et le mariage des prêtres. Elle est divisée en trois fractions : 1° Église orthodoxe; 2° Église monophysite ou eutychéenne; 3° Église nestorienne. L'ensemble de l'Église grecque comprend quatre *patriarcats* : de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem. On compte 20 diocèses ou *éparchies* dans le patriarcat d'Antioche, 16 dans celui de Jérusalem. Au point de vue de la hiérarchie, ces quatre patriarches sont indépendants les uns des autres. Le patriarche de Constantinople n'a sur ses collègues d'autre autorité que celle qui dérive de son titre de chef civil de la communauté. Il est assisté, dans le réglement des affaires religieuses, d'un *synode* formé de 12 métropolitains, nommés par lui et renouvelables tous les deux ans; dans les affaires civiles, d'un *conseil national* composé de 12 membres laïques et de l'*assemblée générale*, formée de la réunion du synode, du conseil national et des *notables* de la nation. Cette assemblée représente le pouvoir constituant dans la communauté. C'est elle qui, avec l'adjonction des délégués des éparchies, élit le patriarche. Celui-ci, après son élection, reçoit de la Porte un bérat (brevet) d'investiture. Les métropolitains et les évêques sont nommés et déposés par le synode. Ils reçoivent un traitement fixe qui varie de 20 à 100000 piastres, outre le casuel.

Le patriarche reçoit une somme beaucoup plus considérable (plus de 80000 francs par an).

Les *papas*, qui composent le clergé inférieur, n'ont aucune rétribution fixe. Ils vivent du casuel et des aumônes des fidèles. Ils peuvent être

mariés avant leur entrée dans les ordres, mais dans ce cas ils se ferment l'accès aux dignités supérieures de l'Église.

Le patriarche de Jérusalem a juridiction sur la plus grande partie de la Palestine, et sur les contrées à l'E. du Jourdain. Celui d'Antioche réside actuellement à Beyrout. Sa juridiction s'étend de Tyr jusqu'en Asie Mineure, y compris Damas, Ba'albek, Sednaya, etc...

On évalue à 400 000 environ, le nombre des membres de l'Église grecque répandus en Syrie. Ils se font remarquer généralement par leur fanatisme, et leur animosité s'exerce beaucoup plus contre les Latins que contre les protestants. La plupart sont syriens et parlent l'arabe. Leur service religieux se fait en arabe.

3° *Église arménienne.* — Elle diffère de l'Église latine en ce qu'elle nie la primauté du siége de Rome et rejette l'addition du *filio que*, et de l'Église grecque, en ce qu'elle ne distingue pas suffisamment les *deux natures* en Jésus-Christ.

Son chef suprême (catholicos) réside à Echmiadzin, dans l'Arménie russe.

Un patriarche arménien réside à Jérusalem, où la communauté arménienne possède un grand couvent et plusieurs églises (V. R. 18). Récemment, le Vatican, inquiet de la prépondérance croissante de l'Église russe en Orient, a paru disposé à faire des concessions aux Arméniens séparatistes, afin de les amener à se replacer sous son obédience. Mais nous doutons qu'il y réussisse.

4° *Église latine.* — On comprend sous ce titre tous les groupes religieux qui se rattachent, dans les États musulmans, à l'Église romaine. Ce sont : les Latins proprement dits, les Grecs-Unis ou Melkites, les Syriens-Unis, les Maronites, les Arméniens-Unis, les Coptes-Unis.

Les Lazaristes, les Franciscains et les Jésuites sont activement engagés dans l'œuvre de propagande catholique. Ils ont créé des églises et des écoles dans les villes principales de la Syrie. Les Franciscains sont particulièrement chargés de la garde des sanctuaires et de l'administration des paroisses. Ils s'occupent aussi d'enseignement, ce sont eux qui possèdent les quelques couvents où le voyageur trouve un abri assuré (V. p. 190).

Les *Grecs-Unis*, les *Syriens-Unis*, quoique rattachés à l'Église latine, conservent encore un reste d'autonomie. Le service se célèbre chez eux soit en arabe, soit en syriaque ; on y administre le sacrement sous les deux espèces et leurs prêtres peuvent se marier, avant leur ordination. L'Eglise grecque unie est assez bien représentée à Damas où réside son patriarche. Celui-ci a le titre de patriarche d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. Il a sous sa juridiction environ 100 000 Grecs-Unis et Melkites. En 1857, comme on voulut leur imposer le calendrier Grégorien au lieu du calendrier Julien, un grand nombre passèrent à l'Église russe et se mirent sous la protection des consuls russes. Les Syriens-Unis relèvent civilement du patriarche Arménien-Uni.

Les *Maronites* méritent une mention spéciale. Ils forment un corps de nation qui occupe presque exclusivement tout le pays compris entre le Nahr el-Kelb (rivière du chien) et le Nahr el-Bared (rivière froide), depuis le sommet des montagnes à l'orient jusqu'à la Méditerranée à l'occident On en trouve un millier environ dans le pays des Ansarièhs (V. p. 1[illegible]0).

Les Maronites appartiennent à la communion catholique, et, depuis l'an 1215, reconnaissent l'autorité du pape, bien qu'ils aient quelques pratiques différentes de celles du reste des catholiques. L'origine de cette espèce de secte date de la fin du VIIe siècle, où un moine du couvent de Hamah, Jean le Maronite, appela autour de lui et réunit dans le Liban tous les partisans du pape. Ce petit peuple, grâce à sa position dans les montagnes, s'est maintenu jusqu'à nos jours à peu près indépendant de la Porte et de ses pachas : il paye seulement et a toujours payé un tribut qui a varié aux diverses époques, suivant les forces militaires dont il pouvait disposer. Ils sont gouvernés aujourd'hui par un pacha professant la religion chrétienne (V. p. 122). Les Maronites sont régis spirituellement par un *batrak* (patriarche), nommé par les évêques, sous réserve de l'approbation de Rome. Ce patriarche réside à Kannobin. Les diocèses épiscopaux sont : Alep, Ba'albek, Djébaïl, Tripoli, Ehden, Damas, Beyrout, Tyr et Chypre. La population maronite est de 200 000 habitants environ.

Voici les points principaux de la constitution maronite :

Leurs prêtres se marient comme aux premiers temps de l'Église, mais leur femme doit être une vierge et ne peut être une veuve ; il leur est défendu de convoler à de secondes noces. Ils célèbrent la messe en syriaque dont ils n'entendent pas un mot ; la communion a lieu sous les deux espèces. Ces prêtres vivent du produit de leurs messes, des dons des fidèles et du travail de leurs mains. Du reste, ce petit pays compte autant d'évêques que les grandes nations catholiques de l'Europe. Ces prélats vivent dans les couvents, où ils sont vêtus et nourris comme les simples moines. Ils ont toujours commencé par l'être, ainsi que les prêtres ; c'est l'élection de leurs compagnons qui les élève les uns et les autres aux fonctions séculières.

Les couvents, fort nombreux, dépassent peut-être le chiffre de deux cents. On trouve presque toujours un couvent de femmes à côté d'un couvent d'hommes. Leur règle est celle de saint Antoine, et ils la suivent rigoureusement. Généralement les moines sont peu instruits, et le clergé séculier ne l'est guère davantage. La masse des laïques est partagée en deux classes, le peuple et les cheïkhs. Par ces derniers, il faut entendre les plus notables des habitants, ceux qui se distinguent de la foule par leur fortune ou l'ancienneté de leur famille. L'influence dont ils jouissent, l'action politique qu'ils exercent sur leurs compatriotes n'est soumise à aucune règle fixe et n'a pas de limites déterminées. D'ailleurs ils vivent comme le commun du peuple, en faisant valoir de leurs mains le petit domaine qu'ils possèdent ou qu'ils tiennent à ferme. La nation entière est pauvre, et cependant il n'y a que peu ou point de mendiants. Elle pratique l'hospitalité comme la race arabe, avec moins de générosité et de grandeur toutefois. Dans toute la zone montagneuse, le vol est presque inconnu. Comme les Arabes, les Maronites font de la vengeance un devoir de famille et une loi de l'honneur : ils marchent constamment armés, et dans le cas d'une attaque, tous les hommes valides sont forcés de concourir à la défense du pays.

Conformément aux principes du christianisme, ils n'ont qu'une femme, qu'ils épousaient naguère encore sans l'avoir préalablement fréquentée et souvent sans l'avoir vue. Dans ces derniers temps, les mœurs ont changé

sur ce point, et les femmes maronites vivent aujourd'hui dans une liberté à peu près entière.

5° *Protestants.* — Les protestants de Syrie ont été convertis principalement par les soins de la Société des Missions américaines et de la Société *For promoting christianity among the Jews*, de Londres. Beyrout est le quartier principal de l'œuvre américaine (V. R. 51). Il existe à Jérusalem trois communautés protestantes, une allemande, une anglaise, composée en majeure partie de prosélytes juifs, et une arabe (V. R. 18). Le culte protestant est en outre célébré à Nazareth, à Jaffa, à Bethléem. L'œuvre anglaise d'évangélisation parmi les Israélites se poursuit lentement, mais non sans succès. Elle rencontre beaucoup plus de résistance encore chez les Musulmans. On compte en Palestine 12 communautés protestantes d'indigènes et 22 ou 23 écoles, sous la direction de la Société anglaise des Missions. Celle-ci entretient plusieurs missionnaires européens et quelques ministres indigènes.

6° *Juifs.* — Les Juifs de Syrie se divisent en trois groupes : la première et la plus nombreuse se rattache, par son origine, aux Juifs qui furent chassés d'Espagne en 1491, par Ferdinand et Isabelle, et leur langage mêlé de mauvais arabe et d'espagnol est le seul souvenir qu'ils aient gardé de leur première patrie. Le second groupe se compose d'Israélites allemands, polonais, russes, hongrois, parlant un mauvais allemand avec un accent particulier. Le troisième groupe est celui des *Karaïtes* qui, rejetant le Talmud, se bornent à l'Ancien Testament; ils sont supérieurs aux autres par leur instruction et leur moralité. Mentionnons la colonie juive de Damas, dont les membres peuvent être considérés comme indigènes, et qui paraît assez florissante.

Les Juifs obéissent à un grand-rabbin ou *Khakham-bachi*, qui est chargé de défendre leurs intérêts au divan local et à la Porte. Le grand-rabbin est assisté d'un conseil de six membres, dont trois rabbins et trois laïques. Institué comme les patriarches, il jouit des mêmes privilèges. La justice est rendue par un tribunal *Bet-din*, composé de trois membres.

Les Juifs ne sont plus, comme autrefois, en butte aux cruelles exactions du pouvoir. Un grand nombre d'entre eux sont attirés en Palestine par l'appât des aumônes que leurs coreligionnaires d'Europe répandent sur eux. Ils sont protégés par différents consulats et s'adonnent au commerce ou à des métiers manuels. Ils sont nombreux à Jérusalem, où ils possèdent un hôpital et des écoles (V. R. 18), ainsi qu'à Tibériade, à Safed et à Damas.

§ 4. — **Justice** — L'organisation judiciaire, entièrement modifiée par la loi du 4 avril 1869, a été calquée sur le mode européen. Elle comprend, outre les conseils des anciens, dont il a été question plus haut, et qui remplissent l'office de justice de paix dans les communes :

1° Des tribunaux de canton et d'arrondissement, présidés par un *cadi*, jugeant en première instance;

2° Des cours de justice (tribunaux d'appel), siégeant au chef-lieu de chaque vilayet. Depuis l'année 1878, des jurisconsultes étrangers sont placés à titre consultatif auprès des cours d'appel, notamment à Alep.

3° Une cour suprême de justice (à Constantinople), faisant fonction de cour de cassation et jugeant en dernier appel. Elle est divisée en deux présidences, l'une en Europe, l'autre en Asie, dirigées chacune par un *cazi-*

asker (vulgairement *casi-lesker*) sorte de grand juge qui prend rang immédiatement après les cheïkh ul-islam.

Des tribunaux mixtes complètent cette organisation, ils sont de quatre sortes : 1° les tribunaux présidés par les chefs de communautés. Ils jugent les procès survenus entre leurs nationaux, si les parties ne préfèrent s'en rapporter à la justique turque ; 2° les tribunaux mixtes de commerce, qui connaissent des contestations survenues entre étrangers et sujets ottomans ; 3° le conseil de police, chargé de poursuivre les crimes et délits commis par les indigènes contre les étrangers et réciproquement ; 4° le tribunal mixte maritime, jugeant les différends survenus, en matière de commerce maritime, entre indigènes et étrangers.

Des juges spéciaux (muffetich) jugent les procès relatifs aux *vakoufs*, biens des mosquées libres d'impôts, et qui constituent la dotation de l'uléma.

§ 5. — **Finances. Impôts.** — La Syrie est soumise aux impôts suivants :

1° La *dîme* que l'Etat, censé propriétaire du sol, prélève sur les productions de la terre et sur les animaux dont l'élève se rattache à l'économie rurale ; 2° le *verghu*, sorte d'*income tax*, ou impôt sur le revenu, qui consiste en une taxe de 10 à 25 pour 100 sur la fortune immobilière ou commerciale de tous les particuliers ; 3° le *bedel askérié* (impôt pour l'exonération du service militaire) qui a remplacé l'ancienne capitation (kharadj), à laquelle étaient soumis tous les adultes mâles non musulmans ; 4° les douanes, qui prélèvent sur toutes les marchandises sans distinction, importées dans l'empire ottoman, un droit fixe et invariable de 8 pour 100 et un droit de 2 pour 100 sur les marchandises exportées ; 5° les impôts indirects autres que les douanes, et qui sont les droits de patente, de timbre, les droits sur les spiritueux, les soies, les tabacs, etc.

L'administration des finances est confiée dans chaque vilayet à un *mouhassebedji* (directeur des finances), placé sous les ordres du vali et directement responsable envers le ministre des finances ; dans chaque sandjak à un *mal-moudir*, relevant du directeur des finances du vilayet ; dans chaque caza, au moudir. Depuis 1878, une commission financière instituée par décret du sultan a été établie auprès du *malié*, pour aider à la réorganisation des finances turques. La France et l'Angleterre y sont représentées chacune par un délégué.

En 1875, les revenus des vilayets d'Alep et de Damas, moins le Liban qui suffit, du reste, à grand'peine à ses dépenses administratives, s'élevaient à 510 954 livres turques, ce qui donne, en déduisant les frais d'administration (169 229 livres), un produit net de 341 725 livres. Les revenus du vilayet particulier de Jérusalem atteignant à la même date 113 233 livres net, l'ensemble des revenus nets de la Syrie serait de 455 000 livres environ (près de 11 000 000 de francs), non compris le produit des contributions indirectes, douanes, tabacs, sels et spiritueux.

Ces chiffres sont susceptibles de doubler et de tripler avec une meilleure administration. Jusqu'à aujourd'hui tous les témoignages se sont accordés à constater chez les fonctionnaires musulmans une grande corruption due à l'existence luxueuse qu'ils menaient, au moins jusqu'en ces derniers temps, et surtout au mode de perception de l'impôt, levé par l'intermédiaire de fermiers. On a essayé de remédier à ces abus par la division des fonctions dont l'ensemble était autrefois réuni entre les mains des pachas,

par l'intervention des conseils (*medjlis*) dans la répartition et la rentrée de l'impôt, enfin par la création d'agents spéciaux opérant pour le compte des fermiers, sous la surveillance de l'administration. Mais les charges qui pèsent sur la Turquie ayant été augmentées dans une proportion énorme par les frais de la guerre avec la Russie et le payement de l'indemnité de guerre, la situation financière de ce malheureux pays ne fait qu'empirer. L'avenir nous apprendra si le protectorat anglais saura relever les finances turques.

§ 6. — **État de la propriété. Agriculture.** — La propriété en Syrie se trouve dans un état lamentable. Le sol est pourtant généralement de bonne qualité, et même, par endroits, d'une fertilité exceptionnelle. Les nombreux pressoirs, citernes, travaux de canalisation dont on rencontre des traces si nombreuses, témoignent d'un ancien état florissant, fondé sur l'agriculture et l'élève des bestiaux. Les guerres, les révolutions incessantes dont ce pays a été le théâtre ont amené peu à peu sa ruine par la diminution de la population, le déboisement des forêts, l'abaissement des caractères, le manque d'organisation, etc. La domination turque n'était pas faite pour arrêter cette décadence. L'énormité croissante de l'impôt et son mode vicieux de perception, les déprédations des Bédouins, le manque de bras et de capitaux, le défaut d'entretien des voies de communication, la rareté des cours d'eaux et des sources amenée par le déboisement, le caractère à la fois hautain et indolent des maîtres du pays, les rivalités existant entre les diverses communions et qui ne leur permettent aucun effort commun, tout concourt à précipiter d'année en année la ruine totale du pays, à moins qu'un changement radical dans les pratiques administratives ne parviennne à arrêter cette décadence.

§ 7. — **Industrie.** — La Syrie possédait encore au commencement de ce siècle des centres industriels et manufacturiers fort importants, en particulier, Alep, qui entretenait 40 000 métiers à tisser la soie et les fils d'or, ou la soie mêlée au coton, ou le coton seul. Cette ville ne possède plus aujourd'hui qu'un millier de métiers pour la fabrication des étoffes de soie et or et des passementeries. La maroquinerie, la fabrication du savon, la confection de tissus de coton et de soie, fils d'or, babouches, sont les principales industries du pays. Les fils d'or, les galons, les ceintures rayées d'Alep, de Tripoli, ont été égalés, non surpassés. Mais les étoffes communes d'Europe, les tissus anglais surtout, inondent les bazars de l'Orient, au grand détriment de la couleur locale et du goût. L'industrie syrienne ne peut opposer à la concurrence étrangère que le bon marché de la main-d'œuvre, des loyers et des vivres, ce qui ne suffit pas à compenser les avantages de la fabrication mécanique, même lorsque les indigènes se servent pour leurs tissus de cotons anglais. Le traité conclu entre l'Angleterre et la Turquie en 1838 a porté un coup mortel à l'industrie de ce dernier pays. Les fabricants anglais qui avaient déjà l'avantage de procédés de fabrication bien plus économiques ont pu faire entrer leurs produits dans la Turquie, moyennant un simple droit de 5 pour 100, tandis que les indigènes acquittaient différents droits s'élevant à 20 pour 100.

La sellerie et la fabrication des soies sont les deux plus importantes branches d'industrie à Damas. On ne fabrique plus dans cette ville ces beaux cuivres et ces belles lames si admirés, et dont l'acier venait des

Indes. Les meilleures lames sont celles du Khorassan. Les sabres de l'ancienne trempe se transmettent de père en fils comme une relique; il en est qui n'ont pas coûté moins de 5000 piastres.

§ 8. — **Commerce.** — Damas, Alep et Beyrout sont les grands centres commerciaux de la Syrie. Damas, aujourd'hui reliée à Beyrout par une route excellente, tire de cette dernière ville la plus grande partie des produits européens, tandis qu'elle communique avec Bagdad, Alep, Tripoli, Acre, par des caravanes nombreuses. Les caravanes de Bagdad emploient annuellement plus de 2000 chameaux. Touchant à l'Asie par Alep, à l'Afrique par le Caire, communiquant avec l'Europe par le littoral syrien, Damas aurait pu devenir la clef du commerce asiatique, si l'esprit turbulent de sa population n'avait éloigné d'elle les résidents européens. Alexandrette, Tripoli, Beyrout sont les ports principaux par lesquels se fait le commerce de transit.

La Syrie reçoit nos produits européens, bonnets, soieries de Lyon, coton filé, draps, indigo, papier, quincailleries, verreries et cristaux, fer, denrées coloniales, bois de teinture. Elle exporte par la même voie du blé, de la soie, des cuirs, de la laine, du coton, de l'huile d'olive, des éponges, des fruits secs, des galles, beaucoup de sésame, du tabac, quelques tissus, des tuyaux de cerisier, des fruits secs, des alizaris, du tombac et les produits de l'Inde, de la Perse, de Bagdad, de la Mecque.

La pêche des éponges sur la côte de Syrie forme une branche assez considérable du commerce de ce pays; elle a lieu sur cinq points : Aradus, Tripoli, Lattakièh. Batroun et Djébaïl. Trois cents barques environ, grecques et arabes, prennent part chaque année à la campagne qui dure de juin à octobre et dont les produits atteignent une valeur moyenne de 600 000 fr. Le commerce tend à s'accroître dans tous les ports de Syrie où touchent régulièrement les bateaux à vapeur des grandes compagnies.

§ 9. — **Poids et mesures, monnaies, calendrier, division du temps.** — Une loi promulguée au commencement de l'année 1870 a prescrit l'adoption du système décimal pour les poids et mesures dans tout l'empire. Mais les anciennes mesures resteront encore longtemps en usage. Ce sont :

Poids. — Le dram (*drachm*) = 3 gr. 21 centigr. environ; l'*oka*, 400 drams = 1 kil. 284 gr. Le poids de la soie s'exprime en *tefehs* (210 drams), celui de l'huile de rose en *meskal* (1 dram 1/2).

Mesures itinéraires. — La lieue ottomane est une mesure arbitraire représentant à peu près la distance qu'un cheval de charge parcourt en une heure au pas ordinaire. Aussi a-t-on pris l'habitude de compter par heure; mais en adoptant cette base, il faut tenir compte de la nature des localités et des difficultés que peut présenter le parcours. L'évaluation ordinaire est de 4 à 5 kil.

Mesures de longueur. — La mesure généralement adoptée est le *pic* ou *archine*, dont la longueur varie entre 66 et 75 centim. L'*endazé* ou pic pour les étoffes est de 68 centim.

Mesures de capacité pour les matières sèches. — Les grains sont ordinairement évalués en *kilès*. Le rapport de cette mesure avec l'oka varie entre 16 et 18 okas, suivant la localité ou la matière dont elle exprime le poids. Quelques localités en Syrie mesurent par *ardebs* l'orge, le maïs et

le blé ; ils lui attribuent pour l'orge un poids de 95 okas, de 100 pour le maïs et de 110 pour le blé.

Monnaies. — L'unité de monnaie est la piastre (en arabe *ghorch*, au pluriel *ghrouch*). La pièce de monnaie désignée par ce nom avait au commencement du XVIe siècle une valeur de 7 fr. 90. En 1800, la piastre équivalait à 1 fr. 37 c. Le titre et la valeur des monnaies furent fréquemment altérés par les sultans, et notamment par Mahmoud II. Les monnaies actuellement émises ont un titre invariable. La piastre équivaut à 22 cent. Elle se divise en 40 *paras* (en arabe *misaryè*, pluriel *misârèh*). Dans l'établissement des comptes du gouvernement, on se sert d'une unité conventionnelle nommée *bourse*, dont la valeur est de 500 piastres.

Les monnaies d'alliage et d'argent, multiples de la piastre, sont l'*attelik*, subdivisé en 1/2 et en 1/4, qui vaut 6 piastres 10 paras, le *bechlik*, subdivisé en 1/2 et en 1/4, qui vaut de 5 à 6 piastres et l'écu turc (*medjidié* ou *talari*) de 20 piastres, qui se prend pour 22 et 23 piastres selon le change; le demi-medjidié et le quart de medjidié. Les monnaies d'or comprennent la livre turque (*iuzlik*), pièce de 100 piastres (valeur intrinsèque, 23 fr. 55 c.) et la demi-livre (*ellilik*), de 50 piastres (valeur intrinsèque, 11 fr. 63). Ces pièces, bien frappées et assez semblables aux guinées anglaises, se prennent dans le commerce pour 108, 110 piastres et 54, 55 piastres, selon le change.

Presque toutes les monnaies européennes d'or et d'argent sont dans la circulation ; leur valeur varie suivant le change et suivant les localités. Le napoléon d'or vaut 93 et 96 piastres : 96 piastres à Jérusalem, 100 à Beyrout, 119 à Bethléem, 87 dans les douanes (V. Guide du Frère Liévin, p. 53). La pièce française de 20 fr. et la guinée anglaise sont en grande faveur. La pièce de 5 fr. vaut en moyenne 24 piastres ; le franc, 4 piastres et 24 paras. La colonade espagnole de 5 fr. 40 c., 25 piastres 25 paras ; le ducat autrichien de 11 fr. 70, 56 piastres 20 ; l'écu autrichien, 25 piastres ; la livre égyptienne en or de 25 fr. 50 vaut 123 piastres.

Calendrier. — *Division du temps.* — Les Ottomans ont adopté l'année lunaire, divisée en 12 mois composés alternativement de 30 et de 29 jours et qui ont reçu les noms suivants : Mouharrèm, 30 jours ; Safer, 29 j. ; Rèbi ul-Ewel, 30 j. ; Rèbi ul-Akhir, 29 j. ; Djémazi ul-Ewel, 30 j. ; Djémazi ul-Akhir, 29 j. : Rèdjeb, 30 j. : Cha'bân, 29 j. ; Ramadhân, 30 j. ; Chewal, 29 j. ; Zil-Qadèh, 30 j. ; Zil-Hidjèh, 29 j. Cette année lunaire se compose, on le voit, de 354 jours. Les Turcs n'ont adopté aucun système de jours complémentaires pour faire concorder leur calendrier avec l'ordre naturel des saisons. Aussi l'année commence-t-elle tantôt au printemps, tantôt en été, en automne et en hiver. D'après cela, pour comparer une date musulmane à une date déterminée d'après l'ère chrétienne, il ne suffit pas de retrancher de cette dernière le nombre 622, date de l'hégire, ère des musulmans ; il faut, pour obtenir un chiffre exact, calculer autant de fois 11 jours qu'il y a d'années solaires communes et autant de fois 12 jours qu'il y a d'années bissextiles, écoulées depuis l'an 622. On ajoute le nombre d'années ainsi obtenu à la différence des dates. La division des heures du jour se compte à partir du lever du soleil, apprécié par à peu près, et par conséquent de manières diverses. Une montre marquant l'heure à la turque doit chaque jour être mise à l'heure à compte nouveau.

§ 10. — **Populations, races.** — Il n'est guère possible d'évaluer avec exactitude les diverses populations de la Syrie. En voici cependant le tableau comparatif au point de vue religieux, tel qu'il résulte des ouvrages de MM. Ubicini et Viquesnel : Musulmans, 1 200 000; Maronites et catholiques, 400 000; Grecs, 400 000; Israélites, 200 000; Druses, 350 000; Métoualis, Jezidis, Ansarièh, 150 000. Total, 2 700 000. Cependant, d'après d'autres évaluations, on obtient à peine le nombre de 2 000 000 d'habitants.

Les chiffres que nous venons de donner représentent des populations sédentaires, qui n'occupent pas seules le territoire de la Syrie. Il y a à côté d'elles des peuplades nomades, telles que les Kourdes, les Turkomans, les Arabes du désert ou Bédouins, dont il est impossible, même approximativement, d'évaluer le nombre.

La Syrie a subi de nombreuses révolutions qui ont mélangé sur un même sol des hommes de contrées très diverses : des Assyriens de Ninive, des Chaldéens de Babylone, des Perses, des Grecs, des Arabes, etc.; néanmoins on peut ramener tous ses habitants à trois races principales : la race turque, la race arabe ou syrienne et la race arménienne; quant à la race grecque, elle n'entre que comme un très faible élément dans la composition des populations urbaines de la côte, et ne se trouve que là; aussi pourrait-on presque dire que le turc et l'arabe sont les deux seules langues parlées en Syrie.

1° **Race turque.** — Les *Turcs Ottomans* n'habitent que les villes où ils exercent les emplois de guerre, de magistrature et les arts. Le Turc est généralement de taille moyenne; le nez aquilin, la proéminence des os maxillaires et des pommettes sont les traits caractéristiques de sa race. L'habitude que les Turcs contractent de bonne heure de s'asseoir les jambes repliées sous eux leur arque les jambes, et cette sorte d'infirmité, ajoutée à la coutume qu'ils ont de porter toujours un système de doubles chaussures, donne à leur démarche une lourdeur facile à remarquer. A côté du type dont nous venons de tracer les principaux traits, on trouve fréquemment dans le peuple, surtout parmi les hommes de peine, des individus dont la taille présente les plus belles proportions et auxquels l'exercice continuel a donné un développement de force musculaire vraiment prodigieux. L'orgueil de race est excessif chez les Turcs et l'habitude de la domination sur les races soumises n'a pu que le développer. Les récentes et terribles leçons de l'expérience auront, il est permis de l'espérer, fait rentrer ce sentiment dans de justes limites, sans changer d'ailleurs les autres traits de leur nature, probité, politesse, bonne foi, observation minutieuse des lois et des convenances de l'hospitalité. Ajoutons que leur héroïque résistance à l'invasion russe leur a valu les sympathies générales, en mettant en relief des qualités morales de premier ordre. Les *Turkomans*, qui appartiennent à une autre famille de la même race, sont des peuples nomades, vivant du produit de leurs troupeaux, chameaux, buffles, chèvres, surtout moutons. On ne les trouve guère que dans l'éyalet d'Alep et celui de Damas, qu'ils quittent pendant l'été pour l'Arménie et la Caramanie. Ces Turkomans professent l'islamisme, et ils en portent généralement le signe principal, la circoncision; mais les préoccupations religieuses tiennent peu de place dans leur existence.

Les Turkomans et les Turcs Ottomans parlent le turc, à l'exclusion de

tous les autres habitants de la Syrie, qui, même pour le besoin de leurs affaires, se décident bien rarement à apprendre cette langue. Le peuple la parle cependant à Antioche et à Alexandrette; il est vrai qu'on peut considérer ces villes comme frontières de la Caramanie, où elle est l'idiome vulgaire.

2° Race arabe. — Les *Arabes* ou *Syriens* composent presque entièrement la population rurale et le bas peuple des villes.

Les Syriens se font remarquer, parmi les peuples de l'Orient, par l'animation de leur physionomie; ils ont les traits expressifs, mobiles, une figure très caractérisée. Ils mettent dans leur démarche et dans tous leurs mouvements une dignité, dans leur abord et dans leur conversation une politesse encore plus frappantes que chez leurs voisins d'Asie Mineure ou d'Égypte. Sauf les exceptions que nous mentionnerons, ils pratiquent largement l'hospitalité. Ils sont extrêmement ignorants de tout ce qui se passe en Europe; mais le peu qu'ils savent ou qu'ils ont vu des merveilles de l'industrie moderne les a vivement frappés. La curiosité qu'ils témoignent à cet égard prouve qu'ils sont moins hostiles qu'on ne le croit généralement aux idées nouvelles et aux pratiques des peuples civilisés. L'ignorance et la routine où ils vivent doivent être attribuées bien plus aux vices du gouvernement qui les régit, qu'aux défauts de leur esprit, lequel est naturellement prompt et ouvert. Tels sont les traits généraux de la race, qui offre, suivant les lieux, des différences assez marquées. Si les habitants d'Alep sont d'un commerce agréable et facile, en revanche, ceux de Damas ont une réputation plus ou moins méritée d'intolérance et même de férocité. On dit proverbialement des premiers *Halébi, tchélébi*, l'Alépin, petit-maître, et des seconds, *Chami, choumi*, habitant de Damas, grossier. Les paysans de la Judée accueillent les étrangers avec une bienveillance sincère, et tout à côté, les Arabes de Samarie se montrent à leur égard d'une insolence provocante. Les Métoualis (V. p. 139) qui habitent le canton de Ba'albek, aussi fanatiques que les gens de Damas, quoique d'une secte différente, traitent les chrétiens avec un mépris marqué.

Les Arabes *bédaoui* (Arabes nomades) ou *bédouins* sont aux autres Arabes ce que les Turkomans sont aux Turcs, la variété nomade d'une même race. Ils vivent dans une misère et une famine continuelles, et supportent avec résignation un état de frugalité excessif à peine croyable. La somme ordinaire des aliments de la plupart d'entre eux ne passe pas, dit-on, six onces par jour.

Ils sont divisés par tribus, subdivisées d'ordinaire en plusieurs camps et occupant chacune une étendue convenue de terrain qu'elle garde avec une jalousie passionnée. Le moindre empiètement d'une tribu sur une autre amène infailliblement une guerre qui s'étend de proche en proche, par l'effet des liens de parenté ou des traités d'alliance qui unissent toutes les tribus entre elles. Ces guerres finissent rapidement, se renouvellent souvent et amènent à leur suite une série de vendettas qui ne prend fin parfois qu'à la troisième ou quatrième génération. Les lois de l'honneur, chez les Arabes, veulent que tout meurtre soit vengé par le plus proche parent du mort, et celui-ci est déshonoré, s'il néglige de prendre son *thar* ou talion, c'est-à-dire la vie du meurtrier. Ce dernier vient-il à périr par des causes étrangères, c'est sur la tête de son plus proche parent que passe et

reste suspendue la menace de la vendetta. Il faut dire cependant que l'offenseur peut en arrêter les effets en offrant à la famille offensée une rançon ou une composition qui varie suivant le rang et l'importance des intéressés.

Chaque tribu est composée d'une ou de plusieurs familles principales, dont les membres portent le titre de cheïkh ou seigneur. L'un de ces cheïkhs commande en chef à toute la tribu; mais son autorité est juste en raison de l'énergie de son caractère. C'est à lui qu'incombe la charge de défrayer les allants et venants. C'est lui qui reçoit les visites des alliés et de tous ceux qui ont affaire à la tribu. Sa tente est placée la première du côté de l'occident, car c'est de là qu'on attend et c'est de là qu'arrivent généralement les visiteurs. La fortune du cheïkh, comme celle des simples Bédouins, se compose de ses troupeaux, de ses chameaux, d'un très mince mobilier, des produits du pillage et des péages des chemins. En effet, les Arabes bédouins volent autant qu'ils le peuvent les Arabes ou les Grecs sédentaires à côté desquels ils vivent. On les rencontre sur toute la frontière de la Syrie adjacente au désert, et dans quelques plaines de l'intérieur, telles que celles de la Palestine, de Bekâ'a et de Galilée. Les tribus qui se trouvent sur la route suivie par les caravanes se font payer le passage et un droit de guide.

Les Bédouins professent nominalement l'islamisme; mais en fait leur dévotion est si relâchée, qu'ils passent aux yeux des habitants d'Alep ou de Damas, pour des infidèles sans loi ni prophète; ils n'ont ni prêtres, ni temples, ni culte régulier.

Physiquement, ils sont petits, maigres, hâlés, mais fort bien faits, en dépit de leur chétive apparence. Leur tête est longue et leur figure très caractérisée. Une vivacité extrême anime leur physionomie, et leurs yeux noirs sont admirables d'expression. Ils ont la barbe rare et courte, des dents éclatantes de blancheur. Leur costume se compose d'une légère calotte de coton, sur laquelle ils posent un mouchoir nommé *kouffièh*, mouchoir jaune ou vert, qu'une corde de poils de chameau serre autour de la tête; d'un caleçon blanc, d'une robe grise, appelée *kombas*, à manches longues et larges, serrée à la taille par une corde; d'une peau de mouton, ou d'un manteau de laine rayé, qu'ils portent par-dessus la robe. Ils vont la poitrine découverte et les pieds nus. Les femmes ont les yeux plus larges et mieux fendus que les hommes, les dents blanches et admirablement rangées, la taille gracieuse et souple; les bras, les mains, et les pieds d'une grande finesse de formes, mais leur nez est généralement gros, la bouche grande, les lèvres un peu épaisses. Leurs traits, peu expressifs d'ordinaire, s'animent extraordinairement quand elles se livrent à une de leurs danses préférées. Elles portent une robe de coton brune, bleue ou noire, serrée à la taille par une corde; un mouchoir, noir pour les femmes mariées, rouge pour les jeunes filles, dont elles se couvrent la tête et se voilent en même temps le visage. Leurs cheveux, très noirs et frisés, flottent, entremêlés de petites pièces d'or ou d'argent, qui sonnent sur leurs épaules quand elles se meuvent rapidement. Elles ont, dans la démarche et le maintien, une étonnante noblesse. Le caractère de ce peuple est un singulier mélange de rapacité et de générosité. Les Bédouins considèrent tout homme qui n'appartient pas à leur tribu ou à leur ligue comme un ennemi bon à piller, à rançonner, à voler de toute manière; mais que ce

même voyageur, en qui ils ne voyaient d'abord qu'une proie, entre chez eux et s'asseye à leur foyer, il devient un hôte respectable et respecté, une personne sacrée, envers qui le moindre larcin serait un véritable crime. Ils s'empressent de mettre à sa disposition tout ce que leur pauvre tente peut contenir, et seraient grièvement offensés si on leur offrait la moindre rémunération. Que le touriste, toutefois, ne s'attende pas à bénéficier de ces mœurs patriarcales. La plupart des voyageurs qui ont eu à traiter avec des cheïkhs bédouins savent à quoi s'en tenir sur la modération de ces *pasteurs* du désert. Le Bédouin ne se montre jamais satisfait de ce qu'on lui donne; il est avide d'argent au delà de toute expression et il sera bon de résister à propos à ses exigences, quand on aura suffisamment rémunéré ses services. On peut compter toutefois sur l'exécution consciencieuse des traités que l'on fait avec eux, soit pour en obtenir des moyens de transport, soit pour s'assurer leur protection auprès des tribus de même race. La plupart des cheïkhs, en pareil cas, se regardent comme responsables des vols et des violences commis par une des tribus dont ils ont garanti la neutralité, et ils ne négligent aucun moyen de faire réparer le dommage.

Les *Druses* ne se distinguent pas ethnographiquement de la population syrienne. Nous avons donné ci-dessus (V. p. 138) les principaux traits de leur religion. Ils font la guerre avec plus d'énergie, de promptitude dans les mouvements, plus de courage et aussi plus de férocité que leurs voisins les Maronites, leurs traditionnels ennemis, mais dans l'état habituel, ils sont d'un commerce aussi facile que ces derniers, et pratiquent l'hospitalité beaucoup mieux qu'eux. Les hommes sont beaux, bien faits, forts et agiles. Leur costume ne se fait remarquer, parmi ceux des autres populations de la Syrie, que par les dimensions exagérées de leur turban. Ils marchent constamment armés, le fusil en bandoulière et la ceinture garnie de lourds pistolets à très long manche, ciselé ou incrusté de métaux précieux. « Les traits de la population druse, dit M. Gérard de Nerval (tome II, p. 2), ont quelque rapport avec ceux de la race persane. L'air vivifiant de la montagne et l'habitude du travail leur colorent fortement les lèvres et les joues. Le fard des Turcs est donc inutile à leurs femmes. Celles-ci, cependant, se teignent leurs paupières et prolongent l'arcade de leurs soucils pour faire ressortir l'éclat de leurs yeux.

Les Druses n'ont qu'une femme, mais ils divorcent avec une extrême facilité. L'opinion s'oppose à ce qu'un mari puisse reprendre la femme qu'il a une fois répudiée. La contrainte qui pèse sur les femmes dans presque tout l'Orient (V. p. 154) est ici fort relâchée, sans cesser complètement. Elles sortent, vont, viennent, parlent à qui leur plaît. Le voile dont elles se couvrent le visage flotte au gré de leurs mouvements et ne cache leurs traits qu'à moitié. Le caractère excessivement ombrageux des hommes rend cette demi-liberté aussi peu dangereuse que possible. La moindre hardiesse, la plus légère inconvenance serait certainement punie de coups de khandjar ou de coups de fusil. D'ailleurs cette susceptibilité extrême, ils la portent dans toutes leurs relations, et elle a introduit dans les manières et les propos une réserve, une politesse qu'on est surpris de trouver jusque chez les paysans. La circonspection est nécessaire à tous par les conséquences redoutables du talion, c'est-à-dire du devoir rigoureux que

l'honneur impose au Druse de venger la plus légère insulte par le meurtre de l'offenseur.

Les Druses vivaient autrefois en bonne intelligence avec les Maronites. Les deux peuples avaient un même chef nommé hakem (gouverneur), ou émir (prince). Aujourd'hui les Druses ont un kaïmakam particulier, comme les Maronites ont le leur. Les kaïmakams sont nommés comme l'était autrefois l'émir, et ils remplissent les mêmes fonctions. Un changement plus grave s'est opéré dans les relations réciproques des deux peuples, qui, d'amis sont devenus ennemis acharnés. Les motifs, bons ou mauvais, ne sauraient manquer à leur animosité mutuelle, car, sur quelques points, les deux races habitent pour ainsi dire porte à porte. La grande force des Maronites est dans la province du Kesrouan, derrière Djébaïl et Tripoli, comme aussi la plus forte population des Druses habite les provinces qui s'étendent de Beyrout à Saint-Jean-d'Acre. Des deux côtés, chacun est chez soi; mais le pays intermédiaire de Beyrout à Djébaïl, autour d'Antoura, est occupé par des villages mixtes de Druses et de Maronites. C'est naturellement sur ce point que naissent tous les conflits, que malheureusement certaines puissances européennes ont cru avoir intérêt à envenimer. « Au fond, dit M. Gérard de Nerval (*Voyage en Orient*. tome II, page 30), ces deux peuples s'estiment entre eux plus qu'on ne croit, et ne peuvent oublier les liens qui les unissaient jadis... Il faut dire que, si l'on peut citer des assassinats isolés, les querelles générales sont rarement sanglantes. C'est un peu alors comme les combats des Espagnols, où l'on se poursuit dans les monts sans se rencontrer, parce que l'un des partis se cache toujours quand l'autre est en force. On crie beaucoup, on brûle des maisons, on coupe des arbres, et les bulletins rédigés par des intéressés donnent seuls le compte des morts. »

En France, l'opinion publique, prévenue en faveur des Maronites, a longtemps attribué tous les torts à leurs ennemis ; elle est aujourd'hui un peu revenue sur le compte des premiers. Force a été de reconnaître que les moines maronites, qu'on a parfois représentés comme des victimes ou des martyrs, sont fort tracassiers; qu'ils font des moindres affaires, où souvent les premiers torts sont de leur côté, de grosses questions dignes, suivant eux, d'occuper l'attention de toutes les nations chrétiennes de l'Europe.

3° **Race sémitique.**— *Les Juifs.*— Cette race a conservé, dans l'Orient comme partout, des caractères moraux et physiques indélébiles ; le commerce, et surtout celui du détail, les absorbe entièrement. Ils laissent aux Grecs toutes les professions qui exigent un déploiement de force physique ; en Orient, plus que nulle autre part, ils sont arrivés à un état de dégradation et de misère qu'on ne saurait décrire. La précocité des mariages et la saleté dans laquelle ils croupissent, ont amené l'abâtardissement de cette race. Mais la cause première de cette dégradation pourrait être cherchée aussi dans l'oppression séculaire qui a pesé sur eux et qui tend heureusement à disparaître aujourd'hui.

Les *Juifs* qui habitent la Syrie ne s'élèvent guère qu'au chiffre de 15 000 à 20 000 âmes. On les rencontre principalement à Jérusalem, à Hébron, à Tibériade et à Safed. Ils ne sont point originaires du pays; mais, venus de tous les points du globe, pour des motifs de curiosité ou de piété, ils y font parfois d'assez longs séjours. Il y en a d'autres dont les familles sont

établies à Damas et à Alep depuis un temps immémorial; mais ceux-ci ressemblent, par les mœurs, les costumes et la langue, aux Arabes, dont rien ne les distingue extérieurement.

4° **Race arménienne.** — Les Arméniens étant très peu nombreux en Syrie, nous renvoyons, pour les traits principaux de leur race, au volume Turquie d'Europe, p. 469.

§ 11. — **La société musulmane. — Polygamie, famille, esclavage. domesticité.** — L'organisation sociale dans l'empire turc a pour base l'égalité, en ce sens du moins qu'elle ne présente aucune aristocratie héréditaire. La hiérarchie des fonctions, essentiellement révocables et viagères, y est seule admise; l'honneur qu'elles peuvent donner à celui qui en est investi ne passe point à son fils. Les titres en vigueur, pacha, bey, efendi, ne constituent point un titre de noblesse.

La *polygamie*, consacrée par le Koran, est dans les mœurs de presque toutes les races orientales. Les musulmans profitent rarement, du reste, de la facilité que la loi leur accorde à cet égard. Ils y renoncent, soit à cause du chiffre des dépenses auxquelles les obligerait la pluralité des femmes, qui toutes avant la célébration du mariage doivent recevoir une dot; soit à cause du désir de se rapprocher, sous ce rapport, des mœurs de l'Occident. Ils y suppléent souvent par le divorce.

Le Koran consacre à la situation de la femme dans la société musulmane un chapitre entier et les prescriptions qu'il renferme ont été reprises et précisées par le code *Multéka* qui traite : 1° des conditions du mariage et des degrés de prohibition, qui sont à peu près les mêmes que dans nos codes; 2° de l'égalité de traitement du mari envers ses femmes légitimes. Chacune d'elles, quels que soient sa religion, sa fortune, sa naissance, son âge, a droit au même traitement sous le rapport du logement et de la nourriture. La loi musulmane a même formulé à cet égard des dispositions minutieuses destinées à régler certains détails intimes, et que les Européens sont surpris de rencontrer dans un recueil de législation; 3° devoirs du mari envers ses femmes, relativement à leur entretien. Il est obligé d'y pourvoir suivant son état, son rang et ses facultés. Il doit leur fournir tous les mois la somme nécessaire à l'entretien de leur harem. Il ne peut obliger l'une d'elles à recevoir dans l'appartement qui lui est réservé un enfant d'un autre lit; 4° de la puissance maritale. Le mari peut défendre à la femme de sortir, il peut la loger dans le quartier qui lui convient, il peut même l'empêcher de voir certains membres de sa famille; mais il n'a pas le droit de la conduire, sans son consentement, dans une autre ville, et il ne peut l'empêcher de voir, au moins une fois par semaine, ses père et mère, et une fois par mois ses autres parents les plus proches: 5° de la répudiation et du divorce, qui ne sont pas identiques. La première peut être demandée par le mari seul; elle n'est ordinairement requise que dans les cas de stérilité; elle n'est définitive qu'après trois mois. Le mari est obligé de rendre la dot, s'il en a reçu une, ou d'assurer l'entretien de la femme répudiée. Le divorce peut être demandé par les deux parties. Les motifs qui le justifient légalement sont le consentement mutuel, l'insuffisance de l'entretien, l'éloignement volontaire du mari, son apostasie ou son impuissance.

Ces dispositions, on le voit, assignent à la femme une situation sociale

et civile inférieure, sans l'abaisser toutefois autant qu'on le croit communément.

On se représente quelquefois les femmes en Orient comme des prisonnières enfermées dans les sombres murs du harem. La vérité est qu'elles sortent très fréquemment et qu'on les rencontre en grand nombre dans les rues et les bazars. Leurs devoirs se bornent, en général, à l'observation de certaines coutumes que l'usage a converties en lois, et qui les obligent, par exemple, à ne sortir de chez elles que voilées et escortées de domestiques et d'esclaves, pour les femmes riches, ou bien escortées d'enfants ou de quelques-unes de leurs compagnes, pour les femmes de condition inférieure. Leur occupation se réduit, dans les classes supérieures et moyennes, aux soins du ménage et, surtout, de la toilette, mais, dans la classe pauvre, elles se livrent aux travaux agricoles. Jusqu'à présent, on n'a rien fait pour leur développement intellectuel. Mais il semble qu'un travail d'émancipation en leur faveur se prépare en Orient et particulièrement en Égypte (V. tome II, p. 189).

De plus il faut dire, pour être justes, que les Orientaux sont très jaloux de l'honneur de la femme. Le scandale de nos rues et de nos places, légalement accepté, reçu dans nos mœurs, passé à l'état d'institution honteuse, est limité chez eux à des quartiers infimes. Restreinte dans l'esprit du Koran et limitée comme elle l'est en Syrie, la polygamie, institution mauvaise en elle-même, a donc moins d'influence qu'on ne le croit généralement. Ce sont les harems nombreux, tels qu'on les voit surtout à Constantinople qui, constituant une débauche légale, amènent l'abâtardissement de la race et ne sauraient être flétris trop énergiquement.

L'amour de la famille est d'ailleurs très développé chez les musulmans, peut-être à cause du manque de distractions extérieures et de l'impossibilité de trouver d'autres plaisirs que ceux de la vie domestique. Avoir un grand nombre d'enfants leur semble le bonheur le plus désirable et ils ne conçoivent pas que l'on puisse s'en séparer.

Esclavage. — L'esclavage est aboli en principe dans l'empire ottoman et les grands bazars d'esclaves ont été fermés. Toutefois, il existe encore des marchés secrets et rien n'est plus facile que de faire passer en Syrie des nègres achetés en Égypte. Ce hideux commerce des personnes se continuera tant que le maintien du harem rendra nécessaire la surveillance des gardiens et les soins d'une multitude de servantes qui ne se recrutent guère que parmi les esclaves. C'est par l'exemple et l'influence des personnes les plus haut placées que doit cesser la vie de harem, avec l'esclavage intime et clandestin qu'il entraîne à sa suite.

Domesticité. Le nombre des domestiques est excessif, il est surtout exagéré dans les maisons dont le chef a plusieurs femmes, parce que chacune d'elles doit avoir ses serviteurs particuliers. Chaque domestique, étant renfermé dans une spécialité dont on ne le fait jamais sortir, reste inoccupé pendant la plus grande partie de la journée. Leur entretien est évalué au quart du revenu de la maison, pour laquelle ce luxe devient une cause fréquente de ruine.

Le maître du harem dispose arbitrairement des servantes et des esclaves; tout enfant né dans le harem est sien devant la loi, sans privilége en faveur des fils légitimes.

§ 12. — Habitations, costumes, nourriture, mœurs. — Les maisons des paysans syriens sont basses, de forme carrée et surmontées d'une terrasse. Elles sont en général précédées d'une cour. A droite, est une salle ouverte, plus ou moins vaste, un peu élevée au-dessus du sol, blanchie à la chaux, où le maître de la maison reçoit ses amis; un divan, quelques nattes en composent tout l'ameublement. Quelquefois, une première cour étroite, destinée aux visiteurs, est séparée par un mur de la cour principale; celle-ci forme la partie essentielle d'une maison musulmane.

C'est là que se tiennent les femmes, assises par terre ou sur quelque marche d'escalier. C'est leur cuisine, leur salle à manger et leur salon. D'un côté de la cour, sont les chambres; d'un autre côté, les étables, le poulailler, etc.

Les chambres sont ce qu'il y au monde de plus simple. Un glacis, des murs blanchis à la chaux, des nattes et des couvertures roulées tous les matins et placées sur des étagères pratiquées dans le mur, des robes, des voiles accrochés, voilà l'aspect de ces demeures du pauvre.

La demeure du Bédouin, comme on sait, est la tente. Elle est de forme quadrangulaire, élevée de six pieds environ au-dessus du sol et faite d'une étoffe grossière et forte en poils de chameau. La partie supérieure de la tente qui forme le toit est peu inclinée. A l'intérieur, une cloison sépare la pièce des hommes de celle des femmes.

Le mobilier du ménage bédouin est des plus élémentaires : une lance de treize pieds de long, un sabre courbe, un fusil à mèche et rouillé, un moulin à bras, une plaque de fer pour faire griller le blé ou cuire le pain, une cafetière, un sac de cuir pour puiser l'eau, quelques outres, des écuelles de bois, de petites tasses pour le café, une marmite, une natte qui sert de tapis et de lit, quelquefois un métier à tisser des étoffes grossières, une pipe de quatre pieds de long, une espèce de violon, un tambourin formé d'un vase de terre cuite sans fond et recouvert d'un côté par une peau fortement tendue : tel est le mobilier de la tente autour de laquelle vaguent quelques poules, paissent des chèvres et des chameaux, quelquefois aussi une jument, compagne aimée des Arabes. — (V. Laorty Hadji, la *Syrie*, p. 479).

Si le confortable et le luxe sont bannis de la demeure du fellâh, il n'en est pas de même des maisons appartenant à des familles riches. La division générale en deux parties distinctes subsiste : l'appartement des hommes *sélamlik*, celui des femmes, *odalik*. C'est dans la première seule que le musulman reçoit ses visites; seul il entre dans la seconde, et n'y pénètre même pas lorsque des femmes étrangères s'y trouvent. La partie réservée aux hommes est séparée de celle des femmes par un long corridor ou par une cour. La première n'est meublée que de quelques divans bas placés à demeure le long des murs; la seconde réunit seule tout le luxe de la maison. La curiosité des voyageurs, que surexcite si fortement le mystère dans lequel est enveloppée la vie des femmes, ne peut au surplus être satisfaite que par quelques descriptions dues à des Européennes admises à visiter les harems. Théophile Gautier a recueilli une de ces relations; nous ne pouvons mieux faire que de la transcrire ici. « L'appartement était aussi élégant que riche et contrastait avec la sévère nudité du sélamlik. une rangée de fenêtres en occupait les trois pans extérieurs, de manière à

admettre le plus de jour et de lumière... Un magnifique tapis de Smyrne couvrait moelleusement le plancher, des arabesques et des entrelacs peints et dorés décoraient le plafond, un long divan de satin jaune et bleu régnait sur les deux faces de la muraille, un autre petit divan très-bas s'étalait dans un entre-deux de croisée; des carreaux de damas bleu jonchaient çà et là le tapis. Dans un angle scintillait, placée sur un plateau de même matière, une grande aiguière de verre de Bohême, ramagée de dessins d'or; dans l'autre était placé un coffret de cuir gaufré, historié, piqué et doré, d'un goût charmant. Malheureusement ce luxe oriental était entremêlé d'une commode en acajou sur le marbre de laquelle pyramidait une pendule recouverte de son globe, entre deux vases de fleurs artificielles sous verre, ni plus ni moins que sur la cheminée d'un honnête rentier du Marais. »

Cette dernière observation mérite d'être généralisée. En modifiant la vie orientale, la civilisation européenne lui a ôté une grande partie de sa couleur et de son relief pittoresque. Aujourd'hui les pachas et les riches personnages qui veulent étaler un grand luxe dans leurs demeures font venir leurs meubles, leurs étoffes, leurs tapis d'Europe et surtout de France. Heureusement, la disposition des maisons arabes se retrouve encore dans certaines villas préservées jusqu'ici des modes européennes, à Damas, par exemple, qui est, depuis la partielle *haussmanisation* du Caire (V. tome II, p. 306) le bijou de l'Orient.

Costumes. — Le costume le plus généralement porté en Syrie se compose pour les hommes : d'un turban vert ou blanc, qui tend de plus en plus à faire place au *tarbouch* ou calotte rouge, ou tout simplement d'une espèce de grand mouchoir à couleurs vives (*kouffièh*), qui s'attache autour de la tête avec une corde en poils de chameau, et dont les extrémités flottent sur le cou et sur les épaules; d'une longue chemise de toile grise ou de laine blanche, serrée à la taille par une ceinture de cuir ou de corde, qui sert à porter leurs armes, pistolets et khandjars; d'un large pantalon flottant, d'une veste courte, le tout recouvert, pour la pluie et le froid, d'un grand burnous en poil de chameau, de couleur unie ou plus souvent à larges raies. Les femmes sont vêtues d'une longue robe de toile, le plus souvent bleue, que les femmes mariées portent ouverte sur la poitrine, et les jeunes filles, complétement fermée. La robe bleue est quelquefois relevée de larges bandes jaunes, et le devant de la robe est orné de riches broderies. Elles tressent leurs cheveux noirs et abondants en les entremêlant de sequins ou d'autres pièces de monnaie. Dans les jours de fête, le front est orné d'un bandeau de sequins. Elles portent pour bijoux des anneaux d'argent, plus souvent encore de cuivre ou de verre bleu, passés aux bras et aux jambes, des colliers de sequins, des bagues, des boucles d'oreilles en argent ou en cuivre, rarement en or. Parmi les Bédouines, quelques-unes se percent une narine et y passent un anneau; d'autres s'appliquent sur une narine un petit ornement de la grosseur d'une lentille. Leur visage est quelquefois désagréablement tatoué. Le voile des femmes musulmanes est double, l'un plus large, jeté sur la tête et retombant en arrière (*izar*), le *yabrah* égyptien; l'autre, plus étroit, placé sur la figure, immédiatement au-dessous des yeux et fixé par deux cordons qui se nouent derrière la tête. Nous n'avons pas remarqué en Syrie le tuyau en forme de cylindre,

nommé *bourou*, auquel est fixé le voile inférieur et que l'on voit fréquemment en Égypte (*V.* tome II, p. 194). Les femmes d'Orient ont un grand air, même dans leurs haillons. Plus rigoureusement voilées qu'à Constantinople. dans les grandes villes et en certains cantons, où elles portent une espèce de masque noir opaque avec deux trous seulement pour les yeux, elles se montrent dans d'autres et surtout à la campagne, presque entièrement àdécouvert.

En Syrie, comme en Égypte et en Turquie, nous conseillerons au voyageur d'apporter dans sa curiosité la plus grande circonspection. Si les femmes qui en sont l'objet se bornent à lui témoigner une irritation sous laquelle on pourrait distinguer parfois le sourire de la vanité satisfaite, les hommes sont beaucoup moins tolérants. C'est ici une question de tact et de convenance et un homme bien élevé saura toujours rester dans les limites du savoir-vivre.

L'usage du voile n'est pas l'effet d'une prescription religieuse. Mahomet ne changea rien d'abord à la vieille liberté des relations, ses femmes conversaient avec les musulmans. Mais lorsque le Prophète fut devenu un grand personnage selon le monde, il copia les habitudes domestiques qui régnaient à la cour des Sassanides, où il était de bon ton qu'une femme distinguée et de belles manières se tînt à l'écart et ne se montrât pas publiquement. Les femmes se voilèrent, s'enfermèrent et n'admirent plus aucun homme dans leur société. Les femmes des tribus arabes, cependant, gardèrent plus ou moins leurs anciens usages et les Bédouines, comme les Égyptiennes, prennent à peine la précaution de se voiler rapidement le visage.

Dans les villes, au contraire, l'usage du voile est tout à fait passé dans les mœurs et les femmes chrétiennes, levantines ou grecques s'y soumettent pour se conformer aux usages. Les Européennes mêmes font bien de ne pas aller entièrement à visage découvert. Les femmes du peuple vont nu-pieds. Autrefois les dames musulmanes portaient de larges bottes jaunes, dont l'usage leur était réservé, à l'exclusion des femmes de l'Orient appartenant à d'autres religions. Ces bottes, par leur lourdeur et leur confection vicieuse, donnaient aux allures des femmes un air nonchalant et gêné, tel que celui des Bédouines que l'on pourra voir dans les bazars de Damas, chaussées de lourdes bottes. Sous ce rapport, les anciens usages se sont modifiés et l'on pourra voir aux pieds d'une femme musulmane la chaussure de nos Parisiennes. Le goût des modes européennes se répand malheureusement en Orient. Nos marchandises communes et à bon marché encombrent les bazars de Damas, et il est à craindre qu'une imitation maladroite ne gâte le costume simple et original et n'altère le goût charmant du pays. Il paraît que déjà plus d'un harem a vu ses odalisques ridiculement affublées d'un costume européen envoyé par nos grandes confectionneuses de Paris et sous lequel elles paraissaient gauches et empruntées.

Nourriture. — Le paysan syrien est très sobre. Pendant plusieurs mois qu'a duré notre voyage en Orient, nous avons vu nos moukres se contenter pour leur nourriture de pain, de lait et de riz. Ces substances, avec quelques autres (œufs, fèves, pastèques, figues, etc.), forment le fond de l'alimentation. Le pain est généralement de qualité médiocre. On le prépare

sous forme de galettes rondes et minces. Il reste mou et humide, avec un petit goût aigrelet.

Dans les familles aisées, la cuisine est plus compliquée. Elle associe fréquemment des substances hétérogènes que l'art culinaire en Europe ne rapprocherait jamais. Ainsi, le lait caillé est souvent mêlé à la soupe, que les Musulmans préparent de manières très variées. Cette cuisine ne se recommande ni par la science des mélanges ni par celle des préparations : cependant elle ne déplaît pas. Elle emploie trop souvent à haute dose les excitants et il n'est pas rare de voir certaines mixtures rouges ou noires du poivre dont on les assaisonne. On en combat les effets par l'usage du *yoghourt*, lait caillé. — Les rôtis sont souvent cuits sans discernement. Le mouton et le poulet fournissent presque seuls le rôti, dont la cuisson est souvent négligée. Le premier de ces animaux est souvent cuit en entier, après avoir été garni d'oignons ou d'autres plantes de haut goût. Le poulet, découpé par morceaux et entouré de riz, constitue le *pilau*, plat favori des Arabes. En Syrie, le bœuf entre rarement dans l'alimentation, parce que sa multiplication est en quelque sorte parallèle à la production agricole : le veau ne s'y rencontre qu'exceptionnellement. Tout le monde sait que le porc, sous toutes ses formes, est banni des tables musulmanes. Le dindon, le canard, le gibier ne peuvent guère compter : les deux premiers, parce qu'ils sont réputés immondes; le gibier, parce qu'il n'est pas bien saigné, malgré l'habitude du chasseur musulman de couper la tête de sa victime, dès qu'il l'a abattue.

Les salades paraissent en grand nombre sur les tables arabes; elles se composent de toutes les plantes vulgairement cultivées pour cet usage dans nos jardins d'Europe, et surtout de concombres. L'abus de ce dernier produit, et, en général des cucurbitacées, mangées avant leur parfaite maturité, réagit d'une manière fâcheuse sur la santé publique. Des fruits succulents, mais peu variés, oranges, bananes, figues, raisins, abricots, dattes, etc., sont d'un précieux secours pour l'alimentation.

La confection des sucreries est peut-être, de tous les procédés gastronomiques, celui qui a fait le plus de progrès en Orient. Les nougats, les pâtes transparentes, les pralines et dragées de toute espèce en sont les produits les plus estimés. Signalons toutefois, en constatant l'état florissant de cette industrie, l'abus des parfums et surtout de l'essence de roses.

La seule boisson adoptée généralement est l'eau. Cependant on soupçonne avec raison un grand nombre de musulmans d'avoir éludé, par une interprétation subtile, les préceptes du Koran relatifs à l'introduction du vin. Le raki, sorte d'eau-de-vie de dattes, aromatisée avec une certaine gomme, le rhum, et d'autres liqueurs, auxquels les croyants se plaisent à attribuer, en cas d'indisposition, des vertus curatives, sont quelquefois copieusement employés.

Le père de famille mange ordinairement seul, servi par ses femmes et ses filles, s'il dîne dans son harem; par ses domestiques, s'il mange dans son appartement. Les femmes prennent toujours leur repas dans l'odalik. La table des Arabes se réduit à un plateau de cuivre toujours très poli et très propre, posé sur un pied très bas, et autour duquel trois ou quatre convives, assis à l'orientale, qui sur une partie du divan, qui sur des carreaux, peuvent prendre place. L'usage des fourchettes et des cuillers est inconnu.

Chaque convive porte la main au plat, dissèque plus ou moins délicatement les articulations, et que les viandes soient rôties ou bouillies, le partage s'en fait aisément, chacun acquérant par l'habitude une grande habileté dans ce genre d'exercice. On voit quelquefois dans les rues retirées ou aux alentours des villes, des Bédouins prendre ainsi leur repas autour d'une gamelle commune. Souvent la viande est découpée d'avance en petits morceaux mêlés au riz et les Arabes, prenant une poignée de ce mélange, le roulent en boulettes dans leurs mains. La serviette est tout à fait inconnue au commun du peuple, de sorte que la vue de ces repas rustiques n'a rien d'agréable pour un Européen. Dans les classes aisées, l'usage d'une petite serviette analogue à celle dont nous nous servons pour le thé et une ablution consciencieuse à la fin du repas, corrigent la simplicité vraiment excessive de ces pratiques.

C'est une bonne fortune pour le voyageur que d'être admis à l'un de ces repas arabes. Tout d'abord l'hôte est conduit dans des chambres très simples, mais abondamment pourvues d'eau, de linge, etc.; on le laisse seul ôter ses chaussures, se livrer à ses ablutions, changer ses vêtements de voyage, se reposer à son aise jusqu'à ce qu'en frappant dans ses mains, il témoigne le désir d'être servi. Les serviteurs apportent alors dans une pièce entourée de divans et couverte de tapis confortables, le repas consistant en plusieurs services, généralement copieux, variés et appétissants. Ce n'est qu'après le café, que le maître vient causer avec ses hôtes et fumer la pipe avec eux. Il est impossible de ne pas être frappé du tact, de la discrétion que les Orientaux déploient dans ces réceptions et de la parfaite aisance que l'on y trouve.

Caractère, mœurs. — Le paysan syrien est laborieux, patient et sobre, mais insouciant et négligent. La paresse dont on l'a accusé tient, sans doute, à l'incertitude où il est de recueillir le bénéfice de son travail. Accablé d'impôts, exposé aux incursions des Bédouins, il vit au jour le jour et ne travaille qu'en proportion de ses besoins. Une bonne administration, qui lui assurerait une part convenable dans ses revenus, l'arracherait sans doute à sa torpeur et lui rendrait l'énergie et le goût du travail. La population de la campagne en Syrie est moins douce et moins polie qu'en Égypte, bien qu'on ait rarement à se plaindre d'elle. Les habitants du canton de Sichem, les Métoualis, les Ansarièhs, passent pour être intolérants et fanatiques.

§ 13. — **Usages divers, bains, cafés, bazars, danseuses.** — La loi religieuse a fait aux musulmans un devoir de la purification matérielle, qu'elle a divisée en trois degrés : la lotion, l'ablution, le lavage, et elle a minutieusement énuméré les souillures physiques ou morales après lesquelles un de ces actes de purification devenait nécessaire. Il serait fastidieux d'indiquer ici les cas nombreux où la purification devient un devoir. Ils ne sont connus du voyageur que par induction, lorsqu'une circonstance particulière, un voyage en mer, fait de la vie commune une véritable nécessité. Bornons-nous à parler des bains.

Les *bains* deviennent un centre de réunion et de conversation. Certains jours et certaines heures de la journée (l'après-midi) y sont réservés aux hommes. Ces établissements sont ordinairement composés de trois pièces. La première, appelée *meslakh*, sert de vestiaire ; au centre, est une fontaine

en marbre, alimentée par de petits jets d'eau; de chaque côté court une estrade en marbre, garnie de tapis et de divans; c'est là que l'on se déshabille. Une fois débarrassé de ses vêtements, le baigneur, la tête entourée d'une sorte de turban de coton, couvert depuis la ceinture d'une pièce de cotonnade serrée à la taille, hissé sur des patins en bois de 6 à 8 centim. de hauteur, soutenu par le garçon qui doit le servir, est conduit dans une seconde salle. Là, l'air est déjà saturé de vapeur d'eau à un degré élevé, et, dès cette première épreuve, quelques Européens éprouvent de la difficulté à respirer. Un séjour de quelques minutes, pendant lesquelles on vous fait asseoir, puis étendre sur une grande table en marbre où l'on procède à un massage superficiel, habitue à cette température. La sueur commence à perler sur le visage. On vous conduit alors dans une troisième salle. La difficulté de respirer augmente, mais, comme précédemment, les premiers instants seuls donnent quelque inquiétude. Le garçon vous fait asseoir dans la partie la plus chaude de la pièce, au-dessous de laquelle est ménagé le fourneau, et procède au massage. Ce n'est pas sans angoisse ni sans douleur que le baigneur inexpérimenté sent craquer, sous l'effort du masseur, les articulations de ses épaules, de ses bras et enfin de ses vertèbres. Mais on se rassure bientôt, et, la transpiration augmentant, la friction commence. Le masseur vous fait alors étendre sur le marbre presque brûlant, et, armant sa main d'un gantelet en poil de chameau, il promène vivement sur tout le corps cette sorte de rabot produisant ces rouleaux longs et grisâtres que Théophile Gautier appelle spirituellement des copeaux balnéatoires. Des ablutions d'eau puisée dans un bassin placé à côté et muni de deux robinets, l'un d'eau tiède, l'autre d'eau froide, suivent cette opération. Le lavage au savon, qui se fait au moyen d'une étoupe de chanvre ou plutôt de filaments de palmier (*liff*) et aussi complet que possible, est suivi de larges affusions d'eau tiède sur la tête et les épaules, jusqu'à ce que l'on demande grâce. On est libre alors de se plonger dans un bassin d'eau tiède ou d'eau froide, selon les goûts. Le bain est terminé, et, traversant en sens contraire les pièces déjà décrites, on revient à la place où l'on a déposé ses vêtements. Là, enveloppé de chaudes couvertures, étendu sur le divan, ranimé par la limonade, le café, le tchibouck ou le narghilèh, on éprouve cette sensation particulière à laquelle les Orientaux ont donné le nom de *kief*, sorte de rêverie somnolente dont l'expérience seule peut faire apprécier le charme. Ce qui est certain, c'est que l'on sort de là reposé et réconforté.

Cafés. — L'usage du café est général en Orient, surtout chez les Musulmans. Offrir le café et la pipe est l'acte le plus élémentaire de la civilité. On consomme ainsi des quantités de café qui seraient excessives en Occident, mais qui sont sans danger en Syrie, grâce à la manière spéciale dont on le prépare. Le café est pilé dans un mortier et non moulu; réduit en poudre impalpable, pur ou mêlé avec le sureau en poudre, il est mis avec l'eau dans une petite bouilloire en métal, que l'on chauffe rapidement jusqu'à l'ébullition. Cette simple décoction est immédiatement versée chaude dans une tasse très petite avec le marc, que l'on avale en même temps. Ainsi fait, le café n'a pas le goût empyreumatique et la force du café préparé à l'européenne. La poudre, qui reste mêlée au liquide, répugne d'abord aux Occidentaux, mais on s'y fait rapidement et on apprécie bientôt

ce qu'elle ajoute de fin et de réconfortant à la saveur de cette boisson. Le café qu'on sert en Syrie, bien qu'excellent, est cependant un peu moins bon qu'en Égypte. Les petites tasses rondes en porcelaine (*findjân*), dans lesquelles on sert le café, n'ont pas de pied et ne sauraient tenir en équilibre; on les pose sur une sorte de godet ou de coquetier (*zharf*), qui le plus ordinairement est en cuivre et, chez les riches, en filigrane d'argent.

Les cafés sont très nombreux en Orient, l'acquisition du matériel est à la portée des industriels les moins riches. Ce matériel se compose presque exclusivement d'un fourneau, de quelques cafetières en cuivre, dans lesquelles se confectionne le café, de quelques tasses, enfin de pipes. Quelques tabourets en paille fort bas, ou un divan circulaire, composent l'ameublement. Le local dans lequel ils sont installés est ordinairement ouvert à tous les vents; les consommateurs se tiennent souvent à l'extérieur. Le café sert en même temps de boutique de barbier; c'est là qu'on voit le plus souvent les Arabes se faire épiler ou raser, soit la tête, soit le menton.

Le tabac. — La consommation du tabac et celle du café sont presque toujours simultanées. Il y a plusieurs variétés de tabac. L'expérience apprendra mieux que nous ne pourrions le faire les mérites divers de chaque qualité (*V.* p. 90). Le tabac est d'ordinaire débité par des Grecs ou des Syriens. Le prix est de 10 à 12 fr. par oka (*V.* p. 146). Il se consomme le plus généralement dans des *tchibouks*, pipes au long tuyau, le plus souvent en bois de jasmin, dont le fourneau (*loulé*) est en terre rouge et dont l'embouchure est en verre, en ivoire ou en ambre, selon la fortune du propriétaire. Chez les personnes aisées, les tuyaux sont de jasmin ou de cerisier et la monture d'or est quelquefois enrichie de pierres précieuses ou même de diamants. Depuis quelques années, par suite de l'impôt établi sur le tabac et qui en a plus que quintuplé le prix, l'usage de la cigarette tend à se substituer à celui du tchibouk.

Le *narghilèh* ou *chichèh* se compose d'une carafe, d'une monture en cuivre sur laquelle repose le fourneau et d'un long serpenteau en cuir serré par du fil d'archal, et terminé par l'embouchure. Cette manière de fumer a un charme particulier, mais présente quelques inconvénients : le tabac spécial qui se fume dans les narghilèhs, le *tombéki*, tabac persan, bien que lavé deux ou trois fois immédiatement avant son emploi, conserve encore des propriétés très-actives dues aux principes qui le composent, et notamment à la belladone, qu'on y ajoute en proportion notable. L'aspiration forcée à laquelle oblige l'usage des narghilèhs peut aussi déterminer une fatigue qu'il est prudent d'éviter en se bornant à fumer deux narghilèhs ou trois au plus dans la journée.

Le hachich, préparation enivrante du chanvre, était encore fréquemment employé en Syrie, il y a quelques années. Il est aujourd'hui prohibé et on ne le consomme plus qu'en fraude. On mélange aussi souvent de tabac une certaine quantité d'opium qui rend l'emploi des cigarettes ainsi préparées fatigant pour les Européens.

Bazars (le nom de bazar, adopté par les Orientaux, est un mot persan). — Le luxe des boutiques est absolument inconnu en Syrie. Elles sont réunies dans des galeries voûtées, où chaque nature de produits a son quartier spécial. Chaque magasin se compose d'une petite loge, dont la partie la plus avancée est garnie d'une sorte d'établi en planches, où le marchand

est assis et d'où il peut aisément atteindre les marchandises disposées des rayons à ses côtés et derrière lui. C'est surtout à Damas que le voyageur pourra se rendre compte de la physionomie animée des bazars, rendez-vous ordinaire des promeneurs et des femmes. Celles-ci s'y rencontrent en grand nombre, arrêtées devant les boutiques.

Tous les magasins, même ceux des chrétiens, sont au bazar exclusivement tenus par des hommes. La rigidité musulmane ne supporterait pas dans une boutique la présence d'une femme.

Toutes les industries sont représentées dans les bazars des grandes villes depuis le vulgaire épicier jusqu'à l'horloger et au marchand de pierres précieuses et de diamants; les richesses de ce dernier genre se rencontrent dans ces boutiques de l'apparence la plus ordinaire. La fermeture des magasins a lieu de très-bonne heure. Elle se pratique au moyen d'un volet qui, relevé le matin à l'aide d'une perche et accroché au-dessus de la boutique, est baissé le soir et fermé de ferrures et de cadenas.

Promenades. — La plupart des grandes villes d'Orient ont, comme celles de l'Europe, dans leur voisinage, des localités où les populations vont passer leurs jours de fête, le vendredi pour les musulmans, le dimanche pour les chrétiens. Les magnifiques jardins publics de Damas, les jardins de Jaffa, de Sidon, etc., méritent une mention particulière. Les environs de Jérusalem, nus et stériles, ne possèdent aucune promenade de ce genre; les musulmans se réunissent surtout dans la vaste cour de la mosquée d'Omar et les chrétiens vont s'asseoir par groupes sous les oliviers, parmi les rochers qui bordent la route de Naplouse. Nous décrirons, du reste, les promenades les plus remarquables de la Syrie, avec les localités où on les trouve.

Il est assez difficile de se promener la nuit dans les villes syriennes parce que, en général, elles ne sont pas éclairées. Les règlements de police obligent à ne sortir qu'avec une lanterne, sous peine d'arrestation. C'est une mesure utile, au point de vue de la sûreté publique, et d'ailleurs indispensable, car les rues seraient le plus souvent impraticables dans l'obscurité. Certaines villes, aux trois quarts européennes, comme Beyrout, sont assez bien éclairées.

Spectacles. — Nous ne connaissons point en Syrie d'établissement consacré à l'art théâtral, à moins que l'on ne décore de ce nom les affreux cafés chantants qui se trouvent à Beyrout.

La Syrie musulmane ne présente qu'un seul genre de représentation, d'origine turque. C'est celui des marionnettes, où le même personnage, *karagheuz,* joue invariablement le premier rôle. Il nous serait impossible de donner ici une description du spectacle qui attend le voyageur. Son ignorance de la langue l'empêchera de saisir les allusions, les calembours, les conversations dont nos pièces les plus libres ne peuvent donner une idée, mais la pantomime ne l'édifiera que trop sur le caractère de Karagheuz, qui semble la personnification turque du dieu qu'on adorait jadis à Lampsaque.

Les *jeux* ou *amusements* des Arabes sont assez nombreux. Ils aiment avec passion le jeu de dames (dâmah), le jeu d'échecs dans lequel ils excellent, mais surtout le tric-trac. Ils ont, en outre, un jeu particulier qui se fait au moyen de petites pierres que l'on place dans des cases et que l'on

à poignée pour les distribuer selon certaines combinaisons. Ils [...]ment aussi aux exercices gymnastiques, la joûte, la lutte, l'escrime [...]ton, le tir à la cible, le jeu de paume, le disque et le jeu du *djérid* [...] javelot, qui s'exécute à cheval.

La *musique* est fort goûtée dans tout l'Orient. Elle anime toutes les fêtes, publiques et privées. Les musiciens ambulants qu'on entend sur les promenades ou dans les cafés sont au nombre de trois ou quatre, jouant de divers instruments à vent, flûtes de roseaux, daraboukkas (espèces de bassons), accompagnés du tambour de basque. Cette musique fort primitive ne plaît pas aux Européens à cause de sa monotonie, tandis qu'elle jette les indigènes dans le ravissement. Elle est grave, sérieuse, triste, même lorsqu'elle veut exprimer la joie. Il serait injuste de ne pas lui reconnaître certaines qualités qui paraissent convenir merveilleusement au génie arabe : recueillement profond, amour inquiet, ravissement mêlé de crainte et vive expression du sentiment religieux porté jusqu'à l'adoration (V. p. 170). Les mélodies sont cependant monotones et glapissantes et le chant nasillard.

Chiens, chevaux, ânes, chameaux. — Les musulmans traitent les animaux avec une grande douceur. Dans les villes, un nombre considérable de chiens errants vivent et dorment sur la voie publique, sans que personne songe à leur faire du mal. Ces animaux se groupent en famille, et un chien étranger serait infailliblement dévoré s'il pénétrait dans un quartier qui n'est pas le sien. Ils s'entr'aident pour se défendre contre leurs ennemis communs. Ils font l'office des balayeurs des rues en dévorant tout ce qui est mangeable dans les immondices, les résidus de boucheries, etc. Au reste, ces chiens sont d'une grande douceur et n'attaquent pas les hommes, bien qu'ils aboient quelquefois d'une façon menaçante. La vue d'un fouet, d'une pierre surtout les met en fuite. Les musulmans voient avec déplaisir qu'on frappe ces animaux. La rage n'est pas, comme on l'a dit, inconnue en Orient, mais elle est assez rare pour que cette quantité de chiens errants n'offre pas de dangers.

Le cheval est la monture habituelle en Syrie. Les chevaux syriens sont de douces, vaillantes et patientes bêtes dont le voyageur admire la sobriété et la souplesse. Tout le monde connaît la sollicitude de l'Arabe pour son cheval. Les chevaux de sang se classent, en Arabie, en deux races bien distinctes : les communs et les nobles. Ces derniers (*koheïl*) commencent à devenir rares. Leur généalogie est établie avec beaucoup de soin. Le cheval ou la jument de l'Arabe sont des hôtes de la maison ; ils vivent à côté de la famille, avec une simple entrave aux pieds. L'Arabe ne frappe jamais son cheval, mais lui parle au contraire comme à un être intelligent pour lui faire comprendre ce qu'il désire de lui. Le cheval mange dans sa main et le suit partout comme ferait un enfant. Dans notre voyage au Jourdain et à la mer Morte, nous avons vu notre cheïkh bédouin, après sa prière du soir, s'approcher de son poulain et l'embrasser à plusieurs reprises. « Ce n'est pas sans peine, dit le R. P. Laorty-Hadji, que l'Arabe se défait de son ami, de son compagnon. Plus d'une fois, aux monceaux d'or qu'on étalait sous ses yeux, il a préféré sa bête, qu'il enfourchait pour retourner au désert. Sa jument, c'est la vie de l'Arabe. Elle devine mieux que lui le danger, reconnaît sur les sables mobiles, à d'imperceptibles indices,

quelle est la route qui conduit vers des tentes amies, devine aux sons confus de la plaine si un ennemi va pointer à l'horizon et galope, s'il le faut, une journée entière sans halte et sans nourriture, pour arracher son maître à un danger pressant... Quand un Arabe a une tente, une femme et une jument, il est superlativement heureux parmi les hommes. »

A dix-huit mois, on commence à habituer les poulains à la selle; à deux ans, on les fait monter par des enfants; en les dressant, on ne leur donne que deux allures : le pas et le galop; dans les pâturages où ils vaguent (ou, le soir, autour de la tente), on leur met aux pieds une sorte d'entrave en cordes nommée *roustek*, garnies d'une sorte de feutre nommé *lebbet*, parfois aux jambes de devant seulement, parfois à celles de devant et de derrière. Les Arabes montent les uns à poil ras, d'autres sur de simples couvertures, d'autres enfin sur des selles à dossier. Ils le manient, du reste, avec une habileté merveilleuse que l'on aura peut-être l'occasion d'admirer dans ces espèces de carrousels, si aimés des Orientaux, où ils se livrent au jeu du *djérid*. Les Arabes préfèrent la jument au cheval, sans doute parce qu'elle ne hennit pas.

L'âne ne joue pas dans la vie des Arabes un rôle aussi important qu'en Égypte. C'est dans ce dernier pays surtout qu'on pourra apprécier l'affection des Orientaux pour cette précieuse monture (*V.* tome II, p. 202-203).

Les *chameaux* sont employés surtout pour le transport des matériaux. Leur allure habituelle est le pas; leur trot est lourd et ils ne peuvent le continuer longtemps. Les Arabes conduisent leurs chameaux avec un licou, et lorsqu'ils marchent en caravane, ils les attachent les uns aux autres, par une corde fixée à leur cou. Les chameaux se suivent ainsi précédés d'un âne, et quand ils traversent une ville, la longue file provoque, au tournant des rues étroites, les cris et l'agitation de la foule.

Conteurs, chanteurs, danseuses. — On trouve ordinairement dans les cafés arabes une espèce d'orateur qui raconte ou chante une histoire merveilleuse ou un roman populaire. Quoique ces récits soient peu variés, ils n'en captivent pas moins l'attention et l'intérêt des auditeurs. La parole des conteurs est animée, leur geste expressif, le ton habituel du récit est une sorte de demi-récitatif. Ils s'accompagnent ou se font accompagner quelquefois d'un instrument à cordes dont la basse continue fait même ressortir la force et l'éclat de la voix. Les poëtes et les conteurs arabes sont la gloire et l'honneur de leur tribu. Le nom des plus célèbres d'entre eux retentit dans tout le désert, et leurs chants se perpétuent par la tradition (*V.* ci-dessous, p. 174). On a vu des tribus se faire la guerre pour soutenir l'honneur et la supériorité de leurs rhapsodes.

Les chants des poëtes sont consacrés soit à une fiancée, soit à quelque fait d'armes de la tribu. L'amour y est toujours présenté sous les plus nobles couleurs et les vertus guerrières restent toujours empreintes d'un caractère chevaleresque. Trois romans poétiques font principalement les frais de leurs récits : Les *Aventures d'Abou-Zeïd*, le roman de *Zahir* et l'*Histoire d'Antar*. Du reste, les circonstances les plus ordinaires de la vie deviennent, chez l'Arabe, matière à cantilènes. Edmond About, dans son livre si intéressant, *le Fellâh*, fait un tableau exact et animé de ce genre d'exercice si goûté des Arabes. « Un jeune Bédouin en burnous râpé, chaussé de babouches béantes, vint s'accroupir au milieu de la chambre

sur une natte réservée. Il tira de son sein un rouleau de papier et commença modestement une lecture. Les assistants paraissaient le connaître et même s'intéresser par avance aux choses qu'il allait dire. J'en vis un qui bredouillait en hâte, à l'oreille de son voisin, une sorte de commentaire ou de prologue pour le mettre au courant de l'affaire. Le lecteur promena les yeux sur son public, reconnut les visages que sans doute il avait vus la veille, lança deux ou trois questions auxquelles on répondit affirmativement, après quoi il se mit à lire son petit chef-d'œuvre... l'intérêt le plus vif se peignait sur toutes les physionomies. De temps à autre l'auteur suspendait son récit pour interroger le public. Chacun disait son mot, donnait sa solution. Les avis se croisaient, les opinions contradictoires s'entre-choquaient dans l'air avec fracas. Lui, souriant avec malice et montrant ses petites dents aiguës, laissait dire, puis repartait de plus belle, à la grande joie de ceux-ci, au grand dépit de ceux-là, à la satisfaction générale des neutres, qui confondaient leur voix dans un long soupir modulé. Ces hommes sont de grands enfants; ils s'amusent d'un rien et s'extasient à tout propos. Le moindre chanteur de la rue est interrompu vingt fois par un ah! général, plein de langueur et de sympathie, véritable accompagnement qui fait une musique dans la musique. »

Danseuses. — On aura rarement en Syrie l'occasion d'assister à des danses arabes. La célèbre danse des almées se voit surtout dans le voyage d'Égypte (*V*. tome II, p. 209). Les Bédouines excellent cependant dans la danse de caractère, absolument dépouillée du caractère lascif qui forme le fond des danses égyptiennes. Nous avons assisté à une danse du sabre, dansée avec une grâce exquise par une jeune Bédouine, entourée des femmes de la petite tribu, qui l'accompagnaient en chantant sur un rhythme monotone.

§ 14. — **Mariages, circoncision, enterrements, fêtes religieuses**, etc. — *Mariages*. — Les mariages musulmans sont précédés et suivis de cérémonies et de fêtes. L'avant-veille du mariage, on accompagne la future au bain, en grande cérémonie. On lui tresse les cheveux, ses riches vêtements sont parfumés, des bijoux couvrent sa tête; toutes les parentes et les amies viennent prendre part à la fête. Une femme se souvient du jour de bain de ses noces comme d'un des plus beaux de sa vie. « C'était le jour du bain de mon mariage, dit-elle, que telle chose m'est arrivée. » (Gérard de Nerval).

Le lendemain, on se réunit dans la maison de la jeune fille; on s'y livre à des divertissements dans le goût arabe : scènes comiques, jongleries, danses, etc.; les parentes et amies, placées dans des appartements intérieurs, témoignent bruyamment du plaisir qu'elles prennent et poussent en signe de joie leur *zalâghît* (sorte de cri aigu, trembloté et prolongé que les femmes font entendre dans toutes les circonstances qui sortent de l'ordinaire, aussi bien aux jours de deuil qu'aux jours de fête). De petites pièces d'or (de 5 à 10 piastres) sont jetées à poignées sur les pas de la fiancée et parmi les assistants.

Le cheïkh, chargé d'écrire les accords, vient faire la prière dans la maison. Il presse ensuite dans sa main les deux pouces des fiancés placés l'un contre l'autre et la cérémonie est accomplie. Elle est suivie d'une promenade dans la ville. Les riches prennent des voitures, les pauvres

sont portés par des chars ou vont à pied, mais toujours le cortége est précédé de musiciens, violons, flûtes, tambours de basque; des baladins, des bouffons, des lutteurs ouvrent la marche. Chacun peut se réunir au cortége. La fête du mariage, comme presque toutes les fêtes arabes, est la fête de tout le monde. Les mœurs orientales sont, chez le peuple du moins, plus simples et plus *démocratiques* que les nôtres. La fiancée, enveloppée des pieds à la tête dans un grand voile qui embarrasse sa marche, s'avance soutenue par deux ou quatre matrones qui la tiennent par la main et par les épaules... Les promenades, les réjouissances durent plusieurs jours.

En se mariant, l'homme constitue un douaire à sa femme : il donne, selon sa richesse, depuis vingt francs, nous a-t-on dit, jusqu'à dix mille francs. Une partie de cet argent est employée à acheter à la jeune fille des vêtements, des bijoux... plus d'un emprunte et se ruine à moitié pour cette sorte de corbeille de mariage.

Dans les classes riches, les mariages se concluent ordinairement par l'intermédiaire de tierces personnes et le marié ne connaît le visage de sa fiancée que par ouï-dire. Mais le paysan connaît toujours celle qu'il épouse. Aux champs, dans la rue, il a tout le loisir de la voir non voilée. L'âge légal du mariage commence, pour les musulmans, à leur dixième année.

Rien de plus fréquent que le divorce en pays musulman; un homme peut même renvoyer sa femme sans l'intervention du cheïkh. Il suffit qu'il lui dise devant trois témoins : *tu es divorcée*, et elle ne peut dès lors que réclamer le douaire stipulé dans le contrat de mariage. De son côté, la femme peut réclamer le divorce dans des cas déterminés par la loi (*V.* p. 153). Bien que celle-ci accorde aux musulmans le droit d'avoir quatre femmes, la plupart ne peuvent ce procurer ce luxe, plus gênant qu'on ne le pense communément. Un musulman qui épouse une femme d'un rang supérieur au sien n'a droit qu'à cette seule femme comme femme légitime. De plus, il lui doit le respect. Les rapports d'un musulman avec ses femmes, les droits de celles-ci, leurs priviléges, sont soumis à une réglementation minutieuse, à une véritable étiquette.

Naissances, circoncision, — La prise de nom d'un enfant chez les musulmans n'est accompagnée d'aucune cérémonie religieuse. Elle a lieu le septième jour après la naissance, et elle est accompagnée de fêtes dans la famille.

L'âge auquel les jeunes musulmans sont soumis à la circoncision n'a rien de fixe. Les jeunes gens appartenant à des familles riches ne la subissent guère avant quatorze ou quinze ans; les autres, avant sept ou huit.

La circoncision donne lieu à de grandes réjouissances qui durent plusieurs jours; la veille, une grande promenade à travers la ville ou le village est organisée; comme pour le mariage, les musiciens, les lutteurs armés de longs bâtons avec lesquels ils se poursuivent, ouvrent la marche. Viennent ensuite des enfants, vêtus de leurs plus beaux costumes, quelquefois à pied, le plus souvent maintenus sur des chevaux. Ils sont conduits par quelques fakirs, qui chantent des moals religieux. Vient ensuite l'enfant (moutâher), sur un cheval superbement harnaché, l'air sérieux et fier, les chevilles cerclées de bracelets d'argent, coiffé, suivant la classe à laquelle il appartient, soit d'un bonnet de feutre à houppes violettes, soit d'un tarbouch rouge ou violet, brodé d'or. Quelquefois, des enfants secouent

le *qomqom*, flacon d'eau de rose, et en aspergent les spectateurs. Le personnage le plus important du cortége est le *barbier*, qui, le lendemain, procèdera à l'opération. Devant le petit moutâher se tient un de ses camarades, portant la tablette à écrire, décorée par le maître d'école de chefs-d'œuvre calligraphiques. Derrière le cheval, une femme jette continuellement du sel, pour conjurer les mauvais esprits. La marche est fermée par les femmes gagées qui poussent leur zalâghît en signe de joie. On se rend à la mosquée dont on illumine le minaret. M. Gérard de Nerval raconte ainsi ces scènes curieuses dont il a été témoin. « Les femmes, dit-il, remirent aux enfants un châle, dont quatre d'entre eux tinrent les coins. La tablette à écrire fut placée au milieu et le principal élève de l'école (arif) se mit à psalmodier un chant dont chaque verset était ensuite répété en chœur par les enfants et par les femmes. On priait le Dieu, qui sait tout, d'accorder sa bénédiction à cet enfant. « Dieu m'accorde, disait l'enfant à sa mère, de te voir assise au paradis et saluée par Miryam (Marie), par Zeinab, fille d'Ali, et par Fatimé, fille du Prophète. » — « O vous, jeunes filles qui nous entourez, disait l'arif, je vous recommande aux soins de Dieu, lorsque vous peignez vos yeux et que vous vous regardez au miroir. » L'enfant est conduit dans une pièce voisine où, en présence de ses parents, et pendant que les cymbales résonnent pour étouffer ses plaintes, le barbier procède sur lui à l'opération. L'assemblée, sans se préoccuper davantage de l'incident, passe une grande partie de la nuit à boire des sorbets, du café et une sorte de bière épaisse. »

Enterrements. — Lorsqu'un musulman est sur le point de rendre le dernier soupir, on veille à ce qu'aucune femme ne s'approche de son lit. On a grand soin de lui tenir les jambes étendues, de lui fermer les yeux, de lui tenir la bouche close. La mort est suivie d'ablutions faites par un imam. L'embaumement et l'autopsie sont défendus, excepté dans un cas particulier, celui de la mort d'une femme enceinte, lorsque l'enfant donne signe de vie.

L'inhumation a lieu vingt-quatre heures après le décès; les musulmans qui rencontrent le convoi s'y joignent souvent, pour accomplir une pratique recommandée par leur religion. Le voyageur verra souvent passer dans les rues ces cortéges funèbres, d'où sort une rumeur sourde et confuse, produite par les prières, les récitatifs, les cris des pleureuses. Une troupe de gamins affublés ou plutôt déguenillés à l'orientale, guidés par un gamin chef qui n'arrive jamais à les faire mettre en rang, ni à leur faire comprendre la mesure de la cantilène criarde qu'ils ont mission de chanter, tient la tête du cortége. Puis vient une corporation d'aveugles vêtus de longues robes de cotonnade bleue ou blanche, armés de longs bâtons sur lesquels ils s'appuient. Ils chantent aussi, mais sur un autre ton, plus grave et non moins discordant.

Une douzaine d'hommes portent le corps sur une civière de bois, recouverte d'un ou de plusieurs châles de cachemire, et le poteau qui termine à l'avant cette bière supporte, suivant le rang de la personne décédée et les moyens dont peut disposer sa famille, si c'est un homme, son tarbouch, sa ceinture, ses pantoufles ou babouches, son sabre, etc.; si c'est une femme, ses voiles brodés et garnis de sequins, son collier, ses boucles d'oreilles, ses bijoux. Enfin, un bouquet de fleurs naturelles surmonte le

tout, et on y voit toujours des soucis. Cet emblème de la douleur chez toutes les nations de l'Europe leur est venu de l'Orient, où est né le langage des fleurs. Le plus souvent, ces ornements, de même que les enfants et les aveugles qui précèdent le cortége, sont loués pour la circonstance. Enfin, la marche est fermée par une troupe de femmes enveloppées de longues robes et drapées de manteaux de toile indigo ; elles poussent, en signe de douleur, de petits cris stridents ; chacune tient à la main un mouchoir de couleur sombre qu'elle tortille avec toute espèce de contorsions et agite dans la direction du corps, comme si elle voulait l'asperger des larmes que le tissu est censé avoir essuyées. Ce sont des pleureuses de profession, louées aussi pour la circonstance. Des cheïkhs suivent la bière jusqu'au cimetière ; ils prononcent sur la tombe des prières qui durent plusieurs heures, selon le rang et la fortune du défunt.

Les inhumations étaient autrefois pratiquées avec une déplorable négligence : les morts étaient souvent enterrés sans bière, à la profondeur de quatre pieds seulement. Un usage généralement suivi recommandait, en outre, de ne pas fermer hermétiquement la tombe. Cette incurie était la cause de maladies épidémiques. L'établissement des intendances sanitaires, leur vigilance, l'autorité qu'ont acquise par leur science et leur dévouement les médecins français préposés à la surveillance de l'état sanitaire, ont produit d'excellents résultats. Les enterrements sont faits actuellement à la profondeur convenable. La disparition des maladies contagieuses en a été l'heureuse conséquence.

Les funérailles chrétiennes entraînent avec elles de grandes dépenses. Les voisins, les amis se réunissent à cette occasion et à plusieurs reprises. A certains jours déterminés, après les funérailles, de grandes quantités de blé et de vivres, préparés d'une certaine manière, sont envoyés à tous les amis, si nombreux qu'ils soient, au nom du défunt. Si l'on ajoute à cela les honoraires des prêtres et des officiants portés à un taux exagéré, on comprendra que les funérailles réduisent pour quelque temps les familles pauvres à l'indigence.

Les Arabes Bédouins ont coutume d'immoler près du mort un bœuf ou un buffle. Un grand festin funéraire réunit tous les hommes de la tribu et les provisions du mort sont si bien épuisées que la veuve et ses enfants sont exposés à mourir de faim.

Fêtes religieuses. — Cérémonies. — Les plus grandes fêtes religieuses musulmanes sont celles qui ont lieu au départ et au retour de la grande caravane de la Mecque. Chaque année, les musulmans pieux partent en grand nombre de Damas, comme du Caire ou des autres grandes villes de l'Orient, pour entreprendre ce pèlerinage que tout bon musulman doit accomplir une fois dans sa vie. Lors de ces solennités, les rues regorgent de spectateurs. L'immense cortége se déroule gravement, solennellement, au son des trompettes, des cymbales et des tambours qui règlent la marche ; les diverses nations et sectes se distinguent par les trophées et les drapeaux ; de longues files de dromadaires attachés l'un au cou de l'autre, et montés par des Bédouins au long fusil, se suivent lentement. Dans chaque groupe, des santons, des derviches ne cessent de hurler leurs cantiques entremêlés du nom d'Allah ; des femmes passent, portées sur des sortes de palanquins posés en travers sur le dos des chameaux ; des ménages entiers

prennent place dans ces pavillons, garnis pour la plupart de tentures brillantes... Le soir, les grands édifices, les dômes des mosquées, les minarets sont illuminés; des versets du Koran brillent devant les principales maisons, tracés en verres de couleur. Cependant les jongleurs, les danseurs de corde, les rhapsodes attirent la foule, qui se presse autour d'eux.

Ces fêtes durent plusieurs jours; l'enthousiasme redouble le jour où s'accomplit la cérémonie du dossèh (piétinement). Une foule d'hommes fanatisés, poussant des cris inarticulés, viennent se coucher par terre, sur le ventre, l'un à côté de l'autre, en sens inverse, les bras droits le long du corps. Le chef des derviches, monté sur un cheval, passe sur ce sentier humain déroulé devant lui. A mesure, les patients se relèvent et se perdent dans la foule qui se rue vers eux. Nul ne doit être tué ou brisé. Si quelqu'un a été meurtri, la faute en est à lui. Sa foi en la miséricorde de Dieu n'était pas assez ferme.

Nous citerons encore les fêtes du *ramadhân*, celle du sacrifice d'Abraham, celle de Mahomet et celle de Moïse (Nebi Mouça). De toutes les époques de l'année où les Arabes peuvent se livrer aux divertissements, il n'en est pas de plus favorable que le mois de ramadhân, qui est le temps du jeûne; pendant tout ce mois, qui tombe à des époques variables, tantôt en été, tantôt en hiver, les musulmans doivent se priver de nourriture depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. On ne peut ni boire ni fumer. C'est dire combien ce jeûne est rigoureux pour des musulmans. Aussi attendent-ils avec impatience le moment où le disque du soleil disparaît sous l'horizon. Les femmes, aussi impatientes que les hommes, se réunissent sur les terrasses de leurs maisons. Des voyageurs racontent avoir vu des fumeurs tenir leur tchibouk d'une main, un charbon allumé de l'autre, attendant la rupture du jeûne. Au signal donné par les muezzins, c'est une rumeur, une agitation générales; toute la population rassemblée se disperse dans les maisons, dans les cafés, sur les places publiques, chacun mange avec avidité; les riches font un grand festin et distribuent aux pauvres les restes de leur table; les jeux et les spectacles succèdent aux repas, les mosquées sont illuminées jusqu'au point du jour, une partie des croyants y passe la nuit en causeries sérieuses, mais beaucoup préfèrent s'amuser. Ce mois de jeûne est suivi d'une fête qui dure trois jours : c'est le petit *baïram*, célébré avec une grande pompe.

La fête du sacrifice d'Abraham, *Courban Baïram* ou *Grand Baïram*, est la grande fête religieuse. Elle se célèbre le 10 du mois dhou'l hadjèh, le dernier de l'année, et dure quatre jours pour le bas peuple; les riches la célèbrent pendant une semaine. Cette époque correspond à celle où les pèlerins, arrivés à la Mecque, immolent sur la montagne des animaux domestiques. Chaque famille mahométane tue, ce jour-là, un agneau ou quelque autre animal, selon ses moyens. Les fêtes religieuses instituées par Mahomet ne sont pas, du reste, comme les fêtes chrétiennes, des jours de repos. Elles ne diffèrent des autres jours que par des prières supplémentaires qui se récitent dans les mosquées. Du reste, les boutiques sont ouvertes, les ouvriers peuvent vaquer à leurs travaux accoutumés; mais le peuple aime mieux se divertir. On se pare de ses plus beaux vêtements, et les rues sont remplies de gens qui se livrent à la joie. Le jour anniversaire de la naissance du Prophète est aussi l'occasion de grandes réjouissances.

Mentionnons enfin la *fête de Moïse*, à laquelle nous avons assisté dans le mois d'avril. Elle se célèbre auprès du tombeau supposé de Moïse (V. R. 20). Les pèlerins, hommes, femmes et enfants, s'y rendent de toutes les parties de la Palestine, avec l'accompagnement obligé de bannières et tambourins. Les Bédouins surtout y sont en grand nombre, armés de leur long fusil, de lances et de poignards. Les dévotions se font dans la petite mosquée où il nous a été, du reste, impossible de pénétrer. Dans la cour de la mosquée, on fume le tchibouk; on prend le café tout en devisant, pendant que des jongleurs, des baladins, amusent les spectateurs. La rentrée se fait processionnellement et en grande solennité, à Jérusalem, par la vallée du Cédron, dont les pentes sont littéralement couvertes de femmes musulmanes, assises par groupes et poussant leur zalâghît.

Derviches tourneurs et hurleurs. — Les derviches ont des monastères ou tekkés dans un grand nombre de villes en Orient, notamment à Damas, où l'on n'en compte pas moins de 21. Contrairement aux autres mahométans qui empêchent les ghiaours d'assister en curieux aux cérémonies de leur culte, les derviches (quelques-uns du moins), laissent pénétrer les Européens dans leurs tekkés, à la seule condition de déposer leurs chaussures à la porte ou d'entrer en pantoufles.

Les *tekkés*, différents en cela des monastères d'Occident, n'ont rien de glacial et de sombre. Ils diffèrent peu des autres habitations musulmanes. Ils renferment en général une cour avec une fontaine ombragée de beaux arbres. Les petites chambres des derviches donnent généralement sur la cour et il n'est pas rare de voir un de ces moines à visage pâle, l'air mélancolique et rêveur, fumant gravement son tchibouk devant la porte de sa cellule. La vie de ces moines est, du reste, moins retirée que celle des moines d'Occident : ils se mêlent davantage au peuple et on aura souvent l'occasion d'en rencontrer dans les bazars. Ils ont pour coiffure un long bonnet de feutre que Théophile Gautier compare à un pot à fleurs renversé. Les derviches tourneurs exécutent leur valse dans de grandes salles très-simples, au centre desquelles est ménagé un espace circulaire entouré d'une balustrade. Tout autour est une banquette également en bois où peuvent s'asseoir les assistants. Des colonnettes supportent une galerie où se tiennent les musiciens et dont une partie est réservée aux femmes. — Les derviches entrent les uns après les autres, en s'inclinant profondément; bientôt leur chef paraît, vêtu comme eux, plus proprement cependant et portant autour de son bonnet de feutre un turban noir. Les prières commencent, et avec elles les génuflexions, les prosternations. Aux psalmodies du Koran se joint bientôt un accompagnement de flûtes et de daraboukkas. Les daraboukkas marquent le rhythme, les flûtes exécutent à l'unisson un chant qui ressemble à un gémissement d'une grande douceur. Les derviches assis ou plutôt accroupis sur le plancher, les yeux baissés, immobiles, recueillis, écoutent religieusement le chant. Au bout d'un moment, ils se lèvent, se mettent à marcher processionnellement, lentement, leurs pieds nus rasant le plancher. Ils s'inclinent profondément devant leur cheïkh et, se retournant à mesure, chacun d'eux salue celui qui le suit, tenant les bras croisés sur sa poitrine. La flûte et le daraboukka marquent alors comme une marche d'une tonalité élevée; puis la flûte continue seule, allant alternativement des notes les plus élevées aux notes les plus basses, comme pour

provoquer à la fois l'enthousiasme et la crainte. La procession continue un peu plus rapide. Quelques derviches, en passant, baisent la main du cheikh. Puis, posant leur manteau, ils paraissent avec une robe blanche nouée à la ceinture. Les musiciens font entendre ce chant religieux arabe qui est une adoration cadencée. L'un des derviches ouvre alors les bras, les déploie et tous, l'un après l'autre, imitant le premier, commencent à tourner lentement sur eux-mêmes. La valse est admirablement menée. Les tourneurs semblent livrés à une extase toujours plus profonde. On entend le frottement régulier des pieds sur le plancher, marquant la mesure. Au bout d'un quart d'heure environ, ils s'arrêtent un moment. Mais la flûte reprend bientôt, la valse recommence, plus rapide. Le pied droit se lève plus haut et passe par-dessus le pied gauche. L'effort des valseurs pour accélérer le mouvement est visible; le cou se tend, les veines se gonflent. Il faut les voir alors, le corps un peu rejeté en arrière, les reins bien soutenus par une large ceinture, les jambes droites, les pieds se mouvant dans le même cercle, la robe flottante alourdie par du sable ou du plomb, se déployant en éventail autour d'eux, entraînés dans cet élan mystique et fiévreux qui ne cesse de s'accélérer. Ils paraissent tourner machinalement et l'on se demande si cela aura une fin. La musique prend une douceur infinie. Mais, si derviche que l'on soit, on ne peut tourner toujours, et tous ces valseurs s'arrêtant essoufflés, sortent l'un après l'autre de la salle, comme ils y étaient entrés.

Derviches hurleurs. — Nous emprunterons à Théophile Gautier la description des exercices des derviches hurleurs. Bien qu'elle se rapporte à un des tekkés de Scutari, elle peut s'appliquer à toutes les cérémonies de ce genre, les différences ne portant que sur des détails insignifiants. « La salle des derviches hurleurs de Scutari est un parallélogramme dénué de tout caractère architectural. Aux murailles nues sont suspendus des tambours de basque et des écriteaux paraphés de versets du Coran. Du côté du mihrab, au-dessus du tapis où s'asseyent l'imam et ses acolytes, le mur présente un genre de décoration féroce qui fait songer à l'atelier d'un tortionnaire ou d'un inquisiteur: ce sont des espèces de dards, terminés par un cœur de plomb d'où pendent des chaînettes, des lardoires affilées, des masses d'armes, etc. En face de l'imam étaient rangés des derviches répétant à l'unisson une espèce de litanie. A chaque verset, ils balançaient leur tête d'avant en arrière et d'arrière en avant, avec ce mouvement de poussah ou de magot qui finit par donner un vertige sympathique. Quelquefois, un des spectateurs musulmans, étourdi par cette oscillation irrésistible, quittait sa place en chancelant, se mêlait aux derviches, se prosternait et commençait à s'agiter comme un ours en cage.

« Bientôt tout le monde fut debout, les derviches formèrent une chaîne en se mettant les bras sur les épaules, et commencèrent à justifier leur nom en tirant, du fond de leur poitrine, un hurlement rauque et prolongé, où le *La ilaha il allah!* entrecoupé ne semble plus appartenir à la voix humaine. Toute la bande, rendue solidaire du mouvement, recule d'un pas, se jette en avant avec un élan simultané et hurle d'un ton sourd, enroué, qui ressemble au grommellement d'une ménagerie de mauvaise humeur. Les hurlements étaient devenus des rugissements. Toute la troupe se jetait en arrière d'un seul bloc, puis se lançait en avant, comme une ligne de

soldats ivres, en hurlant un suprême *Allah hou!* L'exaltation était au comble; l'imam se tenait debout devant le mihrab, encourageant la frénésie grandissante du geste et de la voix. Un jeune garçon se détacha du groupe et s'avança vers le vieillard; des acolytes détachèrent de son clou une lardoire excessivement aiguë et la remirent à l'imam, qui traversa de part en part les joues du jeune dévot avec ce fer effilé, sans que celui-ci donnât la moindre marque de douleur.

« Deux autres fanatiques se lancèrent au milieu de la salle, nus jusqu'à la ceinture; on leur remit deux de ces dards aigus, terminés par un cœur de plomb et des chaînettes d'acier; ils se mirent à exécuter une sorte de danse de poignards, désordonnée, violente; seulement, au lieu d'éviter les pointes des dards, ils se précipitaient dessus, afin de se piquer et de se blesser. — Une jolie petite fille de huit ans s'avança seule vers l'imam. Le vieillard l'accueillit d'une façon amicale et paternelle. La petite fille s'étendit sur une peau de mouton déroulée à terre, et l'imam, les pieds chaussés de larges babouches et soutenu par deux acolytes, monta sur ce frêle corps et s'y tint debout pendant quelques minutes; puis il descendit de ce piédestal vivant, et la petite fille se releva toute joyeuse. Des femmes apportèrent des enfants de trois ou quatre ans, qui furent successivement couchés sur la peau de mouton et délicatement foulés aux pieds par l'imam. Cette imposition guérit, dit-on, toutes les maladies. »

Nous avons assisté à des exercices semblables, dans lesquels les lardoires et les dards aigus restèrent pendus à la paroi, tout à fait inoffensifs; l'imam n'excitait en aucune façon les hurleurs. Peut-être, en ceci comme en toute chose, les mœurs musulmanes tendent-elles à s'adoucir; en vain, quelques hurleurs essayaient-ils d'entrer dans une sainte frénésie, la bande sautante ne se départait pas d'un certain calme, sans doute recommandé. Enfin, outre l'imposition des pieds, il y a l'insufflation dans des carafes, dont l'eau reçoit ainsi le pouvoir de guérir toutes sortes de maladies. On présente encore des linges appartenant aux malades.

SECTION V. — LANGUE.

§ 1. — Origine de la langue arabe; — Influence du Koran; — Coup d'œil sur la littérature orientale. — Nous n'entrerons pas dans le détail des preuves qui attestent la haute antiquité de la langue arabe, le rameau le plus riche de l'arbre sémitique, et le seul qui ait conservé aujourd'hui sa vie et sa fécondité. Les recherches de la philologie comparée s'appuyant sur les découvertes des voyageurs contemporains, et en particulier sur la lecture des inscriptions sinaïtiques, ont démontré que l'arabe s'est détaché de bonne heure de l'hébreu et de l'araméen, et que déjà il était constitué dans ses parties organiques. Il reste d'ailleurs peu de monuments de la civilisation de l'Arabie avant la naissance de Mahomet; les documents qui auraient pu éclairer la critique moderne ont péri avec le culte des idoles de *Lat* et de *Monat*, et le fanatisme musulman a altéré ces précieuses traditions de famille, qui, à défaut d'archives écrites, renfermaient toute l'histoire du passé. Toutefois, il est hors de doute qu'un siècle avant la prédication de l'Islam, c'est-à-dire au VIe siècle de notre ère, la langue parlée

par les nomades du Hedjaz et du Nedjd était parvenue à ce point de perfection et de délicatesse raffinée que le grand mouvement littéraire du IIIe et du IVe siècle de l'hégire n'a jamais pu atteindre. Ce n'est pas sans étonnement qu'on voit naître en plein désert, et sous la tente grossière du Bédouin, ces chants héroïques, ces poëmes couronnés au concours poétique de la Mecque, et suspendus autour de son temple, poëmes pleins du souffle ardent qui a inspiré le livre de Job et les cantiques d'Israël. En ce sens, du moins, on peut dire que l'Orient est *le pays des merveilles*.

Une tradition généralement admise par les écrivains musulmans atteste que, parmi toutes les tribus de la Péninsule, celle de Koreïch, c'est-à-dire la famille même du Prophète, se signala par l'atticisme de son langage et par le soin qu'elle mit à fonder l'unité de la langue en extirpant les locutions provinciales ou les barbarismes étrangers. C'est dans l'idiome koreïchite que fut écrit le Koran, œuvre divine aux yeux des croyants autant par l'inspiration que par la magie du style, et qu'il n'est pas donné à l'homme d'imiter. On sait comment fut recueilli ce code universel de l'islamisme. Il n'a pas été rédigé tout d'une pièce par le Prophète lui-même ou par ses disciples; chacun des versets ou des chapitres qu'il renferme a pris naissance au milieu des orages de sa mission prophétique. Révélés à Mahomet par l'ange Gabriel selon que les circonstances l'exigeaient, ils étaient aussitôt recueillis par quelques-uns de ses adeptes, et transcrits à la hâte sur des peaux de mouton, des omoplates de chameau ou des feuilles de palmier. Ils se transmettaient plus encore par le secours de la mémoire que par l'écriture, art fort négligé chez ces peuplades guerrières, et resté le domaine presque exclusif des juifs ou des chrétiens établis parmi elles. Après la mort du Prophète, Abou-Bekr, son successeur, et, quelques années plus tard, le khalife Omar, craignant de voir le texte sacré s'altérer dans la bouche du peuple, le réunirent en un corps d'ouvrage au moyen de l'ancienne écriture nommée *Koufique*, parce qu'elle fut, dit-on, inventée à Koufah. Cette copie, due aux soins des secrétaires mêmes du Prophète, coupa court aux variantes qui menaçaient l'orthodoxie autant que la pureté du langage, et il est permis de croire que le Koran est parvenu jusqu'à nous sans avoir éprouvé de modifications sensibles. A dater du VIIIe siècle de l'ère chrétienne, l'arabe s'enrichit de son ingénieux système de signes et de points diacritiques indispensables au maintien d'une langue dans laquelle les voyelles ne sont pas représentées; bientôt naquirent les deux grandes écoles grammaticales de Koufah et de Basrah, dont la mission fut d'analyser avec toute la patience du génie oriental les hardiesses de l'idiome sacré et de donner aux irrégularités du Koran la consécration d'une déduction rigoureuse. L'arabe devint alors l'unique représentant de la famille sémitique; la conquête musulmane, en fondant l'unité religieuse, absorba tous les idiomes congénères, et les plus brillantes productions de l'Orient furent enfantées dans cette langue désormais universelle en Asie. Abdiquant le rôle de conquérants pour celui de civilisateurs, les Arabes se livrèrent à l'étude des sciences sous l'impulsion éclairée des khalifes abbassides. Tandis que les ténèbres de l'ignorance et de la superstition couvraient l'Europe, la grande école de Bagdad recevait de la main des Grecs le flambeau de la science, et travaillait, sans le savoir, à la régénération de l'Occident. Plusieurs textes grecs dont les originaux sont perdus, nous furent transmis

par cette voie. Les travaux d'Aristote, d'Hippocrate, d'Euclide, d'Apollonius, etc., furent traduits ou commentés par cette fervente génération de savants qui fit la gloire du règne d'Haroun er-Raschid et de Mamoun. Les sciences mathématiques s'enrichirent de découvertes nouvelles. L'Égypte, l'Espagne, l'Afrique occidentale se réveillèrent à leur tour, et les différentes dynasties qui se partagèrent l'héritage de la maison d'Abbas ne répudièrent pas la glorieuse protection que cette famille avait accordée aux travaux de l'esprit humain.

Il faut pourtant reconnaître que, malgré le développement de la civilisation, la littérature arabe proprement dite ne put reprendre l'essor que lui avaient imprimé les *poëtes-maraudeurs* du désert. Ce n'est pas que la langue ne se fût considérablement enrichie des trésors de la philosophie grecque et alexandrine; elle avait été analysée jusque dans ses moindres détails; l'étude de l'éloquence était presque aussi honorée qu'à Athènes ou à Rome; les poëtes, les panégyristes, les chroniqueurs célébraient à l'envi les exploits de Mahmoud le Gaznévide ou de Salah ed-dîn. Mais l'inspiration poétique s'était éteinte avec la ferveur des premiers âges; l'esprit grandiose autant que simple qui avait dicté les sublimes chants de guerre du Bédouin avait été étouffé par les froides combinaisons de la rhétorique. Avant même l'établissement du khalifat à Bagdad, l'abus du parallélisme, l'allitération, le jeu de mots, déparent les écrits des auteurs les plus en renom. La recherche de l'antithèse et du faux, le choix des tournures affectées ou obscures, l'absence complète de mesure ou de goût, caractérisent désormais cette bizarre littérature que l'on a flétrie chez nous, non sans raison, du nom de *style oriental*.

Il est difficile de méconnaître dans cette décadence littéraire une sorte de réaction du génie indo-européen et surtout persan contre l'usurpation musulmane. La Perse, froissée par la conquête dans ses croyances religieuses comme dans ses légendes nationales, a introduit dans le domaine intellectuel du vainqueur un germe de corruption; et, en adoptant l'alphabet et le dictionnaire arabes, elle a étouffé par ses vaines aspirations vers un passé détruit les dernières lueurs de ce génie qui enfanta tant de chefs-d'œuvre. Aussi l'érudition européenne a-t-elle fait preuve de sagacité et de goût en délaissant depuis quelques années tout le clinquant de la poésie musulmane, pour concentrer son attention sur les documents qui peuvent enrichir l'histoire et la philologie, pour étudier avec ardeur les annales de la vieille Asie, les lois qui régissent ses innombrables idiomes, et arracher aux muets débris de l'Égypte et de l'Assyrie le secret des grandes civilisations déchues. C'est en persévérant dans cette voie si féconde que les écoles orientales, en France comme en Allemagne, peuvent noblement contribuer aux conquêtes scientifiques de notre siècle.

§ 2. — **Distinction entre l'arabe littéral et l'arabe vulgaire.** — Il n'y a, à proprement parler, qu'une seule langue arabe, car les différences qui séparent les langues néo-latines des idiomes générateurs n'existent pas dans la famille sémitique. L'arabe *littéral* ou des monuments écrits ne se distingue de l'arabe vulgaire que par de simples infractions aux lois de la grammaire, et ces nuances sont si légères, que plusieurs savants ont pu, avec une apparente raison, nier l'existence de l'idiome littéral. On ne peut douter, en effet, que l'arabe vulgaire ne soit plus voisin du type qui carac-

térise les vieux idiomes sémitiques, tels que l'hébreu et le chaldéen. En présence des subtilités et des procédés si délicats de la grammaire arabe, il est même permis de se demander si jamais cette langue a été parlée dans l'état où on la trouve écrite. La vérité est que les grammairiens n'ont rien ajouté d'essentiel au type consacré par l'usage; ils ont cherché seulement à donner l'explication d'une foule d'irrégularités provinciales, et à ramener à l'unité cette perpétuelle fluctuation de voyelles due à l'imperfection de leur alphabet. La distinction entre l'arabe littéral et le vulgaire porte seulement sur ces deux points : 1° Les inflexions finales, qui, dans l'arabe écrit, marquent les cas des noms et les modes des verbes, sont omises; 2° un certain nombre de mots d'origine étrangère, et pour la plupart turcs, sont employés dans le langage usuel. — Ces variétés ou, si l'on veut, ces infractions à la grammaire sont universellement admises dans le style familier, et l'on ne saurait s'en affranchir sans être taxé de pédantisme; mais en dehors de ces limites, l'écrivain ou l'orateur retrouvent toute liberté d'action; les trésors de la langue littérale leur sont accessibles, et ils se font encore une gloire de parler le langage des bons siècles de la littérature arabe. Nous empruntons du reste au beau travail de M. E. Renan sur les langues sémitiques le passage suivant, où le rôle des deux idiomes se trouve parfaitement caractérisé: « Sans attribuer aux grammairiens l'invention des mécanismes de l'arabe littéral, nous reconnaissons qu'il y a dans ces mécanismes une part de convention, en ce sens que de procédés flottants, indécis ou ne convenant qu'à de certains mots, les puristes ont fait des procédés fixes et réguliers. Pour le dictionnaire, de même, ils ont sanctionné l'intrusion d'une foule de mots de toute provenance que le peuple n'employa jamais, et qui firent de l'arabe une sorte de langue artificielle dans le genre de l'italien académique du XVII° et du XVIII° siècle. » La distinction de l'arabe littéral et de l'arabe vulgaire n'a pas d'autre origine... « L'arabe littéral, dit encore M. Renan, n'est pas, comme le veulent quelques philologues, un idiome factice; l'arabe vulgaire, d'un autre côté, n'est pas, comme d'autres l'ont prétendu, né de la corruption de l'idiome littéral; mais il a existé une langue ancienne, plus riche et plus synthétique que l'idiome vulgaire, moins réglée que l'idiome savant, et dont les deux idiomes sont sortis par des voies opposées. On peut comparer l'arabe primitif à ce que devait être la langue latine avant le travail grammatical qui la régularisa vers l'époque des Scipions; l'arabe littéral, à la langue latine, telle que nous la trouvons dans les monuments du siècle d'Auguste; l'arabe vulgaire, au latin simplifié que l'on parlait vers le VI° siècle, et qui, à bien des égards, ressemblait plus au latin archaïque qu'à celui de Virgile ou de Cicéron. »

Les principaux dialectes arabes sont ceux d'Arabie, de Syrie, d'Égypte et de Barbarie. Les trois premiers ne diffèrent que par l'emploi de quelques idiotismes facilement compris dans les pays voisins. L'arabe parlé en Afrique présente des différences plus caractérisées non-seulement dans sa grammaire, mais par suite de l'adoption de plusieurs mots berbères, etc.; cependant ces différences ne vont pas jusqu'à le rendre inintelligible à Damas ou au Caire. Nous n'avons pas à nous arrêter ici sur le dialecte *mapoule* usité dans le Malabar, sur le *mosarabe* qui se conserve encore dans les montagnes de Grenade, ni sur le patois *maltais*, le plus altéré de tous. La

situation géographique et l'histoire de ces trois contrées suffisent pour expliquer la corruption de leurs dialectes.

§ 3. — **Coup d'œil sur la grammaire arabe.** — On a indiqué dans le paragraphe précédent les différences caractéristiques qui séparent l'arabe vulgaire de l'arabe dit *littéral* ou classique, c'est-à-dire de l'arabe écrit d'après les règles de la grammaire. On a vu que l'idiome vulgaire n'était, d'une façon générale, que l'idiome littéral dépouillé des voyelles qui marquent les désinences casuelles et les flexions verbales. Le retranchement de ces voyelles et l'omission d'un grand nombre de mots qui appartiennent exclusivement au domaine littéraire constituent, je le répète, le caractère fondamental de la langue parlée. Cette observation s'applique aussi bien au dialecte de Syrie qu'à l'idiome algérien et magrébin. Il ne serait pas possible d'insister sur la différence de la langue écrite et du langage actuel sans entrer dans une foule d'explications techniques que cette notice ne comporte pas. Le lecteur curieux de les connaître fera bien de lire le deuxième chapitre du savant ouvrage de M. E. Renan intitulé *Histoire des langues sémitiques*. On se borne à joindre ici un tableau comparatif de la déclinaison et de la conjugaison dans les deux idiomes, afin de mettre mieux en évidence leurs dissemblances et les traits qui leur sont communs.

DÉCLINAISON CLASSIQUE.	DÉCLINAISON VULGAIRE.
Singulier.	*Singulier.*
Nomin. *el-mouslimou*, le musulman.	Nomin. et cas obliques } *el-mouslim.*
Gén. et dat. *el-mouslimi*, du et au musulman.	
Accus. *el-mouslima*, le musulman.	
Duel.	*Duel.*
Nomin. *el-mouslimâni*, les deux musulmans.	Nomin.
Cas obliques : *el-mouslimeïni*, des deux musulmans.	et cas obliques, *el-mouslimeïn.*
Pluriel.	*Pluriel.*
Nomin. *el-mouslimoûna*, les musulmans.	Nomin. et cas obliques } *el-mouslimîn.*
Cas obliques : *el-mouslimîna*, des musulmans.	

Remarque. — Comme on le voit en comparant les deux modèles de déclinaison, l'idiome vulgaire ne fait usage pour les trois nombres que d'un seul cas, à savoir : 1° au singulier, le nominatif *mouslim* dépouillé de la voyelle finale *ou ;* 2° au duel, du cas oblique, *mouslimeïn ;* 3° au pluriel, du cas oblique *mouslimîn*, également dépouillés de leur voyelle finale. La syllabe *el*, qui précède chacun de ces cas, est l'article *le, la, les*, qui en arabe n'a ni genre ni nombre et demeure indéclinable. On a dû prendre pour exemple un nom précédé de l'article, afin d'établir une comparaison entre les deux idiomes. Mais il y a dans le littéral une autre déclinaison pour les noms indéterminés, c'est-à-dire privés d'article. On dit par exemple *mouslimoun* « un musulman » *mouslimin* « d'un musulman », *mousliman* « un musulman », à l'accusatif. Cette déclinaison n'existe pas en vulgaire.

Pour dire *un musulman*, on fait précéder le nom de l'adjectif numéral *wahed* : *wahed mouslim*, etc.

CONJUGAISON CLASSIQUE.

PRÉTÉRIT.

Singulier.

1re pers. *katabto*, j'ai écrit.
2e pers. masc. *katabta*, tu as écrit.
2e pers. fém. *katabti*, tu as écrit.
3e pers. masc. *kataba*, il a écrit.
3e pers. fém. *katabat*, elle a écrit.

Duel.

2e pers. *katabtoumâ*, vous avez écrit tous deux.
3e pers. masc. *katabâ*, ils ont écrit tous deux.
3e pers. fém. *katabatâ*, elles ont écrit toutes deux.

Pluriel.

1re pers. *katabna*, nous avons écrit.
2e pers. masc. *katabtoum*, vous avez écrit.
2e pers. fém. *katabtonna*, vous avez écrit.
3e pers. masc. *kataboû*, ils ont écrit.
3e pers. fém. *katabna*, elles ont écrit.

PRÉSENT (et futur).

Singulier.

1re pers. *aktobo*, j'écris *ou* j'écrirai.
2e pers. masc. *tektobo*, tu écris, etc.
2e pers. fém. *tektobîna*, tu écris, etc.
3e pers. masc. *yektobo*, il écrit, etc.
3e pers. fém. *tektobo*, elle écrit, etc.

Duel.

2e pers. commun *tektobâni*, vous écrivez ou écrirez tous deux *ou* toutes deux.
3e pers. masc. *yektobâni*, ils écrivent tous deux, etc.
3e pers. fém. *tektobâni*, elles écrivent toutes deux, etc.

Pluriel.

1re pers. *nektobo*, nous écrivons *ou* écrirons.
2e pers. masc. *tektoboûna*, vous écrivez, etc.
2e pers. fém. *tektobna*, vous écrivez, etc.
3e pers. masc. *yektoboûna*, ils écrivent, etc.
3e pers. fém. *yektobna*, elles écrivent, etc.

CONJUGAISON VULGAIRE.

PRÉTÉRIT.

Singulier.

1re pers. *k'tabt*, j'ai écrit.
2e pers. masc. *k'tabt*, tu as écrit.
2e pers. fém. *k'tabti*, tu as écrit.
3e pers. masc. *k'tab*, il a écrit.
3e pers. fém. *k'tabat*, elle a écrit.

Duel.

Manque.

Pluriel.

1re pers. *k'tabna*, nous avons écrit.
2e pers. masc. et fém. } *k'tabtoum*, vous avez écrit.
3e pers. masc. et fém. } *k'taboû*, ils et elles ont écrit.

PRÉSENT (et futur).

1re pers. *aktob*, j'écris *ou* j'écrirai.
2e pers. masc. *tektob*, tu écris, etc.
2e pers. fém. *tektob*, tu écris, etc.
3e pers. masc. *yktob*, il écrit, etc.
3e pers. fém. *tektob*, elle ecrit, etc

Duel.

Manque.

Pluriel.

1re pers. *nektob*, nous écrivons *ou* écrirons.
2e pers. masc. et fém. } *tektoboû*, vous écrivez, etc.
3e pers. masc. et fém. } *yktoboû*, ils ou elles écrivent, etc.

IMPÉRATIF.	IMPÉRATIF.
Singulier.	*Singulier.*
2e pers. masc. *oktob*, écris.	2e pers. masc. *oktob*, écris.
2e pers. fém. *oktobi*, écris.	2e pers. fém. *oktobi*, écris.
Duel.	*Duel.*
Oktobâ, écrivez tous deux.	*Manque.*
Pluriel.	*Pluriel.*
2e pers. masc. *oktoboû*, écrivez.	2e pers. masc. et fem. } *oktoboû*, écrivez.
2e pers. fém. *oktobna*, écrivez.	

Remarques. — Pour dissiper l'obscurité qui pourrait résulter de l'identité de forme entre la première et la seconde personne du singulier au prétérit, on emploie souvent, en vulgaire, le pronom personnel *ana* « je » pour la première personne, *enta*, féminin *enti* « toi » pour la seconde. *Ana k'tabt*, j'ai écrit; *enta k'tabt*, tu as écrit. — Le temps qui est intitulé *présent* est un véritable aoriste, car il sert aussi pour le futur: c'est alors le sens général de la phrase qui précise sa signification. Dans l'arabe écrit, le futur est quelquefois précédé d'une particule, comme *sa*, ou *saufa*, qui marque davantage l'idée du futur. En vulgaire, on ajoute ordinairement la syllabe *be* au singulier et au pluriel, et *me* à la première personne du pluriel. Exemple: *bektob*, j'écrirai; *betektob*, tu écriras (féminin *betektobi*); *biktob*, il écrira; *menektob*, nous écrirons; *betektoboû*, vous écrirez; *biktoboû*, ils écriront. — On s'est borné à donner, dans le tableau qui précède, les temps principaux du verbe arabe, sans faire mention de ceux qui se forment avec l'auxiliaire *être*, en arabe *kâna*, par exemple, le plus-que-parfait: *kount k'tabt* « j'étais, j'ai écrit » c'est-à-dire « j'avais écrit, » le futur antérieur et quelques autres temps également précédés de l'auxiliaire.— Sans vouloir entrer dans des détails de syntaxe qui relèvent de l'idiome littéral, on doit ajouter que la construction arabe est d'une grande simplicité, comparée à celle du persan et, à plus forte raison, du turc osmanli. La phrase arabe est ordinairement courte et se déroule dans le même ordre que le français; c'est, du reste, un des caractères invariables de tous les idiomes sémitiques de procéder par petites périodes liées entre elles par une particule conjonctive, au lieu de les grouper par membres de phrase à l'aide de prépositions, de participes et de gérondifs, jusqu'à leur résolution dans un verbe final. Voici un exemple de phrase arabe, prise au hasard, où chaque mot peut s'adapter à son correspondant français sans aucune inversion : « Il y a trois choses que l'on ne connaît que dans trois occasions: le courage à la guerre, la présence d'esprit au moment du danger, l'amitié dans l'infortune :

Calaçatoun la toucraf illâ fi çalaçat ahwâl ech-chadjâah
trois (choses) ne sont pas connues si ce n'est dans trois occasions le courage
fil harb, wel hikmeh fi waqt el-khatar, wessadâqah fi waqt
dans la guerre et la prudence en temps de danger et l'amitié en temps
ech-chiadeh.
d'infortune.

§ 4. — **Règles de prononciation.** — Nous nous conformerons dans ce paragraphe et dans le petit vocabulaire qui va suivre, à la prononciation usitée en Syrie. Comme l'alphabet arabe renferme plusieurs lettres dont l'équivalent manque dans le nôtre, et qu'un gosier européen ne peut prononcer qu'avec une extrême difficulté, nous avons employé, faute de mieux, des lettres doubles ou des accents pour rendre ces sons aspirés ou gutturaux. L'usage et la fréquentation des gens du pays suppléeront à ce que cette transcription peut avoir de défectueux.

1° La lettre arabe (*djim*) dont la valeur primitive est *dj* et qui se prononce *g* dur ou *gu* en Égypte, se prononce *j* en Syrie. Ainsi *djébel*, montagne, se dit *jébel*.

2° La lettre *h* (*hâ*) au commencement des mots indique une aspiration plus forte que celle que nous lui donnons en français. A la fin des mots, cette aspiration est encore plus marquée. Ainsi, *rouh*, l'âme, doit se prononcer à peu près comme si l'on écrivait *roueh*.

3° Le *kh* (*khâ*) répond au χ des Grecs, ou au *ch* des Allemands dans les mots *nacht*, *noch*, avec un plus grand effort du gosier.

4° Le *s* (*sîn*) indique la prononciation forte et emphatique de notre lettre *s* et ne doit jamais se prononcer comme *z*; le *ch* (*chîn*) se prononce comme dans *chapeau*, *chose*.

5° Le signe (') (*aïn*) précédant une voyelle doit être prononcé du gosier aussi rudement que possible. « Cette articulation, absolument inconnue aux peuples de l'Europe, dit S. de Sacy, se produit en retirant l'air extérieur vers le gosier, et ce mouvement me paraît avoir quelque rapport avec celui que l'on fait pour la déglutition quand on avale avec peine. » C'est en Orient seulement qu'on peut apprécier et imiter ce son et celui du *khâ*.

6° Les mots commençant par la lettre *q* (*qâf*), comme *qamar*, la lune, reçoivent une aspiration forte et rude.

7° Le *w* (*wâw*) a ici la valeur que lui donnent les Anglais dans *well*, *with*, etc.; le *th*, la valeur du th anglais dans *the*, ou du θ grec.

8° Le *gh* (*ghaïn*) doit être légèrement grasseyé, comme le γ grec ou l'*r* des Provençaux.

§ V. — VOCABULAIRE.

FRANÇAIS	ARABE.
Oui—non	aïwah *ou* n'am—la.
C'est bien—c'est mal	taïb—mouch taïb.
Verbes[1].	*fi'l.*
Je veux—veux-tu ?	ana berid—terid entè ?
Nous voulons—voulez-vous ?	nerid—teridoun ?
Je peux—peux-tu ?	ana okdir—tokdir entè ?
Nous pouvons—pouvez-vous ?	nokdir—tokdiroun ?
Je vais—vas-tu ?	ana raïh—entè raïh.
Nous allons—j'irai.	nahna rahîn—ana berouh.

[1] Le verbe *avoir* n'existe pas en arabe ; on le remplace par une circonlocution; ainsi *j'ai un cheval* se rend par l'équivalent: *chez moi un cheval* 'andı hoçân. Le verbe *être* se sous-entend ordinairement, exemple : je suis content, *ana ferhân*, c'est-à-dire moi content.

Autres Verbes.	*fi'al okhra.*
Apprendre—arriver.	ta'allam—waçal.
Boire—courir.	charab—rakadh.
Comprendre—connaitre.	fèhèm—'araf.
Croire—descendre.	za'am—nazal.
Dormir—entendre.	nawm—samia'.
Fumer—marcher.	charab doukhân [1]-macha.
Monter (à cheval)—nager.	rakab—'am.
Partir-penser.	safar—dann.
Parler—se reposer.	tèkèllem—istrah.
Revenir—savoir.	reja'—'araf.
Sentir—se souvenir.	chemm—khatar.
Voir—vois-tu ?	chaf—entè choufl?
Je sais l'arabe.	ana 'arèf bil'arabi.
Parlez-vous français ?	tehki bil fransawi.
Parlez lentement.	tehki chouiè chouiè.

Substantifs.	*esâmi mawsoûfeh.*
Homme—femme.	rejol—merat.
Époux—épouse.	jouz—jouzè.
Père—mère.	abou—oumm.
Enfant—vieillard.	oualad—cheïkh.
Garçon—fille.	ssabi—bint.
Frère—sœur.	akh—okht.
Corps—tête.	jeçed—râs.
Bras—main.	drâ'—yed.
Jambe—pied.	ssaq—rijl.

Professions.	*fissana'ât.*
Douanier—gendarme.	goumrouktchi—qawas.
Soldat—médecin.	askeri—hékim.
Marchand—courtier.	tâjir—dellâl.
Prêtre—moine.	qsis—rahèb.
Tailleur—cordonnier.	khayyât—sarmati.
Épicier – portefaix.	baqqâl—hammâl.
Barbier—droguiste.	hallâq—'attâr.
Libraire—blanchisseuse.	koutbi—ghassâla.

Habillements	*fil elbiseh*
Chapeau—bonnet.	bornîta—tarboûch.
Habit—pantalon.	tawb—serwâl.
Gilet—souliers.	sadriè—na'al.
Jupe—robe.	joubbè—foustân.
Manteau—chemise.	bournous—qamîs.
Bas—ceinture.	tchorâb—hizâm.
Mouchoir—serviette.	mahrama—mendîl.

Harnachements, etc.	*esbâb roukoûb*, etc.
Selle—bride.	serj—lejâm.
Mors—étrier.	fekk—rikâb.
Cravache.	kourbach.
Sangle—courroie.	charîha—habl.
Cheval (en général).	houçân.
Cheval de caravane.	kidich.
Mulet—âne.	baghl—himâr.
Lanterne.	fânoûs.

[1] Littéral « boire la fumée. »

Armes.	*fil eslihè.*
Fusil—pistolet.	bâroûdè *ou* boundoukiyè—tabantcha.
Sabre—couteau.	seïf—sikkin.
Lance—poignard.	mezrâq—khandjar.

Adjectifs.	*Sifât.*
Bon—meilleur, très-bon.	taïb—ahsan.
Mauvais—méchant.	redî—cherîr.
Grand—petit.	kebîr—saghîr.
Éloigné—rapproché.	ba'îd—qarîb.
Mouillé—sec.	nediân—yâbis.
Propre—sale.	nedîf—waçikh.
Cher—bon marché.	ghâli—roukhîss.
Chaud—froid.	harr—bâréd.
Fort—Faible.	qawî—da'îf.
Malade—bien portant.	'alîl—mabsoût.
Honnête—voleur.	sâleh—harâmi.
Poli—impoli.	adîb—qalîl edeb.
Utile—inutile.	lâzem—ghaïr lâzem.
Fidèle—trompeur.	emîn—ghachchâch.
Laborieux—paresseux.	chaghîl—keslân.

Couleurs.	*fil elwân.*
Blanc—noir.	abiad—aswad.
Brun—gris.	asmer—sendjâbi.
Rouge—jaune.	ahmar—assfar.
Bleu—vert.	azraq—akhdar.

Adverbes.	*douroûf.*
Ici—là.	haûni—haûnîk.
De là—vers là.	min haûni—ila haûni.
En haut—en bas.	fauq—taht.
Autour—auprès.	hawl—djeunb.
En face—derrière.	qibâl—wara.
En avant—en arrière.	qoddâm—ila wara.
A droite—à gauche.	yemînân—chimâlan.
Jamais—toujours.	aslan—ebedan.
Longtemps—autrefois.	zemân tawîl—fil qadîm.
Dernièrement—tout de suite.	ânifan—fil hâl.
Tôt—tard.	qawâm—wakhra.
Un peu—beaucoup.	chouîè—ktîr.
Trop—pas assez.	ziâd—ma ikfi.
Pas du tout.	aslan.
Combien? — comment?	qaddech—keïf?

Prépositions.	*hourouf jerr.*
A (vers)—de (en).	ila—min.
Dans—hors de.	fi—'an.
Avec—sans.	ma'—ghair.
Pour—contre.	min chân—khilâf.

Noms de nombre.	*esâmi el-'aded.*
Un—une.	wâhed—wâhdè.
Deux—trois—quatre.	etnein—tlatè—arba'.
Cinq—six—sept.	khamsè—sittè—seba'.
Huit—neuf—dix.	tmaniè—tisa'—'achra.
Onze—douze—treize.	hidach—tnach—tlittach.
Quatorze—quinze—seize.	arba'tach—khamsatach—sittach.

Dix-sept—dix-huit.	sba'tach—tmantach.
Dix-neuf—vingt.	tisa'tach—'echrin.
Vingt et un—trente.	wâhed ou 'echrin—tlâtin.
Quarante—cinquante.	arba'în—khamsin.
Soixante—soixante-dix.	sittîn—seb'în.
Quatre-vingt.	tmânîn.
Quatre-vingt-dix.	tis'în.
Cent—deux cents.	miè—mièteïn.
Mille—deux mille,	elf—elfeïn.
Dix mille—cent mille.	'achrat élâf—miet elf.
Premier—second.	awal—tâni.
Troisième—quatrième.	talit—râbi'.
Moitié—tiers—quart.	nousf—toult—roub'.
Double—triple.	mdâ'ef—tlât ed'âf.

Locutions usuelles. — *Ba'dh istilâhât.*

Pour acheter ou payer. — *fil bei' oul ichtira.*

Combien cela coûte-t-il?	kem iswa?
Une piastre—cinq piastres.	ghourch wâhed—bechlik.
Un medjidi (22 piastres).	medjidi.
C'est cher—trop cher.	ghâli—ghâli ktîr.
C'est bon marché.	roukhiss—mouch ghâli.
Je ne veux payer que...	bidfa' ada fakât...

Pour demander à boire ou à manger. — *fil chorb wal akl.*

J'ai faim—j'ai soif.	ana djou'ân—ana âtchân.
Où y a-t-il de l'eau?	weïn moudjoûd moïèh?
Avez-vous à manger?	'andak chei lilakl?

Dans un café. — *fil kahwa.*

Garçon!	ia walad!
Donnez-moi une limonade.	a'tini limounâda.
Un orgeat—une glace.	bzoûrat—dondourma (turc).
Du café—du thé.	kahwa—tchaï.
Une pipe—du tabac.	tchibouk—tutun.
Un narguilè.	narguilè.
Du sucre—du halwa.	soukkar—halâwa.
De l'eau-de-vie.	'araqi.
Un journal.	gazetta.
Qu'avez-vous à manger?	eïch' andak lilakl?
Qu'est-ce qui sera le plus tôt prêt?	maza ioujad hadeur lil akl?

Le déjeuner. — Le dîner. — *ghadâ—'achâ*

Fourchette—cuiller.	fourtak—malla'qa.
Couteau—serviette.	sikkin—foûta.
Assiette—verre.	sahne—kibbayè.
Sel—poivre.	mèlèh—feulfeul.
Huile—vinaigre.	zeït—khall.
Soupe—bouillon.	tchôrba—maraqa.
Pain—vin.	khoubz—charab.
Viande bouillie.	lahm masloûkh.
Viande rôtie.	lahm mechwi.
Bœuf—veau.	baqar—'ajel.
Mouton—poulet.	ghanem—djâdj.
Poisson.	sèmèk.
Œufs à la coque.	baïd—baïd broucht.
Œufs sur le plat.	baïd mou'lli.

Omelette.	ioumourtalik (turc).
Légumes—salade.	khodar—salâta.
Dessert—fruits.	nouql—tmar.

Dans un hôtel.	*fil lokanda.*
Avez-vous une chambre?	andak awda?
Un bon lit?	takht taïb?
Les draps sont-ils propres?	cherchef nadîf?
Un matelas.	ferch lil nawm.
Une couverture de laine.	ihram lil ghata.
Un vase de nuit—les lieux.	qasriyè—kenîf.
Savon—eau à laver.	saboun—moiè nadîfé.
Serviette—lumière.	menâchif—chemaa'.
Table—chaise.	tawlè—koursi.
Tapis—natte.	sidjâdè—hassîr.
Mon linge est sale.	hawâyiji moassakh.
Faites venir une blanchisseuse.	jib el ghoussâlè.
Quand aurai-je mon linge?	aï waqt ta'tîni el-ghassil?
Je veux aller dormir tout de suite.	berid anam fil waqt.
Eveillez-moi demain de bonne heure.	wa'îni boukra bekkîr.

Pour demander l'heure.	*soual 'an el waqt.*
Quelle heure est-il?	Eï sa'a elân?
Minuit—midi.	nousf oul leïl—ed dohr.
Une heure—deux heures.	sa'a—sa'a etneïn.
Trois heures et demie.	sa'a tlâté ou nousf.
Quatre heures un quart.	arba' ou roub'a.
Six heures moins un quart.	sitté illa roub'a.

Le temps. — Jours de la semaine.	*waqt—eydm el joum'a.*
Aujourd'hui.	eliawm.
Ce matin—ce soir.	es soubh—el meça.
Demain—demain matin.	boukra—boukra bakr.
Hier—hier soir.	ems—ems el meça.
Il y a trois jours.	fi tlât eyâm.
Dans dix jours.	ba'd 'acharat eyâm.
Dimanche—lundi.	el ahad—el etneïn.
Mardi—mercredi.	el talâta—el arba'.
Jeudi—vendredi.	el khamis—el jouma'.
Samedi—une fête.	es sebt—'yd.
L'année—les mois [1].	sèné—echhour.

Pour voyager et moyens de transport.	*fil sefer wa adawat er rahil.*
Un cheval—un âne.	hoçân—himâr.
Un chameau.	jemel.
Une valise—une malle.	khourdj—sandoûq.
Une charrette.	'araba.
Un bateau—barque à voiles.	floûka—floûka biqola'.
Vaisseau—à vapeur.	anâ'—merkeb nâr.
Un courrier—un coureur.	postaji—sa'yi.
Un interprète—un cuisinier.	terjoumân—'âchchi.

Pour partir ou s'arrêter.	*lis sefer wel nouzoul.*
Quand partons-nous?	eï waqt nsâfir.
Je veux partir tout de suite.	ana berid asâfir qawâm.
Jusqu'où allons-nous aujourd'hui?	lahad weïn neroûh eliawm?

[1] Voyez pour les mois musulmans le calendrier turc, p. 147.

A quelle heure arrivons-nous au Khan?	el sa'a nouçal ilal khân?
Où peut-on passer la nuit?	eîn noqdir nenâm elleîl?
Marchons plus vite.	nemchi fil 'ajel.
Vous allez trop vite.	temchi ktir.
Pour demander son chemin.	*soual 'an et-tariq.*
Est-ce là le chemin de...?	min hôn edderb ila...?
Toujours tout droit.	doghri doghri.
Est-ce à droite—à gauche?	fil yemin—fil chimâl.?
Revenez en arrière.	eurja' 'ala khalf.
Vous vous êtes trompé de route.	ghoulout 'an edderb.
Je vais à Saïda.	ana jâïh ila Saïda.
Je viens de Jérusalem.	ana râïh min Qouds.
Par-dessus la montagne.	fouq el-djébel.
Le long de la rivière.	bi hadd en-nahr.
Sur le bord de la mer.	fi chatt el-bahr.
En descendant la vallée.	bil nouzoùl ilal ouady.
Quelle distance y a-t-il jusqu'à...?	kem sa'a ioujad lahad...?
Le chemin est-il bon?	edderb taïb?
C'est une grande route.	derb ma'kouss.
C'est un mauvais sentier.	derb machour.
Voulez-vous m'y conduire?	terid tedilni?
Y a-t-il des voleurs?	youjad serraqin.
Ville—village.	beled—da'ya.
Khan—maison.	hara—beït.
Cabane—tente.	khaïmè—siouân.
Église—chapelle.	kéniça—(id.).
Couvent—mosquée.	deir—djâmi.
Ruine—antiquités.	kharâb—ebnièh qadimèh.
Vieux château.	qasr qadim.
Tour—moulin.	bordj—tahoûn.
La mer—une île.	el-bahr—djézireh.
Un lac—un marais.	bohaïrè—ghadir.
Une rivière.	nahr.
Ruisseau—citerne.	sâqi—birkèh.
Fontaine—puits.	naba'—bir.
Montagne—défilé.	djébel—salikh.
Plaine—vallée.	sahl—ouady.
Rocher—bois.	ssakhr—harch.
Quel est cet arbre?	chou ada chadjar?
Nord—sud.	chimàl—qoubl.
Ouest—est.	maghreb—machreq.
Arabe—Turc.	arabi—tourki (osmanli).
Français—Anglais.	frensiz—ingliz.
Italien—Russe.	italian—moskow.
Grec—Arménien.	roûmi—èrmèny.
Juif—tributaire.	yahoûdy—ra'ya.
Il pleut.	fi chita.
Il pleuvra.	sa ichatti.
Il a plu hier.	sar chita elbarih.
Il fait un grand vent.	fi hawa ktir.
Une tempête—un orage.	zaouba'a.
Pour appeler.	*fil istida'.*
Eh l'homme!—la femme?	ia rejol!—ia heurma!
Eh le garçon!—eh la fille!	ia walad!—ia bint!
Comment t'appelles-tu?	chou ismak?
Viens ici—Va-t'en.	ta'al—rouh-emchi.
Prends garde—gare.	wa'a—dahrak.

Bonjour—bonsoir.	sabâh el-kheïr—meçâ el-kheïr.
Adieu.	khâtrak.
Vous êtes un brave homme.	entè rejol taïb.
Je suis malade.	ana sàkhin.
Allez chercher un médecin.	djib el-hekîm.
Je tousse—j'ai la fièvre.	ana mnazzal—fi sokhoûnè.
J'ai la diarrhée—la migraine.	fi jiriân—raçi biouja'ni.
Y a-t-il un pharmacien?	ioujad ijazi?
Un purgatif—un vomitif.	moushil—mouqayi.
Un fébrifuge.	qat' el-himma.
Un cataplasme.	lazaqa.
Un vésicatoire.	arrâqa.
De la charpie.	kittan.

La poste.	*fil bosta.*
A quelle heure arrive le courrier?	ei waqt ioussal es sâ'i?
Avez-vous une lettre pour moi?	andak mektoub min chani?
Combien paye-t-elle?	qaddech el hijra?

Au bain.	*Fil hammâm.*
Il fait très-chaud aujourd'hui, allons au bain.	el harr chedîd el iawm, nerouh ilal hammâm.
Volontiers, car je suis très-fatigué.	taïb, ana ktîr ta'bân.
Nous voici arrivés. — Otez mes bottes.	wousoulna—aqla' djizm eti.
Où mettrai-je mes effets?	feïn nehot esbabna?
Baigneur, je te confie ma montre; prends garde qu'elle ne s'égare.	dellâk, awda' andak sâ'ti; dir bâlek aleïha.
Ce bain jouit d'une bonne réputation.	adal hammâm mechhour bilimânè.
Mettez ces sandales pour que les dalles ne vous brûlent pas les pieds.	hott adal n'aleïn hatta la ioudja' ridjlak 'alal belâta.
Mettez ce pagne autour de vos reins.	chedd adal bachkir 'ala dahrak.
Allons, masse-moi un peu.	iallah! keyisni chouiè.
Frotte-moi avec la brosse.	dallakni bil kaffa.
C'est assez. — Ce n'est pas assez.	bikeffi—la ikeffi.
Savonne-moi la tête.	aghsil râçi bil saboun.
C'est trop. — Arrête-toi.	ziâd—bes.
Verse-moi de l'eau chaude.	eskini moyèh sakhounèh.
Il fait trop chaud ici, sortons.	el harr ktîr hôn—nerouh barra.
Enveloppez-vous la tête de ces serviettes.	leff el foûta 'ala râçak.
Preparez-moi un bon lit (de repos).	ahdarni ferâch taïb, nedîf.
Viens m'habiller.	taal, 'atini esarbil?
Voici le prix du bain.	khod kiray-el hammâm.
N'oubliez pas le garçon.	baghchich min chân el dellâk.
Prends!	khod.

EXPRESSIONS GÉOGRAPHIQUES.

Ard—terre.	Qasr—château.
'Aïn—source.	Kefer (hébreu)—village.
Bahr—mer, quelquefois lac.	Kherbèh—ruine.
Bir—puits.	Khoraïbèh—petite ruine.
Beït—maison.	Qouboûr—tombeau.
Bohaïreh—lac.	Mar (syriaque)—saint.
Bordj—tour.	Mediah—défilé.
Deïr—couvent.	Medîneh—ville.
Djébel—montagne.	Mersa—port.
Djedîd—nouveau.	Mîna—hâvre.
Djezîreh—île.	Nahr—fleuve et rivière.
Djoûn—golfe.	Ras—cap, promontoire.

Djisr—pont.
Djounoûb—sud.
Gharb—ouest.
Hadjar—pierre.
Hissar—forteresse.
Qadîm—ancien.
Qarièh—bourg et village.
Qamar—lune.
Qantarah—pont.
Qala'a—forteresse.
Nebi—prophète.
Neba'—source.
Neqb—défilé, gorge de montagne.
Ouady—vallée, torrent.
Charq—est.
Chimâl—nord.
Sébîl—fontaine bâtie.
Soûq—marché.
Tell—colline, tertre.

A ces mots se joignent, dans la composition des noms géographiques, beaucoup de mots usuels, par exemple, ceux de *Abou*, père ; *Oumm*, mère ; *Ibn*, fils, pluriel *Béni ; Bint*; fille, pluriel *Benât*, *Cheïkh*, vieillard, chef. On intercale très-souvent l'article *el*, ou l'une de ses formes euphoniques *ed*, *en*, *er*, *es*, *ech*, *et*, qui ne sont que l'article lui-même, absorbé par la lettre initiale du mot qui le suit; ainsi : *ed-Deïr*, le couvent, au lieu de el-Deïr, *ech-Cheïkh*, au lieu de el-Cheïkh. Nous devons prévenir que les noms propres qu'on rencontrera dans la suite de cet ouvrage présenteront quelquefois une orthographe différente de celle que nous leur avons donnée dans ce vocabulaire ; la nécessité de conserver la prononciation locale nous a fait passer, dans ce cas, sur ce qu'exigerait l'étymologie ou l'orthographe correcte.

SECTION VI. — MANIÈRE DE VOYAGER, SAISON, ITINÉRAIRES, ETC.

§ 1. — Communications maritimes et postales. — Douane. — Passeports. — Monnaies. — Papier de crédit. — Le service qui dessert le plus régulièrement les côtes de Syrie est celui des *Messageries maritimes françaises*. De quinzaine en quinzaine, deux paquebots longent la côte en touchant à toutes les échelles, l'un venant directement de Marseille par Alexandrie d'Égypte et remontant vers Smyrne, l'autre venant de Marseille par Syra et Smyrne et redescendant vers l'Égypte. Les paquebots du Lloyd desservent aussi, chaque semaine, la côte de Syrie, par Alexandrie et Port-Saïd jusqu'à Beyrout et se dirigent de là sur Chypre, Rhodes, Chio, Smyrne et Constantinople. Enfin, on peut aussi se rendre en Syrie par Brindisi et les paquebots italiens et anglais qui arrivent à Alexandrie, après 48 heures de traversée. D'Alexandrie on se rend à Jaffa ou à Beyrout par les paquebots français ou autrichiens (V. sur ces services les *Renseignements généraux*, à la fin du volume). Les paquebots autrichiens et russes sont moins ponctuels que les bateaux français. C'est par les deux premières voies que doivent être adressées toutes les correspondances. Il existe à Jérusalem une agence des *Messageries françaises* qui reçoit les dépêches de Jaffa (*Renseignements généraux*). Des courriers payés par les consulats se rendent, de quinzaine en quinzaine, de Beyrout à Damas, et réciproquement ; enfin un service de dromadaires établi entre Damas et Bagdad, aux frais du consulat anglais, franchit le désert en huit à dix jours. En dehors de ces communications établies par les Européens, et les seules qui puissent inspirer de la confiance, il existe aussi des courriers ottomans entre Beyrout et Jérusalem, une fois par mois, en quatre à cinq jours, entre Beyrout et Damas tous les quinze jours, trajet en vingt-quatre heures, et

tous les huit jours entre Damas, Homs, Hamah, Alep et Constantinople. En général, les Européens devront toujours s'adresser à leurs consulats pour transmettre ou recevoir leurs correspondances, si ce n'est dans les ports où existent des bureaux des paquebots français et autrichiens.

Des bureaux télégraphiques existent dans toutes les principales villes de la Syrie (V. *Renseignements généraux*). Les formalités de douane et de passeport sont presque nulles et sont toujours aplanies moyennant un léger *baghchich*.

Les *poids*, *mesures* et *monnaies* sont comme dans le reste de la Turquie. (Voir p. 146.) Le papier-monnaie n'a pas cours en Syrie. Pour voyager hors des grandes villes, le voyageur devra toujours se pourvoir d'un sac de petite monnaie. On se munira de lettres de crédit, surtout sur les banquiers européens de Beyrout, qui vous adresseront au besoin à leurs correspondants des autres villes.

§ 2. **Drogmans, équipages pour voyager, cheïkhs, rançons, escortes, etc.** — Nous pourrions répéter ici ce que nous avons dit sur ce sujet, p. 8-10). La plupart des voyageurs se contentent de faire prix avec un drogman, qui leur sert à la fois d'interprète et de guide, et se charge de tout fournir : équipements de voyage, montures, nourriture et logement, pour un prix qui varie de 20 à 40 fr. par jour et par personne, selon le traitement que l'on demande et selon le nombre des voyageurs. Le matériel que le drogman devra fournir consiste en deux tentes, une pour les maîtres, une pour les serviteurs; cantine, batterie de cuisine et vaisselle proportionnée au nombre des voyageurs, linge de table et de toilette, matelas, couvertures et draps de lit, tables et siéges pliants, etc. On comprend que pour transporter tout ce bagage, il faut, outre les chevaux de selle nécessaires aux étrangers et au drogman, un certain nombre de cheveux de charge, ou mieux de mulets, accompagnés de leurs *moukres* ou conducteurs, dont le nombre est toujours d'au moins un par deux ou trois bêtes de somme. Ajoutez-y un cuisinier, homme indispensable, et la petite caravane présente tout de suite un nombre assez imposant. Les moukres emmènent ordinairement en sus un ou plusieurs ânes, qui leur servent de monture, et dont le voyageur n'a pas à payer le prix. Les drogmans de la Syrie sont sinon plus honnêtes et plus intelligents, au moins plus habitués aux Européens et mieux surveillés par les consulats que dans le reste de l'empire ottoman. Les meilleurs se trouvent à Beyrout et à Jérusalem, mais il ne faut nullement attendre d'eux les connaissances d'un cicerone italien ou de quelques courriers de la Grèce, pour vous signaler les localités intéressantes, ou pour obtenir quelques renseignements historiques. Leur ignorance à cet égard est complète. Le voyageur doit faire lui-même son itinéraire d'après ses livres, ses cartes, et abandonner tout au plus au drogman le soin de régler les étapes. Si l'on ne veut devenir son esclave, il ne faut prendre un drogman que sous la recommandation de quelque personne de confiance, un banquier, un consul (ne s'en rapporter nullement à celle d'un maître d'hôtel), lui faire signer devant la chancellerie consulaire un contrat détaillé, spécifiant bien tout ce que l'on attend de lui, quant au matériel à emporter : tentes, lits, linge de table, cantine, nourriture; quant au nombre des bêtes de somme et à leur qualité; spécifier aussi que tous les *baghchich*,

frais de guides, de gardes, seront à sa charge, que les jours où l'on ne marchera pas, ou pendant le séjour dans les grandes villes ou les couvents, le prix sera réduit de moitié (*V.* p. 8-10). Le voyageur devra surtout bien établir qu'il entend rester maître absolu des routes qu'il veut prendre et de la durée du séjour qu'il fera dans telle ou telle localité. Rien n'est plus commun que de voir les drogmans imposer leur volonté aux voyageurs, les forcer à s'arrêter ou à marcher quand ils ne le voudraient pas, les empêcher de visiter une localité intéressante sous un prétexte quelconque (histoire de voleurs, manque de provisions, mauvaise volonté des *moukres*, etc.). Pour éviter toutes ces velléités d'insubordination, il faut que le voyageur puisse toujours menacer le drogman de la justice des chancelleries consulaires, et que toute désobéissance se traduise pour lui en une privation de salaire ou suppression de bonne main, bien spécifiée par le contrat : c'est le châtiment qu'il redoute le plus. Grâce à ces précautions, le voyageur pourra parcourir la Syrie avec aisance et sécurité, s'en remettant à son drogman du soin de tous les détails. A moins d'une connaissance parfaite de la langue et du pays, il aurait peu d'avantages à faire ses affaires par lui-même; le drogman saurait, par de fortes primes prélevées sur ses moindres achats et sur toutes ses transactions, regagner bien vite ce que l'étranger aurait cru pouvoir économiser. En général, il ne faut pas se presser de conclure un traité avec un drogman, si l'on veut lui faire accepter ses conditions. On gagne beaucoup à attendre un jour ou deux. Dans l'intervalle, les concurrents se présentent et rendent le premier plus accommodant. Il est d'usage de payer au drogman avant le départ une partie de la somme convenue pour l'achat des provisions qu'il doit emporter, telles que thé, café, sucre, riz, vin, etc. A chaque station principale, on lui paye un à-compte, mais il faut réserver la grosse somme, et surtout la bonne main pour la fin du voyage. Le jour du départ fixé, il est très-difficile d'obtenir qu'on se mette en route : mille détails oubliés deviennent une cause de retard et ce n'est qu'à une heure assez avancée de la soirée qu'on peut enfin partir. Aussi la première étape est-elle toujours très-courte. Il est également difficile de faire des étapes de plus de huit heures; aussi le voyageur pressé d'arriver dans un temps donné, devrait-il faire mention du nombre des étapes dans la convention faite avec son drogman.

Escortes. — *Cheïkhs.* — Nous ne pouvons que répéter ici ce que nous avons dit sur la nécessité de porter des armes dans un pays où tout le monde en porte, ne fût-ce que comme maintien; voyager seul et désarmé serait provoquer une attaque de la part de tel ou tel Arabe, qui n'y songerait pas s'il prévoyait la moindre apparence de résistance. On a, du reste, singulièrement exagéré les dangers d'un voyage en Syrie. Les consuls donneront, à ce sujet, les renseignements les plus précis et réduiront à leur juste valeur les rumeurs qui circulent souvent en Europe sur les guerres entre les tribus, les violences contre les chrétiens, querelles locales qui ne menacent en rien la sûreté des voyageurs.

Il faut distinguer, à ce sujet, trois sortes d'excursions :

1° Sur les routes fréquentées par les Européens, dans le rayon des consulats, sur les côtes, dans la région du Liban, de Beyrout à Damas, ou de Beyrout à Jérusalem par Nazareth, la sûreté est presque absolue : deux ou trois Européens, avec le nombre de serviteurs que nous avons énumérés

plus haut, drogman, cuisinier, *moukres*, qui tous portent leurs armes, forment une caravane assez imposante pour n'avoir à craindre aucune attaque. Si les armes sont bien apparentes, les pistolets portés dans une large ceinture, le fusil en bandoulière sur l'épaule, il est même inutile de les charger. Les troupes de Bédouins que l'on rencontrerait sur les bords du lac de Mérom, du lac de Tibériade ou dans la plaine d'Esdrelon, vous abordent amicalement, demandent à voir vos armes, admirent leur mécanisme, et terminent presque toujours en vous demandant un peu de poudre ou de tabac. Ils savent depuis longtemps qu'il y a peu à gagner à attaquer les Européens; la supériorité de leurs armes, la manière résolue dont ils se défendent, rendent la tentative dangereuse pour les Arabes et leurs chevaux; de plus, le profit est peu considérable; les Européens portent sur eux plus de papier que d'argent, leurs vêtements ou bagages sont de peu d'utilité pour le voleur et ne servent qu'à le faire découvrir; enfin il y a toujours plainte de la part des consuls, recherches actives, et le châtiment au bout.

2° A certaines époques et dans certaines régions que les consuls vous désigneront, il est nécessaire de prendre une escorte de quelques cavaliers fournis par les autorités locales, un commandant turc ou le cheïkh d'une tribu, moyennant un baghchich déterminé par l'usage : une escorte de quatre cavaliers pendant une excursion de trois ou quatre jours à Jéricho, à Mâr Saba, etc., se paye environ 200 piastres ou 50 francs. Il ne faudrait peut-être pas compter beaucoup sur leur dévouement en cas d'une attaque sérieuse, mais leur présence prévient cette attaque. « Cent Arabes respecteront un Franc, s'ils le voient accompagné par un Bédouin de leur tribu ou d'une tribu amie; mais que le Franc marche seul, que plusieurs Francs cheminent ensemble sans une escorte arabe, qu'ils s'avancent escortés par des Arabes d'une tribu ennemie, on les attaquera. » (Mme de Gasparin, t. III, p. 145.)

3° Enfin, dans d'autres régions (à quelques heures à l'E. de Damas, sur toute la rive orientale du Jourdain et de la mer Morte, au S. d'Hébron), il est *absolument* impossible de pénétrer sans payer un droit de passage ou de conduite. Les cheïkhs des tribus, souverains presque indépendants sur leur territoire, regardent comme un droit d'en interdire l'accès à tout étranger sans en exiger une rançon, et refusent d'escorter le voyageur, de lui fournir les moyens de transport, la nourriture, etc. Ainsi, pour aller de Hamah ou de Damas à Palmyre, de Damas dans le Ledjah, de Jérusalem à Pétra (*V.* R. 10), il faut faire marché avec un cheïkh, qui devient alors responsable de tout. Il faut, bien entendu, la garantie du consulat pour sanctionner le traité et savoir si le cheïkh a réellement l'autorité qu'il s'attribue. Le cheïkh se dirige habituellement par le pays où son autorité est reconnue; il traite avec les cheïkhs des tribus voisines, s'il est obligé de passer sur leur territoire. Parfois il arrive en route des contestations entre le cheïkh qui vous conduit et d'autres cheïkhs qui prétendent l'empêcher de passer ou fournir de force leurs chameaux ou leurs hommes d'escorte. L'Européen doit rester étranger à ces querelles et tout mettre sous la responsabilité de celui avec qui il a traité. Après beaucoup de cris et de menaces sans effet, ces querelles finissent toujours par une transaction entre les Arabes et par une demande de *baghchich*, que l'Européen pourra

réduire en persistant avec fermeté dans son refus jusqu'à ce qu'elle soit devenue raisonnable. Un léger présent termine alors toute difficulté.

§ 3. — **Hôtels, Khâns, Hospitalité, Couvents, Campement.** — Les villes principales de la côte, et surtout Beyrout, possèdent des hôtels tenus à l'européenne, où l'on trouve assez de confortable à des prix relativement modérés, mais qui s'élèvent toujours de 12 à 15 fr. par jour (*V.* Renseignements généraux). A Damas, à Jérusalem, on trouve maintenant des hôtels où l'on est également bien traité aux mêmes conditions. Dans l'intérieur du pays, quand on ne voudra pas camper sous la tente, on aura la ressource des khâns ou de l'hospitalité des particuliers, chrétiens ou musulmans. Depuis la maison du cheïkh maronite jusqu'au gourbi de terre du fellâh, tout s'ouvre devant le baghchich promis par le drogman. Le grand inconvénient de cette manière de voyager, c'est le nombre des insectes incommodes qui désolent le voyageur. En beaucoup de localités on peut s'adresser à l'hospitalité des couvents. C'était autrefois à peu près la seule ressource du pays; aujourd'hui il n'y a point d'inconvénient à les éviter. L'hospitalité est loin d'y être gratuite, bien qu'on n'en réclame pas ouvertement le prix. Tout voyageur aisé y laisse, à titre de don, une somme au moins égale à celle qu'il aurait dépensée dans un hôtel, et si le don était insuffisant, on saurait le lui faire comprendre. Le drogman seul en profite, car on lui paye toujours sa journée : pour lui l'hospitalité du couvent est gratuite ; les libéralités que son maître *veut bien* faire ne le concernent pas. On payerait donc à la fois l'hospitalité du couvent et la nourriture et le logis que le drogman ne vous aurait pas fournis. Le seul moyen d'éviter ce surcroît de dépense est de stipuler d'avance que les jours où on logera dans les couvents, son salaire sera réduit de moitié. Ceci posé, il serait injuste de méconnaître que dans les couvents on est en général bien traité; qu'en cas de maladie, on y trouve des soins précieux; que plusieurs d'entre eux, comme les couvents du Carmel, de Nazareth, sont par eux-mêmes intéressants à visiter, et qu'enfin quelques-uns, perdus dans le désert, comme ceux de Mâr-Saba et du Sinaï, sont le seul abri que rencontre le voyageur fatigué de la vie nomade. Il faut être prévenu que les couvents grecs du désert ne s'ouvrent que sur la présentation d'une lettre de recommandation, dont il faudra se munir dans les grandes villes.

§ 4. — **Équipement, Chevaux, Moukres, Campements, Chameaux et Dromadaires, etc.** — Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit dans notre Introduction générale sur l'équipement des voyageurs : restreindre son bagage autant que possible, laisser les malles et les caisses dans les villes, pour ne garder que le strict nécessaire, est le précepte le plus important dans un voyage de cette nature. Une selle à l'européenne est indispensable pour une femme; les hommes s'habituent difficilement à la selle arabe. On se procure aujourd'hui aisément une selle européenne au Caire, à Jaffa où à Beyrout. Beaucoup de voyageurs croient devoir adopter le costume des indigènes, ou au moins porter le tarbouch (bonnet rouge). C'est là une fantaisie qui non-seulement n'a aucun avantage, mais qui a même ses inconvénients. Aujourd'hui le costume européen est un porte-respect en Syrie, et rien n'est au contraire moins respecté que les sujets du Grand-Seigneur. Les consuls voient d'assez mauvais œil ces déguisements assez innocents. Sauf de très-rares exceptions, un

Européen ne peut se flatter de passer pour un Arabe, même après de longues années de séjour dans le pays.

Les chevaux de la Syrie, qui payent peu d'apparence, sont doués d'une patience et d'une sobriété remarquables. Habitués à camper à la belle étoile sans quitter leurs harnais, à ne manger un peu d'orge que le matin et le soir, on les voit marcher tout le jour, par les chemins les plus rocailleux, et, si le soir, ils rencontrent un bout de plaine, d'eux-mêmes ils partent au galop avec une ardeur inconcevable. Pousser quelques cris gutturaux en forme d'encouragement, étendre les deux bras au-dessus de leurs oreilles, et surtout tirer un ou deux coups de feu, porte leur joie à leur comble. Il devient difficile de les arrêter. En peu de jours le voyageur devient assez cavalier pour se permettre ces petites *fantasias* et y trouver un grand divertissement.

Les *moukres*, qui accompagnent à pied les chevaux de bagage, sont bien autrement pittoresques que les agoyates de la Grèce. Coiffés d'énormes turbans, couverts de vêtements bizarrement bariolés, armés de vieux pistolets dans leurs larges ceintures de cuir, pieds nus et le visage basané, ils marchent gaiement du matin au soir, poussant chevaux et mulets, les tenant en bride dans les passages difficiles, les relevant et les rechargeant quand ils tombent ; ils montent de temps à autre et à tour de rôle sur un âne pour se reposer quelque temps ; le soir, ils dressent la tente et ils se couchent les derniers, souvent à la belle étoile, et ne cessent de veiller sur les chevaux ; ils sont les premiers sur pied pour seller les chevaux et replier bagage. Pour ce rude métier il ne leur est rien dû, ou plutôt leurs gages sont compris dans le loyer de leurs chevaux (25 piastres ou 6 fr. 25 c. par jour) ; la gratification qu'il est d'usage de leur donner est d'environ 5 francs au bout de huit jours de voyage. Leur docilité est à toute épreuve, et leur mauvaise volonté, alléguée quelquefois par le drogman, est toujours le fait de ce dernier. Leur seul défaut est leur lenteur ; le premier jour surtout, l'établissement des tentes le soir, l'opération inverse le matin, sont interminables. Le voyageur doit se lever lui-même à 4 heures et les presser continuellement, s'il veut partir à 6 heures : le temps de plier la tente, de déjeuner, de resserrer la vaisselle dans la cantine, de recharger les chevaux, demande deux grandes heures, qu'on parvient à peine à raccourcir les jours suivants. On marche 4 ou 5 heures. A 11 h., on fait halte jusqu'à 2 ou 3 h., et l'on repart jusqu'au soir. Quand on rencontre un village, on renouvelle ses provisions, les œufs, l'invariable poulet, et l'orge pour les chevaux. Lorsque le coucher du soleil approche, il faut absolument s'arrêter : les Arabes ont horreur de marcher dans l'obscurité; ils inventent, pour s'en dispenser, mille prétextes auxquels on ne s'arrêtera pas; la promesse d'un baghchich peut seule les décider. Une fois le campement choisi, la première chose est d'installer le cuisinier, toujours fort long dans ses opérations. En même temps on balaye la place, on déploie la tente, on étend les nattes, les tapis, puis les lits, on dresse la table, les siéges ; puis viennent le souper et la veillée, qui se prolongent longtemps sous la tente des serviteurs, alors que les maîtres dorment depuis longtemps. Rien n'égale le charme de cette existence errante, le sentiment d'indépendance absolue qu'éprouve sous sa tente le voyageur dégagé de tous les besoins factices de la vie civilisée.

L'âne est une monture sémillante et commode, dont on apprécie l'avantage dans les grandes villes.

C'est pour les excursions à Palmyre, à Gérasa, à Pétra, que le voyageur commencera à user du dromadaire (*Hédjine*) et du chameau (*Djémel*). Quelques mots d'instruction sur l'art de monter ce singulier animal ne seront pas inutiles au voyageur : la première difficulté qui se présente est d'enfourcher sa monture ; le dromadaire, debout, avec sa selle, n'a guère moins de dix pieds de haut ; à un sifflement particulier du chamelier, il plie les genoux et se couche ventre contre terre : il est encore aussi élevé qu'un cheval ordinaire. On monte dessus comme on monterait sur un cheval. Dès qu'il sent l'homme sur son dos, le dromadaire se relève des pieds de derrière ; il faut prévoir ce mouvement et se pencher en avant, en se tenant solidement au pommeau de la selle : presque aussitôt il se relève des pieds de devant, et le voyageur doit s'incliner rapidement en arrière, sans quoi, il lui arriverait ce que M. Alexandre Dumas a spirituellement raconté dans une page devenue classique sur la matière (*Quinze jours au Sinaï*) : « Je résolus de faire, avant que les autres arrivassent, et en présence de mon ami Béchara, un essai sans importance apparente, mais dont le résultat devait être de me familiariser avec l'animal. En conséquence, comme si j'avais l'esprit parfaitement libre, je m'accrochai en fredonnant au pommeau de la selle et aux cordages qui pendaient et, après les trois élans classiques, j'enjambai le monticule et me trouvai à cheval ; mais à peine étais-je affermi, que ma bête, qui savait sa profession de dromadaire aussi bien que moi mon métier de cavalier, releva brutalement tout le train de derrière, ce qui me mit immédiatement le nez à huit pouces plus bas que les genoux et me valut dans la poitrine un coup atroce du trusquin de la selle, qui est relevé de près d'un pied et terminé par une boule de bois ornée de cuivre. Au même instant, le train de devant se releva avec la même spontanéité que j'avais remarquée dans son prédécesseur, son train de derrière, et je sentis que le dossier de la selle me rendait avec usure dans les reins le coup que le pommeau m'avait donné dans la poitrine. Béchara, qui ne m'avait pas perdu un instant de vue pendant mes exercices de voltige, me fit remarquer l'excellente combinaison de ces deux proéminences, sans le secours desquelles je serais inévitablement tombé en avant ou en arrière. Béchara m'avait fait cette judicieuse remarque, le visage riant, comme s'il eût voulu me prouver que j'étais ingrat envers ma selle ; mais, comprenant son inconvenance, il m'invita, pour se raccommoder avec moi, à profiter de ma situation pour regarder le paysage. En effet, du point élevé où j'étais parvenu, j'embrassai un horizon immense. »

Il faut user, pour descendre du chameau, des mêmes précautions que pour y monter, et exécuter les mêmes mouvements dans un ordre inverse. Le dromadaire n'a qu'un simple licou, plus ou moins orné de coquillages, au moyen duquel on le dirige : la selle est une selle arabe, étroite et haute, qu'on exhausse sur le dos de l'animal avec des coussins, des tapis, afin qu'elle ne le blesse pas durant les longues marches. « On obtient difficilement, dit Mme de Gasparin, que la selle soit deux jours de suite accommodée de la même manière : tantôt elle penche à droite, tantôt à gauche ; tantôt le tapis et les coussins vous jettent en avant, tantôt en arrière. De

là viennent les trois quarts de la fatigue. » Une fois installé au haut de son dromadaire, le voyageur a le choix entre cinq ou six positions. Il peut s'y tenir comme il le ferait sur un cheval, ou de côté, comme une amazone, ou encore prendre entre les deux positions un terme moyen. En tous cas, il faut suivre les mouvements de l'animal au moyen d'un coup de reins très fatigant au début.

L'allure du dromadaire cause à quelques personnes des souffrances qui ressemblent à celles du mal de mer; mais c'est là un fait exceptionnel. Beaucoup de voyageurs déclarent que, quoique très sujets à ce dernier mal, ils ont fait de très longues courses à dromadaire sans rien ressentir de semblable.

Les dromadaires marchent ou trottent; ils galopent rarement, et dans ce cas désarçonnent infailliblement leur cavalier au bout de très peu de temps. Ils font, en marchant au pas, une lieue par heure, et trois ou quatre, en trottant. Ils peuvent soutenir cette allure pendant une journée entière, et faire trente lieues d'une traite. Ils supportent admirablement la soif, et on en a vu rester vingt-cinq jours sans boire, tout en exécutant des marches forcées. Leur nourriture quotidienne se réduit à une boulette de pâte qu'on leur fait manger le matin, et à une poignée de féveroles le soir. Il faut dire cependant qu'ils ne sauraient passer auprès d'un buisson épineux, d'une tige de chardon, sans essayer d'y mordre : aussi, quand les marges de la route en offrent en abondance, il y a de quoi épuiser la plus longue patience. Ils tirent sur leur licou et font éprouver au bras qui les conduit des secousses de chaque instant. « C'est, dit Mme de Gasparin, la bête la plus patiente et la plus impatientante qui existe..... Vingt arrêts par minute devant la moindre épine, invincible opiniâtreté, manger solennel et bruyant, lèvres sensuelles qui ruminent avec volupté, brisement de nos pauvres corps, résultat de ce *broutement* perpétuel, tout cela nous a poussés jusqu'aux dernières limites de la patience. » A ce tableau il manque un trait qui n'est pas le moins déplaisant : un grognement rauque et désagréable qu'il fait entendre continuellement, et souvent une odeur infecte difficile à supporter.

Nous avons parlé du chameau coureur; quant au chameau porteur, quelques mots suffiront. Nous les empruntons à Mme de Gasparin : « Les Arabes leur mettent à tous un bât dont la concavité embrasse la bosse. Sur ce bât on place un filet de grosses cordes qui traîne à terre des deux côtés; les malles, les sacs de nuit et les cantines s'entassent dans ces filets, dont on relève et fixe les bouts sur le dos de l'animal : les chameaux de charge marchent ordinairement la tête et le cou libres de toute entrave. »

La provision d'eau est portée dans de vastes outres aplaties qui pendent le long des flancs de l'animal. Le chameau peut porter en moyenne 200 à 300 kilog. Pendant tout le temps qu'on le charge, il fait entendre son grognement, espèce de protestation contre l'excès du fardeau. Si alors on lui enlève une fraction minime de la charge, il se tait et obéit avec docilité. Le chamelier marche à pied, à côté de sa bête; de temps à autre, s'il veut arranger quelque chose au chargement ou se reposer, on le voit escalader l'animal avec une dextérité prodigieuse, et, sautant sur son genou de devant, se penchant à son cou, s'accrochant aux cordes du bât, parvenir jusqu'au sommet de la bosse sans arrêter la marche de la bête. Le

chameau, animal assez maussade, connaît son conducteur et lui rend souvent les plus affectueuses caresses. Le soir, au campement, rien n'est plus pittoresque que l'aspect de ces animaux, accroupis en cercle autour du feu allumé par leurs maîtres.

§ 5. **Saison favorable, hygiène.** — Les saisons les plus favorables pour parcourir la Syrie sont le printemps, de la fin de mars au mois de juin, pour le voyageur qui vient de l'Égypte et de la presqu'île Sinaïtique ; et l'automne, du mois de septembre à la fin de novembre, pour celui qui vient de la Grèce ou de la Turquie d'Asie. En décembre commencent ordinairement les pluies dans les plaines et la neige sur les montagnes, et il devient alors presque impossible de camper sous la tente, à cause de la boue et de l'humidité. En été, les chaleurs sont tellement fortes, qu'on ne pourrait voyager dans la journée ; tout le pays est brûlé et désolé. Le printemps est la saison où la Syrie présente l'aspect le plus riant par la fraîcheur de la végétation ; mais les torrents des montagnes sont quelquefois gênants, et le beau temps est moins constant qu'en automne : en revanche, celui-ci se ressent encore de la sécheresse de l'été.

Quant aux précautions hygiéniques à observer, nous n'avons ici rien à ajouter à ce que nous avons dit dans notre introduction générale. Dans la saison chaude, il faudra suivre l'hygiène de l'Égypte, se garer avec soin des coups de soleil, en se couvrant la tête d'un chapeau à large bord, avec un grand voile ou la kouffièh des Arabes, pour protéger la face, le cou et les épaules, porter de la flanelle, etc. (*V.* tome II, p. 246).

Quant à l'impression du voyage, nous n'avons à faire ici aucune des restrictions que nous avions dû établir pour la Grèce et la Turquie (*V.* tome I) : grands souvenirs, grandes ruines, nature admirable, populations pittoresques, tout cela, joint au charme de la vie errante, ferait déjà de la Syrie un des pays les plus intéressants et les plus agréables à parcourir, quand même les souvenirs bibliques et les grandes idées religieuses qu'elle réveille ne lui donneraient pas le caractère sacré qu'elle a pour tout voyageur chrétien.

§ 6. **Modèles d'itinéraires.** — De tout ce que nous avons dit précédemment sur la manière de voyager en Syrie, il résulte qu'il est impossible de tracer d'avance un voyage par étapes fixes, mille circonstances pouvant faire varier les lieux où l'on campera, le temps plus ou moins long que chaque voyageur accordera à telle ou telle localité, selon ses goûts, la nature de ses études, etc. Les modèles que nous allons donner ne sont que des plans approximatifs destinés aux voyageurs pressés, à ceux, par exemple, qui ne pourraient consacrer à la Syrie que l'intervalle compris entre le passage de deux paquebots (17 jours, y compris les 2 jours de relâche à Beyrout) ou un mois à six semaines. Chacun pourra les varier suivant sa fantaisie.

Tournées de 15 à 20 jours (Deux jours en sus à Beyrout pour séjour et préparatifs).

1° De Beyrout a Ba'albek et Damas, retour directement.

Beyrout à Djébaïl	1 j.
Djébaïl à Tripoli	1
Tripoli à Ehden	1
Ehden, les Cèdres, Deïr el-Akhmar	1
Deïr el-Akhmar, Ba'albek	1
Ba'albek, Sourghâya	1
Sourghâya, Aïn Fidjèh	1
Aïn Fidjèh, Damas (le matin)	1
Damas (séjour)	3
Damas, Dimas	1
Dimas, Chalcis, Mekhsèh	1
Mekhsèh, Beyrout	1
Beyrout (départ par mer)	1
Total	15 j.

2° De Beyrout a Ba'albek, Damas, retour par Saïda.

Beyrout à Ghazir	1 j.
Ghazir au Nahr el-Asfour	1
Nahr el-Asfour à Bcharrèh	1
Bcharrèh, les Cèdres, Ba'albek	1
Ba'albek (séjour)	1
Ba'albek, Zebdâny	1
Zebdâny, Damas (le soir)	1
Damas (séjour)	2
Damas à Dimas	1
Dimas à Djibb Djennin	1
Djibb Djennin à Deïr el-Kamar	1
Deïr el-Kamar à Saïda (Sidon)	1
Saïda à Beyrout	1
Beyrout	1
Total	15 j.

3° Beyrout a Ba'albek, Damas, retour par Tyr.

Beyrout à Reifoun	1
Reifoun à Akourah	1
Akourah à Bcharrèh	1
Bcharrèh, les Cèdres, Ba'albek	1
Ba'albek (sejour)	1
Ba'albek, Souq Ouady Barada	1
Souq Ouady Barada, Damas (à midi)	1
Damas (séjour)	2
Damas (départ l'après-midi), Katana	1
Katana à Racheya	1
Racheya à Qala'at ech-Chouqif	1
Qala'at ech-Chouqif, Sour (Tyr)	1
Sour, Saïda	1
Saïda, Beyrout	1
Beyrout (départ)	1
Total	16 j.

4° Jérusalem, Beyrout (direct).

Jaffa (départ), Ramlèh	1 à 2 j.
Ramlèh, Jérusalem	1
Jérusalem (séjour)	3 à 4 j.
Jérusalem, Béthanie, Jéricho	1
Jéricho, le Jourdain, mer Morte, Mâr Saba	1
Mâr Saba, Bethlehem, Jérusalem	1
Jérusalem, el-Birèh	1
El-Birèh, Nablous (Sichem)	2
Nablous, Samarie, Djénin	1
Djénin, Nazareth	1
Nazareth, Khaïfa, le Carmel	1
Le Carmel, Saint-Jean-d'Acre, Sour (séjour)	2
Sour, Saïda (séjour)	2
Saïda, Beyrout (séjour)	2
Total	20 à 22 j.

Tournées de 40 jours.

5° Jaffa, Jérusalem, Nazareth, Tibériade, Beyrout.

Jaffa à Jérusalem (*ut supra*, 4°)	2 à 3 j.
Jérusalem (séjour, excursions)	4 à 6 j.
Jérusalem, Bethléhem, Jéricho, etc. (comme 4°)	3
Jérusalem, Hébron et séjour.	2
Hébron, Beït Djibrin	1
Beït Djibrin, Gaza	4
Gaza, Ascalon	2
Ascalon, Ramlèh	1
Ramlèh, Jérusalem	1
Jérusalem à Djénin (comme 4°)	4
Djénin, Megiddo, Carmel	2
Carmel, Nazareth	1
Nazareth, Kefr Kenna, Tibériade	2
Tibériade (retour à Nazareth par le Tabor)	1
Nazareth à Beyrout (comme 4°)	5 à 6 j.
Beyrout (séjour, préparatifs	2
Total	37 à 40 j.

6° Jérusalem, Nazareth, Tibériade, sources du Jourdain, Damas, Ba'albek, Beyrout (*recommandée*).

Jaffa à Jérusalem (comme 5°)	2 à 3 j.
Jérusalem, séjour, excursions	4 à 6 j.
Jérusalem, Jéricho, la mer Morte, Mâr Saba, Bethléhem	3
Jérusalem, Hébron et retour.	2 à 3 j.
Jérusalem à Djénin (comme 4°)	4
Djénin, Nazareth	1
Nazareth, Séphoris, Kana, Jotapata, St-Jean-d'Acre.	1
Khaïfa, Carmel, Nazareth...	1 à 2 j.
Nazareth (séjour)	1
Nazareth, Tibériade par Kefr Kenna ou le mont Tabor..	1
Tibériade (séjour), Safed...	2
Safed, Banias	1
Banias, Hasbeya	1
Hasbeya, le mont Hermon, Racheya	1 à 2 j.
Racheya, Dimas	1
Dimas à Damas	1
Damas (séjour)	2 à 3 j.
Damas à Beyrout (*ut suprà*, 2° et 3°)	8 à 9 j.
Beyrout (séjour)	2
Total	39 à 46 j.

Tournée complète.

Jaffa à Jérusalem, Hébron, Gaza, etc. (comme 5°)...	20 à 23 j.
Jérusalem, Naplous (comme 4°)	3
Naplous, Samarie, Anebta.	1
Anebta, Césarée	1
Césarée, Carmel	1
Carmel, Khaïfa, Nazareth...	1 à 2 j.
Nazareth (séjour)	1
Nazareth, le Tabor, Tibériade	1
Tibériade (séjour), excursions	1 à 2 j.
Tibériade à Nazareth	1
Nazareth à Beyrout (comme 4°)	5 à 6 j.
Beyrout (séjour, excursions)	3
Beyrout, Chalcis	1
Chalcis (*Néba Andjar*), Racheya	1
Racheya, mont Hermon, Hasbeya	1 à 2 j.
Hasbeya à Banias	1
Banias à Damas (directement)	2
Damas (séjour) et Tripoli (comme 1°)	9 à 10 j.
Tripoli à Homs	4
Homs à Palmyre et retour..	8
Homs à Hamah	1
Hamah à Alep	3
Alep (séjour)	2
Alep à Antioche	2
Antioche à Alexandrette....	2
Total	79 à 87 j.

Tournées au-delà du Jourdain.

De Jérusalem à Araq el-Emir, par Jéricho	2 j.
Araq el-Emir à Ammân	1
Ammân à Dhibân	2
Dhibân à Kérak	2
Kérak à Hébron	4
Hébron à Jérusalem	1 à 2 j.
Total	12 à 13 j.

De Jérusalem à Bozra, par Jéricho et Djérach...	4 à 5 j.
Séjour à Bozra	1 à 2 j.
Bozra à Soueïdèh	1
Soueïdèh à Qennaouat (séjour)	2
Qennaouat à Chobba	1
Chobba à el-Hit	1
El-Hit à Damas, par el-Moussmiyèh et el-Kesouèh	3
Total	13 à 16 j.
Tibériade à Bozra	3 à 4 j.

De chacune de ces localités, on peut faire des excursions intéressantes dans un rayon d'une journée, ce qui prolongerait de 6 à 7 jours la durée de cette tournée.

CHAPITRE II

PALESTINE PROPREMENT DITE

JUDÉE. — SAMARIE. — GALILÉE.

SECTION I. — GÉNÉRALITÉS.

§ 1. **Situation, noms, limites et divisions géographiques.** — Sous le nom de *Palestine* nous comprenons le pays habité autrefois par les Israélites, et qui s'étend entre les 31° et 33° 30' environ de latitude N. et entre les 32° et 34° de longitude E. Sa longueur totale du N. au S. est de 60 lieues environ et sa largeur varie de 30 à 40 lieues; sa superficie est de 1300 lieues carrées en nombre rond.

Le nom de Palestine, appliqué à ce pays, est relativement moderne. Il nous a été transmis par les auteurs grecs et il a été employé par Josèphe et Philon. Il dérive du nom hébreu *Peleschet* (Philistie, terre des Philistins), qui ne désignait d'abord que la partie sud-ouest du pays occupé par les Philistins (*V.* p. 99) et qui s'est ensuite étendu à tout l'ancien pays d'Israël.

Le plus ancien nom de ce pays qui se rencontre chez les auteurs hébreux est celui de *Canaan*, ou *Terre de Canaan* (Ex., VI, 4), du nom générique des tribus Kouchites qui s'y étaient établies (*V.* p. 99-100). Il ne désignait pas seulement la partie située entre le Jourdain et la Méditerranée, mais il comprenait, au S., la Philistie, et, au N., la Phénicie, le Liban, en un mot, toute la contrée qui s'appela plus tard la Syrie. Depuis l'entrée des Hébreux, la Palestine est désignée sous plusieurs autres dénominations, telles que *Terre des Hébreux* (Gen., XL, 15), *Terre d'Israël* (I Sam., XIII, 19). Après l'exil de Babylone, elle fut appelée *Terre de Juda*, d'où vient le nom de *Judée*, dont se servent les auteurs romains. Le prophète Zacharie l'appelle *Terre Sainte*, nom qui fut en faveur auprès des Juifs alexandrins et devint d'un usage constant parmi les chrétiens, dès le second siècle.

Les *limites* de la Palestine varièrent beaucoup à différentes époques. Les frontières que Moïse avait assignées aux Hébreux (Nombres, XXXIV, 2-12) et qui n'étaient autres que celles de Canaan, au moins à l'O. du Jourdain, ne furent atteintes qu'exceptionnellement et en partie, sous David et Salomon. Elles s'étendirent alors à l'orient, au-delà du Jourdain, au N. de Hamath, jusque dans le désert, vers l'Euphrate. Sous Salomon, qui bâtit Tadmor (Palmyre), la ville de Thapsacus sur l'Euphrate est le point

extrême du royaume vers le N. E., tandis qu'au S. la frontière s'étend jusque au-delà d'Élath sur le golfe d'Akabah. Mais la Phénicie ne fut jamais soumise à Israël. Quant à la Philistie, elle ne fut qu'un moment tributaire.

Après le schisme des dix tribus, toutes les contrées situées au N. de l'Hermon passent des mains des rois d'Israël aux mains des rois de Damas. Hamah, la Cœlésyrie et les parties du désert qui confinent à l'Euphrate sont successivement perdues, et la frontière redevient ce qu'elle était après l'établissement des Hébreux dans la terre de Canaan. Au N., elle aboutit au territoire de Damas, à l'Hermon et au territoire de Tyr. La limite occidentale est formée par les possessions des Tyriens et des Philistins et ne touche à la Méditerranée que sur quelques points. La frontière du midi recule d'Élath, sur le golfe d'Akabah, jusque vers la pointe méridionale de la mer Morte. A l'E. de cette mer et du Jourdain, les possessions des Hébreux ne dépassaient pas vers le midi le torrent d'Arnon (Ouady Modjib), qui les séparait du pays des Moabites.

Sous Hérode le Grand, la Palestine comptait 4 provinces : la Judée, la Samarie, la Galilée et la Pérée. A la mort d'Hérode, elle fut divisée en une ethnarchie comprenant la Judée, l'Idumée et la Samarie, et deux tétrarchies, savoir : la Galilée et l'Iturée, avec la Trachonitide. Mais après la déposition de l'ethnarque Archelaüs la Judée et la Samarie revinrent aux Romains et furent gouvernées par des procurateurs. Une nouvelle ethnarchie fut reconstituée au profit d'Agrippa I[er] avec la Judée, la Samarie et la Galilée; mais, après la destruction de Jérusalem, la Palestine fit partie du gouvernement de Syrie et fut administrée par des proconsuls.

Au cinquième siècle, elle formait trois provinces qui dépendaient du diocèse administratif de l'Orient : la *Palestine I[re]*, comprenant la majeure partie de la Judée, avec la côte philistine et la Samarie, capitale Césarée ; la *Palestine II[e]*, avec la Galilée et la partie septentrionale de la Pérée, capitale Scythopolis ; la *Palestine III[e]* ou *salutaire*, comprenant les environs de la mer Morte, la partie méridionale de la Judée et de la Pérée et une grande partie de l'Arabie Pétrée, avec Pétra pour capitale. Les trois provinces ne renfermaient pas moins de 70 villes épiscopales.

Quant aux limites respectives des douze tribus, elles ne peuvent être déterminées qu'approximativement, parce que beaucoup de localités ont disparu du sol sans laisser de trace : 1° *Juda* occupait la partie méridioniale du pays, entre la mer Morte à l'E., l'Idumée et le torrent d'Égypte au S., Éphraïm et Benjamin au N., la mer Méditerranée à l'O. La plus grande partie du territoire philistin était échu à cette tribu, mais elle ne put s'en emparer d'une manière durable. 2° Le territoire de *Siméon* était enclavé dans celui de Juda, au S. de la Palestine, avec les villes de Jiclag, Hormah, Bersçéba. 3° *Benjamin*, au N. E. de Juda, avait pour limite orientale le Jourdain et s'étendait à l'O. jusqu'à Qiriath Jearim. Sa limite méridionale passait au S. de la ville de Jébus et sa limite septentrionale au N. de Béthel. 4° *Dan*, au N. O. de Juda et à l'O. de Benjamin, touchait à la Méditerranée et possédait le port de Yafo (Joppé). Une colonie de Danites prit la ville de Laïch, à l'extrémité septentrionale du pays, et lui donna le nom de Dan. 5° *Éphraïm*, au centre, allait des limites de Benjamin et de Dan au-delà du mont Ébal, et du Jourdain à la Méditer-

ranée, avec Sichem pour capitale. 6° La demi-tribu de *Manassé*, au N. O. d'Éphraïm, s'étendait jusqu'à la Méditerranée et possédait le littoral depuis le torrent de Kana jusqu'au Carmel. Ses villes principales étaient Dor et Megiddo. Samarie fut plus tard bâtie sur son territoire. 7° *Issachar*, au N. E. et à l'E. d'Éphraïm, touchait au torrent du Kison et au Carmel, contournait Manassé à l'O., confinait à Ephraïm un peu à l'E. de Sichem et venait s'appuyer sur le Jourdain, à l'E. Ses villes principales étaient Jizréel, Gelboë, Beth Sçan, etc. 8° *Asser* occupait la côte, au N. O. d'Issachar, depuis le Carmel jusqu'au territoire de Tyr. 9° *Zabulon* était enclavé dans un pays montagneux, des limites d'Asser au mont Tabor et au lac de Génézareth. 10° *Naphtali*, au N. de Zabulon et à l'E. d'Asser, touchait au territoire des Phéniciens, à l'O., et au Jourdain supérieur, à l'E. 11° *Ruben*, à l'E. de la mer Morte et du Jourdain, avait pour limites : au S., l'Arnon, à l'E. le désert, au N., le territoire de Gad. 12° *Gad* était établi entre la tribu de Ruben au S. et la demi-tribu orientale de Manassé, au N. Elle occupait une grande partie du pays de Galaad, le long du Jourdain, jusqu'au lac de Génézareth. Enfin, à l'E. de ce lac, la demi-tribu de Manassé était établie dans l'ancien pays de Basan, mais ses limites orientales n'étaient pas nettement tracées.

La tribu de *Lévi* n'eut point de territoire particulier, étant vouée tout entière au service du culte. Un certain nombre de villes, disséminées dans toutes les tribus, lui furent assignées pour résidence.

La conquête de Samarie par Saryoukin et celle de Jérusalem par Nabouchodonosor, tout en altérant profondément l'état politique et social du pays, en modifièrent peu les limites. Toutes les tribus du N. et celles qui étaient situées à l'E. du Jourdain formèrent d'abord une province de l'empire d'Assyrie, et plus tard, après la prise de Jérusalem par Nabouchodonosor, toute la terre des Hébreux devint une satrapie de l'empire chaldéen.

Après la captivité, les anciennes différences entre les tribus, d'ailleurs dispersées, disparurent. Un seul État, celui de Juda, avec limites indécises, continua à exister au S. de la contrée seulement, souvent attaqué, du reste, par les Iduméens. Les districts du centre furent colonisés par les *Couthéens* qui, mélangés aux populations primitives, devinrent la souche des Samaritains. Durant la domination persane, le pays fut divisé en districts (pélecs) dont chacun était administré par un capitaine (sçar). Après les conquêtes d'Alexandre le Grand, des colonies grecques furent fondées en Palestine, notamment Ptolémaïs (Acre), Pella et Gerasa, au-delà du Jourdain. Au S., les Nabatéens supplantèrent les Madianites et les Édomites et étendirent leurs limites jusqu'au nord de l'Arnon.

La Palestine passa ensuite alternativement des mains des rois d'Égypte aux mains des rois de Syrie (*V.* p. 112). Tout le territoire des anciens Hébreux, alors appelé Judée, ne fut momentanément réuni sous l'autorité des Maccabées que pour tomber au pouvoir des Romains.

Le *Royaume latin* comprenait, outre le domaine propre du roi, quatre grandes baronnies, quatorze seigneuries secondaires et un assez grand nombre de petits fiefs dont plusieurs, tels qu'Ybelin, la Blanche-Garde, Mirabel, le Merle, etc., furent cependant très importants.

Le domaine propre du roi était formé des districts de Jérusalem, Naplouse,

Acre, Tyr et Barut. Les quatre grandes baronnies étaient : le comté de Japhe (Jaffa) et d'Ascalon; la seigneurie de Krak (Kérak) et de Montréal ou terre d'Oultre-le-Jourdain; la principauté de Galilée et celle de Sagette (Sidon). Les seigneuries secondaires étaient : le Daroum, Saint-Abraham (Hébron), Arsur, Césarée, Naples, le Bessan (Beïsan), le Caïmont, Cayphas (Khaïfa), le Toron avec Château-Neuf et Belinas, le fief de Saint-Georges, Scandelion et Barut (Beyrout) (E. G. Rey).

Les divisions ecclésiastiques comprenaient : le patriarcat de Jérusalem, avec les évêchés de Bethléhem, de Lydda, de Hébron; l'archevêché de Kérak, avec l'évêché du mont Sinaï; l'archevêché de Césarée, avec l'évêché de Sébaste; l'archevêché de Nazareth, avec l'évêché de Tibériade et le prieuré du Tabor; l'archevêché de Tyr, avec les évêchés de Beryte (Beyrout), Sidon, Panéas et Ptolémaïs (Acre).

Après la destruction du royaume de Jérusalem, la Palestine devint une province des sultans d'Égypte jusqu'au moment où Sélim la conquit et la plaça avec la Syrie sous la domination des Turcs ottomans (*V.* p. 120). Elle forma alors deux des cinq pachaliks de la province de Syrie : celui de *Saïda*, transféré plus tard à Saint-Jean d'Acre, qui comprenait une partie de l'ancienne Palestine du nord et s'étendait aussi en Syrie, et celui de *Palestine*, dont le chef-lieu fut tantôt Gaza, tantôt Jérusalem. Cette division subsista sans changements notables jusqu'à Méhémet Ali, qui divisa le pays en provinces et en districts. Après le rétablissement du pouvoir ottoman, la Palestine eut un pacha spécial dépendant en partie du pachalik de Beyrout. Les districts du Liban et de la contrée orientale du Jourdain faisaient partie du pachalik de Damas. Mais aujourd'hui le territoire de la Palestine est administré par un vali (gouverneur général), dépendant directement de la Porte et ayant sa résidence à Jérusalem.

La *population* de la Palestine n'a pas subi moins de changements que ses divisions géographiques. Suivant le livre des Nombres (I, 46), les hommes capables de porter les armes étaient au nombre de 603 550 ou, d'après d'autres données du même livre (Nombres, XXVI, 51), 601 730. Les Israélites, au moment où ils pénétrèrent en Palestine, formaient donc une population d'environ deux millions et demi, sans compter la tribu de Lévi, et, si nous ajoutons à ce nombre celui des populations cananéennes restées dans le pays, parmi leurs conquérants, nous pouvons évaluer à trois millions le nombre des habitants de l'ancienne Palestine. Sur une superficie d'environ 1300 lieues carrées (à peu près l'étendue de la Suisse), ce chiffre de population nous donnerait par lieue carrée 2307 habitants ou 115 habitants par kilomètre carré, tandis que la moyenne correspondante de la population en Suisse est de 80 environ. Cette densité de l'ancienne population palestinienne n'a rien de surprenant pour tout voyageur qui a vu les ruines innombrables éparses dans la contrée.

Aujourd'hui, d'après les statistiques les moins défectueuses, la Palestine compterait environ 143 000 contribuables musulmans et 31 000 contribuables chrétiens et juifs, en tout 174 000 familles donnant ensemble approximativement une population de 700 000 habitants. Le district de Jérusalem, y compris Gaza et Jaffa, contiendrait 30 495 familles, celui de Naplouse, 18 007; celui d'Acre, avec Nazareth, Safed, etc., 5896 (*V.* Bædeker, *Handbook*, p. 85). Mais tous ces chiffres sont sujets à caution.

SECTION II. — LA JUDÉE.

§ 1. — **Géographie.** — Sous le nom de Judée qui, comme nous l'avons dit précédemment, est souvent employé pour désigner tout le pays des Hébreux, nous comprenons la province située à l'O. du Jourdain et s'étendant des limites de la Samarie à l'Arabie Pétrée. La limite septentrionale passait, selon Josèphe, à une distance de 10 à 15 milles romains de Naplouse (Naplous) et aboutissait au Jourdain, en face de l'embouchure du Yabbok. A l'E., la limite naturelle était formée par le Jourdain et la mer Morte. A l'O., la Judée, longtemps limitée par le territoire des Philistins, s'étendit plus tard vers la Méditerranée, et sa frontière remonta même au N. O. jusqu'au Carmel. Elle comprenait les anciennes tribus de Juda, Benjamin, Siméon, Dan et une partie d'Éphraïm, et embrassait ainsi un territoire plus vaste que le royaume de Juda.

« Cette contrée se partage naturellement en trois zones parallèles. C'est d'abord une plage sablonneuse qui court le long de la mer, puis une large étendue de plaines boisées par endroits et arrosées par des rivières encombrées de roseaux, enfin la région montagneuse qui sépare le versant maritime de la vallée du Jourdain. La région des dunes susceptible de culture et les villes qu'elle renferme, Gaza, Joppé, Achdod, sont entourées de bosquets d'arbres fruitiers. La plaine est d'une fertilité merveilleuse, formée d'un sol d'alluvion qui produit chaque année des moissons considérables, sans engrais et presque sans travail. Les montagnes, assez bien boisées dans certains endroits, deviennent de plus en plus nues à mesure qu'on avance vers le sud » (Maspero, *ouvr. cité*, p. 184). Il faut distinguer dans la partie montagneuse une région basse, formant comme le premier étage du massif orographique et composée de collines peu élevées, séparées par de grandes plaines et admirablement disposées pour servir de forteresses. C'est peut-être dans cette région intermédiaire qu'il faut placer la *Séphélah* de Josèphe, plutôt que dans la plaine proprement dite. Les sommets les plus élevés, aujourd'hui assez arides et de forme généralement conique, sont séparés par d'étroits ravins dont quelques-uns sont très profonds, où se précipitent dans la saison des pluies de rapides torrents. En arrivant dans la plaine, ces petites rivières forment des marais et disparaissent plus loin sous le sol, pour reparaître près du rivage sous forme de lagunes.

Les principales de ces rivières sont, sur le versant méditerranéen, en allant du S. au N.: le *ouady Ethneid*, formé de la jonction du *ouady el-Hasy* et du *ouady Simsim;* le *ouady es-Samt*, qui reçoit près de la mer le *ouady Frandj*; le *ouady Sarar*, qui prend dans sa partie inférieure le nom de *Nahr Roubîn*. Sur le versant oriental, de nombreux ouadys, presque toujours sans eau, aux flancs nus et abruptes, descendent vers la mer Morte et le Jourdain.

La Judée, naturellement la moins fertile de toutes les provinces de la Palestine, était cependant, selon le témoignage de Josèphe, riche en blé, en fruits et surtout en vin. Les plaines, à l'E. et à l'O., offraient de bons pâturages; même sur les hauteurs, l'industrie de l'homme savait tirer un bon parti du sol. De remarquables travaux de canalisation dont on retrouve çà et là les débris permettaient d'utiliser sur une vaste échelle l'eau des sources

que l'on rencontre dans la région montagneuse. Aujourd'hui la culture se borne à ensemencer le fond des vallées et les alentours des villages.

§ 2. — **Histoire.** — L'histoire de la Judée fait partie intégrante de l'histoire des Hébreux (*V.* p. 101-116). Nous nous bornerons à donner quelques détails sur les *Philistins*. Au nombre des fils de Mitsraïm, la table généalogique de la Genèse compte les *Caslouhim*, d'où sortirent les *Pelichtim* (en latin, Philistiim, et Palæstini) et les *Caphtorim*, mot que la version des Septante et la Vulgate rendent par *Cappadoces*. Ailleurs, les Philistins sont confondus avec les Caphtorim, peuple venu de Caphtor (Amos, IX, 7). Jérémie les désigne sous le nom de *restes de l'île de Caphtor* (XLVII, 4). Étienne de Byzance nous présente la ville de Gaza comme une colonie crétoise; mais la plupart des commentateurs voient dans l'île de Caphtor l'île de Chypre. On peut donc admettre que les Philistins sont originaires de l'île de Chypre et qu'ils ont pu coloniser la Crète.

C'est de là qu'ils seraient venus en Égypte avec la grande migration des peuples de l'Archipel et de l'Asie Mineure. « Les Philistins, dit M. Maspero, faisaient partie des tribus qui envahirent l'Égypte au temps de Ramsès *III*. Battus par ce prince, ils préférèrent entrer à son service au lieu de retourner dans leur patrie lointaine et obtinrent de lui la permission de s'établir sur la côte méridionale de la Syrie. Le territoire qui leur fut concédé à l'angle de la Syrie et du désert s'étendait du torrent d'Égypte aux environs de Joppé. On y trouvait jusqu'à cinq villes considérables, Gaza, Ascalon, Achdod, Ékron et Gath, qui toutes commandaient les débouchés de la Palestine et les abords de l'isthme. Aussi les Pharaons avaient-ils cherché dès longtemps à s'assurer la possession du pays. Thoutmès III, Séti Ier, Ramsès II (*V.* tome II, p. 72), avaient entretenu des garnisons sémitiques à Gaza. Ramsès III introduisit une tribu étrangère, sur la fidélité de laquelle il pensait pouvoir compter. Les Philistins trouvèrent la campagne et les bourgs dont elle était semée occupés par les Avvim (*V.* p. 98), qui n'offrirent aucune résistance. Ils prirent possession des cinq villes et s'unirent par des alliances répétées à la population primitive, dont ils adoptèrent la langue et la religion : Marna de Gaza et les dieux-poissons d'Ascalon, Dagon et Derkéto, devinrent leurs dieux. La race qui résulta de ce mélange se divisa naturellement en deux classes : une classe populaire, formée surtout des familles autochthones, et une aristocratie militaire, descendue des colons de Ramsès III. A leur entrée dans la Palestine, les Israélites, intéressés à ne pas attirer sur eux la colère des Égyptiens, n'eurent garde d'attaquer les Philistins, vassaux directs des Pharaons.... Les Énakim, chassés des environs d'Hébron, et les Amorrhéens, dépossédés de leurs montagnes, trouvèrent un asile assuré sous les murs d'Ékron, d'Achdod et de Gath. L'arrivée de ces fugitifs accrut le nombre des Philistins et ne contribua pas peu à l'affermissement de leur puissance. Les cinq « villes sœurs » devinrent bientôt les capitales de cinq principautés unies par un lien de fédération très étroit. Gaza exerçait d'ordinaire une sorte d'hégémonie, justifiée par l'importance militaire et commerciale de sa position : venaient ensuite, par rang d'influence, Achdod, Ascalon, Gath et Ékron. Chacune d'elles était gouvernée par un chef militaire ou *seren* ; à Gath, dont la population était mêlée plus fortement qu'ailleurs d'éléments cananéens, le seren était héréditaire et portait le titre de roi (mé-

lek). Les cinq Sarnim se réunissaient en conseil pour délibérer des affaires et offrir les sacrifices au nom de la confédération : ils faisaient la guerre en commun, chacun à la tête du contingent de la cité dont il était le chef. Leur principale force consistait en chars montés par la noblesse et en archers dont l'adresse était proverbiale en Israël » (Maspero, *ouvr. cité*, p. 303). Ils paraissent avoir eu de bonne heure une flotte assez importante à leur disposition, peut-être avec l'appui des Égyptiens, et ils excellaient à la piraterie. Leurs vaisseaux, partis d'Ascalon ou de Maioumas, le port de Gaza, écumaient les mers et couraient sus aux Phéniciens. Même une de leurs flottes attaqua Sidon, battit l'escadre sidonienne et prit la ville, portant ainsi un coup mortel à la domination des Sidoniens.

La puissance des Philistins augmentant, ils se tournèrent vers les Hébreux et dirigèrent contre les tribus de Dan, Siméon et Juda, une série d'attaques qui durèrent tout le temps des Juges et dont le résultat fut de tenir ces tribus sous leur dépendance (Juges, x, 7-8; xiii, 1). Les exploits de Samson (Juges, xv, 3-20, xvi, 5-30), tout en causant de sérieux dommages aux Philistins, n'ébranlèrent point leur puissance. Ils se portèrent alors contre les tribus du centre, Éphraïm, Benjamin et Manassé, les battirent en deux rencontres et s'emparèrent de l'arche (I Sam., IV). La victoire remportée sur eux par Samuel (I Sam., vii) arrêta leurs progrès, sans détruire leur suzeraineté sur Israël. David les battit en plusieurs rencontres dans la vallée des Géants, sous les murs de Sion, qu'il venait de conquérir; il les poursuivit de Gabaon jusqu'à Guézer (II Sam., v, 17-25; I Chron., xiv, 8, 17) et, passant de la défensive à l'offensive, il porta la guerre sur leur territoire. Après une longue série d'incursions, de surprises, d'escarmouches, les Philistins furent réduits à demander la paix. Gath et les villages de son ressort demeurèrent au pouvoir des Israélites. Les quatre autres villes gardèrent, il est vrai, leur indépendance. Néanmoins, la puissance militaire des Philistins ne se releva pas de ce coup.

A partir de ce moment, les Philistins reconnurent pendant quelque temps la suprématie du royaume d'Israël, peut-être toutefois sans être astreints au tribut. A la faveur des guerres civiles qui désolèrent Israël et Juda et des invasions étrangères, ils recouvrèrent leur indépendance et reprirent quelques villes du Midi. Alliés aux Arabes, ils envahirent le royaume de Juda et pillèrent le palais du roi Joram (II Chron., xxi, 16-18). Dès que les rois d'Assyrie entrèrent en scène, ils s'allièrent à eux contre les Juifs; mais l'alliance ne tarda pas à devenir une sujétion, et, dès le temps d'Ezéchias, on vit quelques princes philistins se rapprocher des rois de Juda et des rois d'Égypte pour lutter contre les Assyriens. La défaite du roi de Gaza et de Chabak, roi d'Égypte (715), par Sargon, les échecs successifs de Tahraka, réduisirent les petits princes de la Philistie au rôle de simples vassaux des Sargonides. A la chute de l'empire assyrien, ils ne recouvrèrent l'indépendance que pour tomber aux mains de l'Égypte : Psamétik Ier prit Achdod après un long siége. La défaite de Nékao II à Karkémich leur donna un maître nouveau, Nabouchodonosor (Maspero). Dans la lutte qui s'établit entre le conquérant asiatique et l'Égypte, leur pays, situé sur la route des armées, eut cruellement à souffrir. Les Chaldéens lui laissèrent encore un reste d'indépendance, mais bientôt la trace historique de ce peuple se perd dans la vaste monarchie des Perses.

ROUTE 12.

DE GAZA A JÉRUSALEM PAR BEIT DJIBRIN (ÉLEUTHÉROPOLIS).

(16 à 20 heures, avec les excursions latérales. On couche à Beït Djibrin ou à Beït Nettif.)

Boureïr	3 h.	15 min.
Beït Djibrin	5	15
Beït Nettif	2	30
Ouady Bittir	4	41
Jérusalem	2	40
Total	18	21

Cette route présente surtout de l'intérêt par les souvenirs bibliques relatifs aux guerres des Philistins.

Gaza, en arabe *Ghassèh*.

Histoire. — C'est une des villes les plus anciennes du monde; elle est déjà mentionnée dans la Genèse (x, 19) avant l'époque d'Abraham. Elle fut soumise par le premier grand conquérant de la XVIII[e] dynastie, Thoutmès I[er] (vers l'an 1800 av. J. C.), et, dès lors, elle resta plus de dix siècles entre les mains des Égyptiens. Thoutmès III en fit sa base d'opérations contre les Syriens, et ses successeurs la fortifièrent : c'était pour eux la clef de l'Asie. Un papyrus du British Museum nous a conservé la liste d'une partie de la garnison égyptienne de cette ville sous Ménephtah (XIX[e] dynastie) : elle renferme un assez grand nombre de noms sémitiques (Maspero). Après les grandes invasions des *Peuples de la mer*, Gaza fut une des villes que Ramsès III concéda aux vaincus. Elle devint une des cinq villes principales des Philistins et le centre de la race gigantesque des Anakins, que Josué ne parvint pas à détruire entièrement (Josué, xi, 22, 23). Conquise un instant par la tribu de Juda (Juges, i, 18), Gaza fut bientôt reprise par les Philistins, qui subjuguèrent les Israélites pendant quarante ans. Elle fut témoin des exploits et de la mort de Samson (Juges, xvi, 1-3, 21-30). Sous Salomon, elle devint l'une des villes frontières de la Palestine (I Rois, xxiv). Tributaire des Assyriens dès le milieu du viii[e] siècle, elle se révolta fréquemment contre ses nouveaux maîtres : ce fut un de ses rois, Hanon, qui appela Chabak à son secours et alluma la guerre entre l'Égypte et l'Assyrie (720-719). Après la chute de l'empire des Sargonides, Nékao II la soumit (Jérém., xlvi, 1). Hérodote mentionne cette conquête en désignant Gaza sous le nom de Cadytis. Cette ville put, sous le commandement de Batis, soutenir un siége meurtrier contre Alexandre le Grand. Le héros fut même blessé grièvement dans une sortie, et ne put emporter la ville qu'au bout de quatre mois. Gaza, toujours exposée par sa position aux ravages de la guerre dans les rivalités des Lagides et des Séleucides, fut ruinée dans le iv[e] siècle avant l'ère chrétienne par Ptolémée Lagus. Elle se releva pourtant et elle avait repris une certaine importance au temps des Maccabées. Simon s'en empara (141 av. J. C.), la fortifia et en fit sa résidence. Elle fut de nouveau détruite par Alexandre Jannée, après un siége d'une année et le massacre de cinq cents sénateurs réfugiés dans le temple d'Apollon (96 av. J. C.). Enlevée aux Juifs par Pompée, elle fut donnée par Auguste à Hérode, et à la mort de ce dernier elle fut réunie à la Syrie. C'était alors une ville *grecque* par les mœurs et la religion. Elle devint de bonne heure le siége d'une église chrétienne, bien que l'idolâtrie y ait persisté jusqu'au v[e] siècle. Son premier évêque aurait été Philémon, à qui saint Paul a adressé une épître. Sous le règne d'Arcadius, les dernières idoles furent détruites et une grande église y fut élevée en 406. Antonin le Martyr, qui la visita vers la fin du vi[e] siècle, la décrit comme une ville splendide et délicieuse,

dont les habitants très polis cultivaient les arts libéraux et aimaient les étrangers. En 634, Gaza fut prise par les Arabes et vit naître le célèbre docteur musulman Ech-Châfé'i. Au temps des croisades, elle était ruinée; Baudouin III, roi de Jérusalem, y éleva en 1149 une forteresse qui fut remise aux Templiers et sous la protection de laquelle s'éleva une bourgade nommé Gadres (E. G. Rey). Elle fut occupée en 1799 par Bonaparte, au début de l'expédition de Syrie.

État actuel. — Gaza est maintenant une ville d'environ 15 000 habitants dont 6 à 700 chrétiens, presque tous se rattachant à l'Église grecque. Elle possède une école protestante. La ville est comprise entre deux chaînes de collines : l'une, à l'O., qui la sépare de la mer, distante de 4 à 5 kil., est presque enfouie sous les dunes; l'autre, à l'E., est couronnée d'un blanc ouély, nommé *Neqâm el-Mountar*, d'où l'on découvre tout le pays environnant. Au S. E. et au N. s'étendent des jardins fertiles en arbres fruitiers de toute nature et de magnifiques bois d'oliviers. La ville elle-même semble une réunion de villages disparates groupés autour d'une colline à sommet aplati, sur laquelle s'élève le quartier principal ou la ville haute, nommé *Hâret ed-Daredj* (quartier des escaliers), parce qu'on y monte par des escaliers. Cette colline semble formée en partie de débris d'anciens édifices; on y trouve beaucoup de fragments d'architecture, surtout du côté O. La partie méridionale est couverte de maisons pour la plupart de pierre, mais d'un aspect triste et délabré. On y observe, au seuil des portes, de beaux fragments de matériaux antiques, chapiteaux, architraves brisées, plaques de marbre, fûts de colonne, etc. La partie septentrionale du Hâret ed-Daredj est occupée par le *Séraï* ou palais du *moutesellim*, construction élevée au commencement du XVIe siècle, avec des matériaux et des colonnes antiques. Ce palais, très délabré, n'offre guère qu'une salle bien conservée.

La grande mosquée (*Djamat el-Kébîr*), placée au centre de ce quartier, se reconnaît de loin à son grand minaret octogone. C'est une ancienne église du XIIe siècle, bâtie par les Franks. Elle a peut-être remplacé une église plus ancienne élevée par Arcadius et Eudoxie, sur les ruines du *Marnion*, temple célèbre du dieu Marnas.

L'intérieur est divisé en trois nefs. La nef centrale, beaucoup plus élevée, est séparée des deux autres par trois piliers carrés et deux demi-piliers, supportant des arcades ogivales au-dessus desquelles règne une corniche; ces piliers sont ornés, sur chacune de leurs faces, d'une colonne de marbre gris blanc veiné de bleu, maintenant noircie par le temps. Sur le fût de plusieurs de ces colonnes, on remarque encore la trace de croix très effacées. Celles qui font face à la nef centrale sont de moitié plus hautes que les autres. Une fois qu'elles ont atteint le chapiteau de ces dernières, elles se terminent par une sorte de bourrelet rond, puis un fût nouveau s'élance de ce bourrelet jusqu'à la naissance des voûtes (Guérin, *ouvr. cité*, t. II, p. 181). Les trois absides répondant aux trois nefs ont disparu en partie pour faire place au minaret. La longueur totale de l'édifice est d'environ 40 mèt. La façade regarde le N.; une aile a été surajoutée à la face occidentale.

On pourra visiter encore dans le même quartier l'*église grecque*, précédée d'un vestibule de construction récente. Au-dessus de la porte d'entrée, une plaque de marbre porte une inscription grecque dont nous empruntons la traduction à M. Guérin : *Ce temple a été fondé d'abord sous l'empereur Arcadius et sous*

l'épiscopat de saint Porphyre, évêque de Gaza, l'an de J.-C. 405. Quant à la restauration qu'il a subie, elle a été faite sous le patriarcat de Cyrille, évêque de Jérusalem, aux frais de la communauté grecque de Gaza, en 1856. On y remarque deux colonnes de marbre gris blanc, couronnées de chapiteaux corinthiens et identiques à celles de la grande mosquée. Peut-être les deux églises ont-elles été élevées à l'aide des débris de l'ancienne église d'Eudoxie, empruntés eux-mêmes au Marnion.

Traversant le Hâret ed-Daredj, vers l'O., on peut visiter, au-delà d'un cimetière, la *mosquée de Nébi el-Hâchem*, aïeul de Mahomet et patron de la ville. La cour, entourée de portiques dont les arcades reposent sur de belles colonnes de marbre enlevées à des monuments antiques, est tout entière pavée de dalles de pierre ou de marbre également antiques. Au S. et à une faible distance est le *Djama Bâb ed-Daroum*, ainsi nommé du voisinage d'une ancienne porte, *Bâb ed-Daroum*, dont une colonne renversée marque seule l'emplacement, et qui conduisait à la forteresse de *Daroum*, souvent mentionnée par les Croisés. Traversant le *Hâret ez-Zeïtoûn* (quartier des oliviers), on revient au hâret ed-Daredj pour visiter, au S. E. de ce quartier, l'emplacement traditionnel de la porte que Samson aurait transportée sur la montagne *qui regarde Hébron* (Juges, XVI, 3). Près de là est une petite construction, certainement moderne, qui serait le *tombeau de Samson*; mais cette attribution est formellement contredite par la Bible (Juges, XVI, 31).

Dans le *Hâret es-Sedjaïèh*, à l'E. de Gaza, l'un des quartiers les plus populeux, et dont les bazars sont bien fournis, on pourra visiter deux mosquées : le *Djama Baïazèh*, ornée d'un gracieux minaret, et le *Djamat Abou el-Othman*. Ces deux mosquées offrent, comme les précédentes, de nombreux débris de matériaux antiques. Le quartier du N., *Hâret et-Toufen*, touche aux jardins de la ville.

Gaza n'a plus ni enceinte ni portes, et cependant, dit M. Porter (*Handb.*, p. 263), sa position, à la frontière d'Égypte et à l'entrée du désert, semble l'ouvrir à toutes les incursions des Bédouins. Mais ses habitants sont eux-mêmes moitié maraudeurs, moitié recéleurs, et les Bédouins ont intérêt à les ménager.

La ville doit à sa situation sur la route des caravanes d'Égypte une certaine prospérité. Les bazars sont assez bien pourvus de denrées alimentaires, telles que dattes, figues, olives, lentilles, et de marchandises de diverses sortes.

Les débris antiques qui abondent dans les vastes cimetières et dans les jardins qui l'entourent montrent que la ville antique avait une étendue plus considérable. Strabon ne la place qu'à sept stades de la mer, et saint Jérôme dit qu'elle avait changé de place. Diodore de Sicile parle d'une ancienne Gaza, ἡ παλαία Γάζα, qu'un des *Petits Géographes* distingue nettement d'une nouvelle Gaza, ἡ νέα Γάζα. Cette ancienne Gaza serait Gaza la déserte des Actes des Apôtres, ἡ ἔρημος Γάζα (Actes).

L'invasion des sables a tout recouvert, mais on a trouvé un grand nombre de fragments antiques, surtout dans la direction de l'ancien port, tels que les vestiges d'une muraille qui s'étendait au S. vers la mer, avec quatre fontaines encore existantes, trois piédestaux de marbre, etc.; une foule de fragments ont été employés pour les constructions de la ville moderne. On trouve aussi dans le sable une quantité immense de débris de poterie, signe infaillible de l'existence d'une ancienne cité (Warren et Wilson, *Our Work in Palestine*, p. 214).

L'ancien port de Gaza portait le nom de **Maioumas**; plus tard, ses ha

bitants s'étant convertis au christianisme, Constantin leur accorda l'autonomie; la ville prit le nom de *Constantia;* mais ces priviléges furent révoqués par Julien l'Apostat. Au VIIIe siècle, il est encore question d'un évêque de Maioumas Gazæ. Aujourd'hui le port dont l'emplacement est signalé par le *ouély Cheïkh Hassan* est comblé par les sables et presque inaccessible aux plus petits bateaux.

Au S. E. et à 15 min. de la ville on pourra visiter le *Djébel el-Mountar*, petite colline isolée, d'une centaine de mètres de hauteur, couverte de tombes musulmanes, sur laquelle Samson aurait transporté une des portes de la ville (*V.* ci-dessus) (Juges, XVI, 2-3). On y jouit d'une belle vue sur l'immense plaine, la Séphélah, rayée de collines basses, au N.; sur les montagnes bleuâtres de Juda, à l'E.; les solitudes du Daroma, au S. à l'O., le regard se repose sur la charmante oasis de Gaza, avec ses minarets, ses cimetières et sa verdoyante ceinture de jardins; et plus loin, au delà des dunes, sur la Méditerranée, dont l'azur se confond avec celui du ciel.

De Gaza à El-Arich et à Péluse, R. 10; — à Ascalon, à Ramlèh et Jaffa, R. 13.

Sortant de Gaza, on traverse à l'E. des jardins ornés de palmiers. La route large et sablonneuse gravit (10 min.) des dunes plantées de magnifiques oliviers jusqu'à (40 min.) une petite ruine, près d'un vieux chêne, sur le sommet d'une colline. Elle descend ensuite pour atteindre (35 min.) *Beït Hanoun*, assemblage de huttes entourées d'une formidable barrière de cactus; le paysage et la population rappellent l'Égypte. Laissant à g. (45 min.) *Dimrèh* et *Deïr Ethneïd* et à dr. *Nidjd*, village de 300 habitants environ, situé sur une faible éminence, on franchit le *ouady el-Hasy*, qui se réunit un peu à gauche au *ouady Simsim*, pour se jeter dans la mer sous le nom de *ouady Ethneïd*. Au-delà de (25 min.) *Simsim*, petit village environné de quelques bouquets d'oliviers, la route traverse une plaine où paissent souvent des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres et surtout de chameaux, jusqu'à (40 min.) *Boureïr*, gros village avec un puits dont l'eau est abondante, des jardins entourés de haies de nopals, et des palmiers. On y récolte du tabac. On arrive (45 min.) à **Oumm el-Lakis**, que M. Porter (*Handb.*, p. 261) identifie avec l'antique **Lakhich**, ville dont le roi s'était coalisé avec ceux d'Hébron, de Yarmouth, d'Églon et de Jébus (Jos., X, 31-34). Josué assiégea et prit la ville (X, 31-34). Elle fut fortifiée par Roboam (II Rois, XI, 9), assiégée et prise par Sennachérib (II Rois, XVIII, 14) et par Nabouchodonosor (Jérémie, XXXIV, 7). Eusèbe place cette ville (Λόχεις) plus près d'Éleuthéropolis. Les ruines s'étendent partie sur un monticule, partie au milieu de champs cultivés ou hérissés de ronces. On y remarque quelques pierres taillées, un puits antique, une quinzaine de silos et quelques colonnes vers le S. O.

Traversant (5 min.) le *ouady Oumm el-Lakis*, qui se jette dans le ouady el-Hasy, on atteint à l'E. (45 min.) une masse de ruines nommées **Khirbet Adjlân**, l'**Églon** de Josué (X, 32; XII, 12; XV, 39), située dans la Séphélah. Dans la version des Septante, au lieu du nom d'Églon on lit Odollam. Eusèbe et saint Jérôme ont suivi cette leçon et placent cette ville à 12 milles à l'est d'Éleuthéropolis. Il y a là une confusion évidente, dont l'origine doit être attribuée à une faute de copie du texte grec. Le village de *es-Soukkariyèh* (1 h.), aujourd'hui abandonné, n'offre que quelques restes de colonnes de marbre. Parvenu (30 min.) à l'extrémité de la plaine, on entre dans une région de collines basses et, laissant à dr.

(1 h.) le v. de *el-Qobeibèh*, on atteint (1 h. 10 min.) Beït Djibrin (*V.* ci-dessous).

Une autre route conduit d'Églon à Beït Djibrin. Elle traverse la plaine au N. O. jusqu'à (1 h. 45 m.) *Araq el-Menchiyèh*, petit village de 300 habitants environ, situé sur le bord d'un ouady. Un peu au N. est le *Tell el-Menchiyèh*, colline oblongue qui domine la plaine d'une trentaine de mètres et dont les pentes sont couvertes de menus matériaux. Sur le plateau supérieur cultivé s'élève, au milieu de figuiers, la blanche coupole d'un ouély. A peu de distance, à l'E., sur le bord septentrional du même ouady, sont les excavations de *Araq el-Kharab*, pratiquées dans le calcaire blanc d'une colline. Elles formaient autrefois, autour d'une sorte d'immense cour, une suite de salles taillées en forme de coupoles et éclairées à leur sommet central par une ouverture circulaire. Quelques-unes de ces salles sont encore intactes. Selon M. Guérin, ces excavations ont pu servir de demeure aux Horims, comme celles de Beït Djibrin, et être ensuite exploitées comme carrières.

A partir de Araq el-Menchiyèh, on laisse à dr. (45 m.) *Tell el-Mansourah*, avec quelques ruines, et l'on s'élève peu à peu dans la région des collines. Laissant à g. (30 m.) le ouély du *Cheïkh Amer*, et traversant un plateau herbeux (25 m.), on suit à l'O. la colline oblongue sur laquelle s'élèvent les ruines de *Khirbet el-Kat* avant d'atteindre (25 m.)

Beït Djibrin, l'antique **Bethogabris** de Ptolémée et de la table de Peutinger, plus connue sous le nom d'**Éleuthéropolis**. Cette ville, relativement moderne, est mentionnée parmi celles qui reçurent les bienfaits de Septime-Sévère (202 après J. C.). Eusèbe la cite comme le chef-lieu d'un grand district et le siège d'un évêché. Elle fut rasée en 796 par les Sarrasins. Elle se releva plus tard, et son nom primitif reparut sous la forme nouvelle de *Beigeberin*. Au XII[e] s., les Croisés y élevèrent une forteresse et une église, dont la défense fut confiée aux Hospitaliers de Saint-Jean. En 1187, elle retomba dans les mains d Musulmans, pour être reprise p Richard Cœur-de-Lion. Bibars rasa 50 ans plus tard. Une traditio qui ne paraît pas remonter au-de du VII[e] s., y place la victoire q Samson remporta sur les Philistin

Beït Djibrin est un village bâti étage, situé dans un étroit vall couvert d'une belle végétation. On trouve des ruines considérables d'un *enceinte irrégulière* formée de gr blocs carrés superposés, sans cimen Elle mesurait env. 180 mèt. su chaque côté. La partie septentrio nale, assez bien conservée, abou tissait à l'E. et à l'O. à deux châ teaux forts. Celui de l'E., en grande partie démoli et occupé par un c metière, offre encore plusieurs fûts de colonnes, une belle porte et un bassin de forme oblongue. Celui d l'O., mieux conservé, avait été bât primitivement avec de belles pierres de taille, dont quelques-unes en bossage, ce qui lui assignerait une origine assez ancienne. Reconstrui à l'époque des croisades, il a dû être réparé plusieurs fois, notamment en 1551, d'après une inscription arabe que l'on voit sur la porte principale. La forteresse mesure environ 70 pas sur chaque face. Vers l'E. deux portes, aujourd'hui obstruées, communiquaient avec un grand puits, *Bîr el-Qala'ah*, construit en belles pierres de taille. Du côté du S. une galerie avec arcades ogivales soutenues sur des colonnes de marbre blanc à chapiteaux corinthiens, adossées à des piliers, représente sans doute la nef latérale d'une église élevée sur la plate-forme attenante à la face S. du château.

Le côté O. de l'enceinte présente en dedans une série de voûtes, les unes cintrées, les autres ogivales, construites en belles pierres de taille et utilisées en partie comme magasins. Le village actuel n'occupe qu'un tiers environ de l'emplacement de l'ancienne ville. Le reste de l'en-

ceinte est occupé par un cimetière, des plantations de tabac, des vergers, des amas de décombres et des monticules de cendres et de fumier.

Environs de Beït Djibrin. — Il faudra prendre un guide pour visiter à quelques centaines de mètres au S. E. du village, sur le versant O. de la grande vallée qui vient au S. rejoindre celle de Beït Djibrin, les immenses **Chambres souterraines** vulgairement connues sous le nom de *Araq el-Mouïèh* (la colline rocheuse de l'eau). Creusées dans des collines d'un calcaire crayeux, elles sont précédées de vastes emplacements aujourd'hui plantés de tabac. Après avoir traversé l'une de ces cours, on pénètre à g. dans l'un des souterrains par une grande porte taillée dans le roc avec beaucoup d'art. On entre dans de vastes chambres en voûtes régulières, ayant la forme d'immenses entonnoirs renversés ou de cloches gigantesques. Elles sont éclairées par des ouvertures pratiquées à la partie supérieure. L'une d'elles mesure 30 mèt. de long. Les parois aplanies et ornées d'espèces de corniches sculptées sont creusées par endroits de niches étroites et peu profondes, disposées par rangées parallèles. Selon M. Guérin, ces niches, trop exiguës pour avoir servi jadis de *columbaria*, ne seraient qu'une simple ornementation, à moins qu'on n'y ait placé des lampes à certains jours de fête.

Après avoir visité ces salles et traversé de nouveau la cour qui les précède, on entre par une seconde cour, vers la droite, dans une série de souterrains semblables aux précédents, mais plus vastes encore, qui occupent toute la profondeur de la montagne. Dans les chambres latérales, on remarque les mêmes niches que dans les souterrains précédents. L'exécution de ces rotondes atteste une grande habileté dans l'art d'excaver le roc. Une petite caverne contient une source aujourd'hui comblée par les éboulements et qui a fait donner aux souterrains la dénomination d'Araq el-Mouïèh. Elle renferme deux inscriptions coufiques signalées par Robinson et dont voici la traduction par M. Rödiger de Halle :

I. « O Dieu ! 'Ibn-Souleïman témoigne qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu. »

II. « O Dieu! pardonne à Yézid, fils d'Omar, fils de Kandy. »

Sur une autre voûte, Robinson a vu des figures qui lui ont paru semblables aux caractères sinaïtiques.

Une partie de ces chambres s'est écroulée ; d'autres présentent de grandes fissures ou des blocs suspendus aux voûtes d'une manière menaçante. Robinson, à propos de ces souterrains uniques dans toute la Syrie, rappelle que cette partie de la Palestine fut, pendant la captivité de Babylone, occupée par les Édomites, populations essentiellement troglodytes, auxquelles on pourrait attribuer ces travaux. Mais on peut, avec M. Rey, d'après le texte de la Genèse et le témoignage de saint Jérôme, attribuer ces excavations remarquables et toutes celles de même nature qui abondent dans cette région aux *Horims* (*hommes des cavernes*), habitants primitifs de ces contrées, qui furent dépossédés par les Édomites (Deut. II, 12), (E. G. Rey, *Etude historique de la tribu de Juda*, p. 26).

Au S. E. et à 1 kil. 1/2 de Beït Djibrin, on peut voir les ruines pittoresques de l'*église de Sainte-Anne* (*Mâr Hanna*). Orientée de l'O. à l'E., elle formait un rectangle de 62 pas de long sur 53 de large, et était divisée en trois nefs. Il en reste encore un mur, deux chapelles à moitié détruites et une double crypte voûtée en plein cintre sous la nef septentrionale. L'abside, presque intacte, est construite en magnifiques pierres de taille, d'un excellent appareil.

Plus bas, sur les pentes de la

vallée et dans la vallée elle-même, sont éparses les ruines de *Mâr Hanna*. Tout près de là, au S., au pied du *Tell Mâr Hanna,* colline en forme de cône tronqué, qui semble avoir été régularisé par la main de l'homme, se voient des tombes creusées dans le roc, avec des rangées de niches sépulcrales. La base du tell est entourée de fondations en pierres taillées, et toute sa masse est également percée d'immenses *cavernes*, qui forment un labyrinthe obscur où l'on ne peut s'engager sans une longue ficelle, de peur de s'égarer dans le dédale de chambres voûtées, de galeries et d'escaliers qu'elles renferment. Robinson n'y a trouvé aucune inscription qui pût éclaircir le mystère de leur construction. Ce sont les excavations les plus remarquables de la Syrie. Elles rivalisent avec les Catacombes de Rome et ne sont pas du même style que celles de Pétra.

Le Tell Mâr Hanna passe pour avoir servi d'acropole à une ville maintenant détruite, dont on peut reconnaître les ruines à quelques minutes à l'O. du tell, sur une colline oblongue, hérissée de broussailles, et dans la plaine. Elles consistent en amas de décombres, silos, citernes, excavations, et sont désignées sous le nom de *Khirbet Merach*. Elles répondent peut-être à l'ancienne **Maresça**, mentionnée par Josué (xv, 44), fortifiée par Roboam (II Chron., xi, 8) et près de laquelle, dans une vallée nommée Séphata, Asa défit les Éthiopiens (*Ibid.*, xiv, 9-15). Maresça, patrie du prophète Michée (i, 1), fut incendiée par Judas Maccabée, qui la prit sur les Iduméens (163 av. J.-C.), et conquise en l'an 110 par Jean Hyrcan. Pompée la rendit à ses anciens habitants. Renversée par les Parthes, elle ne se releva plus de ses ruines, et Eusèbe la mentionne comme déserte de son temps. Selon cet historien, elle était à 2 milles d'Éleuthéropolis, ce qui correspond assez bien à la distance de el-Merach à Beït Djibrin.

a. — De Beït Djibrin à Hébron, par Idhna (6 heures). La route passe par (2 h.) *Idhna*, probablement l'antique **Jedna** d'Eusèbe, le pittoresque *ouady el-Frandj*, et (2 h. 45 min.) *et-Tefouah* le **Beth-Tappuah** de Josué (xv, 53). On y voit les restes d'un mur d'enceinte bâti en pierres de taille. De la hauteur où le village est situé, on distingue au nord *Beït Kahel*, la Keïla de Josué (xvii, 24) et d'Eusèbe, et, plus près, les ruines de *Taiyibèh*. A partir de et-Tefouah, un sentier pierreux et serpentant entre deux ravins s'élève sur un plateau rocheux et élevé, pour descendre ensuite dans le fertile *ouady Tefouah*. On laisse à g. le chêne d'Abraham pour gagner (1 h. 45 min.) Hébron (*V.* R. 14.).

b. — De Beït Djibrin à Hébron, par *Terkoumiyèh*.— Traversant le bois d'oliviers qui est à l'E. de Beït Djibrin, on descend (20 min.) à l'E. N. E. dans le ouady Frandj, dont on remonte (12 min.) le versant septentrional en laissant sur la g. *Deïr Nakhas*. A g. (1 h. 40 min.) on aperçoit sur une colline, au milieu d'un bois d'oliviers, le v. de *Terkoumiyèh*, l'ancienne *Tricomias*, qui présente quelques citernes pratiquées dans le roc. Traversant un large plateau, on laisse à g. (20 min.) un sentier qui monte au village de Beït Kahel, et l'on se dirige au S. E. vers (25 min.) *les ruines de et-Taiyibèh*, d'où, gravissant une haute montagne, on rejoint la route précédente, au-dessous de et-Tefouah, pour gagner (1 h. 20) Hébron (*V.* R. 14).

c. — De Beït Djibrin à Dhikrin (2 h.). La route passe par Khirbet el-Kat, Khirbet el-Hather à l'O., incline au N. vers Khirbet el-Hassamiyèh, franchit le *ouady Mesidjed* en face de la colline *Tell el-Bournat* et longe à l'O. les collines qui bordent ce ouady jusqu'à (2 h.) Dhikrin (*V.* R. 12 *bis*).

A partir de Beït Djibrin, la route se dirige au N., passe près d'un gigantesque térébinthe, *le plus beau* qu'on puisse voir en Syrie, laisse à dr. les ruines de *Choueïkèh*, l'antique **Sçocho** (*V.* R. 12 *bis*), et atteint (2 h. 30 min.) **Beït Nettif** que l'on a identifiée avec la **Netophah** du livre

d'Esdras (II, 22; VII, 26). Le village, renfermant un millier d'habitants, est situé sur une crête rocheuse, d'où l'on embrasse un panorama très étendu sur les montagnes de Juda, qui s'abaissent par une série de collines fertiles jusqu'à la plaine des Philistins. On aperçoit de ce lieu un grand nombre de localités, dont Robinson a retrouvé les noms bibliques d'après les données d'Eusèbe et de saint Jérôme, mais que le voyageur se contentera sans doute de se faire montrer de loin, car il faudrait consacrer une journée entière à les visiter. C'est d'abord au N. O., sur une haute colline, *Yarmouk*, le **Yarmouth** de Josué (x, 3); plus au N., *Aïn ech-Chems*, l'antique **Bethçémès**, ville sacerdotale de la tribu de Juda (Jos., XXI, 16), où l'arche d'alliance fut renvoyée par les Philistins (I Samuel, VI, 12, 19), *Sarah*, le **Zorah** où naquit Samson (Jug., XIII, 2), et *Zanouah*, le **Zanoah** de Josué (xv, 34); plus à l'O., *Tibnèh*, **Timnath**, où Samson avait épousé une femme des Philistins et près duquel il accomplit ses plus fameux exploits (Juges, XIV, XV), Tell Zakhariyèh (*V.* ci-dessous); au S. O., le ouady es-Samt, Choueïkeh, et plus loin, à l'O., le Tell es-Safiyèh (*V.* ci-dessous).

A partir de Beït Nettif, on descend vers le S. E. (25 min.) dans une fertile vallée pour remonter (15 min.), au milieu d'une région sauvage, le lit sinueux de l'étroit *ouady el-Khân*. La montée (25 min.) devient plus difficile à mesure qu'on avance et le rocher qui forme le fond du ravin a été en plusieurs endroits taillé en escalier. Plus loin (15 min.) le ouady s'élargit et l'on atteint (27 min.) les ruines d'une construction bâtie avec de gros blocs et qui paraît avoir été un khân. Descendant au N. E. la montagne que couronne le Khirbet el-Khân, on entre (14 min.) dans le ouady *el-Limoun* (*vallée du Citronnier*), en grande partie occupée par des plantations d'orangers, de grenadiers, de figuiers et surtout de citronniers qu'arrosent les eaux de deux sources abondantes. Quelques débris, et en particulier les restes d'une église, marquent l'emplacement de *Allar es-Sifla* (Allar la Basse). La marche continue au N. E., à travers de magnifiques bosquets d'oliviers. Sur la gauche est le petit v. de *Allar el-Fôka* (Allar la Haute), assis sur les flancs d'une colline dont les pentes inférieures portent des jardins disposés en terrasses. A g., derrière le *ouady et-Tannour*, s'élève sur une montagne *Beït Atab*, ch.-l. du district d'el-Arkoub (près du village est une caverne que l'on a voulu récemment identifier avec Adoullam (*V.* R. 19). La route continue au N. E. à travers une série de vallons et de collines couvertes d'herbes et de fleurs au printemps, mais nues et arides le reste de l'année. De temps à autre une éclaircie permet d'apercevoir la plaine et la mer à l'O., tandis qu'à l'E. la vue est arrêtée par une ceinture de montagnes. A mesure qu'on avance, les arbres deviennent plus rares et la contrée se transforme en un désert pierreux. Parvenu (1 h. 15 min.) à la ligne de partage des eaux entre la **Méditerranée** et la mer **Morte**, on commence à descendre (30 min.) dans une vallée, laissant à g. le v. de *Kabou*, perché sur le sommet d'une montagne escarpée, et la bonne source de Aïn Kabou. Celle-ci arrose un fertile vallon dont on descend les pentes pour tourner à dr. (55 min.) dans le large *ouady Bittir*. La route s'élève ensuite le long d'un aqueduc en pierre, à travers un pays autrefois cultivé en terrasses. A un coude de la vallée on voit à dr. le v. de *Bittir* que l'on peut rejoindre (25 min.) par un sentier creusé en partie dans le roc vif. Bittir a été identifié avec le **Bether** où les Juifs, sous la conduite de Bar Cocheba, résistèrent héroïquement aux Romains (*V.* p. 116). Cette iden-

tification a été, il est vrai, mise en doute par Robinson (*Lat. res.*, p. 268-270). Le village actuel, situé sur un petit plateau, au milieu de jardins, entre le ouady Bittir et une petite vallée, possède une source permanente et une petite mosquée qu'ombrage un gigantesque mûrier.

Khirbet el-Yahoud. — Les ruines de Khirbet el-Yahoud (ruines des Juifs) sont situées sur une colline rocheuse disposée en terrasses, à l'ouest du village. Tournant cette colline à l'O. et ensuite au N. O., à partir de la fontaine, on parvient, par un sentier très-roide et pratiqué dans le roc, à un petit plateau en forme de péninsule, que couronnent les ruines. Celles-ci se composent des restes d'un mur construit avec de gros blocs bien équarris et d'une tour élevée au point culminant du plateau. Des excavations ont été pratiquées dans le flanc oriental de ce promontoire.

A partir de Bittîr, on laisse à g. le ouady Bittîr pour entrer dans le *ouady el-Ouerd*, vallée des Roses. On le suit à l'E., puis au N. E., laissant à g. le v. de *Oueledjèh*, avec ses jardins et ses vignes, jusqu'à (20 min.) Aïn el-Haniyèh (Fontaine de Saint-Philippe).

De Aïn el-Haniyèh à Jérusalem (2 h. 20), (*V.* R. 19, lisez en sens inverse).

ROUTE 12 *bis*.

DE GAZA A JÉRUSALEM

PAR DHIKRIN

(18 à 19 h. environ)

Boureïr................	3 h.	15 min.
Dhikrin................	5	05
Beït Nettif............	3	10
Jérusalem..............	7	21
Total.........	18	51

a. — De Gaza à Boureïr (3 h. 15 min.), (*V.* R. 12).

b. — De Boureïr à Beït Nettif, par Dhikrin. — La route, se dirigeant au N. E., traverse (30 min.) le *ouady Simsim*, et, remontant la rive gauche de ce ouady, atteint (2 h.) *Keratiyèh*, petit village dont beaucoup de maisons sont démolies. Au nord de ce hameau, sur une colline voisine, on observe les restes d'énormes pans de murs que l'on désigne sous le nom de el-Qala'ah (le château). Au sud, près d'un ouady, deux colonnes antiques, l'une debout, l'autre renversée, et des fragments de marbre sculptés, marquent sans doute l'emplacement d'une ancienne église, à laquelle appartenait un baptistère retrouvé par M. Guérin, près du puits de cette localité. Laissant sur la gauche le village de *Hatta* (600 habitants environ), on atteint (50 min.) *el-Djisr* (le pont), petit village de 500 habitants, ainsi nommé d'un pont démoli qui se trouvait sur le ouady voisin. On y trouve des fragments de colonnes mutilées et de chapiteaux en marbre gris-blanc et les fondations d'anciennes constructions.

A partir de el-Djisr, la route, inclinant à l'E., franchit plusieurs fois le *ouady Dhikrin* et s'élève le long de collines basses jusqu'à (1 h. 45 min.)

Dhikrin, que M. Guérin propose d'identifier avec Gath, tandis que d'autres savants, en particulier M. Porter (*Handb.*, p. 263), placent cette ville à Tell es-Safiyèh (*V.* ci-dessous). Les ruines, situées sur une colline, consistent en nombreux débris de maisons, et surtout en citernes, puits et galeries souterraines semblables à celles de Deïr Dhoubbân (*V.* ci-après). Le village actuel, situé à 10 min. à l'E. N. E. de ses ruines, compte 600 h. env. Il est construit sur une colline rocheuse, près de belles citernes, nommées *Biâr el-Arbain* (les Quarante Puits), à cause de quarante citernes circulaires creusées, comme les cavernes de el-Mechad, en forme d'entonnoirs renversés, et communiquant les unes

avec les autres. Au bas de la colline est une porte carrée, taillée dans le roc, où affleure l'eau de ces citernes, qui arrose des jardins fertiles, plantés de figuiers et de grenadiers.

Excursion à Tell es-Safiyèh (1 h. 10 min.) et *Tell Zakariyèh* (3 h. 50 min.). — Tell es-Safiyèh (colline de la Blancheur), située à 1 h. 10 min. au N.O. de Dhikrins est la **Mitspèh** de Josué (xv, 38), nom qui signifie en hébreu « lieu de garde ». Les Croisés la désignaient sous le nom de *Blanche-Garde*, *Alba specula* ou *Mons Clarus*. C'était probablement le fort avancé situé sur les frontières de la Philistie, désigné sous le nom de *Tour des Gardes* (II Rois, XVIII, 8).

La situation du Tell répond admirablement à ces données historiques. Élevé de plus de 100 mètres au-dessus de la plaine, il domine tout le pays, de Ramlèh à Gaza, en même temps qu'il commande l'entrée des montagnes de Judée par le large ouady es-Samt. Il était naturellement désigné pour servir de forteresse avancée et de poste d'observation. Cette colline, de forme oblongue et composée d'un calcaire crayeux tendre et blanchâtre, porte les ruines du château fort élevé par Foulques en 1140 et que se disputèrent Saladin et Richard Cœur-de-Lion, de 1191 à 1192. On ne distingue plus que les restes de deux tours rectangulaires tournées vers le sud et les fondations des courtines qui entouraient le donjon. Le revêtement des murs était composé de pierres d'assez grand appareil taillées en bossage (E. G. Rey).

M. Porter (*Handb.*, p. 263) a voulu identifier Tell es-Safiyèh avec **Gath**, une des cinq métropoles philistines (*V.* p. 202), patrie de Goliath (I Sam., XVII, 4), où plus tard David fugitif contrefit la folie (I Sam., XXII, 10-15), mais où il revint ensuite se mettre sous la protection d'Akis (ib., XXVII, 2, 4). L'arche y fut envoyée quelque temps (I Sam., V). Roboam en fit une ville forte (II Chron., XI, 8). Les Philistins la reprirent sur les Juifs, mais pour la perdre bientôt. Hosias en détruisit les remparts, ainsi que ceux de Yabnèh et d'Azot (II Chron., XXVI, 6). A partir de ce moment, Gath n'est plus mentionnée dans l'histoire. Robinson pense que la vallée de Zephathah où Asa défit les Éthiopiens (II Chron., XIV, 10) était près de cette localité. Eusèbe mentionne plusieurs Gath, dont l'une était située sur la route d'Éleuthéropolis (Beït Djibrin) à Diospolis (Loudd), ce qui correspondrait assez bien à la situation, soit de Dhikrin, soit de Tell es-Safiyèh.

De Tell es-Safiyèh on peut se diriger à l'E. en remontant le ouady es-Samt jusqu'à (1 h. 30 min.) *Tell Zakhariyèh* et (20 min.) *Kefr Zakhariyèh*, peut-être l'antique **Azekah** où les cinq rois amorrhéens furent poursuivis par Josué, après leur défaite à Gabaon. Le village actuel, de 500 habitants environ, est situé sur un monticule dont les pentes sont plantées d'oliviers, de figuiers et de vignes. C'est près de là, des deux côtés du *Ouady es-Samt*, vallée des Acacias, la **Vallée de Elah** ou du **Térébinthe**, que campaient les Israélites et les Philistins, lorsque David se présenta pour combattre Goliath (I Sam., XVII). Remontant cette vallée, on laisse à dr. (1 h.) *Choueïkèh*, le **Soc̜ho** près duquel était campée l'armée philistine, et, gravissant à g. le flanc rocailleux du ravin, par un sentier qui serpente au milieu de bois d'oliviers, on atteint (25 min.) Beït Nettif (*V.* R. 12).

A partir de Dhikrin la route, traversant un plateau assez bien cultivé, parsemé de quelques oliviers, atteint (25 min.) *Rana*, village réduit à quelques masures, et (20 min.) *Deïr Dhoubbân* (couvent des Mouches), dont le nom rappelle le Béelzeboul des Philistins. Ce pauvre hameau occupe un plateau rocheux dont la surface est percée d'ouvertures circulaires semblables à des orifices de puits et désignées sous le nom de el-biâr (puits). Elles éclairent de belles et vastes salles souterraines creusées dans un tuf d'une extrême blancheur. A 900 mèt. environ au N. O. de Deïr Dhoubbân, les excavations de *Araq ed-Deïr Dhoubbân* rappellent celles de Beït Djibrin, bien qu'un peu plus petites. Elles forment trois groupes différents, dont le plus important renferme une quinzaine de belles salles mesurant en moyenne 19 pas de diamètre et de 8 à 12 mètres de hauteur. On y observe les mêmes rangées de niches qu'à Beït Djibrin (*V.* R. 12) et quelques inscriptions en caractères coufiques tracées sur les

parois. Un gros bloc de pierre de plus de 2 mèt. de hauteur, debout dans la salle la plus reculée, peut avoir servi d'autel ou de piédestal à une statue. On pourrait voir là l'indice d'une appropriation de ces salles à un culte antique. Un voyageur attentif y ferait peut-être quelque découverte, y recueillerait quelque inscription qui permettrait de déterminer la destination encore incertaine de ces remarquables souterrains.

De Deïr Dhoubbân on se dirige au N., en traversant de petits ravins qui descendent dans le ouady es-Samt vers (1 h.) *Adjour*, petit village situé sur une colline à dr. et, de là, traversant le ouady es-Samt, on atteint (1 h. 45 min.) Beït Nettif (*V.* R. 12).

c. — De Beït Nettif à Jérusalem (7 h. 11 min.) (*V.* R. 12).

ROUTE 13.

DE GAZA A JÉRUSALEM

PAR ASCALON ET RAMLÈH

(20 à 22 heures)

Ascalon................	4 h.	00 min.
Esdoud................	3	10
Ramlèh................	5	30
Jérusalem..............	8	10
Total......	20	50

On campe à el-Medjdel. La route est bonne et on peut galoper. Quoique les Bédouins soient assez inoffensifs, on fera bien de demander au gouverneur de Gaza un cavalier auquel on donnera un écu turc par jour.

On remonte sur la route de Beït Djibrin, à travers l'avenue d'oliviers, jusqu'au sommet des dunes qui séparent les plantations de Gaza de la grande plaine, puis on tourne vers le N., ayant à g. la ligne des dunes, sur la dr., à une petite distance, Beït Hanoun, et l'on atteint bientôt (1 h.) les bords d'un torrent desséché qui se jette plus loin dans le ouady Ethneid, partie inférieure du ouady Simsim, que l'on franchit (45 min.) sur un pont moderne pour gagner *Deïr Ethneid*, v. entouré de vergers et de grandes haies de cactus. Laissant à dr. à 1 kil. environ le v. de Beït Djerdjèh, on atteint (1 h. 15 m.) *Barbarèh*, grand village avec une jolie mosquée et de beaux jardins que les sables menacent malheureusement d'engloutir. Ici, l'on quitte la grande route pour prendre à g. un chemin qui, par le hameau de Nalièh (25 min.), conduit à (35 m.)

Ascalon (en arabe *Askalân*). — *Histoire*. — Soumise aux Égyptiens sous Thoutmès Ier et sous Thoutmès III, cette ville paraît s'être révoltée plusieurs fois contre eux. Ramsès II dut l'assiéger en l'an VIII de son règne. Il la prit, et le plan de la ville figure dans le tableau qu'il consacra à cette partie de son histoire (Lepsius, *Denkm.*, III, 145 *b*). C'était alors une ville quadrangulaire située sur une éminence (Maspero). Au temps de Ramsès III, elle devint, comme Gaza, une des cinq villes royales des Philistins. La partie montagneuse de son territoire fut occupée momentanément par la tribu de Juda (Juges, I, 18); mais la ville participa aux différentes luttes que les Philistins soutinrent contre les Israélites, et elle maintint son indépendance pendant tout le temps de la monarchie juive. Son nom figure souvent dans les imprécations des prophètes (Jérémie, XLVII, 5, 7; Amos, I, 8; Sophonie, II, 4; Zacharie, IX, 5). Elle fut assujettie aux Assyriens par Sargon et par Sennachérib. Les Scythes, dans leur marche sur l'Égypte, l'occupèrent et pillèrent son temple de Vénus Uranie. Après Alexandre le Grand, elle passa alternativement aux Ptolémées et aux Séleucides et put alors, à la faveur des divisions intestines de la famille des Séleucides, se constituer, sous le protectorat romain, en une sorte de république indé-

pendante. Hérode le Grand, qui y était né, l'orna de beaux édifices,



Plan d'Ascalon.

et la donna à sa sœur Salomé qui, à la mort de ce prince, en fit sa ré-

sidence. Ascalon souffrit beaucoup dans la guerre des Juifs. Les habitants, ayant conservé leur haine traditionnelle contre les Juifs, en massacrèrent 25000. Les Juifs l'assiégèrent vainement et furent contraints de se retirer, après avoir perdu leurs chefs Jean et Silas.

Ascalon était alors une ville florissante, célèbre par ses temples. On y adorait Dercéto, l'Atergatis des Grecs, déesse au visage de femme et au corps de poisson, dont le culte était dans un rapport étroit avec celui de sa fille Sémiramis (Aphrodite Uranie). Cette dernière déesse était sans doute la même que « la Reine du Ciel » désignée par Jérémie (VII, 8; XLIV, 17). En l'honneur de ces déesses, les Ascaloniens s'abstenaient de manger du poisson et ils regardaient les colombes comme des oiseaux sacrés.

Le paganisme lutta longtemps dans Ascalon contre le christianisme et même, pendant la réaction provoquée par Julien l'Apostat, il reprit vigoureusement l'offensive. Cependant, un évêché y fut créé dès le commencement du IV[e] siècle. Conquise par les Arabes, la ville tomba entre les mains des Khalifes d'Égypte. Godefroy de Bouillon remporta sous ses murs en 1099 contre l'armée du Khalife fatimite d'Egypte, el-Mostansir bi'llah, une éclatante victoire. Mais la ville ne fut prise que cinquante ans plus tard par Baudouin III, après un siége de cinq mois, dont Guillaume de Tyr raconte les émouvantes péripéties. Saladin la reprit en 1187, mais, en 1191, il la rasa à l'approche de Richard Cœur-de-Lion. L'armée anglaise releva ses murailles; ce sont celles dont on voit encore les restes; mais Bibars les renversa de nouveau en 1270. La ville est aujourd'hui complétement abandonnée.

Guillaume de Tyr a donné une excellente description de l'Ascalon du moyen âge. « Située, dit-il, sur le rivage de la mer, elle a la forme d'un demi-cercle, dont la corde ou le diamètre s'étend le long du rivage, et dont la circonférence ou l'arc est tourné du côté de la terre ferme, vers l'orient. Toute la ville est dans une sorte de cavité et s'abaisse vers la mer, environnée de toutes parts de tertres factices, au-dessus desquels sont les remparts, que flanquent de nombreuses tours. C'est un ouvrage très solide, et le ciment qui unit les joints est plus dur que la pierre... La place est, en outre, entourée et fortifiée avec soin par une ceinture d'avant-murs, bâtis de même très-solidement.... Le périmètre des remparts était percé de quatre portes; la *Grande Porte* ou *Porte de Jérusalem*, à l'E.; la *Porte de Joppé*, au N.; la *Porte de la Mer*, à l'O.; la *Porte de Gaza*, au S.... Ascalon n'a point et n'a jamais eu de port ou de rade tant soit peu sûre pour les vaisseaux, mais seulement une plage sablonneuse et d'un accès dangereux. Quant au sol qui environne immédiatement la ville, il est envahi par le sable et ne peut être ensemencé, mais il convient cependant à la vigne et aux arbres fruitiers. Quelques petites vallées sont néanmoins très fertiles vers le Nord. Au moyen d'engrais et d'irrigations que des puits facilitent, il produit assez abondamment pour les habitants des légumes et des fruits. »

État actuel. L'état actuel des lieux répond d'une manière frappante à la description de Guillaume de Tyr. Les ruines d'Ascalon s'élèvent en amphithéâtre au bord de la Méditerranée. Les hautes falaises du rivage forment en cet endroit un vaste hémicycle de rochers dont la crête est couronnée par les anciennes murailles. La corde parallèle au rivage mesure environ 1100 mètres de longueur, tandis que le pourtour de l'arc est de 1600 mètres. Les falaises escarpées, partie rocheuses et partie sablonneuses, ont 30 mètres de hauteur au point culminant et s'abaissent ensuite à 15

mètres. L'enceinte était flanquée de tours carrées, dont les plus fortes paraissent avoir été celles qui défendaient les portes et principalement la porte orientale. Outre le rempart proprement dit, les fortifications comprenaient un avant-mur élevé à mi-côte, dont M. E. G. Rey a retrouvé de nombreuses traces (*V.* E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 208). Les murailles présentent un aspect singulier de désolation et de grandeur déchue. La maçonnerie s'est écroulée de tous côtés, surtout du côté de l'O., par d'énormes blocs de 3, 4 à 5 mètres d'épaisseur, masses encore compactes par la solidité de leur ciment. On reconnaît encore de ce côté l'emplacement d'une porte, désignée par les habitants de Djourah sous le nom de Bâb el-Bahr (Porte de la mer). Elle était défendue, à dr. et à g., par des tours dont quelques restes encore debout portent 15 ou 16 colonnes antiques de granit engagées dans l'épaisseur des murs et faisant saillie au dehors. Entre les falaises et la mer, on remarque des pans de murs écroulés qui ont peut-être fait partie des môles. Ils sont construits avec des pierres de toute sorte et renferment dans l'épaisseur de leur masse des colonnes de granit ou de marbre. D'autres colonnes de granit gris, en très grand nombre, sont couchées sur la plage ou dans la mer. Du côté du S., les sables, qui ont déjà recouvert les murailles, envahissent petit à petit le terrain. On y distingue encore l'emplacement de la porte mentionnée par Guillaume de Tyr sous le nom de porte de Gaza. La section orientale des remparts est la mieux conservée, étant un peu plus à l'abri de l'envahissement des sables. Les murs y sont revêtus extérieurement d'un appareil très régulier de pierres de dimension moyenne. Sur quelques points, des fûts de colonnes de marbre ou de granit traversent la maçonnerie et font saillie au dehors. C'est de ce côté, à la partie culminante, que s'ouvre la porte principale par laquelle on pénètre dans l'enceinte, au milieu de monceaux de décombres, entremêlés de fragments de colonnes de granit et de marbre. Sur la gauche sont les restes d'une grande tour, du sommet élevé de laquelle on embrasse toutes les ruines. Près de la porte orientale s'élève dans un vallon un ouély ombragé par plusieurs caroubiers et sycomores. Au nord, M. E. G. Rey a reconnu l'emplacement de la porte de Joppé, que défendait à l'E. une grosse tour ronde dont les fondations seules sont visibles. L'intérieur de la ville est occupé par des jardins que séparent des haies ou des murs, et parmi lesquels on a de la peine à retrouver çà et là quelques restes de l'antique cité. On a signalé les traces d'une rue autrefois bordée de colonnes, celles d'un forum circulaire avec vingt ou trente fûts de granit ou de marbre; mais aucune colonne n'est restée debout, aucun édifice n'est reconnaissable; presque tous ces débris ont été enlevés peu à peu pour les constructions de Saint-Jean-d'Acre et de Jaffa. M. Guérin a donné une description minutieuse de ce qui reste de ces ruines (*Description de la Judée*, livre II, 134-149).

Au milieu de la ville on distingue l'emplacement d'une petite église aujourd'hui presque entièrement détruite. Tout près de là, sont deux pans de murs gigantesques, l'un debout, l'autre renversé, plusieurs salles voûtées, un vaste trou connu sous le nom de *Bîr Ibrahim el-Haourâni* (*Puits d'Ibrahim le Hauranien*) et qui est sans doute le même que celui mentionné au XII[e] siècle par Benjamin de Tudèle sous le nom de *Puits d'Abraham* et par Antonin le Martyr sous le nom de *Puits de la Paix*. Une autre église, située dans la partie orientale, avait été fouillée par lady Stanhope en 1815, dans l'espoir de retrouver les trésors de l'ancien

temple de Vénus Astarté. Les recherches mirent à jour trois pavés superposés indiquant trois époques distinctes, un grand nombre de colonnes de granit gris, des murs épais, des fragments de marbre, des chapiteaux et une belle statue romaine de marbre blanc que lady Stanhope se vit contrainte de faire mettre en pièces pour satisfaire l'avide curiosité des Arabes. Dans la partie occidentale de la ville, on remarque les arasements d'une troisième église, orientée, comme les deux autres, de l'ouest à l'est. Il en reste encore des pans de murs et quatre piliers flanqués à dr. et à g. d'une colonne de marbre, comme ceux de la Grande Mosquée de Gaza (*V.* p. 205). Mentionnons enfin des citernes éparses çà et là et une quinzaine de puits, la plupart antiques, qui fournissent encore de l'eau aux habitants de el-Djourah. L'un d'eux, appelé *Bîr Bordj el-Benât* (*V.* ci-dessous), avoisine un bastion en ruines, le *Bordj el-Benât* (*Bastion des Filles*), dont le nom est mentionné dans l'histoire des Croisades.

Au N. E. de l'enceinte s'étendent encore d'autres jardins, semés de débris sculptés, au milieu desquels s'élève le pauvre hameau de *El-Djourah*, dont les habitants possèdent le sol d'Ascalon. On y cultive encore, au milieu d'autres produits, cette espèce d'oignons (*allium ascalonium*, échalotte) qui doit son nom à celui de la ville.

De Ascalon à Jérusalem (15 h. 26 min.). On se dirige à l'E. par Djourah et el-Medjdel (*V.* ci-dessous), Djoulis et el-Djisr. A partir de el-Djisr (*V.* R. 12 *bis*).

A 30 min. de el-Djourah, on atteint les ruines du camp d'Ibrahim-Pacha, d'où l'on descend dans une vallée fertile, où des bouquets d'oliviers, de figuiers et de noyers, s'élèvent au milieu des champs de blé, pour gagner (25 min.)

Medjdel, grand village entouré de belles plantations, qui étonne par la régularité de sa construction et l'air d'aisance de ses habitants. Les maisons sont en pierre ; les matériaux précieux d'Ascalon sont entrés dans leur construction comme dans celle de la mosquée. Les auges placées près des puits sont formées avec des fûts de colonnes antiques, étendus horizontalement et maçonnés. « La roue des puits, dit M. Guérin, repose elle-même sur un chapiteau corinthien de marbre gris ». Le nom et la position de ce village rappellent le **Migdalgad** de Josué (xv, 37), et le **Magdala** d'Hérodote, ou Nékao battit les Syriens.

De Medjdel, on reprend la route vers le N., à travers un pays boisé et bien cultivé, jusqu'à (50 min.) *Hamâmeh* (*Colombe*), gros village de 800 h. environ, avec une mosquée construite en partie au moyen de matériaux antiques. Les jardins de Hamâmèh, d'une très grande fertilité, sont séparés par des haies de cactus gigantesques, comme ceux de Medjdel. Ils sont plantés d'oliviers, de figuiers, de grenadiers, de mûriers, d'abricotiers, parmi lesquels s'élèvent quelques palmiers et de beaux sycomores. On suit alors au N. E. une plaine sans cesse envahie par les sables. On retrouve bientôt la route directe de Gaza, par laquelle on atteint, près d'un petit lac de 4 à 500 mèt. de circonférence (1 h. 25 m.), le monticule qui porte :

Asçdod (en arabe *Esdoud*, en grec Ἄζωτος, *Azotus*, *Azot*). Elle n'est mentionnée nulle part sur les monuments égyptiens, ce qui semblerait indiquer qu qu'elle n'existait pas avant le XIIe siècle, au temps de la domination pharaonique, ou bien qu'elle portait un nom différent (Maspero). Elle apparaît pour la première fois comme ville des Philistins, connue surtout par le séjour de l'arche dans le temple de Dagon et les calamités qui fondirent sur les Philistins (I Sam., IV, 5). Trois siècles plus tard, Hosias prend Asçdod. On la trouve mentionnée dans les

prophètes (Amos, I, 8; Sophon., II, 4; Zacharie, IX, 6), et dans Néhémie (XIII, 23, 24). Sargon, roi d'Assyrie, s'en empara en 716 av. J. C. Vers 630, elle résista pendant vingt-cinq ans au roi d'Égypte Psamétik. Détruite pendant les guerres des Maccabées, rebâtie par ordre de Gabinius, elle fut annexée au royaume d'Hérode le Grand, qui la légua en mourant, avec Ascalon et d'autres villes, à sa sœur Salomé. Vespasien la prit et y mit une garnison. Elle portait le nom romain d'*Azotus* quand Philippe y prêcha l'Évangile (Actes, VIII, 40). Dans les siècles suivants, elle fut le siége d'un évêché, qui fut rétabli temporairement par les Croisés.

Le village d'Esdoud est entièrement moderne, mais on trouve quelques restes d'antiquités (une colonne, un sarcophage sculpté, etc.), près d'un vieux khân ruiné et d'un ouély moderne, que l'on rencontre en arrivant du côté du S. O. Le monticule élevé qui porte le village, le *Mons Azoti* des Maccabées (I, IX, 15), présente aussi, sur sa pente S., une grande quantité de débris d'anciens édifices. Des fouilles dirigées sur ce point amèneraient probablement des découvertes importantes.

Il y avait aussi un Azot maritime, Ἄζωτος παράλιος, dont M. Guérin a retrouvé les ruines, 4 kil. à l'O. d'Esdoud, à l'endroit qui porte encore aujourd'hui le nom de *Mînet Esdoud*, Port d'Esdoud.

En quittant Esdoud, on voyage à travers une plaine admirable de fertilité, coupée par le petit ouady Esdoud et le ouady es-Samt (*V.* R. 12 *bis*), jusqu'à (45 min.) *el-Borka*, village entouré d'énormes cactus; c'est peut-être le *Berak* des enfants de Dan (Jos., XIX, 45). Les habitants du village vénèrent encore aujourd'hui la mémoire d'un santon musulman, sous le titre de Nébi Berak. On s'élève ensuite sur une pente pierreuse d'où l'on aperçoit dans la plaine, à l'E., plusieurs villages, dont l'un, par son nom de *Yazour*, rappelle l'*Hazor* de Juda mentionné par la version des Septante et par Eusèbe. Au delà du misérable hameau de *Bouchit* ou *Abou-Chit* (1 h. 10), on atteint les bords du ouady Sourar qui prend, près de la mer, le nom de *Nahr Roubin*. La route continue vers le N., jusqu'à (50 m.) *Yebna*, l'antique **Jabnèh**, démantelé par Hozias (II Chroniq., XXVI, 6), et mentionné plusieurs fois par Josèphe sous le nom de **Iamnia**. Simon Maccabée, en 142, s'empara de cette place. En l'an 63, Pompée l'enleva aux Juifs pour la rendre à ses anciens possesseurs. Elle fut donnée par Auguste au roi Hérode, qui la légua à Salomé, sa sœur, ainsi qu'Azot et Ascalon. Le canton d'Iamnia était alors excessivement peuplé. Le siége du grand synedrium y avait été transféré quelque temps avant la prise de Jérusalem. Iamnia vit aussi fleurir dans son sein une grande école rabbinique. Au commencement du IVe siècle, elle avait un évêché. Nommé *Ibelin* au temps des Croisades, ce village forma le fief de l'illustre famille de ce nom.

Iamnia, comme Esdoud, avait un port, *Maioumas Iamniæ*, dont M. E. G. Rey pense avoir retrouvé l'emplacement, au S. de l'embouchure du Nahr Roubin. C'est aujourd'hui un village moderne où l'on voit les *ruines d'une église* convertie autrefois en mosquée.

De Yebna, on peut gagner Jaffa en 3 h. 30 min., en franchissant le Nahr Roubin sur un pont romain et en suivant ensuite la côte.

On revient de Yebna, vers l'E., en franchissant une chaîne de collines basses pour gagner (1 h. 20)

Ekron, Accaron, aujourd'hui **Akir**, la plus septentrionale des villes des Philistins, qui fut conquise par la tribu de Juda et donnée plus tard à celle de Dan (Josué, XXV, 11; XIV, 43). Mais elle ne tarda pas à re-

tomber entre les mains des Philistins. Elle reçut également l'arche, qu'aucune ville des Philistins ne pouvait garder (I Sam., v, 10-12; vi), et la renvoya bien vite à Bethçémès (Aïn ech-Chems) que l'on aperçoit de là sur les hauteurs (*V.* p. 211, *a*). La divinité d'Ékron était Beelzeboub (II Rois, i, 2). Akir n'est qu'un pauvre village sans autres antiquités que deux puits, et entouré de quelques arbres rabougris. Son identité paraît certaine, d'après les données d'Eusèbe et de saint Jérôme.

Au N. d'Akir, on franchit une crête peu élevée pour descendre dans la plaine sablonneuse où s'élève (1 h. 25) Ramlèh.

De Ramlèh à Jérusalem (*V.* R. 16).

ROUTE 14.

DE HÉBRON A JÉRUSALEM.

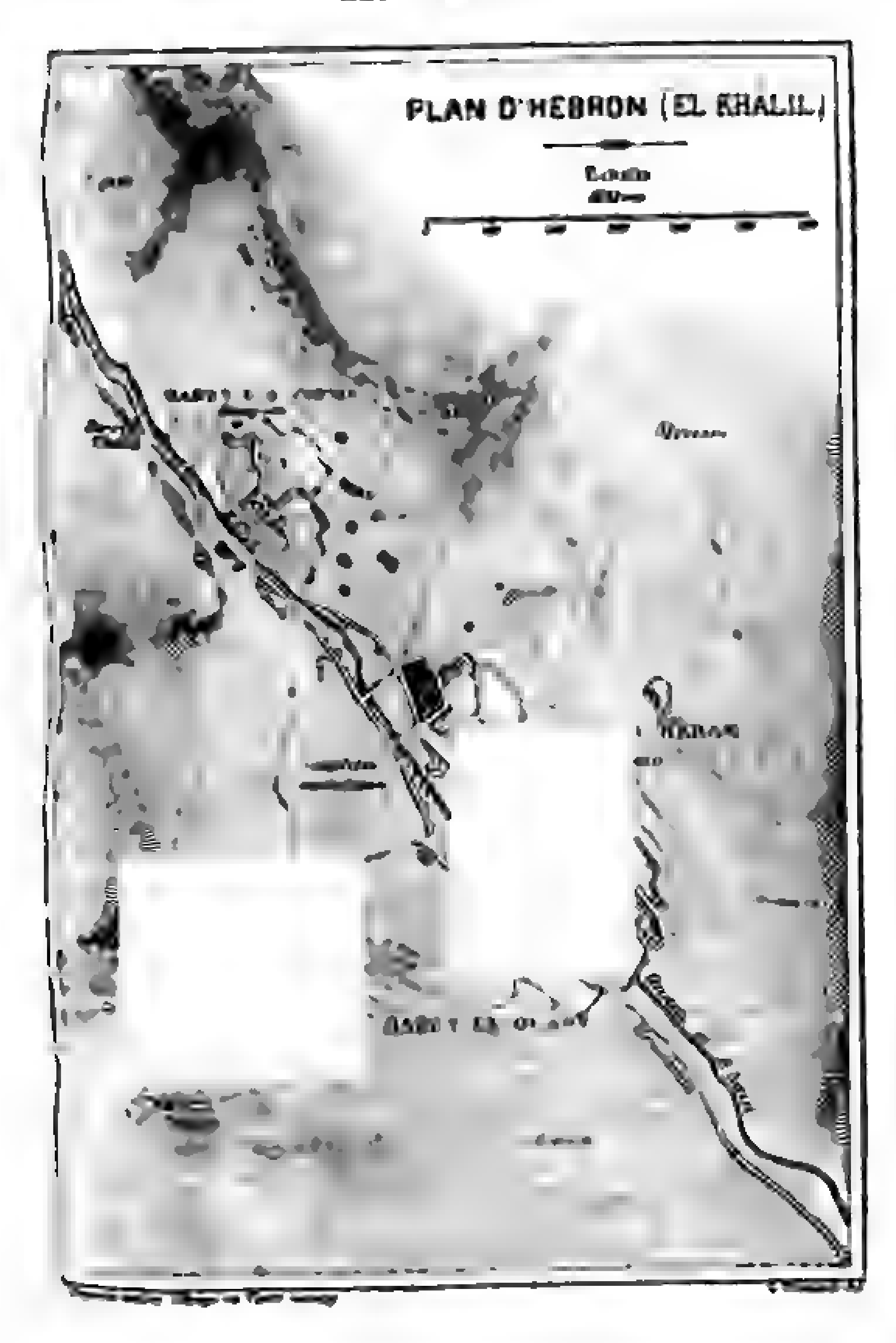
(7 h. pour les chevaux de bagages, mais la route peut être parcourue en 6 h. 30 min.)

Aïn ed-Dirouèh	1 h.	47 min.
Koufin	0	55
Vasques de Salomon	2	08
Jérusalem	8	25
Total	7	15

Hébron, en arabe *el-Khalil*, « l'ami de Dieu », surnom que les Orientaux donnent souvent à Abraham.

Les musulmans d'Hébron, assez fanatiques, ne reçoivent pas les chrétiens; on peut loger chez les juifs. On reçoit aussi une bonne hospitalité dans un couvent russe, très proprement tenu. Le mieux est cependant de camper à l'O. de la ville, sur les pentes de gazon des collines.

Historique. — Hébron est une des villes les plus anciennes du monde: elle aurait été bâtie sept ans avant Soan ou Tanis en Égypte. Elle porta d'abord le nom de *Qiryat-Arba*, ou ville d'Arba (Josué, xiv, 15). Abraham séjourna dans cette vallée, près du bois de Mamré (Gen., xiii, 18; xiv, 13; xxiii, 1), et y fut enterré à côté de Sarah, sa femme, dans la caverne de Macpélah, qu'il avait achetée à Héphron le Hétien (Gen., xxiii, xxv, 9, 10). C'est aussi là que furent enterrés Isaac et Rébecca, Lia, et plus tard Jacob lui-même, dont le corps fut rapporté d'Égypte par ses fils (Gen., xlix, 29-31; l, 13). C'est peut-être près d'Hébron que les espions cueillirent la célèbre grappe (Nomb., xiii, 23, 24). Josué s'empara de la ville, en massacra tous les habitants et la donna à Caleb (Josué, x, 36. 37; xi, 21; xiv, 15; xv, 13). Elle devint bientôt après la possession des Lévites (Jos., xxi, 11) et fut désignée comme une des six villes de refuge (Jos., xx, 75; 21, 11). C'est là que David fut sacré roi et résida plus de sept ans (II Sam., ii, 1-4, 11; v, 1, 3; I Rois, ii, 11), que Joab assassina Abner (II Sam., iii, 27), et qu'Absalon établit son quartier général lorsqu'il se révolta contre son père (II Sam., xv, 7-10). Hébron fut une des villes que les enfants de Juda vinrent habiter après leur retour de Babylone (Néhém., xi, 25); mais elle tomba au pouvoir des Iduméens et ne dut sa délivrance qu'à Judas Maccabée (I Macc., v, 65; Josèphe, *Antiq.*, xii, 8, 6). Dans la guerre contre les Romains, elle fut prise et brûlée par Céréalis (*Guerre des Juifs*, iv, 9, 5). Après la prise de Bether (135 ans ap. J.-C.), des milliers de Juifs furent amenés sous le chêne d'Hébron et vendus comme esclaves. Tombée au pouvoir des musulmans, Hébron conserva une partie de son ancienne importance et attira un grand nombre de pèlerins arabes, qui vénéraient particulièrement la mémoire d'Abraham. C'est alors que la ville perdit peu à peu son nom antique pour prendre celui de el-Khalîl (l'*ami de Dieu*), qui se trouve du reste, dans la Bible, appliqué à Abraham (Esaïe, xli, 8). Hébron fut prise par les Croisés et donnée comme fief, par Godefroy de Bouillon, à Gerhard


PLAN D'HEBRON (EL KHALIL)

d'Avesnes (1100). Sæwulf, qui la vit en 1102, raconte qu'à cette époque la ville était en ruine. En 1168, Hébron fut convertie en évêché, sous le nom de Saint-Abraham. Les croisés y avaient bâti une église de laquelle dépendait un prieuré et dont les musulmans firent une mosquée (*Mesdjid el-Khalîl*), quand ils reprirent la ville, en 1187. Cette ville avait cour de bourgeoisie et était administrée par un vicomte. Les habitants d'Hébron s'étant révoltés en 1834, Ibrahim-Pacha marcha contre eux, les défit complètement près des réservoirs de Salomon et détruisit en partie leur ville.

État actuel. — Hébron est située à 850 mèt. au-dessus de la mer, dans une gracieuse et étroite vallée, le *ouady el-Khalîl*, qui court dans la direction du S. S. E., entre deux chaînes de collines verdoyantes. La ville s'étage sur la chaîne orientale, mais elle occupe aussi le fond de la vallée et grimpe même un peu sur le versant de la chaîne occidentale. La partie E. est la plus importante et la plus pittoresque. Les maisons s'entassent les unes sur les autres autour d'une imposante mosquée qui occupe le point culminant de la ville. Plus loin, de vertes collines, parsemées de bouquets d'oliviers, se détachent gracieusement sur le ciel. En face d'Hébron, la chaîne occidentale déroule ses belles pentes de gazon entrecoupées de rochers gris, et recouvertes de pierres tumulaires et de petits ouélys ornés de dômes. C'est au pied de ces collines et au milieu du cimetière que les voyageurs ont l'habitude de camper. Malgré ses dehors gracieux, Hébron ressemble à la plupart des villes orientales : ruelles sales et tortueuses, maisons hors d'aplomb, etc., etc. Cependant les maisons sont en pierre, et leurs toits plats sont recouverts de petites coupoles comme à Naplouse, à Jérusalem, etc.

La ville, qui n'a pas de murailles, se divise en quatre quartiers. A l'O., sur la route de Jérusalem, est le *Hâret Bâb ez-Zaouièh* (le Quartier de la Porte de la Zaouièh), ainsi nommé d'un oratoire musulman voisin ; c'est le quartier le moins considérable de tous. Le *Hâret ech-Cheikh*, au N. E. du précédent, au delà de quelques jardins, se reconnaît à la belle *mosquée de Cheikh Ali Baka*, surmontée d'un élégant minaret. Il possède un *birkèh* qui reçoit les eaux d'une source peu éloignée de la ville, *Aïn Kachkalèh* ou *Eskalèh*, dont le nom rappelle celui d'*Echkol*, frère de Mamré l'Amorite (Gen., XIV, 13) et d'une vallée renommée pour ses vignes. Au S. E. du précédent, le *Hâret el-Haram*, adossé au *Djébel Djaabièh*, renferme l'ancien château de la ville, *el-Qala'ah*, et le Haram el-Khalîl. Enfin au S. E. du troisième quartier, de l'autre côté du ouady el-Khalîl, le *Hâret el-Mecharkah*, ou *Hâret el-Ouady* s'élève sur les dernières pentes du *Djébel Qoub el-Djanib* et n'offre rien de remarquable. A l'O. de ce quartier se trouve la *Quarantaine*, près du cimetière musulman.

Dans la partie basse de la ville, et au fond de la vallée, se trouvent *deux réservoirs*, qui rappellent, par leur construction, les réservoirs de Salomon (*V.* R. 19) ; ils contiennent encore l'eau nécessaire aux besoins de la ville. Le plus grand, au S., est un carré de 40 m. de côté et de 15 m. de profondeur. L'autre, situé au N. du quartier principal, n'a que 26 mèt. de long sur 17 de large et 5 mèt. de profondeur. Ces deux réservoirs remontent sans aucun doute à une haute antiquité ; l'un d'eux doit être le « réservoir de Hébron » au-dessus duquel David fit pendre les assassins de Isç-Bosçeth (II Sam., IV, 12).

La grande curiosité d'Hébron est la **Mosquée d'Abraham** (*Mesdjid el-Khalîl*), qui occupe, comme nous l'avons dit, le point culminant de

la ville, à l'E. L'entrée en est sévèrement interdite aux chrétiens; les gardiens, chose rare en Orient, sont complètement à l'épreuve du baghchich. On permet cependant aux juifs et aux chrétiens de baiser, à travers une ouverture, une des pierres de l'enceinte sacrée. Pour accomplir cette opération, il est nécessaire de s'étendre tout de son long, car l'ouverture est à fleur de terre.

La tradition, qui regarde cette mosquée comme bâtie au-dessus de la grotte Macpélah, où furent enterrés Abraham, Sarah et les patriarches, paraît être parfaitement acceptable. En effet, l'enceinte extérieure de la mosquée remonte à une haute antiquité : c'est un parallélogramme bâti de gros blocs, dont quelques-uns ont 7 mèt. 60 de long. Ils sont taillés en bossage et admirablement assemblés. Les murs, qui ont 65 mèt. de long sur 35 mèt. de large et 15 à 18 mèt. de haut, sont ornés de pilastres sans chapiteaux supportant une corniche en haut-relief. Cette magnifique construction, qui rappelle la muraille du Haram à Jérusalem, doit être regardée comme un des plus précieux échantillons de l'architecture hébraïque. MM. Mauss et Salzmann n'hésitent pas à la faire remonter au temps du roi David. Telle est aussi l'opinion de M. de Saulcy, et il serait difficile de ne point se ranger à cette hypothèse, si l'on considère qu'aucun édifice de ce genre n'a pu être construit après l'édification du Temple de Jérusalem. Josèphe (*Guerre des Juifs*, IV, 9, 7), Eusèbe et saint Jérôme parlent des tombeaux d'Abraham comme de monuments parfaitement connus de leur temps, et le pèlerin de Bordeaux (333) décrit un monument carré construit de pierres d'une grosseur énorme : il s'agit évidemment du quadrangle dont nous avons parlé. Antonin le Martyr, au VI[e] siècle, en fait une mention analogue.

A l'intérieur de cette première enceinte, à ciel ouvert, que les musulmans avaient surélevée et flanquée de quatre minarets aux quatre angles, dont deux seulement sont restés debout, au N. O. et au S. E., se trouve la mosquée. Cette partie de l'encéinte « est profondément engagée dans le flanc de la montagne, entaillée pour la recevoir » (De Vogüé, p. 346).

Aly-Bey, le premier Européen qui ait pu pénétrer dans l'intérieur ont la mosquée, en a laissé une b nos description dont l'exactitude a plus confirmée par les récentes visites tit, prince de Galles en 1862, et du mart quis de Bute en 1866, accompagnéui de MM. Arthur Stanley, Pierotti, Fergusson, etc. (*V.* Fergusson, *le Saint-Sépulcre et le Temple de Jerusalem*, Londres, 1865).

Deux portes, l'une à l'E., l'autre à l'O., donnent accès dans l'intérieur du Haram. La porte principale, au S. O., précédée d'un large et bel escalier, ouvre sur une longue galerie. Le pavé de la *cour* est formé de pierres polies, qu'un auteur arabe, Abou Abd Allah Mohammed (*les Merveilles ou la Prééminence de l'empire de l'Islamisme*), fait remonter à Salomon. Vers la gauche, du côté S., un double *portique*, appuyé sur des piliers carrés, précède la mosquée. Trois portes de bois plaquées en argent s'ouvrent dans un vestibule renfermant les *Tombeaux d'Abraham et de Sarah*, chambres voûtées dont les murs sont revêtus de marbre. Les sarcophages sont recouverts de tapis de soie verte, magnifiquement brodés en or. Aly-Bey en compta neuf étendus l'un sur l'autre sur le tombeau d'Abraham.

La mosquée proprement dite est un vaisseau à trois nefs, de hauteur inégale, séparées par quatre piliers carrés, surmontés d'arceaux en ogive. Le toit en charpente est à double versant, comme celui des églises de Bethléhem et de el-Aksa. Les murs sont revêtus de marbre jusqu'à une certaine hauteur. Entre les piliers,

on aperçoit à dr. le *Tombeau d'Isaac* et à g, le *Tombeau de Rébecca*, édicules isolés. Le mihrab est au centre de la muraille du S. à l'O., près du Tombeau d'Isaac, le menbèr en bois se recommande par un beau et solide travail.

Du côté O., à l'entrée, un petit édicule recouvre une grotte profonde de [illegible] mèt. environ au-dessous du par[illegible] de la mosquée, et dont lord [illegible]e a pu apercevoir le sol rugueux. [illegible] y accède aussi probablement par [illegible]e seconde ouverture située à l'O. [illegible]u menbèr et recouverte d'un édicule. Mais aucun Européen n'a pu y pénétrer et l'entrée en paraît interdite aux musulmans eux-mêmes. C'est là, d'après une tradition ininterrompue, la **Caverne de Macpélah**, où Abraham ensevelit Sarah (Gen., XXIII, 16-18). Elle servit de lieu de sépulture à Abraham, à ses fils et à leurs femmes (Gen., XXV, 9 ; XLIX, 30-32). D'après Benjamin de Tudèle, cette caverne serait à trois compartiments situés à des niveaux différents. On descend de la première caverne dans la seconde, toutes deux vides, et de là, dans une troisième, où le Juif voyageur aurait vu les six véritables tombes, portant toutes une épitaphe gravée sur la pierre. Espérons que le jour n'est pas éloigné où le mystère de ces grottes sera éclairci.

De l'autre côté de la cour, au N., est un portique avec deux chambres analogues aux précédentes et renfermant, l'une, à l'O., le *Tombeau de Jacob*, et l'autre, à l'E., le *Tombeau de Léa*.

Age de ce monument. — Le témoignage formel d'Antonin le Martyr (*Itinerarium*, 30), corroboré par le style du monument, nous autorise à voir dans la mosquée d'Hébron une ancienne basilique, analogue à celles de Bethléhem et d'el-Aksa, élevée peut-être elle-même sur l'emplacement d'une synagogue, mentionnée par Benjamin de Tudèle (*V.* Guérin, *ouvr. cité*, p. 228). Elle fut remaniée par les Croisés qui adossèrent leur château au Haram. Depuis la période chrétienne on y montrait les six tombeaux des patriarches et de leurs femmes; mais la crypte ne s'ouvrait que difficilement, à prix d'argent.

Non loin de la mosquée, près de l'entrée du bazar, est le ouély de *Sidna Yousef en-Naddjâr* (*le Seigneur Joseph le Charpentier*). Les Juifs y voient le tombeau d'Abner, fils de Ner (II Sam., 32-34).

Non loin de la mosquée, on pourra visiter le bazar et surtout les fabriques de savon et la verrerie qui jouit d'une grande célébrité. On y fait par milliers des lampes, des narghilés et surtout des bijoux grossiers, tels que bracelets, anneaux, etc. Les produits principaux du sol sont les olives et les raisins. La population d'Hébron est d'environ 10000 habit., dont 4 à 500 Juifs. Ces derniers sont en général supérieurs, au point de vue intellectuel et moral, à leurs coreligionnaires des autres parties de la Palestine. Il n'y a pas de chrétiens. Les musulmans sont renommés pour leur fanatisme.

A partir d'Hébron, on peut suivre au N. l'ancienne route d'Hébron à Jérusalem, sur laquelle on retrouve les vestiges d'une voie romaine. On sort (45 m.) du ouady el-Khalîl, à l'entrée du plateau où vient aboutir la route ci-dessous décrite, près du Haram el-Khalîl.

Les voyageurs préféreront sans doute prendre une route un peu plus longue, pour visiter le chêne dit d'Abraham. Remontant le ouady el-Khalîl, on laisse à dr. (5 min.) le chemin direct d'Hébron à Jérusalem, pour se diriger au N. O. sur une route pavée comprise entre des terrasses de vignes. On rencontre (17 min.) à dr., sur le bord du chemin, une source appelée *Aïn Arab*, recouverte d'une construction musulmane. Un canal antique, dont on retrouve çà et là les débris, amenait autrefois les eaux de cette source à

Hébron. La direction est alors à l'O. N. O., le long d'un sentier bordé de vignes et d'arbres fruitiers, qui serpente dans le *ouady Sebta*, jusqu'au (18 min.) **Chêne dit d'Abraham** (Gen. XVIII, 1). On sait que, de tout temps, les Juifs ont eu une grande vénération pour un arbre situé aux environs d'Hébron, mais sur lequel les traditions ne s'accordent pas. Du temps de Josèphe (*Guerre des Juifs*, IV, 9, 1), on montrait, à 6 stades d'Hébron, un térébinthe que l'on disait contemporain de la création. Sous Constantin, d'après saint Jérôme, c'était un chêne, à 2 milles de la ville. Ce prince, pour faire cesser les pratiques idolâtres dont cet arbre était l'objet, aurait bâti une église en cet endroit, ce qui paraît confirmer la conjecture de Robinson, qui place le chêne d'Abraham sur le plateau, au Ramet el-Khalîl (*V.* ci-dessous). Eusèbe nous apprend qu'on montrait encore de son temps, près d'Hébron, « le *chêne de Mamré*, à l'endroit où campait Abraham ; il était en grande vénération, même auprès des Gentils, » et l'historien ajoute que c'était un térébinthe. Du temps de saint Jérôme, l'arbre n'existait plus. Sainte Paule, vers la fin du IVe siècle, n'en vit que les restes. Le moine Burchard, qui voyageait en Palestine à la fin du XIIIe siècle, mentionne un chêne vert à Mamré, regardé comme un rejeton du chêne d'Abraham. C'est sans doute le même qu'a vu l'igoumène russe Daniel, vers 1113. La description qu'il en donne répond bien à l'aspect de celui que l'on visite aujourd'hui. Mais la tradition juive et arabe met l'emplacement du chêne d'Abraham au Ramet el-Khalîl.

État actuel. On entre par une grande porte dans un enclos établi sur les flancs d'une colline, au haut de laquelle s'élève un couvent ou hôpital russe. Une maisonnette sert de demeure à une famille préposée par les Russes à la garde du jardin. L'arbre noueux et fort et d'un aspect superbe, mesure plus de 7 mètres de circonférence. Trois grands bras s'élancent du tronc et portent de puissants rameaux, dont les branches penchent vers la terre, de sorte que restant à cheval, il est facile de cueillir quelques glands avec la main. C'est, du moins, ce que nous avons pu faire nous-même. Ces glands ont un aspect différent de ceux de nos chênes d'Europe. La cupule est plus développée et le fruit plus petit, mais profondément engagé et fort étroitement serré dans la gaîne qui le soutient. Tout récemment, les Russes, obéissant à cette ridicule manie d'enfermer tous les lieux recherchés des pèlerins dans d'étroites enceintes, ont élevé tout autour de l'arbre un mur de 1 mètre de haut et de 20 mètres de pourtour. Le site en sera rendu moins poétique, mais le baghchich n'en est que plus assuré.

A partir du chêne d'Abraham, la route monte le long du ouady Sebta entre des terrasses plantées de vignes jusqu'au sommet des coteaux. On remarque (16 m.) les restes d'un vieil aqueduc, d'où l'eau sort abondante. Ce sont les eaux d'*Aïn Qanâi* (Source de l'Aqueduc), située au pied de la montagne, à gauche. Dépassant les restes d'un mur en grosses pierres, on sort du lit de l'Aïn Qanâï, pour atteindre (5 m.) un puits d'eau potable nommé *Bîr en-Nasâra* (Puits des Chrétiens) et, tout près, à g., les ruines insignifiantes du *Khirbet en-Nasâra* (Ruines des Chrétiens), village autrefois habité par des Grecs et appelé *Kefr Mariam* (Village de Marie). Un peu plus loin (6 m.) on rejoint à dr. la grande route d'Hébron, dans la partie supérieure du *ouady Escol*, qui répond au *Nahal Escol* de la Bible (Nombres XIII, VI), vallée fertile, plantée en grande partie de vignes, toutes entourées d'une clôture de pierres sèches. En la remontant, on arrive à

un large plateau sur lequel, à 2 ou 300 mètres de la route, à dr., on aperçoit les murailles du

Haram Ramet el-Khalîl (*Enceinte sacrée de la Hauteur de l'Ami de Dieu*). Cette enceinte occuperait l'emplacement du lieu où Abraham, après sa séparation d'avec Loth, vint dresser ses tentes. Là s'élevaient probablement les chênes de Mamré Amorrhéen, frère d'Escol (Gen. XIV, 13). Ce lieu et ses environs sont encore aujourd'hui entièrement consacrés au souvenir d'Abraham. Le puits de l'enceinte est nommé par les Juifs, comme par les Arabes, *Bîr el-Khalîl* (le Puits de l'Ami de Dieu). Au S. O., une montagne porte le nom de *Djébel el-Batrak* (mont du Patriarche). Un vallon voisin est appelé *Hallet el-Bothmèh* (place du Térébinthe). De tout temps, ce lieu fut en grande vénération auprès des Arabes et des Juifs, qui s'y réunissaient de tous côtés pour y offrir des sacrifices sur l'autel d'Abraham et y célébrer des fêtes religieuses, comme les Arabes de nos jours ont coutume de le faire autour des tombes de leurs cheïkhs les plus vénérés. Une foire annuelle, très fréquentée, y avait été établie; on l'appelait le *Marché du Térébinthe* et elle se tenait, d'après saint Jérôme, dans le *tabernacle d'Abraham*. C'est là, qu'après leur défaite, les Juifs de Bar Cocheba furent amenés et vendus par milliers. Eutropia, belle-mère de Constantin, s'y étant rendue pour accomplir un vœu, fut témoin de toutes les superstitions qu'on y pratiquait autour de l'arbre d'Abraham. Sur sa demande, l'empereur fit renverser l'autel et les idoles de Mamré et ériger en leur place une basilique chrétienne. L'enceinte du Haram el-Khalîl est sans doute le tabernacle d'Abraham dont parle saint Jérôme. La situation du lieu nous paraît répondre assez bien aux données de la Bible qui place Mamré en face de Macpélah (Gen. XXIII, 19) et nous inclinons à voir ici, avec la tradition arabe et juive, l'endroit où le Patriarche avait planté ses tentes « sous les chênes de Mamré. »

État actuel. — Le Haram el-Khalîl est une enceinte rectangulaire dont il n'existe que les faces S. et O. mesurant, l'une 65 mèt., l'autre 45 mètres de longueur. Les blocs, bien aplanis et sans bossage, posés de champ les uns sur les autres, sans chaux ni ciment, mesurent 3 mèt. 50, 4 et jusqu'à 5 mèt. 25 de longueur, et leur largeur varie entre 55 et 85 centim. L'épaisseur du mur est partout de 1 mèt. 80. Sa plus grande hauteur ne dépasse pas actuellement 2 mèt. 20, mais il est probable que le sol primitif de l'enceinte s'est exhaussé.

Au milieu de la façade O., on observe un magnifique bloc, long de 5 mèt. 25, posé à plat et non de champ comme les autres, ce qui fait que la partie du mur qu'il couronne est moins élevée sur ce point central que dans le reste de la façade. Cette pierre porte un rebord à 40 cent. du bord supérieur. Enfin, on observera que les pierres ont été entaillées à l'intérieur. Le puits situé à l'angle S. O., construit en pierres de taille très régulières, a 3 mèt. de diam. sur 4 mèt. de profondeur.

Ce sanctuaire, dont la construction accuse une date antérieure à l'ère chrétienne, a dû être élevé soit par les Juifs, soit par les Iduméens.

A soixante mètres à l'E. de cette enceinte, les débris d'un autre édifice construit aussi en pierres de taille très régulières, appartiennent peut-être à la basilique élevée par l'ordre de Constantin. De ce côté, le sol est couvert de pans de murs et de débris qui marquent l'emplacement d'er-Ramah (La hauteur). Nous y avons trouvé une meule antique.

Des hauteurs de Ramah, on descend dans le *ouady Halhoul* dont les pentes sont plantées de vignes, d'oliviers et d'autres arbres fruitiers,

Le village de *Halhoul*, le **Halhoul** de la Bible (Jos. xv, 58), s'élève à dr. sur le sommet d'une colline, près d'une mosquée que les gens du pays nomment *Djama Nébi Younas* (*mosquée du prophète Jonas*). Un peu plus loin (38 m.) est **Aïn ed-Dirouèh**, belle fontaine construite avec des blocs régulièrement taillés, dont l'eau est recueillie dans un réservoir établi le long de la route. Au-dessus est une plate-forme où l'on remarque les vestiges d'une église chrétienne. A quelques pas à gauche, on observe dans la paroi verticale du rocher des tombes renfermant des fours à cercueil, des auges et des bancs mortuaires. Aïn ed-Dirouèh est très probablement la Fontaine de Philippe que l'opinion commune place à Aïn el-Haniyèh (*V.* R. 19), mais qui se trouvait selon saint Jérôme et l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, près de *Beït es-Sour* (maison du Rocher) ou *Bordj Beït es-Sour*, dont on aperçoit à l'O., les ruines sur une colline élevée. C'est le **Beth-Sour** de Josué (xv, 58), fortifiée par Roboam (II Chron. xi, 7). Sous les remparts de cette ville, Judas Maccabée (165 av. J. C.) remporta une grande victoire sur les troupes de Lysias. Deux ans après, Beth-Sour, prise par Antiochus Eupator, fut occupée par les Syriens, mais elle fut reconquies par Simon Maccabée, en 145. Du temps d'Eusèbe, Beït-Sour n'était plus qu'un village appelé Bethsoro. Les ruines sont difficiles à retrouver au milieu des broussailles dont la colline est hérissée. On y remarque les restes d'une petite forteresse que les Arabes nomment *tour de Nedjim* et qui paraît être d'origine musulmane.

A partir de Aïn ed-Dirouèh, on monte jusqu'à (15 min.) un plateau hérissé de broussailles et de touffes de chênes verts nains, que l'on traverse dans la direction du N. Laissant sur la dr. les ruines de *Beït Khiran*, on descend une vallée étroite dirigée du S. au N., avant de remonter le plateau sur lequel sont (40 min.) les ruines de *Koufin*. De longs murs formés de gros blocs grossièrement taillés indiquent qu'il y avait là une ville d'une certaine importance. Les maisons, au nombre d'une centaine environ, sont presque toutes renversées. Au sommet de la colline s'élève une tour de forme rectangulaire, mesurant 25 pas de long sur 18 de large et construite avec de gros blocs assez régulièrement taillés. Ce bordj, intérieurement voûté en ogive, était couronné, à l'extérieur, d'une terrasse plate. Au bas de l'emplacement occupé par le village et près de la route se trouve un grand birkèh carré et, à côté, une source de très bonne eau et dans laquelle on ne peut puiser qu'au moyen d'une petite corde.

Laissant à dr. les ruines de *Khirbet Beït Zita*, éparses sur une colline hérissée de touffes de chênes verts nains, on descend (25 min.) une vallée fertile dirigée de l'O. à l'E., que l'on traverse au N. pour entrer dans une seconde vallée, dans laquelle on remarque un puits d'eau potable, *Bîr el-Hadji Ramadhân*, à g., sur le bord du chemin. Tous ces petits ouadys se réunissent à l'E. et forment le *ouady Arroub*, qui se dirige vers la mer Morte.

A 30 min. à l'E. du Bir el-Hadji Ramadhân se trouve une belle source d'eau potable nommée *Aïn Arroub*. Souvent elle déborde et forme ruisseau. Le ouady Arroub renferme des puits antiques, dont un aqueduc, encore visible par endroits, amenait les eaux à un vaste birkèh de 88 pas de long sur 70 de large et 7 mètres de profondeur. Toutes ces eaux, d'après la tradition, auraient été conduites par des canaux différents à Djébel el-Fereidis et à Jérusalem.

Traversant la vallée vers le N. E., on remonte les pentes d'un plateau incliné dont on atteint (30 min.) la partie supérieure, pour passer à dr. (17 min.) devant le *Aïn Maghâret* (source de la Caverne), reconnaissable

à une porte très basse qui en rend l'entrée très difficile. Un escalier informe mène dans une grande grotte, en partie naturelle, en partie creusée dans le rocher. Un aqueduc y prend naissance et va se réunir à celui de Ras el-Aïn (*V.* R. 19). On descend le long du flanc gauche du *ouady Biâr* (*vallée des Puits*), ainsi nommée des puits ou des regards de l'aqueduc dont plusieurs sont encore visibles. Ce joli vallon devait être autrefois d'une grande fertilité, lorsque les eaux de l'Aïn Maghâret étaient utilisées pour l'irrigation. On rencontre à dr. (10 min.) un puits ou regard nommé *Bîr el-Tîn* (*Puits du Figuier*) et, plus loin, à g. (7 m.) un autre puits abandonné, *Bîr el-ouady Biâr* (Puits de la vallée des puits). Laissant un sentier à g. (5 min.) on atteint (10 min.) les premières pentes du plateau et l'on s'élève péniblement entre les rochers. Laissant à dr. le ouady Biâr et, de l'autre côté d'un ravin, les ruines du *Deïr el-Benat* (*le Couvent des jeunes filles*), restes d'une enceinte assez considérable, on traverse (16 m.) un petit ravin. Le sentier glissant et pénible serpente entre les rochers et descend (8 min.) vers les Vasques de Salomon et le Qala'at el-Bourâq (*V.* R. 19.) Des Vasques de Salomon à Jérusalem (2 h. 30 min). (*V.* R. 19. Lisez en sens inverse).

ROUTE 15.

DU CAIRE A JAFFA,

PAR CHEMIN DE FER ET PAR EAU.

I. Du Caire à Ismaïlia, par chemin de fer (V. *Guide d'Egypte*, R. 14). — D'Ismaïlia à Port Saïd, par le canal (V. *ibid.*, R. 15). — De Port-Saïd à Jaffa par mer (13 heures).

La route de Port-Saïd à Jaffa est parcourue pour la plus grande partie, pendant la nuit, par les paquebots des Messageries nationales. On s'embarque à Port-Saïd le soir, et l'on arrive le lendemain de très-bonne heure, en vue de Jaffa, dont on voit au loin briller les blanches coupoles et les maisons superposées en étages.

Jaffa.

Renseignements généraux. — Le débarquement, lorsque la mer est houleuse, présente quelques difficultés. Les paquebots étant forcés de s'arrêter à un mille au moins du rivage, ce sont de fortes barques arabes qui servent au transport des passagers et des bagages. Le soi-disant port de Jaffa est un étroit canal à demi ensablé qui a 12 à 15 mèt. de large; ses deux uniques entrées, au N. et à l'O., n'ont pas plus de 3 mèt. de large. Lorsque la mer est mauvaise, les paquebots sont contraints de poursuivre leur route jusqu'à Beyrout.

Ici, comme dans tous les ports de l'Orient, le débarquement s'opère au milieu d'une grande confusion, les mariniers se disputant voyageurs et bagages. Mais on fera bien de ne pas se laisser intimider par les Arabes qui *sont* au fond plus criards que méchants. *Il n'y* a pas de prix fixe pour les barques. Plusieurs personnes se mettent en général dans la même. Le prix est alors de 1 à 2 fr. par personne. Une barque réservée coûte de 10 à 20 fr., suivant l'état de la mer. On fera bien de ne pas s'arrêter aux réclamations des bateliers qui ne sont jamais satisfaits. Des porteurs aident les voyageurs à mettre pied à terre sur le quai où l'on arrive par un mauvais escalier. Leur salaire est d'une piastre (20 cent.) par personne.

A peine les passagers ont-ils mis pied à terre, que les portefaix arabes cherchent à s'emparer de leurs bagages pour les porter à la douane. Si l'on a avec soi un drogman, le mieux sera de lui laisser le souci du débarquement, sans cesser toutefois d'en surveiller les détails. Sinon, que le voyageur, une fois débarqué, reçoive lui-même ses bagages et qu'il interdise sévèrement à qui que ce soit d'y toucher, jusqu'à ce qu'il ait choisi lui-même ses portefaix. Un peu d'énergie suffira et il n'y a pas le moindre risque à courir. En tout cas, une demi-piastre ou au plus une piastre suffira pour chacun des objets qui

auraient été enlevés séparément et portés à la douane.

La visite à la douane n'est pas sévère et on la facilite au moyen d'un *baghchich* (cadeau, pourboire) toujours accepté.

Pour tout ce qui concerne les hôtels, cafés, drogmans, poste, bateaux à vapeur, télégraphe, etc., nous renvoyons à la table des *Renseignements généraux* à la fin du volume, table qui a besoin d'être souvent renouvelée à cause des changements qui surviennent si rapidement en Orient dans tous les établissements destinés aux étrangers.

Histoire. — Jaffa est nommé *Yafa* par les Arabes et Joppé par les Grecs. Son nom dans la Bible est Yafo (Jos., XIX, 46). Elle fut attribuée à la tribu de Dan, dont elle formait la limite au N. O., du côté de la mer. Son origine est si ancienne que Pline la fait remonter avant le déluge. C'est sur un rocher voisin de Joppé que la fable place la délivrance d'Andromède par Persée. Selon Pline, on y adorait Keto ou Derketo, la déesse moitié femme, moitié poisson (*V.* p. 202). Yafo était le seul port de la Palestine qui mît les Hébreux en communication avec la Méditerranée. C'est là que furent débarqués les fameux cèdres du Liban destinés au temple (II Chroniq., II, 16). Le prophète Jonas s'embarqua de là pour Tarchich (Tarsous) (Jonas, I, 3).

Prise sur les Syriens par Judas Maccabée et, plus tard, par Jonathan et Simon Maccabée, elle tomba ensuite au pouvoir des Romains. Pompée la déclara ville libre et la comprit dans la province de Syrie; mais César la rendit aux Juifs. Hérode le Grand s'en empara et Auguste lui en confirma la possession. Elle fut enlevée à Archelaüs et passa, avec la Syrie, sous l'administration d'un gouverneur romain, l'an 6 de l'ère chrétienne.

Dès l'avénement du christianisme, cette ville compta un certain nombre d'adhérents de la nouvelle religion. C'est là que demeurait Tabitha (Actes des Apôtres, IX, 36-42). Pierre y logea chez Simon le corroyeur (Actes des Apôtres, X, 17). Quand l'insurrection des Juifs contre les Romains eut éclaté, Cestius s'empara de Joppé et l'incendia. La ville ne tarda pas à être rebâtie par les Juifs, mais Vespasien la renversa de nouveau et la remplaça par une citadelle romaine. Sous Constantin, Jaffa devint le siége d'un évêché. Fortifiée par Baudouin I[er], elle fut reprise par Mélek Adel, frère de Saladin, en 1188. En 1191, Richard Cœur-de-Lion, après la bataille d'Arsur, en releva les murailles. Vainement attaquée par Saladin en 1192, elle fut de nouveau reprise et rasée par Mélek Adel, en 1197. Près de 20 000 chrétiens furent alors passés au fil de l'épée. En 1204, elle fut rendue aux chrétiens. En 1228, Frédéric II répara les ruines de la forteresse. Louis IX, en 1252, la fortifia, l'environna de tours et fit élargir les fossés. En 1267, la ville ainsi relevée, tomba au pouvoir du sultan Bibars qui rasa la citadelle et démolit les remparts. Depuis lors, elle resta tout à fait en ruine. La ville moderne ne compte pas plus d'un siècle et demi d'existence. L'expédition française en Égypte lui a donné une triste célébrité. Le 6 mars 1799, elle fut prise d'assaut par l'armée française et livrée au pillage. Par une de ces cruelles résolutions que les rigueurs de la guerre n'excusent pas, 4000 soldats albanais prisonniers furent sacrifiés; on ne pouvait ni les laisser en arrière, ni les renvoyer en Égypte à travers le désert. Pour la première fois de sa vie, Bonaparte se montra cruel.... l'armée exécuta cet ordre en frémissant (Thiers). En revanche, l'histoire enregistre avec bonheur le dévouement du chirurgien Desgenettes. En 1838, une partie de la ville a été renversée par un tremblement de terre.

État actuel. — Jaffa s'élève en amphithéâtre au-dessus de la mer sur une colline sablonneuse, et présente

de loin un ensemble pittoresque, grâce aux vergers et à la riche végétation qui l'entourent à l'O. Depuis quelques années, par suite de l'extension du service des Messageries, le mouvement commercial se serait élevé à 20 millions de francs, d'après les statistiques consulaires (Mauss). Les huiles, les grains et les fruits, parmi lesquels il faut citer les savoureuses oranges de Jaffa, sont les principaux objets d'exportation. La population s'élève à 8000 habitants environ, et les chrétiens en forment le cinquième.

PLAN DE JAFFA.

LÉGENDE

1 Agence du Lloyd autrichien.
2 Agence des Messageries Maritimes.
3 Douane.
4 Couvent franciscain.
5 Mosquée.
6 Porte de Jérusalem.
7 Marché.
8 Magasins.
9 Hôtel de Jérusalem.
10 Annan Sérai.
11 Phare.
12 Quarantaine.
13 Nouvelle porte.
14 Couvent grec et Cimetière.

L. Thuillier Delt. — Echelle

Une enceinte fortifiée, aujourd'hui détruite, décrivait autour de la place un demi-cercle irrégulier dont la muraille du quai formait la corde d'arc. Une porte, *Bâb el-Beled* (Porte de la campagne), et *Porte de Jérusalem* (6), la seule par laquelle on pénétrait dans la ville, s'y ouvre au N. E. Une autre porte, pratiquée au S. E., a été récemment démolie.

L'intérieur de la ville est sombre

et assez misérable. Les rues étroites, montueuses, mal pavées, voûtées par endroits, s'entre-croisent dans toutes les directions et forment un véritable labyrinthe. Cependant on y distingue trois artères, qui se dirigent de l'O. à l'E. vers Bâb el-Belâd. La principale est celle que l'on suit au débarquement. Resserrée à gauche par le mur du quai, elle est bordée à dr. par des constructions en pierre d'assez belle apparence. Ce sont, en quittant la douane : le *Couvent latin* (4), occupé par les Franciscains, où le voyageur trouve une hospitalité assurée, dont le prix est laissé à la libre appréciation de chacun; le *Couvent grec*, avec de belles terrasses d'où l'on jouit d'une vue fort étendue sur la mer, la côte et la ville; le *Couvent arménien*, qui servit d'hôpital en 1799 aux soldats pestiférés de l'armée française. Le quai se continue à dr. par une longue rue irrégulière, qui forme le bazar de Jaffa. La petite place, au milieu, est réservée aux orfévres. Ce bazar, assez bien fourni, est encombré tous les matins d'une foule compacte et bigarrée à travers laquelle on a de la peine à se frayer un chemin jusqu'à la porte de la ville. Les marchands arabes se pressent surtout autour de la *Fontaine d'Abou Nabbout*, construction en marbre blanc due à Abou Nabbout (Père de la Massue), ancien gouverneur de Jaffa.

Une fois la porte franchie, on se trouve sur le *Marché* (7), vaste place découverte, où l'on pourra étudier à l'aise les types et les costumes de l'Orient. Les principales productions du pays y sont exposées; mais les oranges et les citrons y dominent. A dr. s'ouvre la route de Jérusalem, très large et bordée de cafés et d'écuries; c'est le rendez-vous des moukres (muletiers) et des drogmans. En suivant à g. la route de Naplouse on a à sa gauche le cimetière musulman, et, à dr.,

Les jardins. Ils sont divisés en enclos bordés de haies de nopals. De nombreuses norias puisent l'eau à une faible profondeur et la distribuent autour de chaque pied d'arbre. Grâce à cet arrosement continuel, le sol sablonneux nourrit un véritable bois de citronniers et d'orangers. Les figuiers, les grenadiers, les amandiers, les abricotiers, les pêchers et les mûriers y prospèrent admirablement. Le bananier, la vigne et la canne à sacre y sont cultivés sur une petite échelle. Les pastèques et autres fruits doux y abondent. Çà et là, quelque puissant sycomore ou un gracieux palmier domine cette riche végétation.

En suivant la route de Naplouse on arrive (10 min.) à la *Colonie allemande*, établie en 1868 par des Wurtembergeois, et qui a succédé à une colonie américaine. Elle se compose de quelques maisons bâties le long d'une rue assez longue et compte 250 membres environ. Tout près de la route, à dr., est l'*Hôtel de Jérusalem* (9) (*V.* Renseignements généraux) et, un peu plus loin, le bâtiment de l'école et de l'église.

A l'extrémité de la rue, un chemin à dr. ramène, à travers les jardins, à la route de Jérusalem et à la porte de la ville.

Djamat et-Thabièh. Rentrant en ville, on pourra visiter l'emplacement traditionnel de la maison de Simon le corroyeur où logea l'apôtre Pierre (Actes des Apôtres, IX, 6). Il est maintenant occupé par la mosquée et-Thabièh.

Pour s'y rendre, on peut suivre la rue du Bazar jusqu'à un carrefour d'où l'on monte à g. par une rue assez droite et de petites ruelles qui aboutissent au Phare (11). On peut aussi prendre, à partir de Bâb el-Belâd, une rue à gauche (*V.* le plan), et, arrivé en face du cimetière protestant, tourner à dr. pour monter au *château* (*Qasbah*), petite citadelle défendue par huit canons.

Du haut de la terrasse, la vue s'étend au loin sur les monts de Juda, à l'E., la mer et la côte, à l'O. On montre de là au midi les bâtiments ruinés de la *Quarantaine* (12) construits par Mohammed Ali en 1835. — De là, on se dirige à l'O. par une série de ruelles, véritables escaliers glissants, jusqu'à la mosquée, située près du phare, au bord de la mer. L'emplacement répond assez bien aux données du récit des Actes (Actes IX, 43). La maison de Simon était, en effet, *près de la mer*, et l'on trouve encore aujourd'hui, de ce côté, des tanneries établies hors de la ville, sur la colline sablonneuse qui, de Jaffa, se continue au S., le long de la côte. La mosquée elle-même est une pièce carrée de 8 à 9 mèt. de développement, blanchie à la chaux et voûtée. Une petite terrasse située tout à côté domine la mer et la côte. On y a creusé un puits dont l'eau est saumâtre et salée. — On peut revenir en prenant à dr. une rue qui tourne à gauche au bout de quelques pas et se rapproche de l'ancienne enceinte, au midi. Chemin faisant, on observe quelques vestiges des fortifications. Après une marche de quelques minutes, la rue tourne à g. pour aboutir à une petite place (13), à partir de laquelle on revient par la route déjà mentionnée au bazar et à Bâb el-Belâd (*V.* ci-dessus).

De Jaffa à Ascalon, par Ramlèh, R. 13 (lisez en sens inverse); à Naplouse, R. 23; — à Césarée et au Carmel, R. 27 ; — à Jérusalem, par Lydda et Ramlèh, R. 16; par Bethoron, R. 17.

ROUTE 16.

DE JAFFA A JÉRUSALEM.

PAR RAMLÈH ET LYDDA

12 h. par la route directe; un bon cheval peut facilement la franchir en 9 à 10 h.; ordinairement on partage le trajet en deux étapes; le soir même du débarquement, on peut partir de Jaffa vers 2 heures pour aller coucher à Ramlèh, et le lendemain, de grand matin, on continue pour arriver à Jérusalem l'après-midi. Nous conseillons cependant au voyageur de rester à Jaffa le jour du débarquement pour s'y remettre de la traversée, faire ses préparatifs de départ, voir le consul et visiter, si possible, les environs de la ville. Il repartira le lendemain vers deux heures.

Un service quotidien de char-à-bancs omnibus entre Jaffa et Jérusalem a été établi par la colonie allemande (V. *Renseignements généraux*). Mais ce mode de locomotion, outre qu'il est rendu très fatigant par suite du mauvais état des chemins, ne saurait convenir à ceux qui veulent voir et non traverser seulement les contrées qu'ils parcourent.

Il est depuis longtemps question d'établir un chemin de fer entre Jaffa et Jérusalem. Une Compagnie française a obtenu en 1875 un firman autorisant la construction de cette voie ferrée. Des poteaux télégraphiques suivent la route, le long de laquelle ont été établies, en 1860, dix-huit tours de garde destinées à assurer la sécurité des voyageurs. On peut à la rigueur pour ce voyage se passer des services d'un drogman.

Loudd............	3 h.	05 min.
Ramlèh...........	0	45
Bâb el-Ouady.....	3	34
Jérusalem........	4	24
Total..........	11 h.	48 min.

En sortant de Jaffa, on se dirige au S. E., à travers le marché, sur la route de Jérusalem, qui tourne assez brusquement au S. pour reprendre bientôt sa première direction, entre de beaux jardins (*V.* ci-dessus). On arrive (15 min.) à une esplanade plantée de cyprès et de sycomores au milieu desquels s'élève une élégante fontaine, nommée, comme celle de Bâb el-Belâd, *Aïn Abou Nabbout* (*V.* ci-dessus). Laissant sur la dr. la demeure du consul français, on sort de la région des jardins pour entrer dans la **Plaine de Saron**, célébrée par Ésaïe (XXXV, 2) et dans le Cantique des Cantiques (II, 1).

C'était autrefois un pays de pâturages (I Chr. XXVII, 29, Isaïe LXV, 10). Selon Eusèbe, Saron désigne surtout la partie de la plaine palestinienne qui s'étend de Césarée au-dessus de Jaffa, jusqu'au Nahr Roubin. La partie méridionale de cette plaine, jusqu'à Gaza, formait la *Sephélah*. Sa largeur, dans la portion traversée par la route, est de 8 lieues env. Cette grande plaine onduleuse dont le sol est formé d'un humus sablonneux, est fertile et assez bien cultivée. Au printemps, elle s'émaille de fleurs, parmi lesquelles la tulipe et l'anémone tiennent le premier rang. Le manque d'arbres la rend un peu monotone.

On passe (37 min.) devant la première des *Tours de garde*, avant de gagner (10 min.) sur la g. le village de **Yasour**, bâti sur une petite éminence surmontée d'une mosquée. Celle-ci a été peut-être élevée sur les ruines d'une église. Au delà de Yasour, la route descend près du *ouély Imam Ali*, tombeau formé de plusieurs petites coupoles, au centre desquelles s'élève une coupole plus haute et plus large que les autres. Au N., dans un jardin planté d'orangers, de citronniers, de figuiers est une source d'eau potable, nommée *Aïn Dalab* (source du Platane).

Au delà du ouély Ali, on peut continuer directement jusqu'à Ramlèh ou faire un détour par Lydda.

a. Route par Lydda. — Laissant à dr. le ouély, on se dirige au S. E. jusqu'à (31 min.)

Beït Dedjan, dont le nom rappelle le **Beth Dagon** (la maison du dieu Dagon), célèbre dans les guerres contre les Philistins (Jos. XV, 41).

La plaine de Saron qui l'entoure serait d'une merveilleuse fertilité si les bras ne faisaient défaut à la culture. On aperçoit au N., à une petite distance quelques villages : *Kefr Ana*, qui est probablement le Ono de Benjamin (I Chron., VIII, 2 ; Néhémie, XI, 35), *Yéhoudiyèh* ; à l'E., sur les collines, *Deir Terif*, *Beït Nebala* et au N. E. *et-Tîrèh*. On laisse à g. (15 min.) un sentier avant d'atteindre (8 min.) à g., *Safiriyèh*, peut-être le *Sariphœa*, qui fut brûlé en 756 de J. C. par les musulmans. Du côté opposé à Safiriyèh, à dr. de la route, un sentier mène à Ramlèh. La route continuant au S. E., passe (40 min.) entre des haies de cactus, laisse à g. (20 min.) un sentier qui pénètre dans un bois d'oliviers, et atteint (4 min.)

Lydda ou **Diospolis**, qui aujourd'hui a presque repris son nom primitif sous la forme *Loudd*. Il est question de cette ville dans l'Écriture, comme d'une des possessions des Benjaminites (I Chroniq., VIII, 12). Elle fut donnée à Jonathan Maccabée par Démétrius Soter. Sous le nom de Lydda, elle fut le chef-lieu d'un des onze districts dans lesquels était divisée la Judée, sous la domination syrienne. C'est à Lydda que Pierre guérit le paralytique Énée (Actes des Apôtres, IX, 32-35). Josèphe nous apprend que Cassius, gouverneur romain de la Judée, réduisit ses habitants en esclavage. Brûlée par le proconsul Cestius, elle conservait néanmoins une certaine importance et était le siége d'une école juive très célèbre ; sous le règne d'Adrien, elle prit le nom de Diospolis. Au IVe siècle, elle fut érigée en évêché dépendant de Jérusalem, et les Croisés le rétablirent sous le nom de saint Georges, qui dit-on, y était né et avait été enterré en ce lieu. Ce saint, très vénéré des Croisés qui attribuaient à sa protection leur grande victoire d'Antioche, est représenté d'ordinaire sous la forme d'un guerrier à cheval terrassant le dragon, à la fureur duquel il arrache une jeune fille. Cette image rappelle naturellement à l'esprit le mythe de Persée et d'Andromède.

On visite, dans la partie S. du village les ruines de l'**Église de Saint-Georges**, bâtie au milieu du XIIe siècle

par les Francs, au N. d'un ancien monastère dont les indigènes connaissent aujourd'hui l'emplacement sous le nom de *Ed-Deïr* (le couvent). Cet édifice, détruit en 1010 par le Khalife Hakem, fut relevé par Étienne, roi de Hongrie, et rasé de nouveau par les musulmans à l'arrivée des Croisés. La basilique de Saint-Georges, richement dotée par les chrétiens et en grande renommée chez eux, d'après Medjr ed-Dîn, fut ruinée par Salah ed-Dîn (Saladin), et transformée plus tard en mosquée. Une partie des murailles et de l'abside orientale subsiste encore, avec de beaux pilastres et des chapiteaux de marbre. Tout ce côté oriental de l'ancien édifice a été restauré par les Grecs, qui ont reconstitué une église à trois nefs, moins grande que l'ancienne, mais encore assez remarquable. Sous l'autel moderne est une crypte qui paraît ancienne et où les Grecs montrent le tombeau de Saint-Georges. Au S. O. de cette église s'élève une mosquée qui a pris la place d'une ancienne église byzantine, distincte de l'église des croisades (Mauss).

On revient vers le S. O. à travers la belle plaine de Saron, couverte en cet endroit de jardins et de vergers entre lesquels la route forme une avenue, et, après avoir passé devant une citerne attribuée à Constantin, et qui, d'après les croyances locales, a la propriété de guérir la fièvre, on arrive à (45 min. — 4 h. de Jaffa) Ramlèh (*V.* ci-dessous).

b. Route directe (2 h. 12 min.). — Du ouély Aly, il n'y a qu'à suivre la grande route tout droit. On laisse à dr. (20 min.) la deuxième Tour de garde et à g. les deux villages de Sakièh et de Beït-Dedjan (*V.* ci-dessus). Plus loin (21 min.) près de la troisième Tour de garde, une avenue d'oliviers indique l'emplacement d'une ferme fondée par l'ordre de Colbert. Bonaparte campa sous ces arbres pendant son expédition. Passant (25 min.) à dr. devant la quatrième Tour de garde, on rencontre (22 min.), au bord de la route une fontaine presque toujours tarie près de laquelle s'élève le village de *Sarfend el-Ammar*, bâti, dit la légende, sur la ville de Goliath. La cinquième Tour de garde se présente à g. (15 min.) avant d'atteindre (30 min.) les cimetières de

Ramlèh (le sable), dénomination qui est parfaitement justifiée par la nature du terrain. Quelques écrivains des deux derniers siècles ont essayé d'identifier Ramlèh avec Ramat ou Ramathaïm-Zophim, du livre de Samuël; mais il est reconnu que la résidence habituelle de Samuël était du côté de Bethléhem. Eusèbe et saint Jérôme la désignent comme l'ancienne Arimathie. Cependant cette opinion, ainsi que la tradition qui place en ce lieu la maison de Nicodème doit être accueillie avec la plus grande réserve. Selon les écrivains arabes, l'origine de Ramlèh serait musulmane. Le géographe arabe Abou'l-Féda affirme que cette ville fut fondée en 716 de J. C. par le khalife ommiade Souleïman, fils d'Abd el-Mélik. Le moine Bernard, qui visita la Palestine en 870, est le premier voyageur qui ait fait mention de Ramlèh. Au XII[e] siècle, son importance commerciale est attestée par le géographe arabe El-Edrici, et, au XIV[e], par Ibn Batoutah. Prise par les Croisés en 1099, cette ville tomba entre les mains de Saladin en 1187 et la citadelle en fut rasée. Elle devint ensuite le quartier général de Richard Cœur-de-Lion et resta au pouvoir des chrétiens jusqu'en 1266. La conquête du sultan Bibars la rendit à la domination musulmane.

Aujourd'hui c'est une petite ville habitée par 3000 musulmans et 4 à 500 chrétiens, presque tous du rite grec; elle a conservé quelque importance par le commerce du coton filé et des savons. Le *Couvent latin*, où les voyageurs logent ordinaire-

ment, est vaste et bien distribué. Il est situé à l'extrémité O. de la ville. Fondé en 1240 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, il fut restauré par les libéralités de Louis XIV. On y montre la chambre où coucha Bonaparte, avant d'aller assiéger Saint-Jean-d'Acre.

A 4 min. à l'E. du couvent, on pourra visiter la principale mosquée **Djamat el-Kébîr**, ancienne église chrétienne dédiée à saint Jean. Elle forme un rectangle de 53 pas de long sur 25 de large et contient trois nefs répondant à autant d'absides. La grande nef, plus haute de moitié que les deux autres, est séparée de celles-ci par sept arcades ogivales s'appuyant sur des piliers carrés qu'ornent trois colonnes et deux pilastres. Elle est éclairée dans sa partie supérieure par sept fenêtres ogivales très étroites. Au-dessus des arcades, règne une corniche très simple. La façade située à l'occident a été murée et l'on entre aujourd'hui par une porte qui s'ouvre au N. Au-dessus règne une inscription arabe, d'après laquelle cette mosquée aurait été construite vers la fin du XIII[e] siècle par Ketbogha. Mais le caractère de l'édifice dément une telle allégation et prouve surabondamment que nous avons affaire à une église chrétienne, transformée en mosquée, après avoir subi quelques modifications de détail. L'opinion générale est que cette église serait l'œuvre des Croisés (XII[e] siècle).

On peut de là aller voir (10 min. au N.), les *citernes* dites de *Ste-Hélène* (Anazièh). Elles forment un quadrilatère de vingt-huit pas de long sur autant de large, et sont divisées intérieurement en six compartiments voûtés dont l'un est écroulé, et dont les cinq autres sont soutenus par des rangées d'arcades superposées et éclairées dans leur partie supérieure par quatre regards. La tradition qui les attribue à sainte Hélène ne repose sur aucun fondement. A 3 ou 4 min. à l'O. de ces citernes, est un ancien birkèh nommé *Birket Bent el-Kafir* (le bassin de la fille de l'infidèle).

A 10 min. de la ville, sur la route de Jaffa, on visitera de curieuses ruines qui ont été à tort nommées *Église des Templiers*. Les musulmans les nomment **Djamat el-Abyad** (la mosqué blanche) Un sentier bordé d'une double haie de cactus conduit à un grand cimetière musulman qui s'étend au-devant du Djamat el-Abyad. L'enceinte mesure 100 mèt. de long sur autant env. de large. Le long de la face S. de ce carré, deux rangées d'arcades ogivales sont ou debout ou à moitié écroulées, tandis que, aux côtés E. et N., il n'en existe plus qu'une. Le long de la face orientale, percée à son centre d'une porte qui regarde la ville, règnent de grandes citernes dont les voûtes sont soutenues par deux rangs d'arcades superposées. Au milieu de l'enceinte s'élève une petite construction qui doit être une ancienne qoubbèh ou peut-être la fontaine des ablutions, et, tout près, du côté S., s'ouvre un *souterrain* parfaitement conservé, dont les voûtes reposent sur une rangée de piliers carrés qui partagent le monument en deux nefs. On a voulu y voir la crypte d'une ancienne église élevée ici en l'honneur des quarante martyrs de Sébaste, en Arménie. Les musulmans prétendent qu'elle contient les restes de quarante compagnons de Mahomet, morts martyrs de leur foi. Jusqu'à présent les données historiques manquent pour décider de la priorité entre ces deux traditions analogues. Les ouvertures supérieures qui éclairent ces souterrains, et le ciment dont ils sont revêtus permettent d'y voir d'anciennes citernes qui auraient pu, il est vrai, remplacer les cryptes.

Au milieu de la face occidentale, s'élève la belle tour connue sous le nom de **Tour des quarante martyrs**. De forme quadrangulaire, elle

mesure approximativement 9 mèt. sur chaque face. Les pierres, de dimension moyenne, sont régulières et bien agencées. On pénètre dans la tour par une porte étroite et élevée, sans ornements. L'escalier, d'une construction remarquable, comme presque tous les escaliers des tours sarrasines, compte 120 marches, et prend jour par de petites fenêtres ogivales. De la plate-forme, qui a au moins 16 mèt. de hauteur, on jouit d'un beau panorama. A l'E., les collines de Juda s'abaissent dans la plaine verdoyante, parsemée de bouquets d'oliviers, au feuillage gris foncé, et s'étendant au loin au N. et au S. A l'O. la plaine ondule jusque vers Jaffa où la vue rencontre l'horizon de la mer.

On pourra se faire montrer à l'E. Nébi Danial, el-Haditha, Djimzou, Mediyèh, Deïr Qadis, Soufa; au N. E., Beït Nabala, Deïr Terif, et-Tirèh, Koulèh, Dhikrin, Medjdel; au N., Lydda, entourée d'arbres; et plus loin, à l'O., Safiriyèh, Kefr Ana et el-Yéhoudiyèh, avec les montagnes de Samarie, à l'horizon; plus à l'O., Yasour et Jaffa. Au S., se voient les villages de Naanèh, Khouldah, Chahmèh, Ghatrah, Beït Chit.

Cette tour n'est point un ouvrage chrétien. Ce n'est visiblement ni un campanile d'église, ni un beffroi. L'ensemble de la construction, les moulures qui encadrent les fenêtres supérieures, le style de la porte principale, et plus que tout cela, une inscription arabe qui porte la date de 710-1310 de J. C., (la traduction en a été donnée par M. Guérin, d'après M. Sauvaire, *ouv. cité*, Livre I, p. 45) attestent assez son origine. L'historien arabe de la Palestine, Medjr ed-Dîn, nous apprend aussi que cette tour fut bâtie par le sultan égyptien Abou'l Fetah Mohammed, fils de Qalaoun, et achevée en 1318. Selon le même historien, l'ensemble de ces ruines aurait été une mosquée construite par le khalife Ommiade Souleïman Ibn Abd el-Mélik, en 96 de l'hégire (728 de J. C.). Les galeries en arcades, les restes d'une qoubbèh, les logements à moitié démolis, la tour en forme de minaret, tout dénote en effet une construction musulmane. Mais rien n'empêche d'admettre, ici comme en tant d'autres endroits, l'existence d'une église antérieure dont les cryptes auraient fait partie.

On revient sur ses pas en traversant le cimetière musulman de l'O. à l'E., et l'on prend le sentier entre deux haies de cactus, pour revenir soit à sa tente, soit au couvent.

On pourra encore visiter à 12 min. au S. de Ramlèh un puits très profond et intarissable, nommé *Bir el-Moristân*.

A partir de Ramlèh, la route, se dirigeant au S. E., traverse (8 min.) un cimetière musulman où l'on remarque, à dr., un bassin, *Birket el-Djamous* (Piscine du Buffle), qui est encore utilisé. Le voyageur reprend alors sa marche à travers la plaine coupée par deux ou trois ruisseaux qui y répandent un peu de fertilité. On franchit (15 min.) sur un pont en maçonnerie le *Nahr er-Ramlèh* et on laisse successivement à g. (6 min.) la sixième Tour de garde, à dr. (30 min.) un hameau nommé *el-Berrièh*, et, à g., la septième Tour de garde. Laissant à g. (7 min.) un chemin qui passe par Kefr Tab, Beït Nouba et rejoint la montagne de Nébi Samouïl par Boureidj (*Castellum Arnoldi*), on longe (30 min.), une colline assez haute, à dr. de la route, reconnaissable à un ouély, nommé *Abou Chouchèh*, qui en couronne le sommet.

C'est un peu en arrière de cette colline, sur le *Tell Djezer*, que M. Clermont-Ganneau a retrouvé en 1868 le site de Gazar ou Gézer des Livres saints (Jos. X. 33), l'une des villes-frontières de la tribu d'Éphraïm (Jos. XVI, 3). Les Cananéens n'en furent point cependant chassés. La ville devint une des cités de re-

fuge (Jos. XXI, 21). Un pharaon dont la Bible ne donne pas le nom s'empara de la place dont il mit à mort les habitants et la donna en dot à sa fille, femme de Salomon. Celui-ci la fit rebâtir (I Rois IX, 16-17). A l'époque des Maccabées, cette ville fut prise et reprise plusieurs fois. Il n'en reste guère aujourd'hui que quelques grottes sépulcrales.

En face du ouély Abou Chouchèh, un autre ouély s'élève au milieu des ruines de *Kefr Tab*, l'ancien *Kafartkoba* mentionné dans l'histoire des guerres juives.

La route devient pierreuse. A g., sur un tertre, s'élève (15 min.) le village de *el-Qoubab* (les voûtes), défendu par une ceinture de cactus. On laisse à g. (5 min.) la huitième Tour de garde et descendant la hauteur de el-Qoubab, on peut apercevoir au S. E., au pied d'une montagne, le v. de *Beït Nouba*, la **Noba** sacerdotale d'Ahimélek (I Samuël XXI). Arrivé au bas de la hauteur on franchit un pont en maçonnerie jeté sur un torrent. La neuvième Tour de garde se présente à dr. (20 min.). Une petite source (27 min.) coule au pied de la colline sur laquelle s'élève le v. de

Latroun, qui n'a d'autre importance que celle des souvenirs. Il paraît tirer son nom de *vicus Latronum, bourg des Voleurs*, et une vieille légende y rattache le souvenir du bon larron qui se convertit sur la croix. Au temps de la domination latine, ce château était nommé le *Natron*. On trouve aujourd'hui à Latroun un bon gîte à l'*hôtel Heyward*.

A 7 min. de Latroun, derrière un repli de terrain, se cache le petit v. de *Amouas* que son nom et les données topographiques d'Eusèbe et du pèlerin de Bordeaux permettent d'identifier avec l'ancien *Emmaüs*, célèbre par la victoire de Judas Maccabée sur les Syriens, en 164 av. J. C. (I. Macc. IV). Fortifiée par Bacchide (159 av. J. C.), pillée par Cassius (42 av. J. C.), cette ville fut incendiée par Varus, l'an 4 de J. C. Vespasien, dans sa marche sur Jérusalem, y construisit un camp retranché et y laissa une garnison. C'est le **Nicopolis** des Romains, le *Castellum Emmaüs* des Croisades, qui commandait l'entrée de la vallée. On l'a identifié avec un autre bourg d'Emmaüs, à 60 stades (11 kil.) de Jérusalem, où Jésus se montra à deux disciples après sa résurrection. Cette identification ne pourrait se justifier que si l'on admettait le chiffre de 160 stades, donnée par quelques manuscrits et, en particulier, par le codex sinaïticus (*V.* p. 239).

Le petit village actuel, de 200 hab. au plus, est bâti en partie dans la vallée, en partie sur les pentes d'un monticule. Un peu au S. est un puits antique dans lequel on pourrait peut-être voir la fontaine dont Sozomène vante les propriétés merveilleuses. A quelques minutes du village, on visitera les restes d'une *église* byzantine dont il ne subsiste plus qu'une partie des absides. C'est sans doute l'église mentionnée par saint Jérôme, comme ayant été construite sur l'emplacement de la maison de Cléophas (Luc XXIV, 18). S'engageant ensuite dans la vallée encore assez large qui aboutit au pied des premières montagnes de la Judée, et au fond de laquelle coule un ruisseau souvent à sec, on dépasse successivement une petite construction recouvrant un puits d'eau potable, nommé *Bîr Khelouèh*, et deux tours de garde, avant d'arriver (30 min.) à une fontaine d'eau potable, nommée *Bîr Eyyoub* (Puits de Job). Traversant (5 min.) un pont en maçonnerie jeté sur un torrent, on aperçoit à g. une vieille construction nommée *Deïr Eyyoub* (Couvent de Job). La treizième Tour de garde se présente à g. (16 min.) un peu en avant du petit Khân de *Bâb el-Ouady* (Porte de la Vallée), tenu par des Juifs allemands où l'on fait généralement halte pour prendre quelque nourriture.

Le chemin raboteux et étroit s'engage alors dans l'agreste *ouady Ali*, et serpente entre deux murs de rochers hérissés de broussailles. Ce défilé avait autrefois une très mauvaise réputation, qu'il ne mérite plus. Un groupe de chênes verts abrite (34 min.) les ruines de la *mosquée de l'Imam Ali*, qui a donné son nom à la gorge. La route, toujours montante atteint (25 min.) un plateau planté d'oliviers, et gravit le versant de la montagne sur laquelle se trouvent les ruines de l'ancien *Saris*, chétif village entouré de palmiers : à cent pas de la route, à dr., jaillit une source d'excellente eau. De ce point, on découvre la plaine, les collines sablonneuses de la côte et la mer. On continue à gravir un sentier difficile au bout duquel, sur le flanc de la montagne à dr., est (40 min.) le v. de

Abou Goch, ainsi nommé du nom d'un chef de villageois maraudeurs qui répandait la terreur aux alentours, il y a plus de soixante ans. Son véritable nom est *Qariet el-'Enab*, le village aux raisins. C'est, dit-on, l'ancien **Qiryat Jearim** ou **Qiryat Baala**, où l'arche fut déposée pendant 20 ans. Il domine une vallée fertile, couverte de figuiers et d'oliviers. A l'entrée du village, près d'une fontaine, est l'église gothique dite *de Saint-Jérémie*, convertie il y a quelques années encore en écurie. Elle a été donnée par la Sublime Porte à la France qui l'avait fait fermer, et lors de notre voyage en Palestine, en 1875, il nous avait été impossible de la visiter. Elle est aujourd'hui visible (1880), mais sert toujours d'écurie. C'est le cheïkh du village qui en a la clef. Il suffit de la lui faire demander. M. de Voguë en a donné une description fort soignée. Ce monument, de forme rectangulaire, a 27 mèt. de long sur 18 de large. Il forme une terrasse plate au milieu de laquelle s'élève un étage que soutiennent au dehors des contre-forts peu saillants. La fenêtre occidentale est ornée de trois archivoltes dont les voussures superposées et les pieds-droits en retraite remplissent toute la partie supérieure de la façade. La porte d'entrée, au N., est légèrement ogivale et ornée de moulures. L'église se compose de 3 nefs de hauteur inégale, terminées par trois absides, mais sans transept ni coupole. Les arcades qui séparent les nefs sont soutenues par des piliers massifs et sans ornement. Les fenêtres ont une physionomie toute romane, les murs portent encore de nombreuses traces de peintures à fresque. Sur la paroi du mur septentrional, on voit des restes de représentations de personnages nombreux, d'évêques avec le pallium, dont la tournure est tout à fait byzantine. Une petite porte pratiquée dans le mur méridional ouvre sur une voûte qui mène à une église souterraine dont les dispositions générales sont celles de l'église supérieure.

La grande simplicité du monument, la courbure très peu prononcée de l'ogive, la sobriété de l'ornementation et le caractère de la décoration intérieure ont fait émettre la conjecture que cette église appartenait au premier âge de l'art byzantin. D'après M. Mauss, l'édifice primitif était une tour de défense, qui fut transformée plus tard en église. On peut constater ce remaniement en examinant l'appareil des portes et des fenêtres se raccordant mal avec celui de l'ancienne construction de la tour. Au centre même de l'église souterraine, on a découvert une belle source d'eau potable.

En quittant Abou Goch, on aperçoit à dr., sur une haute montagne de forme conique, le v. de *Soba* dans lequel on a voulu voir l'ancienne Modin, patrie des Maccabées. Mais des recherches récentes ont établi que cette ville était située

à El-Mediyèh, au N. E. de Lydda (V. R. 17).

La route descend à mi-côte, le long d'une colline cultivée en terrasses plantées de vignes et d'oliviers. On passe (20 min.) un ruisseau sur un pont en maçonnerie près duquel, à dr., est un café arabe. A quelques mètres au S. jaillit une petite source d'eau potable, nommée Aïn Dilb. Sur une colline à g. s'élève le village musulman de *Beit Nakoub*. La route tourne (4 min.) à droite, pour descendre assez rapidement dans une fertile vallée arrosée par les eaux de Aïn Náa. Elle traverse le torrent sur un pont, à dr. duquel sont les ruines de *Ekbala* ou *Deir el-Bénat* (couvent des jeunes filles) où était sans doute autrefois un monastère. Suivant le même chemin, on descend pour atteindre ensuite (23 min.), par une montée abrupte, le sommet d'une colline sur laquelle s'élève le v. de *Kastoul*, corruption du mot *castellum*. Il doit ce nom à quelque château fort bâti par les Romains. On y trouve encore une tour dont les soubassements sont antiques et, le long des flancs de la montagne, on remarque les traces d'une ancienne voie. De là, on découvre au N. la montagne de Nébi Samouïl (*V.* p. 242) et, plus loin, le v. de Aïn Karim (*V.* R. 19).

Le *ouady Kolonièh* dans lequel on descend ensuite est bordé de coteaux couverts de vergers et de vignes qui lui donnent un aspect riant. A une petite distance de la route s'élève à g. (35 min.) le hameau dont le nom actuel, *Kolonièh*, rappelle la colonie romaine qui fut fondée en cet endroit par Vespasien. Selon quelques auteurs, Kolonièh serait l'Emmaüs évangélique. Mais cette ville était éloignée de Jérusalem de 60 stades, selon le récit de saint Luc, tandis que la distance de Kolonièh à Jérusalem n'est que de 6 kil. 1/2 (30 stades seulement env.). On s'accorde généralement à placer l'Emmaüs évangélique à El-Qoubeibèh (*V.* p. 242). Au bas du village, près de la route, on observe les restes d'un édifice dont les murs d'enceinte sont encore en partie debout. Les assises qui les composent sont formées de magnifiques blocs, les uns, aplanis, les autres, relevés en bossage et ayant 1 mèt. de long sur 70 centim. de large. On peut reconnaître devant cette construction les traces d'une voie romaine; un petit café a été installé tout récemment en cet endroit. Quelques pas plus loin on franchit sur un pont le ouady Kolonièh que les pèlerins connaissent sous le nom de *Torrent du Térébinthe*. La tradition y place la scène du combat fameux entre David et Goliath. Mais nous avons vu que le lieu du combat doit plutôt être cherché dans le ouady es-Samt, près de Choueïkèh, (*V.* R. 12).

Après avoir gravi (38 min.) une côte très raide, on laisse à dr. la 14e Tour de garde, et à g., sur le penchant d'une montagne, le v. de *Beit Iksa*, de l'autre côté de la profonde vallée, qui prend ici le nom de *ouady Liftah*. Sur le bord du torrent à g., est *Liftah*, avec ses jardins arrosés par les eaux de l'*Aïn Liftah*, probablement l'antique fontaine de Nephtoah sur la frontière de Juda (Jos. xv, 9). La région que l'on traverse, dépourvue de végétation, est un véritable désert pierreux d'un caractère grandiose. Parvenu (11 min.) près de la quinzième Tour de garde, on découvre à g. presque en face de soi, le mont des Oliviers; et, à dr., la vallée de la Croix. La chaîne des montagnes de Moab commence à se dessiner à l'horizon (4 min.), comme une immense muraille. Encore quelques minutes et l'on aperçoit les lourdes bâtisses de l'établissement russe et d'autres constructions vulgaires qui masquent la sainte cité. Bientôt cependant les tours de la citadelle, les minarets, les dômes deviennent visibles. Les

murs se montrent à leur tour et l'on entre enfin à Jérusalem (30 min.) par la porte de Jaffa.

ROUTE 17.

DE JAFFA A JÉRUSALEM,

PAR BETHORON

(12 à 13 heures)

Lydda............	3 h.	05 min.
Djimzou..........	0	45
Beït Our-el-Tahta..	3	10
Beït Our-el-Foka..	1	..
El-Djib...........	2	10
Jérusalem........	2	10
Total.........	12 h.	20 min.

De Jaffa à Lydda (3 h.) (*V.* R. 16). — De Lydda, on suit la route des caravanes jusqu'à (45 min.) **Djimzou**, l'antique **Gimzo**, enlevé aux Israélites par les Philistins (II Chron., XXVIII, 18). C'est un petit village qui couronne une colline assez élevée.

A 1 h. 15 min. env., au N. E. de Djimzou, derrière le *ouady Bodros*, dont le nom rappelle celui de saint Pierre (Petrus, en arabe Bodrous), attaché traditionnellement à Lydda et à ses environs, se trouve le v. de *el-Mediyèh*, situé sur le sommet d'une colline.

El-Mediyèh occupe très-probablement l'emplacement de l'antique **Modin**, que l'on avait jusqu'en ces derniers temps cherché soit à Soba, soit à Kastoul, soit à el-Qoubab, soit à Latroun (*V.* R. 16). Modin est la patrie des Maccabées (I Maccabées, II, 1). Simon y avait fait construire pour son père, sa mère et ses quatre frères, un beau mausolée, composé d'une sorte de chapelle funéraire, en pierres de taille d'un magnifique appareil, surmonté de sept pyramides, correspondant à chacune des chambres sépulcrales. Cet édifice était entouré de colonnes monolithes qui supportaient des armes et des vaisseaux sculptés, et l'ensemble pouvait être aperçu de la mer (I Maccabées, XIII, 25-30 ; Josèphe, *Antiq. jud.* XII, 6). De ce qui précède et d'autres indications fournies par le livre des Maccabées, il résulte que Modin était peu éloignée de la grande plaine (Séphélah) et située sur une colline assez élevée, formant un des contreforts des monts de Judée. De plus, Eusèbe et saint Jérôme le placent dans le voisinage de Loudd (Diospolis) (*V.* R. 16). Guidé par ces considérations et par l'annonce d'une découverte faite en 1866 à El-Mediyèh par un religieux franciscain, M. Guérin entreprit en 1870 des recherches qui aboutirent à la découverte d'une tombe remarquable, qui lui parut être la tombe des Maccabées. Les ruines de l'antique cité sont éparses sur plusieurs collines separées de El-Mediyèh par le *ouady Mediyèh* et sont désignées sous le nom de *Khirbet-el-Yéhoud* ou *Qabr Yéhoud*, *Khirbet-el-Hammâm* et *Khirbet el-Gherbaouï*. Elles forment un ensemble que les indigènes nomment *Khirbet el-Mediyèh*. C'est sur le plateau que couronne le ouély du *Cheïkh el-Gherbaouï* que M. Guérin découvrit les arasements d'un grand édifice mesurant 27 mèt. 77 de long sur 6 mèt. 71 de large. Un certain nombre de magnifiques blocs encore en place dessinent cette enceinte, que les Arabes appellent *el-Qala'ah* (le château). Les fouilles pratiquées par M. Guérin à l'extrémité orientale de l'enceinte amenèrent la découverte d'une fossé de 2 mèt. de long, 1 m. 08 de large, 70 centim. de profondeur, dont le fond était tapissé de petits cubes de mosaïque blancs, rouges et noirs, encastrés dans une épaisse couche de ciment. M. Mauss, qui examina le monument après M. Guérin, mesura plusieurs encastrements qui lui parurent avoir pu servir à recevoir la base des pyramides mentionnées dans le livre des Maccabées. Mais, d'après ce savant architecte, il n'y aurait eu place dans ce monument funéraire que pour cinq tombes. Enfin des débris de colonnes monolithes retrouvées par M. Guérin, ayant de 45 à 48 centim. de diamètre, ont peut-être appartenu au portique du mausolée. Nous devons ajouter que plus récemment, M. Clermont-Ganneau, qui a complétement dégagé le monument jusqu'au roc dans toute son étendue, intérieurement et extérieurement, n'a reconnu l'existence que d'une chambre sépulcrale, contenant trois cuves, dont le fond avait été à l'origine recouvert d'un dallage de cubes mosaïques ; la mo-

saïque de la cave orientale décrivait une croix, dessinée en cubes jaunes, rouges et noirs sur fond blanc. « La présence de ce symbole irrécusable, dit M. Clermont-Ganneau, nous interdit désormais de considérer ce monument, dans son état actuel, comme celui des Asmonéens ; il est chrétien et probablement byzantin. » La question reste donc pendante et elle ne sera peut-être jamais résolue. Ce qui est admis par tout le monde, c'est que el-Mediyèh et les ruines environnantes occupent bien le site de l'antique Modin. — De el-Mediyèh, on peut rejoindre en 1 h. à Oumm Rouch la route de Jérusalem (*V.* ci-dessous).

Au delà de Djimzou, on laisse à droite la route des caravanes par le ouady Souleïman, pour prendre le chemin qui mène, par les montagnes, aux deux Bethoron. On atteint (2 h.) le puits de *Oumm Rouch*, avec une ruine du même nom, d'où l'on aperçoit au S. E., sur un monticule isolé, le village de *el-Bordj* (la tour), qui répond probablement, selon Robinson, au **Thamna** mentionné par Josèphe, sur la route de Diospolis à Jérusalem. De *Oumm Rouch*, on franchit un ouady pour remonter (1 h.) au hameau de *Beït Our el-Tahta*, qu'à son nom et à de larges fondations de pierres massives on reconnaît pour le **Bethoron inférieur**, ville sacerdotale d'Éphraïm, à la frontière de Benjamin (Jos. XVI, 3). Elle avait été fondée ou rebâtie par Sara, petite fille d'Éphraïm (I Chr. VII, 24). Le village est situé sur un plateau élevé, entouré de trois côtés par des ravins profonds, sur les pentes desquels s'étendent des jardins fertiles, plantés d'oliviers, de figuiers et de grenadiers. On y jouit d'une fort belle vue. On redescend dans un ouady pour remonter par un chemin en zigzag, offrant des passages taillés dans le roc, qui appartiennent sans doute à l'ancienne voie romaine de Césarée à Jérusalem. Gravissant ainsi la longue pente d'un contre-fort allongé entre deux vallées, sur la crête duquel se trouvent (30 min.) les substructions de quelque ancien château, on atteint (30 min.) le village de *Beït Our el-Fôqa*, **Bethoron supérieur**, célèbre par la grande victoire des Israélites sur les Amorrhéens (Josué, X, 10, 11), et, plus tard, par celle de Judas Maccabée sur les Syriens (I Macc., III, 16, 24). Cestius, fuyant les Juifs insurgés, y éprouva aussi une défaite. Les deux Bethoron marquaient la frontière de Benjamin et d'Éphraïm (Josué, XXI, 29). Salomon les reconstruisit et les fortifia (II Chron., VIII, 5), ce qui ne les empêcha pas d'être pris par Sheshonq Ier dans sa campagne contre Roboam et de figurer sur la liste des villes juives que ce Pharaon fit graver à Karnak (*V.* tome II, p. 567-580). Une route qui paraît avoir été très fréquentée autrefois, conduisait de Jérusalem à Jaffa, en passant par ces villages. Beït Our n'est qu'un petit village, mais ses maisons ont un air d'antiquité. De la terrasse de la maison du cheïkh, où l'on pourra monter moyennant un léger baghchich, on embrasse un horizon immense. La vue s'étend au loin sur la plaine de Saron et la plaine des Philistins, où l'on distingue parfaitement Ramlèh et Lydda. Au N. O., le vieux château de *Ras Kerker* est sans doute le *Calcalia* des Croisades. Plus loin, le regard plonge sur cette longue crête qui répond si bien à la *descente de Bethoron*, sur la vallée de *Merdj ibn-Omeïr*, au delà de laquelle le village de Yalo rappelle par son nom l'**Ajalon** de Josué (X, 12). Les hauteurs de l'E. cachent Gabaon.

En quittant Beït Our, on suit l'ancienne voie romaine, dont on retrouve des tronçons très marqués, en atteignant, à travers des montagnes rocheuses et arides (25 min.), le plateau supérieur que l'on franchit pour redescendre dans la plaine où s'élève (1 h. 45)

El-Djib, l'antique **Gabaon**, déjà mentionnée au temps des Ramessides

parmi les villes dépendantes de l'Égypte (Maspero). C'est la grande cité alliée de Josué (IX, 3; X, 2-12), où commença la défaite des Amorrhéens. Gabaon devint ensuite une ville sacerdotale de la tribu de Benjamin. C'était, avant la fondation du temple, le plus important de tous les hauts lieux. Quand David ramena l'arche de l'alliance à Jérusalem, le tabernacle resta à Gabaon, avec un autel sur lequel on offrait des holocaustes. Abner y fut battu par Joab (II Rois II, 12, 17), et Salomon y offrit mille holocaustes pour demander la sagesse à l'Éternel (I Rois III, 4-6). Elle fut prise par Sheshonq Ier dans sa campagne contre Roboam et figure, comme Bethoron, sur la liste de Karnak (Maspero).

El-Djib est un village bâti sur une colline isolée, au milieu d'une des plaines les plus fertiles de la Palestine. Ses maisons sont semées irrégulièrement sur le sommet de la colline, où s'étagent des vergers et des vignes. Au centre se dresse, comme une espèce de forteresse, un bâtiment massif, reposant sur des chambres voûtées, d'une construction remarquable. A l'E. on voit une petite fontaine, qui coule dans un grand réservoir souterrain ; près de là, est un autre réservoir ouvert, qui rappelle le grand réservoir d'Hébron.

De El-Djib, on peut suivre la route des caravanes qui rejoint, près de *Toleïl el-Foul* (Gabaa) la route de Naplouse à Jérusalem (*V*. R. 22), mais on ne devra pas manquer d'aller visiter, sur la hauteur du S., la mosquée abandonnée de

Nébi Samouïl (le prophète Samuel), bâtie sur les ruines d'une église des Croisés, et entourée d'une douzaine de maisons, qui paraissent construites de blocs antiques. La montagne s'élève à 820 mèt. et, suivant d'autres calculs, à 900 mèt. C'est un des points culminants des monts de Judée. Il faut monter sur le toit et au haut du minaret de la mosquée, d'où l'on découvre un des plus beaux panoramas de la Palestine. Au S. E. apparaît Jérusalem avec ses coupoles et ses minarets; à droite la montagne des Francs, et Bethléhem, et plus au S., les montagnes de la Judée jusqu'aux environs d'Hébron. A l'O., on voit la plaine de Ramlèh et la mer et au N. Gabaon, Biroth et Béthel, jusqu'à la montagne sombre de Taiybèh. A l'E., apparaissent les monts de Galaad et de Moab. La vallée du Jourdain est trop encaissée pour être visible.

On n'est pas d'accord sur l'identification de Nébi Samouïl, mais il est certain qu'il a dû y avoir là une ancienne localité. Les Croisés l'avaient pris pour Scilo (*V*. R. 22) et y avaient établi un monastère de Prémontrés, nommé *Saint-Samuel la Montjoie* (E. G. Rey). Richard Cœur-de-Lion vint y jeter un regard sur Jérusalem, que ses imprudences chevaleresques l'avaient mis hors d'état de prendre. Une vieille tradition identifie Nébi Samouïl avec le **Ramathaïm-Zophim** de Samuel; mais Robinson a montré, par la comparaison des textes (I Sam. x, 2), que cette localité ne pouvait être dans cette direction. Il a proposé de l'identifier avec **Mizpah**, où les Juifs s'assemblèrent plusieurs fois avant de combattre les Benjaminites (Juges xx) ou les Philistins (I Sam. VII, 6-12), et pour élire Saül (Ib. x, 17-24).

A 45 min. env. à l'O. de Nébi Samouïl, les ruines de *el-Qoubeibèh* marquent probablement le site de l'Emmaüs évangélique (*V*. p. 239). Un petit couvent franciscain y a été établi en 1862 dans une enceinte ruinée nommée *ed-Deir*, par les soins de Mlle de Nicolaï.

De Nébi Samouïl, on descend (59 min.) dans le vallon profond de Beït Hanina, du nom d'un village qu'on aperçoit à g., au N. On le nomme aussi ouady Liftah (*V*. p. 239). *Laissant* à dr. sur les hauteurs les villages de Beït Iksa et de Liftah, et re-

montant un vallon latéral, on atteint (21 min.) les *tombeaux des Juges* et (32 min.) Jérusalem.

ROUTE 18.

JÉRUSALEM.

I. Renseignements généraux.

La première chose à faire en arrivant à Jérusalem est de se présenter chez le consul. Il est bon qu'il soit prévenu de votre arrivée. Il pourra donner d'utiles conseils sur le choix d'un drogman, sur les dispositions à prendre pour une excursion au Jourdain ou au delà, etc. On lui demandera aussi le permis nécessaire pour visiter la mosquée d'Omar et la Citadelle (Tour de David). Pour tout ce qui concerne les hôtels, drogmans, banquiers, chevaux, poste, télégraphe, etc., nous renvoyons à la table des Renseignements généraux, que nous avons rejetée à la fin du volume, afin de pouvoir mieux y introduire les changements les plus récents.

II. Histoire.

Le silence des historiens sacrés sur l'origine et le nom primitif de Jérusalem a ouvert un champ sans limites aux conjectures des érudits. S'il n'est pas démontré qu'on puisse identifier la capitale de la Judée avec *Salem*, résidence de Melchisédech, (Gen. XIV, 17-20), il est cependant hors de doute qu'avant David elle porta le nom de *Yebous* à cause des Jébusites, descendants de Canaan, qui occupaient à cette époque le mont Sion où s'éleva plus tard la *ville supérieure*. Elle paraît aussi avoir reçu, dès une haute antiquité, l'épithète de *Kadischa* ou la Sainte, dont on retrouve le souvenir dans le nom de *Qouds* que lui donnent aujourd'hui les musulmans, et, si l'on acceptait cette hypothèse, ce serait à Jérusalem même et non à Gaza (*V*. R. 12) qu'il faudrait appliquer le passage d'Hérodote (liv. II, chap. CXXXIX) où il est fait mention de la conquête de *Cadytis*, grande ville de Syrie, par le roi d'Égypte Nékao. Quant au nom même de Jérusalem (héritage de la paix), il est difficile de dire à quelle époque il fut substitué aux appellations plus anciennes de cette ville.

Ce fut dans la septième année de son règne (vers 1049 av. J. C.) que *David* s'empara de la citadelle des Jébusites (I Chron. XI, 4-8). Cette forteresse, agrandie et fortifiée, devint la résidence du roi et la capitale du royaume. Aussi est-elle désignée depuis ce moment sous le nom de « Cité de David. » Par la construction du *Temple* ou *Maison de Dieu* (*V*. p. 273) et du *Palais royal*, Salomon voulut faire de Jérusalem le centre religieux et politique de la nation. Il consacra vingt années de son règne et toutes les ressources de son royaume à cette œuvre gigantesque. La ville, ornée d'autres palais, tels que la *Maison de la fille de Pharaon*, située hors de la Cité de David, fut en même temps agrandie. Le roi fit combler le *creux de la cité de David* et acheva la construction d'un fort nommé *Millo*, dont la position n'est pas déterminée. Il fit commencer une grande muraille destinée à entourer le Temple et la cité de David. Grâce à ces ouvrages et aux débouchés nouveaux ouverts au commerce (*V*. p. 104), Jérusalem devint pendant quelque temps le centre de la civilisation dans l'Asie occidentale. Mais cette prospérité fut de courte durée.

Le schisme des dix tribus porta un coup funeste à la capitale des Hébreux. Cinq ans après la mort de Salomon, le Pharaon Sçiçak (Shashonq) s'empara de Jérusalem, sans éprouver la moindre résistance (II Chron., XII, 1-9). Mais l'état de mutilation où est la liste des conquêtes de ce Pharaon à Karnak ne

permet nullement d'affirmer, comme on l'a fait, que le nom de Jérusalem se retrouve parmi les noms encore lisibles qui composent cette liste. La grande muraille, commencée par Salomon, fut probablement achevée sous les rois Asa et Josaphat, et c'est aussi sans doute à cette époque qu'il convient de faire remonter la seconde enceinte qui couvrit la ville basse, du côté N. (*V*. p. 257) Mais la force de cette enceinte n'empêcha pas les Philistins, alliés aux Arabes du S., de s'emparer de la cité, sous le roi Joram (II Chron., XXI, 17). Soixante ans plus tard, Joas, roi d'Israël, fit une large brèche dans la muraille, du côté N., et entra en triomphe dans la ville. Le temple et les palais furent livrés au pillage (II Rois, XIV, 13-14). Sous Hosias, la brèche fut réparée, le commerce refleurit, quelques portes furent munies de tours et les murailles reçurent des machines de guerre, « pour lancer des flèches et de grosses pierres » (II Chron., XXVI, 1-16). Jotham, fils d'Hosias, « bâtit beaucoup en la muraille d'Ophel au S. du temple, et il construisit la plus haute porte de la maison de l'Éternel » (II Chron., XXVII, 3). La prospérité de la ville, gravement compromise sous Achaz, qui « ferma les portes de la maison de l'Éternel », (II Chron., XXVIII), fut rétablie par Ézéchias, qui répara les fortifications, à l'approche de Sennachérib (II Chron., XXXII, 5). La ville, mentionnée sur les monuments assyriens sous le nom de *Our Salimmou*, ne fut pas même assiégée (Maspero). Ezéchias n'en assura pas moins à sa capitale de grands approvisionnements d'eau, par la construction d'aqueducs et de réservoirs (*V*. p. 309). Manassé, de retour de la captivité, compléta les fortifications de Jérusalem. « Il bâtit la muraille du dehors pour la cité de David, vers l'occident de Gihon, dans la vallée... et il environna Ophel, qu'il éleva fort » (II Chron., XXXIII, 14). Mais au moment même où la ville semblait pourvue de tous ses moyens de défense, elle manqua de défenseurs sans doute par suite des dissensions intestines et du découragement survenus après la mort tragique de Josias. Le Pharaon Nékao, puis Nebucadnetsar nous apparaissent alors comme les vrais maîtres de Jérusalem. Sédécias, ayant essayé de secouer le joug, Jérusalem succomba après avoir soutenu vaillamment un siége de deux ans contre les troupes du roi de Babylone (587 av. J. C.). Le temple, le palais, les maisons des grands furent entièrement brûlés et les murailles démolies.

Après l'édit de Cyrus (530 environ), Josué et Zorobabel rétablirent l'autel et posèrent les fondements du temple, mais l'édifice sacré ne fut achevé que sous Darius (*V*. p. 273). Quant aux murailles, elles furent relevées sous Artaxerxès Longue-Main, par Néhémie. Traitée avec humanité par Alexandre le Grand (332 av. J. C.), qui lui accorda certains priviléges, la ville eut le malheur, après la mort du conquérant, de devenir la ligne frontière entre la Syrie et l'Égypte et fut ainsi exposée à toutes les horreurs de la guerre. En 305 av. J. C., elle tomba au pouvoir de Ptolémée Soter. Elle dut à la protection des Ptolémées et des Séleucides d'Asie une période de calme et semblait prête à reprendre une vie nouvelle, lorsque l'odieuse tyrannie d'Antiochus Épiphane la fit retomber dans de nouveaux troubles (175 av. J. C.). Apollonius, général d'Antiochus, ayant pénétré dans la ville sans coup férir et en feignant de vouloir la paix, massacra tous les hommes valides et s'empara des femmes et des enfants pour les vendre comme esclaves. Une citadelle redoutable, destinée à surveiller les approches du Temple, s'éleva dans la basse ville (*V*. p. 257), qui reçut de là le nom d'Acra. Le temple fut conservé, mais pour être profané.

Judas Maccabée, pendant son court triomphe, rétablit le culte mosaïque et construisit sur la montagne du Temple un mur élevé, protégé par de fortes tours, afin de mettre les fidèles à l'abri des attaques de la garnison d'Acra. Ce mur, renversé par un des généraux d'Antiochus Eupator, fut relevé par Jonathan Maccabée. Enfin, sous Simon Maccabée, la garnison syrienne de la citadelle demanda à capituler (141 av. J. C.). La citadelle fut rasée et on se mit aussitôt à aplanir la hauteur sur laquelle elle avait été élevée. Simon établit sa résidence sur la hauteur du temple, probablement à l'angle N. O., là où ses successeurs élevèrent une forteresse appelée *Baris* et qui devint plus tard *Antonia* (*V.* p. 288). Un autre siége, conduit par Antiochus Sidètes et soutenu très vaillamment par Jean Hyrcan (134) se termina par une capitulation honorable. Les dissensions intestines qui désolèrent Jérusalem et la Judée sous les derniers Asmonéens (*V.* p. 113) amenèrent enfin l'intervention des Romains. Pompée assiégea la ville et concentra tous ses efforts du côté N., contre l'enceinte du Temple, les partisans d'Hyrcan II lui ayant ouvert les portes de la ville. Ayant fait venir de Tyr des machines de guerre, il parvint à renverser après trois mois d'efforts la plus haute tour de la muraille (probablement une des tours de Baris) dont les ruines, comblant le fossé, donnèrent passage aux Romains, qui montèrent à l'assaut. Au grand scandale des Juifs, Pompée pénétra avec sa suite dans le Saint des Saints, mais il ne toucha pas aux trésors du Temple et le lendemain il ordonna de purifier le sanctuaire et d'y offrir les sacrifices usuels. Il respecta la vie et les biens des habitants.

Vingt ans plus tard, les Parthes, profitant des dissensions de la famille royale, pillèrent Jérusalem. Hérode, soutenu par les Romains, se rendit maître de la ville (*V.* p. 114). Le vainqueur, devenu maître absolu, rebâtit le temple avec une magnificence dont on retrouve le témoignage dans l'Évangile (Saint Jean II, 20) (*V.* p. 274). Il agrandit et fortifia le château de Baris, qui reçut le nom d'Antonia, fit construire ou plutôt remanier trois tours de défense, qu'il nomma Hippicus, Phasaël et Mariamme, et dota la ville d'édifices dans le goût des Romains (*V.* p. 305-306). La ville s'étendait alors au-delà des anciennes enceintes, sur le vaste plateau situé au N., où s'élevaient de nombreuses villas, au milieu des jardins.

Agrippa I[er] commença la construction de la troisième enceinte (*V.* § VIII). L'insurrection des Juifs contre leurs nouveaux maîtres, provoquée par l'odieuse tyrannie de Gestius Florus, étouffée dans le sang, malgré des prodiges de bravoure, eut pour dernier acte le siége de Jérusalem, par Titus. Nous ne pouvons que reproduire les principaux traits de ce siége célèbre, d'après l'historien Josèphe qui joua le rôle de parlementaire entre les deux armées. Au moment où Titus vint camper devant la ville, à la tête de 70 000 hommes environ, trois partis rivaux étaient en présence dans les murs de la cité. Les Zélotes, sous Jean de Giscala, occupaient Antonia et le péribole extérieur du temple, tandis que le parti d'Éléazar s'était retranché dans la cour des Juifs et dans le temple. La haute ville était au pouvoir de Simon de Gerasa. Jean de Giscala, étant parvenu à chasser Éléazar, construisit du côté de la ville quatre grandes tours garnies de scorpions et de balistes, pour mieux se défendre contre les attaques de Simon. Ces deux partis, acharnés l'un contre l'autre, couvrirent de ruines tout l'espace compris entre le Temple et la ville haute. Tous les grands amas de blé, conservés dans des salles voûtées dont on a retrouvé probable-

ment les restes au-dessous des viaducs qui aboutissaient au Temple (*V.* p. 302) furent incendiés et la famine sévissait déjà, lorsque Titus établit ses batteries contre les tours Hippicus et Psephinos, au N. et à l'O. de la ville.

Les deux partis ennemis, réunis enfin par le danger commun, essayèrent vainement de s'opposer aux efforts des assiégeants. La première enceinte fut prise d'assaut le 31 mars, quinzième jour du siége. Cinq jours après, la seconde enceinte fut forcée et, malgré quelques retours offensifs des assiégés, cette partie de la ville fut fortement occupée par les Romains. Les Juifs,. repoussés dans la troisième enceinte et sur la montagne du Temple, se préparèrent à une résistance acharnée, malgré les ravages de la famine, qui faisait des victimes par milliers. La plupart de ceux qui, fuyant l'implacable cruauté des soldats de Simon, essayaient de se dérober à une mort imminente en quittant la ville, étaient pris par les Romains et crucifiés. Rien ne peut dépeindre les horreurs d'un tel siége.

Pour réduire les assiégés, Titus entoura la ville d'un mur de circonvallation, garni de tours et ayant 39 stades de longueur. En même temps, il élevait ses *aggeres* et ses tours de bois bardées de fer devant Antonia et devant la tour Hippicus. En vain les assiégés parvinrent-ils à plusieurs reprises à ruiner par la mine ou par des attaques directes les travaux formidables des assiégeants; le 30 mai, la forteresse d'Antonia fut enlevée par surprise pendant la nuit et le Temple se trouva découvert, au N. Les portiques furent incendiés par degrés et la première enceinte intérieure du Temple, la plus forte, fut forcée le 5 juillet. Le 8 du même mois, le feu fut mis au Temple lui-même par un soldat romain, malgré les ordres de Titus. Le carnage fut horrible. Le sol était couvert de cadavres. On vit des prêtres arracher les pointes qui garnissaient la crête du toit du naos et les lancer sur les Romains en guise de projectiles. La colline tout entière paraissait en flammes.

Un parti de Zélotes avait pu gagner la ville haute, où la lutte se concentra. C'était la partie la plus forte de la ville et les assiégés auraient pu s'y défendre encore longtemps. Mais leur courage avait enfin molli et les Romains purent s'emparer en quelques jours des tours formidables qui protégeaient ce quartier. En voyant la grandeur et la solidité de ces constructions, Titus se serait écrié : « Nous avons combattu avec la faveur de Dieu : c'est un Dieu seul quia pu chasser les Juifs d'ouvrages pareils, car que pouvaient la main de l'homme et la puissance des machines contre de semblables tours? » Le carnage ne finit que lorsque les soldats furent fatigués de tuer. Parmi les survivants, on réserva pour le triomphe les hommes jeunes et remarquables pour leur taille et pour leur beauté. Le reste fut vendu, envoyé aux mines ou distribué dans les provinces pour être livré aux bêtes. On évalue à 600 000 environ le nombre des malheureux qui périrent dans cette épouvantable catastrophe.

Jean et Simon, qui s'étaient réfugiés dans les souterrains de la ville, en sortirent, chassés par la faim. Simon fut réservé pour le triomphe de Titus et Jean fut condamné à la prison perpétuelle.

La ville entière et le Temple furent rasés. On respecta seulement les trois tours Phasaël, Hippicus et Mariamme, ainsi que la partie occidentale de l'enceinte.

Jérusalem présenta après cette catastrophe l'aspect d'un désert occupé par une petite garnison romaine. Peu à peu quelques Juifs revinrent s'établir au milieu de ces ruines. On ne sait pas au juste à quel moment les chrétiens rentrèrent dans la cité.

Soixante ans après sa destruction, Jérusalem fut rebâtie, au moins en partie, par Adrien, qui lui donna le nom d'*Ælia*. Elle fut aussi nommée *Capitolina*, en l'honneur de Jupiter Capitolin, dont le temple s'éleva sur l'emplacement du sanctuaire juif. Adrien releva les murailles en suivant en partie le tracé des anciennes enceintes. Le nouveau mur laissa en dehors de la ville, au S., toute la partie S. de la cité de David et toute la colline d'Ophel et, du côté N., la partie du plateau autrefois habitée. Au moment de l'insurrection de Bar Cocheba, la ville fut un moment occupée par les troupes de ce célèbre agitateur, mais elle fut bientôt reprise par Jules Sévère, général d'Adrien. Il fut défendu aux Juifs, sous peine de mort, de reparaître dans la cité. Un temple de Vénus s'éleva sur l'emplacement présumé du Saint-Sépulcre. Les chrétiens, pour mieux séparer leur cause de celle des Juifs, élurent pour évêque un gentil converti, nommé Marc.

L'histoire de la ville, dans les cent années suivantes, ne présente aucun fait saillant. Les Juifs obtinrent à prix d'argent le droit de venir pleurer sur les ruines de leur ancienne métropole. En 362, ils essayèrent vainement de reconstruire le temple, tandis que la pieuse sollicitude de Constantin et d'Hélène consacrait par de nombreuses constructions les plus chers souvenirs du christianisme (*V*. p. 259). Constantin fit abattre le temple de Vénus et construisit à sa place la basilique célèbre du Saint-Sépulcre. Érigée en patriarcat par le concile de Chalcédoine, Jérusalem fut bientôt pillée par l'armée de Khosroès II, qui ne respecta ni le clergé ni le Saint-Sépulcre.

En 636, elle fut assiégée par les Arabes, et, après une résistance de quatre mois, elle se rendit par capitulation à Omar, accouru tout exprès de Médine. Les chrétiens obtinrent pleine sécurité pour leurs personnes et leurs biens, pour la possession de leurs églises et la liberté de leur culte, à la seule condition d'ouvrir leurs églises à toute heure du jour et de la nuit, sur la première réquisition des autorités musulmanes. Il leur était interdit d'élever de nouveaux édifices religieux. Enfin ils étaient soumis à de minutieuses règles de police pour leur costume, leurs cérémonies, etc. Pendant quatre siècles environ, la ville obéit aux khalifes de Damas et de Bagdad, qui ne cherchèrent pas à inquiéter les habitants ni ses nombreux pèlerins (*V*. p. 117). Mais elle eut à souffrir de l'inquiète tyrannie des Fatimites, et en particulier du khalife Hakem, par l'ordre duquel l'église du Saint-Sépulcre fut de nouveau incendiée. Les Seldjoukides, qui leur succédèrent au XI[e] siècle, ne se montrèrent pas plus tolérants, et bientôt la voix éloquente de Pierre l'Hermite appela les Croisés à la conquête de la Terre-Sainte.

Ce fut le 7 juin 1099 qu'ils arrivèrent devant Jérusalem, sous la conduite de Godefroy de Bouillon. Ce général et Tancrède établirent leur camp à l'ouest de la ville; Raymond de Saint-Gilles investit le midi; les comtes de Flandre et de Normandie, assiégèrent le côté nord. Pendant un mois, ils se préparèrent à donner l'assaut et souffrirent, sous un ciel ardent, toutes les horreurs de la soif. Le 14 juillet, ils tentèrent une première attaque générale, et furent repoussés avec de grandes pertes. Enfin le lendemain, vendredi 15 juillet, tandis que le clergé marchait en procession autour de la ville, les assaillants revinrent à la charge avec fureur. Après une heure de combat, Letholde de Tournay s'élança le premier sur la brèche ouverte à l'orient; il fut suivi par Engelbert et Godefroy et les chrétiens envahirent toute la ville. Ils poursuivirent les troupes musulmanes jusque dans la mosquée d'Omar, qui fut inondée de

sang. Après une courte prière devant le Saint-Sépulcre, ils reprirent leur œuvre d'extermination. En moins d'une semaine, 70 000 musulmans furent massacrés et plusieurs milliers de Juifs périrent sous les décombres de leurs synagogues.

Maîtres de Jérusalem, les Croisés en firent la capitale du royaume latin qui, pendant 88 ans, transforma la Syrie en une véritable colonie occidentale et fut, durant toute cette période, le rempart de la chrétienté contre l'invasion musulmane. Huit princes français se succédèrent sur ce trône, dont l'existence, mélangée de succès et de revers, forme une des pages les plus intéressantes et les moins connues de l'histoire du moyen âge (E. G. Rey).

Cette ville prise par Salah ed-Dîn en 1187, à la suite de la désastreuse bataille de Hattin, qui entraîna la chute des colonies latines de Terre Sainte, fut remise en 1228 à l'empereur Frédéric II et demeura entre les mains des Francs jusqu'en 1244, époque où elle leur fut définitivement enlevée par les Kharezmiens, hordes asiatiques à la solde du sultan d'Egypte. (E. G. Rey). Cette malheureuse ville fut le théâtre de nouvelles profanations sous les derniers khalifes Eyoubites et durant le règne anarchique des Mamelouks, jusqu'à ce qu'elle passât avec toute la Syrie sous la domination du sultan ottoman Sélim II (1517); elle subit alors toutes les vicissitudes de cet empire. Annexée pendant longtemps au pachalik de Damas, elle forme aujourd'hui une province qui relève directement de Constantinople.

Aux terribles luttes qui l'ont ensanglantée pendant tant de siècles, a succédé de nos jours une rivalité aussi acharnée, mais moins redoutable, entre les différentes communions chrétiennes qui se disputent la possession, ou, pour mieux dire, l'entretien des sanctuaires. La vénalité des pachas turcs stimule habilement cette pieuse guerre, dont vainqueurs et vaincus ont toujours à payer les frais. On sait que la Porte, en 1852, en reconnaissant aux Latins la priorité dans la possession de quelques-uns de ces sanctuaires, notamment à Bethléhem, leur concéda, à la demande de l'ambassade française, un firman qui est devenu le prétexte de la guerre de Crimée. Quelque vif que soit encore l'acharnement qui divise aujourd'hui les chrétiens d'Orient, il est permis de souhaiter que dans un avenir plus ou moins éloigné, Jérusalem, ouverte par le protectorat européen à tous les cultes, ne soit plus qu'un asile inviolable et paisible, où toutes les convictions religieuses viendront confondre leurs prières et leurs espérances.

III. Topographie moderne, aspect général, climat.

Jérusalem (V. le plan de cette ville) est située sur un des points culminants des monts de Judée, par 31° 46' lat. N., et par 33° de long E. La ville a son assiette sur une montagne qui s'élève sensiblement vers le N., où elle aboutit à un large plateau. De tous les autres côtés, elle est entourée de ravins profonds, bornés eux-mêmes par de hautes collines qui dominent la ville et ne permettent pas de l'apercevoir de loin. Le ravin de l'E., nommé autrefois *vallée de Kidron* (Cédron) et plus tard *vallée de Josaphat*, a une longueur d'environ 2 kilom., et sépare la ville de la montagne des Oliviers. Tournant vers le S., il rejoint au-dessous de la fontaine de Siloé le ravin qui borne la ville au S. et à l'O., et qui portait le nom de *vallée de Hinnom*; enfin, au N. O. est un vallon moins profond, qui se nommait *vallée de Gihon*. C'est dans le triangle irrégulier formé par les deux vallées de Josaphat et de Hinnom, que s'élève

la ville moderne. Outre les collines ou mamelons qui l'environnent de différents côtés, on remarque dans le voisinage immédiat de Jérusalem trois montagnes principales. La plus élevée est le *mont des Oliviers* à l'E. (793 mèt. ou 2381 pieds au-dessus de la mer, selon M. Schubert); au N. est le *mont Scopus*, qui ne paraît être que le prolongement du précédent, et au S., le *mont du mauvais Conseil*, dominant les gorges profondes du ravin de Hinnom. — L'enceinte fortifiée qui entoure Jérusalem fut élevée par le sultan Souleïman, en 1534, et paraît répondre assez exactement aux murailles qui la défendaient à l'époque des croisades. Cette enceinte, qui a 13 mèt. de hauteur et un mèt. environ de largeur, est fortifiée de tours et de bastions, et décrit plusieurs sinuosités, surtout vers la gauche du mont Sion. Le côté de l'enceinte, qui longe la vallée de Josaphat à l'E., suit une ligne régulière jusqu'au côté N. O., où le mur repose sur des rochers taillés à pic; c'est le point le plus élevé de la ville; à l'O., en se dirigeant vers le S. du côté de la porte de Jaffa, se trouvent les tours massives et les travaux de défense les plus importants; ces ouvrages sont d'ailleurs fort délabrés et ne résisteraient pas au feu d'une batterie européenne.

Portes. — Cette enceinte renferme sept portes dont deux sont condamnées; en voici les noms : 1° au N. la *Porte de Damas*, nommée par les Arabes *Bâb el-Amoud* ou *Porte de la Colonne;* elle mène à Naplouse, à Nazareth et à Damas; on on y remarque quelques ornements dans le goût musulman et c'est la mieux fortifiée de toutes. Construite ou plutôt restaurée par Souleïman en l'an 944 de l'hégire, elle offre un beau spécimen de l'architecture arabe, au XVIe siècle. Elle a remplacé une ancienne porte dont les soubassements étaient formés de gros blocs à bossage. Au XIIe siècle, elle était connue sous le nom de Porte de Saint-Etienne. 2° En se dirigeant vers l'angle N. E., on voit la *Porte d'Hérode*, fermée depuis une quarantaine d'années : elle est de grandeur médiocre et surmontée d'une tour; les musulmans lui donnent le nom de *Bâb ez-Zâhirèh* et ne sont pas d'accord sur l'interprétation de ce nom; le sens le plus probable est celui de *Porte fleurie*. En tournant vers la face orientale du mur, on rencontre : 3° la *Porte de Saint-Étienne*, ainsi nommée à tort en souvenir de ce disciple, qui aurait été lapidé près de la porte actuelle de Damas (*V.* ci-dessus). Les Arabes la nomment *Bâb Sitti Mariam*, Porte de Notre-Dame-Marie, parce qu'elle conduit au tombeau de la Vierge; 4° plus loin, vers le S., est *Bâb ed-Dhahebiyèh*, la *Porte Dorée*, la plus remarquable de toutes par la profusion de ses ornements. Elle est murée depuis longtemps par suite d'une légende populaire, d'après laquelle la ville sera prise un jour par cette porte; 5° la *Porte des Barbaresques* (*Bâb el-Moghâribèh*) ou, selon les chrétiens, la *porte des Ordures*, est située au-dessus de la fontaine de Siloé, à peu près au centre de l'ancienne vallée de *Tyropœon*; 6° la *Porte de Sion*, vers l'angle S. O. de cette montagne; son nom arabe est *Bâb en-Nébi Daoûd*, ou porte du prophète David, parce que dans son voisinage est une petite mosquée bâtie sur l'emplacement du tombeau de David (*V.* § VII). D'après une inscription, elle a été construite (probablement restaurée) en l'an 947 de l'hégire (1539-1540). La face occidentale du mur ne possède qu'une seule porte, c'est : 7° la *Porte de Jaffa*, ou en arabe *Bâb el-Khalîl*, porte d'Hébron; en effet, cette porte mène à Hébron et à Bethléhem; un peu plus loin sur la droite, est le chemin de Jaffa. Près de là est la forteresse el-Qala'ah, l'ancien *château des Pisans*, débris

des croisades, nommé aussi la tour de David (*V.* p. 304-306).

Aspect intérieur de la ville. — Jérusalem forme une espèce de trapèze irrégulier dont les côtés les plus longs sont au nord et au midi. Elle mesure environ : au N., 13 à 1400 mètres; au S., 1200; à l'E., 900 et à l'O., 800 mètres, le pourtour étant de 4200 à 4300 mètres. La ville est coupée par trois artères principales. L'une, nommée *rue de David* au temps des Croisades et aujourd'hui *Hâret el-Bizdr* (rue du Bazar), partant de la porte de Jaffa, à l'O., se dirige vers l'E., laisse à dr. la citadelle, à g. le vaste emplacement de l'hôpital des Chevaliers de Saint-Jean (*Moristân*), passe près d'une ancienne arche où quelques auteurs ont voulu reconnaître l'ancienne *porte Djennath*, mentionnée par Josèphe (*V.* § VIII), suit le principal bazar, formé de trois rues couvertes, traversées par d'étroites ruelles, longe le quartier juif et aboutit à Bâb es-Silsilèh (*V.* p. 301). La seconde rue, allant du N. au S., part de la porte de Damas, passe derrière le Saint-Sépulcre, longe le *Moristân* au S., croise la rue Hâret el-Bizâr, près de l'arc dit porte Djennath et, séparant le quartier juif du quartier arménien, se termine près de la porte de Sion, au S. Elle porte, dans la première partie de son parcours, le nom de *rue de la Porte de la colonne* et, dans la seconde partie, celui de *rue de la porte du Prophète David.* La troisième rue part de la porte Bâb Sitti Mariam, laisse à g. les casernes turques et le Haram ech-Chérif, à dr. le couvent des Sœurs de Notre-Dame de Sion et aboutit au Saint-Sépulcre. C'est sur son parcours que se trouve la *Voie douloureuse* (*V.* p. 271). Citons encore la *rue Chrétienne,* qui s'étend de la rue de David au Saint-Sépulcre, entre le Moristân, à dr., et la Piscine d'Ézéchias, à g.

☞ La ville se divise en quatre quartiers : 1° le quartier des Chrétiens ou des Francs, au N. O., qui renferme les principaux couvents, tels que le couvent franciscain de Saint-Sauveur ou Casa Nova, les couvents grecs de Saint-Basile, de Saint-Georges, de Saint-Michel, de Saint-Jean-Baptiste, le Patriarcat latin; l'église du Saint-Sépulcre, dont la coupole domine cette partie de la ville; plusieurs consulats, une église et une école allemandes et la chapelle anglicane, dont le style gothique contraste avec l'architecture générale de la ville; 2° le quartier arménien au S. O., avec le vaste couvent des Arméniens, situé sur un des sommets du mont Sion; 3° le quartier musulman, au N. E., qui renferme le *Séraï*, résidence du gouverneur, le Mehkémèh ou tribunal, la célèbre mosquée d'Omar, l'église Sainte-Anne, au N. du Haram, l'établissement des Sœurs de Notre-Dame de Sion, quelques hospices, des casernes, etc.; 4° le quartier juif (S. E.), sur le penchant du mont Sion et dans l'ancienne vallée appelée par Josèphe *Tyropœon*, ou vallée des fromagers : c'est la partie la plus sombre et la plus fétide de toute la ville. On y trouve cependant quelques rues assez propres et plusieurs synagogues nouvelles, au dôme lourd et écrasé. Dans le dédale de mille ruelles vivent de pauvres familles juives, entassées dans des maisons dont la porte basse et les étroites fenêtres laissent à peine pénétrer un peu d'air et de lumière dans l'intérieur. L'aspect misérable de ses habitants achève de donner à ce quartier une physionomie attristante, et l'on ne peut, en le traversant, oublier la malédiction qui pèse sur les enfants d'Israël. C'est cependant au milieu de ces décombres qu'on retrouve les types les plus purs de cette idéale beauté qui a inspiré le Cantique des Cantiques.

Jérusalem offre d'ailleurs l'aspect de la plupart des villes d'Orient :

des rues étroites et irrégulières, fort imparfaitement pavées, des bazars *voûtés*, qui ne reçoivent le jour que par de minces lucarnes; des maisons où l'argile remplace la pierre et la brique; des portes basses, quelques fenêtres discrètement grillées, des terrasses au-dessus desquelles s'élancent quelques minces minarets, les deux imposantes coupoles du Saint-Sépulcre et de la mosquée d'Omar; partout l'absence de cette vie, de cette activité des populations, qui rachètent en tant d'autres endroits, par leur couleur pittoresque, les misères réelles de la vie orientale; et, pour encadrer ce sombre tableau, de hautes collines, nues, escarpées, arides, vastes nécropoles couvertes de sépulcres blanchis, voilà la glorieuse Sion « brillante de clarté. »

Climat. — La température de Jérusalem n'est pas soumise aux brusques variations qui se remarquent dans nos régions occidentales. Depuis le mois d'avril jusqu'à la fin de septembre, le ciel est toujours pur et brillant; la chaleur est excessive pendant le jour à cause des montagnes voisines qui interceptent les courants d'air. Cependant le climat, même pendant cette période, ne serait pas malsain, si l'autorité turque veillait avec plus de soin à l'entretien des rues et des marchés; mais on connaît la négligence des musulmans à cet égard. Les nombreuses citernes ou mares qui se voient dans tous les quartiers, l'insalubrité des maisons, toujours imparfaitement ventilées, peut-être aussi la mauvaise qualité de l'eau qui sert à l'alimentation déterminent pendant l'été et l'automne de violents accès de fièvre qu'on a attribués à tort à de prétendues exhalaisons venues de la mer Morte. Dès le mois d'octobre, la température se rafraîchit et bientôt commencent les pluies, qui durent presque sans interruption jusqu'au mois d'avril. Par suite de la position élevée de la ville, l'hiver y est quelquefois rigoureux et il n'est pas rare d'y voir de la neige et du givre.

JÉRUSALEM ET SES ENVIRONS EN 8 JOURS.

1er jour (Dans la soirée de l'arrivée) visite au consul.
— L'église du Saint-Sépulcre, hôpital de Saint-Jean, la voie Douloureuse. — Sainte-Anne.

2e jour. (De bon matin). — Au mont des Oliviers, vallée de Josaphat, Siloé, vallée de Hinnom, retour par le mont Sion (*V.* notre § VII, 1°), — visite au couvent arménien, au couvent syrien, église protestante, tour de David (avec une permission).

3e jour. — Mosquée d'Omar (il faut s'être muni d'une permission par l'intermédiaire du consul) — enceinte extérieure, porte Dorée, portes du S., restes du pont, muraille où les Juifs vont pleurer, mehkémèh, les bazars, hôpital de Sainte-Hélène.

4e jour. — Excursion au N. de la ville (*V.* § VII, 2). prendre un guide et se munir de flambeaux pour visiter les carrières, et les Tombeaux des Rois et des Juges.

5e jour. — A Saint-Jean dans le désert, la fontaine de Philippe, Bethléhem et Hébron.

6e jour. — Retour d'Hébron à Bethléhem, coucher à Mâr Saba.

7e jour. — De Mâr Saba à la mer Morte, au Jourdain, coucher à Jéricho.

8e jour. — Retour à Jérusalem par Béthanie, — repos.

La distribution du temps indiquée dans le tableau précédent ne convient qu'à un voyageur très pressé. Elle suppose en effet, deux sorties par jour dans Jérusalem, ce qui est excessif, et, aussitôt après la visite de la ville, la tournée de Bethléhem, Hébron, Mâr Saba, et la mer Morte, accomplie avec la plus grande célérité. Une telle précipitation imposerait une fatigue que peu de voyageurs pourraient supporter et laisserait une part tout à fait insuffisante non-seulement à l'observation et à l'étude, mais

même à l'examen des monuments et des sites. Nous conseillerons plutôt au voyageur la distribution renfermée dans le tableau suivant : elle lui permettra de bien voir, avec fruit et sans perte de temps.

1er jour. — Visite au consul. — Demander les permissions pour les visites à la mosquée d'Omar et à la Tour de David ; ces permissions seront apportées le lendemain ou le surlendemain par un caouas du consulat.
— L'église du Saint-Sépulcre, hôpital de Saint-Jean, la Voie Douloureuse. — Sainte-Anne.

2e jour. — (De bon matin) — Au mont des Oliviers. — Porte Bâb Sitti Mariam. — Tombeau de la Vierge. — Gethsémani. — Vallée de Josaphat et tombeaux, étang de la Vierge, Siloé et retour par le Tyropœon.

3e jour. — Vallée de Hinnom. Mont Sion (*V.* § VII, 2°) et sépulcre de David. — Visite au couvent arménien, au couvent syrien, église protestante, tour de David.

4e jour. — (De bon matin) — Mosquée d'Omar, enceinte extérieure, Birket Israïl, porte Dorée, portes du S., restes du pont du Tyropœon, muraille où les Juifs vont pleurer, mehkemèh, ancienne arche, les bazars, hôpital de Sainte-Hélène.

5e jour. — Excursion au N. de la ville (*V.* § VII, 2°), prendre un guide et se munir de flambeaux pour visiter les carrières et les Tombeaux des rois et des juges.

6e jour. — Retour au Saint-Sépulcre et repos.

7e jour. — Saint-Jean dans le désert, la fontaine de Philippe et Bethléhem.

8e jour. — Excursion à Khoreïtoun et mont des Francs.

9e jour. — De Bethléhem à Hébron. —

10e jour. — Hébron.

11e jour. — Retour d'Hébron à Bethléhem, coucher à Mâr Saba.

12e jour. — De Mâr Saba à Jéricho (coucher à Jéricho).

13e jour. — De Jéricho au Jourdain, à la mer Morte, revenir à Jéricho.

14e jour. — Retour à Jérusalem par Béthanie, repos.

IV. Population et Communions religieuses.

Des calculs exagérés ont porté cette population jusqu'à 30 000 âmes, mais il résulte des évaluations les plus consciencieuses qu'elle ne dépasse pas 25 000 âmes (peut-être même seulement 18 000, d'après M. Patrimonio, consul général de France à Jérusalem, en 1880). Dans ce nombre, les Juifs entreraient pour 12 000, d'après le frère Liévin (Guide p. 337). La population juive a beaucoup augmenté depuis 1872, par l'immigration des juifs russes et polonais, qui veulent échapper à la conscription. Les musulmans figureraient pour 7 à 8000 âmes ; le reste se compose des différentes communions chrétiennes (*V.* ci-dessous). Les statistiques turques donnent, pour l'année 1871, les nombres suivants par familles : 1025 pour les Musulmans, 630 pour les Juifs, 300 pour les Grecs orthodoxes, etc. Mais ces chiffres paraissent trop faibles. Pendant les fêtes de Pâques, on compte annuellement plus de 30 000 pèlerins.

Les principales communions appartenant au christianisme sont :

1° Les *Latins* ou catholiques romains, au nombre d'environ 1600, disséminés dans la ville et aux environs, notamment à Bethléhem, Ramlèh, etc. Ils sont soumis à un *patriarche* délégué du Saint-Siége, et au *gardien du Mont-Sion*, *Custode des Saints Lieux*, dont la résidence est le couvent de Saint-Sauveur. Ce dernier a sous sa juridiction les moines français, italiens ou espagnols de l'ordre mineur de Saint-François, qui font en Syrie l'office de missionnaires. Ses principaux acolytes sont un vicaire, nommé comme lui pour trois ans, et un pro-

cureur, qui doit être d'origine espagnole. Cet ordre avait fondé au XIV[e] siècle un monastère sur le mont Sion. Il en fut dépouillé en 1561 et prit alors possession du couvent actuel. Outre deux écoles, primaire et supérieure, attachées au couvent de Saint-Sauveur, et qui reçoivent un grand nombre d'enfants, les Latins possédent à Jérusalem une école industrielle, un hôpital pour les deux sexes nommé Hôpital de Saint-Louis, et deux écoles de filles, celle des Sœurs de Notre-Dame de Sion, avec 120 enfants et celle des Sœurs de Saint-Joseph, avec 200 enfants, dont quelques-uns sont logés dans l'établissement. Mentionnons encore une école-orphelinat pour garçons du R. P. Ratisbonne, et deux autres établissements pour filles dirigés par des Sœurs du Tiers Ordre de Saint-François. Une église paroissiale grecque-unie très-peu importante est dirigée par un père melchite. Les Franciscains ont rendu et rendent encore de véritables services à leur petit troupeau, auquel ils donnent une instruction élémentaire, des moyens d'existence et des soins pendant les époques d'épidémie.

2° Les *Grecs* (2800 âmes), (*V.* p. 146), soumis à un patriarche qui réside dans le couvent voisin du Saint-Sépulcre, et à une cinquantaine de popes venus des îles de la Méditerranée. Ils possèdent, à Jérusalem seulement, huit couvents d'hommes, dont le principal est le grand couvent de Constantin, cinq couvents de femmes, et, dans les environs, les grands couvents de la Croix, de Bethléhem, de Saint-Élie et de Saint-Saba. Ils ont une école de garçons, avec 120 enfants, une école de filles et un hôpital. La protection de la Russie a donné depuis quelques années à cette communion une importance et un crédit que les lumières de ses guides spirituels ne lui auraient sans doute jamais acquis.

3° Les *Arméniens*, membres de la secte monophysite, décrétée d'hérésie par le concile de Chalcédoine en 491 (*V.* p. 141).

Le patriarche arménien de Jérusalem, soumis d'ailleurs au *catholicos* d'Echmiadzin, a sous ses ordres la Syrie et Chypre; il réside dans le vaste et riche couvent bâti sur le mont Sion et sa petite communauté ne compte pas plus de 5 à 600 fidèles.

4° Les *Coptes* et *Abyssiniens*, qui ont une chapelle et un cloître dans le Saint-Sépulcre. Les Coptes ont deux couvents dont l'un, nommé *Deir es-Soultân*, est situé près de l'église du Saint-Sépulcre, et l'autre, nommé *Couvent de Saint-Georges*, est au N. O. du Birket Hammâm el-Batrak (*V.* p. 309). Les Abyssiniens possèdent un couvent à l'est du Saint-Sépulcre.

5° Les *Syriens* (*Jacobites*), protégés par le patriarche arménien; ils vivent au nombre de 150 environ sur le mont Sion et possèdent une chapelle dans le Saint-Sépulcre.

6° Les *Protestants*, sous les auspices de la Société de Londres (*for promoting christianity among the Jews*), se sont établis à Jérusalem depuis 1824. Ils n'ont aucune prétention à la possession du Saint-Sépulcre, leur but est la conversion des Juifs. Ils ont établi un évêché anglican auquel le roi de Prusse, s'associant aux efforts de la Société, a assuré une allocation de 15 000 fr. par an. Un juif converti en a été le premier titulaire. Le second évêque, M. Gobat, nommé par la Prusse, qui s'était consacré avec le plus grand zèle à l'évangélisation de la Palestine, est mort en 1879 et a été remplacé par le révérend Joseph Barclay. La mission épiscopale possède à Jérusalem une église anglaise, près de la Tour de David, une école de filles et de garçons, établie dans la cité pour les prosélytes et les enfants juifs (50 environ) et une école de garçons, en dehors de la ville, sur les pentes du mont Sion, spécialement destinée aux enfants arabes.

La mission presbytérienne a une école arabe et une église, à l'E. de la colonie russe. Les principaux établissements allemands sont : L'*Hôpital des diaconesses de Kaiserswerth*, avec 43 lits; un orphelinat de filles, nommé *Talitha Koumi*, un orphelinat syrien pour garçons, un hôpital pour enfants, l'hôpital des lépreux, l'école et l'hospice de Saint-Jean.

7° Les *Juifs* se divisent en trois nations : la première et la plus nombreuse, nommée les *Sephardim*, se rattache, par son origine, aux Juifs qui furent chassés d'Espagne , en 1497, par Ferdinand et Isabelle, et leur langage, mêlé de mauvais arabe et d'espagnol, est le seul souvenir qu'ils aient conservé de leur première patrie. Ils obéissent à un grand-rabbin ou *khakhambachi*, qui est chargé de défendre leurs intérêts au divan local et à la Porte. Ils végètent dans une profonde misère. La seconde, la plus nombreuse, nommée les *Achkenazim*, se compose d'Israélites allemands, russes ou polonais, dont quelques-uns sont attirés à Jérusalem par des motifs religieux, et le plus grand nombre, par l'appât des aumônes que leurs coreligionnaires d'Europe répandent sur eux. Ils sont protégés par différents consulats et s'adonnent au commerce ou à des métiers manuels. Enfin les juifs *caraïtes*, qui, rejetant le Talmud, se bornent à l'Ancien Testament, sont supérieurs aux autres par leur instruction et leur moralité. MM. de Rothschild et Montefiore ont fait bâtir pour leurs coreligionnaires un hôpital sur le mont Sion, un autre dans la vallée de Hinnom, des écoles, etc., de grandes maisons, semblables à des casernes, pour l'habitation de plusieurs familles, et ils préparent encore de nouvelles fondations.

8° Les *musulmans* de Jérusalem renchérissent sur le fanatisme qu'on a reproché, en général, à leurs coreligionnaires de Syrie. Cette ville, que le Koran mentionne avec respect, est encore consacrée à leurs yeux par la légende, qui y place l'ascension de Mahomet, et par la vue de cette mosquée d'Omar qui jadis remplaça, pour les pèlerins, La Mekke, occupée par les Carmathes. La vieille rancune des Croisades, le spectacle des pompeuses cérémonies du rite grec et latin, les mystérieuses prédications des derviches, et, plus que tout cela, les scandaleuses querelles dont ils sont les témoins et les arbitres jusque dans le Saint-Sépulcre, tout augmente leur mépris pour les *infidèles* et les porterait à les traiter avec hauteur et dureté, s'ils n'étaient absolument retenus par la prépondérance actuelle de l'Europe à Constantinople.

V. Topographie ancienne.

Nous avons décrit § III la situation générale de la ville. Il nous faut maintenant pénétrer un peu plus avant dans cette étude et tâcher de retrouver, dans les collines et les dépressions de la ville moderne, les collines dont il est si souvent fait mention dans la Bible et dans l'histoire des Juifs. C'est, le plan à la main, et du haut de quelque point culminant, comme la tour de la citadelle, le minaret du Séraï, la hauteur au-dessus de l'angle N. O. de la ville, ou surtout le mont des Oliviers, que le voyageur devra lire ce paragraphe. La Bible est le premier document à consulter pour rétablir l'ancienne topographie de Jérusalem. Malheureusement, les noms des localités qu'elle cite ont pour la plupart entièrement disparu, ou les applications modernes qui en ont été faites sont douteuses. Les positions relatives des lieux sont rarement indiquées. Reconstruire d'après ces données la Jérusalem des rois de Juda, ou celle de Néhémie, est une œuvre bien difficile. Les traditions rabbiniques ne sont qu'un

amas confus de dissertations contradictoires. La tradition moderne, mêlée de tous les contes du Bas-Empire et du moyen âge, si souvent en contradiction avec les textes les plus précis de l'Écriture, ne donne que des renseignements douteux, dont il est très difficile de connaître l'origine ou de contrôler la vérité. Le témoignage des historiens est malheureusement très peu explicite. Tacite a décrit Jérusalem en quelques mots admirables de concision et d'exactitude, mais il est trop bref pour être d'une grande ressource. Dion Cassius, Strabon donnent aussi quelques détails. Mais le seul auteur qui ait voulu faire une description de la ville, c'est Flavius Josèphe. On a trop répété qu'il écrivait loin de sa ville natale qui n'existait plus, et sur ses seuls souvenirs; qu'il a affirmé, sans crainte d'être démenti, ce qu'il ne savait qu'imparfaitement; ou qu'il a exagéré ce qu'il savait. L'historien, qui, par sa naissance, appartenait aux premières familles sacerdotales, qui fut chargé du commandement de la Galilée contre Vespasien; qui, prisonnier de Titus, assista à tout le siége de Jérusalem et fut envoyé souvent comme parlementaire aux assiégés; qui, dans les *Antiquités juives*, écrit l'histoire de son peuple depuis les temps les plus reculés, et, dans la *Guerre des Juifs*, retrace avec une douloureuse émotion les moindres incidents de la ruine de sa patrie; cet historien, disons-nous, connaissait assurément son pays, et, tout en faisant la part d'une certaine exagération orientale, en n'exigeant pas de lui une précision mathématique que les écrivains anciens ont rarement connue, son témoignage reste encore debout, et peut seul, avec les données bibliques, nous guider dans cette difficile étude. C'est donc la Jérusalem des Hérodes, la Jérusalem du temps de Titus que nous allons chercher à reconstruire. Sur ce sol si souvent bouleversé, bien des anneaux de la chaîne ont été brisés, bien des noms ont disparu, dont il est impossible de retrouver la place; nous tâcherons cependant de déterminer les localités principales, celles dont on peut reconnaître sur le terrain une trace appréciable, laissant de côté celles qui ne pourraient être que l'objet de discussions purement critiques.

Collines et Vallées. — Le premier coup d'œil jeté sur Jérusalem nous montre que la ville est bâtie sur deux rangées parallèles de collines séparées par une vallée, qui court du N. N. O. au S. S. E., depuis la porte de Damas jusqu'à la fontaine de Siloé. De ces deux lignes de collines, la rangée orientale commence plus au N. que l'autre, dont l'extrémité inférieure s'étend plus au midi; la rangée orientale a son point culminant au N. (781 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer); la rangée occidentale a son point culminant au S., au couvent arménien; c'est le mont *Sion*, la ville de David, la *haute ville* de Josèphe (775 mètres d'altitude). Au N. de cette sommité, il existe des hauteurs, auxquelles nous attribuerons provisoirement avec Robinson le nom d'*Acra*, ou la ville basse de Josèphe, bien qu'au N. O. leur niveau dépasse celui même du couvent arménien. Quant à la rangée orientale, elle forme trois plateaux diminuant de hauteur, du N. au S., et que nous nommerons *Bézétha*, *Moriah* et *Ophel*. Il faut maintenant justifier ces dénominations; nous commencerons par la rangée orientale qui offre moins de difficultés.

Mont Moriah (742 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer). — L'identité du mont Moriah ne peut faire l'objet d'aucun doute; c'était la colline du temple de Salomon, dont on reconnaît encore la plate-forme et les substructions dans l'enceinte régulière du Haram ech-Chérif, qui porte la grande mosquée

d'Omar. L'étude que nous en ferons bientôt nous en donnera la démonstration complète; tout le monde d'ailleurs est d'accord à ce sujet. Le nom de Moriah n'est jamais employé ni dans Josèphe, ni dans le récit de la construction du temple (I, Rois, v, 6, etc.); son nom ordinaire était la montagne du Temple ou de l'Éternel. Le nom de Moriah se trouve pour la première fois dans l'histoire du sacrifice d'Abraham, avec son étymologie « Dieu y pourvoira » (Genèse, XXII, 2, 8, 14); c'est sur ce même Moriah que Salomon fait élever le temple de l'Éternel (II Chron., III, 1). Plus tard une forteresse, nommée Antonia, fut élevée au N. de l'enceinte. Moriah est limité à l'O. par la vallée centrale de la ville; au N., par la colline de Bézétha; au S., par les pentes d'Ophel.

Ophel ou **Ophla** est cette colline triangulaire qui a sa base au côté S. de l'enceinte du temple, et sa pointe au S. vers la fontaine de Siloé. Les deux côtés sont resserrés entre le Cédron et le ravin intérieur de la ville. Plane à sa partie supérieure, elle s'incline rapidement au S. par une série d'étages et se termine à pic au-dessus de Siloé; sa longueur est d'environ 500 mèt., et sa largeur moyenne de 90 mèt. Ophel est déjà compris dans la ville, du temps du roi Jotham (II Chron., XXVII, 31); Manassé augmenta ses fortifications (II Chron., XXXIII, 14), qui, au retour de la captivité, furent réparées par Néhémie (III, 21, 27). Son emplacement concorde bien avec les données de Josèphe (*Guerre des Juifs*, v, 4, 2).

Bézétha (767 mètres d'altitude) n'est pas mentionnée dans la Bible; Josèphe nous raconte qu'elle fut comprise dans la nouvelle enceinte d'Hérode Agrippa. Bézétha était placée en face d'Antonia et séparée d'elle par un fossé profond qui fut creusé pour rendre plus difficile l'accès de la forteresse. Bézétha signifie la nouvelle ville (en grec καινὴ πόλις), (*Guer. d. J.*, v, 4, 2). Dans un autre passage, il ajoute que Bézétha est la plus élevée de toutes et que seule elle couvre (ἐπισκότει, elle ombrage) le temple du côté du N. (*Ibid.*, v, 5, 8.) Ainsi Bézétha était seule au N. du temple, et elle était très voisine d'Antonia, puisqu'il avait fallu en séparer la forteresse par une tranchée artificielle. Il est impossible de méconnaître, à ces caractères, la colline qui s'élève à l'E. de la porte de Damas, à l'angle N. E. de la ville actuelle, et qui est couronnée par le *tekkèh des derviches tourneurs*. En présence d'un texte si clair, il est difficile de comprendre que Schultz, sur son beau plan, ait pu reporter Bézétha tout à fait au N., vers l'origine de la vallée de Cédron, et attribuer à Acra la colline qui se dresse au N. du temple, tout à côté de l'emplacement incontesté de la forteresse Antonia.

Sion (775 mètres d'altitude). — Revenons maintenant aux collines occidentales. Nous ne trouvons aucune difficulté pour reconnaître, dans l'extrémité S., la colline de Sion, l'ancienne citadelle des Jébusites, qui résista longtemps aux Israélites (Josué, XV, 63; Juges, I, 21). Elle ne fut conquise que par David (II Samuël, v, 5-8; II Chron., XI, 7), qui en fit sa propre ville, où lui et ses successeurs régnèrent et moururent. C'est évidemment elle que Josèphe appelle la *haute ville* ou *le marché d'en haut*, bien qu'il semble éviter de prononcer le nom de Sion. La vallée profonde de Hinnom et la vallée centrale de la ville forment ses limites naturelles et incontestables au S., à l'O. et à l'E. (*V.* p. 257), mais il n'est pas aussi facile de déterminer où était sa limite au N., et où commençait ce que Josèphe appelle Acra, ou la basse ville. Voici comment il les décrit toutes deux : « La ville était bâtie sur deux coteaux opposés, séparés par une vallée interme-

diaire (désignée plus loin sous le nom de Tyropœon), dans laquelle les maisons descendaient des deux côtes. De ces deux collines, celle qui portait la ville supérieure est de beaucoup plus élevée et plus droite en longueur; à cause de sa force, elle fut appelée la citadelle par le roi David; nous l'appelons le *marché d'en haut*. » Tout ceci est clair et conforme aux données bibliques. Ce qui suit ne l'est pas autant :

Acra et le Tyropœon. — « L'autre colline, appelée Acra, qui porte la basse ville, est en croissant (ἀμφίκυρτος). » Le mot grec a plusieurs sens: il veut dire à deux cornes, comme le croissant de la lune, ou bien, à deux pentes opposées. Le second sens s'applique à toute colline, il n'aurait rien de spécial; mais le premier paraît plus probable. Cette manière de décrire une montagne, non quant à la forme de son sommet, mais quant à la surface de sa base, ne doit pas nous étonner dans Josèphe; il vient de décrire Sion de la même manière. » (A. Coquerel, *Top. de Jér*. Thèse, Strasbourg, 1843.) Mais avant de chercher quelle est l'éminence de la ville qui peut présenter cette forme, nous devons d'abord chercher quelle est cette vallée qui sépare Sion d'Acra. Quelques lignes plus loin, Josèphe nous l'indique : « La vallée des Tyropœons (des Fromagers), que nous avons dit séparer la colline de la haute ville de celle de la basse ville, s'étend jusqu'à Siloam ; c'est ainsi que nous nommons la source, qui est douce et copieuse. » (*Ibid.*) Cette vallée du Tyropœon, qui se termine à la fontaine de Siloam, c'est la vallée centrale de la ville qui sépare Sion de Moriah; aucun doute n'existe sur sa partie sud, et au premier abord, en voyant la dépression si remarquable qui commence au N. O. de la porte de Damas, pour se prolonger au S., tout le monde croit reconnaître le Tyropœon, étendu de l'un à l'autre de ces points extrêmes. Mais ici commencent les difficultés : si l'on veut placer Acra de l'autre côté de cette vallée, c'est-à-dire à l'E. de la porte de Damas, comme l'a fait Schultz, on ne rencontre qu'un emplacement, c'est celui qui est au N. du temple et que le texte si clair de Josèphe appelle Bézétha, sans qu'il soit possible de rien interposer entre elle et l'angle N. O. du temple.

Ici se place l'explication donnée par Robinson. Le Tyropœon, dirigé du S. au N. dans sa partie inférieure, tournait à l'O. vers la porte de Jaffa, où il avait son origine, et Acra n'est autre chose que la partie de la ville où s'élève l'église du Saint-Sépulcre, et qui est comprise entre la citadelle et la porte de Damas. Selon cet observateur si consciencieux, si attentif aux moindres circonstances topographiques, le Tyropœon a été comblé peu à peu par la suite des temps; mais on remarque, à partir de la porte de Jaffa, une dépression considérable, qui s'étend à peu près de l'O. à l'E., suivant l'ancienne rue de David, pour rejoindre la vallée centrale. Cette dépression est très apparente de plusieurs points de la ville, notamment du palais du gouverneur et de la maison d'Abou Saoûd. Elle est d'ailleurs prouvée par le fait suivant. On a retrouvé dans le couvent grec de Saint-Jean-Baptiste, au coin de la rue Chrétienne et de la rue de David, une chapelle enfouie sous les décombres, dont le sol est à près de 10 mèt. au-dessous de la rue, et les fenêtres dont elle est percée sur les côtés montrent qu'elle n'a pas été une chapelle souterraine. L'existence de la vallée en cet endroit est attestée par Brocardus en 1283; Adrichomius et Villalpandus, à la fin du XVIe siècle, en parlent dans les mêmes termes ; enfin Reland, d'Anville, Rosenmüller et Raumer, s'accordent à placer Acra au N. de Sion. Acra est le monticule qui porte

l'église du Saint-Sépulcre, et on peut reconnaître l'exactitude de ce que Josèphe dit de sa forme, ἀμφικύρτος, puisque sa pente s'incline d'une part vers la porte de Damas, et, d'autre part, quoique plus graduellement, vers le mont Sion. Un autre passage de Josèphe montre qu'Acra devait être à la fois au N. de Sion et à l'O. du temple : en décrivant les portes qui s'ouvraient dans le côté O. de l'enceinte du temple, il dit que la dernière (la plus au N.) « conduisait dans l'*autre ville* (ἄλλην πόλιν), au moyen d'escaliers qui descendaient dans la vallée pour remonter de l'autre côté; car la ville s'étendait en face du temple, à la manière d'un théâtre, enclavée par une profonde vallée dans toute la partie S. (*Antiq. juiv.*, XV, 11, 5); » cette autre ville ne peut être qu'Acra, puisqu'elle est mentionnée après le palais de Sion.

Il y avait encore, d'après Josèphe, *une troisième colline*, en face d'Acra, naturellement plus basse qu'Acra, et qui en était autrefois séparée par une autre large vallée. Mais les Asmonéens, désireux de joindre la ville au temple, comblèrent la vallée et rasèrent le sommet d'Acra, afin que le temple le dominât aussi. Cette autre colline, sans nom, avec cette vallée que l'on avait comblée (en partie probablement) pour joindre la ville au temple, forme sans doute le quartier qui s'étend à l'O. du temple jusque vers les pentes de Sion et du Saint-Sépulcre.

Tel est le système très complet de Robinson (*Lat. res.*, p. 207-210). La conséquence en est de placer la ligne de démarcation de Sion et d'Acra à la citadelle actuelle, qui ne serait autre que la tour Hippicus. Divers arguments lui ont été cependant opposés par M. Bonar (*The land of Prom.*, p. 496 et suiv.). Celui-ci se refuse positivement à reconnaître l'existence d'une vallée partant de la porte de Jaffa. Elle n'est démontrée, dit-il, sur aucun plan (pas même sur celui du docteur Robinson), sur aucun des reliefs qui ont été faits de Jérusalem. Elle n'est pas visible sur les lieux, et l'écoulement des eaux pluviales ne prend pas cette direction (ceci est fort douteux) : au contraire, il y a à la porte de Damas une vallée évidente pour tous et à quelque endroit qu'on se place. L'hypothèse d'une vallée commençant à la porte de Jaffa lui paraît en grande partie suggérée par le désir d'identifier la tour Hippicus avec la tour de David, identification qui soulève les objections les plus sérieuses (*V.* p. 304). Pour lui, cette tour doit être reportée bien plus au N.; le quartier chrétien fait partie du mont Sion, et même un passage de Guillaume de Tyr place positivement l'église du Saint-Sépulcre sur le mont Sion, mais sur la pente orientale de celui-ci. La conséquence qu'il en tire est de reporter Acra à l'E. de la porte de Damas, en y joignant hors de la ville la colline de Zâhirèh (au-dessus de la grotte de Jérémie), qui n'en a été séparée que par une tranchée artificielle, et en la faisant revenir au N. du quartier chrétien. Ainsi s'expliquerait l'épithète ἀμφικύρτος, Acra touchant par une de ses extrémités au mont Sion, et par l'autre, au Moriah. Quant à Bézétha, pour ne pas la repousser au N., comme Schultz, et la séparer d'Antonia, dont elle ne pouvait être éloignée, il distingue une dépression très sensible entre la hauteur qui porte le tekkèh des derviches tourneurs et celle qui porte l'église Sainte-Anne. C'est cette colline, tout à fait à l'angle N. E., qui serait Bézétha. C'est là un des points faibles de ce système : cette colline est trop étroite ; elle est à peine apparente à côté de la hauteur des derviches tourneurs. Est-ce d'elle que Josèphe aurait pu dire qu'elle était la *plus haute de toutes*, et que *seule elle couvrait* (ombrageait) le temple du

côté du N., lorsque tout à côté il y en avait eu une plus haute encore; et cette dernière (celle des derviches tourneurs), qui domine tout le Haram, peut-elle être cette Acra dont les Asmonéens avaient fait raser le sommet pour que le temple dominât toute la ville? On s'est évidemment préoccupé, peut-être sans s'en rendre compte, de la signification grecque du mot *acra*, éminence, acropole. Josèphe, en l'appliquant à la *basse ville* (*V.* p. 257), prouve que ce nom n'avait pas cette acception. Il provenait de la forteresse bâtie en ce lieu par Antiochus Épiphane (*Antiq.*, III, 5, H) et que les Asmonéens avaient rasée. Peut-être aussi n'était-ce que la transcription grecque d'un nom hébreu?

Enfin on pourrait encore chercher autre part le commencement du Tyropœon, car il existe une autre dépression entre la porte de Damas et l'angle N. O. de la muraille actuelle, dépression qui passe au pied du flanc E. du couvent latin et au chevet de l'église du Saint-Sépulcre. Acra serait au N. et à l'E. de cette dépression, et la colline des derviches tourneurs resterait Bézétha.

On le voit, la question est loin d'être résolue; mais le système de Robinson, outre qu'il offre l'avantage de concilier tous les textes, a été confirmé par les fouilles récentes. La vallée du Tyropœon s'étendait même profondément sous le Moristân actuel (*V.* p. 269).

Nous ne pouvons, pour le moment, pousser plus loin cette étude, et nous n'aborderons la question des enceintes qu'après avoir décrit en détail la ville et les antiquités qui peuvent nous servir de points de repère.

VI. Description de la ville.

1. MONUMENTS RELIGIEUX CHRÉTIENS.

Église du Saint-Sépulcre ou de **la Résurrection** (Pl. I), nommée par les Arabes *Kenîçet el-Qiyamet*, et souvent désignée dans les firmans turcs, par une légère modification d'orthographe, sous le titre infamant d'*el qomâmah*, l'ordure.

Historique. — Les premiers travaux entrepris par l'ordre de l'empereur Constantin, sur l'emplacement présumé du tombeau de Jésus et du Golgotha, furent commencés en 326 et terminés en 335. Ils se composaient d'une basilique, de portiques et de cours dont Eusèbe, l'historiographe de ce prince, a laissé une description détaillée. Le rocher qui renfermait la chambre sépulcrale fut détaché du flanc de la colline, de manière à former une masse isolée; on l'entoura ensuite d'une chapelle circulaire ou polygone qui reçut le nom d'*anastasis*, résurrection. Une seconde chapelle, nommée *Martyrion*, fut élevée sur le lieu même de la Passion. A l'orient du Sépulcre, s'ouvrait la basilique proprement dite, qui consistait sans doute en une nef centrale et quatre nefs collatérales. Elle était séparée du dehors par deux cours dont la première, l'*atrium*, était entourée de portiques. L'édifice de Constantin fut complétement ruiné par le roi perse Khosroès II, en 614. Mais grâce à la puissante intervention de la femme du vainqueur, chrétienne et sœur de l'empereur grec Maurice, un moine nommé Modeste, depuis patriarche de Jérusalem, put, en moins de quinze ans, sinon réédifier l'antique église sur ses bases grandioses, du moins recouvrir d'un édifice particulier chacun des sanctuaires alors en vénération. Ces quatre sanctuaires sont décrits par Arculphe, témoin oculaire, sous le nom de : 1° Église de la Résurrection; 2° Église du Golgotha; 3° Église de l'Invention de la Croix, nommée aussi Martyrium; 4° Église de la Vierge, probablement dans le voisinage du lieu où est aujourd'hui la *Pierre de l'onction*. Grâce à la modération du khalife

Omar, l'ensemble de ces monuments fut respecté lors de la prise de Jérusalem par les musulmans (637). Mais après avoir traversé assez heureusement la période agitée qui suivit la mort de Haroun ar-Rachid, le Saint-Sépulcre fut impitoyablement rasé en 1010, sous le règne désastreux du khalife Hakem, le Néron de l'Égypte. Des architectes grecs le relevèrent de ses ruines en 1048, par l'ordre de l'empereur Constantin Monomaque, et conservèrent le plan adopté par le patriarche Modeste, c'est-à-dire une rotonde et trois églises séparées. Telle était encore la disposition des sanctuaires, lorsque les Croisés, en 1130, entreprirent de les réunir en un seul monument. L'œuvre des Croisés, dans laquelle un juge compétent, M. de Vogüé, constate l'alliance du style roman et de l'ogive sarrasine sensiblement modifiée par le goût français, ne reçut aucun changement notable jusqu'à nos jours. Le 12 octobre 1808, un furieux incendie détruisit une partie de la rotonde et du Calvaire, ainsi que différents sanctuaires arméniens. Les réparations lourdes et inintelligentes des Grecs ont achevé sur plusieurs points l'œuvre destructive des flammes, et plusieurs morceaux intéressants de l'art byzantin ou gothique ont disparu pour longtemps sous la truelle des fils dégénérés de Constantin le Grand.

Avant de commencer la description de l'église moderne du Saint-Sépulcre, nous ne pouvons passer sous silence les principales objections qui ont été faites contre l'authenticité de ses deux principaux sanctuaires, le Tombeau du Christ et le Calvaire; mais nous laisserons au lecteur le soin d'apprécier la valeur de ces arguments et d'en tirer une conclusion. L'Évangile se borne à nous dire que le Sauveur fut crucifié dans le voisinage de la ville, sur le Golgotha (saint Jean, XIX, 20, et saint Matth., XXVII, 33). L'emplacement du Saint-Sépulcre, aujourd'hui contenu dans l'enceinte de la ville, doit donc être reculé hors de la seconde muraille, puisqu'il est hors de doute qu'il fut compris dans la troisième enceinte tracée par Agrippa, onze ans seulement après le supplice du Christ. Mais ici une grave difficulté se présente. Les témoignages historiques et quelques substructions encore apparentes semblent prouver que la seconde muraille répondait à peu près à l'enceinte actuelle entre la porte de Jaffa et celle de Damas. On devrait donc en conclure qu'il faut chercher ailleurs la place du Calvaire, puisque cette muraille entourait le terrain où fut bâti plus tard le Saint-Sépulcre. Pour répondre à cette objection, on a supposé que la seconde muraille partant d'un point intermédiaire entre le Haram ech-Chérîf et la citadelle (*V.* § VIII), se dirigeait au N. (à travers les bazars modernes) jusqu'à la pointe orientale du Saint-Sépulcre, et allait, de là, rejoindre les anciennes fondations près de la porte de Damas. Mais en faisant décrire à cette muraille un angle rentrant aussi considérable, on est forcé de supposer, contrairement aux témoignages contemporains, que toute cette partie de la ville d'Hérode était sans défense. En outre, il est difficile de comprendre, en tenant compte des prescriptions rigoureuses de Moïse, comment les Juifs auraient choisi pour l'exécution des criminels un lieu tellement voisin de la ville et déjà si entouré d'habitations que quelques années plus tard Agrippa dut le réunir à la ville. A côté des considérations inspirées par l'étude topographique de l'ancienne Jérusalem, viennent se placer les objections que l'on peut appeler *historiques*.

Il est difficile de trouver dans les livres saints la preuve d'un sentiment de vénération pour les localités particulières, au moins dans les deux premiers siècles de l'Église.



A Cour d'entrée.
B Calvaire.
C Grande coupole.
D Chapelle du Saint-Sépulcre.
E Église grecque.
F Église des Franciscains (chapelle de l'Apparition).
G Chapelle de Sainte-Hélène.
H Église de l'Invention de la Croix.
K Clocher ruiné.
1 Entrée de l'église du Saint-Sépulcre.
2 Porte murée.
3 Divan des gardiens turcs.
4 Escalier des Latins conduisant au Calvaire.
5 Escalier des Grecs.
6 Pierre de l'onction.
7 Position des trois Maries.
8 Chapelle de l'Ange
9 Arrière-chapelle.
10 Le Saint-Sépulcre
11 Chapelle des Coptes.
12 Chapelle des Jacobites.
13 Tombeaux de Joseph d'Arimathie et de Nicodème.
14 Dépendances du couvent latin
15 Passage pour aller à la citerne.
16 Citerne.
17 Endroit où se tenait Marie-Madeleine.
18 Endroit où le Christ lui apparut.
19 Sacristie latine.
20 Chapelle grecque de la prison.
21 Chapelle de Longinus.
22 Chapelle du Partage des vêtements.
23 Escalier descendant à la chapelle de Sainte-Hélène.
24 Autel du bon larron.
25 Autel de Sainte-Hélène.
26 Escalier descendant à la chapelle de l'Invention de la Croix
27 Endroit où la croix fut trouvée.
28 Chapelle grecque des Injures.
29 Chapelle grecque de l'Élévation de la croix.
30 Autel où se trouve le trou de la croix.
31 Fissure du rocher.
32 Chapelle latine du Crucifiement.
33 Chapelle de Notre-Dame-des-Douleurs.
34 Centre du monde.
35 Sancta Sanctorum des Grecs
36 Chapelle d'Adam.
37 Chapelle grecque de Marie-Madeleine.
38 Chapelle grecque de Saint-Jacques.
39 Chapelle des quarante martyrs.
40 Chapelle arménienne.
41 Chapelle copte.
42 Couvent grec de Saint-Abraham.
43 Lieu du Sacrifice d'Abraham.

Depuis le terrible siége de Titus, qui força les chrétiens à fuir au delà du Jourdain, les persécutions qui signalèrent toute la durée de la domination romaine en Judée durent singulièrement entraver le culte des saints lieux, et troubler les traditions qui pouvaient s'y rattacher. Aucun document historique ne prouve la transmission de ces traditions, et encore moins l'existence d'un lieu consacré au culte chrétien avant le IVe siècle. Saint Jérôme, il est vrai, affirme que l'empereur Adrien éleva une statue à Vénus sur le mont Calvaire et une statue à Jupiter sur le Saint-Sépulcre. Mais d'autres écrivains contemporains de saint Jérôme, tels que Eusèbe, Socrate et Sozomène ne font aucune mention d'Adrien. Eusèbe va même jusqu'à attribuer aux complots des démons, non-seulement le culte païen qui souillait les lieux témoins de la Passion du Sauveur, mais aussi le voile qui les cachait aux yeux des chrétiens. Cet oubli prouverait simplement en faveur de la spiritualité des premiers chrétiens et l'on ne voit pas que les apôtres et les disciples se soient préoccupés d'un sépulcre vide. On a fait remarquer en outre qu'il était contraire aux habitudes religieuses des Romains d'établir un temple dans un lieu souillé par le supplice des criminels, et que si leur but était de détruire les saints lieux, il dut leur être facile de faire disparaître toute trace de la grotte sépulcrale. Enfin les témoignages relatifs à la découverte des lieux saints au IVe siècle sont incertains et contradictoires. D'après la tradition la plus généralement répandue, ce fut un miracle qui révéla, en 326, à Hélène, l'existence des saints lieux. D'autres auteurs attribuent cette révélation à un songe; d'autres, au contraire, affirment que le secret fut arraché à des Juifs qu'on mit à la torture. Le silence d'Eusèbe, l'écrivain officiel de Constantin, sur toutes les circonstances merveilleuses de la découverte de la croix, mérite d'être remarqué. Ce dernier se contente de dire que Constantin, obéissant à une révélation céleste, résolut de glorifier les souvenirs de la Passion par un superbe édifice. Il fit renverser le temple de Vénus, déblaya le terrain qui couvrait le Sépulcre et jeta les fondations de sa splendide basilique. On peut donc faire remonter jusqu'à l'année 335 l'authenticité des sanctuaires vénérés dans l'église de la Résurrection. Les savantes recherches de M. de Vogüé sur l'âge et le style de ces monuments ne laissent aucun doute à cet égard; mais au delà on ne rencontre que ténèbres et contradictions. Jusqu'à ce que de nouvelles découvertes viennent éclairer la question tant débattue de la topographie ancienne de Jérusalem, les preuves pour ou contre l'authenticité des sanctuaires resteront toujours à l'état de conjectures, et la plus grande réserve devra présider à l'examen de ces délicates questions.

État actuel. — Avant d'arriver sur le parvis de l'église, on descend par un escalier de quelques marches dans une ruelle étroite qui longe la petite mosquée Omariyèh (*V.* p. 266). Le parvis s'ouvre en face du couvent grec de Gethsémani (*V.* p. 267). C'est une cour pavée (A) de 20 mètres carrés de superficie environ. Sur les côtés, on observe des bases de colonnes qui formaient autrefois un vaste portique. Des fouilles récentes ont montré que sous cette cour est une crypte avec des arches circulaires d'une haute antiquité. Le côté O. du parvis est bordé de chapelles grecques. Ce sont : la *chapelle de St-Jacques*, frère du Sauveur (38); la *chapelle de St-Jean* et de *Ste-Madeleine* (37), la *chapelle de l'Onction* (39), nommée aussi *chapelle des 40 martyrs* et autrefois *chapelle de la Trinité*. A droite trois portes donnent accès dans le couvent grec *de St-*

Abraham (42), la *chapelle arménienne de St-Jean* (40) et la *chapelle copte de St-Michel* (41), par laquelle on peut avoir accès dans le couvent copte.

La *façade* du Saint-Sépulcre porte les caractères évidents de l'architecture du XII° siècle ; sa disposition est irrégulière, et il est probable que l'idée première de l'architecte était de l'orner de 3 portes encadrées entre deux clochers, idée qui n'a pu être réalisée. Aujourd'hui elle se compose de 2 baies légèrement ogivales, au rez-de-chaussée et, au premier étage, de deux fenêtres également ogivales. Les arcades des portes sont formées de 3 archivoltes ornées de tores et de feuillage finement moulés ; elles s'appuient sur 3 colonnes placées dans les angles rentrants qu'offrent les jambages de chaque porte. Le chapiteau de ces colonnes, avec leur bouquet de feuillage replié horizontalement, est une imitation byzantine du style corinthien. L'entablement qui couronne toute la façade est conforme au goût antique. Les linteaux sont formés de claveaux à coupe oblique. Les bas-reliefs, taillés à leur surface, représentent plusieurs scènes tirées de l'Évangile : la résurrection de Lazarre, la fête des Rameaux et la Cène. L'exécution de ces figures est très soignée et traitée avec plus de naturel que les sculptures du XII° siècle. Le bas-relief de droite représente une série de rinceaux à enroulements compliqués, chargés de feuilles, de fruits et de fleurs bizarres, au milieu desquels se tordent une foule d'hommes, d'oiseaux et d'animaux fantastiques. A gauche de la façade, dans l'angle N. O. du parvis, se détache un clocher tronqué à base rectangulaire. Sur deux de ses faces on voit 3 fenêtres, et, sur ses deux autres faces, 2 fenêtres seulement. Un mur en retour d'équerre, sur la droite de la façade, est percé d'une baie ogivale et joint à un second clocher moins élevé, mais bâti dans le même goût que le précédent. Ce clocher a été construit vers 1160 ou 1180. Enfin, outre les deux portes percées dans la façade méridionale, une porte aujourd'hui murée et située à l'occident donnait accès dans la galerie supérieure de la grande rotonde. (*V.* M. de Vogüé, *ouv. cite*, p. 198 et suiv.; Batissier, *Archives des Missions*, 1851, p. 204).

La nécessité de réunir dans un seul édifice tous les lieux consacrés par les souvenirs de la Passion a détruit la symétrie et le parallélisme de l'église du Saint-Sépulcre. Le voyageur fera bien de suivre la description que nous donnons ici, sur le plan de l'église. Nous répéterons dans le texte les chiffres de renvoi du plan.

Quand on a franchi la porte d'entrée, on trouve, gravement assis sur un sofa (3), quatre ou cinq Turcs qui réclamaient autrefois de chaque pèlerin quelques piastres comme droit d'entrée : ce sont les *mutewelli* ou gardiens du legs (*wakouf*) du Saint-Sépulcre, dont la jouissance est concédée par le sultan aux communions chrétiennes. Du reste, l'entrée est aujourd'hui libre et gratuite aux heures où l'église est ouverte.

En avançant, on voit un rectangle de marbre rouge presque au niveau du sol, et mesurant 2 mèt. 70 sur 1 mèt. 30 cent. de large : c'est la *pierre de l'Onction* (6), ainsi nommée parce que le corps du Christ y fut déposé après sa mort et oint de parfums par Nicodème (Jean XIX, 30-40). La véritable pierre sur laquelle reposait le corps a été recouverte de cette table de marbre, pour être dérobée à la dévotion indiscrète des fidèles. Elle appartient en commun aux Latins, aux Grecs, aux Arméniens et aux Coptes. Avant les Croisades, une église distincte de Ste-Marie s'élevait sur la place de l'Onction, que la tradition mettait un peu plus au S. Cette chapelle fut démolie et la pierre déplacée, lorsque les Croisés

réunirent les édifices de Monomaque en un seul monument (*V.* p. 260). Peut-être faut-il voir dans les restes de colonnes et dans les souterrains de la cour (*V.* ci-dessus), les débris de cette église. A quelques pas, à gauche, une pierre circulaire surmontée d'une cage en fer indique la place où se tenait la Vierge pendant l'embaumement du corps (7). Après être passé devant l'escalier qui conduit à la chapelle arménienne, on entre dans la **Rotonde** (C). Elle a environ 20 mèt. de diamètre et est entourée par 18 piliers massifs, qui soutiennent deux galeries superposées et composées chacune de 18 arcades. Le tout est surmonté d'un dôme qui a été rebâti entièrement en 1869, aux frais communs de la France, de la Russie et du gouvernement ottoman, par les soins de M. Mauss. Au centre de la rotonde s'élève le

Saint-Sépulcre (D) (St Jean, XIX, 41, 42). Cet édicule, bâti en 1811 par les Grecs, a 8 mèt. de long sur 5 mèt. 50 de large et 5 mèt. 50 de haut; il est de forme rectangulaire et terminé à l'O. en pentagone. Revêtu de marbre blanc et jaune et orné à l'extérieur de 16 pilastres, il est couronné d'une balustrade en colonnettes et surmonté d'un dôme qui a un peu l'apparence d'une couronne. La façade, à l'E., est décorée de colonnes torses. L'ensemble du monument est d'un goût médiocre. Une porte étroite, à l'orient, donne accès dans une sorte de vestibule nommé *chapelle de l'Ange* (8), parce que, selon la tradition, ce fut là que l'ange annonça la résurrection aux saintes femmes. La pierre carrée, qui est enchâssée au milieu, passe pour avoir recouvert le tombeau primitif. Une seconde porte très basse conduit dans une chapelle (9) de 2 mèt. carrés environ, revêtue de marbre, ainsi que le saint tombeau (10) (St Jean, XIX, 40-42). Deux tableaux et 42 lampes d'or et d'argent ornent ce sanctuaire. Quelques voyageurs ont cru remarquer, près de la seconde porte, des fragments de roc qu'ils considèrent comme ayant appartenu à l'ancienne chambre sépulcrale.

Faisant le tour de la rotonde, on voit à dr. à l'O. du Saint-Sépulcre, la petite *chapelle copte* (11). En face, à l'O., s'ouvre, entre deux piliers, la petite *chapelle syrienne* (12), au fond de laquelle la tradition place le *Tombeau de Nicodeme et de Joseph d'Arimathie* (13). Un passage pratiqué à gauche donne accès dans un réduit sombre, exigu, formé en partie de parois taillées dans le roc, en partie de murs appartenant au gros œuvre de la rotonde. Une fois entré, après avoir monté une marche taillée dans le rocher on aperçoit à g. un trou noir, angulaire et, au fond, la paroi taillée verticalement dans le rocher. Au milieu est une arcade en plein cintre, d'environ 1 mèt. 20 de hauteur sur 1 mèt. 40 de largeur, descendant jusqu'au parquet rocheux. Elle recouvre deux autres ouvertures cintrées de fours qui s'enfoncent horizontalement dans le rocher. Deux autres bouches de fours, à dr. sont aujourd'hui murées. Entre la deuxième bouche et l'entrée du réduit, la paroi est construite et une porte fermée y est pratiquée. A g. un gros mur qui fait partie de l'église franchit en diagonale la fosse creusée dans le sol.

La majeure partie du plafond est formée du rocher taillé. Enfin, à l'extrémité gauche de la paroi du fond, une autre ouverture a été en partie murée, en partie cachée par le mur oblique. Les deux fours du fond ne mesurent que 1 mèt. 50 de longueur, tandis que la longueur ordinaire des fours à cercueil est de 2 mètres. Mais M. Clermont-Ganneau remarquant que les ouvertures sont inscrites dans une arcade creusée aux dépens du nu de la paroi, admet que la longueur primitive des fours était de deux mètres au moins et la conclusion est que l'on a bien affaire à un véritable tombeau; les fosses pratiquées dans le sol rocheux de la chambre, en avant des fours, n'ont que 1 mèt. 30 et 0 mèt. 60 de longueur et ont peut-être servi d'ossuaires.

En se laissant glisser avec la plus grande difficulté dans ces fosses, M. Clermont-Ganneau a constaté l'existence d'un passage souterrain de plus de 2

mètres de longueur, fermé par une dalle et encombré de débris à son autre extrémité. Peut-être mène-t-il à une seconde chambre sépulcrale ; peut-être est-ce un autre four analogue aux précédents. Des fouilles complètes permettraient de résoudre la question. Dans tous les cas, il est difficile de ne pas voir dans ce monument une ancienne chambre sépulcrale, sans que l'on soit tenu pour cela d'accepter une tradition qui remonte seulement au XVe siècle (*V.* Clermont-Ganneau, *Authenticité du Saint-Sépulcre*).

Sortant de la chapelle syrienne et continuant à se diriger à g. pour faire le tour de la rotonde, on passe entre deux piliers pour entrer dans la *Chapelle de Marie-Madeleine*, élevée sur le lieu où le Christ apparut à Madeleine (17) (Jean, XIX, 14-17). On monte à g., par un escalier de 4 marches dans la *Chapelle de la Vierge* ou de l'*Apparition* (F). Cette chapelle, mentionnée par Sœwulf au XIIe siècle, doit avoir été érigée dans le siècle précédent. Elle est quadrangulaire, de 6 mèt. de long sur 7 de large. On montre au milieu, vers la paroi E., devant l'autel principal de la chapelle, le lieu où le Seigneur apparut à sa mère après la résurrection, et au S., du même côté, vers l'entrée, un fragment de la colonne de la Flagellation. Suivant la tradition, cette colonne aurait été transportée par les premiers chrétiens dans l'église du Cénacle (*V.* § VII). Les chanoines de St-Augustin, après leur expulsion du Cénacle, la léguèrent aux Franciscains. Elle aurait été brisée par les musulmans et les débris en auraient été envoyés à divers souverains catholiques de l'Europe en 1551. En même temps, le fragment actuel fut transporté dans la Basilique du Saint-Sépulcre (*V.* Liévin, *ouv. cité*, p. 187-188).

En sortant de la chapelle de l'Apparition, on laisse à g. la sacristie où l'on garde les éperons et l'épée de Godefroy de Bouillon et l'on tourne à g. pour suivre la nef surnommée les *Arceaux de la Vierge*, formée de 7 arcades occupant une longueur totale de 20 mèt. A l'extrémité de la nef, on passe entre deux piliers à g., et l'on entre dans la *chapelle grecque de la Prison* (20), où Jésus-Christ aurait été enfermé avant le crucifiement. La sombre voûte circulaire qui ferme le chœur de l'église grecque renferme la *chapelle de Longinus* (21), le soldat juif qui perça le Christ de sa lance et se retira dans cette grotte après sa conversion. L'abside est terminée par la chapelle (22) où furent partagés les vêtements. Un escalier de 28 marches descend à la

Chapelle de Sainte-Hélène (G) (aux Abyssins qui la louent aux Arméniens). Elle est en partie taillée dans le roc, et surmontée d'une coupole surbaissée, percée de fenêtres en meurtrières. La coupole est soutenue par quatre colonnes massives couronnées d'un chapiteau corinthien, qui peuvent avoir appartenu à la basilique primitive, fondée par Hélène. Cette chapelle, de style byzantin, est décorée de lampes et d'œufs d'autruche suspendus à la voûte. Un des autels est consacré au *bon larron*, l'autre, à sainte Hélène ; dans l'angle S. E., on montre la fenêtre où se tenait sainte Hélène au moment de l'invention de la croix. Treize autres marches descendent dans la *chapelle de l'Invention de la Croix* (aux Latins) (H) ; c'est une voûte de forme irrégulière et entièrement creusée dans le roc. Le voisinage d'une citerne communique aux murs un suintement perpétuel que l'imagination poétique des pèlerins a transformé en pleurs arrachés aux rochers par vue de la vraie croix.

En remontant ces deux escaliers et après avoir passé devant la *chapelle grecque des Injures* (28), où le Christ fut couronné d'épines et souffleté, on s'engage dans une galerie obscure qui forme la partie S. du transept et l'on gravit un escalier de 18 degrés (5) qui conduit au

Calvaire (B). C'est une plate-forme d'environ 15 mèt. carrés, dont le fond repose sur des rochers. Elle est divisée en deux chapelles : la première est celle de l'*Elévation de la Croix*, aux Grecs (29) ; le trou où fut plantée la croix est sous l'autel. Au S. est la *Chapelle du Crucifiement* (32), aux Latins. Devant l'autel, on montre l'endroit où Jésus fut cloué à la croix. Le mur S. de cette chapelle est percé d'une fenêtre grillée par laquelle on a vue sur la *Chapelle de Notre-Dame des Douleurs* (33), bâtie sur le lieu où Marie se serait tenue pendant la crucifixion. Un treillage d'argent couvre la fente du rocher (31) qui s'ouvrit jusqu'au centre de la terre, dit la tradition, lorsque Jésus rendit le dernier soupir. On voit encore dans cette chapelle des restes des mosaïques dont elle fut décorée au XIIe siècle.

En descendant du Calvaire par le deuxième escalier (4) qui ramène à la porte de l'église, on trouve à droite la *Chapelle d'Adam* (36), étroite et sombre voûte qui mérite cependant de fixer l'attention, puisqu'elle renfermait les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudouin son frère. Mais on ne peut montrer aujourd'hui que l'emplacement de ces tombeaux, parce que les Grecs ont profité de l'incendie de 1808 pour détruire cet antique témoignage de la priorité des droits de leurs rivaux.

Enfin, en rentrant dans l'église et passant devant la pierre de l'Onction et la chapelle du Saint-Sépulcre, on trouve à droite :

L'*église grecque* (E), qui forme la grande nef de tout l'édifice. Elle est remarquable par la régularité de son architecture, mais encombrée d'ornements de mauvais goût, d'une profusion de tableaux byzantins, de candélabres massifs, etc. Le maître-autel s'élève au centre de l'abside ; tout autour sont le trône du patriarche et les stalles des dignitaires de l'Église grecque. A peu de distance un cercle de marbre blanc, au milieu duquel est une petite colonne, indique aux fidèles le *centre du monde* (34).

Le voyageur fera bien de visiter le Saint-Sépulcre pendant la semaine sainte. Le nombreux concours de pèlerins de toutes nations que cette solennité y attire offre un spectacle, sinon édifiant, au moins des plus attachants. Une des cérémonies les plus étranges qui sont célébrées à cette époque est celle qui a lieu le Samedi Saint, et qu'on nomme :

Le Feu nouveau. Des milliers de Grecs, de Russes, de Coptes, d'Abyssins, se pressent autour du Tombeau, attendant avec une fiévreuse impatience l'arrivée de l'évêque grec. Enfin ce dignitaire paraît, et il entre dans la Chapelle de l'Ange dont on ferme hermétiquement la porte. Dès qu'un Ange descendu du ciel a apporté à l'évêque le feu sacré, ce prélat passe, à travers une petite fenêtre pratiquée dans le mur de la Chapelle, un faisceau de cierges allumés. C'est le moment solennel. Aussitôt la foule, ivre d'enthousiasme, se précipite pour allumer des cierges à ce feu céleste. Les cris, les flots agités de cette foule, la lueur de mille torches, les chants et les danses qui accompagnent cette profane cérémonie lui donnent un caractère indescriptible. La milice turque, chargée du maintien de l'ordre, est souvent impuissante contre ces hordes de démons déchaînés, et il est rare qu'on n'ait pas à signaler de graves accidents. En 1834, plus de 400 cadavres jonchèrent le pavé du Saint-Sépulcre à la suite de ces odieuses saturnales.

Sortant de l'église du Saint-Sépulcre, on a, à dr., dans l'étroite ruelle qui descend du Hâret en-Nasâra au parvis, la petite *mosquée Omariyèh*, construite en 1216 par *Chihâb ed-Dîn*, neveu de Saladin, sur un emplacement illustré par un trait de délicatesse musulmane. Omar, mai-

tre de Jérusalem, se trouvant dans l'église du Saint-Sépulcre à l'heure de la prière des musulmans, sortit et alla se placer à l'endroit où s'élève le minaret de cette mosquée. Interrogé par le patriarche de Jérusalem sur le motif de sa résolution, Omar répondit que, s'il eût fait sa prière dans l'église, les musulmans n'auraient pas manqué de transformer en mosquée l'édifice chrétien, au mépris des clauses de la capitulation.

A l'E. de la mosquée Omariyèh, en face le parvis du Saint-Sépulcre, s'élève le *couvent grec de Gethsémani*, sur l'emplacement du palais des Grands-Maîtres des Chevaliers de Saint-Jean. Au bout du couvent grec, une porte étroite mène dans l'ancienne rue des Paumiers, aujourd'hui *Hâret ed-Dabbâghin* (le Quartier des Tanneurs). A g., est le *couvent grec de Saint-Abraham*, construit peut-être sur l'emplacement de l'église de Sainte-Marie-Latine. 50 mètres plus loin, une *porte* cintrée dont les sculptures sont presque méconnaissables, mais au milieu de laquelle on distingue encore l'agneau qui servait d'emblème aux hospitaliers de Saint-Jean, forme l'entrée de l'ancien

Hôpital des Chevaliers de Saint-Jean (Moristân). (Pl. 2). Cet établissement occupait un immense carré, de plus de 150 mètres de côté, situé entre le Saint-Sépulcre et le couvent d'Abraham au N., le Soûq el-Lahmin, à l'E., la rue de David (Soûq-el-Bizâr) au S., le Hâret en-Nasâra (rue des Chrétiens), à l'O. Il comprenait au N., la mosquée Omariyèh, le couvent grec de Gethsémani, les ruines de Ste-Marie-Majeure (*V.* ci-dessous); à l'E., les nouvelles fondations allemandes; à l'O., les bains, nommés *Hammâm el-Batrak* (Bains du Patriarche), et le couvent de St-Jean-Baptiste. Les proportions en étaient grandioses. On y comptait 124 colonnes de marbre et 54 piliers en pierre engagés dans les murs.

Histoire. — Le premier couvent latin de Jérusalem fut fondé par un moine bénédictin, sous Grégoire le Grand. Charlemagne fit construire, au commencement du IXe siècle, au S. du Saint-Sépulcre, un hospice pour les pèlerins latins, avec une église dédiée à Marie, qui reçut le nom de *Sainte-Marie-Latine*. Le monastère fut nommé *Monasterium de Latina*. Au XIe siècle, des marchands amalfitains, qui faisaient le commerce avec le Levant, obtinrent des musulmans la permission de fonder un lieu d'asile pour les pèlerins, dans le voisinage du Saint-Sépulcre. Deux hôpitaux furent bâtis, l'un dédié à *Marie-Madeleine* ou *Marie mineure*, qui paraît avoir servi pour les femmes, l'autre, à *saint Jean l'aumônier* (patriarche d'Alexandrie, 606-616). Le supérieur du couvent de St-Jean et la supérieure du couvent de Ste-Marie-Mineure relevaient d'abord de l'abbé de Ste-Marie-Latine. Après la conquête de Jérusalem, Gérard de Provence forma un ordre régulier de religieux hospitaliers qui prit le nom de Frères de St-Jean de Jérusalem. Ils portaient le costume ecclésiastique, une robe noire avec croix blanche sur la poitrine, et prononçaient des vœux. Ils se divisaient en 3 classes, les nobles qui faisaient le service militaire, les prêtres ou aumôniers et les frères servants. Déjà devenus puissants sous leur deuxième Grand-Maître, Raymond du Puy, ils obtinrent de Rome d'être soustraits à l'autorité patriarcale et formèrent une puissance à la fois politique, religieuse et militaire. C'est alors sans doute que leur église Ste-Marie-Mineure fut agrandie et reçut le nom de Ste-Marie-Majeure.

Leur nombre s'étant notablement accru, ils furent partagés en 7 langues : la Provence, l'Auvergne, la France, l'Italie, l'Aragon, l'Allemagne et l'Angleterre. Après la chute du royaume franc et la prise d'Acre

(1291), ils s'établirent à Chypre, puis à Rhodes et à Malte (V. tome II, p. 18-19), où pendant plusieurs siècles ils protégèrent la chrétienté contre les entreprises des Ottomans ou des Barbaresques. Peu à peu l'Ordre, affaibli par ses dissensions intestines, ses disputes avec le Saint-Siége et surtout l'accroissement de la puissance maritime des différents États de l'Europe, capables de se protéger eux-mêmes contre les Turcs dégénérés, tomba de plus en plus et se vit enfin réduit à se vendre presque entièrement à l'empereur Paul Ier de Russie.

Après le départ des chevaliers, l'hôpital de St-Jean servit quelque temps de résidence à Salah ed-Dîn. L'église de Ste-Marie-Majeure est encore citée avec admiration en 1322 par de Mandeville. Une partie du couvent fut transformée en un khân. Peu à peu les pierres de ces vastes monuments furent enlevées par les habitants de la ville et au XVIe siècle, l'établissement, à l'exception des quelques édifices que nous signalons ci-dessous, était entièrement ruiné.

État actuel. — La porte cintrée qui donne accès dans l'ancien hôpital s'ouvre sur la partie N. E. de l'établissement, qui a été donnée à la Prusse par le sultan, à l'occasion de la visite du Prince royal de Prusse à Constantinople, en 1869. Le voyageur frappe à la porte d'entrée et il est introduit par le gardien, moyennant un léger baghchich.

« Le *portail* est en plein-cintre, large de 3 mètres et séparé en deux baies cintrées par un trumeau. Les bas-reliefs du tympan sont très défigurés. L'ébrasement de la porte est formé par trois archivoltes dont les deux premières sont ornées de tores et de moulures. Les chapiteaux des colonnettes sont à crochets ; au-dessus règne une corniche entourée de rinceaux sculptés. Comme sur le portail de plusieurs de nos vieilles églises françaises, les 12 mois de l'année sont figurés par des personnages occupés à des travaux caractéristiques de la saison » (de Vogüé, p. 237).

Ce portail formait l'entrée de l'**Église de Sainte-Marie-Majeure**. On ne sait pas au juste à quelle époque cette église fut élevée. Quelques-uns supposent, mais sans raisons suffisantes, qu'elle prit la place de Ste-Marie-Mineure (*V.* ci-dessus). Elle était à l'E. de l'hôpital et appartenait à un monastère de religieuses du même ordre, soumises au grand-maître. Tout l'intérieur de l'église a été détruit, ainsi que les murs extérieurs, à l'exception du portail principal et de la petite abside du S. E. L'église avait trois nefs d'égale longueur, chacune ayant quatre travées et se terminant par une abside. La quatrième travée formait un transept dont le centre était probablement occupé par une coupole. On voit encore en plusieurs endroits les bases de demi-colonnes engagées dans les piliers. Au S. et attenante à l'église est une *cour carrée* avec *portiques*, qui occupe sans aucun doute l'emplacement de l'ancien cloître, auquel paraît avoir succédé un khân. Les portiques étaient formés d'arcades ogivales soutenues par cinq piliers carrés sans chapiteaux ni ornements. Le portique N. s'appuie sur le mur méridional de l'église de Ste-Marie-Majeure. Autour de cette cour règnent divers bâtiments plus ou moins conservés. Le côté S. est occupé par une grande salle rectangulaire voûtée avec des fenêtres ogivales au N. et suivie de deux autres salles également voûtées. C'est de ce côté que s'élève au premier étage l'*église protestante allemande*. Plus au S. s'étend un grand espace autrefois couvert de décombres et que les Allemands ont déblayé. On y a découvert des fragments de colonnes d'une pierre excessivement dure, des citernes profondes et dont les voûtes, construites avec art, étaient formées par des arches de 16 mèt. de hau-

teur. Sur cet emplacement, on a construit un presbytère, une école et divers bâtiments pour le service de la communauté allemande. A l'O. du Saint-Sépulcre, de l'autre côté de la rue des Chrétiens, on pourra visiter le grand

Couvent grec (Pl. 27) (Deïr er-Roum el-Kébîr), qui communique avec le Saint-Sépulcre par un passage voûté. Quoique vaste et mieux distribué que celui des Latins, il ne renferme rien d'intéressant, si ce n'est une bibliothèque, riche en manuscrits grecs et arabes. Il est depuis 1845 la résidence du patriarche grec. Il contient cinq églises, dont la principale est celle de Sainte-Thécla, qui est malheureusement surchargée d'ornements. A l'E. sont les églises de Constantin et d'Hélène, contigües à celle du Saint-Sépulcre. Le monastère, occupé par une centaine de moines, reçoit aussi des voyageurs. On pourra se munir d'une autorisation du patriarche grec pour visiter le couvent syrien (*V.* ci-dessous).

Suivant au N. la rue des Chrétiens et tournant à g. dans le *Hâret Deïr el-Frendj*, on laisse à g. le *couvent grec de Saint-Michel* (Pl. 29), et, plus loin, le *couvent latin des sœurs de St-Joseph* (Pl. 21), à dr., le *couvent grec de Saint-Georges* (Pl. 31), pour visiter, à l'extrémité et des deux côtés de la rue, le

Couvent du Saint-Sauveur (Pl. 16), principal couvent des pères franciscains. Il passe pour avoir appartenu d'abord aux Géorgiens; mais il fut acheté et agrandi par les franciscains en 1559, lorsqu'ils furent chassés du cénacle. Son église, sous le vocable de Saint-Sauveur, n'offre de remarquable que la richesse de certains objets consacrés au culte. Le couvent renferme un orphelinat, une école professionnelle et une imprimerie. Tout près de là, s'élève la *Casa nova*, édifice destiné à recevoir les pèlerins (*V.* Renseignements généraux).

Revenant au midi dans le *Hâret el-Istambouliyèh*, on laisse à g. le *couvent grec de Démétrius*, et le *couvent Melchite;* à dr. l'*hôpital grec* et le *Patriarcat latin*, érigé (1861-1871) par le patriarche Valerga (église et séminaire), pour arriver dans la rue de David, près de l'hôtel méditerranéen et sur la place de la Citadelle (*V.* p. 304), où s'élève

Le **Temple protestant** (Pl. 6), construit aux frais de la Société de Londres. C'est un édifice de style gothique et régulièrement bâti.

Derrière le temple protestant est **Saint-Jacques-le-Mineur**, petite église du XII[e] siècle, dans laquelle on voit encore le chœur et une corniche très simple qui court le long de l'édifice.

Revenant sur la place de la Citadelle, on laisse à g. des *casernes* turques, et, longeant au S. O., les jardins arméniens, on visite le

Couvent arménien (Pl. 22). Son église, dédiée à saint Jacques et bâtie, dit-on, sur le lieu même de son martyre, mérite d'être visitée à cause de la richesse et de la profusion de ses ornements. On y montre la chaire de saint Jacques. Ce couvent est le plus vaste et le mieux bâti de tous; il renferme un séminaire, une bibliothèque, un petit musée, un atelier de photographie, et un local qui peut recevoir 3000 pèlerins. Il possède en outre un jardin qui est la merveille de Jérusalem, ce qui n'est pas beaucoup dire, et une imprimerie destinée surtout à la publication des livres de liturgie.

Revenant sur ses pas par le *Hâret el-Armen* (rue des Arméniens) entre le couvent arménien à dr. et la *Poste autrichienne*, on pourra visiter à dr., près de l'*hôpital anglais*, le

Couvent syrien, dans une ruelle voisine de l'hôpital anglais. Il est bâti, dit-on, sur l'emplacement de la maison de saint Marc. On y montre les fonts sur lesquels fut baptisée la Vierge, et la porte où l'apôtre Pierre

vint frapper après sa délivrance (Actes des Apôtres, XII, 1-15).

A l'autre extrémité de la ville, près de la porte Saint-Étienne, se trouve

L'Église de Sainte-Anne (Pl. 3), sur un vaste terrain naguère couvert des ruines informes de l'ancien couvent de bénédictines qui entourait l'église au moyen âge. Ce terrain a été déblayé lors de la restauration de l'édifice (*V.* ci-dessous). Quelques constructions destinées à devenir un centre d'études orientales et surtout bibliques s'élèvent à quelques pas de là (A. Alric).

Historique. — Un sanctuaire chrétien paraît s'être élevé de bonne heure sur l'emplacement de la maison de sainte Anne et de Joachim, par les soins des solitaires du Carmel. Il aurait été restauré par l'impératrice Hélène (*V.* Tobler, *Topographie von Jérusalem*, p. 428). Sophronius, au VII[e] siècle, mentionne le *temple* et le *forum* où la Vierge est née *dans la maison de ses ancêtres, là où est monté le paralytique emportant son grabat*. A la création du royaume latin, ce sanctuaire n'était habité que par trois ou quatre religieuses. Mais la femme de Baudouin I[er] y ayant pris le voile, le monastère fut agrandi et devint une riche abbaye. Salah ed-Dîn, en 1192, y établit une école de théologie qui devint célèbre et fut nommée Salahiyèh. Au XV[e] s., l'école fut abandonnée, et le couvent tomba en ruines, tandis que l'église, transformée en mosquée, servit aux musulmans jusqu'au XVIII[e] siècle. Elle dut rester ensuite quelque temps sans emploi, car il n'en est plus question jusqu'en 1842. A ce moment un pacha de Jérusalem la répara et y construisit un minaret resté inachevé et que l'on voit encore à l'angle S. O. Dès lors, l'accès en devint assez difficile aux chrétiens. Mais, en 1856, après la guerre de Crimée, le sultan Abd Ul-Medjid, sur les instances de notre diplomatie, en fit présent à la France. L'édifice, restauré de la manière la plus heureuse par un habile et savant architecte, M. Mauss, qui a su lui conserver son ancien caractère, a été rendu au culte depuis 1878.

L'église, orientée de l'E. à l'O., forme un carré long terminé par trois absides. La façade, fort simple, a une porte à ogive, dans le tympan de laquelle se trouve une inscription arabe mentionnant l'appropriation du monument en un collège arabe par Salah ed-Dîn. Au-dessus de la porte règne une corniche franchement romane, sur laquelle s'appuie une petite fenêtre sans ornements; au-dessus est une grande fenêtre plus ornée. Le trait principal de la physionomie extérieure est l'absence de pignons et de toits pointus. Les toits des trois nefs et du transept présentent des surfaces horizontales, au-dessus desquelles s'élève le dôme de la coupole centrale. A part cette singularité, l'apparence extérieure est celle de nos églises.

L'intérieur est divisé en trois nefs d'égale longueur aboutissant à un transept et correspondant aux trois absides. Trois piliers de chaque côté séparent la nef centrale des bas-côtés et forment, à partir du transept, trois travées. La nef centrale est plus large et plus élevée que les deux latérales. Les absides s'appuient directement sur le transept : celle du milieu est percée de trois jours, les deux autres d'un seul. La longueur totale de l'édifice, dans œuvre, est de 34 mèt.; sa largeur de 19 mèt. 50; la hauteur de la grande nef est, sous clef, de 9 mèt. La coupole, portée sur pendentifs, était byzantine: elle a été refaite et rendue légèrement ogivale. Sous le transept et la première travée de la nef règne une crypte où l'on descend par un escalier d'une quinzaine de marches ouvert dans le bas-côté méridional. La crypte que la tradition considère comme ayant fait partie de la mai-

son de sainte Anne, où naquit la sainte Vierge, se compose d'une première grotte dont les parois présentent deux absidioles et d'une seconde qui semble être une ancienne citerne reliée après coup à la première par un étroit couloir. (*V.* M. de Vogüé, *ouv. cité*, p. 235-245.)

Dans sa forme actuelle, l'église doit dater de la première moitié du XIIe siècle.

Des fouilles assez récentes, exécutées sous la direction de M. Mauss, ont permis de constater, à une petite distance au N. O. de la façade de l'église, l'existence d'un réservoir qui pourrait bien être la piscine probatique appelée aussi piscine de Béthesda (*V.* p. 291). Les ruines d'une abside qui affleure le sol et une grande quantité de débris appartiennent sans doute à une église mentionnée par plusieurs pèlerins du IVe siècle (Theodosius, Antonin) et qui se trouvait près de la piscine probatique. La tradition place aussi en ce lieu la piscine de Béthesda. Le pavé de cette église est à 8 mèt., et le fond du réservoir, à 16 mèt. au dessous du sol actuel.

Église de la Madeleine (Pl. 4), au N. O. de l'église Sainte-Anne, près de Bâb ez-Zâhirèh. On l'appelait aussi la *Maison de Simon le Pharisien*, d'après une tradition qui paraît, du reste, récente. Les Arabes nomment cette ruine *el-Maimoûniyèh*, du nom de l'émir Abou Saïd Maimoûn, trésorier de Salah ed-Dîn, qui y établit une école à ses frais. Bâtie vers le milieu du XIIe siècle, elle paraît avoir d'abord appartenu aux Syriens Jacobites, qui y avaient un couvent de moines où résidait au temps des Croisades l'évêque Jacobite de Jérusalem. Elle fut transformée en école arabe après la prise de Jérusalem. Le porche, une portion du chœur et les piliers latéraux sont encore intacts. L'absidiole du N., bien conservée, forme une ogive en fer à cheval. M. Tobler croit avoir retrouvé les restes d'un cloître attenant à l'église.

Église de Saint-Pierre (Pl. 48), dans le voisinage de la Madeleine. Bâtie au commencement du XIIIe siècle et dans de petites dimensions, elle a été ensuite convertie en mosquée. Elle se compose de trois nefs d'égale longueur, soutenues par des piliers carrés sans ornements. Les voûtes sont à arêtes vives s'appuyant sur des arcades ogivales ; les trois absides sont semi-circulaires. Cet édifice est aujourd'hui englobé dans les bâtiments du couvent des derviches *Maoulâouiyèh*, dit *Maoulâouykhanèh*.

Nativité de la Vierge, nommée par les indigènes *Deïr el-Adès* (le couvent des lentilles), entre la précédente et la voie Douloureuse. C'est une chapelle dont la coupole, de 3 mèt. de diamètre, est portée par quatre piliers, avec deux petites nefs latérales et trois absidioles. Elle date du XIIe siècle et fait aujourd'hui partie de l'habitation d'une pauvre famille grecque.

Les autres édifices chrétiens seront décrits soit sur le parcours de la voie Douloureuse, soit dans notre excursion autour de la ville.

II. VOIE DOULOUREUSE.

On donne ce nom à une série de ruelles étroites, qui, de la porte Saint-Étienne, aboutissent à l'église de la Résurrection, et dans lesquelles une ancienne tradition place les derniers actes de la vie de Jésus-Christ. Elles sont, comme dans nos églises, les *chemins de la croix*, divisées en quatorze stations et pieusement visitées par les pèlerins. En tournant le dos à la porte Saint-Etienne, on longe une rue dans laquelle on montre, à g., la trace d'un escalier, qui ouvrait sur le prétoire de Pilate et sur la fameuse *Scala sancta* (transportée, comme on sait, à Saint-Jean-de-Latran, à Rome).

Le **Couvent latin de la Flagellation**, situé à 15 mèt. plus loin à l'O., donné aux pères de Terre-Sainte par Ibrahim-Pacha, a été construit depuis 1839 par les libéralités du duc Maximilien de Bavière. Il contient la *Chapelle de la Flagellation*, édifice roman que les restaurations modernes ont rendu méconnaissable (M. de Vogüé, *ouvr. cité*, p. 301).

En face du couvent est une *caserne turque* bâtie, selon une tradition fort ancienne, sur l'emplacement du palais de Pilate. La tradition concorde ici assez bien avec les données historiques. En ce lieu se trouvait, du temps du Christ, la tour Antonia, qui servait probablement de résidence au gouverneur romain de Jérusalem (*V.* p. 288). On peut visiter, à l'intérieur de la caserne, la **Chapelle du Couronnement d'épines**, petit édifice carré de 5 mèt. de côté, recouvert par une coupole à huit pans supportée par un tambour octogone; cette chapelle est semblable à un santon arabe par son plan, mais romain par son ornementation.

Après le prétoire, on rencontre l'**Arc de l'Ecce-Homo** (Jean XIX, 5), appelé au temps des Croisés *porte Douloureuse* (Pl. 85). C'est un grand arc en plein-cintre, dont la partie supérieure, avec la petite construction qui le domine, est moderne, mais dont les pieds-droits et l'archivolte sont romains. L'arc supporte une petite cellule habitée par des derviches du couvent adjacent, connu sous le nom de *Tekkèt el-Usbékiyèh* (couvent des Usbeks). Le pied droit S. de l'arc est engagé dans le mur N. de ce tekkèh. En faisant des recherches dans le couvent des filles de Sion, qui l'avoisine au N., on a trouvé un second arc romain plus petit qui faisait suite au premier.

Pour examiner cette arcade, on entre par un petit escalier, à 20 mèt. environ à l'ouest, dans l'*église du couvent des Dames de Sion*, fondée par les soins du père Ratisbonne (1859-1868). L'église est divisée en trois nefs, dont les deux latérales sont fort étroites; le style en est sobre. Les colonnes et les piliers sont ornés de chapiteaux en bronze de l'ordre corinthien. C'est au fond de l'église, derrière l'autel, qu'on remarque l'arc romain collatéral N., à droite duquel est le pied-droit de l'Arc central ou de l'Ecce-Homo. L'arc collatéral S. a complétement disparu. L'ensemble était peut-être une porte triomphale du temps d'Adrien (De Vogüé, p. 302).

Dans l'intérieur du couvent de Notre-Dame de Sion, se trouve l'entrée d'une ancienne *piscine*, divisée en deux branches parallèles, dirigées du N. O. au S. E. La plus longue, celle de l'O., a 6 mèt. de largeur environ et 50 mèt. de longueur; l'autre, 39 mètres seulement. Elles sont creusées dans le rocher et leurs voûtes en plein cintre sont construites avec des pierres d'un assez grand appareil. Leur face S. E. est taillée dans le même plan, sous l'angle de la tour Antonia. A l'angle S. O. de la première, s'ouvre un *conduit souterrain* creusé dans le roc, de 10 mèt. de hauteur environ et de 1 mèt. 30 de largeur. Il se recourbe au S. E. sur une longueur de 17 mèt., puis à l'E., sur une longueur de 5 mèt., pour se terminer contre un mur massif établi le long de la limite O. de l'enceinte du Haram. La direction du conduit montre que les réservoirs servaient à l'alimentation du Temple. Quelques-uns ont voulu y voir le puits de Bethesda; d'autres, la piscine du Strouthion (*V.* p. 291).

On descend la rue jusqu'à la jonction avec la rue *Hôch Akhia-Beg*, qui se dirige vers la porte de Damas. A dr. s'élève l'*Hospice autrichien*, en face la construction nommée *Bains du Sultan*. Une colonne brisée, à gauche, marque la place où le Sauveur s'affaissa pour la première fois sous le poids de la croix. — A 37 mèt. au S., en face d'une petite ruelle qui se dirige à l'E., longeant le *Couvent catholique arménien*, la tradition place le lieu où la Vierge s'évanouit en rencontrant Jésus (4

station).Plus loin, on montre la maison du *mauvais riche* (aujourd'hui hôpital militaire), reconnaissable à sa construction en pierres rouges, noires et blanches ; et, à côté, dans la rue qui s'ouvre à droite, *Tarîq es-Séraï*, l'endroit où Simon le Cyrénéen se chargea de la croix ; puis, en remontant cette rue on trouve, à gauche, la maison de sainte Véronique, reconnaissable à un fragment de colonne encastrée dans le pavé. Une colonne de pierre grise marque l'emplacement de la porte Judiciaire, où Jésus-Christ fit sa seconde chute. La *porte Judiciaire* serait celle par où Jésus-Christ sortit de la ville pour aller au supplice. Elle est située au point de croisement de la rue de la Porte de Damas, *Tarîq Bâb el-Amoud*. On croit en reconnaître les restes dans de grosses pierres visibles dans les pieds-droits soutenant la voûte du *Soûq es-Semani* (Bazar de l'huile). Le pâté de maisons entourant la colonne a été acheté par les franciscains. Ils y ont élevé une chapelle et une grande maison pour leur école professionnelle. A cinquante pas dans la rue de la colonne Judiciaire, qui prend ici le nom de *Hâret el-Khânqah*, un trou pratiqué dans une pierre du *Couvent grec de Saint-Caralombos*, à gauche, où se trouvait autrefois l'entrée du couvent des chanoines du Saint-Sépulcre,. marque le lieu où Jésus-Christ dit les paroles : « Filles de Sion.... (saint Luc, XXIII, 28), » c'est la 8e station. On revient sur ses pas jusqu'à la porte Judiciaire, pour suivre un bazar voûté, à l'issue duquel deux autres colonnes, à droite, marquaient le lieu de la troisième chute, en face du monastère copte (9e station). Une petite ruelle, à dr. mène directement au Saint-Sépulcre, où se terminent les visites aux stations sacrées. Les dernières stations sont : la 10e, dans la partie S. de la moitié du Calvaire appartenant aux Pères de Terre-Sainte ; la 11e, devant l'autel du crucifiement ; la 12e, au-dessous de l'autel des Grecs (*V.* p. 266); la 13e, près du petit autel du Stabat Mater ; la 14e, dans le Saint-Sépulcre.

III. LE TEMPLE.

Haram ech-Chérîf. — Mosquée d'Omar.

L'ancienne enceinte du temple de Jérusalem, occupée aujourd'hui par la mosquée d'Omar, la mosquée el-Aksa et leurs dépendances, est nommée par les musulmans, *el-Haram ech-Chérîf* (l'enceinte sacree) ; c'est pour eux l'endroit le plus saint de la terre, après la Mekke et Médine ; son entrée avait été, jusqu'en ces derniers temps, interdite aux chrétiens; et c'est au péril de leur vie que plusieurs Européens avaient pu y pénétrer sous un audacieux déguisement. A la suite de la guerre d'Orient, le fanatisme musulman s'étant beaucoup relâché de ses rigueurs, le duc et la duchesse de Brabant furent admis à visiter la mosquée, et, après eux, la tolérance du gouverneur de Jérusalem, Kiamil-Pacha, donna la même autorisation à un assez grand nombre de voyageurs. Plusieurs relations de ces visites parurent alors (L. de Castelnau, *Arch. des missions*, t. V ; Bonar, *The Land of Promise*, Londres, 1858 ; Barclay, *The City of the Great King*, Philadelphie, 1858, et E. Isambert, *Bull. de la Soc. de Géographie*, Paris, 1860). M. Pierrotti, architecte, put prendre des plans et des dessins, et M. James Graham, un grand nombre de photographies.

Aujourd'hui l'accès de la mosquée est libre; il suffit d'obtenir un permis par l'intermédiaire de son consul. Celui-ci fait ordinairement accompagner les visiteurs par un de ses kaouas. La mosquée est ouverte toute l'année, sauf le vendredi, le temps du Ramadhân, les trois jours qui précèdent le pèlerinage de Nébi Mouça et les huit jours que dure ce pèlerinage. On donnera au cheïkh qui vous accompagne dans la visite un baghchich de 3 à 4 fr. par personne. Les babouches sont de rigueur.

Histoire. — On sait que Salomon fit construire le temple de Jérusalem sur le mont Moriah, que son père David avait acheté d'Aravna (vulgairement Ornan) le Jébuséen, pour 600 sicles d'or (II Sam., XXIV, 18, 25 ;

Chroniq. xxi, 18-30). Les travaux, commencés par Salomon l'an 1011 avant J. C., durèrent sept ans (I Rois, vi et vii; II Chroniq., iii et iv). Ce temple dura 423 ans et fut détruit par Nabouchodonosor. Le second temple, commencé au retour de la captivité, en 534 avant J. C., fut achevé 19 ans plus tard ; il eut beaucoup à souffrir, surtout dans les deux derniers siècles avant l'ère chrétienne, particulièrement, sous Antiochus IV. Il fut enfin rebâti avec une grande magnificence par Hérode le Grand; les travaux durèrent 46 ans (Saint Jean, ii, 20). Josèphe nous donne du temple d'Hérode, en deux passages différents (*Antiq.*, xv, 11, 3-7, *Guer. des J.*, x, 5, 1-6), des descriptions un peu confuses, mais d'où l'on peut cependant tirer ces points fondamentaux : le temple fut bâti sur une éminence rocheuse, qui suffisait à peine pour le sanctuaire et l'autel ; les côtés en étaient partout des pentes abruptes. Salomon nivela complétement le côté E. de la montagne et construisit une colonnade sur le remblai. Des trois autres côtés, le sanctuaire restait exposé. Par la suite des temps, on ajouta constamment au remblai. La montagne fut nivelée et élargie et gagna ainsi au N. tout l'espace qui fut occupé ultérieurement par le circuit du temple ; une triple muraille entoura la montagne à partir de la base et, après un travail qui surpassa toute attente, qui exigea de longues années, et pour lequel on épuisa tout le trésor sacré et les tributs offerts à Dieu de toutes les parties du monde, on termina enfin la clôture supérieure et la *cour inférieure* du temple. La partie la plus basse de cette dernière avait été élevée sur une profondeur de 300 coudées et plus en quelques endroits. On y employa des pierres qui mesuraient 40 coudées. On ne pouvait se rendre compte, du reste, de la véritable hauteur des murailles, car pour rendre plus facile l'accès du temple, on avait comblé en partie les ravins latéraux. Les fouilles de l'Exploration Found ont démontré la véracité de l'historien juif, quant à la grandeur de l'ouvrage ; seulement, les chiffres qu'il donne sont exagérés. On a retrouvé les fondations des murs sur le roc, à une profondeur de 30, 35 et 38 mètres au-dessous de la surface du Haram. Tel fut le zèle du peuple et l'abondance des dons, qu'à force de temps et de persévérance, l'ouvrage fut mené à bonne fin. Sur cette plate-forme artificielle s'élevèrent des portiques dont les colonnades de marbre monolithes avaient jusqu'à 25 coudées de haut. Les portiques avaient 30 coudées de large. La cour ouverte était couverte d'un pavement de dalles. De cette cour, on passait dans une seconde, séparée par une balustrade de pierre, élevée de trois coudées. Des inscriptions en grec et en latin prévenaient les étrangers qu'ils ne pouvaient passer ces limites. En dedans de cette barrière, on montait par 14 marches sur une terrasse nivelée, large de 10 coudées, entourant la muraille de la cour intérieure, où l'on montait encore par 5 marches. Cette muraille, qui enfermait le hiéron intérieur, était très forte. Elle était munie de portes élevées, dont les battants étaient dorés. La grande porte était à l'E., mais il y en avait 3 au N., 3 au S., auxquelles on ajouta 3 autres pour les femmes. Le premier espace, à l'E., portait le nom de *Cour des Femmes*; de là on passait dans la *Cour des Hommes*, et enfin les prêtres seuls étaient admis dans la troisième enceinte, ou enceinte sacrée, qui contenait l'autel des holocaustes, le naos et le saint des saints. Tel était le temple au temps d'Hérode, et au temps de J. C. : c'est de l'enceinte extérieure que Jésus chassa les marchands, c'est là qu'il fit l'éloge de la charité de la veuve, etc. Du temps des anciens rois juifs, le péribole entier

Plan du Haram ech-Chérif.

était de 4 stades, chaque angle (côté de l'angle) mesurant un stade ou 185 mètres. En comparant ces chiffres avec les dimensions du Haram ech-Chérîf actuel (*V.* ci-dessous), on voit que l'enceinte extérieure du temple a été de beaucoup agrandie dans la suite. C'est ce que Josèphe nous dit expressément. L'agrandissement eut lieu surtout du côté N. où l'on abattit l'ancien mur d'enceinte et, plus tard, du côté S. Il n'est pas possible de déterminer la part qui revient aux divers rois juifs dans ce travail qui demanda, selon Josèphe, de longs âges. Ce qui est certain, c'est que, profitant des travaux de ses prédécesseurs, Hérode put rendre l'étendue du péribole extérieur double de ce qu'elle était autrefois, à l'aide de « dépenses énormes et d'une munificence sans égale. »

Dans la première reconstruction du temple, on paraît avoir respecté l'ancien plan, au moins dans ses dispositions essentielles. Nous savons par le récit du siége de Titus que l'enceinte du second temple existait à cette époque et qu'elle arrêta pendant un certain temps les progrès des assiégeants. Le temple fut entièrement détruit et rasé par Titus; 50 ans plus tard, Adrien y éleva un temple à Jupiter; Justinien, la basilique de Sainte-Marie; Omar, et les khalifes musulmans mirent l'enceinte à peu près dans l'état où nous la voyons aujourd'hui. Ce fut le khalife Abd el-Melik ibn Merouân, qui fit élever le Qoubbet es-Sakhrah, la mosquée el-Aksa et relever l'ancienne enceinte sur les restes des soubassements judaïques (688-692). On dit qu'il y consacra les revenus de l'Égypte pendant sept années. La domination transitoire des Croisés n'apporta pas de modifications sensibles aux édifices. Voyons maintenant ce que l'examen attentif du Haram ech-Chérîf nous fera retrouver de toutes les constructions élevées par Salomon et ses successeurs, ainsi que de celles d'Hérode et des divers restaurateurs du temple.

État actuel. — Intérieur du Haram ech-Chérîf. — Le Haram ech-Chérîf (*V.* le plan, p. 275), affecte la forme d'un trapèze dont les côtés les plus longs, à l'E. et à l'O., mesurent 462 et 491 mètres. Ceux du S. et du N. ont 281 et 310 mètres. C'est ordinairement par les bâtiments de l'ancien Séraï et la porte *Bâb el-Ghaoudnîmèh*[1], ouvrant à l'angle N. O. de l'enceinte, que les visiteurs sont introduits sur la vaste plateforme du Haram, plantée de cyprès et d'autres arbres et formant une magnifique promenade pour les fidèles. La surface parfaitement nivelée, est formée en grande partie par le roc même du mont Moriah. Il a fallu un travail considérable pour aplanir les inégalités naturelles du sol. Près de l'angle N. O., et notamment au-dessous du *Minaret du Séraï* (*Mêdhenet es-Séraï*), et au pied des constructions qui limitent l'enceinte du côté du N., on voit le rocher taillé verticalement à la hauteur de plusieurs mètres.

Passant rapidement sur ce terrain, on se dirige au S. E. vers la grande mosquée. Celle-ci repose sur une nouvelle plate-forme rectangulaire comprise dans la première, et plus élevée d'environ 2 mèt. que le reste du Haram ech-Chérîf. Cette enceinte intérieure, également taillée dans le roc de la montagne, est entourée d'un mur de soutènement, et d'un grand nombre de petites chapelles ou oratoires, édifices de forme carrée surmontés de petites coupoles surbaissées. De petits escaliers au nombre de deux ou trois, sur chacun des côtés de ce rectangle, conduisent sur la plate-forme consacrée. Chaque escalier, formé de 6 à 10 marches, aboutit à sa partie supérieure à des

1. Le vrai nom est *Ghaouammeh*, nom générique de la famille de Ghanem el-Maqdes, saint vénéré dont le tombeau est situé près de la port .

MOSQUÉE
Vue de la Qoub
d'après M.r d



MOSQUÉE EL-AKSA.
Coupe transversale de la Mosquée.

Coupe longitudinale de la Mosquée.

d'après M.r de Vogüé

arcades élégantes, soutenues par de légères colonnes de marbre en nombre variable. Les uns présentent 4 colonnes et 3 arcades, les autres jusqu'à 3 colonnes, et 5 arcades. Les arcs soutenus par les colonnes sont des ogives. Ces constructions légères se voient de très-loin et produisent un effet charmant.

Arrivé sur l'esplanade centrale, on peut à loisir contempler la grande mosquée, que l'on connaît généralement sous le nom de **Mosquée d'Omar**, mais dont le nom véritable est **El-Qoubbet es-Sakhrah**, c'est-à-dire la Coupole du Rocher. Peu d'édifices allient à un aussi haut degré la légèreté, l'élégance, la richesse et la grandeur. Son plan est entièrement simple. Sur un, octogone régulier (*V.* le plan, p. 280), s'élève un tambour circulaire qui porte une coupole surmontée d'un immense croissant doré dont les deux pointes se rejoignent. La *coupole*, légèrement ogivale à sa partie supérieure, présente à sa base un léger étranglement; mais cette disposition à peine sensible ne fait que lui donner quelque chose de plus svelte sans diminuer sa grandeur. Elle est recouverte en plomb, tandis que le tambour est revêtu de terres cuites d'un beau bleu d'azur, décorées elles-mêmes de versets du Koran qui s'y étalent en capricieuses arabesques. La base octogone est revêtue de marbre blanc jusqu'à la hauteur de 2 mèt., et dans sa partie supérieure, de faïences (*Kichaniat*) et de plaques de marbre figurant des dessins élégants. Aux quatre points cardinaux de la mosquée s'ouvrent des portes ogivales, soutenues par des colonnes torses très légères. L'édifice présente en outre, à une hauteur qui répond à la partie supérieure des portes, un rang de fenêtres ogivales, qui, selon M. Barclay, figuraient originairement des pleins-cintres dont la forme a été altérée depuis par des remaniements datant seulement du XVIe et du XVIIe siècle. Le tambour qui porte la coupole est également percé d'une rangée de fenêtres en plein-cintre.

En face de la porte orientale, (e) appelée *Porte de David*, ou *Porte de la Chaîne*, s'élève un petit dôme dodécagone entièrement supporté par 17 colonnes à claire-voie. Ce petit édifice (f) appelé *Qoubbet el-Silsilèh* (le dôme de la Chaîne) se compose de deux polygones concentriques. Selon la tradition musulmane, c'était là l'endroit où le roi David avait son tribunal, ou, selon une autre version, c'est là que sera suspendue la balance du jugement. De larges dalles de marbre poli recouvrent ce sol consacré.

Pénétrant alors dans la grande mosquée par la porte orientale, après avoir préalablement ôté ses souliers ou chaussé des babouches, on est frappé à la fois des belles proportions et de la riche décoration de l'édifice. Le plan en est fort simple : deux enceintes octogones concentriques entourent la partie centrale qui est de forme circulaire (*V.* le plan).

Au centre de l'édifice s'élève, au-dessus du sol, une calotte de rochers (a) qui occupe presque tout l'espace recouvert par la coupole, et dont la surface nue, inégale, tourmentée, fait un contraste singulier avec la riche décoration de l'édifice. C'est cette roche **es-Sakhrah** qui a donné son nom à la mosquée et qui est aujourd'hui l'objet de la vénération des musulmans : c'est de là que Mahomet se serait élevé vers le ciel; de plus, cette roche, qui nous paraît si solidement assise sur le sol, est, selon eux, suspendue dans l'espace par la volonté divine. Voici la légende que les Musulmans racontent à ce sujet. « Un jour, Mahomet, monté sur el-Bouràq, magnifique jument blanche dont lui avait fait présent l'archange Gabriel, se mit en route pour le Ciel. Mais à peine eut-il quitté le rocher, celui-ci se mit à trembler sur sa base, pour suivre le

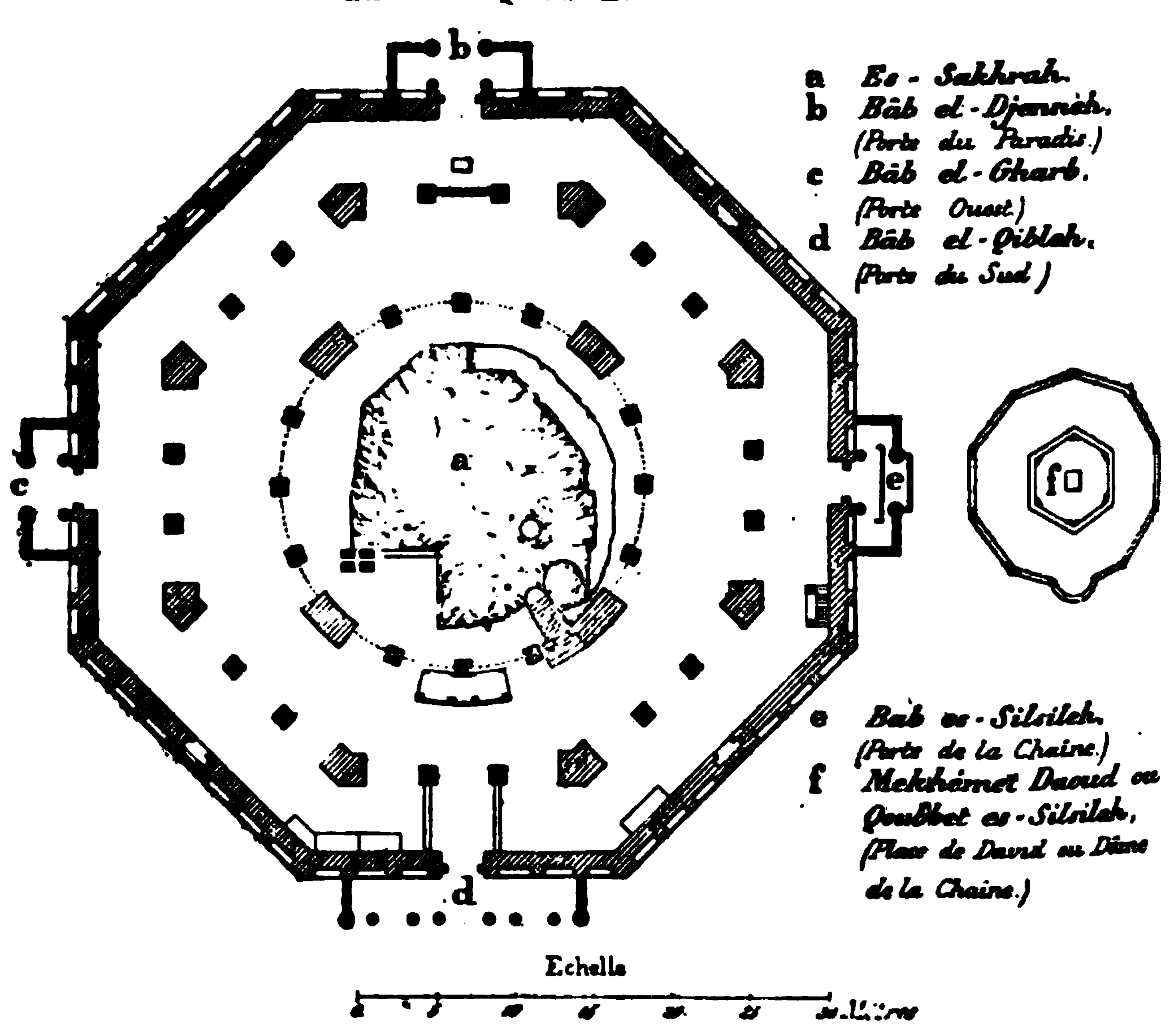
prophète. Dieu envoya aussitôt l'ange Gabriel qui le retint immobile, élevé déjà à une certaine hauteur. Depuis ce temps le rocher est demeuré suspendu entre le ciel et la terre ». La roche est recouverte d'un dais de soie et entourée d'une balustrade en bois finement sculpté. Du côté du N. et de l'O. le rocher est taillé perpendiculairement et aplani. Du côté de l'E., au contraire, il présente à sa base une ligne très irrégulière. On montre de ce côté une dépression qui passe pour l'*empreinte des pas de Sidi Aïça*, c'est-à dire de J. C., que les musulmans révèrent comme un de leurs prophètes. Une autre empreinte est attribuée à l'ange Gabriel (*V.* ci-dessus). Au S. O. de la Sakhrah, près de l'empreinte de Gabriel, est un petit édicule de marbre, formé de trois morceaux rapportés. C'est une sorte d'entablement soutenu par des colonnes torses accouplées, d'un goût détestable. Des figures humaines ornent les chapiteaux. Au dessus se trouve une pièce ornée de deux espèces d'arcs cintrés, formés par deux surfaces concaves sculptées en coquilles. La troisième pièce est une sorte de frise où sont figurés des oiseaux et des rinceaux. L'édicule sert de support à un disque de métal orné d'animaux et assez semblable à un couvercle byzantin. Les musulmans croient que c'est le *bouclier* d'*Hamzèh*, oncle de Mahomet. A l'angle S. O. du rocher se trouve la *pierre de Mahomet*, entourée d'un grillage, et au-dessus, une urne d'argent renfermant deux poils de la barbe du prophète. Au S. de la Sakhrah, on voit l'*étendard vert du Prophète*, enroulé autour de sa lance et la *bannière d'Omar*. A l'angle S. E., s'ouvre une petite porte par laquelle on descend sous le rocher dans une espèce de chambre assez spacieuse, blanchie à la chaux et éclairée par une lanterne de verre à plusieurs mèches que l'on y fait descendre par le trou de la Sakhrah. Cette chambre souterraine mesure 8 à 10 mèt. de diamètre. L'imam y montre aussi plusieurs objets dignes de respect ; ce sont les *mihrabs* de *David*, celui de *Salomon*, d'*Abraham*, de *saint Georges* (*El-Khidr*). Mais ce que cette chambre souterraine présente de plus remarquable, c'est une dalle qui, frappée par le bâton de l'imam, ou par le pied du visiteur, donne une sonorité claire, qui révèle l'existence d'une cavité ; ce point résonnant est assez circonscrit et n'a pas plus de 2 mèt. de diamètre ; tout autour le sol ne résonne pas. Cette dalle recouvre en effet un puits profond que les musulmans appellent *Bîr el-Arwah* (puits des âmes) et sur lequel les légendes ne manquent pas. D'après eux, c'est là que les âmes se réunissent chaque semaine pour adorer Dieu. Mais nous possédons sur la roche es-Sakhrah des documents historiques qui la rendent bien autrement intéressante à nos yeux que les traditions musulmanes. La roche es-Sakhrah n'est autre que le sommet du mont Moriah, qui fut respecté et mis en relief dans le travail de nivellement entrepris par Salomon, à cause des traditions sacrées qui s'y rattachaient. Ce rocher était en effet l'aire d'Aravna, le Jébuséen, sur laquelle David avait fait un sacrifice expiatoire (II Samuel, XXIV, 16, 25 ; I Chroniq., XXI, 15, 26), et qui avait été comprise dans l'enceinte du temple élevé par Salomon (II Chroniq., III, 1). Tout porte à croire que cette roche n'était autre que l'autel des holocaustes (I Chroniq., XXII, 1) et la caverne au-dessous de cette roche, le caveau destiné à recevoir le sang des victimes qui s'écoulait dans le torrent de Cédron, au moyen du puits central dont nous avons parlé et dont les traditions rabbiniques font mention sous le nom de *Amah*. A l'O. de l'autel des holocaustes s'ouvrait le naos et le *Saint des Saints*, le tout était compris dans l'enceinte intérieure où

les prêtres seuls pouvaient entrer.

Tous les auteurs cependant sont loin de s'accorder, sur l'emplacement du naos et du hiéron intérieur. Schultz le met plus à l'E., Williams plus au N., en face de la Porte Dorée, tandis que dans les plans de Fergusson et de Lewin, il figure tout à fait dans l'angle S. O. du Haram ; mais cette dernière hypothèse ne nous paraît pas acceptable. Josèphe parle expressément de plusieurs enceintes concentriques. En résumé, l'élévation naturelle de la plate-forme intérieure sur laquelle s'élève le Qoubbet es-Sakhrah nous paraît répondre mieux que tout autre point aux données de Josèphe.

Après la destruction de Jérusalem, Adrien éleva un temple de Jupiter sur l'emplacement du temple du Seigneur, et y érigea sa propre statue; la *roche percée* (lapis pertusus) resta toujours un objet de vénération pour les Juifs et marquait pour eux l'emplacement du Saint des Saints. Au IVe siècle, elle est décrite par le pèlerin de Bordeaux (*Itin. Hier.*), avec les deux statues d'Adrien, ou plutôt celle d'Adrien et celle d'Antonin, suivant la remarque de M. de Saulcy (*ouvr. cité*, t. II, p. 205-207). Plus tard les chrétiens, en signe de mépris pour les Juifs, l'avaient recouverte d'immondices (le fait n'a rien de surprenant pour quiconque connaît les habitudes des Orientaux). Le khalife Omar, après la prise de Jérusalem, fut le premier qui, après un si long abandon, rechercha la roche de David et la fit déblayer. L'amas d'ordures était tel que le khalife, suivi du patriarche, ne put pénétrer dans le haram par l'escalier

PLAN DU QOUBBET ES-SAKHRAH.



de la porte, et il fut obligé de ramper le long d'un passage souterrain, peut-être par la porte Bâb Mohammed (Moudjir ed-Dîn) pour arriver dans l'enceinte du temple. Ce ne fut pas lui toutefois qui éleva, sur la roche sainte, la mosquée dont on lui attribue la fondation. Ce fut le khalife Abd el-Melik Ibn Mérouân qui éleva le Qoubbet es-Sakhrah, de l'an 68 à l'an 71 de l'Hégire, c'est-à-dire de 687 à 690 après J. C. Il fit aussi restaurer l'ensemble du Haram. On n'y comptait pas moins, selon l'historien arabe Ibn Asakir, de 50 portes, 600 colonnes de marbre, 15 dômes ou oratoires, etc.

Les Croisés, devenus maîtres de Jérusalem, adoptèrent les traditions qui leur représentaient cet emplacement comme celui du *Temple du Seigneur*, et la mosquée, transformée en église chrétienne, est décrite sous ce nom dans les historiens des croisades (*V.* de Vogüé, *ouvr. cité*, p. 281-288). La roche es-Sakhrah, recouverte d'un revêtement de marbre, porta le maître-autel et le chœur; à cette église était joint un chapitre de chanoines dont l'abbé mitré était un des suffragants du patriarche latin de Jérusalem. Ce même nom du *Temple* devint aussi celui de l'ordre de chevalerie, établi en 1118. Le roi Baudouin II assigna aux Templiers comme demeure la mosquée el-Aksa et ses dépendances, au S. du temple. Saladin, vainqueur des chrétiens, purifia de nouveau l'édifice en l'arrosant d'eau de rose et le rendit au culte musulman, auquel il n'a cessé d'être consacré depuis ce moment.

Ainsi la roche es-Sakhrah et la coupole qui la surmonte fixent très probablement l'emplacement du temple de Salomon, ce qui concorde d'ailleurs très bien avec ce que nous savons de la disposition générale des enceintes (*V.* p. 274).

Nous achèverons en peu de mots la description intérieure de la mosquée. Celle-ci se compose de trois *enceintes* concentriques. La première (*V.* le plan), décrit une circonférence autour de l'espace occupé par le rocher es-Sakhrah. Elle est formée par 4 piliers massifs et 12 grandes colonnes (3 entre chaque pilier), qui supportent le tambour. Les chapiteaux se rapprochent de la forme ionique, sans être pourtant de style ionique pur. Le fût des colonnes, qui repose sur une base attique, est formé de marbres précieux, mais les modules en sont différents. Les arcades du tambour reposent directement sur les chapiteaux. Une belle grille en fer, placée au XIIᵉ siècle par les Franks, occupe les espaces vides entre les colonnes et les piliers. Autour de cette enceinte circulaire, règne une première enceinte octogone, formée par 8 piliers richement sculptés, et 16 colonnes (2 entre chaque pilier) composées des plus beaux marbres, vert antique, brèche rouge, etc. Toutes ces colonnes, de provenances diverses, reposent sur des bases inégales, qui montrent assez l'époque de décadence à laquelle appartient l'édifice. Les colonnes portent, au-dessus de leurs chapiteaux byzantins ou composites, une espèce d'architrave horizontale, supportant elle-même une série d'arceaux à jour dont la forme est le plein-cintre et qui sont décorés de mosaïques.

Le *dôme* a 29 mètres de hauteur et 20 mèt. de diamètre environ. D'après les inscriptions, il a été construit en 1022, par Ali Daher-Li I'zaz Dîn Illah, fils du sultan Hakem (*V.* p. 118), l'ancien dôme ayant été mis hors d'usage. Il fut restauré par Saladin en 1194 et, plus tard, par le sultan Mohammed Ibn Qalaoûn, en 1327. La calotte intérieure est formée de bardeaux de bois recouverts d'une riche ornementation en stuc peint et doré. Le *tambour* est divisé en deux registres séparés par une corniche. C'est dans le registre supérieur que s'ouvre la rangée de fenêtres que nous avons déjà signalée. La décora-

tion, simple et élégante, est en mosaïques de différentes époques, et d'origine byzantine. « Elle représente des vases à large panse dont le goulot étroit laisse échapper des branches de feuillages qui se développent en enroulements symétriques de chaque côté d'une tige capricieuse, composée elle-même de dessins géométriques et couronnée par une sorte de fleur ailée dont les formes fantastiques sont impossibles à décrire. Des fleurs et des fruits, parmi lesquels le raisin tient la première place, pendent à des rinceaux d'une nature conventionnelle; et des tiges de blé embrassent le pied des vases de la zone inférieure. Les *vitraux* ne représentent pas de figures, comme ceux de nos églises gothiques, mais des combinaisons de lignes obtenues, non par la peinture, mais par la simple juxtaposition de fragments découpés dans des vitres unicolores. La distribution des tons en est faite avec un tel sentiment de l'harmonie que l'impression produite peut se comparer à celle de nos verrières les plus longuement étudiées..... Une autre circonstance, due non au talent du vitrier, mais à la perfection du procédé qu'il avait à sa disposition, ajoute à l'effet. Les vitraux ne sont pas montés en plomb, comme les nôtres, mais en plâtre ; et des baguettes de fer ou simplement de jonc, traversant les joints les plus larges, maintiennent la solidité de tout l'ensemble. Chaque morceau de verre se trouve donc enchâssé dans une épaisse monture dont la profondeur joue en quelque sorte le rôle d'une petite lunette, de sorte que la tranche inclinée se colore du même ton que lui en l'entourant d'une pénombre lumineuse. Il en résulte que la dureté, souvent un peu vive, de ces mosaïques de verre est tempérée sans que l'éclat en soit affaibli. Cette douceur de tons est encore augmentée par un grillage de faïence qui ferme extérieurement la fenêtre afin de protéger la fenêtre contre l'action directe de la pluie et de ne laisser arriver jusqu'à elle qu'un jour pour ainsi dire tamisé. Nul dessin ne saurait rendre l'effet produit par la lumière douce et colorée qui descend des fenêtres sur les mosaïques et fait régner dans tout l'édifice un demi-jour mystérieux. » (De Vogüé, *ouvr. cité*.)

Les plafonds plats qui relient entre elles les deux enceintes, sont couverts de peintures et de dorures de la plus grande richesse.

En sortant de la mosquée par la porte du S. appelée *porte de la Prière* (d), on montre en dehors une plaque de marbre, dont les veines symétriques figurent à peu près un papillon : on l'appelle l'*oiseau de Salomon*, suivant une légende musulmane, trop longue à rapporter (*V.* G. Saintine, *Trois ans en Judée*, p. 156, Paris, 1860).

Dans la partie O. de l'enceinte, on voit plusieurs oratoires et une élégante fontaine, *Sébîl Kaït Bey*. Avant de descendre de la plate-forme du temple, on aperçoit à côté de la quadruple arcade qui précède l'escalier, du côté du S. E., un joli *menbèr* ou chaire à prêcher, qui porte le nom de *Borhân ed-Dîn Qâdhi*. En descendant de la plate-forme, on se trouve sur un terrain planté d'oliviers et de cyprès. Sous leur ombrage, et au centre d'une allée droite qui mène à la mosquée el-Aksa, se trouve une fontaine, ou plutôt un joli bassin circulaire (pl. 20). Il n'a guère plus de 1 mètre de profondeur. Le milieu est occupé par un autre bassin, construit avec de simples dalles placées debout et fortement tenues ensemble au moyen de crampons de fer. Un grand vase circulaire en pierre du pays posé sur un piédestal laisse tomber par huit ouvertures les eaux de Ras el-Aïn (*V.* R. 19). A l'est de ce bassin, en face d'el-Aksa, d'autres belles citernes creusées dans le roc et voûtées, sont connues sous le nom de *Citernes*

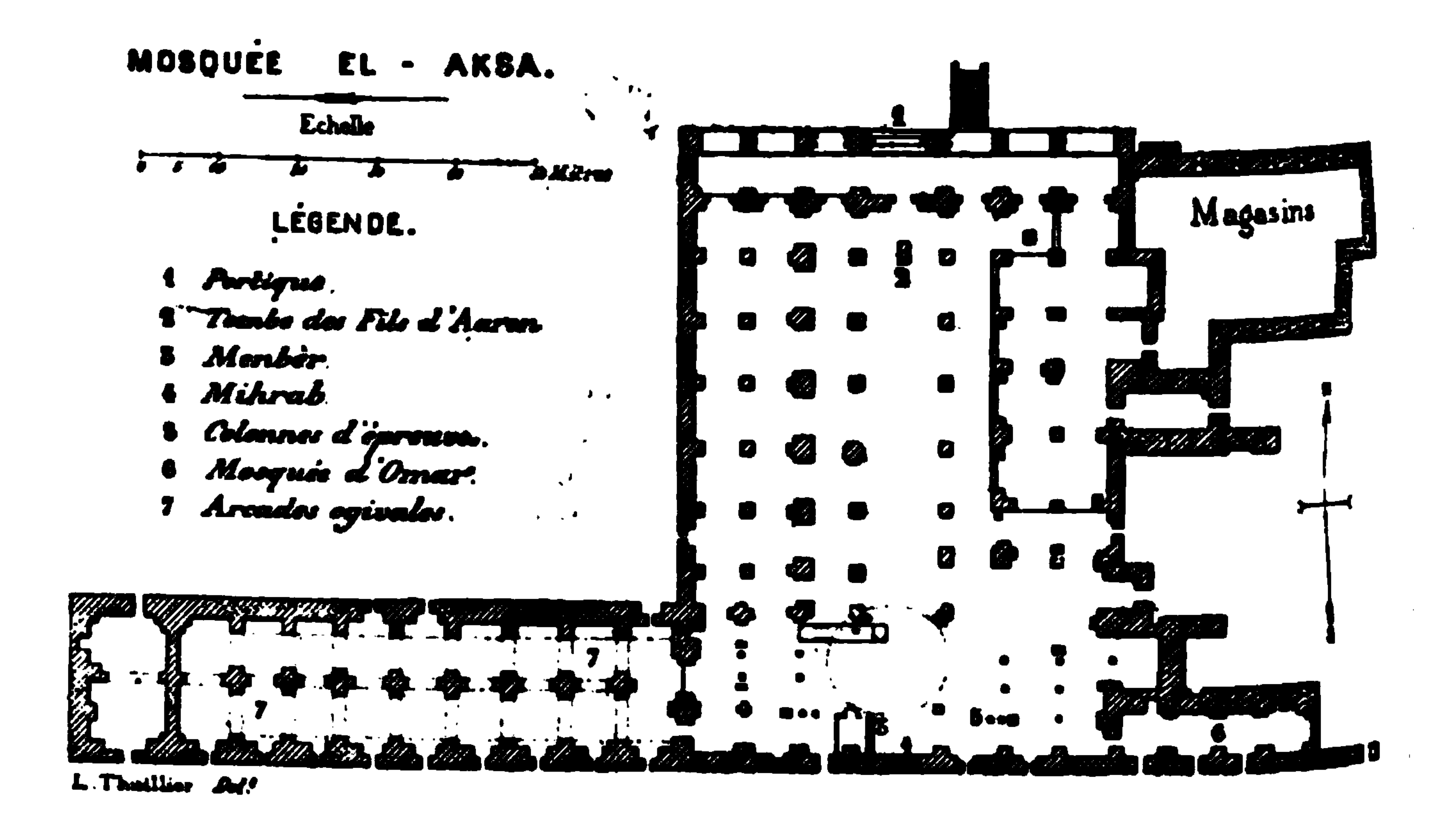
des Rois. Elles étaient aussi alimentées par les Réservoirs de Salomon (*V. R. 19*). C'est probablement à des souterrains de ce genre que Tacite fait allusion quand il parle des *montes cavati sub terrâ*. Elles ont jusqu'à 13 mètres de profondeur et plus de 23 mèt. de circonférence. Leurs voûtes s'appuient sur des piliers taillés dans la masse même du roc. On y descend par un escalier pratiqué dans le rocher. En été, elles ne renferment qu'une faible quantité d'eau. Du côté de l'O., on aperçoit plusieurs oratoires, un minaret appelé le *minaret du Qâdhi*, deux des portes extérieures du temple, et, tout à fait à l'angle S. O., deux petites mosquées : la *mosquée d'Abou Bekr* et la mosquée des Moghrebins (*Mesdjid el-Moghâribèh*). On arrive alors en face de la grande mosquée **El-Aksa** (la mosquée éloignée), l'édifice le plus considérable du Haram ech-Chérif, après le Qoubbet es-Sakhrah. El-Aksa montre tout d'abord son origine chrétienne ; c'est en effet la *basilique de Sainte-Marie*, élevée par l'empereur Justinien. Ce n'est que postérieurement qu'on lui a donné le nom d'*Église de la Présentation*. Procope nous a laissé une histoire détaillée de sa construction (*De Ædif. Justin.*, v, 6.) L'église était livrée au culte au moment du siége de Jérusalem par les Arabes. Omar, après avoir fait déblayer la roche es-Sakhrah, alla prier dans l'église de Sainte-Marie et ordonna qu'à l'avenir, elle serait dédiée au culte du Dieu de l'Islam, sous le nom de Djamat el-Aksa (Williams, *holy City*, p. 376). Elle fut embellie par le khalife Abd el-Mélik, et réparée par Abou Djafar-el-Mansour, puis par El-Mahdi, à la suite de tremblements de terre. Les Croisés en firent une résidence royale sous le nom de *palais de Salomon*. Une partie de ses dépendances fut donnée par Baudouin II à Hugues de Payens et à ses huit compagnons, qui fondèrent l'ordre célèbre du Temple (*V.* ci-dessous). Saladin rendit tout au culte musulman.

El-Aksa (*V.* le plan, p. 284), est précédée d'un *porche* à 7 arcades correspondant aux nefs de l'église, l'arcade centrale étant de beaucoup plus grande que les autres : toutes présentent une ogive assez aiguë, dont le style appartient évidemment à l'époque des croisades. Les arcades des extrémités sont de simples baies ogivales sans ornements ; celles du centre imitent mal l'architecture gothique et, par le mauvais choix des colonnes, des chapiteaux et des bases enlevés à des monuments antérieurs, ainsi que par l'infériorité du style, décèlent un art d'emprunt. D'après une inscription, ce porche aurait été bâti en 634 (1236) par un des neveux de Saladin, nommé Mélek el Moazzem Iça. Une série d'inscriptions encastrées dans le mur indiquent les restaurations faites non seulement au portail mais à la mosquée, postérieurement au XIIIe siècle. Le toit du portail est bordé d'une sorte de découpure dentelée dans le goût des tombeaux des Mamelouks, au Caire (de Vogüé).

On pénètre dans la mosquée par la porte centrale (1), et, sans s'arrêter à regarder une dalle rectangulaire qui recouvre, selon l'imam, *la sépulture des fils d'Aaron*, on s'avance dans l'intérieur de l'édifice, qui présente la disposition bien connue de la basilique chrétienne primitive. La nef centrale est soutenue de chaque côté par six grandes colonnes de marbre très massives, dont les chapiteaux présentent, dans leur ensemble, la forme de la corbeille corinthienne, mais défigurée par l'abus des détails et des ornements, dont l'a surchargée le mauvais goût byzantin. Ces colonnes massives soutiennent des arcs ogivaux. Au-dessus des arcs règnent deux rangées de fenêtres. Tout l'intérieur de l'église a été couvert, selon l'usage musul-

man, d'un badigeon blanc à peine relevé de quelques arabesques grossières. Les deux premières nefs latérales sont soutenues par des piliers carrés très simples; du côté de l'E. ces piliers sont cependant ornés de demi-colonnes, qui font corps avec eux. Quant aux quatre nefs les plus extrêmes des bas-côtés, elles sont beaucoup plus basses, présentent une construction très différente, et paraissent avoir été surajoutées, à une époque bien postérieure, par les khalifes arabes (probablement par El-Mahdi, 775-785). Cette opinion, formulée par M. Williams (*the Holy City*), a été fort bien développée par M. de Vogüé.

Au S., l'église est terminée par un transept, séparé de la nef centrale par une grande arcade ogivale, et surmonté au centre de la croisée d'une coupole soutenue par 4 piliers, ornés chacun de deux colonnes de vert antique à chapiteaux corinthiens. La coupole est aussi légèrement étranglée à sa base, comme celle du Qoubbet es-Sakhrah. L'abside a été démolie par les Arabes à la suite d'un tremblement de terre, probablement au temps de Saladin, et remplacée par une muraille à la-



quelle est adossé le *mihrab* (4), petite niche construite par Saladin, flanquée de jolies colonnettes de marbre et tapissée intérieurement de mosaïques. A sa droite se dresse le *menbèr* (3), qu'Ibn el-Athir nous apprend avoir été apporté d'Alep par les ordres de Saladin. C'est une chaire en bois avec un escalier et une sorte de clocher pointu : toute la surface est recouverte de charmantes arabesques, d'incrustations d'ivoire et de nacre; les inscriptions mentionnent les noms de Nour ed-Dîn et de son fils Mélek es-Salèh Ismaël, la date de 564 (1168) et le nom de l'artiste Hamid Ben Thafir el-Halebi (de Vogüé, *ouv. cité*, p. 103).

Entre la chaire à l'O. et le mur S. de la mosquée, se trouve un lieu de prière à deux mihrabs, dont l'un est dédié à Moïse et l'autre, à Içà (Jésus). C'est dans ce dernier qu'on montre l'*empreinte d'un des pieds* du Christ.

D'élégantes mosaïques à fond d'or, très bien conservées et qui doivent remonter au temps de Saladin, décorent le tambour de la coupole et les arcs qui le supportent. « Des tableaux placés entre les fenêtres représentent, à côté de compositions bizarres et fantastiques, des arbres imités avec

le plus grand soin de la nature; le même fait se retrouve à Bethléhem, ainsi que les combinaisons de vases qui décorent l'entrados des grands arcs. Le bandeau qui entoure à hauteur d'homme toute cette partie de l'édifice a ceci de particulier que les rinceaux qui le composent ont une physionomie gothique très prononcée et que les lettres coufiques entrelacées avec les tiges de vignes ont au contraire une forme archaïque qui semble reculer leur date au delà de l'époque de Saladin... La coupole elle-même est en charpente et recouverte extérieurement de plomb; la calotte intérieure est décorée dans le même système que celle du Qoubbet es-Sakhrah; cette décoration a été renouvelée, sinon faite, en 1327, par les ordres du sultan Mohammed Ibn Qalaoûn... Quelques fenêtres sont encore garnies de vitraux du XVI[e] siècle; ils sont moins bons que ceux de la Sakhrah, les tons sont crus, l'effet est moins harmonieux » (de Vogüé, *ouv. cité*, p. 102-103).

Le transept se prolonge à l'O. par un long passage double (7) couvert de voûtes d'arêtes ogivales sans nervures, portées par de lourds piliers. Cette partie de l'édifice a été élevée par les Templiers, qui en avaient fait probablement une salle d'armes. Dans le transept de droite ou de l'O, qui répond aux nefs latérales, on admire de légères colonnes faites des plus beaux marbres. Deux de ces colonnes appelées *les colonnes d'épreuve*, laissent entre elles un espace étroit à travers lequel l'homme vertueux et loyal peut passer facilement; le menteur ou le vicieux ne peuvent le traverser.

Le bras oriental du transept présente aussi de jolies colonnes. A son extrémité s'ouvre une fenêtre ornée des vitraux les plus brillants et sur laquelle on lit, en caractères arabes, ces paroles sacramentelles : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Au-dessous, une petite porte ogivale ramène sur l'esplanade.

Toutefois, avant de sortir de l'église, on pourra visiter une petite galerie voûtée (6), espèce de long couloir parallèle au côté sud du transept oriental, et éclairé par des fenêtres qui donnent sur la campagne. En effet, le chevet de l'église est adossé aux murailles de l'enceinte, qui, de ce côté, sont les murailles mêmes de la ville. Ce couloir si simple, et badigeonné à la chaux, est le seul lieu de tout le Haram qui porte réellement le nom de *Mosquée d'Omar*; c'est là l'oratoire traditionnel du khalife. Un mihrab très simple, soutenu par des colonnes torses en marbre, indique l'endroit où il se prosternait. Pourtant le premier mihrab qu'il ait construit se voit dans la mosquée el-Moghâribèh.

Au sortir de la mosquée el-Aksa on revient vers le porche qui la précède du côté du N. et que nous avons décrit. A l'extrémité E. de ce grand portique se trouve l'entrée des

Souterrains et Portes du Sud. — Ce sont deux grands couloirs (pl. 1) dirigés du N. au S. parallèlement à l'église de Justinien; leur longueur est d'environ 120 pas, leur largeur, de 10 à 12 pas. Le niveau s'abaisse à mesure que l'on avance. Les deux couloirs ne sont séparés d'abord que par une muraille, et, plus loin, par une série d'arcades, que supportent des piliers carrés. La voûte a la forme d'un plein-cintre un peu surbaissé. A droite, en entrant, on voit une porte bouchée; elle s'ouvrait, dit-on, sur un souterrain qui passe sous la ville. La construction des voûtes est très remarquable; les blocs de pierre sont très beaux, très volumineux et très bien taillés, mais ils ne sont pas égaux entre eux, de sorte que la muraille n'a pas l'aspect régulier des constructions romaines. A l'extrémité S. du souterrain, les deux galeries se réunissent en une

seule, et la séparation n'est plus marquée que par une grosse colonne libre, monolithe, que trois personnes peuvent à peine embrasser, et deux demi-colonnes engagées dans des piliers. Le chapiteau de la grosse colonne libre est orné d'une série de feuilles d'acanthe en très bas relief, qui imitent la forme de palmes. Le pied de la demi-colonne engagée au N. est de 1 mèt.20 plus haut que celui de la colonne centrale et repose sur un massif qui devait former un des paliers de l'escalier primitif. L'autre demi-colonne est engagée dans un gros pilier (2 mèt. 40 de largeur sur 4 mèt. 20 de longueur), construit avec de gros blocs en bossage d'un beau travail et d'un ancien type. Ces colonnes soutiennent les retombées de quatre belles voûtes en forme de calottes sphériques, sculptées sur les angles en forme de coquille. Ces deux galeries s'ouvraient au S. hors des murailles par deux portes dont il est facile de reconnaître l'emplacement. La plus orientale de ces deux portes, auxquelles les Juifs ont donné le nom de la *Prophétesse Huldah*, est encore marquée par une colonne encastrée dans la muraille. La porte occidentale est flanquée de deux colonnes à chapiteaux corinthiens ; on voit l'ouverture de cette double porte en dehors des murailles de la ville, où tous les voyageurs ont pu l'étudier (*V.* p. 296). Des plans et des dessins en ont été donnés dans les ouvrages de Fergusson (*Essai on the Topogr. of Jerusalem*, Londres, 1847), et de M. Barclay (*ouvr. cité*). Un dessin très exact des voûtes et des colonnes, dû à M. Tipping, se trouve dans la traduction anglaise de Josèphe de Trail. Enfin, une étude consciencieuse en a été faite par M. de Saulcy (*Voyage en Terre-Sainte*, I, p. 96-104) et par M. de Vogüé (*Le temple de Jérusalem*, p. 8-11 et pl. IV, V et VI). D'après ce dernier savant, il ne resterait de l'ancienne porte que la colonne centrale et les colonnes engagées, le pilier central et une partie des murailles. Le plafond primitif et les rampes ont disparu. Au moment du remaniement, on arrasa le sommet des murs latéraux avec de petites plaques de marbre blanc, puis on construisit les tympans, les arcs, les quatre arcs doubleaux qui ont un point d'appui commun sur la colonne centrale, et on couvrit le tout au moyen de quatre coupoles appareillées ; ensuite, on ravala les murs de manière à faire disparaître les refends et à obtenir un petit pilastre très peu saillant, au droit de chaque arc doubleau. Dans la construction de l'un des pendentifs de la coupole, on utilisa un fragment de sculpture romaine de basse époque, dont M. de Vogüé a donné le dessin, p. 9. Les traces de ce remaniement ne sont pas moins manifestes à l'extérieur de la Double Porte (*V.* p. 296).

Quelques auteurs se basant sur un passage de Procope (*De Ædif. Justin*, V, 6), attribuent la construction de ces souterrains à Justinien et pensent qu'ils ont été bâtis uniquement pour servir de substructions à son église. Mais le caractère archaïque de la bâtisse, les grandes dimensions des blocs, le style même des chapiteaux et des portes, tout accuse une origine bien antérieure à Justinien, et qu'il faudrait faire remonter au moins à Hérode, si ce n'est aux rois Juifs. Il est d'ailleurs impossible de ne pas reconnaître dans les portes, qui se terminent en souterrains, les portes du milieu (πύλας κατὰ μέσον) que Josèphe mentionne dans la muraille S., et qui sont probablement aussi anciennes que le temple lui-même, bien qu'elles aient été remaniées à différentes époques. L'étude de M. de Vogüé tend à démontrer que le dernier arrangement de la double porte date de la période byzantine, tandis que M. de Saulcy y voit un remaniement de l'époque hérodienne.

En sortant de ces galeries souterraines, on pourra visiter à l'angle S. O. du Haram, la *mosquée el-Moghâribhèh*, nommée aussi *el-Boràq* (vulgairement el-Brà). On y arrive en traversant une école musulmane, par une suite de petits escaliers (29 marches en tout). Le pavé est à 7 mèt. environ au-dessous du sol du Haram. La mosquée est constituée par une partie du passage souterrain du S. O. (*V.* p. 301) dont elle a été séparée par un mur, de l'autre côté duquel est une citerne. Voûte cintrée. Sur le côté S. est l'anneau auquel Mahomet aurait attaché sa monture el-Boràq. A l'O. est un magnifique arc surbaissé, de 5 mèt. 62 d'ouverture, 2 mèt. 34 de largeur et 73 cent. d'épaisseur. Le linteau intérieur juxtaposé au linteau extérieur de Bâb Mohammed (*V.* p. 300) est à 1 mèt. 43 au-dessous du sol de la mosquée (A. Alric). On revient, par un terrain planté d'oliviers, sur les murailles du côté S. de l'enceinte; c'est là que s'élevait autrefois la *Stoa Basilica*, le magnifique portique élevé par Hérode, d'où le regard s'étendait au loin sur la vallée de Cédron. Toute cette terrasse est artificielle.

Souterrains de Salomon. — A l'angle S. E. du Haram, on descend dans une chambre souterraine où l'imam montre le *berceau du Christ :* c'est une niche en pierre dont la partie supérieure était sculptée en coquille, et que l'on a couchée horizontalement et recouverte d'un dais porté par quatre colonnettes en marbre. Dans cette même chambre, on voit aussi deux autres niches très simples, creusées dans la muraille, et badigeonnées en blanc, sans aucun ornement, auxquelles on a donné le nom de Zacharie et d'Ézéchiel. D'après M. de Vogüé, ce sanctuaire a pris la place d'une ancienne salle voûtée, bâtie en gros blocs et rappelant par la structure des voûtes celle du pont de l'angle sud-ouest du Haram ; un groupe de trois fenêtres, en forme de baies rectangulaires, percé dans le mur oriental, éclairait cette salle. Les arrachements d'une fenêtre semblable se distinguent encore sur la face sud. De cette petite mosquée, par une porte au N., on descend dans les souterrains.

Ces vastes souterrains (pl. 2), connus sous le nom de *Écuries de Salomon*, sont formés de voûtes en plein-cintre, soutenues par un grand nombre de piliers disposés en rangées parallèles. Ce sont bien là ces substructions par lesquelles Salomon et ses successeurs avaient racheté la déclivité du mont Moriah pour augmenter l'étendue de l'esplanade du temple. L'opinion qui les attribue toutes à Justinien est ici encore moins admissible, car elles étaient le complément nécessaire du nivellement de l'enceinte, et elles doivent avoir été contemporaines des murailles elles-mêmes.

MM. Catherwood et Barclay, qui les ont parcourus et décrits, se sont assurés qu'ils contenaient au moins quinze rangées de piliers carrés, dont la base est construite en bossage, tandis que les parties supérieures, formées d'arcs circulaires, paraissent avoir été refaites. Les piliers diminuent de hauteur à mesure que le terrain se relève. D'après M. de Vogüé, ces piliers ont été généralement bâtis à l'aide de pierres de grand appareil arrachées à quelque monument antique, mises debout, et préalablement décorées d'un bossage grossier. Tout cela serait, d'après ce savant, l'œuvre des Arabes. Tout l'intérêt archéologique de l'exploration de ces substructions se concentre sur deux points : la Triple Porte (*V.* ci-dessous) et l'angle sud-est, où l'on peut étudier la face interne du mur antique. On y distingue les arrachements de deux voûtes en berceau qui se dirigeaient de l'est à l'ouest et la fenêtre double signalée par M. de Saulcy et dont la

disposition rappelle celle des portes de la façade méridionale. Un trumeau décoré d'une colonne engagée sépare les deux baies. L'angle sud-est est occupé jusqu'à une certaine hauteur par une accumulation de blocs sur lequel on a bâti le petit sanctuaire moderne du Berceau de Jésus-Christ. Depuis l'angle S. du Haram, ces souterrains s'étendent à plus de 60 mètres au N. et de 40 mèt. à l'O. A une centaine de pas de l'angle S. E. du Haram est la petite porte fermée connue sous le nom de simple Porte (*V.* p. 295). A l'extrémité O., une autre porte donne accès dans une autre série de substructions qui aboutit au S. à la triple Porte (pl. 7) et s'étend au N. au-dessus d'une grande citerne (pl. 21) creusée dans le roc, derrière la mosquée el-Aksa. La largeur totale de la porte est d'environ 18 mètres et sa hauteur de 7 mèt. 50 (V. p. 295).

C'est dans ces souterrains que les Juifs trouvèrent un refuge (Josèphe, *Guerre des Juifs*, v, 3, 1); leur communication souterraine avec le mont Sion semble établie par un autre passage (*ibid.*, vii, 2), quand le tyran Simon, s'échappant du mont Sion, apparut soudain à la place où avait été le temple, dans l'espoir de terrifier ses gardiens. Au moyen âge ces souterrains servirent d'écuries aux rois francs et aux Templiers et l'on voit encore les trous creusés aux angles des piliers, auxquels les chevaux étaient attachés.

En sortant par le même chemin, on longe, dans la direction du N., les murailles du Haram, qui forment terrasse au-dessus de la vallée de Josaphat, en face du mont des Oliviers. C'est de ce côté de l'enceinte que s'élevait le *Portique de Salomon*.

Le premier objet que l'on rencontre est ce qu'on appelle *la fenêtre du jugement*. C'est une brèche par laquelle passe un fût de colonne couché horizontalement, qui ressemble assez bien à un canon sortant par un créneau. C'est sur cette colonne que Mahomet viendra s'asseoir au jugement dernier, pour appeler à lui les musulmans.

Un peu plus loin, on arrive à la fameuse **Porte Dorée**, par laquelle, suivant la tradition des croisades, Jésus-Christ aurait fait son entrée triomphale à Jérusalem. Nous étudierons ci-après (p. 291), son aspect extérieur. Sa façade intérieure, qui doit seule nous occuper ici, présente une entrée formée de deux arceaux plein-cintre soutenus par une colonne centrale et deux gros pilastres latéraux. On pénètre alors sous une voûte soutenue par deux colonnes monolithes libres en marbre gris et une demi-colonne séparant deux nefs distinctes, dont les côtés sont ornés de pilastres surmontés d'une frise richement sculptée. Les deux nefs sont formées chacune de deux calottes sphériques, et d'une petite coupole à jour. L'ouverture extérieure est murée. Cette disposition présente une grande analogie avec la double Porte, qui terminait au S. les galeries souterraines d'El-Aksa. D'après M. de Vogüé, la disposition et le style de ce vestibule sont byzantins et appartiennent à une basse époque (v^e ou vi^e siècle). M. de Saulcy y voit une reconstruction d'Hérode ou peut-être d'Adrien. Un petit escalier conduit sur le toit de la porte Dorée : c'est une excellente station pour voir, dans son ensemble, tout le Haram ech-Chérîf, la vallée de Josaphat, le mont des Oliviers et la ville de Jérusalem tout entière.

De la *Porte Dorée* à l'angle N. E. de l'enceinte, on ne rencontre plus qu'un oratoire turc appelé le *Trône de Salomon* (*Koursi Souleiman*), petite construction rectangulaire, adossée au mur d'enceinte et surmontée de deux petites coupoles, et l'on atteint la petite porte appelée *Bâb es-Sobat* par laquelle on aperçoit, en dehors de l'enceinte, le Birket Israïl (*V.* ci-dessous). Dans la

partie N. O. de l'enceinte, le visiteur n'aura à voir qu'un oratoire musulman, appelé le *Dôme de Salomon*, (*Qoubbet Souleïman*), petit édifice à base octogone surmonté d'une coupole, avant de revenir à son point de départ, à Bâb el-Chaouânimèh.

Cet espace était occupé par la **Forteresse Antonia**, dont Josèphe nous a donné la description (*Antiq.*, IV, *II*, 4). Dès le temps de Néhémie (II, 8), il est question d'une forteresse annexée au temple, dont le nom de *Birah* fut changé par les Grecs en celui de *Baris*. Elle paraît avoir été rebâtie et agrandie par les princes asmonéens (Judas Maccabée, puis Simon, 164-140 av. J. C.), mais ce fut Hérode le Grand qui lui donna le nom d'*Antonia* (du nom de son protecteur Antoine) et augmenta considérablement son étendue. Elle occupait le N. du hiéron (l'enceinte du temple). « Son aspect général était celui d'une tour avec quatre tours à ses quatre angles, dont trois avaient 50 coudées de haut, et la quatrième, à l'angle S. E., s'élevait à 70 coudées, de sorte que de son sommet on découvrait tout le temple. » (*Guerre des Juifs*, v, 5, 8). A la forteresse étaient joints « des appartements de toute nature, des cours à portiques, des bains, et de grands espaces ouverts pour camper, de sorte que, par tout ce qu'on y trouvait, elle semblait une ville, tandis que, par sa magnificence, elle semblait un palais » (*Ibid.*). Pour retrouver l'espace nécessaire à tant de constructions, il faut admettre, comme Robinson (*Bib. res.*, t. Ier, p. 431-436; et *Lat. res.*, p. 230-243), qu'Antonia comprenait toute la partie N. de l'enceinte actuelle du Haram; il est dit d'ailleurs, dans la description du temple, que celui-ci occupait *un carré* qui avait un stade (185 mèt.) de côté; et ailleurs, que le circuit du temple, y compris Antonia, mesurait 6 stades (*Antiq.*, xv, 11, 3). Or, l'enceinte actuelle du Haram n'est pas un carré, mais un rectangle de 466 mètres de long sur 282 de large. Pour retrouver avec une exactitude approximative le carré du temple, il suffit de tirer une ligne transversale au niveau de la porte Dorée : on a alors un rectangle de 310 mèt. de long sur 282 de large; ce n'est pas un carré mathématique, mais, en langage vulgaire, c'est un carré. La ligne transversale tirée de la porte Dorée passe à environ 50 mèt. au N. de la mosquée es-Sakhrah. C'est une preuve de plus de l'identité de la roche avec le temple, puisqu'on sait par le Talmud que celui-ci occupait la partie N. O. de son enceinte. L'emplacement de la porte Dorée ellemême semble répondre à la tour de 70 coudées qui dominait tout le temple. Tout l'espace N. du Haram était consacré à Antonia et à ses dépendances, mais à l'angle N. O. paraît avoir été la citadelle proprement dite (*Guerre des Juifs*, v, 5, 8), construite sur un rocher haut de 50 coudées, et escarpé de tous côtés. Du côté du N., elle était séparée de la colline Bézétha par un fossé profond, dont nous retrouverons la trace dans la piscine Béthesda (*V.* ci-dessous). Du côté S., Antonia touchait aux portiques N. du temple, et, bien que les deux édifices soient souvent confondus sous une dénomination commune, cependant le récit du siége de Titus prouve que les portiques du temple constituaient une seconde ligne de défense contre laquelle Titus fit retourner les fortifications d'Antonia. Dans ces événements, Antonia fut rasée jusqu'en ses fondements, et c'est probablement à ce nivellement qu'il faut faire remonter l'agrandissement de l'enceinte, qui fut régularisée dans la suite des temps et mise dans l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Mentionnons enfin les nombreuses citernes du Haram (*V.* p. 308-309).

Aspect extérieur de l'enceinte. — Reprenons maintenant, en de-

hors, l'examen de l'enceinte du Haram ech-Chérif C'est celui que les voyageurs ont pu faire à toutes les époques.

Muraille du Nord. — Sortant du Haram par *Bâb en-Nâzhir* ou Nasir (Porte de l'Inspecteur) (Pl. 69), on laisse à dr. *l'ancien Sérai*, qui sert aujourd'hui de prison (Pl. 78) et qui s'élève peut-être sur l'emplacement de l'ancienne prison du temple, Néhémie (III, 1-32). Tournant à dr. dans la rue *Hôch Akhia-bey*, on longe le couvent arménien catholique (Pl. 20) et, laissant à g. l'*hospice autrichien* (Pl. 108), on entre dans la rue *Tarîq Bâb Sitti Mariam* (Voie douloureuse) (*V.* p. 271).

En remontant cette rue vers l'E., on laisse à dr. deux ruelles conduisant à deux portes du Haram, *Bâb el-Atem* et *Bâb el-Hotta*. Près de la porte Saint-Étienne, on entrera dans une ruelle qui conduit à *Bâb esSobat* (Pl. 63), pour examiner le,

Birket Israïl. — C'est une longue tranchée parallèle à l'enceinte du Haram et qui mesure 109 mètres de long sur 40 de large et 24 de profondeur. Elle est aujourd'hui complétement à sec et obstruée par une couche de décombres et d'immondices de 11 mètres de hauteur environ. L'incurie du gouvernement turc laisse s'accumuler dans ce réservoir les déjections du quartier, qui exhalent une odeur pestilentielle en été et aux époques de khamsîn. La construction d'un simple égout suffirait pour remédier au mal et assainir tout ce quartier. Les fouilles du capitaine Warren ont fait retrouver l'eau à 1 mèt. env. au-dessus du fond. Celui-ci est formé d'une couche très dure de ciment, reposant sur un béton de 45 centim. d'épaisseur, établi lui-même, soit sur le roc, soit sur un pavé en pierres, à un niveau inférieur à celui des autres citernes du Haram.

Les parois du Birket Israïl ne sont pas taillées dans le roc; elles sont construites en grosses pierres, bien taillées. Le fond doit s'incliner par une pente assez rapide, de l'O. à l'E. Il est à souhaiter que les fouilles commencées par le capitaine Warren soient reprises et que le Birket Israïl soit entièrement dégagé. On pourra peut-être alors se faire une idée exacte de sa destination et de l'époque de sa construction.

Le mur méridional est revêtu d'une maçonnerie en petit appareil, sous laquelle on voit apparaître par places les blocs massifs d'une construction antique. A l'extrémité O., on aperçoit deux arcades, formant l'ouverture de deux *passages* voûtés, déjà reconnus par Robinson, de Saulcy, etc., et récemment explorés par le capitaine Warren. Celui du N., qui s'étend à plus de 36 mèt. à l'O., est fermé par un mur en maçonnerie. Celui du S. s'ouvre, après un parcours de 40 mèt., dans un autre passage voûté, de construction moderne, courant du N. au S., et ayant près de 24 mètres de profondeur, avec une couche de débris de 11 mèt. environ. Il serait intéressant de savoir où aboutissaient ces deux passages, et quel était leur rôle dans la distribution des eaux.

Passage souterrain de l'Est. — Le trop-plein de cette piscine s'écoulait autrefois vers l'E., par un beau *passage souterrain*, de 14 mèt. de longueur, découvert par le capitaine Warren. Du côté de la piscine, le passage est fermé par un large bloc poli, légèrement évidé à sa partie supérieure, en forme d'arcade, comme la façade du tombeau de Joseph d'Arimathie et percé de trois trous cylindriques, de 14 centim. de diamètre, dont les lignes des centres forment un triangle équilatéral. Ces ouvertures, établies à 7 ou 8 mèt. au-dessus du fond du Birket Israïl, servaient à l'écoulement des eaux de ce bassin, à partir de cette hauteur. Le plafond, situé à 15 mètres au-dessous de la surface du sol extérieur, est formé de belles pierres bien polies,

moins grandes cependant que les blocs des parois, qui n'ont pas moins de 5 à 6 mèt. de largeur sur 1 mèt. à 1 mèt. 30 de hauteur. Le seuil du passage s'élève rapidement vers l'E., la hauteur du plafond diminuant de 4 mèt. à 1 mèt. 30, de manière à former un grand bassin intérieur, qui pouvait se remplir d'eau, jusqu'au niveau des trous cylindriques. Du côté S., vers le mur E. du Haram, un escalier en maçonnerie, aujourd'hui presque entièrement démoli, montait probablement dans une des cours d'Antonia.

Dans l'assise de pierres formant le sol de ce passage, un canal de 12 cent. environ de largeur, très bien taillé, conduisait l'eau à travers le mur du Haram, dans un aqueduc extérieur, large de 22 cent. et haut de 70 cent., qui se dirigeait droit à l'E. dans la vallée du Cédron, où M. Warren a retrouvé ses traces, à 13 mèt. environ au-dessous du sol.

La disposition du passage souterrain montre qu'il a servi de conduit d'écoulement aux eaux du Birket Israïl. Toute la partie occidentale, jusqu'à l'escalier, formait une piscine souterraine, assez profonde, à l'usage des défenseurs de la muraille, tandis que le niveau assez bas des eaux (16 à 17 mèt. au-dessous du sol), faisait du birkèh un immense fossé infranchissable.

Age et origine du Birket Israïl. — On est loin d'être d'accord sur l'âge et l'origine de ce bassin. Sa situation au milieu du remblai de la partie N. du Haram, la grandeur et la beauté des blocs, certains détails d'architecture autorisent à le faire remonter au moins à l'époque hérodienne ; peut-être pourrait-on y voir aussi l'œuvre des Maccabées, qui agrandirent le château de Baris (*V.* p. 288). Une tradition constante depuis l'époque des Croisades l'a identifié avec la *piscine de Béthesda*, où Jésus-Christ guérit un paralytique (saint Jean, V, 2-9). Les deux arcades de l'O. seraient deux des cinq portiques mentionnés dans le verset 2 de saint Jean. M. de Saulcy, commentant ce même verset (*ouv. cité*, tome II, p. 336), cherche à établir qu'il y avait deux piscines : l'une appelee *Béthesda*, l'autre, *Probatique*, sans pouvoir déterminer à laquelle des deux répond le Birket Israïl. Cependant Eusèbe cite Béthesda comme étant aussi la piscine probatique, où on lavait les victimes du temple. Elle avait autrefois, dit-il, cinq portiques ; mais, de son temps, c'était un réservoir double, dont l'un recevait l'eau de la pluie, tandis que l'autre se remplissait par intervalles d'une eau rougeâtre dont la couleur était due, croyait-on, au sang des victimes qui y étaient autrefois lavées. Ce double réservoir doit être cherché, d'après le capitaine Warren, dans la citerne double, située sous le couvent des sœurs de Sion (*V.* le plan et p. 272). Le pèlerin de Bordeaux mentionne deux grands réservoirs à côté du temple, l'un à droite et l'autre à gauche. En supposant, ce qui est probable, que ces indications se rapportent à un voyageur entrant par la porte Saint-Étienne, nous aurions, dans le Birket Israïl, l'un de ces réservoirs ; l'autre devrait être cherché plus au N., vers l'église Sainte-Anne, où la tradition place en effet un antique réservoir, aujourd'hui comblé (*V.* p. 270-271). D'après Robinson (*Bibl. res.*, t. Ier, p. 434), le Birket Israïl faisait partie du grand fossé de la forteresse Antonia, que Josèphe mentionne sous le nom de *Strouthion*. Toute la partie O. du fossé a été comblée dans les opérations mêmes du siége de Titus et recouverte postérieurement de constructions. Le fossé, en effet, est une section d'une vallée qui descend obliquement de Bâb ez-Zâhirèh et débouche dans le Cédron, entre la tour de l'angle N. E. du Haram et la Porte Dorée. Mais toute la partie E. du Birket Israïl occupe le flanc oriental de la vallée. Quant à Béthesda, Robinson croit la reconnaître dans la fontaine de la Vierge (*V.* p. 317). On voit que l'identification du Birket Israïl a donné naissance à bien des hypothèses, sans pouvoir être determinée.

A l'angle S. O. de la piscine, M. de Saulcy mentionne quatre belles assises de blocs énormes en bossage, faisant retour sur la face N. de l'enceinte sacrée, et marquant l'angle de cette enceinte, qu'il est facile de reconnaître en dehors de la face E.

Muraille de l'Est. — « Sortant par la porte de Saint-Étienne, on tourne à droite, et l'on s'avance à travers le cimetière musulman, qui s'étend sur un plateau étroit tout le long de la muraille E. du Haram, au-dessus de la vallée de Josaphat. A 31 mèt. 50 de la porte Saint-Étienne, la face du mur est recoupée par une longue ligne verticale de construction salomonienne,

en retrait de 34 centim. sur la face du mur moderne. C'est le côté E. de l'angle primitif dont nous avons vu le côté N. en visitant la piscine. Onze assises de blocs dits salomniens sont restées intactes, et elles s'étendent vers le S. sur la facede la muraille. Quelques-uns de ces blocs ont une saillie considérable en bossage. Quelques-uns ont 5 mèt. 28 et 7 mèt. 25 de long sur 1 mèt. de hauteur. » (De Saulcy, t. II, p. 193.) Cette belle construction paraît cependant au docteur Robinson (*Lat. res.*, p. 173) moins ancienne que la muraille où les Juifs vont pleurer.

Les fouilles du capitaine Warren ont montré que les blocs inférieurs du mur sont taillés jusqu'à la quatrième assise, inclusivement. A partir de ce point, elles offrent des faces rugueuses, à forte saillie, et n'ont pas un grain aussi fin que celles de l'angle S. E. Ce fait paraît donner raison à Robinson qui voyait dans cette partie du mur un ouvrage relativement moderne.

Le remblai en ce point est énorme. Le rocher, qui est seulement à 7 mèt. au-dessous du sol près de la porte Saint-Étienne, s'abaisse rapidement jusqu'au delà de l'angle N. E. du Haram, où il atteint une profondeur de 34 mètres, pour se relever ensuite vers la porte Dorée (*V.* l'élévation du mur E. du Haram, p. 293). Cette dépression est formée par une petite vallée qui, partant de Bâb ez-Zâhirèh, coupe obliquement le Birket Israïl et la partie N. E. du Haram. On croit généralement qu'elle a été comblée par Hérode (*V.* p. 276). Le mur n'a pas moins de 50 mètres de hauteur au-dessus du roc au point le plus bas.

En dehors du Haram, M. Warren a retrouvé plusieurs murs dont l'un, situé à 19 mètres environ de l'angle N. E. du Haram, dirigé du N. au S., est formé de pierres bien taillées, semblables à celles de la Place des Lamentations. L'assise inférieure taillée en bossage, a 1 mèt. 20 de hauteur. D'autres fouilles seraient nécessaires pour retrouver le plan et déterminer la nature de ces constructions anciennes.

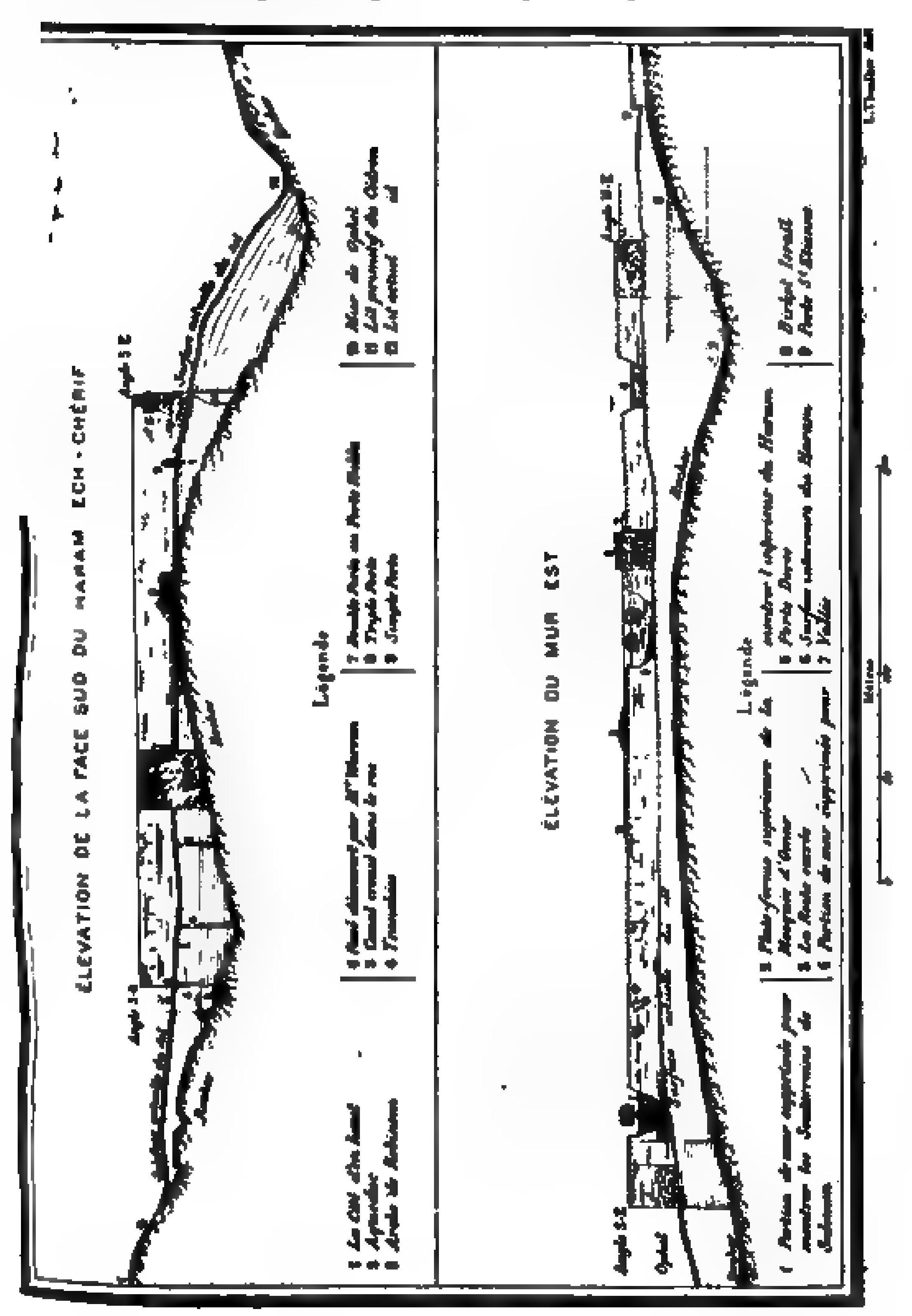
La tour qui forme l'angle N. E. du Haram porte le nom de *Tour Antonia*. Elle paraît du même âge que le mur lui-même et faisait partie de la forteresse Antonia (*V.* p. 288-289). Le mode de construction en est remarquable. Les premières assises sont dans l'alignement de celles du mur, jusqu'à une hauteur de 15 mèt. environ, et ont un retrait ou *fruit* de 11 centimètres. Au-dessus, le *fruit* est de 10 à 15 centim., tandis que celui des assises de la tour n'est que de 3 centim. environ. Il en résulte qu'à la partie supérieure, la tour fait saillie de 2 mèt. 15 env. On peut donc dire, avec Josèphe, qu'elle est posée sur le mur.

Mentionnons enfin des caractères en peinture rouge, trouvés à une certaine profondeur, près de l'angle S. E. de la tour. Ils sont analogues à ceux que l'on a découverts à l'angle S. E. du Haram.

La muraille, qui s'étend ensuite jusqu'à la porte Dorée sur une longueur de 114 mèt., présente encore de gros blocs dans les soubassements, mais l'irrégularité de la construction accuse de nombreux remaniements.

Sur une nouvelle face, en saillie de 2 mèt. sur la précédente et mesurant 16 mèt. 90 de développement. se voit l'ouverture extérieure de la **Porte Dorée**, décrite p. 288. En dehors, elle présente une double arcade plein-cintre, soutenue par des pieds-droits de 2 mèt. 10 de largeur; chacune des arcades est large de 3 mèt. 85. Les moulures des archivoltes sont surchargées d'ornements et de feuillages, que Fergusson fait remonter au plus au temps de Constantin, mais que M. de Saulcy attribue à l'époque d'Hérode. Nous avons vu ci-dessus que M. de Vogüé considère la Porte Dorée sous sa

forme actuelle comme un monument byzantin construit au plus tard pendant le VI[e] siècle. Il est hors de doute que cette porte a été construite



sur l'emplacement d'une porte plus ancienne. D'après M. de Vogüé, il reste de la porte primitive les deux chambranles, superbes monolithes,

dont l'un à 3 mèt. 40 de haut, et l'autre, 4 mèt. 50. Malheureusement le voisinage immédiat des tombes musulmanes n'a pas permis au capitaine Warren de diriger ses fouilles au pied même de la porte.

Des fouilles pratiquées par M. Warren à 43 mèt. environ à l'E. et en face de l'extrémité S. de la porte Dorée, à une profondeur de 8 mèt. environ, au moyen d'une galerie dirigée vers l'O., le long du rocher qui s'élève graduellement dans cette direction, amenèrent la découverte d'un escarpement de 1 mèt. 10 de hauteur, qui court au N. O. puis au N., et supporte un mur en maçonnerie grossière. A 27 mèt. du mur du Haram, un autre mur, d'un appareil grossier, fut également rencontré et percé. A 23 mèt. 50, on trouva une portion de fût de colonne (de 1 mèt. environ de diamètre) suspendue au milieu des débris, à 1 mèt. environ au-dessus du rocher. Enfin, à 14 mèt., existe un autre mur massif, dirigé du S. E. au N. O., construit en beaux blocs bien taillés, semblables à ceux de l'assise inférieure du mur du Haram, près de la porte Dorée, et présentant la taille en bossage, avec une saillie de 12 à 13 cent. Ces blocs n'ont pas moins de 1 mèt. 50 de long sur 70 à 75 cent. de hauteur, et l'épaisseur du mur est de plus de 2 mèt. Les joints horizontaux sont remplis de petites pierres, empâtées dans un ciment qui paraît avoir été un mélange de chaux, d'huile et de terre rouge. Tous les efforts tentés par M. Warren pour percer ce mur ou pour le franchir, furent inutiles. Il serait intéressant de savoir où il aboutit, au N. et au S.

A la porte Dorée, le mur repose sur le roc, à une profondeur de 10 à 12 mètres (V. l'élévation du mur Est).

A partir de la porte Dorée, la muraille présente encore un bel appareil sur une longueur de 33 mèt., au milieu duquel on remarque une *petite poterne murée*, que M. de Saulcy regarde comme la porte de Josaphat de la Jérusalem des Croisades. Elle est connue sous le nom de *Bâb ed-Djénaïz* (la Porte des funérailles), parce que les enterrements sortaient autrefois de la ville par cette porte. Au delà d'un petit édifice sépulcral adossé à la muraille, celle-ci fait une saillie de 66 centim., et, sur une longueur de 194 mèt., la construction est partout mêlée de rhabillage turc. On y remarque plusieurs colonnes encastrées horizontalement ou transversalement. C'est là que se montre la *colonne du Jugement*, mentionnée p. 288, *a*. Au delà d'une crevasse, où la muraille semble faire projection, la construction antique, dite salomonienne, reparaît presque sans interruption sur une longueur de 69 mèt., jusqu'à l'angle S. E. de l'enceinte.

Un éboulement survenu dans une galerie pratiquée par le capitaine Warren, à 91 mèt. au S. de la porte Dorée, a empêché cet explorateur de poursuivre en ce point ses investigations. Il est à désirer que ces fouilles soient reprises.

A 25 mètres au N. de l'angle S. E., on remarque deux blocs en saillie, longs chacun de 3 mèt., taillés en voussoir, et surmontés d'une pierre plate. Un bloc de 1 mèt. 80 c. de hauteur sur 1 mèt. de large, établi perpendiculairement au seuil, sépare deux ouvertures murées en pierres de petit appareil. M. de Saulcy y voyait les vestiges d'une *fenêtre à balcon* de l'époque salomonienne. Robinson n'y voit que des blocs encastrés dans un travail postérieur (*Lat. res.*, p. 174). En approchant de l'angle, la muraille présente un caractère d'archaïsme incontestable. On compte jusqu'à seize assises de blocs énormes, taillés en bossage et polis sur toute leur surface. Quelques-uns ont 7 mèt. 85 de long sur 1 mèt. de haut. Les joints sont parfaits. L'angle de la muraille s'élève tout à fait sur l'escarpement de la vallée de Josaphat et Josèphe a raison de dire « qu'on n'aurait pu la pousser plus loin ».

Le rocher, qui est ici à une profondeur de 24 mèt., a été entaillé de 60 cent.

environ pour recevoir la première assise de pierres, qui s'élève au-dessus du roc de 65 cent. Les assises suivantes posées en *fruit* ont 1 mèt. 20, 1 mèt. 30, 1 mèt. 05, 1 mèt. 08 de hauteur. Les blocs, longs de 1 à 6 mèt., sont taillés en bossage, d'un excellent appareil et si bien conservés qu'on les dirait placés d'hier. L'entaille marginale varie de largeur d'un bloc à l'autre, ainsi que la saillie du bossage. Elle est, en général, plus large au joint inférieur qu'au joint supérieur; sur certaines pierres, elle manque à la partie supérieure.

Plusieurs de ces blocs portent des caractères, quelques-uns taillés dans la pierre, d'autres en peinture rouge, comme à l'angle N. E. Les plus grandes lettres ont 12 cent. de hauteur. Ce sont, d'après M. Emmanuel Deutch, des marques de maçon semblables à celles que l'on trouve sur les fondations du port de Sidon. Il importe que la nature et l'âge de ces caractères soient exactement déterminés. Une urne antique a été trouvée, à la base du mur, dans une entaille du roc. Les assises inférieures ont été établies dans une terre grasse, renfermant de nombreux débris de poterie et formant une couche de 3 mèt. environ.

Mur de Ophel. — Les excavations dirigées par le capitaine Warren, au S. de la muraille du Haram, sur le mont Ophel, ont amené la découverte d'un ancien mur, de plus de 4 mètres d'épaisseur, enfoui sous les décombres. Partant de l'angle S. E. du Haram, il se dirige d'abord du N. au S., sur une longueur de 24 mètres environ. L'assise supérieure seule, qui se trouve à 1 mèt. 20 au-dessous du sol, près de l'angle S. E. du Haram, est formée de blocs de 1m10 de longueur, taillés en bossage. Elle devait être exposée à la vue, quand on a construit le mur. Mais les blocs inférieurs, d'un appareil grossier, n'ont pas plus de 40 à 50 centim. de hauteur. Les assises ne sont pas posées en retrait les unes sur les autres, comme celles des murs du Haram. Enfin, elles ne reposent pas sur le roc même, mais sur une couche de marne. Il est donc hors de doute que ce mur est beaucoup plus moderne que ceux du sanctuaire.

Après un parcours de 24 mètres, ce mur aboutit à une tour de 7 mètres de large et de 3 mètres de saillie. De ce point, il tourne au S. O., en suivant l'escarpement de la colline, sur une longueur de plus de 200 mètres. Sur ce parcours, on a retrouvé les fondations de trois tours, distantes respectivement de 94 mèt., 129 mèt. et 174 mèt., à partir de l'angle ci-dessus mentionné. La première a 8 mèt. environ de large et fait une saillie de 5 mèt. Elle repose sur un rocher escarpé, de 4 mèt. 35 de hauteur, au pied duquel a été pratiqué un petit canal de 3 mèt. de hauteur et de 45 cent. de large. Elle était construite en blocs à bossage, mesurant de 60 à 90 cent. de hauteur sur 1 mèt. 20 à 2 mèt. 40 de long.

A l'angle S. E. de cette tour, on a retrouvé un mur, se dirigeant à l'E. puis au N. O. (*V.* le plan). Il est probable que cette construction faisait partie de la *Tour en dehors*, qui fut réparée par les habitants d'Ophel (Néhémie, III, 26).

D'autres ruines, situées à gauche de cette tour et découvertes aussi par le capitaine Warren, appartiennent à un autre grand mur, qui se dirigeait droit à l'O. vers la triple Porte (*V.* le plan).

Muraille du Sud. — A partir de l'angle S. E. jusqu'au mur latéral du jardin de la mosquée el-Aksa, la muraille se développe sur une longueur de 146 mèt. 50 et présente la même construction archaïque, le même nombre d'assises, avec les mêmes blocs en bossage de grande dimension. C'est le type le plus pur de l'architecture juive.

Le rocher se relève, à partir de l'angle S. E. du Haram, où il est à 24 mètres au-dessous du sol, jusqu'à la triple Porte où il affleure presque la surface. (V. l'élévation du mur S.). De là, il s'incline vers la double Porte où il atteint la profondeur de 12 mèt., pour descendre à 28 mètres, dans le lit véritable du Tyropœon. A partir de ce point, il se relève de nouveau légèrement jusqu'à l'angle S. O. où sa profondeur est de 20 met.

Tous les blocs situés sous la surface du sol sont à bossage, comme les blocs supérieurs, et paraissent être *in situ*. Cependant, la portion située à l'O. de la double Porte, paraît au capitaine Warren moins ancienne que celle de l'Est. Les assises ont généralement de 1 mèt. 05 à 1 mèt. 20 de hauteur. Entre la double Porte et la triple Porte, on remarque une assise de 1 mèt. 75 à 1 mèt. 82 de hauteur, ce qui est vraiment énorme. Elle s'étend sans interruption jusqu'à l'angle S. E., mais s'arrête à l'O., à la double

Porte. On a calculé que la pierre d'angle de cette assise, à l'angle S. E. du Haram, doit peser plus de 100 tonnes.

A l'angle S. E. et le long du mur S., jusqu'à la triple Porte, on trouve sur le sol de magnifiques blocs, polis comme ceux des assises supérieures. Cette portion du mur était originellement destinée à être visible et, quand elle fut construite, il n'y avait en ce point qu'une épaisseur de 3 à 4 mètres de débris.

Simple Porte (Pl. 72). — On voit, à 31 mèt. de l'angle S. E. du Haram, une porte ogivale, murée, de construction moderne, située à 10 mèt. au-dessus du roc.

A une profondeur de 9 mèt., au-dessous de la porte, on a découvert un passage de 19 mèt. de long sur 1 mèt. de large et dont la hauteur varie de 3 mèt. 60 à 5 mèt. 40. Les parois sont faites de blocs en bossage, dont quelques-uns ont 4 mèt. 50 de long et d'un bel appareil. Le plafond est à 6 mèt. au-dessous des voûtes du Haram et à 18 mètres au-dessous du niveau de la plate-forme du Haram. On y voit généralement le conduit mentionné par Josèphe et qui servait à l'écoulement du sang des victimes.

Triple Porte (Pl. 73). — A partir de la simple Porte, l'appareil du mur reste le même jusqu'à la triple Porte. Celle-ci, située à 50 mètres de la porte précédente, se présente à l'extérieur sous la forme de trois arcades murées, en plein-cintre, de 4 mèt. 50 d'ouverture et de 8 mèt. 50 de hauteur. Les pieds-droits reposent sur l'énorme assise salomonienne que nous avons mentionnée ci-dessus, immédiatement au-dessus du rocher. La disposition primitive de la triple Porte rappelle tout à fait celle de la double Porte (V. ci-dessous). Elle constituait certainement une des anciennes entrées du temple.

Ces portes donnaient accès à un passage souterrain, dont le mur O. est flanqué de piliers de 1 mèt. 20 de large, éloignés les uns des autres de 3 mèt. environ et supportant des arches semi-circulaires, sur lesquelles repose la voûte du passage et qui s'appuient sur deux rangées de piliers correspondant aux divisions de la triple Porte. L'intervalle entre les piliers est fermé par un mur en moellons. A 57 mèt. de la triple Porte, les piliers sont remplacés par un mur en moellons de grandeur variable. On remarque à 18 mètres environ au N. de la porte, une colonne engagée dont il ne reste que l'assise inférieure et qui a pu appartenir à un vestibule, semblable à celui de la double Porte (*V.* ci-dessous). Ce passage constitue sans doute une ancienne entrée du temple, mais la construction a dû subir de nombreux remaniements.

Au-dessous de la paroi O. de ce passage, court une longue citerne creusée dans le roc.

Conduits souterrains. — Devant la triple Porte, M. de Saulcy a découvert un immense palier parfaitement nivelé et formé de dalles rapportées ou de la surface du roc lui-même, nivelée au ciseau. A l'O. de ce dallage, un puits de construction moderne descend à un passage, de 1 mèt. 30 de hauteur sur 60 cent. de large, situé à 6 mèt. environ au-dessous de la surface du roc (7), taillé en tunnel dans le roc ou formé de gros blocs de revêtement. Il descend au N. O. de l'intérieur du Haram, et se dirige vers le S. et le S. E., en formant une sorte de chambre carrée au delà de laquelle il se bifurque en deux branches que ferment des blocs de pierre amoncelés.

De la petite chambre carrée, remonte, vers le Haram, une autre galerie, inclinée au N. E., large de plus de 1 mèt. et munie d'une rigole rectangulaire de 0^m,20, destinée à l'écoulement de l'eau. A 1 mèt. 20 c. en arrière de la petite chambre, était bâtie une porte rectangulaire dont les pieds-droits, en saillie de 20 cent. sur les parois latérales de la galerie, ont 35 cent. de largeur parallèle à ces parois. Parvenue sous la grande muraille du Haram, cette galerie court au N. O. Une troisième galerie coupe la seconde et, après avoir traversé deux chambres assez grandes, descend au S. E. vers le Cédron. Ces galeries servaient de canaux d'écoulement aux eaux de diverses citernes du Haram (*V.* p. 308). Il serait intéressant de les suivre au S. et au S. E. pour s'assurer de leur débouché dans la vallée du Cédron.

Double Porte (Pl. 74). — Au-dessous de la mosquée el-Aksa, à l'endroit où le mur moderne de la ville vient rejoindre à angle droit le mur du Haram, on trouve l'ouverture extérieure des portes du Sud, décrites p. 285-286. On n'en voit plus qu'une arcade murée, coupée à peu près vers le milieu par le mur du jardin d'el-Aksa et à moitié enterrée. Une fenêtre grillée est ménagée au-dessous de l'arcade, et l'on peut, en s'élevant jusqu'à elle, distinguer, d'une manière fort imparfaite, l'intérieur de la salle voûtée. Le style de cette porte remaniée rappelle celui de la porte Dorée, et date probablement de la même époque (V. p. 292). L'autre arcade, que nous avons décrite à l'intérieur du souterrain, est enclavée à l'extérieur dans une bâtisse arabe. Les deux arcades reposent sur un énorme pilier central. Cette porte, comme la triple Porte, dans sa forme primitive, doit être de la même époque que le temple lui-même. Nous avons indiqué, p. 285, ce qui restait à l'intérieur de la construction primitive. A l'extérieur, les deux archivoltes plates, surbaissées, de l'époque byzantine, cachent les beaux linteaux primitifs. Pour soulager les deux linteaux, on les a surmontés de deux arcs de décharge, au-dessus desquels on établit une corniche. Parmi les pierres employées à cette restauration se trouve un bloc retourné, sur lequel se lit une inscription latine en l'honneur de l'empereur Antonin. Ce fait seul suffit pour prouver que le remaniement de la porte a eu lieu longtemps après la chute de l'empire romain d'Occident.

A partir de la bâtisse arabe qui obstrue l'ancienne porte des souterrains, on trouve une belle muraille dirigée du N. au S., puis tournant à angle droit vers l'O., elle semble de construction romaine. A 150 mèt. de l'angle droit, commence l'enceinte moderne de la ville, conduisant à Bâb el-Moghâribèh. Entrant par cette porte, on regagnera, à travers un vallon couvert de cactus, l'angle S. O. de l'enceinte du Haram, où l'on retrouve la construction dite salomonienne. Cet angle est formé d'assises puissantes construites en fruit, et formées de blocs énormes, taillés en bossage, dont quelques-uns n'ont pas moins de 8 à 10 mèt. de long sur plus de 1 mèt. de haut.

Les fouilles du capitaine Warren ont démontré que ce mur, au moins jusqu'à la porte du Prophète, est construit en blocs à bossage, à faces lisses, jusqu'au *pavé*, sur lequel reposait l'arche dite de Robinson (*V.* ci-dessous). Au-dessous de ce pavé, les blocs sont encore à bossage, mais à faces rugueuses. On peut en conclure que la portion inférieure du mur n'a jamais été destinée à être en vue, et que, par suite, l'angle S. E. a été construit lorsque ce pavé existait déjà, c'est-à-dire, selon le capitaine Warren, à l'époque hérodienne.

Muraille de l'Ouest. — A 12 mèt. au N. de l'angle, on trouve les restes du grand pont qui joignait le temple au mont Sion lors du siége de Titus et qui sont connus sous le nom de **Pont du Xystus** et désignés quelquefois sous le nom de Arche de Robinson. On voit encore trois rangs de voussoirs, occupant une largeur de 15 mèt. 50. Toute la maçonnerie, au-dessus de ce qui reste de l'arche, est moderne. M. de Saulcy, qui avait calculé la courbe de l'arche, estimait que celle-ci avait 16 mèt. 70 d'ouverture, et cette évaluation a été confirmée par la découverte du pilier sur lequel l'arche reposait. La distance de ce point au point correspondant sur la montagne de Sion est de 107 mèt., ce qui donne la longueur approximative du pont, et montre, qu'en tenant compte de la largeur des piles, il devait avoir cinq arches semblables. C'est à l'illustre auteur des *Biblical researches*, que revient l'honneur d'avoir reconnu et établi, avec une évidence incontes-

table, l'identité de ces restes avec le pont dont Josèphe fait mention dans cinq passages différents. Dans le siége de Jérusalem, par Pompée, les partisans d'Aristobule se réfugièrent dans le temple et coupèrent le pont qui l'unissait à la ville (*Antiq.*, XIV, 4, 2; *Guerre des Juifs*, I, 7, 2). Le pont joignait le mont Sion au *Xystus*, place publique entourée de plusieurs édifices, comme le palais des Maccabées, la Βουλή, etc. Agrippa se plaça en cet endroit pour haranguer le peuple (*Guerre des Juifs*, II, 16, 3). Plus tard, Titus, maître du temple, se plaça sur la partie occidentale du temple extérieur pour adresser une dernière sommation aux Juifs qui défendaient la ville haute : « Le pont était entre César et les Tyrans » (*Guerre des Juifs*, VI, 6, 2). Deux tours avaient été bâties aux extrémités du pont, l'une par Simon, du côté de Sion, l'autre par Jean, maître du temple, lorsque ces deux chefs étaient en guerre l'un contre l'autre (*Guerre des Juifs*, VI, 3, 2 ; VI, 8, 1) ; tous ces passages ne laissent aucun doute sur l'authenticité du pont. Sa fondation était antérieure à Hérode, puisqu'il avait été coupé du temps de Pompée, et elle était probablement contemporaine de celle des murs du temple, à en juger par l'analogie de la construction. On a prétendu que l'usage de la voûte ne remontait pas si haut, mais cette objection tombe devant les découvertes de l'archéologie moderne, qui a retrouvé des voûtes dans les tombes égyptiennes de Thèbes, et dans les portes assyriennes de Khorsabad (*V.* Robinson, *Lat. res.*, p. 221-230).

De nombreuses tranchées, pratiquées en droite ligne, à l'O. de l'Arche de Robinson, par le capitaine Warren, ont montré que le roc, à partir de la pente du mont Sion, s'incline légèrement à l'E., et que sa profondeur, qui est d'abord de 5 mèt. au-dessous de la surface actuelle du sol, atteint 20 mèt. sous l'angle S. O. du Haram. Le véritable lit du Tyropœon est un peu à l'E. de cet angle, à une profondeur de 27 mèt. environ. Ce roc a été taillé en divers endroits, pour recevoir les soubassements de piliers dont nous allons parler.

A 75 mèt. env., à l'O. du mur O. du Haram, M. Warren a découvert une colonnade formée de piliers, de 60 cent. sur 90 cent. de côté, reposant sur le roc, à 5 mèt. 40 c. au-dessous du sol, et séparés les uns des autres par un intervalle de 3 mèt. 75 c. environ. Ils sont construits en beaux moellons d'un grès tendre, qui rappelle celui des constructions hérodiennes de Kakoun (*V.* R. 20) et de Soueimèh, dans la vallée du Jourdain. Le soubassement est formé par un dallage de pierres calcaires, d'un très bon appareil. Du côté du N., l'intervalle entre les piliers est fermé par un mur en blocaille. Des débris d'arches ont été retrouvés entre les piliers. Ceux-ci se prolongent vers l'E. et formaient sans doute un viaduc de niveau avec l'Arche de Robinson. Des chambres ou citernes, creusées dans le roc, étaient ménagées entre les piliers. Un mur de 4 mèt. 50 c. d'épaisseur et d'un bon appareil, plus ancien que la colonnade, courait de l'E. à l'O., à travers le Tyropœon. On a aussi retrouvé, sous le pavé sur lequel reposent les piliers, deux anciens murs, fort épais, courant du N. au S.

Le *pilier* (pl. 9) de l'Arche de Robinson, bâti sur le rocher, à 12 mèt. 80 c. au-dessous de la naissance de l'arche, mesurait 15 mètres 50 cent. de long sur 3 mèt. 60 c. d'épaisseur. Il n'en reste que les deux assises inférieures et une partie de la troisième. Elles sont formées de beaux blocs en bossage, taillés comme ceux du mur du sanctuaire, à l'angle S. O. Le côté E. est formé de *cinq* piliers, d'environ 1 mèt. 50 c. de longueur chacun, séparés par un intervalle de 1 mèt. 80 c. et recouverts de la troisième assise, en forme d'un grand linteau. L'un de ces blocs a 4 mèt. de longueur et ne pèse pas moins de 10 tonnes.

Entre le pilier et le mur du *Haram*, à 17 mèt. au-dessous de la surface du sol, et de niveau avec la base du pilier, on a retrouvé un ancien *pavé*, en pierre calcaire, s'inclinant légèrement à l'E., sur lequel gisaient les voussoirs tombés de l'arche.

A l'extrémité N. du pilier et à quelques pieds au-dessus de ce pavé, un *passage*, de 90 cent. de hauteur sur 60 cent. de large, construit en blocaille et recouvert

de dalles, se dirige d'abord à l'E., jusqu'au mur du Haram, où il se ramifie, le long du mur, en deux branches N. et S.; on a pu le suivre, au N., jusque près de la Porte du Prophète, sur une longueur d'environ 54 mèt. Ce passage a été construit après l'arche et paraît assez moderne.

Le pavé, qui était de niveau avec la base du pilier de l'arche, repose sur une couche énorme de débris, de plus de 7 mèt. d'épaisseur. En dirigeant une tranchée à travers ces décombres, à 3 mèt. 60 c. du mur du Haram, M. Warren pratiqua, le long du roc, vers l'E., une galerie, et il découvrit deux voussoirs d'une arche tombée, dont l'un mesurait 2 mèt. 10 c. de longueur, 1 mèt. 30 c. et 1 mèt. 50 c. de largeur, et 1 mèt. 20 c. de hauteur. Ces voussoirs gisaient à travers la voûte d'un canal creusé dans le roc. Ce canal remarquable, de 3 mèt. 60 c. de profondeur sur 1 mèt. 20 c. de largeur, situé à 24 mèt. au-dessous de la surface actuelle du sol et à 33 mèt. au-dessous de l'ancien pont, court du N. au S., parallèlement au mur du Haram. Il communique, à 7 mèt. 20 c. au S., avec une chambre carrée, creusée dans le roc et voûtée, dans laquelle aboutit un passage également creusé dans le roc et qui est coupé, à l'E., par le mur du Haram, ce qui montre que ce passage souterrain existait avant la fondation du mur. Au S., est une autre grande citerne circulaire (pl. 12) creusée dans le roc, de 4 mèt. 20 c. de profondeur, et dont le toit de rocher, taillé à plat, est percé d'un trou maçonné qui aboutit au pavé. Au sortir de cette citerne, le canal, creusé dans le roc et voûté, de 2 mèt. 40 c. de hauteur, passe près de l'angle S. O. du sanctuaire et se continue par un souterrain en maçonnerie, qui descend rapidement vers le lit du Tyropœon, au S., pour aboutir à un passage moderne de 60 cent. de largeur. Il serait intéressant de rechercher quel est l'aboutissant de ce passage.

A 10 mèt. au N. de l'Arche de Robinson, le canal, de 1 mèt. 15 c. de largeur, surmonté d'une voûte légèrement ogivale, débouche d'une citerne circulaire (pl. 12) dont le toit, formé par le roc lui-même, est surmonté d'un puits comme celui de la citerne précédente. De là, il se dirige au N., puis à l'O., et communique avec une autre citerne circulaire, coupée en deux par les fondations du mur du Haram. Il est ensuite construit en maçonnerie, presque en face de la Porte du Prophète, sur une longueur de 37 mèt. env., et devient un étroit passage de 45 cent. de largeur, avec un toit en dallage, qui s'éloigne du mur vers l'O. Après un parcours de 48 mèt., il est coupé en deux à quelques pieds au S. de l'ancien viaduc de la rue de David (*V.* p. 302), par le mur d'une maison. Sa longueur totale est de plus de 150 mèt.

Au delà des restes du pont, la muraille disparaît dans un massif de constructions modernes, propriété particulière que l'on nomme *Maison d'Abou Saoûd*, et dont la position à cheval sur la muraille du temple avait induit en erreur les ingénieurs anglais, et fourni à M. Williams des arguments contre l'existence du pont. Robinson, qui, en 1852, a obtenu l'autorisation de visiter cette maison, a pu étudier de ce point la direction de la muraille O. du temple et de la partie de la muraille S. située à l'O. de la mosquée el-Aksa : ses observations ont montré que l'enceinte était partout en ligne parfaitement droite et sans interruption, ce qui a été confirmé par les fouilles du capitaine Warren.

Faisant le tour de la maison d'Abou Saoûd, on gagne, à travers des ruelles tortueuses et étroites

Le lieu où les Juifs vont pleurer. C'est un petit quadrilatère allongé (Pl. 75), où l'on voit encore une partie incontestable de l'ancienne enceinte : on la désigne en arabe sous le nom de Haït el-Moghâribèh (la muraille des Moghrebins) et aussi sous celui de el-Borâq (vulg. *el-Brâ*), parce qu'elle est contiguë à la mosquée du même nom (*V.* p. 286).

« Sur une hauteur de plus de 12 mèt., dit M. de Saulcy, la construction primitive est restée intacte ; des assises régulières de belles pierres parfaitement équarries, mais en bossage, sont superposées jusqu'à 2 ou 3 mèt. du faîte de la muraille. C'est évidemment là un échantillon de l'architecture hébraïque. Dans

les assises inférieures, les pierres sont assez régulièrement d'une largeur double de leur hauteur ; parfois cependant des blocs carrés se trouvent juxtaposés entre les blocs à grande largeur. Les quatre dernières assises sont formées de blocs carrés, sauf l'avant-dernière, qui est composée de blocs trois fois plus longs que hauts; à mesure que les assises s'élèvent au-dessus du sol, les dimensions des blocs diminuent; enfin chaque assise est en retrait de 5 centimètres sur l'assise précédente. La paroi de muraille, qui est laissée comme lieu de prière aux Juifs, est comprise entre le mur d'enceinte du *Mehkémèh* (tribunal turc) et le mur d'enceinte d'une maison particulière (celle d'Abou Saoûd). Sa longueur, entre ces deux limites, est de 29 mèt. 70. On aperçoit au delà de ces murs infranchissables, la muraille antique se prolonger en droite ligne de 12 mèt. environ à droite et de 11 mèt. à gauche, c'est-à-dire vers le Mehkémèh. Au delà, les constructions modernes ont masqué la muraille du temple. Enfin le mur primitif est couronné à son sommet par quelques assises régulières, il est vrai, mais de petites pierres de taille, accusant une construction assez récente... Sur la face du mur antique se montrent des entailles considérables, qui ont servi sans doute à appliquer un fronton à ce point de l'enceinte sacrée. Ces entailles creusées en niche ont des dimensions différentes, peut-être ont-elles été pratiquées par Hérode? (*ouvr. cité*, t. II, p. 191.)

C'est le vendredi que les Juifs se réunissent ici en grand nombre pour prier, réciter les lamentations de Jérémie et arroser de leurs larmes les seuls restes de leur temple qu'il leur soit permis d'approcher.

Ils récitent les paroles du Psalmiste : « O Dieu, les nations sont entrées dans ton héritage; elles ont profané le temple de ta sainteté, et elles ont mis Jérusalem en un monceau de pierres. Elles ont donné les corps morts de tes serviteurs en pâture aux oiseaux des cieux, la chair de tes bien-aimés aux bêtes de la terre... Jusques à quand, ô Éternel, te courrouceras-tu à jamais? Ta jalousie s'embrasera-t-elle comme un feu » (Psaumes, LXXIX, 1-5).

Cette coutume touchante remonte à une haute antiquité. Elle est mentionnée au XIIe siècle, par Benjamin de Tudèle. Les Juifs, chassés de Jérusalem depuis Adrien, n'y furent plus admis qu'au temps de Constantin, et seulement une fois par an, à prix d'argent, le jour anniversaire de la prise de Jérusalem par Titus.

Porte du Prophète ou Porte des Moghrebins (Pl. 64). — A l'angle S. de la petite place est un mur facile à escalader, d'où l'on peut redescendre dans une cour déserte, et de là dans une chambre obscure, où le docteur Barclay a signalé une *porte*, bouchée depuis longtemps, qui donnait dans l'intérieur du Haram : c'est celle que notre plan désigne sous le nom de Bâb el-Moghâribèh. On l'appelle aussi Porte du Prophète. Elle est située à 81 mèt. de l'angle S. O. de l'enceinte. Josèphe nous apprend (*Antiq.*, xv, 2, 2) que la muraille O. du temple présentait quatre portes, l'une conduisant au palais du roi (sur le mont Sion) en franchissant la vallée, deux donnant sur le faubourg (*εἰς τὸ προάστειον*), l'autre, conduisant dans l'autre ville (*εἰς τὴν ἄλλην πόλιν*), en descendant dans la vallée par un grand nombre de degrés, et remontant de l'autre côté. La première porte correspondait évidemment au pont: les deux suivantes étaient sans doute celle que nous mentionnons ici, et Bâb es-Silsilèh, qui s'ouvre de l'autre côté du Mehkémèh, sur le prolongement de la rue de David, qui va de la porte de Jaffa au temple. Le faubourg était sans doute la partie de la ville située dans le Tyropœon, au pied des murailles du temple et de celles de Sion.

Le niveau intérieur du Haram, près de la Porte du Prophète, est à 724 mèt. au-dessus de la Méditerranée; en dehors de la Porte, le sol s'abaisse à 718 mètres. Pour racheter cette différence de niveau, on a construit deux chambres voûtées, posées l'une sur l'autre. C'est dans la chambre inférieure que l'on voit aujourd'hui un énorme *linteau* monolithe de 5 mèt. 50 c. de long sur 2 mèt. 25 de hauteur, situé à 3 mèt. 25 c. au-dessus du sol extérieur et à 3 mèt. au-dessous du niveau de la cour du Haram. Les pierres, au-dessus de ce linteau, de petites dimensions et d'un appareil médiocre, accusent un travail de remaniement. L'espace entre les deux montants de la porte est fermée par une construction en maçonnerie grossière, renfermant quelques pierres taillées. Un autre linteau, juxtaposé au précédent, se voit dans la mosquée souterraine el-Moghâribèh (*V*. p. 286).

La *porte* avait 9 mèt. 50 de hauteur et 5 mèt. 50 de large. Elle s'ouvrait sur un passage souterrain, qui se dirige à l'E., sur une longueur de 21 mèt., à l'endroit où se trouvent maintenant une citerne et la Mosquée el-Moghâribèh.

Le seuil de la porte repose sur un dallage de pierre, formant le plafond plat d'un aqueduc qui court le long du mur du Haram, vers l'angle S. O. Il a 56 cent. de largeur sur 1 mèt. 52 c. de hauteur. C'est le même que nous avons décrit ci-dessus.

Les fouilles du capitaine Warren ont montré que le mur du Haram paraît être ici de même date qu'au lieu des Pleurs des Juifs. Ses fondations reposent sur le rocher, à 23 mèt. 20 cent. de profondeur au-dessous du sol extérieur et les assises inférieures paraissent être *in situ*. On y compte vingt-six assises de pierres à bossage, vingt-deux, sous le linteau de la porte, deux de niveau avec le linteau, et deux au-dessus. Ces dernières, il est vrai, ne sont pas immédiatement au-dessus du linteau, mais un peu à gauche, vers la Place des Pleurs. Il est donc probable que la muraille primitive se continuait ici sans interruption. La porte, dite du Prophète, serait du même âge que le mur. C'était certainement une des quatre portes mentionnées par Josèphe (*V*. ci-dessus).

En creusant au-dessous de l'aqueduc retrouvé au seuil de la Porte, M. Warren a découvert, à 9 mèt. 40 c. au-dessous du sol extérieur, le sommet d'un mur épais, dont la face N. est formée de blocs carrés bien dressés et rangés en assises. Ce mur a 2 mèt. env. de largeur et 10 mèt. 50 c. de hauteur. Ses fondations sont à 20 mèt. au-dessous du sol extérieur. Il est probable qu'il supportait une chaussée qui traversait le Tyropœon, pour aboutir à la Porte du Prophète, à 14 mèt. env. au-dessous du rocher.

Revenant de la Place des Pleurs, on tourne à dr. dans la rue *Haït el-Moghâribèh* et l'on débouche dans la rue Tariq Bâb es-Silsilèh, qui mène à dr. à

Bâb es-Silsilèh (Porte de la Chaîne) (Pl. 65), la principale entrée du temple. Elle est double et ornée de colonnes torses. En face, se trouve une jolie fontaine, irrégulièrement alimentée par l'eau de Ras el-Aïn (*V*. R. 19). A dr. est le *Mehkémèh* (tribunal) (Pl. 76) qui se distingue par un beau portail moresque. Dans l'intérieur du tribunal, est une autre fontaine, ornée de mosaïques.

C'est au-dessous de Bâb es-Silsilèh que le major Wilson fit sa plus importante découverte. Passant par un petit jardin, situé au N. de la Place des Pleurs des Juifs, et traversant une série de voûtes, sous le Mehkémèh, il pénétra dans une grande citerne, nommée *el-Bourek*, qui a plus de 10 mètres de longueur. Elle est recouverte, du côté S., par une arche romaine de 5 mèt. 25 c. d'ouverture, qui supporte le mur N. du Mehkémèh. Vient ensuite une se-

conde arche transversale, sur laquelle passe la rue. La partie septentrionale de la citerne est couverte par une belle arche, signalée pour la première fois par Tobler, et désignée quelquefois par les auteurs sous le nom d'Arche de Wilson. Elle a 13 mèt. de largeur, 12 mèt. d'ouverture, 6 mèt. 50 de hauteur; elle est construite de blocs qui ont 2 à 4 mèt. de longueur. Elle s'appuie, à l'E., sur le mur du Haram, à une hauteur de 726 mèt. au-dessus du niveau de la mer, un peu au-dessus de la naissance de l'Arche de Robinson, et, à l'O., sur un pilier massif. Cette arche supporte les maisons qui bordent le côté N. de la rue Tarîq Bâb es-Silsilèh. Elle serait du vᵉ ou viᵉ siècle après J. C.

Le seuil de la citerne, situé à 1 mèt. 10 au-dessous de la naissance de l'arche, est formé d'un béton très dur, de 1 mèt. 05 c. d'épaisseur, fait avec de petites pierres, empâtées dans une sorte de ciment noirâtre. Une tranchée, de 7 mèt. de profondeur, pratiquée du côté S. de l'Arche, le long du Haram, conduisit à une masse de voussoirs et de pierres, de 2 mèt. 50 c. d'épaisseur, ayant évidemment appartenu à une arche plus ancienne.

A 13 mèt. 20 c. au-dessous de la naissance de l'arche, on trouva de l'eau, ayant le même goût que celle de Hammâm ech-Chifâ (*V*. p. 303), ou de la Fontaine de la Vierge, et présentant le même phénomène d'intermittence (*V*. p. 317). L'afflux de l'eau était si grand que, malgré tous leurs efforts, les ouvriers de M. Wilson ne parvinrent d'abord qu'à en abaisser le niveau de 60 cent. Mais peu de temps après, l'eau disparut de la tranchée. Un autre petit ruisseau fut trouvé à 2 mèt. 10 c. plus bas (15 mèt. 30 c. au-dessous de la naissance de l'arche), coulant, comme le premier, du N. au S., contre les fondations mêmes du mur du Haram. La hauteur du flot varie de 30 cent. à 1 mèt. et 1 mèt. 20 c.

On peut conclure de ces observations qu'il existe plusieurs petits ruisseaux, coulant, du N. au S., le long du lit du Tyropœon. Il serait intéressant de savoir si ces eaux n'étaient pas recueillies autrefois dans l'ancien canal creusé dans le roc, retrouvé au-dessous du pont du Xystus (*V*. ci-dessus). Mentionnons une tradition juive qui fixe la venue du Messie au moment où l'eau vive aura été retrouvée, pour la troisième fois, sous les murs du Haram.

Le mur du Haram est ici formé de beaux blocs à bossage semblables à ceux du mur des Pleurs. A partir des fondations, on ne compte pas moins de 21 assises, de 1 mèt. à 1 mèt. 20 c. de hauteur, admirablement conservées. Toute cette partie de l'enceinte paraît être de construction salomonienne.

Le *pilier* de l'arche est formé de 7 assises de pierres taillées, mesurant de 95 cent. à 1 mèt. 25 c. de hauteur, semblables à celles que l'on voit au-dessus des pierres à bossage de la Place des Pleurs. La hauteur de cette maçonnerie est de 7 mèt. env., la largeur de 4 mèt. 35 c. env. Dans les trois assises inférieures, un espace vide est ménagé, comme à l'arche du Xystus (*V*. p. 298). Il a 1 mèt. 80 c. de largeur sur 3 mèt. de hauteur, le linteau qui le recouvre ayant 1 mèt. 25 d'épaisseur, et a dû servir de chambre, à en juger par les creux taillés dans la pierre, comme pour recevoir les gonds d'une porte.

Les assises de pierres taillées reposent sur une couche de gros cailloux rugueux, épaisse de 5 mèt. 70 c. et qui descend jusqu'au roc, à une profondeur de 14 mèt. env. au-dessous de la naissance de l'arche et à 25 mèt. environ au-dessous de la route actuelle. Cette partie inférieure constituait, sans nul doute, le pilier primitif sur lequel reposait l'arche ancienne dont les débris ont été retrouvés, par le capit. Warren, au-dessous de la chambre. Le pavé correspondant à ce pont existait probablement au temps des rois juifs. Une galerie, pratiquée à la base même du roc, de la face E. du pilier de l'arche au mur du Haram, a montré que le roc incline à l'E., le point le plus bas de la vallée se trouvant à 1 mèt. 80 c. environ à l'O. du mur du Haram. Un creux existe toutefois contre les fondations de ce mur, à l'endroit où coule le ruisseau découvert par le capitaine Warren.

Une tranchée pratiquée à l'O. du pilier fit découvrir une chambre voûtée munie d'une fenêtre murée, derrière laquelle s'étend une série de *voûtes* (pl. 14) à arches semi-circulaires. Elles sont situées en dehors de la façade du palais de justice, au-dessous des maisons qui bordent le

côté opposé de la rue actuelle de Bâb es-Silsilèh, et dans le prolongement de l'arche de Wilson. Elles sont sur une *double* ligne, les voûtes du S. ayant 7 mèt. de largeur et celles du N., 6 mèt. 10 c., ce qui donne à peu près la largeur de l'arche de Wilson. La partie S. est la plus ancienne et constituait probablement la chaussée originelle. On l'aurait agrandie, en y ajoutant les arches du côté N., et c'est après ce remaniement que l'arche aurait été construite. Ces arcades étaient fermées et peuvent avoir servi de magasins ou de citernes.

La partie S. de ce viaduc est interrompue à l'O. par une grande *chambre* voûtée de construction ancienne. Elle est de forme rectangulaire, et mesure 7 mèt. de l'E. à l'O. et 9 mèt. du N. au S., et présente au centre une colonne supportant deux arches en ogive. Les murs sont construits de pierres taillées, d'un excellent appareil. Des pilastres, placés aux angles, sont ornés de chapiteaux qui comptent certainement parmi les plus anciens spécimens de l'art juif. On peut en conclure que cette chambre a été construite en même temps que la première chaussée, qui courait à travers le Tyropœon, probablement au temps de Salomon.

Au S. de cette chaussée, qui sans doute supportait primitivement le mur construit par Salomon (*V.* § VIII), le capitaine Warren a découvert un *passage* souterrain voûté, bien construit, qui court de l'O. à l'E. Il a 3 mèt. 60 c. de largeur et 3 mèt. environ de hauteur. La clef de voûte est à 2 mèt. 70 c. au-dessous du niveau de la rue actuelle, et c'est entre la rue et la voûte que passe l'aqueduc des Vasques de Salomon (*V.* p. 310). M. Warren l'a suivi, vers l'O., sur une longueur de 75 mèt., à partir du mur du Haram, jusqu'à une citerne, située au-dessous de la rue de David. L'historien arabe Moudjir ed-Din parle d'un *passage secret* « que David fit construire, de la Porte de la Chaîne à la Citadelle nommée le Mihrab de David ». Plusieurs chambres voûtées, trouvées à 4 mèt. au-dessous du seuil du passage précédent, appartenaient peut-être au passage dont parle Moudjir ed-Din.

Au S. du passage secret, se trouvent les voûtes souterraines (16) sur lesquelles est bâti le Mehkémèh. Il est actuellement impossible de les visiter, la brèche par laquelle M. Warren y avait pénétré, ayant été sottement murée par un qâdi.

Au delà de Bâb es-Silsilèh, l'enceinte est de nouveau cachée par des maisons particulières. Le docteur Barclay, qui put, en sa qualité de médecin, en visiter plusieurs, a retrouvé partout des portions de murailles semblables au reste de l'enceinte. Au bout d'un bazar couvert, *Soûq el-Qattânîn* (le Bazar des marchands de coton) (Pl. 90), s'ouvre **Bâb el-Qattânîn** (Pl. 67), de style sarrasin. C'est la plus rapprochée de la grande mosquée es-Sakhrah, et celle d'où l'on peut le mieux considérer le monument. C'est peut-être la quatrième des portes mentionnées par Josèphe. Les deux portes précédentes et le reste du pont qui formait la première entrée sont à égale distance l'une de l'autre, disposition régulière qui prouverait encore mieux leur identité avec les anciennes portes du temple. Bâb el-Qattânîn répond, selon la tradition, à la *belle porte* (ὡραία πύλη), où les apôtres Jean et Pierre guérirent un impotent (Actes des Apôtres, III, 2). Cependant, M. Wilson placerait plutôt la quatrième porte mentionnée par Josèphe, un peu au S. de Bâb el-Matarah (*V.* ci-dessous).

Revenant sur ses pas dans le Soûq el-Qattânîn, on pourra visiter, à g., le *Hammâm ech-Chifâ* ou Bains curatifs (*V.* Pl. 77), dans lequel on a quelquefois voulu voir le puits de Béthesda. Un escalier monte à la bouche du puits, située à 10 mèt. au-dessus du sol. Le puits, de 30 mèt. de profondeur (20 mèt. au-dessous du sol extérieur), débouche dans un bassin en maçonnerie, établi sur le roc. Au S. O. de ce bassin, s'ouvre un aqueduc, long de 30 mèt., large de 0 mèt. 90 c. et haut de 1 mètre, qui se dirige horizontalement au S. O., du côté du Haram, jusqu'à un autre puits d'où l'eau s'écoule dans une direction inconnue.

Un des guides du D[r] Robinson lui assura que cette citerne est reliée par un aqueduc en maçonnerie avec une citerne

creusée dans le roc et située sous la mosquée es-Sakhrah, dans laquelle l'eau jaillit du roc lui-même. A la suite d'une longue sécheresse, l'eau vient à manquer dans le puits et l'on est obligé d'aller la chercher à la fontaine souterraine. C'est là un point important à éclaircir. Le Dr Whitley a émis l'idée que le puits ech-Chifâ communiquait par un aqueduc avec une source souterraine, nommée *Aïn es-Souâin*, située dans la vallée du Cédron, à 500 mèt. environ de l'angle N. E. de la vallée.

A 6 mèt. environ au S. de Bâb el-Qattânîn, près de *Bâb el-Matarah* (Porte des latrines), M. Wilson a découvert une *citerne*, qui court de l'E. à l'O., à travers le mur du Haram, et dont la disposition rappelle le passage voûté de la Porte du Prophète. M. Wilson serait tenté d'y voir la quatrième entrée du temple, bien qu'il n'ait retrouvé aucune trace d'une porte.

Au delà de Bâb el-Qattânîn, vient la ruelle qui conduit à *Bâb el-Hadîd*, (la Porte de fer), puis l'ancien couvent des derviches aveugles, qui est maintenant une caserne de cavalerie, et *Bâb en-Nasir* ou *Nâzhir* (la Porte de l'Inspecteur). Enfin on atteint l'ancien Sérai et *Bâb el-Ghaouânimèh*, où nous achevons notre tour de l'enceinte.

IV. ÉDIFICES DIVERS

La Citadelle (el-Qala'ah) ou **Cité de David**. (Il faut, pour la visiter, une permission du pacha, que chacun obtient facilement par l'intermédiaire de son consul.) (V. le plan).

Histoire. — Cette citadelle occupe, en partie, l'emplacement de la « forteresse de Sion », que David conquit sur les Jébusiens et qu'il entoura de constructions nouvelles. Ce roi y établit sa résidence et l'appela « Cité de David » (II Sam., v, 7-9). Elle subit dans la suite peu de remaniements, parce que, dans les divers siéges, l'effort des assiégeants se porta toujours du côté du N. On sait seulement, par Josèphe, qu'Hérode fit construire ou plutôt remanier et surélever trois tours qu'il nomma Phasaël, Hippicus et Mariamme (V. ci-dessous). Titus laissa ces tours debout, en témoignage de la valeur romaine, et aussi, sans doute, pour tenir la ville en respect. Elles furent démantelées vers 1219, par el-Moazhzham, prince de Damas, qui ne laissa subsister que la tour de David (tour Phasaël). Les autres furent rebâties par Sélim et Souleïman, au XVIe s., et, très probablement, avec les matériaux des précédentes (*V.* frère Liévin, *Guide de la Terre-Sainte*, p. 214).

État actuel. — La citadelle occupe actuellement un carré irrégulier, long de 133 mèt., du S. au N., et large de 100 mèt., de l'E. à l'O. C'est un assemblage de cinq tours carrées, entouré d'une muraille peu élevée, du côté de la ville, et présentant un fossé profond du côté de l'O., c'est-à-dire en dehors, et un fossé moins profond, à l'E. Elle est fort délabrée et sert aujourd'hui de magasin d'armes et de poudre. Les tours qui s'élèvent au bord du fossé sont protégées de ce côté par un boulevard ou contre-fort oblique, qui s'élève du sol sous un angle d'environ 45°. D'après M. E. G. Rey, cette maçonnerie doit être attribuée au temps des Croisades.

L'entrée de la citadelle est actuellement à l'E., par un pont de bois jeté sur le fossé. La tour N. E., à dr. de l'entrée, attire tout d'abord l'attention. C'est celle que les Francs appellent plus spécialement la *tour de David* (Pl. 82), bien que ce nom soit donné souvent à toute la citadelle. La partie supérieure est moderne, mais toute la partie inférieure, massive et sans aucun vide intérieur, est construite de gros blocs taillés en bossage, dont quelques-uns mesurent de 3 à 4 mèt. de long., de 1 mèt. 50 c. à 2 mèt. de large, et plus de 1 mèt. de haut. Ces pierres n'ont évidemment jamais été

dérangées, ni renversées, ni rapportées : elles rappellent tout d'abord l'aspect des murailles du temple bien que les blocs soient plus petits et moins fins. La hauteur de la partie antique au-dessus du fond du fossé est de 12 mèt. 19. La base est quadrangulaire, mais ce n'est pas un carré parfait, le côté E. mesurant 17 mèt. 20 c. et le côté S. 21 m. 40 c. Des fouilles récentes ont montré que, jusqu'à une certaine hauteur au-dessus des fondations, *la base de la tour est formée par le rocher lui-même*, taillé en relief, et revêtu de pierres. (*Handb.*, p. 106.)

Le massif antique est surmonté d'une salle, qui sert d'oratoire aux musulmans. Un double escalier de 24 marches monte sur la terrasse crénelée. Du haut de la tour, on embrasse du regard toute la ville et les collines environnantes. C'est une des meilleures stations pour étudier la topographie de Jérusalem. On voit sur la plate-forme trois vieux canons qui ne servent plus qu'à tirer des saluts, et un mât élevé où flotte le drapeau rouge avec le croissant blanc.

La tour N. E. est évidemment la *Tour de David* du temps des croisades; les chroniqueurs de l'époque, l'écrivain arabe Moudjir ed-Dîn, décrivent nettement sa position et son aspect. Elle servit probablement de résidence aux rois latins de Jérusalem, et la tour figure sur leurs sceaux. Quand les musulmans renversèrent les fortifications en 1219, ils conservèrent la tour de David, qui garda son nom jusqu'au XVIe s., où elle prit celui de *Tour des Pisans*, probablement parce qu'elle avait été réparée par des architectes de cette nation. Mais on peut sans crainte lui attribuer une origine plus ancienne. Sa position vers le N. O., là où les pentes de Sion sont le moins escarpées, et la ville le plus accessible, près de la porte la plus fréquentée, fait croire facilement qu'en tout temps la citadelle de Jérusalem a été en cet endroit ; non seulement celle qu'Adrien avait fait reconstruire, mais aussi celle des anciens rois juifs, comme l'antiquité de ses substructions et son nom traditionnel l'indiquent.

La plupart des savants (Scholz, E. Robinson, Schultz, etc.) sont d'accord pour identifier la Tour de David avec la Tour Hippicus, dont Josèphe parle si souvent. Selon l'historien des Juifs (*Guerre des Juifs*, V, 5, 3), cette tour, qui avait été bâtie par Hérode, en mémoire d'un de ses amis mort en combattant, « était quadrangulaire (τετράγωνος) ; sa largeur et sa longueur, chacune de 25 coudées, et sa hauteur de 30 ; elle n'était nullement creuse (οὐδαμοῦ διάκενος). Au-dessus de la partie pleine (τὸ πλῆρες) était une citerne haute de 20 coudées, destinée à recueillir l'eau de pluie. Au-dessus encore, une maison à deux étages, etc. ; de sorte que la hauteur totale de la tour était de 80 coudées. En beaucoup d'autres épisodes du siége, la tour Hippicus est mentionnée ; et quand Titus victorieux donne l'ordre de renverser de fond en comble la ville et le temple (*Guerre des Juifs*, VII, 1, 1), « il fait respecter les tours qui surpassaient toutes les autres en hauteur, c'est-à-dire Phasaël, Hippicus et Mariamme, et la seule partie du mur d'enceinte qui couvrait la ville à l'O. ». Josèphe la prend pour point de départ de sa description des enceintes (*Guerre des Juifs*, V, 4, 2). Les savants ont fait de sa détermination la base de leurs systèmes sur la topographie de Jérusalem.

Cependant, malgré l'accord presque général qui règne sur ce sujet, l'identité de la tour de David avec la tour Hippicus a soulevé des objections sérieuses, que nous devons résumer (*V.* Bonar, *the Land of Promise*, p. 497, Londres, 1858, et de Saulcy, *Les derniers jours de Jérusalem*, p. 235-236). D'abord,

selon Josèphe, la tour Hippicus était un carré parfait, tandis que la tour de David est un rectangle dont un côté dépasse l'autre de plus de 4 mèt. La tour Hippicus n'avait que 25 coudées (env. 13 m.) de côté; la tour actuelle de David en a 17 dans un sens et 21 dans l'autre. Robinson accuse trop facilement Josèphe d'avoir écrit de mémoire, d'après des conjectures, avec des chiffres approximatifs. Ici, l'historien juif paraît au contraire très net dans les mesures qu'il donne des tours Hippicus, Phasaël et Mariamme. En tout cas, son défaut ordinaire n'était pas de diminuer les choses; ici, il serait au-dessous des chiffres réels. Par contre, les dimensions de la tour de David (21 mèt. de long sur 17 de large) concordent d'une manière assez satisfaisante avec celles que Josèphe donne pour la tour Phasaël (40 coudées ou 21 mètres env. de côté). Hippicus serait la tour sur laquelle s'appuie au N. O. l'enceinte extérieure de la ville et qui a 16 mèt. 40 c. sur son plus grand côté et 13 mèt. sur le plus petit. Ces chiffres concordent aussi assez bien avec les données de Josèphe (13 mèt. 125 c. de côté).

En outre, M. de Saulcy a mesuré la profondeur du puits existant dans la tour située au N. O., et il a trouvé 6 mèt. 35 c. Le puits mentionné par Josèphe dans sa description de la tour Hippicus (*V.* ci-dessus) avait, il est vrai, 10 mèt. 50 c. de profondeur. Mais la différence de ces deux nombres, 4 m. 15 c., s'explique aisément par l'accumulation de décombres au fond du puits.

On a élevé, il est vrai, une objection, que l'on croyait forte, contre l'identification de la tour Hippicus avec la tour située au N. O. de la citadelle. En établissant ses lignes d'attaque, Titus « place son camp à 2 stades de la tour Pséphinos, qui occupait l'angle N. O. de la ville, et l'autre partie de l'armée se fortifie (τειχίζεται), en face de la tour appelée Hippicus, également à 2 stades de distance de la ville. » (*G. d. J.*, v, 3, 5). Où prendre ces 2 stades? Si c'est à l'O. ou au N. O. de la tour actuelle, cette distance (370 mèt.) place le camp de la seconde moitié de l'armée dans la vallée de Gihon, c'est-à-dire dans un fond; si on les prend vers le S. O., sur la hauteur, on tombe sur la route de Bethléhem, en un point séparé de la place par toute la profondeur de la vallée. Il est peu croyable qu'un général place une armée de ce côté; de plus, on attaque ordinairement les saillants, et la tour de David est dans un angle rentrant que la muraille dépasse assez loin vers le N. O. Le dessein de Titus était de s'emparer d'abord de Bézétha (*Ib.*, v, 5, 2) : pourquoi attaquer un point aussi éloigné de son attaque principale? Ces arguments ne nous semblent pas concluants. On pourrait répondre qu'à la distance de 370 *mèt.* en face de la tour du N. O. on se trouve, non au fond de la vallée de Gihon, mais à la crête même du versant qui domine cette vallée à l'O., là où le comte de Toulouse établit plus tard son *campement* (*V.* le plan de Jérusalem par Pierotti). La seule indication d'un campement établi en face de la *tour* Hippicus démontre au contraire fort clairement que cette tour ne pouvait se trouver que le long de l'*enceinte* extérieure, et par conséquent au N. O., près de la porte de Jaffa. On peut répondre aussi que, pendant *tout le* siége, la tour Hippicus ne paraît pas avoir été l'objet d'une attaque spéciale, et que cet autre corps d'*armée* qui se fortifie (τειχίζεται) en face d'Hippicus est là seulement en observation pour assurer l'investissement de la place, qu'il faudra même plus tard compléter par un mur de circonvallation générale.

Dans un autre passage (*Ibid.*, v, 4, 2) Josèphe dit : « La muraille commençait au N. (κατὰ Βορρᾶν) à

la tour Hippicus, et s'étendait vers le Xystus. Il est difficile, dit-on, de considérer la tour de David (ou la tour N. O.) comme étant au N. de la ville, ou comme le point de départ septentrional d'une muraille. On répond, il est vrai, qu'il faut entendre le N. du mont Sion (ce serait l'angle N. O.), mais c'est là une acception difficile à admettre chez un auteur écrivant au temps de Josèphe, lorsque la ville s'étendait bien loin au N.; de plus, l'historien mentionne les tours Hippicus et Pséphinos comme voisines, en face l'une de l'autre (ἀντικρυς), et il ne paraît pas y avoir d'autres tours entre elles. Or, la tour de David est encore fort loin du point que devait occuper la tour Pséphinos, à l'angle N. O. de la troisième enceinte. On en conclut qu'il faudrait reporter plus au N., c'est-à-dire au moins vers le couvent latin, à l'angle N. O. de l'enceinte actuelle, la position de la tour Hippicus. Mais alors, le Tyropœon couperait en deux la citadelle, ce qui est inadmissible. Aussi, placerons-nous avec M. de Saulcy, la tour Hippicus au N. O. de la citadelle, près de la porte de Jaffa, et la tour Phasaël, au N. E., à la tour actuelle de David.

La tour Mariamme avait, selon Josèphe, 20 coudées (10 mèt. 50 c. de côté). M. de Saulcy croit en retrouver l'emplacement à l'angle S. E. de la citadelle, dans une tour qui a 11 mèt. 60 c. sur 10 mèt. 40 c. de côté. Mais que devient alors l'affirmation de Josèphe qui place les trois tours Hippicus, Phasaël et Mariamme sur la branche septentrionale de l'enceinte antique? Il est probable que la tour Mariamme démolie par el-Moazhzham, prince de Damas, n'aura pas été reconstruite à la même place, où elle n'était plus d'aucune utilité, et qu'une partie de ses matériaux aura servi à construire la tour actuelle, située au S. E. de la citadelle, qui serait du XIII[e] siècle, d'après M. E. G. Rey.

Il nous reste à mentionner rapidement quelques édifices que le touriste visite peu, mais qu'il pourra rencontrer sur ses pas.

Tekkèt el-Khasséki (Pl. 84) (le couvent de la Favorite), situé à l'E. du Saint-Sépulcre, non loin de la maison du mauvais riche, près de la rue qui vient de la porte de Damas. Cet édifice, remarquable par ses trois portes en ogives trifoliées, ornées de riches stalactites, est complétement ruiné à l'intérieur. Il a été élevé ou du moins réparé par la fameuse sultane Roxelane, et il est en général connu sous le nom d'**hôpital de Sainte-Hélène.** Les gros blocs des assises inférieures paraissent appartenir à un monument plus ancien, qui était peut-être le palais d'Hélène, reine d'Adiabène (*V.* § VIII). Les Grecs ignorants peuvent avoir confondu cette ancienne reine avec leur sainte Hélène (*V.* de Saulcy, *ouv. cité*, p. 253). Cet établissement est aujourd'hui occupé par le pacha. Mentionnons le couvent des *Maoulâouiyèh*, qui a englobé l'église Saint-Pierre (*V.* p. 271 et Pl. 48), le *Tekkèt el-Usbekiyèh*, près de l'arc de l'Ecce Homo (Pl. 47), et le couvent des *derviches afghans*, de l'ordre des Qadirièh.

Quelques voyageurs seront curieux de visiter les *synagogues*. Elles sont situées dans les ruelles du mont Sion, *Hâret el-Karaïm*, *Hâret el-Yéhoud*, *Hâret en-Nébi Daoûd*, (Pl. 53, 54, 55, 56, 57, 58) et n'offrent, du reste, rien de remarquable. L'*hôpital de Rothschild* (Pl. 59) s'élève près de la crête du Tyropœon, en face de l'angle S. O. du temple.

Les *Huttes des lépreux*, situées autrefois en dedans des murailles du S., à l'E. de la porte En-Nébi Daoûd, ont été remplacées par l'*hôpital des Lépreux*, établissement protestant allemand, fondé en 1865 et situé en dehors de la ville, à l'O. de la porte de Jaffa, à g. de la route qui mène au Deïr el-Moussallabèh, en face du Birket Mamillah (*V.* § VII).

Il y a une *léproserie* musulmane à Siloé, sur les flancs de la colline. Elle contient 45 lépreux abandonnés à eux-mêmes. La maladie dont ces malheureux sont atteints n'est pas la lèpre blanche, farineuse, dont parle la Bible; les symptômes qui en sont rapportés sont ceux de l'éléphantiasis. D'après M. le docteur Lortet, la *farine* est le commencement de l'affection, qui devient tuberculeuse, surtout aux coudes et aux genoux. Elle commence par la face, par le nez ou par les doigts. « La peau prend des teintes violacées et d'un gris rougeâtre; des bourgeons se forment dans le derme, donnant naissance à des abcès dont les cicatrices sont affreuses à voir; peu à peu les extrémités des membres tombent en lambeaux, la voûte du palais se perce, etc. » (Gérardy Saintine.) Les lépreux vivent entre eux, se marient entre eux; les enfants sont, dit-on, sains jusqu'à l'âge de puberté. Ils sont du reste, très peu nombreux. En 1880, M. le docteur Lortet n'en trouva qu'un à la léproserie musulmane et un dans l'hôpital allemand. Ils atteignent l'âge de quarante à cinquante ans.

V. CITERNES, AQUEDUCS, ETC.

Robinson (*Bibl. res.*, t. I, p. 479) fait remarquer que, bien que Jérusalem soit située dans une région de rochers calcaires, où les puits et les fontaines sont rares, bien qu'on ne connaisse aucune source dans la ville même, et qu'il y ait seulement trois petites fontaines dans la partie basse de la vallée de Josaphat, la ville ne paraît avoir manqué d'eau dans aucun des siéges qu'elle eut à soutenir. Toutes les armées assiégeantes souffrirent au contraire de la soif : celles de Pompée, d'Antiochus le Pieux et des Croisés, grâce à l'habitude traditionnelle que les assiégés avaient de *couvrir les fontaines* à l'approche de l'ennemi. Josèphe dit, il est vrai, que Titus ne manquait pas d'eau, mais c'est dans un discours qu'il adresse à ses concitoyens pour les engager à se rendre. Il cite le fait comme une preuve que le ciel les a abandonnés, ainsi que cela est déjà arrivé du temps de Nabouchodonosor. D'ailleurs le témoignage de Dio Cassius (LXIV, 4) nous apprend que les Romains souffrirent réellement du manque d'eau. La ville, au contraire, n'en manqua jamais; elle périt par la famine, jamais par la soif. Guillaume de Tyr raconte que l'armée de Godefroy de Bouillon y trouva d'énormes quantités d'eau. C'était donc par des moyens artificiels que l'eau arrivait à Jérusalem, et ces travaux hydrauliques remontent à l'ancienne ville des Jébuséens, puisque David s'écrie au moment de l'attaque : « Quiconque se rendra maître du canal sera chef! » (II Sam., v, 8). Ces provisions d'eau étaient assurées à Jérusalem par des citernes, des réservoirs et des aqueducs.

Citernes. — C'est à peu près la seule ressource actuelle de Jérusalem; mais toute maison importante a sa citerne, où les eaux de pluie, recueillies sur les terrasses ou dans les cours, sont conduites par des tuyaux. Ces citernes sont bâties en pierre, recouvertes d'une voûte, avec une petite ouverture à la partie supérieure. Un grand nombre paraît remonter à une haute antiquité. Celle du couvent copte à l'O. de l'église du Saint-Sépulcre mérite une visite; on lui donne le nom de *citerne d'Hélène*. Elle est de grandes dimensions et creusée dans le roc. On y descend par un grand nombre de marches. Mentionnons la *citerne* du couvent de la Flagellation, celle qui est en dedans de la porte de Damas, celle du couvent latin, la citerne *el-Bourek*, le puits *Hammâm ech-Chifâ* (*V.* p. 303), etc. Les fouilles de l'Exploration Found ont amené la découverte d'anciennes

et vastes citernes : la double *citerne* située sous le couvent des Dames de Sion (*V.* p. 272), la *citerne* située près de Bâb el-Qaṭṭânîn (*V.* p. 303, *b*). Les arches des divers viaducs qui traversaient la vallée du Tyropœon étaient pour la plupart fermées et peuvent avoir servi de citernes. Le long du petit ruisseau souterrain qui descend à l'O. du Haram, dans la vallée du Tyropœon, étaient pratiquées d'anciennes *citernes*, creusées dans le rocher de Moriah et tenues en communication avec l'extérieur par de longs boyaux ménagés dans la masse de débris qui recouvrent cette partie de la vallée (*V.* p. 298-299).

Le sol du Haram ech-Chérîf est creusé de *citernes* dans toutes les directions. On n'y en a pas moins trouvé de 31 (*V.* le plan du Haram). Celle qui porte le n° 19, sur notre plan, a 19 mèt. de long. sur 17 mèt. de larg., et son plafond est porté par des arcades ogivales appuyées sur des piliers. Elle est construite dans la masse de débris qui a recouvert ici la profonde vallée du N. E. (*V.* p. 292, *a*). Les plus anciennes citernes du Haram, situées au S. de la plate-forme es-Sakhrah, sont creusées dans le roc. L'une des plus remarquables est la *Citerne des Rois*, un peu au N. d'el-Aksa (*V.* p. 282, *b*). Rappelons enfin que la roche es-Sakhrah paraît recouvrir des souterrains non encore explorés. Cette abondance de réservoirs souterrains justifie la célèbre phrase de Tacite : *Templum in modum arcis, fons perennis aquæ, cavati sub terrâ montes, et piscinæ, cisternæ que servandis imbribus* (*Hist.*, V, 12).

Les **réservoirs découverts**, nommés aussi *piscines* ou *étangs*, sont : la piscine dite de Béthesda, près de la porte Sitti Mariam (*V.* p. 289-290); une petite *piscine*, dite *de Bethsabée*, près de la porte de Jaffa, et que, grâce à son voisinage de la tour de David, on a supposé avoir appartenu à la maison d'Urie (II Sam., XI, 2). D'autres avaient été jusqu'à faire du Birket es-Soultân la piscine de Bethsabée. La plus importante est connue sous le nom de :

Réservoir d'Ézéchias (en arabe *Birket Hammâm el-Bâtrak*, l'étang du Bain du Patriarche) (Pl. 81). Il est situé près de la citadelle, au milieu d'un groupe de maisons, et attenant à l'*Hôtel de Méditerranée*, d'où l'on pourra l'examiner. Sa profondeur n'est pas considérable, mais sa longueur est de 73 mèt. et sa largeur de 44 mèt. Des travaux exécutés dans le couvent copte, qui le borne du côté du N., ont montré qu'il s'étendait encore de 18 mèt. dans ce sens. Les murailles qui l'enserrent sont fort anciennes, selon Robinson. Il reçoit son eau par un conduit souterrain venant du Birket Mamillah (*V.* § VII). Cette circonstance et sa situation à l'O. de la ville correspondent manifestement avec ce que la Bible nous apprend du réservoir et du conduit construits par Ezéchias, pour amener dans l'O. de la ville les eaux de Gihon (II Chron., XXXII, 30; II Rois, XX, 20). M. de Saulcy affirme que ce ne peut être l'étang d'Ézéchias, parce que l'enceinte d'Ézéchias n'embrassait pas cette partie de la ville. Mais il faudrait commencer par démontrer ce dernier point. Schultz a essayé d'identifier le Birket el-Hammâm avec la piscine *Amygdalon*, mentionnée par Josèphe. Celle-ci était au N. de la ville (κατα βορρᾶν), près du monument du Prêtre-Jean (*G. d. J.*, V, 11, 4).

Jérusalem possède aussi plusieurs autres piscines extérieures (Birket Mamillah, Birket es-Soultân); elles seront décrites plus loin (§ VII), ainsi que les fontaines de la Vierge et de Siloé, quand nous conduirons le lecteur autour de la ville.

Aqueducs. — Plusieurs aqueducs ont certainement amené les eaux du dehors dans la Jérusalem antique; on n'en compte pas moins de trois. Nous avons mentionné le conduit de

Gihon; Josèphe, en parlant « de la porte par laquelle l'eau était amenée à la tour Hippicus », indique un conduit qui est sans doute le même que celui de Gihon et le conduit actuel du Birket Mamillah. On pourrait y voir un indice de l'identité de la citadelle avec la tour Hippicus, puisque ce conduit passe près de la porte de Jaffa. Cet aqueduc s'étendait au palais d'Hérode (*G. d. J.*, II, 17, 9) et peut-être jusqu'au temple. En creusant, il y a quelques années, les fondations de l'église protestante, on a trouvé des restes d'un aqueduc considérable, qu'on a pu suivre vers l'E., sur une longueur de 200 mèt.; n'est-ce pas le même que l'aqueduc d'Ézéchias et celui dont parle Josèphe?

Cet aqueduc n'est sans doute autre chose que la terminaison de l'*aqueduc supérieur*, alimenté par des sources situées entre Étam et Hébron. On a pu en suivre les traces jusque près du ouady Arroub. A partir de ce point, il longe le flanc des vallées, passe entre le réservoir supérieur de Salomon et le Ras el-Aïn (fontaine scellée), court le long de la colline rocheuse qui borde le ouady Ertas (*V.* R. 19), sous la forme d'un conduit de 70 cent. à 1 mèt. de hauteur, alimente la ville de Bethléhem, passe près de la tombe de Rachel, croise une vallée dans une sorte d'énorme tube formé de larges blocs de pierre perforés, solidement cimentés et engagés dans une maçonnerie en blocaille. Là, on en perd, il est vrai, les traces, mais il aboutissait très probablement au Birket Mamillah. C'est sans doute de ce canal qu'il est question lors de la prise de la forteresse des Jébusiens (I Sam., V, 8).

L'ouvrage hydraulique le plus important de Jérusalem était l'*aqueduc inférieur*, dont on suit encore le tracé depuis le mont Sion, par-dessus la vallée de Hinnom, sur le mont du Mauvais-Conseil et jusqu'au delà de Bethléhem (*V.* R. 19). Il était alimenté par les réservoirs de Salomon et le Ras el-Aïn, le Aïn Étam et les sources du ouady Arroub (*V.* p. 227). Il recueillait toutes ces eaux par un canal qui débouchait du réservoir inférieur, et les amenait à Jérusalem en suivant une ligne sinueuse, longue de 20 kilom., et en traversant deux tunnels, l'un sous le village de Bethléhem, l'autre non loin de Jérusalem. Il croise la vallée de Hinnom, un peu au-dessus du Birket es-Soultân, sur un pont de 9 arches basses (*V.* § VII, 2), contourne le mont Sion et pénètre dans la ville actuelle le long du Tyropœon. Les recherches de M. Wolcott et de M. Barclay, confirmées par les travaux récents de M. Schick, ingénieur, celles de MM. William et Wilson, ont démontré qu'il passe sous la chaussée qui croise la partie moyenne du Tyropœon, en face de Bâb es-Silsilèh, pour pénétrer sous le Haram ech-Chérîf, et se terminer dans les réservoirs souterrains du temple (*V.* le plan). Réparé par les soins de Izzet Pacha, il alimente aujourd'hui, outre les réservoirs, la fontaine de Bâb es-Silsilèh (*V.* p. 301) et le palais du pacha. Il alimentait probablement autrefois les citernes situées sous l'ancien viaduc et sous le Mehkémèh (*V.* p. 302-303).

Le major Wilson a aperçu les traces d'un troisième aqueduc, au S. de la tombe de Rachel, sans pouvoir le suivre plus loin.

VII. Excursions autour de la ville.

1. Côté de l'Est et du Sud. Vallées de Josaphat et de Hinnom. Mont des Oliviers, etc.

Il est utile de se munir de flambeaux, d'une longue pelote de ficelle, et même d'une petite échelle, si l'on se propose de visiter en détail le tombeau des prophètes et les grottes sépulcrales de la vallée de Josaphat.

En sortant par la porte Orientale, nommée par les chrétiens *porte de*

Saint-Étienne, et par les musulmans *Bâb Sitti Mariam*, on laisse sur la g. une citerne en ruine qui porte le nom de *Birket Hammâm Sitti Mariam* (la citerne du Bain de Dame Marie), qui n'a aucun intérêt historique. A dr., on montre une plate-forme qui marquerait l'emplacement de l'église Saint-Étienne et le lieu où succomba le premier martyr. La tradition est ici en défaut. M. de Vogüé démontre très bien, dans son bel ouvrage (p. 331), que le lieu traditionnel du martyr et l'église élevée au vᵉ s. par l'impératrice Eudoxie étaient au N. de Jérusalem, en dehors de la porte de Damas, appelée alors porte Saint-Étienne. L'église fut rasée en 1187 par les Croisés eux-mêmes, à l'approche de Saladin. On ne sait pourquoi le nom de saint Étienne fut transporté plus tard à l'E., à la porte qui, pendant toutes les croisades, avait porté le nom de porte de Josaphat. On descend par un sentier en pente, et, traversant le torrent desséché du Cédron sur un petit pont en pierre, on arrive au pied du mont des Oliviers, au lieu nommé **Gethsémani** (saint Matthieu, XXVI, 30, 36; saint Marc, XIV, 26, 32; saint Jean, XVIII, 1), qui porte encore aujourd'hui en arabe le nom de *El-Djesmaniyèh*. Avant de visiter le jardin qui porte ce nom, on va, en remontant un peu à g. vers le N., visiter un joli édifice gothique appelé le

Tombeau de la sainte Vierge. La tradition qui place en Gethsémani le lieu où reposa le corps de la sainte Vierge entre sa mort et son assomption (contrairement à une décision du IIIᵉ concile général tenu à Éphèse en 341, qui place en cette dernière ville le tombeau de la Vierge et de saint Jean), est de la même époque que celle du Saint-Sépulcre lui-même. Comme celui-ci, la petite chambre sépulcrale fut, au IVᵉ s., séparée de la masse du rocher, de manière à former un édifice cubique, qui fut recouvert d'une église. Celle-ci est mentionnée au vᵉ s. par saint Jean Damascène, au VIᵉ s. par Arculphe et au VIIIᵉ par Willibald; elle fut détruite soit par Hakem, soit pendant le siége de 1099; mais un des premiers soins de Godefroy de Bouillon fut de la relever et d'établir dans ce lieu un couvent de religieux bénédictins. Ce couvent fut détruit en 1187 par Saladin, mais l'église fut épargnée, à cause de la vénération que les musulmans professent pour la sainte Vierge (*Sitti Mariam*). Nous la voyons donc encore aujourd'hui telle qu'elle fut construite au commencement du XIIᵉ s. (*V.* de Vogüé, p. 305 à 313). — Elle appartient maintenant aux Grecs et aux Arméniens, et elle est ouverte le matin et les jours de fête. Elle est aussi desservie par les Coptes, les Abyssins et les Syriens. Les musulmans y ont même un endroit où ils peuvent faire leurs prières. Seuls les Latins, qui possédaient l'église au commencement du XIVᵉ siècle, en sont exclus.

L'église proprement dite est souterraine. « Le porche extérieur, la seule partie visible du monument, a la forme d'un gros cube de maçonnerie de 8 mèt. env. en tout sens. La façade principale, flanquée de deux contre-forts romans, est vers le S. Elle est percée au centre d'une porte dont l'archivolte est en ogive, fortement ébrasée et ornée de nombreuses moulures; une seconde archivolte, également à nervures multiples, l'encadre à une certaine distance : un tailloir commun reçoit la retombée de ces différents arcs; quatre colonnettes de marbre blanc à chapiteaux foliés sont engagées dans l'angle rentrant des jambages. Un petit mur, percé d'une porte basse, a été élevé en avant de la grande porte. Une corniche couronnait tout l'édifice; elle a disparu, et il n'en est resté qu'une série de modillons d'une forme pu

rement romane (de Vogüé, p. 311). Un escalier de 40 à 50 marches descend dans l'église proprement dite, formée d'une seule salle en forme de croix latine, d'environ 30 mèt. de long sur 8 de large, totalement privée de sculptures, et terminée à ses deux extrémités par une abside semi-circulaire au tiers de sa longueur. Du côté de l'O., qui est le bras gauche, se trouve un autel appartenant aux Abyssiniens (ou aux Coptes non catholiques, selon le frère Liévin). Au N., dans le prolongement du bras septentrional de la croix, un escalier de 18 marches conduit à un souterrain voûté.

C'est du côté de l'E., dans l'arc longitudinal de l'église, que se trouve le tombeau de la Vierge, petit édicule, à base à peu près carrée, et surmonté d'une coupole à peine visible. Il est isolé de toutes parts excepté au S. E., où il est relié par un mur à la paroi S. du bras droit de l'église. Une lourde tapisserie qui le recouvre en rend l'examen difficile. A l'O., près de l'entrée du tombeau, est l'endroit réservé aux musulmans, et tout à côté, masquant la plus grande partie de la façade, est l'autel des Arméniens, adossé à la paroi O. du monument. Deux portes, l'une à l'O., l'autre au N., donnent accès dans la petite chapelle, pouvant à peine contenir 4 à 5 personnes. Les parois intérieures sont couvertes d'une tapisserie. Un grand nombre de lampes sont suspendues à la voûte. Du côté E., est taillée dans le roc une sorte de banquette de 1 mèt. de hauteur où aurait été déposé le corps de Marie. En sortant, on peut voir à dr., au fond de l'abside du bras droit, l'autel des Grecs. En remontant l'escalier, on voit à dr. une chapelle, considérée comme le *tombeau de saint Joseph*, et quelques marches plus haut, à g., une autre chapelle avec deux autels, élevée sur les tombeaux des parents de la Vierge, saint Joachim et sainte Anne. M. de Vogüé a démontré que cette attribution est erronée et que ces chapelles ont servi de sépulture à plusieurs personnages de la dynastie latine de Jérusalem (*ibid.*, p. 310). Leur disposition architecturale prouve d'ailleurs qu'elles n'ont aucun rapport avec l'hypogée primitif.

A côté du tombeau de la Vierge, s'ouvre, à la droite du visiteur qui fait face au fronton, un petit couloir avec une porte basse au fond, qui conduit par un escalier de quelques marches dans la

Grotte de l'Agonie, où, selon la tradition, Jésus passa les heures d'angoisse qui précédèrent son arrestation (saint Matthieu, XXVI, 37; XI, 45; saint Marc, XIV, 33-41; saint Luc, XXII, 41-46). Aucun des évangiles ne parle d'une grotte, mais au moins « le pieux vandalisme qui a défiguré les autres sanctuaires a respecté celui-là et lui a laissé sa nudité et sa physionomie originelle ». (De Vogüé, p. 313). Le pèlerin peut s'y abandonner à ses impressions. C'est un franciscain français, Gérard Chauvet d'Aquitaine, qui en fit l'acquisition, vers 1392. Enlevée aux Latins vers la fin du siècle dernier, elle leur fut rendue en 1802, par les soins du maréchal Brune (A. Alric). La grotte a 12 mèt. de long sur 7 à 8 mèt. de large et reçoit le jour par une ouverture pratiquée à la partie supérieure. Elle renferme trois autels. Les étoiles peintes qui ornent la voûte et les restes du pavé en mosaïque appartiennent sans doute à une époque ancienne. Au fond de la grotte, un autel s'élève sur le lieu où la tradition actuelle place l'agonie de J. C. On y lit l'inscription suivante en caractères latins du moyen âge: *Sæpe ora pro vivis et defunctis*. A quelques pas vers le S., on va visiter le

Jardin de Gethsémani (aux Latins; la porte est du côté de l'E.). C'est un enclos carré, dans lequel on a compris huit des oliviers les

plus vieux et les plus vénérables de la montagne. Un moine franciscain vous y fait la conduite, et montre le rocher où les apôtres s'endormirent, le lieu où Judas trahit son maître par un baiser. Tout autour du jardin, les franciscains ont érigé les 14 stations du chemin de la Croix. L'authenticité de Gethsémani est incontestable : les textes cités plus haut concordent parfaitement avec l'état des lieux; mais rien n'oblige à le restreindre dans cet enclos; le terrain environnant est aussi couvert de vieux oliviers. Il faut avouer également que la blancheur des murailles, les allées droites et bien sablées, les plates-bandes semées de fleurs, dont un zèle inintelligent a couvert le terrain, répondent mal aux dispositions religieuses du pèlerin qui vient y chercher le lieu écarté où Jésus avait l'habitude de se retirer (saint Luc, XXI, 37; XXII, 29).

En sortant de l'enclos de Gethsémani, on s'engage dans le sentier rude et tortueux qui conduit au sommet de la

Montagne des Oliviers (en arabe *Djébel et-Toûr*). Ce mont court à peu près parallèlement à la montagne du temple, du S. au N., et présente plusieurs éminences, dont la plus haute au N. est à 828 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Celle du centre, à 801 mètres (60 mèt. env. au-dessus du plateau du Haram), porte le petit village de *Kefr et-Toûr*.

C'est là que s'élève l'ancienne **Église**, aujourd'hui, **Mosquée de l'Ascension.** La tradition qui place en cet endroit l'ascension de Jésus-Christ repose sur un verset mal interprété des Actes des Apôtres (I, 12), mais est en contradiction avec l'Évangile (saint Luc, XXIV, 50, 51), qui place ce dernier miracle à Béthanie. Elle n'en a pas moins été adoptée par Eusèbe et consacrée par l'impératrice Hélène, qui y éleva une église, peut-être sur un plan semblable à celui du Saint-Sépulcre. Détruite probablement par les Persans, elle fut rebâtie par Modeste au VIIe s.; ruinée de nouveau par Hakem, elle fut relevée par les Croisés, sous la forme d'un grand édifice octogone dont M. de Vogüé a retracé les substructions. Ce nouvel édifice fut encore renversé en 1187, en même temps que le monastère fortifié qui y était joint et qu'habitaient des chanoines réguliers de Saint-Augustin, et remplacé par le monument actuel. Il est toujours resté depuis au pouvoir des musulmans, mais les chrétiens ont la permission d'y dire la messe, le jour de l'Ascension. On est admis facilement dans l'ancien couvent moyennant un léger baghchich.

La petite mosquée, qui occupe le centre d'une cour, est une construction octogone de 6 mèt. 60 c. de diamètre, supportant un tambour cylindrique couronné par une coupole en maçonnerie. Cette coupole repose sur 8 arcades soutenues par 8 piliers, flanqués chacun de deux colonnettes en marbre blanc. Les chapiteaux et les bases des colonnettes sont en marbre blanc et ont le caractère romain bien accusé. L'église paraît appartenir au commencement du XIIIe s. On montre au centre l'empreinte du pied de Jésus-Christ.

Au S. O. de l'église, sous les murs de l'ancien couvent, est une grotte qui, selon la tradition, a servi de retraite et de tombeau à sainte Pélagie. Les musulmans nomment ce caveau *Qabr Sidna Rabba*, et les juifs le vénèrent sous le nom de *Sépulcre de la prophétesse Huldah*.

Du haut du minaret de la mosquée, on jouit d'un panorama splendide, que le voyageur fera bien de venir contempler le matin de bonne heure, dès son arrivée à Jérusalem, pour étudier la topographie générale de la ville (*V.* p. 248).

A l'O. le regard plonge tout d'abord sur la vallée de Josaphat ou vallée du Cédron, depuis son origine

au N. de la ville, jusqu'à l'endroit où elle reçoit au S. la vallée de Hinnom et le Tyropœon. L'œil s'arrête ensuite sur l'enceinte du temple, avec les grandes mosquées d'Omar et d'el-Aksa, et tous les petits édifices, dont on peut étudier assez complétement les détails (V. p. 276 et suiv.). On reconnaîtra de ce point élevé les différentes collines de la ville, les deux coupoles du Saint-Sépulcre, la citadelle, le tombeau de David à l'extrémité du mont Sion, etc. Sur un second plan, on voit au N. le mont Scopus, et la montagne de Nébi Samouîl; à l'O., les sommités arides et monotones qui masquent la Méditerranée; au S. E., le mont du Mauvais-Conseil, la plaine de Réphaïm, le couvent de Mâr Élias, sur une hauteur qui domine la route de Bethléhem. Au S. s'élève le mont du Scandale, qui n'est en réalité qu'une des sommités du mont des Oliviers, comme la hauteur appelée *Viri Galilæi* (Actes, I, 11) forme du côté du N. un sommet indépendant. Mais c'est surtout du côté de l'E. que le pays présente un aspect étrange et saisissant : là, s'étend le désert de Judée, jusqu'à la vallée du Jourdain et au bassin brûlé de la mer Morte, que l'on aperçoit en partie; une longue chaîne de montagnes bleuâtres ferme le tableau : au N., ce sont les montagnes de Galaad; au centre, celles des Ammonites, et au S. celles de Moab. On y distingue les deux larges ouvertures du ouady Modjib (Arnon) au N., et du ouady Zerka Maïn, au S. On voit encore mieux cette partie du panorama d'un petit ouély placé à 200 mèt. à l'E. de la mosquée de l'Ascension.

En sortant de la grotte de Sainte-Pélagie, on peut prendre au S. O. un petit sentier qui mène au *Couvent des Carmélites*, près duquel s'élève le *Sanctuaire du Pater*, élevé à grands frais par Mme la princesse de La Tour d'Auvergne. Swein, évêque de Viborg, et son frère Eskill, virent près de Jérusalem (1152) une pauvre église connue sous le nom d'église du Pater Noster. En 1185, le moine Phocas place cette même église non loin de la grotte de Sainte-Pélagie, et l'auteur de la *Citez de Jérusalem* (1187) mentionne l'*abbaye de blancs moignes, aujourd'hui mosquée de l'Ascension*, et, à côté, *sur la voie qui allait à Béthanie, toute la costière de la montagne, à main destre, un moustier qui avait nom Sainte-Patenostre.* D'après Sœwulf (1103), l'église du Pater Noster aurait existé, près du lieu de l'Ascension, dès les premiers siècles de l'Église. Mais ce témoignage est suspect, et il est difficile de faire remonter la tradition de l'emplacement du Pater Noster au delà des Croisades.

Les fouilles et les nivellements ont amené de nombreuses découvertes : une crypte du XII[e] s., ornée de fresques dont on a pu conserver quelques parcelles, des débris de mosaïques, des colonnes et des chapiteaux, des fragments de frises, le tout dans un pêle-mêle indescriptible. Tout autour de l'édifice on a trouvé un certain nombre de tombes chrétiennes, quelques-unes ornées de croix rouges. Sur le parvis, le déblaiement d'un rocher a mis à découvert des sépulcres à cellules dont l'un présente cette disposition fréquente dans les tombes juives, d'une porte formée d'une seule pierre, glissant verticalement dans une rainure taillée dans le roc. Ce sépulcre avait été, du reste, utilisé par les chrétiens. On peut donc admettre que les divers édifices chrétiens du Pater se sont élevés sur l'emplacement de quelque tombeau juif vénéré, ainsi que cela a eu lieu, par exemple, sur le tombeau de la Vierge. Les débris intéressants trouvés au cours de la construction sont aujourd'hui conservés dans une chambre située derrière l'église.

État actuel. — L'édifice, compris dans une cour où l'on est introduit

par un gardien, se présente sous la forme d'un temple plat et carré, précédé d'un petit édicule, surmonté d'un dôme, auquel on accède par un escalier de quelques marches. L'intérieur se compose de deux parties distinctes, mais reliées entre elles : un cloître et une église. Le plan du cloître est un rectangle, avec 4 portes aux quatre points cardinaux. La porte du midi s'ouvre dans une chambre qui fait saillie au dehors et où se trouve le tombeau réservé à la princesse de La Tour d'Auvergne.

Le cloître est formé de galeries couvertes, dont le mur intérieur repose sur des arcades ogivales soutenues par des piliers carrés. Sous chaque arcade est une ouverture géminée, en ogive, surmontée d'un trèfle. La partie longue du cloître est ainsi divisée en neuf travées, l'autre en cinq. En regard de chacune de ces ouvertures géminées, le mur du fond est orné de trente-deux cadres contenant chacun, dans une langue différente, le Pater peint sur émail.

L'église, à l'E., du cloître, n'offre rien de remarquable.

En sortant du cloître du Pater, à 30 mèt. env. vers l'O., on peut visiter le lieu du *Credo*, où les Apôtres auraient composé le Credo (les Actes des Apôtres ne font aucune mention de cet événement). Une église dédiée à saint Marc s'y élevait au XV[e] s. Il n'en reste que la crypte qui paraît avoir servi de citerne. C'est un parallélogramme de 17 mèt. 68 c. de longueur sur 3 mèt. 80 c. de large, dirigé du N. au S. Douze grosses colonnes, assez grossières, engagées à demi dans le mur, soutenaient la voûte. Cette crypte est devenue la *Chapelle du Credo*.

A 150 mèt. env. au-dessous du lieu du Pater, la tradition place le lieu où J. C. pleura sur Jérusalem. Une église élevée en cet endroit, sous le vocable de *Dominus flevit*, a été remplacée par une mosquée, aujourd'hui en ruine.

A partir du lieu du Credo, on prend un sentier se dirigeant au S. O., et l'on arrive (3 min.) à un mur en pierres sèches qu'on franchit pour rencontrer, près d'un gros figuier, à quelques pas du sentier de Béthanie, un monument souterrain, assez difficile à trouver sans guide, et connu sous le nom de

Tombeau des Prophètes (*Qoubour el-Enbia*). On entre dans cette grotte par un trou, dans lequel on ne s'engage qu'en rampant, et l'on descend par un escalier sombre dans une chambre à peu près circulaire de 3 mèt. de haut et de 7 mèt. de diamètre, éclairée par en haut. De cette chambre partent deux galeries parallèles qui s'étendent au S. sur une longueur d'environ 20 mèt., et une autre qui s'étend au S. E. à environ 13 mèt. Ces galeries, qui ressemblent aux rayons d'un cercle, sont coupées par deux autres galeries formant des segments de cercle concentriques. La plus extérieure présente 32 niches à cerceuil dans sa paroi extérieure, et donne accès dans deux petites chambres sépulcrales. La galerie circulaire la plus rapprochée du centre se prolonge du côté de l'E. en décrivant plusieurs angles, et aboutit à plusieurs chambres sépulcrales. Les galeries droites ne contiennent point de tombeaux.

Il a été impossible jusqu'à présent de connaître l'âge et l'histoire de ce prétendu tombeau des prophètes. Schultz a essayé cependant de l'identifier avec le *rocher de Péristéréon*, mentionné par Josèphe (*Guerre des Juifs*, V, 12, 2) et à partir duquel le mur de circonvallation de Titus tournait vers l'O. Le nom de Péristéréon répond, selon lui, au nom latin de *columbarium*, mais il n'y a aucune analogie entre cet hypogée et les sépultures que les Romains appelaient columbarium. De plus, bien que la position du tombeau des Pro-

phètes, près de la colline qui domine la vallée de Siloam, réponde au premier abord à la donnée de Josèphe, le langage de l'historien paraît s'appliquer plutôt à un rocher proéminent qu'à un hypogée, et celui-ci se trouve trop haut placé sur la colline pour que le mur de circonvallation passât en cet endroit. C'est un reproche général qui s'adresse à tout le tracé de Schultz. Les ingénieurs avaient dû resserrer autant que possible leur ligne, et n'avaient aucun motif pour l'agrandir démesurément en la plaçant vers le sommet des collines. En somme, on ignore complétement ce que c'est que le Tombeau des Prophètes; une tradition juive, rapportée par M. de Saulcy, l'attribuerait pourtant au roi Hosias le Lépreux, et aux impies Ammon et Manassé, qui ne reposaient pas dans la sépulture des rois de Juda.

Le mont du Scandale ou de l'**Offense**, *Djébel Baten el-Haouâ* (le ventre du vent), qui s'élève au S., ne présente rien qui puisse nous y attirer. On y jouit d'une vue analogue à celle du mont des Oliviers. — Le nom porté actuellement par ce sommet est dû au souvenir de l'infidélité de Salomon, qui bâtit sur les hauts lieux des autels à Moloch, à Astaroth et à toutes les idoles étrangères (I Rois, XI, 7). Rien ne prouve bien positivement que ce soit sur cette montagne plutôt que sur une autre que les hauts lieux de Salomon furent bâtis; mais sa position au-dessus du *Jardin du Roi*, en face de la ville et à dr. du mont des Oliviers (II Rois, XXIII, 13), rend cette attribution assez probable. Redescendant dans la vallée de Josaphat, par le sentier de Béthanie, et tournant à g. vers le S., on atteindra bientôt plusieurs monuments singuliers, dont le premier est nommé :

Tombeau d'Absalon. C'est un monolithe cubique dont chaque côté a 6 mèt. 80 c. Les colonnes de la base soutiennent une frise dorique, ornée de triglyphes et de patères. Au-dessus de la frise est une corniche égyptienne. Toute cette partie inférieure est taillée dans le roc. Toute la partie supérieure est en maçonnerie: elle se compose d'un dé carré, surmonté d'un cylindre qui se termine par un tore figurant un énorme câble tordu; le tout est surmonté d'une sorte de pyramide évidée en gorge et couronnée d'une touffe de palmes. La hauteur totale du monument est de 16 m. 30 c. Sa base est à demi enterrée sous les pierres que, depuis des siècles, les Juifs lancent contre cette tombe maudite. La face S. du monument présente une petite porte assez difficile à atteindre, et plusieurs brèches existent sur les autres faces. On peut pénétrer facilement, par celle du N., dans une chambre de 2 mèt. 50 c. carrés, dont les parois du N. et de l'O. renferment des niches sépulcrales comblées par les décombres. La paroi S. présente l'ouverture d'un escalier qui descendait à la partie inférieure.

La date de ce monument, qui ne ressemble en rien au *cippe de marbre* dont parlent Josèphe (*Antiq.* VII, 10, 3) et la Bible (II Samuel, XVIII, 18), est difficile à déterminer. Les premiers pèlerins le nommaient tombeau d'Ézéchias ou de Josaphat (*Itin. Hier.*; Adamanus). Le docteur Robinson, frappé de la ressemblance que le mélange des styles grec et égyptien lui donne avec les tombeaux de Pétra (*V.* R. 5), le considère comme contemporain des Hérodes, qui étaient d'origine iduméenne, ou peut-être de l'époque d'Adrien (*Bibl. res.*, t. Ier, p. 521).

Tombeau de Josaphat. Dans l'angle N. E. du vestibule taillé dans le roc qui entoure le tombeau d'Absalon est un riche fronton orné d'acrotères et de rinceaux. C'est ce que les Juifs et les chrétiens désignent comme le tombeau de Josaphat, contrairement au texte sacré qui dit que Josaphat fut enterré avec ses pères,

dans la ville de David, son père (I *Rois*, XXII, 50). Les premiers pèlerins l'attribuaient tantôt à Siméon le Juste, tantôt à Joseph. L'entrée en a été obstruée par les Juifs, depuis qu'un missionnaire catholique ayant pénétré, en 1842, dans ce monument, y trouva un très ancien manuscrit du Pentateuque.

A une centaine de pas au S. du monument d'Absalon, est une autre chambre sépulcrale nommée par les chrétiens

Tombeau de Saint Jacques et par les Arabes, le divan de Pharaon (*Diwân Fir'oûn*). Le porche extérieur est soutenu par deux colonnes et deux demi-pilastres d'ordre dorique, reliés par une architrave, au-dessus de laquelle règne une frise dorique ornée de triglyphes et surmontée d'une corniche. Ce porche a 5 mèt. 90 de larg. et 3 mèt. env. de profondeur. Dans la paroi du N. une porte et un escalier conduisent sur le rocher, au-dessus du caveau. Dans le mur du fond s'ouvre une autre porte au-dessus de laquelle est une fenêtre de 80 cent. sur 31; on pénètre dans la principale chambre sépulcrale, carré de 4 mèt. de côté, qui donne accès à 3 chambres plus petites, comprenant des niches à cercueil. Dans la paroi S. du vestibule, une porte carrée de 2 mèt. 32 ouvre sur un couloir qui vient déboucher dans la cour, au milieu de laquelle s'élève le

Tombeau de Zacharie. C'est un monolithe séparé du rocher, dans lequel il a été taillé, par un passage creusé dans la base du mont des Oliviers. Chaque côté, large de 5 mèt. 53, est orné de 2 colonnes coniques, au centre, et de deux demi-colonnes engagées dans un pilastre aux angles. Au-dessus, une architrave simple est surmontée d'une corniche égyptienne qui ressemble à celle du tombeau d'Absalon. Le tout est couronné par une pyramide quadrangulaire équilatérale. La hauteur totale de ce monument est de 5 mèt. 60. Il est très vénéré des Juifs, qui tiennent à honneur d'être enterrés dans son voisinage, mais son origine est encore controversée. Le pèlerin de Bordeaux le nomme tombeau d'Isaïe, et Benjamin de Tudèle, tombeau d'Osée. Le Zacharie, auquel il est attribué maintenant, est-il le grand-prêtre immolé par Joas (II Chron., XXIV, 21)? D'après son ornementation, le monument paraît être contemporain du tombeau des Rois (*V.* ci-dessous).

M. de Saulcy a donné une bonne description de ces quatre monuments (*ouv. cité*, t. II, p. 288 à 306).

A partir de ces tombeaux, le terrain n'est plus qu'un vaste cimetière juif qui couvre les pentes de la vallée de Josaphat. La vieille superstition juive, adoptée consécutivement par les musulmans et par bon nombre de chrétiens, d'après laquelle le jugement dernier aura lieu dans cette vallée, est basée sur un oracle de Joël (III, 2, 12, 14) mal interprété, car le nom hébreu de Jehosçaphat signifie seulement le jugement de Jéhovah. La Bible ne désigne la vallée que sous le nom de *vallée de Cédron*. Le torrent y est à sec, et la gorge se creuse de plus en plus en approchant du village de

Siloé (*Kefr Siloudn*). C'est un singulier assemblage de maisons bâties en étages sur un rocher à pic, et de grandes cavernes sépulcrales, qui servent aujourd'hui d'habitations et de magasins. Une population demi-sauvage poursuit l'étranger de ses clameurs et de ses demandes de baghchich. M. de Saulcy y a signalé un *monument monolithe*, formé d'un carré à arêtes légèrement inclinées en dehors, avec une corniche égyptienne. L'intérieur contient deux chambres. M. de Saulcy suppose que c'est une chapelle égyptienne élevée par Salomon pour sa femme, la fille de Pharaon. — Du

village de Siloé, le regard plonge dans la vallée de Cédron, qui devient de plus en plus étroite et plus profonde, jusqu'au point où elle reçoit le Tyropœon, et le sombre vallon de Hinnom à l'O. Les pentes du mont Ophel s'élèvent en étages vers le N. jusqu'au Moriah, couronné par la haute muraille du temple.

Il faut revenir sur ses pas jusqu'à l'extrémité N. du v. de Silouân pour descendre dans la vallée du Cédron. On traverse celle-ci pour aller visiter au pied du mont Ophel, à g. du sentier qui remonte vers le temple,

La Fontaine de la Vierge (en arabe *Aïn Oumm ed-Derédj*, la fontaine de la Mère de l'Escalier). La tradition adoptée au moyen âge est que la Vierge venait y laver les langes de son divin fils. Elle répond exactement par sa position à l'*étang de Salomon*, que Josèphe place sur le côté E. du mont Ophel, entre la fontaine de Siloé et le côté S. du temple, et peut-être aussi à l'*étang du Roi* de Néhémie (II, 14-15). Elle a été souvent confondue avec Siloé. La fontaine de la Vierge est placée au fond d'une excavation taillée dans le rocher, où l'on descend par un escalier de trente marches, divisé en deux par une chambre voûtée en ogive, d'un peu plus de 3 mèt. de large sur autant de hauteur. La grotte inférieure est à environ 8 mèt. de profondeur; l'eau sort dans un bassin d'env. 5 mèt. de long sur 2 mèt. de large et à peu près autant de profondeur, et elle disparaît dans un canal souterrain qui la conduit à la fontaine Siloé. Robinson, et plus tard, le capitaine Warren se sont assurés du fait en s'engageant dans ce canal, qu'ils ont pu parcourir dans toute son étendue. Le canal décrit de nombreux zigzags, de sorte que sa longueur totale est de 533 mèt., tandis que la distance en ligne directe n'est que de 335 mèt.; la voûte est de plus en plus élevée à mesure qu'on approche de Siloé, la hauteur augmentant de 0 m. 90 à 4 mèt. 50. — La fontaine de la Vierge présente des phénomènes d'intermittence très marqués. Le niveau de l'eau s'élève subitement à certaines heures de la journée, une ou deux fois par jour à intervalles irréguliers, et, en été, une fois tous les deux ou trois jours seulement. La superstition populaire attribue le phénomène à un dragon qui vit à la source de la fontaine; elle s'explique naturellement par un effet de siphon. L'opinion générale est que l'eau vient des réservoirs cachés au-dessous du Haram ech-Chérîf, et c'est en effet très probable. Robinson (*Ibid.*, p. 507) croit trouver dans cette intermittence une raison d'identifier la fontaine de la Vierge avec la piscine de Béthesda (saint Jean, V, 4). Le voyageur, peu désireux de s'engager dans le conduit souterrain, remontera l'escalier de la fontaine de la Vierge, et suivra, sur une distance d'env. 300 mèt., la vallée du Cédron, jusqu'à l'angle S. du mont Ophel, où aboutit le vallon du Tyropœon. Là, le terrain est couvert de jardins verdoyants. On remarque les restes d'une digue en maçonnerie très reconnaissable, qui s'étendait transversalement à l'entrée du Tyropœon pour convertir en étang sa partie inférieure. Au bout de la chaussée, un vieux mûrier marque la place où, selon la tradition, le prophète Isaïe fut scié en deux par ordre de Manassé. En remontant un peu vers le N. on arrive à

L'Étang ou la fontaine de Siloé. — C'est un réservoir rectangulaire d'env. 16 mèt. de long sur 6 de large et 6 de profondeur, revêtu intérieurement d'une maçonnerie moderne, dans laquelle sont engagés quelques tronçons de colonnes de granit gris qui proviennent d'une basilique élevée vers le IVe siècle. A l'angle N. E. du bassin est une arcade avec un escalier ruiné, par lequel on descend dans un très petit

bassin où débouche le canal qui vient de la fontaine de la Vierge (*V.* ci-dessus). Ce canal présente ici moins de 1 mèt. de large et 5 mèt. env. de haut. Cette communication explique comment on a retrouvé à la fontaine de Siloé la même intermittence qu'à la fontaine de la Vierge, en même temps qu'elle nous donne l'étymologie de son nom : Siloé signifie en hébreu *missio aquæ*, c'est-à-dire aqueduc ou conduit d'eau. Quant au grand réservoir en maçonnerie, il est ordinairement vide ; le ruisseau qui sort du rocher ne fait que le traverser et va arroser les jardins situés au-dessous.

La fontaine de Siloé est mentionnée deux fois dans l'Ancien Testament (Isaïe, VIII, 6 ; Néhémie, III, 15) et une fois dans l'Évangile (saint Jean, IX, 7), lorsque Jésus-Christ guérit l'aveugle-né. Josèphe, qui la nomme plusieurs fois (*Guerre des Juifs*, II, 16, 2 ; VI, 7, 2 ; V, 4, 1 ; V, 4, 2), la place au bout du Tyropœon et à l'extrémité S. de la ville. Dès les premiers siècles du christianisme, elle fut recherchée en souvenir de la guérison de l'aveugle-né ; une superstition populaire lui attribuait de merveilleux effets pour la guérison des ophthalmies. Le pèlerin de Bordeaux mentionne la basilique qui y fut construite : *habet quadriporticum et alia piscina grandis foris*. Cette autre piscine, désignée par les derniers mots, est sans doute l'étang formé par la grande digue que nous avons signalée et qui est encore entière, bien que le terrain au-dessus soit comblé de terre et cultivé. Enfin le verset de Néhémie (III, 15) nous apprend que le terrain fertile et les potagers, qui s'étendent au-dessous de Siloé, ne sont autres que le *Jardin du Roi* de l'Ancien Testament (II Rois, XXV, 4 ; Jérémie, XXXIX, 4 ; LII, 7). C'est à tort que Schultz confond l'étang de Siloé avec l'étang de Salomon (*V.* fontaine de la Vierge).

De la fontaine de Siloé on se dirige vers le S. E. à travers les jardins qui couvrent la partie élargie de la vallée de Josaphat, et laissant à dr. l'entrée de la vallée de Hinnom, on gagne à env. 100 mèt. plus loin le

Puits de Job (*Bîr Eyyoub*), l'ancien **En-Rogel**, connu par les chrétiens sous le nom de *puits de Néhémie*. En-Rogel marquait la limite des tribus de Juda et de Benjamin (Jos., XV, 7, 8 ; XVIII, 16). Il est mentionné dans l'histoire d'Absalon (II, Samuel, XVII, 17), et lorsque Adonijah, fils de David, aspire à supplanter son frère Salomon, il assemble ses partisans à En-Rogel (I Rois, I, 9) ; Josèphe nous apprend à cette occcasion que la source était dans le jardin du Roi (*Antiq.*, VII, 14, 4). Le nom de puits de Néhémie vient d'une tradition, selon laquelle ce prophète y retrouva le feu sacré qui y avait été caché pendant la captivité de Babylone (II Macchab., I, 19-22).

Bîr Eyyoub est un puits caché sous une bâtisse quadrangulaire ouverte à sa face orientale. A droite se trouve un bassin carré où l'eau reste stagnante. Le puits a env. 41 mèt. de profondeur ; sa maçonnerie présente des pierres de grandes dimensions qui paraissent fort anciennes: Moudjir ed-Dîn dit qu'on trouve au fond une cave latérale d'où l'eau sort. M. Warren a découvert un tunnel remarquable taillé dans le roc et descendant sur le côté droit du Cédron à un puits nommé le *Puits des degrés*, à 500 mèt. env. au S. Il a par endroits 1 mèt. 80 de haut. et env. 1 mèt. 20 de larg. et présente de grandes chambres creusées dans le roc. Sa destination est inconnue. On peut conjecturer néanmoins qu'il servait à l'écoulement souterrain des eaux de l'étang de Siloé et du puits de Job. L'utilité de cette disposition, est évidente en temps de siége. L'eau de ce puits reste ordinairement à une profondeur de 80 coudées ;

mais, quand l'hiver a été pluvieux, elle jaillit dès le commencement de janvier, et cet indice certain d'une bonne récolte est célébré par une fête de plusieurs jours autour de Bîr Eyyoub. La vue de cette gorge solitaire, momentanément réveillée par le *doumdoum* (tambourin) et les chants de la foule, offre un spectacle des plus curieux et bien rare dans une ville vouée au deuil et à la prière. — Le Cédron devient alors un cours d'eau véritable. A partir du Bîr Eyyoub, le torrent s'engage au S. dans une vallée étroite et verdoyante. Les rochers qui dominent cette vallée à l'O. répondent, selon Schultz, à la *pierre de Zohélet*, mentionnée dans l'histoire d'Adonijah (I Rois, I, 9). Un peu plus loin, la vallée du Cédron tourne à l'E. en prenant le nom de Ouady en-Nâr. Revenant vers Bîr Eyyoub, on se dirige au N. O. vers

La **vallée de Hinnom** (en arabe *Ouady er-Rabâbi*), en hébreu *Gué-Hinnom* ou *Ben-Hinnom* (la vallée des fils de Hinnom), mentionnée au livre de Josué (XV, 8; XVIII, 16) comme frontière de Juda et de Benjamin, mais connue surtout par le culte sanguinaire de Baal et de Moloch, qui y fut établi par les rois idolâtres (Jérémie, VII, 31-32; XIX, 6-15; II Rois, XXIII, 10). Tophel était, selon saint Jérôme, la partie inférieure de Hinnom, la plus fertile et la plus rapprochée de Siloam. Ce n'est que plus tard, sans doute en mémoire des sacrifices abominables à Moloch, que le nom de la vallée fut transformé en celui de *Gehenna*, qui signifie l'Enfer en langue syriaque. La vallée de Hinnom contourne la base du mont Sion à l'O. et au S. Les rochers qui se dressent sur le flanc méridional de la vallée, et qui appartiennent au mont du Mauvais-Conseil, sont percés d'un nombre énorme de tombeaux d'une date relativement récente, car à l'époque des rois de Juda le lieu paraissait maudit (Jérém., XIX, 11). Ils n'ont aucun intérêt artistique, ce sont des chambres très simples, la plupart à portes carrées. Le plus remarquable qui se présente tout d'abord, en venant de Bîr Eyyoub, est connu sous le nom de

Monument des Apôtres, tombeau de saint Onuphre ou du **grand-prêtre Ananus.** Il est reconnaissable à la frise sculptée qui surmonte le vestibule. « C'est une frise dorique offrant huit métopes portant chacune un ornement différent en guise de patère, et séparées les unes des autres par des triglyphes ou mieux des diglyphes, puisqu'ils ne comportent que deux baguettes et deux gouttes seulement; des grappes de raisins, de fleurons et rosaces diverses garnissent les métopes..... Des peintures byzantines se voient encore au plafond du vestibule et dans les chambres qui suivent et qui ont toutes leurs parois entaillées de fours et de couchettes à cercueil. » (De Saulcy, *ouvr. cité*, t. II, p. 314). Selon la tradition, les apôtres y auraient cherché un refuge après l'arrestation de Jésus-Christ. Schultz l'a identifié avec assez de vraisemblance avec le *tombeau du grand prêtre Ananus* (Josèphe, *Guerre des Juifs*, V, 12, 2) près duquel le mur de Titus, après être descendu dans la vallée de la source, s'élevait sur la montagne où Pompée avait placé son camp. Ce tombeau paraît avoir été transformé en ermitage à l'époque des Croisades. Près de là, à vingt pas à l'E., on trouve au fond d'une tranchée étroite, à pente rapide, un autre *tombeau surmonté d'un fronton triangulaire*; les deux côtés de la porte étaient flanqués de pilastres, dont il ne reste que celui de droite. L'intérieur est composé de dix caveaux en voûte surbaissée. Sur plusieurs de ces tombeaux, on trouve des inscriptions hébraïques qui, par leurs caractères irréguliers.

ne paraissent pas devoir remonter plus haut que le VIIIe ou IXe siècle, et des inscriptions grecques fort dégradées où l'on voit souvent répétés la figure d'une croix et les mots τῇ; ἁγίας σιων; M. de Saulcy établit (ouvr. cité, p. 320-324) qu'ils furent consacrés à la sépulture des chrétiens de Jérusalem.

Sur le mont du Mauvais-Conseil, dans la direction du S., on trouve, à peu près à mi-côte, un bâtiment qui a conservé le nom de **Haql ed-Dama** (Hakeldama) (le prix du sang). Une tradition non interrompue depuis saint Jérôme, reconnaît en ce lieu le *champ du Potier*, qui fut acheté pour servir de tombeau aux étrangers, avec les trente pièces d'argent que Judas avait reçues pour prix de sa trahison, et qu'il rapporta aux sacrificateurs (saint Matthieu, XXVII, 7, 8). A l'époque des Croisades, ce terrain s'appelait le *charnier de Chaudemar* et servait à la sépulture des pèlerins morts à Jérusalem. Une superstition populaire attribuait à ce terrain la propriété de consumer les corps en vingt-quatre heures; c'est cette terre dont une grande quantité fut transportée au Campo-Santo de Pise en 1228. Le Haql ed-Dama est un édifice massif bâti à pic sur le rocher, avec un toit en terrasse et deux ouvertures ou fenêtres. Une partie du mur, du côté N., s'est écroulé récemment. L'intérieur, où l'on ne peut pénétrer que par une grotte située à l'angle S. O., est creusé d'une dizaine de mètres en contre-bas. « Par les fenêtres, on distingue des caveaux funéraires et de très belles arcades en pierre de taille parfaitement appareillées et d'apparence romaine. » (De Saulcy, t. II, p. 319.)

Du Haql ed-Dama, on peut monter au sommet du **Mont du Mauvais-Conseil** (en arabe *Djébel el-Qoubour*, le mont des Tombeaux), pour visiter les ruines du v. de **Deïr Kaddis-Modistus**; la tradition y place la *villa de Caïphe*, où les Juifs méditèrent de perdre Jésus-Christ, d'où provient le nom donné à la montagne à partir du XVe siècle. On y montre aussi l'arbre où Judas se pendit. C'est sur cette montagne que Pompée campa quand il vint assiéger Jérusalem. (Josèphe, *Guerre des Juifs*, V, 12, 2.)

Du mont du Mauvais-Conseil, on revient en longeant la vallée de Hinnom, qui tourne vers le N. jusqu'au

Birket es-Soultân, l'étang inférieur (Isaïe, XXII, 9), la plus grande des piscines de Jérusalem; elle mesure environ 180 mèt. de long sur 78 de larg., mais elle est abandonnée et constamment à sec. La chaussée du S. porte un sentier qui remonte sur le mont Sion; à 70 mèt. à peu près de son extrémité N., la vallée est traversée par un petit *aqueduc* de neuf arches qui porte le nom d'*el-Bourek*. Cet aqueduc, qui vient des réservoirs de Salomon près de Bethléhem, contourne, en approchant de Jérusalem, le mont du Mauvais-Conseil, puis franchit la vallée de Gihon pour faire ensuite le tour du mont Sion. Nous avons déjà dit où il aboutit (*V.* p. 310).

Cet aqueduc n'est pas mentionné dans la Bible, mais le Talmud en parle souvent, et Williams conclut de deux passages fort peu explicites de Josèphe (*Antiq.*, XVIII, 3, 2; *G. d. J.*, II, 9, 4) qu'il avait été construit par Ponce Pilate. Il est fort douteux qu'il s'agisse du même aqueduc, car Josèphe lui aurait donné 400 stades de longueur, ce qui est plus de 8 fois l'étendue de l'aqueduc actuel. Mais l'antiquité de celui-ci ne peut être contestée. Une inscription arabe, qui se lit sur les arcades au-dessus du Birket es-Soultân, nous apprend qu'il a été bâti (c'est-à-dire réparé) par le sultan mamelouk el-Mélik en-Naser-Mohammed, de l'an 693 à 741 de l'hégire (1294 à 1340).

A l'O. du Birket es-Soultân, on trouve quelques ruines, appelées Qasr el-Asfour ou el-Ghazal (le château du Moineau ou des Gazelles), et *Abou Waïr*, où Schultz place le **Erebinthôn Oikos** (la maison des Pois-Chiches), mentionné par Josèphe (*Guerre des Juifs*, v, 12, 2) comme le point où passait la muraille de Titus en retournant vers le N. Un peu plus au N. est la petite église grecque de *Saint-Georges*. On peut en quelques minutes rentrer dans la ville par la porte de Jaffa; mais il nous reste, pour achever l'examen de la partie S. de Jérusalem, à revenir vers la porte de Sion.

On gravira donc les pentes du mont Sion au-dessous des murailles appelées *Abradj Ghazzah* (les tours de Gaza), et, dépassant l'angle S. O. des murailles, la nouvelle école protestante et les cimetières chrétiens, on atteindra bientôt :

Le **Tombeau de David** (*Nébi Daoûd*), et le **Cénacle**. Le groupe de bâtiments qui porte ce nom est placé à peu près à l'extrémité S. du mont Sion, et se reconnaît de loin à son minaret élevé. Il occupe l'emplacement de l'ancienne *église des Apôtres*, mentionnée au IV[e] s. par saint Cyrille, et, s'il faut en croire Épiphane, une église très petite aurait déjà existé en ce lieu au temps d'Adrien, dans la seule partie de Sion qui eût échappé à la destruction. La tradition y plaçait la première assemblée des apôtres le jour de la Pentecôte; Antonin de Plaisance au VI[e] s., Arculfe, saint Willibald et Bernard le Sage, au VII[e] et au IX[e], parlent de cette église, et ajoutent qu'on y montrait le lieu de la Cène, la colonne où le Christ avait été attaché et flagellé (déjà mentionnée par le pèlerin de Bordeaux et par saint Jérôme), la chambre où mourut la vierge Marie, et la place où saint Étienne souffrit le martyre, ou le lieu où il avait été enterré. Plus tard ces pèlerins y ajoutent le lieu de l'apparition du Christ aux apôtres, celui où il leur lava les pieds, et autres traditions. Il est probable que l'église fut détruite par le sultan El-Hakem, elle était en ruines à la fin du XI[e] s. Mais elle fut reconstruite par les Croisés avec la disposition primitive en deux étages, l'église supérieure étant surmontée d'une coupole. Cette abbaye fut à la même époque entourée d'une muraille fortifiée (E. G. Rey). Elle était desservie par les chanoines de Saint-Augustin et elle subsistait encore lorsque la ville retomba au pouvoir des musulmans, en 1187. En 1342, elle fut donnée en garde aux franciscains, et un couvent fut élevé aux frais de la reine Sanche de Sicile, à peu près sur le plan des bâtiments qu'on voit aujourd'hui. Les franciscains la conservèrent jusqu'en 1561. Les musulmans s'en emparèrent alors sous prétexte que l'édifice couvrait le tombeau du prophète David, fait qui leur avait été, dit-on, révélé par un juif; et les franciscains furent expulsés du couvent et remplacés par des santons musulmans. Les chrétiens continuèrent cependant à être admis à certaines époques dans la salle du Cénacle, à y célébrer la messe, et à y laver les pieds des pèlerins le Jeudi saint.

L'église bâtie par les franciscains n'occupe probablement qu'un des bas-côtés de l'église primitive. Elle est divisée en deux étages; l'étage supérieur seul est visible. Le gardien de la mosquée, auquel on donnera de 3 à 5 piastres, conduit le visiteur dans la *Chambre de la Cène* ou *Cénacle*, salle de 14 mèt. sur 9, en style gothique du XIV[e] s. parfaitement caractérisé. Cette salle a dû être construite par les franciscains, lors de leur installation en 1342. Deux colonnes la divisent, dans le sens de sa longueur, en deux nefs parallèles; des demi-colonnes sont engagées dans les murs extérieurs. A l'extrémité E. est une petite niche où les

chrétiens pouvaient dire la messe à certaines époques; au S. est un mihrab musulman. Un escalier, aboutissant à l'extrémité O., descend à l'étage inférieur, occupé par un harem. On fera bien de ne pas tenter d'y descendre, si l'on ne veut être violemment ramené au dehors par les gardiens de la mosquée, ainsi que cela est arrivé à l'un de nos compagnons de voyage. Cependant M. le docteur Lortet a pu y pénétrer en 1880, et il a trouvé la salle inférieure entièrement semblable à celle d'en haut. Les ornements sont les mêmes.

A l'E. de la salle du Cénacle, une seconde salle, un peu élevée au-dessus de la première, renferme un sarcophage gigantesque recouvert d'un tapis, qui serait la reproduction du véritable sarcophage placé dans la chambre souterraine. Une petite porte fermée située au fond de la salle donne, dit-on, sur un escalier descendant au tombeau.

L'attribution faite par les musulmans ne suffit pas pour établir l'authenticité du tombeau de David. S'il y a réellement une crypte au-dessous de la salle du XI[e] ou du XII[e] s. qui porte ce nom, il est assez étonnant qu'elle n'ait pas été mentionnée par les écrivains qui ont décrit l'église à l'époque chrétienne. Mais on a beaucoup de raisons de croire que la sépulture de David et des rois de Juda était en effet placée sur cette partie du mont Sion. On lit dans la Bible (I Rois, II, 10) : « David se coucha avec ses pères et fut enseveli dans la ville de David. » Josèphe dit dans Jérusalem (Ἐν Ἱεροσολύμοις); la même formule est répétée pour Salomon et douze de ses successeurs, qui tous furent ensevelis avec leurs pères dans la ville de David. Le livre de Néhémie (III, 15, 16) fournit de plus une indication du lieu où se trouvait cette sépulture. Parlant des différents chefs qui se partagent la tâche de relever les murs de Jérusalem, il dit que : Sçallum répara « la muraille de l'étang de Scélah (Siloé), tirant vers les jardins du roi et jusqu'aux degrés qui descendent de la ville de David. Après lui, Néhémie répara *jusqu'à l'endroit des sépulcres de David*, jusqu'à l'étang refait, et jusqu'à la maison des hommes vaillants. » Il est évident que cette partie de la muraille partant du Siloé et du jardin du Roi remonte la pente du mont Sion, et y rencontre les tombeaux de David; que l'étang refait n'est autre que le Birket es-Soultân, et la maison des hommes vaillants répond peut-être à la citadelle. Le sépulcre de David était un endroit parfaitement connu des Juifs. Josèphe raconte que Salomon y avait enfoui d'immenses trésors dans la tombe de son père. Hyrcan, assiégé par Antiochus le Pieux, ouvrit le tombeau de David et en tira 3000 talents pour obtenir la levée du siége. Plus tard, Hérode voulut aussi dépouiller le tombeau de David. N'y trouvant pas d'argent monnayé, mais seulement des ornements d'or, il voulut pénétrer plus avant et chercher jusque dans les sarcophages; mais il perdit deux de ses doryphores, lesquels périrent étouffés par les flammes qui les frappèrent au moment où ils y pénétraient. Hérode épouvanté sortit et fit élever à la porte un monument expiatoire (*Antiq.*, VII, 15, 2; XVI, 7, 1). Saint Pierre parle du tombeau de David comme d'un lieu bien connu de tous (Actes, II, 29). Dio Cassius dit que la chute du tombeau de Salomon fut considérée par les Juifs comme un présage de ruine. Enfin saint Jérôme en parle aussi (*Epist.*, XLIV), puisqu'il se propose d'aller y prier avec Paula. Or la tradition sur ce lieu connu a conservé une valeur réelle, et la tradition juive n'a pas varié à ce sujet. Benjamin de Tudèle, racontant au XII[e] siècle comment le tombeau a été retrouvé sur le mont Sion par deux terrassiers, avec plu-

sieurs circonstances merveilleuses qui rappellent la tentative d'Hérode, ne rapporte sans doute qu'un conte enjolivé par les rabbins de l'époque, mais qui n'en prouve pas moins que la tradition était constante, comme elle l'est encore parmi les Juifs. En somme, si le tombeau de David n'est pas au Nébi Daoûd, tout porte à croire qu'il n'en est pas loin, et qu'on pourra le retrouver par une exploration plus attentive du mont Sion.

En dehors des édifices du Nébi Daoûd, on montre un peu au N. la maison où la Vierge Marie aurait passé les dernières années de sa vie.

Revenant près de la porte de Sion, on voit à gauche un petit couvent arménien qui passe pour la **Maison de Caïphe**. La tradition qui en fixe l'emplacement sur le mont Sion remonte au IV[e] s. Le couvent actuel paraît avoir été bâti au XIV[e] s. Il n'a aucun mérite architectural. On y montre la *prison du Christ*, le lieu où saint *Pierre renia son maître*, et même la place où le coq a chanté. L'église porte le nom de Saint-Sauveur. On y montre la pierre qui recouvrait le saint sépulcre; les moines arméniens sont accusés de se l'être appropriée d'une façon peu honorable.

A quelques centaines de pas vers l'E., près du sentier qui descend du mont Sion à Siloé, on trouve encore une petite crypte entourée de ruines informes; ce sont les restes de l'église *Saint-Pierre en Gallicante*, détruite depuis le XIII[e] s. C'est là que Pierre se retira pour pleurer sur son reniement (*V*. de Vogüé, p. 331).

On rentre à Jérusalem par la porte de Nébi Daoûd.

2[e] CÔTÉ DU NORD ET DE L'OUEST.

Tombeaux des juges, des rois, etc.

Il est indispensable ici de se munir de flambeaux pour visiter les hypogées compris dans cette tournée.

On sort par la porte de Damas ou de la Colonne (*Bâb el-Amoud*), belle arcade ogivale, flanquée de deux grosses tours, avec des créneaux assez pittoresques (*V*. p. 249). Sur les flancs de cette porte et à la base de la construction, se trouvent des blocs massifs formant des assises comparables à celles de l'enceinte du temple. On ne peut donc douter que cette porte ne soit antique, et il est probable qu'elle a fait partie de la seconde enceinte de Jérusalem (*V*. p. 338). On s'accorde généralement à l'identifier avec la porte d'Éphraïm. — Escaladant le talus à droite et longeant les murailles vers l'E., on trouve à environ 100 mèt. une grande tranchée creusée dans le roc, que Schultz a notée sous le nom de citerne, et que M. de Saulcy veut identifier avec la fontaine de Gihon (*ouvr. cité*, t. II, p. 342, 343). Mais ses arguments s'appliquent bien mieux au Birket el-Mamillah (*V*. p. 335, *b*). Il paraît d'ailleurs à peu près démontré que cette tranchée n'était pas une citerne, mais une des entrées des vastes carrières que nous allons décrire, et avec lesquelles elle communiquait par une porte presque enterrée, mais dont on distingue parfaitement la partie supérieure (*V*. Gérardy Saintine, *Trois ans en Judée*, p. 202). C'est à 100 mèt. plus loin, que, par une petite ouverture dans le rocher servant de base à la muraille, on pénètre en rampant dans de

Vastes carrières, appelées en arabe *Maghâret el-Qoutoun*, qui s'étendent au loin au S. E., sous la colline de Bézétha, et qui répondent très bien à la *Grotte du lin*, mentionnée par Moudjir ed-Dîn. Leur longueur connue est d'env. 200 mèt. sur 100 mèt. de larg. La découverte de ces carrières ou cavernes est assez récente; elles ont été bien décrites par M. Bonar (*The land of prom.*, p. 313 et suivantes) et par M. Gérardy Saintine (*ouvr. cité*, p. 191-202). « Des salles immenses, soute-

nues par des colonnes naturelles, laissent s'ouvrir dans leurs parois des percées qui pénètrent dans d'autres chambres non moins grandes. A gauche, c'est un amas confus, désordonné, de roches entassées, un chaos d'énormes blocs de calcaire, soutenus par d'autres blocs roulés pêle-mêle. D'autres blocs pendent perpendiculairement. » De grandes stalactites bizarres ajoutent à l'effet pittoresque du lieu. La blancheur de la pierre est très remarquable. Ce sont évidemment des carrières, et M. G. Saintine croit y reconnaître dans la coupe du calcaire le même procédé dont on s'est servi pour creuser la plupart des excavations des vallées de Hinnom et du Cédron, et la mesure du vide laissé par les pierres enlevées coïncide avec la grandeur des gros blocs des murailles du temple. Le calcaire est le même. En somme, il propose d'y reconnaître les cavernes royales (σπήλαια βασίλεια) dont parle Josèphe (*Guerre des Juifs*, v, 4, 2) (*V.* ci-dessous).

En face de ces carrières, s'élève un monticule, séparé de l'escarpement des murailles par une tranchée que M. Bonar regarde comme artificielle (*The land of promise*, t. II, p. 233). Dans cette colline est creusée la

Grotte de Jérémie. C'est actuellement un santon musulman gardé par un vieux derviche, qui vous y admet moyennant un léger baghchich. L'intérieur ne présente rien d'intéressant; on entre par une petite porte dans une vaste chambre qui communique avec un large souterrain, composé de plusieurs autres chambres où sont entassés pêle-mêle d'énormes blocs de calcaire et de piliers taillés dans le roc. Mais tout est recouvert d'un badigeon blanc, et l'on n'y voit aucun vestige de constructions anciennes. A côté, est une autre grotte, qui a servi autrefois de citerne; quelques marches descendent dans deux chambres voûtées. Il n'y a dans tout cela rien de satisfaisant. La tradition vulgaire place dans ces grottes la prison de Jérémie (Jérémie, XXXVII, 16, 21; XXVIII, 6, 28), et le lieu où il composa ses Lamentations. Schultz a voulu y reconnaître le *tombeau d'Alexandre Jannæus*, mentionné par Josèphe comme un point voisin de la tour Antonia. Il est dit en effet, dans la *Guerre des Juifs* (v, 7, 3), que Titus ayant forcé la première enceinte, les Juifs, pour défendre le second mur, se partagèrent en deux parties: « Jean avec les siens combattit du haut d'Antonia, du portique septentrional du temple et devant les monuments du roi Alexandre. » Il est assez difficile que de la tour Antonia, on pût apercevoir le point de la grotte de Jérémie par-dessus toute la colline de Bézétha : il faudrait donc chercher le monument d'Alexandre plus près de l'angle N. O. du Haram ech-Chérîf. M. G. Saintine croit l'avoir trouvé dans une cave sépulcrale, découverte en 1856, lorsqu'on creusa les fondements de l'hôpital autrichien.

Au-dessus de la grotte de Jérémie, s'étend un cimetière musulman appelé *Tourbet ez-Zâhirèh*.

On suit les murailles de la ville jusqu'à l'angle oriental, en passant devant une porte murée que l'on nomme *Bâb ez-Zâhirèh* (*V.* p. 249). De ce point jusqu'à l'angle N. E. de la ville, la muraille présente peu d'élévation au-dessus du niveau général du terrain; c'est le point faible de la place. C'est là, dit-on, que Godefroy de Bouillon escalada les murailles de la ville. Une citerne sans importance, *Birket el-Hidjah*, se trouve en cet endroit. Il y a non loin de là un pin immense sous lequel campa, dit-on, Godefroy de Bouillon. On atteint bientôt la vallée du Cédron, qui ne présente à cet endroit que très peu de profondeur, et tournant à gauche, on remonte vers le N. Le sol est cultivé et, plus loin, il se

couvre de vignes et d'oliviers. Bientôt la vallée tourne à l'O.; ses flancs présentent de nombreuses excavations, anciennes carrières et grottes sépulcrales. On y place arbitrairement plusieurs localités de l'ancienne Jérusalem. Ainsi Williams pense qu'on pourrait y retrouver les **Cavernes royales** de Josèphe; Schultz en désigne une, au fond d'un rentrant, sous le nom de *tombeau du Foulon*, en mémoire du monument de ce nom que Josèphe place sur le tracé de la troisième enceinte (*Guerre des Juifs*, v, 4, 2). Un peu plus loin, vers le N., une autre grotte sépulcrale est désignée, par une vieille tradition juive, comme le *tombeau de Simon le Juste*; les musulmans l'ont fermée par une grille en fer pour prélever un impôt sur la piété juive; l'intérieur n'offre d'ailleurs qu'une petite citerne et quelques fours à cercueil.

On rencontre bientôt la route de Naplouse à Jérusalem. Le voyageur qui n'est pas arrivé par cette route fera bien de la remonter dans la direction du N. pour visiter la hauteur qui domine au N. la partie transversale de la vallée du Cédron et toute la ville de Jérusalem : c'est évidemment le *Scopos* par lequel Titus vint assaillir Jérusalem (*Guerre des Juifs*, v, 2, 3; III, 2). Faut-il y placer aussi, comme M. de Saulcy, le lieu de l'entrevue célèbre d'Alexandre et du grand-prêtre Jaddus (*Antiq.*, XI, 8, 5)? Josèphe parle d'un lieu nommé *Sapha*, d'où l'on découvrait la ville; Sapha répondant au nom grec σκοπή, observatoire, M. de Saulcy (t. Ier, p. 113) veut reconnaître ce nom de Sapha dans le nom actuel du village de *Châfat*, qui couronne la hauteur. Il est à remarquer que Josèphe se sert ici du mot de σκοπή et, dans le siége de Titus, du nom de σκοπός; il est donc douteux qu'il s'agisse de la même localité, d'autant plus qu'Alexandre venait de Gaza (*Ibid.*, 4), ce qui n'est pas la direction.

Reprenant la route vers le S., comme pour revenir à la ville, on traverse de nouveau la vallée du Cédron, et, après une montée de 200 mèt., une petite citerne à gauche prévient qu'on est à la hauteur du tombeau des Rois : quelques pas à travers champs, et on aperçoit le mur d'enceinte de l'excavation.

Tombeaux des Rois (en arabe, *Qoubour el-Molouk* et appelés *Qoubour es-Sâlatin* par les indigènes). Ils sont situés à l'E. de la route de Naplouse, à environ 800 mèt. au N. de la porte de Damas : (on donnera, après la visite, un léger baghchich au gardien). Les fouilles et le déblaiement exécutés en 1879 sous la direction de M. Mauss, aux frais de la famille Pereire, qui avait acquis le monument, ont permis de retrouver le plan primitif des annexes du Tombeau (*V.* ci-dessous). On assure que la famille Pereire a l'intention de céder ce monument à la France. Ce don gracieux, en consacrant le souvenir d'une généreuse acquisition, serait un précieux hommage rendu à notre pays et aux savants français qui ont retrouvé et déblayé le monument.

Les déblais ont mis au jour l'escalier, dont M. de Saulcy avait reconnu les marches. Cet escalier monumental (A) (*V.* le plan, p 328), qui descend de l'O. à l'E., est composé de 26 marches inégales taillées dans le roc. La plus large a 3 mèt. 25 et la plus étroite, 0 mèt. 37. A la 9e marche, est une petite fosse circulaire, mesurant 0 mèt. 95 c. de diamètre et 0 mèt. 37 de profondeur et destinée sans doute à retenir la terre entraînée par l'eau qui s'y rassemblait, pour aller de là se jeter dans les deux citernes que l'on voit plus loin, par deux rigoles étroites et parallèles, taillées dans la paroi même du rocher, l'une à la 11e, l'autre à la 21e marche. Ces rigoles vont d'abord du N. au S., dans le sens de la longueur des marches, puis, de l'O. à l'E. La

plus haute revient ensuite du S. au N. dans la paroi du fond. A dr. de l'escalier est une petite citerne incomplètement déblayée (a) (*V.* le plan, p. 328) et située en face de la porte de la cour. Au bas de l'escalier se trouvent six blocs rectangulaires que l'on n'a pas eu le temps de détacher pour niveler le roc. En face, deux ouvertures cintrées donnent sur une belle citerne (b), affectant la forme d'un trapèze dont la grande base aurait 9 mèt. 5 c. et la plus petite, 6 mèt., sur 8 mèt. de hauteur environ. Elle est voûtée, taillée dans le roc et munie d'un escalier descendant à une sorte de piscine ou bas-fond, et dont les marches inférieures sont recouvertes par l'eau. La plus grande hauteur, du fond à la voûte, est de 7 mèt. Vers le milieu de la citerne est un gros pilier carré dont la base a environ 1 mèt. 50 c. et qui est évidé dans sa partie moyenne. A l'angle S. O. de la voûte, une ouverture de forme irrégulière aboutit à la surface du sol, au pied du mur d'enceinte. — Mentionnons la singulière prétention des Juifs de Jérusalem, qui voulaient revendiquer la possession de la citerne, sous le prétexte qu'elle avait autrefois servi de piscine.

Remontant à la hauteur de la première citerne, on se trouve en face de la *porte* cintrée, entièrement dégagée aujourd'hui, qui donne accès au monument proprement dit. Elle mesure 5 mèt. 25 c. de hauteur, sur 3 mèt. de larg. et 2 mèt. d'épaisseur. La *cour* sur laquelle elle donne, et qui est en contre-bas du sol extérieur d'environ 7 à 8 mèt., mesure 28 mèt. sur 27. Elle est à parois verticales taillées dans le roc, et la surface en est presque entièrement nivelée. En la dégageant des décombres qui l'obstruaient il y a quelques années, M. Mauss a retrouvé des fragments de sculptures fort intéressants : des chapiteaux corinthiens assez informes, de nombreux fragments de fûts de colonnes, des débris d'une corniche à oves, un fragment conique, mesurant 70 cent. de largeur à la base, sur 45 cent. de hauteur, entouré d'un ornement en forme de corde, analogue à celui que l'on voit au tombeau d'Absalon (*V.* p. 316) et pourvu à sa partie supérieure d'une cavité destinée sans doute à recevoir un fleuron. Ces restes précieux, dont l'étude servira sans doute à résoudre la question si controversée de l'attribution et de l'âge du monument, sont aujourd'hui exposés dans le vestibule du Tombeau (*V.* ci-dessous). Espérons qu'ils seront un jour, par la généreuse initiative de la famille Pereire, transportés à Paris et recueillis au Musée du Louvre où ils enrichiront la collection judaïque, fondée par M. de Saulcy, en consacrant le souvenir de découvertes faites par nos éminents compatriotes.

Du côté O. de la cour règne une banquette prise dans le roc et se retournant du côté S., sur une longueur de 7 mèt. 32. Elle est de niveau avec la seconde marche de l'escalier de 3 marches qui donne accès au grand vestibule.

« Dans la paroi O., dit M. de Saulcy (*ouvr. cité*, tome II, p. 229 et suiv.), est pratiqué avec un art très remarquable un large *vestibule* (a), soutenu autrefois par deux colonnes (*V.* le plan, p. 331), dont il ne reste qu'un seul chapiteau appendu à droite, au plafond. Au-dessus du vestibule court une longue frise sculptée avec une délicatesse et un goût exquis. Le centre de la frise est occupé par une grappe de raisin, emblème de la Terre promise et type habituel des monnaies asmonéennes. A droite et à gauche sont placées symétriquement une triple palme d'un dessin élégant, une couronne et des triglyphes alternant avec des patères ou boucliers ronds répétés trois fois. Au-dessous règne une guirlande de feuillages et de fruits retombant à angle droit, de chaque côté de l'ou-

verture du vestibule. Au-dessus de la ligne des triglyphes commence une belle corniche malheureusement très endommagée (toute la partie gauche de cette frise n'existe plus aujourd'hui). Une fois descendu sur le sol du vestibule on aperçoit, au fond de la paroi de gauche, une petite porte basse par laquelle on ne peut passer qu'en rampant. « On arrive à cette porte, dit M. Gérardy Saintine (*ouvr. cité*, p. 224), complétant la description de M. de Saulcy, en descendant un reste d'escalier, défiguré aujourd'hui, qui rachetait par cinq ou six marches la différence de niveau entre le seuil de l'entrée et le sol du vestibule. Le haut de la porte est plus bas que le sol du portique de 1 décimètre environ... » Cette entrée était masquée par une grosse pierre que l'on voit encore à gauche de la porte, dans une sorte de couloir étroit qui, par deux angles droits, vient rejoindre souterrainement les marches supérieures Cette pierre, qui représente un disque circulaire, selon M. de Saulcy, ou un ellipsoïde arrondi à son extrémité et plan sur la tranche, selon M. G. Saintine, roulait, selon le premier, ou glissait, selon le second, dans une rainure pratiquée à gauche, et il était mis en mouvement par un levier dont la pression s'exerçait de droite à gauche pour dégager la porte, et de gauche à droite pour la clore. Afin d'opérer ce double mouvement, il fallait arriver jusqu'au disque par le double couloir souterrain que l'on démasquait en descellant une grande dalle dont on voit parfaitement la place et le point d'appui. Selon M. G. Saintine, la pierre aurait été au contraire soulevée au moyen d'une chaîne avec deux renvois de poulies. Quoi qu'il en soit, quand la pierre était en place, la porte disparaissait; mais cela n'était pas tout. En dedans de cet appareil se trouvait, au fond du corridor, une porte intérieure formée aussi d'un bloc massif roulant sur pivots et pouvant être poussé du dehors, mais retombant par son propre poids, dès qu'il ne subissait plus la pression extérieure, et fermant ainsi toute issue à l'imprudent qui osait en franchir le seuil. Ce corridor est libre aujourd'hui. A g. du vestibule, est une fosse circulaire de 2 mèt. 50 c. de diamètre et de 1 mèt. 40 de profondeur. Elle renferme une marche qui paraît être la continuation de l'espèce d'escalier qui descend du vestibule à la porte d'entrée, et probablement était destinée à quelque usage se rattachant à la cérémonie de l'inhumation.

La petite porte carrée mène dans une antichambre carrée ou vestibule intérieur (*b*) (*V.* le plan, p. 331), mesurant 6 mèt. 60 en carré. Cette chambre, lorsque M. de Saulcy y a pénétré, était encombrée de terre et de pierraille formant contre les parois un amas énorme, dans lequel on trouva un grand nom-

PLAN GÉNÉRAL DU TOMBEAU
d'après les fouilles de M. Mauss.

Légende
A *Escalier monumental.*
a *Entrée d'une Citerne.*
b *Citerne.*
c *Maison du Gardien.*
d *Enceinte de la propriété de la famille Pereire.*

bre d'urnes cinéraires, des fioles dites lacrymatoires, de petits vases, des *lampes* de terre cuite, romaines ou en *coquille*, quelques médailles dont la plus moderne avait été frappée au moment même du siége de Titus. Elle est aujourd'hui entièrement dégagée, comme toutes les autres salles.

Trois portes se présentent dans ce vestibule intérieur : l'une, au milieu de la face O., et les deux autres, près des angles de la face S. (De Saulcy.) La porte de l'O. ouvrait sur un caveau (*c*) d'un peu plus de 4 mèt. carrés, qui parait avoir été la pièce principale de ce palais souterrain; il renferme neuf trous pratiqués dans le rocher pour recevoir les cercueils. Chacune des trois faces autres que la face d'entrée est percée de trois ouvertures; les deux latérales n'ont que la moitié de la hauteur de l'ouverture centrale; les six ouvertures latérales donnent accès dans des tombes simples et les trois centrales, dans de petites chambres présentant une couchette à droite et à gauche, et, au fond, une autre couchette placée transversalement; en tout quinze lits. Deux de ces chambres sont munies, au-dessus de chaque couchette, d'entailles destinées à contenir des lampes sépulcrales. Quant aux tombes simples, on remarque au fond un réduit carré, probablement destiné à cacher des trésors ou objets précieux.

Au fond de la chambre à trois couchettes percée dans la face N., et au-dessous de la couchette du fond, est une ouverture qui communique par un plan incliné et voûté dans une dernière chambre (*e*), située précisément en face de la porte d'entrée principale, et qui ne paraît avoir contenu qu'un sarcophage. C'est là que M. de Saulcy a trouvé les deux morceaux du beau couvercle de sarcophage qu'on peut admirer aujourd'hui au Louvre.

Revenant à l'antichambre (*b*) et pénétrant par la porte à droite, c'est-à-dire à l'O. de la paroi S., on entre dans une chambre carrée (*f*), de même grandeur que la précédente, présentant trois tombes sur chacune de ses faces O. et S., dont une inachevée, et, sur sa face N., l'ouverture d'un escalier de six marches, suivi d'un plan incliné conduisant à une petite chambre basse où sont encore trois tombes et dans laquelle se trouvait aussi un couvercle de sarcophage orné de belles rosaces, qui est aujourd'hui au Louvre.

Quant à la chambre à gauche de la paroi S. de l'antichambre (*h*), elle contient encore six tombes dont quatre inachevées, d'après M. de Saulcy. En sondant avec le plus grand soin les parois de cette chambre, un des ouvriers arabes de M de Saulcy reconnut dans la banquette taillée dans le roc vif qui règne sur tout le pourtour de la chambre, un joint formé par une dalle encastrée dans la banquette et recouvrant un blocage de maçonnerie, dans lequel on trouva un fragment de couvercle rond de sarcophage, et un fragment d'une petite caisse à trésor, ornée de rosaces, ce qui montrait que toute cette clôture avait été remaniée, après une violation du tombeau. Quand tout le blocage eut été arraché, on se trouva en face d'une dalle carrée bouchant tant bien que mal une ouverture cintrée dont le tympan formait, avec le dessus de la dalle verticale, une sorte de petite armoire, dans laquelle des ossements humains avaient été déposés. Derrière cette dalle, quelques hautes marches d'escalier descendaient dans une salle basse où se trouvait un sarcophage intact, muni d'un couvercle en toit et placé dans une arcade faisant face à l'entrée. Il contenait un squelette bien conservé, la tête appuyée sur un coussinet ou dormitoire ménagé dans la masse au fond de la cuve, et mesurant 1 mèt. 60 cent. Le cadavre s'affaissa entièrement, quand on essaya de le soulever, ne laissant au

fond de la tombe qu'une longue tache de terreau brunâtre mêlé d'esquilles. On ne put en conserver qu'une partie de la mâchoire inférieure, et quelques petits fragments. Le long du côté gauche du cadavre on vit un grand nombre de petits fils d'or tordus, d'une ténuité extrême et qui devaient avoir fait partie d'une frange d'or, bordant un linceul d'un tissu de lin assez grossier.

Le sarcophage, aujourd'hui déposé au musée du Louvre, présente à sa face antérieure deux disques sculptés et, entre les deux disques, une inscription de deux lignes, de huit lettres chacune, placées l'une au-dessus de l'autre. La ligne supérieure, d'après MM. Longpérier, Renan et Bargès, est du syriaque; la ligne inférieure, qui reproduit la première, est de l'hébreu carré. Cette inscription, qui paraît signifier *Zodan* (ou Zoran) *reine*, ne nous apprend rien sur l'origine de ces tombes (*V.* de Saulcy, *Voyage en Terre-Sainte*, t. II, p. 345-410). Enfin, à l'angle O. de la façade N. de l'antichambre (*b*), un petit couloir long, de 2 mèt. 80 c., aboutit à une chambre de 2 mèt. 70 c. en carré.

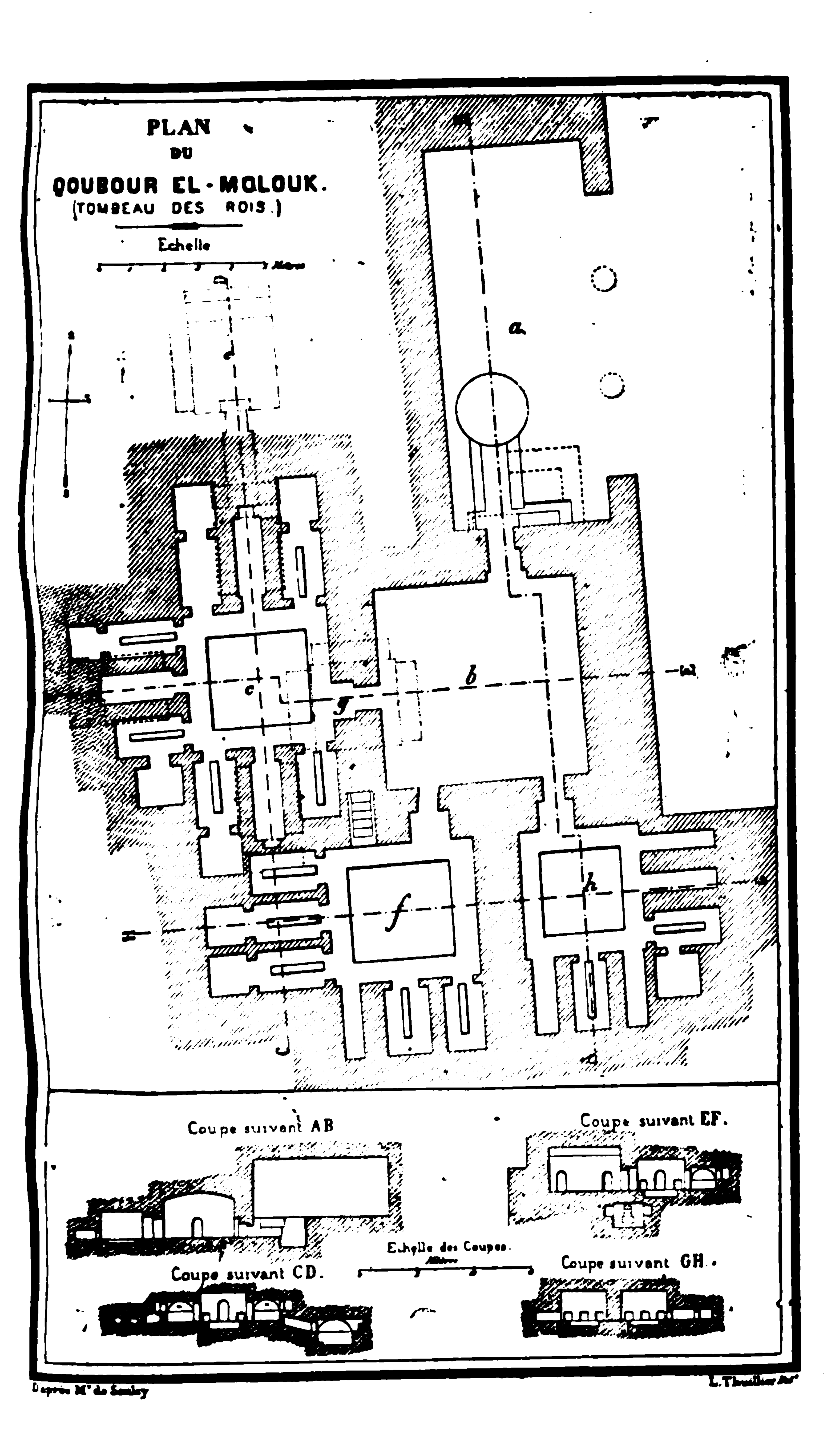
En résumé, ce remarquable hypogée contient trente et une tombes, et bien que M. de Saulcy en décrive plusieurs comme inachevées, dans les deux dernières chambres, M. Gérardy Saintine affirme que tous les fours à cercueil ont été terminés (*ouvr. cité*, p. 228). Ajoutons que chacune des chambres était munie d'une espèce de banquette sur tout son pourtour et d'une porte dont le mécanisme rappelait celui de la porte principale.

Enfin on a découvert, il y a peu de temps, à la surface du sol extérieur et vers l'angle N. O. de la cour carrée, un sépulcre taillé dans le roc, à ciel ouvert et à 3 compartiments parallèles, qui ont environ 1 mèt. 50 c. de long et 0 mèt. 50 c. de large. Les compartiments latéraux sont surmontés d'un arceau; celui de l'O. est inachevé. Quant à celui du milieu, il est plus profond que les deux autres et paraît avoir contenu trois cadavres. On y voit en effet les points d'appui de deux pierres tumulaires qui servaient de couvercle et le divisaient ainsi en trois étages (A. Alric).

Le monument tout entier a été entouré d'un mur d'enceinte (plan général, *d*), par les soins de feu Isaac Pereire, qui y a fait, en outre, construire une petite maison pour le gardien à l'entrée de l'escalier.

L'origine et la destination de cet hypogée ont fait naître de nombreuses controverses, et la question n'est pas encore définitivement jugée. La thèse de M. de Saulcy, qui cherche à établir que ces tombes étaient celles des rois de Juda, est loin d'être établie. Les textes si précis de la Bible concernant le tombeau de David et de ses successeurs, et la tradition, s'accordent à placer ces tombeaux sur le mont Sion (*V.* p. 256 et 323). L'accord du nombre entre les quinze rois de Juda, qui ont dû être enterrés dans les tombes royales, et les quinze tombes des Qoubour el-Molouk n'existe en aucune façon, puisqu'il y a trente et un tombeaux, et la distinction établie pour cinq de ces fours qui ne seraient point terminés, est contredite par un observateur consciencieux.

Un autre système a été présenté par l'auteur des *Biblical Researches*, le savant Robinson. Pour lui, les tombeaux des rois ne sont autres que le tombeau d'Hélène, reine d'Abiadène, qui, s'étant convertie au judaïsme, était venue se fixer à Jérusalem, et qui avait été enterrée avec son fils Izatès dans un tombeau magnifique, qu'elle s'était fait construire à 3 stades de la ville (Josèphe, *Antiq.*, xx, 4, 3). Il se reconnaissait à trois pyramides qui existaient encore du temps d'Eusèbe. Ce monument est mentionné plusieurs fois par Josèphe dans le


PLAN
DU
QOUBOUR EL-MOLOUK.
(TOMBEAU DES ROIS.)
Echelle
a
b
c
f
g
h
Coupe suivant AB
Coupe suivant EF.
Coupe suivant CD.
Coupe suivant GH.
Echelle des Coupes.

récit des premiers événements du siége de Jérusalem (*Guerre des Juifs*, v, 2, 2 ; v, 3, 3 ; v, 4, 2), comme faisant face (ἀντικρυ) à la partie N. (peut-être N. E.) de l'enceinte d'Hérode Agrippa. Saint Jérôme, racontant le voyage de Paula, qui arrivait de Lydda par Béthoron, Gabaon, Ramah et Gabaah, dit que, « laissant à g. le tombeau d'Hélène, elle entra à Jérusalem. » Enfin Pausanias, mentionnant le tombeau d'Hélène comme un des deux monuments les plus remarquables qu'il ait vus en ce genre, parle de ses portes faites avec le rocher même qui, tous les ans à pareille heure, s'ouvrent par un mécanisme merveilleux, mais qu'en tout autre temps l'on n'aurait pu ouvrir sans les briser. On a objecté que le monument paraît être trop près du tracé présumé de la troisième enceinte pour répondre aux 3 stades (540 mèt.) indiqués par Josèphe. Mais Josèphe peut très bien n'avoir en vue que la seconde enceinte ou la ville proprement dite, la troisième enceinte n'existant peut-être pas encore au moment où Hélène fit bâtir son tombeau. Le nouveau quartier n'était d'ailleurs désigné que sous le nom de *Ville neuve* (*V*. p. 256, *b*).

Le nombre considérable des excavations ou lits funèbres s'explique aisément. Josèphe nous apprend, en effet, qu'Isate, fils d'Hélène, avait 24 fils, dont cinq furent envoyés à Jérusalem, auprès de leur aïeule, et qu'un grand nombre de membres de cette même famille vinrent aussi s'y établir (Josèphe, *Ant.*, livre xvi, 2). Si les anciens pèlerins mentionnent le tombeau d'Hélène comme un monument apparent et le tombeau des Rois comme un hypogée, cela peut tenir à ce que le premier de ces monuments, comme tant d'autres de la même époque, était surmonté de pyramides, tandis que ce genre de construction ne se rencontre pas à une époque plus ancienne, du moins en Judée. — L'influence de l'art grec sur le style de la façade extérieure n'offre rien de surprenant au I[er] s. de l'ère chrétienne, en un moment où les luttes de la famille asmonéenne avaient pris fin et après le long règne d'Hérode l'Iduméen, sous lequel le style des monuments de Pétra avait dû être fort en vogue. En résumé, nous inclinons à reconnaître, avec Robinson, dans le Qoubour el-Molouk, le tombeau d'Hélène.

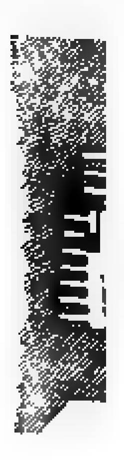
Quittant les tombeaux des Rois et suivant la vallée du Cédron dans la direction de l'O., on rencontre à environ 800 mèt., le chemin de Nébi Samouïl, que l'on suit dans la direction du N. jusqu'à une nouvelle distance de 800 mèt.; on trouve alors à 40 pas, à dr. de la route, plusieurs tombeaux creusés dans le rocher, dont le plus remarquable est le

Tombeau des Juges (*Qoubour el-Qoudat*), monument funéraire aussi remarquable à beaucoup d'égards que celui des Rois. Le vestibule, situé à l'O., mesure 4 mèt. de large sur 2 mèt. 70 c. de profondeur ; il est couronné extérieurement d'un fronton dont le tympan présente un gracieux cordon de feuillages entremêlés de têtes de pavots, avec une torche au centre et une à chaque extrémité. La porte et le fronton sont encadrés de belles moulures avec deux acrotères en palmettes aux angles du fronton. Une porte, au fond de ce vestibule, présente la même ornementation et donne accès dans une chambre carrée d'env. 6 mèt. 50 de côté et de 2 mèt. 50 de haut. La paroi N. présente deux rangées superposées de tablettes ou niches funéraires ; la rangée inférieure, composée de 7 fours à cercueil, est surmontée de trois couples de loges ouvertes deux à deux sous des arceaux surbaissés. La paroi E. offre dans l'axe de la porte, d'entrée l'ouverture d'une petite chambre carrée avec deux rangs de tablettes dans chacune des trois parois. Les

rangées inférieures sont chacune de trois loges et les rangées supérieures, de quatre loges. La paroi S. est percée à son centre d'une porte ouvrant dans une chambre carrée, avec 9 tombes creusées dans les parois S., E. et O. de cette chambre, trois dans chaque paroi. Au-dessus de chaque groupe de trois tombes, il y a un arceau surbaissé, en retrait, de manière à laisser à son extrémité inférieure un banc de pierre. Enfin à dr. de la porte d'entrée, à l'angle S. O., deux marches conduisent à la porte d'une chambre encombrée de pierres et qui paraît être restée inachevée.

Tel est l'étage supérieur, mais à l'angle N. E. de la chambre d'entrée, on trouve un escalier qui débouche sur un premier palier au bout duquel s'ouvre une porte étroite et basse, qui, par un ressaut élevé, conduit à un second palier. Celui-ci contient trois loges funèbres. La première s'ouvre à côté et à g. de la porte d'entrée, parallèlement à son axe; les deux autres, à dr. et à g., celle de droite étant beaucoup plus grande que l'autre. Dans la paroi du fond du

TOMBEAUX DES JUGES



Echelle
Mètres

palier s'ouvre encore une porte très basse débouchant, par un ressaut égal au premier, dans une belle chambre carrée, offrant dans ses parois de dr. et de gauche, ainsi que dans celle du fond, des arceaux surbaissés en retrait de manière à former de larges bancs sur lesquels débouchent plusieurs lits mortuaires, 5 au fond, 4 à dr. et 4 à g. On compte en tout 67 niches funéraires, outre celles de la chambre funéraire S. O. Quelques-unes sont inachevées.

Le nom vulgaire de cette nécropole ne nous apprend pas grand'-chose. On ne peut croire avec Quaresmius que les juges dont il s'agit soient ces chefs d'Israël qui ont précédé les rois, une opinion plus vraisemblable est qu'il s'agit ici des membres du Sanhédrin, mais cette attribution est encore fort incertaine.

Tout autour de ces tombeaux, les rochers sont entaillés d'excavations sépulcrales. M. Bartlett a signalé à 1200 mèt. au N. E. du tombeau des Juges, au milieu des ruines d'un village appelé *El-Mouhsani*, une autre sépulture très remarquable, avec des fragments d'énormes colonnes et un porche sculpté en bossage admirablement conservé.

En revenant vers la ville par le chemin de Nébi Samouîl, au lieu de rentrer par la porte de Damas, on s'écartera sur la droite pour achever d'examiner le terrain à l'O. de la ville, lequel présente encore beau-

coup d'intérêt au point de vue de la topographie des enceintes. On longe à dr. (12 min.) la *colline des Cendres*, appelée par les Arabes *Telloul el-Massaben* (les collines des Savonneries) où il ne faut voir, probablement, avec les indigènes, que les restes d'une savonnerie. Un peu plus loin, à g., un sentier mène à un caveau très dégradé, à environ 300 mèt. au N. de la route de Jaffa, près d'un ouély musulman, environné de tombeaux; on l'appelle *Tourbet ech-Cheïkh Qaïmar* (Tombeau du Cheïkh Qaïmar). Son vrai nom est *Qoubbet el-Qaïmarièh* (la coupole des Qaïmariens), qui lui a été donné parce qu'il renferme les tombeaux de divers personnages tués dans la guerre sainte (648-665 de l'hégire), qui ajoutaient à leur nom l'épithète de Qaïmarièh. On y trouve aussi le tombeau de l'émir Nasr ed-Dîn Mohammed Djaher Beg, un des officiers du Tabelkhanèh (musique militaire), à Damas, et administrateur des deux enceintes sacrées de Jérusalem et d'Hébron, mort en 886 de l'hégire. Ce monument, qui malheureusement menace ruine, est fort élégant à l'intérieur. Son plan est carré. Un tambour percé de 4 fenêtres ogivales est surmonté d'une coupole sur pendentifs, supportée par 4 beaux arcs. Dans les piliers sont encastrés des morceaux de marbre rapportés, tels que fûts de colonnes, chapiteaux, etc. Le cimetière est aujourd'hui enclavé dans les grands murs qu'ont fait élever les propriétaires voisins. Les autres tombeaux que l'on y voit seraient aussi ceux de musulmans tués dans la guerre sainte (Moudjir-ed-Dîn) (Note de M. A. Alric). Non loin de là est le tombeau *Tourbèh Seïdna Okhachèh*, élevé récemment. Schultz plaçait là le tombeau d'Hélène et il a même cru distinguer les bases des trois pyramides, mais les observateurs suivants n'en ont vu aucune trace. D'ailleurs la position est beaucoup trop au S. et ne répond pas aux données de Josèphe ni à l'itinéraire de Paula (*V*. p. 332, *b*).

Une *chapelle arabe protestante* (Pl. 12), avec une école attenante, fondée par la Church Mission, se trouve sur la g., un peu avant d'atteindre l'établissement russe. C'est en arrière de cet endroit, entre l'établissement russe et le tourbèh dont nous venons de parler, qu'il convient de placer le *premier camp de Titus*, faisant face à l'angle N. O. de la ville. Selon Josèphe, le général romain, après avoir fait abattre les murs et les amas de pierrailles, renverser les haies des jardins et couper les bosquets des habitants, occupa tout le plateau septentrional, en face des murailles, du Scopus aux monuments d'Hérode (près du Birket Mamillah) (*V*. ci-dessous).

La troisième enceinte devait passer non loin du chemin que nous suivons maintenant et qui descend au S. O. vers la porte de Jaffa. On y voyait, il y a quelques années, des traces de substructions massives dont les pierres ont été employées en grande partie à la construction de l'établissement russe (*V*. ci-dessous). On trouve sur le terrain élevé qui fait face à l'angle N. O. de la ville, à env. 250 mèt. de l'enceinte actuelle, des substructions de murailles et de tours, et des arasements où Schultz place avec assez de vraisemblance la **tour Pséphinos**, que d'autres mettent au Qasr Djâloût. La position de la tour Pséphinos peut être assez facilement conjecturée. Elle formait l'angle N. O. de l'enceinte d'Agrippa, et c'est en avant d'elle que Titus plaça son premier camp (*Guerre des Juifs*, v, 4, 5). Cette tour était octogone. Sa hauteur était de 70 coudées, « de sorte que de son sommet, dit Josèphe, on pouvait apercevoir l'Arabie à l'Orient, et les dernières limites des Hébreux jusqu'à la mer (*Ibid.*, v, 4, 3). Ainsi la tour était dans une position dominante, et nous trouvons une position sem-

blable sur le plateau qui s'élève en face de l'angle N. O. de la ville. Le point le plus élevé du plateau (812 mèt.) dépasse de plusieurs mèt. le sommet méridional du mont des Oliviers, et une haute tour élevée en ce point ferait peut-être voir la Méditerranée à travers la dépression du ouady Beït Hanina. On retrouve là des arasements qui ne sont pas les fondations de la tour elle-même, car on ne voit plus que le rocher, mais qui peuvent bien avoir servi de base à sa construction.

C'est en dedans de ce tracé, sur le terrain planté d'oliviers qui s'étend vers l'enceinte actuelle, qu'il convient de placer le *camp des Assyriens*, où Titus établit son quartier général, après avoir forcé la première enceinte; on ne sait pourquoi Schultz a cru devoir l'enfermer dans l'enceinte actuelle sur l'emplacement du couvent latin, faisant décrire au mur de circonvallation de Titus, un angle rentrant qui n'est nullement justifiable. C'est vers le même endroit, mais plus près des murs, que semble avoir été le *champ du Foulon* (Isaïe, VII, 3; II Rois, XVIII, 17). Ce serait probablement un peu à l'E., vers la porte de Damas, mais plus au N., que se placerait le *tombeau du grand-prêtre Jean*, près duquel Titus commença son attaque (*Guerre des Juifs*, v, 6, 2). C'était le point le plus faible de la muraille; il couvrait la partie de la nouvelle ville la moins habitée; il est même dit que ses défenseurs étaient las de coucher loin de la ville (*Ibid.*, v, 7, 2). Un autre passage de Josèphe (*Ibid.*, v, 7, 2), où il est dit qu'après la troisième enceinte forcée, Simon combattait sur le front N. de la seconde enceinte en face du monument de Jean, montre que ce monument était en dedans de la troisième enceinte.

Revenant près de l'école protestante arabe, on pourra visiter l'*établissement russe*. Commencé en 1860 et terminé en 1864, cet établissement se compose de plusieurs grandes constructions entourées d'un mur quadrangulaire. Il peut loger un millier de pèlerins. Une grande cour, au S., est bordée de bâtiments : à dr. est le consulat et un hospice pour les femmes; à g., l'hôpital, la maison de la Mission, l'église, et un hospice pour les hommes. L'église est vaste et richement décorée. En creusant le sol pour établir les fondations de ces divers édifices, on découvrit plusieurs fragments d'anciennes colonnes, ce qui tendrait à prouver que ce lieu était autrefois compris dans la troisième enceinte.

Il nous reste à aller visiter à l'O. de la ville, à la naissance de la vallée de Gihon, le **Birket Mamillah**, qu'on s'accorde généralement à identifier avec l'**étang supérieur** (Isaïe, VII, 3; XXXVI, 2) et avec ce haut canal des eaux de Gihon, dont Ézéchias conduisit les eaux dans la partie O. de la ville de David, lorsqu'il fit boucher les sources des fontaines à l'approche de Sennachérib (II Chron., XXXII, 3, 4, 30). C'est aussi probablement la fontaine du Serpent dont parlent Néhémie (II, 13) et Josèphe (*Guerre des Juifs*, v, 3, 2). Il était connu au moyen âge sous le nom de lac du Patriarche; il y avait alors en cet endroit une petite chapelle mentionnée par Moudjir ed-Dîn et située au milieu d'un cimetière qui était le principal cimetière latin de la ville au XII[e] et au XIII[e] siècle (E. G. Rey). A l'E. du réservoir est un petit *ouély* qui menace ruine, consacré, ainsi que nous l'apprend une inscription placée au-dessus de la porte, à l'émir Ala ed-Dîn, mort en l'an 688 de l'hégire. La porte est surmontée d'un grand arc ogival aux belles moulures, qui s'appuie sur deux chapiteaux rapportés. Certains détails de construction rappellent le Tourbet Qaïmariyèh (*V.* ci-dessus). Les eaux du Birket Mamillah se rendent par un conduit

souterrain à la piscine d'Ézéchias (*V.* p. 309, *b*).

Près du Birket Mamillah, on voit des caves sépulcrales que Schultz identifie avec les

Tombeaux des Hérodes. Bien qu'il soit assez difficile de reconnaître dans ces caves « d'un travail plus que médiocre, bien au-dessous du plus vulgaire des caveaux funèbres de la vallée de Hinnom » (de Saulcy, t. II, p. 234), la magnificence ordinaire des Hérodes, il faut reconnaître que cette position se rapporte bien aux indications de Josèphe. Dans un premier passage (*Guerre des Juifs*, v, 3, 2) il est dit que Titus fit niveler le terrain depuis le Scopus jusqu'aux monuments d'Hérode et à l'étang du Serpent. Nous savons, en effet, qu'il attaquait par l'angle N. O. de la ville. Dans un second passage (*ibid*, v, 12, 2), il est dit que le mur de circonvallation de Titus remontait du S. vers le N., passait près du *Érébinthôn Oikos* (*V.* p. 322, *a*), enveloppant le monument d'Hérode, pour revenir vers l'E. à son point de départ.

On rentre en 10 m. à Jérusalem par la porte de Jaffa.

VIII. Enceintes de l'ancienne ville.

Nous sommes maintenant en mesure d'aborder la question des enceintes de la ville, et de dire notre dernier mot sur la topographie de Jérusalem.

Josèphe est ici notre seul guide (*Guerre des Juifs*, v, 4, 1, 2) : « La ville, nous dit-il, était munie de trois murailles, excepté aux côtés où elle était entourée de vallées inaccessibles; là elle n'avait qu'une enceinte. » Il est facile de reconnaître immédiatement que le triple mur était du côté du N., que l'enceinte unique était du côté des grandes vallées de Hinnom et du Cédron. Toute la détermination du tracé de ces enceintes repose sur la position de la tour Hippicus. Nous admettrons provisoirement l'opinion la plus générale, qui identifie cette tour avec la tour de David (*V.* p. 305), et nous verrons ensuite ce qu'il faudrait modifier dans le tracé des murailles, si cette identité devait être abandonnée.

Première Enceinte. « Le plus ancien des trois murs était imprenable, tant à cause des vallées, et de l'escarpement de la colline au-dessus de celle-ci, que par les ouvrages dont David, Salomon et leurs successeurs, l'avaient fortifié, sans y rien épargner. » C'est bien là évidemment le mur d'enceinte du mont Sion, de la cité primitive de David. « Il commençait au N., ajoute Josèphe, à la tour appelée Hippicus, s'étendait jusqu'à l'édifice nommé Xystus, touchait au palais du conseil (βουλῆ) et aboutissait au portique occidental du temple. » Nous savons déjà que le Xystus était une place entourée de portiques et qui était reliée au temple par le pont du Tyropœon.

L'ordre dans lequel l'historien place les bâtiments que le mur rencontre, n'offre aucune difficulté. Entre Hippicus et le Xystus, vers le S. E., le mur suivait la crête qui dominait le Tyropœon. C'est là que s'élevaient, sur l'ancienne muraille, les magnifiques *tours de Phasaël et Mariamme*, construites par Hérode en l'honneur de son frère et de sa femme (*Guerre des Juifs*, v, 4, 3); elles étaient attenantes au palais d'Hérode lui-même. L'opinion générale est que tous ces édifices occupaient le terrain qui s'étend à l'E. de la citadelle, et où se sont élevés l'église protestante et ses dépendances, la mission anglicane et l'hôpital anglais; mais il faudrait des fouilles pour le démontrer.

Nous admettons, avec Williams et Fergusson, que la muraille, après avoir longé le Xystus, descendait dans la vallée et suivait la chaussée

qui mène aujourd'hui du bazar turc vers le **Mehkémèh** et la porte du *Haram* nommée Bâb es-Silsilèh. Il est probable qu'elle s'appuyait dans la vallée sur la portion S. du viaduc dont le capitaine Warren a retrouvé les restes (*V*. p. 303), laissant ainsi en dehors d'elle la porte nommée aujourd'hui Bâb es-Silsilèh, par laquelle les habitants d'Acra avaient accès dans le Haram. Elle touchait ensuite le palais du Conseil (ou du Sénat) qu'a remplacé le **Mehkémèh** actuel et qui était construit sur un ensemble de voûtes reliées aux arches du viaduc et permettant la circulation entre la basse ville et la partie inférieure du Tyropœon. La muraille venait alors aboutir au portique occidental du temple. Un passage souterrain, retrouvé par le capitaine Warren (*V*. p. 303), ménagé à la base du mur, passait sous la βουλή et pénétrait dans l'enceinte du temple.

Telle est la première branche de l'ancien mur. La seconde branche est un peu plus difficile à tracer : « De l'autre côté, vers l'Occident (πρὸς δύσιν), et commençant à la même tour, le mur s'étendait à travers le lieu dit Bethso jusqu'à la porte des Esséniens, et retournait ensuite vers le S. jusqu'au-dessus de la fontaine Siloé; de là, il se courbait de nouveau vers l'Orient au-dessus de la piscine de Salomon, continuait jusqu'à un endroit nommé Ophel, et rejoignait le portique oriental du temple. » (*Guerre des Juifs*, v, 4, 2.) Il s'agit évidemment de la muraille qui contourne le mont Sion du côté de l'O. et du S., et qui certainement ne laissait pas en dehors, comme la muraille moderne, la partie extrême de la montagne où s'élève Nébi Daoûd.

Le lieu nommé *Bethso* nous est tout à fait inconnu. Son étymologie paraît être *immondices*. On a conjecturé, mais sans vraisemblance, qu'il se trouvait au S. E. de Sion, dans la partie inférieure de la vallée du Tyropœon, près de l'endroit où passe un égout creusé dans le roc, retrouvé par le capitaine Warren. La porte des *Esséniens* ne nous est pas plus connue. Schultz la place à l'extrémité S. du mont Sion : alors il serait difficile de comprendre comment la muraille pourrait tourner de là vers le S. pour gagner Siloé. Il est plus naturel de la placer dans le Tyropœon, là où la muraille a dû évidemment descendre pour franchir cette vallée. Peut-être s'ouvrait-elle dans le mur massif retrouvé par le capitaine Warren et qui soutenait le viaduc de l'arche du Xystus (*V*. p. 298). La partie de la muraille qui retournait vers le S., à partir de la porte des Esséniens, est le mur occidental d'Ophel qui avait été fortifié par **Manassé** (II Chron., XXXIII, 2). Il s'arrêtait au-dessus de l'étang de Siloé, inclinait à l'E., passait au-dessus de l'étang de Salomon (ἐπὶ τὴν Σαλομῶνος κολυμβήθραν) qui répond à la fontaine de la Vierge (*V*. p. 318), s'étendait jusqu'au lieu nommé Ophel (c'est probablement le plateau supérieur, la base du triangle) pour s'unir (συνῆπτε) au portique oriental du temple. Le capitaine Warren a découvert des restes imposants de ce mur, avec des fondations de tours (*V*. p. 295). Nous ne pouvons donc admettre avec Robinson (*Bibl. res.*, t. Ier, p. 460) que le mur ait dû se continuer en bas ou à mi-côte dans la vallée de Josaphat, et nous ne comprenons pas l'interprétation bizarre qu'il donne de cette expression si claire, *s'unissait au portique oriental du temple :* évidemment il s'y unissait à l'angle S. E., pour se continuer avec lui. Ce serait établir deux lignes de murailles, là où la vallée est le plus escarpée, lorsque Josèphe dit qu'il n'y en avait qu'une seule. Nous adoptons entièrement pour cette partie de la première enceinte le tracé de Schultz, et nous pensons seulement que l'angle ren-

trant qu'elle fait dans le Tyropœon devrait être remonté plus haut, jusque vers Bâb el-Moghâribèh. On aurait ainsi cette muraille, que Robinson reconnaît nécessaire pour protéger le côté E. de Sion. En effet, Titus, maître du temple, d'Ophel et de tout le N. de la ville, ne sait encore comment prendre Sion (*Guerre des Juifs*, VI, 6, 2, 3; VI, 7, 2). Qu'est-ce qui aurait pu l'arrêter sans ce mur oriental?

« La première enceinte de Josèphe comprend les constructions de David, de Salomon, d'Hozias (II Chron., II, 6, 9), de Jotham, une partie de celles d'Ézéchias (II Chron., XXXII, 5), celles de Manassé, et d'autres rois peut-être. Elle était munie de 60 tours. C'est elle que Tacite désigne par ces mots : *Alia intus mænia, regiæ circumjecta.* » (A. Coquerel, *ouvr. cité.*)

Deuxième Enceinte. « Le second mur commençait à la porte appelée *Djennat*, qui appartenait au premier mur : il n'entourait que la partie septentrionale et s'étendait jusqu'à Antonia. » (*Guerre des Juifs* V, 4, 2.) Cette description est très vague. L'aboutissant seul nous est connu, c'est Antonia. Le point de départ est inconnu. Il faut donc tâcher de retrouver la *porte Djennat* (son nom qui signifie *jardin* ne nous apprend rien, si ce n'est qu'elle s'ouvrait probablement hors de la ville). D'autre part, nous savons que la 3e enceinte commençait aussi à la tour Hippicus pour se diriger au N. vers la tour Péphinos. Il en résulte que la porte Djennat, qui faisait partie de la première muraille, devait être placée à l'E. de la tour Hippicus. Mais Robinson a fort bien montré (*Lat. res.*, p. 213-217) qu'elle devait lui être attenante. Repousser la porte Djennat très loin à l'E. jusqu'au coin des bazars, c'est exclure de la ville une portion considérable d'Acra, que couvrait précisément cette seconde enceinte ; c'est découvrir, sur toute la distance qu'on mettra entre Hippicus et cette porte, la muraille N. de Sion, qui ne sera plus défendue que par deux enceintes, au lieu de trois qui lui sont assignées par Josèphe. Or, dans le récit des trois siéges que Jérusalem a eu à subir de la part d'Hérode, de Cestius et de Titus, on voit que l'ennemi n'a jamais pu attaquer l'enceinte de Sion avant d'avoir forcé celle d'Acra. Il résulte des détails du siége de Titus que les trois enceintes avaient un point de départ commun à Hippicus, ou très près d'Hippicus. Le monument du prêtre Jean, que nous avons vu devoir être placé entre la seconde et la troisième enceinte, est précisément un des points choisis par Titus pour battre la ville supérieure, quand il est maître de la seconde enceinte (*Guerre des Juifs*, V, 9, 2). La porte Djennat était donc placée très près de la tour Hippicus. Quant au tracé de la muraille elle-même, on lui a souvent fait décrire une ligne droite d'Hippicus à Antonia. Plusieurs raisons prouvent qu'il n'a pu en être ainsi : d'abord l'expression de Josèphe, κυκλούμενον τὸ προάρκτιον, montre qu'elle suivait un trajet circulaire; ensuite les substructions de la porte de Damas prouvent, à n'en pas douter, qu'il y avait là une porte antique, et celle-ci ne pouvait appartenir qu'à la seconde enceinte. Schultz, qui l'a compris, a bien conduit en effet son tracé jusque-là, mais après lui avoir fait subir un angle rentrant considérable, jusqu'à la position présumée de la porte Djennat, en dedans des bazars. Cet angle rentrant donne à la ville une configuration bizarre et dont on ne peut admettre la possibilité. Les prétendus restes d'enceinte qu'on a trouvés en cet endroit n'ont aucun caractère d'antiquité. Enfin ce tracé exclut de la ville la majeure partie du quartier d'Acra, que cette enceinte était pré-

-cisément destinée à couvrir. Il laisse en dehors la piscine d'Ézéchias, dont l'authenticité ne paraît pas douteuse, et qui était dans la ville ; il laisse en dehors le point culminant de la colline, et il est impossible de supposer qu'une enceinte militaire ait ainsi laissé en dehors une sommité qui la dominerait immédiatement. Il faut donc admettre que la seconde enceinte suivait à peu près le tracé de l'enceinte actuelle jusqu'à la porte de Damas. A l'angle N. O. de l'enceinte actuelle, un peu au N. du couvent latin, sont les restes de deux tours, nommées *Qala'at Djâloût* (château de Goliath) par les Arabes. Elles sont situées au point le plus élevé de la ville actuelle (784 mèt.). Ces ruines, reconnues par Robinson, ont été explorées en partie par le major Wilson. Dans l'intérieur du château est une chambre voûtée, de date moderne. Au-dessous, dans trois autres chambres, remplies de décombres, le major Wilson découvrit deux piliers dont les assises inférieures sont formées de gros blocs à bossage. Depuis, en creusant à cet endroit pour jeter les fondations de leur école (*V.* p. 342, *a*), les frères des écoles chrétiennes ont découvert deux autres piliers semblables. Les plus gros blocs mesurent de 2 mèt. à 3 mèt. de long sur 70 à 80 cent. de larg. et 65 cent. de hauteur. Les joints en sont faits avec le plus grand soin et les assises sont parfaitement régulières. Le bossage à surface rugueuse fait saillie de plus de 10 cent. Quelques auteurs veulent voir dans ces ruines les restes de la tour Psephinos, construite par Hérode Agrippa (*V.* p. 334, *b*). Mais rien ne permet de reconnaître ici la forme octogonale attribuée par Josèphe à Pséphinos, et d'un autre côté, l'appareil des pierres accuse un ouvrage plus ancien, un fort ou une porte faisant partie de la seconde enceinte.

Près de là on a trouvé un fragment d'ancien mur, ayant env. 5 mèt. 70 de haut. sur 15 mèt. de larg. et 21 mèt. de longueur.

A partir de la porte de Damas, on pourrait croire que le mur se rendait à Antonia presque en ligne droite. Mais Robinson, d'après un mûr examen du terrain, croit plutôt que la muraille s'élevait vers le point culminant de Bézétha, pour se diriger au S. vers l'angle du temple. Les substructions de l'Ecce Homo appartiendraient peut-être à cette partie de la muraille. Nous nous rangeons ici à l'opinion du savant explorateur américain. Il est probable que le mur aboutissait à la prison qui devait se trouver près de la caserne actuelle.

La seconde enceinte n'avait que 14 tours, tandis que la première en avait 60 et la troisième 90. On manque d'éléments historiques sur la date précise de sa construction ; mais un passage de la Bible permet de l'attribuer aux travaux qu'Ézéchias fit exécuter à l'approche de Sennachérib (II Chroniq., xxxii, 5 ; xxxiii, 14). La seconde ville n'est d'ailleurs mentionnée que dans le récit de faits postérieurs à Ezéchias (II, Rois xxii, 14: II Chroniques, xxxiv, 22).

Que deviennent les tracés de ces deux enceintes, dans le cas où l'identité d'Hippicus et de la tour de David devrait être rejetée? En restant dans les données de Josèphe, le tracé de la première enceinte ne subit de modification que pour sa branche septentrionale : celle-ci longera toujours le Tyropœon pour aboutir au Xystus, et les seules positions à déterminer de nouveau seront les trois tours Hippicus, Phasaël et Mariamme qu'il faudra chercher vers l'angle N. O. de la ville, près du couvent latin, si ce n'est même un peu plus loin au-dessus de la tour de Goliath. Josèphe dit qu'elles étaient sur la crête (κορυφῃ) de la colline (*Guerre des Juifs*, v, 4, 4), et ailleurs : que Titus conserva

les trois tours et le mur occidental (*Ibid.*, VII, 1, 1), ce qui semblerait montrer qu'elles s'étendaient le long de la muraille de l'O., le long de la vallée de Gihon et non pas de l'O. à l'E. vers le centre de la ville, comme on le pense communément. — La seconde muraille s'explique tout naturellement : on n'a plus besoin de supposer d'angle rentrant, on peut la diriger par la porte de Damas vers Antonia, en lui faisant décrire une courbe plus ou moins saillante vers le N.

Troisième Enceinte. — La troisième enceinte, bâtie par Hérode Agrippa, commençait, selon Josèphe, à la tour Hippicus, d'où elle se dirigeait au N. vers la tour Pséphinos. La position de cette tour peut être assez facilement conjecturée. Elle formait l'angle N. O. de l'enceinte d'Agrippa, devant laquelle Titus plaça son premier camp (*Guerre des Juifs*, V, 4, 5).

« A partir de Pséphinos, la muraille s'étendait en face du monument d'Hélène, elle passait au travers des cavernes royales, faisait un coude à la tour angulaire près du monument du Foulon, et, en rejoignant l'ancien mur, elle finissait à la vallée du Cédron. » (*Guerre des Juifs*, V, 4, 2.) Il n'est pas difficile de se figurer d'une manière générale le trajet de cette enceinte, mais il le serait beaucoup plus de le tracer exactement, puisque tous les points de repère indiqués par Josèphe sont inconnus ou contestés. Nous avons signalé (p. 334, *b*) quelques substructions que l'on retrouve dans une direction à peu près parallèle à l'enceinte septentrionale de la ville. Nous avons vu qu'on était encore loin de s'entendre au sujet du monument d'Hélène (p. 331 et 334). Schultz, plaçant les *cavernes royales* au tombeau des rois, pousse jusque-là le tracé de son enceinte; il croit reconnaître le monument du Foulon dans une caverne au bord de la vallée du Cédron; il ramène ensuite la muraille le long de cette vallée jusqu'à l'angle N. E. de l'enceinte actuelle. Ce circuit paraît trop considérable. Josèphe ne donne que 33 stades (6100 mèt. env.) au circuit total de Jérusalem; mais c'est la restreindre beaucoup trop, nous semble-t-il, que de placer les *cavernes royales* aux carrières de Maghâret el-Qoutoun, qui s'étendent au-dessous de Bézétha, ce qui ferait coïncider la troisième enceinte avec le mur actuel de la ville. La ville actuelle, en y joignant Sion et Ophel, n'ayant que 4500 mètres env. de périmètre, il faut admettre, en acceptant les 33 stades (6100 mèt.) de Josèphe, que la ville ancienne s'étendait beaucoup plus loin qu'aujourd'hui sur le plateau septentrional.

A l'angle N. E. de la ville ancienne, il n'existait que deux enceintes. Une fois l'enceinte extérieure franchie, l'armée assiégeante arrivait immédiatement sous les murs d'Antonia. C'est sans doute à l'angle N. E. d'Antonia, que la troisième enceinte rejoignait l'ancienne muraille, c'est-à-dire la muraille E. du temple, car nous ne saurions admettre qu'il y ait eu de ce côté une muraille autre que celle du temple lui-même (*V.* p. 337).

Population de l'ancienne Jérusalem. — Nous avons dit que le circuit total de la ville était de 33 stades; cette estimation est probablement plus exacte que celle d'autres historiens, qui l'ont portée à 40 et même 50 stades. En tout cas, une ville de si petites dimensions ne pouvait pas contenir l'immense population que Josèphe lui a attribuée. Ce chiffre peut être porté en temps ordinaire au plus à 100 000 âmes, et en tenant compte des vastes terrains occupés par le temple, il est probable qu'elle ne devait pas dépasser 70 à 80 000 âmes. Mais à l'époque des fêtes, une immense population affluait vers la ville, et savait s'y condenser et y

camper avec l'aptitude particulière que les Orientaux ont toujours montrée à s'entasser sur un espace très restreint (*V.* Porter, *Handb.*, p. 111). C'est précisément ce qui arriva, au moment où Titus vint mettre le siége devant la ville; une population immense s'y était réunie pour les fêtes de la Pâque. Cependant il y a sans doute exagération énorme à porter ce chiffre à 2 700 000 âmes, comme le fait Josèphe, qui estime qu'il périt pendant le siége 1 000 000 de personnes par la maladie, la famine ou l'épée.

Nous serons cependant moins affirmatif qu'on ne l'est souvent, lorsqu'on repousse dédaigneusement les chiffres de Josèphe. Mannœus, un des hommes chargés de tenir un registre des morts que l'on portait hors de la ville, et d'acquitter le prix de l'enlèvement des corps, affirma que, par une seule porte, on avait fait passer 115 880 cadavres. D'autres notables transfuges évaluaient à 600 000 le nombre des pauvres dont les corps avaient été jetés hors de la ville. Si l'on tient compte du nombre de ceux qui s'enfuirent après la prise du premier mur, des transfuges, des prisonniers, de ceux qui périrent les armes à la main, de ceux dont les cadavres furent retrouvés entassés dans les chambres fermées, dans les souterrains, on admettra sans peine que la population de Jérusalem au moment du siége a pu dépasser un million d'âmes.

Tours, Portes. — En présence des incertitudes très grandes qui règnent sur le tracé des enceintes de Jérusalem, nous n'entreprendrons pas de déterminer exactement la position des tours et des portes citées dans la Bible (Jérém., XXXI, 38); (Néhémie, II, 13-15; III, 1-20; XII, 31-40). On ne peut faire à cet égard que des hypothèses. Les tours de *Hananéel* et de *Méah* étaient certainement au N. du temple, dans le voisinage d'Antonia et de la *porte des Brebis*. Celle-ci, bien que placée à tort par la tradition à la porte actuelle de Saint-Étienne, ne devait pas être éloignée de la Porte Dorée. Il paraît certain que plusieurs de ces portes correspondaient à celles que Josèphe a mentionnées sous d'autres noms et aux portes modernes; il paraît probable que la *porte de la Fontaine* était celle de Siloé (Bâb el-Moghâribèh), que *celle d'Éphraïm* était la porte de Damas, que la *porte de la Vallée* correspondait à la fontaine du serpent (de Gihon), et se trouvait du côté de la porte actuelle de Jaffa. La porte *des Ordures* correspondait probablement avec le Bethso de Josèphe, et doit être cherchée sur le mont Sion et non au Bâb el-Moghâribèh, où la place la tradition vulgaire. La *porte des Chevaux*, de l'histoire d'Athalie, doit être cherchée entre le temple et le palais, peut-être aussi vers Bâb el-Moghâribèh. La porte *de l'angle* parait assez bien répondre à la porte *ez-Zâhirèh* (*V.* de Saulcy, t. II, p. 345). Nous renverrons le lecteur qui s'intéresserait à ces questions spéciales aux ouvrages de Williams, de Raumer, de Crome, de Titus Tobler, de Warren et Wilson, et à une analyse de M. A. Coquerel (*Topogr. de Jérusalem*, Thèse, Strasbourg, 1843).

IX. Établissements divers et œuvres de bienfaisance.

Nous croyons utile de donner ici un aperçu aussi exact que possible des établissements créés depuis quelque temps à Jérusalem et dans la banlieue de la ville par la féconde initiative des différentes communions. Ces renseignements, dus à l'obligeance de M. A. Alric, chancelier du consulat de France à Jérusalem, qui a bien voulu les vérifier sur place avec le plus grand soin, termineront notre description de Jérusalem, et compléteront les indications sommaires que nous avons données, p. 252-254.

Œuvres latines et françaises. — Le couvent franciscain de Saint-Sauveur

(*V.* p. 269) renferme un petit *orphelinat* et une *école professionnelle* fort ancienne, occupant une soixantaine d'apprentis (1881). L'*imprimerie* de Saint-Sauveur, qui date de 1845, ne publie guère que des livres de liturgie ou des livres d'éducation, qu'elle imprime en plusieurs langues et surtout en arabe. Dans le nombre, il convient de citer une grammaire arabe de l'ex-custode P. Gandenzio, en italien; un dictionnaire italien-arabe et un dictionnaire français-turc-italien-arabe.

L'Établissement des Frères des Écoles chrétiennes, au N. et dans le voisinage du Patriarcat latin, bâti sur l'emplacement du Qala'at Djâloût (*V.* Pl. 83), ouvert le 14 octobre 1878, compte un grand nombre d'enfants, latins, grecs, arméniens et musulmans.

Le Couvent des Dames de Sion (*V.* p. 272) renferme un *orphelinat*, qui recueille 300 enfants (1881), dont plusieurs sont musulmans et israélites.

Institution Saint-Pierre, sur la hauteur en dehors de Jérusalem, près du Birket Mamillah (V. p. 335, *b*), le plus vaste établissement de Jérusalem et non le moins utile. C'est une *école professionnelle*, construite sur les plans de MM. Mauss et Daumet. On loue le style sobre, les heureuses proportions et l'aménagement de cet édifice. Sa façade monumentale, avec ses beaux portiques, et ses magnifiques terrasses entourées d'une riche balustrade produisent le meilleur effet.

Salle d'asile de Mademoiselle Collomb, au S. de l'hospice autrichien, dans un terrain qui appartient aux Arméniens catholiques. Due à l'initiative courageuse de Mlle Collomb, cette utile institution a pu recueillir une trentaine d'enfants abandonnés (1881).

Hôpital de Saint-Louis. — Il est situé vis-à-vis du couvent grec catholique et a été fondé en 1856; on y reçoit des hommes et des femmes. A côté sont établis un *pensionnat*, fondé en 1848 pour les orphelines, et un *externat*, fréquenté par 180 jeunes filles (1881), dont plusieurs musulmanes. Le tout est administré par les sœurs de Saint-Joseph. L'hôpital reçoit du gouvernement français une subvention annuelle.

L'Hospice autrichien (Pl. 108), sur la Voie Douloureuse, à une petite distance à l'O. de l'Ecce Homo, a été fondé en 1858, au moyen de quêtes faites parmi les catholiques autrichiens. Il est destiné à recevoir les pèlerins autrichiens et allemands. Le directeur est nommé par le cardinal-archevêque de Vienne. 25 chambres.

Hôpital français. — Fondé par M. de Piellat. Il se distingue par sa belle situation, en dehors de la ville, vis-à-vis de l'École des Frères des écoles chrétiennes, non moins que par l'élégance et la solidité des bâtisses. Il est destiné à recevoir des malades sans distinction de religion ou de nationalité et doit remplacer l'hôpital Saint-Louis.

Œuvres grecques. — L'*école* grecque de filles, située un peu au S. de la Casa Nova (*V.* p. 269), reçoit 80 élèves environ (1881). Trois institutrices. On y enseigne les éléments du grec et de l'arabe. L'*école* grecque de garçons, dans le voisinage et à l'E. de la précédente, de l'autre côté de la rue, reçoit une centaine d'enfants. On y enseigne les éléments du grec, de l'arabe et du français.

L'Hôpital grec (Pl. 44), situé dans le voisinage du Patriarcat latin et en face du couvent de Saint-Démétrius, a été fondé par le patriarche Cyrille II, vers 1870. C'est un assez bel édifice, avec une petite chapelle. 35 lits. Deux médecins. Consultation gratuite. Distribution de médicaments.

Le grand établissement russe, décrit p. 335, *b*), renferme: 1° Un *hospice* pour les femmes, pouvant en contenir 600. Elles se nourrissent à leurs frais, mais sont logées gratuitement pendant six mois; 2° Un *hospice* pour 400 hommes, dans les mêmes conditions que le précédent; 3° Logement de l'archimandrite et 20 chambres pour les pèlerins ecclésiastiques; 4° Logements pour les pèlerins de distinction; 5° *Hôpital* de 40 lits.

Œuvres protestantes et diverses. — La mission épiscopale possède un *hôpital*, situé dans la Citadelle, une *école* pour les garçons et les filles, près de la rue En-Nasâra, destinée aux prosélytes et aux enfants juifs, une *école* de garçons située en dehors de la ville sur les pentes de Sion (*V.* p. 322), pour les indigènes et les arabes protestants. La Church Mission a une *église* et une *école* arabes, situées à l'E. de l'établissement russe. Ces trois écoles reçoivent environ 100 garçons et 90 filles (1881). Une *école professionnelle* anglaise, fondée en 1848, élève un petit nombre d'apprentis.

L'*École évangélique allemande*, fondée en 1872 par la colonie allemande et subventionnée par l'empereur d'Allemagne, est située au S. E. du Moristân, près de la rue des Haddadîn (taillandiers). Elle

est destinée aux enfants allemands et anglais et comptait, en 1879, deux maîtres, deux maîtresses et 28 élèves (garçons et filles). A côté de cette école, se trouve l'*Hospice des Chevaliers de Saint-Jean*, entretenu par l'ordre. Directeur, M. Bayer.

L'*Hôpital allemand*, non loin de l'extrémité S. de la rue Chrétienne, a été fondé en 1850 par la communauté des diaconesses de Westphalie, et il est administré par les diaconesses de Kaiserswerth. Dirigé par le docteur Hoffmann, assisté de quatre diaconesses. 594 malades y ont été traités en 1879 et 5490 consultations y ont été données.

Talitha Koumi, sur la route de Jaffa, à gauche, est un orphelinat de filles, fondée en 1850 et administré par les diaconesses de Kaiserswerth. En 1879, il y avait 7 diaconesses et environ 100 jeunes filles.

L'*Orphelinat syrien* pour les garçons, situé derrière l'établissement russe, vers le N., a été fondé en 1856 par le ministre protestant J. L. Schneller. Il est entretenu par des souscriptions recueillies en Allemagne et en Hollande et comptait, en 1879, 8 surveillants et 128 élèves.

Le *Lycée du Temple*, situé dans la colonie wurtembergeoise, sur la route de Bethléhem, dans la plaine de Rephaïm, a été fondé en 1878, pour remplacer l'établissement de ce genre qui existait à Jaffa depuis 1870. Directeur, Hoffmann, 32 élèves (1880).

L'*Hôpital des Enfants*, fondé par le grand-duc de Mecklembourg, en 1872, est entretenu par le fondateur auquel le gouvernement vient en aide. Dirigé par le Dr Sandrescsky. En 1879, il comptait 68 enfants.

Sur la *Léproserie*, *V.* p. 307, *b*.

Mentionnons un *hôpital* hollandais, fondé en 1872, par Mlle Merkus.

Œuvres juives. — École et ouvroir Eveline de Rothschild. Cet établissement, situé près de l'hôpital Rothschild (*V.* ci-dessous), a été fondé par Mme Lionel de Rothschild. 150 orphelines y sont élevées gratuitement. On y enseigne l'hébreu, l'espagnol et le français. Directeur, le Dr Schwartz (1881).

L'*Hôpital Rothschild*, à l'extrémité S. du quartier juif, a été fondé en 1854 sous le nom d'Hôpital Mayer Rothschild. 18 lits. Gratuit pour les israélites. Trois fois par semaine, consultation gratuite et distribution de médicaments, sans distinction de culte ou de nationalité. Secours accordé tous les mois à des femmes en couches. Directeur, le docteur Schwartz.

L'*Hôpital de la communauté juive-allemande*, près de l'hôpital anglais, a été fondé par souscription et surtout par des dons de la famille Rothschild. Il est dirigé par le comité de la communauté Achkenazim-Peruchim (allemande-hollandaise). En 1879, il a reçu 461 malades et 9516 consultations y ont été données.

L'*Hospice juif allemand*, près de l'Hôpital Rothschild, a été fondé et est administré de la même manière que l'hôpital précédent. Il est occupé par 36 familles établies à demeure. A côté, se trouve un *hospice* juif-espagnol.

L'*Hospice Montefiore*, en dehors de la ville, près du Birket es-Soultân (Pl. 109), renferme une trentaine de logements pour des familles juives. Il a été bâti vers 1860, au moyen d'un legs de cent mille dollars fait par un riche juif américain.

Mentionnons en terminant une *école primaire turque*, dite *Rouchdieh*, dans la rue Chrétienne. Fondée en 1868, elle compte 100 élèves en moyenne. On y enseigne l'arabe, le français, le turc, les mathématiques élémentaires, la géographie, etc.

De Jérusalem à Ascalon, R. 13, lisez en sens inverse; — à Beït Djibrin (Éleutheropolis), R. 11; — à Bethanie, R. 20; — à Bethel, R. 22; — à Bethléhem, R. 19; — à Bethoron, R. 17; — à Biroth, R. 20; — à Bittir, R. 19; — à Engaddi, R. 21; — à Gabaon, R. 17; — à Gaza, R. 11 et 12; — à Hébron, R. 14; — à Jaffa, à Ramlèh et à Lydda, R. 16 et R. 17; — à Jericho, à la mer Morte et à Mâr Saba, R. 20; — à Nébi Samouïl, R. 17; — à Pétra, R. 6, 7, 10 et 14; à Ramah, R. 22; — à Saint-Jean dans le désert, R. 19.

ROUTE 19.

ENVIRONS DE JÉRUSALEM.

Pour les excursions aux environs immédiats de Jérusalem, le prix de chaque cheval, ou mulet de transport, varie entre 25 et 30 piastres. On peut se procurer aussi, avec un léger supplément de prix, une sorte de chaise ou palanquin, nommé dans le pays *takht-raouân*. On peut se faire accompagner d'un

drogman, au prix de 5 francs par jour. Pour les petites excursions, l'âne est préférable au cheval. On le paie de 1 à 3 fr., selon la distance à parcourir. Il y a toujours des ânes de louage en dehors de la ville, devant la porte de Jaffa.

I. Béthanie.

A 45 min. de Jérusalem, en sortant par la porte Sitti Mariam et coupant obliquement le mont des Oliviers. Cette excursion peut très bien être faite à pied, mais nous renverrons, pour la description, à la route 20. On peut revenir par le sentier qui passe au N. du mont des Oliviers.

II. Saint-Jean dans le désert et la fontaine de Saint-Philippe.

(6 h. environ, aller et retour.)

Couvent de Sainte-Croix.	0 h.	27 m.
Saint-Jean dans le désert (Aïn Karim)...........	1	12
Grotte de Saint-Jean....	1	12
Fontaine de Saint-Philippe (Aïn el-Haniyèh)......	1	20
Total.....	4 h.	11 m.
Retour à Jérusalem......	1	52
Total.....	6 h.	3 m.

Sortant de Jérusalem par la porte de Jaffa, on prend à g. le chemin de Aïn Kârim, laissant à dr. (6 min.) un cimetière musulman et le Birket Mamillah et un peu plus loin, à g., la léproserie (*V.* p. 307). Suivant le chemin assez égal, bien que pierreux, et laissant à g. (5 min.) la route de Gaza, puis (6 min.) à dr. la route de Saint-Jean dans le désert, on atteint (10 min.) le

Couvent de Sainte-Croix (en arabe *Deïr el-Moussallabèh*), ainsi nommé parce qu'il contient l'endroit où s'élevait l'arbre qui servit à faire la croix. Sainte Hélène avait consacré cette tradition par une chapelle (Quaresmius, t. II, p. 712). Le couvent appartenait originairement aux Géorgiens, et sa fondation remonte, dit-on, au ve s. Il appartient aujourd'hui aux Grecs, et c'est un des édifices les plus remarquables en ce genre, grâce à l'or de la Russie. En dehors, c'est un grand bâtiment rectangulaire, avec des murailles massives comme une forteresse. L'église mérite d'être visitée. Elle est divisée en trois nefs par quatre gros piliers supportant des arcs ogivaux. Une petite coupole s'élève au-dessus du sanctuaire. Les murs sont décorés de vieilles fresques et le pavé, de mosaïques curieuses. Les compartiments du sanctuaire contiennent des peintures curieuses, qui représentent toute l'histoire de l'arbre sacré. Le trou dans lequel il avait crû se voit derrière l'autel. Le reste de l'édifice contient de vastes dortoirs, des réfectoires, une cuisine admirablement tenue, et les chambres et salles consacrées à l'éducation de quarante jeunes gens. L'aigle de la Russie montre partout sa double tête.

Sortant du couvent grec, on reprend à 200 mèt. au N. la route de Saint-Jean dans le désert. On traverse le *ouady Moussallabèh*, pour gravir un plateau pierreux et élevé d'où l'on descend (20 min.) dans le *ouady Midînèh*. Le chemin de plus en plus mauvais remonte une colline pour traverser (13 min.) le *ouady el-Bédaouïeh* (vallée de la Bédouine). A dr. sont les ruines de *Nahlèh*. Le chemin traverse (10 min.) l'extrémité du *ouady Diab*, sur le versant duquel, à dr., sont les ruines d'un petit village nommé *Aïn Djaouèh*. Parvenu sur la hauteur, on découvre à l'O. la Méditerranée, et à l'E., le mont des Oliviers avec une partie de Jérusalem. Laissant à dr. une vallée, on passe à g. (15 min.) devant les ruines de *Beït Mizmîr*. A dr., vers le N., on voit *Deïr Yassin* sur une hauteur et, plus au N., Nébi Samouïl, sur une montagne élevée. Une descente roide mène (17 min.) au jardin du couvent dont on longe le mur à dr. jusqu'à la ruelle du village.

Saint-Jean dans le désert (Aïn

Kârim. — Ce village, situé sur le contre-fort de la colline, dans une position pittoresque, possède env. 750 hab., tous mahométans, sauf une centaine qui sont catholiques, et environ 40 grecs non-unis. Les pères franciscains y desservent la paroisse et y tiennent une école pour les garçons. Les dames de Sion y ont un couvent, une école et un orphelinat pour les filles (Liévin, *ouvr. cité*, II, p. 15). On y visite surtout le **couvent de la Nativité de Saint-Jean**, appartenant aux latins. Cet édifice, entouré de hautes murailles, occupe l'emplacement traditionnel de la maison de Zacharie. Il renferme une quinzaine de moines qui se consacrent à l'éducation des enfants catholiques. Les voyageurs auront à leur disposition une salle pour se reposer et prendre leur repas, et des chambres, s'ils veulent y passer la nuit.

L'église a trois nefs, séparées par six gros piliers. Elle est surmontée d'un dôme que soutiennent quatre piliers et elle est pavée de pierres de différentes couleurs et de marbres divers, formant une sorte de mosaïque. Une chapelle, placée au-dessous du chœur, indique l'endroit de la naissance de saint Jean. Cinq bas-reliefs en marbre blanc, représentant les scènes de sa vie, sont disposés en demi-cercle autour du sanctuaire. Une plaque de marbre au milieu du pavement porte l'inscription : *Hic præcursor Domini natus est*. La tradition qui place ici le lieu de la naissance de saint Jean-Baptiste ne remonte peut-être pas au delà des Croisades (*V.* Tobler, *Topographie von Jerusalem und seinen Umgebungen*, t. II, p. 370). Après l'expulsion des Croisés, cette église servit d'écurie publique jusqu'en 1621. Rachetée par le père custode des lieux saints et devenue ainsi la propriété des franciscains, elle fut reconstruite et reçut quelques embellissements sous Louis XIV. On a retrouvé récemment en dehors de l'église, près de l'ancienne grande porte, un pavé en mosaïque, de niveau avec le sanctuaire de la Nativité de Saint-Jean. (A. Alric.)

En dehors du village, on va visiter la belle fontaine appelée *Aïn Kârim*, qui lui a donné son nom. Kârim est peut-être le **Kârem** de la montagne de Juda (Jos., xv, 60). Kârem veut dire en hébreu *vignes;* d'où Aïn Kârim signifierait *Source des vignobles*. Les chrétiens nomment cette source la *Fontaine de la Vierge* (Aïn el-Adâ). Elle est sans cesse assiégée par les femmes du village qui y viennent remplir leurs cruches. L'eau de cette fontaine est douce et limpide. Elle forme un ruisseau qui sert à arroser de fertiles jardins.

A partir de Aïn Kârim, le sentier prend la direction de l'O. pour gravir la colline, à g. Une porte de fer (4 min.) donne accès dans le *Sanctuaire de la Visitation*, où aurait eu lieu, dans la maison des champs de Zacharie, la visitation de la Vierge à sainte Élisabeth.

« C'était, il y a quelques années encore, une chapelle à moitié ruinée, où les révérends pères franciscains venaient annuellement célébrer la messe le jour de la Visitation. Le 21 février 1860, à la suite de pluies torrentielles, elle s'écroula presque complétement. L'année suivante, les révérends pères résolurent de relever cet antique oratoire. Après les premiers déblais, on reconnut que le rocher contre lequel il était adossé était creux et rempli seulement d'une grande quantité de pierres et de matériaux. On le dégagea de ces décombres et l'on découvrit une salle mesurant quinze pas de long sur onze de large. Elle était formée, partie par le rocher et partie par de fortes murailles, sur lesquelles reposait une église supérieure. A dr. en entrant se trouve le petit escalier mentionné par tant de pèlerins et qui conduisait à cette église. Dans le fond de la chapelle on remarque, à

dr., une espèce de corridor ou d'enfoncement voûté, qui termine une niche, qui encadrait jadis probablement un autel; à g. est une autre niche analogue. Les murs ainsi que la voûte étaient décorés autrefois de peintures aujourd'hui très effacées. Un autre réduit voûté, dans les parois de droite, près de l'entrée, est signalé par la tradition comme étant la cachette où, pendant quelque temps, saint Jean aurait été dérobé aux recherches sanguinaires d'Hérode. » (Guérin, *ouvr. cité*, p. 97).

Au-dessus de cette chapelle, on en avait construit une seconde, plus grande, et un couvent, dont il reste encore quelques murs d'enceinte très épais et des voûtes solides. On a voulu faire remonter ces ruines à sainte Hélène, mais il est probable qu'elles ne datent que des Croisades, à en juger par la croix de Malte gravée sur les murs. (A. Alric.) A l'intérieur se trouve le *puits de Zacharie* (*Aïn Zakharia*), alimenté par une source intarissable.

Désert de saint Jean-Baptiste. On se rendra au désert où la tradition place le séjour du précurseur avant son ministère, en traversant un pays assez fertile où la vigne et l'olivier prospèrent. A partir du sanctuaire de la Visitation, on revient sur ses pas jusqu'au premier chemin à g., par lequel on se dirige vers l'O. Un précipice qui borde le chemin obligera de ne monter à cheval qu'un peu plus loin. On aperçoit à dr. Koloniëh et Kastoul (*V.* R. 16). Sur un petit terrain clos d'un mur en pierres sèches et appartenant aux arméniens-unis, on remarque, près du chemin, à dr. une grosse pierre, nommée le *Rocher de Saint-Jean-Baptiste*. On chemine vers l'O. sur un terrain pierreux, mais néanmoins assez bon pour le pays, à travers des montagnes hérissées de brousailles ou plantées de vignes, d'où l'on domine une vallée profonde qui est la continuation, vers le sud, du ouady Beït Hanina, qui prend son origine près de Nébi Samouïl (*V.* R. 17). Elle a été nommée vallée du Térébinthe, sans doute parce qu'elle nourrissait jadis des pistachiers. Mais nous avons vu que la vallée du Térébinthe devait plutôt être placée dans le ouady es-Samt (*V.* R. 12 *bis*). Au N. N. O. est Soba, perché sur une haute montagne (*V.* R. 16). Traversant (12 min.) le *ouady Hamdaq*, vallée bien cultivée, plantée de vignes et arrosée par une petite source, on longe cette vallée à g. Un petit sentier à g. (18 min.) mène (8 min.) à une petite construction ruinée qui s'élèverait sur le *tombeau de sainte Élisabeth.* De là, il faut descendre à pied plusieurs sentiers raides qui se dirigent au N., jusqu'à une petite source, nommée *Aïn el-Habis* (fontaine de l'Ermite), dont l'eau, d'un goût délicieux, est recueillie dans un petit bassin. En arrière de ce bassin, un escalier de 12 marches taillées dans le rocher s'élève à une porte de fer qui s'ouvre sur la

Grotte de Saint-Jean-Baptiste, où la légende place le séjour de saint Jean avant sa prédication (Luc, I, 80). Cette grotte, achetée depuis quelques années par les Latins, est naturelle. Elle mesure 7 mèt. 25 de long sur 3 mèt. 25, sa plus grande larg.; sa haut. est de 2 mèt. 60. La vallée située au-dessous de cette excavation s'appelle le ouady es-Sataf, du nom du village *Sataf* qui s'élève sur les pentes de la montagne opposée, mais c'est toujours la continuation du ouady Beït Hanina (*V.* ci-dessus).

Un sentier à travers des hauteurs rocailleuses et désolées, qu'il serait assez difficile de parcourir sans guide, rejoint par le v. de Ouéledjèh (1 h.), le ouady el-Ouerd (vallée des Roses), que l'on remonte dans la direction de Jérusalem jusqu'à (20 min.) Aïn el-Haniyèh.

Les personnes qui ne voudront point faire l'excursion du désert de

Saint-Jean, reviendront du sanctuaire de la Visitation au couvent de Saint-Jean. Avant d'entrer au couvent, on pourra visiter sur la gauche le *couvent des sœurs de Notre-Dame de Sion*, nouvellement créé par le père Ratisbonne. L'orphelinat, fort bien tenu, compte une trentaine d'enfants appartenant à des familles catholiques de la Palestine et du Liban.

En sortant du couvent des pères franciscains, par la porte du S., on prend le premier sentier à g., puis un sentier à dr. Traversant le cimetière musulman, et se dirigeant vers le S. E., on remonte, par un mauvais chemin, une vallée étroite, plantée d'arbres fruitiers; on laisse à g. (15 min.) la route ordinaire de Saint-Jean dans la Montagne à Bethléhem (*V*. ci-dessous), pour prendre à dr. un sentier qui se dirige au S. S. O. Parvenu (15 min.) sur la hauteur, on jouit d'une vue magnifique. C'est au N.: Nébi Samouïl, Kolounièh, Kastoul; plus à l'O., Soba. Quittant (4 min.) le sentier pour prendre à g. un autre sentier à peine visible qui se dirige au S. E., on longe une étroite vallée qui descend (29 min.) dans le ouady el-Ouerd. On le suit à dr. et on le laisse (10 min.) sur la dr. pour arriver (6 min.) à la

Fontaine de Saint-Philippe (en arabe *Aïn el-Haniyèh*, fontaine de l'Arcade). C'est une source pittoresque, à dr. de la route. Elle a dû être fort ornée autrefois à en juger par l'espèce de niche semi-circulaire qui la surmonte et les fragments de pierres taillées et de colonnes que l'on voit autour d'elle. Cette simple et élégante construction date peut-être de la période romaine et rappelle la grotte de Pan à Panéas. Elle est adossée à une colline plantée de figuiers et de vignes et divisée en plusieurs enclos. Dans l'un de ces jardins appartenant actuellement au grand couvent arménien de Jérusalem, on remarque trois fûts de colonnes debout qui sont probablement les restes d'une église (Guérin, *ouvr. cité*, t. I, p. 109). La tradition latine place en cet endroit le baptême de l'eunuque éthiopien par l'apôtre Philippe (Actes, VIII, 26-40). Eusèbe place cet événement à Beth-Sour, sur la route d'Hébron (*V*. R. 14).

De Aïn el-Haniyèh, pour revenir à Jérusalem, on longe le côté g. de la vallée des Roses jusqu'à (25 min.) *Aïn Yalo*, belle source dont l'eau jaillit avec abondance d'un petit canal en pierre et se répand dans un bassin pour être distribuée au milieu de jardins en étages, sur les pentes de la vallée. Quelques débris de colonnes, des restes de murs en blocs considérables appartiennent à quelque ancien couvent que les gens du pays nomment: *Deïr er-Roum* (*Couvent des chrétiens*). On continue à remonter la vallée des Roses, où l'on cultive en effet cette fleur pour en faire des eaux distillées. Laissant sur la g. (15 min.) le petit village de Malkhah (*V*. ci-dessous), puis (45 min.) le Couvent de Sainte-Croix à 250 mèt. env. de la route, on rejoint (10 min.) le chemin de Aïn Kârim et, repassant entre l'Hôpital des lépreux à dr. et le Birket Mamillah à g., on rentre (17 min.) à Jérusalem par la porte de Jaffa.

III. Saint-Jean dans le désert, Bethléhem.

(7 h. 25 min. environ).

Saint-Jean dans le désert. Grotte de Saint-Jean. Fontaine de Saint-Philippe, comme ci-dessus,	3 h.	44 m.
Bethléhem	1	55
Retour à Jerusalem	1	47
Total	7 h.	26 m.

Cette excursion demande une journée entière. En partant vers 6 heures du matin de Jérusalem, on arrivera au couvent de Saint-Jean vers 8 heures. On pourra visiter la fontaine de la Vierge, le sanctuaire de Zacharie, la grotte Saint-Jean, rentrer au couvent, vers onze heures, s'y reposer et y prendre le repas

du matin et en repartir vers 3 heures pour visiter la fontaine de Saint-Philippe et gagner Bethléhem.

De Aïn Kârim à la bifurcation de la route de Bethléhem, par la fontaine de Saint-Philippe (15 min.), comme précédemment.

A partir de cette bifurcation, on laisse à dr. le chemin qui mène à la fontaine de Saint-Philippe, pour gravir vers l'E. un sentier raide et pierreux. Parvenu sur la hauteur (10 min.), on descend par une pente douce et on laisse à g. le village de *Malkhah*, situé sur une colline élevée. Laissant à g. (8 min.) le chemin qui mène à Jérusalem, on descend au milieu des pierres dans le ouady el-Ouerd, que l'on suit dans la direction S. jusqu'à une vallée latérale où l'on s'engage (7 min.) ayant à dr. le v. de *Deïr ech-Charafat*, sur une haute colline. Laissant à g. le petit village de *Beït Safâfah*, on traverse alors vers le S. une petite plaine plantée d'oliviers et d'autres arbres et une succession de petits plateaux pierreux séparés par de légères dépressions et parsemés de champs cultivés, et traversant (15 min.) un ravin bien cultivé et planté de vignes, on suit le côté droit de ce ravin. A g. (30 min.), un grand établissement, l'hôpital des Chevaliers de Saint-Jean, construit par les soins de M. le comte Caboga, consul d'Autriche à Jérusalem, couronne la hauteur appelée *Tantoûr*. Ici, on rejoint la route ordinaire de Jerusalem à Bethléhem près du Tombeau de Rachel.

Du Tombeau de Rachel à Bethléhem, 30 min. (*V.* ci-dessous).

IV. Bethléhem, Réservoirs de Salomon, mont des Francs, etc.

Bethléhem...............	1 h.	47 m.
Vasques de Salomon.....	0	40
Aïn Khoreïtoun..........	1	59
Djébel Foreidis..........	0	40
Total.....	5 h.	06 m.

Partir de très bonne heure pour pouvoir rentrer à Jérusalem le soir. Se munir de torches pour visiter les cavernes de Khoreïtoun. Une forte journée, si l'on veut visiter tous les environs de Bethléhem.

Sortant de Jérusalem par la porte de Jaffa et tournant aussitôt vers le S. O., on passe près du Birket es-Soultân et l'on remonte les pentes de la vallée de Hinnom, parallèlement à l'aqueduc. Laissant à gauche le mont du Mauvais-Conseil et la maison de Caïphe, on s'élève sur la **plaine de Réphaïm** ou **des Géants** (Josué, XV, 8), où David battit les Philistins (II Samuel, V, 18; I Chroniq., XI, 15; XIV, 9). Cependant Eusèbe, d'accord avec Josué (XVIII, 16), place cette vallée au N. de Jérusalem. Cette plaine, qui s'incline doucement à l'O. vers le ouady el-Ouerd, mesure env. trois kil. et demi de long sur deux kil. et demi de large. Elle est très fertile et assez bien cultivée. Les Grecs y ont acheté des terrains considérables, qu'ils ont plantés d'oliviers, d'amandiers et de figuiers. Laissant à dr. (25 min.) à quelque distance de la route, une ruine nommée *el-Qatamôn*, qui a été récemment restaurée et que l'on nomme *maison de Saint-Siméon* (Luc, II, 25), on atteint plus loin le *Puits des Trois Rois*, situé sur le bord et à g. du chemin. C'est une citerne qui se remplit par les eaux fluviales qu'on y conduit. C'est là que l'étoile aurait apparu de nouveau aux mages pour les conduire à Bethléhem (Matthieu, II, 10).

Parvenu à l'extrémité de la plaine, on gravit une petite colline sur laquelle se trouve, près du chemin (32 min.), la fontaine de Mâr Elias. A g., s'élève le couvent grec de **Mâr Elias**, qui a l'aspect d'une forteresse féodale. Il aurait été construit à une époque inconnue par un certain évêque Elie, que l'on aurait plus tard confondu avec la prophète de ce nom. On sait qu'il existait lors de la

domination franque. Il fut alors renversé par un tremblement de terre et ne fut relevé que vers 1160 par Manuel Comnène. Les musulmans s'en emparèrent en 1519 et le transformèrent en mosquée. Mais il fut bientôt rendu aux Grecs à qui il a toujours appartenu depuis.

L'église ressemble à celle de Saint-Jean du Désert (*V.* p. 345). Elle est à trois nefs et surmontée d'un dôme qui s'élève sur quatre gros piliers carrés. On y voit une assez belle image du prophète Elie, et quelques tableaux retraçant les scènes principales de la vie du prophète.

De la terrasse du couvent on jouit d'une belle vue : au N., la plaine de Réphaïm et Jérusalem; au S., Bethléhem; à l'E., les montagnes de Moab; à l'O. et au S. O., des collines rapprochées ferment l'horizon.

A dr. du chemin, les moines montrent un rocher sur lequel le prophète s'est couché lorsqu'il fuyait la colère de Jézabel. Le rocher a gardé son empreinte (I Rois, XIX, 3).

Au delà du couvent la route incline à dr. et coupe la partie supérieure d'une dépression qui se dirige à l'O. vers la mer Morte. Au S. E., on aperçoit le sommet arrondi du Djébel Ferdis (*V.* p. 361) et au S., Bethléhem, sur une colline riante entourée d'oliviers et de vignes. On passe (13 min.) sur le lieu appelé *Champ des pois chiches* auquel se rattachent des légendes insignifiantes (*V.* Liévin, *ouvr. cité*, p. 117). A dr. une hauteur nommée *Tantoûr* (capuchon) est couronnée par l'établissement des Chevaliers de Saint-Jean, destiné à recevoir des malades et des pauvres, sans distinction de nationalité et de religion. Il est placé sous le protectorat de l'empereur d'Autriche. (*V.* p. 348). On rencontre bientôt à droite du chemin (12 min.) le

Tombeau de Rachel (*Qoubbet Rahil*). C'est un joli ouély carré surmonté d'un dôme qui date seulement de 1679, avec une allonge à l'E., construite par sir Moses Montefiore. Le tombeau est dans l'intérieur de l'édifice. C'est un monument en forme de double plan incliné, comme un de nos toits; sa haut. est de 3 à 4 mèt.; sa surface est recouverte d'arabesques en stuc. Mais si le monument est moderne, sa position répond parfaitement au texte de la Genèse (XXXV, 16, 20). Le tombeau y est mentionné comme existant au temps de Moïse; 700 ans plus tard, Samuel l'indique à Saül (I Sam., X, 2); saint Jérôme le cite plusieurs fois; Arculphe le décrit au VII[e] s., comme surmonté d'une pyramide; et il mentionne une stèle érigée par Jacob. Edrisi, géographe arabe du XII[e] s., dit que sur ce tombeau sont douze pierres placées debout en mémoire des douze tribus. Ainsi, par suite d'une tradition constante, juifs, chrétiens et musulmans saluent en ce lieu la sépulture de la gracieuse épouse de Jacob.

En avançant vers Bethléhem, on aperçoit à dr., sur une hauteur, *Beit-Djalah*, qui a pris une certaine importance depuis que le patriarche latin y a fait construire un séminaire destiné à la formation d'un clergé catholique indigène. La culture de l'olivier a procuré à ses habitants une aisance relative.

On laisse à dr. la route d'Hébron pour prendre à g. le chemin qui contourne le vallon cultivé, au-dessus duquel s'étage (25 min.)

Bethléhem (la maison du pain), en arabe *Beït Lahm*, la maison de la chair.

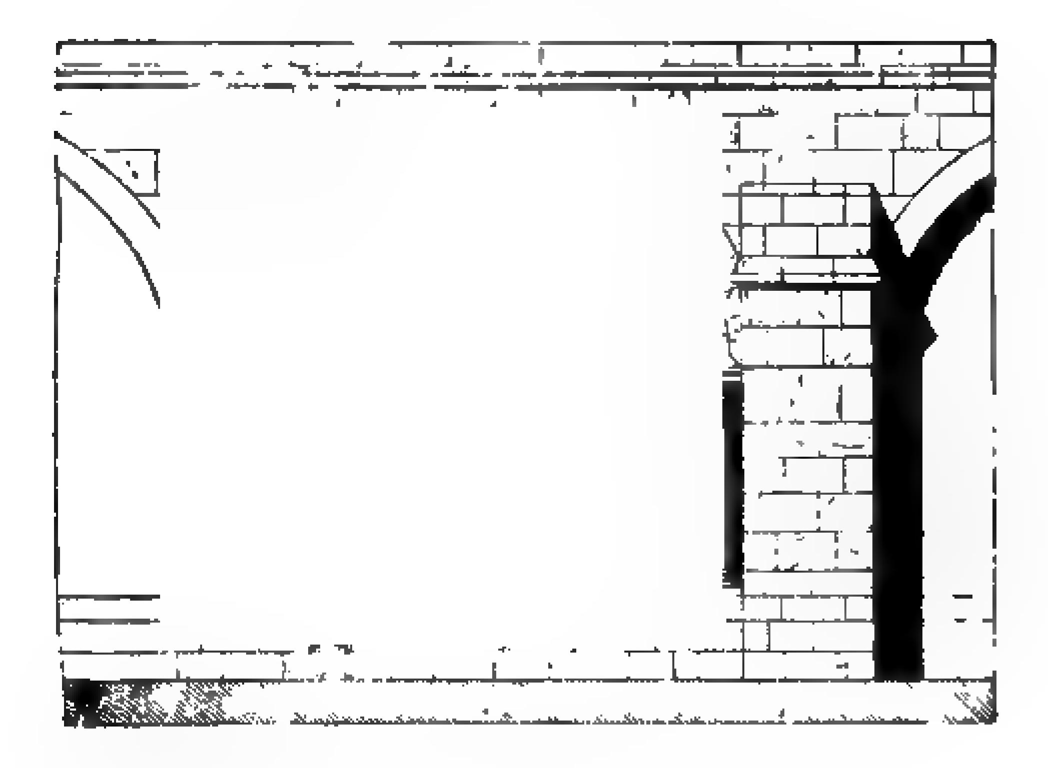
Histoire. — Cette petite ville fut primitivement nommée *Éphrata* (la fertile), dénomination que son aspect actuel justifie jusqu'à un certain point. C'est là que se placent les touchants épisodes de la mort de Rachel (Gen., XXXV, 16-20), l'églogue de Ruth la glaneuse (Ruth, I, 19, 22; II, etc.). C'est là que Samuel versa l'huile sainte sur le front de David, qui en était originaire (I Sam., XVI).

Voilà pourquoi Bethléhem est quelquefois nommée dans la Bible la *cité de David* (saint Luc, II, 11). Occupée pendant quelque temps par les Philistins, elle partagea ensuite les destinées brillantes et les cruels revers de la ville sainte, jusqu'au moment où Jésus-Christ naquit dans une étable de cette petite bourgade (saint Luc, II; saint Matthieu, II). Bethléhem devint alors un des sanctuaires les plus vénérés du christianisme naissant. Lorsque Hélène et Constantin bâtirent la magnifique basilique qu'on y admire encore, les pèlerins affluèrent de toutes parts. Saint Jérôme et sa chère Paula y achevèrent leurs jours dans la sublime contemplation des mystères divins. Bethléhem, prise par les Croisés, avant la conquête de Jérusalem, fut convertie en siége épiscopal par Baudouin II, l'an 1110. En 1834, le quartier musulman, à la suite d'une révolte fomentée par le fanatisme religieux, fut entièrement détruit par Ibrahim-Pacha, et, depuis lors, l'humeur inquiète de cette population a souvent alarmé le pacha de Jérusalem.

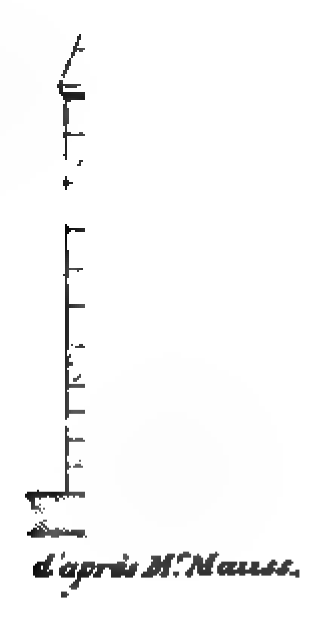
État actuel.— Bethléhem est située à 822 mèt. d'altitude au-dessus du niveau de la mer, sur deux collines, l'une orientale, l'autre occidentale, qui descendent par une suite de terrasses couvertes de vignes et d'oliviers, jusqu'aux profondes vallées qui les entourent de trois côtés. On y jouit d'un panorama magnifique. A dr., un pic couronné d'un donjon ruiné, qui doit aux souvenirs des croisades le nom de *mont des Francs* (*V.* p. 361); à g., Tantoûr et Mâr Elias; en face, à l'E., la chaîne bleuâtre des montagnes de Moab. Les vallées sont : au N., le *ouady el-Kharroubèh;* à l'E., le *ouady el-Rahib;* au S., le *ouady el-Ghavuas.* La colline orientale est moins haute, mais plus large que la colline occidentale. Elle s'abaisse du Nord au au Sud et porte sur son plateau supérieur l'église de la Nativité, les trois couvents latin, grec et arménien et les cimetières des chrétiens: de là le nom de *Hâret ed-Deïr,* donné à ce quartier. Les pentes méridionales de cette même colline sont occupées par le *Hâret el-'Anatrèh,* qu'habitent les Grecs. Au S. O. est le *Hàret el-Nedjadjerèh*, habité par les Arméniens. Le quartier musulman est le *Hâret el-Faouaghrèh,* sur la colline occidentale. Les Latins sont dispersés dans les divers quartiers.

La population de Bethléhem, connue de tout temps pour son humeur rebelle et belliqueuse, atteint aujourd'hui le chiffre de 5500 hab., dont plus de la moitié sont catholiques. On y compte env. 1700 Grecs orthodoxes, 700 Arméniens, une cinquantaine de protestants et une centaine de musulmans. Les latins possèdent un couvent qui domine le ouady el-Kharroubèh. Les voyageurs y reçoivent une excellente hospitalité que chacun reconnaît selon ses moyens. Ce couvent possède une école de garçons et une école de filles tenue par les sœurs de Saint-Joseph. Mentionnons parmi les œuvres latines un vaste établissement des carmélites, un peu en dehors du bourg, vers l'O., et un orphelinat catholique, à main dr., en venant de Jérusalem. Les Grecs ont un couvent de la Nativité, au sud du précédent, les deux églises de Sainte-Hélène et de Saint-Georges, et deux écoles. Le couvent arménien, à côté du couvent grec, reçoit de 15 à 18 moines. Les protestants ont aussi une école fréquentée par une cinquantaine d'enfants. Les habitants de Bethléhem sont laborieux et actifs. Outre la culture des champs et des vignobles, ils se livrent à la fabrication des chapelets, des croix de nacre, croix en calcaire tendre, coupes en pierre noire de la mer Morte, et autres objets de dévotion qui forment le revenu principal de cette bourgade industrieuse. La beauté proverbi-

Travée du Cloître de Bethléhem



Coupe sur la Galerie



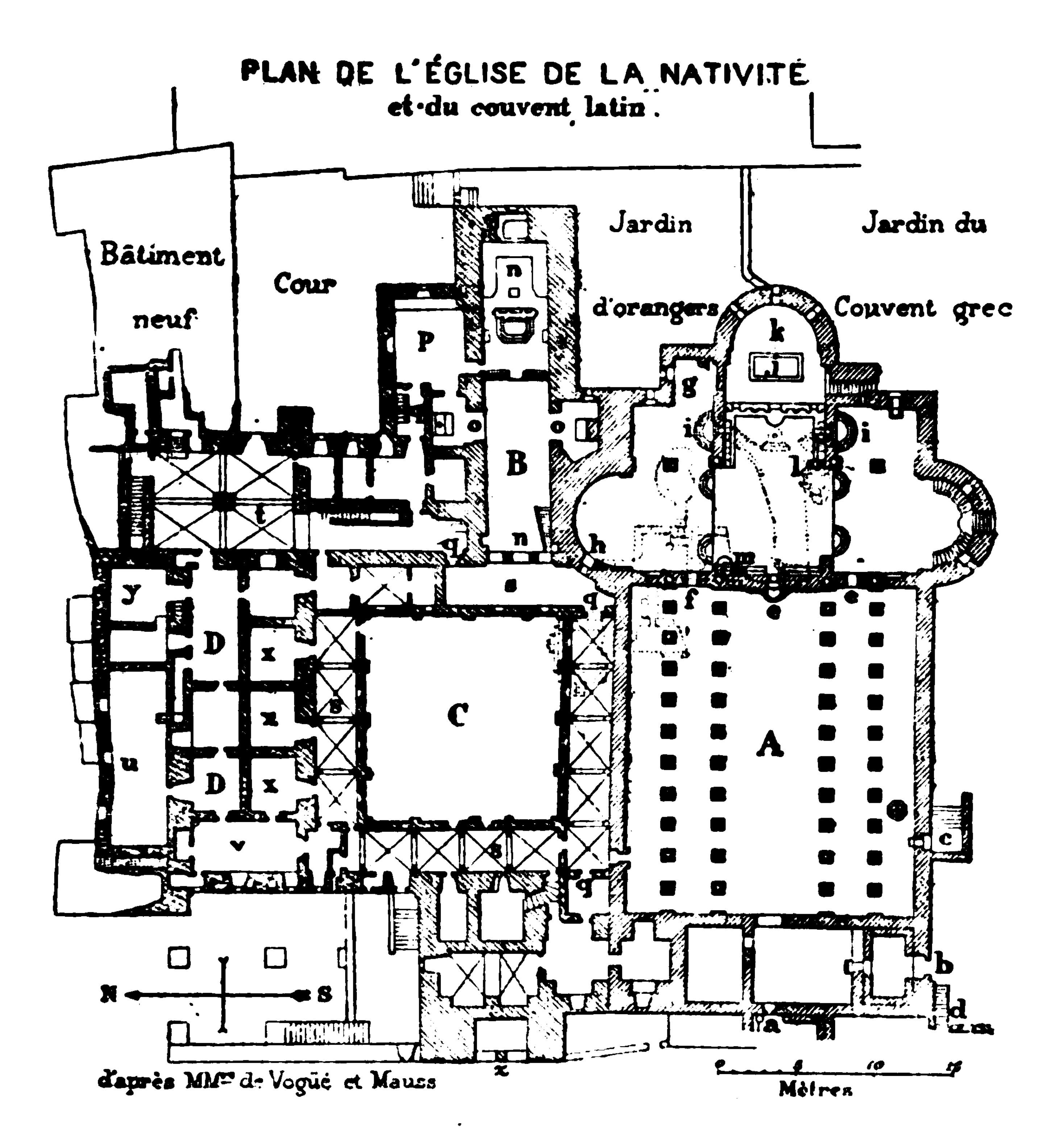
d'après M.r Mauss. L. T.

des Bethléhémitaines est rehaussée par la richesse et l'originalité de leur costume : une étroite robe de coton bleu, dont le corsage en drap rouge, tissé de soie de couleurs variées, est orné d'un plastron rectangulaire à bordure de couleur en général jaune et verte; pour coiffure, une sorte de tronc de cône, recouvert d'un voile blanc; une profusion d'anneaux d'argent ou de cuivre doré aux bras; sur le front, une espèce de diadème formé de pièces d'argent et un chapelet de pièces du même métal, plus grosses, qu'elles mettent en guise de mentonnière, tel est l'ensemble de ce costume, qui n'est pas sans quelque analogie avec celui que la tradition et les peintres naïfs de l'ancienne école italienne prêtent à la mère du Christ. A l'extrémité E. du village, au bout d'une esplanade qui domine la vallée, s'élève l'édifice qui le signale au loin à l'œil du pèlerin.

L'**Église de la Nativité**. Elle fut commencée par Hélène et terminée par Constantin, son fils, entre les années 327 et 333 de Jésus-Christ. Quelques auteurs ont essayé d'en attribuer la fondation à Justinien; mais la vue seule de ce monument, qui ne présente aucun des caractères de l'architecture du VI[e] s., suffit pour démontrer l'inexactitude de cette opinion. L'église fut réparée par Justinien, en 530. Elle ne paraît pas avoir beaucoup souffert lors de l'invasion arabe; elle fut respectée par Saladin. Elle fut tour à tour aux mains des Grecs et des Latins, mais depuis 1758, elle est restée aux Grecs et aux Arméniens. Les Latins n'y ont que le droit de passage dans le chœur. L'église est entourée par les hautes murailles ou les jardins des couvents latin, grec et arménien qui la dérobent à la vue. Elle n'a qu'une entrée à l'O., précédée d'une grande place dallée et couverte de débris. C'était l'atrium, au centre duquel s'ouvraient trois citernes destinées aux ablutions. Elles existent encore et servent aux besoins des habitants. Un vestibule nu et obscur, divisé en trois chambres, ouvre sur la basilique. Nous laissons la parole à M. de Vogüé, qui, dans son bel ouvrage sur les églises de Terre-Sainte, a consacré un long chapitre à l'église de la Nativité, le plus ancien et le plus authentique monument de l'art chrétien :

« On embrasse d'un seul coup d'œil cinq nefs d'une grande longueur, formées par quatre rangs de colonnes corinthiennes monolithes. Ces nefs sont d'une égale longueur; celle du centre est plus large à elle seule que les deux bas-côtés réunis. Elles se composent de onze travées. Le transept est aussi large que la nef centrale, et forme avec elle la figure d'une croix. Ses deux extrémités, au N. et au S., sont terminées par des absides demi-circulaires qui font saillie sur le mur extérieur de la basilique. De l'autre côté du transept, séparé du reste de l'église par un mur de clôture élevé par le fanatisme des grecs, les cinq nefs reparaissent avec d'inégales longueurs et forment le chœur de l'église. Celle du centre se compose de deux travées et d'une abside demi-circulaire, égale à celles qui terminent les bras de la croix. Les deux suivantes, à dr. et à g., se terminent par un mur droit à la naissance de l'abside... Cette disposition des bas-côtés du chœur s'étageant régulièrement entre les deux absides du transept et l'abside centrale, est très heureuse, et relève d'une manière très symétrique le sommet de la croix avec les branches latérales. » La larg. totale de la grande nef est de 26 mèt. 30. Les colonnes monolithes qui séparent les nefs ont 6 mèt. de haut.; elles sont corinthiennes, ainsi que le chapiteau qui les surmonte. Les architraves qui règnent au-dessus de chaque colonnade supportent, dans les bas-côtés,

PLAN DE L'ÉGLISE DE LA NATIVITÉ et du couvent latin.



A Église de la Nativité.
B Église latine de Sainte-Catherine.
C Ancien cloître (aux Latins).
D Couvent latin.
a Entrée principale de l'église.
b Entrée du couvent arménien.
c Entrée du couvent grec.
d Escalier.
e Porte réservée aux Grecs.
f Porte commune aux Grecs et aux Arméniens.
g Autel arménien.
h Entrée de l'église latine de Sainte-Catherine.
i Escalier descendant dans la grotte de la Nativité.
j Autel grec.
k Chœur des Grecs.
l Siège du patriarche grec.
m Chaire.
n Chœur de l'église latine.
o Chapelle de l'église latine.
p Sacristie latine.
q Entrée du couvent latin.
r Escalier descendant aux grottes.
s Galerie.
t Grand vestibule.
u Réfectoire des franciscains.
v Réfectoire des pèlerins.
x Dortoir.
y Cuisine.
z Entrée du couvent latin.

Nota. — Les lignes ponctuées indiquent la situation des grottes sous l'église.

les solives du plafond, et, dans la nef centrale, deux murs hauts d'une dizaine de mèt., sur lesquels posent les poutres de la charpente. Ils sont percés de onze fenêtres en plein cintre, qui correspondent à chaque entre-colonnement.

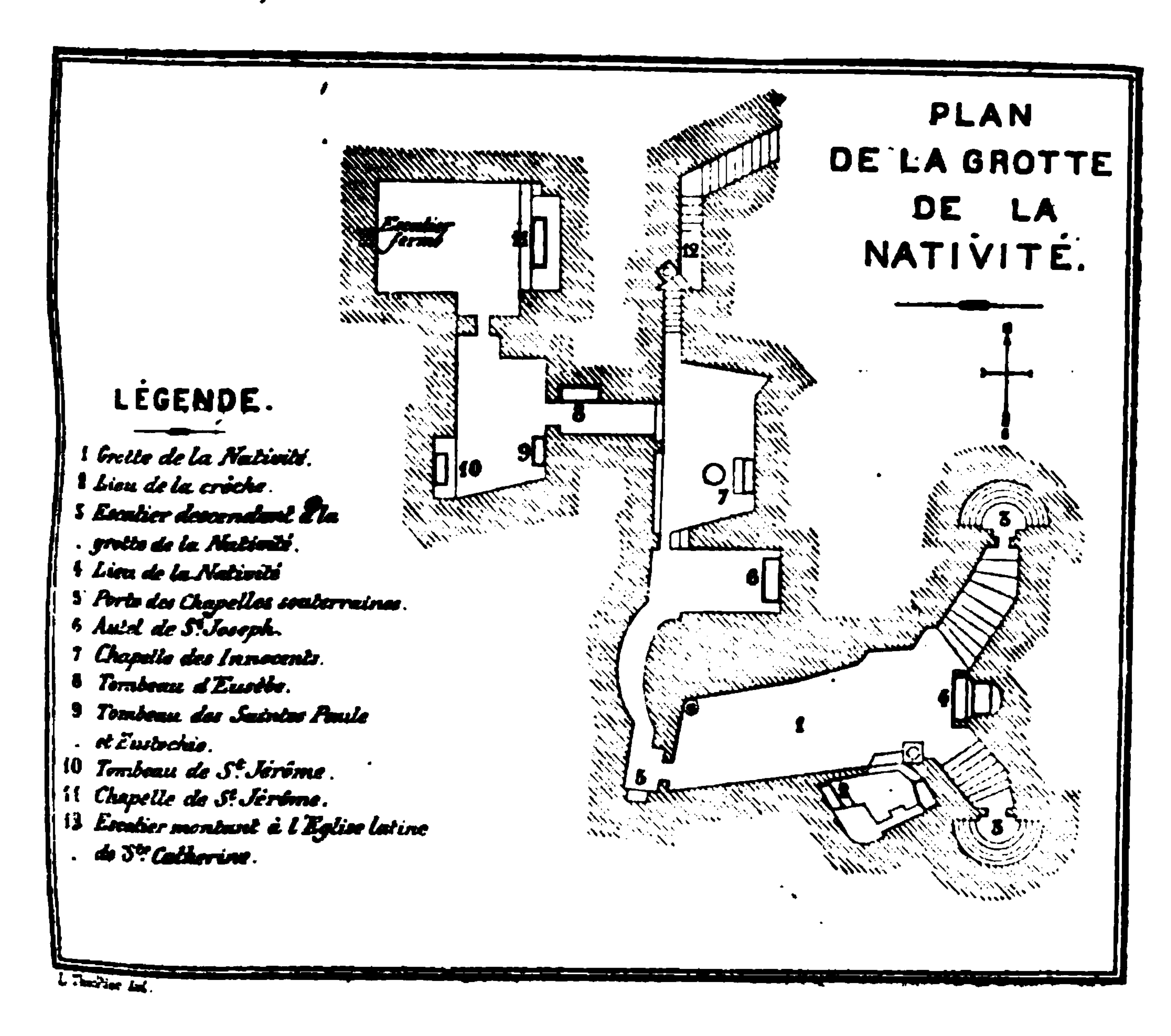
Le toit de charpente qui couvre l'édifice est en bois de cèdre; il est remarquable par sa légèreté et son élégance. Il fut élevé par les franciscains en 1565, à la place de la charpente construite en 1478 par le P. Jean de Thomasellis, aux frais du duc de Bourgogne. (A. Alric.) Des mosaïques sur fond d'or, de riches peintures ornaient autrefois les colonnes et la partie supérieure des deux murs de la nef centrale. Les fragments qui ont survécu présentent les caractères élégants d'une œuvre byzantine. Des scènes empruntées aux Livres saints, ou la représentation des conciles, en formaient les principaux sujets. Elles ont été exécutées entre 1150 et 1169. En 1842, les Grecs en ont détruit plusieurs. C'est à la même époque qu'ils ont altéré toute l'harmonie intérieure de la basilique, en séparant par un mur le chœur du reste de l'église, qui n'est plus considérée aujourd'hui que comme un vestibule où les habitants viennent fumer et causer, et où une foule de marchands sans vergogne assaillent de leurs cris et de leurs offres importunes le voyageur dégoûté de leur odieuse rapacité. Trois portes, l'une centrale (*e*), aux Grecs, et deux latérales, celle de g. (*f*) étant commune aux Grecs et aux Arméniens, donnent accès dans le chœur. Les Arméniens ont un autel (*g*) à g. de l'abside du chœur. Une inscription bilingue en partie détruite occupait autrefois tout le pourtour de l'hémicycle du chœur. En voici la traduction donnée par M. de Vogüé sur le texte grec transcrit par Quaresmius : « Le présent ouvrage fut terminé par la main d'Ephrem, peintre et mosaïste, sous le règne de l'empereur Manuel Porphyrogénète Comnène et dans les jours du grand roi de Jérusalem, le seigneur Amaury, et du très saint évêque de la sainte Bethléhem, le seigneur Raoul ». Un double escalier circulaire (*i*) s'ouvre au-dessous de l'abside centrale et permet de pénétrer dans la

Grotte de la Nativité (*V.* le plan ci-contre), qui occupe l'emplacement de l'étable et de la crèche. Elle a à peu près 12 mèt. de long sur 5 de large et 3 de haut. Les parois du rocher sont entièrement revêtues de marbre, ainsi que le pavé de la grotte. La place qu'on donne pour celle de la naissance de Jésus, à l'E., (1) est indiquée par une étoile d'argent autour de laquelle on lit : *Hic de Virgine Mariâ Jesus Christus natus est*, 1717. A quelques pas de là, au midi, on montre l'endroit (2) où était la crèche (on sait que le saint *Præsepe* a été transporté à Rome, à la basilique de Sainte-Marie-Majeure), et celui où se tenaient les Mages. Vingt et une lampes d'argent et deux tableaux ornent ce sanctuaire. En 1873, les Grecs firent disparaître la toile de Maello (1781), que l'on admirait jusqu'alors.

Enfin, en passant par plusieurs corridors souterrains, on visitera : 1° la chapelle de Saint-Joseph (6), qui est du XVII° s.; 2° celle des Saints-Innocents (7), sur l'emplacement supposé où Hérode fit immoler 2000 enfants; 3° l'autel de Saint-Eusèbe de Crémone (8); 4° le tombeau des saintes Paule et Eustochie, orné d'une grossière peinture (9); 5° le tombeau et l'oratoire de saint Jérôme (10), surmontés de deux tableaux représentant ce savant docteur. En revenant dans la chapelle des Saints-Innocents, on pourra prendre, à g., un escalier (12) qui monte à l'**Église latine de Sainte-Catherine**, séparée de la basilique par un mur à g. Elle forme un rectangle qui mesurait 34 mèt. de long sur 7 de

large. On l'a agrandie considérablement. C'est dans le chœur de cette chapelle qu'officient les franciscains. Une porte à g. (9) donne accès dans le monastère latin.

Ainsi qu'on l'a dit plus haut, l'église est entourée des couvents appartenant aux trois principaux rites chrétiens. Nous avons déjà mentionné le couvent latin. A. g. de l'église Sainte-Catherine, se trouve un ancien cloître très remarquable (*c*) (*V.* travée et coupe sur la galerie, p. 351), que les franciscains voulaient englober dans leur église. On remarquera que les corbeaux en pierre qui reçoivent les retombées des arcs doubleaux de la galerie latérale sont incrustés dans le mur même de la basilique. Une porte (*b*) qui s'ouvre à dr. dans le vestibule de l'église donne accès dans le *Couvent ar-*



ménien. Du haut de sa terrasse, on jouit d'une belle vue sur le ouady er-Rahib, et la rangée de collines qui s'étendent jusqu'à la montagne des Francs. On entre dans le *Couvent grec* par une porte (*c*) qui s'ouvre à dr., dans les bas-côtés de l'église.

Environs de Bethléhem. Les environs de Bethléhem sont riches en traditions pieuses. Ce sont d'abord, à 500 mèt. env. au N. du village, trois citernes creusées dans le roc qu'on nomme les *puits de David* (Bîâr Daoûd); on y rattache l'épisode rapporté au premier livre des Chroniques (XI, 15-10). Dans la même vallée on remarquera les ruines de plusieurs couvents, et au S. la *Grotte du lait*, aux franciscains, ainsi nommée parce que la Vierge s'y reposait souvent quand elle nourrissait l'enfant divin. Les gens du pays attri-

buent la blancheur des parois de la grotte à quelques gouttes du lait de la Vierge qui y seraient tombées; la poussière de cette grotte est envoyée au loin, car on lui attribue de merveilleuses propriétés pour faciliter l'allaitement.

A la sortie de la grotte, on prend un sentier à dr. On rencontre (7 min.) une petite ruine où une tradition fort peu sûre place la *maison de Joseph*. Un peu plus loin, on atteint le pied de la montagne, et, se dirigeant toujours à l'E., on arrive (4 min.) à *Beït Sahour*, appelé quelquefois Beït-Sahour en-Nasâra (Beït-Sahour des chrétiens) pour le distinguer d'un autre Beït Sahour (*V*. p. 227). Ce petit village, qui compte 600 hab. env., en majorité Grecs orthodoxes, est situé sur une colline basse et pierreuse. On y trouve quelques grottes creusées dans le rocher et des citernes, dont l'une, nommée *Bir Mariam* (citerne de Marie), est illustrée d'une bizarre légende (Liévin, *ouvr. cité*, p. 51). La tradition qui place à Beït Sahour la demeure des bergers auxquels l'ange apparut (Luc, II, 8), est de date récente. Mais la localité est certainement ancienne. Car, outre les citernes, on y a trouvé des vases antiques et de petits couteaux de silex.

Sortant du village à l'Est, on traverse une petite plaine fertile, nommée le *champ de Booz*. Un sentier rocailleux, à l'E., mène (12 min.) à un carré entouré d'un mur de pierres sèches et planté d'oliviers. Des débris de fûts de colonnes appartiennent sans doute à un ancien couvent désigné encore aujourd'hui sous le nom de *Deïr er-Raouât* (couvent des Pasteurs). De l'ancienne église élevée là par sainte-Hélène, d'après la tradition, il ne reste que la crypte ou *Grotte des Bergers*, qui appartient aux Grecs. Cette petite chapelle souterraine, ornée de naïves peintures sur bois et dans laquelle on remarque plusieurs fûts de colonnes à chapiteaux corinthiens et des restes de mosaïque, est en grande vénération auprès des Latins, des Grecs et même des Musulmans. Cependant M. Guarmani croit avoir retrouvé la grotte des Bergers dans des ruines connues sous le nom de *Sciar er-Ghanem* (bergeries à moutons) situées sur une colline, à 2 kilom. env. à l'E. de Bethléhem. Elles consistent en une crypte, avec des auges funéraires creusées dans le roc. Les fouilles ont mis au jour des tronçons de colonnes, quelques chapiteaux, de nombreux fragments d'un pavage en mosaïque, un reliquaire en marbre en forme d'urne funéraire, sur le couvercle duquel étaient gravées en relief deux croix grecques. Au-dessous de la crypte s'ouvrent plusieurs chambres avec d'autres tombes, pratiquées dans un tuf très tendre. Il serait difficile de ne pas reconnaître dans ces restes les ruines d'une église. A côté, sur une colline, on remarque les arasements d'une tour et une grotte assez grande, avec des citernes antiques. Cette région montagneuse paraît à M. Guarmani convenir mieux au séjour des bergers que la plaine du Deïr er-Raouât, d'autant plus que Arculphe mentionne dans l'église des Bergers, trois tombeaux que la tradition attribuait aux bergers. (*V*. Guarmani, *Un antico santuario scoperto nel deserto della Giudea, Lettera à Monsignor Mislin*, Turin.)

En sortant de la grotte des Pasteurs, on retourne sur ses pas env. 250 mèt. et, laissant à g. le chemin de Beït Sahour pour prendre celui du N. O., on laisse à g. (9 min.) ce dernier village pour rentrer (15 min.) au couvent des franciscains.

Réservoirs de Salomon. — Caverne de Khoreïtoun. — Montagne des Francs.

(8 à 9 heures.)

Le voyageur qui voudra pousser jusqu'à la caverne de Khoreïtoun et à la montagne des Francs devra prendre un guide de la tribu des Ta'amirah, parce

que ces localités sont sur leur territoire et que l'usage arabe le veut ainsi. La rétribution du guide est de 5 fr. s'il est à pied, et 8 à 10 fr. s'il est à cheval; elle ne devra être donnée qu'au retour de l'excursion, près de Bethléhem. On aura soin de se munir de bougies et aussi de provisions pour le déjeuner; car on ne peut rien se procurer en route. La halte se fait à Aïn Khoreïtoun, où l'on trouve de l'eau et de l'ombre. Cependant, vers la fin de l'été, on fera bien de se munir d'eau à Bethléhem.

Sortant de Bethléhem et se dirigeant au S. O, on rejoint (20 min.) la route de Jérusalem à Hébron, que l'on suit au S. O. Un sentier à g. (10 min.) mène au v. de *el-Khidr* où s'élève dans une vallée voisine (40 min.) le **Couvent de Saint-Georges**, aux Grecs; c'est plutôt un hôpital d'aliénés que les vertus curatives du saint y attirent de tous les coins de l'empire ottoman. Le traitement consiste à attacher ces malheureux à une espèce de câble en fer qui servit à enchaîner le saint martyr. (G. Saintine, *ouvr. cité*, p. 246.) Le couvent n'ayant du reste rien de curieux, le voyageur fera mieux de ne pas perdre une grande heure à cette excursion, et de se rendre directement, en suivant vers le S. la route d'Hébron, au (30 min.)

Qala'at el-Bourek (château des Bassins). Ce château, de construction sarrasine, ne remonterait pas, sous sa forme actuelle, au delà du XVIIe siècle. Il a la forme d'un quadrilatère flanqué de tours aux angles, dont les murs, très épais, sont en partie démolis. C'est sous les murs de cette forteresse que Ibrahim-Pacha perdit une bataille contre les habit. des villages voisins (1834). Le château sert de demeure à un ou deux zaptiés qui en ont la garde et qui conduiront le voyageur, moyennant un léger baghchich, à une fontaine remarquable située à 180 pas env. à l'O. du Qala'at el-Bourek. Elle est connue sous le nom de *fontaine scellée*, par allusion à un passage du Cantique des Cantiques (IV, 12). Les Arabes la connaissent ordinairement sous le nom de **Ras el-Aïn**, tête de la source ou *Aïn Salèh*. Une petite porte, dont les gardiens du château-fort ont la clef, ouvre sur un escalier de 26 marches qui descend dans une chambre de 15 pas de long. sur 8 de large, voûtée en plein cintre et bâtie en pierres de taille très régulièrement agencées, avec une ouverture circulaire en haut. Le milieu est occupé par un petit bassin rectangulaire. A dr., est une seconde chambre, plus petite que la première et construite de la même manière, au fond de laquelle, vers l'O., une source abondante jaillit du roc vif par quatre ouvertures. Les eaux, pures et limpides comme du cristal, affluent avec force dans un petit réservoir d'où elles sortent pour se jeter dans le bassin de la première chambre. Le petit ruisseau s'écoule dans un canal creusé dans le roc, dont le vestibule est voûté en plein cintre comme les chambres elles-mêmes. Ce corridor souterrain, large de 1 mèt. à sa naissance, est voûté en dos d'âne par de grosses dalles inclinées, se rejoignant par leur extrémité supérieure. Il se dirige en se rétrécissant vers le S. O. du Qala'at el-Bourek et déverse une partie de ses eaux dans une construction voûtée recouvrant une sorte de puits profond où l'on descend par un escalier de 28 marches. Là, on entend distinctement le bruit de l'eau qui s'écoule en partie, à une profondeur de 3 mèt. 50, dans le plus occidental des

Réservoirs de Salomon. Ce sont trois vastes bassins creusés dans le roc et cimentés à l'intérieur. Situés un peu au S. et à quelques mèt. du Qala'at el-Bourek, ils occupent une vallée assez étroite, resserrée entre des montagnes rocheuses et qui s'incline de l'O. à l'E. Le plus élevé verse son eau dans le second, et celui-ci, dans le bassin inférieur, qui est le plus vaste de tous.

Le *réservoir supérieur* mesure, selon Robinson, 116 mèt. de long. sur 70 mèt. de larg. moyenne et 6 à 7 mèt. de profondeur moyenne. Il est soutenu intérieurement par des contre-forts puissants. Un escalier permet d'y descendre à l'angle S. E. Le mur, du côté de l'E., a 2 mèt. de larg. env. dans sa partie supérieure; mais il est bien plus épais dans les assises inférieures. Ce réservoir est alimenté par l'aqueduc venant du Ras el-Aïn, qui débouche dans la petite construction signalée ci-dessus, à l'angle N. O. du réservoir. Une partie de l'eau amenée par cet aqueduc se déverse dans le bassin supérieur, tandis que l'aqueduc continue parallèlement au réservoir, jusqu'au second et au troisième, auxquels il fournit de la même manière, pour se continuer par l'aqueduc de Bethléhem et de Jérusalem.

Le *réservoir du milieu*, situé un peu plus bas, et à 49 mèt. à l'E. du précédent, mesure 129 mèt. de long sur 70 mèt. de larg. moyenne et 12 mèt. env. de profondeur. Il est creusé en partie dans le roc vif et par différents étages en retrait les uns sur les autres, ce qui a rendu inutile l'emploi des contre-forts. Deux escaliers y descendent, l'un à l'angle N. E., l'autre à l'angle N. O. Près de ce dernier angle, un petit canal dérivé de l'aqueduc de Ras el-Aïn, déverse ses eaux dans le bassin. Le mur, du côté de l'E., est extrêmement épais et soutenu lui-même par un deuxième mur en talus, construit en gros blocs posés en fruit.

Le *réservoir inférieur* a 177 mèt. de long sur 83 de large à une extrémité et 45 à l'autre extrémité; sa profondeur est de 15 mèt.; il est étayé à l'intérieur par de nombreux contre-forts. Au S., une ouverture donne passage à un canal qui y amène les eaux pluviales. Au N. E., un énorme mur de soutènement contient un corridor qui communique avec une chambre voûtée en plein cintre, construite en pierres de taille très régulièrement agencées entre elles. C'est de cette chambre que l'eau du réservoir s'écoule par un conduit vers l'aqueduc de Bethléhem, qui recueille ainsi les eaux de Ras el-Aïn et d'autres sources mises en communication avec les bassins.

La tradition qui attribue ces trois vasques à Salomon, n'a rien d'inadmissible. La structure générale de ces réservoirs, soit taillés dans le roc, soit bâtis avec des blocs de grande dimension, principalement dans les assises inférieures, accuse, selon M. Guérin, un travail qui paraît judaïque et bien antérieur à l'époque romaine. Seulement, les réservoirs ont été plusieurs fois réparés et l'ancien enduit dont ils étaient revêtus intérieurement a été remplacé presque partout par du ciment arabe. Cet ouvrage gigantesque, destiné surtout aux services du temple, appartient à une époque de ferveur religieuse et de prospérité nationale. Il est assez remarquable néanmoins que ni la Bible ni Josèphe ne les mentionnent expressément.

A partir des Vasques de Salomon, on se dirige à l'E. dans le *ouady Ourtas*, petite vallée bien arrosée, formant une oasis au milieu des montagnes arides. En suivant vers le S. un petit canal qui vient se réunir à l'aqueduc de Salomon à l'extrémité S. O. de la vasque inférieure, on trouve une fontaine d'eau limpide, nommée *Aïn Étham*. C'est une chambre carrée, construite en belles pierres de taille et surmontée d'une voûte cintrée, de même appareil, au niveau du sol. C'est moins une source véritable qu'une citerne dont les eaux viennent de plus loin, peut-être du ouady Biâr. Ce nom d'Étham rappelle le **Etham** mentionné par Josèphe comme un endroit *plein de charme et très fertile, grâce à ses jardins et à l'abondance de ses eaux courantes*, où Salomon aimait à se rendre, à l'aube naissante. (*Antiq.*

VIII, 7, 3). Il était éloigné de deux schènes (dix kilom. env.) de Jérusalem, ce qui est bien la distance entre Jérusalem et Aïn Étham. C'est là que s'élevait le palais d'été de Salomon, dont les rabbins font une description féérique et auquel se rapporterait le célèbre passage de l'Ecclésiaste (II, 4, 5). De l'autre côté de la petite vallée de l'Aïn Étham, on remarque à l'E., sur une colline rapprochée, des ruines appelées *Khirbet el-Khoukh*. C'est peut-être là le Selah Etam, où Samson chercha un refuge avant d'être livré par les Juifs aux Philistins et d'où il sortit pour battre ses ennemis à Ramath Lehi (Juges, XV, 8-12). Roboam y avait bâti une ville (II Chron., XI, 6). D'autres, et Robinson en particulier, placent Étham à Ourtas (*V.* ci-dessous).

Les ruines de Khirbet el-Khoukh, que le voyageur n'ira sans doute pas visiter, sont du reste peu importantes et se composent de débris de maisons et de quelques citernes.

Du magnifique parc de Salomon, il ne reste que quelques potagers et des vergers cultivés avec soin. Orangers, citronniers, grenadiers, figuiers, amandiers, y marient leurs feuillages et y répandent leurs parfums. Cette oasis s'étend à 2 kilom. à l'E. des étangs, dans le ouady Ourtas, dont le nom rappelle le *hortus conclusus*, le jardin fermé du Cantique des Cantiques (IV, 12). Les Arabes nomment encore ces vergers *Bostân Souleïmân* (jardins de Salomon).

En suivant ces jardins dans la direction de l'E., on arrive (20 min.) à une source permanente nommée *Aïn Ourtas*, qui a peut-être une correspondance souterraine avec l'Aïn Étham. Deux canaux, dont l'un existe encore en partie, amenaient les eaux de cette source, le premier à un *birkèh*, situé à l'extrémité septentrionale des jardins, le second au grand birkèh d'Hérodium (*V.* ci-dessous). Tout près de l'Aïn Ourtas, s'élève le village de *Ourtas*, sur les pentes occidentales de la vallée. Il compte de 5 à 600 hab. On y observe quelques grottes taillées dans le roc Une colonie européenne s'y est établie depuis 1849.

De Ourtas à Bethléhem. — Descendant le ouady Ourtas (12 min.), on prend à gauche un sentier qui longe l'aqueduc de Salomon du même côté. Parvenu au sommet d'une colline on descend (12 min. au N., par un chemin encombré de pierres, au milieu de plantations de vignes d'oliviers et de figuiers, où l'on remarque des tours de garde, les unes debout, les autres à moitié renversées. Traversant une petite vallée plantée d'oliviers et suivant un mur en pierres sèches, on atteint (1 min.) la colline rocailleuse de Bethléhem, que l'on gravit pour atteindre (10 min.) *Bir el-Qanat*, réservoir où l'aqueduc de Salomon verse une partie des eaux du Ras el-Aïn, et (2 min.) Bethléhem.

Pour se rendre à Khoreïtoun, on redescend le ouady Ourtas : les jardins disparaissent, le ruisseau tarit, et l'on marche entre deux parois de rochers qui deviennent de plus en plus sauvages à mesure qu'on avance. On croise (1 h.) le chemin de Bethléhem à Téqoua, et bientôt après, pour éviter une courbe du ouady Ourtas qui tourne au S., on monte à dr. dans un ravin latéral, et franchissant un contre-fort, on redescend vers Khoreïtoun. Le ouady Ourtas présente en cet endroit l'aspect d'une fissure étroite de 150 mèt. de profondeur, remplie de blocs éboulés. On atteint péniblement (29 min.) *les ruines de Khoreïtoun* (restes d'une tour carrée avec quelques fondations massives), qui occupent un léger retrait au sommet de la falaise de droite. Ce seraient les restes de la laure de Souka, fondée au IVe s. par saint Chariton, et qui fut habitée quelque temps par saint Saba. Elle a été détruite au XIVe s., sous les Eyyoubites (*V.* Frère Liévin, *ouvr. cité*, p. 65).

En suivant un étroit sentier pratiqué dans le roc, on parvient bientôt sous une sorte d'hémicycle peu pro-

noncé, formé par d'énormes rochers, d'où suinte une eau réputée sainte par les musulmans aussi bien que par les chrétiens et qui est recueillie dans un petit bassin rectangulaire. C'est l'*Aïn Khoreïtoun.*

A partir de là, on descend encore des pentes plus ou moins abruptes. A 100 mèt. env. plus bas, se trouve l'entrée de la

Caverne de Khoreïtoun ou **d'Hadoullam(?)** que l'on atteint en suivant une côte étroite et escaladant un gros rocher, qui s'est éboulé juste au milieu du passage. On entre par un passage étroit et bas dans une première chambre irrégulière, où l'on fera bien d'ôter la plus grande partie de ses vêtements pour ne pas étouffer dans l'atmosphère chaude et humide de la caverne. On pénètre alors par une galerie sinueuse, longue de près de 10 mèt., dans une salle immense qui n'a pas moins de 33 mèt. de long. sur 9 à 13 mèt. de larg. moyenne. Le rocher forme, au-dessus de cet espace, une voûte naturelle qui présente, à la lueur des torches, un aspect fantastique; le sol est couvert d'une couche épaisse de poussière. Plusieurs couloirs aboutissent dans cette salle, mais, en général, ils ne vont pas loin. L'un d'eux, au S. O., s'enfonce au contraire à une grande profondeur dans la montagne. Après un trajet de 40 à 50 mèt. dans différentes directions, ce couloir descend dans une seconde salle, en contre-bas de 1 mèt. env. et assez étroite. Parvenu à l'extrémité d'un troisième couloir, il faut se laisser glisser au fond d'une espèce de puits de 3 mèt. de profondeur, dans une troisième petite chambre, où l'on trouve l'entrée d'un autre passage, dans lequel il faut bientôt aller à quatre pattes, puis ramper, pour gagner, à près de 100 mèt., après avoir traversé plusieurs autres chambres et couloirs, une autre grande chambre où le souterrain paraît se terminer, bien que, suivant les Arabes, il se prolonge jusqu'à Téqoua, et même jusqu'à Hébron. Cette dernière chambre a des impasses dans tous les sens, mais presque toutes trop basses pour y marcher debout. M. Tobler a signalé dans ce vaste labyrinthe des tombes brisées et des inscriptions qui n'ont été retrouvées ni par le capitaine Warren ni par le frère Liévin.

Cette caverne remarquable a été regardée, par une tradition qui paraît remonter seulement au moyen âge, comme la **caverne d'Hadoullam**, où se réfugia David fuyant la colère de Saül (I Sam. XXII, 1, 2). Cette dernière paraît en effet avoir été dans les environs de Bethléhem (Comparer II Sam. XXIII, 13-17; I Chron. VI, 15-19). C'est aussi là que David aurait épargné la vie de son ennemi endormi dans la caverne (I Sam., XXIV). Eusèbe et saint Jérôme indiquent cependant une autre situation, à 10 milles d'Éleuthéropolis, vers l'orient, ce qui s'accorde beaucoup mieux avec le texte sacré, qui place Adoullam dans la Chéphélah (plaine de Juda). M. Clermont-Ganneau a proposé d'identifier Adullam avec Aad el-Miyèh, haute colline couverte de ruines, située à 10 kil. N. E. de Beït Djibrin (*V.* p. 211).

De Aïn Khoreïtoun à Téqoua (49 min.). — En quittant le Aïn Khoreïtoun, on se dirige au N. O., en gravissant des décombres jusqu'à (7 min.) la belle piscine *Aïn Anaziéh*, longue de 19 mèt. 50 c., large de 14 mèt. 50 c. et profonde de 9 mètres, et construite en beaux blocs de pierre bien appareillés. Là, on monte à cheval et l'on se dirige encore au N. O., pour tourner bientôt (2 min.) au S. O. sur la hauteur, sans avoir de chemin tracé. On traverse (25 min.) un plateau aride, pour descendre dans un petit ouady où se trouve (10 min.) une citerne près de laquelle sont trois *morceaux* de colonne, dont deux creusés en forme d'auge. Là, on laisse à dr. un sentier pour suivre celui qui monte tout droit (5 min.) à **Téqoua**, l'antique **Tékoa**, mentionnée dans l'histoire de David et d'Absalon (II Sam., XIV, 1-20); Roboam

y éleva une forteresse (II Chron., XI, 6), et le prophète Amos l'a habitée (Amos, I, 1; VII, 14, 15). Au VIe siècle, saint Saba y éleva un couvent, et, du temps des croisades, Tékoa était occupée par une population chrétienne qui vint en aide aux croisés; elle fut donnée en fief aux chanoines du Saint-Sépulcre. En 1138, elle fut saccagée par les musulmans et abandonnée depuis ce temps. On voit encore au sommet des ruines assez considérables, des pans *de murs à bossage*, les restes d'une *tour* et d'une *église grecque*, avec des colonnes brisées et un baptistère de travertin rose, de nombreuses citernes et une source vive. On y découvre une vue analogue à celle de la montagne des Francs (*V.* ci-dessous).

A 2 h. à l'O. de Téqoua, des ruines nommés *Bereikoût* marquent probablement **la vallée de Berachah** (Bénédiction) où les bandes ammonites et moabites, etc., furent détruites au temps du roi Josaphat (II Chroniq. XX, 20-30).

On peut revenir de Téqoua à Bethléhem en 2 h. par le chemin direct que nous avons décrit en remontant le ouady Ourtas, ou bien on reviendra sur ses pas par le Aïn Khoreïtoun pour visiter la Montagne des Francs et rentrer à Bethléhem en 2 h. par Beït Tamar et le ouady er-Rahib (*V.* ci-dessous).

En sortant de la caverne de Khoreïtoun on traverse le ouady Khoreïtoun dont on remonte la pente orientale, pour se diriger au N. E. vers (40 min.) la

Montagne des Francs, en arabe *Djébel Foreïdis* ou *Ferdis* (la montagne du Petit-Paradis ou du Petit-Jardin). C'est une sommité conique de 900 mèt. env. de circonférence, élevée d'env. 120 à 150 mèt. au-dessus du plateau environnant, et de 811 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Les pentes en sont roides, mais régulières, et semblent porter l'empreinte de la main de l'homme.

Les ruines de l'ancienne ville couvrent la plaine et les dernières pentes septentrionales de la montagne. On y remarque surtout un beau birkèh rectangulaire, long de 80 pas sur 52 de large, pratiqué dans un vallon qui a été creusé et régularisé. Ce bassin, d'après la tradition conservée parmi les indigènes, était autrefois alimenté par deux aqueducs, l'un venant de l'Aïn Ouady el-Arroub, l'autre de l'Aïn Ourtas, ce qui paraît peu probable, à moins que cette dernière source n'ait son origine plus haut que l'endroit d'où elle sort, dans le ouady el-Biâr, par exemple, et ce point serait intéressant à vérifier. Actuellement, il est à sec. On y a observé, au centre, les débris d'une construction circulaire, en partie éboulée, et qui devait présenter autrefois un développement de 17 mèt. de diamètre sur 3 mèt. de haut. Au sommet de ce massif, MM. Mauss et Salzman ont trouvé le sol d'une chambre et les traces d'un pavage en mosaïque formé de gros cubes noirs et blancs, semblables à ceux trouvés dans la forteresse (*V.* ci-dessous). Cet édifice pouvait être un château d'eau, une sorte de pavillon élevé au centre du bassin, ou, peut-être, selon ces savants explorateurs, le tombeau même d'Hérode.

Gravissant vers ce point les pentes escarpées du Djébel Foreïdis, on parvient au sommet du plateau, qui présente une surface aplanie de 229 mèt. de circonférence, où l'on voit les arasements d'un mur d'enceinte, avec une tour circulaire à l'E., et trois demi-tours également circulaires aux autres points cardinaux. Celles-ci sont rasées. Il ne reste de la tour que l'étage inférieur, présentant une chambre voûtée en berceau et un pavé en mosaïque, formé de gros cubes blancs et noirs, dont M. de Saulcy a fait enlever une assez large plaque, qui est aujourd'hui au musée du Louvre. Toutes ces constructions sont d'époque romaine. Le centre de l'enceinte paraît avoir été excavé, et, dans l'épaisseur du talus de l'espèce de cratère ainsi formé, on avait ménagé des magasins et des logements voûtés, dont une faible partie seulement est intacte.

Cette localité a été identifiée par Robinson avec l'**Hérodium**, forteresse et ville bâties par Hérode le Grand, à environ 60 stades de Jérusalem, près de Tékoa, à l'endroit où Hérode avait mis en déroute les Juifs lancés à sa poursuite. Le nom d'Hérodium s'appliquait à la forteresse; la ville s'appelait Hérodia. La description qu'en donne Josèphe s'applique parfaitement à l'état des ruines et à la forme de la montagne. La distance seule donnée par l'historien paraît trop faible (*Guerre des Juifs*, I, 13; I, 21, et *Antiquités judaïques*, XIV, 13, et XV, 9). Après la prise de Jérusalem par Titus, l'Hérodium était devenu un repaire de brigands, qui fut pris par Lucilius Bassus (*Guerre des Juifs*, v, 8; vii, 25). On y a placé aussi, sans motifs suffisants, le **Beth-Hak-Kérem** de Jérémie (vi, 1), dont le nom (maison du Jardin, maison de la Vigne), présente cependant une analogie frappante avec celui de Djébel Foreïdis. Quant au nom de montagne des Francs, il vient d'une tradition fort improbable, suivant laquelle les chevaliers de Saint-Jean seraient restés maîtres de cette montagne, longtemps encore après la prise de Jérusalem. Les ruines du sommet n'offrent rien de semblable à une forteresse du moyen âge. Il est probable seulement qu'à l'époque des croisades cette hauteur fut occupée par une garnison.

De cette montagne, on embrasse un panorama fort étendu : tout autour s'étend le désert de Juda, si connu par les légendes de David; au S. E., on aperçoit les rochers d'Engaddi, et, à travers quelques coupures, les profondeurs de la mer Morte. Les montagnes bleues de Moab forment le fond du tableau. A la distance de 5 à 6 kil. au S. S. O., on voit au sommet d'une montagne les ruines de Téqoua (*V.* ci-dessus).

Du Djébel Foreïdis on revient à Bethléhem (1 h. 25 min.) par *Beït Tamar* et le ouady er-Rahib. De Bethléhem à Jérusalem (1 h. 47 min), on peut galoper tout le temps.

De Bethléhem à Mâr Saba et à Jéricho par la mer Morte (R. 20).

ROUTE 20.

DE JÉRUSALEM A LA MER MORTE.

Par Bethléhem et Mâr Saba.
Retour par Jéricho et Béthanie.

(3 à 4 jours.)

Le voyageur fera bien d'adopter l'itinéraire indiqué ici de préférence à la route plus généralement suivie de Béthanie et Jéricho à la mer Morte. Il y trouvera l'avantage de jouir presque toujours d'un superbe panorama, auquel il tournerait le dos s'il suivait la route ordinaire. De plus, s'il veut prendre le bain obligé dans la mer Morte, il pourra ensuite se rafraîchir par une ablution dans les eaux pures du Jourdain. Cette excursion peut se faire facilement en deux jours et demi. Pour recevoir l'hospitalité au couvent de Saint-Saba, on devra se munir, par l'intermédiaire de son consul d'une lettre d'introduction émanant du patriarche grec. Les dames n'ont pas accès dans ce couvent. Elles sont cependant admises dans une petite tour voisine. Si l'on a une tente de voyage, on fera bien de l'envoyer d'avance avec des provisions à Jéricho. pour éviter de passer la nuit dans les chambres *trop habitées* de la forteresse ou du village. Quel que soit le nombre des voyageurs, une escorte est considérée comme une garantie morale indispensable; autrefois elle était fournie par les cheïkhs des tribus voisines, et le prix en était fixé depuis longtemps à 100 piastres par voyageur : depuis, pour couper court aux prétentions des tribus rivales, le pacha s'était adjugé le monopole du prix de passage, mais il l'a remis entre les mains d'une famille d'Aboudiss, les *Aréqat*, qui est généralement représentée par un de ses membres, dont les principaux sont Rachid et Mohammed Abou Aychi. C'est au consulat et par l'entremise du chancelier-drogman que les stipulations pécuniaires devront être fixées. Il est d'usage de donner 25 fr. par jour au cheïkh, outre un léger baghchich

aux gens de l'escorte. Emporter quelques provisions, poulets froids, etc.

Bethléhem	1h	47
Mâr Saba	2	30
Mer Morte	4	50
Gué des pèlerins	1	30
Fontaine d'Élisée	2	15
Excursion du Djébel Qorontoul	3	30
Khân el-Akhmâr	2	37
Aïn el-Haoudh (Fontaine des Apôtres)	2	09
Jérusalem	1	22
Total	22h	30

De Jérusalem à Bethléhem, 1 h. 47 min. (*V*. R. 19). Sortant de Bethléhem, on se dirige à l'E. par le chemin situé au N. du couvent des Pères de Terre-Sainte. Laissant successivement deux sentiers à g., on longe (14 min.) le *ouady et-Taradjmèh*, vallée bien cultivée et plantée d'arbres. A dr. (5 min.) est le petit v. de Beït Sahour, et à quelques kil. au S., le pic isolé nommé mont des Francs. Se dirigeant au N. E., puis de nouveau à l'E., on descend une vallée verdoyante au printemps, le *ouady Qabr Khélouèh*, ainsi nommée d'un tombeau qu'on laisse à dr. (34 min.). Tournant à g. par le sentier qui suit la vallée et laissant à g. (8 min.), un sentier qui mène à *Sour Baher*, on gravit une montagne où l'on remarque de gros blocs de silex. On perd de vue (10 min.) Bethléhem et l'on descend (11 min.) dans le *ouady el-Araïs*, gorge sauvage creusée dans une terre d'aspect blanchâtre, que l'on coupe au N. E. pour traverser (35 min.) une série de collines et de ravins, où ne se trouve pas un arbre, pas une goutte d'eau. C'est le désert de Juda, dans toute sa désolation. Après 1 h. 45 min. de marche depuis Bethléhem, on aperçoit, pour la première fois, la mer Morte, que les inégalités du terrain déroberont ou montreront aux regards pendant tout le reste du trajet. On atteint bientôt le bord du ravin du Cédron et l'on a une première vue (20 min.) du couvent dont les deux tours massives, reliées entre elles par une haute muraille, semblent suspendues sur le bord de l'abîme Descendant un contre-fort assez escarpé qui aboutit au chemin de Jérusalem, l'on arrive (15 min.) devant la petite porte en fer pratiquée dans le mur occidental du couvent. On frappe à cette porte jusqu'à ce qu'un panier suspendu à une corde descende d'une des tours. On y dépose la lettre d'introduction, et, au bout de quelques minutes, la porte s'ouvre.

Couvent de Mâr Saba (2 h. 30 min. de Bethléhem). Après avoir traversé une première cour où sont des écuries pour les chevaux, un escalier abrupt à deux étages conduit sur une plate-forme, au centre de laquelle est une petite chapelle octogonale (*V*. ci-dessous). On descend encore quelques marches pour entrer dans une petite chambre très propre, meublée d'un tapis et d'un double divan; c'est la salle de réception et le dortoir des étrangers. L'hospitalité des solitaires de Saint-Saba est modeste, mais cordiale. Aux tournées ordinaires de *raki* succède un repas toujours maigre, parce que la règle de l'ordre défend d'élever des animaux dans l'intérieur du couvent. Pour un séjour d'une nuit, on donne ordinairement 10 fr. pour 2 ou 3 personnes, outre 2 fr. pour le moine-lai qui sert de domestique et de 1 fr. 50 à 1 fr. pour le portier.

Historique. — Saint Euthymius, au v[e] siècle, avait choisi ce lieu pour y établir une laure. Il y fut suivi par son disciple favori, Saba, né en Cappadoce vers l'an 439. Ce pieux personnage, qui s'était voué dès l'âge de huit ans à la vie monastique, et dont la sainteté était renommée dans tout l'Orient, fut rejoint par des milliers d'anachorètes, auxquels il fit adopter la règle de saint Basile. Nommé, en 484, archimandrite ou abbé des anachorètes de Palestine, il se signala par son zèle à détruire

l'hérésie des monophysites et mourut en 532. C'est lui qui fit construire le couvent qui porte son nom. On lui attribue plusieurs miracles et, entre autres, l'existence de la source qui jaillit du creux d'un rocher, au-dessous des murs extérieurs du couvent.

Le monastère fut pillé au VIe siècle par les troupes de Khosroës, et les retraites des religieux, dans les rochers environnants, furent depuis lors abandonnées. Un *ossuaire*, que l'on montre près de l'*église* (*V.* ci-dessous), renferme les reliques des moines qui périrent lors de cette invasion. Le couvent eut à supporter plusieurs assauts des Arabes maraudeurs, notamment en 790 et en 842. On dut le fortifier, pour le mettre à l'abri d'un coup de main. En 1840, il a été agrandi et restauré par les Russes.

Le couvent de Mâr Saba passe aujourd'hui pour un des plus riches de Palestine. La réputation de sainteté qu'il s'est acquise lui attire d'abondantes aumônes, et la libéralité avec laquelle les moines distribuent des secours aux Arabes du voisinage les protége, non moins que leurs murailles crénelées, contre les attaques de ces dangereux voisins. Leur *bibliothèque*, renfermée dans une tour, près de la porte d'entrée, possède, dit-on, une riche collection de manuscrits liturgiques et des Pères de l'Église grecque, ainsi que des manuscrits de saint Jérôme. Mais, par suite de la disparition de quelques volumes, le Patriarche de Jérusalem s'en est fait remettre les clefs. Le nombre des moines ne dépasse pas 50. Ils sont presque tous d'origine grecque.

Description. — Revenant sur la plate-forme, on visitera le *tombeau de saint Saba*, construction octogonale, surmontée d'un dôme, et décorée à l'intérieur avec plus de richesse que de goût. Le tombeau ne contient pas, d'ailleurs, les restes du saint, qui passent pour avoir été transportés à Venise. Au N. O. de cette chapelle est l'*église de Saint-Nicolas*, entièrement taillée dans le roc et qui paraît avoir été primitivement un ermitage. Derrière une grille, on aperçoit les os des martyrs égorgés par les troupes de Khosroës.

A l'E. de la plate-forme, s'élève l'*église du monastère*, construite en forme de croix grecque et surmontée d'un dôme que soutiennent d'énormes arcs-boutants, disposition qui rappelle celle de Sainte-Sophie. L'intérieur, chargé de vieilles peintures grecques et d'œuvres modernes, orné de lampes d'argent et d'œufs d'autruche, n'offre rien d'intéressant au point de vue artistique, mais il est d'une grande richesse. Le pavé est en beau marbre, orné d'une mosaïque. Un véritable labyrinthe d'escaliers tournants, de corridors, etc., met en communication avec l'église les cellules habitées par les moines et creusées dans le roc.

Sortant de l'église par la porte de l'O., on monte, par un escalier à dr., sur une terrasse assez étroite qui surplombe le lit desséché du Cédron, à une haut. de 150 à 150 mèt. env. De l'autre côté du ravin, on aperçoit dans les rochers à pic les ouvertures des cavernes nombreuses où habitaient, selon les traditions du couvent, les moines égorgés par les Perses. C'est au fond du lit du torrent que jaillit la petite source attribuée par la tradition à un miracle de saint Saba (*V.* ci-dessus). On aura souvent l'occasion de voir ici les hôtes familiers du couvent, de jolis oiseaux noirs au plumage lustré, et dont le bout des ailes est d'une riche teinte orange foncé, saisir au vol, en poussant un cri aigu d'une puissance étonnante, des grains de raisin ou des miettes jusque dans la main des moines. Cet oiseau, confiné en Syrie, dans les gorges rocheuses des bords de la mer Morte,

est connu sous le nom de *Amydrus tristrami* et vulgairement, merle de Saint-Saba. On le retrouve tout aussi familier autour de la grotte située sur le flanc du mont de la Quarantaine, où habite un moine grec. On l'aperçoit quelquefois aux environs de Jérusalem. Les indigènes le nomment *Chahrour* (merle). Il appartient à la faune exclusivement africaine. On ne le rencontre pas, du reste, au N. de l'Abyssinie. Au pied de l'escarpement, les renards viennent aussi chercher la nourriture que les moines leur distribuent régulièrement.

De cette petite terrasse, on voit à g. un vieux *palmier*, soutenu par des crampons de fer, qui passe pour avoir été planté par saint Saba. On remarquera aussi une grande plaque de bronze, qui tient lieu de cloche, et que l'on fait résonner au moyen d'un marteau.

De là on visite la *Grotte de Saint-Jean Damascène*, qui s'ouvre sur une chapelle dédiée à ce moine, un des théologiens distingués de l'Eglise grecque, au VIII[e] siècle. On regagne la petite cour pour descendre dans un très petit jardin où croissent quelques amandiers. Un escalier, à dr., monte à une terrasse d'où l'on arrive par une échelle à la *Chapelle de Saint-Saba*, taillée dans le roc vif. Elle communique avec l'antre où saint Saba, le fondateur de l'ordre, après avoir congédié le lion qui l'habitait, passa soixante ans dans la méditation et les austérités.

La gorge profonde sur le bord occidental de laquelle est suspendu le couvent, est formée d'une roche calcaire blanchâtre, serrée et légèrement ferrugineuse, coupée d'assises régulières de silex noirâtre. A part l'humble potager des moines et les herbes sauvages qui naissent auprès de la source du saint, on n'y trouve aucune trace de végétation. Les scorpions pullulent dans les environs.

Un chemin direct conduit de Mâr Saba à (3 h.) Jérusalem, par la vallée du Cédron, en passant par (40 min.) *Bîr ech-Chemch* (le Puits du Soleil), qui contient presque toujours de l'eau et (2 h. 5 min.) Bîr Eyyoub (*V.* p. 319,*b*).

Au sortir de Mâr Saba, on remonte pendant quelque temps le chemin de Jérusalem, en suivant le bord du ravin desséché nommé *ouady en-Nâr* « ravin de Feu », qui n'est que le prolongement du Cédron. Après l'avoir franchi (20 min.), on gravit au N. E. un rocher escarpé au sommet duquel (20 min.) on revoit à travers les déchirures du sol, la mer Morte et le désert d'Engaddi. Laissant à g. (25 min.) et près du chemin une citerne, nommée *Bîr el-Ammâra*, on franchit une suite de plateaux décharnés formés d'un calcaire marneux, tendre, variant du calcaire lithographique à la marne blanche, et entrecoupé de fortes assises de silex noirâtre. Un amas de pierres (*méhâchir*), placé (10 min.) à côté du chemin, indique aux pèlerins le voisinage de Nébi Mouça (*V.* ci-dessous). Une descente très rapide mène (17 min.) près d'un réservoir creusé dans le roc, nommé *Birket Oumm el-Foûs*, et rempli à moitié d'eau potable. En été, ce réservoir est souvent à sec. et, du reste, l'eau en est fort mauvaise. Après avoir franchi un passage difficile, où l'on fera bien de mettre pied à terre, on traverse (35 min.) le *ouady Khérabiyèh*, suivi d'un large plateau ondulé, nommé *el-Bqâa*, qui s'étend au pied du *Djébel el-Khamoûm*. Laissant à g. (45 min.) un chemin qui va à Jéricho (on peut le prendre pour visiter Nébi Mouça, *V.* ci-dessous), on descend dans le *ouady el-Qoneïtrah*, qui va tomber dans la mer Morte, près du Ras el-Fechkhah. La descente est très rapide à certains endroits, où il sera prudent de descendre de cheval. Laissant (33 min.) ce torrent, par un sentier établi sur sa rive dr., on rencontre (3 min.) des amas

de pierres, annonçant de nouveau que l'on est en vue du Nébi Mouça.

Si l'on fait cette route au moment du pèlerinage du Nébi Mouça, nous conseillons au voyageur de consacrer deux ou trois heures, si cela lui est possible, à visiter la petite mosquée de **Nébi Mouça**, très vénérée par les musulmans. M. de Saulcy a placé dans les environs la montagne de Pisgah, où Balaam fut conduit pour maudire les Hébreux (Nombres XXIII, 14); mais cette localité était dans la Palestine transjordanienne. Tous les ans, les musulmans des contrées voisines se rendent en pèlerinage auprès de ce tombeau. Du reste, la tradition qui voit ici le tombeau de Moïse est évidemment erronée et les musulmans instruits n'y ajoutent aucune foi. Le lieu est cependant vénéré depuis longtemps. Une inscription qui se trouve dans la mosquée nous apprend qu'elle a été élevée sur le *tombeau de Moïse, l'interlocuteur de Dieu*, par le sultan baharite Bibars, probablement vers l'an 668 de l'hégire, comme le dit Moudjir ed-Dîn. Les bâtisses auraient été agrandies à diverses époques, ainsi que le témoignent les inscriptions qui se trouvent au-dessus des portes principales. L'ensemble des constructions, de forme rectangulaire, se compose de quatre corps de bâtiments, avec une cour au milieu. Au centre de la cour se trouve la mosquée qui ne tient aux autres constructions que du côté de l'O. Elle est surmontée de 7 petites coupoles blanches. Le cénotaphe de Nébi Mouça a été vu par M. A. Alric sous la plus grande de ces coupoles; il n'offre d'ailleurs rien d'intéressant; sur le pourtour de la cour se trouvent un certain nombre de cellules. L'espace compris entre le mur d'enceinte, en partie ruiné, et les corps de bâtiment sert de khân. L'intérieur de la mosquée est inaccessible aux chrétiens, mais on peut pénétrer dans la cour. On a fort exagéré, du reste, le fanatisme des musulmans. Nous avons pu, en compagnie de quelques amis, passer quelques heures au milieu d'eux, sous la protection du cheïkh Rachid, sans remarquer aucun symptôme de malveillance à notre égard. Ils nous ont même spontanément cedé la seule place ombragée de la cour. Les pèlerins, parmi lesquels dominent les Bédouins, assis en groupes, devisent gravement en fumant le chibouk, pendant que des baladins se livrent devant eux à leurs jeux favoris. Des Bédouines se promènent lentement autour de la mosquée ou demeurent assises sur la terrasse, dans des attitudes variées et gracieuses. Leur profil se découpe vigoureusement sur le ciel éclatant de lumière. A 10 min. au S. O., on aperçoit le *Tourbet er-Ghâ'y* (le Tombeau du berger), que le vulgaire s'imagine être le tombeau du berger de Moïse, et à 5 min. vers l'E. un oratoire nommé *Messadjid Sitti Aychê* (l'oratoire de Notre-Dame Aïcha).

A mesure qu'on avance, le terrain devient plus marneux et plus sablonneux. On aperçoit distinctement au N. de la mer Morte le *ouady Hesbân*, l'ancien emplacement d'Hesbân, capitale des rois amorrhéens (*V.* R. 44), et, dans le lointain, au N. O. des montagnes de Moab, la gorge profonde du ouady Zerka Maïn.

Descendant vers la plaine par un défilé étroit, nommé *Naqb el-Qoneïtrah* (la percée du Petit-Pont), on entre (47 min.) dans le *ouady ed-Dabboûr* (vallée des guêpes). La route serpente entre des broussailles de roseaux, des touffes de soude et autres plantes grasses qui se plaisent dans ce terrain chaud et salé. Les chasseurs, dit M. Liévin, y rencontrent un grand nombre de tourterelles, de perdrix, de merles à ailes rouges, des chacals, des gazelles, etc. A dr. et à g., des monticules ravinés, en pyramides tronquées, dont le sommet est protégé par quelques pierres plates, rappellent par leur formation les *cheminées des fées* qu'on voit au mont Prarion (Savoie) et dans quelques parties du Valais. On atteint (30 min.) et l'on passe un petit ruisseau, le *Aïn el-hedjaïr* (source des siestes), qui est bordé de buissons épineux et de roseaux. Traversant la petite plaine triangulaire qui s'étend entre la mer et la montagne, on met pied à terre (10 min.) sur un petit cap, en face d'un îlot nommé *Redjom el-Bahr* (le monceau de la mer), sur lequel se trouvent quelques débris informes où M. de Saulcy

a cru retrouver à tort les ruines de Gomorrhe[1].

Mer Morte (4 h. 50 min. de Mâr Saba). La mer Morte, nommée aussi *mer de Sel* (Gen. XIV, 3), *mer de la Plaine* (Deut. IV, 49), *mer du Désert* (Deut. II, 49), *mer d'Orient* (Ezéch. XLVII, 18), *lac Asphaltite*, reçut des écrivains grecs son nom actuel. Les Arabes la désignent ordinairement sous le nom de *Bahr Loût* (mer de Lot).

Aspect général. — La mer Morte peut être considérée comme le bas-fond de la grande vallée qui s'étend du mont Hermon au golfe d'Akabah. C'est un bassin allongé, encaissé du N. au S. entre des montagnes à peu près parallèles. A l'E., d'énormes roches volcaniques la surplomblent; à l'O., des falaises calcaires et des marnes bordent une plage étroite, qui disparaît par endroits. Au N. et au S., la mer Morte se termine par deux baies dont la grandeur varie selon les saisons. Au N. O., au-dessous du ouady Dabboûr, la montagne se rapproche du rivage, avec lequel elle fait un angle aigu. Le sol de la plaine est formé d'un lit de cailloux, qui s'élève rapidement, et qui est couvert de bois flottés, jusqu'à 110 et 130 mèt. du rivage. Ce sont des troncs d'arbres, parmi lesquels dominent les palmiers, et que le flot a poussés çà et là, dans le plus grand désordre. Ils sont complétement dépouillés de leur écorce, et tellement imprégnés de sel, qu'ils peuvent à peine brûler; quand on y met le feu, ils émettent seulement une pâle flamme bleuâtre. La ligne du rivage est marquée par une frange de roseaux qui se rétrécit et vient se terminer à un petit cap, nommé *Ras el-Fechkhah*, dont les rochers abrupts plongent dans la mer, à une hauteur de 400 mèt. env., formant une barrière infranchissable. Au-dessous de Ras el-Fechkhah, les roches s'éloignent à l'O. et laissent entre elles et la mer une petite plaine large de 1200 mèt. env. au N. et qui va se rétrécissant jusqu'au Ras Mersed, promontoire formé par les énormes rochers du Djébel Chouqif. La petite plaine de Aîn Djidi, au-dessous du Ras Mersed (*V*. R. 21), entre le ouady Soudeîr et le ouady Areiyèh, forme une véritable oasis, la seule qui mérite ce nom, sur toute la côte.

Au delà du Ras Mersed, une longue plaine, élevée de 30 à 90 mèt. au-dessus de la mer, large de 2 à 5 kil. est bordée à l'O. de collines stériles dans lesquelles on reconnaît trois ou quatre étages distincts. Le rivage, loin d'être en droite ligne, ainsi qu'il est figuré dans la plupart des cartes, est découpé en plusieurs petites baies, et, après s'être rapproché à 4 ou 5 kil. de la Liçan, il s'éloigne vers le S., au-dessous du *ouady Roubt el-Djamoûs*, jusqu'aux rochers du Djébel Ousdoum, au *Ras Hich*. Là, commence la baie méridionale qui confine aux marais salins de la Sebkhah (*V*. R. 10), à l'entrée du Góhr el-Arabah. Les eaux du lac n'envahissent plus aujourd'hui qu'une portion très restreinte de cette plage, et elles y déposent des argiles salifères semblables aux marnes de la Liçan. Ce sont des dépôts de cette nature qu'on retrouve un peu partout, sur les bords de la mer.

Au delà du ouady Gharoundel et des fourrés impénétrables de roseaux qui bordent son lit, on trouve les plaines fertiles du Ghôr es-Safiyèh et du Ghôr el-Mezraah (*V*. R. 10). Vers le S. E., en face de cette dernière plaine, un promontoire peu élevé s'avance dans la mer et fait un retour de 800 mèt. vers le N. Les Arabes le nomment el-Liçan « la langue » (*V*. R. 10). A partir du Ghôr ez-Mezraah, les rochers du plateau de Moab tombent à pic dans la mer,

[1] En 1861 et 1862, M. Liévin a pu gagner cet îlot à pied sec. Depuis, on ne peut plus y aborder qu'à la nage.

et forment une énorme muraille ininterrompue, à travers laquelle quelques ouadys se sont creusé un lit. Les plus importants sont, du S. au N. : le ouady Modjib (Arnon), le ouady Zerka Maïn, où se trouvent les sources chaudes de Callirhoë (*V*. R. 44).

La plus grande longueur de la mer Morte est de 64 kil. 360 mèt. Sa largeur atteint son maximum, 16 kil., en face du ouady Modjib; elle est de 13 kil. 67 au Ras Mersed et de 11 kil. au Ras el-Fechkhah; elle se réduit à 6 et à 4 kil. en face de la Liçan.

La grande *dépression* du bassin de la mer Morte n'a été soupçonnée qu'en 1837. D'après les mesures les plus récentes, le niveau de cette mer au-dessous de la Méditerranée serait de 393 mèt. Quant à la profondeur, elle varie beaucoup, selon les endroits. Elle atteint jusqu'à 397 mèt. entre Aïn Terabèh, à l'O., et l'embouchure du ouady Zerka Maïn, à l'E., tandis qu'elle n'est que de 3 à 4 mèt. dans la baie méridionale. La profondeur moyenne est de 325 mèt. La dépression totale du bassin, au-dessous de la Méditerranée, est de 790 mèt. env.

La profondeur de l'eau varie, du reste, selon les saisons. En hiver, l'évaporation étant moindre, le niveau s'élève. M. Tristram a pu constater, d'une saison à l'autre, une différence de 5 à 6 mèt., et la plage, au N. et au S., est souvent inondée jusqu'à une grande distance. Le niveau de l'eau était autrefois beaucoup plus élevé qu'aujourd'hui, à en juger par les bois flottés, incrustés de sel; qui gisent à une assez grande hauteur au-dessus du niveau actuel. De plus, on a observé, sur les montagnes voisines, des dépôts d'alluvion laissés par les eaux de la mer, à une hauteur de 98 mèt. (*V*. Tristram, *ouvr. cité*, p. 291). La mer s'étendait, à une époque très reculée, jusqu'au-dessus de Jéricho et aux collines qui bordent le Ghôr inférieur.

Relevé géologique. — Nous empruntons les observations suivantes au rapport publié par le docteur Anderson, membre de l'exploration américaine qui explora la mer Morte en 1848, à l'ouvrage de M. Tristram (*the Land of Israël*) et au remarquable travail de M. Louis Lartet (*Essai sur la géologie de la Palestine*). Au N. de la mer Morte, la plage est formée d'un lit de cailloux, s'élevant rapidement (*V*. ci-dessus). Le calcaire des falaises occidentales est analogue à celui des autres montagnes de la Judée, mais plus varié dans ses teintes. La partie inférieure est constituée par une couche de calcaires dolomitiques qui se suivent sans interruption depuis l'extrémité méridionale de la mer Morte, jusqu'à Jéricho et au delà. En général, la roche est d'un gris foncé, comme à Aïn el-Fechkhah et à Aïn Ghoueïr (*V*. p. 382, *a*), mais elle passe souvent à une belle dolomie blanchâtre et cristalline. Elle est quelquefois imprégnée de matières bitumineuses qui se présentent comme des tâches noires microscopiques remplissant les intervalles des cristaux (Râs Mersed, Sebbèh, ouady Mahaouât). Au ouady Sebbèh, dans le ravin qui côtoie au sud la colline sur laquelle sont les ruines de la forteresse juive, on trouve une dolomie vacuolaire dont les vides assez considérables sont remplis d'asphalte noir et brillant. Parfois ces calcaires dolomitiques sont beaucoup plus imprégnés de matières bitumineuses qui les colorent en un beau. noir (ouady Mahaouât). L'action de la chaleur liquéfie cet asphalte de telle sorte qu'il découle de ces calcaires et forme en tombant des sortes de stalactites noires.

Au-dessus de ces calcaires *dolomitiques* viennent des marnes blanchâtres et des calcaires de couleur claire plus compactes, dont certains

bancs sont pétris de deux petites huîtres, l'*Ostrea Mermeti* et l'*Ostrea vesicularis*. C'est de ce calcaire que sort la source tiède de Aïn Djidi (*V*. p. 381). A cette roche succède en ce point un calcaire crayeux, gris, blanchâtre, tâché de bandes jaunâtres et traversé par des veinules de gypse fibreux. Au-dessus de cette craie viennent des marnes et des calcaires couronnés par un calcaire compacte gris assez épais. Les calcaires asphaltiques de Nébi Mouça sont connus des Arabes qui s'en servent pour entretenir les feux de campement sous le nom de Hadjar Mouça (pierre de Moïse). A l'angle N. O. s'étendent des marais salins couverts d'une couche blanchâtre de nitre et de fragments de soufre pur. On trouve aussi de ce côté des morceaux de lave, des boules de pierre ponce, charriées par le Jourdain, des blocs de bitume. Sur la rive même, une quantité de petits poissons morts, apportés par le Jourdain (le *Chromis Niloticus*), servent de pâture à différents oiseaux. M. Tristram y a vu un oiseau de proie (*Corvus umbrinus*), un martin-pêcheur (*Alcedo hispida*), plusieurs goëlands, des corlis, des hoche-queue, des motteux (*Saxicola deserti*), et quelques petites bandes de canards milouins.

Un peu au S. du ouady Dabbour, une roche de diorite porphyritique se détache de la montagne et s'avance comme une digue, en deux ou trois plans, coupant la plage sur un angle de 70° à 80°.

Des sources thermales sulfureuses existent au N. du Djébel Chouqif, près du ouady Khabarah, au débouché du ouady Oumm Bedoûn. Au S. de Aïn Djidi (Engaddi), on trouve des matières bitumineuses, du soufre et de la ponce lapillaire. A l'angle S.O. s'élèvent les blocs de sel du Djébel Ousdoum (*V*. p. 74, *b*), qui contribuent à la salure des eaux du lac. Derrière les marais du Ghôr, des monticules de sable se prolongent jusqu'aux rochers des montagnes de Moab. La péninsule nommée *el-Liçan* est formée d'un dépôt de carbonate de chaux et de sable mêlé de gypse (*V*. R. 10). A l'embouchure du *ouady Zerka Maïn* sont les sources thermales de *Calirrhoë* (*V*. R. 44), dont il est fait mention dans la Bible sous le nom de *Lâhsa*, et dans lesquelles Hérode le Grand vint inutilement chercher sa guérison (Josèphe, *Guerre des Juifs*, I, 21). Elles tombent dans le lac à travers des falaises de sable rougeâtre. Dans le voisinage, on rencontre de nombreux dépôts de lave, de pierre ponce très poreuse et d'autres produits volcaniques. La *Genèse* parle des puits de bitume de la Pentapole, et, de toute antiquité, cette substance a été recueillie par les Arabes qui en font le commerce. Elle abonde surtout à la suite des tremblements de terre ; après celui de 1837, un énorme bloc de bitume surnagea à la surface du lac. La salure et l'extrême causticité de ses eaux tiennent à la nature de ce littoral volcanique entrecoupé de marais, de dépôts salins, etc.

Une analyse chimique qui en a été faite a donné les résultats suivants:

Pesanteur spécifique à 60°—1,22742

Chlorure de magnésium......	145,8971
— de calcium..........	31,0746
— de sodium..........	78,5537
— de potassium........	6,5860
Brômure de potassium.......	1,3741
Sulfate de chaux............	0,7012
	264,1867
Eau........................	735,8133
	1000,0000

Total des matières solides trouvées par l'expérience, 267,0000.

Une analyse faite par MM. Marcet et Tennant a donné :

Chlorure de magnésium....	101,00
— de calcium.......	37,92
— de sodium........	106,76
Sulfate de chaux..........	0,64
	246,32

Du reste, il est bon d'ajouter que les analyses chimiques déjà nombreuses auxquelles on a soumis, à différentes reprises, des échantillons d'eau provenant de la mer Morte, ont donné des résultats notablement différents, bien qu'elles aient été faites pour la plupart par des savants du plus haut mérite. Elles ne pourraient d'ailleurs donner une idée juste de la salure générale du lac, parce que les eaux qui leur ont servi de base ont été toutes recueillies à l'extrémité nord de la mer Morte, à une distance plus ou moins rapprochée de l'embouchure du Jourdain, et à une faible profondeur. M. Louis Lartet, ayant pu recueillir à l'aide d'un appareil puiseur particulier, une série d'échantillons, se rapportant aux diverses portions de la surface de la mer Morte et à des profondeurs variables et une série comparative d'échantillons puisés aux principales sources qui avoisinent le lac, a pu faire soumettre à l'analyse un certain nombre de ces échantillons. Ces essais ont mis en évidence la richesse extraordinaire en brôme des eaux de la mer Morte et ont montré que la proportion de cette substance croît à peu près régulièrement, de la surface au fond, où elle atteint le chiffre de 7 gr. 093 par kilogr. Cette richesse en brôme doit être considérée comme l'indice d'une concentration longtemps prolongée (L. Lartet, *ouvr. cité*, p. 265-266).

En d'autres termes, les parties salines qui, dans les autres mers, sont dans la proportion de 4 pour 100, sont de 26 1/4 pour 100 dans les eaux de la mer Morte, et sa pesanteur spécifique dépasse d'un cinquième celle de l'Océan. Aussi est-il impossible de se noyer dans la mer Morte. On sait que Titus y fit autrefois jeter des esclaves enchaînés, qui flottèrent à la surface. Le voyageur qui voudra tenter l'expérience d'un bain, pourra se convaincre par lui-même de l'extrême résistance qu'oppose cette eau aux efforts qu'on ferait pour y plonger. Il doit être prévenu seulement de la vive cuisson que cette eau fait éprouver en pénétrant dans les narines et surtout dans les yeux. Il est très difficile d'avancer en nageant sur le ventre, parce que les pieds sortent de l'eau en arrière et que le coup de pied ne frappe que l'air. Il faut *faire la planche* pour aller un peu vite. On a dit que, en sortant de cette eau, la peau se couvre d'efflorescences salines; qu'elle reste gluante, et qu'il est impossible de se sécher avant de s'être lavé dans l'eau douce; mais nous avons pris un bain dans la mer Morte, au mois de mai, sans éprouver d'autre inconvénient qu'une légère cuisson.

De quelle puissance thérapeutique une pareille eau, maniée avec prudence, ne serait-elle pas douée, s'il était possible de fonder un établissement thermal sur les bords de la mer Morte. Ain Djidi serait le point indiqué pour une pareille expérience. La composition chimique de cette eau explique aussi l'absence complète de poissons et d'êtres animés dans l'intérieur du lac. Des poissons pêchés dans le Jourdain et jetés dans le lac sont morts au bout d'une minute, et l'autopsie a constaté que la mort avait été le résultat de l'asphyxie ou d'un empoisonnement produit par l'absorption directe, puisque les organes digestifs ne présentaient aucune lésion. Les coquillages découverts sur le bord par Hasselquist et Maundrell avaient été certainement apportés par le Jourdain. Mais il était absurde de prétendre que l'air empesté de ce lac donnait la mort aux oiseaux qui le traversaient. Il n'est pas rare de voir des bandes de canards sauvages ou d'hirondelles en raser la surface (*V.* ci-dessus). L'équipage américain et celui de M. le duc de Luynes ont pu d'ailleurs y séjourner pendant près d'un mois sans que la santé générale fût compromise.

Historique. — Avant la catastrophe qui bouleversa Sodome et Gomorrhe, la plaine du Jourdain, dans laquelle il faut comprendre la Pentapole moabitique, est décrite par la *Genèse* comme une vallée fertile, comme un jardin divin « et semblable à l'Égypte pour celui qui arrive à Ségor (Zoar) » (Genèse, XIV, 3). Les rois de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama, de Séboïm et de Ségor étaient tributaires de Kedorlaomer, roi d'Élam (Suziane). Après avoir subi le joug pendant treize ans, ils se révoltèrent. Le roi d'Élam les attaqua et les mit en déroute dans la plaine de *Siddim*, où plus tard se forma le lac Asphaltite. Un grand nombre de fugitifs périrent en tombant dans les nombreux puits de bitume que recélait cette plaine. Ce fut alors qu'Abraham, à la tête de 318 esclaves, se mit à la poursuite des vainqueurs, les battit et ramena tous les captifs, parmi lesquels était son neveu Loth. Peu de temps après, les iniquités de ces cinq villes florissantes attirèrent sur elles le châtiment de Dieu. « Alors le Seigneur fit pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe le soufre et le feu que le Seigneur jetait du ciel. Et il renversa de fond en comble ces villes, tout le pays d'alentour, tous les habitants des villes et toute la végétation de la terre » (Genèse, XIV, 24, 25). On a supposé que cette pluie de feu et de soufre avait pu coïncider avec l'éruption d'un volcan souterrain. Les puits de bitume que la Bible place dans la vallée de Siddim, démontrent, en effet, l'existence latente d'éléments volcaniques en fusion. Aujourd'hui encore elle est attestée par les plaques de bitume que le lac rejette sur ses bords. Une terrible explosion volcanique aurait provoqué l'embrasement général de la plaine. Les secousses qui accompagnent ordinairement ce phénomène peuvent avoir donné naissance au profond entonnoir que les eaux du Jourdain ont progressivement rempli. D'après M. Tristram, la mer Morte a existé depuis les temps les plus reculés. Elle occupait même un bassin beaucoup plus étendu que de nos jours, au N. et au S. (*V.* ci-dessus).

Quant au cours du Jourdain avant la catastrophe, on a longtemps pensé qu'il avait une communication souterraine soit avec la Méditerranée, soit avec la mer Rouge par le golfe d'Akabah. « Mais il faudrait supposer, vu la profondeur considérable du bassin actuel de la mer Morte et l'élévation incontestable du niveau de la Méditerranée, que la dépression eût été de plus de 1000 pieds, ce qui est énorme. D'ailleurs rien n'appuie cette conjecture, et l'on peut, à meilleur titre, supposer que le Jourdain et les autres fleuves s'infiltraient dans les pores du terrain, le fertilisaient, et que le surplus s'évaporait, comme il est certain qu'il arrive aujourd'hui, où il n'existe, vu la profondeur de cette mer, aucune communication connue entre elle et les bassins du golfe d'Akabah et de la Méditerranée » (F.-A. Isambert, *Bull. de la Soc. de Géogr.*, t. XIII, p. 138). Lynch, le chef de la mission américaine d'exploration, est arrivé à peu près au même résultat. « Entre le Yabokk et la mer Morte, nous avons trouvé tout à coup une interruption dans le lit du Jourdain. Si dans sa course vers le S. de cette mer il présente la même interruption accompagnée de caractères volcaniques, il est difficile de douter que le Ghôr entier ne se soit effondré par suite d'une convulsion extraordinaire, précédée très probablement d'une éruption de feu et d'une conflagration générale du bitume qui abondait dans la plaine... Incrédules ou sceptiques à notre arrivée, après vingt-deux jours d'un examen rigoureux, nous avons été unanimes à proclamer la vérité du récit biblique sur la destruction des villes de cette plaine » (*Narrative*, etc., London, 1850, p. 379-380).

Après avoir longé pendant quelque temps les bords du lac, on franchit le *Nahr, Eriha* « rivière de Jéricho », et l'on se dirige vers le N. E., à travers une plaine nue, le long de monticules analogues à ceux que nous avons déjà décrits (*V.* p. 366). On laisse à dr. l'embouchure du Jourdain, qui a 163 mèt. de largeur et 1mèt. de profondeur ; à gauche, dans le lointain, on aperçoit l'ancien couvent appelé *Qasr Hadjlah*, et la colline de Guilgal (Tell Djeldjoûl). Puis on arrive (1 h. 20 min.) sur les bords du

Jourdain, au *gué des pèlerins*. Le fleuve (*V.* p. 82) est large en cet endroit de 24 à 30 mèt. Dans les basses eaux on a pied dans toute la largeur, mais la rapidité du courant ne permet pas de se tenir debout. L'eau, quoique un peu trouble, est fraîche et agréable au goût. Après une immersion dans l'eau salée de la mer Morte, un bain dans le Jourdain paraîtra plus délicieux. La rive sur laquelle s'arrêtent les caravanes est couverte d'une végétation vivace et ombragée de saules et de tamarisques. Les jungles et les roseaux qui bordent la rivière servent quelquefois de repaire aux Arabes maraudeurs et il est prudent de ne pas trop s'écarter du campement.

On a cherché par d'ingénieuses hypothèses à déterminer le lieu où les Israélites passèrent le fleuve, ainsi que l'endroit où Jésus-Christ reçut le baptême des mains de saint Jean-Baptiste, mais l'aspect des deux rives a trop souvent changé depuis dix-huit siècles pour qu'il soit possible de rien préciser à cet égard. Il est certain cependant que ces deux localités étaient dans le voisinage. Les Israélites venaient des montagnes du Moab, près du Pisgah, et campèrent à Habarim (Nombres XXXIII, 48, 49) au pied des montagnes, probablement à l'embouchure du ouady Hesbân (*V.* R. 44). De là, ils s'avancèrent vers le Jourdain, en face de Jéricho (Josué, III, 1, 16). Le lieu où Jésus fut baptisé était sur la limite du désert de Juda, en arrivant de la Galilée (Matth., III, 1, 13).

Ce lieu est aujourd'hui appelé *maqâdah* (gué), mot qui correspond assez bien avec l'ancien **Beth'abara** (maison du passage), dont il est question dans saint Jean (I, 28) et qui se trouve aussi mentionné dans Josué (XV, 6), comme formant avec Beth Hogla (le nom est écrit Betharaba) la frontière de Juda.

Du temps de David, il existait sur le Jourdain un bac qui servit au roi et à sa famille (II Sam., XXX, 18-31). Aujourd'hui, on peut passer le Jourdain sur un large bac, établi plus au N., en face du ouady Nimrîn (*V.* R. 45).

La vallée solitaire du Jourdain présente une fois par an le coup d'œil le plus animé. C'est dans le courant de la semaine sainte que des centaines de pèlerins, attirés par les cérémonies de Pâque, viennent, à l'exemple des chrétiens de la primitive Église, se purifier de leurs souillures dans les eaux salutaires du fleuve. Les pèlerins russes et grecs partent alors de Jérusalem, escortés par quelques zaptiés et par le caouas du consulat de Russie. Ils sont conduits par l'archimandrite russe et par l'évêque grec de Bethléhem ou un autre évêque grec. Ils n'arrivent au Jourdain que le troisième jour, car la caravane du pèlerinage passe par Mâr Saba pour visiter ce sanctuaire. Le drogman du couvent grec va attendre les pèlerins du Jourdain. À un signal donné, tout ce monde-là, en majorité composé de femmes russes, se jette à l'eau et s'y plonge trois fois. Certains d'entre eux chantent alors des cantiques. Le plus grand nombre ne quitte pas le bord, qui n'a pas en cet endroit plus de 3 ou 4 pieds de profondeur. Mais les Coptes, les Abyssins, plus hardis nageurs, plongent en tous sens et se jouent dans le courant rapide. Au bout de quelque temps, le signal du départ est donné ; la foule pieuse

traverse lentement la plaine qui la sépare des montagnes de la Judée, et le désert rentre dans sa muette immobilité. Tous les mois, une petite caravane se forme à Jérusalem pour descendre au Jourdain, avec un peu moins de solennité. Elle ne renferme guère que des Russes.

Reprenons notre marche à travers la longue et aride plaine qui nous sépare de Jéricho. Se dirigeant au N. O., on aperçoit (15 min.) une grande construction carrée, en pierres taillées, située immédiatement au N. du *ouady el-Qelt* et à 1/4 d'heure env. de l'embouchure de ce ouady dans le Jourdain. C'est le *Qasr el-Yéhoûd* (château des Juifs). Une voûte oblongue avec une niche, à l'E., a dû servir d'église. Par une ouverture, on peut descendre dans une citerne. Quelques petits cubes qui ont appartenu autrefois à une mosaïque sont répandus çà et là parmi les pierres. Ces ruines sont appelées quelquefois *Deïr Mâr Johanna* (monastère de Saint-Jean). La tradition grecque attribue ce monument à l'impératrice Hélène. Reprenant notre marche à l'O., nous atteignons (55 min.) un monticule *Tell el-Djeldjoûl*, qui a conservé le nom biblique de *Guilgal* ou *Galgala*. C'est là que les Israélites campèrent après avoir passé le Jourdain et dressèrent 12 pierres en mémoire du passage. Josué, pendant sa lutte contre les Cananéens, y établit son quartier général, et les Israélites y célébrèrent la première Pâque sur la terre promise (Jos. IV, 19, 20; V, 9, 14). Le Tabernacle y fut déposé avant d'être envoyé à Sçilo (Jos. XVIII, 1). Samuël y proclama la royauté de Saül (I Sam. XI, 15) et les miracles d'Elisée (II Rois, IV, V) illustrèrent cette colline aujourd'hui déserte et oubliée.

A gauche, on laisse à 40 min. environ, au S. S. E., la fontaine *Aïn Hadjlah*, et la ruine de *Qasr Hadjlah*, qui marque l'emplacement du **Beth Ogla** de Josué (XV, 6). Le caractère architectural des murs et des restes de peintures montrent que cet édifice a servi de monastère.

De Qasr Hadjlah, en remontant la rive g. du ouady el-Qelt, à l'O., on atteint (30 min.)

Jéricho, aujourd'hui *Eriha*. Ce n'est plus qu'un groupe de chétives masures couvertes d'un toit en branchage et entourées de quelques tentes en poils de chèvre. La citadelle, où le voyageur pourra chercher un abri pour la nuit, est un bâtiment carré, de 9 mèt. de large, à moitié ruiné et habité par une demi-douzaine de bachi-bozouks déguenillés et par un ou deux représentants de la famille Aréqât.

A 5 min. au N. O. de la citadelle, il y a un petit hôtel fondé en 1870 par Hanna Habach. Il est relativement confortable et surtout assez bien tenu. Le prix est de 12 fr. 50 par jour, pour la nourriture et le logement. Il contient 18 lits. Hanna Habach tient aussi des tentes à la disposition des voyageurs qui préféreraient coucher hors de l'hôtel. En creusant les fondements de cet hôtel, on découvrit une mosaïque, un pavé en pierre dite de la mer Morte, plusieurs croix sculptées et un sépulcre.

A une petite distance à l'O. se trouve un petit établissement bâti en 1878 par l'archimandrite russe. On peut y trouver un abri, à quelque religion que l'on appartienne, si l'on a eu la précaution de se munir à Jérusalem d'une lettre d'introduction délivrée par l'archimandrite, pourvu toutefois que la place ne soit pas occupée par des pèlerins grecs ou russes. Non loin de l'hôtel un moine grec offre aussi pour y passer la nuit des cellules, du reste très sales et remplies de vermine. Le mieux est, lorsqu'on a une tente, d'aller établir son campement près de la Fontaine d'Elisée (*V.* ci-dessous). Il serait imprudent de passer la nuit en plein air, à cause des brusques variations de la température.

Historique. — L'*Itinéraire de Jérusalem* nous apprend que la Jéricho du IVe s. était à la base de la montagne, à 1 mille et demi de la

fontaine d'Elisée et que la ville primitive était à la fontaine même. Eriha répond donc tout au plus au Jéricho du temps d'Hérode, que Jésus-Christ visita (Saint Luc, XVIII, 35, 43; XIX, 1, 10). L'origine de Jéricho, nommée aussi la *ville des palmes*, remonte à une antiquité reculée. Au moment où les Hébreux passèrent le Jourdain, sous la conduite de Josué, la ville était entourée de murs et la campagne environnante était bien cultivée. Ce fut la première ville de Canaan conquise par les Israélites. Josué la fit raser et maudit quiconque la rebâtirait (VI, 26), prédiction qui s'accomplit sous le règne d'Achab, lorsque Hiel de Béthel essaya de rétablir les fortifications (I Rois XVI, 34). Jéricho devint ensuite une école de prophètes, parmi lesquels se signalèrent Elie et Elisée (II Rois, II, 4, 15). A la suite de l'exil de Babylone, Jéricho fut la ville la plus importante de la Judée, après Jérusalem. Jonathan Maccabée la fortifia. Antoine donna à Cléopâtre le revenu de ses jardins. Hérode Ier la dota de riches édifices et y mourut. D'après Josèphe, la Jéricho hérodienne était située dans la plaine et dominée par une longue chaîne de montagnes nues et stériles, qui s'étend vers le N. jusqu'à Scythopolis, et au S., jusqu'à la Sodomitide et au lac Asphaltite (*Guerre des Juifs*, IV, 8). L'oasis de Jéricho, arrosée par les eaux de la fontaine d'Elisée (*V.* ci-dessous), n'avait pas moins de 70 stades de long sur 20 de large ; la plus riche végétation de la terre s'y épanouissait. Selon Strabon, cette plaine, d'une longueur de 100 stades, entièrement arrosée par des eaux courantes, était remplie d'habitations. On y voyait un palais royal et un jardin rempli de baumiers. Archélaüs (*V.* p. 115) rebâtit le palais royal de Jéricho, qui avait été incendié par un certain Simon, esclave d'Hérode. Ce même prince amena, au moyen d'un aqueduc, dans la plaine de Jéricho, la moitié des eaux qui coulaient dans le village de Néara, afin d'y arroser des plantations de palmiers. C'est à Jéricho que Jésus guérit deux aveugles assis le long de la route (Math. XX, 29,34; Marc, X, 46 et 39), et qu'il entra dans la maison de Zachée. Détruite pendant le siége de Jérusalem sous Vespasien, elle fut rebâtie par l'empereur Adrien et devint plus tard le siége d'un évêché. Au VIIe s., la ville était ruinée. On y montrait encore, près de la fontaine d'Elisée, l'emplacement de la maison de Rahab, où s'élevait au VIe s. un hospice pour les pèlerins et un oratoire sous le vocable de Marie. La plaine de Jéricho était couverte de bois de palmiers entremêlés de jardins, de champs cultivés et d'habitations. Pendant les croisades, les revenus des jardins furent assignés au Saint-Sépulcre et plus tard à l'abbaye de Béthanie. Les moulins à sucre seuls acquittaient un tribut de 5000 besants. A la fin du XIIIe s., les jardins de Jéricho étaient encore célèbres par leurs riches plantations de palmiers, de cannes à sucre, de rosiers, etc.

Etat actuel. — On peut voir, par cet aperçu, combien est déchue cette plaine célèbre. Les forêts de palmiers, la canne à sucre, les jardins de baumiers, les rosiers ont disparu. La transformation d'un pays si fertile en désert est due à la dépopulation amenée par les ravages de guerres incessantes et à l'abandon graduel des travaux de canalisation qui amenaient dans cette plaine soit les eaux des sources voisines, soit celles du Jourdain, au moment des crues de ce fleuve.

Cependant la faune et la flore de Jéricho sont encore d'une remarquable richesse. M. Tristram n'y a pas recueilli moins de 25 espèces d'oiseaux, dont quelques-unes fort rares. Il mentionne le rossignol de Palestine (*Ixos xanthopygius*), dont le chant éclate sur tous les buis-

sons; une grive sauteuse (*Craterpous chalybeus*); un magnifique martin-pêcheur (*Alcyon smyrnensis*), la tourterelle égyptienne, différentes petites fauvettes, qui se rapprochent de celles de l'Inde ou de l'Abyssinie. Près de la montagne on trouve en quantité la perdrix *heyi*, le merle de Mâr Saba (*Amydrus tristrami*) (*V.* p. 365, *a*), des hirondelles de rocher, des martinets et des bandes de pigeons sauvages.

L'oiseau le plus remarquable de cette oasis est le *Cinnyris osea*, qui rappelle l'oiseau-mouche d'Amérique par sa petite taille et par la richesse de ses couleurs resplendissantes.

Nous avons décrit plusieurs des plantes et arbustes remarquables qui croissent à Jéricho : le faux baumier (zaqqoûm), le *Zizyphus spina Christi* (nabq), l'arbre de Sodome (*Solanum coagulans*), le hennèh (*Lawsonia inermis*), le *Ricinus communis*, très commun à Aïn es-Soultân (*V.* ci-dessous). Un des compagnons de M. Tristram, plus heureux que les voyageurs précédents, a trouvé en assez grande quantité, sur les rives du ouady el-Qelt, la rose de Jéricho (*Anastatica hierochuntica*). Citons encore l'*agnus castus*, qui forme, avec le *laurier-rose*, de véritables fourrés peuplés de roitelets.

Non loin de la citadelle se trouve, dit-on, l'emplacement du riche Zachée, dont parle l'Évangile (Saint Luc, XVIII, 35, 43). De la plate-forme de la citadelle, le panorama est imposant. La vallée, profondément encaissée entre la chaîne de montagnes qui la borne à l'E. et à l'O., prolonge son large sillon jusqu'à la mer Morte. A l'O., le mont de la Quarantaine dresse sa cime dénudée au-dessus des mamelons qui l'entourent. Tel est l'aspect actuel de cette plaine, la plaine par excellence (ha arabah), dont la fertilité est si vantée par la Bible.

Fontaine d'Elisée (en arabe *Aïn es-Soultân*, la source du sultan). Cette source abondante coule dans un bassin ombragé par des nabqs et aujourd'hui en partie démoli. Elle donne naissance à un petit ruisseau dont les bords, couverts de tamarisques et de nabqs, contrastent, par leur riche végétation, avec l'aridité de la plaine du Jourdain. Un peu au-dessus des nombreux orifices par lesquels jaillit l'eau, on voit une sorte d'abside et entre autres débris, un chapiteau parfaitement reconnaissable. (A Alric).

La source est nommée fontaine d'Elisée parce qu'on croit que le prophète Elisée, touché par les prières des habitants de Jéricho, corrigea l'amertume de ses eaux en y jetant une poignée de sel (II Rois, II, 19, 22). Plusieurs tells s'élèvent au S., à l'O. et au N. O. de l'Aïn es-Soultân. M. Warren, qui y a pratiqué des fouilles en 1868, y a reconnu un amas énorme de briques crues, au milieu desquels se trouvent mêlés des pierres, des fragments de poterie, des morceaux de charbon. Dans le tell situé au S. de la source, l'explorateur anglais a découvert, à 2 mèt. sous le sol, d'anciens tombeaux. Ces tertres servaient sans doute d'assiette à des constructions très anciennes, en briques crues, qui remontent peut-être à la période cananéenne.

On pourra visiter, à l'O. de Aïn es-Soultân, les ruines d'un moulin à sucre (*Taouahin es-Soukkar*). Ce sont des bâtiments voûtés en ogive, qui servent aujourd'hui de remises aux pâtres de Eriha. Peut-être remontent-ils à une époque antérieure à l'arrivée des Croisés. Dans tous les cas, elles ont été utilisées, du temps des croisades, car la canne à sucre était très cultivée à ce moment dans les plaines qui avoisinent le Jourdain (*V.* ci-dessus). Des restes bien conservés d'anciens aqueducs se retrouvent en cet endroit. On n'en compte pas moins de 3, en allant du N. au S. A peu près parallèles, ils descendent de la montagne voisine

sur une long. de 3 à 400 mèt. et sous un angle assez aigu, et sont creusés d'une rigole de 30 cent. de haut. sur 20 de larg., aux parois parfaitement lisses. L'un d'eux aboutit à un réservoir circulaire, de 2 mèt. de diamètre env., aujourd'hui comblé et dans lequel se trouve un disque plus étroit. Quelques restes d'arceaux, situés au midi du dernier aqueduc, indiquent qu'une des anciennes villes de Jéricho (celle d'Hérode probablement) s'étendait jusque là.

Excursion à la Montagne de la Quarantaine (450 à 500 mèt.) *et à Aïn Douk* (3 h. 30 min.). — Le **mont de la Quarantaine** (en arabe *Djébel Qorontoul*), ainsi nommé parce que la tradition l'identifie avec l'endroit où le Christ jeûna pendant quarante jours, s'élève à pic sur les ruines de Jéricho, à 4 kil. environ de Eriha.

On ne peut le gravir qu'à pied et non sans fatigue. La première partie de la montée est assez raide, bien que les Grecs aient établi un sentier très praticable, qui va du pied de la montagne à la Grotte. Cette grotte est habitée par un moine grec qui n'y a d'autre compagnie que quelques merles de Mâr Saba (*V.* p. 364). Il a toujours un peu de raki et de l'eau fraîche, qu'il offre aux visiteurs, en échange d'un léger baghchich. On fera bien de s'y reposer avant de continuer à monter. La seconde partie de l'ascension est pénible. Par endroits, on ne peut avancer qu'en se cramponnant, avec les mains, aux pointes des rochers. Comme ce sentier est très difficile à suivre, à cause des érosions qui se sont produites dans la montagne, il est indispensable de se faire accompagner par quelques Bédouins de Eriha, au jarret solide. Il sera prudent, pour éviter une fatigue inutile, d'aller à cheval jusqu'au pied de la montagne. Emporter avec soi des torches et des cordes.

Du reste, les grottes que l'on visitera n'offrent guère d'intérêt qu'à un archéologue passionné pour l'histoire de l'Église grecque. On y trouve, en effet, des restes de peinture et d'inscriptions qui pourraient peut-être jeter un peu de lumière sur quelques points obscurs de cette histoire. Cependant, l'immense panorama qui se déroule de ce point suffirait à récompenser le voyageur de sa fatigue. Il ne faut pas perdre de vue, d'ailleurs, que rien n'est à négliger lorsqu'il s'agit d'explorer un pays tel que la Palestine et que l'on peut faire quelque découverte utile à l'historien en explorant des points peu intéressants en eux-mêmes.

A partir d'Aïn es-Soultân, on passe, à l'O. près des ruines de plusieurs moulins à sucre, avant d'arriver (20 min.) au pied de la montagne. On suit le nouveau sentier pratiqué par les Grecs. Le rocher qui forme la face orientale de la montagne est percé de trente à quarante grottes, et il y en a probablement un plus grand nombre sur la face S., du côté du ouady el-Qelt. Aux jours où ces cellules étaient toutes occupées, les anachorètes, comme ceux du ouady en-Nâr ou du ouady Feirân (*V.* p. 22), doivent avoir formé une importante communauté. Plusieurs de ces cellules communiquent entre elles. Les grottes de la rangée inférieure, immédiatement au-dessus du remblai de débris qui borde le pied de la montagne, sont utilisées par les Arabes, soit comme étables pour leurs brebis et leurs ânes, soit comme resserres. On accède aisément (23 min.) à la rangée voisine, où l'on trouve chaque printemps quelques dévots Abyssins, qui viennent y faire leurs quarante jours de jeûne, à l'exemple du jeûne traditionnel du Sauveur. C'est au centre de cette rangée que se trouve la *Grotte*, ancienne *chapelle*, ornée de portraits de saints dans le style byzantin. On y voit des restes d'inscriptions. Derrière cette chapelle, M. Tristram découvrit une retraite sombre, remplie d'ossements; c'était le cimetière des cénobites. Pour grimper aux étages supérieurs des cellules, il faut, par endroits, s'aider de ses mains, le sentier ayant été entièrement détruit. On se trouve presque à pic sur un précipice de près de 300 mèt. de hauteur. On arrive sur un petit plateau où l'on voit un mamelon entouré d'un large fossé, taillé dans le roc. Traversant ce fossé, on se dirige directement vers le sommet de la montagne, où l'on visite (57 min.) de nouvelles grottes semblables aux précédentes. On y trouve les ruines d'une seconde petite *chapelle*, percée de petites fenêtres en ogive et ornée de fresques byzantines, représentant Notre-Seigneur et divers saints, surtout saint Paul et saint André. Les inscriptions portent les noms des principaux Pères de l'Église grecque, saint Grégoire le Théologien, saint Jean Chrysostome, saint Basile le

Grand, saint Athanase, etc. Le plafond en était voûté. Derrière était une grotte funéraire, semblable à celle que nous avons déjà décrite, et une citerne creusée dans le roc. Tout près de là, M. Guérin a reconnu les vestiges d'une ancienne forteresse. Il conjecture que l'on pourrait voir dans cette ruine les restes de l'une des deux citadelles, *Threx* et *Taurus*, mentionnées par Strabon comme étant situées près de Jéricho et qui furent renversées par Pompée.

Parvenu au sommet de la montagne, on est amplement dédommagé de la fatigue de cette rude ascension par l'admirable panorama qui se déroule à vos pieds. Le regard plonge dans les vastes plaines de Jéricho, suit les contours sinueux du Jourdain et la lisière verdoyante qui le borde, jusqu'à son embouchure dans la mer Morte, embrasse une partie de ce vaste lac et distingue nettement les chaînes montagneuses de l'Ammonitide et du pays de Moab. Vers l'O., on domine tout un e semble de ravins sauvages et de montagnes nues qui composaient jadis le désert de Jéricho.

Descendant de la montagne par le même chemin, on peut (30 min.) reprendre les chevaux près du troisième moulin, pour aller voir à g. (30 min.) la source de *Aïn ed-Douk*. On trouve là, en réalité, deux sources abondantes. L'une, *Aïn en-Noua'ïmèh*, sourd de terre avec une grande force et forme immédiatement un ruisseau qui coule dans le ouady de même nom. Elle est ombragée par deux grands nabqs. L'autre, nommee *Aïn ed-Douk*, jaillit à quinze pas de la première; elle est aussi protégée par un beau nabq. Ces sources arrosent des champs bien cultivés. Leurs eaux étaient autrefois transportées par un aqueduc dans toute la plaine de Jéricho. L'Aïn ed-Douk doit son nom à la citadelle de Doch, où Simon Maccabée fut assassiné par son gendre Ptolémée, l'an 135 avant Jésus-Christ (I Macc., XVI, 14, 15). Un pont-aqueduc, à 3 arches, est établi sur le ouady en-Noua'ïmèh. Des ruines informes, parmi lesquelles on trouve de nombreux petits cubes de mosaïque, indiquent qu'il y a eu là autrefois une construction importante.

On quitte de bonne heure le campement de Aïn es-Soultân, pour regagner Jérusalem. La longue plaine qu'on traverse, au S. O., avant d'atteindre les premières montagnes, est aride et pierreuse. Les seuls arbustes qu'on y remarque sont le nabq et le zizyphus spina Christi (*V.* ci-dessus). Laissant à g. (8 min.) un tertre artificiel, nommé *Tell es-Samerat*, du nom d'une tribu de Bédouins, on atteint (15 min.) le Nahr el-Qelt, que nous avons déjà traversé en revenant du gué du Jourdain (*V.* ci-dessus). Ce petit ruisseau est presque toujours aisément guéable. Il devait avoir autrefois un volume d'eau plus considérable, à en juger par les restes d'un pont que l'on voit ici. Au S. de ce ouady, sont les ruines de *Kakoun*, où s'élevait peut-être la Jéricho d'Hérode. On voit çà et là des fondations de constructions, à fleur de terre. A g., à une faible distance, un ancien réservoir comblé, nommé *Birket Mouça*, recevait par un aqueduc les eaux de diverses sources. On commence à monter (10 min.) dans la direction de l'O. N. O., cheminant péniblement sur une voie antique, dont les pavés sont disjoints et qui, par intervalles, s'élève en escalier. C'est la *montée d'Adommim*, le *Ma'alèh Adommim* de la Bible, que les Arabes désignent aujourd'hui sous le nom de *Aqabet Eriha* (montée de Jéricho). Cette montée formait, de ce côté, la limite entre la tribu de Juda, au S., et celle de Benjamin, au N. (Jos., XV, 5, 7). La route s'élève rapidement par un contre-fort escarpé et coupé à pic, sur le ouady el-Qelt, qui s'enfonce de plus en plus profondément entre deux murailles presque verticales de rochers gigantesques. On laisse à g., sur le bord de la route, une petite construction, nommée *Beït Djaber*, puis (25 min.) une citerne, nommée *Khân ibn Djaber*, presque toujours à sec. Chemin faisant, on pourra remarquer les restes d'un ancien aqueduc.

Ici on peut, en gravissant, à dr.,

une colline qui surplombe le ouady el-Qelt, apercevoir, de l'autre côté de cet énorme gouffre, plusieurs grottes artificielles, dont quelques-unes sont munies de murs, du côté du ravin. Ces grottes faisaient partie de l'ancienne *laure de Chouziba*, fondée par un moine nommé Jean. On a voulu identifier Chouziba avec le *Emek Ketzit* (vallée d'incision) de Josué (XVIII, 21). Un pont-aqueduc traversait la vallée en cet endroit.

Regagnant la route, on continue à monter, vers le S. O., en suivant la même voie antique que bordent les vestiges du même aqueduc. On longe à g. un torrent nommé *ouady el-Aqrâd*, dans lequel on entre pour en sortir (30 min.) par une montée assez difficile, nommée aqabet el-Aqrâd. On suit alors, à g., le *ouady Roummani*. La montée devient plus raide; des degrés ont été ménagés de distance en distance dans le roc. On laisse à g. (40 min.) un sentier qui mène à *Khân el-Hatrour*, grand établissement en ruine, quoique de fondation récente, et à un ancien château fort nommé *Qala'at ed-Dama*, (château du sang), dont M. Guérin a visité les restes. Un fossé pratiqué dans le roc, large de 6 mèt., sur une profondeur à peu près égale, l'environne de tous côtés, excepté sur deux points, à l'E. et à l'O., où une étroite chaussée a été ménagée pour y pénétrer. Au delà de ce fossé règne un mur d'enceinte construit en blocage, mais revêtu de pierres régulières de grandeur moyenne. Ce fort occupe très probablement l'emplacement du poste militaire φρούριον dont parle Eusèbe et qui s'élevait dans le village d'Adoummim. Il est mentionné au moyen âge par le moine Burchard, sous le nom de *castrum Adommim*. Il était situé à 4 lieues de Jéricho, vers l'O., ce qui correspond bien à la position du Qala'at ed-Dama. On atteint (30 min.) *Khân el-Akhmar*, ancien khân autrefois très fréquenté, et qui fut détruit par Ibrahim Pacha, qui construisit le khân el-Hatrour. Il ne reste plus à Khân el-Akhmar que quelques pans de murs et des citernes dont l'eau n'est pas toujours potable.

En partant de Khân el-Akhmar, on se dirige à l'O. par l'antique voie. Une descente abrupte (25 min.) mène dans le *ouady Sidr* (vallée des épines), qui décrit de nombreux détours et que l'on traverse plusieurs fois successivement. Laissant à g. (38 min.) un torrent avec un chemin qui mène à Nébi Mouça (*V.* ci-dessus), pour suivre le *ouady el-Haoudh* (vallée de l'auge), on fait halte (1 h. 6 min.) près de *Aïn el-Haoudh* (fontaine de l'auge), que les chrétiens désignent sous le nom de *Fontaine des Apôtres*. Elle répond peut-être à l'*En-Chemch* (fontaine du soleil) de la Bible, située sur la frontière de Juda et de Benjamin, entre la fontaine de Rogel et la montée d'Adommim (Jos., XV, 7). L'eau en est bonne, mais elle contient de petites sangsues.

Partant de l'Aïn el-Haoudh, on continue à se diriger vers l'O., en gravissant un sentier taillé en escalier à travers des collines pierreuses. Laissant à g. (18 min.) un puits nommé *Bîr el-Aïd*, on parvient sur un plateau d'où l'on voit, au S., le village d'*Aboudîss*, résidence de la famille Aréqât (*V.* p. 362, *b*). On arrive (19 min.) à

Béthanie (5 h. 19 m. de Jéricho), aujourd'hui *El-Aïziriêh*, nom qui rappelle celui de Lazare, dont l'Évangile place la résurrection en ce lieu (Saint Jean, XI, 1, 40). C'est un village de chétive apparence, composé d'une vingtaine de maisons et entouré de plantations d'oliviers et de figuiers. Toute son importance consiste dans ses souvenirs religieux. C'est là que Lazare demeurait avec ses sœurs Marthe et Marie (Saint Jean, XI, 1); c'est là que Magdeleine versa de

précieux parfums sur les pieds du Christ (Saint Matth., XXVI, 6, 9; Saint Jean, XII, 3). C'est de là qu'il partit pour faire son entrée triomphale à Jérusalem (Saint Matthieu, XXI, 1, 10), et c'est là qu'il venait se retirer la nuit (ib., 17).

La principale ruine est, au milieu du village, le *tombeau de Lazare* (on se munira de bougies pour descendre dans le tombeau). Un escalier de 20 marches conduit à un vestibule de 3 mèt. de long sur 2 mèt. de large. « Il a été transformé en chapelle sous les croisades ; on voit encore à l'orient les trois nefs qui servaient de chœur. La voûte, d'arête ogivale, qui recouvre toute la pièce, ne laisse aucun doute sur la date de cette transformation. De là, on descend par un étroit escalier de 2 marches dans le sépulcre, petite chambre de 2 mèt. en tout sens, dont l'aspect primitif a été détruit pendant les croisades. Un revêtement de pierres appareillées et une voûte ogivale ont fait disparaître la banquette sépulcrale et caché la surface du rocher. L'ancienne porte est fermée par une mosquée et toute recherche de ce côté est interdite aux chrétiens (de Vogüé, *Eglises de la Terre Sainte*, p. 335). Les franciscains vont deux fois par an célébrer la messe au tombeau de Lazare.

On a rejeté l'authenticité du tombeau de Lazare, parce que sa situation actuelle au milieu du village est contraire aux habitudes juives et au texte de l'Évangile (Saint Jean, XI). Cependant il est déjà question d'une crypte vénérée au IVe s., comme renfermant le tombeau de Lazare. Au VIe s., un grand monastère et une église avaient été élevés au-dessus de cette crypte. Cette église, dite de St-Lazare, signalée par une foule de pèlerins, dans les siècles suivants, appartenait, au XIIe s., aux chanoines du Saint-Sépulcre.

A peu de distance du tombeau, un monceau de ruines informes a conservé le nom de *Château de Lazare*. On ne peut y distinguer qu'un fragment de tour carrée dont les matériaux sont antiques, et quelques restes de mosaïques. Ce sont probablement les restes de la tour de l'ancien couvent de St-Lazare, construite par Mélissende, femme de Foulques d'Anjou, probablement sur l'emplacement d'une tour plus ancienne.

Un peu plus loin, vers la g., on indique l'emplacement du village de *Bethphagé* (maison du figuier), mentionné dans l'Évangile (Saint Marc, XI, 1 ; Saint Luc, XIX) comme attenant à Béthanie. Des fouilles fortuites faites en cet endroit en 1876, ont amené la découverte de ruines qui peuvent avoir appartenu à une ancienne église mentionnée par les historiens des Croisades, et en particulier d'une pierre ornée de peintures à fresques datant des Croisades. Cette pierre n'est plus apparente. A la partie supérieure était écrit en lettres gothiques, le mot *Bethphagé*, etc.; sur une des faces, Jésus était représenté ressuscitant Lazare; sur l'autre, il envoyait ses disciples chercher l'ânesse. Sur la troisième face, il était figuré prêt à monter sur l'animal (*Revue archéologique*, 1877. Clerment-Ganneau, d'après les communications du capitaine Guillemot, architecte, et de Liévin). Les franciscains viennent d'acheter ces ruines, qu'ils ne tarderont pas à déblayer complètement.

En sortant de Béthanie, on aperçoit d'abord (10 min.) le sommet du mont Sion, puis celui du Morijah et les murs du Haram ech-Chérîf. Passant entre le village de Zeïtoun et le tombeau des Prophètes, on suit le sentier qui descend obliquement du mont Sion pour rejoindre (30 min.) le vallon de Gethsémani, et, après avoir traversé le pont du Cédron, on rentre à Jérusalem (5 min.) par la porte de Saint-Etienne.

ROUTE 21.

D'HÉBRON A ENGADDI ET MASADA.

(Rive O. de la mer Morte)

(23 heures, 3 jours.)

Engaddi.........	8h 10
Masada..........	4 45
Hébron..........	10 00
Total.......	22h 55

Route très intéressante pour le géologue, ainsi que pour l'explorateur des sites bibliques et des antiquités juives. Comme il faut prendre, pour la parcourir, les mêmes arrangements que pour le voyage d'Arabie, on pourrait en faire les premières étapes de la route de Pétra, que l'on rejoint le troisième jour à Ousdoum (*V.* R. 6). Si l'on n'a pas l'intention de faire ce dernier voyage, la course d'Engaddi pourra être l'objet d'une tournée circulaire, à partir d'Hébron, en revenant directement de Ousdoum à cette ville, ou bien en se dirigeant en sens inverse, d'abord vers l'angle S. O. de la mer Morte, et, remontant la rive occidentale jusqu'à Engaddi pour rejoindre Hébron, soit même jusqu'à Jéricho, pour revenir à Jérusalem.

Une escorte fournie par les tribus sur le territoire desquelles on passe est absolument indispensable. Après s'être informé auprès du consul à Jérusalem de l'état présent du pays et du nom des cheïkhs en lesquels on peut avoir confiance, le plus simple sera de se rendre directement d'Hébron au campement principal des *Djéhalins*, qui se trouve dans les environs de Kourmoul et de Maïn, et de traiter avec leur cheïkh. On peut aussi traiter avec les *Ta'amirah.* Le cheïkh des Djéhalins est Abou Daouk, le fils d'Abou Daouk, qui servit de guide à M. de Saulcy. Pour les précautions à prendre dans le règlement des conditions, *V.* p. 8-10. Le cheïkh devra tout avoir à sa charge. La somme qu'il demandera, pour l'excursion simple de cinq à six jours sur la rive O. de la mer Morte, devra être réduite à 1000 ou 500 piastres (de 250 à 125 francs). Cette négociation ne demandera pas moins d'une demi-journée. Le premier jour, à partir d'Hébron, il ne faut pas s'attendre à dépasser le campement de Kourmoul. Ajoutons que l'excursion ne doit être faite que du 15 octobre au 1er mai. En été, la mer Morte est une véritable fournaise.

La contrée est sûre. Les Arabes qui servent d'escorte et ceux que l'on rencontre sont plus importuns qu'ils ne sont dangereux. A chaque instant, ils vous entourent, vous montrent quelques débris de poterie et vous demandent le bagbchich comme s'ils avaient découvert un trésor.

De Jérusalem à Hébron, 7 h. 15 min. *V.* R. 14, lisez en sens inverse.

En quittant Hébron, on se dirige au S. S. E. en suivant le ouady el-Khalîl, jusqu'au moment où il tourne à l'O. On gagne alors sur une colline au S. E. (1 h. 35 min.) Ziph (*V.* R. 10). On tourne à l'E., laissant à dr. à une petite distance sur la route d'Hébron à Masada les ruines de l'antique Karmel (*V.* R. 10), et un peu plus loin un tertre nommé Tell el-Taouanèh et des ruines nommées Deirât. La vallée que l'on suit se creuse vers le S. E. pour aller former le *ouady Khabarah.* Les terrains cultivés et la verdure deviennent rares et, à mesure que l'on descend, le pays prend l'aspect du désert. Les citernes que l'on rencontre ou les campements des Bédouins en sont les seuls incidents. Dépassant (40 min.) une citerne, on entre (1 h.) dans le *ouady Khabarah,* dont on suit à l'E. le cours sinueux. Toute végétation a disparu, on foule un sol calcaire mêlé de craie et de silex. C'est bien le désert d'Engaddi de la Bible. Laissant à dr. (2 h.) le ouady Khabarah, qui devient vers l'E. une gorge étroite encaissée entre des montagnes rocheuses, on gravit au N. E. un plateau montueux. Au delà de (30 min.) une citerne appelée *Bîr Selhoul,* on descend par un sentier difficile au fond d'un ravin profond (40 min.) nommé *ouady el-Ghâr*, qui prend plus haut le nom de *ouady Djihâz* et est la continuation du ouady Arroub (*V.* R. 14). Un détour au N. E. ramène (15 min.) sur le plateau désert, d'où l'on peut, en se retournant

apercevoir Kourmoul. On rejoint bientôt (45 min.) le chemin de Jérusalem à Engaddi, et enfin on arrive au bord d'une falaise à pic d'où l'on voit se dérouler le bassin de la mer Morte jusqu'à son extrémité S. L'extrémité N. est cachée en grande partie par le promontoire élevé du *Ras Mersed*, qui se dresse à peu de distance à gauche. La rive O. se creuse au S. pour former la baie appelée Birket el-Khalîl. Plus loin, la chaîne basse du Djébel Ousdoum s'étend jusqu'au Ghôr, dont le terrain plat et marécageux semble se confondre avec le lac. En face, la rive E. projette la longue péninsule el-Liçan, derrière laquelle se dresse le rocher escarpé et le château de Kérak (*V.* R. 10). Toute la rive E., à partir de la presqu'île el-Liçan, forme une muraille à pic sur le lac, qui ne paraît pas laisser la place d'un sentier le long du rivage et ne présente que les deux grandes coupures du ouady el-Modjib et ouady Zerka Maïn.

La descente sur Engaddi se fait par un sentier en zigzag nommé *Naqb Aïn Djidi* (le défilé de Aïn Djidi), qui est creusé en corniche dans une paroi verticale de calcaire rose, sentier aussi abrupt, mais beaucoup plus mauvais que celui de la Gemmi, dans les Alpes suisses. On atteint enfin (45 min.) le plateau fertilisé par la belle source de

Engaddi (en arabe Aïn Djidi), où l'on dressera sa tente. L'identité de Aïn Djidi et d'Engaddi est incontestable. Le nom est resté le même et signifie en arabe comme en hébreu « la fontaine du chevreau » ; elle porta primitivement le nom de Hazezon-Tamar (la cabane des Palmes). Elle est mentionnée dans la Genèse (XIV, 7), avant la destruction de Sodome, puis par Josué (XV, 62), et enfin dans l'histoire de David poursuivi par Saül (I Samuël, XXIV, 1-4). Plus tard, les Moabites et les Ammonites s'y réunirent pour marcher contre le roi Josaphat (II Chron. XX, 1, 2, 20). Les vignes d'Engaddi sont chantées dans le *Cantique des Cantiques* (I, 14); on trouve encore ce nom dans Ezéchiel (XLVII, 10). Josèphe la place sur le lac Asphaltite, à 300 stades de Jérusalem (*Antiq.*, IX, 1, 2), et vante ses palmiers et son baume. Pline en parle à peu près dans les mêmes termes (*Hist. nat.*, V, 17); Eusèbe et saint Jérôme (*Onomastrion*) nomment un village de ce nom. Mais on n'en trouve plus de mention précise dans les écrivains des croisades, bien que le nom du désert d'Engaddi soit toujours connu. Seetzen a retrouvé cette localité en 1806.

La fontaine d'Aïn Djidi fertilise un plateau étroit, espèce de terrasse suspendue à plus de 120 mèt. au-dessus du rivage. Le ruisseau qu'elle fournit descend en cascade et répand la fertilité autour de lui. La température de la source est de 22° C.; l'eau est limpide et d'un goût délicieux. On voit alentour quelques restes d'anciennes constructions, mais la ville était plus bas. La végétation qui entoure ce sol privilégié rappelle celle de l'Égypte. C'est le *Semr* (*mimosa unguis cati*), le *Nabq* ou *Doum* (*Rhammus natea*) (*V.* p. 90); un pistachier nommé *Foustouk*, et cette plante curieuse nommée *Ocher* (*Asclepias gigantea*), à grandes feuilles épaisses et luisantes, qui produit la *pomme de Sodome*. On descend de la source au rivage en 25 min. par une pente escarpée qui semble avoir été autrefois disposée en terrasse. Le rivage forme une plaine fertile d'environ 500 mèt. de long, couverte de jardins cultivés par quelques Arabes *Rouchaidèh*. Elle se termine au N. au ouady Soudeïr, que domine l'immense rocher du Ras Mersed, et au S. au ouady el-Ghâr, qui forme un vaste delta d'alluvions et de roches roulées. Les ruines de l'ancienne ville sont dispersées sur tout cet espace et sur les parties basses

de la montagne : elles n'ont rien de remarquable.

On pourra visiter, en remontant le ouady Soudeïr, de belles grottes à stalagmites.

— D'Engaddi à Jéricho et Jérusalem, en remontant au N. la rive O. de la mer Morte (14 heures).

Cette route ne présente pas de localités historiques, mais à tout instant la mer Morte et les montagnes de Moab s'y montrent sous les aspects les plus pittoresques et les plus sauvages, et le géologue peut y faire mainte observation intéressante. Il faut d'abord remonter à la fontaine d'Aïn Djidi, et au sommet de la montagne (1 h. 15 min.). On suit alors le chemin de Téqoua, puis (30 min.) on le quitte pour se diriger à dr. vers le N., franchir le ouady es-Soudeïr, puis les hauteurs qui vont à l'E. se terminer au cap Mersed. Un grand plateau désert, nommé *el-Hasâsah*, conduit au *ouady Déredjèh* (la vallée de l'Escalier) (4 h. d'Engaddi), passage difficile et dangereux ; on croise ensuite le *ouady Ta'amirah*.

Plus loin (30 min.) on a le choix entre la route des hauteurs, la plus facile, et la descente dans la gorge de *Naqb Térabèh*, qui descend au bord de la mer Morte à (1 h. 30 min.) *Aïn Ghoueïr*, d'où l'on suit le rivage jusqu'au (1 h. 40 min.) *ouady en-Nâr* (débouché du Cédron) pour remonter le promontoire de *Fechkhah*. Cette route ne peut être conseillée qu'au géologue. La route d'en haut, beaucoup plus agréable, passe au-dessus des rochers d'Aïn Ghoueïr (7 h. d'Engaddi), où l'on peut camper, puis croise (2 h. 30 min.) le ouady en-Nâr, entre Mâr Saba et la mer Morte, pour remonter (15 min.) le Ras el-Fechkhah, d'où l'on domine la mer Morte à une hauteur d'environ 350 mèt. On redescend (40 min.), par un sentier difficile à travers le *ouady*, à la source Aïn el-Fechkhah, près de laquelle M. de Saulcy a cru reconnaître, dans quelques débris au N., les ruines de **Gomorrhe**. Les autres voyageurs n'y ont vu que des débris de rochers éboulés. Il existe au haut du ouady Goumran quelques ruines auxquelles les Arabes donnent le nom de Khirbet Goumran.

D'Aïn el-Fechkhah, on rejoint (2 h.) l'angle N. O. de la mer Morte, au point où aboutit le chemin de Mâr Saba (*V*. R. 20).

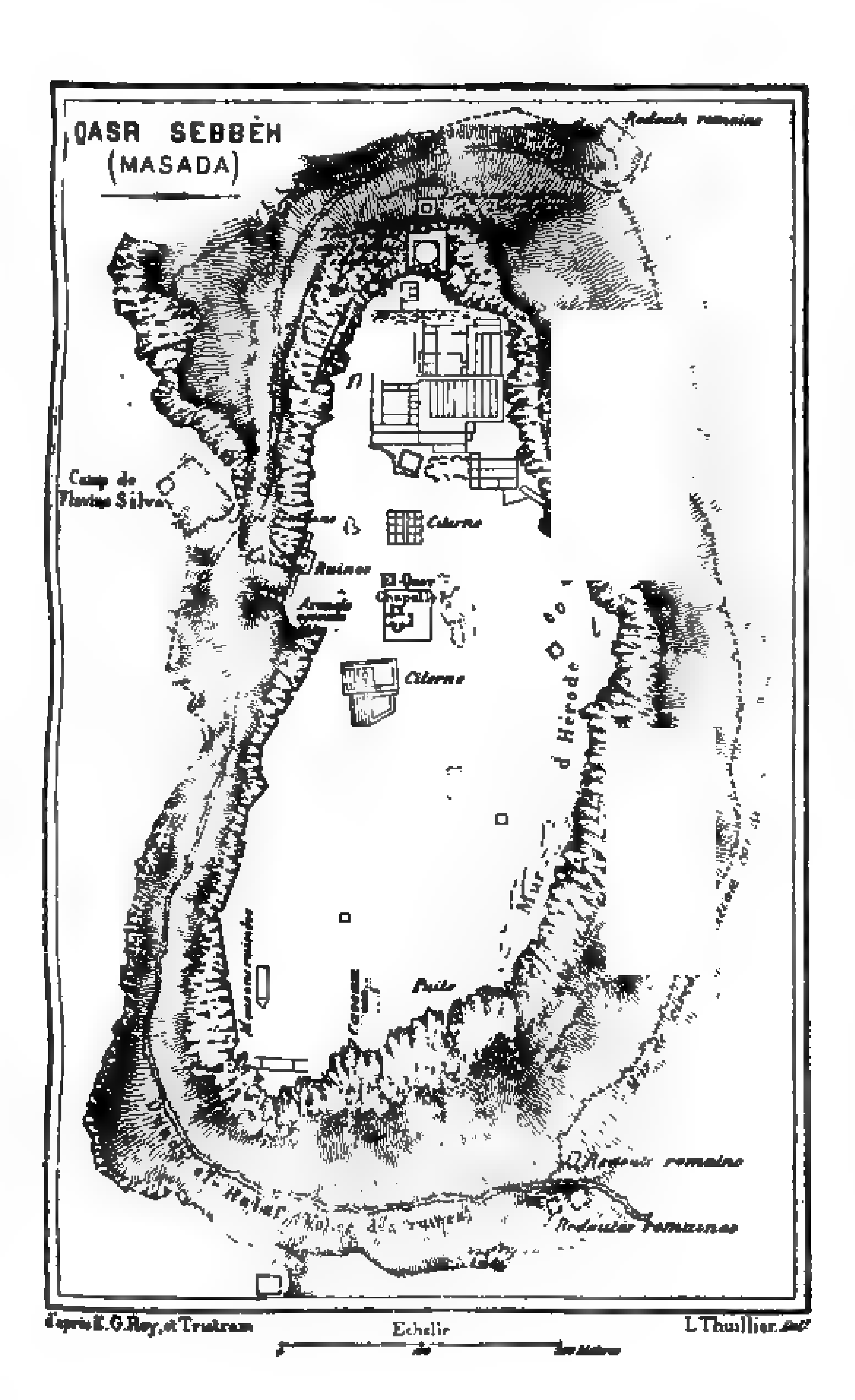
En quittant Engaddi, on se dirige vers le S. en suivant le rivage, au pied de grandes falaises de 500 mèt. de haut., laissant à g. l'*Aïn el-Areidjèh*, dans le *ouady el-Ghâr*. La plage conserve une largeur de 100 à 200 mèt. jusqu'au (1 h. 50 min.)

Birket el-Khalîl (l'Étang d'Abraham), situé au débouché du ouady Khabarah. C'est un terrain marécageux, qui exhale une odeur sulfureuse, déjà sensible depuis 2 ou 3 kil., et couvert d'efflorescences calcaires mêlées de soufre et de bitume. Le rivage large de quelques mètres au-dessous du ouady Khabarah, s'élargit beaucoup vers le sud. La route, coupant de petits ouadys, atteint (1 h. 45 min.) le *ouady Seyâl*.

On remonte ensuite par une sorte de terrasse pour gagner (1 h. 15 min.) la base du grand rocher de Sebbèh. C'est un piton de 4 à 500 mèt. de haut, entouré de ravins au N. et au S. et relié seulement du côté de l'O. par un contre-fort étroit aux montagnes environnantes. Ce n'est que de ce côté qu'on peut en faire l'ascension et parvenir au sommet, qui porte les ruines de *Sebbèh*, l'ancienne

Masada (4 h. 50 min. d'Engaddi).

Histoire. — Cette forteresse avait été élevée par Jonathan Maccabée, dans le IIe s. av. J. C., et Hérode le Grand l'avait rendue imprenable pour s'en faire un refuge en cas de danger. Il avait entouré le haut du plateau d'un mur construit en belles pierres, de 7 stades de circonférence, haut de 12 coudées et large de 8 et il avait érigé sur ce mur 37 tours de défense, ayant chacune 50 coudées de haut. L'espace renfermé par les murs était en grande partie livré à la culture. Le côté N. O. était occupé par le palais, construit comme la tour Antonia à Jérusalem, en forme de carré solide, flanqué de 4 tours, haute de 60 coudées. L'intérieur, pavé en mosaïque, renfermait de somptueux appartements, des citernes, des bains, des portiques. Le côté E., auquel on


QASR SEBBÈH
(MASADA)
Redoute romaine
Camp de Flavius Silva
Citerne
Ruines
Citerne
Mur d'Hérode
Puits
Redoute romaine
Redoutes romaines
d'après E. G. Rey, et Tristram
Echelle
L. Thuillier

accédait par un escalier taillé dans le roc, était imprenable. Une tour, placée dans un passage étroit, fermait le chemin à l'occident.

Peu de temps avant le siége de Jérusalem, Masada tomba entre les mains des *sicaires* (c'est le nom que Josèphe donne aux corps francs qui résistèrent à l'armée de Titus) qui, de cette aire inaccessible, descendaient pour mettre la contrée voisine au pillage. Après la prise de Jérusalem, Eléazar, à la tête de ses bandes, s'empara de la place par un stratagème et il y trouva de grands approvisionnements et des armes laissés par Hérode. Il ne tarda pas à y être assiégé par Flavius Silva. Josèphe nous a laissé un récit dramatique du siége et de l'horrible tragédie qui le termina (*Guerre des Juifs*, VII, 2). Le général romain construisit autour de la colline un mur de circonvallation qui s'appuyait sur des redoutes, principalement au débouché de l'étroite gorge *ouady el-Halaf*, qui contourne le rocher au S. Il avait établi son camp au N. O., au seul point accessible, en face de la tour qui fermait le chemin de ce côté. Il occupa un rocher nommé Leuké, inférieur à Masada d'environ 300 coudées, et il y fit accumuler de la terre, puis construire une jetée de 200 coudées de hauteur, qu'on couronna d'une plate-forme faite de rochers énormes, haute et large de 50 coudées. C'est par là qu'on put amener les machines. L'enceinte ne tarda pas à être forcée, malgré la bravoure des assiégés. En vain ceux-ci élevèrent-ils, en dedans de leur enceinte, un second mur en bois, remplissant de terre tout l'espace intermédiaire. Les Romains réussirent à mettre le feu à ce mur. Se voyant perdus, les assiégés, au nombre de 960, sur les exhortations d'Eléazar, s'entre-tuèrent, égorgèrent leurs femmes et leurs enfants pendant la nuit. Deux femmes et cinq enfants échappèrent seuls au massacre et furent retrouvés le matin par les Romains, qui, en montant à l'assaut, ne rencontrèrent plus que des cadavres. La localité fut complétement abandonnée, son nom fut oublié et changé en celui de Sebbèh; c'est aux savants voyageurs Smith et Robinson que revient l'honneur de l'avoir reconnue du haut des rochers d'Engaddi; mais ils ne la visitèrent pas. MM. Wolcott et Tipping, en 1842, MM. Dale, Anderson et Bodlow, attachés à l'expédition de Lynch, en 1848, M. de Saulcy, en 1850, et M. Van de Velde, en 1855, ont confirmé cette intéressante découverte. Masada a été visitée depuis par plusieurs voyageurs, notamment par MM. Tristram, E. G. Rey, qui a bien voulu nous communiquer le plan ci-dessus, qu'il a levé lui-même, Wilson, Conder, etc.

État actuel. — L'état des lieux répond parfaitement à la description de Josèphe. Du côté de la mer, le piton de Masada s'élève à une hauteur de 210 mèt. environ et ses flancs sont à pic en quelques endroits; là où la montée est plus graduelle, elle s'élève en terrasses rocheuses, de 7 mèt. à 30 mèt. de hauteur, qui rendent l'ascension difficile. Le rocher est séparé de la mer par une bande de sable et de détritus, large de 3 kilomètres environ. Deux sentiers montent au sommet du rocher. L'un, à l'E., très sinueux, aujourd'hui impraticable, est sans doute le chemin mentionné par Josèphe sous le nom de *la couleuvre*, à cause de ses sinuosités. Ce n'était qu'une anfractuosité ouverte dans les flancs du rocher. L'autre sentier contourne le flanc nord, moins escarpé. Çà et là, on retrouve les restes du *mur de* circonvallation des Romains. Parvenu (25 min.) aux ruines d'une tour qui faisait partie du mur de *défense* des Romains, on croise un petit ravin et l'on tourne à gauche, pour gravir les divers ressauts de la montagne. A gauche, se voient quelques grottes inaccessibles, probablement

d'anciennes tombes. Parvenu au sommet de la colline de l'ouest (15 min.), on a au-dessus de soi le sommet du piton, dont l'ascension est laborieuse. Il faut s'aider des pieds et des mains pour gravir un monticule de débris, haut de plus de 100 mèt., qui forme les restes de la jetée romaine, au-dessus de l'ancien camp de Silva, et atteindre une porte bien conservée, à arcade ogivale (*V.* le plan), par laquelle on pénètre (10 min.) sur le sommet du plateau.

Ce plateau, long de 540 mèt. sur 180 à 200 mèt. de largeur, bordé de rochers à pic, est entouré d'un mur dont il reste quelques portions bien conservées. La maçonnerie en est assez grossière; les intervalles entre les pierres sont remplis de petits fragments; il est difficile de ne pas y voir un ouvrage des Croisés, bien que l'histoire se taise sur une occupation de cette forteresse par les Croisés. On reconnaît encore quatre groupes de constructions, deux au N. de l'entrée, un autre au milieu, et un quatrième, à l'extrémité N. du plateau. Le premier, dont la porte ogivale faisait partie, n'est plus qu'un amas de ruines, qui ont probablement appartenu au palais d'Hérode; l'arcade de la porte ogivale a été entaillée de marques grossières où l'on a voulu reconnaître des signes planétaires, mais où M. Tristram ne voit que des marques de tribus des Djéhalin et des Réchaïdeh. La ruine du milieu de la plate-forme renferme une abside semi-circulaire à son extrémité E. Les murs sont revêtus à l'intérieur d'une couche de plâtre très dur, incrusté de fragments de poterie. Le pavé était autrefois orné d'une mosaïque. C'est probablement une *chapelle* byzantine. Tout à fait au N. de la plate-forme, à 30 mèt. en contre-bas, est une tour ronde, établie sur un énorme soubassement carré à deux étages. Ces ruines sont, du reste, presque inaccessibles. Le commandant Vignes et ses matelots n'ont pu les atteindre, leurs cordes n'étant point assez longues. Avis aux futurs explorateurs. Trois citernes ont été creusées dans le roc : une, au N. O., mesure environ 12 mèt. carrés sur 6 mèt. de profondeur; une autre, au S. O., a 30 mèt. de long, 12 mèt. de large et 15 mèt. de profondeur; la troisième est moins considérable.

Du haut de la plate-forme, on distingue aisément tout autour du rocher le mur de circonvallation de Silva, renforcé d'ouvrages de défense aux points où la fuite était plus aisée, au S. E. et au N. O. (*V.* le plan), et le camp retranché du général romain, à l'O.

La vue dont on jouit du haut de ce rocher suffirait pour récompenser de la fatigue de l'excursion. La mer Morte se déploie dans toute son étendue, ses golfes Nord et Sud étant très nettement visibles, même à travers le brouillard qui la couvre ordinairement; au delà se dresse la rangée de Moab en grandes masses brisées, comme un gigantesque mur.

Redescendant du rocher de Masada, on reprend sa route vers le S., en suivant le rivage, coupé de temps en temps par quelques ouadys descendant des montagnes. M. de Saulcy croit avoir vu à 3 h. de là un vaste courant de lave; le géologue Anderson n'a rien noté de semblable. On atteint ensuite (1 h.) des ruines nommées *Oumm Baghek*, que M. de Saulcy a voulu identifier avec l'antique **Thamara**; ce sont les restes d'un assez grand ouvrage flanqué de tours carrées aux angles, d'un aqueduc très élevé, et de constructions diverses. Les falaises à pic entourant cette oasis ont environ 50 mèt. de hauteur. Plus loin (40 min.), près d'un ravin nommé *Nedj*, le même voyageur note encore un courant de lave dont les autres observateurs n'ont pas parlé; c'est en réalité une source bitumineuse pétrifiante, à peu près comme celle de Saint-Allyre (E. G. Rey). On passe (30 min.) au

pied d'un pic escarpé, que M. de Saulcy et M. Van de Velde regardent comme un ancien cratère, et enfin on atteint le débouché du ouady Zo'ara, où l'on rejoint la route 10, que l'on suivra jusqu'à Hébron. La plaine de Zo'ara est sillonnée de petits ravins, plus ou moins profonds, creusés par les torrents qui descendent du ouady Zo'ara. Elles est couverte par endroits de fourrés de buissons, et l'on y remarque quelques groupes de beaux acacias. Avant de s'engager dans le ouady Zo'ara, on peut pousser jusqu'au Djébel Ousdoum, *V*. R. 10.

SECTION II. — LA SAMARIE

§ 1. **Noms, divisions géographiques.** — On comprenait, dans le principe, sous le nom de Samarie, le territoire de toutes les tribus qui s'étaient séparées du royaume de Juda et réunies sous le sceptre de Jéroboam (1 Rois, XIII, 32). Un autre passage de la Bible embrasse sous la dénomination générale de *villes de la Samarie* toutes celles qui appartenaient au royaume d'Israël, en opposition avec celui de Juda (II Rois, XVII, 24). Les versets qui suivent et d'autres passages tirés des prophètes Osée, Amos et Ézéchiel prouvent également que le terme de Samarie était d'abord équivalent à celui de royaume d'Israël. Plus tard, la Samarie perdit toutes les contrées transjordaniennes (*V*. p. 106); Touglath Phalasar envahit la partie septentrionale du pays et en transporta les habitants en Assyrie (II Rois, XV, 29). Après la prise de Samarie par Sargon (*V*. p. 108), les Israélites furent transportés dans différentes contrées de l'Assyrie et de la Médie, tandis que leur pays se repeupla par divers colons de la monarchie assyrienne. Le nom de Samarie resta attaché à la partie méridionale du pays, tandis que la partie septentrionale recevait le nom de Galilée (*V*. p. 408). Sous Hérode le Grand, la Palestine cisjordanienne était divisée en trois provinces : Judée, Samarie, Galilée (*V*. Guérin, *Samarie*, I, 6-12).

Voici, d'après Josèphe, quelles étaient, de son temps, les limites de la Samarie. « La Samarie, dit-il, est située entre la Judée et la Galilée. Commençant au bourg de Ginéa, qui se trouve dans la grande Plaine, elle finit à la toparchie des Acrabaténiens; par la nature du sol, elle ne diffère en rien de la Judée... Sur les confins des deux provinces est le bourg d'Anouath, appelé également Borcéos, qui forme la limite de la Judée vers le nord » (*G. des Juifs*, III, 3). Ainsi, au premier siècle de l'ère chrétienne, la Samarie ne dépassait pas, au N., Ginéa, aujourd'hui Djénîn; au S., elle avait pour frontière la toparchie des Acrabaténiens, dont le chef-lieu, appelé Ἀκραβαττά par Josèphe, a conservé son nom dans le village arabe d'Akrabèh. Nous ignorons l'emplacement du bourg d'Anouath, qui limitait la province, au S. A l'E., elle était naturellement bornée par le Jourdain. A l'O., elle ne s'étendait pas jusqu'à la mer; car, d'après Josèphe, toutes les côtes, jusqu'à Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre), appartenaient à la Judée: Ainsi restreinte, la Samarie ne renfermait qu'une partie des territoires de la tribu d'Éphraïm et de la tribu de Manassé.

§ 2. **Histoire.** — L'histoire de la Samarie a été retracée à grands traits dans notre résumé de l'histoire générale de la Syrie (*V*. section II, p. 97-127). Sur les Samaritains et leurs coutumes, *V*. p. 397-398.

ROUTE 22.

DE JÉRUSALEM À NAPLOUSE

Par El-Bîrèh.

13 à 14. — On couche à Béthel ou à El-Bîrèh (9 h. de Naplouse).

Béthel	4h	04
Khân es-Sâouiyèh, par Seiloûn..	5	39
Naplouse	3	35
Total	13	18

Sortant de la ville par la porte de Damas, on laisse à dr. (12 min.) les *tombeaux des Rois* et, coupant la partie supérieure de la vallée du Cédron, on gravit les pentes du mont Scopus. Du haut du plateau (25 min.), on jette un dernier regard sur Jérusalem, que l'on voit se dérouler, dominée par la haute coupole de la mosquée d'Omar, la tour de David et le dôme du Saint-Sépulcre. Un *tell* situé vers l'E. et qui porte quelques ruines répondrait, selon M. Porter (*Handbook*, p. 324), à l'emplacement de Nob, dont Saül massacra les habitants pour se venger du crime supposé d'Abimélech (I Rois, XXII). On suit vers le N. la route pierreuse sur un plateau où l'on remarque quelques champs cultivés. A g. on aperçoit la montagne de Nébi Samouïl et, tout près de la route (15 min.), sur une colline plantée d'oliviers, *Châfat*, village dans lequel se trouvent d'anciens matériaux et que quelques auteurs identifient à tort avec Mizpah, laquelle était probablement située au Nébi Samouïl (*V.* R. 17). Plus loin, à dr., s'élève la colline de *Tell el-Foûl* (le monticule des fèves) où l'on trouve quelques ruines informes et d'où l'on a une vue assez étendue vers l'E., du côté de la vallée du Jourdain. A l'O. se montrent le village de *Beït Hanina*, situé dans un petit vallon, et plus loin, la montagne de Nébi Samouïl. Le Tell el-Foûl marquerait, selon Robinson, la position de **Gabaa** ou **Gibeat** de Benjamin, célèbre par l'histoire atroce du lévite d'Éphraïm (Juges, XIX, 14-30), et qui fut plus tard la résidence de Saül (I Sam., X, 26; XI, 4; XV, 34). Josèphe, racontant la marche de Titus, place Gabaa à 30 stades au N. de la ville, ce qui répond bien à la distance de Tell el-Foûl. Il ne faut pas confondre ce Gabaa avec d'autres villes du même nom (*V.* R. 17).

La colline est actuellement cultivée d'étage en étage. Sur la plateforme supérieure se trouvent les restes d'une tour rectangulaire, autrefois pourvue d'une citerne. Quelques blocs et des citernes appartenaient sans doute à l'ancienne ville.

Descendant ensuite (25 min.) au point de jonction de la route de Jérusalem à Ramlèh par El-Djib et le ouady Souleïman (*V.* R. 17), près de laquelle on aperçoit, à une petite distance, *Bîr Nebala*, on atteint (26 min.) un khân ruiné nommé *Khoraïb er-Râm*, puis (10 min.), à dr. sur une petite hauteur, **Er-Râm**, l'antique **Ramah** de Benjamin (Jos., XVIII, 25; Juges, XIX, 13-15), placé entre Gabaon et Biroth, à 6 milles romains au N. de Jérusalem, selon Eusèbe. C'est un pauvre hameau, avec quelques pierres antiques, qui ne mérite pas de nous détourner de notre route.

De Er-Râm, le voyageur peut, en suivant la crète de la colline, à l'E., atteindre en 35 min. Djéba'.

On se trouve alors (10 min.) dans une plaine pierreuse, mais cultivée, ayant à gauche le village de *Kalendyèh* et l'on suit la partie supérieure du ouady Beït Hanina jusqu'à (30 min.) *Aïn Atârah*, village ruiné, avec quelques réservoirs, des débris d'arcades et de tombeaux, qui répond à l'ancienne **Atharoth**, située sur la frontière d'Éphraïm et de Benjamin (Josué, VI, 2, 5; XVIII, 13).

Une route diverge ici à gauche

vers *Râmallah*, village habité par des chrétiens. On y trouve quelques établissements grecs, un monastère latin situé à l'entrée du village, à dr., et qui reçoit les voyageurs et une petite école protestante.

Suivant un vallon nu et triste, puis traversant un plateau aride, on atteint (40 min.)

Biroth, auj. **El-Bîrèh** (le puits), bourg habité par 700 ou 800 musulmans et quelques familles chrétiennes. Il faisait partie des villes cananéennes occupées par les Gabaonites, qui, par une ruse de guerre, échappèrent à la vengeance des Hébreux (Josué, x). Depuis les croisades, on l'a souvent confondu avec le village de *Mekhmâs* (Machmâs) situé à 4 kil. à l'E.

Les maisons de El-Bîrèh, petites et fort basses, couvrent la pente d'une colline peu élevée. Au bas de celle-ci est une fontaine très abondante. Elle est amenée par un canal dans un réservoir, que surmonte un sanctuaire musulman. Tout près de là se trouvaient deux birkèh encore reconnaissables.

A une petite distance de là, sur les pentes de la colline, se voient les ruines d'un grand et beau *khân*. Ses vastes galeries voûtées sont soutenues par des piliers carrés, de 1 mèt. 80 c. de côté, bâtis avec des pierres de taille d'un bon appareil. Dans la partie haute du village sont les restes d'une *église* qui, d'après le cartulaire du Saint-Sépulcre, fut terminée en 1146, avec l'hôpital qui en dépendait. Elle forme, dit M. de Vogüé, un carré long de 32 mèt. sur 18, terminé par 3 absides en cul-de-four. Comme à Sainte-Anne de Jérusalem, les arcs-doubleaux reposaient sur des pilastres interrompus avant d'arriver à terre, et étaient reliés aux murs par des consoles. Le mur du N. et les trois absides sont encore debout; on voit en outre une pierre tombale, ornée d'arcatures, qui forme le linteau d'un ouély musulman. Elle paraît être du temps de la construction et a dû recouvrir les restes de quelque chevalier croisé. Au XIIe siècle, cette localité était nommée par les Croisés la grande Mahonnerie (E. G. Rey).

Traversant au N. une plaine aride, on laisse à g. (10 min.) une route qui passe à Djifnèh (*V.* ci-dessous) et l'on atteint (21 min.) une grotte, utilisée autrefois comme réservoir, avec deux pilastres au milieu; elle est pleine d'herbes et d'eau; dans le chemin est un puits comblé; l'eau suinte du rocher le long du chemin. Après avoir dépassé une seconde grotte, plus petite que la première, on atteint (9 min.) une jolie source, nommée *Aïn el-Aqabèh*; des grottes s'ouvrent à dr. et à g. dans le rocher. On atteint (6 min.)

Béthel, auj. **Beitin**, sur un rocher escarpé, au-dessus de deux ravins qui aboutissent vers le S. au ouady Souaïnit; du sommet on aperçoit distinctement le dôme de la mosquée d'Omar.

Histoire.—Béthel, dont le nom revient si souvent dans la Bible, remonte à une haute antiquité. Son nom primitif était **Louz**, à l'époque où Abraham y faisait paître ses troupeaux. Jacob, après y avoir vu en songe une échelle qui unissait le ciel à la terre (Genèse, XXVIII), lui donna le nom de *Beth-el*, maison de Dieu, et y éleva un autel à Jéhovah. C'est à Béthel que fut enterrée Débora, nourrice de Rébecca. Les Juges tinrent de fréquentes assemblées dans cette petite ville et l'Arche de l'Alliance y fut déposée pendant un certain temps (Juges, XX, 26, 27). Samuel jugeait annuellement à Béthel (I Sam. VII, 16); elle fut occupée ensuite par les Éphraïmites, bien que, par le sort, elle dût appartenir à la tribu de Benjamin. Lorsque Jéroboam, après le schisme, y bâtit un temple consacré à l'adoration du Veau d'or (Rois, XII, 29-33), les prophètes Osée et Amos changèrent le

nom de Béthel en *Beth-aven*, « maison du crime. » Un prophète courageux pénétra dans ce temple et le maudit au moment où Jéroboam y offrait un sacrifice (I Rois, XIII). Habitée par les Benjaminites après la captivité, cette ville fut fortifiée à l'époque des Maccabées; elle existait encore du temps des Romains et Vespasien y laissa une garnison. Elle n'était plus qu'une bourgade insignifiante dès les premiers siècles du christianisme, mais ses ruines attestent encore son antique importance.

État actuel. — Les ruines occupent plus de 1 kil. de superficie, et on y distingue parfaitement de larges assises, le tracé des murailles et les débris d'une tour quadrangulaire. Au fond de la vallée, à l'O., un bassin circulaire, qui recueille l'eau d'une source, est renfermé dans un grand birkèh en pierres massives dont la partie méridionale est seule intacte. Ce birkèh mesure 90 mèt. de long sur 64 mèt. de large.

A 700 mèt. environ du village, vers l'E. S. E., s'élèvent sur une colline des ruines connues sous le nom de *Khirbet el-Bordj*. On y arrive par un sentier bordé de jardins plantés de vignes et de figuiers. Les ruines d'El-Bordj consistent en une enceinte aux trois quarts renversée, qui avait été construite avec de beaux blocs régulièrement taillés. On y voit les restes d'une petite tour, du XII[e] siècle, quelques blocs taillés, etc. M. Guérin voit dans le Khirbet el-Bordj l'emplacement véritable de la montagne où s'arrêta Abraham « à l'orient de Béthel ».

Le chemin suit au N. la crête de petites collines, ayant à g. *Bîr Zeït* et à dr. le village de *Tayyibèh*. On atteint (42 min.) le village de *Aïn Yabroûd*, situé à g. sur une colline verdoyante, entourée de hauteurs. La végétation, plus riche, annonce que l'on entre dans le territoire d'Éphraïm, célèbre par ses vignobles (Deutér., XXXIII, 14). On aperçoit sur la g. Djifnèh et Aïn Sînia (*V.* ci-dessous). Le sol, de couleur noirâtre, paraît très fertile et porte des bois d'oliviers, beaucoup de figuiers, de la vigne, des amandiers, des céréales, etc. On arrive sur un plateau, qui semble pavé de grandes dalles de calcaire blanchâtre; les arbres croissent dans leurs fentes et, au printemps, recouvrent ce sol singulier. Les pauvres habitants de ces montagnes font des enclos de pierres autour de tous les morceaux de terre végétale qui restent et parviennent à y cultiver des oliviers, de la vigne et des figuiers. On laisse à g. (30 min.) le v. de *Yabroûd*, puis une hauteur sur laquelle se dresse une ruine pittoresque, appelée *Bordj el-Berdaouïl* (le château de Baudouin). Çà et là, dans le flanc de la montagne, se voient quelques grottes sépulcrales. La route, devenue aride et pierreuse, atteint (47 min.) **Aïn el-Haramîyèh** (*source des voleurs*), dont les eaux fraîches et la verdure invitent au repos, sans que l'on doive s'effrayer du nom qu'elle porte et qui n'est plus justifié. On y trouve une grande citerne ruinée et les restes d'un grand birkèh.

De El-Bîrèh à Aïn El-Haramîyèh, par Djifnèh. — A 10 min. au N. de El-Bîrèh, on prend à g. une route, qui est l'ancienne voie romaine. On passe (25 min.) le petit puits de *El-Baloûah*, (15 min.), les ruines de *Kefr Murr*, à dr. (15 min.), les ruines de *Arnoûtiyèh*, et l'on descend dans le *ouady Djifnèh*, qui court au N. O. et s'élargit en une petite plaine près de (20 min.) *Djifnèh*, l'ancienne Gophna de Josèphe, où Titus campa dans sa marche sur Jérusalem. C'était le chef-lieu d'une des dix toparchies dans lesquelles la Judée fut divisée par les Romains. C'est maintenant un village de 400 habitants, tous chrétiens. On y voit les restes d'un château, qui semble dater des croisades, et ceux d'une église dédiée à saint Georges.

A 2 h. 30 min. au N. O. de Djifnèh, près des ruines de *Tibnèh*, M. Guérin a découvert plusieurs grottes sépulcrales et en particulier une remarquable excavation,

avec cour, portique, chambres, dans laquelle il croit reconnaître le tombeau de Josué, à **Timnath-Serah** (Juges, xxiv, 29-30) (V. Guérin, *Samarie*, ii, 89-93).

Au delà de Djifnèh, la route suit une jolie vallée vers le N. E., atteint (25 min.) le v. de *Aïn Sinia* (200 habitants), croise (6 min.) le ouady et commence (13 min.) à monter rapidement sur la colline où s'élève *Yabroûd*, pour descendre (16 min.) à travers des plantations d'oliviers. Elle traverse (20 min.) un petit ravin et atteint (5 min.) Aïn el-Haramîyèh (*V.* ci-dessus).

A partir de Aïn el-Haramîyèh, la route suit l'étroite vallée dont les pentes cultivées en terrasses sont plantées d'oliviers et de figuiers. Laissant à g., sur une hauteur (39 min.), le hameau ruiné de *El-Tell*, on atteint (30 min.) une large vallée, bien cultivée, entourée d'une ceinture de beaux oliviers et qui se dirige du N. O. au S. E.. A dr., sur une éminence, s'élève le v. de Tourmous Aya (*V.* ci-dessous) et à g. *Sindjîl*, gros village de 1200 hab., situé sur une colline plantée de figuiers, d'oliviers et de grenadiers, possédant deux sources abondantes. On y trouve les restes d'une tour et d'anciens tombeaux. Sindjîl est peut-être une corruption de Saint-Gilles. La vue que l'on a de Sindjîl est fort belle.

Laissant à gauche le vallon cultivé qui, de Sindjîl, descend à l'O. vers la plaine de Saron, on suit le côté E. du ouady Sindjîl, ayant à dr. le *ouély Abou el-Aouf*, et l'on atteint (30 min.) le sommet de la passe au delà duquel on aperçoit le bassin verdoyant de El-Loubbân. La route descend rapidement, atteint (15 min.) le khân ruiné de *El-Loubbân* et (18 min.) El-Loubbân.

Le voyageur préférera sans doute faire un petit circuit pour visiter Seiloûn. La route, traversant la belle plaine de Sindjîl à l'E., laisse à dr. (15 min.) *Tourmous Aya*, remonte une petite vallée au N. N. E. et atteint (25 min.) les ruines de

Seiloûn, l'antique **Schilo** ou **Sçilo**, où le tabernacle fut déposé après la conquête du pays de Canaan, et où se fit le partage du territoire entre les tribus (Josué, xviii, 1, 10). Le tabernacle demeura à Sçilo jusqu'à la fin du gouvernement des Juges. C'est pendant une des fêtes annuelles qui s'y célébraient que les Benjaminites enlevèrent les jeunes filles qu'on n'osait leur donner pour femmes (Juges, xxi, 19, 23). C'est là que le jeune Samuel fut amené à Héli (I Sam., i, 24, 28). C'est là que ce grand prêtre mourut subitement en apprenant la défaite de ses fils et la prise de l'arche par les Philistins (I Sam., iv, 12, 18). Après cet événement, Sçilo perd son importance. Au temps de Jéroboam, c'est encore la résidence du prophète Ahijah (I Rois, xiv, 2, 4). Sçilo est mentionnée par Jérémie comme un exemple de la justice de Dieu (vii, 12, 14; xxvi, 6). Saint Jérôme dit qu'on y reconnaît à peine un autel. Cette localité fut ensuite tout à fait oubliée. Au temps des Croisades, on crut la reconnaître sur la montagne de *Nébi Samouïl* (*V.* p. 242), bien que le moine Boniface ait paru connaître sa position véritable. Cette position est indiquée avec une précision topographique très rare dans la Bible, « au N. de Béthel, et à l'E. du chemin qui monte de Béthel à Sichem, et au S. de Lebônah » (Juges, xxi, 19). Cette désignation et la conservation du nom de Seiloûn (Josèphe écrit Σιλοῦν, *Antiq.*, v, 1, 19, 20), sont les meilleures preuves de l'identité du lieu.

Le village actuel occupe un monticule isolé au N. par le ouady qui va rejoindre Khân el-Loubbân, et à l'E. et à l'O, par deux ravins plus petits. Les ruines consistent seulement en quelques fragments de colonnes, quelques grandes pierres, et vers le S., un bâtiment carré, qui paraît être une ancienne *synagogue*, convertie plus tard en forteresse. Les murs,

épais de plus d'un mètre, sont flanqués d'arcs-boutants en talus, ébranlés. Au centre de la face N. est une porte rectangulaire dont les pieds-droits sont surmontés d'un magnifique linteau monolithe, sur lequel ont été sculptés un vase à deux anses, et à dr. et à g. une couronne de fleurs entourant un disque bombé. A chaque extrémité, est une sorte d'autel. Trois colonnes, de 1 mèt. de circonférence sur 2 mèt. de hauteur, et trois chapiteaux corinthiens gisent sur le sol de cet édicule.

A 500 pas environ au N. N. O., on voit aussi les restes d'une *mosquée* ombragée par un beau chêne-vert. Elle est bâtie avec de belles pierres de taille de différentes grandeurs provenant d'édifices plus anciens. La porte, à demi enfouie, supporte un linteau formé de magnifiques blocs et est surmontée elle-même d'une arcade cintrée. Une seconde porte, semblable à la première, donne accès dans une salle voûtée soutenue par deux colonnes et deux pilastres. Le mihrab est orné de plaques de marbre blanc. Au N. de la mosquée, près du chêne, on voit des restes de murs.

A 15 min. à l'E. est un autre ancien mur et une *piscine ;* un peu plus au N., sont des grottes sépulcrales. A 1 kil. 1/2 au N. de Seiloûn, le village de *Karyout* répond au Coreæ de Josèphe.

A partir de Seiloûn, on descend d'abord du S. au N., puis vers l'O. N.O., le *ouady el-Loubbân*, joli vallon dont les pentes sont disposées en terrasses et cultivées, mais qui se change peu à peu en un lit de torrent. On atteint (50 min.) le *Khân el-Loubbân*, grand bâtiment complétement ruiné, au pied d'une montagne escarpée, mais possédant encore une source de bonne eau. De là, traversant la vallée, on laisse à g. (18 min.)

El-Loubbân, l'antique **Lebonah**, situé, d'après l'Ancien Testament, entre Béthel et Sichem (Juges, XXI, 19). Il est aujourd'hui abandonné et ressemble à une cité ruinée. Les rochers d'alentour présentent beaucoup de grottes sépulcrales.

On suit au N. E. une vallée assez large, bordée de belles collines, qui se continue presque de plain-pied avec un plateau sur lequel s'élève (40 min.) le khân ruiné de *Es-Sdouiyèh*, près duquel (3 min.) est une bonne source ombragée par un chêne, où l'on pourra faire halte. Aux alentours, on remarque quelques grottes sépulcrales.

On descend dans une grande vallée nommée *ouady Yetma*, dont les eaux s'écoulent vers l'O. pour rejoindre le Nahr el-Aoudjèh et la Méditerranée. A l'E. se voient les villages de *Yetma* et de *Qabâlan*, entourés d'oliviers et de vignes. Du fond de cette vallée on remonte sur un plateau aride d'où l'on aperçoit (35 min.) la grande plaine d'*El-Makhnah*, bordée par les montagnes de Samarie. Au N. se dressent les monts Garizim et Ébal, et, dans le lointain, on aperçoit le *Djébel ech-Cheikh* (*V.* R. 41). Le chemin assez roide descend à travers des collines pierreuses sur la pente desquelles on trouve (15 min.) une *citerne*, jusqu'à l'extrémité S. de la plaine, où il croise un lit de torrent. La vallée décrit en face vers l'E. un large amphithéâtre, occupé par des champs cultivés avec soin. A g. (20 min.) près de la route, est le petit v. de *Kouzâh*, et à dr. se voit *Beïta*, situé sur le versant d'une colline. A l'O. s'ouvre un ouady où se voient le village de *Aïn Abous* et, un peu plus loin (17 min.), celui de *Haoudrah*.

On se dirige vers le N. N. E., longeant les collines à gauche et laissant, sur les sommités à dr., les villages de *Aoudelah*, *Aouartah* et *Roudjîb*. La plus grande largeur de la plaine est en face de (1 h. 5 min.) *Kefr Qallîn*, petit village situé sur les pentes inférieures du mont Garizim. La route, tournant l'angle N. E. du Garizim, passe (35 min.) près

d'une antique citerne, située sur un petit tertre. C'est le

Puits de Jacob (*Bîr Yakoûb*), près duquel la tradition place l'entretien de Jésus avec la Samaritaine (St Jean, IV, 5, etc.). Les preuves de cette identité admise par tout le monde sont développées par Robinson (*Bibl. res.*, t. III, p. 109). Ce puits était placé autrefois au milieu d'une salle souterraine dont l'entrée était obstruée par des décombres et des fûts de colonnes en granit gris. Ces colonnes faisaient sans doute partie d'une ancienne église, érigée en ce lieu, dès le v[e] s., qui fut reconstruite par les Croisés et détruite en 1187. Les ruines qui se voient à l'entour appartiennent à cette église, mais il est impossible d'en retrouver le plan. L'ouverture du puits devait être de niveau avec le chœur.

Le puits est bâti avec des pierres d'assez faible dimension et régulièrement agencées entre elles. Très étroit à son orifice supérieur, il s'élargit ensuite un peu. Sa profondeur actuelle est d'environ 24 mèt.; elle a dû être beaucoup plus grande autrefois, car le fond doit être recouvert de décombres à une assez grande hauteur. On se munira d'une longue corde, si l'on veut puiser de l'eau. En été, le puits est souvent à sec.

A 600 mèt. environ au N. E. du puits de Jacob, on montre le *Tombeau de Joseph* (Qabr Yoûsef). Ce tombeau construit en forme de dos d'âne et blanchi à la chaux est placé au milieu d'une petite enceinte rectangulaire. Les murailles sont couvertes d'inscriptions hébraïques. Ce tombeau est tenu en grande vénération par les Juifs, les Samaritains et les musulmans. La tradition qui désigne cet emplacement comme celui où furent déposées les cendres de Joseph, rapportées d'Égypte, est d'accord avec l'Ancien Testament (Genèse, I, 25; Josué, XXIV, 32).

A partir du puits de Jacob, on tourne à g. dans la vallée de Naplouse, et, traversant le petit hameau de *Bâlatah*, où se trouve une belle source, *Aïn Bâlatah*, on rencontre (11 min.) une source de bonne eau, nommée *Aïn Dafnèh* et, plus loin, une caserne neuve, bâtie au pied du Garizim. A g. est un ouély musulman, nommé *Aouliet el-Aamoud*. On remarque, à dr., au pied du mont Ébal, un assez grand nombre de cavernes à entrées sculptées. Cheminant dans un beau bois de vieux oliviers, où l'on pourra voir les femmes assises par groupes sur la pelouse, un jour de fête, on entre par la porte E. à (12 min.)

Naplouse, l'antique **Sichem.** Le meilleur lieu de campement (nommé Soueïtrèh) est du côté O. de la ville. On peut y parvenir en traversant la ville dans sa longueur ou en en faisant le tour. On peut aussi loger chez quelques-uns des chrétiens ou à la Mission latine.

Histoire.—Sichem joue un rôle assez important dans l'histoire des premiers patriarches. Abraham dresse sa tente sous les chênes de Moré, près de Sichem (Gen., XII, 6). Jacob achète un champ dans les environs de la ville (Gen., XXXIII, 20). Simon et Lévi massacrent tous les hommes de Sichem pour venger leur sœur Dinah (Gen., XXXIII, 18, 20). Jacob envoie son fils Joseph au pays de Sichem à la recherche de ses frères (Gen., XXXVII, 12, 14). Quatre siècles plus tard, les tribus d'Israël, sous la conduite de Josué, s'assemblent à Sichem et bâtissent sur le mont Ébal un autel où sont inscrites les paroles de la loi (Deut., XI, 29, 30; XXVII, 1, 13; Jos., VII, 30, 35). Sichem, donnée plus tard aux Lévites, fut désignée comme une des trois villes de refuge sur la rive dr. du Jourdain (Jos., XX, 7). Abimélech (1236 av. J. C.), fils de Gédéon, s'empare du pouvoir et se fait proclamer chef d'Israël à Sichem, après avoir égorgé les 70 fils de Gédéon (Juges, VIII, 31; IX, 1). C'est à cette occasion que Jotham prononce

sur le sommet du mont Garizim sa célèbre fable, la plus ancienne que l'on connaisse (Juges, IX, 8-16). Après la mort de Salomon, Roboam se rend à Sichem pour être nommé roi (I Rois, X). Son orgueil révolte les Israélites et l'empire de David est dès lors divisé en deux royaumes (975 av. J. C.) (I Chron., III, 10; I Rois, XI, 43; XII, 1 ; II Chron., IX, 31 ; X, 1). Jéroboam, chef d'Éphraïm et de Manassé, qui avait été l'âme de cette révolution, est placé à la tête du nouveau royaume d'Israël, composé de dix tribus révoltées. Jéroboam fortifie et agrandit Sichem, qui fut quelque temps le siége du nouveau gouvernement. Après la destruction du royaume d'Israël (721 av. J. C.), Salmanazar emmena tous les habitants en captivité et les remplaça par des populations idolâtres de Babel, de Couth, de Hava, de Hamath et de Sépharvajem.

Ces peuples, qui mêlèrent bientôt le culte de Jéhovah avec celui des faux dieux, prirent le nom de Samaritains, du nom de la ville de Samarie, construite par Omri et devenue la capitale du royaume d'Israël (*V.* p. 105). Lors du retour de la captivité de Babylone, ils envoyèrent des députés à Jérusalem demander qu'on les admît à contribuer pour leur part de travail et de dépenses à la reconstruction du temple et des murailles. Les Juifs repoussèrent leurs offres de services et refusèrent de les reconnaître comme descendants d'Abraham (Esdras, IV). Ce refus fut l'origine de la haine qui a toujours régné entre les deux peuples, haine d'autant plus profonde qu'elle était à la fois politique et religieuse. Manassé, frère du grand prêtre Jaddus, avait épousé la fille de Sanaballète, satrape de Samarie. Chassé de Jérusalem par Néhémie, il se retira auprès de son beau-père, qui fit élever sur le mont Garizim un temple en tout semblable à celui de Jérusalem. Josèphe raconte qu'il devint dès lors un lieu d'asile pour les Juifs apostats et relâchés (*Ant. jud.*, XI, 8, 6). Depuis cette époque, Sichem fut la métropole des Samaritains et garda ce rôle jusqu'à nos jours. L'an 132 avant Jésus, le temple du Garizim est détruit par Jean Hyrcan. Dans la guerre des Juifs contre les Romains, les Samaritains sont cernés sur le mont Garizim et passés au fil de l'épée par Céréalis, lieutenant de Vespasien (Josèphe, *Guer. des Juifs*, III, 8, 32).

L'Évangile renferme des preuves évidentes de la haine profonde qui régnait entre les Juifs et les Samaritains. Ce dernier nom de Samaritain est constamment employé comme un terme de mépris. La Samaritaine s'étonne que Jésus-Christ, qui est Juif, lui demande à boire. Ce mépris expliquerait l'origine du nom de *Sichar* (Jean, IV) donné à Sichem ; il est peut-être dérivé de l'hébreu *schakar* (s'enivrer), par allusion à l'ivrognerie que les Juifs reprochaient aux Samaritains (Munk, Reland). Jésus passa quelques jours à Sichem (Jean, IV) et Philippe y prêcha avec succès. Cette ville fut le théâtre des exploits de Simon le Magicien, un des plus dangereux ennemis de l'Église ; mais en revanche elle donna le jour à un des Pères apologistes les plus remarquables, Justin le Martyr.

Du Christ à nos jours, l'histoire de Sichem et des Samaritains est peu connue. Leur culte dut dominer dans cette ville pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, car on voit sur les médailles de cette époque le mont Garizim et le temple figurer comme symbole de la ville de **Néapolis**, nom imposé par Vespasien à Sichem, et dont on retrouve la forme dans l'appellation moderne de Naplouse. Plus tard, elle devient le siége d'un évêché, et ses prélats figurent aux conciles d'Ancyre, de Nicée et de Jérusalem. En 487, les Samaritains se soulèvent contre les chrétiens ; ces derniers les chassent du mont Garizim et élèvent sur la col-

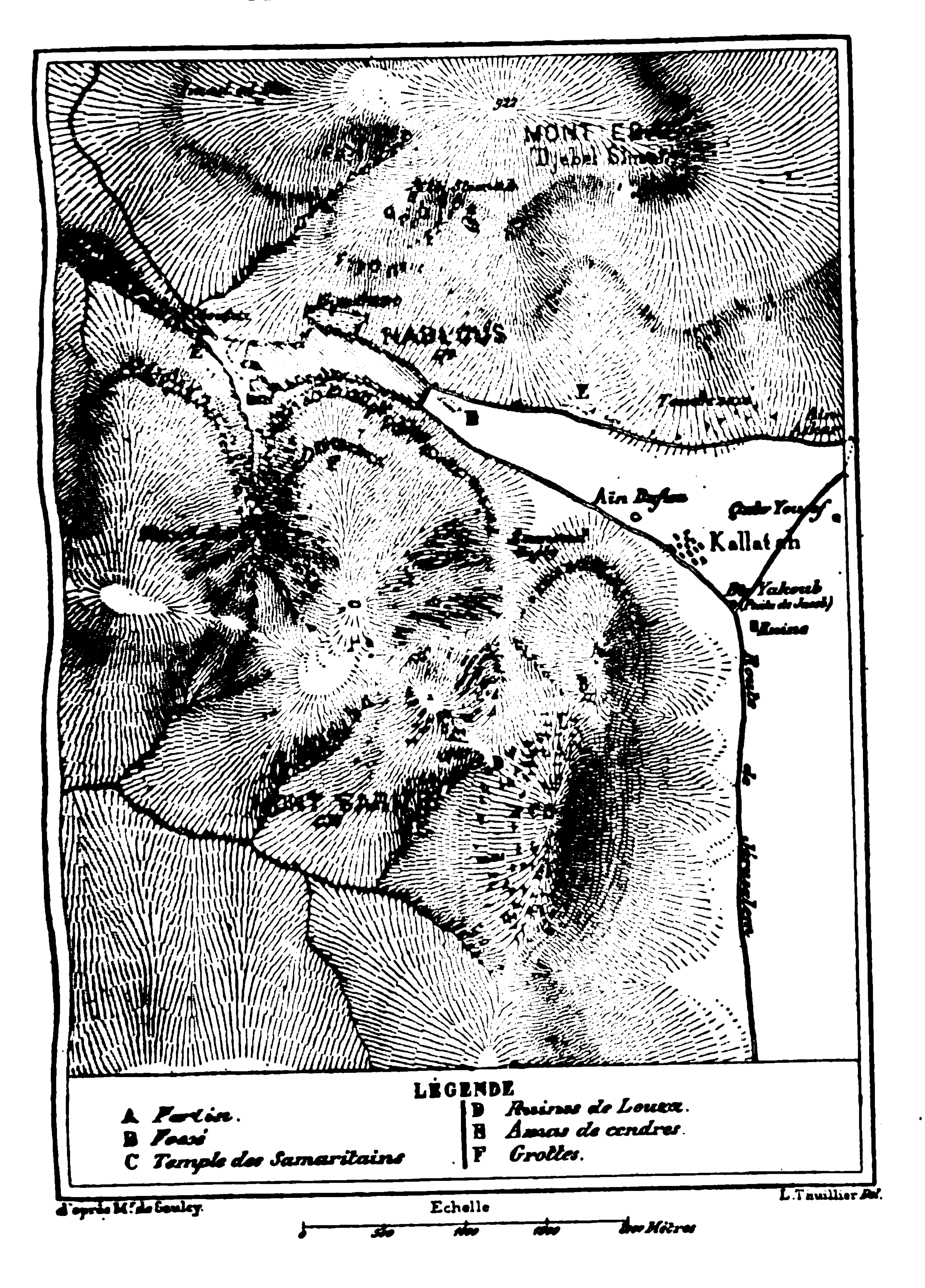
line sacrée une église en l'honneur de la Vierge. Justinien, pour protéger cette église contre les attaques des Samaritains exaspérés, la fit entourer d'une forteresse. Les Samaritains se répandirent en Égypte, à Damas et même jusqu'à Rome, où ils avaient une synagogue sous le règne de Théodoric. A partir de ce moment, Sichem est à peine mentionnée dans l'histoire ; elle subit le joug des musulmans et passe entre les mains des Croisés. Mais la secte des Samaritains continue à subsister dans cette localité. Au XIII[e] s., Benjamin de Tudèle découvrit avec étonnement quelques centaines de Couthéens à Sichem. Plus tard l'existence du *Pentateuque* samaritain attira l'attention des théologiens sur eux ; on fit des démarches pour en obtenir un exemplaire, et surtout pour connaître quelques détails sur leur culte et leurs croyances. Des savants français, anglais et allemands firent ou laissèrent croire aux Samaritains qu'il y avait en Europe différentes communautés samaritaines. Une correspondance fort curieuse fut commencée par Scaliger, 1671, et continuée par plusieurs savants, entre autres par de Sacy, qui reçut encore au commencement de ce siècle des lettres du pontife de Naplouse. On obtint de cette manière des détails fort curieux sur la religion des anciens Couthéens.

On ne sait à quelle époque ils ont abandonné le culte des faux dieux (II Rois, XVII). Néanmoins il est probable que c'est peu après la construction du temple du Garizim. Les Samaritains n'admettent que le *Pentateuque*, c'est-à-dire les cinq premiers livres de la Bible attribués à Moïse. Leur culte ressemblait donc à celui des anciens Juifs. Ils ont remplacé les sacrifices par des prières liturgiques. Cette partie du culte a cessé depuis que le tabernacle a disparu. Le sacrifice pascal seul subsiste avec tous ses rites, mais il doit être fait sur le mont Garizim. Au commencement de ce siècle, il fut interrompu pendant vingt-cinq ans, parce que les Turcs ne permirent pas aux Samaritains de faire l'ascension de la colline sacrée. Les Samaritains admettent la résurrection, mais seulement pour les justes ; ils attendent un prophète qui les délivrera de leurs ennemis et rétablira leur culte sur le mont Garizim ; ils l'appellent *Hathab* et s'appuient sur le Deutéronome (XII. 15).

L'histoire des temps modernes nous montre Naplouse en rébellion constante contre les pachas d'Acre et Damas, chargés de l'administrer. Pendant tout le XVIII[e] s., les pèlerins n'osèrent traverser ce district inhospitalier. Djezzar-Pacha lui-même ne put soumettre les Samaritains. Junot, après la bataille du Mont-Tabor, brûla leurs villages, mais ne put s'emparer de Naplouse elle-même. La main de fer d'Ibrahim-Pacha changea tout cela, et une révolte des Naplousiens en 1834 fut réprimée avec promptitude.

État actuel. — Naplouse est bâtie dans l'étroite vallée de Jacob, au point de partage des eaux entre la Méditerranée et le bassin du Jourdain. La ville est de forme allongée, et s'étage sur la pente au pied du mont Garizim, qui la domine de ses hautes parois de rochers. De loin elle présente un aspect pittoresque et coquet au milieu du bosquet de verdure qui l'entoure, avec ses minarets, les blanches coupoles qui recouvrent ses maisons, et ses murailles crénelées et blanchies à la chaux. Mais l'intérieur ne répond nullement à ce premier aspect. Sauf deux rues principales, dirigées suivant le grand axe de la ville, qui sont assez régulières et bien entretenues, on ne rencontre que des ruelles étroites, tortueuses et en partie recouvertes de voûtes. Naplouse est néanmoins une des villes les plus florissantes de la Palestine et renferme quelques

PLAN DE NAPLOUSE (NABLOUS).



belles maisons en pierre, hautes de trois ou quatre étages, chose assez rare en Orient. L'intérieur de la ville est rempli de débris de toute sorte, blocs en bossage ou aplanis, fûts de colonnes de marbre ou de granit, dont quelques-uns sont encastrés dans les murs, sarcophages transformés en abreuvoir, etc.

La ville est divisée en quatre quartiers : le *Hâret el-Gharb*, au N. O.; le *Hâret el-Qarioun*, à l'E.; le *Hâret el-Habelèh*, au N. E.; le *Hâret el-Yasminèh*, au S., au pied du Garizim. C'est dans une partie de ce dernier quartier qu'habitent les chrétiens et les Samaritains.

C'est dans le Hâret el-Qarioun, à 300 mèt. environ de la porte de la ville, à l'angle du petit carrefour formé par la bifurcation de deux rues, que se trouve la principale mosquée, *Djamat el-Kébîr*, dans laquelle on voit les restes de **l'Église de la Passion** ou de la **Résurrection**, construite en 1167. Elle est quelquefois désignée sous le nom d'église de Saint-Jean. La seule partie intacte est le portail, qui offre une certaine analogie avec celui du Saint-Sépulcre. On y remarque trois moulures ogivales surmontées d'ornements en style roman. La cour de la mosquée renferme une piscine entourée de colonnes en granit, sans chapiteaux.

En suivant, à partir du Djamat el-Kébîr, la rue qui traverse Naplouse dans le sens de sa longueur, on laisse à dr. le *Khân et-Toudjdjâr*, à g., une petite mosquée, nommée *Djamat el-Hanâblèh*, qui renferme un certain nombre de colonnes monolithes de granit, enlevées à des monuments antiques et couronnées par des chapiteaux de forme et de style différents. La rue tourne à g. vers le *Soûq* (Bazar), bien pourvu de légumes et de fruits. « Les deux portes placées aux extrémités, avec leur voûte en ogive et leurs arceaux artistement découpés donnent un air monumental à ce marché public (Huart, *Notes prises pendant un voyage en Syrie*, journal asiatique, 1879). Une petite rue part du bazar et se dirige au S. O. sur une petite vallée plantée de beaux arbres, à l'entrée de laquelle s'élève le *Djamat el-Khadra* (la Verdoyante). Les Samaritains prétendent qu'elle occupe une partie de l'emplacement du champ que Jacob acheta des enfants de Hémor.

Une autre rue, partant du bazar, vient rejoindre à l'E. la rue principale, que nous avons suivie tout à l'heure. Vers son extrémité E. se trouve le *Djamat en-Nasser*, ancienne église divisée en trois nefs, séparées par des arcades reposant sur des colonnes monolithes de granit rose. Ces colonnes, couronnées de chapiteaux doriques, ont dû, d'après M. Guérin, orner préalablement quelque temple païen. Nous avons donc là un très ancien monument remanié dans la suite des temps.

Rentrant dans la ville, à partir du Djamat el-Khadra, par une rue qui se dirige à l'E., on pourra visiter dans le quartier chrétien

La **Synagogue samaritaine**, précédée d'une petite cour. L'intérieur, où l'on pénètre moyennant un léger baghchich et à la seule condition d'ôter ses chaussures, est une salle carrée de grandeur médiocre, pouvant contenir au plus 40 à 50 personnes, et dont les murailles sont blanchies à la chaux et le parquet recouvert d'une natte. Quelques lampes en verre de couleur sont suspendues au plafond. En face de la porte se trouve un enfoncement séparé de la salle par une balustrade à hauteur d'appui et un rideau vert : c'est le *lieu saint* où l'on garde le fameux *manuscrit du Pentateuque*, écrit, selon les Samaritains, par Abisçua, fils de Phinéas (I Chron., VI, 4), et qui aurait ainsi 3500 ans d'existence. Il est inutile de dire que cette assertion ne repose sur aucune preuve historique. On doit cependant reconnaître que ce manuscrit, ou

plutôt le texte, remonte à une haute antiquité. S'il n'est pas contemporain du schisme, on peut au moins le faire dater de Manassé, frère de Jaddus (420 ans av. J. C.).

Ce manuscrit est un véritable volume (*volumen*), selon l'étymologie du mot, se roulant et se déroulant sur deux baguettes. Ces baguettes sont simplement ornées et n'offrent pas, comme l'ont prétendu certains voyageurs, les images sculptées de deux colombes auxquelles les Samaritains attachaient, disait-on, un sens mystique, et rendaient même un culte. Le texte est écrit en anciens caractères phéniciens ou samaritains, que les Israélites employaient avant la captivité. A leur retour, ils ne se servirent plus que des caractères chaldéens, vulgairement appelés hébraïques. C'est un aspect curieux que celui de ce long parchemin divisé en colonnes, et dont les lettres sont tellement serrées les unes contre les autres, qu'elles semblent ne former qu'un seul mot fantastique qui s'étend à l'infini, et n'est coupé ni par des versets, ni par des signes de ponctuation.

On montre également au voyageur une édition de la Bible polyglotte de Londres, renfermant le texte du *Pentateuque* samaritain, une *Chronique* manuscrite qui s'étend de Moïse à Alexandre Sévère, une collection de prières liturgiques, plusieurs manuscrits de la version *samaritaine*, c'est-à-dire un dialecte qui tient du syriaque et du chaldéen, et un grand nombre d'exemplaires du *Pentateuque*, traduit en arabe, mais écrit en caractères samaritains : c'est celui dont les Samaritains se servent ordinairement. Cette collection n'offre plus le même intérêt qu'à la fin du siècle dernier, car de nos jours on en possède plusieurs copies.

Le grand prêtre des Samaritains (Jacob) porte un turban blanc et son vêtement de dessus est en soie rouge. Les Samaritains ne se marient qu'entre eux et se distinguent extérieurement des autres habitants par un turban rouge. Ils craignent par-dessus tout de se souiller par le contact des morts et ils attachent une extrême importance à la purification.

Ils poussent au plus haut point le respect de la loi et paraissent avoir quelque affinité avec les Karaïtes et les anciens Sadducéens. Ils se font remarquer par la plus scrupuleuse observation du Sabbat. Ils observent les fêtes juives : la Pâques, la Pentecôte, la fête de l'Expiation, la fête des Tabernacles, etc. Enfin, ils offrent encore des sacrifices sur le mont Garizim.

La population de Naplouse est d'environ 16 000 hab., sur lesquels on compte 600 chrétiens grecs, 200 samaritains, 60 juifs, une soixantaine de catholiques latins et quelques protestants. Les musulmans de Naplouse sont connus pour leur esprit de révolte, leur fanatisme et leur grossièreté envers les étrangers. Le commerce principal de la ville consiste en coton, huile, et surtout savon, dont il s'exporte une grande quantité (4 à 5000 quintaux).

Les environs de Naplouse sont remarquables par leur belle végétation. La ville est entourée de champs bien cultivés et de vergers où croissent des grenadiers, des amandiers, des jujubiers, des figuiers, de beaux mûriers dont le tronc a jusqu'à 3 mèt. de circonférence, des noyers vigoureux, des abricotiers, des citronniers, etc. L'air est embaumé par le parfum des orangers, des roses et des jasmins.

En dehors de la ville, le voyageur a plusieurs excursions intéressantes à faire :

1° *Excursion au mont Garizim* (3 h., aller et retour, la plus grande partie de la montée peut se faire à cheval. On fera bien de prendre un guide samaritain).

Histoire. — Le nom de Garizim est mentionné pour la première fois dans

la Bible à l'occasion de la cérémonie des bénédictions et des malédictions ordonnée par Moïse (Deut., XXVII). Le temple samaritain, élevé sur cette montagne par Manassé (*V.* ci-dessus) était semblable, selon Josèphe, au temple de Jérusalem, c'est-à-dire, édifié sur le même plan, comprenant par conséquent une enceinte extérieure (haram) et plusieurs enceintes intérieures. Ce temple fut, à la demande des Samaritains eux-mêmes, dédié à Jupiter (175 av. J. C.) et renversé par Jean Hyrcan (132 av. J. C.). Ce prince, après s'être emparé de Sichem, soumit la nation des Couthéens, qui habitaient près du temple, probablement sur le plateau. Il est probable que, en raison de la haine héréditaire qui animait les Juifs contre les Samaritains, la petite ville couthéenne qui paraît s'être appelée *Louza* (de Saulcy, *ouvr. cité*) fut détruite et les habitants dispersés ou peut-être exterminés. Ce qui est certain, c'est que le plateau fut abandonné et le temple devint désert (ἔρημος). Sous Ponce Pilate (36 ap. J. C.) un imposteur entraîna sur le Garizim un grand nombre de Samaritains, mais le gouverneur romain fit occuper par ses troupes les abords de la montagne et beaucoup de Samaritains furent tués. Cette répression sanglante amena la chute de Ponce Pilate. Au commencement de la guerre des Juifs contre les Romains (67 av. J. C.), les Samaritains s'assemblèrent en armes sur le mont Garizim qui était une forteresse de premier ordre à cause de ses pentes escarpées et des restes de la forte enceinte extérieure du temple. Aussi Céréalis se contenta-t-il de cerner la montagne jusqu'à ce que les assiégés, réduits par la soif, ne pussent offrir qu'une faible résistance. Ils furent tous passés au fil de l'épée. Adrien fit ériger un temple à Jupiter, probablement sur l'emplacement de l'ancien temple samaritain, selon la méthode suivie à Jérusalem (*V.* R. 18). Ce temple est figuré sur des médailles d'Antonin le Pieux, frappées à Neapolis, avec une forme rectangulaire et deux portiques, surmontés d'un fronton triangulaire. Il était entouré d'une enceinte et on y arrivait par un gigantesque escalier. En même temps une petite ville fut rebâtie sur les ruines de l'ancienne, à côté du temple. Sous Zénon, les Samaritains furent de nouveau expulsés du Garizim et une église chrétienne, dédiée à Marie, s'éleva sur les ruines du temple de Jupiter, à peu près comme cela eut lieu à Jérusalem (*V.* R. 18). Dévastée par les Samaritains sous le règne d'Athanase, cette église fut rétablie plus tard par Justinien et entourée d'une forte enceinte, qui fit de l'édifice une véritable forteresse. Sous l'invasion musulmane, cette église fut sans doute détruite et les Samaritains recommencèrent à célébrer leur culte dans l'enceinte de leur ancien temple. Depuis lors, le Garizim est toujours resté pour eux la *montagne bénie*, et s'ils ne se rassemblent plus dans l'enceinte sacrée pour y célébrer leurs sacrifices, c'est à cause du voisinage des tombes musulmanes qui sont venues se grouper autour du ouély du cheïkh Abou Ghanem. Ils se réunissent sur un petit plateau situé un peu au-dessous, vers l'O. (*V.* ci-dessous).

Le **Garizim** (*Djébel es-Soumara*, montagne des Samaritains, appelé aussi par les habitants de Naplouse, *Djébel et-Toûr*) (868 mèt.), est une montagne presque entièrement formée de calcaire nummulite, qui s'étend de l'E. à l'O. (*V.* le plan) et se termine en un petit plateau protégé à l'E. et au N. par un escarpement qui forme comme un gigantesque escalier sur la plaine el-Makhnah. Ce plateau supérieur s'abaisse par une pente douce à l'O., où l'escarpement se creuse au N. O. pour former une riante vallée, nommée *ouady Ras el-Aïn*. C'est par cette ouverture que l'on monte sur le pla-

teau, en quittant Naplouse. On suit pendant quelques instants la route de Samarie et l'on tourne à g. pour pénétrer dans le gracieux ravin qui descend du S. et trace sur les flancs dénudés du Garizim un sillon de verdure. Parvenu (17 min.) à la jolie source *Ras el-Aïn*, dont les eaux s'écoulent dans un canal construit avec des blocs de grandes dimensions, on peut voir en se retournant toute la *ville* de Naplouse et les jardins qui l'entourent.

Bientôt les vergers disparaissent, le joli sentier que l'on a suivi fait place à une montée roide et pierreuse, tapissée cependant de fleurs au printemps et cultivée en céréales sur certains points. On observe çà et là des traces d'anciennes cultures et de nombreux petits murs de soutènement qui servaient d'appui à des terrasses abandonnées. A l'O. la montagne s'abaisse brusquement et laisse entrevoir la plaine de Saron. A l'E. apparaît la chaîne bleuâtre de Moab. Parvenu (30 min.) au haut de la montée, le voyageur voit devant lui un large plateau accidenté, couvert de broussailles et de monceaux de pierres. Il se dirige à l'E. S. E., et passe devant l'endroit où campent les Samaritains les jours de fête. Nous avons pu voir, lors des fêtes de Pâques, le trou où l'on immole l'agneau pascal et celui où l'on fait cuire les victimes. On poursuit sa marche au S. E., vers un ouély arabe placé au sommet d'un monticule qui paraît être le point le plus élevé de la montagne. Au pied de ce monticule (*V.* ci-dessous) les guides montrent (25 min.) une dizaine de grandes pierres plates, *Balâtah*. Les fouilles du capitaine anglais Anderson ont montré que ces pierres reposent sur trois assises superposées d'autres blocs moins considérables, formant ainsi une plate-forme artificielle longue de vingt-cinq pas sur sept de large. Tous les samedis, les Samaritains viennent y faire leurs prières. Ces pierres seraient celles qu'apportèrent les tribus sous la conduite de Josué (Deutér., XI, XXVII), tradition en contradiction avec la Bible, qui dit positivement et à plusieurs reprises que l'autel fut élevé sur le mont Ébal. Il faut grimper au milieu des broussailles et des monceaux de pierres taillées pour arriver aux ruines imposantes qui couronnent le sommet. Elles se composent de deux vastes enceintes quadrangulaires. Celle du S. (*C*) est flanquée aux quatre angles d'avant-corps ou petites tours carrées. La tour qui flanque l'angle N. E. a été transformée par les musulmans en un ouély, dédié au *Cheïkh Abou Ghanem*, qui a donné son nom à la montagne tout entière. Les murs ont une épaisseur de 1 mèt. 35 et sont revêtus de gros blocs, la plupart taillés en bossage et posés sans chaux ni ciment. Les faces S. et N. ont 79 mèt. de longueur et les faces E. et O., 64 mèt. Au milieu de l'enceinte on remarque les arasements d'une construction octogone qui paraît avoir été l'église de Sainte-Marie, fondée par Zénon. Elle avait été bâtie en pierres de taille très régulières et complètement aplanies, à en juger par quelques assises encore en place. Abstraction faite de l'abside, qui s'arrondit en saillie vers l'E., et de plusieurs chapelles latérales débordant également en dehors de ce monument, son plan rappelle celui de la mosquée d'Omar (*V.* R. 18). Les fouilles du capitaine Warren (1867) ont mis à découvert les arasements de quatre chapelles latérales, ayant chacune son abside. L'entrée principale était à l'O. Le monument avait 17 mèt. de longueur. Dans l'enceinte N., où se trouve un cimetière musulman, on remarque une belle piscine.

Robinson ne voit dans ces ruines que les débris de la forteresse construite par Justinien pour protéger l'église de la Vierge. M. de Saulcy

les considère comme celles du temple samaritain construit par Sanaballète, et soutient qu'elles n'ont jamais pu avoir un caractère militaire. Les Samaritains de Naplouse nomment ces ruines *el-Qala'ah* (la forteresse), et indiquent comme l'emplacement de leur temple une enceinte au pied du monticule, à 80 pas environ, dans la direction du S. C'est leur lieu saint, leur qiblah, et ils n'y marchent que nu-pieds. Au centre se trouve une citerne creusée dans le roc. C'est là, d'après quelques Samaritains, la place de l'ancien autel des sacrifices; tout à côté une auge servait à brûler les restes du repas (*V.* ci-dessus). Mais cette assertion ne repose sur aucun fondement sérieux, non plus que la tradition qui voit dans cette auge le lieu du sacrifice d'Isaac!

Du reste, cette attribution, en la supposant fondée, ne prouverait rien; car les Samaritains peuvent fort bien avoir délaissé l'emplacement de leur ancien naos, qui avait été transformé en temple païen et en église chrétienne, comme ils ont abandonné leur ancien lieu de sacrifice. Nous admettons, avec MM. Guérin et de Saulcy, que l'église de Sainte-Marie se soit élevée sur l'emplacement de l'ancien temple samaritain; seulement la citadelle actuelle, avec ses tours, est l'œuvre de Justinien, bien qu'elle ait pu être construite avec les matériaux de l'ancienne enceinte du temple.

Ce que le Garizim offre peut-être de plus remarquable et qui n'a pas été indiqué par les voyageurs, c'est une grande enceinte extérieure qui suit l'escarpement du plateau, à l'E. et au S. Ce mur, dont la largeur est de 2 à 3 mèt. environ, est formé de beaux blocs de 1 mèt. de long sur 0 mèt. 50 et 0 mèt. 80 de large. Nous avons pu le suivre sur l'escarpement S. pendant plus de 20 minutes de marche; çà et là, on rencontre un autre mur perpendiculaire à l'enceinte et descendant dans la vallée. Il serait intéressant de suivre ce mur tout le long de l'escarpement. Il est probable que les murs perpendiculaires que nous avons rencontrés servaient d'appui à l'escalier gigantesque qui est représenté sur les médailles de Naplouse et dont M. de Saulcy a retrouvé plusieurs marches sur l'escarpement qui domine la plaine El-Makhnah.

Sur le plateau, vers le S. et au S. O., s'étendent les ruines de l'ancienne ville des Couthéens, débris de mur, nombreuses citernes, restes de pavé, etc. M. de Saulcy a voulu voir dans ces ruines l'antique Sichem qui aurait occupé le sommet de la montagne, au lieu d'être située dans la vallée. Son opinion est en contradiction avec la description de la Bible (Juges, IX, 36, 37) et avec les données d'Eusèbe (*Prépar. évang.*, IX, 22). Les Arabes nomment ces ruines *Khirbet Louza.*

Du sommet du Garizim, on jouit d'un magnifique panorama; à l'E. et aux pieds du voyageur, s'étend la belle plaine de Makhnah; plus loin apparaissent, derrière une chaîne de collines, les hauteurs coupées à pic qui resserrent la vallée du Jourdain. Au N., au delà des montagnes de la Samarie, se dresse le sommet neigeux du mont Hermon. A l'O. et au S. la vue s'étend sur les montagnes d'Éphraïm, la plaine de Saron et les flots bleus de la Méditerranée.

2° *Excursion au tombeau de Joseph et au puits de Jacob* (1 h. aller et retour) (*V.* ci-dessus).

3° *Excursion au mont Ébal.* Cette montagne n'a pas été entièrement explorée, bien que son ascension ne présente aucune difficulté. Le sentier se détache au N. de la ville, près d'un petit ouély. Le mont Ébal (*Djébel Sitti Slimah*,) est à 907 mèt. d'altitude au-dessus du niveau de la mer et à 339 mèt. au-dessus de la vallée de Naplouse. Au sommet se trouve une plate-forme avec quel-

ques ruines assez étendues, nommées *Khirbet kénîsèh* (ruines de l'église), et les restes d'une enceinte carrée. Les musulmans vénèrent sur l'Ébal deux tombeaux : l'un est celui d'une femme, Sitti Slimah, qui a donné à la montagne son nom arabe, et l'autre est celui du cheïkh *Amad ed-Dîn* (soutien de la religion). Le panorama qui s'y déroule est assez semblable à celui du mont Garizim, mais plus étendu vers le N. E., où l'on distingue le grand village de *Talloûzah*, entouré de grands bois d'oliviers (*V*. ci-dessous).

Excursion à Talloûzah, Ænon, Toûbas et au gué de Sqoût (1 journée, aller et retour). — Descendant la vallée de Naplouse, à l'E., on tourne à g., ayant à g. le mont Ébal et à dr. la verte vallée de *Bâdân*, fermée par une montagne aride, qui porte le ouély de *Nébi Belân*. Remontant à g. un ravin profond, on gravit une colline rocheuse sur laquelle s'élève (2 h. 30 min.) *Talloûzah*, l'ancienne Tirzah, qui fut le chef-lieu d'une tribu cananéenne (Jos., XII, 24). Elle servit pendant quarante ans de résidence aux rois d'Israël jusqu'à la construction de Samarie par Omri (I Rois XIV, 17; XV, 25; XVI, 8-24), et convenait, du reste, fort bien à ce rôle; car elle commandait l'entrée du massif d'Éphraïm par le ouady el-Far'a et le gué de Sqoût. Le village actuel est grand et prospère; il est entouré de champs de blé et d'immenses bois d'oliviers qui couvrent les collines environnantes. On n'y observe d'autres traces d'antiquités que quelques tombes creusées dans le roc et des citernes.

De Talloûzah, un sentier descend le long des flancs de la montagne dans un large bassin qui forme la tête du *ouady el-Far'a*, où se trouvent plusieurs sources abondantes jaillissant du pied d'une large colline basse; les ruisseaux qui s'y forment, après avoir fait tourner plusieurs moulins, se réunissent à l'E. de la colline, près d'un ancien château, nommé *Bordj el-Far'a* et forment un beau ruisseau, qui coule dans le ouady el-Far'a, pour se jeter dans le Jourdain, au S. de Qourn Sartabeh. Quelques auteurs voient en cet endroit nommé *Ras el-[illegible]n Far'a*, le site d'Ænon, où Jean baptisait, près de Salim, et « où il y avait beaucoup d'eau » (Jean III, 23). On trouve près de là, à 5 kil. env., au S., un endroit désigné sous le nom de Salem. Des sources du ouady Far'a au gué de Sqoût (Sukkoth), *V*. R. 32.

De Naplouse au Carmel, par Anebta et Bâqah, R. 26; — à Djenîn, R. 24; — à Jérusalem, par la vallée du Jourdain (*V*. R. 32, lisez en sens inverse).

ROUTE 23.

DE JAFFA A NAPLOUSE

(12 heures).

El-Fedjèh	3h	45
Azzoûn	3	15
Naplouse	5	»
Total	12	»

Sortant de Jaffa, on suit au N. E. la route de Naplouse, ayant à dr. (45 min.) la colonie de Sarona et, laissant plus loin à g. la route directe, l'on s'engage sur un terrain sablonneux coupé de monticules jusqu'à (2 h. 30 min.) *El-Fedjèh*, village de 300 hab., divisé en deux quartiers. Franchissant (25 min.) le *ouady el-Ghar*, l'un des affluents du Nahr el-Aoudjèh (*V*. ci-dessous), dont le lit, presque à sec en été, est bordé de magnifiques touffes d'agnus castus, on atteint (15 min.) le *Ras el-Aïn* (tête de l'eau), marais rempli de hautes herbes et de roseaux gigantesques, formé par des sources considérables qui lui ont fait donner son nom. Sur les bords du marais s'élèvent les ruines d'une forteresse, nommée *Qala'at Ras el-Aïn*. C'est une construction à peu près carrée, mesurant 100 pas de long sur 94 de large, et flanquée d'une tour à chacun de ses angles. Les bâtiments intérieurs, très dégradés, servent aujourd'hui d'étables. On y remarque les restes d'une petite mosquée. Cet édifice paraît être d'origine musulmane.

De Ras el-Aïn, une route se dirige au

N., par Kefr Saba, sur le Carmel et Nazareth et au S. sur Gaza, par Yazour et Yebna. On pourra visiter à 1 h. 35 min. au N., *Kefr Saba*, petit village mentionné par Josèphe sous le nom de Chabarzaba et où saint Paul fut conduit prisonnier (Actes des Apôtres, XXXIII, 31). Pour arrêter la marche d'Antiochus Dionysus sur la Judée, Alexandre Jannée avait fait élever des retranchements, s'étendant des hauteurs de Chabarzaba (*Antipatris*) à la mer de Joppé, sur une longueur de 150 stades.

L'itinéraire de Bordeaux marque un intervalle de 10 milles seulement entre Lydda et Antipatris, tandis que la distance entre Lydda et Kefr Saba est de 17 milles. En second lieu, Eusèbe et saint Jérôme mentionnent, à 6 milles au nord d'Antipatris, un village appelé *Galgoulis*, qui paraît répondre au *Djeldjoûliyèh*, situé au S. de Kefr Saba, ce qui reporterait Antipatris beaucoup plus au sud. La longueur de 150 stades donnée aux retranchements ne saurait convenir à la position de Kefr Saba, situé à 80 stades seulement de la mer. Enfin il est raisonnable d'admettre qu'Alexandre Jannée a utilisé le cours profond et sinueux du Nahr el-Aoudjèh pour ses retranchements. Se fondant sur toutes ces raisons, M Guérin incline à placer Antipatris à *Medjdel Yâba*, v. situé sur une colline au S. E., où l'on trouve les ruines d'un fort et d'une église, avec quelques magnifiques blocs antiques. Resterait à expliquer pourquoi Kefr Saba a conservé sans altération la dénomination primitive de Chabarzaba, qui devint plus tard Antipatris, tandis que Medjdel Yâba en a perdu toute trace. D'ailleurs, le fossé d'Alexandre Jannée peut très bien avoir en partie suivi le cours du Nahr el-Aoudjèh en partant de Kefr Saba et se dirigeant au S. pour tourner à l'O. On obtient ainsi les 150 stades de Josèphe. La question ne pourrait être résolue que si l'on retrouvait les traces de l'ancienne tranchée. Mentionnons enfin l'hypothèse de l'identification d'Antipatris avec le Qala'at Ras el-Aïn. Kefr Sabâ compte 800 habitants environ. On y trouve quelques tronçons de colonnes antiques.

Traversant (1 h.) le *ouady Zakkoûr*, qui porte plus haut le nom de *ouady Qanah*, le **Kanah** de Josué (XVI, 8), on laisse sur la dr. le petit village de *Djeldjoûliyèh* (*V.* ci-dessus) et à dr. un peu plus loin, au S. S. E., près du ouady Zakkoûr, les ruines de *ez-Zakkoûr*, sur une colline rocheuse hérissée de broussailles. Au delà de (30 min.) *Hablèh*, la route pierreuse, que longent les poteaux télégraphiques, pénètre dans le *ouady Azzoûn*, qui se resserre de plus en plus jusqu'au haut d'un plateau planté d'oliviers. A g. s'élève (1 h. 30 min.), le grand village de *Azzoûn*, aujourd'hui abandonné. De là, remontant la partie supérieure de la vallée, on traverse au N. E. un petit plateau laissant à g. (45 min.) un petit sentier qui mène à *Kefr Lâqif* et, plus loin, à *Bâqah Béni Sab*. Laissant à dr. le *ouady Qanah* (*V.* ci-dessus), on passe à (1 h. 15) *Foundouq*, où se trouve une petite mosquée, avec d'anciennes colonnes de marbre monolithes, dont les chapiteaux servent de base. A dr., à l'E., est *Ferata*, le **Pirathon** des Juges (XII, 13-15), situé sur une haute colline.

Suivant toujours les poteaux du télégraphe au N. N. E., on traverse plusieurs petits ouadys, affluents du *ouady ech-Cherq*, qui se dirige au N. O., et, remontant un petit ravin, on laisse sur la dr. (55 min.) le petit v. de *Djitt*, habité seulement au temps des récoltes, la **Gitta** de Justin le Martyr et d'Eusèbe, qui passe pour être la patrie de Simon le Magicien (Actes VIII, 9). La route, remontant sur un petit plateau à l'E. E. N., traverse un ravin dont la direction est au N. O., vers le ouady ech-Cherq, laisse à dr. *Sarra*, avec le ouély du cheïkh Ibrahim et à g. *Qeiçîn*, sur le ouady ech-Cherq. Passant (50 min.) *Aïn el-Bayâdir*, on voit s'ouvrir au-dessous de soi la grande et belle vallée de Naplouse, qui reçoit ici le nom de *ouady Deïr Charâf* et, plus bas, celui de *ouady ech-Cha'ïr*. C'est un des affluents principaux du *Nahr el-Fâleq* (*V.* R. 27). Sur le versant S. de la vallée se voient les villages rapprochés de

Beït Iba et *Beït Ouzin*. *Rafidiyèh* (50 min.) est un petit v. composé de 350 hab. environ, en majorité grecs, avec un certain nombre de catholiques et quelques protestants, et qui possède une école protestante. Les environs verdoyants de Naplouse deviennent bientôt visibles et l'on campe (20 min.) à l'endroit nommé Soueïtrèh (*V*. ci-dessus).

ROUTE 24.

DE NAPLOUSE A DJÉNÎN.

(7 h. 9 h. avec l'excursion à Dothân.)

Sébastiyèh (Samarie)....	2h	08
Djeba'..................	1	40
Djénîn..................	3	26
Total.............	7	14

La route directe gravit le flanc O. de l'Ébal et se dirige au N. N. O., à travers des plateaux peu intéressants séparés par d'étroites vallées, à Djeba', où elle rejoint la route de Samarie. On gagne ainsi une demi-heure environ, mais on perd l'intéressante visite de l'ancienne capitale d'Israël. Aussi, décrirons-nous la route par Samarie.

Quittant le campement de Soueïtrèh, on descend à l'O. N. O. la belle vallée de Naplouse, très bien cultivée et en partie plantée d'arbres, figuiers, abricotiers, pommiers, oliviers et cognassiers; elle est sillonnée de petits cours d'eau qui font tourner plusieurs moulins. On la traverse (5 min.) pour en suivre la rive dr., laissant à g. (22 min.) *Rafidiyèh*, village situé sur les dernières pentes du Garizim (*V*. ci-dessus) et, plus loin (25 min.), à dr., *Zaouâta*, sur une haute colline d'un calcaire blanchâtre. Au bas de la colline, coule une source abondante, nommée *Aïn Zaouâta*, qui arrose et fertilise un agréable vallon. A g., on aperçoit, sur les pentes du Garizim, *ed-Djneïd* et, plus bas, *Beït Ouzin*. Près d'un petit canal qui conduit l'eau à un ancien moulin, on laisse (12 min.) la vallée pour monter à dr., au N. O. A mesure que l'on monte, la contrée s'ouvre à l'O. et laisse apercevoir plusieurs villages perchés sur des collines. Au delà de (24 min.) une petite source de bonne eau, nommée *Aïn el-Qoufrah*, rendez-vous des bergers de ces montagnes, on aperçoit à g. *Deïr Charâf*, sur un mamelon verdoyant entouré d'autres mamelons; plus loin, *Qeiçîn* et *Beït Lîd:* à dr. (22 min.) *En-Naqoûrah*, près duquel se voit le ouély du *Cheikh Sâlèh*, sur la pointe d'une montagne. En face, au delà d'une petite vallée, s'arrondit la colline de Samarie. La route passe près d'une belle source nommée *Aïn en-Naqoûrah*, descend dans la vallée et traverse un beau bois d'oliviers avant d'atteindre (16 min.)

Samarie, en hébreu *Schomeron*, aujourd'hui **Sébastiyèh**.

Histoire. — Cette ville fut fondée en 925 avant J. C., par Omri (I Rois, xvi, 24), et devint la capitale du royaume d'Israël, qui avait été successivement établie à Sichem, à Tirzah et à Ramah. Achab, fils d'Omri, épousa la fameuse Jezabel, fille du roi de Sidon, et introduisit à Samarie le culte des divinités phéniciennes (*V*. p. 105). C'est probablement sur le sommet de la colline de Sémer qu'il éleva le temple de Baal (I Rois, xvi, 31, 32). Sous son règne, les Assyriens attaquèrent Samarie, mais furent honteusement chassés (I Rois, xx). Benhadad (892) assiégea de nouveau la ville sans succès pendant trois années; elle lui résista, malgré toutes les horreurs d'une famine si grande qu'une mère mangea son enfant (II Rois, vi, 24-29). C'est à Samarie qu'Élie et Élisée accomplirent plusieurs de leurs exploits et que les prophètes de Baal furent exterminés par Jéhu. En 721, Samarie succomba sous les armes de Salmanasar, qui renversa le royaume d'Israël et emmena tous les habitants en captivité.

Il les remplaça par des peuples idolâtres de Babel et de Couth, qui, plus tard, sous le nom de Samaritains, jouent un si grand rôle dans l'histoire des luttes politiques et religieuses des Juifs. Samarie ne fut qu'un instant leur capitale ; ils transportèrent le siége de leur gouvernement et de leur culte à Sichem (*V.* p. 397-398). En 331 av. J. C., Samarie s'étant révoltée contre Andromaque, qu'Alexandre le Grand, en partant pour l'Égypte, avait nommé gouverneur de la Syrie et de la Palestine, Alexandre châtia sévèrement les habitants qui furent, les uns tués, les autres expulsés et remplacés par une colonie de Syro-Macédoniens (*V.* Guérin, *ouvr. cité,* tome II, p. 205). Jean Hyrcan s'empara de Samarie après une année de siége, la détruisit complétement et en bouleversa le sol par de nombreuses excavations. Les Juifs l'occupèrent plus tard jusqu'au temps de Pompée. Samarie fut donnée par Auguste à Hérode, qui la rebâtit sous le nom de **Sébasté.** Il la protégea par un mur de 20 stades de long et bâtit au centre de la ville un temple placé dans un *téménos* qui avait 6 stades de tour. Six mille vétérans furent envoyés pour coloniser Sébasté. On leur donna les terres fertiles qui environnaient la ville. A partir de ce moment, Sébasté ne joue plus aucun rôle dans l'histoire. Philippe prêcha l'Évangile à Samarie (VIII, 5-17). On sait que Septime-Sévère y envoya une colonie et que Marinus, un de ses évêques, siégea au concile de Nicée (325 ans ap. J. C.). Samarie se releva du temps des Croisades, et devint le siége d'un évêché latin. Désignée alors sous le nom de *Sabast,* cette ville était administrée par un vicomte et avait cour de bourgeoisie. Elle n'est plus mentionnée depuis.

Etat actuel. — Samarie est aujourd'hui représentée par le village de Sébastiyèh, bâti sur un plateau au S. E. et un peu au-dessous du sommet de la colline de Semer. Ses maisons, au nombre de 60, sont solidement bâties avec des débris antiques de toute espèce. La population se monte au plus à 300 hab. Le premier édifice qui frappe les yeux en arrivant est l'**ancienne Église de Saint-Jean,** aujourd'hui convertie en mosquée. Un baghchich de 4 à 5 piastres doit être donné au gardien.

L'église de Saint-Jean fut bâtie par les Croisés entre 1150 et 1180, sur les débris d'une basilique qui recouvrait l'emplacement supposé de la sépulture de saint Jean-Baptiste. Elle ne survécut qu'un petit nombre d'années à l'expulsion des armées chrétiennes. M. de Vogüé, à qui appartient l'honneur d'en avoir relevé le plan et rétabli les proportions primitives, n'hésite pas à la considérer comme la plus importante des basiliques chrétiennes de la Palestine après le Saint-Sépulcre, et retrouve dans ses débris la preuve qu'elle est d'origine française. Cette cathédrale offrait d'ailleurs, dans l'ensemble de son plan, les caractères communs au style du XIIe s. : « Trois nefs d'égale longueur, terminées par trois absides et coupées par un transsept. La nef centrale, plus haute que les deux latérales, était éclairée par une série de fenêtres supérieures. » Les fenêtres sont surmontées d'arcs en plein cintre, mais, dans l'intérieur de l'église, l'ogive est constamment employée. Les chapiteaux rappellent l'ordre corinthien. Le bâtiment mesure environ 51 mèt. de long sur 25 mèt. de large. « La façade principale, à l'occident, est très simple et contraste par sa pauvreté avec la richesse intérieure. Au centre, elle est percée d'une porte ogivale sans colonnettes, sans sculptures, sans aucun des accompagnements ordinaires des portes romanes.... Au côté septentrional de l'église attenait un grand bâtiment qui faisait saillie sur la façade occidentale et était flanqué de tours carrées. (*Églises de la Terre-Sainte,* p. 360.)

Il ne reste aujourd'hui de ce remarquable édifice que l'abside du S., une partie de la façade occidentale et quelques fûts de colonnes ou des archivoltes brisées. Les musulmans, qui ont un profond respect pour la mémoire de saint Jean, ont construit, vers l'extrémité occidentale du monument, la grotte qui est réputée renfermer ses reliques, une petite mosquée surmontée d'une coupole blanchie à la chaux, qu'ils nomment *Nébi Yahia*. La grotte est une chambre creusée dans le roc, où l'on descend par un escalier de 21 marches. Elle est divisée en trois caveaux cintrés et contigus, construits parallèlement les uns aux autres, avec des pierres de taille très régulièrement agencées entre elles. On ne les voit qu'en introduisant une lumière à travers trois petites ouvertures circulaires pratiquées dans la paroi du sud. L'un de ces compartiments aurait renfermé le corps de saint Jean-Baptiste et les deux autres, ceux des prophètes Abdias et Élisée. La tradition, qui place en ce lieu la sépulture de saint Jean, a pour elle le témoignage de saint Jérôme, mais « la tradition locale, dit Robinson (*Bibl. res.*, t. III, p. 141), a, par la suite des temps, confondu le sépulcre avec le lieu de l'emprisonnement et de la décollation de saint Jean. » Cependant Josèphe dit expressément que Jean fut décapité dans la forteresse de Machærus, à l'E. de la mer Morte (*Antiq.*, XVIII, 5, 2), et Eusèbe a copié son témoignage (*Onomasticon*, art. *Someron*). Il est connu, d'ailleurs, que les sépultures ont été violées du temps de Julien l'Apostat.

La ville antique s'étendait sur toute la colline; il n'en reste aujourd'hui que peu de traces. Tous les débris, à peu d'exceptions près, ont été utilisés pour construire les maisons du village ou les terrasses nombreuses qui soutiennent les jardins sur les flancs de la colline.

En se dirigeant au N. O. et laissant derrière soi l'église de Saint-Jean, on trouve une plate-forme artificielle, qui sert aujourd'hui d'aire, avec une quinzaine de colonnes monolithes de pierre calcaire, encore debout, mais profondément enfouies dans le sol. Il est probable que c'est sur cet emplacement que furent élevés les temples de Baal et d'Auguste. Selon quelques écrivains des XIIe et XIIIe s., il y avait sur le sommet de la colline de Samarie une église et un monastère grecs. Continuant à monter, on voit partout le terrain jonché de pierres et de débris de colonnes et l'on atteint bientôt le sommet de la colline, (440 mèt. d'altitude), où l'on observe quelques restes de constructions. De ce point on a vue sur les montagnes d'Éphraïm et, à l'O., sur une partie de la belle plaine de Saron jusqu'à la Méditerranée.

Revenant au village et sortant dans la direction du S. O., à dr. de la route de Naplouse, on rencontre çà et là des colonnes brisées, faisant évidemment partie d'une immense *colonnade*, qui avait environ 15 mèt. de large et formait sans doute une *rue droite* comme à Palmyre, Djérach, etc. Elles sont monolithes, en calcaire dur, longues de 5 mèt. environ, les unes debout, les autres renversées. Elles mesurent 1 mèt. 95 c. environ de diamètre et leur distance, d'axe en axe, est de 3 mèt. 40 c. A mesure que l'on avance dans la direction de l'O., le nombre des colonnes à moitié enfouies sous les champs de blé ou cachées sous les oliviers augmente considérablement. A l'extrémité O. du plateau on arrive (15 min.) près d'une masse informe de ruines qui sont probablement celles d'une *entrée triomphale*, que défendaient à dr. et à gauche deux tours rondes dont il ne reste que les arasements. Tout à côté s'élèvent, au milieu d'un champ cultivé, une cinquantaine de colonnes encore debout, mais profondément enfouies dans le sol et privées

de leurs chapiteaux, comme celles de la colonnade quadrangulaire que l'on rencontre en sortant de Samarie, vers le N.

Revenant au village de Sébastiyèh, on descend au N., laissant à g. le cimetière et à dr. les ruines de l'église de Saint-Jean. Un sentier que l'on suit à g. vers le N. O. descend 5 min.) dans un enfoncement ouvert dans la direction du N. O et formant un grand rectangle de 155 mèt. de long sur 51 mèt. de large. Ce vallon était entouré d'un portique qu'ornaient des colonnes monolithes; on ne compte aujourd'hui que 15 colonnes debout et placées deux à deux, toutes sans chapiteaux; autrefois il y en avait au moins 170. Elles sont profondément enfouies dans le sol des champs cultivés. A dr. on aperçoit *Beït Imrîn*, grand village situé sur le versant d'une montagne. Continuant à descendre par un sentier qui coupe obliquement la pente on arrive (6 min.) au fond d'une étroite vallée bien cultivée et nommée *ouady Beït Imrîn* et sillonnée d'un ruisseau, affluent du ouady ech-Cha'ïr. Traversant la vallée dans la direction du N. O. et laissant à dr. un sentier, on gravit la colline de (26 min.) **Bourqa**, grand village situé sur une espèce de terrasse, en face de la colline de Samarie, au milieu d'un bois d'oliviers. Une montée très roide mène (20 min.) au sommet de la colline, d'où l'on jouit d'un magnifique panorama. Toutes les hauteurs s'abaissent à l'O. vers la Méditerranée, dont l'azur brille à l'horizon. A dr sur une colline se voit le ouély de *Kheïmet ed-Dahour*. Au N. O., est le grand village de *es-Sîlèh*, sur une colline, au pied de la montagne, et, plus loin, sur les pentes couvertes de bois d'oliviers, *'Atâra* et *'Anzah*.

Un sentier bien tracé, mais roide, descend au (23 min.) hameau de *El-Fandaqoûmiyèh*, dont les beaux vergers sont arrosés par une source permanente. Au delà de Fandaqoûmiyèh, la route traverse à l'E. une plaine cultivée et plantée d'oliviers pour gagner (22 min.)

Djéba', gros bourg situé à mi-côte, sur une hauteur qui domine à l'O. une vallée verdoyante, couverte d'oliviers et de figuiers. On voit à Djéba' une vieille tour et quelques pierres antiques dans les murailles des maisons. Une fontaine, au pied de la colline, présente une excellente station pour faire une halte.

Si l'on voyage pendant l'hiver, il sera bon de s'informer, avant de quitter Djéba', de l'état des chemins dans la vallee de Sânoûr (Merdj el-Ghâriq). Si ceux-ci sont trop mauvais, on prendra un petit sentier qui monte à g. entre les collines et va passer près de Sânoûr, laissant cette ville à dr. pour rejoindre la route ordinaire près de Djerba.

Longeant à dr. le coteau de Djéba', et laissant à dr. le chemin direct de Naplouse, on suit le sentier qui se dirige à travers la forêt d'oliviers au N. E. et, longeant une jolie vallée au N. E., on débouche (48 min.) sur un bassin cultivé, nommé *Merdj el-Ghârîq* (la prairie submergée), parce que les pluies le convertissent en un marais. A l'O., s'élève une colline isolée, de forme à peu près circulaire, formée de grands rochers calcaires disposés en assises superposées et creusés de nombreuses cavernes pour la plupart habitées. Le sommet porte la petite forteresse de

Sânoûr. Ce village, qui compte aujourd'hui 2000 hab. environ, est entouré d'une enceinte flanquée de tours. Il appartenait à des cheïkhs indépendants et turbulents. Djezzar-Pacha l'assiégea sans succès pendant deux mois, avec une armée de 5000 hommes. Abdallah, son successeur au pachalik d'Acre, l'assiégea de nouveau en 1830; il parvint à s'en emparer avec l'aide de l'émir Béchir et démantela ses murailles. Celles-ci ont été relevées, il y a quelques années. On y remarque encore quel-

ques tours et des portes de la bonne époque de l'architecture militaire arabe. Sânoûr passe généralement, d'après Raumer (*Palest.*, p. 149) et Reland (*Palest.*, p. 658), pour être l'antique **Béthulie** du livre de Judith (IV, 5-6; VII, 3), qui se trouvait au S. de la vallée d'Esdrelon, dans les défilés des montagnes et près de Dothaïn. Ces données répondent assez bien à la position de Sânoûr; mais il n'y a au pied de la colline aucune fontaine répondant au texte de Judith (VI, 9; VII, 3). Robinson, qui rejette cette identité (*Bibl. res.*, t. III, p. 152, et *Lat. res.*, p. 338), objecte que Sânoûr serait trop éloignée de la plaine d'Esdrelon, qu'elle ne défend aucun défilé et ne présente aucun reste d'antiquités. Cependant le Merdj el-Ghâriq peut être considéré comme le grand passage qui, de la plaine d'Esdrelon, donne accès dans les montagnes d'Éphraïm. On a proposé d'identifier Béthulie avec *Métheiloûn*, au S. du Merdj, où M. Guérin a retrouvé une colline nommée *Tell Khâbar*, couverte de ruines et défendue par deux murs d'enceinte, dont l'un est construit en gros blocs presque bruts. On y trouve plusieurs citernes pratiquées dans le roc et les fondations d'une tour. Le nom de Métheiloûn, dans lequel on pourrait voir une corruption de Betyloua (Béthulie) et la proximité des sources du Merdj paraissent assez bien convenir aux données de Josèphe.

Longeant à g. la plaine couverte de blés au printemps, par un chemin excellent en été, mais boueux en hiver, on remarque à dr. (20 min.) *Syer*, village situé sur une colline et, du même côté, sur une colline blanchâtre, les ruines de *Khâbar*. Laissant à g. (18 min.), sur la colline, le hameau de *Djerba*, avec un ouély, et à dr. (23 min.), sur le versant de la montagne, le petit v. de *Misiliyèh*, on traverse une petite vallée agreste couverte de champs cultivés et de bois d'oliviers et l'on gravit un petit col d'où l'on aperçoit la plaine d'Esdrelon et les collines de Nazareth au N. O. La route descend ensuite d'abord en pente douce, puis par un très mauvais sentier et à travers les rochers, dans une gorge plantée d'arbres fruitiers que l'on longe à g. jusqu'à (22 min.) *Qabâtiyèh*, village bâti en pierre et d'un aspect assez propre. Les habitants jouissent d'une mauvaise réputation qu'ils ne nous ont pas paru mériter.

Tout explorateur des antiquités bibliques ira visiter, à 50 min. environ à l'O. de Qabâtiyèh, un peu à dr. du chemin qui conduit à *Arrabèh*, l'emplacement de **Dothân** ou **Dothaïn** (les deux puits), où Joseph fut saisi et vendu par ses frères (Gen., XXXVII, 17-28), et où fut accompli plus tard un miracle d'Élisée (II Rois, VI, 13-23). Dothân est marqué, selon Robinson (*Lat. res.*, p. 122), par un monticule (*Tell*) verdoyant, au pied S. E. duquel est une fontaine appelée el-Hafirèh. Cette localité porte encore dans le pays le nom de *Dothân*. Elle est située sur la route des caravanes d'Égypte à Galaad (Gen., XXXVII, 25), et juste à 12 milles romains au N. de Samarie, selon l'indication d'Eusèbe et de saint Jérôme (*Onomast.*). On peut, de Dothân, se rendre directement à Djénîn par Bourqîn.

A partir de Qabâtiyèh, la route se dirige au N. sur un plateau cultivé dont le sol, de couleur noirâtre, paraît très fertile, et descend (30 min.) dans une vallée que l'on suit vers le N., laissant à g. (30 min.) une autre vallée qui se dirige à l'O. et qui conduit aux hameaux de *Bourqîn* et de *Kefr Qoud*; ce dernier marque, suivant Robinson, le **Caparcotia** de la table de Peutinger; on peut de là gagner Dothân (*V.* ci-dessus). On continue à travers un vallon pierreux et étroit, plein de chardons, et arrivé près d'un puits (10 min.) on laisse à dr. un chemin qui se dirige à l'E. pour longer en écharpe la montagne à laquelle est adossée (10 min.)

Djénîn, l'ancien **En-Gannim** (la fontaine des Jardins), ville du territoire d'Issachar, appartenant aux

Lévites (Josué, XIX, 21, XXI, 29), et mentionnée par Josèphe sous le nom de Djinæa.

Djénîn est située sur le penchant d'une colline qui ferme au S. la plaine d'Esdrelon, au milieu d'une jolie oasis de caroubiers, de nopals, d'oliviers, que domine un beau bouquet de palmiers. En arrivant, on passe sous les arcades d'un aqueduc et on voit une source abondante et limpide. Les maisons sont toutes bâties en pierre et ont un aspect de propreté et d'aisance. De leurs terrasses, on découvre toute la plaine d'Esdrelon, le Carmel, la montagne pointue qui marque la position de Nazareth, le Tabor et le sommet neigeux du grand Hermon. La population est de 2 à 3000 habitants, dont un certain nombre de chrétiens, dans les maisons desquels on trouve d'assez bons logements.

De Djénîn au Carmel, par Mégiddo, R. 25; — à Nazareth, directement, R. 30; — à Nazareth, par Jezraël et Endor, R. 31.

SECTION III. — GALILÉE.

§ I. — **Noms, limites.** — Le nom de Galilée, en hébreu *Galîl* (cercle, circuit) semble avoir été appliqué uniquement dans le principe au district septentrional de la Palestine, qui renfermait les vingt villes données plus tard par Salomon à Hiram (*V.* p. 104). Isaïe appelle cette province *Galilée des nations*, des Gentils (IX, 1). A l'époque des Maccabées, les Gentils y étaient plus nombreux que les Juifs (Maccabées, I, 5). Josèphe distingue deux Galilées. « Au couchant, dit-il, elles ont pour limites les frontières du territoire de Ptolémaïs et le Carmel, montagne appartenant autrefois aux Galiléens et maintenant aux Tyriens; au sud, la Samarie et Scythopolis (Beïçan), jusqu'aux rives du Jourdain; à l'E., l'Hippène et la Gadaritide, ainsi que la Gaulanitide et les frontières du royaume d'Agrippa; au nord, enfin, Tyr et toute la région des Tyriens. La Galilée inférieure se développe en longueur depuis Tibériade jusqu'à Zabulon, qu'avoisine sur la côte Ptolémaïs et, en largeur, depuis le bourg de Xaloth, situé dans la Grande Plaine, jusqu'à Bersabé, où commence la Galilée supérieure. Celle-ci s'étend de là en largeur jusqu'à Baka, qui la sépare du pays des Tyriens, et en longueur, depuis Thella, bourg voisin du Jourdain, jusqu'à Meroth (*Guerre des Juifs*, III, 1). Dans un autre passage, Josèphe donne comme limite méridionale à la Galilée, non plus le bourg de Xaloth, mais celui de Ginæa (Djénîn) (*V.* p. 407.). D'après ce dernier passage, la Galilée comprenait la plaine d'Esdrelon (*V.* ci-dessous), la ville de Zér'în, et sa frontière descendait probablement le Nahr Djaloût (*V.* R. 32), pour atteindre le Jourdain. Au nord de la plaine d'Esdrelon, entre Ptolémaïs et Tibériade, la Galilée inférieure embrassait une région accidentée dont les montagnes les plus hautes atteignent à peine 600 mètres au-dessus de la Méditerranée; la plupart sont moitié moins élevées. « Parsemées, dit M. Guérin, d'innombrables vallées généralement très fertiles, elles étaient elles-mêmes autrefois cultivées jusqu'à leur sommet, et sur leurs pentes s'étageaient de belles plantations d'oliviers, de figuiers, de vignes et d'autres arbres fruitiers que des broussailles ont en partie remplacées depuis longtemps; à leur pied croissaient, comme maintenant encore, du blé, de l'orge et d'autres céréales. » (Guérin, *Galilée*, tome I, p. 78-79). Au milieu

de ces montagnes se déroule la magnifique plaine de El-Battaoûf (*V.* R. 28). Ce pays très fertile nourrissait une nombreuse population, dont la prospérité est attestée par une multitude de ruines qui se rencontrent dans les vallées, sur les flancs des coteaux ou sur le plateau supérieur des montagnes. La plus grande partie de ce beau district était échue à la tribu de Zabulon.

La vallée de Medjdel Qeroum, qui prend naissance au pied du *Djébel Zaboûd* (1095 mèt. d'altitude), formait une limite naturelle entre la basse et la haute Galilée. Celle-ci s'étendait au N. sur un pays montagneux, où l'on trouve des massifs, tels que le *Djébel Zaboûd*, le *Djébel 'Addtir*, le *Djébel Djermak*, le *Djébel Beït Djenn*, qui ont de 1000 à 1200 mètres au-dessus de la Méditerranée. Elle était limitée au N. par les profonds ravins du Nahr Qasimiyèh et au N. E. par le Djébel ech-Cheïkh ou Grand Hermon (*V.* R. 41). Toute la partie orientale, la plus montagneuse de ce district, avait été assignée par Josué à la tribu de Naphtali ; la tribu d'Asser en occupait la zone occidentale jusqu'aux confins de la Phénicie. On trouve, dans cette région, assez rarement parcourue par les voyageurs, des ruines nombreuses et intéressantes, murs d'enceintes, tours, maisons, vestiges de temples, d'églises et de mosquées, excavations, réservoirs, citernes, tombeaux, pressoirs perdus au milieu de fourrés presque inextricables de lentisques, d'arbousiers, de chênes-verts, de térébinthes et de caroubiers. « Ces ruines, dit M. Guérin, qui les a visitées avec soin, appartiennent quelquefois à toutes les époques et à toutes les civilisations, ruines cananéennes, judaïques, byzantines, ou datant seulement de la domination des Croisés, enfin ruines d'une époque plus récente... Elles attestent que cette contrée était autrefois extraordinairement peuplée et merveilleusement cultivée, dans les endroits même les plus désertés aujourd'hui par l'homme, et les plus rebelles, en apparence, à toute culture » (Guérin, *Galilée*, I, 79-81).

§ II. — **Histoire** (*V.* Histoire de la Syrie, p. 97-127).

ROUTE 25.

DE DJÉNÎN A KHAÏFA, AU CARMEL ET A SAINT-JEAN-D'ACRE

Par Mégiddo.

(10, 11 et 14 heures).

Khân el-Ledjdjoûn	3h	35
Tell el-Qâmoûn	2	50
Khaïfa	4	20
Le Carmel	0	50
Saint-Jean-d'Acre	2	30
Total	14	05

Cette route est monotone et ne présente qu'un site intéressant, celui de Mégiddo. En quittant Djénîn, on longe à l'O. les collines qui bordent la *plaine d'Esdrelon*, connue aussi sous le nom de plaine de *Jizréel*. La vallée de Jizréel est proprement le bassin triangulaire qui s'étend à l'O. et au S. de Zér'în (Jizréel, *V.* R. 27). Dans son acception la plus générale, ce nom s'applique à toute la plaine située à l'O. des montagnes de Gelboë jusqu'au Tabor au N. E. et aux montagnes qui forment le défilé du Kison au N. O. Cette vallée affecte la forme d'un grand triangle irrégulier, dont la base, longue de 39 kil. environ, s'appuie sur la chaîne du Carmel et dont la pointe est au mont Tabor. Elle se prolonge à l'E. en plusieurs vallées latérales : la première, au N., comprise entre le Ta-

bor et le Djébel Dahy ou Petit Hermon ; la seconde entre le Djébel Dahy et le Djébel Foqouâh (Gelboë) ; la troisième, au S. de cette dernière montagne. Les bords de cette sorte de cuvette s'abaissent rapidement vers les parties centrales où le sol est à 76 mèt. environ au-dessus du niveau de la mer. Elle est sillonnée de petits ravins le plus souvent à sec, à l'exception de quelques-uns, dont les plus importants sont le Nahr Djâloût (*V.* R. 31) et le Nahr el-Mouqatta (*V.* ci-dessous). Au printemps, elle se couvre de blés. Le sol, d'aspect noirâtre, formé de roches volcaniques désagrégées, est d'une fertilité remarquable. Les Arabes nomment cette plaine *Merdj ibn 'Amîr* (Prairie du fils d'Amîr).

La route, se dirigeant au N. O., laisse à g. *Kefr Adâm*, atteint (1 h. 35 min.) *Sîlèh*, grand village situé sur une petite colline et (25 min.)

Ta'annouq, l'antique **Ta'anach** des Cananéens (Josué, XII, 21 ; XVII, 11; XXI, 25), mentionnée dans le cantique de Déborah (Juges V, 19). Elle avait été assignée à la demi-tribu de Manassé. C'est un petit village bâti sur un monticule autour duquel on trouve quelques ruines sans intérêt.

La route, suivant le pied des montagnes, traverse plusieurs petits ruisseaux avant d'atteindre (1 h. 35 min.) le **Khân el-Ledjdjoûn**, situé dans un petit bassin formé par un retrait de la montagne. Ce Khân ruiné est placé au débouché de la route des caravanes qui se rendent d'Égypte à Damas, au bord d'un ruisseau qui forme le principal affluent du Kison. Un peu au N. et à une faible distance, sur la rive dr. du ouady, s'élève un tell nommé *Tell Moutsellïm* dont le plateau supérieur et les pentes ont servi d'assiette à une ville, depuis longtemps renversée de fond en comble. Il n'en reste que des tas de matériaux épars, des tronçons de colonnes et d'innombrables débris de poterie, qui couvrent le sol. Ces ruines, connues sous le nom de *Khirbet el-Ledjdjoûn*, ont été identifiées par Robinson (*Bibl. res.*, t. III, p. 178), avec le **Legio** d'Eusèbe (*Legionum* au temps des Croisades), mentionné comme étant à 4 milles de Ta'annouq et à 15 milles de Nazareth. Legio serait la même ville que l'ancienne **Mégiddo**, dont le nom est presque toujours associé à celui de Ta'anach et qui était une place importante située sur la route qui menait d'Égypte en Assyrie (*V.* p. 100). La grande plaine d'Esdrelon est quelquefois nommée plaine de Mégiddo. Les *Eaux de Mégiddo* mentionnées dans le cantique de Déborah sont sans doute les eaux du ouady Ledjdjoûn et des petits ouadys voisins qui forment les affluents les plus considérables du Kison. C'est à Mégiddo que Thoutmès III défit les tribus de la Syrie du N. coalisées contre lui. C'est au même endroit, entre Khân el-Ledjdjoûn et Ta'annouq, que la grande armée de Sisera fut détruite par Barak (Juges IV, 4-24; V, 19-21). L'aspect des lieux répond très bien au texte de l'Écriture. Là aussi, Josias, roi de Juda, ayant voulu arrêter le Pharaon Nékao dans sa marche contre les Assyriens (II Chroniq., XXXV, 20-24), fut battu et blessé mortellement.

Au delà de Tell el-Ledjdjoûn, la plaine s'élargit. On aperçoit à l'E. le sommet arrondi du Tabor, et, plus loin, la chaîne orientale du Jourdain (Djébel Adjloûn) ; au N. O., l'extrémité méridionale du Carmel. La route, traversant plusieurs ruisseaux, laisse à g. (1 h. 20 min.) *Abou Chouchèh*, croise (15 min.) un autre ruisseau et longe une plaine en partie submergée au printemps. A g. on aperçoit (20 min.) de nombreuses grottes, taillées dans le rocher. Le *ouady el-Mélèh* (vallée du sel) (40 min.) sépare les montagnes de la Samarie du Carmel proprement dit, dont la

chaîne est formée de mamelons de plus en plus élevés, couronnés de magnifiques bois de chênes. C'est par ce vallon que déboucha en 1799 l'armée française dans sa marche de Ramlèh sur Saint-Jean-d'Acre.

Le **Tell el-Qâmoûn**, à g., au N. E. du ouady el Mélèh, répond à l'antique **Cammona** d'Eusèbe, peut-être aussi au **Jokneam** de Josué (XII, 22), qui marquait la frontière de Zabulon (*Jos.*, XIX, 11). « Au Tell el-Qâmoûn s'élevait un château qui était compté au nombre des baronnies du domaine royal » (E. G. Rey). Dans une vallée latérale, à g., passe la route, avec poteaux télégraphiques, qui va de Saint-Jean-d'Acre à Jaffa par Jérusalem et Naplouse. A dr. (5 min.) sur une colline, est le village de *Obrîk.*

Excursion de El-Mahraqah. — De Tell el-Qâmoûn, on peut aller visiter sur le Carmel le El-Mahraqah, lieu traditionnel du sacrifice d'Élie. Cette excursion demande 4 heures, aller et retour. On se dirige au S. O. en longeant le flanc méridional du Carmel. Laissant à dr. *El-Mansoûrah*, village habité par les Druses, on suit à l'O. S. O. le ouady el-Mélèh, sur les flancs duquel croissent de beaux chênes appartenant à l'espèce nommée *balloût* (*quercus ægilops*). On commence à gravir (25 min.), par un sentier roide et rocheux, les pentes inférieures du Carmel jusqu'à (25 min.) *Oumm ez-Zeinat*. De là, se dirigeant au N. N. E., on descend à travers des fourrés de balloût et de chênes verts, dans le *ouady Bîr en-Natef*, au delà duquel commence vers le N. E. une ascension pénible par un sentier étroit et obstrué de rochers, qui serpente au milieu d'un bois épais de chênes verts, de balloût, de caroubiers et de lentisques. On atteint (55 min.) l'endroit connu sous le nom de *El-Mahraqah* (le sacrifice), en souvenir du sacrifice d'Élie (I Rois XVIII, 19-40). Une petite chapelle y a été récemment élevée par les religieux du mont Carmel. De ce point élevé, le regard embrasse la vaste plaine d'Esdrelon. bordée au N. par les collines de Nazareth et le mont Tabor et plonge sur le défilé où coule le Kison, qui baigne les flancs inférieurs du Carmel. Sur la rive dr. du fleuve, on voit le Tell el-Qaçîs (colline des prêtres) où, d'après la tradition, les prêtres de Baal auraient été égorgés. L'aspect des lieux concorde bien avec le récit biblique. De El-Mahraqah, un sentier mène directement à Tell el-Qaçîs en 1 heure.

La route se rapproche du Kison près de (25 min.). *Tell el-Qaçîs* (*V.* ci-dessus). La vue à l'E. est bornée par des collines couvertes de bouquets de chênes. Le **Kison** (*Nahr el-Mouqatta*), formé de la réunion de tous les ruisseaux du Merdj ibn Amîr, coule au N. O. en décrivant de nombreux méandres et se jette dans la mer un peu au N. de Khaïfa. Son lit est encaissé entre des rives de terre crevassées, hautes de 4 à 5 mèt. Lorsqu'il a plu, ce torrent prend en quelques heures un volume considérable. Ses bords sont frangés de lauriers-roses. On se rapproche du pied du Carmel, haute et belle montagne, aux lignes grandes et sévères, couverte de bois de chênes. C'est un des paysages les plus riches de la Palestine. Napoléon campa dans cette vallée le 17 mars 1799. On aperçoit (50 min.) sur la rive dr du Kison un monticule régulier, surmonté d'un village, *El-Hartiyèh*, qui a l'air d'un camp retranché. La route, continuant à longer le pied du Carmel, passe à (20 min.) *Djélamèh*, petit village habité par des Druses, et traverse plus loin un beau bois d'oliviers pour atteindre (1 h.) **Yadjoûr**, assez grand village habité par des Druses et environné de figuiers, d'oliviers, de grenadiers. Plus loin (25 min.) est **Béled ech-Cheïkh** ou **Kefr ech-Cheïkh** (le pays ou le village du Cheïkh), qui doit ce nom à un saint musulman dont il possède le tombeau. Le village est bien bâti et agréablement situé sur la base de la montagne, près de laquelle est une source. *Aïn es-Sa'adèh* (30 min.) est une grande et belle source, d'où sort le ruisseau *es-Sa'adèh*, qui se répand en marécages jusqu'à la baie

de Khaïfa. Si le chemin est inondé, ce qui arrive parfois, on fera un petit détour à g. sur les pentes du Carmel. Après avoir longé de belles plantations de palmiers et d'orangers, on arrive (40 min.) à la porte de

Khaïfa (*V.* Renseignements généraux). Khaïfa est l'antique **Sycaminum** des Phéniciens qui, au moyen âge, fut prise d'assaut par Tancrède (1100). Au XVIIIe s., la ville s'étendait plus au N. O. le long du promontoire du Carmel sur lequel on trouve des débris de blocs et des arasements de maisons qui portent le nom de *Khaïfa el-Âtiqa* (l'ancienne Khaïfa). On trouve encore près de la mer les restes d'une tour circulaire nommée *Bordj ez-Zaouâran*.

La ville de Khaïfa (*V.* le plan) forme au S. O. de la baie de Saint-Jean-d'Acre un parallélogramme d'environ 500 pas de long sur 400 de large. Elle est entourée d'un mur d'enceinte flanqué de tours et de bastions et fort délabré. Mais elle déborde de beaucoup au delà de son enceinte au N. O. L'étroite bande de terre située entre la mer et la montagne se couvre de maisons, de jardins et d'oliviers. Les quartiers turcs et arabes, sont très rapprochés de l'embouchure du Kison, tandis qu'au N. O. s'étend la *colonie* allemande composée de 650 personnes environ, dont les maisons, construites à l'européenne, sont entourées d'un enclos cultivé. Par les soins de cette colonie, une route carrossable a été construite entre Khaïfa et Nazareth.

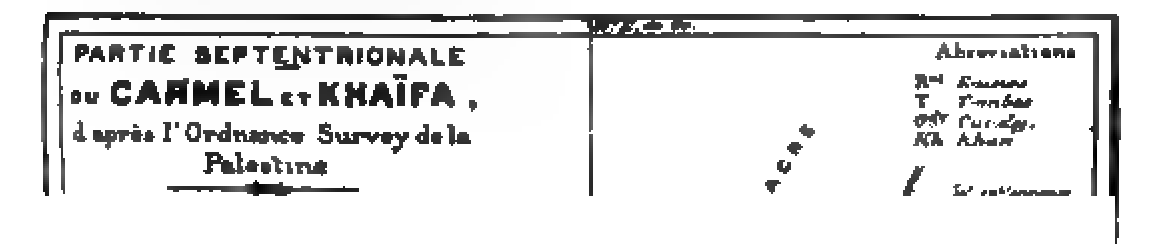
La population est de 6000 hab. env., dont 1500 Musulmans env., 1400 Juifs et 3000 chrétiens, Grecs, Latins ou protestants. École de garçons, tenue par les Carmes. École et orphelinat de filles, dirigés par les Dames de Nazareth. La ville possède plusieurs agences consulaires. Elle a acquis une certaine importance commerciale depuis que les paquebots du *Lloyd autrichien* viennent y toucher tous les quinze jours (*V.* Renseignements généraux). Cependant elle ne possède pas de port, et la rade n'est pas meilleure que celle de Jaffa.

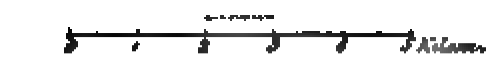
De Khaïfa à Nazareth, *V.* **R. 29.—À Saint-Jean-d'Acre,** *V.* **ci-dessous.**

Visite au mont Carmel. Sortant de la ville par la porte O. on laisse à dr. la colonie allemande et l'on suit la base de la montagne au milieu des plantations d'oliviers. Un sentier en escalier, bordé par un petit mur à dr., mène (45 min.) à la plate-forme supérieure, où s'élève à dr. une construction massive surmontée d'un phare et à g. le

Couvent du Carmel, en arabe *Deïr Mâr Élias*. L'origine du couvent paraît fort ancienne. Les moines du Carmel font remonter leur ordre jusqu'à Élisée, qui reçut d'Élie la possession de sa grotte. Les fils du prophète restèrent en possession du sanctuaire jusqu'à la naissance du christianisme, époque à laquelle ils embrassèrent la foi nouvelle. Le témoignage des historiens profanes montre que cet endroit était en effet un sanctuaire. Pythagore le visita, et Tacite (*Hist.*, II, 78), ainsi que Suétone (*Vita Vesp.*, V), racontent que Vespasien sacrifiant sur un *autel* élevé à Dieu sur le Carmel, le prêtre lui prédit sa fortune. Le Carmel paraît avoir été habité de bonne heure par des anachorètes. Un monastère s'éleva plus tard sur la grotte d'Élie; il est mentionné en 1185 par Jean Phocas, comme étant en ruine. En 1209, il était réparé et les religieux qui l'habitaient fondèrent, sous le moine Brocard, un ordre qui reçut d'eux le nom d'ordre des Carmélites. Le couvent et l'église paraissent avoir été détruits et rebâtis à différentes reprises. Celui qui avait été construit en 1760, servait, en 1799, d'hô-

pital à l'armée française pendant le siége de Saint-Jean-d'Acre. Après la retraite des Français, il fut ravagé par les Turcs, et les pauvres blessés





Plan de Khaïfa et du mont Carmel.

furent tous massacrés. En 1821, Abdallah-Pacha, gouverneur de Saint-Jean-d'Acre, le ruina de fond en comble. Un simple moine, frère Jean-Baptiste, obtint de la Porte, par l'intermédiaire de l'ambassa-

deur français, un firman de reconstruction, parcourut l'Europe pendant quatorze ans pour recueillir des dons pieux qui permirent d'élever l'édifice actuel.

Le couvent occupe, à l'extrémité N. O. du promontoire ou cap Carmel, une plate-forme qui domine la mer de 200 mèt. Les bâtiments forment un grand carré; les murailles sont épaisses et les fenêtres munies de grilles de fer pour défier les ennemis du dehors. L'église occupe le centre; sa coupole et son clocher dominent les toits plats du monastère. Le maître-autel, dédié à Notre-Dame du mont Carmel, est construit sur la *grotte d'Élie*, où le prophète se cacha pour fuir les persécutions de Jésabel. La grotte mesure un peu plus de 2 mèt. de hauteur, sur 5 mèt de longueur et de largeur. On y voit un autel consacré à Élie. Le reste des bâtiments contient les cellules des moines et les chambres réservées aux étrangers qui y reçoivent une hospitalité cordiale et confortable, sans distinction de patrie et de croyance. C'est, à cet égard, le premier établissement hospitalier de la Terre Sainte. Devant le couvent est un jardin en terrasse, où l'on remarque une petite pyramide en pierre, élevée à la mémoire des soldats français massacrés en 1799. De cette terrasse, on jouit d'une vue magnifique sur la mer, Saint-Jean-d'Acre, les montagnes de la Galilée, le Liban et le grand Hermon. Une villa, qu'Abdallah-Pacha s'était fait construire avec les débris du couvent, est aujourd'hui réservée aux pèlerins musulmans. Devant ce bâtiment on voit un puits profond et de grandes citernes.

En dehors du couvent, on montre plusieurs grottes occupées autrefois par des anachorètes. La plus célèbre, située sur la pente abrupte de l'Occident, porte le nom d'*école des prophètes*; elle est aujourd'hui gardée par un imam musulman, mais les chrétiens et les juifs y sont admis. C'est une grotte naturelle agrandie par la main de l'homme, et formant une chambre de 15 mèt. de long sur 7 de large et 6 de hauteur. Une petite cellule, à g. en entrant, passe pour celle d'Élie. Une autre tradition veut que la vierge Marie s'y soit reposée en quittant Nazareth. Les murailles et les rochers des environs sont couverts d'inscriptions et de noms de pèlerins de toutes les langues. (*V.* Guérin, *De ora Palestinæ*, etc. Paris, 1856).

Le **Mont Carmel** (*Djébel Mâr Élias*) forme une longue chaîne étendue du S. E. au N. O., où il projette dans la mer le promontoire ou cap Carmel (*V.* le plan). Cette chaîne mesure environ 25 kil. de longueur; large à sa partie méridionale de 11 à 12 kil., elle se rétrécit en s'avançant au N. O. vers la mer où elle se termine en pointe. Les sommets les plus élevés, situés dans sa partie centrale, mesurent de 520 à 550 mèt. de hauteur. Au S. E. elle s'abaisse un peu et se relie aux montagnes de la Samarie. Elle est formée en grande partie d'une roche calcaire molle et blanche, avec de nombreuses veines de silex. Vers l'O. on trouve de la brèche tertiaire formée de fragments calcaires et siliceux; au N. E., les roches plutoniques apparaissent. Dans plusieurs endroits, notamment au-dessus du couvent de Saint-Brocard, on a signalé l'existence de nombreuses géodes, pierres qui sont vides à l'intérieur et dont la cavité est tapissée de quartz ou de calcédoine. Elles affectent la forme de certains fruits, ce qui leur a valu le nom de fruits pétrifiés. On trouve aussi dans ces dépôts calcaires et crayeux des épines fossiles de l'espèce d'échinites (*Cidaris glandifera*) (Guérin. *ouvr. cité*, II, p. 263). La montagne

est bien boisée, surtout sur son versant oriental. Le chêne-vert, le myrte, le lentisque et le genêt sont les espèces principales. Elle nourrit le chacal, l'hyène, la panthère, le sanglier. L'aigle plane en grand nombre sur ses cimes. La montagne était autrefois cultivée : son nom même, en hébreu *Ha-Karmel*, signifie jardin, lieu planté d'arbres. Sa beauté sert souvent de comparaison dans les Livres saints (Isaïe, xxxv, 2 ; Cantiq. des Cantiq., vii, 5, etc.). Les deux épisodes les plus fameux qui se passent sur le Carmel sont celui de la lutte d'Élie contre les prophètes de Baal (I Rois, xviii, 21, 40), et celui d'Élisée recevant la Sunamite dont il ressuscita le fils (II Rois, iv, 22-37).

Du couvent de Carmel on peut visiter le lieu nommé El-Mahraqah (V p. 411). Cette excursion demande 10 heures aller et retour. On se rend, par la crête de la montagne, au village druse de *El-Esfiyèh* (4 h.) (565 mèt. d'altitude). Là on prend un guide pour gagner, à travers un plateau onduleux et bien boisé (1 h. 15 min.) la plate-forme de El-Mahraqah.

Du Carmel à Césaree et à Jaffa, R. 27, lisez en sens inverse ; — à Naplouse, par Anebta, R. 26, lisez en sens inverse.

De Khaïfa à Acre (2 h. 30 min). — Quand le temps est beau, on peut se rendre en barque de Khaïfa à Saint-Jean-d'Acre en 1 h. ou 1 h. et demie. Mais la route de terre est plus intéressante. Longeant le rivage de la baie, on laisse à dr. de belles plantations d'orangers et de palmiers et, franchissant (20 min.) *le Kison*, on entre dans la grande plaine d'Acre. Le rivage est semé de jolis coquillages, parmi lesquels on rencontre le *murex brandaris* et le *murex trunculus* d'ou l'on extrayait la fameuse pourpre de Tyr. L'endroit où ce coquillage se trouve en plus grande abondance est (2 h.) le *Nahr en-Na'amân*, l'antique **Bélus**, sur les bords duquel les Phéniciens firent la découverte du verre. De l'autre côté de la rivière, on montre la colline nommée *Turon* sur laquelle Napoléon établit des batteries en 1799. A g., près du port, sont les ruines d'une tour des Croisés. On entre (10 min.) à

Saint-Jean-d'Acre, en arabe **Akka**. — *Histoire*. Cette ville, l'antique *Accho* des Phéniciens, n'est mentionnée qu'une fois incidemment dans l'Ancien Testament (Jug., i, 31). Jamais les Israélites ne purent s'en emparer. Elle prit le nom grec de *Ptolémaïs* à l'époque où les Lagides possédèrent la Syrie. Elle fut visitée par saint Paul (Actes, xxi, 7, dans un voyage à Jérusalem, et devint plus tard le siége d'un évêché. Toutefois ce n'est qu'à l'époque des croisades qu'elle acquit une véritable célébrité. Baudouin I[er] l'assiégea sans succès en 1103, et s'en empara l'année suivante. Elle devint dès lors la base d'opérations des chrétiens en Syrie, et reçut les flottes des Vénitiens, des Génois et des Pisans. Après la bataille de Hattin (1187), elle tomba au pouvoir de Saladin ; mais quatre ans plus tard, elle fut reconquise par Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion. C'était, en 1229, le chef-lieu des possessions chrétiennes en Terre Sainte, et le quartier général des ordres militaires : celui des Hospitaliers, qui prit alors le nom de *Saint-Jean-d'Acre*, a laissé à la ville elle-même le nom qui s'est transmis jusqu'à nos jours. Les chevaliers Teutoniques avaient de grandes possessions dans les plaines qui entourent la ville et parmi les villages de la basse Galilée. « Saint-Jean-d'Acre était en même temps le grand entrepôt commercial de cette partie du bassin de la Méditerranée. A côté des Vénitiens, des Pisans et des Génois, les marchands des autres grandes villes maritimes, comme Marseille, Montpellier, Ancône et Barcelone, y possédaient des comptoirs approvisionnés des pro-

duits de l'Orient par les négociants arabes de Mossoul, de Damas et d'Alexandrie. » (E. G. Rey, *Étude sur la topographie de la ville d'Acre au* XIIIe s., p. 1.) Les débris de l'armée de saint Louis y abordèrent en 1251, venant d'Égypte. Le sultan Mélek el-Achraf Ibn-Qalaoun vint l'assiéger inutilement et pendant longtemps. Elle fut enlevée après 33 jours de siége, en 1291, par son fils Khalîl. Les habitants se défendirent avec le courage du désespoir, mais ils furent écrasés par le nombre, affaiblis qu'ils étaient d'ailleurs par la défection du roi de Chypre et de ses chevaliers, et une population de 60 000 chrétiens fut livrée au massacre et à l'esclavage. C'en était fait du pouvoir des Francs en Terre Sainte. Depuis cette époque, la ville resta plusieurs siècles dans un état de ruine presque complète. Saint-Jean-d'Acre tomba au pouvoir des Turcs, en 1517, sous le règne de Sélim I.

La ville fut relevée de ses ruines par *Dhaher el-'Amer*, chef arabe qui exerça une sorte de souveraineté sur presque toute la Galilée. Dhaher fut mis à mort par le Bosnien Djezzar-Pacha, un des barbares les plus féroces dont l'histoire ait conservé le nom (*V.* p. 121). Djezzar profita des travaux de Dhaher, et sut se créer à Acre une principauté à peu près indépendante qui s'étendait de Beyrout et de Ba'albek à Jérusalem. Ce fut sous son gouvernement que Bonaparte vint assiéger Saint-Jean-d'Acre (20 mars 1799). Le brillant conquérant de l'Egypte venait de traverser le désert, et d'enlever presque sans coup férir el-Arich, Gaza et Jaffa. Il espérait enlever de même Saint-Jean-d'Acre par un coup de main. Mais Djezzar-Pacha s'y était enfermé avec une forte garnison. En même temps l'Anglais Sidney Smith, qui venait d'enlever la flottille française chargée de l'artillerie de siége, fournit au pacha des ingénieurs et des canonniers. Bonaparte avait pour toute artillerie une caronade de 32, quatre pièces de 12, huit obusiers, et une trentaine de pièces de 4. Encore manquait-on de boulets, et était-on obligé d'utiliser ceux que Sidney Smith faisait pleuvoir sur la plage. « C'était, dit M. Thiers (*Révol. franç.*, t. X, p. 404), un grand siége à exécuter avec 13 000 hommes et presque sans artillerie. » Après deux assauts préliminaires infructueux et six jours de travaux d'approche, Bonaparte dut détacher Kléber et courir bientôt lui-même au-devant de la grande armée turque qui débouchait de Damas. Malgré la brillante victoire du Mont-Tabor, ce siége impossible n'avançait pas. Au bout de six semaines, il arriva dans le port d'Acre un renfort de 12 000 hommes. Bonaparte, calculant qu'ils ne pouvaient pas être débarqués avant six heures, fait sur-le-champ jouer une pièce de 24 sur un pan de mur, et la nuit venue on monte à la brèche... On était presque maître de la place, lorsque les troupes débarquées s'avancent en bataille et repoussent les assaillants. Un dernier assaut infructueux est donné le 10 mai. Il y avait toute une armée gardant la place. Il fallut y renoncer... En s'obstinant davantage, Bonaparte pouvait s'affaiblir au point de ne pouvoir repousser de nouveaux ennemis. Le fond de ses projets était réalisé, puisqu'il avait détruit les rassemblements formés en Syrie, et que de ce côté il avait réduit l'ennemi à l'impuissance d'agir. Quant à la partie brillante de ses projets, quant à ces vagues et merveilleuses espérances de conquêtes en Orient, il fallait y renoncer. Il se décida enfin à lever le siége, le 20 mai ; mais son regret fut tel que, malgré sa destinée inouïe, on lui a entendu répéter souvent, en parlant de Sidney Smith : « Cet homme m'a fait manquer

« fortune. » (Thiers, *ouvr. cit.* p. 409). — Les malheurs d'Acre n'étaient pas finis ; relevée de ses cendres, elle soutint sous le pacha rebelle Abdallah un siége de neuf mois contre les troupes de la Porte. Ibrahim-Pacha s'en empara en 1832, après un bombardement terrible. Elle eut à supporter, en 1840, le poids principal de l'intervention des puissances en faveur de la Porte. Le 3 novembre 1840, la flotte anglaise, sous les ordres des amiraux Stapford et Napier, la bombarda pendant deux heures. Les ruines causées par cette dernière catastrophe ont à peine été réparées.

État actuel. — La ville (*V.* le plan) occupe une presqu'île triangulaire, dirigée du N. E. au S. O., et qui ferme au N. la grande baie semi-circulaire terminée au S. par le cap Carmel. Du côté de la terre s'élèvent de belles fortifications nouvellement construites. On aperçoit dans la mer les restes des anciennes fortifications détruites par le bombardement de 1840 et du môle qui fermait le petit port aujourd'hui ensablé, et praticable seulement pour les barques. Il n'y a qu'une porte à l'E. du côté de la terre (D). Après l'avoir franchie, on rencontre un bazar qui est une rue voûtée et qui n'offre d'ailleurs rien de remarquable. A l'extrémité de ce bazar, on prend une rue transversale et, tournant à g., on arrive à la *mosquée de Djezzar* (K). La cour de cette mosquée, plantée de palmiers, de cyprès et d'autres arbres est entourée d'arcades ogivales soutenues pas des colonnettes de marbre et de granit rouge formant des compartiments recouverts de petites coupoles ; es matériaux en ont été empruntés en partie aux ruines de Tyr et de Césarée. Au centre est une fontaine de marbre, de forme octogonale, surmontée d'un dôme en bois. A l'E. s'élèvent les deux tombeaux en marbre blanc de Djezzar et de Soliman Pacha. Le sanctuaire, précédé à sa façade septentrionale d'un péristyle décoré de six colonnes antiques de granit rose qui supportent cinq arceaux extérieurs, est une grande salle carrée, ornée de lustres et de lampes, et surmontée d'une haute coupole qui s'appuie sur quatre arcades ogivales. Des plaques de marbre tapissent les parois intérieures du monument et en dallent le sol. Le mihrab est également en beau marbre de différentes couleurs. On remarque les fines sculptures du membèr (Guérin, *ouv. cit.*, p. 504). Au N. O. de la mosquée s'élève la *citadelle* (L), et à côté, l'*hôpital militaire* (M), dont toute la partie inférieure date de l'époque des croisades, tandis que les constructions supérieures sont modernes. Il passe pour avoir été l'*Hôpital des Chevaliers de Saint-Jean*. On sait que ceux-ci étaient venus s'établir à Acre après la prise de Jérusalem par Saladin. Acre fut dès lors appelée Saint-Jean-d'Acre. Sous les remparts s'étendent d'immenses magasins voûtés en ogive, dont plusieurs sont écroulés. Dans la partie méridionale de la ville, au S. du grand bazar, se trouve un Khân appelé le *Khân franc* (N), parce que les commerçants européens y avaient autrefois leurs magasins. L'agent consulaire français y réside, non loin du *couvent* des franciscains, qui ont une église sur un autre point de la ville.

Acre possède encore quelques mosquées, qui n'offrent rien d'intéressant et quatre églises chrétiennes : l'une, aux Grecs, l'autre aux Maronites, une troisième près de la mer, aux Grecs-Unis, sous le vocable de Saint-André; elle est à trois nefs et les murs en sont très épais. Elle paraît être un reste de l'ancienne *église de Saint-André*. Une quatrième église, consacrée à saint Jean-Baptiste, sert de paroisse aux Latins. Les Dames de Nazareth ont fondé à Acre

une école de jeunes filles, fréquentée par deux cents enfants environ.

En dehors de la double enceinte de la ville, on remarque à l'E. et au N. les traces des anciens fossés (A, B). D'après M. E. G. Rey, la ville ancienne mesurait environ 1700 mèt. de longueur et un peu plus de 1000 mèt. dans sa plus grande largeur. A l'E., au delà du cimetière musulman, le sol est perforé de trous dus aux fouilles que l'on a faites pour en arracher des matériaux provenant de maisons ou d'édifices renversés. M. Guérin y a reconnu des citernes à moitié comblées, les traces d'un aqueduc et quelques arasement de murs. Mais le sable envahit de plus en plus ces quelques débris. En continuant à s'avancer vers l'E. le long des jardins bordés de cactus et plantés d'arbres divers, tels que figuiers, grenadiers et palmiers, qu'avoisine un petit groupe d'habitations, près d'une source nommée *Aïn es-Zit*, on atteint la colline, *Tell el-Foucar* (colline des poteries) qui répond probablement au *Turon* du temps des croisades, où Guy de Lusignan avait campé. C'est un monticule allongé et bas situé à 1500 mèt. de la ville actuelle et à 800 mèt. de la ville du moyen âge. C'est là que Bonaparte avait établi ses batteries en 1799.

Au N. E. de la ville se voit un aqueduc, construit par Djezzar.

La population d'Acre monte aujourd'hui à environ 10 000 âmes dont les trois quarts sont musulmans ou *druses*, et le reste, chrétiens et juifs. La garnison assez considérable est commandée par un pacha subordonné au pacha de Beyrout. Le commerce d'Acre consiste en laines, soies, tabac, coton, graines oléagineuses et en une exportation considérable de blé. On trouve dans le marché une grande quantité de fruits et de légumes.

De Saint-Jean d'Acre à Nazareth, *V.* R. 28; — à Tyr, R. 38.

ROUTE 26.

DE NAPLOUSE A KHAÏFA ET AU CARMEL.

Par Anebta, Bâqah et Césarée.

18 à 19 h. — On campera à Bâqah ou à Qaîsariyèh. — Une escorte est nécessaire aux abords des montagnes de Samarie et dans la plaine de Saron. Les tribus étant souvent en guerre les unes avec les autres, il faut quelquefois faire un détour par le territoire de quelque tribu neutre. On se fera renseigner à cet égard soit à Naplouse, chez le gouverneur turc, soit à Saint-Jean-d'Acre, si l'on suit la route en sens inverse.

Râmin	2h	40
Anebta	0	50
Bâqah	3	40
Qaîsariyèh (Césarée)	3	45
Tantoûrah	2	10
Athlit	1	40
Couvent du Carmel	3	40
Total	18	25
Khaîfa	19	20

De Naplouse, on peut se rendre en 2 h. 10 à Samarie et de là en 45 min. à Râmîn, ou bien descendre le *ouady ech-Cha'ïr* (vallée de l'Orge), laisser sur la dr. Deîr Charâf et passer par *Dibbariyèh*. Par cette dernière route, on atteint (2 h. 40 min.)

Râmîn, beau village bâti dans une position élevée, d'où l'on découvre, d'une part, tout le ouady Cha'ïr, et d'autre part, tout le bassin de Samarie. Robinson a même distingué avec une lunette une partie de la colonnade de Sébastiyèh. On continue à descendre la vallée qui perd peu à peu sa riche végétation. Les champs cultivés deviennent plus rares, on rencontre çà et là quelques moulins et des groupes d'oliviers. Le long du torrent sont épars des vestiges de l'ancienne voie romaine qui allait de Sébaste à Césarée.

Anebta (50 min.) est un grand et beau village construit au milieu des rochers, sur la rive dr. du ouady, et entouré de cavernes et de grottes

taillées qui prouvent son antiquité. Ici, la route directe remonte un petit plateau au N. O., longe le *ouady Moussîn* et, traversant un plateau boisé sur lequel se trouve *Deïr el-Ghousoûn*, atteint (1 h. 50 min.) *Attîl* et (1 h. 10 min.) Bâqah. Mais cette route est très fatigante. L'autre, plus aisée, descend à l'O. dans la plaine, et, bien que moins directe, elle ne demande guère plus de temps.

On continue à descendre la vallée dont l'aspect devient tout à fait triste et monotone; l'on croirait difficilement, en voyant ces collines arides, que l'on se trouve dans la vallée même de Naplouse. Laissant (1 h. 25 min.), à g., le ouady ech-Cha'ïr en vue des grands villages de *Dennâbèh* et de *Toulkérem* et traversant au N. E. un petit ouady, tributaire du ouady ech-Cha'ïr, on atteint (25 min.) *Choueïkèh*, gros village florissant, assez près de la plaine pour profiter de sa richesse et assez haut placé pour se défendre contre les Bédouins. A *Kefr Sîb* (15 min.) se voient des ruines assez considérables. A. g., dans la plaine couverte de cotonniers, s'élève *Qaqoûn*, gros village près duquel Bonaparte, après un brillant combat, dispersa les hordes syriennes, le 15 mars 1799, alors qu'il marchait sur Saint-Jean-d'Acre, longeant le pied des montagnes jusqu'au ouady el-Mélèh (*V.* R. 25). Au temps des croisades, Qaqoûn était administrée par un vicomte. Elle était comprise dans la seigneurie de Césarée et on y remarque les restes d'un petit château qui fut occupé par les Templiers. Cette ville joua un certain rôle pendant la croisade de Richard Cœur-de-Lion (G. Rey). Le moine Burchard cite cette petite ville, située *dans la plaine sous les monts d'Éphraïm* et il l'identifie avec le *Mikmethath* du livre de Josué, sur la frontière d'Éphraïm et de Manassé.

La route traverse un ouady, l'un des affluents du Nahr Abou Zaboûrah (*V.* p. 429), sur les bords duquel on aperçoit les villages de Attîl et de Deïr el-Ghousoûn, entourés de beaux oliviers, et remonte un petit plateau, entre les villages de *Zeïta*, à l'E. et de *Djitt*, à l'O. Ce dernier couronne une colline régulièrement coupée, qu'à son sommet aplani artificiellement et à quelques débris antiques on peut reconnaître pour une ancienne forteresse dont le nom n'a pas été déterminé. Au delà, la route descend dans le *ouady en-Nâr*, qui prend sa source dans les collines de Dothân, et remonte au N. O. un petit plateau sur lequel se trouve (1 h. 40 min.)

Bâqah, gros village au pied des derniers contre-forts des montagnes, entouré de champs couverts de blé et d'orge, dont les habitants ont l'air sauvage et défiant.

A partir de Bâqah, on descend au N. O. dans la grande **plaine de Saron**, qui paraît n'avoir été jamais occupée que par des tribus nomades. Les Israélites descendaient de leurs montagnes pour y faire paître leurs troupeaux, tandis que les Phéniciens occupaient les villes de la côte (I Chroniq. XXVII, 29; Isaïe, LXV, 10). Sa beauté a été célébrée en maint endroit (Isaïe, XXXV, 2; Cant. de Salomon, II, 1). Comprise entre la base O. du Carmel et des montagnes de Samarie et d'Éphraïm, et la ligne de dunes qui court parallèlement à la côte, elle forme une vaste surface onduleuse couverte de hautes herbes. Elle est parsemée de monticules isolés surmontés de bouquets de chênes-verts qui lui donnent l'air d'un immense parc et présentent à chaque pas des aperçus pittoresques. Elle est arrosée par plusieurs cours d'eau dont les principaux sont le Nahr Zerqa, le Nahr el-Akhdar, le Nahr el-Fâleq et le Nahr el-Aoudjèh (*V.* R. 27). Ces ruisseaux forment en maints endroits, au pied des dunes, de grands marécages où se réfugient les crocodiles et près des

quels campent les Arabes *Ghaouarinèh.*

Cette vaste plaine est occupée par des Arabes et des Turcomans qui y font paître leurs troupeaux de brebis, de chèvres noires, et de petits bœufs rouges. Les riches propriétaires des cantons montagneux y envoient leurs chevaux au printemps. La population est turbulente et sauvage, sans cesse troublée par des querelles intestines, adonnée au pillage et au meurtre. Aussi les Arabes qui cultivent la plaine n'osent s'y aventurer pour labourer ou moissonner, qu'armés jusqu'aux dents, et en plaçant à l'entour des cavaliers en vedette. La moindre troupe cheminant dans la plaine les met en fuite (*V.* Porter, *Handbook*, p. 282 et Conder, *Tent Work in Palestine*, p. 202). Tel est le pays qu'il faut traverser sans chemin fixe pour gagner (3 h. 45 min.)

Qaïsariyèh, l'antique **Césarée** de Palestine.

Histoire. — Cette ville n'était dans l'antiquité, jusqu'au temps de Strabon, qu'une localité sans importance nommée *la tour de Straton.* Hérode le Grand entreprit de créer un port sur la côte inhospitalière de la Palestine, et y fonda l'an 25 avant J.C. une ville magnifique, qu'il nomma Césarée, en l'honneur de César-Auguste, son protecteur. Ce port reçut pour la même raison le nom de Sébasté. Josèphe a raconté (*Antiq.*, xv, 9) la magnificence que ce roi déploya pour orner sa nouvelle capitale et y attirer les étrangers. Il y bâtit un théâtre, un cirque, des égouts, des aqueducs, un temple dédié à César, un immense brise-lames pour protéger le port, de grands magasins montés et un grand quai de débarquement, servant aussi de promenade. C'est à Césarée que le roi Agrippa mourut subitement (44 après J. C.) (Actes xii, 19-23). Les troubles qui éclatèrent dans cette ville entre les Juifs et les Syriens ou les Grecs qu'Hérode y avait attirés, déterminèrent de 57 à 65 plusieurs interventions des Romains; enfin le grand massacre de 20000 Juifs par les Grecs souleva toute la Palestine, et commença la grande guerre qui devait amener la ruine de la nation juive. Vespasien était à Césarée, quand il apprit, l'an 69, la mort de Galba et l'élection de Vitellius, qui indigna l'armée de Syrie et l'engagea à proclamer Vespasien. Après la prise de Jérusalem (70), Titus célébra à Césarée des fêtes magnifiques, où plus de 2500 Juifs furent sacrifiés dans les jeux du cirque. Césarée reçut de Vespasien le nom de *Colonia prima Flavia*, et de Titus l'immunité de son sol. Elle devint la capitale de la Palestine et servit de résidence au gouverneur romain.

Césarée joue un grand rôle dans l'histoire des apôtres; c'est là que le centurion Corneille fut baptisé (Actes des Apôtres, x) et que saint Paul fut supplié de ne pas se rendre à Jérusalem (Ibid., xxi, 8); c'est là qu'il fut ramené prisonnier et embarqué pour Rome (Ib. xxiii, 33; xxiv, 25; xxvi, 28; xxvii, 1, 2). La ville devint de bonne heure un évêché et fut en 195 le siége d'un concile, dans lequel on décréta que la Pâque serait célébrée le dimanche. Elle donna asile à Origène, et Pamphile y souffrit le martyre. Eusèbe, l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* et de l'*Onomasticon*, que nous citons si souvent, y naquit et occupa le siége épiscopal, de 315 à 338. Procope, l'historien de Justinien, était aussi de Césarée.

Abou Obeïda, lieutenant d'Omar, s'empara de la ville en 638. Sous la première croisade, l'émir qui y commandait offrit le tribut à Godefroy de Bouillon. Baudouin Ier s'en empara en 1102, après un siége meurtrier. « Par suite de sa position entre Acre et Jaffa, Césarée avait, comme point stratégique, une grande importance militaire. Aussi, durant la

première moitié du XIIe s., fut-elle plusieurs fois le théâtre de luttes acharnées entre les chrétiens et les musulmans. Saladin s'en étant rendu maître en 1187, fit démanteler son château et ses murs. Restaurée par Gautier d'Avesne, en 1218, cette forteresse fut dans la même année enlevée aux Génois, qui la défendaient, par le sultan Melek Mohadhdham. Reprise par les Franks 10 ans plus tard, elle retomba (1229) au pouvoir des musulmans, qui la ruinèrent derechef. Enfin, au mois de mars 1251, saint Louis vint s'installer à Césarée, où il demeura jusqu'au mois de mars de l'année suivante, occupé à fortifier cette cité, dont les tours et les murs avaient été renversés par les Sarrasins, nous dit Joinville » (E. G. Rey, *Monuments de l'architecture militaire des Croisés*, p. 221). Ravagée par Bibars Bondoukdar en 1265, elle fut définitivement détruite par le khalife El-Achraf en 1291, et ne présente plus depuis cette époque jusqu'à nos jours qu'une enceinte de ruines complétement abandonnées où les Arabes viennent seulement chercher des matériaux qu'ils transportent par mer à Acre, à Beyrout ou à Jaffa.

État actuel. — Les ruines de Césarée (*V.* le plan) forment un grand parallélogramme de 600 pas de longueur, sur environ 400 de large. Les murailles rebâties par saint Louis existent encore en partie, et, malgré les brèches nombreuses qui y ont été faites, présentent une enceinte complète; la partie supérieure seule s'est écroulée. Malheureusement d'un jour à l'autre ces restes disparaissent, emportés pour servir de matériaux aux constructions modernes de Ramlèh et de Jaffa. Les fossés, larges de 12 mèt. et profonds de 6 à 7, sont revêtus de maçonnerie à l'intérieur. Les tours sont presque toutes ruinées; on en comptait 10 sur la face E., 4 au N. et au S., 3 seulement à l'O. « Elles sont toutes construites sur le même modèle et séparées les unes des autres par une distance qui ne dépasse guère 40 mèt. De forme barlongue, elles mesurent 11 mèt. de long et 9 en largeur. Chacune d'elles renferme au rez-de-chaussée et s'ouvrant au niveau du terre-plein de la ville une salle percée de meurtrières permettant aux défenseurs de la place de prendre en écharpe un ennemi qui serait parvenu dans le fossé. D'après le peu qui en reste, les voûtes de ces salles paraissent avoir été composées de deux travées appuyées sur un arc doubleau » (E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 223-224). Il y avait quatre portes; celle du S. (A) est seule intacte. Du côté du S. O. une langue de terre rocheuse avance dans la mer et forme deux golfes : celui du N. était le port de la ville; celui du S. baignait les faubourgs. Ce promontoire formait une jetée naturelle qui fut agrandie par Hérode, au moyen de travaux considérables, mais ce port artificiel, élevé à si grands frais, était déjà détruit du temps des croisades. Le promontoire (B) dont le sommet portait autrefois la tour de Straton, présente encore des ruines massives du temps des Croisés et de saint Louis. Ces murailles contiennent une quantité de fûts de colonnes de granit de Syène, placés transversalement, à la fois comme moyen de consolidation et comme ornement. Une coupure du rocher, comblée aujourd'hui par les décombres et par le sable, l'isolait de la terre ferme. Le bras septentrional du port présente aussi, au point où il rejoint la terre, plusieurs chapiteaux du même granit. Les colonnes placées à l'entrée du port par Hérode, et le grand môle fortifié qu'il avait bâti dans la mer, ont disparu, ainsi que les voûtes qui servaient de magasins aux marins et le grand quai qui entourait le port.

L'intérieur de l'enceinte ne pré-

sente plus qu'un monceau de décombres enfoui sous une végétation si épaisse qu'il est à peu près impossible d'y pénétrer, si ce n'est à la fin de l'été, quand les broussailles ont perdu leur feuillage. Il est impossible de reconnaître le plan d'aucun des édifices d'Hérode

PLAN-CAVALIER
DES RUINES DE CÉSARÉE.

ou des Croisés. On distingue cependant les restes d'une vaste *cathédrale* (C), orientée de l'O. à l'E. Elle mesurait environ 70 pas de long sur 28 de large. Les assises inférieures de ses trois absides semi-circulaires sont encore en place et les quatre contre-forts de sa façade occidentale sont encore debout. Sous les nefs règne une longue crypte dont les

substructions paraissent remonter au temps d'Hérode : ce sont peut-être les fondations du temple d'Auguste, qui ont servi de base à l'église chrétienne, transformée plus tard en mosquée. Près de là on reconnaît aussi les restes d'une autre église plus petite.

En dehors de l'enceinte du moyen âge, on trouve beaucoup de ruines renfermées dans l'ancienne enceinte; celle-ci décrivait une ligne demi-circulaire autour du port et des petites baies qui l'avoisinent. Sortant par la porte du S. (A) encore debout, ainsi qu'une partie des deux tours qui la flanquaient, on observe à g., au delà d'une petite anse, sur les pentes demi-circulaires d'une colline, les vestiges d'un *théâtre*, dont tous les gradins ont disparu; quelques fûts de colonnes de granit rose gisent près de l'endroit où était la scène. L'*amphithéâtre* mentionné par Josèphe a entièrement disparu. Plus au S., sur une colline, sont les débris d'une tour. A l'E. de la ville, sur une longueur de 1 kilom. env., on trouve au milieu des champs, des débris de fûts de colonnes, de nombreux petits cubes noirs, blancs et rouges, restes d'anciennes mosaïques, des puits, des citernes, des bassins. Un bel obélisque en granit rose a été découvert par M. Guérin, scié en plusieurs tronçons; il mesurait 14 mèt. de longueur. Du côté N. de la ville, à 800 mèt. env. de l'enceinte des croisades, on distingue la ligne septentrionale du mur antique et les restes de deux beaux aqueducs qui amenaient à Césarée les eaux du Nahr Zerqa et celles de Sebbarin, sur le Carmel. L'ancienne ville ne devait pas avoir moins de 5 kilom. de pourtour.

De Qaîsariyèh à Jaffa, *V.* R. 27, lisez en sens inverse.

A partir de Césarée, on suit au N. l'aqueduc dont les arcs sont presque entièrement enfouis dans le sable jusqu'au (55 min.) *Nahr Zerqa*, l'ancien *Crocodilon flumen* de Pline et de Strabon. L'existence de petits crocodiles, appelés *timsah*, est encore confirmée par les Arabes d'aujourd'hui, comme elle l'a été par les anciens et les auteurs des croisades. On croyait que ces animaux y avaient été apportés du Nil, dans la ville de *Crocodilon Polis*, dont on voit les ruines sur la rive S. du torrent et qui n'existait déjà plus du temps de Pline, mais M. le docteur Lortet s'est assuré que le crocodile du Nahr Zerqa diffère de celui du Nil.

Au delà du Nahr Zerqa, on passe (40 min.) le lit presque desséché du *Nahr Belka* ou *Nahr ed-Deflèh* pour atteindre (40 min.)

Tantoûrah, l'antique **Dora**, fondée par les Phéniciens; son roi, allié de Jabin, fut battu par Josué (XII, 23), et son territoire donné à la tribu de Manassé, qui ne put jamais s'emparer de la ville, et se contenta d'un tribut. Sous Salomon, elle était administrée par Ben-Abinadab (I Rois, VI, 2). En 217 avant J. C., elle fut attaquée sans succès par Antiochus le Grand. Antiochus VII y assiégea l'usurpateur Tryphon. Prise par Alexandre Jannæus (103), elle recouvra son autonomie par le bienfait de Pompée (64). Au temps de Pline et de saint Jérôme, elle était déjà détruite.

D'après M. G. Rey, Tantoûrah aurait été désigné au temps des croisades sous le nom de Le Merle (*Bulletin de la Société nationale des antiquaires*, 1874). Le village moderne de Tantoûrah se compose d'environ 140 familles arabes.

Les ruines de Dora, situées à env. 300 mèt. au N. O. de Tantoûrah, consistent en quelques substructions éparses entre le rivage et la colline, où l'on remarque aussi des carrières, des citernes et des tombeaux creusés dans le roc. Près du rivage, et au N. du promontoire qui

portait l'antique acropole, sont les restes d'un *grand édifice* bâti de blocs carrés, qui semble d'époque gréco-romaine, et qui parait avoir servi d'entrepôt pour le débarquement; quelques fragments de colonnes annoncent aussi un ancien portique, un temple. Le sommet du promontoire porte une grande *tour ruinée, (El-Bordj)*, qui se voit d'une grande distance, seul reste du château des Croisés, bâti sur une ancienne acropole. Au S. du promontoire s'étend le port semi-circulaire, protégé à l'O. par quelques îlots rocheux.

De Tantoûrah, on peut gagner Tell Qâmoûn et la vallée du Kison, par Aïn Ghazal, Iksim et le ouady el-Mélèh.

Au delà de Tantoûrah, la route longe à dr. le pied des collines, où l'on remarque de vastes excavations de carrières, tandis qu'à g. s'étend une plaine fertile, avec des bois d'oliviers. A dr. (40 min.) se montre au sommet des rochers *Kefr Lâm*, où l'on voit une grande enceinte flanquée de tours qui date probablement de l'époque des croisades, et, plus loin (15 min.), sur une colline à dr., le village de *Sarfend* avec quelques tombeaux et citernes antiques. Le rivage assez fertile offre quelques bouquets de palmiers, jusqu'à (50 min.)

Athlit (3 h. 20 min. du Carmel), l'antique **Magdiel** d'Eusèbe et de saint Jérôme, qui prit au moyen âge le nom de **Castellum peregrinorum**. On ignore l'histoire de cette place forte avant le XIII[e] s.; elle paraît, selon Ritter, répondre à la *Certha* de l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*. En 1218, les Templiers,

aidés de Gautier d'Avesne, et des Hospitaliers de l'ordre Teutonique, la fortifièrent pour protéger les pèlerins au passage de la Petra-Incisa, où Baudouin Ier lui même avait été blessé en 1103. La forteresse fut le dernier point de la Palestine occupé par les Croisés, puisque les Templiers ne l'abandonnèrent qu'en 1291, quelques semaines après la perte de Saint-Jean-d'Acre.

Athlit (*V.* le plan) occupe un promontoire rocheux, qui paraît avoir été originairement une île véritable, avec une petite baie du côté du S. Ce n'est plus qu'un pauvre village construit au milieu des ruines de la forteresse. « A l'E. une enceinte s'élevait en avant du château et couvrait environ la moitié du port. Les restes de cette première muraille sont malheureusement très endommagés. Il y a quelques années, on y reconnaissait encore les traces d'une porte et de plusieurs saillants. Cette enceinte était défendue par deux tours; l'une, au N. E., à peine reconnaissable aujourd'hui, l'autre, au S. E., à 760 mètres de la précédente, située sur un monticule rocheux dont toute la partie inférieure a été taillée verticalement par la main de l'homme. M. E. G. Rey a reconnu au pied de ce tertre une des sources d'eau douce mentionnées par Jacques de Vitry.

Après avoir traversé vers l'O. une grève de sable au milieu de laquelle affleurent de toutes parts des vestiges de constructions, on rencontre un glacis en maçonnerie (A) presque intact à son extrémité S. et précédant un large fossé (B), aujourd'hui en grande partie comblé par le sable. « Au fond se voient vers le S. deux sources d'eau douce que, comme la précédente, nous reconnaissons avoir été indiquées par le chroniqueur (Jacques de Vitry). En arrière de ce fossé s'élève, dans toute la largeur de l'isthme, un mur flanqué de trois saillants carrés (C), et c'est à l'extrémité S. de ce premier retranchement que dans un angle rentrant s'ouvre, tournée vers la mer, la porte du château (D). Ce rempart est construit en grosses pierres taillées à bossages, comme la forteresse de Tortose. En arrière se voient les restes de deux grandes tours (E). Elles étaient barlongues, reliées par une courtine et bâties en très gros blocs. La tour du S. a entièrement disparu, et c'est à peine si ses fondements sont reconnaissables, car ils sont maintenant couverts de cabanes qui forment le village moderne d'Athlit. Celle du N. E. est beaucoup mieux conservée. Dans aucun des édifices élevés par les Croisés, rien, dit M. E. G. Rey, ne peut être comparé à ces magnifiques pierres aux proportions colossales, taillées à bossages, avec des joints d'une régularité parfaite, cimentés avec de la chaux faite de coquilles. » (E. G. Rey, *Monuments de l'architecture militaire des Croisés en Syrie*, p. 98). Dans la salle de la tour N. E. on distingue encore adhérentes au mur les nervures de plusieurs arcs brisés qui soutenaient la voûte et qui reposaient sur des têtes humaines, en guise de consoles. Ces têtes sont aujourd'hui très mutilées. La base de cette tour était occupée par de vastes caves qui durent servir de magasins.

Les rochers du promontoire paraissent avoir complétement disparu sous un revêtement d'ouvrages de défense. Au nord, une muraille, assez bien conservée, présente deux saillants carrés; mais vers le sud il ne subsiste plus que les arasements des remparts. Cependant on voit encore un grand souterrain de 18 mèt. de large, qui sert aujourd'hui d'étable aux habitants d'Athlit : ce fut, selon toute apparence, un magasin d'approvisionnements. Les voûtes sont en arcs surbaissés. De ce côté, se trouvent les restes d'une tourelle ronde (F). Près de là, quelques co-

lonnes de granit et un certain nombre de fragments de marbre sculptés marquent l'emplacement de l'ancienne église hexagonale décrite par Pococke et dont plusieurs voyageurs ont admiré les ruines. Au bas de cette même face sud s'arrondit en demi-cercle le petit port d'Athlit, partagé en deux bassins par une jetée pavée de larges dalles, que M. Guérin a vues couvertes par les vagues. Il est du reste complètement ensablé. A l'O., on voit encore à fleur d'eau les enrochements de travaux maritimes formant un petit port dans lequel pouvaient mouiller les nefs qui venaient ravitailler la place. A dr. et à g. sont des magasins maintenant en grande partie ruinés. C'est de ce côté que s'élevait le *palais des Templiers*, qui semble avoir été bâti sur les fondations d'une acropole antique. M. Guérin en avait vu encore en 1854 des restes imposants et il signale (1870) une belle salle, dont les voûtes légèrement ogivales sont soutenues par des arcs brisés et par des nervures très finement exécutées, qui reposent sur des consoles triangulaires. Elle est éclairée par trois fenêtres, et les murs, extrêmement épais, sont revêtus à l'extérieur de blocs gigantesques. D'après M. E. G. Rey, les gourbis des Arabes occupent aujourd'hui l'emplacement de ces ruines, devenues méconnaissables (*V.* pour plus de détails sur ces ruines intéressantes, E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 92-100 et Victor Guérin, *ouvr. cité*, 285-293).

D'Athlit, une route gravit le mont Carmel par *Aïn Haoûd*, *Baslân*, *Daliyèh* et rejoint par *Esfiyèh*, la route, à Béled ech-Cheikh. Elle permet de visiter à une petite distance de Daliyèh les ruines considérables de *Doubel*, que nous signalerons aux explorateurs. M. Guérin est disposé à y reconnaître la ville forte mentionnée par Pline sous le nom de Carmel et qui s'appelait autrefois Ecbatane. Ce serait Ecbatane de Syrie, où mourut Cambyse, à son retour d'Égypte (Pline, *Hist. naturelle*, V, 17).

Se dirigeant à l'E. d'Athlit, on entre (15 min.) dans un chemin creux qui traverse les collines, de l'E. à l'O. Ce défilé, *ouady ed-Destrèh*, appelé dans les historiens des Croisades *via Stricta*, *Districtum* ou *Petra incisa*, est évidemment creusé de main d'homme sur une longueur de près d'un kilomètre et sur une largeur de 2 à 3 mètres; il a été fortifié par les Templiers. Son extrémité E. présente les vestiges d'une porte et les fondations de deux fortes tours.

Au delà du ouady ed-Destrèh, la route traverse (40 min.) le *ouady Adjal*, puis trois petits ouadys, longe le versant oriental d'une petite chaîne de collines qui sépare la plaine de la mer, et, laissant à dr. le gros village de *Et-Tîrèh*, bâti au pied du Carmel sur une colline dont les pentes sont creusées de nombreuses grottes, et qui répond à l'ancien *Tyrus* signalé par Guillaume de Tyr, atteint (30 min.) quelques ruines situées sur un petit monticule, qui portent le nom de *Tell Knicèh*, ou *Koneïcèh*, dans lesquelles M. Guérin (*De ora Palestinæ*, p. 26-39) reconnaît le Capharnaüm mentionné entre Dora et Caïpha par les historiens des Croisades. C'est par une erreur évidente que Kiepert y a placé la *Mutatio Calamon*, qui était à 3 milles au N. de Sycaminon (Khaïfa).

Continuant à suivre au N. la plaine fertile et cultivée que le Carmel resserre de plus en plus, on peut tourner à dr. vers (1 h. 10 min.) un petit vallon nommé par les chrétiens *Vallée des martyrs* et par les Arabes *ouady es-Seyyâh*, dans lequel se trouve (5 min.) une source, *Aïn es-Seyyâh*, vénérée sous le nom de *fontaine d'Élie*; l'eau en est recueillie dans un petit birkèh creusé dans le roc. De là, un sentier monte au couvent des Carmélites (*V.* R. 25). Au delà

de Aïn es-Seyyâh, on passe (30 min.) le *Tell es-Semak* (colline des poissons) tertre qui domine deux petites criques, sur lequel se voient des pierres de taille, des tronçons de colonnes, et de gros cubes de mosaïque épars çà et là, ainsi que des grottes sépulcrales très dégradées. On peut prendre à dr. (10 min.) un sentier qui s'élève au monastère du Carmel, ou bien contourner le promontoire en suivant le rivage vers le N. pour entrer à (55 min.) Khaïfa (*V.* R. 25).

ROUTE 27.

DE JAFFA AU CARMEL ET A KHAÏFA

Par Césarée..

(17 à 18 h. — On campera à Oumm Khâlid ou à Tantoûrah.)

Route monotone et peu intéressante. La plaine de Saron étant infestée par les Bédouins (*V.* R. 26), il est nécessaire de prendre une escorte. La côte que l'on suit est un désert sablonneux où la chaleur est insupportable à partir du mois de mai.

El-Haram.............	3h	45
Oumm Khâlid.........	4	10
Qaïsariyèh	4	20
Le Carmel.............	7	30
Total....	19	45

A partir de Jaffa, la route, laissant à dr. les beaux jardins de Jaffa et la colonie égyptienne (*V.* R. 15), traverse la plaine monotone jusqu'au (1 h. 45 min.) *Nahr el-Aoudjèh*, un des principaux cours d'eau de la Palestine et atteint (2 h.) le hameau de *El-Haram Ali Ibn Aleim*, bâti autour d'une mosquée élevée sur le tombeau d'un santon révéré. Près de El-Haram sont (10 min.) les ruines de

Arsouf, l'antique **Apollonia** mentionnée par Josèphe, Pline et Ptolémée, entre Césarée et Joppé, mais dont l'histoire est inconnue, bien qu'elle paraisse avoir été détruite par les Juifs et rebâtie par Gabinius, l'an 57 après J. C. Au temps des croisades, elle est nommée Arsur ou *Arsuffum*. Godefroy de Bouillon ne put s'en emparer, mais Baudouin Ier l'emporta en 1102. Prise par Saladin, reprise par Richard Cœur-de-Lion, en 1191, fortifiée par saint Louis en 1251, elle fut prise et rasée par Bibars Bondoukdar. Les ruines d'Arsouf occupent une hauteur près du rivage, où l'on voit quelques débris d'un château. Les restes des murailles et de la ville ont presque tous disparu sous les broussailles. On voit encore au pied du château les débris assez bien conservés d'un petit port fortifié avec môles, terminé par des tours aujourd'hui renversées (E. G. Rey).

A 2 h. environ au S. E. d'Arsouf et d'el-Haram, on pourra visiter l'emplacement d'Antipatris, bâtie par Hérode le Grand sur l'emplacement de l'antique Chabarzaba (*V.* R. 23).

A Khirbet Fâleq (1 h. 40 *min.*) sont des ruines insignifiantes situées près d'un étang nommé *Basset el-Fâleq* (étang de la coupure) et aussi *Basset Oumm el-Alaq* (étang de la mère des sangsues). Il est bordé de fourrés de grands roseaux au milieu desquels vivent des milliers d'oiseaux et qui abritent de nombreux sangliers. La surface en est tapissée de nénuphars. Il abonde en poissons et les sangsues y pullulent. On y trouve aussi, dit-on, de petits crocodiles, comme au Nahr Zerqa et au Kison. Le *Nahr Fâleq* est une rivière marécageuse, qui nourrirait aussi des crocodiles, s'il faut en croire son nom arabe *Moïet el-Timsah*. Les Croisés le nommaient *Roche-taillie*. Il est formé des eaux de plusieurs ouadys qui prennent leur origine dans les montagnes d'Éphraïm et dont les principaux sont le ouady ech-Cherq et le ouady ech-Cha'ïr (*V.* R. 25). Son lit est bordé de ro-

seaux de diverses espèces. Son nom lui vient d'une coupure artificielle pratiquée à travers une colline rocheuse à l'O , afin d'ouvrir une issue vers la mer à l'étang et au fleuve. C'est dans la plaine au S. que Richard Cœur-de-Lion remporta sur Saladin une grande victoire. Au N. E., on aperçoit Qaqoûn où Bonaparte mit en fuite les hordes syriennes, en 1799 (*V*. R. 26). A partir de ce point, la plaine à dr. est semée de monticules verdoyants, restes des forêts de chênes qui couvraient anciennement la plaine de Saron.

Moukhâlid ou plutôt **Oumm Khâlid** (1 h. 45 min.) est un village formé d'un certain nombre de cabanes en terre ; il doit son nom à une sainte musulmane dont il possède le tombeau. La plaine offre maintenant des champs cultivés et des pâturages où paissent de nombreux troupeaux de brebis. On atteint (1 h. 45 min.) le *Nahr Abou Zaboûrah*, le *flumen Salsum* des croisés, appelé par Behaeddin *Nahr el-Qassab* (fleuve du roseau), et *Kanah* par le livre de Josué (XVII, 8). Il est formé de la réunion de plusieurs ouadys dont les principaux sont le *ouady en-Nâr* qui vient de Tell Dothan et le ouady *Ar'âra* qui descend des pentes méridionales du Carmel. Il servait de limite entre la tribu de Manassé au N. et celle d'Éphraïm au S.

Le chemin sablonneux et malaisé se rapproche du rivage, resserré entre la mer et des falaises abruptes, et franchit (1 h. 50 min.) le *Nahr el-Akhdar*, rivière marécageuse mentionnée par les historiens des Croisades sous le nom de *flumen mortuum*. Elle forme près de son embouchure un étang dont les rives sont couvertes de joncs et de roseaux. Richard Cœur-de-Lion allant de Ptolémaïs à Jaffa, campa sur ses bords. On atteint (1 h.) Qaïsariyèh (*V*. R. 26).

De Qaïsariyèh à Khaïfa et au Carmel (7 h. 30 min.), *V*. R. 26.

ROUTE 28.

DE ST-JEAN-D'ACRE A NAZARETH

1° Par Chéfa 'Amer.

(7 heures).

2° Par Jotapata, Qâna et Séphoris.

8 à 9 h. — Un bon guide est nécessaire pour atteindre Djéfât (Jotapata) et Qânat ed-Djélil. Robinson s'en est procuré un bon à Tamrah.

1° Chéfa 'Amer	3h 05
Nahr el-Mélik	1 45
Séfoùriyèh	0 50
Nazareth	1 30
Total	7 10

2° Tell Kiçoûn	1h 40
Tamrah	1 00
Kaoûkab	1 30
Tell Djéfât (Jotapata)	0 45
Qânat ed-Djélil	0 40
Kefr Mendel	0 40
Séfoùriyèh	1 15
Nazareth	1 30
Total	9 00

La route directe d'Acre à Nazareth par Chéfa 'Amer et Séphoris ne demande que 7 h., mais elle ne présente guère d'autre intérêt que l'aspect pittoresque du pays. Un détour d'une à deux heures nous permettra au contraire de visiter deux localités très intéressantes, et encore assez peu explorées.

En sortant d'Acre, on longe le cimetière, et traversant une plantation de palmiers et de cactus, on dépasse (10 min.) une fontaine avec un grand abreuvoir, pour entrer dans la grande plaine de Ptolémaïs; à gauche court une jolie chaîne de montagnes aux lignes douces et riantes ; à dr., à l'O., s'étend la Méditerranée ; au S. O. se dresse la chaîne plus sévère du Carmel.

1° Route par Chéfa 'Amer (7 h.). — Cette route, qui est la plus courte, et par laquelle on enverra les chevaux de bagage, si l'on ne veut la

suivre soi-même, traversant au S. E. la plaine de Ptolémaïs, franchit (15 min.) le *ouady Halazôn*, (50 min.) le *ouady Abilîn*, affluents du Nahr Na'amân et atteint (1 h. 35 min.) le pied des collines, puis (35 min.) le gros v. de *Chéfa 'Amer* (pron. vulg. *Chfamer*), surmonté d'un gros bâtiment rectangulaire en forme de forteresse (c'est le *Capharnecho* fortifié par Josèphe). Chéfa 'Amer était au temps de l'occupation latine nommée le *Saphran*. On y voit les restes d'une église élevée au XIIe siècle et qui, placée sous le vocable de saint Jean, que l'on croyait natif de ce lieu, était en grande vénération parmi les Franks de Syrie. Ces ruines ont été récemment restaurées par les religieuses de Nazareth. L'église se compose d'une seule nef avec une seule abside (E. G. Rey). Le village actuel compte plus de 3000 hab. env., dont plus de la moitié Grecs-Unis, 5 à 600 Druses, le reste, musulmans, juifs, catholiques et protestants. La route, laissant à g. au N. O. le v. d'*Abilîn*, dans lequel on a vu à tort l'*Ibalin* des Croisades, remonte le petit *ouady es-Sakiah* et le laisse (20 min.) à g. pour franchir successivement plusieurs chaînes de collines, d'où l'on a de beaux points de vue sur Saint-Jean-d'Acre, la mer et le Carmel. De là on descend (1 h. 30 min.) dans le *ouady Bédâouiyèh*, affluent du *ouady el-Mélik*, belle vallée boisée, courant de l'O. à l'E. et séparant les montagnes de Safed de la petite chaîne de Nazareth. On atteint (50 min.) Séfouriyèh, et (1 h. 30) Nazareth (V. ci-dessous).

2°. — Route par Tell Kiçoûn (9 h.). Cette route se détache de la précédente avant d'atteindre le ouady Abilîn et atteint (1 h. 40 min.) *Tell Kiçoûn*, monticule isolé qui domine la plaine, et d'où l'on découvre un grand nombre de villages perchés sur les sommités environnantes : Abilîn et Chéfa 'Amer au S. (V. ci-dessus); à l'Est, Tamrah, Ed-Dâmoûn, etc. Un monticule isolé dans la plaine au S. O., le Tell Kourdani, marque la source du *Nahr Na'amân*, l'antique Belus. De Tell Kiçoûn, on gagne (1 h. 10) *Tamrah*, et (1 h. 30) *Kaoûkab*, par des sentiers de montagnes, où il est impossible de se diriger sans un guide pris dans le pays. Kaoûkab est bâti sur la crête d'un plateau élevé, d'où la vue s'étend fort loin; à l'E. se dresse la montagne de Djéfât; au S. le Djébel Kaoûkab, haut de 560 mèt. Au S. E., on distingue le petit ouély, nommé Nébi Saïn, qui domine Nazareth. Descendant de Kaoûkab dans un vallon fertile, rempli d'oliviers, qui est l'origine du ouady Abilîn, on gagne (45 min.)

Tell Djéfât, l'antique **Jotapata**, célèbre par le siége soutenu par Josèphe contre Vespasien. L'illustre historien a raconté d'une manière saisissante les incidents de ce siége, qui le fit tomber entre les mains du vainqueur (*Guerre des Juifs*, *III*, 7 à 26). Cette ville, située au N. de Séphoris, à une journée de marche de Ptolémaïs, était presque entièrement bâtie sur un roc escarpé, environné de trois côtés de vallées si profondes que les yeux ne pouvaient sans s'éblouir porter leurs regards jusqu'en bas. Le seul côté du N., où l'on avait bâti sur la pente de la montagne, était accessible, mais Josèphe l'avait fait fortifier et enfermer dans la ville. d'autres montagnes qui étaient alentour en cachaient la vue de telle sorte que l'on ne pouvait l'apercevoir que l'on ne fût dedans (*ibid.* 12). La ville manquait d'eau et n'avait que des citernes; du côté de l'O., il y avait une ravine si profonde que les Romains ne faisaient pas grande garde de ce côté. Josèphe se fit ravitailler par cette voie, qui fut enfin bouchée. Les rues étaient si roides et si étroites, qu'une fois l'enceinte forcée, les Juifs ne purent s'y défendre. Une partie se réfugia avec Josèphe lui-

même dans les cavernes spacieuses creusées dans les flancs de la montagne; c'est là qu'il finit par être découvert ». C'est à Schultz (*Zeitschrift des Morgenlands Ges.* III, p. 51-61), que revient l'honneur d'avoir en 1847 retrouvé cette localité complétement perdue et en dehors des routes ordinaires. Robinson (*Lat. res.*, p. 105-107) confirme ce témoignage, et reconnaît que le *Tell Djéfât* répond de point en point à la description de Josèphe, sauf une légère teinte d'exagération orientale. Le plateau est isolé par deux ouadys, qui le contournent, l'un du côté de l'O. et du S., l'autre du côté de l'E., pour rejoindre le premier : les deux vallées réunies courent au S., puis à l'E. S. E. vers la plaine de Battaoûf. La communication n'est facile que par le N., où le plateau s'unit par une gorge étroite aux hautes collines qui le séparent de *Sakhnîn*; on y observe les restes d'une ancienne place avec quelques fragments de pierres; au S., il est dominé par le *Djébel ed-Deïdebèh*. La surface du Tell Djéfât est pur roc, avec deux ou trois citernes, mais pas de fontaines. On ne voit pas de trace de forteresse ni d'enceinte, mais Josèphe nous apprend qu'elle fut entièrement rasée. Sur les flancs, on trouve un grand nombre de cavernes artificielles avec des escaliers; elles sont assez grandes pour avoir servi de refuge aux habitants. Le nom grécisé de Jotapata répond sans aucun doute au *Gotapata* du Talmud et au *Jiphtah-el* de Josué (XIX, 14, 26, 27), situé sur les confins d'Asser et de Zabulon; la vallée de Jiphtah-el était le ouady Abilîn (*V.* Robinson, *Lat. res.* p. 107).

En quittant Djéfât, on se dirige vers l'E. à travers la vallée, sans chemin tracé, et l'on atteint (40 min.)

Qânat ed-Djélîl, qui est peut-être le **Cana de Galilée**, où fut accompli le premier miracle de Jésus-Christ (Saint-Jean II, I-II; IV, 46). Outre l'identité du nom arabe (ed-Djélîl, signifiant toujours la Galilée, dans la version arabe du Nouveau Testament), le témoignage de tous les pèlerins chrétiens (Antonin le Martyr, saint Willibald, Marinus Sanutus, etc.) s'accorde à placer Cana dans cette localité. C'est vers le XVIe s. que la tradition a changé en faveur de Kefr Kenna (*V.* Robinson, *Bibl. res.*, III, p. 204 à 208, et *Lat. res.*, p. 108, note, réfutation de M. de Saulcy). (*V.* sur l'identification de Kana, R. 34). Qânat ed-Djélîl est un v. abandonné, sans trace d'antiquités, situé sur le côté gauche de la vallée venant de Djéfât, à son débouché sur la grande plaine d'El-Battaoûf. On y découvre une belle vue sur toute cette région fertile et sur les collines de Nazareth.

De Qâna, on revient vers l'O. jusqu'à (50 min.) **Kefr Mendel**, où l'on remarque un grand puits avec trois sarcophages antiques servant d'auges. L'un d'eux porte d'élégantes sculptures. Selon Robinson, ce v. répond à la V. d'**Asochis**, où résida Josèphe (*Vie*, 41); il n'y a pas de doute que la grande plaine *El-Battaoûf* ne soit le μέγα πεδίον de l'historien juif. (*ib.* et *G. d. J.*, IV, 1; *Antiq.*, XIII, 12-4).

On peut aussi, évitant le détour par Kefr Mendel, se porter à l'E. S. E. par Roummanèh et Roumèh; on gagne ainsi une demi-heure.

On se dirige ensuite à travers la grande plaine vers la tour de Séfouriyèh, qui se dresse vers le S. Laissant à g. le *Tell Bédâouiyèh* avec un khân ruiné, on franchit le ruisseau du même nom, qui prend plus bas le nom de Nahr el-Mélik, pour gagner le pied de la colline où s'élève (1 h. 15)

Séfoûriyèh, l'antique **Séphoris** ou **Dio-Césarée**. Elle fut prise par Hérode le Grand et brûlée par Varus; rebâtie par Hérode Antipas, elle devint la place la plus forte et le chef-lieu de la Galilée : Josèphe la

mentionne souvent (*G. des J.*, II, 18, II; III, 2, 4. *Vie*, 9, 45, 63). Il s'en empara, et sut, par un stratagème, sauver ses habitants de la fureur de ses soldats (*Vie*, 67). Séphoris ouvrit ses portes aux Romains; après la prise de Jérusalem, elle devint le siége du sanhédrin, avant Tibériade. Au temps d'Antonin le Pieux, elle reçut le nom de Dio-Césaræa. Plus tard elle devint un évêché; mais en 339, elle fut détruite par les Romains à la suite d'une révolte des Juifs. Selon Antonin le Martyr (VIe s.), elle possédait une église marquant l'endroit où la vierge Marie avait reçu la salutation de l'ange. Plus tard, une autre légende fait de Séphoris la résidence de Joachim et d'Anne, les parents de la Vierge. Le nom de Séfoûriyèh apparaît dans l'histoire des croisades : elle fut reprise par un lieutenant de Saladin après la bataille de Hattin.

Séfoûriyèh est aujourd'hui un grand village de 3500 hab. env. la plupart musulmans. Beaucoup de maisons sont neuves, le village s'étant considérablement agrandi depuis quelques années. Un grand nombre de matériaux antiques, pierres de taille, fûts de colonnes, etc., sont entrés dans leur construction. Il est bâti sur la pente S. O. d'une colline couronnée par une grosse *tour* carrée de 16 mèt. de côté, dont les fondations, taillées en bossage, paraissent fort anciennes et peut-être juives, mais le portail du S. et la partie supérieure de la construction sont de l'époque des croisades. On voit à l'extrémité N. du village les ruines d'une église gothique, ancienne *église de Sainte-Anne*, dont il reste deux absides demi-cylindriques, à voûtes ogivales, contiguës et éclairées chacune par une petite fenêtre au centre. Les murs, épais de deux mètres, sont revêtus avec des pierres de taille provenant sans doute d'édifices antérieurs.

Cette église vient d'être reconstruite partie par les franciscains.

Revenant un peu vers le S. O., on descend par un joli vallon cultivé et l'on atteint (25 min.) une *belle source*, célèbre dans l'histoire. Au temps de la domination latine, c'était le lieu habituel de réunion de l'armée des rois de Jérusalem. C'est là que se réunit l'armée chrétienne avant la fatale bataille de Hattin (*V.* R. 34) ; c'est là que *Saladin* vint camper après sa victoire. On monte ensuite par des pentes pierreuses sur la montagne qui sépare Séfouriyèh de Nazareth. Atteignant (40 min.) le sommet du passage, on descend par des sentiers difficiles pour les chevaux à (20 min.) Nazareth (*V.* R. 30).

ROUTE 29.

DU CARMEL ET DE KHAÏFA A NAZARÈTH

Par la route directe.

(7 à 8 heures).

Nahr el-Mouqatta (Kison)...	2h	40
Aïn Samoûniyèh............	2	14
Nazareth..................	1	58
Total..................	7	52

Trois routes mènent de Khaïfa à Nazareth : l'une, la plus longue et la plus intéressante, à cause des localités qu'elle traverse, passe par Chéfa 'Amer et Séphoris, où elle rejoint la route précédente; l'autre, passant également par Chéfa 'Amer, se dirige droit sur Nazareth, laissant Séphoris à gauche; ces deux routes ont l'inconvénient de traverser le Kison près de la mer, à l'endroit le plus difficile; le passage est même impossible à gué, quand la mer est mauvaise. Il faut alors traverser la rivière en barque. La troisième route, plus courte que la première de 22 min. et un peu plus longue que la seconde, offre l'avantage de traverser le Kison là où le gué est peu large et presque toujours à sec en été. C'est celle que nous décrirons.

Le voyageur qui voudrait suivre la première route, par Séphoris, n'aura qu'à se reporter à notre R. 28, où cette route est décrite à partir de Chéfa 'Amer.

A partir de Khaïfa, on se dirige au S. E. en longeant le Carmel, laissant à g. les plantations de palmiers qui s'étendent à l'E. de la ville et passant par les villages de Béled ech-Cheïkh et Yadjoûr (*V.* R. 25). On franchit (2 h. 40 min.) un peu au N. O. d'une belle colline nommée *Tell el-Hartiyèh*, le lit ordinairement desséché du Kison (*Nahr el-Mouqatta*), encaissé entre des rives de terre crevassées, hautes de 4 à 5 mèt.; lorsqu'il a plu, ce torrent prend en quelques heures un volume considérable. S'il arrivait qu'il y eût trop d'eau au gué ordinaire, on passerait le torrent au pied du Carmel, à un endroit où le passage n'est jamais difficile. Ce détour allongerait la route d'une heure environ.

Une fois le Kison franchi, on se dirige au S. E. vers le v. de *El-Hartiyèh* et l'on gravit une chaîne de collines basses, bien boisées, où croît au printemps une herbe épaisse, et qui forment le dernier rameau des montagnes de Nazareth. De là, en se retournant, on jettera un dernier regard sur la mer, Khaïfa et le Carmel, admirablement encadrés par les chênes-verts du premier plan. De ces collines on descend dans une petite plaine où l'on traverse (1 h. 29) le misérable hameau de *Djeïda*, à 3 kil. au N. duquel s'élève, au milieu d'une forêt de chênes, le village de *Beït Lahm*, la **Bethléhem** de Zabulon (Josué, XIX, 15), que nous ne mentionnons que pour mémoire, car Robinson n'y a rien trouvé qui mérite de nous détourner de notre chemin.

Continuant à marcher vers l'E., on s'avance entre des collines arrondies couvertes de beaux chênes-verts et dont le sol est d'une fertilité extraordinaire. Elles bordent au N. O. la grande plaine d'Esdrelon, qui s'étend au loin à g. vers le S. E. et s'enfonce entre la chaîne du Carmel à l'O. et les monts de Gelboë au S. E. (*V.* R. 25). A g. se voient (25 min.) quelques ruines nommées *Zebdèh*, près desquelles sont des tombeaux creusés dans le roc et des sarcophages. La route, se dirigeant toujours à l'E., atteint (20 min.) une source de bonne eau, nommée *Aïn Samoûniyèh*, située à g., au bord du chemin et au pied d'une colline où se trouvait le village de *Samoûniyèh*, entouré d'une muraille ruinée et de quelques vieux figuiers; le nom et la position semblent répondre au **Simonias**, où les Romains tentèrent de surprendre Josèphe pendant la nuit (*Vie*, XXIV). A dr., au S. E., vers la plaine, se montre *Djebbata*, qui est peut-être le **Gabatha** de saint Jérôme. On laisse sur la g. *Ma'loul*, qui répond peut-être au *Maralah* de Josué (XIX, II). On y a trouvé plusieurs fragments d'antiquités et les restes d'un temple, avec une crypte qui sert d'église chrétienne. De loin cette ruine ressemble à une grande cheminée. A dr. est *El-Moudjédel*. Longeant un coteau couvert de chênes, on chemine ensuite entre des coteaux cultivés et l'on s'élève le long d'un ravin planté d'oliviers. Sur un monticule, au S., se montre le village de *Yafa*, qui semble répondre au **Japhia** de Zabulon (Josué, XIX, 12; *Onomasticon*, art. *Japhiè*). C'est sans doute le même Japhia qui fut fortifié par Josèphe, et puis par Trajan et Titus (Josèphe, *Vie*, 37 et 45; *Guerre des Juifs* II, 20, 6; III, 7, 31). Une vieille tradition le désigne comme le pays de Zébédée et de ses fils Jacques et Jean. Parvenu (1 h. 27) sur un plateau d'où l'on découvre en se retournant le mont Carmel et la mer, on gravit des collines pierreuses d'où le regard plonge à dr. dans une belle vallée plantée d'oliviers, de figuiers, de grenadiers et de palmiers, au milieu desquels

s'élève le village de *Moukbaya* et, passant devant le cimetière protestant, on entre (31 min.) à Nazareth par la route de Jérusalem.

ROUTE 30.

DE DJÉNÎN A NAZARETH.

Par la route directe.

7 heures pour les moukres, mais un bon cheval fait facilement cette route en 5 à 6 heures. — Cette route est un peu plus courte que la R. 31, mais elle n'offre ni ombrage, ni eau bonne à boire. On n'y peut faire halte pour déjeuner qu'à El-Foulèh, où l'eau est mauvaise, tandis que la R. 31 offre à Sôlâm une source abondante, ombragée par des citronniers.

A partir de Djénîn, on se dirige au N. à travers la plaine d'Esdrelon (*V.* R. 25), qui s'élargit de plus en plus à mesure qu'on se rapproche de (1 h. 20 min.) la citerne et le hameau de *El-Mouqaïbélèh.* On laisse sur la dr. (1 h.) la hauteur qui porte le village de Zér'în, l'antique Jezraël (*V.* R. 31) et la montagne de Gelboë (Djébel Foqouâh), au sommet de laquelle se montre un ouély. A l'O. s'allonge la chaîne du Carmel, où l'on distingue les villages de Ta'annouq (Taanach) et de Ledjdjoûn (Legio ou Megiddo) (*V.* R. 25). Bientôt on voit s'ouvrir à l'E. entre le petit Hermon (Djébel ed-Dahy) et le mont de Gelboë, la vallée profonde qui va rejoindre Beth-Sçan et la vallée du Jourdain (*V.* R. 31). Au delà de cette dépression considérable du pays se dressent les montagnes de Galaad, dans la Palestine transjordanienne. Continuant à s'avancer à travers la plaine, on aperçoit à l'E. sur les pentes du petit Hermon le village de Sôlâm, l'antique Sunam (*V.* R. 31), entouré d'arbres et de jardins, et l'on rencontre bientôt (1 h. 5 min.), au pied du petit Hermon, le puits et le petit hameau de **El-'Affoûlèh,** l'emplacement précis du brillant fait d'armes connu sous le nom de **bataille du mont Tabor.** La grande armée turque, commandée par Abdallah, qui venait au secours de Saint-Jean-d'Acre, ayant été, comme nous le verrons, arrêtée sur la route de Nazareth par l'héroïsme de Junot et de Kléber (*V.* R. 34), était venue camper dans la plaine d'Esdrelon. Kléber la suivit et tenta de surprendre le camp turc pendant la nuit; mais il était arrivé trop tard. « Le 10 avril au matin il trouva toute l'armée turque en bataille : 15 000 fantassins occupaient le village de El-'Affoûlèh, plus de 12 000 cavaliers se déployaient dans la plaine. Kléber avait à peine 3 000 fantassins en carré..... Bientôt ils eurent formé autour d'eux un rempart d'hommes et de chevaux, et purent résister six heures de suite à la furie de leurs adversaires. Dans ce moment Bonaparte débouchait des hauteurs de Nazareth. Il partagea la division qu'il amenait en deux carrés, qui s'avancèrent en silence, de manière à former un triangle équilatéral avec la division Kléber et à mettre l'ennemi au milieu d'eux. Un coup de canon fut le signal de l'attaque : l'armée turque, surprise par un feu terrible, se mit à fuir en désordre dans toutes les directions. La division Kléber, redoublant d'ardeur à cette vue, enleva le village de El-'Affoûlèh à la baïonnette. En un instant toute cette multitude s'écoula et la plaine ne fut plus couverte que de morts. Six mille Français avaient détruit cette armée que les habitants disaient innombrable comme les étoiles du ciel et les sables de la mer. » (Thiers. *Hist. de la Révol. franç.*, t. X, p. 405-407).

Un autre hameau, *El-Foûlèh* (la Fève), placé sur la hauteur, à peu de distance, présente des débris d'une forteresse, connue au moyen âge sous le nom de **Faba,** où les

chevaliers du Temple et de Saint-Jean tenaient garnison en commun.

Au delà de El-'Affoûlèh, on aperçoit à l'E. le mont Tabor, qui, de ce côté, ressemble à un chapeau de gendarme et fait bien moins d'effet que du côté de Tibériade. On traverse plusieurs ravins avant d'atteindre (1 h. 10 min.) *El-Mezra'ah*, d'où l'on se dirige droit au N. A dr. est le village de *Qsâl*, qui répond, selon Robinson, au **Chisloth Thabor** ou **Cherulloth** de l'Écriture (Josué XIX, 12, 18), et au **Xaloth** de Josèphe (*Vie*, 44; *Guerre des Juifs*, III, 3, 1), ville située sur les frontières de Zabulon et d'Issachar. Suivant le sentier qui se dirige au N. O., on traverse (17 min.) un ravin et tournant à g. (25 min.) par un petit sentier, on remarque à dr. une gorge qui vient se perdre dans la plaine d'Esdrelon. C'est au bord de cette gorge que se trouve le rocher dit de la Précipitation. Le sentier gravit en zigzag (10 min.) les hauteurs de Nazareth sur des rochers où la marche est difficile pour les chevaux, descend (20 min.) dans la partie supérieure de la gorge ci-dessus mentionnée, et laissant à g. Yafa, entre (30 min.) à Nazareth (*V.* R. 31).

ROUTE 31.

DE DJÉNÎN A NAZARETH.

Par Jezraël et Endor.

8 h. ou, si l'on passe par le Tabor, 10 h. On peut envoyer les chevaux de bagage par la route directe. Cette route est surtout intéressante par ses souvenirs bibliques; elle se tient plus sur les hauteurs que la précédente, et peut encore lui être préférée à ce titre (*V.* ci-dessus).

Zér'în	2h 06
Sôlâm (Sunam)	1 17
Nazareth	4 32
Total	7 55

A partir de Djénîn, l'on se dirige au N. N. E. dans la plaine d'Esdrelon et traversant un ouady (1 h. 6 min.) entre *'Arranèh*, à dr. et *Djélamèh* à g., on longe à dr. le pied du *Djébel Foqouâh* au sommet duquel on aperçoit le village de *Mazâr*. Le Djébel Foqouâh (521 mèt. d'altitude) est l'ancien **Gelboah** dont le nom se retrouve dans celui de *Djelbôn*, ruines situées sur la montagne, au S. de *El-Foqouâh*. Ce massif, long d'environ 13 à 14 kil. et large de 5 à 8 kil., s'étend de l'O. N. O. au S. S. E. en décrivant un arc de cercle irrégulier dont la convexité est tournée vers la vallée du Jourdain. Il se prolonge au S. par le *Ras el-Aqra* qui rejoint le mont Ébal. En partie seulement cultivé, il est divisé en plusieurs plateaux et sommets par des vallées plus ou moins profondes et de nombreux ravins. Çà et là on trouve des pierres basaltiques; mais le calcaire domine. Le blé et l'orge croissent sur les pentes les plus douces et sur les plateaux; des bouquets d'oliviers et de figuiers, des haies de cactus environnant quelques jardins, des herbes sauvages et des broussailles et, sur certains flancs plus escarpés, la roche nue : tel est l'aspect que présente cette montagne contre laquelle, après la défaite et la mort de Saül et de Jonathan, David prononça cette malédiction célèbre : « Montagnes de Gelboë, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous; qu'il n'y ait point sur vos coteaux de champs dont on offre les prémices, parce que c'est là qu'a été jeté le bouclier des forts, le bouclier de Saül, comme s'il n'eût point été sacré de l'huile sainte » (II Rois, I, 21). (Guérin, *ouvr. cité*, p. 326.)

Le Gelboë, rocheux et escarpé vers le N., s'abaisse graduellement vers la plaine d'Esdrelon où il ne forme que de simples collines. On passe plusieurs citernes creusées dans le roc. Laissant à dr. sur une hauteur *Nébi Mazâr*, lieu de pèle-

rinage musulman, et plus loin *Nouris*, on atteint (1 h.)

Zér'în, l'antique **Jezraël**, capitale des États d'Achab et de Jézabel, le lieu de la mort de Naboth (I, Rois, XXI, 1-16), et, plus tard, de celle de Joram et de l'impie Jézabel (I Rois, IX, 16-37). Zér'în n'est qu'une forme un peu altérée de la dénomination hébraïque Jezraël. Bien que Jezraël ne soit plus dans la suite mentionné dans l'histoire, c'était encore, aux premiers siècles de notre ère, un gros bourg dont le nom grécisé d'*Esdraelon* devint celui de toute la plaine. Ce nom d'Esdraelon se retrouve altéré dans la dénomination de *Stradela* donnée à la même ville par le Pèlerin de Bordeaux, tandis que celui de Zér'în peut se reconnaître dans celle de *Gerinum* de Guillaume de Tyr.

Le village de Zér'în occupe une hauteur qui se relie aux dernières pentes du mont de Gelboë. Il compte une vingtaine de masures, parmi lesquelles on trouve quelques sarcophages et fragments sculptés, ainsi qu'une grosse tour carrée assez ancienne, transformée en une espèce de khân, pour les voyageurs. On a de Zér'în une fort belle vue sur la plaine d'Esdrelon, sur les montagnes qui l'entourent, et particulièrement à l'E. sur la vallée profonde qui va rejoindre le Ghôr du Jourdain, et dans laquelle on distingue la colline conique qui porte les ruines de Beïçân; tout au fond se dressent les montagnes de Galaad.

De Zér'în à Beiçân (8 h., aller et retour). — Descendant vers l'E. les pentes du plateau de Zér'în, on descend dans le large *ouady Djâloût* à (30 min.), *Aïn Djâloût*, source très abondante qui sort de dessous un gros rocher, creusé en forme de grotte. Au sortir de ce réservoir l'eau se partage en deux canaux en partie maçonnés, qui font tourner deux moulins voisins et se dirigent vers l'E. Le Aïn Djâloût est probablement le *En-Harod* de la Bible, où Gédéon campa avec son armée avant d'attaquer les Madianites. Ceux-ci étaient campés au nord de la fontaine, « vers le coteau de Môreh, dans la plaine », probablement sur le plateau fertile qui s'étend entre les flancs septentrionaux du Djébel Foqoûâh au S. et une série de collines verdoyantes, au N. Ce plateau, où l'on voit paître aujourd'hui de nombreux troupeaux de bœufs, convenait fort bien aux hordes des Madianites, des Amalécites et des Orientaux dont les chameaux étaient « sans nombre, comme le sable qui est sur le bord de la mer ». Ces nomades occupaient aussi la vallée de Jezraël. C'est aussi sur les pentes septentrionales du Gelboë, autour de la fontaine de Jezraël, qu'étaient campées les troupes de Saül, lorsque ce roi livra contre les Philistins la bataille où il périt avec ses fils (I, Samuel, XXXI).

On se dirige à l'E. sur le beau plateau ci-dessus mentionné, dont la largeur varie entre 3 et 4 kil. En partie seulement cultivé, il est couvert au printemps de hautes herbes et de fleurs, là où la main de l'homme ne l'a point travaillé. On suit à l'E. puis au S. E. un canal dérivé de l'Aïn *Toubaoûn*, jusqu'à (1 h. 25 min) *Chatah*, petit village de 300 hab., qui a peut-être succédé à l'ancienne **Beth-Schittah**, d'où les Madianites s'enfuirent vers Tséréra (Juges, VII, 22). A g. s'élève la colline de *Mourassus*, où l'on peut peut-être voir le coteau de *Môreh du livre* des Juges. Le chemin, descendant le plateau qui s'incline en pente très douce de l'O. à l'E., mène (1 h. 30 min.) à un khân abandonné dont la face N., assez bien conservée, bâtie en belles pierres de taille, est percée d'une porte construite avec de superbes blocs, alternativement noirs et blancs et très régulièrement appareillés. Les jambages supportent un magnifique linteau, surmonté lui-même d'un arc ogival. Au dedans de l'enceinte régnaient quatre galeries ogivales, aujourd'hui renversées. Au plateau succèdent de légères ondulations de terrain, qui se confondent peu à peu avec la plaine où l'on traverse (10 min.) le *ouady Djâloût* sur un pont antique d'une seule arche, bâtie en plein cintre avec de magnifiques blocs basaltiques et recouvert de dalles semblables. Au delà, se montrent les restes assez bien conservés du mur antique de

Beiçân, l'ancienne **Beth-Sean** ou **Scythopolis**, ville des Cananéens que les Israélites ne purent conquérir (Juges, I, 27). Elle avait été assignée à la tribu de Manassé, dans les limites d'Issachar. Le

corps de Saül fut pendu à ses murailles, après la défaite de ce prince sur le mont Gelboë (I Samuel, XXXI, 10; I Chroniq. X, 8-10). Sous Salomon, Beth-Sçan fut la résidence d'un commissaire royal. Après la captivité, cette ville devint, sous le nom de *Scythopolis*, le chef-lieu de la Décapole et, plus tard, le siége d'un évêché. Son nom grec de Scythopolis paraît lui être venu d'une colonie laissée là par les Scythes qui, d'après Georges Syncelles, envahirent la Palestine sous le règne de Josias, ce qui s'accorde bien avec les données d'Hérodote (*Histoire*, I, 103-105). Scythopolis donna naissance aux Pères de l'Église Basilide et Cyrille. Au moyen âge, Beiçân formait un des fiefs les plus importants de la principauté de Galilée et la famille qui en porta le nom joua un grand rôle en Syrie, puis à Chypre.

Le village moderne de Beiçân est bâti sur la crête de la vallée du Jourdain, qu'il domine d'une hauteur d'environ 100 mèt., et au centre à peu près de l'emplacement qu'occupait l'ancienne ville. Les ruines de celle-ci (pierres taillées, fragments de colonnes) s'étendent autour du village, au S. et au N., jusqu'à la colline conique qui portait l'acropole (*V.* ci-dessous). Au S., on remarque les restes d'une construction où l'on distingue trois rangées de gradins, près d'un marais alimenté par des sources intarissables et bordé de roseaux gigantesques, qui donne naissance à deux ruisseaux dont l'eau est légèrement sulfureuse. Au S. O. se trouvent les murs d'un *temple* avec quelques colonnes encore debout, plusieurs autres colonnes dressées çà et là et, plus loin, les restes de l'ancienne enceinte, qui n'avait pas moins de 2 mèt. 50 c. de largeur.

Au N. du village, dans une vallée, on voit le *théâtre*, enfoncé dans les herbes, mais encore assez bien conservé. Les galeries voûtées sur lesquelles reposaient les gradins, qui ont disparu, sont en grande partie intactes ; elles ont été bâties avec de belles pierres basaltiques très régulièrement taillées et agencées ensemble et servent aujourd'hui de magasins aux habitants de Beiçân. Un peu au N. du postcénium coule un ruisseau abondant qui descend du N. O. et répand la fertilité dans une belle plaine, où quelques colonnes de marbre s'élèvent çà et là. Leur circonférence mesure 2 mèt. 20 c.

Au N. N. E. du théâtre et à 800 mèt. environ se dresse une haute colline appelée *Tell el-Hosn*, ou *Qala'at el-Hosn*, bordée au N. et à l'E. par le ravin profond du ouady Djâloût, qui le rend inaccessible de ces côtés. Au S. E. et au bas du Tell, ce ouady fait sa jonction avec le ruisseau qui coule au N. du théâtre, en un point où se trouve un pont de trois arches, dont les voûtes sont aujourd'hui détruites. La colline du Qala'at el-Hosn forme trois plateaux de hauteur inégale, qui sont environnés d'un mur d'enceinte en grande partie détruit et qui mesurait 2 mèt. 30 c. d'épaisseur. C'est bien là la forteresse ou l'*acropole* de l'ancienne Scythopolis. Du plateau supérieur on découvre une vue très étendue sur le Ghôr du Jourdain, large en cet endroit de 4 à 5 kilom.; le fleuve serpente au milieu d'un épais fourré de roseaux et de bouquets de tamarisques. Une quantité de petits monticules se dressent dans la vallée verdoyante. Directement à l'E. on aperçoit la terrasse élevée de Fâhil ou Pella (*V.* R. 46). Tout près du Qala'at, sur les flancs d'une colline, au N. E., se montrent les ouvertures de nombreuses grottes sepulcrales, tandis qu'à l'O., sur une éminence, on voit les vestiges d'un édifice dont les colonnes de marbre gisent à terre. L'ancienne Scythopolis avait environ 4 kil. de pourtour.

Beiçân est situé sur la ligne de l'ancienne route des caravanes de l'Égypte à Damas, par Oumm Qeîs (Gadara). On peut la prendre pour gagner Djénîn en franchissant le mont Gelboë.

De Beiçân à Tibériade (*V.* R. 32).

Au delà de Zér'în, notre route se dirige au N., à travers la vallée de Jezraël, vers les pentes du *Djébel Dahy* (petit Hermon). Cette petite montagne (551 mèt.), qui n'a pas de notoriété historique, porte à son sommet une petite mosquée. Son nom actuel lui vient d'un petit hameau situé près du sommet. Elle a été appelée pour la première fois Hermon par saint Jérôme. On peut y voir la montagne de Moréh au S. de laquelle étaient campés les Madianites (*V.* ci-dessus). Passant (15 min.) une citerne *Bîr Soûeid* et (15 min.) un petit ouady, et laissant à g. un petit sentier qui mène à Nazareth par El-Foûlèh (*V.* R. 30) on atteint (47 min.) Sôlâm.

Sôlâm, l'antique **Sunam** de la tribu d'Issachar (Josué, XIX, 18), où campèrent les Philistins avant la bataille de Gelboë (I, Sam., XXVIII, 4). C'était la patrie d'Abisag, concubine du roi David (I, Rois, I, 3). C'est là qu'Élisée fut reçu par la Sunamite, dont il ressuscita plus tard le fils (II, Rois, IV, 8-37). Sôlâm est un grand village entouré de jardins et d'arbres verdoyants, mais il n'y a aucun reste d'antiquité.

La route directe, de Sôlâm à Nazareth, se dirige au N. N. O., croise (40 min.) la grande route des caravanes d'Égypte à Damas qui traverse la plaine d'Esdrelon par El-'Affoûlèh, et rejoint (1 h. 30 min.) à El-Mezra'ah la route précédente.

Le voyageur préférera sans doute faire un petit détour pour visiter deux localités célèbres dans l'histoire sacrée, Naïn et Endor. Longeant en écharpe les pentes du petit Hermon, d'où l'on domine la plaine, les hameaux de El-Foûlèh et de El-'Affoûlèh, et le champ de bataille dit du mont Tabor (*V.* p. 434), on voit se dresser au N. le Tabor, et au loin le sommet neigeux du grand Hermon. On atteint (50 min.)

Naïn, l'antique **Naïn**, où Jésus-Christ ressuscita le fils de la veuve (Saint Luc, VII, II-15). Ce n'est qu'un pauvre hameau avec quelques murailles ruinées relativement modernes. Les franciscains y ont élevé récemment une église. On y jouit d'une belle vue sur la plaine et les montagnes de Nazareth.

De Naïn on peut se rendre directement à Nazareth à travers la plaine. En contournant à l'E. le pied du petit Hermon, on visite (45 min.)

Endor (en arabe *Endoûr*), mentionné au livre de Josué (XVII, 11), et surtout connu par la visite de Saül à la Pythonisse, avant la bataille de Gelboë (I, Samuël XXVIII, 7-25). On voit, dans les rochers qui dominent le pauvre hameau d'Endor, plusieurs cavernes où l'on peut, si l'on veut, placer la demeure de la Pythonisse.

On peut d'Endor gagner en 6 h. Beïçân, par *Toumrah, En-Na'oûrah, Qoûmiyèh* et *Beït Ilfa*, à travers un pays fertile et riant. (*V.* Robinson, *Lat. res.*, p. 336-339.)

D'Endor on peut aussi aisément faire l'ascension du Tabor, par (1 h. 30 min.) *Daboûriyèh* (*V.* R. 33), d'où l'on atteint en 1 h. le sommet de la montagne.

De Endoûr on se dirige au N. O. à travers la plaine qui sépare le Tabor du petit Hermon pour passer au-dessous de (1 h. 30 min.) **Qsâl** et rejoindre la route précédente, jusqu'à (1 h. 27 min.)

Nazareth (en arabe *En-Nâçira*). On loge ordinairement au couvent latin, où l'on est bien traité.

Histoire. — Le nom de Nazareth ne se trouve ni dans l'Ancien Testament, ni dans Fl. Josèphe. Les Évangiles le signalent comme le lieu où se passa l'Annonciation (Luc, I, 26-35) et où s'écoula la jeunesse de Jésus, pauvre, ignoré, soumis à ses parents (Luc, II, 39 et 51-52; Matth. II, 23). Quand commença la vie publique du Christ, les habitants de Nazareth le chassèrent, après avoir voulu le précipiter du haut d'un rocher (Luc, IV, 16-31). Il alla demeurer à Capharnaüm (Matth., IV, 13); étant revenu à Nazareth, il ne trouva chez ses compatriotes que le mépris et l'incrédulité (Matth., XIII, 54-58; Marc, VI, 1, 5). Ce lieu ne paraît avoir été qu'un village insignifiant dont le nom prononcé avec dédain (Jean, I, 46) fut appliqué plus tard en signe de mépris aux premiers chrétiens (Eusèbe et Jérôme, *Onomast.*). Pour les Arabes, ceux-ci sont encore les Nazaréens (*en-Naçara*). A peine mentionnée dans les premiers Pères de l'Église, habitée exclusivement par des Juifs jusqu'au temps de Constantin (Épiphan., *adv. Hær.* I), où fut peut-être construite la première église, Nazareth n'est guère citée comme lieu de pèleri-

L. Thuillier del.

Nazareth.

nage qu'au VIIe s. Après la prise de Jérusalem par les premiers Croisés, toute la contrée fut donnée en fief à Tancrède, qui y transporta le siége de l'évêché de Scythopolis, et y éleva une église. En 1187, elle tomba aux mains de Saladin, fut rendue un instant aux chrétiens, puisque saint Louis, en 1250, y fit un pèlerinage; mais, en 1263, Bibars Bondoukdar, soudan d'Égypte, la ruina totalement. Pendant près de 400 ans, elle paraît abandonnée, ou occupée seulement par des musulmans; ce n'est qu'en 1620 que l'émir Fakhr ed-Dîn permit aux franciscains de relever l'église de l'Annonciation, mais ce fut surtout à partir de 1720 que le couvent fut agrandi, et que la population chrétienne augmenta sensiblement jusqu'à nos jours. Elle y est maintenant en majorité : sur 6 à 7000 hab., on compte environ 2000 musulmans, 2000 Grecs orthodoxes, 600 Grecs-Unis, 1500 Latins, 200 Maronites, et une centaine de protestants. Mais d'autres évaluations portent ce nombre à 10000. L'entrée de la ville est sévèrement interdite aux Juifs. Nazareth a beaucoup souffert des tremblements de terre de 1837.

État actuel.—Nazareth (*V.* le plan) s'élève en étages sur un amphithéâtre entouré de collines de toutes parts; sa hauteur est, suivant Schubert (*Reise*, t. III, p. 169) de 273 mèt. au-dessus de la mer et de plus de 100 mèt. au-dessus de la plaine d'Esdrelon. Les maisons, bâties presque toutes en pierre et à toits plats, sont entourées de jardins, de plantations de figuiers, d'oliviers et de cactus et de petits champs de blé. Le terrain est fort inégal, et coupé de plusieurs ravins descendant des rochers qui dominent la ville du côté du N. Ses rues sont étroites, escarpées, presque impraticables, et quelquefois malpropres Malgré cela, Nazareth présente un aspect général d'aisance assez rare dans les villes de la Syrie : on voit que le protectorat européen a passé par là; les chrétiens s'y sentent chez eux : les écoles publiques ont donné à la population plus d'instruction, plus de tenue et d'urbanité que dans les autres localités : les filles de Nazareth sont célèbres, à juste titre, pour leur beauté. Les habitants s'adonnent presque tous à l'agriculture. Le transit avec Khaïfa et Saint Jean-d'Acre augmente d'année en année.

Nazareth est le chef-lieu d'un district dépendant du pachalik d'Acre. La ville est divisée en trois quartiers. A l'O. est le *Hâret el-Latin* (Quartier latin), séparé par une large rue du *Hâret er-Roûm* (Quartier grec), au N., et du *Hâret el-Islâm* (Quartier musulman), à l'E.

L'édifice principal de la ville est sans contredit

Le couvent latin (3), situé au S. E. de la ville, sur la large rue du Marché. C'est un vaste assemblage de constructions réunies sur un plan rectangulaire. Une grande porte y donne accès du côté de l'O., et l'on pénètre dans une grande cour où sont réunis quelques fragments de colonnes antiques en granit de Syène et des débris d'architecture romaine. Sur cette cour s'ouvrent les salles de l'école, la pharmacie, les cellules des moines, la salle de réception du supérieur, entourée d'un divan à la turque. Les terrasses de ces bâtiments offrent de belles vues sur les environs. Une seconde cour plus petite conduit, par la première porte à gauche, dans

L'Église de l'Annonciation, bâtie sur l'emplacement de la basilique dont la tradition reporte l'origine à l'impératrice Hélène, et qui, après avoir reçu quelques embellissements à l'époque des Croisades, ainsi que l'attestent les fragments de style roman encore visibles dans la cour du couvent, fut entièrement ruinée en 1263, lors de la destruc-

tion de la ville par Bibars Bondoukdar. L'église actuelle fut construite au temps de Fakhr ed-Dîn (1620) et encore agrandie vers le milieu du XVIIIe s. Elle était, jusqu'à ces dernières années, de grandeur médiocre, mais remarquable par ses proportions. En 1877, on l'a considérablement agrandie et embellie, en partie aux frais du gouvernement français. Quatre grands arceaux soutiennent la voûte ; un escalier de marbre conduit au chœur placé au-dessus de la crypte, puis, faisant un retour sur la g., descend à la chapelle souterraine, située ainsi au-dessous du maître-autel. Cette crypte est précédée d'une espèce de vestibule nommé la *Chapelle de l'Ange* ; à dr. est l'autel de saint Joachim ; à g., celui de l'ange Gabriel. Entre ces deux autels s'ouvre une arcade ogivale qui donne accès dans la *Chapelle de l'Annonciation* ; celle-ci est divisée par un mur en deux parties ; la première partie contient l'autel de l'Annonciation. En face de l'autel, à gauche, on voit deux colonnes en granit, qui marquent, selon la tradition, la place où se tenaient l'ange Gabriel et Marie à l'heure de l'annonciation. L'une de ces colonnes, celle de Marie, est brisée vers le milieu, et le fragment supérieur reste suspendu au plafond. Le peuple croit qu'elle y tient par miracle. « Loin d'encourager cette croyance, les franciscains, dit l'abbé Mislin (*Les saints lieux*, t. II, p. 402), montrent à qui veut les voir les barres de fer qui attachent ce bout de colonne à la voûte. » L'autel, fort simple, orné seulement d'un tableau moderne représentant l'*Annonciation*, est entouré de lampes d'argent, et sur la table de granit qui forme la paroi du fond, on lit les mots : *Verbum caro hic factum est.* A droite de l'autel une petite porte conduit dans une arrière-salle, où l'on trouve un autre autel adossé au précédent, et orné d'un tableau représentant la *Fuite en Égypte*. De là, un escalier de quelques marches monte dans une petite chambre taillée dans le roc, qui représente la cuisine de la Vierge. On sait que, d'après la légende, la maison de Marie, qui était adossée à cette crypte, fut, dans l'année 1291, transportée par les anges, d'abord à Raunizza, en Dalmatie, puis à Lorette, où elle forme aujourd'hui un des lieux de pèlerinage les plus en renom de toute la catholicité.

En face de la grande porte du couvent, et de l'autre côté de la rue, s'élève *la Casa Nova* (2), c'est-à-dire la maison destinée à recevoir les étrangers. Les chambres et les lits y sont propres et convenables. L'établissement des *Dames de Nazareth* (1) est tout près de ce bâtiment.

Les Latins possèdent encore :

L'*atelier de Joseph* (4), au N. E. de l'église de l'Annonciation ; il ne reste que quelques débris de l'ancienne église élevée sans doute par les Croisés sur cet emplacement. Une autre chapelle, de date récente, a succédé à la première, dont elle n'occupe qu'une partie. Malheureusement, elle masque les restes des absides de l'ancienne église.

Revenant à la rue du Marché on passe à dr. devant l'*église moderne des Grecs-Unis*, qui passe pour avoir été bâtie sur l'emplacement de la *synagogue* et, traversant le marché, on suit à l'O. la rue qui mène à l'*église maronite* (6) et à une chapelle appartenant aux franciscains et nommée *Mensa Christi* (7), parce qu'elle renferme un quartier de roche, qui, d'après les traditions locales, servit de table au Christ et à ses disciples.

Revenant sur ses pas, on prend à g., une petite rue à l'entrée de laquelle s'élève l'*église protestante anglaise* (5). Laissant à g. une rue qui mène à la route de Saint-Jean d'Acre, et non loin de laquelle se trouve une *école* et un *orphelinat* protestants (8), on suit la rue qui

sépare le quartier musulman à dr. du quartier grec à g. et qui aboutit à une petite place au N. E. de la ville, où se trouvent la maison de l'évêque grec (10), une *église* et une *école* grecques (9). En dehors de la ville, cette rue aboutit à un petit carrefour. Laissant à dr. la route du mont Tabor, on suit la route de Kefr Kenna et de Tibériade, à g. de laquelle s'élève

L'*Église de Saint-Gabriel aux Grecs* (11), qui renferme dans sa partie septentrionale un puits très vénéré par les Grecs, parce qu'ils croient que la Vierge y puisait de l'eau au moment où elle fut saluée par l'ange Gabriel. On y remarque les arabesques et les ornements ciselés de l'iconostase.

A côté se voit la *Fontaine de la Vierge*, où les filles de la ville viennent puiser l'eau dans de grandes urnes de forme antique. On y voit souvent de fort beaux types, et le peintre y trouverait plus d'un gracieux motif de tableau rappelant scènes de la Genèse.

Excursions aux alentours de Nazareth. — A 4 kil. au S. de Nazareth se trouvent les ruines d'une autre basilique construite par Hélène sous le vocable de *Notre-Dame de l'Effroi*, en souvenir de la terreur dont Marie fut saisie lorsqu'elle vit qu'on voulait faire mourir son fils. (Les voyageurs feront bien de faire usage de leurs montures soit pour visiter le lieu dit du Précipice, soit pour monter à Nébi Ismaïl. Cependant la seconde partie de la route du lieu du Précipice doit se faire à pied; elle serait impraticable aux chevaux.) Sortant de Nazareth et se dirigeant au S., on entre (10 min.) dans une petite gorge pour remonter à pied (10 min.) un torrent à gauche et arriver (20 min.) près d'une citerne. Un petit sentier monte à l'endroit du précipice. Le *mont de la Précipitation*, désigné par la tradition comme l'endroit d'où les Juifs voulaient précipiter le Christ n'est pas plus escarpé que bien d'autres sur l'emplacement même de Nazareth, mais on y découvre la plaine d'Esdrelon[1]. Les franciscains ont élevé en cet endroit une nouvelle église. En face et de l'autre côté du ravin, s'élève une montagne pointue, bien plus remarquable, qui s'aperçoit à peu près de tous les points de la plaine d'Esdrelon et annonce au voyageur la position du vallon de Nazareth.

Aucun voyageur ne devra négliger d'aller visiter sur le sommet du *Djébel es-Sikh* (542 mèt. d'altitude), au N. de Nazareth, le petit ouély de *Nébi Ismaïl* (ou, selon d'autres, Nébi-Saïd), où l'on découvre une des plus belles vues de la Palestine. On voit au N. Séfoûriyèh, la plaine d'El-Battaoûf, Qânat-ed-Djélîl (*V.* p. 431), les montagnes qui s'étendent d'Acre à Safed, et tout au fond, le pic neigeux du grand Hermon; à l'O. la plaine d'Acre, la Méditerranée, la chaîne du Carmel, les villages de Ta'annouq et de Ledjdjoûn (*Megiddo*), la grande plaine d'Esdrelon jusqu'à Djénîn (R. 25), et, en remontant vers l'E., Jezraël, le mont de Gelboë, le petit Hermon, Endor et Naïn (R. 31) et le Tabor (R. 33).

De Nazareth au Tabor et à Tibériade, R. 33 et 34.

ROUTE 32.

DE JÉRUSALEM A NAZARETH ET A TIBÉRIADE,

Par la vallée du Jourdain.

32 h. pour Nazareth; 31 pour Tibériade. Cette excursion, pour laquelle une es-

[1] Cet emplacement ne répond pas bien au texte de saint Luc (IV, 28, 29). Il n'est pas probable que les Juifs furieux aient eu la patience de conduire le Christ aussi loin. On allègue, il est vrai, que l'ancienne Nazareth était placée plus au S. que la ville actuelle; mais alors que deviendrait l'authenticité de la crypte du couvent?

corte est indispensable, doit être entreprise au commencement du printemps, à cause de la chaleur extrême due à la dépression de la vallée, profondément encaissée entre les deux chaînes de montagnes qui l'enserrent à l'E. et à l'O. La température est surtout intolérable, lorsque souffle le Khamsin.

Jéricho	6h 00
El-Façaïl	4 00
Khirbet Makheront (Archelaïs)	3 30
Aïn es-Sqoût	5 00
Beiçân	4 25
Nazareth	9 00
Total	31 55
Beiçân à Tibériade	7 30
Total	30 25

La partie inférieure de la vallée du Jourdain est large et presque entièrement inculte, les ouadys qui y débouchent de l'O. étant à sec la plus grande partie de l'année.

Partant de l'Aïn es-Soultân (*V.* R. 20), on croise (15 min.) le *ouady en-Noua'ïmèh*, dont le lit est rempli d'arbustes épineux, près d'un pont-aqueduc à 3 arches ogivales, portant à sa partie supérieure un canal qui jadis amenait dans la plaine de Jéricho les eaux de l'*Aïn en-Noua'ïmèh.* On traverse plusieurs petits ouadys qui sillonnent une plaine tapissée d'herbes et de plantes ressemblant à des genêts, et où s'étendent (30 min.) des ruines connues sous le nom de *Khirbet es-Somrah.* Au delà du *ouady el-Aoudjèh* se rencontrent (1 h. 10 min.) quelques ruines insignifiantes, près d'un ruisseau abondant qui se ramifie en plusieurs branches et dont les eaux paraissent provenir d'une source nommée *Aïn el-Aoudjèh.* Traversant (35 min.) le *ouady Rechâch* sur les bords duquel se trouvent quelques ruines connues sous le nom de *Khirbet el-Maskarah*, on fait halte (2 h.) à *El-Façaïl*, l'ancienne **Phasaélis**, fondée par Hérode en l'honneur de son frère Phasaël. A sa mort, Hérode légua Phasaélis avec Jamnia et Azot à sa sœur Salomé, qui en fit don à son tour à Livie. Au moyen âge, Phasaélis n'était plus qu'un village insignifiant. L'emplacement de la ville ancienne est marqué par 3 *tell* qui s'élèvent sur les bords du ouady Façaïl. Le plus considérable, situé au N., est couvert de matériaux antiques. Entre ces tell est un grand *birkèh*, autrefois alimenté au moyen d'un aqueduc qui existe encore en partie et qui remonte les berges méridionales du *ouady Façaïl*, riche et verdoyante vallée, arrosée par les eaux du *Ras Aïn el-Façaïl.* Cette belle source, ombragée de vieux figuiers, jaillit du rocher, à 3 kilom. env. à l'O. des ruines. Elle se partage en deux ruisseaux dont l'un coule dans le lit naturel du ouady, l'autre, dans l'aqueduc. Au delà du birkèh, le canal poursuivait son cours vers l'E. et servait soit à faire tourner des moulins, soit à arroser des jardins et des plantations. Celles-ci consistaient surtout en bois de palmiers (Josèphe, *G. des Juifs*, II, 9). Les rochers qui bordent le ouady sont creusés de nombreuses grottes qui servent aujourd'hui d'étables aux troupeaux des Bédouins (Guérin, *ouvr. cité*, p. 248).

Au delà de El-Façaïl, la vallée du Jourdain est resserrée par les contreforts du **Djébel Sartabèh**, nommé aussi *Qourneïn Sartabèh* (les deux cornes de Sartabèh), parce qu'elle présente 2 cimes de haut. inégale. Sartabèh est très probablement le *Sartaba* du Talmud, montagne sur laquelle on allumait les feux qui répondaient à ceux du mont des Oliviers et qui devaient transmettre au loin le signal des néoménies. Le Djébel Sartabèh s'élève à 307 mèt. au-dessus de la Méditerranée et à 608 au-dessus de la vallée du Jourdain.

De El-Façaïl, l'ascension du Djébel Sartabèh demande environ 2 h. On remonte le *ouady el-Abyad* jusqu'aux

(1 h.) traces d'un sentier en zigzag qui contourne la montagne. Le sommet septentrional inférieur (30 min.) est un plateau oblong couvert de pierres et d'innombrables fragments de poterie.

De ce plateau inférieur, une courte ascension à travers des rochers mène (15 min.) au sommet de la montagne, où l'on trouve les traces d'un mur d'enceinte bâti en blocs de très grand appareil et les restes d'une forteresse construite aussi en beaux blocs, les uns complétement aplanis, les autres relevés en bossage et dont les joints ne sont unis par aucun ciment. Il n'en subsiste plus que la partie méridionale, qui se terminait par une tour carrée dont quelques assises inférieures sont restées en place. Toute la partie septentrionale n'offre plus qu'un amas confus de blocs. Les Arabes donnent à ces ruines le nom de *Khirbet el-Qala'ah* (ruines de la Forteresse). De ce point, le regard embrasse un immense horizon, depuis la cime neigeuse du grand Hermon, au N., jusqu'aux montagnes d'Hébron, au S.; toute la vallée du Jourdain et les trois quarts au moins de la mer Morte se déroulent aux pieds du spectateur, à la profondeur d'environ 700 mèt.; au delà, vers l'E., les contrées transjordaniennes apparaissent dans un lointain immense (Guérin, *ouvr. cité*, p. 245).

De El-Façaïl, on traverse à l'E. une plaine en partie cultivée et, après avoir franchi (45 min.) le *ouady el-Abyad*, puis (35 min.) le *ouady el-Hamâm*, on contourne au N. E. le pied du Djébel Sartabèh jusqu'au (1 h. 25 min.) *ouady el-Akhmar*, affluent du ouady el-Far'a. Au delà d'une magnifique plaine couverte de blés au printemps, coule (15 min.) le beau *Nahr el-Far'a* dont les bords sont couverts de touffes de lauriers-roses, de roseaux gigantesques et de verdoyants *Seder*. On remonte le ouady jusqu'au (30 min.) *Tell Keràoua*, monticule dont les pentes et les sommets sont jonchés de débris de poterie. Trois autres *tell* s'élèvent sur la rive g. du ouady et le terrain qu'ils limitent est jonché de matériaux anciens et de débris de poterie. L'ensemble de ces ruines compris sous le nom général de *Khirbet Makherout* marque probablement l'emplacement de **Archélaïs**, ville fondée par Archélaüs, fils d'Hérode.

De Tell Keràoua, on peut gagner Beiçân en remontant le ouady el-Far'a, en 12 h. — On atteint (1 h. 40 min.) *Baseliyèh*, qui paraît avoir été une ancienne résidence royale. De là, gravissant les collines qui bordent la rive g. du ouady, on traverse successivement plusieurs petits ouadys qui séparent des plateaux fertiles jusqu'à (2 h. 25 min.) *'Athoûf*, qui est peut-être l'ancienne *Tappouah* située sur les limites de Manassé et d'Éphraïm (Josué, XVII, 17, 8). La route monte toujours au N. O. Un sentier étroit et rocheux mène (35 min.) à un plateau cultivé, dominé à l'O. par une colline dont les flancs sont percés de citernes et de grottes et au sommet de laquelle s'élève le village de *Tâmoûn*. A l'O., au pied du Ras el-Aqra, on peut faire halte (1 h. 10 min.) près de la belle source nommée *Ras el-Aïn Far'a*, qui jaillit de terre en formant immédiatement un ruisseau très abondant, ombragé de beaux figuiers et de lauriers-roses. Sur les bords du ouady s'étendent des ruines informes jusqu'au pied du *Tell Far'a*, qui est couvert de débris de constructions. De l'autre côté du ouady, sur une autre colline, s'élève une grande tour carrée nommée *Bordj el-Far'a*, dont les assises inférieures sont formées de beaux blocs taillés en bossage. A côté de ce bordj, on observe un beau *birkèh* creusé dans le roc et plusieurs citernes également pratiquées dans le roc. Toutes ces ruines appartiennent certainement à une ville de quelque importance et M. Guérin y voit les restes d'*En-Tappouah* (*V.* ci-dessus). Du Bordj el-Far'a, la route croise une vallée latérale et gravit une colline sur laquelle s'élève (1 h. 10 min.) *Toubâs*, joli village de 2500 hab. environ, qui répond à l'ancienne Thebes où Abimélech trouva la mort (Juges, IX, 50-54).

La route traverse ensuite un petit plateau et descend dans une vallée ouverte, où l'on observe les traces de la voie antique qui menait de Néapolis à Scythopolis. En avant de (40 min.) *Tell'asir*, est un mausolée, de forme carrée, mesurant 9 mèt. sur chaque face et construit avec de beaux blocs très bien appareillés. Les pieds-droits de la porte d'entrée

supportent un linteau monolithe, décoré de moulures à crossettes. Les faces étaient ornées de pilastres. La ville de Tell'asir ou *Açir* parait être l'ancienne **Aser**, mentionnée dans l'*Onomasticon* comme appartenant à la tribu de Manassé. Laissant à dr. (20 min.) le *ouady Malèh*, on atteint (45 min.) le *ouady Khaznèh* que l'on descend à l'E. pour le franchir (20 min.) et gagner (35 min.) les ruines de *Ka'oûn*, où l'on remarque quelques grottes. De là, la route, traversant au N. N. E. la vallée du Jourdain, laisse à g. les ruines de *Samriyèh*, à dr. (1 h. 30 min.) le *Tell el-Madjerah* et, après avoir croisé quelques petits cours d'eau, atteint (1 h.) Beiçân (*V.* R.31.)

De Tell Kerâoua, la route directe contourne le Tell el-Makherout, au delà duquel la vallée du Jourdain s'élargit, les montagnes décrivant un demi-cercle vers l'ouest. Après avoir traversé des prairies appelées *El-Merdj En-Nadjèh*, on franchit (1 h. 25 min.) le *ouady Abou Sidrèh*. De nombreux mamelons blanchâtres accidentent la vallée. A l'E., de l'autre côté du Jourdain, on aperçoit le débouché du ouady Zerqa (Jabbok) (*V.* R. 45). On franchit successivement (45 min.) le *ouady el-Bouqeï'a*, (40 min.) le *Abou Seraq*, (35 min.) le *ouady Djèmel*, (45 min.) le *ouady Feyydd*, (30 min.) le *ouady Malèh* (ouady salé), ruisseau abondant dont le lit est bordé de tamarisques et de roseaux gigantesques et l'on fait halte (20 min.) à *Aïn es-Sqoût*, source qui sort de terre au milieu d'un bouquet de vieux figuiers et jaillit avec assez d'abondance pour remplir deux petits canaux artificiels, courant, l'un au nord, l'autre au sud, et qui servent à arroser des prairies ou des champs de blé. Autour de cette source, s'étendent les ruines informes de *Sqoût*, où l'on a voulu voir le **Soukkoth**, où vint camper Jacob, après son entrevue avec Ésaü (Gen. XXXIII, 16-18). Mais cette ville parait devoir être cherchée de l'autre côté du Jourdain, au S. du Jabbok. Des prairies et des champs cultivés séparent Aïn es-Sqoût de la chaîne de petits mamelons qui borde le Jourdain, à un kil. de distance environ. Le fleuve forme en cet endroit un rapide où ses eaux tourbillonnent avec force.

A partir de Sqoût, on peut, par *Aïn el-Bâdân* et *Berdela*, rejoindre Beiçân par (2 h. 40 min.) Aïn Makhouz (*V.* ci-dessus). Mais on gagnera un peu de temps en laissant Aïn el-Bâdân à g. et se dirigeant au N. O. par Tell Abou Faradj. La vallée, qui s'élargit à l'O., est couverte d'herbes parsemées de seder. Après avoir traversé plusieurs ruisseaux coulant de l'O. à l'E. et de nombreuses sources, on atteint (2 h.) *Tell Abou Faradj*. De riches pâturages appartenant à la tribu des Béni Sakhr s'étendent vers le N. et sont suivis de champs cultivés arrosés par les eaux d'une source nommée Aïn el-Hamrah, qui coule plus à l'O., près du *Tell el-Hamrah*. La route se dirige (55 min.) au N. O. vers *Tell et-Taoûm*, passe entre *Tell el-Naçari* à dr. et le *Tell el-Feroudna* à g., et rejoint la route précédente pour gagner (1 h.) Beiçân (*V.* R. 31).

De Beiçân à Nazareth par Zér'în (Jezréel) 9 h. (*V.* R. 31, lisez en sens inverse).

De Beiçân à Tibériade (7 h. 30 min.). — La route croise le Nahr Djâloût et se dirige au N. E. à travers la plaine du Jourdain, coupée de nombreux ravins. Traversant (1 h. 30 min.) le *ouady Aouchèh*, on aperçoit (1 h.) sur une colline, à g., le château de *Kaoûkab el-Haoua*. Ce château, après avoir formé l'un des grands fiefs de la principauté de Galilée, fut cédé en 1168 aux hospitaliers de Saint-Jean par Yvon Velos, son dernier seigneur. Cette forteresse est alors nommée *Coquet* ou *Belvoir*. Ses ruines, comme celles du château de la Fève, sont de forme rectangulaire, ayant à chaque angle des tours carrées. Au centre, les arasements d'une construction barlongue sem-

blent indiquer l'emplacement du donjon (E. G. Rey). La route se rapproche du Jourdain dont le cours est très sinueux et dont les rives basses sont marquées par quelques buissons. Le Ghôr, large de 8 à 9 kil. en cet endroit, est formé d'un sol d'alluvion dépourvu d'arbres, mais très fertile, et donnant d'excellentes récoltes de blé aux Béni Sakhr, qui possèdent ce district. Après avoir dépassé le *ouady Bîreh*, dont le lit sinueux est bordé de bouquets de lauriers-roses, on descend (50 min.) aux bords du Jourdain, près d'un ancien *khân* et du pont de *Djisr Medjâmèh*, sur lequel passe la grande route de Naplouse à Damas. Ce pont, le seul qui existe au S. du lac de Génésareth, est formé d'une grande arche ogivale, flanquée de plusieurs petites arches. Il paraît de date assez récente. Le Jourdain est ici un torrent impétueux roulant sur des rochers de basalte. Remontant la rive dr. du fleuve, dont se rapprochent les collines occidentales, on dépasse (34 min.) l'embouchure du Nahr Djarmoûq (Yarmoûk) (Cheri'at el-Mandhoûr) (*V.* R. 46) et l'on s'engage sur les collines qui bordent par intervalles la rive dr. jusqu'à (1 h. 10 min.) ***El-Abadiyèh*** assez grand village, qui s'élève en amphithéâtre sur une colline dont le Jourdain baigne le pied de deux côtés. A l'O. du village s'étendent de fertiles jardins qu'arrosent des ruisseaux dérivés du *ouady el-Fedjaz* ou du Jourdain et où croissent des oliviers, des grenadiers et des figuiers au milieu desquels s'élancent de gracieux palmiers. Ce lieu est tout désigné pour une halte dans ce district sans arbres où la chaleur est parfois intolérable (Guérin, *Samarie*, p. 283). Après avoir dépassé (14 min.) *Oumm Djoûriyèh*, v. situé à 800 pas env. de la route, sur la rive g. du fleuve, (3 min.) un canal et un ancien pont ruiné et (10 min.) un autre pont ruine, le *Djisr Oumm Qanâtir*, ou de *Semak*, on atteint (8 min.) **Kérak**, à l'extrémité S. du lac de Tibériade.

De Kérak à Tibériade (1 h. 40 min.) (*V.* R. 35).

ROUTE 33.

DE NAZARETH A TIBÉRIADE,

Par le mont Tabor.

(7 à 8 h.).

Les bagages peuvent être envoyés à Tibériade par la route directe.

Mont Tabor............	2h 44
Khân et-Toudjdjâr......	1 29
Tibériade..............	3 35
Total..............	7 48

Au sortir de Nazareth, on laisse à g. le puits de Marie pour gravir (10 min.) les collines qui dominent la ville à l'E. On descend (30 min.) par de mauvais sentiers dans des ravins assez profonds où l'on traverse (15 min.) un ruisseau pour remonter à g. un coteau couvert de chênes. Parvenu (15 min.) sur un plateau gazonneux, d'où l'on jouit d'une belle vue sur le Tabor et le Djébel Dahy au pied duquel on aperçoit les villages de Naïn et d'Endor, on se dirige à l'E. pour descendre (30 min.) un petit ouady au milieu d'une forêt de chênes verts assez clair-semés. Ce ouady débouche dans la vallée, en face du mont Tabor, non loin de (20 min.) *Daboûriyèh*, où l'on n'a à noter que les restes d'une église chrétienne du temps des Croisades. Daboûriyèh (Robinson) est peut-être le **Dabarath** de Josué (XIX, 12), situé sur les frontières de Zabulon et d'Issachar, le *Dabira* d'Eusèbe et de saint Jérôme (*Onom.*) et le *Dabaritta* de Josèphe (*Vie*, 62).

Le **Mont Tabor**, qui porte en arabe le nom très commun de *Djébel et Toûr*, est une montagne calcaire isolée de toutes parts, qui présente de ce côté la forme d'un cône tron-

qué. Son ascension dure 1 h. au plus et ne présente aucune difficulté; les chevaux de bagage peuvent même atteindre le sommet, si l'on veut y camper. Le chemin décrit de nombreux zigzags; en plusieurs endroits il est taillé dans le roc, et paraît antique. Les flancs de la montagne sont couverts de chênes-verts, de caroubiers, de térébinthes, de lentisques et d'autres arbres et arbustes et revêtus d'un épais gazon.

Le sommet, situé à 595 mèt. au-dessus de la Méditerranée et à 400 mèt. au-dessus de la plaine d'Esdrelon, d'après M. Guérin, forme un plateau oblong, de 1 kil. 1/2 env. de longueur, sur 6 à 800 mèt. de large, bordé au S. O. de rochers un peu plus élevés, couverts de ruines et d'arbustes, et au N. E. par des rochers un peu plus bas; entre les deux extrémités le terrain forme une espèce de bassin couvert de gazon sans ruines, ni arbres. Le Tabor ne domine aucune des sommités environnantes. Le panorama qui s'y déroule est cependant fort étendu: il embrasse toute la partie O. de la plaine d'Esdrelon, le grand champ de bataille de la Palestine (*V.* R. 25 et R. 30), jusqu'au Carmel à l'O., et aux montagnes de Nazareth au N. O. Ces deux chaînes masquent presque complétement la vue de la mer, dont on n'aperçoit que quelques bandes au N. O.; vers le N. et le N. E. se montrent la montagne de Safed et le Grand Hermon, et, sur un plan plus rapproché, le Qoroun Hattîn, et le bassin profond du lac de Tibériade, dont on ne peut apercevoir les eaux que sur un point très restreint. Au S., on voit face à face le Petit Hermon (*Djébel ed-Dahy*) avec les villages de Naïn et d'Endor à ses pieds, et sur un de ses contre-forts vers l'E., *Kaoûkab el-Haouâ*, l'ancien château de Belvoir (*V.* R. 32). Au delà du Petit Hermon s'élève le mont de Gelboë (*Djébel Foqouâh*), séparé du premier par la vallée de Jezraël et de Beiçân, au fond de laquelle on entrevoit la vallée du Jourdain, et les montagnes de Galaad. Les montagnes de la Samarie sont masquées par le Petit-Hermon et le mont de Gelboë.

Les ruines qui couvrent le sommet du Tabor appartiennent à des époques très différentes. Tout autour on retrouve les débris d'une enceinte formée de grosses pierres taillées en bossage, avec des restes de tours et de bastions. Les beaux blocs proviennent sans doute des fortifications dues à Josèphe qui, lui-même avait dû mettre à profit des ruines plus anciennes (*V.* ci-dessous). D'immenses fossés, creusés dans le roc, entourent la citadelle. C'est surtout à l'angle S. E. que ces restes sont considérables, et annoncent l'existence d'une ancienne forteresse, qui s'étendait le long de l'escarpement du S. On voit de ce côté un portail ogival, nommé *Bâb el-Haouâ*, et des meurtrières de l'époque des Croisades. Au S. E., est une *chapelle* composée de deux petites chambres voûtées et souterraines, où les moines franciscains de Nazareth venaient et viennent encore tous les ans dire une messe en commémoration de la Transfiguration. Un peu plus loin à l'E., en déblayant vers la pointe S. E. le plateau supérieur de la montagne, on a trouvé les restes de deux chapelles. L'une d'elles, très petite, et n'ayant qu'une abside vers l'orient, était tout entière pavée en mosaïque; l'autre, beaucoup plus considérable, et dont il ne reste plus que les arasements de l'abside centrale, renfermait une crypte longue de 30 mèt. et large de 6 mèt. dans laquelle on descend par un escalier de 12 marches, les unes taillées dans le roc, les autres construites avec de belles pierres. La crypte est elle-même en partie creusée dans le roc, en partie construite avec des blocs de dimension moyenne, mais très réguliers. Au fond est un autel à moitié debout.

Parmi les débris qui encombraient cette crypte et la chapelle supérieure, on a trouvé, dit M. Guérin, plusieurs tronçons de colonnes de marbre, quelques chapiteaux mutilés, une pierre sur laquelle avait été figurée une croix grecque entre deux *alpha* et deux *oméga*, une innombrable quantité de petits cubes de mosaïque, des lampes, des fioles et une inscription grecque, malheureusement très incomplète (Guérin, *ouvr. cité*, p. 146-147). Il est probable que cette chapelle faisait partie de l'église construite par Tancrède, laquelle pouvait très bien avoir pris la place de l'une des trois églises mentionnées par Antonin Martyr, au VI[e] s. (*V.* ci-dessous). Quant à la célèbre abbaye de Saint-Sauveur qui, au temps des croisades, comprenait dans son enceinte ces deux chapelles, il n'en reste plus que des débris informes. Au milieu de ces ruines, les religieux franciscains de Nazareth ont construit un petit *monastère* et une *chapelle*, sur l'emplacement de l'église dont ils ont retrouvé les restes.

Un peu au N. O. et non loin du couvent franciscain s'élève l'*église des Grecs*, sur l'emplacement d'une ancienne chapelle où les Grecs officiaient le jour de la fête de la Vierge, et qui avait été décrite par M. de Vogüé (*les Églises de Terre-Sainte*, p. 353). C'était un petit rectangle, large de 4 mèt. et dont la longueur ne devait pas excéder 5 ou 6 mèt., terminé vers l'orient par une abside semi-circulaire. Les murs étaient construits en moyen appareil romain très soigné et recouverts à l'intérieur d'un stuc blanc sur lequel on distinguait les traces de rinceaux peints en rouge; le pavé en mosaïque était formé de gros cubes blancs et noirs qui dessinaient un grand cercle et des losanges. M. de Vogüé n'hésitait pas à considérer ce petit sanctuaire comme l'un des plus anciens édifices religieux de la Palestine et, d'après ce savant, cette chapelle dépendait du monastère de Saint-Élie (*V.* ci-dessous). Les fouilles pratiquées pour la construction de la nouvelle église ont mis au jour les assises inférieures d'une seconde abside. L'église actuelle est à trois nefs et mesure 24 mèt. de long sur 15 mèt. de large. Les Grecs ont eu l'heureuse pensée de conserver les fragments de l'ancienne mosaïque et les assises demeurées intactes des deux absides. Il est grandement à désirer que cet exemple soit suivi et que, dans toutes les reconstructions d'édifices, on conserve avec un soin religieux les moindres vestiges du passé.

Des milliers de pèlerins campent sur le Tabor le jour de la fête de la Vierge. En temps ordinaire, on n'y voit guère que des sangliers. De nombreux serpents hantent les anciens fossés ou les citernes abandonnées que l'on rencontre au milieu des broussailles et des décombres. Plusieurs cavernes servent d'asile à des troupes de colombes.

Robinson (*loc. cit.*, p. 220), a recueilli toutes les données historiques sur cette montagne : nous ne pouvons mieux faire que d'analyser ce passage. « Le Tabor (en hébreu, *hauteur*) est mentionné plusieurs fois dans l'Ancien Testament (Josué, XIX, 22 ; Juges, IV, 6, 12, 14), et dans Josèphe (*Antiquités*, V, 1, 22 ; *ibid.*, 6, 3). C'est le lieu où Déborah et Barak rassemblèrent leurs guerriers ; c'est l'objet des comparaisons poétiques du Psalmiste et des prophètes (Psaume LXXXIX, 12 ; Jérém., XLVI, 18; Osée, V, I). Il paraît que, dès ces anciens temps, une ville couvrait son sommet. Le Nouveau Testament ne mentionne pas le Tabor : les écrivains grecs et romains lui donnent le nom d'*Itabyrion* : Antiochus le Grand s'en empara par ruse et le fortifia 218 ans J. C. (Polybe, V, 70, 6). L'an 53 après J. C., le proconsul Gabinius y battit les Juifs, commandés par Alexandre, fils d'Aristobule.

Plus tard Josèphe fortifie la montagne, dont il donne une bonne description (*Vie*, 37); mais ses défenseurs se laissent attirer en plaine et sont taillés en pièces par Placidus, lieutenant de Vespasien. On n'entend plus parler du Tabor jusqu'au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, qui le mentionnent comme une position bien connue (*Onomasticon*). C'est vers cette époque qu'on commence à y placer le lieu de la Transfiguration. Nous verrons, p. 474, *b*, que, d'après l'Évangile, il faudrait placer ce miracle près de Banias; il est difficile de croire d'ailleurs que le Christ eût choisi une sommité occupée depuis longtemps par une forteresse. Cependant cette tradition a pour elle deux passages de saint Jérôme (Ep. 44; Ep. 36), et le moyen âge tout entier a cru à cette identification. Vers la fin du VIe s., Antonin Martyr mentionne trois églises qui y furent élevées en souvenir des trois tentes que voulait dresser saint Pierre : D'après Sœwülf, en 1103, trois monastères existaient sur le Tabor, dédiés au Christ, à Moïse et à Élie. Au temps des croisades, le monastère de Saint-Élie était le siége d'un évêché gréco-syrien. Tancrède y éleva une église et y établit un couvent de bénédictins, qui furent tous massacrés par les musulmans en 1113; mais d'autres moines surent s'y défendre en 1183 contre Saladin lui-même, qui prit sa revanche en 1187. En 1214, Melek Mohazhzham Yça, fils de Melik el-'Adil, bâtit une nouvelle forteresse, que les nouveaux croisés assiégèrent en vain en 1217; mais le khalife la détruisit bientôt lui-même. Les églises, si elles avaient échappé à ces vicissitudes, furent certainement rasées en 1263 par le sultan Bibars, et le sommet resta désert jusqu'à nos jours.

Redescendant le Tabor par le sentier que l'on a suivi à la montée, on prend (45 min.) à dr. un sentier près duquel on observe (4 min.) une citerne voûtée, et l'on s'engage dans une belle vallée, toute verdoyante au printemps, et bordée de coteaux couverts de chênes-verts, qui forment la ligne de partage des eaux entre le Jourdain et la Méditerranée. Le chemin des caravanes que l'on suit alors, descendant (20 min.) la vallée, passe (12 min.) près d'une belle source, près de laquelle est établi un campement de Bédouins et atteint (10 min.)

Khân et-Toudjdjâr (le Khân des marchands), bâti dans un ouady fertile par Seran Pacha, en l'an 1587, pour l'usage des caravanes d'Egypte. A côté est un gros bâtiment carré, ruiné, qui paraît avoir été un fort. Belle source d'eau vive.

On chemine alors au N. E. par un sentier encombré presque partout de blocs basaltiques, sur un plateau herbeux et privé d'arbres où l'on pourra voir quelque campement de Bédouins, jusqu'à (52 min.) *Kefr Sabt*, petit village bâti en blocs de basalte et abandonné des colons algériens qui s'y étaient établis. Traversant ce village de l'O. à l'E., on descend dans une assez profonde vallée et l'on suit vers l'E. un sentier rempli de blocs de basalte, près duquel est à dr. (5 min.) une source, *Aïn Séflah*. Laissant (25 min.) ce sentier, on prend un petit sentier à peine visible, qui descend en zigzag vers le N. E. (25 min.) dans le *ouady Bessoûm*, large et fertile bassin qui limite au S. le Ard el-Hamma (*V.* ci-dessous) et prend plus bas le nom de *ouady el-Fedjaz*. Traversant le ouady, on s'élève par une pente assez douce sur le *Ard el-Hamma*, vaste plateau couvert au printemps d'une herbe épaisse et dont le sol est formé, comme celui des plateaux précédents, d'une excellente terre noire, semée de blocs de basalte. A 4 kil. env. vers le N. s'élève le mamelon de Qoroun Hattîn (*V.* R. 34). Au-delà de (20 min.) un petit ravin, on commence à apercevoir (36 min.

la partie N. du lac de Tibériade. Au N. s'élève la montagne de Safed et, plus loin, le mont Hermon ; au S. O. le Tabor. Au S., le Ard el-Hamma, dont nous venons de traverser la partie septentrionale, s'abaisse en pente douce vers le lac. Celui-ci découvre de plus en plus aux regards du voyageur sa belle nappe azurée, encadrée par les rochers abrupts de la rive orientale. Le chemin, descendant par une pente fort raide, rencontre (15 min.) une belle source, *Aïn Nasr ed-Dîn*, qui se déverse dans un bassin, et atteint (23 min.) Tibériade (*V.* R. 34).

ROUTE 34.

DE NAZARETH A TIBÉRIADE,

Par Kefr Kenna.

(6 h.).

Kefr Kenna.............	1h	23
El-Loûbiyèh............	1	55
Qoroun Hattin (sommet).	1	40
Tibériade..............	1	48
Total............	6	06

Les voyageurs qui ont déjà visité le mont Tabor peuvent prendre cette route; elle est plus courte que la précédente, mais elle n'offre pas des points de vue aussi attrayants et aussi variés. L'ascension du Qoroun Hattin, que l'on peut faire aisément, est loin de valoir celle du Tabor.

La route, laissant à dr. la fontaine de Marie et à g. le couvent de Saint-Gabriel, gravit la colline qui est au N. E. de Nazareth, d'où l'on pourra jeter un dernier coup d'œil sur la petite ville, blanche et riante, entourée de ses jardins et de ses oliviers. Au delà, la vue s'étend jusqu'à la vaste plaine d'Esdrelon au S., avec le Tabor à l'E. et la chaîne du Carmel à l'O. La route pierreuse descend à (36 min.)

Er-Reinèh, v. en partie chrétien, situé à g. dans un vallon fertile, et atteint (9 min.) une petite source d'eau potable, *Bîr Ech-Chemâliyèh*, près de laquelle les Francs battirent les Musulmans en 1187. De Er-Reinèh, la route remonte un col d'où la vue s'étend sur un grand nombre de sommités. Un peu au N. O., on laisse à g. (18 min.) *El-Meched*, l'ancien **Gath-Hepher**, ville de Zabulon et lieu de naissance du prophète Jonas (II Rois, XIV, 25). On y montre son tombeau, bien que d'autres lieux réclament l'honneur de lui avoir donné la sépulture (*V.* p. 227, *a*).

Descendant la colline, vers le N. E., par des sentiers très rocailleux, et suivant une petite vallée au N., on atteint (20 min.)

Kefr Kenna, le **Cana** des traditions grecque et latine; c'est un misérable v. de gourbis, où les moines grecs montrent encore dans leur petite église les urnes qui auraient contenu l'eau changée en vin par le Christ. Nous avons vu, R. 28, que Robinson, d'accord avec d'anciennes traditions, place Cana à **Qânat** *ed-*Djélîl, au N. de **Séfoûriyèh. M.** Guérin, au contraire, d'après quelques passages d'Antonin de Plaisance, de Sœwülf et d'autres pèlerins, incline à se ranger du côté de l'opinion commune (V. Guérin, *ouvr. cité*, *Galilée*, p. 175-182) Kefr Kenna possède une fontaine de belle eau, qui répand à l'entour une certaine fertilité. Sur la plate-forme supérieure de la colline, M. Guérin a reconnu les arasements d'une construction rectangulaire et, sur les pentes, plusieurs citernes et des grottes. Au pied de la colline se trouvent les ruines informes d'une mosquée où les moines franciscains de Nazareth découvrirent, il y a quelques années, plusieurs fûts monolithes de colonnes. La population de Kefr Kenna est de 600 hab. env., dont 300 env. sont musulmans. A 20 min. à l'O. S. O. de Kefr Kenna, une colline ronde et à plusieurs étages porte des ruines informes

connues sous le nom de *Khirbet Kenna.*

De Kefr Kenna, on descend par des pentes pierreuses couvertes de buissons et de chênes-verts dans une plaine cultivée, large de 1 à 2 kil. et comprise entre deux chaînes de collines pittoresques et fertiles. Elle s'étend de l'E. à l'O. et rejoint près de Séfoûriyèh la grande plaine de El-Battaoûf (*V.* R. 28). C'est là que fut livré, le 11 avril 1799, par Kléber, *le* **Combat de Cana**, qui précéda de quelques jours la bataille du mont Tabor (*V.* R. 30). Laissant à g. (50 min.) *Tourân*, on traverse (45 min.) les ruines de *Meskâna.* A dr. sur la hauteur est le v. de *Ech-Chedjarah*, illustré par le brillant fait d'armes connu sous le nom de **Combat de Nazareth**, où le général Junot, à la tête de 300 braves, arrêta, le 8 avril 1799, l'avant-garde de la grande armée turque, qui arrivait de Damas au secours de Saint-Jean-d'Acre. Junot se replia sur le corps du général Kléber, vers Kefr Kenna. La route, tournant au S. E., gravit à dr. des collines rocheuses, laisse à dr. un chemin qui mène au Tabor et atteint (20 min.) les puits de

El-Loûbiyèh, gros v. qui s'élève à 10 min. sur la dr., au sommet d'un monticule planté de jardins et protégé par des haies massives d'énormes cactus. De ce point, on jouit d'une vue étendue sur le lac, à l'E., et sur la plaine El-Battaoûf, à l'O. On distingue la colline de Séfoûriyèh et le ouély de Nébi Ismaïl, sur la colline de Nazareth.

De El-Loûbiyèh, la route descend au N. E., laissant à dr. un vaste plateau ondulé, l'Ard el-Hamma, qui s'incline dans la direction de Tarichée et du Jourdain (*V.* R. 33) et à g. (30 min.) la hauteur de **Hattîn**, qu'on fera bien d'aller visiter en se détournant d'environ 20 min. de sa route. C'est une crête élevée de 50 mèt. au plus au-dessus du niveau de la route, et longue d'environ 100 mèt., terminée au N. O. et au S. E. par deux sommets qui sont, à proprement parler, les **Cornes de Hattîn.** De là, on domine la haute plaine du même nom, *Merdj el-Hattîn*, large plateau élevé au-dessus du lac d'environ 200 mèt., et arrosé par le Nahr el-Hamâm, qui vient des montagnes situées à l'O de la plaine de Gennésareth, et va rejoindre le lac à El-Medjdel, à travers la gorge étroite d'Arbela (*V.* p. 461).

Le village de Hattîn, bâti au-dessous des cornes de Hattîn, paraît la seule localité habitée de cette vaste plaine. La tradition latine, qui n'est pas partagée par l'Église grecque, fait du Tell ou Qoroun Hattîn le *mont des Béatitudes*, où aurait été prononcé le sermon sur la montagne (saint Matthieu, v.). L'Évangile ne désigne aucune localité.

Le terrain ondulé qui sépare le village de Hattîn de El-Loûbiyèh a été le théâtre de la célèbre **bataille de Hattîn**, où Salah ed-Dîn (Saladin) écrasa, le 14 juillet 1187, l'armée chrétienne, sous les ordres de Guy de Lusignan. Celui-ci, après avoir rassemblé ses chevaliers à la fontaine de Séfoûriyèh (p. 431-432), se laissa attirer par son ennemi sur ces hauteurs brûlantes. Après une journée où l'armée avait été épuisée par la chaleur, le manque d'eau et de vivres, et les attaques incessantes d'un ennemi insaisissable, le roi ordonna follement de camper près de Loûbiyèh. La nuit fut terrible : les broussailles enflammées autour du camp, les alertes continuelles données par les cavaliers arabes achevèrent de démoraliser l'armée, qui, au point du jour, se vit entourée de toutes parts. Le résultat de la bataille n'était pas douteux : les chevaliers, pesamment armés, s'épuisèrent dans des charges inutiles contre leurs agiles ennemis, et bientôt la déroute commença. Le roi, retiré sur le Tell Hattîn avec les chevaliers du Temple et de Saint-

Jean, ses principaux barons, et les prélats porteurs de la vraie croix, repoussa en vain plusieurs attaques; accablé par le nombre, il fut obligé de se rendre. Le roi et son entourage furent épargnés, à l'exception de Reynald de Châtillon, seigneur de Kérak, dont l'insolence avait été l'occasion de la guerre, et que Saladin mit à mort de sa propre main. Les chevaliers du Temple et de Saint-Jean, au nombre de deux cents, furent aussi massacrés de sang-froid; le roi fut emmené prisonnier à Damas. La vraie croix était tombée entre les mains des musulmans, mais ceux-ci ne paraissent pas avoir attaché d'importance à ce trophée. — La victoire de Hattîn mit, en peu de semaines, presque toutes les places de la Palestine aux mains de Saladin, et Jérusalem elle-même, trois mois après.

La route traverse à l'E. la plaine de Hattîn, d'où l'on découvre dans toute son étendue le lac de Tibériade. On remarque, au N. la montagne d'Arbela et l'origine du ouady el-Hamâm (*V.* p. 431), et plus loin la montagne de Safed; au N. E., le grand Hermon; au S. O., le mont Tabor, qui présente la forme d'une bosse de dromadaire. A l'extrémité de la plaine, à g., on montre (48 min.) quelques rochers à fleur de sol, nommés par les Arabes *Hadjar en-Naçrâni* (la pierre des chrétiens), et par les Latins, *Mensa Christi* (la table du Christ); la tradition y place le miracle de la multiplication des pains et des poissons. Plusieurs croix ont été gravées sur les rochers par la piété des pèlerins. Nous verrons toutefois (*V.* p. 464) que le texte de l'Évangile désignerait plutôt les environs de Bethsaïde.

Au delà de Hadjar en-Naçrâni, on s'engage dans un mauvais chemin encombré de blocs de basalte où l'on rencontre (20 min.) un puits d'eau potable, bien que trouble et blanchâtre, nommé *Bîr el-Qatab* et (15 min.) à g. le village de ***Mansoûrah***, situé sur le versant de la montagne. Laissant à g. (25 min.) un sentier, on descend par un chemin noir et pierreux à (8 min.)

Tibériade, aujourd'hui **Tabariyèh.**

(On peut loger à Tibériade soit dans une *locanda*, soit au petit couvent franciscain).

Histoire. — La ville de Tibériade occupait, d'après l'autorité de saint Jérôme (*Onomatiscon*), l'emplacement de l'ancienne *Kenreth*, qui avait donné son nom au lac; selon les traditions rabbiniques, elle répond aussi au *Rakketh* de Josué (XIX, 35). Elle est mentionnée deux fois dans l'Évangile (saint Jean VI, I, 23; XX, I), sous le nom de Tibériade, et Fl. Josèphe nous apprend que la ville fut fondée par Hérode Antipas, qui lui donna le nom de l'empereur Tibère, son protecteur, vers l'an 16 avant Jésus-Christ. (*Archéol.*, XVIII, 2, 3. — *Guerre des Juifs*, II, 9, I.) La ville nouvelle, dotée de priviléges de toute sorte, devint la capitale de la Galilée. Néron la donna à Agrippa le Jeune. Dans la guerre des Juifs contre les Romains, cette ville fut fortifiée par l'historien Josèphe, commandant en chef de la Galilée, qui y vint à plusieurs reprises pour apaiser l'esprit remuant de sa population. (Josèphe, *Vie*, 8, 12, 17, 32, 53, 63. — *Guerre des Juifs*, II, 20, 6.) Tibériade ouvrit ses portes sans résistance à Vespasien, qui épargna la ville. Après la destruction de Jérusalem, elle devint un des centres de réunion de la nation juive, et dans le second siècle, le siége du Sanhédrin, présidé alors par le célèbre rabbin Judah Hakkodech, le compilateur de la *Mischna*. De l'école de Tibériade sortit encore au IIIe siècle, la *Gemara*, commentaire de la Mischna, plus connue sous le nom de *Talmud de Jérusalem*, composée par le rabbin Jochanan, et, au

VIe siècle, la *Masorah* (tradition), destinée à conserver le texte hébreu de la Bible, d'après les manuscrits les plus authentiques, et suivie d'un commentaire indiquant l'orthographe exacte et un certain nombre de variantes. Saint Jérôme étudia sous la direction d'un de ses docteurs. Elle vit encore fleurir les rabbins Akiba et Maimonides (Robinson, t. III, p. 269). Sous le règne de Constantin, un Juif converti obtint d'y élever une église chrétienne, et l'on voit mentionné quelquefois plus tard un évêque de Tibériade. Justinien rebâtit les remparts de la ville; elle fut prise, en 614, par Khosroës; en 637, par le khalife Omar. Après la première croisade, elle fut donnée en fief à Tancrède, et érigée en évêché; reprise en 1187 par Saladin, puis rendue en 1240 aux chrétiens, elle retourna définitivement aux musulmans en 1247. Dès lors, elle n'est plus mentionnée que rarement dans les écrits des voyageurs ou des auteurs arabes. Au XVIIIe siècle, le fameux cheïkh Dhaher el-'Amr l'entoura de fortifications. Elle fut occupée un instant par les Français en 1799. Un tremblement de terre la bouleversa de fond en comble en 1759 et en 1837.

État actuel. — Tabariyèh est située au N. d'une petite plaine pierreuse ménagée entre le pied des montagnes et le rivage. La ville forme un parallélogramme étroit de plus d'un kil. de long. Du côté de l'E., les maisons baignent leur pied dans le lac; des trois autres côtés, règne une enceinte massive, flanquée de tours, bâtie en gros blocs de basalte. La citadelle occupe l'angle N. O. Le tremblement de terre de 1837 a ruiné cette enceinte, comme l'aurait fait un siége acharné. Partout d'immenses lézardes, des pans de murs écroulés ou menaçant ruine, de vastes brèches, qui permettent presque partout d'entrer sans passer par la seule porte à peu près intacte, celle du N. O., qui s'ouvre en face d'une mosquée également ruinée.

Tibériade n'a plus aujourd'hui qu'une population de 3500 âmes dont 2500 Juifs environ, originaires, les uns, de l'Afrique et de l'Espagne, les autres, de la Russie, dont ils portent encore le costume. Ce pays dévasté est sacré à leurs yeux, car c'est là que doit venir le Messie, qui établira son trône à Safed. Les tombes des grands rabbins qui entourent la ville sont aussi l'objet de leur vénération. Le *quartier juif* occupe à peu près le milieu de la ville du côté du lac; il possède encore quelques synagogues et quelques écoles, restes de l'ancienne splendeur littéraire du lieu. Mais ici, comme à Safed, c'est sur la malheureuse population israélite qu'ont porté les plus grands ravages. Au N. du quartier juif et sur le rivage, est une *petite église catholique* et un petit couvent, habité par des moines franciscains du couvent de Nazareth, qui y donnent l'hospitalité. Cette église, appelée Saint-Pierre, occupe l'emplacement traditionnel de la pêche miraculeuse (saint Jean, XXI). Vers le S., on remarquera le long du rivage de grandes voûtes du moyen âge, dont l'usage est ignoré, mais qui peuvent servir d'abri au nageur désireux de profiter du bain délicieux que lui offrent les eaux fraîches et limpides du lac. Près de là sont ordinairement amarrées les deux ou trois barques que possède aujourd'hui la mer de Galilée. Voilà tout ce qu'on peut signaler dans cette ville ruinée dont la désolation n'offre qu'une compensation au voyageur, la vue du lac paisible et solennel, des hautes falaises orientales, coupées par le ouady es-Semak, et vers le N., de la ville de Safed couronnant un pic élevé, tandis qu'au loin le sommet neigeux du Grand-Hermon se dresse éblouissant de clarté sans nuages. On distingue assez bien l'entrée du Jourdain au N. O., mais son

issue au S. est cachée par un promontoire avancé.

La ville ancienne s'étendait beaucoup plus vers le S., comme on peut en juger par un assez grand nombre de pierres taillées, de fondations, de colonnes brisées, que l'on trouve dans la plaine. D'anciens murs très épais s'étendent au S. O. jusque vers la montagne, où l'on remarque les débris d'une construction massive, qui peut avoir été une forteresse. Des débris de murs, des colonnes, des piliers dont quelques-uns sont *in situ* se trouvent sur le rivage même et dans le lac, à une profondeur de 0 mèt 60 à 1 mèt. 50. (*V.* Mac Gregor, *The Rob Roy on the Jordan*, p. 360 et sq.). On remarque aussi à dr. dans les rochers quelques *cavernes sépulcrales*, avant d'atteindre (30 min.) les

Bains chauds de Hammath ou d'Emmaüs. Ces sources chaudes sont mentionnées par Pline (*Hist. nat.* V, 15), par Josèphe (*Archéol.* XVIII 2, 3. — *Guerre des J.*, II, 21, 6. — IV, 13) et par le Talmud. Vespasien campa près d'elles pendant le siége de Tarichée. On les retrouve mentionnées à l'époque des croisades. On y voit aujourd'hui deux bâtiments couverts d'une coupole : le plus récent, dû à Ibrahim-Pacha, contient quelques salles élégantes avec des bassins en marbre. L'autre, nommé *Hammâm Souleïman* (Bains de Soliman), est beaucoup plus délabré que le premier. A côté, les Juifs ont bâti récemment une synagogue, dédiée à *Rabbi Mair*. Derrières les bains, se trouve le réservoir voûté qui reçoit d'abord les eaux des sources. Celles-ci sont au nombre de quatre. Leur température s'élève jusqu'à 62° centigrades. Leur odeur est sulfureuse, leur saveur très salée avec un arrière-goût magnésien. Le surplus qui s'écoule vers le lac dépose un sédiment salin et ferrugineux. Ces bains sont assez fréquentés, et passent pour efficaces pour les rhumatisants et les tempéraments affaiblis.

De Tibériade à Banias, R. 36 et 37; — à Damas, R. 50; — à Gadara et Bozra, R. 46 et 47.

ROUTE 35.

TOUR DU LAC DE TIBÉRIADE.

14 h. — Cette excursion peut être faite en bateau, si les rares barques de Tibériade sont disponibles, ou à cheval. Une barque pouvant contenir de sept à huit personnes coûte ordinairement de 20 à 30 fr. Une escorte est nécessaire pour parcourir la rive orientale; on peut l'obtenir du gouverneur turc de Thabariyèh. Les voyageurs qui ont déjà parcouru la R. 36, peuvent se contenter de pousser jusqu'au Jourdain, au gué de Semak, course qui ne présente aucun danger et demande au plus 3 h., aller et retour, car les chevaux peuvent galoper tout le temps.

Le lac de Tibériade, ou **mer de Gennésareth, mer de Galilée,** aujourd'hui *Bahr et-Tabariyèh*, est situé, d'après les mesures astronomiques du lieutenant Lynch, par 33° 15′ 24″ de longitude E. (au gué de Semak), et entre 32° 41′ 21″ et 32° 53′ 37″ de latitude N. Sa longueur est donc de 11′ 16″ ou de 20 kil. 824 mèt.; sa largeur moyenne est de 5 milles géog. ou de 9255 mèt. Ces mesures sont plus fortes que celles que nous a laissées en nombres ronds l'historien Josèphe (100 stades ou 18 500 mèt. de long. sur 40 ou 7400 mèt. de large). Le niveau du lac est, selon M. de Bertou, à 230 mèt. et, d'après les nombreuses observations de M. le docteur Lortet, à 212 mètres au-dessous de celui de la Méditerranée. C'est à cette dépression que ses rives doivent leur température exceptionnelle, qui annonce déjà celle de la plaine de Jéricho et des bords de la mer Morte. L'hiver y est cependant plus long et plus rigoureux, et la

neige n'y est pas inconnue, bien que très rare. La profondeur du lac dans la partie S., à la hauteur de Tibériade, serait de 45 mèt. environ, d'après un renseignement recueilli par Lynch. Elle diminue vers le S. et n'est plus que de 20 à 25 mèt. près de la pointe méridionale, tandis qu'elle se maintient entre 40 et 45 mèt. vers le milieu et sur la rive occidentale. Le maximum de profondeur se trouve dans une dépression en face du ouady es-Semak, où M. le docteur Lortet a dragué par des fonds de 250 mètres. Elle varie du reste un peu avec les saisons. La forme du lac est un ovale irrégulier. Les montagnes qui l'entourent du côté du S. E. et de l'E. forment de hautes falaises élevées d'environ 300 mèt., qui portent le plateau élevé du Djaoulân. Elles se dressent encore au-dessus du lac, mais leurs pentes sont arrondies et n'ont pas l'aspect tourmenté de la rive orientale de la mer Morte. Deux ouadys, le ouady Fik en face de Tabariyèh, et le ouady es-Semak à peu près en face de El-Medjdel, coupent la falaise orientale. Au N. O., une plaine alluviale, nommée El-Batyhèh, annonce l'entrée du Jourdain. Le plateau ondulé qui sépare le lac de Tibériade du lac de Houlèh, monte graduellement vers ce dernier, sans atteindre une grande hauteur, et laisse apercevoir le sommet neigeux du Grand-Hermon. Plus à l'O., la montagne de Safed se dresse à environ 800 mèt. au-dessus du lac. Du côté de la plaine de Gennésareth, les collines s'abaissent en pentes douces. La côte S. O. au-dessous de Tibériade s'élève par plateaux successifs vers les plaines du Tabor. Enfin au S., s'ouvre la grande vallée El-Ghôr, par laquelle le Jourdain s'échappe en décrivant mille méandres.

La nature volcanique du bassin du lac est démontrée non-seulement par les sources chaudes de Tibériade et de Oumm Qeïs, les sources tièdes de Tabigha, mais encore par la fréquence des tremblements de terre, et la présence des basaltes, qui couvrent les côtes. La masse de celles-ci est cependant de formation calcaire. Les eaux du lac sont en tout temps fraîches et potables, bien qu'on leur ait trouvé un léger goût saumâtre. Elles nourrissent un grand nombre de poissons d'excellente qualité. M. le docteur Lortet a pu en quelques coups de filets en remplir une grande barque. C'était la pêche miraculeuse! Ces poissons appartiennent aux genres suivants : *Clarias macracanthus* (le *Coracinus* de Josèphe); *Capoeta damascena ; Barbus Beddonii;* plusieurs chromis, entre autres, le *Chromis Andræ*, le *Chromis Simonis*, le *Chromis nilotica* et le *Chromis pater familias* (*V.* p 95). Mentionnons encore le *Labrobarbus canis* (Docteur Lortet).

La végétation des rives est plus hâtive et plus méridionale que celle de la contrée environnante. Le palmier s'y voit par intervalles, et le laurier-rose y est magnifique. L'indigo, le tabac, le millet, l'orge, le blé, les melons d'excellente qualité et le raisin sont ses productions principales. Il est facile de deviner ce que ce beau pays pourrait produire s'il n'était presque absolument désert, et de reconnaître ce qu'il était au temps où le Christ attirait par ses prédications les nombreuses populations de ses rivages. Josèphe nous en a tracé un tableau enchanteur, et tous les incidents militaires qui s'y passèrent dans la guerre des Juifs nous montrent l'importance de ses villes. Vespasien y livra une véritable bataille navale contre les Tarichéens. Aujourd'hui le lac a seulement trois barques, en parfait état. Après Tibériade, El-Medjdel, Es-Semak et Es-Samra sont à peu près les seules localités habitées; ailleurs on ne trouve plus que les populations des Ghaouârinèh, moi-

tié bédouins, moitié fellahs. La pêche s'y exerce encore, mais au temps de Burckhardt elle était affermée par le gouvernement au taux de 700 piastres seulement.

Le lac Tibériade, avec ses rives désertes et désolées, n'offre ni la vue riante et animée des lacs de la Suisse, ni les aperçus grandioses de la mer Morte. On lui reproche un aspect monotone, qui manque de véritable grandeur. Pourquoi diminuer par des comparaisons le charme de ses impressions? Quel voyageur n'a été ravi de trouver, après les plaines arides et les montagnes desséchées de la Palestine, cette belle nappe d'eau, si pure et si limpide, inondée de lumière, avec son caractère de calme, de silence et de mystérieuse sainteté?

Quittant Tabariyèh du côté du S., on dépasse (30 min.) les bains de Hammath (*V.* p. 454) et l'on continue le long du rivage, laissant à droite sur la hauteur (45 min.) quelques ruines qui portent le nom de *Kadès*. C'est là sans doute qu'il faudrait chercher **Sennabris** où Vespasien, venant de Scythopolis (*V.* R. 31), campa avant d'entrer à Tibériade. Sennabris, bien qu'éloigné de 30 stades, était parfaitement visible de cette ville. Nous n'avons rien à signaler sur le rivage jusqu'aux ruines de (40 min.)

Tarichée (aujourd'hui *Kérak*). Cette ville joua un assez grand rôle au commencement de la guerre des Juifs. Josèphe en avait fait une de ses places principales. Vespasien, maître de Tibériade, envoya Titus contre Tarichée. Celui-ci, à la suite d'un brillant combat de cavalerie, poussa son cheval dans le lac pour tourner le rempart, et, suivi de ses soldats, pénétra inopinément dans la ville; ceux de ses défenseurs qui échappèrent au carnage se réfugièrent dans des barques au milieu du lac; Vespasien les poursuivit avec des radeaux et en fit un grand carnage. L'emplacement de Tarichée est aujourd'hui marqué par un monticule de ruines, et quelques masures inhabitées qui portent le nom de Kérak. Les textes de Josèphe (*C. d. J*, III, 1. — *Vie* 32) et de Pline (*Hist. nat.*, v. 15) ne laissent aucun doute sur cette identité. Ce monticule, d'où l'on découvre une belle vue sur le lac, sur la bouche du Jourdain, large de 25 à 30 mèt., sur la grande vallée El-Ghôr au S., et sur le grand plateau ondulé de Ard el-Hamma, qui s'étend à l'O. vers le mont Tabor, forme une péninsule allongée entre le lac et une espèce de golfe marécageux produit par le Jourdain. C'était sans doute le port des Tarichéens. A l'O. de cette péninsule, on reconnaît les restes d'une longue chaussée avec des arches sous lesquelles les eaux du lac peuvent passer dans les hautes crues. Dans le sol argileux de la péninsule, on trouve des masses de débris anciens, pavés romains, fragments de poterie, etc. Des fouilles entreprises sur ce point amèneraient peut-être quelques découvertes. On peut gagner de là la rive gauche du Jourdain sur un bac installé à la pointe du monticule, ou bien redescendre à l'O. et faire le tour du marécage pour gagner (12 min.) le bord du Jourdain au passage de

Djisr Oumm el-Qanâtir, ou de *Semak*. Il ne reste du pont que de grandes arches éboulées, de sorte qu'il faut passer à gué. Un peu plus loin au S. (10 min.) on voit les restes d'un autre pont nommé *Djisr es-Sidd*, au delà duquel le Jourdain forme une anse arrondie, pour reprendre sa source au S. E. Le fleuve est en cet endroit assez profondément encaissé : pendant les hautes eaux, il forme, entre les ponts ruinés, des rapides, qui ne furent pas franchis sans difficulté par les barques de l'expédition américaine (*V.* Lynch, *Narr. of the exped.* p. 173). Ce fleuve limpide, ses rives couvertes d'un frais gazon et de buissons épais, où se jouent mille oiseaux aquatiques,

forment un paysage agreste et solitaire, plein de charmes.

Franchissant à gué le passage de Djisr Oumm el-Qanâtir, on se dirige vers (30 min.) *Semak*, misérable hameau d'une trentaine de huttes. Plus loin (30 min.) une ruine, nommée *Khirbet es-Samra*, marque probablement l'emplacement d'Hippon, une des villes de la Décapole, chef-lieu de l'Hippène. Elle fut enlevée par Pompée aux Juifs et donnée ensuite par Auguste à Hérode le Grand. A la mort de ce prince, elle fut réunie à la province de Syrie. Au delà de Es-Samra, on remonte la rive orientale vers le N. Ce rivage répond au pays des Géraséniens; c'est là qu'il convient de placer l'histoire du démoniaque de Gadara (saint Matthieu, XIII, 28-34). Toute cette région a été explorée avec soin par M. Mac Gregor, qui a donné un tracé de la côte, et par M. Guérin (*Description de la Galilée*, I, 309-344). On chemine sur le rivage au pied des hautes falaises qui portent le plateau du Djaoulân. Ce plateau, qui sur son bord O., est formé du rocher basaltique, s'étend vers l'E. en une magnifique plaine d'une grande fertilité, dont la terre rougeâtre et profonde peut se prêter à toutes sortes de cultures (Guérin, *ouvr. cité*, 313). On arrive (1 h. 30) à l'embouchure du *ouady Fîk*, qui s'ouvre juste en face de Tibériade. Il faut y pénétrer pour visiter un monticule escarpé, qui se dresse au milieu du vallon, et sur lequel se trouve une ruine nommée *Qala'at el-Hosn*, qui répond sans doute à l'antique

Gamala, ville de la Gaulanitide, située au-dessus du lac, et en face de Tarichée, dont Josèphe a donné une description topographique sur laquelle il est difficile de se méprendre (*G. des Juifs*, IV, I, 1). C'était une forteresse isolée de trois côtés par des ravins inaccessibles; le côté qui la reliait aux montagnes avait été coupé par des tranchées et des ouvrages de fortifications. Les maisons étaient bâties en terrasses et comme suspendues les unes au-dessus des autres. Cette place forte, prise autrefois par Alexandre Jannæus, fut plus tard fortifiée par Josèphe. Agrippa le Jeune l'assiégea sans succès pendant sept mois. Vespasien s'en empara après un siége opiniâtre; dans un premier assaut, les Romains, après avoir forcé l'enceinte, perdirent beaucoup de monde dans les rues étroites de la ville, dont les maisons s'écroulaient sur leur tête. Ils prirent bientôt une terrible revanche, et passèrent toute la garnison au fil de l'épée. On monte au *Qala'at el-Hosn* en gravissant le contre-fort qui le relie aux montagnes du S. par une sorte de chaussée naturelle, large de 25 pas et longue de 300, étendue entre le ouady el-Fîk et le ouady el-Qala'ah. Les ruines occupent l'extrémité septentrionale et supérieure de la chaussée, sorte de plateau inégal, dont les flancs sont coupés à pic au N., à l'O. et à l'E., et qui n'est accessible que par la chaussée. La ville était entourée d'une enceinte fortifiée, dont il subsiste encore des arasements considérables et les restes de deux tours à l'extrémité de la chaussée. « La ville que cette enceinte délimitait, dit M. Guérin, affectait une forme ovale, et avait environ 1 kilom. de long sur 350 mèt. dans sa partie la plus large. Le plateau accidenté qu'elle couronnait s'élève progressivement de l'O. à l'E., et atteint son point culminant vers l'angle S. E., qui semble avoir été le quartier le plus fortifié de la place. Des tas énormes de matériaux, restes de maisons et d'édifices écroulés, y jonchent de toutes parts le sol... Une rue principale très reconnaissable traversait la ville dans toute sa longueur, c'est-à-dire d'est en ouest. Vers sa partie centrale à peu près, on remarque les débris d'un beau monument, construit avec de superbes blocs basaltiques, parfaitement agen-

cés ensemble, sans ciment, et que la végétation puissante de plusieurs térébinthes, qui ont pris racine en cet endroit, a en partie désunis... Ce monument, formant un mur épais vers l'O., projetait vers l'E. deux avant-corps entre lesquels s'arrondissait un hémicycle muni de quelques gradins demi-circulaires... Devant cet édifice, s'étend une place jadis probablement dallée ou pavée en mosaïque, percée de plusieurs regards; elle était autrefois ornée de colonnes monolithes de granit, dont les fûts sont couchés sur le sol, et elle recouvre une vaste et magnifique citerne, en partie creusée dans le roc, et en partie bâtie avec de belles pierres de taille, dans laquelle on descend par un escalier » (Guérin, *Samarie*, I, 318-319). On trouve épars sur le plateau des débris de colonnes, des chapiteaux, soit corinthiens, soit ioniques, des autels païens. M. Guérin signale en outre les restes d'une basilique à trois absides. On y trouve aussi quelques sarcophages et des tombeaux, et les restes d'un aqueduc.

Les maisons dont parle Josèphe s'étageaient à dr. et à g. de la rue principale, sur les pentes du monticule. Le lieu est aujourd'hui absolument désert. C'est du côté du N. et vu des bords du lac, que ce monticule présente l'aspect d'un chameau qui, selon Josèphe, lui avait valu son nom de Gamala; au fond du ouady, à 2 kil. de El-Hosn et à 4 ou 5 kil. du lac, se trouve le village de **Fîk**, l'ancienne **Apheca**, mentionné par Eusèbe. On y trouve des fûts de colonnes monolithes, les unes calcaires, les autres basaltiques, des citernes et des meules de pierres.

Revenant au lac et continuant à marcher vers le N. sur le rivage étroit qui s'étend à la base des montagnes, on croise (1 h.) le grand *ouady es-Semak*, près duquel il conviendrait peut-être de placer le Magedan de l'Évang. de saint Matthieu et le Dalmanutha de saint Marc (*V.* F. Isambert, *Bull. Soc. Géog.* 1853, p. 345). Sur la rive gauche de ce ouady se trouvent des ruines tout à fait informes entourées d'un mur, connues sous le nom de *Khersa* et que l'on a essayé d'identifier avec *Gergésa* (saint Matthieu, VIII, 28). On trouve en effet un peu au S. de Kersa, les rochers les plus escarpés de la rive orientale. Ce sont des poudingues tertiaires contenant de nombreux silex. Le rivage s'incline alors légèrement au N. O. jusqu'à (1 h. 10) l'angle S. de la plaine de *El-Batyhèh*, qui forme un vaste triangle étendu entre les montagnes, le lac et le Jourdain. Ce terrain plat et d'une grande fertilité est cultivé par les Ghaouârinèh. On y rencontre successivement trois villages misérables, *Doûkah*, *El-Mas'udiyèh*, et *El-Aghadiyèh*, avant d'atteindre (1 h.) les bords du Jourdain; c'est en cet endroit un canal trouble et fangeux, large d'environ 25 met. Les alluvions du fleuve, et peut-être les sables du lac, mis en mouvement par *la violence* du vent du S., ont formé à son embouchure un banc de sable qui dévie son cours dans la direction de l'O. Il y a toujours là de grandes bandes de grèbes et de pélicans.

Il existe un gué dans cet endroit, mais le voyageur ne peut se dispenser d'aller visiter à 30 min. de là, en remontant la rive gauche du fleuve, le monticule et les ruines de

Et-Tell, l'antique **Bethsaïde** ou **Julias**. C'était, comme son nom l'indique, un village de pêcheurs. Philippe, tetrarque d'Iturée, l'agrandit et lui donna le nom de Julias, en l'honneur de Julie, fille d'Auguste. C'est là qu'il fut enterré. C'est près de cette ville (à 5 stades seulement), mais sur l'autre rive du Jourdain, que Josèphe livra contre les troupes d'Agrippa le combat où il fut blessé (*Vie*, 71, 72). La position de Julias sur la rive gauche du Jourdain, et à l'orient du lac, est établie d'une ma-

nière incontestable par Pline (*Hist. nat.* v. 15) et par Josèphe (*loco citato*).

Et-Tell forme un monticule très remarquable à l'extrémité N. de la plaine *El-Batyhèh*, et sur le bord du fleuve à 3 kil. de son embouchure. Il est couvert de broussailles, parmi lesquelles on distingue de grands monceaux de pierres et quelques masures, qui servent de magasins aux Arabes. Des fouilles amèneraient sans doute la découverte de débris importants. C'est près de Bethsaïde qu'il convient de placer (saint Luc, IX. 10-17) le miracle de la multiplication des cinq pains et des deux poissons, après lequel Jésus-Christ, envoyant ses disciples par le lac à Capharnaüm et vers l'autre Bethsaïde (*V.* p. 464), se retira sur la montagne pour prier (saint Marc, VI ; — saint Luc, IX, et saint Jean, VI). C'est aussi à ce Bethsaïde qu'il guérit un aveugle (Matth. VIII, 22-26).

De Et-Tell à Djisr Benât Yaqoûb, par la rive g. du Jourdain, 2 h. 30 min. R. 50; — à Safed, 3 h. *V.* p. 465-467.

Franchissant le Jourdain à gué, un peu au-dessous de Et-Tell, on rejoint la rive du lac, que l'on suit à travers des champs cultivés et des massifs d'arbrisseaux épineux (*nabq*), jusqu'aux ruines de (1 h. 30)

Tell Hoûm, enfouies au milieu d'un tel fouillis de broussailles qu'elles sont presque inaccessibles si l'on ne fait déblayer le terrain par des Arabes munis de faux. Les ruines sont tout à fait au bord de l'eau et couvrent un espace d'environ 800 mèt. de long sur 400 de large. On y reconnaît des fondations et des murailles renversées, bâties presque toutes en pierres non taillées, une espèce de tour de 3 mèt. de haut, formée de débris de colonnes, de chapiteaux et de frises, et à l'E. les restes d'un vaste édifice, bien décrits par Robinson. Ses fondations, qui ne peuvent être bien delimitées, mesurent au moins 33 mèt. de long du côté N., sur 26 du côté O. Tout l'espace compris dans cet enclos est semé de débris de colonnes corinthiennes, de frises sculptées, et de piédestaux. On remarque surtout des colonnes doubles, taillées avec leurs bases et leurs chapiteaux dans le même bloc, comme on en voit à la cathédrale de Tyr, et de grandes tables de pierre de 3 mèt. de long sur 1 m. 50 de large, avec des ornements effacés, qui formaient sans doute des panneaux sculptés ou des portes. Tous ces débris sont de grande dimension et d'un beau calcaire se rapprochant du marbre. Leur style rappelle les synagogues de Kefr Bir'im, de Meïroûn, de Qadès et d'Irbid (*V.* R. 36). Robinson les attribue aux Juifs qui fleurirent dans cette région, du IIe au VIe siècle après Jésus-Christ. Malheureusement, les Bédouins, dans l'espoir de découvrir quelque trésor caché, mutilent ces magnifiques débris, que les habitants de Tibériade emploient aussi comme materiaux de construction et il est à craindre que les derniers restes de cet édifice ne disparaissent complètement en peu de temps.

Tell Hoûm répond, selon Robinson, à **Chorazin**, qui se trouve mentionné après Capharnaüm et Bethsaïde, dans l'imprécation de Jésus-Christ (saint Matth., XI, 20-22; saint Luc, X, 13, 14), dans saint Jérôme (*Comm. in Esa.*, IX, 1 ; *et Onomasticon*), ainsi que dans les pèlerins des premiers siècles (saint Willibald, etc.). Cependant, un petit village situé dans un vallon à 3 kil. au N. O. et qui porte le nom de *Kérâzèh*, paraît mieux répondre à l'emplacement de Chorazin. D'autres auteurs, comme Lynch, Guérin, ont pris Tell Hoûm pour les ruines mêmes de Capharnaüm et cette opinion est soutenue par un assez grand nombre de savants. On objecte à cette manière de voir que Tell Hoûm ne possède point de source, et n'est pas adossée à une

montagne, comme le veut Arculfe (*V.* Khân el-Miniyèh, p. 462-463). Selon F.-A. Isambert (*loco citato.*), Tell Hoûm répondrait bien au Képharnomé de Josèphe, si cette localité est en effet différente de Capharnaüm.

Au delà de Tell Hoûm, les hauteurs se rapprochent du rivage, qui devient de plus en plus escarpé, jusqu'à (40 min.) Et-Tabigha. De là à Tibériade (2 h. 40 min.) (*V.* R. 36).

ROUTE 36.

DE TIBÉRIADE A BANIAS.

Par Safed, Kédès et Hounîn.

16 h. en ligne directe. Avec toutes les excursions latérales, il faut compter trois jours pour faire la route à son aise. Le premier jour, on pourra coucher à Safed; le second, on s'arrêtera à Kédès ou à Meïs ed-Djébel, où l'on trouve d'ailleurs de bons gîtes, après avoir visité Meiroûn et Giscala; le troisième, on atteindra Banias. Outre l'intérêt des localités qu'elle parcourt, cette route est encore préférable à la route 37, dans la saison chaude, pour éviter l'atmosphère étouffante du Bahr el-Houlèh.

Aïn et-Tin et Khân el-Miniyèh.	2h	15m
Khân Djoubb Youssouf.......	1	30
Safed......................	1	30
Kédès......................	4	25
Banias.....................	6	40
Total...............	16	24

De Tibériade à El-Medjdel, on suit constamment le rivage. Le chemin rocailleux, qui domine le lac de quelques mètres, croise (34 min.) le petit *ouady el-Amîs*, qui descend du plateau de Hattîn. A l'entrée de ce vallon à dr. se trouve un terrain cultivé, avec plusieurs sources, dont la principale, nommée *Aïn el-Bârideh* (la source froide), est entourée d'une muraille circulaire ruinée, en forme de réservoir, comme celle de Aïn el-Medaouârah, de Aïn et-Tin (*V.* ci-dessous). Par cette disposition, l'eau de ces sources était forcée de s'élever dans les réservoirs. Entrant dans une petite plaine marécageuse qui s'ouvre sur les bords du lac, on atteint (27 min.)

El-Medjdel (**Magdala**), misérable hameau d'une trentaine de huttes, contenant une population presque nue, seul reste des anciens pêcheurs du lac, et une vieille tour moderne. Les savants, comme la tradition commune, sont à peu près d'accord pour reconnaître dans El-Medjdel le nom altéré de Magdala, la patrie de Marie-Madeleine (Magdalena), (saint Marc, XVI, 9; — saint Jean, XX, 11-18). On peut opposer à cette manière de voir l'autorité d'Eusèbe et de saint Jérôme (*Onomasticon*), qui placent le Magdala, dont Marie était originaire, dans la tribu de Juda, près de Jérusalem. Selon les mêmes auteurs, plus rapprochés que nous des traditions évangéliques, *Magdala* de l'évangile de saint Matthieu (XV, 39), qu'il faudrait lire *Magedan* d'après les manuscrits, était dans la Décapole, sur la rive orientale du lac, avec le Dalmanutha de saint Marc (VIII, 10). (*V.* F.-A. Isambert, *Bull. Soc. Géogr.*, 4e série, t. VI, p. 316-318.) On identifie aussi Medjdel avec le Migdal-el de Josué XIX, 38); mais ces ressemblances de nom sont fort douteuses, car le mot de El-Medjd (la gloire) se trouve plusieurs fois dans la géographie de la Palestine (*V.* El-Medjdel-Andjar, etc.).

Un peu au N. de El-Medjdel, débouche le *ouady el-Hamâm* (la vallée des Pigeons), qui s'ouvre à l'O. de El-Medjdel, et forme une excursion intéressante. C'est une gorge sauvage, resserrée entre des rochers à pic de 2 à 300 mèt. de hauteur, qui, après 2 kil. environ, va aboutir au plateau de Hattîn. On remarque, dans la paroi méridionale des rochers, de vastes cavernes, auxquelles il est difficile de parvenir. Un peu plus loin, vers le milieu de la gorge, on voit d'autres cavernes plus considérables auxquelles les Arabes donnent le nom de Qala'at Ibn Ma'ân. « En haut du talus très rapide, un

large escalier conduit aux grottes. Un souterrain creusé dans le rocher et admirablement travaillé aboutit à une vaste grotte fermée en avant par un rempart. De cette grotte, de beaux escaliers tournants aboutissent à une grotte supérieure divisée en plusieurs chambres également fermées par des remparts garnis de meurtrières. Plus haut, d'autres escaliers et d'autres couloirs conduisent à une troisième série de grottes également fortifiées et garanties en avant par des murailles demi-circulaires. On y trouve de vastes citernes creusées dans le rocher. Cet admirable travail me paraît de la plus haute antiquité; je crois cependant que certaines parties ont été retouchées par les sultans arabes. Sur l'entrée principale se trouvent taillés en ronde bosse deux superbes lions héraldiques en partie cachés par des broussailles et non signalés par les voyageurs. De nombreux pigeons, des milliers de vautours fauves habitent ces cavités où les chevreaux vont aussi chercher un refuge » (Lortet). Ce sont là, sans aucun doute, les *cavernes d'Arbela*, qui furent fortifiées par Josèphe (*Vie de J.*, 37) et qui auparavant, sous le règne d'Hérode le Grand, avaient servi de refuge à des brigands, qui y opposèrent une résistance désespérée aux soldats du roi (*G. des Juifs*, I, 16, 2-4). Antérieurement encore, elles avaient servi de refuge aux habitants d'Arbela fuyant devant Bacchides, général de Démétrius III (*V.* I Maccabées, IX, 2). On continue à suivre le fond du ouady, en côtoyant un petit ruisseau qui paraît et disparaît entre les rochers; puis (15 min.), s'élevant sur la hauteur à gauche, on va visiter les ruines de **Irbid**, l'antique **Arbela** de Josèphe, le **Beth-Arbel** d'Osée (X, 4), forteresse célèbre dans l'histoire des Juifs. Les ruines d'Irbid consistent principalement dans un portail sculpté avec deux colonnes debout et quelques colonnes corinthiennes renversées, qui paraissent avoir appartenu à une ancienne synagogue.

Au N. de El-Medjdel, commence la plaine de **Gennésar** ou **Gennésareth** (appelée aujourd'hui *El-Ghoueïr*, le petit Ghôr) dont Fl. Josèphe (*Guerre des Juifs*, III, 10, 8) nous a donné les dimensions exactes, 30 stades (5610 mèt.) de long sur 20 (3740) de large, et dont il a tracé un tableau enchanteur. On peut reconnaître que cette description n'avait rien d'exagéré, alors que le pays était un des plus peuplés de la Palestine : la plaine, aujourd'hui déserte, étonne encore par la puissance de sa végétation ; on peut y retrouver la plupart des arbres indiqués par l'historien juif. Grâce à sa dépression au-dessous du niveau de la mer, son climat chaud et égal se rapproche de celui de l'Égypte. Elle était arrosée non-seulement par les eaux de Aïn et-Tabigha et de Aïn et-Tîn, qui y étaient distribuées par des conduits dont on retrouve de nombreux vestiges, mais encore à l'O. par le ouady el-Amoûd et le ouady Rabadiyèh. Le premier n'est, il est vrai, qu'un torrent desséché une grande partie de l'année, qui n'atteint le lac que par des canaux mal tracés : le second est un cours d'eau permanent et abondant. Enfin, vers le S. on trouve une source considérable, l'*Aïn el-Medaouârah*, que nous décrirons ci-dessous. Tout autour de la plaine s'étagent des collines riantes, et vers le S. se dressent les parois abruptes de la montagne d'Irbid (Arbela), aux pied desquelles est le v. de El-Medjdel, le seul lieu habité de cette région.

Deux chemins conduisent de El-Medjdel à Khân el-Miniyèh ; l'un suit de près le rivage, tantôt sur la grève sablonneuse, tantôt au milieu des hautes herbes, des grands roseaux et des buissons touffus de lauriers-roses gigantesques qui couvrent la plaine de Gennésareth : l'œil se repose sur cette fraîche verdure, sur la surface paisible de ce beau lac, sur les collines de l'O. aux teintes chaudes et rougeâtres, comme sur la côte escarpée et bleuâtre qui se dresse majestueusement à l'E. du lac. On franchit (10 min.) le ouady el-Hamâm (*V.* ci-dessus), puis un frais et limpide ruisseau venant de la grande source, Aïn el-Medaouârah, que l'on ira visiter à 15 min. vers

l'O. (*V.* ci-dessous); un peu plus loin, le *ouady er-Rabadiyèh*, qui n'avait pas moins de 60 centimètres d'eau, quand nous l'avons traversé au mois de mai, et le *ouady el-Amoûd*, pour atteindre (1 h. 10 min.) Khân el-Miniyèh (*V.* ci-dessous).

L'autre route, plus longue de 30 min. et plus intéressante, contourne la plaine de Gennésareth, traverse (12 min.) le ouady el-Hamâm, et se dirige vers (13 min.) **Aïn el-Medaouârah** (la fontaine ronde), vaste bassin entouré d'une muraille circulaire, formant un réservoir d'environ 30 mèt. de diamètre et caché par un épais fourré d'arbres et de broussailles. L'eau, qui s'élève dans le bassin à plusieurs pieds de hauteur, est limpide et agréable à boire. Elle donne naissance à un petit ruisseau. Cette fontaine répond, sous beaucoup de rapports, à la fontaine de Capharnaüm de Fl. Josèphe (*loco citato*), qui arrosait la plaine de Gennésareth. M de Saulcy ne doute pas de cette identité et place sur un tertre voisin, qu'il avoue avoir mal visité, les ruines de Capharnaüm. Robinson, qui, par deux fois, a exploré ce monticule, dit formellement qu'il n'y existe aucune ruine. Nous verrons d'ailleurs ci-dessous qu'il croit reconnaître la fontaine de Josèphe dans le Aïn et-Tîn, qui peut recevoir du lac le poisson du Nil (coracinus) (*Clarias macracanthus*), espèce de silure de couleur noire qui se trouve dans toutes les eaux de la contrée (Lortet). Mais des pêcheurs de Bethsaïda ont affirmé à Mac Gregor que le coracinus remonte du lac aussi bien dans le Aïn el-Medaouârah que dans le Aïn et-Tîn, après le mois d'avril. En hiver, il se tient près des sources chaudes de Bethsaïda. La présence de ce poisson, constatée soit dans l'une des sources, soit dans l'autre, n'est donc point suffisante pour résoudre la question si controversée de l'identification de Capharnaüm. Du reste, il n'est dit nulle part que cette fontaine fût immédiatement à côté de la ville. (*V.* sur ce point particulier, Mac Grégor, *ouvr. cité*, p. 330-331).

De Aïn el-Medaouârah, on gagne à l'O. (15 min.) l'entrée du *ouady er-Rabadiyèh*, ainsi nommé d'un v. ruiné situé plus haut, et d'où descend une petite rivière qui fertilise la plaine et faisait tourner quelques moulins aujourd'hui ruinés. Ce ouady porte plus à l'O. le nom de *ouady Cellaméh*. Des moulins de Rabadiyèh, on se dirige à l'E., laissant à g. (10 min.) une hauteur appelée *Tell Zerremân* et le hameau arabe *Abou Chouchèh* qui ne contient que des masures arabes, selon Robinson, mais où M. de Saulcy décrit une tour carrée et voûtée, en beaux blocs d'appareil hérodien ou romain, qui marquerait, selon ce savant, l'emplacement de l'antique **Kenret**, lequel cependant n'était autre, selon saint Jérôme, que Tibériade même. On traverse au N. E. (10 min.) le *ouady Amoûd*, continuation du *ouady Taouâhîn*, qui vient de Safed; près de là se trouvait en 1838 une colonne renversée, que Robinson n'a pas retrouvée dans son second voyage, et l'on gagne à l'E (18 min.)

Aïn et-Tîn (la fontaine du figuier), qui marque peut-être, avec un vieux bâtiment appelé **Khân el-Miniyèh**, l'emplacement de **Capharnaüm**, où Jésus-Christ vint s'établir après qu'il eut été chassé de Nazareth par ses concitoyens (saint Matthieu, IV, 13), et qui fut appelé sa propre ville (*ib.*, IX, 1). C'est là qu'il passa les trois années les plus importantes de sa vie : c'est en ces lieux qu'il accomplit ses principaux miracles, qu'il fit entendre ses prédications, ses paraboles (Voy. saint Matthieu, IX, XIII, XV, XVII ; — saint Marc, I, V, IX, — saint Luc, VII ; — saint Jean, VI). C'est elle qu'il maudit pour son incrédulité (saint Matthieu, XI, 23,

24), et l'on peut s'étonner, avec M. Porter (*Handbook*, p. 430), qu'une localité si importante dans l'histoire évangélique ait pu être si longtemps mise en oubli, alors que tant de légendes insignifiantes ont trouvé leurs localités déterminées dans la Palestine.

Khân el-Miniyèh est un bâtiment carré ruiné, qui a dû être autrefois une grande et belle bâtisse ; il est situé juste au pied de la hauteur d'où descend la route de Damas, à 30 ou 40 perches du rivage. Entre le khân et le rivage se trouve, au pied du rocher, la source abondante, ombragée par un beau figuier, qui lui a donné son nom ; l'eau est douce, fraîche et potable ; elle se déverse à peu de distance dans le lac qui, dans ses hautes eaux, peut en retour couvrir la fontaine. Près de cette source, il y en a plusieurs autres, qui répandent la fertilité sur le terrain environnant, couvert de hautes herbes et de papyrus (*Cyperus syriacus*), qui dressent à plus de deux mètres de hauteur leurs superbes panaches. Au S. de Khân el-Miniyèh et de Aïn et-Tîn, des monceaux de pierres informes, qui s'étendent sur un espace assez considérable le long de la petite baie, dénotent l'existence d'une ancienne ville : on n'y trouve toutefois aucun reste d'édifices publics.

L'identification de ces ruines de Khân el-Miniyèh avec Capharnaüm, proposée par Robinson dans son premier voyage (1838), a été depuis soutenue par ce savant explorateur des terres bibliques dans son second voyage (*Lat. Bibl. Res.*, p. 347 360), aussi solidement que peut l'être une question d'archéologie sur laquelle on manque presque entièrement de données historiques et topographiques. Les Évangiles sont les seuls livres des Écritures qui mentionnent Capharnaüm (saint Matthieu, IV, 13) sur les bords du lac, aux confins de Zabulon et de Nephthali. Fl. Josèphe ne prononce ce nom qu'une fois (*Guerre des Juifs*, III, 9. 8) ; encore l'applique-t il à la source qui fécondait la plaine de Gennésareth, et qu'on supposait communiquer avec le Nil, parce qu'elle produisait un poisson semblable au coracinus, qui se trouve dans les lacs autour d'Alexandrie (*V.* ci-dessus.) Dans un autre passage (*Vie de Josèphe*, § 72), il parle d'un village de Képharnomé, où il fut transporté après avoir été blessé près de Julias ; ce n'est probablement que le nom juif grécisé, mais il n'est cependant pas sûr qu'il s'agisse de la même localité Képharnomé est peut-être le Képhar Anim mentionné par Mac Gregor (*The Rob Roy on the Jordan*). Robinson tire son argument principal du récit de la tempête où Jésus marcha sur les eaux (*V.* p. 459, *a*), qui prouve que Capharnaüm et Bethsaïde étaient deux localités voisines, attenantes à la plaine de Gennésareth (Matthieu, XIV, 34 ; — Marc, VI, 53 ; Jean, VI); il reconnaît dans Aïn et-Tîn la fontaine décrite par Josèphe, où les poissons du lac peuvent remonter facilement dans les hautes crues de celui-ci (*V.* ci-dessus). Il invoque enfin l'autorité des écrivains chrétiens, qui ont mentionné la ville quand elle existait encore, surtout le rapport d'Arculfus qui, à la fin du VIᵉ siècle, décrit Capharnaüm comme étant située au bord du lac (*maritimam*), sur un espace étroit. étendu de l'O. à E., entre la montagne au N. et le lac au S., indications qui s'accordent parfaitement avec la position de Khân el-Miniyèh, et dont on retrouve la confirmation dans plusieurs écrivains jusqu'à Quaresmius qui, en 1620, nomme expressément Khân el-Miniyèh. Ce n'est qu'au XVIIᵉ siècle, que la tradition paraît s'être perdue, et la localité de Capharnaüm transportée par Nau, en 1674, aux ruines de Tell Houm (*V.* p. 459).

Cependant, la question est loin d'être résolue et bien que les proba-

bilités soient en faveur de Khân el-Miniyèh, des raisons assez fortes militent encore pour Tell Hoûm.

De Aïn et-Tîn, on suit un chemin assez difficile taillé dans le roc et à pic au-dessus du lac, que l'on domine dans toute son étendue : au S. O. se déroule la grande plaine de Gennésareth, limitée au S. par la montagne pittoresque d'Arbela. On descend ensuite de ce petit promontoire sur une plage sablonneuse jusqu'au (14 min.) moulin de **Aïn et-Tabigha**, situé dans une petite baie formée en partie par le lac de Tibériade, et au bord d'un ruisseau limpide alimenté par plusieurs grandes sources situées à quelques centaines de mèt. au N. au pied de la colline. Les eaux sont thermales, d'une chaleur modérée et d'un goût saumâtre et légèrement sulfureux. La source la plus potable, située à l'E., près du rivage, et qui porte le nom de *Aïn Eyyoub* (la fontaine de Job), est entourée d'un mur circulaire. On voit à Et-Tabigha un ancien réservoir octogone, les restes d'un aqueduc et plusieurs moulins, la plupart ruinés, bâtis par le célèbre pacha Dhaher el-'Amr.

Robinson (*Lat. res.*, p. 358), a identifié Et-Tabigha avec **Bethsaïde** (la maison des pêcheurs), patrie des apôtres Pierre, André et Philippe (saint Jean, I, 44), village situé dans la Galilée (saint Jean, XII, 21), et distinct de Bethsaïde-Julias, situé à l'E. du Jourdain dans la Décapole (Comp., saint Marc, VII, 31, et saint Luc, 10 ; — Fl. Josèphe, *Antiq.*, XVIII, 2, 1). Bethsaïde de Galilée, comme le fait remarquer Robinson, devait, d'après le récit des Évangiles, être situé près de Capharnaüm, puisque, après le miracle de la multiplication des pains (à Bethsaïde-Julias, *V.* p. 459, *a*), les disciples s'embarquent pour se rendre à Bethsaïde, selon saint Marc (VI, 45), et à Capharnaüm, selon saint Jean (VI, 17). Surpris par une tempête, ils sont rejoints par Jésus-Christ marchant sur les eaux, et ils abordent là où ils allaient (saint Jean, VI, 21), dans la contrée de Genézareth (Marc, VII, 53 ; — Matthieu, XVI, 34). Capharnaüm, Béthsaïde et Chorazaïn sont confondues dans les malédictions de Jésus-Christ, à cause de l'incrédulité de leurs habitants (saint Matthieu, XI, 21 ; — saint Luc. X, 13), et saint Jérôme (*Comment. in Esai.*, IX, I, et *Onomasticon*, art. Chorazaïn) les mentionne comme à côté l'une de l'autre, sur la rive du lac. Le même rapprochement est fait dans l'*Itinéraire de saint Willibad* au VIII[e] siècle (*Early Travels in Palest.* Bohn, p. 16, 17). L'existence de deux Bethsaïde dans le même pays, à 2 heures de distance, a été cependant contestée par des arguments sérieux (*V.* F.-A. Isambert, *Bull. Soc. Géogr.*, 4[e] série, tom. VI, p. 315).

Le voyageur qui n'aurait pas fait le tour du lac de Tibériade ou qui n'en aurait pas au moins visité la *partie N.*, fera bien de laisser les chevaux *de bagage* suivre la route directe et de longer les bords du lac pour visiter les ruines de Tell Hoûm, situées à 35 min. de Aïn et-Tabigha (*V.* R. 35). De Tell Hoûm, en suivant la rive N. du lac, à travers des champs cultivés et des massifs d'arbrisseaux, on gagne le Jourdain que l'on franchit à gué vers son embouchure, un peu au-dessous de Et-Tell, pour arriver (1 h. 30 min.) à Et-Tell (Bethsaïde-Julias, (*V.* R. 35). De Et-Tell, un chemin conduit en deux heures par un plateau accidenté présentant de beaux points de vue sur le lac, à 15 min. au N. de Khân Djoubb Youssouf, où l'on reprend la route directe (*V.* ci-dessous). Celui qui trouverait cette excursion complète trop longue (8 à 90 h. en tout, de Tibériade à Safed) devra au moins se rendre de Aïn et-Tabigha à Tell Hoûm (36 min.) pour revenir à (1 h. 15 min.) Khân Djoubb Youssouf. Ce n'est plus qu'un détour de 2 h. 30 min., y compris le temps de visiter les ruines. Toutes ces localités bibliques sont décrites R. 35.

A partir de Aïn et-Tabigha, la

route directe s'élève au N. sur de hautes collines dont les flancs sont couverts de chardons et de hautes herbes, au milieu desquels apparaît çà et là quelque champ de blé. Le sol y est d'une grande fertilité. A la fin du mois d'avril, le blé et les chardons atteignent la hauteur du cheval. Pas un village, pas une maison ne se montre sur toute cette vaste étendue, et les amas de ruines que l'on rencontre de loin ne font qu'ajouter à l'effet saisissant de ce désert, devenu la demeure des Bédouins. En se retournant, la vue plonge sur le beau lac de Génésareth, qui apparait comme une immense coupe. Au sommet de la montagne, sur un petit plateau légèrement déprimé, se dresse (1 h. 15 min.) le **Khân Djoubb Youssouf** (Khân du puits de Joseph). Ce Khân possède un puits auquel on rattache la légende de Joseph vendu par ses frères, erreur provenant de la fausse identification de Safed avec Béthulie. L'édifice est relativement moderne et sert de bergerie. A Khân Djoubb Youssouf passe la grande route des caravanes qui mène à Damas par Djisr Bénât Yaqoûb. Aussi aura-t-on souvent l'occasion d'y voir, soit des bergers qui conduisent leurs troupeaux dans l'intérieur du pays, soit de longues files de chameaux qui portent des marchandises à Jaffa et à Saint-Jean-d'Acre. Autour du Khân on trouve beaucoup de mandragores et un grand nombre de serpents, dont quelques-uns sont très venimeux (Dr Lortet).

De Khân Djoubb Youssouf, une route mène à Banias (10 h.) par El-Moughâr et le lac de Houlèh (*V.* R. 37).

A partir du Khân Djoubb Youssouf, on se dirige au N. O., le long du plateau et l'on monte bientôt (5 min.) par une gorge étroite, entre des rochers d'un calcaire très dur, sur un plateau couvert au printemps d'une épaisse végétation. Après avoir dépassé les ruines informes d'un village, on descend dans un vallon étroit et pierreux au fond duquel se trouve (1 h. 5 min.) une belle source, *Aïn el-Hamra*, ombragée de beaucoup d'arbres, au-dessus de laquelle on remarque quelques cavernes. On remonte au N. une gorge étroite, dont on suit la rive g. et dans laquelle croissent des oliviers, des figuiers, des amandiers, des mûriers, des figuiers de Barbarie et de vieux oliviers. C'est le *ouady Aïn el-Boutnèh*, qui a son point de départ (20 min.) juste sous la forteresse de

Safed (4 h. 20 de Kédès, — 10 h. 35 m. de Banias). Il y a un assez grand nombre de maisons juives où l'on pourra trouver un gîte.

Histoire. — On n'a aucune preuve de l'antiquité de Safed. Le nom de Safed, mentionné dans la *Vulgate* (Tobie, I, I) ne se trouve pas dans les éditions grecques et hébraïques de la Bible. C'est à tort qu'on a voulu l'identifier avec Béthulie (*V.* Sânoûr, R. 24). Peut-être répondrait-elle au Seph, place de *Galilée*, fortifiée par Josèphe, dans la guerre des Juifs contre les Romains (II, 20-6). C'est encore une des montagnes sur lesquelles on a placé la Transfiguration (*V.* p. 474, *b*). La première mention qui en soit faite se trouve dans Guillaume de Tyr (XVIII, 14, XXI, 28, XXII, 16). Sa forteresse parait avoir été élevée vers 1140 par les Croisés; elle fut défendue par les Templiers contre Saladin lui-même, et rendue après cinq années de siége. Démolie en 1220 par le sultan Mélik el-Moazhzham, elle fut rendue en 1240 aux Templiers, et réédifiée par les libéralités de Bénédict, évêque de Marseille. Reprise en 1266 par le sultan Bibars, qui massacra ses défenseurs, elle fut toujours occupée depuis par une garnison musulmane, sauf une courte occupation par les troupes de Bonaparte en 1799. Safed a été, dans les quatre derniers siècles, habitée surtout par une popu-

lation israélite et est demeurée le siége d'une école israélite renommée, qui a produit au XVIe siècle les illustres rabbins: Moïse de Trani, Joseph Kard, Salomon Alkabaz, Moïse de Cordoue, Samuel Oseida et Moïse Alcheikh. Cette école posséda deux imprimeries, plusieurs synagogues. Elle commença à décliner au XVIIe siècle. Deux tremblements de terre, en 1769 et en 1837, ruinèrent cette malheureuse ville. Le dernier fit périr près de 5000 personnes et détruisit les restes de la célèbre école.

État actuel. — Safed est aujourd'hui une ville de 4000 hab. environ, dont un tiers de juifs, originaires de la Pologne ou de la Russie. Les habitants sont fanatiques et querelleurs. En 1875, ils attaquèrent la petite expédition dirigée par M. Conder et en blessèrent plus ou moins grièvement tous les membres (V. Conder, *Tent Work in Palestine*. p. 191-203). La ville est située sur le sommet d'une haute montagne, circonscrite au N. et à l'O. par une profonde vallée, le *ouady Aïn ez-Zeïtoûn*, qui porte ses eaux vers le lac de Tibériade, et du côté de l'E et du S., par un ravin beaucoup moins important, qui rejoint le premier vers l'angle S. O. de la ville. Une espèce de col aplani le relie à l'angle N. O. avec la chaîne des montagnes qui dominent l'Ard el-Khaït et le lac de Houlèh. La montagne de Safed présente deux sommités : celle du N. porte l'ancienne citadelle des Croisés (V. ci-dessous); celle du S. porte un autre édifice quadrangulaire ressemblant à une forteresse. Entre les deux, s'étend une place, et le quartier musulman, assez proprement bâti en pierre. Du côté de l'O. et sur les pentes de la grande vallée se trouvent le bazar et le quartier juif, dont les maisons, à cause de la déclivité du terrain, semblent bâties les unes par-dessus les autres C'est cette disposition qui a été si fatale au quartier juif dans le tremblement de terre de 1837; les maisons s'écroulaient les unes sur les autres; sur 5000 victimes, 4000 appartenaient à la communauté juive. Enfin quelques maisons sont aussi dispersées sur les pentes opposées du ravin. La ville possède plusieurs fontaines et de grands enclos plantés d'oliviers, d'arbres fruitiers et de vignes.

L'objet le plus intéressant de Safed est l'*ancienne citadelle*, qui couronne le sommet du N. Cette forteresse était formée d'une vaste enceinte ovale et d'un gros bâtiment central de forme quadrangulaire, sur le sommet duquel on peut encore monter à travers les décombres. Tout a été bouleversé, ébranlé ou lézardé par le tremblement de terre de 1837. Jusque-là, le moutesselim de la contrée y avait fait sa résidence. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ruine pittoresque. On y remarque l'ouverture de souterrains qui paraissent avoir une grande profondeur.

Du haut de la citadelle, on découvre un panorama immense, *qui mériterait à lui seul d'attirer le voyageur en ce lieu.* Au S. E. on voit se développer à ses pieds la majestueuse nappe d'eau du lac de Tibériade, bleue comme le ciel de l'Orient, dont l'apparition soudaine charme les yeux du voyageur fatigués de l'aspect aride et desséché de la contrée. Au-dessus des rives escarpées qui bordent le lac du côté de l'E., s'étend à perte de vue le vaste plateau du Djaoulân et du Haourân, l'ancien Basçan de l'Écriture, jusqu'aux montagnes du Ledjah, au-dessus desquelles on distingue surtout le pic appelé *El-Qoleïb* (le petit cœur). Selon Porter, on peut, avec une lunette, reconnaître au S. de cette chaîne le pic conique et le château de Salkhad (Salca), qui se trouve au delà de Bozra, et qui marquait la limite E. du Basçan (Jos., XIX, 11) (*V.* R. 49). Au S. du lac s'ouvre la grande vallée du Jourdain, El-Ghôr, par-dessus laquelle, au S. E., la vue s'étend jus-

qu'aux montagnes d'Adjloûn, au-dessus de El-Heussn et dans la direction de Gérasa. « Au S. S. O., à droite du lac, se montrent le sommet du Tabor, le petit Hermon, une partie de la plaine d'Esdrelon et les montagnes de la Samarie. Au S O. et à l'O., la vue est arrêtée par deux sombres chaînes de montagnes en partie boisées. Les montagnes du N et du S. sont nues. » (Robinson, *Bib. res.*, *III*, p. 336.)

Excursions à Meïroûn, Kefr Bir'im et Giscala. — Au N. O. de Safed se trouvent deux localités particulièrement révérées des Juifs, et qui attirent beaucoup de pèlerins de cette religion : **Meïroûn** (1 h. 20 min.), où l'on montre les *tombeaux* des grands docteurs Hillel et Chammaï, qui florissaient avant l'ère chrétienne, et du rabbin Siméon Ben Jochaï, l'auteur présumé du livre Zohar, ainsi que les ruines d'une *ancienne synagogue*, dont il ne reste plus que le fronton S., avec un grand portail richement sculpté ; et **Kefr Bir'im**, grand v. maronite sur le sommet d'un pic, à 2 h. au N. O., où se voient aussi les restes d'une belle *synagogue*, aujourd'hui devenue une maison de paysan, en style dorique romain assez pur, et de belle construction, avec deux rangs de colonnes calcaires, dont les chapiteaux sont formés par des anneaux circulaires qui vont en s'élargissant vers le haut. Trois portes sculptées et quelques restes d'une colonnade intérieure permettent de se rendre compte du plan de l'édifice. Une *inscription* hébraïque se lit sous l'une des fenêtres. A 500 mèt. environ, vers le N. E., est une autre ruine semblable, mais où l'on ne voit plus qu'une porte richement ornée, avec une inscription hébraïque presque effacée. Ces monuments semblent dater des premiers siècles de l'ère chrétienne, et montrent qu'après sa chute, la nation juive avait conservé dans ces montagnes un degré de civilisation assez avancé. Kefr Bir'im, contenait aussi les tombes traditionnelles de Barak, le vainqueur de Sisera, du prophète Obadiah, et même de la reine Esther (*V.* Renan, *ouvr. cité*, p. 762-774. — De Kefr Bir'im, on peut revenir en 1 h. environ, vers l'E., à El-Djich (*V.* R. 39). De El-Djich, on revient, en traversant (30 m.) un bassin ovale qui n'est qu'un ancien cratère, à (1 h. 40 m.) Safed.

De Safed à Tyr, *V.* R. 39.

A partir de Safed, on descend dans le ouady profond qui contourne au N. le monticule sur lequel s'élève la ville et, faisant le tour d'un pic élevé, on atteint (20 min.) au N. du ouady, une source nommée *Aïn ez-Zeïtoûn*. Traversant au N. N. E. la partie E. d'un plateau d'origine volcanique, d'où l'on découvre la plus belle vue sur le lac de Houlèh, le grand Hermon et la chaîne du Liban jusqu'au Sannîn, on passe à (50 min.) *Taïteba*, sur la route de Safed à Tyr, et, laissant cette route à gauche, on se dirige au N. vers (25 min) *Delâta*, à dr., et (40 min.) *Alma*, à g. De là, on descend au N. E. vers le *ouady el-Hendâdj*, vallée qui prend plus haut le nom de *ouady Fâr'ah* et de *ouady Mou'addamiyèh* et dont on atteint le fond près d'un moulin solitaire, au bord d'un ruisseau ombragé par des bosquets d'oliviers et de lauriers-roses. Coupant ensuite obliquement le bord nord du ravin pour éviter une courbe de la vallée et laissant à g. *Deïchoûn*, sur une colline, on gravit un plateau ondulé, près de (1 h) un monticule proéminent appelé

Tell Khoraïbèh, au sommet duquel (15 m.) on découvre une belle vue sur le lac de Houlèh et le ouady el-Hendâdj. On y trouve de grands blocs de pierre carrés, mais non taillés, qui semblent avoir appartenu à une muraille cyclopéenne, et deux pressoirs à huile. A la base N. de

la colline, on voit aussi un rocher creusé en forme de tombeau. Le Tell **Khoraïbèh** pourrait, selon Robinson (*Lat. Res.*, p. 365), représenter l'antique **Hatzor** de Nephthali, dont nous avons déjà parlé plus d'une fois. Cette ville, où régnait Jabin, qui fut battu et tué par Josué (Jos., xi, 1, 11), et plus tard un autre Jabin, qui opprima Israël et dont l'armée, commandée par Sisera, fut détruite par Barak (Juges, iv, 7), paraît avoir été rétablie plus tard (peut-être est-ce l'Hézer ou Hatzor de Salomon, I Rois, ix, 15), puis détruite encore par Teglat-Phalazar (II Rois, ix, 29), et par Nabouchodonosor (Jérémie, xlix, 28-33).

Saint Jérôme et Eusèbe (*Onomasticon*) parlent de l'Hatzor de Josué comme d'une ville complétement ruinée. Porter (*Handbook*, p. 442) fait remarquer assez justement que le Tell Khoraïbèh répond assez mal à l'emplacement d'une capitale dont l'armée était forte principalement par ses chariots. Comment ceux-ci auraient-ils pu gravir ces hauteurs? Du reste, Hatzor ne devrait pas être loin de là. Josèphe (*Antiq.*, v, 5, 1), dit qu'elle était au-dessus du lac Semechonitis (ὑπέρκειται τῆς Σεμεχωνιτιδος λίμνης), et deux versets de la Bible (Jos., xix, 35-37; — II Rois, xv, 29), la placent au S. de Kédès. Il semble que l'emplacement de cette ville antique devrait être cherché dans la plaine, à l'O. du lac Houlèh, vers Aïn el-Mellâhah, ou Aïn el-Belatah; ce dernier répondrait peut-être au Hen-Hatzor, cité dans les mêmes comme étant au N. de Kédès. Un hameau mentionné sur la carte de Zimmerman, à l'O. de l'Aïn el-Belatah, porte le nom de Azour. Le major Wilson croit avoir retrouvé les ruines de Hatzor sur un monticule isolé, nommé Tell Harah, situé à un peu plus de 3 kilom. au S. E. de Kédès, sur l'escarpement qui borde le Ard el-Houlèh. On y reconnaît les restes d'une citadelle et une portion de l'enceinte. Toutes les constructions présentent le même caractère : ce sont des assises de pierres non taillées dont les interstices sont remplis de blocaille. La surface de la colline est couverte de débris de verre et de poterie, et percée de nombreuses citernes.

Descendant du Tell Khoraïbeh, on continue vers le N. N. O. sur un plateau élevé, jusqu'à (55 min.)

Kédès (6 h. 15 de Banias), l'antique **Kédech-Nephthali**, conquise par Josué sur les anciens rois de Canaan (Jos., xii, 22; xix, 37), et consacrée comme ville de refuge (*ib.*, xx, 7). Elle fut la patrie de Barak, qui, sous la conduite de Déborah, battit Sisera, chef de l'armée de Jabin, près du Kison (Jug. iv, 6-16). C'est également près de Kédech (*ib.*, 11 et 17-22) que Sisera fut tué par Jahel, femme d'Héber, chef nomade campé sur le territoire de Nephthali. Plus tard, Kédès fut pris par Teglath-Phalazar, et ses habitants emmenés en captivité (II Rois, xv, 29). Josèphe la mentionne sous le nom de *Cydæssa* comme une place forte des Tyriens (*Guerre des Juifs*, iv, 2, 3).

Kédès, qui a conservé son nom biblique, est situé sur un monticule qui domine à l'O. une verte vallée entourée de collines boisées. On voit encore une grande colonne au milieu du village moderne, et deux autres gisent à côté. La colline est aussi semée de fragments de colonnes, mais les principaux restes sont dans la plaine au-dessous du village. On y trouve, autour d'une fontaine, plusieurs sarcophages qui servent d'auges, et près de là, les ruines de deux grands édifices. Le premier qu'on rencontre est un bâtiment carré, d'environ 8 mèt. de côté, avec un grand portique du côté S.; l'intérieur est composé de deux chambres voûtées, qui se coupent à angle droit de manière à former une croix. Le style en est simple et massif; mais tandis que Robinson (*Lat. Res.*,

p. 368) croit y reconnaître une synagogue juive, M. Porter (*Handb.*, p. 443) y voit un édifice romain. C'était en réalité un tombeau.

Un peu plus à l'E., on trouve, sur une plate-forme de maçonnerie massive, plusieurs sarcophages remarquables, enrichis de sculptures aujourd'hui presque méconnaissables. Le major Wilson en découvrit un enfoui sous le sol, dont la décoration mieux conservée consistait en une guirlande soutenue sur les faces et aux angles par des figures à moitié effacées. M. Porter doute d'après cela que ces tombeaux puissent être attribués aux Juifs, comme le pense Robinson. M. Renan attribue ce magnifique ensemble de sarcophages, l'un des plus beaux de la Syrie, et en général les ruines de Kadès, à l'époque grecque ou romaine.

A 100 mèt. plus loin, à l'E., au milieu d'un fourré de ronces et d'épines, est un autre édifice carré, plus considérable que le précédent, avec un grand portail sur la face E., et deux petits portails latéraux, ornés de riches sculptures. Il n'y a plus de colonnes, mais les chapiteaux qu'on trouve à l'entour sont corinthiens. La construction des murailles est d'un très bon style. Robinson compare cet édifice à ceux de Kefr Bir'im et de Meïroûn (*V.* ci-dessus), et le considère aussi comme une synagogue juive. M. Renan combat cette hypothèse, en se fondant sur l'existence d'une aigle sculptée au-dessus de l'une des petites portes (*Mission de Phénicie*, 585).

La route, traversant au N. O. une plaine basse, par un sentier obstrué de chardons, atteint (20 min.) le pied de collines au milieu desquelles s'ouvre un ouady venant du N. O., que l'on suit jusqu'à (15 min.) une vallée principale sur l'escarpement de laquelle s'élève le v. de *Bouleïdèh*. Gravissant le versant N. de la vallée, on arrive (10 min.) sur un plateau cultivé, que l'on traverse dans la direction du N. pour descendre (35 min.) dans le bassin verdoyant de

Meïs ed-Djébel (5 h. de Banias), grand v. habité par des Arabes métoualis très hospitaliers et adonnés à la culture.

D'une terrasse ombragée par un énorme térébinthe, on a une vue magnifique sur la vallée.

A partir de Meïs, on descend dans une petite plaine au N., fermée par des collines au milieu desquelles on s'engage. La vue s'étend sur une contrée montagneuse, couverte de bois de chênes et de villages. On croise à leur origine deux ouadys qui se réunissent à l'O. au *ouady ed-Djémal*, affluent du Nahr el-Leïtâni. Bientôt (50 min.), on aperçoit au loin, vers l'O., sur le sommet d'un pic élevé, Tibnîn, le Toronum de Guillaume de Tyr (V. R. 39). Le chemin montant toujours au N. E. dans une vallée fertile, atteint l'arête d'un contre-fort d'où l'on a une vue superbe sur tout l'Ard el-Houlèh jusqu'au grand Hermon, au N. E., et sur le ouady et-Tîn, jusqu'au Djébel Sannîn, au N. De là, on descend par une pente escarpée, où l'on trouve les vestiges d'une route antique, sur (30 min.)

Hounîn, pauvre v. au pied d'une vieille forteresse située dans une coupure de la montagne qui court du S. E. au N. O. et va rejoindre la vallée du Leïtâni. La forteresse occupe un large monticule; elle présente une masse confuse de ruines où l'on retrouve des spécimens de l'architecture de toutes les races, depuis les Phéniciens jusqu'aux Métoualis modernes, le mur en bossage des Phéniciens, l'arc romain, le portail sarrazin, les remaniements arabes et les parcs pour les chèvres d'aujourd'hui. Un fossé creusé dans le roc entoure la citadelle; le fond, planté de tabac, répand une charmante verdure au milieu des ruines (Porter, *Handbook*, p. 444). L'histoire de cette forteresse dans les temps anciens est

inconnue ; Robinson suppose qu'elle répond à **Beth-Rehob**, qui est mentionnée comme dominant la vallée de Laïs ou de Dan (Juges. XVIII, 28 ; — Nombr. XIII, 21). A l'époque des croisades, elle fit partie des possessions des seigneurs de Toron et fut remise en 1185 par Omfroi IV au roi Baudouin IV, qui donna le château ainsi que le Maron à Josselin III, dernier comte d'Édesse (G. Rey).

De Hounîn, on jouit d'une belle vue sur le Ghôr et le lac El-Houlèh.

On descend la montagne de Hounîn par un sentier qui décrit de nombreux zigzags au milieu des rochers déchiquetés et entre des chênes rabougris, et qui coupe obliquement les dernières pentes de la montagne. En arrivant dans la plaine, on se dirige au N. E., vers (1 h.) la vallée de Derdârah, dans laquelle on aperçoit au sommet d'une colline le v. d'**Abîl**, où Robinson (*ouvr. cité*, p. 272) reconnaît l'**Abel** ou **Abel-Maim**, ou **Adel-Beth-Maachah** de l'Écriture (I Rois XV, 16, 20 ; 1 Chron. XVI, 4), qui partagea le sort d'Ijon (*V.* R. 51). On franchit le ruisseau (8 min.) sur un pont d'une seule arche, près de *Zoûq el-Hadji* pour atteindre (40 min.) le Djisr el-Ghadjâr.

Du Djisr el-Ghadjâr à Banias (2 h.) (*V.* R. 37).

ROUTE 37.

DE TIBÉRIADE A BANIAS.

Par l'Ard el-Houlèh et Dan.

(14 à 15 h. On campe à Aïn el-Mellâhah ou à El-Moughâr).

Khân Djoubb Youssouf	3h	49
Aïn el-Mellâhah	4	20
Nahr Derdârah	3	25
Djisr el-Ghadjâr	1	00
Tell el-Qâdi	0	47
Banias	1	10
Total	14	31

De Tibériade à Khân Djoubb Youssouf (3 h. 49 min.) (V. R. 36).

Du Khân Djoubb Youssouf, on remonte au N. l'*Ard el-Khaït*, petit plateau ondulé, qui s'abaisse à l'E. vers le Jourdain, tandis qu'à l'O. il se relie au Djébel Safed. Le bassin de El-Houlèh se découvre graduellement, avec l'Hermon à l'arrière-plan. On atteint (1 h. 15 min.) le v. de *Dja'-oûnèh*, où Robinson (*loco citato*, p. 302) signale une colonne et un chapiteau, restes de quelque synagogue, et d'où l'on découvre à la fois le lac de Hoûlèh et le lac de Tibériade ; la distance qui sépare ces deux lacs en ligne droite est de 16 kil., et leur différence de niveau, d'environ 200 mèt. Vers le N. E., on aperçoit un monticule nommé *El-Mountâr*, où campent ordinairement des Turkomans nomades. Plus loin (7 ou 8 kil.) se trouve le Djisr Bénât Yaqoûb (*V.* R. 50) et la gorge du Jourdain. Au N. on aperçoit les sommités neigeuses du mont Hermon et du Djébel Sannin.

La route, traversant le Ard el-Khaït dans la direction du N. E., croise (15 min.) la gorge étroite et aride du *ouady Fir'im*, où passe un sentier conduisant à Safed, dépasse successivement (15 min.) le v. et (5 min.) la fontaine de *El-Moughâr* (8 min.) le v. de *Kebâ'a*, perché sur un contre-fort entre deux ouadys, (12 min.) la fontaine de Kebâ'a, (8 min.) le profond *ouady Laux*, et (20 min.) le *ouady el-Amoûqah*. Dans les flancs de la montagne, à g., Robinson a signalé plusieurs grottes sépulcrales. Le *Nahr el-Hendâdj* (40 min.) est un petit torrent sauvage sur la rive dr. duquel on signale, à 30 min., à l'O. de la route, quelques ruines qui portent le nom de *Kasioûn*, dont on a voulu faire aussi l'emplacement de Hatzor (V. ci-dessus). On y trouve une colonne renversée et les restes d'une corniche sculptée, qui ont appartenu à un petit temple ou à une synagogue. Robinson y a signalé une pierre en forme d'autel, avec une inscription grecque. Près des ruines de cet édifice se

trouvent deux réservoirs vides. Des restes de constructions sont épars sur les flancs de la colline. Le Nahr el-Hendâdj se jette dans le Jourdain, à une petite distance du lac de Houlèh.

Le Lac de Hoûlèh (Bahr el-Hoûlèh), lac **Semechonitis** de Flavius Josèphe, **mer de Mérom** du livre de Josué (XI, 6-10), a la forme d'un triangle irrégulier dont la pointe est au S. E. et donne issue au Jourdain, *qu'il* a reçu par son côté N.; sa largeur est d'environ 5 kil. 1/2 et sa longueur de 6 kil. Au reste ses limites ne sont pas bien déterminées, car il est entouré presque de tous côtés de marécages, qui s'étendent vers le N. jusqu'auprès de Tell el-Qâdi, comme le dit Fl. Josèphe (*G. des Juifs*, IV, I, 1). Au N. les papyrus (V. p. 91), forment autour du lac une barrière impénétrable, rendant ainsi toute exploration difficile, même en bateau (V. Mac Grégor, *The Rob Roy on the Jordan*, p. 247-270). C'est au milieu de ces marécages, entre deux rangs épais de papyrus gigantesques, que M. Marc Grégor a pu retrouver et suivre le cours principal du Jourdain, formant un canal sinueux de 3 à 4 mètres de profondeur, sur 6 mètres de large. A l'O., au pied des collines, est un autre canal, peut-être artificiel, où le courant est presque imperceptible. M. le docteur Lortet a pu s'assurer que les poissons du lac El-Hoûlèh appartiennent aux mêmes espèces que ceux du lac de Tibériade. Tout le territoire qui entoure le lac (Ard el-Hoûlèh), est fertile et cultivé par les Bédouins Ghaouârinèh et par les cheïkhs druses du Liban.

Ce beau bassin de verdure repose l'œil fatigué des montagnes arides de la Palestine. Au N. N. E., le Grand Hermon dresse son sommet neigeux.

C'est sur les bords de ce lac, probablement vers le plateau d'où nous le considérons, ou plus loin vers les plaines d'Aïn el-Mellâhah, que Josué défit Jabin, roi de Hatzor, et tous les rois confédérés qu'il poursuivit à l'O. et à l'E., pour revenir ensuite prendre la ville d'Hatzor et tuer Jabin de sa propre main (Jos., XVI, 7-10).

Au delà du Nahr el-Hendâdj, on longe à l'O. l'escarpement du plateau, dont le lac se rapproche près de Tell Hara (V. ci-dessous). A gauche, en avant de Aïn el Mellâhah, s'ouvre un vallon au fond duquel s'élève le *Tell Khoraïbeh*, où Robinson propose de placer l'antique *Hatzor* (V. p. 468). On atteint (1 h.)

Aïn el-Mellâhah (6 h. de Banias), source qui forme un joli bassin naturel entouré de joncs, d'où s'échappe un ruisseau, qui va se jeter dans le lac à son angle N. O. A côté de la source s'élève un moulin près duquel les moukres ont l'habitude de camper. C'est cependant un terrain insalubre et fiévreux. Après avoir doublé (20 min.), un contre-fort avancé, on entre dans une petite plaine, ayant à droite les marais de Ard el-Houlèh. Le marais se rapproche tellement (40 min.), qu'il faut monter à gauche sur de grandes pierres pour éviter les fondrières. C'est là que se trouve la source *Aïn el-Belâtah* (source de la dalle) avec quelques débris antiques indéterminés. Sur la hauteur est le hameau de *Besamoun* ou *Basimoun*, près duquel M. de Bertou a signalé des ruines considérables, à 1460 mètres de l'Aïn el Belâtah. A gauche, près d'un turbé moderne, M. de Saulcy a signalé des ruines nommées *Khirbet el-Aamoudiyèh*.

On continue à se diriger directement au N. sur les pentes de la montagne, ayant à main droite les prairies marécageuses de l'Ard el-Houlèh, où l'on aperçoit de temps en temps au milieu des hautes herbes quelques figures sinistres d'Arabes. Ce sont cependant des populations inoffensives, occupées d'agriculture, de chasse et de pêche, espèces de fellahs regardés avec mepris par les Bédouins du

désert. Les troupeaux de buffles montrent leurs noirs museaux à la surface des marécages. Mille oiseaux pêcheurs d'espèces diverses animent aussi la scène.

Franchissant à gué plusieurs ruisseaux, dont le principal est (2 h. 15 min.) le *Nahr Derdârah*, qui a son origine au Merdj Ouïoûn, on aperçoit dans le Ard el-Houlèh plusieurs hameaux occupés habituellement par les Bédouins Ghaouârinèh et composés de huttes et de tentes de l'aspect le plus pittoresque. La demeure du cheïkh est annoncée de loin par de longues lances plantées en terre. Un de ces hameaux (15 min.), est sans doute le *Ez-Zoûq* de M. de Bertou et de la carte de Zimmermann, situé près du canal qui contourne le Ard el-Houlèh, à l'O. C'est en face de ces hameaux, sur un plateau couvert de roches volcaniques amoncelées, que M. de Saulcy a cru retrouver les ruines d'une immense ville cyclopéenne, qu'il identifie avec l'*Hatzor* de l'Écriture, dont il a été question ci-dessus. M. de Saulcy décrit au milieu de ces rochers un bâtiment carré, d'environ 60 mèt. de côté avec des espèces d'avant-corps aux quatre angles, que les Arabes du voisinage désignent sous le nom de El-Khân. Il compare cet édifice au temple du mont Garizim (V. p. 399-400) et n'hésite pas à le regarder comme un édifice religieux de l'antiquité la plus reculée. M. Mac Grégor, qui a examiné ces ruines avec soin, a reconnu que plusieurs des blocs ont été taillés et il partage l'opinion de M. de Saulcy. De nouvelles explorations seraient nécessaires pour faire mieux connaître ces ruines importantes.

Atteignant au N. E. la route de Saïda, on la prend à droite pour passer le *Nahr Hasbâni* à (1 h.)

Djisr el-Ghadjâr, vieux pont arabe avec trois arches en ogive, de hauteur inégale et sans parapet, entouré d'un magnifique fourré de lauriers-roses; il emprunte son nom à un village situé à 1 h. plus au N. L'Hasbâni présente en cet endroit l'aspect d'un torrent sauvage encaissé au fond d'un ravin profond, roulant sur de gros cailloux de basalte. La route décrit ici plusieurs lacets pour descendre jusqu'au pont et remonter sur le plateau opposé.

De là, se dirigeant à l'E., on franchit à gué (25 min.) un petit cours d'eau, affluent du Nahr el-Leddân, selon Robinson, et qui est sans doute le *Aïn ed-Dfila* de M. de Bertou. Le véritable nom est Aïn ed-Difnèh (V. ci-dessous). Le voyageur traversant un terrain cultivé, semé çà et là de blocs basaltiques noirs, atteint (22 min.), le monticule de

Tell el-Qâdi, que l'on s'accorde à regarder comme l'emplacement de l'antique **Dan**.

Histoire. — La Bible cite cet endroit (Genèse, XIV, 14, 25), comme celui où Abraham poursuivit et surprit les rois qui avaient envahi Sodome. La fondation de la ville de Dan est racontée aux livres de *Josué* (XIX, 47) et des Juges (XVIII, *2, 7-10,* 27-29). 600 guerriers de la tribu de Dan, mécontents du territoire qui leur était échu, envoyèrent des espions pour explorer le pays : ceux-ci leur signalèrent *Lesem* ou *Laïsa*, petite colonie de Sidoniens paisibles et enrichis par l'agriculture. Les Danites surprirent cette population pacifique, trop éloignée de Sidon pour recevoir du secours, la passèrent au fil de l'épée et construisirent une ville qu'ils appelèrent Dan, du nom de leur père. Ils y établirent l'idole qu'ils avaient enlevée à Mica d'Éphraïm (*Ibid.*, 18-20-30). Plus tard, Jéroboam y plaça un des veaux d'or qu'il fit adorer au peuple d'Israël (I Rois, XII, 28, 29). Dan était la frontière N. du peuple israélite; l'expression : *de Dan à Bersabée* pour désigner la Judée était proverbiale (Juges, XX, I; Sam., III, 20, XVII, 11.) Plus tard, Dan dut sa déchéance à la fondation de Panéas. Deux villes

de quelque importance ne pouvaient pas subsister si près l'une de l'autre (F. A. Isambert, *Bull. Soc. Géog.*, 1854, p. 39).

L'identification de Dan avec Tell el-Qâdi ne paraît pas douteuse. Eusèbe (*Onomasticon*, V. Dan et Laïsa) place cette ville à 4 milles romains (6 kil.) de Paneas, sur la route de Tyr. Josèphe la place non loin du Liban, et dans la grande plaine de Sidon, à 1 jour de cette ville (*Archéol.*, v. 3, 1). C'est là que se trouve, selon lui, la source du petit Jourdain (*Ibid.*, VIII, 8, 41; 10, I, *Guerre des Juifs*, IV, I, 1). Ajoutons que Dan avait la même signification que El-Qâdi (le juge) (Porter, *Handbook*, p. 436).

État actuel. — Le monticule de Tell el-Qâdi, situé à 2 ou 3 kil. de l'angle S. O. de la base de l'Hermon, est de forme irrégulièrement quadrangulaire; sa plus grande longueur est de l'E. à l'O. Il repose sur deux étages inégaux de la plaine, de sorte que sa face N. n'était élevée que de 10 à 12 mèt.; sa face S. domine la plaine d'une hauteur d'environ 30 mèt.; son altitude au-dessus de la mer est de 216 mèt.; son sommet se relève un peu vers l'E. Il est en partie cultivé, mais la plus grande partie de la colline est couverte de hautes herbes, de chardons et de broussailles si épaisses, qu'il est difficile de l'examiner en détail (V. Robinson, *Later Bibl. Res.* p. 390). Du côté de l'O., l'eau s'échappe avec abondance de plusieurs sources pour former au milieu de la prairie un large bassin circulaire, entouré de quelques arbres, d'où s'échappe, vers le S., un large ruisseau dont le murmure s'entend à distance. Robinson nous paraît cependant exagérer sa largeur, quand il l'évalue à quatre fois celle de l'Hasbâni, même après tous les affluents que reçoit ce dernier. Le Tell fournit encore un autre ruisseau qui s'échappe par une brèche vers l'angle S. O. de la colline, et va rejoindre le premier un peu plus loin pour prendre le nom commun de *Neba' el-Leddân* (Leddân, probablement par corruption de ed-Dan, ou Dan, selon Smith cité par Robinson, *ouvr. cité* p. 392, note 2). Près de la brèche par où s'échappe ce second ruisseau, s'élèvent un chêne magnifique et un énorme térébinthe, sous lesquels le voyageur peut faire une halte. Malheureusement on a construit en cet endroit le tombeau de quelque saint musulman, parallélogramme de pierres grossièrement rassemblées, et, suivant un usage déjà mentionné, les musulmans suspendent aux branches les débris de leurs vêtements déchirés.

On voit peu de ruines sur le Tell; les plus apparentes, du côté du S., sont des monceaux de pierres taillées, la plupart de nature volcanique, comme la colline elle-même; d'autres sont des blocs calcaires de grandes dimensions. Si l'on pouvait déblayer le tell de ses broussailles, on en trouverait sans doute davantage. Le tell est composé de roches volcaniques et le docteur Lortet pense que c'est un cratère, opinion qui avait été combattue par le géologue Anderson, attaché à l'expédition américaine de Lynch (*Official Report*, p. 108).

Des sources du Jourdain et de leur jonction. — Il est impossible de méconnaître, dans les ruisseaux que nous venons de décrire, celles qui ont été mentionnées par Flavius Josèphe : « Des sources qui, nourrissant ce qu'on appelle le petit Jourdain, au-dessous du temple de la Vache d'or, le poussent dans le grand Jourdain. » (*Guerre des Juifs*, IV, I, 1. — Voy. aussi du même auteur, *Archéol.*, VIII, 8, 4.) Il est intéressant de suivre ces cours d'eau, pour voir comment ils se réunissent à la rivière de Banias et à l'Hasbâni, pour constituer définitivement le grand Jourdain. C'est ce qu'a fait Robinson (*ouvr. cité* p. 393-396). C'est une excursion de 3 h. 30 min., aller et retour. Au S. du Tell el-Qâdi, on descend sur un terrain calcaire et ferme sous le pied, malgré son apparence marécageuse. On rencontre (25 min.), à côté

d'un bouquet d'arbres, un amas de pierres taillées et de broussailles, nommé *Difnèh*, où Robinson reconnaît le *Daphné* de Fl. Josèphe (*Guerre des J.*, IV, I, 1). que la plupart des auteurs regardent au contraire comme le nom grécisé de Dan. Continuant par des champs de blé, on atteint (20 min.) *El-Mansoûrah*, station des Arabes Ghaouârinèh qui cultivent cette plaine, et les bords du Nahr Banias, coulant dans un canal encaissé, de 5 à 6 mèt. de profondeur, et caché par les buissons et les cannes. Sur la rive g. s'élève (15 min.) le ouély de Cheïkh Hozaïb, entouré de quelques arbres et d'un campement de Ghaouârinèh. Le Nahr Banias rejoint (5 min.) le El-Leddân, qu'il faut franchir à gué, les chevaux ayant de l'eau jusqu'au ventre. On traverse encore (10 min.) un ruisseau nommé El-Boreïdj, qui vient aussi du Tell, et enfin (10 min.) on atteint le point de jonction de l'Hasbâni avec les précédents. On est à environ 6 kil. 1/2 au S. de Tell el-Qâdi et à 1 kil. de *Tell Cheïkh Youssouf* le plus méridional des tells de cette plaine. Le Nahr Banias a deux fois la largeur de l'Hasbâni; le Leddân, uni au Boreïdj, est deux ou trois fois plus large que le Nahr Banias : celui-ci a les eaux les plus limpides. L'Hasbâni est au contraire le plus trouble, et ses eaux jaunes restent quelque temps distinctes le long de la rive dr., formant environ un 1/6 de la largeur de la rivière. Quant au Derdârah qui vient du Merdj Oel'oûn (*V.* p. 472), Robinson n'avait pas pu déterminer son point de jonction; il pensait qu'il se jetait dans l'Hasbâni, au-dessus du confluent dont nous parlons. Mais M. Mac Gregor a constaté que le Derdârah se perd dans une sorte de canal qui termine à l'O. les marais de l'Ard el-Houleh Le Jourdain, ainsi formé définitivement, est à peu près aussi large qu'il l'est au Djisr Bénât-Yaqoûb et à la sortie du lac de Hoûleh (*V.* R. 50). Il se perd ensuite dans le marais, pour former un peu plus bas un petit bassin et reprendre son cours au midi à travers une barrière infranchissable de papyrus flottants et déboucher dans le lac El-Houlèh à 3 kil. environ à l'E. de Melláhah (*V.* Mac Gregor, carte V, p. 194). Les marais de Hoûlèh remontent au N. plus haut que le confluent; à l'E., au contraire, les terres cultivées se rapprochent beaucoup plus du lac.

De Tell el-Qâdi, la route traversant la plaine directement à l'E., atteint bientôt le pied des collines et s'élève insensiblement au milieu de bois de chênes-verts jusqu'à (35 min.) une montée un peu plus forte qui conduit (25 min.) à

Banias, l'antique **Césarée Paneas**, ou Césarée de Philippe.

Histoire. — On ne sait pas si l'emplacement de Banias fut occupé par une ville antique. Il pourrait, selon Robinson, répondre à Baal-Gad, qui formait la limite N. de la Palestine au temps de Josué. Hérode le Grand fit bâtir près de l'endroit appelé *Panium* (grotte consacrée à Pan), un temple superbe en l'honneur de César Auguste. Plus tard, Philippe, tétrarque d'Iturée, fonda ou au moins rebâtit et agrandit la ville, qu'il nomma Césarée en l'honneur de Tibère. Elle est souvent mentionnée dans l'Évangile; Jésus-Christ s'y trouvait quelques jours avant sa transfiguration (*V.* p. 465, *b*). Après la prise de Jérusalem, Titus y fit célébrer des jeux sanglants. En 1130, elle fut prise par les Croisés. Reprise par Ismaïl, sultan de Damas, puis par Foulques, roi de Jérusalem, elle fut un des fiefs relevant de la seigneurie du Toron; cette ville devint le siége d'un évêché latin et possédait alors cour de bourgeoisie et justice; elle demeura, ainsi que la forteresse de Subeiba (Sobaïbèh), au pouvoir des Franks jusqu'en 1165, époque où le khalife de Damas la reprit définitivement (E. G. Rey).

État actuel. — Banias (33° 14′ 45″ lat. N. et 35° 38′ 57″ long. E.) n'est qu'un misérable village d'une cinquantaine de maisons, bâti sur l'emplacement de la ville antique. Quelques débris de colonnes et de pierres taillées, disséminées sur des propriétés particulières, sont à peu près les seuls restes de la ville. La *citadelle*, dont on voit encore une portion considérable, occupait le sommet d'un triangle, dont l'altitude est de 1150 pieds au-dessus du niveau de la mer, compris entre deux tor-

rents; l'un, formé par la grande source que nous décrirons ci-dessous, la baignait au N. et à l'O.; l'autre, qui coule dans le ouady Za'arèh, la baignait du côté du S. Les murs, très délabrés, ont encore de 4 à 6 mèt. de hauteur. Du côté du S., on voit encore deux tours massives et un pont jeté sur le ouady Za'arèh. Les fondations sont formées de grandes pierres taillées en bossage, qui dénotent une haute antiquité. La partie supérieure est, au contraire, de l'époque sarrasine, comme on le voit à la forme ogivale des portes et des voûtes, à la construction des murs formés de blocs rapportés et de tronçons de colonnes, et comme l'apprend, du reste, une inscription arabe gravée au-dessus de la porte. On trouve encore un grand nombre de fragments, qui indiquent que la ville s'étendait de ce côté. De cette rive, on jouit d'une vue pittoresque sur Banias, les débris de la citadelle, le mont Hermon et le château de Sobaïbèh.

Traversant de nouveau le v., on ira visiter à 10 m. au N., dans le *ouady Kachaïbèh*, la *grande source*, qui fait la curiosité de la localité. Cette source, qui est considérée, avec celles d'Hasbeya et de Tell el-Qâdi, comme une des trois sources principales du Jourdain, sort au pied d'une haute paroi de rochers calcaires, où l'on remarque plusieurs chambres et niches sculptées, avec des inscriptions grecques peu lisibles, et une vaste caverne naturelle, dont l'entrée est obstruée par des quartiers de rocs éboulés et des débris d'anciennes constructions. C'était sans doute la grotte consacrée à Pan ou *Paneion*, qui donna son nom à la ville. La source forme un beau bassin semi-circulaire d'une grande limpidité, d'où elle s'échappe avec impétuosité en deux bras pour former un gros ruisseau de 4 à 6 mètres de large, qui roule en écumant sur un lit rocheux, bordé de lauriers-roses, et se brise sur des fûts de colonnes et des ruines avant de se précipiter dans le ravin profond qui baigne les murs de la citadelle. Sur le haut du rocher s'élève un ouély consacré à *El-Khidr* (Saint-Georges).

Le **Château de Banias** (*Qala'at Banias*), ou plus proprement *Qala'at es-Sobaïbèh*, est situé sur le sommet d'une haute montagne au N., à plus de 300 mèt. au-dessus du v. Il faut une heure pour y monter, et aucun voyageur ne doit négliger de le faire, car c'est une des plus belles ruines de la Syrie. Les Croisés s'en rendirent maîtres en 1130, mais ne tardèrent pas à le perdre.

Complétement à pic de trois côtés, le château n'a d'accès que du côté de l'E., où l'on arrive par un sentier en zigzag. Il occupe une plate-forme de 400 mèt env. de long sur 100 dans sa plus grande largeur. Le plan général figure assez bien un 8, étroit au centre et renflé aux deux extrémités. « Les murs d'enceinte sont très épais et flanqués de nombreuses tours. Bâtis intérieurement en blocage, ils sont revêtus à l'extérieur de beaux blocs, les uns complétement aplanis, les autres relevés en bossage, mais la plupart de dimension moyenne, sauf vers l'extrémité occidentale, où ils sont beaucoup plus considérables. Courtines et tours s'élèvent sur le roc et sont construites en talus. Les tours sont, les unes demi-circulaires, les autres carrées. L'ogive se montre également dans les voûtes de plusieurs magasins souterrains. A l'extrémité occidentale de l'enceinte on remarque les restes de trois grandes tours carrées, construites avec des blocs énormes et parfaitement taillés. Toute la partie centrale de l'enceinte est bouleversée de fond en comble » (Guérin, *Galilée*, II, 325). La partie E. se trouve à un niveau supérieur, et formait une citadelle à part, séparée des ouvrages inférieurs par un fossé creusé dans le roc et par une muraille éle-

vée. De tous les autres côtés, elle est au bord même du rocher à pic. Il est actuellement très difficile de la parcourir, parce qu'elle est hérissée d'épaisses broussailles et d'un fourré de chênes-verts et de térébinthes qui ont pris racine au milieu des ruines. Il en reste quelques portions de murs et de tours encore debout. Ce donjon se terminait à l'E. par une grande salle qui mesurait 30 pas de long sur 10 de large, et dont la voûte détruite reposait sur plusieurs arcades ogivales qui existent encore en partie.

Quelle date convient-il d'assigner à cette citadelle? Les inscriptions arabes que l'on aperçoit en plusieurs endroits nous donnent la date 625 de l'hégire (1227 ap. J.-C.) et d'ailleurs, l'ogive des arcades et l'appareil de maçonnerie ne nous laissent aucun doute sur la construction de ce château par les Franks, mais les dimensions et la forme des pierres taillées en bossage permettent de conjecturer que le château a été élevé sur l'emplacement d'un édifice plus ancien. On trouve à l'intérieur d'énormes citernes. Du sommet, on découvre une vue magnifique, à l'O., sur Banias, l'Hermon, l'Ard el-Houlèh et sur le Liban; et de l'autre côté de la vallée du Jourdain, sur le Liban, jusqu'au Qala'at ech-Chouqif. (*V.* R. 51.) Cette forteresse, qui commandait la route de Damas, a eu de tout temps une grande importance; elle a cependant été prise et reprise plusieurs fois au temps des croisades, et elle est restée aux mains des musulmans depuis 1253. Elle est complétement abandonnée depuis le XVII[e] s. (*V.* Guérin, *Galilée* II, 324-327).

On fera bien de rester un jour à Banias pour faire les excursions du lac Phiala (R. 42) et des sources du Jourdain au-dessous de Tell el-Qâdi, si on ne les a déjà faites.

De Banias à Damas, R. 42; — à Racheya et à Tyr (R. 40 et 51).

ROUTE 38.

DE SAINT-JEAN D'ACRE A TYR.

Par Ez-Zib et par Qala'at Qoureïn (Krein).

(9 h. et 13 h.).

1° Ez-Zib	2[h]	56
Khân en-Naqoûrah	2	10
Ras el-Aïn	3	17
Soûr (Tyr)	0	45
Total	9	08
2° Qala'at Qoureïn (Krein).	5[h]	00
El-Boussah	2	55
Khân en-Naqoûrah	1	32
Soûr	4	02
Total	13	29

A. De Saint-Jean-d'Acre à Ras el-Moucheïrifèh. 1° Par Ez-Zib (5 h. 16 min.) Sortant de Saint-Jean d'Acre, on suit le premier chemin qu'on rencontre à gauche et l'on chemine dans une plaine fertile et assez bien cultivée, ayant à g. l'aqueduc conduit par Djezzar-Pacha et qui tombe déjà en ruine. A droite, on aperçoit *El-Mekr*, *Djoudeïdèh*, *Kefr Yasîf*, situées sur des collines et plus loin, *Koueïkât* et *Amqa*, au pied de la montagne. On laisse (20 min.) la route qui mène à *Koueïkât* pour suivre celle qui passe, à gauche, sous une arche de l'aqueduc et, se dirigeant au N. N. E., on passe (33 min.) le *Nahr es-Sémîriyèh* sur un pont en maçonnerie, puis (18 min.) *Es-Sémîriyèh*, charmant village entouré de jardins, où l'ancien pacha d'Acre, Abdallah, avait une villa. A droite, sur un petit monticule, on aperçoit le v. de *Qâbri*, près duquel commence l'aqueduc de Djezzar Pacha. Traversant (10 min.) le *ouady Djiddîn* sur un pont, puis (18 min.) les deux branches du *Nahr Mezra'ah*, on laisse à dr. le v. de *Mezra'ah* et, se dirigeant au N. N. O. par des sentiers à peine tracés sur le sable, on atteint (1 h. 12 min.) un monticule au bord de la mer, surmonté d'un petit groupe de maisons,

avec une mosquée et un bouquet de palmiers : c'est le v. de **Ez-Zîb** qui a remplacé l'antique cité phénicienne de **Achzib** (Josué XIX, 29; Juges, I, 31). C'est dans cette ville que le grand-prêtre Hyrcan eut les oreilles coupées et que Phazaël, frère d'Hérode, se brisa la tête contre un mur (Josèphe, *Antiq.*, XIV, 25). Elle est mentionnée sous le nom d'**Ecdippa** dans Ptolémée et dans les anciens itinéraires.

En partant d'Ez-Zîb, on traverse un large torrent, le *Nahr ez-Zîb*, qui vient du ouady Qoureïn (*V.* ci-dessous). La route sablonneuse coupe (32 min.) le *Nahr el-Herdouaïl*, (8 min.) le *ouady Kerkera* et atteint (13 min.) *Aïn el-Moucheïrifèh*, dont les eaux fertilisent le terrain environnant, en grande partie planté d'orangers. A dr. s'élève *El-Boussah*, grand village grec-catholique, près duquel est un site de ruines nommé *Ma'asoûb*, d'où l'on tire beaucoup de matériaux. On y a trouvé une inscription grecque chrétienne.

Excursion au Qala'at Qoureïn (7 à 8 h., aller et retour). — On prendra pour cette excursion un guide au village de El-Boussah. De El-Boussah, on se dirige au S. E. à travers des bois d'oliviers, sur des collines pierreuses vers (25 min.) les ruines de *El-Hamsîn*, situées sur un tertre au bord du ouady Qoureïn et dans lesquelles M. E. G. Rey a proposé de retrouver le *Casal Imbert* des croisades, qui formait alors un fief considérable. Ce lieu fut, dans la nuit du 3 mai 1232, le théâtre de la défaite de l'armée d'Henry de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem, par Richard Filangiéri, maréchal de l'empereur Frédéric II. Dans les divers périples de la côte de Syrie, contemporains des croisades, nous trouvons cette localité mentionnée sous le nom de Casal Lampti ou Imbert et la forme moderne pourrait n'être qu'une altération du premier de ces deux noms. Nous savons d'ailleurs par Burchard, moine du mont Sion, qui écrivait en 1283, que Casal Imbert était à 4 lieues d'Acre, distance qui coïncide avec celle qui sépare cette ville des ruines de El-Hamsîn (E. G. Rey, *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1867). On y voit des restes de murs en très grand appareil et une colonne isolée.

A partir de El-Hamsîn, on tourne à g. pour remonter le *ouady Qoureïn* dans lequel coule un joli ruisseau, le Nahr ez-Zîb (*V.* ci-dessus), que l'on franchit près d'un ancien moulin agréablement situé au-dessous d'un bois d'orangers. Le ouady, avec son eau limpide et ses profonds ombrages, offre de délicieuses retraites. En le remontant, on parvient (2 h. 30 min.) au pied de la forteresse à laquelle on arrive en escaladant le rocher (*V.* ci-dessous).

2° De Saint-Jean-d'Acre à Aïn Moucheïrifèh par Qala'at Qoureïn (8 h.). Sortant de Saint-Jean-d'Acre, on laisse à g. la route précédente, pour se diriger au N. E. vers (2 h.) *Amqa*, où l'on prendra un guide pour visiter le château. Le mieux est de faire cette partie de la route à pied. On enverra les chevaux à El-Boussah. Traversant le ouady Djiddîn, on s'élève sur un plateau où se trouvent les ruines peu importantes de *Qala'at Djiddîn*, château qui forma un fief à l'époque des croisades, d'où, au milieu de collines boisées, on atteint (3 h.) la plate-forme du

Qala'at Qoureïn(Krein). Ce château est établi sur une langue de rocher qui s'avance, dans le ouady Qoureïn, à une hauteur de 185 mèt. environ, et dont les faces sont presque à pic. Une profonde tranchée, analogue à celle de Kérak, l'isolait au S. E., de la montagne voisine, dont il forme une sorte de prolongement.

Ce château, le *Montfort* des croisades, a été construit par les chevaliers teutoniques, dans le but d'y déposer le trésor et les archives de l'ordre.

Historique de l'ordre teutonique. — « Dès le commencement du XIIe siècle, la générosité d'un pèlerin allemand et de sa femme avait doté Jérusalem d'un hospice et d'une église, placés sous le vocable de la Vierge, que desservait une congré-

gation hospitalière de langue germanique. Deux bulles des papes Célestin II et Adrien IV étaient venues consacrer l'existence de cette maison déjà prospère. Elle disparut au moment de la prise de Jérusalem par Saladin. En 1190, les bourgeois de Brême et de Lübeck fondèrent au camp devant Acre un hôpital pour les malades allemands. C'est là que se rallièrent les débris de la communauté dispersée par la prise de Jérusalem. Tel fut le point de départ de la reconstitution de l'ordre, effectuée dans l'assemblée solennelle des princes et des prélats allemands, tenue le 19 novembre 1190.... Après la prise d'Acre, un vaste terrain, situé près de l'hôpital des Arméniens et que, dans le plan de Sanudo, nous trouvons désigné sous le nom d'Alemani, fut attribué aux chevaliers teutoniques. Ceux-ci y élevèrent un hôpital. L'ordre se composait de trois classes : les chevaliers, les prêtres et les frères servants... Le grand-maître, avec le concours du chapitre, nommait les grands dignitaires de l'ordre, qui étaient le percepteur, le maréchal, l'hospitalier, le trappier et le trésorier. Ce dernier était en même temps châtelain-commandeur de la forteresse de Montfort, désignée dans les archives de l'ordre sous le nom de Starkenberg. Au moment de la croisade de Frédéric II, l'ordre avait atteint son plus grand développement. En l'année 1226, ce prince confirma à l'ordre la possession d'une série de casaux, ainsi que du *château du roi*. En 1266, Mélek ed-Dhaher Bibars assiégea Montfort sans résultat; mais il fut plus heureux en 1271. La place capitula et il fut stipulé que les chevaliers pourraient se retirer à Acre. La citadelle fut démantelée » (E. G. Rey, *Monuments de l'architecture militaire*, p. 143-151).

L'assiette du château, dit M. E. G. Rey, a été choisie d'après le même principe et dans les mêmes conditions défensives que celles de la plupart des châteaux construits par les Croisés en Syrie, c'est-à-dire que la colline formant promontoire est presque isolée par la réunion de deux vallées et ne se trouve reliée aux montagnes voisines que par une étroite crête rocheuse. Le site est grandiose ; les flancs des deux vallées présentent un mélange d'escarpements abrupts et de pentes boisées de l'aspect le plus pittoresque. Sur le bord du ruisseau qui coule dans le ouady Qoureïn, au pied de la colline que couronne le château, se dressent les ruines encore bien conservées d'un vaste édifice gothique (F). L'abbé Mariti, plus tard Van de Velde et ensuite M. Renan ont cru y reconnaître les restes d'une église. M. E. G. Rey y voit plutôt un logis dépendant du château, et d'après les arcs doubleaux et les arcs en ogive qui supportaient les voûtes, ce savant attribuerait cette construction à la seconde moitié du XIIe siècle.... Montfort est, d'après M. E. G. Rey, la seule forteresse construite en Syrie par les chevaliers teutoniques. On reconnaît facilement que, d'importation récente en Orient, ils y ont apporté les traditions de leur pays et n'ont pas séjourné assez longtemps en Terre Sainte pour avoir subi l'influence orientale dont M. E. G. Rey a signalé l'existence dans les monuments militaires des ordres du Temple et des Hospitaliers de Saint-Jean.

Le château est aujourd'hui tout à fait ruiné ; cependant il en subsiste encore assez pour qu'il soit possible de retrouver la plupart des détails principaux de son plan... Sa forme est à peu près celle d'un rectangle orienté de l'E. à l'O. Les côtés sont brisés et suivent les contours de la montagne sur laquelle la forteresse est assise. Celle-ci était composée de deux enceintes et d'un donjon s'élevant à cheval sur la crête qui relie la colline à la chaîne de montagnes dont elle dépend. La première enceinte est formée par une muraille

flanquée de tourelles carrées, comme on en voit beaucoup dans les châteaux allemands du moyen-âge et ne présentant que des flanquements de peu d'importance. Cette première ligne de défense, qui est presque partout dérasée à quelques mèt. en dessus du niveau du sol, tirait à peu près toute sa force de l'escarpement de la colline. Les bâtiments du château proprement dit (*V.* le plan), groupés en une seule masse, devaient former, alors qu'ils étaient intacts, la seconde ligne de défense.

A l'extrémité O. règne une terrasse (A) où l'on remarque des arasements de constructions et une petite tour carrée, située au N. Elle était suivie d'une vaste pièce carrée (B) composée de quatre travées voûtées en arc surbaissé avec doubleaux et arcs ogives. Au milieu est un énorme pilier octogone dont le fût ne présente guère en développement plus de la moitié de la hauteur totale et semble écrasé entre la base et le gigantesque chapiteau monolithe qui supportait la voûte. Des colonnettes engagées dans les murs et dont il ne reste plus que des fragments, recevaient les retombées des doubleaux et des nervures. Comme dispositions générales, cette salle présente une grande analogie avec celle dont les ruines se trouvent encore à Margat, mais elle en diffère par le

style, qui se rapproche beaucoup plus du roman. — M. Rey pense qu'elle servait de dépôt au trésor et aux archives, que nous possédons encore. Le logis des chevaliers ainsi que les dépendances devaient être renfermés dans cette partie du château s'étendant en C et dont les traces sont encore reconnaissables dans les restes d'une double ligne de salles voûtées en ogive. Sous tout cet ensemble de bâtiments règnent des citernes et de vastes magasins dont les voûtes, effondrées en maint endroit, rendent fort difficile l'étude de cette partie des ruines.

Vers l'E., c'est-à-dire du côté vulnérable de la place, la crête qui relie la colline du Qala'at Goureïn aux hauteurs voisines est coupée par deux fossés isolant un massif de rochers qui sert de soubassement à une tour carrée (E). C'est l'ouvrage capital des défenses de la forteresse. Malheureusement, il ne reste plus que les assises inférieures de ce donjon, qui était construit en blocs énormes, dont plusieurs mesurent de 3 à 5 mèt. Au centre, se voit l'orifice d'une citerne. Vers l'E., sa base était munie d'un grand talus de maçonnerie, tracé en forme d'arc vers les dehors de la place. De la porte, qui s'ouvre à une certaine hauteur, un petit escalier conduisait au fond du fossé qui sépare cette tour de l'ensemble du château (E. G. Rey, *Architecture militaire des Croisés*, p. 151).

Mentionnons en terminant l'hypothèse du docteur Rosen, d'après laquelle les parties inférieures de cette forteresse dateraient de l'ère des Séleucides et auraient été remaniées par les Romains, tandis que les constructions supérieures seraient l'œuvre des Croisés. Mais on ne possède sur cette forteresse aucune donnée historique remontant au delà des croisades.

Du Qala'at Qoureïn, on rejoint El-Boussah et Aïn Moucheïrifèh par la route décrite ci-dessus, p. 477.

B. — De Ras el-Moucheïrifèh à Tyr. — De Aïn Moucheïrifèh, on se dirige au N. vers une petite chaîne de montagnes, le *Ras el-Moucheïrifèh*, appelée aussi *Ras en-Naqoûrah*, qui formait la limite de la Terre promise et de la Phénicie. La route a été bien nommée dans l'antiquité *Scala Tyriorum*. Ce n'est qu'une suite de marches taillées dans le roc. Du sommet du cap, la vue s'étend au S., sur la plaine d'Acre et sur cette ville elle-même, qui s'avance comme un cap de marbre blanc dans les eaux bleues de la mer et, au N., sur Tyr. On remarque à dr. et près du chemin, une petite construction en forme de tour, mais ruinée. La route longe à dr. des collines, franchit (29 min.) un torrent sur un pont de construction romaine, passe (33 min.) au *Khân en-Naqoûrah*, où l'on trouve une source d'eau excellente près de laquelle on peut faire halte, laisse à dr. le v. de En-Naqoûrah et, se rapprochant de la mer, atteint (20 m.) le *Ouady el-Aamîd*. A dr. on remarque une colline couverte de ruines, que les indigènes nomment *Oumm el-Aamîd* (la Mère des Colonnes), et aussi *Médinet et-Tourân*, peut-être l'ancienne *Tourân*. On y voit une sorte d'acropole avec des restes de colonnes à chapiteaux coniques, une construction égyptienne, située à quelques minutes de là et un grand nombre de maisons dont le mode de construction parut à M. de Saulcy et à M. de Vogüé rappeler celui des monuments dits cyclopéens; mais cette opinion est combattue par M. Renan. Ce savant a trouvé dans ces ruines des chapiteaux ioniens qui le disputent par leur finesse à ceux des petits temples de l'acropole d'Athènes, des poitrines et des croupes de sphinx assez bien conservées, des têtes de sphinx, à coiffure égyptienne, plusieurs de ces globes flanqués d'*uræus*, qui sont le motif ordinaire de tous les chambranles de portes phé-

niciennes, des débris de lions, etc., des fragments d'autels sculptés, des vases à fleurs, une citerne très remarquable, etc. La construction égyptienne du centre de la ville offre sur le linteau de la porte un globe flanqué d'urœus. Les maisons seraient, d'après M. Renan, des constructions grossières d'une époque assez moderne. On a relevé à Oumm el-Aamîd quatre inscriptions, dont une grecque et trois phéniciennes; l'une de celles-ci se lit sur un segment de gnomon (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 695-750 et plan L à LVIII). En somme, Oumm el-Aamîd serait une ancienne ville fort importante, bien qu'inconnue, de l'époque égypto-phénicienne, occupée par les Grecs qui y ont laissé l'empreinte de leur génie. Elle fut probablement détruite dans l'intervalle qui s'écoula entre l'affaiblissement des Séleucides et l'établissement de la domination romaine. Des fouilles entreprises au milieu de ces ruines, surtout dans la partie supérieure et sur le versant S. de la colline, récompenseraient sans nul doute les futurs explorateurs de leur fatigue et de leurs dépenses.

Traversant le ouady el-Aamîd, qui vient de *Hamoûl*, peut-être l'ancienne **Hammon** (Jos xix, 28), et dépassant une colonne renversée, on continue à s'avancer entre la mer et des collines couvertes principalement de chênes-verts, dans lesquelles on observe quelques tombeaux creusés dans le roc. On atteint (42 min.)

Iskandéroûna, l'ancienne **Alexandroschena**. Son nom, qui signifie *la tente* d'Alexandre, se rattache à quelque tradition qui ne nous est point parvenue. Le lieu n'a qu'une faible renommée historique. Les anciens itinéraires le mentionnent comme une *mutatio*, un simple relais. Au moyen âge cette localité nommée *Scandelion*, formait un fief relevant de Tyr (E. G. Rey, *Les Familles d'Outre-Mer*, p. 427). En 1116, Baudouin Ier en restaura les fortifications, pour en faire une base d'opérations contre Tyr. Les ruines d'Iskandéroûna se réduisent à un petit Khân ou fort, construit en grande partie avec des pierres antiques. Tout auprès jaillit une belle source. A peu de distance du fort, on remarque plusieurs fragments de colonnes ioniques et quelques fondations d'édifices. Deux soldats ont la garde de ce passage désert.

Au delà de Iskandéroûna s'élève le **Ras el-Abyad** (cap Blanc), qui ferme la plaine de Tyr, au S. C'est le *Promontorium album* de Pline. Ses rochers à pic se projettent hardiment dans la mer. La route qui le gravit est taillée dans le roc; en quelques endroits, elle est étroite et difficile et suspendue au-dessus des flots; aussi, est-il prudent de descendre de cheval. Après avoir dépassé (15 min.) le *Khân el-Hamra*, probablement une ancienne tour de garde, on atteint (16 min.) le sommet de la montée. A dr. sur une hauteur, est une vieille tour en ruines, que les Arabes nomment *Qala'at ech-Chem'a* (Le Château du Flambeau), qui commandait la route de Iskandéroûna.

Ce château-fort, très peu connu, mérite cependant une visite. On y arrive en 45 min. à partir du Khân el-Hamra, en remontant le *ouady Chem'a* que l'on laisse sur la gauche, pour gravir une haute colline, dont le plateau porte, sur un memelon élevé, les remparts et les tours crénelées du château. Celui-ci se compose d'une première enceinte, de forme pentagonale, flanquée de tours rondes aux angles et au milieu des faces E. et O. On y pénètre par une des deux poternes d'angle habilement ménagées au pied des tours méridionales. Le château lui-même offre encore quelques parties bien conservées. On remarque dans la cour intérieure, qui sert aujourd'hui d'écurie pour les troupeaux de vaches et de chèvres, de jolies arcades ogi-

vales. Les remparts ont été rasés à une certaine hauteur. Les tours sont occupées par des cultivateurs. L'altitude du château est de 402 mètres au-dessus de la Méditerranée. (Dr Lortet, *Tour du monde*, 1881). La descente se fait par un chemin assez difficile, bien qu'amélioré depuis quelques années. Traversant (12 min.) un petit torrent, près d'une colline couverte de ruines, nommé *Chiberiyèh*, où se trouve une petite source d'eau potable et passant (16 min.) un puits, nommé *Bir es-Seïd*, on laisse à dr. (5 min.) *El-Aaziyèh*, pour franchir (15 min.) le *Nahr el-Aaziyèh*, près d'un ancien pont dont on voit encore quelques restes. Après (10 min.) *El-Kleiléh*, on franchit (10 min.) le *Nahr el-Mansoûrah*, au delà duquel est le v. de *Deïr Kanoûn* à dr. On trouve entre El-Kleilèh et Deïr Kanoûn, de nombreuses grottes sépulcrales et des sarcophages. A Deïr Kanoûn, sont de curieuses figures sculptées dans le roc. Laissant (11 min.) le chemin, on prend un sentier à dr. qui mène (17 min.) à un aqueduc soutenu par des arcades, près de

Ras el-Aïn (le cap de la Source). On nomme ainsi quelques huttes groupées autour des bassins remarquables connues sous le nom de **Puits de Salomon.** Ce sont quatre immenses réservoirs de différentes grandeurs et s'élevant à 5 mèt. au-dessus du sol. Le plus grand, situé à l'O., est de forme octogone et mesure 22 mèt. de diamètre. Le mur qui l'entoure a 3 mèt. d'épaisseur. Il est fait en cailloutage et revêtu intérieurement d'un ciment très dur; un plan incliné permet d'en atteindre même à cheval la partie supérieure. La profondeur, autant qu'on a pu s'en assurer, est d'environ 5 mèt. Par ces constructions, on est parvenu à exhausser considérablement le niveau de ces sources souterraines, qui jaillissent en bouillonnant avec une grande force. L'eau de ce réservoir, qui se jette aujourd'hui directement dans la mer, après avoir fait tourner les eaux d'un moulin, était autrefois amenée, par un aqueduc dont on voit encore les restes, à deux autres réservoirs, situés à l'E., et, de là à Tyr.

Ces deux réservoirs sont contigus et de forme irrégulière. Un escalier permet de monter sur le bord de leurs bassins qui mesurent, selon Robinson, 4 mèt. 1/2 de profondeur. L'eau abondante qui sort en *bouillonnant* du puits situé au N. E. se déverse dans l'autre par un canal, et, sortant du second bassin, forme un grand ruisseau qui fait tourner plusieurs moulins et sert à arroser quelques jardins. L'aqueduc qui mettait en communication ces deux bassins avec le précédent est évidemment de construction romaine; les infiltrations de l'eau ont revêtu ses arcades de stalactites pittoresques. Le quatrième réservoir est plus petit. Un autre aqueduc d'origine sarrasine s'en détache et se dirige au S. Il est utilisé pour l'irrigation. L'eau de tous ces bassins était recueillie dans un aqueduc et amenée à Tyr (*V.* ci-dessous).

La tradition attribue ces puits à Salomon; ce seraient ceux dont il est parlé dans le *Cantique des Cantiques* (IV, 15). Rien n'autorise ces conjectures; mais dans tous les cas, il est certain que ces remarquables constructions remontent à une haute antiquité.

Peut-être sont-ce là les aqueducs que Salmanazar fit couper pour priver Tyr d'eau potable? Quoi qu'il en soit, Guillaume de Tyr, à la fin du XIIe siècle, a décrit les réservoirs, tels qu'ils existent aujourd'hui : leurs eaux portent encore la fertilité dans les plaines environnantes. C'est au Ras el-Aïn, que l'opinion la plus probable place *Palæotyros*; l'ancienne ville, selon Strabon, était à 30 stades (5 kil. 1/2) au S. de la ville de l'île. On ne doit pas s'étonner de n'en plus retrouver de ves-

tiges, puisqu'on sait qu'Alexandre en employa les ruines pour construire son môle gigantesque, et que, dans la suite des temps, ses débris ont continué à servir de carrière pour bâtir l'enceinte de la Tyr du moyen âge, et dans les temps modernes, les édifices de Saint-Jean-d'Acre et de Beyrout.

Les voyageurs qui voudront aller voir d'ici *le Tombeau d'Hiram* prendront la route qui se dirige vers l'E. Après une marche de 35 min. par de bons chemins, on entre dans une gorge où se trouve (15 min.) une source, nommée *Aïn Barouièh*. Laissant à dr. le v. de Deïr Kanoûn et de Beït Oulia et continuant à marcher dans la même direction, on arrive (32 min.) à la route de Tyr à Safed, que l'on suit à dr. pour se trouver (15 min.) devant le Tombeau d'Hiram, près du v. de Hanâouèh (*V.* R. 53).

A partir de Ras el-Aïn, la route suit la riv. dr. du ruisseau qui va se jeter à la mer, et, tournant à dr. (4 min.) entre le cimetière de Ras el-Aïn et un bois de mûriers, traverse (10 min.) un petit ruisseau qui faisait autrefois tourner un moulin et s'engage (10 min.) sur la plage pour suivre le bord de la mer, là où le sable est un peu plus solide et offre un meilleur chemin. On remarque à dr. au N. E. le ouély du *Cheïkh Ma'achouq*, situé sur la colline rocheuse de *El-Ma'achouq*. Le grand aqueduc qui part du Ras el-Aïn, après avoir fait un léger détour vers l'E., revient vers le N. et atteint El-Ma'achouq, où il se bifurque en deux branches, l'une, se dirigeant au N. et l'autre à l'O. vers Soûr. Dans la plus grande partie de son parcours, il est presque au niveau du sol. Les arches se relèvent vers le S. en approchant des réservoirs de Ras el-Aïn. A partir de El-Ma'achouq, on voit à dr. la longue et pittoresque série de ses arcades. Croisant obliquement l'isthme sur un terrain de sable mouvant et marécageux, on reprend la route de Qabr Haïran et de Qâna, pour entrer (1 h.) à Soûr, l'antique Tyr (V. R. 53).

ROUTE 39.

DE SAFED A TYR.

Par Bint Djébeïl et Tibnîn.

(11 h.)

Tibnîn	6h	12m
Harîs	0	50
El-Mezra'ah	1	25
Qâna	0	45
Tombeau de Hiram	0	35
Tyr	1	30
Total	11	17

A. — De Safed à Tibnîn (6 h. 12 min.) — Sortant de Safed, on descend dans la vallée de l'O. que l'on coupe obliquement, laissant à dr. (20 min.) le v. de *Aïn ez-Zeïtoûn*. Après avoir gravi deux petites collines séparées par un petit ouady, on gravit au N. O. par une bonne route une montagne couverte d'un maigre gazon. A g. sur une colline, s'élève (45 min.) le village de *Khadiziyèh*, près d'un petit bois d'oliviers. A dr. est *Taïteba*. On entre ici dans le *Bélâd Bechârah*, pays montagneux et boisé, appartenant autrefois à la tribu de Nephthali, habité aujourd'hui surtout par les Métoualis (V. p. 139). Il s'étend à l'O. jusqu'à la plaine de Tyr et comprend le district de Merdj Ouïoûn. La route traverse dans la direction du N. O. un plateau fertile parsemé de blocs de basalte et bordé à g. par le *Djébel Djarmouk*, à dr., par le Djébel Safed. On aperçoit au loin au N. E. le grand Hermon. Au sommet du plateau, près de ruines informes, se trouve (20 min.) le *Birket el-Djich*, bassin ovale d'environ 100 mèt. de long sur 40 mèt. de large et profond de 12 mèt. C'est un ancien cratère. A dr. est le v. de *Ras el-Akhmar*. Descendant dans la vallée de El-Djich, bien cultivée en blé et vignes, on atteint (25 min.)

El-Djich, l'ancienne **Giscala**, une des villes de la Galilée fortifiées par Josèphe et la dernière qui tint contre les Romains (*Guerre des Juifs*, II, 20, 6 ; IV, 1, 1 ; 2, 1 à 5). Ce village, situé sur une haute colline, a été totalement détruit par le tremblement de terre de 1837. Il contenait aussi des *tombeaux* de rabbins célèbres. On y trouve des sarcophages et les débris d'une synagogue. Le nouveau village a été rebâti en pierres. De El-Djich, on jouit d'une belle vue sur la chaine du Hermon et l'Anti-Liban. La route descend (35 min.) au fond d'un ravin profond, le *ouady Mou'addamiyèh*, dont les pentes sont cultivées jusqu'en haut. Il prend plus bas le nom de ouady el-Hendâdj et va se jeter dans le Bahr el-Houlèh (*V*. p. 467). Un petit ruisseau y coule du S. au N. sur un lit de rochers blanchâtres. Après l'avoir suivi, on monte (12 min.) à g. et laissant un chemin à g., on s'élève le long d'un autre petit ouady, qui doit être à sec l'été, sur un plateau onduleux et bien cultivé. Les collines s'écartent à dr., laissant voir la région qui s'étend vers le Bahr el-Hoûlèh. A dr. on aperçoit (20 min.) le v. de *Fâr'ah*. La route s'élève (10 min.) sur un second plateau dominé à l'O. par le *Djébel Yâroûn* et suit la crête d'une vallée bien cultivée, mais de végétation maigre ; la terre est toujours d'aspect blanchâtre. A dr. (5 min.) est *Béled Salkah*, avec un grand bassin plein d'eau, situé près de ruines informes où l'on remarque un sarcophage renversé ; plus loin, à gauche est le v. de *Yâroûn*, où où M. le Dr Lortet a signalé les ruines d'un temple et un magnique sarcophage monolithe. Traversant une large dépression bien cultivée, mais d'aspect toujours maigre, qui s'ouvre du N. E. au S. O., on s'élève au N. O. pour descendre (45 min.) à dr. dans la vallée de Bint Djébaïl, sur les pentes de laquelle s'élève (20 min.)

Bint Djébaïl, village de 1000 habitants environ, habité par les Métoualis, qui passent pour être cruels et fourbes, et dont nous n'avons eu cependant qu'à nous louer. Ils s'adonnent surtout à la culture et à l'élève des bestiaux ; un marché se tient dans la ville tous les jeudis. On remarque çà et là dans le village quelques sculptures grossières et des dessins dans le goût persan. Le type n'est pas aussi fin qu'à Nazareth. Le visage est large, les yeux petits, le nez gros et épaté.

De Bint Djébaïl, la route, gravissant à g. un coteau couvert de vignes jusqu'à son sommet, descend dans une vallée peu profonde, bien cultivée, où s'élève (50 min.) le v. de *Khaounîn;* on y remarque un grand bassin semblable à celui de Bint Djébaïl. On s'élève de là (10 min.) sur un plateau bien cultivé, mais sans arbres, que l'on traverse au N. O. laissant à g. *Beït Yâhoûn*. La forteresse de Tibnîn est visible (15 min.) au N. O. La route descend (15 min.) dans une jolie gorge, bordée de collines bien cultivées que l'on laisse à dr. pour prendre un sentier assez raide qui mène (25 min.) au château de

Tibnîn, l'ancien *Toron* (614 mèt. d'altitude) chef-lieu du Bélâd Bechârah, bien situé sur une colline aux pentes escarpées, qui domine une vallée fertile. « Ce château fut pris par Hugues de Saint-Omer, prince de Tabarie (Tibériade), vers l'année 1104, au lieu dit l'ancien Tibnîn, et c'est encore sous ce nom que les Arabes désignent le château actuel, élevé au XVIIe siècle sur les fondations de la vieille forteresse des sires du *Toron*. Après Hugues de Saint-Omer, le Toron fut donné à une famille qui en prit le nom et qui joua un grand rôle militaire pendant toute la durée du royaume latin. Il fut pris en 1187 par Saladin, puis en 1219 par le sultan Mélek Moaazzham, qui le fit détruire. Relevé en 1229, il devint l'objet d'une contes-

tation entre les chevaliers teutoniques et les héritiers de Philippe de Montfort, qui, par son mariage, avait acquis des droits sur cette seigneurie. Frédéric II attribua Toron, que les chartes contemporaines désignent sous le nom de *Turo Militum*, à Éléonore de Monfort et donna aux Teutoniques, à titre de compensation, une rente annuelle de 7000 besants, à percevoir sur les entrées du port d'Acre. » (E. G. Rey, *Monuments de l'architecture militaire*, p. 142). Bien qu'à demi ruinée, cette forteresse mérite encore une visite. Elle affecte la forme d'un triangle irrégulier, flanqué de tours aux angles et sur les faces, et est assez bien conservée. Un chemin pavé de larges dalles, formant un gigantesque escalier accessible aux cavaliers, aboutit à l'O. à une belle porte surmontée de deux lions debout, que M. Lortet regarde comme un travail arabe. La partie ouest du donjon a été surmontée de constructions arabes, entourées de jardins plantés de grands cyprès. C'etait la demeure d'Ali es-Soughir, chef d'une puissante famille métouali. On y voit encore quelques belles salles. Tibnîn est la résidence d'un Kaïmakan. Du haut du château, on jouit d'une vue très étendue sur toute la large et fertile vallée du *ouady el-Hadjeïr*, qui se dirige du S. au N., à l'E. du village et forme un affluent du Nahr Qasimiyèh. On aperçoit distinctement : au S. *Aïtha* et, plus loin, *Haddesha* ; au S. E., *Beït Y'dhoùn* et *Bîr Achîl*; à l'E, *Chakhrah* : au N. E., *Djoumeidjmèh* et *Saouânèh*; au N. *Toulîn*, *Qantarah*, *Markabah*, *Khabrikha*, la tour de *Khalaouèh*; au N. O., Eidib et plus loin, le Qala'at ech-Chouqif (*V*. R. 51), sur les collines qui marquent le lit du Nahr Qasimiyèh, en avant du *Djébel Rehân*.

Le village actuel s'étage sur un petit plateau au S. O. et à une petite distance du château. On y remarque comme à Bint Djébaïl, sur les portes et les fenêtres, des sculptures assez élégantes.

De Tibnîn à Qala'at ech-Chouqif. — La route, traversant au N. le ouady qui contourne la colline du château, gravit au N. E. les pentes de la montagne de *Safed el-Boutia*, v. qu'elle laisse à dr. et entre (30 min.) dans le *ouady el-Hadjeïr*, qu'elle descend pendant 4 heures environ pour atteindre le Nahr el-Qasimiyèh au pont de *Kakaiyèh*. De là, la route tournant à dr., remonte le *ouady Aïn Abd el-Al*, ayant à dr. la gorge du Leïtâni, atteint (30 min.) le v. de *Zaouatar*, (1 h. 10 min.) *El-Hamra* et (30 min.) Arnoûn (*V*. R. 51).

B. — De Tibnîn à Tyr, 1° par Harîs et Qâna (5 h.). — De Tibnîn, on se dirige au S. O. en laissant à g. *Aïtha*, vers (50 min) *Harîs*, petit village perché sur le flanc O. de la chaîne de montagnes qui va du N. E. au S. O. vers le Ras el-Moucheïrifèh, dominant une large région de collines qui s'abaissent vers la plaine de Phénicie. On y jouit d'un coup d'œil admirable sur la plaine cultivée et les hauteurs boisées où s'élèvent de nombreux villages. Tyr est distinctement visible sur son promontoire, qu'entourent les eaux azurées de la Méditerranée. Après une longue descente au N. O., on entre dans le *ouady Achoûr*, étroite et profonde vallée dont les flancs sont couverts jusqu'au pied d'arbrisseaux et d'arbres parmi lesquels dominent le chêne, l'érable, l'arbousier. C'est un des plus beaux ravins de la Syrie. Le ouady tourne (1 h. 10) au N. O., et son lit élargi est orné de nombreux bouquets de lauriers-roses. Sur une hauteur à dr. (10 min) près du village de *El-Mezra'ah*, à 30 mèt. environ au-dessus du fond du ravin, s'ouvre une *grotte* où l'on a signalé un curieux bas-relief taillé dans le roc. Il est malheureusement très mutilé et l'on a de la peine à y reconnaître un personnage royal assis sur un trône et ayant devant et derrière lui d'autres personnages;

quelques voyageurs y ont signalé le disque et l'urœus égyptiens (*V.* tome II, p. 120-125 et Porter, *Hand-book*, p. 420).

Laissant le ouady Achoûr qui tourne au N. et gravissant à l'O. des coteaux cultivés, on croise (15 min.) une autre large vallée qui se dirige aussi vers le N. et l'on s'élève (20 min.) au grand village de *Qâna*, probablement le **Kana** de Josué (xix, 29), l'une des villes septentrionales de la tribu d'Asser. De là, la route descend en pente douce à (25 min.) *Hanâouèh* v. près duquel se trouve (10 min.) sur la route de Tyr, le tombeau d'Hiram (*V.* R. 53). Du tombeau d'Hiram à Tyr par le Ras el-Aïn (*V.* R. 38); à Tyr, directement (1 h. 30 min. *V.* R. 53).

2°. — De Tibnîn à Tyr, par Teïrzibnèh, 4 h. 25 min. — De Tibnîn, on descend au N. par un chemin pierreux dans une gorge profonde, pour gravir (15 min.) à l'O des hauteurs d'où l'on aperçoit (15 min.) le promontoire et la ville de Soûr. La route, traversant à l'O. une région de collines basses, cultivées, mais dépourvues d'arbres et peu fertiles, atteint (45 min) le petit v. de *Teïrzibnèh*, et suit au S. O. un joli vallon bien cultivé, qu'elle laisse (35 min.) pour prendre un sentier à g. vers le S. O. et descendre (5 min.) par un mauvais chemin dans une gorge rocheuse. De là, à travers une série de collines basses, d'aspect blanchâtre, on gagne (30 min.) un ouady que nos guides nommaient le *ouady Djiloûn* et qui est marqué sur la carte de Robinson sous le nom de *ouady Aïn el-Mezra'ah*. Il se réunit un peu plus bas au ouady Achoûr (*V.* ci-dessus). Un petit ruisseau, dont le cours est marqué par des bouquets de lauriers-roses y coule en hiver. On peut y faire halte près d'un puits nommé *Aïn el-ouady Djiloûn*, ombragé de deux magnifiques sycomores. A g. la vallée est fermée par des côteaux où croissent de beaux mûriers aux larges feuilles. La route, traversant au S. O. un plateau assez bien cultivé, laisse à dr. les petits v. de *Teïr Doubbèh*, *Djerna* et le *Bordj ech-Chemâli* pour atteindre (1 h. 40 min.) l'ancien aqueduc de Tyr que l'on suit vers le S. On traverse un isthme sablonneux, et, passant sous une porte en ruine, on entre (20 min.) à Tyr (*V.* R. 53).

ROUTE 40.

DE BANIAS A RACHEYA.

(12 h. 2 j. On couche à Hasbeya.)

	h.	min.
Aïn el-Khirouaiyèh	1	25
Racheyet el-Fakhkhâr	1	55
Hibbâriyèh	1	00
Hasbeya	1	40
Mimâs	1	15
Beitlaya	3	10
Racheya	1	10
Total	11	35

Au delà du (10 min.) Nahr el-Banias, on entre dans une région boisée et bien cultivée au sortir de laquelle on peut apercevoir, en se retournant (25 min.), le château de Banias (Qala'at es-Soubaïbèh). La route, contournant à l'O. le pied du Djébel ech-Cheïkh, laisse à g. une source, pour atteindre (50 min.) la fontaine *Aïn el-Khirouaiyèh*, au-dessus de laquelle se dresse au N. E., au sommet d'un pic élevé de plus de 300 mèt. une ruine nommée *Qala'at Boustra*, qu'on peut atteindre en 45 min. C'est un groupe de temples presque entièrement renversés, où l'on remarque quelques colonnes et des portes ornées de moulures. Au delà de Aïn el-Khirouaiyèh, on s'élève (35 min.) sur un beau plateau, planté de chênes-verts, qui s'étend au pied des derniers contre-forts de l'Hermon, et domine à g. la vallée du Nahr Hasbâni, nommée *ouady et-Teïm*. On descend dans un vallon verdoyant, le *ouady es-Seraïyib*, arrosé par un ruisseau que l'on tra-

verse (10 min.) et l'on remonte (15 min.) sur un petit col, d'où l'on jouit d'une belle vue sur la plaine de Hoûlèh et sur la chaîne du Djébel Hounîn, qui la domine à l'O. Les collines voisines sont charmantes et contrastent heureusement avec les pentes escarpées du grand Hermon et les grandes lignes de l'horizon, à l'O.

On redescend (15 min.) dans un large vallon planté d'olivier, et bien cultivé, le *ouady Khoraïbèh*, sur la rive gauche duquel s'élève le v. du même nom. La route directe remonte la rivière à g., croise (1 h.) le *ouady ech-Chib'èh* et contournant la montagne, atteint (1 h.) Hasbeya, par la fontaine de l'Hasbâni (*V.* ci-dessous).

Une route plus intéressante s'enfonce, à partir de *Khoraïbèh*, dans les montagnes à l'E. et par un chemin escarpé, conduit sur un plateau sauvage, où s'élève (35 min.) *Racheyet el-Fakhkhâr*, connu par ses poteries. De cette hauteur, on découvre une vue d'une étendue immense, qui embrasse tout le ouady et-Teïm, la plaine marécageuse et le lac de Hoûlèh, au bout duquel une montagne bizarrement échancrée indique le passage du Jourdain. A l'O. le ouady et-Teïm se resserre beaucoup et ne laisse au Nahr el-Hasbâni qu'une gorge profonde.

Traversant à l'E. un plateau sauvage (20 min.), on descend de Racheyet el-Fakhkhâr à (40 min.) *Hibbâriyèh*, v agréablement situé dans un bassin ouvert, à l'entrée du pittoresque ouady ech-Chib'èh. On y trouve dans un champ les *ruines d'un temple* semblable à celui de Medjdel 'Andjar. L'édifice fait face à l'Hermon et mesure 18 mèt. de long sur 10 de large. C'est un temple à *antes*, c'est-à-dire que la façade principale à l'E. présente deux colonnes rondes au milieu et deux antes ou pilastres ioniques terminant les murs latéraux. Ces pilastres sont répétés aux angles O de l'édifice. Les murs de la cella sont debout, excepté du côté N. Leur épaisseur est de 2 mèt. et les pierres qui les composent sont de grandes dimensions et en partie taillées en bossage. Chaque extrémité portait un fronton, les côtés du pronaos sont ornés de niches; le soubassement est bordé d'une moulure ornée, et le bord du toit, d'une double corniche.

De Hibbâriyèh, la route atteint au N. O. (15 m.) le *ouady ech-Chib'èh*, profonde vallée d'aspect sauvage, dominée par les hautes sommités de l'Hermon et, franchissant (15 m.), le *Nahr ech-Chib'èh*, s'élève, par un sentier escarpé et en zigzag, le long d'une colline sur laquelle on aperçoit (15 m.), à g., le v. insignifiant de *Aïn Djourfah*. On continue à monter vers le N. jusqu'à (20 min.) un plateau cultivé, d'où l'on domine à g. la grande vallée de l'Hasbâni. Un peu en arrière, à g. sur l'autre versant, se voit le v. de *Kaoûkaba*, au-dessus d'une vallée bien cultivée et couverte de beaux arbres, et, près de là, un bâtiment voûté, nommé *Es-Soûq* (le marché), où débouche le chemin de Saïda à Banias. Laissant à g. (10 min.), un groupe de chapelles druses nommées *Khalouet el-Biyâd* (V. ci-dessous), on descend dans la vallée de Hasbeya et l'on chemine presque dans le lit du torrent, passant alternativement d'une rive à l'autre, au milieu des oliviers. Le sentier franchit un pont pour entrer dans (15 min.)

Hasbeya (6 h. de Racheya), peut-être le *Baal Gad* des Ecritures, (Josué, XI, 17), petite ville bâtie en amphithéâtre, au fond d'un vallon secondaire du ouady et-Teïm, le *ouady Bouçîs*, arrosé par un petit torrent et planté de beaux oliviers et de vignes. La tête de ce ouady, située à une petite distance à l'E. de la ville, est fermée de trois côtés par de hautes collines cultivées en terrasses jusqu'à leur sommet. Elle est resserrée à l'O. par un éperon qui s'avance du S. au N., ne laissant à la

vallée qu'un étroit défilé vers le N. Les collines qui forment cet imposant amphithéâtre s'élèvent à 200 mètres environ au-dessus de la vallée, au N. et au S.; celles de l'E. sont encore plus hautes. A l'entrée de la ville, près du pont, on remarque de gros massifs de bâtiment formant une espèce de citadelle, avec un minaret et une grosse tour carrée, perchée sur les rochers; c'est la demeure de l'émir. La ville occupe surtout la hauteur située au S. de la citadelle, mais elle s'étend aussi vers le N. E. jusqu'au fond de la vallée. Le quartier juif est établi sur les pentes occidentales de la colline, au-dessous du château.

Avant le terrible massacre de 1860, qui fit périr plus de 1,000 personnes, réfugiées dans la citadelle, la ville comptait environ 5,000 hab., dont 4,000 chrétiens et 1,000 Druses. Elle possède aujourd'hui une mission protestante anglaise en voie de prospérité, une mission américaine, une église grecque, et une mosquée druse. Elle est gouvernée, comme Racheya, par un émir de la famille de Chéhab, relevant du pacha de Damas.

M. Lynch a donné la latitude de cette ville à 33° 25′ 13″.

On peut visiter sur les hauteurs, au-dessus d'Hasbeya, un groupe de chapelles druses nommées *Khalouet el-Biyâd*, saccagées en 1838 par les troupes d'Ibrahim Pacha. Les livres sacrés des Druses furent enlevés.

En descendant la gorge d'Hasbeya, au N. O., on visitera, à l'endroit où elle débouche dans le ouady et-Teïm (30 min.), la **Source de Hasbâni**, dont les eaux, retenues par une écluse, forment une espèce d'étang. Cette fontaine est considérée comme une des sources principales du Jourdain supérieur. C'est au moins la dernière source permanente; au-dessus, on ne trouve plus que les torrents du ouady et-Teïm, qui sont desséchés une partie de l'année.

A 15 min. à l'O. de la source, on trouve au pied des hauteurs plusieurs *puits de bitume* intéressants pour le géologue. Ils sont aujourd'hui exploités.

De Hasbeya on peut se rendre en 2 h. au pont de Bourghâz, visiter la gorge du Leïtani (*V.* R. 51), et revenir par Kaoûkaba et le Djisr es-Soûq, reprendre la route de Banias à Racheya, par le ouady et-Teïm. Cette excursion intéressante complète bien la journée un peu courte de Banias à Hasbeya.

La route, franchissant sur un pont le torrent de Hasbeya, serpente à travers un coteau planté d'oliviers et s'élève (15 min.) près d'un bouquet d'arbres, sur un col d'où l'on jouit d'une belle vue sur Hasbeya. De là, elle gravit du S. au N. un contre-fort de l'Hermon pour descendre (20 min.) dans un grand ravin que l'on traverse pour gagner (40 min.) le v. de *Mimâs*, et (45 m.) *Kofeïr*. De là on remonte (20 min.) un nouveau col pour redescendre et gravir (40 min.) un autre col, d'où l'on aperçoit à g. le ouady et-Teïm. On descend, ayant à dr. (25 min.) le v. de *Es-Sefinèh*, pour s'enfoncer (25 min.) dans un vallon à dr. et se rapprocher des montagnes, à l'E., vers (35 min.) *Beitlaya*.

A 40 min. environ au S. de Beitlaya, se trouve à 1600 mèt. environ de la route, le village de Aïn Hercha, au-dessus duquel s'élève un des *temples* les mieux conservés du district de l'Hermon. C'est un petit édifice, à *antes* (*V.* ci-dessus), faisant face à l'E. et mesurant 12 mèt. de long sur 8 mèt. de large environ. La hauteur, de la plate-forme à la corniche, est de 5 mèt. 70 c. Le toit du temple est tombé. On y remarque une porte richement sculptée. La corniche est ornée de deux têtes de lion, ayant entre elles une tête de tigre. Dans une sorte d'abside à l'extrémité O. est un buste en relief de femme, portant sur la tête deux petites cornes (c'est sans doute une Astarté).

Après avoir dépassé (35 min. *Bekiyifèh*, on atteint (35 min.), par une mauvaise route,

Racheya, grand v. de 3,000 hab., parmi lesquels est une petite communauté protestante américaine, situé sur le penchant d'une colline, au milieu de vignobles et d'oliviers, et dominé par le château crénelé des gouverneurs, espèce de princes héréditaires de la famille de Chehab. Racheya domine la haute vallée du ouady et-Teïm, dont les eaux, réunies à la source d'Hasbeya (v. ci-dessus), constituent le Jourdain supérieur. Le voyageur fera bien de se tenir en garde contre les voleurs.

De Racheya à Hasbeya, par le mont Hermon, R. 41 ; — On se rend de Racheya par Nébi Safa à Néba Andjar, Ba'albek et Beyrout, R. 51 et 63.

ROUTE 41.

ASCENSION DU GRAND HERMON.

(DJÉBEL ECH-CHEÏKH.)

Cette ascension peut se faire en partant de Racheya ou d'Hasbeya. Elle demande environ 6 h. de montée, et 3 à 4 h. de descente. On peut, en partant d'un de ces villages, redescendre sur l'autre en une journée d'environ 10 h., après avoir atteint le sommet à dos de mulet ou de cheval. On peut également redescendre en 4 h. sur le village de Qala'at Djendel, du côté de la plaine de Damas, et regagner cette ville en un jour. Un seul guide, auquel on donnera de 6 à 8 fr., suffit pour cette excursion. On fera provision d'eau à une source située à mi-chemin du sommet. Ceux qui ont l'intention de passer la nuit sur le Hermon emporteront une tente et des provisions suffisantes. Les bagages doivent être envoyés à l'endroit où la descente doit s'opérer.

La route de Racheya, au sommet de l'Hermon, a été décrite ainsi par M. Porter (*five years in Damascus*, I, p. 281). « En sortant de Racheya, on descend la vallée quelques instants, puis, tournant à g., on suit un petit vallon, planté de figuiers et de vignes, jusqu'à (40 m.) un petit bassin d'eau claire, à l'entrée d'une plaine, à l'extrémité de laquelle (20 m.) on pénètre dans une gorge sauvage pour commencer l'ascension véritable du mont Hermont. La montée est partout difficile et pénible, parce qu'il n'y a pas de sentier tracé ; tantôt on suit le lit d'un torrent, tantôt on grimpe en zigzag des pentes escarpées, sur lesquelles il faut craindre l'éboulis des rochers. On atteint (2 h.) une immense grotte, à partir de laquelle on tourne vers le S. O. pour suivre le flanc de la montagne, et, laissant à g. une de ses sommités, on arrive (20 min.) à une petite fontaine près de laquelle on peut camper, car on ne trouvera pas d'eau plus haut. De là, on gagne en une heure le sommet le plus élevé de l'Hermon. Cette montagne a trois sommets : le plus élevé est au N. et domine la plaine de Beqâ'a et les chaînes du Liban et de l'Anti-Liban ; le second, à 300 mèt. environ au S. du premier, domine la plaine de Damas et surplombe l'entonnoir profond où se trouve la source du Pharphar ; le troisième, à 400 mèt. à l'O. du second, est le moins élevé et domine la vallée du Jourdain. La hauteur du grand Hermon est de 2,800 mèt. environ au-dessus de la Méditerranée et de 3,200 au-dessus du Ghôr. Par sa hauteur au-dessus du Ghôr, c'est la seconde montagne de la Syrie; elle vient immédiatement après le Djébel el-Khôdib (3000 mèt. environ), la plus haute sommité du Liban. Le pic principal de l'Hermon, immense cône tronqué, s'élève à environ 1000 mèt. au-dessus du reste de la montagne, et surpasse au moins de cette hauteur le plus haut sommet de l'Anti-Liban, au-dessus de Zebdâni. »

Du sommet de la montagne, la vue s'étend au N. sur la Cœlésyrie, les chaînes du Liban et de l'Anti-Liban, la vallée de Zebdâni ; à l'E., sur le grand désert de Syrie et les montagnes du Haourân ; au S., sur la vallée du Jourdain, les lacs de

Hoûlèh et de Tibériade, et à perte de vue, au S. O., sur la Galilée et la Galilée et la Samarie, jusqu'au Carmel; à l'O., on aperçoit la Méditerranée, du cap Carmel au promontoire de Tyr; au N. O., la vue est arrêtée par la chaîne du Liban.

On trouve sur le second sommet des ruines intéressantes : elles se composent d'un mur ovale qui entoure le sommet du pic, et qui est formé de blocs long de 0 mèt. 60 à 2 mèt. 40 et larges de 0 mèt. 70 environ sur 0 mèt. 60 de hauteur. Ces blocs sont bien taillés et la première assise repose sur un lit de roches aplani. Le rocher central, haut de 6 mètres environ, renferme une grotte. Au S. de l'enceinte se trouvent les ruines d'un petit temple, dont quelques pierres sont taillées en bossage. Au N. E. s'ouvre une grotte assez profonde, à l'entrée de laquelle étaient placées deux colonnes. Une inscription grecque, retrouvée par M. Warren, était gravée sur une pierre, au N. O. de l'enceinte.

Ces ruines et en particulier celles de l'enceinte, paraissent appartenir à quelque ancien sanctuaire de Baal, désigné dans l'Ecriture sous le nom de Baal-Hermon (1 Chroniques, v. 23). Le grand Hermon, dont le nom semble provenir de sa forme conique, était désigné par les Amorrhéens et par les Sidoniens sous les noms de *Chénir* et de *Sirion*, qui signifient tous deux cuirasse, à cause de la splendeur de ses neiges; on l'appelait encore *Sion*, élevé (Deutéronome, IV, 8. — Psaume CXXXIII, 3). Les Arabes l'appellent Djébel ech-Cheïkh, la montagne principale, et Djébel eth-Theldj, la montagné neigeuse. Les Hébreux l'ont regardé comme leur frontière septentrionale. C'est sur le grand Hermon qu'on pourrait placer la scène de la Transfiguration. C'est, en effet, à Banias, ou Césarée de Philippe, que se trouvait Jésus-Christ (Ev. Saint-Matthieu, XVI, 13; — Ev. Saint-Marc, VIII, 27), lorsqu'il emmena ses disciples, Pierre, Jacques et Jean, sur une haute montagne, et se transfigura devant eux (Saint-Matthieu, XVII, 2; — Saint-Marc, IX, 2) [1].

On peut revenir à Racheya par la même route ou redescendre sur Hasbeya. On descend le flanc O. de la montagne par un sentier escarpé et dangereux, jusqu'à (1 h. 15 min.) la fontaine *Aïn el-Laouz*, d'où l'on arrive (35 min.) dans la vallée profonde qui part de Racheya et suit la base de l'Hermon. Traversant cette vallée, on monte sur une petite chaîne de collines basse, mais pittoresque, d'où, à travers un joli vallon boisé, on aperçoit le ouady et-Teïm. On gagne au fond de ce vallon, le v. de Châit, d'où l'on rejoint (1 h.), au v. de Koféïr, la route de Racheya à Hasbeya (*V*. R. 40).

Une autre route très facile et fort belle (un guide est cependant toujours nécessaire) descend à *Qala'at Djendel*, sur le flanc oriental, en 4 heures. Ce village renferme les ruines d'un château. Un temple ruiné se trouve à (3 h.) *Arni*, au S. S. O. De Qala'at Djendel, on atteint (2 h. 30 min.) Qatana, où l'on rejoint la route 43 pour se diriger sur Damas.

ROUTE 42.

DE BANIAS A DAMAS.

Directement.

(13 h. — On couche à Beït Djenn, à Kefr Haouâr ou à Artoûz.)

Medjdel ech-Chems......	2h	30
Beït Djenn............	2	15
Kefr Haouâr...........	1	45
Artoûz...............	3	00
Damas...............	3	15
Total............	12	45

Sortant de Banias par le pont antique on tourne à l'E. en remon-

[1] La tradition commune désigne le Ta-

tant le ouady Za'arèb, pour gagner (1 h.) le pied de la montagne qui porte le Qala'at es-Sobaïbèh (*V.* R. 37). On monte ensuite vers la source d'*Aïn el-Hazoûr*, et laissant à dr. le v. de *Djebbata*, on arrive sur la plaine verdoyante de *Merdj el-Yafoûrèh*. On aperçoit au S. E. un petit lac nommé *Birket er-Râm*, que l'on identifie avec le **lac Phiala**, mentionné par Josèphe. Ce lac passait pour avoir une communication souterraine avec la source du Jourdain, et le fait aurait été vérifié par Philippe le Tétrarque, qui y jeta des objets que l'on retrouva flottant dans le Jourdain. Mais l'impossibilité de cette communication est aujourd'hui démontrée.

La position du Birket er-Râm « à droite et non loin de la route de Trachonitide » s'accorde bien avec le texte de Josèphe; mais la distance n'est guère que la moitié de celle qu'il indique (120 stades ou 22 kilom.). Robinson avait signalé la couleur et le caractère fangeux du lac; mais le docteur Lortet a vu les eaux bleues et très transparentes en juin 1880. Ce petit lac, par sa forme arrondie et les roches volcaniques qui l'entourent, représente évidemment un ancien cratère. Un détour d'une heure suffit pour le visiter. On rejoint (45 min.) *Medjdel ech-Chems* (2 h. 30 de Banias directement), village druse au revers oriental du grand Hermon d'un caractère tout à fait alpestre. On y jouit d'un air pur et salubre; on y trouve d'excellent lait et de la neige de l'Hermon, pour boire frais. La population hospitalière doit à ses nombreux troupeaux une aisance rare en Syrie. La route continue à s'élever par une région montagneuse et aride, dominée par les parois escarpées de l'Hermon, sur la plaine nommée *Merdj el-Hather*, couverte de roches volcaniques et de petits étangs.

bor; la raison en est dans le mot *à part* qui termine le verset de saint Matthieu, et qui a fait chercher une montagne séparée ou isolée. Le verset de saint Marc montre au contraire que le mot s'applique aux disciples qu'il prit *seuls à part*.

De ces hauteurs, au S., on a une vue splendide sur les hautes sommités du Djaoulân, région encore inexplorée. Au temps des croisades, cette région et la rive orientale du lac de Tibériade formaient le pays de *Suet* et dépendaient de la principauté de Galilée. La frontière du royaume latin vers Damas était près de Beït Djenn. Chaque année, à cette époque, se tenait une foire célèbre dans la plaine de Medan au bord du lac Phiala, et l'on y voyait arriver, disent les chroniqueurs latins, les marchands venus de contrées fort éloignées. Le pays qui s'étend du lac de Tibériade jusqu'à Naouâ, à l'E. et à l'Hermon, au N., et qui forme les cantons du Djaoûlân et du Djedoûr (V p. 495) est une des parties les moins connues et les moins étudiées de la Syrie. M. E. G. Rey appelle sur ce point l'attention et les recherches des futurs explorateurs. M. le Dr Lortet a également signalé cette *terra incognita* de la Syrie.

La route franchit encore une crête basaltique, pour descendre dans une vallée encaissée de roches calcaires blanches et gagner par un ravin escarpé (2 h. 15 min.)

Beït Djenn gros v. entouré d'assez beaux arbres, et arrosé par le *Nahr el-Djennâni*, une des sources du Nahr el-Aouadj, qui répond, selon M. Porter, à l'antique Pharphar. Les rochers au-dessus du v. sont creusés de nombreuses grottes sépulcrales.

La vallée de Beït Djenn débouche bientôt (30 min.) sur la grande plaine de Damas, semée de monticules coniques d'origine volcanique. On incline à gauche pour longer le pied des montagnes jusqu'à (1 h. 15 min.).

Kefr Haouâr, gros v. moitié druse moitié musulman, près duquel on montre un prétendu tombeau de

Nemrod (*Qabr Nimroûd*), bloc perdu au milieu d'un champ. M. de Saulcy a signalé, dans la partie S. E. du village, le soubassement d'un édifice, qu'il regarde comme un temple grec de l'époque des Séleucides. C'est un stylobate d'environ 3 mèt. 50 de haut. avec une corniche de 50 cent. de saillie, et portant encore en place une base de colonne de 80 c. de diamètre. Les blocs qui le composent sont en calcaire et non en marbre. M. de Saulcy veut identifier Kefr Haouâr avec **Aëre**, des itinéraires Antonins, mais les distances ne concordent pas (*V.* R. 48).

Entre Kefr Haouâr et le v. de *Beitîma* coule le *Nahr Arni*, la seconde des sources du Pharphar, que l'on franchit sur un pont antique de deux arches. A partir de Beitîma, on peut, longeant le pied de l'Hermon, rejoindre à (2 h. 30) Qatana la R. 43, ou bien se diriger, à travers un plateau monotone et désert, vers (3 h.)

Artoûz, gros v. assez bien bâti, arrosé par une des branches du Pharphar, qui va rejoindre l'oasis de Damas. C'est à Artoûz que commencent les bois qui annoncent cette oasis. A droite, c'est-à-dire à l'E. d'Artoûz, s'élève sur une colline le v. de *Djoûnièh*, derrière lequel passe l'ancienne route romaine de Jérusalem à Damas, que nous ne tardons pas à rejoindre. C'est vers ce point, au moment où l'on débouche d'Artoûz ou de *Kaoûkaba* sur la plaine de Damas, dont les dômes et les minarets brillent déjà à l'horizon, qu'il convient de placer le lieu de la *conversion de saint Paul*, comme le faisait d'ailleurs la tradition la plus ancienne, admise aux temps des croisades (*V.* Actes des Apôtres, IX. 3-22, XII, 6-13, et XXVI, 12-20). A mesure que l'on avance vers Damas, le sol, arrosé par les ruisseaux dérivés du Pharphar et de l'Abana (le Nahr el-Aouadj et le Barada), se couvre de végétation, de bois, de prairies. Dépassant El-Djédeïdèh et Deïraya (V. R. 43); on pénètre (3 h. 15 min.) dans le faubourg de Damas par la porte Baouâbet Allah (*V.* R. 63).

ROUTE 43.

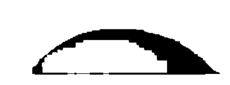
DE RACHEYA A DAMAS.

1° Par Qatana.

(9 h. — On peut coucher à Qatana.)

Qatana	5h 45
Damas	3 40
Total	9 25

Un guide est nécessaire pour cette route. De Racheya, un chemin à l'E. longe la montagne en écharpe jusqu'à (40 min.) **Alha**, qui domine un beau bassin cultivé semblable à un ancien lac. On y trouve quelques pierres qui paraissent les restes d'un temple. De là, remontant une vallée étroite, mais assez bien boisée, on atteint (1 h.) un col, d'où l'on descend à travers plusieurs monticules rocailleux sur (30 min.) un autre col où se fait le partage des eaux. On descend ensuite jusqu'à (40 min.) une ruine (un fût de colonne debout et quelques grandes pierres), d'où l'on continue à descendre à travers une région pierreuse vers (45 min.) une autre ruine dont il est assez difficile de déterminer la nature ou l'époque. Ce sont des blocs régulièrement taillés ; trois ou quatre seulement sont en place, les autres sont épars tout autour. De là, on s'élève dans un vallon cultivé jusqu'à (15 min.) un petit col d'où l'on s'engage dans une gorge étroite qui se dirige vers l'E. et descend dans une grande plaine déserte que l'on laisse à g. On rencontre (45 min.), un puits à partir duquel on descend les dernières pentes de l'Hermon vers (45 min.) un petit bois et un hameau situés à l'entrée de la grande plaine de



Damas, arrosée par de nombreux ruisseaux et séparée de la plaine du Haourân par le *Djébel el-Asouad* (la montagne noire), qui s'élève au S. E. On atteint (50 min.)

Qatana, gros v. musulman entouré de beaux vergers et de bois de noyers, au débouché d'nne vallée de l'Anti-Liban. On y passe la nuit quand on est parti de Racheya dans l'après-midi. De Qatana, on peut longer à g. la chaîne aride de l'Anti-Liban jusqu'à (3 h. 20 min.) *El-Mezzèh* ou (3 h. 30 min) *Kefr Soûsèh*, d'où l'on gagne (40 min.) Damas par la porte Bâb el-Djabyah. La route est plus agréable en inclinant un peu à dr. vers le *ouady Barbar*, laissant à dr. le v. et les bois de *El-Djédeïdèh*, pour atteindre (1 h. 40 min.) *Moua'addamiyèh* et (40 min.) *Deïraya*, village assez important, situé à l'extrémité de l'oasis de Damas. A partir de ce point, on chemine entre les murs de terre qui entourent les jardins luxuriants de Damas. Laissant à dr. *El-Qadem*, sur la route des pèlerins, on entre (1 h. 20 min.) à Damas par la porte Baouâbet Allah (Porte de Dieu) (V. R. 63).

2° Par Rakhlèh et Dimâs.

(10 à 11 h. — On couche au besoin à Rakhlèh.)

De Racheya à Aïha (40 min.) (V. ci-dessus). De Aïha, on descend sur les contre-forts de l'Hermon, laissant à g. le beau vallon ovale et le v. de *Kefr Koûk*, jusqu'à (2 h.)

Rakhlèh (1453 mèt. d'altitude) v. situé dans une gorge sauvage, habité par quelques familles druses. On y trouve aussi, du côté N. O., les ruines d'un grand temple, qui mesurait 32 mèt. de long sur 57 mèt. de large. Les colonnes, dont la hauteur était de 7 mèt., sont presque entièrement renversées. Sur le linteau de la grande porte on voit un aigle, les ailes étendues, comme ceux de Ba'albek et de Palmyre. Du côté O., régnait une abside, d'où partaient deux rangées de colonnes, dirigées vers l'entrée, divisant l'édifice en trois nefs. Le mur du S. présente une grande figure sculptée en médaillon, sans doute celle de Baal. — Une petite colline au N. E. du village porte encore les ruines d'un petit temple; les rochers des environs sont creusés d'un grand nombre de grottes sépulcrales, et, dans un petit ravin au S., se voient les ruines d'un autre édifice.

A 5 kil. S. E. de Rakhlèh, on peut visiter au v. de **Bourkouch** (1581 mèt. d'altitude) des ruines situées sur une immense plate-forme taillée en partie dans le roc, et qui semblent celles d'un château-fort. La plate-forme mesure environ 47 mèt. de long du N. E. au S. O., sur 35 mèt. de large. Du côté S. le mur a 12 mèt. de hauteur, tandis que du côté N. le rocher a été aplani. Une grande chambre, large de 16 mèt. environ, occupe toute la longueur du soubassement et au-dessus s'élève une série d'arcades. A l'E. des restes de ce château, sont ceux d'un temple semblable à celui de Rakhlèh.

De Rakhlèh, on s'élève au N., sur un contre-fort rocheux, d'où l'on découvre (45 min.) toute la plaine de Zebdâni (V. R. 62), pour redescendre par une vallée étroite à (1 h. 05 min.) **Deïr el-Achâyir**, où l'on voit les ruines d'un magnifique temple ionique, qui s'élevait sur une plate-forme en maçonnerie de 40 mèt. de long sur 22 de large, ornée de belles moulures sur ses faces latérales. Le terrain environnant est semé de débris de colonnes et de pierres sculptées.

De Deïr el-Achâyir, on se dirige au N. E. pour gagner (1 h.) *Khân Meïtheloun* (jolie fontaine et Khân ruiné). De Khân Meïtheloun à Damas, par Dimâs (5 h. 20 min.) (V. R. 63).

CHAPITRE III

PALESTINE TRANSJORDANIENNE

SECTION I. — APERÇU GÉOGRAPHIQUE.

La Palestine transjordanienne, c'est-à-dire la contrée montagneuse et bien arrosée qui s'étend à l'E. du Jourdain et de la mer Morte jusqu'au désert, depuis Damas au N. jusqu'à l'Arnon au S., était connue des Hébreux sous le nom de pays de Galaad et de Basçan. Au moment de l'immigration israélite, cette contrée était occupée par les Amorites ou Amorrhéens, et divisée en deux royaumes. Celui du N., capitale Edréï, entre l'Hermon et le Jabbok, confinait à la Syrie de Damas, et portait le nom de royaume de *Basçan*, nom qui se retrouve dans celui de Batanée (*V.* ci-dessus). Il s'étendait jusqu'à la montagne de Hermon, à l'O., comprenait le Djébel Haourân, à l'E., où Salca (Salkhat) paraît avoir été un de ses forts avancés et embrassait au S. la moitié de Galaad (Josué, XII, 1—5). Son roi était alors *Og*, « qui était du reste des géants et qui habitait à Astaroth et à Edréï ».

Le royaume du S., entre le Jabbok et l'Arnon, avait pour capitale Hesbon (Hesbân) et pour roi, *Sihon*. Le pays qu'il embrassait était connu des Hébreux sous le nom de *Galaad* (Deut., XXXII, 1., 26). Dans un sens plus restreint, le nom de Galaad s'applique surtout aux parties les plus hautes du Djébel Adjloûn, et du Belqâ'a, qui sont désignées sous le nom de montagne de Galaad (Gen. XXXI, 22 et 25). Du reste, les limites respectives de Galaad et de Basçan ne peuvent pas être déterminées avec exactitude. Ce qui est certain, c'est que le pays de Galaad était partagé entre les deux royaumes de Edréï et de Hesbon.

Après avoir battu les Amorrhéens à Jahats et pris toutes leurs villes, les Israélites, épargnant les enfants d'Ammon, montèrent « par le chemin de Basçan », battirent Og, et lui prirent soixante villes « fortifiées de hautes murailles et de portes » (Deut, III, 1-7). Les tribus de Ruben et de Gad, qui possédaient de nombreux troupeaux, obtinrent à certaines conditions le pays de Galaad (Nombres, XXXII, 1-33). La demi-tribu de Manassé occupa la partie N. de Galaad, au delà du Jabbok, et le pays de Basçan, avec la contrée de *Argob*, qui paraît désigner la plaine du Haourân, connue aujourd'hui sous le nom de En-Nouqra (V. p. 498). Les Amorites ne furent qu'imparfaitement soumis. Le pays de Galaad et de Basçan partagea le sort du royaume d'Israël. Il fut subjugué par Benhadad II, puis par Khazaël. Touglath Phalasar en transporta les habitants en Assyrie

(II, Rois, xv, 29). Au retour de la captivité, un certain nombre de Juifs vint s'établir en Galaad.

Après la conquête macédonienne, la Palestine transjordanienne reçut le nom de *Peræa*, (dans le sens le plus général, πέραν τοῦ Ἰορδάνου, le pays *au delà* du Jourdain). Elle fut alors divisée en six territoires principaux ; c'étaient, en partant du N., 1° l'*Ituræa*, pays qui devait son nom à une tribu arabe longtemps signalée par ses déprédations [1] et qui s'étendait vers le S. O. de Damas, à la pente orientale et méridionale du mont Hermon; 2° *Gaulanitis*, aujourd'hui *Djaoulân*, au S. de l'Iturée et à l'E. des lacs de Hoûlèh et de Tabariyèh jusqu'au Yarmouk (*Hieromax*). Ce pays tirait son nom de l'ancienne ville de Gaulan, qu'on trouve mentionnée dans le Deutéronome et dans Josué; 3° *Trachonitis*, (Ledjah), cantons âpres et sauvages, comme l'indique leur dénomination, qui est d'origine grecque (Τραχών, lieu rude et raboteux), au S. du territoire de Damas et à l'E. de l'Iturée; 4° *Auranitis*, au S. des Trakhônes et au S. E. de la Gaulanitide; le nom est indigène, car on le trouve dans Ézéchiel (*Haourân* en hébreu) (*V.* ci-dessous). 5° *Batanæa*, à l'E. de l'Auranitide, jusqu'aux confins du désert : c'est le pays de *Basçan*.du temps de Moïse et de Josué, si ce n'est que le nom avait alors une application beaucoup étendue, jusqu'à la vallée du Jourdain. La Batanée comprenait, d'après M. W. Waddington, le Djébel Haourân (*mons Asaldamus* des anciens) avec Hebrân et Qennaouât; 6° *Peræa propria*, à l'E. du Ghôr, des limites de la Gaulanitide à l'Arnon. Sauf la Trakhonitide et la Pérée, appellations grecques dont l'emploi ne s'est pas conservé, ces antiques dénominations, qui ne sont du reste que des noms sémitiques avec une terminaison grecque, sont toujours en usage. L'Iturée est aujourd'hui, dans la bouche même des Arabes, *Djedoûr*; la Gaulanitide, *Djaoulân*; l'Auranitide, *Haourân*; la Batanée, *Bataniyèh*. Le nom actuel de la Trakhonitide est *Ledjah*; la Pérée propre répond aux deux territoires de Djébel Adjloûn au N. et d'*El-Belqâ'a*, au S. La grande route des pèlerins de Damas à La Mekke sépare l'Iturée et la Gaulanitide du Ledjah et du Haourân, de même qu'elle marque en grande partie la limite orientale de la Pérée propre.

Toute cette contrée, à partir de la plaine de Damas, n'est qu'un plateau élevé dont l'escarpement occidental domine le Ghôr du Jourdain d'une hauteur considérable. Très montagneux dans une partie de l'Iturée et de la Gaulanitide, âpre et de nature volcanique dans la Trakhonitide et la Batanée, formé de plaines accidentées et très fertiles dans l'Auranitide, le pays, dans la Pérée propre, n'est qu'une succession admirable de vallées pittoresques, de cantons boisés, de riches pâturages et de plaines fertiles. C'est une des plus belles parties de la Syrie; aussi fut-elle couverte, dès les temps anciens, d'une multitude de bourgs et de villes, dont les principales offrent encore de magnifiques restes d'architecture romaine ou byzantine, et de nombreuses inscriptions qui permettent de retrouver d'anciens sites bibliques. Ces contrées transjordaniennes, qu'un gouvernement fort et régulier comme celui des Séleucides ou des Romains pourrait rendre à leur antique splendeur, bien qu'elles ne renferment plus que

1. Dans la Genèse (xxv, 15, 16), Jetoûr est un des deux fils d'Ismaël qui donnèrent leurs noms à des châteaux et à des villes.

des ruines et à peine çà et là un village habité, offrent donc un vif et constant intérêt au voyageur. Elles peuvent, du reste, être parcourues aujourd'hui sans danger à la condition de prendre les précautions exigées au milieu des populations nomades (V. p. 42-43).

Seetzen, Burckhardt, en 1810, Porter en 1855, MM. E.-G. Rey, en 1857, Graham et Wetzstein, en 1858, de Vogüé et Waddington, en 1861-1862, ont exploré diverses parties du Haourân. La Pérée nous est connue surtout par les travaux de Burckhardt, lord Lindsey (1837), E.-G. Rey (1858), de Saulcy (1861-63), de Vogüé (1862), de Luynes, Vignes et Lartet (1864). La Moabitide a été étudiée et décrite par MM. de Saulcy, de Luynes et Tristram.

SECTION II. — APERÇU HISTORIQUE.

Les quelques notions historiques que nous possédons sur cette contrée, à part les détails renfermés dans la Bible sur la conquête israélite (*V.* ci-dessus), ne remontent guère au delà du 1er siècle av. J. C. D'après les inscriptions copiées par M. de Vogüé, toute la région transjordanienne reconnaissait l'autorité des princes nabatéens de Pétra. Voici du reste, d'après ce savant, les noms de ces princes, avec quelques détails sur leur règne (*Inscrip. sémitiques*, p. 115).

Harethath (*Aretas Philhellène*, (95-50 av. J. C.), souverain de Damas, où il fut appelé par la garnison grecque, se mêla aux querelles des princes asmonéens Hyrcan II et Aristobule et, prenant parti pour le premier, vint assiéger Jérusalem (*V.* p. 113). L'intervention des Romains fit reculer ce roi, qui fut pris dans Pétra, sa capitale, par Pompée (65). Une seconde insurrection fut comprimée par Scaurus, lieutenant de Pompée.

Malikou, Malchus ou *Malichus* (50-20), contemporain et rival d'Hérode le Grand, devint tout à tour l'auxiliaire de César et de Pompée, d'Antoine et d'Octave.

Obodas (30-7 av. J. C.), prince sans caractère, se brouilla avec Hérode, se rendit à Rome et s'efforça en vain de se faire donner par Auguste la couronne de Pétra. Auguste donna à Hérode la province d'Auranitide, qui faisait auparavant partie de la tétrarchie de Zénodore (23 av. J. C.).

Harethath Philodème, Aretas Æneas (7 ans av. J.-C. 40 ap. J. C.), fils du précédent. Beau-père d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, il lui déclara la guerre à cause de son mariage avec Hérodiade et le battit. Tibère envoya Vitellius au secours des Juifs; mais la mort de l'empereur (37) changea la politique romaine. Caligula agrandit les états d'Arétas et sans doute lui donna Damas. Le prince nabatéen possédait cette ville et la gouvernait par un ethnarque au moment de l'évasion de Paul.

Malkou, *Malchus* (40-75 ap. J.-C.). Fils du précédent; régna au moins 33 ans; amena à Vespasien des troupes auxiliaires pendant la guerre des Juifs.

Dabel, *Zabelus* (75-105). Succéda à son père, d'abord sous la tutelle de sa mère, puis, associé à sa femme, la reine Gemilath, régna au moins 25 ans et fut probablement le dernier roi nabatéen, Cornélius Palma ayant pris Pétra et réduit toute la contrée en une province romaine, nommée

province d'Arabie, dont la capitale fut Bozra. L'ère nouvelle s'appela *ère de Bozra* (106 ap. J.-C.). Plusieurs migrations sabéennes vinrent dès la même époque occuper cette région. La plus considérable est celle des *Djefnides*, qui quittèrent le Yémen vers l'an 104 de notre ère et fondèrent dans la Syrie centrale l'importante dynastie des *Ghassanides*, qui régna près de cinq siècles. Ils étaient agriculteurs et habitaient des villes de pierre. Vers la fin du IIIe s., on fit deux parts de la province d'Arabie ; l'une eut Pétra pour capitale ; l'autre, avec Bozra et Edréï, fut augmentée au N. de la Batanée, de l'Auranitide et de la Trakhonite, enlevées à la province de Syrie.

Toute cette région paraît avoir embrassé de bonne heure le christianisme. De nombreux monastères furent élevés par les Ghassanides. La population riche et sédentaire, accoutumée à recevoir ses inspirations de la puissance impériale qui la soutenait et la défendait contre les nomades, dut suivre en masse l'exemple de Constantin, et le pays se couvrit d'églises dont heureusement plusieurs sont demeurées debout. La langue parlée dans ces districts était l'araméen. La culture intellectuelle était araméenne, l'art était grec. L'écriture dite nabatéenne est celle de tous les habitants de la région transjordanienne, depuis Damas jusqu'à la mer Rouge. Elle dérive de la souche araméenne et, par degrés insensibles, arrive des formes presque hébraïques aux formes arabes du coufique (de Vogüé, *ouvr. cité*).

Cette civilisation, étrangère par ses origines non moins que par ses tendances, ne tarda pas à s'affaiblir et à disparaître après la conquête arabe ; quelques mosquées furent, il est vrai, érigées au XIIIe s. ; mais peu à peu le pays redevint ce qu'il était avant les Séleucides et les Romains, la demeure des bergers et des nomades.

SECTION III. — POPULATIONS ACTUELLES.

La partie occidentale du plateau à l'E. de la mer Morte, depuis Kérak jusqu'au Zerqa Ma'în, est occupé par les *Béni Hamidèh*, tribu peu hospitalière, divisée en plusieurs groupes et qui paraît reconnaître la suprématie des Béni Sakh'r. M. Tristram, qui passa plusieurs semaines dans leurs cantons en 1872, n'eut pas à se plaindre d'eux. A l'E. des Béni Hamidèh dans le Belqâ'a et jusqu'au Haourân, le plateau, couvert d'immenses pâturages, appartient aux *Béni Sakh'r* qui possèdent des troupeaux innombrables de brebis, de chèvres et de chameaux. Cette tribu, riche et puissante, passe pour être hospitalière et c'est avec ses cheïkhs qu'il conviendra de traiter, jusqu'à ce qu'on ait atteint le territoire des *Adouân*. Ceux-ci occupent le pays montagneux qui s'étend entre es-Salt, Djérach, Ammân et Hesbân. Ils se vantent de la noblesse de leur origine et de la pureté de leur sang, ce qui ne les empêche pas d'être rapaces avec les Européens et insatiables, comme du reste presque tous les Bédouins. D'après ce voyageur, ils n'exigeraient pas moins de 2000 à 5000 fr. pour un simple sauf-conduit à travers leur territoire. M. de Saulcy, qui fit avec deux de leurs cheïkhs, Qablân et Abd ul-Aziz, son exploration de l'Ammonitide, n'eut qu'à

se louer de ces deux hommes; mais toute sa générosité fut à peine à la hauteur de l'avarice de son escorte. « Aussitôt que l'or brille, dit-il, l'instinct arabe se réveille avec un appétit féroce pour le métal jaune. » Les *Béni Haçan*, tribu autrefois très puissante, aujourd'hui affaiblie par ses guerres avec les Béni Sakh'r et les Adouân, et les *Béni Obeid* campent au N. du Djébel Adjloûn sur les bords du Yarmouk, et s'étendent jusqu'au Haourân.

La plaine du Haourân et les pentes de la montagne sont occupées par une population sédentaire, adonnée aux travaux agricoles, mais malheureusement exposée aux incursions continuelles des Bédouins. Depuis quelques siècles, les cantons montagneux ont été colonisés par les Druses et l'immigration druse, venue des districts du Liban, a été si *considérable* depuis 1861, que le Djébel Haourân est quelquefois appelé montagne des Druses. Quelques chrétiens, appartenant à la religion grecque orthodoxe, s'y sont établis à côté d'eux. Les Druses forment une population laborieuse, paisible, hospitalière et aucun des voyageurs qui ont parcouru la contrée qu'ils habitent n'a eu à se plaindre d'eux. A mesure que le nombre de voyageurs augmentera, il faut s'attendre à ce que les paysans et les cheikhs demandent un baghchich aux Européens; mais leurs prétentions seront certainement acceptables. Mentionnons enfin les *Anazèh* ou *Anizèh*, la plus puissante des tribus nomades du désert oriental, qui viennent chaque année, depuis le milieu d'avril jusqu'en automne, dresser leurs tentes noires et faire paître leurs troupeaux dans tout le pays qui s'étend à l'E. de la mer Morte et du Jourdain jusqu'au delà de Palmyre (V. R. 64). Ils sont souvent en guerre avec les Béni Sakh'r.

SECTION IV. — HAOURÂN.

Le nom de Haourân s'applique à une région volcanique bornée au N. O. par le Djedoûr (Iturée), au N. par le ouady el-Adjem, qui appartient à Damas; à l'E. par le Diret et-Touloûl, le Safâ, et le désert El-Hara; au S. par le Belqâ'a et les steppes du désert El-Hamad; au S. O. par le Djaoulân (Gaulanitide) et le Djébel Adjloûn. Cette contrée forme une bande assez étroite, étendue entre le 33° 20' lat. N. et le 32° 20' lat. S. Elle se divise en trois parties distinctes : au N., le Ledjah (Trachonitis); au S. E., le Djébel Haourân, la montagne proprement dite, le *mons Alsadamus* des anciens; tout autour, mais surtout au S. et au S O., s'étend la plaine *En-Nouqrat el-Haourân* (la pente du Haourân).

Nous avons indiqué, p. 85, les caractères physiques et géologiques du Haourân. Le plateau du Ledjah est un vaste nappe de basalte, qui paraît avoir été vomie par quatre cônes volcaniques, alignés du S. O. au N. E. Ce sont, du N. au S : le *Tell Chihân*, le *Tell Gharrârat el-kébir*, le *Tell Djémal* et le *Tell Gharrârat el-qiblidjèh* (E. G. Rey, *Voyage dans le Haourân*) (V. R. 49). Le Djébel Haourân est un massif montagneux dominé par plusieurs cônes volcaniques, dont les principaux sont, en allant du N. au S.: l'*Abou Toumeïs* (1520 mèt. d'altitude), le *El-Djoueïlil*, le *Qoleïb* (Kleib) (1716 mèt.). Les pentes du Haourân forment un plateau fertile ondulé et par endroits bien cultivé, formé d'une terre volcanique, de couleur rou-

geâtre, au-dessus duquel s'élèvent des affleurements de lave ou de basalte. Il s'étend au N. et à l'E. du Djébel Haourân jusqu'au désert *El-Hermiyèh*, qui le sépare du Touloûl es-Safâ, et jusqu'au désert El-Hara. Au S., sa limite est marquée par la terre blanchâtre du désert de Hamad, au-dessous du *Tell el-Koueïs* et du *Tell Abou Faras*. Elle s'étend surtout au S. O., où la plaine prend le nom de En-Nouqra.

Au N. E. du Haourân, au delà du désert El-Hermiyèh, s'étend un grand plateau volcanique, le *Diret et-Touloûl*, dominé par une série de cratères éteints (*V.* R. 49), rappelant à s'y méprendre, comme ceux du Haourân, la chaîne des pays d'Auvergne. Au S. du Diret et-Touloûl, est le *Safâ*, borné à l'E. et au S. par le déser *El-Hara*, plaine ondulée entièrement couverte de fragments de lave, dont les arêtes aiguës rendent la marche difficile. Le basalte de l'*Abou Toumeïs*, dont des échantillons ont été rapportés par M. E. G. Rey, est remarquable par ses propriétés magnétiques; il diffère d'ailleurs d'aspect avec celui de la Moabitide et du Djaoulân. Plus compacte, il est d'un gris bleuâtre taché de zones violacées et chargé de nombreux grains de péridot. M. Lartet y a distingué à la loupe beaucoup de cristaux de feldspath blanc vitreux et chaque morceau de ce basalte constitue une sorte d'aimant naturel muni de ses deux pôles, propriété qu'il doit sans doute à une forte proportion de fer oxydulé titanifère répandu dans sa masse.

Le même basalte forme le *Tell Hod*, et des échantillons recueillis par M. E. G. Rey au N. du Haourân, près de El-Hît, donnent le même résultat.

Le Haourân renferme un grand nombre d'anciennes habitations, que M. Wetzstein divise en quatre classes : 1° Les demeures troglodytes, consistant en grottes artificielles de 9 à 10 mèt. de long, sur 6 mèt. de large environ et 9 mèt. de haut. Elles n'ont pas de porte, mais elles sont précédées d'une petite cour où l'on avait accès par une porte de pierre. 2° On trouve quelquefois des villages souterrains dans lesquels on pénétrait par une tranchée qui descendait à une profondeur de 40 à 50 mèt., et à laquelle aboutissaient des passages ou rues de 5 à 7 mèt. de large, flanqués d'habitations souterraines. Ces retraites, creusées sous l'escarpement du rocher, formaient de véritables forteresses presque inexpugnables. 3° Un autre genre de constructions souterraines est formé par une chambre creusée dans la surface du plateau rocheux et couverte d'une solide voûte en pierre. Ces constructions appartiennent sans doute aux anciens habitants du pays, que la Bible qualifie de géants et qui furent dépossédés par les Amorites (Deut. III, 11). 4° Un grand nombre des villages du Haourân sont formés de maisons de pierre, pour la plupart bien conservées et construites en blocs de basalte, parfaitement taillés et admirablement jointoyés. On y trouve, comme à El-Mousmiyèh, des plafonds formés de dalles de basalte et des ornements d'architecture sculptés en lave (*V.* E.-G. Rey, *ouvr. cité*, p. 57). Les villes étaient entourées de murs dont on retrouve encore les restes, et qui s'appuyaient sur de nombreuses tours. C'est ainsi que la Bible décrit les villes du royaume de Og (Deut. III, 5). Les portes des maisons sont généralement basses et sans ornements, mais quelques-unes étaient sculptées et ornées d'inscriptions. Elles étaient faites de dalles de pierre, tournant sur un gond pris dans la masse. Les fenêtres étaient obtenues au moyen d'une dalle de dolérite, percée d'ouvertures rondes. Celles

de ces maisons qui se sont le mieux conservées servent aujourd'hui de demeure aux habitants, mais beaucoup d'autres sont dans un assez bon état de conservation, pour pouvoir aussi être utilisées au besoin, moyennant quelques réparations.

En dehors de ces demeures troglodytes et de ces constructions privées, le Haourân offre un assez grand nombre d'édifices remarquables, élevés dans une période qui s'étend du Ier au VIIe siècle. Dès la fin du Ier siècle, au moment de l'occupation romaine, le pays se peuple et se bâtit et lorsqu'il eut été réduit en province romaine (105 ap. J. C.), l'activité architecturale ne se ralentit pas. « De tous côtés, dit M. de Vogüé, s'élevèrent maisons, palais, bains, temples, théâtres, aqueducs, arcs de triomphe; des villes sortirent de terre en quelques années avec cette disposition *régulière*, ces colonnades symétriques qui signalent les villes sans passé et sont comme l'uniforme obligé de toutes les cités construites en Syrie pendant l'époque impériale. Le style de tous ces édifices est le style bien connu des colonies romaines, c'est-à-dire, le style grec modifié par certaines influences locales, par le souvenir des arts antérieurs ou la nature des matériaux employés. Le trait particulier de l'architecture du Haourân, c'est que la pierre est le seul élément de la construction. Le pays ne produit pas de bois, et la seule pierre utilisable est un basalte très dur et très difficile à tailler. Réduits à cette seule matière, les architectes en surent tirer un parti extraordinaire ...Ils construisirent des temples, des édifices publics et privés, dans lesquels tout est en pierre, les murs, les solivages, les portes, les fenêtres, les armoires. Cette nécessité toute matérielle, en exerçant leur sagacité et leur savoir, leur fit trouver des principes nouveaux. Ainsi l'arc, seule combinaison capable de relier à l'aide de pierres deux supports éloignés, devint le principal élément de leur construction; des séries d'arcs parallèles supportant les dalles du plafond servirent à couvrir la plupart des salles; quand l'espace à couvrir était trop grand pour la longueur des dalles ordinaires, on eut recours à la coupole. On conçoit les profondes modifications que l'introduction de ces éléments apporta dans l'art de bâtir; les arcs, par leur poussée, appelèrent des contre-forts extérieurs destinés à en contre-balancer l'effet; il en résulta que l'ensemble des arcs, des dalles et des contre-forts forma comme une ossature qui, dans beaucoup de cas, réduisit les murs latéraux au simple rôle de murs de remplissage, et permit de donner une grande indépendance aux diverses parties d'une même construction. Dans un pays soumis aux terribles chances des tremblements de terre, cette combinaison était excellente. Elle se retrouve plusieurs siècles plus tard, avec les perfectionnements apportés par l'expérience et l'art, dans les principes gothiques de nos cathédrales françaises. De même, la nécessité de poser une coupole sur un plan carré, amena les architectes à trouver la forme des pendentifs sphériques, trait particulier au style dit byzantin (*V.* p. 130); mais ils ne surent pas y arriver du premier coup et y parvinrent par une série de tâtonnements intéressants à étudier. C'est le Haourân, qui nous donnera la clef et l'histoire de ces curieux essais. » (de Vogüé, *ouvr. cité*, p. 5).

Ce mouvement architectural qui s'était produit d'abord pour une société païenne se continua et se développa, quand cette société et l'empire romain furent devenus chrétiens. Les temples furent convertis en églises, des

sanctuaires nouveaux s'élevèrent. Les premières églises sont bâties dans le système des basiliques païennes du pays ; les dernières, au contraire, dérivent de la coupole et font déjà pressentir la forme des grandes églises byzantines de Constantinople (Grande cathédrale de Bozra et Saint-Georges d'Ezra). Les traditions, les historiens et les inscriptions attribuent aux princes Ghassanides la construction de nombreux monuments. Cette dynastie accepta la suzeraineté romaine, embrassa le christianisme et pendant cinq siècles défendit du côté du désert la frontière de l'empire. Le centre de son gouvernement était autour de Damas et dans le Haourân.

ROUTE 44.

DE JÉRUSALEM A BOZRA,

Par Kérak.

(88 à 90 heures, 12 à 15 jours.)

Jérusalem à Hébron....	7^{h}	15
Kérak..................	33	27
Rabba..................	4	30
Dhibân.................	7	12
Ma'în..................	5	00
Hesbân.................	3	42
Ammân..................	4	28
Djérach................	9	00
Bozra..................	14	00
Total..........	88	34

On traitera pour ce voyage, par l'intermédiaire de son consul à Jérusalem, avec le cheïkh des *Djéhalin*, tribu qui occupe le district occidental de la mer Morte, au S. d'Hébron. On pourra se rendre de Jérusalem à Hébron, où l'escorte des Djéhalîn viendra prendre les voyageurs. M. Tristram, dans son voyage à Kérak, traita avec les Djéhalîn, à Hebron même, par les soins du vieux cheïkh Hamzi, qui habite cette dernière ville. Le cheïkh des Djéhalîn, Abou Dahouk, demanda jusqu'à 6000 piastres pour escorter les voyageurs jusqu'au Ghôr es-Safiyèh; mais cette somme fut réduite à 3000 piastres, c'est-à-dire, 1200 fr. environ. A Kérak, on se mettra en relations avec le Cheïkh Medjellé, Kaïmakan turc honoraire — Une escorte des gens de Kérak et des Béni Atiyèh accompagnera les voyageurs jusqu'au ouady Modjib, où il faudra traiter de nouveau avec les Hamidèh ou mieux avec les Béni Sakh'r, alliés puissants des Hamidèh, sur lesquels ils exercent une sorte de suzeraineté. La région qui s'étend au nord de Hesbân sera parcourue sous la protection du cheïkh des Adouân (c'est le cheïkh Gablân qui accompagna M. Rey en 1858, M. Porter, en 1874, et M. de Saulcy, qui lui rendent le meilleur témoignage). A partir de Djérach, on est conduit par le cheïkh du Soûf et par des guides locaux.

La durée de ce voyage est de 12 à 15 jours, les frais d'escorte peuvent être évalués de 600 à 1000 fr. environ.

On aura soin de bien stipuler les conditions du contrat avec les cheïkhs. La coutume est de payer la moitié de la somme convenue au départ, et de n'acquitter le reste qu'à l'arrivée.

Les contrées au delà du Jourdain n'offrant presque aucune ressource, on fera bien d'emporter des provisions de toute sorte, café, thé, riz, conserves, vin, orge pour les mulets, etc. Pour toutes les conditions du voyage et le contrat avec un drogman (*V.* p. 8-10).

A. — De Jérusalem à Kérak, 40 à 42 heures (V. R. 14 et R. 10, lisez en sens inverse).

B. — De Kérak à Bozra. — Sortant de Kérak par l'un des deux tunnels de la ville, on suit au N. l'ancienne voie romaine, reconnaissable çà et là à ses dalles disjointes. Laissant à g. sur des mamelons les ruines peu importantes de *Soueïniyèh, Doueïnèh, Rakim* et *Mekhcrchit*, on atteint (4 h. 30 min.)

Rabba, restes d'**Ar-Moab**, appelée aussi **Rabbath-Moab**, capitale des Moabites (Nombres, XXI, 28; Jérémie, XXVIII, 45; Isaïe, XV, 1), qui reçut des Grecs le nom d'**Areopolis**, et devint plus tard le siége d'un évêché. Le site, entièrement abandonné, présente quelques ruines couvrant un petit plateau de 2 kil. de circonférence. Au milieu d'une masse

de débris, on remarque deux colonnes corinthiennes, les restes d'un arc de triomphe, de nombreuses citernes, des sarcophages brisés, une grande quantité de voûtes et quelques blocs de basalte, qui ont dû y être apportées du Djébel Chihân. La voie romaine, qui s'étend comme un long ruban à travers une plaine fertile, tourne ici au N. E., offrant çà et là quelque borne milliaire. A g. (20 min.) est un petit temple romain, assez mal conservé; les colonnes du portique gisent à terre, tandis que la cella à l'O. est en partie debout. Plus loin (30 min.), à dr. de la route, sont les ruines d'une tour, nommées *Misdèh,* qui paraissent très anciennes. D'autres ruines, plus étendues, situées à côté des précédentes, sont désignées par Palmer sous le nom de *Ham-mat* ou *Animah*, que l'on a voulu identifier avec l'antique *Ham*, où Chedorlaomer défit les Zouzims (Gen. XIV, 5). A *Qasr Rabba* ou *Beït el-Qerm* (la maison de la Vigne), (22 min.) se trouvent les ruines d'un beau temple, entouré d'une enceinte en partie debout, formée de beaux blocs taillés, dont quelques-uns ont 1 mèt. 80 de longueur sur 90 centim. de largeur. Le sol est jonché de fragments de colonnes énormes, ayant 1 mèt. 30 de diamètre, et de chapiteaux corinthiens. La route, se dirigeant au N. passe à (55 min.) *Ériha,* (25 min.) *Haïmer,* longe le pied du Tell Chihân, atteint les ruines de *Soum'hra,* ancien château probablement sarrasin, et (1 h. 35 m.) *Mouhâtet el-Hadj,* où commence la descente dans le ouady el-Modjib.

Ascension du Tell Chihân. — De Beït el-Qerm, on laisse à dr. la voie romaine en se dirigeant au N. N. O. et franchissent (45 min.) une petite dépression qui marque la naissance du *ouady Ghourrèh,* on laisse à g. les ruines de *Medjdeleïn* (les deux Migdols ou les deux tours). La contrée est un plateau uni et pierreux, cultivé par endroits, mais en général couvert d'herbages. Une ancienne route romaine mène droit (30 min.) au pied du Tell Chihân, dont les abords et les pentes méridionales sont couverts d'innombrables petites enceintes, formées de blocs de basalte non taillés. La route qui s'élève par une pente douce au sommet du Tell est bordée de blocs de basalte fichés dans le sol et encore en grande partie debout. La montée demande une demi-heure à peine. Au sommet sont les ruines d'un fort construit en pierres calcaires, des débris de colonnes et des chapiteaux ioniques ayant appartenu à un temple romain, quelques citernes voûtées et cimentées avec soin. Le lieu sert aujourd'hui de cimetière aux Béni Hamidèh. Du haut du Tell Chihân, on jouit d'un beau panorama sur une grande partie de la mer Morte, au N. et au S. d'Engaddi, sur les chaînes de Moab et d'Édom, au S. et sur la vaste plaine onduleuse qui s'étend à l'E. et au N. Au N. la vue plonge sur la profonde déchirure du ouady Modjib qui sillonne le plateau de l'E. à l'O. Plus au N. se dessine l'escarpement du Zerqa Ma'în.

Descendant le Tell Chihân, au N. E., on passe à (25 min.) *Bal'hoa,* site ruiné, et de là (1 h. 10 min.), à Mouhâtet el-Hadj, où l'on rejoint la route précédente.

Le **Ouady el-Modjib,** l'**Arnon** *biblique,* formait au S. la limite extrême de la Pérée, comme il sépare aujourd'hui le Belqâ'a du pays de Kérak. C'est sur sa rive N. que les Israélites campèrent, après avoir contourné le pays de Moab (Nombres, XIII, 13 ; Deut. III, 8, 16 ; Josué, XII, 1). La largeur de la vallée, à l'endroit où on la traverse ici, est de plus de 4 kil. 500 mèt. environ d'une crête à l'autre et la profondeur du côté S., qui est ici un peu plus élevé que le côté N., est d'environ 650 mètres. Au fond de ce gigantesque ravin coule un petit ruisseau dont le lit est marqué par une bordure d'arbres et d'arbrisseaux. Le ouady Modjib, formé de la réunion de deux ouadys qui prennent naissance dans le plateau oriental, à une assez grande distance, débouche sur les bords de la mer Morte dans une petite plaine où croissent des palmiers. Le point de départ de la des-

cente est marqué par un térébinthe, parfaitement visible sur ce plateau privé d'arbres. C'est un point de repère précieux pour indiquer le sentier. Celui-ci, suivant une ancienne voie romaine dont on reconnaît çà et là les traces, descend en zigzag sur les flancs abrupts de l'énorme précipice, au milieu des rocs éboulés. Aussi est-il prudent de descendre de cheval, au moins dans la partie supérieure de la descente. Après avoir passé (45 min.) un ancien *fort* ruiné et (20 min.) un autre fort entouré de *débris* de colonnes et de constructions diverses, on atteint (25 min.) le lit du ouady que la voie romaine franchissait sur un pont d'une seule arche, aujourd'hui renversée. Un sentier mal tracé serpente sur les flancs escarpés de la rive N. presque entièrement dépourvue de végétation et conduit à (1 h.) **Arâ'ir**, site ruiné de l'**Aroer** de la Bible (Deut. II, 36; IV, 48; Jos. XIII, 9), qui domine au N. le ouady el-Modjib. De là, la route, se dirigeant au N. à travers une plaine déserte, atteint (30 min.)

Dhibân, le **Dibon** de l'itinéraire des Israélites (Nombres, XXXIII, 45). Elle fut reconstruite par la tribu de Gad (XXXII, 34) et finalement assignée à *Ruben*, mais Ésaïe et Jérémie la mentionnent parmi les villes de Moab. Dhibân a acquis une grande célébrité par la découverte de la *pierre*, dite moabite, signalée pour la première fois au monde savant par une lettre de M. Clermont-Ganneau au comte de Vogüé, en date du 16 janvier 1870. Dans le courant de l'année 1869, M. Clermont-Ganneau, drogman chancelier du consulat de France à Jérusalem, ayant appris qu'il existait à Dhibân un gros bloc de pierre noire couvert de caractères, put se procurer par un Arabe de Jérusalem en tournée dans ces parages, une copie grossière de l'inscription qui suffit, malgré son imperfection, pour lui faire comprendre la haute antiquité et l'importance du monument; il fit alors prendre un estampage par un jeune Arabe très intelligent, qui triompha d'abord des résistances des Béni Hamidèh, propriétaires de ce district. Malheureusement, pendant l'opération, une querelle s'éleva entre les Béni Hamidèh présents et, dans la rixe qui s'ensuivit, l'estampage fut déchiré et froissé. M. Ganneau entra alors en négociations avec un chëikh des Béni Sakh'r, dans l'espoir de désintéresser les Béni Hamidèh, mais, pendant ce temps, une nouvelle querelle surgit, dont le motif paraît avoir été une demande adressée aux Béni Hamidèh au sujet de ce monument par l'autorité turque, poussée par des influences étrangères et, à la suite de ces événements difficiles à éclaircir, la pierre fut brisée en morceaux. Heureusement, au commencement de janvier 1870, un des Bédouins dressés par M. Ganneau lui apportait l'estampage bien fait de deux gros fragments et quelques petits morceaux de la pierre elle-même. Plus tard, au prix de beaucoup de fatigues, de démarches actives et de longues négociations, M. Ganneau parvint à se procurer les deux principaux fragments de la pierre originale et un grand nombre de petits morceaux qu'il rapporta en France, et qui furent acquis par le musée du Louvre, où la stèle est aujourd'hui en grande partie reconstituée. Mentionnons le procédé délicat du capitaine Warren et des membres de l'Exploration Found qui, étant en possession de quelques petits fragments de la pierre, les offrirent gracieusement au Musée du Louvre.

La stèle était un gros bloc massif de basalte d'un noir bleuâtre, mesurant 1 mèt. environ de hauteur sur 0 mèt. 60 de largeur, avec une épaisseur égale. Elle avait la forme d'un carré long terminée en haut par une partie arrondie. L'inscription comprenait 34 lignes. Les caractères. petits et peu profondément gravés,

appartiennent non à l'hébreu carré regardé par quelques savants comme la forme archaïque de l'écriture sémitique, mais au type phénicien. La langue est un dialecte de l'hébreu dont elle ne diffère que par une forme du verbe et quelques particularités. On a remarqué que les mots y sont séparés par des points et le texte lui-même est coupé en versets par des barres perpendiculaires, ce qui ferait remonter la ponctuation à une haute antiquité.

D'après M. de Vogüé, cette stèle a dû être gravée sous le règne d'Ochosias, roi d'Israël, vers l'an 896 avant notre ère (*V.* Clermont-Ganneau, *La stèle de Mesa, roi de Moab*, Lettre à M. le comte de Vogüé).

Nous donnons ici la traduction de l'inscription, empruntée à la seconde édition du travail de M. Clermont-Ganneau (*V. Notice des Monuments provenant de la Palestine*. Musée du Louvre).

C'est moi qui suis Mesa, fils de Camosgad, roi de Moab, le Daibonite. | Mon père a régné sur Moab trente années, et moi j'ai régné après mon père. | Et j'ai construit ce bâmât (haut lieu) pour Camos dans Qarha (Qir).... car il m'a sauvé de tous les agresseurs et m'a permis de regarder avec dédain tous mes ennemis.

Omri fut roi d'Israël et opprima Moab pendant de longs jours, car Camos était irrité contre sa terre. | Et son fils lui succéda, et il dit, lui aussi : « J'opprimerai Moab, | en mes jours, je lui commanderai, et je l'humilierai, lui et sa maison, »

| Et Israël fut ruiné, ruiné pour toujours. | Et Omri s'était emparé de la terre de Me-deba, | et il y demeura [lui et son fils, et] son fils vécut quarante ans, et Camos l'a [fait périr] de mon temps. |

Alors je bâtis Baal Meon, et j'y fis des...., et je construisis Qiriathaïm. |

Et les hommes de Gad demeuraient dans le pays d[Ataro] th depuis un temps immémorial, et le roi d'Israël avait construit pour lui la ville d'Ataroth. | J'attaquai la ville et je la pris, | et je tuai tout le peuple de la ville, en spectacle à Camos et à Moab, | et j'emportai delà l'Ariel de David (?), et je le traînai à terre devant la face de Camos, à Qerioth, | et j'y transportai les hommes de Saron et les hommes de Maharouth (?). |

Et Camos me dit : « Va ! prends Nébah sur Israël. » | Et j'allai de nuit, et je combattis contre la ville depuis le lever de l'aube jusqu'à midi, | et je la pris : et je tuai tout, savoir sept mille [hommes], et les maîtresses, [et les femmes libres], et les esclaves, que je consacrai à Astar-Camos ; | et j'emportai de là les vases de Jéhovah et je les traînai à terre devant la face de Camos. |

Et le roi d'Israël avait bâti Yahas et y résidait lors de sa guerre contre moi. | Et Camos le chassa de devant sa face : je pris de Moab deux cents hommes en tout. | Je les fis monter à Yahas, et je la pris pour l'annexer à Daibon. |

C'est moi qui ai construit Qarha (Qir), le mur des forêts et le mur de.... | J'ai bâti ses portes et j'ai bâti ses tours. | J'ai bâti le palais du roi et j'ai construit les prisons des..... dans le milieu de la ville. |

Et il n'y avait pas de puits dans l'intérieur de la ville, dans Qarha ; et je dis à tout le peuple : « Faites-vous un puits chacun dans sa maison, » | et j'ai creusé les conduites d'eau pour Qarha, [avec des captifs?] d'Israël.

C'est moi qui ai construit Aroër, et qui ai fait la route de l'Arnon. | C'est moi qui ai construit Beth Bamoth, qui était détruite (?) | C'est moi qui ai construit Bosor, qui.... Daibon.... cinquante, car tout Daibon m'est soumis. | Et j'ai rempli le nombre cent avec les villes que j'ai ajoutées à la terre de Moab. |

Et c'est moi qui ai construit..... Beth Diblathaïm, et Beth-Baal-Meon, et j'ai élevé là le.... la terre. | Et Horonaïm, où résidait.... | Et Camos me dit : « Descends et combats contre Horonaïm » | . .. Camos, dans mes jours.... l'année (Cf. II Rois, III, 5-27).

Dhibân était, comme beaucoup de villes moabites, élevée sur deux collines adjacentes, qu'entourait une même enceinte. Les ruines n'offrent qu'une masse de débris informes : grottes, citernes, magasins voûtés. Des fouilles pratiquées dans ces buttes amèneraient peut-être quelque autre découverte importante. Une telle perspective est de nature à sé-

duire un voyageur, ami de la science et pouvant disposer de ressources considérables.

De Dhibân à Oumm er-Reçâs (2 h. 40 min.).— De Dhibân, on se dirige à l'E., à peu près parallèlement au *Seil Ledjoûm*, un des affluents du ouady el-Modjib, à travers une contrée herbeuse, couverte, aussi loin que porte la vue, de troupeaux de brebis, de chèvres ou de chameaux, chaque petit troupeau ayant son berger particulier, souvent un enfant. Les tentes des Béni Sakh'r, propriétaires de ces immenses pâturages, sont ordinairement cachées dans quelque pli du terrain. Dans une petite dépression, longue de 4 kilom. environ, nommée *Qourm Dhibân*, les Vignes de Dhibân, se trouvent des restes de murs qui ont dû servir à supporter des vignes. Ce nom de Qourm rappelle la *plaine des vignes* des Ammonites (Juges XI. 33). Laissant à dr. (40 min.) *Roudjoum Sélim*, masse informe de ruines situées sur une petite éminence, on atteint (2 h.) *Oumm er-Reçâs* (la mère du plomb) dont le site est marqué par une haute tour carrée qui domine au loin la plaine. Oumm er-Reçâs est entouré d'une enceinte carrée, mesurant 400 mèt. de côté et formée de murs épais, solidement construits et bien conservés. La ville n'est plus qu'un amas de pierres parmi lesquelles s'arrondissent une grande quantité d'arches semi-circulaires, qui formaient le toit des maisons. On y distingue les ruines de trois églises, l'une à l'angle N. E., une autre au S. E. et la troisième, vers le milieu de la partie E. Les absides seules sont en partie debout; quelques pierres portent des croix grecques alternant avec des figures géométriques. Les faubourgs de la ville s'étendaient très loin. M. Tristram a cru reconnaître, près d'une grande citerne, la place d'un vaste amphithéâtre. A 2 kil. environ au N. N. E. de l'enceinte, au delà d'une petite vallée où sont creusées dans le roc de nombreuses citernes, s'élève la tour carrée qui sert de point de repère sur ce vaste plateau (*V.* ci-dessus). Cette tour, construite en petits blocs bien appareillés, présente quelques fenêtres surmontées de croix. L'intérieur est obstrué par de grosses pierres qui bloquent l'escalier.

Ces ruines appartiennent à une ville inconnue du Bas-Empire, dont elles attestent l'importance.

A 4 heures environ à l'E. de Oumm er-Reçâs, à côté du Derb el-Hadj (route des pèlerins), s'élève un Khân assez bien conservé, nommé Khan ez-Zébîb. On y arrive en traversant de vastes plaines herbeuses et en remontant (2 h.) la partie supérieure du ouady Chobek. Après avoir traversé une grande plaine aride, où l'on peut observer les effets du mirage et que parcourent des troupeaux de gazelles, on suit un ravin large de 1600 mètres environ et, croisant la route des pèlerins, on atteint (2 h.) *Khân ez-Zébîb*, vaste construction qui offre un intéressant spécimen de l'architecture sarrasine de la bonne époque. Malheureusement l'incurie turque laisse tomber en ruines tous ces monuments du génie arabe. Le khân est un édifice carré flanqué de tours sur ses quatre faces, avec une cour intérieure entourée de chambres voûtées. Derrière, sur quelques collines basses, sont des ruines parmi lesquelles on reconnaît les restes d'un temple, avec des pilastres doriques et plusieurs colonnes et chapiteaux doriques renversés. Des blocs finement sculptés, restes de linteaux et de frises, jonchent le sol. Les flancs des collines sont creusés de puits maintenant à demi-comblés et à sec, et d'un grand nombre de caves dont quelques-unes sont maçonnées et soigneusement voûtées. Sur la partie supérieure de l'une des collines, M. Tristram a reconnu un grand nombre de cercles de pierres.

De Khân ez-Zébîb, on peut suivre la route des Pèlerins jusqu'à (6 h.) Khân Machittâ. En se dirigeant directement de Oumm er-Reçâs à Machittâ, on atteint (1 h.) *Dra'a*, masse informe de ruines situées sur la pente d'une colline, et (2 h.) *R'maïl*, ancien fort qui domine le *ouady el-Themed*, vallée herbeuse, lieu de campement favori des Béni Sakh'r. La route, traversant au N. un pays accidenté, où naissent de nombreux ouadys qui se dirigent de l'E. à l'O., laisse à g. sur une colline (50 min.) *Zafarân* et (30 min.) à dr. *Qasr el-Herri*, forteresse carrée près de laquelle sont les ruines désignées sous le nom de *Khirbet el-Herri*. On retrouve ici des traces parfaitement distinctes d'une ancienne voie romaine, dont les dalles sont en partie recouvertes d'herbe. *Oumm el-Ouélèd* (la mère de l'enfant) (35 min.) est une ancienne ville située sur un tell et entourée d'une enceinte qui mesure plus de 800 mèt. de l'O. à l'E. Au S. O. est un Khân semblable à celui de Zébîb, mais

beaucoup mieux construit. L'intérieur de la ville n'offre plus qu'un amas de ruines que dominent des rangées d'arches semi-circulaires, semblables à celles de Oumm er-Reçâs, et qui sont probablement d'origine romaine. M. Tristram a signalé près de l'extrémité E. de la ville un large espace ouvert, bien pavé avec de grandes dalles carrées et entouré de débris de piliers et de fragments de chapiteaux. C'était peut-être l'ἀγορα de l'ancienne cité. Immédiatement derrière cette place, se trouvait la porte centrale et, au delà, un petit *temple* dorique, mesurant 11 mèt. de long du N. au S. et 9 mèt., de l'E. à l'O. La porte du temple fait face à l'E., et au centre du mur S. est creusée une niche semi-circulaire. A droite et à gauche de la porte, les bases de deux colonnes sont encore en place, et quatre chapiteaux doriques gisent sur le sol. Ce temple offre une disposition tout à fait semblable à celle de l'ancien temple dorique de Khân Zébîb. A quelle époque florissaient ces anciennes cités? Le nom de Oumm el-Ouélèd ne nous apprend rien et aucune inscription n'a été retrouvée sur ces pierres? De nouvelles études appuyées sur des fouilles bien conduites permettront sans doute de répondre à cette question.

De Oumm el-Ouélèd, on se dirige au N. E. vers (1 h. 45 min.) **Ziza**, mentionnée comme une station militaire romaine. Les ruines de Ziza sont très étendues et couvrent une légère élévation de terrain. Elles consistent, comme celles de Oumm er-Reçâs et de Oumm el-Ouélèd, en un amas de pierres renversées, parmi lesquelles s'arrondissent des arches semi-circulaires. M. Tristram a signalé, près de l'extrémité O. de la ville, un ancien édifice sarrasin, malheureusement ruiné par les troupes d'Ibrahim Pacha, et dont il reste encore une belle porte richement sculptée et des murs sur lesquels ont été gravées quelques inscriptions coufiques. Des chapiteaux, des fragments de frise, des croix sculptées gisent épars sur le sol. La ruine la plus importante de Ziza est une ancienne *église* chrétienne, située dans la partie orientale, dont il reste une abside, quelques pans de murs, des pierres ornées de croix grecques sculptées et une colonne. En dehors de l'ancienne enceinte de la ville, on remarque deux *châteaux* ou forts. Le premier, qui est le plus grand, long de 20 mèt. et large de 18, est flanqué d'un quadrilatère, mesurant 14 mèt. sur 6. Ces deux édifices ont dû être construits à la même époque, avec les matériaux d'édifices plus anciens et, en particulier, d'anciennes églises byzantines; car on trouve, sur nombre de pierres, des croix grecques sculptées. La voûte du premier étage est d'un excellent appareil. L'étage supérieur auquel on arrive par un escalier bien construit est pourvu de meurtrières et de fenêtres étroites. L'autre édifice, situé à l'E. du précédent, et probablement d'origine romaine, a été ruiné par les troupes d'Ibrahim Pacha. Il n'en reste plus que quelques pans de murs, avec une niche creusée dans la face S. Des restes d'inscriptions coufiques se lisent sur quelques pierres (Tristram, *ouvr. cité*, p. 182 189).

Plus loin, à 1600 mèt. environ des murs, dans une plaine basse, est un birkèh, admirablement conservé, long de 126 mèt. environ sur 100 mèt. de largeur. De larges escaliers permettaient aux chevaux de descendre jusqu'au niveau de l'eau. Les parois sont formées de belles assises dont les blocs, bien taillés et ajustés, ont jusqu'à 1 mèt. 80 de longueur. Un système remarquable de digues et d'écluses amenait dans le birkèh toutes les eaux supérieures.

A 1 h. 30 min. au N. E. de Ziza, au delà du Derb el-Hadj, s'élève, *isolé* au milieu d'une vaste plaine, le palais de **Machittâ**. C'est un édifice carré, mesurant 133 mèt. de côté, construit en belles pierres de taille et flanqué de tours rondes aux quatre angles et sur les faces. Deux saillants octogones, situés à dr. et à g. de l'entrée, forment une splendide façade, de plus de 60 mèt. de largeur. La pierre est littéralement couverte de sculptures, qui, par leur finesse et leur élégance, l'emportent, d'après M. Tristram, sur celles de l'Alhambra. Elles représentent divers animaux, lions, buffles, gazelles, panthères, lynx, perdrix, paons, perroquets, dans toutes sortes d'attitudes, mais en général groupés deux à deux et buvant dans un même vase. Des oiseaux s'ébattent au milieu des branches entrelacées, des fleurs et des festons de vignes. Tout le long des parois extérieures court une magnifique frise ornée de chevrons et de rosaces. Ces sculptures couvrent la façade tout entière, à une hauteur de plus de 5 mèt.

Cette porte monumentale donne accès dans une vaste cour, qui paraît avoir été divisée en trois sections rectangulaires par des murs parallèles. La partie cen-

trale, un peu plus large que les autres, était seule habitée. On y trouve d'abord, à l'entrée, les fondations de nombreuses chambres, destinées sans doute aux soldats et aux gardes du palais; vient ensuite une cour, avec une large fontaine; le palais proprement dit, situé au fond de la grande cour, s'ouvrait par trois arcades semi-circulaires, reposant sur des piliers surmontés de chapiteaux corinthiens. Les assises inférieures construites en marbre blanc, sont couvertes d'inscriptions que malheureusement M. Tristram n'a pu déchiffrer. La partie supérieure est en briques. Les voussoirs des arches gisent sur le sol. Cette porte centrale donne accès dans une grande salle, à droite et à gauche de laquelle s'ouvrent de nombreuses chambres, voûtées en briques. La partie la plus remarquable du palais est une grande chambre carrée, d'environ 15 mèt. de côté, creusée sur trois de ses faces de larges absides, les angles étant remplis par une construction massive en briques.

M. Fergusson attribue ce palais à Khosroës, roi de Perse, vers l'an 614. Mais il est probable qu'il a été élevé par les princes Ghassanides de Bozra (*V.* R. 47).

De Machittâ, pour rejoindre la route à Hesbân, on se dirige au N. O. à travers une plaine herbeuse jusqu'à (55 min.) *Qousloul*, forteresse ruinée, près de laquelle s'élève un édifice bien conservé, mesurant 27 mèt. sur 18, avec une tour semi-circulaire à l'angle N. O. C'est probablement un ancien temple fortifié. Tout autour s'étendent des ruines, parmi lesquelles on remarque quelques restes d'architecture grecque. La route, traversant au N. O. la plaine de Belqâ'a, atteint (4 h.) Hesbân (*V.* ci-dessous).

Excursion au Djébel Attaroûs, à Machærus, à Callirhoë, 13 h. 45 min. — Excursion fatigante, mais très intéressante, par la grandeur et la beauté des sites. Cette partie montagneuse du pays de Moab est occupée par les *Hamidèh*, tribu subdivisée en un grand nombre de petits groupes, soumis chacun à un petit cheïkh, à peu près indépendant dans son canton. Pour éviter des difficultés inextricables et des demandes continuelles de baghchich, on évitera de traiter avec eux, en se faisant accompagner par un cheïkh des Béni Sakh'r, dont les Hamidèh reconnaissent la suprématie (*V.* p. 497). Grâce à cette précaution, M. Tristram a pu parcourir leur pays sans aucun empêchement.

De Dhibân, traversant au N. O. (1 h. 15 min.) le *ouady el-Ouâlèh*, affluent du ouady el-Modjib, on atteint (2 h.) *Oureiyât*, qui est peut-être le **Kiriathaïm** ou **Kerioth** des Nombres (XXXII, 37) et (1 h. 15 min.) à l'O. *M'Kaur*, l'ancien **Machærus**, forteresse construite par Alexandre, fils de Hyrcan Ier, et qui fut reprise par Alexandre sur son fils Aristobule (*V.* p. 113). Prise et détruite par Gabinius, elle fut relevée bientôt après. Hérode en fit la place la plus forte de la Palestine transjordanienne. Elle fut prise définitivement par L. Bassus et depuis lors, elle disparaît de l'histoire. Josèphe (*Guerre des Juifs*, VII, 6), nous a donné de cette ville une description détaillée, qui concorde assez bien avec l'état actuel des lieux. La citadelle, située sur une colline rocheuse très élevée, entourée de profondes vallées, était munie d'une enceinte haute de 160 coudées, dans l'intérieur de laquelle se trouvait le palais royal. Il n'en reste que les fondations qui s'élèvent à 1 et 2 mèt. au-dessus du sol; dans l'intérieur, on trouve un puits très profond, une grande citerne voûtée et deux souterrains. A 150 mèt. environ plus bas que la citadelle, à l'O., s'étend le plateau oblong, long de 1600 mèt. environ, qui supportait la ville haute. On y remarque, au milieu de débris de toutes sortes, les restes d'une tour carrée. De ce point, situé à 1150 mèt. au-dessus de la mer Morte, on jouit d'une belle vue sur toute cette mer et la contrée montagneuse de Juda, jusqu'à Jérusalem et Nébi Samouïl, au N. La ville basse, située à l'E. de la forteresse, offre un petit *temple*, dont le plan et les dimensions rappellent ceux de Zéoib et de Oumm el-Ouélèd et qui doit avoir été élevée par des Grecs ou des Syriens, un grand nombre de puits et quelques restes de colonnes.

De M'Kaur, contournant au N. une haute colline et tournant (1 h. 20 min.) au S., on atteint (40 min.) *Khirbet Attaroûs*, l'ancienne **Ataroth**, dont les ruines consistent en une masse de pierres brisées, des rangées de murs démolis, des lignes de fondations, de grandes grottes et des citernes. Quelques sycomores et de beaux térébinthes s'élèvent parmi ces débris. De ce point, la vue est aussi étendue que de Machærus. Par un jour clair on peut apercevoir Bethléhem, Jérusalem et le Garizim. Le Tell Chibân domine la plaine au S., tandis qu'à l'E. de petits points, épars sur le vaste pla-

beaucoup mieux construit. L'intérieur de la ville n'offre plus qu'un amas de ruines que dominent des rangées d'arches semi-circulaires, semblables à celles de Oumm er-Reçâs, et qui sont probablement d'origine romaine. M. Tristram a signalé près de l'extrémité E. de la ville un large espace ouvert, bien pavé avec de grandes dalles carrées et entouré de débris de piliers et de fragments de chapiteaux. C'était peut-être l'ἀγορα de l'ancienne cité. Immédiatement derrière cette place, se trouvait la porte centrale et, au delà, un petit *temple* dorique, mesurant 11 mèt. de long du N. au S. et 9 mèt., de l'E. à l'O. La porte du temple fait face à l'E., et au centre du mur S. est creusée une niche semi-circulaire. A droite et à gauche de la porte, les bases de deux colonnes sont encore en place, et quatre chapiteaux doriques gisent sur le sol. Ce temple offre une disposition tout à fait semblable à celle de l'ancien temple dorique de Khân Zébîb. A quelle époque florissaient ces anciennes cités? Le nom de Oumm el-Ouélèd ne nous apprend rien et aucune inscription n'a été retrouvée sur ces pierres? De nouvelles études appuyées sur des fouilles bien conduites permettront sans doute de répondre à cette question.

De Oumm el-Ouélèd, on se dirige au N. E. vers (1 h. 45 min.) **Ziza**, mentionnée comme une station militaire romaine. Les ruines de Ziza sont très étendues et couvrent une légère élévation de terrain. Elles consistent, comme celles de Oumm er-Reçâs et de Oumm el-Ouélèd, en un amas de pierres renversées, parmi lesquelles s'arrondissent des arches semi-circulaires. M. Tristram a signalé, près de l'extrémité O. de la ville, un ancien édifice sarrasin, malheureusement ruiné par les troupes d'Ibrahim Pacha, et dont il reste encore une belle porte richement sculptée et des murs sur lesquels ont été gravées quelques inscriptions coufiques. Des chapiteaux, des fragments de frise, des croix sculptées gisent épars sur le sol. La ruine la plus importante de Ziza est une ancienne *église* chrétienne, située dans la partie orientale, dont il reste une abside, quelques pans de murs, des pierres ornées de croix grecques sculptées et une colonne. En dehors de l'ancienne enceinte de la ville, on remarque deux *châteaux* ou forts. Le premier, qui est le plus grand, long de 20 mèt. et large de 18, est flanqué d'un quadrilatère, mesurant 14 mèt. sur 6. Ces deux édifices ont dû être construits à la même époque, avec les matériaux d'édifices plus anciens et, en particulier, d'anciennes églises byzantines; car on trouve, sur nombre de pierres, des croix grecques sculptées. La voûte du premier étage est d'un excellent appareil. L'étage supérieur auquel on arrive par un escalier bien construit est pourvu de meurtrières et de fenêtres étroites. L'autre edifice, situé à l'E. du précédent, et probablement d'origine romaine, a été ruiné par les troupes d'Ibrahim Pacha. Il n'en reste plus que quelques pans de murs, avec une niche creusée dans la face S. Des restes d'inscriptions coufiques se lisent sur quelques pierres (Tristram, *ouvr. cité*, p. 182 189).

Plus loin, à 1600 mèt. environ des murs, dans une plaine basse, est un birkèh, admirablement conservé, long de 126 mèt. environ sur 100 mèt. de largeur. De larges escaliers permettaient aux chevaux de descendre jusqu'au niveau de l'eau. Les parois sont formées de belles assises dont les blocs, bien taillés et ajustés, ont jusqu'à 1 mèt. 80 de longueur. Un système remarquable de digues et d'écluses amenait dans le birkeh toutes les eaux supérieures.

A 1 h. 30 min. au N. E. de Ziza, au delà du Derb el-Hadj, s'élève, isolé au milieu d'une vaste plaine, le palais de **Machittâ**. C'est un édifice carré, mesurant 133 mèt. de côté, construit en belles pierres de taille et flanqué de tours rondes aux quatre angles et sur les faces. Deux saillants octogones, situés à dr. et à g. de l'entrée, forment une splendide façade, de plus de 60 mèt. de largeur. La pierre est littéralement couverte de sculptures, qui, par leur finesse et leur élégance, l'emportent, d'après M. Tristram, sur celles de l'Alhambra. Elles représentent divers animaux, lions, buffles, gazelles, panthères, lynx, perdrix, paons, perroquets, dans toutes sortes d'attitudes, mais en général groupés deux à deux et buvant dans un même vase. Des oiseaux s'ébattent au milieu des branches entrelacées, des fleurs et des festons de vignes. Tout le long des parois extérieures court une magnifique frise ornée de chevrons et de rosaces. Ces sculptures couvrent la façade tout entière, à une hauteur de plus de 5 mèt.

Cette porte monumentale donne accès dans une vaste cour, qui paraît avoir été divisée en trois sections rectangulaires par des murs parallèles. La partie cen-

trale, un peu plus large que les autres, était seule habitée. On y trouve d'abord, à l'entrée, les fondations de nombreuses chambres, destinées sans doute aux soldats et aux gardes du palais; vient ensuite une cour, avec une large fontaine; le palais proprement dit, situé au fond de la grande cour, s'ouvrait par trois arcades semi-circulaires, reposant sur des piliers surmontés de chapiteaux corinthiens. Les assises inférieures construites en marbre blanc, sont couvertes d'inscriptions que malheureusement M. *Tristram* n'a pu déchiffrer. La partie supérieure est en briques. Les voussoirs des arches gisent sur le sol. Cette porte centrale donne accès dans une grande salle, à droite et à gauche de laquelle s'ouvrent de nombreuses chambres, voûtées en briques. La partie la plus remarquable du palais est une grande chambre carrée, d'environ 15 mèt. de côté, creusée sur trois de ses faces de larges absides, les angles étant remplis par une construction massive en briques.

M. Fergusson attribue ce palais à Khosroës, roi de Perse, vers l'an 614. Mais il est probable qu'il a été élevé par les princes Ghassanides de Bozra (*V.* R. 47).

De Machittâ, pour rejoindre la route à Hesbân, on se dirige au N. O. à travers une plaine herbeuse jusqu'à (55 min.) *Qoustoul*, forteresse ruinée, près de laquelle s'élève un édifice bien conservé, mesurant 27 mèt. sur 18, avec une tour semi-circulaire à l'angle N. O. C'est probablement un ancien temple fortifié. Tout autour s'étendent des ruines, parmi lesquelles on remarque quelques restes d'architecture grecque. La route, traversant au N. O. la plaine de Belqâ'a, atteint (4 h.) Hesbân (*V.* ci-dessous).

Excursion au Djébel Attaroûs, à Machærus, à Callirhoé, 13 h. 45 min. — Excursion fatigante, mais très intéressante, par la grandeur et la beauté des sites. Cette partie montagneuse du pays de Moab est occupée par les *Hamidèh*, tribu subdivisée en un grand nombre de petits groupes, soumis chacun à un petit cheikh, à peu près indépendant dans son canton. Pour éviter des difficultés inextricables et des demandes continuelles de baghchich, on évitera de traiter avec eux, en se faisant accompagner par un cheikh des Béni Sakh'r, dont les Hamidèh reconnaissent la suprématie (*V.* p. 497). Grâce à cette précaution, M. Tristram a pu parcourir leur pays sans aucun empêchement.

De Dhibân, traversant au N. O. (1 h. 15 min.) le *ouady el-Ouâlèh*, affluent du ouady el-Modjib, on atteint (2 h.) *Qoureiyât*, qui est peut-être le **Kiriathaïm** ou **Kerioth** des Nombres (XXXII, 37) et (1 h. 15 min.) à l'O. *M'Kaur*, l'ancien **Machærus**, forteresse construite par Alexandre, fils de Hyrcan Ier, et qui fut reprise par Alexandre sur son fils Aristobule (*V.* p. 113). Prise et détruite par Gabinius, elle fut relevée bientôt après. Hérode en fit la place la plus forte de la Palestine transjordanienne. Elle fut prise définitivement par L. Bassus et depuis lors, elle disparaît de l'histoire. Josèphe (*Guerre des Juifs*, VII, 6), nous a donné de cette ville une description détaillée, qui concorde assez bien avec l'état actuel des lieux. La citadelle, située sur une colline rocheuse très élevée, entourée de profondes vallées, était munie d'une enceinte haute de 160 coudées, dans l'intérieur de laquelle se trouvait le palais royal. Il n'en reste que les fondations qui s'élèvent à 1 et 2 mèt. au-dessus du sol; dans l'intérieur, on trouve un puits très profond, une grande citerne voûtée et deux souterrains. A 150 mèt. environ plus bas que la citadelle, à l'O., s'étend le plateau oblong, long de 1600 mèt. environ, qui supportait la ville haute. On y remarque, au milieu de débris de toutes sortes, les restes d'une tour carrée. De ce point, situé à 1150 mèt. au-dessus de la mer Morte, on jouit d'une belle vue sur toute cette mer et la contrée montagneuse de Juda, jusqu'à Jérusalem et Nébi Samouïl, au N. La ville basse, située à l'E. de la forteresse, offre un petit *temple*, dont le plan et les dimensions rappellent ceux de Zénib et de Oumm el-Ouélèd et qui doit avoir été élevée par des Grecs ou des Syriens, un grand nombre de puits et quelques restes de colonnes.

De M'Kaur, contournant au N. une haute colline et tournant (1 h. 20 min.) au S., on atteint (40 min.) *Khirbet Attaroûs*, l'ancienne **Ataroth**, dont les ruines consistent en une masse de pierres brisées, des rangées de murs démolis, des lignes de fondations, de grandes grottes et des citernes. Quelques sycomores et de beaux térébinthes s'élèvent parmi ces débris. De ce point, la vue est aussi étendue que de Machærus. Par un jour clair on peut apercevoir Bethléhem, Jérusalem et le Garizim. Le Tell Chihân domine la plaine au S., tandis qu'à l'E. de petits points, épars sur le vaste pla-

teau de Moab, marquent la position de certains sites ruinés, comme Oumm er-Reçâs et Ziza. Le château de Machærus est caché à l'O. par la petite chaîne qui masque la mer Morte, jusqu'à la plaine de Jéricho. De Khirbet Attaroûs, une ancienne route romaine conduit à travers une contrée boisée et bien cultivée au *Djébel Attaroûs*, mamelon isolé sur lequel s'élevait l'ancienne citadelle. On y trouve les débris d'un fort et l'on y jouit d'une belle vue sur le ouady Zerqa Ma'în, le ouady Habis au N. et le ouady Modjib, au S.

Du Djébel Attaroûs, on rejoint à l'O. (1 h.) la voie romaine qui allait de Machærus à Callirhoë, contournant la tête du *ouady Z'gara*, sur les flancs d'un escarpement où le ouady forme un précipice de 240 mèt. de hauteur. Au débouché de ce ouady, dans une petite plaine boisée, se trouvent les ruines de *Zara*, qui est peut être l'ancienne *Zarath Chahar*, de Ruben (Josué, XIII, 19). La route, coupant au N. O. une série de petits ravins, atteint (1 h. 10 min.) une terrasse inférieure, couverte d'herbages et descend (35 min.) sur les bords du *ouady Zerqa Ma'în*, magnifique gorge, dont le flanc meridonal est couvert d'une masse de rochers basaltiques. Le côté N., moins escarpé, est formé d'un calcaire blanchâtre, qui s'appuie sur une couche de grès rouge. C'est au point de jonction du calcaire et du grès, vers le bas de la falaise, que jaillissent les

Sources de Callirhoë. Elles étaient célèbres dans l'antiquité pour leurs vertus médicinales. Hérode vint y faire un séjour pendant sa dernière maladie (Josèphe, *Antiq.*, XVII, 6). Elles sont au nombre de sept ou huit, disposées sur une longueur de 4 kil. environ. Chacune d'elles sort du pied de la falaise, se fraie un chemin à travers des fourrés de roseaux et forme, près du lit du ouady, une série de petites cascades fumantes, sur des rochers noirâtres formés par des dépôts sulfureux, dont quelques-uns ont jusqu'à 50 mèt. de hauteur. Leur température est de 65 à 70 degrés centigrades. Les plus chaudes et les plus riches en soufre sont à l'O., vers l'embouchure du ouady. Près de la cinquième, on observe des troncs de palmiers pétrifiés en une sorte de craie poudreuse, qui s'émiette au toucher. Les deux dernières à l'O. jaillissent au pied de la falaise avec une grande force, et tombent dans un bassin, pour disparaître bientôt sous une épaisse couche d'incrustations qu'elles ont elles-mêmes formées. Les Arabes utilisent ingenieusement ce petit canal souterrain pour se ménager des bains à peu de frais. Ils redoutent du reste ce séjour hanté, d'après eux, par les génies des régions inférieures auxquels ils offrent un sacrifice avant de quitter les bords du ouady.

Des sources de Callirhoë, on remonte le ouady Zerqa Ma'în, en gravissant la terrasse inférieure, élevée de 420 mèt. environ au-dessus du lit du ouady, qui forme une sorte de plateau, large de 800 à 1600 mèt., et fermé à dr. et à g. par des montagnes escarpées. Remontant au N. O. (2 h.) le ouady Habis, on rejoint (2 h 30 min.) la route à Ma'în (*V.* ci-dessous).

De Dhibân, la route directe coupe au N. (1 h. 15 min.) le *ouady Ouâlèh* sur un pont de construction romaine, atteint (2 h. 30 min.) le *ouady Zerqa Ma'în*, qui descend à la mer Morte à travers des encaissements sauvages (*V.* ci-dessus), puis (45 min.) le *ouady Habîs*, à gauche duquel on ira visiter (30 min.) **Ma'în**, éminence couronnée de ruines, qui représente **Baal Méon** (Nombres, XXII, 41) où **Balak**, *roi de* Moab, conduisit le prophète Balaam pour lui montrer le peuple d'Israël assemblé. C'était une ville de la tribu de Ruben. Dans Josué, elle est appelée *Beït Baal Méon*; Ezéchiel la qualifie de « gloire de la contrée. » D'après Eusèbe, qui la mentionne comme un bourg important, situé à 9 milles de Hesbân, elle aurait été la patrie du prophète Élisée. Les ruines très étendues occupent le sommet et les pentes de quatre collines adjacentes, qu'une large chaussée reliait les unes aux autres. Elles consistent en fondations, fragments de murs, voûtes, grottes, puits et citernes innombrables. Des fouilles entreprises parmi ces buttes réservent peut-être à quelque heureux explorateur des découvertes importantes.

De Ma'în, en suivant l'ancienne voie romaine, on atteint (1 h. 30 min.) **Medeba**, dont le site est de loin reconnaissable à quelques murs

et colonnes encore debout. Cette ville, dont les ruines attestent la grande prospérité sous l'occupation romaine, est une des plus anciennes du pays de Moab. Elle est citée en même temps que Hesbon et Dibon, avant la conquête israélite (Nombres, XXI, 30), et elle figure sur la Stèle de Mésa. C'est près de ses portes que Joab, le général de David, remporta une victoire décisive sur les Ammonites, alliés aux peuples de la Mésopotamie et aux Syriens de Maacha et de Tsobah (I Chron. XIX) (*V.* p.103). Jean Maccabée y fut pris et mis à mort (Josèphe, *Antiq.* XII, 1). Reprise par Hyrcan, après six mois de siége, elle resta depuis lors aux mains des Juifs. Plus tard, elle devint une ville épiscopale, mentionnée par Eusèbe.

Les ruines de Medeba couronnent une petite éminence, autour de laquelle elles s'étendent dans la plaine à l'est, tandis qu'au midi, elles sont bornées par un petit ouady. En se plaçant sur l'éminence centrale, on peut suivre les traces des anciennes rues. Une légère pente aboutit à l'O. à une petite élévation, creusée d'un labyrinthe de grottes, qui paraissent avoir servi autrefois de réservoirs pour les eaux. De ce côté, s'élevait un *temple*, dont il ne reste plus que les deux colonnes ci-dessus mentionnées. Elles sont cannelées et mesurent seulement 6 mètres de hauteur; les chapiteaux qui les surmontent, l'un corinthien, l'autre ionien, n'ont pas été faits pour elles; ils proviennent sans doute d'un autre temple détruit. La cité romaine s'étendait surtout à l'est dans la plaine, où l'on peut suivre le mur de circonvallation. On y reconnaît les restes d'une route pavée, aboutissant à une porte massive, bien construite, dont les pieds-droits sont encore debout. Elle était surmontée d'une arcade, dont les pierres sont éparses sur le sol. En dedans de la porte, du côté N., est une grande place, mesurant 280 pas du nord au sud et 240 pas de l'est à l'ouest, ornée de colonnes, dont les bases sont encore en place. Les constructions les plus importantes paraissent avoir été dans la partie nord de la ville. On y retrouve une construction de forme ovale, munie de portes sur les faces est et ouest, et qui renferme des citernes voûtées, d'une très grande profondeur. Une rotonde, située dans ce quartier, paraît avoir été convertie en église chrétienne. Il en reste quatre piliers à l'ouest et une grande abside pentagonale. Dans le labyrinthe de rues formées par les constructions voûtées semblables à celles que nous avons signalées à Ziza (*V.* p. 506), et dont quelques-unes sont occupées provisoirement par les bergers bédouins, se voient quelques restes d'autres églises, avec des chapiteaux corinthiens, des dalles gravées de croix grecques, quelques inscriptions grecques. A l'angle S. E., une énorme digue, construite à travers le ouady, forme un immense *réservoir* carré, semblable à celui de Ziza, mais mieux construit, et dans un parfait état de conservation. Il mesure 110 mètres de côté, et 6 mètres 50 de hauteur. Un large et bel escalier, placé à chaque angle, permettait d'atteindre le niveau de l'eau. Le mur Est a 16 mètres d'épaisseur à sa base, et ses assises, construites à fruit, comme les murs du temple de Salomon (V. p. 300), ne mesurent que 6 mètres de largeur au sommet. En dedans, la face du mur, parfaitement plane et polie, est épaulée par des arcs-boutants régulièrement espacés et qui n'ont pas moins de 2 mèt. 80 d'épaisseur. Une tour massive établie à l'angle N. O. protégeait cet ouvrage. De l'angle S. E., le mur croise le ouady et gravit la colline, formant une digue solide, destinée à ramener toutes les eaux de la pluie dans le réservoir. Les trois autres murs, moins forts, et de largeur uniforme, mesurent cependant 4 mèt. 50 d'épaisseur le sommet du mur ouest est

aujourd'hui de niveau avec le sol extérieur. Cet admirable ouvrage rappelle par ses énormes dimensions et par la beauté de l'appareil les réservoirs de Salomon (V. p. 357-358). Avec peu de travail et une dépense minime, on pourrait aujourd'hui utiliser ce grand bassin pour arroser le terrain environnant qui est d'une grande fertilité.

Tout autour de Medeba, aussi loin que la vue peut porter, s'étend une plaine herbeuse et couverte de troupeaux de brebis et de chameaux, et occupée par les Béni Sakh'r (*V*. p. 497).

A 1 h. 30 min. au N. O. de Medeba, on pourra visiter le *Djébel Nébâ*, que M. de Saulcy a le premier identifié avec le **Mont Nebo** (de Saulcy, *Voyage en Terre Sainte*, p. 289-295), d'où Moïse put apercevoir toute la terre promise avant de mourir (Deutér., XXXII et XXXIV). Balak y conduisit Balaam, au territoire de Tsophim, vers le sommet de Pisga (Deutér. XXIII, 14). Le mont Nebo faisait partie de la chaîne des *Abarim* (montagne des Passages), ainsi nommée sans doute, parce qu'on descendait d'Hesbon à la vallée du Jourdain, par les gorges de ces montagnes. Les ruines de Nébâ s'élèvent sur un mamelon situé au-dessous et un peu à l'O. de la chaîne principale, qui court de Hesbân à Ma'în. On y trouve quelques fondations de murs et les restes d'une ancienne voie romaine qui descendait de la plaine à l'O. dans la vallée du Jourdain. De là, on peut apercevoir la rive occidentale de la mer Morte, à partir de Aïn Djidi, Bethléhem, Jérusalem, Nébi Samouïl et les monts Ébal et Garizim. La vallée du Jourdain est visible jusqu'à Qourn Sourtabèh (*V*. R. 32). Du Djébel Nébâ à Hesbân, 2 h. 30 min.

De Medeba, on traverse au N. une plaine occupée par les Béni Sakh'r et qui se relève à l'O. en une chaîne de collines, hautes de 60 à 100 mètres, la première des gradins de Moab (V. ci-dessus), jusqu'à (2 h. 12 min.)

Hesbân, l'**Hesbon** de l'Ecriture. C'était, au temps de Moïse, la ville royale des Amorites du S. Prise par les Hébreux, elle fut assignée à la tribu de Ruben. La ville antique occupait deux plateaux, bornés, au N. par le *ouady Hesbân*, au S. par le *ouady Ma'în*. Le plateau septentrional mesure 250 mètres environ de longueur sur 100 de largeur; il est entièrement couvert d'amas de ruines informes, au milieu desquels se trouvent de nombreuses citernes (d) (*V*. le plan ci-contre). Au centre, s'élève une enceinte quadrangulaire (a), formée de grandes assises et qui paraît être de construction arabe. Elle entourait un temple dont l'emplacement est marqué par les bases de quelques colonnes restées en place. A l'extrémité S. E. du plateau est un soubassement d'édicule de petites dimensions. Le second plateau, situé au S. O. du précédent, est aussi long, mais plus étroit de moitié, et il est aussi couvert de décombres dans la partie la plus rapprochée du nord. On y trouve l'emplacement d'un *temple* (a), orienté de l'est à l'ouest et, à 50 mètres plus loin, les restes d'une tour carrée. A l'extrémité sud de ce second plateau s'ouvrent des *carrières* (f) précédées d'amas de *décombres* (*V* de Saulcy, *ouvr. cité*, p. 280-282).

De Hesbân à Jérusalem, par le ouady Hesbân et Jéricho, 14 à 15 heures. — Une voie romaine, reconnaissable à quelques bornes milliaires renversées, descendait le long du ouady, pour aboutir au gue du Jourdain. La vallée pittoresque, bornée au N. de rochers escarpés de grès rouge, où les aigles et les vautours etablissent leurs nids, et au S., de pentes couvertes d'une riche végétation, offre plusieurs bassins naturels, une source abondante, située près du fort ruiné de *Soumiah* et quelques ruines mal étudiées jusqu'à aujourd'hui. On atteint en 5 h. le bord du *Ghôr Seisabân*, qui apparait en ce point comme une belle plaine, couverte de bosquets d'arbrisseaux. Ce district, bien arrosé, où le blé vient à merveille, mesure 9 kil. environ de l'E. à l'O. sur 16 ou 18 kil. du N. au S. Il sera bon, du reste, de ne le traverser qu'en prenant quelques précautions, car les fourrés servent souvent de retraite aux maraudeurs. *Beït Harân* (45 min.) où l'on signale quelques traces de murs, site retrouvé et

identifié en 1858 par M. E. G. Rey, répond à l'ancienne **Beth Haran** ou Beth Haram des Nombres (XXXII, 36), une des villes de la tribu de Gad. C'est, d'après M. de Saulcy, **Betharamphta**, devenue *Livias* pour Saint-Jérôme et *Julias*, pour Josèphe, ville reconstruite par Hérode Antipas (*Ant. jud.*, XVII, II, 1).

A 1 h. 40 min. au S., quelques blocs usés et rongés par le sel, quelques arasements de murs, les restes d'un aqueduc et d'innombrables fragments de poterie marquent le site de *Soueimèh*, que M. de Saulcy identifie avec l'ancienne et importante ville de **Beth Yesimoth** (Nombres, XXXIII, 49; Jos., XII et XIII). A quelques minutes des ruines est une source d'eau chaude, *Aïn es-Soueimèh*, recouverte d'un inextricable fourré de roseaux gigantesques. Au S. de Soueimèh, au delà du *ouady Soueimeh*, est un plateau nommé *El-Azhemiyeh*, où M. de

Echelle

Saulcy a retrouvé plusieurs dolmens remarquables, étudiés par MM. Mauss et Salzmann.

De Beït Harân, on traverse au N. O. le Ghôr Seisabân. La végétation devient plus maigre à mesure que l'on avance, et l'oasis fait place à la plaine aride qui borde le Jourdain, dans laquelle quelques fourrés de roseaux marquent le débouché des ouadys. On atteint (1 h. 20 min.) le gué du Jourdain, *Maqhâdet el-Ghôrâniyèh*, et de là, Jéricho et Jérusalem (*V.* R. 20).

Au delà de Hesbân, en se dirigeant vers Ammân, on entre dans le territoire des Adouân. *El-'Al* (30 min.) aujourd'hui inhabité, est l'antique **Eléaléh** de Moïse (Nombres, xxxii, 37), cité avec Hesbon et Kiriathaim, comme ayant été rebâti par les enfants de Ruben. C'est là que l'armée franque vînt camper en 1183, pour contraindre Salah ed-Dîn à lever le siége de Kérak (E. G. Rey). Les ruines s'étendent sur un grand mamelon à mi-côte duquel un ancien pan de mur offre plusieurs assises de gros blocs. La route traverse au N. E. une plaine cultivée où l'on suit la voie antique, reconnaissable à quelques tronçons conservés, coupe (40 min.) le petit *ouady el-Héléïl*, affluent du ouady Na'oûr, laisse à dr. *Oumm el-Kénafat* « la mère de la protection » et, après avoir traversé de petits ouadys, atteint (50 min.) *Na'oûr*, lieu de campement des Adouân établi dans le *ouady Na'oûr*, où l'on trouve quelques ruines informes. Partout le sol présente de gros cubes de mosaïques. L'identification de ce site est incertaine. Remontant au N. E. les pentes boisées du ouady Na'oûr, on traverse au N. E. puis au N. un plateau cultivé dans lequel s'ouvre (40 min.) une petite vallée, le *ouady el-Ouast*, dont on descend les pentes orientales. Laissant à g., les ruines de *Sekkah* et (25 min.) *El-Djaharâ*, on atteint (30 min.) *Redjoum el-Ouast* « le monceau du milieu ». Continuant à descendre la vallée, dans laquelle campent quelques familles des Adouân, on laisse (18 min.) à g. sur un mamelon *Abdoûn* et l'on atteint (40 min.) *Aïn Ammân*, belle source entourée de restes de constructions probablement romaines. Traversant le ouady, qui prend ici le nom de *ouady Ammân*, pour en suivre la rive gauche où l'on remarque les restes d'un aqueduc et quelques sarcophages, on débouche (15 min.), au pied des collines dans une petite plaine d'où l'on aperçoit la citadelle et les belles ruines de

Ammân, la **Rabbath Ammon** de la Bible, où se trouvait le lit de fer de Og, roi de Basçan (Josué. xiii, 24). Elle fut assignée à la tribu de Gad, mais ne tarda pas à être occupée par les Ammonites. Assiégée par Joab, général de David, qui s'empara de la ville des eaux, probablement la ville basse, elle fut prise par ce roi lui-même (II Samuel, xi et xii, 26-31). Rabbath Ammon est la **Philadelphia** des Ptolémées et des Romains.

Les ruines (V. le plan) couvrent un espace assez étendu, sur les deux rives du ouady Ammân, dans le lit duquel coule un ruisseau que les guides de M. de Saulcy lui ont assuré avec raison être le Jabbok (V. p. 517). La ville ancienne comprenait la *ville haute* ou *citadelle*, située sur la colline qui domine au N. le ouady Ammân et la *ville basse*, étendue dans la vallée et sur les pentes de la colline. Il en reste de beaux monuments groupés sur les deux rives et près du lit du ouady Ammân. Nous les décrirons dans l'ordre où les rencontre le voyageur venant de l'ouest.

Le premier monument à l'O. est un édifice carré, avec pilastres corinthiens aux quatre angles, que M. de Saulcy regarde comme un *tombeau* (1). L'appareil en est fort beau et appartient à uue assez bonne époque romaine. La voûte, dont une partie existe encore, est ornée de caissons élégants. Sur le sol gisent des fragments de frise et d'entablement. Deux cents mètres plus loin, à dr.



AMMÂN.

PLAN DE AMMAN.

d'une mosquée (g) dont le minaret est bien conservé, s'élève, sur l'escarpement même du ouady, une *basilique* (o) dont il reste les murs latéraux et une abside. A 40 mètres de là, est une construction remarquable (p), que M. de Saulcy regarde comme un *palais des thermes*. Il en reste debout une belle abside centrale, reliée à deux autres hémicycles par des faces inclinées sur l'axe de l'abside principale. En avant du mur, à l'intérieur, était une rangée de colonnes corinthiennes, dont 4 sont restées debout, mais décapitées. Les murailles sont creusées de belles niches placées à une assez grande hauteur et dont le fond est couvert de *graffiti*. A partir de ce point, sur une longueur de plus de 300 mètres, la rivière a ses bords revêtus de belles murailles romaines, autrefois reliées par une voûte dont il reste un beau tronçon à quelques mètres, à l'est des thermes. Franchissant la rivière sur cette sorte de pont, nous visiterons sur la rive dr. le

Théâtre (f), le plus bel édifice d'Ammân et l'un des théâtres romains les plus vastes et les mieux conservés qui existent. Il est adossé à une colline rocheuse, dans les flancs de laquelle il a été en partie creusé. La largeur de l'arène est de 110 mèt. environ. En avant se dressait une rangée de colonnes, dont 8 sont restées debout, supportant leur architrave, malheureusement un peu disloquée. En arrière de ce rang de colonnes, en commençait un autre, dont il ne reste plus que 4 colonnes debout et qui recoupait le premier, formant peut-être avec celui-ci une galerie qui aboutissait à l'entrée de l'odéon (V. ci-dessous). Le théâtre lui-même se compose de trois rangs de siéges comprenant, le premier, 14, le second 16 et le troisième, 18 gradins dans un parfait état de conservation. Le gradin supérieur est surmonté d'une galerie au centre de laquelle s'ouvre une loge carrée avec fronton, flanquée de deux grandes et belles niches. « Tout cela, dit M. de Saulcy, est d'une simplicité qui est loin d'exclure la magnificence, et de tous les points de l'amphithéâtre, ainsi que j'en ai fait l'expérience, on entend à merveille les paroles prononcées, sans trop forcer la voix, à l'endroit où était la scène. » La scène, du reste, est ruinée et ne se reconnait plus qu'à des arasements sans importance.

A quelques pas à l'E. du théâtre et à angle droit avec sa façade est l'**Odéon** (e) ou théâtre couvert, dont il ne reste que la façade extérieure et quelques gradins du côté droit de la scène. Tout l'intérieur est encombré de pierres de taille, entassées les unes sur les autres. Au-dessus de la porte latérale par laquelle on pénètre dans ces ruines se voit un entablement surchargé d'ornements au milieu desquels paraît la louve allaitant Rémus et Romulus.

Revenant au point où l'on a franchi la rivière, on passe sur la rive g. et, traversant des ruines informes au milieu desquelles se remarquent quelques pans de murs, on laisse à dr. une *porte monumentale* (q) dont il reste les soubassements qui font corps avec le revêtement de la berge. Elle donnait accès sur un *dromos*, placé en avant d'un temple (h), auquel on accédait par un perron de quelques marches, ayant toute la largeur du temple lui-même. La muraille du fond est restée en place, avec deux demi-frontons, supportés par deux colonnes. Au delà de ce monument s'étendent des ruines indistinctes, que traverse une voie antique, aboutissant à la porte orientale (b). Pour visiter ces ruines avec quelque profit, il faudrait y consacrer plusieurs jours et des fouilles faites avec soin y seraient probablement fructueuses.

De la ville basse, on gravit la colline assez élevée que couronne le **Qala'ah** ou citadelle. Celle-ci occupe

un plateau de forme irrégulière, long de 6 à 700 mètres, entouré à l'E. et à l'O. de deux ouadys étroits et escarpés, tandis qu'au S. il domine le ouady Ammân. Au N. O., une profonde coupure, artificiellement agrandie, l'isole de la montagne à laquelle il s'adosse. Un mur d'enceinte, construit en beaux blocs, bien joints, sans ciment, et portant en quelques endroits la marque d'une haute antiquité, entoure la crête du plateau, sans la dépasser. Il est percé au S. d'une *porte* monumentale (B). Le premier édifice que l'on rencontre, quand on a franchi le mur d'enceinte, est un *temple* (A) dont les soubassements seuls n'ont pas été dérangés, et dont il reste deux colonnes énormes renversées sur le sol, à côté de fragments de corniche. Les plates-bandes de plusieurs de ces corniches portent des fragments d'inscriptions, où l'on peut lire le nom d'un Constantin. Au delà du temple, est un édifice, nommé *El-Qasr* (D) dont rien à l'extérieur ne dénote la magnificence. « Une fois qu'on a pénétré, dit M. de Saulcy, dans cette enceinte si grossière au dehors, on se trouve dans une vaste salle carrée, sur laquelle s'appuient, en formant les bras d'une croix grecque, quatre salles, où donnent entrée de hautes arcades ogivales. Toutes les parois intérieures de la salle centrale et des quatre autres sont couvertes de ciselures d'une élégance rare, si l'exécution laisse à désirer. Des rangées d'arcades superposées et en plein cintre règnent sur tout le pourtour, et forment ainsi une décoration continue d'un goût exquis... L'ornementation est purement végétale, et les ceps de vigne y abondent... Pour ma part, je suis bien tenté d'y voir un palais chrétien-arabe, construit vers l'époque de la conquête musulmane. » M. E. G. Rey y voit un monument élevé par les princes ghassanides.

« Derrière le Qasr, s'étend une grande et belle muraille romaine, ornée de niches à fronton. Au delà, se voit tout un quartier de la ville, où les habitations ruinées sont accumulées les unes sur les autres. Au milieu d'elles s'élève un joli petit édicule, garni d'une grande niche à voûte en coquille... Au delà est le mur de l'acropole (K), dominant un ravin profond et escarpé, au bas duquel on aperçoit des grottes servant en ce moment d'habitation à quelques familles arabes. Aux extrémités de la longue branche de la muraille d'enceinte qui revêt de ce côté l'escarpement du Qala'ah, sont les restes de deux grandes tours carrées », (De Saulcy, *ouvr. cité*, p. 249-250). La surface du plateau est percée de nombreuses citernes (F).

De Ammân à Es-Salt (5 h. 20 min.). La route, atteignant (2 h. 25 min.) Djoubeihah (*V.* ci-dessous), descend le *ouady Soueïlih*, passe (25 min.) à *Es-Safoût*, où se trouvent les ruines d'un temple, descend le *ouady Harba*, laisse à dr. la vallée de Beqâ'a, croise (1 h. 25 min.) le *ouady Saïdoûn* et atteint (1 h. 5 min.) Es-Salt (*V.* p. 516, *b*).

De Rabbath Ammon, la route, contournant la citadelle à l'O., et remontant la rive g. du *ouady en-Noueïdjîs*, s'élève sur un plateau onduleux en partie cultivé et pénètre dans une région de collines basses couronnées de ruines. On atteint (2 h.) *Mourâzèh*, situé sur une colline et (25 min.) *Djoubeihah*, la **Jogbehah** (Nombres XXXI, 35), dont les ruines couvrent deux collines basses et renferment des colonnes, des grottes et plusieurs sarcophages. La route entre (1 h. 35 min.) dans le pays boisé de Galaad, laissant à gauche la plaine de *El-Beqâ'a*, large de 16 kilomètres environ au centre et entourée d'un cercle de montagnes. Elle est traversée dans sa partie orientale par l'ancienne voie romaine qui allait de Ammân à Djérach, tandis que sur les pentes qui la dominent à l'O. court la route de Es-Salt à Djé-

rach. On se rapproche à l'O. du ouady Zerqa en suivant l'ancienne voie romaine qui aboutit (3 h. 10 min.) aux ruines du pont. Traversant la rivière dans la direction N. E., on contourne le versant N. d'une colline conique sur le sommet de laquelle s'élève le ouély de *Nébi Hoûd*, pour atteindre (2 h.) Djérach (*V*. p. 517-519).

De Djérach à Bozra, 14 heures (V. R. 45).

ROUTE 45.

DE JÉRUSALEM A BOZRA,

Par Es-Salt et Djérach.

(35 heures.)

Jéricho	5h	35
Bac du Jourdain	2	00
Es-Salt	5	25
Djérach	8	10
Bozra	14	00
Total	35	10

A. — De Jérusalem à Jéricho, 5 h. 35 min. (V. R. 20).

B. — De Jéricho à Djérach. 1° par Es-Salt (15 h. 35 min.) — La route de Jéricho à Es-Salt, coupant la plaine du Jourdain au N. E., atteint (2 h.) le bac du Jourdain au N. du *ouady en-Noua'ïmèh* (1 piastre par homme et par cheval). Au delà on suit au N. N. E. la route des caravanes, au milieu des tamarisques et des acacias. Laissant (25 min.) le bassin du fleuve, on atteint (15 min.) une plaine arrosée et, plus loin, (40 min.) la colline de *Nimrîn*, sur laquelle se trouvent quelques ruines. Cette place correspond peut être à l'ancienne **Beth Nimrah**, de la tribu de Gad (Josué, XIII, 27; Nombres, XXXII, 3, 36) et les *eaux de Nimrim*, mentionnées dans Ésaïe (XV, 6) devraient alors être cherchées dans cette région. M. Tristram croit avoir retrouvé l'ancienne Nimrim au S. E. de la mer Morte (*V*. p. 73). La route, remontant le *ouady Cha'ïb*, nommé aussi *ouady Nimrîn*, atteint (1 h. 20 min.) une source et, laissant (25 min.) la vallée à g., traverse au N. E. une contrée montueuse. Sur une colline à g. (1 h.) s'élève le ouély de *Nébi Cha'ïb* (Cha'ïb ou Cha'aïb est le nom donné à Jéthro dans le Koran (V. R. 2). Laissant à g. (45 min.) la source de *Aïn Hazeïr*, au-dessus de laquelle est un khân, on atteint (35 min.)

Es-Salt, qui paraît répondre à **Ramoth Galaad**, où les rois **Achab** et Joram furent successivement battus par les Syriens (1 Rois, XXII; — II Rois, IX). Cette ville acquit une certaine importance à l'époque des croisades. La forteresse, détruite par les Mongols, fut reconstruite par le sultan Bibars (V. p. 120). Ibrahim Pacha la fit sauter en 1840. Sur les ruines, les Turcs ont élevé une caserne occupée depuis 1874 par un détachement d'infanterie.

Chef-lieu du district du Belqâ et résidence d'un Kaïmakan (V. p. 136), cette ville offre aujourd'hui, grâce à la présence d'une petite garnison turque, une parfaite sécurité. La population est de 4000 personnes environ, dont 500 chrétiens, latins, grecs et protestants. Les habitants, adonnés à l'agriculture, ont toujours su, grâce à la forte position de la ville et à leur courageuse attitude, tenir à distance les Bédouins; on les dit très hospitaliers. Leur territoire passe pour être très fertile et leur marché bien pourvu est fréquenté par les Bédouins. On signale au S. de la ville une grotte, taillée dans le rocher, et qui paraît avoir servi d'église, à en juger par quelques restes de sculptures. Au fond de cette grotte, au pied d'une colline, est la *source de Djédoûr*, qui arrose de beaux jardins plantés de figuiers, de grenadiers et d'oliviers. Sur le sommet de cette colline est une chapelle où l'on se rend en pèlerinage, et d'où l'on jouit d'une vue étendue sur tout le district d'Ammân, vers le sud.

On peut de Es-Salt faire l'ascension du **Djébel Och'a**, ainsi nommé du prophète Osée, dont le tombeau, révéré des musulmans, couronne le sommet. Le Djébel Och'a est peut-être le *Ramath Mizpeh* de Josué (XIII, 26) et de Jephté, (Juges, XI). C'est le plus haut pic de la chaîne de Galaad et de toute la contrée à l'E. du Jourdain (1055 mèt.). Une étroite vallée, dont les flancs sont disposés en terrasse pour la culture de la vigne, mène (1 h. 15 min.) au sommet d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la chaîne de la Palestine, la vallée du Jourdain et le plateau de Djébel Adjloûn, jusqu'au cône du l'Hermon.

De Es-Salt à Ammân (5 h. 20 min.) V. p. 515.

La route de Es-Salt à Djérach est une des plus pittoresques de la Palestine. Laissant à g. la citadelle, on gravit des hauteurs boisées; à g., s'élève le pic du Djébel Och'a. A partir de la petite ruine de *Zi* (55 min.), on laisse à g. *Djilâd*, dans lequel on retrouve l'ancien nom de Galaad, et qui passe pour être le lieu de sépulture d'Élisée. M. Tristram y signale quelques tombes creusées dans le roc. Plus loin (1 h. 30 min.) est *Allân*, où l'on trouve une source et plusieurs grottes, et (40 min.) *Chihân*. Tout ce pays offre l'aspect d'un riant bocage, dont les bosquets gracieusement groupés sont séparés par des champs cultivés. Les noires forêts du Djébel Adjloûn, au delà du Yabbok, des échappées de vue sur le Ghôr et les montagnes de la Palestine, forment un diorama des plus grandioses. Une gorge étroite et pittoresque, que dominent les ruines de *Alaqoûn*, descend (1 h. 15 min.) au *Nahr Zerqa*, le **Jabbok** de l'Ancien Testament, mentionné dans le récit du retour de Jacob en Palestine (Gen. XXXII, 22). Cette rivière formait la frontière N. des Ammonites. Dans la suite, elle sépara le territoire de Sihon, roi des Amorites, de celui de Og, roi de Basçan. Aujourd'hui, elle coule entre les provinces du Belqâ et du Djébel Adjloûn. Le nom de Galaad, dans son sens le plus étroit, est appliqué à la région qu'arrose le Jabbok. Le Nahr Zerqa prend sa source un peu au S. E. de Ammân (V. R. 44), coupe à l'E. le plateau montueux de Galaad, pour revenir à l'O. et tomber dans le Jourdain près de l'ancien pont de Damièh, en face de Qourn Sourtabèh. Presque sur tout son parcours, il est bordé de massifs de roseaux et de lauriers-roses, dont les fleurs lui donnent au printemps un aspect riant, tandis que la profonde découpure et le caractère sauvage de la gorge forment un contraste saisissant avec la beauté du plateau. Quand on a gravi la rive dr. du ouady Zerqa, on aperçoit à sa g. les plus hauts sommets du Djébel Adjloûn, couverts de forêts de chênes. La route, traversant au N. E. un pays boisé, d'un aspect grandiose, passe à (1 h.) *Hemla*, et (1 h.) *Dibbîn*, villages ruinés et descend dans une région cultivée, pour atteindre (1 h. 45 min.)

Djérach, l'antique **Gerasa**, une des principales villes de la Décapole. Son importance historique date seulement de l'époque romaine. Selon Josèphe, elle fut prise par Alexandre Jannée, qui venait de soumettre Pella. Les inscriptions qu'on y a pu relever montrent qu'une partie au moins de ses monuments est du temps des Antonins, c'est-à-dire du IIe siècle de notre ère. Elle est aujourd'hui absolument déserte.

État actuel. — Djérach est située dans une vallée fertile et assez unie, qui autrefois a dû être très riche. Un joli ruisseau, le *Nahr Djérach*, bordé de lauriers-roses, affluent du ouady Zerqa, coule à travers la ville. La rive droite est formée de collines plus hautes et plus escarpées que celles de la rive g. Mais elle offre

en même temps une surface plane plus large, de sorte que les monuments les plus remarquables sont sur cette rive, à l'O. Les murailles dont on reconnaît encore le circuit tout entier (V. le plan de M. E. G. Rey, p. 519), n'ont pas moins de 4 à 5 kil. d'étendue. Elles étaient entièrement construites, de même que les édifices de la ville, en beau calcaire marmoriforme, qui est la pierre commune du pays. L'espace que cette enceinte renferme forme un carré irrégulier, d'environ 1500 mèt. de côté. Il présente une surface inégale, qui s'incline vers la petite rivière. Aucune maison particulière ne s'est conservée, mais on retrouve encore nombre d'édifices publics. Sans avoir, comme on l'a dit souvent, la splendeur de Palmyre et de Ba'albek, ces constructions sont certainement d'un très noble aspect, et la ville, aux temps où elle florissait, devait offrir un coup d'œil des plus imposants.

En se dirigeant du S. au N. sur la rive O. de la rivière, on rencontre d'abord un *arc de triomphe*, avec une arcade centrale et deux latérales, orné de colonnes et de riches sculptures, puis, à g., un *stade*. On arrive ensuite à la *porte* S. de la ville, qui présente une triple entrée. Un monticule à g. porte le **Temple du Sud**, temple périptère, entièrement écroulé, à l'exception d'une colonne et des murs de la cella. A 40 mèt. plus loin, vers l'O., est le **grand Théâtre**, avec 28 rangs de gradins faisant face à la ville, et un proscenium richement décoré. Mais ce qui frappe surtout, c'est une longue **Rue droite**, formant angle avec une autre, comme à Palmyre, Apamée, etc., et dont chaque côté est bordé d'une rangée de colonnes, pour la plupart corinthiennes, mais de dimensions différentes. A son extrémité S., cette rue aboutit à une *place semi-circulaire*, entourée de colonnades d'ordre ionique : 49 colonnes sont encore debout, mais il y en avait plus de 60. Là où les rues se croisent, chacun des quatre angles offre un piédestal de grande dimension, et ces piédestaux durent être autrefois surmontés de statues. Une partie du pavé, formé de dalles carrées, existe encore. On a compté dans cette longue colonnade plus de 120 colonnes encore debout et en partie surmontées de leur entablement; le nombre des colonnes renversées est beaucoup plus grand. On remarque, à g. de la rue droite, un édifice ruiné, avec 4 colonnes, des niches et un piédestal portant le nom de Marc-Aurèle. Plus loin sont d'autres bâtiments, dont il serait difficile de déterminer l'usage. A dr. et vers le centre de la ville, au bout d'une avenue de colonnes perpendiculaire à la rue droite, s'ouvre une vaste enceinte de ruines qui paraissent celles d'un édifice important. Le **Temple du Soleil**, situé à l'opposé et de l'autre côté de la rue droite, était précédé de *propylées*, richement ornés de pilastres et de niches. Le temple, auquel on parvient au milieu des blocs éboulés, présente encore 11 colonnes debout, dont 9 appartenant au portique. Le péristyle est écroulé, la cella est ornée de niches sur les côtés et d'une abside au fond. Le tout était entouré de portiques formant péribole, comme à Palmyre.

Revenant à la rue droite, on trouve à 200 mèt. plus loin une rotonde, qui marque l'entre-croisement d'une autre rue perpendiculaire; à g., quelques colonnes encore debout forment le portique du **petit Théâtre**, qui ne contient que 16 rangs de gradins; le proscenium s'est écroulé, mais ses substructions montrent qu'il était plus vaste que celui du grand théâtre; à dr. de la rotonde, le tronçon E. de la rue conduit à des ruines considérables qui sont évidemment des *thermes*. L'extrémité N. de la rue droite présente des dalles bien

DJÉRACH.

L. Thuillier del.

PLAN DE DJÉRACH.

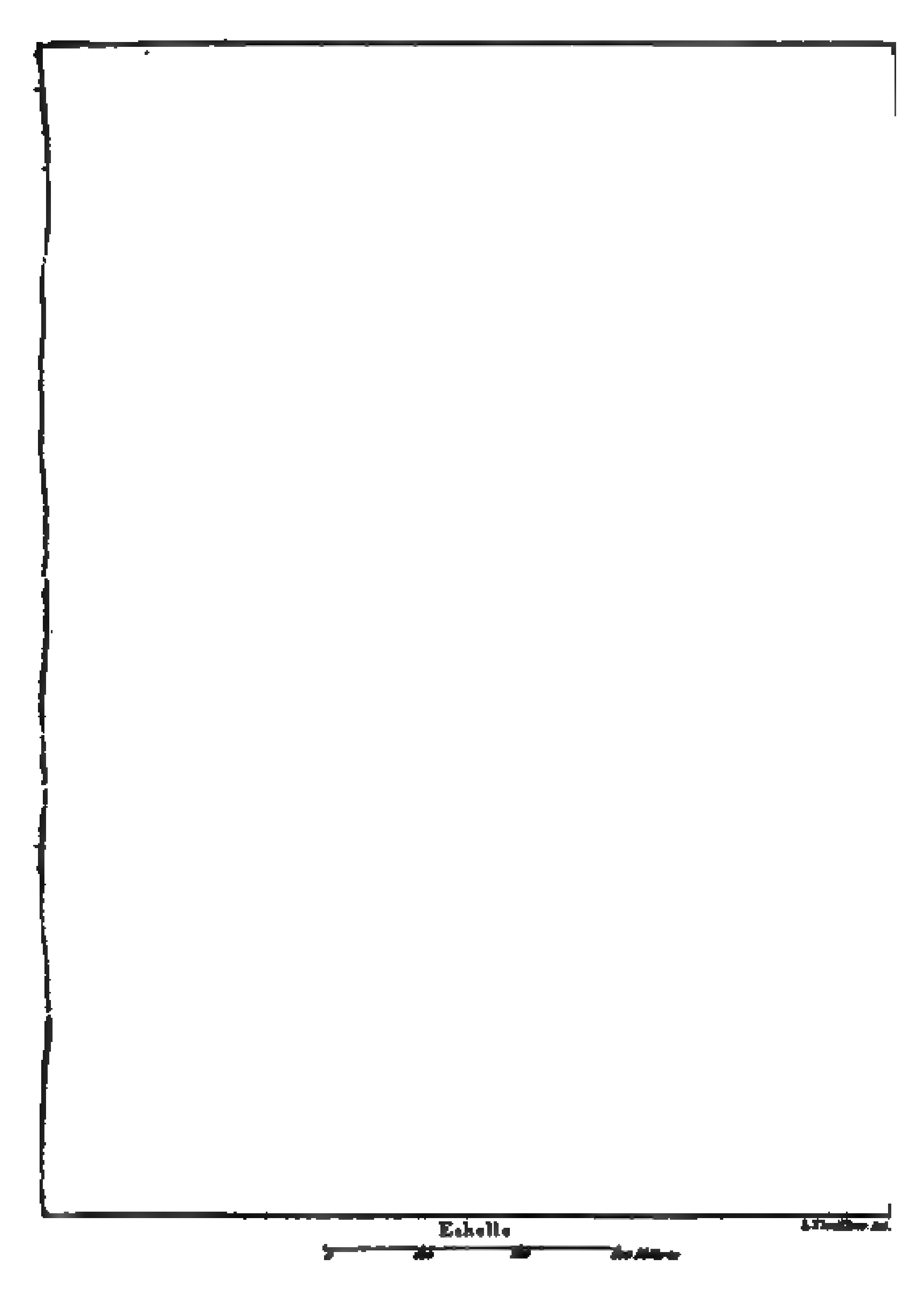
conservées, et aboutit à une *porte* massive. Descendant alors à l'E., on franchit le ruisseau pour aller visiter les ruines d'une *église chrétienne* dont une porte seule est encore debout. Revenant par la rive E. du ruisseau, on rencontre encore quelques ruines autour d'une fraîche fontaine, un *pont*, près duquel on voit à l'E. des restes de *bains*, et un second pont à trois arches, que l'on traverse pour revenir, en gravissant quelques marches, à la première des rues perpendiculaires à la rue droite.

2° De Jéricho à Djérach par Araq el-Émîr et Ammân (21 h. 50 min.). — De Jéricho au bac du Jourdain, 2 h. (V. ci-dessus). Au delà du Jourdain, après avoir traversé la lisière de forêt vierge plantée sur la rive gauche et la plaine boisée qui y fait suite, on se dirige au S. E. au milieu de vastes pâturages où paissent les chameaux des Adouân et des Béni Sakh'r et où croissent au hasard des doums et des ocher, pour atteindre (2 h.) le débouché du *ouady el-Bahât*, où coule au printemps une eau délicieuse à boire. Sur une colline à g. s'étendent les ruines de *Naslah*, avec quelques grottes et les restes d'un aqueduc bâti de grosses pierres, tandis qu'à dr. sont les ruines de *Kefreïn*. La route s'élève sur la rive droite de la vallée, descend (2 h.) dans une vallée délicieuse où l'on peut faire halte, près d'un ruisseau bordé de lauriers-roses et de sycomores. Laissant le ouady à dr., on gravit à g. les terrasses d'un plateau élevé, d'où l'on voit (1 h. 30 min.) s'ouvrir devant soi la vallée en forme d'amphithéâtre, où s'élèvent (30 min.) les ruines de

Araq el-'Émîr. « Au fond, dit M. de Saulcy, s'élève un double étage de roches à pic, dans lesquelles on aperçoit de loin quelques entrées de cavernes. Au-dessus, la montagne, d'ailleurs assez basse, est verdoyante et plantée d'arbres. A dr. et à g., s'élèvent deux flancs bien verts, garnis aussi, par-ci par-là, d'assez beaux arbres qui, de loin, ont la tournure de chênes. En avant des roches qui ont donné leur nom à la localité, s'étale une large esplanade que couvrent à dr. et à g. des ruines assez étendues... Un ressaut assez considérable, garni de revêtements de grosses pierres, relie le plateau supérieur à une autre esplanade moins large qui, par un second ressaut, arrive au niveau d'un grand édifice en ruines. Un vaste enfoncement entoure, de trois côtés seulement, la plate-forme dont le centre est occupé par cette ruine. Que l'on se figure l'enfoncement rempli d'eau, et la ruine sera sur une sorte de presqu'île, reliée à la terre ferme par un isthme assez large. En beaucoup de points, la dépression de terrain qui contourne la ruine a des talus extérieurs, garnis de revêtements formés de blocs énormes. (De Saulcy, *Voyage de Terre Sainte*, p. 211-212). »

Histoire. — Nous savons par Josèphe (*Ant. Jud.*, XII, 4, 10) que, sous le règne de Séleucus Philopator (vers l'an 183 av. J. C.), Hyrcan, le plus jeune des fils de Josèphe, expulsé par ses frères, s'établit de l'autre côté du Jourdain, à un endroit nommé *Tyr*, entre la Judée et l'Arabie, non loin de l'Essébonitide. Là, il construisit une place forte, et en particulier, une tour bâtie en pierre blanche et toute sculptée, qu'il entoura d'un étang large et profond. Sur le flanc de la montagne opposée, il creusa dans les rochers proéminents des souterrains de plusieurs stades de profondeur, dans lesquels il établit des appartements, des salles de festin et où il fit arriver des eaux courantes en abondance... Il construisit aussi des palais extérieurs immenses, qu'il orna de somptueux jardins. Hyrcan put se maintenir maître de la contrée pendant tout le règne de Séleucus IV. Mais à la mort de ce prince, lorsque le pou-

voir d'Antiochus V (Eupator) se fut affermi par suite de la mort de Ptolémée V (Epiphanes) d'Egypte, Hyrcan, craignant d'être livré au der-



nier supplice, se donna lui-même la mort. La ville forte qu'il avait construite tomba en ruines et ne fut plus relevée. L'état actuel des lieux ré-

pond assez bien à la description de Josèphe, si l'on fait abstraction de l'exagération qui est familière à cet historien. Le nom de Tyr s'est conservé dans celui de ouady Syr et l'endroit est bien situé entre la Judée et l'Arabie, non loin de l'Esséboni-tide (district de Hesbân). La tour élevée par Hyrcan peut être reconnue dans le Qasr el-Abd et les souterrains où ce prince avait établi sa demeure se retrouvent dans les galeries creusées dans les flancs du rocher (*V.* ci-dessous).

Etat actuel. — La ruine la plus importante de Araq el-Émîr est celle que l'on rencontre en venant par la route du Ghôr, au S. O. C'est un édifice rectangulaire (A) nommé **Qasr el-Abd** (le Château de l'esclave), situé sur un mamelon isolé, entouré, sauf à l'E., d'une dépression nommée *Meïdân el-Émîr*, qui est l'ancien étang mentionné par Josèphe. Les talus extérieurs de la dépression à l'O. étaient garnis de revêtements formés de blocs énormes, tandis qu'au S. et à l'E., un large barrage servait d'avenue à une *porte monumentale* (B), située à l'E.. en face l'entrée du temple. Celui-ci était relié à la ville par une chaussée de pierres portant de gros blocs irréguliers, plantés deux à deux et percés d'un large trou rond, destiné sans doute à recevoir des pièces de bois formant barrière à dr. et à g. du chemin. Cette route artificielle ou *via sacra* se développe sur une longueur de quelques centaines de mètres. Le temple affecte la forme d'un grand parallélogramme dans les longues faces duquel étaient percées plusieurs baies assez larges. Il était construit en blocs d'une hauteur et d'une largeur énormes, mais d'une épaisseur médiocre. Il n'en reste qu'un mur debout. Les murs latéraux étaient couronnés par une frise représentant des animaux sculptés en bas-relief, et qui ressemblent fort à des lions.

A 200 mèt. environ au N. du temple, à g. de la jetée, se trouvent des ruines indéterminées (G) et les restes d'un aqueduc (L). La voie sacrée aboutit à dr. à une grande terrasse horizontale sur laquelle sont à dr. des ruines de maisons (H), protégées par une enceinte (K). Au delà de cette terrasse court une double ligne de rochers creusés de nombreux souterrains (E), dont quelques-uns ont de grandes dimensions.

De Araq el-Émîr, on laisse à g. le ouady Syr et l'on gravit les pentes d'un plateau couvert de pâturages pour descendre (1 h. 45 min.) à *Aïn el-Bahhât*. De là, on remonte une jolie vallée boisée, le *ouady ech-Chetâ*, laissant à dr. *Thabaqa* et à g. *Soueïfiyèh*. Les nombreux villages ruinés épars des deux côtés de la route témoignent de l'ancienne prospérité de ce district. La route traverse (1 h.) au N. E. un vaste plateau cultivé, laissant à g. le v. de *Oumm Edeba*, atteint (1 h.) *Abdoûn* et, coupant un petit ouady, gravit un petit plateau que dominent les ruines de *Qasr el-Melfoûf*, passe à (45 min.) Aïn Ammân, avant d'entrer (15 min.) à Ammân (V. R. 44).

De Ammân à Djérach, 9 h. 10 min. (*V.* R. 44).

C. — De Djérach à Bozra (14 h.). La route, dont la direction générale est au N. E.. coupe (5 h,) le Derb el-Hadj à *Ménèh*, et atteint (3 h.) *Oumm ed-Djémal*, site ruiné visité par MM. Graham et Waddington, que M. Porter a proposé d'identifier avec **Beth Gamul**, localité mentionnée par Jérémie (XLVIII, 19-24). M. Graham en avait singulièrement exagéré l'importance. Les constructions sont toutes de basse époque. Au côté méridional des ruines est une construction, faisant partie d'un grand édifice qui paraît avoir été un palais ou un monastère, et qui se compose d'une tour entourée d'arcades et de chambres, d'une maison d'habitation avec escalier extérieur, d'une église

à trois nefs et de beaucoup de dépendances. Sur les faces N. O. et E. sont gravés les noms de Uriel, Emmanuel et Gabriel (Waddington, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*). De là, on atteint (6 h.) Bozra (*V*. R. 47).

ROUTE 46.

DE JÉRUSALEM A TIBÉRIADE

Par Djérach et Oumm Qeïs (Gadara).

(39 à 40 heures.)

Djérach	21h	15
Fâhil	8	30
Oumm Qeïs	6	00
Tibériade	3	45
Total	39	30

A. — De Jérusalem à Djérach (21 h.) (V. R. 45).

B. — De Djérach à Oumm Qeïs par Fâhil (14 h. 30 min.). — On peut gagner 2 h., en se rendant directement à Oumm Qeïs par (5 h. 15 m.) *Tibnèh*, (2 h. 45 min.) *Et-Tayyibèh* et (2 h. 30 min.) Oumm Qeïs. Mais nous conseillerons la route un peu plus longue de l'O., qui nous permettra de visiter Pella. Cette route rappelle par son aspect celle de Es-Salt à Djérach. Elle traverse sur tout son parcours des collines boisées, des vallées fertiles et de riches pâturages. On remonte le *ouady ed-Deir*, dont le ruisseau traverse Djérach jusqu'à (1 h. 15 min.) *Soûf*, petit village situé sur la rive g. du ouady, qui offre un ancien édifice carré et quelques colonnes brisées, dont l'une porte une inscription grecque. Les collines environnantes sont creusées de nombreuses grottes. A partir de Soûf, on entre dans une région nommée *El-Koûrah*, qui forme le district de Tibnèh, et l'on se sépare ici des Adouân. Il sera bon de se faire accompagner par un homme de Tibnèh, qui se joindra aux Arabes de Soûf jusqu'au ouady Yâbis, et à partir de ce point, accompagnera seul le voyageur à Fâhil (Pella). Après avoir traversé une plaine boisée, on tourne à l'O. en suivant des sentiers en zigzag, sous de grands chênes. A dr. est le v. de *Aïn Djenna* avec ses beaux bois d'oliviers. Un sentier en zigzag descend dans une vallée pittoresque à (2 h.) *Adjloûn*, dont la mosquée ruinée offre quelques sculptures romaines et des fragments d'inscriptions. Adjloûn a donné son nom à la province et à la chaîne de montagnes, *Djébel Adjloûn*, qui s'étend du ouady Zerqa au Chéri'at el-Mandhoûr. Ce nom, du reste, est moderne et ne doit pas être confondu avec *Djaoulân*, l'ancien Gaulanitis. En descendant la vallée et prenant un sentier assez raide qui contourne la montagne opposée, on pourra visiter (45 min.) le

Qala'at er-Rabad, forteresse élevée sur les bords du ouady Adjloûn. Du côté opposé à la vallée, elle est entourée d'une profonde tranchée creusée dans le roc. Le château, de forme à peu près carrée, est flanqué d'une cour à chacune de ses faces. Ses murs extrêmement épais sont d'un excellent appareil. Une inscription en attribue l'érection à Saladin; mais, d'après M. Porter (*Handbook*. p. 312), cette forteresse serait beaucoup plus ancienne; il est probable qu'elle a été seulement restaurée par Saladin. De ce point, on jouit d'une vue magnifique sur toute la vallée du Jourdain, de la mer Morte au lac de Tibériade.

Descendant des hauteurs du Qala'at et se dirigeant à l'O. puis au N. O. à travers un plateau boisé creusé de nombreux petits ravins, on descend (2h. 40 min.) par un sentier sinueux et très raide dans le *ouady el-Yâbis*, belle vallée boisée et cultivée. Sur la rive méridionale, près de l'ancienne route de Beiçân, quelques ruines informes situées sur une colline et nommées par les Arabes *Ed-Deïr*, marque-

raient, selon Robinson, le site de **Jabès Galaad** (Juges, XXI, 8; I Samuel, XI et XXXI, 11). Traversant le ouady Yâbis près des ruines de deux anciens moulins et gravissant la montagne opposée, on laisse à dr. *Djedeïdèh*, *Kefr Aouân* et à g. *KefrAbîl* pour s'arrêter à (1 h. 50 m.)

Fâhil, l'ancienne **Pella**, cité la plus méridionale de la Décapole, et, sous les Romains, la métropole de la Pérée. On sait peu de chose de cette ville avant la période romaine. Elle fut prise par Antiochus le Grand en 218, détruite par les Juifs, sous Alexandre Jannée, parce que les habitants refusaient d'accepter les rites juifs. C'est à Pella que se réfugièrent les chrétiens lors de la destruction de Jérusalem par Titus. Cette ville occupe une espèce de terrasse, élevée de 300 mèt. au-dessus de la vallée du Jourdain. Les ruines de Pella couvrent une grande étendue, mais sont peu intéressantes. On y trouve les restes d'un *temple*, avec 2 ou 3 piliers de granit, beaucoup de *substructions* de maisons bâties en terrasses superposées, des *tombeaux* et deux *colonnes* debout près d'une fontaine mentionnée par Pline, au pied de la colline au S. E.

De Pella à Beiçân (Bethchean), 2 h. 30 min. (V. R. 31).

On peut se rendre de Pella à Gadara en traversant au N. E. un plateau très peu connu et sur lequel se trouve (2 h. 50 min.) *Et-Tayyibèh*. De Et-Tayyibèh, on ne rencontre qu'un petit hameau, *Faoûara*, jusqu'à (5 h.) Oumm Qeïs.

On peut aussi traverser au N. O. un plateau montueux, creusé de plusieurs ouadys. L'orge et le blé croissent sur le sommet des plateaux et le fond des vallées, tandis que les pentes sont couvertes de bois d'oliviers et de caroubiers. On descend le *ouady Tayyibèh* qui débouche (1 h. 30 min.) dans le Ghôr, pour remonter la vallée du Jourdain à travers des bois de zizyphus, qu'arrosent de nombreux petits ruisseaux. Quelques amas de ruines informes, des restes d'aqueducs montrent que ce sol très riche était autrefois cultivé. Sortant de ces bois, et parvenu (2 h. 30 min.) à la hauteur du pont nommé *Djisr Medjâmèh*, on rejoint l'ancienne route qui allait de Beiçân à Gadara. Tournant à dr. et gravissant la montagne par un sentier difficile et escarpé où le doum fait place au chêne et au térébinthe, on atteint (2 h.) **Oumm Qeïs** ou **Mqeïs** que sa position, un peu au S. du Yarmouk inférieur (*Hieromax*), et surtout la proximité des trois sources chaudes d'Amatha, a fait reconnaître avec certitude pour le site de

Gadara, autrefois une des places les plus importantes de la Pérée, et chef-lieu d'un district particulier, appelé la *Gadaritide*. Elle fut conquise, en 218 avant J C., par Antiochus le Grand, reprise, en 198, par Alexandre Jannæus, et réparée par Pompée. Gabinius y établit le siége d'un des cinq synodes juifs. Auguste la céda à Hérode le Grand, qui la réunit à son royaume. En l'an 68, elle fut détruite par Vespasien dans la guerre des Juifs. Plus tard, elle devint le siége d'un évêché. C'est sur le territoire de Gadara (Marc. V, 1-19; Luc, VIII, 26-39) que, d'après quelques manuscrits, Jésus-Christ aurait guéri le démoniaque Légion. Mais il est préférable d'adopter la leçon d'autres manuscrits qui placent cet épisode à Gerasa, chef-lieu du district des Geraséniens ou Gergéséniens (V. p. 457). La décadence de Gadara paraît avoir été très rapide.

État actuel. — Les ruines de Gadara occupent un plateau élevé, entre le *ouady el-A'rab*, au S., et le Cheri'at el-Mandhoûr, au N. D'après M. Guérin, son altitude est de 370 mèt. au-dessus de la Méditerranée et de 570 mèt. au-dessus de la vallée

du Jourdain. On y trouve les restes d'une enceinte et beaucoup de pierres taillées. En s'avançant de l'O. à l'E., on rencontre, sur un monticule qui semble en partie artificiel, un amas de beaux blocs déplacés et plusieurs bases de colonnes calcaires monolithes encore en place, restes d'un ancien portique. Au delà d'une série de chambres parallèles, dont les arasements sont encore visibles sur une longueur de 250 pas, se rencontrent les ruines d'une construction, formée de superbes blocs basaltiques et de fûts de colonnes. Puis se déroule, de l'O. à l'E., une longue *rue droite*, semblable à celles de Ammân, de Djérach, de Palmyre, etc, bordée des deux côtés de colonnes monolithes, dont les bases seules sont en partie debout; les dalles portent encore des empreintes de roues. A dr. et à g. s'élèvent des tertres dont le sol est jonché de débris de monuments, temples ou synagogues (?), bâtis en pierres de taille et décorés pour la plupart de colonnes monolithes, les unes calcaires, les autres basaltiques, soit corinthiennes, soit ioniques. On a signalé, en particulier, les substructions d'une *église chrétienne*, et des ruines nommées *El-Qasr*, ancien château qui formait un quadrilatère muni de tours carrées. Le monument le mieux conservé, situé au N. du plateau, est un vaste *théâtre*, construit avec de superbes blocs basaltiques. « La plus grande partie des galeries voûtées en plein ceintre qui soutenaient les gradins, dit M. Guérin, sont à peu près intactes et, avec de légères réparations, pourraient servir encore. Cet édifice n'avait pas été, comme beaucoup de théâtres grecs, adossé aux flancs d'une colline demi-circulaire; mais il avait été complétement bâti, les nombreuses rangées de gradins, dont plusieurs sont encore en place, reposant sur différents étages de galeries. » Au N. de ce théâtre, est une plate-forme artificielle, mesurant 140 pas de long sur 40 de large, et appuyée sur une série de magasins voûtés parallèles, construits en pierres de taille très régulières, et dont dix-sept sont presque intacts; cette plate-forme était autrefois décorée de colonnes basaltiques, dont les fûts monolithes gisent brisés, avec leurs chapiteaux corinthiens. Elle rappelle le Xystus à Jérusalem (V. R. 18).

Vers l'extrémité E. de la ville, est un second *théâtre*, aux trois quarts démoli, dont les gradins avaient été disposés sur les flancs inclinés et demi-circulaires d'une colline. On y avait cependant ménagé une galerie voûtée, construite comme le monument tout entier, avec des pierres de taille d'un grand appareil.

Tout l'emplacement de l'ancienne ville est hérissé de broussailles, de chardons et de hautes herbes, au milieu desquels il n'est pas facile de se frayer un chemin. Il y a là un champ encore ouvert aux explorateurs.

Du côté de l'E. et du N. E., la colline est creusée d'un grand nombre de *tombeaux*, dont les mieux conservés servent aujourd'hui d'habitation, et que l'on pourra visiter aisément, sous la conduite du cheïkh de Gadara. Leur disposition a été ainsi décrite par M. Guérin : « Une large et profonde entaille verticale pratiquée dans le roc conduit, par plusieurs degrés, à une porte monolithe, ornée ordinairement de moulures imitant de grosses têtes de clous et de filets qui semblent la diviser en différents anneaux. Cette porte, d'un poids et d'une masse énorme, est basaltique, et roule encore, à l'entrée de plusieurs tombeaux, dans les mêmes trous où ses gonds de pierre sont engagés depuis tant de siècles. Un linteau la couronne. Il est presque toujours basaltique, et sa face antérieure est ordinairement décorée d'un disque entre

deux rosaces. » Cette porte donne accès dans une chambre renfermant des fours à cercueil ou des enfoncements plus considérables, destinés à des sarcophages. Ceux-ci ont été brisés et dispersés; leurs faces étaient ornées de disques, de guirlandes et de rosaces (V. Guérin, *ouvr. cité*, p. 302-303). Cette nécropole serait intéressante à étudier en détail. De Oumm Qeïs à Bozra, 13 h. (*V.* R. 47).

A 1 h. au N. de Gadara, on arrive au bord du *Chéri'al el-Mandhoûr*, le Hiéromax des Grecs, et le Yarmouk des Hébreux, sur l'autre rive duquel, à *Hammèh*, sont les **sources d'Amatha**, eaux sulfureuses très chaudes, en grand renom chez les Arabes, comme elles l'avaient été chez les Romains, qui avaient élevé alentour des bains dont on voit encore des restes considérables. Ils avaient été bâtis avec de superbes blocs basaltiques, parfaitement appareillés et se composaient de salles voûtées en plein cintre. Les sources principales se nomment *Aïn Oumm Sélîm*, *Aïn el-Djérab*, *Aïn er-Riah*. Leur température est d'environ 55 degrés centigrades, et elles passent pour très salutaires. On signale à Hammèh, quelques ruines encore imparfaitement étudiées. Descendant ensuite la vallée déserte, on atteint (45 min.) le Ghôr ou la vallée du Jourdain, et l'on franchit ce fleuve (1 h. 15 min.) au gué de *Djisr es-Semak*, pour gagner (1 h. 45 min.) Tibériade (*V.* R. 35).

ROUTE 47.

DE OUMM QEÏS A BOZRA.

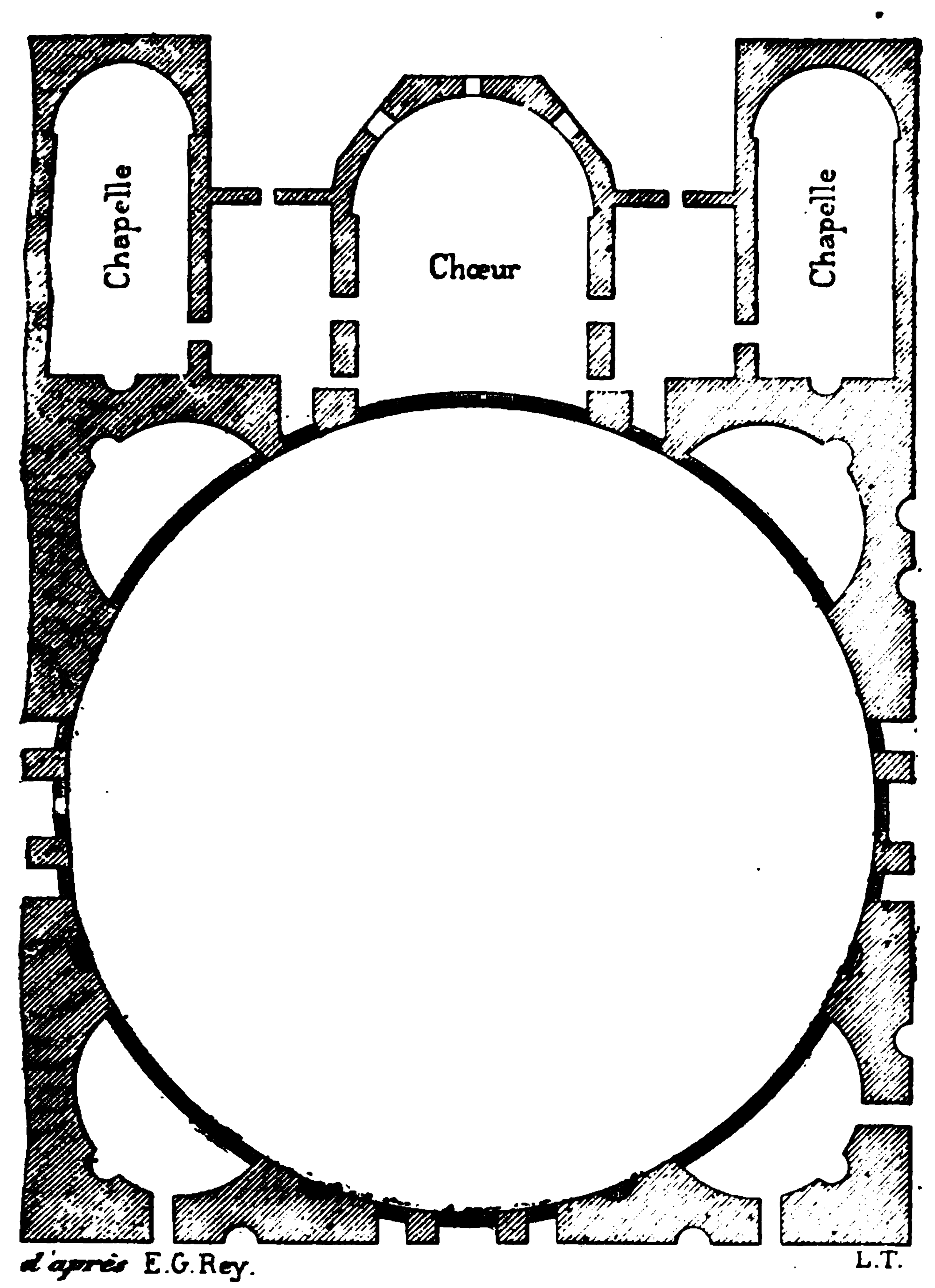
(13 heures.)

De Oumm Qeïs, on se dirige au S. E. vers (3 h.) *Hébrâs*, gros village où demeurent encore quelques familles chrétiennes. A 1 h. au N. de Hébrâs, le village d'**Abil** est l'ancienne **Abila** de la Décapole. De là, la route passe à (2 h.) **Irbid**, capitale d'un district, sur le site de l'**Arbela de la Pérée**, et vient couper (2 h. 20 min.) la route des Pèlerins à *Er-Remthèh*. La direction générale est E. S. E. jusqu'à (6 h.)

Bozra, la **Bostra** des Romains, peut-être la *Bozrah* moabite des Prophètes, pour la distinguer de la Bozrah d'Édom (p. 68, *a*). D'après M. W. Waddington, cette ville serait relativement moderne et n'existait pas aux jours de la puissance d'Israël. Dans tous les cas, elle n'a pris rang dans l'histoire qu'à dater des Romains. Élevée, sous le règne de Trajan, au rang de métropole de la nouvelle province d'Arabiæ, elle prit le nom de *Nova Trajana Bostra*, qu'on lit sur les médailles de cette époque (106 av. J. C.), date d'une ère propre à la ville, et qu'on trouve fréquemment employée dans les inscriptions de la province. Sous Alexandre Sévère, elle s'appelait *Trajana Alexandrina*. L'empereur Philippe, qui monta sur le trône en 244, était né à Bostra, d'un cheïkh arabe (d'un chef de voleurs, comme dit Zonaras). Sans doute il ajouta aux embellissements de sa ville natale, qu'il éleva au rang de métropole de l'Arabie. Ce fut surtout à partir du règne de Constantin le Grand que cette ville commença à jouer un rôle historique important, car c'est sous le règne de ce prince qu'elle devint le siége d'un consulaire, et bientôt la résidence du dux Arabiæ. Au temps du royaume de Palmyre, cette ville eut beaucoup d'importance comme place frontière et comme point central du commerce des caravanes (E. G. Rey). Elle fut plus tard la résidence d'un archevêque et la capitale d'une province ecclésiastique. Les Croisés apparurent deux fois devant Bozra, en 1146, sous Baudouin III et, en 1182, sous Baudouin IV; mais ces deux expéditions

restèrent sans résultat (E. G. Rey). La décadence de la ville date de la conquête musulmane, et sa ruine complète, de la domination turque.

Vue de loin, Bozra présente un aspect imposant. Le grand château, les mosquées, les minarets, les vieux remparts, les masses considérables



CATHÉDRALE DE BOZRA.

de bâtiments, semblent annoncer une population active; mais de près, l'illusion se dissipe. La plaine environnante est inculte, les murailles écroulées, les mosquées sans toit, les maisons ruinées jusqu'aux fondements, et il faut chevaucher longtemps à travers des monceaux de

décombres avant d'arriver jusqu'aux 30 ou 40 familles qui sont toute la population actuelle de Bozra.

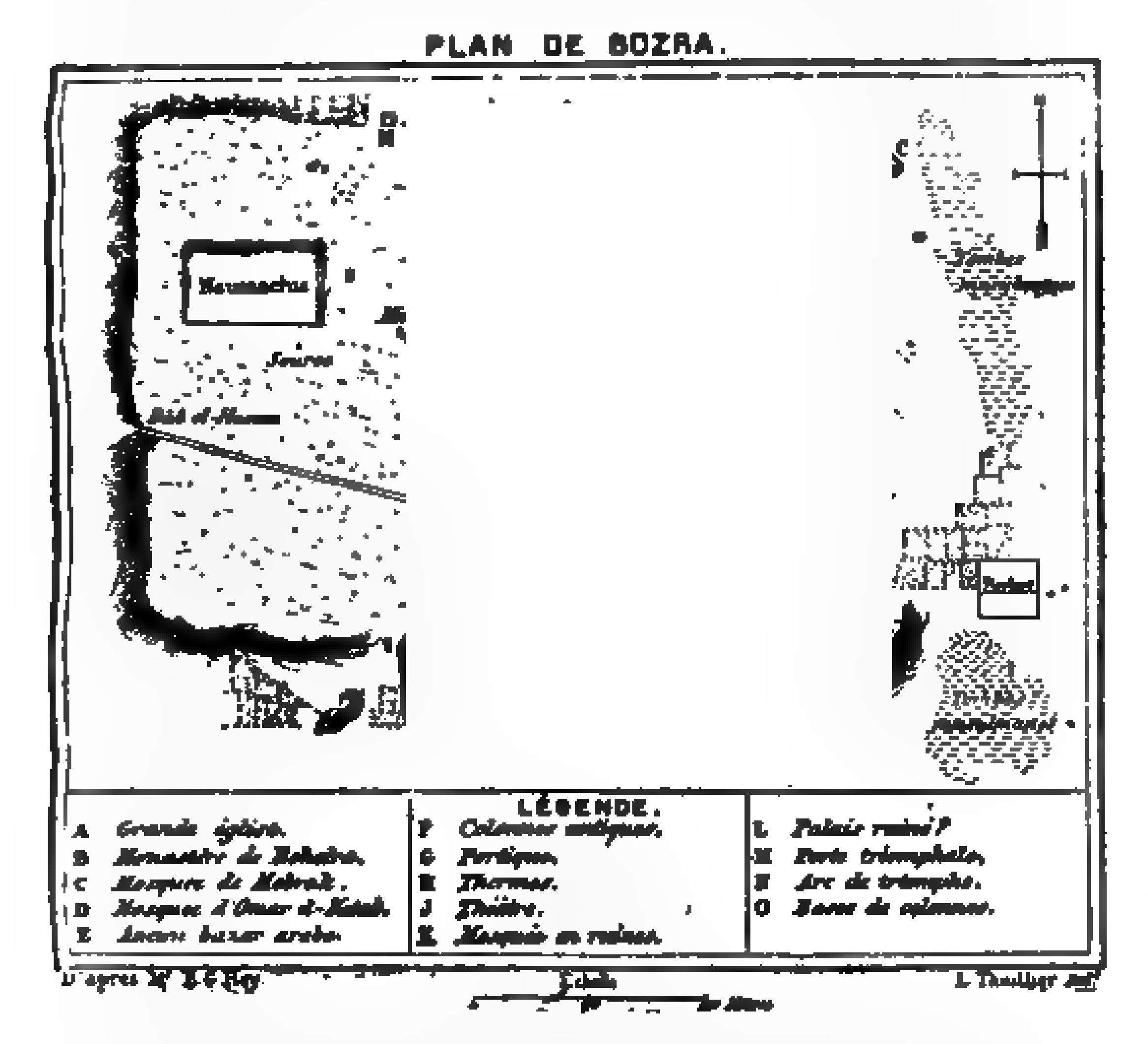
De ses anciens monuments, la ville (*V.* le plan p. 529) garde encore une enceinte rectangulaire avec quelques portes bien conservées au S. et à l'O. Deux grandes rues la traversaient dans les deux sens et se croisaient à peu près à angle droit.

La porte occidentale, par laquelle nous pénétrons dans la ville, et qui porte le nom de *Bâb el-Haouâ*, est bien conservée. Elle est formée de deux arcades superposées. Des niches finement taillées et surmontées d'un triangle ornent le mur sur lequel s'appuie l'arcade inférieure. Au delà commence la grande rue qui traverse complètement Bozra, de l'E. à l'O. A g., se trouve le *Merdj*, grande dépression de terrain, longue de 300 mèt. env. sur 180 de large. Au fond, M. E. G. Rey a remarqué plusieurs sources d'eau potable, et sur les côtés règnent des arasements antiques; tout porte donc à croire que là fut un des grands réservoirs de la ville antique. La source principale, qui fournit aujourd'hui l'eau aux habitants, coule à une faible distance au S. du Merdj. Un peu au S. E. du merdj est la petite mosquée de *El-Khidr*. Reprenant la grande rue de Bozra et continuant à marcher vers l'E., nous pouvons reconnaître à dr. et à g. la direction de quelques anciennes rues, qui se coupaient à peu près à angle droit avec la rue principale. A l'entrée de la troisième rue transversale, s'élève un **Arc de triomphe** (N), bien conservé, formé de trois arches, dont l'arche centrale a env. 12 mèt. de haut. L'un des piliers porte une inscription latine. La rue sur laquelle s'ouvrait au S. cette porte triomphale et qui jadis conduisait au théâtre est obstruée de décombres. Un peu plus à l'E., à dr., se trouvent des ruines de *thermes*, édifice voûté du haut duquel on a une belle vue de l'ensemble des ruines. Nous arrivons maintenant au point d'intersection des deux rues principales. A g., s'élèvent (F) quatre belles colonnes antiques, signalées par Burckhardt. Elles sont, d'après M. E. G. Rey, en pans coupés, sous un angle de 40 degrés avec le N. magnétique. Hautes de 14 mèt. env., elles sont couronnées de chapiteaux corinthiens et forment deux groupes de deux colonnes chacun, *espacées* l'une de l'autre de 2 mèt. 50; *les* deux groupes laissent entre eux un espace de 5 mèt. correspondant à une très grande niche qui formait le centre de cet édifice. Vis-à-vis, sont les restes d'un *portique* (G), que Burckhardt paraît avoir *pris* pour les ruines d'un temple; il en reste deux colonnes debout avec un fragment d'entablement et une portion du mur du fond dans lequel sont entaillés trois rangs de niches superposées. Les bases des colonnes sont en marbre blanc. Elles reposent, du reste, *sur un* stylobate de 2 mèt. 20 d'élévation, que M. E. G. Rey a retrouvé en descendant dans une petite construction appuyée à la base de ce monument. On peut en conclure que le sol de Bozra s'est exhaussé de plus de 2 mèt. depuis l'époque romaine (*V.* E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 182-183). Des fouilles permettraient seules de déterminer la destination de ce remarquable édifice.

Un peu plus à l'E., à g., est la maison du cheïkh, où M. E. G. Rey reçut le meilleur accueil. A une petite distance, au N. E., on pourra visiter une ancienne **Cathédrale** (A), aujourd'hui en ruine. Le plan de cette église se compose d'un grand cercle inscrit dans un carré augmenté du côté de l'orient d'un chœur flanqué de sacristies et de chapelles latérales. Les murs extérieurs sont seuls conservés; toute la partie interne a entièrement disparu. A une époque relativement récente, on a

adossé au chœur une petite nef servant d'église aux chrétiens de Bozra (*V.* le plan de cette cathédrale, p. 527). Une inscription grecque, gravée sur la porte principale, attribue l'érection de l'église à Julianus, archevêque de Bozra, en l'honneur des martyrs Sergius et Leontius, en l'an 407 de l'ère bozrienne (513) (E. G. Rey). De là on rencontre au N. E. une petite mosquée abandonnée, nommée *Deïr el-Moslim*, n'ayant de remarquable que son minaret. C'est dans la cour de cette mosquée que M. E. G. Rey a estampé la curieuse inscription relative à des fondations pieuses destinées au rachat des musulmans tombés entre les mains des

PLAN DE BOZRA.



Franks pendant la guerre sainte, faites par l'émir Anar vers l'an 1148 de notre ère. A côté se trouve une maison (B) en ruine, la maison du moine *Boheiri*, à laquelle s'attache un grand intérêt historique. C'est là que demeurait un prêtre grec, ou plutôt nestorien, nommé Boheïri, qui, ayant rencontré Mahomet enfant, lors que celui-ci, simple chamelier, accompagnait une caravane qui se rendait du Hedjaz à Damas, en passant par Bozra, lui prédit sa vocation prophétique. La tradition rapporte que ce fut auprès de ce même Boheïri que le prophète composa le Koran, et qu'il fut aidé par lui dans les emprunts qu'il fit aux lois mosaïques et chrétiennes. (E. G. Rey, *ouvr. cité* p. 180.) Tout près de là s'élève le *Deïr Naçrâni*, restes d'une église du Bas-Empire, qui n'offrent rien d'intéressant.

En s'avançant au milieu des décombres, on parvient à l'angle N. E. de la ville, d'où l'on pourra visiter les ruines de la *mosquée El-Mebrak* (le chameau) (C) que M. Porter place à tort à l'angle N. O. Elle fut ainsi nommée parce que, d'après la tradition, elle aurait été élevée par l'ordre d'Omar au lieu où se coucha le chameau porteur du Koran. Depuis l'époque où Bürckhardt visita ces ruines, elles ont été défigurées par une restauration exécutée en l'honneur d'un fils d'Abbas Pacha, qui y fut enseveli. En quittant la mosquée El-Mebrak, on peut rentrer dans l'enceinte, à l'O. par la seconde rue droite qui coupait la ville du S. au N. C'est dans cette rue que s'élève la **mosquée d'Omar el-Ketab** (D), sorte de cloître carré, comme les mosquées des premiers temps de l'islamisme, garni, sur deux de ses faces, d'une double galerie couverte en pierres et soutenue par de magnifiques colonnes monolithes dont 16 sont de marbre et les autres, de basalte.

Les colonnes, dit M. E. G. Rey, sont de cipolin vert d'eau, avec des chapiteaux d'ordres divers en marbre blanc. On y remarque deux chapiteaux ioniques, du plus beau style, portant des guirlandes de chêne suspendues à l'entour; sur les murs se voit encore une frise richement ornée d'arabesqnes en stuc. A l'angle N. E. s'élève un beau minaret carré, haut de 50 mèt. à peu près et du haut duquel on jouira d'un beau coup d'œil sur l'ensemble des ruines et d'une vue fort étendue sur les env. de la ville. La vue embrasse au N. et à l'E. le *En-Nouqrat el-Haourân* (la Pente du Haourân), vaste plaine ondulée couverte au printemps de champs cultivés et s'étendant jusqu'au pied du Djébel Haourân, dont on distingue les pentes boisées. Au S. E. s'élève la colline de Salkhad Au S. s'étend une région peu explorée, qui réserve sans doute quelques découvertes aux voyageurs hardis et entreprenants. En face de la mosquée, de l'autre côté de la rue, sont les ruines d'un grand *bain*.

Au sortir de la mosquée, en suivant les restes d'un *bazar* de l'époque arabe, (E), on laisse à dr. une maison nommée *Beït el-Yahoûdi* (maison du Juif), qui rappelle un trait de justice du khalife Omar. Dans les premiers temps de l'islamisme, le gouverneur de Bozra voulant ériger une mosquée, choisit la maison d'un juif, et la fit démolir malgré les protestations du propriétaire. Le Juif, injustement dépouillé, porta sa cause au tribunal du khalife à Médine et obtint justice. Sa maison reconstruite porta depuis lors le nom de Beït el-Yahoûdi. On revient alors aux quatre colonnes antiques décrites ci-dessus et au point d'intersection des deux rues principales. La rue, que nous avons suivie, du N. au S., se prolonge vers le S. jusqu'au

Château (J), auquel on arrive en traversant le fossé sur un pont de 6 arches. Ce château fut élevé par les sultans eyyoubites dans la première moitié du XIIIe s. Il est semi-circulaire, ayant gardé la forme générale du théâtre qui lui a servi de noyau (*V.* ci-dessous). Mais les tours qui le flanquent aux angles et sur les côtés lui donnent une forme irrégulière. L'enceinte, bien conservée, est entourée d'un fossé profond. La porte de la forteresse, située à l'E., bordée de lames de fer forgé au marteau, ouvre dans de vastes salles voûtées en ogive, formant plusieurs étages et constituant un véritable labyrinthe. En suivant un plan incliné, on débouche sur une première plateforme à droite de laquelle s'élèvent de belles arcades en plein-cintre; l'une d'elles donne accès dans le

Théâtre. Six rangs de gradins dont le plus bas est à 2 mèt. au-dessus du sol, forment un immense hémicycle, que surmontait une co-

lonnade dorique dont on voit encore çà et là les restes et qui formait un passage supérieur couvert. Le fait est remarquable, le théâtre de Bozra étant le seul où une galerie supérieure de ce genre ait été retrouvée. Le diamètre du cercle est d'env. 81 mèt. Des escaliers placés à intervalles réguliers montaient de l'arène au passage supérieur. M. E. G Rey a constaté que les gradins inférieurs ainsi que l'arène ont été obstrués par des constructions arabes formant deux étages de magasins voûtés s'évant à une hauteur de plus de 12 mèt. Ce fait explique le manque de proportion signalé par M. Porter entre l'étendue de l'arène actuelle et le petit nombre des gradins.

La scène, large de 54 mèt. sur 10 mèt. environ de profondeur, était bordée de murs ornés de deux étages de niches de différentes formes. Des portes fort larges, décorées de riches moulures, donnaient dans des pièces dépendantes de la scène et qui devaient à peu près jouer le rôle de nos coulisses.

En sortant du château, on peut visiter à l'E. un grand *birkèh* bien conservé que Persien cite comme un des plus grands travaux en ce genre existant en Orient. L'un de ses côtés ne mesure pas moins de 216 mèt. de long. A son angle N. E. se trouve une mosquée en ruine (k) qui n'offre aucun intérêt. A 200 mèt. environ à l'E. de la ville, on remarque un autre birkèh de 100 mèt. sur chaque face, avec un reste d'aqueduc, en très mauvais état. De là, reprenant à l'O., on s'engage au milieu de misérables masures habitées par 30 ou 40 familles qui constituent la population actuelle de Bozra. Au milieu des maisons une colonne reste debout et, plus loin, sont les restes d'une triple *porte* (L) engagés dans des constructions modernes, de sorte qu'il est difficile de dire si ces restes appartiennnnt à un palais ou à une église du Bas-Empire. Presque en face, on voit une espèce d'*arc de triomphe* (M) inachevé et précédé de deux piliers isolés, surmontés de chapiteaux à peine dégrossis. Cette construction appartient probablement à une époque de décadence. Arrivés en ce point, nous retrouvons à dr. la maison du cheïkh et nous revenons à la rue par laquelle nous sommes arrivés.

De Bozra à Damas, R. 48 et 49.

ROUTE 48.

DE BOZRA A DAMAS,

Par l'ouest du Ledjah et la route des Pèlerins.

(27 h. env.)

Soueïdèh, par Ghassân.	5h	35
Nedjrân	4	30
Ezra	4	20
Es-Sananeïm	4	45
El-Kessouèh	5	25
Damas	2	45
Total	27	20

A. — De Bozra à Es-Sanameïn, *a.* — Par Soueïdèh (18 h. 50 min.). — De Bozra à Soueïdèh, 5 h. 35 min., (*V.* R. 49).

A partir de Soueïdeh, la route se dirigeant au N. N. O. à travers la plaine pierreuse, coupe (10 min.) l'ancienne voie romaine qui se dirigeait sur Damas par El-Mousmiyèh, laisse à g. (45 min.) *Ouelga*, petit v. situé sur un tell, (30 min.), *Rîmèh*, sur un autre tell et, entre ces deux villages, dans un ouady pierreux, deux tours qui ressemblent aux tombes de Qennaouât. Au delà de Ouelga, la plaine s'élargit et le sol, débarrassé des pierres, devient plus fertile. Au delà de (40 min.) *Mezra'ah*, on traverse le *ouady el-Ghâr*, une des branches de ouady Qennaouât et l'on se dirige à travers une riche plaine sur (45 min.) *Es-Sidjn*, laissant à une petite distance à dr. *Medjdel*, visité par M. E. G. Rey et où Bürckhart a copié des

inscriptions grecques. Medjdel a le même aspect que la plupart des villages du Haourân ; de loin, des pans de murs irréguliers, encore debout, et quelques tours carrées leur donnent un aspect très-pittoresque ; de près on ne voit que des ruines noirâtres et des maisons, ou plutôt des cabanes druses si basses qu'elles ressemblent à des tas de terre (E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 113). A partir de Es-Sidjn, la route, se dirigeant au N. O., traverse (1 h.) le *ouady Qennaouât* dont le lit est irrégulier et qui, en ce point, a un cours fort tourmenté au milieu de masses de lave, et coule au pied des rochers volcaniques du Ledjah. « Il est à peine croyable, dit le docteur Delbet, que des chevaux puissent marcher dans cette partie du Ledjah : tout sentier manque, ce ne sont de toutes parts qu'escarpements de lave, laissant entre eux des espaces où la terre se montre, mais où la marche n'en est pas plus facile pour cela, car ils sont encombrés de débris de rochers qui ont roulé des coulées environnantes. »

Nedjrân, qui est peut-être l'ancienne *Norérathée* (Waddington) (40 min.) est un v. important entouré d'un véritable désert de pierres. C'est la résidence d'un cheïkh druse, assez bien peuplée encore de Druses et de chrétiens. Les deux tours qui, de loin, produisent un assez bon effet, sont en réalité assez grossières et datent sans nul doute de l'époque chrétienne. On voit encore près de ces tours les restes d'une église à laquelle elles appartenaient : des piliers, des murs et plusieurs arcs sont encore debout. Il se trouve à Nedjrân un assez grand nombre d'inscriptions que M. le docteur Delbet ne put copier (*V.* E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 125).

De Nedjrân, un sentier qui se dirige au S. O. au milieu des rochers, vers le v. de Ed-Doûr, descend (30 min.) dans la plaine qui borde le Ledjah et tourne à l'O. vers (15 min.) un tell couvert de ruines, au N. duquel est une prairie, arrosée par une source, nommée *Aïn Kérâlèh*. Ce serait là peut-être, selon Gesenius, le site de *Coreathes* ou *vicus Coreathæ*, ville épiscopale dépendant de Bozra. Seetzen y a copié une inscription grecque sur la porte d'une église ruinée. Au delà du ouady Qennaouât, à le distance de 40 min. environ, se trouve *Ed-Doûr*, qui possède quelques débris assez remarquables et qui, d'après une inscription copiée par Seetzen, portait autrefois le nom de *Doroa*. La route, se dirigeant à l'O., traverse (50 min.) le ouady Qennaouât, qui baigne ici le pied du Ledjah et pénètre dans une magnifique plaine entièrement libre de rochers et de pierres. Laissant à g. le v. ruiné de *Ta'âra* situé sur un tell, on atteint (1 h. 5 min.) *Bousr el-Harîri*, après avoir traversé le ouady Qennaouât et suivi un sentier difficile qui serpente au milieu des rochers. C'est par ce point qu'en 1119 des Croisés pénétrèrent dans le Ledjah (E. G. Rey). C'est dans ce défilé qu'Ibrahim Pacha livra sa première bataille aux cheïkhs du Haourân. On laisse ici la contrée hospitalière des Druses pour entrer dans une région habitée par des musulmans fanatiques parmi lesquels il sera bon de se tenir sur ses gardes. La route remonte le ouady Qennaouât, laissant à g. la grande plaine En-Nouqra, qui s'étend au S. à perte de vue et au-dessus de laquelle émerge çà et là quelque tell conique. A dr. les rochers du Ledjah décrivent une ligne circulaire bien tranchée, formant une sorte de golfe, au-dessus duquel se montrent de loin en loin de petites tours et des traces de murs. Les maisons de Ezra apparaissent sur un rocher qui forme une sorte de long promontoire dans la plaine. Traversant le ouady Qennaouât et gravissant le rocher par un sentier en zig-zag sur lequel les chevaux n'avancent qu'avec peine, on entre à (1 h. 40 min.)

Ezra, que l'on a voulu à tort identifier avec Edreï (*V*. p. 534, *b*). Les ruines consistent en une série de maisons basses, massives et obscures, que leur couleur noire permet de distinguer à peine des rochers. Quelques-unes servent encore aujourd'hui d'habitation; d'autres sont à moitié enfouies sous les décombres. Quelques inscriptions grecques gravées au-dessus des portes montrent que ces maisons datent au moins de la période romaine. Au-dessus de cette masse indistincte de maisons s'élèvent quelques *tours* carrées et les ruines de deux églises. L'*église de Saint-Élie*, située dans la partie E. de la ville, est précédée d'une petite cour entourée de décombres et n'offre que des portions de murs debout. Au-dessus de la porte se lit une inscription grecque. L'*église de Saint-Georges*, située sur une esplanade, au N. E. de la ville, est plus importante et beaucoup mieux conservée. Le plan se compose de deux octogones réguliers concentriques, de 18 mèt. 50 et 10 mèt. 15 de diamètre, inscrits dans un carré; l'octogone central supporte un tambour et une coupole; contre la façade occidentale de l'octogone extérieur est bâti le chœur, terminé en abside et flanqué de deux sacristies. Dans chacun des angles du carré est une absidiole ou exèdre. Trois portes s'ouvrent sur la façade occidentale, une sur chacune des façades latérales.

La coupole est soutenue par huit piliers supportant un tambour, dont les deux dernières assises sont faites de dalles qui transforment d'abord l'octogone en une figure régulière de 16 côtés, puis en une figure de 32 côtés, de manière à passer graduellement de la forme polygonale au cercle qui sert de base à la calotte. C'est, dit M. de Vogüé, le système appliqué pendant trois siècles, dans les monuments païens du Haourân. La coupole est construite en blocage et sa forme ovoïde rappelle les monuments de l'Asie centrale. Tout le reste de la maçonnerie est en pierres appareillées sans mortier, mais avec l'irrégularité de joints et d'assises spéciale au pays.

A la base de la coupole règne une série de petites fenêtres. C'est, d'après M. de Vogüé, le plus ancien exemple existant d'un système d'éclairage qui reçut à Sainte-Sophie de Constantinople son plein développement. Une longue inscription grecque, gravée sur le linteau de la porte principale, nous apprend que cet édifice, après avoir servi de temple païen, dédié probablement au dieu Théandritès (Waddington, *ouvr. cité*, p. 472), a été converti en église, en l'an 410 (515 de l'ère chrétienne).

De Ezra, en se dirigeant au N. O., on peut rejoindre la route des Pèlerins à (1 h. 20 min.) *Dilli*, petit village bâti sur les bords d'un marais. C'est ici le point de départ d'un ancien aqueduc que les Arabes nomment *Qanâtir Fir'oûn* (Arches de Pharaon). Il s'étendait au S. le long de la plaine, passait à l'E. de *Echmiskîn* (*Cheïkh Miskîn*) et aboutissait à Dér'ât. A partir de Dilli, en suivant au N. le *Derb el-Hadj* (route du pèlerinage), qui forme ici la frontière entre le Haourân et le Ledjah à dr. et le Djaoulân, à g., on laisse à g. (15 min.) *Tell Mikdâd*. Après avoir dépassé (1 h. 30) *Kteïbèh* et laissé à dr., sur le bord du Ledjah, *El-Mahadjèh* et *Djassouah* et, plus près de la r. (40 min.) *Kneiyèh*, on atteint (1 h.)

Es-Sanameïn (les deux idoles) (**Aera** de l'itinéraire Antonin), petite ville habitée par des musulmans fanatiques. Elle doit peut-être son nom actuel à deux images que l'on peut voir gravées sur un bloc de basalte, près de la porte. Sanameïn offre un excellent spécimen de l'architecture du Haourân : murs massifs, plafonds et portes de basalte. A l'E. de la ville, une porte voûtée conduit à une chambre carrée et à divers anciens édifices. Sur une plate-

forme adjacente s'élève un ancien *temple* plus tard converti en église. Bâti en pierre calcaire d'une couleur jaunâtre, il forme un contraste marqué avec les masses noires de basalte qui l'entourent. On y remarque plusieurs colonnes corinthiennes, une niche en forme de coquille, des fenêtres bien conservées et richement ornées de sculptures. D'après les inscriptions, l'un des deux temples qui s'élevaient en ce lieu fut construit sous le règne de Sévère (222-235 ap. J.-C.). Il était dédié à la *Fortune*, l'Αγαθη Τυχη de Bozra. A une petite distance de ces ruines s'élèvent quelques tours à plusieurs étages, construites en pierres jaunes et noires sans mortier. Elles sont ornées de sculptures.

La grande route des Caravanes, de Djisr el-Medjâmèh à Damas, par Naouâ et Es-Sanameïn, est rarement suivie par les touristes et n'offre rien d'intéressant. Voici, du reste, les stations ou les distances respectives d'après Van de Velde (*V.* Bedæker, *Palestine and Syria*, p. 406).

De Djisr el-Medjâmeh au pont sur le *Yarmoûk*	1h	55
Khân el-Aqaba	1	00
Kefr Hareb	0	45
Fik, l'ancienne *Aphek* (*V.* R. 35).	1	20
Birket Nâm	1	15
Ruines de *Khastîn*	0	30
Ouady Mou'akkar	0	45
Ruines de *Oumm el-Qabr*	0	15
Aîn Keïr (sources)	0	45
Tseil, l'un des plus grands villages du Djaoulân, avec une ancienne église chrétienne convertie en mosquée	1	30
Naouâ, l'ancienne *Neve*, avec des ruines étendues	1	45
Obteï'a	1	00
Es-Sanameïn	3	00
Total	15	45

b. — Par Dér'ât et Mzeïrîb (18 h.) — De Bozra, la route, descendant le *ouady Zeïdi*, laisse à g. (1 h. 15 min.) *Hammâs* et *El-Mou'arribèh*, à dr., passe à (1 h. 15 min.) *Ghasm* et, croisant le ouady, atteint (45 min.) *El-Haroudsi*. On traverse de nouveau le ouady Zeïdi entre (40 min.) *Ech-Chirkèh* et *Djîzèh*, et, laissant à g. les villages de *Naçîb* et *Oumm el-Meyâdhîn*, on atteint (1 h. 45 min.) *Oumm el-Mezâbil*, et (30 min.) *Merkèh*. A g. (30 min.) se voit le v. de *Gharz*; à dr., *En-No'eïmèh*. Traversant le ouady Zeïdi sur un pont de 5 arches, qui date de la période musulmane, on arrive a (1 h. 25 *min.*)

Dér'ât, qu'il ne faut pas confondre avec Ezra (V. p. 532). Dér'ât est l'ancienne **Edreï** l'une des résidences d'Og, roi de Basçan (Deut. I, 4. Jos. XII, 4); et plus tard, l'*Adraa* des listes épiscopales. Dans la vallée se trouve un grand birkèh, alimenté par l'aqueduc *Qanâtir Fir'oûn*, qui vient du N. (*V.* p. 533). Sur le bord de ce réservoir s'élève le ouély de *Siknâni*, et tout près est une construction nommée le *Hammâm*. A l'angle S. E. de la ville est une grande construction, nommée *Rouâk* ou salle pour la prière, qui aurait été érigée d'après une inscription en l'an 650 de l'hégire (1253) par l'émîr Nasr ed-Dîn Othmân Ibn Ali. On y compte 85 colonnes et 3 portes.

De Dér'ât, la route, se dirigeant au N. O., traverse (20 min.) le ouady Zeïdi et atteint (1 h.) **Mzeïrib**, lieu de halte de la caravane des pèlerins. On y signale un château, élevé, dit-on, par le sultan Sélim (1522) pour la protection des pèlerins, et, au N. E. du château, une source dont les eaux alimentent un petit lac (El-Bedjèh). De Mzeïrib, la route des Pèlerins, assez peu sûre et médiocrement intéressante, laisse à dr. (15 min.) *Djoumha*, (25 min.) *Khidr el-Hammâm*, traverse (50 min.) le *ouady el-Ghâr*, qui vient de Qennaouât, remonte le ouady *Horeïr* et atteint (1 h. 45 min.) *Cheïkh Miskîn*, autrefois capitale du Nouqra (V. p. 498) et (1 h. 45 min.) le v. de *Djoueïmèh*, à l'E. duquel court l'aqueduc Qanâtir Fir'oûn (V. p. 533).

Au delà de Djoueïmeh, on atteint (40 min.) Dilli et de là, (3 h. 40 min.) Es-Sanameïn.

B. — De Es-Sanameïn à Damas (8 h. 10 min.)

A l'O. de es-Sanameïn s'étend la plaine de Djedoûr (*V.* p. 495), vaste plateau rocheux au-dessus duquel s'élèvent quelques tells et dont l'aspect général, bien que moins tourmenté, rappelle le Ledjah. Les collines de l'E. forment la limite du Ledjah. La route, qui offre, du reste, peu d'intérêt, laisse à dr. (20 min.) *Didi* et pénètre dans une région de collines, ayant à dr. le long *Tell el-Hamîr* et à g. une colline, au pied de laquelle est (1 h. 30 min.) *El-Ghabâghib*, où l'on trouve un grand réservoir et les restes d'un khân fortifié. Laissant à dr. (40 min.), sur une colline, le **Mezâr Elicha** (chapelle d'*Elisée*) et à g. (30 min.) une ruine nommée *Qasr Fir'oûn* (le château de Pharaon), on traverse un plateau noirâtre nommé *Khiyârah*, que ferme au N. E. le long *Djébel el-Méniyèh*. Çà et là se rencontrent quelques champ cultivés. Au pied du Djébel el-Méniyèh, s'élève (1 h. 40 min.) un khân ruiné, nommé *Khân Dennoûn*.

El-Kessouèh (45 min.) est un village druse de 500 hab., bien situé sur la rive g. du *Nahr el-Aouadj*, l'ancien **Pharphar** de la Bible, qui reçoit plus haut le nom de *Nahr el-Saibarâni*; il descend du plateau du Djedoûr et va se perdre dans le Bahr el-Hidjanèh (*V.* R. 63). Il sert de frontière entre le Haourân au S. et le district de Damas, au N. Son lit, marqué par une ligne de peupliers et de saules, est bordé de prairies et de champs cultivés. Le courant est profond et rapide, bien que le volume de l'eau soit bien diminué par deux grands canaux, dont l'un sert à arroser la plaine de Damas et l'autre, celle de Khiyârah. Après avoir passé la rivière sur un pont, on laisse à dr. le ouady el-Adjem, et gravissant la chaîne basse du *Djébel el-Asouad* (la montagne noire), on voit (30 min.) s'étendre devant soi la grande plaine de Damas, au fond de laquelle on distingue les minarets de cette ville. Laissant à g. *El-Achrafiyèh* et passant sur un pont le *Nahr el-Bardi*, on atteint (2 h.) *El-Qadem*, où, d'après la tradition, Mahomet vit Damas, sans y entrer. En face s'élève une jolie petite mosquée avec un kiosque, où le pacha conducteur du Hadj passe la première nuit du voyage. On entre (15 min.) à Damas par le faubourg du Meïdân (*V.* R. 63).

ROUTE 49.

DE DAMAS A BOZRA

Par l'Est du Ledjah.

(27 à 28 heures.)

C'est la route que suivent habituellement les caravanes druses et chrétiennes du pays. Une escorte druse est indispensable. On l'obtient aisément par l'intermédiaire des consuls à Damas, ou en se rendant directement à Deïr Ali, à 4 h. 5 min. de Damas, avec une lettre de son consul. — Pour le traité avec les cheïkhs, *V.* p. 42-43.

Nedjha	2h	30
El-Mousmiyèh	5	00
El-Hayât	8	23
Chouhba	2	45
Qennaouât	2	35
Soueïdèh	2	25
Bozra	3	50
Total	27	28

La direction générale de cette route est du N. au S., et les pays que l'on traverse, ou dont on touche les confins, sont le Djedoûr (l'Iturée), le Ledjah (la Trakhonitide), le Haourân. Cette grande contrée, dont nous avons indiqué le caractère général (*V.* p. 495), possède une population sédentaire et agricole, composée en grande partie de Druses, en partie d'Arabes musulmans et chrétiens. Deux tribus arabes prédomi-

nent dans le Haourân : les *Fouaïlt* et les *Serdiyèh*. L'intérieur du Ledjah est occupé par quelques tribus de Bédouins à demi sauvages.

Laissant à dr. en sortant de Damas, la route 48, et se dirigeant au S. E, on touche au village de *Qabr es-Sit* (1 h. 10 min.), avant d'atteindre (1 h. 20 min.) le village de **Nedjha** et le *Nahr el-Aouadj* (*V*. p.534). Nedjha est, de ce côté, le dernier village habité de la plaine de Damas. L'Aouadj traversé, on est entré dans ce qu'on appelle, le désert, « non un désert de sable, a dit un explorateur, non un désert de pierres, non un désert stérile, mais des campagnes inhabitées, un désert fait par l'homme. »

Après avoir traversé les pentes orientales du *Djébel el-Méniyèh* et laissé sur la dr. le *Tell Abou Chedjar*, on incline un peu au S. O. vers de petits lacs formés par le *ouady Abou Khânafiris*, pour visiter (5 h.), sur une sorte de presqu'île rocheuse formée par le Ledjah,

El-Mousmiyèh, lieu désert, sauf quelques familles qui y transportent parfois leur habitation temporaire. L'étendue des ruines est considérable, et on y trouve des restes remarquables d'édifices de l'époque romaine. « Au point de vue du pittoresque, dit M. E. G. Rey, ces ruines ne laissent rien à désirer. Il n'y en a pas en Europe qui offrent au même degré un aspect sinistre et désolé, mais plein de grandeur et de puissance » (*ouvr. cité*, p. 56). On y trouve un grand nombre de maisons qui semblent bâties d'hier, tant elles sont bien conservées. Cette conservation s'explique par la nature de la construction. Les murailles sont en grands blocs carrés de basalte, d'une extrême dureté; le toit est plat et formé de longues plaques de la même pierre, proprement taillées et bien ajustées. Les portes, quelquefois épaisses de près d'un pied, sont également en basalte, aussi bien que les fermetures des fenêtres; elles tournent sur des pivots ménagés dans le bloc, et qui portent dans des encastrellements creusés dans le seuil et dans le linteau. Toutes les habitations anciennes du Ledjah et du Haourân sont, sans exception, construites de même.

M. E. G. Rey a signalé à El-Mousmiyèh un joli petit édifice hexastyle d'ordre dorique et qui n'a conservé que trois colonnes de son péristyle. C'est un ancien pretorium, transformé en église chrétienne au temps du Bas Empire, comme le prouvent les monogrammes du Christ retrouvés par M. E. G. Rey parmi les inscriptions qui couvrent ses murs en plusieurs endroits. Il fut changé en mosquée à l'époque musulmane, ainsi que semblent l'annoncer les inscriptions koufiques gravées sur les piédestaux de deux colonnes du péristyle. Près du temple, sur une plate-forme élevée, est une petite colonnade qui fait partie d'un khân construit avec des matériaux antiques. Plusieurs des maisons ont de beaux plafonds, à linteaux, soutenus par des arcs où l'on remarque d'assez beaux ornements d'architecture sculptés en lave.

Une inscription grecque gravée sur les murs du pretorium a fait connaître que El-Mousmiyèh fut autrefois la capitale de la Trakhonitide, μετροκωμη τοῦ Τραχῶνος, et que son nom ancien était **Phæna**. Un ancien évêque de cette ville, nommé Malchus, est cité dans les Actes du concile de Chalcédoine (Waddington, *ouvr. cité*, p. 574).

De ce point on peut embrasser au S. la vue du pays et sa singulière configuration, que MM. Rey et Delbet comparent à une mer de lave liquide, saisie tout à coup et pétrifiée au milieu de son agitation. Les champs de lave qui entourent les env. de Catane n'en peuvent donner qu'une faible idée.

De El-Mousmiyèh, la route, traversant à l'E. une plaine de terre

Plan

Coupe suivant AB

Coupe suivant CD

Façade Orientale

BASILIQUE DE CHAQQA.

rougeâtre semée de pierres éparses, pour gravir et redescendre plusieurs petits plateaux de lave, entre lesquels se montrent quelques traces de culture et des touffes de grenadiers sauvages, atteint (1 h. 20 min.) *Brâk* ou *Berâk*, l'ancienne *Constantia*, où l'on retrouve les restes d'un aqueduc et où M. Porter a signalé des ruines dont il a beaucoup exagéré l'importance. Ce lieu fut en 1129 le théâtre d'un combat entre les Croisés et les troupes du sultan de Damas (E. G. Rey). On descend dans une plaine pierreuse et, se dirigeant au S. E. le long du Ledjah, on traverse (52 min.) le *ouady Louâ*, qui coule au pied de la falaise et va se jeter au N. dans le marais de Brâk. La plaine qui s'étend au delà de la rive dr. du ouady, nommée *Ard el-Fedaiyên*, présente des traces de culture. Dépassant (1 h. 5 min.) *Saoudra*, où Ibrahim Pacha vint rejoindre ses troupes au moment d'envahir le Ledjah, on traverse au S. E. un plateau désert couvert de chardons, pour entrer (2 h. 18 min.) dans une région cultivée qui borde le ouady Louâ, jusqu'à (2 h. 48 min.)

El-Hayât, où se trouve une maison antique, signalée par Porter. A 35 min. de El-Hayât, au S. E., dans une plaine bien cultivée, est **El-Hît**, nommée dans l'antiquité *Heita*, l'un des principaux villages du Djébel Haourân, résidence de l'un des cheïkhs druses les plus respectés du pays. El-Hît s'annonce par trois tours qui servent de pigeonniers On y remarque çà et là quelques débris de sculpture. M. Waddington a relevé à El-Hît, au-dessus de la porte d'entrée d'une maison, une inscription fort intéressante en ce qu'elle est une des plus anciennes, sinon la plus ancienne, qui constate la construction d'un édifice en l'honneur d'un saint (saint Serge), en l'an 249 de l'ère de Bozra (354 ap. J. C.). Saint Serge souffrit le martyre sous Galère Maxime et fut de bonne heure l'objet d'une grande vénération en Syrie. Il résulte de cette inscription que Heita, bien que n'étant pas une ville épiscopale, possédait dès cette époque un couvent dont l'archimandrite est nommé dans l'inscription (Waddington, *ouvr. cité*, p. 499).

De El-Hît, on pourra visiter au N. E. (1 h.) **Bataniyèh**, ville abandonnée, l'ancienne **Batanæa**, capitale du district de même nom. Le territoire environnant est encore appelé par les Arabes *Ard el-Bataniyèh*.

Une course de 45 min., au S. E., à travers une plaine d'une fertilité extrême, mène à *Tell Izrân*, monticule du haut duquel on jouit d'une vue très étendue. Au N. et à l'E. s'étend le Ard el-Bataniyèh, vaste plaine parsemée de ruines qui témoignent de la prospérité de ce pays à l'époque romaine. Au fond de la vallée située au S. du Tell Izrân se trouve (20 min.)

Chaqqa, ruines considérables, parmi lesquelles une grande église, construite en l'an 369 d'après une inscription. C'est l'ancienne **Saccæa**, mentionnée par Ptolémée comme une des villes principales de la Batanée. Elle porta le titre de *colonie*. C'est une ancienne ville épiscopale; deux de ses évêques sont mentionnés dans les inscriptions. Elle est aujourd'hui habitée par les Druses (Waddington, *ouvr. cité*, p. 502). La *basilique* (V. le plan et les coupes, fig. 537) mesure 18 mèt. 30 de long, sur 19 mèt. 80 de large. Elle est à trois nefs formées par une grande baie centrale et deux baies latérales plus petites, pour les bas-côtés. Ces dernières sont surmontées elles-mêmes de deux baies semblables pour les galeries supérieures. Des dalles posées d'un mur à l'autre forment le sol de la galerie du premier étage et le toit plafonné de tout l'édifice. La façade ne manque pas d'un certain style. Chaqqa possède aussi un palais

remarquable nommé *Qaïsariyèh* (de Vogüé, *ouvr. cité*, p. 47-51).

De Chaqqa, la route, traversant au S. O. un terrain couvert de pierres, coupe le ouady Louâ, qui prend ici le nom de *ouady Nimrèh*. A dr.

D'après M. de Vogüé

BASILIQUE DE CHAQQA

s'élève le *Tell Chihân*, véritable dôme surmonté d'un ouély peint en blanc. Il est suivi au S. de trois petits cônes (*V.* ci-dessous).

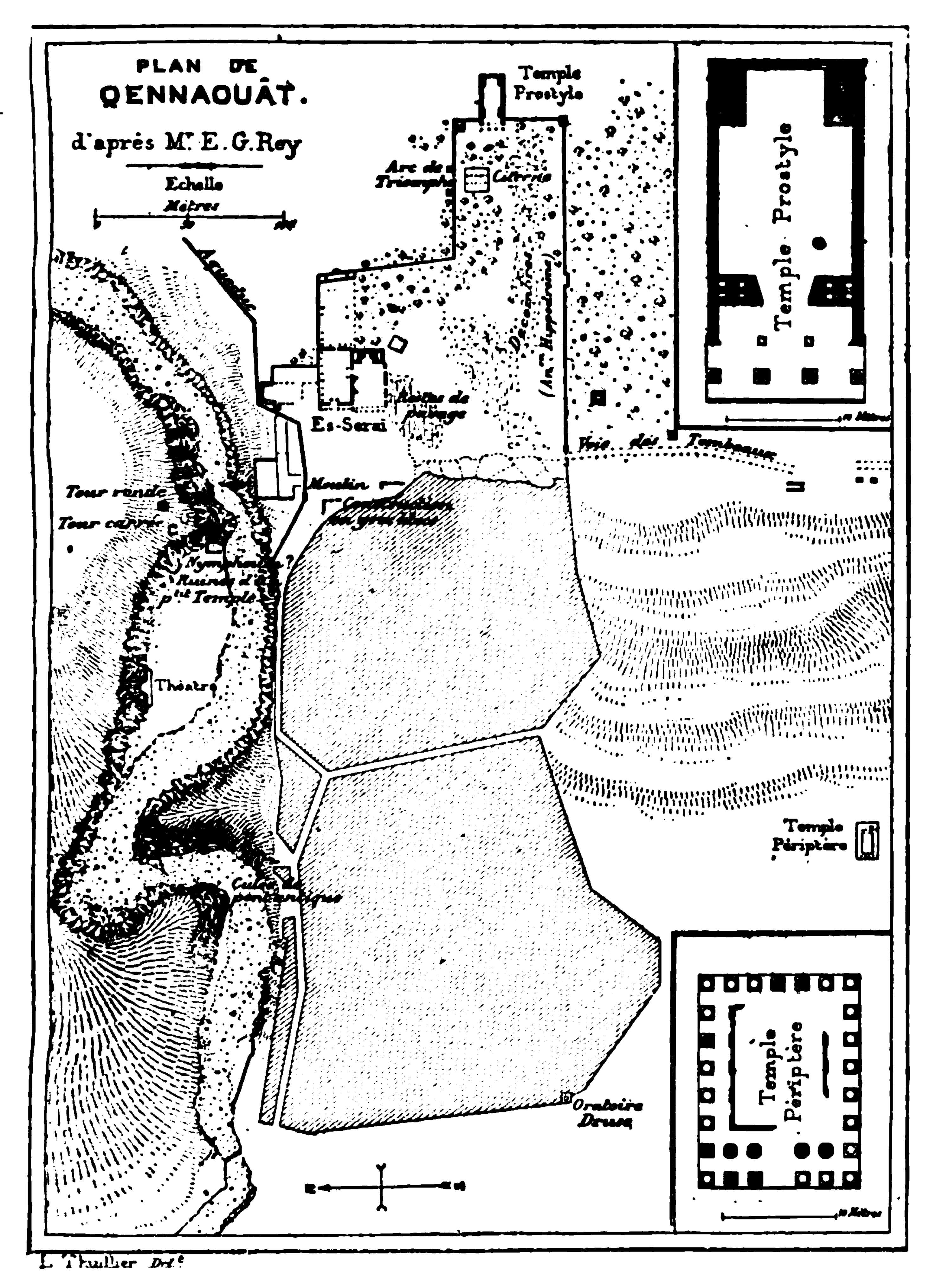
Chouhba (1 h. 25 min.) est la résidence d'un cheikh druse très

influent. C'est une ancienne ville, autrefois très importante, l'ancienne **Philippopolis**, de construction toute romaine, à ce qu'il semble, aujourd'hui complétement ruinée et bouleversée. On y trouve les débris d'une enceinte, de beaux *réservoirs* au centre desquels on a planté d'anciennes colonnes pour mesurer le niveau de l'eau, de grandes rues dallées en lave, les restes d'un *théâtre*, des *thermes* et une ruine nommée *Beït es-Séraï*. « Deux rues de 8 mèt. 20 cent. de large, dit M. E. G. Rey, se croisent à peu près au centre de la ville, dans laquelle des portes à trois arches, aujourd'hui dégradées, donnent accès. Au point d'intersection des deux voies, qui est à 380 mèt. de la porte orientale, se trouvent, à l'angle de chaque rue, quatre énormes piédestaux qui probablement supportaient des groupes de statues.... Dans la rue qui se dirige vers la porte S., on rencontre, à 95 mèt. du croisement des deux rues, les *thermes* dont les ruines imposantes rappellent ceux de Caracalla à Rome; dans l'intérieur, des débris de voûtes encombrent plusieurs salles de leurs énormes fragments. Elles sont faites en scories volcaniques noyées dans le ciment. Les voûtes et les murs sont sillonnés de conduits de poteries qui servaient à la distribution de l'eau dans les diverses parties de l'édifice, au S. duquel régnait un magnifique aqueduc, dont cinq arcades sont encore debout. Sur les deux côtés de la rue qui borne les thermes, se trouve une quantité énorme de chapiteaux et de tronçons de colonnes d'ordre ionique, ce qui montre que cette rues étaient bordées de colonnes comme à Djérach. Dans la seconde partie de la rue, en se dirigeant de l'E. à l'O. vers les tells volcaniques dominant la ville, on trouve, sur la dr., à 180 mèt. env. du centre de la ville, cinq colonnes debout, débris d'un *temple* hexastyle qui n'a conservé qu'un pan de mur de sa cella. Le *théâtre* est à quelque distance; il a dix rangs de gradins divisés en deux séries par une terrasse, il compte trois entrées dans sa partie inférieure, et quatre dans sa partie supérieure. Le plus grand diamètre de l'arène est de 20 mèt.; le postcénium mesure 42 mèt. env. de long sur 8 mèt. 65 de large, jusqu'à la galerie qui règne entre le postcénium et les murs de soutènement des gradins. Entre ce théâtre et la rue s'élève un petit *temple* carré d'un assez bon style, et au-dessous duquel règne une espèce de crypte. Enfin, à quelques pas plus haut, se trouve une grande niche, ou, pour mieux dire, une abside flanquée, au retour, de deux *ailes* ornées de niches carrées à consoles. Les Arabes nomment cette ruine *Beït es-Séraï*. (*V.* E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 92-95). D'après M. de Vogüé, cet édifice appartiendrait à un genre de sanctuaire fréquent dans le Haourân et désigné sous le nom de *Kalybé*.

A l'O. de Chouhba, on pourra faire l'ascension de l'un des trois tells volcaniques, voisins de la ville. Le second des deux tells les plus voisins de Chouhba est le *Tell Djémal*, ainsi nommé sans doute par suite de sa ressemblance avec la bosse d'un chameau. Les deux tells situés au N. et au S. du précédent se nomment *Tell Gharrârah* (tas de blé). Tous ces tells, d'où sont sortis les torrents de lave sur lesquels Chouhba est bâtie, ne sont plus aujourd'hui qu'un amas de roches et de scories volcaniques. La vue du pays rappelle la chaîne des puys, près Clermont. Le cratère du tell Gharrârah, visité par MM. E. G. Rey et Delbet, est un cône presque parfait, profond de 4 mèt. à peu près et mesurant 320 pas de circonférence. Le tell Chihân offre un grand cratère, qui s'est ouvert dans la partie O.

De Chouhba, on se dirige au milieu d'un labyrinthe de débris volcani-

ques, en contournant la partie S. du Tell Gharrârah. On est alors sur une espèce de rampe très rapide 'qui, des bords de Ledjah, monte jusqu'au



L. Thuillier Del.t

pied du *Tell Abou Toumeis*, dont l'énorme cône s'élève au S. E. Traversant (20 min.) un petit ravin, on atteint (25 min.) **Mourdouk**, village

ruiné, dont le nom grec est **Mardokha** dans une inscription, et (50 min.) **Sleïm**, ancien site, avec *temple* ruiné.

De Sleïm, en marchant au S. O., on traverse (15 min.) un petit ouady, affluent du ouady Qennaouât et l'on entre dans les bois de Qennaouât, mélange de champs cultivés et de massifs de chênes-verts dont l'aspect rappelle le Bocage, en Vendée. Du haut d'une petite crête (15 min.), la vue embrasse toute la vallée de Qennaouât et les ruines de la ville, pittoresquement groupées. Un sentier, qui longe une ancienne route pavée, aboutit à un pont par lequel on entre (30 min.) dans la ville de

Qennaouât, la Kenath de la Bible (Nombres, XXXII, 42), la **Canatha** de la période gréco-romaine. Elle fut surtout prospère au temps des Antonins, d'après les inscriptions recueillies par M. Waddington. Un évêque de Canatha, est cité comme ayant assisté aux conciles de Chalcédoine et de Constantinople. L'an 459, cette ville tomba entre les mains des Musulmans, et depuis elle n'a cessé de décliner. Aujourd'hui, elle est presque déserte. (E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 136). Les ruines occupent un espace de 1600 mèt. env. de long. sur 800 mèt. de large et s'étendent surtout sur la rive g. du ouady (*V.* le plan ci-dessus). Une ancienne route pavée, à laquelle aboutissaient des rues latérales également pavées dont on peut suivre les traces, traversait la ville de l'O. à l'E. et aboutissait au pont. C'est près de cette grande rue que se trouve la maison du cheïkh, non loin du ravin.

Remontant le ouady à l'E., on rencontre un petit **théâtre**, taillé dans les rochers de la rive dr. Il compte neuf rangs de gradins et l'orchestre mesure 19 mèt. de diamètre. Une inscription grecque, copiée par M. Waddington, sur le stylobate qui règne au-dessous du gradin inférieur, nous apprend que cet édifice a été élevé par un magistrat nommé Marcus Oulpius Lusias. A cent pas env. vers l'E. se trouve un *nympheum*, dans lequel est une belle source qui alimentait, par des rigoles encore en place, le jet d'eau qui devait exister au centre de l'odeum. Entre le théâtre et le ouady s'étend un espace de terrain uni, formé de terres rapportées et qui, de son extrémité N. jusqu'au nympheum, mesure 125 pas de long sur 40 de large. (E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 134). Un peu plus à l'E. est une grande *tour* carrée de construction arabe, construite en pierres bosselées et jointoyées sans ciment. Au bas et à demi-enterrée sous les décombres est une construction assez basse à plafond de pierre, avec des portes en lave sculptée. A quelques pas plus loin se voit une grosse *tour* ronde, malheureusement tronquée. Remontant encore un peu le lit du ouady dans lequel on rencontre des débris antiques, on regagne la rive g. et, suivant un ancien aqueduc, on arrive à un moulin près duquel on observe un grand pan de mur, reste d'un édifice aux formes pyloniques, construit en énormes blocs de basalte joints sans ciment et avec de petites pierres dans les intervalles, à peu près comme dans les constructions cyclopéennes. (E. G. Rey, p. 144). Au-dessus du moulin, s'étend la plate-forme sur laquelle s'élève un ensemble de ruines connu sous le nom de

Es-Séraï (*V.* le plan). Au S. O. est une petite construction, dont le mur N. ruiné est précédé d'un portique *(C)*. Cet édifice, qui fut primitivement un temple, a été remanié entièrement à l'époque chrétienne. Il ne reste de l'ancienne construction que le portique, le mur du N. et une *abside*, à l'E. Le portique était soutenu par 4 colonnes comprises entre deux antes très proéminentes et percé de deux larges arcades : l'entre-colonnement du centre est beaucoup plus large que les autres et supportait une arcade,

dont les sommiers existent encore... les autres colonnes portent, en guise d'architrave, de petits arcs surbaissés. L'abside de l'E., à trois niches, était flanquée de salles obscures, d'une destination difficile à déterminer. Les chrétiens transformèrent ce temple en église, en suivant le système haouranite des arcs parallèles et des dalles et construisirent une abside au N., qu'ils éclairèrent par une large baie percée dans le mur et supportée par des colonnettes trapues et des chapiteaux à oves et à feuillages, pris probablement à l'un des temples de Qennaouât (de Vogüé, *ouvr. cité*, p. 52).

Au N. de ce premier édifice, s'élève une grande *basilique* très remarquable (A, B), que M. de Vogüé fait remonter au IVe s., et construite, suivant la tradition romaine, avec

PLAN DE ES-SERAÏ

d'après Mr de Vogüé

des *propylées* ou portique extérieur, un *atrium* ou cour entourée d'une colonnade intérieure, puis la basilique proprement dite, disposée comme celles de Sainte-Agnès et de Saint-Laurent à Rome, avec un bas-côté qui fait le tour complet de l'église. La colonnade du portique consistait à l'origine en 8 colonnes corinthiennes hautes de 8 mèt. 50 env., élevées sur des piédestaux. Trois portes s'ouvraient sur l'atrium (A). Celui-ci était entouré de 18 colonnes, rangées en carré, à 3 mèt. env. des murs. Une porte centrale, (*a*) très ornée et dont les éléments ont été pris à des monuments antiques, donne accès dans l'église proprement dite (B), longue de 24 mèt., entourée intérieurement, comme l'atrium, de 18 colonnes. Celles-ci, posées sur des piédestaux, portent des arcades en plein cintre directement appuyées sur le chapiteau, simple évasement rappelant grossièrement le dorique. Aux deux extrémités de la nef, ces colonnes soutenaient des galeries supérieures qu'un second ordre d'arcades met-

tait en communication visuelle avec l'intérieur de l'édifice. Un chœur, flanqué de deux sacristies et une abside semi-circulaire complétaient la construction. Cette église ayant été probablement transformée en palais, les colonnes furent englobées dans des piliers, et des murs percés de fenêtres fermèrent le chœur et l'abside (de Vogüé, *Syrie centrale, Architecture civile et religieuse,* du vᵉ au viiᵉ s., p. 59).

Au S O. de Es-Séraï s'étend une vaste plaine pavée, au-dessous de laquelle s'ouvrent des souterrains formés par plusieurs rangées d'arcades et qui ont servi autrefois de réservoirs.

A l'E. de Es-Séraï s'élèvent les ruines d'un **temple** prostyle, mesurant 30 mèt. de long. sur 14 mèt. de large. (V. le plan, p.541). Le portique est formé de 4 grandes colonnes dont deux seulement sont restées debout ainsi que les 2 colonnes plus petites placées, entre les antes, de chaque côté de la porte, dont le linteau paraît être tombé en même temps que le fronton et l'entablement, et dont les fragments gisent sur le parvis. Le mur postérieur de la cella semble avoir été renversé à la même époque.

La pureté du style de ce monument et l'élégance de ses proportions avaient fait penser à M. E. G. Rey que ce temple, qui est un des morceaux d'architecture les plus remarquables du Haourân, appartenait aux bonnes époques de l'art; cette conjecture a été confirmée par la découverte des deux inscriptions suivantes gravées sur les bases des colonnes : « Tigranes Antiochus généreux à Jupiter très grand, de ses propres deniers a élevé .. » et : « Publius Ælius Germanus sénateur fils de Publius Ælius Philippus à Jupiter très grand de ses propres deniers a élevé. » Ce temple a été plus tard transformé en forteresse, ainsi que le prouvent le nom *El-Qala'ah* qu'il porte encore aujourd'hui, et les meurtrières percées dans les murs de l'escalier, ménagé dans l'épaisseur des murs à la naissance des antes et par lequel on montait autrefois au sommet du temple (E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 137-138).

A dr. de ce temple s'étend une bande de terre cultivée décrivant à peu près un ovale, occupée à son centre par un énorme monceau de débris de toutes sortes, au *milieu* duquel gisent des débris de *statues.*

Contournant au S. une portion du temenos assez bien conservée et présentant quelques tours de défense de l'époque arabe, on traverse une ancienne route, que M. E. G. Rey désigne sous le nom de *Voie des tombeaux*, puisqu'elle conduit en effet à des *tours* carrées qui ont servi de tombes et que l'on trouve çà et là au nombre de 15 env., rangées des deux côtés de la voie, au milieu de fourrés inextricables de chênes-verts.

A dr. de la voie des tombeaux, on ira visiter un beau temple dans une situation ravissante, sur une pente couverte de massifs d'arbrisseaux qui croissent au milieu des fûts et des chapiteaux renversés. Ce **temple périptère**, qui mesure 19 mèt. de long et 14 de large, (V. le plan, p. 541) est établi sur un soubassement de 3 mèt. de haut. env., auquel on arrive par un escalier, du côté N. L'entrée est précédée d'une double rangée de 6 colonnes, portées sur des piédestaux; il n'en reste plus que 7; 17 colonnes entouraient la cella, sans compter celles du portique; 3 seulement sont debout aujourd'hui. Toutes ces colonnes sont d'ordre corinthien et mesurent 7 mèt. 50 de haut. Il ne reste presque plus rien des murs de la cella. L'élégance de l'architecture et la sobriété du style ont fait penser à M. E. G. Rey que ce beau monument date à peu près de la même époque que le temple prostyle.

De Qannaouât, en se détournant

un peu de la route directe, au S. E., on pourra aller voir (30 min.) les ruines de **Siah**, découvertes en 1857 par M. E. G. Rey, où l'on trouve l'un des temples les plus intéressants du Haourân, en ce qu'il présente une certaine analogie avec les temples égyptiens et avec le temple hérodien de Jérusalem.

Les ruines de Siah, situées sur un plateau, couvrent un assez grand espace de terrain de débris accumulés, au milieu desquels on distingue un grand ensemble architectural, dont nous emprunterons la description à M. de Vogüé qui en a levé le plan (de Vogüé, *Syrie centrale*, p. 32-38). « Trois enceintes se succèdent de l'E à l'O. On pénètre dans la première par une porte monumentale qui rappelle le pylône égyptien (*V.* tome II, plan du temple d'Edfou, p. 100) à trois baies, très ornée en style du haut empire romain. La première cour, longue de 40 mèt. env. sur 16 de large,

PLAN D'ENSEMBLE DU TEMPLE DE SIAH

pavée en dalles de pierre volcanique, est soutenue à dr. par une terrasse et creusée à g. dans l'escarpement de la montagne... Sous la terrasse, s'étend un vaste ensemble de constructions ruinées... Une seconde porte monumentale presque entièrement ruinée conduit dans la deuxième enceinte, d'une largeur égale à la précédente et longue de 55 mèt. Dans l'amas confus de pierres sculptées formé par les débris de la porte, on remarque des chapiteaux corinthiens d'un fort bon travail, des fragments de frises et d'archivoltes où les rinceaux entremêlés de figures, les médaillons, les victoires sont d'un bon style, d'une exécution fine et ferme; à côté de ces détails qui attestent la même époque que la première porte, on reconnaît des fragments d'un style tout différent, restes sans doute d'une construction antérieure dont l'ornementation est étrange et insolite.... La troisième enceinte occupe l'extrémité du plateau escarpé de Siah. Elle se composait d'un vaste péribole élevé de plusieurs marches au-dessus de la cour précédente et renfermant lui-

même un temple construit à un niveau plus élevé. Tout cet ensemble est renversé, mais les ruines restées en place offrent encore une riche moisson d'études à l'archéologue et à l'artiste. M. de Vogüé a mis à découvert toute la partie de la façade qui reste encore debout. « Quant à l'intérieur du temple, dit-il, nous avons dû renoncer à le déblayer; les pierres, serrées les unes contre les autres, formaient un massif d'autant plus difficile à entamer, qu'il avait été recouvert à une époque récente d'une plate-forme maçonnée et avait servi d'assiette à un poste fortifié. »

La façade se composait de deux étages; le rez-de-chaussée, qui seul est resté debout, est formé d'un portique de deux colonnes compris entre deux pavillons carrés. M. de Vogüé fait remarquer la forme insolite des chapiteaux et des bases des deux colonnes. Le style des chapiteaux est une sorte de corinthien à galbe évasé dont les élégantes acanthes sont remplacées par de lourdes et larges feuilles, les volutes par des cordes tressées, le fleuron central par une figure d'enfant assez grossière; la base est une sorte de chapiteau retourné formé d'un double rang de feuilles d'acanthe groupées en sens inverse autour d'une corbeille.

Les ornements, branches de vigne, raisins, feuillage, oiseaux, que l'on retrouve sur les montants de la porte et parmi les décombres sont sculptés avec une rare vigueur et un relief très considérable dans le dur basalte. M. de Vogüé a retrouvé un lion sculpté, un grand aigle, diverses statues mutilées, un autel des sacrifices formé d'un bloc de pierre flanqué de deux bouquetins en haut relief, animaux consacrés à la Vénus orientale; un bas-relief représentant cette même déesse dans une attitude qui remonte à la plus haute antiquité; un petit autel dont la base porte une tête de taureau, symbole qui se rapporte également au culte d'Astarté; une tête solaire radiée, aujourd'hui déposée au musée du Louvre et qui représentait *Baalsamin*, la divinité adorée à Sîah, identifiée avec Apollon. Un buste, qui représentait une divinité bienfaisante dont la tête est ceinte d'une couronne de lauriers et qui porte une corne d'abondance, a été portée par les Druses de Qenaouât au consulat anglais et orne maintenant la Musée britannique. Mais les débris du temple offrent encore bien des richesses artistiques et les fouilles entreprises en ce point semblent promettre une abondante moisson à celui qui disposera de moyens assez puissants pour déblayer l'intérieur de la cella.

Quatre piédestaux rangés sous le portique supportaient des statues aujourd'hui brisées; des inscriptions grecques et nabatéennes, retrouvées par MM. Waddington et de Vogüé, nous ont fait connaître le nom des personnages qu'elles représentaient. C'étaient *Maleikath II*, fils de Moaierou, qui avait bâti l'étage supérieur; et son grand-père, *Maleikath* Ier, fils d'Ausou, le fondateur du temple. A ces deux personnages était associé le roi Hérode Ier, ce qui nous montre que cet édifice a été construit ou au moins remanié avant le Ier s. de notre ère. Des constructions furent ajoutées à l'époque des deux Agrippa, c'est-à-dire, avant l'an 100 de notre ère. « Le sanctuaire, dit M. de Vogüé, que les inscriptions grecques nomment *hiéron* et les inscriptions nabatéennes, *birtha*, est donc un monument authentique de la dynastie iduméenne qui joua un rôle si important dans l'histoire politique de ces régions. L'art auquel il appartient est le produit de la traduction des enseignements grecs par des artistes orientaux, enclins à l'exagération, prodigues de détails ornés... C'étaient des indigènes, comme le prouvent les inscriptions qui mentionnent un Kaddou, un Soûdou, noms nabatéens ou arabes.... La disposition

intérieure rappelle celle du temple de Jérusalem élevé à la même époque et sous le même patronage que celui de Baalsamin. » (*V*. de Vogüé, *Syrie centrale*, p. 37-38). Nous ajouterons que l'association de Baal et d'Astarté dans le même temple rappelle le culte d'Osiris et de Hathor à Dendérah (*V*. tome II, p. 503-507).

En quittant Qennaouât pour se rendre à Soueïdèh, on pourra se détourner un peu de la route à dr. pour visiter (35 min.) les ruines de **Atîl**, l'ancienne **Athila**, petit village druse situé dans une plaine cultivée et boisée. Au S. E. du village s'élève un petit *temple* élégamment construit qui sert aujourd'hui de demeure à une famille druse. Il est précédé d'un portique formé de deux colonnes corinthiennes et de deux pilastres aux angles, munis de consoles destinées sans doute à recevoir des bustes ou statues, comme les colonnes de la grande rue de Palmyre (*V*. R. 64). A côté de cet édifice se trouvent les débris de deux bas-reliefs qui sans doute ornaient autrefois l'attique du temple; l'un, d'après M. E. G. Rey, représente une victoire et l'autre, un cheval. D'après une inscription, ce temple aurait été élevé dans la 14ᵉ année du règne de Antonin (151 apr. J. C.). En se dirigeant à l'autre extrémité du village on passe devant une ancienne *église* qui possède encore une tour assez élevée et qui, du reste, n'a rien de curieux et l'on arrive à un second *temple* nommé *El-Qasr*, du même genre que le premier, mais qui a conservé une partie de sa toiture formée de dalles de lave, supportées d'un côté par une arcade placée au centre de l'édifice et, de l'autre, par les murs de la cella. A partir du sommet de l'arcade, deux fentes sont ménagées pour faciliter l'écoulement des eaux (E. G. Rey, *ouvr. cité*).

De Atîl, on reprend la [illegible] le romaine qui, de Canatha, allait à [illegible]oueida, et sortant de la forêt de Qennaouât, on aperçoit devant soi la ville de Soueïdèh. A dr. s'ouvre l'immense plaine du Haourân. Un peu avant d'atteindre Soueïdèh, à 200 mèt. environ de la route, on pourra visiter un monument qui s'élève sur un mamelon, aux bords du ouady Soueïdèh. Ce petit édifice carré, dont M. de Laborde a donné une vue très exacte, est un massif de maçonnerie, de 11 mèt. de côté. Six colonnes engagées, d'ordre dorique, supportent un entablement dont la frise est ornée de triglyphes et de larmettes. Entre les colonnes se trouvent sculptées des cottes d'armes et des clypées. Une inscription, gravée sur la face N. et relevée par M. Porter, nous apprend que ce monument est un tombeau érigé par un certain Odenathus à sa femme Chamra. M. de Vogüé lui assigne pour date le premier siècle de notre ère. Sur la face E. se trouve une inscription palmyrienne publiée par Waddington et revue par MM. E. G. Rey et le docteur Delbet.

Franchissant, sur un beau pont antique d'une seule arche, le ouady Soueïdèh, dont le lit est profond et bien pourvu d'eau, on atteint (1 h. 10 min.)

Soueïdèh, l'ancienne **Dionysias**, village habité par 500 Druses environ et quelques chrétiens. On possède peu de données historiques sur cette localité qui a probablement porté un nom différent pendant la période romaine. Une inscription latine de l'an 103 nous apprend que Nerva Trajan y construisit un nympheum et un aqueduc.

En partant de la maison du cheïkh, on traverse une place au bout de laquelle se trouvent les restes d'un bâtiment entouré de colonnes, qui ont fait partie d'un *temple* périptère présentant une grande analogie avec les monuments de Siah dont il est à coup sûr contemporain (E. G. Rey). Les chapiteaux des colonnes sont d'un mauvais style. Une rue mène

de là à une *porte* en forme d'arc-de-triomphe. Un peu plus loin, à peu près au centre de la petite ville, se trouvent les ruines d'une grande *basilique*, avec un double portique, qui fut autrefois flanquée de deux tours. Elle présente une grande ressemblance avec Saint-Paul *extra muros* de Rome, et M. E. G. Rey la considère comme le plus beau morceau d'architecture du Bas-Empire qu'il ait rencontré dans tout le Haourân. Trois portes à l'O. donnent accès dans le vestibule. Le vaisseau formait un parallélogramme que deux rangs de colonnes divisaient en trois nefs, comme le prouvent les bases encore en place, et l'abside en hémicycle est percée de trois fenêtres. Le mur nord encore intact sur la plus grande partie de sa longueur porte huit fenêtres cintrées. D'après M. de Vogüé, cette basilique aurait été élevée au IVe ou au Ve s.

A quelques pas de ces ruines sont celles d'un *théâtre*, dont il ne subsiste plus, du reste, que le plan incliné qui supportait les gradins et d'une *mosquée*, qui fut élevée avec des matériaux pris à un ancien édifice. Sur la colline, au delà de la mosquée, est un *réservoir* semi-circulaire, mesurant 98 mèt. de diamètre et 9 à 12 mèt. de profondeur. De ce point, on jouit d'une belle vue sur la ville.

De Soueïdèh, la route directe laisse à dr. (10 min.) le tombeau de *Deïr Senân*, descend dans la plaine à (35 min.) *Mdjeïdil*, et, coupant le *ouady el-Ta'al*, atteint (1 h.) **Aïrèh**, village situé sur une colline qui s'avance dans la plaine, entre deux cours d'eau qui l'entourent au N. et au S., et se réunissent à l'O. pour former le *ouady Sahouèh*. Les ruines, quoique assez étendues, offrent peu d'intérêt. La ville ne doit son importance qu'à la résidence d'un chef druse. Le château, de style européen, a été élevé par *Ismaïl el-Atrach*, le chef principal des Druses dans le Haourân.

La route pierreuse laisse à g. (25 min.) *El-Moudjeïmir*, v. habité par des Druses, des Arabes et des chrétiens et (25 min.) *Ouatar*, à g. duquel, sur une colline voisine, on voit les ruines de (20 min.) *Ghassân*, qui doit son nom à la dynastie des Ghassanides. (*V.* p. 497). On ne trouve plus à Ghassân que quelques pierres sculptées, les ruines d'une église et des voûtes en basalte. — De Ouatar, on descend en suivant les traces d'une ancienne voie jusqu'à (1 h. 15 *min.*) Bozra, dont les ruines se montrent sous l'aspect le plus pittoresque au milieu d'une plaine immense (*V.* R. 47).

Une route plus longue, mais plus intéressante, franchit les contreforts du Djébel Haourân, par Hebrân. Les bagages suivront la route directe. Se dirigeant au S., E. on traverse (37 min.) un petit ouady. A dr. s'étend à perte de vue la plaine du Haourân, bordée au S. O. par la ligne grisâtre du Djébel Adjloûn. Le terrain fort accidenté offre le même aspect que dans les environs de Qennaouât : massifs de chênes-verts et terres cultivées, avec des restes de clôtures en pierres sèches. A g., vers l'Est, s'élève majestueusement le *Tell el-Akhmar*. Traversant (20 min.) le *ouady el-Ta'al* et (50 min.) le *ouady Ard Sourd*, on atteint une jolie source nommée *Aïn Mouça* (*V.* ci-dessous) et *El-Kefr*, village ruiné et presque abandonné, situé à la frontière du pays des Druses, au pied du *Kleïb*. On trouve à El-Kefr un beau medâfèh, avec des murs de pierre. Les maisons y sont admirablement conservées. Du côté O. est une belle *porte* avec deux pieds-droits de 7 mèt. 20 de haut. Continuant à marcher au milieu de champs entremêlés de massifs de broussailles, on arrive à (40 min.)

Hebrân, village druse, situé au sommet et sur les pentes d'une colline. Quelques maisons seulement sont habitées. On y jouit d'une belle vue, bornée seulement au N. par le

Kleïb et par des chaînes de collines au S. E. Au S. du village, sur une petite colline, sont les ruines d'un château et d'une église, dont il reste des débris des colonnes et quelques pans de murs. Une inscription grecque nous apprend que cet édifice (autrefois un temple païen) a été érigé en 155 par Antonin le Pieux.

De Hebrân, M. E. G. Rey fit l'ascension du Kleïb. Revenant à (40 min.) El-Kefr par la route ci-dessus décrite, on chemine sur la pente d'un tell nommé *Hosn el-Kouffer* (la sentinelle de Kouffer), et dont les flancs sont couverts de matières volcaniques. C'est sans doute un cône adventif du Kleïb. A *Aïn Mouça*, (20 min.), le Kleïb apparaît comme un grand cône portant une large déchirure à l'un de ses flancs et rappelant par son aspect extérieur celui de l'Etna. Pour y parvenir, on traverse une petite plaine couverte de déjections volcaniques et, appuyant au N. O., on pénètre par la déchirure dans le cratère dont l'intérieur est occupé par une forêt. La montagne forme une sorte de cirque dominé par deux pitons. Celui de gauche est couronné par les ruines d'un joli temple dont il ne reste que le soubassement; celui de droite, beaucoup plus élevé, est d'un accès difficile. On ne peut en atteindre le sommet qu'en s'aidant des arbrisseaux qui en garnissent le flanc. Cette ascension demande 45 min. environ. L'altitude de ce piton est de 1707 mèt. environ (E. G. Rey, *ouvr. cité*).

Revenant à Hebrân, on se dirige au S O., laissant à dr. (1 h. 45 min.) Ghassân (*V.* ci-dessus). A g. se montre la forteresse de Salkhad. Traversant le *ouady Zedi*, on entre (1 h. 35 min.) à Bozra, en passant à côté de la mosquée d'El-Mebraq.

Excursion à l'E. du Haourân. Nous ne pouvons indiquer ici que brièvement les points principaux d'une semblable excursion.

De Bozra, en se dirigeant à l'E. et remontant le ouady Zedi, on pourra visiter (2 h.) *Qoureiyèh*, ville construite par le roi Ghassanide Djefnèh I, qui commença à régner en l'an 135 ap. J. C. Il ne reste plus de cette ville que quelques tours, une construction avec une colonnade à trois rangs de colonnes, un grand réservoir situé au milieu du village. De Qoureiyèh, le voyageur peut se rendre, dans la direction du Kleïb, à (1 h. 30 min.) Hebrân (V ci-dessus), après avoir franchi plusieurs ouadys.

Salkhad est situé à 2 h. 10 min. au S. S. E. de Qoureiyèh et à 4 h. de Bozra avec laquelle elle est reliée par une ancienne route romaine, qui traversait le désert de Syrie et aboutissait au Chatt el-Arab. C'est l'ancienne **Salchah** mentionnée dans la Bible comme ville frontière de Basçan (Deut. III, 10; Josué, XII, 5). On y trouve un grand nombre de maisons et quelques tours dans un état parfait de conservation. Quelques-unes de ces maisons seulement sont occupées par les Arabes. Le *château*, qui paraît fort ancien, s'élève sur le sommet d'une haute colline et est entouré d'un fossé profond, en partie comblé par des débris de murs. On y trouve sur quelques portes des aigles romaines et des inscriptions arabes.

A 1 h. 15 min. au N. E. de Salkhad, on pourra visiter *Ormân*, l'ancienne *Ormana*, que l'on a cru à tort pendant longtemps être la *Philippopolis* fondée par l'empereur Philippe, que M. Waddington a retrouvée à Chouhba ou, contournant la colline de *Sfekh*, voir *Ouïoûn*, qui doit son nom à ses nombreuses sources. Ce village renferme quelques belles constructions. A 2 h. au N. de Ouïoûn est *Sahouet el-Khidr*, ville ruinée, située sur les bords du *ouady Ras el-Bedr*, avec un château et une église dédiée à Khidr, le Saint-Georges de l'Orient (*V.* p. 233). De là, on reviendra à Bozra soit par Qoureiyèh, soit par Hebrân.

Les voyageurs qui voudraient visiter la partie orientale du Djébel Haourân, se dirigeront au N. dans un pays accidenté et boisé vers (2 h. 30 min.) *Sâla*, village situé sur la rive g. du *ouady Aïn ed-Djeïnèh* et (2 h.) *Bouçân*, dont les maisons de pierre sont bien conservées. De nombreux ouadys sillonnent cette région de l'O. à l'E. et se réunissent à l'entrée d'un vaste désert pierreux, nommé *El-Harra*, pour former le large *ouady ech-Châm* qui, réuni au *ouady el-Gharz*, arrose la plaine marécageuse de *Er-Rouhbèh*, à l'E. du Safâ (*V.* ci-dessous). Les Romains avaient établi un poste-frontière à *Nemâra*, sur le ouady ech-Châm.

A *Mouchennef* (1 h.) on remarque un *temple* et de belles portes de pierre. Passant à (45 min.) *Oumm er-Rouhâq*, à gauche duquel s'élève un groupe de tells volcaniques, on rencontre *El-Kouçeïb* et *Tarba*, avant d'atteindre (1 h. 25 min.). *Teïma* et (30 min.) *Doûma*, deux grands villages. Teïma est peut-être la ville de ce nom mentionnée dans l'Écriture (Job. II, 11, Jérém. XXV, 23). On trouve à Doûma des voûtes souterraines, contenant des sarcophages de pierre. De Doûma on se dirige au N. vers (1 h. 45 min.) Chaqqa, où l'on retrouve la route précédente (*V.* R. 48.)

A l'E. de Ormân, on peut faire une excursion intéressante aux villes troglodytes de *Hibbikèh* et de *Tell Chaf.*

Au delà du désert pierreux, *El-Krâ*, s'étend le *Safâ*, massif de forme ovale, long. de 35 kil. environ sur autant de largeur. C'est un plateau volcanique dont le centre est occupé par une ligne de cratères. Il est borné à l'E. par le désert *El-Harra* et la plaine *Er-Rouhbèh*; au N. et à l'O. par le *Direl et-Touloûl*, au S. O. par le désert *El-Krâ*. Les points les plus élevés sont à une hauteur de 540 mèt. environ au-dessus de la plaine Er-Rouhbèh. Les cratères les plus remarquables sont, en allant du N. au S. : *Abou Ghânim*, *El-Ouâçit*, *El-Merâti*, *Es-Sneïla'a*, le *Touloûl es-Safâ*, et *El-Khneïçir*. La plaine de Er-Rouhbèh, qui limite le Safâ à l'E., longue de 17 kil. environ sur 12 kil. de large, est arrosée par 4 rivières, dont deux, le *Amloûd El-Gharz* et le *Amloûd ech-Châm* descendent du *Djébel Haourân*, tandis que les deux autres, le *Amloûd el-Ghoûmar* et le *Amloûd et-Teïs*, viennent du désert de Hamâd (le nom de *amloûd* remplace ici celui de *nahr*, pour désigner une rivière). Ces quatre rivières se réunissent dans la partie N. E. du Safâ, où ils forment à l'époque des pluies un petit lac qui est à sec en mai et en juin. Grâce à ces rivières et à la nature du sol, la plaine Er-Rouhbèh est un des pays les plus fertiles de la Syrie. Le froment y rend en moyenne 80 et même 100 pour 1. Les habitants ne se servent même pas de la charrue. Ils se contentent de recouvrir la semence, quelques jours après les premières pluies (en décembre). Elle lève en peu de temps et elle est aussitôt largement arrosée au moyen des quatre rivières qui traversent la plaine. Au mois d'avril, M. Wetzstein y vit le froment et l'orge en pleine floraison. Les champs ensemencés sont placés sous la protection de l'invisible et redouté *Cheïkh Serâk*, dont le tombeau se voit au milieu de la plaine, et qui punirait infailliblement de mort l'homme ou l'animal qui tenterait de s'emparer de la semence. A la fin de mai ou au commencement de juin, lorsque le manque d'eau et l'excessive chaleur forcent les habitants à quitter la plaine et les campements voisins, ils se retirent avec leurs troupeaux sur le versant oriental du Djébel Haourân, où ils trouvent d'excellents pâturages en tout temps. Ils laissent alors leurs provisions d'hiver et leur blé dans des silos, sans aucune garde, persuadés que personne ne se hasardera à porter la main sur un bien confié au Cheïkh Serâk.

Les habitants du Safâ sont les *Djedjât*, qui campent sur les bords du Amloûd ech-Châm et les *Chtadjèh*, au N. de Er-Rouhbèh. Leur constitution est toute patriarcale.

On trouve dans le Safâ quelques villages, tels que *Alqâ* et *El-Breïsidjeh*, au N. de Er-Rouhbèh, et les ruines nommées *Khirbet el-Beïdâ* à l'O. Elles consistent en une enceinte carrée, dont les côtés ont 95 pas de long, flanquée à chaque angle d'une tour ronde, et d'un bastion sur le milieu de chaque face. L'intérieur, auquel on accède par une porte qui s'ouvre à l'E., était partagée par un mur en deux rectangles inegaux. La porte qui conduit à la cour intérieure est ornée d'arabesques et son architrave

brisée porte des représentations d'animaux, qui paraissent avoir figuré un zodiaque. Des blocs gisant à côté de l'architrave sont couverts de sculptures représentant des oiseaux alternant avec des fleurs. Toute cette décoration rappelle celle du château de Machittâ (*V.* p. 106-107) et il est probable que ces divers palais sont l'œuvre des princes Ghassanides, ainsi que le pensent MM. de Saulcy et Rey (V. Wetzstein, *Reisebericht über Hauran und die Trachonen*, p. 62-65). Sur un des bras du Amloûd ech-Châm, se trouvent les ruines d'un village nommé *El-Kéniçèh* (l'église), dont il reste encore une église bien conservée. Au S. E. de la plaine, s'élèvent les villages de *Odeïsidjèh* et *Gharz*, ce dernier sur le ouady du même nom. Ce que le Safâ offre de plus remarquable, ce sont des milliers de constructions brutes qui occupent, sur une longueur en droite ligne de 5 heures environ, le lohf (limite) sud du Dîret et-Touloûl.

En dehors de la plaine Er-Rouhbèh, deux endroits conviennent parfaitement à un séjour prolongé. Ce sont : *Ridjm el-Marâ*, bâti sur une hauteur où l'on jouit d'un air assez frais et *Nemâra*, poste militaire romain, situé près du Amloûd ech-Châm. Une route romaine traversait le Harra et reliait En-Nemâra à Chaqqa. Nemâra possède la seule source permanente de toute cette région volcanique. (*V.* pour l'étude du Haourân et du Safâ, Dr Gottfried Wetzstein, *Reisebericht uber Haurân und die Trachonen.*)

Le *Dîret et-Touloûl* est une région volcanique très étendue, bornée au S. par le désert El-Harra et le Safâ, à l'E. et au N. par le désert *Hamâd*, à l'O. par la plaine déserte, *El-Hermiyèh*, le *Merdj* de Damas et les lacs. Les cratères principaux qui s'élèvent au-dessus de ce plateau sont, en allant du N. au S. : *Et-Touleïsoua* (3 cratères) ; *El-Akas* ; *Oumm el-Ma'zèh* ; *Er-Roucheïdjèh* ; le triple cratère *Ed-Darâir* ; *Oumm Ikhouâr* ; *Tell el-Kheïl* ; *Oumm ed-Djenberis* ; *Touloûl el-Gheïlèh* ; *El-Mafred*. A l'O. s'élève le grand cratère *El-Aqir* (*Cheïkh el-Touloûl*) et le *Ed-Dekouah*. A l'E. près du désert de Hamâd sont *El-Mekhoul* et *Djébel Seïs*. Au S. E., sur une pointe qui s'avance dans El-Harra s'élève le *Ridjm el-Marâ*, qui peut être considéré comme le cratère central de la grande région volcanique qui s'étend du cratère *Ed-Dhab* au S., jusqu'au Et-Touleïsoua, au N., de 32°40' de lat. à 33°40' de lat. N.

CHAPITRE IV

SYRIE PROPREMENT DITE, OU SYRIE MOYENNE ET PHÉNICIE

ROUTE 50.

DE TIBÉRIADE A DAMAS

Par Djisr Bénât Yaqoûb.

(24 à 25 h.)

Khân Djoubb Youssouf.....	3h	50
Qoneïtirah...............	8	25
Sa'sa....................	6	00
Kaoûkaba.................	3	45
Damas....................	2	50
Total....................	24	50

De Tibériade à Khân Djoubb Youssouf, 3 h. 50 min. (V. R. 36).

Du Khân Djoubb Youssouf, on s'avance au N. E. sur le plateau de Ard el-Khaït vers (2 h.) *El-Mantâr* et (1 h.) le **Djisr Bénât Yaqoûb** c'est-à-dire le **pont des filles de Jacob**, construction en pierre, composée de trois arches ogivales et sans parapet. C'est un ouvrage évidemment arabe. Il doit son nom à une tradition rabbinique. Un peu au-dessus du pont, sur la rive orientale, se trouve un grand Khân à demi ruiné. Au point où le pont est jeté, (à 20 min. au-dessous du lac El-Hoûlèh) le Jourdain, jusque là paisible entre des rives verdoyantes, se précipite avec impétuosité dans une gorge rocailleuse qui n'a pas plus de 25 mèt. de large. Au delà du Jourdain commence le district du Djaoulân, l'ancienne Gaulanihde (*V.* p. 495), région peu connue. Parvenu (20 min.) au sommet de l'escarpement qui forme la rive g. du Jourdain, on jouit d'une belle vue sur la vallée vers le lac de Tibériade, où la plaine de Batyhèh est visible.

La route, s'élevant au N. E. à travers un district montagneux dont le sol est, par endroits, tapissé d'une herbe excellente, atteint (1 h. 15 min.) les ruines de *Naouarân*, où l'on remarque quelques ruines grossièrement taillées. Cette région est parcourue par les Turkomans et les Bédouins. Après (1 h. 30 min.) les sources de *Ouïoûn es-Semâm*, et (40 min) le *Tell Abou Khanzîr* (la Butte du porc), laissant à dr. l'un de ces cônes basaltiques qui courent du N. au S., formant le *Djebel el-Heïch*, on arrive à la limite du haut plateau du désert de Syrie. A g. s'élèvent le *Tell Abou Nédi* et le *Tell Eram*; à dr., le *Tell Abou Youssouf*, et le *Touloûl Sournam*. Après avoir dépassé (40 min.) une citerne à dr , on atteint (1 h.)

Qoneïtirah, (942 mèt. d'altit.) village en ruine d'une centaine de maisons, où se trouve un Khân également ruiné, offrant cependant le meilleur lieu de campement pour la nuit. Au delà de Qoneïtirah, commence le district du Djedoûr (*V.* p. 495), renommé pour ses pâturages.

La route, traversant au N. E. un plateau fertile, où l'on remarque quelques sources, laisse à g. (2 h. 38 min.) quelques ruines qui portent le nom de *El-Khoraïbèh*. A dr., dans le lointain, s'élève le *Tell el-Harra*, plus près, le *Touloûl Cha'ar*, et à g., près de la route, le *Tell Doubbèh*. Après avoir passé (1 h. 25 min.) sur un pont le *Nahr el-Moughanniyèh*, on s'avance dans la *Plaine de Sa'sa* et l'on descend à (2 h.)

Sa'sa, petit village avec deux grands Khâns. Les maisons sont sur la pente d'une éminence dont le sommet creux a l'apparence d'un ancien cratère. Le *Djennâni*, qui coule à ses pieds, est traversé par un pont en pierre. Traversant (30 min.) le *Nahr el-Arni*, on longe la rive g. du *Nahr es-Saibarâni*, qui se forme de la réunion du Nahr el-Arni et du Nahr el-Djennâni et qui lui-même prend plus loin le nom de *Nahr Aouadj*, le **Pharphar** de l'Écriture (*V.* R. 48). La route, dont la direction générale est au N. E., présente encore de fréquents vestiges de construction romaine. *Kaoûkaba* (3 h. 15 min.) est un petit village situé sur les pentes du *Djébel el-Asouad*. De ce point, on suit à rebours la route 48 pour atteindre (2 h. 50 min.) Damas (*V.* R. 63).

ROUTE 51.

DE TYR A DAMAS.

(26 à 27 h.)

Qala'at ech-Chouqif....	6h	50
Bourghaz.............	4	25
Racheya...............	5	45
Damas.................	9	25
Total.............	26	25

Sortant de Tyr, on suit à l'E., puis au N. E., la route de Beyrout, que l'on laisse à g. (20 min.), pour prendre la route de Damas. Celle-ci, traversant à l'E. E. N. la plaine cultivée, atteint (25 min.) le pied des collines, à l'E., franchit (15 min.) le *ouady el-Mezra'ah*, près de *Hammadiyèh*, et remonte une petite vallée latérale, pour descendre (1 h.) dans une vallée qui vient du S. E., au point où cette vallée débouche dans le *Nahr Qasimiyèh*, le **Léontès** des anciens. Le nom de Nahr Qasimiyèh (fleuve de la séparation) est donné au fleuve dans la partie de son cours qui avoisine la mer. Dans la partie supérieure de son cours, il est connu sous le nom de *Nahr el-Leïtâni*. C'est l'un des fleuves les plus considérables de la Palestine, après le Jourdain (*V.* p. 89). Franchissant (25 min.) ce fleuve sur un pont, un peu au N. de *Haloûsiyèh*, on en remonte la rive g. et à travers une région montagneuse, on atteint (4 h. 30 min.)

Qala'at ech-Chouqif. Ce château, nommé *Beaufort* par les Franks et *Chéqif Arnoûn* par les chroniques arabes, faisait partie de la principauté de Sagette. D'après l'historien arabe Mohammed Azy ed-Dîn Chedad, il aurait été enlevé en 1139 par Foulques, roi de Jérusalem, au prince arabe Chehab ed-Dîn, et réédifié par les seigneurs de Sagette. Sous sa forme actuelle, il daterait, d'après M. E. G. Rey, de la seconde moitié du XIIe s., ainsi que le château de Kérak (*V.* p. 70). Assiégé et pris par Saladin (1192-1194), sur Renaud de Sagette, le château de Beaufort fut rendu en 1240 par Saleh Ismaël, prince de Damas, à Julien, seigneur de Sagette, qui le vendit bientôt aux Templiers. Bibars Bondoukdar s'en empara en 1268 et y établit une garnison musulmane (*V.* E. G. Rey, *Architecture militaire des Croisés*, p. 126-139).

État actuel. — Le château de Beaufort est assis au sommet d'une crête rocheuse bordée à l'E. par un précipice à pic, au fond duquel coule le Nahr el-Qasimiyèh. A l'O., la montagne s'abaisse par une pente assez rapide, au niveau de la plaine où s'élève le village moderne d'*Arnoûn*.

En avant du château se voit un petit plateau qui semble avoir été nivelé de main d'homme ; c'est sur cet emplacement que se trouvait au moyen âge la bourgade de Beaufort, à l'extrémité méridionale de laquelle les Templiers bâtirent en 1260, une redoute détruite plus tard par Bibars.

La forme de la forteresse est à peu près celle d'un triangle allongé. Il se divise en deux parties : l'une, inférieure, vers l'E., au bord de l'escarpement du ravin du Qasimiyèh ; l'autre, plus élevée et formant réduit, est établie au sommet de la crête du rocher, qui a été dérasé pour la recevoir. C'est la forteresse proprement dite. Elle est construite en pierres d'assez grand appareil taillées à bossage, et les escarpements du rocher que couronne la partie haute du château sont presque partout revêtus de talus en maçonnerie. Un profond fossé creusé dans le roc l'entoure au S. et à l'O. L'entrée de la forteresse (*V.* le plan) s'ouvrait en A sur l'esplanade dont nous avons parlé ci-dessus. Cette porte donnait accès dans la basse-cour du château. Malheureusement il ne reste plus de l'époque française que les substructions des tours et des murailles (B), que recouvrent aujourd'hui des masures arabes bâties au XVIIe s. par l'émir Fakhr ed-Dîn, quand ce prince révolté contre le gouvernement de la Sublime Porte essaya de remettre Chouqif en état de défense. A l'extrémité de cette basse-cour existe un petit ouvrage carré, qui termine au N. le château.

Une rampe ménagée le long des escarpements du rocher, et par conséquent sous le commandement de l'enceinte supérieure, mène à la porte D, que défend la tour E. Par cette entrée on pénètre dans une sorte de place d'armes (F), en partie voûtée, munie d'un parapet crénelé et sur laquelle s'ouvraient les tours G et E, qui flanquent les angles E. et O. de la face méridionale du château. Un assaillant qui aurait forcé la porte D se serait donc trouvé dans ce passage comme au fond d'un fossé, exposé de toutes parts aux coups des défenseurs de la place, pendant qu'il aurait tenté d'enfoncer la porte (H), par laquelle on s'engage dans un long corridor voûté qui débouche au milieu du terre-plein du château.

En I et en S se trouvent d'énormes amas de décombres. Le donjon (K) est placé le long du front occidental de la forteresse et fait corps avec le rempart, mais il est dérasé jusqu'au niveau des courtines. M. E. G. Rey n'y trouva en 1859 que les premiers voussoirs des voûtes de la salle formant jadis le rez-de-chaussée de cette tour. Sur le côté oriental de la cour s'élève un édifice (L) servant aujourd'hui d'étable. Un petit portail dont les archivoltes sont en tiers point et s'appuient sur des pieds-droits que couronnent des abaques ornés de feuilles sculptées, donne accès à une salle voûtée, partagée en deux travées avec arcs-doubleaux et arcs-ogives chanfreinés. Trois baies carrées s'ouvrant dans l'axe des travées éclairaient cette pièce. Malgré le nom de Kéniçèh (église), donnée à cet édifice par les indigènes, M. E. G. Rey à qui nous empruntons ces détails, incline à y voir une grande salle. A l'extrémité N. du château s'élève une tour (M) de forme irrégulière. Des décombres et une citerne (N) marquent probablement l'emplacement d'un ouvrage élevé par les Templiers à l'extrémité du château. Mentionnons enfin un vaste réservoir taillé dans le roc et situé à g. de l'entrée du château. (*V.* sur le Qala'at ech-Chouqif, E. G. Rey, *Architecture militaire des Croisés*, p. 127-132 et pl. XIII).

Du haut du Qala'at ech-Chouqif, (670 mèt. d'altit.), la vue embrasse un vaste horizon : vers l'E., ce sont les sommets neigeux de l'Hermon et les montagnes du Haourân ; vers le N.,

la plaine de la Béqâ'a et les montagnes du Liban; au S., le Béled Bcharrah, que dominent au loin les ruines de Qala'at Tibnîn.

De Qala'at ech-Chouqif, se dirigeant au N., on descend par le hameau de *Arnoûn*, au pont de *El-Khardela* (1 h.) où l'on croise la route de Banias à Saïda. C'est un excellent lieu de campement.

De Djisr el-Khardela à Banias (5 h. 10 min.). — La route, remontant au S. E. les pentes d'une vallée latérale, atteint (50 min.) *Deïr Mimâs*, v. de 1000 hab. env., presque tous Grecs orthodoxes, à part quelques-uns qui ont embrassé depuis quelques années la religion protestante. Actifs et industrieux, dit M. Guérin, ils cultivent avec soin les vergers qui couvrent les pentes inférieures de la montagne dont leurs maisons occupent le sommet. Les figuiers, les oliviers, les mûriers y prospèrent admirablement, grâce à une source intarissable qui jaillit du sol au milieu même du village et s'écoule ensuite en divers ruisseaux. De Deïr Mimâs, on traverse au S. E. la plaine appelée **Merdj Ouïoûn** (plaine des sources), qui doit son nom aux diverses sources qui y coulent en y formant des ruisseaux bordés çà et là de saules, de peupliers et de mûriers, et qui arrosent soit des vergers, soit des champs de blé ou de doura. Remontant au S. E. une chaîne de collines qui sépare la vallée du Merdj Ouïoûn de celle de El-Hoûlèh (*V.* R. 37), on gagne (50 min.) *Mathallèh*, d'où l'on coupe la plaine de El-Houlèh pour atteindre (1 h. 40 min.) le Jourdain au Djisr El-Ghadjâr et gagner (1 h. 50 min.) Banias (*V.* R. 37).

De Djisr el-Khardela à Hasbeya (3 h. 40 min.). — La route, remontant à l'E. les collines qui bordent le Nahr el-Leïtâni, atteint (45 min.) *El-Qala'at*, laissant à dr. sur le sommet d'une colline, *El-Khirbèh*, où M. Guérin a signalé quelques ruines, et coupe au N. E. la plaine Merdj Ouïoûn (*V.* ci-dessus). A g. s'élève un monticule nommé **Tell Dibbîn**, avec des ruines que Robinson (*Lat. bib. res.*, p. 374) identifie avec celles d'**Ijôn**, ville appartenant à la tribu de Nephthali, et située au N. de la Palestine. Elle fut prise par les généraux de Benhadad, qu'Asa, roi de Juda, avait appelé à son secours contre le roi d'Israël Baasa, puis par Teglath Phalasar (I Rois, xv, 20; II Rois, xv, 29). Le nom de Ijôn se retrouve altéré dans la dénomination arabe de Merdj Ouïoûn (vallée des sources). Les pentes de la colline s'appuient sur des murs de soutènement très épais, construits au moyen de pierres sèches provenant de maisons et d'édifices renversés. Deux sources jaillissent au pied de la colline; l'une est nommée *Aïn Tell Dibbîn* et l'autre, *Aïn el-Hammâm*. Cette dernière était autrefois recueillie dans un bassin, dont les ruines sont encore reconnaissables. Laissant à droite une colline dont le sommet oblong porte le grand v. de *El-Khiyam*, qui compte environ 700 Métoualis et 600 chrétiens de diverses dénominations, on monte (1 h. 20 min.) à *Ibel el-Haouâ*, v. considérable qui occupe le plateau d'une colline et compte un millier d'habitants, parmi lesquels 700 Grecs orthodoxes et les autres, Druses. Descendant à l'E. N. E., à travers de belles plantations de vignes, on prend la direction du N., dans la vallée où serpente le Nahr el-Hasbâni et, continuant à descendre, on parvient (35 min.) à *Soûq el-Khân*, où se trouvent un khân arabe en très-mauvais état et quelques boutiques occupées seulement les jours de marché. Franchissant le Nahr el-Hasbâni sur un petit pont arabe, on gagne (1 h. 10 min.) Hasbeya (*V.* R. 40).

A partir du Djisr el-Khardela, la route, gravissant au N. E. les collines qui bordent le Nahr Leïtâni, laisse à dr. *Djédeïdèh*, grand v. de création moderne, bien situé sur les pentes d'une large colline et pourvu de sources abondantes. On y remarque des maisons beaucoup mieux construites que dans le reste de la Palestine. Il ne compte pas moins de 2000 hab., la plupart Grecs orthodoxes. La route, se dirigeant au N., atteint (1 h. 15 min.) *Boueïdèh* et de là, à l'E. (20 min.) *Dibbîn*, habité par des Métoualis et par des chrétiens, puis (40 min.) *Bélât*, où le Leïtâni coule au fond d'une gorge profonde de 600 mèt. env. et qui, à certains endroits, n'a pas plus de 1 à 2 mèt. de largeur.

De Bélât un chemin difficile conduit (1 h. 10 min.) à *Bourghas*, près duquel on trouve un pont donnant

passage à une route qui, d'une part, conduit à Djezzîn et à Deïr el-Qamar (*V.* R. 52) et de l'autre, rejoint le ouady et-Teïm à *Djisr es-Soûq*. En ce point, le Leïtâni n'est séparé du Jourdain supérieur que par une distance de 4 à 5 kilom.

Chemin à l'E. pour Hasbeya, en 2 h.

A partir de Bourghaz, on reprend sa route vers le N. en longeant la gorge du Leïtâni. Le fleuve est tellement encaissé, qu'on n'en soupçonnerait pas la présence. Après avoir dépassé *Kilia*, on atteint (1 h. 30 min.) le v. de **Yohmoûr**, au-dessous duquel s'ouvre la gorge sauvage où gronde le Leontès, à plus de 300 mèt. de profondeur. A 30 min. au N. O. de Yohmoûr, se trouve le **pont naturel de Kouwèh**, dont Robinson a donné la description que nous reproduirons en l'abrégeant. « L'aspect de la gorge est sauvage, pittoresque et grandiose. En descendant, on voit au-dessous, dans les profondeurs de la gorge, les parois des rochers opposés, creusées d'immenses cavernes, et dse voûtes dont les plus hautes paraissent en partie artificielles, et passent pour avoir servi autrefois de repaires aux voleurs. Le pont naturel a été formé par des rochers éboulés, que le temps a recouverts d'une couche de terre. Sa larg. est de 3 mèt., son ouverture de 7 mèt., et sa haut. au-dessus de l'eau de 32 mèt. Les parois de la gorge élèvent au-dessus du pont des murailles perpendiculaires d'env. 160 mèt. La gorge est remplie d'une épaisse végétation d'arbres et d'arbustes qui cachent en partie le fleuve, dont les chutes impétueuses produisent l'effet le plus pittoresque. Il est très difficile d'atteindre le niveau de l'eau au-dessous du pont. On peut, en se cramponnant aux rochers de la rive O., gagner une large caverne, au-dessous de laquelle le canal n'a plus que 4 à 5 mèt. de large. Un rocher éboulé dans le torrent ne laisse plus à l'eau qu'un passage d'un mèt., et forme un autre pont naturel. » (*Lat. bib. res.*, p. 421).

De Yohmoûr, on laisse à g. la gorge pittoresque du Nahr Leïtâni et l'on gagne, à travers une région montagneuse d'où l'on domine le large et riche ouady et-Teïm, le petit v. de (1 h. 30 min.) *Lebbeya*, d'où l'on descend (20 min.) à

Nébi Safâ ou **Thelthatha**, v. situé sur les haut. O. du ouady et-Teïm, à peu près en face de Racheya. On y voit les restes d'un temple corinthien, de 22 mèt. de long sur 11 de large ; l'angle N. E. de l'édifice est la seule partie bien conservée.

De Nébi Safâ à Ba'albek (*V.* R. 64).

De Nébi Safâ, on gagne par Kefr Miskèh el Aïn Lebouèh (2 h. 35 min.), Racheya (*V.* R. 40).

De Racheya à Damas (9 h. 25 min.) (*V.* R. 43).

ROUTE 52.

DE QALA'AT ECH-CHOUQIF A BEYROUT

(16 à 17 h.)

Par Djezzîn et Deïr el-Qamar.

Djerdjoû'a	3h 50
Djezzîn	2 35
Bteddîn	4 45
Beyrout	5 00
Total	16 40

Cette route très belle, mais fatigante, dans une région montagneuse qui par endroits rappelle la Suisse, ne doit pas être entreprise avant le milieu du mois de mai. Cette région est occupée en grande partie par les Métoualis, qui reçoivent assez bien les étrangers. Un guide est nécessaire.

Descendant des hauteurs du Qala'at ech-Chouqif à Arnoûn (*V.* R. 51) on descend à l'O. les pentes orientales du *ouady Akhbiyèh*, qui prend ici son point de départ jusqu'à (1 h. 20 min.

Nabathiyet el-Fôqa (Nabatièh supérieure) et (20 min.) *Nabathiyèt el-Tahta* (Nabatiyèh inférieure), bourgade située à 390 mèt. au-dessus de la Méditerranée, et qui compte 1800 habitants environ, dont 1500 Métoualis et 300 chrétiens. Beaucoup de maisons sont nouvellement construites et accompagnées de petits vergers. De Nabathiyèh, la route traversant au N. une vallée plantée de figuiers, atteint (35 min.) *Kefr Roummân* (le village des Grenades), coupe (45 min.) le *Nahr ez-Zaharâni*, qui coule au fond d'un ravin dont les flancs escarpés sont hérissés de petits chênes-verts et encombrés de rochers, et remonte les pentes occidentales d'une longue chaîne de collines qui s'abaissent brusquement à l'E. pour former la vallée du Nahr ez-Zaharâni. *Djerdjoû'a* (50 min.) est un village chrétien assez important, situé sur une hauteur qui commande une belle vue de la côte, avec Tyr et Sidon, à l'O., tandis qu'au S., au delà du ravin sauvage du Nahr Zaharâni, se montrent la forteresse de Qala'at ech-Chouqif, le ravin du Leîtâni, Tibnîn, les montagnes de Safed et, dans le lointain, les monts du Haourân. A mesure qu'on avance, l'aspect du pays devient plus sauvage et le sentier côtoie d'énormes précipices. Les pentes abruptes à dr. sont en partie boisées, en partie soutenues par des terrasses cultivées où prospèrent la vigne, le mûrier, le peuplier et le noyer. A dr., sur une sommité élevée de plus de 1300 mèt. se montre le ouély de *Nébi Sâf*.

Djebâ'a (1 h.) est un village bien situé, avec un château moderne. La route continuant à monter le long d'un étroit ouady où les arbres deviennent de plus en plus rares, laisse à g. (35 min.) le petit hameau de *Zehaltèh* au delà duquel commence une montée assez rude sur un plateau dénudé, d'où l'on descend au N. à (1 h.)

Djezzîn (827 mèt. d'altitude). Cette petite ville, capitale du district montagneux du même nom, et résidence d'un qaîmaqan, était appelée au moyen âge *Casal de Gezin* et formait avec le Choûf le fief le plus considérable de la seigneurie de Sagette. Elle fut cédée à l'ordre Teutonique par Julien de Sagette, en 1256 (E. G. Rey, *Supplément aux Familles d'Outre-mer*, p. 14). Les chrétiens qui composent exclusivement la population de Djezzîn s'adonnent surtout à la culture de la *vigne* et du mûrier. Les maisons sont bien construites.

Au pied du rocher qui ferme au N. la vallée dans laquelle s'élève Djezzîn et qui forme un mur presque à pic haut de 650 pieds, sort un des principaux affluents du *Nahr el-Aouélèh*. Un sentier taillé dans le roc et fort malaisé mène à un plateau cultivé au delà duquel s'élève la haute montagne de *Nîha* (Toûmât Nîha, 1846 mèt. d'altit.). Le sommet de la montagne, que l'on atteint aisément en 1 h. 30 min., commande une magnifique vue vers le S. et le S. O. On y a signalé les ruines d'un temple que l'on suppose être d'origine phénicienne, mais elles n'offrent pas grand intérêt. Cette ascension ne peut se faire que vers la fin de mai, lorsque la montagne est débarrassée des neiges.

A 5 min. environ au S. de Djezzîn, la rivière forme une cascade de 40 mètres environ de hauteur et va se réunir à 5 kil. à l'O. avec le *Nahr el-Aouélèh*. Au confluent, au milieu de la végétation luxuriante des jardins, se trouvent 4 colonnes de granit égyptien, hautes de 4 mèt. environ sur 1 mèt. 20 de largeur.

De Djezzîn, la route descend la rive droite de la rivière jusqu'au bord du Nahr el-Aouélèh (50 min.). Cette rivière est probablement identique avec l'ancien **Bostrenus** (*V.* p. 581). Elle vient du N. E., du pied du *Djébel Baroûkh*, et prend dans la partie supérieure de son cours le nom de *Nahr Baroûkh*. Elle sépare aujour

d'hui les districts de *Teffâh* au S. et de Djezzîn, à l'E., de celui de *Kharroûb*, au N. La route, remontant la rive g. du Nahr el-Aouélèh, atteint (25 min.) *Beïthir*, (1 h. 10 min.) *Hâret ed-Djéneïdlèh*, et par (30 min.) *Aïn Matoûr* et *Aïn Qaniyèh*, arrive au grand v. de **Moukhtârah**, situé sur un contrefort de la montagne, au confluent de Nahr Aouélèh avec le *Kharaïbèh*, qui vient de l'E. Moukhtârah est le *Casal Maktara* des Croisés et Cheïkh Beschir (*V.* p. 590) s'y fit construire un palais dans une magnifique situation. Au-dessus du village, un pont mène à *Djédeïdèh* et la route conduit, par *Aïn es-Soûq* et *Soûqaniyèh*, à (1 h. 30 min.) *Bteddîn*, située à un quart d'heure de Deïr el-Qamar.

Sur Bteddîn et Deïr el-Qamar, et de Deïr el-Qamar à Beyrout (*V.* R. 54).

ROUTE 53.

DE TYR A BEYROUT.

Directement.

(16 heures)

Saïda	7h 50
Beyrout	8 14
Total	16 03

On peut loger à Tyr dans le couvent franciscain, situé près de la mer.

Tyr (Τυρος, en hébreu **Tsor**, rocher, en arabe **Sour.**) — *Histoire.* L'origine de cette ville célèbre se perd dans la nuit des temps. Hérodote apprit qu'elle avait été fondée en même temps que le temple d'Hercule, depuis 2300 ans, ce qui la faisait remonter à 2750 ans avant J. C., c'est-à-dire vers le temps des Pasteurs et de l'invasion cananéenne, (*V.* tome II, p. 71-72). Sous la dix-huitième dynastie égyptienne, Tyr, de même que Sidon, Geblet et Beyrout, accepta la suprématie des Pharaons auxquels elle paya le tribut et resta fidèle à ses maîtres étrangers, depuis le temps de Thoutmès Ier jusqu'à celui de Ramsès II. Pendant cette période prospère, du XVIIe au XIVe s. av. J. C., c'est Sidon qui joue le premier rôle (*V.* p. 574); mais Tyr profite aussi largement des avantages commerciaux que la protection égyptienne assurait aux Phéniciens. Elle était une place forte du temps de Josué (1450 av. J. C.), qui l'appelle la *fille de Sidon* (XIII, 12), ce qui semblerait donner une plus haute antiquité à cette dernière ville; mais ce point est controversé. Pendant la prépondérance de Sidon, l'histoire de Tyr est complétement fabuleuse. Phœnix, père de Cadmus et d'Europe, n'est qu'une personnification du pays. Bélus, le premier roi, est le dieu Baal, et Agénor, le fondateur de Tyr et de Sidon, est peut-être un surnom grec d'Hercule.

Un siècle environ avant la guerre de Troie, Sidon ayant été prise par le roi d'Ascalon (*V.* p. 203), ses habitants se réfugièrent à Tyr, qui devint dès lors la première ville de la Phénicie. D'abord gouvernée par deux *chophetîm* (juges), elle s'était donnée à un roi *Abibaal*, à peu près dans le même temps que les Hébreux acclamaient David à Hébron. *Hiram Ier*, fils de Abibaal, monta sur le trône de Tyr peu avant la construction du temple de Salomon (1011 av. J. C.). On connaît les rapports d'amitié de Hiram et de David. Hiram envoya au monarque juif des cèdres et d'habiles ouvriers pour la construction du temple. Salomon resserra encore cette alliance. Un traité de commerce fut signé entre lui et Hiram, par lequel le premier s'engageait à fournir chaque année au roi de Tyr 20 000 cors de blé et la même quantité d'huile, en échange de cèdres du Liban, et d'habiles ouvriers pour tailler les pierres, les métaux et teindre les étoffes. Salomon céda également à Hiram un district de la Galilée renfermant vingt villes (I Rois, IX, 13). Hiram

rendit de grands services à Salomon pour ses transactions commerciales avec Ophir. Il embellit considérablement la ville de l'Ile, et la relia avec une autre île au S. et avec le continent. Josèphe, citant l'historien grec Dius, qui avait composé une histoire de la Phénicie, nous apprend que ce prince étendit par des remblais la partie orientale de la ville et agrandit la cité proprement dite. « Quant au temple de Jupiter Olympien, qui se trouvait isolé dans une île, il le rattacha à la ville, en comblant l'espace qui l'en séparait et l'orna d'offrandes en or. » (*Contre Apion*, I, 17). Le même historien ajoute, d'après Ménandre d'Ephèse, que Hiram construisit de nombreux sanctuaires, sur l'emplacement d'anciens temples, et consacra l'enceinte sacrée d'Hercule et celle d'Astarté (*Ibid.* I, 18). Pendant le long règne de Hiram Ier, Tyr qui avait colonisé la Sicile, le nord de l'Afrique et le pays de Tarchich, put consacrer tout ce qu'elle avait de force et d'énergie à l'agrandissement de son empire lointain (Maspero, p. 321).

Après la mort de Hiram Ier, qui régna 34 ans, Tyr fut troublée par des révolutions sanglantes. *Balezor*, fils et successeur de Hiram (le Baléazar de Ménandre), mourut après un règne de sept ans à peine, et fut remplacé par son fils *Abdastart* (Abastrate), qui succomba sous les embûches des quatre fils de sa nourrice dont trois se succédèrent sur le trône. Ce sont, suivant l'ingénieuse correction de M. Oppert, *Methuastart, Asterymus et Phélès*. Ce dernier fut assassiné après neuf mois de règne par un de ses parents, *Ithobaal Ier*, grand-prêtre d'Astarté, qui s'empara solidement du pouvoir et le garda 32 ans. Ce fut Ithobaal, l'Ethbaal de la Bible, qui donna en mariage sa fille Izebel à Achab, roi d'Israël (*V.* p. 105). Pendant son long règne, ce prince réussit à maintenir la paix entre les partis; mais après sa mort les dissensions intestines se réveillèrent plus fortes qu'auparavant. Balezor (le Badezor de Ménandre) ne régna que 8 ans et eut pour héritier un enfant de huit ans, *Mutton* ou *Matten*, dont la jeunesse favorisa l'ambition des chefs de la faction populaire. Mutton, d'après Ménandre, régna 9 ans; il ne laissa pour lui succéder qu'une fille *Elissar*, mariée à son oncle Sicharbal, grand-prêtre de Melqart, et un enfant en bas-âge du nom de Pygmalion dont l'histoire est, du reste, problématique. Sicharbal fut renversé par la faction populaire, et quelques années après, assassiné par son neveu. Elissar, ayant ourdi une conspiration où l'aristocratie entra tout entière et qui fut découverte, s'empara par surprise d'une flotte qui se trouvait alors dans le port, faisant voile pour l'Afrique et vint fonder sur les ruines de Kambê une ville nouvelle, Qiriath Hadeschât, dont les Grecs ont fait Karkhêdôn et les Romains. C'est la *Didon* de Virgile. Carthage (*Movers, Die Phönizier*, tome II, p. 350-371 et Ph. Berger, *Encyclopédie des Sciences religieuses*, art. Phénicie).

« La fondation de Carthage fut pour Tyr ce que l'émigration de l'aristocratie sidonienne à Tyr avait été pour Sidon : le commencement de la décadence. Déjà sous Ithobaal Ier, les Assyriens avaient fait leur apparition en Phénicie. Assour-nazir-habal avait franchi le Liban et poussé jusqu'à la mer. Les Tyriens suivirent à son égard la même politique que les Sidoniens avaient pratiquée à l'égard des Égyptiens. Ils calculèrent qu'il serait plus profitable de se soumettre sans lutte que de résister à chances inégales et achetèrent la paix. Quand le pouvoir des Assyriens commença à décliner, Tyr cessa de reconnaître leur suzeraineté et fit l'économie du tribut qu'elle leur avait payé pendant un demi-siècle. » (Maspero, *ouvr. cité*, p. 441), *Pygmalion* régna 47 ans, et eut pour successeur *Hiram II*. Ce-

lui-ci, sur un ordre de Touklat-habal-asar II, dut venir, en 742, à Arpad apporter au vainqueur la rançon de ses sujets. Dans l'intervalle, Sidon s'était emparée d'Arad (vers 751); l'autorité de Tyr sur la Phénicie avait repris l'ascendant. La défaite de *Mutton II* (le *Millenna* des textes assyriens), successeur de Hiram II, qui voulut profiter de l'alliance de Retsin pour recouvrer son indépendance, devint le signal d'une révolte dans l'île de Chypre. *Élouli* (le *Louliya* des textes cunéiformes) réussit à l'étouffer; mais quand il voulut entrer en lutte contre l'Assyrie, toutes les autres villes de la Phénicie l'abandonnèrent et mirent leurs vaisseaux à la disposition de Salmanasar V. Élouli abandonna la Tyr continentale et s'enferma dans la ville maritime, d'où il défia les efforts de ses adversaires. La flotte phénicienne, montée par les Assyriens, fut battue, le siége changé en blocus; mais ni Salmanasar ni Saryoukin ne réussirent à triompher. En 715, Saryoukin leva le siége après 10 ans d'une guerre sans résultat... Son fils Sennachérib réussit à prendre la ville en 700 et remplaça Élouli par *Ithobaal II*, qui se reconnut son tributaire. Cette défaite porta le dernier coup à la puissance continentale de Tyr. Sidon redevint la métropole de la confédération, mais pour quelques années seulement. Après la prise de Sidon par Assour-akhê-idin, vers 680, Tyr recouvra un semblant de suprématie, que son roi, *Baal*, compromit de nouveau en s'alliant à l'Éthiopien Ourdamani (666-665)(*V.* tome II, p. 613) contre Assour-ban-habal. Celui-ci eut bien vite raison de ces velléités d'indépendance. Baal se soumit et la Phénicie ne bougea plus jusqu'à la chute de Ninive (Maspero, *ouvr. cité*, p. 442).

L'empire colonial éprouva les mêmes vicissitudes que la ville elle-même. Il avait continué de croître jusqu'à Ithobaal Ier et même pendant le règne de ce prince. Les amiraux de Tyr, dépassant la Mauritanie, avaient exploré la côte du Maroc bien loin au S. et fondé des colonies entre le détroit de Gadir et le Sénégal. Remontant la côte d'Espagne, ils avaient traversé la mer des Gaules et pénétré jusqu'à la Grande-Bretagne. Tyr était alors la métropole commerciale du monde entier. Les troubles qui suivirent la mort d'Ithobaal Ier interrompirent ce mouvement d'expansion au moment même où des ennemis redoutables commençaient à entamer la puissance tyrienne sur plusieurs points à la fois. La marine étrusque arrêtait ses progrès sur les côtes d'Italie et de Gaule, tandis que la marine grecque, après avoir enlevé dans la mer Égée tout ce qui restait de la vieille colonisation sidonienne, couvert de ses colonies les côtes méridionales de l'Asie Mineure et pris pied à Chypre, s'aventurait jusqu'en Sicile, dont les Grecs occupèrent en quelques années la côte orientale et méridionale (734-730). Carthage à son tour entra en rivalité d'intérêts avec la mère-patrie. Soixante ans après sa fondation, elle conquérait pour son propre compte la partie méridionale de la Sardaigne et prenait sous sa protection les comptoirs phéniciens des côtes de Sicile, d'Espagne et d'Afrique, harcelés par les pirates grecs et par les barbares et que Tyr, empêchée par ses guerres contre l'Assyrie, ne pouvait plus défendre... L'empire punique remplaça l'empire phénicien et vers la fin du règne d'Assour-ban-habal, la Phénicie n'avait plus une colonie qui reconnût son autorité. Elle conserva, il est vrai, longtemps encore son commerce et ses richesses, en servant de commissionnaire en marchandises au monde entier, mais elle dut borner là son rôle (Maspero, *ouvr. cité*, p. 443-444). Ce furent des matelots phéniciens que Nékao II chargea d'aller chercher les richesses de la côte d'Afrique en partant du golfe Arabique et rentrant en Egypte

par les colonnes d'Hercule. Ce voyage hardi dura trois ans.

Tyr sut encore se défendre admirablement contre les attaques du continent, et soutint un siége de treize ans contre Nabouchodonosor (587-574), et le Chaldéen dut se résigner à traiter avec le roi *Ithobaal III*, qui avait conduit la défense, en 574 (Ménandre *cont. Apionem* I, 21, cité par Josèphe). Il est probable que c'est alors que Palæotyros fut abandonné, et que ses habitants se retirèrent dans l'île, détruisirent la chaussée de Hiram, et fondèrent la nouvelle Tyr, qui s'éleva au milieu des eaux avec une splendeur sans pareille. On assure que ses murailles avaient plus de 50 mèt. de hauteur. Tyr redevint encore la reine des mers. On connaît l'admirable description que le prophète Ézéchiel donne de cette ville (Ézéch. XXVII). Ithobaal III eut pour successeur un roi nommé Baal, après lequel on institua des juges qui gouvernèrent pendant trois ans environ. Les Tyriens firent ensuite venir de Babylone, *Merbal*, qui régna quatre ans et fut remplacé par son père *Hiram III*, qui régna vingt ans. Cyrus rendit la liberté aux captifs tyriens. Au moment de la décadence de l'empire perse, Evagoras enleva Tyr d'assaut.

Le grand événement de l'histoire de Tyr depuis le siége de Nabouchodonosor est le siége de sept mois qu'elle soutint contre Alexandre le Grand. Le conquérant utilisa les débris de Palæotyros pour construire une chaussée gigantesque qui réunit l'île au continent; il parvint de cette manière à arriver sous les murs de la ville nouvelle pour la battre en brèche. Tyr fut à moitié détruite et tous ses habitants massacrés ou emmenés en esclavage (Quinte-Curce, l. IV, 18). Elle se releva cependant de ses ruines et, peu de temps après, l'an 313 av. J. C., elle tomba au pouvoir d'Antigone, après un siége de quatorze mois. Strabon nous rapporte que de son temps, elle faisait un grand commerce et possédait deux ports. L'an 64 av. J. C., Tyr, avec toute la Syrie, passa de la domination des Séleucides sous celle des Romains. Hérode le Grand y fit construire des temples et des places publiques. Tyr devenue chrétienne fut de bonne heure le siége d'un archevêché, qui avait sous sa dépendance quatorze évêchés (*V.* pour la liste de ses évêques, Guérin, *ouvr. cité*, p. 229). Au IVe s. ap. J. C., elle avait recouvré une partie de son ancienne splendeur. Saint Jérôme nous apprend que c'était la plus belle ville de la Phénicie, et qu'elle avait des relations commerciales avec le monde entier. Tyr tomba en 636 sous la domination des Sarrasins. En 1124, la flotte vénitienne étant venue en Palestine, on résolut d'attaquer Tyr, où les habitants de toutes les villes déjà occupées par les chrétiens s'étaient retirés parce qu'ils la croyaient imprenable. Guillaume de Tyr (XIII, 5) parle avec admiration de sa triple enceinte de murailles, de son port flanqué de forteresses massives. Après un siége de cinq mois et demi, ses formidables défenses s'écroulèrent sous les efforts des Croisés.

Tyr jouit alors de quelques années de tranquillité. En 1187, elle repoussa les attaques de Saladin; mais en 1191, elle succomba sous les armes des musulmans pour ne plus se relever. Un tremblement de terre survenu en 1202 acheva de ruiner cette ville qui n'était plus au XIVe s., qu'un lieu désolé et en ruine. Au commencement du XVIIe siècle, le célèbre chef druse Fakhr-ed-Dîn essaya sans succès de la relever; en 1766, elle tomba aux mains des Métoualis, et, depuis ce temps, chaque jour ajoute à sa décadence. Djezzar-Pacha transporta ses matériaux à Saint-Jean-d'Acre; les sables en ont recouvert peu à peu le reste et ont presque entièrement comblé son port à jamais abandonné par le commerce.

Nous donnons dans le tableau suivant l'ordre de succession des principales périodes de l'histoire de Tyr, avec une liste de ses rois, sans prétendre cependant à une exactitude rigoureuse et en nous servant des données que Josèphe a recueillies chez les historiens grecs et des documents assyriens (*V.* Maspero, *ouv. cité*, p. 443).

Fondation de Tyr		**2750 ans env. av. J. C.**
Suprématie égyptienne (XVIIIe et XIXe dynasties)		**1700-1300.**
Prépondérance de Tyr sur la Phénicie		**1100 environ.**
Abibaal		**XIe siècle av. J. C.**
Hiram Ier	**contemporain de David et de Salomon.**	**XIe et Xe siècles.**
Balezor		
Abdastart	**Révolution sanglante.**	
Methuastart		
Asterymus		
Phélès		
Ithobaal Ier	**donne en mariage sa fille Izabel à Achab, roi d'Israël.**	
Baaltsor		**IXe siècle.**
Mutton Ier		
Pygmalion	**fondation de Carthage;**	
Hiram II	**Suzeraineté de Touklat-habal-Asar II.**	**VIIIe siècle.**
Mutton II		
Elouli	**Siége de Tyr par Salmanasar et par Saryoukin. Prise de Tyr par Sennachérib (700).**	
Ithobaal II		
Baal se soumet à Assour ban habal		
Itobaal III	**Nabouchodonosor assiége Tyr pendant 13 ans sans pouvoir s'en emparer.**	**VIe siècle.**
Baal II		
Gouvernement des Juges		
Merbaal		
Hiram III		
Siége de sept mois par Alexandre le Grand. — Antigone s'empare de Tyr		**313**
Domination des Séleucides		**313-64**
Domination romaine. — Établissement du christianisme. — Prospérité commerciale. — Domination byzantine		**de l'an 64 av. J. C. à l'an 636 ap. J. C.**
Prise de Tyr par les Sarrasins		**636 ap. J. C.**
Prise de Tyr par les Croisés		**1124**
Tyr reprise par les Musulmans. — Décadence		**1192**

État actuel — Tyr (*V.* le plan) est située sur une presqu'île autrefois entièrement détachée du continent, auquel se rattache maintenant un isthme sablonneux; l'île primitive, basse et rocailleuse, était parallèle à la côte et mesurait environ 1609 mèt. de long. Les deux extrémités forment les bras de la croix de chaque côté de l'isthme, et se prolongeant encore par une ligne d'écueils, interceptent deux baies au S. et au N.; c'est la baie du N. qui constitue le al port actuel, et ville est cons-

truite de ce côté au point de jonction de l'île et de l'isthme. Elle renferme une population de 5000 hab. env., moitié musulmans, métoualis, moitié chrétiens grecs des deux rites ou juifs. Les Grecs catholiques y ont même un évêque. Les Latins y ont fondé un monastère franciscain et un couvent de l'ordre des Sœurs de Saint-Joseph et des écoles y ont été établies par la Mission anglaise. Tout le commerce de Sour se borne à quelques balles de coton et de tabac. Des meules apportées du Haourân et le charbon de bois sont avec cela toute l'industrie de ses habitants. Elle n'est fournie d'eau potable que par les deux sources, couvertes de bâtiments voûtés, qui se trouvent à quelques pas en dehors de la porte du côté N. de l'isthme, et qui communiquent probablement par d'anciens travaux souterrains avec les fontaines de Ras el-Aïn (*V.* p. 182). Les rues sont étroites et tortueuses, mais les palmiers et les arbres fruitiers dont le terrain est planté lui donnent un certain charme oriental. Du reste, la ville a un aspect moins misérable qu'on pourrait le croire, d'après le récit de quelques voyageurs. Des maisons nouvelles s'élèvent en grand nombre et les anciennes sont réparées. Une vieille muraille en ruine l'entoure du côté de l'E. et du S. Cette enceinte, bâtie à la hâte, en 1766, embrasse à peine le tiers de l'emplacement occupé par l'ancienne ville. Celle-ci, d'après le témoignage de Guillaume de Tyr, était défendue, en 1124, du côté de la mer par un double mur flanqué de tours, et, du côté de la terre par une triple enceinte, que protégeaient des tours d'une grande hauteur et très rapprochées les unes des autres. M. Guérin reconnaît les deux remparts de l'O., l'un, dans les ruines du mur actuel, que l'on démolit d'année en année, l'autre, situé à l'O., au delà des rochers plats qui bordent les contours occidentaux de la presqu'île tyrienne, et entièrement submergé. Ce mur avait eu jadis pour but de conquérir sur la mer tout l'espace occupé par les rochers, en les rendant insubmersibles (*V.* ci-dessous). Quant à la triple enceinte de l'E., elle est en grande partie détruite et ensevelie sous les monticules de sable, qui indiquent par leur direction celle des anciens remparts. Guillaume de Tyr mentionne également une *palissade* et un large fossé où les habitants de la ville pouvaient introduire l'eau de la mer, par l'une et l'autre baie.

Il n'y a aujourd'hui qu'une porte, mais des brèches monstrueuses permettent d'entrer de tous les côtés. La muraille S. se prolonge à travers l'île entière dans la direction de l'isthme.

Le seul monument dont on puisse citer des restes reconnaissables est une *belle église* de style roman, située près de l'angle S. E. de la ville (*V.* le plan), et qui doit avoir été un édifice splendide. C'est l'*ancienne cathédrale* qui renfermait les tombeaux d'Origène et de Frédéric Barberousse. Élevée primitivement par l'évêque de Tyr, Paulin, sur les débris d'une basilique qui avait été démolie en 303, en vertu des édits de Dioclétien, et qui passait pour la plus belle et la plus grande église de la Phénicie, elle paraît avoir été en très grande partie reconstruite par les Croisés. Cette basilique, orientée de l'E. à l'O., mesurait 70 mèt. de long. sur 22 mèt. de larg. et 35 mèt. au bras de la croix ; elle avait trois nefs et trois absides contiguës, que flanquaient des tours dans lesquelles on montait au moyen d'escaliers en spirale. Une de ces tours est reconnaissable au N. E. de l'église, une autre, au S. E. Le transsept méridional est détruit, mais les arasements de celui du N. sont encore visibles. La façade occidentale est entièrement démolie et quelques maisons arabes y ont été construites.

TYR.

PLAN DES ENVIRONS DE TYR.

Des fouilles dirigées par le docteur Sepp, en 1874, au nom du gouvernement prussien, et dans le but de retrouver le tombeau de Frédéric Barberousse, ont mis à jour plusieurs tombeaux, qui avaient été brisés et violés, de superbes fûts de colonnes monolithes, les unes de syénite rose d'Égypte, les autres, de granit gris. Les premières ne mesurent pas moins de 3 mèt. de circonférence et 7 mèt. 60 de haut. On remarque de magnifiques colonnes doubles formées de deux fûts monolithes parallèles, réunis par leur base et leur sommet, disposition retrouvée par Robinson dans les ruines de Tell Hoûm (*V*. p. 459). Elles mesurent 8 mèt. de long sur 3 mèt. de circonférence. Ces magnifiques colonnes, provenant probablement des anciens monuments de Tyr, avaient été, à l'époque byzantine, couronnées de chapiteaux corinthiens en marbre blanc, dont plusieurs gisaient çà et là au milieu des ruines, en 1875. L'un d'eux mesurait 1 mèt. 20 de haut., sur 5 mèt. de circonférence à la base. Malheureusement les Arabes s'amusaient à le casser. Mais ce qui frappe surtout l'attention, ce sont deux piliers gigantesques, auxquels sont adossées deux demi-colonnes, le tout monolithe, de syénite rose d'Égypte et merveilleusement taillé et poli. L'un d'eux mesure 1 mèt. 80 de larg. sur 8 mèt. 20 de long., indépendamment de sa base et de son chapiteau. Ces énormes masses rappellent le pilier de la Double Porte à Jérusalem (*V*. p. 297), lequel passe pour être de l'époque salomonienne. Sur une base de colonne à dr. et à l'entrée de l'abside centrale est sculptée une croix byzantine. Les fouilles du docteur Sepp ont mis à jour des pierres sculptées, un autel en marbre et les débris d'un baptistère. De vastes citernes s'étendent sous l'édifice.

Les ports. — Le port actuel, du côté N., nommé autrefois port Sidonien, parce qu'il regardait Sidon, consiste en une petite baie fermée au N. et à l'E. par deux jetées composées de matériaux antiques. L'entrée de ce port, au N. O., était défendue par des tours carrées, massives à leur base et dont le revêtement était formé de gros blocs taillés à bossage. Les tours et les murailles n'ont plus aujourd'hui que 2 à 3 mèt. d'élévation et la jetée occidentale est sur presque toute sa longueur dérasée à fleur d'eau (E. G. Rey, *Arch. militaire des Croisés*, p. 167-169). Ce port n'est plus accessible, à cause de son peu de profondeur, qu'aux petites embarcations. D'après M. Guérin, la digue qui le délimite au N. et à l'E., était autrefois précédée d'une autre digue, actuellement sous-marine, qui devait former une sorte d'avant-port ou rade. De nombreuses colonnes, signalées par M. Guérin, gisent couchées dans les flots entre les deux digues. Les petits îlots situés au N. du port et dont le plus considérable portait autrefois le nom de *tombeau de Rhodope*, paraissent avoir été reliés entre eux par une digue aujourd'hui submergée. Mais ce point mérite confirmation (*V*. Guérin, *Galilée*, tome II, p. 182).

Toute la côte O. de l'île est déserte et bordée de rochers battus par les vagues, parmi lesquels on reconnaît, quand la mer est calme, des fûts de granit et des pierres taillées. A la pointe N. O. on trouve encore 30 à 40 colonnes renversées et baignées par les vagues : les rochers qui les entourent sont incrustés de débris de pierre, de poteries, de coquilles, confondus dans une espèce de ciment de nouvelle formation. Ces débris sont trop éloignés du mur actuel de la ville, pour lui avoir jamais appartenu, et par conséquent, ils proviennent d'anciennes constructions élevées sur les rochers qui bordent la presqu'île à l'O. et qui sont à sec, quand la mer est calme. Benjamin de Tudèle, en 1173, parle d'une ancienne Tyr ensevelie sous les eaux

de la mer. « Pour en découvrir, dit-il, les tours, les places publiques et les palais qui sont au fond, on n'a qu'à s'y transporter dans une chaloupe » (*Voyages*, p. 32). Ce passage, bien qu'empreint d'exagération, s'accorde trop bien avec l'existence des débris que nous avons signalés, pour que l'on puisse mettre en doute le fait d'un rétrécissement de la ville vers l'O., et pour l'expliquer, M. de Bertou et d'autres savants ont admis l'hypothèse d'un affaissement de la péninsule, tandis que M. Guérin attribue l'invasion des flots et du sable à la destruction des parties supérieures d'une énorme digue qu'il croit avoir retrouvée, à l'O. des récifs (*V.* ci-dessus). Des investigations sous-marines, faites avec un appareil à plongeur, permettraient sans doute de résoudre cette question. Au S. de la ville s'étend un cimetière musulman et quelques jardins. « Des fouilles faites dans le but de trouver non des antiquités, mais des matériaux pour les constructions de Beyrout, ont fait découvrir des restes intéressants de maisons, de colonnes, de statues, et une partie des anciennes murailles, avec une galerie voûtée et percée de meurtrières, longue de 46 pas. » (Porter, *Handb.*, p. 392.) Le reste de la Péninsule au S. O. présente tantôt des amas de décombres, tantôt des puits.

Au S., le long du rivage, on retrouve les murs qui formaient le port du S. La digue, longue de 500 mèt. env. de l'O. S. O. à l'E. N. E. et en partie sous-marine, a été construite en très gros blocs et avec du béton qui a acquis la solidité du roc le plus dur. D'innombrables fragments de poteries y sont incrustés dans une épaisse couche de mortier. On y distingue quelques colonnes et de gros blocs, formant les assises sous-marines. M. Renan voit dans ces débris les restes d'un ancien mur de soutènement d'un remblai qui fermait l'île de ce côté et probablement portait le rempart du sud, et il appuie son opinion sur l'impossibilité de trouver une entrée à ce port, le mur étant continu, de l'aveu de tous (*V.* Renan, *ouvr. cité*, p. 559-564).

Au-devant de ce port supposé, existent, selon M. de Bertou (*Essai sur la topog. de Tyr*) les restes d'une immense digue ou brise-lames, de 12 mèt. d'épaisseur et de plus de 2 kil. de long, travail gigantesque, qui protégeait la ville contre les fureurs de la mer et empêchait le sable de s'accumuler dans le port, comme il l'a fait depuis plusieurs siècles. Selon M. Guérin, cette digue est aujourd'hui ensevelie sous plusieurs mètres d'eau. M. le docteur Lortet a pu, par une exploration très attentive, constater l'existence de cette digue qui s'étend très loin sous les eaux du côté du cap Ras el-Abyad. « Ce ne sont point, dit-il des rochers corrodés par les flots, mais d'énormes masses factices construites en béton et en moellons de grandeur moyenne (*Tour du Monde*, t. XLI, p. 18).

Les deux ports étaient peut-être reliés par un canal qui coupait l'isthme du S. au N.

On voit, par cette description, qu'il est difficile, dans l'état actuel des lieux, de rétablir d'une manière très précise la topographie de l'ancienne Tyr. Les tremblements de terre, et surtout l'accumulation des sables pendant les dernières années, ont changé la configuration des lieux et les données historiques sont insuffisantes pour permettre d'arriver à une solution satisfaisante. Des fouilles et des sondages pourraient seuls fournir de nouveaux éléments à cette recherche et permettre de retrouver au moins la situation des anciennes enceintes et des ports.

Tyr était double, bâtie en partie sur le continent et en partie sur une île. Palæotyros, la ville de terre

ferme, s'étendait sur le rivage, à partir du Léontès jusqu'à la fontaine de Ras el-Aïn. Hiram embellit la ville de l'île et la relia à une autre île, celle qui forme l'extrémité N. de la presqu'île actuelle, et où se trouvait un temple consacré à Hercule. C'est là que s'éleva la nouvelle Tyr, qui résista à Alexandre. Celui-ci ne fit que rétablir la chaussée de Hiram, représentée par l'isthme actuel, qui a été élargi par l'accumulation des sables. Cette dernière ville de Tyr est la seule dont il reste quelques traces. La première a été entièrement détruite et ses débris sont enterrés dans le sable.

Environs de Tyr. — Palætyr. — Tell Ma'achouq. — En sortant de Tyr vers l'E., après avoir franchi plusieurs lignes de monticules sablonneux, qui indiquent probablement l'emplacement du triple rempart qui protégeait la ville à l'E. du temps des croisades, on remarque sur le sable plusieurs cuves sépulcrales et, atteignant l'extrémité orientale de la chaussée d'Alexandre, on commence à suivre les ruines du vieil aqueduc qui conduisait autrefois à la ville les eaux du Ras el-Aïn. Ce bel aqueduc, malheureusement coupé en maints endroits, était formé de magnifiques arcades cintrées, construites avec de belles pierres de taille. D'énormes stalactites pendant du haut des voûtes ajoutent à l'effet pittoresque. On atteint (35 min.) *Tell Ma'achouq*, colline rocheuse que couronne le ouély de Nébi Ma'achouq, élevé peut-être sur l'emplacement du temple continental de Melqart. C'est là que campa le roi Baudouin II en 1124 pendant le siége de Tyr par les Croisés (E. G. Rey). Tell Ma'achouq paraît avoir été le point central, le nœud de Tyr et de Palætyr. C'était la colline sainte, qui portait le temple de Baal (Ma'achouq, le bien-aimé). Les eaux de Ras el-Aïn y avaient été amenées par l'aqueduc (*V.* ci-dessus) et y formaient comme un petit fleuve d'eau excellente, où la ville insulaire s'approvisionnait et qui servait aussi aux besoins du culte, comme les eaux des Vasques de Salomon à Jérusalem. Il y a du reste, au S. et au S. O. de Tell Ma'achouq, un ensemble d'aqueducs, qui existait probablement déjà du temps de Salmanasar (Renan, *ouv. cité*, p. 582). Les tombeaux se sont groupés autour de Tell Ma'achouq, surtout sur les pentes du côté du N. et de l'E. Un autre groupe descend vers le S. Mentionnons la légende racontée à M. Renan par un paysan. « Près de Ma'achouq, est une caverne sépulcrale très vaste, où se voit un être, chameau par derrière, et homme par devant (un sphinx). En creusant cette grotte, on arriverait à une catacombe très vaste, entre Sour et Qabr Hiram. » Plusieurs colonnes et des fragments antiques encastrés dans des constructions musulmanes tendent à prouver que cette colline servait d'acropole à Palætyr. Tell el-Ma'achouq est le point où aboutissaient les eaux du Ras el-Aïn pour se diriger de là vers le N. par un canal dont il existe encore de nombreux débris et, à l'O., vers la ville péninsulaire, au moyen de l'aqueduc à arcades décrit ci-dessus. Vers le bas de la colline, le canal s'engage sous les dernières pentes méridionales du tell où il forme un souterrain creusé dans le roc et à voûte cintrée, pour reparaître plus loin, vers l'E., porté sur de petites arcades en pierres de taille et se diriger ensuite vers le S. jusqu'aux réservoirs de Ras el-Aïn (*V.* p. 459). C'est cet aqueduc que Salmanasar fit occuper par ses troupes, lorsqu'il dut renoncer au siége de Tyr. D'après M. Gaillardot, la partie de l'aqueduc située entre Ras el-Aïn et Tell Ma'achouq n'a rien de grec ni de romain, elle est d'âge plus ancien.

A l'E. de Tell Ma'achouq, au delà d'une petite plaine onduleuse et très fertile, se trouve (12 min.) *El-Aouatîn*, la principale nécropole de Tyr,

formée d'un grand nombre de grottes creusées dans les flancs de petites collines calcaires, d'une blancheur éclatante. Partout, dit M. Renan, le sol de cette région est effondré d'une manière qui accuse avec évidence sous la terre des caveaux dont la voûte s'est écroulée. Malheureusement on n'y a encore retrouvé ni inscriptions ni objets d'art. Du reste, tout le tour des collines à l'E. de Sour, depuis la route de Qabr Hiram jusqu'au delà de la *Maghâret es-Soûq*, est criblé de tombeaux, les uns à ciel ouvert, les autres souterrains. Il y aurait là des fouilles bien tentantes à faire, car on pourrait supposer que plusieurs de ces caveaux effondrés n'ont pas été fouillés (*V.* Renan, *Mission* p. 590-592). Même jusqu'à une grande distance à l'E., on trouve des tombeaux et de véritables nécropoles. A *Bordj ech-Chemâl* (20 min.), petit village assis sur une colline à l'E., s'élève un fortin occupé par des habitations particulières, dont les voûtes légèrement ogivales ne paraissent pas remonter au delà de l'époque des croisades; mais on y remarque des blocs antiques, les uns complètement taillés en bossage, les autres complètement aplanis. Au S. du Bordj ech-Chemâl, se trouvent aussi des tombes creusées dans la colline que domine le *Bordj el-Qiblèh*. Enfin, en remontant de Tell Ma'achouq, vers le N. E., on pourra visiter la grotte connue sous le nom de *Maghâret es-Soûq* et située près du jardin de l'évêque grec catholique, à l'E. de Soûr, *Bostân es-Saoûdi*. M. Renan la fit déblayer. On y entre par un plan doucement incliné. La porte est large et haute. A l'intérieur elle est divisée en trois nefs d'un aspect grandiose. Toutes les formes sont rectangulaires. Ni inscriptions, ni sculpture.

Excursion au Tombeau de Hiram, situé à 1 h. 40 min. au S. E. de Tyr.— Pour s'y rendre, on n'a qu'à suivre les ruines de l'aqueduc, vers la colline de Ma'achouq. On gagne ensuite les hauteurs en suivant la route de Bint Djébaïl et de Safed, et, avant d'atteindre Hanâouèh, on voit à g.

Le **Tombeau dit de Hiram** (*Qabr Hairân* ou *Hiram*), grand sarcophage monolithe d'environ 4 mèt. de long sur 3 mèt. de large et 2 de haut, avec un couvercle pyramidal de près de 2 mèt. d'épaisseur. Le tout est porté sur un piédestal de plus de 3 mèt. de haut, composé de trois assises de grandes pierres. Les fouilles pratiquées par M. Renan, au pied du tombeau de Hiram, du côté du N., mirent au jour un escalier oblique taillé dans le roc, se rattachant aux fondations mêmes du mausolée et conduisant à un grand caveau voûté irrégulièrement et très élevé. La disposition des fondations prouve que l'escalier existait déjà quand le tombeau fut bâti. Quoi qu'il en soit, ce monument rappelle les méghâzils d'Amrît (*V.* R. 73).

La tradition qui attribue ce monument à Hiram, n'offre aucune certitude historique et ne paraît pas remonter à une haute antiquité, mais le monument est ancien, et probablement phénicien. Volney pensait que Palæotyros s'élevait sur cette colline (*V.* ci-dessus). Tout indique, du reste, que ce monument se trouvait au centre d'une nécropole importante et tout près d'un grand centre d'habitations, sans doute un faubourg de Tyr. On trouve dans les murs de pierres qui entourent les champs autour de Qabr Hiram, des débris de sarcophages en très grand nombre. Dans la vallée au sud de la route se voit une petite nécropole, avec sarcophages taillés dans le roc, à couvercles formés d'un bloc prismatique triangulaire. Sur un mamelon à g. se voit un gros tombeau, et tout à l'entour, des mosaïques, des débris de sarcophages, etc. De plus, on trouve dans toute cette région des pressoirs, des meules, des auges, débris d'un outillage important d'exploration agricole. Enfin, à 300 mèt.

environ de Qabr Hiram, du côté de Sour, M. Renan a découvert une petite *église byzantine*, dont le pavé était revêtu d'une belle mosaïque, admirablement conservée. Une inscription grecque qui occupait le centre de la petite église nous apprend que ce monument avait été consacré à saint Christophe, sous le chorévêque Georges et le diacre Cyrus, au nom des fermiers et des laboureurs de l'endroit. Cette inscription, qui porte la date de 701, serait, d'après M. Renan, du VIe s. ap. J. C. Le site de Qabr Hiram a donc eu jadis une grande importance historique.

Du tombeau de Hiram, on peut rejoindre (1 h.) au Ras el-Aïn la route d'Acre à Tyr, par un sentier qui redescend directement à l'O. et laisse à g. les v. de *Beït Oulid* et de *Deïr Qanoûn*.

Au N., en face de *Handoûèh*, se trouve un monticule sur lequel se voient les ruines d'une citadelle phénicienne étudiée par M. Renan. A la base de cette ancienne forteresse serpente le sauvage et aride *ouady el-Aqrâb*, profondément encaissé dans les puissantes assises d'un calcaire crétacé. Lorsqu'on suit la paroi gauche de ce ravin, en se dirigeant à l'E., vers les v. de *Khoureïbèh* et de *Qâna*, à 250 mèt. d'altitude au-dessus de la Méditerranée, on arrive à des escarpements rocheux qui se prolongent à une grande distance. Ces murailles présentent, taillées en ronde-bosse dans le rocher, de nombreuses statues, hautes de 0 mèt. 80 à 1 mèt., et offrant tous les caractères d'une antiquité très reculée; les têtes sont placées généralement en profil, mais les yeux sont vus de face, comme dans les types archaïques. Le vêtement ne consiste qu'en une tunique très simple, croisée du côté gauche. A quelques mètres de ces singuliers monuments, au pied d'un rocher abrupt taillé à pic et haut de 4 mèt. environ, M. le docteur Lortet a découvert d'énormes blocs réunis en une masse rougeâtre, excessivement dure et formée d'une brèche renfermant des myriades de silex taillés et de nombreux fragments d'os et de dents. Tout autour le sol est jonché d'une quantité considérable de silex grossièrement travaillés. La brèche, qui paraît s'enfoncer profondément en terre, se montre de nouveau à la surface du sol, quelques mètres plus bas, formant toujours de gros blocs isolés du calcaire environnant et pétris de silex et d'ossements. Les silex sont jaunes et noirs, d'un très beau grain et fortement attachés à la gangue. Les quelques fragments de dents extraits par M. Lortet appartiennent aux genre *Cervus*, *Capra* ou *Ibex*, *Bos* et *Equus*. Cette station humaine paraît dater de la plus haute antiquité. M. Lortet pense que ce magma a dû se former dans une caverne dont le toit et les parois auront été enlevés par les Proto-Phéniciens, tandis que la brèche, trop résistante pour être travaillée, aura été respectée par les ouvriers (Dr Lortet, *Notice* présentée à l'Académie, août 1880).

A. — De Tyr à Sidon (7 h. env.). — Sortant de Tyr et traversant l'isthme sablonneux qui relie cette ville au continent, on longe (30 min.) vers le N. les débris d'un aqueduc antique que l'on détruit de plus en plus et qui amenait autrefois à la plaine de Tyr les eaux d'un bassin considérable nommé *Birket Baqboûq*. L'eau qui jaillit avec force du fond du bassin, forme aujourd'hui vers l'O., un ruisseau qui fertilise un jardin avant d'aboutir à la mer. Après avoir dépassé la source thermale de *Aïn Abrian*, située au pied du *Tell Abrian*, monticule presque entièrement couvert de sarcophages mutilés, et deux autres bassins de construction antique, on atteint (1 h. 10 min.) le *Nahr el-Qasimiyèh*, que l'on passe sur un beau pont d'une seule arche, bâti par Ibrahim Pacha, et près duquel s'élève un joli khân : c'est l'antique

Léontès, qui porte, plus près de sa source dans la Cœlésyrie, le nom de El-Leïtani (*V.* R. 52).

Continuant à s'avancer au N. à travers la plaine déserte, on franchit (52 min.) le *Nahr Abou el-Asouad* au delà duquel la plaine, cultivée par endroits, se resserre vers (40 min.)

Adloûn, près duquel, à g. sur le bord de la mer, sont des ruines informes, parmi lesquelles on remarque quelques beaux blocs, des colonnes renversées et des citernes creusées dans le roc. Le sol est couvert de débris de poterie. Deux petites criques servaient de ports à cette antique cité et partout, sur les récifs qui bordent la côte rocheuse, ont été pratiquées des excavations. Tout près, à dr., se dressent des rochers, dans lesquels on trouve de nombreux hypogées, presque tous précédés d'un petit vestibule, dont l'entrée est tantôt rectangulaire, tantôt cintrée. Ils ne renferment pour la plupart qu'une seule chambre sépulcrale avec trois auges funéraires évidées dans l'épaisseur du roc. Au-dessus de la porte de plusieurs d'entre elles, des croix carrées ont été gravées à l'époque chrétienne et l'on distingue çà et là quelques fragments d'inscriptions grecques très effacées. M. Guérin a signalé à l'entrée d'une grande grotte, divers emblèmes gravés sur le roc qui semblent se rapporter au culte d'Astarté, et non loin de là, derrière les rochers, un *petit temple monolithe phénicien*. Les emblèmes qui le recouvrent prouvent qu'il était consacré à Astarté. Les ruines que nous avons signalées sur le rivage sont peut-être celles d'**Ornithopolis**, que Strabon place au N., du Léontès, entre Tyr et Sidon. Cette hypothèse a été confirmée par la découverte faite par M. E. G. Rey d'un monument représentant un oiseau en cage, trouvé près de l'emplacement de la porte septentrionale de la ville. Cependant Pline place positivement cette ville au N. de Sarepta et Scylax, avant Strabon, la mentionne immédiatement après Sidon. M. de Saulcy a proposé d'identifier Adloûn avec la *Mutatio ad nonum* de l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, le nom moderne d'Adloûn n'étant qu'une corruption de *Ad nonum*, mais les distances concordent mal avec la correction proposée par M. de Saulcy (*ouvr. cité*, p. 63) (*V.* Guérin, *Galilée*, t. II, p. 470-474). Adloûn forma au temps des croisades un fief dépendant de la baronnie de Sagette, dont les seigneurs ont fourni un chapitre aux *Familles d'Outre-mer*, de M. E. G. Rey. Quant à la nécropole, ses hypogées répondent, peut-être, selon Robinson, aux cavernes mentionnées par Guillaume de Tyr, qui furent fortifiées par les Croisés, et aux *méarah* des Sidoniens, citées dans le livre de Josué (XIII, 4).

La route, traversant au N. une plaine bien cultivée, laisse à dr. le v. de *El-Ansâriyèh*, franchit (40 min.) le *Nahr Haïzarâni*, au delà duquel sont éparses des ruines très confuses, atteint (25 min.) le *ouély el-Khidr*, dédié au prophète Élie et qui a remplacé très probablement un ancien sanctuaire chrétien consacré à Élie (*V.* ci-dessous). A dr., près du village de *Es-Seksekiyèh*, on signale quelques grottes sépulcrales. Au delà d'un petit ouady, sur une hauteur à dr., s'élève le petit v. de *Sarfend* qui a conservé, bien qu'un peu altéré, le nom de Sarepta. Toute la côte, depuis le ouély el-Khidr jusqu'au N. du Ras el-Qantara, sur une étendue de plus de 1800 mèt., est couverte de ruines qui appartiennent à l'ancienne.

Sarepta ou **Zarephath**, célèbre dans l'Écriture par le séjour et les miracles du prophète Élie, (I Rois, XVII 9, 24). C'est à Sarepta que les Sidoniens fabriquaient leur verre. C'est de là que vient sans doute le nom de la ville (*Saraph*, en hébreu, signifie fondre). Pendant les Croisades, Sarepta était une grande bourgade entourée de murs et dépendant de Tyr.

Le cap de Sarfend (Ras el-Qantara) s'appelait alors le cap de Saint-Raphaël. La ville elle-même formait un des fiefs de la seigneurie de Sagette. Phocas, qui la visita au XIIe s., nous apprend que son château s'élevait au bord de la mer et que l'église de Saint-Élie était au milieu de la bourgade, qui paraît avoir possédé un prieuré de l'ordre du Carmel pendant le XIIIe s. (E. G. Rey). La chapelle d'Élie a été probablement remplacée par le ouély el-Khidr. C'est sur ce point qu'au mois d'octobre 1857, M. E. G. Rey découvrit un torse de statue phénicienne colossale qui forme une des pièces principales de la collection phénicienne du musée du Louvre, où il porte le nom de colosse de Sarfend. A partir du XIIIe s., l'emplacement de Sarepta, sur le rivage, fut abandonné pour le v. actuel de Sarfend.

Les ruines de Sarepta s'étendent le long de la plage, autour de trois petites baies, sur une longueur de plus de 1800 mèt., et consistent en belles pierres de taille, tronçons de colonnes, restes de chapiteaux, anciens murs d'une épaisseur énorme, fragments de plaques de marbre, débris de poterie, etc. A 18 min. envir. au N. du ouély el-Khidr, est un Khân et une source très abondante, **Aïn el-Qantara**, recueillie dans un réservoir construit avec de beaux blocs antiques. Elle doit son nom (source du pont) de même que le cap voisin, Ras el-Qantara, à un ancien aqueduc dont on retrouve encore çà et là les vestiges, qui lui amenait, ainsi qu'à Sarepta, les eaux de Tell el-Bourek (*V.* ci-dessous).

La route, continuant au N., laisse à g. près de la mer (18 min.) une ancienne tour de garde, nommée *Bordj el-Akhbiyèh*, franchit le *ouady el-Akhbiyèh*, où coule un ruisseau bordé de lauriers-roses et qui ne tarit presque jamais, laissant à dr., sur une colline, un hameau du même nom. On observe çà et là les restes de l'ancien aqueduc qui amenait à Sarepta les eaux des sources de El-Bourek. Franchissant (17 min.) le *Nahr el-Djessariyèh*, près d'un pont ruiné, (8 min.) un autre torrent, le *Nahr el-Adasiyèh*, on atteint à dr. le *ouady el-Bourekiyèh*, qui tarit ordinairement à l'époque des grandes chaleurs, et (5 min.) *Tell el-Bourek* (colline des réservoirs). C'est un monticule rond, situé près de la mer, dont les flancs cultivés sont parsemés de menus matériaux, et sur le sommet s'élève un khân, entouré d'orangers et de cotonniers. Au bas et au N. de ce tell, on remarque les ruines de quatre réservoirs antiques bâtis, selon M. Guérin, d'après le même système que ceux de Ras el-Aïn. Les parois sont formées avec des cailloux, des galets et des tessons de poterie cimentés ensemble par un excellent mortier. Quelques auteurs placent Ornithopolis à El-Bourek (*V.* ci-dessus).

Franchissant (20 min.) le *Nahr ez-Zaharâni*, près d'un pont moderne en ruines, on rencontre (30 min.) une *borne milliaire*, couchée sur le chemin, et, laissant à dr. sur une colline, *El-Ghasiyèh*, v. assez important, on franchit (30 min.) le *Nahr Senik*, près de khân Senik. A dr. sur les bords du ouady, s'élève le v. de *Derb es-Sîn*, habité par des Maronites. La route, s'éloignant un peu du rivage, rencontre (12 min.) à g. une *colonne milliaire* portant les noms de Septime-Sévère et de Caracalla. Une belle allée de tamarix conduit dans les délicieux jardins de Saïda, bordés de tamarix et de sycomores et où croissent, dans le plus magnifique désordre, les orangers, les citronniers, les pêchers, les grenadiers, les poiriers, les bananiers. Traversant le *Nahr el-Barghoût* et laissant à g. (20 min.) le château de Saïda, on fait ordinairement halte à l'E. de la ville, sous des oliviers, près d'un cimetière.

Saïda, l'antique Sidon. *Histoire.*

— C'était une des villes les plus anciennes et les plus importantes de la Phénicie. Elle remontait, selon Josèphe, à Sidon, fils aîné de Canaan (*Antiq.* I, 6, 7 ; *Gen.* X, 15). Nous avons vu, en parlant de Tyr, que, sous le protectorat des Pharaons des XVIII[e] et XIX[e] dynasties, Sidon joua le premier rôle parmi les villes phéniciennes. Les Sidoniens établissent des entrepôts à Laïs, à Hamath, à Thapsaque et jusqu'à Nisibis, près des sources du Tigre, tandis que leur commerce avec les peuples méditerranéens leur créait un véritable empire colonial. L'avénement de la domination crétoise, vers les dernières années de la XVIII[e] dynastie, marque la fin de la suprématie sidonienne dans les mers de la Grèce (Maspero). Moïse parle du pays de Sidon comme de la frontière N. de Canaan (*Genèse*, x, 15-19). Dans la bénédiction de Jacob, il est dit de Zabulon qu'il s'étendra jusqu'à Sidon. Lors de l'invasion des Hébreux, on l'appelait la « Grande », et ce fut une des sept villes qu'ils ne purent arracher aux Cananéens (Jos. xi, 7, 8). Homère parle des Sidoniens comme « habiles en toutes choses ». Après la défaite de l'escadre sidonienne et la prise de la ville par les Philistins, l'hégémonie passa de Sidon à Tyr. Sidon se soumit, en même temps que Tyr, à Salmanasar III, vers 840 av. J. C., et resta la vassale de l'Assyrie, fournissant des vaisseaux à Salmanasar V, contre Tyr assiégée, vers 726. Un de ses rois, *Abdimilkouth*, s'étant révolté contre Assour-akhi-idin, Sidon fut détruite par ce prince, ses grands égorgés, le roi et les habitants transportés en Assyrie et remplacés par des colons venus de la Chaldée et de la Susiane (680-670). Lors de la révolte générale des vassaux syriens contre Nabouchodonosor, Sidon demeura fidèle à ce prince et tomba au pouvoir du Pharaon Ouabra, vers 580. Plus tard (350), s'étant révoltée contre Artaxerxès Ochus, elle fut brûlée et 40,000 personnes périrent dans les flammes, avec le roi *Tennès* qui l'avait livrée à l'ennemi (Diod, de Sicile, xvi. 42-44). Quelques auteurs regardent ce roi Tennès comme le père d'Echmôunazar, dont le tombeau a été retrouvé de nos jours à Sidon (*V.* p. 578).

Sidon se soumit sans résistance à Alexandre et passa, à plusieurs reprises, des Séleucides aux Ptolémées. Dans les premiers temps de la domination romaine, elle formait une sorte de république, composée d'archontes, d'un sénat et du peuple. Auguste priva les habitants de leur autonomie. Saint Paul se rendant de Césarée à Rome, aborda à Sidon, qui avait encore, quoique bien déchue, un commerce assez important. Elle ne tarda pas à devenir le siége d'un évêché. Baudouin s'en empara en 1111 et, sous la domination franque, elle fut le chef-lieu de la seigneurie de Sagette, la seconde des quatre grandes baronnies du royaume (*V.* p. 200). Son territoire était limité au N., par la vallée du Damoûr (le Tamyras des anciens) et le Djébel el-Kéniçèh ; à l'O., par la mer ; vers l'Orient et au S., le cours du Leïtâni (*V.* p. 553) lui formait une barrière naturelle (E. G. Rey). En 1187, elle se rendit sans résistance à Saladin, qui en rasa les remparts. Reprise, en 1197, par les Croisés, elle fut de nouveau démantelée en 1249 par les Sarrasins, pour retomber entre les mains des Franks. Saint Louis en répara les fortifications. Les Templiers l'achetèrent en 1200 de Julien, son seigneur temporaire, pour l'abandonner en 1291, après la chute de Saint-Jean d'Acre. Quelques années auparavant, le moine Burchard vante la grandeur de l'ancienne ville dont les ruines s'étendaient du S. au N., le long de la plaine, entre la mer et le Liban, tandis que la nouvelle ville, édifiée en grande partie avec les ruines de l'ancienne, était à peu près resserrée dans ses limites actuelles.

Au XVe s., Ed-Dâhiri la signale comme l'un des ports de Damas encore assez fréquenté par des navires marchands. Au XVIIe s., Fakhr ed-Dîn la rebâtit en partie, et parvint pendant quelque temps à lui redonner une certaine prospérité. Comme il se croyait d'origine française, il accorda sa protection aux chrétiens et surtout aux Français. Le chevalier d'Arvieux, associé d'une maison de Marseille et consul de France à Saïda, réussit à établir des relations commerciales très importantes entre la Syrie et la France. Leur commerce rapportait chaque année au sultan plus de 10 000 francs. Grâce aux Français, Saïda devint le port de Damas. Djezzar-Pacha les chassa en 1791. Depuis ce temps le commerce, déchu de son imprtance, n'est plus fait que par les indigènes. Alep et plus tard Beyrout ont succédé à Saïda pour les affaires avec l'Europe.

Fortement ébranlée par le tremblement de terre de 1837, Sidon fut relevée de ses ruines par Soliman-Pacha (ex-colonel Selves) qui l'entoura d'un mur du côté du continent. Mentionnons enfin le bombardement et la prise de cette ville en 1840 par le commodore Napier et l'archiduc Frédéric d'Autriche.

État actuel. — La ville moderne de Saïda (*V.* le plan p. 575) occupe la pente N.O. d'un promontoire qui s'incline légèrement vers la mer. Sur la partie la plus élevée de ce promontoire et du côté du S., à une altitude de 45 mèt., se trouvent les ruines d'une vieille tour, *Qala'at el-Mezzèh*, qui domine la ville. Elle est connue parmi les chrétiens sous le nom de *Château de Saint-Louis*, parce qu'ils en attribuent la fondation à ce roi, et n'offre du reste rien de remarquable. Une muraille en fort mauvais état entoure la ville à l'E., reliant la colline du Qala'at el-Mezzèh à un pont de neuf arches ogivales construit dans la mer et par lequel la ville communique avec le *Qala'at el-Bahr* (château de la mer). Cette forteresse, mentionnée par le moine Burchard, qui en attribue l'érection aux Germains (1227-1228), a certainement remplacé un monument plus ancien, à en juger par les nombreuses colonnes antiques engagées dans les murs. Désignée par les Croisés sous le nom de *château de Sagette*, elle fut évacuée en 1291, après la prise d'Acre. Elle se compose de deux tours, signalées par Guillaume de Tyr, reliées par une muraille, à laquelle se sont adossées des bâtisses modernes en mauvais état. La plus considérable de ces tours, découronnée de son étage supérieur, mesure 27 mèt. de long sur 22 de large, et repose sur un soubassement formé de gros blocs dont beaucoup sont taillés en bossage. La partie intérieure de cet édifice est occupée par deux citernes carrées, établies au-dessus du niveau de la mer (E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 158). La seconde tour est mieux conservée. De nombreuses colonnes de granit gris sont engagées dans la maçonnerie. Quelques pierres portent des marques de maçon, analogues à celles qui ont été retrouvées à l'angle S. E. de l'enceinte du Haram ech-Chérif à Jérusalem (*V.* R. 18). Ce fort, dont l'ensemble présente un aspect imposant et pittoresque, est occupé par un poste de quelques soldats préposés à la garde de cinq ou six canons.

A l'O. du Qala'at el-Bahr, nous avons aperçu sous l'eau les restes d'un mur qui paraissait avoir 2 mèt. de largeur au moins et qui devait former autrefois une digue destinée à rétrécir l'entrée du port (*V.* ci-dessous).

Saïda renferme de 9 à 10 000 hab. dont 7500 env. Musulmans, y compris les Métoualis, près de 600 Maronites, 800 Grecs catholiques et un certain nombre de catholiques latins et de Juifs. La ville ressemble, du reste, à toutes les villes de la côte, par ses ruelles étroites et ses masu-

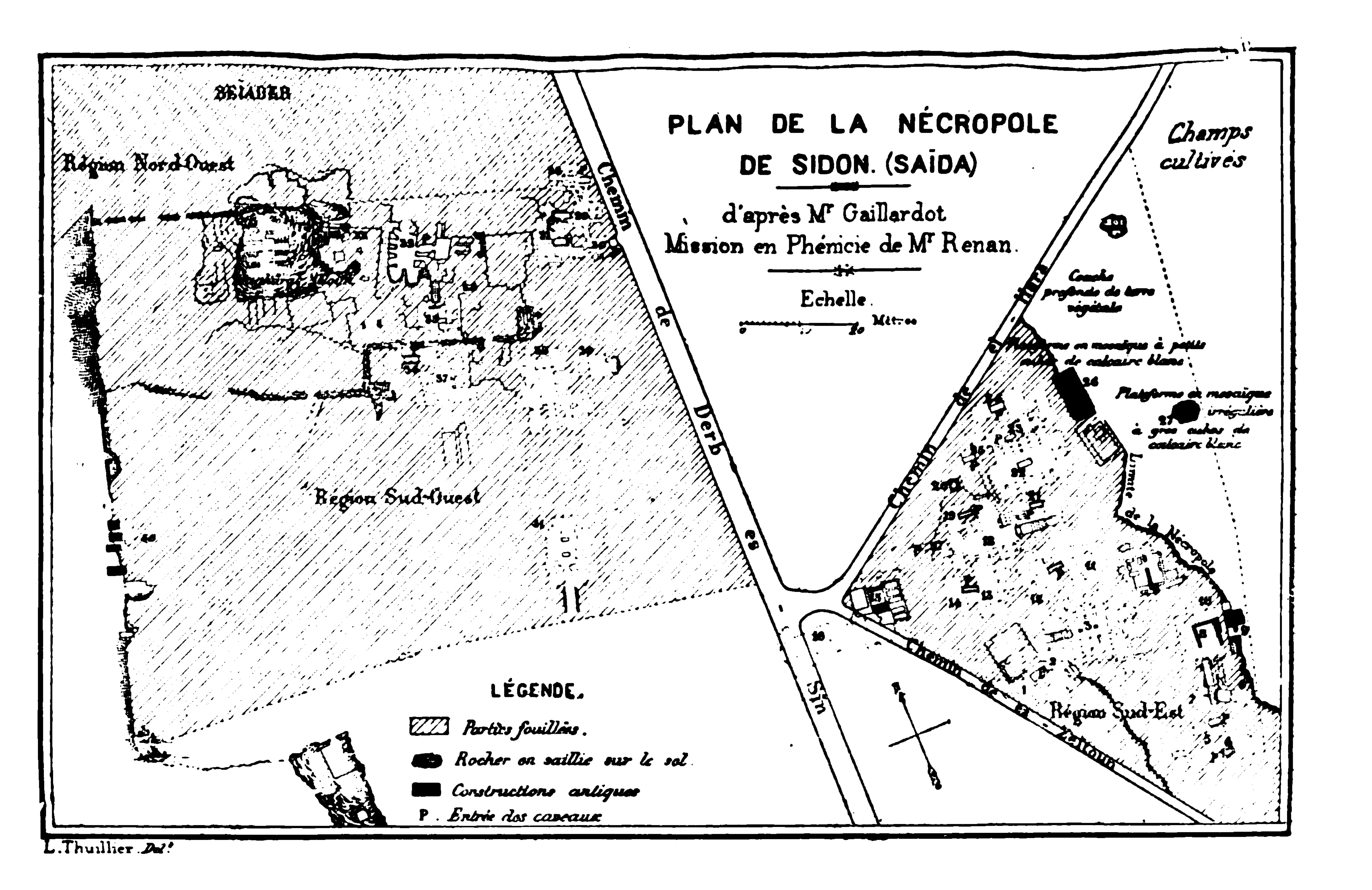
res délabrées. On y trouve plusieurs grands khâns. Le plus important (*V.* le plan), situé non loin de la *porte basse* et dans le quartier le plus commerçant, est le *khân français* (3), bâti par Fakhr ed-Dîn. C'est un immense bâtiment carré à plusieurs étages, environné de galeries, qui est longtemps resté le grand entrepôt du commerce français en Syrie. Il renferme aujourd'hui un *couvent franciscain* et une *église* latine (14), une école des Frères, un orphelinat des Sœurs de Saint-Joseph, une pharmacie, une vaste cour, des galeries, une écurie, une fontaine, et un petit *musée* où l'on a réuni un certain nombre d'objets antiques provenant des fouilles ou des achats de M. Renan pendant sa mission en Phénicie.

Du khân français, en se dirigeant au N. et prenant une rue à dr. on rencontre une mosquée *Djamat el-Bahr* (12), le *Khân er-Rouz* (4) et, à l'extrémité N. de la ville, le *Khân ed-Debbâgha*, près de la naissance du pont qui mène au Qala'at el-Bahr. Revenant sur ses pas on pourra visiter, au S. du khân français, la *place du Séraï* où s'élève, à dr., un établissement de bains, *Hammâm el-Bahr* (13) à g., la mosquée *Djamat es-Séraï* (8), et dans l'angle S. O., la mosquée *Djamat en-Nakhlèh*, ancienne église Saint-Michel. De là, laissant à g. le palais *es-Séraï* (7) où se trouve le bureau du télégraphe, et prenant une rue à dr. pour tourner à g. près de la mosquée *Djamat el-Khiaya* (10), on débouche sur une grande place où s'élevait autrefois le palais de Fakhr ed-Dîn, près de la mosquée *Djamat el-Kébîr* (la grande mosquée), qui passe pour être une ancienne église dédiée à S. Jean-Baptiste. Longue de 30 mèt. et large de 10, elle est précédée vers le N. d'un vestibule que surmonte un minaret. Dans la cour, de forme carrée, s'élève la fontaine des ablutions, dont le dôme est supporté par des colonnes antiques dont les chapiteaux corinthiens sont malheureusement défigurés par une épaisse couche de chaux. Mentionnons enfin, dans l'intérieur de la ville, l'*église maronite* (15), située à dr. de la longue rue qui va de la place du Séraï au Qala'at el-Mezzèh, une *église* grecque et une église melchite. On signale encore à Saïda quelques belles maisons anciennes.

Les ports. — En sortant du khân français, on a immédiatement devant soi le *Port du Nord*, aujourd'hui presque entièrement *ensablé*. D'après M. Guérin, des enfants peuvent le traverser en grande partie, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture. Une ligne de récifs naturels le limitait et le protégeait à l'O. et au N., ne laissant qu'une passe étroite de 25 mèt. envir. de larg. qui se trouvait à l'endroit nommé El-Fâtha. Une digue, dont nous avons reconnu les débris à l'O. de l'îlot qui porte le Qala'at el-Bahr (*V.* ci-dessus), devait compléter la barrière des récifs au N., tandis qu'une chaussée, dont on distingue encore les traces au fond de l'eau, près des arches du viaduc, fermait le port au N. E. Une chaîne étendue sur la passe El-Fâtha suffisait donc pour fermer entièrement ce port, qui était bien ainsi le λιμὴν κλειστός (port fermé) dont parle Scylax.

Au S. de ce bassin et communiquant avec lui par un canal dont la partie septentrionale est obstruée par des constructions modernes, s'ouvre une large baie, qui était renfermée dans l'enceinte de l'ancienne ville, dont elle formait le second port ou *port égyptien*, assez mal défendu contre les vents de l'O. et du S., à moins qu'il n'ait été protégé, comme le port analogue de Tyr (*V.* p. 566), par quelque puissante digue. Les dunes qui le bordent vers l'E. sont recouvertes d'un amas énorme de coquillages appartenant à l'espèce *Murex trunculus* et qui servait à faire la pourpre.

Nécropole de Saïda. — Cette nécropole est située un peu au S. du


PLAN DE LA NÉCROPOLE
DE SIDON. (SAÏDA)
d'après Mr Gaillardot
Mission en Phénicie de Mr Renan.
Echelle.
Mètres
Champs
cultivés
Chemin de Derb es Sin
Région Nord-Ouest
Région Sud-Ouest
Région Sud-Est
Limite de la Nécropole
LÉGENDE.
Parties fouillées.
Rocher en saillie sur le sol.
Constructions antiques
P. Entrée des caveaux
L. Thuillier Del.

ouady el-Barghoût, à 15 min. environ de la porte d'Acre. Elle a été taillée dans un lit de rochers calcaires, peu saillants au-dessus de la plaine et recouverts d'une mince couche de terre végétale, qui porte quelques oliviers. « Avant que cette vaste surface fût devenue le théâtre d'un travail archéologique assez actif, on y remarquait seulement deux ou trois ouvertures de caveaux souterrains et un rocher isolé, taillé sur ses pans, qui formait le point culminant de la plaine. Dans ce rocher s'ouvrait, à niveau du sol, une caverne, que les gens du pays appelaient *Maghârat* (ou Moghârat) *Abloûn* ou Caverne d'Apollon. Le sol intérieur était sans cesse remué par les chercheurs de trésors. Ce fut dans un petit réduit attenant à l'extérieur de la paroi E. de cette caverne que fut trouvé, en 1855, le sarcophage d'Echmounazar (Renan, *Mission de Phénicie*, p. 401-402). M. Renan, chargé en 1860-1861 par le gouvernement français d'une mission d'exploration en Phénicie, acquit de M. Pérétié, drogman du consulat de France à Beyrout, le terrain voisin de la Maghârat Abloûn et, par l'intermédiaire de M. Durighello, vice-consul de France à Saïda, le terrain situé au S. E. (*V.* le plan). Des recherches avaient déjà été faites dans le vaste espace connu sous le nom de *Beïâder* (les aires). Seul le terrain intermédiaire est resté en dehors des fouilles, et c'est là, selon M. Renan, que devront se porter à l'avenir les recherches des explorateurs. Après le départ de M. Renan, les fouilles furent dirigées avec une grande activité par M. le docteur Gaillardot, dans le cours des années 1861 et 1862. Ces fouilles ont mis à jour une centaine de caveaux funéraires, plus ou moins considérables, mais qui malheureusement avaient été presque tous violés.

M. Renan les range lui-même en trois classes différentes :

1° Caveaux rectangulaires, s'ouvrant à la surface du sol par un puits vertical, rectangulaire, creusé dans le roc; au fond de ce puits, sur l'un des petits côtés du rectangle, ou quelquefois sur tous les deux, la paroi est percée d'une porte carrée, donnant accès dans le caveau. C'est la même disposition que dans les sépultures égyptiennes de l'Ancien Empire (*V.* tome II, p. 85). Ces puits sont peu profonds en comparaison *de ceux de* l'Égypte, car le roc dans *lequel ils* sont creusés n'a guère que 9 mèt. d'épaisseur et repose sur une couche de sable, imprégnée des eaux de la mer. Il est probable qu'ici, comme en Égypte, l'entrée de ces puits était couverte d'un édicule ou chapelle funéraire; mais la dévastation dont cette nécropole, exploitée depuis de longs siècles, a été l'objet, n'a laissé subsister aucun de ces monuments.

2° Caveaux en voûte, offrant des niches pour les sarcophages, et dans le haut, des soupiraux ronds creusés à la tarière.

3° Caveaux crépis à la chaux et peints, décorés selon le goût de l'époque grecque, romaine ou chrétienne, avec des inscriptions grecques dont on retrouve çà et là quelques restes.

On descendait ordinairement dans ces deux dernières espèces de caveaux au moyen d'escaliers de pierre ou taillés dans le roc.

Les caveaux anciens ont été eux-mêmes classés en séries par M. le docteur Gaillardot :

Première série. Puits verticaux, chambres de médiocre grandeur ; pas de sarcophages, ni de fours, ni de fosses: les cadavres étaient placés sur le sol. On en a des types dans les caveaux 2, 14, 17, 19, 23, 25, 35 (*V.* le plan), et dans la partie sud-ouest du grand caveau 15.

Deuxième série. Puits un peu plus profonds que les précédents, caveaux petits, taillés assez grossièrement; absence complète de fours et de sarcophages; dans chaque caveau, 2 ou 3 grandes fosses occupent la surface du sol. Ces fosses sont larges et profondes, très ré-



gulièrement taillées ; en les creusant, on a laissé dans le roc qui forme l'aire une banquette transversale, qui la coupe dans le sens de sa largeur, en sorte que les cadavres y reposaient sur une légère couche de sable, avec le bassin plus élevé que la tête et les pieds. Les types de cette série sont les caveaux 4, 5, 6 et 7, isolés des autres et groupés sur un petit espace, à l'angle S. E. de la nécropole. Quand M. Gaillardot les a découverts, ils étaient encore intacts et ne présentaient aucune trace de violation. Les objets qui y ont été trouvés, tels qu'une statue égyptienne et quelques petits bijoux d'argent, témoignent d'une haute antiquité.

Troisième série. Caveaux plus vastes, fours abritant les cadavres; pas de sarcophages, caveau 13.

Quatrième série. Même forme que les précédents, sarcophages travaillés dans le pays avec des marbres apportés du dehors ; types, caveaux 11 et 12.

Cinquième série. Tombeau d'Echmounazar. Plus de puits, plus de caveaux; le sarcophage, placé dans une fosse creusée dans le sol; sarcophage étranger. — Viennent ensuite les caveaux gréco-romains, à voûte et à sarcophages, caveaux 3, 8, 18, 35, 27, 38.

Cette classification n'offre, du reste, rien d'absolu, et il est bon d'ajouter que, les caveaux s'étant enchevêtrés les uns dans les autres, la détermination de leur âge respectif exige une minutieuse étude. D'après M. Renan, les sarcophages anthropoïdes, tels que celui d'Echmounazar, représenteraient des produits de l'art phénicien à ses époques les plus diverses, depuis l'an 800 ou 900 jusqu'à l'an 200 av. J. C. Le sarcophage d'Echmounazar rappelle celui que l'on découvrit dans le grand puits, près de la Grande Pyramide (*V.* tome II, p. 389), qui appartient au tombeau d'un prêtre du temps d'Apriès, et les sarcophages de époque de Psamétik, au VI[e] s. av. J. C. D'après M. Mariette, les sarcophages du type Echmounazar ne remontent pas au delà de la XXVI[e] dynastie (VI[e] s. av. J. C.)

On pourra étudier le type du caveau en voûte dans le caveau 3, au S. E de la nécropole. Un grand escalier descend dans une longue chambre souterraine: chaque côté présente deux rangées de niches; les unes, larges et profondes, s'élèvent jusqu'à la voûte; les autres, plus petites, sont creusées en arrière des premières. C'est dans la première rangée que M. Gaillardot trouva des sarcophages mutilés. La voûte est percée de trois lucarnes carrées et d'un certain nombre de cheminées cylindriques, comme les soupiraux des caveaux de Djébaïl. La terre qui remplissait le caveau était mêlée d'une grande quantité de fragments de sarcophages de terre cuite.

Sous les dernières marches de l'escalier qui conduit au caveau 3, s'ouvre un trou carré qui descend au caveau 2, par un escalier taillé postérieurement.

Environs de Saïda (*V.* le plan). *a.* — Sortant de Saïda par la porte d'Acre et laissant à dr. la route de Tyr, on prend la route de Derb es-Sîn. A dr. (3 min.) s'élève le *ouély Nébi Seïdoûn*, que les Juifs désignent sous le nom de *Tombe de Zabulon* et où ils font un pèlerinage. Laissant à g. plusieurs chemins, dont le plus méridional conduit à la nécropole phénicienne, on franchit (4 min.) le *Nahr el-Barghoût*, l'ancien **Asclepios**, et laissant à g. le rocher du *Maghârat Abloûn* (*V.* ci-dessus), on traverse au S. E. la plaine cultivée pour passer (20 min.) le *Nahr es-Sanîk*, près d'un khân. Une montée de 15 min. mène à un sanctuaire chrétien nommé *Saïdet el-Manthara* (Notre-Dame de la Garde), petite chapelle creusée dans le roc, qui passe pour avoir été jadis consacrée à Astarté. A l'extrémité N. de la colline sur laquelle s'élève cette chapelle, sont les ruines d'un château, *Qasr el-Manthara*, qui est peut-être le *Franche Garde* du moyen âge. Il n'en reste que les fondations. A quelques centaines de mètres au S. E., près du v. de *Makhdoûchèh*, on pourra visiter une ancienne grotte, nommée *Maghârat el-Maqdoûra*, « caverne de la possédée », sans doute à cause d'une figure de femme grossièrement sculptée qui s'y trouve. De El-Makhdoûchèh, on peut revenir à Saïda (1 h.) par *Maghârat ez-Zeïtoûn* et *Aïn ez-Zeïtoûn*.

b. — Sortant de Saïda par la porte d'Acre, on laisse à g. le cimetière

musulman pour prendre à dr. un chemin qui traverse les délicieux *jardins* qui entourent la ville et où prospèrent les orangers, les citronniers, les pêchers, les mûriers, les grenadiers, les poiriers, les bananiers, etc. La canne à sucre y réussit à merveille. Les fruits que l'on y récolte passent pour les meilleurs de la Syrie, les oranges y sont plus fines et plus savoureuses que celles de Jaffa. De nombreux canaux, dérivés du Nahr el-Aouélèh, y entretiennent une délicieuse fraîcheur. Les jardins situés sur l'emplacement de l'ancienne Sidon renferment de nombreux restes d'anciennes constructions, fragments de colonnes, tombes, etc. A g. est le *jardin des Sœurs de Saint-Joseph* (5), et, à côté, le *Bostân el-Aamoûd*, avec débris de constructions anciennes, fragments de colonnes; plus loin, le *Bostân Mohammed Antar* (7) et le *Bostân el-Bobbou* (9), (nécropole grecque-romaine, sarcophages). Un chemin à dr. mène au *Bostân Mekhedèh* (12) (grottes) et au moulin *Tahoûnet el-Merâh* (13). Tout près de là est le *Tahoûnet Mekhedèh* (11), où passe un aqueduc venant du N. De là, on peut gravir au S. les pentes de la colline jusqu'à (10 min.) *El-Hara*, hameau près duquel est le *ouély Nébi Yahya*. Ce monument, de même que la chapelle maronite de Mâr Élias, située un peu plus haut, occupe probablement l'emplacement d'un temple phénicien. Suivant au N. l'aqueduc ci-dessus mentionné, on atteint (15 min.) le v. de *El-Halâliyèh*, au delà duquel commence une nouvelle série de tombes, creusées dans les flancs de la colline, jusqu'à (15 min.) *El-Baramiyèh* et (10 min.) *El-Hebbabiyèh*, espèce de grande ferme, tout près de laquelle est le *ouély Cheïkh Habib*. Au N., la colline dont on suit la crête descend par étages (10 min.) dans le lit du Nahr el-Aouélèh, d'où l'on peut reprendre à l'O. la route de Beyrout et rentrer (32 min.) à Saïda.

B. — De Saïda à Beyrout (8 h.). — A partir de Saïda, un court trajet le long de la plage conduit (32 min.) au *Nahr el-Aouélèh*, le « gracieux **Bostrenus**, » près duquel le vieux poëte Dionysius Périégètes place « Sidon la fleurie. » Le Nahr el-Aouélèh prend sa source dans une profonde vallée, près de Btettîn, au pied du Djébel Baroûkh, et sépare les districts de *Et-Teffâh*, au S., de celui de *El-Kharroûb*, au N. Si la rivière n'est pas guéable près de la mer, on la passera un peu à l'E. (8 min.) sur un pont construit par Fakhr ed-Dîn, près d'un khân, non loin de l'endroit où commence l'aqueduc dérivé du Nahr el-Aouélèh, qui arrose les jardins de Saïda. De ce point, après avoir regagné la côte, on reprend (18 min.) la route devenue pierreuse et qui se confond de temps à autre près des rochers avec l'ancienne route romaine. Après être de nouveau descendu sur la plage, on laisse (37 min.) à dr. le v. de *Roumeïlèh*, près duquel est une nécropole, et à g. le ras du même nom. Franchissant (26 min.) le *Nahr el-Bordj* et (17 min.) le *ouady es-Sekkèh*, avec un khân à dr., près du promontoire, *Ras Djédrah*, on atteint (45 min.)

El-Djiyèh ou **Khân Nébi Younas** (le Khân du prophète Jonas). Derrière ce Khân on trouve quelques maisons, et à g. une petite mosquée. Nébi Younas possède quelques tronçons de colonnes qui prouvent l'existence en ce lieu d'une ville ancienne, laquelle, d'après des identifications faites par Robinson et M. de Saulcy, paraît avoir été **Porphyrion**, ainsi nommée sans doute à cause de la pêche de la pourpre, qui se faisait avec activité sur cette partie de la côte phénicienne. La tradition musulmane place sur ce rivage l'endroit où fut rejeté Jonas, dans son trajet de Joppé à Tarse.

Au delà de El-Djiyèh, la route, longeant le pied des hauteurs, rencontre sur la plage une *citerne*

laisse à dr. les v. de *Maksâbeh* et de *Dilkmiyèh*, et franchit le Ras Damoûr, emplacement de l'ancien **Platanum**, où Antiochus le Grand défit l'armée de Ptolémée IV, en 218 av. J. C. On atteint (47 min.) les bords du *Nahr ed-Damoûr*, l'ancien **Tamyras**, que l'on franchit ordinairement à gué. Cette opération, facilitée par des indigènes qui sondent le terrain en conduisant les chevaux, n'offre aucun danger lorsque la rivière n'est pas grossie par les pluies. Si la rivière est trop forte, on la passe aujourd'hui sur un pont avec tablier en fer, construit par Daoud Pacha, à 12 min. de l'embouchure. La campagne, aux environs, est soigneusement cultivée, et présente un aspect des plus agréables. C'est près de cette rivière qu'il conviendrait de placer **Léontopolis** de Strabon (*V.* F.-A. Isambert, *loc. cit.*, p. 209).

La rive dr. du fleuve, depuis la montagne jusqu'à la mer, est littéralement couverte de plantations de magnifiques mûriers. Après avoir rencontré successivement (28 min.) le v. de *Mahalleqat ed-Damoûr*, habité par des Maronites, et deux petits cours d'eau, on laisse à quelques pas sur la dr. le village sans importance de *Deïr en-Naïmèh*, pour atteindre (1 h.)

Khân el-Khaldèh, localité qui, d'un accord général entre les géographes, répond à la **Mutatio Heldua** des anciens itinéraires. On y retrouve, sur le versant de la montagne, à l'E., une grande quantité de sarcophages appartenant à l'époque gréco-romaine. Nous en avons compté plus de 50. Ils sont en pierre du pays et bien conservés. Leurs couvercles ont la forme de dos d'âne et chacun des angles est recourbé en corne saillante. En remontant les flancs de la colline, on trouve des grottes creusées dans le roc. Dans le torrent qui borde la colline au N. est un pan de mur ancien, construit en belles pierres taillées, et dans le ravin nous avons trouvé des débris de mosaïque.

En partant de **Khân el-Khaldèh**, on se dirige vers le N. en suivant un chemin pierreux et difficile, et laissant à dr. (13 min.) le petit v. de *Martniyèh*, on franchit (20 min.) un petit torrent au delà duquel se montrent à dr. les v. de *Mâr Hanna* et *Kefr Hâmi*, et (20 min.) le *Nahr ech-Choueïfât*, grand torrent sur la rive dr. duquel se trouve le *Khân el-Qaçis* et le grand v. de *Choueïfât*, sur les flancs de la montagne. A partir de ce point, on s'éloigne de la côte, vers le N. N. E., en se rapprochant de la montagne, sur les pentes de laquelle se pressent les villages semblables à des nids entourés de verdure, tandis que, pendant huit mois de l'année, les sommets en sont couverts de neige. Après avoir cheminé sur le sable profond et franchi (29 min.) le *Nahr el-Ghadîr*, près du *Khân el-Ghadîr*, on traverse au N. E. une plaine cultivée, mais envahie par les sables, contre lesquels la défendent mal des haies de cactus et de nombreux murs en terre. Une marche de 42 min., dans une sorte de labyrinthe de sentiers, conduit à un puits d'eau potable, nommé *Bîr Mâr Youssouf*, près de la chapelle catholique de Saint-Joseph, et de là (22 min.) au bois de pins d'où, entrant (17 min.) dans la ville de Beyrout, on arrive (17 min.) au quai, où se trouvent les principaux hôtels de cette ville (*V.* ci-dessous).

ROUTE 54.

BEYROUT ET SES ENVIRONS.

Pour les renseignements généraux, voyez la Table de la fin du volume.

I. Histoire.

Beyrout (et non pas Beyrouth) est l'ancienne **Berytus**, située dans la

Phénicie. Quelques écrivains l'ont confondue avec le **Berotha** ou **Berothai** de l'Écriture; il paraît maintenant plus probable que la ville désignée sous ce nom était dans l'intérieur des terres. Son histoire, dans l'antiquité phénicienne, offre peu de points connus. On sait seulement qu'elle formait un des deux centres principaux des *Giblites* et qu'elle partageait avec Djébaïl (Giblèh), l'honneur d'avoir le dieu El pour fondateur (Maspero). D'après le Dr Lortet, son nom lui avait été donné en l'honneur de Beyrout, la compagne d'Eljon ou d'El, qui aurait été transformée dans la suite en Vénus Aphqa, dont le culte devint si général dans toute la Phénicie. Sous le règne de Démétrius Nicator, Beyrout fut détruite par Tryphon, usurpateur du trône de Syrie, en l'an 140 avant J. C. A l'époque romaine, elle fut prise par Agrippa, qui y établit les 5e et 8e légions et l'embellit de plusieurs monuments. La ville prit dès ce moment le nom de *Colonia Julia Augusta Felix Berytus* et fut mise en possession des droits de cité romaine. Beryte fut, sous la période romaine, le siége d'une école de droit dont la célébrité s'étendit dans toute la Syrie. A la fin du IVe siècle, c'était encore une des villes les plus importantes de la Phénicie. Elle faisait un grand commerce de soie et possédait des métiers à tisser les soieries. Les manufactures de soie furent transportées de Beyrout en Grèce et de Grèce en Sicile (XIIe siècle). En 529, Beyrout fut entièrement détruite par le terrible tremblement de terre qui ravagea toutes les villes du littoral de Syrie, et fit périr plus de 250 000 personnes (Dr Lortet, *la Syrie d'aujourd'hui*, *Tour du Monde*, 1880). En l'an 600, la ville était en ruine et elle fut prise sans difficulté par les Musulmans, en 635.

Beyrout joue un rôle d'une certaine importance dans l'histoire des croisades; les historiens de cette époque la désignent quelquefois sous le nom de *Baurim* et *Barut* (*V.* p. 200). Deux siéges méritent d'être cités : celui qui la mit en 1110 aux mains de Baudouin Ier, et qui fut remarquable par l'obstination héroïque des deux armées, et celui de 1187, entrepris par Saladin, et qui la fit rentrer sous la domination musulmane. Dix ans plus tard, Amaury, roi de Chypre, étant venu assiéger Beyrout, les Sarrasins abandonnèrent la ville, où les Croisés trouvèrent un grand butin et 9000 prisonniers qui furent délivrés (Fr. Liévin, *ouvr. cité*, p. 235). Les seigneurs de Barut ont fourni deux chapitres aux *Familles d'Outre Mer* et ont joué un rôle très considérable pendant toute la durée des croisades. Le château s'élevait à l'angle N. E. de la ville, d'après le pèlerin Wilbrand d'Odembourg (E. G. Rey). En 1290, la ville retomba de nouveau au pouvoir des Musulmans.

Depuis cette époque, Beyrout fut presque constamment sous la domination des émirs druses, auxquels l'impuissance du gouvernement ottoman laissait une indépendance presque complète. C'est à l'un d'eux, Fakhr ed-Dîn (1595-1634) (dont on a fait en français Fakardin) que Beyrout dut les fortifications qui l'entouraient, il y a quelques années encore. Ces fortifications n'empêchèrent pas Beyrout d'être aisément conquise par Ibrahim-Pacha en 1840. C'est à la suite de cette expédition, si menaçante pour l'empire ottoman, et qui faillit amener en Europe une guerre générale, que Beyrout fut bombardée par les Anglais. Depuis cette époque, la ville s'est relevée rapidement de ses ruines et sa prospérité n'a fait que s'accroître. « Plus que toutes les autres villes de la côte de Syrie, dit M. le Dr Lortet, elle est surveillée de près par les agents européens; les propriétés et les personnes y sont plus respectées qu'à Acre, Tripoli ou Alep, et, de plus, dans les périodes troublées par les

luttes politiques ou religieuses, il est facile à une grande partie de la population de chercher un refuge sûr auprès des princes chrétiens du Liban. Une émigration nombreuse des contrées voisines est donc sans cesse venue augmenter l'importance de la ville. »

« Beyrout doit très certainement jouer un grand rôle dans la régénération de l'Orient. Le nombre des Européens qui y sont fixés, la richesse des établissements commerciaux, la prospérité de son port et la protection vigilante des agents diplomatiques des puissances maritimes de l'Europe, lui assurent une influence considérable dans les destinées futures de la Syrie. » (Dr Lortet, *loc. cit.*).

II. État actuel.

Beyrout (*V.* le plan) est admirablement située sur une langue de terre triangulaire, dont la base s'appuie au pied du Liban, tandis que la pointe se projette d'environ 4 à 5 kil. dans la mer. Vers le S., elle présente des grèves sablonneuses; vers le N., des rochers déchiquetés, qui plongent dans une mer profonde. C'est sur le côté N. que s'élève, au milieu du promontoire, la ville actuelle, qui a franchi l'étroite enceinte de ses murailles, aujourd'hui presque entièrement démolies. En dehors de la ville proprement dite, s'étend, sur un charmant amphithéâtre de collines, une riche ceinture de villas riantes et bien bâties, avec de vastes jardins, à la végétation luxuriante. Orangers, citronniers, caroubiers, amandiers, figuiers, abricotiers, y prospèrent à l'envi, dominés par des groupes majestueux de palmiers. Les noyers sont énormes, et, dans les terrains moins fertiles, on trouve surtout des plantations de mûriers et d'oliviers. Ailleurs ce sont des champs de cotonniers et des vignes qui produisent un vin doré très recherché. Enfin, dans les régions sablonneuses, ce sont les pins (*Pinus maritima* et *Pinus Aleppensis*), qui forment une belle forêt située au sud de la ville. Cette forêt, qui passe pour avoir été créée par l'émir Fakhr ed-Dîn, est citée par Guillaume de Tyr comme ayant fourni aux Franks, en 1110, les bois de leurs machines de siége. Le chroniqueur des croisades la désigne sous le nom de *la Sapinoie de Barut* (E. G. Rey). Malheureusement, du côté de l'O., la ville est serrée de très près par les sables qui lui forment une ceinture d'un rouge d'ocre intense et s'avancent rapidement, incessamment poussés par les vents d'ouest. Des mesures énergiques, prises sans retard, pourraient seules arrêter leur marche menaçante, et il est fort à regretter que le sultan ait repoussé les propositions faites récemment dans ce but par une compagnie anglaise (Dr Lortet, *Tour du Monde*, 1880).

Du haut d'une des collines qui entourent Beyrout, par exemple, de la hauteur d'Achrafiyèh, sur laquelle s'élève le couvent des Sœurs de Notre-Dame-de-Nazareth (7), on jouit d'une vue célèbre à bon droit par son étendue et sa magnificence, non moins que par la richesse du panorama et l'admirable harmonie des teintes. C'est surtout le matin ou le soir qu'il faudra venir jouir de ce spectacle, lorsque les rayons du soleil dorent la montagne. On aperçoit alors, à de très grandes distances, les moindres détails. A l'E. et au S., au delà des forêts de pins et de la plaine plantée d'arbres, la montagne élève ses terrasses bien cultivées et ses rochers d'un gris sombre, dominés par les bois de chênes ou de pins. Les villages s'y pressent à des hauteurs variables, aisément reconnaissables à la blancheur des maisons qui tranche vivement sur la sombre verdure de la montagne. Ce sont, en allant du S. au N.: Choueïfât, Kefr Chima, Bâ'abda, Hadeth et, plus haut, Soûq

Poste Française, Anglaise, Autrichienne et Russe,
Direction de la Douane

24	*Consulat Allemand*	G.2
25	— *d°* — *Autrichien*	F.3
26	— *d°* — *Danois*	G.2
27	— *d°* — *Américain*	F.2
28	— *d°* — *Russe*	F.2
29	*Bureau Télégraphique et Postal Turque*	G.3
30	*Compagnie Ottomane de la route de Beyrout à Damas*	G.3
31	*Douane*	G.2
32	*Embarcadère*	G.2
33	*Caserne*	F.3
34	*Phare*	G.2
35	*Grand Hôtel d'Europe*	G.2
36	*Hôtel Bellevue*	F.2
37	– *d°* – *de l'Univers*	F.2
38	– *d°* – *des Etrangers*	G.2
39	– *d°* – *d'Orient*	F.2
40	– *d°* – *Concordia*	G.2

6

7

F

L

el-Gharb; au S. E., Deïr el-Qala'ah, non loin de Beït Méri, sur les hauteurs qui dominent le Nahr Beyrout dont on aperçoit distinctement le profond sillon, avant qu'il débouche dans la plaine, à l'E. de la ville. Au N., la baie de Saint-Georges dessine sa courbe gracieuse, frangée d'une écume argentée, et se rapproche des dernières pentes du Djébel Sannîn, vers le promontoire Ras Nahr el-*Kelb*. Plus loin, une autre langue de terre cache l'embouchure du Nahr Ibrahim. Au S. O. les pins s'avancent en groupes serrés au-devant des dunes rougeâtres, et derrière la ville, la mer, ordinairement calme, semblable à un lac d'un bleu foncé, s'étend sous une coupole d'un azur pâle.

Enfin, tout autour de la rade, la ville étage ses maisons entourées de jardins, parmi lesquelles on distingue un grand nombre de constructions nouvelles, églises, couvents, hôpitaux, casernes, khâns, etc.

Dans l'intérieur, la ville, enrichie de nouveaux quartiers, offre aujourd'hui un aspect européen. Les vieux quartiers conservent cependant encore l'enchevêtrement des ruelles étroites et pittoresques, souvent malpropres, que présentent la plupart des villes de l'Orient. Les transports s'y font avec des ânes, des mulets ou des chameaux. Dans les nouveaux quartiers, on trouve un certain nombre de voitures de place, véritables calèches découvertes, tenues très proprement et bien conduites.

Du côté de la mer, Beyrout est moins bien partagée; son port, protégé par une jetée insuffisante, n'offre, par certains temps, qu'une sécurité très imparfaite. Les mouvements de la mer s'y font sentir d'une manière assez forte pour que la communication entre les navires et la terre soit fréquemment impossible. Le mouillage est plus sûr vers le fond de la baie, dans les environs du Nahr Beyrout. La plaine que ce fleuve traverse est couverte de vestiges qui prouvent que l'ancienne ville devait être très étendue de ce côté.

La ville proprement dite ne contient pas de monuments, ni d'antiquités. Quelques colonnes formant les fondations du quai, trois colonnes de granit situées près de l'hôpital des Sœurs de Charité, des restes de mosaïques, quelques sarcophages que l'on trouve sur la route de Tripoli et sur celle de Saïda (*V.* R. 53 et 55) et ceux d'un aqueduc du côté E. (voir ci-dessous), sont les seuls restes de l'antiquité. L'époque des croisades nous a laissé quelques monuments. C'est d'abord une sorte de fort ou *tour carrée*, sans ornements caractéristiques à l'extérieur, destinée sans doute à servir de défense à la ville du côté de la mer, et qui eut particulièrement à souffrir du feu des Anglais en 1840. C'est ensuite une *église* dédiée à saint Jean, bâtie par les Croisés, qui est maintenant la principale *mosquée* de la ville; la porte, actuellement obstruée de constructions privées et percée d'une baie ogivale, repose sur des colonnettes. A l'intérieur le monument est divisé en trois nefs par deux séries d'arcades appuyées sur des chapiteaux romans; la nef centrale est voûtée en berceau; trois absides terminent les nefs; un clocher quadrangulaire isolé s'élève devant la porte E.

On trouve en dehors de la ville, à l'E. sur la route de Tripoli, un oratoire en briques dont on fait remonter la reconstruction à la même époque, et près duquel la tradition place le combat de saint Georges et du dragon. D'après M. Renan, cet oratoire aurait succédé à un temple antique. Citons encore un édifice de forme quadrangulaire, terminé par une sorte d'abside circulaire. On y retrouve encore aujourd'hui les restes d'une mosaïque grossière et qui formait le sol du bâtiment. On pense, avec une certaine apparence de rai-

son, que cette construction était un lieu de réunion pour les marchands. Il est difficile de lui assigner une époque précise.

Les *basars* de Beyrout, quoique bien fournis d'étoffes de soie et d'objets délicatement travaillés — supports de tasses en filigrane, cafetières d'argent — sont loin de rivaliser avec ceux de Damas. Les rues et le petit quai du port, d'ordinaire fort animés, offrent au voyageur un spectacle intéressant par la variété des costumes et des types que l'on y rencontre, non moins que par les traits de mœurs que l'on peut y observer (*V.* une intéressante notice anthropologique sur Beyrout, par le Dr Lortet, *Tour du Monde*, 1880).

Les diverses communions chrétiennes luttent d'efforts et de sacrifices pour répandre l'instruction européenne et créer des œuvres de charité dans cette ville, tout naturellement désignée pour être le quartier général de leur activité missionnaire. Les enfants, en général robustes, élancés, bien faits, aux yeux noirs rayonnant de finesse, sont doués d'une intelligence remarquable. La plupart connaissent de bonne heure l'anglais et le français et beaucoup, en outre, savent un peu d'allemand.

Parmi les établissements catholiques, mentionnons : le magnifique institut des *Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul* (8), comprenant un orphelinat, une école et un pensionnat, et pouvant recevoir 800 enfants ; le couvent des *Sœurs de Notre-Dame-de-Nazareth* (7), établi sur la colline de Dimitri, dans le quartier Achrafiyèh, et dont l'école de filles compte 130 élèves environ ; le monastère des Franciscains et une belle église de cet ordre (4), près de la *douane* (31) ; l'établissement colossal des Jésuites (5), construit récemment dans le haut de la ville, près de la route de Damas, et destiné à l'instruction des jeunes Arabes ; un couvent et une église, appartenant à cet ordre, près de la place des Canons ; une *école* et un vaste *hôpital* des Lazaristes (8), au S. O. de la place des Canons, et enfin une *église* et un *couvent* de Capucins (3), près de la mer.

La *Mission protestante américaine*, établie en Syrie en 1823, a fondé plusieurs missions secondaires dans le cœur du pays et un grand nombre d'écoles primaires et supérieures. Elle a contribué largement à répandre l'instruction parmi ses Syriens. Beaucoup d'ouvrages européens, traitant surtout de la médecine et des sciences naturelles, ont été traduits par des hommes spéciaux et imprimés en arabe sur ses presses. Elle possède un grand établissement nommé *Collège protestant américain* (13), élevé en 1872-74, dans une position dominante, sur le promontoire de Beyrout, à 1600 mèt. env. à l'O. de la ville, à g. de la route du Ras Beyrout (*V.* ci-dessous). Il comprend un collège, une *école* de médecine et un observatoire. Les leçons y sont données en *arabe*, sur des textes imprimés par les soins de la Mission. Des étudiants de diverses communions y sont admis, bien que la direction de la Société soit protestante. La Mission américaine a aussi fondé un *hôpital* et une *église* (6), derrière la caserne.

L'œuvre des *Écoles anglaises syriennes* (16), dirigée par M. et Mme Mott, compte à Beyrout une dizaine d'écoles bien conduites, recevant plus de 600 enfants, et six dans le Liban, avec plus de 400 élèves.

L'*orphelinat allemand* (9), situé près de la route du Ras Beyrout, tout près de l'hôtel d'Orient, possède deux écoles, l'une, destinée surtout aux enfants des résidents étrangers et où l'enseignement se donne en français ; l'autre, arabe, pour les orphelines. Il renferme une chapelle où le culte se célèbre alternativement en français et en allemand. L'*hôpital* prussien des chevaliers de

Saint-Jean (10) servi par des diaconesses se trouve sur la route du Ras Beyrout, non loin de l'Institut américain. Mentionnons une *école grecque* (14), où l'on enseigne le français, l'anglais, l'arabe, le *collège turc* (12), sur la route des Pins, et l'*hôpital militaire turc* (11), près des casernes.

Outre les établissements religieux ci-dessus mentionnés, Beyrout posséderait, d'après nos renseignements particuliers, 10 églises grecques, 4 églises maronites, plusieurs églises catholiques grecques et arméniennes, etc., une quinzaine de mosquées, etc.

La population de Beyrout a quadruplé depuis trente ans. Elle compte aujourd'hui presque 80 000 hab., dont la moitié à peu près sont musulmans. D'après le frère Liévin, dont nous reproduisons les données sous toutes réserves, il y aurait 1500 Latins, 15 000 Maronites, 500 Arméniens catholiques, 3000 Grecs catholiques, 13 000 Grecs orthodoxes, 5000 Juifs. Beyrout compte plusieurs centaines de protestants.

Beyrout est aujourd'hui l'entrepôt de tout le commerce de la Syrie et le port de Damas, surtout depuis la construction d'une route carrossable de Beyrout à Damas par une Compagnie française, dirigée par M. de Perthuis et dont les bureaux sont sur la *place des Canons* (30). Son commerce d'exportation porte principalement sur les soies grèges du Liban. Les mûriers blancs et les vers à soie sont cultivés avec succès tout autour de Beyrout et sur les croupes du Liban. Presque toutes les filatures sont entre les mains de puissantes maisons de Lyon; mais cette industrie, jadis si prospère, est aujourd'hui gravement compromise, d'un côté, par la maladie des vers à soie, de l'autre, par la concurrence des soies du Japon et de la Chine, dv. * l'ouverture du canal de Suez a grandement facilité l'importation. On trouve cependant encore à Beyrout un certain nombre de métiers à tisser la soie. Malheureusement l'usage des teintures d'Europe gâte le brillant, l'harmonie et la solidité des anciens produits. L'industrie du tissage du coton, autrefois aussi très florissante, a été à peu près entièrement ruinée par l'invasion des étoffes anglaises et américaines.

La culture du nopal, et même de la canne à sucre, a été tentée avec de bons résultats. Au nombre des produits les plus estimés du territoire de Beyrout, il faut citer le *vin d'or*, dont la réputation en Orient est égale à celle qu'ont acquise chez nous les crus les plus fameux.

La ville est aujourd'hui abondamment pourvue d'eau par un aqueduc dérivé du Nahr el-Kelb (*V.* p. 593), et construit par les soins d'une Compagnie anglaise. Cet ouvrage important fut inauguré le 12 mai 1875.

III. Excursions aux environs de Beyrout.

1° Au *Ras Beyrout*, à 45 min. de la ville, promenade au bord de la mer, jolies villas, belle vue sur le golfe et l'amphithéâtre de montagnes qui domine la ville. En partant de l'un des hôtels situés sur le bord de la mer, on laisse à dr. l'orphelinat allemand (9), et l'on suit une longue rue bordée de constructions nouvelles, qui conduit à l'*hôpital des chevaliers de Saint-Jean* et (35 min.) à l'Institut américain (*V.* ci-dessus). Un sentier pierreux mène de là vers le N. O. au petit phare (34), d'où l'on descend (10 min.) sur le bord de la mer. M. Renan a signalé au Ras Beyrout une ancienne nécropole.

2° Aux *Pins*, au S. de la ville, au delà de la première enceinte de collines. On s'y rend à cheval ou à âne en 30 min. C'est une belle plantation de pins d'Italie, attribuée à l'émir Fakhr ed-Dîn (*V.* ci-dessus), percée de larges allées sablées où les cavaliers se donnent rendez-vous. On y a des vues ravissantes sur la

vallée du Nahr Beyrout et sur la chaîne du Liban.

3° Aux antiquités du *Nahr el-Kelb*, sur la route de Tripoli, à 2 h. 45 min. de Beyrout, 6 à 7 h. aller et retour. On peut s'y rendre en barque ou par terre avec un ânier. Pour la route et la description des antiquités, *V*.R. 55.

4° A *Deïr el-Qala'ah* (à cheval en 2 ou 3 h., 6 h. aller et retour). La route qui y conduit se confond d'abord avec celle de Damas et s'en détache (25 min.) pour traverser à g. des champs cultivés, parmi lesquels on observe les restes d'une vieille tour. Tournant à dr., on observe dans le rocher quelques grottes sépulcrales, près desquelles est un sarcophage. Traversant (33 min.) le *Nahr Beyrout*, dont le lit est ici bordé de lauriers-roses, on s'engage sur un sentier sablonneux bordé de mûriers d'où l'on aperçoit l'escarpement presque à pic du Nahr Beyrout. Après avoir passé les ruines d'un édifice où l'on observe une grande citerne en partie comblée, des grottes sépulcrales et quelques sarcophages grossiers, on se dirige à l'E., entre la gorge profonde de la rivière et les premières pentes de la montagne. La route peut être citée au nombre des plus mauvaises que le voyageur rencontre dans le Liban. L'attention du voyageur, dès qu'il pourra examiner de près les premières croupes de la chaîne libanique, sera éveillée par la physionomie que la main de l'homme leur a donnée. Les pentes abruptes, sur lesquelles la culture eût été impossible, soit parce que la terre végétale aurait été entraînée, soit encore parce que l'accès en eût été difficile, ont été changées en terrasses dont le sommet offre une surface plane et se prête aisément à la culture. Les populations ont ainsi gagné des espaces assez considérables, qui, autrement, eussent été improductifs. Ce travail témoigne de leur industrieuse énergie.

On longe, sur la droite, la gorge dans laquelle coule la rivière, et « on remarque sur la rive méridionale, dit Robinson, les restes d'un aqueduc qui amenait autrefois à Beyrout les eaux d'une fontaine abondante. Il paraît avéré que cet aqueduc était considérable; pour arriver à Beyrout, il traversait une branche du golfe, et était composé d'une rangée d'arcades *double*, suivant certains écrivains, *triple*, selon d'autres. Il se continuait à travers une masse rocheuse dans laquelle on lui avait creusé une voûte et arrivait enfin à la ville par la plaine. On en trouve des vestiges jusqu'à Beyrout. »

Dépassant à *Oumm Kalèh* les ruines de deux chapelles grecque et maronite, sur les bords du Nahr Beyrout, et laissant un petit v. grec où l'on remarque les restes d'une énorme colonne et quelques grossières figures gravées sur le rocher, on atteint (1 h. 30 min.)

Deïr el-Qala'ah, situé sur une des crêtes du Liban, laquelle se termine par les pentes à pic de la gorge où coule le Nahr Beyrout; il est à une hauteur de 700 mèt. env. au-dessus du niveau de la mer. De cette position élevée, on jouit d'un panorama magnifique qui embrasse d'un côté les masses sombres et sévères du Liban, et qui, du côté de la mer, peut, par un temps clair, s'étendre même jusqu'à l'île de Chypre. Le couvent est occupé par une vingtaine de religieux maronites, qui reçoivent fort poliment les voyageurs.

Les ruines de Deïr el-Qala'ah occupent un espace considérable sur la crête allongée qui domine le Nahr Beyrout. L'attention est tout d'abord attirée par les restes d'un ancien temple, le dernier grand temple du Liban qu'on rencontre en s'avançant vers le S. Ces ruines s'étendent sur une longueur de 30 mèt. env. et sur une larg. de 15. La disposition des ruines permet de distinguer un por-

tique, tourné au N. O. vers la plaine et dont la profondeur approximative était de 8 mèt. Il était appuyé sur deux rangées de quatre colonnes, lesquelles mesurent près de 2 mèt. de diamètre, et égalent celles de Ba'albek. De la cella elle-même il ne reste que les fondations et quelques-unes des assises inférieures, dans la construction desquelles sont entrés des blocs taillés qui n'ont pas moins de 4 mèt. de long sur 1 mèt. 20 à 1 mèt. 60 de haut. Examinées au point de vue des études épigraphiques, ces ruines offrent un certain intérêt. On n'y trouve pas moins de dix inscriptions grecques ou latines, dont quelques-unes sont tronquées d'une manière regrettable, mais d'autres sont lisibles. Nous recommandons spécialement celle qui se trouve dans l'endroit où est actuellement la cuisine, et qui porte le nom de Baal (Βαλμαρκῶς κοιρανε κωμων δεσποτα) Nous avons relevé la suivante sur la base d'une colonne :

P. POSTUMIUS
P. L. AUG·TUS
JOVI BALMARCODI
V. L. M... S.

On remarque tout autour du temple des chapiteaux, des débris de colonnes, des pierres sculptées. Nous avons trouvé sur le plateau plusieurs sarcophages taillés dans le roc, et munis de leurs couvercles, dont l'un, énorme et en forme de dos d'âne, rappelle ceux de Sarfend (*V.* R. 53); deux grottes sépulcrales taillées dans le roc, à voûte cannelée ; une colonne double, semblable à celles de l'église de Saint-Jean à Tyr (*V.* p. 564-565), des pressoirs antiques, des citernes. A quelques pas du temple, sont les carrières d'où les pierres qui ont servi à bâtir l'édifice ont été extraites. Un bloc s'y voit encore, comme à Ba'albek, dégagé de tous les côtés, excepté par la base (Renan, *ouvr. cité*, p. 353). A 100 mèt. env. à l'E. du couvent, le rocher est creusé d'entailles profondes. Enfin, l'ancienne enceinte phénicienne est reconnaissable aux énormes rochers taillés, dont plusieurs ont de 4 à 5 mèt. de haut, et qui rappellent les blocs gigantesques de Ba'albek.

L'église du couvent est bâtie sur la partie N. O. des ruines. Du sommet de l'édifice, on jouit d'une vue fort étendue.

5° A *Deïr el-Qamar* (à 5 h. 30 min. de Beyrout). Il faudra coucher à Deïr el-Qamar, où l'on trouvera de bons logements chez les particuliers. La route la plus facile, sinon la plus courte, est celle qui, en longeant la côte, se dirige vers Saïda. On l'abandonne ensuite (1 h. 55 min. env.) pour se diriger à g. sur (1 h.) le v. d'Aramoûn. Le voyageur, en se détournant quelques pas de sa route, pourra examiner de nombreux sarcophages, qui méritent quelque attention à cause de leurs dimensions et des procédés employés pour leur construction. *Aramoûn* est un petit village bâti sur le flanc d'une hauteur dont le pied est arrosé par un petit cours d'eau.

Aïn Ksoûr, que l'on rencontre après (25 min.) est situé sur un lit de roche nue qui se dirige en pente douce d'un côté et se termine brusquement de l'autre par un précipice. Sur ce plateau on remarque encore quelques sarcophages.

La route contourne le point de naissance d'une vallée dont les flancs sont coupés en terrasses étagées, pour atteindre (15 min.) *Abeiyèh*, village situé à 700 mèt env. au-dessus du niveau de la mer, sur une des croupes occidentales du Liban. On y jouit d'une vue des plus étendues. Sur le point le plus élevé du plateau qui porte ce village, on trouve les ruines d'une chapelle druse. Abeiyèh possède aujourd'hui une grande école américaine.

De Abeiyèh, on traverse à l'E. un plateau élevé pour descendre dans le

lit du Nahr ed-Damoûr (*V.* R. 53), qui prend ici le nom de *Nahr el-Qâdi*, et que l'on passe (1 h.) sur un pont nommé *Djisr el-Qâdi*. De là, passant par *Bchelfîn*, et gravissant les hauteurs qui bordent la rivière, en suivant une mauvaise route, dont la fatigue est compensée par la magnifique vue dont on jouit sur le ravin et sur toute la côte, on gagne (1 h.)

Deïr el-Qamar (couvent de la Lune). Cette ville ou plutôt ce bourg est la capitale du pays des Druses. La tradition populaire explique son nom en disant qu'un couvent en l'honneur de la Vierge fut autrefois élevé en cet endroit. La Vierge étant généralement représentée jadis dans l'Orient avec un croissant sous ses pieds, la dénomination du village est expliquée par celle de l'attribut de la statue qui s'y trouvait autrefois.

Deïr el-Qamar est dans une position des plus pittoresques, à 885 mèt. env. au-dessus de la Méditerranée; ses maisons blanches, bâties sur des pentes à pic, sont surplombées par des roches énormes que l'on croirait sur le point de se détacher pour écraser le village.

Malgré cette position, Deïr el-Qamar est remarquable par ses jardins construits en terrasses, véritables prodiges d'industrie et de patience. Elle s'est enrichie surtout par la fabrication des *aba* ou *abayèh*, robes de soie brodées d'or et qui composent la tenue d'apparat des grands cheïkhs druses. La population compte 8000 habitants, presque tous chrétiens. C'est en face de cette capitale, et de l'autre côté d'un profond ravin, que s'élève, sur un rocher escarpé, le palais **Beït ed-dîn** ou **Bteddîn** où résidait le fameux émir Beschir, qui fut pendant plus de trente ans le roi presque indépendant du Liban. Allié forcé d'Ibrahim Pacha, il tomba par suite de l'intervention des Anglais en Syrie, et finit misérablement ses jours à Constantinople. Ce palais est un des monuments les plus remarquables du style moresque. Ses arcades légères, ses galeries superposées, ses dômes et ses colonnettes, ses tours carrées et crénelées, dont l'effet est rehaussé par celui des masses de verdure qui s'y mêlent et l'entourent, réalisaient toutes les féeries de l'architecture orientale. L'édifice, aujourd'hui malheureusement ruiné, a été transformé en résidence d'été du gouverneur du Liban, ainsi que deux petits palais situés plus haut sur la montagne. Bteddîn possède aujourd'hui un bureau télégraphique.

L'émir Beschir n'est pas le seul personnage remarquable qui, dans les temps modernes, ait habité les pentes du Liban. Après les aventures les plus romanesques, lady Esther Stanhope, nièce du grand Pitt, se retira sur un de ses sommets les plus inaccessibles, au village de Edjoun et dans le couvent de Mâr Élias, et mourut en 1840, dans l'abandon, après avoir essayé d'y jouer le rôle de prophétesse. M. de Lamartine a consacré à cette femme extraordinaire et à l'émir Beschir plusieurs de ses chapitres les plus intéressants.

De Deïr el-Qamar, on peut revenir à Beyrout, en repassant par Bcheftîn et (1 h.) Djisr el-Qâdi, et gagnant (1 h. 15 min.) le v. *Aïnab* et (30 min.) *Aïn Anab* (fontaine des palmes). A dr., sur une colline, est *Choumlân*, avec une filature de soie. Continuant à descendre vers le N. O., on atteint (1 h.) **Ba'abda**, grand village à l'O. duquel s'élève sur une hauteur le palais du gouverneur du Liban, grande construction à laquelle sont annexées des logements, des bureaux, des casernes, etc. De Ba'abda une route carrossable, d'où l'on jouit d'une magnifique vue sur la côte, ramène (1 h. 40 min.) à Beyrout.

De Beyrout à Afqa, R. 57. — A Ba'albek,

par les Cèdres, R. 55, 57, 58 et 59. — A Damas, R. 63. — A Tripoli, R. 66.

ROUTE 55.

DE BEYROUT AUX CÈDRES,

Par Batroûn, Hasroûn et Bcharrèh.

(23 h. 3 j. — On couche à Djébaïl, près du Nahr el-Asfour et à Bcharrèh.)

Barja	5h	13
Djébaïl	2	18
El-Batroûn	3	20
Col	1	30
Source	4	20
Hadeth	1	45
Bcharrèh	2	57
Les Cèdres	1	30
Total	22	53

A. — De Beyrout à El-Batroûn, 10 h. 51 min. — Sortant de Beyrout par la route de Tripoli, à l'E., on s'achemine entre les villas entourées de beaux jardins plantés de dattiers, de caroubiers et de pins d'Italie. Derrière ce premier plan, si riche et si riant, se dresse le magnifique amphithéâtre du Liban. A dr. du chemin (30 min.) gît un sarcophage antique en marbre blanc, couvert de figures sculptées assez grossières. Près de là, s'élève le vieux bâtiment en briques auquel se rattache la légende de saint Georges et du Dragon. On atteint ensuite (15 min.) le *Nahr Beyrout*, qui répond, selon Robinson, à l'ancien fleuve *Magoras*, mentionné par Pline. Ce petit fleuve, presque à sec en été, débouche d'une riante vallée, et forme plusieurs bras que l'on franchit successivement, le premier sur un vieux pont de cinq arches avec parapet, attribué à l'émir Fakhr ed-Din, bien qu'il accuse une plus grande antiquité; les autres, sur des ponts plus petits et à gué. On arrive ainsi (22 min.) au bord de la mer, et l'on chemine sur la grève; on découvre une vue superbe sur le Liban, le pic du Djébel Sannîn (2607 mèt.). Sur les pentes de la montagne se montre le beau couvent maronite de Deïr el-Qala'ah (*V.* p. 588-589). Suivant toujours la courbe du rivage, on passe (35 min.) le *Nahr Antélias*, laissant à dr. le v. du même nom.

En se détournant un peu à dr. on peut suivre le nouveau canal-aqueduc. Arrivé (25 min.) à l'entrée d'un tunnel de 1000 mèt. env. de longueur, on gravit un mamelon pour redescendre dans le lit du fleuve, dont les rives sont frangées de roseaux et bordées de bouquets de chênes, de mûriers et d'orangers. On y observe plusieurs arches solidement construites qui faisaient partie d'un ancien aqueduc. Le canal contourne la montagne, passe sur un pont en fer établi sur deux fortes piles ovales et remonte le lit resserré du fleuve jusqu'au barrage (20 min.) où il commence. Plus loin, sur la rive dr., le bassin du fleuve s'élargit un peu et les mamelons se couvrent de massifs de bois de pins descendant jusqu'à la faille étroite et profonde du torrent.

Dépassant (15 min.) un moulin, on contourne un énorme rocher incliné qui barre la route et sur laquelle sont des empreintes de fossiles très nettement gravées : ce sont des *Nautica*, *Turritella*, *Nerinea*, *Hippurites satiatus*. De là, une descente assez pénible mène à une grotte remarquable où coule une belle nappe d'eau, d'une admirable limpidité. De belles stalactites pendent du rocher, arrondies en colonnes cannelées, étalées en vastes nappes argentées, aux plis gracieux, aux bords dentelés et frangés. Des Anglais ont pu remonter au moyen de radeaux cette rivière souterraine, sur une longueur de 1100 mèt. environ, et ils n'ont été arrêtés que par un ressaut de la roche. La galerie intérieure est étroite et tortueuse, et par endroits, elle s'élève à une hauteur énorme, en gardant toujours sa décoration de splendides stalactites. — On peut revenir en suivant la rive g. du Nahr el-Kelb, jusqu'au khân (*V.* ci-dessous).

Au delà du Nahr Antélias, à partir de (35 min.) un *Doukkân* (espèce de boutique) commence un terrain pierreux, auquel succède (10 min.) un sentier antique, qui s'élève en corniche sur l'angle d'un promontoire à pic, à plus de 30 mèt. au-dessus de la mer, pour redescendre vers la gorge du Nahr el-Kelb (rivière du chien). Le rocher a été partout aplani ou creusé profondément pour donner une largeur de 2 mèt. au sentier; les grandes dalles qui servaient à le paver sont disjointes et gênent la marche des bêtes de somme. Du côté de Beyrout, le flanc de la montagne est creusé d'un assez grand nombre d'excavations, ressemblant à des portes et à des niches sépulcrales. Au point le plus élevé du passage (10 min.) on trouve une colonne renversée, avec une inscription latine illisible, qui semble n'être qu'une colonne milliaire, et un piédestal grossier qui portait autrefois, dit-on, l'image sculptée d'un chien, laquelle aurait été précipitée dans la mer, au pied du rocher. En redescendant dans la gorge du Nahr el-Kelb, vers un pont moderne (5 min.) jeté sur cette rivière, on observe sur les rochers, à main droite, un certain nombre de cadres et de sculptures qui ont exercé la sagacité de bien des archéologues, et que nous demanderons la permission de décrire en sens inverse pour passer du simple au composé. Près du pont, on lit d'abord une belle inscription latine en l'honneur de l'empereur Marc Aurèle, qui fit réparer la route probablement vers l'an 175 après J. C., comme on peut le supposer d'après l'épithète de Germanicus, qu'il ne prit qu'en 172, huit ans avant sa mort. Ensuite commence la série des cadres et des bas-reliefs, que nous allons énumérer en détail : 1° Tout près de la rivière, au-dessus et à quelques mètres du Khân, est un premier cadre, ciselé dans le roc, avec corniche et moulures latérales sans figure; 2° une stèle dédiée à Phtah, le dieu de Memphis (*V.* t. II, p.120); 3° A 5 mèt. à dr., sur une surface en forme de stèle taillée dans le roc, 2 mèt. de haut et 50 cent. de large, une figure de roi assyrien, coiffé du bonnet persan, la main droite levée, très fruste ; 4° A 2 mèt. plus loin, autre stèle contenant une figure assyrienne dont la tête seule est reconnaissable; 5° A 20 mèt. plus loin et à 10 mèt. au-dessus du chemin, est une stèle en meilleur état, encadrée dans une plate-bande assez large, formant archivolte; 6° A 30 mèt. plus loin et à 10 mèt. plus haut que la précédente, se voit une nouvelle stèle de plus de 2 mèt. de haut, à côté d'un encadrement surmonté d'une corniche et évidemment destiné à recevoir un texte assyrien; 7° Sur le même rocher, à quelques centimètres seulement du précédent, un cadre en forme de pylône et dans lequel, lorsque la lumière est favorable, on distingue un dieu égyptien et un roi lui présentant une offrande; 8° A 15 mèt. à dr., autre stèle assyrienne de 2 mèt. 30 de haut, portant une grande figure de roi assyrien assez bien conservée, mais sans trace d'inscription ; 9° A 30 mèt. plus loin et à 15 mèt. au-dessus, est un beau cadre de 1 mèt. 90 de haut et de 1 mèt. 25 de large; 10° A dr., une stèle plus petite, contenant une figure de roi assyrien mieux conservée que les autres. Il tient une masse d'armes de la main gauche, et au-dessus de la droite, élevée en signe de commandement, se voient divers symboles : une étoile, un disque rond, un disque ailé, un sceptre, deux baguettes parallèles, un globe avec trois rayons divergents : les caractères cunéiformes de cette stèle sont à présent méconnaissables en grande partie.

Quant aux bas-reliefs égyptiens et aux hiéroglyphes que l'on a figurés dans les encadrements vides mentionnés plus haut, n°s 2, 7 et 9, les

existence a été très contestée. M. de Saulcy les traitait d'imposture archéologique ; Robinson déclare qu'il n'a pu rien distinguer en plein midi, mais qu'avec moins de clarté et dans d'autres conditions de lumière et d'ombre, on pourrait peut-être voir quelque chose. M. Porter, au contraire (*Handbook for Syria and Palestine*, p. 408), affirme avoir vu des figures, par une lumière oblique, à 10 h. du matin. M. Porter a raison. Les photographies prises par M. Lortet et que ce savant a bien voulu nous communiquer, montrent clairement que ce sont des hiéroglyphes. Ils sont visibles à 5 h. du soir au printemps.

On conçoit donc que Lepsius ait pu lire le nom de Ramsès II, la date de son règne et le nom de deux divinités égyptiennes. Quant aux figures assyriennes, que M. Layard attribue toutes à Sennachérib, Robinson se demande si elles ne répondraient pas aux cinq invasions différentes mentionnées par l'Écriture et qui eurent lieu sous les rois Phul, Téglath-Phalazar, Salmanazar, Sargon et Sennachérib. Quoi qu'il en soit, ces monuments remontent au moins au VIIIe s. avant J. C., et les cadres effacés, s'ils sont dus réellement à Ramsès II, remonteraient au XIVe s.

Au Khân du Nahr el-Kelb, est installé un petit café, où l'on pourra prendre un repas à un prix modique.

Le **Nahr el-Kelb**, que l'on traverse ensuite (2 h. 45 min. de Beyrout), répond à l'ancien *Lycus*. Le nom grec de *loup* et le nom arabe de *chien* se rattachent à quelque vieille légende, et trouvent peut-être leur explication dans l'espèce de rugissement produit par les vagues qui se brisent sur les rochers.

La vallée du Nahr el-Kelb, profondément encaissée entre de grands rochers, remplie d'une épaisse végétation, conduit au cœur même du Liban (*V.* R. 57).

Du Khân du Nahr el-Kelb à Ghazir et à Ma'amiltein par Antoûra et Aïn Ouarqa (4 h. environ). — Du Khân du Nahr el-Kelb, on passe le pont jeté sur la rivière et l'on suit la route à droite pour prendre (15 min.) à g. un sentier escarpé qui mène par *Zoûq Mouçeba* (1 h. 20 min.) au grand couvent d'**Antoûra**, fondé par les jésuites à la fin du XVIIe s. Le gouvernement français y a établi un collège de pères lazaristes. Du couvent d'Antoûra, on distingue au N. O. le couvent maronite *Deïr Bchâra* et à g. le v. de Zoûq Mouçeba. — Au S. d'Antoûra, on voit aussi dans la gorge du Nahr el-Kelb les restes pittoresques d'un ancien aqueduc et l'on pourrait visiter les grottes décrites ci-dessus (*V.* p. 591).

De Antoûra, on peut redescendre par *Zoûk Méqaïl*, à travers des coteaux plantés d'oliviers, sur (50 min.) Qala'at Sarba et la baie de Djouni (*V.* ci-dessous). On peut aussi gagner Ghazir par Déraoûn. En suivant cette dernière direction, on traverse au N. O. (15 min.) le *ouady Antoûra*, près d'un moulin, et, gravissant par un sentier abrupt la colline à dr. de laquelle s'élève le v. de *Déraoûn*, on atteint (20 min.) à g. le *Deïr Bkerkèh*, résidence d'hiver du patriarche des Maronites. Suivant la crête de la colline, d'où la vue embrasse la magnifique baie de Djouni, avec les v. de Sarba, Ghadir, Djouni, dans la plaine, et, plus loin, Beyrout sur son promontoire, on laisse à g. (55 min.) *Sahîl Alma*, à dr. *Ghousfa*, pour atteindre (10 min.) **Aïn Ouarqa**, monastère maronite situé dans une gorge boisée et pittoresque. Le sentier pierreux remonte une colline au N., passe le v. de *Djdneïr*, descend (8 min.) dans une vallée et remonte la colline sur laquelle s'élève (15 min.) le monastère arménien de *Mâr Antânius*, pour atteindre (20 min.) Ghazir (*V.* ci-dessous).

Au delà du Nahr el-Kelb, on rejoint la grève (10 min.) sur laquelle on continue à marcher. A dr., sur la hauteur, se montrent les v. de *Zoûq Mouçeba* et de *Zoûq Méqaïl*. Un chemin en corniche conduit (50 min.) dans la belle rade et au petit port de *Djouni*, v. bâti à l'entrée d'un joli vallon rempli d'une riante végétation. La rade s'arrondit en un majestueux amphithéâtre, dominé par les pentes abruptes et ra-

vinées du Liban. Près de la mer, au S. O. de Djouni et à g. de la route, s'élève le *Qala'at Sarba*, édifice moderne qui sert aujourd'hui de maison d'habitation à M. Khadra, et dans la construction duquel sont entrés des matériaux pris à un édifice ancien. On y distingue quelques sculptures, des colonnes engagées et une pierre portant une inscription renversée. En suivant le chemin qui mène à la côte et passant à côté de grottes où se trouvent des sarcophages taillés dans le roc, on arrive à la *Grotte de Saint-Georges*, ancien sanctuaire taillé dans le roc, et qui est encore l'objet d'un pèlerinage. Les paysans y entretiennent de petites lampes allumées. L'eau de la mer pénètre dans la partie inférieure de la grotte par une ouverture pratiquée dans le rocher, et les bains que l'on y prend passent pour avoir des propriétés curatives merveilleuses.

Suivant toujours le rivage, on laisse à dr. (25 min.) quatre colonnes milliaires romaines, au-dessous du village de *Ghazîr* (*V.* ci-dessous), bâti sur la hauteur ; on traverse (3 min.) un torrent, le *Nahr Ma'amilteïn*, sur un pont d'une seule arche, qui, par la régularité de sa construction en plein cintre et par la belle teinte dorée de ses pierres, dénote son origine romaine.

Au delà du Nahr Ma'amilteïn, un sentier escarpé mène à (1 h.) **Ghazîr**, gros village maronite bâti sur les flancs du Liban, à l'extrême limite nord du Qesrouân. Les jésuites y ont fondé, il y a quelques années, un séminaire pour les divers rites orientaux et plus tard un collège laïque. Les capucins y ont aussi un couvent et une église. De la terrasse de l'église des capucins, on jouit d'une admirable vue sur les baies de Djouni et de Beyrout, magnifiquement encadrées par le Liban. A l'O. et au S. O. se montrent les villages échelonnés sur le flanc des montagnes et les monastères qui en couronnent les sommets.

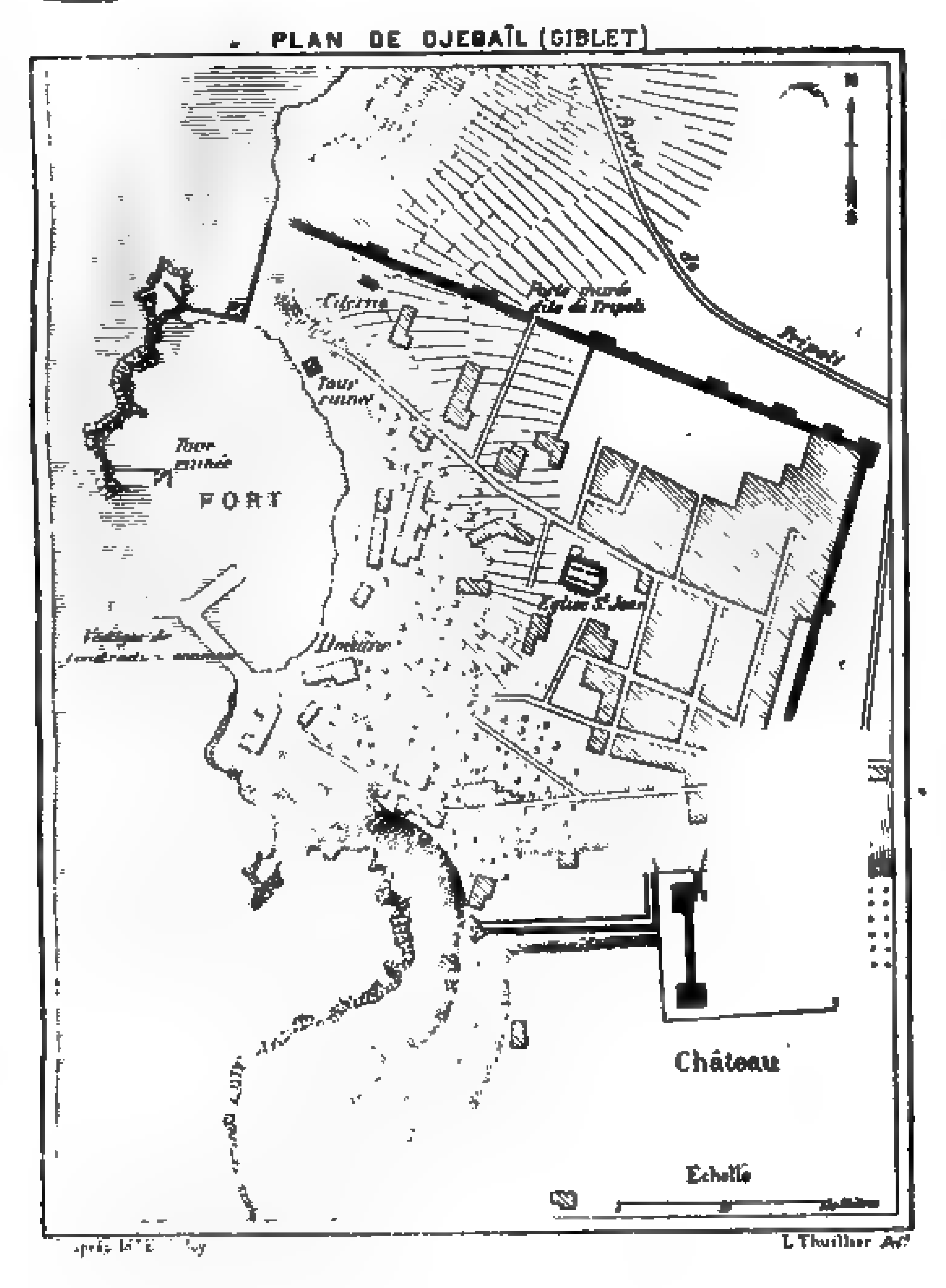
Au delà du Nahr Ma'amilteïn, on suit un chemin en corniche, d'où l'on découvre le golfe. Laissant à g. une vieille tour bâtie sur des rochers creusés de cavernes, on s'élève (30 min.) par une petite gorge sur le sommet d'un promontoire, d'où l'on descend au (20 min.) petit port de *Barja*, v. chrétien, où l'on peut camper (5 h. 3 min. de Beyrout), si l'on est parti trop tard pour gagner Djébaïl. Nous n'avons à noter sur le rivage que (17 min.) un puits au fond d'une profonde excavation, près du *Khân El-Baouâr*, (18 min.) un petit couvent sur la droite, le *Mâr Doumit*, et, (10 min.), un Khân avec un petit hameau, avant d'atteindre (8 min.) le *Nahr Ibrahim*, l'ancien Adonis, auquel se rapporte la fable de l'Adonis grec ou du Tammouz phénicien (*V.* R. 58). Le sable rouge roulé par les eaux du fleuve leur communique une coloration que l'imagination poétique des Grecs attribuait au sang d'Adonis. On franchit la rivière à gué ou sur un pont d'une seule arche.

Du pont du Nahr Ibrahim à Ba'albek par Aqoûra, *V.* R. 58.

A partir du Nahr Ibrahim, suivant le rivage au N., on laisse sur une colline à dr. le *Deïr Mâr Djirdjis*; on rencontre un Khân, puis des grottes sépulcrales, à dr. Le v. de *Hâla* (14 min.) est sur une colline, à d. Laissant à dr. (30 min.) *Mhaïtèh* et à g. une tour appelée *Bordj Meheid*, située près d'un ravin, le *ouadi Fedar* (5 min.), où l'on trouve les restes d'un aqueduc, qui conduisait les eaux de l'Adonis à Byblos, on traverse deux ruisseaux avant d'arriver à (35 min.) Djébaïl.

Djébaïl (7 h. 31 de Beyrout), de Phénicie, célèbre par le culte d'Adonis, qui y était né, est le Gébal de l'Écriture (Josué, XIII, 5. — Rois, I, V, 18. — Ézéchiel, XXVII, 9), le **Byblos** des Grecs et le *Giblet* des croisades. C'est là que se trouvait aussi le sanctuaire de la célèbre déesse Βῆλτις, la « Dame de Byblos ». Le

scription de Byblos, trouvée dans les ruines de son temple et publiée par M. de Vogüé, puis par M. Renan, nous a conservé ses traits. Les mon-



naies, qui sont nombreuses, portent comme légende *Li-Gebal Qodechet,* « à Gebal la sainte ». Gébal était en effet une ville sainte. Elle se vantait

d'être la plus vieille ville du monde et d'avoir été bâtie par le dieu El. Par son Panthéon comme par sa langue, elle se rapprochait beaucoup plus des Hébreux que le reste des villes phéniciennes (*V.* Ph. Berger, *Encycl. des sciences religieuses*). Après avoir exercé une réelle suprématie sur le reste des Phéniciens, elle dut bientôt céder la première place à Sidon et plus tard à Tyr et subit alors les mêmes vicissitudes que ces deux villes (*V.* R. 53). Elle fut, d'après Appien, prise par Alexandre le Grand, et plus tard délivrée par Pompée du joug d'un petit tyran. Sous le nom de *Giblah*, elle devint le siége d'un évêché, et tomba enfin aux mains des musulmans. Enlevée aux Sarrasins en 1109 par Hugues de Lambriac, à la tête d'une flotte génoise, cette ville joua un rôle assez important pendant la durée du royaume latin de Jérusalem, et resta au pouvoir des Francs jusqu'en 1266, pour tomber aux mains du sultan Melek ed-Dhaher Bibars (*V.* p. 120).

Cette petite ville (*V.* le plan) est entourée de vieilles fortifications qui remontent au temps des Croisades. L'enceinte, qui forme un trapèze d'une longueur de 300 mèt. sur une largeur moyenne de 250 mèt., consistait en une muraille flanquée de saillants carrés. Malheureusement, il n'en est resté que les assises inférieures surmontées de constructions modernes. Une porte qui s'ouvrait au nord, sur la route de Tripoli, est aujourd'hui murée ; la seconde entrée de la ville était percée dans la muraille orientale, sous le commandement du château (E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 217-218).

A l'angle S. E. de la ville, au point le plus élevé, se voient les ruines d'*une citadelle* bien bâtie. Ce château consiste en une enceinte rectangulaire, mesurant 50 mèt. de long. sur 45 de large, et est entouré d'un fossé profond taillé dans le roc. Au centre s'élève une tour barlongue, qui forme le donjon. A trois des angles de l'enceinte se trouvent de petites tours carrées. La moitié des faces S. et E. et la quatrième tour ont disparu. La porte que l'on voit aujourd'hui s'ouvre au N., du côté de la ville. Des salles crénelées, dont il est difficile de reconnaître aujourd'hui le plan, se trouvaient dans les tours d'angles. Le donjon mesure 25 mèt. de long sur 18 de large ; les murs ont 2 mèt. 60 d'épaisseur et, comme pour les autres parties du château, le revêtement se compose de très gros blocs taillés à bossages. La porte du donjon s'ouvre à l'ouest; elle est basse et à linteau carré avec arc de décharge. Dès qu'on a franchi l'entrée du donjon, on trouve à g. un escalier ménagé dans l'épaisseur des murs et qui conduit à l'étage supérieur. Une salle voûtée en berceau occupe tout le rez-de-chaussée ; au centre s'ouvre l'orifice d'une citerne. La pièce qui forme le premier étage a perdu une grande partie de sa voûte et de ses murs (E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 116-121). Les substructions présentent des pierres massives, qui n'ont pas moins de 5 mèt. de long sur 2 d'épaisseur, et qui paraissent fort anciennes, sans que l'on puisse affirmer qu'elles soient d'origine phénicienne.

Tout autour de la ville, des colonnes de granit sont couchées dans les champs ou le long des devantures des maisons ; quelques-unes ont été relevées par les habitants, d'autres sont encastrées dans les murailles, surtout dans les corridors d'un grand Khân situé hors des murs. La petite ville contient une population moitié chrétienne, moitié musulmane : on peut y mentionner une église maronite, *église de Saint-Jean*, bâtie par les Croisés, avec un élégant baptistère séparé (*V.* le plan). Le port, circonscrit par deux pointes du rivage et par deux jetées, est ensablé et ne peut plus recevoir que des barques. Une tour ruinée, qui s'avan-

çait dans la mer sur la pointe N., présente aussi beaucoup de tronçons de colonnes encastrées dans ses soubassements. Des vestiges d'une ancienne jetée se voient encore à la pointe S., non loin de la douane. D'autres fragments couvrent la grève.

Nécropoles de Djébaïl. — Toute la dune de sable qui s'étend au sud, au-dessous de la route de Djébaïl à Beyrout, est de formation récente et recouvre des sépultures. Les sépultures qui occupent la partie supérieure du rocher offrent l'apparence de stalles taillées dans le roc; quelques-unes sont encore ornées de figures en relief ou peintes et l'on peut y distinguer quelques inscriptions. Au-dessous, les flancs du rocher qui regardent la mer et qui sont aujourd'hui couverts de sable, renferment une vaste catacombe à deux étages de tombeaux, en partie évidés dans le roc, en partie complétés par la maçonnerie. Toutes les ouvertures des niches sont en arceaux. Cette nécropole s'étend à l'E. de la route de Beyrout, au nord de la chapelle de *Saïdet Martîn*, et du ravin qui débouche sur la grève, au nord de cette chapelle. Tous les caveaux de cette nécropole sont taillés dans la roche vive, et en général destinés à plusieurs cadavres; du reste, quand M. Renan les explora, ils avaient tous été violés. En remontant le ravin au S. de la nécropole, on trouve un beau caveau, dont l'entrée et la partie intérieure ont été obstruées par un éboulement. On y entre maintenant par une crevasse du plafond. Ce caveau se compose de deux cavités, situées en face de l'entrée, et de fours moindres sur les côtés. Les deux cavités contenaient chacune deux grands sarcophages, l'un situé en avant de l'autre, mais sur des plans différents. M. Renan fit enlever et rapporter en France les deux sarcophages du rang supérieur. Les murs de la tombe et les cuves des sarcophages offrent des traces de relief et de peinture, mais en très mauvais état. A côté de ce beau caveau s'en trouve un autre, composé de deux chambres. A 200 mèt. environ au N. O. de ce caveau, s'ouvre une belle grotte sépulcrale, dont le sol est recouvert d'une mosaïque à gros cubes. Un peu plus loin, se trouvent trois fosses contiguës, recouvertes de dalles, et un caveau où M. Renan trouva trois inscriptions grecques. Toute cette falaise offre, du reste, à chaque pas des traces de constructions et de sépultures. A g., court du S. au N. un conduit d'eau, creusé dans le roc, qui correspond à un aqueduc que l'on retrouve sur la rive dr. du Nahr el-Kelb et qui amenait autrefois à Djébaïl les eaux de ce fleuve. Ce que cette nécropole offre de plus singulier, ce sont de nombreux trous ronds qui forment l'ouverture de soupiraux cylindriques, creusés dans le roc avec un soin extrême, souvent sur de grandes épaisseurs. La paroi interne de ces conduits est lisse ou marquée de stries horizontales et concentriques. M. Renan en conclut que la perforation a été faite avec une tarière ou tout autre instrument recevant sa force d'une tige centrale. Le diamètre moyen de ces conduits est de vingt-cinq cent., et aucun n'est assez large pour que le corps d'un homme pût y passer. Ces trous ne se voient pas seulement à la voûte des caveaux; on les rencontre à chaque instant sous ses pieds, et ces ouvertures rondes, semées sur les rochers, maintenant remplies de terre végétale et accusées au dehors par des touffes d'herbes et de fleurs, sont, dit M. Renan, un des traits qui font la physionomie des environs de Djébaïl. On ne peut pas les considérer comme des puits d'aération destinés aux tombes. Tous finissent en cul-de-sac à une profondeur variable, après s'être rétrécis peu à peu. Peut-être ne faut-il voir dans ces tuyaux

que de simples sondages, la construction du caveau ne suivant pas toujours leur perforation. Plusieurs de ces tuyaux partagent en effet la paroi des rochers d'une manière qui les rend tout à fait inutiles; d'autres s'enfoncent à côté du caveau, sans l'atteindre; quelquefois même après avoir percé la voûte, ils s'enfoncent dans le sol.

En se dirigeant au N. de la nécropole, on voit à g. les restes d'un grand mur, et, laissant devant soi le beau pont romain jeté sur le ravin qui sépare la ville de la nécropole, on tourne à g. pour remonter la rive g. du ravin. Après avoir dépassé quelques tombeaux et une maison à g. où se trouvent des matériaux anciens, on arrive à la colline de *Kassoûba*, dont le pourtour a été taillé en amphithéâtre. Sur la face ouest de la colline s'élèvent un petit groupe d'habitations et une chapelle *Saïdet Kassoûba*, construites de débris anciens. Le sommet de la colline, à l'E., présente des travaux très curieux dans le roc, tombeaux, citernes, pressoirs, meules, cippes ronds. A la face occidentale se voit un vaste soubassement en beaux matériaux, surmonté d'un immense tas de moellons, qui ont appartenu à un temple, à en juger par trois beaux chapiteaux ioniens de l'époque romaine. Malheureusement ce bel édifice a servi de carrière aux paysans des environs, et c'est à Amchît, en particulier dans les maisons de Michaël Tobia, Zakhia et Féris Lahoud, qu'il faut chercher les meilleurs restes de ce grand centre antique.

Le ravin au pied de Kassoûba, du côté N., est riche en travaux dans le roc. Toute la colline au N. est une vaste nécropole. A g. de la colline, près de la maison de Yaqoûb el-Khouri, est la chapelle de *Qadis Mâr Nouhra*, ancien caveau très vaste, changé fort anciennement en chapelle. On y descend par un escalier taillé dans le roc, d'un grand aspect. La porte est formée par deux jambages énormes rapportés; à l'intérieur, on voit le roc vif; le fond forme une sorte d'abside taillée dans le roc. C'est, dit M. Renan, un très beau reste de l'ancienne Phénicie. Tout le pied de la colline, à l'E. est rempli de caveaux dont la voûte s'est effondrée; quelques-uns sont grands et décorés de rinceaux imprimés sur le stuc. Plus haut encore, dans la vallée, deux cuves sépulcrales, taillées avec soin dans le roc, l'une au-dessus de l'autre, offrent une excellente moulure grecque et un profil très élégant. Plus haut encore, au pied de la colline, se voit un très beau caveau orné de riches stucs peints, dont la voûte est effondrée. Toutes ces sépultures paraissent de l'époque grecque ou romaine. En remontant le ravin, on trouve une grotte architecturée, très belle, formant une salle entourée d'une sorte de banquette ménagée dans le roc, et que M. Renan regarde comme un des restes les plus curieux de la vieille Byblos (*V.* Renan, *ouvr. cité*, p. 204 et pl. XXVIII). L'ouverture extérieure était autrefois surmontée d'un couronnement mouluré, qui est maintenant renversé au fond du ravin. Des restes de stalles se voient près de l'entrée. Au milieu de la paroi orientale, a été pratiquée une niche en forme de conque, analogue aux niches qui se voient à Banias, à Ba'albek (*V.* p. 475 et 616), mais d'un style moins classique. Au-dessous et des deux côtés, sont quatre grandes excavations dans le roc. Tout le coupeau de la colline est rempli de grottes sépulcrales d'un aspect bien plus grandiose que celles qui sont au pied. « C'est ici, dit M. Renan, que sont les plus anciennes sépultures giblites, vrais tombeaux héroïques comme on en rêve pour les héros d'Homère ou pour les géants de la haute antiquité biblique. » Ce sont, dans un ou deux

cas, des cavernes naturelles, sur l'aire desquelles on a taillé des auges énormes, qui sont fermées par une dalle épaisse. Ces dalles ont d'ordinaire la forme d'un prisme quadrangulaire, quelquefois, celle d'un prisme triangulaire; elles sont toujours brutes, sans inscriptions ni ornements (*V.* Renan, *ouvr. cité*, p. 204 et pl. XXX).

En inclinant vers le nord, on trouve d'autres caveaux, dont l'un nommé *Mâr Cherbel*, a dû servir d'église. Il est précédé d'une sorte de vestibule taillé dans le roc. La porte qui donne dans le caveau principal est surmontée d'un fronton triangulaire taillé sur le rocher et fort semblable aux frontons de quelques tombeaux dans la vallée de Hinnom, à Jérusalem (*V.* R. 18).

Parvenu de l'autre côté de la colline, au-dessous de *Mâr Sem'ân*, on prend un sentier à g. et, tournant (4 min.) à g., on laisse à g. la chapelle de *Mâr Djirdjis* (Saint-Georges), pour prendre à dr. un chemin qui descend dans la plaine; de là, laissant à dr. la chapelle de *Mâr Yaqoûb* et la maison de Mustapha, on arrive près d'un Khân, d'où, tournant à g., on entre (12 min.) à Djébaïl.

Environs de Djébaïl. — On pourra visiter autour de Djébaïl, dans un rayon d'une lieue environ, quelques localités intéressantes. En s'élevant par le ouady qui s'ouvre au S. de Kassoûba, on remarque d'abord, le long du torrent, un mur en gros blocs, puis on arrive à *Bélât*, dont l'église, dédiée à saint Élie, est bâtie avec les débris d'un temple ancien. Des morceaux de statues romaines sont engagées dans le mur. D'après une des inscriptions trouvées dans cette église, l'édifice primitif serait du Ier siècle avant J. C. Près de Bélât, se trouvent quelques tombeaux taillés dans le roc.

Revenant sur ses pas et traversant la nécropole, on laissera à g. *Mâr Sem'ân*, pauvre chapelle, au centre de laquelle s'élève une énorme colonne de marbre de 4 mèt. 50 de circonférence, et l'on pourra visiter *Haboûb*, dont l'église est bâtie dans la cella d'un temple, analogue à celui de Deïr el-Qala'ah, moins la dimension des pierres, et un peu au nord, *Eddèh*, dont l'église, dédiée à Mâr Djirdjis, est tout entière construite avec des matériaux anciens. Le linteau de la porte principale, enlevé par M. Renan, est orné d'un globe ailé, avec deux urœus au centre, et porte deux inscriptions grecques. Aux environs d'Eddèh, les emplacements des temples se multiplient de plus en plus. On trouve à *Mâr Theodoros*, *Mâr Youhanna*, à *Mâr Ama*, à *Mâr Elicha*, des restes d'antiquités. *Gharfîn* offre l'aspect ordinaire des anciennes localités sacrées du Liban: pressoirs, bois sacré, belles pierres éparses, tombeaux, etc. Les tombes de Gharfîn rappellent celle de Bélât. De là, on rejoint à l'O. **Amchît**, situé sur une colline, où l'on peut voir les ruines d'un couvent, deux églises, une chapelle souterraine, et beaucoup de grottes sépulcrales. Le maronite Michel Tobia a construit à Amchît, il y a un certain nombre d'années, de belles maisons dont les matériaux ont été en partie empruntés à d'antiques édifices de Djébaïl et de Kassoûba. A 10 min. au N. O. d'Amchît est *Mâr Djirdjis* (Saint-Georges), où se voient les débris d'un temple ancien. La pierre de l'autel de la chapelle porte une inscription grecque. A côté de cette chapelle est un caveau sépulcral devenu chapelle et dédié à *Mâr Sofia* et à ses filles, où l'on se rend pour la fièvre intermittente. Un grand sarcophage, dont le devant est divisé en quatre panneaux, dont l'un porte une inscription grecque, sert aujourd'hui d'autel. Entre Mâr Djirdjis et Amchît se trouvent plusieurs chapelles, en particulier à *Bîr Beït Chehîn*. A *Deïr Saïdet Naïa*, au milieu d'un

bois sacré, sont de nombreuses excavations dans le roc.

De Mâr Djirdjis on revient en suivant le rivage à (50 min.) Djébaïl.

En sortant de la ville, et longeant la mer le long de la falaise, on franchit (15 min.) le lit desséché d'un torrent qui descend du *ouady Fartoûch*, et, laissant à dr. (25 min.) le v. d'*Amchtt*, situé sur une colline à l'E. (*V.* ci-dessus), on continue à longer un rivage monotone, où l'on traverse (15 min.) le *ouady Haldouèh*, près d'un Khân. Au delà, la route rencontre (22 min.), près d'une tour ruinée, nommée *Bordj er-Rihhanèh*, six pierres milliaires antiques. A dr. sont les v. de (12 min.) *Monçif* et plus loin (27 min.) *Berbâra*. Au delà du pont *Djisr el-Madfoûn* (22 min.), jeté sur un ravin profond, on voit encore deux pierres milliaires, (12 min.) un Khân, (16 min.) un autre Khân. A dr. est le v. de *Kefr Abida*. On arrive à (33 min.)

El-Batroûn (3 h. 20 de Djébaïl), l'antique **Botrys**, fondé par Ithobal, roi de Tyr (Josèphe, *Antiq.*, VIII, 3, 52), et qui n'était qu'un repaire de pirates lorsqu'il fut pris par Antiochus le Grand. Nommé *le Boutren* au moyen âge, c'était une des villes épiscopales du comté de Tripoli. Les seigneurs ont fourni un chapitre aux Familles d'Outre-Mer de Du Cange et les restes du château se voient au milieu des habitations modernes. Les vignobles qui l'entouraient jouissaient d'une grande réputation au temps des croisades (E. G. Rey). C'est aujourd'hui une petite ville actuellement sans intérêt et sans autres antiquités que quelques grottes creusées dans le roc et des sarcophages, contenant une population d'environ 2000 hab., chrétiens maronites ou grecs. El-Batroûn possède un bureau télégraphique turc.

Batroûn est le chef-lieu d'un district, contenant, d'après la carte française, 15,000 maronites, 3,450 grecs orthodoxes, 300 grecs-unis, 320 musulmans et quelques métoualis.

B. — **De El-Batroûn à Bcharrèh.** — Au N. de El-Batroûn s'avance le cap *Poudjèh*, **Ras Chaqqa**, l'ancien promontoire *Theouprosopon*, mentionné par Strabon, qui porte un couvent de Maronites. Laissant sur la g. ce promontoire escarpé, et tournant le dos à la mer, on s'engage (20 min.) dans la vallée du *Nahr el-Djôz*, dont le fond verdoyant contraste heureusement avec les pentes arides du promontoire qui cache la mer. On franchit (10 min.) un ravin desséché et (5 min.) le Nahr el-Djôz sur un pont, au-delà duquel est un Khân. De l'autre côté de la rivière, s'élève (11 min.), au milieu de la vallée, un rocher solitaire couronné par le petit fort nommé *Qala'at Moseilihah*, ancien repaire de brigands métoualis, qui n'est plus aujourd'hui qu'une ruine pittoresque. A l'E., au fond de la vallée, se dressent les sommités arides du Liban. Traversant (20 min.) une large fissure du sol, on gravit vers le N. E. un contre-fort escarpé, d'un terrain blanc et savonneux, pour arriver (20 min.) sur un col d'où l'on découvre la mer et la côte de Syrie jusque bien au delà de Tripoli, que l'on distingue parfaitement au débouché d'une vallée splendide.

De ce col à Tripoli, *V.* R. 66.

On est ici au cœur de cette région du Liban, si remarquable par la grandeur et la beauté incomparable de ses sites, non moins que par les traces des anciens cultes païens. Quelle que soit la route que l'on suive, on pourra y visiter un grand nombre de chapelles maronites, qui ont la plupart succédé à d'anciens sanctuaires. Après la destruction des temples païens par Constantin et ses successeurs, le christianisme, implanté dans les vallées profondes et sur les sommets presque inaccessibles du Liban, s'y maintint avec une

indomptable énergie. Aussi la conquête franque trouva-t-elle dans les populations de cette contrée un appui précieux. « Dans les principautés franques, dit M. E. G. Rey, les Syriens jacobites paraissent avoir été placés à peu de chose près sur la même ligne que les Maronites. Leur doctrine s'éloignait peu de celle des Latins et, en 1237, Ignace, leur patriarche, adressa au pape Innocent IV la soumission à Rome de l'Église jacobite, à certaines conditions. Antioche était le siége du patriarcat jacobite, dont relevaient tous les évêchés jacobites de la Syrie, de Chypre et de la Petite Arménie. On comptait alors dans le Liban de nombreux monastères syriens, dont plusieurs servaient de résidence au patriarche et aux quatre principaux prélats maronites. Dans la seigneurie de Gibelet, ce sont ceux de Notre-Dame et de Saint-Élie à Lephed, de Sainte-Marie d'Abil, de Meïfoûq, et celui de Saint-Cyprien de Cafifoûn. On en comptait environ onze autres dans le territoire des seigneuries du Boutron et de Nephin, ainsi que dans la pittoresque vallée de la Qadicha, que Franks et Maronites considéraient comme une rivière sacrée. Jusqu'en 1120, le patriarche maronite résida au monastère de Notre-Dame de Yanouch, puis il se transporta à Meïfoûq. Les Maronites et Jacobites ne restèrent pas étrangers au courant artistique qui se développa à cette époque en Syrie. On trouve dans un grand nombre d'églises de curieuses peintures byzantines, fort intéressantes à étudier. Les noms des saints sont écrits en beaux caractères estranghelo ». On peut y recueillir aussi un grand nombre d'inscriptions grecques et quelques inscriptions syriaques.

Du col auquel nous sommes parvenus, on s'élève dans la direction de l'E. sur un large plateau qui offre de beaux points de vue sur la mer et sur la grande chaîne du Liban. On y trouve plusieurs villages maronites, *Kefr Hata*, *Djedebrîn*, *Taboûra*, *Keftoûn*, près desquels on peut camper. On redescend pour franchir (2 h.) le *Nahr el-Asfoûr*, en face d'un village perché sur un contrefort escarpé où l'on remarque (40 min.) une église assez régulièrement bâtie. Redescendant vers des citernes (10 min.), on se dirige à g. vers le N., dans une vallée large et bien cultivée, arrosée par un petit cours d'eau. Un sentier à dr. (50 min.) mène sur un contre-fort peu élevé (25 min.) et redescend jusqu'à (15 min.) une jolie source, au fond d'un vallon, qu'on longe en écharpe jusque sur (25 min.) un col d'où l'on aperçoit la mer et la ville de Tripoli. Sur la montagne en face se dresse le couvent grec de *Mâr Djirdjis*. On aborde alors les premiers contre-forts de la grande chaîne, suivant un sentier en écharpe au-dessus de la vallée profonde du Nahr Abou Ali ; celle-ci se bifurque bientôt ; la branche N. va vers Éhden, la branche S. est la vallée du Nahr el-Qadicha proprement dit. Le **Nahr el-Qadicha** a reçu le nom de *vallée des Saints*, à cause du grand nombre de couvents et d'ermitages dont elle est remplie. Cette vallée, dont M. de Lamartine a donné une magnifique description, est remarquable par son caractère alpestre et la grandeur de ses lignes. A partir du plateau d'Éhden jusqu'au col qui la termine au S. E., elle s'arrondit en un vaste amphithéâtre, dominé par de grands rochers aux flancs rougeâtres, qui conservent toute l'année une partie des neiges de l'hiver. Le fond de la vallée, où gronde le Nahr el-Qadicha, présente une large fissure comprise entre deux immenses murailles à pic. La coloration des roches, sur lesquelles croissent quelques plantes, présente une richesse de teintes merveilleuse, de la blancheur éblouissante de la neige à la verdure som-

bre des bois, en passant par une infinité de nuances, délicatement fondues. La verdure des blés, que l'industrieuse patience des montagnards a su faire croître sur les flancs presque inaccessibles de ces précipices, tempère agréablement l'austère grandeur de ces lignes. Aucune description ne peut rendre la beauté sauvage, la poésie à la fois sublime et douce d'un tel paysage. Après plusieurs mauvais pas, on rencontre une fontaine qui jaillit au pied d'un vieil olivier, lieu favorable pour faire une halte; un peu plus haut on observe, dans la paroi des rochers, à main droite, une grande ouverture taillée en ogive, qui donne dans une caverne. Au delà d'un petit torrent (30 min.) commence une montée sur un terrain basaltique, conduisant sur le revers d'une autre vallée, qui descend à dr. vers le S. O. On admirera de belles coupes de terrains dont les couches se relèvent toutes vers le centre de la chaîne. Continuant à monter à g., à travers les basaltes et les cendres noires, on atteint (35 min.) un col qui ramène sur la vallée de la Qadicha. Vers l'E., la vue s'étend jusqu'au Djébel Makhmal et au large amphithéâtre au centre duquel on distingue le massif verdoyant des Cèdres. Au-dessus, vers le S. E., s'ouvre le col qui conduit à Ba'albek. Au fond de la vallée, au pied d'une haute muraille escarpée, se montre le *Deir Qanobîn* (*V*. R. 66), et en face, vers le N., le large plateau où l'on aperçoit, au pied d'une haute paroi de grès bigarré, le v. d'Éhden entouré d'arbres.

De ce col, on descend (15 min.) sur le v. et l'église de *Hâdeth el-Djoubbèh*, à partir duquel on va, jusqu'à Bcharrèh, longer en écharpe tous les ravins secondaires de la vallée. Après deux torrents (15 min. — 7 m.) près desquels on voit de belles roches de grès bigarré, on arrive (20 min.) au bord d'un grand ravin plongeant vers le fond de la vallée, où l'on distingue le couvent de Saint-Antoine. Franchissant (35 min.) trois cours d'eau, dont le dernier (10 min.) tombe en gracieuse cascade et fait tourner un moulin, on laisse à dr. les v. de *Hasroûn* et de *Bes'oûn* (15 min.), perchés au-dessus du grand ravin, en face de *Hadchît*, et plus loin, (20 min.), au-delà d'un ruisseau, au-dessus de la route, deux autres v. de *Bkrachèh* et de *Brachèh*, près desquels on observe des champs en terrasses, bien cultivés et abondamment arrosés, où croissent beaucoup de mûriers. On descend de plus en plus dans la grande vallée, dont on atteint le fond (30 min.) en face du couvent de *Mâr Serkhis*, pour franchir le torrent principal (10 min.) sur une étroite passerelle, au delà de laquelle s'étend une belle pelouse, où l'on peut camper. Le v. de **Bcharrèh** (3000 hab. env., tous maronites) se dresse, à 15 min. à g., sur un mamelon couvert de vergers, où l'on cultive avec succès la vigne, le froment, les mûriers et les vers à soie. (On peut aussi, remontant la vallée, à l'O., passer le Nahr Qadicha sur un pont et atteindre (30 min.) Bcharrèh. (A g., de l'autre côté de la vallée, on observe de nombreuses grottes taillées dans le rocher. (On trouvera sans peine à Bcharrèh une maison où loger.) Aux temps des croisades, ce village, nommé alors *Buissera*, formait un des fiefs du comté de Tripoli (E. G. Rey). La ville possède quatre églises, dont la plus grande, située au centre, paraît ancienne.

Bcharrèh est entourée d'une haute ceinture de montagnes, d'où tombent plusieurs torrents, en formant de belles cascades. L'une de celles-ci, nommée *San Elicha*, qui n'aurait pas moins de 100 mèt. de chute, disparaît derrière un promontoire de rochers, avant de descendre dans le Nahr el-Qadicha. Le site de Bcharrèh est d'une magnificence incomparable.

C. — De Bcharrèh aux Cèdres, 1 h. 30 min. — De Bcharrèh aux Cèdres, il n'y a plus que 1 h. 30. Laissant à g. le v. et gravissant à dr. un contrefort sablonneux, on passe et repasse un torrent, pour aboutir (50 min.) dans un couloir aride qui débouche (20 min.) sur l'amphithéâtre supérieur. Longeant un instant des précipices à pic, et se dirigeant vers le centre du plateau, on arrive (25 min.) aux **Cèdres** (*El-Erz*).

« Ces arbres, dit M. de Lamartine (*Voyage en Orient*), sont les monuments naturels les plus célèbres de l'univers. La religion, la poésie et l'histoire les ont également consacrés ; l'Écriture sainte les célèbre en plusieurs endroits. Ils sont une des images que les prophètes emploient de prédilection[1]. Salomon voulut les consacrer à l'ornement du temple qu'il éleva le premier au Dieu unique, sans doute à cause de la renommée de magnificence et de sainteté que ces prodiges de végétation avaient à cette époque[2]. Ce sont bien ceux-là, car Ezéchiel parle des cèdres d'Éhden comme des plus beaux du Liban. Les Arabes de toutes les sectes ont une vénération traditionnelle pour ces arbres. Ils croissent dans ce seul site des groupes du Liban; ils prennent racine bien au-dessus de la région où toute grande végétation expire..... Tout cela frappe d'étonnement l'imagination du peuple d'Orient, et je ne sais si la science n'en serait pas étonnée elle-même. Hélas! cependant, Basan languit, le Carmel et la fleur du Liban se fanent. Ces arbres diminuent chaque siècle. Les voyageurs en comptèrent jadis trente à quarante; plus tard dix-sept; plus tard encore une douzaine. — Il n'y en a plus que sept, que leur masse peut faire présumer contemporains des temps bibliques. Autour de ces vieux témoins des âges écoulés, qui savent l'histoire de la terre mieux que l'histoire elle-même, qui nous raconteraient, s'ils pouvaient parler, tant d'empires, de religions, de races humaines évanouies, il reste encore une petite forêt de cèdres plus jeunes, qui paraissent former un groupe de quatre à cinq cents arbres ou arbustes. Chaque année, au mois de juin, les populations de Ebcharrèh, d'Éhden, de Qanobîn et de tous les villages des contrées voisines, montent aux cèdres et font célébrer une messe à leurs pieds. »

Les cèdres sont en effet au nombre de trois à quatre cents; les plus vieux occupent le centre. On peut compter une quarantaine de beaux arbres ; il n'y en a qu'une douzaine de véritablement séculaires; les quatre plus anciens mesurent plus de 13 mèt. de circonférence. Nous en avons mesuré un, près d'un ravin, dont le tronc n'avait pas moins de 17 mèt. de circonférence. Ils produisent tous un grand effet par la grosseur de leurs troncs dénudés et la longueur de leurs branches. Leur écorce tailladée, sculptée de mille manières par le couteau des touristes, porte des milliers de noms parmi lesquels nous avons cherché vainement les noms célèbres qu'on dit y avoir été gravés. Plusieurs portent la trace des feux qu'on ne craint pas d'allumer, lors des fêtes annuelles, au milieu de ces arbres respectables à tant de titres. La chapelle, qu'ils recouvrent de leur ombrage, est une cahute carrée fort insignifiante, dont la pierre tendre a reçu également l'empreinte d'une quantité de noms écrits avec tous les caractères européens ou orientaux. Est-il vrai que ce bouquet de cèdres soit maintenant le seul qui existe en Syrie? Beaucoup de voyageurs l'affirment; cependant Ehrenberg en a retrouvé un grand nombre sur la partie de la montagne située au N. de la route de Ba'albek à Tripoli. Nous-

[1] *Psaumes : XXIX*, 4-5. — *XC*, 13. — *CIV*, 16. — *Isaïe, II*, 13, et *XXXVII*, 24. — *Amos, II*, 9. — *Ezéch.*, *XXXI*, 3-18.
[2] *I Rois*, V et VI. — *Esdras, III*, 7.

même en avons vu quelques-uns en descendant du col du Liban sur Deïr el-Akhmar, mais ce n'étaient que des nains. On sait d'ailleurs que M. de Tchihatcheff en a signalé de belles forêts dans l'Asie Mineure.

Des Cèdres à Ba'albek, R. 59; — à Beyrout, par Afqa, R. 57.

ROUTE 56.

DE BEYROUT AUX CÈDRES

Par Djébaïl et Tannourîn.

(21 à 22 h.)

Djébaïl	7h	31
Eddèh	0	38
Toûla	2	02
Doûma	3	45
Tannourîn	1	00
Bcharrèh	4	51
Les Cèdres	1	30
Total	21	17
Par Bhadidât	20	51

La région à l'E. de Djébaïl, que traverse cette route, est l'une des plus intéressantes du Liban par les traces historiques qu'elle renferme. On y trouve en grand nombre ces chapelles qui ont succédé à d'anciens sanctuaires et qui offrent encore au chercheur des inscriptions remarquables et des peintures byzantines d'un haut intérêt historique (*V.* p. 600-601).

A. — De Beyrout à Djébaïl, 7 h. 31 min. (*V.* R. 55).

B. — De Djébaïl à Tannourîn, 7 h. 25 min.

a. — Par Toûla et Doûma. — Sortant de Djébaïl, on se dirige à l'E., puis au N. E., et l'on prend à g. la route de Eddèh, laissant à dr. la chapelle de Mâr Yaqoûb (*V.* p. 599). Parvenu (18 min.) au pied de la colline sur laquelle s'élève de *Deïr el-Bénât*, près d'un endroit où se remarquent des restes d'un grand mur, on tourne à g. vers (20 min.) Eddèh (*V.* ci-dessus). La route, continuant au N. E., franchit (12 min.) le *ouady Fartoûch*, puis deux petits ruisseaux et, plus loin, (40 min.), le *ouady Halâouèh*, pour atteindre (20 min.) *Aïn Kéfar*, dont l'église est posée sur la base d'une tour qui a dû beaucoup ressembler à celle de Djébaïl; les pierres très grosses ont le même bossage, et les vides y sont remplis, comme à Djébaïl, par des pierres plus petites, à crossette. A 30 min. environ au N. O. de Aïn Kéfar, sur les bords du *ouady Rehachta*, s'élève **Ma'âd**, dont l'église renferme des sépultures du moyen âge, des chapiteaux ioniques et doriques et plusieurs cippes. M. Renan y a relevé deux inscriptions grecques. La chapelle, derrière l'église, contient des peintures syriennes bien conservées. A côté d'un des saints est une inscription en bel estranghélo.

Revenant à Aïn Kéfar, on traverse (15 min.) le ouady Rehachta pour gravir une colline sur laquelle s'élève (35 min.) *Toûla*, où se trouvent des sarcophages dans le roc et une *église* ruinée. On y voit des inscriptions dites d'Adrien.

Les inscriptions d'Adrien, semées dans toute la région du Liban, entre le Djébel Sannîn et le col des Cèdres, ainsi que dans la région moyenne, de Toula jusqu'à Sémar Djébaïl, se rencontrent surtout dans les endroits rocailleux, notamment dans les rochers qui dominent Tannourîn, Aqoûra et Kartaba. M. Renan en a relevé environ 80. Les caractères profondément gravés dans le roc ont ordinairement 30 ou 40 cent de long, et la gravure en est assez soignée. Elles se composent d'une formule fondamentale au nom d'Adrien et de formules additionnelles. L'une des formules additionnelles les plus fréquentes est AGIVCP, dont la *scriptio plena*, retrouvée par M. Renan en plusieurs endroits, se lit ainsi :

ARBORUM GENERA IV CETERA PRIVATA.

D'après M. Renan, l'hypothèse la plus plausible est de les considérer comme un règlement d'exploitation ou d'aménagement des forêts, affiché en quelque

sorte par l'ordre d'Adrien dans cette région du Liban, autrefois couverte d'arbres.

De Toûla, la route, traversant à l'E. plusieurs petits ouadys, atteint (45 min.) *Cheptîn*, où se trouvent quelques inscriptions d'Adrien. Sur la colline de *Hourmoul*, au-dessus de Cheptîn, est un endroit nommé *En-Naoûs* (le temple), qui offre des traces antiques de tout genre : beaux sarcophages, cuves dans le roc, etc. On y voit une chapelle byzantine dédiée à *Mâr Serkhis* et offrant des peintures du VIIe ou VIIIe siècle.

De Cheptîn, traversant un ouady tributaire du Nahr el-Djôz, on atteint (1 h.) *Kefr Schleïmân* ou *Soleïmân*, située sur une colline, où l'on voit de grands travaux dans le roc, parmi lesquels une curieuse chapelle byzantine. Au plafond, au-dessus de l'autel et sur les côtés, sont des peintures assez bien conservées. Dans l'angle à côté de la porte est une croix avec le monogramme du Christ. A g. du spectateur est représenté un personnage tirant de l'arc, à dr., le diable. Au pied de la colline de Kefr Schleïmân, se trouvent des niches taillées dans le roc.

De Kefr Schleïmân, la route, traversant le plateau au S. E., atteint (1 h.) le v. de *Bechtoudâr*, au-dessus duquel s'élève le couvent de *Mâr Yaqoûb*, où sont des travaux dans le roc très soignés, citernes, cuves, etc. *Qala'at el-Hosn*, au-dessus de Mâr Yaqoûb, est un sommet inaccessible de presque tous les côtés, couvert des restes d'une grande construction militaire avec pierres carrées, de bonne dimension. Ce poste commandait deux des plus riches pentes du Liban.

De Bechtoudâr, la route, tournant au S. E., atteint (35 min.) *Hattoûn*, où se trouvent deux églises remarquables, avec des inscriptions syriaques très frustes et des travaux dans le roc, pressoirs, caveaux, cuves taillées dans le roc, avec couvercles offrant cette particularité, qu'ils portent gravées des lignes bizarres et des croix inscrites ou non inscrites dans un cercle. Ces dessins méritent de fixer l'attention des voyageurs.

De Hattoûn on gagne (25 min.) **Doûma**, v. situé dans une dépression fertile, où se trouvent deux inscriptions grecques, dont l'une est de l'an 317 de l'ère chrétienne, beaucoup de sarcophages et de caveaux du IVe ou Ve siècle. De Doûma, on descend à (1 h.) **Tannourîn el-Tahta**, où se remarque une sculpture sur le roc, représentant trois personnages, dont les têtes ont été martelées. Près de cette sculpture s'ouvre une grande caverne.

b. — De Djébaïl à Tannourîn, par Bhadidât et Djedj (7 h. 30 min.). De Djébaïl, on suit la route ci-dessus décrite jusqu'à Eddèh. De là on tourne à dr. vers (1 h. 12 min.) *Bhadidât*, où se trouvent beaucoup de restes antiques, en particulier des citernes. L'église est ornée de peintures qui peuvent passer pour un des spécimens les plus précieux de l'art syrien. On y remarque surtout des chérubins portant le *trisagion* en beaux caractères estranghélo. On y trouve quelques inscriptions grecques. A 35 min. au N. de Bhadidât, au N. du ouady Fartoûch, on pourra visiter *Abidât*. Sur la porte de l'église de *Mâr Eusebios*, se lit une inscription grecque de l'an 17 du règne d'*Antonin le Seigneur* (Antonin le Pieux, 154-155 de notre ère), dédiée au Jupiter céleste, le Très-haut, peut-être l'Adonis suprême, l'antique dieu (El) de Byblos. A *Châmât*, un peu au N. O. de Abidât, est une chapelle double, dédiée à *Mâr Thecla* et à *Mâr Istefân*.

Revenant à Bhadidât, on gagne au S.E. (15 min.) la gorge de *Djrapta*, qui possède une sculpture représentant un sacrifice et remarquable par l'élégance des formes. Tout près de ce médaillon, s'ouvrent des grottes sé-

pulcrales. De Djrapta on peut faire un détour à l'E. pour visiter (1 h. 25 min.) *Michmich*, où se trouvent quelques inscriptions. *Haras Herram*, dans une position élevée, au-dessus de Michmich, a des restes de vieilles constructions et paraît avoir été un sanctuaire syrien. De Michmich, laissant une montagne à dr., on gagne (40 min.) *Lahfed* et (35 min.) *Djeidj* et plus loin (50 min.) *Tartedj*, d'où l'on rejoint (40 min.) *Doûma* et (1 h.) Tannourîn (*V.* ci-dessus).

C.— De Tannourîn aux Cèdres (6 h. 20 min.). — De Tannourîn, la route, descendant la rive g. du Nahr el-Djôz, traverse (15 min.) cette rivière, remonte à (30 min.) *Kefoûr*, gagne au N. E. (25 min.) *Niha*, (1 h.) *El-Hadeth*, (30 min.) *Bdimân* et (35 min.) *Hasroûn*, où l'on rejoint la route 55 pour gagner (1 h. 35 min.) Bcharrèh et (1 h. 30 min.) Les Cèdres (*V.* R. 55).

ROUTE 57.

DES CÈDRES A BEYROUT

Par Afqa.

27 h.) — On peut coucher à Aqoûra et à Mezra'ah. En revenant de Beyrout, on coucherait à Reifoûn, à Aqoûra et à Bcharrèh.

Hasroûn	3h	05
Aqoûra	7	50
Reifoûn	10	30
Beyrout	6	15
Total	27	40

Des Cèdres à Bcharrèh et à Hasroûn (3 h. 5 min.) (*V.* R. 55, lisez en sens inverse). Laissant en arrière les beaux v. de Bez'oûn et de Hasroûn, perchés sur des pitons verdoyants au-dessus de la vallée du Qadicha et à dr. celui de Hadeth sur une haute montagne, on se dirige d'abord à l'O., puis au S. O., remontant les arêtes qui descendent vers la mer de la crête du Liban. Pendant 6 h. de montées et de descentes continuelles, on longe en écharpe cette haute crête, qui dresse vers le ciel ses sommets dénudés et couverts de neige la plus grande partie de l'année. Le chemin, d'abord parallèle au Nahr Qadicha, franchit un torrent, puis deux autres, au delà desquels on aperçoit (45 min.) *Bdimân*, à dr. On tourne alors le dos au Nahr Qadicha pour prendre un sentier au S. O. A dr., sur une haute montagne, s'élève le v. de *Hadeth* (*V.* p. 602). On peut ici en se retournant contempler pour la dernière fois les abîmes du Qadicha. On suit alors au S. un mauvais sentier pierreux, le long d'un petit ruisseau qu'on laisse à g. pour atteindre (45 min.) un plateau élevé que l'on traverse au S. E., vers la partie supérieure du *Nahr Douaïrèh*, vallée sauvage d'un aspect grandiose, où les rochers affectent des formes fantastiques, tours, églises, grottes. La végétation cesse ici pour faire place à un maigre gazon. Traversant (45 min.) le *Nahr Hariça*, où la culture reparaît, puis un petit torrent, dont l'eau arrose des prés verdoyants, on traverse (1 h. 50 min.) la vallée du *ouady Tannourîn*, pour remonter sur un plateau à la limite des neiges. De nombreux petits ruisseaux le parcourent et vont se jeter dans le ouady Tannourîn. Les rochers affectent toujours des formes fantastiques. Parvenu (1 h. 25 min.) à la ligne de partage des eaux, entre le Nahr Tannourîn et le Nahr Ibrahim, ayant en face le *Djébel Sannîn*, dont le sommet est couvert d'une neige épaisse, l'on aperçoit enfin sous ses pieds la vallée d'Aqoûra, dominée au S. par la masse majestueuse du Sannîn. Une longue descente de 1 h. 20 min. par un chemin encombré de grosses pierres amène au v. d'*Aqoûra*, situé au pied d'une muraille de rochers, de plus de 300 mèt. de haut. En 1874, le 2 janvier, une avalanche, tombée du rocher, ensevelit sous les ruines

des maisons plus de 50 personnes, dont 20 périrent. Une large fissure dans ce rocher donne passage à un chemin qui conduit à Ba'albek par Yamoûneh (*V.* R. 61).

Se dirigeant à l'E. pour descendre dans la vallée, on passe sur un mauvais pont un petit ruisseau, puis (30 min.) le *Nahr Roueïs*, une des branches du Nahr Ibrahim, dont l'eau sort avec abondance du rocher et que l'on franchit sur un pont naturel. A dr. de l'autre côté du ouady Roueïs est *Kartaba* (*V.* R. 58). Contournant un contre-fort qui se dresse sur la gauche, on atteint (1 h. 20 min.) le v. de *Mouneïtirèh*. Cette place est mentionnée par les historiens des croisades à l'occasion d'une expédition du comte de Tripoli contre Ba'albek en 1176. Ce château était un des fiefs du comté de Tripoli, et la famille qui le possédait portait le nom de seigneurs de Monestre (E. G. Rey). On descend vers l'O., dans la vallée de

Afqa, l'ancienne **Apheca**, jusqu'à (15 min.) la grande fontaine du même nom, principale source du Nahr Ibrahim, ou rivière d'Adonis, qui sort d'une sombre caverne, en formant plusieurs cascades, et à laquelle se rattache la fable de la Mort d'Adonis. Nous avons mentionné (p. 594) la tradition relative à la coloration des eaux de ce torrent. Près de là se trouvent, sur une hauteur, une énorme colonne en granit et les ruines d'un *temple* qui paraît être celui de Vénus. Le vallon d'Afqa a été pendant longtemps le siége d'un culte si licencieux que Constantin fit détruire le temple. Le petit village situé près de là contient une autre colonne.

D'Afqa, on s'élève de nouveau en écharpe sur les pentes du Sannîn, d'où l'on domine tout le cours du Nahr Ibrahim. Le long du chemin on passe dans des pâturages alpestres couverts au printemps du magnifique *rhododendron Ponticum*, dont les fleurs violettes sont fort belles, et l'on atteint ((2 h. 40 min.) *Neba' el-Açel* (la fontaine de miel), une des sources du Nahr el-Kelb. On gagne ensuite (30 min.) une fissure profonde, où coule *Neba' el-Lében* (la fontaine de lait), autre source de la même rivière. On la traverse (15 min.) sur un pont naturel, nommé *Djisr el-Hadj* (le pont de pierre), qui ne mesure pas moins de 50 mèt. d'ouverture et 20 mèt. de hauteur. L'épaisseur de l'arche est de 10 mèt., et la largeur du passage est de 40 à 50 mèt. A l'O. de ce pont se trouvent (25 min.) les ruines appelées **Qala'at el-Fakhra**, disséminées sur une pente rocheuse : on rencontre d'abord une tour carrée, d'une construction grossière, où l'on voit les restes de deux inscriptions dont on ne peut plus lire qu'une date (355). Plus loin, au S., sont les ruines d'un temple, situées au milieu d'un labyrinthe de rochers et précédées d'une cour rectangulaire creusée dans le roc; l'édifice avait 30 mèt. de long sur 16 mèt. de large; il présentait un portique de 6 colonnes corinthiennes de 1 mèt. de diamètre. Les rochers environnants présentent un assez grand nombre de grottes sépulcrales. — Tournant du côté de l'O., et laissant un peu au N., au delà du Nahr es-Salib, le v. maronite de *Meïroûba*, on gagne par (1 h. 20) le v. maronite de *Mezra'ah*, et par une descente pénible (1 h. 30) un pont jeté sur le *Nahr es-Salîb*, une des branches du Nahr el-Kelb, encaissée entre de hautes parois de rochers. On gravit avec assez de peine la rive dr. de ce torrent, pour gagner (30 min.) un plateau bien cultivé et atteindre le beau vignoble de (1 h. 15 min.) *Reifoûn*, (45 min.) *Adjeiltoûn* et (1 h. 10) *Balloûnèh*. En face, de l'autre côté du Nahr el-Kelb, s'élève le v. de Bekfaya (*V.* R. 60). La descente, assez pénible par endroits, permet de jouir d'une belle vue sur la plaine et la mer. A g. se mon-

trent de nombreux villages. Le sentier mène (1 h. 35 min.) au pont à l'embouchure du Nahr el-Kelb. De ce pont à Beyrout (2 h. 45) (*V.* R. 55).

ROUTE 58.

DE BEYROUT AUX CÈDRES

Par la vallée du Nahr Ibrahim.

(26 h.)

Embouchure du Nahr Ibrahim..	6h 04
Michenèh	3 00
Billaas	1 50
Kartaba	1 30
Temple de Rhaïrèh	1 45
Aqoûra	1 25
Les Cèdres	10 30
Total	26 04

Cette route est fatigante, mais M. le Dr Lortet qui l'a suivie et qui a bien voulu nous communiquer la description que nous en donnons, la considère comme l'une des plus belles que l'on puisse parcourir dans le Liban. Les forêts, dit-il, sont superbes, et la vue rappelle celle dont on jouit dans certaines vallées des Alpes de la Suisse.

A.—De Beyrout à l'embouchure du Nahr Ibrahim, 6 h. 4 min., (*V.* R. 55).

B. — De l'embouchure du Nahr Ibrahim aux Cèdres, 20 heures. — A l'embouchure du Nahr Ibrahim, on peut camper agréablement sur le sable fin du rivage. Pour remonter la vallée, il faut suivre le sentier rapide qui s'élève sur l'arête que forme la paroi droite de la vallée. On a une belle vue sur le fleuve encaissé profondément — belles forêts; dans les clairières, villages alpestres et maisons disséminées au milieu des bois. — Après avoir dépassé (3 h.) le petit v. de *Michenèh* (alt. 820 mèt.) entouré d'amandiers, de gros aubépins, de vignes et de mûriers, le sentier traverse une forêt composée surtout de pins et de chênes et remplie de rochers de grès ferrugineux qui forment les groupes les plus fantastiques. La pente est excessivement raide, et à une grande profondeur on voit bouillonner les flots argentés du Nahr Ibrahim. La contrée devient de plus en plus sauvage et d'aspect grandiose à mesure que l'on s'approche du petit v. de (1 h. 50 min.) *Billaas* (altit. 1100 mèt.), où se trouvent encore quelques vignes et des arbres fruitiers. Belle source. Le terrain est toujours formé de grès alternant avec des basaltes et des bancs ferrugineux. Atteignant (30 min.) le sommet du col, dont l'altitude est de 1310 mèt., on descend par un ravin dans un cirque immense dont l'aspect est des plus grandioses. Partout s'élèvent des montagnes terminées par d'immenses parois verticales et dont les hauts sommets portent des forêts de pins. Traversant (1 h.) un petit ruisseau sur un pont d'une seule arche, on atteint le gros v. de **Kartaba**, bâti en basalte et entouré de véritables forêts de mûriers. Au N. du village s'élève un couvent admirablement situé sur un mamelon et habité par une dizaine de moines maronites. A (1 h. 30 min.) *Rhaïrèh*, se trouvent les ruines d'un gracieux petit temple désigné par les gens du pays sous le nom de Rhaïrèh, et visité par M. le docteur Lortet. Il mesure 10 mèt. de long sur 4 de largeur. A l'intérieur se trouvent deux colonnes; les murs sont presque intacts et dans les grands côtés s'ouvrent deux portes garnies de consoles d'un très beau travail. Ce petit temple, construit en très belles pierres, paraît à M. le Dr Lortet être syro-phénicien et très probablement contemporain de celui d'Afqa. Le sentier descend droit à un gros torrent, qui est l'origine du Nahr Ibrahim et que l'on traverse sur un pont d'une seule arche, pour entrer à (1 h. 25 min.) Aqoûra.

De Aqoûra aux Cèdres, 10 h. 55 min. (*V.* R. 57, lisez en sens inverse).

ROUTE 59.

DES CÈDRES A BA'ALBEK,

Par le col du Liban.

8 h. — Les voyageurs qui parcourraient cette route en sens inverse feraient bien de coucher à Aïn Ata plutôt que de s'engager la nuit sur les pentes du Liban.

En quittant le monticule des Cèdres, on traverse, dans la direction du S. E., le grand amphithéâtre qui termine la vallée du Nahr Qadicha où restent amoncelées, une partie de l'année, les neiges de l'hiver, et l'on s'élève, par un étroit sentier qui décrit de grands zigzags (1 h. 20 min.) sur le col du *Djébel el-Erz* (montagne des Cèdres), à 2286 mèt. au-dessus du niveau de la mer. Du col on jette un dernier regard sur la vallée profonde du Nahr Qadicha, sur la plaine de Tripoli et la Méditerranée, merveilleusement encadrées par les contre-forts du Liban. Du côté du S. E. on voit se dérouler la chaîne de l'Anti-Liban, parallèle à celle du Liban, dont elle est séparée par une large vallée découverte et sablonneuse, l'antique Cœlésyrie, appelée aujourd'hui *Béqâ'a*. Immédiatement au-dessous du col, le Liban s'abaisse brusquement, et, au-dessous de ses contre-forts arides, aux formes puissantes mais arrondies, aux teintes chaudes et ocreuses, l'œil s'arrête sur un large plateau boisé qui s'étend au S. O. jusqu'au petit lac alpestre nommé *Birket el-Yamoûnèh*. (*V.* p. 623). On descend par une pente très roide, mais dont les guides exagèrent singulièrement les dangers, car le sentier est bon partout, sur (1 h. 10 min.) un premier plateau où l'on remarquera quelques cèdres rabougris et au-dessus duquel on verra souvent planer des aigles. On rencontre un peu au-dessous (10 min.) une source abondante sortant d'une voûte de rochers, mais dont les eaux limpides et fraîches sont prises immédiatement par un aqueduc qui les distribue à tout le vallon. Cette fontaine, nommée *Aïn Ata*, a donné son nom à un pauvre hameau que l'on trouve un peu plus loin (15 min.) perché sur une muraille de rochers, à l'entrée d'un vallon verdoyant qui s'étend vers le S. jusqu'au Birket el-Yamoûnèh. C'est un lieu favorable pour faire une halte (2 h. 55 des cèdres, 1 h. 35 du col). On traverse ensuite un plateau d'où l'on jouit, en se retournant, d'une belle vue sur les pentes ravinées du Liban, puis (30 min.) on recommence à descendre dans la direction de l'E. sur (25 min.) un grand plateau couvert de chênes-verts, au delà duquel (45 min.) on redescend directement vers le S. par un vallon étroit qui (15 min.) tourne à l'E., près d'un puits profond et de deux masures. On aperçoit alors la plaine de la Cœlésyrie et l'on distingue déjà, au pied de l'Anti-Liban, les ruines de Ba'albek : enfin (35 min.) on atteint la plaine et

Deïr el-Akhmar (2 h. 30 d'Aïn Ata), dernier village maronite du Liban, aujourd'hui presque abandonné. On se dirige alors droit au S. E. à travers la plaine, où les amateurs d'équitation peuvent se donner carrière. Les ruines de Ba'albek, qui servent de point de direction, paraissent assez rapprochées ; il ne faut pas cependant moins de 3 h. pour les atteindre. La plaine de Béqâ'a, aux lignes larges et grandes, présente les plus beaux points de vue sur les deux chaînes de montagnes qui la dominent. Son sol gras et ocreux paraît susceptible d'une grande fertilité, s'il était bien cultivé. Mais de Deïr el-Akhmar à Ba'albek, la plaine n'est guère qu'une vaste solitude, au milieu de laquelle se dresse à dr. (1 h. 20 min.) une colonne isolée d'ordre corinthien, d'en-

viron 20 mèt. de hauteur et de 1 mèt. 50 cent. de diamètre. Elle porte les traces d'une inscription effacée. On ne rencontre plus que (1 h.) le hameau insignifiant de *Yâ'ât*, avant d'atteindre (40 min.) **Ba'albek**, où l'on entre en longeant les murailles de l'espèce d'acropole fortifiée où s'étalent les merveilleuses ruines d'Héliopolis.

BA'ALBEK OU HÉLIOPOLIS.

On loge dans le khân, ou mieux chez l'évêque, « qui héberge les voyageurs, dit M. de Saulcy, comme un simple hôtelier. » Il est encore préférable de planter sa tente au milieu de la cour du grand temple, mais il est assez difficile de faire monter les bêtes de charge à travers les décombres (*V.* les renseignements généraux).

Histoire. — Les deux noms de **Ba'albek** ou d'**Héliopolis**, dont le premier est syriaque, signifient également la *ville du soleil*. Le second fut imposé par les Séleucides et adopté par les Romains. L'histoire ne nous a transmis que peu de détails sur cette ville remarquable. L'époque de sa fondation est complétement inconnue. Une tradition du pays, qui ne repose sur aucune base solide, l'attribue à Salomon, comme Palmyre. Selon Macrobe, elle doit son origine à une colonie de prêtres de l'Egypte ou de l'Assyrie. Grâce à sa position entre Tyr et Palmyre et aux avantages qu'elle offrait comme entrepôt commercial, elle se développa rapidement et devint une des villes les plus importantes de la Syrie. Jules César la réduisit en colonie romaine ; Antonin le Pieux répara et agrandit le grand temple, qui présente aussi deux inscriptions en l'honneur de Caracalla et de sa mère.

Sous les empereurs byzantins, le nom d'Héliopolis n'est guère cité que pour rappeler quelques-uns de ses martyrs et de ses évêques.

Si cette ville prospéra sous les Romains, elle eut, en revanche, à souffrir beaucoup sous la domination des Arabes et des Turcs. Ils transformèrent Héliopolis en carrière et détruisirent en grande partie le grand temple pour construire un affreux turbé sur la route de Damas et pour extraire les crampons de fer des colonnes. Plusieurs tremblements de terre, en particulier celui de 1759, l'absence de tout commerce et les guerres continuelles entre les Turcs et les montagnards du Liban ont achevé la destruction d'Héliopolis. En 1751, elle comptait encore 5000 hab.

État actuel. — Ba'albek n'est qu'une petite bourgade de deux cents maisons environ, située à 1170 mèt. d'altitude, vers le milieu de la plaine de la Cœlésyrie, et adossée au pied de l'antique Liban. Elle compte de 3 à 4000 hab. divisés en 500 familles, métualis, musulmans, maronites et chrétiens du rite grec-uni ; c'est le siége d'un moutesallim dont l'autorité s'étend sur toute la partie N. de la Cœlésyrie. La ville est entourée d'une vieille muraille ruinée, de 3 kil. de circuit et flanquée de tours qui, du côté S. O., présentent un aspect assez pittoresque. Un ruisseau, qui provient d'une source à l'E., arrose la ville, et s'échappe vers les ruines des grands temples, pour aller rejoindre le Léontès. On trouve encore en certains points de son cours des arcs de petits ponts antiques et de belles assises de pierre qui avaient servi à le canaliser. Des maisons insignifiantes reliées par des ruelles tortueuses et fangeuses, des casernes, un khân qui tombe en ruines, une mosquée également ruinée, avec quelques colonnes antiques au N. du village, voilà Ba'albek moderne.

En revanche, les ruines gigantesque qui ont fait sa célebrite ont donné lieu aux descriptions les plus poétiques, où toutes les formules de

l'admiration ont été prodiguées. Nous ne chercherons pas à les imiter; les ruines de Ba'albek parlent assez haut pour qu'il soit inutile de réchauffer l'enthousiasme de celui qui les visitera. Notre rôle se bornera à en donner une description aussi claire, aussi méthodique, aussi complète que possible, et le voyageur qui voudra bien nous suivre pas à pas est sûr de ne rien omettre d'important.

Les antiquités de Ba'albek sont contenues en majeure partie dans une enceinte entourée de hautes murailles, et que nous ne pouvons mieux faire que de comparer, pour sa disposition générale, à l'acropole d'Athènes, bien qu'elle n'occupe pas comme celle-ci le sommet d'une colline, mais qu'elle soit au contraire sur un sol plus bas que le village. Nous commencerons notre description par cette acropole et nous passerons ensuite en revue les autres antiquités disséminées autour de la ville. Aucune précaution n'est nécessaire pour faire cette exploration, si ce n'est de se munir d'une lanterne pour visiter les souterrains.

L'ACROPOLE.

L'acropole de Ba'albek est située à l'O. du village, vers la plaine. On s'y rend en descendant le cours du ruisseau qui serpente entre les maisons, et laissant de côté le temple circulaire, sur lequel nous reviendrons par la suite, on se trouve sur une plate-forme, au pied de la façade orientale de l'acropole. Celle-ci forme une vaste enceinte de murailles orientée de l'E. à l'O., et présente, comme on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur notre plan, une assez grande analogie de disposition avec l'acropole d'Athènes : de larges propylées encore encombrées aujourd'hui par des constructions arabes; deux vastes cours, l'une hexagonale, l'autre rectangulaire, aboutissant aux ruines du grand temple du Soleil, à peu près comme les propylées d'Athènes conduisaient au Parthénon; puis, vers le S., le temple de Jupiter, placé à peu près comme l'Erecthéion, le tout entouré d'une enceinte de murailles que les Arabes ont convertie en forteresse par des constructions ultérieures, et entourée sur deux de ses faces d'un fossé aujourd'hui transformé en jardin. L'acropole de Ba'albek n'a pas eu, comme celle d'Athènes, la bonne fortune d'être déblayée par le zèle intelligent de nos archéologues. L'escalier des propylées a disparu; l'entrée est bouchée par un mur formé de fragments rapportés, et il faut, pour pénétrer dans l'enceinte, en suivre le côté S. jusqu'à une large brèche ouverte à l'angle S. O., derrière le temple de Jupiter. Il nous faut donc commencer notre description à rebours, pour suivre l'ordre dans lequel les objets se présentent au voyageur. Une fois dans l'enceinte, il lui sera facile, au moyen de notre plan, de se rendre parfaitement compte de la disposition générale de l'acropole.

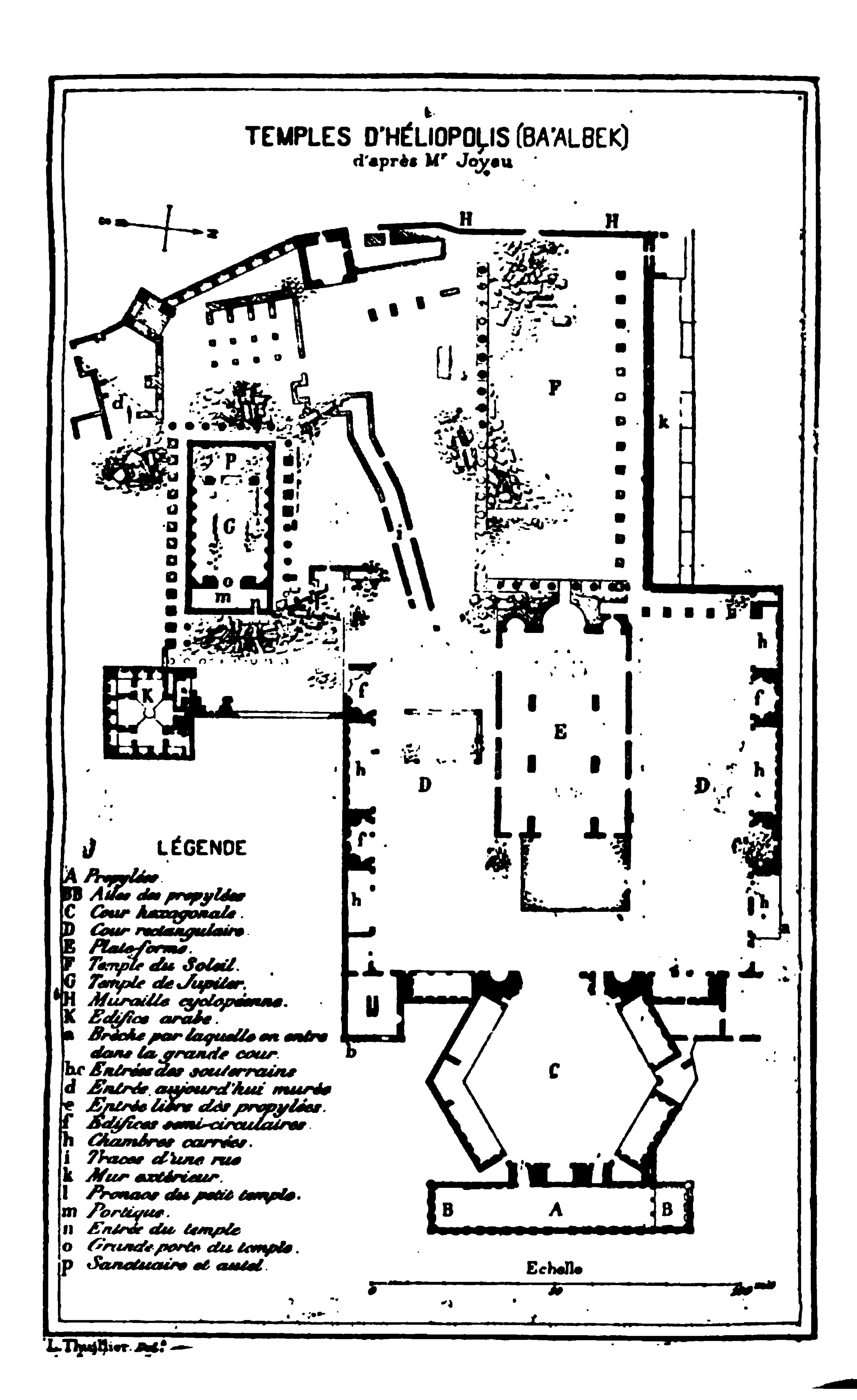
Le **Temple de Jupiter** (G), que l'on appelle aussi le **Petit Temple**, malgré ses proportions gigantesques, est le premier édifice que nous rencontrons. Il domine de toute sa hauteur l'enceinte et le fossé du côté du S. C'était un temple périptère, orienté de l'E. à l'O., avec 15 colonnes de côté sur 8 de front (les colonnes d'angle deux fois comptées), en tout 42 colonnes à chapiteaux corinthiens, mais non cannelées. Le pronaos, du côté de l'E., contenait, de plus, sur un second rang, 6 colonnes cannelées, et, sur un troisième, 2 colonnes également cannelées, répondant aux autres qui terminaient les murs latéraux de la cella, en tout 46 colonnes. L'édifice entier mesurait 227 mèt. de longueur et 117 de largeur. La cella, qui subsiste encore entière-

ment, était du style corinthien le plus riche. Le diamètre des colonnes était de 1 mèt. 90; la hauteur totale, avec la base et le chapiteau, de 19 mèt. 81.

Voyons maintenant ce qui reste de cet admirable monument : la face latérale S., qui domine l'enceinte extérieure et le fossé, la première que l'on aperçoive en arrivant, est celle qui a le plus souffert. Il ne reste plus que quatre colonnes du péristyle; le reste a été renversé, et l'on admire leurs débris gigantesques au fond du fossé. Une colonne est pourtant restée obliquement appuyée contre le mur de la cella, dans une position précaire qui attire tout d'abord l'attention sur elle. On observera les bases massives des colonnes écroulées et les murs de la cella, remarquable par la puissance et la régularité de sa construction, ainsi que par la belle frise sculptée qui occupe la partie supérieure. La muraille de l'enceinte, qui forme de ce côté le soubassement du temple, est également remarquable par la régularité de sa construction et la grandeur des matériaux. Vers l'E. on aperçoit, derrière les colonnes frustes du péristyle, les colonnes cannelées du pronaos, sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure. Les colonnes conservées à l'angle S. E. supportent encore une partie du plafond sculpté du péristyle, plafond que nous allons retrouver presque entier sur la face N.

Pénétrant alors dans l'acropole par l'angle S. O., en escaladant d'énormes débris de colonnes, de frise et de corniche, on se trouve sur la façade O. du temple, c'est-à-dire sur la face postérieure de la cella. Cette façade présente encore deux colonnes entières debout supportant une belle frise, et trois tronçons obliques et ébranlés (*V.* le plan ci-contre).

On remarquera aussi, de ce côté, la belle construction du mur de la cella, ornée de deux pilastres corinthiens aux deux angles, et d'une belle frise, continuation de celle qui fait tout le tour du temple. « Rien de si parfait, dit Volney (*État politique de la Syrie*, chap. VIII), que la coupe de ces pierres; elles ne sont jointes par aucun ciment, et cependant la lame d'un couteau n'entre pas dans leurs interstices. » D'immenses tronçons monolithes des colonnes, des fragments énormes de l'architrave de la frise, de la corniche et du plafond sculpté du péristyle, gisent au pied du temple; sur un des fragments du plafond on reconnaît un buste de femme ou de déesse dont la figure a été mutilée. Un fragment de fût monolithe que nous avons mesuré n'avait pas moins de 6 mèt. 70 cent. de long sur 1 mèt. 78 cent. de diamètre. Le fût tout entier était formé de trois pièces jointes ensemble par une pièce de fer carrée fichée en creux dans leur centre et scellée avec du plomb. « Ces axes remplissent si bien leur objet, dit Volney (*loco citato*), que plusieurs colonnes ne se sont pas déjointes dans leur chute. » Ces fragments à terre sont si gigantesques qu'on a peine à se figurer qu'ils aient appartenu à la colonnade du temple. Il faut mesurer le diamètre des colonnes encore debout pour s'assurer qu'il est le même que celui de ces fragments : c'est une illusion qu'on retrouve assez souvent dans les ruines des grands édifices. Ce qui est triste à penser, c'est que ces colonnes n'ont pas toutes été renversées par les tremblements de terre; mais plusieurs l'ont été par la stupide avidité des Arabes, dans le but d'en extraire le fer ou le plomb qui avaient servi à les sceller. La colonne d'angle de la face O. est encore toute noircie par l'explosion d'un fourneau de mine qu'un commandant turc inepte, Tadmour-Pacha, y a creusé, il y a quel-



L. Thuillier Delt

ques années, pour recueillir pour environ 25 fr. de plomb.

La façade N. est la mieux conservée; elle présente encore neuf colonnes debout, non cannelées, à chapiteaux corinthiens, supportant une frise et une corniche de la plus grande richesse. Le plafond qui reliait la colonnade à la cella est encore presque entièrement conservé; il est admirablement sculpté, et divisé en caissons de forme alternativement losangique et hexagonale, contenant des figures en haut relief, qui toutes ont été mutilées. On y reconnaît cependant des têtes d'empereurs et de divinités.

Du côté de la face E. était le pronaos; il en reste deux colonnes cannelées, qui, avec les colonnes non cannelées du péristyle de la face S., soutiennent une belle frise, un fragment de plafond sculpté, semblable à celui de la face N., et une tour crénelée, élevée par les Arabes. A l'angle opposé, c'est-à-dire à l'angle N. E. du pronaos, on voit encore debout une moitié de colonne cannelée. Entre les deux beaux pilastres qui formaient de ce côté l'extrémité des murailles de la cella, s'élève une muraille construite par les Arabes au moment où ils ont converti le temple en forteresse. Cette muraille, tout en blocs rapportés, masque complètement l'entrée du temple. Cependant sur la droite, et derrière d'énormes fragments de colonnes et de chapiteaux, on trouve une petite porte basse, ou plutôt un trou, par lequel on pénètre presque en rampant. On se trouve alors dans la seconde partie du pronaos, à moitié comblée par de la terre et des blocs écroulés, et l'on est face à face avec la *grande porte* du temple (o). Cette porte, de forme rectangulaire, est d'un grandiose qui saisit; sa largeur est de 6 mèt. 25 cent. Sa hauteur véritable ne peut être mesurée à cause des blocs de pierre dont les Arabes ont obstrué sa partie inférieure, mais elle devait être d'au moins 12 à 15 mèt.; les montants qui la soutenaient sont monolithes. L'ornementation est du style corinthien le plus riche; tout autour règne une bordure de 1 mèt. 20 cent. de large, remplie de fruits, de fleurs et de feuilles de vigne. La face antérieure du linteau forme une frise sculptée, avec des figures tenant à la main des raisins. L'énorme bloc, qui forme la clef de voûte, a glissé par suite du tremblement de terre de 1759 [1]; mais étant taillé en forme de coin, il s'est arrêté entre les deux gros blocs latéraux, et il est resté suspendu dans une position menaçante. Quelque inquiétude que l'on puisse en concevoir pour la solidité de la porte, on ne peut nier que cet accident ait ajouté beaucoup à son effet pittoresque. A la face inférieure de cette pierre suspendue, on voit un aigle, les ailes déployées, tenant dans ses serres un caducée, et dans son bec une guirlande de fleurs, qui s'étendait des deux côtés. Sur le bloc de gauche, elle est complètement effacée; mais sur le bloc de droite, elle est bien conservée, et l'extrémité en est soutenue par un génie ailé de la forme la plus gracieuse, la figure et le corps ont été mutilés comme à coups de marteau, mais la silhouette en est encore parfaitement nette et pure; la tête de l'aigle est aussi mutilée. Volney a remarqué que ce n'était point la figure de l'aigle romain, mais celle

[1] On le voit encore en place sur les dessins de Wood et Dawkins, *Ruins of Balbek*, atlas in-folio, Londres, 1757. A l'époque où ces voyageurs ont visité Ba'albek (1751), le petit temple présentait encore 20 colonnes debout, et le grand temple, 9. Volney en 1784 n'en a plus trouvé que 20 au petit temple (3 de plus qu'aujourd'hui) et 6 au grand. La pierre de la porte n'était descendue que de 22 centimètres; aujourd'hui elle est descendue de près de 2 mèt.

de l'aigle oriental, que l'on retrouve à Palmyre et qui était consacré au soleil.

L'intérieur du temple surprend par la grandeur de ses dimensions (49 mèt. de long sur 26 de large), la beauté de sa construction, la régularité des blocs qui forment la muraille, et surtout par la richesse de son ornementation. En effet, de chaque côté, on compte 7 colonnes engagées et 3 pilastres, tous cannelés et à chapiteaux corinthiens, surmontés d'une frise de guirlandes soutenues par des têtes de satyre, de cheval, de taureau, etc. L'entrecolonnement est partagé en deux étages par une frise à mi-hauteur. L'étage inférieur présente des niches à voûtes cintrées, dont le cintre est formé d'un seul bloc, et l'étage supérieur, d'autres niches surmontées d'un fronton triangulaire. Ces niches sont toutes richement ornées, mais presque tous leurs soutiens sont tombés. Tout ce luxe d'ornements n'est peut-être pas d'un goût très pur, mais l'effet général en est magnifique. La hauteur du mur latéral était de 10 mèt. 23 cent. Le fond de la cella, à l'O., (p) est beaucoup plus simple, et ne présente qu'une grande muraille, avec deux pilastres corinthiens et la continuation de la frise intérieure. Cette partie de la cella formait un sanctuaire, séparé de la grande enceinte du naos par des colonnes et des arceaux dont on voit encore quelques restes du côté du S. C'est à ce sanctuaire que répondent les pilastres que nous avons mentionnés sur les faces latérales. Son niveau était plus élevé que celui du naos, et l'on trouve au-dessous des chambres voûtées où l'on descend par un escalier, sur les parois duquel on lit une inscription coufique. Le milieu de l'enceinte est encombré de terre et de fragments magnifiques éboulés de la voûte ou de la frise, et qui masquent la base des colonnes engagées, surtout du côté N. On distingue encore dans l'enceinte du naos les soubassements de deux murailles parallèles à l'axe du temple, et partant des deux côtés de la grande porte, de manière à diviser cette partie de l'édifice en trois nefs.

Revenant à la porte d'entrée, nous signalerons de chaque côté deux gros pylônes à chapiteaux palmés, contenant des escaliers qui mènent sur le sommet du temple. L'escalier du N. est intact, mais on ne peut en trouver l'entrée. Du côté du S., on peut monter dans l'escalier; mais il est si dégradé, qu'on ne peut atteindre le sommet.

Édifice arabe (Église) (K). — En sortant du temple de Jupiter, on voit, en face de son pronaos, un bâtiment carré d'une construction massive, avec une porte élégamment sculptée à la manière arabe. En franchissant cette porte, on trouve un escalier à moitié éboulé, qui menait à la partie inférieure de la tour. Un autre escalier, un peu moins délabré, conduit à la partie supérieure. Dans cet escalier, s'ouvre à droite une porte qui donne accès à une grande salle, divisée en quatre bras en forme de croix grecque par quatre grandes ogives, au fond desquelles deux ogives plus petites circonscrivent des fenêtres étroites en forme de meurtrières. Au plafond on remarque une ouverture hexagonale. Cet édifice paraît avoir été une église chrétienne.

En sortant de ce bâtiment et se tournant vers le N., on voit la muraille extérieure de la *cour rectangulaire*, et à l'angle S. O. de cette muraille, on trouve une porte carrée (c), aux trois quarts enterrée, qui est l'ouverture intérieure d'un des deux *passages souterrains* qui passent sous la cour rectangulaire, et que nous décrirons plus tard.

Cour rectangulaire (D). — On y pénètre en escaladant la muraille dont nous venons de parler. Cette cour,

d'un niveau supérieur à celui du petit temple, mesure 134 mèt. de long sur 113 de large. Elle est circonscrite au S. et au N. par des édifices très richement ornés; « ils forment, dit Volney, une espèce de galerie distribuée par chambres, dont on compte sept sur chacune des grandes ailes, savoir : deux en demi-cercle et cinq en carré long. » Les chambres semi-circulaires (f) sont formées par de petits édifices composés de pilastres corinthiens et de deux étages de niches. Les chambres rectangulaires (h) présentent des séries de niches richement ornées, qui devaient contenir des statues : les frontons subsistent encore, mais les colonnettes et les pilastres sont tombés. Aux angles S. E. et N. E. de la cour, on trouve encore d'autres chambres en retour sur la face E., qui appartenaient peut-être aux prêtres du grand temple. Au centre de la cour, on remarque une élévation de niveau, qui paraît le reste d'une esplanade portant un autel. Ce terrain est jonché de débris de colonnes en granit rouge, provenant sans doute des portiques latéraux. Au centre de la façade E. se trouve une grande porte flanquée de niches et de pilastres, par où l'on pénètre dans la cour hexagonale.

Cour hexagonale (C).— Cette cour formait un hexagone régulier de 60 mèt. de diamètre, encadrée par des constructions symétriques, dont il ne reste plus que les murailles et les dispositions générales. On reconnaît cependant qu'elle était circonscrite par des chambres analogues à celles de la cour rectangulaire, avec lesquelles elles communiquent d'ailleurs. Le côté S. est le mieux conservé : on distingue des traces de niches alternativement cintrées et à fronton. Elles ont perdu leurs colonnes, dont les fûts de granit rouge jonchent la terre; mais le fond des niches est encore richement sculpté, et le haut est en forme de coquille. Au-dessus des niches règnent une frise et une corniche, ornées de guirlandes de fleurs et de fruits. Du côté de l'E. était une grande porte, aujourd'hui bouchée, flanquée de deux portes latérales: celle du S. est encore ouverte. Elle est décorée de niches et présente un escalier qui montait aux parties supérieures de l'édifice. Franchissant cette porte, on sort de la cour hexagonale, et l'on arrive sur une plate-forme, que nous appellerons

Les Propylées (A). — Cette plate-forme est maintenant encombrée de blocs de pierre et bouchée du côté de l'E. par une grosse muraille faite de pierres rapportées à l'époque où les Arabes convertirent l'acropole de Baa'lbek en forteresse. C'est évidemment de ce côté qu'était l'entrée de l'acropole, où l'on montait par un escalier qui a disparu entièrement, mais dont la largeur est indiquée par deux piédestaux engagés dans la crête du mur moderne, et sur lesquels M. de Saulcy a pu lire du dehors des inscriptions du temps de Septime Sévère (*ouvr. cité*, tome II, p. 625). Volney a distingué, sur le bord de cette espèce de terrasse les bases de 12 colonnes qui en faisaient un portique, comme aux propylées d'Athènes. Des deux côtés s'élèvent deux ailes (B), en forme de tours carrées, ornées extérieurement de pilastres corinthiens et surmontées après coup d'une construction crénelée. A l'intérieur, elles renferment chacune une grande chambre de 9 mèt. 45 cent. de long sur 11 mèt. 58 cent. de large, richement ornée de pilastres, frises et niches sculptées. On ne saurait mieux comparer ces ailes latérales qu'à la pinacothèque d'Athènes. La place de la porte principale entre les deux ailes se reconnait aux vestiges de deux gros pilastres auxquels aboutit une frise partant des deux ailes latérales. Sur les côtés sont deux portes secondaires, dont une seule est encore ouverte, c'est celle

du S., par laquelle nous sommes entrés.

Rentrant dans la cour hexagonale, puis dans la cour rectangulaire, nous comprendrons maintenant parfaitement la disposition et la magnificence de toutes ces entrées du temple du Soleil. C'est dans l'axe principal des propylées, de la cour hexagonale et de la cour rectangulaire, sur la face O. de cette dernière, que s'ouvrait la porte qui menait au grand temple. Cette porte était flanquée de deux pylônes élevés et précédée d'une baie semicirculaire plus petite. L'épaisseur de la muraille est d'environ 4 mèt. En dehors, elle présente de chaque côté les bases de deux énormes colonnes. Franchissant cette porte, on se trouve face à face avec l'emplacement du

Temple du Soleil ou **Grand Temple** (F). — Il n'en reste plus que des substructions et six colonnes immenses encore debout sur une muraille puissante, qui appartenait au côté latéral S. de l'édifice. Ces colonnes ne sont pas cannelées, mais elles portent sur leurs chapiteaux corinthiens un entablement avec frise et corniche richement sculptée. Elles mesurent, selon M. Maxime Ducamp, cité par M. de Saulcy, 12 mèt. 34 de haut., 7 mèt. 04 de circonférence, et 23 mèt. 06 de haut. totale, entablement compris. Celui-ci n'a pas moins de 4 mèt. 26 de hauteur. L'entre-colonnement est de 2 mèt. 54. Quatre fûts engagés dans la muraille N. de l'acropole et reposant encore sur leurs bases indiquent j'emplacement de la face latérale N. du temple. On voit aussi de ce côté une rangée de massifs de pierre qui indiquent peut-être une galerie intérieure. Un massif déblayé à l'E., dans l'axe des six grandes colonnes debout, marque à peu près la place du pronaos. Il ne reste rien de la cella : le fond du temple à l'O. présente des traces de marches transversales, qui prouvent que le fond du temple était surélevé pour former un sanctuaire. Voilà tout ce qui reste du temple du Soleil ; mais les colonnes encore debout, avec leur admirable entablement, montrent assez ce que devait être ce magnifique édifice. Sa longueur était de 89 mèt. sur 48 mèt. 6 c. de large, et l'on a pu reconnaître qu'il comptait 10 colonnes de front et 19 de côté, en tout 54 colonnes (en défalquant les colonnes d'angle).

Entre le grand temple, le temple de Jupiter et l'enceinte de l'acropole, vers le S. O., on ne trouve plus qu'un terrain d'un niveau inférieur à celui du grand temple, et couvert des restes confus des temples antiques, ainsi que de constructions ogivales. A l'angle S. O. s'élevait la maison du commandant arabe de la forteresse. Une espèce de rue, tracée parmi ces décombres, va rejoindre obliquement la cour rectangulaire.

Vue extérieure de l'enceinte. — Il nous reste, pour bien comprendre l'acropole, à faire extérieurement le tour de son enceinte et à visiter les passages souterrains qui existent sous la cour rectangulaire. L'enceinte nous présente trois espèces de constructions différentes : 1° des assises cyclopéennes, probablement phéniciennes, que nous allons décrire en détail; 2° des murailles qui, par leur construction régulière et leur ornementation, semblent romaines ; et enfin 3° des tours surajoutées et des ouvrages crénelés, formés de blocs rapportés, irrégulièrement disposés, qui ne datent évidemment que du moyen âge et de la domination arabe.

Commençant le tour des murailles à la brèche de l'angle S. O., par laquelle nous étions entrés, nous trouvons d'abord des substructions et une tour évidemment surajoutée. — On contourne cette tour, et on longe la face O., où l'on trouve les

murs anciens. Ce qui frappe tout d'abord, c'est la **muraille cyclopéenne** ou **phénicienne** (H), composée de blocs énormes. On en compte trois principaux, monstres auprès desquels les autres ne sont rien. Ils mesurent env. 20 mèt. de long sur 4 ou 5 de haut, et autant d'épaisseur. Ils occupent la base de la muraille et supportent 6 autres blocs de moindres dimensions. Au-dessus, la muraille est évidemment d'une époque postérieure, et formée de fragments rapportés : bases de colonnes, morceaux de frises, etc., mais le tout en pierres qui paraîtraient de grandes dimensions, si elles n'étaient à côté des monolithes de la base.

Du côté N., on trouve un autre mur phénicien aussi puissant, mais qui n'a guère plus de 6 mèt. de haut. Ici la base est formée de blocs plus petits, les blocs monstres sont superposés : ceux-ci mesurent 3 mèt. 69 de hauteur. La muraille qui a été élevée postérieurement n'a pas été, comme du côté O., construite sur les blocs cyclopéens, mais derrière eux, de manière à laisser entre ces deux constructions un espace libre dans lequel on pénètre par une petite porte creusée dans la muraille cyclopéenne. On trouve dans cette espèce de boyau quelques gros fûts de colonnes éboulés, provenant de la colonnade extérieure du temple du Soleil. L'enceinte intérieure, formée de beaux blocs réguliers, paraît romaine, mais la partie supérieure est évidemment arabe.

« Les substructions en gros blocs de la muraille cyclopéenne ont évidemment, dit M. E. G. Rey, appartenu à une enceinte sacrée, ou τέμενος, remontant à une haute antiquité. L'enceinte sacrée de Jupiter Baétocétien à Hosn Souleïman nous offre le plus beau spécimen d'édifice de ce genre conservé en Syrie et nous permet de restituer par la pensée les parties disparues de l'édifice primitif de Ba'albek. La coutume d'entourer de la sorte les lieux de dévotion ou de pèlerinage paraît originaire de l'Asie, d'où elle fut importée en Grèce; car Pausanias mentionne fréquemment sous ce nom les enceintes sacrées. Dion Cassius, parlant de la prise de Jérusalem par Caïus Sossius, désigne le Haram et le temple par le mot de τέμενος. Même observation pour le Haram d'Hébron. Les parties conservées du τέμενος de Ba'albek mesurent 93 mèt. 76 de longueur sur environ 73 mèt. de large » (*V.* E. G. Rey, *Rapport sur une mission scientifique dans le nord de la Syrie*, p. 8-12 et pl. VI et VII).

L'angle N. O. de la cour rectangulaire forme sur cette face de l'enceinte une saillie de 6 mèt. env., à la base de laquelle on remarque une haute porte, qui n'est que l'ouverture O. d'un des *passages souterrains* que nous allons décrire ci-après. Au-dessus de cette porte, on en voit une plus petite, encadrée de deux pilastres corinthiens et d'une frise, et qui a été bouchée avec des pierres rapportées. La muraille N. de la cour rectangulaire est très régulièrement bâtie et formée de blocs de grandes dimensions. Vers le milieu, on remarque une grande porte oblitérée. A l'angle N. E., on trouve une large brèche, par où l'on peut voir des chambres et des portes sculptées qui répondent à celles que nous avons décrites dans la cour rectangulaire.

L'angle en retour de cette cour qui regarde à l'E. présente l'autre porte du grand passage souterrain, porte large et élevée, surmontée de deux portes et de deux fenêtres sculptées plus petites.

Passages souterrains (b, c). — On pénètre facilement sous la voûte, qui surprend par sa belle construction, où l'on reconnaît l'appareil romain, et où M. de Saulcy a pu lire quelques inscriptions latines. Le même voyageur a reconnu sous ces voûtes les traces d'une construction anté-

rieure, remontant probablement à l'époque des murailles cyclopéennes mentionnées plus haut. La base des murailles est formée de matériaux gigantesques, et la voûte elle-même présente des parties qui, par la couleur de la pierre et la courbe des voussoirs, diffèrent de l'appareil romain des autres parties. Entrant sous la voûte du passage N., on trouve d'abord à g. une porte qui s'ouvre dans une grande chambre carrée, puis une longue voûte transversale qui communique avec le souterrain du S., dans lequel on trouve aussi des portes bouchées. On peut, en escaladant une fenêtre en face de la voûte transversale, pénétrer dans une grande chambre décorée de niches sculptées. Rappelons que l'ouverture O. du souterrain du S. conduit dans l'intérieur de l'acropole.

Ressortant du souterrain du S. par sa porte E., on se retrouve au pied de la tour qui forme l'angle S. E. de la cour rectangulaire, ornée extérieurement de pilastres, et en dehors de la cour hexagonale; on longe cette cour jusqu'à l'aile des propylées, qui fait saillie de ce côté, et qui est décorée en dehors de pilastres corinthiens et surmontée d'une tour crénelée arabe. — En revenant sur la façade E. des propylées, entre les deux pavillons carrés qui en forment les ailes, on reconnaît la place que devait occuper l'escalier et l'entrée principale de l'acropole. Les piédestaux signalés par M. de Saulcy sont placés trop haut pour que, d'en bas, on puisse lire les inscriptions sans une échelle ou sans un télescope. Achevant le tour de l'enceinte vers le S., on reviendrait au temple de Jupiter.

AUTRES ANTIQUITÉS DE BA'ALBEK.

Temple circulaire. — Il est situé à l'E. et à env. 300 mèt. de l'acropole, et entouré de quelques maisons arabes. Ce temple n'était pas exactement circulaire, la porte du côté de l'O. formant un segment coupé sur la circonférence de la cella. La colonnade extérieure présente le même segment coupé. La porte principale était flanquée de deux colonnes corinthiennes, reliées par l'architrave avec les deux colonnes les plus extrêmes de la colonnade extérieure. La porte avait 4 à 5 mèt. de haut, elle était rectangulaire. La colonne de g. est à peu près intacte, celle de dr. est penchée et presque renversée; l'architrave et la frise de ce côté se sont écroulées. Il reste encore près des deux tiers de la cella, bien qu'elle se soit écroulée du côté du S. A l'intérieur, on distingue en bas une espèce de corniche ressemblant à un siége circulaire. A 4 mèt. de hauteur, règne une corniche sculptée, au-dessus de laquelle étaient cinq niches à frontons alternativement plein-cintre et triangulaires. Il en reste encore trois, dont deux à plein-cintre. Une partie du quatrième fronton existe encore. Entre les frontons et ces niches étaient des colonnettes, dont deux sont encore en place avec leur architrave, frise et corniche. Les niches étaient surmontées d'une frise très simple, et dont une partie même n'a pas été achevée, et d'une corniche très riche d'ornementation. Au-dessus, une couronne de pierre en surplomb indique que le bâtiment était couvert d'une coupole.

Extérieurement la cella présentait quatre niches de style corinthien, formées d'une voûte cintrée soutenue par deux pilastres à palme : il reste trois de ces niches. Dans l'une est sculpté un aigle; dans les autres, des espèces de coquilles. Les niches sont séparées l'une de l'autre par un pilastre corinthien qui répond à une des colonnes du péristyle. Au-dessus des niches règne une frise représentant des guir-

landes sculptées, puis la corniche très riche qui relie les colonnes du péristyle. Cette corniche ne forme pas une bande circulaire, comme aux temples de Vesta et de la Sibylle à Rome et à Tivoli, mais elle forme des arcs de cercle rentrants, avec une colonne à chaque brisure. Cette disposition présenterait certainement une grande élégance et ferait du temple de Ba'albek un modèle unique, si la lourdeur de l'édifice et la profusion des ornements ne prêtaient beaucoup à la critique. Il ne reste plus que quatre des cinq colonnes du péristyle. L'édifice perd de plus en plus son aplomb et menace d'une ruine assez prochaine. Il a été converti autrefois en église chrétienne.

A côté du temple circulaire, on voit une petite tour octogone arabe, espèce de mosquée, dans le pavement de laquelle a été enclavé un bénitier chrétien.

Murailles de la ville, Nécropole, etc. — Nous avons déjà mentionné le canal qui encaisse le ruisseau de Ba'albek, et la muraille d'enceinte crénelée et flanquée de tours, qui s'élève sur la colline. La nécropole est construite en gros blocs empruntés aux ruines d'Héliopolis, au milieu desquels Burckhardt et M. de Saulcy ont pu lire plusieurs inscriptions intéressantes. (*Voyage autour de la mer Morte*, tome II, p. 613-617.) La nécropole, située au sommet de la colline, qui fait face à l'O., contient aussi beaucoup de fragments curieux. Toutes les roches sont percées de grottes sépulcrales, analogues à celles d'Abila. (*V.* p. 626-627).

Sur le sommet de la colline, au S. O. de la ville, est un immense chapiteau dorique, de 92 cent. de hauteur, avec des moulures assez compliquées ; à 50 mèt. de là, gisent les tambours disjoints de la colonne qui portait ce chapiteau et de la base formée de deux dés superposés. Wood a vu la colonne encore debout en 1751. Le tout surmontait un caveau sépulcral, ouvert il y a quelques années, par M. Montefiore; le chapiteau et la colonne sont creusés d'une rainure, qui servait peut-être, selon M. de Saulcy, à conduire les eaux pluviales. Un peu plus loin est une vaste pierre, avec un écusson sculpté, un quadruple fronton, laquelle paraît avoir recouvert une tombe.

En sortant de Ba'albek, vers le S. O., on passe près d'un turbé ombragé d'un vieux cyprès, et l'on arrive (16 min.) aux **anciennes Carrières**, d'où ont été tirés les matériaux gigantesques de l'acropole. On trouve encore en place un des gros blocs monolithes de la muraille cyclopéenne, que les Arabes nomment *hadjar el-qiblèh* (la pierre du midi). Ses dimensions sont : largeur, 4 mèt. 10 cent.; hauteur, 4 mèt. 50 cent.; longueur, 23 mèt. 42. Il est parfaitement taillé et attend depuis des siècles la puissance qui devait le transporter à l'enceinte de l'acropole. M. de Saulcy a calculé qu'il avait 500 mèt, cubes, et que, vu la densité de la pierre, il devait représenter un poids de 1 million 500 000 kil., c'est-à dire qu'il faudrait une machine de la force de 20 000 chevaux ou les efforts réunis de 40 000 hommes pour le mettre en mouvement. Nous n'avons aucune idée des moyens employés pour transporter de pareilles masses; quels rouleaux pouvaient, sans s'écraser, être employés à les faire glisser? Les carrières s'étendent assez loin vers le S., au pied de l'Anti-Liban.

Dans la plaine au S. O., à 40 min. sur la route de Zahlèh, on trouve un petit édifice octogone, nommé *Qoubbet Doûris* (la coupole de Douris). Il est formé de huit colonnes de granit supportant une architrave octogone grossièrement bâtie; ce ne sont que des blocs reposant horizontalement et sans ciment sur le sommet des colonnes : ce n'est pas

là un temple antique, c'est quelque santon arabe bâti avec des matériaux anciens. Un sarcophage en pierre est placé tout debout entre deux des colonnes, sans doute pour servir de mihrab. Enfin, à 20 min. à l'E de la ville, on pourra visiter la belle source de *Ras el-Aïn*, près de laquelle sont les ruines de deux mosquées.

De Ba'albek à Beyrout, R. 60 et R. 61 ; — à Homs et à Hamah, R. 69.

ROUTE 60.

DE BA'ALBEK A BEYROUT,

Par Zahlèh et Bekfaya.

(16 h. — On couche à Zahlèh).

Zahlèh	6h	7
Beyrout	9	35
Total	15	42

En quittant Ba'albek, on s'avance au S. O., vers le petit édifice circulaire, *Qoubbet Doûris*, décrit p. 620, que l'on dépasse (30 min.) pour traverser obliquement la large plaine de Béqâ'a, qui paraît de plus en plus riche et fertile, malgré le manque de bras et de culture. Le hameau de *Taliyèh* (1 h. 40 min.) est le seul que l'on rencontre avant de franchir (1 h. 15 min.) le Leïtâni (Leontès). Au hameau de *Temnîn el-Tahhta* (1 h. 10 min.), on arrive au pied du Liban. A dr., sur la hauteur, à 3 kil. env. de la route, on aperçoit le v. de *Qasr Néba*, où l'on peut visiter les ruines d'un temple. Un peu plus au S., au-dessus du v. de *Niha*, se trouve un autre temple plus remarquable, appelé *Qala'at el-Hosn* (V. ci-dessous). Le v. de Niha lui-même contient aussi des restes défigurés d'un temple. La route, depuis Temnîn el-Tahhta, continue au pied de la montagne, jusqu'à (1 h. 15 min.) *Nébi Nouh*, ou *Kérak Nouh* (le tombeau de Noé), édifice qui mesure 21 mèt. de long, et qui paraît un ancien aqueduc. Le v. de *Mou'allaqah* (7 min.), bâti à l'entrée d'un beau vallon, et entouré de noyers et de peupliers, possède un orphelinat latin et une école supérieure de filles. C'est un faubourg de (10 min.)

Zahlèh (942 mèt. d'altitude) (6 h. de Ba'albek. On loge chez l'évêque grec). C'est une ville nouvelle, bâtie en étage, sur les pentes rapides de deux coteaux séparés par un torrent, le *Nahr Bardâni*, qui débouche d'une gorge sauvage, encaissée entre de hauts rochers verticaux. « Un pont unique va d'un quartier à l'autre. Quelques maisons assez élégantes brillent entre la verdure des peupliers et des hautes vignes, au-dessus des chûtes du fleuve. Celui-ci, après avoir traversé les maisons de la ville, qui sont groupées et suspendues de la manière la plus bizarre sur ses hautes rives, et pendantes sur son lit, va arroser des terres ou des prairies étroites où l'industrie des habitants distribue ses eaux en mille ruisseaux. » (Lamartine.) La V. compte environ 12 à 15 000 hab., presque tous chrétiens, syriaques ou grecs, dont l'esprit turbulent et querelleur fait peu d'honneur à la foi qu'ils professent. Ils ont au moins le mérite d'être industrieux et travailleurs. La ville est remplie de couvents, d'églises, de prêtres et de moines. Elle possède aujourd'hui une école latine, une école anglaise et un bureau télégraphique.

Excursions à El-Ferzol, Qala'at el-Hosn, etc. — Au sortir de Zahlèh, on se dirige au N. E. sur un vaste plateau situé au pied du Liban, entre Zahlèh et Kérak, et qui s'abaisse par une pente insensible, vers la Béqâ'a. Au delà de (20 min.) Kérak, la route, inclinant à g., rencontre (15 min.) un petit ruisseau au delà duquel se présentent deux chemins pour aller au Ferzol. L'un, celui de Ba'albek, descend dans la plaine jusqu'en face du village lui-même, où l'on arrive alors par un vallon perpendiculaire à la route. L'autre, impraticable l'hiver, mais

agréable et pittoresque dans la belle saison, y conduit en ligne droite par la montagne. Prenant ce dernier sentier, on gravit une série de hauts coteaux recouverts d'un humus rougeâtre extrêmement fertile, où l'on cultive l'orge, le blé et la vigne. Les vallées intermédiaires, toujours arrosées par les eaux de la montagne, sont tapissées d'une herbe fine et serrée. Du sommet de la troisième colline, le regard tombe sur **Ferzol** que l'on atteint (1 h.). Laissant le v. à dr. et remontant le ruisseau de Ferzol, on tourne au S. dans un vallon solitaire, le *ouady El-Habîs* (le solitaire), rafraîchi par une eau courante, dominé à l'O. et à l'E. par des côteaux fertiles et qui se terminent brusquement (20 min.) au S., au pied d'une masse de rochers gigantesques. Les flancs du rocher sont percés d'une grande quantité de *grottes*, régulièrement étagées. Le premier étage des cellules est aujourd'hui fort élevé au-dessus du sol, et il n'y a plus de chemin pour y monter, les assises inférieures de la montagne ayant été exploitées comme carrière. On ne peut y arriver qu'en s'attachant aux aspérités du roc. Elles sont toutes taillées en forme de calotte, et plusieurs sont revêtues à l'intérieur d'un crépissage sur lequel se voient encore par places les restes d'une peinture rougeâtre. La plupart possèdent un réservoir creusé au milieu de la cellule. Le Père Bourquenaud, à qui nous empruntons cette description, y a reconnu une chambre sépulcrale, longue de 6 mèt. 87 sur 5 mèt. 37 de largeur et renfermant neuf tombeaux disposés le long des parois. Au-dessus de cette chambre sépulcrale, se trouve une sorte de niche sculptée, fort curieuse. C'est un encadrement ogival, fait d'une large baguette, dans l'intérieur duquel se détache en relief une pierre taillée en forme de cône. Dans le flanc du rocher situé sur la rive dr. du ruisseau, s'ouvre une large cour carrée, de 6 mèt. 60 de côté, taillée à ciel ouvert et avec une parfaite régularité. Le seuil est à plus d'un mètre au-dessus du sol. Cette cour donnait accès par un escalier de 4 marches dans une salle intérieure, également creusée dans le roc vif et où l'on pénètre par une porte de 3 mèt. 23 de largeur sur 2 mèt. 75 de hauteur. Cette salle forme un parallélogramme de 6 mèt. de long sur près de 3 mèt. de larg. M. Bourquenaud voit dans ce monument un temple monolithe des anciens âges phéniciens et dans ce vallon, un sanctuaire de Baal et d'Astarté, dont le culte a laissé une trace dans le cône symbolique. Plus tard, ces grottes seraient devenues une laure.

Si, de El-Ferzol, au lieu de remonter le vallon, on gravit la montagne du côté de l'E., on s'engage dans un étroit sentier qui tourne (10 min.) au S. par une côte très raide. A g., sur une paroi de rochers, est une curieuse *stèle* en relief sur le fond d'une niche peu profonde et qui mesure 1 mèt. 13 de long. sur 1 mèt. 25 de haut. A g. est un personnage à cheval, revêtu d'une longue robe serrée autour du corps par une ceinture. Un manteau, qu'une agrafe fixe à chaque épaule, flotte derrière lui. Sa tête est entourée d'un nimbe radié. De la main droite, il tient les rênes du cheval; de la gauche il cueille un fruit sur un arbre placé devant lui. En face, de l'autre côté de l'arbre, est une femme nue, tenant de la main droite une énorme grappe de raisin. La tête est complètement mutilée. L'arbre représenté paraît être un palmier, bien que les fruits ressemblent à des pommes de pin. M. Bourquenaud classe ce curieux groupe parmi les monuments symboliques du culte syrien, de l'époque grecque et arabe. (*V.* A. Bourquenaud, *Voyage dans le Liban et dans l'Anti-Liban*, p. 62-63).

A 1 h. environ au N. de El-Ferzol, on pourra visiter les ruines d'un temple nommé **Qala'at el-Hosn** ou **Hosn Nîha**. Ce temple, situé dans une petite vallée à 1276 mèt. au-dessus du niveau de la mer, était prostyle, d'ordre corinthien, et faisait face à l'E. Il est établi sur un soubassement élevé de 3 mèt. 50 environ et il mesurait 28 mèt. de long sur 12 mèt. environ de large.

De Zahlèh, on peut faire l'ascension du Djébel Sannîn (2600 mèt.), avec de bons guides. On trouve au sommet les ruines d'un temple. Vers l'O., la vue plonge sur d'innombrables vallées descendant vers la mer, tandis qu'à l'E., s'étagent les contreforts de la chaine, couverts de bois de cyprès.

De Zahlèh, on commence à s'élever sur les contre-forts du Liban; on peut passer (1 h. 15 min.) près du v. de *El-Djédeïdèh*, où l'on signale une ruine avec une inscription votive en latin et rejoindre (20 min.) la route de Damas, au-dessus du v. de Mekhsèh.

Mais le plus court est de gagner (1 h.) Chtôra. De là à Beyrout (9 h. env. à cheval et 6 h. par la voiture) (*V.* R. 63).

Une route, plus intéressante que celle des caravanes par ses beautés alpestres, conduit de Zahlèh à Beyrout, en rejoignant par les sommités du Liban la vallée du Nahr el-Kelb. On s'élève par les vignes au-dessus de Zahlèh (1 h. 45 min.) sur un col compris entre le Djébel Sannîn et le Djébel Kéniçèh, d'où l'on découvre la mer. Descendant dans une gorge profonde, appelée le *ouady Tarchîch*, dont on longe quelque temps la rive droite, on chemine en suivant un sentier étroit taillé dans le roc, sur des hauteurs plantées de pins, qui séparent le ouady Tarchich au S., du *ouady Biskinta*, au N. Les flancs de la montagne sont disposés en terrasses, et l'on y cultive la vigne et le mûrier. Parvenu (2 h. 30 min.) au petit v. de *Aïn Toûra*, on descend par une côte abrupte, à (40 min.) *Méroudj*, puis laissant à dr. les couvents de *Mâr Élias* et de *Mâr Yohanna*, on atteint (1 h. 10 min.) **Bekfaya**, gros v. pittoresque élevé sur une haute colline qui domine au N. la gorge du Nahr el-Kelb; on y voit les restes du palais d'un ancien émir du Liban. Le village, habité par des Grecs et des Maronites, possède une mission latine. De Bekfaya à l'embouchure du Nahr el-Kelb, 3 h., en passant par *Beït Chebâb* et *Qornet el-Hamrah*, près duquel on signale quelques grottes sépulcrales. De l'embouchure du Nahr el-Kelb à Beyrout, 2 h. 15 min. (*V.* R. 55.)

ROUTE 61.

DE BA'ALBEK A BEYROUT,

Par Yamoûnèh et Aqoûra.

(24 h.).

Beït Eddèh..............	3h 05
Yamoûnèh...............	1 35
Sommet du col.........	4 00
Afqa....................	1 15
Beyrout.................	14 20
Total..............	24 15

Souvent lorsqu'on veut tenter le passage des Cèdres à la fin du printemps, il est impossible de le franchir à cause des amoncellements de neiges. C'est ce qui est arrivé au Dr Lortet le 12 mai 1875. Arrivé tout près du col et quoique aidé par un grand nombre d'habitants du v. de Aïn Ata, il lui fallut rebrousser chemin. Deux passages moins élevés et plus accessibles à cette époque de l'année peuvent conduire dans la haute vallée du Nahr Ibrahim : 1° celui du lac Yamoûnèh, qui passe entre le *Djébel Khodhîb* et le *Djébel Mouneïtirah* ou *Mneitri* de la carte de l'état-major français. Il a été pratiqué par plusieurs voyageurs, notamment par M. Renan (*Mission*, p. 305); 2° celui du lac *Legmia*, qui s'ouvre dans la croupe du Djébel Mouneïtirah. Ce dernier passage, n'a été, croyons-nous, jamais pratiqué par des Européens, avant M. le Dr Lortet, bien qu'il soit fréquemment parcouru par les montagnards. Il offre de très beaux points de vue et mérite d'être recommandé aux voyageurs.

Sortant de Ba'albek, après avoir dépassé (50 min.) le hameau de *Yâ'ât* et (1 h.) la colonne isolée décrite R. 59, on prend à g. un chemin qui s'engage au milieu de collines jusqu'à (1 h. 15 min.) *Beït Eddèh* et de là, remontant au N. O. puis à l'O., un petit ouady, on gravit une arête montagneuse assez élevée qui forme le versant oriental du *ouady en-Nouçoûr*, où l'on arrive (1 h. 35 min.) près du v. de **Yamoûnèh**, formé de quelques huttes en pierre. C'est là que se trouve, dit M. le Dr Lortet à qui nous devons cette description, le joli *lac* tout à fait alpestre de *Yamoûnèh*. De grandes montagnes boisées l'entourent à l'O. A l'E., des collines verdoyantes se reflètent dans ses eaux limpides. Le lac, situé à 1375 mèt. au-dessus du niveau de la mer, a 4 kil. de long sur 2 kil. de large. Il n'a point d'issue apparente. Au mois de septembre, le bassin à sec n'offre qu'un

ruisseau très abondant, large de 4 à 5 mèt., qui prend naissance au pied de la montagne, au N. O., dans une grotte en gueule de four, située près du v. de Yamoûnèh, s'ouvrant sur un lit de torrent entièrement à sec à certaines époques de l'année. Ce ruisseau verse ses eaux, au centre du bassin desséché, dans un entonnoir où se trouve un petit étang dont les eaux sont d'une limpidité parfaite. Les Arabes appellent cette sorte de puits *El-Baloûn*, le gouffre. Au mois de mars, au dire des habitants, la grotte signalée ci-dessus se transforme en un immense orifice d'écoulement. Une gerbe d'eau d'une grande puissance s'en échappe et en sept ou huit jours le grand bassin desséché de Yamoûnèh devient un très beau lac, ainsi que M. le Dr Lortet a pu le constater. Cette chute d'eau, que M. Lortet a vue encore fort belle lors de son passage à Yamoûnèh, s'arrête brusquement en août et quelques jours après, le lac se vide. Les eaux du lac fourmillent d'un très petit poisson que le Dr Lortet a reconnu être le *Phoxinellus Libani*, Lortet.

Près de la grotte, M. Lortet a reconnu dans l'eau des ruines assez importantes, pierres taillées, fragments de colonnes qui paraissent avoir appartenu à un temple.

De Yamoûnèh, on peut suivre le sentier pratiqué par M. Renan et qui aboutit à Aqoûra. Nous décrirons la route suivie par M. Lortet et qui traverse le Djébel Mouneïtirah.

« Nous contournons, dit M. Lortet, le lac sur sa rive orientale et à son extrémité, escaladons un petit col boisé en taillis de chênes et en énormes chèvres-feuilles. Ce col nous mène (1 h. 20 min.) dans une vallée fermée, au fond de laquelle se trouve un autre petit lac long de 2 kil. à peine, formée d'une eau très limpide. C'est le *lac Legmia*. Il est tout à fait solitaire ; à son extrémité sud seulement se trouve une misérable cabane inhabitée. Nous suivons la rive orientale du lac et tournons ensuite brusquement à l'ouest en nous élevant sur un sentier qui serpente au milieu des taillis, des forêts et des éboulis de rochers. Bientôt se montrent des flaques de neiges, puis de vrais champs de neiges où quelques crevasses offrent de sérieuses difficultés pour les mulets chargés ; 4 h. après notre départ du v. de Yamoûnèh, nous arrivons sur des rochers sans neige qui forment le sommet du col, situé à 2325 mèt. C'est un vaste plateau entièrement dénudé et raviné profondément. La vue est très belle : à l'est la plaine de la Béqâ'a et toute la chaîne de l'Anti-Liban ; à l'ouest, la Méditerranée et la vallée du Nahr Ibrahim ; au sud, le Sannin couvert de neige et qui paraît très rapproché ; au N. les rochers du Mouneïtirah. Nous descendons droit à l'O. dans une ravine remplie de neige fondante, puis nous arrivons sur une paroi rocheuse, et enfin dans une admirable forêt plantée d'énormes *Juniperus excelsa ;* ce sont des genévriers hauts et gros comme les noyers de nos pays. En sortant de la forêt, un sentier tournant à gauche mène en quelques minutes à la superbe chute d'Afqa. Celui de droite, que nous prîmes en 1873, suit une terrasse placée sur les flancs du gigantesque cirque d'Aqoûra, dominé par de hautes parois rocheuses à pic. En bas, gronde le Nahr Ibrahim, dont une des sources jaillit près d'Aqoûra des flancs du rocher, et coule sous une belle arche rocheuse sur laquelle passe le sentier. Là le torrent est ombragé par des noyers superbes. A 4 h., c'est-à-dire 8 h. 3/4 après notre départ d'Aïn ata, nous entrons à Aqoûra. »

De Afqa et de Aqoûra à Beyrout, par Mezra'ah, Reïfoûn et le pont du Nahr el-Kelb, 14 h. 20 min. et 16 h. 25 min. (*V.* R. 57) ; par la vallée du N. Ibrahim, *V.* R. 58.

ROUTE 62.

DE BA'ALBEK A DAMAS.

(17 à 18 h. — On couche à Zebdâni ou à Soûq ouady Barada. En allant de Damas à Ba'albek, on coucherait à Aïn Fidjèh, et le second jour à Sourghâya, pour arriver le troisième jour à Ba'albek.)

Sourghâya, par Nébi Chît	6h	22
Zebdâni	2	05
Soûq ouady Barada	3	00
Doummar	4	35
Damas	1	25
Total	17	27

On sort de Ba'albek par la porte du S., et, arrivé près d'un turbé bâti à l'ombre d'un grand cyprès, on prend un chemin qui passe au-dessus les carrières, pour suivre la base de l'Anti-Liban. A partir du hameau de (25 min.) *Aïn el-Berda*, on s'engage dans un vallon qui se dirige vers le S. entre deux rives parallèles formant les bases de la chaîne, et qui laisse voir continuellement de beaux aperçus sur la plaine de la Béqâ'a et la grande chaîne du Liban. Les roches de l'Anti-Liban sont de la même nature que celles du Liban, mais les montagnes atteignent à peine la moitié de la hauteur de celui-ci. Dépassant les hameaux de (45 min.) *Et-Tayyibèh* et de (37 min.) *Bereïtân*, où on laisse les moukres et les chevaux de bagages suivre la route d'en haut par *Khoraïbèh*, on atteint (1 h. 50 min.) le v. de *Nébi Chît*, qui contient le tombeau du prophète Seth, dont il porte le nom. On passe un ravin à sec, laissant un village sur la droite, puis on rencontre un puits sur une hauteur, d'où l'on découvre toute la plaine de la Cœlésyrie, depuis Ba'albek jusqu'à Zahlèh, que l'on aperçoit en face, au pied du Sannîn. Gravissant sur la gauche (45 min.) un col d'où l'on redescend au S. dans la vallée du *ouady Yahfoûfèh*, on rejoint (15 min.) la route des moukres. On remonte vers l'E. le cours du Nahr Yahfoûfèh, affluent du Nahr el-Leïtâni, que l'on traverse à gué (19 min.) pour suivre la r. gauche, à travers une vallée fraîche et bien cultivée, dont l'aspect rappelle les vallées de nos climats. Les platanes, les sycomores, les chênes, les peupliers, les saules se pressent le long des prairies où serpente la rivière. Les montagnes qui la dominent sont d'un beau caractère. La vallée devient bientôt plus aride (40 min.); on s'élève sur les pentes à droite, et bientôt (20 min.) on tourne vers le S. Une branche de la vallée se dirige vers le N. A ce point de bifurcation, on trouve un pont arabe, nommé *Djisr Roummânèh*.

La route romaine de Damas à Ba'albek, plus directe que la route actuelle, remontait la vallée du N., où coule la branche principale du Nahr Yahfoûfèh, et croisait le *ouady Sobât*, où se trouvent encore de nombreux vestiges de l'ancienne voie. On ne rencontre sur cette route que deux villages : (35 min.) *Ma'araboûn*, dans une vallée verdoyante, avec une belle source et les ruines d'un nymphеum, et (2 h.) *Chaïbèh*; près de ce dernier village, est un ancien temple ruiné. On arrive près de la source Ras el-Aïn à Ba'albek, en 5 h. environ.

Continuant notre route vers le S. en remontant un charmant vallon, nous passons (15 min.) à gué un petit affluent du Nahr Yahfoûfèh, pour gagner (16 min.) le v. de

Sourghâya (6 h. de Ba'albek), situé dans un frais vallon et habité en grande partie par des Métoualis. On peut loger chez Amma Hassen. Sur le plateau qui domine Sourghâya, nous avons trouvé des grottes sépulcrales, des sarcophages creusés dans le roc, des citernes, des pressoirs et des débris de colonnes ayant appartenu à un ancien temple. Une inscription grecque est gravée sur une des colonnes. D'innombrables fragments de poterie sont répandus sur le plateau. Ce ruines demande-

raient à être explorées avec soin. — Au delà de Sourghâya, on remonte un plateau en pente douce, large et bien cultivé, où l'on atteint (50 min.) la ligne de partage des eaux; au N., les eaux coulent vers le Nahr Yahfoûfèh, le Léontès et la Méditerranée; au S., vers le Nahr Barada et les lacs situés à l'E., au delà de l'oasis de Damas. La route serpente sur un plateau coupé de petits ravins, avant de descendre (30 min.) par une pente assez roide dans un vallon verdoyant, arrosé par le ruisseau de *Aïn Haouâr*, resserré entre le *Djébel Zebdâni*, à l'O. et le *Djébel ech-Chouqif* (2075 mèt.). A l'E., sur un pic presque inaccessible du Djébel ech-Chouqif, s'élève un ancien sanctuaire, le *Qasr Younès* (*château de Jonas*), et, plus loin, *Bloudân* (1473 mèt.) (*V.* ci-dessous). On suit le cours de l'Aïn Haouâr jusqu'à (45 min.)

Zebdâni (2 h. de Sourghâya), gros v. bâti au pied de collines fertiles, et entouré de beaux arbres, qui rappellent la végétation de la France. Zebdâni, élevé de 1067 mèt. au-dessus de la mer, contient une population d'environ 3000 hab., moitié chrétienne, moitié musulmane. Une tradition du pays place en ce lieu le tombeau d'Adam, et, sur les montagnes voisines, le point où s'arrêta l'arche de Noé. — On passe pendant quelque temps entre des enclos cultivés, pour déboucher (35 min.) dans une grande plaine labourée dans presque toute son étendue. Cette plaine, longue de 12 kil. sur 4 à 5 de large, est le point le plus central, et la vallée la plus riche et la plus pittoresque de l'Anti-Liban. Elle est dominée à l'O. par des montagnes d'environ 2000 mèt., aux pentes nues et escarpées. A l'E. se dresse, à 2200 mèt., la sommité la plus haute de l'Anti-Liban, dont les contre-forts sont plus fertiles. C'est sur ses pentes, à plus de 300 mèt. au-dessus de Zebdâni, que se trouve le gracieux village de *Bloudân*, tout entouré de vignes et de jardins, et où le consul d'Angleterre à Damas, la mission protestante et plusieurs négociants ont leur résidence d'été. Au S. on aperçoit le sommet neigeux du grand Hermon (Djébel ech-Cheïkh). Le Nahr Barada, auquel Damas doit sa prospérité, prend naissance dans cette vallée, et descend d'un petit lac situé dans les montagnes de l'O., à 350 mèt. au-dessus de Damas. Il est grossi, du reste, par plusieurs nombreux ruisseaux qui prennent leur source à l'E.

Laissant à g. les petits v. de *Bouqeïn*, *Médaïa* et la source *Aïn es-Salib*, on atteint (1 h. 45 min.) l'extrémité de la plaine, où la vallée se resserre. En cet endroit, on peut voir les ruines de deux ponts romains, au-dessous desquels le Nahr Barada fait une chute de 6 mèt. Le *ouady el-Qorn* débouche ici du S. O. dans la plaine. La vallée tourne brusquement à l'E. et n'est bientôt plus qu'une gorge étroite. Le sentier serpente entre des roches tufeuses. A g. s'ouvrent des grottes sépulcrales (*V.* ci-dessous). Le paysage devient encore plus sévère et plus grandiose en approchant du (30 min.) Djisr el-Barada, d'où l'on gagne (10 min.)

Soûq ouady Barada (3 heures de Zebdâni), petit v. qui n'offre de curieux que sa construction en terrasses superposées au-dessus des profondeurs où mugit le Barada, et sa situation pittoresque dans une gorge dominée par de hautes murailles de rochers qui ne laissent entrevoir aucune issue. Ce village marque la position de l'antique **Abila**, qui, 40 ans avant J. C., devint la capitale du petit État de Lysanias, fils de Menæus, roi de Chalcis; Lysanias fut assassiné par ordre de Cléopâtre. Abila fut successivement gouvernée par Philippe le Tétrarque, Agrippa, et, en dernier lieu, par Hérode Agrippa. Plus tard elle fut le siége d'un évêché, et tomba, en 634, entre les

mains des Sarrasins, qui s'en emparèrent par surprise au moment où se tenait la *foire de la vallée du Barada* (Soûq ouady Barada), nom qu'elle a conservé en mémoire de cet événement.

Dans le village même, on ne trouve que quelques pierres taillées, et quelques fragments de colonnes. Les ruines principales se trouvent sur la rive opposée. Pour les visiter, on remonte (10 min.) au pont de Barada, *Djisr el-Barada*, puis on gravit la montagne en face en montant entre les rochers; parvenu en haut d'une paroi escarpée, on trouve les restes d'une ancienne voie romaine, arrêtée brusquement au bord du précipice, qu'elle paraît avoir franchi autrefois sur un viaduc dont on voit encore quelques traces disséminées sur le flanc de la montagne. Cette route s'étend sur une longueur d'environ 180 mèt. et sur une largeur d'environ 4 mèt. en quelques endroits; elle est creusée dans le roc à la profondeur de 5 à 6 mèt. On lit encore sur ces parois deux inscriptions latines, qui nous apprennent que la route fut réparée sous le règne de Marc-Aurèle par le légat Julius Verus, *impendiis Abilenorum*. Immédiatement au-dessous de la route se trouve un aqueduc, tantôt à ciel ouvert, tantôt creusé en tunnel, qui se continue assez loin sur la pente de la montagne. On peut s'en servir comme d'un sentier pour aller visiter les *grottes sépulcrales*, qui se trouvent plus loin suspendues au-dessus du précipice. Ces tombeaux sont de simples chambres, qui étaient fermées par des portes en pierre, dont une a été retrouvée sur les bords du torrent. A l'intérieur elles présentent des niches en forme de fours pour recevoir des cercueils. Au-dessous de ces tombes, la paroi de la montagne est creusée de vastes carrières, auxquelles on peut arriver par un chemin très roide. — Sur une colline élevée qui domine le village, se trouve un monument d'environ 10 mèt. de long, que les Musulmans révèrent sous le nom de *Qabr Habîl* (le Tombeau d'Abel), légende qui repose vraisemblablement sur la ressemblance du nom d'Abel avec celui de l'antique Abila. Un peu plus loin vers le S., et sur le sommet de la colline, se trouvent les ruines d'un petit temple, dont il ne reste que quelques murailles renversées, les colonnes ayant roulé au bas de la montagne. Un peu plus à l'E., se trouve encore une grotte sépulcrale.

De Soûq ouady Barada, on suit la rive dr. de la rivière jusqu'au (30 min.) v. de *Kefr el-Aamîd*, au-dessus duquel on remarque les ruines d'un ancien temple. De ce point, on peut en 3 h. 30 min. gagner Doummar par une route qui, s'éloignant du Nahr Barada, s'élève à droite sur (20 min.) un plateau aride, au delà duquel (1 h.) elle croise (15 min.) un vallon secondaire pour redescendre (35 min.) dans un autre vallon plus verdoyant, qui rejoint (35 min.) la vallée du Nahr Barada. En cet endroit la vallée est large, fraîche et plantée de beaux arbres; on franchit (20 min.) la rivière sur deux ponts en pierre, près desquels on voit un doukhân et une petite chapelle turque, et l'on atteint (10 min.) *Doummar*.

Mais le voyageur qui ne craindra pas d'allonger sa route d'une heure, devra, en dépit de tout ce que pourra objecter le drogman, franchir le Nahr Barada à Kefr el-Aamîd, et, par les v. de *Kefr ez-Zeït*, *Deïr Mekkarin*, gagner (1 h. 20 min.)

Aîn Fidjèh (la fontaine de Fidjèh), localité très favorable à un campement, près du village de même nom. Cette source, entourée d'arbres fruitiers, de noyers, de peupliers, de vignes et de beaux jardins en terrasses, est une des plus grandes et des plus remarquables de la Syrie; elle sort en bouillonnant d'une

voûte antique, et se divise en deux branches, fournissant un large ruisseau qui, à 60 mèt. de là, se jette dans le Barada, dont il forme l'affluent principal. Au-dessus de la fontaine se trouvent une petite plate-forme en maçonnerie et les ruines d'un temple. De l'autre côté de la source, on remarque un édifice singulier de 12 mèt. de long sur 9 de large, construit de pierres massives et remontant à une haute antiquité, mais dont on ignore l'histoire et la destination.

De Aïn Fidjèh, on gagne (5 min.) le v. de *Fidjèh*, pauvre hameau d'une trentaine de maisons, et traversant une petite prairie, on descend dans un vallon sauvage par un sentier taillé en corniche, au-dessus d'une gorge sauvage et profonde où gronde le Barada. Le sentier présente bien quelques mauvais pas, mais on est dédommagé par les beautés pittoresques du paysage. Un peu avant d'atteindre le v. de Bessîma, on remarque les restes d'un ancien aqueduc taillé dans le flanc du rocher, et dont la construction remonterait à Zénobie. Suivant une opinion fort peu croyable, cet aqueduc conduisait autrefois les eaux de Aïn Fidjèh jusqu'à Palmyre.

Bessîma (40 min.) est un v. perché sur un contre-fort à pic au-dessus du torrent. La paroi de rocher qui le domine à gauche présente plusieurs grottes sépulcrales. On continue au pied d'une muraille de rochers, élevée de plus de 600 mèt., pour descendre (20 min.) à *El-Achrafiyèh*, entre des jardins en terrasse, dans la plaine pierreuse de Sahra, au delà de laquelle (1 h.) on longe plusieurs collines crayeuses, ayant à dr. une plaine humide et fièvreuse, jusqu'à (45 min.)

Doummar, où l'on rejoint la R. 63 près d'un joli khân, peint extérieurement de grandes raies tricolores, et couvert de dessins représentant grossièrement cet objet moderne qui a tant frappé l'imagination des Arabes, le bateau à vapeur, avec ses roues et sa cheminée fumante.

Laissant de côté le v. insignifiant de Doummar, et montant sur une pente aride et poudreuse, au pied de laquelle le Barada va se perdre sur la droite entre des falaises élevées, on arrive (20 min.) sur une hauteur d'où l'on a une première vue de l'oasis de Damas. Mais ce n'est qu'après avoir franchi (20 min.) un passage étroit creusé dans la roche crayeuse du *Djébel Qasioûn* et dominé par un santon arabe en forme de coupole, le *Qoubbet en-Nasr*, que l'on voit se dérouler dans toute sa magnificence le panorama général de Damas, de son oasis et du désert qui l'entoure. Peu de villes au monde présentent un aspect plus féérique que cette grande cité, apparaissant tout à coup avec ses coupoles et ses minarets innombrables; le vaisseau immense de la grande mosquée domine les masses confuses de ses maisons en terrasses; de vastes jardins, de grandes prairies, de beaux massifs d'arbres entourent d'une ceinture de verdure cette ville inondée de lumière. Cette fraîche végétation fait un contraste merveilleux avec les teintes chaudes et rougeâtres du désert aride qui s'étend tout autour à perte de vue. Du point élevé où l'on est placé, on voit à gauche les sommets de l'Anti-Liban s'abaisser en collines arrondies vers l'E. pour aller mourir dans le désert de Palmyre : vers l'O., la chaîne s'élève au contraire jusqu'au sommet neigeux du grand Hermon; en face, au delà de la plaine de Damas, se dressent au-dessus l'un de l'autre le Djébel el-Asouad et le Djébel el-Méniyèh, et, au fond du tableau, les cimes bleues du Djébel Haourân. Plus à l'E., se dressent les collines coniques du Touloûl, qui se détachent sur la grande ligne formée par l'horizon de la plaine.

On descend alors par un sentier escarpé vers le faubourg de Salahiyèh

(*V.* R. 63), où se voient un grand nombre de tombeaux, avec de gracieuses coupoles mauresques, qui malheureusement tombent en ruines. A l'entrée du faubourg (25 min.), à l'O., s'élève le *Djamat el-Efrem*. Traversant plusieurs rues entre de beaux vergers, dont les murailles en terre gâchée avec du chaume rappellent celles de certaines provinces de la France, notamment de la Beauce, et suivant un cours d'eau rapide qui fait tourner plusieurs moulins, on atteint (20 min.) la porte de Damas, *Bâb es-Salahiyèh*, (*V.* R. 63).

ROUTE 63.

DE BEYROUT A DAMAS. — DAMAS.

DIRECTEMENT.

Une très-bonne route, longue de 112 kilom., construite par M. de Perthuis, la meilleure et la mieux entretenue qui existe en Syrie, relie aujourd'hui Beyrout et Damas. Elle traverse une des parties les plus désertes du Liban, en suivant une ligne en général parallèle à l'ancien sentier que les Arabes prennent encore aujourd'hui afin d'échap-

De Beyrout à Damas	Distance en kil.	Diligence de jour.	Diligence de nuit.	De Damas à Beyrout	Distance en kil.	Diligence de jour.	Diligence de nuit.
Beyrout......		4 h. matin.	6 h. ap. m.	Damas......		4 h. 1/2 matin.	6 h. ap. m.
Djemhoûr...	11	5.20	7.30	Héméh...........	11	5.35	7.10
Boûdekhân.......	9	7.10	9.25	Khân Dimâs......	9	6.35	8.20
Sôfar............	8	8.25	10.45	Khân Meïtheloûn.	8	7.35	9.30
Khân Mourâd	10	9.40	12.15	Djédeïdèh	13	9.00	11.10
Chtôra...........	9	10.55	1.25	Citernes..........	9	9.50	12.15 ap. m.
Citernes..........	15	12.20	2.55	Chtôra	15	11.30	1.55
Djédeïdèh........	9	1.40 ap. m.	4.20	Khân Mourâd....	9	1.20 ap m.	4.00
Khân Meïtheloûn.	13	3.00	5.45	Sôfar	10	2.25	5.20
Khân Dimâs......	8	3.50	6.40	Boûdekhân........	8	3.?0	6.20
Héméh...........	9	4.40	7.35	Djemhoûr........	9	4.15	7.30
Damas...........	11	5.30	8.30	Beyrout..........	11	5.20	8.30
	112				112		

per au péage. Le service de la diligence se fait avec exactitude et célérité, mais les véhicules sont trop étroits pour être confortables et l'on est véritablement tout courbaturé et brisé quand on arrive à Damas. Les neiges, souvent très abondantes, déterminent parfois sur le parcours de la route de graves accidents et empêchent la circulation pendant plusieurs semaines en détruisant les œuvres d'art. Les places sont souvent retenues dans la belle saison plusieurs jours à l'avance, surtout par les voyageurs qui, de Damas, se rendent à Beyrout, pour prendre le bateau. Le courrier de nuit n'a que cinq siéges, dont l'un à côté du conducteur.

Le *tarif* entre Beyrout et Damas est, par jour : coupé, 145 piastres (la valeur de la piastre est de 20 cent. environ); intérieur ou banquette, 101 piastres; par nuit, 145 piastres pour chaque place. D'une station à l'autre, le tarif est de 1 piastre et demie par kilom. dans le coupé et une piastre dans l'intérieur ou sur la banquette. De l'intérieur, la vue est nulle ; elle est fort limitée dans le coupé et l'on ne peut jouir un peu du paysage toujours intéressant, souvent admirable, que du haut de la banquette ; encore

a-t-on les mouvements très gênés par la difficulté de se retourner. Autant que possible, on fera bien d'éviter le voyage de nuit, qui n'apporte qu'une très grande fatigue, sans compensation.

Par la diligence de jour, on a droit à 10 okes, soit 12 à 13 kilog. de bagages franco, et l'excédent de bagages se paie à raison de 1 piastre et demie par oke; la nuit, il n'est accordé que 5 okes de bagages franco et l'excédent de bagages ne peut dépasser 5 okes. Le *change* adopté par la Compagnie est le suivant : 1 pièce française de 20 fr., 95 piastres; 1 fr. 4 p. 3/4; le medjidièh, 22 1/2 p.; la livre turque, 108 1/2 p.; la livre sterling, 119 1/2 p. — Les formalités de la douane peuvent être évitées à Damas comme à Beyrout, moyennant une faible rétribution. — La halte aux relais est en général de 5 min. le jour, de 10 min. la nuit et il y a une petite station à *Chtôra*, de 30 min. environ (*V.* ci-dessous).

Outre ce service régulier de diligences, le voyage de Beyrout à Damas est fait par des voitures particulières à 5 places, plus commodes, mais plus chères que les précédentes. Le bureau de cette exploitation est sur la place des Canons, à Beyrout, ou à l'agence de la Compagnie, à Damas. Le prix est de 90 piastres pour Areya, 203 pour Sôfar, 460 pour Chtôra et 1125 piastres pour Damas. De Damas à Chtôra, 660 piastres. On trouvera tous les renseignements désirables à cet égard dans le *Tarif des voitures de la Compagnie ottomane de la route de Beyrout à Damas*.

Les *chariots* de la Compagnie mettent 3 jours pour faire le voyage et coûtent 52 piastres par personne. On pourra se servir de ces véhicules pour le transport de ses bagages, à raison de 85 piastres pour 115 kil.

Pour les personnes qui veulent de Damas visiter les Cèdres et parcourir le Liban, le mieux est de louer des chevaux et des mulets à Beyrout et d'emporter avec eux toutes les provisions nécessaires; car, à partir de Damas, on ne trouvera que de maigres ressources en route. Les tentes sont ici moins nécessaires que dans les parties de la Syrie décrites dans le cours de cet ouvrage et les Maronites aussi bien que les Druses du Liban reçoivent volontiers les Européens. Nous avons été fort bien accueilli par le cheïkh du Soûq ouady Barada et par les chrétiens de Bcharrèh, de Mezra'ah, etc. Mais les maisons des Arabes, même les mieux tenues, sont si infectées de vermine, qu'une nuit passée sous ce *toit hospitalier* n'apporte en réalité aucun repos et le mieux est encore de se faire suivre au moins d'une tente (*V.* pour hôtels, voitures, poste, etc., la table des renseignements généraux, à la fin du volume, — *idem*, pour le voyage de Chtôra à Ba'albek).

Partant de la place des Canons (*V.* p. 586), on se dirige, au S. E., entre des maisons modernes; puis, à travers les avenues sablonneuses de la promenade des pins, on gagne une plaine plus basse, plantée de mûriers, d'oliviers et de hauts mûriers, pour atteindre (1 h.) le pied des premières pentes du Liban. On s'élève sur un contre-fort, qui domine au N. la vallée du Nahr Beyrout, et au S., à dr., la vallée pittoresque de *Chahroûr*, qui descend à l'O. vers la Méditerranée, et dont les parois abruptes sont couvertes de hameaux suspendus en terrasse au-dessus des ravins. Un peu à g., au-dessous de (11 kilom.) *Djemhoûr*, est *Areya*, séjour d'été recherché des habitants de Beyrout. D'ici, on jouit d'une vue splendide sur la plaine et la mer. Au delà, le chemin s'élève en zigzag sur un contre-fort de grès rouge, et conduit à (9 kil.) *Boûdekhân*, d'où un chemin diverge à dr. sur *Aleih*, résidence d'été de la plupart des familles aisées de Beyrout avec deux hôtels confortables. Laissant à dr. (20 min.) le v. de *Bhamdoûn*, perché sur un piton escarpé et entouré de beaux vignobles, on rencontre *Khân Raoueisât*, et l'on continue à monter par un chemin qui présente à tout instant des aspects nouveaux sur les ravins de droite et de gauche.

(8 kil.) *Khân Sôfar* offre une bonne source. On longe la rive S. du *ouady Hammâna*, dont la partie supérieure forme un vaste amphithéâtre couvert de belles forêts de pins et dans lequel on aperçoit le v. de *Hammâna*, entouré de plantations

de mûriers, où Lamartine se réfugia à la suite d'une tourmente qu'il avait essuyée sur le col du Liban (*Voyage en Orient*, retour de Ba'albek). Au delà du *Khân Moudeiredj* (le khân de l'escalier), toute végétation cesse et le chemin, tracé dans une gorge sauvage, conduit en 45 min. au sommet du Liban (1800 mèt. au-dessus de la mer). On est alors sur un vaste plateau, qui domine le ouady Hammâna. Plus loin la vallée se resserre et laisse apercevoir, à travers une fente étroite, Beyrout et la Méditerranée. A dr. est le *Djébel Baroûkh*, à g., le *Djébel Kéniçèh*, aux flancs dénudés. Il faut encore 50 min. pour gagner le point de partage des eaux, au

(10 kil.) **Khân Mourâd**, d'où l'on descend rapidement en décrivant de nombreux lacets sur les flancs de la montagne. A dr., au débouché d'une petite vallée, on aperçoit *Kabb Élias*, entouré de beaux peupliers, et les ruines d'un château bâti par un émir des Druses; à g., est *Djédeïdèh*.

Dépassant le misérable village de *Mekhsèh*, on atteint (9 kil.) **Chtôra**, le seul endroit où l'on fait une halte de quelque durée (20-30 min.), dans une auberge tenue par un Grec parlant français.

A g., route pour Zahlèh et Ba'albek (*V*. R. 60); pour guides et chevaux, *V*. renseignements généraux).

De Chtôra, on descend dans la plaine, et, se dirigeant au S. E., on franchit un pont moderne jeté sur le Leïtâni, pour atteindre

(15 kil.) la station des **Citernes**, à l'entrée du petit *ouady el-Harîr*. A dr. s'étend une colline longue et basse; à g., à 15 min. environ de distance, sont les ruines de *Andjar*, dont il reste une enceinte rectangulaire, avec quelques tours, quelques débris de colonnes, et des monceaux de décombres. Ces ruines marquent l'emplacement de **Chalcis**, ancienne capitale d'un État qui s'étendait de la Cœlésyrie à l'Iturée. Elle appartint, selon Strabon, à Ptolémée, fils de Mennée, à Lysanias, son fils, qui transporta le siége de son gouvernement à Abila (*V*. R. 62), et à Zénodore, meurtrier de celui-ci. Sous l'empereur Claude, Chalcis fut donnée à Hérode, petit-fils d'Hérode le Grand. Elle passa ensuite aux mains d'Hérode Agrippa et d'Aristobule, puis fut annexée à l'empire romain.

A dr. et à une faible distance de la station, est le beau village de **Medjdel Andjar**, près duquel, sur une large colline, se voient les ruines d'un *temple*, qui mérite d'être visité. La colonnade du péristyle, faisant face au N. E., est écroulée et ses débris jonchent la terre, mais la cella est presque entière. On remarquera les blocs gigantesques qui forment la base des murailles. Au-dessus, la construction présente l'appareil à bossage. La porte, presque détruite, montre encore debout deux énormes montants monolithes. L'intérieur était orné de colonnes engagées à chapiteaux ioniques, avec une grande corniche et des niches dans l'entre-colonnement, comme aux temples de Ba'albek et de Palmyre. Le style indique, du reste, une époque antérieure à celle de ces dernier temples, probablement celle des Hérodes. — De ce temple, on découvre une vue superbe sur la large plaine de Béqâ'a qui s'étend au N. O. à perte de vue et se resserre au S. pour aboutir à la gorge étroite du Leïtâni. Au S. se dresse le sommet neigeux du grand Hermon.

Près du v. de *Zékouèh*, à 45 min. au S., on signale un autre temple, avec des grottes creusées dans le roc et des sarcophages.

A partir de Medjdel, la route s'engage dans les vallées de l'Anti-Liban et remonte le *ouady el-Harîr*, qui aboutit après de longs détours sur la petite plaine aride de *Sahil el-Djédeïdèh* (1300 mèt. au-dessus de la mer), point de partage des eaux entre

rent au secours de Moudjir ed-Dîn Eibek, prince de Damas. Nour ed-Dîn étant maître de la ville en 1153, releva et consolida les murailles, éleva plusieurs mosquées et colléges, et établit une célèbre cour de justice, qu'il présidait lui-même. Damas, attaquée de nouveau par les Franks en 1177, fut préservée par la vigilance de Saladin. Ce prince illustre fit de cette ville son quartier général pendant ses expéditions contre les Franks. Il y mourut en 1193, et fut enseveli dans la citadelle; mais son corps fut transporté quelques années après et placé près de l'angle N. O. de la cour de la grande Mosquée. Damas était à cette époque le grand centre commercial, industriel et scientifique de la Syrie. Les principaux établissements scientifiques étaient son école de médecine et son observatoire installé sur le Djébel Ghessoûn, qui domine le faubourg de Salahiyèh (E. G. Rey). Prise par les Mongols sous Houlagou, Damas fut reprise par Kotouz, souverain mamelouk d'Égypte (*V.* p. 120). Bibars Bondoukdar, successeur de Kotouz, reconstruisit la citadelle. En 1300, la ville fut ravagée par les Tartares sous Ghazzen Khân, et, plus tard, par Timour (Tamerlan). Timour (1401) livra Damas aux flammes et passa au fil de l'épée tous les habitants, excepté quelques armuriers et potiers émailleurs et une famille qui avait recueilli les cendres d'Ali.

C'est à cette époque que Damas perdit ses célèbres fabriques de lames et de céramique. Cependant, grâce aux avantages qu'elle offrait au commerce, cette ville se releva rapidement de ses ruines. Elle fut prise en 1516 par Sélim Ier, qui l'incorpora à l'empire turc, dont elle fait encore partie. Ibrahim-Pacha avait réussi à s'en emparer en 1832; mais, huit ans après, son père Méhémet Ali fut obligé de la restituer au sultan.

Une des plus tristes pages de Damas est celle des massacres de 1860. Le carnage commença le 9 juillet. Un grand nombre de fugitifs furent recueillis dans divers consulats et d'autres cherchèrent un refuge dans la citadelle. Tout le quartier chrétien fut horriblement saccagé, un grand nombre de maisons renversées ou brûlées. Abd el-Kâder, dont la noble conduite ne saurait être trop louée, réussit à sauver un grand nombre de chrétiens, pendant que le gouverneur Ahmed Pacha et ses soldats restaient impassibles. On évalue à 6000 au moins le nombre total des personnes qui périrent assassinées dans la ville et à 18 000 le nombre total des victimes, soit à Damas, soit dans le Liban. L'expédition française de Syrie eut pour résultat d'arrêter les massacres et d'amener la dispersion des Druses, dont un grand nombre vint se réfugier dans le Haourân (*V.* p. 498), tandis que plusieurs chrétiens s'établissaient à Beyrout.

II. Situation. — Statistique.

Damas est appelée *Dumuchk* par les Turcs; les Arabes l'appellent *Ech-Cham*, la Syrie, selon leur habitude de donner le nom d'un pays à sa capitale. Ils l'ont aussi surnommée le Paradis du monde. La tradition qui place l'Éden à Damas est tellement enracinée dans l'esprit du peuple que l'on montre encore les lieux précis où se sont passées les premières scènes de la Genèse.

Damas est située dans une vaste plaine ouverte au S. et à l'E., du côté du désert, et serrée au N. et à l'O. par des montagnes qui bornent d'assez près la vue. Grâce au Barada qui s'échappe d'une gorge de l'Anti-Liban, la plaine de Damas est la mieux arrosée et la plus délicieuse de la Syrie. Les eaux du Barada divisées en d'innombrables canaux vont porter partout la fertilité et la fraîcheur. Des règlements

de date immémoriale et d'une minutie incroyable régissent la répartition des eaux entre les différents propriétaires et les maisons de la ville, qui ont chacune une fontaine. Les poëtes arabes n'ont rien exagéré en vantant la verdure et la fraîcheur des vergers, l'abondance et la variété des fruits, la quantité des courants d'eaux vives et la limpidité des sources.

Damas est la capitale de la Syrie et la ville la plus considérable de la Turquie d'Asie. Le pacha de Damas est un des premiers de l'empire en sa qualité de conducteur de la caravane sacrée de La Mekke, *Émîr el-Hadj*. Le vilayet de Damas embrassait autrefois toute la Syrie, jusqu'aux environs d'Alep; mais Jérusalem en a été détaché récemment pour former un pachalick indépendant (*V.* p. 136). La ville a de plus une certaine importance militaire comme résidence du Séraskier ou commandant en chef de l'armée de Syrie.

Cette ville fait un commerce considérable avec les Arabes du désert. Elle sert d'entrepôt pour tous les produits de la Perse et des Indes qui arrivent par les caravanes de Bagdad. Elle est célèbre par ses fabriques de soie et d'étoffes pour les *abayèh* ou manteaux. Ses soieries, d'une qualité très supérieure, sont expédiées dans toutes les parties de l'empire et jusqu'en Perse.

La population est d'env. 110 000 à 120 000 hab. Nous donnons ici le tableau de l'un des derniers recensements. Comme ce recensement a été fait pour la levée des impôts, le [illegible]des musulmans est loin d'être [illegible] ne comprend très probable- [illegible] les femmes ni les tout petits [illegible] Il convient en outre d'y [illegible]environ 4000 Métoualis.

Musulmans	74 464
Druses	500
A reporter	74 964

	Report	74 964
Chrétiens	grecs	5945
—	grecs catholiques	6191
—	syriens	260
—	syriens catholiques	450
—	arméniens et chaldéens	405
—	arméniens catholiques	235
—	maronites	406
—	latins	110
—	protestants	70
Étrangers, soldats,		15 000
Juifs		4680
	Total	108 716

Le peuple damasquin a assez mauvais caractère, s'il faut en croire le proverbe arabe : *Châmi Choûmi* (Damasquin, coquin). Au comencement de ce siècle, on ne pouvait aller à Damas vêtu à l'européenne. Jusqu'au moment de l'occupation égyptienne, les étrangers étaient soumis à des formalités humiliantes; avant de franchir les portes, ils devaient descendre de cheval et déposer leurs armes.

Aujourd'hui on peut circuler en sécurité, sans craindre la moindre insulte, dans la ville et dans les bazars.

On doit cependant conseiller aux voyageurs d'être prudents et de se rappeler qu'il y a encore beaucoup plus de fanatisme à Damas qu'à Stamboul ou au Caire.

Les chrétiens de Damas ressemblent à tous ceux de l'empire ottoman, ce qui n'est malheureusement pas un éloge. Les Grecs catholiques et les Grecs schismatiques y sont les plus nombreux.

Les Latins et les protestants, qui sont en petite minorité, sont sans contredit très supérieurs par leur piété et leurs lumières. Les *Sœurs de Charité*, établies depuis plusieurs années à Damas, ont eu un succès bien étonnant dans cette ville renommée pour son fanatisme. Elles ont ouvert, sous la direction du médecin sanitaire français, un dispensaire où plus de deux cents malades reçoivent chaque jour des consulta-

tions et des médicaments. Trois sœurs sont continuellement de garde, les autres vont en ville visiter les malades. Le tact avec lequel elles se sont livrées à l'enseignement primaire des petites filles, près desquelles elles ont prudemment évité de faire de la propagande religieuse, a achevé de leur concilier la confiance des musulmans. Une sœur née à Beyrout tient la classe arabe, fort nombreuse. Quelques-unes des enfants commencent à apprendre le français, toutes apprennent la broderie et les soins du ménage, si étrangers aux femmes musulmanes.

Les *Lazaristes* ont également une école pour les garçons qui compte env. 140 élèves. Leur bibliothèque est assez bien fournie. L'école des Franciscains compte une cinquantaine d'élèves. Les Jésuites se sont récemment établis à Damas. Les Grecs catholiques, les Syriens catholiques et les Maronites ont aussi leur école respective, plus ou moins bien fréquentée.

Les protestants ont aussi une mission à Damas, qui, depuis quelques années, a obtenu de bons résultats. Leurs écoles, où l'on peut recevoir une instruction assez avancée, sont fréquentées par un assez grand nombre d'élèves. Nous citerons, parmi les établissements anglais : l'école de Saint-Paul, de la mission presbytérienne, une école pour les aveugles, deux écoles dans le Meidân, etc. Le service divin se célèbre le dimanche en anglais et en arabe. Les Grecs orthodoxes, rivalisant avec les autres sectes chrétiennes, ont aussi fondé des écoles qui reçoivent près de 300 élèves.

Il y a à Damas près de 250 mosquées, dont quelques-unes sont fort belles. Dans les écoles musulmanes qui leur sont annexées, on ne fait que des études élémentaires. Quelques-unes de ces écoles possèdent des bibliothèques renfermant des ouvrages rares et précieux, mais il est très difficile de les visiter. On compte actuellement à Damas cinq *médressé* ou colléges, où l'on enseigne principalement la théologie y compris l'étude du droit, puis la philosophie et la grammaire, étudiées surtout au point de vue de leurs rapports avec la théologie (*V.* p. 137). Les études sont aujourd'hui fort négligées à Damas, qui a cédé la place d'honneur au Caire (*V.* tome II, p. 318). On a établi ces dernières années une école militaire, dont presque tous les professeurs sont Européens.

La plupart des Juifs établis à Damas sont des descendants de ceux qui se sont établis dans cette ville depuis les temps anciens, différents en cela des Juifs de la Palestine, dont l'immigration est plus ou moins récente. Ils appartiennent à la secte des Sephardîm (*V.* p. 254) et possèdent dix synagogues. Leur *école* a été fondée par l'Alliance Israélite.

III. Aspect général. — Description.

Comme toutes les villes de l'Orient, Damas ne tient pas ce qu'elle semble promettre. Le voyageur qui l'a vue se dérouler à ses pieds dans toute sa magnificence, au milieu de sa fraîche oasis (*V.* p. 628), éprouve une grande déception, lorsqu'il a franchi les portes de la ville. Les rues sales, obscures et tortueuses, sont bordées de maisons délabrées et déhanchées, aux murailles bâties de boue et de paille hachée. La plupart des rues sont couvertes de nattes ou de toits en planches; on croit marcher dans une ville souterraine.

Point de larges promenades, de grandes places, de beaux poi... Bavue, comme ceux du Caire ...ge de Stamboul. ...as est

Malgré cette infériorité, ... déli-présente un attrait particul... son éloignement du mouvement européen et son peu de contact avec les étrangers, elle a conservé au

exact
ment n
enfants
ajouter

tions et d
sont con
autres v
lades. L
sont liv
maire d
quelles
de faire
a achevé
fiance d
née à B
fort nom
enfants
français,
derie et
étranger
Les *Lo*
école po
env. 140
est assez
Francisc
taine d'é
récemme
Grecs ca
liques e
leur écol
bien fréq
Les pr
sion à D
années,
Leurs éc
une inst
fréquent
bre d'él
les étal
cole de
presbyté
aveugles
dân, etc.
le diman
Les Grec
les autr
aussi fon
près de 3
Il y a ... uis
quées, d
belles. I
qui leur
que des
ques-un
des
ouvr

plus haut degré un caractère oriental qui frappera le voyageur dès les premiers pas. Elle a quelque chose de la grandeur sauvage et mystérieuse du désert de l'Arabie, qui, de ses portes, s'étend à l'infini. La population, belle et fière, se distingue par la beauté de ses traits, la noblesse de ses formes et la pureté de son sang arabe. Elle n'offre pas, comme à Constantinople, cette variété de types, résultat d'un immense mélange des races. Le costume européen et l'affreux uniforme des Turcs de la réforme ne se voient que rarement. Les rues sont remplies d'une foule pittoresque et bigarrée, au milieu de laquelle glissent, comme des fantômes, les femmes couvertes de leurs longs manteaux blancs et le visage caché soigneusement par un voile, quelquefois par un voile noir percé de deux trous pour les yeux.

Damas l'emporte sur toutes les autres villes de la Syrie par la beauté de l'architecture arabe. Dans la ville, bouges et palais ont la même apparence extérieure. Mais derrière ces murs misérables se cachent des habitations élégantes, où l'imagination arabe a déployé ses plus gracieuses fantaisies. La partie la plus originale de ces maisons est une cour intérieure qui communique avec la rue par un corridor étroit et voûté. Au milieu s'élève un bassin dont les parois extérieures sont revêtues de plaques de marbre disposées en mosaïques capricieuses. L'eau y flue par quatre siphons de formes diverses. Sur la corniche, sont placés des vases de fleurs; le tout est gracieusement ombragé par un saule pleureur, par des orangers ou des citronniers entremêlés de massifs de roses et de myrtes touffus. Les murs sont peints de larges raies jaunes et blanches disposées parallèlement. Sur une des faces de la cour s'ouvre une grande baie ogivale (*eyouân*), qui forme une espèce de portique entouré d'un divan. Les appartements intérieurs ne sont pas indignes de cette gracieuse entrée. Le pavé des salons est formé ordinairement de deux plans d'inégale hauteur; la première partie renferme un bassin octogone avec un jet d'eau. Le second plan, auquel on arrive par trois marches, est couvert de nattes d'Égypte ou de tapis de Perse, et entouré d'un large divan. Les parois des murs sont revêtues, selon la richesse du propriétaire, de boiseries, ou de plaques de marbre découpées en arabesques légères, peintes de couleurs brillantes et rehaussées de moulures d'or. Le plafond, de bois peint, est orné d'une rosace qui renferme dans ses replis de petits miroirs. Souvent une niche en forme d'ogive sculptée avec soin est pratiquée dans l'épaisseur du mur. Là sont réunis les narghilés, les caliouns, les tasses à café, les flacons d'eau de rose et les cassolettes aux formes élégantes pour brûler les parfums.

Il est difficile de pénétrer dans les demeures musulmanes, que leur richesse, leur élégance et leur ancienneté recommandent à l'attention du voyageur, mais on obtient facilement la permission de visiter quelques-unes des maisons chrétiennes ou juives, qui sont souvent fort belles, ou au moins luxueuses. Malheureusement l'ornementation est en général récente et assez mauvais Outre celle du Consul de France, mentionnons les maisons de MM. Freije, Anton Shamy, Lisbone et Farhy et surtout le palais d'Ali Bey. En visitant les maisons juives le samedi, le voyageur aura le plaisir de voir leurs gracieuses habitantes revêtues de leurs plus beaux atours.

Damas, placée, comme nous l'avons dit, dans une plaine fertile et verdoyante, est située sur la rive droite du Barada. La ville, de forme ovale (*V.* le plan), est entourée d'une

vieille muraille délabrée et flanquée de tours. Elle est coupée de l'E. à l'O. dans sa plus grande longueur par la *rue droite*, qui va du *Bâb ech-Charqi* au Bâb el-Djabyah. La ville a franchi son enceinte au N., à l'O. et au S., pour former trois immenses faubourgs. Le plus important est celui du S., le Meïdân; nous aurons occasion d'en parler plus loin.

La rue droite (*V.* le plan) occupe le même emplacement que la *Via recta* des Romains (Act. des Apôtres IX, 11). Elle était autrefois ornée de colonnades comme les rues de Palmyre, de Djérach, de Chouhba, etc. On découvre souvent, en creusant des fondations, des fûts de colonnes corinthiennes encore en place. La Via recta avait env. 1600 mèt. de long sur 30 de large. Cette rue, connue des Musulmans sous le nom de *Es-Soultâni*, coupe la ville, comme nous l'avons dit, dans sa plus grande longueur, de l'E. à l'O. Le quartier juif s'étend au S. de cette rue, le quartier chrétien, au N. E. et le quartier turc, au N. O. Ce dernier, qui est le plus animé et le plus important de toute la ville, renferme les bazars, la grande mosquée, le château, etc., etc.

Pour mettre plus de clarté dans notre description et faciliter les recherches du voyageur, nous explorerons d'abord la partie S. de Damas, puis la partie N. Nous décrirons les curiosités ou les édifices à mesure qu'ils se présenteront.

I. Partie sud de Damas.

Comme le quartier juif ne présente rien d'intéressant, on fera bien de visiter tout de suite les curiosités qui se trouvent hors des murailles.

Bâb ech-Charqi (1), (la porte de l'E.). Cette porte, une des plus remarquables de la ville, est située à l'extrémité E. de la rue droite. Bâb ech-Charqi est de construction romaine et présente un aspect imposant. Elle avait trois entrées : celle du côté N. est seule employée, les deux autres sont murées. Il faut sortir de la ville pour la voir entièrement. La porte centrale, qui est en plein-cintre, a env. 6 mèt. de large sur 12 de haut. En sortant de la ville par Bâb ech-Charqi, on remarque à g. une grosse tour *crénelée* de construction arabe. Elle est surmontée d'un minaret, du sommet duquel le voyageur pourra jouir d'un magnifique panorama sur Damas.

En face de la porte se trouve une colline formée de décombres; des fouilles récentes ont fait découvrir qu'il y avait en cet endroit des fours pour la fabrication des célèbres poteries émaillées de Damas (E. G. Rey). En suivant la muraille de la ville vers le S., on arrive bientôt à un angle saillant où l'on voit encore les fondations d'une *tour;* les pierres taillées en bossage, dont elle se composent, prouvent qu'elles sont de beaucoup antérieures à la période romaine.

L'enceinte de la ville se dirige alors brusquement à droite. Ces vieilles fortifications crénelées, délabrées et flanquées de grosses tours présentent un aspect des plus pittoresques. Pierre Belon trouva en 1550 les murailles de Damas précédées d'un avant-mur semblable, dit-il, à celui qui se voit encore aux rem de Constantinople. On remarquera que les premières assises seulement des murs et des tours sont romaines, tout le reste est de construction byzantine ou musulmane. Près de la porte murée de **Kisân** (3), élevée à l'époque de Mouawiah sur l'emplacement d'une plus ancienne porte, on montre une ouverture ogivale dans la muraille, qui serait celle par laquelle on fit descendre saint Paul dans un panier lors de sa fuite de Damas (2 Cor. XI, 33). En face de cette porte, une petite coupole ombragée par quelques noyers est désignée

comme la *Tombe de saint Georges* (4), qui aurait aidé saint Paul à s'échapper. Un peu plus loin, on montre, au milieu du cimetière chrétien, un rocher de forme allongée qui marque l'endroit où eut lieu *la conversion de saint Paul* (Actes, IX). Depuis les croisades, la tradition a changé l'endroit pour la commodité des voyageurs ; à cette époque on le plaçait à 4 kil. de Damas, près du village de *Kaoûkaba*, ce qui est bien conforme au texte de l'Écriture. Revenant au Bâb Kisân pour se diriger toujours à l'O., on abandonne bientôt la muraille, qui disparaît au milieu des maisons et, tournant à dr., on arrive au *Bâb es-Saghir* (5), qui est de construction romaine. On remarque en cet endroit le double mur qui entourait autrefois la ville. En face de cette porte et du côté S. une rue conduit au cimetière *Maqbâret Bâb es-Saghir* (*V.* ci-dessous). Laissant ce cimetière à g., et traversant un bazar on arrive près de la belle mosquée

Djamat es-Senâniyèh (7)(mosquée de Senân Pacha). L'élégant minaret de cet édifice couvert de tuiles vertes se voit de plusieurs points de la ville. L'intérieur de cette mosquée est richement orné de colonnes de marbre et de fontaines en mosaïque.

A quelques pas de Djamat es-Senâniyèh, la porte *Bâb ed-Djabyah* (8) s'élève à l'extrémité O. de la *rue droite*. Il paraît que cette porte ressemblait au Bâb ech-Charqi qui se trouve à l'autre extrémité de la rue. Une seule des entrées latérales existe encore. — Du carrefour situé près de Djamat es-Senâniyèh, divergent deux rues ou bazars, le *Siqqet Qasr el-Hadjâdj*, qui forme un angle droit avec la rue de la mosquée et qui conduit au grand bazar et le *Soûq es-Senâniyèh*, qui se dirige à g. (S. S. E.). Ce dernier forme un grand et beau bazar, entièrement couvert et fort large. La toiture de bois repose sur un grand nombre d'arcades, hautes de 9 mèt. env. et distantes les unes des autres d'une dizaine de pas. Ce bazar, fréquenté par les Bédouins et les paysans, est très animé. En le quittant, on voit à dr. la mosquée *Djamat es-Sabouniyèh* (41), ornée de gracieuses arabesques. A g., près d'un ouély, une porte ouvre sur le quartier *es-Saghir*. La première mosquée, à dr., est le *Djamat ech-Cheibaniyèh* (42). A g., s'étend le cimetière *Maqbâret Bâb es-Saghir*. On y remarque plusieurs tombes de personnages illustres, celles de deux des femmes de Mahomet et de sa petite-fille Fatime. Le sarcophage de Fatime est en bois sculpté. Moawiah, le fondateur de la dynastie des Ommiades passe pour y avoir été enseveli, mais on ne trouve pas de traces de sa tombe. Derrière ce cimetière, se trouve la mosquée *Djamat ed-Djerah*, qui renferme, dit-on, le corps de Abou Obeida, le vainqueur de la Syrie.

Revenant à la rue que nous avons laissée pour entrer dans le cimetière, on voit à dr. la mosquée *Djamat el-Iden* (43) et l'on entre dans le faubourg du

Meidân. Ce faubourg, long de plus de 1600 mèt., mérite une visite. Il est d'origine relativement moderne et les nombreuses mosquées ruinées qui s'étendent à dr. et à g. de la rue ne comptent pas plus d'un siècle ou deux. La rue est large, mais mal pavée. Le bazar continue vers le S., occupé en partie par des forgerons, en partie par des marchands de grains. Ce quartier offre surtout de l'intérêt, lors de l'arrivée d'une caravane. C'est ici que passe la grande caravane de La Mekke, qui a perdu du reste, de son importance, depuis que les paquebots transportent les pèlerins par la mer Rouge et le golfe Persique.

On observe dans le Meidân les mosquées suivantes, dont plusieurs

sont dans un état de délabrement déplorable. A dr., le *Djamat Sidi Djoumân*, la belle mosquée *Djamat Mendjek*; à g., le *Djamat er-Rifâ'i*. En face d'un corps de garde, s'élève la mosquée *Qâ'at et-Tâniyèh*. Vient ensuite le *Mesdjid Sa'ad ed-Dîn*, et, à dr., la belle mosquée *Qâ'at el-Oula*, ornée de belles arabesques. A g. est la mosquée, *Chihab ed-Dîn*. La porte elle-même, *Baoudbet Allah* (33), n'offre rien de remarquable. En dehors dela ville s'étend un cimetière, au delà duquel commencent les plantations d'oliviers.

Revenant au Djamat es-Senâniyèh et au Bâb ed-Djabyah, on rentre en ville en descendant pendant quelques minutes la rue droite, qui est transformée en un sombre bazar. occupé par des ferblantiers. Dans une petite ruelle à dr. on montre au voyageur la *maison de Judas* où saint Paul reçut l'hospitalité (Act. IX, 11).

II. Partie nord de Damas.

QUARTIERS TURC ET CHRÉTIEN.

En quittant la maison de Judas, on descend un instant la rue droite, puis, tournant à g., on traverse le *Biyariyèh* ou bazar des grains, pour arriver à un des plus beaux monuments de Damas.

Khân Assâd-Pacha (9). C'est à la fois une hôtellerie et une bourse où se réunissent les riches marchands. La porte de l'édifice, en marbre blanc et noir, est d'un travail léger et gracieux; c'est un chef-d'œuvre d'architecture arabe.

Le monument est surmonté de huit petits dômes que domine un dôme plus grand soutenu par quatre piliers de marbre blanc et noir. Les murs sont composés d'assises alternativement noires et blanches. Au milieu du Khân est placé un large bassin plein d'eau, près duquel sont entravés les chevaux. Tout autour de la salle, les voyageurs vêtus de leurs costumes variés discutent avec les acheteurs, ou fument tranquillement leur narghilèh sur des estrades en bois recouvertes de tapis.

Près du Khân Assad Pacha, l'ancien moristân, transformé en école des arts et métiers en 1875, offre quelques gracieux détails de style arabe archaïque, qui se retrouvent au grand moristân du Caire, élevé par le sultan Qalaoûn, à son retour de Syrie.

Nous sommes arrivés maintenant dans la partie animée et commerçante de la ville. D'immenses bazars s'étendent dans toutes les directions et se groupent surtout autour de la grande mosquée. Les bazars sont moins beaux, mais beaucoup plus pittoresques que ceux de Constantinople. Il faut visiter les bazars des Grecs, *Soûq el-Arwâm*, des selliers, des fabricants de narghilés et des orfèvres.

Quittant le khân d'Assâd-Pacha. il faut, après avoir parcouru une ruelle, traverser le bazar des marchands de tabac, au sortir duquel on tourne à g. pour traverser celui des passementiers; laissant alors à g. la *douane* (11), on arrive bientôt à l'entrée *du bazar des livres*. En face et à g. on peut traverser la halle aux vieux habits, *Soûq el-Qoumeïlèh*, et le *bazar des selliers* pour arriver au château (V. ci-dessous).

Arc de Triomphe (12). A l'entrée du bazar des livres, on remarque quatre énormes colonnes, et à chaque extrémité, un pilier carré orné d'un pilastre. Les fûts seuls sont visibles, les chapiteaux s'élevant au-dessus de la toiture. Avec un léger baghchich, on obtient facilement la permission de monter sur le toit du bazar. On voit alors de près une des plus belles ruines de Damas : ces colonnes ornées de ravissants chapiteaux corinthiens supportaient un magnifique arc, dont il reste encore-

une portion considérable. La frise et la corniche, encore bien conservées, sont finement sculptées. Ce monument avait env. 25 mèt. de large sur 20 mèt. de hauteur. Cet arc était l'entrée O. de l'ancien temple dont la grande mosquée occupe l'emplacement. Il s'y rattachait par une double colonnade, d'env. 60 mèt. de longueur.

Passant sous cet arc, on descend quelques marches pour entrer dans le bazar des livres. On aperçoit dans les murs de ce bazar des débris de la colonnade dont nous avons parlé. A 60 mèt. de là, se trouve *Bâb el-Bérid*, une des portes de la

Grande mosquée (13) (*Djamat el-Amwi*, mosquée des Ommiades). *Histoire*. Ce monument occupe évidemment l'emplacement d'un ancien temple qui, comme celui de Palmyre, était entouré de magnifiques colonnades, dont une partie se voit dans la cour actuelle de la mosquée, et dont l'autre partie, inscrutée dans les constructions modernes, se retrouve dans le bazar des cordonniers et celui des orfèvres. A l'E. et à l'O., s'élevaient deux entrées triomphales, celle que nous avons décrite et une autre correspondante, dont nous retrouverons les restes du côté de l'E. Ce temple, autant qu'il est possible d'en juger approximativement, avait 365 mèt. de long sur 250 mèt. de large. Nous n'avons aucun détail historique à son sujet, mais ses débris existants ne semblent pas remonter au delà de la période romaine. Il fut transformé en église chrétienne, on ne sait au juste à quelle époque. Une inscription grecque, trouvée il y a une quarantaine d'années près du *Bâb Djeiroûn*, nous apprend que « l'église du bienheureux saint Jean-Baptiste fut restaurée par Arcadius, fils de Théodose (395-408). » Lors de la prise de la ville par les Sarrasins, l'église fut partagée entre les chrétiens et les musulmans. Ces derniers s'en emparèrent totalement en 705, sous le règne du khalife Oualid.

État actuel. — L'entrée de la Grande Mosquée, autrefois formellement interdite aux étrangers, est libre aujourd'hui, moyennant un baghchich assez élevé (20 fr. par visite). On peut aussi l'examiner des terrasses des maisons voisines, où l'on pourra monter moyennant un baghchich.

La grande mosquée, située au centre de la ville, est complétement enclavée dans les nombreux bazars qui l'entourent. Elle occupe avec ses dépendances un espace rectangulaire de 160 mèt. de long sur 105 de large, clos d'un mur en belle maçonnerie. Elle se compose, comme les mosquées de l'Égypte, d'une grande cour rectangulaire à portiques, dont le côté S. est occupé par la *mosquée proprement dite*. Celle-ci, formée évidemment par l'ancienne église chrétienne, dont l'orientation a été changée, mesure env. 140 mèt. de long. sur 40 de large. Elle est divisée en trois nefs parallèles au grand axe de l'édifice, recouvertes par trois toits à fronton triangulaire, et soutenues à l'intérieur par une double colonnade d'ordre corinthien. Ces colonnes, hautes de 7 mèt., sont surmontées d'un dé en forme de tronc de cône qui reçoit les arcs en plein-cintre qui supportent une triple toiture. L'édifice est coupé en deux parties égales par un transept à fronton triangulaire que supportent intérieurement 4 immenses piliers ayant env. 3 mèt. de base. Du centre du transept s'élève une belle coupole de 15 mèt. de diamètre et de 35 mèt. de haut., reposant sur quatre des piliers.

L'intérieur de la mosquée est pavé de dalles de marbre, recouvertes de nattes et de tapis. Les murs du transept et les piliers sont revêtus de magnifiques plaques de marbre. On remarque dans plusieurs parties de l'édifice des fragments d'une belle

mosaïque à fond d'or, représentant des palmiers et des palais. Près du transept, on admire un gracieux monument en bois sculpté, surmonté d'une jolie coupole; le tombeau de saint Jean (*Maqâm Nébi Yayha*) est en marbre, recouvert d'une enveloppe en soie brodée et entouré d'une balustrade en cuivre doré; il est placé au-dessus d'une cave où se trouve, dit-on, la *tête de saint Jean-Baptiste*, conservée dans une cassette en or.

En face de ce monument s'élève, entre deux colonnes, l'*estrade du muezzin*, portée par quatre colonnettes et recouverte d'un dais. Le menbèr est entre les deux piliers qui supportent la coupole, au S. Trois mihrabs, appartenant à trois sectes différentes, sont adossés à la muraille du S. La muraille du N. est formée d'une rangée de piliers arabes carrés, dont les intervalles ont été remplis de maçonnerie.

Au N. de la mosquée proprement dite s'étend la cour. Elle est entourée d'une galerie couverte, supportée par de magnifiques colonnes corinthiennes en granit. Au centre, s'élève une jolie fontaine, ornée de 8 gracieuses colonnettes et surmontée d'une coupole octogone. De chaque côté, vers l'E. et vers l'O., il se voit une autre petite coupole octogone; l'une est nommée *Qoubbet es-Sa'ah*, et l'autre *Qoubbet el-Kitab*.

« La grande mosquée a trois minarets : le *Médinet el-Aroûs* (minaret de la Fiancée) est situé au N. de la cour. C'est le plus ancien de la mosquée et l'un des plus anciens minarets du monde, car il a été érigé par le khalife Oualid (Porter). Le *Médinet' Yça* (minaret de Jésus), qui a env. 80 mèt. de haut, s'élève sur l'angle E. de la mosquée. Ces deux minarets, de forme carrée, surmontés d'une terrasse et d'une petite flèche, sont assez semblables à des clochers chrétiens. Le troisième minaret, le *Médinet el-Gharbiyèh* (minaret de l'O.), placé à l'angle O., est de forme octogone, et le plus remarquable par l'élégance et la finesse de son architecture.

Tel est le premier aperçu général que le voyageur peut prendre de l'édifice; il pourra encore, en faisant le tour de l'enceinte, saisir quelques détails intéressants. En quittant le Bâb el-Bérid, il faut se diriger au S. par le *bazar des cordonniers*. On remarque dans les murs à dr. des portions de colonnes, quelquefois même de gracieux chapiteaux corinthiens, se dégageant en partie de la maçonnerie qui les masque. Tournant bientôt à g., près d'une des portes de la mosquée appelée *Bâb ez-Ziyâdèh* (*Porte de l'addition*), on entre dans le bazar enfumé et bruyant des orfèvres. Il faut obtenir de monter sur des terrasses par un escalier établi entre le *bazar des orfèvres* et le *bazar des menuisiers*, pour voir de près la muraille S. de la mosquée : c'est une des faces latérales de l'ancienne église chrétienne. Elle est d'une belle maçonnerie et percée de fenêtres en plein-cintre; cette partie de l'édifice est évidemment antérieure à l'époque musulmane. On remarque, près du minaret S. O., des fragments d'un appareil encore plus ancien. Un peu à l'E. du transept, on admirera le sommet d'une porte à trois entrées richement sculptées. Au-dessus de la porte du milieu, on distingue une croix et une inscription grecque dont voici la traduction : « Ton royaume, ô Christ, est un royaume éternel, et ton règne dure à travers toutes les générations. »

Redescendant dans le bazar des orfèvres, où les marchands ont des prétentions exorbitantes, on traverse celui des charpentiers, pour tourner bientôt à g. et arriver au *Bâb Djeiroûn*, l'entrée orientale de la mosquée. On admirera les deux belles portes en bronze, ornées de calices en relief. Ces portes qui apparte-

naient probablement à l'ancienne église chrétienne, sont d'un style archaïque byzantin. Cette entrée était précédée d'un portique du Bas Empire, qui s'est écroulé en 1858.

En face de Bâb Djeiroûn, en descendant quelques marches, on rencontre une fontaine autour de laquelle se trouve un café.

Continuant à suivre la ruelle en face du Bâb Djeiroûn, dans la direction de l'E., on trouve, à une distance d'env. 120 mèt., une colonne de 1 mèt. 50 de diamètre. Deux autres colonnes semblables se trouvent encastrées dans les maisons voisines; elles appartenaient à un arc de triomphe, qui formait l'entrée E. de l'ancien temple, comme celui que nous avons décrit à l'O. En descendant, à partir de cet arc triomphal, la ruelle à g. qui se dirige vers le N., on remarque une rangée de colonnes encastrées dans les murailles des maisons. Elles faisaient sans doute partie d'un immense palais mentionné par les auteurs arabes, et qui s'élevait du côté de la porte orientale. On tourne bientôt à g. pour suivre le côté N. de la grande mosquée. Après avoir dépassé le *Bâb el-Amâra*, qui s'ouvre sur la cour de la mosquée, on se trouve tout près du *tombeau de Saladin*, qu'il est malheureusement difficile de visiter, parce qu'il est enclavé dans des constructions inaccessibles. D'après M. Bourgoing, à qui nous empruntons ces renseignements, c'est une salle carrée de 5 mèt. 25 de côté, surmontée d'une coupole, et précédée d'un petit vestibule. Cette salle renferme deux sarcophages, celui de Salah ed-Dîn, avec une inscription, et un autre, plus petit. On arrive ensuite au *Tombeau de Mélek ed-Dhaher Bibars* (*V.* p. 120), joli édifice sarrasin, élevé en 676 de l'hégire (1279), par **Mélek** es-Saïd, fils de ce sultan. L'intérieur, que l'on peut apercevoir par les fenêtres, est décoré de beaux marbres, de mosaïques et d'arabesques, avec une quantité d'armes et de bannières. En face, on voit le tombeau et la mosquée de **Mélek** es-Saïd.

Nous sommes alors revenus à l'extrémité du *bazar des merciers*, que nous avons déjà décrit, et que nous traverserons pour regagner la *rue droite* ou *bazar des ferblantiers*. En quittant le bazar pour suivre la *rue droite*, on remarque les débris d'une arcade de construction romaine. Avant d'arriver au Bâb ech-Charqi, on descendra une ruelle à g. pour visiter la prétendue

Maison d'Ananias (19). C'est un souterrain où les Latins ont établi une chapelle. Le couvent arménien (20), les églises syrienne (21) et grecque catholique (22), sont au S. de la rue droite, près de Bâb ech-Charqi. Non loin de cette maison et au centre du quartier chrétien, se trouvent le *couvent des Lazaristes* (17) et *l'école des Sœurs de Charité* (18), dont nous avons déjà parlé.

MURAILLES ET FAUBOURGS.

En quittant Bâb ech-Charqi, on laisse bientôt à dr. *l'hôpital des Lépreux* (2), qui occupe, selon la tradition, l'emplacement de la maison de Naaman (2 Rois, v). Dans le cimetière que traverse la route, on trouve la *tombe* du *cheikh Arslin* (23), célèbre poète arabe du temps de Nour ed-Dîn. La muraille de la ville, très bien conservée en cet endroit, est surmontée de maisons, selon la vieille habitude orientale (Josué, II, 15.—2 Rois, IV, 10, 2. — Cor. II, 33). L'enceinte de la ville, après avoir tourné brusquement à g., court parallèlement au Barada. On arrive bientôt au **Bâb Toûma** (24) (Porte de Thomas), vieille porte sarrasine de laquelle part la route d'Alep et de Palmyre.

A partir du Bâb Toûma, la route est ravissante; elle côtoie un canal, au delà duquel on admire de frais

jardins qui s'étendent jusqu'au Barada. On remarque çà et là de gros blocs, avec des restes de sculptures, et des colonnes encastrées dans la muraille.

Le **Bâb es-Sélâm** est situé près de la rivière qui, en cet endroit, présente un aspect pittoresque. Sur ses rives, ombragées de massifs de peupliers et de saules pleureurs, s'élèvent de nombreux cafés, dont les terrasses sont suspendues sur les eaux écumantes. Au delà du pont, s'étend un vaste faubourg habité par les Turcs. On y remarque une belle mosquée qui tombe en ruines.

Après Bâb es-Sélâm, on suit le *Beïn es-Soureïn,* rue située, comme son nom l'indique, entre les deux murs de l'ancienne enceinte, jusqu'au **Bâb el-Faradis** (26) (Porte des jardins), construction cintrée, très massive, de l'époque romaine. On remarque en face, dans la seconde muraille extérieure, une porte arabe, *Bâb el-Amâra.* Une rue, bordée de jolies maisons, avec des étages en encorbellement, nous amène en quelques minutes à la porte suivante, **Bâb el-Faradj** (27). Au N. de cette porte, s'étend le vaste faubourg de Salahiyèh, dont nous avons décrit l'aspect (p. 628—R. de Ba'albek). Rentrant en ville par Bâb el-Faradj, on arrive au

Château (28). Cette forteresse, située dans l'angle N. O. de la muraille de la ville, est un vaste bâtiment rectangulaire, de 280 mèt. de long sur 200 de large; les murailles, encore bien conservées, sont flanquées de grosses tours massives. On remarque dans les murs beaucoup de pierres antiques; les fondations semblent remonter à la période romaine, mais la forteresse, sous sa forme actuelle, a été construite par Mélek el-Achraf en l'an 580 de l'hégire (1219). Cette forteresse, malgré son aspect formidable, n'a aucune importance militaire. On remarquera, à l'angle N. E. du château, un café pittoresque, bâti en pilotis sur le Barada. Traversant un *bazar de cordonniers,* puis tournant à g., on côtoie une ruelle dominée par les hautes murailles du château pour arriver près d'un platane gigantesque, une des curiosités de Damas. Le tronc a env. 22 mèt. de circonférence. On se dirige ensuite au S., pour traverser le bazar des Grecs, *Soûq el-Arwâm,* un des plus curieux de la ville. On y trouve des armes, des tapis, des châles, des pierres précieuses, des supports en filigrane (*Zarf*), de longs tuyaux de pipe en bois de chêne-liége. Près d'une fontaine, à dr., est installé un magasin européen de comestibles, vins, etc. Ce bazar est aussi le quartier principal des tailleurs européens, grecs surtout. A côté est le bazar des antiques.

A l'extrémité du bazar, et en face de *Bâb el-Hadîd,* s'élève le *Séraï* (30). L'entrée est une petite porte ogivale, peinte de grandes bandes blanches, rouges et bleues, et laissant voir une grande cour. A l'O., s'étend un beau faubourg, où l'on fera bien d'aller visiter le *marché aux chevaux,* ombragé de trembles et de magnifiques platanes, l'*École militaire* et le

Tekkèh (32) (hôpital). Ce beau monument fut fondé en 1516 par Sélim Ier, pour les pauvres pèlerins se rendant à La Mekke. Au centre du tekkèh se trouve une magnifique cour entourée d'une galerie couverte que soutiennent des colonnes antiques. Dans la partie S. de cette cour, s'élève une des plus belles mosquées de Damas; sa grande coupole, ornée de deux élégants minarets, se voit de tous les points de la ville.

Revenant à la porte Bâb el-Hadîd (29), on suit l'avenue de platanes qui se dirige au S., et laissant à dr. une petite mosquée tricolore, puis une autre mosquée, beaucoup plus belle, revêtue de marbres blancs et colorés formant de beaux dessins

et ornés d'incrustations, on arrive bientôt à la mosquée *Djamat es-Senâniyèh* et à la porte *Djabyah*, qui ont été déjà décrites.

V. Excursions autour de Damas.

Toutes les excursions autour de Damas sont agréables. De quelque côté que l'on se dirige, le sentier serpente au milieu de magnifiques plantations d'oliviers, de noyers et de figuiers; on suit, à travers de belles prairies, un des innombrables ruisseaux du Barada, ombragé de saules pleureurs.

Nous nous contenterons d'indiquer les excursions à Djôbar, Salahiyèh, Saïdnaya et Helbon et aux lacs de l'E.

1° **Djôbar.** — Sortant de l'hôtel Dimitri, au lieu de suivre le marché aux chevaux, on prend la première rue à g. (E.) qui sert de marché aux légumes, oignons, salades, haricots, artichauts, asperges, courges, et laissant à g. une rue qui conduit à la douane, on arrive à une large rue qui se dirige à l'E, et dans laquelle se tient le marché aux fruits, noix, raisins secs, figues; en mai, on y trouve en abondance des abricots; en automne, d'excellents raisins. Plus loin, à g., est un *bazar de selliers* et, à dr., une rue mène au principal marché des selliers. Près de là, à dr., se trouve un magnifique platane, dont le tronc mesure 9 mèt. env. de circonférence. Continuant à suivre la large rue bordée de boutiques d'artisans, forgerons, teinturiers, vitriers, cordonniers, etc., on arrive à la place du marché, où les habitants du Merdj apportent leur bois. A g. s'étend le faubourg de *El-Amâra*. La mosquée à dr. est le *Djamat el-Mou'allaq*. Croisant la rue qui conduit à dr. à Bâb el-Faradis (26) et à g. au beau cimetière de *Ed-Dagh Dagh*, on sort de la ville par *Bâb Mez el-Khassab*, laissant à dr. Bâb es-Sélam (25) et plus loin, à dr., Bâb Toûma (24) (25 min.); on prend alors la route de Palmyre, que l'on laisse (4 min.) pour suivre une petite route, fréquentée par les paysans, et qui conduit (25 min.) à *Djôbar*, hameau qui renferme une synagogne très vénérée par les Juifs. On y montre une caverne qui servit, dit-on, de refuge à Élie lorsqu'on le persécutait, et l'endroit où ce prophète oignit Hazaël comme roi de Syrie (I Rois, XIX, 15). Une tradition identifie ce village avec *Hobah*, où Abraham poursuivit les rois orientaux (Gen., XIV, 15).

2° **Salahiyèh.** — Au sortir de l'hôtel Dimitri, on suit une longue rue qui traverse au N. O. le faubourg El-Amâra, et le bazar Saroudja, et sortant du faubourg par *Bâb Salahiyèh* (36), on laisse à g. l'*hôpital militaire* (31); puis suivant une allée bordée de saules, on se dirige à travers les jardins séparés par des murs de terre, pour franchir (12 min.) le *Tôra*, canal dérivé du Barada. et plus loin (10 min.) le *Yezîd*, autre canal sur les bords duquel s'élève **Salahiyèh,** petite ville de 7000 habitants, formant une sorte de faubourg de Damas. Autrefois célèbre pour ses écoles et ses mosquées, Salahiyèh possède encore quelques édifices ruinés intéressants. La plus belle mosquée est celle qui fut élevée sur la tombe de *Mouhi el-Dîn ibn el-Arabi*, philosophe et poëte mystique du XIII[e] s. de notre ère. On y trouve une charpente de tradition byzantine, comme à la grande mosquée et dans les églises de Babylon, au Caire (*V.* tome II, p. 344). Sur la pente N. de la colline se voit le *Qoubbet el-Arba'în*, le tombeau des quarante, où quarante prophètes musulmans auraient été enterrés. Le *Djébel Qasioûn*, qui s'élève derrière le village, est regardé par les musulmans comme une montagne sainte, à cause du séjour qu'y aurait

fait Abraham, selon leur tradition. En sortant de Salahîyèh à l'O., on prend un sentier, par où passait autrefois la route de Damas à Beyrout et qui s'élève (30 min.) sur un petit col, où la route est taillée dans le roc. Sur le sommet de la montagne, à dr. se trouve le *Qoubbet en-Nasr*, ou *Qoubbet es-Seyyâr*, d'où l'on jouit d'une vue fort étendue sur l'oasis de Damas, le Touloûl es-Safâ, les montagnes du Haourân, à l'E. et au S. E., et sur les hauteurs arides de l'Anti-Liban. Du Djébel Qasioûn, le sentier descend à (40 min.) Doummar, d'où l'on revient à (1 h. 40 min.) Damas, par le Merdj (*V.* p. 632), en passant près du Tekkèh. On peut aussi redescendre à pied par un sentier mal tracé et en se faisant accompagner d'un guide sur (20 min.) la route de Beyrout à Damas, près de *Er-Rabouèh* et de là, gagner (1 h.) Damas. On trouvera, sur les pentes de la montagne, des ouélys abandonnés, des sarcophages et, sur le rocher, près du canal-aqueduc du Tóra, une inscription d'une dizaine de lignes en caractères coufiques, que nous recommandons aux voyageurs.

3° **A Saïdnaya et Halboûn.** — Cette excursion demande deux jours. On peut très bien passer la nuit dans le couvent de Saïdnaya. Sortant par la porte Bâb Toûma, on se dirige au N. E. par la route d'Alep; puis (25 min.) à g., au N. O., on prend un sentier qui mène à (40 min.) *Barzèh.* Au pied d'un rocher à pic, près de ce village, se trouve un ouély fameux, le *maqâm Ibrahim*, sanctuaire d'Abraham. En quittant Barzèh, on pénètre dans une gorge profonde de l'Anti-Liban. On chemine ensuite sur des collines crayeuses pour arriver (30 min.) au pied d'une haute falaise qui porte le v. pittoresque de *Ma'araba*, au point de jonction de deux ouadys; l'un à l'O., conduit à Halboûn, et l'autre, à l'E., que nous suivrons, condui à Ménîn. C'est une charmante vallée couverte d'arbres fruitiers, où s'élève (1 h.), sur une colline, le v. de *El-Tell*, autour duquel on trouve beaucoup de fragments de colonnes, de pierres taillées, et des grottes sépulcrales appartenant à quelque V. antique non déterminée; au delà, la vallée se resserre considérablement jusqu'à ce qu'on débouche sur un bassin arrondi, au milieu duquel s'élève (35 min.) **Ménîn**, v. qui présente quelques fragments antiques encastrés dans ses murailles. Un rocher escarpé, au N. du village, renferme plusieurs grottes creusées dans le roc, qui méritent d'être visitées. Sur les pentes qui y conduisent, on trouve déjà des débris de colonnes et de pierres taillées. Au sommet, se dresse une colonne, derrière laquelle s'ouvre à l'O. une chambre creusée dans le roc, de 8 mèt. de long sur 5 mèt. de large et 7 de haut, terminée par une niche carrée. L'entrée était décorée d'un portique taillé dans le roc, dont on voit encore les débris. Un peu plus au N. est une autre chambre, dont l'entrée conserve encore une bordure richement ornée. En face de ces grottes, se trouvent, à 15 mèt. env., les fondations d'un grand bâtiment également creusées dans le roc, avec les restes d'un portique. On ne sait pas au juste ce que furent ces ruines.

De Ménîn, on monte par une gorge étroite sur un plateau rocheux, où l'on trouve (1 h. 30 min.)

Saïdnaya (l'antique **Danaba** de Ptolémée?), misérable hameau occupé par des chrétiens, au-dessus duquel s'élève, au sommet d'un immense rocher, un *vieux couvent* de femmes qui remonte, dit-on, à Justinien, et qui possède une image miraculeuse de la Vierge. Pendant toute la durée des croisades, cette église, nommée alors *N.-D. de Sardenaye*, fut un lieu de pèlerinage en grande vénération chez les Latins et même chez les musulmans, car

les soudans de Damas entretenaient alors d'huile les lampes de ce sanctuaire (E. G. Rey, *Les grands pèlerinages de la Syrie aux* XII° *et* XIII° s.). Tous les rochers des environs sont creusés de grottes sépulcrales. Signalons encore un monument dont l'origine et la nature sont inconnues : c'est un cube de maçonnerie élevé sur un soubassement et renfermant une chambre voûtée. Chaque mur est formé de dix assises de pierres bien taillées. Cet édifice, connu sous le nom de *Mâr Boutrous er-Reçoûl* (apôtre Pierre), est probablement un ancien tombeau. Il appartient aujourd'hui aux Latins. Au N. du couvent s'élève une montagne, nommée *Djébel Chourabîn,* dont l'altitude est de 1500 mèt. env. Elle porte sur ses flancs plusieurs chapelles ruinées, dédiées aux saints de l'Église grecque.

On revient à Ménîn, et l'on se dirige à l'O., pour gagner le ouady Halboûn, longeant le pied d'une haute falaise, creusée également de plusieurs chambres sépulcrales, avec des inscriptions grecques. Tournant ensuite au N. O. pour pénétrer dans la vallée supérieure de Halboûn, par un passage étroit compris entre des rochers à pic de plus de 300 mèt. de haut, qui figurent des murailles crénelées, on atteint (50 min.) le v. de

Halboûn, probablement l'antique **Helbon**, mentionné par Ézéchiel (XXVII, 18). Les vignobles, qui font aujourd'hui sa célébrité, ont fait supposer qu'il répondait au **Chalybon** de Strabon et de Ptolémée. On voit dans les murailles beaucoup de fragments antiques, et au-dessous du village, on reconnaît l'emplacement d'un temple. Le village est occupé par des musulmans.

On revient à Damas par Ma'araba en 3 h. 30 min.

4° **Aux lacs des prairies** (**Bahr el-Merdj**) (un guide est nécessaire, pour se diriger au milieu des canaux dont la plaine du Merdj est sillonnée). Ces lacs marécageux sont au nombre de trois, dont les limites sont du reste mal déterminées ; on les nomme, du N. au S. : *Baharet ech-Charqiyèh* (lac de l'E.), *Baharet el-Kibliyèh* (lac du S.), ces deux lacs formant ensemble une nappe d'eau, désignée sous le nom de *Baharet el-Ateibeh*, et *Baharet el-Hidjanèh*, plus au S. Descendant la rive N. du Barada jusqu'au (2 h. 30 min.) *Tell es-Salahiyèh*, on atteint (2 h. 30 min.) *El-Ateïbèh*, village qui occupe une sorte de promontoire sur le lac Baharet el-Kibliyèh. A l'E. du Baharet el-Kibliyèh, une plaine nommée *Derb el-Ghazaouât* (chemin des voleurs), conduit aux ruines de *Ed-Diyûra*, qui sont une série de postes militaires établis par les Romains aux limites du désert, pour arrêter les incursions des nomades. De Ateïbèh, on rejoint en 40 min. l'embouchure du Barada et plus loin, au S. (30 min.) le v. de *Harrân el-Aouamîd* (Harran des colonnes), au bord du Baharet el-Kibliyèh, où se dressent encore trois colonnes ioniques en basalte noir, de 13 mèt. de hauteur. De ce point on peut revenir directement à Damas en 4 heures et demie.

Le v. de *Maksoûrah*, au N. du Baharet ech-Charqiyèh et à l'extrémité N. E. de la plaine, renferme un temple antique assez bien conservé, avec un fronton porté sur des pilastres à chaque extrémité, et une corniche sculptée tout autour de la cella. L'intérieur est également décoré de pilastres. Une inscription nous apprend qu'il fut élevé en 246 après J. C. On suppose que Maksoûrah répond à l'antique **Thelsea** des Tables antonines.

De Damas à Abila, à Ba'albek, R. 62 ; — à Banias, R. 42 ou R. 40 et 43 ; — à Bosra et Gerasa, R. 48 et 49 ; — au mont Hermon, R. 41 et 42 ; — à Qoneïtirah, R. 50 ; — à Palmyre, R. 65 ; — à Tyr, R. 51.

ROUTE 64.

DE BA'ALBEK A TYR,

PAR LA VALLÉE DU LÉONTÈS

30 h. env. — On couche à Néba Andjar, à Nébi Safâ et à Qala'at ech-Chouqif.

De Ba'albek, on se rend à Néba Andjar, soit par Zahlèh et Chtôra (*V*. R. 60 et R. 63) (9 h. 30 min.), soit en longeant le côté E. de la plaine de Béqâ'a, au pied des dernières collines de l'Anti-Liban, ou en suivant la route de Ba'albek à Damas, (*V*. R. 62), que l'on quitte (2 h.) au-dessous de Nébi Chît, pour gagner, en franchissant le Nahr Yafoûfèh, les v. de **Mâsi** (4 h. 15 min. de Ba'albek) et de *Raïth*. Au-dessus de (50 min.) **Deïr el-Ghazâl** (le couvent de la gazelle), qui s'élève sur la montagne à l'Est, on trouve les restes d'un temple (des fondations massives et quelques colonnes brisées). La route conduit par (30 min.) *Kouçeïbèh*, *El-Aïn*, *Kefr Zebâd* et la fontaine de *Chemsin* à Néba Andjar (8 h. de Ba'albek) et aux ruines de Chalcis (*V*. R. 63). De Néba Andjar et de Medjdel, on s'engage dans une verte vallée, parallèle à la Béqâ'a et qui se continue avec la grande vallée du ouady et-Teïm, où sont les sources du Jourdain supérieur. On rencontre successivement en arrière *Hammârah*, *Soultân Yaqoûb*, *Aïn Faloûdj*, *El-Bîrèh*, *El-Meheïdithèh*, *Kaoûkab*, *El-Kefr*, *Miskèh*, pour atteindre, après un trajet monotone, (7 h.) Nébi Safâ.

De Nébi Safâ à Tyr, 15 h. env. (*V*. R. 51), lisez en sens inverse.

ROUTE 65.

DE DAMAS A PALMYRE.

42 à 44 h. — On couche à Djéroûd et à Qaryéteïn. De cette dernière station, il faut partir la nuit et se rendre en une seule marche à Palmyre, à cause du manque d'eau.

Qateïfèh	6h	00
Mou'addamiyèh	0	40
Djéroûd (Geroda)	2	00
Atnèh	1	00
Qaryéteïn	10	00
Palmyre	23	00
Total	42	40

Il faut 10 à 12 jours, aller et retour. Nous avons déjà parlé (*V*. p. 42), des précautions à prendre pour traiter avec les cheïkhs arabes. Les Arabes qui occupent le pays que l'on doit traverser sont les *Anazèh*, puissante tribu, remarquable par la pureté de la race. Ils couvrent le désert de l'Euphrate, des frontières de Syrie et d'Alep au plateau du Nedj, émigrant en hiver vers l'Euphrate et jusqu'en Mésopotamie, tandis qu'en été, ils s'abattent le long des frontières de la Syrie. Ils ont quitté, paraît-il, depuis un siècle et demi seulement, leurs campements du Nedj, et aujourd'hui, ils compteraient, d'après M. Porter (*Handb.*, p. 502), 10 000 cavaliers et environ 90 000 chameaux montés. Ils sont divisés en quatre grandes tribus : 1° Les *Ouléd Ali*, qui envahissent le Djébel Haourân au printemps et campent près des lacs de Damas; leur chef le plus puissant est Mohammed ed-Dhoûby Ibn Ismail. Les Ouléd Ali se partagent eux-mêmes en 5 tribus (*ach'air*, sing. *achîreh*) et chacune de celles-ci se subdivise elle-même en tribus plus petites (*Taouâïf*, sing. *Taïfeh*), ayant chacune son cheïkh indépendant; 2° les *Rouala*, campés au S. des Ouléd Ali, subdivisés en 10 tribus et riches en chevaux; 3° les *Hesanèh*, célèbres pour leur courage et leur hospitalité; ils campent à l'E. de Homs; 4° les *El-Becher*, la tribu la plus nombreuse, subdivisée en *El-Fedân* et *Es-Sab'â*, contenant de nombreuses taouâïf. La plus importante taïfèh des Es-Sab'â est celle de *El-Misrab*, dont le cheïkh est Mohammed; son frère Midjoël, qui possède une magnifique résidence à Damas, est assez connu d'ailleurs par son mariage avec une Anglaise, lady Digby, dont tous les voyageurs ont entendu raconter les aventures romanesques.

Sur les mœurs des Bédouins, *V*. p. 497-498. Outre la lance traditionnelle, de 3 mèt. 50 c. de long et le sabre, quelques cavaliers Anazèh ont aujourd'hui des pisto-

lets. Nous ne pouvons que répéter ici ce que nous avons déjà dit : quelques Européens bien armés, gardant une attitude à la fois prudente et résolue, n'ont rien à craindre d'une bande de Bédouins, qui ne cherchent que la rapine, et lâchent toujours pied quand le butin paraît leur devoir coûter trop cher.

Autrefois, il fallait, pour entreprendre le voyage de Palmyre, ouvrir des négociations longues et difficiles avec les cheïkhs des Béni Sab'â, et l'on reculait le plus souvent devant les dangers du voyage et l'énormité de la dépense. Le cheïkh Midjoël, qui avait le monopole du voyage, demandait jusqu'à 5 à 600 fr. par voyageur, pour l'escorte seule, et c'est avec les plus grandes difficultés que l'on rabattait ses prétentions à 250 ou 300 fr. par tête. Mais depuis quelques années, des postes militaires turcs ayant été établis à Qaryéteïn et à Palmyre, le voyage est devenu plus facile et moins coûteux et un bon drogman pourrait peut-être aujourd'hui comprendre l'excursion de Palmyre dans ses tournées, avec un tarif régulier. Par l'intermédiaire de son consul à Damas, on obtiendrait du gouvernement turc deux ou trois cavaliers, qui accompagneraient le voyageur jusqu'à Qaryéteïn, où le chef du poste fournirait le nombre d'hommes nécessaire pour assurer la sécurité du voyage jusqu'à Palmyre. Le salaire des hommes est de 2 fr. par jour et l'on ajoute à cette somme un baghchich en tabac, si l'on est content de l'escorte. Cependant, quelques soldats turcs n'offrant qu'une médiocre garantie, nous conseillons au voyageur de prendre l'avis de son consul avant de se décider sur le choix de son escorte. Le voyage se fait ordinairement à dos de chameau. Si l'on préfère se servir de chevaux, il faut faire un petit détour pour aller camper à *Aïn Ou'oûl*, dans les montagnes, à peu près à mi-chemin entre Qaryéteïn et Palmyre.

Pour le contrat à intervenir avec le drogman, *V.* p. 8-10.

Quittant Damas par le *Bâb Toûma*, on suit une route pavée qui traverse dans la direction du N. E. des plantations d'oliviers et de beaux vergers, pour arriver (2 h.) au v. de *Doûma*. Laissant à droite (1 h.) le v. de *Adhra*, on se dirige un peu au N. pour gravir le flanc des collines à g. et contourner le *Djébel Tiniyèh* (520 mèt. d'altitude), que Burton nomme *Abou 'l'Atâ*. Parvenu (2 h.) au sommet de la passe, où quelques colonnes et des débris de pierres taillées marquent l'emplacement d'un ancien Khân, on descend sur la plaine qui s'étend à l'E. à perte de vue, tandis qu'au N., elle est bordée par une chaîne de hautes collines. Elle est fertile et cultivée en partie par les habitants de 5 villages, que l'on aperçoit d'ici : Qateifèh, Mou'addamiyèh, Rouheibèh, près des collines au S., Djéroûd et Atnèh au N. E. La route descend par une pente douce à (1 h.)

Qateifèh (6 h. de Damas). — On remarque dans ce v. une mosquée et un grand Khân, bâti il y a plus de trois siècles par Senân Pacha pour les caravanes de Homs, de Hamah et d'Alep. Laissant à gauche la route d'Alep que l'on a suivie jusqu'à Qateifèh, on se dirige au N. E. par le v. de *Mou'addamiyèh*, pour arriver (2 h. 45 min.) à

Djéroûd. — Ce joli v. est le chef-lieu d'une province et la résidence d'un agha, qui a environ 150 cavaliers sous ses ordres. Djéroûd est probablement le **Géroda** de l'itinéraire d'Antonin, marqué sur la route de Palmyre à Damas. Après avoir dépassé (1 h.) *Atnèh,* on quitte les terres cultivées pour entrer dans le désert. La route suit un grand ouady sablonneux et aride, encaissé entre deux chaînes de collines tristes et nues. De temps à autre on voit des traces d'une ancienne route, et des ruines de Khâns.

Qaryéteïn (11 h. de Djéroûd) est la **Nezala** des itinéraires et de la *Notitia.* Ce gros v., habité par des musulmans et des chrétiens jacobites, est entouré d'une végétation luxuriante, grâce à une magnifique source qui jaillit de la montagne. Qaryéteïn occupe peut-être l'emplacement de *Hazar Enan* (v. des fontaines) (Ézéchiel, XLVII, 17. — XLVIII, 1. — Nomb.

XXIV, 9, 10) et de *Koradæ*, ancienne ville épiscopale.

De Qaryéteïn à Palmyre, on ne trouve pas de source, aussi faut-il faire une provision d'eau. La route suit toujours le grand et triste ouady que nous avons décrit. On rencontre (8 h.) une tour en ruines, *Qasr el-Haïr*, avec une porte sculptée. Tout auprès se trouvent les débris d'un aqueduc et un réservoir.

Si l'on voyage à cheval, il faudra faire un détour pour aller camper à *Aïn el-Ou'oûl*, source située au S. E. à 2 h. de Qasr el-Haïr. De Aïn el-Ou'oûl, on rejoint la route des caravanes, au N. E., à 5 heures de Tadmor.

La chaîne de collines à dr. tourne (11 h.) rapidement vers le N. E. et ferme la vallée. Au centre de cette chaîne s'ouvre une gorge étroite dans laquelle on pénètre (4 h.). A dr. et à g. on remarque des tombeaux, en forme de tours, perchés sur les hauteurs (*V.* ci-dessous). A g. le regard est attiré par une forteresse qui couronne le sommet élevé de la montagne. Laissant derrière soi les débris d'un aqueduc, on tourne à dr. pour gravir une petite élévation de terrain. Tout à coup le voyageur voit se dérouler devant lui le magnifique ensemble des ruines de :

PALMYRE OU TADMOR.

Histoire. — Il est impossible de préciser la date de la fondation de cette ville célèbre. Nous lisons dans la Bible (I Rois, IX. 18. — II Chron., VIII, 4) que Salomon bâtit Tadmor. On peut cependant croire qu'elle existait avant ce prince. Josèphe nous apprend, en effet, (*Antiq. Jud.*, lib. VIII, chap. 6) « qu'il y construisit de bonnes murailles pour s'en assurer la possession et qu'il l'appela Tadmor, qui signifie lieu des palmiers. » De tout temps Palmyre a été un entrepôt naturel pour les marchandises qui venaient de l'Inde par le golfe Persique, et qui, remontant de là par l'Euphrate ou par le désert, allaient se répandre dans la Phénicie et l'Asie Mineure. Ce commerce dut y fixer dès les âges les plus reculés un commencement de population et en faire une place importante. Les sources d'eau douce de Palmyre durent surtout être un puissant motif d'établissement dans cet immense désert, sec et aride partout ailleurs. Pendant plus de mille ans, l'histoire ne cite même pas le nom de Palmyre. Appien est le premier auteur qui nous en parle. Il nous apprend que Marc Antoine marcha contre elle dans l'intention de la piller ; mais ses projets furent déjoués par les habitants, qui transportèrent tous leurs trésors au delà de l'Euphrate. Palmyre conserva son indépendance sous les premiers empereurs romains. Sa position sur les frontières des empires romain et persan l'exposait à des dangers sans cesse renouvelés pendant les guerres de ses deux puissants voisins. Elle fut réduite en colonie romaine par Adrien, qui lui donna le nom d'*Adrianopolis*. Cet empereur contribua beaucoup à l'embellissement de Palmyre, et à partir de ce moment, cette ville se développa rapidement. Quoique soumise à Rome, Palmyre conservait cependant son autonomie. Plusieurs monuments de cette époque furent élevés, comme nous l'apprennent des inscriptions, par le sénat et le peuple de Palmyre. C'est à ce moment qu'une famille des Odeinath commence à jouer un rôle important dans l'histoire de la ville. Le premier *Odeinath* est simplement sénateur ; son fils *Haïrân* ajoute à sa qualité de sénateur celle de chef de la ville. Odeinath I aurait été tué au moment où il méditait une révolte contre Rome. Dans la lutte entre les Perses et les Romains, Haïrân prit parti pour les Romains. Valérien conféra à *Odeinath II* la dignité de

consulaire (258) ; c'est lui qui s'empara de la Mésopotamie et poursuivit Sapor, le roi de Perse, jusque sous les murs de Ctésiphon (260). En récompense de ses brillants services, Gallien donna à Odeinathus le titre d'imperator et l'associa au gouvernement de l'empire (264). Il ne jouit pas longtemps de sa gloire ; son neveu *Mœonius* l'assassina trois ans après dans un banquet à Émèse (266-267). Il laissait trois fils en bas âge, *Ouahballath, Herennianus* et *Timolaüs*. Ouahballath succéda à son père sous la tutelle de sa mère *Zénobie* (*Batzabbaï*), qui porta le titre de reine, *malkouta*. On connaît l'histoire de cette femme célèbre, dont le nom est intimément lié à celui de Palmyre. Dévorée d'ambition, elle voulut justifier son titre de *Reine de l'Orient* et ajouta l'Égypte à ses possessions de Syrie, de Mésopotamie et d'Asie Mineure (269-270.) Rome, inquiète des triomphes de Zénobie, tourna ses armes contre elle. Successivement vaincue en Égypte, à Antioche et à Émèse par les troupes d'Aurélien, l'infortunée Zénobie tomba au pouvoir de ses ennemis sur les bords de l'Euphrate. Aurélien déshonora sa victoire en mettant à mort le célèbre Longin, conseiller de Zénobie, et en traînant dans les chaînes cette malheureuse reine à la suite de son char de triomphe. La garnison qu'Aurélien avait laissée à Palmyre ayant été massacrée, cet empereur détruisit en partie la ville et passa presque tous ses habitants au fil de l'épée (273). A partir de ce moment Palmyre perdit toute son importance et ne se releva jamais. Nous savons, par une inscription, que Dioclétien répara quelques-uns de ses édifices, et Procope nous apprend que l'empereur Justinien l'entoura de fortifications. Palmyre, depuis cette époque, n'exista plus qu'à l'état de souvenir. On finit même par l'oublier. En 1678 , les négociants anglais d'Alep, tentés par les descriptions que les Arabes leur faisaient des magnifiques ruines situées dans le désert, résolurent d'aller les explorer. Leur première expédition échoua, mais ils furent plus heureux en 1691. Leur relation, publiée dans les *Transactions philosophiques*, nous dit Volney, trouva beaucoup de contradicteurs ; on ne pouvait concevoir ni se persuader comment, dans un lieu si écarté de la terre habitable, il avait pu subsister une ville aussi magnifique que leurs dessins l'attestaient. Les beaux plans de Dawkins, qui visita Palmyre en 1753, levèrent tous les doutes. De nos jours Palmyre a été visitée par de nombreux voyageurs. De la célèbre ville des Palmiers, il ne reste que d'imposantes ruines et un misérable petit village caché dans la cour du grand temple.

État actuel. — Palmyre (*V.* le plan) est située à la base d'une chaîne de collines crayeuses qui court du S. O. au N. E. Le plateau peu élevé, qui occupait la ville antique, descend en pente douce de ces collines et s'ouvre au S. et à l'E. sur le désert qui se confond avec l'horizon. Ce plateau domine au S. l'entrée de la vallée par laquelle le voyageur est arrivé, et un petit ouady, au fond duquel coule un ruisseau dans la direction du S. E.

Palmyre, à en juger par les débris de son enceinte, avait la forme d'un ovale irrégulier dont le diamètre, assez bien représenté par la grande colonnade, serait à peu près dirigé de l'E. à l'O. L'extrémité O. de la ville était adossée aux collines, à l'entrée de la grande vallée. La partie orientale se terminait par les imposantes constructions *du temple du Soleil*.

Pour mettre plus de clarté dans notre description, nous décrirons d'abord le grand temple du Soleil, puis la grande colonnade qui s'étend du temple dans la direction des collines, et coupe la ville en deux sec-

tions à peu près égales, celle du N. et celle du S., que nous décrirons successivement en examinant les ruines dispersées sur leur superficie (*V.* le plan).

Temple du Soleil (A). La cour carrée qui entoure le temple est fermée par une muraille de 15 ou 16 mèt. de hauteur, ornée extérieurement de pilastres qui supportent une corniche. Le côté N. seul est assez bien conservé. La plate-forme sur laquelle le temple est assis, haute de 3 mèt. environ, est formée de beaux blocs bien taillés et elle fait saillie sur le mur, de 6 mètres environ. L'angle N. E. est détruit et il n'en reste plus que les substructions. Des trois autres côtés, les fondations seules sont anciennes, la partie supérieure ayant été reconstruite par les Arabes qui transformèrent le temple en forteresse. Ces murs, construits avec d'anciens matériaux mal agencés, sont fort délabrés.

A l'O. se trouve la principale entrée, formée par une haute porte ogivale, qui est une addition arabe. Cette entrée occupe l'emplacement de l'ancien portique. Un escalier maintenant détruit, large de 37 mèt. environ, conduisait au portique, formé par des colonnes corinthiennes, de 3 m. 60 de hauteur, qui a aujourd'hui complétement disparu. Là se trouvait une triple porte, dont les montants se voient encore dans la grande tour arabe, bâtie avec les colonnes et les fragments du portique. L'entrée centrale avait 10 mèt. de haut sur 5 mèt. de large. Les montants et le linteau étaient richement sculptés et ornés de fruits et de fleurs comme la grande porte du temple de Ba' albek.

La cour dans laquelle on arrive par une porte massive bardée de fer, que l'on ferme chaque soir, de peur des Bédouins, est carrée et mesure enviren 235 mèt. sur chacune de ses faces. On ne peut en avoir une vue complète, encombrée qu'elle est par les cabanes du village moderne de *Tadmor*. Ces misérables huttes, construites en partie avec des fragments de colonnes, de chapiteaux et de frises se groupent tout autour du temple, séparées par de petites rues. On prendra une vue générale de la cour en entrant dans les maisons et montant sur les terrasses, avec la permission des propriétaires que le baghchich rend, du reste, fort accommodants. En face de l'entrée est la place où se rassemblent les Arabes; à dr., se trouve la maison du cheîkh, qui vous donnera l'hospitalité; à g., s'étend la cour des Chameaux où se retrouve la partie la mieux conservée du revêtement des deux piscines. En se dirigeant au N. E. du temple, on laisse à g. la maison d'un chrétien grec, qui offre aussi un asile aux voyageurs et l'on s'engage dans les ruelles et carrefours du village. Tout autour de la cour régnait une double colonnade, sauf à l'O., où ne se trouvait qu'une seule rangée de colonnes. Une cinquantaine de ces colonnes, dont le nombre était d'environ 400, sont encore debout; quelques-unes même sont encore surmontées de leurs architraves. Partout où l'ancien mur d'enceinte est conservé, on le trouve orné de niches à l'intérieur. Il était percé de fenêtres et de petites portes, dont l'une existe encore.

Ces portiques intérieurs entouraient une large cour carrée, dont le pavé se retrouve encore par places, et dans laquelle avaient été creusés des réservoirs (birkèh), destinés aux ablutions religieuses et qui se retrouvent dans la cour dite des Chameaux. Au centre de cette cour, un peu du côté S., s'élève une seconde plate-forme, longue de 59 mèt. et large de 31 mèt., qui supportait le temple proprement dite. Toute cette disposition rappelle d'une manière frappante celle du Temple de Jérusalem (*V.* p. 274).

Le *Temple*, orienté du N. au S. et

PALMYRE.

de forme rectangulaire, avait environ 60 mèt. de long sur 31 mèt. de large. Il était périptère, entouré de colonnes de 15 mèt. de hauteur environ, dont quelques-unes seulement sont conservées, principalement derrière l'édifice, du côté E. Elles sont cannelées et supportaient autrefois des chapiteaux, probablement en bronze. Du côté O., en face la grande entrée de la cour, une belle porte s'ouvre entre deux colonnes sur le portique du temple. M. de Bernoville fait remarquer que cette porte est ouverte, non pas au milieu de la muraille du temple, mais à plusieurs mèt. sur la dr., vers le sud. On admire l'ornementation de la frise, décorée de figures et de guirlandes. Les parois O. et E. de la cella sont percées de quatre fenêtres; la partie extérieure est ornée de deux colonnes engagées, ioniques. La porte de la cella, richement sculptée, a 10 mèt. de hauteur. La soffite est ornée d'un aigle aux ailes étendues. L'intérieur est tout à fait dégradé, en partie par la faute des Turcs qui ont transformé le temple en mosquée. A chaque extrémité du temple, au N. et au S., s'ouvre une petite chambre. Le plafond de la chapelle de droite, en entrant, est décoré d'une sorte de grande rosace concave où sont figurés des bustes en médaillons; une large bande unie, disposée horizontalement autour de cette rosace, représente les douze signes du Zodiaque. Dans la chapelle de gauche se trouve un caisson à fond d'étoiles sculpté sous le linteau de la porte et figurant l'aigle éployé, comme sur la porte de la cella. C'est dans la paroi occidentale de cette chapelle que s'ouvre l'un des deux escaliers du temple. Il est assez bien conservé pour permettre de monter sur les tours du temple d'où l'on jouit d'un coup d'œil d'ensemble sur le village et sur les ruines (de Bernoville).

Grande colonnade. A 150 mèt. environ de l'angle N. O. de l'enceinte du temple commence la grande avenue de colonnes, qui courait de l'E. S. E. à l'O. N. O. Avant d'y arriver, on voit à g. une colonne encore intacte, mais renversée, et de dimensions colossales. Elle portait les statues de *Bareiqou* et de son fils, et fut érigée en août 139 (de Vogüé). De beaux chapiteaux sont épars çà et là entre la mosquée ruinée, *Djamat el-Fadhel*, et la colonnade centrale. On remarque sur un petit tertre, à g., les débris informes d'un édifice dont la porte seule est reconnaissable. Un mur courait du S. O. au N. E. A 50 mèt. au N. O. de la grosse colonne ci-dessus mentionnée, s'élèvent les restes d'un bel **Arc de triomphe** (B), formé d'une haute arcade centrale et de deux arcades latérales, plus petites. La colonnade faisant ici un coude, les deux façades de l'arc ne sont pas parallèles (*V.* le plan). La partie la mieux conservée de ce beau monument est l'arcade centrale, qui fait face à la colonnade, vers le N. Haute de 11 mèt. environ, elle repose sur de beaux pilastres corinthiens et est ornée de délicates sculptures. Malheureusement la clef de voûte a légèrement glissé, comme celle de la porte du petit temple à Ba'albek et il est à craindre que sa chute n'entraîne la ruine du monument.

De l'Arc de triomphe partait vers le N. O. la grande colonnade, longue de 1200 mèt. et ayant deux rangées de colonnes. Ces colonnes d'ordre corinthien, au nombre d'environ 1500, avaient env. 17 mèt. de hauteur, en comptant la base et le chapiteau. Aujourd'hui il n'y en a guère plus de 150 debout. Elles étaient surmontées d'un entablement dont les restes sont bien conservés par endroits, notamment près de l'arc de triomphe, et dont la hauteur égalait celle des murs des deux colonnades latérales. La rue centrale paraît avoir

été ainsi flanquée de chaque côté par une colonnade couverte, correspondant aux arcades latérales de l'arc de triomphe, sur laquelle s'ouvraient les maisons ou les boutiques et qui devait former une magnifique promenade des deux côtés de la rue centrale. La plupart des colonnes portaient, aux deux tiers environ de leur hauteur, une console destinée à recevoir une statue. Sous quelques-uns de ces piédestaux sont gravées des inscriptions mentionnant les noms des personnages que représentaient les statues.

En suivant la colonnade, on trouve d'abord à dr. quatre colonnes de même hauteur. Il n'en reste debout qu'une seule, beau monolithe de granit rose de Syène, qui ne mesure pas moins de 10 mèt. de hauteur sur 1 mèt. de diamètre. Une autre gît renversée sur le sol. Les piédestaux des autres colonnes sont encore visibles. Puis commence sur la gauche une rangée bien conservée de 50 colonnes, surmontées de leur entablement. Deux portes y étaient ménagées. La première s'ouvrait à la onzième colonne par une arcade qui s'appuie sur des pilastres corinthiens adossés aux colonnes, et surmontés d'un chapiteau. Cette porte s'ouvrait au S. sur une rangée de 18 colonnes (E), qui s'arrondit en hémicycle et tellement délabrée aujourd'hui qu'à peine en reconnaît-on la place à quelques tronçons perçant çà et là les sables, près de 2 ou 3 colonnes encore debout. On a voulu, probablement à tort, en faire un *stadion* ou cirque. Peut-être sont-ce les restes d'une sorte de forum s'appuyant à un grand mur orné de niches. A ce mur sont adossées, du côté de la colonnade, des chambres à demi enfouies sous les sables, qui, à en juger par la taille et la qualité de la pierre, ont dû appartenir à un palais ou à un temple. Un peu plus loin, à l'O., au delà d'une rangée de 10 colonnes bien conservées, s'élèvent les restes d'un grand édifice, nommé *le Sérai* (F). C'était certainement un palais, dont le bâtiment principal, qui fait face à la grande colonnade, était flanqué de deux ailes. Les murs sont ornés de pilastres, entre lesquels sont pratiquées des portes.

En revenant à la grande colonnade, on rencontre des colonnes debout sur lesquelles M. de Vogüé en 1855 a découvert les seules inscriptions en l'honneur de Zénobie. Après la première arcade ci-dessus mentionnée, nous suivons à g. une belle rangée de 25 ou 26 colonnes, au delà de laquelle s'ouvre une seconde arcade, large de 6 mèt. env., et semblable à la précédente, à laquelle aboutissaient deux rues, celle du S. conduisant au Séraï (*V.* ci-dessus). Viennent ensuite à g. une rangée de 11 colonnes surmontées de leur entablement et quelques colonnes à dr., 2 d'abord, puis 4, et sur la première de ce dernier groupe, s'élève une autre colonne plus petite. Au delà d'un espace vide, on arrive à un *tetrapylon* (G), formé autrefois par quatre piliers massifs et qui rappelle celui de Djérach. (*V.* R. 45). Leur place n'est plus marquée que par quatre amas de décombres où les chapiteaux, les caissons et les frises s'entassent en désordre autour de bases quadrangulaires. En ce point aboutissaient plusieurs rues bordées de colonnes. C'était, semble-t-il, le point central et le passage principal de la ville. A partir de cet endroit, où la rue principale fait un petit coude à dr., la colonnade disparaît sur une longueur de plus de 200 mèt. et ne reprend que par petits groupes, placés tantôt à dr., tantôt à g. de la rue, pour ne montrer bientôt qu'un véritable chaos de colonnes brisées qui ont dû être jetées bas par un tremblement de terre. A peu de distance au N. O. de ces vestiges, deux sarcophages à bas-reliefs sont renversés sur un

massif en pierre, encombré de rosaces, de bandes sculptées, de bustes brisés, restes d'un ancien tombeau. Passant encore quelques groupes de colonnes, nous arrivons à l'extrémité O. de la colonnade, fermée par un très beau *tombeau* (H), dont il ne reste guère que le portique formé de 6 colonnes monolithes dressées sur une plate-forme. Tout près de ce monument, le sol est couvert d'amas de magnifiques débris, pierres sculptées, sarcophages, etc., ayant appartenu à des tombeaux.

Partie Nord. Au N. de la colonnade, et à peu de distance du monument que nous venons de décrire, se trouve un autre *tombeau* dont il ne reste plus que deux colonnes du portique; parmi les débris, on admire un beau sarcophage orné de sculptures représentant des satyres, des fleurs et des fruits. A l'O. de ce monument on voit encore des traces de l'ancienne muraille de Justinien qui décrivait une grande courbe et allait rejoindre au S. E. le temple du Soleil. Au delà du mur d'enceinte et au pied des collines, s'étend une ancienne nécropole où l'on remarque des *tombeaux* et des monuments funéraires en forme de tours, comme ceux qui s'élèvent dans la grande vallée (*V.* ci-dessous). Au-dessus du cimetière, la *forteresse* couronne le sommet le plus élevé de la chaîne. On y arrive en 10 min. en traversant un ravin profond de 12 mèt. et grimpant sur le versant opposé, à moins que l'on ne se hasarde à passer sur un pont formé de deux troncs de palmier. La forteresse n'offre en elle-même rien de remarquable, bien que solidement bâtie et assez bien conservée. On ne peut lui assigner une date antérieure à Tamerlan.

De ce point on a une vue magnifique sur les ruines de Palmyre et le désert. A l'E. la vue se repose sur la petite oasis formée par les jardins qui s'étendent à dr. du temple du Soleil et les champs de blé à g. Partout ailleurs s'étend une nappe immense de sable jaunâtre, jusqu'aux steppes du désert. Ces steppes nourrissent, dit-on, quelques misérables villages : *Bèled Araq*, et 2 h. plus loin *Souhnèh*; plus loin encore, *Douera*. La route vers l'Euphrate ne peut être faite qu'à dos de chameau et prend cinq fortes journées (Bædecker, *Handbook*, p. 534).

En traversant vers l'E. la partie de Palmyre comprise entre la muraille et la grande colonnade, on rencontre successivement les ruines d'un *temple*, petite construction carrée, formée de gros blocs taillés, avec un pilastre à chaque angle, puis d'une *église chrétienne* ou *temple* (I), avec quelques restes de colonnes. Plus loin, laissant à g. un groupe de 4 colonnes, et des ruines informes, on arrive aux restes d'un autre *temple* (K), plus important et mieux conservé, avec un portique de 6 colonnes, dont 4 formant la façade de l'édifice. Les piédestaux sont enfouis sous le sable. Le plafond est malheureusement tombé, de sorte que l'intérieur n'offre que les murailles nues. Ce monument remarquable mesure env. 18 mèt. de long. sur 8 ou 9 mèt. de larg. On arrive bientôt à une colonne monumentale d'ordre corinthien (L), haute de 20 mèt. Une inscription bilingue, en grec et en palmyrénien, gravée sur le fût, nous apprend qu'elle fut élevée en l'honneur d'un certain *Aailamei* par le peuple et le sénat, en l'an 450 (138 de J. C.). En suivant un petit ruisseau qui jaillit près de cette colonne, on traverse plusieurs jardins, où croissent des abricotiers, des grenadiers et quelques palmiers, pour revenir au temple du Soleil.

Partie Sud. — Se dirigeant au sortir du temple, dans la direction de l'O., on laisse à dr. la mosquée en ruines, mentionnée p. 654. On trouve bientôt des traces de la mu-

raille du S. qui, partant du temple, suivait la crête du plateau au-dessus du petit ouady pour aller rejoindre à l'O. la muraille du N. à l'entrée de la grande vallée. Tout auprès, on remarque diverses constructions ruinées ; au N. se trouvent ces colonnes disposées en cirque, dont nous avons déjà parlé, et qui marquent peut-être l'emplacement du Forum. Parmi les tombes musulmanes du cimetière que l'on traverse, on remarque de nombreuses pierres portant des inscriptions palmyréniennes.

Il faut ensuite descendre dans le petit ouady et remonter le ruisseau qui s'y trouve et que l'on traverse près d'un petit moulin arabe, pour arriver bientôt à la **source** principale de Palmyre.

Elle jaillit avec abondance d'une large ouverture qui semble se prolonger assez loin sous la colline. L'eau est tiède et légèrement sulfureuse ; à une petite distance de la source, elle devient très potable. Tout près de l'ouverture, on trouve une pierre en forme d'autel, avec une inscription à moitié effacée.

Au S. de la fontaine s'étend un *ancien cimetière*, où l'on signale plusieurs *tombes* en forme de tours, comme celles que nous décrirons (Voy. ci-dessous). Elles portent peu d'inscriptions. Dans l'une d'elles on remarque deux statues d'une assez bonne exécution, mais très mutilées. On trouve aussi plusieurs tombes souterraines qu'il serait curieux de pouvoir explorer ; l'une d'elles est ouverte, elle a la forme d'une croix creusée dans le calcaire ; sur les côtés se trouvent des fours à cercueils. Le sépulcre était recouvert d'une voûte et fermé par des plaques de pierre.

En quittant le cimetière, il faut repasser devant la fontaine, puis tourner un contre-fort pour arriver dans la grande vallée des tombeaux. *ouady el-Qoubour*. On y remarque les débris d'un très bel aqueduc, qui amenait l'eau probablement du Djébel el-Abyad. A dr. et à g. de la vallée, se trouvent de nombreuses tours carrées, ce sont des *tombeaux*. Cette forme paraît particulière aux habitants de Palmyre. Il nous suffira de décrire quelques-uns des plus remarquables, situés près de la route.

En face de la seconde tombe, sur la rive dr. de la vallée, est une pierre sur laquelle est gravée une longue inscription palmyrénienne. En se frayant un chemin au milieu des décombres qui en obstruent le seuil, on pénètre par une petite ouverture dans une chambre qui offre de chaque côté un enfoncement étroit et profond. Un escalier placé à g. de l'entrée conduit à une chambre supérieure, semblable à la précédente. La tombe suivante, à l'O., construite en beaux blocs taillés, renferme deux bustes mutilés, un sarcophage massif. Au delà de plusieurs tombes plus ou moins ruinées, on arrive à l'un des tombeaux les mieux conservés, le **tombeau de Iamblichus** (M), situé sur la pente septentrionale de l'arête de rochers que nous avons contournée à l'O. Sa forme est celle d'une tour carrée ou plutôt d'un tronc de pyramide, haut de 18 à 20 mèt. et divisé en quatre étages ou chambres sépulcrales superposées et appuyées sur un massif carré un peu plus large. La façade, parfaitement unie, présente à 9 ou 10 mèt. de la base, un cartouche rectangulaire en pierre blanche, avec inscription bilingue. Au-dessus de ce cartouche est disposée une niche ou plutôt un balcon soutenu par deux aigles en relief, appuyés eux-mêmes sur deux consoles à têtes de lion. La niche est surmontée d'un fronton triangulaire porté par deux pilastres corinthiens et on reconnaît encore sur le balcon le lit de pierre sur lequel reposait la statue de Iamblichus, bien que la couche soit en partie détruite (*V.* de Vogüé, *Syrie centrale*, Pl. 26). La partie

supérieure de la tour est couronnée par une corniche, en partie démolie aujourd'hui. L'inscription bilingue, qui se reproduit, du reste, sur le linteau de la porte d'entrée, établit que ce monument funéraire, élevé par Iamblichus, date de l'an 83 de l'ère chrétienne.

La porte d'entrée, ouverte dans la façade N., est surmontée d'un fronton triangulaire. Franchissant les décombres qui obstruent le seuil, on pénètre dans la chambre inférieure, décorée avec le plus grand soin. Cette chambre a env. 6 mèt. de haut sur 8 mèt. de long et 3 à 4 mèt. de large. A dr. et à g., quatre pilastres cannelés soutiennent une élégante corniche. Chacun d'eux s'appuie sur une cloison perpendiculaire au mur latéral et la distance ménagée entre les piliers n'offre juste que l'espace nécessaire à l'introduction des caisses de momies, que des rayons au nombre de cinq, permettaient de superposer les unes aux autres. Cette disposition rappelle celle des tombes d'Amrît (V. R. 73). Au-dessus de la porte d'entrée est sculpté un lit en marbre avec draperies et coussins, simulant un sarcophage, et entre les pieds duquel est une rangée de bustes d'hommes et de femmes, fort mutilés. Une porte qui s'ouvre dans le fond de cette chambre, conduit à une excavation assez vaste, mais irrégulière, pratiquée dans le rocher auquel est adossé le monument. M. Bernoville compté 8 ou 10 cuves, isolées ou deux à deux, taillées tout autour de la grotte.

Le plafond, formé de grandes dalles, et malheureusement en partie effondré, est sculpté en panneaux et peint. On y remarque des fleurs et des bustes se détachant sur des fonds bleus, verts, violets et rouges, dont les nuances délicates sont bien conservées. Deux losanges occupent le centre d'un dessin, une fois répété dans la longueur du plafond. Ils représentent deux guerriers luttant. Près de la porte, se trouve un escalier conduisant aux chambres supérieures. La salle du premier étage presque intacte, est moins ornée, et le plafond n'offre que quelques dessins tracés en creux sur le plâtre. Les pilastres sont remplacés par de fausses fenêtres à fronton dans lesquelles sont disposés des rayons à momies. Les étages supérieurs sont absolument dépourvus d'ornementation.

Croisant la vallée au S. O., on pourra visiter le beau **tombeau d'Etabelus** (N), construit en l'an 103 (de Vogüé) et que les Arabes désignent sous le nom de *Qoubbet El-Aroûs* (le monument de la fiancée). Il ne se distingue extérieurement de celui de Iamblichus que par son orientation, par des proportions plus imposantes et par une moindre inclinaison donnée aux faces de la tour. Le massif rectangulaire qui forme le rez-de-chaussée se termine par trois gradins sur lesquels repose la tour carrée elle-même. La porte, ouverte dans la face méridionale, est ornée de deux consoles, mais sans fronton. Une inscription gravée sur le linteau, en grec et en palmyrénien, comme celle de Iamblichus, nous apprend que ce monument funèbre a été élevé en l'honneur d'Elabelus, en l'an 414 de l'ère des Séleucides (103 ap. J. C.). A la moitié environ de sa hauteur, la façade est ornée d'une niche assez vaste pratiquée dans l'épaisseur du mur et destinée à protéger un sarcophage en forme de lit, qui en occupe la partie inférieure. Le plafond du premier étage s'est effondré et le plancher a disparu, de sorte que la vue s'étend à l'intérieur jusqu'au fond d'une vaste salle souterraine et voûtée. La salle du rez-de-chaussée mesure 8 à 9 mèt. de long. sur 3 mèt. 50 de large et plus de 6 mèt. de haut. Au-dessus de la porte est un lit sculpté et entre les pieds de ce lit, une rangée de

bustes, avec des inscriptions palmyréniennes correspondant à chaque personnage. Les pilastres, au nombre de cinq, soutiennent une large corniche. Tout autour de la salle, entre les chapiteaux, sont disposés des bustes accompagnés d'inscriptions qui ont permis à M. de Vogüé de retrouver la généalogie des propriétaires du tombeau. L'escalier est devenu presque inabordable par suite des éboulements, mais la porte qui y conduit offre cinq personnages sur deux rangs, presque tous très mutilés. La muraille du fond est partagée en deux panneaux superposés : l'un, formé par deux colonnettes engagées et d'ordre corinthien, s'élevant aux trois cinquièmes de la hauteur totale, présente, au niveau des chapiteaux, une bande en relief, large de 40 à 50 centim., sur laquelle reposent 5 bustes du même style que les précédents. Ce panneau est surmonté d'un entablement fort simple destiné à servir de support à un nouveau système de deux colonnettes ioniques, cannelées, sur lesquelles vient s'appuyer la grande corniche. La partie inférieure du nouveau panneau est décorée de quatre bustes de moindre dimension que ceux auxquels ils sont superposés. — Le plafond se compose de plusieurs caissons de même grandeur, dont les moulures et les rosaces se détachent en blanc sur champ d'azur. A égale distance des deux côtés de la salle se trouve une sorte de cadre, divisé lui-même en quatre autres sections rectangulaires plus petites et occupées par des bustes. Le premier étage est semblable à celui du tombeau de Iamblichus.

Il est probable que les Palmyriens embaumaient leurs morts; car on trouve dans ces tombes des débris de bandelettes de momies.

La chambre inférieure, voûtée, découverte par M. Bernoville, et en général les souterrains qui doivent se trouver sous ces monuments, comme dans les méghâzil d'Amrit, n'ont pas encore été suffisamment explorés. Nous appelons sur ce point l'attention des voyageurs.

Au N. et à l'O. du Qoubbet el-Aroûs se trouvent plusieurs tombeaux, dont l'un est assez bien conservé. Le sol environnant est couvert de débris de sculpture.

Il faut maintenant rebrousser chemin pour gagner l'extrémité S. O. de l'enceinte, qui est la partie la plus élevée du plateau. On trouve d'abord les ruines d'un *petit temple;* plus loin, les débris de plusieurs monuments jonchent le sol. On arrive bientôt à un édifice remarquable (O), dont il est difficile de déterminer l'usage. On ne peut dire si c'était un *temple* ou un *tombeau.* Le fronton avait quatre colonnes; de chaque côté régnaient des espèces de portiques ou ailes ayant 5 rangées de 4 colonnes chacune; il ne reste plus que deux ou trois colonnes debout. Au fond se trouvait un enfoncement semi-circulaire. On admirera la richesse de la frise et la fine sculpture des colonnes corinthiennes. Sur une architrave brisée, on lit une inscription latine qui porte les noms de Dioclétien, de Constance et de Maximien. Un peu au N., le voyageur retrouve l'extrémité de la colonnade que nous avons déjà décrite. (*V.* Cassas, *ouvr. cité,* pl. 44-52.)

Nous avons indiqué les principaux monuments de Palmyre; mais il y aurait encore beaucoup de recherches et de découvertes à faire. Il faudrait surtout relever les inscriptions et explorer les tombeaux (*V.* ci-dessus).

M. Waddington, ayant visité les ruines de Palmyre, en 1861, a copié un grand nombre d'inscriptions, et en 1869, le marquis de Vogüé un publia 146, avec la traduction et un savant commentaire. M. de Vogüé classe les inscriptions en quatre catégories : 1° les *inscriptions honorifiques,* gra-

vées sur les colonnes corienthiennes qui ornaient les rues de Palmyre, les cours et les portiques des temples. La plupart de ces colonnes portent, engagées dans leur fût, des consoles saillantes ou petits piédestaux destinés à recevoir des bustes; l'inscription avait pour but d'indiquer le nom et les services du personnage qui avait mérité l'honneur d'une statue; 2° les *inscriptions funéraires*, gravées sur les tombeaux, et, en particulier, sur ceux du ouady el-Qoubour; 3° les *inscriptions religieuses*, gravées, presque sans exception, sur des petits autels votifs que les musulmans ont utilisés pour la décoration de leur cimetière; 4° les légendes des petites tessères et autres objets de terre cuite recueillis dans les ruines.

La langue des inscriptions dites palmyréniennes est la langue araméenne, que des nuances distinguent seules du syriaque moderne. L'écriture offre la plus grande analogie avec l'écriture hébraïque, dite carrée. Le plus ancien des textes trouvés est de l'année 9 av. J. C.. On constate aussi à Palmyre, à côté de 'alphabet officiel et monumental, l'existence d'un alphabet vulgaire, dont les formes de plus en plus cursives ont préparé la formation des alphabets modernes de la Syrie et de l'Arabie (de Vogüé, *Inscriptions sémitiques*, p. 1-3).

ROUTE 66.

DE BEYROUT A TRIPOLI.

16 h. — On couche à Djébaïl.

Djébaïl	7h	30
El-Batroûn	3	30
Zékroûn	3	07
Tripoli	2	25
Total	16	32

A. — De Beyrout à El-Batroûn, 10 h. 51 min. (*V.* R. 55).

B. — De El-Batroûn à Tripoli. — A partir de El-Batroûn, pour éviter le promontoire escarpé, il faut tourner le dos à la mer et s'engager (30 min.) dans la vallée du *Nahr ed-Djôz*, dont le fond verdoyant contraste heureusement avec les pentes arides du promontoire qui cache la mer. On franchit (15 min.) un ravin desséché, et (15 min.) le Nahr ed-Djôz sur deux ponts, dont le second est tout près de s'écrouler. De l'autre côté de la rivière, s'élève, au milieu de la vallée, un rocher solitaire, couronné par le petit fort du moyen âge, nommé *Qala'at Mouseilihah*. A l'E., au fond de la vallée, se dressent les sommités arides du Liban. Traversant (20 min.) une large fissure du sol, on gravit vers le N. E. un contre-fort escarpé, d'un terrain blanc et savonneux, pour arriver (20 min.) sur un col, d'où l'on découvre la mer et la côte de Syrie, jusque bien au delà de Tripoli, que l'on distingue parfaitement au débouché d'une vallée splendide.

A droite, chemin direct pour Bcharrèh et les Cèdres, *V.* R. 55.

De ce col (1 h. 30 min. de Batroûn) on descend vers le rivage, que l'on atteint au pied de la paroi escarpée du promontoire *Theouprosopon*, qui porte du côté N. le nom de *Ras ech-Chaqqah*. Sur le haut du rocher se dresse le couvent grec orthod. *Deïr Saïdet en-Nouriyèh*. Longeant ensuite la côte à quelque distance du rivage, à travers une plaine fertile où l'on cultive le mûrier, la vigne et le coton, on franchit successivement le *Nahr el-Asfoûr* et trois ruisseaux. Quelques ruines au delà du village de *Zékroûn* marquent la place de l'antique *Trierès*. A g., au bord de la mer se trouve *Anefèh*, le *Néphin* des Croisades, situé près d'un petit cap. Néphin formait un des grands fiefs du comté de Tripoli dont les seigneurs jouèrent

un rôle important (E.-G. Rey). Un peu en deçà du village, le cap est percé dans toute sa largeur par deux énormes fossés taillés dans le roc au niveau de la mer. Aux deux fossés qui traversent l'isthme de part en part se rattachent, surtout du côté tourné vers Tripoli, des restes de constructions en gros blocs, offrant le même caractère que la tour de Djébaïl. Il ne reste que quelques pierres du château de Anefèh mentionné par Brocard sous le nom de *Castrum Nephin* (Brocard, *Rudimentum novitiorum*) et dont le nom se retrouve dans celui de *Bordj Anefèh*. Entre les fossés et le village, le cap offre sur ses deux faces une série de travaux intéressants creusés dans le roc : grottes, sépultures, piscines. Les excavations forment des étages réguliers, aboutissant à la mer par une sorte de rampe. Les portes présentent des trous pour les verrous et les gonds. De nombreuses niches sont creusées dans les *parois* du rocher. Le village présente aussi quelques antiquités : caveaux creusés dans le roc, coupes dans le rocher, et une *église* bien bâtie, de l'époque des croisades.

La route laisse à dr. sur une haut. le couvent grec *Deïr Belment*, le *Beaumont* des Croisades, abbaye de l'ordre des Cisterciens, fondée en 1157 (E. G. Rey.) et à g. *Deïr en-Natoûr*, entouré d'un massif d'arbres. On franchit deux ravins pour atteindre (4 h.) *El-Kalmoûn*, l'antique **Calamos**, mentionné par Polybe (V, 68), et Pline (V. 17), aujourd'hui riant village entouré de riches jardins et de grands arbres. On trouve, au S. et au N. E. de El-Kalmoûn, de nombreuses traces de travaux exécutés dans le roc, carrières, sépultures, pressoirs, cuves, meules, la grotte de *Marina*, avec des fresques chrétiennes, etc. De El-Kalmoûn, on gagne, en suivant un sentier raboteux, le bord de la mer, à la fontaine de *Abou Halca* (45 min.). A dr. sur une hauteur est le couvent grec de *Mâr Yaqoûb*. Puis traversant (10 min.) le torrent de *El-Bahsas*, on se dirige au milieu de plantations d'oliviers, au pied des collines, pour arriver à (35 min.)

Tripoli, l'antique *Tripolis*, aujourd'hui *Taraboulous*, pron. vulg. *Trablos*. (On trouve l'hospitalité au couvent franciscain situé dans l'intérieur de la ville, mais le mieux est de camper).

Histoire. — Tripoli était, dans l'antiquité, une sorte de comptoir où trois villes confédérées, Tyr, Sidon et Aradus avaient chacune un quartier séparé, entouré d'une enceinte. Dès les premiers temps de la conquête arabe, elle vit développer son commerce et son industrie. Elle possédait une bibliothèque considérable qui malheureusement fut détruite au moment de l'arrivée des Franks. La période la plus intéressante de son histoire s'ouvre avec les croisades. Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, y fit construire sur la montagne nommée *Mons Pellegrinus*, un château qui subsiste encore en partie et que les historiens arabes nomment *Hosn Sindjîl* (Saint-Gilles). Prise par Baudouin II avec l'aide de la flotte génoise, elle devint en 1109 le chef-lieu d'un comté qui fut donné au fils de Raymond, Bertrand. Bohémond VI et Bohémond VII, princes d'Antioche, chassés de leur seigneurie par l'invasion sarrasine, devinrent comtes de Tripoli à l'extinction des princes de la maison de Toulouse (G. Schlumberger, *Les principautés franques du Levant*, p. 40). Assiégée successivement par Salah ed-Dîn en 1188, par Bibars, en 1268, la ville fut prise en 1289 par Qalaoûn, qui y massacra 7000 chrétiens.

Tripoli fut, pendant les croisades, un centre industriel et intellectuel pour la Syrie du Nord. Burchard du Mont-Sion n'y compte pas moins de 4000 métiers de tisseurs de soie. On

y fabriquait également à cette époque es draps de poil de chameau, d'où leur vint le nom de camelots qui, avec les étoffes de soie et les verreries, formaient les principaux articles d'exportation de cette principauté. Les Nestoriens et les Jacobites avaient alors dans cette ville des écoles célèbres, dont l'enseignement comprenait les sciences philosophiques et la médecine. Un de ses docteurs les plus illustres, Rabban Jacob, compta, au nombre de ses disciples, Aboul'l Faradj, le plus grand historien de cette époque (E. G. Rey, *La société civile dans les principautés franques de Syrie*, p. 24).

Tripoli est la capitale d'un liva ou province militaire, divisé en quatre districts : Safita, 'Akkâr, Tripoli et Hossen. La population du liva est estimée à environ 158000 habitants, comprenant 53 000 Musulmans, 64 000 Ansariyèhs, 26 000 Grecs orthodoxes (avec 3 évêques) et 15 000 Maronites, avec deux évêques[1]. Les districts sont gouvernés par des qaïmaqans appointés par le vali de Damas, mais subordonnés au moutaserrif de Tripoli.

État actuel. — Comme la plupart des villes du Levant, Tripoli (*V*. le plan) se compose de deux quartiers, la ville proprement dite, située à 2 kil. dans les terres, et la marine (*El-Mîna*). Cette dernière partie n'offre qu'un médiocre intérêt ; l'autre, où le voyageur se rendra par un tramway nouvellement construit ou plutôt sur un des ânes qui lui seront offerts, a beaucoup plus de caractère. Élevée sur un des premiers contreforts du Liban et traversée par le Nahr Qadicha (Nahr Abou Ali) (*V*. le plan), elle est dominée au S. par un grand et beau château (*V*. ci-dessous). La ville possède quelques beaux khâns, dont le plus remarquable est le *Khân es-Sagha*. Le bazar jouit d'une certaine réputation. Il est largement approvisionné de cette passementerie orientale, bourses, ceintures, etc., dont les voyageurs sont souvent curieux. Ce que Tripoli offre de plus intéressant est un grand et beau *château*, auquel on arrive par des ruelles tortueuses et des pentes rapides. L'ensemble de la forteresse, dont les remparts plongent à l'E. à une grande profondeur dans la vallée du Nahr Qadicha, ressemble, d'une manière frappante, au château des Papes à Avignon. On visite avec intérêt les portiques, les terrasses, les salles d'armes, les cours et les casemates creusées dans le rocher. Quelques salles d'armes ont conservé, malgré d'affreux badigeons, le grand caractère du XII[e] siècle. Les derniers pachas ont percé pour leurs canons de larges meurtrières dans ces épaisses murailles, toujours couronnées de mâchicoulis et de créneaux. Quelques vieilles pièces d'artillerie et quelques longues couleuvrines d'origine vénitienne sont à moitié enterrées sous les ordures et les décombres. Des terrasses du château, on a une vue superbe sur la mer, la plaine et la chaîne du Liban. Au pied de la colline, à l'E., est le *tekkèh* des derviches tourneurs (n) (*Maoulâouiyèh*). Au S.O., à une petite distance, s'élève la *mosquée de Taïlân*, que l'on pourra visiter, en redescendant. A l'O., dans la plaine triangulaire qui sépare Tripoli d'El-Mîna, s'étendent de nombreux jardins, dont la végétation luxuriante est splendidement encadrée par la mer. La presqu'île est traversée par une ligne de décombres, dernier vestige de l'enceinte de la Tripoli des croisades. Au pied même du château, la vue plonge sur la profonde gorge du Nahr Qadicha, une des plus pittoresques que l'on puisse voir.

Descendant du château, en suivant le canal de dérivation qui conduit à

1. Cette division n'existe que depuis 1879. Auparavant, Lataqiyèh et Djiblèh faisaient partie du liva de Tripoli.

la ville les eaux du Nahr Qadicha, on pourra se diriger à l'O. pour aller visiter le port et les tours qui bordent la côte, au N., en suivant le long du tramway une large chaussée, fort mal entretenue, qui ser-



PLAN DE TRIPOLI.

pente entre les magnifiques jardins de la plaine et est toujours parcourue par un grand nombre d'allants et de venants, montés sur de petits ânes au regard vif et intelligent. La plaine un peu malsaine à cause des nombreux canaux qui la fertilisent, est quelquefois couverte la nuit et le matin, de légers brouillards Aussi fera-t-on bien de ne point s'y enga-

ger après le coucher et avant le lever du soleil, si l'on veut éviter la fièvre. (Dr Lortet, *ouvr. cité.*) Dans les champs et dans les jardins de la marine, se trouvent des fondations de maisons et d'anciens monuments, qui ont fourni des quantités considérables de matériaux pour les constructions de la ville moderne. Il est donc hors de doute que l'ancienne ville occupait autrefois une grande partie de la presqu'île, et que, par suite, elle devait avoir une grande importance. El-Mîna, n'offre du reste, d'autre intérêt que celui d'une belle rade protégée du côté du N. O. par une rangée de récifs qui s'étendent à environ deux milles en mer. Aujourd'hui les vents du nord sont extrêmement dangereux sur cette côte ouverte et l'on voit souvent des navires et de grandes barques naufragés, ensablés dans le rivage. Parmi les récifs, les plus voisins du rivage, à 300 mèt. env., forment une bande, appelée *Bakar*, et qui semble avoir été une ancienne jetée naturelle, faisant clôture au port phénicien appelé Mechté. On y trouve une ouverture à l'usage des embarcations, appelée *Feiloûn*. A 400 mèt. de Bakar est un premier îlot assez grand, nommé *Billam*, qui renferme des vestiges de nombreuses habitations anciennes et de grandes citernes. Les habitants d'El-Mîna sont pour la plupart des marins et des charpentiers. La mer,

Tripoli, comme sur toute la côte de Syrie est extrêmement poissonneuse; la pêche se fait surtout avec des nasses tressées en osier. Les éponges pêchées sur la côte, d'une qualité supérieure, désignées dans le commerce sous le nom de *éponges fines de la Syrie*, sont coniques ou hémisphériques, percées de très petits pores et excavées dans la partie centrale ; elles sont douées d'une élasticité considérable ; leur prix, autrefois très minime à Tripoli, s'est beaucoup élevé dans ces dernières années. On trouve à El-Mîna un khân et de belles habitations, des magasins et des agences des différentes compagnies de navigation dont les navires font escale à Tripoli.

Au S. O. et en dehors de El-Mîna, près d'un monticule, s'élève (8 min.) le *couvent de Terre-Sainte* (e) ; tout près de là se voient des restes de murs, que l'on peut suivre au N. pour rentrer à El-Mîna. Dans la partie E. de ce faubourg se trouve, à gauche de la route de Beyrout, l'*église grecque*, et, dans le voisinage, l'*église protestante*, près d'une tour moderne, nommée *Bordj ech-Cheïkh Affân*.

De El-Mîna à l'embouchure du Nahr Qadicha, qui s'appelle ici Nahr Abou Ali, se voit une rangée de six grandes tours ruinées, destinées à la défense du port. Dans leur voisinage se trouvent de nombreux débris de colonnes de granit vert de provenance égyptienne, quelques-unes, en partie recouvertes par les vagues ou à demi enfouies dans les sables du rivage, les autres, encastrées dans les murailles. Dans le faubourg même El-Mîna, s'élèvent les tours nommées *Bordj el-Moghrâbi* (Tour des Moghrebins), *Bordj ech-Cheïkh Affân*, réduit à un seul pan de mur, prêt à tomber.. En dehors de la ville (8 min.) est le *Bordj el-Qanâtir* et (7 min.) le *Bordj es-Sbé'a* (Tour des lions), la mieux conservée. Le portail est formé d'une arcade ogivale construite en pierres alternativement blanches et noires. Elle est ainsi nommée parce que, au-dessus de la porte, on voyait encore, au commencement de ce siècle, deux lions grossièrement figurés. Enfin, plus au N. (12 min.), près de l'embouchure du Nahr Qadicha, la dernière tour porte le nom de *Bordj Ras en-Nahr* (Tour du cap du fleuve). Du Bordj Ras en-Nahr, on rentre (20 min.) à Tripoli en remontant le Nahr Qadicha.

La ville de Tripoli compte 16000 habitants environ et le faubourg El-

Mîna, plus de 6000. Il y a dans ces deux cités, d'après M. Blanche, 15000 Musulmans, 5000 orthodoxes Grecs, 1400 Maronites, un certain nombre de catholiques grecs et latins, quelques Juifs et des protestants. Les communions chrétiennes possèdent 15 églises, dont 5 grecques, 5 catholiques, savoir deux des franciscains, une des sœurs de la Charité, une des Lazaristes, une des Carmes déchaussés, 3 maronites, 1 catholique grecque, et une église protestante. On ne compte pas moins de 20 mosquées dont quelques-unes renferment encore, d'après les informations de M. Lortet, de riches bibliothèques, une synagogue et de nombreuses écoles. Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul y dirigent une école de filles qui compte environ 300 enfants et à laquelle est annexé un dispensaire où sont soignés les enfants de toutes les communions.

Le produit le plus important de Tripoli, ce sont les cocons qui sont exportés en grande partie au profit des maisons de commerce de Lyon (ou filés sur place pour former des soies et des tissus exportés en Égypte ou dans le reste de l'empire). Malheureusement ces soies sont grossières, mal travaillées et très inférieures à celles qui nous viennent de Chine et du Japon. Les éponges, (*V.* ci-dessus) donnent lieu à des transactions assez importantes. On fabrique à Tripoli une assez grande quantité de savon (400 tonnes par an), dont les deux tiers sont exportés soit à Tarse en Cilicie et en Karamanie, soit dans les îles de l'archipel grec. Parmi les tribus arabes, le savon de Tripoli jouit d'une grande réputation et ce sont les nomades qui apportent aux fabriques la soude récoltée dans leurs déserts. Le tabac cultivé dans la plaine de Tripoli est expédié en Egypte. On exporte aussi des oranges, dont le goût est exquis. La canne à sucre prend dans la terre profonde et humide de la plaine un développement considérable. C'est de Tripoli, du reste, qu'elle a été exportée par les Croisés en Sicile, d'où elle est passée plus tard en Amérique (Blanche). Les vignes nombreuses qui croissent dans les montagnes environnantes fournissent un vin très renommé. Mentionnons enfin le nopal, le citronnier et le grenadier.

La campagne de Tripoli, admirablement arrosée et couverte d'une riche végétation, était, il y a quarante ans, très marécageuse ; c'est ce qui lui avait donné une réputation d'insalubrité qu'elle ne mérite plus au même degré (*V.* ci-dessus).

Messageries françaises de quinzaine en quinzaine pour Beyrout, Jaffa, Alexandrie et Marseille, le jeudi ; — pour Lataqiyèh, Alexandrette, Mersina, Rhodes et Smyrne, le mercredi (*V.* Renseignements généraux).

De Tripoli aux Cèdres et à Ba'albek, R. 67; — à Homs et à Hamah, R. 70.

ROUTE 67.

DE TRIPOLI AUX CÈDRES.

(10 h. — On couche à Ėhden.)

Ėhden	6h 00
Bcharrèh	2 45
Les Cèdres	1 40
Total	10 25

En sortant de Tripoli, on remonte la rive droite du ravin profond où coule le Nahr Qadicha (que dans sa partie inférieure on nomme Nahr Abou Ali), pour s'élever sur les pentes du *Djébel Tourboul*. On redescend dans une vallée fertile arrosée par le *Nahr Racha'ïn*, au delà duquel (1 h. 30) on atteint le village de *Zgharta*. Marchant à travers une plaine onduleuse, on arrive (1 h.) au pied des premiers contre-forts du Liban. Un sentier difficile et raboteux s'élève en zigzags le long des parois à pic et à travers les rochers éboulés, croisant trois ou quatre

ravins creusés par les torrents d'hiver, au-dessus desquels sont suspendus sur d'étroites terrasses, des villages, des couvents semblables à des châteaux forts. Du côté du N. O., la vue s'étend sur la verdoyante vallée de Tripoli, les coupoles blanches de la ville et la mer aux ondes bleues. Une dernière rampe en zigzag conduit enfin sur un large plateau où s'élève (3 h. 30 min.)

Ehden, beau village maronite qu'on a voulu identifier avec l'Éden de l'Écriture (Ézéchiel, XXXI, 10, 16 et 18). Il est dominé par une haute paroi de rochers qui porte une chapelle en ruine, et entouré de toutes parts de vieux noyers, de vignes et de vergers, arrosés par des ruisseaux limpides qui tombent en gracieuses cascades ; un joli petit château moresque, aux fenêtres ogivales et aux terrasses crénelées, occupe la partie plus haute. Près d'Ehden, on pourra visiter le grand monastère de *Mâr Antoûn*, ou *Khozaïa*, taillé en partie dans le roc, et la belle source de *Mâr Serkis*. Le couvent de *Khozaïa* est le plus considérable des sanctuaires de la vallée et de tout le Liban. Les moines, au nombre de 100 à 150, prennent part aux travaux agricoles. Ils possèdent une imprimerie d'où sortent des livres de liturgie maronite en syriaque. On peut y descendre d'Ehden à pied en 40 min., à cheval en 1 h. 45 min. De là, on peut aller en 1 h. 30 min. à Qanobîn (*V.* ci-dessous) d'où l'on remonte à Dimam en 1 heure. Ces chemins sont à peine praticables aux montures et ne sont pas fréquentés par les voyageurs.

Le plateau d'Ehden, élevé de 1500 mètres au-dessus de la mer, domine la vallée supérieure du Nahr el-Qadicha, qui a reçu le nom de *Vallée Sainte*, à cause du grand nombre de couvents et d'ermitages dont elle est remplie. Cette vallée, dont M. de Lamartine a donné une description un peu trop fantastique, est remarquable par son caractère alpestre et la grandeur de ses lignes. A partir du plateau d'Ehden jusqu'au col qui le termine au S. E., elle s'arrondit en un vaste amphithéâtre, nommée *Djoubbet Bcharrèh*, l'entonnoir de Bcharrèh, qui lui-même se bifurque en deux vallées : celle de Khozaïa ou Saint-Antoine, dans laquelle est Ehden, et celle de la Qadicha proprement dite, ou de Qanobîn. Ce sont comme deux larges fissures comprises entre deux immenses murailles à pic. Au pied de ces murailles se trouvent les sanctuaires adossés à la paroi des rochers. Tel est le couvent de **Qanobîn**, qui paraît placé comme au fond d'un gouffre. C'est le plus considérable des sanctuaires de la vallée ; c'est là qu'est la sépulture des patriarches maronites. La chapelle principale, dédiée à la Vierge et creusée dans le roc, reçoit les offrandes de tous les paysans des environs. D'Ehden on peut y descendre en deux heures, par des sentiers escarpés, où l'on aura l'occasion d'admirer l'industrieuse patience des montagnards maronites, qui trouvent le moyen de cultiver de véritables jardins suspendus, sur des terrains ou des corniches étroites, qui paraissent inaccessibles. Les villages eux-mêmes sont perchés sur les rochers comme des nids d'oiseaux. Du couvent de Qanobîn on peut, en remontant la vallée, se rendre en 2 h. 45 min. au couvent de Mâr Serkis et au village de Bcharrèh, d'où il ne faut plus que 1 h. 40 min. pour gagner les Cèdres (*V.* R. 55).

On se rend d'Ehden aux Cèdres directement (3 h.) par des sentiers taillés aux flancs des contre-forts escarpés, dont la vue plonge dans les profondeurs de la vallée, et, se relevant vers les sommités opposées, plane sur les villages d'Hasroûn, de Bez'oûn et de Hadeth, et

les cols qui conduisent dans la vallée d'Aqoûra (*V.* R. 57). Arrivé au-dessus de B'charrèh (2 h. 30), on longe en écharpe les contre-forts sablonneux qui dominent ce village pour déboucher (20 min.) sur l'amphithéâtre supérieur de la vallée, vaste plateau de 2 à 3 lieues de large, dominé au N.E. par le *Djébel Makhmal* dont les cimes atteignent 2900 mèt. et sont dominées par le Djébet Khôdib, à l'E., le plus haut sommet du Liban (3063 mèt.). Au fond et au centre de cet amphithéâtre, se dresse, sur un petit mamelon conique isolé de toutes parts, le fameux bois des Cèdres (*V.* p. 603).

Des Cèdres à Ba'albek, V. R. 59.

ROUTE 68.

DE DAMAS A HOMS,

Par Saïdnaya, Yabroûd et Qâra.

(33 heures).

Saïdnaya..............	4h 20
Yabroûd...............	11 15
Boureïdj..............	6 40
Homs..................	11 00
Total...............	33 15

A. — De Damas à Saïdnaya (4 h. 20 min.) V. R. 63.

B. — De Saïdnaya à Yabroûd (11 h. 15 min.) A partir de Saïdnaya, franchissant au N. O. une petite chaîne de collines qui s'étend du S. O. au N.E., on se rapproche de l'Anti-Liban, laissant à g. (45 min.) le v. de *Tellfîta.* A g. se dressent les flancs arides de la montagne, creusés de nombreuses gorges. Traversant au N. O. le plateau, élevé de 1600 à 2000 mèt., qui longe le pied du Djébel ech-Charqi, on pourra visiter (2 h.) sur un des contre-forts de la montagne, les ruines d'un temple, situées près d'une source, nommée *Aïn ed-Djôsèh.* Ces ruines, décrites par M. R.-F. Burton, sont connues sous le nom de *Qasr Namroûd* (château de Nimrod). Il n'en reste plus que le mur occidental de la cella, bâti en pierres de moyen appareil et qui menace ruine, et quelques colonnes du péristyle, d'ordre dorique, encore surmontées de leur entablement. Le temple, dont la façade était au N., avait une longueur de 20 mèt. environ sur 12 mèt. 50 de largeur et venait s'appuyer au S. sur une colline, dans laquelle s'ouvre une caverne profonde. La cella n'avait que 10 mèt. de longueur environ sur 4 mèt. 50 de large. Tout autour du monument, le sol est jonché de débris de colonnes. Deux inscriptions, l'une en grec et l'autre en syriaque, ont été trouvées dans ces ruines; la première, sur un linteau brisé, la seconde, sur une colonne, avec deux croix grecques d'un type archaïque gravées au-dessous. Il est donc probable, d'après cela, que nous avons dans le Qasr Namroûd quelque ancien temple grec, peut-être de l'époque des Séleucides, transformé en église, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. On remarquera la forme périptère, la grande simplicité du style et la sobriété de l'ornementation.

De Qasr Namroûd, la route, inclinant au N. E., traverse la vaste vallée d'Assâl el-Ouard, bornée à l'O. par les hautes montagnes qui dominent les vallées de Zebdâni et de Ma'araboûn ; au nord par les collines qui séparent le territoire de Yabroûd de celui de Qâra; à l'E., par une chaîne de montagnes qui vient rejoindre obliquement les montagnes de Helbon; au S. par le Sahret ed-Dimâs; on passe à (2 h. 30 min.) *Assâl el-Ouard,* v. situé à 1680 mèt. d'altitude et, laissant à g. le *Djébel Nébi Baroûkh* (2400 mèt. d'altitude), on atteint (6 h.) **Yabroûd** ville importante, riche en fruits et en raisins, grâce au ruisseau qui sort du Djébel Yabroûd et arrose les jardins qui s'étendent dans la vallée, à l'O. Cette ville est mentionnée par Ptolémée, sous le nom de *Yebrouda,* parmi les villes de la

Laodicène, district dont le chef-lieu était *Laodicée*, située au pied des derniers contre-forts de l'Anti-Liban, entre Émèse (Homs) et Héliopolis (Ba'albek) et qui comprenait tout le nord de l'Anti-Liban, avec les deux versants. Un évêque de Yebrouda figure au concile de Chalcédoine (W. Waddington, *ouvr. cité*. p. 589). Yabroûd est aujourd'hui la résidence d'un évêque grec-uni, dont le diocèse s'étend sur tout le versant de l'Anti-Liban jusqu'à Homs. L'église de Yabroûd offre quelques restes d'une construction ancienne, et des vestiges d'inscriptions grecques (de Rialle).

De Yabroûd, on atteint (1 h. 30 min.) **Nebq**, v. situé dans une région fertile et entouré de beaux jardins bien arrosés. Il compte 2000 habitants environ, parmi lesquels plusieurs chrétiens. Le couvent grec catholique est une fort belle construction, tenue proprement. La mission américaine y possède une station. Au S. du village sont les ruines d'un grand Khân. La route, se dirigeant au N., passe entre deux collines avant d'atteindre (2 h. 45 min.) **Qâra**, v. situé sur la colline à dr., habité par des chrétiens et des musulmans. Sa position répond assez bien à celle d'une ville appelée *Ocurura* et placée dans la carte de Peutinger sur une route transversale, allant de Laodicée à Damas à travers l'Anti-Liban. Qâra est gouvernée par un aga de bachi-bozouks, chargé de la garde du désert. On y trouve les ruines d'une église et un grand Khân construit en belles pierres de taille. A l'E. de Qâra s'étend un district autrefois habité, très peu connu, et qui attend un explorateur. — Passant entre des collines basses, où se voient les ruines de quelques tours de garde, la route mène (40 min.) aux sources de *Ouïoûn el-Alâq* et (1 h. 45 min.) au petit village de *El-Boureïdj* (la petite tour), où se trouve un Khân. On est obligé d'aller à une demi-heure de là chercher l'eau nécessaire aux hommes et aux bestiaux. Une course au N., sur le sol pierreux et stérile qui forme les dernières pentes de l'Anti-Liban, mène (3 h.) à *Hasyah*, v. habité principalement par des chrétiens et dont le Khân est occupé par quelques cavaliers irréguliers sous le commandement d'un agha. Ce district est exposé aux attaques des Bédouins Anazèh (V. p. 648). Les seuls villages que l'on rencontre ensuite, sont : (3 h. 10 min.) *Chemsîn*, aujourd'hui abandonné, et (1 h. 25 min.) *Chimchâr*. On atteint (3 h. 20 min.) Homs (V. R. 70).

ROUTE 69.

DE DAMAS A HOMS,

Par Ba'albek.

(39 à 40 heures).

On couche à Ba'albek, à Lébouèh ou à Riblah.

Ba'albek	18h 00
Néba el-Lébouèh	5 40
Riblah	8 45
Homs	7 30
Total	39 55

A. — De Damas à Ba'albek (17 à 18) (*V*. R. 62.)

B. — De Ba'albek à Homs (21 h. ou 2 j. 1/2.)

En quittant Ba'albek, on traverse un plateau stérile entrecoupé de ravins que dominent les derniers contre-forts de l'Anti-Liban, jusqu'à (1 h. 20 min.)

Nahléh, village bâti sur la rive g. d'un ravin escarpé, au fond duquel coule un rapide torrent, affluent du Leïtâni ; au milieu du village sont des ruines d'un ancien temple, construit sur une plate-forme en maçonnerie, dont deux rangs de pierres énormes forment la base. Il ne reste plus que les deux côtés du stylobate orné d'une corniche. Une colline à l'E. du village porte

les restes d'une ville primitive et quelques tombeaux.

Après Nahlèh, traversant un ruisseau sur un pont de pierre d'une seule arche, on laisse à droite (1 h. 10) *Yoûnîn*, petit village à l'entrée d'une vallée profonde, arrosée par une petite rivière. A l'O. on aperçoit Deïr el-Akhmar, la colonne isolée au milieu de la plaine, et la chaîne du Liban (*V*. R. 59).

Continuant à cheminer sur un terrain montueux dont l'inclinaison générale est du S. O. au N. E. et laissant à gauche (1 h. 10) le petit v. de *Resm el-Hadid*, on arrive (50 m.) à un point un peu élevé, que l'on considérait comme la ligne de partage des eaux du Léontès et de l'Oronte, mais cette ligne paraît devoir être placée plus bas, en un dos de terrain très peu accusé, situé à la hauteur de Ba'albek, entre *Hôch Barada* (990 mèt. d'altitude) et *Moghoûr Saïdèh*.

D'après M. Burton, la vraie source de l'Oronte, appelée *Néba el-Illa*, sort doucement du pied d'un monticule et forme un fossé d'eau limpide, bordé de joncs. D'autres sources, situées un peu plus au N., telles que le *Néba Hôch ez-Zahab*, le *Néba Tell Safiyèh*, et la plus considérable, le *Néba el-Qaddoûs*, alimentent Oronte supérieur.

De ce point élevé, la vue s'étend au loin sur les pentes orientales du Liban, et déjà, vers le N. O., apparaît le monument d'Hermel, dont il sera question plus loin. On commence alors à descendre sur (1 h. 10 min.) **Néba el-Léboueh**, belle fontaine près de laquelle se trouve le misérable village du même nom et quelques ruines qui sont probablement celles d'un temple. Les historiens arabes mentionnent Lébouèh comme une ville fortifiée. En 1170, un parti, commandé par le chef des hospitaliers, y fut taillé en pièces par les Turks seldjoukides. Lébouèh paraît être le *Libo* des anciens itinéraires.

La source de Lébouèh donne naissance à trois canaux abondamment remplis et qui portent partout la fertilité et la fraîcheur (Girard de Rialle, *Bulletin de la Société de géographie*, 1868).

Au delà de Lébouèh, on laisse sur la droite (30 min.) le v. de *Nébi Othmân*, pour gagner (20 m.) celui d'*El-Aïn*, qui possède plusieurs fontaines et quelques ruines sans intérêt. Le chemin nous conduit par un terrain fortement accidenté (20 min.) sur les bords d'un ravin profond, dans la gorge duquel se montre (50 min.) *El-Fikèh*, v. à la hauteur duquel il faut traverser le ravin pour en longer (20 min.) le côté N. où la route offre moins de difficultés, puis, inclinant légèrement au N. E., atteindre (30 min.) **Er-Ras** ou **Ras Ba'albek**, où l'on observera les ruines de deux églises, l'une au milieu du v., l'autre au dehors, à l'O. Cette dernière mesurait environ 30 mèt. de long sur 15 de large. Plus loin, sont encore quelques ruines complétement défigurées; on peut aussi reconnaître les restes d'un aqueduc. Selon Robinson, Ras Ba'albek répond à la *Conna* des anciens itinéraires, et au *Chonochora* mentionné dans les actes du Concile de Chalcédoine.

A partir de Ras Ba'albek, le chemin le plus court se dirige tout droit sur Riblah, par (2 h. 30 min.) *El-Qâ'a*, où se trouve une forteresse assez bien conservée; mais il convient de se détourner à g. dans la plaine où l'on traverse (30 min.) un grand canal venu de Lébouèh pour visiter (1 h. 40 min.)

Mâr Maroûn, où l'on trouve des sources (Néba el-Açi), qui, réunies aux eaux venues de Lébouèh et aux autres eaux de diverses sources (*V*. ci-dessus), forment le fleuve Oronte (Nahr el-Açi). On y voit aussi une caverne à plusieurs étages, nommée Maghâret er-Rahîb (caverne du Moine), qui servit, d'après une lé-

gende, de retraite à Maron, le père des Maronites. — De cet endroit, on gagne (1 h.) le monument de

Kamou'at el-Hermel; il repose sur un piédestal de trois marches de basalte noir, et se compose de deux cubes superposés, formant en quelque sorte deux étages, dont le premier est surmonté d'une corniche en guise d'ornement, et le second, d'une pyramide. Dans le haut de la masse inférieure, on distingue des sculptures représentant des scènes de chasse complétement défigurées. Le second cube n'a pour décoration que des pilastres peu saillants. L'intérieur est plein. Ce monument recouvre sans doute une tombe, comme les méghâzil d'Amrît, cependant M. Lockroy n'a pas retrouvé d'entrée de caveau aux environs.

De Kamou'at el-Hermel on jouit d'une vue étendue sur les dernières pentes du Liban, sur l'Anti-Liban, qui s'étend au loin au N. E. à partir du village d'Er-Ras, sur la grande plaine de l'Oronte, sur le v. d'*Hermel*, au delà de la rivière, et même, par un temps clair, sur le château de Homs.

De Kamou'at, une route peu intéressante, qui traverse plusieurs cours d'eau, conduit à (2 h. 45 min.)

Riblah, pauvre village de 40 à 50 maisons, ne possédant, en fait d'antiquités, qu'un monument quadrangulaire, qui passe, aux yeux des indigènes, pour une ancienne église. Riblah est évidemment la ville du même nom mentionnée dans l'Ancien Testament.

De Riblah, on se dirige, en suivant le cours de l'Oronte, vers (1 h. 40 min.) *Tell Nébi Mindaou*, situé dans un angle formé par l'Oronte et l'un de ses affluents de gauche. Des ruines informes, parmi lesquelles on signale de nombreux débris de colonnes, et le texte des anciens itinéraires autorisent à placer dans cet endroit **Laodicea ad Libanum**, qui fut dans l'antiquité la capitale d'un district appelé la Laodicène. M. Thompson veut que ces ruines soient celles de l'antique **Kédès**, dont le lac tire son nom et qui a pris tant d'importance dans l'égyptologie, depuis que M. Brughsh y voit le Kadech des monuments égyptiens. De cet endroit, passant près du v. d'*Ardjim*, et côtoyant toujours le bord de l'Oronte, on gagne les rives du lac Kédès (*Baharet Homs*), qui s'étend du S.O. au N. E. et mesure environ 12 kilom. de long sur une largeur moyenne de 4 à 5 kilom. De là, la route passe à *Kefr Adi*, laissant à dr. *Chammariyèh*, atteint (1 h. 30 min.) *El-Ottînèh*, range à dr. (1 h.) *Kefr Aya*, et (25 min.) à g. *Raba Amer*, pour entrer (7 h. 30 min. de Riblah) à Homs (*V.* p. 677-678).

CHAPITRE V

SYRIE SEPTENTRIONALE

ROUTE 70.

DE TRIPOLI A HOMS ET A HAMAH,

Par Qala'at el-Hosn.

(28 à 29 heures).

Nahr el-Kébîr	6h	40
Qala'at el-Hosn	4	25
Zoueïrèh	4	00
Homs	4	40
Hamah	9	00
Total	28	45

Par Djisr el-Asouad.

Sur la chaussée de Midhat-Pacha.

Nahr el-Kébîr	6h	50
Djisr el-Asouad	4	10
Homs	7	00
Hamah	9	00
Total	27	00

On peut faire cette intéressante tournée en un voyage circulaire de 10 à 12 jours, comprenant la route de Tripoli à Homs, celle de Homs à Hamah, et celle de Hamah à Tripoli. 2 à 3 jours pour aller. On campe ordinairement le premier jour, près du qoubbèh de Cheïkh Ayâch, non loin du Nahr el-Kébîr (7 h.). Le deuxième jour, on campe au monastère de Saint-Georges ou mieux au château de Qala'at el-Hosn, où l'on reste quelque temps pour visiter ce monument. Le troisième jour, on peut atteindre Homs. De Homs à Hamah (9 h.). Pas de campement, si l'on part le matin, ou campement à Er-Rastân, si l'on part le soir. De Hamah à Tripoli (4 jours); 1er campement, à Tell Daou; 2e campement à Qala'at el-Hosn; 3e campement, au Nahr el-Kébîr; 4e jour, on arrive à Tripoli. On peut profiter de ce voyage pour aller visiter Palmyre (une dizaine de jours en sus).

On trouve à Tripoli des moukres ou loueurs de chevaux, qui, moyennant un contrat et au prix de 15 à 20 piastres (3 fr. 50 c. à 4 fr. 30 c.) par jour et par bête, vous transportent dans l'intérieur. Il faut compter trois bêtes par voyageur, un cheval de selle et deux pour les tentes et les provisions. Si l'on veut voyager un peu confortablement, il ne faut pas compter sur les ressources du pays qui sont des plus restreintes. Les routes sont toujours sûres et faciles, et souvent agréables.

Au sortir de Tripoli, la route passe au pied des derniers contreforts du Liban; à gauche s'étendent les riches jardins de la ville, et au delà, la mer; à droite, est le *Djébel Tourboul*, corruption de Tripoli, gros mamelon arrondi en dôme, aux couches bizarrement contournées, qui s'aperçoit de loin en mer et signale Tripoli.

A 45 min. de la ville, on passe près du petit *ouély* de *Bédâouï*, nom corrompu de Padovani; c'était une église consacrée à St-Antoine de Padoue; de grands et beaux arbres et d'abondantes eaux vives vous invitent à vous y reposer. Ce lieu est surtout remarquable par un vaste bassin peu profond, dans lequel s'agitent des milliers de poissons ar-

gentés, considérés comme sacrés par les dévots musulmans, qui leur apportent chaque jour une nourriture abondante. M. le Dr Lortet, ayant pu, par l'intermédiaire de M. Blanche, consul de France à Tripoli, se procurer quelques-uns de ces poissons, s'est assuré qu'ils appartenaient à l'espèce *Capoeta fratercula*, qui est aussi commune dans les eaux froides et limpides du *Nahr Qadicha*. Ce respect religieux pour les poissons est évidemment un reste de l'ancien culte rendu aux poissons par les Phéniciens.

Un peu au delà du ouély Bédâouï, la route côtoie la mer. Après 2 h. 30 min. de marche depuis Tripoli, on arrive à l'embouchure du *Nahr el-Bared* (le fleuve froid), que l'on franchit à gué ou sur le pont. Il y a sur la rive gauche un café arabe et sur la rive droite un Khân en mauvais état où les caravanes stationnent assez ordinairement. C'est un lieu de campement commode pour les voyageurs partis tard de Tripoli. Près de l'embouchure du Nahr el-Bared, se trouve un lieu nommé *Ard Arthoûsi*, emplacement de l'ancienne **Orthosia**, que les chroniqueurs des croisades mentionnent encore sous le nom d'*Artésie*, comme une bourgade importante du comté de Tripoli.

A partir du Nahr el-Bared, on traverse la vaste plaine d'Akkâr, bornée à dr. par le **Djébel Akkâr**, contre fort septentrional du Liban, auquel vient se greffer la chaîne des monts Ansariyèhs, qui, comme le Djébel Akkâr, servit au moyen âge de barrière entre les possessions franques et celles des musulmans. A 1 h. env. du Nahr el-Bared, on voit à dr. la colline d'**Arqa**, célèbre dans l'histoire des croisades par sa citadelle, qui fut assiégée par Raymond et possédée par les Templiers. On peut reconnaître dans Arqa, l'ancienne cité phénicienne des Arkites (Gen. x, 17). Elle est aussi connue sous le nom de **Cæsarea Libani** et a vu naître dans son temple, dédié à Alexandre le Grand, l'empereur Alexandre Sévère.

La route laisse à g. (2 h. 15 min.) le fort ruiné de *Qleia'at*, qui, au moyen âge, portait le nom de *Coliath*. Ce petit château avait été donné en 1127 à l'hôpital de Tripoli par Pons, comte de Tripoli. Il fut pris en 1266 par Bibars. La plaine qui s'étend tout autour, nommée aujourd'hui *Ard el-Khalifèh*, portait au moyen âge le nom de terre au Khalife (E. G. Rey). Traversant (50 min.) le *Nahr Akkâr*, plus connu sous le nom de *Nahr el-Kéribi*, près de *Tell el-Kerrèh*, on arrive (50 min.) au ouély de *Cheïkh Ayâch*, où stationnent ordinairement les caravanes. Cette localité est déserte et sans intérêt. Le meilleur lieu de campement est à 500 mèt. env. à l'O. du ouély, près du Nahr el-Kébîr et au bord d'une source abondante. On est à 7 h. env. de Tripoli.

Partant de ce point on traverse (15 min.), sur un pont, le *Djisr el-Djédîd*,

Le **Nahr el-Kébîr**, l'**Eleuthérus** des anciens, un des trois grands fleuves de la Syrie; les autres sont l'Oronte et le Leïtâni (Nahr el-Qacimiyèh) (*V*. p. 89). Il est alimenté par de nombreux ruisseaux qui descendent du Djébel Akkâr, à l'E. et au S., et des monts Ansariyèhs, au N. E. Il roule toute l'année un volume d'eau assez considérable.

A partir du Nahr el-Kébîr, dont les rives sont couvertes de magnifiques lauriers-roses, le pays change d'aspect; à la plaine nue et monotone d'Akkâr, succède presque tout à coup une contrée montagneuse, le *Châra*, où se montrent de beaux bouquets de chênes-verts. Après 45 min. de marche, depuis le Nahr el-Kébîr, la route se bifurque; un chemin, à l'E., conduit à Homs, et l'autre, au N. E., à Hamah. Nous prendrons le premier pour aller

directement à Homs et revenir ensuite par le second, de Hamah à Tripoli. Au milieu du Châra, on trouve le village ansariyèh de *Aïn el-Haramiyèh* (source des voleurs), près duquel on peut camper. On est à 10 h. de Tripoli, à 9 h. de Homs.

A mesure que l'on s'avance dans le Châra, le terrain va sans cesse en s'élevant; mais les pentes sont douces et faciles. On a à dr. les montagnes d'Akkâr; à g., celle des Ansariyèhs ou de Safita. On arrive (2 h. 40 min.) à une dernière éminence au pied de laquelle s'étend une grande plaine, entourée de toutes parts de collines boisées et coupées par plusieurs petits ruisseaux. A cette éminence finit le pays de Châra. On descend et l'on entre dans la plaine de la *Bouqeïah* (petite Béqâ'a), *la Bochée* des historiens des croisades. Il faut 1 h. env. pour arriver au village de *El-Hosn*, situé au pied du château et qui formait au moyen-âge un bourg assez considérable entouré de murailles percées de deux portes flanquées de tours; l'une de ces portes s'ouvre à l'occident et l'autre, vers l'est. On y voit encore trois mosquées. A la plus grande, élevée par Mélik en-Naser, était réuni un hôpital fondé en 719 de l'hégire par le gouverneur du Hosn. Là aussi se trouvent deux tombeaux. A peu de distance, sur un tertre, est situé le cimetière, où l'on remarque les tombeaux à coupole de deux officiers de Bibars : les émirs Nour ed-Dîn et Boh ed-Dîn, qui périrent pendant le siége. Un peu plus loin est celui de Cheïkh Osman qui, selon la tradition, était palefrenier de ce sultan et qui fut tué à côté de lui durant l'une des attaques dirigées contre le château.

Le village se divise en deux quartiers : le *Hâret el-Turkman* et le *Hâret es-Séruïèh*, qui doit son nom au palais occupé en dernier lieu par les émirs turcomans de la famille Seifa. (*V.* E. G. Rey, *Architecture militaire des Croisés*, p. 39-67.)

Le **Qala'at el-Hosn**, nommé le *Krak* des chevaliers par les historiens des Croisades et *Hosn el-Akrad* par les auteurs arabes, n'aurait été d'abord, d'après l'historien arabe Iakout, qu'une tour construite par un gouverneur de Damas qui y établit une garnison de Kourdes, auxquels les terres environnantes furent abandonnées pour eux et leurs familles, à charge de garder ce passage et de surveiller les mouvements des Franks[1]. En 1102, le comte de Saint-Gilles, après s'être emparé de Tortose, entreprit le siége du château des Kourdes, mais il ne tarda pas à le lever pour aller ravager le territoire de Hamah, après l'assassinat du soudan de cette ville, Djenah' ed-Daoulèh. C'est en 1110 que Tancrède s'empara de cette place importante (E. G. Rey). Ce château paraît avoir été un simple fief dont le nom fut porté par ses possesseurs jusqu'à l'année 1145, où Raymond, comte de Tripoli, le céda à l'Hôpital. On a la liste des châtelains gouverneurs du Krak, de 1185-1253 (*V.* E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 60). En 1163, Nour ed-Dîn, soudan d'Alep (*V.* p. 119) essuya sous les murs du Krak une sanglante défaite dans la plaine de la *Boquée*. Salah ed-Dîn bloqua la forteresse après la bataille de Hattîn, pendant qu'il ravageait le territoire du comté de Tripoli. Le Krak fut exclu du traité signé entre l'empereur Frédéric II et Mélek el-Kamel. Durant

[1] Toutefois, il paraît aujourd'hui établi que ce château portait dans l'antiquité le nom de château de *Schebtoun* ou de *Sebté* et il aurait été fondé par les grands conquérants égyptiens de la XVIII[e] dynastie (*V.* p. 100), puis restauré par Ramsès II, qui s'en attribue la fondation et l'appela de son nom château de *Mariamon*. Il porte encore ce nom sous les successeurs d'Alexandre (Blanche. *Bullet. de l'Inst. égypt.* 1874-1875, p. 128). Les Croisés n'auraient donc fait que le reparer.

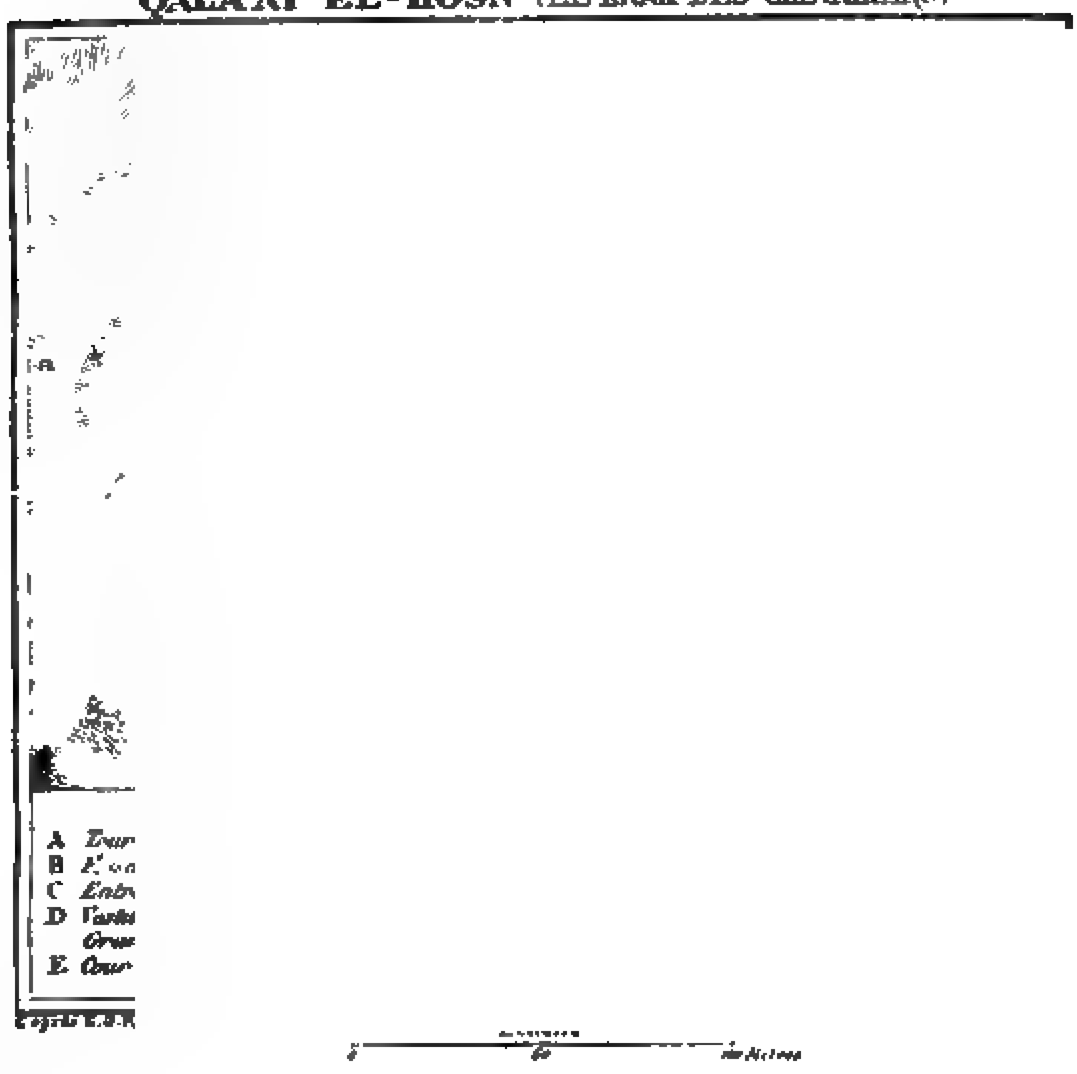
le XIIIe s., ce château fut le point de départ et la base d'opérations des Hospitaliers contre les soudans de Hamah qu'ils rendirent tributaires. Une bulle du pape Alexandre IV, du 8 avril 1255, exempta les Hospitaliers des dîmes pour tous les biens qu'ils possédaient aux environs du Krak. En 1267, les Hospitaliers conclurent avec le sultan Mélek Dhaher Bibars, pour le Krak et Margat, une trêve de dix ans, dix mois, dix jours et dix heures, mais ils durent en même temps renoncer au tribut de 4000 écus d'or que leur payait le prince de Hamah, à celui de 800 écus d'or imposés au prince de Bouktys, ainsi qu'aux 1200 écus d'or et aux 100 mesures de blé et d'orge qu'ils recevaient de la terre des Assassins. La position des Hospitaliers devenait tous les jours plus précaire et, durant les dernières années de leur possession, ils étaient pour ainsi dire bloqués dans leur forteresse. Enfin, en 1271, le sultan Bibars d'Égypte, aidé du soudan de Hamah, Melek el-Mansour, de l'émir Seïf ed-Dîn, prince de Sahioun, et de Nedjem ed-Dîn, chef des Ismaéliens, mit le siége devant le château, qui capitula le 8 avril 1271. On accorda la vie sauve à la garnison, sous condition de retourner en pays chrétien.

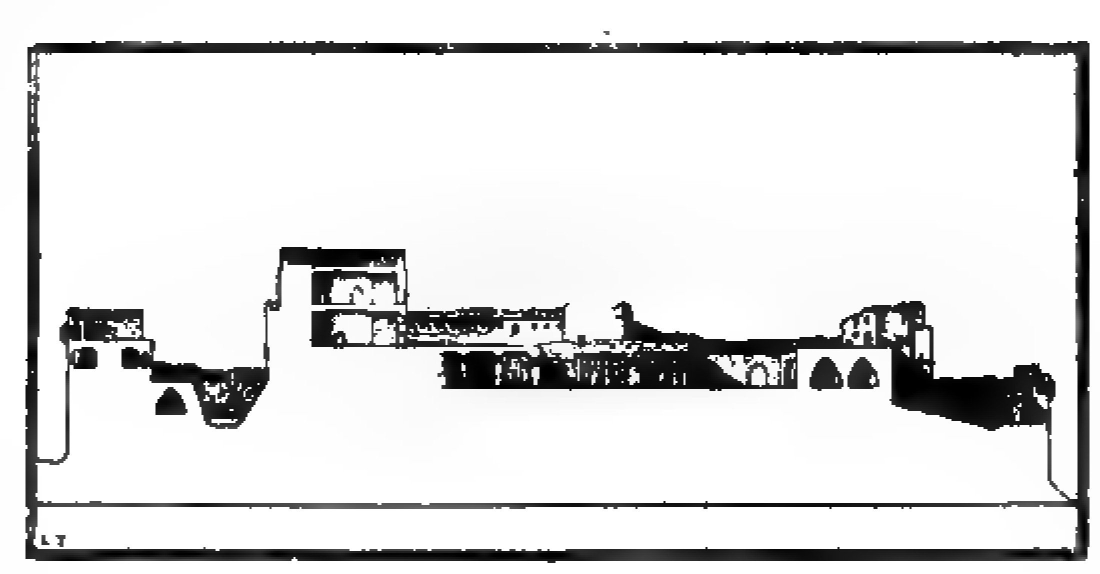
Le Krak est encore à peu près dans l'état où le laissèrent les chevaliers au mois d'avril 1271. « A peine, dit M. Rey, à qui nous empruntons toute cette description, ainsi que le plan et une coupe de la forteresse, quelques créneaux manquent-ils au couronnement de ses murailles et quelques voûtes se sont-elles effondrées; aussi tout ce vaste ensemble a-t-il conservé un aspect imposant qui donne au voyageur une bien grande idée du génie militaire et de la richesse de l'ordre qui l'a élevé. »

Cette forteresse (*V.* le plan) comprend deux enceintes que sépare un large fossé en partie rempli d'eau. La seconde forme réduit et domine la première, dont elle commande tous les ouvrages. Les remparts et les tours sont formidables sur tous les points où des escarpements ne viennent pas apporter un puissant obstacle à l'assaillant. Au N. et à l'O., la première ligne se compose de courtines reliant des tourelles arrondies et couronnées d'une *galerie* munie d'échauguettes, portées sur des consoles formant, sur la plus grande partie du pourtour de la forteresse, un véritable hourdage de pierre. Au-dessus de ce premier rang de défenses s'étend une banquette bordée d'un parapet crénelé, avec meurtrières au centre de chaque merlon. Chaque tour renferme une salle éclairée par des meurtrières, et dans les courtines s'ouvrent à des intervalles réguliers de grandes niches voûtées en tiers-point, au fond desquelles sont percées de hautes archères destinées à recevoir des arbalètes à tours ou d'autres engins de guerre du même genre ; mais ces défenses ne se trouvent que sur les faces de la forteresse couronnant des escarpes et, par suite, à l'abri du jeu des machines. La tourelle (b), qui se trouve à l'angle N. O. de la première enceinte, est surmontée d'une construction arrondie, d'env. 4 mèt. de haut. Ce fut, selon toute apparence, la base d'un moulin à vent, si nous en jugeons par le nom moderne, *Bordj et-Thaounèh,* la tour du moulin. Le côté S. étant le point le plus vulnérable de la place, c'est là qu'ont été élevés les principaux ouvrages.

On pénètre à l'E. dans le château par une porte ogivale, au-dessus de laquelle se lit une inscription mutilée qu'y fit graver le sultan Mélek ed-Dhaher Bibars. Une rampe voûtée formant galerie, en pente assez douce pour être facilement accessible aux cavaliers, commence au vestibule qui occupe la base du saillan'

QALA'AT EL-HOSN (LE KRAK DES CHEVALIERS)





COUPE DU QALA'AT EL-HOSN

dans lequel s'ouvre la porte et conduit dans les deux enceintes. Cette galerie se divise en deux parties : l'une amène de l'entrée de la forteresse au niveau des défenses inférieures de la première enceinte, et la seconde met cette partie de la place en communication avec le réduit. Elle présente un système d'obstacles successifs fort intéressant à étudier. Plus loin, cette rampe franchit à ciel ouvert le terre-plein de la première enceinte avec laquelle elle communique sous le commandement de la tour I; puis, tournant brusquement sur elle-même, elle s'engage dans une seconde galerie, dont l'entrée était fermée par une troisième porte. Cette galerie, comprise dans la seconde enceinte, se prolonge jusqu'à la partie supérieure du château dont l'entrée s'ouvre à g. Quand le visiteur a franchi le seuil, il est frappé de l'aspect imposant que présente l'intérieur désert de la forteresse. A dr., en D, se trouve un vestibule voûté communiquant avec la *chapelle;* celle-ci consiste en une nef terminée par une abside arrondie percée d'une petite baie ogivale. Elle mesure dans œuvre 21 mèt. de long sur 8 mèt. 40 de large, et sa voûte en berceau est divisée en quatre travées par des arcs doubleaux chanfreinés retombant sur des pilastres engagés. De l'autre côté de la cour et presque en face de la chapelle est la *grand'salle*, élégante construction paraissant dater du milieu du XIII[e] s. Sur toute la longueur règne une galerie en forme de cloître, composée de six petites travées; quatre sont fermées par des arcades à meneaux d'un fort beau style. Les archivoltes des deux petites portes qui font communiquer la grand'salle avec cette galerie sont ornées de riches moulures, retombant de chaque côté sur deux colonnettes. La salle proprement dite comprend trois grandes travées et mesure 25 mèt. de long sur 7 mèt. de large. Les arcs doubleaux et ogives retombent sur des consoles ornées de feuillages et de figures fantastiques. Des maisons arabes se sont élevées sur les voûtes. Sur le côté de l'un des contre-forts du porche se lisent les vers suivants gravés en beaux caractères, que M. E. G. Rey fait dater du milieu du XIII[e] s. :

Sit tibi copia, sit sapientia, forma que detur.

Inquinat omnia sola superbia si comitetur.

Au N. de ces deux édifices, des magasins ou des écuries aujourd'hui obstrués de débris règnent sous les remparts. Un escalier à pente très douce mène au niveau de la cour supérieure sous laquelle s'étendent de grandes caves remplies de décombres.

A l'extrémité méridionale de cette esplanade se trouvent les tours les plus élevées et les plus fortes du château. Elles renferment chacune plusieurs étages de salles disposées pour servir, les unes, de magasins, les autres, d'appartements ou de logis pour les défenseurs. Entre la première et la seconde tour, un épais massif, large de 18 mèt., tient lieu de courtine et paraît avoir servi d'aire à l'établissement des grandes machines. A la tour de l'E. (I) se rattache un ouvrage pentagonal (L), bâti postérieurement à la construction du château. (*V.*, pour plus de détails sur cette importante forteresse, E. G. Rey, *Monuments de l'architecture militaire des Croisés*, 39-67).

De Qala'at el-Hosn, on redescend dans la Bouqeïah, que l'on traverse du N. O. au S. E. et, après avoir croisé la route de Hamah, on rejoint la chaussée de Homs pour s'engager (2 h.) au milieu de collines arides et rocailleuses, qui forment les dernières pentes du Djébel Ansariyèh, et vont mourir dans une plaine dont les pentes septentrionale du Liban

forment la limite S. La route, franchissant plusieurs ravins, conduit (1 h. 40 min.) sur un plateau d'où l'on aperçoit le lac de l'Oronte dans le S. E. et Qala'at el-Hosn, à l'O. O. N. Après avoir traversé un dernier ravin, on laisse à g. à une petite distance (20 min.) le v. de *Zoueïrèh* et l'on aperçoit devant soi un piton boisé, remarquable par sa forme et son élévation, nommé *Tell Blaksih*. On le laisse (50 min.) à dr.' et l'on suit d'abord le fond d'un vallon large et peu profond, qu'on laisse à g. (20 min.), pour traverser vers l'E. une plaine aride et couverte de pierres basaltiques où se trouve (50 min.) *Dalaboz*, et l'on atteint enfin (1 h. 50 min.) l'Oronte, que l'on franchit sur le barrage d'un moulin. De là, traversant des jardins d'une riche végétation où l'on respire avec délice au sortir d'un véritable désert, on arrive (50 min.) à Homs (*V.* ci-dessous).

De Qala'at el-Hosn à Homs, par Mâr Djirdjis.— Cet itinéraire, suivi par M. Vignes, permet de visiter un des sanctuaires les plus vénérés de la région. Sortant des souterrains qui donnent accès dans l'intérieur du château, on prend, à g. de la porte, un sentier étroit et souvent difficile, qui, par des pentes rapides, conduit au fond du ravin, et bientôt par une petite montée (50 min.) au couvent grec de **Mâr** *Djirdjis*, où l'on peut recevoir l'hospitalité. Ce couvent, en grande vénération dans tout le pays, aussi bien auprès des Ansariyèhs qu'auprès des chrétiens, est le but de nombreux pèlerinages Le 23 avril, il s'y tient une foire importante, qui attire de 12 à 15 000 personnes. Près du monastère, en descendant la vallée, se trouve (20 min.) le **Fouâr** ou **source sabbatique**, dont les eaux, réunies à celles du *ouady Kéraïbèh*, donnent naissance au *Nahr Roûz*, le principal affluent du *Nahr el-Khalifèh*. « La source dit M. Rey, qui l'a visitée, ne jaillit que tous les trois ou quatre jours; l'arrivée de l'eau s'annonce par une détonation sourde et puissante, suivie d'un roulement qui, d'abord lointain, va toujours en se rapprochant; enfin des torrents d'eau s'échappent de la caverne et se précipitent dans la vallée. A dr. et à g. existent dans le rocher des failles, qui, elles aussi, se transforment alors en sources jaillissantes. Les eaux coulent pendant plusieurs heures, quelquefois durant une demi-journée, puis elles s'arrêtent. La durée ordinaire de l'intermittence est de quatre jours; quelquefois, elle est plus considérable. Il est de tradition qu'en 1822, à la suite du tremblement de terre qui détruisit Alep, une année s'écoula sans que l'eau jaillît une seule fois. Dans le nom de *Nahr es-Sabtèh* que le Fouâr porte encore de nos jours, il est facile de retrouver la *rivière sabbatique* de Josèphe, près de laquelle vint camper Titus, quand, au retour du siége de Jérusalem, il se dirigeait vers Raphanéa[1]. La source est à 318 mèt. audessus du niveau de la mer (E. G. Rey, *Mission*, p. 5).

Du couvent de Mâr Djirdjis, on remonte le ravin que l'on suit, laissant à dr. le château, jusqu'à (46 min.) la plaine, resserrée en cet endroit. Traversant vers l'E. cette partie de la plaine, on passe (11 min.) le lit desséché en été du *Nahr Raouib*, qui sort des montagnes du N. et court vers le S., puis on arrive au pied des versants qui bordent la plaine, à l'E. On laisse à g. sur un tertre (20 min.) le v. de *Zeïblèh*, puis (35 min.), sur les dernières pentes, le ouély de *Cheïkh Soliman Sagga*, et rejoignant (45 min.) la route ci-dessus décrite, on arrive (6 h. 40 min.) à

1. Les conquérants égyptiens avaient prononcé le même nom Schebtoun dans leur langue et avaient donné ce nom à a forteresse (Blanche. *loc. cit.*).

Homs. Cette ville s'annonce au loin par sa forteresse qui domine la plaine. Le meilleur campement est à l'O. de la ville, sous de grands caroubiers. C'est l'ancienne **Émèse** des Grecs, célèbre par un temple splendide du Soleil, dont les grands-prêtres formaient une aristocratie puissante, qui fut la souche des empereurs romains de la famille syrienne. Héliogabale et Alexandre Sévère se glorifiaient de cette origine. C'est à Émèse que périt Odeinathus, l'époux de Zénobie, et que cette reine célèbre fut vaincue quelques années après. Cette ville donna le jour au philosophe Longin et à l'évêque martyr Sylvanus. Prise en 636 par les Sarrasins, elle reprit son vieux nom de Homs, mais elle devint en 1110 tributaire des Croisés. Elle a su, du reste, échapper aux vicissitudes qui ont depuis ruiné tant de villes voisines.

Homs est située dans une plaine, à 45 min. de l'Oronte, sur la rive dr. de ce fleuve. Son aspect est désagréable; bâtie en pierre noire, sèche, aride, poudreuse, Homs est cependant curieuse à voir, à cause de la physionomie toute particulière que lui donnent les nombreux Bédouins qui se pressent dans ses rues et ses bazars. C'est la véritable ville arabe. Elle compte env. 20000 hab., dont 16000 chrétiens grecs, 1000 Jacobites et quelques protestants (école protestante). On peut y visiter la forteresse, qui couronne une colline située au S. de la ville, et dont les murailles massives tombent en ruine. On y a élevé une mosquée moderne, avec une coupole blanche. Citons encore les ruines d'un petit monument assez intéressant, que l'on croit être le tombeau d'un empereur romain. Les environs de la ville sont semés de débris antiques, fragments de colonnes, pierres taillées, où l'on peut lire quelques inscriptions grecques.

De Homs à Ba'albek, *V.* R. 69, lisez en sens inverse.

De Homs à Hamah, 9 h. — Sortant de Homs par la porte du N. et laissant à g. (1 h.) un tell où s'ouvre une grotte dont l'entrée est surmontée d'une inscription arabe, puis à dr. (1 h.) le v. de *Tell Biss*, bâti sur un mamelon au pied duquel coule une source abondante et (1 h.) *Zifroûn*, qui répond probablement à l'antique **Ziphron** de l'Écriture (Nombres, XXXIV, 9), on arrive (52 min.) au bord de l'Oronte près de **Er-Restân**, l'ancienne **Arethusa**, place forte importante, remplacée aujourd'hui par un vaste khân, où l'on peut camper, si l'on est parti de Homs trop tard pour faire la route d'un seul trait. De Er-Restân, après avoir franchi l'Oronte sur un pont, la route, laissant à dr. le *Djébel Arbaïn*, passe à (3 h. 40 min.) *Khaldi*, pour atteindre (1 h. 15 min.) Hamah, où l'on entre en laissant à dr. un vaste cimetière. On obtient facilement de camper dans un des jardins qui bordent la rivière (*V.* R. 72).

ROUTE 71.

DE HOMS A PALMYRE.

(29 à 30 h.).

Es-Seïd	5h	39
Ghoûr Boûto Ala	9	37
Palmyre	14	37
Total	29	53

Homs et Hamah sont les deux villes les plus favorablement placées pour aller à **Palmyre**. On y trouve toujours facilement quelque chef de la nation arabe des Anazèh, et en particulier, de la tribu des *es-Sab'â* (*V.* p. 648), ou l'un des agents du cheïkh Midjoël, avec lequel il conviendra de traiter. Le cheïkh émettra tout d'abord des prétentions exorbitantes, qu'avec de la fermeté et de la persévérance, on réduira à une moyenne de 300 à 600 piastres (120 à 240 fr. par personne). On campe au milieu du désert suivant les indications du cheïkh qui vous conduit; il choisit ordinairement le lieu où son autorité est reconnue.

On peut aller par Homs et revenir par Hamah. C'est un voyage de 8 à 10 jours en restant 1 ou 2 jours à Palmyre. Deux routes mènent de Homs à Palmyre ; l'une, celle des caravanes, est moins directe et passe sur les hauteurs. Elle exige entre 29 et 30 heures de marche, mais elle offre plus de sécurité et les Sab'à la préfèrent, lorsqu'ils n'ont rien à craindre de la tribu des Chomar. L'autre route, toute dans la plaine, ne demande pas plus de 25 à 26 heures, mais elle est exposée aux *ghazoûs* des Raoûallah, qui peuvent parcourir cette plaine au galop dans tous les sens.

A partir de Homs, la route traversant une plaine cultivée et se dirigeant au S. E., laisse à dr. (1 h.) *Zeïda*, (45 min.) *Tell Klef* et arrive (35 min.) à *Zoukera*. Après ce village, la culture cesse pour faire place jusqu'à Palmyre à une végétation uniforme, formée par une herbe qui pousse par touffes et que les chameaux eux-mêmes ne mangent pas, mais au milieu de laquelle croît, de distance en distance, une plante grasse dont ils sont très friands. Traversant (47 min.) un large vallon courant au S., au fond duquel se trouvent quelques ruines au pied du *Tell Batiyèh*, on monte sur un plateau d'où l'on peut apercevoir pour la dernière fois la citadelle de Homs, et l'on redescend (37 min.) dans un vallon large et verdoyant, où se trouve une source abondante, nommée *Aïfir*. A partir de ce point, on ne rencontrera plus jusqu'à Palmyre que de l'eau croupie et rare, aussi est-il prudent de faire remplir ici les outres. De Aïfir, la route traversant des collines à pentes douces, redescend (1 h. 55 min.) vers le ruisseau *Es-Seïd*, qui va rejoindre Aïfir.

C'est à Es-Seïd que se trouve la bifurcation de la route. Celle de la plaine, la plus dangereuse et la moins suivie, oblique à dr. et se dirige au S. E. vers (50 min.) *Tell Forklos*, où se trouvent deux ou trois puits contenant une eau médiocre, mais potable. De Tell Forklos, continuant au S. E. quart E., on arrive (22 min.) à des mares, puis on débouche (17 min.) dans la grande plaine, que l'on ne quittera plus jusqu'à (19 h.) Palmyre.

La route des plateaux, à partir de Seïd, traversant une chaîne de montagnes, se dirige dans une vaste plaine jusqu'à (15 min.) *Chekief*, où se trouve une petite mare d'eau croupie remplie de sangsues. De là, pénétrant dans une gorge formée par le *Djébel Choumriyèh* et les collines qui se rapprochent du Tell Forklos, on passe (2 h. 17 min.) au v. ruiné de *Choumriyèh*, et traversan un grand vallon qui court au S. S. E., on arrive (1 h. 35 min.) près d'un endroit où se trouvent deux puits, et que l'on nomme *Djibb Hamet en-Naçif*. Viennent ensuite (1 h.40 min.) d'autres mares près de ruines nommées *Khirbet Euloulia*. La route entre alors dans un large vallon dont elle suit le milieu, ayant à g. le Djébel Choumriyèh jusqu'au (1 h. 15 min.) puits *Djibb Habel*, qu'elle laisse à g. pour atteindre (1 h. 10 min.) une petite plaine entourée de collines où l'on pourra camper, bien que l'eau y manque complétement. A g., à 5 kil. env., une chaîne basse court de l'E. à l'O., tandis qu'à dr. s'élève la chaîne plus importante du *Djébel Tofha*. On atteint à dr. (1 h. 25 min.) un tell, nommé *Ghoûr Boûto Ala*, couronné de tombes arabes et de ruines. Une grosse colonne renversée révèle l'existence d'un ancien édifice. La route, extrêmement monotone, traverse au S. E. un plateau d'aspect blanchâtre, avant d'atteindre (5 h. 25 min.) le *Djébel-Abyad* et suit vers l'E. un vallon. Laissant à g. les hauteurs de la chaîne et à dr. les pentes qui descendent vers la grande plaine et atteignant (1 h. 47 min.) le point culminant de la route, d'où l'on aperçoit le Djébel Tadmor ou Djébel Rouâq, on descend par un chemin sinueux

et quelquefois difficile, jusqu'aux (30 min.) cavernes de *El-Ala Halyât*, creusées dans le flanc S. du *Djébel el-Abyad*. Elles se composent de chambres creusées avec soin dans la paroi verticale de la montagne, formée de calcaire blanc. M. le lieutenant de vaisseau Vignes a compté dans une de ces cavernes cinq chambres au rez-de-chaussée, deux au-dessus et une à un étage supérieur. Elles ont toutes une fenêtre. La plus grande n'a pas plus de 4 ou 5 mèt. de côté. A dr., un escalier extérieur permet de monter à une autre chambre quadrangulaire, qui présente sur trois de ses côtés un sarcophage creusé dans le roc même. Sur la plateforme qui supporte ces constructions s'ouvrent deux grandes citernes creusées dans le roc et cimentées à l'intérieur. M. Vignes voit dans ces cavernes la réunion d'une habitation et d'un tombeau. Un peu plus loin, sont des tombes ressemblant, pour la forme et la disposition, aux tombes arabes modernes dont elles diffèrent par leurs dimensions colossales, et que les Bédouins attribuent, comme les constructions précédentes, à la tribu légendaire des Béni Ghlal. Passant (53 min.) près d'un puits, nommé *Djisel*, où M. R. Bernoville trouva une eau abondante et potable, et coupant plusieurs ravins qui se dirigent au S., on traverse au S. E. (1 h. 40 min.) une plaine aride, formée d'une terre argileuse et assez friable, sillonnée de crevasses. La vue est bornée au N. E. par des montagnes aux aspects variés et pittoresques. Franchissant (2 h. 25 min.) une petite chaîne, on longe à g. le *Djébel Ouéchèh*, et l'on entre (1 h. 17) dans la gorge étroite où l'on rejoint la route de Qaryéteïn pour arriver (41 min.) à Palmyre (*V.* R. 65).

Un chemin plus long, mais plus intéressant, conduit de Homs à Palmyre par les étapes suivantes : (6 h.) *Hasyah*, espèce de forteresse isolée, résidence d'un agha chargé de la police du désert ; (6 h.) *Sadad*, l'antique *Zedad*, chef-lieu des chrétiens jacobites de Syrie ; (3 h.) *El-Haouarîn*, (3 h.) *Qaryéteïn* (10 h.) *Qasr el-Ouardan*, (6 h.) *Ouady en-Nahr*, (1 h. 30 min.) Palmyre. Ce voyage est facile et sans grand danger. On doit de préférence l'entreprendre au printemps, parce que, dans cette saison, on trouve de l'eau sur toute la route.

ROUTE 72.

DE TRIPOLI A HAMAH,

Par Safita et Rafaniyèh.

(33 heures).

El-Hamra	3h 00
Safita	7 35
Hosn Souleïmân	5 45
Rafaniyèh	6 30
Hamah	10 25
Total	33 15

De Tripoli à El-Hamra, au N. du Nahr el-Bared (3 h.), *V.* R. 70.

A partir de El-Hamra, on longe la côte à g. et traversant plusieurs ouadys qui descendent du Djébel Akkâr, on laisse à dr. (1 h. 35 min.) Qleia'at (*V.* p. 672) et l'on passe (1 h. 35 m.), le *Nahr-el-Kébîr* (*V.* R. 70), au pont *Djisr el-Dahriyèh*. A l'E. et au N. du Nahr el-Kébîr, le terrain se relève graduellement en collines arrondies ; ce sont les premiers contreforts de la montagne des Ansariyèhs. Une partie de cette plaine et les premières pentes qui se voient à l'est-quart-nord forment le district de Châra *V.* p. 672). Au N., entre la plaine de Châra et la mer, sur les premiers gradins des montagnes, on passe à (1 h. 30 min.) *Tléaï*. Les pentes douces que ce village couronne sont des terrains calcaires émaillés çà et là de bouquets de chênes-verts, entourant des tombeaux ansariyèhs aux coupoles d'une blancheur éclatante. On se trouve ici

dans le pays des *Ansariyèhs*, qui comprend les cantons de Ed-Draïb, du Châra, de El-Hosn, de Safita et de Tortose. La population de ces cantons est d'environ 70 000 âmes, dont 5000 chrétiens, grecs et maronites. Ces Ansariyèhs sont divisés en *ach'air* ou tribus dont les principales sont les *Kaïaïn*, les *Haddadin*, les *Motaoura*, les *Khamsin* et les *Rosseïdn* qui habitent plus particulièrement le district de Safita. Les chrétiens grecs qui occupent ce district sont répartis en 5 villages : Bordj Safita, Mechta Beït el-Kalou, Beït el-Kalou, Yézidiyèh, Beït-Sbat et Djénin. Les Maronites occupent Mechta Beït-Serkis, Bsarsar et Adeïdèh. (E. G. Rey. *Essai géographique sur le nord de la Syrie*).

De Tléaï, la route traverse au N. O. le *Nahr el-Khalifèh*, qui, grossi du *Nahr Roûs*, descendu des montagnes du Châra, va se jeter à l'E. dans le Nahr el-Kébir, et plus loin, le *Nahr el-Abrach*, pour atteindre (2 h.) *Beït Naçèh*, d'où, par *Damrah*, on arrive (1 h.) à Safita, dont on aperçoit de loin le donjon.

Safita, le *Castel-Blanc* des Templiers, domine fièrement les premiers contre-forts de la chaîne des Ansariyèhs. L'origine de cette forteresse nous est inconnue. Nous savons seulement par Aboulféda, qu'en 1167, Nour ed-Din se rendit maître de cette place, en même temps que de celle d'Areïmèh, et la

démantela. Les Croisés se rendirent de nouveau maîtres de la place, qui fut confiée à l'ordre des Templiers. Elle tomba au pouvoir de Mélek ed-Dhaher Bibars. Un village moderne qui s'est bâti sur les ruines de cette forteresse est aujourd'hui le chef-lieu d'un des districts les plus considérables de la province de Tripoli; la population se compose en parties à peu près égales de chrétiens, de musulmans et d'Ansariyèhs.

Nous empruntons la description de cette forteresse à M. Rey, qui a bien voulu mettre à notre disposition le plan et une vue de ce monument remarquable (*V.* E. G. Rey,) *ouvr. cité* p. 85-92). L'altitude du château est de 320 mètres environ au-dessus des deux vallées qui l'isolent au sud et au nord, tandis que des crêtes étroites et d'une élévation moindre le relient vers l'E. et à l'O. aux collines les plus proches.

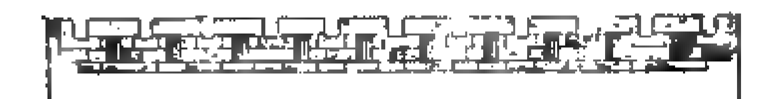
L'ensemble de la forteresse se compose de deux enceintes échelonnées sur les pentes de la montagne. La première enceinte (*V.* le plan) affecte la forme d'un polygone irrégulier. Sur tout son pourtour elle est revêtue à sa base d'un grand talus en maçonnerie et flanquée de tours barlongues.

Deux tertres faits de main d'homme. restes d'ouvrages avancés, se voient en (G) (*V.* le plan), aux extrémités E. et O. du château. La porte (B) était précédée d'un édifice aujourd'hui ruiné, nommé par les Arabes *Qasr Bent el-Mélek* (Château de la fille du roi), et dont les murailles ont, quant aux matériaux qui les composent, beaucoup d'analogie avec celles de Tortose (*V.* R. 73). Cet ouvrage paraît, du reste, avoir été ajouté postérieurement à la construction de la forteresse, dans le plan de laquelle il ne semble pas prévu, à en juger du moins par la position de la tour A, destinée primitivement à défendre l'entrée (B'). L'espace compris entre les deux murailles était rempli de grands magasins voûtés dont les restes disparaissent sous les maisons arabes du village moderne de Safita, qui rendent les recherches très difficiles.

La deuxième enceinte, dans laquelle on pénètre par la porte (C) placée sous le commandement du donjon, forme un terre-plein hexagonal avec citerne au centre. Une chemise (D), aujourd'hui presque entièrement ruinée, précédait de ce côté la tour ainsi que l'entrée du réduit. Une grande partie des murailles et une des tours d'angle (E) se sont conservées jusqu'à aujourd'hui. Le plan pentagonal sur lequel cette dernière est élevée paraît à M. Rey un emprunt fait à l'art byzantin. On entre dans cette tour par les bâtiments ruinés (F) adossés au rempart. La partie la plus intéressante et la mieux conservée de Safita est la tour (H) à la fois *donjon et chapelle*, demeurée sous le vocable de Saint-Michel et qui sert actuellement d'église aux chrétiens grecs de Safita. Le plan de cette tour est un parallélogramme de 31 mèt. de long sur 18 de large. Au claveau de la porte se voit une croix fleuronnée analogue à celle dont il existe encore des traces au-dessus de l'entrée du château de Tortose. Une citerne (*V.* la coupe) a été taillée dans le rocher sur lequel a été élevé cet ouvrage. Son orifice est placé au niveau du pavé de la chapelle, qui occupe le rez-de-chaussée. La *chapelle* elle-même présente dans ses dispositions intérieures une grande analogie avec celles de Margat et du Krak (*V.* p. 674-676). Elle se compose d'une seule nef orientée à l'est-quart-sud, voûtée en berceau, et mesure 25 mèt. de longueur dans œuvre sur 10 mèt. 50 de large. L'abside semi-circulaire qui la termine est également surélevée de deux marches (*V.* la coupe); à dr. et à g. sont deux petites pièces éclairées par des archères; au fond s'ouvre vers l'E. une

étroite fenêtre. La hauteur des voûtes sous clef est de 17 mèt. 30 au-dessus du pavé. La nef est divisée en travées par des arcs doubleaux chanfreinés, retombant sur des pilastres. Les ouvertures qui existent à dr. et à g. de l'édifice sont plutôt des meurtrières destinées à la défense que des fenêtres. La porte était munie à l'intérieur d'une barre à coulisse lui assurant une fermeture solide.

Un escalier ménagé dans l'épaisseur du mur méridional de la tour



CHAPELLE ET DONJON DU CHATEAU DE SAFITA (COUPE).

conduit à la *grand'salle*, qui forme l'étage supérieur de la tour. C'est une vaste pièce mesurant 26 mèt. de long. sur 16 mèt. de largeur dans œuvre. Au milieu, trois piliers rectangulaires sont cantonnés sur chaque face d'un pilastre correspondant à ceux qui, le long des murs, reçoivent la retombée des arcs doubleaux sur lesquels s'appuient des voûtes à arêtes vives. Une élégante moulure orne le sommet de ces pilastres, et dans l'axe de chaque travée s'ouvre une archère. Dans l'angle S. O., un escalier conduit au sommet de la tour qui couronne une plate-forme dont le parapet est percé alternativement de meurtrières et de cré-

neaux. De ce point, on pouvait aisément échanger des signaux avec les châteaux du Krak, d'Areïmèh, ou avec les tours de Toklèh, de Zara, de Aïn el-Arab, etc.

De Safita, on traverse au N. le *ouady Bouèré*, où coule un cours d'eau assez considérable, le *Nahr Ramka*, qui va se jeter dans la mer entre Amrît et Tortose. Traversant plusieurs ouadys, tributaires du Nahr Ramka, on se dirige vers les hauteurs qui forment au N. le bassin du *ouady Keïs*, jusqu'à (2 h.) *Toklèh* où se trouvent les ruines d'une tour du moyen âge. La route, contournant la colline de *Nébi Zaher*, passe à *Drekisch* et suit une longue crête s'élevant graduellement le long de la rive gauche du ouady Keïs, tandis qu'au S. descend une série de ravins tributaires du Ramka. Au point culminant de la crête (1032 mèt.) se trouvent (3 h.) trois gros arbres qui se voient de toute la contrée environnante. On commence à apercevoir des affleurements de roches ignées. Descendant par une pente rapide, on atteint la vallée qui prend naissance au pied du *Nébi Sâlèh* (1140 mèt.) d'où l'on aperçoit au milieu de massifs d'arbres les ruines de Hosn Souleïmân, que l'on atteint bientôt (45 min.).

Hosn Souleïmân est l'ancienne **Baétocécé**. La première chose qui frappe le regard du voyageur arrivant au milieu des ruines de l'ancienne Baétocécé, dit M. Rey, à qui nous devons le plan des ruines de Hosn Souleïmân et toute notre description, est une vaste enceinte carrée qui offre, d'après ce savant, le plus beau spécimen d'enceinte sacrée ou τέμενος existant encore en Syrie.

Cette enceinte, qui mesure 144 mèt. de longueur sur 90 de largeur moyenne, affecte la forme d'un trapèze, ce qui donne à son plan quelque analogie avec celui du Haram ech-Chérif. Elle est construite en blocs mesurant de 6 à 9 mètres de long. sur 2 à 3 mèt. de hauteur, et dont l'épaisseur moyenne est de 0 mèt. 98 à 1 mèt. 10. Leur mode de jointoiement et d'appareillage est identique à celui qu'on rencontre dans le Qasr el-Abd, à Araq el-Èmîr (*V.* R. 45). On remarquera que ces grands blocs sont établis sur des assises d'un appareil beaucoup plus petit, ce qui a également lieu à Ba'albek (*V.* R. 59).

Aux deux angles de la face N. de l'enceinte se voient deux lions sculptés en ronde bosse. Celui de l'angle N. O. est précédé d'un cyprès sculpté dans le même bloc.

Quatre portes aux formes pyloniques (*V.* le plan) donnent accès dans cette enceinte. Leurs linteaux sont formés de gigantesques monolithes. Sur l'un des pieds-droits de celle qui s'ouvre au milieu de la face nord de l'enceinte (A), et qui paraît avoir été de tout temps l'entrée principale de ce sanctuaire, se lit une longue inscription en grec et latin, publiée par Bœckh, avec quelques inexactitudes, et collationnée par M. W. Waddington, d'après un estampage pris par M. Rey. Voici la partie de l'inscription latine:

Imp. Cæsar. Publius Licinius. Valerianus Pius. Felix. Aug. et Imp. Cæsar. Publius. Licinius. Gallienus Pius Saloninus. Valerianus nobilissimus Cæsar Aurelioma... Aetaliis.

La date de cette inscription peu être fixée entre 253 et 259. Les trois autres portes sont plus anciennes que la porte A. Toutes ont leur sofite orné d'un bas-relief représentant un aigle entre deux génies, tenant un caducée dans ses serres. Ces portes, flanquées de niches, sont ornées de victoires et de télamons et d'élégantes moulures dont le style ne permettrait pas de les considérer comme de beaucoup antérieures au premier siècle de notre ère (E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 10).

Dans l'axe de la porte (A) et à peu

HOSN SOULEÏMÂN.

Metres

PLAN DE HOSN SOULEÏMÂN.

près au centre de l'enceinte s'élève un petit temple pseudo-périptère d'ordre ionique (B), qui ne paraît pas avoir été terminé. Il n'en reste que quelques colonnes debout et des pans de murs. En avant du péristyle, se voit un autel (C).

A quelques pas au N. O. de cette enceinte se trouve un groupe d'édifices connu sous le nom de *Ed-Deïr*, où l'on voit un petit temple à antes, assez bien conservé (E), et les restes d'un vaste édifice construit en blocs du plus bel appareil. Peut-être faut-il y voir, avec M. Rey, le collége des prêtres de Jupiter Baétocétien.

Ascension du Nébi Matta (3 h.). Passant le v. de *Aïn ed-Dahab*, on atteint le col qui sépare les deux sommets de *Nébi Sâlèh* et de Nébi Metta au milieu duquel s'élève un piton de rocher que couronnent les restes d'un petit château, nommé *Qala'at el-Qoleïah*. C'est sans doute le *Château de la Colée*, qui gardait le col par où passait probablement au moyen âge une route se dirigeant vers le château de Mons Ferandus (*V.* ci-dessous). Par une pente encombrée de blocs de basalte, on atteint le plateau de la montagne couvert de fougères, dont M. E. G. Rey a évalué l'altitude à 1197 mèt. De ce point, la vue embrasse les principaux sommets de la chaîne : au N. O., à peu de distance, la montagne du *Soultân Ibrahîm*, qu'ombrage un bouquet d'arbres magnifiques; à l'O., celle de *Daharet Teffa'ah*. Au N., se déploient les montagnes de la *Kadmoûsiyèh*, que dominent le *Djébel er-Ras* et le *Nébi Chît*. Entre ces deux pitons, on distingue la ville de *Kadmoûs*. A l'horizon, on voit Tortose et l'île de Rouâd, tandis que les montagnes de Zeïn el-Abdîn et de Ghessoûn marquent la position de Hamah, au N. E.

De Hosn Souleïmân, la route, suivant l'extrémité S. E. des monts Ansariyèhs, atteint les villages de *Mechta*, *El-Aïoûn*, et traversant (3 h.) le *ouady Raouîl*, franchit le *Djébel Qsaïr*, qui forme le versant oriental de la vallée. Après avoir passé les villages de *Douerlîn* et de *Mouklos*, on franchit un col dont l'altitude est de 1152 mèt. et, suivant des pentes couvertes de vignes, on vient camper dans une petite plaine nommée *Ard Rafaniyèh*, à l'extrémité de laquelle s'élève (3 h.30 min.)

Rafaniyèh, la **Raphanea** citée par Josèphe et par Pline et mentionnée dans le Synecdemos de Hiéroclès. Ce fut au moyen âge une ville épiscopale. On n'y trouve, du reste, que quelques sarcophages sans inscriptions et, sur un tertre voisin, les débris d'un édifice dont les murailles semblent avoir été d'appareil cyclopéen. Quelques traces de la nécropole se voient encore près de là, dans le flanc de la montagne. Sur la colline qui domine l'Ard Rafaniyèh s'élèvent les ruines du château de *Ba'arîn*, déjà signalées par Burckhardt. C'est le *Mons Ferandus* des croisades, qui n'est plus qu'un monceau de décombres, depuis le siége de cette place par l'atabek Zengui. Ces ruines furent ensuite données, en même temps que le Krak, aux Hospitaliers de Saint-Jean par le comte de Tripoli. Aboulfeda attribue la fondation de cette forteresse aux Byzantins et cette opinion est partagée par M. E. G. Rey (*Archives des Missions scientifiques et littéraires* tome III, 1866, p. 343).

De Rafaniyèh, la route, coupant un petit ouady, atteint (2 h. 25 min.) *Tell Daou*, où l'on peut camper. Au delà s'étend vers l'E. une immense plaine à perte de vue : c'est la région du désert qui commence. Cependant cette plaine est cultivée ; elle est couverte au printemps de blé et d'orge. Après 6 h. de route et après avoir traversé plusieurs villages, *Arbnefsi*, *Deïr el-Ferdis*, *Bir'în*, on arrive à *Kefr Bou*, gros bourg chrétien. On n'est plus qu'à 2 h. de

Hamah. La ville ne s'aperçoit qu'en y entrant; bâtie en grande partie sur les pentes rapides de la rive gauche de l'Oronte, elle s'annonce par deux monticules en pain de sucre, nommés les Cornes de Hamah.

Il n'y a dans Hamah ni hôtels, ni lieux commodes pour placer les tentes; mais on peut facilement obtenir de camper dans un des délicieux jardins de la ville. Hamah est l'ancienne **Hamath** des livres saints, souvent mentionnée parmi les Etats frontières de la Terre promise au N. (Nombres, XIII, 21; Josué, XIII, 5; Isaïe, XXXVII, 12; II Rois, XXXVIII, 34, etc.).

C'était, dans l'origine, un comptoir phénicien établi sur la route de l'Euphrate. Au temps de David, elle formait un des petits royaumes syriens qui furent assujettis par Hadarézer de Damas. Devenue un moment tributaire des Hébreux, elle fut, sous Salomon, le principal entrepôt de la frontière juive, au N. Dans les guerres assyriennes, elle partagea les destinées du royaume de Damas, dont elle fut l'alliée (*V.* p. 105-108) et fut prise par Touklat habal asar II (739). Elle perdit à partir de ce jour son importance politique ou commerciale. Au temps des Séleucides, elle prit le nom grec **d'Epiphania**, en l'honneur d'Antiochus Epiphane; mais son nom arabe actuel est un retour à son ancien nom. Durant les Croisades, elle fut plusieurs fois vainement attaquée par les Franks. Ravagée par un tremblement de terre en 1157, elle tomba enfin au pouvoir de Saladin en 1178.

La ville actuelle occupe l'un des sites les plus pittoresques de la Syrie, sur les bords de l'Oronte, dont l'eau, élevée par d'immenses *noria*, arrose de délicieux jardins couverts d'arbres et de fleurs. Rien de plus curieux que ce système de noria. Ce sont de grandes roues, dont quelques-unes ont jusqu'à 12 à 15 mèt. de diamètre, que le courant du fleuve met en mouvement et qui tournent avec un bruit bizarre auquel on a de la peine à s'habituer. Le fleuve traverse la ville du S. E. au N. O. et on le franchit sur des ponts, dont trois sont munis de parapets. Le quartier le plus élevé, nommé *El-Alaliyât* (les Hauteurs) est au S. E., à 42 mèt. au-dessus de la rivière. Les autres quartiers sont: la butte qui portait le château, au N.; le quartier *Bachoûra*, au N. E.; le *Hâret Cheïkh Ambar el'-Abd* sur le rive g. et le *Hâret Cheïkh Mohammed el-Haourâni*. Le quartier chrétien au N. O., est connu sous le nom de *Hâret ed-Dahân*. On admire à Hamah de gracieux minarets. Les mosquées sont nombreuses. La plus grande, nommée *Djamat el-Kébîr*, est une ancienne église chrétienne. Il ne reste guère du *château* situé sur la rive g. du fleuve, que des amas de décombres et quelques pierres du talus. On pourra visiter la maison des Abdin, illustre famille musulmane syrienne qui a joué un rôle important vers le milieu de ce siècle. Ce palais, dont l'aspect extérieur n'a rien de remarquable, présente à l'intérieur une richesse d'ornementation qui en fait un des monuments les plus parfaits de l'art arabe. Les salons de Mouayyad Bey, décorés dans le goût persan, méritent aussi une visite. A l'angle N. O. de la ville, à l'endroit où le fleuve tourne au N., se trouvent dans les rochers de la rive droite un grand nombre de grottes.

Le commerce de Hamah est aujourd'hui de quelque importance, par suite des échanges ordinaires de cette ville avec les Bédouins et les Ansariyèhs (*V.* p. 648). Les bazars sont spacieux et bien fournis. On y trouve en grande quantité « l'abbaye, » ou manteau arabe, qui est fabriqué à Hamah, mais les industries locales souffrent beaucoup de la concu

rence des produits européens. La population est d'environ 40 000 habitants, dont les trois quarts sont musulmans. On y compte 8 à 10 000 grecs orthodoxes, 4 à 500 jacobites environ, un très petit nombre de catholiques syriens maronites et quelques protestants, qui y ont établi une école.

Hamah est la résidence d'un pacha militaire, qui dépend du gouvernement de Damas et elle possède une garnison. Le vice-consul français, M. Bambino, dont la demeure est près du second pont, *Djisr ech-Cheïkh*, a su faire respecter le nom français dans toute cette région, par son énergie et son habileté.

Inscriptions de Hamah.—Bürckhard avait signalé à Hamah de curieuses inscriptions qui étaient restées longtemps dans l'oubli, lorsqu'elles furent de nouveau remarquées en 1870 par M. Johnson, de New-York, consul général des Etats-Unis à Beyrout et le révérend Jessup, de la mission syrienne. Elles sont au nombre de cinq et gravées sur des pierres en basalte poli. On n'a pas réussi jusqu'à présent à les déchiffrer. (*V.* Burton et Drake, *Unexplored Syria*, p. 333-360.)

De Hamah à Apamée et à Alep, R. 74.

Au N. E. et au S. E. de Hamah s'étend le district de *El-A'lâ*, grand plateau, qui sépare le désert syrien de la vallée de l'Oronte. La stérilité du sol, le manque d'eau et le danger des attaques des nomades, ont jusqu'à ce jour empêché une exploration complète de ce pays. Cependant, les Arabes estiment à plus de 300 le nombre des villages ruinés qui existent parmi ces collines, mais Burton pense que ce nombre est fort exagéré. Des fragments de colonnes, divers ornements, des inscriptions assez nombreuses prouvent que cette contrée presque inconnue aujourd'hui a été autrefois riche et prospère, probablement durant la période romaine (*V.* Burton et Drake, *ouvr. cité*, p. 158 184).

Au S. de cette région, à la lisière même du désert, se trouve *Medjid Abad*, à 6 heures environ de Hamah. C'est *Selmiyèh*, l'ancienne Salaminias des *Tables antonines*, visitée par M. Rey, qui y a relevé dans une ancienne mosquee quelques inscriptions coufiques, l'une de l'an 875 de notre ère, l'autre de l'an 1088. Dans une petite forteresse voisine de la mosquée, se trouvent de nombreux débris byzantins. Au N. O. de Selmiyèh, on pourra visiter les ruines du *Qala'at Choumaïmis*, dont l'historien d'Alep, Kemal El-Din Abou Hafs Omar, attribue la reconstruction à Mélek Moudjahid. Ce château couronne une colline conique, de calcaire marneux, dont le sommet a été aplani de main d'homme; par sa forme générale qui est celle d'un cercle avec flanquements dont la saillie est presque nulle, il présente une grande analogie avec celui d'Alep. On y accède par un chemin tournant, en forme de vis. La partie supérieure, qui porte le château, a été taillée verticalement et isolée du reste du tell par un fossé profond de 6 mèt. environ. La porte d'entrée paraît être romaine, tandis que la plus grande partie de la construction actuelle est sarrasine.

ROUTE 73.

DE TRIPOLI A LATAQIYÈH,

Par Tortose, Markab et Djiblèh.

(28 heures)

Qleia'at	4h	35
Amrit	6	35
Tortose	1	00
Markab	6	55
Djiblèh	4	25
Lataqiyèh	5	00
Total	28	30

De Tripoli à Qleia'at, 4 h. 35 min. (*V.* R. 72).

De Qleia'at, la route atteint le Nahr el-Kébir (1 h. 35 min.) au *Djisr el-Houramiyèh* et (2 h. 25 min.) le couvent grec de *Mâr Élias*, situé sur les premières pentes des collines de Safita. Laissant un peu à droite (25 min.) *Qala'at Areïmèh*, l'*Arima* des Croisades, possédé par les Templiers, on franchi le *Nahr el-*

Abrach, près du v. de *El-Ousy* et (45 min.) le *ouady El-Boueïda*. A 2 kil. plus loin se voit à dr. la tour de *Miâr*. De là, obliquant au N. O., on se dirige à travers la plaine de Tortose, jadis très fertile, mais aujourd'hui inculte et couverte de broussailles, et traversant de vastes maquis formés d'arbustes dans lesquels dominent les essences blanches, derniers vestiges de la forêt de Tortose mentionnée par les historiens des Croisades (Rey), on arrive à (1 h. 25 min.)

Amrît. — *Histoire.* — Le nom moderne de Amrît est probablement l'ancien nom phénicien dont Marathus n'est que la forme latine. C'était une ville fondée par les Arvadites (*V.* p. 694) et soumise par les rois d'Arad. Quand Alexandre la visita, la ville était grande et prospère. En 219 ap. J. C., Marathus s'affranchit de la domination des Aradiens, qui s'efforcèrent de la détruire en 148. Plus tard, Marathus est rarement mentionnée et durant la période romaine, elle avait perdu toute importance.

Etat actuel. — C'est sur les bords du Nahr Amrît et d'un autre ruisseau, qui vient du sud, nommé *Nahr el-Khoublèh*, que sont groupés les monuments de l'ancienne *Marathus*. La ville était en partie dans la plaine, en partie sur le plateau de rochers. Plusieurs des monuments les plus importants étaient taillés dans le roc, et les vastes carrières qui le découpent ont fourni les matériaux de toutes les constructions, qui, depuis des siècles, se sont succédé sur le sol arvadite continental.

Le premier édifice important que l'on rencontre vers le N., est situé sur la rive g. du Nahr Amrît, à 1 kil. environ de son embouchure. Les gens du pays le nomment *El-Ma'abed* (le temple). Il se compose d'une vaste cour carrée, de 48 mèt. de large sur 55 mèt de long, évidée dans le rocher, de manière à se trouver de plain pied avec le sol de la vallée, qui s'ouvre sur le quatrième côté. La paroi S. a aujourd'hui 5 mèt. de haut.; les parois E. et O. vont, en diminuant de hauteur, s'éteindre dans la plaine. Le côté N., fermé autrefois par un mur de gros blocs, dont quelques-uns se voient encore, avait deux entrées près des parois E. et O. Une haie très serrée d'arbustes a poussé sur les décombres. A l'angle S. O. de la cour commence un caniveau, creusé dans le roc à 1 mèt. du sol, et se terminant brusquement à 8 mèt. de l'angle N. E. Il est interrompu au milieu de la paroi E. par l'ouverture d'une caverne peu élevée, qui s'enfonce sous le roc. Dans les années pluvieuses, un ruisseau s'échappe de cette entrée, aujourd'hui obstruée par d'énormes blocs de pierre. Au-dessus de l'entrée de la caverne, sur plusieurs points de la surface de la paroi E., se trouvent presque symétriquement placées, des cavités peu profondes creusées dans le roc. Elles étaient probablement destinées soit à servir de niches, soit à recevoir des plaques ou stèles. Quelques-unes sont arrondies à leur partie supérieure. La paroi O., unie dans toute son étendue, est interrompue au centre par une ouverture où aboutit un plan incliné montant vers l'extérieur, et à la surface duquel M. Renan croit avoir reconnu des traces de gradins taillés dans le roc. Cette ouverture, large de 9 mèt. environ, conduit du côté du S. et de l'O., à un massif de rochers taillés, tantôt offrant l'aspect de carrières, tantôt présentant des cavités carrées, qui semblent avoir été des aires de chambres. Au N., l'ouverture se termine par une espèce de tranchée, descendant obliquement vers la plaine. A g. de cette tranchée, dans l'angle qu'elle forme avec l'extrémité de la paroi O., on trouve l'assise inférieure d'un petit édifice carré long de 11 mèt. sur 7 de large; cette

assise est formée de gros blocs de 2 à 3 mèt. de longueur sur 1 mèt. de largeur et autant de hauteur. Aux quatre angles de l'enceinte s'élevaient des piliers en forme d'équerre, séparés de la surface des parois par un espace d'environ 3 mèt. 50; ils servaient probablement à soutenir le toit d'une galerie qui faisait le tour de l'enceinte.

Le sol de la cour sacrée ou *haram* offre maintenant l'aspect d'une prairie. Il avait été autrefois aplani dans le rocher même, comme le Haram ech-Chérîf à Jérusalem, et l'on a laissé, au centre de la cour, un cube de 5 mèt. 50 de côté sur plus de 3 mèt. de haut, adhérant au sol. Les quatre parois de ce rocher, qui rappelle la pierre Es-Sakhrah du Haram ech-Chérîf (*V.* R. 18), présentent une surface lisse aux deux tiers supérieurs de leur hauteur, le tiers inférieur est rongé à la manière des rochers qui ont longtemps séjourné sous l'eau (Renan, *ouvr. cité*, p. 65).

Ce cube sert de base à une sorte de naos ou *cella*, fermée de trois côtés seulement et ouverte, comme l'enceinte elle-même, au N., en face de la vallée. Le monument se compose de quatre pierres, dont trois forment une assise intermédiaire entre la base adhérente au sol, et le toit qui est monolithe. Le toit s'avance jusqu'au niveau de la face antérieure du rocher, en formant une sorte d'auvent, qui était probablement autrefois soutenu par des colonnes. Malheureusement, ce monument si remarquable menace ruine. L'aire de la chambre, inclinée d'arrière en avant, présente aux deux côtés deux banquettes séparées par un espace d'environ 80 centim. Devant chacun des jambages de l'ouverture, a été creusé un trou carré, peu profond, qui a peut-être servi à recevoir la base d'une colonne. Vers les deux tiers de la hauteur, en dedans des parois latérales, on remarque de chaque côté un trou d'environ 10 cent. de diamètre, sur 15 cent. de profondeur. Ces deux trous, placés au même niveau et en regard l'un de l'autre, semblent avoir été creusés, dit M. Renan, pour recevoir une tringle en fer ou en bois, le long de laquelle courait une courtine destinée à cacher l'intérieur de la chambre, qui devenait ainsi un lieu très saint, comme au temple de Jérusalem (*V.* p. 274).

« Le Ma'abed d'Amrît, dit M. Renan, est le plus ancien et presque le seul temple qui nous reste de la race sémitique. Nulle part on ne pénètre si bien dans les habitudes du culte de ces peuples. La disposition de l'édifice indique clairement une arche ou tabernacle analogue à l'arche des Hébreux destinée à renfermer des objets sacrés, une sorte de kaaba (comme la pierre Es-Sakhrah), avec son *haram*, où l'on groupait tous les objets précieux de la nation. » (Renan (*ouvr. cité*, p. 67).

Au N. E. du Ma'abed, sur la rive du Nahr Amrît, s'ouvre, dans le roc, une vaste coupure artificielle, nommée dans le pays *El-Meqla'a* (La Carrière). C'est un immense *stade* de 125 mèt. de long. sur 30 de large. Dix gradins de 60 cent. de hauteur entourent l'arène; ils étaient creusés dans le roc sur la face N. Le stade se terminait à l'E. par un hémicycle. Ce stade serait phénicien, d'après M. Renan. Un peu au S., le rocher est couvert de travaux, couloirs, fosses sépulcrales, excavations carrées. A l'O., s'ouvrent trois enceintes semblables à celle du Ma'abed (*V.* ci-dessus). L'aire de ces cours et le plateau qui les domine sont jonchés de débris de constructions, de seuils, de pierres taillées, etc.

Les berges du Nahr Amrît, jusqu'à son embouchure, sont également couvertes de débris mêlés à de la terre végétale. Les indigènes exploitent ces ruines comme carrières.

En se dirigeant vers e S., à partir

du Ma'abed, par la route de Tripoli, on laisse à g. un ancien Khân, et l'on arrive (10 min.) à un marais alimenté par la source *Aïn el-Hayât* (Fontaine des Serpents). On y trouve les débris de deux *naos*, purement égyptiens, découverts par M. Renan et étudiés par M. Thobois. L'une des deux cellas était portée sur un bloc cubique, encore en place, de 3 mèt. 20 cent. de côté, reposant lui-même sur une assise composée de deux énormes pierres. Le bloc présente des surfaces très rongées, et l'on y reconnaît, sur les faces N. et S., la trace de deux petits escaliers, extérieurs au cube, conduisant à la plate-forme de la cella. L'extérieur de la cella était voûté, comme celui du ma'abed. A la voûte étaient sculptées deux vastes paires d'ailes, de style égyptien. L'une se rattache à un globe couronné, entouré d'aspics à la tête surmontée d'un disque, et muni d'une queue d'oiseau de proie; l'autre est fort mutilée. Il ne reste de l'autre naos, situé à quelques mètres du précédent, que la base et la partie inférieure.

En continuant à s'avancer vers le S. et traversant (15 min.) le Nahr koublèh, on trouve, à g. de la route, au milieu des buissons, un énorme mausolée, nommé dans le pays *Bordj el-Bezzâq* (La tour du Limaçon). C'est, d'après M. Renan, la bâtisse la plus considérable et la mieux conservée qui nous reste de la vieille Phénicie. Elle présente actuellement la forme d'un cube, terminé par une corniche, construit par assises horizontales et joints verticaux, sans ciment, en pierres de plus de 5 mèt. Le cube était autrefois recouvert d'une pyramide, dont les matériaux ont été retrouvés par M. Renan, au pied du monument. Le monument, composé de cinq assises de pierre, a une hauteur totale de 11 mèt. L'assise inférieure, faisant partie d'un massif s'étendant sous tout l'édifice, a 1 mèt. de hauteur et est formée de pierres régulièrement taillées. La seconde assise, qui constitue la base du monument et entoure la chambre inférieure, mesure environ 9 mèt. 50 c. de côté sur une hauteur de 2 mèt. 50 cent. et est composée de quatre blocs rectangulaires formant les quatre angles et les deux faces latérales est et ouest. Ces blocs ont de 4 mèt. 50 à 5 mèt. 20 de longueur et environ 2 mèt. 50 cent. de largeur aux faces nord et sud. Le reste de ces faces est rempli par des blocs de moindres dimensions et de petites pierres régulièrement taillées. C'est dans ce remplissage, du côté du N., que la porte de la chambre inférieure a été taillée. Le bord supérieur des blocs rentre pour former tout autour de l'édifice une banquette de 50 cent. de large, puis l'assise se relève verticalement et se continue d'environ 30 cent. avec la partie inférieure de la troisième assise. Celle-ci est pleine et sépare les deux étages du mausolée. Elle est formée de huit blocs dont six font partie des parois de l'édifice. Ils ont de 4 mèt. 10 cent. à 5 mèt. 50 de longueur sur 1 mèt. 75 à 2 mèt. 25 de largeur et 2 mèt. 50 de hauteur; les deux autres sont placés au milieu de la construction, posant sur une entaille pratiquée au milieu de la deuxième assise. Ce sont deux dalles énormes ayant 1 mèt. 80 cent. d'épaisseur, sur 4 mèt. 80 de longueur et 1 mèt. 90 cent. de largeur. La surface de cette assise, offre, du côté N., deux saillies. La quatrième assise, au centre de laquelle est placée la chambre supérieure, est formée de six blocs, présentant à peu près les mêmes dimensions que les précédents. Une fenêtre, qui servait d'entrée à la chambre supérieure, avait été taillée à la ligne de jonction de ces deux assises, au-dessus de la porte de la chambre inférieure. La cinquième assise est composée de dix blocs un peu moins gros que les précédents, servant de plafond à la

chambre supérieure et constituant avec la face supérieure de la corniche, la terrasse de l'édifice. La sixième assise, haute de 1 mèt. 30 cent., se compose de dix blocs formant une corniche de 30 cent. de hauteur, surmontée d'un bandeau épais de 50 c., s'avançant d'environ 30 c. sur la surface de l'édifice. Il ne reste que trois de ces blocs au-dessus de la façade, du côté N.

La chambre inférieure mesure 1 mèt. 70 cent. de hauteur sur 5 mèt. 37 cent. de longueur et 4 mèt. 68 cent. de largeur. La paroi du fond présente trois cadres placés à fleur du sol, séparées par des saillies. Au pied de la moitié postérieure des parois latérales, se trouvent des banquettes, qui ont dû servir de base à de petits murs parallèles aux cloisons de séparation des fours et destinés à supporter les extrémités des dalles qui recouvraient les tombes. La chambre supérieure, à laquelle n'aboutit aucun escalier, ni intérieur, ni extérieur, paraît être la partie principale de l'édifice, comme la chambre des pyramides d'Egypte (*V.* tome II, p. 386). Elle a 2 mèt. 53 cent. de hauteur sur 4 mèt. 30 cent. de largeur et 5 mèt. 50 cent. de longueur. On y arrivait par la fenêtre carrée, décrite ci-dessus. La paroi du fond, en face de l'ouverture, est formée par un bloc présentant à sa surface douze cadres carrés, taillés dans le bloc, à une profondeur moyenne de 30 cent. et offrant trois rangées de quatre cadres. Ces cadres sont séparés par des saillies, autrefois rectangulaires. Sur les deux parois latérales, au niveau des deux arêtes horizontales de la paroi du fond, s'étendent deux rainures rectangulaires, destinées sans doute à recevoir les dalles qui s'appuyaient sur les cloisons. Il est probable, d'après MM. Thobois et Gaillardot, que nous ne voyons aujourd'hui que la partie postérieure des fours, les cloisons intermédiaires ayant été détruites, soit par les occupants du fortin, soit par l'effet de quelque tremblement de terre.

Au S. E., à une petite distance du *Bordj el-Bezzâq*, se trouve un gros rocher cubique, à demi enterré dans le sable, présentant 8 mèt. 50 cent. de largeur sur chacune de ses faces et 5 mèt. de hauteur au-dessus du sable. Un escalier, taillé dans le rocher derrière une petite fenêtre carrée, percée vers le tiers supérieur de la face est, aboutit à la plate-forme, recouverte d'une couche de béton. Une ligne de petits trous s'étend au niveau du bord inférieur de la façade et paraît avoir été destinée à amorcer les poutres d'une chambre ou d'un portique. A la base se trouve une grotte très grossièrement taillée. Le bloc est posé sur une aire maçonnée. Sans doute il servait de base à quelque chambre funéraire.

Plus au S., on trouve un bloc appelé *Hadjar el-Khoublèh* (Pierre de la femme enceinte). C'est un obélisque dont deux pierres seulement se retrouvent aujourd'hui, renversées sur le sol. Tout près de là se voient quelques caveaux, dont l'un offre de grandes coupes verticales du rocher d'un aspect assez grandiose, et quelques bases taillées dans le roc. Là devait se trouver une nécropole, située au S. de Marathus.

Revenant au N. et traversant le Nahr Khoublèh, nous gravissons au N. E. les pentes du plateau où se voient divers travaux dans le roc, et nous arrivons à la *nécropole* centrale, où l'on remarque deux monuments fort voisins l'un de l'autre, et qui s'aperçoivent de loin. Les gens du pays les nomment *El-Aamîd El-Méghâzil* (Les colonnes fuseaux) ou simplement *El-Méghâzil*. Plus près, à 250 mèt. environ, se trouve un monument du même genre, que nous décrirons le premier. Il est formé d'une pierre de forme cubique, de 2 mèt. 36 cent. de largeur sur 1 mèt. 75 cent. de hauteur, por-

tée sur une base à deux gradins et terminée par un couronnement composé d'un talon et d'un listel. Au-dessus de ce cube s'élève un bloc, dont la partie inférieure est taillée à pans droits, tandis que la partie supérieure forme une pyramide tronquée. Ce monument s'élève au-dessus d'une chambre funéraire à laquelle on accède par un escalier taillé dans le roc. L'ouverture de ce caveau, située en face et à 8 mèt. environ, est couverte par un énorme bloc régulièrement taillé en dos d'âne et supporté par une assise de grosses pierres (*V.* Renan, *Mission en Phénicie*, pl. XVII).

Autour de ce monument, le roc est creusé de nombreuses grottes, qui autrefois étaient sans doute surmontées de leur maghzel. Ces caveaux, qui se décèlent au dehors par une entaille rectangulaire, sont les plus hauts, les plus vastes et les mieux conservés que M. Renan ait rencontrés sur toute la côte de Syrie. On y descend quelquefois par des puits rectangulaires, au fond desquels, des portes basses, creusées sur les deux petites faces du rectangle, comme à Saïda (*V.* p. 578), donnent accès à deux caveaux latéraux opposés l'un à l'autre; le plus souvent, par un escalier taillé dans le roc. Comme à Saïda, ce dernier système a été substitué après coup au premier. Les caveaux sont formés de plusieurs chambres, quelquefois même de deux étages communiquant entre eux par un puits. Dans plusieurs d'entre eux, le plafond est uni; dans d'autres, il est légèrement circulaire. Les chambres communiquent l'une avec l'autre par une porte suivie de quelques marches, en sorte que les plus éloignées de l'entrée sont situées plus profondément que les premières. Dans un des caveaux, les fours placés en éventail rappellent la disposition du tombeau des Prophètes à Jérusalem (*V.* p. 315).

Le premier maghzel que l'on aperçoit au N. O. de la nécropole, est formé d'un soubassement rond, flanqué de quatre lions monumentaux qui n'ont pas été achevés et d'un cylindre surmonté d'une demi-sphère. Le soubassement se compose de quatre pierres; le cylindre et l'hémisphère constituent un monolithe de 7 mèt. de hauteur. Deux couronnes, formées de grands denticules et de découpures pyramidales à gradins, au nombre de seize, entourent le cylindre; chacune de ces couronnes est saillante d'environ 10 cent. L'autre maghzel, situé à 6 mèt. du précédent, se compose d'un cube servant de piédestal, d'un cylindre monolithe de 4 mèt. sur 3 mèt. 70 cent. de diamètre, légèrement aminci vers le haut et d'un pyramidion à cinq faces couronnant le tout. La base sur laquelle s'appuie le piédestal est brute et irrégulièrement taillée (Renan, *ouvr. cité*, p. 72-74 et pl. XI, XII et XIII).

Mentionnons enfin, à 500 mèt. environ au nord des deux méghâzil, une maison monolithe, tout entière évidée dans le roc, signalée par Pockoke et décrite par M. Renan (p. 92 et pl. XII). La pierre a été enlevée de façon à ne laisser que de minces écrans ou des cloisons adhérentes au sol, lesquels constituaient les murs. La façade de cette maison, tournée vers l'O., a 30 mèt. de longueur. Les deux murs parallèles sont aussi éloignés d'à peu près 30 mèt.; leur hauteur est de 6 mèt. environ; leur épaisseur, de 80 cent. Des murs de refend, faisant corps avec le rocher, divisaient l'intérieur en plusieurs chambres. Les portes et les fenêtres sont percées assez irrégulièrement. L'intérieur des murs est rempli de niches ou d'armoires. On voit encore au haut les trous des poutres qui formaient la toiture. La pierre ne porte ni inscriptions ni trace d'aucun travail d'ornement. M. Renan, ayant soigneusement ex-

ploré le sol de l'intérieur de cette maison par des tranchées et des trous rapprochés l'un de l'autre, n'a rencontré que le roc aplani et, à l'angle S. E., un puits circulaire très profond, creusé dans le rocher. En dehors de la maison, à l'angle S. O., se trouvait un carré régulièrement taillé dans le roc et pavé d'une mosaïque bien conservée, composée de gros cubes de calcaire blanc, comme on en trouve tant sur la côte de Phénicie.

Au delà de Amrît, on franchit (40 min. le *Nahr Ramka*, et l'on arrive (20 min.) à

Tortose, l'ancienne *Antaradus*, colonie de Arad, nommée *Tartoûs* par les Arabes. Les Arvadites, habitants de Arad, ancien nom de Rouâd (*V.* ci-dessous), étaient une des principales tribus phéniciennes, et Arad resta longtemps la rivale de Sidon. Karné et Marathus lui étaient soumises. « La domination de ce petit peuple s'étendait assez loin le long de la côte et jusque dans l'intérieur des terres. Au nord, ils possédaient Gabala et Paltos; au sud, ils avaient soumis la tribu et la ville de Simyra; à l'est, Hamath sur l'Oronte leur obéit pendant quelque temps (Maspero, *ouvr. cité*, p. 191). Arad s'allia avec les Rotennou contre l'Egypte, et entra en lutte avec Thoutmès III, Ramsès II et Ramsès III (*V.* p. 100). Dans les longues luttes entre l'Assyrie et l'Egypte, Arad partagea le sort des autres villes phéniciennes, tantôt subissant la domination des conquérants et leur fournissant des vaisseaux, tantôt se révoltant contre eux. Après la soumission définitive de la Phénicie, Arad resta, comme la plupart des villes phéniciennes, une ville importante par son commerce, et sous les Perses comme sous Alexandre le Grand, elle paraît avoir joui d'une certaine indépendance. A l'époque romaine, elle céda le premier rang à sa colonie *Antaradus* ou *Antiaradus*, mentionnée pour la première fois dans la géographie de Ptolémée. En l'an 346, Constantin reconstruisit Antaradus, qui pendant un certain temps, fut nommée *Constantia*. Au moyen âge, Antaradus, nommé Tortose, fut une place importante, qui dépendait du comté de Tripoli, dont elle formait, avec ses dépendances, un des grands fiefs. Dès 1183, nous y trouvons établie une commanderie de l'ordre du Temple, et les Templiers en firent une place forte de premier ordre. Ils la défendirent victorieusement contre Saladin en 1188, et ne l'abandonnèrent que le 5 juin 1291, pour se retirer à Chypre (*V.* E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 80-84).

Etat actuel. — La ville de Tortose se composait d'une enceinte munie de fossés taillés dans le roc, et du château proprement dit.

L'enceinte de la ville (*V.* le plan), qui affecte la forme d'un trapèze irrégulier, était formée d'un rempart qui n'est proprement qu'un mur crénelé, flanqué de tours barlongues. Une grande partie du mur a été, du reste, démolie, et une seule porte existe encore au N. Cette enceinte contient aujourd'hui des jardins, dans lesquels s'élève, au milieu des palmiers, la vieille *cathédrale de Notre-Dame-de-Tortose*, citée par Joinville, magnifique vaisseau du XII[e] s., bien conservé. Cette église, orientée de l'O. à l'E., mesure 40 mèt. de longueur sur 27 de largeur; elle s'ouvre à l'E. par une belle porte ogivale, surmontée de trois fenêtres. La façade est flanquée de deux petites chapelles. L'intérieur se compose d'une nef centrale, séparée des ailes par des piliers, avec colonnettes surmontées de chapiteaux ornés de feuilles. Notre-Dame-de-Tortose fut un des lieux de pèlerinage les plus vénérés du temps des Croisades. On attribuait la fondation de cette église à saint Pierre.

Le *château*, situé dans la par-

TORTOSE.

tie N. O. de l'ancienne ville, était séparée de celle-ci par un large fossé, traversé lui-même par une chaussée, menant à la seule entrée que possède la forteresse. La porte qui s'ouvre dans la grande tour (E) donne accès dans un large vestibule voûté, percé de meurtrières, dont M. Rey a donné une bonne description (*ouvr. cité*, p. 72). Après avoir franchi ce vestibule, on se trouve dans la première enceinte du château, que flanquent des saillants carrés. Cette première ligne de défense se compose à la base d'un massif de rochers taillés et revêtus de maçonnerie vers le dehors de la place. Une muraille de plus de 3 mèt. d'épaisseur, percée de grandes meurtrières pour les machines, augmentait son relief, et un chemin de ronde, avec un parapet crénelé, couronnait l'ouvrage. « Nulle part, dit M. Rey, à qui nous empruntons cette description et qui a bien voulu nous communiquer le plan ci-joint, on ne déploya un pareil luxe dans l'emploi des matériaux, et j'ai tout lieu de penser qu'outre l'exploitation des pierres tirées des fossés, où la présence d'antiques excavations sépulcrales facilitait l'extraction de gros blocs, les ruines phéniciennes d'Aradus, d'Amrît et de Carné durent être mises à contribution pour fournir les matériaux de ces gigantesques murailles. » Un fossé aujourd'hui à peu près comblé régnait au pied des murs de la seconde enceinte (B), construits d'après le même système, mais d'une élévation assez considérable pour que la double ligne crénelée qui la couronnait pût commander tous les ouvrages de la première enceinte (*V.* la coupe).

En pénétrant dans la cour intérieure du château par une brèche qui a remplacé l'ancienne porte, on laisse à g. la *grand'salle* (F), vaste bâtiment en forme de galerie, mesurant 44 mèt. de long sur 15 mèt. de large, et l'un des plus beaux et des plus vastes vaisseaux de ce genre qui nous ait laissés la Syrie; malheureusement, il n'en subsiste plus guère que la moitié. Une épine de 5 piliers rectangulaires, aujourd'hui disparus, le séparait en deux nefs de six travées chacune, et les retombées des voûtes le long des parois de la salle étaient supportées par des culs-de-lampe en forme de chapiteaux, ornés de figures fantastiques et de feuillages byzantins. Six grandes fenêtres, s'ouvrant irrégulièrement dans les travées, éclairaient la salle; celle du milieu seule nous est parvenue presque intacte. L'arcade repose sur deux colonnettes de marbre à chapiteaux, ornés de feuilles crochetées, et l'archivolte était décorée d'arabesques entrelacées où l'on reconnaît l'influence de l'art byzantin. Au-dessus de ces larges baies sont pratiquées de petites ouvertures carrées (une par travée), percées dans des embrasures ogivales (*V.* pour la description et le dessin de ce monument, E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 76-77). Au S. E. de la grand'salle s'élève la *chapelle* (G), nef régulièrement orientée, formée de 4 travées et terminée carrément sans abside; le style de ce monument se rapproche beaucoup de celui de la grand'salle; malheureusement l'intérieur est encombré de constructions modernes. Au milieu de la place se trouve un grand puits. Vers le sud s'étend la ville moderne, composée d'une centaine de maisons occupant l'espace où s'élevaient sans doute les logements de la garnison, le palais du châtelain, etc. Le long des remparts règne en (H) une longue série de magasins voûtés, qu'éclairent des meurtrières percées à la base des murailles, vers les dehors du château. Enfin, à l'O. se voit la base d'un énerme donjon, de forme barlongue, revêtu d'un talus en maçonnerie et flanqué autrefois vers l'ouest de deux tours carrées; c'était là sans aucun doute

l'ouvrage cité par Ibn el-Atîr, dans lequel le grand maître du Temple et ses chevaliers repoussèrent les assauts de Saladin. De vastes casemates existent encore sous ce massif et communiquent avec la mer par une poterne qui, s'ouvrant à fleur d'eau, permettait aux navires chrétiens de ravitailler les défenseurs de cette tour (*V.* E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 69-84).

De Tortose, on peut se rendre en moins d'une heure par bateau à l'île de **Rouâd**, l'antique Aradus capitale des Arvadiens (*V.* ci-dessus). L'île, admirablement située, commande une vue magnifique de Tortose et sa plaine, des montagnes voisines, le Djébel Aqra, au N., et le Liban, au S. — Située à 3 kil. env. de la terre ferme, elle consiste en un banc de rocher, long de 800 mèt. env. sur 500 de largeur moyenne, et couvert çà et là de bancs de sable. La partie S. de l'île est presque entièrement occupée par la moderne

COUPE DES MURAILLES DU CHATEAU DE TORTOSE.

Rouâd, ville de 2 à 3000 habitants, adonnés surtout à la pêche des éponges. Une large muraille, suivant les bords de l'île artificiellement aplanis, entourait autrefois l'île entière, excepté vers l'E., où se creusait le port. De ce côté, on voit encore aujourd'hui des débris de colonnes, épars sur le rivage ou dans la mer. Les restes les plus considérables de l'ancienne enceinte se trouvent à l'O. de l'île, où ils atteignent aujourd'hui encore 9 à 11 mèt. de haut. On admire leur style cyclopéen. Les assises, qui sont en certains endroits au nombre de cinq ou six, posent sur une base de rochers taillés. « Nul doute, dit M. Renan, que nous n'ayons là un reste de la vieille Arvad, un ouvrage vraiment phénicien. » Le point le plus élevé de l'île est couronné par un grand château sarrasin, avec des substructions et de nombreux magasins taillés dans le roc. L'île contient quelques belles citernes et, du côté S., on y trouve les restes de constructions souterraines avec niches pour lampes, etc. Des inscriptions sont gravées sur des socles en basalte noir ou en granit gris.

Au N. de Tartoûs, on suit la côte

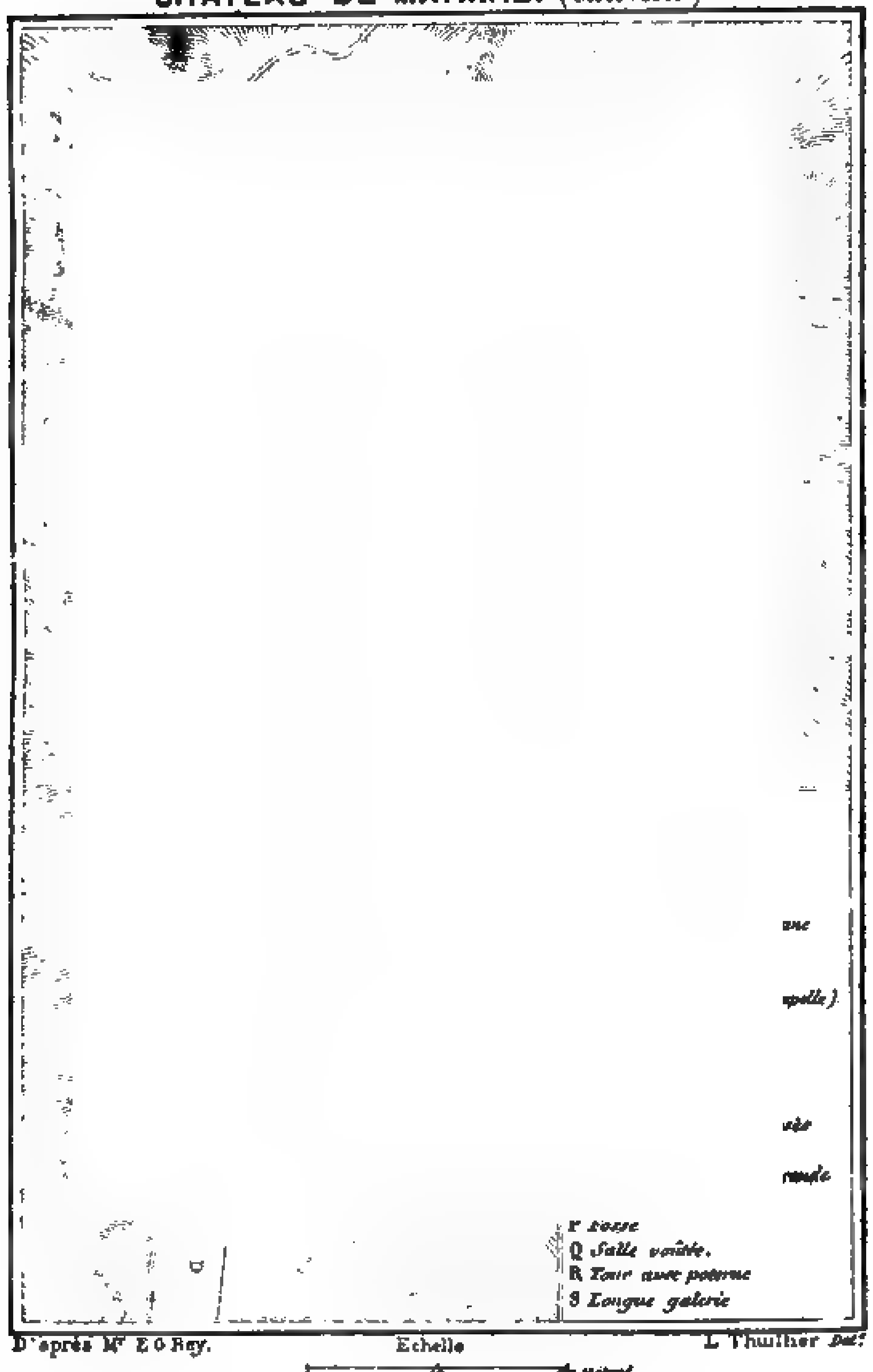
sablonneuse, ayant à dr. le district montagneux de *Kaouaby*, habité par les Ismaéliens. Après (10 min.) le petit et misérable port de la ville, on atteint successivement (50 min.) *Qarnoûn*, l'ancien **Karne** (*V.* p. 693); 10 min. le *Nahr el-Houçeïn;* (10 min.) *Aïn el-Tîn ;* (25 min.) *Khirbet Naçîf*, avec de nombreuses ruines; (30 min.) *Tell Bouçîrèh ;* (25 min.) *Zemrèh* et (35 min.) le ruisseau de *Marakia*, avec quelques ruines qui occupent l'emplacement de *Maraclée*, en face de laquelle les Franks élevèrent une tour gigantesque à 7 étages qu'ils durent rendre aux musulmans et démolir en 1285. Viennent ensuite (1 h. 10 min.) *Aïn el-Frari*, (30 min.) le *Nahr Bôz* et enfin (2 h.) le château de

Markab, l'ancien **Margat**, qui fut l'une des principales forteresses des Hospitaliers à l'époque des Croisades.

Histoire. — « On ne sait rien de positif sur l'origine de Margat, quoiqu'on ait lieu de supposer que cette place fut fondée par les Byzantins. Les recherches de M. Rey ont établi qu'elle tomba par surprise entre les mains des Franks en 1140, et devint alors un des fiefs les plus considérables de la principauté d'Antioche. « Possédée par la famille Mansoer, qui en prit le nom, cette forteresse, ainsi que la ville de Valénie (*V.* ci-dessous), fut conservée par elle jusqu'à l'année 1186. C'est alors que Bertrand de Margat, avec l'approbation de Bohémond d'Antioche, céda ces deux possessions et toutes leurs dépendances à l'ordre de l'Hôpital, le 1er février 1186 » (E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 32). Salah ed-Dîn, après la bataille de Hattîn, fit passer son armée sous les murs de cette place, malgré les efforts de Margarit, amiral de la flotte envoyée par Guillaume II, roi de Sicile, au secours des chrétiens de Syrie. C'est à Margat qu'est mort en 1192, Isaac Comnène, prisonnier de Richard, roi d'Angleterre. En 1270, après la prise du Krak, les Hospitaliers durent abandonner tous les territoires possédés en commun avec les musulmans et les impôts de Markab et de son territoire furent répartis entre le sultan et le grand maître des Hospitaliers. Assiégée par Qalaoûn, en 1285, la forteresse capitula et ses défenseurs se retirèrent à Acre.

État actuel — « L'assiette de Margat, dit M. Rey, fut admirablement choisie pour en faire une grande place d'armes, commandant toute cette partie du littoral et pouvant offrir au besoin une citadelle de refuge, longtemps considérée comme imprenable. La montagne forme à peu près un triangle ; au nord et à l'ouest, elle est presque à pic, tandis qu'à l'est une profonde vallée la sépare des monts Ansariyèhs, auxquels elle se rattache, vers le midi, par une étroite crête, ce qui fait de ce sommet une sorte de presqu'île. La configuration du terrain a déterminé le plan du château composé d'une double enceinte avec réduit à l'extrémité sud. Une muraille, flanquée de tourelles, pour la plupart rondes, constitue la première ligne ; quant à la seconde, aujourd'hui ruinée, elle s'élevait au haut du terre-plein, qui occupe tout l'intérieur de la place et dont le pourtour est encore revêtu de talus de maçonnerie construits à la base de ce deuxième rempart.... Des bords du ruisseau, un étroit sentier serpentant au milieu des rochers amène le visiteur au pied des murs du château. Là un escalier en pente assez douce pour que les chevaux pussent aisément le gravir, le conduit à l'entrée de la forteresse. Celle-ci s'ouvre en A dans une tour carrée et était défendue par une échauguette, un mâchicoulis, une herse et des vantaux. Dès que le voyageur a franchi cette porte, il trouve un grand vestibule dont la

CHATEAU DE MARKAB. (MARGAT)



D'après Mr E G Rey. Echelle L. Thuillier Del.

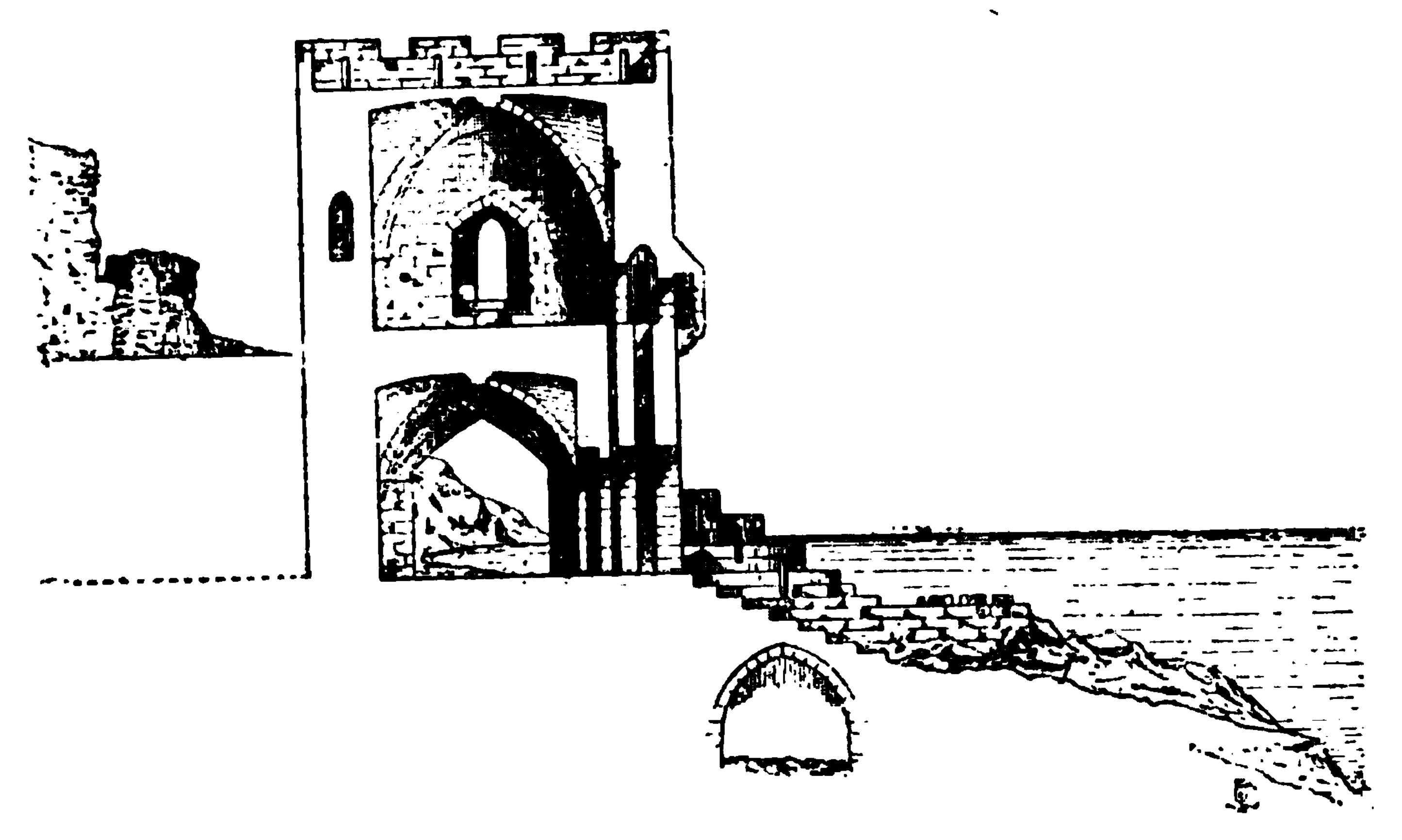
voûte s'appuie sur des nervures prismatiques retombant sur des consoles. A dr. et à g., deux larges arcades en segment d'ogive donnent accès dans la première enceinte, qui consiste en une muraille flanquée de tourelles rondes, d'un faible diamètre et ne présentant qu'un étage de défenses. Au nord, l'escarpement du rocher taillé à pic tient lieu de muraille sur une assez grande longueur. Vers l'E., un fossé a été creusé au pied du rempart. Au S., en face de la langue de terre qui réunit son assiette avec les hauteurs voisines, a été construite en (C) la défense la plus formidable de cette première enceinte. Ce gros saillant arrondi, nommé au moyen âge l'Eperon, d'un relief considérable, est fondé sur le roc et massif dans toute sa hauteur. Son couronnement, composé d'une ligne d'échauguettes surmontée d'un parapet crénelé, fut l'objet de réparations importantes à la suite de la prise du château par Qalaoûn, à l'époque où ce prince fit placer l'inscription arabe qui se lit sur le pourtour. En avant, on avait creusé un large réservoir (D).

On pénètre dans le réduit du château par la porte (F). A dr., s'ouvre un vestibule voûté en ogive, par lequel on entre dans la cour (G). A g. se voit une *chapelle* (H), maintenant transformée en mosquée; c'est une nef comprenant deux travées et terminée par une abside arrondie, voûtée en niche de four. Les voûtes de la chapelle sont à arêtes vives et appuyées au milieu sur un arc doubleau qui sépare les deux travées et qui repose sur deux colonnes engagées dans des pilastres appliqués aux murs de l'église. L'abside est plus élevée que le reste de la chapelle d'environ 40 cent. et l'on y accède par deux marches; à dr. et à g. s'ouvrent des portes basses conduisant à deux petites pièces éclairées par des meurtrières. Un portail s'ouvrant dans la façade est la seule partie du monument présentant encore quelques sculptures. Il est précédé d'un perron de trois marches et était orné de quatre colonnettes en marbre, dont les fûts manquent aujourd'hui. A dr. de la cour, sont les débris d'une *grand'salle* qui comprenait quatre travées, dont deux sont encore debout. Les arcs ogives s'appuient sur des consoles; une maison moderne occupe en partie ces ruines.

Au S. de la chapelle et y attenant est un grand bâtiment à deux étages (K), éclairé par des fenêtres ogivales. Chaque étage renferme une vaste salle et communique directement avec le donjon (L), énorme tour de 29 mèt. de diamètre. Les deux étages sont percés de meurtrières se chevauchant de manière à ne pas laisser de points morts à sa circonférence. Elle est terminée par une plateforme, dont le parapet est ruiné. Au N. du terre-plein sont des édifices ruinés.

De Markab, on descend à (15 min.) **Banias**, le *Balanea* de Strabon. On y trouve une acropole cyclopéenne phénicienne, signalée par M. Rey et étudiée par MM. Favre et Mandrot (*Revue archéologique*, 1879). M. Renan y a découvert deux inscriptions qui montrent qu'elle jouissait, à l'époque romaine, d'une certaine autonomie municipale. Au moyen âge, les Croisés ont fait de Balanée, *Valanie* ou *Valénie*, tandis que les Arabes en ont tiré le nom de Banias. Elle fit alors partie de la principauté d'Antioche. La famille Mansoër, qui la possédait, ainsi que le château de Margat, renonçant à la défendre contre les musulmans, la céda en 1186, à l'ordre des Hospitaliers (*V.* ci-dessus). Le petit cours d'eau qui se jette dans la mer après avoir traversé Valénie formait la limite entre la principauté de Tripoli et celle d'Antioche (E. G. Rey). Lors de la chute de Margat, Valénie tomba.

avec toute la région environnante, au pouvoir des musulmans et Banias ne fut plus qu'un misérable village. On n'y trouve aucune trace de ruines chrétiennes et fort peu de ruines païennes, les pierres ayant été exploitées pour les constructions nouvelles, sur toute la côte. Sur la rive dr. de la rivière, non loin de la mer, on remarque sur une sorte de plate-forme des débris de colonnes et sur la rive g., au S., quelques tombeaux. En remontant la petite rivière de Banias par le chemin de Markab, on arrive bientôt à un point où ce chemin quitte la vallée pour s'élever sur la montagne. Là jaillissent des sources nombreuses, d'une eau fraîche et limpide, près desquelles sont des substructions anciennes, qui ont peut-être appartenu, selon M. C. Favre, à un établissement de bains. C'est au-dessus de ces sources, sur un plateau rocheux



COUPE DE LA PORTE DU CHATEAU DE MARGAT (Markab).

de calcaire gris, que se trouve l'*enceinte cyclopéenne.* Elle a la forme d'un triangle très allongé, dont le mur serait un des longs côtés, et dont une anse de la vallée figurerait les deux autres. Au-dessus de la rivière, le rocher offre partout un précipice inaccessible. Le développement du mur est d'environ 600 mèt. L'extrémité occidentale vient prendre pied sur le précipice même par un petit retour de forme arrondie. La fortification est coupée en trois points par des ouvertures dont le vide est de 8 à 10 mèt. et qui sont flanquées par le mur de défense. La porte N. O., la mieux défendue, est placée entre deux défenses, dont l'une est une simple saillie du mur, de 30 mèt. de long environ, tandis que l'autre, à l'E., est une sorte de tour rectangulaire. La porte N. présente une disposition à peu près semblable et la porte E. n'est qu'une simple ouverture de plain-pied entre le précipice et un retour semi-circulaire du mur, en forme de tour. On remarque en outre, entre les différentes portes, une série de saillants et de rentrants à angles plus ou

moins ouverts. Le mur, épais de 5 à 8 mèt., est composé de blocs de calcaire gris, de formes irrégulières, non taillés ni cimentés, et de grandeur très variable. Quelques-uns mesurent 0 mèt. 80 à 1 mèt. de haut sur une longueur au moins égale. D'après M. Camille Favre, cette enceinte serait d'origine pélasgique et contemporaine des migrations des Pélasges dans l'Archipel et vers l'Egypte (*V.* p. 202) (*Revue archéologique*, 1879).

Continuant à suivre la côte, on atteint les ruines de *Reï es-Sîn*, où se trouvent les restes d'un petit château du moyen âge, que M. Rey identifie avec l'*Ericium* des Croisades, (1 h.) le *Nahr Djobâr*, (20 min.) le *Nahr Houçeiçân* et (45 min.) le *Nahr es-Sîn* ou *Nahr el-Mélek*, sur la rive g. duquel les ruines informes de *Ras Baldèh el-Mélek* marquent l'emplacement de l'ancienne **Paltos** (*V.* p. 693). On traverse la rivière près de son embouchure, sur un joli pont des croisades, à côté duquel se voient les restes d'un château, nommé le *Toron de Boldo* (ou *Belda*). Un peu au N. se trouve l'ancien port de la ville.

Au delà du Nahr es-Sîn, on passe (35 min.) le *Nahr Soukât*, près duquel s'élève au N. E. le *Tell Soukât*, qui porte les ruines d'un château et, franchissant (1 h.) le *Nahr Aïn Bourghoûz*, on atteint (30 min.) la ville de

Djiblèh, qui répond à la **Gabala** des anciens géographes. Prise par les musulmans, reprise en 969 par les Byzantins, Djiblèh retomba en 1081 au pouvoir des musulmans. Les Croisés s'en emparèrent en 1109, y établirent un évêché et la ville, nommée alors **Zibel**, fut cédée aux chevaliers de Saint-Jean par Raymond Rupin, prince d'Antioche. Elle fut définitivement reprise par Salah' ed-Dîn, en 1189.

Djiblèh est entourée d'une plaine fertile. La ville moderne, habitée principalement par des musulmans, est fort pauvre. On y trouve de nombreuses pierres sculptées et d'autres restes d'antiquités. Au N. de la ville s'élève un grand *théâtre* romain, qui a servi de fortification au moyen âge. L'arène et les gradins sont assez bien conservés, malheureusement la scène et le postcenium ont disparu. Dans le voisinage, s'élève la *mosquée du sultân Ibrahim*, ancienne église du Bas-Empire.

La route, traversant au N. un district désert, infesté par des maraudeurs Ansariyèhs, atteint (30 min.) le *Nahr Roumaïlèh*, (1 h.) le *Nahr er-Roûs*, que l'on traverse près d'une ruine, nommée *Qala'at Ma'alîn*, située sur une colline. Franchissant (1 h.) le *Nahr Moudiyoukèh*, (30 min.) le *Nahr Snôbar*, et (1 h.) le *Nahr el-Kébîr* (la grande rivière), qu'il ne faut pas confondre avec la rivière du même nom située plus au S. (*V.* p. 672), on atteint (1 h.)

Ladiqiyèh ou **Lataqiyèh**, l'ancienne **Laodicée**. Antérieurement elle s'appelait *Ramitha* ou *Ramantha*, nom dérivé de Baal Ram, divinité qui avait un autel sur le mont Casius (*V.* p. 719). Le nom de Laodicée fut donné à la ville par Séleucus Ier en l'honneur de sa mère et elle se distinguait des autres villes du même nom élevées par ce prince, par l'épithète de « ad mare ». Bien située sur une langue de terre qui s'avance d'une demi-lieue dans la mer, elle possédait jadis un port d'une certaine importance et de riches vignobles. Les vignes furent dévastées pendant le siége qu'elle eut à soutenir contre Dolabella. Antoine concéda à la ville une certaine autonomie et des exemptions de taxes. Pescennius Niger, rival de Septime Sévère, la dévasta, mais elle fut embellie par Sévère (193-211). Elle resta pendant la période chrétienne le port d'Antioche et dut à cette heureuse circonstance une

assez grande prospérité. Prise en 1102 par Tancrède, elle tomba en 1188 au pouvoir de Saladin, fut reprise de nouveau par les Croisés et resta sous la domination des princes d'Antioche. Qala'oûn s'en empara définitivement et rasa la citadelle. Les historiens du moyen âge appellent cette place tantôt Laodicée, tantôt la Liche, Liche ou Licea (*V.* Dr Lortet, *Tour du monde*, 1880).

État actuel. — La ville moderne de Lataqiyèh est située à une petite distance du port, sur la hauteur. Les maisons sont bien construites, en belles pierres régulièrement taillées, garnies de fenêtres à meneaux, d'ouvertures ogivales et d'arcades jetées hardiment au-dessus des rues. Ces passages en partie couverts donnent lieu à des effets de lumière fort pittoresques. La ville est dominée par une colline, haute de 65 mèt. env., au sommet de laquelle s'élève une belle *mosquée*, ornée d'un élégant minaret. De la terrasse qui entoure la mosquée, on jouit d'une vue superbe sur la mer et sur la campagne environnante, qui est très bien cultivée. Au N. se dresse la cime du mont Casius; à l'E. et au S., s'étend la belle plaine du rivage, traversée par le Nahr el-Kébir. Bien que Lataqiyèh ait été plusieurs fois ruinée par des tremblements de terre, et que les inscriptions elles-mêmes ne présentent que des vestiges indéchiffrables, on pourra cependant y faire une promenade archéologique fort intéressante



et M. Lortet estime que cette ville offrirait une riche moisson à l'archéologue qui aurait le temps de s'y livrer à une exploration méthodique. Au N. et à l'E. de la ville, on trouve de nombreux restes d'antiquités, notamment des tombeaux, des sarcophages de différentes formes, dont quelques-uns sont ornés de sculptures et des chambres funéraires creusées dans le roc. L'un des plus grands et des plus intéressants de ces tombeaux porte le nom de *Mâr Touklèh*, sainte Thécla, et les chrétiens de la ville fêtent encore le jour de naissance de la sainte dans l'intérieur de cet hypogée. Ces grottes ont dû servir de lieux de réunion aux premiers temps du christianisme.

Dans l'angle S. E. de la ville, s'élève un *tétrapyle* qui est dans un assez bon état de conservation; malheureusement, il est à moitié enseveli sous les décombres, et entouré de constructions modernes. Le monument est à quatre faces, larges chacune de 13 mèt. 50 et percées d'une porte très large. Les angles sont garnis de portiques corinthiens, fort élégants. Le vide intérieur est recouvert par une coupole ou calotte hémisphérique reposant sur un octogone régulier. M. de Vogüé (*Syr. centrale*, p. 75), qui a donné le dessin de ce curieux monument, signale particulièrement l'intérêt architecturale des pendentifs rudimentaires : il attribue la construction de ce tétrapyle au IIIe s. de notre ère : la première assise de la coupole est ornée d'attributs militaires sculptés en relief. Près de ce monument se trouvent quatre colonnes corinthiennes encore debout et qui faisaient partie d'un temple dont il ne reste plus aujourd'hui que des vestiges.

Le port, situé à 1 kil. de la ville moderne, est formé par une petite baie dont l'entrée a été en partie comblée par les ruines du château qui occupait la pointe de Lataqiyèh. Il est petit, circulaire et garanti des lames de la pleine mer par une ligne de récifs. Le phare est construit sur les soubassements d'une énorme tour antique qui défendait l'entrée du passage. Tout autour se trouvent des magasins, de grands entrepôts à demi ruinés, la douane, la quarantaine, quelques cafés et diverses constructions. L'entrée du port étant trop étroite et difficile pour les navires de fort tonnage, ce point de relâche ne sert guère qu'aux bâtiments qui se livrent à la pêche des éponges. De belles éponges se pêchent sur les côtes voisines et jusque dans la rade, en face de la ville. Entre le port et la ville se déroule un charmant sentier au milieu des jardins ombragés par de gros oliviers.

Les environs de Lataqiyèh étaient autrefois d'une fertilité proverbiale, qu'ils reprendraient sans doute dans des mains moins indolentes que celle des Turcs. Les vignes de Lataqiyèh s'étendaient presque jusqu'à Apamée et produisaient un vin renommé. Cette culture est aujourd'hui remplacée en grande partie par celle du tabac. Ce dernier produit jouit d'une grande réputation qu'il doit en partie aux procédés employés pour sa manutention; il devient très capiteux à la suite de la fermentation qu'il subit. On y récolte aussi en abondance des olives, du coton, du blé; les jardins produisent en quantité des grenades, des abricots, des poires, des raisins et des melons d'eau.

Lataqiyèh possède aujourd'hui de 6 à 8000 hab., et, d'après M. le Dr Lortet, 10 à 12000, dont 2000 env. sont chrétiens. Elle est le port d'Alep, au S., comme Alexandrette l'E. au N. Les nations européennes y sont presque toutes représentées par des vice-consuls. La ville a une dizaine de mosquées, cinq églises grecques, dont deux possèdent d'anciens manuscrits du Nouveau Testament. Une mission américaine

s'y est établie depuis quelques années. On y rencontre toujours un certain nombre d'Ansariyèhs. Les femmes ont pris la détestable habitude de se couvrir la figure de foulards en coton, de provenance anglaise, teints en ponceau et imprimés à grands ramages noirs.

Le climat n'y est point trop malsain pour les gens du pays, parce que les effluves marécageux du fleuve sont balayés au loin par les vents du S. et de l'O. qui règnent une grande partie de l'année, mais la ville, assez malpropre, a été plusieurs fois ravagée par la peste. En été, la température y est très élevée.

Pour le service des paquebots à vapeur, *V.* à la fin du volume, les Renseignements généraux.

De Lataqiyèh à Hamah, R. 74 ; — à Antioche, R. 78 ; — à Alep, R. 79.

ROUTE 74.

DE LATAQIYÈH A HAMAH,

Par Massiad.

(25 heures).

Djiblèh	4h 30
Kadmoûs	9 30
Massiad	4 00
Hamah	7 00
Total	25 00

De Lataqiyèh à Djiblèh, 4 h. 30 min. (*V.* R. 73, lisez en sens inverse).

En quittant Djiblèh, on suit le littoral jusqu'au cap (2 h.) Ras Baldi el-Mélek et, franchissant l'embouchure du Nahr es-Sîn, on s'engage dans les montagnes en remontant le cours d'un ravin dont on atteint (5 h.) le point de départ. En face, de l'autre côté du profond *ouady Djabar*, s'élève sur un contrefort de la montagne, le v. d'*Aleïka*, avec un château ruiné, souvent mentionné par les auteurs du moyen âge qui ont écrit sur les Bathéniens ou Hachichiens (*V.* ci-dessous), et où résidaient les cheïkhs redoutables, connus sous le nom de Vieux de la Montagne. Remontant le flanc gauche de la vallée, en suivant un sentier à peine tracé sur le bord des pentes qui s'abaissent brusquement, on traverse un pays désert où l'on n'aperçoit que quelques hameaux et l'on arrive à *Aïn el-Hatmiyèh*, puis à (2 h. 30 min.) **Kadmoûs**, grand village entouré de murailles percées de deux portes ; on y compte environ 150 maisons, une mosquée et un petit bazar, le tout dominé par un rocher escarpé, sur lequel s'élevait le Qala'at Kadmoûs, détruit par Ibrahim Pacha. Kadmoûs est la résidence du chef des Ismaéliens, qui forment la majorité des habitants de canton.

De Kadmoûs, M. Rey fit l'ascension du *Nébi Chît*, cône de soulèvement plutonien, dont l'altitude est de 1071 mèt. ; d'épaisses fougères couvrent les pentes supérieures de ce piton, au sommet duquel se voit un pretendu tombeau de Seth, qui a donné son nom à cette montagne.

De Kadmoûs, contournant le Nébi Chît au N. (un guide est indispensable), on atteint (4 h.)

Massiad, dont le château s'élève sur un rocher d'environ une dizaine de mètres de relief, au pied même de l'escarpe de la montagne des Ansariyèhs, qui est presque à pic de ce côté. Il est occupé aujourd'hui en partie par des maisons modernes et M. Rey n'y a signalé que deux inscriptions arabes, placées beaucoup trop haut pour qu'il ait pu les estamper. La ville de Massiad est bâtie entre le château et la montagne et sur les pentes de celle-ci, mais les maisons sont en ruine. Elle est entourée d'un mur moderne et a trois portes d'une construction plus ancienne. La mosquée est en ruine (Burckhardt, *Travels in the Syria and the Holy Land*).

Massiad fut une des places fortes

principales des Bathéniens ou Ismaéliens de Syrie. Ces sectaires, originaires de la Perse, n'ont signalé leur existence sous le nom de *Bathéniens* ou partisans du sens allégorique du Koran et d'*Ismaéliens* ou sectateurs d'Ismaïl, fils de l'imâm Dja'far Assâdik, que pendant les dernières années du règne de Mélik Chah, le 3e des sultans seldjoukides, mort en novembre 1092. On les trouve alors, à l'état de petite communauté dissidente, dans l'Irâk persique et déjà ils commencent à employer leur pratique favorite, l'assassinat. En même temps, profitant des troubles qui suivirent la mort de Mélik Chah, ils s'emparent du château d'Alamoût, qui devint le siége de leur domination en Perse et la résidence de leur chef suprême. Vers les dernières années du XIe s., sous le règne du Seldjoukide Ridhouân, fils de Toutouch, ils s'établissent à Alep, capitale du petit état de ce prince. Celui-ci les prend pendant quelque temps sous sa protection, leur accorde une maison où ils exerçaient publiquement leur culte et se sert d'eux pour se défaire de son beau-père, Djenâh Eddaulah, prince d'Emèse, avec lequel il était brouillé. Ils commencent alors à s'emparer de quelques forteresses en Syrie, mais leur pouvoir prit surtout un grand accroissement en 1126, par l'acquisition de la forteresse de Banias, qui fut cédée à leur chef Behram par Thogtékin, prince de Damas. A partir de ce moment, ils se rendirent redoutables dans toute la Syrie et répandirent partout un tel effroi que les malfaiteurs eux-mêmes se prétendaient Ismaéliens, pour être sûrs de l'impunité. Les persécutions qu'ils eurent à subir de la part des princes dévoués à l'islamisme n'arrêtèrent pas leurs progrès. Ils perdirent la ville de Panéas, qu'ils remirent aux Franks, mais ils acquirent en 1132 l'important château de *Kadmoûs* (*V*. p. 705), d'où ils harcelaient les musulmans et les Franks des environs. En 1140, ils s'emparèrent par ruse de Massiad, qu'on appelait alors *Masstâth* ou *Massiaf* et qui était occupée par un émir au service du prince de Khaïzer. Vers la fin du XIIe s., ils possédaient, outre Kadmoûs et Massiad, plusieurs forteresses, dont les principales étaient Markab, Safita et Areïma; les autres étaient : El-Kaf (la caverne), El-Qaouaby, El-Mounifah, Aleïka et Qoleïa (la Colée). A ce moment, leur secte ne comptait pas moins de 60000 adhérents, d'après Guillaume de Tyr. L'assassinat de Raymond Ier, comte de Tripoli, en 1148, leur attira une terrible attaque des Templiers, qui les battirent et les forcèrent à signer un traité par lequel ils s'engageaient à payer annuellement une somme de 3000 besants. C'est vers cette époque que parait le plus célèbre de leurs chefs, Sinân, surnommé Rachid ed-Din, mystique fanatique, homme ambitieux et dur, doué d'une grande éloquence et d'une énergie extraordinaire. Il se donnait comme envoyé de Dieu et il eut la hardiesse d'abolir le jeûne du rhamadân et de rompre ouvertement avec l'islamisme, dont il abolit les pratiques. Ses disciples, qui s'intitulaient *les purs*, établirent entre eux une sorte de communisme qui dégénéra souvent en licence, malgré les sévères répressions de l'imâm. Sinân mourut en 1193, après avoir gouverné la secte pendant plus de 50 ans. La puissance des Bathéniens paraît avoir décru dans le cours du XIIIe s., surtout après la prise d'Alamoût par le prince mogol Houlagou; aussi n'opposèrent-ils qu'une faible résistance au sultan Bibars, qui exigea pour son propre compte le tribut qu'ils avaient jusqu'alors payé aux Franks, leur reprit successivement toutes leurs forteresses, et engagea leurs émirs à son service. A partir de ce moment, on ne les voit plus mentionnés, ainsi que le dit Ibn Khaldoûn que « comme des instruments employés par les souve-

rains, pour se défaire de leurs ennemis lointains. Ils sont appelés *fidaoui*, c'est-à-dire des gens qui reçoivent le prix (*fidiah*) de leur vie pour se dévouer à la mort en accomplissant les projets de ceux qui les emploient» (*V.* C. Defreméry, *Nouvelles recherches sur les Ismaëliens ou Bathiniens de Syrie*, Paris. 1854).

De Massiad, la route traverse à l'E., puis au N. E., un pays horriblement tourmenté, mais sans caractère topographique nettement accusé, passe (3 h.), sur un pont de deux arches, le ouady qui prend naissance au pied du château de Massiad. Au delà de ce cours d'eau, les cultures reprennent. A l'horizon, se montrent les sommets du Djébel Arbaïn et du Djébel Zeïn el-Abdîn, qui marquent la position de Hamah. On passe à (2 h.) *Tisîn* pour atteindre (1 h. 45 min.) Hamah (*V.* R. 72).

ROUTE 75.

DE HAMAH A ALEP,

Par Qala'at Seïdjar, Qala'at em-Moudîq, El-Barah.

(33 à 34 heures).

Qala'at Seïdjar	5h	40
Qala'at em-Moudiq	2	30
El-Barah	7	45
Alep	18	05
Total	34	00

La route, remontant une pente raide à l'O. de la ville, traverse à l'O. une plaine fertile et cultivée jusqu'au (1 h. 45 min.) v. de *Tisîn*. De là, tournant au N., on atteint (40 min.) le misérable v. de *Kefretoûn*, situé sur une hauteur au delà duquel la contrée devient montagneuse. Descendant ensuite dans une vallée verdoyante, on traverse un affluent de l'Oronte, le *Nahr es-Saroûdj*, sur un ancien pont de quatre arches, nommé *Djisr el-Medjdel*, près duquel se trouvent quelques ruines. Continuant à marcher au N. O., on rencontre (1 h. 45 min.) un groupe de puits creusés dans le sol rocheux et, traversant au N. E. la large plaine de l'Oronte, on atteint (1 h. 30 min.)

Qala'at Seïdjar, l'ancienne **Larissa**, bâtie ou au moins restaurée par Séleucus Nicator, et qui fut le siége d'un évêché. La ville était située sur un plateau triangulaire, qui domine le cours de l'Oronte et la basse vallée de *El-Ghâb*. L'Oronte gronde à l'E. au fond d'une gorge rocheuse; à l'O. et au N. sont des précipices coupés à pic. Quelques fortifications défendaient, du côté du S., cette forteresse naturelle. Une route pavée conduit du côté du N. E. à une jolie porte d'architecture sarrasine, par laquelle on pénètre dans l'enceinte ruinée, occupée en partie aujourd'hui par un pauvre village arabe. Le style de la construction indiquerait un château de l'époque des derniers khalifes; les murs et les tours qui l'entourent au N., à l'O. et au S. sont évidemment sarrasins; mais il semble, d'après quelques restes d'architecture grecque et romaine, que la ville ancienne se trouvait là autrefois. Les pentes de la colline sur laquelle s'élève le château sont revêtues d'un glacis en maçonnerie, comme au château d'Alep. Dans la plaine, au S. et au S. O. du château, se voient des restes d'anciennes constructions, parmi lesquelles Bürckhardt copia une inscription grecque sur un autel. Au S. E., sur la rive dr. de la rivière, se trouve le *ouély* du *Cheïkh Aba Aabeïda ed-Djerrah*, et au S. E. de ce dernier, la chapelle turque de *El-Khidr*.

Traversant l'Oronte sur un pont de dix arches bien construit, quoique moderne, on s'engage dans une plaine stérile, où l'on remarque de nombreux tertres artificiels. Au delà du pauvre v. de *Heyalîn*, commence (2 h.) un plateau à g. duquel s'é-

lèvent des collines abruptes. Plus loin on croise une vallée avant d'atteindre (30 min.)

Qala'at em-Moudîq, qui marque l'emplacement de l'ancienne **Apamée**. Cette ville, primitivement nommée *Pharnake*, reçut de Séleucus Nicator le nom d'Apamée, en l'honneur de sa femme Apame. Ce prince en fit une sorte d'entrepôt de la vallée de l'Oronte, où l'on gardait ses éléphants, ses chevaux et le trésor de guerre. Plus tard, elle fut prise par Tryphon Diodote, compétiteur des Séleucides. Dans la révolte de la Syrie sous Cæcilius Bassus. elle tint pendant trois ans, et ne se rendit qu'à Cassius (46 ans av. J. C.). Au temps des croisades, elle portait le nom de *Fémie*, et fut prise par Tancrède. Elle devint alors le siége d'un archevêché latin. Aujourd'hui, cette ville florissante n'est plus représentée que par la petite forteresse de Qala'at em-Moudîq, qui contient dans son enceinte un petit hameau, et par de vastes ruines situées au N. E. de celui-ci, qui couvrent un large plateau élevé de 100 mèt. au-dessus de l'Oronte. On y voit les restes d'une enceinte presque entièrement détruite, sauf la porte du N., enfouie sous les décombres d'une tour. De cette porte, partait la rue principale de la ville, dirigée du N. au S., longue d'env. 1500 mèt. et bordée de chaque côté d'une colonnade corinthienne, dont les débris couchés à terre présentent cependant un bon état de conservation. Les fûts offrent une grande variété : les uns sont pleins, les autres cannelés ou ciselés en spirale : le tout, avec l'entablement et le piédestal, mesurait env. 10 mèt. de haut. De distance en distance, la colonnade formait une petite cour rectangulaire. Des deux côtés, on observe les emplacements de grands bâtiments ruinés et des rues qui coupaient la première perpendiculairement. On pourra loger chez le cheïkh, dont la maison est dans un des bastions du château.

A l'O. de cette ville, un barrage tendu à travers la vallée de l'Oronte et jadis muni d'écluses, formait en arrêtant le fleuve un véritable lac très poissonneux. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un marais (Rey).

De Qala'at em-Moudiq, la route, traversant les ruines de la ville et une nécropole, oblique au N. N. O. dans la vallée de l'Oronte, qui porte en cet endroit le nom de *El-Ghâb* et court du S au N. au pied du Djébel Ansariyèh. Pendant 45 kil. env., sur une larg. de 8 kil., le sol est riche, et, avec un peu de culture, donnerait d'admirables produits. L'hiver, les inondations de l'Oronte en font un grand lac. Au delà de Qala'at em-Moudiq, on reconnaît les vestiges d'une voie romaine, avec ses pierres milliaires encore en place, dont les inscriptions n'ont jamais été copiées. *Haouâch* (3 h.), le principal v. du Ghâb, est situé sur les bords d'un petit lac formé par le petit ruisseau *Aïn el-Haouâch*. Laissant la vallée à g., on s'engage dans un district montagneux, dont la partie septentrionale est nommée *Djébel ez-Zâouèh*, ou *Djébel el-Arba'în* (mont des quarante), ou *Djébel er-Riha*, d'après le village de ce nom. Après avoir traversé plusieurs vallons, on atteint *Bechoulla* et (4 h. 15 min.) les ruines de *Moudjeleïa*, où se trouvent plusieurs maisons remarquables, avec cuisines souterraines, écuries, escaliers de pierre, un grand sarcophage à inscription, des tombeaux creusés dans le roc, une grande salle creusée dans le rocher à l'entrée de la ville, et les ruines d'une *église* polygonale. On arrive enfin à (30 min.)

El-Barah, ville située au milieu d'un massif montagneux, borné à l'O. par l'Oronte, au midi par la plaine El-Ghâb, à l'E. par la route de caravanes de Hamah à Alep, au

N. par la grande plaine d'Edlip, et parsemé de ruines presque toutes de l'époque chrétienne et présentant un grand intérêt. On n'y voit pas d'édifices publics, sauf les églises, mais des maisons d'habitation spacieuses, avec de nombreuses dépendances. On n'y recueille que quelques sentences pieuses et de courtes inscriptions funéraires; même la plupart des tombeaux n'offrent qu'une simple croix. D'un autre côté, les monuments annoncent une société riche; car tout a été construit en bel appareil, en pierres de grandes dimensions et quelquefois l'ornementation n'a pas été épargnée, surtout sur les tombeaux. Les édifices appartiennent presque tous au ve et au vi^e s. Le district tout entier paraît avoir été abandonné lors de la conquête musulmane, et il n'est plus habité maintenant que par un petit nombre de musulmans. La vigne, l'olivier, le figuier prospèrent dans ces montagnes, dont l'aspect général est assez aride, parce qu'elles sont formées de calcaire blanc, mais qui recèlent pourtant, dans les vallons et les creux des rochers, une terre rouge d'une grande fertilité; on y rencontre peu de sources, mais de nombreuses citernes (W. Waddington, *Inscriptions*).

On sait peu de chose de l'histoire de El-Barah. Cette ville fut prise en 1098 par les Croisés et devint une ville épiscopale. En 1104 et en 1123, elle fut attaquée et pillée par les musulmans. Ce n'est aujourd'hui qu'un petit v. habité par des musulmans.

Les ruines, situées à 400 mèt. env. du hameau, rappellent, par leur belle conservation, celles de Pompéi. Elles occupent une aire de plus de 4 kil. de circonférence, dans une jolie vallée, au pied du Djébel Rîha. La ville se divisait en deux quartiers, l'un au S., l'autre, à l'O. Le premier renferme les ruines de deux *églises* et d'une *chapelle*, avec leurs dépendances, école, maisons des prêtres, etc. L'église principale, fort délabrée, est précédée et flanquée de portiques irréguliers. Elle est à trois nefs et se termine par une abside semi-circulaire; la nef centrale était soutenue par dix colonnes. Au N. E. de ce groupe se trouve l'autre *église*, plus petite, mais construite sur le même plan. Ce plan, qui se retrouve exactement le même à El-Hass (*V.* p. 710), appartient au type de la basilique : trois nefs, la nef centrale étant plus élevée que les nefs latérales, séparées par des colonnes; une abside semi-circulaire, flanquée de chambres; beaucoup de portes et de fenêtres. Les colonnes sont généralement monolithes, avec bases imitées de l'antique et chapiteaux copiés sur le style corinthien. Sur les chapiteaux s'appuient directement, sans interposition d'abaque ou de fragment d'architrave, des arcs en plein cintre. Au-dessus des arcs, vient une zone lisse, décorée d'un bandeau, puis la claire-voie, composée d'une série de fenêtres en plein cintre correspondant à chaque entre-colonnement. L'archivolte des fenêtres est généralement évidé dans un seul bloc de pierre; le trumeau qui les sépare est également monolithe. Le mur est couronné par une assise profilée extérieurement en corniche et munie, à l'intérieur, d'une série d'encastrements qui recevaient l'extrémité des entraits de la charpente; le toit était à double égout.... Toute la construction est à joints vifs, sans mortier, ni tenons d'aucune nature (de Vogüé, *ouvr. cité*, p. 96-99).

Sur une colline, entre les deux quartiers, s'élève une villa à deux étages, assez bien conservée, *Deïr Sobut*. On y trouve un cellier encore garni de ses tonneaux de pierre, et, dans le jardin un *tombeau*, sorte de temple à jour, porté par 12 colonnes et renfermant 3 sarcophages. Les portes sont ornées de monogrammes

chrétiens sculptés dans des rosaces. Le quartier O. de la ville renferme aussi les ruines de deux *églises*, dont la plus grande était dominée par un château sarrasin, entouré de quelques arceaux isolés. Cette église avait 50 mèt. de long sur 30 mèt. de large. C'est au S. O. de ce quartier, au delà d'un ravin, que se trouve la *nécropole*, avec des tombeaux très remarquables, où l'on peut reconnaître quelques inscriptions grecques, des croix. On y remarque surtout trois monuments cubiques, surmontés d'une pyramide et contenant une chambre intérieure où étaient placés les sarcophages. La plus grande de ces tombes est ornée, aux angles de la façade, de pilastres superposés, de hauteur inégale et surmontés de chapiteaux. Les bandeaux supérieurs et le linteau do la porte sont décorés d'un boudin sculpté, dont les rinceaux de feuillage, à larges feuilles et à petits enroulements, rappellent ceux de la Double Porte et de la Porte Dorée à Jérusalem (*V.* p. 292). Ils datent, d'après M. de Vogüé, de la première époque byzantine, vers le ve ou vi^e^ s. On trouve aussi dans cette nécropole plusieurs tombeaux creusés dans le roc, avec chambre funéraire et portiques. Sur la porte d'un de ces tombeaux on lit : *Malchus, fils de Gouras, l'année* 728, *le* 6 *de Xanticus.*

Ce que les ruines de El-Barah offrent peut-être de plus remarquable, ce sont plusieurs *maisons particulières*, assez bien conservées, quelques-unes avec leur toit, leurs antichambres, chambres, fenêtres, jardins et dépendances. Elles sont en général précédées d'un porche ou vestibule extérieur, garni de bancs et donnant accès dans une cour. La porte proprement dite est souvent une baie rectangulaire, encadrée par des moulures et surmontée d'un linteau orné de rinceaux sculptés, dont le style rappelle celui des ornements de la Porte Dorée à Jérusalem. Le monogramme central se compose des lettres I et X, initiales de Ἰησοῦς Χριστός, dissimulées sous la forme d'un ornement à rayons mais surtout des lettres X et P ou R et accompagnées des lettres α et ω. Sur le linteau de l'une de ces portes se lit l'inscription grecque suivante, relevée et traduite par M. de Vogüé : « *Que le Seigneur garde ton entrée et ta sortie, maintenant et dans les siècles. Amen.* » (*ouvr. cité*, p. 82). — Ces édifices donnent une idée parfaite de la vie intime de leurs anciens habitants.

Excursions autour de El-Barah. — A 1 h. environ au S. E. de El-Barah, est un autre beau groupe, celui de *Khirbet Hass*. On y trouve, au milieu de nombreuses constructions, un groupe de villas bien conservées, une tour de garde, et un ensemble d'édifices religieux très complet, renfermant deux *églises*, malheureusement ruinées, situées du même côté d'une grande cour et construites sur le plan de celle de El-Barah (*V.* p. 709). Un tombeau s'élève à l'E. en dehors de l'enceinte. La *nécropole* de Khirbet Hass mérite aussi une visite. On y trouve un beau mausolée et des chambres sépulcrales du ve siècle, creusées dans le rocher, dont l'une, avec sa porte de basalte encore en place.

Le village voisin de Hass renferme aussi un groupe de constructions fort remarquable. On y trouve une *église*, qui serait, d'après M. de Vogüé, le plus bel édifice religieux de la région, mais qui a beaucoup souffert par les tremblements de terre. Le plan est le même que celui des églises de El-Barah (*V.* ci-dessus), avec cette différence que l'abside, au lieu d'être semi-circulaire, est carrée ; mais il est probable que l'hémicycle primitif, inscrit dans le rectangle et de construction indépendante, s'est écroulé et a disparu. Il était flanqué de deux pavillons carrés, dont un seul est resté à l'angle S. E.; mais il est très lézardé et menace ruine. Ces deux pavillons, s'élevant au-dessus des bas-côtés, devaient produire l'effet de deux tours. A l'intérieur, les colonnes ont disparu et l'on ne peut juger de la position des nefs que par un pilastre conservé. On voit

encore les traces de la clôture qui fermait le chœur, prototype de l'iconostase des églises grecques modernes. L'appareil de la construction est fort beau, les archivoltes des fenêtres et les arcs de décharge des portes sont évidés dans un seul bloc de pierre (de Vogüé, *ouvr. cité*, p. 101). La *nécropole* de El-Hass offre plusieurs tombeaux intéressants, et, en particulier, le *tombeau de Diogène*, magnifique monument en maçonnerie de grand appareil. Le rez-de-chaussée est un vaste massif précédé d'un portique et percé d'une belle porte fermée par des vantaux de basalte, et semblable aux portes de pierre des maisons du Haourân (*V.* p. 499). Les deux vantaux sont ornés de monogrammes du Christ sculptés en relief. Le linteau est décoré de feuilles d'acanthe. Cette porte donne accès dans une salle recouverte d'une voûte en berceau dont le centre est renforcé par un arc-doubleau que portent deux pilastres. Elle renferme 5 niches ou *arcosolia*, qui contiennent chacune un sarcophage. L'étage supérieur, malheureusement fort endommagé, se compose d'une cella, entourée autrefois d'une colonnade et contenant aussi des sarcophages.

Revenant à Khirbet Hass, on pourra visiter au N. E. (30 min.) **Serdjilla**, où sont des *thermes* admirablement conservés. On y reconnait l'entrée, la salle d'attente, la chambre des fourneaux, la grande salle commune, de petites étuves recouvertes d'une voûte monolithe, *sudatoria*, et jusqu'à la tribune portée par des colonnes où se tenaient les musiciens. Une conduite extérieure en pierre communiquait par la fenêtre avec chacune des étuves et amenait de l'eau froide. Celle-ci, puisée dans une grande citerne attenant aux thermes, tombait sur des cailloux rougis au feu pour produire la vapeur, et servait en outre, après l'*exsudatio*, au lavage final. On trouve aussi à Serdjilla des eglises et de nombreuses maisons admirablement conservées. Ces maisons peuvent servir de type à toutes les constructions particulières de cette région. Le rez-de-chaussée se compose de deux pièces separées par un mur de refend et couvertes par des dalles de pierre qui s'appuient, d'un côté sur les murs, et de l'autre, sur un arc parallèle à la construction. Le premier etage se compose de chambres semblables, moins l'arcade médiane, la maison étant couverte par un toit à charpente à double égout dont les poutres sont posées sur des pignons en maçonnerie. Un double portique à colonnes ornées de chapiteaux et de hauteur inégale et posées dans le prolongement l'une de l'autre, règne sur toute la façade. Les pierres, de grand appareil, posées à joints vifs, sans ciment ni goujons de métal, tiennent par leur propre stabilité. Les chapiteaux, tout en étant inspirés dans leur ensemble par le souvenir des ordres grecs, font déjà pressentir par leurs détails originaux les formes du moyen âge occidental. On remarquera les feuillages sculptés des linteaux de quelques portes et fenêtres, avec un monogramme chrétien au centre. D'après M. de Vogüé, à qui nous empruntons ces détails, ces édifices seraient du ve siècle (de Vogüé, *Architecture civile et religieuse*, p. 82).

Deïr Sambil, à 25 min. au N. O. de Serdjilla, possède aussi des constructions ruinées et des tombes très bien conservées, avec traces de peinture et les dates des années 399, 408 et 520.

De Deïr Sambil, on pourra visiter à l'E. (1 h. 45 min.) les ruines de *Deïr Dârîn*, de *Dâna* et de (45 min.) *Ma'arrat en-No'amân* (*V.* R. 76), d'où l'on pourra revenir à El-Barah, par El-Hass et Moudjeleïa.

Au delà de El-Barah, on rencontre une source et, laissant derrière soi le château, on s'élève entre les vignes et les plantations d'oliviers qui couvrent la pente N. de la vallée. De chaque côté du sentier se trouvent des sarcophages et de nombreuses tombes. La route atteint une région assez élevée, formée de collines assez boisées et de vallées fertiles. Près de (45 min.) *Mechoûn*, est une nécropole dont les tombes voûtées sont creusées dans le rocher. Au N. O. s'élève le *Tell Nébi Eyyoûb* (colline du prophète Job). Passant (20 min.) le v. de *Mer'aydn*, à dr., on atteint le sommet d'une colline d'où la vue s'étend au N. sur un district pittoresque et bien cultivé. Descendant à (45 min.) **Ramah**, petit v. qui possède quelques restes d'édifices anciens, notamment un tombeau creusé dans le roc, avec un petit portique, on atteint (30 min.) la plaine et, con-

tinuant à longer les coteaux fertiles du Djébel Rîha, on arrive à (1 h. 10 min.)

Rîha, V. de 3000 hab., dans une situation pittoresque au pied du Djébel Arba'în, entourée de jardins et de bois d'oliviers. On trouve aussi, dans les environs, des grottes sépulcrales et des ruines d'anciens édifices, surtout à 1 h. à l'E., près du v. de *Kefr Lata*.

De Rîha, on se rend en 3 h. env. à **Sermeïn**, ancienne ville aujourd'hui presque déserte, où l'on trouve beaucoup de citernes et de cavernes creusées dans les rochers environnants et servant d'habitation. La plus remarquable est divisée en plusieurs salles, où l'on voit des colonnes grossièrement sculptées.

De Sermeïn à Alep, 11 h. 35 min. (*V.* R. 76).

ROUTE 76.

DE HAMAH A ALEP,

Par Khân Cheïkhoûn, Ma'arrat en-No'amân, Sermeïn et par Seraïkim.

(27 h. env.).

Khân Cheïkhoûn.......	5h	20
Ma'arrat en-No'amân...	4	07
Sermeïn................	6	00
Ma'arrat el-Akhouân ...	5	30
Alep....................	6	05
Total.............	27	02

Par Seraïkim, 21 à 22 heures,

A. — De Hamah à Ma'arrat en-No'amân, 9 h. 27 min.

La route, croisant l'Oronte, traverse au N. une plaine ouverte et en partie cultivée, et laissant à dr. les deux cônes du *Djébel Zeïn el-Abdîn* et du *Djébel Ghoussoûn*, connus sous le nom de *Qourneïn Hamah* (les Cornes de Hamah), atteint (3 h. 10 min.) *Tayyibèh* et incline légèrement à l'O., laissant à dr. deux tertres, le *Tell Laknîn* et le *Tell Mourrèh*. **Khân Cheïkhoûn** (2 h. 10 min.) est un village adossé à une colline affectant la forme d'un tumulus; sur les pentes S. E. se trouvent les maisons formées de huttes coniques en briques. MM. Barry et Chantre y signalent un Khân très bien conservé, formé de deux cours intérieures, au centre desquelles est une tour de style arabe. A côté du Khân est un grand réservoir construit en beaux matériaux. De Khân Cheïkhoûn, une route incline à l'O. vers (4 h.) *Kefr Sedjimir*, pour atteindre (1 h. 20 min.) *Ma'arrat el-Hermah* et de là (1 h. 55 min.) **Ma'arrat en-No'amân** (V. ci-dessous).

De Ma'arrat el-Hermah, une route rejoint (4 h.) El-Barah par Hass et Khirbet Hass. Un détour d'une journée permettrait de visiter les ruines intéressantes de cette région, qui ont été décrites R. 75.

De Khân Cheïkhoûn, la route directe, suivie par M. le capitaine Marmier, laissant à dr. la route de *Anderîn*, traverse de petites vallées se dirigeant vers l'Oronte, laisse à g. sur un mamelon le v. de *Kheisèh* et atteint (3 h.) *Aïn Ala*. A dr. se voient les v. de *Kefr Beçin* et à g. celui de *Ermanèh*. Rangeant à g. une ruine nommé *Hanmah*, château qui faisait suite à celui de Djéradèh, on laisse à g. (25 min.) le v. de *Bâma Séraï* et l'on atteint (42 min.) le grand village de **Ma'arrat en-No'amân**, ainsi nommé de No'amân ibn Bechîr, un des compagnons de Mohammed. En 1099, les Croisés, sous Bohemond, détruisirent cette ville, qui s'appelait alors Marra, et qui, au temps de la domination latine, fut appelée *La Marre* (Rey). Le village construit sur une hauteur, à une altitude de 366 mèt., contient environ 2500 habitants. Les environs, bien cultivés et plantés de figuiers et de pistachiers, sont malheureusement dépourvus d'eaux courantes. Le Khân est une belle construction. Le château, *Qala'at en-No'amân*, est en ruine.

De Ma'arrat en-No'amân à El-Barah (3 h. 5 min.). — On peut aisément de Qala'at en-No'amân faire un petit détour à l'O. pour visiter le bel ensemble de ruines de la région El-Barah, décrites p. 708-711. La route, tournant au S. O. de Ma'arrah, laisse à g. le cimetière d'où l'on jouit d'une belle vue sur le château et se prolonge à mi côte de collines pierreuses au bas desquelles sont plantés de beaux vergers. Traversant (25 min.) un ravin, on gravit une colline calcaire où l'on suit pendant quelque temps les restes d'une large voie romaine et l'on s'élève jusqu'à (15 min.) un col d'où l'on redescend dans la vallee, laissant à 4 kil. au S. O. (32 min.) les ruines de *Hass* (*V.* p. 710-711). La route, continuant à suivre à peu près la même direction au milieu d'un vrai dédale de petites collines rocheuses, s'infléchit ensuite au N. O. et suit en le remontant un ravin fort encaissé, pour tourner à l'O. et aboutir (26 min.) à Serdjilla. Redescendant les pentes de la colline sur laquelle s'élèvent ces ruines (*V.* p. 711), la route laisse à 500 mèt. au S. le v. de *El-Aoua?* Dans le lointain apparaissent les montagnes qui forment le bassin de l'Oronte. Le calcaire disparaît, la plaine s'élargit, paraît plus fertile, et est limitée par des collines basses et dénudées. Passant au milieu de champs bordés de murs en pierres sèches et plantés d'oliviers et de vignes, on traverse le v. de El-Barah, d'où franchissant un ravin assez profond, on arrive (27 min.) aux ruines.

En s'écartant un peu vers l'O., à partir de Ma'arrat en-No'amân, on visitera (1 h.) *Dâna*, qu'il ne faut pas confondre avec la Dâna du Djébel Sém'ân: on y trouve les ruines d'une église et de curieux tombeaux dont un à pyramide et portique, tres bien conservé. **Roueiha** (1 h) offre des ruines importantes, en particulier une grande église située au milieu d'une enceinte, avec curieux tombeau à coupole, de *Bizzos.*

B. — De Ma'arrat en-No'amân à Alep.

a. — Par Seraïkim (12 à 13 h.) — Cette route qui était considérée comme peu sûre, peut être suivie aujourd'hui sans danger, par suite du développement dans l'Est des populations sédentaires qui arrêtent de ce côté les excursions des Bédouins.

Au delà de En-No'amân, la route traversant d'abord une petite plaine, large d'une lieue env., suit la base d'un renflement de terrain qui de ce côté termine le bassin marécageux du *Matk*, où se perd le Kouaïk. Au delà de (1 h. 10 min.) le petit v. de Dâna, on laisse à g., sur le point culminant de la petite hauteur dont nous venons de parler (25 min.), les ruines encore imposantes de la forteresse de *Djéradèh*, et passant (1 h. 30 min.) *Ma'arrat ed-Dibsèh*, puis à g. *Bardik*, on atteint (1 h. 20 min.) **Seraïkim**. Ce gros village compte 200 familles environ et couronne un petit mamelon dont l'altitude est de 371 mètres. De là, on traverse le grand plateau d'Alep en passant par (1 h.) *Cheïkh Ahmed* et laissant à g. *Boézi*, sur la route de Sermeïn. Laissant à 300 mèt. à g. le v. de *Slevi*, sur un tertre, puis à dr. un tumulus au pied duquel est le v. de *Haïss*, on passe à *Zirbèh* et l'on rejoint à Khân Toumân (3 h. 30 min.) la route de Sermeïn à Alep (*V.* ci-dessous).

b. — Par Sermeïn. — Les caravanes prennent ordinairement la route un peu plus longue de (6 h.) Sermeïn (*V.* p. 711). Au delà de Sermeïn, traversant une vaste plaine déserte, on atteint (5 h. 30 min.) *Ma'arrat el-Akhoudn*, misérable village dont les habitants passent pour être inhospitaliers, et, suivant la ligne des poteaux télégraphiques, on entre dans une plaine fertile près de (1 h.) le v. de *Andtir*. A g., à 30 min. de distance, est *Herdèh*. On atteint (2 h. 20 min.) la vallée du *Kouaïk*, derrière laquelle s'élève sur une hauteur le *Khân Toumân*, près d'un village de ce nom; le Khân est actuellement ruiné. Traversant au N.E. un terrain onduleux et pierreux, on aperçoit (1 h. 25 min.) les minarets et la citadelle d'Alep, et bientôt la ville elle-même, formant une oasis dans le désert. Au delà du (50 min.) v. d'*Ansâri*, on traverse le Nahr Kouaïk, pour gagner (30 min.) la porte S. d'Alep (*V.* R. 78).

ROUTE 77.

DE HAMAH A ALEP,

Par Rîha, Edlib, Qalb Loûzèh, Eobreq.

(41 heures env.).

Rîha	19h	25
Harbanoûch	5	40
Qalb Loûzèh	3	50
Tourmanin	5	30
Alep	6	45
Total	41	10

A. — De Hamah à Rîha, 19 h. 25 min. (*V.* R. 75).

B. — De Rîha à Dâna, à travers le Djébel El-A'lâ (9 à 10 h.). On trouve de nombreux groupes de ruines intéressantes au N. de Rîha, dans le district du *Djébel el-A'lâ*, qu'il ne faut pas confondre avec la montagne de ce nom déjà mentionnée (*V.* p. 688). Croisant le *Tell es-Stoummak*, on se dirige au N. vers (2 h. 30 min.) le grand village de

Edlib ou Edlip, bien situé autour d'une colline, qui le divise en deux parties, et entouré de plantations d'oliviers. Les habitants sont pour la plupart turcs, avec quelques familles de chrétiens, grecs, arméniens. Le commerce d'Edlib consiste surtout en savonneries. La ville possède quelques manufactures de coton, des bazars bien construits, quelques Khâns. Dans les jardins croissent les grenadiers, les figuiers et les vignes. Edlib ne possède qu'une source d'eau saumâtre.

D'Edlib, la route directe conduit à (10 h. 45 min.) Alep, par Khân Toumân (*V.* R. 76).

Au delà de Edlib, la route s'engage dans un réseau de vallées marécageuses, apportant leurs eaux à l'Oronte et dont les pentes sont à contre-val du cours du fleuve. Ces vallées très fertiles sont séparées les unes des autres par des chaînes de collines assez basses, formant ce que l'on appelait au moyen âge le canton de *Er-Roûdj*. — Laissant à dr. (2 h.) le bourg de *Ma'arrat Moucerim*, on atteint (1 h. 10 min.) *Harbanoûch*, sur les premières pentes du *Djébel Barichia* et dans la région dite du *Djébel el-A'lâ*, où sont des ruines aussi nombreuses et aussi bien conservées que dans la région du *Djébel Rîha*. « Les plans, dit M. de Vogüé, sont moins uniformes, les profils sont meilleurs, mais la sculpture est plus plate; les matériaux employés sont de plus grandes dimensions et les appareils encore plus irréguliers; une certaine rusticité d'aspect se rencontre à côté d'une plus grande fidélité aux formes classiques : la charpente est moins uniformément employée pour les toits, et des terrasses en dalles de pierre se rencontrent fréquemment..... De plus, le groupe de l'extrême N. renferme des monuments plus anciens que ceux du Djébel Rîha; l'antiquité païenne qui, dans la contrée voisine, n'est représentée que par des débris informes, est représentée ici par des tombeaux d'une grande valeur, qui remontent jusqu'à l'époque des Antonins (de Vogüé, *ouvr. cité*, p. 115). Les dates des édifices de ce groupe sont rapportées, non à l'ère des Séleucides, comme celles du Djébel Rîha, mais à l'ère d'Antioche, qui commence le 1er octobre de l'année 49 av. J. C.

A 30 min. au N. de Harbanoûch est **Deir Séta**, où l'on trouve quelques belles maisons ruinées, au milieu desquelles s'est établi un petit village arabe. Sur l'entrée de l'une d'elles est gravée l'inscription suivante, de l'an 412 de notre ère, relevée par M. de Vogüé : Εἷς Θεὸς ὁ βοηθῶν πᾶσιν. Ἔτους ξύ μηνὸς Ἀρτεμισίου. « Il n'y a qu'un Dieu qui porte secours à tous. En l'année 460, au mois d'Artemisius. » Le linteau de la porte fournit un bon exemple de la sculpture et des profils de cette région. Le relief en est assez plat et le style médiocre; on

remarquera les galons perlés et nattés; le monogramme du Christ est en forme de croix. On visitera à Deïr Séta les ruines d'une *église*. Elle affecte la forme d'un rectangle, orienté de l'E. à l'O., autrefois divisé en trois nefs par des colonnes formant 7 travées et terminé à l'E. par une abside semi-circulaire, flanquée de chambres rectangulaires, mesurant 6 mèt. sur 4. L'édifice mesure environ 54 mèt. de long sur 18 mèt. de large. La façade orientale derrière l'abside est formée par un mur droit, orné d'une série de 12 colonnettes portées sur des consoles à encorbellement et portant à leur tour la corniche du collatéral. Les façades latérales sont percées d'un grand nombre de portes et de fenêtres dont les archivoltes sont évidées dans une seule pierre et sont décorées d'un bandeau qui contourne toute la composition, suivant un système spécial à la région (*V.* de Vogüé, *ouvr. cité*, pl. 120). Les fenêtres étaient fermées par des dalles découpées, selon le mode employé dans le Haourân. Le sol intérieur de l'église est à 2 mèt. au-dessus du sol extérieur. Toute la nef est écroulée. Un certain nombre de chapiteaux corinthiens d'assez bon style gisent au milieu des ruines. D'après M. de Vogüé, cette église serait du VI[e] s. Signalons enfin à Deïr Séta, un monument que l'on rencontre assez rarement et qui a été découvert et décrit par M. de Vogüé ; c'est un *baptistère*, ayant la forme d'un hexagone régulier de 4 mèt. 50 env. de côté. Un portique intérieur, aujourd'hui écroulé, entourait la cuve centrale, enfouie sous les décombres. Trois des faces du baptistère encore debout sont percées de portes qui donnent sur une cour pavée de dalles et bordée de portiques : c'était le προαύλιος οἶκος « le vestibule », dans lequel les catéchumènes renonçaient à Satan, au monde et à ses pompes, etc., avant de recevoir le baptême par immersion dans la piscine, κολυμβήθρα.

La route, inclinant un peu au N. O., atteint (25 min.) **Baqoûza**, où se trouvent plusieurs maisons assez bien conservées et les restes d'une belle *église*, plantée sur la pente d'une colline. Malheureusement la partie supérieure s'est écroulée. Cette église est probablement du VI[e] s. A 35 min. au N. O. de Baqoûza, on passe à **Kokanaya**, où l'on trouve plusieurs tombeaux, et en particulier, un caveau remarquable, fermé par un couvercle à acrotères et composé d'une chambre souterraine flanquée de deux *arcosolia* avec cuves sépulcrales ; deux consoles saillantes à mi-hauteur servaient à placer des lampes et en même temps à poser le pied lorsqu'on voulait descendre dans le caveau. L'une des arcosolia est surmontée de l'inscription grecque suivante à Eusèbe, chrétien : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit l'année 417, le 17 loûs (27 août 369 de notre ère). Deux autres tombeaux, dont l'un assez bien conservé, étaient formés par une petite pyramide à jour portée par des piliers et recouvrant des sarcophages à l'air libre. Kokanaya offre un remarquable ensemble de maisons construites sur le même plan que celles de El-Barah, avec cette différence que l'étage inférieur est porté non par des arcs, mais par des piliers carrés. Les ouvertures sont rectangulaires et formées de monolithes posés sur les pilastres ou des chambranles. Le linteau de l'une d'entre elles est orné d'un tableau en faible relief sur lequel est gravée l'inscription grecque suivante : Θεοῦ και Χριστοῦ δύναμις ἀνήγειρεν. Μηνὸς Λώου α' τοῦ θου ἔτους. Δόμνος τεχνίτης. « La puissance de Dieu et du Christ l'a élevé. Le 1[er] loûs de l'année 479 (1 août 431). Domnos architecte. » Les maisons de la classe aisée à Kokanaya ont de doubles portiques,

des balustrades, des chapiteaux variés. On y remarque aussi une maison construite avec des blocs énormes, l'étage inférieur étant porté par des piliers et des colonnes. Un escalier extérieur taillé dans une seule dalle de pierre conduisait à l'étage supérieur, composé d'une seule chambre. « La construction des maisons de ce groupe se distingue par un emploi très hardi et très ingénieux des matériaux. Le sol même fournissait de très gros blocs d'un calcaire résistant..... Tout artifice de construction étant banni l'usage du mortier et celui du fer étant écarté, les édifices ne tiennent que par les lois de la stabilité. Il en résulte quelque chose de simple et de rude, mais très solide » (de Vogüé, *ouvr. cité,* p. 421). Mentionnons enfin une *chapelle* du VI[e] s., offrant des détails de construction très soignés.

De Kokanaya, la route passe à (35 min.) *Mazala* et (1 h.) *Bechindelaya*, où se trouve le *tombeau* de *Tiberius Claudius Sosandros*, magnifique hypogée creusé dans le roc, ainsi que la cour qui le précède et la rampe qui en permettait l'accès L'entrée du tombeau est formée par 4 piliers massifs monolithes, dont deux attenant au rocher. Une inscription grecque gravée sur l'architrave nous apprend que ce tombeau a été élevé par Tib. Claude Philoclès à son père Tib. Claude Sosandros et à Claudia Kiparous, sa mère, en l'an 187, le 27 Dystros (24 avril 134). La frise est ornée de guirlandes et de bucranes. La chambre funéraire, creusée dans le roc, est entourée de 3 grandes niches rectangulaires qui renferment chacune deux arcosolia latéraux et un sarcophage, situé au fond et pris dans la masse même du rocher. L'inscription de la porte d'entrée est reproduite sur une sorte d'obélisque, dressé à côté du caveau. Ce monolithe a 7 mèt. env. de hauteur sur 90 cent. de côté ; il porte en outre les portraits des deux défunts sculptés en bas-relief au fond de deux niches.

La route tourne ensuite à l'E., puis au N., vers (20 min.) *Kefr Kilèh*, où se trouve une église du V[e] ou VI[e] s., remarquable par son chevet carré, qui englobe l'abside et ses annexes, ainsi que par l'ornementation des portes latérales. (15 min.) *Behioh*, avec une église intéressante, et (30 min.) **Qalb Louzèh**, v. habité par des Druses, qui possède l'une des églises les plus belles et les mieux conservées de la Syrie. Cette église, longue de 34 mèt. env. sur 16 mèt. de largeur, comprend un *pronaos* ou *narthex* flanqué de tours, une nef centrale avec deux bas-côtés, et une abside mesurant 3 mèt. de rayon intérieur. La nef est portée par de gros piliers que relient de larges arcades. Un second ordre formé par des colonnettes portées par des corbeaux décore l'étage supérieur ; chacun de ces couples de colonnettes portait une des fermes de la charpente, aujourd'hui disparue. Le chœur, surélevé de près de 1 mèt. au-dessus de la nef, s'étend au delà de l'abside, jusqu'à une ligne autrefois occupée par une balustrade, dont l'encastrement se voit encore dans les murs latéraux. Une porte, située en dedans de la barrière et au niveau de l'abside, mettait le chœur en communication directe avec des chambres latérales. L'ornementation, fort intéressante, affecte des formes qui tendent vers les pratiques byzantines. L'archivolte de l'arcade qui s'ouvre sur le chœur est ornée de feuilles, rinceaux de vigne, etc. L'alvéole centrale de la corniche porte le monogramme du Christ avec les mots : Α. Ω. Χριστος. « Les éléments empruntés à la décoration antique sont mêlés à des croix et à des symboles chrétiens; la grande archivolte de l'abside est d'un bel effet, la colonnette qui dans chaque angle reçoit la retom-

bée du dernier rang de moulures a un chapiteau réticulé en forme de corbeille, d'un aspect tout à fait byzantin; la console qui supporte cette colonnette porte en dessous la figure d'un bœuf sculptée en très bas-relief » (de Vogüé, *ouvr. cité*, p. 136). Sur le linteau de la première porte latérale, orné dans le style de la Porte Dorée à Jérusalem (*V.* p. 292), se trouvent deux bustes d'hommes, malheureusement martelés; au-dessus de la tête sont gravés les deux noms de Michaël et de Gabriel. Les portes latérales étaient précédées de porches qui ont disparu. L'abside est décorée extérieurement de deux ordres de colonnettes, directement superposées.

De Qalb Loûzèh, la route tourne au N. N. E. jusqu'à (15 min.) *Kerkbisi*, où sont des ruines peu intéressantes, puis à l'E., et traverse une profonde vallée pour remonter ensuite les pentes du Djébel Alaqa près de (1 h.) *Banaqfour*, où se trouvent un joli tombeau ionique et des maisons chrétiennes en appareil polygonal. *Echreq* (15 min.) petit v. au bord d'une vallée qui descend au N. vers la plaine d'Antioche, offre un curieux pressoir antique entièrement creusé dans le rocher. La route traverse ensuite une série de ravins pittoresques. On voit sur les crêtes des ruines de même caractère que les précédentes; le groupe le plus curieux est celui de *Dehhes*, à 1 h. sur la droite, avec deux églises, une inscription en anciens caractères syriens, des maisons d'un caractère rustique et imposant. Une vallée horizontale, de 4 à 5 kilom. de longueur, bordée de montagnes, où se voient des ruines nombreuses, conduit à (2 h. 30 min.) **Sermeda**, le *Sarmit* des Croisades, qui possède un monument sépulcral formé de deux colonnes corinthiennes accouplées, élevées sur un haut piédestal, près de l'ouverture de deux tombeaux souterrains. La construction est de l'an 132 de notre ère. A 45 min. env. au N. de Serméda, on atteint **Dâna**, qu'il ne faut pas confondre avec la Dâna du Djébel Riba (*V.* p. 713), où l'on pourra visiter un groupe de tombeaux taillés dans le roc, au-dessus desquels s'élève un monument soutenu par quatre colonnes ioniques et couronné par une petite pyramide ruinée. Sur l'un des arcosolia à l'air libre qui entourent le monument, M. de Vogüé a pu lire la date du monument (3 mars 324 de notre ère).

De Dâna, on peut visiter en se détournant un peu au N. E. (35 min.) **Tourmanîn**, où se trouve un curieux ensemble comprenant une église et un grand édifice qui serait, d'après M. de Vogüé, un *pandocheion*, vaste hôtellerie ecclésiastique attachée à l'église pour le logement des pèlerins. L'église, dont le plan rappelle celui des églises de Baqoûzi et de Qalb Loûzèh, était à 3 nefs séparées par des colonnes, la nef centrale se terminant par une abside bien conservée, flanquée de deux ailes. Malheureusement l'intérieur de l'église est écroulé, et sert de carrière aux habitants des villages voisins. La façade, d'un grand effet architectural, se compose d'une large arcade surmontée d'une terrasse et flanquée de tours. Cette église, d'après M. de Vogüé, serait du VIe s. Le pandocheion se compose d'un bâtiment à deux étages, n'ayant à chaque étage qu'une seule immense salle, avec une annexe perpendiculaire. Deux portiques superposés, bâtis à l'aide de monolithes gigantesques, entourent tout l'édifice. Devant l'entrée, s'étend une vaste place dallée, avec ruisseaux destinés à conduire les eaux pluviales dans une immense citerne, creusée dans le roc vif, à l'air libre.

De Tourmanîn, on rejoint au S.S.E. (1 h.) la route de Dânâ à Alep, près de *Ehrâb* (V. ci-dessous).

C. -- De Dâna à Alep, 7 h. 10 min.

De Dâna, la route directe se dirigeant à l'E. N. E., laisse à 400 mèt. à dr. une petite tour carrée et à g. le v. de *Isri*. Coupant (35 min.) la route de Tourmanîn (V. ci-dessous), on rejoint (17 min.) près de *Erhâb*, la route d'Alexandrette à Alep. En ce point, à une petite distance à dr., se voient les ruines du château des Croisades, *Tell el-Akberîm*. Traversant une chaîne de collines, on atteint (1 h.) le v. de *Indjîr Keui* (en arabe *Tokat*), autour duquel se voient quelques beaux vergers. Plus loin, on observe à g. les ruines de *Aïn Djâra*, et l'on commence à apercevoir (23 min.) au S. E. la citadelle d'Alep. A g. (37 min.) est le v. de *Kefr Sieil*. Laissant à g. un Khân abandonné, on atteint (35 min.) un autre Khân (avec un café), et l'on entre (40 min.) dans les jardins d'Alep pour atteindre (7 min.)

ALEP

(*V.* pour les renseignements généraux, la table à la fin du volume).

Histoire. — **Alep**, anciennement **Berœa**, est actuellement appelée *Haleb* par les Arabes. On a longtemps pensé que cette ville était l'ancienne *Chalybon* de Strabon et de Ptolémée, ou même le *Helbon*. Après avoir possédé dans l'antiquité, suivant certaines relations probablement exagérées, jusqu'à 250 000 hab., Alep n'en compte aujourd'hui que de 90 à 100000, dont 66 à 70 000 musulmans, 5000 à 6000 juifs et env. 16 à 18 000 chrétiens, 20 000 suivant certaines sources, composés surtout de grecs, arméniens unis et non-unis, maronites et catholiques syriens. Les Américains y ont établi une petite communauté protestante. Chacune de ces communions religieuses y possède une ou plusieurs écoles. Mentionnons également une grande école musulmane, près du Sérai.

Alep est située dans la plaine mamelonnée qui s'étend de l'Oronte à l'Euphrate. La ville et ses environs immédiats sont dans une oasis traversée du N. au S. par le *Kouaïk*, qui, descendant des montagnes de Aïntâb, va se perdre dans les sables et former un immense marais, à 6 lieues env. au-dessous d'Alep. De quelque côté qu'on y arrive, on est frappé de la multitude de ses minarets et de ses dômes blanchâtres. Les rues sont étroites, mais propres pour une ville arabe; quelques-unes sont pavées, d'autres sont complétement couvertes de voûtes dans lesquelles des jours sont ménagés. Il en résulte qu'on y marche comme dans une ville souterraine, et que pour pouvoir se rendre compte de sa topographie, il faut monter sur la citadelle ou sur quelque maison : on plane alors sur une immense étendue de terrasses d'où surgissent les minarets et les coupoles des mosquées. Les maisons qui bordent les rues sont construites en pierre, généralement avec de beaux matériaux; les maisons musulmanes ne présentent sur la rue qu'un mur sans ouvertures. La plupart des maisons des chrétiens, grecs, arméniens, ont des fenêtres grillées et beaucoup sont garnies de moucharabiyèhs fort élégants. Mais le luxe de ces maisons se concentre dans l'intérieur. Quelques-unes sont pavées de marbres, ornées de jets d'eau de fleurs, et surmontées de terrasses où s'écoulent, le soir, les plus douces heures de la vie orientale.

Les bazars d'Alep sont abondamment approvisionnés des produits de l'Europe et de ceux de l'Asie.

La ville proprement dite, de forme à peu près carrée, et mesurant à peu près 5 kil. de circonférence, est entourée d'une muraille sarrasine en ruine, et même interrompue dans une grande étendue, surtout à l'E. et au S. Elle est divisée en 24 quartiers. A peu près au centre, et un peu vers l'E. de la ville, s'é-

lève la *forteresse*, *El-Qala'ah*, placée sur une sorte de colline factice, haute d'environ 60 mèt., revêtue d'un appareil de pierre, et qui put seule résister lorsque la ville fut prise par les Arabes (il faut pour la visiter, une permission du pacha, que l'on obtient par l'intermédiaire de son consul). Elle a été ruinée par le tremblement de terre de 1822. Aujourd'hui sa force est nulle; elle n'est plus occupée que par quelques soldats, casernés du côté N.

Un pont d'une seule arche mène dans une tour extérieure de forme carrée, dont la façade est percée de petites fenêtres. Un viaduc de huit arches conduit de là à un vestibule; une porte solide en fer à dr. est ornée de sculptures. Les inscriptions de Mélek ez-Zâher datent de l'an 605 de l'hégire (1209). On traverse alors un plateau encombré de débris pour atteindre le minaret, malheureusement en mauvais état, du haut duquel on jouit d'une belle vue sur la ville. Un des bâtiments qui avoisinent le minaret, sur la partie supérieure, renferme l'ouverture d'une profonde citerne.

En dehors de la ville proprement dite, et au delà d'une espèce de glacis assez large, s'étendent de vastes faubourgs entrecoupés de jardins où se cultivent tous les fruits de l'Europe et de l'Asie, mais dont la fertilité n'égale pas celle des jardins de Damas. Les chrétiens habitent surtout le faubourg de *Kitâb* au S. O. et le faubourg *El-Djédeidèh*, au N. O., dont l'importance augmente rapidement. Quelques belles écoles et églises chrétiennes y ont été élevées. Le quartier juif, *El-Bachîla*, est au N. de la ville. Au N. E. s'élèvent la caserne et l'hôpital militaire.

Alep ne possède pas d'antiquités. Nous citerons cependant près de la porte d'Antioche, à l'O., une sorte d'arcade couverte d'une inscription coufique; et au N., près de la porte *Bâb en-Nasr*, une pièce qui est, de la part des Aleppins de toute classe et de toute religion, l'objet d'une vénération dont on ne connaît pas les causes.

Les environs d'Alep sont plus riches que la ville elle-même en débris de monuments anciens. Dans un rayon de dix lieues autour de la ville, on trouve fréquemment des blocs énormes rappelant ceux de Ba'albek ou d'Alexandria Troas, des fragments de murs soutenant des voûtes qui ont dû faire partie de temples ou de prétoires, des restes d'aqueducs ou de voies antiques. Tous ces débris annoncent que la ville et ses environs eurent, dans l'antiquité, une très haute importance, et que Berœa fut sans doute l'entrepôt de commerce de l'Europe avec l'Inde. M. Chantre y a trouvé des haches polies en roche dure.

Le climat d'Alep est généralement sain; tout le monde cependant, indigènes et étrangers, y est soumis à une affection cutanée particulière, que l'on appelle le bouton d'Alep. Cette affection qui attaque ordinairement le visage, se présente, au début, sous la forme d'un bouton ordinaire, et après des modifications successives, qui durent généralement un an, disparaît en laissant une cicatrice indélébile. Les indigènes sont généralement attaqués dès l'enfance, les étrangers après un laps de temps variable. On cite comme particularités des personnes qui ont eu le bouton d'Alep longtemps après avoir quitté cette ville. Cette affection, dont les chats et les chiens eux-mêmes sont atteints, est attribuée à la nature des eaux et s'observe surtout sur le bord du Kouaïk. On la retrouve du reste à Bagdad, et dans plusieurs localités de la Syrie.

D'Alep à Apamée, R. 75. — à Antioche, R. 80; — à Alexandrette, R. 83.

ROUTE 78.

DE LATAQIYÈH A ANTIOCHE,

Par Ourdèh et Béled ech-Cheikh.

(22 h. 45 min.).

Kastoul el-Ma'af.......	7h	45
Ourdèh..............	4	30
Antioche.............	10	30
Total..............	22	45

Cette région, fort intéressante par le pittoresque et la grandeur de ses sites, passe pour être peu sûre et l'on fera bien de ne s'y engager qu'escorté et bien armé. On prendra du reste des renseignements avant de s'engager sur cette route auprès de son consul de Lataqiyèh.

La route, longeant la côte vers le N., atteint (2 h. 30 min.) le v. ansariyèh de *Kousâna* et traverse (2 h.) le *Nahr el-Arab*, qui sépare ici les régions où l'on parle le turc et l'arabe, puis le *ouady Kandîl*, dont on remonte la rive dr., laissant à dr. les v. turcs de *Kandîldjîk* et *Bellourân*, à g., *El-Koufr*, *Kirdjali*, *Karaïnèh* et *Kaïnardjîk*. Laissant (2 h.) la vallée, on s'élève à (1 h. 45 min.) *Kastoul el-Ma'af* et l'on atteint (2 h.) la ligne de partage des eaux (850 mèt. d'altitude) entre le *Qourachi*, qui se jette dans le *Zgaro*, affluent principal du *Nahr el-Kébîr* et les ruisseaux qui vont à la côte. On est ici dans le district de *Baïr*, dont la partie O. est nommée *Boudjak* et la partie E., *Djébel el-Akrâd* (montagne Kurde). La route descend (2 h.) à la rivière *Qourachi* qu'elle traverse pour s'élever à (30 min.) **Ourdèh** (*Ourdil*), village habité par 200 Turcomans et quelques familles grecques et situé dans un bassin profond et bien arrosé, au pied du Djébel el-Aqra.

De Ourdèh à Soueïdiyèh, à travers le Djébel el-Aqra (11 h.). — De Ourdèh, on se dirige à l'O., vers (2 h.) le grand village arménien de *Kassâb*, situé sur les pentes S. E. du Djébel el-Aqra, dans une région fertile. Kassâb possède une communauté protestante. L'ascension du Djébel el-Aqra forme une excursion intéressante et demande environ 3 h. à partir de Kassâb (Un bon guide est nécessaire). On rencontre (1 h.) une source où l'on fera bien de mettre pied à terre, en envoyant les chevaux par une route latérale. Un peu plus haut, se trouvent des pins et quelques cèdres, ainsi qu'une végétation luxuriante de chênes-verts et de lauriers. A mi-chemin environ entre Kassâb et le sommet du Djébel el-Aqra sont des ruines d'un couvent arménien nommé *Vaharam Zedyky* (E. Rey).

Le Djébel el-Aqra, l'antique mont **Casius**, qui dresse son sommet conique à 1900 mèt. au-dessus de la mer, rappelle une superstition qui avait cours dans l'antiquité. Du haut de cette montagne, on pouvait, disait-on, en tournant les yeux successivement des deux côtés opposés de l'horizon, voir le jour et la nuit. L'empereur Adrien, qui voulut en faire l'expérience, en fut empêché par une tempête affreuse. Cette montagne paraît avoir été regardée comme sacrée par les Phéniciens, à une époque reculée. Les Grecs et les Romains y adoraient une divinité nommée Zeus ou Jupiter Casius, probablement en souvenir d'un culte plus ancien. Du sommet du Djébel el-Aqra, on jouit d'une vue fort étendue. A l'O., s'étend la Méditerranée, dont les flots viennent baigner la base de la montagne. L'île de Chypre est visible dans le lointain. L'horizon est formé au N. par les sommets neigeux du Taurus. Plus près s'élève la chaîne de l'Amanus (Djaour Dagh) (*V.* p. 734.), qui vient se terminer au *Djébel Mouça* et forme la frontière occidentale de la plaine fertile d'Antioche, au delà de laquelle on aperçoit le lac d'Antioche. Vers le S. E. s'étend une région montagneuse, d'aspect aride, et qui ne paraît boisée que dans quelques districts voisins du Djébel el-Aqra.

Le versant N. E. du Djébel el-Aqra est fort abrupte et la descente se fait péniblement sur (2 h. 30 min.) le v. turc de *Bezgah*, situé dans une vallée marécageuse et couverte de lauriers-roses. De Bezgah, il faut une marche de 3 h. pour atteindre le bac de l'Oronte, et de là, 1 h. pour arriver au v. de Soueïdiyèh. De Soueïdiyèh à Antioche (*V.* R. 80).

De Ourdèh, la route directe gravit un contrefort du Djébel el-Aqra, pour

descendre dans une vallée où se trouve un petit lac, formé par un ruisseau que l'on remonte pour s'engager au milieu de collines jusqu'à (5 h.) *Béled ech-Cheïkh* ou *Cheïkh Koi?* De Béled ech-Cheïkh, on gravit une crête pour descendre dans une vallée secondaire de l'Oronte, dont on suit le flanc gauche. Franchissant ensuite au N. une nouvelle crête, on descend dans le lit d'un cours d'eau qui se dirige au N. O. et que l'on laisse (2 h.) à g. pour atteindre (2 h.) Beït el-Mâ, l'antique Daphné De Beït el-Mâ à Antioche (1 h. 30 min) (*V.* R 80).

CHÂTEAU DE SAHIOUN.

D'après Mr E G.Rey — L.Thuillier. del.

ROUTE 79.

DE LATAQIYÈH A ALEP,

Par Qala'at Sahioun et Djisr ech-Choughr.

(31 à 32 heures).

Bahlouliyèh....	4	00
Ech-Choughr.. . ..	9	00
Édlib..	6	30
Alep	12	00
Total.	31	30

A. — De Lataqiyèh à Djisr ech-Choughr (12 à 14 h.).

a. — Par la vallée du Nahr el-Kébir, et la vallée de l'Aïn Zerqa (13 h.). Cette route, intéressante pour le touriste, traverse une contrée pittoresque et fertile, mais faiblement peuplée. La vallée de l'Aïn Zerqa offre les sites les plus romantiques. Après une pluie abondante, les chemins sont souvent ravinés par les torrents. A partir de Lataqiyèh, on remonte la vallée du Nahr el-Kébir par (1 h.) *Skin*, (1 h. 30 min.) *Djendiyèh* et, franchissant (2 h. 30 min.) le *Nahr el-Kébir*, qui remonte au N. vers Ourdil, on s'élève dans la

vallée de l'*Aïn Zerqa*, affluent du Nahr el-Kébîr, et l'on passe le *Nahr Aïn Zerqa* à (2 h.) *Bint ech-Cheïkh* au *Djisr Bint ech-Cheïkh*. La route, tracée au milieu des sites les plus romantiques, remonte la rive gauche de cette vallée étroite au fond de laquelle coule un torrent que l'on entend mugir. Sur les pentes croissent des noyers, des platanes, des pins d'Alep, des lauriers, des peupliers. De toutes parts s'élèvent des rochers à pic. Au delà de (2 h. 30 min.) le hameau de *Hebdama* (407 mèt. d'altitude), situé à la ligne de partage des eaux entre la vallée de l'Oronte, à l'E., et le Nahr el-Kébîr au N. O., le chemin passe à (2 h.) *Chaloûnèh* et descend à (1 h.) **Ech-Choughr**, dans la vallée de l'Oronte (*El-Ghâb*). Ech-Choughr, bourg musulman assez important, possède deux châteaux ruinés, le *Qala'at el-Haroûn* et le *Qala'at es-Soultân*, séparés par un fossé. Ces deux châteaux remontent au temps des croisades et étaient nommés alors *Choghr Bekes*. Les environs de la ville sont fertiles. La vallée est large et couverte de magnifiques prairies s'étendant jusqu'au pied des montagnes des Ansariyèhs, qui prennent d'ici l'aspect d'une crête abrupte et rocailleuse. L'altitude de la vallée, mesurée par M. Rey au pont, est de 101 mèt. L'Oronte sépare ici le pachalik d'Alep du liva de Lataqiyèh qui dépend du vilayet de Beyrout.

b. — Par Qala'at Sahioun (13 h. 45 min.). — Sortant de Lataqiyèh, on franchit le Nahr el-Kébîr, non loin de son embouchure, en face du v. de *Cheffatiyèh* et, remontant le *Nahr es-Sahioun*, on longe le pied d'un tertre que couronne à g. (2 h. 45 min.) le v. de *Moudjbah* et l'on arrive (2 h.) à *El-Hafèh* (279 mèt. d'altitude), situé sur les premières pentes de la montagne. De El-Hafèh, la route s'élève à (1 h.) *Cheïr el-Kak*, v. établi à côté des ruines de Sahioun.

Sahioun, le *Saone* des Croisés, fut au temps des croisades un des fiefs les plus importants de la principauté d'Antioche. La famille de Saone, qui le possédait, a fourni un chapitre aux lignages d'outremer et nous voyons paraître les noms de plusieurs de ses membres dans les chartes du XII[e] siècle (E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 106). Le château de Sahioun fut pris par Salah ed-Dîn, en 1187. Saone devint alors la capitale d'une principauté arabe, composée de Famiyèh (Apamée), Kefertab, Antioche, Balatnous et Lataqiyèh.

La forteresse de Sahioun, *Qala'at Sahioun*, est construite sur l'un des contreforts du *Djébel Darious* et couronne une crête que deux ravins resserrent et isolent presque en se réunissant. Vers l'E. en (A) (*V.* le plan de M. E. G. Rey, à qui nous empruntons la description de la forteresse), se voient, entourées de murailles, des ruines informes qui ont appartenu à une ancienne bourgade. Un large fossé la séparait du château proprement dit, bâti sur le point culminant de la colline, dont l'extrémité occidentale est occupée par une enceinte inférieure (B), où s'élevaient les dépendances du château. « Le *fossé* (*V.* la vue, p. 723), taillé dans le roc vif, est un des ouvrages les plus remarquables de ce genre, laissés en Syrie par les Croisés. La pile du pont qui faisait communiquer la ville avec le château était ménagée dans la masse et apparaît aujourd'hui aux regards du voyageur étonné comme un gigantesque obélisque. Au fond du fossé, dont la largeur est de 15 à 18 mèt., une rangée de mangeoires taillées dans le roc, ainsi que les traces de toitures appuyées à la paroi du rocher nous apprennent que les chevaux y étaient logés en temps de paix (E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 107-108). Il reste de la forteresse de Sahioun un donjon, des courtines et des tours construites

avec des blocs d'assez grand appareil taillés à bossages. Le *donjon* (E) est une tour carrée mesurant 36 mèt. de côté et se compose à chaque étage d'une vaste salle. Le rez-de-chaussée, dans lequel on pénètre par une poterne à linteau carré avec arc de décharge, ne reçoit le jour que par deux archères percées à l'E. sur le fossé. Les quatre travées formant la voûte de cette salle retombent au centre sur un pilier carré, réservé en majeure partie dans la masse du rocher. Un escalier s'ouvrant dans l'épaisseur du mur N. conduit à l'étage supérieur, formé d'une salle à peu près semblable à la première. Le long du mur qui couronne le fossé, à l'E., sont des tours rondes massives. Sur

VUE DU FOSSÉ DE SAHIOUN.

la face S. s'élèvent des tours carrées, plus considérables, mesurant de 15 à 20 mèt. de côté, et possédant chacune un étage composé d'une vaste salle dont la voûte est à arêtes vives. M. E. G. Rey a signalé ici comme particularité unique en Syrie le peu de saillie des tours sur les courtines, avec lesquelles elles n'ont aucune communication directe.

Au centre du plateau, en C, se trouvent des décombres, restes d'une petite ville arabe élevée dans ces murs après la prise de la forteresse et au milieu desquels une mosquée avec un minaret carré et une salle de bains offrant les traces d'une belle ornementation sarrasine, sont encore debout. Plus au N., en B, s'étendent deux grandes citernes, taillées dans le roc et voûtées en ogives. Elles sont très bien conservées et l'on y descend par un escalier.

D'après M. Rey, quelques pans de murs remonteraient à une époque antérieure à la domination franque, peut-être à l'époque byzantine. Au milieu des ruines situées à la pointe occidentale de la montagne, se voient encore les restes d'une petite cha-

pelle (M) et une tour (L) encore intacte.

De Sahioun, on descend (2 h. 30 min.) dans la vallée de l'Aïn Zerqa, où l'on rejoint la route précédente pour atteindre (2 h. 30 min.) Hebdama et (3 h.) Ech-Choughr.

B. — De Ech-Choughr à Alep (17 h. 15 min.). — De Ech-Choughr, la route franchissant l'Oronte sur le Djisr ech-Choughr, monte rapidement le long des flancs du *Djébel Hasserdjièh* dont elle franchit (3 h.) le sommet (578 mèt. d'altitude), pour descendre dans le fertile *ouady Er-Roûdj*, que l'on remonte jusqu'à (3 h. 30 min.) Edlib (*V*. R. 77).

De Edlib à Alep (10 h. 45 min.) (*V*. p. 714).

ROUTE 80.

D'ALEP A ANTIOCHE,

Par Dâna et Djisr el-Hadîd.

(18 à 19 heures).

Dâna	6^h	45
Djisr el-Hadid	8	13
Antioche	4	00
Total	18	58

A. — De Alep à Dâna (6 h. 45 min.) (*V*. R. 77), lisez en sens inverse.

B. — De Dâna à Antioche (12 h. 13) — De Dâna, la route, traverse à l'O. un plateau rocheux dominé au N. E. par le pic du *Djébel Mâr Sém'ân* et dont l'altitude est de 360 mètres. Laissant à dr., à 600 mèt. environ de la route, une ruine considérable, on descend (1 h. 10 min.) une gorge dont la direction générale est O. S. O., et qui se bifurque plus loin. A 300 mètr. env. de la bifurcation, on rencontre au bord de la route une très belle citerne et, à 500 mèt. plus loin, les traces d'une conduite d'eau. On passe (50 min.) au pied d'un château ruiné, nommé *Kizlar Kalessi*, que domine un haut donjon. En ce point, la route est taillée dans le roc. Au delà d'un coude très prononcé, elle atteint (36 min.) les ruines d'une ville nommée *Zilfa* et (1 h. 12 min.) le v. de *Yéni Cheïr*. De là, elle traverse un second plateau rocheux sur une longueur de 2 kil. environ et s'engage dans un vallon. Après avoir traversé trois ruisseaux à peine éloignés les uns des autres de 1 kilom., elle atteint (2 h.) *Qala'at Hârim*, ancien château arabe, réédifié par les Croisés, et entouré d'une verte oasis couverte de peupliers et d'arbres fruitiers. Au XIIe et XIIIe siècles, ce lieu nommé *Harrem* formait un des grands fiefs de la principauté d'Antioche. Le château est bien établi sur un tertre, isolé de la colline par un fossé profond. Les hauteurs voisines sont creusées de nombreuses grottes. Puis, continuant à longer les collines à l'O., on traverse un ruisseau pour atteindre (1 h.) *Khân Koûsa*. De là, on laisse les collines à g. pour traverser une jolie plaine, et laissant à g. le v. de *Tihrel*, on franchit (1 h. 25 min.) l'Oronte sur un pont, le *Djisr el-Hadîd* (le pont de fer), pont de quatre arches au delà duquel est un Khân. La route, descendant la rive g. de l'Oronte et longeant le pied du *Djébel el-Koçaïr*, laisse à g. une petite vallée et à dr. (2 h. 10 min.) un groupe de maisons, nommé *Djilidjèh*. Le sol est ici bien cultivé. Au delà de (23 min.) un puits, on atteint (30 min.) les jardins d'Antioche et (17 min.) les ruines de Bâb Boulous (*V*. le plan), pour entrer (27 min.) dans la moderne Antioche.

Antioche, en turc **Antaqiyèh**, s'appelait anciennement Ἀντιόχεια, et quelquefois *Épidaphné*, à cause du voisinage d'un bois consacré à Apollon.

Histoire et topographie anciennes. — Antioche, située dans une plaine arrosée par l'Oronte, d'où l'on aperçoit au S. O. le pic abrupte du Djébel el-Aqra (mont Casius) (*V*. p. 719)

et au N. la chaîne de l'Amanus, fut une des villes les plus florissantes de l'antiquité. Sa fondation ne remonte pas, comme l'ont avancé à tort quelques commentateurs de l'Ancien Testament, aux premiers temps du monde, mais seulement à l'époque macédonienne. Séleucus Nicator la construisit en l'an 301 av. J. C. et lui donna le nom de son père, ou peut-être celui de son fils. Les plans et les descriptions qui nous ont été fournis par les historiens de l'antiquité nous apprennent qu'une partie de la ville était bâtie sur une île; soit que cette île fût formée par un bras de l'Oronte, ou plus probablement par un canal, on n'en aperçoit aucune trace. Ce qui subsiste actuellement de la ville ancienne nous fait connaître qu'elle était en partie dans la plaine et en partie sur les hauteurs du mont Silpius qui la dominent au S.

Les rois Séleucides prirent plaisir à l'orner de monuments qui en firent la première ville de l'Orient, et dont les historiens nous ont donné de pompeuses descriptions. Antiochus III rassembla une bibliothèque à Antioche et Antiochus VI y établit un musée, mais cependant le mouvement intellectuel ne fut pas secondé par les Séleucides. Sous Démétrius II Nicator, Tigrane, roi d'Arménie, l'enleva aux Séleucides en 83; mais Lucullus, intervenant le premier au nom de Rome dans les affaires de Syrie, la rendit à Antiochus Philopator. Cette intervention n'était que le prélude d'une occupation prochaine; en 64, Pompée réduisit la Syrie en province romaine, mais il accorda à Antioche le privilége de se gouverner elle-même. La ville, comblée des bienfaits de César et d'Auguste, les reconnut en adoptant pour point de départ de sa chronologie la date de la bataille d'Actium. Antioche conserva l'autonomie qu'elle devait à Pompée jusqu'à l'époque d'Antonin le Pieux, où elle devint une colonie romaine. A l'exemple des rois Séleucides, Caligula, Trajan et Adrien dotèrent la ville de splendides monuments qui, comme ceux de la période précédente, n'ont laissé aucune trace. Les tremblements de terre fréquents que cette ville subit expliquent cette complète destruction. La plus connue de ces catastrophes est celle qui eut lieu sous Trajan en l'an 115 : 260 000 personnes y périrent; l'empereur, qui se trouvait dans la ville, y courut les plus grands dangers. Sapor, roi des Perses, s'empara d'Antioche, en 268, pendant que les habitants étaient au théâtre.

Le nom d'Antioche occupe une grande place dans l'histoire des premiers temps de l'Église. Elle fut le siége d'un patriarcat fondé et occupé par saint Pierre. C'est à Antioche que Barnabas et Paul se réunirent (Actes des Apôtres, XI, 19-30) et que les disciples prirent pour la première fois le nom de chrétiens; c'est de là que Paul et Barnabas partirent pour répandre chez les Gentils la parole de l'Évangile (*ibid.*, XIII, 1-4); qu'à leur retour (XIV, XV) eurent lieu les divisions entre les partisans des traditions juives et ceux de la liberté nouvelle, entre Paul et Pierre, et Paul et Barnabas. — De 252 à 380, Antioche fut le siége de dix conciles. Son évêque Ignace souffrit le martyre sous Trajan. C'est là enfin que naquit saint Jean Chrysostome.

Avec la période byzantine, une ère nouvelle commence pour Antioche. Son importance absolue décroît à partir de la fondation de Constantinople, mais elle devient, avec les progrès du christianisme, une sorte de métropole religieuse. La fondation de Constantinople ne détourna pas complétement d'Antioche l'attention des empereurs. Constantin et son fils construisiren une basilique remarquable qui fut le théâtre des premières prédications

de Chrysostome. Constance, Julien malgré son retour au paganisme, et Valens favorisèrent successivement Antioche. Sous Théodose, Julien passa tout un hiver à Antioche où il fut du reste froidement accueilli; c'est là qu'il écrivit le *Misopogon* (l'ennemi de la barbe), satire contre les Antiochiens, qu'il nomme une race *avare et frondeuse*. La population chrétienne d'Antioche accueillit avec des transports de joie la nouvelle de la mort de Julien, mortellement blessé en Mésopotamie. Jovien lui-même, quoique chrétien, souffrit de l'humeur mordante et querelleuse des habitants (363-384). Sous Théodose le Grand, les habitants de cette ville, connus de tout temps pour leur propension à la révolte, se soulevèrent et brisèrent les statues de l'empereur. (387 ap. J. C.). Théodose tira de cet affront une vengeance sanglante, dont il dut faire pénitence publique devant saint Ambroise.

Dans la hiérarchie des églises chrétiennes de la Syrie, établie par le concile de Nicée (321), Antioche occupait le troisième rang; elle le conserva jusqu'en 381. Au second concile œcuménique, Flavien, successeur de Mélétius, céda le pas au patriarche de Constantinople et cette mesure fut confirmée au concile de Chalcédoine (481). La juridiction ecclésiastique de la capitale de la Syrie s'étendait sur 13 provinces : la Syrie première, la Syrie seconde, la Théodoriade, la Cilicie première, la Cilicie seconde, l'Isaurie, la Commagène, l'Osroène, la Mésopotamie, la Phénicie première, la Phénicie du Liban, l'Arabie pétrée, l'île de Chypre. La Syrie seule était soumise à l'administration directe du patriarche, les autres provinces avaient chacune un métropolitain presque indépendant qui, sous la simple suprématie d'Antioche, consacrait lui-même ses suffragants. Au VIe siècle, l'étendue du patriarcat fut diminuée. Laodicée détachée devint la métropole de la Théodoriade et l'Arabie fut réunie à l'église de Jérusalem.

Après Léon le Grand, l'histoire d'Antioche offre une longue suite de calamités, massacres des Juifs, tremblements de terre, guerres intestines, querelles du Cirque, guerres contre les Perses. Sous Justin (525) et surtout sous Justinien (583), elle fut si complétement renversée par des tremblements de terre que les survivants ne pouvaient reconnaître leurs demeures. En 635, sous le règne de Héraclius, Antioche tomba aux mains des Musulmans; elle ne fut reprise qu'au Xe s. par Nicéphore Phocas, et reperdue de nouveau par les Commènes dans leurs guerres contre les Seldjoukides. Ces conquérants en furent à leur tour dépossédés par les armées de la première croisade, en 1097. C'est par l'E., le N. E., et le N. que les Croisés investirent la ville, Bohémond et Tancrède à l'E., les Italiens au S. E., près des cryptes que l'on voit encore; à leur droite, les deux Robert, Étienne et Hugues avec les Normands, les Flamands et les Bretons, puis Raymond de Toulouse et ses Provençaux, puis enfin Godefroi de Bouillon, dont les lignes s'étendaient jusqu'à l'endroit où l'Oronte baigne les remparts d'Antioche. Les incidents de ce siége et les longues souffrances des armées croisées sont trop connus pour que nous les rapportions ici en détail. A peine prise, Antioche dut être défendue par ses nouveaux possesseurs contre les armées de Kerboga. C'est le 28 juin 1098 que se livra la bataille où les chefs croisés firent des prodiges de valeur et taillèrent en pièces les troupes ennemies. Godefroi de Bouillon fit d'Antioche le siége d'une principauté qui fut donnée à Bohémond, prince de Tarente.

« La principauté d'Antioche acquit bientôt son maximum de développement, grâce aux efforts de Bo-

hémond et Tancrède, qui profitèrent des luttes constantes des émirs turkomans et des atabeks d'Alep pour reculer les limites de leurs possessions. Au N. O., elle comprenait une partie de la Cilicie, jusqu'à la rivière Djihoûn; mais depuis la constitution définitive du royaume d'Arménie, la frontière N. O. fut à la Portelle (les pilles de Jonas, près d'Alexandrette). Au N. E., elle s'arrêtait à la frontière de la principauté d'Édesse, qui passait au S. de Corice (Koros), entre Hazart (Ez-Zaz) et Turbessel (Tell Bacher). Vers le désert, elle comprenait au delà de l'Oronte les territoires des villes de El-Barah, Fémie (Apamée), Capharda (Kefr-Tab), la Marre (Ma'arret en-No'amân) et le Sermin. De ce côté, les villes fortes d'Artésie (Ertési), d'Atareb (Téreb), de Sardonie (Zerdana), du Sermin (Serméïn) et enfin la Marre formaient la ligne des places frontières. Elle était bornée à l'O. par la mer; au S., par le ruisseau et la crête des montagnes formant la frontière du comté de Tripoli; au S. E. enfin, par les cantons montagneux de Kobeïs et de Massiad, possédés par les Bathéniens. Mais la chute de la principauté d'Édesse, survenue en 1145, modifia profondément cet état de choses dès la seconde moitié du XIIe s.

La principauté d'Antioche comptait un grand nombre de fiefs, dont les principaux étaient ceux de Cerep, de Harrenc (Harem), de Soudin (Soueïdiyèh), de Saône (Sahioun), de Hazart (Ez-Zaz), du Sarmit (Sarmeda), de Zerdana, de Berziyèh, du Sermin, de Capharda (Kefr Tab), de la Marre, de Cassembelle (Kassab) Margat (Markab), Trapessac (Deïr Bessak), Cursat (Koçaïr), La Roche de Russol, Nepa (Anab), Djezraïn (Qala'at ben Israël), Belatnous, Laycas (Aleïka), Cadmoïs (Cadmous), Berzièh et Lacoba en étaient les principales forteresses. Elle comptait deux villes archiépiscopales du rite latin, Albara (El Barah) et Fémie (Apamée), ainsi que les évêchés d'Artésie, la Liche (Lataqiyèh), Zibel (Gabala) et Valénie (Banias).

« Les abbayes principales étaient celles de Saint-Paul d'Antioche, de Saint-Georges, dans la Montagne-Noire, aux Bénédictins; de Jubino, aux Cisterciens, du mont Parlier (mont Casius), de Sainte-Marie, de Rochefort, de la Granacherie, de Saint-Siméon (moines grecs et géorgiens). »

« Antioche possédait un siége archiépiscopal du rite arménien; Fémie et Laodicée étaient la résidence de deux évêques du même rite. Le patriarche syrien jacobite, titulaire d'Antioche, résidait habituellement au couvent de Mâr Barsauma (Saint-Barsauma), dans la principauté d'Édesse. Mais un prélat de ce rite demeurait en permanence à Antioche » (E. G. Rey, *Bulletin de la Société des antiquaires de France*, 1879, p. 123-175).

La ville ancienne, à l'époque des croisades, avait environ deux milles de long sur un mille et demi de large. Elle était divisée en quartiers ou vici : *vicus sancti Pauli*, qui tirait son nom de la célèbre abbaye de ce nom; *vicus Malfilanorum*, habité par les marchands d'Amalfi; *vicus Venetorum* ou *Fonde de Saint-Marc*, habité par les Vénitiens, etc. L'enceinte de la ville renfermait alors comme aujourd'hui de nombreux et vastes jardins arrosés par les eaux de plusieurs aqueducs, outre celles dérivées de l'Oronte. » Dans Antioche, dit Willebrand d'Oldenbourg, de nombreuses fontaines arrosent les vergers et les jardins et des aqueducs souterrains amènent jusque dans les maisons une eau pure et abondante. Et, chose digne de remarque, les maisons et les palais d'Antioche qui au dehors semblent de boue, sont au dedans d'un luxe éblouissant. Les habitants, comme j'ai pu m'en con-

vaincre, ont l'habitude de passer leur temps à se rafraîchir et à se baigner dans des eaux jaillissantes, au milieu de jardins abondant en fruits les plus variés. Cette ville a de nombreux et riches habitants, Franks, Syriens, Grecs, Juifs, Arméniens et Sarrasins, qui tous suivent les lois. » A cette époque, Antioche possédait des écoles où des maîtres syriens et jacobites professaient la philosophie d'Aristote et qui brillèrent d'un grand éclat pendant toute la durée des croisades. Elle florissait également par le commerce et l'industrie. C'était un des grands entrepôts du commerce de l'Orient, alimenté par les caravanes de Mossoul et de Raka, qui y apportaient les produits de l'extrême Orient, venus par le golfe Persique. Elle comptait aussi un grand nombre de manufactures de soie, où se travaillaient ces belles étoffes alors très recherchées en Occident, sous le nom de draps d'Antioche. Les grandes républiques italiennes y possédaient des quartiers qui leur avaient été concédés par les princes latins (*V.* ci-dessus). On y voyait un grand nombre d'églises et de monastères appartenant à divers rites. L. de Sainte-Cécile qui visita Antioche en 1745, y vit les restes de la *basilique* de l'apôtre saint Pierre, que démolissaient pierre à pierre les habitants de la ville moderne; c'était l'église patriarcale des Latins; on y montrait le tombeau de Frédéric Barberousse. Elle avait été très endommagée par le tremblement de terre de juin 1170, qui renversa également la cathédrale grecque. Le même auteur décrit les restes d'un splendide édifice hexagonal formant une colline de ruines au milieu desquelles se voyaient encore de superbes colonnes de marbre. C'était probablement l'église de la Vierge. l'édifice circulaire indiqué dans le plan d'Otfried Müller. Vers l'extrémité orientale d'Antioche, le monastère de Saint-Paul s'élevait sur les premières pentes de la montagne. Au pied de cette même colline, mais plus à l'O., s'élevait, sous le vocable de l'évangéliste Luc, une église dont les restes se voient encore dans le cimetière latin. L'église Saint-Georges paraît avoir été voisine de la porte du même nom. Il y avait encore les églises de Saint-Hilaire, Saint-Jacques, Saint-André, Saint-Léon, Sainte-Barbe, etc.

Etat actuel. — *Les murailles.* — Il y a cinquante ans environ, l'enceinte d'Antioche était à peu près intacte; malheureusement, pendant la domination égyptienne en Syrie, elle fut exploitée comme une véritable carrière pour la construction des immenses casernes qu'y fit alors élever Ibrahim Pacha. Le tour de l'enceinte demande 3 h. environ.

C'est par la face nord, à partir de la porte du pont, que nous commencerons la description de l'enceinte, en nous aidant du plan et de la description de M. E. G. Rey. Cette porte, (*Bâb ed-Djisr*) (*V.* le plan), est encore intacte, ainsi que le pont qui paraît remonter à l'époque romaine. Toute cette portion de l'enceinte, qui s'étend le long de l'Oronte, est aujourd'hui fort dégradée; les tours qui sont encore debout ont été transformées en maisons particulières et il reste peu de traces des courtines. A partir de l'angle N. O., où le rempart s'infléchit brusquement au S. jusqu'à la porte Saint-Georges, tours et murailles sont dérasées jusqu'au niveau du sol. de sorte que le plan seul en est reconnaissable. Près de l'angle N. O. s'élèvent les casernes construites par Ibrahim Pacha, en 1832. Remontant la rive dr. du *ouady Zoïba*, on atteint (20 min.) à partir du pont, *la porte Saint-Georges*, qui était, d'apr[illegible] Guillaume de Tyr, l'une des [illegible] principales entrées de la vil[illegible] bases des deux tours [illegible]gon[illegible] quaient sont assez [illegible]; plus ra[illegible] La route qui p[illegible] au N. E. de [illegible]

traversait le ouady Zoïba, sur un pont dont les restes sont encore visibles. Au delà de la porte Saint-Georges, la muraille s'élève rapidement le long du flanc de la montagne en couronnant l'escarpe du ravin. Sur la pente de la colline et dominant un peu la porte Saint-Georges, se trouve la base d'une tour pentagonale (C). Le sommet de la colline présente un mouvement de terrain assez doux, mais qui cependant suffit à déterminer le tracé de la muraille. Cette colline était anciennement désignée sous le nom d'*Iopolis*. On trouve de ce côté des parties assez bien conservées et en particulier plusieurs tours demeurées debout. Ces tours, bâties toutes sur le même plan carré, sont construites en pierres de taille avec des cordons de briques régulièrement espacés; elles ont presque toutes trois étages de défenses. Les portes sont à linteaux carrés avec arcs de décharge. Le couronnement manque complétement. L'épaisseur du rempart entre les murs est de 2 mèt. environ. Plusieurs poternes sont percées dans cette partie des remparts (*V.* E. G. Rey, *ouvr. cité*, p. 187-189) A partir de l'escarpement de la colline Iopolis, le rempart s'infléchit au S. S. E. jusqu'au château (40 min. depuis la porte Saint-Georges). Avant d'y arriver, on voit, au pied des remparts dans l'intérieur de la ville, un vaste réservoir (D), de construction antique, que M. Rey pense avoir été alimenté par un aqueduc souterrain amenant l'eau des montagnes voisines.

Le **château**, élevé sur la colline nommée dans l'antiquité *mons Silpius*, n'offre que des défenses médiocres; il tire toute sa force de sa position sur un rocher presque inaccessible. Au S. et à l'O., il est flanqué de tourelles rondes d'un très faible diamètre et massives dans toute leur hauteur. On y pénétrait par une poterne qui se trouve encore à l'angle S. O. Le continuateur de Tudebode en parle comme d'une forteresse inexpugnable, flanquée, dit-il, de quatorze tours. Au delà de cette citadelle, la montagne ne présente plus qu'une arête escarpée, plongeant rapidement dans le ravin dit des *Portes de Fer* (Bâb el-Hadîd), au fond duquel on parvient en une demi-heure environ. Dans cette partie, la muraille suit le rocher; vers le fond du ravin, elle est tracée en lignes à crémaillère. Procope décrit ainsi le site et les travaux qu'y fit exécuter Justinien. » Deux montagnes escarpées dominent la ville; l'une se nomme l'*Orocassiades*, l'autre le mont *Stauris*. Elles sont séparées par un précipice au fond duquel coule, au temps des pluies, un torrent nommé l'*Onopniètes*, descendant des hauteurs voisines. Parfois il grossit subitement et cause des dégâts dans la ville en sortant de son lit. Pour parer à cet inconvénient, l'empereur Justinien fit élever d'une colline à l'autre une forte muraille, barrant ainsi le ravin de manière à ne laisser passer à la fois qu'une certaine quantité d'eau. Des ouvertures percées dans cette digue lui permettaient de s'écouler lentement, de telle sorte qu'elle cessa d'occasionner des ravages dans Antioche (*De Ædificiis*, liv. II, chap. 10). Sur l'escarpement oriental du torrent, une autre muraille, également tracée en crémaillère, relie la jetée presque encore intacte aux travaux de défense qui existent sur la colline nommée autrefois *Mons Stauris*. Au delà de cette gorge, l'enceinte reprend jusqu'à (20 min.) l'angle S. O. de la ville où se trouve une tourelle ronde (E), qui paraît être du XIIe siècle, et de là, s'infléchit au N. en suivant la déclivité de la montagne. De ce côté se voient plusieurs tours en saillies prismatiques sur les dehors de la place (E. G Rey, *ouvr. cité*, p. 191 et pl. XVII). On arrive ainsi (20 min.) à la *Porte de Saint-Paul* (Bâb Boulous), qui

tire son nom, d'après le chroniqueur, de ce qu'elle était «dessous le moustier de Saint-Paul qui est el pendant d'el tertre » (Guill. de Tyr, l. IV, c. XIII). Un amas de ruines situé en F marque l'emplacement de cette abbaye célèbre. Une fontaine qui porte le même nom jaillit à quelques pas et Guillaume de Tyr dit que cette source, ainsi que le ruisseau qui coulait dans la ville, venait former un marais en avant de la porte du Chien, là où nous voyons aujourd'hui une prairie plantée de saules. La porte Saint-Paul a beaucoup souffert d'un tremblement de terre survenu en 1872. A partir de cette porte, le mur et les tours sont assez bien conservés jusqu'à l'angle N. de la ville ; mais au delà, on ne retrouve plus que des monceaux de décombres qui jalonnent le tracé de l'enceinte à travers les jardins jusqu'à (50 min.) la porte du pont, par où nous avons commencé le tour de l'enceinte.

La ville moderne, située à l'angle N. O. de l'enceinte, sur les bords du Nahr el-Açi, ne compte aujourd'hui que 6000 habitants environ, et ne présente guère que des maisons basses et pauvres; ses rues sales et tortueuses, çà et là obstruées de décombres, se changent, à l'époque des pluies, en véritables torrents. Elle a beaucoup souffert d'un tremblement de terre, survenu en 1872, qui renversa la moitié des maisons. On y voit quelques mosquées en pierre. Le bazar est sans importance. Dans la cour du qaïmaqânliq d'Antioche se trouve un beau sarcophage en marbre blanc découvert à Séleucie; sur un des côtés est figuré un lion terrassant un taureau et deux guirlandes encadrant des masques en relief, d'une assez bonne facture.

On trouve autour d'Antioche des sépultures contenant des poteries et des verreries anciennes. M. Chantre a rapporté des haches en pierre polie trouvées dans les environs.

La rivière a ici 40 mèt. environ de large; ses eaux servent à arroser les jardins verdoyants qui bordent la ville à l'E. Les environs d'Antioche seraient propres à toutes les cultures, mais ils sont en grande partie délaissés. Une compagnie française vient d'y entreprendre la culture de la ramie. Les parties montagneuses seules, mieux abritées par leur position contre les ravages des Kurdes, sont couvertes d'arbres fruitiers.

ENVIRONS D'ANTIOCHE.

On peut faire autour d'Antioche plusieurs excursions intéressantes :

1° à **Beït el-Mâ**, l'ancienne **Daphné**. — La route qui y conduit (1 h. 30 min.) longe un ancien aqueduc et présente les points de vue les plus pittoresques sur Antioche, ses fortifications et ses jardins. Elle s'engage ensuite dans un vallon sauvage, rempli de lauriers-roses et arrosé par des ruisseaux qui y répandent une fraîcheur délicieuse. Beït el-Mâ, la maison de l'eau, ne présente que quelques maisons ruinées. C'était une localité célèbre dans l'antiquité par la légende de Daphné et par le culte d'Apollon, auquel on avait élevé un temple magnifique avec un oracle renommé. Outre le temple d'Apollon, Daphné possédait des temples élevés en l'honneur de Diane, de Vénus, d'Isis et d'autres divinités, ainsi que des bains, des théâtres et autres édifices publics, tous renommés pour leur magnificence. Les fêtes du sanctuaire avaient rapidement dégénéré en orgies, qui durèrent jusqu'au triomphe du christianisme; les derniers souvenirs du paganisme remontent jusqu'à l'époque de Julien qui fit d'inutiles efforts pour remettre en honneur le culte de ce dieu. Des églises s'élevèrent à Daphné pendant la période chrétienne.

2° Aux ruines d'**Antigonie**, aujourd'hui *Zeghaïb*, plus rapprochée d'Antioche et au N. E. de Beït el-

Mâ. Antigonie s'élève à l'endroit où Seleucus Nicator, en l'an 301, offrit un sacrifice à Jupiter, en commémoration de la victoire d'Ipsus. Pendant la célébration du sacrifice, un aigle aurait enlevé, d'après une ancienne légende, une portion des chairs de la victime et les aurait transportées sur l'autel de Zeus Battias, érigé par Alexandre le Grand, au lieu où s'éleva plus tard Antioche. Antigonie n'eut jamais du reste une grande importance.

3° Aux ruines de **Séleucie (Soueïdiyèh)**, près des bouches de l'Oronte. — Le chemin direct (6 h. 30 min.) suit la rive dr. de l'Oronte, gravissant des rochers escarpés, et descendant dans des ravins profonds remplis de myrtes et de lauriers-roses; à dr., court la chaîne rocheuse du Pierius; à g., l'Oronte tortueux et rapide. On peut s'y rendre en 1 h. de plus par Beït el-Mâ. De ce village un chemin escarpé descend au bord de l'Oronte que l'on franchit sur un bac pour regagner la rive droite et le chemin direct. — Le v. de *Soueïdiyèh* s'élève dans une plaine fertile au N. de l'embouchure de l'Oronte et présente un aspect enchanteur avec ses habitations gracieuses et ses jardins délicieux. C'est à un Anglais, M. Barker, qu'il doit cet air de prospérité. Ce village compte de 12 à 1500 habitants. La mission américaine y a établi, sur un point culminant, une école fort bien tenue. — Les ruines de **Séleucie** se trouvent à 1 h. au N. O., au delà d'une petite rivière, l'ancien *Coriphée*, dont l'eau est excellente.

Histoire. — Séleucie du Piereius (Seleucia Pieria), fondée par Séleucus Nicator qui y fut enterré, était autrefois le port d'Antioche et une des quatre villes de la tétrapole séleucide. Séleucie fut pendant quelque temps occupée par les Ptolémées, mais Antiochus le Grand la rendit la Syrie (219 av. J. C.). Pompée en fit une ville libre pour la récompenser d'avoir résisté à Tigrane. C'est là que saint Paul et Barnabas s'embarquèrent pour aller prêcher l'Évangile à Chypre et dans l'Asie Mineure. Constantin embellit la ville et agrandit le port par de grands travaux dans le roc (338 ap. J. C.). Au moment de la conquête musulmane, cette ville avait du reste perdu toute importance et son port était presque abandonné.

État actuel. — En visitant les ruines de Séleucie, du S. au N., on trouve sur la rive S. du Coryphée, près de la gorge d'où il s'échappe, quelques arches ruinées qui ont peut-être appartenu à un amphithéâtre. A dr., sur la rive N., se voient, dans l'escarpement du rocher qui a 62 mèt. env. de haut., un certain nombre de grottes sépulcrales. On arrive ensuite aux restes d'une ancienne porte, connue sous le nom de *Porte d'Antioche*, autrefois reliée au grand mur de la ville. A partir de ce point, les rochers s'éloignent à dr., décrivant une sorte de demi-lune, où s'étendent des jardins plantés de mûriers, parmi lesquels on observe quelques ruines. Au pied de la montagne à dr. se trouvent quelques maisons de cultivateurs et de sériciculteurs. Ces derniers, d'origine grecque, se servent des anciennes tombes voisines pour y faire monter les vers à soie. La plaine à g., bordée par la mer, et large de 16 à 1800 mèt. env., est presqu'entièrement dépourvue de végétation. Continuant à s'avancer vers le N., on arrive à l'angle de la demi-lune, près d'une porte nommée *Porte du Roi*, qui s'ouvrait sur une gorge donnant accès à la ville supérieure (*V.* ci-dessous). Un peu plus loin, à l'O., est la *Porte du marché*, au delà de laquelle les solides fortifications de la vieille ville décrivent une courbe au S. O. vers le *port intérieur*. Celui-ci est formé par un bassin long de 594 mèt. env.

sur 405 de large. Il affecte la forme d'une cornue à distiller, dont le goulot étroit, long de 400 mèt. env. et tourné au S. O., est taillé dans les pentes inférieures du Coryphée. Deux tours, dont il reste peu de vestiges défendaient l'entrée de ce canal. Dans le rocher situé à l'O. est creusée une salle oblongue taillée au ciseau, et dont la voûte est soutenue par une ligne de colonnes. Sur le côté opposé et à un niveau plus élevé, est un petit plan environné de murs et pavé en mosaïque, que les Arabes appellent *Beït el-Koumrokdji*, le poste du douanier. Les hauteurs les plus rapprochées de ce point sont jonchées de débris. Le port lui-même est comblé, ainsi que le canal, par suite de la rupture de la digue (*V.* ci-dessous). A l'extrémité E., on observe quelques restes de constructions. Du côté O., se trouvent les restes d'une tour. Au N. du port intérieur, s'étendait le port extérieur, aujourd'hui rempli de sable; il était protégé par deux môles, composés de blocs énormes; un seul, celui du S., nommé môle de Saint-Paul, est assez bien conservé.

L'ouvrage le plus remarquable de l'ancienne Séleucie est un grand canal taillé dans le roc, nomme *Dehlis*, qui courait de la ville haute à la mer. Il avait été creusé dans le but de détourner les eaux d'un torrent qui coule dans une gorge rocheuse, au N. E. du port intérieur, et d'utiliser en même temps ces eaux pour le service de la ville et du port. Les eaux supérieures du torrent étaient contenues ici comme à Bâb el-Hadîd, près d'Antioche (*V.* p. 729), par une énorme digue qui barrait la gorge et ne laissait d'autre issue au torrent qu'une ouverture autrefois fermée par des portes. Les murs de la digue sont bien conservés. Le canal, long de 1080 m. env., peut être aisément suivi sur tout son parcours. La partie supérieure est formée par un tunnel, long de 126 mèt., sur 6 mèt. de larg. et 6 de haut. au milieu duquel coule un ruisseau. Au delà, commence une coupure dans le roc, dont les parois admirablement polies ont jusqu'à 50 mèt. de haut. par endroits. Du côté g. est un escalier taillé dans le roc, qui s'arrête à 14 pieds du seuil. Il s'élève à g. et permet de rejoindre la nécropole. Au delà d'un second tunnel, long de 40 mèt., s'ouvre une autre coupure longue de 320 mèt., dont les parois vont en diminuant de hauteur, surmontée par une arcade qui conduit à une belle *nécropole* (*V.* ci-dessous). A partir de ce point, la pente, qui jusqu'ici n'était que d'un pied environ sur cinquante devient plus rapide; le canal s'incline vers le midi, pour se replier vers le N. et la paroi g. s'abaissant jusqu'au niveau de l'eau, on avait élevé en cet endroit une digue puissante, aujourd'hui en partie détruite. A partir de ce point le canál continue sur une largeur de 5 mèt., sur une profondeur de 9 mèt. env. et les eaux se jettent en cascade d'une hauteur de 9 à 10 mèt. dans un vallon situé au nord du deuxième promontoire.

La ville haute. — On arrive à la ville haute par la porte *Bâb el-Kils*, en remontant le lit d'un torrent en général à sec, bordé par un grand nombre de grottes sépulcrales. La porte était formée à dr. par le rocher taillé à pic, et à g. par le côté d'une tour carrée revêtue de belles pierres de taille. Immédiatement au-dessus de la porte à dr., les murs prennent la direction du midi, en suivant l'escarpement de la demi-lune. Le P. Bourquenoud, qui a visité et décrit minutieusement ces ruines (*V. Mémoire sur les ruines de Séleucie de Piérie*, Paris 1860), croit avoir reconnu en ce point une partie de la muraille en style cyclopéen. Il est cependant bon de remarquer que ces murs renferment

dans leur milieu un nucleus de petites pierres et de chaux. Tout près de la porte est un monument appelé *El-Kéniçèh* (l'église), construite en pierres de taille dont les lignes sont alternativement de hauteur très différente, et surmontée d'une voûte en plein cintre. Au delà de ce point, les murs se dirigent droit à l'E. vers le point le plus élevé de la ville, en côtoyant toujours la vallée jusqu'à un fort construit en belles pierres de taille. Au delà, le rempart s'éloigne de la demi-lune et sa direction est marquée par une ligne de ruines. Après une petite heure de marche, depuis Bâb el-Kils, on arrive à *Bâb el-Haouâ* (porte du vent), près de laquelle est une source d'eau excellente, nommée *Batrin djân*. Au-dessous de cette source s'ouvrent trois grottes sépulcrales, la porte de l'une d'entre elles est ornée de sculptures en bas-relief représentant deux façades de temples. Revenant à Bâb el-Haouâ, on continue à suivre le rempart qui domine ici le penchant abrupte de la vallée, et l'on atteint (15 min.) un terrain plat, d'où l'on jouit d'une vue splendide sur le Coriphée, à l'E. et la plaine ondulée au S. O. C'est en cet endroit que s'élèvent les ruines d'un monument désigné par les Arabes sous le nom de *El-Qala'ah*, et qui n'offrent plus que des débris parmi lesquels on remarque trois grandes colonnes de granit. Les remparts côtoient le palais, puis changeant de direction, s'avancent vers le S E., et arrivés au sommet, ils suivent en ligne droite et dans un même plan l'arête qui va vers le N. E. C'est le long de cette dernière ligne que la ville est la plus abordable. Le fond de la vallée, s'élevant sensiblement se transforme en un sol uni qui reste au-dessous de l'arête. C'est une prairie où paissent les troupeaux. Là, selon M. Bourquenoud, s'élevait l'acropole. Deux lignes de murs couronnent une portion de cette crête. En face, au delà d'une vallée profonde, se dresse le Coryphée dont le regard embrasse la masse imposante. Au N. E. s'élève le v. de *Kabousiyèh*; de là, on descend par une route taillée en gradins dans le roc et bordée de tombeaux, pour arriver à la ville inférieure et au port. Le plateau lui-même, entouré par cette ligne de remparts, n'a pas moins de quatre lieues de circuit.

La nécropole. La nécropole de Séleucie commence près du Dehliz et remonte en le suivant jusqu'à la première digue; là, elle reprend plus bas sur le côté opposé de la vallée, occupe toute la demi-lune et entre même dans les gorges qui viennent y déboucher. Les tombes sont semées comme au hasard sur le rocher, tantôt groupées sur un même point, tantôt isolées. Une des plus remarquables est le *Qabr es-Soultân*, tombeau du roi, situé non loin du Dehlîz, près de la vallée qui vient aboutir sur le port. L'entrée se compose de trois portes, dont la partie supérieure est cintrée. Elles s'ouvrent sur un corridor, qui donne accès à une grande salle, composée jadis d'un rez-de-chaussée et d'un étage supérieur. Au milieu du rez-de-chaussée s'élève un sarcophage isolé, aux quatre coins duquel se dresse une colonne. Tout autour de cette salle sont creusées les tombes taillées dans le roc, dont la partie supérieure se courbe en forme d'arc. A g., en face de la seconde tombe, un enfoncement de la paroi forme une sorte de portique soutenu par trois colonnes, dont la partie intérieure est percée de tombeaux. L'étage supérieur paraît inachevé. Revenant au premier corridor, on entre par une porte à g. dans une grotte sépulcrale, que les Arabes nomment *El-Kéniçèh*. Quatre colonnes à jolies volutes soutiennent la voûte. Le plafond se divise en quatre médaillons, dans l'un des-

quels on reconnaît une représentation du disque solaire. Deux colonnes élevées contre la paroi de droite bordent la porte d'une nouvelle chambre à trois tombes. Les autres tombes sont construites à peu près sur le même plan. On y observe ordinairement une ou plusieurs niches, comme aux tombes de Palmyre (*V.* p. 657-659). M. le capitaine Barry signale dans la nécropole située au sortir du tunnel à gauche des sarcophages surmontés d'un dais en pierre que supportent des colonnes quadrangulaires. On observe aussi, sur la route de Bâb el-Kils à Antioche, des sarcophages dont l'ornementation rappelle ceux de Palmyre (*V.* p. 655-656).

(V. pour plus de détails, Bourquenoud, *ouvr. cité*).

Le chemin de fer de l'Euphrate destiné à ouvrir la route de l'Inde par le golfe Persique, dont les Anglais ont fait faire les études, exigerait le rétablissement du port de Séleucie (*V.* Chesney, *Expédition for the survey of the Euphrates*).

D'Antioche à Alexandrette, R 81 et 82.

ROUTE 81.

D'ANTIOCHE A ALEXANDRETTE

Par Arsous.

(18 à 19 heures).

Fornis	6h	00
Arsous	6	30
Iskandéroûn	6	15
Total	18	45

Sortant d'Antioche par Bâb ed-Djisr et traversant l'Amq, on atteint (3 h.) *Kara Ali*, où l'on commence à gravir les pentes du **Djébel Mouça**. Le Djébel Mouça est la partie méridionale du *Djébel Hamra*, qui s'étend du Ras el-Khanzîr à Baïlân. Cette montagne, dont les sommets principaux s'élèvent de 1400 à 1600 mèt., peut être regardée comme le pays le plus tourmenté de toute la Syrie. Une trentaine de ravins principaux. partant de la crête et se dirigeant en zigzag, labourent profondément les deux versants et sont eux-mêmes coupés par des rameaux secondaires en une quantité innombrable de ravins profonds où les rocs s'entassent dans un désordre indescriptible. Le Djébel Mouça, qui court du N. au S. O., où il se relève en s'approchant de la côte pour atteindre une altitude de 1656 mèt. (E. G. Rey), quoique un peu moins tourmenté que le Djébel Hamra, compte néanmoins de nombreux ravins. Il possède plusieurs petits plateaux défrichés dans ces dernières années et ses pentes sont beaucoup plus douces. Autour de ce petit nœud de montagnes, plusieurs gros villages établis le long des cours d'eau, couvrent de plantations de mûriers tout le terrain susceptible de culture et l'aspect riant de cette contrée cultivée contraste singulièrement avec le caractère aride et désolé du Djebel Hamra.

Le **Djébel Hamra** (montagne rouge) forme la partie inférieure de l'**Amanus** qui porte dans toute sa longueur le nom général de *Djiaour Dagh*, bien que ce nom soit particulièrement appliqué à la partie septentrionale de la chaîne, qui se prolonge au delà de Baïlân jusque vers Marach. Cette dernière crête est elle-même coupée par le col de *Batché*, qui répond au *Pylæ Amaniades* des historiens de l'antiquité et du moyen âge. D'Alexandrette à Marach, la chaîne mesure environ 200 kilom., de longueur et sa hauteur moyenne est de 16 à 1800 mèt. environ. Le versant occidental est le moins escarpé; celui de l'Est, qui regarde les plaines de l'Amq et de Letché, est déchiré de nombreux ravins. A partir du sommet, nommé *Mont Taudir*, la chaîne se partage en deux branches. L'une s'infléchit au N. O. et, s'abaissant par

une série de gradins et de pentes douces, vient mourir dans la plaine de Missis. L'arête centrale se relève de plus en plus à mesure qu'elle se rapproche de la vallée de Djihoûn et c'est dans cette partie que se rencontrent les deux sommets les plus élevés, le *Douldoul Bachik* et le *Douldoul Ziaret*, qui paraissent mesurer au moins 1800 mèt. au-dessus du niveau de la mer. C'est à leur pied que s'ouvre à travers la chaîne l'immense et profonde déchirure, longue de plusieurs kilomètres, au fond de laquelle grondent et bouillonnent, au milieu d'un véritable chaos de rochers, les eaux du Djihoûn. C'est cette partie de la chaîne que coupe, à une élévation peu considérable, le col de Batché. Au delà du col de Batché, la partie N. du Djaour Dagh vient s'éteindre graduellement au N. E., à 4 heures de Marach, où elle limite de ce côté la vaste plaine nommée *Cheker Ovassi*. Entre le col de Batché et Marach, cette partie de la chaîne présente encore deux passages moins praticables, il est vrai, que ce dernier. Ce sont : le col de *Koutchouk Hourdou* et celui de *Bouïouk Hourdou*, par lequel passe le chemin d'Adana à Marach.

Cette montagne est couverte de forêts (l'essence dominante est le pin d'Alep) sur une longueur de 200 kil. environ et une largeur moyenne de 8 kilom. Elle est de formation plutonienne et composée presqu'exclusivement de trachites, dolérites et basaltes. Entre Baïlân et le col de Batché, ce sont les roches métamorphiques, surtout les gneiss qui dominent. La partie N. de la chaîne, qui plonge dans la crevasse de la vallée du Djihoûn par des escarpements qui en maints endroits atteignent un angle supérieur à 45 degrés, présente surtout des schistes argileux, des quarzites, etc.

Un peu au-dessus de (3 h.) *Fornis*, v. situé sur un petit plateau herbeux, on gravit par un col la chaîne du Djébel Mouça, d'où l'on descend à (2 h. 30 min.) *Tcherchi Kaia*, pour atteindre (1 h. 30 min.) *Agbar*, v. situé au pied de la montagne, dans la plaine littorale d'Arsous, où M. Marmier a retrouvé les traces d'une voie romaine qui allait de Rhosus à Antioche, et l'on arrive à (2 h. 30 min.)

Arsous, l'antique **Rhosus**, cité par Strabon. On y trouve des ruines de l'époque romaine, avec un certain nombre d'inscriptions antiques.

A 1 heure et demie au S. d'Arsou, on pourra visiter *Bouroun-li* ou *Mordoun-li*, où se trouvent les vestiges d'un port du moyen âge nommé *Port Bonnel*, avec les ruines d'une église et une quantité énorme de fragments de verre parmi les débris

Revenant à Arsous, on suit la plage au N. E., laissant à g. des collines sablonneuses et à dr. une plaine cultivée, étendue au pied du Djébel Hamra. On atteint (2 h. 15 min.) *Kilsi*, (2 h.) *Bouïoukdéré* et (2 h.) Iskandéroûn (*V*. R. 83).

ROUTE 82.

D'ANTIOCHE A ALEXANDRETTE

Par Beïlân.

(10 heures).

Lac d'Antioche, extrémité sud	2h	30
Khân Karamouth............	2	30
Ruines de Bagras......	0	30
Beïlân........	2	51
Alexandrette.......	2	00
Total...	10h	21

Sortant d'Antioche par la porte du pont (Bâb ed-Djisr), et franchissant le pont de quatre arches sur l'Oronte, on se dirige au N. E. en remontant la vallée à une petite distance du fleuve. La route, d'abord tracée, perd bientôt sa physionomie européenne et traverse un terrain inculte et presque désert, laissant sur la droite « la rivière noire », *Kara Sou*, ou *Nahr el-Asouad*, le *Mélas*

des anciens, par laquelle le lac d'Antioche se déverse dans l'Oronte. A dr. (2 h. 30 min.) s'étend le **Lac d'Antioche (Bahr Antaqiyèh)**, ou *mer Blanche* (en arabe *Bahr el-Abyad*, en turc *Ak Deniz*). Les bords du lac sont très marécageux et l'étendue de la nappe d'eau varie beaucoup selon la saison. De plus, par des barrages, on a beaucoup augmenté la surface du lac et les prairies qui le bordent sont transformées en marécages; aussi les abords en sont-ils difficiles.

Voici, d'après M. Chantre, sous-directeur au Museum de Lyon, les espèces de poissons qui vivent dans le lac d'Antioche : *Clarias macracanthus* et *Cl. Orontes; Barbus longiceps, Rersus*, etc; *Mugil auratus*, *curtus*; *Anguila vulgaris*, *alutes deutex*.

Un ou deux villages, formés de misérables huttes, se trouvent dans la vallée.

Le sentier se rapproche rapidement de la montagne au point où les dernières ondulations de l'Amanus viennent mourir au bord du lac, et s'engageant dans une sorte de défilé, mène (33 min.) au khân ruiné, appelé *Khân Karamourth*. Les ruines d'une ancienne forteresse qui couronnent une colline au-dessus de la route, nommée *Qala'at Baghrâs*, répondent sans doute à la *Mansio Pangrios* des anciens itinéraires. Le château célèbre de *Gastim* devait se trouver dans le voisinage et celui de *Derbessac* plus au N. et à l'E., au pied de l'Amanus et au bord du Kara Sou; c'est probablement celui qui est aujourd'hui nommé *Qala'at Ibn* (Favre et Mandrot). On rencontre sur la route des vestiges très apparents d'une voie romaine et des ponts établis pour ménager le passage des eaux descendant de la chaîne du Djébel Mouça, qui s'élève sur la gauche. A mesure que l'on s'élève sur l'Amanus, la vue s'étend sur le lac et sur la plaine d'Antioche. Au delà du lac, la plaine turcomane (El-Amq), courant au N., s'efface dans la brume. Plus à l'E., de très hautes collines toutes dénudées et d'un ton jaune pâle marquent la direction d'Alep. C'est le Djébel Mâr Sém'ân qui se relie aux montagnes d'Antioche par une suite non interrompue de hauteurs. Au S., on aperçoit encore Antioche, au bord de l'Oronte. On atteint enfin (2 h. 31 min.) les *Pylæ Syriæ* (Portes de la Syrie), l'unique passage qui puisse donner accès en Syrie, quand on y vient par le N. C'est par là que pénétrèrent Alexandre le Grand et les bandes de la première croisade. Plus bas se trouve (35 min.) Beïlân (V. R. 83).

De Beïlân à Alexandrette, 2 h. (*V.* R. 83).

ROUTE 83.

D'ALEP A ALEXANDRETTE

Par Qala'at Sém'ân.

(24 à 25 heures).

Qala'at Sém'ân.........	7h	15
Alexandrette...........	17	30
Total.....	24	45

Il faut emporter des provisions, car on ne peut rien se procurer à Qala'at Sém'ân.

On peut se rendre d'Alep à Alexandrette en suivant la route jusqu'à Dàna (*V.* R. 80). De Dâna, on traverse au N. O. un plateau où se trouvent les villages arabes de *Térachan* et de *Hazrèh*, puis l'on descend les pentes du *Djébel ech-Chalaqa*, au delà duquel on côtoie le *Nahr Amgouli*. Non loin de là, à g., se trouvent les ruines d'un ancien château, nommé *Kizlar Kalessi* (V. p. 724). Suivant alors une vallée comprise entre les hauteurs du Djébel el-Alâ, à g., et celles du Djébel ech-Chalaqa, à dr., on atteint (3 h.) *Tissîn* et l'on côtoie le Djébel el-Alâ pour franchir (3 h.) le *Nahr Afrîn*. Au delà (1 h.), le voyageur aperçoit à dr. de la route quelques

ruines, qui paraissent être celles d'une ancienne forteresse. Les Arabes leur ont donné le nom de *Raouendân*. On atteint enfin (1 h.) le *Nahr Hammâm*, où l'on rejoint la route par Qala'at Sém'ân.

Cette dernière route est celle que nous conseillerons au voyageur, parce qu'elle permet de visiter, au pied du Djébel Sém'ân, les ruines de Khatoûra et de Qala'at Sém'ân. Sortant d'Alep, on suit la direction de la ligne télégraphique, qui court un peu sur la g. Laissant (1 h. 35 min.) à dr. le v. de *Beleramoûn*, on aperçoit à dr. (10 min.) *Kefr Hamra*; plus loin (20 min.) *Ma'arrah* et *Anada*, à une certaine distance à dr. A g. (42 min.) est *Yaqir*. Laissant un sentier à dr., on continue à suivre la ligne des poteaux télégraphiques à travers une vaste plaine pierreuse, qui s'étend vers *Baçîm*. Le *Djébel Sém'ân* s'élève vers l'O. Au delà du village ruiné de (50 min.) *Erkiyèh*, on commence à gravir des hauteurs d'où l'on peut apercevoir Alep. Au S. S. O. on aperçoit (45 min.) le v. de *Haouâr*. La route laisse (37 min.) quelques ruines à g. et rencontre quelques citernes au delà desquelles elle tourne à dr. Dans une vallée désolée se trouvent (25 min.) les ruines d'un grand village près duquel on pourra observer l'abside bien conservée d'une église. Plus loin (30 min.) est une petite *église*, construite en belles pierres et assez bien conservée. Passant (30 min.) le village ruiné de *Basîr* à g., on obtient (30 min.) une vue des grandes ruines de Qala'at Sém'ân. A dr. (13 min.) est un grand réservoir creusé dans le roc, au delà duquel on arrive (3 min.) aux ruines.

L'ensemble de ruines désigné sous le nom de **Qala'at Sém'ân** occupe le sommet d'un plateau assez escarpé qui domine la vallée de l'Afrîn, à 6 kil. env. au N. de la montagne conique et isolée, que les Arabes appellent Djébel Cheïkh Bereket. Ce plateau, mesurant 800 pas de long. env. sur 150 de larg., est entouré de vallées profondes, excepté du côté N.

Histoire. — Le Qala'at Sém'ân (château de Simon) tire son nom du fameux Siméon le Stylite. « Né vers l'an 390 de notre ère, dit M. de Vogüé, Siméon, après plusieurs essais de vie solitaire, vint en l'an 412 se fixer près d'un village nommé *Tell* Nichin (la colline des femmes) et qui n'est autre que le village dont les ruines portent aujourd'hui le nom de Deïr Sém'ân (le couvent de Siméon). Il y fut reçu dans un monastère dirigé par un certain Maris, fils de Baraton..... Siméon, poussé par le goût de la solitude et l'ardeur croissante de son ascétisme, obtint du supérieur qu'il lui permît de s'établir dans une petite cellule disposée au sommet d'une colonne dont il porta successivement la hauteur de 11 à 17, à 21, et enfin à 30 coudées. Cette dernière colonne se composait de trois tambours, en l'honneur de la Sainte-Trinité; elle avait été taillée sur place, dans le roc de la montagne, et dressée par les disciples du saint; une petite barrière de pierre formait autour de cette retraite une enceinte... Siméon vécut 27 ans sur ces diverses colonnes, toujours entouré de pèlerins qui venaient écouter ses discours ou solliciter ses avis. Des maisons, des couvents avaient été construits pour l'usage de cette foule pieuse et empressée. Enfin le saint mourut le 27 septembre 459; son corps, d'abord enseveli au sommet de sa dernière colonne, fut transféré en grande pompe à Antioche et déposé dans l'église de Constantin » (*ouvr. cité*, p. 141).

La mort de Siméon n'interrompit pas le mouvement de pèlerinage que sa dévotion avait déterminé; la foule continua à venir contempler cette colonne et à consulter les nombreux *stylites* que l'exemple du saint avait

PLAN DU
QALA'AT SEM'ÂN.

suscités. Bientôt une église s'éleva sur le lieu même que le saint avait consacré par sa présence, autour de la colonne; une communauté s'é-

tablit près du sanctuaire et ainsi se créa l'ensemble de monuments désignés aujourd'hui sous le nom de Qala'at Sem'ân. Evagrius le Scholastique, qui visita ce monument vers l'an 560, en donne une description qui s'applique d'une manière remarquable aux ruines actuelles. « L'église, dit-il, est bâtie dans la forme d'une croix dont les quatre branches sont ornées de portiques. A ces portiques s'ajoutent des rangées de colonnes de pierres, polies avec soin, qui supportent le toit à une grande hauteur; le milieu est une cour hypèthre travaillée avec le plus grand art; c'est là que se dresse la colonne de quarante coudées au sommet de laquelle l'ange incarné passa sur terre sa vie céleste; vers le toit desdits portiques sont disposées des ouvertures grillées, d'aucuns disent des fenêtres, donnant d'un côté dans l'hypèthre, de l'autre, dans les portiques ». Pendant la période musulmane, les ruines de l'église et du monastère furent transformées en une forteresse.

État actuel. — On reconnaît encore par endroits les murs extérieurs de la forteresse arabe; trois tours, une au N., et deux au S., sont bien conservées. Le centre des constructions est occupé par le monastère et l'église dont le plan répond à la description d'Evagrius, comme il est aisé de s'en convaincre. L'église se compose de quatre nefs, A, B, C, D disposées en croix autour d'une vaste cour octogone, hypèthre, au centre de laquelle s'élève encore la base de la colonne de Siméon (E). Nous allons décrire successivement chacune des parties de cet imposant ensemble, en nous attachant aux traits principaux, d'après la belle étude de M. de Vogüé (*ouvr. cité*, p. 141-154 et pl. 139-150).

La branche orientale de la croix (A), plus longue que les trois autres qui sont sensiblement égales entre elles, mesure 43 mèt. 20 de long. totale, hors œuvre. Divisée en trois nefs par deux rangées de colonnes (aujourd'hui détruites), elle se termine par trois absides contiguës, qui sont à peu près intactes; celle du centre est extérieurement ornée de colonnes superposées suivant le système que nous avons rencontré à Qalb Loûzèh (*V.* p. 716). Cette abside est une œuvre remarquable par l'élégance des profils et l'heureux choix des proportions. L'ornementation est inspirée du corinthien, mais avec des détails très originaux. On y remarque un mélange de procédés antiques et de formes nouvelles : la disposition générale annonce le moyen âge; le gros boudin à rinceaux profondément découpés rappelle l'ornementation de la porte Dorée de Jérusalem (de Vogüé, p. 151). Un mur percé de trois portes a été élevé à l'entrée de cette branche, de manière à la séparer de l'octogone central.

L'octogone central (E) est une cour hypèthre de 30 mèt. 50 de diamètre extérieur, dont chaque face est percée d'un grand arc porté par deux colonnes à chapiteaux feuillagés. Dans les angles intérieurs, des colonnettes, posées sur des consoles en encorbellement, allaient se relier à la corniche, soutenue elle aussi par une série de consoles, comme la corniche extérieure de l'abside. Au-dessus de cette corniche, il n'y a plus trace de construction.

La branche méridionale de la croix (B), divisée en trois nefs, comme la branche A, est presque écroulée. La façade seule est intacte; 4 portes donnent accès dans l'église et des portes latérales s'ouvrent sur les cours intérieures. La porte principale est précédée d'un grand porche à jour, d'une composition remarquable. Ce porche est à trois baies inégales, surmontées de frontons triangulaires, dont les points de jonction reposaient sur des colonnettes portées elles-mêmes par des

pilastres saillants. L'ornementation est de style antique, mais la composition accuse un art nouveau et la construction renferme déjà, d'après M. de Vogüé, tous les éléments du portail de nos églises romanes. On remarquera la direction oblique donnée au *retour* des feuilles des chapiteaux, disposition très usitée depuis dans l'architecture byzantine et qui se retrouve entre autres sur les chapiteaux employés par les Croisés à la porte principale de l'église du Saint-Sépulcre.

Les branches C et D offrent des dispositions analogues. La branche occidentale est, à son extrémité, portée par une large terrasse qui surplombe la vallée et de laquelle on a une vue remarquable sur la chaîne de l'Amanus.

Tout autour se trouvent des constructions diverses, une église (F), une salle (G), un couloir (H) et un magnifique portique à trois étages superposés.

La porte des dépendances (I) s'appuie d'un côté sur le mur d'enceinte flanqué de tours qui entoure toutes les parties accessibles du couvent et, de l'autre, sur le mur de soutènement qui borde la haute terrasse occidentale.

Signalons en terminant un fragment de corniche peinte, seul reste de la décoration des murs retrouvé par M. de Vogüé. La couleur est directement appliquée sur la pierre.

On trouve encore dans l'enceinte de saint Siméon, à 200 mèt. environ au S. de l'entrée principale, un groupe composé d'un édifice carré à l'extérieur et octogonal à l'intérieur et d'une petite église. L'église rappelle par sa disposition toutes celles que nous avons déjà rencontrées dans la Syrie du Nord. L'édifice carré renferme, du côté de l'Orient, trois niches disposées sur trois des faces de l'octogone. C'était probablement un baptistère.

Au pied de la montagne, à l'O., se trouve le v. de Deïr Sém'ân. Une ancienne route y conduit de la porte occidentale du couvent : elle passe sous une sorte d'arc de triomphe ruiné. *Deïr Sem'ân*, autrefois *Tell Nichîn* (*Telanissus*), a dû son origine au mouvement de pèlerinages déterminé par le couvent de Siméon. On y voit de très belles maisons d'une construction remarquable, de nombreuses hôtelleries, *Pandochcion*, dont l'une est datée du 22 juillet 479, et une église à trois nefs avec fonts baptismaux en pierre.

B. — De Qala'at Sém'ân à Alexandrette (17 à 18 heures). — De Qala'at Sém'ân, on fera un petit détour au S. pour visiter Khatoûra. La route se dirige au S. O. en suivant la vallée, qu'elle traverse (20 min.), pour tourner à dr. (20 min.) et atteindre (15 min.) le v. de *Refâdi*, où se trouve une belle maison datant du 13 août 510. L'étage supérieur est orné d'une élégante galerie soutenue par des colonnes, selon une disposition généralement adoptée dans la Syrie du N. M. de Vogüé a relevé sur une balustrade du premier étage l'inscription grecque suivante : «Siméon. Seigneur, bénis notre entrée et notre sortie. Amen. Ce portique fut achevé le 13 loüs, la troisième indiction de l'année 558; Airamis. »

Au S. O., à 20 min. env. de Refâdi, se trouvent les ruines de *Khatoûra*, avec une nécropole romaine très intéressante, dans un ravin étroit et pittoresque. On y remarque de nombreux tombeaux taillés dans le roc et des stèles funéraires sculptées sur les parois du ravin : les inscriptions, grecques et latines, sont de l'empire romain. M. de Vogüé y signale surtout le tombeau d'un vétéran, Flavius Julianus, dont la porte est surmontée d'une niche dans laquelle est sculptée en haut relief la scène des adieux. Au-dessus plane un aigle aux ailes éployées. A la sortie du ravin sont deux grandes tombes dont l'emplacement est marqué par

deux colonnes accouplées et surmonté d'un entablement: l'une, celle d'Isidore, fils de Ptolémée, est du 9 octobre 222 de notre ère; l'autre, du 20 juillet 195, a été élevée pour un officier romain, nommé Emilius Reginus. La tombe se compose d'une grande salle avec trois larges niches, dont le fond est occupé par un sarcophage. La pierre qui fermait la porte était posée contre l'entrée, et on la faisait glisser ou rouler dans une rainure, disposée à cet effet dans la paroi du couloir.

De Khatoûra, on se dirige à l'O., pour s'engager (40 min.) dans un sentier rocheux où la marche est difficile et qui aboutit (2 h.) à une vallée que l'on descend pour traverser une région désolée jusqu'à (2 h.) *Afrîn*, situé sur la rivière de ce nom et qui possède un Khân en bon état, où l'on pourra se procurer quelque nourriture. Sur la rive dr. du *Nahr Afrîn* est *Djindaris*, l'ancienne **Gindarus**, mentionnée par Strabon comme un repère de brigands. La route conduit (1 h. 30 min) aux bords du *Nahr Hammâm*, ruisseau alimenté par une source minérale chaude et qui se perd sans aboutir au lac d'Antioche, comme les autres cours d'eau des environs. Au delà, la route contournant les dernières croupes du *Djébel ech-Chih*, montagne habitée par les Kurdes, conduit (1 h. 30 min.) au v. turcoman de *Aïn-el-Beïda* (source blanche), où se trouve un khân ruiné (on ne peut s'y loger que dans de chétives cabanes de roseaux); puis passant entre des chaînes de collines peu élevées, on arrive (1 h. 30 min.) au long et antique pont nommé *Djisr Mourâd*, établi sur une rivière marécageuse. A g. se déploie la grande *Plaine d'Antioche*, nommée aujourd'hui *El-Amq* (dépression), sur laquelle s'élèvent de nombreux tertres artificiels. Son altitude est de 111 mèt. environ au-dessus du niveau de la mer. Elle forme, entre les hauteurs de l'Amgouli Dagh, à l'E., le Djiaour Dagh, au N., l'Al Bey Dagh et le Djébel Mouça, à l'O., un grand triangle dont la pointe s'infléchit vers la mer en une passe étroite où coule le Nahr el-Açi. C'est dans cette plaine qu'Aurélien défit les troupes de Zénobie (273 ap. J. C.). La route traverse (1 h. 30 min.) un petit cours d'eau, le *Kara Sou* (eau noire), qui court du N. au S. en serpentant, et n'est guéable qu'aux eaux basses. Il forme l'Ak-Deniz ou lac d'Antioche (*V.* p. 731). Laissant sur la dr. un petit village arabe, *Bayezid Bostân Qala'ah*, on arrive (1 h.) au khân *Diarbékerli*, près duquel sont quelques maisonnettes (café). De là, on s'engage dans les montagnes en remontant une vallée formée par deux chaînes parallèles de l'Amanus jusqu'au sommet du col (686 mèt. d'altitude). Ce sont les *Pylæ Syriæ* ou portes syriennes, qui conduisent de la haute vallée de l'Euphrate à la côte syrienne. Parvenu au point culminant du défilé on descend à l'O., et, chemin faisant, on rencontre des ruines informes, des restes d'aqueducs et les vestiges d'une voie romaine très bien conservée à certains endroits. Sur une étendue considérable, la route est taillée dans le rocher calcaire ou dans d'énormes masses de trachyte. On atteint (4 h. 30 min. du khân Diarbékerli).

Beilân. Le village de Beilân (500 mèt. d'altitude) est dans une situation pittoresque entre deux chaînes de collines. Les maisons sont construites à l'européenne; les jardins, disposés en terrasses, donnent à ce village un aspect charmant. Des eaux fraîches descendent des collines dans toutes les directions. Beilân est habité par des Turcs, des Grecs, des Arméniens et les quelques Européens établis à Alexandrette qui fuient en été la plage meurtrière d'Alexandrette Tout près de la ville, au pied d'un mamelon, se trouve une belle source ombragée par un caroubier gigantes-

que. L'eau limpide et fraîche jaillit dans un sarcophage antique d'où elle s'échappe dans un grand bassin rempli de roseaux. C'est un excellent lieu de halte. On trouve à Beilân une mosquée à moitié démolie, construite par le sultan Sélim, un Khân élevé par Soliman le Magnifique, et les ruines d'une église.

A partir de Beilân, on descend par un sentier très fréquenté qui suit l'échancrure ouverte entre le Kari Dagh et le Djébel Mouçı. Le chemin est bon quoique la descente soit assez raide. Sur les hauteurs croissent le chêne-vert et le pin d'Alep (*Pinus sylvestris*). On arrive (2 h.) à

Alexandrette, en turc *Iskandéroûn*, l'antique Ἀλεξάνδρεια κατ' Ἴσσον (63 milles, — 21 l. marines ou 85 kil. de Mersina). Iskandéroûn est située sur la partie sud du golfe. Quelques historiens pensent que c'est précisément là que se trouvait l'ancienne *Myriandrus* de Xénophon et d'Arrien; d'autres, au contraire, croient que cette dernière ville était à 10 kil. plus à l'O., au lieu actuellement appelé Puits de Jacob. Ces deux assertions sont également dénuées de preuves. Quoi qu'il en soit, Alexandrette doit son nom à Alexandre le Grand. Elle n'a marqué, du reste, dans l'antiquité par aucun événement. Cette ville est située dans une plaine basse et marécageuse, bordée par des hauteurs abruptes couvertes d'arbres nains, et se compose de 1000 à 1200 maisons. Son port, protégé par les montagnes voisines, est le plus grand et le meilleur de la côte de Syrie; les bâtiments peuvent y charger et y décharger près du rivage.

Au point de vue sanitaire, Alexandrette est un séjour dangereux, les eaux n'y ont pas d'écoulement et les fièvres paludéennes y sont fort à craindre. C'est pour éviter cet inconvénient que les Européens, obligés par leurs affaires de venir à Alexandrette, résident pendant l'été à Beilân (*V.* ci-dessus).

D'Alexandrette à Tarse et à Mersina, V. R. 91 et 97.

ROUTE 84.

D'ALEP A BALIS

(16 heures).

Tedef	5h 40
Balis	10 35
Total	16h 15

D'Alep, la route, se dirigeant à l'E., atteint (2 h. 40 min.) *Serbes* et (3 h.) *Tedef* (430 mèt. d'altitude), village habité par des juifs et où se réunissent en automne les juifs d'Alep, pour y célébrer la fête des Tabernacles. On y trouve une synagogue qui renferme une grotte où, d'après la tradition locale, le prophète Esdras aurait habité quand il écrivit le livre qui porte son nom. Sur une colline au N. O. se voit une grande mosquée et, à mi-côte, un village en ruines, nommé *El-Bâb*; c'est celui dont parle l'historien arabe Ibn Djobaïr, comme d'une grande bourgade située entre Bezâ'a et Alep et habitée par des Ismaéliens hérétiques (*V.* Rey, *Rapport sur une mission scientifique*, p. 19). A partir de Tedef, on traverse à l'E. un ruisseau, le *Nahr ed-Dahab*, qui, d'après le major général Chesney et le Dr Ainsworth, serait le *Daradax* de la retraite des Dix Mille. Le Nahr ed-Dahab se perd au S. dans le marais *Es-Sebkhah*, situé à moitié chemin entre Balis et *Qennésirîn*. On se dirige ensuite au N. E. sur (35 min.) *Bezâ'a*, (3 h.) *Aïn-el-Beïda* et (7 h.) **Balis** sur l'Euphrate, l'antique **Barbalissus**. Balis était le port de l'antique **Béroé** et probablement le *Ba'alis* ou *Phlora de Ba'alim* des Syriens, le *Pethor* des Nombres (XXII, 5) et le point de départ au moyen âge d'une des routes de caravanes qui se dirigeaient par Alep vers le littoral méditerranéen. Les ruines de Balis s'étendent parallèle-

ment au coude que fait ici l'Euphrate, sur une longueur de 3 kilom. environ. On remarque quelques mosquées, deux petits châteaux, d'architecture probablement romaine, les ruines d'une citerne, quelques arcades sarrasines et une belle tour octogonale à trois étages, élevée sur une base carrée, à une hauteur de 23 mèt. et munie d'un escalier intérieur. Le colonel Chesnay y signale les vestiges d'un port à l'endroit où le fleuve baignait autrefois le côté N. de Barbalissus. C'est à Balis que s'arrête la navigation du fleuve. — A 6 milles au S. de Balis est le bac de Hammâm (peut-être l'ancien *Thapsaque*).

Une route un peu plus courte, d'Alep à Balis, passe par *Nerab*, *Djébrîn* et (7 h.). *Djaboûl*, centre de l'exploitation des salines formées par le lac salant *Es-Sebkhah*. A partir de Djaboûl, la route suit à l'E. les bords du lac pour rejoindre la route précédente, non loin de (8 h.) Balis.

ROUTE 85.

D'ALEP A ORFA

Par Bir Edjik.

(41 à 42 heures)

Bezâ'a	6h	15
El-Areïmèh	7	50
Membedj	2	20
Nahr Sadjoûr	3	10
Bîr Edjik	8	30
Tcharmélik	6	30
Orfa	7	20
Total	41h	55

A. — D'Alep à Bîr Edjik :

a. — Par Membedj, 28 h.

D'Alep à Bezâ'a, 6 h. 15 min. (*V.* R. 84).

De Bezâ'a à Bîr Edjik, (21 h. 50 min.) — A partir de Bezâ'a, la route, obliquant au N., atteint (2 h. 20) *El-Qoubeïbèh*, (5 h. 30 min.) *El-Areïmèh*, dont les ruines n'ont offert à M. Rey qu'une inscription très fruste d'une borne milliaire sur laquelle on peut encore déchiffrer le nom de Trajan et (2 h. 20 min.)

Membedj, l'ancienne **Hiérapolis**, la *Bambyce* des Syriens, située sur un plateau rocailleux, à 15 kilom. de l'Euphrate, à une altitude de 447 mèt. au dessus du niveau de la mer. Ammien Marcellin, en citant Hiérapolis comme la plus célèbre ville de la Commagène, lui donne pour fondateur Ninus l'Ancien. Parmi les Syriens, elle porta d'abord le nom de *Mabog*, les Grecs l'appelèrent Hiérapolis et ce ne fut que dans les premiers temps du christianisme qu'elle reprit son nom primitif. Hiérapolis fut le centre religieux de toute l'Aramée. Son temple était, d'après Lucien (*De Dea Syria*), un des plus riches de l'antiquité, un de ceux où l'on célébrait le plus de fêtes et de solennités. Il était consacré à la déesse de Syrie, nommée par Strabon *Atargatis* et, par Ctésias, *Dercéto*; il est probable en effet que ces deux noms désignent la même divinité, la *déesse-poisson*, adorée chez les Philistins. On y célébrait les mystères des Phrygiens et des Lydiens. La déesse était représentée avec des attributs semblables à ceux de Rhéa, traînée par des lions, tenant un tambour et portant des tours sur sa tête. Les prêtres se mutilaient, comme ceux de Rhéa. Enfin d'autres représentations montrent que le culte de la déesse de Syrie avait tous les caractères du culte orgiaque célébré en Lydie. Le temple d'Hiérapolis était en ruines lorsque Julien passa par Membedj, se rendant d'Antioche à Carrhes en Mésopotamie. Membedj était, du reste, une ville forte, car Khosroës, la trouvant défendue par de puissantes murailles, n'osa l'attaquer et se borna à demander aux habitants un tribut de 3000 livres d'argent. Deux siècles après, elle tomba au pouvoir des Musulmans. Reprise par Romain Diogène, qui en releva les fortifications, elle

tomba en 1075 au pouvoir de Nasr le Mardaschite. Prise tour à tour par plusieurs princes musulmans, elle tomba en même temps que Balis entre les mains de Tancrède, en 1111. L'année 1124 vit livrer sous ses murs une grande bataille entre Jocelin, comte d'Édesse et l'émir Baalak, dans laquelle ce dernier périt. Prise successivement par Noûr ed-Dîn et Salah ed-Dîn, cette ville doit à ce dernier conquérant quelques monuments et en particulier une belle mosquée (*V.* ci-dessous).

Les ruines de Membedj se composent d'une enceinte ayant la forme d'un polygone irrégulier, ouverte sur la face O. A g. de l'entrée, se trouve le lac à demi desséché décrit par Lucien (*loc. citat.*, p. 45-47), où se voyaient les poissons sacrés et au milieu duquel s'élevait un autel de marbre. Dans les grandes solennités, toutes les statues des dieux étaient descendues sur les bords du lac. Un peu plus loin s'élève une colline, couverte de débris informes qui peuvent avoir appartenu au temple. M. Rey y a découvert une petite stèle antique fragmentée, représentant la déesse de Syrie assise sur un trône soutenu par deux lions. Entre l'ancien lac et la colline se trouve à g. une mosquée élevée par Salah ed-Dîn, en l'an 551 de l'hégire (1156 de J. C.), d'après une inscription gravée sur le minaret et relevée par M Rey. Mentionnons enfin sur les flancs de la colline un grand nombre de tombes musulmanes.

De Membedj, la route, se dirigeant au N. E., atteint (2 h.) la limite du plateau et descend dans la vallée de l'Euphrate, qui décrit ici de nombreux lacets au milieu des collines crétacées. Au delà de *El-Hamâm*, on atteint (1 h. 10 min.) le *Nahr Sadjoûr*, rivière assez considérable, dont la branche principale a deux sources qui, après avoir coulé à une petite distance l'une de l'autre, le long des pentes S. du Taurus, se réunissent à l'E. de Aintâb pour entrer dans un lit profond entre deux rangées de collines. La rivière tourne ensuite à l'E., court entre deux collines basses et se jette dans l'Euphrate, en formant plusieurs branches. On la traverse pour se rapprocher de l'Euphrate, dont on atteint la rive gauche à (2 h. 40 min.) *Djerabolos*, **Jérabolus**, où se trouvent des ruines intéressantes, entre autres celles d'une basilique. Djerabolos fut, sous le nom de *Geraple*, un des siéges archiépiscopaux de la principauté d'Édesse (E. G. Rey. *Sommaire du supplément aux Familles d'Outre-Mer*). Remontant la rive gauche du fleuve, on passe successivement à (35 min.) *Eminlik*, (40 min.) *Fera*, (1 h. 15 min.) *Kesker*, (50 min.) *Beçaïr*, et traversant (40 min.) le *Nahr Kersîn*, on s'engage dans une plaine étroite, resserrée entre le fleuve et un pâté de collines. Après avoir traversé une petite rivière, on atteint (2 h.) Bîr Edjik (V. ci-dessous).

b. — D'Alep à Bîr Edjik, par Tchouban Bey et Tell Zamboûr (20 à 21 h.), en suivant le fil télégraphique. — En sortant d'Alep, la route atteint (2 h. 40) *Bâb Nis*, puis, franchissant une gorge, (3 h.) le gros v. de *Tahana*, (1 h. 50 min.) *Akbaran* et (2 h.) **Tchouban Bey**, v. situé au pied d'un grand tell. Après avoir dépassé (1 h. 30 min.) *Agache* et (15 min.) *Khalil Oglou*, localité antique qui n'a point encore été identifiée, on atteint (1 h. 20 min.), à *Adjouéli*, le bassin du Nahr Sadjoûr, pour s'engager dans un vallon tributaire de ce fleuve. La vallée, ainsi que la contrée environnante, est commandée en ce point par le *Tell Khaled*, sur lequel s'élevait au moyen âge une forteresse du même nom. On atteint (1 h. 30 min.) le pont du Sadjoûr. De ce point la route passe à (50 min.) *Tell Zamboûr*, dans lequel on retrouve le *casal* de *Cizemburg* mentionné dans les chartes du XIIe siècle, comme donné à l'Ordre de

l'Hôpital par Jocelin II, comte d'Édesse; de là, la route passe à (25 min.) *Hadji Ali*, d'où l'on gagne (3 h. 15 min.) *Mazâr*, ville située d'une manière fort pittoresque dans une vallée peuplée de Kurdes et de Turcs. Un peu à g. de cette route, à 2 h. de Hadji Ali, on pourra visiter *Tell Bacher*, **Turbessel.**

Une autre route, plus directe, passe, à partir du Tell Zamboûr, près de (40 min.) *Tell Zân*, (40 min.) *Ekidchèh* et traverse (1 h. 45 min.) le *Kersin Tchaï*, sur le pont de Kersin Kopri, beau pont à trois arches. En aval du pont, dans les collines marneuses qui forment le bassin de Kersin, est une grotte naturelle qui sert de khân et en amont une grotte identique sert de moulin (Capit. Barry). De là, on gagne au N. E. (1 h. 45 min.) les bords de l'Euphrate et (15 min.) Bîr Edjik (*V.* ci-dessous).

De Mezâr, passant le *Kersîn*, on atteint (1 h.) **Nezîb**, pauvre village bâti au pied d'une colline qui porte le même nom et qui se détache du Kara Dagh. C'est sur les hauteurs situées entre Nezîb et l'Euphrate que se livra la bataille, connue sous le nom de bataille de Nezîb, dans laquelle l'armée turque, commandée par Méhémet Hafis Pacha, fut défaite par Ibrahim Pacha, le 24 juin 1839. L'armée égyptienne dut en grande partie son succès à l'énergie et au sang-froid de Soliman Pacha.

De Nezîb, la route traverse une contrée fertile, plantée de beaux oliviers et descend sur les bords de l'Euphrate, que l'on traverse dans des bateaux rudimentaires pour arriver à (3 h.) **Bîr Edjik**, l'antique **Birtha** (183 mèt. d'altit.), V. située sur la rive g. de l'Euphrate, sur les pentes blanches d'une colline. Bîr Edjik fut un des fiefs de la principauté d'Édesse. Après la prise d'Édesse par les Musulmans, cette place fut rendue aux princes de Mardin, en 1145. Bîr Edjik possède une enceinte flanquée de tours en très mauvais état, à l'extrémité de laquelle s'élève, au N. O., sur une colline haute de 180 pieds, une belle forteresse, nommée *Qala'at el-Beïda*. Cette forteresse, dont la base est formée de gigantesques talus en maçonnerie, renferme trois étages de magasins de dimensions colossales, dont une grande partie est restée inébranlée, malgré les secousses de nombreux tremblements de terre. C'est un véritable labyrinthe. On y remarque une jolie église transformée en mosquée et une citerne de proportions colossales (Rey). Dans une des salles hautes du château se voient plusieurs bas reliefs (*V.* Oppert, *Expédition scientifique en Mésopotamie*, p. 46). Le château est entouré d'un fossé profond taillé dans le roc. Dans les environs, on trouve des haches en pierre (Chantre).

Bîr Edjik possède des bains, des bazars mal approvisionnés, un caravansérail, quatre mosquées et une église arménienne. Les maisons sont construites en petites pierres. La population est de 5000 habitants environ, presque tous musulmans; on y compte 250 Arméniens. La position de Bîr Edjik la met à l'abri des inondations de l'Euphrate, qui s'étendent surtout sur la rive occidentale. Comme le Nil, l'Euphrate, par ses débordements, porte la fécondité dans les terres qu'il visite et les habitants du pays commencent les semailles et la culture des légumes lorsque les eaux se sont retirées. Les environs de la ville sont bien cultivés. Le pays produit du coton, du blé, du tabac, des olives et des melons. Bîr Edjik était destinée dans les plans du colonel Chesnay à devenir la tête de ligne des bateaux à vapeur reliant les Indes Occidentales avec l'Europe. On se sert de larges bateaux ou bacs pour le passage de l'Euphrate.

B. — De Bîr Edjik à Orfa, 13 à 14 h. — De Bîr Edjik, la route traverse au N. E. un pays dépouillé d'arbres et couvert de pâturages,

PLAN D'EDESSE.

désigné par les habitants du pays sous le nom *d'Ebnèh de Séroûdj*, plaine fréquentée par des Kurdes du nom de *Barazis* qui passent pour hospitaliers. Après avoir passé le *Bélis*, le *Bélichus* des anciens, rivière qui va se jeter un peu plus loin dans l'Euphrate, on atteint (6 h. 30 min.) **Tcharmélik**, dont les maisons consistent en une centaine de coupoles adossées l'une à l'autre. Chaque habitation comprend plusieurs de ces dômes, dont l'un est l'étable, l'autre, le harem, un troisième, la salle de réception. Les villages de ce district sont formés d'habitations creusées dans le grès mou et sont posés le plus souvent sur le sommet des collines où cette pierre est à nu.

A quelques lieues au S. de Tcharmélik est situé *Harrân*, le **Haran** de la Bible, le *Carræ* des Romains, connu par plusieurs batailles, dont la plus célèbre est celle où Crassus perdit la vie en combattant contre les Parthes.

De Tcharmélik, par les ruines de *Keuluk* et *Iougoumbordj*, on s'engage dans les gorges du *Karasaké Dagh* et du *Top Dagh*, pour atteindre (7 h. 20 min.), par une route dont la dernière partie est à pentes raides et taillée dans le roc,

Orfa, la **Rohas** de l'antiquité, l'**Édesse** des Croisades, située sur un terrain légèrement incliné vers l'E., au milieu de vastes jardins, que traverse le *Kara Tchaï*, le *Scyrtus* des anciens. Orfa était la capitale du *royaume d'Osroène*, pays accidenté et aujourd'hui peu cultivé, qui comprend les districts de *Rakkah, Harrân, Orfa* et *Samosate*. Cette région abonde en grains et en fruits des pays chauds, tels que oranges, vignes, grenades, pistaches, etc. Orfa devint en 216 une colonie romaine. La ville est citée dans l'histoire de l'Église pour la célèbre image d'Édesse représentant Jésus-Christ. D'après une légende syriaque, le roi Abgare, étant allé voir le Christ pour lui offrir Édesse comme refuge contre les juifs, aurait reçu de lui la reproduction de sa figure sur une toile. Cette image, restée cachée dans une grotte à l'E. de la ville, y aurait été retrouvée par des moines arméniens. Après la conquête d'Orfa par les Arabes, l'objet sacré resta pendant trois siècles entre les mains des infidèles, lorsque les empereurs de Constantinople l'achetèrent au prix de 12 000 livres d'argent et de 200 prisonniers musulmans. Elle rivalisait avec la célèbre *Véronique* ou le suaire.

État actuel.—«Édesse est entourée d'une enceinte fortifiée, qui affecte la forme d'un triangle irrégulier, dont l'angle N. E. est occupé par le château. Les murs, contemporains de ceux d'Antioche, avec lesquels ils offrent une grande analogie, présentent encore aujourd'hui un coup d'œil imposant. Ils sont flanqués de tours carrées et barlongues assez rapprochées. Les ouvrages avancés qui jadis précédaient l'enceinte, et qui sont mentionnés par Pococke dans sa relation du siége d'Édesse, ont complétement disparu. Quatre portes (*V.* le plan), donnent aujourd'hui accès dans la ville. Ce sont : au N., la *Porte de Samosate ;* à l'E., celles du *Séraï* et de *Harrân ;* au S O., celle du *Bey*, près de l'Aïn Rohas. Le château (A), bâti sur un des contreforts du *Top Dagh* et qui domine la ville, est le premier édifice qui attire les regards du voyageur arrivant à Orfa. Les murs qui l'entourent, défendus par 15 tours, mesurent à peu près 400 mètres de long sur 100 de largeur. Près de l'entrée s'élèvent deux hautes colonnes avec de riches chapiteaux. Le *donjon*, qui avait été bâti par les princes d'Édesse, fut détruit en 1325 par le sultan Alah ed-Dîn Kaïkobar, quand il se rendit maître de cette ville. Du terre-plein de cette forteresse, le regard embrasse un horizon étendu dont la ville forme le

premier plan, dominé par les coupoles et les minarets des mosquées, ainsi que par la masse imposante des *khâns* de *Goumrouk* et de *Koula Oglou*. Au loin s'étend à perte de vue une plaine stérile, vers Diarbékir et Mardin. Avec sa ceinture de jardins qui s'étendent comme un oasis dans le désert, Orfa présente un charmant aspect, qui n'est pas sans analogie avec celui de Damas, vue des hauteurs de Salahiyèh (Rey) ».

Au pied de la citadelle à l'E., coule l'antique *source de Rohas*, la *Fontaine Callirhoë*, qui sort de terre près de l'Ibrahîm Djami (B). Ses eaux remplissent un vaste bassin, le *Birket Ibrahîm*, entouré d'une margelle de pierre, et qui peut mesurer 75 mètres de long sur 20 de large. Les nombreux poissons qui y vivent passent pour sacrés aux yeux des habitants de la ville, tant chrétiens que musulmans; ces poissons, dont des spécimens ont été rapportées par M. Chantre et sont aujourd'hui au Museum de Lyon, appartiennent à des espèces peu connues, le *Puntius* et le *Scaphiodon fratercula*. Entre le Birket Ibrahim et le château, s'étend un second bassin, nommé *Aïn Zelkah* par les Turks, et alimenté par une source moins abondante. Ces deux sources, si rapprochées que plusieurs auteurs les ont confondues, sont entourées d'arbres magnifiques, parmi lesquels on remarquait, il y a quelques années, des platanes gigantesques. Les eaux réunies des deux fontaines forment un ruisseau qui, après avoir traversé un quartier de la ville, où elles font tourner plusieurs moulins, va se jeter dans le *Kara Tchaï*, au S. de la ville. La mosquée *Ibrahîm Djami*, la plus importante d'Orfa, est précédée d'une vaste cour entourée de portiques et ombragée de magnifiques cyprès. Mentionnons encore au pied du château le cimetière d'Ibrahîm el-Khalîl.

Le plan des habitations est semblable à celui des maisons d'Alep et de Damas (*V.* p. 637). Il ne subsiste plus que peu de vestiges du palais des princes de Courthenay qui occupaient l'emplacement du séraï actuel, bâti à la fin du XVIIe siècle par Ahmed Oglou Pacha. Ces princes d'ailleurs résidèrent rarement à Édesse et la ville semble être demeurée essentiellement syrienne. Les Franks n'y furent jamais qu'en petit nombre, comparativement à la population indigène.

Orfa possède aujourd'hui une école américaine très bien tenue. M. Martin, vice-consul de France, dirige une grande exploitation de blé et d'alfa, et est le chef de plusieurs villages situés autour du *Merdj Rihân*, à 4 h. environ au S. E. d'Orfa, à la frontière du désert. La culture est faite par des Bédouins et des Kurdes, devenus à demi sédentaires.

De Orfa à Aïntâb, R. 86.

ROUTE 86.

D'ORFA A AINTÂB

ROUTE DIRECTE.

(23 à 24 h.).

Bîr Edjik	13h 50
Nezîb	3 00
Djaadîn	3 30
Aïntâb	3 00
Total	24h 20

A. — D'Orfa à Bir Edjik et à Nezîb, 16 h. 50 min. (*V.* R. 85).

B. — De Nezîb à Aïntâb (7 h. 30 min). — A partir de Nezîb, la route suivant le pied des coteaux, franchit le Kersîn et passe à (1 h. 10 min.) *Oroul*, l'ancienne **Arulis**. A partir de ce point, la route est tracée au sommet d'une ligne de collines déterminant le bassin d'un petit cours d'eau, l'*Oroul Tchaï*, affluent du Kersîn, jusqu'à (2 h. 20) *Djaadîn*. De là, descendant le *Koursoum Dagh* et franchissant un petit ruisseau, on atteint

(1 h.) *Bibighân*, v. au delà duquel passe un affluent du Nahr Sadjoûr, et gravissant une colline à g., on descend sur la vallée du Nahr Sadjoûr, que l'on traverse pour entrer (2 h.) à Aïntâb (*V*. R. 89).

ROUTE 87.

DE BÎR EDJIK A AÏNTÂB

Par Roumkalah

(19 à 20 h.).

Oroum	2h 30
Saouâk	3 00
Roumkalah	2 15
Aïntâb	12 00
Total	19h 45

De Bîr Edjik à Roumkalah, 10 h. 30 min.

A 1 h. 30 min. de Bîr Edjik, *Kalkis* offre les ruines intéressantes d'une ville romaine et un peu plus loin, au delà du bac de *Balkis*, la route est taillée en corniche dans la falaise qui borde l'Euphrate. Elle débouche dans un vallon étroit sur les flancs duquel se trouve une intéressante nécropole où se voient de curieux bas-reliefs. Sur un monticule dominant le fleuve s'élève (1 h.) le château très ruiné d'*Oroum Kalessi*, l'ancienne **Urima**. Laissant sur la g. le v. kurde de *Tchardak*, on atteint (3 h.) *Saoudk* et (30 min.), au delà d'un petit ruisseau, le v. arménien d'*Anech;* bientôt le chemin n'est plus qu'un sentier en corniche sur la falaise de l'Euphrate; puis (45 min.), en suivant le bord du fleuve et passant en face de *Khalfata*, v. situé sur la rive dr. où réside le qaïmaqân, on atteint (1 h.) Roumkalah, où l'on peut se loger au village de *Kalsabah*.

Roumkalah (7 h. 45 min. de Bîr Edjik) la place de guerre la plus forte de l'Euphratèse, servit pendant deux siècles de résidence au catholicos arménien. A ce double titre elle joua un rôle considérable non-seulement dans l'histoire de la principauté franque d'Édesse, mais pendant presque toute la durée du royaume de la Petite-Arménie, dont elle devint un des principaux boulevards à l'Est. Le sultan Mélek el-Achraf, fils de Qalaoûn, enleva cette place aux Arméniens. Roumkalah fut bombardée en 1839 par les troupes d'Ibrahim Pacha et les projectiles égyptiens endommagèrent grandement ses ruines intéressantes. L'assiette de cette forteresse a été choisie sur un promontoire escarpé, dominant par trois de ses côtés la vallée du *Marsifan* et le cours de l'Euphrate. Une coupure de 30 mèt. de profondeur, taillée dans le roc vif, la sépare du plateau auquel elle se ratache topographiquement. L'unique entrée de la ville était défendue par 4 portes successives. L'enceinte, fondée sur le roc, est flanquée de saillants barlongues et, dans la partie S. E. de la ville, se voient aujourd'hui les belles ruines du couvent où résidait le catholicos d'Arménie; on y remarque un puits taillé dans le roc et muni d'un escalier descendant à plus de 200 pieds jusqu'au niveau du fleuve. Dans la partie haute du château se trouvent deux églises; l'une, qui date de l'époque byzantine, est à trois nefs; l'autre, nommée *Dar Nascité*, est un joli couvent arménien du XIIIe siècle, présentant une grande analogie avec la chapelle du château d'Anazarbe en Cilicie (*V*. p. 764). L'index géographique joint à l'histoire de Salah ed-Dîn, écrite par Boh ed-Dîn, nomme *Marsiban* le petit cours d'eau qui, après avoir arrosé les jardins, se perd dans l'Euphrate, au bas de la forteresse.

A partir de Roumkalah, se dirigeant à l'O., on atteint (6 h.) *Khriam*, à la source du Kersîn Tchaï, (2 h.) *Sou Bonar*, (3 h.) *Guelidza*, et (1 h.) Aïntâb (*V*. R. 89). En se détournant un peu de la route à dr., 2 heures

avant d'arriver à Aïntâb, on pourra visiter *Tell Dalouk*, où se trouvent des ruines antiques et plusieurs grottes fort intéressantes.

ROUTE 88.

D'ANTIOCHE A KILLIS

(19 heures).

Harem	4	00
Sebt Qala'ah	7	00
Azzâz	5	00
Killis	3	30
Total	19h	30

D'Antioche à Harem, par Djisr el-Hadîd, 4 h. (*V.* R. 80, lisez en sens inverse).

De Harem, la route passe à *Imm* ou *Imma*, dont le château fut incendié par El-Gazi en 1119, rebâti, puis renversé par le tremblement de terre qui renversa Antioche et Tripoli (Rey). De Imma, franchissant l'*Amq Sou*, on atteint successivement les ruines de *Tell Daoûd*, *Tell Rhounân* et *Djélama*. La route range à dr. le *Djébel Hammâm el-Alaqât* et, remontant l'Afrîn, atteint (7 h.) le *Sebt Qala'ah* (*Bassuet*), château qui commandait le passage de l'Afrîn. Un peu plus loin, au S. O. d'Azzâz, M. Chesney signale les ruines de deux couvents. On atteint enfin (1 h. 30 min.) *Baçoûl* et (3 h. 30 min.)

Azzâz, le *Hazart* des Croisades. Azzâz fut d'abord fief de la principauté d'Édesse ; puis, réunie à celle d'Antioche, elle formait un poste avancé contre les sultans d'Alep. Azzâz est adossée à un tertre factice sur lequel sont les ruines du château.

D'Azzâz on pourra rejoindre, en 3 h. 15 min., la route 89 à Tell Erfad (Arpad), en traversant une plaine ondulée, et passant par les v. de *Kefr Hachi* et *Andoukna*.

De Azzâz, en se détournant un peu au N. O., on pourra visiter **Khoros**, v. qui occupe le site de l'ancienne **Chorys**, capitale de la *Cyrresthique*. Située sur la rive dr. du *Safi Sou*, affluent de l'Afrîn, cette ville, autrefois très étendue, contient encore de beaux restes de monuments antiques ; on y remarque les restes d'un stade, d'un théâtre et d'une vaste basilique. Son château, nommé aujourd'hui par les indigènes *Eurup Peschimber* (le guerrier prophète), couronne une colline escarpée, située à l'angle S. O. de l'enceinte. Nommée *Coricie* au moyen âge, elle était à la fois un des siéges archiépiscopaux et un des grands fiefs du comté d'Édesse et ses seigneurs ont fourni un chapitre aux Familles d'Outre-Mer (*Sommaire du supplément aux Familles d'Outre-Mer*, par E. G. Rey).

De Azzâz à Killis, 3 h. 30 min. — A partir d'Azzâz, la route court d'abord parallèlement à la chaîne du *Djébel Parsah*. A dr. se voit le v. de *Tebbel*, au pied d'un tertre, ainsi que celui de *Nigara* ; à g. celui de *Kastel*. Sur les flancs du Djébel Parsah se voient les v. de *Jasleba* et d'*Ansafah* ; puis à dr., ceux de *Tirchan*, d'*Armoutchah* et de *Tell Leloûd*, v. bâti sur un tertre factice, entouré de vergers et de vignobles qui s'étendent jusqu'aux portes de (3 h. 30 min.) Killis (*V.* R. 89).

ROUTE 89.

D'ALEP A MARACH

Par Killis et Aïntâb.

(47 heures).

Tell Erfad	7	00
Killis	6	00
Aïntâb	11	15
Sam	2	00
Aq Sou	12	30
Marach	8	30
Total	47h	15

Sortant d'Alep par Bâb el-Faradj, la route contourne la dervicherie de Cheïkh ou Bakr et les casernes d'Ibrahim Pacha et gagne par une pente rocheuse le plateau généralement fertile et bien cultivé qui vers le N. O. s'étend jusqu'à Killis ; les villages

qui s'y trouvent ne possèdent pas de sources, mais seulement des puits. *Bach Keui* (3 h. 30 min.) est le premier v. de cette région où l'on parle leturc. **Tell Erfad** (3 h. 30 min.) est un village de 200 feux, adossé au gigantesque tumulus qui lui a donné son nom; c'est l'**Arpad** des Livres des Rois et des inscriptions assyriennes. Les jardins de ce village sont arrosés à l'aide de norias. — De Tell Erfad, la route, suivant le fil télégraphique qui va d'Alep à Aïntâb, passe successivement à (1 h.) *Mâr Daghân*, v. ruiné, (2 h.) *Kouhli Djébrîn*, (1 h.) *Miarrah*, (1 h.) *Tirchan* et atteint (1 h.)

Killis, petite ville assise à l'extrémité de la plaine, au pied du *Djébel Reçoûl el-Atmân*, administrée par un qaïmaqân. Killis compte 9000 hab. environ, dont 7000 Turcs et Turkomans, 1200 Arméniens, 200 Arméniens catholiques, 50 protestants et environ 250 juifs. On y trouve un bazar peu important, 8 grandes mosquées et 4 églises; le turc est la langue usuelle. Très commerçante, cette ville exporte des céréales, du sésame, du coton, et ses huiles d'olive sont très estimées dans tout le nord de la Syrie. Une route carrossable entre Killis et Aïntâb a été récemment entreprise.

Au sortir de Killis, la route, tracée dans une vaste plaine, longe la base du Djébel Reçoul el-Atmân et du *Tchikallat Dagh*, nommé également *Hadjar Dagh*, franchit le *Balouk Sou*, au pont nommé *Djenarder Keuprou*, près duquel se voient de grandes plantations d'oliviers, et gravit un contrefort du Tchikallat Dagh pour redescendre rapidement dans un vallon qu'elle suit jusqu'au v. de *Zabarrân*, entouré de rizières. De là, traversant deux plateaux étagés, on gagne non loin du v. de *Telmis*, la vallée du *Balouk Sou*, qu'on franchit (5 h.) sur un pont de 3 arches; puis, remontant une gorge étroite, on traverse un plateau jusqu'au v. de *Kehris*, au delà duquel s'étendent de vastes plantations de mûriers et de riches vignobles. Longeant le pied des coteaux, on atteint (4 h. 15 min.) le v. de *Kizil Hissar* et (2 h.)

Aïntâb, V. importante, bâtie sur trois collines, et entourée de trois côtés par la plaine *Aïn Leben*, qui la sépare à l'O. du *Karakouïou Dagh* et au N., des collines qui sont les premières pentes du *Khorsoun Dagh*. La rivière qui la sillonne, après avoir décrit un grand lacet au N., revient à l'E., puis au S. E., après avoir arrosé les vergers de la ville. Au moyen âge, cette ville, nommée *Hatab*, formait avec *Tulupe* un des grands fiefs de la principauté d'Édesse. Mahuis, comte d'Hatab et de Tulupe, assista, le 10 juillet 1126, à la bataille de Hazart (Rey).

Le *château* du moyen âge, situé à l'O. de la ville, sur un monticule élevé, se trouve aujourd'hui dans un état de ruine assez avancé. Les rues de la ville sont larges et bien percées; on y trouve 4 grands khâns dans lesquels le voyageur peut se loger. Aïntâb compte 50 000 hab. environ, dont 8000 Arméniens; elle possède une église arménienne, une église catholique arménienne, une mission catholique, un assez grand nombre de mosquées, deux temples protestants avec écoles. Sur une colline aux portes de la ville se voit l'important collége américain, avec 90 élèves; une école de médecine et un hôpital avec 20 lits y sont annexés. Le climat de Aïntab est très sain. L'industrie comprend le travail des cuirs, le filage du coton, le tissage des étoffes et les savonneries.

De Aïntâb à Roumkalah et à Bir Edjik, V. R. 87, lisez en sens inverse.

De Aïntâb, la route, franchissant le ruisseau d'Aïn Leben, traverse une plaine couverte de vignobles et laissant à g. le Tell de *Battal Koiougui*, le v. de *Gibeukeuli* et à

dr. un ziaret sur une hauteur dans la direction de *Deulouk*, gravit un col élevé de 165 mèt., puis débouche (1 h.) dans la vallée de *Mégrèh*. Par un nouveau col (source de *Bachi-Pounar*), on atteint (1 h.) le v. de *Sam* où se voit une source remplie de poissons sacrés, nommée *Ziaret Pounar*. Plus loin, on s'élève dans une région stérile en côtoyant le *Sof Dagh*; puis, par un coude brusque, la route se dirige au N. O.; là, elle se bifurque ; la branche de gauche (route d'Adana) suit le fond de la vallée et passe au v. de *Cheumèh*; celle que nous suivons, se prolongeant dans la direction première, gravit le plateau du *Kadir Dagh* et, laissant à g. le v. de *Bouïouk Araplar*, descend du plateau pour atteindre (1 h. 30 min.) le v. de *Gusnèh* et (1 h. 30 min.) le puits de *Kara Kouïou* (bonne eau). Au col d'*Aldji*, situé à 105 mèt. au-dessus d'Aïntâb, où l'on jouit d'un splendide coup d'œil, commence le *Derrent*. De ce point, la route s'infléchissant à dr., atteint une fontaine près d'un poste de Zaptiés. A dr. à une petite distance est le v. de *Kara Bouïoukli*. Au delà de ce point la route suit un couloir sinueux où elle devient difficile, débouche dans la plaine de *Bazardjik Ovassi* et rangeant à g. le v. de *Tell Moustafa* avec tumulus, à dr. la chaîne du *Salmanipek Dagh*, atteint l'*Ak Sou*, principal affluent du Djihân.

Au delà de l'Ak Sou, la route franchit (4 h.) le col du *Kapoultchan Dagh* (voie romaine), puis après avoir traversé un cirque entouré de collines, elle atteint un pont de 30 mèt. de long sur l'*Erkénès Sou*, ayant devant soi une haute chaîne de collines, l'*Akhons Dagh* et le *Merck Dagh*, qui se dirige du N. E. au S. O., séparant le bassin de l'Ak-Sou de celui du Djihân. Ce dernier, grossi de l'Ak Sou, se dirige au S. O., en décrivant de nombreux lacets, passe à *Damkillath*, *Vankh*, *Anabad* et se jette dans le golfe d'Alexandrette, à l'O. des ruines d'Issus (*V.* R. 91). Au delà de l'Erkénès Sou, traversant la plaine de Marach, on entre (1 h. 30 min.) à

Marach (760 mèt. d'alt.), bien située au pied de l'*Ayher Dagh* et dominant une riche plaine d'environ 30 milles de long sur 12 à 16 kil. de large. Marach, appelée aussi *Kermania* (la *Germanicia* du Bas Empire), compte aujourd'hui 30 000 hab. parmi lesquels 11 000 chrétiens, dont 2700 environ sont protestants. Elle possède environ 20 mosquées dans l'une desquelles se voient les restes d'une belle église romane et 12 chapelles des divers rites chrétiens. La mission catholique est bien installée dans la partie haute de la ville; la mission protestante américaine possède quatre petits temples et plusieurs écoles. Le vieux château, situé sur une colline conique au centre de la ville, de style arabe et construit en grandes pierres jaunâtres, est fort démantelé et tombe en ruine. Mentionnons encore un hôpital militaire turc. La ville est assez saine, sauf pendant l'été. Les ophthalmies y sont fréquentes. Le tissage des laines forme la principale industrie des habitants et on y fait de très belles étoffes brodées d'or et de soie. On y fabrique également de la sellerie.

De Marach à Alexandrette, par la vallée du Kara Sou. — La route passe à (18 h.) *Islahiyèh* (7 h.) *Kasa*, (2 h.) *Adjilar*, (1 h.) *Ordou Keui* et (4 h.) *Kerkerham*, sur la route d'Alep à Alexandrette.

CHAPITRE VI

CILICIE

PAR LE MAJOR C. FAVRE ET B. DE MANDROT.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR LA CILICIE.

§ 1. — *Géographie.* — Il n'y a pas, à proprement parler, de nom moderne pour désigner le pays que les anciens appelaient Cilicie. Le nom de *Karamanie,* qui s'applique à la côte sud de l'Asie Mineure, n'est qu'une désignation vague. Celui de *Tschoukour Owa* ou plaine des Turkomans ne s'applique qu'à la plaine proprement dite.

Strabon et les anciens divisaient la *Cilicie* en Cilicie en deçà du Taurus, au N. de la chaîne, et Cilicie au delà du Taurus, au S., entre le Taurus, l'Amanus et la mer. C'est la Cilicie proprement dite, qui se *divisait* à son tour en Cilicie Trachée à l'ouest et en Cilicie des Plaines à l'est. La Cilicie Trachée s'étendait du voisinage du fleuve *Mélas* (*Manamgat Tchaï*), dans le golfe d'Adalie, à la rivière de Lamas, à l'ouest du port actuel de Mersine. La Cilicie des Plaines, la seule dont nous nous occuperons, commence à l'est de Lamas. Elle entoure les rives du golfe d'Alexandrette et se trouve comprise entre la mer, le Taurus, au N., l'Amanus, au S. Ces deux chaînes se confondent après avoir couru presque parallèlement du S. O. vers le N. E. La plus grande partie de cette plaine se trouve toutefois au nord du golfe d'Alexandrette, parce que l'Amanus ou Djiaour Dagh ne laisse entre lui et la mer qu'un étroit défilé, tandis que le Taurus ou Boulghar Dagh ne rejoint la côte vers le S. O. qu'à l'ouest de Mersine, près du cours du Lamas-Sou. Vers le N E., la chaîne de l'Anti-Taurus se sépare de la grande chaîne du Taurus pour pénétrer dans l'intérieur parallèlement au cours du Sihoûn (Sarus). La plaine cilicienne est unie, sauf au N. du golfe d'Alexandrette, où un pâté montagneux de peu d'élévation, le *Djébel Missis*, couvre l'espace compris entre le bas Djihân et la côte. Le sommet le plus élevé du Taurus aurait, d'après le docteur Kotschy, environ 3550 mèt. d'altitude. Le point culminant du Djébel Missis, le Djébel en-Noûr, mesure, d'après le capitaine Mansell, 716 mèt.

Cette plaine est arrosée par plusieurs cours d'eau. Ce sont, en allant de l'E. à l'O. : le *Déli Tchaï*, ancien *Pinare* (*V.* p. 760), qui sort du Djiaour Dagh et coule presque à l'O. d'abord, puis au S. O.; le *Djihân Tchaï*, *Pyrame* des anciens (*V.* p. 764), qui prend sa source près d'Albistân, dans

l'ancienne Cataonie, se dirige au S. jusque près de Marach, coule au S. O. entre l'Amanus et le Taurus, traverse la plaine, suit le versant N. du Djébel Missis, et va se jeter dans la mer à l'extrémité sud de cette montagne; le *Sihoûn* (ancien Sarus) (*V.* p. 768), aussi important que le précédent, et qui coule également dans une direction S. O., mais plus rapprochée du nord; il prend sa source dans les hauts plateaux de la Cappadoce, suit le versant Est de l'Anti-Taurus, se fraie une route à travers le Taurus et, après avoir arrosé Adana, vient se jeter dans la mer au sud de Tarse; le *Cydnus* (*Tarsous Tchaï* ou *Mezarlik Tchaï*) (*V.* p. 773), qui prend sa source dans les versants sud du *Boulghar Dagh*, coule dans une direction presque nord-sud et débouche dans la mer à côté du Sihoûn, après avoir arrosé Tarse; enfin, le *Lamas Sou*, puis le *Gök Sou* ou *Ermenek Sou*; ancien *Calycadnus* (*V.* p. 777), qui passe près de Séleſkèh; tous deux descendent également du Taurus et coulent dans des directions très rapprochées de l'est. Aucun de ces cours d'eau n'est navigable pour des bateaux de quelque importance.

§ 2. — *Histoire.* — Colonisée primitivement par un rameau de la branche araméenne, la Cilicie n'opposa pas de résistance à l'établissement des Phéniciens. Aux Phéniciens succédèrent les Assyriens, puis les Chaldéens et les Perses. A la période persane se rattachent deux grands souvenirs : le passage de Cyrus et de ses 10 000 Grecs par les portes de Cilicie, et celui d'Alexandre et de son armée par les mêmes défilés. Après la chute et la défaite des Perses, la race grecque devint tout à fait dominante, grâce à de nombreuses et anciennes colonies, et la Cilicie fit partie de l'empire d'Alexandre et de celui des Séleucides. Mais la mollesse des rois de Syrie permit à ce pays d'arriver promptement à une vraie indépendance. C'est alors que les Ciliciens prirent ces habitudes de brigandage maritime qui les ont rendus célèbres dans l'histoire, et forcèrent les Romains à nommer, pour les combattre, une sorte de dictateur. Comme on le sait, Pompée les soumit et réduisit la Cilicie en une province romaine, que Cicéron fut peu après appelé à administrer comme proconsul. Ce fut lui qui acheva de soumettre les Eleuthero-Kilikes et repoussa les Parthes, qui, après le désastre de Crassus, avaient pénétré en Syrie.

Lors du partage du monde romain, la Cilicie devint une partie de l'empire d'Orient. Depuis lors son histoire n'est qu'une longue suite de désastres qui l'ont réduite à son état actuel. Ses anciennes populations disparaissent complètement pour faire place à des envahisseurs divers venus de l'est qui, après une longue suite de guerres, sont restés pêle-mêle dans le pays et n'ont pu arriver à former un peuple ni une nationalité. Au VIIe s., apparaissent les Arabes, qui s'emparent de toute la Cilicie orientale jusqu'à Tarse. Ils poussent leurs incursions au nord du Taurus, tandis que leur marine domine sur toute la côte. Au Xe s., les Byzantins, profitant du démembrement de l'empire des Khalifes, reprennent leurs anciennes provinces à la suite des expéditions victorieuses de Nicéphore. C'est à ce moment (première moitié du XIe s.), que commence en Cilicie l'immigration de populations arméniennes venant de l'est. Depuis plusieurs siècles déjà les Arméniens avaient passé l'Euphrate et occupé en Mélitène et en Cappadoce la vaste étendue de territoire que les anciens appelaient *Armenia minor*, et qui confinait au N. E. à la Cilicie. Au VIIe s., les

guerres incessantes entre l'empire d'Orient et les dynasties persanes ayant déterminé une seconde émigration, cette fois dans le nord de l'Asie Mineure, la population arménienne finit par former une barrière continue au travers de l'Asie Mineure, de l'embouchure de l'Halys (Kizil Ermak) jusqu'au coude de l'Euphrate. Au XI[e] siècle, les Turks ayant pénétré dans l'Iran, l'Arménie et la Géorgie, leur invasion détermina une troisième et dernière émigration à l'O., qui, trouvant sur son passage des compatriotes déjà établis et possesseurs du sol, poussa au sud jusque dans la Cilicie, alors presque dépeuplée. Cette émigration, que favorisait l'empire d'Orient, ne se fit pas tout d'un coup; ce furent des infiltrations successives. Devant les progrès des Turcs, les princes d'Arménie épouvantés cédaient leurs États menacés à l'empereur de Constantinople, qui leur donnait en échange, mais sous sa suzeraineté, des provinces en Cappadoce et en Cilicie.

En peu de temps il arriva que les Grecs ne purent se maintenir contre les Turcs dans la grande Arménie, et les Arméniens émigrés en Cilicie, sous la conduite de leurs chefs féodaux, secouèrent le joug de la métropole. Ils formèrent, soit dans la plaine, soit dans le Taurus, un certain nombre de principautés féodales ou de seigneuries indépendantes. Parmi ces princes, ceux de la famille de Roupen ne tardèrent pas à prendre la première place. L'un d'eux, Constantin (1097), aida les Croisés au siége d'Antioche et reçut en retour le titre de baron, qu'il transmit à ses successeurs. Dès lors la féodalité européenne prit pied en Cilicie. Cependant la puissance des Roupéniens grandissait. Malgré les invasions menaçantes des Turcs et des Grecs, malgré l'opposition que leur faisaient plusieurs princes arméniens, les Roupéniens finirent par réunir sous leur sceptre toutes les parties de la Cilicie.

En 1198, *Léon II*, surnommé à juste titre le Grand, s'appuyant sur les Croisés, rompt tout lien avec l'empire d'Orient, se déclare vassal de l'empire d'Allemagne et du pape, et reçoit en retour le titre de roi, but suprême de l'ambition des Roupéniens. Le commerce, soit avec le Levant, soit avec l'Occident, prend un vigoureux essor, et la Cilicie devient le grand entrepôt des échanges. Lajazzo, l'un des ports les plus commerçants du monde à cette époque, trafique par terre avec la Chine et l'Inde, Bagdad, Bassora et Icône; par mer avec Gênes, Venise, la Sicile, la France et la Catalogne. En même temps, les arts, surtout l'architecture, la littérature même, reçoivent une forte impulsion.

Après la mort de Léon II, la famille des Héthoumiens, barons de Lampron (Nimroûn), dans le Taurus, monte sur le trône de la petite Arménie avec *Héthoum* I[er] (1227) et cette dynastie, qui dure un peu plus d'un siècle, résiste aux invasions des Mongols et à celles plus ruineuses encore, des Arabes d'Égypte. Mais le commerce est anéanti, les villes sont brûlées, la population s'épuise et la décadence marche rapidement. En 1342, Jean de Lusignan succède au dernier des Héthoumiens sous le nom de Constantin III, mais rien ne peut arrêter la chute du dernier établissement chrétien sur le continent asiatique. Les Arméniens, ne pouvant plus tenir la plaine, sont contraints de se réfugier dans le Taurus. Enfin, en 1375, le dernier roi, Léon VI, est fait prisonnier par les Arabes et emmené en Égypte. Seule, la forteresse de Gorighos, reprise aux Musulmans,

tient encore jusqu'en 1448. La Cilicie, entraînée pendant près de trois siècles dans le grand courant de la civilisation occidentale, retombe sous le joug des musulmans. Les princes turcomans et les Osmanlis se disputent sa possession. En 1575, Sélim II s'empare de la dernière principauté indépendante, et dès lors le pays n'a cessé d'appartenir à la Turquie que pendant l'occupation momentanée d'Ibrahim Pacha et des Egyptiens (1832).

Toutefois, il y a peu d'années encore, les Turcs n'exerçaient sur cette contrée qu'une souveraineté nominale. Les beys turcomans, descendants ou successeurs des anciens beylerbeys de Karamanie, ainsi que les chefs arméniens de la montagne, avaient été conquis mais non soumis, et régnaient en maîtres chez eux. Ce n'est qu'en 1866 que la Porte est parvenue à les soumettre effectivement et à réprimer les brigandages des nomades kurdes et turcomans. Il a fallu pour cela l'envoi d'une véritable armée commandée par Dervisch Pacha et une lutte longue et assez sanglante.

§ 3. — *Population.* — La population, autrefois très nombreuse, paraît réduite à 150 000 âmes de toutes races et de toutes religions. La seule ville digne de ce nom et la seule localité prospère est Adana, chef-lieu du vilayet de ce nom (*V.* R. 93). A part Tarse, Sis et quelques bourgs, les autres centres de population ne sont que de misérables villages épars de loin en loin au bord de la plaine et plus espacés encore dans la montagne. La population se compose de Turcs de toutes races, de Kurdes, d'Arméniens, d'Arabes, de Syriens Ansariyèhs, de Grecs et de Tcherkess ou Circassiens. On ne saurait imaginer un pêle-mêle plus complet, auquel vient s'ajouter encore une tribu nègre établie au pied et à l'ouest du Djebel Missis. Les *Turcs* et les *Turkomans* forment à eux seuls plus de la moitié de la population. Toutefois, il faut distinguer soigneusement ces deux éléments l'un de l'autre, bien qu'ils appartiennent à la même race. Ceux que nous appelons Turcs et qui veulent être appelés Osmanlis, se considèrent comme très supérieurs aux Turkomans, qu'ils nomment avec mépris Turcs ou Tschoukours, et qu'ils considèrent comme des infidèles ou des hérétiques. De là le nom de Djiaour Dagh donné à l'Amanus, habité par des Turkomans tout autant que par des Kurdes et des Arméniens. Du reste, il n'y a guère d'Osmanlis dans le pays que les fonctionnaires envoyés de Constantinople. En dehors d'eux il faut distinguer parmi les Turcs la population sédentaire, soit les paysans et les habitants des villes, de la population nomade, c'est-à-dire des Turkomans Tschoukours ou Yourouks, qui forment, avec quelques tribus kurdes, la population errante de la Cilicie. Ils vivent sous la tente comme tous leurs congénères en Asie, possèdent de grands troupeaux et émigrent en été de la plaine à la montagne, où ils vont chercher la fraîcheur et de bons pâturages.

Il n'est pas très aisé de dire à quelle race appartiennent les Turcs sédentaires. Ils ont la langue rude des Turkomans, facile à distinguer de celle plus douce que l'on parle à Stamboul. D'autre part, leurs mœurs, leur type moins sauvage et moins pur, leur religion orthodoxe les distinguent de leurs frères nomades. Il paraît probable qu'il faut voir en eux des descendants des Turcs Seljoukides, provenant soit de l'empire d'Icone, soit des principautés turcomanes fondées dans les montagnes et conquises aux XV[e] et XVI[e] siècles par les Osmanlis. En Orient, on ne connaît ces

distinctions que très imparfaitement et les chrétiens appellent Turc indifféremment tout ce qui professe la religion musulmane orthodoxe.

La race la plus nombreuse après celle des Turcs, bien qu'elle soit fort diminuée, est celle des *Arméniens*. Ils vivent surtout dans la montagne en communautés dont quelques-unes étaient, il y a quelques années encore, très indépendantes, par ex., à Hadjin et à Zeïthoûn, au N. O. et au N. E. de Sis. (Sur l'Église arménienne, *V.* t. I, p. 455-456).

Les *Kurdes* composent, avec les Turkomans, la partie nomade de la population. Toutefois, quelques-uns d'entre eux habitent les villes ou les villages. On assure même que quelques tribus kourdes sont établies à demeure dans l'Amanus. On les considère généralement comme de race persane ou parthe, mais il est difficile de rien affirmer au sujet de leur origine.

Les *Ansaryièhs* [prononcez Nsaïri] sont peu nombreux et forment une population très flottante. Ils ne viennent en général à Adana que pour le moment de la moisson et retournent ensuite dans leur pays.

Les Grecs, peu nombreux, s'adonnent ordinairement au commerce. L'ancienne population de race grecque a complétement disparu et ceux qui habitent aujourd'hui le pays sont presque tous émigrés de l'intérieur, notamment de Qaïsariyèh (Césarée).

Les *Tcherkess* sont les derniers venus. Ils ont émigré en Cilicie lors de la dernière insurrection du Caucase en 1864 et de la conquête définitive de ce pays par les Russes. Après avoir, pendant quelques années, fait la terreur du pays comme leurs frères de Bulgarie, ils ont, très réduits en nombre par les maladies et la misère, entrepris l'exploitation agricole de la plaine de Cilicie, surtout dans sa partie orientale. A l'heure qu'il est, leur situation n'est pas mauvaise et on peut prévoir que, s'ils s'habituent au climat, ils auront, dans un certain nombre d'années, défriché une grande partie de cette plaine malsaine. On évalue leur nombre à environ 10000.

Parmi toutes ces populations qui vivent pêle-mêle sous la domination turque, il n'en est aucune qui se rattache aux populations indigènes primitives. Si on ne tient pas compte des Kurdes, dont l'origine est très problématique, la race la plus ancienne et la seule qui présente quelques symptômes de culture et de traditions nationales est la race arménienne, dont l'arrivée en Cilicie ne date que du XI[e] siècle. Malheureusement, ces traditions sont bien effacées. Au XV[e] siècle déjà, les inscriptions arméniennes des âges précédents n'étaient plus comprises par les indigènes. Depuis lors, bien des monuments écrits ou figurés ont disparu, bien des souvenirs se sont éteints. L'ignorance des faits et l'indifférence pour le passé n'ont fait qu'augmenter, et c'est à peine si dans toute la Cilicie on trouverait quelques personnes s'intéressant à l'ancienne histoire du pays[1].

§ 4. — *État actuel et physionomie du pays.* — La Cilicie est généralement paisible et sûre. Ses populations, en grande partie désarmées, tendent à perdre leurs habitudes traditionnelles de brigandage, et on peut dire qu'un voyageur bien armé y court moins de risques que dans certaines parties de l'Europe. Il n'en est pas toujours de même, dit-on, pour les

[1] C'est à Venise, à St-Lazare, chez les RR. PP. Mékhitaristes, que s'est réfugié le culte des traditions nationales.

indigènes voyageant isolément qui ne sont pas suffisamment protégés par la justice vénale des Turcs. Le pays est compris dans le pachalik d'Adana, qui forme un vilayet. Le vali ou gouverneur réside à Adana. Il maintient l'ordre sans trop de peine et avec un nombre de troupes peu considérable.

Adana et les deux ports d'Alexandrette et de Mersine sont des centres importants de commerce. En Occident, c'est avec Marseille que les relations de commerce sont le plus suivies.

Il n'existe de route en Cilicie que celle d'Adana à Tarsous et à Mersine. Toutefois, dans la plaine, on se sert de chariots grossiers attelés de deux buffles. Le mode de transport le plus usité, même dans les passages de montagne, est, pour les marchandises, le chameau; pour les voyageurs, le cheval.

La culture, le grainage et l'exportation du coton, ainsi que la production de la laine sont susceptibles de prendre une grande extension dans l'avenir. Malheureusement la mauvaise foi et la négligence des producteurs sont un grand obstacle à un commerce actif et empêchent les Européens de prendre pied dans le pays.

Une autre circonstance plus déplorable encore, et qui atteint les indigènes presque autant que les étrangers, est l'insalubrité du climat, insalubrité qui tient au sol lui-même, mais que d'autres circonstances sont venues aggraver encore. Les mois de juillet, août, septembre et octobre sont les seuls malsains, mais ils donnent naissance aux fièvres les plus dangereuses. Cette insalubrité de la Cilicie était déjà signalée au temps des croisades comme très redoutable, mais elle ne paraît pas avoir existé au même degré pendant l'antiquité. Il est vrai que le pays était alors beaucoup plus peuplé, mieux boisé et plus cultivé.

En hiver, la température est rigoureuse dans la montagne, tandis que la plaine jouit d'un climat plus humide que froid. La neige y est fort rare. Au printemps, la température se relève subitement, les neiges fondent en peu de jours et les eaux qui, par suite du déboisement, ne sont plus retenues par le terrain, descendent très rapidement vers la mer. Comme l'écoulement est insuffisant, la plaine marécageuse se pénètre d'eau, et lorsque viennent, au mois de mai, les chaleurs de l'été, le sous-sol marécageux, qui n'est protégé par aucune végétation, se réchauffe sous les rayons du soleil et produit des miasmes vraiment pestilentiels. C'est ce qui explique comment des localités d'aspect très sain, comme Tarse, et situées sur un sol en apparence sec, sont des plus dangereuses pendant la saison chaude. Aussi, au mois de mai, les habitants émigrent-ils à leurs yaïlas (stations d'été dans la montagne), pour y respirer un air pur et frais. Les nomades partent les premiers avec leurs troupeaux; les habitants des villes et des villages suivent avec les autorités et les troupes elles-mêmes. La ville de Sis, par exemple, se vide si complétement que les maisons y restent à la merci des bandits et des chacals. Le gouvernement turc a cherché sans grand succès à combattre ces habitudes à moitié nomades. Il a également enjoint aux fonctionnaires et aux soldats de rester à leur poste pendant la saison des fièvres, mais il est probable que ces ordres ne seront pas exécutés. Les Tcherkess seuls habitent la plaine toute l'année. Aussi ont-ils été cruellement décimés par les fièvres et les maladies de toutes sortes.

ROUTE 90.

D'ALEXANDRETTE A ADANA

Par Missis.

(21 heures env.).

Piliers de Jonas........	3h 00
Païas.........	3 00
Missis..........	10 00
Adana............... .	5 30
Total........... ..	21h 30

Au sortir d'Alexandrette, le chemin suit d'abord la grève. A l'est, des pentes rapides et rapprochées de la montagne descendent, par des gorges assez profondes, deux ou trois ruisseaux. C'est de ces gorges que s'élance aussi parfois un vent très redouté sur la rade d'Alexandrette à cause de sa violence et de sa soudaineté. Peu à peu le passage se rétrécit et les derniers rochers de l'Amanus viennent mourir dans la mer. C'est la partie la plus étroite du défilé des **Portes de Cilicie**. Ce point, qui de tout temps a servi de limite entre la Cilicie et la Syrie, se nommait au moyen âge *Portella* et les douanes du royaume de la petite Arménie y étaient établies. On y trouve une ruine connue des marins sous le nom de *piliers de Jonas*, parce que, suivant la légende, le prophète aurait été rejeté là par la baleine. Les piliers de Jonas ne sont autre chose que les restes d'une porte monumentale, grecque ou romaine, qui fermait ou marquait le défilé. Elle passait, d'après une tradition, pour avoir supporté le tombeau d'Alexandre. Aussi, grâce aux chercheurs de trésors, il ne reste debout que deux pieds-droits de calcaire blanc qui de loin présentent l'aspect de deux piliers. Tout auprès se dressent les ruines d'un château qui a longtemps servi de khân et qui offre quelques vestiges de l'époque des Croisades. Langlois, dans son « *Voyage en Cilicie,* » appelle ce lieu *Merkes* ou *Kalatissia*. Ces deux noms sont inconnus dans le pays où château et défilé portent le nom de *Sakal Toutan*. La localité la plus voisine est le v. de *Sari Saki* au pied de la montagne. Le ruisseau de *Sari Saki* est sans doute l'ancien *Karsus*. C'est à Sari Saki qu'aboutit un chemin qui vient de l'est à travers l'Amanus.

Tous les passages de l'Amanus et du Djébel Missis portaient dans l'antiquité le nom de *Pyles* ou *portes Syriennes*, *Amanides* et *Assyriennes*. Le nom de *Portes de Cilicie* était réservé soit au défilé de Sakal Toutan, soit aux passages qui menaient de l'intérieur de l'Asie mineure en Cilicie à travers le Taurus. On nommait *Pyles maritimes* le défilé qui, après avoir longé la côte nord du golfe de Mersine, remontait la vallée du Gök-Sou (Calycadnus) dans la direction d'Icône.

Au delà de Portella, la côte va toujours en s'élargissant. On chemine à plat sur un terrain rocailleux couvert de broussailles verdoyantes, qui s'élève en pente douce vers la montagne. Le pays, à part deux villages sur les derniers contreforts de l'Amanus, est absolument désert.

Païas (3 h.) autrefois **Baiæ**, situé sur une petite rivière, possède un bazar et deux châteaux. Ce bourg est occupé par une garnison et sert de résidence à un qaïmaqâm.

A partir de Païas, suivant toujours la côte qui va en s'élargissant, on atteint (1 h. 30 min.) l'embouchure du *Déli Tchaï*, dont le cours marque le champ de bataille d'Issus (*V.* R. 92). Passant à l'O. et toujours en longeant le golfe, après avoir dépassé le champ de bataille d'Issus, on s'engage dans le défilé de *Kourd Koulek* ou *Demir Kapou*, (anciennes *pyles amanides*), qui franchit un pâté de hautes collines appartenant au Djébel Missis. Après avoir traversé une plaine large de 7 kil., on s'engage dans la seconde branche

du Djébel Missis, pour descendre sur les bords du Djihân (Pyrame) que l'on passe sur un pont pour entrer à Missis (8 h. 30 min.), après avoir traversé l'enceinte et les ruines de la ville ancienne, situées sur la rive gauche du fleuve.

Missis, qui s'est appelée successivement **Mopsueste** et **Mamistra**, n'est plus qu'un misérable bourg situé sur les hauteurs de la rive dr. du fleuve. Sous les empereurs Romains, Mopsueste avait ses lois et s'intitulait l'alliée fédérale de Rome. Missis ne doit aujourd'hui son importance qu'au pont sur le Djihân, le seul qui existe sur ce fleuve dans la plaine cilicienne. (Ruines d'un château ou acropole, sur la rive droite, et de la ville avec son enceinte sur la rive gauche).

De Missis une route, carrossable pour les chariots du pays, mène (5 h. 30 min.) à *Adana*, où l'on entre par un pont fortifié, attribué à Justinien (*V.* R. 93).

ROUTE 91.

D'ALEXANDRETTE A SIS.

Par Topra Kalessi.

(26 h. environ).

Païas	6h 00
Schouk Merzivouan	2 00
Ruines d'Issus	4 00
Topra Kalessi	2 00
Hémétlé Kalessi	4 00
Sis	8 00
Total	26h 00

A. — D'Alexandrette à Païas, 6 h. (*V.* R. 90).

B. — De Païas à Sis, 20 h. — De Païas, s'éloignant de la route de Missis, on côtoie de plus près la montagne et, continuant à monter doucement à travers les broussailles, on passe plusieurs petits cours d'eau pour arriver enfin dans une véritable oasis de verdure. Partout de l'eau et des arbres de toutes espèces. Le chemin, bordé de haies vertes et tout couvert de feuillage, traverse des villages arméniens enfouis dans l'ombre des vergers. Aussi l'une de ces localités se nomme-t-elle *Kusalli*, le beau village.

De *Schouk Merzivouan* (2 h.) on aperçoit l'un des principaux sommets de l'Amanus dans une direction E. S. E. Sa cime encore couverte de neige à la fin d'avril indique une hauteur supérieure même à 2000 mètres, chiffre indiqué comme le maximum d'élévation de l'Amanus dans la carte hypsométrique d'Asie Mineure de Petermann. Un peu au N. et un peu plus à l'E. existe un autre sommet d'une élévation analogue.

La route, traversant des jardins, atteint (45 min.) le bord du *Déli Tchaï* (*Pinare*), rivière rapide qui coule entre deux berges de gravier. La vallée profonde d'où elle sort semble pénétrer assez loin dans l'intérieur de l'Amanus. Des deux branches du Déli Tchaï, la plus méridionale doit prendre sa source entre les deux sommets dont nous venons de parler. Au dire des indigènes, un chemin conduirait par cette vallée sur le versant oriental de l'Amanus, probablement en suivant la branche septentrionale de la rivière. Mais la route est mauvaise et les montagnards ne jouissent pas d'une bonne réputation. Ce chemin doit aboutir à Killis ou à Aïntâb en coupant la vallée du Kara Sou.

On est ici au milieu du champ de bataille d'*Issus* (333 a. J. C). L'armée de Darius, venue d'Assyrie par le nord du l'Amanus et non par la vallée de Pinare, comme on l'a dit, avait fortifié la rive dr. de ce cours d'eau et occupé les montagnes avoisinantes. Alexandre, qui avait déjà passé les portes de Cilicie et se trouvait près d'Alexandrette, dut revenir sur ses pas pour combattre et vaincre les Perses. L'opinion com-

mune place, on ne sait trop pourquoi, la ville d'Issus sur les bords de la rivière. Mais cette opinion ne peut s'accorder avec le témoignage des anciens. Nous placerons donc Issus avec Mansell au nord du golfe et à quelques kilomètres de la mer.

Après avoir passé le Déli Tchaï à gué, on traverse d'abord la plaine profonde d'environ 3 kilom., où se massa l'armée de Darius. Puis la route s'engage dans un pâté de collines calcaires couvertes de broussailles, qui, partant de l'Amanus, s'étend à l'ouest vers le golfe, et ne laisse entre la mer et lui qu'un étroit passage. Au sommet de ces collines, on passe le village d'*Erzun*, caché au milieu des arbres, d'où l'on descend par une pente douce sur la plaine d'Issus.

Les ruines d'*Issus*, toutes en basalte noir, sont en assez mauvais état, bien qu'on puisse encore y reconnaître quelques constructions intéressantes de l'art gréco-byzantin, un théâtre et un aqueduc.

La plaine d'Issus, qui passait autrefois pour très marécageuse et très malsaine, est aujourd'hui parfaitement desséchée. On aurait peine à y trouver une goutte d'eau, et même les deux ruisseaux marqués sur la carte de MM. Favre et Mandrot (*Bullet. de la Soc. Géog.* de Paris, janv. 1878), étaient à sec au moment de la fonte des neiges. D'après les gens du pays, ce changement remonterait à une vingtaine d'années environ. L'écoulement des eaux ne se fait cependant ni au nord par le défilé de Topra Kalessi, ni au sud vers la mer; mais il est vraisemble que ce qui a causé le dessèchement de cette plaine, c'est la construction à son extrémité nord et à l'entrée du défilé, de levées en terre qui empêchent les eaux arrivant du côté de Topra de se répandre. Aussi forment-elles dans le défilé plusieurs petits lacs d'eau stagnante. La rivière, indiquée dans la plupart des cartes comme traversant cette plaine, n'existe donc pas[1] et on n'en voit même aucune trace.

A partir d'Issus la route traverse d'abord la plaine, puis pénètre dans un défilé large de 200 mètres environ qui s'ouvre entre un massif de collines descendant de l'Amanus et le Djébel Missis. Le sol absolument plat de ce passage a été évidemment apporté par les eaux. Son extrémité nord est terminée par des rochers également plats qui s'élèvent à peine au-dessus de la plaine d'alluvion, mais assez cependant pour empêcher tout écoulement de ce côté. Un peu plus loin se dressent sur une éminence (3 h.) les ruines assez bien conservées de la forteresse arménienne de **Topra Kalessi**. Haute d'environ 80 mètres, cette éminence est de forme conique très régulière et probablement de même nature que les parties de basalte qui existent sur le revers est de l'Amanus, au nord du lac d'Antioche. Le château lui-même est construit en matériaux basaltiques. Du haut de l'éminence, on jouit d'une vue très étendue. Les collines du Djébel Missis et les contreforts de l'Amanus qui forment le défilé s'écartent brusquement à l'O. et à l'E., de sorte qu'au N., la vue embrasse une immense plaine, limitée seulement dans cette direction par les chaînes du Taurus et de l'Anti-Taurus. Il n'y a donc, entre Topra Kalessi et le fleuve Djihân, aucune trace de la chaîne de montagnes indiquée sur les cartes. Çà et là, quelques éminences rocheuses se dressent isolées au milieu de la plaine. Vers le N., on distingue Anazarbe perché sur son rocher, et le temps clair permet d'apercevoir, malgré la distance, les rochers que couronnent les vieilles murailles du château de Sis.

1. La Carte de Kiepert l'indique sous le nom de Domuz-Tschaï, et celle de Mansell lui fait décrire un cours tout à fait fantaisiste.

A une dizaine de kilom. à l'E. de Topra et non loin du pied de l'Amanus, se trouve la petite ville d'*Asmaniyèh*, située sur le *Yalpouzi Tchaï*, bras de l'*Ara Tchaï*, un des affluents de la rive g. du Djihân. Cette localité possède un bazar et est administrée par un qaïmaqân tcherkess. De là, deux routes se dirigent à l'E. à travers la montagne. L'une passe un col au pied du château de Tchordaa, situé dans l'Amanus à quelques kilom. à l'E. d'Asmaniyèh. L'autre remonte le cours de la petite rivière qui passe près de ce bourg pour se diriger vers Marach. Le Rev. Davis, qui l'a suivie, donne les indications suivantes : d'Asmaniyèh à l'entrée du passage de *Devrishli Bel*, 2 h. Traversée de la passe, 3 h. Le chemin suit alors de charmantes vallées et des hauteurs boisées jusqu'au v. de *Bagtché* situé à la jonction de deux vallées d'où sortent les eaux du *Yalpouzi Tchaï*. Au delà on traverse la passe du *Billali Bel* vers le N. E. et on arrive par le v. de *Kizil Aghadj Oldousou* à Marach. De la sortie du passage de Devrishli Bel à Kizil Aghadj, 8 h. et de ce v. à Marach, 7 h. — Une autre route est la suivante. D'Asmaniyèh à *Tejli Ova* et à Bagtché, puis par la montagne à *Kazan Ali*, sur le bord de la plaine et, de là, à Marach (2 j.). Cette route est coupée en deux endroits par d'anciennes fortifications. D'après nous, le passage de Devrishli Bel marquerait un des points les plus bas de la chaine principale de l'Amanus. En effet, un peu plus au sud et à l'est de Topra Kalessi, se trouve un sommet couvert de neige, soit d'une hauteur voisine de 3000 mèt. Au nord du passage, au contraire, les montagnes ne semblent pas atteindre cette hauteur à beaucoup près. Toutefois l'Amanus se relève encore une fois avant Marach; car on observe de Sis, d'Anazarbe et de Tumlo Kalessi, une sommité qui paraît être voisine de Marach, et très élevée. On la nomme *Bouïouk Dulldull*. Un peu plus près du nord se trouve une autre sommité plus basse qui s'appelle le petit Dulldull, *Koutschouk Dulldull*. La situation de cette montagne, à 65 kilomètres environ à l'O. de Sis et à l'O. N. O. d'Aïntâb, serait donc celle d'un massif indiqué par la carte hypsométrique de Petermann, massif auquel ce dernier donne une hauteur de 3200 mèt., et qui est également indiqué sur les cartes de Kiepert. Ces indications concorderaient ainsi à peu près avec celles de Czernik, qui place le point le plus élevé de l'Amanus dans le massif du *Karadede Dagh* au nord de Killis. Il est probable pour nous que le Djihân passe à l'O. de ce massif, qui n'est que la continuation de la chaîne Amanide vers le N.

Il paraît également probable que le chemin indiqué par Czernik comme allant d'Aïntâb à Adana passe au S. du Bouïouk Dulldull avant de déboucher dans la plaine. Ce chemin, qui franchit un col de 1210 mèt., que Czernik nomme *Schoachmé*, marquerait ainsi une autre dépression de la chaine Amanide. D'après Brzezowski il y aurait dans cette partie de l'Amanus trois passages. Les deux plus septentrionaux correspondant au *Schoachmé* de Czernik se nommeraient *Koutschouk Hourdou* et *Bouïouk Hourdou*. Le troisième est le col de Bagtché. Le Pyrame, entre Marach et la plaine de Cilicie, coule dans des gorges étroites et peu praticables (*V.* p. 755). Toute cette partie de l'Amanus est du reste fort mal connue et offre un grand intérêt au voyageur.

En quittant Topra Kalessi, on passe d'abord à gué l'*Ara Tchaï* (une route qui remonte sa rive droite et qui vient d'Adana par Missis doit aboutir à Killis et Aïntâb) et l'on s'avance à travers une plaine nue. A l'E., on aperçoit toute la chaîne de l'Amanus. C'est un entassement de cimes assez déchiquetées. Entre la plaine et la montagne, plusieurs éminences rocheuses, à demi recouvertes de terre, de forme allongée et étroite, émergent çà et là et limitent la vue. On traverse une seconde route (chemin à peine tracé) qui vient également d'Adana par Ismaïl bey Koï et se dirige plus au nord que la première. Continuant à marcher au nord, on traverse un groupe de ces éminences dont nous venons de parler. Sur une ou deux des plus petites, sont situés des villages ou plutôt des campements turcomans.

A 2 lieues env. au N. E., on distingue au pied de la montagne, les ruines du château de *Boudroum Kalessi*. Situé sur la rive dr. du Djihân, ce château est perché sur un rocher de forme singulière, qui rappelle Saint-Michel d'Aiguille

près du Puy. A l'E. de Boudroum les montagnes se rapprochent. C'est là que la vallée du Djihân commence à se resserrer.

La route atteint un petit village arménien, voisin de la rive g. du Djihân et qui fait face à la ruine de Hémétié Kalessi. Passant le fleuve sur un bac établi en cet endroit, on arrive à (4 h.) *Hémétié Kalessi*, grand village arménien, bâti au pied d'une hauteur sur laquelle s'élèvent les ruines du château. A l'E., les hauteurs se dirigent directement vers l'orient, tandis qu'à l'O. elles se retirent vers le N. du côté de Kars, laissant la plaine s'avancer jusqu'à cette ville. Le Djihân, qui vient de l'E. en longeant le pied du Taurus, remonte un peu au N. O., après avoir passé au pied du château. De ce côté, à 2 h. 30 min. à l'O. d'Hémétié, se trouve un deuxième bac qui permet également d'atteindre directement Sis. Ce point marque le sommet de la courbe décrite par le fleuve vers le N. A partir de là, le Djihân se dirige vers le S. O. en formant dans la plaine de nombreux méandres.

De Hémétié Kalessi, on gagne (3 h.) Anazarbe et (4 h. 30 min.) Sis (*V*. R. 92).

De Hémétié Kalessi à Sis, par Missis. — Au printemps, au moment de la fonte des neiges, il arrive souvent que les deux bacs établis sur le Djihân sont impraticables. Il faut alors aller chercher à plus d'une journée de marche le pont de Missis pour gagner Sis par la rive droite. Prenant à travers la plaine et se dirigeant au S. O., on repasse l'Ara Tchaï pour atteindre de nouveau le Djihân à (6 h.)

Ismaïl bey Koï. — Ce gros bourg est en quelque sorte la capitale des Circassiens de Cilicie. Ses maisons de construction récente occupent près de deux kilomètres de long. Il y a une mosquée blanche à Ismaïl bey Koï, dont le minaret se voit de loin, quelques boutiques, un khân, mais pas un arbre. Évidemment cette localité prendrait une grande importance si on la dotait d'un pont pour traverser le fleuve. Mais il n'y a qu'un bac pas toujours praticable. Encore est-il plus bas et assez loin du bourg.

Une partie des habitants d'Ismaïl bey Koï présente un type mongol des plus accentués, cheveux rouges, pommettes saillantes, yeux bridés. Le caractère de leur figure est bien plus prononcé que celui de leurs frères, les Turcomans de Cilicie. C'est qu'une partie de ces Tcherkesses appartient à la tribu tartare des Nogoï ou Nagaï, qui viennent du nord du Caucase à l'ouest de la mer Caspienne. Ils paraissent avoir émigré librement et avant les autres Tcherkesses. Au milieu de ces étrangers, un Français est venu d'Adana construire lui même un établissement pour le grainage du coton que les Circassiens cultivent. Grâce à leur hygiène détestable, beaucoup sont morts dès le début. Maintenant ils paraissent s'acclimater et leurs mœurs sont adoucies par la vie agricole et pastorale qu'ils ont adoptée. Ils passent pour être de mauvaise foi.

D'Ismaïl bey Koï, la route, se dirigeant au S. à travers la plaine assez marécageuse, mais cultivée sur une certaine étendue, atteint (2 h. 30 min.) la route qui va d'Alexandrette à Missis par le défilé de Kourd Koulek. Suivant cette route, à l'O., on atteint (2 h. 30 min.) Missis (*V*. R. 90). De Missis à Sis (*V*. R. 92).

ROUTE 92.

D'ALEXANDRETTE A SIS

Par Missis.

(31 h.).

Missis	16h	
Iilân Kalessi	2	30
Tumlo Kalessi	4	
Anavarza	5	
Sis	4	30
Total	32h	00

A. — D'Alexandrette à Missis, 16 h. (*V*. R. 90).

B. — De Missis à Sis.

On peut, de Missis, en évitant Iilân Kalessi, gagner directement Tumlo Kalessi

par un chemin plus court qui se dirige au N. E. à travers les collines.

De Missis, le voyageur se dirige sur le rocher d'*Iilân Kalessi*, en remontant le long de la rive droite du Djihân. Le fleuve coule encaissé entre le pied du Djébel Missis et l'extrémité d'un pâté de collines dont le sommet se trouve au nord, près du Sihoûn, et dont les dernières ondulations viennent mourir au bord du Djihân, entre Missis et Iilân.

Comme tous les autres monuments de ce genre en Cilicie, le château d'Iilân ou des Serpents (2 h. 30 min.) est situé au sommet d'un rocher calcaire qui termine au nord le Djébel Missis. Chose curieuse, le fleuve, au lieu de contourner cette pointe de la chaîne, vient la traverser par une sorte de défilé qui sépare le rocher d'Iilân du reste de la chaîne et ne laisse entre la montagne et l'eau qu'un passage étroit.

Au delà d'Iilân Kalessi, le chemin se rapprochant des collines à l'O, traverse un petit cours d'eau généralement marqué par erreur à l'est du rocher de Toumlo et qui prend sa source un peu plus au N., non loin du Sihoûn. La largeur de son lit et le détour fait par la route avant de le traverser font présumer que cette rivière était jadis plus importante. Au delà des (4 h.) ruines de *Toumlo Kalessi*, perchées sur un rocher qui domine un village, on atteint (2 h.) *Kastall*, près du Djihân. Tout autour le sol est des plus marécageux au printemps et les chevaux ont de l'eau jusqu'au ventre. Entre le village et le fleuve court une lisière de fourrés épais qui couvrent la terre inondée et donnent asile à de nombreux sangliers. Les habitants de Kastall ont une mauvaise réputation dans le pays. Au delà de Kastall, la route d'Anavarza (Anazarbe) se dirige au N. N. E., à quelque distance et hors de vue du Djihân. Le terrain se raffermit. On passe deux affluents du Djihân et on en remonte un troisième, formé par la jonction du *Déli Tchaï* ou rivière de Sis, et du *Sauran Tchaï*. La rivière de Sis, qui prend sa source au N. de la ville de ce nom, coule à l'O. d'Anazarbe. Le Sauran Tchaï, au contraire, le moins considérable des deux, qui vient de Kars Bazar, passe à l'E. Le confluent de ces deux rivières se trouve vers l'extrémité méridionale de la colline d'Anazarbe. Après avoir passé un petit pont sur le Déli Tchaï, on laisse cette rivière s'écarter vers l'ouest, au milieu d'une plaine marécageuse, et, prenant le long du rocher, on arrive (3 h.) aux ruines qui sont parmi les plus intéressantes du pays.

La ville d'**Anazarbe**, aujourd'hui **Anavarza**, s'est aussi appelée *Justinopolis* et *Justinianopolis*, ayant été relevée par les deux empereurs de ce nom. Au moyen âge elle servit de capitale aux premiers Roupéniens. Depuis Léon II, elle a été complétement détruite par les invasions et les tremblements de terre. Au milieu de la plaine s'élève un rocher presque partout à pic, d'une hauteur de 200 à 300 mètres, long d'environ 5 kilomètres et qui en deux points est si étroit qu'il n'y a pas plus de 15 mètres d'un précipice à l'autre; sur ce rocher est bâtie une forteresse très ancienne, réparée en dernier lieu par les Arméniens. On y jouit d'une vue très étendue, surtout à l'est. Entre Kars et Sis les montagnes s'abaissent, et tout le massif ne paraît être qu'un entassement de montagnes de hauteur médiocre où l'œil ne discerne aucune direction principale. Plus au sud, au contraire, et par derrière le Taurus, les montagnes se relèvent dans la région de l'Amanus, et on aperçoit dans le lointain les sommités du Dulldull qui marque à peu près la direction de Marach et de la vallée du Djihân.

Au pied de la colline sont les

ruines de la ville antique avec une enceinte byzantine en forme de fer à cheval dont les deux extrémités s'appuient au bas du rocher. Outre le château et l'enceinte, les seuls monuments restés debout avec une porte romaine, on distingue encore un théâtre, un stade à demi taillé dans le rocher, des substructions d'églises chrétiennes, des aqueducs, des tombeaux, etc. Les seuls habitants du lieu sont deux ou trois familles de paysans qui cultivent l'intérieur de l'enceinte et sont obligés d'aller chercher leur eau très loin.

Au delà d'Anazarbe, on chemine vers le N. dans une plaine assez bien cultivée. Après avoir longé d'abord un des aqueducs qui amenaient jadis l'eau à Anazarbe, on traverse une petite rivière, le *Hali Poa* ou *Alapor*, qui coule vers l'E. et alimentait sans doute un deuxième aqueduc se dirigeant plus à l'O. que le premier. Quelques kilomètres plus loin se montrent les premières ondulations du Taurus. Le chemin de Sis monte entre deux rangées de hauteurs dans une sorte de vallée cultivée. Il y a là des arbres de grande taille, et le ruisseau paraît être la source du Hali Poa. On atteint (4 h. 30 min.)

Sis, située sur un plateau incliné, aride et rocailleux, au pied d'un haut rocher blanchâtre et nu qui forme de ce côté un des premiers contreforts du Taurus. Son arête court du N. au S. sur une longueur de près de 2 kilom. Elle est presque entièrement couverte par une longue ceinture de fortifications ruinées qui suivent le contour capricieux du rocher et présentent à l'œil la forme d'une longue gaîne. C'est le château construit par les rois d'Arménie, dont Sis fut la capitale, après Anazarbe.

Au N., les montagnes forment à quelque distance un sombre demi-cercle qui s'abaisse de chaque côté vers le S. et la plaine. A l'O., on aperçoit sur le dernier plan, si le ciel est clair, les sommités neigeuses de l'Allah Dagh. Du même côté et au pied même du rocher coule le Déli Tchaï qui décrit une grande courbe vers le S. E. dans la direction d'Anazarbe. On le voit sortir, près de l'extrémité septentrionale du rocher, d'une vallée encaissée qui descend directement du N. et dans laquelle on distingue, à quelques lieues au-dessus de Sis, un château du nom de *Turris Kalessi*. Un peu plus loin encore, la vallée se bifurque et l'une de ses branches se rapproche de la chaîne de Sis. C'est en remontant le Déli Tchaï que Texier (en 1836) est arrivé à *Hadjin* après avoir franchi la montagne aux sources de la rivière et traversé la vallée du Sihoûn. Au nord du point de bifurcation, et dans l'axe de la vallée, on aperçoit sur une montagne élevée le château d'*Andil* ou *Andal Kalessi*. Il se trouve à une journée de marche de Sis. Un peu plus à l'est, on distingue encore un autre château, le *Kara Sis Kalessi*, situé sur la montagne du même nom. De ce côté un enfoncement dans la montagne semble indiquer un passage qui mène à Zeïtoûn.

La ville de Sis elle-même, qui peut compter 4 à 5000 âmes tout au plus, Turcomans et Arméniens, n'est pas entourée de jardins comme la plupart des villes d'Orient. Les arbres y sont rares : aussi la chaleur du soleil y est-elle rendue suffocante par la réverbération des rochers. Comme en outre l'eau y est mauvaise, la localité passe pour malsaine et se vide complétement en été. Sis est la résidence d'un pacha qui dépend du vali d'Adana. Elle a été longtemps celle du patriarche arménien, mais chassé par une émeute, ce prélat a émigré à Aïntâb, et son couvent vide tombe en ruines. Les maisons de Sis sont disposées en terrasses étagées, comme à Zeïthoûn et à Hadjîn (V. ci-dessous). Quelques restes de l'ancien Tarbas

ou palais des rois d'Arménie sont, avec une église et le château qui couronnent le sommet de la montagne, les seuls monuments importants de la ville. A quelque distance, un pont en partie romain, sur le Déli Tchaï, pourrait justifier l'hypothèse de Texier, qui voit dans Sis la *Flavias* des anciens.

De Sis à Hadjin par la vallée de la rivière de Sis. — Cet itinéraire, suivi par Texier, remonte la vallée de la rivière de Sis par le N. N. E., franchit par un col la chaîne de Sis (rive g. du Sihoûn), puis la vallée du Sihoûn elle-même. Après avoir passé une autre chaîne, le *Soghan* ou *Alla Dagh*, on arrive à *Hadjîn*, communauté arménienne indépendante. Hadjin est située sur le versant N. du *Karmes Dagh*, au pied duquel coule le Sihoûn, qu'un pont sans parapet relie au couvent. Les maisons de la ville s'étagent en amphithéâtre. Les rues sont obstruées par des quartiers de roche, et coupées de larges crevasses. De Hadjin on peut atteindre (14 h.) *Zeïthoûn*, en traversant au S. E. la plaine de *Kiradji Oglou* et gravissant une haute montagne. La V. de *Zeïthoûn* est bâtie en terrasses étagées sur le versant d'une haute montagne; sa population est de 20 000 âmes environ. De Zeïthoûn, on peut gagner (12 h.) Marach, en traversant une contrée montagneuse, très pittoresque (*V.* Léon Paul, *Journal de voyage*).

ROUTE 93.

DE SIS A ADANA

Par Butsch el-Kandel.

(15 heures).

Butsch el-Kandel......	8h 00
Adana................	7 30
Total............	15h 30

Sortant de Sis, après avoir passé le Déli Tchaï au N. de la ville, on traverse obliquement une plaine déserte pour atteindre (2 h.) au v. de *Bjik koï* le pied des premières ondulations qui descendent de la chaîne de Sis et on s'engage dans la région des collines. A l'O., elles vont en s'étageant vers le Sihoûn. Par derrière, on devine une vallée bordée de deux rangées de hautes montagnes dont la direction est du N. E. au S. O. La rangée S. est la plus basse. La rangée N., qui a ses sommets couverts de neige, doit être la chaîne de l'Allah Dagh; et la vallée qu'elle borde sur son autre versant est celle du *Chakout* ou *Tchakit Sou* ou plus probablement encore celle du *Koustchouk Sou*. Après avoir passé les diverses branches du *Paltala Tchaï*, qui prend sa source plus au N. et se dirige vers le Pyrame, le chemin s'élève rapidement et atteint (6 h.)

Butsch el-Kandel, près d'une crête très étroite qui sépare le bassin du Pyrame de celui du Sarus. A l'E., dans une dépression dont on ne voit pas le fond, coule le Sihoûn. Sa vallée, qui vient de l'O., décrit en cet endroit un coude prononcé et se dirige au S. vers Adana.

La chaîne de Sis, dont le *Sihoûn* longe le versant O., n'a pas ici plus de 500 mèt. de hauteur. Texier, qui l'a traversée plus au N. près de Hadjin, décrit son sommet comme boisé et couvert de forêts de cèdres et de sapins. D'après cela, sa plus grande élévation ne doit guère dépasser celle du Koulek, soit approximativement 1600 mèt. Quant à la direction si mal connue du Sihoûn, deux faits paraissent hors de doute: 1° Le Sihoûn fait près de Butsch el-Kandel un coude très prononcé qui le fait passer de la direction O. E. à la direction S. S. O. vers Adana; 2° à l'endroit où Texier l'a passé au S. de Hadjin, le Sihoûn coule à l'O. et sa vallée suit une direction générale S. O. Pour raccorder cette direction avec celle de l'Est qu'il suit jusqu'à Butsch el-Kandel, le fleuve doit donc faire un deuxième coude un peu plus haut, à l'endroit où il ren-

contre et contourne l'extrémité méridionale de la chaîne de Sis qu'il a suivie jusque-là. Ce n'est pas ainsi que Kiepert indique le cours du Sihoûn, mais nous croyons que l'éminent géographe lui a donné une direction trop rectiligne et en certains endroits un cours beaucoup trop rapproché de Sis.

De Butsch el-Kandel à Adana (7 h. 30 min.) pendant la plus grande partie du trajet, on suit la ligne de séparation des eaux à travers un pays très accidenté. La pente douce du côté du Djihân est très rapide au-dessus du Sihoûn, que l'on n'aperçoit pas du reste. Près de *Khan Dèressi* se trouve un cimetière où sont enterrés les montagnards tués dans un des combats que leur livra Dervisch Pacha.

A partir de Khan Dèressi, la crête qui prolonge la chaîne de Sis se dirige vers le sud en s'effaçant et en s'épanouissant de plus en plus. Elle forme ainsi le pâté de collines qui coupe en deux la plaine de Cilicie et vient mourir au bord du Djihân. Bientôt l'on quitte la hauteur pour se diriger plus à l'ouest et, après plusieurs montées et descentes successives, on débouche tout à coup dans la plaine richement cultivée d'Adana dont les jardins verdoyants et les minarets élevés se dessinent à quelques kilomètres.

Adana est bâti sur la rive droite du Sihoûn. Sur la rive gauche, il n'y a qu'un faubourg entouré de tombes au milieu desquelles campent pêle-mêle tous les voyageurs. La ville était déjà connue de Xénophon. Le pont, qui relie par seize grandes arches les deux rives du fleuve, a été construit par Adrien, puis réparé par Justinien et les régimes subséquents. Le château et l'enceinte ont disparu. Le *Sarus*, qui sort des collines à quelques kilomètres au nord, coule au sud à travers la ville. En aval du pont il est couvert de petits moulins montés sur des pontons dont le courant rapide du fleuve fait incessamment tourner et grincer les roues. Le long de la rive gauche un chemin qui paraît très fréquenté se dirige vers le N. C'est la route de Basandara qui mène à la montagne et remonte la vallée du Sihoûn vers Hadjîn. C'est par là qu'il faudrait passer pour relever le cours si mal connu de ce fleuve.

Adana est une ville en pleine prospérité, le marché des cotons et, d'une façon générale, le centre de toutes les transactions commerciales en Cilicie. Tout autour, la plaine où poussent de magnifiques céréales, est bien cultivée. Au mois de mai arrivent de toutes parts des ouvriers qui viennent se louer pour la moisson. Adana est aussi l'entrepôt des marchandises qui viennent, soit de l'intérieur de l'Asie Mineure, soit de l'E., par Marach, soit du S. E, par Aïntâb, Killis et Missis. La route de Mersine, qui est l'échelle d'Adana aussi bien que de Tarsous, est sillonnée de longues files de chameaux.

La ville compte de 40 000 à 50 000 habitants, parmi lesquels se trouvent beaucoup de chrétiens, notamment des Arméniens, qui contribuent largement à sa richesse et à sa prospérité. On ne trouve pas à proprement parler de bazar, mais nombre de boutiques qui donnent à la rue qu'elles bordent un aspect européen. Le climat est relativement sain en été. Aussi tous les habitants n'émigrent-ils pas. C'est évidemment la raison de la prospérité de cette cité et ce qui la distingue de Tarsous.

Sur la rive dr. du Sihoûn, on remarque trois routes, dont deux se dirigent vers le N., traversent la montagne au Koulek Boghaz et conduisent dans l'intérieur. La troisième est celle de Tarse et de Mersine; c'est la seule carrossable.

On pourra se loger à Adana dans

la locanda de Carta ou dans d'autres auberges grecques.

D'Adana au Koulek Boghaz (Portes Tauro-Ciliciennes), R. 94; — à Tarse et à Mersine, par une route carrossable, R. 96.

On pourrait remonter à partir d'Adana la vallee du Sihoûn. Cet itinéraire n'a jamais été fait et cependant tout fait présumer qu'il n'offrirait pas de grandes difficultés. On peut dire qu'en dehors de 2 ou 3 points, le cours de Sihoûn en amont d'Adana est tout à fait inconnu. Il est très difficile du reste de se faire une idée exacte du régime hydrographique du Taurus, parce que les cours d'eau changent souvent de nom. Le seul moyen de les reconnaître est donc de ne pas les perdre de vue.

ROUTE 94.

D'ADANA AU KOULEK BOGHAZ.

(17 h.).

Menzil Khân	11h 00
Koulek Boghaz	6 00
Total.............	17h 00

Prenant la plus orientale des routes sur la rive droite du Sihoûn, (Sarus), on se dirige droit au N., à travers les vignes et les champs. A peu de distance de la ville, le chemin commence à monter en pente douce et gagne (2 h.) l'extrémité d'un plateau rocailleux qui s'élève graduellement vers l'O. A l'E., au contraire, il tombe rapidement vers le Sihoûn, qui coule à 2 kil. env., dans une vallée encore large et plate, mais déjà profonde. C'est là que le Sihoûn reçoit son principal affluent, le *Chakut* ou *Tschakit*, qui vient du N. O.

Après avoir passé le village de *Karalar Bijak*[1], on descend dans la vallée du Chakut pour remonter le cours de cette rivière vers l'O. N. O. La vallée plate et en partie cultivée, quoique les villages y soient fort rares, est bordée de collines d'aspect uniforme et nu. On atteint (1 h. 30 min.) le point où la rivière se bifurque en deux branches presque égales. La vallée du Chakut continue dans la même direction qu'avant, tandis que celle du *Koutschouk Sou*, son affluent, s'écarte vers le N. Peu après on passe sur la rive g. du Chakut en traversant un gué très profond. La vallée monte graduellement jusqu'à un nouveau gué qu'on atteint 3 h. après avoir perdu de vue le Koustchouk Sou. Au N., la vallée du Chakut s'enfonce et disparaît dans des gorges profondes taillées à pic dans de hautes montagnes. Comme l'indique son volume d'eau, considérable encore à cet endroit, le Chakut traverse ce massif montagneux entre le Bulghar Dagh et l'Allah Dagh. On le retrouve en effet sur la carte de Fischer[1] plus au N. et sur l'autre versant, longeant la route de Konièh à Tarsous, pour se diriger vers Adana entre l'Ak Dagh et le Kizil Dagh.

Le cours du Koutschouk Sou est beaucoup moins certain. Cependant nous croyons que cette rivière se prolonge comme le Chakut sur l'autre versant de la montagne et que c'est le même cours d'eau que Fischer nomme le Korkun et qui passe entre le Kisil Dagh et le Karenfil Dagh.

Quittant la vallée du Chakut, on se dirige plus à l'O. en remontant le cours d'un petit ruisseau. C'est là que l'on rejoint une autre route qui vient d'Adana et qui doit être plus courte sinon plus facile. Un peu plus loin se présente encore un chemin qui vient de Tarsous. Bientôt la culture disparaît tout à fait, et on atteint la région des hautes montagnes. Le sentier rapide et rocailleux suit les contours d'un ravin, c'est l'ancienne

1. Apparemment celui que Kiepert nomme Ejak.

1. Fischer écrit son nom Tschakit.

voie romaine. Malgré les difficultés de la route qui ne s'est pas améliorée depuis l'antiquité, les transports entre Adana, Tarsous et Qaïsaryièh se font à dos de chameau.

De la vallée du Chakut à la ruine du *Menzil Khân*, 4 h., le pays est absolument désert. Tout est rocher, mais rocher couvert de vigoureuses broussailles et de plantes vertes. Cette végétation luxuriante atteint presque la taille des arbres ordinaires et sert de repaire à de nombreux fauves. Peu à peu les montagnes s'élèvent et se boisent, mais leurs sommets sont encore arrondis. Bientôt l'on quitte la gorge du Menzil Khân et le ruisseau qui l'arrose pour se diriger plus à l'O. Après avoir passé une sorte de col, on abandonne le bassin du Sihoûn pour descendre sur le Sarisch Khân et la vallée du Koulek où coule un affluent du Cydnus.

De Menzil Khân, on atteint (3 h.) *Sarisch Khân*, le seul endroit du pays où l'on trouve de l'orge pour les chevaux. Aux environs, croît un tabac dont la qualité serait excellente, s'il était récolté moins vert. Le chemin venant d'Adana rencontre à Sarisch Khân un autre chemin qui vient de Tarse en remontant le ruisseau du Koulek et que suit la ligne télégraphique.

A Sarisch Khân commence le défilé des *Portes de Cilicie*, maintenant *Koulek Boghâz*. La vallée est tout juste assez large pour le ruisseau (Koulek Tchaï). Des deux côtés s'élèvent de grandes pentes tantôt couvertes de broussailles, tantôt rocheuses et parsemées de grands pins rouges de Karamanie ou de sapins et de cèdres de plus petite taille. Il y a si peu de terre végétale qu'on ne peut s'expliquer de quoi se nourrissent ces grands pins droits et si forts qu'on en fait des mâts pour les vaisseaux.

Une montée très raide sous bois amène le voyageur sur une arête qui sépare les deux vallées et que domine au N. le château du

Koulek Boghâz (3 h.), le *Gouglag* des Arméniens et un des fiefs les plus importants du royaume. Ce château gardait le défilé qui dans tous les temps a été une des routes militaires et commerciales les plus importantes de l'ancien monde. Ce n'est plus actuellement qu'une ruine sur un rocher élevé de 1600 mèt. au-dessus du niveau de la mer; il est abordable à l'O. et au S. Au N. et à l'E., il tombe à pic dans la vallée, d'une hauteur de 2000 pieds. C'est ce rocher qui forme, en se prolongeant vers le N., une des parois des *Pyles Ciliciennes*. En face, la paroi opposée est surmontée d'une cime de même hauteur, le *Kara Kutur*. Le défilé lui-même est si étroit que chemin et ruisseau se confondent. Il y a moins de 5 mèt. de rocher à rocher au point le plus resserré, et c'est là pourtant que tant de conquérants ont passé depuis les *Pharaons* jusqu'à Ibrahim Pacha : Cyrus le Jeune, Alexandre et les Croisés. On y voit encore des stèles et des inscriptions grecques presque effacées, les restes de la voie romaine et de travaux sur le ruisseau.

Au N. des pyles, le défilé s'élargit un peu, puis les montagnes s'écartent et laissent entre elles un plateau accidenté. Le ruisseau du Koulek, qui prend sa source à 2 ou 3 heures au delà des portes, traverse ce plateau dans une direction N. E. S. O. par une profonde coupure. C'est cette direction que suit la route de Koniêh jusqu'à la vallée du Chakut où elle arrive après avoir passé un col peu élevé qui sépare les eaux du Cydnus de celles du Sarus. La route est barrée à 5 kilomètres des portes par une ligne de retranchements construits par Ibrahim Pacha et qu'on aperçoit distinctement du haut du Koulek. Cette localité marque le point nommé par les Anciens *Camp de Cyrus* (le Jeune).

Au nord du château, on aperçoit au delà de ce plateau des pentes de montagnes garnies de vertes forêts. Elles forment la base de l'extrémité nord du Bulghar Dagh. A l'ouest et au sud, des sommités arrondies ou allongées en arêtes séparent des vallées. Malheureusement le brouillard cache souvent la chaîne principale du Bulghar Dagh. Par le beau temps on peut apercevoir la plaine et la mer, ainsi que les minarets de Tarsous. Le sommet du Koulek est le point le plus élevé des environs, à moins que son voisin, le Kara Kutur, ne l'emporte de quelques mètres. Cette hauteur, de 1600 mètres au dessus du niveau de la mer, paraît marquer la limite supérieure des grandes forêts dans cette partie du Taurus.

Tout près du château est un village d'été ou yaïla bien connu des gens de Tarse et d'Adana. Les seules localités toujours habitées des environs sont le village de Koulek à mi-côte, sur le versant E. de la montagne, et un autre petit hameau situé au bas de l'autre versant. Là se trouve une petite usine ruinée qui a servi à traiter du minerai de plomb argentifère.

Du Koulek au camp de Cyrus et d'Ibrahim, on remonte le cours du ruisseau. La vallée profonde est dominée par des hauteurs gigantesques, où de très nombreuses coulées latérales laissent apercevoir des lointains magnifiques. Pour le géologue, cette excursion offre un grand intérêt par la variété des substances minérales qu'il rencontre. Le calcaire domine, mais les terrains volcaniques s'y rencontrent à chaque pas. Après avoir dépassé les ouvrages construits par l'armée d'Ibrahim Pacha, puis un pont jeté par les Égyptiens sur un torrent appelé *Cheker Bounar* (la source de sucre), et après avoir passé un col peu elevé, on descend dans la vallée du Chakut (ou Tschakit) et dans le bassin du Sihoûn. Cette vallée est impraticable entre ce point et Adana au S. On songe cependant à y faire quelque jour passer la voie ferrée.

La route de Koniéh passe en cet endroit le château d'*Anafcha* (*Podandus*), visité par Langlois. Dans le voisinage est un rocher couvert de croix provenant du passage de l'armée croisée. La route remonte la vallée du Chakut et bifurque au N. vers Nigdèh (Tyane) et Qaisariyèh et au N. O. vers *Eregli* (*Cybistra?*) et *Koniéh* (*V. Guide en Orient*, tome IV).

ROUTE 95.

DU KOULEK BOGHÂZ A TARSOUS

Par Nimroûn et la rive dr. du Tarsous Tchaï (Cydnus).

(22 h.).

Nimroûn	8h 30
Tarsous	13 30
Total	22h 00

Le voyageur qui, du Koulek, se dirige vers Nimroûn, suit une direction générale S. O. en franchissant le cours encaissé des diverses branches du Cydnus et les arêtes qui les séparent. A l'O. de *Gaensin* on passe le *Kirkitli Tchaï*, qui coule dans une fissure très étroite et profonde d'une trentaine de mètres; les bords en sont taillés à pic dans le sol d'un petit plateau.

Après le Kirkitli Tchaï, nouvelle ascension, puis descente dans les gorges pittoresques de *Djehenna Deressi*, la vallée de l'enfer. Ces gorges sauvages, au fond desquelles se précipite la branche principale du *Cydnus*, sont tapissées d'une végétation luxuriante. On franchit la rivière sur un pont, près du moulin de *Karisin Galschit*. Au-dessus et au-dessous la gorge se resserre encore et ne livre passage qu'aux eaux écumantes. D'après Kotschy, c'est à 10 kil. de Djehenna Deressi que se trouvent les sources du Cydnus, dans une dépression entre le massif du Tchau Dagh qu'il doit contourner et la chaîne principale. En quittant le moulin on monte très rapidement à travers bois pour atteindre une crête d'où l'on descend

dans la petite vallée de *Fakular koï*. C'est dans ce village que se fabriquent la plupart des ustensiles en bois qui se vendent dans la plaine, les bois de fusils et de pistolets qu'on incruste ensuite de métal. Après Fakular Koï, nouvelle arête, puis descente sur (8 h. 30 min.)

Nimroûn, plus connu dans l'histoire sous le nom de *Lampron*. C'est, comme le Koulek, à la fois un château ruiné, un misérable village et une yaïla déserte encore en mai, mais très fréquentée des habitants de Tarse dès le mois de juin. Le château a appartenu, au moyen âge, à la puissante famille des Héthoumiens, barons de Lampron (V. p. 755). Ses ruines couronnent le sommet assez uni d'un rocher isolé et taillé à pic. Au pied du rocher, à l'E., coule le ruisseau du château ou Qala'at Tchaï. A l'O., un autre ruisseau court en rejoindre un troisième qui est dans cette direction le dernier affluent du Cydnus, et traverse, dit-on, des gorges analogues à celles de Djehenna Deressi. Ces trois cours d'eau forment la branche occidentale du Cydnus, tandis que les deux branches du Koulek Tchaï, le Kirkitli Tchaï et la rivière de Djehenna Deressi, qui est le vrai Cydnus, forment la branche orientale.

Du château on jouit d'une vue très étendue au N. sur la chaîne principale du Boulghar Dagh, qui présente l'aspect d'une grande muraille nue, semée de distance en distance de mamelons neigeux. La hauteur de ces divers mamelons dont le plus élevé est le *Meldesis* qui se trouve plus à l'est et n'est pas visible d'ici, varie entre 2900 et 3550 mètres. A mi-chemin entre Nimroûn et la grande chaîne, il y a une autre ligne de sommités parallèles et beaucoup plus basses. Cette ligne, coupée par les vallées qui pénètrent jusqu'au massif central, paraît séparée aussi de ce massif par une forte dépression où les diverses branches du Cydnus viennent prendre leur source. Elle comprend au nord et à l'est de Nimroûn : le Tchau Dagh, puis le massif du Koulek, le Kara Kutur et l'Ak Dagh. A l'ouest, elle se continue par d'autres sommités et forme ainsi, tout le long du Boulghar Dagh, un gradin très sensible entre les cimes les plus élevées et la chaîne assez accentuée aussi qui sépare la région des montagnes de celle des collines.

Nimroûn est, d'après Kotschy, à 1250 mètres d'altitude. Il est donc sensiblement plus bas que le Koulek. Aussi la yaïla au dessous du château est-elle cachée au milieu d'un vrai bois d'arbres fruitiers parmi lesquels des cerisiers dont les fruits sont très appréciés dans la plaine.

Le sentier qui mène de Nimroûn à Tarsous descend d'abord dans la vallée du *Qala'at Tchaï*. Bientôt il la traverse sur un pont et remonte sur la rive gauche, tandis que la vallée, qui devient de plus en plus profonde, s'écarte un peu vers le S. Une nouvelle descente conduit au v. de *Sara Kaouack*. Au S. de cette localité, le chemin décrit une courbe vers le versant E. et la branche orientale du Cydnus, pour revenir plus bas à l'O. atteindre (9 h.) l'autre branche au pont de *Kaselbikin*. La montagne redevient aride. Les arbres font place aux rochers gris et aux broussailles. Les pentes sont moins raides, on est dans la région des collines. Deux kil. en amont du pont de *Kaselbikin*, la rivière sort en bouillonnant de gorges étroites et sauvages de l'effet le plus pittoresque. Après un brusque contour, les eaux se calment soudain et s'écoulent en décrivant des méandres dans une petite plaine toute parsemée de lauriers-roses. Dans cette partie la rivière est aisément guéable, mais immédiatement en aval du pont, elle rentre dans d'autres gorges moins profondes que les précédentes pour s'en aller ensuite re-

joindre dans la plaine la branche orientale de Cydnus et former avec elle la rivière célèbre qui passe à Tarsous et qui, à partir de ce point, s'appelle *Tarsous Tchaï* ou *Mezarlik Tchaï*.

De Kaselbikin, la route grimpe à travers un pâté de collines déchiquetées et arides. C'est à 2 kil. seulement de Tarse qu'on débouche en plaine, et c'est là seulement qu'on aperçoit pour la première fois ses édifices à demi cachés dans les bosquets et les jardins. On entre enfin à (4 h. 30 min.) Tarsous (*V*. R. 96).

ROUTE 96.

D'ADANA A TARSOUS ET A MERSINA

(12 h.).

Tarsous	7ʰ 00
Mersina	5 00
Total	12ʰ 00

Au delà d'Adana, traversant une plaine sans intérêt que baigne le Sihoûn, l'on arrive à (6 à 7 h.) Tarsous, entouré de grands jardins fruitiers qui lui donnent plutôt l'aspect d'un parc que celui d'une ville.

Tarse (en turc *Tarsous*) (5 h. de Mersina).

On peut loger au khân ou chez les vice-consuls(*V*.Renseignements généraux à la fin du volume).

Histoire. — Tarse est une des plus anciennes villes du monde. Sa fondation est attribuée par la légende à Sémiramis. Colonisée par les Phéniciens et les Grecs, puis soumise à la domination persane, Tarse prit un développement considérable. Alexandre le Grand s'en empara sans coup férir; c'est là que le conquérant faillit mourir d'une fièvre grave, contractée à la suite d'un bain froid dans le Cydnus. Tarse appartint ensuite aux Séleucides. Après la guerre des pirates, la Cilicie ayant été réduite par Pompée en province romaine, cette ville conserva son autonomie. Dans la guerre civile, elle embrassa le parti de César, qui l'honora d'une visite et lui donna le nom de Juliopolis. Plus tard Cassius lui fit payer ce dévouement en la mettant au pillage; mais bientôt Marc-Antoine lui rendit ses priviléges. Il y donna des fêtes splendides à la reine Cléopâtre, qui se promena sur le fleuve, en costume d'Aphrodite, sur une galère magnifique. Auguste et les empereurs comblèrent aussi cette ville de bienfaits; elle devint leur base d'opérations contre les Parthes et les Perses. C'est là que moururent l'empereur Tacite, son père Florian, Maximin et Julien, qui y fut enterré. Prise par les Sarrasins, reconquise, dans la seconde moitié du xᵉ s., par Nicéphore, elle fut conquise par les premiers Croisés et fit partie du royaume chrétien de la Petite-Arménie. Elle partagea le sort de ce royaume et n'a cessé depuis le xivᵉ s. d'appartenir aux sultans. — Tarse, enrichie par le commerce, était connue aussi par ses philosophes et ses littérateurs. Elle donna le jour à saint Paul.

Texier a soutenu que l'emplacement de l'ancienne Tarse ne pouvait se retrouver aujourd'hui, et il ajoutait, comme preuve, que le Cydnus qui traversait jadis cette cité, passe à trois quarts de lieue de la ville actuelle. La vérité est que la position de la ville n'a pas changé. La branche principale du Cydnus est aujourd'hui éloignée d'un quart de lieue seulement à l'est des ruines du château et la ville est traversée par un grand nombre de petits bras secondaires, dont l'un ou l'autre peut avoir été autrefois plus important. L'un de ces lits doit représenter le canal que fit creuser l'empereur Justinien pour servir de dérivatif aux eaux en temps de crue et d'inondation.

État actuel. — Tarsous est bâtie dans la plaine, entre le Cydnus et

une rangée de collines peu élevées. La ville antique avait une surface beaucoup plus étendue que la ville moderne. Le *Cydnus*, aujourd'hui *Tarsous Tchaï*, était autrefois navigable jusqu'à Tarse, et se jetait dans une lagune nommée *Rhegma*, qui servait de port à cette opulente cité. Aujourd'hui, il n'atteint pas en cet endroit la largeur de 160 pieds assignée par Beaufort à son embouchure et on assure que dans les basses eaux on peut facilement le traverser à gué dans les rochers, au-dessous de la cascade située à l'E. de la ville. Chose plus singulière encore, Tarse qui, au dire de Strabon, n'était distante de la mer que d'un kilomètre, se trouve maintenant à 20 kilomètres de celle-ci. Les maisons sont pour la plupart couvertes en terrasse; quelques-unes des plus considérables sont bâties avec des pierres empruntées aux ruines de l'ancienne Tarse ; une partie de la ville est entourée d'un mur délabré dont on attribue la fondation au khalife Haroun al-Raschid. La population de Tarsous varie avec les saisons. En hiver, elle s'élève jusqu'au chiffre de 12 000 hab., dont la plupart sont des Turcs et des Turcomans, qui remontent dans les montagnes en été pour éviter la chaleur accablante et les pernicieuses influences du climat. Il ne reste alors dans Tarsous que 200 familles arméniennes et 100 familles grecques environ, qui composent toute la population fixe et permanente de la ville. Tarsous est suffisamment riche et commerçante ; mais sous ce rapport elle ne peut le disputer à Adana ni même à Mersine.

Tarsous renferme de beaux monuments, soit de l'antiquité, soit du moyen âge ; mais il n'en reste que peu de chose ; on y voit les débris d'un château byzantin. Au S. E. on aperçoit d'autres ruines qui appartiennent à un *théâtre;* mais l'édifice le plus curieux de l'ancienne Tarse est le **Dounouk-Tasch**, situé au milieu d'un jardin d'arbres fruitiers qui en masquent la vue, et sur la rive dr. du Cydnus. C'est une vaste enceinte formant un parallélogramme de 87 mèt. de long sur 42 mèt. de large. Ses murs ont 7 mèt. 60 cent de haut, une épaisseur de plusieurs mètres et sont construits en poudingue (mélange de petits cailloux, de chaux et de sable liés par un ciment). Dans l'intérieur de ce parallélogramme et aux deux extrémités s'élèvent deux blocs de forme cubique. La base et le pourtour du parallélogramme, ainsi que les constructions qu'il renferme, sont encore garnis d'un grand nombre de pièces de marbre blanc. Ce même marbre réduit en fragments ou en poussière couvre la partie supérieure des murs d'enceinte. Ceux-ci présentent, à une certaine hauteur, des cavités symétriques qui recevaient évidemment des plaques de marbre, aujourd'hui disparues. En 1836, M. Gillet, consul de France à Tarsous, fit pratiquer des fouilles dans l'intérieur de ce monument, afin d'en découvrir la destination. Ces tentatives n'eurent aucun résultat sérieux. On ne trouva que des débris de marbre, des fragments de poterie rouge, et un doigt en marbre blanc qui paraissait avoir appartenu à une statue colossale placée jadis dans l'édifice. La destination du monument est restée jusqu'ici l'objet d'opinions diverses entre les savants. Cependant le plus grand nombre s'accorde à considérer le Dounouk-Tasch comme un monument funéraire ; M. Victor Langlois pense que ce pourrait bien être le tombeau du héros connu dans la légende sous le nom de Sardanapale Ier. Quoi qu'il en soit, le Dounouk-Tasch remonte à une haute antiquité. C'est un produit de l'art asiatique. On y remarque quelques restaurations faites à l'époque de la domina n grecque.

De Tarsous au Koulek Boghaz, V. R. 95 ; — à Aïas et à Missis (V. R. 97).

De Tarsous au Koulek Boghaz par la rive g. du Tarsous Tchaï (Cydnus). — Cette route vient rejoindre la route d'Adana au Koulek, au Sarisch Khân, à l'entrée du défilé (V. R. 95). Elle se dirige au N., étant le chemin le plus direct pour traverser la montagne. Aussi cette route est-elle suivie par le fil télégraphique. Elle atteint (7 h.) Sarisch Khân et de là (3 h.) le Koulek.

A partir de Tarse, la route nouvellement construite traverse dans direction S. S. O. la plaine nue et presque stérile, qu'il faut se hâter de parcourir pendant la saison chaude, sans faire halte. Au N., les collines vertes et boisées se rapprochent peu à peu jusqu'au moment où on atteint leur pied à *Jacha Koï*, près des ruines d'un petit château arménien dont les matériaux ont été exploités.

A partir de Jacha Koï, les collines s'éloignent en décrivant vers le N. un arc de cercle dont l'autre extrémité est près de Mersine et au bord de la mer. Le chemin incline alors davantage vers le S. On laisse à g. au bord de la mer les v. de *Karadovar* et de *Kasanlu* ou *Kazalu*, et l'on atteint (5 h.)

Mersina, construite, dit-on, sur l'emplacement de *Zephyrium*, petit port dont la rade a acquis quelque importance depuis que les steamers français et autrichiens l'ont prise pour leur escale sur la côte de Karamanie. La ville a pris une extension assez considérable depuis quinze ans. Derrière les maisons s'étendent quelques vergers plantés d'arbres fruitiers et entourés de haies verdoyantes. Les abricotiers et les poiriers produisent des fruits excellents. Le petit port — qui n'est en réalité qu'un point de relâche — envoie en France et en Angleterre des laines et surtout du coton cultivé depuis quelques années dans la zone maritime, principalement dans la plaine de Tarsous (V. Dr Lortet, le *Tour du monde*, année 1880).

Le climat de Mersine est déplorable et contraint tous ceux qui peuvent le faire d'émigrer à la montagne dès la fin de mai.

De Mersine à Soli (*Pompeïopolis*), Lamas, Gorighos et Sélefkéh, V. R. 98.

ROUTE 97.

DE TARSOUS A AÏAS ET A MISSIS

Par les Bouches du Djihân.

(26 h.).

Aïas	18h 00
Missis	8 00
Total	26h 00

Le parcours de Tarsous à Aïas est d'environ 90 kil. On fera donc bien de compter sur deux jours de route. Ce chemin, fort rapproché du littoral dans le temps où Tarse était au bord de la mer, était très fréquenté dans l'antiquité, ainsi qu'en témoigne le pont de Mallus. C'est la route suivie par Alexandre avec le gros de son armée avant la bataille d'Issus.

Après avoir passé le Cydnus et le Sarus, on se dirige au S. E. à travers la plaine et l'on franchit l'ancien lit du Pyrame sur un pont ou à côté d'un pont qui a existé là de toute antiquité. Le Delta du Pyrame passe pour offrir un intérêt particulier aux chasseurs à cause de la grande quantité de gibier d'eau et de tortues de mer qui fréquentent ces lagunes. On traverse ensuite une chaîne de collines étroite et longue, sur laquelle étaient situées autrefois *Mallus* et *Mégarse* et qui donne naissance au cap du même nom. Passant le fleuve à gué près de son embouchure, on suit, au pied du Djébel Missis à l'aspect désolé, une plaine accidentée toute couverte d'artichauts sauvages, jusqu'à (18 h.)

Aïas, l'antique **Ægæ**, qui fut au moyen âge un port des plus commerçants. On l'appelait *Laïas* ou *Lajazzo*, et les revenus de sa douane

enrichissaient alors les rois de la Petite-Arménie. Ce n'est plus qu'un monceau de ruines de diverses époques éparses dans une plaine déserte. Parmi ces ruines, la seule qui conserve encore quelque apparence est le château arménien au bord de la mer, sur l'ancien port. Son enceinte a été transformée en village par les habitants du pays. Il y a aussi à quelques minutes du rivage, sur une petite île, les débris d'une sorte de château maritime et d'un ancien quai.

Pour se rendre d'Aïas à Missis, deux routes se présentent. La plus longue contourne l'extrémité S. du Djébel Missis et suit le bord du Djihân. La plus courte, que nous décrirons, traversant obliquement la plaine et la montagne, se dirige au N. O. sur le *Djébel Haudèh*, dont on aperçoit les deux sommets, et laisse à g. au bord de la mer le v. de *Ioumour Talek*, dont on a songé un moment à faire la tête d'une des lignes de chemin de fer projetées par le gouvernement turc et qui devaient se joindre aux lignes de Mésopotamie. Au S. O., par delà la baie d'Aïas, on aperçoit les hauteurs boisées de la rive dr. du Djihân qui courent vers la pointe de Karadasch. On atteint (2 h. 30) le pied de la montagne, dont on commence l'ascension à travers les broussailles. Après avoir atteint (1 h. 30 min.) la crête de la montagne (500 mèt. d'altitude), on descend dans une sorte de plaine élevée, entourée de trois côtés par les deux branches du Djébel Missis et dont les eaux se dirigent au N. E. vers le Djihân en suivant le pied de la branche occidentale de la montagne.

On arive ainsi au château de *Gwal Oglou* que les Circassiens ont surnommé Moscou. Cette ruine se dresse au point même où le massif du Djébel Noûr vient rejoindre celui du Djébel Haudèh. Gwal Oglou est bâti sur un rocher élevé, taillé à pic de trois côtés.

La branche septentrionale du Djébel Missis est ici moins élevée que quelques kilomètres plus au N. vers le Siki Dagh et le Djébel Noûr. Le sommet le plus élevé de ce dernier massif atteint en effet 716 mèt. (le Djébel Haudèh n'en a que 608), tandis que le rocher de Gwal Oglou ne s'élève que de 200 à 300 mètres au-dessus du Djihân et de 100 mèt. environ au-dessus du plateau intérieur.

De la hauteur de Gwal Oglou on jouit d'une vue très étendue sur tout le pays au N. et à l'O. Le Djihân serpente dans une plaine en partie inondée. Il reçoit un peu plus à l'O. les eaux d'une rivière qui vient du N. et sort évidemment des collines entre Missis et Adana, puis il disparaît au S., derrière l'extrémité du Djébel Missis. Entre le fleuve et cette montagne, on aperçoit à quelques kil. des villages au milieu des arbres. Arrivé au pied du château, le chemin de Missis s'engage dans un petit ravin étroit, et une descente courte et rapide conduit le voyageur au bord du fleuve (1 h. 30 min. de la crête). Du pied du Djébel Missis, le chemin se dirige directement au N. vers Missis entre le cours sinueux du Djihân et la montagne. Au N. O. de Gwal Oglou s'élève, au milieu de la plaine d'Adana, une colline isolée de forme allongée et d'un relief assez considérable. On atteint enfin (2 h. 30 min.) Missis (*V*. R. 91).

ROUTE 98.

DE MERSINE A HACMOÛN, GORIGHOS ET SÉLEFKÈH.

(18 à 19 h.).

Hacmoûn..............	2h 30
Lamas..............	7 30
Gorighos,..............	4 30
Sélefkèh..............	4 30
Total............ .	19h 00

En bateau, par un bon vent, la distance de Mersine à Gorighos a été franchie en 7 h.

A une dizaine de kil. au S. O. de Mersine, sur la côte, se trouve (2 h. 30 min.) le site aujourd'hui désert de l'ancienne *Soli*, le **Pompeïopolis** des Romains, dont ceux-ci avaient fait une colonne pénitentiaire pour les pirates ciliciens. Ce lieu, nommé aujourd'hui *Hacmoûn*, offre encore une rue bordée de colonnes qui partait d'un port de forme elliptique et traversait la ville. Le théâtre est presque méconnaissable, mais la trace de l'enceinte est aisée à reconnaître.

A partir d'Hacmoûn, la plaine qui longe la mer, comprise entre les contreforts rocailleux du Taurus et des hautes dunes de sable, se rétrécit de plus en plus. Après avoir passé le *Sorkun Sou*, on arrive à (7 h. 30 m.) **Lamas**, à l'embouchure de la rivière de ce nom. Ce cours d'eau formait dans l'antiquité la limite entre la Cilicie Trachée et la Cilicie des plaines. La plaine en effet cesse absolument à Lamas, et fait place à une série de promontoires rocheux complétement nus qui viennent tomber dans la mer et sont séparés par de petits ravins desséchés et de petites baies. Il n'y a ni eau, ni végétation, ni habitants, et il est impossible de rien voir de plus morne et de plus désolé. La tristesse de ces lieux est encore augmentée par les ruines qui se suivent presque sans interruption jusqu'à Gorighos, sur un parcours d'environ 15 kil., et qui donnent à cette côte l'aspect d'une silencieuse nécropole. Là aussi le déboisement a dû faire son œuvre. Toutes les époques sont représentées sur cette côte déserte, depuis l'antiquité grecque jusqu'aux derniers jours de l'activité turque. Les monuments funéraires, païens ou chrétiens, bordent le chemin d'une suite non interrompue de tombeaux. Puis ce sont des églises, des chapelles et des couvents du moyen âge, des maisons, des aqueducs, des tours de garde, des châteaux renversés par le temps et les tremblements de terre. Car ce pays si désolé a été jadis couvert de villes : *Elusa-Sébaste*, *Corycus* et d'autres. Ces rochers arides étaient au moyen âge revêtus de sombres forêts. A *Gorighos* même (4 h. 30 min.), il existe encore, parmi une foule d'autres ruines plus antiques, deux châteaux, dont l'un est situé sur le rivage, et l'autre sur un îlot à quelque distance. Ces châteaux ont joui au moyen âge d'une grande célébrité. Fief des comtes arméniehs de Gorighos, ils passèrent aux Lusignan et ne tombèrent définitivement aux mains des Turcs qu'en 1448. Ce fut un des derniers refuges des Croisés sur le continent d'Asie.

Dans l'antiquité, *Corycus*, dont le nom s'est si bien conservé, fut un des repaires des pirates ciliciens, et c'est dans son port même, entre les deux châteaux, que Pompée défit complétement leur flotte. Actuellement, à part une famille de pêcheurs, tout est désert. Cependant il y a de l'eau, ce qu'on chercherait en vain ailleurs après Lamas.

Cette côte, si intéressante pour l'archéologue, offre moins d'intérêt au point de vue géographique. La mer y est superbe, mais la vue sur le Taurus est masquée par des rochers.

De Gorighos, le chemin suivant toujours la côte, conduit à (4 h. 30 min.) *Séletkèh* (*Séleucie*) au bord du *Gök Sou* (**Calycadnus**). Le Calycadnus, comme le Pyrame, augmente rapidement son delta qui se termine au S. par la pointe de Liçan el-Kabèh (langue de Bagasse). Sélefkèh possède des ruines intéressantes datant de l'antiquité et un beau château moyen âge.

De Sélefkèh, la route de Koniéh remonte la vallée du Calycadnus vers le N. O. C'est par cette vallée que déboucha l'armée de Frédéric Barberousse et c'est dans le Calycadnus (et non dans le Cydnus) que cet empereur se noya. Cyrus le Jeune envoya aussi un détachement par cette route, qui se nommait dans l'antiquité *Pyles maritimes*.

ROUTE 99.

DE BEYROUT A ALEXANDRETTE ET A MERSINA

Par les échelles de Syrie.

249 milles ou 83 l. marines, 450 kil. — Trajet en 84 h., y compris les temps de relâche.

Ligne des paquebots des *Messageries maritimes* (*V.* p. 836-837). Le départ a lieu de Beyrout tous les quinze jours, le mardi, à 10 h. du soir. Le tableau des lignes circulaires d'Égypte et de Syrie, que nous donnons p. 837, indique les heures d'arrivée et de départ des paquebots, ainsi que la durée des stations dans les ports de relâche. Le voyageur pourra disposer de quelques heures pour visiter quelques-unes de ces villes, notamment Tripoli et Lataqièh, en se hâtant de prendre une barque pour se rendre à terre, dès que le bateau a jeté l'ancre (1 fr. à 1 fr. 50 par personne); on ne payera au retour que sur le bateau. On aura soin de s'informer exactement de l'heure du départ du paquebot et de se régler sur l'heure du bord. Pour les auberges, cafés, moyens de transport, *V.* les Renseignements généraux.

Parti de Beyrout à 10 h. du soir, le navire mouille le matin suivant devant la pointe sablonneuse de El-Mîna à **Tripoli**, pointe prolongée vers le N. O. par une série d'écueils qui protégent comme d'une espèce de digue la rade de Tripoli. On y jouit d'un superbe coup d'œil sur la plage et les montagnes. Un cheval ou un âne loué à El-Mîna, préférable au tramway, vous conduit en 25 min. à Tripoli, par un chemin direct qui traverse les vergers. On aura le temps de monter sur la colline du château, de visiter la mosquée de Tailân et peut-être de voir en revenant les tours du moyen âge décrites p. 664. A partir de Tripoli, la côte se creuse pour former un golfe très ouvert où viennent se jeter plusieurs cours d'eau dont le plus important est le Nahr el-Kébîr, l'Eleutherus des anciens (*V.* p. 672, 680). Plus loin, le navire longe une côte presque déserte, dominée par les hauteurs du Djébel Ansariyèh, où se voient Tartoûs (Tortose), en face de l'île de Rouad (*V.* p. 696-698) et les ruines de Markab et de Dijblèh, etc. — **Lataqiyèh** (*V.* p. 702-704), où l'on arrive vers minuit, est assez intéressante à visiter, bien que vue du navire elle paraisse assez insignifiante. On se rend du port à la petite ville en une demi-heure par un chemin qui traverse de belles plantations d'oliviers. Au N. de Lataqiyèh, la côte offre plusieurs caps, le *Ras Ibn el-Hâni*, le *Ras Bouçeït* avec le petit v. de Bouçeït, l'ancien *Posidium*. Au delà du Ras Bouçeït, la côte s'éloigne au N. E., dominée par le Djébel el-Aqra, l'antique mont *Casius*, qui dresse son sommet conique et dénudé à 1900 mèt. au-dessus de la mer (*V.* p. 720, *b*); les flancs et la base de cette montagne sont couverts d'épaisses forêts; puis, au delà de l'embouchure de l'Oronte, la côte revient au N. O., bordée par les pentes du Djébel Mouça (*V.* p. 720, *a*, 735), dont la branche méridionale forme l'antique *Pierius*, au pied duquel s'élèvent les ruines de Séleucie (Soueïdiyèh) (*V.* p. 732-735). Après avoir doublé le *Ras el-Kanzîr* (tête de porc), l'ancien *Rhosus*, élevé de 1600 mèt. à pic au dessus du niveau de la mer, et qui termine brusquement la chaîne de l'Amanus, on entre dans le grand golfe d'Alexandrette. Passant devant les ruines d'*Arsous*, l'antique *Rhosus* de Strabon (*V.* p. 736), on jette l'ancre devant Alexandrette (*V.* p. 743 et Rens. généraux), d'où le navire cingle presque directement à l'O. pour doubler le cap Kara Tach, l'ancien *Megarsus* (*V.* p. 775 *b*), et, se dirigeant alors presque parallèlement à la côte, atteindre (7 ou 8 h. d'Alexandrette) **Mersina** (*V.* p. 775, *a*).

TABLE ALPHABÉTIQUE

Cet index comprend, avec les noms modernes, tous les noms de géographie ancienne et du moyen âge (localités, montagnes, fleuves, etc.), qui ont été identifiés ou non avec les localités modernes, et dont il est question dans ce volume. Les noms propres, ceux des localités anciennes, techniques, relatifs à l'architecture, d'histoire naturelle, ceux des grands monuments sont en *italiques*. Les noms des grandes villes, des principaux fleuves, lacs, montagnes, ceux des districts, sont imprimés en **égyptiennes**. Les lettres *a* et *b* à la suite des noms indiquent la première ou la seconde colonne.

A

El-Aaziyèh, 482, *a*.
El-Abadiyèh, 446, *a*.
Abana (Nahr Barada), 82.
Abdastart, 560, *a*.
Abdèh (Eboda, Oboda), 62, *a*.
Abdoûn, 512, *b*; 522, *b*.
Abdul Medjid, 122.
Abeiyèh, 589, *b*.
Abel (Abil), 470, *a*.
Abel-Beth-Maachah, 470, *a*.
Abel-Maim (Abil), 470, *a*.
Abibaal, 559, *b*.
Abidât, 605, *b*.
Abil (Abel, Abel-Maim), 470, *a*.
Abil (Abila), 526, *b*.
Abila (Soûq ouady Barada), 626, *b*.
Abila (Abîl), 526, *b*.
Abilîn, 430, *a*.
Abou'l Abbas, 117.
Abou' l'Atâ (*V*. Djébel Tiniyèh).
— Chit, 219, *b*.
— Chouchèh, 462, *b*; 410, *b*.
— Ghânim [cratère], 550, *a*.
— Goch (*V*. Qariyet el-Enab).
— Halca [fontaine], 661, *a*.
— Soueirah [puits], 45, *b*.
— Soueiriyèh [ravin], 44, *a*.
— Toumeis, 498, 499.
Aboudiss, 378, *b*.
Accho (Saint-Jean-d'Acre), 415-419.
Achab, 105.
Achaz, 107.
Achazia, 105, 106.
El-Achrafiyèh, 535, *b*; 628, *a*.
Achzib (Ez-Zîb), 476, *a*.
Adana, 768.
Adeïdèh, 681, *a*.
Adhra, 649, *a*.
Adjeiltoûn, 607, *b*.
Adjilar, 753, *b*.
Adji Sou, 742, *a*.
Adjloûn, 523, *b*.
Adjouéli, 745, *b*.
Adjoûr, 214, *a*.
Adloûn (Ornithopolis), 571.
Adommim (montée d'), 377, *b*.
Adonis (Nahr Ibrahim) [fleuve], 594, *b*.
Adouân (Bédouins), 497.
Adraa (Dér'ât), 534, *b*.
Adrianopolis (*V*. Palmyre).
Ægæ (Aïas), 775, *b*.
Ælana, *Elath*, (Akabah), 46, *a*.
Ælanites Sinus (golfe d'Akabah), 46, *a*.
Ænon (Ras el-Aïn Far'a), 401.
Aera (Es-Sanameïn), 534-535.
Aere, 492, *a*.
El-'Affoûlèh, 434, *b*.
Afqa (Apheca), 607, *a*.
Afrîn, 82, 742, *a*.
Agache, 745, *b*.
Agbar, 736, *b*.
El-Aghadiyèh, 458, *b*.
Agher Dagh [montagne], 753, *b*.
Agnus castus, 375, *a*.
Ahmed Ibn Touloûn, 118.
Aïas (Agæ, Laïas, Lajazzo), 775, *b*.
Aïfir, 679, *a*.
Aïha, 492, *b*.
El-Aïn, 648, *a*; 669, *b*.
Aïnab, 590, *b*.
Aïn Abou Nabbout, 232, *a*.
— Abous, 391, *b*.

Aïn Abrian, 570, *b*.
— el-Ada (fontaine de la Vierge) (*V*. Aïn Kârim).
— Ammân, 512, *b*.
— Anab, 590, *b*.
— Anazièh, 360, *b*.
— el-Aoudjèh, 443, *a*.
— el-Aqabèh, 388, *b*.
— Arab, 224, *b*.
— el-Areidjèh, 382, *b*.
— Arroub, 227, *b*.
— Ata, 609, *b*; 712, *b*.
— Atârah (Atharoth), 387, *b*.
— el-Bâdân, 445, *b*.
— el-Bahhât, 522, *b*.
— Bâlatah, 392, *b*.
— el-Bâridèh, 460, *a*.
— el-Bayâdir, 402, *b*.
— el-Beïda, 743, *b*.
— el-Belâtah, 471, *b*.
— el-Berda, 625, *a*.
— el-Boutmèh, 465, *b*.
— ech-Chems (Bethçémès), 211, *a*.
— Dafnèh, 392, *b*.
— Dahab, 233, *a*.
— ed-Dahab, 686, *a*.
— Deibèh, 63, *b*.
— Dilb, 239, *a*.
— ed-Dirouèh, 227, *a*.
— Djâloût (En-Harod), 436.
— Djaouèh, 344, *b*.
— Djâra, 717, *b*.
— Djenna, 523, *b*.
— el-Djérab, 526, *a*.
— Djidi (Engaddi), 381-382.
— Djourfah, 487, *b*.
— ed-Djôzèh, 667, *a*.
— ed-Douk (Doch), 377, *a*.
— Étham (Etham), 358-359.
— Faloûdj, 648, *a*.
— el-Fechkhah, 382, *a*.
— Fidjèh, 627, *b*.
— el-Frari, 698, *a*.
— Gharoundel, 47, *a*.
— el-Ghoudiyân, 47, *a*.
— Ghoueïr, 382, *a*.
— el-Habis (fontaine de l'Ermite), 346, *b*.
— Hadjlah, 373, *a*.
— el-Hadjirèh, 63, *b*.
— el-Hammâm (près de Tell Dibbin), 556, *b*.
— el-Hamra, 465, *b*.
— el-Haniyèh (Fontaine de Saint-Philippe), 347, *a*, *b*.
— el-Haouâch, 708, *b*.
— Haouâr, 626, *a*.
— Haouârah (Marah), 13, *b*.
— el-Haoudh (fontaine des Apôtres), 378, *b*, *a*.
— Haoûd (Galilée), 427, *a*.
Aïn el-Haramiyèh, 389, *b*.
— el-Haramiyèh, dans le Châra, 673, *a*.
— el-Hatmiyèh, 705, *b*.
— el-Hayât (Amrit), 691, *a*.
— Hazeïr, 516, *b*.
— el-Hazoûr, 491, *a*.
— el-Hedjaïr, 366, *b*.
— Hercha, 488, *b*.
— el-Houderah (Hazeroth?), 44, *b*.
— Kârim (Saint-Jean-dans-le-Désert), 344-345.
— Kârim (Aïn el-Ada) [fontaine] (Kârem?), 345, *b*.
— Kéfar, 604, *b*.
— Keïr, 534, *a*.
— Kérâtèh (Coreathes), 532, *b*.
— el-Khirouaiyèh, 486, *b*.
— Khoreïtoun, 360, *a*.
— Ksoûr, 589, *b*.
— el-Laouz, 490, *b*.
— Leben [plaine], 752, *a*.
— Liftah (Nephtoah), 239, *b*.
— Maghâret, 227, *b*.
— Matoûr, 559, *a*.
— el-Medaouârah, 461, *b*; 462, *a*.
— el-Mellâhah, 471, *b*.
— el-Moucheïrifèh, 477, *a*.
— Mouça (Haourân), 548, *b*; 549, *a*.
— Mouça (Pétra), 50, *a*.
— Moueïlèh, 66, *a*.
— en-Naqoûrah, 403, *b*.
— Nasr ed-Din, 450, *a*.
— en-Nou'aïmeh, 377, *a*; 443, *a*.
— el-Ouaïbèh (Kadech?), 58).
— el-Ouady Djiloûn, 486, *a*.
— Ouarqa [couvent], 593, *b*.
— Oumm Sélim, 526, *a*.
— el-Ou'oûl, 650, *a*.
— Ourtas, 359, *a*.
— Qadis (Kadech?), 65, *b*.
— Qanâï, 225, *b*.
— Qaniyèh, 559, *a*.
— el-Qantara, 572, *a*.
— Qhoudrah, 66, *a*.
— el-Qoufrah, 403, *b*.
— er-Riah, 626, *a*.
— Rohas (Callirhoë, à Orfa), 748, *b*.
— es-Sa'adèh, 411, *b*.
— Salèh (V. Ras el-Aïn).
— es-Salib, 626, *b*.
— Samoûniyèh, 433, *b*.
— Séflah, 449, *b*.
— es-Seyyah (fontaine d'Élie), 427, *b*.
— Sinia, 390, *a*.
— es-Soueïmèh, 511, *b*.
— es-Soultân (fontaine d'Élisée), 375.
— es-Soûq, 559, *a*.
— es-Sqoût (Soukkoth), 445.
— et-Tabigha (Bethsaïde), 464, *a*.
— Tell Dibbin, 556, *b*.

Aïn et-Tin (Capharnaüm?), 462-463.
— et-Tin, près de Tortose, 698, *a*.
— Toubaoûn, 436, *b*.
— Toûra, 623, *a*.
— Yabroûd, 389.
— Yalo, 347, *b*.
— Zakharia (Puits de Zacharie), près de Aïn Kârim, 346, *a*.
— Zaouâta, 403, *a*.
— ez-Zeïtoûn, près de Safed, 467, *b*; 483, *b*.
— ez-Zeïtoûn, près de Saïda, 580, *b*.
— Zerqa, 720, *b*.
— ez-Zit, 419, *a*.
Aïntâb (Hatab), 752.
Airèh, 548, *a*.
Aitha, 485, *a*; 485, *b*.
El-'Aïziriyèh (Béthanie), 378, *b*.
Ajalon (Yalo), 241, *b*.
Akabah (golfe d') (*Ælanites Sinus*), 46, *a*.
Akabah (Qala'at el-Akabah), 46, *a*.
El-Akas [cratère], 551, *b*.
Akbaran, 745, *b*.
Ak Dagh, 772, *a*.
Ak Deniz (Lac d'Antioche), 737, *a*.
Akhchid Mohammed ibn Tokadj, 118.
Akhons Dagh [montagne], 753, *a*.
Akir (Ekron), 219-220.
Akka (Saint-Jean-d'Acre), 415-419.
Akma Dagh (Amanus) [mont], 81.
Ak Sou [rivière], 753, *a*.
El'-Al (Eléalèh), 512, *a*.
El-Ala Halyât, 680, *a*.
Alaqoûn, 517, *a*.
Ala Sou, 742, *a*.
Alcyon smyrnensis, 375, *a*.
Aldji [col], 752, *b*.
Aleih, 630, *b*.
Aleïka, 705, *a*.
Aleïkât (Bédouins), 6.
Alep (Beræa, Haleb, Chalybon?) 718-720.
Alexandre, 111.
Alexandrette (Iskandéroûn, *Myriandrus*?) 743, *a*.
Alexandroschena (Iskandéroûna), 481.
Ali, 117.
Allân, 517, *a*.
Allar el-Fôqa, 211, *b*.
Allar es-Sifla, 211, *b*.
Alma, 467, *b*.
Al-Mansoûr, 117.
Alqâ, 550, *b*.
Alutes deutex, 737, *a*.
Amalékites, 40, 99.
Amanus (Gouzel Dagh), [montagne], 81.
Amatha, sources de, (Hammèh), 526, *a*.
Amchit, 599, *b*.
Amloûd ech-Châm [rivière], 550, *b*.
Amloûd el-Gharz [rivière], 550, *b*.
Amloûd el-Ghoûmar [rivière], 550, *b*.
Amloûd et-Teïs [rivière], 550, *b*.
Ammân (Rabbath Ammon, Philadelphia), 512-515.
Ammarîn (Bédouins), 41.
Ammon, 109.
Ammonites, 99.
Amorrhéens, 98.
Amouas (Emmaüs?, Nicopolis), 237, *a*.
El-Amq (plaine d'Antioche), 742, *a*.
Amqa, 476, *b*; 477, *b*.
Amq Sou [rivière], 751, *a*.
Amrit (Marathus), 689-694.
Amydrus Tristrami, 365, *a*; 375, *a*.
Anab (Anab el-Kébir?), 63, *a*.
Anabad, 753, *a*.
Anab el-Kébir (Anab?), 63, *a*.
Anada, 738, *a*.
Anafcha (Podandus) [château], 771.
Anakims, 97.
Anastatica hierochuntica, 375.
Anâtir, 713, *b*.
Anavarza (Justinopolis, Justinianopolis), 765, *b*.
Anazarbe (Anavarza), 765, *b*.
Anazèh (Bédouins), 498.
Anderin, 712, *b*.
Andil (ou Andal) Kalessi [château], 766, *b*.
Andjar (Chalcis), 631.
Andoukna, 751, *a*.
Anebta, 419, *b*.
Anech, 750, *a*.
Anefèh (Néphin), 660, *b*.
Anguila vulgaris, 737, *a*.
Ansafah, 751, *a*,
Ansâri, 713, *b*.
El-Ansâriyèh, 571, *b*.
Ansariyèhs, 139, 758, 681, *a*.
Antaradus (Tortose), 694-697.
Antaqiyèh (Antioche), 724-731.
Antigonie (Zeghaib), 731-732.
Anti-Liban [mont] (Djébel ech-Charqi), 81.
Antioche (Antaqiyèh, Epidaphné), 724-731.
Antipater, 114.
Antiochus Épiphane, 112-113.
Antipatris, 402, *a*.
Antoûra [couvent], 593, *b*.
Anzah, 406, *a*.
Aouarimèh (Bédouins), 5.
Aouartah, 391, *b*.
El-Aouatin [nécropole], 568-569.
Aoudelah, 391, *b*.
El-Aoudjèh, 66.
Aoulâd Souleïmân (Bédouins), 6.
Apamée (Qala'at em-Moudiq), 708, *a*.
Apheca (Fik), 458, *a*.
Apheca (Afqa), 607, *a*.
Aphek, 107.
Apollonia (Arsouf), 428.
El-Aqabah, 61, *b*.
Aqabet Ériha, 377, *b*.

Aïn Abrian, 570, *b*.
— el-Ada (fontaine de la Vierge) (*V*. Aïn Kârim).
— Ammân, 512, *b*.
— Anab, 590, *b*.
— Anazièh, 360, *b*.
— el-Aoudjèh, 443, *a*.
— el-Aqabèh, 388, *b*.
— Arab, 224, *b*.
— el-Areidjèh, 382, *b*.
— Arroub, 227, *b*.
— Ata, 609, *b*; 712, *b*.
— Atârah (Atharoth), 387, *b*.
— el-Bâdân, 445, *b*.
— el-Bahhât, 522, *b*.
— Bâlatah, 392, *b*.
— el-Bâridèh, 460, *a*.
— el-Bayâdir, 402, *b*.
— el-Beïda, 743, *b*.
— el-Belâtah, 471, *b*.
— el-Berda, 625, *a*.
— el-Boutmèh, 465, *b*.
— ech-Chems (Bethçémès), 211, *a*.
— Dafnèh, 392, *b*.
— Dahab, 233, *a*.
— ed-Dahab, 686, *a*.
— Delbèh, 63, *b*.
— Dilb, 239, *a*.
— ed-Dirouèh, 227, *a*.
— Djâloût (En-Harod), 436.
— Djaouèh, 344, *b*.
— Djâra, 717, *b*.
— Djenna, 523, *b*.
— el-Djérab, 526, *a*.
— Djidi (Engaddi), 381-382.
— Djourfah, 487, *b*.
— ed-Djôzèh, 667, *a*.
— ed-Douk (Doch), 377, *a*.
— Étham (Etham), 358-359.
— Faloûdj, 648, *a*.
— el-Fechkhah, 382, *a*.
— Fidjèh, 627, *b*.
— el-Frari, 698, *a*.
— Gharoundel, 47, *a*.
— el-Ghoudiyân, 47, *a*.
— Ghoueïr, 382, *a*.
— el-Habis (fontaine de l'Ermite), 346, *b*.
— Hadjlah, 373, *a*.
— el-Hadjirèh, 63, *b*.
— el-Hammâm (près de Tell Dibbin), 556, *b*.
— el-Hamra, 465, *b*.
— el-Haniyèh (Fontaine de Saint-Philippe), 347, *a*, *b*.
— el-Haouâch, 708, *b*.
— Haouâr, 626, *a*.
— Haouârah (Marah), 13, *b*.
— el-Haoudh (fontaine des Apôtres), 378, *b*, *a*.
— Haoûd (Galilée), 427, *a*.
Aïn el-Haramiyèh, 389, *b*.
— el-Haramiyèh, dans le Châra, 673, *a*.
— el-Hatmiyèh, 705, *b*.
— el-Hayât (Amrit), 691, *a*.
— Hazeïr, 516, *b*.
— el-Hazoûr, 491, *a*.
— el-Hedjaïr, 366, *b*.
— Hercha, 488, *b*.
— el-Houderah (Hazeroth ?), 44, *b*.
— Kârim (Saint-Jean-dans-le-Désert), 344-345.
— Kârim (Aïn el-Ada) [fontaine] (Kârem?), 345, *b*.
— Kéfar, 604, *b*.
— Keïr, 534, *a*.
— Kérâtèh (Coreathes), 532, *b*.
— el-Khirouaiyèh, 486, *b*.
— Khoreïtoun, 360, *a*.
— Ksoûr, 589, *b*.
— el-Laouz, 490, *b*.
— Leben [plaine], 752, *a*.
— Liftah (Nephtoah), 239, *b*.
— Maghâret, 227, *b*.
— Matoûr, 559, *a*.
— el-Medaouârah, 461, *b*; 462, *a*.
— el-Mellâhah, 471, *b*.
— el-Moucheïrifèh, 477, *a*.
— Mouça (Haourân), 548, *b*; 549, *a*.
— Mouça (Pétra), 50, *a*.
— Moueïlèh, 66, *a*.
— en-Naqoûrah, 403, *b*.
— Nasr ed-Din, 450, *a*.
— en-Nou'aïmeh, 377, *a*; 443, *a*.
— el-Ouaïbèh (Kadech ?), 58).
— el-Ouady Djiloûn, 486, *a*.
— Ouarqa [couvent], 593, *b*.
— Oumm Sélim, 526, *a*.
— el-Ou'oûl, 650, *a*.
— Ourtas, 359, *a*.
— Qadis (Kadech ?), 65, *b*.
— Qanâï, 225, *b*.
— Qaniyèh, 559, *a*.
— el-Qantara, 572, *a*.
— Qhoudrah, 66, *a*.
— el-Qoufrah, 403, *b*.
— er-Riah, 626, *a*.
— Rohas (Callirhoë, à Orfa), 748, *b*.
— es-Sa'adèh, 411, *b*.
— Salèh (V. Ras el-Aïn).
— es-Salib, 626, *b*.
— Samoûniyèh, 433, *b*.
— Séllah, 449, *b*.
— es-Seyyah (fontaine d'Élie), 427, *b*.
— Sinia, 390, *a*.
— es-Soueïmèh, 511, *b*.
— es-Soultân (fontaine d'Élisée), 375.
— es-Soûq, 559, *a*.
— es-Sqoût (Soukkoth), 465.
— et-Tabigha (Bethsaïde), 464, *a*.
— Tell Dibbin, 556, *b*.

Aïn et-Tin (Capharnaüm?), 462-463.
— et-Tin, près de Tortose, 698, *a*.
— Toubaoûn, 436, *b*.
— Toûra, 623, *a*.
— Yabroûd, 389.
— Yalo, 347, *b*.
— Zakharia (Puits de Zacharie), près de Aïn Kârim, 346, *a*.
— Zaouâta, 403, *a*.
— ez-Zeïtoûn, près de Safed, 467, *b*; 483, *b*.
— ez-Zeïtoûn, près de Saïda, 580, *b*.
— Zerqa, 720, *b*.
— ez-Zît, 419, *a*.
Aïntâb (Hatab), 752.
Airèh, 548, *a*.
Aitha, 485, *a*; 485, *b*.
El-'Aïziriyèh (Béthanie), 378, *b*.
Ajalon (Yalo), 241, *b*.
Akabah (golfe d') (*Ælanites Sinus*), 46, *a*.
Akabah (Qala'at el-Akabah), 46, *a*.
El-Akas [cratère], 551, *b*.
Akbaran, 745, *b*.
Ak Dagh, 772, *a*.
Ak Deniz (Lac d'Antioche), 737, *a*.
Akhchid Mohammed ibn Tokadj, 118.
Akhons Dagh [montagne], 753, *a*.
Akir (Ekron), 219-220.
Akka (Saint-Jean-d'Acre), 415-419.
Akma Dagh (Amanus) [mont], 81.
Ak Sou [rivière], 753, *a*.
El'-Al (Eléalèh), 512, *a*.
El-Ala Halyât, 680, *a*.
Alaqoûn, 517, *a*.
Ala Sou, 742, *a*.
Alcyon smyrnensis, 375, *a*.
Aldji [col], 752, *b*.
Aleih, 630, *b*.
Aleïka, 705, *a*.
Aleïkât (Bédouins), 6.
Alep (Beræa, Haleb, Chalybon?) 718-720.
Alexandre, 111.
Alexandrette (Iskandéroûn, *Myriandrus*?) 743, *a*.
Alexandroschena (Iskandéroûna), 481.
Ali, 117.
Allân, 517, *a*.
Allar el-Fôqa, 211, *b*.
Allar es-Sifla, 211, *b*.
Alma, 467, *b*.
Al-Mansoûr, 117.
Alqâ, 550, *b*.
Alutes deutex, 737, *a*.
Amalékites, 40, 99.
Amanus (Gouzel Dagh), [montagne], 81.
Amatha, sources de, (Hammèh), 526, *a*.
Amchit, 599, *b*.
Amloûd ech-Châm [rivière], 550, *b*.
Amloûd el-Gharz [rivière], 550, *b*.
Amloûd el-Ghoûmar [rivière], 550, *b*.
Amloûd et-Teïs [rivière], 550, *b*.
Ammân (Rabbath Ammon, Philadelphie), 512-515.
Ammarîn (Bédouins), 41.
Ammon, 109.
Ammonites, 99.
Amorrhéens, 98.
Amouas (Emmaüs?, Nicopolis), 237, *a*.
El-Amq (plaine d'Antioche), 742, *a*.
Amqa, 476, *b*; 477, *b*.
Amq Sou [rivière], 751, *a*.
Amrit (Marathus), 689-694.
Amydrus Tristrami, 365, *a*; 375, *a*.
Anab (Anab el-Kébir?), 63, *a*.
Anabad, 753, *a*.
Anab el-Kébir (Anab?), 63, *a*.
Anada, 738, *a*.
Anafcha (Podandus) [château], 771.
Anakims, 97.
Anastatica hierochuntica, 375.
Anâtir, 713, *b*.
Anavarza (Justinopolis, Justinianopolis), 765, *b*.
Anazarbe (Anavarza), 765, *b*.
Anazèh (Bédouins), 498.
Anderin, 712, *b*.
Andil (ou Andal) Kalessi [château], 766, *b*.
Andjar (Chalcis), 631.
Andoukna, 751, *a*.
Anebta, 419, *b*.
Anech, 750, *a*.
Anefèh (Néphin), 660, *b*.
Anguila vulgaris, 737, *a*.
Ansafah, 751, *a*,
Ansâri, 713, *b*.
El-Ansâriyèh, 571, *b*.
Ansariyèhs, 139, 758, 681, *a*.
Antaradus (Tortose), 694-697.
Antaqiyèh (Antioche), 724-731.
Antigonie (Zeghaib), 731-732.
Anti-Liban [mont] (Djébel ech-Charqi), 81.
Antioche (Antaqiyèh, Epidaphné), 724-731.
Antipater, 114.
Antiochus Épiphane, 112-113.
Antipatris, 402, *a*.
Antoûra [couvent], 593, *b*.
Anzah, 406, *a*.
Aouarimèh (Bédouins), 5.
Aouartah, 391, *b*.
El-Aouatin [nécropole], 568-569.
Aoudelah, 391, *b*.
El-Aoudjèh, 66.
Aoulâd Souleïmân (Bédouins), 6.
Apamée (Qala'at em-Moudiq), 708, *a*.
Apheca (Fik), 458, *a*.
Apheca (Afqa), 607, *a*.
Aphek, 107.
Apollonia (Arsouf), 428.
El-Aqabah, 61, *b*.
Aqabet Ériha, 377, *b*.

El-Aqir (Cheïkh et-Touloûl), [cratère], 551, *b*.
Aqoûra, 606, *b*.
Arad (Tell 'Arad), 76, *a*.
Aradus (Rouâd), 697, *b*.
Ar'aïr (Aroer), 503, *a*.
Araq el-Émir, 520-522.
Araméens, 99.
Aramoûn, 589, *b*.
Araq ed-Deïr Dhoubbân, 213, *b*.
Araq el-Kharab, 207, *a*.
Araq el-Kilâb, 3, *b*.
Araq el-Menchiyèh, 208, *a*.
Araq el-Mouïèh, 209.
Arârah (Aroër?), 60, *a*.
Ara Tchaï [rivière], 763, *a*; 763, *b*.
Arbela (Irbid), 461, *a*; 526, *b*.
Arbnefsi, 686, *b*.
Archelaïs (Khirbet Makherout), 444, *b*.
Ard Artboûsi (Orthosia), 672, *a*.
Ard el-Bataniyèh, 538, *b*.
— el-Fedaiyên, 538, *a*.
— el-Hamma, 449, *b*.
— el-Hoûlèh, 82.
— el-Khaït, 470, *b*.
— el-Khalifèh, 672, *b*.
— Rafaniyèh, 686, *b*.
Ardjim, 670, *b*.
El-Areïmèh, 744, *a*.
Areopolis (Rabba), 501-502.
Arethusa (Er-Restân), 678, *b*.
Areya, 630, *b*.
El-Arich (Rhinocoloura), 78.
Arima (Qala'at Areïmèh), 688, *b*.
Arindela (Gharandel), 68, *a*.
Argob, contrée d', 494.
Aristobule, 115.
Arméniens, 153, 758.
Ar Moab (Rabba), 501-502.
Armoutchah, 751, *b*.
Arni, 490, *b*.
Arnon (Ouady el-Modjib) [rivière], 502-503.
Àrnoûn, 556, *a*.
Arnoûtiyèh, 389, *b*.
Aroer (Arârah) (Judée), 60, *a*.
Aroer (Ara'ïr) (Palestine transjordanienne), 503, *a*.
Arpad (Tell Erfad), 751, *b*.
Arqa (Cæsarea Libani), 672, *b*.
Arrabèh, 407, *b*.
'Arranèh, 435, *b*.
Arsouf (Apollonia, Arzuffum), 428.
Arsous (Rhosus), 736, *b*.
Artésie (Ard Arthoûsi), 672, *a*.
Artoûz, 492, *a*.
Arulis (Oroul), 749, *b*.
Arzuffum (Arsouf), 428.
Asa, 105.
Ascalon (Askalân), 214-218.
Asçdod (Esdoûd), 218-219.
Asclepios (Nahr el-Barghoût), 580, *b*.
Aser (Tell' Asir), 445, *a*.
Askalân (Ascalon), 214-218.
Asmaniyèh, 763, *a*.
Asochis (Kefr Mendel), 431, *b*.
Assâl el-Ouard, 667, *b*.
Asterymus, 560, *a*.
'Atâra, 406, *a*.
Atargatis (*Dercéto*), 744, *b*.
El-Ateïbèh, 647, *b*.
Atharoth (Khirbet Attaroûs), 507-508.
Atharoth (Aïn Atârah), 387, *b*.
Athila (Atil), 547, *a*.
Athlit (Magdiel, Castellum peregrinorum), 425-426.
'Athoûf (Tappouah), 444, *b*.
Atil (Athila), 547, *a*.
Atnèh, 649, *b*.
Atrium, 131, 134.
Attil, 420, *a*.
Auranitide (Haourân), 495.
Avvim, 98.
Azaria, 107.
Azâzimèh (Bédouins), 42.
Azekah (Kefr Zakhariyèh), 213, *b*.
El-Azhemiyèh, 511, *b*.
Aziz, 118.
Azotus (Esdoud), 218-219.
Azzâz (Hazart), 751, *a*.
Azzoûn, 402, *b*.

B

Ba'abda, 590, *b*.
Baal, 561, *a*.
Ba'albek (Héliopolis), 610-620.
Baal-Gad (Hasbeya?), 487-488.
— *Méon* (Ma'ïn), 508, *b*.
— *Tsiphon*, 11.
El-Bâb, 743, *b*.
Bâb Nis, 745, *b*.
Bâb-el-Ouady, 237, *b*.
Bach Keui, 751, *b*.
Bachi Pounar [source], 752, *b*.
Baçîm, 738, *a*.
Baçoûl, 751, *a*.
Bâdân [vallée], 401, *a*.
Baescha, 105.
Baétocécé (Hosn Souleïmân), 684, *a*.
Bagtché, 763, *a*.
Baharet el-Ateïbeh, 647, *b*.
— ech-Charqiyèh, 647, *b*.
— el-Hidjanèh, 647, *b*.

Baharet Homs (lac Kédès), 670, *b*.
— el-Kibliyèh, 647, *b*.
Bahr el-Abyad (lac d'Antioche), 737, *a*.
— Antaqiyèh (lac d'Antioche), 737, *a*.
— **el-Hoûlèh** (lac de Hoûlèh, lac Semechonitis, mer de Mérom), 82, 471.
— **Loût** (mer Morte), 367-371.
— el-Merdj, 82.
— **et-Tabariyèh** (lac de Tibériade), 82; 454-456.
El-Bahsas [torrent], 661, *b*.
Baiæ (Païas), 760, *b*.
Bains, 136; 159-160
Baïr, [district], 719 *b*; 720, *a*.
Balanea (Banias), 700-702.
Bâlatah, 392, *b*.
Balexor, 560, *a*, *b*.
Bal'hoa, 502, *b*.
Balis (Barbalissus), 743, *b*.
Balkis, 750, *a*.
Balloûnèh, 607, *b*.
Balloût (quercus ægilops), 411, *a*.
El-Baloûah, 389, *b*.
Balouk Sou [rivière], 752, *a*.
Bâma Séraï, 712, *b*.
Bambyce (Hiérapolis), 744-745.
Bamrah, 681, *a*.
Banaqfour, 716, *b*; 717, *a*.
Banias (Césarée Paneas), 474-475.
Banias (Balanée, Valénie), 700-702.
Bâqah, 420, *b*.
Bâqah Béni Sab, 402, *b*.
Baqoûza, 715, *a*, *b*.
El-Barah, 708-710.
El-Baramiyèh, 581, *a*.
Barazis (Kurdes), 746, *b*.
Barbalissus (Ba'alis, Balis Pethor), 743, *b*.
Barbarèh, 214, *b*.
Barbus Beddonii, 455, *b*.
Barbus longiceps, 737, *a*.
Bar Cocheba, 116.
Barja, 594, *b*.
El-Barid, 57, *b*.
Bardik, 713, *b*.
Bargylus [mont] (Djébel Ansariyèh), 81.
Barut (Beyrout), 583, *b*.
Barzèh, 646, *a*.
Basaliyèh, 444, *b*.
Baçan, royaume de, 494, 495.
Basset el-Fâleq, 428, *b*.
— Oumm el.Alaq, 428, *b*.
Bassuet (Sebt Qala'ah), 751, *a*.
Bastân, 427, *a*.
Batanæa (Bataniyèh), 538, *b*.
Batanée (Baçan, Bataniyèh), 495.
Bataniyèh (Batanée), 495; 538, *b*.
Batché [col] (Pylæ Amaniades), 735, *b*.
Bathéniens, 706, *a*.
El-Batroûn (Botrys), 600, *a*.
El-Battaoûf [plaine], 431, *b*.
El-Batyhèh [plaine], 458, *b*.
Balzabbaï (Zénobie), 651, *a*.
Baurim (Beyrout), 583, *b*.
Bayezid Bostân Qala'ah, 742, *b*.
Bazardjik Ovassi [plaine], 753, *a*.
Bazars (tchartché), 135; 161.
Bazir, 738, *a*.
Bcharrèh (Buissera), 602, *b*.
Bchetfin, 590, *a*.
Bdimân. 606, *a*.
Beaufort (Qala'at ech-Chouqif), 553-556.
Beaumont (Deïr Belment), 661, *a*.
Beçaïr, 745, *b*.
El-Becher (Bédouins), 648, *b*.
Bechindelaya, 715, *b*, 716, *a*.
Bechoulla, 708, *b*.
Bechtoudâr, 605, *a*.
Bédouins, 149.
Behioh, 716, *b*.
Beïçân (Beth-Sçan, Scythopolis), 436-437.
Beilân, 742, *b*.
Beïoudh, 76, *a*.
Beïta, 391, *b*.
Beït Atab, 211, *b*.
— *Baal Méon*, 508, *b*.
— Chetâb, 623, *a*.
— Dedjân (Beth Dagon), 233, *a*.
— Djaber, 377, *b*.
— Djalah, 349, *b*.
— Djenn, 491, *b*.
— **Djibrin** (Bethograbis, Eleutheropolis), 208-209.
— Eddèh, 623, *b*.
— Hanina, 387, *a*.
— Hanoûn, 206, *a*.
— Harân (Beth Haran, Betharamphta), 510, *b*.
— Iba, 403, *a*.
— Iksa, 239, *b*.
— Ilfa, 438, *b*.
— Imrin, 406, *a*.
— Kahel (Keïla), 210, *b*.
— el-Kalou, 681, *b*.
— Khiran (227-228).
— **Lahm** (Bethléhem), 349-356.
— Lahm (Bethléhem de Zabulon), 433, *a*.
— Lid, 403, *b*.
— el-Mâ (Daphné), 731, *b*.
— Mizmir, 344, *b*.
— Naçèh. 681, *a*.
— Nakoub, 239, *a*.
— Nebala, 233, *b*.
— Nettif (Netophah), 210-211.
— Nouba (Noba), 237, *a*.
— Ouliâ, 570, *a*.
— Our el-fôqa, 241, *b*.
— Our el-tahta (Bethoron), 241, *a*.
— Ouzin, 403, *a*.
— el-Qerm (*V*. Qasr Rabba).
— Sahour, 35 *a*.

BeïtSafâfah, 348, *a*.
— Sbat, 681, *b*.
— es-Soûr (Beth-Sour), 227, *a*.
— Tamar, 362.
— Yâhoûn, 484, *b*; 485, *a*.
— *Yesimoth* (Soueïmèh?), 511, *a*.
Beïthir, 559, *a*.
Beïtima, 492, *a*.
Beitin (Béthel), 388, *b*.
Beitlaya, 488, *b*.
Bekfaya, 623, *a*.
Bekiyifèh, 488, *b*.
Bélad Bechârah [district], 483, *b*.
Bélât, 556, *b*.
Béled ech-Cheikh (Cheïkh Koï?), 720, *b*, 721, *a*.
Béled ech-Cheïkh, près de Khaïfa, 411, *b*.
Béled Salkah, 484, *a*.
Beleramoûn, 738, *a*.
Bélichus (Bélis), [rivière], 746, *b*.
Bélis (Bélichus), [rivière], 746, *b*.
Bellourân, 719, *b*; 720, *a*.
Belqâ'a [massif], 84.
El-Belqâ'a [district], 495.
Belvoir [forteresse] (Kaoûkab el-Haouâ), 445, *b*.
Bélus (Nahr en-Na'amân), 415, *a*.
Benhadad, 105.
Benhadad II, 105.
Béni Haçan (Bédouins), 498.
— *Hamideh* (Bédouins), 497.
— *Obeid* (Bédouins), 498.
— *Ouâcil* (Bédouins), 6.
— *Sakh'r* (Bédouins), 497.
El-Bénièh [rivière], 60, *b*.
El-Béqâ'a [plaine] (Pérée) 515, *b*.
El-Béqâ'a [plaine] (Cœlésyrie), 609, *a*.
Bérak (El-Borka?), 219, *a*.
Berbâra, 600, *a*.
Berdela, 445, *b*.
Bereikoûl [ruines] (vallée de Berachah), 361, *a*.
Bereïtân, 625, *a*.
Béroé, 743, *b*.
Beræa (Alep), 718-720.
Berotha, *Berothaï*, 583, *a*.
El-Berriyèh, 236, *b*.
Berçéba (Bir es-Sébâ), 65, *a*.
Barytus (Beyrout), 582-587.
Besamoun, 471, *b*.
Bessîma, 628, *a*.
Beth'abara, 372, *b*.
Béthanie (El'Aïziriyèh), 378, *b*.
Betharamphta (Beït Harân), 511, *a*.
Beth-Arbel (Irbid), 461, *a*.
Bethçémès (Aïn ech-Chems), 211, *a*.
Beth Chemech, 107.
— *Dagon* (Beït Dedjan), 233, *a*.
— *Gamul* (Oumm ed-Djémal), 522, *b*.
— *Hak-Kérem*, 362, *a*.
BethHaran (Beït Harân), 511, *a*.
— *Nimrah* (Nimrin), 516, *a*.
— *Ogla* (Qasr Hadjlah), 373.
— *Rehob* (Hounin?), 470, *a*.
— *Sçan* (Beiçân), 436-437.
— *Scittah* (Chatah?), 436, *b*.
— *Sour* (Beït es-Sour), 227, *a*.
— *Tappuah* (Et-Tefouah), 210, *b*.
Béthel (Beïtin), 388-389.
Bether (Bittir), 211, *b*.
Bethléhem (Beït Lahm, Éphrata), 349-356
— Couvent arménien, 355.
— Couvent grec, 355.
— Église de la Nativité, 352.
— Grotte du lait, 355 *b*.
— Puits de David (Biâr Daoûd), 355, *b*.
Bethléhem de Zabulon (Beït Lahm), 433, *a*.
Bethograbis (Beït Djibrin), 208-209.
Bethoron (Beït Our el-tahta, Beït Our el-fôqa), 241-242.
Bethphagé, 379, *b*.
Bethsaïde (Et-Tell), 458-459.
Bethsaïde (Et-Tabigha), 464, *a*.
Béthulie, 407.
Beyrout (Berytus), 582-587.
Beyrout, environs de, 587-589.
Bezâ'a, 743, *b*.
Bezgah, 720, *a*, *b*.
Bez'oûn, 602, *b*.
Bhadidât, 605, *b*.
Bhamdoûn, 630, *b*.
Biâr el-Arbaïn, 212-213.
Bibars Bondokdar, 120.
Bibighân, 749, *b*.
Bidjk Koï, 767, *a*.
Billaas, 608, *b*.
Billali Bel [passage], 763, *a*.
Bint ech-Cheïkh, 720, *b*; 722, *a*.
Bint Djébaïl, 484.
Bir Abou Soueïrah, 13, *b*.
— Achit, 485, *a*.
— el-Aïd, 378, *b*.
— el-Ammâra, 365, *b*.
— Beït Chehin, 599, *b*.
— Ech-Chemâliyèh, 450, *b*.
— ech-Chemch, 365, *b*.
— Edjik (Birtha), 746, *a*.
— Eyyoûb, 237, *b*.
— el-Hadji Ramadhân, 227, *b*.
— el-Khalil, 226, *a*.
— Khélouèh, 237, *b*.
— Mâr Youssoûf, 582, *b*.
— Mariam, 356, *a*.
— el-Moristân, 236, *b*
— en-Naçâra, 225, *b*.
— Nebala, 387, *b*.
— el-Ouady Biâr, 228, *a*.
— el-Qanat, 359, *b*.
— el-Qatab, 452

Bir Refah (Raphia), 79, *a*.
— es-Sébâ (Bersçéba), 63, *a*.
— es-Seïd, 482, *a*.
— Selhoul, 380, *b*.
— Soueïd, 437, *b*.
— et-Tîn, 228, *a*.
— Yakoûb (puits de Jacob), 392, *a*.
— Zeït, 389, *a*.
El-Birèh (Biroth), 388, *a*.
El-Birèh (Syrie), 648, *a*.
Bir'in, 686, *b*.
Birket el-Djamous, 236, *b*.
— el-Djich, 483, *b*.
— el-Hadjis, 77, *b*.
— el-Khalil, 382, *b*.
— Mouça, 377, *b*.
— Nâm, 534, *a*.
— Oumm el-Foûs, 365, *b*.
— er-Râm (lac Phiala), 491, *a*.
— el-Yamoûnèh, 609, *a*.
Biroth (El-Birèh), 388, *a*.
Birtha (Bir Edjik), 746, *a*.
Bittir (Bether), 211, *b*.
Bkrachèh, 602, *b*.
Blanche-Garde (Tell es-Safiyèh), 213.
Bloudân, 626, *a*.
Bochée, la, (Bouqeiah), 673, *a*.
Boézi, 713, *b*.
El-Bordj (Thamna?), 241, *a*.
Bordj el-Akhbiyèh, 572, *a*.
— el-Berdaouïl, 389, *b*.
— el-Bezzâq (Amrit), 691, *a*.
— ech-Chemâl, 569, *a*.
— ech-Chemâli, 486, *b*.
— el-Far'a, 401, *a*; 444, *b*.
— Meheich, 594, *b*.
— er-Rihhanèh, 600, *a*.
— Safita, 681, *b*.
— ez-Zaouâran, 412, *a*.
El-Borka (Bérak?), 219, *a*.
Bosra (El-Bouseïrah), 68, *a*.
Bossage [arch.], 128.
Bostân Souleïmân, 359, *a*.
Bostra (Bozra), 526-530.
Bostrenus (Nahr el-Aouélèh), 558, *b*; 581, *b*.
Botrys (El-Batroûn), 600, *a*.
Bouçân, 550, *a*.
Boûdekhân, 630, *b*.
Boudjak [district], 719, *b*; 720, *a*.
Boudroum Kalessi, 763, *b*.
El-Boueïb (ouady es-Sa'dèh), 45, *a*.
El-Boueïb, 24, *a*.
Boueïdèh, 556, *b*.
Bouïouk Araplar, 752, *b*.
Bouïoukdéré, 736, *b*.
Bouïouk Dulidull, 763, *a*.
— Hourdou [col], 736 *a*; 763, *b*.
Boulghar Dagh [montagne], 755; 772, *a*.
Bouqeïah [plaine] (la Bochée), 673, *a*.
Bouqeïn, 626, *b*.
El-Boureïdj, 668, *a*.
Boureïdj (Castellum Arnoldi), 236, *b*.
Bourrïr, 207, *b*.
Bourghaz, 556, *b*.
Bourkouch, 493, *b*.
Bouroun-li (port Bonnel), 738, *b*.
Bourqa, 406, *a*.
Bourqin, 407, *b*.
El-Bouseïrah (Bosra), 68, *a*.
Bousr el-Harîri, 532, *b*.
El-Boussah, 477, *a*.
Bozra (Bostra), 526-530.
El-Bqâ'a [plateau], 365, *b*.
Brachèh, 602, *b*.
Brâk (Constantia), 538, *a*.
El-Braïsidjèh, 550, *b*.
Bsarsar, 681, *a*.
Bteddin, 559, *a*; 590, *a*.
Buissera (Bcnarrèh), 60
Butsch el-Kandel, 767, *b*.
Byblos (Djébaïl), 594-597.

C

Cadis (juges), 137.
Cæsarea Libani (Arqa), 672, *b*.
Cafés, 160-161.
Calamos (El-Kalmoûn), 661, *a*.
Calcaires, 86.
Calcalia (Ras Kerker), 241, *b*.
Callirhoë (Aïn Rohas à Orfa), 743, *b*.
Callirhoë, sources de, 369. *b*; 508, *a*.
Calycadnus (Gök Sou) [rivière], 755; 777, *b*.
Cammona (Tell el-Qâmoûn), 411, *a*.
Camp de Cyrus (le Jeune), 770, *b*.
Cana (Qanât ed-Djélil), 431.
— (Kefr Kenna), 450-451.
— (combat de), 451, *a*.
Canaan, 197.
Cananéens, 8.
Canatha (Qenuaouât), 542-544.
Caparcotia (Kefr Qoud?), 407, *b*.
Capernaüm, 459-460, 462, *b*.
Capharnaüm (Tell Kéniçèh?), 427, *b*.
Capharneco (Chefà'Amer), 430, *a*.
Caphtorim (les), 202.
Capoeta damascena, 455, *b*.
Capoeta fraterculа, 672, *a*.
Caravansérails (*V*. Khâns), 135.
Carmel [mont] (Djébel Mâr Élias), 81.
Carræ (Harrân), 748, *a*.
Casal de Gesin (Djezzîn), 558.

Casal Imbert (El-Hamsin), 477, *a*.
— *Maktara* (Moukhtârah), 559, *a*.
Casius [mont] (Djébel el-Aqra), 81, 720, *a*.
Caslouhim, 202.
Castel Blanc (Safita) [château], 681-683.
Castellum Arnoldi (Boureidj), 236, *b*.
— *Emmaüs*, (Amouas), 237, *b*.
— *peregrinorum* (Athlit), 425-426.
Cavernes, 87.
Caverne d'Hadoullam, 360.
— de Khoreïtoûn, 360.
— *de Macpélah*, 224, *a*.
Cèdres, les, (El-Erz), 603.
Certha, 425, *b*.
Césarée (Qaïsariyèh), 421-424.
Césarée Paneas (Banias), 474-475.
Chabarzaba (Kefr Saba?), 402, *a*.
Châfât, 326, *a*; 387, *a*.
Chaïbèh, 625, *b*.
Chakhrah, 485, *a*.
Chakout Sou [rivière], 767, *b*; 769, *a*.
Chalcis (Andjar), 631.
Challum, 107.
Chaloûnèh, 722, *a*.
Chalus (Nahr Kouaïk), 82.
Chalybon (Halboûn?), 647, *a*.
— (Alep), 718-720.
Ech-Châm (Damas), 632-647.
Ech-Châm (Syrie), 80.
Châmat, 605, *b*.
Chammariyèh, 670, *b*.
Champ de Booz, 356, *a*.
— des pois chiches, 349, *a*.
Chapelle d'Élie (Péninsule sinaïtique), 30, *a*.
— de Sainte-Catherine (Péninsule sinaïtique), 33, *a*.
— de Saint-Jean-Baptiste (Péninsule sinaïtique), 30, *b*.
Chaqqa (Éaccœa), 538-539.
Chatah (Beth-Scittah), 436, *b*.
Château de Banias (Qala'at Banias), 475-476.
Château de Lazare, 379, *b*.
Ech-Chedjarah, 451, *a*.
Chéfa'Amer (Capharneco, Safran), 430, *a*.
Cheffatiyèh, 722, *a*.
Cheikhs, 137.
Cheïkh Ahmed, 713, *b*.
— Amer, 208, *a*.
— el-Amîr, 67, *a*.
— *ul-islam*, 136.
— Koï (V. Béled ech-Cheïkh?), 720, *b*.
— Ma'achoûq, 483, *a*.
— Miskîn, 534, *b*.
— Sâlèh, 403, *b*.
— Solimân Sagga, 077, *b*.
Cheïr el-Kak, 722, *a*.
Cheker Ovaset [plaine] 736, *a*.
Chekief, 679, *b*.
En-Chemch (Aïn-el-Haoudh?), 378, *b*.
Chemsin, 668, *b*.
— [fontaine], 648, *a*.
Chêne d'Abraham, 225, *a*.
Chénir (Hermon) [mont], 490, *a*.
Cheptin, 605, *a*.
Chéqif Arnoûn (Qala'at ech-Chouqif) [château], 553-556.
Cheriat el-Mandhoûr (*Hieromax*) [rivière], 83; 526, *a*.
Cheumèh, 752, *b*.
Chiberiyèh, 482, *a*.
Chihân, 517, *a*.
Chihor (ouady el-Arich), 78, *b*.
Chütes (secte des), 139.
Chimchâr, 668, *b*.
Ech-Chirkèh, 534, *b*.
Chisloth Thabor (Qsâl), 435, *a*.
Choghr Bekes (Ech-Choughr), 722, *a*.
Chôkeb (Mons regalis), 67, *b*.
Chonochora (Ras Ba'albek), 669, *b*.
Chorazin (Kérazèh), 459, *b*.
Chorys (Khoros), 751, *a*.
Choueïfât, 582, *b*.
Choueïkèh (Sçocho), 210, *b*; 213, *b*; 420, *a*
Ech-Choughr (Choghr Bekes), 722, *a*.
Chouhba (Philippopolis), 539, *b*.
Choumlân, 590, *b*.
Choumriyèh, 679, *b*.
Chouziba, laure de, 378, *a*.
Chrysorrhoas (Nahr Barada) [rivière], 82
Chromis, 455, *b*.
Chladjèh (Bédouins), 550, *b*.
Chtôra, 623, *a*; 631, *a*.
Cilicie, 754-777.
Cinnyris osea, 375, *a*.
Clarias macracanthus, 455, *b*; 737, *a*.
— *Orontes*, 737, *a*.
Cœlésyrie [vallée], 81; 609, *a*.
Colée, château de la, (Qala'at el-Qoleïah), 686, *a*.
Coliath [château] (Qleia'at), 672, *b*.
Colonia prima Flavia (Césarée), 421, *b*.
Conna (Ras Ba'albek), 669, *b*.
Constantia (Brâk), 538, *a*.
— (Maioumas Gazæ), 207, *a*.
Contellet Qoureiyèh [ruines], 65, *a*
Coquet [forteresse] (Kaoûkab el-Haouâ), 445, *b*.
Coracinus (Clarias macracanthus), 455, *b*; 462, *a*.
Coreæ (Karyout), 391, *a*.
Coreathes (Aïn Kérâtèh), 532, *b*.
Corycus (Gorighos), 777, *a*, *b*.
Corban Baïram, 169.
Couvent du Carmel (Deïr Mâr Elias), 412-415.
— *de Sainte-Catherine* (Péninsule sinaïtique), 26-29.
— *de Sainte-Croix* (Deïr el-Moussallabèh), 344, *a*, *b*.
— *de Saint-Georges*, 357, *a*.

Couvent de la Nativité de Saint-Jean, à Aïn Kârim, 345, *a*.
— *des sœurs de Notre-Dame de Sion*, près de Aïn Kârim, 347, *a*.
Craterpous chalybeus, 375, *a*.
Crocodilon flumen (Nahr Zerqa), 424, *b*.
— *Polis*, 424, *b*.
Cybistra (Erekli ?), 771, *b*.
Cydnus (Tarsous Tchaï), 755, 771, *b*; 772, *b*.
Cyrrhesthique [ancienne province], 751, *a*.

D

Dabarath (Daboûriyèh), 446, *b*.
Dabaritta (Daboûriyèh), 446, *a*.
Dabel (Zabelus), 496.
Dabira (Daboûriyèh), 446, *a*.
Daboûriyèh (Dabarath, Dabira), 438, *b*; 446, *b*.
Daharet Teffa'ah [montagne], 686, *a*.
Daïqat el-Amerîn, 67, *a*.
Dalaboz, 677, *a*.
Daliyèh, 427, *a*.
Damas (Ech-Châm), 632-647.
El-Amâra [faubourg], 645, *a*.
Arc de Triomphe, 640, *b*.
Bâb el-Amâra, 644, *a*.
Bâb ech-Charqi, 638, *a*.
Bâb ed Djabyah, 639, *a*.
Bâb el-Faradis, 644, *a*.
Bâb el-Faradj, 644, *a*.
Bâb el-Hadid, 644, *b*.
Bâb Kisân, 638, *b*.
Bâb Mez el-Khassab, 645, *a*.
Bâb es-Saghir, 639, *a*.
Bâb Salahiyèh, 645, *b*.
Bâb es-Sélâm, 644, *a*.
Bâb Toûma, 643, *b*.
Bahr el-Merdj, 647, *a*.
Baouâbet Allah, 640, *a*.
Bazar des cordonniers, 644, *b*.
— des ferblantiers, 643, *b*.
— des Grecs (Sôuq el-Arwam), 640, *b*.
— des livres, 640, *b*.
— des menuisiers, 642, *b*.
— des merciers, 643, *b*.
— des orfévres, 642, *b*.
— Saroûdja, 645, *b*.
— des selliers, 640, *b*; 645, *a*.
— des vieux habits, 640, *b*.
Beïn es-Soureïn, 644, *a*.
Château, 644, *a*.
Chihab ed-Din, 640, *a*.
Couvent des Lazaristes, 643, *b*.
Ed-Dagh Dagh [cimetière], 645, *a*.
Djamat ech-Cheibaniyèh, 639, *b*.
— ed-Djerah, 639, *b*.
— el-Iden, 639, *b*.
— Mendjek, 640, *a*.
— el-Mou'allaq, 645, *a*.
— er-Rifâ'i, 640, *a*.
— es-Saboûniyèh, 639, *b*.
— es-Senâniyèh, 639, *a*.
Djama Sid Djoumân, 640, *a*.
Douane, 640, *b*.
École des Sœurs de Charité, 643, *b*.
École militaire, 644, *b*.
Hôpital des Lépreux, 643, *b*.
Hôpital militaire, 645, *b*.
Khân Assad-Pacha, 640.
Maison d'Ananias, 643, *b*.
Maqbâret Bâb es-Saghir [cimetière], 639, *a*, *b*.
Marché aux chevaux, 644, *b*.
Meïdân, [faubourg du], 639-640.
Mesdjid Sa'ad ed-Din, 640, *a*.
GRANDE MOSQUÉE,
Bâb el-Amâra, 643, *a*.
Bâb el-Bérid, 641 à 643.
Bab Djeiroûn, 641, *a*.
Bâb ez-Ziyâdèh, 642, *b*.
Médinet el-Aroûs, 642, *a*.
Médinet-Yça, 642, *a*.
Qoubbet el-Kitab, 642, *a*.
Qoubbet es-Sa'ah.
Tombeau de Mélek ed-Dhaher Bibars, 643, *a*.
Tombeau de Saladin, 643, *a*.
Qâ'at el-Oula, 640, *a*.
Qâ'at et-Tâniyèh, 640, *a*.
Qoubbet el-Arba'în, 645, *b*.
Qoubbet en-Nasr, 646, *a*.
Qoubbet es-Seyyâr, 646, *a*.
Rue droite, 638, *a*.
Salahiyèh [faubourg], 645, *b*.
Séraï, 644, *b*.
Siqqet Qasr el-Hadjâdj, 639, *a*.
Soûq es-Senâniyèh, 639, *a*.
Tekkèh, 644, *b*.
Tombe du Cheïkh Arslin, 643, *b*.
Tombe de Saint-Georges, 639, *a*.
Tombe de Mouhi ed-Din ibn el-Arabi, 645, *b*.
Tôra [canal], 645, *b*.
Yezid [canal], 645, *b*.
Damkillath, 753, *a*.
Dan (Tell el-Qâdi), 472-473.
Dâna (Diébel Riha), 711, *b*; 713, *a*.
Dâna (Djébel Mar Sémân), 717, *a*.
Danaba (Saïdnaya ?), 646, *b*.
Daphné (Beït el-Mâ), 731, *b*.
Daradax (Nahr ed-Dahab ?), 743, *b*.
Ed-Darâir [cratère], 551, b.

Darom (Deïr el-Bélah), 79, *b*.
David, 103.
Debbet er-Ramlèh [plaine] (Péninsule sinaïtique), p. 2.
Dehhes, 717, *a*, *b*.
Deïchoûn, 467, *b*.
Ed-Deïr (Pétra), 55-56, *b*.
Deïr el-Achâyir, 493, *b*.
— el-Akhmar, 609, *b*.
— el-Arbaïn [couvent] (Péninsule sinaïtique), 32, *b*.
— Bchâra, 593, *b*.
— el-Bélah (Darom ?), 79, *b*.
— Belmont (Beaumont), 661, *a*.
— el-Bénât, près du Ouady Biâr, 228, *a*; 239, *b*.
— el-Bénât, près de Djébaïl, 604, *a*.
— Bkerkèh, 593, *b*.
— Charâf, 403, *b*.
— ech-Charafat, 348, *a*.
— Dârîn, 711, *b*.
— Dhoubbân, 213, *b*.
— Ethneïd, 206, *a*; 214, *b*.
— Eyyoûb, 237, *b*.
— el-Ferdis, 686, *b*.
— el-Ghazâl, 648, *a*.
— el-Ghoussoûn, 420, *a*.
— Mâr Djirdjis, 594, *b*.
— Mâr Élias [couvent du Carmel], 412-415.
— Mâr Yohanna, 373, *a*.
— Mekharîn, 627, *b*.
— Mimâs, 556, *a*.
— el-Moussallabèh (couvent de Sainte-Croix, 344, *a*, *b*.
— en-Na'îmèh, 582, *a*.
— Nakhas, 210, *b*.
— el-Qala'ah, 588-589.
— el-Qamâr, 590.
— Qanobîn, 602, *a*.
— Qanoûn, 482, *a*; 570, *b*.
— er-Raouât (couvent des Bergers), 356.
— er-Roûm (couvent des chrétiens), 347, *b*.
— Saïdet Naïa, 599, *b*.
— Saïdet en-Nouriyèh, 660, *b*.
— Sambil, 711, *b*.
— Sém'ân (Tell Nichîn, Telanissus), 741, *b*.
— Senân, 548, *a*.
— Séta, 714, *b*.
— Terif, 233, *b*.
— Yassîn, 344, *b*.
Deïraya, 493, *a*.
Ed-Dekouah [cratère], 551, *b*.
Delâta, 467, *b*.
Déli Tchaï (Pinare) [fleuve], 754; 760, *b*; 761, *b*; 765, *b*.
Demir Kapou (Kourd Koulek), 760, *b*.
Dennâbèh, 420, *a*.
Dér'ât (Edreï), 534, *b*.
Déraoûn, 593, *b*.
Derb el-Ghazaouât, 647, *b*.
Derb el-Hadj, 533, *b*.
Derb es-Sîn, 572, *b*.
Derbessac [château de] (Qala'at Ibn ?), 737, *a*.
Dercéto (*Atargatis*), 744, *b*.
Derviches [les], 138; 170-172.
Désert de Saint-Jean-Baptiste, 346, *a*.
Devrischi Bel [passage], 763, *a*.
El-Dnab [cratère], 551, *b*.
Dhaher, 121.
Dhaher el-Amer, 416, *a*.
Dhallâm (Bédouins), 42.
Dhanèh (Thoana), 68, *a*.
Dhibân (Dibon), 503-504.
Dhikrin, 212, *a*.
Dhoueriyèh, 63, *b*.
Dibbariyèh, 419, *b*.
Dibbîn, 517, *b*; 556, *b*.
Dibon (Dhibân), 503-504.
Didi, 535, *a*.
Dilkmiyèh, 582, *a*.
Dilli, 533, *b*.
Dimrèh, 206, *a*.
Dio-Césarée (Séfoûriyèh), 431, *b*.
Dionysias (Soueïdèh), 547-548.
Diospolis (Loudd), 233-234.
Diret et-Touloûl, 499, 550, *a*; 551, *b*.
Ed-Diyûra, 647, *b*.
Djaadîn, 749, *b*.
El-Djaharâ, 512, *a*.
Djâneïr, 593, *b*.
Djaoulân (Gaulanitide), 84; 495; 523, *b*.
Dja'oûnèh, 470, *b*.
Djassouâh, 533, *b*.
Djébà, 406.
Djébâ'a, 558, *a*.
Djébaïl (Gébal, Byblos, Giblet), 594-597.
— nécropoles de, 597-598.
— environs de, 599-600.
Djébal (Gobolitis, Gébalênê) [district], 41; 68, *a*.
Djébal ech-Chérâ [district], 41; 67, *b*; 68, *a*.
Djebbâta (Gabatha ?), 433, *b*.
Djebbâta, 491, *a*.
Djébel Abou Dérâdj, 35, *a*.
— Abou Roumaïl, 33, *b*.
— el-Abyad, 679, *b*; 680, *a*.
— Adâthir, 81; 409.
— Adjloûn, 84; 523, *b*.
— Akkâr, 672, *a*.
— *el-Akrâd* [district], 719, *b*; 720, *a*.
— el-A'lâ, 713, *b*; 714, *a*, *b*.
— Ansariyèh (Bargylus), 81.
— el-Aqra (mont Casius), 81; 720, *a*, *b*.
— Araba, 81.
— Arabah, 35, *a*.

Djébel Araïf, 65, *b*.
— el-Arbaïn (*V*. Djébel ez-Zaouèh), 678, *b*; 708, *b*.
— el-Asouad, 493, *a*; 535, *a*; 553, *a*.
— Attaroûs, 508, *a*.
— Barghir, 46, *b*.
— Barichia, 714, *a*, *b*.
— Baroûkh, 558, *b*; 631, *a*.
— el-Batrak, 227, *a*.
— Beït Djenn, 409.
— Belât, 81.
— ech-Chalaqa, 737, *b*.
— ech-Charqi (Anti-Liban), 81.
— ech-Cheïkh (Grand Hermon), 81; 391, *b*; 489-490.
— Chéraïf, 65, *a*.
— Chérafèh, 45, *b*.
— ech-Chih, 742, *a*.
— Choumriyèh, 679, *b*.
— ech-Chouqif, 81; 626, *a*.
— Chourabîn, 647, *a*.
— ed-Dahy (petit Hermon), 81; 437, *b*.
— Darious, 722, *b*.
— ed-Deïdebèh, 431, *a*.
— ed-Deïr, 34, *a*.
— Dhanèh, 68, *a*.
— Djarmouk, 409; 483, *b*.
— El-Djédidèh, 622, *b*.
— el-Erz, 609, *a*.
— Féra, 18, *a*.
— Foqouâh (Gelboë), 81; 435.
— Foreïdis (montagne des Francs) (Herodium), 361-362.
— Foumm el-Mizab, 81.
— el-Gharb, 81.
— Ghârib, 35, *a*.
— Ghoussoûn, 712, *a*.
— Hammâm el-Alaqât, 751, *a*.
— Hammâm Fir'oûn, 14.
— Hammâm Sidna Mouça, 35, *b*.
— Hamra, 735, *b*.
— Haourân, 550, *b*.
— Haudèh, 776, *a*.
— el-Heïch, 552, *b*.
— Ikhrimm, 65, *a*.
— Katharîn, 25, *a*; 32, 33.
— Kéniçèh, 81, 631, *a*.
— el-Khamoûm, 365, *b*.
— Khodhib, 623, *b*.
— el-Koçaïr, 724, *b*.
— Loubnân (Liban), 81.
— Makhmal, 81; 667, *a*.
— el-Makhrah, 62, *a*; 65, *b*.
— Mâr Sém'ân, 724, *a*.
— Mâr Élias (Carmel), 81.
— el-Méniyèh, 535, *a*; 536, *a*.
— Missis, 754.
— Mokatteb, 36, *a*.
— Mouça (Péninsule sinaïtique), 29-30; 81.
Djébel Mouça (Syrie septentrionale), 720, *a*, *b*; 735.
— Moueïlèh, 65, *b*.
— el-Mounâdjah, 24, *a*.
— Mouneïtirah, 623, *b*.
— el-Mountâr, 206, *a*.
— Mourkhâh, 15, *a*.
— Nâqôus, 86, *a*.
- Nébâ (mont Nebo), 510, *a*.
— Nébi Baroûkh, 667, *b*.
— Nébi Haroûn (mont Hor), 56-57.
— Nédiyèh, 21, *b*.
— Och'a (Ramath Mizpèh), 84; 517, *a*.
— Ouéchèh, 680, *a*.
— Oumm Chomer, 34.
— Oumm Takab, 24, *b*.
— Ousdoum, 74, *b*.
— Parsah, 751, *a*.
— Qasioûn, 628, *b*; 645, *b*.
— Qorontoul (mont de la Quarantaine), 376-377.
— er-Râhân, 81; 485, *a*.
er-Ras, 686, *a*.
— Reçoul el-Atmân, 751, *b*.
— er-Riha (Djébel el-Arbaïn), 708, *b*, 714, *b*.
— Rouâq, 679, *b*.
— Safed, 81.
— es-Safsâfèh (Horeb), 30, *b*.
— es-Salt, 84.
— Sannîn, 81; 606, *b*.
— Sartabèh, 443-444.
— Seïs [cratère], 551, *b*.
— Sém'ân, 738, *a*.
— Sidjiliyèh, 24, *b*.
— es-Sikh, 442, *b*.
— Sitti Slimah (mont Ébal), 400-401.
— es-Soumara (mont Garizim), 397-400.
— Tahoûnèh, 22, *b*.
— et-Tih, p. 2; 64, *a*.
— Tiniyèh. 649, *b*.
— Tofha, 679, *b*.
— et-Toûr (Mont Tabor, Itabyrion), 446-449.
— Tourboul, 565, *b*; 671, *b*.
— Yâroûn, 484, *a*.
— Zaboûd, 409.
— ez-Zaférânèh, 35, *a*.
— ez-Zâouèh (Djébel el-Arba'in), 708, *b*.
— Zebdâni, 626, *a*.
— Zébîr, 33, *b*.
— Zeïn el-Abdîn, 712, *a*.
Djedebrîn, 601, *b*.
Djédeïdèh, (Palestine transjordanienne), 524, *a*.
Djédeïdèh, près de Khân Mourad, 631, *a*.
Djédeïdèh, près de Khân Meïtheloûn, 632, *a*.
Djédeïdèh, près de Moukhtârah, 559, *a*.
Djédeïdèh, près du Djisr el-Khardela, 556, *b*.
El-Djédeïdèh, près de Damas, 493, *a*.

Djedjât (Bédouins), 550, *b*.
Djédoûr (Iturée), 495.
Djéhalins (Bédouins), 42; 380, *a*; 501.
Djehenna Deressi [vallée], 771, *b*.
Djeïda, 433, *a*.
Djeidj, 606, *a*.
Djélama, 751, *a*.
Djélamèh, au pied du Carmel, 411, *b*.
Djélamèh, dans la plaine d'Esdrelon, 435, *b*.
Djelbôn [ruines], 485, *b*.
Djeldjoûliyèh, 402, *a*.
Djembèh, 76, *a*.
Djemhoûr, 630, *b*.
Djendiyèh, 721, *b*.
Djénîn (En-Gannim), 407-408.
Djénîn (des Ansariyèhs), 681, *b*.
Djérabolos (Jérabolus, Gérapie), 745, *a*.
Djérach (Gerasa), 517-520.
Djéradèh [forteresse], 718, *b*.
Djerba, 407, *a*.
Djerdjoû'a, 558, *a*.
Djerna, 486, *b*.
Djéroûd (Geroda), 649, *b*.
Djezzar-Pacha, 121.
Djezzîn (Casal de Gezin), 558.
Djiaour Dagh, [montagne], 735, *b*; 742, *a*.
El-Djib (Gabaon), 241-242.
Djibb Habel, 679, *b*.
Djibb Hamet en-Naçif, 679, *b*.
Djiblèh (Gabala, Zibel), 702.
El-Djich (Giscala), 484, *a*.
Djifnèh (Gophna), 389, *b*.
Djihân Tchaï (Pyrame), 754.
Djilâd, 517, *a*.
Djilidjèh, 724, *b*.
Djimzou (Gimzo), 240, *a*.
Djinæa (Djénin), 408, *a*.
Djindaris (Gindarus), 742, *a*.
Djisel, 680, *a*.
El-Djisr, 212, *b*.
Djisr el-Barada, 627, *a*.
— Bénât Yaqoûb, 552, *a*.
— Bint ech-Cheïkh, 722, *a*.
— ed-Dahriyèh, 680, *b*.
— el-Djédid, 672, *b*.
— el-Ghadjâr, 472, *a*.
— el-Hadid, 724, *b*.
— el-Hadj, 607, *b*.
Djisr el-Houramiyèh, 688, *b*.
— el-Madfoûn, 600, *a*.
— Medjâmèh, 446, *a*; 524, *b*.
— el-Medjdel, 707, *a*.
— Oumm el-Qanâtir, 446, *a*; 456, *b*.
— el-Qâdi, 590, *a*.
— Roummânèh, 625, *b*.
— es-Semak, 526, *a*.
— es-Sidd, 456, *b*.
— es-Soûq, 557, *a*.
Djett (Gitta), 402, *b*; 420, *b*.
El-Djiyèh (Khân Nébi Younas), 581 *b*.
Djizèh, 534, *b*.
Ed-Djneïd, 403, *a*.
Djôbar, 645.
Djoubbet Bcharrèh, 666, *b*.
Djoubeihah (Joghehah), 515, *b*
Djoudeïdèh, 476, *b*.
El-Djoueïlil, tell, 498.
Djoueïmèh, 534, *b*.
Djoumeidjmèh, 485, *a*.
Djoumha, 534, *b*.
Djouni, 593, *b*.
Djoûnièh, 492, *a*.
El-Djourah, 218, *a*.
Djrapta [gorge], 605, *b*.
Doch (Aïn ed-Douk ?), 377, *a*.
Domuz Tchaï ?, 762, *b*.
Dora (Tantoûrah), 424, *b*.
Doroa (Ed-Doûr), 532, *b*.
Dothân (Dothân), 407, *b*.
Doubel, 427, *a*.
Doueïneh, 501, *b*.
Douerlin, 686, *b*.
Doûkah, 458, *b*.
Douldoul Bachik [mont], 736, *a*.
Douldoul Ziaret [mont], 736, *a*.
Doulouk, 752, *b*.
Doum (*Rhammus natea*), 381, *b*.
Doûma (Haourân), 550, *a*.
Doûma, dans le Liban, 605, *b*; 606, *a*.
Doûma, près de Damas, 649, *a*.
Doummar, 627, *b*; 628, *a*; 632, *a*.
Ed-Doûr (Doroa), 532, *b*.
Dra'ah, 72, *b*.
Dra'a, 505, b.
Drekisch, 684, *a*.
Druses [les], 138-139; 151

E

Eaccæa (Chaqqa), 538-539.
Ebal [mont], 81.
Ebnèh de Séroûdj [plaine], 746, *b*.
Eboda (Abdèh), 62, *a*.
Ecdippa (Ez-Zib), 477, *a*.
Echmiskîn, 533, *b*.
Echreq, 747, *a*.
Echtemoa (Sémou'a), 60, *b*.
Eddèh, 599, *b*.
Édesse (Orfa), 748-749.
Edjmèh [chaîne], 64, *b*.
Edlib ou Edlip, 714, *a*.
Édomites, 99.
Edreï (Dér'ât), 534, *b*.

Églon (Khirbet Adjlân), 207, *b*.
Ehdeïb, 76, *a*.
Éhden, 666, *a*.
Ehrâb, 718, *a*.
Ekbala (*V*. Deïr el-Bénât).
Ekidchèh, 745, *b*.
Ekron (Akir), 219-220.
Élah (*vallée de*] (Ouady es-Samt), 213.
Eldji [village], 47, *b*; 50, *a*.
Éleuthérus (Nahr el-Kébir) [fleuve], 672, *b*.
Eléaleh (El-'Al), 512, *a*.
Éleuthéropolis (Beït Djibrin), 208-209.
Élim (ouady Gharandel ?), 14, *a*.
Elissar, 560, *b*.
Élouli, 561, *a*.
Elusa (Khalasah ?), 62, *b*.
Elusa-Sébaste, 777, *a*.
Émèse (Homs), 678, *a*.
Emet Ketzit, 378, *a*.
Eminlik, 745, *b*.
Emmaüs (Amouas ?), 237, *a*.
Encorbellement (arch.), 132.
Endor (Endoûr), 438.
Endoûr (Endor), 438, *a*.
Engaddi (Aïn Djidi), 381-382.
Engi el-Foul, 13, *b*.
Épidaphné (Antioche), 724-731.
Epiphania (Hamah), 687, *a*.
Ephrata (Bethléhem de Juda), 349, *b*, 356.
Erekli (Cybistra ?) 771, *b*.
Ericium (Reï es-Siu), 702, *a*.
Ériha, 502, *a*.
Erkénès Sou [rivière], 753, *a*.
Erkiyèh, 738, *a*.
Ermanèh, 712, *b*.
Ermének Sou (Calycadnus), 755.
Eroueis el-Ebeirig (Kibroth Hattaavah ?). 44, *b*.
El-Erz (Les Cèdres), 603.
Erzun, 762, *a*.
Esclavage, 154.
Esdoud (Asçdod, Azotus), 218-219.
Esdrelon [plaine d'] (Merdj ibn 'Amir), 409-410; 436, *a*.
El-Esfiyèh, 415, *a*; 427, *a*.
Étham (Khatom) (Basse-Égypte), 11.
Étham (Aïn Étham) (Judée), 358-359.
Ézéchias, 108-109.
Esiôngaber, 46, *b*.
Ezra (Palestine transjordanienne), 533, *a*.

F

Faba (El-Foûlèh), 434-435.
El-Façaïl (Phasaélis), 443.
Fâhil (Pella), 524, *a*.
Fakular Koï [vallée], 771, *b*.
El-Fandaqoûmiyeh, 406.
Faoûara, 524, *a*.
Faradj, 120.
Fâr'ah, 484, *a*.
El-Fedjèh, 401, *b*.
Feïrân (Pharan), 22.
Fémie (Qala'at em-Moudiq), 70?, *a*.
Fera, 745, *b*.
Ferata (Pirathon), 402, *b*.
El-Ferzol, 622, *a*.
Fidjèh, 628, *a*.
Fik (Apheca), 458, *a*: 534; *a*.
El-Fikèh, 669, *b*.
Flavias (Sis ?), 767, *a*.
Flumen mortuum (Nahr el-Akhdar), 429, *b*.
Flumen Salsum (Nahr Abou Zaboûrah), 429, *a*.
Fontaine d'Élie (Aïn es-Seyyâh), 427, *b*.
Fontaine d'Élisée (Ain es-Soultân), 375.
Fontaine des Apôtres (Aïn el-Haoûdh), 378, *b*.
Fontaine de saint Philippe (Aïn el-Haniyèh), 347, *a*, *b*.
El-Foqouâh, 435, *b*.
Fornis, 736.
Fouaïli (Bédouins), 536, *a*.
Fouâr [le] (*source sabbatique*), 677, *a*.
El-Foûlèh (Faba), 434-435.
Foundouq, 402, *b*.
Foustouk, 381, *b*.
Franche Garde (Qasr el-Manthara ?) [château], 580, *b*.

G

Gabaa (Tell el-Foûl), 242, *a*; 387, *b*.
Gabala (Djiblèh), 702, *a*.
Gabaon (El-Djib), 241-242.
Gabatha (Djebbâta), 433, *b*.
Gadara (Oumm Qeïs), 524-526.
Gaensin, 771, *b*.
Galaad [pays de], 494.
Galgoulis (Djeldjoûliyèh ?), 402, *a*.
Galilée, 408.
Gamala (Qala'at el-Hosn), 457.
En-Gannim (Djénin), 407-408.
Garizim [mont], 81.
Gassanides, [dynastie des], 497.
Gath (Tell es-Safiyèh ?), 213.

Gath-Hepher (El-Meched), 450, *b*.
Gaulanitide (Djaoulân), 495.
Gaza (Ghazzèh), 204-207.
Gébal (Djébaïl), 594-597.
Gébalênê (Djébal) [district], 68, *a*.
Gelboë [monts] (Djébel Foqouâh), 81 ; 435.
Gemara [la], 452, *b*.
Gennésar [plaine de] (El-Ghoueïr), 461.
Geraple (Djerabolos), 745.
Gerasa (Djérach), 517-520.
Gergésa (Khersa), 458, *b*.
Gerinum (Zér'in), 436, *a*.
Germanicia (Marach), 753, *b*.
Geroda (Djéroûd), 649, *b*.
Gézer (Tell Djezer), 236-237.
El-Ghâb [vallée], 708, *b* ; 722, *a*.
El-Ghabâghib, 535, *a*.
Ghaouarhinèh [Bédouins], 74, *a*.
Gharandel (Arindela), 68, *a*.
Gharfîn, 599, *b*.
Gharz, 534, *b* ; 551, *a*.
Ghasm, 534, *a*.
Ghassân, 548, *b*.
Ghazir, 594, *a*.
El-Ghaziyèh, 572, *b*.
Ghazzèh (Gaza), 204-207.
El-Ghôr [vallée du Jourdain], 58, 59, 83.
Ghôr es-Safiyèh, 73, *b*.
Ghôr Seisabân, 510, *b*.
Ghouaïn, 60, *b*.
El-Ghoueïr (dans l'Arabie-Pétrée), 68, *a*.
El-Ghoueïr (plaine de Gennésar), 461.
Ghoûr Boûlo Ala, 679, *b*.
Ghousfa, 593, *b*.
Gibenkeuli, 752, *b*.
Giblet (Djébaïl), 594-597.
Gimzo (Djimzou), 240, *a*.
Gindarus (Djindaris), 742, *a*.
Giscala (El-Djich), 484, *a*.
Gitta (Djitt), 402, *b*.
Gobolitis (Djébal), 68, *a*.
Gök Sou (Erménèk Sou, Calycadnus) [*rivière*], 755 ; 777, *b*.
Gomorrhe, 382, *a*.
Gophna (Djifnèh), 389, *b*.
Gorighos (Corycus), 777, *b*.
Gotapatha, 431, *a*.
Gouglag (Koulek Boghaz), 770, *a*.
Gouzel Dagh (Amanus), 81.
Grès, 85.
Grotte d'Élie, 414, *a*.
Grotte de Saint-Jean-Baptiste, 346, *b*.
Grotte de Saint-Georges, 594, *a*.
Guédaliah, 110.
Guelidza, 750, *b*.
Guilgal (Tell el-Djeldjoûl), 373, *a*.
Guirgaséens, 98.
Guznèh, 752, *b*.
Gwal Oglou [château ruiné], 776, *a*.

H

Hablèh, 402, *b*.
Haboûb, 599, *b*.
Hachich, 161.
Hachichîm, 140.
Hacmoûn (Soli, Pompeïopolis), 777, *a*.
Hadarézer, 103.
Haddadîn (Ansariyèhs), 681, *b*.
Hadchit, 602, *b*.
Haddezha, 485, *a*.
El-Hadeth, 606, *a*.
Hadeth ed-Djoubbèh, 602, *a*.
Hadjar Dagh (*V.* Tchikallat Dagh), 752, *a*.
Hadjar en-Naçrâni (Mensa Christi), 452, *a*.
Hadji Ali, 745, *b*.
Hadjîn, 766, *b* ; 767, *a*.
El-Hafeh, 722, *a*.
El-Halâliyèh, 581, *a*.
Hâlât, 594, *b*.
Halboûn (Helbon), 647, *a*.
Haleb (Alep), 718-720.
Halhoûl, *Halhoul*, 227, *a*.
Halhoul (Halhoûl), 227, *a*.
Hali Poa (Alapor) [rivière], 766, *a*.
Hallet el-Bothmèh, 226, *a*.
Hallet ed-Dhar, 77, *a*.
Haïmer, 502, *a*.
Haïrân, 650, *b*.
Haïss, 713, *b*.
El-Hakem bi Amr illah, 118.
Haloûsiyèh, 553, *b*.
Ham (Ham-mat), 502, *a*.
Hamâd [désert], 551, *b*.
Hamah (Hamath), 687, *a*.
Hamâmeh, 218, *b*.
Hamah [ancien château], 712, *a*.
El-Hamâm, 745, *a*.
Hamath (Hamah), 687, *a*.
Hamidèh (Bédouins), 507, *a*.
Hammâdiyèh, 553, *b*.
Hammâm [ruine], 534, *b*.
Hammâna, 630, *b*.
Hammârah, 648, *a*.
Hammâs, 534, *a*.
Ham-mat (Ham), 502, *a*.
Hammath, bains chauds de, 434, *a*.
Hammèh (sources d'Amatha), 526, *a*.
Hammon (Hamoûl ?), 481, *a*.
Hamoûl (Hammon), 481, *a*.
El-Hamra, 485, *b*.
El-Hamsiu (Casal Imbert), 477, *a*.

Hanâouèh, 486, a; 570, a.
Hannon, 108.
Haouâch, 708, b.
Haouâr, 738, a.
Haouârah, 391, b.
Haourân (Auranitide), 495.
El-Haouarin, 680, b.
Haoueïtât (Bédouins), 41.
El-Hara [désert], 499; 581, a.
El-Haram Ali Ibn Aleïm, 428, a.
Haram Ramet el-Khalîl, 226, a.
Haran (Harrân), 747-748.
Haras Herram, 606, a.
Harbanoûch, 714, b.
Hareth (*Aretas*), 113.
Hâret ed-Djéneïdlèh, 559, a.
Harethath (Aretas Philhellène), 496.
Harethath Philodème, 496.
Haris, 485, b.
En-Harod (Aïn Djâloût), 436.
El-Harouâsi, 534, b.
Haroûn ar-Rachid, 117.
Harrân (Haran, Carræ), 747-748.
El-Harra [désert], 550, a.
Harrân el-Aouamid, 647, b.
Harrem (Qala'at Hârim) [château ruiné], 724, b.
El-Hartiyèh, 411, b; 433, a.
El-Hasâsah [plateau], 382, a.
Hasbâni (source de), 488, a.
Hasbeya (Baal Gad?), 487, a.
Hasroûn, 602, b; 606, a.
Hass, 710-711.
Hasyah, 668, b; 680, a.
Hatab (Aïntâb), 752.
Hatta, 212, b.
Hattin, 451, a.
Hattin [bataille de], 451-452.
Hattoûn, 605, a.
Hatsor (Tell Khoraïbèh?), 468, a; 472, a.
El-Hayât, 538, a.
Hayouât (Bédouins), 42.
Hazar Énan (Qaryéteïn?), 649, b.
Hazart (Azzâz), 751, a.
Hazeroth (Aïn el-Houderah?), 44, b.
Hazrèh, 737, b.
El-Hebbabiyèh, 581, a.
Hebdamâ, 742, a.
Hebrân, 548-549.
Hébrâs, 526, a.
Hébreux, 99; 101.
Hébron (El-Khalîl), 220-225.
Hedjayah (Bédouins), 41.
Heita (El-Hit), 538, a.
Helbon (Halboûn, Chabybon?), 647, a.
Héliopolis (Ba'albek), 610-620.
Hémèh, 632, a.
Hémétié Kalessi [château], 764, a.
Hemta, 517, b.
Herâdèh, 713, b.
Herennianus, 651, a.
Hermel, 670.
El-Hermiyèh [désert], 499; 551, b.
Hermon [mont] (Djébel ech-Cheïkh), 81; 489-490.
Hermon (petit) (Djébel ed-Dahy), 81.
Hérode, 114.
Herodium (Djébel Foreïdis), 362, a.
Hésanèh (Bédouins), 648, b.
Hesbân (Hesbon), 510.
Hesbon (Hesbân), 510.
Hesy el-Khattatim, 21, b.
Héthiens, 98.
Héthoum Ier, 756.
Heyalin, 707, b.
Hibbâriyèh, 487, a.
Hibbikèh, 550, a.
Hiçân Abou Zennèh, 14, a.
Hieromax (Cheri'at el-Mandhour), 83.
Hiéropolis (Membedj), 744-745.
Hippon (Khirbet es-Samra), 457, a.
Hippurites satiatus, 591, b.
Hiram Ier, 559, b.
Hiram II, 560, b.
Hiram III, 562, a.
El-Hit (Heita), 538, a.
Hivites, 98.
Hôch Barada, 669, a.
Homs (Émèse), 678, a.
Horeb (Djébel es-Safsâfèh?), 30, b.
Horims, 48, b; 98, 209, b.
Hosée, 108.
El-Hoseiyèh (oasis), 21, b.
El-Hosn, 673, a.
Hosn el-Akrad (Qala'at el-Hosn), 673-677.
Hosn Sindjil (mons Pellegrinus), 661, b.
Hosn Souleïmân (Baétocécé), 684, a.
El-Houmeiyimèh [ruines], 47, b.
Hounin (Beth-Rehob), 469-470.
Hourmoul, 605, a.
Hyrcan Ier, 113.
Hyrcan II, 113.

I

Iamnia (Yebna), 219, b.
Ibel el-Haouâ, 556, b.
Ibelin (Yebna), 219, b.
Iconostase, 132.
Idhna (Jedna?), 210, b.
Idjmâ i-Ummet, 137.
Iilân Kalessi [château], 765, a.
Ijôn (Tell Dibbîn?), 556, a.

Imams, 137, 138.
Imarets (asiles), 134.
Imm (Imma), 750, *b*.
Indjir Keui (Tokat), 718, *a*.
Inscriptions de Hamah, 688, *a*.
Inscriptions palmyréniennes, 659–660.
Inscriptions sinaïtiques, 20–21.
Insectes, 95.
Iougoumbordj, 748, *a*.
Ioumour Talek, 776, *a*.
Irbid (Arbela, Beth-Arbel), 461, *a*; 526, *b*.
Iskandéroûn (Alexandrette), 743, *a*.
Iskandéroûna (Alexandroschena), 481, *a*.
Islahiyèh, 753, *b*.
Ismaéliens (*V*. Bathéniens).
Ismaïl Bey Koï, 764, *a*.
Isri, 718, *a*.
Issus (ruines d'), 762, *a*.
Issus (*champ de bataille d'*), 761, *b*.
Itabyrion (mont Tabor), 448, *b*.
Ithobaal Ier, 560, *a*.
Ithobaal II, 561, *a*.
Ithobaal III, 562, *a*.
Iturée (Djedoûr), 495.
Ixos xanthopygius, 374.

J

Jabbok (Nahr Zerqa) [rivière], 83, 84.
Jabnèh (Yebna), 219, *b*.
Jabès Galaad, 524, *a*.
Jacha Koï, 774, *b*.
Jaffa (Joppé, Yafo), 228–232.
Jannée Alexandre, 113.
Japhia (Yafa), 433, *b*.
Jasleba, 751, *a*.
Jéhu, 106.
Jerabolus (Djerabolos), 745, *a*.
Jéroboam, 105.
Jéroboam II, 107.
Saint-Jean-dans-le-désert (Aïn Kârim), 344–345.
Saint-Jean-d'Acre (Akka, Accho, Ptolémaïs), 415–419.
Saint-Jean Damascène, grotte de, 365, *a*.
Jedna (Idhnâ?), 210, *b*.
Jéricho, 373–375.
Jérusalem, 243-343.
  Abradj Ghazzèh, 322, *a*.
  Abyssiniens (Église abyssinienne), 253, *b*.
  Achkenazim (les), 254, *a*.
  Acra, 255, *b*; 257–258.
  Aïn Oumm ed-Déredj (fontaine de la Vierge), 318.
  Aïn Silouân, 318-319.
  Aïn es-Souâïn, 304, *a*.
  Amygdalon [piscine], 309, *b*.
  Arméniens (Église armén.), 253, *b*.
  Aqueducs, 309–310.
  Aqueduc inférieur, 321–322.
  Arche de Robinson (pont du Xistus), 297–298.
  Arche de Wilson, 302-303.
  Bâb el-Daheriyèh (porte Dorée), 249, *b*.
  Bâb el-Khalil (porte de Jaffa), 249, *b*.
  Bâb el-Amoûd, 248–249, 324, *b*.
  Bâb el-Moghâribèh, 249, *b*.
  Bâb en-Nébi Daoûd, 249, *b*.
  Bâb Sitti Mariam, 249, *b*; 311, *a*.
  Bâb ez-Zâhirèh (porte d'Hérode), 249, *b*; 325, *b*.
  Bains du Sultan, 272, *b*.
  Baris, tour Antonia, 289, *a*.
  Bethso, 337, *a*.
  Bézétha, 256–257.
  Bira (Baris), 289, *a*.
  Bîr Eyyoûb (puits de Job), 319, *b*.
  Birket Hammâm el-Bâtrak, 309, *b*.
  Birket Hammâm Sitti Mariam, 311, *a*.
  Birket el-Hidjah, 325, *b*.
  Birket Mamillah (étang supérieur), 335.
  Birket es-Soultân, 321–322.
  Camp de Titus (premier), 334, *b*.
  Camp des Assyriens, 335, *a*.
  Carrières (Maghâret el-Qoutoûn), 324-325.
  Casa nuova des Franciscains, 269, *a*.
  Caserne, 272, *a*.
  Cavernes royales, 326, *a*; 340, *a*, *b*.
  Cédron, 317, *b*.
  Cénacle, 322–324.
  Champ du Foulon, 335, *a*.
  Champ du potier, 321, *a*.
  Chapelle arabe protestante, 334, *b*.
  Chapelle du couronnement d'épines, 272, *a*.
  Chapelle du Credo, 315, *a*.
  Chapelle de la Nativité de la Vierge (Deïr el-Adès), 271, *b*.
  Charnier de Chaudemar (*V*. Champ du potier).
  Château des Pisans, 249–250.
  Citernes, 308–309.
  Citerne des Rois, 309, *a*.
  Citerne el-Bourek, 308, *b*.
  Citerne double, 309.
  Citerne d'Hélène, 308.
  Colline des Cendres (Telloûl el-Massaben), 334, *a*.
  Coptes (Égl. copte), 253, *b*.
  Couvent de Saint-Abraham, 267, *a*.
  Couvent arménien, 269, *b*.
  Couvent arménien catholique, 272, *b*.

Couvent de Saint-Caralombos, 273, *a*.
Couvent des Carmélites, 314, *a*.
Couvent des Dames de Sion, 272, *a*, *b*.
Couvent de Démétrius, 269, *b*.
Couvent de la Flagellation, 272, *a*.
Couvent des Derviches afghans, 307, *b*.
Couvent de Saint-Georges, 269, *a*.
Couvent de Gethsémani, 267, *a*.
Couvent grec, 269, *a*.
Couvent melchite, 269, *b*.
Couvent de Saint-Michel, 269, *a*.
Couvent du Saint-Sauveur, 269, *a*.
Couvent des sœurs de Saint-Joseph, 269, *a*.
Couvent syrien, 269-270.
Deir Kaddis Modistus, 321.
Deïr es-Soultân, 253, *b*.
Djébel Batn el-Haouâ (mont de l'Offense), 316, *a*.
Djébel el-Qouboûr (Mont du Mauvais Conseil), 320-321.
Djébel et-Toûr (montagne des Oliviers), 312, *a*.
El-Djesmâniyèh (Gethsémani), 311, *a*.
Ecce Homo (arc de l'), 272, *a*.
École primaire turque, 343, *b*.
Église de Sainte-Anne, 270-271.
Église de Saint-Georges, 322, *a*.
Église de Saint-Jacques le Mineur, 269, *b*.
Église de la Madeleine (El-Maimoûniyèh), 271, *a*.
Église de Sainte-Marie-Latine, 267, *b*.
Église de Sainte-Marie-Majeure, 268, *b*.
Église Saint-Pierre (*V*. Maoulâouiyèh).
Église anglaise (*V*. temple protestant).
Église protestante allemande, 268, *b*.
Églises diverses (*V*. Coptes, Grecs, Arméniens, etc.).
Enceintes (les), 336-340.
Erebinthôn Oikos, 322, *a*; 336, *a*.
Établissement russe, 335.
Etang du Roi, 318, *a*.
Étang de Salomon, 318, *a*.
Étang supérieur (Birket Mamillah), 335, *b*.
Fontaine de Siloé, 318-319.
Fontaine de la Vierge (Aïn Oumm ed-Déredj), 318.
Saint-Georges (couvent de), 253, *b*.
Gethsémani (El-Djesmaniyèh), 311, *a*.
Gihon (vallée de), 248, *b*.
Grecs (Église grecque orthod.), 253, *a*.
Grotte de l'Agonie, 312, *b*.
Grotte de Jérémie, 324-325.
Grotte du lin, 324-325.
Gué Hinnom, 320, *a*.
Hammâm ech-Chifâ, 308.
Haql ed-Dama, 321, *a*.
Haram ech-Chérîf, 273-304.
— Abou Bekr (mosquée d'), 283, *a*.
— **El-Aksa** (mosquée de), 283-285.
— Antonia, forteresse, 289.
— Antonia Tour, 292, *b*.
— Bâb el-Atem, 290, *a*.
— Bâb ed-Djénaïz, 294.
— Bâb el-Ghaouânimèh, 276, *b*; 304, *a*.
— Bâb el-Hadid, 304, *a*.
— Bâb el-Hotta, 290, *a*.
— Bâb el-Matharah, 304, *a*.
— Bâb en-Nâzhir, 290, *a*; 304, *a*.
— Bâb el-Qattânîn, 303, *b*.
— Bâb es-Silsilèh, 301-302.
— Bâb es-Sobat, 288, *b*.
— *Basilique de Sainte-Marie* (*V*. El-Aksa).
— *Berceau du Christ*, 287, *a*.
— Bir el-Arwah, 279, *b*.
— Birket Israïl, 290.
— Citerne el-Bourek, 301-302.
— Citernes des Rois, 282-283.
— *Colonne du Jugement*, 294, *b*.
— Colonnes d'épreuve, 284, *a*.
— Conduits souterrains, 296-297.
— Dôme du roc, 281, *b*.
— *Église de la Présentation* (*V* El-Aksa).
— *Fenêtre à balcon*, 294, *b*.
— Haït el-Moghâribèh, 299-300.
— Hammâm ech-Chifâ, 303, *b*.
— Hôch Akhia beg, 290, *a*.
— Hospice autrichien, 290, *a*.
— **Mosquée d'Omar** (Qoubbet es-Sakhrah), 278-283.
— Médinet es-Sérai, 276, *b*.
— Mehkémèh, 300, 301.
— Mesdjid el-Moghâribèh (mosquée des Moghrebins), 283, *a*.
— El-Moghâribèh (mosquée), 287, *a*.
— Ophel (mur de), 295, *a*.
— *Palais de Salomon* (*V*. El-Aksa).
— *Passage souterrain*, 290.
— *Passages voûtés*, 290.
— *Piscine de Béthesda*, 290-291.
— *Piscine probatique*, 291, *a*.
— *Porte belle*, 303, *b*.
— Porte de la Chaine, 278, *b*.
— Porte Dorée, 288, *b*; 292-293.
— Porte Double, 296, 297.
— Porte de la Prière, 282, *b*.
— Porte du Prophète, 300-301.
— Porte simple, 296, *a*.
— Porte triple, 296.
— **Qoubbet es-Sakhrah** (mosquée d'Omar), 278-283.
— Qoubbet es-Silsilèh, 278, *b*.
— Qoubbet Souleïmân, 289, *a*.
— Es-Sakhrah, 278-279.
— Sébil Kaït Bey, 282, *b*.
— Séraï ancien, 290, *a*.
— Souterrains, 285-286; 302-303.

— Souterrains de Salomon, 287-288.
— *Stoa basilica*, 287, *a*.
— *Strouthion*, 291, *b*.
— Tariq Bâb Sitti Mariam, 290, *a*.
— Trône de Salomon, 288, *b*.
— *Xystus* (pont du) (arche de Robinson), 297-298.
Hâret el-Armen, 269, *b*.
Hâret el-Bizâr (rue de David), 250, *a*.
Hâret et-Dabbâghîn, 267, *a*.
Hâret Deïr el-Frendj, 269, *a*.
Hâret el-Istamboulîyèh, 269, *b*.
Hâret el-Karaïm, 307, *b*.
Hâret el-Khânqah, 273, *a*.
Hâret en-Nébi Daoûd, 307, *b*.
Hâret el-Yéhoûd, 307, *b*.
Hinnom (vallée de), 248, *b*.
Hôch Akhia Beg, 272, *b*.
Hôpital anglais, 269, *b*.
Hôpital des chevaliers de Saint-Jean, 267.
Hôpital des diaconesses de Kaiserswerth, 254, *a*.
Hôpital français, 342, *b*.
Hôpital grec, 269, *b*.
Hôpital de Sainte-Hélène (Tekkèt el-Khasséki), 307, *b*.
Hôpital de Saint-Jean l'Aumônier, 267, *b*.
Hôpital des Lépreux, 307, *b*.
Hôpital de Marie-Minerve, 267, *b*.
Hôpital de Rothschild, 307, *b*.
Hospice autrichien, 272, *b*; 342.
Huttes des lépreux, 307, *b*.
Jacobites Syriens, 253, *b*.
Jardin de Gethsémani, 312-313.
Jardin du Roi, 316, *a*.
Josaphat (vallée de), 248, *b*.
Juifs (les), 254, *a*.
Karaïtes (les), 254, *a*.
Kefr Silouân (Siloé), 317-318.
Kefr et-Toûr, 313, *a*.
Kidron (vallée du), 248, *b*.
Latins (église cath. rom.), 252-253.
Léproserie, 308, *a*.
Maghâret el-Qoutoûn (carrières), 324-325.
Maison de Caïphe, 324, *a*.
Maoulâouiyèh (couvent), 271, *b*; 307, *b*.
Monasterium de Latini, 267, *b*.
Mont du Mauvais-Conseil (Djébel el-Qoubour), 249, *a*; 320-321.
Mont Moriah, 255-256.
Mont Ophel, 256, *a*.
Mont du Scandale (Djébel Batn el-Haouâ), 316, *a*.
Mont Scopus, 326, *a*.
Mont Sion, 255, *b*.
Montagne des Oliviers, 313, *a*.
Monument des Apôtres, 320, *b*.
Moriah [mont], 255, *b*.
Moristân, 250, *a*; 266-267.
Mosquée de l'Ascension, 313.
Mosquée Omariyèh, 266, *b*.
El-Mouhsani [ruines], 333, *b*.
Musulmans (les), 254, *a*.
Œuvres grecques, écoles, hôpital, 342, *b*.
Œuvres juives; écoles, hôpitaux, 343.
Œuvres latines et françaises, 341, *b*; orphelinat, école professionnelle, imprimerie du couvent de Saint-Sauveur, établissement des Frères des écoles chrétiennes, orphelinat du couvent des Dames de Sion, institution Saint-Pierre, hôpital de Saint-Louis, 341-342.
Œuvres protestantes et diverses; hôpital écoles, hospice des Chevaliers de Saint-Jean, hôpital allemand, Talitha Koumi, orphelinat, lycée du Temple, hôpital des Enfants, léproserie, hôpital hollandais, 342-343.
Œuvres russes; établissement russe (hospice, logements, etc.), 342, *b*.
Oliviers (mont des), 249, *a*.
Ophel [mont], 256, *a*.
Ouadych-Nâr, 317, *b*.
Ouady er-Rabâbi (vallée de Hinnom), 320, *a*.
Pater (sanctuaire du), 314-315.
Patriarcat latin, 269, *b*.
Piscines, 309.
Ancienne piscine, 272, *b*.
Piscine Amygdalon, 309, *b*.
Population ancienne, 340-341.
Porte de l'angle, 341, *b*.
Porte des brebis, 341.
Porte des chevaux, 341, *b*.
Porte Djennath, 250, *a*; 338, *a*.
Porte d'Éphraïm, 341, *b*.
Porte des Esséniens, 337, *b*.
Porte de la Fontaine (Siloé?), 341, *b*.
Porte judiciaire, 273, *a*.
Porte des Ordures, 249, *b*; 341, *b*.
Porte de la Vallée, 341, *b*.
Poste autrichienne, 269, *b*.
Protestants (Égl. protestante), 253, *b*.
Puits des degrés, 319, *b*.
Puits de Job (Bîr Eyyoub), (En-Rogel), 319, *b*.
Puits de Néhémie (*V.* Puits de Job).
Qabr Sidna Rabba, 313, *b*.
El-Qala'ah, 249-250.
El-Qala'ah (Cité de David), 304-307.
Qala'at Djâloût (Château de Goliath), 338, *a*.
Qasr el-Asfour, 322, *a*.
Qoubbet el-Qaïmariyèh (*V.* Tourbet ech-Cheïkh Qaïmar).
Qoubour el-Enbia (tombeau des Prophètes), 315-316.

Qoubour el-Molouk (tombeaux des Rois), 326-332.
Qoubour el-Qoudât (tombeau des juges), 332-333.
Qoubour es-Sâlatin (tombeaux des Rois), 326, *b*.
Réservoir d'Ézéchias (*V*. Birk et Hammâm el-Bâtrak).
Rocher de Péristéréon, 315-316.
En-Rogel (puits de Job), 319, *b*.
Salle d'asile, 342, *a*.
Scopus (mont), 249, *a*.
Sephardim (Juifs), 254, *a*.
Saint-Sépulcre (église du), 259-267.
— *Anastasis* (chapelle), 259, *b*.
— arceaux de la Vierge, 265.
— calvaire, 266, *a*.
— chapelle d'Adam, 266, *a*.
— chapelle de l'Ange, 264, *b*.
— chapelle copte, 264, *b*.
— chapelle du Crucifiement, 266, *a*
— chapelle de Notre-Dame des Douleurs, 266, *a*.
— chapelle de l'Élévation de la croix, 266, *a*.
— chapelle de Sainte-Hélène, 265, *b*.
— chapelle des Injures, 265, *b*.
— chapelle de l'Invention de la Croix, 265, *b*.
— chapelle de Saint-Jacques, 262, *b*.
— chapelle arménienne de Saint-Jean, 263, *a*.
— chapelle de Saint-Jean et de Sainte-Madeleine, 262, *b*.
— chapelle de Longinus, 265, *b*
— chapelle de Marie-Madeleine, 265, *a*.
— chapelle de Saint-Michel, 263, *a*.
— chapelle de l'Onction, 262, *b*.
— chapelle de la Prison, 265, *b*.
— chapelle syrienne, 264, *b*.
— chapelle de la Vierge, 265, *a*.
— couvent de Saint-Abraham, 263, *a*.
— église grecque, 266-267.
— *façade*, 263, *a*.
— *feu nouveau*, 266, b.
— *Martyrion* (chapelle), 259, *b*.
— pierre de l'Onction, 263, *b*.
— rotonde, 264, *a*.
— **Saint-Sépulcre**, 264-265.
— tombeau de Joseph d'Arimathie, 264, *b*.
Séraï, 250, *b*.
Siloé (Kefr Siloudn), 317-318.
Sion, 256-257.
Soûq el-Qattânin, 303, *b*.
Soûq es-Semâni, 273, *a*.
Synagogues, 307, *b*.
Talitha Koumi (hôpital), 254, *a*.
Tariq Bâb el-Amoûd, 273, *a*.
Tariq es-Séraï, 273, *a*.
Tekkèh, 256, *b*.
Tekkèt el-Khasséki (hôpital de Sainte-Hélène), 307, *b*.
Tekkèt el-Usbékiyèh, 272, *a*; 307, *b*.
Telloûl el-Massaben (colline des Savonneries), 334, *a*.
Temple protestant, 269, *b*.
Tombeaux, 320-321.
Tombeau d'Absalon, 316.
Tombeau d'Ananus, 320.
Tombeau de David, 322-324.
Tombeau du Foulon, 326, *a*.
Tombeau de Saint-Jacques, 317, *a*.
Tombeau d'Alexandre Jannæus, 326, *b*.
Tombeau du grand prêtre Jean, 335, *a*.
Tombeau de Josaphat, 316-317.
Tombeau des Juges (Qoubour el-Qoudât), 332-333.
Tombeau de Saint-Onuphre (*V*. Monument des Apôtres).
Tombeau des Prophètes (Qoubour el-Enbia), 315-316.
Tombeau de Simon le Juste, 326, *a*.
Tombeau de la Vierge, 311-312.
Tombeau de Zacharie, 317, *a*.
Tombeaux des Hérodes, 336, *a*.
Tombeaux des Rois (Qoubour el-Molouk), 326-332.
Tours, 341, *a*.
Tour de David, 304, *b*; 305, *a*.
Tour Hananéel, 340, *a*.
Tour Hippicus, 305-306.
Tour Mariamne, 305, *b*; 336, *b*.
Tour Méah, 341, *a*.
Tour Phasaël, 305, *b*; 336, *b*.
Tour des Pisans, 305, *a*.
Tour Psephinos, 324-335.
Tourbet ech-Cheïkh Qaïmar, 334, *a*.
Tourbet Seïdna Okhachèh, 334.
Tourbet ez-Zâhirèh, 325, *b*.
Tyropæon, 249, *b*; 250, *b*; 257-258.
Vallée de Josaphat, 317, *b*.
Vallée du Cédron, 317, *b*.
Vallée de Hinnom (ouady er-Rabâbi), 320.
Ville haute, 255, *b*.
Voie douloureuse, 250, *a*; 271-273.
Xystus, 336-337.
Zohélet (Pierre de), 320, *a*.
Jezrael (Zér'in), 436, *a*.
Jiphtah-El, 431, *a*.
Jizréel, plaine de (Merdj Ibn 'Amir), 409-410.
Joachaz, 110.
Joachim, 110.
Joas, 107.
Jogbehah (Djoubeihah), 515, *b*.

Jokneam (Tell el-Qâmoûn), 411, *a*.
Joppé (Jaffa), 228–232.
Joram, 105, 106.
Josaphat, 105.
Jotapata (Tell Djéfât), 430–431.
Jourdain [fleuve] (Nahr el Cheriat), 82, 372.
Judée, 197, 201–204.
Juifs, 143, 152.
Julias (Et-Tell), 458–459, 511, *b*.
Juniperus excelsa, 624, *b*.
Justinianopolis (Anavarza), 765, *b*.
Justinopolis (Anavarza), 765, *b*.

K

Kabb Élias, 631, *a*.
Kabou, 211, *b*.
Kadech (Aïn-el-Ouaïbèh), 58.
Kadech (Aïn Qadis ?), 65, *b*.
Kadès (Sennabris ?), 456, *a*.
Kadir Dagh [plateau], 752, *b*.
Kadmoûs, 686, *a*; 705, *b*.
Kadmoûsiyèh, la, [district], 686, *a*.
Kaïatin (Ansariyèhs), 681, *b*.
Kaïnardjik, 720, *a*.
Kakaiyèh, 485, *b*.
Kakoûn, 377, *b*.
Kalatissia, 760, *b*.
Kalendiyèh, 387, *b*.
El-Kalmoûn (Calamos), 661, *a*.
Kamou' at el-Hermel [monument], 670, *a*.
Kana (Qâna ?), 486, *a*.
Kanah (Ouady Qanah), 402, *a*.
— (Nahr Abou Zabourah), 429, *a*.
Kandildjik, 720, *a*.
Kaouaby [district], 698, *a*.
Kaoûkab, près de Tell Djéfât, 430, *b*.
Kaoûkab, près de Nébi Safâ, 648, *a*.
Kaoûkab el-Haouâ (Coquet, Belvoir) [château], 445, *b*.
Kaoûkaba, près de Hasbeya, 487, *b*.
Kaoûkaba, près de Damas, 492, *a*; 553, a.
Ka'oûn, 445, *a*.
Kapharloba (Kefr Tab'), 237.
Kapoutchan Dagh [montagne], 753, *a*.
Kara (El-Kerr), 68, *b*.
Kara Ali, 735, *a*.
Kara Bouïoukli, 753.
Kara Kouïou [puits], 752, *b*.
Kara Kutur [mont], 770, *b*; 772, *a*.
Kara Sis Kalessi [château], 766, *b*.
Kara Sou [rivière], 82; 736, *b*; 742, *b*.
Kara Tchaï (Scyrtus), 748, *a*.
Karadede Dagh [montagne], 763, *b*.
Karadovar, 775, *a*.
Karaïnèh, 720, *a*.
Karakouïou Dagh [montagne], 752, *a*.
Karalar Bijak (Ejak ?), 769, *a*.
Karamanie, 754.
Karasaké Daggh [montagne], 748, *a*.
Kàrem (Aïn Kàrim ?), 345, *b*.
Karisin Gatschit [moulin], 771, *b*.
Karmel (Kourmoul), 76, *b*.
Karmes Dagh [montagne], 767, *a*.
Karne (Qarnoûn), 698, *a*.
Karrâchi (Bédouins), p. 5.
Karsus (Sari Saki) [ruisseau], 760, *b*.
Kartaba, 607, *a*; 608, *b*.
Karyout (Coreæ), 391, *a*.
Kasanlu (Kazalu), 775, *a*.
Kaselbikin, 772, *b*.
Kassâb, 720.
Kassabah, 750, *a*.
Kastall, 765, *a*.
Kastel, 751, *a*.
Kastoûl, 239, *a*.
Kastoûl el-Ma' af, 720, *a*.
Katiyèh (Pentaschœnon), 78, *a*.
Kaza, 753, *b*.
Kazan Ali, 763, *a*.
Kédech-Nephthali (Kédès), 468, *b*.
Kebâ'a, 470, *b*.
Kédès (Kédech-Nephthali), 468, *b*.
Kédès (Laodicea ad Libanum), 670, *b*.
Kefoûr, 606, *a*.
El-Kefr, 648, *a*.
— (Haourân), 548, *b*.
Kefr el-Aamid, 627, *b*.
— Abida, 600, *a*.
— Abil, 524, *a*.
— Adâm, 410, *a*.
— Adi, 670, *b*.
— Ana (Ono), 233, *a*.
— Aouân, 524, *a*.
— Aya, 670, *b*.
— Beçîn, 712, *b*.
— Bir'im, 467, *a*.
— Bou, 686, *b*.
— Hachi, 751, *a*.
— Hâmi, 582, *b*.
— Hamra, 738, *a*.
— Haouâr, 491–492.
— Hareb, 534, *a*.
— Hata, 601, *b*.
— Kenna (Cana), 450–451.
— Kilèh, 716, *b*.
— Koûk, 493, *a*.
— Lâm, 425, *a*.
— Lâqif, 402, *b*.
— Lata, 712, *a*.
— Mariam, 225, *b*.

Kefr Mendel (Asochis?), 431, *b*.
— Murr, 389, *b*.
— Qallin, 391, *b*.
— Qoud (Caparcotia?), 407, *b*.
— Roummân, 558, *a*.
— Saba (Chabarzaba?), 402, *a*.
— Sabt, 449, *b*.
— Schleïmân, 605, *a*.
— Sedjemir, 712, *b*.
— Sîb, 420, *a*.
— Sieil? 718, *a*.
— Soûsèh, 493, *a*.
— Tab (Kaphartoba), 237, *a*.
— Yasif, 476, *b*.
— Zakhariyèh (Azekah?), 213, *b*.
— Zebâd, 648, *a*.
— ez-Zeït, 627, *b*.
Kefreïn, 520, *a*.
Kefretoûn, 707, *a*.
Keftoûn, 601, *b*.
Kehris, 752, *a*.
Keila (Beït Kahel), 210, *b*.
Kenath (Qennaouât), 542-544.
Kenreth, 452, *b*; 462, *b*.
Kérak (Tarichée), 456, *a*.
Kérak (Qir Haréseth, Krakâ Moab), 68-72.
Keratiyèh, 212, *b*.
Kérâzèh (Chorazin), 459, *b*.
Kérioth (El-Keriteïn?), 76, *a*.
El-Keriteïn (Kérioth?), 76, *a*.
Kerkbisi, 717, *a*.
Kerkerham, 753, *b*.
Kermania (Marach), 753, *b*.
El-Kerr (Kara), 68, *b*.
Kersin Tchaï [rivière], 745, *b*.
Kesker, 745, *b*.
El-Kessouèh, 535, *a*.
Ketherabba, 68, *b*.
Keuluk, 748, *a*.
Khâbar, 407, *a*.
Khabrikha, 485, *a*.
Khadizièyh, 483, *b*.
Khaïfa (Sycaminum), 412, *a*.
Khalaouèh, tour de, 485, *a*.
Khalasah (Elusa), 62, *b*.
Khaldi, 678, *b*.
Khalfata, 750, *a*.
El-Khalîl (Hébron), 220-225.
Khalil Oglou, 745, *b*.
Khalouèh (chapelle), 139.
Khalouet el-Biyâd, 487, *b*.
Khamsîn (Ansariyèhs), 681, *b*.
Khâns, 135.
Khân el-Akhmar, 378.
— el-Aqaba, 534, *a*.
— el-Atroûr, 378, *a*.
— el-Baouâr, 594, *b*.
— Cheïkhoûn, 712, *b*.
— Dennoûn, 535, *a*.
— Dèressi, 768, *a*.
Khân Dimâs, 632, *a*.
— Ibn Djaber, 377, *b*.
— Djoubb Youssouf, 465, *a*.
— el-Ghadir, 582, *b*.
— el-Hamra, 481, *b*.
— Karamourth, 737, *a*.
— el-Khaldèh (Mutatio Heldua), 582, *a*.
— Koûsa, 724, *b*.
— el-Ledjdjoûn, 410, *a*.
— el-Loubbân, 391, *a*.
— Meïtheloûn, 493, *b*; 632, *a*.
— el-Miniyèh (Capernaüm?), 462, *b*.
— Moudeiredj, 631, *a*.
— Mourâd, 631, *a*.
— Nakhl (Qalà at en-Nakhl), 65, *a*.
— en-Naqoûrah, 480, *b*.
— Nébi Younès (Porphyrion), *V*. El Djiyèh.
— el-Qaçis, 582, *b*.
— Raoueiçât, 630, *b*.
— Sôfar, 630, *b*.
— et-Toudjdjâr, 449, *b*.
— Toumân, 713, *b*.
— Younès (Iénissos), 79, *a*.
— ez-Zébîb, 505, *b*.
Khanzirèh, 68, *b*.
Khaounin, 484, *b*.
El-Khardela, 556, *a*.
El-Kharroûb [district], 581, *b*.
Khatibs (les), 138.
Khatom, 11.
Khaloûra, 741, *b*.
Khazaël, 106.
Kheïmet ed-Dahoûr, 406, *a*.
Kheisèh, 712, *b*.
Khersa (Gergésa), 458, *b*.
El-Khidr, 357, *a*.
El-Khidr [chapelle], 707, *b*.
Khidr el-Hammâm, 534, *b*.
El-Khirbèh, 556, *a*.
Khirbet el-Aamoudiyèh, 471, *b*.
— Adjlân (Eglon), 207, *b*.
— Attaroûs (Ataroth), 507-508.
— el-Beïdâ, 550, *b*.
— Beït Zita, 227, *b*.
— el-Bordj, 78, *b*.
— ech-Cheïkh, 73, *a*.
— ed-Deïr, 63, *b*.
— el-Djouf, 63, *b*.
— Euloulia, 679, *b*.
— el-Hadjirèh, 63, *b*.
— Hass, 710, *b*.
— el-Hassamiyèh, 210, *b*.
— el-Herri, 505, *b*.
— Kastin, 534, *a*.
— el-Kat, 208, *a*.
— Kéniçèh, 401, *a*.
— el-Khoukh (Selah Etham?), 359, *a*.
— Kilkis, 63, *b*.

Khirbet el-Ledjdjoûn (Legio, Mégiddo), 410, *b*.
— Makherout (Archelaïs?), 444, *b*.
— el-Maskarah, 443, *a*.
— Merach (Maresça?), 210, *a*.
— en-Naçâra, 225, *b*.
— Naçif, 698, *a*.
— Oumm el-Qabr, 534, *a*.
— es-Samra (Hippon?), 457, *a*.
— es-Somrah, 443, *a*.
— el-Yahoûd, 212, *a*.
Khitasar, 101.
El-Khiyam, 556, *b*.
Khiyârah, 535, *a*.
El-Khneïçir [cratère], 550, *a*.
Khoraïb er-Râm, 387, *b*.
Khoraïbèh, près de Racheyet el-Fakhkhâr, 487, *a*.
— près de Ba'albek, 625, *a*.
El-Khoraïbèh, près de Sa'sa, 553, *a*.
Khoreïtoûn (ruines de), 359-360.
Khoros (Chorys), 751, *a*.
Khorsoun Dagh [montagne], 752, *a*.
El-Khouldèh [fort], 47, *b*.
Khoureïbèh, 570, *a*.
Khoutbah, 134.
Khozaïa (Mâr Antoûn), 666, *a*.
Khriam, 750, *b*.
Kharroûb [district], 559, *a*.
Kibroth Hattaavah (Eroueis el-Ebeirig?) 44, *b*.
Kilia, 557, *a*.
Kilkis, 61, *a*.
Killis, 751, *b*.
Kilsi, 736, *b*.
Kiradji Oglou [plaine], 767, *a*.
Kirdjali, 720, *a*.
Kiriathaïm (Qoureiyât), 507, *b*.
Kirkitli Tchaï [rivière], 771, *b*.
Kison (Nahr el-Mouqatta), 411, *b*; 433, *a*.
Kizil Aghadj Oldousou, 763, *a*.
Kizil Hissar, 752, *a*.
Kizlar Kalessi [château], 724, 737, *b*.
El-Kleilèb, 482, *a*.
Kneyièh, 533, *b*.
Kofeïr, 488. *b*.
Kokanaya, 715, *b*.
Koloniéh, 239, *a*.
Koradæ (Qaryéteïn?), 650, *a*.
Koran (le), 137.
Korici (Khoros), 751, *a*.
El-Koubboh [fort], 72, *a*.
El-Kouçeïb, 550, *a*.
Kouçeïbèh, 648, *a*.
Koueïkât, 476, *b*.
El-Kouerrah [ruines], 47, *b*.
Koufin, 227, *b*.
Kouffiyèh, 156.
El-Koufr, 720, *a*.
Kouhli Djébrin, 751, *b*.
Koulek Boghaz (Portes de Cilicie, Gouglag, 770, *a*.
Koulek Dagh, 772, *a*.
El-Koûrah, 523, *a*.
Kourd Koulek (Demir Kapou) [défilé], 760, *b*.
Kurdes, 758.
El-Koureiyèh [île], 45, *b*.
Kourmoul (Karmel), 76, *b*.
Kournoub (Thamara), 59, *b*.
Koursoum Dagh [montagne], 749, *b*.
Kousana, 720, *a*.
Koutschouk Doulldoull (petit Doulldoull), 763, *a*.
Koustchouk Hourdou [col], 736, *a*; 763, *b*.
— Sou [rivière], 767 *b*; 769, *a*.
Kouwèh [pont naturel], 557, *a*.
Kouzâh, 391, *b*.
El-Krâ [désert], 550, *a*.
Krak, le, (Qala'at el-Hosn), 673-677.
Krakâ Moab (Kérak), 68-72.
Krein (Qala'at Qoureïn), 477 480.
Kleïbèh, 533, *b*.
Kusalli, 761, *b*.

L

Labrobarbus canis, 455, *b*.
Lac d'Antioche (Bahr Antaqiyèh, Ak Deniz), 737 *a*.
— Alsphaltite (*V*. Mer Morte).
— **de Hoûlèh** (Bahr el-Hoûlèh), 471.
— *Kédès* (Baharet Homs), 670, *b*.
— *Phiala* (Birket er-Râm), 491, *a*.
— *Semechonitis* (Bahr el-Hoûlèh), 471.
— **de Tibériade** (Bahr et-Tabariyèh), 454-456.
Lahfed, 606, *a*.
Lâhsa (sources), 369, *b*.
Laïas (Aïas), 775, *b*.
Lajazza (Aïas), 775, *b*.
Lakhich (Oumm el-Lakis), 207, *b*.
Lamas, 777, *a*
— Sou [fleuve], 755.
Lampron (Nimroûn), 771, *b*.
Laodicée (Lataqiyèh), 702-704.
Laodicea ad Libanum (Tell Nébi Mindaou), 668, *a*; 670, *b*.
Larissa (Qala'at Seïdjar), 707, *b*.
Lataqiyèh (Laodicée), 702-704.
Latroûn (Le Natron), 237, *a*.
Lawsonia inermis, 375, *a*.
Lebbeya, 557, *b*.

Lebonah (El-Loubbân), 391.
Ledjah (Trachonitide), 495.
Légio (Khirbet el-Ledjdjoûn), 410, *b.*
Legmia [lac], 622, *b;* 624, *a.*
Léon II, 756.
Léontès (Nahr Qasimiyèh, Nahr el-Leïtâni) 82; 553, *b.*
Léontopolis, 582, *a.*
Liban [mont] (Djébel Loubnân), 81.
Libo (Néba el-Léboueh), 669, *a.*
El-Liçân, 369, *b.*
Liche la (Lataqiyèh), 703, *b.*
Liftah, 239, *b.*
Lignites, 87.
Livias, 511, *b.*
Liyathenèh (Bédouins), 41.
El-Loubbân, 390, *a*; 391.
El-Loûbiyèh, 451, *a.*
Loudd (Lydda, Diospolis), 233–234.
Loussân (Lysa), 65, *b.*
Louz (Béthel), 388, 389.
Lycus (Nahr el-Kelb), 593, *a.*
Lydda (Loudd), 233, *b.*
Lysa (Loussân), 65, *b.*

M

Ma'âd, 604, *b.*
Ma'alet Adommim, 377, *b.*
Mâân, 57, *b.*
Ma'arraba, 646, *a.*
Ma'arraboûn, 625, *b.*
Ma'arrah, 738, *a.*
Maharrat el-Akhouân, 713, *b.*
— ed-Dibeèh, 713, *b.*
— el-Hermah, 712, *b.*
— Mouçerim, 714, *b.*
— en-No'amân (La Marre), 712, *b.*
Ma'asoûb, 477, *a.*
Maccabées, les, 112–113.
Machærus (M'Kaur), 507, *b.*
Machittâ, palais de, 506–507.
Madianites, 101.
El-Mafred [cratère], 551, *b.*
Magdala (El-Medjdel) (Galilée), 460, *b.*
Magdala (El-Medjdel), (Judée), 218, *b.*
Magdiel (Athlit), 425–426.
Magdol, 77, *b.*
Magdolum (Tell el-Her?), 77, *b.*
Maghârah (mines), 15–18.
Maghârat Abloûn (Saïda), 578, *a.*
Maghârat el-Maqdoûra (Saïda), 580, *b.*
Maghârat er-Rahîb, [grotte], 669, *b.*
Maghârat es-Soûq (près de Tyr), 568, *a.*
Maghârat ez-Zeïtoûn (Saïda), 580, *b.*
Magoras (Nahr Beyrout?), 591, *a.*
El-Mahadjèh, 533, *b.*
Mahalleqat ed- Damoûr, 582, *a.*
Mahmoud, 121.
El-Mahraqah, 411, *a.*
Maïn (Maon), (Judée), 76, *a.*
Ma'în (Baal Méon) (Palestine transjordanienne), 508, *b.*
Maioumas (port de Gaza), 206.
Maioumas Iamnias, 219, *b.*
Maison de *Saint-Siméon*, 348, *b.*
Makhdoûchèh, 580, *b.*
Makhoûl, 60, *b.*
El-Makhnah [plaine], 391, *b.*
Makouân el-Hamada, 13, *b.*
Makpélah, caverne de, 224, *a.*
Maksabèh, 582, *a.*
Maksoûrah (Thelsea?), 647, *b.*
Malatha (El-Milh), 60, *a.*
Malek Schah, 118.
Malikhou (Malchus), 496.
Malikhou II, 496.
Malkhah, 348, *a.*
Mallus, 775, *b.*
Ma'loûl (Maralah), 433, *b.*
Mamistra (Missis), 761, *a.*
Mammifères, 94,
Mamré (Ramat-el-Khalil), 226, *a.*
Manamgat Tchaï (Mélas) [fleuve], 754.
Manassé, 109.
Mansio Pangrios (Qala'at Baghrâs), 737, *a.*
Mansoûrah, près de Tibériade, 452.
El-Mansoûrah, au pied du Carmel, 411, *a.*
El-Mantâr, 552, *a.*
Maon (Maïn), 76, *a.*
Maqâm Ibrahim [ouély], 646, *a.*
Maqhâdet el-Ghôrâniyèh, 512, *a.*
Mâr Antânius [couvent], 593, *b.*
Mâr Antoûn (Khozaïa), 666, *a.*
— Antouz [couvent], 34, *b.*
— Boutrous er-Reçoûl, 647, *a.*
— Daghân, 751, *b.*
— Djirdjis, près de Qala'at el-Hosn, 677, *a.*
— Dijrdjis, près du Nahr Qadicha, 601, *b.*
— Djirdjis, près d'Amchît, 599, *b.*
— Doumit, 594, *b.*
— Élias [couvent], près de Jérusalem, 348–349.
— Élias (Syrie septentrionale), 688, *b.*
— Élias, près de Bekfaya, 623, *a.*
— Hanna, près de Beït Djibrin, 209–210.
— Hanna, près de Khân el-Khaldèh, 582, *b.*
— Istefân, 605, *b.*
— Maroûn, 669, *b.*
— Saba [couvent], 363–365.

Mâr Sém'ân (Djébaïl) [chapelle], 599, *b*.
— Serkhis, [chapelle] près de Toûla, 605, *a*.
— Serkhis [source], près d'Éhden, 666, *a*,
— Serkhis [couvent], près de Bcharrèh, 602, *b*.
— Sofia, 599, *b*.
— Thecla, 605, *b*.
— Yaqoûb, [couvent], près d'Ehden, 605, *a*.
— Yaqoûb, [couvent], près de Tripoli, 661, *b*.
— Yohanna, 623, *a*.
Marah (Aïn Haouârah), 13, *b*.
Marach, (Kermania, Germanicia), 753, *a*.
Maraclée (Marakia), 698, *a*.
Marah (Aïn Haoûarah), 13, *b*.
Marakia (Maraclée), 698, *a*.
Maralah (Ma'loûl), 433, *b*.
Marathus (Amrît), 689–694.
Mardokha (Mourdouk), 542, *a*.
Maresça (Khirbet Merach), 210, *a*.
Margat (Markab), 698, *a*.
Mariah, 107.
Marina [grotte], 661, *a*.
Markab (Margat), [château], 698, *a*.
Markabah, 485, *a*.
Maronites, 141-143; 152.
La Marre (Ma'arrat en-No'amân), 712, *b*.
Marsiban [cours d'eau], 750, *b*.
Martniyèh, 582, *b*.
Masada (Sebbèh), 382–385.
El-Mas'adiyèh, 458, *b*.
Mâsi, 648, *a*.
Masorah, la, 453, *a*.
Massiad (Massiath), 705, *b*; 706, *b*.
Massiath (Massiad), 706, *b*.
Mastabah, 134.
Mathallèh, 556, *a*.
Matk [marais], 713, *b*.
Ma'yan ech-Chômer [source] (Péninsule sinaïtique), 33, *a*.
Mazâr, 745, *b*.
Mazata, 716, *a*.
Mdjeïdil, 548, *a*.
El-Mechod (Gath-Hepher), 450, *b*.
Mechoûn, 711, *b*.
El-Mechrifèh, 66, *b*.
Mechta, 686, *b*.
Mechta Beït el-Kalou, 681, *b*.
Mechta Beït Serkis, 681, *a*.
Médaïa, 626, *b*.
Medeba, 508, *b*.
Médinet et-Tourân (*V*. Oumm el-Aamîd).
El-Mediyèh, (Modin), 240–241.
Medjdel (Migdalgad, Magdala),(Judée), 218.
El-Medjdel (Magdala), (Galilée), 460, *b*.
Medjdel (Haourân), 531, *b*.
Medjel Andjar, 631, *b*.
Medjel ech-Chems, 491, *a*.
Medjel Yâba, 402, *a*.
Medjeleïn, 502, *a*.
Medjid Abad (Selmiyèh), 688, *b*.
Medjlis, 145.
Médressés (collèges), 134-137.
Mégarse, cap Kara Tach, 775, *b*.
Mégiddo (Kh. el-Ledjdjoûn), 410, *b*.
Mégrèh [vallée], 752, *b*.
El-Meheïdithèh, 648, *a*
Meïroûba, 607, *b*.
Meïroûn, 467, *a*.
Meïs ed-Djébel, 469, *b*.
Mekherchit, 501, *b*.
Mekhmâs, 388, *a*.
El-Mekhoul [cratère], 551, *b*.
Mekhsèh, 631, *a*.
El-Mekr, 476, *b*
Mélas (Manamgat Tchaï) [fleuve], 754.
Mélek Achraf, 120.
Mélek Adel, 119.
Membedj (Hiérapolis, Bambyce), 744–745.
Menakhem, 107.
Menbèr, 133.
Ménèh, 522, *b*.
Le Menestre (Mouneïtirèh), 607, *a*.
Ménîn, 646, *b*.
Mensa Christi (Hadjar en-Naçrani), 452, *b*.
Menzil Khân, 769, *b*.
Mer du Désert (*V*. mer Morte).
Mer de Galilée (*V*. Lac de Tibériade).
Mer de Gennesareth (*V*. Lac de Tibériade).
Mer de Méron (Bahr el-Hoûlèh), 471.
Mer Morte (Bahr Loût), 83; 367–371.
Mer d'Orient (*V*. Mer Morte).
Mer de la Plaine (*V*. Mer Morte).
Mer de Sel (*V*. Mer Morte).
El-Merâti [cratère], 550, *a*.
Mer'ayân, 711, *b*.
Merbal, 562, *a*.
Merck Dagh [montagne], 753, *a*.
Merdj el-Ghârîq, 406.
— el-Hather, 491, *b*.
— el-Hattîn, 451, *b*.
— Ibn'Amîr (plaine d'Esdrelon), 409-410.
— Ibn Omeïr, 241, *b*.
— En-Nadjèh, 445, *a*.
— Ouïoûn, 556, *a*.
— Rihân, près d'Orfa, 749, *a*.
— el-Yafoûrèh, 491, *a*.
Merkèh, 534, *b*.
Merkes (Kalatissia), 760, *b*.
Le Merle (Tantoûrah), 424, *b*.
Mérodach Baladan, 109.
Mérom [lac], (Bahr el-Hoûlèh), 82.
Méroudj, 623, *a*.
Mersina (Zéphyrium), 775, *a*.
Merwan II, 117.
Mésa, stèle de, 504.
Mescha (*Mésa*), 105.
Meskâna, 451, *a*.
Messadjid Sitna Aychè, 366, *b*.

Metdessis [mont], 772, *a*.
Mètheiloûn, 407, *a*.
Methuastart, 560, *a*.
Mètoualis, 139.
Mezarlik Tchaï (Cydnus), 755.
Mézâr Elicha, 535, *a*.
Mézeïni (Bédouins), 6.
Mezra'ah, près de Kérak, 72-73.
Mezra'ah (Haourân), 531, *b*.
Mezra'ah(Galilée, 476, *b*.
Mezra'ah (Liban), 607, *b*.
El-Mezra'ah, près du Ouady Achoûr, 485, *b*.
El-Mezra'ah, plaine d'Esdrélon, 435, *a*.
El-Mezzèh, 493, *a*.
Mhaïtèh, 594, *b*.
Miâr, 689, *a*.
Miarrah, 751, *b*.
Michenèh, 608, *a*.
Michmich, 606, *a*.
Migdalgad (Medjdel), 218, *b*
Migdol (Tell es-Samoût), 11.
Mihrab, 134.
Mikmethath, 420, *a*.
El-Milh (Malatha), 60, *a*.
Mimâs, 488, *b*.
El-Mina (Tripoli), 662, *a*, 664.
Minarets, 134.
Minéraux, 87.
Mischna,*la*, 452, *b*.
Misdèh, 502, *a*.
Misiliyèh, 407, *a*.
Miskèh, 648, *a*.
Missis (Mopsueste, Mamistra), 761, *a*.
Mitspèh (Tell es-Safiyèh), 213, *a*.
Mitspah ou *Mitspèh* (Nébi Samouïl), 242, *b*.
M'Kaur (Machærus), 507, *b*.
M'Keïs (*V*. Gadara).
Moabites, 99.
Moawiah, 117.
Modin (El-Médiyèh), 240-241.
Mæonius, 651, *a*.
Mœurs, 159.
Moëzz ed-Dîn illah, 118.
Moghoûr Saïdèh, 669, *a*.
Mohammed Ali, 121.
El-Moharrad [rocher], 22, *b*.
Moladah (El-Milh), 60, *a*.
Moncif, 600, *a*.
Mons Alsadamus, 495-498.
— *Orocassiades*, 730, *b*.
— *Pellegrinus*, (Hosn Sindjil), 661, *b*.
— *Regalis* (Chôbek), 67, *b*.
— *Silpius*, 730, *a*.
— *Stauris*, 730, *b*.
— *Mont des Béatitudes*, 451, *b*.
— *Casius* (Djébel el-Aqra), 720, *b*.
— *Ébal* (Djébel Sitti Slimah), 400-401.
Mons Garizim (Djébel es-Soumara), 397-400.
— *Hor* (Djébel Nébi Haroûn), 56-57.
— *Nebo* (Djébel Nébâ), 510, *a*.
— *de la Précipitation*, 442.
— *de la Quarantaine* (Djébel Qorontoûl), 376-377.
— *Scopus*, 387, *a*.
— *Tabor* (Djébel et-Toûr), 446-449.
— *Tabor* (bataille du), 434-435.
— *Taudir*, 735, *b*.
Mont Carmel (Djébel Mâr Élias), 414-415.
Montagne des Francs (Djébel Foreïdis), 361-362.
Montfort des croisades (Qala'at Qoureïn), 477-480.
Monts Abarim, 510, *a*.
Mopsueste (Missis), 761, *a*.
Môrèh (Mourassas?), 436, *b*.
Mosquées, 133-134.
Al-Mostaali Billah, 118.
Motaoura (Ansariyèhs), 681, *b*.
Motour, 100.
Mou'addamiyèh, près de Damas, 493, *a*.
Mou'addamiyèh, près de Qateifèh, 649, *b*.
Mou'allaqah, 621, *b*.
El-Mou'arribèh, 534, *a*.
Moucharabis, 133, 135.
Mouchennef, 550, *a*.
El-Moudjeïdil, 433, *b*.
Moudjbah, 722, *a*.
El-Moudjeïmir, 548, *a*.
Moudjeleïa, 708, *b*.
El-Moughâr, 470, *b*.
Mouhâtet el-Hadj, 502, *a*.
Moukhâlid, 429, *a*.
Moukhtârah (Casal Maktara), 559, *a*.
Mouklos, 686, *b*.
Mouneïtirèh (Le Menestre), 607, *a*.
El-Mountâr, 470, *b*.
El-Mouqaïbélèh, 434, *a*.
Mourassas (Môreh?), 436, *b*.
Mourâzèh, 515, *b*.
El-Mourcheiyèh [plaine], 14, *b*.
Mourdouk (Mardokha), 541, *b*.
El-Mourkhâh [plaine], 15, *a*.
El-Mouçeïk, 76, *a*.
El-Mousmiyèh (Phæna), 536-538.
Mugil auratus, 737, *a*.
Mugil curtus, 737, *a*.
Murex brandaris, 415, *a*.
Murex trunculus, 415, *a*.
Mutatio Heldua (Khân el-Khaldèh), 582, *a*.
Muezzins, 134; 138.
Mutton, 560, *b*.
Mutton II, 561, *a*.
Myriandrus (Alexandrette?), 743, *a*.
Mzeïrib, 534, *b*.

N

Nabatéens, p. 40; 101.
Nabathiyet el-Fôqa, 558, *a*.
Nabathyèt el-Tahta, 558, *a*.
Nabopolassar, 110.
Nabouchodonosor, 110.
Nacib, 534, *b*.
En-Naçira (Nazareth), 438-442.
Nahal Escol (Ouady Escol), 225, *b*.
Nahal Mitzraïm (ouady el-Arich), 64, *b*; 78, *b*.
Nahlèh [ruines] près de Aîn Kârim, 344, *b*.
Nahlèh, près de Ba'albek, 668, *b*.
Nahr el-Aaziyèh, 482, *a*.
— Abou Zaboûrah (flumen Salsum), 429, *a*.
— el-Abrach, 681, *a*; 689, *a*.
— Abou el-Asouad, 571, *a*.
— el-Açi (Oronte), 82.
— el-Adasiyèh, 572, *b*.
— Afrin, 737, *b*; 742, *a*.
— Aïn Bourghoûz, 702, *a*.
— Aïn Zerqa, 720, *b*; 722, *a*.
— Aouadj (Pharphar), 553, *a*.
— el-Akhdâr (flumen mortuum), 429, *b*.
— Akkâr, 672, *b*.
— Amgouli, 737, *b*.
— Antélias, 591, *b*.
— el-Aouadj (Pharphar), 535, *a*; 553, *a*.
— el-Aoudjèh, 428, *a*.
— el-Aouélèh (Bostrenus), 558, *b*; 581, *b*.
— el-Arab, 720, *a*.
— Arni, 492, *a*; 553, *a*.
— el-Asfoûr, 601, *b*; 660, *b*.
— el-Asouad, 736, *b*.
— Barada (Abana, Chrysorrhoæs), 82.
— Bardâni, 621, *b*.
— el-Bardi, 535, *b*.
— el-Bared, 672, *a*.
— el-Barghoût (Asclepios), 572, *b*; 580, *b*.
— Baroûkh (Nahr el-Aouélèh), 558, *b*.
— Belka, 424, *b*.
— Beyrout (Magoras?), 588, *a*; 591, *a*.
— el-Bordj, 581, *b*.
— Bôz, 698, *a*.
— Chahroûr, 630, *b*.
— el-Cheriat, 82.
— ech-Choueïfât, 582, *b*.
— ed-Dahab (Daradax), 743, *b*.
— ed-Damoûr (Tamyras), 582, *a*.
— Derdârah, 472, *a*.
— Djaloût, 83.
— el-Djennâni, 491, *b*; 553, *a*.
— Djérach, 517, *b*.
— el-Djessariyèh, 572, *b*.
— Djobâr, 702, *a*.
— ed-Djôz, 600, *b*; 660, *b*.
— Douaïrèh, 606, *b*.
— Ériha, 372, *a*.
Nahr Fâleq (Rochetaillie), 402-403; 428, *b*.
— el-Far'a, 444, *a*.
— el-Ghadîr, 582, *b*.
— Haïzarâni, 571, *b*.
— Hammâm, 737-738; 742, *a*.
— Hariça, 606, *b*.
— Hasbâni (Jourdain), 82; 472, *a*.
— el-Hendâdj, 470, *b*.
— el-Herdouaïl, 477, *a*.
— Houceiçân, 702, *a*.
— el-Houçeïn, 698, *a*.
— Ibrahim (Adonis), 594, *b*.
— el-Kébîr, 82.
— el-Kébîr (Eleutherus), 672, *b*; 680, *b*.
— el-Kébîr (près de Lataqiyèh), 702, *b*; 721, *b*.
— el-Kelb (Lycus), 588, *a*; 593, *a*.
— el-Kéribi, 672, *b*.
— Kersîn, 745, *b*.
— el-Khalifèh, 677, *a*; 681, *a*.
— Kharaïbèh, 559, *a*.
— el-Khoublèh, 689, *a*.
— Kouaïk (Chalus), 82; 713, *b*.
— el-Leïtâni (Léontès), 81, 82; 553, *b*.
— Ma'amilteïn, 594, *a*.
— el-Mansoûrah, 482, *a*.
— el-Mélek (V. Nahr es-Sin), 702, *a*.
— Mezra'ah, 476, *b*.
— Moudîyoukèh, 702, *b*.
— el-Moughânniyèh, 553, *a*.
— el-Mouqatta (Kison), 411, *b*; 423, *a*.
— Mourouhachah, 73, *b*.
— en-Na'amân (Bélus), 415, *a*; 430, *b*.
— el-Qadi, 590, *a*.
— el-Qadicha, 601, *b*; 666, *a*.
— Qasimiyèh (Léontès), 553, *b*; 570, *b*
— el-Qassab (V. Nahr Abou Zaboûrah).
— Qourachi, 719, *b*.
— Racha'în, 665, *b*.
— Ramka, 684, *a*; 694, *a*.
— el-Ramlèh, 236, *b*,
— Raouîb, 677, *b*.
— *Roubîn*, 201; 219, *b*.
— Roueïs, 607, *a*.
— Roumaïlèh, 762, *b*.
— Roûz, 677, *a*; 681, *a*; 701, *b*.
— es-Sabtèh (le Fouâr), 677, *b*.
— Sadjoûr, 745, *a*.
— es-Sahioun, 722, *a*.
— es-Saïbarâni, 535, *a*; 553, *a*.
— es-Salîb, 607, *b*.
— es-Sanik, près de Saïda, 572 *b*, 580, *b*.
— es-Saroûdj, 707, *a*.
— es-Sémîriyèh, 476, *b*.
— es-Sin (Nahr el-Mélek), 702, *a*.
— Snôbar, 702, *b*.
— Soukât, 702, *a*.

Nahr Yarmoûk (Hieromax), 83.
— ez-Zaharâni, 558, *a*; 572, *b*.
— Zerqa (Crocodilon flumen), 424, *b*.
— Zerqa (Jabbok), 83, 517.
— Zgaro, 719, *b*.
— ez-Zib, 477, *a*.
Naïn (Naïn), 438, *a*.
Nâliyèh, 214, *b*.
Naouâ (Neve), 534, *a*.
Naouarân, 552, *b*.
Na'oûr, 512, *a*.
En-Na'oûrah, 438, *b*.
En-Naoûs, 605, *a*.
Naplouse (Sichem), 392-398.
Naqb (*Rhamnus natea*), 381, *b*.
Naqb Aïn Djidi, 381, *a*.
— el-Boudrah, 15, *b*.
— el-Edjaouèh, 36, *b*.
— el-Haouâ, 24, *b*.
— el-Mouzeïkah, 59, *b*.
— Oumm Rakhi, 64, *b*.
— el-Qoneitrah, 366, *b*.
— Térabèh, 382, *a*.
En-Naqoûrah, 403, *b*.
Narghilèh, 161.
Narthex, 131.
Naslah, 520, *a*.
Natron, le (Latroun), 237, *a*.
Nautica, 591, *b*.
Nazareth (En-Nâçira), 438-442.
Nazareth, Combat de, 451, *a*.
Néapolis (Naplouse), 393.
Neba' el-Açel, 607, *b*.
Néba Hoch ez-Zahab, 669, *a*.
— el-Illa, 669, *a*.
— el-Lében, 607, *b*.
— el-Lébouèh (Libo?), 669, *a*.
— el-Leddân, 473, *b*.
— el-Qaddoûs, 669, *a*.
— Tell Safiyèh, 669, *a*.
Nébi Belân, 401, *a*.
— Cha'ïb, 516, *b*.
— Chît, v. près de Ba'albek, 625, *a*.
— Chît [montagne], 686, *a*; 705, *b*.
Nébi Eyyoûb, tell, 711, *b*.
— Hoûd, 516, *a*.
— Ismaïl ou Nébi Sa'ïd, 442, *b*.
— Mazâr, 435, *b*.
— Mouça, 366, *a*.
— Nouh, 621, *a*.
— Othmân, 669, *b*.
— Safâ (Thelthatha), 557, *b*.
— Sâlèh [montagne], 684, *a*; 686, *a*.
Nébi Samouîl (Mizpah), (Saint-Samuel-la-Montjoie), 242.
Nébi Yahîa (Samarie), 405, *a*.
Nébi Younès, 227, *a*.
Nébi Zaher [colline], 684, *a*.
Nebq, 668, *a*.
Nedj [ravin], 385, *b*.
Nedjeb [district], 66, *a*.
Nedjha, 536, *a*.
Nedjrân (Noréralhée), 532, *a*.
Nékao, 110.
Nemâra, 550, *a*; 551, *a*.
Néphin (Anefèh), 660, *b*.
Nephtoah (Aïn Liftah), 239, *b*.
Nerinea, 591, *b*.
Netophah (Beït Nettif), 210-211.
Neve (Naouâ), 534, *a*.
Nezala (Qaryéteïn), 649, *b*.
Nezib, 746, *a*.
Nicopolis (Amouas), 237, *b*.
Nidjd, 206, *a*.
Nigara, 751, *d*.
Nigdèh (Tyane), 771, *a*.
Niha, près de Tannourin, 606, *a*.
Niha, près de Zahlèh, 621, *a*.
Nimrim (Ouady Nomeïrah), 73, *a*.
Nimrîn (Beth Nimrah), 516, *a*.
Nimroûn (Lampron), 771, *b*.
Nob, 387, *a*.
En-No'eïmèh, 534, *b*.
Norérathée (Nedjrân), 532, *a*.
Noueïbi'a [puits], 45, *b*.
En-Nouqrat el-Haoûran, 498.
Nour ed-Dîn, 119.
Nova Trajana Bostra, 526, *b*.

O

Obodas, 496.
Obrik, 411, *a*.
Obtei'a, 534, *a*.
Ocher (Asclepias gigantea), 381, *b*.
Ocurura (Qâra), 668, *a*.
Odalik, 155.
Odeinath I, 650, *b*.
— *II*, 650, *b*.
Odeïsidjèh, 551, *a*.
Og, roi de Basçan, 494.
Ogive [arch.], 133.
Oiseaux, 94.
Okels, 133; 134.
Omar, 117.
— *II*, 117.
Omri, 105.
Ono (Kefr Ana), 233, *a*.
Onopniètes [torrent], 730, *b*.
Orâk, 68, *b*.
Ordou Keui, 753, *b*.
Orfa (Rohas, Édesse), 748-749.
Ormân (Ormana), 549, *b*.

Ormana (Ormân), 549,*b*.
Ornithopolis (Adloûn), 571.
Oronte (Nahr el-Açi) [fleuve], 82.
Oroul (Arulis), 749, *b*.
Oroul Tchaï [rivière], 749, *b*.
Oroum Kalessi, 750, *a*.
Orthosia (Ard Arthoûsi), 672,*a*.
Cihmân, 117.
Ostracina (Straki ?), 78, *a*.
El-Ottineh, 670, *b*.
El-Ouaçit, 45, *a*.
— [cratère], 550, *a*.
Ouady el-Aamîd, 480, *b*.
— Abilin, 430, *a*.
— Abou Djerradèh, 59, *b*.
— — Khânafiris, 536, *a*.
— — Qamrâ, 63. *b*.
— — Seilèh, 25, *a*.
— — Seraq, 445, *a*.
— — Sidrèh, 445, *a*.
— — Toraïfèh, 60, *a*.
— el-Abyad (Arabie-Pétrée),57,*b*; 66,*b*.
— el-Abyad, 444, *a*.
— Achoûr, 485, *b*.
— Adjaouèh, 24, *b*.
— Adjal, 427, *b*.
— Adjélèh, 21, *b*.
— el-Aggab, 65, *a*.
— Ahsa (V. ouady Safiyèh) 68, *b*; 73, *b*.
— el-Aïn, 45, *a*.
— Aïn Abd el-Al, 485, *b*.
— — ed-Djeïnèh, 580, *a*.
— — el-Mezra'ah, 486, *a*.
— — ez-Zeitoûn, à Safed, 466, *a*.
— el-Akbar, 23, *b*.
— Akhbiyèh, 557, *b*; 572, *a*.
— el-Akhdar, 23, *b*.
— el-Akhmar, 444, *a*.
— Ali, 238, *a*.
— Amârah, 13, *b*.
— el-Amis, 460, *a*.
— Ammân, 512, *b*.
— Amoûd, 462, *a*, *b*.
— el-Amoûqah, 470, *b*.
— Antoûra, 593, *b*.
— Aouchèh, 445, *b*.
— el-Aoudjèh, 443, *a*.
— Aoulièt el-Aamoud, 392, *b*.
— el-Aqrâb, 570, *a*.
— el-Aqrâd, 878, *a*.
— el-A'rab, 524-525.
— el-Arabah, 47, *a*.
— Ard Sourd, 548, *b*.
— el-Araïs, 363, *a*.
— Ar'âra, 429, *a*.
— el-Arich (Chihor, Nahal Mitsraïm), 64, *b*; 65 *b*; 78, *b*.
— Arroûb, 227, *b*.
— A'sal, 73, *a*.
— el-Atha, 13, *b*.
Ouady Azzoûn, 402, *a*.
— Baba, 15, *a*.
— el-Bahât, 520, *a*.
— Barbar, 493, *a*.
— el-Barghoût, 578, *a*.
— el-Bédâouiyèh, près du Deïr el-Moussallabèh, 34», *b*.
— Bédâouiyèh, près de Séfoûriyèh, 430, *a*.
— Beït Imrîn, 406, *a*.
— Bessoûm, 449, *b*.
— Biâr, 228, *a*.
— Bir en-Natef, 411, *a*.
— Birèh, 446, *a*.
— Bireïn, 66, *a*.
— Biskinta, 623, *a*.
— Bittir, 211, *b*.
— Bodros, 240, *a*.
— Bouçis, 487, *a*.
— el-Boueïda, 689, *a*.
— Bouéré, 684, *a*.
— el-Bouqei'a, 445, *a*.
— el-Bourekiyèh, 572, *b*.
— Cellanèh, 462, *b*.
— Cha'ïb (V. Ouady Nimrîn).
— ech-Cha'ïr, 402, *b*; 419, *b*.
— ech-Châm, 550, *a*.
— Chébeïkèh, 14, *b*.
— ech-Cheïkh, 44, *a*.
— Cheïkh Zouïedd, 79, *a*.
— Chellal, 15, *a*.
— ech-Chéraïf, 65, *a*,*b*.
— ech-Cherq, 402, *b*.
— ech-Chetâ, 522, *b*.
— ech-Chib'èh, 487, *a*.
— Cho'aïb, 25, *b*.
— ed-Dabboûr, 366, *b*.
— Dalégheh, 47, *a*.
— ed-Deïr (Judée), 63, *b*.
— ed-Deïr (Pérée), 523, *a*.
— Déïr Charâf, 402, *b*.
— Delbèh, 63, *b*.
— Déredjèh, 382, *a*.
— Ed-Destrèh (Via Stricta), 427, *b*.
— Dhikrin, 212, *b*.
— Diab, 344, *b*
— Djabar, 705, *a*.
— Djâloût, 436, *a*.
— ed-Djoïb, 57-58; 74, *b*.
— Djémal, 469, *b*.
— Djémel, 445, *a*.
— Djennèh, 15, *b*.
— Djiddin, 476, *b*.
— Djifnèh, 389, *b*.
— Djihâz, 380, *b*.
— Djiloûn, 486, *a*.
— Escol, 225, *b*.
— Esseth, 69, *b*.
— Ethneïd, 207, *b*.
— Façaïl, 443, *b*

Ouady el-Faïyèh, 60, *a*.
— Far'a, 83; 401, *a*.
— Fâr'ah, 467, *b*.
— Fartoûch, 600, *a*; 604.
— Fedar, 594, *b*.
— Feddân, 58, *b*.
— el-Fedjaz, 446, *a*; 449, *b*.
— Feifèh, 74, *b*.
— Feïrân, 21-28.
— Feyyâd, 445, *a*.
— Fîk, 457, *a*.
— el-Fikrèh, 59, *a*, *b*.
— Fir'im, 470, *b*.
— Frandj, 201; 210, *b*.
— Ghadhâgydh, 62, *a*.
— el-Ghâr, près de Jaffa, 401, *b*.
— el-Ghâr (Haourân), 531, *a*; 534, *b*.
— el-Ghâr (Judée), 380, *b*; 382, *b*.
— Gharandel (Elim?) 14, *a*; 74, *b*.
— Gharbèh, 24, *b*.
— el-Gharz, 550, *a*.
— Ghazzèh, 79, *b*.
— Ghoudiyân, 47, *a*.
Ghoureirat, 37, *b*.
— Ghourrèh, 502, *a*.
— Habis, 508, *b*; 622, *a*.
— el-Hadjeïr, 475, *a*, *b*.
— Hafir (ouady Haneïn), 66, *a*.
— el-Haïkibèh, 62, *a*.
— el-Halaf, 384, *a*.
— Halâouèh, 600, *a*; 604, *b*.
— Halazôn, 430, *b*.
— Halhoûl, 227, *b*.
— el-Hamâm. 444, *a*; 460, *b*.
— Hamdaq, 346, *b*.
— Hamâna, 630, *b*.
— Haneïn (ouady Hafir), 66, *a*.
— el-Haoudh, 378, *b*.
— el-Harayèh, 63, *b*.
— Harba, 515, *b*.
— el-Harîr, 631, *a*, *b*.
— Hasb, 58, *b*.
— el-Hasy, 201; 206, *a*.
— Hebrân, 24, *b*; 36, *b*.
— el-Héléïl, 512, *a*.
— el-Hendâdj, 467, *b*.
— Hesbân, 366, *b*; 510, *b*.
— Homr, 14, *b*.
— Horeïr, 534, *b*.
— Igne, 15, *b*.
— es-Islèh, 37, *a*.
— el-Ithm, 47, *b*.
— Kachaïbèh, 475, *a*.
— Kandil, 720, *a*.
— Keïs, 684, *a*.
— Kérak, 69, *b*; 72, *a*.
— Kerkera, 477, *a*.
— Khabarah, 380, *b*.
— el-Khalil, 61, *a*; 222, *a*.
— Khamilèh, 18, *a*.
Ouady el-Khân, 211, *a*.
— Khardiyèh, 13, *b*.
— Khaznèh, 445, *a*.
— Khérabiyèh, 365, *b*.
— Khéraïbèh, 677, *a*.
— Khoraïbèh, 487, *a*.
— el-Khourâr, 59, *b*.
— Kobeïchèh, 69, *b*.
— Koloniêh, 239, *a*.
— el-Korâhi (V. Ouady Safiyèh), 68, *b*; 73, *b*.
— Kouchaïbèh, 47, *a*.
— Kousâfiyèh, 59, *b*.
— Koureiyèh, 45, *b*.
— Kouçeïb, 74, *b*.
— Lauz, 470, *b*.
— el-Ledja, 32, *b*.
— Liftah, 239, *b*.
— el-Limoûn, 211, *a*.
— Louâ, 538, *a*.
— el-Loubbân, 391, *a*.
— el-Loussân, 62, *a*; 65, *b*.
— Ma'afrak, 47, *a*.
— Maghârah, 15, *b*.
— Mahariouat, 75, *a*.
— Ma'ïn, 510, *b*.
— Malath, 60, *a*.
— Malèh, 445, *a*.
— Martabah, 62, *b*.
— Meïtheloûn, 632, *a*.
— el-Mélèh, 410, *b*.
— el-Mélik, 430, *a*.
— Mesidjed, 210, *b*.
— Mezârik, 45, *b*.
— el-Mezra'ah, 553, *b*.
— Midinèh, 344, *b*.
— Mourakh, 45, *b*.
— Modjib (Arnon), 502-503.
— Mokatteb (inscriptions sinaïtiques), 20-21.
— Mou'addamiyèh, 467, *b*; 484, *a*.
— Mou'akkar, 534, *a*.
— el-Mirzaba, 59, *b*.
— Mouça (Pétra), 48, *a*.
— el-Mouhallèh, 59, *b*.
— Moukkoubélèh, 45, *b*.
— Moussallabèh, 344, *b*.
— Moussîn, 420, *a*.
— en-Nahr, 680, *b*.
— Naqb Boudrah, 15, *b*.
— Na'oûr, 512, *a*.
— en-Nâr, 365, *b*; 382, *a*; 420, *b*; 429, *a*.
— Nimrèh, 539, *b*.
— Nisrin, 21, *a*.
— en-Nou'aïmèh, 443, *a*; 516, *a*.
— en-Nouçoûr, 623, *b*.
— en-Noueïdjis, 515, *b*.
— Nomeïrah, 73, *a*.
— el-Ouâlèh, 507, *b*; 508, *b*.
— Ouardan, 13, *b*.

Ouady el-Ouast, 512, *a*.
— Ouçeit, 14, *a*.
— Oueïdèh, 73, *a*.
— Oumm Adjraf, 18, *a*.
— el-Ouerd, 212, *a*.
— Ouetîr, 45, *a*.
— Oumm Hamoûd, 47, *b*.
— Oumm el-Lakis, 207, *b*.
— Oumm Ouadjid, 37, *b*.
— Oumm Takhah, 24, *b*.
— Ourtas, 358, *b*.
— Qabr Khélouèh, 363, *a*.
— Qadis, 65, *b*.
— Qaisèh, 65, *b*.
— Qanah (Kanah), 402, *a*.
— Qaraf, 33, *a*.
— el-Qelt, 373, *a*.
— Qennaouât, 532, *a*.
— Qhéreïr, 65, *a*.
— el-Qoneitrah, 365, *b*.
— el-Qorn, 626, *b*; 632, *a*.
— Qoureïn, 477, *b*.
— el-Qoureiyèh, 62, *a*.
— Qouweisèh, 14, *a*.
— Roubt el-Djamoûs, 367, *b*.
— es-Saad, 34, *a*.
— Saal, 44, *a*.
— es Sa'dèh, 45, *a*.
— Sadr, 13, *b*.
— Saidoûn, 515, *b*.
— Safiyèh, 73, *b*.
— Sahouèh, 548, *a*.
— es-Sakiah, 430, *a*.
— Salga, 79, *a*.
— es-Samt (Vallée de Élah), 201; 213, *b*.
— Sarar, 201.
— Sarbat el-Khadîm, 18.
— es-Sébâ, 60, *a*; 62, *b*.
— Sébaiyèh, 34, *a*, 37, *b*.
— Sebta, 225, *a*.
— es-Sekkèh, 581, *b*.
— es-Semak, 458, *a*.
— es-Seraiyib, 486, *b*.
— es-Seyyah, 427, *b*.
— Seyâl, 382, *b*.
— Siddiyèh (V. ouady Safiyèh).
— Sidr, 378, *b*.
— es-Sik, 59, *b*.
— Simsim, 201; 207, *b*; 212, *b*.
— Sobât, 625, *b*.
— Somghy, 44, *b*.
— Soueïlib, 515, *b*.
— Soueïmèh, 511, *b*.
— Souïg, 18, *a*.
— Solaf, 24, *b*.
— Oumm Themaïm, 18, *a*.
— er-Rabadiyèh, 462, *a*, *b*.
— Rahabèh, 37, *b*.
— Raouîl, 686, *b*.

Ouady Ras el-Aïn, 398, *b*.
— Ras el-Bedr, 549, *b*.
— Rattamèh, 24, *a*.
— Rechâch, 443, *a*.
— Rehachta, 604, *b*.
— Reiyanèh, 13, *b*; 44, *a*.
— es-Rimm, 23, *a*.
— Rohaïbèh (Rehoboth), 62, *b*; 66, *b*.
— Roubaï, 57, *b*.
— Roummâni, 378, *a*.
— Routig, 37, *b*.
— et-Ta'al, 548, *a*.
— Ta'amirah, 382, *a*.
— Taba, 45, *b*.
— Talah, 33, *a*.
— et-Tannoûr, 211, *b*.
— et-Taradjmèh, 363, *a*.
— Taouâhîn, 462, *b*.
— Tannourin, 606, *b*.
— Tarchich, 623, *a*.
— Tayyibèh (Pérée), 524-525.
— et-Tayyibèh (Péninsule sinaïtique), 14, *b*.
— Tefouah, 210, *b*.
— et-Teïm, 486, *b*.
— eth-Thal, 14, *b*.
— eth-Thebt, 37, *b*.
— eth-Themed, 505, *b*.
— Tofilèh, 68, *a*; 74, *b*.
— Tôr el-Bahr, 36, *a*.
— Tourfah, 37, *b*.
— el-Yâbis, 523, *b*.
— Yahfoûfèh, 625, *a*.
— Yelma, 391, *b*.
— Zakkoûr, 402, *a*.
— Zedi, 549, *a*.
— Zeïdi, 534, *a*.
— Zerqa (Jabbok), 84.
— Zerqa Ma'în, 369, *b*; 508, *a*, *b*.
— Z'gara, 508, *a*.
— Zo'ara, 60, *a*; 75, *a*.
— Zoïba, 729, *b*.
— Zoueïtin, 33, *a*.
Ouahballath, 651, *a*.
Ouatar, 548, *b*.
Ouéledjèh, 212, *a*.
Ouelga, 531, b.
Ouélys, 134.
Ouély Abou el-Aouf, 390, *a*.
— Abou Chouchèh, 236, *b*.
— Bédâouî, 671, *b*.
— Cheïkh Aba Aabeïda ed-Djerrah, 707, *b*.
— Gheïkh el-Amri, 66, *b*.
— Cheïkh Ayâch, 672, *b*.
— Cheïkh Habîb, 581, *a*.
— Cheïkh Hassân, 207, *a*.
— Cheïkh Salèh (Peninsule sinaïtique), 44, *a*.
— Imâm Ali, 233, *a*.

Ouély el-Khidr, 475, b; 571, b.
— Nébi Yahya (Saïda), 581, a.
Ouïoûn (Haourân), 549, b.
Ouïoûn el-Alâq (Syrie), 668, a.
Ouïoûn Mouça, près de Suez, 13, a.
Ouïoûn es-Semâm, non loin de Qoneïtirah, 552, b.
Ouléd Ali (Bédouins), 648, b.
Oulémas, 137.
Oumm el-Aamid, 480, b.
— el-Araïs, 76, a; 363, a.
— Baghek [ruines] (Thamara?), 385, b.
— ed-Djémal (Beth Gamul?) 522, b.
— ed-Djenberis [cratère], 551, b.
— Djoûriyèh, 446, a.
— Edeba, 522, b.
— Goumal, 77, b.
— Ikhouâr, [cratère], 551, b.
Oumm Kalèh, 588, b.
— el Lakis (Lakhich), 207, b.
— el-Kénafat, 512, a.
— el-Ma'zèh [cratère], 551, b.
— el-Meyâdhin, 534, b.
— el-Mezâbil, 534, b.
— Nébi Saf, 588, a.
— Nébi Seïdoûn (Saïda), 580, b.
— el-Ouélèd, 505, b.
— Qeïs (Gadara), 524–556.
— er-Reçâs, 505, a.
— Rouch, 241, a.
— er-Rouhaq, 550, a.
— Şiknâni, 534, b
— ez-Zeinat, 411, a.
Ourdèh (Ourdil), 729, a.
Ourdil (Ourdèh), 720, a.
Ourtas, 359, b.

P

Païas (Baiæ), 760, b.
Palæotyros, 482, b. 568.
Palestine, 197–201.
Palmyre (Tadmor), 650–660.
Paltala Tchaï [rivière], 767, b.
Paltos (Ras Baldèh el-Mélek), 702, a
Pekakh, 107.
Pékakhia, 107.
Pelichtim, 202.
Pella (Fâhil), 524, a.
Péluse (Sin), 77, b.
Pendentifs [arch.], 130.
Pentaschœnon (Katiyèh?), 78, a.
Pérée, 495.
Pétra (ouady Mouça), 48–55.
Phæna (El-Mousmiyèh), 536–538.
Pharan (Feïrân), 22.
Pharnake (V. Apamée).
Pharphar (Nahr el-Aouadj), 535, a; 553, a.
Phasaélis (El-Façaïl), 443.
Phélès, 560, a.
Phéniciens, 98.
Philadelphia (Ammân), 512–515.
Philippopolis (Chouhba), 540, a.
Philistins, 99; 202–203.
Phoxinellus Libani, 624, a.
Pi-haghiroth, 11
Pierius (Djébel Késérik), 81.
Piliers de Jonas, 760, a.
Pinare (Déli Tchaï) [fleuve], 754; 761, b.
Pirathon (Ferata), 402, b.
Plaine d'Antioche (El-Amq), 742, a.
Plaine de Réphaïm (ou des Géants), 34*, b.
Plaine de Saron, 232, b.
Platanum (Ras Damoûr), 582, a.
Podandus (Anafcha) [château], 771, a.
Poissons, 95.
Polygamie, 153.
Pomme de Sodome, 381, b.
Pompeïopolis (Soli), 776, b.
Porphyrion (Khân Nébi Younas), 581, b.
Port Bonnel (Bouroun-li), 736, b.
Portella (Portes de Cilicie, Sakal Toutan), 760, a.
Portes de Cilicie, (Portella, Sakal Toutan), 760, a.
— (Koulek Boghaz), 770.
Promontorium album (Ras el-Abyad), 481, b.
Promontorium Posidium (Ras el-Bouçeït). 778, b.
Promontorium Rhosicum (Rhosus) (Ras el-Khanzîr), 778, b.
Ptolémaïs (Saint-Jean d'Acre), 415–419.
Puits de Jacob (Bîr Yakoûb), 392, a.
Puits de Salomon (Ras el-Aïn), 482, a.
Puits des Trois-Rois, 348, b.
Pygmalion, 560, b.
Pyles amanides, 735, b; 760, b.
Pyles assyriennes, 760, b.
Pyles maritimes, 760, b; 777, b.
Pyles syriennes, 737, b; 742, b; 760, b.
Pyrame (Djihân Tchaï) [fleuve], 754.

Q

El-Qâ'a [plaine], 33, b.
El-Qâ'a, 669, b.
Qabâlan, 391, b.
Qabâtiyèh, 407, b.

Qabr Habîl, 627, *b*.
Qabr Haïrân (Tombeau de Hiram), 569, *b*.
Qabr es-Sit, 536, *a*.
Qâbri, 476, *b*.
El-Qadem, 493, *a*; 535, *b*.
Qaïms (les), 138.
Qaïsariyèh (Césarée), 421-424.
El-Qala'at, 556, *a*.
Qala'at Areïmèh (Arima), 688, *b*.
— Baghrâs (Mansio Pangrios), 737, *a*.
— Banias (château de Banias), 475-476.
— el-Bourek (château des Bassins), 357.
— Boustra, 48A, *b*.
— ech-Chem'a, 481, *b*.
Qala'at ech-Chouqîf (Beaufort, Chéqif Arnoûn), 553-556.
— ed-Dama, 378, *a*.
— Djendel, 490, *b*.
— Djiddîn, 477, *b*.
— el-Fakhra, €07, *b*.
— Hârim (Harrem), 724, *b*.
— el-Hosn (près de Bechtoudâr), 605, *a*.
— el-Hosn (Hosn Nihha), 621, *a*; 622, *b*.
— el-Hosn (Gamala ?), 457.
Qala'at el-Hosn (Le Krak, Hosn el-Akrad), 673-677.
— Ibn (château de Derbessac), 737, *a*.
— Ibn Ma'ân, 460-461.
— Ma'alîn, 702, *b*.
— em-Moudiq (Apamée, Fémie), 708, *a*.
— Moseilihah, 600, *b*.
— en-Nakhl (Khân Nakhl), 65, *a*.
— Oumm Baghek, 75, *a*.
— el-Qoleïah (château de la Colée), 686, *a*.
Qala'at Qoureïn (Krein) (Montfort), 477-480.
— er-Rabad, 523, *b*.
— Ras el-Aïn, 401, *b*.
— Sarba, 594, *a*.
— Seïdjar (Larissa), 707, *b*.
— Sém'ân, 738-741.
— es-Sobaïbèh (*V.* Qala'at Banias), 475-476.
— Tchaï (vallée), 772, *b*.
— et-Tôr, 35, *b*.
— Zo'ara (Zo'ar), 75, *a*.
Qalaoûn, 120.
Qalb Loûzèh, 716, *b*.
Qâna (Kana ?), 486, *a*; 570, *b*.
Qanât ed-Djélîl (Cana), 431.
Qanâtir Fir'oûn, 533, *a*; 534, *b*.
Qanobîn [couvent], 666, *b*.
Qantarah, 485, *a*.
Qaqoûn, 420, *a*.
Qâra (Ocurura), 668, *a*.
Qariyet el-'Enab (Qiryat Jearim), 238-239.
Qarnoûn (Karne), 698, *a*.
Qaryéteïn (Nezala), 649, *b*; 680, *b*.
Qasr Fir'oûn (Pétra), 53.
Qasr Fir'oûn (Palestine transjordanienne), 535, *a*.
— Hadjlah (Beth Ogla), 372 *a*, 373, *b*.
— el-Haïr, 650, *a*.
— el-Herri, 505, *b*.
— el-Manthara (Franche Garde ?) 350, *b*.
— el-Melfoûf, 522, *b*.
— Néba, 621, *a*.
— el-Ouardan, 680, *b*.
— Rabba, 502, *a*.
— el-Yéhoûd, 373, *a*.
— Younas, 626, *a*.
El-Qatamôn, 348, *b*.
Qatana, 493, *a*.
Qateifèh, 649, *b*.
Qeiçin, 402, *b*; 403, *b*.
Qennaouât (Kenath, Canatha), 542-544.
Qennésirîn, 743, *b*.
Qiayas (le), 137.
El-Qobeïbèh, 208, *a*.
Qîr Haréseth (Kérak), 68-72.
Qiryat Jearim (Qariyet el-'Enab), 238-239.
Qleia'at (Coliath), 672, *b*.
Qoleïb (Kleib), tell, 498.
Qoneïtirah, 552, *b*.
Qornet el-Hamrah, 623, *a*.
El-Qoubab, 237, *a*.
Qoubbet el-Baoûl (chaîne de hauteurs), 60, *a*.
Qoubbet Doûris, 621, *a*.
— en-Nasr, 628, *b*.
— Rahîl (Tombeau de Rachel), 349, *a*, *b*.
El-Qoubeïbèh (Emmaüs ?), près de Nébi Samouïl, 242, *b*.
El-Qoubeïbèh (Syrie septentrionale), 744, *a*.
Qoûmiyèh, 438, *b*.
Qourachi [rivière], 720, *a*.
Qoureiyât (Kiriathaïm), 507, *b*.
Qoureiyèh, 549, *b*.
Qourm Dbibân, 505, *a*.
Qourneïn Hamah, 712, *a*.
Qourneïn Sartabèh (*V.* Djébel Sartabèh), 443-444.
Qoustoul, 507, *a*.
Qsâl (Chisloth Thabor, Xaloth), 435, *a*; 438, *b*.

R

Raba Amer, 670, *b*.
Rabba (Ar-Moab, Rabbath-Moab, Areopolis), 501-502.
Rabbath Ammon (Ammân), 512-515.
Rabbath-Moab (Rabba), 501-502.
Racheya, 489, *a*.

Racheyet el-Fakhkhâr, 487, *a*.
Rafât, 60, *b*.
Rafaniyèh (Raphanea), 686.
Rafidiyèh, 403, *a*.
Er-Râhah [plaine], 25, *a*.
Rahami (Bédouins), 5.
Raïth, 648, *a*.
Raki, 158.
Rakim, 501, *b*.
Rakhlèh, 493, *a*.
Rakkah, 748, *a*.
Er-Râm (Ramah), 387, *b*.
Ramadhân, 169.
Ramah (Er-Râm), 387, *b*.
Ramah, 711, *b*.
Râmallah, 388, *a*.
Ramath-Mizpèh (Djébel Och'a), 517, *a*.
Râmin, 419, *b*.
Ramitha (Lataqiyèh), 702-704.
Ramlèh, 234-235.
Ramoth Galaad (Es-Salt), 516-517.
Rana, 213, *b*.
Raouendân [ruines], 737, *b*.
Raphanea (Rafaniyèh), 686, *b*.
Raphia (Bir Refah), 79, *a*.
Ras Abou Zénimèh, 15, *a*.
— el-Abyad (Promontorium album), 481, *b*.
— el-Aïn (Aïn Salèh), 357.
Ras el-Aïn (Puits de Salomon), 482, *a*.
— el-Aïn (Ba'albek), 621, *a*.
— el-Aïn (sur le Garizim), 399, *a*.
— el-Aïn (près du Nahr el-Aoudjeh), 401, *b*.
— el-Aïn Far'a (Ænon?), 401; 444, *b*.
— Aïn el-Façaïl, 443, *b*.
— el-Akhmar, 483, *b*.
— Amir, 67, *a*.
— el-Aqra [mont], 81; 435, *b*.
— Ba'albek (Conna, Chonochora), 669, *b*.
— Baldèh el-Mélek (Paltos), 702, *a*.
— Beyrout, 587, *b*.
— Bouçeit (Promontorium Posidium), 80; 778, *b*.
— el-Bourqa, 45, *b*.
— Chaqqa (Theouprosopon), 600, *b*; 660, *b*.
— Damoûr (Platanum), 582, *a*.
— Djédrah, 581, *b*.
— Fechkhah, 367, *a*; 382, *a*.
— Hich, 367, *b*.
— el-Khanzir (Promontorium Rhosicum), 80; 734, *a*; 778, *b*.
— Ibn el-Hâni, 80; 778, *b*.
— Kerker [château] (Calcalia), 241, *b*.
Ras Mersed, 381, *a*.
— Mohammed [cap], 33, *a*.
— el-Moucheïrifèh, 480, *b*.
— el-Mouçry, 45, *b*.
— en-Naqoûrah (Scala Tyriorum), 480, *b*.
Redjoum el-Bahr, 366, *b*.
Redjoum el-Ouast, 512, *a*.
Refâdi, 741, *b*.
Réhab, 717, *b*.
Rehoboth (ouady Rohaïbèh), 62, *b*.
Reï es-Sin (Ericium), 702, *a*.
Reifoûn, 607, *b*.
Er-Reinèh, 450, *a*.
Er-Remthèh, 526, *b*.
Réphaïm, 98.
Réphidim, 24, *a*.
Reptiles, 95.
Rersus, 737, *a*.
Réservoirs de Salomon, 357-358.
Resm el-Hadid, 669, *a*.
Er-Restân (Arethusa), 678, *b*.
Retzin, 107.
Rézon, 105.
Rhaïrèh, 608, *b*.
Rhinocoloura, (El-Arich), 78.
Rhosus [promontoire], 778, *b*.
Rhosus (Arsous), 786, *b*.
Riblah, 670, *a*.
Ricinus communis, 375, *a*.
Ridhan Bekkah [plateau], 44, *b*.
Ridjm el-Marâ [cratère], 551, *a*, *b*.
Riha, 712, *a*.
Rimèh, 531, *b*.
R'maïl, 505, *b*.
Roboam, 105.
Rocher de Saint Jean-Baptiste, 346, *a*.
Rochetaillie (Nahr Fâleq), 428, *b*.
Roches granitiques. 84.
Roches porphyriques, 84.
Roches volcaniques, 84.
Rohas (Orfa, Édesse), 748-749.
Rosselân (Ansariyèhs), 681, *b*.
Rouâd (Aradus), 697, *a*.
Rouala (Bédouins), 648, *b*.
Rouchaïdèh (Bédouins), 381, *b*.
Er-Roucheïdjèh [cratère], 551, *b*.
Er-Roûdj [canton], 714, *b*.
Roudjeïm Sélamèh, 75, *b*.
Roudjib, 891, *b*.
Roudjoum Sélim, 505, *a*.
Roueiha, 713, *a*.
Er-Rouhbèh [plaine], 550, *a*.
Roumeïlèh, 381, *b*.
Roumkalah, 750, *a*.

S

Saint-Saba, [chapelle de], 365, *a*.
Saint-Samuel la Montjoie (Nébi Samouïl), 242.
Sadad (Zedad), 680, *b*.
Safâ [le], 499; 550-551.

Es-Safah [passe], 59, *b*.
Safed, 465–467.
Safed el-Boutia, 485, *b*.
Safi Sou [rivière], 751, *a*.
Safiriyèh (Sariphœa), 233, *b*.
Safita (Castel Blanc), [château], 681-683.
Es-Safiyèh [ruines], 74.
Es-Safoût, 515, *b*.
Sahel el-Djédeïdèh, 631, *b*.
Sahil Alma, 593, *b*.
Sahioun, 722–724.
Sahouet el-Khidr, 549, *b*.
Sahret Dimâs, 632, *a*.
Saïda (Sidon), 572–576.
Saïda [nécropole de], 576–580.
Saïda [environs de], 580–581.
Saïdet el-Manthara [chapelle], 580, *b*.
Saïdiyèh (Bédouins), 42.
Saïdnaya (Danaba), 646, *b*.
Sarisch Khân, 770, *a*.
Sakal Toutan (Portes de Cilicie), 760, *b*.
Sakhnin, 431, *a*.
Sâla, 550, *a*.
Salah ed-Dîn, 119.
Salahiyèh (Égypte), 77, *b*.
Salaminias (Selmiyèh), 688, *b*.
Salchah (Salkhad), 549, *b*.
Salkhad (Salchah), 549, *b*.
Salmanasar, 106.
Salmanasar III, 105.
Salmanipek Dagh [montagne], 753, *a*.
Salomon, 104-105.
Es-Salt (Ramoth Galaad), 516-517.
Sam, 752, *b*.
Samarie (Sébastiyèh), 403-406.
Samosate, 748, *a*.
Samoûniyeh (Simonias ?), 433, *b*.
Samriyèh, 445, *a*.
Es-Sanameïn (Aera), 534 *a* ; 533–534.
Sanctuaire de la Visitation, près de Aïn Kârim, 345, *b*.
Sânoûr (Béthulie), 406–407.
Santons, 138.
Saoûalihah (Bédouins), 5.
Saouak, 750, *a*.
Saouânèh, 485, *a*.
Saouâra, 538, *a*.
Es-Sâouiyèh, 391, *b*.
Sapalel, 100.
Le Saphran (Chéfa'Amer), 430, *a*.
Sara Kaouack, 772, *b*.
Sarah (Zorah), 211, *a*.
Sarbat el-Khadim (mines), 18–20.
Sarepta (Sarfend), 571-572.
Sarfend, près d'Athlit, 425, *a*.
Sarfend (Sarepta), 425, *a* ; 571–572.
Sarfend el-Ammar, 234, *b*.
Sargon, 108.
Sari Saki (Karsus) [ruisseau], 760, *b*.
Sariphœa (Safiriyèh), 233, *b*.
Sarisch Khân, 774, *b*.
Sarmit (Sermeda), 717, *a*.
Saron [plaine de], 420–421.
Sarra, 402, *b*.
Sarus (Sihoûn) [fleuve], 755 ; 768, *a*.
Sa'sa, 553, *a*.
Saül, 103.
Sauran Tchaï, [rivière] 765, *b*.
Scala Tyriorum, 480, *b*.
Scandelion (Iskandéroûna), 481, *a*.
Schoachmé [col], 763, *b*.
Schouk Merzivouan, 761, *b*.
Sçilo (Seiloûn), 390–391.
Sçocho (Choueïkèh), 210, *b* ; 213, *b*.
Scyrthus (Kara Tchaï), 748, *a*.
Scythopolis (Beïçân), 436–437.
Sébaïta, 67, *a*.
Sébasté (Samarie), 404–406.
Sébastiyèh (Samarie), 403–406.
Sebbèh (Masada), 382–385.
Es-Sebkhah, 74, *b*.
Es-Sebkhah [marais près de Balis], 743, *b*.
Es-Sebleiyèh [ruines], 47, *b*.
Sebt Qala'ah (Bassuet), 751, *a*,
Sédékiah, 110.
Es-Seïd, 679, *a*.
Es-Sefinèh, 488, *b*.
Séfoûriyèh (Séphoris, Dio-**Césarée**), 431-432.
Seïar el-Ghanem [ruines], 356, *b*.
Seïh Baba, 15, *a*.
Seïl Hanezir, 73, *b*.
Seïl Ledjoûm, 505, *a*.
Seiloûn (Sçilo), 390–391.
Es-Seisebân, 73, *b*.
Sekkah, 512, *a*.
Es-Seksekiyèh, 571, *b*.
Selah Etham, 359, *a*.
Sélamlik, 155.
Sélefkèh (Sleucie), 777, *b*.
Séleucus, 112.
Séleucia Pieria (Soueïdiyèh) (Syrie), 732-435.
Séleucie (Sélefkèh) (Cilicie), 777 *b*.
Sélim Ier, 120.
Selmiyèh (Salaminias), 688, *b*.
Semak, 457, *a*.
Es-Sémiriyèh, 476, *b*.
Sémites, 98-99.
Sémoû'a (Echtemoa), 60, *b*.
Semr (*mimosa unguis cati*), 381, *b*.
Sennabris (Kadès ?), 456, *a*.
Sennachérib, 108–109.
Séphoris (Séfoûriyèh), 431–432.
Seraïkim, 713, *b*.
Serbes, 743, *a*.
Serdiyèh (Bédouins), 536, *a*.
Serdjilla, 711, *a*.
Sermeda (Sarmit), 717, *a*.
Sermeïn, 712, *a*.

Sfekh, [colline de], 549, *b*.
Siah, 545–546.
Sichem (Naplouse), 392–398.
Es–Sidjn, 451, *b*.
Sidon (Saïda), 572–576.
Sihon, roi de Basçan, 494.
Sihoûn (Sarus) [fleuve], 755 ; 767, *b*.
Es–Sik [gorge], 50–51.
Silèh, 406, *a* ; 410, *a*.
Simonias (Samoûniyèh), 433, *b*.
Simsim, 207, *b*.
Sin (Péluse), 77, *b*.
Sinaï (montagne du), 31.
Sindjil, 390, *a*.
Sirion (Hermon), 490, *a*.
Sis (Flavias ?), 766–767.
Skin, 721, *b*.
Sleïm, 542, *a*.
Slevi, 713, *b*.
Es–Sneïta'a [cratère], 550. *a*.
Sodome, 75.
Sof Dagh [montagne], 752, *b*.
Soghan (Alla Dagh) [montagne], 767, *a*.
Sôlâm (Sunam), 438, *a*.
Solanum coagulans, 375, *a*.
Soli (Pompeïopolis, Hacmoûn), 776, *b*.
Sorkun Sou [rivière], 777, *a*.
Soueïfiyèh, 522, *b*.
Soueïmèh (Beït Yesimoth ?), 511, *a*.
Soumièh [fort ruiné], 510, *b*.
Sou Bonar, 750, *b*.
Soudeïd, 75, *b*.
Soueïdèh (Dionysias), 547–548.
Soueïdiyèh (Séleucie), 732–735.
Soueïniyèh, 501.
Soûf, 523, *a*.
Es-Soufeï [passe], 59, *b*.
Es-Soukkariyèh, 207, *b*.
Soukkoth, 11.
Soukkoth (Aïn es-Sqoût), 445.
Soultân Yaqoûb, 648, *a*.
Soultân Ibrahim [montagne], 686, *a*.
Soum'hra, 502, *a*.
Es–Soûq, 487, *b*.
Soûq el-Khân, 556, *b*.
Soûq ouady Barada (Abila), 626, *b*.
Soûqaniyèh, 559, *a*.
Sour (Tyr), 559–568.
Sour Baher, 363, *a*.
Source sabbatique (Le Fouâr), 677, *b*.
Sourghâya, 625, *b*.
Soutoûh Haroûn [plateau], 54, *b*.
Stalactites [arch], 132.
Straki (Ostracina ?), 78, *a*.
Suet [district], 491, *b*.
Sunam (Sôlâm), 439, *a*.
Sunna, la, 137.
Sycaminum (Khaïfa), 412, *a*.
Syrie, 407, *a*.
Syriens, 149.

T

Ta'amirah (Bédouins), 380, *a*.
Ta'anach (Ta'annouq), 410, *a*.
Ta'annouq (Ta'anach), 410, *a*.
Ta'âra, 532, *b*.
Tabac, 161.
Tabariyèh (Tibériade), 452–454.
Et–Tabigha, 467, *a*.
Tabor [mont] (Djébel et–Toûr), 81.
Taboûra, 601, *b*.
Tadmor (Palmyre), 650–660.
Tahana, 745, *b*.
Taïteba, 467, *b*; 483, *b*.
Taliyèh, 621, *a*.
Talloûzah, 401, *a*.
Talmud de Jérusalem, 452, *b*.
Tâmoûn, 444, *b*.
Tamrah, 430, *b*.
Tamyras (Nahr ed–Damoûr), 582, *a*.
Tannourin el–Tahta, 605, *b*.
Tantoûr [hauteur] (près de Bethléhem), 348, *a*.
Tantoûrah (Dora), 424, *b*.
Taouahîn es–Soukkar, 375, *b*.
Taphol (Tofîlèh), 68.
Tappouah (Atboûf), 444, *b*.
Taraboulous (Tripoli), 661–665.
Tarba, 550, *a*.
Tarbouch, 156.
Tarichée (Kérak), 456.
Tarse (Tarsous), 773, *a*.
Tarsous (Tarse), 773–774.
Tarsous Tchaï (Cydnus) [fleuve] 755 ; 773, *b*.
Tartedj, 606, *a*.
Tartoûs (Tortose), 694–697 [Taurus, chaîne du, 754.
Et–Tayyib, 76, *a*.
Tayyibèh (Judée), 210, *b*.
Tayyibèh (Samarie) 389, *a*.
Et–Tayyibèh, (Palestine transjordanienne), 523, *a*; 524, *a*.
Et–Tayyibèh (Syrie), 625, *a*.
Et–Tayyibèh, 712, *a*.
Tchardak, 750, *a*.
Tcharmélik, 746, *b*.
Tchakit Sou (*V*. Chakout Sou).
Tchau Dagh [montagne] 772, *a*.
Tcherché Kaïa, 736, *b*.
Tcherkess, 758.

Tchikallat Dagh (Hadjar Dagh), 752.
Tchouban Bey, 745, *b*.
Tebbel, 751, *a*.
Tedef, 743, *a*.
Tedjli Ova, 763, *a*.
Teffâh [district], 559, *a*; 581, *b*.
Et-Tefouah (Beth Tappuah), 210, *b*.
Thelsea (Maksoûrah?), 647, *b*.
Teïma, 550, *a*.
Teir Doubbèh, 486, *b*.
Teïrzibnèh, 486, *a*.
Tekkés, 170.
Tékoa (Téqoua), 360-361.
Telanissus (Tell Nichîn), 741, *b*.
Et-Tell, 390, *a*.
Et-Tell (Bethsaïde, Julias), 458-459.
Et-Tell, près de Ménin, 646, *b*.
Tell Abou Chedjar, 536, *a*.
— Faradj, 445, *b*.
— Faras, 499.
— Khanzîr, 552, *b*.
— Nédi, 552, *b*.
— Touneïs, 541, *a*.
— Youssouf, 552, *b*.
Tell Abrian, 570, *b*.
— el-Akberim, 718, *a*.
— el-Akhmar, 548, *b*.
— Arad (Arad), 60, *a*; 76, *a*.
— Asîr (Aser), 444, *b*.
— Bachel (Turbessel), 745, *b*.
— Batiyèh, 679, *a*.
— Battal Koïougui, 752, *b*.
— Bédâouiyèh, 431, *b*.
— Biss, 678, *b*.
— Blaksih, 677, *a*.
— Bouçirèh, 698, *a*.
— el-Bourek, 572, *b*.
— el-Bournat, 210, *b*.
— Chaf, 550, *a*.
— Daou, 86, *b*.
— Daoûd, 751, *a*.
— Dalouk, 750, *b*.
— Chîhân, 498; 539, *a*.
— Defnèh (Tahpanhès), 77, *b*.
— Dibbîn (Ijon?), 556, *a*.
— Djéfât (Jotapata), 430-431.
— Djeldjoûl (Guilgal), 373, *a*.
— Djémal, 498; 540, *b*.
— Djezer (Gézer), 236-237.
— Doubbèh, 553, *a*.
— Eram, 552, *b*.
— Erfad (Arpad), 751, *b*.
— Far'a, 444, *b*.
— el-Ferouâna, 445, *b*.
— Forklos, 679, *a*.
— el-Foucar (Turon), 419, *a*.
— el-Foûl (Gabaa de Benjamin), 387, *a*.
— Gharrârah, 540, *b*.
— Gharrârat el-Kébîr, 498.
— Gharrârat el-Qibliyèh, 498.
Tell el-Hamîr, 535, *a*.
— el-Hamrah, 455, *b*
— el-Harra, 553, *a*.
— el-Hartiyèh, 433, *a*.
— el-Her (Magdolum, Magdol?), 77, *b*.
— Hod, 499.
— el-Hosn, 437, *b*.
— Hosn el-Kouffer, 549, *a*.
— Hoûm (Capernaüm?), 459-460.
— Izrân, 538, *b*.
— Kénicèh (Capharnaüm?), 427, *b*.
— Kerâoua, 444, *a*.
— el-Kerrèh, 672, *b*.
— Khâbar, 407, *a*.
— Kaled, 745, *b*.
— el-Kheïl, 551, *b*.
— Khoraïbèh (Hatzor), 467, *b*; 471, *b*.
— Kiçoûn, 430, *a*.
— Klef, 679, *a*.
— el-Koueïs, 409.
— Laknîn, 712.
— Leloûd, 751, *b*.
— Ma'achoûq, 483, *a*; 568.
— el-Madjerah, 445, *a*.
— el-Mansoûrah, 208, *a*.
— Mâr Hanna, 210, *a*.
— el-Menchiyèh, 208, *a*.
— Mikdâd, 533, *b*.
— Mourrèh, 712.
— Moustafa, 753, *a*.
— Moutsellîm, 410, *a*.
— el-Naçari, 445, *b*.
— Nébi Eyyoûb, 711, *b*.
— Nébi Mindaou (Laodicea ad Libanum), 670, *b*.
— Nichîn (Deïr Sém'ân), 741, *b*.
— el-Qaçis, 411, *b*.
— el-Qâdi (Dan), 472-473.
— el-Qâmoûn (Cammona, Jokneam?), 411, *a*.
— Rhounân, 751, *a*.
— es-Safiyèh (Mitspèh, Blanche-Garde), 213, *a*.
— es-Salahiyèh, 647, *b*.
— es-Samerat, 377, *b*.
— *es-Samoût*, *Migdol*, 11.
— es-Semak, 423, *a*.
— Soukât, 702, *a*.
— es-Stoummak, 714, *a*.
— el-Taoûm, 445, *b*.
— Zakhariyèh, 213, *b*.
— Zamboûr, 745, *b*.
— Zân, 745, *b*.
— Zerremân, 462, *b*.
Tellfita, 667, *a*.
Telmis, 752, *a*
Temnîn el-Tabhta, 162 *a*,
Téqoua (Tékoa), 360-361.
Térachan, 737, *b*.
Térabîn (Bédouins), 42.

Terkoûmiyèh (Tricomias), 210, *b*.
Terre Sainte, 197.
Thabaqa, 522, *b*.
Tamara (Kournoub), 59, *b*
Thamar (Oumm Baghek ?), 385, *b*.
Thamna (El-Bordj ?), 241, *a*.
Thapsaque, 744, *a*.
Thebez (Toubâs), 444, *b*.
Thelthatha (Nébi Safâ), 557, *b*.
Theouprosopon (Ras Chaqqa), 600, *b*; 660, *b*.
Thoana (Dhanèh), 68, *a*.
Thoukou, 11.
Tibériade (Tabariyèh), 452–454.
Tibériade [lac de] (Bahr Tabariyèh), 82.
Tibnèh (Timnath), 211, *a*; 389–390.
Tibnèh, 523, *a*.
Tibnîn (Toron), 484, *b*.
Tîh [désert de], 40-41.
Tihrel, 724, *b*.
Timnath (Tibnèh) (Judée), 211, *a*
Timnath-Serah (Tibnèh ?) (Samarie), 390, *a*.
Timolaüs, 651, *a*.
Tirchan, 751, *b*.
Et-Tirèh (Judée), 233, *b*.
Et-Tirèh (Tyrus), 427, *b*.
Tirzah (Talloûzah), 401, *a*.
Tissin, 737, *b*.
Tiyâhah (Bédouins), 42.
Tizin, 707, *a*.
Tléaï, 680, *b*.
Toflèh (Tophel, Taphol), 68, *a*.
Tokat (Indjir Keui), 718, *a*.
Toklèh, 684, *a*.
Toleil el-Foûl (Gabaa), 242, *a*.
Tombeau d'Absalon, à Jérusalem, 128.
— de Hiram (Qabr Haïrân), 483, *a*; 569, *b*.
— *de sainte Élisabeth*, 346, *b*.
— *de Joseph*, 392, *a*.
— *de Lazare*, 379, *a*.
— *de Rachel* (Qoubbet Rahîl), 349, *a*, *b*.
— *des Rois* à Jérusalem, 129.
Top Dagh, 748, *a*.
Tophel (Toflèh), 68.
Topra Kalessi, 762, *b*.
Tôr, 35, *b*.
Toron (Tibnîn), 484, *b*.
Toron de Boldo, 702, *a*.
Tortose (Antaradus), 694–697.
Toubâs (Thebez), 444, *b*.
Touglath Phalasar, 107, 108.
Toûla, 604, *b*.
Et-Touleïsoua [cratère], 551, *b*.
Toulin 485, *a*.
Toulkérem, 420, *a*.
Touloûl Cha'ar, 553, *a*.
— el-Gheïlèh, 551, *b*.
— es-Safâ [cratère], 550, *a*.
— Sournâm, 552, *b*.
Toûmât Nîha, 558, *b*.
Toumlo Kalessi [ruines], 765, *a*.
Toumrah, 438, *b*.
Tour de Straton, 421, *a*.
Tourân, 451, *a*; 480, *b*.
Tourbet el-Gha'y, 366, *b*.
Tourmanin, 717, *b*.
Tourmous Aya, 390, *a*.
Trachonitide (Ledjah), 495.
Tricomias (Terkoumiyèh), 210, *b*.
Trierès (Zékroûn), 660, *b*.
Tripoli (Taraboulous), 661–665.
Tschoukour Owa [plaine des Turkomans], 754.
Tseil, 534, *a*.
Tsor (Sour), 559–568.
Tulupe, 752, *a*.
Turbès, 134.
Terbessel (Tell Bacher), 745, *b*.
Turcs, 757.
Turkomans, 148–149; 757.
Turon (Tell el-Foucar), 415, *b*; 419, *a*.
Turris Kalessi [château], 766, *b*.
Turritella, 591, *b*.
Tyane (Nigdèh), 771, *a*.
Tyr (Tsor, Sour), 559-568.
Tyrus (Et-Tîreh), 427, *b*,

V

Vakoufs, 144.
Valénie (Banias), 700–702.
Vallée de Berachah (Bereikoût), 361, *a*.
Vaukh, 753, *a*.
Vézir, 136.
Via Stricta (Ouady ed-Destrèh). 427, *b*.

X

Xaloth (Qsâl), 435, *a*.

Y

Yâ 'ât, 610, *a*; 623, *b*.
Yabbok (Nahr Zerqa), 517.
Yabroûd, 389, *b*; 390, *a*.
Yabroûd (Yebrouda), 667, *b*.

Yadjoûr, 411, *b*.
Yafa (Japhia), 433, *b*.
Yafo (Jaffa), 228-232.
Yalo (Ajalon), 241, *b*.
Yalpouzi Tchaï [rivière], 763, *a*.
Yamoûnèh [lac], 623, *b*.
Yaqir, 738, *a*.
Yarmouk (Yarmouth), 211, *a*.
Yarmouth (Yarmouk), 211, *a*.
Yâroûn, 484, *a*.
Yasour, 233, *a*.
Yazour (Hazor?), 219, *b*.
Yebna (Jabnèh, Iamnia), 219, *b*.
Yebrouda (Yabroûd), 667, *b*.
Yéhoûdiyèh, 233, *a*.
El-Yémen [passe] 59, *b*.
Yéni Cheïr, 724, *b*.
Yénissos (Khân Younès), 79, *a*.
Yetma, 391, *b*.
Yézidiyèh, 681, *b*.
Yoghourt (lait caillé), 158.
Yohmoûr, 537, *a*.
Youtthah (Youttha), 61, *a*.

Z

Zabarrân, 752, *a*.
Zachariah, 107.
Zafarân, 505, *b*.
Zahlèh, 621, *b*.
Ez-Zakkoûr, 402, *b*.
Zanoah (Zanouah), 211, *a*.
Zanouah (Zanoah), 211, *a*.
Zaouâta, 403, *a*.
Zaouatar, 485, *b*.
Zaqqoûm, 375, *a*.
Zara (Zarath Chahar), 508, *a*.
Zarath Chahar (Zara), 508, *a*.
Zebdâni, 626, *a*.
Zebdèh, 433, *b*.
Zedad (Sadad), 680, *b*.
Zeghaïb (Antigonie), 731-732.
Zehaltèh, 558, *a*.
Zeïblèh, 677, *b*.
Zeïda, 679, *a*.
Zeïta, 420, *b*.
Zeïthoûn, 767, *a*.
Zèkouèh, 631, *b*.
Zékroûn (Trierès), 660, *b*.
Zemrèh, 698, *a*.
Zenghi, 119.
Zénobie (Batzabbaï), 651, *a*.
Zephyrium (Mersina), 775, *a*.
Zér'în (Jezraël, Gerinum), 436, *a*.
Zérobabel, 111.
Zgaro [rivière], 720, *a*.
Zgharta, 665, *b*.
Ziaret Pounar [source], 752, *b*.
Ez-Zîb (Achzib), 477, *a*.
Zibel (Djiblèh), 702, *a*.
Zif (Ziph), 76, *b*.
Zifroûn (Ziphron), 678, *b*.
Zilfa, 724, *b*.
Ziph (Zif), 76, *b*; 380, *b*.
Ziphron (Zifroûn), 677, *b*.
Zirbèh, 713, *b*.
Ziza, 506.
Zizyphus spina Christi, 375, *a*.
Zo'ar (Qala'at Zo'ara), 75.
Zo'arat el-Fôqa, 75, *b*.
Zonzommim, 98.
Zorah (Sarah) 211, *a*.
Zoueïrèh, 677, *a*.
Zoukera, 679, *a*.
Ez-Zoûq, 472, *a*.
Zoûq el-Hadji, 470, *a*.
Zoûq Méqaïl, 593, *b*.
Zoûq Mouçeba, 593, *b*.

RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

A. — INDEX DES VILLES.

HÔTELS, COUVENTS, CAFÉS, POSTES, MOYENS DE TRANSPORT, ETC.

Observation. — Depuis 1875, la Turquie fait partie de l'union postale internationale; cependant le service postal s'y trouve encore sous la surveillance des consuls, et dans les ports de mer, les bureaux de poste sont annexés aux agences des Compagnies maritimes. Le tarif du port des lettres est de 1 piastre (20 centimes env.) pour 15 gr., et celui des envois sous bande, de 10 paras pour 50 gr. Les cartes postales sont admises. Les plus importants de ces bureaux sont ceux de la Poste française et de la Poste autrichienne, qui ont chacun leurs timbres particuliers. Le directeur général des postes pour la Syrie et Chypre réside à Beyrout. On peut envoyer en Syrie des lettres poste restante, mais il vaut mieux les adresser à un consulat, à une maison de commerce ou à l'hôtel. Les lettres expédiées de Syrie en France ne mettent guère moins de 15 jours en route.

La *Poste russe* ne dessert que certaines localités. La *Poste turque* fait surtout le service de la côte à l'intérieur du pays, quand il n'est pas déjà entre les mains des consulats; les adresses des lettres doivent être écrites en turc ou en arabe.

Il y a en Syrie des bureaux internationaux et turcs, les premiers étant aussi des bureaux turcs. Dans les bureaux internationaux, les dépêches peuvent être écrites en toute langue, surtout en anglais et en français; dans les bureaux turcs, elles sont écrites en arabe ou en turc. D'un bureau turc, on enverra sa dépêche en arabe à la côte, où elle sera traduite pour être expédiée plus loin; il sera bon d'en confier l'envoi à un ami ou au consulat.

Tarif des dépêches internationales par mots : Grèce, chaque mot, 40 c.; Égypte, 15 c.; France, Hongrie, 66 c.; Italie, 55 c.; Autriche, 62 c.; Allemagne, 68 c.; Angleterre, 80 c.; Russie d'Europe, Suisse, 60 c.; Belgique, Pays-Bas, 61 c.; Danemark, 75 c. Norvège, 83 c. 1/2. Dans les bureaux internationaux qui ne sont pas sur la côte, un télégramme pour l'Europe coûte 4 fr. en sus du prix du tarif ci-dessus. Il sera bon de payer en argent français les dépêches internationales et en argent turc les dépêches locales. Nous indiquons dans les renseignements ci-dessous quelles sont les stations télégraphiques syriennes, internationales ou locales.

ACRE.

On peut loger au *couvent latin*, situé dans le Khân franc., au S. E. de la ville, près de la mer. L'agent consulaire français réside au Khân.

Poste : — Un service est fait tous les huit jours par les soins du gouvernement local. Le Lloyd austro-hongrois reçoit aussi les dépêches.

Télégraphes : — Bureau télégra-

phique international, en arabe et en français.

Consulats : — Agents consulaires : français, anglais, autrichien, allemand, etc.

Banquiers : — *Banque ottomane.*

Médecins : — Trois médecins, dont deux Européens et un Arabe.

Bains : — Deux bains turcs.

Voitures : — Un service de voitures se fait tous les jours entre cette ville et Kaïfa. La monture ordinaire est le cheval ou l'âne.

ALEP.

Logement : — Le mieux est d'obtenir un logement dans la maison du consul ou chez des marchands européens; — *Hôtel restaurant*, situé en face le Khân Kassabiyèh, près du consulat de France; table d'hôte, vins, prix modérés, tenu par Élie Habib et Joseph Jones; — Madame vᵉ *Bignoux* reçoit des voyageurs et des pensionnaires.

Poste : — La poste française fait régulièrement le service, tous les quinze jours, le vendredi, par Smyrne, et le lundi, par Alexandrie; un service russe se fait tous les quinze jours, le samedi, par Alexandrie, et le dimanche par Smyrne (ce dernier service ne prend généralement les lettres que pour les côtes de la Syrie). La poste turque part tous les vendredis pour Damas et pour Beyrout, et tous les samedis (par l'Asie Mineure) pour Constantinople. Les lettres sont réunies au Séraï un jour avant le départ du steamer. (*V.* pour le tarif, l'observation ci-dessus.)

Télégraphe : — Un bureau télégraphique international est installé au Séraï.

Consulats : — français, anglais, américain, autrichien et allemand.

Médecins : — Dʳ *Cozzonis*, Grec, de la Faculté de Paris; *Zacrrewski*, Polonais; Dʳ *Bischof* (Allemand) et quelques médecins militaires.

Pharmaciens : — La meilleure pharmacie est celle d'*André Conti*. Viennent ensuite celles de *Bandali* et *Charaoui*, etc.

Banquiers : — *Banque ottomane.* — *Streiff et Zollinger*, *Picciotto*, *Altaras* et autres maisons européennes. (*V.* pour le change des monnaies, p. 147).

Négociants : — *Khouri*, *Balith*, *Homsy*, *Daher*, *Naqouz*, etc.; *Baladi* (draps, soieries, noix de galle, etc.); *Villecroze*, Français; *Marcopoli et Girardi*, Italiens.

ALEXANDRETTE.

Logements : — On pourra trouver à se loger dans les maisons des agents consulaires. Il y a à Alexandrette quatre *Khâns*, avec quelques chambres mal tenues, sans aucun objet de literie.

Cafés-restaurants : — Deux cafés assez propres et quelques auberges passables.

Poste : — française, turque et russe; la livre turque vaut en général ici 104 piastres; la livre anglaise 114, le napoléon 90, et le medjidièh, 20 piastres 1/2. Bureaux, dans les agences des paquebots russes et français.

Télégraphe : — Bureau télégraphique international et bureau ottoman, au N. de la ville. L'employé réside en été à Beïlân.

Consulats : — Agents vice-consuls : français, anglais, allemand, autrichien, italien, américain, etc.

Médecins : — Un médecin grec. Médecin sanitaire.

Négociants européens : — *Levante*, *Luppi*, commissionnaires.

Bateaux à vapeur (*V. B.*, *Services des paquebots*).

ALEXANDRIE.

Hôtels : — *Hôtel de l'Europe*, place Méhémet-Ali (15 fr. par jour), et *hôtel Abbat* (15 fr. par jour)

place Sainte-Catherine. Le vin n'est pas compris dans les prix ci-dessus; — *Hôtel des Messageries*, strada della Borsa sul mare; — *British Hôtel*, 72, strada Moschena; — *d'Orient*, strada Scek Makmoud, etc.

Restaurants : — du *Café de France*, attenant au café de ce nom: — *de Londres*, au-dessus du café de France; — *de Paris*, rue d'Anastasy, etc.

Cafés : — *de France*, place Méhémet-Ali; — *des Deux-Mondes*, place Méhémet-Ali; — *d'Europe*, rue Ras et-Tîn; — *el-Paradisi*, café chantant, agréablement situé sur le bord de la mer, rue de la Poste-Française.

Poste : — *Poste française* : bureaux, rue de la Poste-Française, 1. Pour la France, l'Angleterre, l'Amérique, etc., *viâ* Marseille, par les bateaux des Messageries maritimes; départ d'Alexandrie une fois par semaine; dernière levée de la boîte, à 7 h. 30 min. — Bureau anglais, à l'office de la *Peninsular and Oriental steamer navigation Company*; bureau autrichien, *viâ* Trieste, rue de la Mosquée d'Attarîn, etc.

Télégraphe : — La *Eastern Telegraph Company* a ses bureaux près du consulat anglais; elle expédie des dépêches pour toutes les parties du monde. — Tarif des dépêches : pour la France, *viâ* Malte-Bone, Marseille, 1 fr. 70 cent. par mot; chaque mot de plus de dix lettres compte pour deux mots; pour l'Angleterre, *viâ* Malte, 10 mots, 25 fr.; 20 mots, 37 fr. 50 cent.

Le *Télégraphe égyptien* a ses bureaux près du télégraphe anglais. Dépêches pour la Syrie et les principales villes d'Europe, par Constantinople.

Voitures : — Les voitures sont très nombreuses à Alexandrie. Le tarif est de 2 fr. 50 par heure de jour, et de 3 fr. 75 à 4 fr. par heure de nuit. Pour une petite course de moins d'un quart d'heure, 1 fr. 25; au-dessus d'un quart d'heure, on paie l'heure entière; après la première heure, le prix est compté par demi-heures. Ce tarif n'est applicable qu'à l'intérieur de la ville et dans un rayon de 1 kilom. à 1 kilom. et demi à l'extérieur. Pour de plus longs trajets, un arrangement est nécessaire. — Le prix de location d'une voiture pour la journée est de 20 à 25 francs.

Anes et âniers : — On en trouve sur toutes les places et dans les principales rues. Prix : pour une petite course, 1 à 2 piastres tarif; pour une heure, 1 fr. 25; pour 3 à 4 heures, 2 fr. 50 à 3 fr.; pour une journée entière, 6 à 7 fr.

Drogmans : — On en trouvera dans les principaux hôtels. Pour le choix d'un drogman (*V.* p. 187-188). Tarif pour la ville, 1 fr. 50 à 2 fr. par jour.

Consulats : — *Consulat général de France*, place Méhémet Ali.

Chemins de fer : — La nouvelle gare des voyageurs est située près de la porte Moharem-Bey, au bout de la rue Chérif-Pacha. La gare du chemin de fer de Ramlèh est près du Pont-Neuf, un péu à l'E. de l'aiguille de Cléopâtre. (Pour les services de chemin de fer, *V. B*, p. 845).

Bateaux à vapeur : — *V. B*, *Services des paquebots*.

(Pour tous autres renseignements pratiques sur Alexandrie, debarquement, logements, comestibles, postes, télégraphes, banquiers, consulats, médecins, pharmaciens, libraires, etc., *V* .tome II, Guide d'Égypte, *Renseignements pratiques*).

BA'ALBEK.

Logements : — On peut trouver à se loger dans les premières maisons à dr. de la route. Les voyageurs qui ont des tentes pourront camper dans l'intérieur de l'Acropole.

Hôtels : — *Palmyra Hôtel*, tenu par Pericly D. Mimikaki; — *Hôtel*

Dimitri; — *Hôtel* indigène, tenu par Farès el-Arbid.

Bureau télégraphique turc.

BETHLÉHEM.

Couvent franciscain. — Bureau télégraphique turc.

BEYROUT.

Débarquement : — A peine le bateau a-t-il jeté l'ancre, qu'il est entouré de barques venues là pour prendre les voyageurs et leurs bagages. Les hôtels envoient à bord leurs agents, auxquels on fera bien de remettre ses bagages pour être portés à la douane. Le débarquement se fait avec plus d'ordre qu'à Jaffa. De la douane, le voyageur tourne à dr. pour remonter la rue des Chrétiens.

Le prix de la barque est de 1 fr. par personne, plus une très petite somme pour le bagage. Quelques personnes peuvent, du reste, s'associer et louer une barque pour 3 ou 4 francs. La *douane* est ouverte de 6 h. du matin jusqu'au soir. On rend, du reste, la visite des bagages plus aisée, moyennant un baghchich de 1 à 2 francs que l'on glisse dans les mains des employés subalternes et ce petit salaire suffit pour éviter bien des ennuis. Le passe-port n'est généralement pas demandé, mais il convient de l'avoir toujours à sa disposition.

Hôtels, restaurants : — *Hôtel de Bellevue*, à proximité de la ville, à Ras Beyrout (*V.* le plan), tenu par Timoléon Poucopoulos, successeur de son père Andréa. Très belle situation au bord de la mer. Vue du Liban. Prix, 15 fr. par jour, sans le vin. Arrangements de famille, table d'hôte. — *Hôtel d'Orient*, tenu par veuve Bassoul. Même situation et même vue que le précédent. Pour un voyageur, chambre et repas, sans vin, 12 fr.; un voyageur, chambre, salon, repas en chambre, 20 fr.; arrangements de famille, suivant le nombre des voyageurs et la durée de leur séjour. — *Grand Hôtel d'Europe*, au N. et à une certaine distance de l'hôtel Bellevue, dans le Soûq eth-Thaouîl (le bazar long), tenu par Déri-Carrèrè, chambre et repas, avec vin, 10 fr.; cuisine française, bonnes chambres. — *Hôtel de l'Univers*, tenu par Bouloss, au N. et non loin de l'hôtel Bellevue, 5 à 10 fr. par jour. — Un restaurant, tenu par un Français, dans la maison de Boustros; plusieurs petits hôtels et restaurants du second et du troisième ordre en ville et notamment sur la place nommée Soûq el-Bordj (le bazar de la tour), ou à Ras Beyrout.

Cafés, cercles : — Plusieurs cafés en ville et sur le bord de la mer, près des hôtels et tenus généralement par des Grecs. — *Cercles* allemand, suisse, avec journaux ; — *Club des Quilles*; on y est facilement admis en se faisant présenter; cafés dépendant des cercles. Plusieurs cafés arabes peuvent être mentionnés, notamment ceux qui se trouvent près de la douane, à cause de leur belle situation. Tasse de café, 20 à 30 paras; narghilèh, même prix.

Poste : — *Postes française, anglaise, autrichienne, russe*, dans le Khân d'Anthoûn Bey; service pour tous les points de l'Europe, suivant la convention internationale. *Poste ottomane* pour l'intérieur de la Syrie et le littoral, sur la place des Canons, en face la maison des Sœurs de Charité.

Télégraphe : — Bureau international, même local que la poste ; dépêches par voie d'Égypte et par Constantinople.

Consulats : — Les principales puissances de l'Europe ont à Beyrout des consuls généraux et les autres puissances, des vice-consuls ou des agents consulaires. Les bureaux du consulat de France sont in-

stallés dans le Khân d'Anthoûn Bey.

Drogmans : — S'adresser aux chancelleries des consulats ou aux principaux hôtels. Pour le choix d'un drogman (*V.* p. 187-188). Nous pouvons indiquer : *Hânèh*, *Nakhlèh Chaya*, *Daibis*, *Abdallah Dourzi*, *Joseph Radi*, très probe et consciencieux, etc.

Banquiers : — *Banque impériale ottomane*, en relation avec toutes les banques d'Europe, dans le Khân d'Anthoûn Bey. — *Gabour Tabib; Sursock; Touéni; C. Naggiard; F. Leithe.*

Change : — La livre turque, 115 piastres; la livre anglaise, 126; le Napoléon, 100; un ducat, 59; pièce de 5 francs, 25; un medjidièh d'argent, 22 piastres 30 paras; un schilling, 6 piastres; un franc, 5 piastres.

Médecins : — Dr *Suquet*, médecin sanitaire de France; Dr *Séné*, médecin-chef de l'hôpital des Sœurs; Dr *Cardaldi*, inspecteur des services sanitaires ottomans; Dr *Brigstock*, Anglais; Dr *Wartabet*, *Vandyck*, Dr *Post*, attachés à la mission américaine; Dr *Basilion*, Grec; médecins indigènes de l'école du Caire.

Voitures locales. — Voies de communication. — Moyens de transport.—Chevaux : — Plusieurs compagnies louent des voitures à la course et à l'heure; prix, 2 à 3 fr. Station de voitures sur la place des Canons; une autre, près du couvent des Capucins. Course à Ba'abda et à Hadeth, 70 piastres. On trouve des moukres près des hôtels, leurs chevaux sont généralement bons; le prix est de 5 fr. pour un jour, 3 fr. pour une demi-journée, et moins pour une excursion un peu longue. Un petit garçon, qui accompagne le cheval, reçoit 1 fr. par jour et la nourriture.—*Compagnie impériale ottomane de la route de Beyrout à Damas* : Départ pour Damas, deux fois par jour; diligence à 4 heures 1/2 du matin et poste à 5 h. du soir; trajet en 12 heures (*V.* p. 629-630). La Compagnie loue aussi des voitures pour excursions en ville et dans toutes les parties carrossables du Liban. On peut se rendre en voiture de Ba'albek à Chtôra en 6 heures. (*V.* Chtôra, renseignements généraux).

Bains : — *Bain turc*, nommé *Hammâm el-Djédîd* (le bain nouveau), près du bureau du télégraphe; 2 fr. par personne et 1 fr. de baghchich; *Bains de mer* du Dr Steliani, près de l'hôtel Bellevue. Les requins ne sont pas rares dans la baie de Beyrout et l'on fera bien de ne pas trop s'éloigner de la côte.

Cultes : — *Église américaine*, où le service se fait en arabe, derrière la caserne; deux *églises anglaises*, sur la route des Pins; *église et couvent des Sœurs de Charité de Saint-Vincent-de-Paul* (Pl. 8); *couvent* des Dames de Nazareth (Pl. 7); *couvent* des Franciscains de Terre-Sainte (Pl. 4); *institution* des Jésuites (Pl. 5); *couvent des Pères Lazaristes*, sur la place des Canons; *église et couvent des Capucins*, à côté de l'hôpital militaire turc (Pl. 3); *chapelle protestante allemande*, près de la nouvelle caserne; le service s'y fait alternativement en allemand et en français (Pl. 9); *église russe*; plusieurs *églises grecques*; *églises maronites*; *églises grecques-catholiques*: *arménienne*; *arméniennes-catholiques*; *mosquées*.

Libraires : — *Charles Bézier*, fils, dans la rue des Chrétiens (Thaouîlèh); — *Charlier*, dans le bazar Soûq eth-Thaouîl (le bazar long).

Photographes : — *Bonfils*, près du marché aux blés; *Dumas*, près l'hôtel Bellevue; *Aubin et Quarelli*.

Commerçants : — Les principaux commerçants sont, dans le Soûq eth-Thaouîl : *Ricard*, Français, au *Pauvre Diable*, chaussures et articles de Paris; *Aubin*, Français, au *Gant Rouge*; *Christofore*, grand magasin, articles de tout genre; *Beck*, Autrichien, marchand tailleur; *Fazzi*, Ita-

lien; *Iskender*, Juif, etc.; — près de la Marine, *Charles Trouyet*, Français, pâtisserie et comestibles.

Hôpitaux : — *Hôpital américain*; — *Hôpital Lazariste* (médecin, M. le docteur Suquet), (Pl. 8), tenu par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul; — *Hôpital allemand de l'Ordre de Saint-Jean* (Pl. 10), érigé au Ras Beyrout en 1866, tenu par les diaconesses de Kaiserswerth et dirigé par les médecins de la mission américaine.

Bateaux à vapeur : — (*V. B, Services des paquebots*)

BRINDISI.

Hôtels : — *Grand-Hôtel des Indes Orientales*, sur le port; *d'Europe; d'Angleterre; Victoria.*

Voitures : — à 1 chev., de la gare à la ville, 50 c.; 1 fr. la nuit. — Port d'attache de la malle des Indes.

Paquebots de la *Compagnie anglaise, péninsulaire et orientale*, du *Lloyd* et de la *Compagnie italienne* pour Corfou, la Grèce, la Turquie, l'Égypte, les côtes de l'Italie et de la Sicile (*V. B. Service des paquebots*).

LE CAIRE.

Nous ne donnons ici que les renseignements pratiques indispensables à un voyageur qui ne fait que traverser cette ville pour poursuivre sa route vers Port-Saïd ou Suez. Pour un séjour plus prolongé, on voudra bien consulter le guide d'Egypte, *Renseignements généraux*,

Hôtels; — *Shepeard's Hôtel*, sur l'Ezbékiyèh, tenu par Philippe Zech et particulièrement fréquenté par les Anglais et les Américains. Prix : 20 à 25 fr. sans le vin; arrangements pour appartements de famille; — *New-Hôtel*, grand bâtiment bien situé vers le milieu de l'Ezbékiyèh, en face le jardin et près des théâtres. Prix, 15 fr. par jour, sans le vin; on peut obtenir une réduction si l'on y fait un séjour un peu prolongé; — *Hôtel Abbat*, rue de la Gare, tenu par M. Abbat, très recommandable, cuisine renommée (prix, 15 fr. par jour, sans le vin); — *Hôtel du Nil*, sur le Mousky (bonne cuisine, 15 à 20 fr. par jour); — *Hôtel d'Orient*, sur l'Ezbékiyèh, (15 fr. sans le vin; — *Hôtel Royal*, sur l'Ezbékiyèh, tenu par un Français (15 fr. par jour); — *Hôtel des Pyramides*, près du Mouski, (15 fr.); — *Hôtel Victoria*, tenu par un Français (10 fr.); — *Hôtel de France*, rue du Cheïkh-Backri; — *des Princes*, même rue; — *du Commerce*, même rue.

Restaurants : — *Auric*, près de la Poste égyptienne (déjeuner à la fourchette, 4 fr.; dîner, 5 fr.); — du *Café Choubrah*, sur l'avenue de Choubrah; — *de Paris, de la Bourse*, Ezbékiyèh, (3 fr. 50).

Cafes : — *Cercle oriental*, tenu par un Français, M. Pass; *de la Bourse*, sur l'Ezbékiyèh, tenu par un Français; — *Oriental*, dans les bâtiments de l'Hôtel Oriental, au rez-de-chaussée; — *Égyptien*, sur le Mouski; *Pelissier*, rue de l'Eldorado, etc.

Poste : — Bureaux dans un grand bâtiment à l'angle S. E. de l'Ezbékiyèh. On peut s'y faire adresser ses lettres poste restante.

Télégraphes : — Bureaux du *télégraphe égyptien* installés dans le même bâtiment que la Poste. Les dépêches sont expédiées dans toutes les parties de l'Europe, pour la Syrie et Constantinople, et dans toute l'étendue du territoire soumis à l'Égypte. — Les bureaux de la *Eastern Telegraph Company* sont situés dans un bâtiment voisin de la Poste. Les dépêches y sont reçues pour toutes les parties du monde. Tarif : pour la France, de 1 fr. 95 c. par mot ne dépassant pas dix lettres; pour l'Angleterre, dix mots, 28 fr.; vingt mots, 42 fr., adresse et signature comprises.

Voitures : — Tarif : une course, 2 fr. à 2 fr. 50 c.; l'heure, 2 fr. 50 c.

à 3 fr.; la demi-journée, 8 à 10 fr.; la journée, 20 fr.; la course des Pyramides, 20 fr.; au barrage du Nil, 20 fr.; à Boulaq, 5 fr., etc., etc.

Ânes : — Tarif : la course, 2 à 3 piastres; 1 heure, 1 fr.; la demi-journée, 2 fr. 50 c.; la journée, 3 fr. 75 c.; une excursion pour tout le jour, en dehors de la ville, 6 à 7 fr.

Drogmans : — Les meilleurs drogmans se trouvent dans les grands hôtels. Le voyageur n'aura que l'embarras du choix (*V.* sur le choix d'un drogman, p. 187-188).

Consulats : — *de France*, quartier Ismaïlia.

Chemins de fer : — La gare du chemin de fer de la ligne du Caire à Alexandrie, Damiette, Zagazig, l'isthme de Suez est au N. de la ville, au delà d'un grand canal. La gare de la ligne de la haute Égypte, avec embranchement sur le Fayoum, est à Boulaq-Dakrour, à 1 h. 30 min. du Mouski.

Pour tous autres renseignements, logements, voitures, drogmans, domestiques, banquiers, consulats, médecins, pharmaciens, libraires, magasins, théâtres, etc., etc. *V.* (*Guide d'Égypte*, p. 756-760).

CIVITA-VECCHIA.

Hôtels : — *Orlandi*; — *de l'Europe.*

CHTÔRA.

Hôtel-restaurant; déjeuner, 3 fr.; dîner, 3 fr.; souper, 2 fr. — Guides et chevaux pour visiter les ruines de Ba'albek; prévenir un jour à l'avance le restaurateur de Chtôra. Prix de cette excursion, 2 jours aller et retour, pour un voyageur seul, 80 fr.; deux voyageurs, 140 fr.; au delà, 50 à 60 francs par personne.

DAMAS.

Hôtels : — *Hôtel Kara Dimitri*, dans le Soûq el-Kheïl (marché aux chevaux), près du bureau de la diligence française, tenu par Mme Dimitri Kara. Prix, 12 à 15 fr. par jour, vin non compris; — *Hôtel des voyageurs*, dans le quartier chrétien, très médiocre; 8 à 10 fr. par jour.

Cafés : — *Café* à l'européenne, non loin de l'hôtel Dimitri, sur le Marché aux chevaux. — *Jardin-café* de la municipalité, situé sur la rive dr. de Barada, entre les bureaux de la Compagnie ottomane et la place du Séraï; — deux *cafés* au Soûq Ali Pacha; trois *cafés-jardins* (ouverts l'été seulement), près de Bâb Toûma; — grand nombre de cafés arabes.

Poste : — Poste locale et internationale, près le Séraï (Pl. 30); service quotidien pour Beyrout, prix du port, 1 piastre; — Diligence pour Beyrout, (*V.* p. 629-630). Poste de terre pour Alep et Constantinople; — Poste particulière du gouvernement anglais.

Télégraphes : — Bureau télégraphique dans le bâtiment de la Poste. Service local et international; voie de Constantinople et voie d'El-Arîch et l'Égypte, gagnant l'Europe par câble : cette dernière voie est plus rapide et plus coûteuse que la première.

Consulats : — Presque toutes les nations de l'Europe sont représentées à Damas par des vice-consuls. La France y entretient un consul.

Drogmans : — Pour Palmyre et le Haourân, *Daoûd Jazbeck* et *Antoûn Sarbini.*

Guides : — *Sélim Châhin*; — *Michel Seïour.*

Banquiers : — *Succursale de la Banque impériale ottomane.*

Médecins : — *Dr Nicora*, Français, Derb el-Moustaqîm; — *Dr Cossini*, Italien, médecin sanitaire du gouvernement ottoman; — *Dr Nicolaki*, directeur de l'hôpital militaire; — *Tempel Bey*, Anglais, médecin militaire turc. Médecins attachés au

service du 5[e] corps d'armée; — quelques médecins indigènes de la faculté américaine protestante de Beyrout; — quelques médecins de l'école du Caire.

Pharmaciens : — *Spiridione*; — *Édouard Popolani*.

Bains : — Bains turcs fort nombreux; quelques-uns sont renommés pour leur magnificence; *Hammâm Ichaniyèh*, au Bâb el-Bérîd, remarquable par ses faïences; *Hammâm Soûq el-Kayyathîn* (le Bain du bazar des tailleurs), au Soûq el-Khayyathîn; *Hammâm Soûq el-Arouâm* (le Bain du Bazar grec) et *Hammâm Soûq el-Kheïl* (le Bain du marché aux chevaux), près de l'hôtel Dimitri.

Cultes : — *Église paroissiale latine*, desservie par les Pères franciscains; — *église des Lazaristes*; — *chapelle des Jésuites*; — *églises grecque-catholique, maronite, syriaque, arménienne, grecque orthodoxe*; — *temple protestant de St-Paul* (service le dimanche à 11 heures du matin). — quelques *synagogues*.

Théâtre : — Théâtre près de Bâb el-Bérîd, où se jouent des drames et des comédies en langue arabe.

Voitures : — Voitures de louage à 2 fr. 50 l'heure (1/2 medjidié).

Voies de communication : — Service régulier de Damas à Beyrout, par la Compagnie impériale ottomane (*V.* p. 629). — L'agence de la Compagnie prend toutes les marchandises à destination de l'Europe et délivre des billets de voyageurs pour tous les ports de la Méditerrannée desservis par la Compagnie des Messageries maritimes.

Moyens de transport : — Anes, chevaux, mulets, chameaux.

Imprimeries, journaux, bibliothèque : — *Imprimerie du gouvernement*. — Celle d'une Société d'instruction fondée par Midhat Pacha; une imprimerie particulière, dirigée par Habîb Khaled; — *la Surie*, journal officiel hebdomadaire, rédigé en langues turque et arabe: — *Bibliothèque publique* au Mektébé Oumoumiyèh, dans le Daher; livres de jurisprudence et d'histoire.

Photographes : — *Rambeau*, dans le quartier chrétien; — *Honoré Leuw*, Hollandais.

Bazars : — (*V.* p. 640-643). Les bazars de Damas sont bien fournis d'articles orientaux, soieries, armes, etc. Les Orientaux ont l'habitude de surfaire prodigieusement; rien n'est à prix fixe chez eux, tout y est du domaine de la fantaisie; aussi fera-t-on bien de rabattre considérablement du prix demandé et de tenir ferme, en faisant mine de s'adresser ailleurs; chaque pas que l'on fera pour s'éloigner amènera une nouvelle concession de la part du marchand, et l'on pourra presque toujours parvenir à s'entendre en ajoutant à la somme offerte un supplément que l'on proposera en disant au marchand : *mîn chânac*, par égard pour toi. On se fiera peu aux domestiques et aux drogmans marchands, qui ont toujours une commission sur le prix d'achat. Les armes qu'on trouve dans le Soûq el-Arouâm (Bazar des Grecs), sont le plus souvent de fabrique moderne, quelquefois même importées d'Europe. Le bazar le plus intéressant est celui des soieries, parce qu'on y rencontre surtout les produits de l'industrie du pays, koufiyèhs élégants, tissus de soie légères (cherbèh), tapis de table avec broderies de soie de diverses couleurs sur des lainages rouges ou noirs, objets brodés, etc.

GÊNES.

Hôtels : — *Isotta*, rue Roma; — *Trombetta* (ci-devant Feder), *de la Ville*; — *d'Italie et Croix de Malte*; — *de France*, tous les quatre sur le port; — *Grand-Hôtel de Gênes*; — *Vittoria*; — *de Londres et pension anglaise*, à l'entrée de la rue Balbi : — *des Étrangers et Rebecchino*, 1 bis,

rue Nuovissima ; — *Smith*, près de la Bourse ; — *Firenze* (restaurant).

Cafés-restaurants : — *La Concordia*, établi dans un beau palais, rue Nuova, vis-à-vis le palais Rouge; il y a un jardin (dîner, à 4 et 5 fr.) ; — *Roma*, place Carlo Felice ; — *des Nations*, rue Roma ; — *de France*, rue Carle-Felice ; — *Rolla*, rue Luccoli ; — *Rossini*, place delle Fontane Morose ; — *Milano*, passage Mazzini.

Cafés : — *La Concordia* (on y fait de la musique tous les soirs) ; — *Roma, des Nations, Rolla* (*V.* cafés-restaurants) ; — *Costanza, di Napoli*, etc.

Poste : — rue Roma, (bureaux, passage Mazzini).

Télégraphe : — Palais ducal.

Omnibus : — Omnibus des hôtels. — Omnibus traversant la ville dans plusieurs directions, 20 c. la course.

Tramways : — de la place de l'Annunziata à la rue Milano, par la rue Balbi et la place de l'Acquasola (10 et 20 c.) ; — pour San Pier d'Arena, Pegli, Sestri Ponente et Bolzaneto. — pour San Pier d'Arena et Rivarol.

Voitures : — on trouve sur les places de l'Annunziata et Deferrari un grand nombre de voitures pour toutes les directions. — *Citadines* : sur les places de l'Annunziata, de la Poste, du Théâtre. La course, 1 fr.; l'heure, 1 fr. 50 c. et 2 fr. la nuit.

Bateaux à vapeur : *Paquebots des Messageries nationales ; Rubattino et Cie*, de Gênes : bateaux-poste italiens. *Valery frères et fils*; *L. Fraissinet et Cie*; (*V. B. Service des paquebots*).

HAMAH.

Consulats : — La France seule est représentée à Hamah par une agence consulaire.

Médecins. — Deux ou trois médecins indigènes ; un médecin militaire turc.

Cultes. — *Église grecque-orthodoxe ; chapelle grecque-catholique ; chapelle syriaque jacobite.*

Télégraphe. — Bureau télégraphique turc.

Pour les autres renseignements, *V.* Homs.

HÉBRON.

On peut loger dans quelques maisons juives, dont l'une est située en face de l'entrée du Hâret ech-Cheïkh. — Le cheïkh Hamza reçoit aussi les voyageurs. Le prix d'un guide dans la ville est de 1 fr. — Pour les excursions à Engaddi, Masada (*V.* p. 380). Les musulmans d'Hébron sont renommés pour leur fanatisme et il est bon de se tenir sur ses gardes avec eux.

HOMS.

Logement : — On ne trouve à Homs que des khâns arabes composés de mauvaises chambres, et dont le séjour est impossible aux Européens.

Postes. — Bureau de poste international.

Télégraphes. — Bureau télégraphique dont le service se fait en langue turque et arabe ; on ne peut donc s'en servir qu'en adressant la dépêche à un ami de Beyrout ou de Damas, qui veuille se charger de la faire traduire et de la transmettre à destination.

Consulats. — La France seule est représentée à Homs par une agence consulaire ; l'agent français étant titulaire de l'agence de Homs et de Hamah, réside ordinairement dans cette dernière ville, et en son absence le service est fait par les drogmans de l'agence.

Guides. — On trouve facilement des guides, mais non des interprètes ; aussi est-il nécessaire de se faire accompagner par son drogman.

Médecins. — Un médecin indigène et un médecin italien.

Bains. — Plusieurs *bains* turcs.

Cultes. — *Église grecque catholique ; — église grecque orthodoxe : — chapelle protestante.*

Moyens de transport. — Bien que le gouvernement turc ait établi une chaussée entre Tripoli et Homs, les voyages se font exclusivement à cheval et le transport des bagages, à dos de mulet.

ISMAÏLIA.

Hôtels : — de *Paris*, place Champollion ; — des *Bains de mer* (restaurant et café). Ces hôtels sont assez confortables ; le prix, relativement élevé, varie entre 15 et 20 fr. par jour.

Cafés : — Quelques cafés médiocres où l'on entend des chanteuses italiennes et françaises.

Consulat. — Il y a à Ismaïlia des agents consulaires de : Angleterre, France, Autriche-Hongrie, Danemark, Grèce, Hollande.

Bateau pour Port-Saïd : — Un petit bateau à vapeur part tous les jours pour Port-Saïd le soir, vers 6 heures, après l'arrivée du train venant du Caire. En outre, tous les deux jours, un bateau de la compagnie du canal, plus grand et plus confortable, part le matin à 7 h. 1/2.

Chemin de fer du Caire à Suez : — *V. B., Services des paquebots et des chemins de fer.*

JAFFA.

(Il faut avoir soin de se munir pour le débarquement de pièces de 50 cent. et de sous, pour payer les bateliers et les porteurs; ils refusent l'argent égyptien.)

Débarquement. — Le débarquement, lorsque la mer est houleuse, présente quelques difficultés. Les paquebots étant forcés de s'arrêter à un mille au moins du rivage, ce sont de mauvaises barques arabes qui servent au transport des passagers et des bagages. Le soi-disant port de Jaffa est un étroit canal à demi ensablé qui a 12 à 15 mèt. de large; l'entrée du N., assez large, est ensablée et celle du N.O. est extrêmement étroite. A peine le bateau a-t-il jeté l'ancre, qu'il est entouré de barques venues là pour prendre les voyageurs et leurs bagages. Le meilleur plan est de se réunir à trois ou quatre personnes avant l'arrivée et de louer une barque, en refusant d'écouter tous les autres bateliers qui vous sollicitent à grands cris et en s'opposant énergiquement à ce que le batelier prenne trop de monde. On veillera avec soin à ce que les bagages soient placés dans le bateau que l'on a choisi. Les quelques propriétaires d'hôtel à Jaffa envoient généralement un commissionnaire à bord pour recevoir les voyageurs et le plus simple est de charger cet employé de payer tous les frais. Si l'on a retenu un drogman à Alexandrie, la chose devient plus facile, bien qu'il soit toujours nécessaire de ne pas perdre de vue ses bagages et d'en éloigner résolument tous les importuns. Il n'est du reste pas nécessaire de prendre ici un drogman pour la route de Jérusalem. Les frais de débarquement, pour un ou plusieurs passagers, par un temps calme, avec une embarcation spéciale et réservée, sont de 5 fr.; s'il y a de la houle, 10 fr. ; par une forte houle (prix à débattre) 60 fr. et au-dessus. Une place dans une embarcation, par un temps calme, se paye de 1 à 2 fr., selon le poids et le volume des bagages. Les bateliers ne sont jamais, du reste, satisfaits de leur salaire et ils s'efforcent souvent d'alarmer les voyageurs, en exagérant les difficultés du débarquement. On ne prêtera pas grande attention à ces jérémiades qui n'ont d'autre but que de vous extorquer un bon baghchich. Il est bon de noter les expressions suivantes; *mouch lâzim*, ce n'est pas nécessaire; *mouch aouézac*, je n'ai pas besoin de toi; *roûh*, *roûh*, ou *imchi*, va-t'en, expression que l'on

aura souvent à répéter dans le cours du voyage en l'accompagnant de gestes énergiques, *là*, *là*, non, *yallah*, *yallah*, en avant, etc. Le passager est hissé sur le quai par les bras vigoureux de quelques hommes auxquels on donnera 2 ou 3 sous par personne. M. Howard, directeur de l'agence *Howard's Independant Tours*, va chercher les voyageurs à bord avec une embarcation spéciale et l'on peut traiter avec lui pour les excursions en Syrie-Palestine. Si l'on veut user de ses services, on fera bien de lui écrire avant de partir pour Jaffa.

Logements : — *Hôtel de Jérusalem* (Pl. 9), dans une des premières maisons de la colonie allemande, à 10 min. au N. E. de la ville, tenu par *Hardegg*, avec lits pour 30 à 40 personne ou davantage; prix, 10 fr. par jour, sans le vin; — *Hôtel Howard*, à une petite distance du bord de la mer, à l'E., sur la place Maslakh, tenu par Howard ; — *Hôtel des douze tribus*, tenu par un agent de MM. Cook et fils, sur la route de la colonie; — Le *Couvent latin* (Pl. 4) reçoit aussi les voyageurs ; chambres propres, cuisine italienne, belle terrasse d'où l'on jouit d'une magnifique vue sur la ville et le port. En tournant à g. à partir de la douane et suivant le quai, on observe bientôt à dr. une porte sur laquelle est l'inscription *Hospitium latinum*. Le couvent est occupé par trois ou quatre moines, en général italiens.

Consulats : — Les principales nations de l'Europe sont représentées à Jaffa par des vice-consuls. Pour trouver les consulats, il suffit de s'adresser dans la rue au premier garçon venu, en lui disant, par ex. *Konsoulâto fransâoui* (consulat de France); baghchich, 1/2 à 1 piastre.

Postes et télégraphe : — Postes française, autrichienne, turque. Un courrier turc fait chaque jour le service entre Jaffa et Jérusalem. Bureau télégraphique international. La poste et le bureau du télégraphe sont situés près du moulin à vapeur, sur le quai, un peu à g. de la douane.

Voitures, chevaux, moyens de transport. — Quand le bateau arrive à Jaffa dans la matinée, on peut, le soir même du débarquement, partir de Jaffa vers 2 heures pour aller coucher à Ramlèh et le lendemain, de grand matin, on continue pour arriver à Jérusalem l'après-midi. Nous conseillons cependant au voyageur de rester à Jaffa le jour du débarquement pour s'y remettre de la traversée, faire ses préparatifs de départ, voir le consul et visiter, si c'est possible, les environs de la ville (*V.* p. 230-231). Il repartira le lendemain vers deux heures.

Un service quotidien de *char à bancs omnibus* entre Jaffa et Jérusalem, a été établi par la colonie allemande : deux voitures partent chaque jour (prix, 10 fr. par personne). Mais ce mode de locomotion, outre qu'il est rendu très fatigant par suite du mauvais état des chemins, ne saurait convenir à ceux qui veulent voir et non traverser seulement les contrées qu'ils parcourent. Il est depuis longtemps question d'établir un chemin de fer entre Jaffa et Jérusalem. Une compagnie française a obtenu en 1875 un firman autorisant la construction de cette voie ferrée. Mais depuis rien n'a encore été fait dans ce sens (*V.* p. 222).

On trouvera facilement à Jaffa des *moukres* et des *chevaux* pour Jérusalem et pour tout le voyage; le prix d'un cheval varie selon la demande : il est en temps ordinaire, pour le trajet de Jaffa à Jérusalem, de 10 à 15 fr.; s'il y a affluence de pèlerins, de 20 fr. et au delà. Le prix d'un mulet pour le transport des bagages, de Jaffa à Jérusalem, est de 9 à 10 fr. en temps ordinaire; s'il y a affluence de pèlerins, de 10 à 12 fr.; baghchich facultatif. Pour les excursions autour de la ville, 1 fr. par heure, le prix d'une selle arabe compris.]

Commerçants : — *Marius Barrellet*, commissionnaire pour exportation et importation, sur la marine, à gauche du débarcadère : *Bosc*, confiserie, parfumerie, liqueurs, etc. : *James Hilpern*, sujet anglais, sur la marine.

Bateaux à vapeur. Les bureaux sont sur le quai, vers le N.; on ar- d'abord à l'agence *russe*, puis à l'agence *autrichienne*; (*V. B.*, *Services des paquebots*).

JÉRUSALEM.

Hôtels : — *Hôtel de la Méditerranée*, près la porte de Jaffa, à gauche, tenu par Hornstein ; — *Hôtel de Damas*, tenu par Morcos, dans l'intérieur de la ville; prix, 12 fr 50 par jour ; vins des environs, 1 à 2 fr. ; vins français, 4 fr. la bouteille ; chambres petites, assez bonne nourriture ; — *Hôtel Feil*, tenu par Feil, à une petite distance en dehors des murailles, sur la route de Jaffa ; se recommande par sa belle situation, prix modérés ; — *Restaurant grec* médiocre, dans la rue Chrétienne.

La **Casa Nova**, dépendance du **Couvent des Franciscains**, situé dans la seconde rue à g. en entrant par la porte de Jaffa, reçoit aussi les voyageurs; les lits sont bons et propres. Cet établissement, rebâti de 1866 à 1874, offre un confortable suffisant. Les drogmans n'y sont en général pas admis; mais ils peuvent venir y rendre aux voyageurs les services que ceux-ci peuvent réclamer. Les personnes qui viennent en Palestine dans un but de dévotion trouveront, s'ils le désirent, dans le frère Liévin, un excellent guide, dont la longue expérience leur sera d'un grand secours pour la visite pas sanctuaires. L'usage est de donun n.5 fr. par jour au moins. Les de mars pauvres y sont admis graservent at pendant une quinzaine de des bagagepice autrichien (Pl. 108), Jaffa est un de Damas, n'exige pas non plus de paiement, mais l'usage est de donner 5 fr. par jour. — *Hospice prussien de Saint-Jean*, 3 à 4 chambres seulement pour les voyageurs, prix : 5 fr.

En été la meilleure manière de se loger est le campement dans une tente en dehors des portes ; mais au printemps, on aurait à souffrir sous la tente de la rigueur de la température.

Cafés : — Quelques cafés arabes.

Consulats : — Consulats généraux d'Autriche-Hongrie et de Russie. Consulats d'Angleterre, France, États-Unis, Allemagne, Italie, Grèce, Espagne. Le consulat de France est situé non loin du couvent franciscain.

Poste et télégraphe turcs, dans la rue Souaïqat Allon, du côté de la porte de Jaffa. On peut se faire adresser ses lettres poste restante, mais il vaut mieux les recevoir au consulat. La poste part tous les jours pour Jaffa, deux fois par semaine pour Beyrout, une fois par semaine pour Gaza. — *Poste autrichienne*, près du couvent arménien. Elle part la veille du jour où les paquebots du Lloyd autrichien touchent à Jaffa. — *Le télégraphe* (service international, bureau à la poste turque) communique avec l'Égypte par Gaza, et avec Constantinople, par Beyrout.

Cultes : Protestant allemand et français à 9 h. du matin (en été, 8 h. 1/2), dans la chapelle provisoire du Moristân; à 3 h. après midi, dans l'église anglaise de Sion. Service *anglais*, à 10 h. ou 10 h. 1/2 du matin, à l'église de Sion. *Protestant arabe*, service de la Soc. angl. des Missions, à 9 h. du matin, dans l'église neuve de St-Paul, au N. O. de la porte de Jaffa. Services *catholiques* au couvent latin, à l'église de Notre-Dame de Sion, au Saint-Sépulcre, etc.

Voitures : — Service régulier de voitures entre Jérusalem, Jaffa et Bethléhem.

Chevaux, ânes: — Les petites courses se font à âne. On en trouve tou-

jours à louer, notamment devant la porte de Jaffa ; le prix est de 1 à 3 ou 4 fr. selon la longueur de la course.

Banquiers : — *Frücliger et Cie*, agents de la *Banque ottomane*, à la porte de Jaffa ; *Berghem*, qui est aussi marchand de vins ; *Valéro*, dans la rue de David, bonne maison juive ; *Hilpern*.

Médecins : — *Sabadini*, de la Faculté de Paris ; *Schwarts* et *Ensler*, médecins de la Faculté de Vienne ; *Mazaracky*, de l'hôpital grec ; *Dr Chaplin*, de la Mission anglaise ; *Sandreski*, des institutions allemandes.

Pharmaciens : — *Damiani*, à l'extrémité N. de la rue Chrétienne ; *Lorenzo*, rue des Haddadîn.

Tailleurs : — *Eppinger* et *Silberstein*, dans la rue Chrétienne. — **Cordonniers**— *Schohn* et *Schlegel*, dans la même rue.

Livres. Photographies : — *Chapira*, rue Chrétienne ; — *Bergheim*, même rue. Assortiment de photographies de la Palestine ; en moyenne, 18 fr. par douzaine. — Chapelets, croix et autres ornements en nacre ou en bois d'olivier, vases et autres objets en pierre de la mer Morte et roses de Jéricho. On peut se procurer tous ces objets fabriqués en grande partie à Bethléhem, dans le parvis ouvert de l'église du Saint-Sépulcre (*V.* p. 262). N'accorder en moyenne que la moitié du prix demande.

Drogmans : — Il y a toujours à Jérusalem un certain nombre de drogmans indigènes qui se tiennent à la disposition des touristes et sur la fidélité desquels on peut à peu près compter. Ils possèdent le matériel nécessaire (tentes, batteries de cuisine, chevaux, selles, etc.), pour les excursions en Égypte, Syrie, pays de Moab, etc. Il convient de signaler *Francis Fadhl Allah Maaroum*, parlant plusieurs langues : italien, français, anglais, turc, arabe, et *Francis Morcos*, français, italien, espagnol, arabe. — Citons en outre, d'après Bedæker, *Bernard Hilpern*, *Abraham Lyons*, *Khalil Dhimel* (protestants), *Hanna Aouaouad* et *Joseph Karam* ; *Et. Marulla* et *Ibrahim Elyâs* (Latins).

Bains : — Plusieurs établissements de bains, dont le meilleur est celui de Hammâm ech-Chifâ (le Bain de la guérison), dans le voisinage et à l'O. du Haram ech-Chérîf (*V.* p. 303).

KHAÏFA.

Logement : — *Hôtel du Carmel*, dans la colonie allemande, tenu par Kraft, 10 fr. par jour. On y trouve des voitures pour Nazareth. — *Couvent du Carmel*. — *Hôtel Mentèche*, de 2e ordre, tenu par des Israélites.

Plusieurs *cafés et restaurants*.

Poste : — Poste locale, avec un départ et une arrivée tous les huit jours. — *Poste du Lloyd autrichien*.

Télégraphe : — Bureau télégraphique où les télégrammes sont reçus dans les langues arabe et française.

Consulats : — Les principales nations de l'Europe sont représentées à Khaïfa par des vice-consuls ou des agents consulaires.

Médecins : — Trois médecins européens.

Bains : — Un bain turc et un bain de mer.

Voitures locales : — **Voies de communication**. — Un service de voitures tous les matins entre Khaïfa et Acre. — Voitures pour Nazareth.

Bateaux à vapeur : — (*V. B. Services des paquebots*).

LATAQIYÈH.

Logements: — Les Européens qui n'ont pas de tentes trouveront l'hospitalité au couvent de Terre-Sainte.

Poste : — *Poste française*, départ chaque semaine ; *russe*, tous les 14 jours ; *ottomane*, pour l'intérieur tous les lundis ; ces diverses postes. d'après les nouvelles conventions

confient mutuellement leurs dépêches.

Télégraphe : — Bureau turc, bureau international acceptant les dépêches dans toutes les langues.

Consulats. — Les principales nations de l'Europe sont représentées.

Médecins. — Docteur de la Mission américaine. — Médecin sanitaire et médecin municipal.

Voitures locales. — Moyens de transport. — Les transports se font à dos de bêtes de somme ; prix, de 15 à 20 piastres (3 à 4 fr.) par jour.

Négociants français. — *Michel* et *Geoffroy*.

Bateaux à vapeur (*V. B*, p. 837).

LATROUN.

Hôtel Howard, bon, mais cher.

LIVOURNE.

Hôtels : — *Anglo-Américain**, hors de la Porta Mare, au bord de la mer ; — *Grande-Bretagne et Pension Suisse ; New-York, Vittoria et Washington* ; *du Nord et de l'Aigle-Noir* ; ces trois hôtels sont à l'entrée du Corso Vitt.-Emanuele, près du port ; — *du Japon et des Iles Britanniques*, Corso Vitt.-Emanuele.

Restaurants : — *du Japon* (*Giappone*) ; — *Vittoria* ; — *Pergola* ; — *Roma* ; — *Falcone* ; — *Macheroni*, promenade Cavalleggiere (macaroni et coquillages).

Cafés : — *Vittoria* ; — *Posta* ; — *Folletto* ; — *Guerrazzi*.

Bains chauds : — *Capellini*, rue delle Stelle ; — *Mazza*, rue della Pace ; — *Amidei*, place San Benedetto, 5.

Bains de mer : — Trois établissements (*Squarci*, *Pancaldi*, *Palmieri*), au delà de la Porta Mare. — Voiture de la gare aux bains, 2 fr. 50 c. — Omnibus toutes les demi-heures. — *Bains Pancaldi* (le 2ᵉ en venant de Livourne) : bains, 1 fr. 50 c. ; établissement hydrothérapique, bains chauds, salle d'inhalation.

Voitures citadines : — à un cheval : la course, dans la ville, 80 c. ; hors de la ville, 1 fr. 60 c. ; 1ʳᵉ heure, 1 fr. 50 c. et 1 fr. 70 c. : chaque demi-heure en sus, 75 c. et 85 c. ; — à la gare ou *vice versa*, 1 fr. — Faire son prix à l'avance pour se rendre à Ardenza.

Bateaux à vapeur. — Il en part tous les jours pour toutes les directions (consulter les *Indicateurs*).

Bureau des *Messageries nationales*, rue Berra, 1. — *Cie Rubattino*, rue degli Scali de Pesce. — *Cie Valery*, rue San Sebastiano, 2. — *Cie Fraissinet*, rue Vitt.-Emanuele, 33. — *N. B.* Pendant le temps de relâche du bateau à vapeur, les passagers ont souvent le temps d'aller faire, par le chemin de fer, une excursion rapide à Pise.

Les voyageurs arrivant par mer, de Gênes, qui veulent continuer leur route par les chemins de fer peuvent, après la visite douanière faite au port, y faire inscrire immédiatement leur bagage pour une nouvelle destination.

Tarif pour le transport des voyageurs et des bagages, depuis le bateau jusqu'à l'hôtel. — Ce tarif est très étendu, et les prix varient selon le nombre des voyageurs et le nombre des bateliers. En cas de discussion, on doit en appeler au commissaire placé à l'entrée de la douane, où l'on débarque. Taxe du débarquement : 1 fr. ou 1 fr. 50 c. avec bagages ; transport des bagages en ville par le facchino, 1 fr.

MALTE.

Débarquement. — Une fois le bateau admis en libre pratique par un officier de marine, les barques s'approchent du navire. Les passagers feront bien de prendre note du numéro que chaque barque porte tant à la poupe qu'à la proue, afin de pou-

voir appuyer leurs réclamations, s'il y a lieu. La visite de la douane est faite avec politesse. En dehors de la bière et du vin, nous ne croyons pas qu'il y ait d'autres articles, pour le bagage ordinaire des voyageurs, qui soient soumis à des droits de douane. Les armes à feu sont cependant retenues en dépôt et délivrées après une permission spéciale de la police.

Hôtels : — *Dunsford*, 254, strada Reale; — *d'Angleterre*, 34, strada Stretta; —*Impérial*, 91, strada Santa Lucia. — *Morrel*, 156, strada Forni; — *Oriental*, 29, strada Stretta; — *Grand hôtel de Paris*, 44, Stretta. *Victoria*, 20, strada Reale; — *Gran Minerva*, 59, strada Zaccaria; — *the Central Hôtel*, 66, Forni. Un restaurant est annexé à quelques-uns de ces hôtels.

Cercles : — *de la Bourse*, 66, strada Reale; — *Saint-Georges* (commercial) place San Giorgio, vis-à-vis le palais du gouvernement); — *Maltais*, 104, strada San Giovanni; — *Saint-Jean*, 31, strada Santa Lucia.

Les étrangers peuvent être admis dans ces cercles, sur la présentation d'un membre, et pour un temps déterminé, qui varie de quinze jours à un mois.

Poste aux lettres : — Bureaux, strada Mercanti, 197, de 9 h. du matin à 5 h. soir. Cependant les lettres sont délivrées même pendant la nuit, une ou deux heures après l'arrivée des paquebots-poste.

Télégraphe : — La *Eastern Telegraph Company* a ses bureaux, 7, strada Marsamuscetto. — Branch Office, 95, strada Santa Lucia.

Tarif des dépêches : — de 8 à 10 pence par mot suivant destination; de 1 shilling et demi à 2 shillings cinq douzièmes par mot pour l'Asie, les Indes, etc. — *Mediterranean Extension Company*; bureaux, 27, strada Mercanti. Tarif de 3 pence et demi à 20 pence par mot, suivant destination, plus 30 pence par dépêche.

Monnaies : — Le shilling vaut au pair 12 pence ou 1 fr. 25; la pièce de 20 fr. vaut 16 shillings; la livre sterling, 20 shillings.

Voitures : — *L'heure*; à 2 chevaux, la première demi-heure, 1 fr. 65; pour chaque quart d'heure ou moins en sus de la demi-heure, 0 fr. 60. Au delà d'une heure, le tarif ci-dessus est réduit de moitié; à un seul cheval, le tarif est réduit aux deux tiers; *à la course*, le prix varie selon la distance. Pour une voiture à deux chevaux et pour une distance ne dépassant pas un mille anglais (1 kilom. 609), 0 fr. 80; pour chaque demi-mille en sus, 0 fr. 40. Si l'on traite pour l'aller et le retour, ces prix sont augmentés de moitié; avec un seul cheval, le tarif ci-dessus est réduit aux deux tiers; il est augmenté de moitié, pour les courses de nuit (une heure après le coucher et une heure avant le lever du soleil).

Chevaux : — Pas de tarif. Le prix varie de 5 à 10 fr. la journée selon les jours et le moment de l'année; il s'élève à 12 fr. 50, les jours de fête.

Barques : — *A l'heure* : pour moins d'une demi-heure, 0 fr. 30; pour tout quart d'heure ou moins en sus de la première demi-heure, 0 fr. 15. Au delà d'une heure, le tarif est réduit de moitié; *A la course* : le prix varie selon la distance, de 0 fr. 20 à 1 fr. (*V. V. Guide d'Égypte*, p. 762).

Consulats : — La chancellerie britannique est située 76, strada Forni. La chancellerie française est 11, Bastione Santa Barbara.

Banquiers : — *Banque de Malte*, à l'entrée de la Bourse, de 9 h. à 4 h. — *Banque anglo-maltaise*, tout près de la précédente. — *Giuseppe Scicluna et fils*, 157, strada Forni; *B. Fagliafarro et fils*, 10 strada San Giovanni.

Médecins. — Dr *G. O. Galea*, professeur à l'Université, 38, strada

Fianco; — Dr *Gavino Gulia*, strada San Paolo Cospicua; Dr *Pisani*, chirurgien en chef à l'hôpital et professeur à l'Université, 38, strada Alessandro; — Dr *Stilon*, 168, rue Stretta; Dr *G. Fabone Engerer*, chirurgien.

Pharmaciens. — *Arpa*, 241, strada Reale; — *British Dispensary*, 246, strada Reale; — *Mizzi Dispensary*, 45, strada Reale; — *F. Borg*, 267, strada Reale; — *Dupont*, 19, strada Mercanti; — *Pharmacie du gouvernement*, 17, strada Mercanti.

Paquebots à vapeur. — Paquebots anglais (*Peninsular and Oriental Company*), bureaux, 41, strada Mercanti; — *J. et N. Florio*, Compagnie italienne, bureaux, 35, Marine; — *Rubattino et Cie*, de Gênes, 35, marine. — *Compagnie transatlantique*, 11, Marine; — *Fraissinet et Cie*, 157, strada Mercanti. Pour les heures de départ de ces bateaux (*V. B, Services des paquebots*).

Quarantaine. — Le lazaret est une fort belle construction située sur le port de Marsamuscetto. Les dispositions du règlement de la quarantaine sont fort rigoureuses. Chaque passager est pourvu d'une chaise, d'une table et d'un lit. Toute visite aux personnes soumises à la quarantaine est sévèrement interdite, sauf par autorisation du secrétaire en chef du gouvernement. Tous les objets, vêtements, lettres, appartenant aux passagers, sont vérifiés avec soin. La somme due aux gardiens est de 1 fr. 50 env. par jour pour une seule personne et de 3 fr. environ pour plusieurs personnes.

MARSEILLE.

Omnibus : — des hôtels du *Louvre*, de *Noailles* et de *Marseille*, 1 fr. 50 c. par personne (y compris les bagages ordinaires); — du *Petit-Louvre*, 1 fr.; — des autres hôtels, 60 c. par personne et 25 c. par colis.

Voitures : — *de la gare :* à 2 places, avec un voyageur, de 6 h. du matin à minuit, la course, 1 fr. 25 c. l'heure, 2 fr. 25 c.; de minuit à 6 h. du matin, la course, 1 fr. 50 c., l'heure, 2 fr. 25 c.; — à 4 places, 1 fr. 75 c. et 2 fr. la course, 2 fr. 75 c. et 3 fr. 50 c. l'heure; — pour chaque voyageur en plus, 25 c. — Lorsque le voyageur sera obligé d'aller à plusieurs hôtels pour trouver à se loger, un supplément de 25 c. sera dû outre le prix de la course. Les plaintes et réclamations doivent être adressées soit à la gare, soit rue Pavé-d'Amour, 4.

Hôtels : *Terminus-Hôtel*, à la gare d'arrivée; — *Noailles*, rue Noailles, 22; — *de Marseille*, rue Noailles, 28; — *du Louvre et de la Paix*, rue Noailles, 3; — *du Petit-Louvre*, rue Cannebière, 16; — *des Colonies*, rue Vacon, 15; — *des Princes*, place de la Bourse, 12, et rue Beauvau, 7; — *de Bordeaux et d'Orient*, boulevard du Nord, 11 et 13; — *de l'Univers et de Castille*, rue du Jeune-Anacharsis, 1; — *Saint-Louis*, rue d'Aubagne, 3; — *Beauvau*, rue Beauvau, 4; — *des Étrangers*, rue Suffren, 8; — *de Provence*, cours Belzunce, 12; — *de Rome*, place Saint-Louis, 7; — *des Phocéens*, rue Thubaneau, 4; etc.

Restaurants : — *Maison Dorée*, rue Noailles, 5; — *Fouque*, rue Vacon, 19; — *Arnaud*, rue Beauvau, 17; — *Café Glacier*, place de la Bourse, 1; — *Café Bodoul*, rue Saint-Ferréol, 18; etc.

Poste aux lettres : — rue de Grignan, 53.

Télégraphe : — place de la Préfecture; rue Pavé-d'Amour, 10; place de la Joliette, 11.

Paquebots : — *Messageries maritimes françaises*, pour l'Italie, la Grèce, Constantinople, les Échelles du Levant, l'Égypte et les Indes.

— *Compagnie générale transatlantique* (*V. B, Services des paquebots*)

— *Compagnie Fraissinet*, pour la Grèce, Thessalie, Macédoine, Con-

stantinople, — pour Malte et l'Égypte.

— *Bateaux-poste italiens* (Compagnie Rubattino). (*V. B, Services des paquebots.*)

— *Paquebots-poste italiens* (Cie Florio).

Il y a beaucoup d'autres services maritimes; les précédents sont les seuls permanents et réguliers.

N. B. — Le voyageur devra, dès son arrivée, et même avant de s'installer dans un hôtel, se rendre à l'agence des Messageries maritimes (rue Cannebière, 16) ou de la Compagnie maritime qu'il aura choisie, pour y retenir sa place, y consigner son bagage et y déposer son passeport : l'administration se charge des visas et de toutes les formalités d'embarquement, mais il est nécessaire d'arriver au moins une demi-journée avant l'heure fixée pour le départ. Une fois son départ assuré, le voyageur pourra visiter les curiosités de la ville (*V.* Route préliminaire, *A*).

MERSINA.

Hôtels : — Hôtel Boutros Foudoul.

Poste et télégraphe : — Poste turque, française et russe; télégraphe français et turc.

Voitures locales, voies de communication : — Route carrossable de Mersine à Adana, passant par Tarsous. Voitures publiques et omnibus. Pour les autres endroits, il faut voyager à cheval. Routes assez sûres, mais mauvaises en hiver.

Bateaux à vapeur. — (*V. B, Services des paquebots.*)

MESSINE.

Hôtels : — *La Vittoria**, sur le port (entrée par la rue Garibaldi) ; — *Bellevue*, rue Garibaldi, 146 ; — *di Venezia ;* — *Trinacria ;* — *di Francia ;* — *del Belvedere.*

Voitures : — à 1 chev., course, 50 c.; avec bagages, 1 fr.; heure, 1 fr. 25 c.; — à 2 chev., course, 1 fr. 25 c.; avec bagages, 2 fr.; heure, 2 fr. 50 c.

Paquebots à vapeur *français, anglais* et *italiens* pour l'Égypte, pour l'Adriatique, les îles Ioniennes. (*V. B, Services des paquebots.*)

NABLOUS (SICHEM).

Télégraphe; poste pour Beyrout, Damas, Jérusalem ; Bains turcs.

NAPLES.

Hôtels : — Les principaux hôtels de Naples sont : dans l'intérieur de la ville, *hôtel de Genève** et *hôtel Central ;* à Sainte-Lucie, *hôtel de Rome***;* sur le bord de la mer, *hôtel Royal des Étrangers**, *hôtel de la Grande-Bretagne**, *hôtel du Louvre**, etc.; au rione Principe Amedeo et au Corso Vittorio-Emanuele, *hôtel-pension Bellevue, hôtel Tramontana, hôtel de Bristol**, *hôtel Britannique*, etc.

Restaurants et cafés : — *Café de l'Europe*, largo San Ferdinando, 44 et 45 (on y fume) ; — *Gran caffè del Palazzo Reale*, au coin de la place du Plébiscite et de la rue de Chiaja; etc.

Poste et Télégraphe : — rue Montoliveto (palais Gravina).

Voitures : — *Fiacres* à 1 chev., course d'une 1/2 heure, 70 c.; 1re heure, 1 fr. 50 c.; les suivantes, 1 fr. 10 c.; — à 2 chev., course, 1 fr. 40 c.; 1re heure (de jour), 2 fr. 20 c.; les suivantes, 1 fr. 70 c.; 1re heure (de nuit), 5 fr. 20 c.; les suivantes, 3 fr. 20 c.

Paquebots *français* et *italiens* pour le Levant et l'Égypte. (*V. B, Services des paquebots.*)

NAZARETH.

Logement. — La *Casa Nuova Foresteria*, ou hospice du couvent latin, au S. de la ville (Pl. 2), reçoit bien les voyageurs (il est convenable de donner 10 fr. par jour). — Le meilleur lieu de campement est au N. de la ville.

Médecins. — *Dr Vartan*, Anglais.

Moukres. — *Iça el-Hakîm.*

ORFA.

On se loge assez bien dans les Khâns. — *Vice-consulat de France.* — *Poste turque.* — *Bureau télégraphique.*

PALERME.

Hôtels : — *La Trinacria*, rue Buteria et donnant de l'autre côté sur la Marine (magnifique vue sur la mer); — *des Palmes*, avec jardin, (ouvert pendant l'hiver seulement); — *de France*, place Marina, près de la rue de Toledo; — *Centrale*, corso Vitt.-Emanuele; — *d'Italie*, place Marina; — *Sᵗᵃ Oliva* (appartements meublés), place S. Oliva.

Restaurants : — *Oreto*, *Lincoln*, *Stella americana* (*V.* ci-dessous, Cafés); — *Villa di Roma*, corso Vitt.-Emanuele; — *Ville de Paris*, place Visita Poveri; — *Rebecchino*, corso Vitt.-Emanuele; — *alla Corona di ferro*, rue Macqueda, rue Trabia.

Cafés : — *Oreto*, au coin de la place Marina et de la rue de Toledo; — *Lincoln*, corso Vitt.-Emanuele; — *di Parigi*, corso Vitt.-Emanuele; — *Stella Americana*, corso Vitt.-Emanuele; — *del Progresso*, rue Macqueda.

Poste : — place Bologna.

Télégraphe : — rue Macqueda.

Consulat français : — place San Spirito.

PORT-SAÏD.

Hôtels : — *du Louvre*; — *Grand Hôtel de France;* prix, 15 fr. par jour; — *d'Europe.*

Cafés : — Plusieurs cafés-concerts, mais fréquentés surtout par les matelots.

Poste : — Il y a un bureau de poste français.

Télégraphe : — Bureau égyptien.

Bateaux : — Pour Ismaïlia (un départ tous les jours par un petit bateau à vapeur et tous les deux jours par un bateau de la Compagnie, plus grand et plus confortable); — pour Damiette (en hiver, quand le lac Menzalèh est plein, un service régulier de bateaux indigènes existe entre Port-Saïd et Damiette).

Paquebots : — Les principales Compagnies de navigation ont des agents à Port-Saïd (*V. B, Services des paquebots*).

Visite du phare et des ateliers de la Compagnie : — (*V.* tome II, p. 765).

RAMLÈH.

Hôtels : — *Hôtel des Franks*, à dr. de la route, tenu par un membre de la communauté du Temple de Jaffa, peut recevoir de 10 à 15 personnes; 8 fr. par jour; bière et vin. — *Couvent latin*, bien situé en dehors du bourg. Belle vue du haut de sa terrasse. — *Hospices grec et russe.*

SAÏDA.

Logement : — *Khâns* pour les moukres et les indigènes. Les voyageurs européens qui n'ont pas de tentes reçoivent l'hospitalité au couvent de Terre-Sainte, où ils sont bien logés et nourris.

Cafés : — Cafés arabes; un des mieux situés est celui qui se trouve à la porte N. de la ville, entre de magnifiques jardins et la plage.

Poste et télégraphe : — Le bureau des postes reçoit des lettres pour toutes les destinations; celui du télégraphe ne reçoit que des télégrammes en langue arabe ou turque.

Consulats : — Presque toutes les puissances sont représentées à Saïda par des vice-consuls ou des agents consulaires. — Vice-consul français, M. Durrighello.

Médecins : — *Chébly Abela*, *Joseph Abela*, *Selim Me'ouchi*, *Murad Azouri*, *Hussein Effendi.*

Bains : — Six bains turcs (prix, 1 fr.) et bains de mer.

Chevaux — Voies de communication : — Prix de location d'un cheval, de Saïda à Beyrout, de 4 à 5 fr.; charge d'un mulet, de 4 à 5 fr.

— On a construit récemment une route carrossable de Saïda à Nabathiyèh.

SUEZ.

Hôtels : — *Hôtel de Suez*, sur l'ancien quai de débarquement, 20 fr. par jour; — *d'Orient*, tout près de la gare, rue de Colmar; 10 fr. par jour; — *des Colonies*.

Poste : — Service postal quotidien entre Suez et les principales villes de la basse Égypte; — Poste égyptienne à la gare.

Télégraphe : — Les dépêches sont envoyées soit par le bureau de la Compagnie anglaise du télégraphe, soit par le bureau du télégraphe égyptien.

Chemins de fer : — La gare est du côté N. de la ville, sur l'ancien quai de débarquement. Ligne du Caire, Alexandrie, etc.; un train spécial prend les voyageurs pour Alexandrie, immédiatement après l'arrivée du bateau venant des Indes.

Bateaux à vapeur : — (*V. B, Services des paquebots et chemins de fer*).

TIBÉRIADE.

Logement : — *Couvent latin*, quelques chambres; *locanda Weismann*, maison du juif Khayyâm el-Hakîm. Le meilleur lieu de campement est sur les bords du lac, au S. de la ville.

TRIPOLI.

Logement. — Cette ville, purement arabe, n'a pas d'hôtels et le couvent latin n'est pas disposé pour donner l'hospitalité. Les voyageurs doivent donc venir à Tripoli avec leurs tentes ou se contenter du médiocre abri des Khâns. — Nombreux cafés arabes; quelques-uns font office de restaurants, mais sont peu recommandables; le meilleur est le *Café Halchiti*, en ville.

Poste : — Il y a, à la Marine, des bureaux français, russe et ottoman, donnant indifféremment leurs dépêches aux paquebots français et russes; huit départs par mois. En outre, des paquebots anglais passent très fréquemment, quoique d'une manière irrégulière, et se chargent des dépêches.

Télégraphe : — Bureau en ville pour la correspondance ottomane à l'intérieur; bureau à la marine pour la télégraphie internationale en langues européennes.

Consulats : — Toutes les puissances européennes et les États-Unis d'Amérique ont leurs représentants à Tripoli. Consul français, M. Blanche.

Guides-Interprètes : — On peut trouver à Tripoli des individus parlant français, pour visiter la ville et les environs.

Médecins : — Beaucoup de médecins indigènes sortis des écoles du Caire, de Stamboul et de Beyrout. Le médecin de la quarantaine est ordinairement français ou italien.

Bains : — Bains arabes.

Voitures locales. Chevaux : — Depuis 1880, les deux villes sont reliées par un tramway de construction anglaise. Les voitures qui faisaient autrefois ce service n'existent plus. On trouve des bêtes de louage, chevaux ou ânes, pour parcourir les environs; prix d'un cheval, 3 à 4 fr. par jour, quelquefois davantage, selon les cas. — Une route carrossable a été construite de Tripoli à Homs et Hamah.

Négociants : — *Béreau* et *Dellamore*, Italiens, à la Marine; *Ghazi*, Syrien musulman; *Asy*, Maronite; *Bassili*, Grec; *Castafliss*, en ville.

TYR.

On peut trouver à se loger chez quelques chrétiens et parfois aussi dans le couvent latin. — La France, l'Angleterre et les États-Unis ont ici des agents consulaires. — Bureau télégraphique turc.

B. — SERVICES DES PAQUEBOTS ET CHEMINS DE FER.

Les tableaux qui suivent contiennent les services : 1° des Messageries maritimes françaises ; 2° du Lloyd austro-hongrois ; 3° le service combiné de Paris à Constantinople par l'Allemagne, Vienne, Roustchouk, Varna et la mer Noire ; 4° le service spécial de la Compagnie autrichienne du Danube ; 5° le service russe entre Paris, Odessa et Constantinople ; 6° la compagnie russe des paquebots de la mer Noire et du Levant ; 7° la compagnie égyptienne Khédivié ; 8° les paquebots Fraissinet de Marseille ; 9° la compagnie péninsulaire et orientale anglaise ; 10° les bateaux-poste italiens Rubattino ; 11° les paquebots italiens Florio ; 12° service combiné des chemins de fer méridionaux-italiens ; 13° le service des chemins de fer égyptiens. Nous renvoyons au *Livret-Chaix* pour les chemins romains et tous les autres chemins de fer.

1° MESSAGERIES MARITIMES FRANÇAISES

TABLEAU DE LA MARCHE DES PAQUEBOTS-POSTE ET DE LEURS STATIONS DANS LES DIFFÉRENTS PORTS.

ALLER.					RETOUR.				
STATIONS.	ARRIVÉES.		DÉPARTS.		STATIONS.	ARRIVÉES.		DÉPARTS.	
	Jours	Hres	Jours.	Hres		Jours.	Hres	Jours.	Hres
LIGNE DE MARSEILLE A CONSTANTINOPLE ET ODESSA.									
Service chaque deux semaines, par **Syra** et **Smyrne**. Retour par le **Pirée** et **Naples**									
Marseille......	»	»	Sam. .	5 s	**Odessa**.......	»	»	Sam. .	9 m
Syra........(1)	Jeudi .	1 m	Jeudi .	4 m	**Constantin**.. (5)	Dim. .	8 s	Merc. .	4 s
Smyrne... .(2)	Jeudi .	7 s	Vend .	6 m	**Dardanelles** ...	Jeudi .	6 m	Jeudi .	7 m
Dardanelles. (3)	Vend .	9 s	Vend .	10 s	**Le Pirée**......	Vend .	3 m	Vend .	10 m
Constantin..(4)	Sam ..	midi	Mardi.	8 m	**Naples**........	Lundi.	5 m	Lundi.	10 m
Odessa........	Merc..	7 s	»	»	**Marseille**	Merc..	6 m	»	»
Service chaque deux semaines, par **Naples** et le **Pirée**. Retour par **Smyrne** et **Syra**									
Marseille	»	»	Sam. .	5 s	**Odessa**........	»	»	Sam..	9 m
Naples	Lundi.	1 s	Lundi.	5 s	**Constantin**. (5)	Dim. .	8 s	Merc. .	4 s
Le Pirée......	Jeudi .	midi	Jeudi .	4 s	**Dardanelles** (6)	Jeudi .	6 m	Jeudi .	7 m
Dardanelles...	Vend .	midi	Vend .	1 s	**Smyrne**.....(7)	Jeudi .	10 s	Vend .	4 s
Constantin. (4)	Sam. .	3 m	Mardi.	8 m	**Syra**........(8)	Sam. .	7 m	Sam. .	10 m
Odessa........	Merc..	7 s	»	»	**Marseille**.	Merc..	6 s	»	»

LIGNE DE MARSEILLE A ALEXANDRIE (par Naples).

Un voyage le jeudi de chaque semaine.

ALLER. STATIONS.	ARRIVÉES. Jours.	ARRIVÉES. Hres	DÉPARTS. Jours.	DÉPARTS. Hres	RETOUR. STATIONS.	ARRIVÉES. Jours.	ARRIVÉES. Hres	DÉPARTS. Jours.	DÉPARTS. Hres
Marseille	»	»	Jeudi .	midi	**Alexandrie**....	»	»	Mardi.	9 m
Naples...... .	Sam. .	2 m	»	»	**Naples**........	Sam. .	midi	Sam. .	4 s
Alexandrie....	Merc..	3 s	»	»	**Marseille**	Lundi.	midi	»	»

LIGNES CIRCULAIRES D'EGYPTE ET DE SYRIE.

LIGNE A. Un voyage chaque deux semaines à dater du 10 février 1882.					LIGNE B. Un voyage chaque deux semaines à dater du 2 février 1882.				
Marseille.	»	»	Vend .	midi	**Marseille**......	»	»	Jeudi .	midi
Palerme......	Dim. .	midi	Dim. .	6 s	**Naples**........	Sam. .	9 m	Sam. .	midi
Messine.......	Lundi.	6 m	Lundi.	10 s	**Alexandrie**....	Merc..	5 s	Sam. .	4 s
Syra..........	Merc..	midi	Merc..	6 s	**Port-Saïd**	Dim. .	8 m	Dim. .	5 s
Smyrne.....(9	Jeudi.	10 m	Vend .	3 s	**Jaffa**..........	Lundi.	6 m	Lundi.	6 s
Rhodes	Sam. .	4 s	Sam. .	7 s	**Beyrout**........	Mardi.	6 m	Mardi.	10 s
Mersina.......	Lundi.	6 m	Lundi.	6 s	**Tripoli**........	Merc. .	3 m	Merc. .	6 s
Alexandrette..	Mardi.	1 m	Mardi.	8 s	**Lataqiyèh**.....	Jeudi..	1 m	Jeudi..	1 s
Lataqiyèh... ..	Merc. .	4 m	Merc,.	9 m	**Alexandrette**..	Jeudi..	9 s	Vend .	10 s
Tripoli.... ...	Merc..	4 s	Merc..	10 s	**Mersina**.......	Sam. .	5 m	Dim. .	7 s
Beyrout.......	Jeudi .	3 m	Jeudi .	6 s	**Rhodes**	Mardi.	6 m	Mardi.	11 m
Jaffa..........	Vend .	6 m	Vend .	6 s	**Smyrne**....(10)	Merc. .	midi	Vend .	4 s
Port-Saïd ...	Sam. .	7 m	Sam. .	2 s	**Syra**.	Sam. .	8 m	Sam.	4 s
Alexandrie....	Dim. .	6 m	Mardi.	9 m	**Messine**.......	Lundi.	6 s	Lundi.	9 s
Naples........	Sam. .	2 s	Sam. .	7 s	**Palerme**.......	Mardi.	9 m	Mardi	2 s
Marseille.....	Lundi.	4 s	»	»	**Marseille**. .(11)	Jeudi .	2 s	»	»

Notes relatives aux services de la Compagnie des Messageries Maritimes.

1. Correspondance avec le bateau autrichien partant de Syra pour le Pirée le mercredi à 10 heures du soir, ou à défaut, avec le bateau grec, partant le samedi à 5 heures du soir. — 2. Coïncidence avec le bateau de la ligne circulaire B arrivant de la Syrie à Smyrne le mercredi. — 3. Coïncidence avec le bateau de la ligne de Thessalie allant de Constantinople à Salonique. — 4. Correspondance avec les lignes de la Mer Noire et du Danube à l'aller. — 5. Correspondance avec les lignes de la Mer Noire et du Danube au retour. — 6. Coïncidence avec le bateau de la ligne de Thessalie allant de Salonique à Constantinople. — 7. Coïncidence avec le bateau de la ligne circulaire A, arrivant de Marseille à Smyrne le jeudi. — 8. Correspondance avec le bateau grec partant du Pirée le vendredi matin et arrivant à Syra le vendredi soir. — 9. Coïncidence avec le bateau venant de Constantinople et allant à Marseille. — 10. Coïncidence avec le paquebot venant de Marseille et allant à Constantinople. Le bateau de la ligne circulaire B pourra partir de Smyrne pour Syra aussitôt qu'auront été effectuées les opérations de la coïncidence, c'est-à-dire, le jeudi, si le paquebot venant de Marseille et allant à Constantinople arrive à Smyrne le jeudi au lieu du vendredi. — 11. Coïncidence avec le bateau allant à Barcelone.

TARIF DES PRIX DE PASSAGE

de Marseille aux échelles de la Méditerranée desservies régulièrement

DESTINATIONS		1re cl. (1)	2e cl. (1)	3e cl. (2)	Pont (2)
Alexandrette	p. Alexie.	620	420	185	125
	p. Smyrne.	540	365	175	115
Alexandrie, directement.		375	250	125	80
Id. par Smyrne.		725	500	225	150
Alger.		80	60	20	12
Barcelone		50	»	25	12
Beyrout	p. Alexandrie.	540	370	170	110
	par Smyrne...	600	410	190	125
Constantinople		400	270	135	90
Dardanelles		363	245	125	80
Jaffa	par Alexandrie...	500	340	150	95
	par Smyrne	640	440	200	135
Lataqiyèh	p. Alexandrie	590	400	180	120
	par Smyrne.	565	390	180	120
Messine, par Palerme...		160	105	55	35

DESTINATIONS		1re cl. (1)	2e cl. (1)	3e cl. (2)	Pont (2)
Mersina.	par Smyrne...	510	350	165	110
	p. Alexandrie.	640	445	190	130
Naples.		125	90	40	25
Odessa.		500	350	165	105
Palerme		130	90	45	30
Pirée.		310	210	105	70
Port-Saïd	p. Alexandrie	460	310	140	85
	par Smyrne..	680	465	215	140
Rhodes.	par Smyrne...	420	285	135	90
	p. Alexandrie.	755	520	210	150
Smyrne	voie de Constie.	340	230	115	75
	p. Alexandrie..	825	570	245	165
Syra.		300	200	100	65
Tripoli	par Alexandrie.	565	590	175	115
	par Smyrne....	585	400	185	125

(1) Prix de passage et nourriture.
(2) Prix de passage.

1° La nourriture n'est pas due aux passagers pendant leur sejour dans les ports où ils doivent attendre les paquebots de correspondances, sauf pendant le séjour à Alexandrie pour les voyages des lignes circulaires A et B d'Égypte et de Syrie.

N. B. — La Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée délivre à Marseille des billets de 1re classe pour Londres.

Conditions spéciales au tarif combiné de Paris aux échelles du Levant et vice versa.

N. B. Les conditions générales de passage s'appliquent aux voyageurs du service combiné. Toutefois, il ne leur est pas délivré de billets de famille, et la délivrance des billets de retour ne leur donne droit à aucune réduction de prix. — Des prix spéciaux ont été établis pour les enfants suivant leur âge. — Sur les chemins de fer, il est alloué *franco*, à chaque voyageur de 1re ou de 2e classe, 30 kilogrammes de bagages; sur les paquebots des Messageries maritimes, il est alloué *franco* 100 kilogrammes aux voyageurs de 1re, et 60 kilogrammes aux voyageurs de 2e classe. — Les voyageurs ont la faculté de s'arrêter huit jours à Lyon. — Pendant le parcours sur le chemin de fer, la signature du titulaire du bulletin pourra être requise. — La traversée de Marseille a lieu aux frais des voyageurs. Les billets sont délivrés aux Messageries maritimes, rue Notre-Dame-des-Victoires, 28, à Paris.

SERVICE COMBINÉ AVEC LE CHEMIN DE FER DE LA MÉDITERRANÉE

et les Messageries Maritimes

Tarif applicable au départ de Paris pour les stations ci-dessous, et de ces stations à Paris.

DESTINATIONS.		1re cl.	2e cl.
Alexandrette	par Smyrne....	602 »	414 »
	p. Alexandrie..	682 »	469 »
Alexandrie, directement.....		457 »	312 »
Beyrout....	par Smyrne....	662 »	459 »
	p. Alexandrie..	602 »	419 »
Constantinople.		456 »	316 »
Dardanelles.		427 »	294 »
Jaffa......	par Smyrne.....	702 »	489 »
	par Alexandrie..	562 »	389 »
Lataqiyèh...	par Smyrne....	627 »	439 »
	p. Alexandrie..	652 »	449 »

DESTINATIONS.		1re cl.	2e cl.
Mersina...	par Smyrne....	572 »	399 »
	par Alexandrie..	702 »	494 »
Pirée.		372 »	259 »
Port-Saïd.		542 »	372 »
Rhodes....	par Smyrne.....	482 »	334 »
	par Alexandrie..	817 »	569 »
Smyrne...	directement.....	402 »	279 »
	par Alexandrie..	887 »	619 »
Syra		362 »	249 »
Tripoli....	par Smyrne.....	647 »	449 »
	par Alexandrie..	627 »	439 »

TRANSPORT DES BAGAGES SUR LA MÉDITERRANÉE ET LA MER NOIRE

Chaque passager jouit pour ses bagages d'une franchise de poids de 100 kilog. pour les premières classes, 60 kilog. pour les deuxièmes, 30 kilog. pour les troisièmes et les quatrièmes. L'excédant est payé suivant le tarif de chaque localité.

Sur toutes les lignes, les enfants payant demi-place n'ont droit qu'à la moitié du poids admis en franchise pour les passagers payant place entière.

TARIF DU TRANSPORT DES EXCÉDANTS DE BAGAGES PAR 100 KILOG.

De Marseille	à Messine	5	De Marseille	à Jaffa	15
—	à Palerme	5	—	à Lataqiyèh	15
—	à Naples	10	—	à Mersina	15
—	à Alexandrie	10	—	à Rhodes	15
—	à Constantinople	10	—	à Port-Saïd	15
—	aux Dardanelles	10	—	à Tripoli	15
—	au Pirée	10	—	à Odessa	15
—	à Smyrne	10	—	à Galatz	20
—	à Salonique	10	—	à Ibraïla	20
—	à Syra	10	—	à Kustendjé	20
—	à Alexandrette	15	—	à Tulscha	20
—	à Beyrout	15	—	à Sulina	20

Observations.

Les frais d'omnibus, d'embarquement et de débarquement à Marseille sont compris dans le prix du passage.

Nourriture. — Le prix de la nourriture des passagers de 1re et de 2e classe est payé d'avance en même temps que le montant du prix de passage. Il est invariable (les cas de quarantaine et de force majeure exceptés), quel que soit le nombre des jours ou des heures de la traversée, sauf pour les passagers qui voyagent aux frais du gouvernement et ceux qui leur sont assimilés. — Les passagers de 3e et 4e classe, sauf ceux qui voyagent aux frais du gouvernement et ceux en faveur desquels les cahiers des charges ont stipulé des prix spéciaux, traitent de gré à gré pour leur nourriture avec l'économe du bord.

Bagages. — Il est interdit à tout passager de transporter comme bagages des marchandises et objets autres que ceux servant à l'usage personnel. — Il est accordé à chaque passager sur ses bagages une franchise de poids de 100 kil. pour les 1res classes, 60 kil. pour les 2es cl., 30 kil. pour les 3es et les 4es cl. L'excédant est payé suivant le tarif de chaque localité. — La Compagnie ne répond point des bagages non enregistrés. Elle ne répond des valeurs transportées par les passagers que quand ceux-ci les ont déclarées, en ont payé le fret et les ont remises au capitaine. Sur toutes les lignes, les enfants payant demi-place n'ont droit qu'à la moitié du poids admis en franchise pour les passagers payant place entière.

Femmes et enfants. — Les femmes et les enfants ne sont pas admis aux places de pont pour les traversées de plus de vingt-quatre heures consécutives. Sur les lignes orientales, cette exclusion n'est appliquée à aucune catégorie de passagers. Sur toutes les lignes, il peut y être fait exception pour les passagers embarqués en vertu de réquisitions du gouvernement. Les enfants de deux à dix ans payent demi-place. Ils doivent coucher avec les personnes qui les accompagnent. Il est cependant accordé un lit pour deux enfants payant demi-place chacun. Ceux au-dessous de deux ans sont admis gratis.

Passeports. — Les passagers qui prennent leur place à Marseille doivent se présenter au moins quatre heures avant le départ, au bureau d'inscription de la Direction de l'exploitation, rue Cannebière, 16. Ils peuvent y déposer leurs passeports.

Voyage par escale. — Les passagers ont la faculté de s'arrêter dans un ou plusieurs ports intermédiaires, et de continuer leur voyage par les paquebots suivants de la Compagnie dans le délai de quatre mois.

Billets de retour et de famille. — Sauf sur la ligne d'Alger et de Barcelone, les passagers qui acquittent d'avance les prix des voyages aller et retour, jouissent d'une remise de 10 0/0 sur la totalité du prix de passage, nourriture non comprise. Les billets de retour sont valables pour quatre mois sur la ligne d'Égypte, ils ne donnent pas droit à l'embarquement sur les paquebots chargés du service de l'Océan Indien. Les familles composées de trois personnes au moins et payant trois places de l'une des deux premières classes jouissent de la remise de 10 0/0. Le billet d'aller et retour pris par une famille donne droit à une réduction de 15 0/0. Les bonifications de 10 ou 15 0/0 ne portent que sur le prix proprement dit du passage et non sur la portion de ce prix qui représente les frais de nourriture.

Chevaux et chiens. — Le transport des chevaux et des chiens a lieu d'après le tarif établi pour chaque localité. Les chiens doivent être muselés et attachés sur le pont.

Dispositions générales. — L'arrière du bâtiment est exclusivement destiné aux voyageurs de 1re et de 2e classe qui peuvent se promener dans toute la longueur du navire.

MM. les voyageurs ne peuvent entrer dans la chambres des dames. Chaque cabine est réservée à l'usage exclusif de ceux qui l'ont louée.

Les domestiques qui occuperont des couchettes de 2e classe ne pourront prendre leurs repas à la table commune de cette classe. Dans le cas où d'une classe inférieure ils passeraient aux premières pour le service de leurs maîtres, ils n'y pourront rester que le temps rigoureusement nécessaire.

2e LLOYD AUSTRO-HONGROIS.

BUREAUX A PARIS, RUE DE L'ÉCHIQUIER, 14.

De Trieste : pour Alexandrie, un départ par semaine. Traversée, 5 jours.
— pour Beyrout, tous les quinze jours, *viâ* Alexandrie. Traversée 10 jours.
— pour Smyrne, *viâ* Brindisi, Corfou, Zante, Syra, le Pirée (toutes les semaines).
— pour Constantinople, (toutes les semaines). Départ le samedi, à 2 h. s., arrivée le vendredi, à 7 h. matin. Escales : Corfou, le Pirée; *ligne de la Thessalie*, par Corfou, Zante, le Pirée, Volo, Salonique, Lagos, etc., tous les quinze jours.
— à Smyrne, toutes les semaines; départ, le mardi à 6 h. du soir; arrivée à Smyrne, le jeudi à 4 h. du soir, durée de la traversée, 9 jours. Escales à Brindisi, Corfou, Syra, le Pirée, etc.

D'Alexandrie : pour Trieste, chaque mardi, après l'arrivée de la malle des Indes. Traversée, 5 jours.
— pour Smyrne, tous les quinze jours. Directement. Départ le *mardi*, à 6 h. s., arrivée, le vendredi, à 9 h. 30 matin; — par Beyrout, Chypre, etc.; départ le vendredi 11 h. matin, arrivée le vendredi suivant, à 11 h. du matin.
— pour Beyrout, tous les quinze jours; par Port-Saïd, Jaffa, Khaïfa; départ le vendredi, arrivée le mardi. — Départ de Beyrout pour Alexandrie, le mercredi, à 7 h. du matin; arrivée à Alexandrie, le dimanche, à 6 h. du matin.

Les paquebots de la ligne d'Alexandrie (accélérée) ne sont soumis à aucune prescription réglementaire quant à la durée de leur stationnement dans le port de Corfou.

Correspondance avec les bateaux de la Compagnie Péninsulaire et Orientale de Suez pour les ports de l'océan Indien.

3e SERVICE DE PARIS A CONSTANTINOPLE.

(*Via* **Avricourt, Strasbourg, Vienne et Orsowa ; durée du trajet,** 103 h.; 2957 kil.).

ALLER

	Station		Heure	Jours
Chemin de fer	Paris		9 15 matin	4 30 soir — 8 30 soir
	Vienne	arr.	9 52 soir	6 5 matin
	Vienne	dép.	8 30 soir	Lundi et Jeudi.
	Buda-Pesth	dép.	10 5 soir	d° d°
	Temeswar	dép.	4 44 matin	Mardi et Vendredi.
	Orsowa	arr.	9 27 matin	d° d°
	Orsowa	dép.	9 37 matin	Mardi et Vendredi.
	Verciorova	arr.	9 46 matin	d° d°
	Bucharest	arr.	8 » soir	d° d°
	Bucharest	dép.	8 15 matin	Mercredi et Samedi.
	Giurgewo	arr.	10 55 matin	d° d°
	Roustchouk	arr.	Passage du Danube	
Chemin de fer	Roustchouk	dép.	1 10 soir	Mercredi et Samedi.
	Varna	arr.	8 40 soir	d° d°
Bateau	Varna	dép.	10 » soir	Mercredi et Samedi.
	Constantinople	arr.	midi 30	Jeudi et Dimanche.

RETOUR

	Station		Heure	Jours
Bateau	Constantinople	dép.	2 » soir	Mardi et Vendredi.
	Varna	arr.	4 30 matin	Mercredi et Samedi.
Chemin de fer	Varna	dép.	8 15 matin	Mercredi et Samedi.
	Roustchouk	arr.	3 56 soir	d° d°
Chemin de fer	Roustchouk	dép.	Passage du Danube.	
	Giurgevo	dép.	5 50 soir	Mercredi et Samedi.
	Bucharest	arr.	8 35 soir	d° d°
	Bucharest	dép.	9 15 matin	Jeudi et Dimanche.
	Verciorova	dép.	6 2 soir	d° d°
	Orsowa	arr.	6 11 soir	d° d°
	Orsowa	dép.	7 5 soir	Jeudi et Dimanche.
	Temeswar	dép.	min. 13	Nuit du Jeudi au Vendredi ou du Dimanche au Lundi.
	Buda-Pesth	dép.	8 10 matin	Vendredi et Lundi.
	Vienne	arr.	2 » soir	d° d°
	Vienne	dép.	7 45 matin	8 10 soir
	Paris	arr.	5 » soir	5 15 matin

PRIX DES PLACES DE PARIS A CONSTANTINOPLE.

1re classe pour tout le trajet...... 449 15
2e classe — — — 308 90
Combinaison mixte : 1re classe sur les chemins de fer français et 2e classe sur les chemins de fer étrangers....... 379 65

VIENNE A GALATZ ET ODESSA.

Trajet par Cracovie, Lemberg, Paskani et Iassi. — Distance : 1589 kilomètres. — Durée du trajet : 62 heures.

4° COMPAGNIE AUTRICHIENNE IMPÉRIALE ET ROYALE DU DANUBE.

Service direct entre Vienne et Odessa, par Pesth, Basiach et Galatz.

De Vienne à Linz

Tous les jours, à 6 h. 1/2 du matin.

De Linz à Passau

Tous les jours, à 6 heures du matin.

De Vienne à Buda-Pesth

Tous les jours, à 7 heures du matin.

De Vienne à Semlin-Belgrade

Tous les jours, excepté le lundi, à 7 h. du matin.

De Vienne à Orsowa (*).

Dimanche **, mercredi ** et vendredi, à 7 heures du matin.

De Passau à Linz

Tous les jours, à 3 heurs de l'après-midi.

De Linz à Vienne.

Tous les jours, à 7 h. 1/2 du matin.

De Buda-Pesth à Vienne

Tous les jours, à 6 heures du soir.

De Belgrade à Vienne

Tous les jours, excepté le vendredi. à 6 heures du matin.

D'Orsowa à Vienne.

Mardi, vendredi et dimanche.

(*) Correspondance à Orsova avec toutes les stations jusqu'à Galatz inclusivement.
(**). Les bateaux marqués par ** sont en correspondance directe avec les trains de Roustchouk à Varna et les bateaux du Lloyd austro-hongrois pour Constantinople.
Arrivée à Constantinople, jeudi et dimanche.

5° COMMUNICATION ENTRE PARIS ET CONSTANTINOPLE.

VIÂ STUTTGART, MUNICH, VIENNE, ODESSA PAR CHEMIN DE FER ET BATEAUX A VAPEUR DE LA COMPAGNIE RUSSE DE NAVIGATION A VAPEUR ET DE COMMERCE ET DU CHEMIN DE FER D'ODESSA.

PARIS A CONSTANTINOPLE

CHEMINS DE FER

Paris (gare de l'Est.)	dép.	8h30 s.,	ven. mar.
Stuttgart ...	arr.	1h14 s.,	sam. mer.
	dép.	1h35 s.,	sam. mer.
Munich. . ..	arr.	7h25 s.,	sam. mer.
	dép.	8h 5 s.,	sam. mer.
Vienne	arr.	6h15 m.,	dim. jeu.
	dép.	11h m.,	dim. jeu.
Odessa	arr.	9h20 m.,	mer. sam.

BATEAUX A VAPEUR

Odessa, départ tous les mardis et samedis à 4 heures de l'après-midi.

Constantinople, arrivée tous les jeudis et lundis dans la journée.

CONSTANTINOPLE A PARIS.

BATEAUX A VAPEUR

Constantinople, départ tous les lundis et jeudis à 2 heures après-midi.

Odessa, arrivée tous les mercredis et samedis, le matin.

CHEMINS DE FER

Odessa	dép.	8h55 s.,	mer. sam.
Vienne	arr.	4h19 s.,	ven. lun.
	dép.	8h10 s.,	ven. lun.
Munich......	arr.	5h55 m.,	sam. mar.
	dép.	6h40 m.,	sam. mar.
Stuttgart....	arr.	11h52 m.,	sam. mar.
	dép.	midi 12	sam. mar.
Paris (gare de l'Est)......	arr.	5h15 m.,	dim. mer.

Durée du trajet :

Chemins de fer (Paris-Odessa), 85 heures ; — bateaux à vapeur (Odessa-Constantinople), 36 heures.

PRIX DES PLACES :

EN CHEMINS DE FER.

		1re cl.		2e cl.
De Paris à Odessa et *vice versâ*..................	Fr.	365 40	Fr.	304 75

EN BATEAUX.

		1re cl.		2e cl.
D'Odessa à Constantinople et *vice versâ* (y compris la nourriture)..	Fr.	92 »	Fr.	60 »
TOTAL de **Paris à Constantinople**	Fr.	450 40	Fr.	364 75

N. B. — Départ d'**Odessa** pour **Paris**, tous les jours par le chemin de fer d'Odessa. Ce service est en ce moment le plus rapide et le meilleur marché entre Paris et Constantinople, mais il a deux inconvénients : 1° de Vienne à Odessa on parcourt un pays sans intérêt, tandis que la vallée du Danube est féconde en aspects pittoresques ; 2° d'Odessa à Constantinople on compte 36 heures de mer. De Varna on n'en compte que 13 ou 14. Enfin l'hiver, la navigation d'Odessa est très souvent interrompue.

6° COMPAGNIE RUSSE DE NAVIGATION A VAPEUR ET DE COMMERCE.

(Bureau central à Odessa, rue Langeron, maison propre).

LIGNE DE CONSTANTINOPLE.

(Deux fois par semaine.)

Correspondance à Constantinople avec le paquebot égyptien (ligne directe d'Alexandrie) et avec les messageries françaises pour Marseille.

LIGNE D'ALEXANDRIE D'ÉGYPTE.

(Service bi-mensuel par escale. Trajet en 10 jours 1|2.)

Escales : *Dardanelles*, *Macaronia*, *Smyrne*, *Chio*, *Rhodes*, *Mersina*, *Alexandrette*, *Lataqiyèh*, *Tripoli*, *Beyrout*, *Jaffa*, *Alexandrie*. Escales éventuelles : à *Saint-Jean-d'Acre* et à *Port Saïd*. — Service entre Odessa et le mont Athos, pour les fêtes du 27 juillet (fête de saint Pantaléon) et du 1er octobre (intercession de la Vierge)

PRIX DU PASSAGE POUR LES PORTS PRINCIPAUX :

(En roubles (4 fr.) et kopecks, nourriture comprise.)

	1re cl.		2e cl.		1re cl.		2e cl.
D'Odessa à				**Rhodes**......... .	58	75	41
Constantinople . . .	23 r.	50	15 r.	**Beyrout**...........	86	50	62
Smyrne..	40	50	28	**Alexandrie**	103	»	75

7° COMPAGNIE ÉGYPTIENNE KHÉDIVIÉ

(La Cie Khédivié a succédé à la Cie Azizièh). Elle dessert :

1° LIGNE DE LA MER MÉDITERRANÉE.

Un départ d'Alexandrie chaque samedi, et de Constantinople chaque mercredi.

Escales : *Alexandrie*, *Santorin*, *le Pirée*, *Syra*, *Tinos*, *Andros*, *Chio*, *Smyrne*, *Métélin*, *Dardanelles*, *Gallipoli*, *Constantinople*.

2° LIGNE DE LA MER ROUGE.

De Suez à Hodeidah,

Service hebdomadaire pour Souakin, bi-mensuel pour Hodeidah. — Départ de Suez le jeudi; de Souakin ou de Hodeidah, le dimanche.

Escales : *Suez*, *Djeddah*, *Souakin*, *Massaouah*, *Hodeidah*.

Pour compléter ces renseignements généraux sur l'Égypte, nous rappellerons qu'il existe, en outre, un service quotidien de petits bateaux à vapeur entre *Port-Saïd* et Ismaïlia.

8° COMPAGNIE FRAISSINET.

(Agence à Marseille, place de la Bourse, 6. — A Paris, rue Rougemont, 9)

1° Ligne de Malte et l'Egypte : Départs tous les quinze jours (le mardi) pour Naples. Malte et Alexandrie.

2° Ligne de Constantinople : tous les quinze jours (le lundi).

9° COMPAGNIE PÉNINSULAIRE ET ORIENTALE.

(Agences à Paris : avenue de l'Opéra, 38, et rue d'Hauteville, 26.)

1° LIGNE DE VENISE ET BRINDISI A ALEXANDRIE.

(Service hebdomadaire.)

1. Correspondance avec le service de l'Inde et de l'extrême Orient, moyennant transit par les chemins de fer égyptiens.
2. Le départ d'Alexandrie peut avancer ou retarder, selon l'arrivée hâtive ou tardive de la Malle des Indes.
3. Si l'arrivée à Brindisi est tardive, la Cie des chemins de fer méridionaux tient toujours un train express disponible pour la Malle des Indes.

PRIX DU PASSAGE (nourriture comprise, sauf les vins, bières, liqueurs, etc.) :

De Venise, Ancône ou Brindisi	1re classe	2e classe.
à Alexandrie..........	12 L. st. (300 fr.)	9 L. st. (225 fr.)

2° LIGNE DE SOUTHAMPTON A PORT-SAÏD

(Service hebdomadaire.)

PRIX DU PASSAGE (nourriture comprise, sauf les vins ou bières, etc.) en livres sterling à 25 fr. 20 et schellings :

	1re classe.	2e classe.
De Southampton à Gibraltar............	9 L.	5 L. 10 s.
— Malte..................	15 L.	9 L.
— Port-Saïd...........	20 L.	12 L.
— Suez.....	22 L.	14 L.

10° BATEAUX-POSTE ITALIENS.

(Société R. RUBATTINO et Cie.)

Départs réguliers de Gênes, de Marseille ou de Naples.

a. **LIGNE DES INDES PAR BOMBAY.**

Mensuelle, voie du canal de Suez. — Touchant à Gênes, Livourne, Naples, Messine, Port-Saïd, Suez et Aden.

b. **LIGNE D'ALEXANDRIE (ÉGYPTE).**

Hebdomadaire. — Touchant à Naples, Messine et Catane.

11° PAQUEBOTS-POSTE ITALIENS.

(Société J. et V. FLORIO et Cie.)

a. **LIGNE DE TRIESTE A BRINDISI, AU PIRÉE ET A CONSTANTINOPLE.**

Service hebdomadaire. — Touchant à Venise, Ancône, Tremiti, Bari, Brindisi, au Pirée.

b. **LIGNE DE MARSEILLE A SALONIQUE ET A ODESSA.**

Service bi-mensuel. — Touchant à Gênes, Livourne, Naples, Palerme, Messine, Catane, le Pirée, Salonique, Dardanelles, Constantinople.

c. **LIGNE DE MARSEILLE A SMYRNE ET A ODESSA.**

Service bi-mensuel. — Touchant à Gênes, Livourne, Naples, Palerme, Messine, Catane, le Pirée, Smyrne, Dardanelles, Constantinople.

12° SOCIÉTÉ ITALIENNE DES CHEMINS DE FER MÉRIDIONAUX.

Agence, 6, Billiter Street E. C., Londres.

Correspondance avec les bateaux de la Cie péninsulaire et Orientale qui font le service de Brindisi à Alexandrie.

De Londres à Alexandrie : Départ, le vendredi matin. — On passe par Paris, Modane, Turin, Bologne, Brindisi.

D'Alexandrie à Londres : le départ a lieu d'ordinaire tous les lundis. En cas de retard de la *Malle des Indes*, le départ a lieu trois heures après l'arrivée de cette malle à Alexandrie. En cas d'avance, le départ d'Alexandrie peut être avancé.

Prix des places : Bologne à Brindisi (1re classe), 83 fr. 65 c.; de Brindisi à Alexandrie, 300 fr.

13° CHEMINS DE FER ÉGYPTIENS.

I. **Du Caire à Alexandrie**, par Tantah. — 3 départs par jour dans chaque sens. — Prix des places : Express : 1re cl., 117 piastres; 2e cl., 78 piastres. — Omnibus : 1re cl., 97 piastres 20; 2e cl., 65 piastres; 3e cl., 39 piastres.

II. **D'Alexandrie à Rosette**, par Ramlèh. — 1 départ par jour dans chaque sens. — Prix des places : 33 piastres (1re cl.); 22 piastres (2e cl.), et 13 piastres 10 (3e cl.). **D'Alexandrie à Ramlèh.** — Nombreux départs. — Le prix est de 2 p. en 3e cl., de 4 p. en 2e cl. et de 6 p. en 1re cl.

III. **Tantah à Ziftèh** et *vice versâ*. — 1 départ par jour. — Durée du trajet, 1 h. 40 min.

IV. **Tantah à Dessouk** et *vice versâ*. — 1 départ par jour. — Durée du trajet, 6 h.

V. **Tantah, Chibin-el-Kôm** et *vice versâ*. 1 départ par jour. — Durée du traj
1 h.

VI. **Caire, Zagazig, Mansourah** et *vice versâ*. — 1 départ par jour. — Durée
trajet, 8 h. env.

VII. **Caire, Zagazig, Suez** et *vice versâ*. — 1 départ par jour. — Durée du tr
7 à 8 h.

VIII. **Tantah. Damiette** et *vice versâ*. — 1 départ par jour. — Durée du trajet, 3

IX. **Alexandrie, Boulaq-Dakrour** et *vice versâ*. — 1 départ par jour. — Durée du t
jet, 9 h.

X. **Boulaq-Dakrour, Assiout** et *vice versâ*. — 1 départ par jour. — Durée du t
jet, 12 h. env.

XI. **El-Ouasta, Fayoum** et *vice versâ*. — 1 départ par jour. — Durée du trajet, :
20 min.

XII **Médinet el-Fayoum, Abouksah** et *vice versâ*. — Départ, deux fois par s
maine, le dimanche et le jeudi. — Durée du trajet, 1 h.

XIII **De Gabbari à El-Rodah et Assiout**. — 1 départ par jour dans chaque sen
Durée du trajet, 10 h. 1|2.

22267. — PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus, 9

PUBLICITÉ DES GUIDES JOANNE

Appendice 1883-1884

I. — RENSEIGNEMENTS GÉNÉRAUX

Livrets ; Indicateurs.
Journaux français et étrangers. — Curiosités.
Sociétés financières. — Compagnies de chemins de fer.
Compagnies maritimes. — Télégraphie.

II. — PARIS ET ENVIRONS

Hôtels
Restaurants, Cafés. — Industries diverses.

III. — FRANCE

Hôtels, Casinos, Stations thermales. — Établissements divers classés par ordre alphabétique des localités.

IV. — PAYS ÉTRANGERS

Grande-Bretagne, Belgique, Suisse, Italie, Espagne, Autriche-Hongrie, Tunisie.

V. — SUPPLÉMENT

Spécialités. — Chemins de fer portatifs. — Chocolat Menier. — Loterie tunisienne.

15 cent. à Paris, 20 cent. dans les départ. Supplément 20 et 25 cent.

LE FIGARO

Journal politique et quotidien

26, rue Drouot, Paris

FRANCIS MAGNARD
Rédacteur en chef

A. PÉRIVIER
Secrétaire de la rédaction

RÉDACTION
De midi à minuit,
26, rue Drouot.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

BUREAUX
26, rue Drouot, 26

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

FERNAND DE RODAYS
Administrateur

ABONNEMENTS
Départ : 3 *mois*.. 19 fr. 50
Paris : 3 *mois*... 16 fr. »

Annonces et réclames
Dollingen fils et Cᵉ, passage des Princes
et à l'administration

PUBLICITÉ DANS LE FIGARO

Le *Figaro*, fondé par M. de Villemessant, est, depuis le 3 mai 1879, sous la direction de MM. Magnard, de Rodays et Périvier. C'est le plus important de tous les journaux français ; il est lu par toutes les classes intelligentes de la Société. Il tire tous les jours de 80 à 100,000 exemplaires et réalise chaque année plus de 2 millions de bénéfices. C'est l'organe le plus parisien, le plus indépendant. Il plaît à toutes les opinions, mais il est avant tout conservateur.

Comme la clientèle du *Figaro* se recrute principalement parmi les lecteurs riches, la publicité de ce journal est très recherchée par le commerce parisien et le commerce étranger.

Le *Figaro* est actuellement pour le Français raisonnable, plus soucieux de l'avenir de la France que de sa haine ou de ses rancunes de partis, ce que le *Times* est pour l'Anglais, à l'étranger : c'est le souvenir de Paris. En province, le *Figaro* apporte chaque jour à ceux qui ont habité Paris et qui en sont momentanément absents, la nouvelle du jour. Par lui, il apprend les succès de ses artistes aimés, il connaît la pièce nouvelle le lendemain de sa première représentation. Avant que le livre nouveau, qui doit en quelques jours être en toutes les mains, ait paru, il en a lu des fragments dans le *Figaro*.

La publicité du *Figaro* est excellente. Peu importe où elle soit placée : aux échos, aux nouvelles diverses, en première, seconde ou troisième page, en annonces à la quatrième page, ou en réclame dans la correspondance. Comme ses abonnés sont généralement riches, tous les meilleurs produits peuvent y être annoncés : objets d'arts, objets de première nécessité, établissements nouveaux, anciennes maisons connues et recommandables. Un mode de publicité très productif qui a été beaucoup employé dans le *Figaro* c'est l'*encartage*. De grandes maisons de librairie, de nouveautés, l'ont employé. Des suppléments dans le format du journal, renfermant les plus belles gravures des livres d'étrennes, ou les dessins des modes nouvelles et des joujoux d'invention récente, ont été distribués à tous les abonnés du *Figaro*.

S'adresser, pour les conditions de publicité, soit à M. Dollingen, fermier d'annonces, passage des princes, à Paris, soit directement à l'administration du Figaro, 26, *rue Drouot.*

PRIX DE LA PUBLICITÉ

Réclame dans le corps du journal.........	20 et 30 fr. la ligne.
Petites annonces.........................	8 fr. la ligne.
Annonces de la 4ᵉ page...................	4 fr. la ligne.

VOYAGES CIRCULAIRES OU D'EXCURSIONS

SUR LES CHEMINS DE FER

le Paris à Lyon et à la Méditerranée

Les billets de ces voyages se délivrent pendant
te l'année, à l'exception des billets des voyages ci-après dont l'émission a lieu pendant les périodes suivantes :
bis (*valables pendant 2 mois*), du 1er juin au 31 août;
bis (— — 1 *mois*), 4 *ter*, 81 à 83, du 1er juin au 30 septembre;
1 à 76, du 1er mai au 30 septembre.

billets des voyages franco-algériens nos 51 à 62 sont délivrés exclusivement par la Compagnie générale Transatlantique dans ses bureaux et agences de France, de rse, d'Algérie, de Tunisie, du Maroc, de l'île de Malte, de Sicile, d'Italie et d'Espagne.

NOMENCLATURE DES ITINÉRAIRES

Paris, Dijon, Besançon, Pontarlier, Neuchâtel, Berne, Fribourg, Lausanne, Genève, Aix-les-Bains, Annecy, Modane, Bourg (ou Lyon), Paris. 45 jours; 1re cl. 161 fr., 2e cl. 121 fr.

Paris, Nevers, Vichy, Clermont-Ferrand, Montbrison, St-Etienne, Lyon, Aix-les-Bains, Annecy, Modane, Bourg (ou Lyon), Dijon, Paris. 45 jours. 1re cl. 160 fr., 2e cl. 120 fr.

Paris, Dijon, Pontarlier, Neuchâtel, Berne, Interlaken, Fribourg, Lausanne, Genève, Mâcon (ou Vallorbes, Pontarlier, Dôle), Dijon, Paris. 30 jours; 1re cl. 138 fr., 2e cl. 105 fr. et 60 jours, 1re cl. 150 fr., 2e 114 fr.

is Paris, Dijon, Mâcon, Genève, Lausanne. Fribourg, Berne, Thoune, Darligen, Interlaken, Bonigen, Briens, Alpnach, Lucerne, Olten, Bâle, Mulhouse (ou Delle), Belfort, Paris. 1 mois; 1re cl. 152 fr. 35, 2e cl. 118 fr. 75, et 2 mois, 1re cl. 165 fr. 80, 2e cl. 128 fr. 90.

er Paris, Dijon, Pontarlier, Neuchâtel, Berne, Thoune, Darligen, Interlaken, Bonigen, Brienz, Alpnach, Lucerne, Olten, Bienne, Délemont, Delle (ou Bâle), Mulhouse), Belfort, Paris. 1 mois, *viâ* Belfort-Delle; 1re cl. 138 fr. 35, 2e cl. 108 fr. 25 et 1 mois, *viâ* Belfort, Mulhouse-Bâle, 1re cl. 144 fr. 65, 2e cl. 112 fr. 95.

Paris, Dijon, Besançon, Pontarlier, Neuchâtel, Berne, Fribourg, Lausanne, Genève, Lyon, Avignon, Aix, Marseille, Menton, Marseille, Nîmes, Cette, Port-Vendres, Toulouse, Foix, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Lourdes, Pierrefitte, Pau, Bayonne, Biarritz, Hendaye, Arcachon, Bordeaux, Poitiers, Niort, Angers, Tours, Paris. 45 jours. 1re cl. 316 fr., 2e cl. 236 fr.

Paris, Dijon, Besançon, Pontarlier, Neuchâtel, Berne Fribourg, Lausanne, Genève, Lyon, St-Etienne, Le Puy, Roanne, Vichy, Clermont-Ferrand, Aurillac, Rodez, Albi, Toulouse, Foix, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Lourdes, Pierrefitte, Pau, Bayonne, Biarritz, Hendaye, Arcachon, Bordeaux, Poitiers, Tours, Paris. 45 jours; 1re cl. 256 fr., 2e cl. 191 fr.

Paris, Dijon, Lyon, Grenoble, Modane, Aix-les-Bains, Genève, Lausanne, Fribourg, Berne, Neuchâtel, Pontarlier, Besançon, Dijon, Paris. 30 jours; 1re cl. 161 fr., 2e cl. 121 fr.

Paris, Sens, Dijon, Lyon, Roanne, Vichy, Moulins, Nevers, Montargis, Paris (*viâ* Moret ou *viâ* Corbeil). 30 jours; 1re cl. 100 fr., 2e cl. 75 fr.

is Paris, Dijon, Besançon, Bourg, Aix-les-Bains, Annecy, Grenoble, Lyon, Roanne, Vichy, Nevers, Montargis, Paris (*viâ* Moret ou *viâ* Corbeil). 30 jours; 1re cl. 100 fr., 2e cl. 75 fr.

Paris, Dijon, Lyon, St-Etienne, Le Puy, Clermont-Ferrand, Vichy, Nevers, Paris *viâ* Moret ou *viâ* Corbeil). 30 jours; 1re cl. 100 fr., 2e cl. 75 fr.

Dijon, Gray, Besançon, Pontarlier, Lons-le-Saulnier, Genève, Lyon, Dijon. 30 jours; 1re cl. 68 fr., 2e cl., 51 fr.

Lyon, Grenoble, Aix-les-Bains, Annecy, Genève, Mâcon, Lyon. 15 jours; 1re cl., 58 fr., 2e cl. 44 fr.

VOYAGES CIRCULAIRES OU D'EXCURSIONS (Suite)

12 Lyon, Grenoble, Gap, Grenoble, Romans, Valence, Vienne (ou Givors), Lyon. 15 jours; 1re cl. 56 fr., 2e cl. 42 fr.
13 Lyon, Genève, Chambéry, Grenoble, Gap, Marseille, Avignon, Valence (ou Nîmes, Pont-St-Esprit, Givors), Lyon. 30 jours; 1re cl. 71 fr., 2e cl. 54 fr.
14 Lyon, St-Etienne, Le Puy, Brioude, Clermont-Ferrand, Thiers, St-Etienne, Lyon. 15 jours; 1re cl. 45 fr., 2e cl. 34 fr.
15 Lyon, Genève, Aix-les-Bains, Grenoble, Lyon. 15 jours; 1re cl. 44 fr., 2e cl. 33 fr.
16 Lyon, Grenoble, Modane, Aix-les-Bains, Genève, Lyon. 15 jours; 1re cl. 58 fr. 2e cl. 44 fr.
17 Marseille, Cannes, Grasse, Nice, Vintimille, Marseille. 15 jours, 1re cl, 56 fr., 2e cl. 42 fr.
18 Marseille, Nîmes, Clermont-Ferrand, Thiers, St-Etienne, Lyon, Valence, Avignon (ou Givors, Pont-St-Esprit, Nîmes), Marseille. 30 jours; 1re cl. 60 fr., 2e cl. 45 fr.
19 Marseille, Avignon, Valence, Grenoble, Aix-les-Bains, Lyon, Valence, Avignon (ou Givors, Pont-St-Esprit, Nîmes), Marseille. 30 jours; 1re cl. 70 fr., 2e cl. 53 fr.
20 Nevers, Vichy, Clermont-Ferrand, Le Puy, St-Etienne, Lyon, Roanne, Nevers. 15 jours; 1re cl. 62 fr., 2e cl. 47 fr.
21 Nevers, Vichy, Clermont-Ferrand, Le Puy, St-Etienne, Lyon, Grenoble, Aix-les-Bains, Genève, Mâcon, Autun (ou le Creuzot), Nevers. 30 jours; 1re cl. 74 fr., 2e cl. 56 fr.
22 Nevers, Vichy, Clermont-Ferrand, Nîmes, Tarascon, Marseille, Aix, Avignon, Valence, Grenoble, Aix-les-Bains, Genève, Lyon, Dijon, Chagny, Autun (ou le Creuzot), Nevers. 45 jours; 1re cl. 83 fr., 2e cl. 62 fr.
23 Lyon, Dijon, Autun (ou le Creuzot), Nevers, Vichy, Clermont-Ferrand, Montbrison, St-Etienne, Lyon. 30 jours; 1re cl. 64 fr., 2e cl. 49 fr.
24 Lyon, Dijon, Autun (ou le Creuzot), Nevers, Vichy, Clermont-Ferrand, Arvant, Le Puy, St-Etienne, Lyon. 30 jours; 1re cl. 67 fr., 2e cl. 51 fr.
25 Lyon, St-Etienne, Le Puy, Nîmes, Tarascon, Marseille, Aix, Cavaillon, Avignon, Valence, Grenoble, Aix-les-Bains, Genève, Lyon. 30 jours; 1re cl. 75 fr., 2e cl. 57 fr.
26 Lyon, St-Etienne, Thiers, Clermont-Ferrand, Nîmes, Tarascon, Marseille, Aix, Cavaillon, Avignon, Valence, Grenoble, Aix-les-Bains, Genève, Lyon. 30 jours : 1re cl. 76 fr., 2e cl. 57 fr.
27 Lyon, Valence (ou Givors, Saint-Peray), Avignon, Cavaillon, Aix, Marseille, Digne, Gap, Grenoble, Aix-les-Bains, Genève, Lyon. 30 jours; 1re cl. 72 fr., 2e cl. 55 fr.
28 Lyon, Valence (ou Givors, Saint-Peray), Avignon, Cavaillon, Aix, Marseille, Digne, Gap, Grenoble, Lyon. 30 jours; 1re cl. 67 fr., 2e cl. 51 fr.
29 Marseille, Digne, Gap, Grenoble, Aix-les-Bains, Genève, Grenoble, Lyon, St-Etienne, Le Puy, Nîmes, Tarascon, Marseille. 30 jours; 1re cl., 77 fr., 2e cl. 55 fr.
30 Marseille, Aix, Cavaillon, Avignon, Tarascon, Nîmes, Cette, Aigues-Mortes, Arles, Marseille. 15 jours, 1re cl. 44 fr., 2e cl. 33 fr.
31 Marseille, Aix, Cavaillon, Livron, Alais ou Bagnols, Nîmes, Cette, Aigues-Mortes, Arles, Marseille. 30 jours; 1re cl. 64 fr., 2e cl. 48 fr.
32 Paris à Cette (*vià* Clermont-Ferrand, ou *vià* Dijon-Lyon, avec faculté de passer par Marseille), Perpignan, Cerbère, Barcelone, Valence, La Encina, Aranjuez, Madrid, Tolède, Madrid, Escurial, Avila, Salamanque, Zamora, Médina, Valladolid, Santander, Burgos, Bilbao, St-Sébastien, Irun, Bayonne, Bordeaux, Tours, Paris. 45 jours (en Espagne 35 jours); 1re cl. 323 fr. 25, 2e cl. 243 fr. 80.
33 Paris à Cette (*vià* Clermont-Ferrand, ou *vià* Dijon-Lyon, avec faculté de passer par Marseille), Perpignan, Cerbère, Barcelone, Valence, Encina, Cordoue, Grenade, Malaga, La Roda, Utréra, Cadix, Xérès, Séville, Cordoue, Aranjuez, Madrid, Tolède, Madrid, Escurial, Avila, Zamora, Salamanque, Médina, Valladolid, Santander, Burgos, Bilbao, St-Sébastien, Irun, Bayonne, Bordeaux, Tours, Paris. 65 jours (en Espagne 65 jours); 1re cl. 451 fr. 65, 2e cl. 337 fr. 50.
34 Paris à Cette (*vià* Clermont-Ferrand, ou *vià* Dijon-Lyon, avec faculté de passer par Marseille), Perpignan, Cerbère, Barcelone, Tarragone, Sagunto, Valence, La Encina, Ciudad-Réal, Badajoz, Porto, Lisbonne, Valencia de Alcantara, Caceres, Talavera-de-la-Reina, Madrid, Tolède, Aranjuez, Madrid, Escurial, Avila, Zamora, Salamanque, Médina, Valladolid, Santander, Burgos, Bilbao, Saint-Sébastien, Irun, Bayonne, Bordeaux, Tours, Paris. 70 jours (en Espagne et en Portugal, 60 jours); 1re cl. 445 fr. 30, 2e classe, 333 fr. 50.

VOYAGES CIRCULAIRES OU D'EXCURSIONS (Suite)

35 Paris à Cette (*viâ* Clermont-Ferrand ou *viâ* Dijon-Lyon, avec faculté de passage par Marseille), Perpignan, Cerbère, Barcelone, Tarragone, Sagunto, Valence, La Encina, Cordoue, Séville, Xérès, Cadix, Utrera, La Roda, Grenade, Bobadilla, Malaga, Cordoue, Belmez, Badajoz, Porto, Lisbonne, Valencia de Alcantara, Caceres, Talevera-de-la-Reina, Madrid, Tolède, Aranjuez, Madrid, Escurial, Avila, Zamora, Salamanque, Médina, Valladolid, Santander, Burgos, Bilbao, St-Sébastien, Irun, Bayonne, Bordeaux, Tours, Paris. 85 jours (en Espagne et en Portugal, 75 jours); 1re cl. 539 fr. 40, 2e cl. 404 fr. 80.

36 Lyon, Valence, Avignon, Nimes, Cette, Toulouse, Pau, Bayonne. — *En Espagne*. les villes comprises dans le 32e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nimes, Avignon, Valence, Lyon. 45 jours (En Espagne 35 jours); 1re cl. 303 fr. 20, 2e cl. 225 fr.

37 Lyon, Valence, Avignon, Nîmes, Cette, Toulouse, Pau, Bayonne. — *En Espagne :* les villes comprises dans le 33e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nîmes, Avignon, Valence, Lyon. 65 jours (en Espagne 55 jours); 1re cl. 426 fr. 60, 2e cl. 318 fr. 70.

38 Lyon, Valence, Avignon, Nimes, Cette, Toulouse, Pau, Bayonne. — *En Espagne* et *en Portugal :* les villes comprises dans le 34e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nimes, Avignon, Valence, Lyon. 70 jours (en Espagne et en Portugal 60 jours); 1re cl. 420 fr. 25, 2e cl. 314 fr. 70.

39 Lyon, Valence, Avignon, Nîmes, Cette, Toulouse, Pau, Bayonne. — *En Espagne* et *en Portugal :* les villes comprises dans le 35e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nimes, Avignon, Valence, Lyon. 85 jours (en Espagne et en Portugal 75 jours); 1re cl. 514 fr. 35, 2e cl. 386 fr.

40 Marseille, Cette (*viâ* Tarascon ou Arles), Toulouse, Pau, Bayonne. — *En Espagne :* les villes comprises dans le 32e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nimes, Marseille (*viâ* Lunel ou Tarascon). 45 jours (en Espagne 35 jours); 1re cl. 277 fr. 50, 2e cl, 205 fr. 75.

41 Marseille, Cette (*viâ* Tarascon ou Arles), Toulouse, Pau, Bayonne. — *En Espagne :* les villes comprises dans le 33e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nîmes, Marseille (*viâ* Lunel ou Tarascon). 65 jours (en Espagne 55 jours); 1re cl. 400 fr. 90, 2e cl. 299 fr. 45.

42 Marseille, Cette (*viâ* Tarascon ou Arles), Toulouse, Pau, Bayonne. — *En Espagne* et *en Portugal :* les villes comprises dans le 34e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nîmes, Marseille (*viâ* Lunel ou Tarascon). 70 jours (en Espagne et en Portugal 60 jours). 1re cl. 394 fr. 55, 2e cl. 295 fr. 45.

43 Marseille, Cette (*viâ* Tarascon ou Arles), Toulouse, Pau, Bayonne. — *En Espagne* et *en Portugal :* les villes comprises dans le 35e itinéraire. — Cerbère, Cette, Nimes, Marseille (*viâ* Lunel ou Tarascon). 85 jours (en Espagne et en Portugal 75 jours). 1re cl. 488 fr. 65, 2e cl. 366 fr. 75.

Voyages circulaires, 54 à 61, valables 90 jours, de Paris à Marseille, en Algérie et en Espagne.

Voyages circulaires, 71 à 76, valables 45 jours, de Lyon et de Marseille à Paris, avec excursion en Belgique, sur les bords du Rhin et en Suisse.

Voyages circulaires, 89, 90, 93 et 94, valables 45 et 60 jours, de Dijon, Lyon ou Marseille sur la Suisse, la Bavière, l'Autriche et l'Italie,

Voyages circulaires, 101 à 112, valables 60 jours, de Paris à Modane, Turin et toute l'Italie, avec retour par Marseille.

Pour le détail et les prix de ces divers voyages, consulter les affiches et les prospectus de la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée que l'on peut demander dans toutes les gares du réseau,

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

SAISON DE 1883

BAINS DE MER

BILLETS D'ALLER ET RETOUR A PRIX RÉDUITS

Valables du VENDREDI au LUNDI inclusivement

DÉLIVRÉS DE MAI A OCTOBRE

DE PARIS A	BILLETS d'aller et retour. 1re classe Fr.	1re classe C.	2e classe Fr.	2e classe C.
DIEPPE. — Le Tréport, Criel	[illegible]	»	22	»
LE TRÉPORT, par Serqueux et Abancourt. Du 1er juil. au 30 sept.	33	»	20	»
CANY. — Veulettes, les Petites-Dalles				
SAINT-VALERY-EN-CAUX. — Veules	33	»	24	»
LE HAVRE. — Sainte-Adresse, Bruneval				
LES IFS. — Etretat, Bruneval	33	»	24	»
FÉCAMP. — Yport, Etretat, Bruneval, les Petites-Dalles				
TROUVILLE-DEAUVILLE. — Villerville, Villers-sur-Mer				
HONFLEUR	33	»	24	»
CAEN				
CABOURG. — Le Homé-Varaville	37	»	27	»
DIVES. — Houlgate, Beuzeval				
LUC, LION-SUR-MER, LANGRUNE. SAINT-AUBIN, BERNIÈRES. COURSEULLES. (Ces prix comprennent le parcours total.)	35	»	26	»
BAYEUX. — Arromanches, Port-en-Bessin, Asnelles	40	»	30	»
COUTANCES. — Agon, Coutainville	57	»	44	»
ISIGNY. — Grand-Camp, Sainte-Marie-du-Mont	44	»	33	»
VALOGNES. — Port-Bail, Carteret, Quinéville, Saint-Vaast	50	»	38	»
CHERBOURG	55	»	42	»
GRANVILLE. — Saint-Pair, Donville	50	»	[illegible]	»
ST-MALO-ST-SERVAN. — Dinard-St-Enogat, St-Lunaire, St-Briac, Paramé	66	»	50	»
LAMBALLE-ERQUY. — Le Val André	66	»	50	»
EAUX THERMALES				
FORGES-LES-EAUX (Seine-Inf.), ligne de Dieppe, par Gournay	21	45	16	05
BAGNOLES de l'Orne, par Briouze et la Ferté-Macé. *Ces prix comprennent le parcours total*	47	»	36	»

DÉPART par tous les trains du Vendredi et du Dimanche
RETOUR par tous les trains du Dimanche et du Lundi

Par exception les billets pour Saint-Malo et Lamballe seront valables au retour jusqu'au mardi.

Les deux coupons d'un billet d'aller et retour ne sont valables qu'à la condition d'être utilisés par la *même personne*.

Les billets de *Paris* au *Havre* sont admis au retour par *Honfleur, Trouville-Deauville* et *Caen*; ceux de *Paris* à *Honfleur, Trouville-Deauville* et *Caen*, sont admis au retour par *le Havre*.

NOTA. — Les prix ci-dessus ne s'appliquent qu'au parcours en chemin de fer. Les billets de 2e classe ne seront admis que dans les Trains qui comportent des voitures de cette classe.

Ces billets sont délivrés, à Paris, aux gares Saint-Lazare et Montparnasse et dans les divers bureaux de ville de la Compagnie.

CHEMIN DE FER DU NORD

SERVICES DIRECTS POUR L'ANGLETERRE

TRAINS RAPIDES

1° Par Calais et Douvres, à heures fixes. — 10 heures de trajet.
Une heure et demie de traversée

PARIS A LONDRES | LONDRES A PARIS

		1. 2 cl.	1. 2 cl.	1re cl.
Paris...........dép.		7.40 [illegible]	9.40 mat.	7.45 s.
Calais, gare maritime		1.30 s.	3.3[illegible] soir	1.30 m.
Londres	Victoria arr.	[illegible].15 s.	7.[illegible] »	6.10 m.
	Ludgate H.	5.45 s.	7.22 »	6.10 m.
	Holborn V.	5.48 s.	7.25 »	6.13 m.
	Cannon S.	5.30 s.	7.2[illegible] »	6. » m.
	Charing C. ar	5.40 s.	7.[illegible] »	6.[illegible]0 m.

		1. 2 cl.	1. 2 cl.	1re cl.
Londres	Charing C. d.	7.40 m.	10 » mat.	[illegible].05 s.
	Cannon. S.	7.46 m.	10.0[illegible] »	[illegible].10 s.
	Holborn V.	7.38 m.	9.55 »	7.53 s.
	Ludgate H.	7.36 m.	9.56 »	7.56 s.
	Victoria.	7.40 m.	10 » »	8. » s.
Calais, gare marit. dép.		midi »	2.36 soir	min. 36
Paris...........arr.		5.41 s.	6. » s.	5.50 m.

2° Par Boulogne et Folkestone, à heures variables.
8 h. 1/2 de trajet. — 1 h. 1/2 de traversée.
Service journalier par trains spéciaux de marée. — Consulter les affiches spéciales et indicateurs pour les heures.

PRIX DES BILLETS PAR TRAINS RAPIDES :

BILLETS SIMPLES VALABLES PENDANT 8 JOURS

Vià Calais et Douvres; 1re classe, 75 fr.; 2me classe, 56 fr. 25 cent.
Vià Boulogne et Folkestone; 1re classe, 70 fr.; 2me classe, 52 fr. 50 cent.
Billets d'aller et retour valables pour un mois, soit par Calais, soit par Boulogne
1re classe, 118 fr. 75. — 2me classe, 93 fr. 75.

Consulter les indicateurs pour les conditions relatives à la prolongation de durée de validité des coupons de retour.

SERVICE A PRIX RÉDUITS

1° Par Calais et Douvres, à heures fixes. (Service de nuit).

PARIS A LONDRES | LONDRES A PARIS

		1re 2e 3e clas.
Paris.................dép.		4. » soir
Calais....................		1.30 m.
Londres	Cannon-Street.....arr.	8.34 »
	Charing Cross........	8.45 »
	Ludgate-Hill........	10.46 »
	Holborn-Viaduct......	10.50 »
	Victoria-Station...arr.	10.45 »

		1re 2e 3e clas.
Londres	Victoria Station..dép.	6.25 soir
	Holborn Viaduct......	6.20 »
	Ludgate Hill.........	6.22 »
	Charing Cross........	5.15 »
	Cannon Street........	6.2[illegible] »
Calais....................		4.57 m.
Paris.................arr.		1.40 soir

2° Par Boulogne et Folkestone, à heures variables. (Service de nuit).
3 heures de traversée.
Trains ordinaires de 2e et 3e classe.
CONSULTER LES AFFICHES SPÉCIALES ET INDICATEURS

3° Par Boulogne et la Tamise
Service journalier, à heures variables, par trains ordinaires de 1re, 2me et 3me classe.
CONSULTER LES AFFICHES SPÉCIALES ET INDICATEURS

PRIX DES BILLETS DU SERVICE A PRIX RÉDUITS :

Par Boulogne ou Calais

Billets simples valables pour 3 jours :
2e classe et 2e chambre............ 39 fr. 35
3e classe et 2e chambre............ 26 fr. 25
Billets d'aller et retour, valables pour 14 jours :
2e classe et 2e chambre............ 58 fr. 75
3e classe et 2e chambre............ 30 fr. 35

Par Boulogne et la Tamise

Billets simples valables pour 3 jours :
1re cl. 1e ch. 31 fr. 85; 2e cl. 1re ch. 26 fr. 25
2e cl. 2e ch. 22 fr. 50; 3e cl. 2e ch. 18 fr. 75
Billets d'aller et retour, valables pour 14 jours :
1re cl. 1re ch. 61 fr. 85; 2e cl. 1re ch. 46 fr. 25
2e cl. 2e ch. 41 fr. 25; 3e cl. 2e ch. 30 fr. »

CHEMINS DE FER DU MIDI

VOYAGES DE PLAISIR A PRIX RÉDUITS

AUX PYRÉNÉES

Billets de 1re classe délivrés du 15 avril au 10 octobre de chaque année, et valables pendant 20 jours, avec faculté d'arrêt dans toutes les stations du parcours.

PRIX : 75 FR.

Les billets peuvent être pris à l'avance ; ils sont valables à partir du jour où ils ont été timbrés par la première station de départ, sans toutefois qu'ils puissent être utilisés après le 31 octobre.

Au-dessous de 3 ans, les enfants sont transportés gratuitement, et doivent être placés sur les genoux des personnes qui les accompagnent ; de 3 à 7 ans, ils payent demi-place ; au-dessus de 7 ans, ils payent place entière.

INDICATION DES PARCOURS

ET DÉSIGNATION DES STATIONS DE DÉLIVRANCE DES BILLETS

Premier parcours : Bordeaux, Agen, Montauban, Toulouse, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Mont-de-Marsan, Arcachon, Bordeaux.

Deuxième parcours : Bordeaux, Agen, Montauban, Toulouse, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Pierrefitte, Pau, Bayonne, Dax, Arcachon, Bordeaux.

Le voyageur, porteur d'un billet du premier et du deuxième parcours qui passe par Mont-de-Marsan, perd tout droit de parcours entre Tarbes, Pau, Bayonne, Dax et Morcenx. Celui qui passe par Pau, Bayonne et Dax perd tout droit de parcours entre Tarbes, Mont-de-Marsan et Morcenx. Pour le deuxième parcours, le trajet Pau, Bayonne, Dax, peut être remplacé par le trajet Pau, Mimbaste, Dax.

Troisième parcours : Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte, Pau, Bayonne, Dax, Bordeaux.

Le voyageur qui veut suivre le troisième parcours doit demander le billet qui est établi spécialement pour ce parcours. — Le trajet Pau, Bayonne, Dax, peut être remplacé par le trajet Pau, Mimbaste, Dax.

OBSERVATIONS. — Le voyage peut s'effectuer, pour les trois parcours, de l'une quelconque des stations indiquées sur ledit parcours, et dans l'une quelconque des deux directions qui peuvent être suivies à partir de la station de départ.

Le voyageur peut s'arrêter à toutes les stations du réseau situées celui des trois parcours circulaires qu'il a choisi, à la seule condition de faire estampiller son billet au départ de chaque station d'arrêt.

Le prix de 75 francs, s'applique indistinctement au premier, au deuxième ou au troisième parcours.

Les voyageurs supportent les frais des excursions en dehors des itinéraires ci-dessus.

Bagages. — Le voyageur qui a acquitté le prix de 75 fr. ci-dessus a droit au transport gratuit sur le chemin de fer de 30 kilogr. de bagages ; cette franchise ne s'applique pas aux enfants transportés gratuitement, et elle est réduite à 20 kilogr. pour les enfants transportés à moitié prix. Les excédents de bagages sont taxés d'après le Tarif général de la Compagnie.

Pour chaque partie du parcours, les bagages sont enregistrés à chaque point de départ. Ils peuvent être expédiés à l'avance, sous condition de payement du droit de dépôt d'après le Tarif général de la Compagnie.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

VOYAGEURS

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

Il est délivré, tous les jours, par toutes les gares, stations et haltes du réseau de l'Etat et pour tous les parcours sur ce réseau, des billets d'aller et retour, avec réduction de 40 0/0 sur le double des prix des billets simples.

CONDITIONS

Les billets d'aller et retour ne sont valables, à l'aller, qu'au départ des trains pour lesquels ils ont été délivrés.

Ils sont valables au retour :

1° Pour les trajets jusqu'à 100 kilomètres, pendant la journée de l'émission et celle du lendemain jusqu'à minuit ;

2° Pour les trajets de 101 à 200 kilomètres, pendant la journée de l'émission, celle du lendemain et celle du surlendemain jusqu'à minuit;

3° Pour les trajets au-dessus de 200 kilomètres, les délais sont augmentés de 24 h. par 200 kilomètres ou fraction de 100 kilomètres.

Si le délai de validité d'un billet aller et retour expire un dimanche ou un jour de fête, ce délai est augmenté de 24 heures.

Si le jour où expire ce délai de validité d'un billet aller et retour est un dimanche suivi d'un jour de fête, ou un jour de fête suivi d'un dimanche, le délai est augmenté de 48 heures.

Les jours considérés comme fêtes légales sont le 1er janvier, le lundi de Pâques, l'Ascension, le lundi de la Pentecôte, le 14 juillet, l'Assomption, la Toussaint et le jour de Noël.

(Des affiches spéciales apposées dans les gares font connaître les autres conditions auxquelles est soumis l'usage de ces billets).

Nota. — L'Administration des chemins de fer de l'État a soumis à l'homologation ministérielle la proposition d'augmenter d'un jour, pour toutes les distances, le délai de validité des billets d'aller et retour. Dès que cette proposition aura été approuvée, elle sera mise en vigueur sur tout le réseau de l'Etat.

BAINS DE MER

De Pornic, La Bernerie, Saint-Croix-de-Vie, les Sables-d'Olonne la Rochelle, Chatel-Aillon, Saint-Laurent-Fouras et Royan

Billets d'aller et retour avec 40 0/0 de réduction valables pendant 15 jours.

Les billets d'aller et retour 40 0/0 de réduction, délivrés du 15 juin au 31 octobre de chaque année, en destination de Pornic, La Bernerie, St-Gilles-Croix-de-Vie, les Sables-d'Olonne, La Rochelle, Châtel-Aillon, St Laurent-Fouras et Royan, par toutes les gares, stations et haltes directement reliées avec huit villes par les lignes du réseau de l'Etat, sont valables, pour le retour jusqu'au quinzième jour à minuit (non compris le jour de la délivrance).

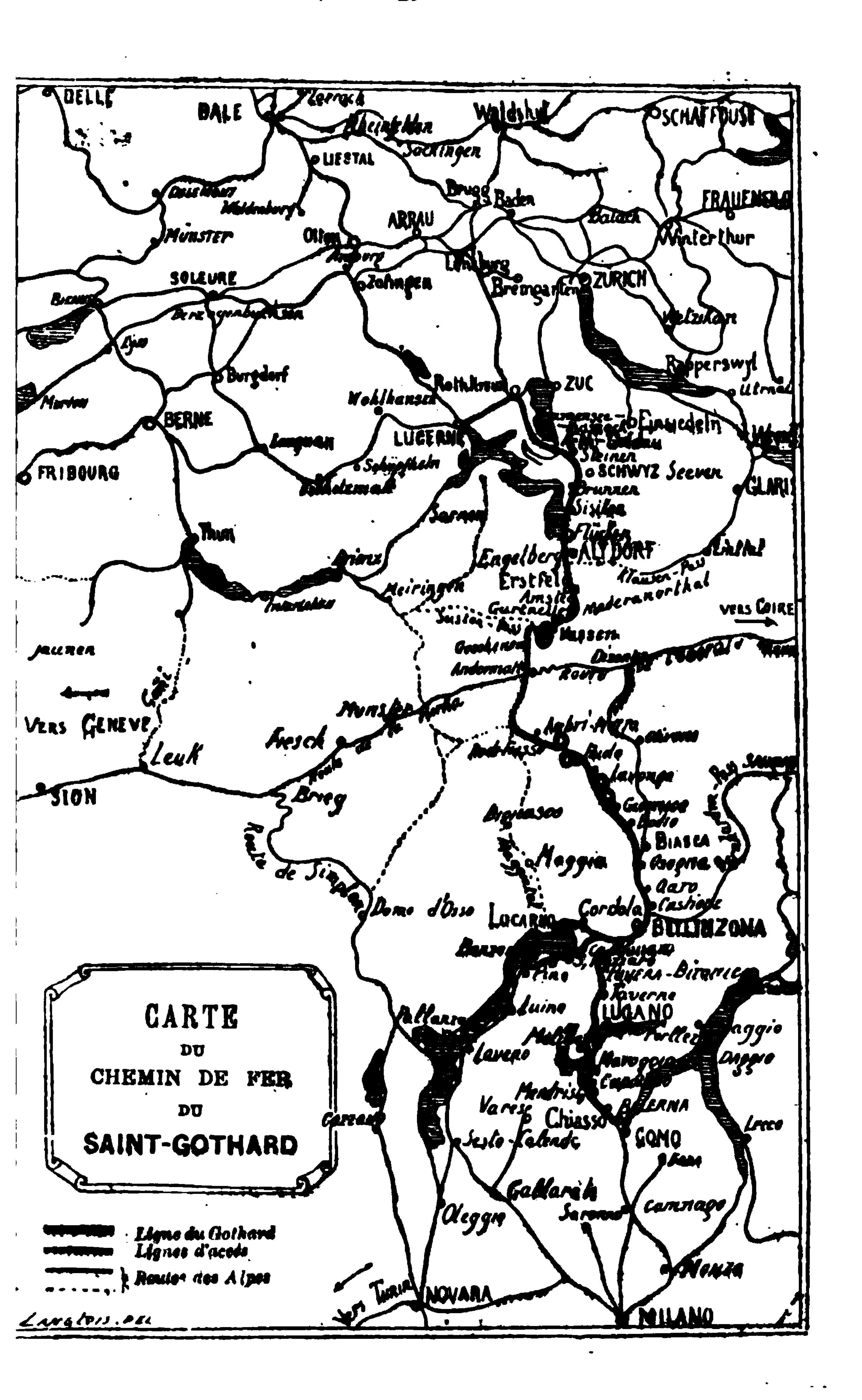
Si le délai de validité d'un billet expire un dimanche ou un jour férié, ce délai est augmenté de 24 heures.

Au retour, les voyageurs ont le droit de prendre tout train partant réglementairement de la station de retour avant l'expiration du délai ci-dessus fixé, lors même que ce train ne pourrait les ramener à leur point de départ qu'après l'expiration de ce délai.

Billets de voyages sur le littoral de l'Océan

Des billets à prix réduits, dits «billets de voyages sur le littoral de l'Océan» valables pendant 10 jours (non compris le jour de la délivrance), et permettant aux voyageurs de s'arrêter aux gares intermédiaires, sont délivrés pour les gares de Pornic, St-Gilles-Croix-de-Vie, les Sables-d'Olonne, la Rochelle, Rochefort, Royan et Blaye, ou vice-versa, par les gares du réseau de l'Etat avec lesquelles elles sont reliées directement par rails

Nota. — Des affiches spéciales, placardées dans toutes les gares du réseau de l'Etat, font connaître les prix des places pour chaque parcours et les conditions dans lesquelles sont délivrés les billets des voyages sur le littoral de l'Océan.


CARTE
DU
CHEMIN DE FER
DU
SAINT-GOTHARD
Ligne du Gothard
Lignes d'accès
Routes des Alpes
DELLE
BALE
SCHAFFOUSE
LIESTAL
ARRAU
SOLEURE
Olten
Zofingen
ZURICH
Winterthur
Baden
Brugg
Bremgarten
Burgdorf
BERNE
FRIBOURG
LUCERNE
ZUG
Einsiedeln
SCHWYZ
Brunnen
Sisikon
Flüelen
ALTDORF
Erstfeld
Amsteg
Wassen
Engelberg
Meiringen
Interlaken
Thun
Andermatt
Airolo
Faido
Biasca
BELLINZONA
LOCARNO
Cordola
LUGANO
Chiasso
COMO
Varese
Sesto-Calende
Gallarate
Saronno
Monza
MILANO
NOVARA
Oleggio
Lecco
Leuk
SION
VERS GENEVE
VERS COIRE
Route de Simplon
Domo d'Ossola
Maggia
Pallanza
Laveno
Luino
Mendrisio
Vers Turin
Langlois. del.

Appendice 1883-1884

II

PARIS

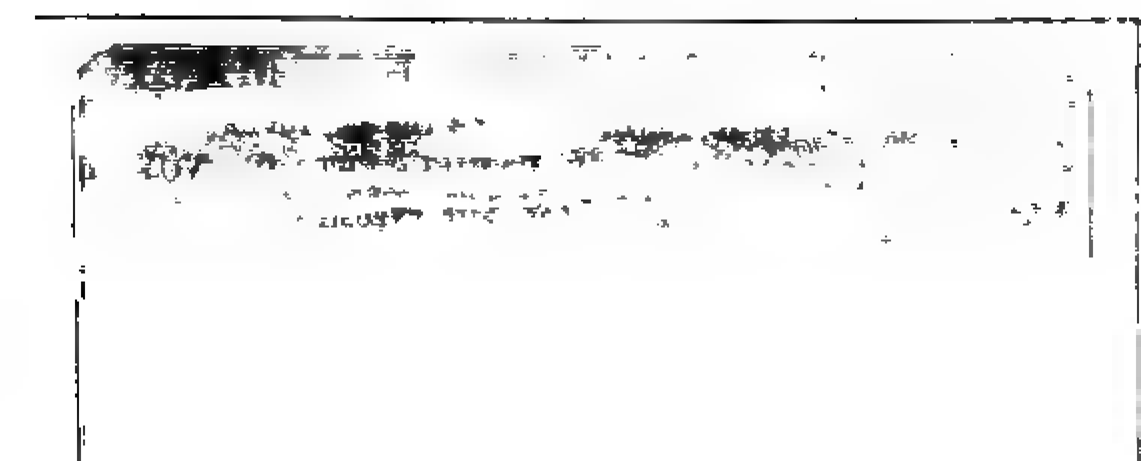
HOTELS — RESTAURANTS

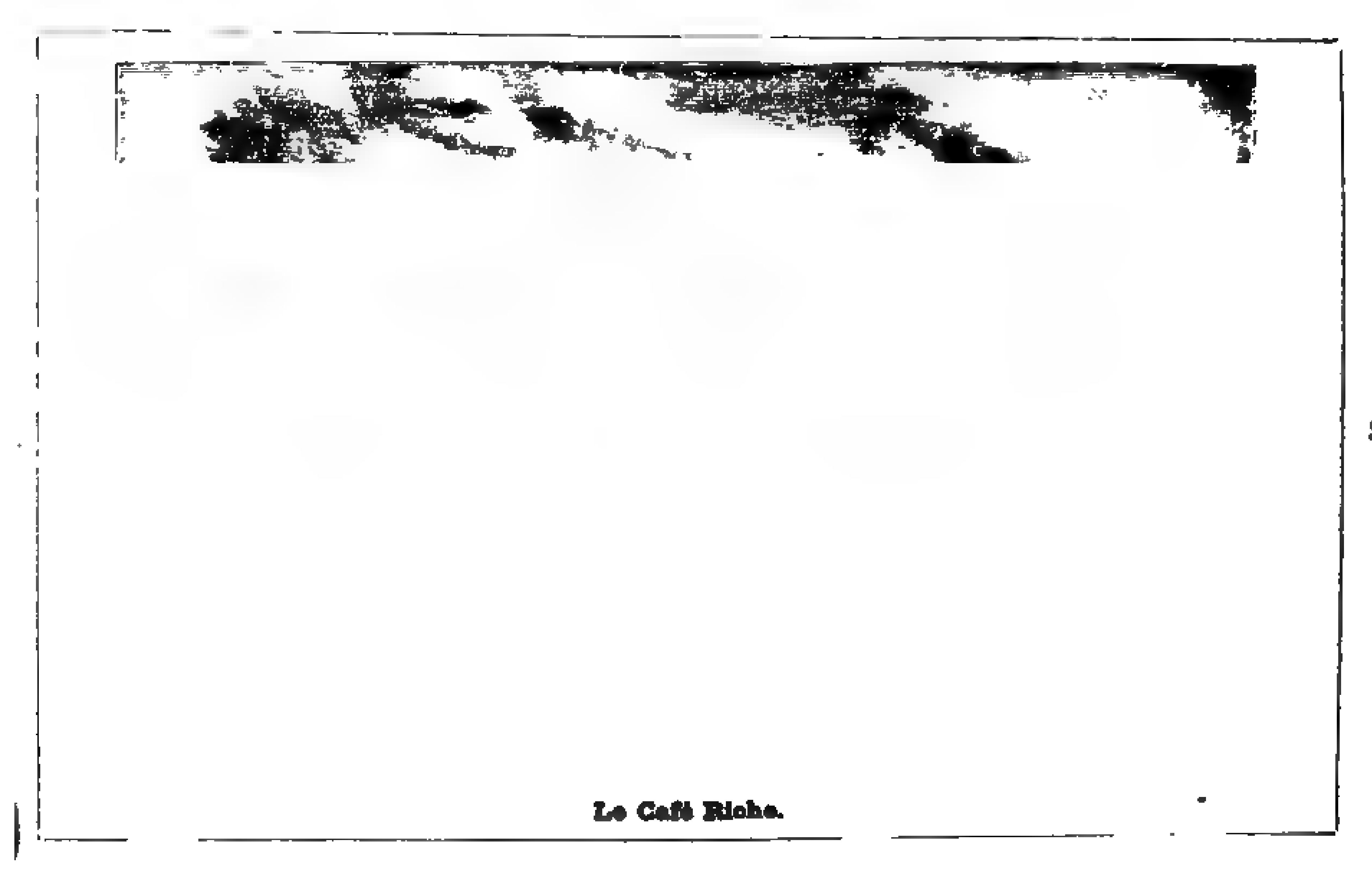
CAFÉS

INDUSTRIES DIVERSES

ENVIRONS DE PARIS

VERSAILLES





Le Café Riche.

7 Médailles. — 4 en or, plus

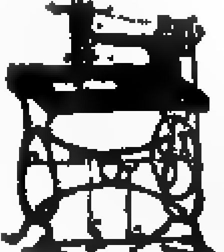
ONT ÉTÉ DÉCERNÉS A

CRESPIN aîné de Vidouville (Manche)

Machine à plisser

DEMEURANT A PARIS

Machine à coudre.



11, 13, 15, BOULEVARD BARBÈS

Ancien boulevard Ornano.

1° Pour avoir créé son genre de

VENTE A CRÉDIT

Reconnu création utile;

2° Pour la bonne qualité des marchandises et leur bon marché.

MACHINES A PLISSER ET A TUYAUTER DE TOUS SYSTÈMES

LES MACHINES A COUDRE

DES MEILLEURS SYSTÈMES

Horiogerie, Bijouterie, Pianos, Voitures d'enfants, Nouveautés, Confections pour hommes et enfants, Chaussures, Charbons de terre et de bois, etc., etc.

LAIT GARANTI PUR

du domaine de Combault, livré à domicile en boîtes cachetées à 60 cent. le litre.

Les Magasins sont immenses (6,000 mètres environ). **On voit tout montés** les mobiliers en bois de **60 chambres à coucher.** — De cette manière, le Client peut se rendre compte de l'effet que feront les Meubles chez lui. — **L'entrée est libre.**

Neuf agrandissements successifs et 200,000 CLIENTS, les médailles et les diplômes ne prouvent-ils pas jusqu'à l'évidence combien cet Établissement est utile et agréable à toutes les classes de la société? ..

La confiance qu'a su inspirer CRESPIN aîné, en continuant de livrer à ses clients, pendant les deux sièges de Paris, le grand choix d'articles que l'on trouve dans ses magasins; la quantité, jointe à la bonne qualité des marchandises et à la douceur des prix, y attirent une affinence consinérable d'acheteurs.

On envoie gratis et *franco* une brochure ou un prospectus explicatif. Un employé passera pour traiter au domicile des personnes qui le désireront. En province on expédie les machines à coudre, les machines à plisser et à tuyauter, à mois de payement. A Paris, on donne encore de plus grands avantages dans cet article

ENVIRONS DE PARIS

VERSAILLES

II

FRANCE

HOTELS — RESTAURANTS — CASINOS

STATIONS THERMALES

ABLISSEMENTS DIVERS CLASSÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DE LOCALITÉS

HYÈRES-LES-PALMIERS

(VAR)

STATION D'HIVER

Hyères est la plus ancienne station hivernale de la Méditerranée. Si le caprice ou la mode lui ont créé des rivales heureuses, cette ville n'en reste pas moins la première entre toutes pour les malades.

Située à quatre kilomètres du bord de la mer, et orientée au S.-S.-E., elle s'inonde des tièdes rayons du soleil pendant l'hiver, tandis que la verte chaîne des collines des Maures la protège contre le N.-O.

L'air d'Hyères est très pur et enrichi des aromes balsamiques des móntagnes qui l'abritent. Son faible éloignement de la mer lui en laisse la vue, et spécialement celle de la rade vaste et animée, dite d'Hyères, et des riantes îles du même nom, qui la closent presque de toutes parts. Cet éloignement procure à Hyères un air plus doux, moins variable, et moins excitant que celui des autres stations du littoral.

Le chemin de fer de Toulon à Hyères qui va être continué sur le littoral, et qui correspond avec tous les trains express et directs de la grande ligne de Marseille en Italie, a une station en cette ville, qui se trouve ainsi à deux heures de Marseille.

Hyères, qui vient de contracter un emprunt de quinze cent mille francs pour créer des embellissements en faveur de ses hôtes d'hiver, possède des hôtels de premier ordre, souvent habités par des souverains, de nombreuses villas, un grand nombre de maisons garnies et de vastes boulevards éclairés à la lumière électrique.

Hyères possède également une salle de spectacle desservie par la troupe du grand Théâtre de Toulon et une musique municipale qui donne de nombreux concerts. Plusieurs jardins publics, dont un est la succursale du Jardin d'acclimatation du bois de Boulogne et a une superficie de 6 hectares, sont ouverts aux étrangers. Un splendide **Casino** sera inauguré en 1883, dans le magnifique *Jardin Farnoux*, récemment acquis par la Société.

Ses environs offrent les promenades les plus variées, et la plus belle végétation indigène et exotique. Ses orangers et ses dattiers n'ont pas de rivaux sur le littoral.

PAU

GRAND HOTEL BEAU-SÉJOUR

De premier ordre, au centre du quartier le plus recherché, recommandé par son confort, sa situation incomparable et la magnificence du panorama. — Beaux appartements pour familles avec **vue embrassant toute la chaîne des Pyrénées**, les coteaux et la vallée du Gave. — Jardin environnant l'hôtel. — *American and english family hôtel.*

PÉRIGUEUX

GRAND HOTEL DE FRANCE

F. GROJA. — C. BUIS, Successeur

House of first order newly decorated, very confortable. — The best and most central situation. — Private rooms and apartments for families. — **Truffled pies and preserved truffles.** — *Expedition to foreing countries.*

Maison de premier ordre, très confortable. — Situation centrale. — **Pâtés et volailles truffées du Périgord. — Truffes conservées.** — Expéditions à l'Etranger. — Omnibus à la gare.

(VOSGES) PLOMBIÈRES (VOSGES)

ÉTABLISSEMENT THERMAL

Ouvert du 15 mai au 1er octobre

Traitement des maladies du tube digestif (*Dispepsie, Gastralgie. Entéralgie, Troubles intestinaux. Diarrhée chronique*, etc.), de la Goutte et des affections rhumatismales (*Rhumatisme musculaire, articulaire, sciatique, névralgique et viscéral*).

Traitement des maladies des femmes (*Nervosisme, Métrite, Névralgies utérines, Troubles de la Menstruation, Stérilité*).

Douches chaudes, froides, écossaises, massage sous la douche, Hydrothérapie.

ÉTUVES ROMAINES, sans rivales (source du Robinet 73° c.) **avec lits de repos**, salle de massage, etc. — **Eau en boisson.**

Action puissante contre la Goutte, le Rhumatisme et les Névralgies.

CASINO, THÉATRE, 3 représentations par semaine. — **Salle des fêtes, Salons** de jeux, de conversation pour les dames, billards, etc. — Parc, pêche, tir au pistolet, à la carabine, promenades en voitures, à ânes. — **Concerts le soir sur la Promenade.**

Grands hôtels. — Eau pour boisson, bains concentrés. Dépôt principal, maison Adam 31, boulevard des Italiens, Paris.

On se rend de Paris à Plombières par la ligne de Belfort en 9 heures, trajet direct sans transbordement. — La Compagnie de l'Est met à la disposition des voyageurs des coupés-lits, wagons-salons à prix modérés.

POITIERS

GRAND HOTEL DU PALAIS

Le plus près de la **Faculté** et du **Palais de Justice**.— *Recommandé aux familles.* — Omnibus de l'hôtel à tous les trains.

A. GUERLIN, propriétaire.

En vente à la librairie Hachette et Cᵉ, à Paris, et chez les principaux libraires de France et de l'Etranger.

NOUVELLE
CARTE DE FRANCE

Au 1/100,000ᵐᵉ

DRESSÉE PAR LE SERVICE VICINAL

Par ordre du ministre de l'Intérieur

Cette carte formera environ 600 feuilles de 28 cent. sur 38.

L'échelle adoptée se prête à une évaluation prompte des distances.

L'emploi de quatre couleurs, le rouge, pour les voies de communication et la population, le bleu pour les cours d'eau, le vert pour les bois et les forêts, le noir pour les autres indications, permet de faire ressortir avec une grande netteté les nombreux renseignements que l'on est en droit de demander à une carte à grande échelle.

Les feuilles, de petit format, correspondant à une partie de la surface terrestre de 38 kilomètres de long sur 28 de large en moyenne, sont d'un maniement facile; elle sont orientées, étant déterminées par le croisement des parallèles et des méridiens.

La réunion de 14 ou de 16 de ces feuilles constitue de belles cartes de région comprenant un département et des abords considérables.

Il est essentiel, pour qu'un pareil document ne perde pas de sa valeur au bout d'un certain temps, qu'il représente toujours fidèlement et complètement l'état actuel des voies de communication, en lacunes ou construites. L'organisation du personnel du service vicinal, composé de 5,000 agents répartis sur tout le territoire de la France, permet d'assurer la *mise à jour constante* de la carte au 1/100,000ᵐᵉ.

Un tableau d'assemblage, tenu à la disposition de ceux qui en feront la demande, indique l'état actuel d'avancement de la carte. La première mise en vente se compose de 20 planches : d'autres feuilles paraîtront à bref délai et la publication suivra un cours régulier.

Chaque feuille se vend isolément 75 cent.

On peut se procurer, au prix de 5 francs, un carton spécialement établi pour renfermer les feuilles de la Carte.

IV. — PAYS ÉTRANGERS

ANGLETERRE — BELGIQUE — SUISSE — ITALIE

Autriche-Hongrie — Espagne — Tunisie

ANGLETERRE

V.

SUPPLÉMENT

Coton-ouate iodé Adam. — Cigarettes Schaedelin. — Curaçao d'Amsterdam. — Pharmacie Gaffard. — Plus de maux de dents. — Vinaigre et bain de Pennès. — Élixir Grez. — Vin de Chassaing. — Chemins de fer portatifs (plus de Brouettes). — Chocolat Ménier. — Loterie tunisienne.

GRAND PRIX

...selle de Paris 1878



LOTERIE TUNISIENNE

Internationale

AUTORISÉE PAR DÉCRET DE S. A. LE BEY, LE 22 FÉVRIER 1882

et par circulaire ministérielle en date du 1er Juin 1882,

Pour la création d'Établissements européens de Bienfaisance et d'Utilité publique en Tunisie.



LA SEULE QUI DONNE LE SIXIÈME DE SON CAPITAL

UN MILLION DE FRANCS DE LOTS

LE TIRAGE DE LA LOTERIE AURA LIEU A PARIS

Le paiement des lots se fera en argent, au siège du Comité, à Paris.

Les fonds provenant de la vente des billets seront déposés à la Banque de France.

La seule qui offre

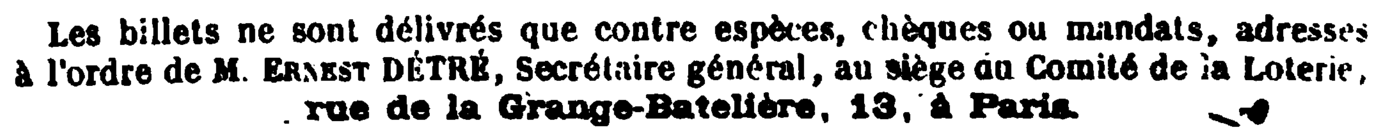
5 GROS LOTS DE 100,000 FR.

2 LOTS DE 50,000 FRANCS

4 lots de.. **25,000** fr.	**100** lots de.. **1,000** fr.
10 lots de.. **10,000** fr.	**200** lots de.. **500** fr.

Total 321 lots formant 1,000,000 de francs.





Les billets ne sont délivrés que contre espèces, chèques ou mandats, adressés à l'ordre de M. ERNEST DÉTRÉ, Secrétaire général, au siège du Comité de la Loterie, **rue de la Grange-Batelière, 13, à Paris.**

ON TROUVE DES BILLETS:

Au siège du Comité de la Loterie, 13, rue de la Grange-Batelière, à Paris.
Et chez les débitants de tabac, à Paris et dans les départements.

